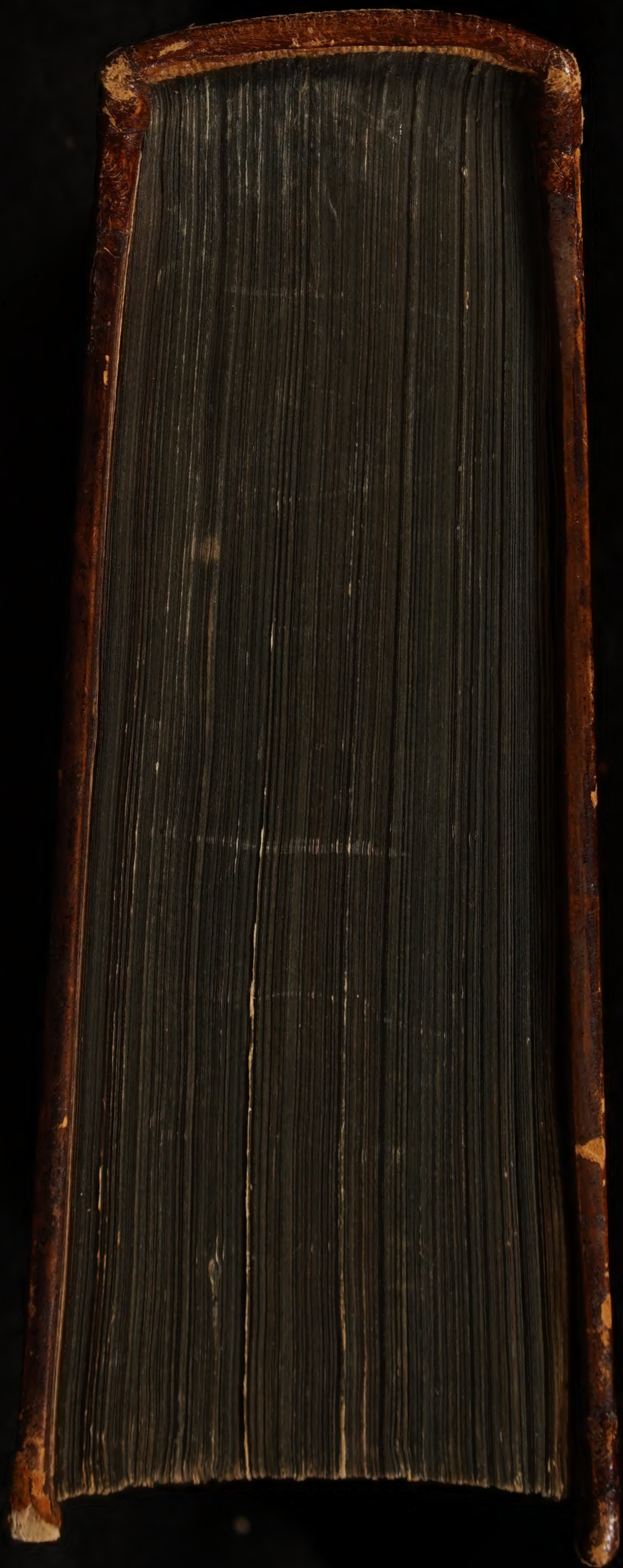
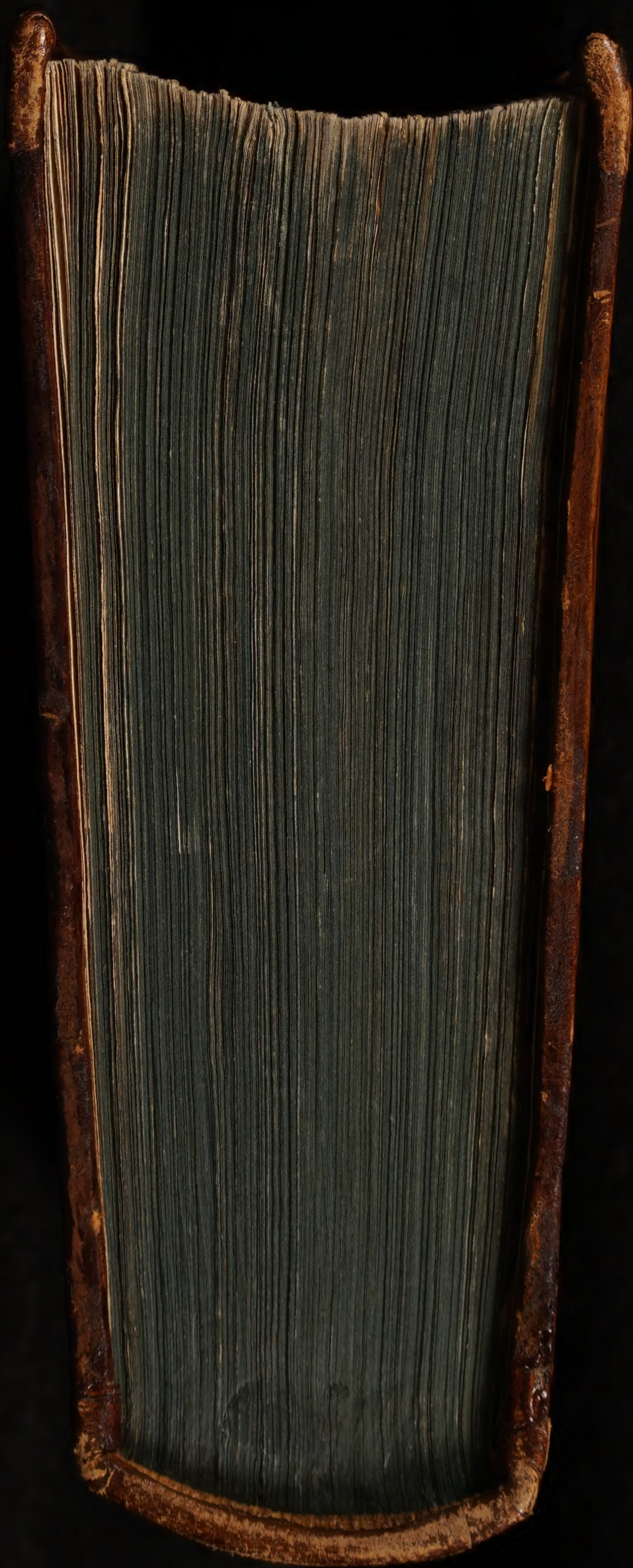
AMADIS
DE GAULE
10—13

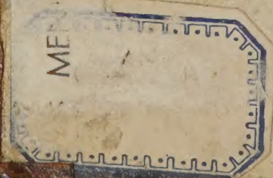


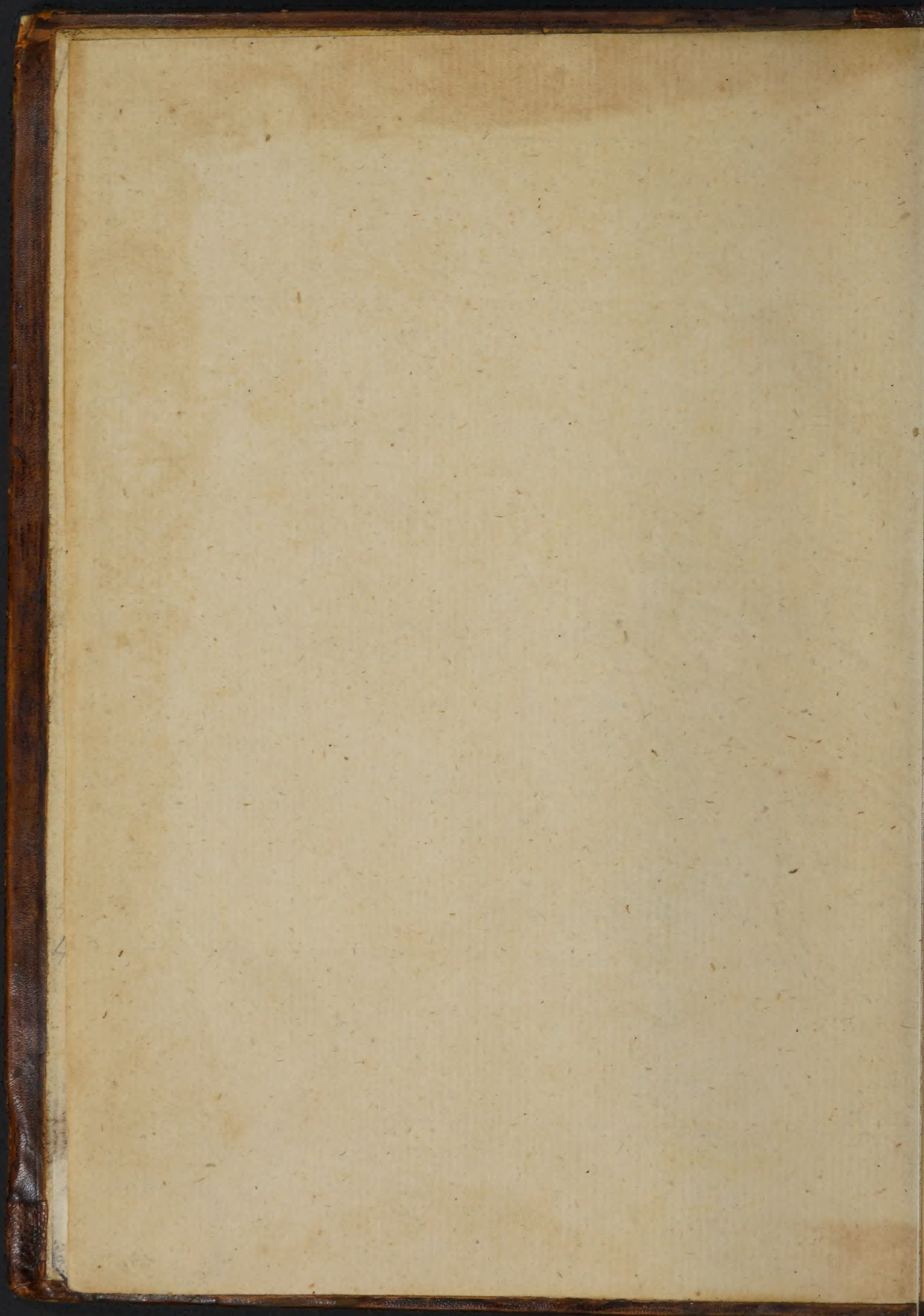




Rou' J. Finire 1831. - - - - - - - - - - - - - - 1 ?? 20 ??
fribund — 1 - ? -

85





LE DIXIESME LIVRE D'AMADIS DE GAVLE:

Auquel (continuant les haultz faitz d'armes, & prouësses admirables de Florisel de Niquee, & des inuincibles Anaxartes, & la pucelle Alastraxeree sa sœur) est traité de la furieuse guerre, qui fut entre les Princes Gaulois & Grecz pour le recouurement de la belle Helene d'Apolonie. Et des auentures estranges, qui suruindrent durant ce temps.

ENVIE D'ENVIE EN VIE.



EN ANVERS,
Par Guillaume Silvius, imprimeur du Roy.
L'AN M. D. LXXIII.

A TRESILLVSTRE PRINCESSE MA *Dame Marguerite de France, sœur vnique du treschrestien Roy Henry deuxiesme de ce nom, Duchesse de Berry.*

MA Dame, le cours des influences celestes me renge maintenãt d'obeïr à leur disposition premiere faite de moy à vostre seruice vn iour qu'estãt entré en vostre chambre, i'entendy du Seigneur de la Hunaudaie le propos que luy en auiez tenu sur la parolle: dont il me remonstra que le labeur entier de mes muses deuoit estre adressé à vostre nom vnique: comme à celle, de qui la grandeur seule le merite, sans le bon vouloir que (comme experte es langues & sciences) portez à voz semblables, iusques à en departir à ceux que voiez seulement de franc cueur aspirer à l'amour de sapience. Ie dirois que mon infortune, me transportant alors trop loing de vostre veuë, m'auroit destourné cest heur pour vn temps, liurant en autres mains tant la traduction des decades Romaines, que des discours Italiens formez sur icelles, auec le traité Latin de l'vsage des chiffres. Mais plustost ie repute à bonne encontre d'auoir ietté telz coups d'essay au vent, pour me stiler & duire à pouuoir apres dresser mon chef d'œuure à vostre gloire & honneur. Non que ie vousisse tenir encore ce romant Espagnol en tel conte, que i'y aye estẽdu tous les nerfz telz quelz de l'esprit, lequel seulement ay fait François pour m'exercer au lãgage Castilan, cõme aux deux autres: & ne va vers vous qu'en estat d'auant coureur , esperant bon recueil à cause du nom de Gaule qu'il porte, dont vous estes la premiere du sang. Ie reserue plus volontiers tout ma reste à employer au suiet serieux, veritable, & illustre de l'histoire Françoise, contenant les gestes & armes heroïques de voz fameux ancestres. Laquelle (si ie sentois le moindre rayon de vostre faueur ioint au zele naturel du païs qui nuyt & iour me semble exiger quelque honneste tribut de ma naïssance) i'esperois trasser pour le moins au net d'vn peu plus hardy pinceau, si ie n'auois la suffisance d'y mettre la derniere main, & l'umbrager & reuestir de ses propres couleurs. Mais comme ceux qui tirent les figures geomantiques ne tiennent apuy, ne fondement, que sur le mouuement du ciel, qui leur guide & conduit la plume: aussi telz ouurages ne peuuent estre menez à perfection, si quelque haulte puissance, ne preste la main fauorable à l'ouurier & entrepreneur. Vous me mettriez adonc (ma Dame) en pasion du tout contraire à celle de Tite Liue, s'esiouïssant du respit que luy donnoyent les premiers aages de la ville, à ne manier si tost les carnages, pilleries & autres horreurs enormes de son temps. Car mon cueur en celle histoire languiroit sur les vieilz commencement de desir & affection ardente de voler iusques à vostre siecle, pour se baigner en pleine ioye & liesse, descriuant les magnanimes emprises & autant heureuses conquestes de nostre tresexcellent Roy vostre frere n'aguercs en Boulognois, & Escosce, & auiourd'huy en la Flandre & Lorraine auec si brief & prospere succez (que lon peult ramenteuoir en luy la parolle de Sauanarolle au petit Roy Charles) que Dieu le mene par la main, & le ramene de tous ses voyages : Voire, qu'à luy conuient proprement la deuise du grand Iules Cesar. *Venu, ay veu, & vaincu*, Ainsi qu'on doit esperer par raison pareille conformité entre eux en effet de hautes victoires: d'autant que Iules muny principalement de ses legions aguerries & forces Françoises auecques sa bonne discipline militaire, reduit le Empire à son obeïssance. Et fut il iamais memoire de meilleure ordonnance & police de camp, ne de plus braues vieilles bandes (fussent les Falanges Macedoniques d'Alexandre) ne de gendarmerie mieux en poinct & en volonté? Pourquoy, ainsi ac-

compagné, pourra moins que l'autre deffaire vn Empereur, voire (comme iadis ses predeceſſeurs) porter ſon nom, & ſes armes iuſques au plus lo ngtaines & belliqueuſes regions du monde? Veu meſmement que deſia toutes nations & ſeigneuries, ſentans ſa felicité fatale, viennent de toutes pars requerir ſon amytié & alliance: tellement que ſouz ſes fleurs deliz branle & marche à preſent, tant par mer que par terre, preſque l'vniuerſelle puiſſance de l'Europe, pour l'expulſion de la tyrannye: comme verrez en ce dixieſme liure d'Amadis, qu'elle fut aſſemblee deuant Conſtantinople pour le rauiſſement de la ſeconde Helene. Ie n'oublirois alors (Ma Dame) de blaſonner, auſſi voz royalles vertus de toutes les facultez de ma langue, pour monſtrer deux miroërs de perfection d'vn ſang, es deux ſexes, concurrens en vn meſme temps, reſplendiſſans ſur terre, ainſi que les deux planettes du frere de la ſœur luiſent au ciel par deſſus tous les aſtres. Et cōmāderois à l'ātiquité de ſe taire de Carmenta, Proba, Sapho, & autres Dames doctes: & de Sulpitia & Claudia les pudiques, leſquelles voſtre charité par trop obſcurcit & offuſque tant en la haulteur de voz contemplations qu'en l'atrempance & meſpris de pompes & delices mondaines, dont leur moindre condition ne leur preſentoit ſi fort obiet à combatre. Et venant à ceſte cronique, qui tant louë & magnifie ſon Oriane, Lucelle, Helene, Alaſtraxeree: Ie publieray hault & cler, que la grace, maieſté, chaſteté, facōde de chacune, ſont en vous conioinctes (Marguerite precieuſe) en vnion parfaite, par iuſte accord de voſtre nom au fait, qui comme la perle, excedez le pris de toutes autres, retenant ſa principale proprieté d'aymer ſingulieremēt le ciel, & (comme dit Pline) recognoiſtre de luy tout voſtre eſtat & diſpoſition entiere. Or i'eſpere que ne daignerez totalement ce fabuleux vulgaire des faitz & ditz inſignes de ces gentiles Dames, & des geſtes merueilleux de maintz vaillans Cheualiers, ains que le prendrez pour deduyt & recreation apres voz meilleurs liures Grecz & Latins: Au moins, quand vous ne voudriez ietter l'œil deſſus y ſouffrant patiemment voſtre nom par ſō luſtre le ferez paſſer pl' agreable entre les mains des Gentilzhōmes & Damoiſelles qui n'ont pas eſtomac à digerer plus graue & forte lecture: A l'intention, deſquelz ont eſté par bōne raiſon eſcritz ces Romans, pour leur former vn exemple & patron de Cheualerie, courtoiſie, & diſcretiō, qui leur eleuaſt le cueur à la vertu, enſeignant les actes qu'ilz doiuent enſuyure ou euiter. Ce qu'ilz ne gouſteroient ſi volontiers en pleine inſtruction morale, non plus que les enfans (comme dit Lucreſſe) vn bruuage medicinal, ſi le bord du vaiſſeau ne leur eſtoit oingt de miel, tel q̃ leur eſt l'apaſt des contes ioyeux d'auentures eſtranges, & amourettes ſemez parmy telles hiſtoires. Quant à ceux qui les deſpriſent, & reiettent, par-ce que le ſuiet n'eſt veritable: ilz blaſmeroient par meſme moyen la Cyropedie de Zenophon, les muſes d'Herodote, les apologues d'Eſope, & toutes les tragedies & comedies, cōme friuoles & inutiles: leſquelles ont eſté tant aprouuees & honorees par la venerable antiquité. Mais que nous importe la verité ou fauſceté du fait, moyennant que les choſes ſoient poſſibles, bonnes & imitables? I'aiouſteray d'auantage ce qu'ay ouy dire à quelques perſonnages de ſçauoir rare & exquis: que tout ainſi que les ſages anciens ont caché ſoubz fables de Dieux, & infinies fictions poëtiques la cognoiſſance ſacree des ſecretz de nature (autrement, pourquoy euſſent ilz celé l'inſtitution de la vie & des meurs) comme au labyrinthe du Minotaure, dragon des Heſperides, toiſon de Colchos, labeurs d'Hercules, & telles inuentiōs admirables. Ainſi en ont vſé les Philoſophes d'Italie, Apuleie en la metamorphoſé de l'aſne, Bocace en la genealogie, & au philocope, Polyphile en l'hypnerotomachie. Ce qu'auoient fait auant

eulx

eulx en la grād' Bretaigne Merlin, Morgue, Zirphee, & autres souz figure de charmes & enchantemens de la table ronde, de la queste du saint Greal, du palays d'Apolidon, tour de l'vniuers, forteresses de Phebus & Diane, & telles autres magies (dont ce liure est remply) inuentees, & couchees par escrit de telle grace, suyte & varieté, que tout bon entendement y trouuera ocasion de douter quelque sens mistique: & ceux qui auront leu la Cabale, ou Phisique occulte notee de telz enigmes & hieroglyphiques, par le confrontemēt & rapport de leur chiffres & characteres, les iugeront certainement auoir esté tous forgez en vn coing, comme l'Abbé Tritemi⁹ le declare par ses Polygraphie & Steganographie, & l'Hermite de Maiorque en son Encyclopedie. Dequoy toutesfois (Madame) la resolution apartient à vostre singulier iugement, s'il ne vous plaist y appeller les sieurs de l'Hospital, vostre bon chācelier, & Perrot vostre cōseiller (deux lumieres du Senat de Paris) lesquelz ne sont seulement iuges competens des controuerses de droit (en quoy ilz ne cedent à Paule, ne Papinian) ains de toutes les difficultez plus arduës qu'on leur pourroit presenter, mesmement de la presente concernant les mysteres de la Poësie, en laquelle quād ilz se veülent esbatre tiennent contrecarre à Horace & Ouide. Mais à moy trop mieux sierra (laissant questions si fantastiques & espineuses) comparer par bon augure l'yssuë du present mouuemēt de guerre, à celle qui en ce liure print fin par bōs acordz & mariages des Princes & Princesses: croyant fermement que ce que les destinees en ont iusques icy retardé, & differé, à esté pour agrandir d'autāt la consommation par l'acroissement de la grandeur de celuy, qui despend voz esperances humaines. Dont l'ouuerture auiourd'huy se fait euidente par conspiration de peuples pour sa Monarchie, aussi ample & superbe, que les vœux mortelz oseroient conceuoir & souhaiter. Dequoy fortune (Ma Dame) ne vo⁹ peult tollir ne diuertir le droit de communité, que nature vous y à donné: ains se iouëra plutost à vous former paragon des heureuses Princesses (comme l'estes desia des vertueuses) aioustant bien tost aux tiltres que vous auez de fille de Roy, & sœur de Roy, deux autres pareilz de compagne & espouse Royalle, & apres de mere: pour effacer en deux poinctz le loz de sa prosperité de Lempido Lacedemoniēne & de Berenice iugees par les Annales les mieux fortunees Dames, de toute la memoire des hommes.

ENVIE D'ENVIE EN VIE

I. G. P.

LA TABLE DV DIXIESME liure d'Amadis de Gaule.

Et premierement.

Com-

Du grand

Fin de la table.

LE DIXIESME LIVRE D'AMADIS DE GAVLE AVQVEL, CONTINVANT LES HAVLTS FAITZ D'ARMES ET PROVESSES ADMIrables de dom Florisel de Niquee, & des inuicibles Anaxartes & la pucelle Alastraxeree sa sœur, est traité de la furieuse guerre qui fut entre les Princes Gaulois & Grecz, pour le recouurement de la belle Helene d'Apolonie. Et des auentures estranges qui suruindrent durant ce temps. Traduit nouuellement d'Hespagnol en François.

Comme les nouuelles de l'auenture du Tref & estrif (autrement dit la Tente & contentiõ) vindrent à la nef des Princes Florisel de Niquee, & Falanges d'Astre: lesquelz allerent à l'espreuue couvertz & deguisez & de ce qui leur auint en chemin.

CHAPITRE PREMIER



VOus auez peu entendre par le discours du liure precedant comme le vieil Cheualier de Chipre conduisoit par païs la Tente de cristal enchantee: en laquelle on voyoit vne pucelle de grand' beauté, assise en vne riche chaire, garnie de deux coronnes, l'vne pour la Dame qui se presenteroit, accomplie en toute perfection de nature: l'autre pour le Cheualier qui de l'espee fermant la porte double, vaincroit les quatre freres tous semblables de forme, contendans entr'eux de la preéminence de son amour. Or estoit lors celle

Tente arriuee au Royaume de Niquee, auquel la tempeste auoit ieté la nef seule, ou estoient les princes Florisel & Falanges, auec les Dames Alastraxeree, Helene, & Timbrie, ayant escarté en mer le reste des vaisseaux de leur suitte, hors de la route qu'ilz tenoient vers Cōstantinople. Mais gueres ilz n'eurent seiourné en ce port quand ilz entendirent les nouuelles de la Tente charmee. Si delibererent ensemble d'en aller esprouuer le sort, toutesfois le plus couuertement qu'il leur seroit possible: c'est à sçauoir les deux princes & Alastraxeree armez de toutes pieces, & Helene & Timbrie ayans la face couuerte de crespines d'or, espesses de force riche garniture. En cest acord descendirent incontinent en terre, commandans à Darrinel (aussi desguisé) de donner ordre à leur equipage pour le iour ensuyuant auquel ilz monterent à cheual. Et si tost que ilz entrerent en la campagne, la princesse Alastraxeree (qui moins n'estoit faconde que vaillante & belle) premiere leur entama ce propos ioyeux. Ie sçaurois volontiers, messieurs & mes Dames, quel present vo⁹ me voudriez faire, à fin que ie n'vsasse que de l'vn de mes estatz en ceste entreprise, & que par-ce moyen quelqu'vn de vous gaignast partie de ce hault pris. Le Prince Falanges ne fut sourd à ceste demande, luy respondant. Ma dame, ie sçay bien que ce n'est à moy que ce langage s'adresse, qui n'ay rien de quoy entrer en partage auec celle qui à daigné receuoir mon tout. A ah (dist lors Timbrie en souriant) Cheualier est-ce la faueur que me requeriez & en ceste auenture, veu que la part de vous dont ie faisois estat, s'est ainsi allé rendre quand & son tout. Ma dame (respondit il (estant venu en vostre puissance desnué de tout le mien, ie suis excusé du tort que m'imposez de reuoquer le don que vous aurois fait. Helene qui auoit assez presté l'aureille à leur debat leur dist alors: N'entrez ie vous prie plus auãt en ce discord: car ie croy que ne conquerrez plusgrand part de cest honneur, que celle que le prince Florisel & moy vous taillerons. Et si pour vous iouër tour d'amis, vous ottroyons liberalement le droit d'en commencer l'espreuue. Ma dame (dist Florisel) ie ne vous oserois desauouer de parole que portez tant à mon auantage. Ce sera donc à vous de la maintenir par raison contre ces Dames, me laissant la charge de le mettre en effet en tēps & lieu. Non non (replique Alastraxeree) seigneur Florisel si ie n'estois en habit de Cheualier ie ne lairrois ainsi passer les parolles de vostre maistresse. Et d'autre part si ie n'estois femme aussi peu soufrerois-ie la brauerie de vostre responce pour ma beauté: parquoy ie suys deliberee de quiter les armes à Falanges, qui emportera sur vous gloire de prouësse, à fin de faire rendre à Helene celle de beauté entre mes mains. Lors Florisel a sa contenance vn peu courroucé luy dist: Quant à l'honneur de cheualerie, qu'aurez vous fait, le faisant liurer à celuy à qui est deu l'hōmage? mais au regard du pris des Dames, pas ainsi ne le cōsentiray, m'asseurant qu'elle releuera autãt vostre honneur de son costé, qu'il aura esté foulé du mien. Darinel voyant la meslee entr'eux si forte, tout beau (dist il) messeigneurs, i'ay trouué vn expedient pour vous apointer. Siluie ma maistresse est là, qui par son excellence vous mettra hors d'vn debat sans doute, & sa veuë mettra en mon cueur telle magnanimité, que si i'ay loy de prendre les armes, ie vous depescheray de l'autre. Puis la discretion de ma dame Timbrie acheuera la tierce part de l'auenture. Timbrie alors comme piqué de ce que soubz l'emmiellement de prudēce, il la tiroit hors du rang des belles. Vraiement (dist elle ie croy que vostre maistresse y ruera grand coup. Vous n'auez pas veu (respond Darinel quelle elle est au pourtrait qu'en ay figuré en ma teste par mes contemplations, lequel rebat en moy du mirouër de mon esprit, & lance les rayons dont ie suis enflambé sans relasche. Ce propos esmeut grand risee entr'eux, & telz

les

les continuërent en toute gayeté, iusques à ce qu'ilz aprocherent de la fontaine des amours d'Anaſtarax : ayant le Soleil deſia couru la moitié de ſa iournee. La ilz apercceurent vne grande troupe de Cheualiers & Dames qui montoient ſur les cheuaulx & pallefrois : parquoy de peur d'eſtre cogneuz ſe deſtournoient du chemin ſi vne pucelle de ceſte cõpagnie ne leur euſt tranché en diligence, laquelle apres vn ſalut courtois leur diſt, Seigneurs Cheualiers, ſi vous tournez à coſté pour n'eſtre deſcouuertz, ie croy qu'icy vous conuiẽdra changer propos, & faire ce que ne voulez : car là y a vn Cheualier qui vous mãde par moy, que ſeurement vous pouez aller refraiſchir à la fontaine moyennant que n'en partiez ſans congé prendre par vn coup de lance qu'il vous veult dõner, pour faire congnoiſtre que ce n'eſt crainte ne laſcheté qui vous tire hors des grans chemins. Damoyſelle (reſpond Alaſtraxeree pour tous) le Cheualier qui vous enuoye vers nous eſt (à ce que ie voy) bien autant affamé de la iouſte, que nous degouſtez de luy faire ſentir qui nous ſommes : mais puis qu'ainſi va, dites luy qu'il trouuera icy les mains pleines, & de quoy remplir les yeux, qui luy voudroit faire grace de la veuë, ce que ie ne conſentiray de peur de vous faire autant de tort qu'il no⁹ en pourchaſſe. La pucelle retourne auec ſa reſponce, & Alaſtraxeree la voyant eſloignee, leur diſt : Vous m'auez fait vn paſſedroit que ie n'ay oublié de cõmencer l'eſſay du Tref enchanté, duquel i'entens vſer à ceſte heure en l'eſtrif, ſi m'ẽ laiſſez conuenir cõtre ce braue Cheualier. Ma Dame (dit alors Falanges) ie ne croy pas qu'il y ayt perſonne d'entre nous qui n'atende l'iſſue de ce combat, telle qu'on doit eſperer de voſtre tãt vertueuſe qu'heureuſe main, mais l'heur qu'il ne ſentiroit moindre d'eſtre vaincu par vous que vaincueur d'autres, me rend ialoux & enuieux de ſon bien. Pource vous ſuplie ne faire ceſt honneur par voz mains à qu'il n'eſt pas deu, ains en laiſſer la charge aux miennes obligees perpetuellement à voſtre ſeruice. Monſieur (reſpondit Alaſtraxeree) ie prẽdz voſtre courtoiſie en bonne part, mais quãt à la gloire que ne voulez qu'il ne reçoiue de moy en ſon deſauantage meſme, n'en ayez mal à la teſte, ceſt armet l'en priuera du tout en deſcouurant ce qui demeure reſerué à celuy qui ſeul l'a peu meriter en ce monde. Sur ce deuis ſortit d'aupres la fontaine vn Cheualier de fort belle taille, la lance au poing, groſſe, au fer treſluiſant, qui ſembloit venir bien entalenté de la iouſte. Si toſt qu'Alaſtraxeree le voit, prend la ſienne & va vers luy au pas de ſon cheual, & quand ilz furent aſſez pres, l'autre luy diſt : Cheualier (cuidant parler à homme) voſtre reſponce à tellemẽt rechargé ma demande que ie viens au hazard des armes, en eſpoir de celuy de la veuë qu'auez mis en auant. Nous en ſommes (diſt la Princeſſe) venuz à l'experience, ſi en voyons l'effet. A ce mot ſe reculerent puis reuindrent les lances baiſſees, couuertz de leurs eſcuz ſe rencontrer de toute la puiſſance de cheuaulx, ſi viuement que les lances volees en eſclas, ilz s'entreheurtent & verſent par terre eux & leurs maiſtres : dont Alaſtraxeree ſe releue legierement pleine de mal talent pour le meſchef, qui onques ne luy eſtoit aduenu, & l'eſpee nuë à la main marche contre ſon aduerſaire qui ia eſtoit debout, auſſi honteux qu'elle de ſon infortune.

Lors commencerent entr'eux vn ſi cruel & perilleux combat qu'en peu d'heure ilz dehacherent leurs harnois en maintes pieces, & les taignirent de leur pur ſang, dont reſterent trop eſpouuentez, tant eux de la vertu l'vn de l'autre que tous ceux qui les regardoient ſpecialement dom Falanges à qui tel ieu ne plaiſoit gueres. La Princeſſe fort indigné de ſe voir en ceſt eſtat, ſentoit vn grief creuecueur de la longueur du conflit, qui les cõtraignit à la fin de ſe departir pour prendre haleine, & bien affermoient les regardãs que c'eſtoit la plus eſtrange, & furieuſe

charge que iamais ilz eussent veuë de deux champions, lesquelz ayans l'œil l'vn sur l'autre. Alastraxeree se print à dire à part elle. O Mars dieu belliqueux! à q. peut auoir esté prestee ta force nompareille, pour estre ainsi employee contre ta propre fille? dea si c'est toy mon pere que ie tiens icy deuant moy, ie te suplie ne me tenir plus longuement ta diuinité couuerte, non que frayeur aucune du danger present me tente le cueur (que la mort mesme ne sçauroit estonner) mais pour ne perseuerer en ceste offence contre toy & reseruer l'effort de mes bras à execution plus iuste contre les tyrans & monstres de la terre, sans le rompre contre toy, & briser par vaine violence comme le fer sur l'enclume. Le Cheualier ne faisoit moindres exclamations de son costé leur estant bien auis, & à ceux qui les veoient qu'impossible seroit que leur combat print autre fin que celle de leurs vies, neantmoins ilz recommencerent leur escrime trop plus furieuse qu'au parauant, voire de tel aspreté & vitesse, qu'eussiez iugé du iour n'auoir rué vn seul coup, & comme ilz alloient renforçant le chamillis de plus en plus, voycy arriuer en ce lieu grand' compagnie de Cheualiers & Dames, dont les chefz estoient les princes Amadis de Grece, & Anastarax, auec le preux Birmartes, & la princesse Niquee, & Siluie, auec la grand' royne Zahara, & la belle Onolorie, lesquelles auoient tiré ces seigneurs hors du chasteau de l'enfer d'Anastarax, pour aller voir l'auenture du tref & estrif, & desia auoient seiourné enuiron huit iours en ceste contree, l'ayant trouuee fort plaisante & delicieuse. Arriuez donc ceste part furent grandemement esmerueillez de l'estrange rigueur du combat, & s'enquierent d'aucunes de la troupe qui estoiét les Cheualiers du conflit, desquelz toute l'assemblee estoit si esmeuë en desirs & regretz. Ceux à qui ilz s'adresserent ne les cognoissans, s'estonnerent tant de la graue representation des seigneurs, que de la singuliere beauté des Dames, & leur respondirent que les deux combatans leur estoient incogneuz : mais l'ocasion du combat ilz leur deschifrerent en briefz motz : d'autre costé les Cheualiers & Dames desguisees demáderent au prince Florisel qui estoient les suruenans, lequel leur en rendit bon conte, dont il mit Helene en grand trouble d'esprit meslé de pareille ioye pour la presence de ses parens : mais elle entra en grande amiration de la Princesse Niquee, qu'il luy sembla que nature eust formee pour vn chef d'œuure de perfection extreme. Estant donc ainsi spectateur de ce camp si cruel, ne voyant aucun moyen pour les departir, & Alastraxeree irritee de honte nouuelle à cause des suruenans, decharge vn si pesant coup sur la creste de l'armet de son ennemy, qu'elle luy fit poser vne main en terre : mais il se redressa aussi tost & en rendit à la Princesse le change d'vn autre en pareil endroit, tel que sans la bonne trempe de son heaume, il luy eust pourfendu la teste, & de la rudesse merueilleuse du coup l'espée rompit, le heaume se descloua & tomba, elle mesme ploye vn genoil iusques en terre. Incontinent q̃ les Princes assistens luy virent le chef descouuert estimerent que c'estoit dom Florisel, dont se iettent à pied à grand haste, trop indignez de le voir ainsi atourné, & Niquee sur tous. Mais le Cheualier à q. elle auoit affaire la recognoissant beaucoup mieux fut saisi au cueur de grand aise, nonobstant le dueil qu'il portoit de l'auoir insciément si mal traitee, & courut à elle pour l'embrasser amyablement : mais elle qui le iugea venir aux prinses pour la perte de ses armes, luy tira vn coup sur l'espaule dextre fort dangereux, si luy qui y prenoit garde ne l'eust fait glisser en gaucheant : puis auant que luy donner loysir de redoubler, luy ieta les bras au col, escriát: O ma Dame & sœur germaine quel desastre m'a guidé par voye si inhumaine à vostre tant desiree rencontres qu'il nous ayt falu achepter ceste veuë au pris de nostre sang & esprouuer entre nous noz forces tát experi-

experimentees contre les autres? O Dieux! ie vous rends graces, que d'vn si rude coup de mon espee auez donné tel secours à nos vies. Alastraxeree qui l'auoit aussi lié de ses bras, & s'efforçoit de l'abatre à tour de lutte, quand elle entendit ce langage, mit la main à son armet qu'elle lui deslace. Lors recogneut le vaillant Anaxartes son frere, qui estoit le comble de tous ces desirs, lequel (comme auez entendu par l'auant cours de l'histoire) depuis qu'il partit d'auecq la Princesse Oriane, auoit passé par maintes fortunes dures & estranges, iusques au iour de ceste rencontre, & s'en alloyent en habit couuert à la cité de Niquee le roi Artises, la pucelle Artimire, & lui, en intention de tenter le sort de la tente. Ainsi voiãt venir les autres Seigneurs & Dames deguisées, les auoyent par gayeté semonds de la iouste, ne pensant que le ieu deust tourner en si fascheux termes, iusques à estre dechiquitez de tant de playes, vray est qu'elles estoyent petites, à cause de la bonté de leurs harnois. Quant doncques la Princesse le cogneut pleurant de ioye, lui dist: A à mon Seigneur & frere tres-cher ie vous supplie me pardonner ceste offence, dont ay souffert quant & quant bonne punition. Ie ne vous sçaurois exprimer suffisammēt la milliesme part de l'aise que ceste recognoissance aporta à la compagnie, & principalement à la Royne leur merē, laquelle hors de soy d'abondance de plaisir, les va accoler la larme ausi à l'œil, & ilz luy baisent les mains, tous rauis de ioye. Vous pouuez imaginer quel contentement luy pouuoit estre deuoir sa fille, qu'auant ce iour elle n'auoit iamais veuë, & l'auoir en telle perfection, tant de beauté que de prouësse. Dieux immortels! dist elle, que de faueur ie sens maintenant que m'auez presté, m'eslisant à produire sur terre ce double paragon de toute grace & vertu humaine. Les autres Seigneus & Dames là presens, les vindrent caresser, & arraisonner de tant de propos que ma plume ne pourroit fournir à les desduire. Bien vous dy, que le Prince dom Falanges ne fust le plus mal parti de gloire & de liesse, & se fust volontiers donné à cognoistre à la Royne Zahara, & au Seigneur Anaxartes, sans le respect qu'il eust de ne descouurir leur faict. Mais dom Florisel, & les Dames estoyent en grand doute, craignans que Alastraxeree (transportee de ioye) s'oubliast tant, qu'elle declarast qu'ilz estoyent, laquelle (comme bien auisee) quand on le lui demanda, respondit qu'elle ne les cognoissoit, & les auoit rencontrez assez pres de là, allans (à ce qu'ilz disoyent) à l'essay du Tref & estrif, & se tenans tousiours couuertz, estoyent arriuez ensemble en ce lieu: parquoy se deporterent de s'en enquerir plus auant. Mais le Roy Artises & la pucelle Artimire venans en cognoissance, furent plus que bien recueillis, si apliquerent quelque leger apareil aux playes des deux champions, & prindrent le chemin de la ville, ou ilz furent receuz, & traitez en grand magnificence, mesmement la Princesse Alastraxeree, qui de sa grace naïfue atrayoit sus elle les yeux de grandz & petits. Ce iour, en consideration des naurez on fit surceoir l'espréuue de la tente. Et peu apres que les chirurgiens furent sortis de leur chambre, tous les Princes & grands Seigneurs les allerent visiter. Lors Alastraxeree (apres auoir tenu long temps son regard fiché sur le Roy Amadis) adressa à lui sa parole. Roy sans per, le bruit de tes vertuz incroyables, me contraignent à desgorger en ceste compagnie la conception que i'ay de ta grandeur laquelle a monstré sa prouësse, à dompter les plus fiers, sa clemence, à soulager les vaincuz, sa iustice, enuers ses subietz, sa courtoisie, à l'endroit des Dames. Dequoy i'ay icy tant de tesmoings, que ie suis excusee de plus ample recit. Au moins rendray ie grace aux Dieux, d'auoir tant fauorisé nostre siecle, que de l'aorner d'vn tel Soleil, des rayons duquel sort la lumiere & splendeur de la Cheualerie. Le Roy receut grand plaisir de sa harangue, laquelle il

paya sur le champ,en pareille monnoye,disant : Ma dame, les vertuz que m'atribuëz ie cõfesserois hardimẽt n'estre pas en moy, si ie ne les cognoissoye vostres: parquoy voulant vser de largesse enuers moy, me les pouuez donner, comme chose dont la proprieté vous est acquise. Et ne craindray d'offencer les aureilles de ceste asistance, vous blasonnant la fleur des Dames, & le miroir des Cheualiers : veu que de plus que vous eux & elles ne se voudroient vãter : mais vous portez le chapeau tyssu de toutes leurs fleurettes, ayans en vous les graces & vertus des vns & des autres ensemble: lesquelles ont forcé ma volonté de m'abandonner pour se rendre vostre à fin que l'employez mieux vous mesmes en vostre seruice, que ie ne sçaurois estant demeuré mien. Sur ce propos, entrerent en la chambre la Royne d'Argenes & Alquif, auec Vrgande. Adonc Alastraxeree s'auisa de faire apeller le maistre d'hostel, qu'elle pria en secret de loger honorablement les Seigneurs & Dames venuz en sa compagnie, combien qu'ilz ne fussent de sa cognoissance. Ce qui fut fait & ainsi passerent la iournee les vns auec les autres, en toute liesse & resiouïssance, Les deux blessez garderent le lict, iusques au cinqiesme iour qu'ilz se leuerent : dont fut arrestee au lendemain l'experience de la tente. Or ceux qui la longueur du delay ennuyoit le plus,estoient Florisel & Timbrie qui sur la crainte qu'ilz auoient d'estre cogneuz, s'entrecontoient maintes sornettes : mesmement Darinel qui en estoit le maistre luy disoit : Monseigneur vous ne considerez point le deuoir que ie fais de peur que soyez descouuertz par moy, qui voy ma dame Siluie presente, & la laisse sans parler à elle. Comment est il possible (dist Timbrie) ce que tu dis Darinel, que tu la laisses, veu que vous chantez tous les iours.

Iamais ie ne m'eslongne d'elle,
Et voy tousiours hors de moy,
Pour estre en elle à requoy.

Ma Dame(respond Darinel) biẽ le puis dire sans m'entretailler, selon le priuilege d'Amour, qui nous maintient entre peine & liesse, auant la iouïssance : car ie porte iour & nuit l'ymage de m'amye que i'ay forgee en mon cerueau, laquelle paist mõ ame de force menuës pensees : mais aprochãt de sa presẽce (d'ou est ne ce fantosme) ie sens vn autre plaisir plus certain,duquel le fruict se perd en son absence, autrement de la laisser, mon cueur ne se consentiroit iamais ausi qu'il me faudroit emprunter la beauté de monseigneur Falanges, pour causer telle enuie de ma personne que ie fusse souuent receu au change. De ce Timbrie se print à rire, disant : Il perd bien Darinel que sçauez les muances du Seigneur Falanges, puis qu'en osez faire telle comparaison. Ma dame (respondit Falanges) ie vous asseure que mon cueur ne fut iamais variable ne vagabond hors du lieu ou il se deuoit arrester. Ie ne sçay qu' il en est,dist elle, mais ie iuge Darinel l'vnique, vray & loyal amant qui iamais n'a esté au change. I'en apelle,dit Florisel, & croy que ma Dame ne me soufrira ainsi exclurre hors du nombre des feaulx amans ayant tousiouts possedé la seigneurie entiere de mon cueur. Ie m'en raporte (replique Timbrie à Alastraxeree) de ce qui passa entre vous & Siluie, & ausi auec Arlande, par voz importunitez enuers l'vne, & par la ruze mesme de l'autre. Ie luy ay tout pardonné, dist Helene, par ce qu'en vertu de la foy qu'il m'a vouée, il a resisté à leurs assaultz, & renoncé leur alliance. Laissons ces belles raisons, dist Timbrie, & vous asseurez, quiconques a vne fois franchy le sault il est bien aysé à y auoyer. Quant à moy, respond Florisel, ie croy que ma dame se tient certaine de ma volonté immuable, sçachant que ie ne pourrois trouuer obiet sufisant à me diuertir du sien. Nous entrerions,dit Darinel, en plus grande contention, que celle que nous auons demain à esprouuer,si vous ne vouliez auouer la verité du

fait,

fait,& me laiſſer frãc le pris de loyauté, qui m'a eſté adiugé. Quelles armes prendras-tu Darinel, diſt Timbrie, pour ſouſtenir ceſte querelle ? ma cornemuſe, reſpond, & mes chãſons, q̃ ie ferai hault reſõner en ce camp contre les desloyaux. A l'heure la ſaiſit. Et vous l'aurez, diſt il, toute freſche tiree du moule de mes rymes. Si commen ça à ſonner & chãter enſemble auec ſaultz & gambades, la chanſon qui s'enſuit.

CHANSON DE DARINEL.

Dieu fit l'homme au commencement,
Tout rond, auient qu'il ſe rebelle.
Dont le Seigneur pour ſon tourment,
(Sans tout deffaire l'œuure belle)
En deux pieces net il le fend:
L'vn eſt m'aſle & l'autre femelle.

A ſe reioindre elles deſirent,
Pour reuenir encor'en vn,
Faiſant de deux vn corps commun,
Toutes à l'vnion aſpirent,
En cerchant leur propre moytié,
Ou giſt le vray fruit d'amytié.

Hommes & femmes ſe pourmeinent,
Et apres eux leur lien trainent,
Tant qu'vn demy trouuant le ſien,
Iouyſſant du ſouuerain bien.

De ceſte ioyeuſe chanſon n'y eut celuy d'eux qui ne s'eclataſt de rire. Et dit Timbrie que par ceſte ſentence bien & meurement diſcutee, nul ne ſe pouuoit ſentir greué. Si eſt ce, diſt Falanges, que i'ay dreſſé ma penſee à l'exemple de l'eſcueil de mer, qui les vents & les vndes batent: mais touſiours demeure ferme & conſtant. Puis qu'auez deſcouuert mon pot aux roſes, diſt Floriſel, & que Venus à laiſſé reueler mes larrecins, ie prendray pour ma deuiſe. *Le Roſeau qui ploye aſſez, & ne rompt point.* Ie vous iure, conclud Timbrie, tous bons & francs amoureux, & que deuez faire pais enſemble, pour mieux penſer de fournir à la guerre que chacun à pour ſoy. En tel plaiſir de menuz propos ces Seigneurs paſſerent le temps auec leurs Dames, attendãs le lendemain, que l'eſpreuue de l'auenture ſe deuoit commencer.

Comme l'auenture du Tref & eſtrif, des quatre freres fut acheuee.

CHAP. I-I.

VEnu le iour ordonné, auquel l'eſpreuue de la tente deuoit eſtre miſe en effect, elle fuſt aſsiſe au milieu d'vne grand' ſalle tapiſſee de haulte lice, & au deſſus tant en la voute qu'au rabat, ornee de painture exquiſe, ou les Princes ſe rendirent à l'iſſuë du feſtin en telle pompe, & magnificence que leur grandeur requeroit. Et peu apres y vindrent les Dames, & l'ẽperiere Abra la premiere, veſtuë de ſurcot de drap d'or frizé, corſet & manteau imperial, duquel portoyent la queuë trois pucelles veſtuës à la legere en guiſe de Nimphes, & ſur ſon chef portoit vne coronne cloſe, garnie de pierrerie de valeur ineſtimable. La belle Niquee la ſuiuit tenant Siluie par la main, ayant vne robe de veloux cramoyſi, enrichie de diuers fueillages & compartimens de broderie. Et ſur ſa cheueleure nuë, portoit vn cercle d'or bien aſſorti de Rubis & Emeraudes. Siluie auoit accouſtrement de ſatin blanc fort plantureux, decoupé & raporté à gros boutons & fers d'or, & ſur ſa teſte vne ſumptueuſe toque à l'Egiptienne. La Royne Oriane entra paree d'vn veloux de haute couleur taillé en figures de Lyons ſur ſa doubleure de toille d'argent. La Princeſſe Oriane, & toutes les autres grãdes dames vindrent en parure riche & diuerſe, decorees de maintz ioyaux & affiquetz. Mais la Royne Zahara marchoit accompagnee de vingt Damoyſelles (ſans les deux qui portoyent le mirouër acouſtumé deuant elle) & ſur

& sur tout auoit en sa carrure vn carcan de dyamans orientaux, au bout duquel pendoit vne enseigne du dieu Mars. Et menoit par la main la gentile Royne Gradafilee. La Princesse Alastraxeree, se sentant bien guerie n'y voulut pas faillir, resueillãd à son arriuee les yeux de toute l'assistance, & les retenant sus elle longuemét rauis d'admiration de sa grace & beauté nompareille, fort auantagee encores par l'artifice ingenieux de son accoustrement. Elle entra en la salle auec vn port hautain, adouci neãtmoins d'vn regard amoureux: Pour autour de chef ses blonds cheueux estoyent tressez de laz d'or, semez de pierrerie, dont luy batoit sur le fronc vne Carboncle de merueilleux esclat, taillé en estoille (pour signifiance du planette dont reclamoit sa naissance) & dessus portoit le bonnet garny d'vn cercle d'or & d'vne plume blanche. Sur sa gorge polie vn riche colier, dont la singularité de l'ouurage passoit les pris des estoffes: Sa robe estoit de drap d'or sur champ d'argent, & cueillie en Amazone, & les decoupures attachees de boutons & guipures d'or, tout autour de la robe vn bord large de frisons à ses deuises comme fleches, espees, dagues & autres pieces de trophee, & par dessus portoit vn chamarre de toille d'or veloutee de verd, reietté en escharpe. Quand Niquee l'eust assez remiree de pied en cap, luy renouuella par sa semblance la memoire de sa Nereide, tellement que pleurant de ioye, l'alla embrasser, disant: O ma chere Nereide, c'est vous mesme sans autre, que ie tiens presentement entre mes bras. Lors se tournant vers son pere, qui moins ne la contemploit que les autres. Mon Seigneur, dist elle, ores que vous tenez Nereïde de rechef en vostre possession, auisez vn peu de mieux prendre garde. Le Soudan lui respond en riant: Ma fille, ie croy qu'elle la prend telle de soy, que qui y voudroit aiouster de plus, il ne perdroit que sa peine. Alors elle s'atache à son mary, disant: Monsieur, confessez verité, duquel vous sentez vous en plus grand danger, ou du combat que vous eustes contre Amadis de Grece, ou de celui que vous auez maintenant auec Nereïde? Ma Dame, respondit il, ie ne trouuerois asseurance de gloire moindre a estre vaincu en ceste guerre, que d'auoir esté vaincueur en celle, ou vostre faueur à plus grand' peur que moy. Mais ie vous ferois volontiers vne demande à mõ tour, de qui la peur vous est plus grãde, ou des deux Nereïdes que voiez à ceste heure ou des deux Amadis de Grece que vous vistes vn iour ensemble? Niquee se prent à rire, toutesfois ne sceut tant dissimuler l'atainte de ce petit esguillõ de ialousie, qu'elle fut embellie de la nouuelle couleur qui lui en monta au visage. Beaucoup de petits brocards facecieux s'entretreiettoyẽt sur ce propos, quãd les Princes incogneuz entrerent en la salle, menãs leurs Dames sous les bras, qui par taille & auenance de leurs personnes iointe à leur geste & maintien Seigneurial, causerẽt vn merueilleux desir aux assistans de les cognoistre, dont plusieurs s'adresserent à la Princesse Alastraxeree pour le sçauoir qui leur en rendit toute telle responce qu'elle auoit fait aux autres le iour de son combat. Tost apres eux vint le fort Anaxartes non armé, que lon fit seoir entre l'Empereur Esplandian & le Roy Amadis. Adonc marcherent en place plusieurs Cheualiers pour tenter l'auenture, iusques au nombre d'enuiron quarante, qui tous y laisserent leurs espees fichees en la tente, & les escuz pendans auec leur nom (suiuãt la loy de l'espreuue) les vns plus hault, les autres plus bas, selõ le degré de la prouẽsse qu'ils auoyẽt mõstree. A ceste cause les armes du Prince Briant frere d'Helene, se voyant au plus pres du sommet du pauillon, n'estans surmõtees que d'vnes seules, c'est à sçauoir de Zahir, lequel au temps qu'il partit de Constantinople auec les autres Princes, rencontra la tente au royaume de Hongrie, de laquelle il emporta l'hõneur par dessus tous cõbien qu'il ne dõnast fin à l'auenture. Or apres q̃ les Cheualiers qui là estoient eurẽt

fait leur effort en vain:le prince Anaſtarax ſuruint tout armé d'vn harnois richement doré & graué ſubtilemẽt:lequel venant em poigner l'eſpee qui fermoit la porte double,la tira aiſémẽt,& elle s'ouurit,ſi ẽtra de dans, & ſoudain la Damoyſelle ſe leua, luy faiſant vne grand' reuerence, & luy à elle. Adonc les quatre freres ceſſans leur meſlee ſe ruerent enſemble ſur luy, qui les ſouſtint longuement, par telle vaillance & adreſſe que le pere des Cheualiers enchantez diſt, qu'il n'auoit encores veu ſon pareil à l'eſpreuue. Auſsi paſſa il par viue force malgré les freres, & ieta les bras ſur la Damoyſelle charmee, penſant la tirer hors de la tente : mais il ne luy fut poſsible la mouuoir ne tant ne quant, & en s'y efforçant fut chargé par tous quatre de tant de coups & horions qu'à la fin tout elourdé il tomba par terre, & incontinent fut pouſſé dehors, & ſon eſpee auec l'eſcu s'alla ficher en la tente au deſſus de tous les autres. Et l'enchantee ſe remit (comme deuant) en ſon propre lieu. Dequoy Siluie ſentit autant de douleur de ſon cueur, qu'il n'auoit mis l'auenture à fin, que Floriſel en eut de ioye, eſperant bien en l'acheuant, acheuer de faire entendre à Siluie,de combien ſa vertu eſtoit plus grande que ſa fortune, au regard de luy & d'elle. Et pource qu'il vid qu'Amadis de Grece s'en alloit armer tant pour l'ennuy que il conceut de l'accident d'Anaſtarax, que pour l'opinion qu'il auoit que l'honneur de ceſte victoire ne fuſt deſtiné qu'à luy. A ceſte cauſe craignant ſi ſon pere le deuançoit qu'il n'y miſt la derniere main, diſt en voix baſſe à Helene : Ma Dame ie ſuplie voſtre ſeigneurie me donner congé & faueur, pour non ſeulement eſſayer ceſte auentura,ains l'acõplir du tout:car y allant appuyé & porté de la grace de Dame tãt acomplie, ceſt honneur ne me peult faillir, ia ſache qu'il peult eſtre denié à ma valeur, comme deſia à tant & telz Cheualiers. Monſeigneur & vray amy, reſpond elle, s'il ne tient qu'à ma faueur, vous ſçauez bien que pouuez aller ſeurement comme celuy qui me tenant toute ſienne, ne peult auoir faute de rien qui ſoit en moy. A ce propos il luy voulut baiſer les mains, puis vint dire à Timbrie Ma Dame, ie requier voſtre benediction s'il vous plaiſt, pour acheuer ceſte iournee. Allez allez, diſt elle en riant, demander celle de voſtre pere & mere icy preſens:car c'eſt mõ eſtat, veu la maiſon dont ie ſuis, donner faueur pour les armes, non pas benedictions comme vn eueſque. Vous dites bien vray ma Dame, reſpond il, mais le bien eſtroit d'amitié entre vous & ma Dame Helene, & la part auſſi que i'en touche, me donne quelque loy de cognoiſtre voz qualitez plus ineſtimables en vn endroit, & de tenir auecq' vous autre langage que ma liberté ne requerroit. Elle ſouzriant de ce propos, luy fit reſponce. Laiſſons ces belles raiſons: car encores que l'eſperance des effetz ſoit excluſe d'entre-vous & moy, l'honneſteté des faueurs, ſelon le lieu que ie tien ſeroit bien permiſe, telle que ie l'otroye à ce gentil Cheualier,monſtrant Falanges,pour l'obligation ſeule de l'honneſte ſeruitude qu'il me porte : par laquelle il acheuera l'eſſay à quoy vous aurez failly,le vous laiſſant à entreprendre premier, à fin que voſtre comparaiſon luy ſerue de plus grand luſtre. Ainſi chaſtié Floriſel, ſe va preſenter à l'auenture, au grand deſplaiſir de Falanges, qui fort deſiroit gaigner le deuant, & non moins que luy,pour luy, Alaſtraxeree, qui ſuyuant le motif de ſon affection, luy pouuoit bien ſouhaiter ceſt honneur plus qu'à autre, à qui en ſa penſee elle offroit liberalement la victoire ſur elle meſme. Floriſel dõc auec vne humble reuerence aux Princes, paſſa armé d'vn harnois blanc, poly & graué delicatement, & ſurgeté d'or en la graueure, les laiſſans fort ſatisfaitz de ſa grace & contenance. Et venu à la porte arracha l'eſpee & l'ouurit, puis entre dedans, ou la pucelle le ſaluë treſcourtoiſement, & luy elle : mais elle ne ſe remit en ſa chaire comme de couſtume

ains demeura debout, dequoy la compagnie commença à s'esmerueiller, ne luy aiant encores veu faire ce tour. Ce fait les quatre freres rompans leur combat luy courent sus, & commencent vne meslee auecq' luy, la plus braue & terrible que iamis eust esté veuë pour tel nombre, lequel sembloit à ceux qui l'oyoient, veu l'horrible tintamarre de leur coups druz & durs estre de vingt Cheualiers. Eux estans en tel estat, Amadis de Grece & Birmartes entrerent en la sale armez de toutes pieces: la venuë desquelz enfla tellement le cueur à Florisel, qu'il descharge vn coup sur l'vn des freres si vehement, que sans aucun sens il le couche tout plat, & du bond de la cheute, son heaume luy vole hors de la teste: mais assez tost il se releua, & s'alla agenouiller deuant la Damoyselle enchantee. Les trois autres maintindrent long tẽps leur bataille: toutesfois à chef de piece l'vn deux fut aussi renuersé, qui s'alla renger en pareil deuoir que le premier. Sur ces entrefaites, la Royne Mabile se print à dire: En bonne foy ie croy que ce Cheualiers mescogneu sera à la fin fort cogneu Autant m'en semble, dist Alastraxeree combien qu'elle en fust trop mal contente en son cueur, à cause de son amy à qui elle eust mieux aymé ceste gloire. Ce pendant les deux freres qui restoient se vindrẽt atracher aux prinses auec Florisel, emploiãt tous leur pouuoir à le ietter dehors: mais au contraire, il recueillit tellement toutes ses forces à ce coup, que les leurs ne peurent tant resister qu'il ne les prosternast en terre. A l'instant de leur cheute, la tente pleine par dedans de fumee aussi espesse que quand on escure par le feu vne coupe de cristal tournee contre bas, au dessus de l'eau bouillante en sorte que rien ne se voyoit plus de ce qui estoit en la tente.

Bien on oyoit vne melodie d'infiniz instruments, la plus douce & delectable qu'onques eut receuë aureille d'homme: laquelle cessant, la tente fut toute ceinte d'vne flamme, comme d'vn esclair de tonnerre. Et apres (elle esuanouyë & perduë en l'air) le cristal demeura plus clair & pur que iamais, & lors on vid dedans Florisel sur ses piedz, & l'espee en la main, & les quatre freres à genoux deuant la pucelle, qui se tint tousiours debout, iusques à ce que dom Florisel se presentant à elle, receut sur sa teste la coronne qu' elle auoit entre ses mains. Adonc sortit de la tente ainsi corõné & armé, & saisit le fourreau de l'espee qui estoit de layet, autrement dit Rocaille, garnie d'or, & semee de force pierres precieuses. En ceste gloire retourne vers sa Dame, qui y sentoit bonne part, laissant toute l'assistance assez troublee d'enuie mesmement les deux Princes qui se venoient d'armer, fort courroucez en leurs courages. Or vint vers luy le pere des quatre freres qui se mit à genoux pour luy baiser les mains (ce qu'il ne voulut soufrir) dont se leue, & s'en va au parquet des Rois, qui estoient eleué de trois degrez sur le plan de la sale, leur requerant puis que l'essay des Cheualiers estoit acheué, au grand honneur de leur court, qu'ilz permissent pareillement l'ouuerture de l'espreuue des Dames, ce qu'ilz acorderent sans dificulté, & eussiez veu incontinent Damoyselles en place, entrans en la tente, & sortans à la file: au moiẽ de deux des freres qui ne faisoiẽt que se leuer à leur venuë, & les prenans par les bras les remettre dehors iusques à ce qu'Helene l'vnique des belles, voyant qu'il ne restoit pucelle en la troupe qui ne s'y fust essayee, fors que la Royne Gradafilee, & la Princesse Alastraxeree, par ce que les mariees ny estoient receuës, dist à sa cousine: M'amye voulez-vous esprouuer l'auenture? Non non, dist elle, ie n'y voy pas heurter ma teste contre vous, puys que le second Paris vous à desia adiugé le pris de beauté. Allez y vous: car l'heure de mon auenture n'est pas encores venuë, ce dist elle: Helene auec vne honte virginale (dom Florisel la tenant par la main) marcha auant, & saluë au passer les Seigneurs, d'vne grace merueilleuse. Surquoy Alastraxeree

ree aſsied à l'heure ſon iugement, que l'auenture s'en alloit finir, & qu'il ne faloit plus attendre. Or quand ilz furent à la porte du pauillon, dom Floriſel la laiſſe, & elle entree. A ſon arriuee les quatre freres ſe leuant en piedz à coſté, & la Damoyſelle enchantee va vn pas au deuant d'elle, la receuant auec vne reuerence fort baſſe, à qui Helene rendit la pareille. Et les freres qui s'eſtoient partiz d'vn coſté & d'autre à la rencontre d'elles s'humilierent iuſques en terre. Lors la pucelle print la coronne que elle portoit ſur ſon chef, & la poſe ſur celuy d'Helene, ou elle la tint longuement ſans retirer ſes mains, au grand contentement de dom Floriſel, penſant voir la fin de l'auenture, & pareil deſpit des Dames qui eſtoient demeurees derriere. Mais apres que la Damoyſelle l'eut aſſez tenuë ſur la teſte d'Helene, luy diſt: Ma dame ſi vous n'auiez perdu la premiere fleur de voſtre chapeau, ie vous preſenterois l'honneur de ceſte couronne, pourtant contentez-vous de l'auantage qu'emportez de la beauté. Adonc remit la couronne ſur ſa teſte. Helene demeurant fort honteuſe de ſes parolles: Si la print gracieuſement par la main, & la meine iuſques à la porte du Tref, ou apres vne grande reuerence, elle la laiſſe, & retourne en ſa chaire: Helene auſsi regaigne ſa compagnie, fort fachee du propos que chacun auoit entendu qui luy auoit deſtourné le pris: combien que lon ne ſceuſt pas comme, ne par qui, hors mis ceux qui auoient conduit & manié l'affaire. Alors la royne Gradafilee paſſa pour eſſayer l'auenture, conduite par l'Empereur Liſuart, qui la laiſſa à la porte, & elle entrant dedans, receut toute telle cerimonie qu'Helene, & aprocha de la Damoyſelle qui luy diſt: Royne treſilluſtre, par vous & par celle qui eſt tãtoſt ſortie d'ycy, mon ſort pouuoit prendre fin, ſi vons deux eſtiez reduites en vne, or vous retirez auec telle gloire de chaſteté, qu'elle à emportee de beauté. Ainſi la print par la main, & la mena dehors comme Helene: dequoy l'aſſemblee euſt eſté fort esbahie (veu l'excellence qu'ilz trouuoient en la royne) s'ilz n'euſſent mieux conſideré la perfection extreme de la pucelle charmee à l'heure qu'elle ſe monſtra pour la ſeconde fois à la porte de ſon pauillon. Elle retiree en ſon ſiege, Alaſtraxeree luy diſt: Ma chere Dame quelle gloire puis-ie hormais eſperer de la couronne egalle à celle que vous auez gaigné, ie pers le cueur de plus rien y pretendre, puys qu'auez conquis le loz principal que toutes Damoyſelles doyuent deſirer. Ma Dame, diſt elle, trop plus en aquerra, quiconque en emportera la double louange: pourtant allez hardiment comme celle qui merite ſeule toute la reputation du monde. Lors le Roy Amadis la print par la main, elle ſe leue, & toutes les Roynes la ſuyuent iuſques à la tente, eſpouuentees de la voir ſi acomplie de toutes meſures, couleurs, traitz, & lineamens, meſmement de ſa haulte taille & corpulence: car elle paſſoit toutes les autres qui eſtoient en la ſale quaſi de toute la teſte. Or quand elle ſe vit à la porte du Tref tourna vers le Roy diſant: Si ce reſte de ſorr ſe deuoit acomplir par armes, i'auoys grãde confiance en la faueur que me preſtez pour y mettre fin, procedent de celuy à qui tout le monde d'vn conſentement en defere l'honneur: car ſi peu d'opinion qu'on à de mes armes, i'y renonce en voſtre preſence d'autant qu'elle diſparoiſſent comme vne tenue nuë, deuant le Soleil: mais puys qu'il eſt queſtion de la preeminence de beauté, i'y vois eſprouuer la mienne, ſouz la faueur auſſi de celle de la Royne Oriane. Ce dit, Amadis l'habandonne, & elle entre dedans la tente, dont la Damoyſelle ſe leue, & les quatre freres diuiſez deça & delà, à ſon arriuee ployent les genoux iuſques en terre, autant en fait à l'aprocher la Damoyſelle enchantee (mais la Princeſſe bien peu s'humilia) & l'autre oſtant la couronne de deſſus ſa teſte l'aſsied ſur celle d'Alaſtraxeree. Et ſoudain ſe leua vn ſon harmonieux de

musique, voire si grand bruit, que les escoutans demeurerent quasi rauis en extase. Ainsi se sort Alastraxeree glorieuse de sa victoire. Et tous ilz la reçoiuent à grand ioye, fors (comme pouez douter) Falanges seul qui ne sentoit moindre contentement de sa gloire qu'elle mesme. A l'heure le pere des quatre Cheualiers enchantez luy vint de grand ayse bayser les mains supliant que le dernier point fut experimenté pour auerer, lequel des quatre auroit la pucelle à femme, qu'il esperoit (veu ce qui estoit passé) trouuer en ce lieu la fin heureuse de son long trauail. Ce que les Princes acorderent. Incontinent y allerẽt plusieurs dames & damoyselles, dont pas vne ne sceut que dire aux quatre freres, & desia la plus part des principales y auoient esté, quand Florisel dit à Timbrie: Ma dame il est temps que le loz de vostre sagesse sorte en lumiere & cognoissance de tout le monde. Elle se leue à l'instant & luy respond: Icy verray-ie si ie viz aussi abusee du sçauoir que de la beauté du pris de laquelle ie n'eusse voulu quiter ma part, s'il fut escheu en mon rang non plus que de ce residu. Or fut elle conduite par Falanges & à son entree receut bien grand honneur, tant de la Damoyselle, que des freres. Apres commença à leur dire. Que le puisné de vous quatre se presente, ce qu'il fit, & elle luy dit. As tu premier requis d'amour la pucelle? Ouy, dit il, elle demanda en quelz termes il luy auoit fait sa harange. Qu'il luy pleust (respondit il) m'ottroyer son amour. Lors luy remonstra qu'il ne disoit pas vray pourtant meritoit de la perdre. Si fay (maintient il) ie la supliay donner remede à ma pasion. Voy tu cõme tu te condemnes toy mesmes, replique Timbrie, tu as dit en premier lieu, que l'auois requise d'amour, apres tu confesses luy auoir demandé le don d'amoureuse mercy. Puis que souz faulce couleur d'amytié l'as sollicitee de deshonneur, va va, elle est perduë pour toy. Vienne maintenãt le plus ieune apres luy. Quand il se monstra, elle l'interrogua veux tu beaucoup de bien à ceste Damoyselle? Ouy, respondit il. En quoy, dist Timbrie, le cognoistrons nous. En ce que ie ne desiray iamais rien en ce monde tant q̃ l'ottroy de son amour. Desia as tu menty, dit elle, qui te vantes de l'aymer tant, & la requiers de faire pour toy chose contre son deuoir: ioinct que le vray amant doit preferer le bien de s'amie au sien propre: parquoy vuyde de deuant moy, car tu n'as nul droit en elle. Et vienne le plus ieune apres luy: auquel se presentant, elle dit: tu n'es pas second: mais le premier. Si suis, dit il, elle replique, n'as tu pas esté premier? il respond que non. Or voy, dit Timbrie, comme en recognoissant verité, tu as perdu la Damoyselle. Ne scez tu pas que le premier qui l'a requise la doit auoir? Pourquoy donc as tu affermé estre le deuxiesme? sçachant que n'auõs à faire iugement sur l'ordre de vostre naissance, mais sur le temps de la requeste d'amour qui luy a esté faite? Respond, qu'aussi l'auoit il premier requise. Lors luy demande ou ce auoit esté, il dit que ce fut en vn iardin. Comme le prouueras tu, dist elle veu que ie bien sçay qu'il n'est pas ainsi: voire qu'elle estoit en son logis asside en vne chaire. Il asseure auoir dit vray en tout & par tout. Sçay tu donc mieux (dist Timbrie) ce qui en est de cecy que moy? Ouy, dist il, en ce dont est question entre nous. Or regarde combien tu te forvoyez: car celuy qui biẽ ayme ne cognoist iamais en Amour tant que qui est libre de pasion, & chascun est aueuglé en son propre fait. Ainsi par tes mensonges tu es exclus de prendre plus aucun droit en la Damoyselle, si te recule d'icy, ce qu'il fit. Et estoit la compagnie trop esbahie des demandes sutiles de la dame desguisee qui poursuit, disant: Or vienne donc auant laisné: lequel s'offre, & elle l'interrogue en ceste forme. Aymes tu ceste fille de vraye amour? ayant respondu que si: elle aiouste, comme le pourrons nous sçauoir? par ce, dit il, que ie luy porte pure & chaste affection

affection en intention de l'espouser. A à ce n'est rien (respondit elle) la faute des autres ta fait sage, quelle raison meilleure veux-tu rendre? en quel lieu estoit elle, quād tu luy fis la requeste auāt les autres? La ou elle est encores, respond. Comme est il possible (dist Timbrie) veu qu'il y a plus de mile lieuës d'icy à la cōtree d'ou vous venez? Du lieu (dist-il) ou elle estoit alors, elle n'en est pas maintenāt plus esloignee. Timbrie enquerant cōme il se pouuoit faire. Mō cueur (il expose) est la place ou elle sied, en laquelle elle est encores, & oncq' n'en partira. A ce coup as-tu bien parlé, dist elle, ne reste qu'à sçauoir si tu l'aimes en ton cueur tant que tu affermes. Assez (dist adōc le Cheualier) vous respond de l'amour extreme que ie luy porte, l'inimitié presente que i'ay contre mes freres, à cause que ne puis plus auoir d'amytié auec eux, l'ayant toute logee en elle. Tresbonne preuue en as fait (conclud Timbrie) partant la pucelle doit estre tienne, ainsi ie l'ordonne. A ce mot commença tel bruit d'instrumens en la salle, sans en aperceuoir les ioueurs, que tous en estoient esmerueillez. Incontinent la pucelle desenchantee se ieta à genoux deuant elle, luy requerans les mains, & les trois freres disparurent de ce lieu, ne demeurant que l'aisné. Auquel sur le champ la Damoyselle fut espoussee en tresgrand honneur. Et à cause que il estoit tard, on vint couurir pour le souper. Parquoy la ban de mescogneuë se retira. De laquelle furent tous les propos de ce soir, les vns auisans la prudēce singuliere de la Dame deguisee, les autres desirans affectueusement cognoistre le Cheualier qui emportoit le pris à quoy tant de gens de bien auoient failly. Et les Dames couuoiteuses outre mesure de sçauoir qui estoit celle si parfaite en beauté, que n'auoit peu gaigner le tout par faute d'vn point. Telle fin print l'auenture tant renommee de la Tente qui demeura en la salle fort claire & transparente & son entree depuis à tous libre & ouuerte.

Du deuis de Florisel auec Alastraxeree en faueur du Prince Falanges.

CHAP. III.

ENtre les Seigneurs deguisez Florisel sentoit vn merueilleux plaisir de la gloire qu'il auoit acquise en l'acheuement du sort de la Tente: mais Falanges portoit bien d'vn costé quelque tristesse en son cueur, de ce que tel heur ne lui estoit auenu, & d'autre s'esiouissoit comme prenant part au bien & felicité de sa chere Dame Alastraxeree, pour laquelle il fust tout du long de la nuit trauaillé de diuerses pensees, Balançant entre crainte & espoir iusques à ce qu'il vid l'aube du iour esclarcir les fenestres de la chambre ou ilz estoyent couchez Florisel & luy qui le rendit plus hardi de l'esueiller, estimant qu'il eust suffisamment reposé. Si lui escrie, Monsieur, c'est trop dormi, le Soleil nous faict honte, qui desia nous vient rayer sur le ventre. Quoy Monsieur, mon compagnon (dist Florisel en s'esueillant) si vous auez la puce en l'aureille qu'en puis ie mais? le remede est de la tirer par quelque subtil moyen. A Monsieur (respond Falanges) n'auez vous apris par vostre passion propre à auoir autre pitié des miserables & lāgoureux amans? Gardez que le Dieu qui vous a tant departi de ses graces ne se courrouce de vostre ingratitude enuers ses loyaux subietz, & retire sa main, vous eslongnant autant de sa faueur qu'à vous estes pres. Bref, i'ay le cueur si chargé de douleur & de tristesse, qu'il fault q̄ ie le desgorge presentement en vostre sein. Ie considere que voici le iour q̄ le departemēt se va faire des Princes ici assēblez, & de celle sur tous qui, s'en allant semble me desmembrer & emporter plus de la moytié de moy. Ce qui m'affligle tans l'esprit, que ie ne sçay bōnement quel parti prendre, d'autant que me separer d'elle ie ne puis, danger trop certain de ma personne. Et ie sens bien d'autre part l'obligation que i'ay de ne vous habandonner, en vostre si vrgent & impor-

tant affaire. Amour me tire d'vn costé, qui a tant de puissance, que vous mesmes auez esprouué: honneur qui est l'vnique guidon de vertu me tourne de l'autre, qui ne permet que ie vous faille au besoing de vostre querelle, pour ne tomber en soupçon d'auoir suyuy tes voluptez & delices, fuyant la peine & trauail qui s'ofroit des haultes & belliqueuses entreprises. Que feray-ie donc? Ie suis resolu souffrir toutes les trenchees & angoisses de ceste langueur, iusques au dard de desespoir, plustost, foy, que iamais te fauce: Mais s'il estoit possible de trouuer quelque secours à mon desconfort ie vous suplie monsieur y auiser pour moy comme pour celuy qui a les yeux de l'entendement si offusquez de ceste taye d'affection, qu'ilz ne peuuent voir le remede de leur maladie. Florisel esmeu de compassion de son bon & fidele amy, luy respondit: Monsieur mon compagnon, ie m'esbahy comme vous adressez a conseil à qui en a autant de mestier que vous estāt troublé de passion semblable à vostre: car combien qu'amour m'ayt payé le iuste salaire & guerdon de mes trauaux, ma volonté enuers ma Dame en est plus encliné & ardente, & d'autant ay moindre vsage de ma raison. Si est ce qu'il n'est en son pouuoir d'estaindre en moy le iugement & cognoissance que i'ay, de l'amytié seruiable que ie vous doy. Pourquoy pour satisfaire tant à celle que me portez, qu'au desir extreme que vous auez de vous asseurer de la faueur de ma Dame Alastraxeree. Ie ne treuue meilleur moyen pour vostre prompte allegeance, que de luy porter parolle de vostre part auant son partement, à fin d'entendre la resolution finale du fait ou failly. Ce que ie m'offre à faire tresvolontiers (si le trouuez bon) comme celuy qui ne s'espargnera iamais en chose ou le voudrez employer, mesmement en ce cas icy, auquel auez sur moy speciale hypothecque de mutuelle recompense. Si Falanges se resiouït de ce propos, il ne conuient douter, luy estant offert si liberalement ce qu'il n'eust osé demander, dont le remercia cent mil fois, & de ce pas auiserent ensemble pour le mieux, que Florisel la prendroit apres souper, durant le bal. Ce qu'il fit allant en la sale bien caché & affublé de sa cape, si tira vn page à part, qu'il pria aller incontinēt dire à la Princesse qu'vn de ces Cheualiers estranges venu en sa compagnie iusques à la fontaine des Amours d'Anastarax la suplie se vouloir rendre à vne fenestre respondans sur la mer, pour entendre aucune chose concernant son seruice. Le page alla aussi tost vers elle faire son message, sur lequel elle pensa fort si c'estoit point Falanges, & sans tarder sort de la sale, ne consentant que personne luy fit compagnie, & s'en va droit à la fenestre que l'enfant luy auoit declaree, de laquelle elle fait loing tirer les torches. Lors vient Florisel, lequel s'estant donné à cognoistre, elle receut en grand' liesse, & luy dist en riant: Cheualier si les armes m'eussent esté permises en l'espreuue d'hier, ie vous eusse laissé autant d'enuie sur ma prouësse qu'a moy sur la beauté de vostre maistresse. Ma Dame (respond Florisel) quant aux poinctz qui me touchent, ie les soubmetz de bon gré à vostre valeur: mais quāt à elle vous me pardonnerez si ie recognois de sa faueur si peu de vertu que i'ay peu monstrer en l'auenture, laquelle si moindre eust esté d'elle enuers moy, ie n'eusse iamais fourny à l'effort extreme de la tente. Ainsi elle a mieux aymé ne gaigner de sa part l'hōneur antier, à fin que i'y paruinse de la mienne. Vous auez (dist Alastraxeree) pratiqué celà auec Falanges, qui a bien voulu ceder ce droit d'espreuue à la cognoissance secrette qu'il a de voz affaires. Ie ne serois tenu (respond Florisel) que de la pareille, pour celle que i'ay de ses meilleures pēsees. Puis que vous cognoissez si priuement ses desirs interieures (dist elle) faites nous en quelque part. Tresvolontiers, dit il, ma dame, si vous n'en sçauez rien: car c'est l'ocasion propre qui m'ameine icy maintenāt. Lors tournerēt les motz de risee

de risee en parole vraye & serieuse,& Florisel poursuiuit, si l'état de mes pl⁹ affectueux desirs ne vous estoit cler & euident (Princesse gentile)ie n'aurois la hardiesse d'entreprendre l'embassade presente deuers vous: mais la certitude que vous auéz du secret de ma vie ie vous respond de mon silence, touchant le vostre par l'asseurance reciproque que pouuons en cecy prendre l'vn de l'autre. Partant ne deuoit craindre le sage prince Falanges de me commettre seurement ceste charge, non plus que ie l'ay espargné au seruice de ma Dame Helene, pour lequel ne vous desplaira, si ie vous fay ce mot de remonstrance, que puis que l'excellence de vostre beauté (combien que desiree de tous) ne doit par raison faire don de foy fors qu'à vn, vous auez à penser plustost que tard (tandis que ceste tendre & souëue fleur de ieunesse est verte & viue en vous) à qui entre les mortelz vous deuez faire ce present precieux & irreuocable, & apres qu'en aurez bien consulté, ie suis asseuré que ne trouuerez personnage au monde mieux doué de toutes les graces & bonnes parties desirables en vn grand seigneur tel qu'il est. Et le poinct que ie trouue plus digne de consideration, c'est qu'il vous ayme plus que soymesmes. Dont ayãt fait sacrifice deuot de son cueur à vostre diuinité, merité, par pitié la recompense de ce que pouuez otroier de la part qui est humaine en vous. Voylà, ma Dame, la requeste que ie auois enuie de vous faire auãt nostre departemẽt, tant pour vostre bien que pour le sien, laquelle ie vous suplie receuoir & respondre de telle discretion qu'auez accoustumé d'vser en toutes choses. Ce dit Alastraxeree luy fit telle responce d'vne fort bonne grace. Ie suys grandement esbahie(monsieur) de la harangue que me faites presentement pour aultruy, veu que la princesse Siluie desia me l'auoit faite pour vous mesme, sinõ que vueillez monstrer en ce comme tenez ma volõté pour conquise en vostre endroit, voire en telle sorte,que ne vous contentant de l'auoir pour vous,en voulez faire largesse aux autres. Voylà telle est la condition de tous les biens de ceste mortelle vie, lesquelz pourchassans en opinion d'y trouuer entier contentement, quand sommes paruenuz au but de nostre attente, le desir y trouue peu du tout qu'il ymaginoit, dont il auient que la iouissance refroidit ceste ardeur premiere tant violente par le descouuremẽt de l'imperfection des choses que nous auons figurees totalement parfaites. Mais de ceste felicité acomplie, la chair fragile ne pouant iouïr, il nous la fault esperer en la vie celeste seulement. Or vous sachant estre assez auerty du droit que i'ay de nature diuine, par l'auantage de mon sang paternel: i'estimois qu'auriez peu comprendre le fruit exquis qui peult estre cueilly en moy, tenant partie de l'immortel, lequel on ne pourroit trouuer es autres de mon sexe, veu qu'il gist en l'abrassement des ames desia desnuëes de leurs corps. Pourtant ie n'eusse iamais creu qu'eussiez permis ne souffert à nul viuant d'entreprendre cest heur vnique sur vous. Contrainte suis finablement de hault louër l'amytié singuliere d'entre vous & luy,qui a eu tant de force en vous, que de donter vostre passion propre, pour satisfaire à la sienne. O heureux Falanges, non seulement de ses hautes pensees: mais aussi de la rencontre de si rare & parfait amy. Touchant lequel ie vous acorde franchement les graces & vertuz qu'attribuez à sa personne, laquelle ie metz à si hault pris qu'elle ne reçoit en chere, iusques à vous dire pour responce derniere, conforme tant au merite des prieres de l'embassadeur, qu'au guerdon de l'affection si vehemente de celuy qui l'enuoye, que si iamais ma volonté descend à alliãce d'homme, ie le tiens en reputation de Prince autãt vertueux & acomply que la terre porte, & de qui ie souhaiterois la familiarité plus que de nul autre qui viue. Or ie vous prie presenter mes affectueuses recommandatiõs aux bõnes graces de mes Dames Helene &

ne & Timbrie, les asseurant qu'elles peuuent faire de moy & du mien autant que de leur propre, comme suis deliberé leur donner mieux à entendre par effect, quand l'occasion se presentera. Florisel plus que content de si bonne & fauorable responce, l'en remercia mille fois, luy offrant de sa part toute la subiection de si peu deliberé que la loy d'amour luy pouuoit auoir reseruee. Et n'oublia à luy requerir, si de fortune apres la departie leur venue en ce lieu estoit descouuerte, de vouloir employer sa prudence à l'excuser, soustenir en leur cause. Sur ce poinct prindrent congé l'vn de l'autre, auec grands adieux & regretz, & se retira chacun vers sa compagnie. Falanges qui attendoit le retour de son fidele ami en tres-grand deuotion, receut les nouuelles qu'il luy raporta, en tel plaisir & aise, qu'il pensoit resuer en les oyant comme rauy & quasi ne les pouuoit croire. Ceste nuict ils gaignerent leur nau, & ayant mer bonace prindrẽt la route de Constãtinople, & Darinel quant & eux, qui leur dist à l'embarquer qui les vouloit suiure en ce voyage, pour aquiter la promesse qu'il leur auoit faicte de les conduire & rendre à sauf, nonobstant la satisfaction que ces yeux perdroyent de la veuë de Siluie, par ce que tel payement de ses pensees l'endebtoit tousiours d'auantage. Deux iours apres que ilz furent partiz de ce port, la Royne Zahara commanda qu'on donnast ordre à tout son equipage pour s'en retourner en ses païs, accompagnee de sa fille Alastraxeree qui auoit recueilli toute sa flote, & d'Anaxartes aussi, lequel auant que partir ne faillit, pas de bailler à vne des Damoyselles d'Artemire vne lettre escrite à Oriane. Pareillement Birmartes & sa chere femme s'en allerent en leur Royaume & tous les autres Seigneurs & Dames chacun en sa contree. Apres partit Amadis de Grece, & Niquee flotans vers Constantinople, & laisserent Anastarax & Siluie auec le Souldan, la Royne d'Argenes aussi print le chemin de son Isle, & Alquife & Vrgande auec elle, fort tristes de la piteuse destinee qu'ils preuoyoiẽt s'apareiller. Lesquelz nous laisserõs tous iusques en leurs temps & lieu.

Comme les nouuelles vindrent à la Princesse Arlande que l'enchantement de la Tour de l'Vniuers estoit deffaict.

CHAP. IIII.



LA compagnie qui estoit allee auecques Florisel (cõme vous a esté dist cy deuãt vint par ces iournees trouuer la Princesse Arlande en la maison de plaisance, luy rendant

dant la lettre qu'il luy escriuoit. Elle fust grandement troublee à leur venuë, & aussi tost qu'elle eust le paquet entre ses mains, l'ouurit, & y trouua telle teneur.

Ma Dame, le los des victoires belliques publié par tout à si clere trõpette, me semble de vil pris, à comparaison de celuy qui merite, qui par prudence est vaincueur de soy-mesme. Car du premier, souuent la plus grand' part est deuë à la fortune qui est comme entre nous & noz Lieutenans, & Soldats. En l'autre, personne ne peult prendre aucun droit, fors celuy seul à qui tout l'honneur apartient. Or le faict ia passé entre vous & moy vous semond & conuie au conquest de ceste gloire nompareille: veu les assaux que vostre propre volonté vous liure iour & nuyct, lesquelz deuez soustenir & repousser vertueusement par vostre grand sagesse: car vous sçauez que de mon costé ie ne puis obeïr à la loy de vostre vray Amour, ayant perdu ma liberté entiere: dont ne me reste plus aucune part que puisse employer en vostre seruitude. Ie le voudrois, & si ne puis: ie confesse & recognois la debte: mais ie n'ay plus dequoy satisfaire, pour vne obligation precedente qui me tient engage corps & ame: Parquoy force vous est de prendre ma bõne volonté en payement, sans vous plaindre de moy, quant à faulte d'Amour enuers vous, d'autant que mon impuissance m'excuse, l'ayant tout mis parauant en autre endroit, ny desloyauté veu que ma foy estoit desia arrestee en lieu d'ou ne la puys retirer. Considerez doncq qu'Amour, non moins que les autres choses naturelles, retient tousiours sa proprieté. qui est d'exercer tyrannie enuers ses vassaux, comme il fit contre la Roine Dido, & plusieurs grandes Dames, lesquelles firent sacrifice à ce Dieu cruel de leur sang, & de la vie au bout. Prenez exemple & vous mirez en moy, pour obeïr & sa force, ainsi q̃ voyez que ie n'y ay sceu resister, & gaignez sur moy (qui vis en continuelle guerre) cest auantage de demeurer en paix & repos d'esprit: laquelle vous souhaitte, auec acroissement de gloire, & prosperité, d'aussi bon cueur que presente ses tres-humbles recommandations à vostre bonne grace.

Celuy qui est tout vostre en ce qu'il est sien, Florisel de Niquee Prince des deux Empires.

La Princesse Arlande, ayant leu & releu tout du long ceste lettre, & encores entendu les nouuelles de l'enchantement de ses parens dont elle auoit esté cause, à peine qu'elle ne mourut de deuil, & tant iettoit de plaintes & de regrets, que sa discretion ne la pouuoit sauuer de dire maintes folies voire elle se pasma plusieurs foys en vne heure, en sorte que contrainte fust de garder la chambre ne sçay quantz iours. A tant surserrõs à plus parler d'elle, pour traiter du conseil qui fut tenu sur le recouurement de Helene.

Comme le Prince Birmartes arriua au Royaume d'Apolonie, ou fut tenu conseil sur le recouurement d'Helene.

CHAP. V.

PEu de temps apres le rauissement de la belle Helene (duquel auez entendu le discours au liure precedent) le Prince Birmartes son pere arriua en Apolonie acompagné de sa femme, & de grand nombre des Seigneurs & Dames, conuoquez par eulx de diuerses contrees, en esperance de celebrer les noces de leur fille, à la plus grand' magnificence qu'ilz pourroyent auiser. A leur venuë, on ne laissa de mener ioye publique & solennelle, en dissimulant par peu de iours la tristesse de ce grief infortune: d'autant que les playes si fresches receuoyent à plus grand douleur le premier apareil: & (comme on dit commune-

munement) mauuaises nouuelles ne viennent iamais que trop tost. Toutes-fois estant le faict tel qu'il ne pouuoit longuement estre couuert, sans sortir en cognoissance, le vieil Roy delibera en faire luy mesmes la premiere ouuerture à toute l'assemblee, la pure & nuë verité de la fortune comme elle estoit passee. Ce qu'il fit, auec telle destresse & amertume, que sa harangue, ou, à mieux dire, douloureuse complainte fust toute plaine de regretz & lamétations rompuë de souspirs, & sanglotz menuz, arrosé de grosses larmes qui luy distilloyent le long de la barbe blanche, de telle sorte qu'il n'y eust cueur si dur en ceste compagnie qui ne fust esmeu à grand pitié & compassion, voire que ceux mesmes qui auoyent esté présens à l'accident, en sentirent recharge d'alteration nouuelle. Ma plume ne seroit suffisante à exprimer la moitié de si piteux spectacle: seulement vous diray, qu'il imprima ès cueurs des Princes & Seigneurs assistens, vn si merueilleux desir de vengence, que depuis fust fort difficile à estaindre & assoupir sans abondance effusion de sang de deux parties: comme le succez de la guerre vous fera entendre cy apres plus à plain.

Or ie vous laisse icy à considerer, comme les anciens maintenoyent sainte & inuiolable l'auctorité de leur foy, & plus que tous ceux qui estoyent par dessus tous, & exemplaires aux autres: veu le mortel creuecueur que les pere & mere d'Helene souffroyent de ce rauissement, à raison de la promesse qu'ils auoyent faicte au Prince Lucidor, touchant leur fille, sans que le respect de la qualité du rauisseur, filz d'Empereur, & heritier de deux empires, & le party de mariage trop plus auantagieux pour elle, peust aucunement amoindrir n'adoulcir l'aigreur nompareille de leur affection. Or les poursuiuoit Lucidor, & sommoit de leur parole à grand' instance, comme pour la chose que plus ardemment il desiroit en ce monde: tellement que son importunité contraignit le bon Roy d'ordonner & publier vne assemblee des estatz de son Royaume, en la plus grãd diligence qu'il luy fust possible: pour estre faict droit au Prince de Gaule sur sa demande & conclusion. Lequel y comparust accompagné de la noblesse Françoyse. Et comme Gentil-homme tres-eloquent entama le propos en telle maniere.

Harangue du Prince Lucidor.

SIRE, dist il, Princes, Barons, Capitaines, & Soldats Appolloniens, si noz sages ancestres (que les siecles passez ont porté en la succession de tant de bons enseignemens) nous eussent encore laissé la cognoissance certain du train & gouuernement de fortune, son inconstance ne me donneroit à ceste heure ocasion de la blasmer ne sa certitude loy de dire ce que i'en dy: Mais d'autant qu'elle à prescrit l'auctorité d'executer elle mesme ses desseings les Princes de ce monde gaignent beaucoup moins de vouloir resister à ses efforts, qu'à obeïr & s'aquiter de l'obligation que souuent elle leur impose. Non Sire, que ie vueille souz ceste couleur denier en rien celle que ie dois à vostre honneur, ne pareillement laisser à exiger de vous en iustice celle que deuez au mien, estãt deliberé faire des deux pareille mise & recepte, au cas du rauissement de Helene vostre fille & mon espouse. Auquel n'a esté faict moindre force à vous qu'à moy, qui m'induit à requerir presentement qu'à l'entreprise de la iuste vengeance vostre vouloir se conforme au mien pour la satisfaction mutuelle. Non pas que i'aye doubte, (Seigneur Birmartes) ne desfiance aucune en ce cas de vostre franc & magnanime courage: mais crainte seulement du conseil qu'on vous pourroit dõner au contraire, soit pour vous en diuertir du tout, ou pour le moins retarder la diligẽce requise en tel affaire, à l'ocasiõ de l'ãcienne amitié

tié qu'auez tousiours eue auec les Princes Grecz, chose qui me tourneroit à perte inestimable si elle tiroit à longueur, veu l'arroy & equipage, auquel voyez que me suis mis, lequel me demeureroit inutile s'il n'estoit renforcé & augmenté par le vostre. Parquoy esbahir ne vous deués (Sire) vous princes, Barons, Capitaines, & soldatz Apolloniens que ie vous solicite si vrgemment à ceste entreprise, & moins refuser ma requeste estant de telle consequence pour vous, qu'en la cuydant reietter comme mienne, vous vous trouverés en effect autant contraire à vous mesmes. Qui est celuy qui pourroit dire que cest outrage n'ait esté fait autant à vous qu'à moi? Quand est de ma part, ie suis disposé à la vengeance, en laquelle si ie ne contente mon desir en satisfaction mon honneur, autant que fortune l'a mal contenté, ie tourneray sur ma personne le reste de l'effort, pour ne luy seruir plus de suiet à autre cruauté nouuelle. A ceste cause, vous suplie tresaffectueusement (Sire) & vous autres Seigneurs Apoloniens, vouloir en cest endroit employer voz forces, & celles de voz amys & alliez à ioindre aux miennes: pour mettre sus vne telle puissance contre les Princes Constantins, que si de leur gré ilz ne s'offroient à la reparatiō du tort & iniures, nous soyons sufisans à l'executer sur eux & les forcer à la raison. Icy fay-ie fin à ma demande, sans la faire de mon intention premier que de la vengeance, soit à bailler ou à prendre.

Surquoy apres que le Roy Birmartes, & autres grans seigneurs eurent mis les testes ensemble, fut auisé que Birmartes comme principale partie interessée, feroit la responce: auec moderation, toutefois d'aucuns articles, tendans à tranquillité (si elle se pouuoit obtenir) sans se precipiter au hazard de la guerre, lequel commença ainsi.

Harangue du prince Birmartes.

Seigneur Lucidor, puis que le bon plaisir du Roy monseigneur & pere, & des Seigneurs assistans me charge de la responce qu'ilz entendent vous estre faite. Ie vous diray en ce qu'il leur en semble, remettant neantmoins ma volonté & resolution à la vostre. En premier lieu, ie vous confesse que nous auons interest commun auecques vous en l'issue de ceste cause, laquelle n'est de condition en rien differente à celle qui fut iadis demeslée ētre les Grecz & Troyens, pour le rauissement de leur belle Helene, de laquelle me deplaist extrémement que ma fille porte le nom & effect de seconde. Ie ne denieray non plus l'amitié anciēne q̄ i'ay auecques les Princes Grecz. Si est ce qu'en la balance de mon iugemēt elle n'est de tel poix que le respect de mon honneur, & de celuy de ma fille, ne trebuche & l'emporte: lequel i'estime deuoir estre racheté à quelque pris que ce soit, tant des biens que de la personne. Toutesfois comme les affaires de telle importance requierent leur commencement estre diligemment consulté & debatu, de peur que la fin mal succede seruant tel deuoir à la charge des Princes enuers Dieu & les hommes, principalement leurs subietz, en cas que la fortune tournast mal à poinct selon leur proget. I'ay aucunement egard aux choses qui sont contre mon propre goust: car delaissant toutes pasions (comme lon doit en cas de conseil) i'estime qu'en ceste entreprise nous couchons la somme totale de noz estatz & finances, & les mettons en la main de Fortune, sans asseurance de paruenir à la reparation pretenduë, autre que de nostre bon droit, qui à souuent mestier d'ayde comme suiet à l'inconstance de la variable deesse. Bon droit auoient les Princes Grecz cōtre la ville de Troie, qui soustint neantmoins leur siege & assault l'espace de dix ans, & eust soustenu (peult estre) iusques à la fin, sans la trahison si cauteleusement pourpensée, si vaillamment executee. Mais laissons à part la grande

effusion de sang que ie voy aprestee: considerons seulement quelle en sera l'issuë, car au vray l'effet des armes est quasi fortuit, ne iamais fondé en seureté quelconque, dont nous fault descendre specialement à la conseruation de nostre honneur: touchant lequel (combien qu'ayt esté offencé à l'enleuement d'Helene) peult estre que raison nous sera faite de la reparation plus grande que n'esperons, apres que la partie aura bien entendu & discuté le fond de nostre complainte. Surquoy on ne pourroit asseoir aucun iugement legitime, auant qu'auoir ouy la deduction des deux parties. Pource regardons à y proceder par meure deliberation, de peur de nous repentir trop à loysir de nostre temerité precipitee. A ceste cause serois d'auis (seigneur Lucidor) qu'auant que passer oultre vous fissiez entendre vostre intention par cartel, au prince Florisel, le sommant de reparation de l'outrage, à fin que par son refus, rendiez nostre cause d'autant meilleure. Lors luy pourrez sans dificulté denoncer guerre mortelle à feu & à sang, iusques à l'acomplissement de la vengeãce. Et quant à le combatre vostre personne à la sienne, ie n'en serois d'opinion, d'autant que le faiz de si generalle offẽse ne se doit charger sur les espaules d'vn seul, lequel perdant le reste de la poursuyte (touchant aux autres) demeurast sans amendement.
Non que ie vueille en cecy reuoquer en doute aucune la valeur de vostre personne, mais parce que la faueur de Mars est incertaine & commune (en laquelle on ne doit reposer sa confiance de chose si importãte) l'eust il promis & asseuré par seing & seel autẽtique. Voylà à quoy tend l'auis du Roy, & de ceste assistance, d'atendre la responce que le prince Florisel fera aux embassadeurs enuoyez de vostre part: pour sur icelle prendre fondement de nostre resolution finale. Ce pendant, ne requerir ne mettre encore en peine les amys (desquelz desirons le secours en cest affaire) iusques à ce que leur puisions mõstrer le plus que deuoir, auquel nous serons mis pour chercher paix & euiter l'horrible furie de la guerre, ce q̃ les animera d'auantage à prendre les armes pour nous, quasi contre l'ennemy commun de droit, equité, paix & repos des peuples, sans que le laps de ce peu de temps vous puisse porter aucun preiudice, en expedition telle cõsequence, dont l'ordre & apareil requiert longueur & demeure, de peur que de soudaine entreprise nous encourions trop tarde repentance. Ceste oraison pleut fort à toute l'assistence suyuant laquelle fut ordonné que le cõte d'Armignac (qui acõpagnoit Lucidor en ce voyage) feroit ceste embassade, personnage de bon cerueau, & de grand' eloquence portãt par aage desia la barbe blanche. Parquoy le iour prochain il partit d'Apolonie tenant par terre le chemin de Thrace iusques à Constantinople, la ou il trouua Florisel & Helene, Timbrie, & les autres Princes & Dames, qui auoient esté magnifiquement receuz de la princesse Oriane, & d'Onolorie, Iaçoit que ce ne fust sãs quelque degoust d'amertume & tristesse, craignãt chacun à la forme de leur venuë le danger & misere qui en pourroit ensuyure. Icy la royne Zirfee ne fait plus ample mention de leur arriuee, ne voulant mesler & confondre les matieres de plaisir auec celles de si triste consequence seulement vous dit l'acueil qui fut fait au conte d'Armignac embassadeur lequel venu en Constantinople fut receu, selon l'estat de sa personne, ioint le respet de qui il estoit commis, luy acordans les princes Grecz à sa requeste, iour & assignation, pour proposer sa demande en plein conseil. Le iour escheu & l'assemblee faite, commença ainsi: Treshautz & trespuissans Princes, Seigneurs, & noble assistence. Lucidor le Vindicatif, mõseigneur m'a enuoyé par deuers Florisel de Niquee, pour luy presenter en presence de vous tous ceste lettre, requerant qu'il la face lire hault & cler, & m'en rendre responce, à fin qu'icelle obtenuë ie m'en retourne. Ce disant luy bailla la lettre,

lettre, laquelle il ouurit & leut à l'instant.

Lettres de Lucidor le Vengeur au Prince Florisel de Niquee.

Seigneur Florisel, Lucidor le Vengeur, Prince naturel de France, & d'Apollonie par alliance, prie Dieu vous inspirer tellement que puissiez cognoistre la faulte qu'auez commise enuers luy, & la reparer ainsi que droit & raison le commande. Ce qui m'a meu à vous escrire ce mot de lettre, est à fin que vostre erreur recogneu, & l'amende faite à mon contentement, je puisse demeurer auec vous en telle paix & amytié comme deux princes Chrestiens, de telle grandeur que nous sommes, deuroient, pour employer noz communes forces contre les infidelles. Ie desire fort sçauoir qu'elle excuse vous trouuerez du grand tort que vous m'auez fait, & à vous mesmes (ce que ie puis dire) en violant mon estat Royal, ensemble l'amytié que vous deuiez au pere de ma fiãcee, vous supliant me la vouloir escrire par le menu, à fin que i'y puisse prendre consideration qui soit sufisante, pour acomplir la satisfaction de vostre part en mon endroit: car ou ie ne la pourrois receuoir de vous, de vostre bon gré, force me sera de la prendre au fil de l'espee, par le moyen des armes, seulement entre vous & moy, iusques à outrance de vostre vie, ou la mienne. Ie m'esbahy trop, & comme vostre vertu tant cogneuë iusques icy en si glorieux affaire, s'est tãt oubliee par apetit desordonné de ieunesse effrenee, que de se declarer tant ennemy de la raison, mesmement de la paix inuiolable que voz peres & predecesseurs ont tousiours entretenuë, auec les parens de mon espouse. Vous asseurant qu'à grand peine vous lauera toute l'eau de vostre mer, d'vne si grande tache & macule: car vostre estoffe estoit tenuë de resister à si vilain acte, ne faisant chose que ne voudriez que vous fit celuy qui est de vostre qualibre, dequoy ne vous pourriez descharger aucunement enuers Dieu ne les hommes. Au moyen dequoy, encores que i'eusse bon droit de vous faire la guerre, comme à violateur de ma femme, & de sa prope foy, si est ce qu'ayant Dieu deuant les yeux, & les affaires de nos republiques Chrestiennes en recommendation vous ay bien voulu semondre de m'en faire raison de vous mesmes, consideré que les lois obligent les Princes quant à foy, à fin que par ce moyen on écheue vne si cruelle guerre comme ie voy estre aprestee non moindre que iadis vos predecesseurs eurent deuant Troye, laquelle Dieu vueille détourner par sa grace, au moyen de vostre iuste satisfaction. En cas que non: ie proteste vous mener telle guerre, que l'vn de nous deus y demeurera pour les gages.

Aprés que la lettre eust esté leuë par le secretaire, le prince Constantin sentit vn grand mouuement de colere, qui luy fit vn peu rougir le frõt & rouiller les yeux en la teste: toute-fois la dissimulant au moins mal qu'il peut se leua debout, dit au conte d'Armignac. Combien que ma responce seroit sufisante de vous declarer qu'Helene d'Apollonie soit ma femme, & pour telle ie l'ay amenee, si est-ce (Seigneur comte) que ie vous entens respondre plus pertinemment, & par meure deliberation de conseil: parquoy faites bonne chere ce pẽdant, & ie donneray ordre de vous despescher biẽ tost. Le Cõte à ceste respõse se retira du cõseil, ou demeura Florisel, auecq' les autres Seigneurs, presidés & conseillers, ausquelz adressa telle parole. Tresexcellens Princes, Seigneurs, amis, & alliez, vous auez presentement entendu l'embassade de Lucidor, lequel ie ne veux ignorer auoir esté fiancé auec Helene par le tirés de credẽce: mais tant y a que moy qui l'ay espousee en propre personne pense n'y auoir fait faulte qui ne soit remediable, & espere que Dieu n'en prendra aucun mal contẽtement. Seulement me semble auoir mal vsé de la façõ de nostre partement d'autant que pourroit concerner l'ancienne amytié de mes predecesseurs, auec les parens d'elle. Et vouldrois bien qu'il eust esté possible

 le faire

le faire par leur consentement : mais puis qu'il ne peult estre autrement en vn mal fait ne gist qu'amende, vous supliant que il vous plaise me donner conseil, comme i'en puisse sortir à nostre plus grand honneur. Ce dit, se rasfied en son siege, surquoy y eut diuerses opinions, les vns disans, que lon deuoit mener la guerre, pour monstrer à Lucidor sa folie. Les autres n'en vouloient point, cherchans plustost paix & satisfaction aux deux costez, comme on a acoustumé de faire en semblable cas. Mais l'amiral Frandalo sage vieillart, qui se trouua à l'assemblee parla ainsi par l'ordonnance d'eux tous. Tresexcellens seigneurs, combien que la vieillesse que ie porte sur la teste, me donnast quelque licẽce de dire mon auis, toutesfois la presence de voz grandeurs m'en a retenu iusques à ce qu'il vous à pleu m'en faire le commandement, auquel obeissant ie dy, que ie ne croy pas que la guerre ait oncq' esté inuentee, sinon pour plus grande asseurance de paix, dont ne doit on iamais faire effort pour honneur, moyennant qu'il puisse demeurer satisfait : car quoy que le pris en soit grand, aussi est celuy de la conseruation de la paix, laquelle on perd quand on la met en balance, & bien souuent ceux mesmes qui la quierent le plus. En bonne foy i'estime que le moyen estat soit beaucoup meilleur en ayant paix, que les grans honneurs auecq' guerre : car le premier est comme seur & ferme, & l'autre tremble de peur de trebuscher. Parquoy prenons le bon & laissons le mauuais, cognoissans que plusieurs Princes ont conserué leurs Empires & Monarchies plus par gracieuseté amyable, que par bobance odieuse, pretendans souuent d'ocuper le leur & l'autruy. Et vous plaise croire que Cesar n'eust pas esté ainsi meurdry, ne Rome despouillee de la souueraineté du monde, si l'vn se fust contenté en la gloire de ses grans faitz sans vouloir vsurper ce qui ne luy apartenoit, & que les Senateurs & le peuple Romain n'eussent esté si superbes de vouloir supediter tous les autres: car celà leur engendra vne naturelle discorde estant certain que Royaume diuisé en soy ne peult estre perdurable. Et vous autres messeigneurs les Princes estes autant tenuz à la clemence & bon traitement de voz suietz, qu'à la gloire de l'execution de voz actes propres, & à garder leur sang, & celuy de leurs femmes & enfans per trãquillité, plustost que de l'espandre pour enuahir les terres d'autruy iniustement. Si vous asseure messieurs que ie serois d'opinion d'auoir bonne paix, qui la pourroit obtenir: mais cõgnoissant le naturel de noz ennemys, principalemẽt des gẽs de Lucidor, qui sont querelleux, cherchans tousiours cinq piedz en vn mouton. Ie ressoux de plustost commẽcer la guerre sur eux, & la reculer hors de nostre territoire, que d'entendre icy le cry, pleurs, & lamẽtations des veuues & orphelins, aupres de nous : dequoy ma vieillesse m'a donné assez claire experience, & vostre commandement la hardiesse de le vous dire. Son opinion fut trouuee bõne de tous ceux qui demandoient la guerre. Et apres qu'il se fut remis en son lieu, se leua Amadis de Grece, qui leur fit tel discours. Il me semble (messieurs) qu'il seroit beau viure au monde, s'il n'y auoit ceste difference d'estatz & d'honneurs: mais d'autant que nostre gloire nous met tousiours en peines & trauaux, ie trouue que la paix dõne peu de seureté au repos, & qu'honneur ne se peult bonnement asseurer sans guerre. Parquoy ie ne puis contredire que l'on ne doiue tousiours choysir la paix: mais ie debatz que lon ne la doibt demander telle que l'honneur y ayt interest, & qui seroit plus tost vraie guerre, souz vsurpation du non paisible. Ce qu'elle faict souuent quand les articles que lon poursuit ne sont en la main des hommes: ains frustrant leur intention fais aucunesfois le contraire de ce qu'õ espere. Mais en ce cas là il me semble qu'on la doit demander, & que le moien d'y paruenir est en requerant le contraire de ce qui nous a esté proposé, sans venir aux conditions

ditions de la satisfaction ou elle n'eschet. Parquoy (Seigneurs) ie suis d'auis si Lucidor ne me veult consentir qu'Helene soit femme de Florisel en demeurant en paix auec nous, qu'il se contente sur les cartes. Et s'il a si grand enuie de menger de la guerre, ne face que venir, & on luy en donnera tout son saoul. Et voylà ce que i'en pense. Finy son propos, il se mit en sa place, & Falanges se leua pour en dire son opinion à son rang. Messeigneurs, dist il, la gloire de la paix est fort bõne: mais celle de la guerre est beaucoup plus grande, quand on la mette en paix par honneur: Toutesfois par ce que sa fin est incertaine, & trop plus seure à desirer qu'à auenturer, attendu les doutes qui se peuuẽt presenter es commencemens, moyẽs, & fins, i'ay tousiours aymé la victoire sans effusiõ de sang, non la guerre, sinon pour plus grande seureté, auec conseruation d'honneur: mais quand il est en branle de la fortune, lon le doit radresser à toute force, croyant trop bien que le bon cueur face beaucoup en telles entreprises, pourueu que lon regarde bien au temps & lieux, & moyens de l'execution. Au reste ie n'ay memoire d'estre iamais entré en bataille contre mes ennemys, que ie n'eusse tousiours egard que l'effusion de leur sang se deuoit racheter par egale portion des miens. En quoy ie loue merueilleusement le dit de ce sage capitaine, lequel ayãt occis six mil hommes, sans qu'il demeurast plus de huit de ses gens en la place regretta grandement leur mort: iugeant que telz huit soldatz estoient suffisans à conquester toute l'Asie & la Grece: car à dire vray lon ne deuroit pas auenturer vn seul amy pour dix ennemys, consideré que la vie d'vn hõme de bien ne tombe en estimation. Parquoy me semble que demeurãt Helene ou elle est, on doit faire hardiment les excuses, principalement auec le prince Birmartes son pere. Lors tous les assistens prierent le Prince Olorius de dire son auis: mais il n'y voulut onq' entendre, pource que ce fait icy luy sembla trop toucher aux deux parties, desquelles il estoit amy, ne voulant (comme lon dit) mettre le doigt entre le boys & l'escorce. Partant le surplus de toutes les opinions fut remis au Roy Amadis, qui parla en telle substãce. Signeurs lon a si bien proposé sur cest affaire, que le meilleur seroit de n'en faire plus ample mention ains se deuroit on du tout arrester à ce qu'en a opiné le Prince Falanges ioinct qu'il me semble, que quand l'amy est iniurié de l'autre, chacun est tenu de solliciter leur apointement. Mais qu'en fault il dire d'auantage? fors que lon sçait bien que tout le tort qui a esté fait redõde contre le prince Birmartes, hors mis lequel ne gist icy autre amende. Parquoy satisfaisons de nostre deuoir enuers luy, sans attribuer la louange de nostre gloire à personne qui viue. Si suys d'auis que Florisel doit respondre, & soy iustifier de la faute commise, en ce qu'il s'est marié, & emmené Helene sans le sceu de ses parens, s'excusant sur l'amour de l'excellente beauté d'Helene qui l'a conduit à telz termes. Offrãt pareillement pour plus grãde descharge de luy & de nous, que nous donnerons à Lucidor autre personnage de nostre lignage, tant qu'il sera content, puys qu'il est maintenãt impossible de luy donner Helene. De laquelle chose s'il ne se contente (comme il doibt) nous suffise auoir faict tel deuoir, & prenons Dieu pour nostre iuge, & tous les hommes en tesmoignage, & noz amys pour nous ayder & nostre propre honneur pour ennemy, à cause duquel serons forcez iusques à la de remplir les campagnes & chemins pour resister à ceux qui nous voudront faire outrage. Car de ma part ie vous asseure, que Florisel ne pourra trouuer raison qui l'excuse mieux q̃ la force d'amour, en quoy ie l'ayderay de ma personne, & mesmes son pere Amadis de Grece: monstrãt par son exemple que la beauté de Niquee la peu contraindre de laisser la foy auãt promise à Lucelle: A tãt il se teut, & conclurẽt ensemble

que Florisel respondroit selon le contenu de ceste derniere consultation. Qui fust leur negoce pour toute la iournee, pendãt laquelle, Helene, & Timbrie ne cessoyent de prier Dieu, que son plaisir fust de mettre la paix entre leurs parens & Florisel. Le iour ensuiuant fust donnee la responce par vne lettre au comte d'Armignac en pleine sale, y estant Helene presente: laquelle il espousa lors auec toutes les ceremonies de l'Eglise, à fin que le comte le vist pour en faire le rapport à Lucidor, de ne s'y attendre iamais. Auecques ceste lettre, le comte se partit de Constantinople, & peu apres luy, l'Empereur Lucencio & sa femme, & auecq eux le Prince Olorius, qui s'en alla en l'Empire de Babylone, aussi fit l'Empereur des Romains auec sa flotte, demeurans en ce lieu l'Empereur Lisuart, & l'Emperiere Abra, pour voir à quelle fin tendroyent ces affaires, acompagnez neantmoins de grand nombre des Seigneurs & bons Cheualiers.

Comme le Comte d'Armignac, retourna auecq la responce des lettres de Florisel.

CHAP. VI.



LE Comte Embassadeur exploita tant par ses iournees, qu'il arriua au Roiaume d'Apolonie, ou il fust gracieusemẽt receu du Roy, & de toute la signeurie. Et aprez auoir rendu son paquet à Lucidor, se tira à quartier, & fust leu le cõtenu qui portoit cecy.

FLORISEL *de Niquee, Prince de deux empires de la grand'Bretaigne, & de Gaule, de Thebes & de Rhodes, heretier d'Apolonie: à Lucidor le vindicatif.*

Seigneur Lucidor, ie m'esbahy de c'est outrecuidé surnom que voulez occuper, vous faisant appeller le vengeur, sçachant (ou deuez sçauoir) que tel tiltre n'apartiẽt qu'à Dieu seul. Et pour pertinement respondre aux articles de la lettre que le comte d'Armignac vostre Embassadeur m'a presentee, ie dy que vous mesmes estes tenu de satisfaire aux paroles de presumption, desquelles vsez contre moy, & Helene mon espouse. Quant à ce que vous dictes, que l'excuse n'est suffisante

qu'Amour m'ayt induyt à telle faulte, inferant que personne d'estat comme vous ou moy, ne les deuroient commettre si lourdes. Ie dy que l'excellente beauté de ma Dame Helene, ioinct le parentage & lieu dont elle est yssuë, m'ont obligé à si nobles pensemens, m'ayant tousiours tiré hors de moy-mesmes, comme ententif continuellement en l'hõneste Amour que ie luy portois souz pure loy de mariage, qui me doit seruir de descharge, pour effacer la coulpe que me voulez imposer, dont ne me sens aucunement reprehensible, si n'estoit de la faute que ie puis auoir faite à ses parens, de l'emmener sans leur consentement, chose qui me desplaist beaucoup pour l'amour d'eux, à qui ie deuois bien ce respect. Sur ce que vous dites, que ie m'oste à moymesmes, ce que la bonne renommee m'a tousiours voulu ottroyer: ie maintien ne l'auoir en rien violee ne diminuee: ains espere que ce que i'ay fait en ce cas me sortira à grande augmentation de gloire. Aussi de tout temps les Princes Grecz sont coustumiers de garder le point d'honneur & de bien venger les outrages qu'on entreprend de leur faire. Et maintenãt que l'Empire est regy par les plus magnanimes & belliqueux Seigneurs qu'il eust iamais il n'est decheu du degré de sa reputation ancienne. Quand à vous, si voulez entendre raison, vous deuez deporter de ceste querelle, voyant qu'Helene est ma femme & que le fait est irreuocable: mais pour la reparation enuers vous, Messeigneurs & parens ont conclu vous donner autre Dame, de grandeur, beauté, & richesse, telle qu'aurez raison de vous en contenter: sinõ, vous sufise remettre le fait à la discretion de voz parens, des miens, & de ceux de ma femme, promettãt cõdescẽdre à toute cõdition raisonnable & honneste enuers le Prince Birmartes, & le Roy d'Apolonie. Autrement ie proteste deuant Dieu de deffendre ma iuste cause, tant q̃ l'ame me respirera au corps. Vous supliant par amytié, Seigneur Lucidor, prendre egard à la fin douteuse, & incertaine, des batailles, & au grand nombre des amys de la Grece, sans celuy de ses propres vassaux: sans y comprendre les meurtres que suscitera contre vous, ce tiltre enorme de vengeance, que vous vsurpez sur la puissance diuine. Quand Lucidor eut leu la lettre de Florisel, il cuyda forcener d'ire & de mal talent comme celuy que la passion dominoit plus que la raison: neantmoins filant plus doux qu'il n'eust voulu, s'il eust esté chef vnique de l'entreprise, demanda aux Seigneurs leur auis, lesquelz commirent le Prince Birmartes pour faire la response, qui dist ainsi. Seigneurs & Princes, ie voy le chemin ouuert, pour entrer en paix, ou en guerre, choisissez lequel vous voudrez, remettant quant à ma part, toute mon opinion en celle du Prince Lucidor, auquel toutes noz affections sont deuës, moiennant l'ennuy que il a receu à nostre ocasion, m'estant auis aussi que dom Florisel propose tous les articles de descharge que Gentilhomme aymant son honneur pourroit donner, tellement que considerant l'euenement perilleux des batailles, nous deuons laisser la guerre, pour suyure la paix, attendu le party qu'il nous fait de mariage, sans nous arrester du tout à ce que disoit Hector de Troye, qu'il valoit mieux auoir vne dangereuse guerre, qu'vne deshonneste paix: car fust-il ores qu'eussions mené guerre dix ans, nous ne pourrions en fin auoir meilleur party que celuy qu'il nous offre. Parquoy messeigneurs, ayons l'œil sur l'instabilité de fortune, & que l'honneur ne suyt qui le veult: mais celuy qui le fuit, & à qui il plaist à elle de le donner. Et me semble que ce seroit folie d'aller chercher à grand trauail, en la maison d'autruy, ce que lon nous aporte à nostre huys. Et entendez que les conditions qui s'achetent au tranchant de l'espee coustent bien cher, & sortissent souuent leur effet tout au rebours de ce que les hommes proiettent. Outre puis que Florisel se reprend d'auoir emmené Helene contre nostre vouloir, & qu'il presente à

ſente à Lucidor vne autre auſsi noble & riche, me ſemble qu'on la doit accepter (attendu que la choſe faicte ne peult eſtre autrement) en prenant la plus honneſte paix que ſera poſsible : laquelle ſi vous refuſez entierement, ie ſuis preſt de vous ſecourir iuſques à la mort, pour vous faire cognoiſtre, ſeigneur Lucidor que ie ne crains la guerre, ou i'ay pris nourriture. Ceſte reſponce pleuſt aſſez à la pluſpart des aſsiſtans : mais oncques ne peuſt enfoncer la raiſon dans l'entendement de Lucidor, auquel l'ymage d'Helene eſtoit imprimee ſi auant, auec ceſte deliberation de vengeance, qu'il ne peult oncques entendre à l'offre qu'on luy faiſoit, ains aſpiroit totalement à ceſte furie, ne trouuant gouſt en aucune opinion contraire, ſi diſt ainſi. Seigneur Birmartes, ſi la perte de voſtre fille, pour eſtre ſi bien mariee comme vous dites faiſoit à comparer à la mienne qui ay perdu ma femme, & la mort de tant d'hõmes de bien qui ſont periz en mon ſeruice ie croy bien que voſtre braue courage ne nous euſt donné tel conſeil. Mais alleguant que voſtre fille demeure bien mariee, ie ne m'esbahi pas que ne ſentez le dommage que i'en ſouffre. Et quant à moy, ie ne demande plus mariage : car ie penſe en eſtre pourueu, & vous requiers la femme que vous m'auez promiſe laquelle i'aurai, ou la teſte de dõ Floriſel, pour la diſpẽce du ſien auec ma ſatisfactiõ. Et iuſques à ce que celà auienne, ie iure Dieu iamais ne prendre repos & mourir à la pourſuite, ainçois que ie ne recouure mon Helene: car ma grandeur ne le peult ſouffrir, q̃ l'amour incomparable que lui porte. Parquoy Monſieur (parlant au Roy) & vous autres Seigneurs & Cheualiers ſi me voulez donner ſecours en ceſt affaire, vous ferez beaucoup pour voſtre honneur : ſinon ſoit Floriſel ſi grand terrien qu'il peult eſtre, i'ay confiance en mon bon droit auec l'ayde des miens, de luy faire comparer ſa folie. Lors il ſe teut au grand deſplaiſir de Birmartes, qui preuoyoit la grand' ruïne qui en deuoit auenir, & la hayne mortelle qu'il failloit prendre contre ceux qui leur auoyent eſté amys ſi intrinſeques. Si luy diſt : Monſieur, puys qu'il vous en ſemble ainſi, voyez en quoy vous voulez que ma perſonne vous ſerue : car ie vous prometz ma foy que ie m'emploiray, moy & mes amys iuſques à la fin : toutes-foys Dieu me ſoit teſmoing que ceſte querelle me deſplaiſt grandement voyant ſi bon remede, pour l'apointer. Ie vous remercie, diſt Lucidor, ie ne pouuois pas autre choſe eſperer de tel Prince que vous eſtes. Parquoy i'envoiray deffier Floriſel, & eſcriray à tous les Princes du monde qu'ilz nous aydent à l'amendement d'vne telle violence. Ainſi ſortirent du conſeil, demeurant la charge à Lucidor d'ordonner ce qu'il voudroit eſtre faict.

Le deſir de Lucidor eſtoit ſi extreme pour paruenir à l'execution de ſa vengeance, qu'il ne penſoit iamais en autre choſe, ſinon qu'il luy peult ſeruir à ſes fins. Or ne tarda il gueres à mander le deffy à Floriſel, & d'autre part, ſupplications à tous Roys & grands Seigneurs de ſe trouuer preſts à certain iour pour entrer es terres & païs des Conſtantins, & les chaſtier de l'outrage par eux cõmis contre le droit commun des gens. Entre leſquelles en adreſſa vne à la Royne Zahara, & à ſes enfans de telle forme & teneur.

Lettres de Lucidor le Vengeur à Zahara, Royne de Caucaſe

Ma Dame, m'eſtant n'agueres auenu, que Floriſel de Niquee ayt entrepris ſur l'alliance faicte entre moy & la Princeſſe Helene d'Apolonie, me la rauiſſant par violence indeuë, ie n'ay penſé meilleur recours qu'en voſtre excellence, & celle de voz illuſtres filz & fille, pour obtenir ſecours à venger le tort & honte qu'il m'a pourchaſſé, lequel ſi ne le me vouliez accorder, nonobſtant quelque amytié qui pourroit eſtre entre vous & luy, ou les ſiẽs ie vous prie auoir plus d'egard à la diuinité dont

dont vous participez, laquelle vous oblige à rendre iustice en terre à ceux qui la vous requierent. A tant, ma Dame, les haultz Dieux vous maintiennēt tousiours en leur communication, vous inspirant la volonté incliné à ma iuste querelle.

Celuy qui est tousiours prest de faire seruice à vostre Royalle maiesté Lucidor le Vengeur.

Et mille autres lettres enuoya deçà & delà, importunant tous les Princes du mōde, pour entendre à son secours & renuoya en ce mesme temps le comte d'Armignac son Embassadeur porter les lettres de deffy ce que sembleroit estrange, attendu qu'vn simple herault, sufisoit: mais il le fit pour pratiquer intelligence par quelque voye, ou pour quelque mot extreuagant, que le Comte eut bien peu semer entre gens de bien, qui eust peu seruir à son intention. Si se transporta le Compte en peu de iours à Constantinople, la ou trouuant Florisel luy presenta le cartel de telle sustance.

Cartel de Lucidor le Vengeur à Florisel de Niquee.

Lucidor le Vengueur, Prince naturel de France, de Secile, & d'Apolonie par alliance. A toy Florisel de Niquee, malheur pour ton salut. Ie t'auois n'agueres requis de me restituer amyablement ma femme & espouse Helene, que contre Dieu & raison tu m'as enleuee, en la maison de son ayeul. Ce qu'as refusé de faire contre toute loy diuine & humaine, au moyen dequoy ie dy que tu as fait acte de brigant, voleur, rauisseur, & malheureux adultre. Si te deffie à feu & à sang, toy, tes amys, fauteurs & alliez, pour auec les miens te renger à telle raison que bien tost viendras à ma mercy, pour receuoir punition à mō contentemēt. Pendāt qu'on lisoit ce cartel il n'est possible d'exprimer l'impatience de Florisel: car il eust biē voulu q̄ c'eust esté desia à faire, & s'escria à haute voix deux ou trois fois, qu'on y respōde, qu'on y respōde, qu'on y responde. Ce qui fut auisé deuoir estre fait par escript, & enuoyé par vn Roy d'armes.

Responce de Florisel au cartel de Lucidor Vindicatif.

Lucidor le Vindicatif, Florisel de Niquee, Prince des deux Empires, &c. a receu ton presumptueux cartel de deffy, sur lequel il te respond, qu'il ne fit oucques chose que Gentilhomme aymant son honneur ne deut faire, t'auertissant de rechef qu'Helene d'Apolonie est sa femme & espouse, laquelle il deffendra contre toy & tous autres qui la luy voudront quereller auecques telle recharge que toy, & les tiēs maudirez l'heure que iamais ceignites espee contre les Grecs pour la playe qui en seignera sur toute ta posterité, & celle de tes confederez. Car par l'inique refuz des conditions & offres, ausquelles me sumettois, tu as fait de ton droit ton tort. Dōt auons Dieu de nostre costé, que par sa iustice punit & donte tousiours les superbes, & ne te lairra vsurper sur luy le droit de vengeance qu'il a reserué nommement à sa diuinité.

Lucidor ayant leu le cartel, à peu qu'il ne bondit & saillit hors du sens de despit. Et n'eust esté la crainte qu'il auoit de rōpre le desseing de tāt de grāds seignrs, ausquelz il auoit requis secours, il l'eust enuoyé deffier de sa personne à la sienne: mais cela fut assoupy pour vn temps, au moyen que i'ay declairé. Faisant tandis Florisel ses diligences de son costé, de soliciter ses amys, entre lesquelz escriuit vne telle lettre au Soudan de Niquee.

Lettre de Florisel au Soudan de Niquee.

Mōseigneur, la fortune m'a voulu ce biē de me

de me colloquer en mariage auec la Princesse Helene d'Apolonie, & combien que la forme soit aucunement legere, moyennant la force dont m'a falu vser, pour l'emmener à Constantinople: si estce que pour purger le forfait qu'on y pourroit pretendre, ie leur ay fait depuis tant d'offres equitables, que le droit est demeuré de ma part, ayant offert l'alliance de nostre maison, à Lucidor Prince de France, auec lequel y auoit eu quelque propos de mariage d'elle, d'autant que les choses desia faites, ne se pouuoient deffaire, il n'a laissé toutesfois de m'en importuner, iusques à enuoyer cartel de deffy à moy, mes parens, fauteurs, & alliez, à feu & à sang, par mer, & par terre, pretendant (comme il escript) ne me tollir seulement ma femme: mais ma teste aussi, dequoy i'ay bien voulu auertir vostre imperialle maiesté, esperant qu'icelle ne me faillira en ce besoing, Monseigneur ie prie le Createur donner à vostre hautesse bonne & longue vie.

Plusieurs courriers furent despeschez auecques missiues, pour requerir le secours des amys & alliez, demeurant la court en estat fort triste de tel mouuement, & plus que tous la belle Helene, cognoissãt qu'elle estoit le motif de tout cest apareil, & de la desolation qui en pourroit escheoir. En ces troubles la Damoyselle de la pucelle Artemire ne laissa perdre la commodité qui s'offrit de presenter à la Princesse Oriane, la lettre du fort Anaxartes, luy disant qu'elle luy aportoit ce paquet de la part de sa maistresse, laquelle le receut, se doutant bien de qui elle venoit, & se retira en son cabinet seule pour voir la teneur qui estoit telle.

Lettre du Prince Anaxartes, à la tresexcellente Princesse Oriane.

Ma Dame, celuy vous presente salut, à qui vous l'auez tollu, desirant le comble des heurs de ce monde, à celle qui l'a deietté au fond de tous infortunes, qu'il estime moindres que le desespoir de vostre bonne grace, ou l'auez plongé par vostre rigueur derniere, lequel s'il sentoit en luy quelque offence qui vous prestast ocasion de luy tenir rudesse, non seulement ne s'ingeroit de vous en requerir mercy, ains vo⁹ en voudroit venger sur luy mesmes, faisant office de plusque Pellican pour ses petitz, mais si son affection desmesuree causee par vostre beauté extreme il a, neantmoins, tousiours refrenee à bride desraison contre le naturel. Si oncques en ce peu d'acces & conseruation qu'il a eu pres de vous il ne fit seulement vn clin d'œil à l'interrest de vostre grandeur, tant s'en fault que la langue se soit hazardee de changer le faiz de son las cueur. Quelle raison pouez vous pretendre pour le bannir ainsi de la fruiction de vostre veuë, laquelle perdant luy semble viure en perpetuelles tenebres, sinõ d'autant que la flambe continuee de son cœur, luy peult esclairer, qui l'eut pieça ars & consommé en cendre sans les larmes ordinaires dont il l'amortit. Plaise vous donques pour toute satisfaction que non pas moy: mais Amour merite pour moy me rappeler de cest exil. Au moins me faire entendre de vostre main la conception de vostre esprit que le mien ne peut comprendre si ne desirez la mort brieue de celuy que le seul penser de vostre excellence soustient en langoureuse vie.

Vostre ou plus nul Anaxartes le Diuin.

La Princesse leut ceste lettre auecques grãde esmotion de son chaste sang, laquelle dissimulant, fit responce à la Damoyselle qu'elle presentast ses affectueuses recommandations à la bonne grace de sa maistresse, parce qu'elle ne voyoit ocasion de luy rescrire, dequoy la messagere partit fort mal contente.

Comme le Prince Falanges se perdit à la chasse courant apres vn Faulcon.

CHAP. VII.



LA force de l'yuer commençoit desia à mettre sa blanche barbe, changeant la couleur des verdz preaux par vne iaunisse trop amortie, & les eaux dormantes de se descouurir d'vne espesse glace, quand le Prince Falanges qui estoit demeuré auec les autres Seigneurs dans Constantinople, print enuie de voller le canart: parquoy montant à cheual en ceste intention, alla aux champs, acompagné de son faucõnier & trois ou quatre de ses gentilshommes domestiques: ou ayant eu aucun deduit autour des glaces, se trouua par fortune en vne orée de la forest, en lieu marescageux & aquatique, auquel la gelee n'auoit pas pris, par ce que tout le pourpris estoit fontaines & veines saillantes, situees en sablon bouillant, chault de nature, & couuert d'vne mõtaigne contre Septentriõ dõt procede la gelee, & ouuert contre la ligne du Mydi, dõt le Soleil l'eschauffoit en celle saison. Si que pour la raison que i'ay dite, & pour estre ce lieu en bon abry, cest estang n'estoit pas gelé: parquoy il y auoit ordinairement des Herons, mesmes à ceste heure là en y eut vn que le Prince Falanges fit leuer, iettant ses Faulcons, & vn bel Autour blanc qu'il auoit se leua contre luy si hault en l'air que lon en perdit presque la veuë, & les oyseaux tousiours plus hault pour se garder du bec, duquel il se reuengea merueilleusement, se iettant sur le doz, & voletant les piedz contremont, & dõnant grans coups de bec pour les percer de part en part s'il les pouoit ataindre: ains comme il en y auoit trois bonnes pieces, principalement cest autour qui dominoit le dessus, & les deux autres luy bastoient les costes, le pauure Heron fut tant matté qu'il tomba quant & les oyseaux en vne place ouuerte dedans le boys, à laquelle le Prince Falanges picqua en toute diligence, pour secourir ses oyseaux: mais le deuoir en estoit desia fait, par vne des belles Damoyselles du monde, qui se trouua en ce lieu acompagnee de douze autres, & de grand nombre de gentilzhommes, & auoit desia osté la proye aux oyseaux, & les paissoit d'vne cuisse du Heron mesme. Si tost que le Prince la vid ainsi, luy estant

bien

biē auis qu'elle estoit Dame de haute guise, & maistresse de toute la troupe, il mit pied à terre, & la saluant, la remercia bien fort, de la bonne assistence qu'elle auoit fait à ses oyseaux, ia soit, dist-il, que ie n'eusse iamais pensé que le Heron se deust trouuer si mal traité par main de Damoyselle : laquelle ne l'ayant encores apperceu iusques à ceste heure là, fut fort esmerueillee de le voir si extreme en beauté, aussi furent tous les gentilzhommes & Dames de sa compagnie. Si luy fit vne gracieuse responce : Seigneur dist, elle, vous ne vous deuez esbahir de voir que i'vse de cruauté, ayant mon cueur surpris & opressé de plus cruelz pensemens que n'est le danger ou le Heron s'est trouvé: car Amour & ses chiens me le rongent incessamment, aussi paroissoit assez sa douleur intrinseque, par la paleur & maigreur de sa tendre chair. Lors le Prince estant estonné de son propos, & non moins desireux d'en cognoistre la fin, comme celuy qui estoit pasionné de la mesme angoisse. Ma Dame, dist il, ie vous suplie dites moy quelle chose vous entendez par vostre dire, à fin que m'estāt posible de trouuer remede pour vous secourir, ie le puisse faire de ausi bon cueur que ie voudrois que lon m'aydast. Il conuient dist-elle, sçauoir premieremēt qui vous estes, pour cognoistre si vostre mal, & vostre personne, sont remediables par vne mesme consolation, comme ie pourrois estre secouruë : parquoy vous me direz vostre nom s'il vous plaist, & vostre pasion, pour la conferer auec la mienne. Ma bonne Dame (dist le prince) l'on m'appelle Falanges d'Astre: quant à l'estat de mes amours, mes pensees se sont si hault eleuees, que i'ay entrepris le seruice d'vne Dame, laquelle merite estre reseruee aux Dieux immortelz, comme fille qui est procedee de leur lignee en acointance humaine, à cause de laquelle i'ay prins la hardiesse de m'offrir à elle, & demeurer perpetuellement son treshumble vassal: si que mon mal est bien grand à cause de sa diuinité, à quoy ie pense à grand' peine pouuoir paruenir, moy estant en ce monde, & si i'espere qu'entre les mortelz la princesse Alastraxeree ne doit iamais auoir d'autre que moy. Ce qu'oyant la Damoyselle tomba de son hault tout plat à terre, d'ou le prince la releua, & la tint entre ses bras cōme morte, perdāt entierement tout le tainct de si peu de couleur qu'elle auoit: à quoy acoururent ausi toutes les Damoyselles, ausquelles le Prince demanda si ce mal la tenoit souuent. Monsieur (dirent elles) il y a quelques iours qu'elle en estoit affranchie. Lors elle qui s'esueilla quasi comme d'vn somme, iete son œil piteusement contremont pour regarder le Prince qui la tenoit embrassee, sa teste d'elle reposant sur le bras droit de luy, & fondant en larmes souspira souuent pour celuy qui la tenoit : car elle s'estoit enamourez de luy, par la grande renommee qu'elle en auoit ouy. Si dist: Helas Monseigneur Falanges d'Astre ne vous esmerueillez point de ce que m'auez veu faire: car celuy qui a en soymesmes si belle experience de mal cōme vous auez, n'estimera pas grandement le beaucoup d'afliction qu'auez veu en moy. Ma Damoyselle, dist il, ie vous voy vne pasion biē merueilleuse. Seigneur (respondit elle) or serayie contente de vous declarer le mal qui me tient, pourueu que me vueillez ottroyer vn seul don, en tant que vostre grand renom m'asseure d'vn desir de vengeance que i'ay ne doutant que n'en veniez à bout s'il vous plaist me faire tant de bien. Dites hardiment, luy dist le Prince, car ie le vous accorde volontiers. C'est, ce dist elle, que ie vous prie vous en venir quant & moy tout seulet, dans ceste nef que vous voyez là au riuage de la mer : car allant en icelle en certain voyage q̃ ie veux faire, ie vous conteray tout à loysir ce que ie requiers. Alors desplent bien au prince d'auoir fait la promesse, toutesfois il estoit de si frāc courage qu'il n'ē voulut onques faire semblāt: mais luy dist : Damoyselle faisons le ainsi que

l'auez ordonné. Surquoy suruindrent deux de ses valetz ausquelz il bailla ses oyseaux pour les raporter en la ville, & leur enchargea de dire aux Princes l'auenture de son partement, les priant le luy pardonner attendu qu'il auoit necessairement à faire vn voyage pour secourir vne Damoyselle, au moyen dequoy & pour estre leur allee si breue, il n'auoit peu prendre congé, trop bien leur commanda de n'en sonner mot, iusques à ce que la nauire seroit tant esloigné de la riue que lon ne le peut choisir de veuë, à fin qu'aucun d'eux ne le retardast par priere, & ainsi ses gens le firent: & luy la Damoyselle & leur troupe s'embarquerent, faisant leuer les ancres, & haulser les voiles singlerent auec vn vent en poupe, tellement qu'ilz ne mirent gueres à tourner vn cap, derriere lequel lon ne le vit plus. Or ayant ainsi voyagé tout le long du iour iusques à la nuyt, le Prince estimant tousiours ceste Damoyselle estre de hault lieu, veu l'equipage des gens, seruiteurs, & la riche tapisserie d'or dont la nef estoit tenduë, luy requist gracieusemẽt luy dire la cause pourquoy elle l'auoit demandé, selon sa promesse qu'elle luy auoit faite en terre à quoy elle fondant toute en larmes luy dist: Monsieur vous sçauez que Dieu le createur a donné remede à toutes choses fors qu'à la mort, & qu'il n'y a en ce monde plus grande douleur que celle que seuffrent ceux qui ayment, & sont desdaignez de ceux ausquelz s'adressent tout leur desir: car le mal est tel, que d'autant plus poursuyt celuy qui ayme tant plus aigrement se desdaigne le bien aymé: chose incurable, & tendant infalliblement à la mort. Et puis que vous (monseigneur) pouuez estre feru d'vn mesme mal, comme le mien, i'espere que pourrez mieux trouuer remede pour mõ mal qu'vn autre, à raison dequoy ie le vous ay aussi librement voulu dire. Et est qu'il y eut vn Roy au Royaume de Sythie, à qui sa femme donna vne fille fort excellente en beauté, laquelle estant bien sage & endoctrinee en quelques parties de medicine, mesmement en la cognoissance des simples, s'affectionna grandement en l'art de la magic en laquelle elle estudia si profondement, comme elle estoit autrement extreme en tous dons de grace. Et à fin qu'elle fust de plus insigne marque. Dieu permist qu'elle fust extrememẽt amoureuse d'vn sien cousin (comme le moyen qu'elle inuenta vous pourra donner cler tesmoignage) si bien qu'elle ne voulut onc entendre à autre amour que de luy qui se nommoit Danisel, & elle Damicene: auquel (rompant la loy d'honnesteté, qu'vne Damoyselle est tenuë d'obseruer) elle se desgorgea vn iour à luy declarer toute son intention, dont il fit peu de conte, estant desia son esprit occupé de l'amour de Casice, ieune Damoyselle parente du Roy. Dequoy Damicene se trouuant bien faschee & tourmentee puis voyant que ne sa beauté, ne les figures qu'elle faisoit ardoir au feu sculpees & grauees: à l'heure de Venus, ne luy pouuoient valoir, desespera de ses attentes, & ayant consulté long temps à par soy, graua vne Fortune en plomp, heure & iour que Saturne estoit en son exaltation, par le moyen de laquelle elle pensoit occire, fichant vn poinson dans le cueur de l'ymage, qui representoit Danisel: toutesfois l'amour qu'elle luy portoit estoit si vehemente qu'elle pensoit bien ne viure longuement apres luy. Et notez bien qu'a la mesme saison que Damicenne se trouua ainsi passionnee, elle fut aymee d'vn Duc, autant qu'elle aymoit Danisel. De sorte que consultant vn iour en soymesmes le tort euident qu'elle luy faisoit s'apperceust clerement, que le mal que le Ducq enduroit sans coulpe, estoit tout semblable au sien. Au moyen dequoy ymaginant vn iour, & contrepensant ce desordre qu'amour faisoit, delibera cercher remede de vengeance, tant pour les amans, comme pour les desdaigneux, la desirãt faire d'elle mesmes, aussi tost que de celui qui la faisoit ainsi lãguir. Et pour ce faire s'ẽ alla en vne Isle surnommee l'Isle des Citez, qui n'est

est guerre grande, ou elle fit bastir vn chasteau qu'elle nomma de Vengeance & satisfaction d'Amours, & y dressa vne fort excellente chambre, dans laquelle si bien ouura par son art magique qu'elle y assied vne statue ou Idole le bronze à deux visages (dont l'vn est de Damoyselle, & l'autre de Cheualier) & à quatre bras desquelz l'Idole empoigne deux puyssans carquoys & deux poignantes flesches sur les arcs tenduz, prestes à descocher, dequoy sont ordinairement naurez tous ceux qui entrent en la chambre, c'est à sçauoir les hommes du costé de la Damoyselle, & les Dames, du costé du Cheualier, apres laquelle blessure, iamais personne ne sort de là, & ne vous sçaurois dire que c'est qu'ilz y font: sinon qu'on estime que chacun y est remedié par son contraire. Ce tabernacle ainsi dressé la pucelle y fit entrer Danisel par ses artz, & le Duc & Casile, & en fin y entra elle mesmes, mettant deuant le logis vn perron de marbre, sur lequel estoit graué la cause & fin de ceste auenture, & deuant la porte du chasteau trois autres perrons rengez, selon la voie, & chacun d'eux gardez par vn fort vaillant homme d'armes, si bien que personne n'y pouuoit entrer sans combat, les hommes chacun pour soimesmes, & les Dames auec condition d'amener Cheualier qui fist pour elles. Tellement (Monseigneur) qu'ayant entendu vostre bonne renommee bruyre parmy le monde, & ayant grande confiance en vostre vaillance & honnesteté, ie me suys auancee au grand besoing & desir que i'ay d'y entrer, m'en venir vers vous, supliant me faire tant de bien, & croire qu'oncques Damoyselle ne se trouua tellement tourmentee, comme ie me sens au moyen de quelqu'vn que i'ayme de tout mon cueur, & combien qu'il semble que ie ne luy deurois vouloir tant de mal, n'a moymesmes, si est-ce que ie desire la vengeance de luy, pour la prendre de moy par vn mesme moyen. Voylà doncq' monsieur) partie de l'ocasion de ma demande, reseruant le surplus à vous dire lors que serons, au lieu, ou vous auez aussi bien affaire que moy. Le prince se trouuant fort estonné de si merueilleuse auenture: certes Damoyselle (dist-il) la fortune qui m'a ainsi surprins à pied leué pour venir auec vous, ne l'a point fait sans raison: car i'ay grandemẽt besoing d'aller à tel festin: parquoy Damoyselle m'amye, tenez-vous toute asseuree que si la liberté se peult recouurer par ce moyen là, i'y employeray toutes mes forces, à fin qu'en me perdant ie me puisse retrouuer. Si vous veux-ie bien prier de me dire vostre nom, moiennant qu'il ne vous desplaise. Monsieur (dist elle) ie suis contente de vous dire qui ie soie, souz condition que me ferez promesse de procurer mon remede par ceste entreprinse. Ce feray ie en bonne foy (dist-il) & le feray sans faulte, comme chose ou ma part y va. Or sçachez donc, (dist elle) que ie suis Arlande Princesse de Thrace, celle en qui la fortune a mys excessif amour, sans aucun amende: car i'estoye au contraire obligee à desdaigner, & desirer la mort de celuy que i'ayme, à cause de celle de mon frere qui fut occis par les mains de l'vn des princes de Grece: tant y a que celuy que i'ayme s'apelle Florisel de Niquee, lequel non content de l'ingratitude qu'il m'a tousiours monstree, m'a fait encores trois ou quatre bons tours, & vn entre autres auquel la princesse Alastraxeree ioua son personnage à mon grand malheur, qui fut cause en la vous oyant nommer de me faire ainsi esuanouir. De ce le prince fut fort esbahy, & la consola au mieux que il peult, ne donnant à cognoistre l'estroite familiarité & conuersation qu'ilz auoient luy & Florisel, de peur de la plonger en desconfort, ains dissimula comme s'il eust eu hayne contre luy, auec vne esperance qu'il luy promettoit de son secours, nauigans ainsi leur route, iusques à l'isle des Vengeances & satisfaction d'Amour, ou ilz vindrent surgir la deuxiesme nuit.

Comme

Comme la Princesse declara à Falanges tout le faict pour lequel elle luy auoit demandé le don : Et comme il esprouua l'auenture de l'Iaole des Vengeances d'Amour.

CHAP. VIII.



LA Princesse doncques nauiga ainsi auec le Prince Falanges, acompagnee des Damoyselles de sa troupe tant qu'ilz vindrent prendre terre en l'Isles des Vengeances, en laquelle toute la troupe desbarqua, & force cheuaux & hacquenees pour monter toute la compagnie, & sur tous vn coursier de Naples bien bardé & chanfrainé, auec sa selle doree à la Damasquine, sur fond d'azur, & vn harnois de la mesme sorte qu'elle auoit faict apporter expres pour Falanges : car elle auoit tousiours ouy dire qu'il estoit comme de la corpulence de Florisel ou d'Alastraxeree, lesquelz elle auoit bien cogneuz. Et cheminerent en tel equipage enuiron vne iournee, tant qu'ilz virent le chasteau, au milieu duquel aparoissoit vne tour plus grosse, haulte & masiue que toutes les autres (dont y en auoit beaucoup) laquelle maistresse tour sembloit estre enuironnee d'excellens edifices de palays, bastiz en triple ordre de colonnes à trois estages, percé, coronné & timpanisé d'vne merueilleuse beauté. Mais premier qu'arriuer audit chasteau, trouuerent trois pauillons tenduz chacun deuant son perron (dont nous auõs parlé) sur lesquels estoyẽt penduz, les escuz des Cheualiers, tenans auec trois escriteaux dont celuy du premier perron disoit : Si le desir de l'espreuue de l'Idole iusticier veult estre executé en entrant ceans, il conuient premierement toucher l'escu, & trouuera l'auentureux le commencement : car il sortira de ce pauillon tel homme qui luy pourra estre egal en loyauté d'Amours, à fin que par ce moyen il soit iustifié par deuant l'Idole. Quand Falanges eust leu, il dit à la Princesse : Ma Dame puis que nous sommes icy arriuez, la raison veult que i'acomplisse ce que vous ay promis, & suis deliberé sonder le gué iaçoit que mon desir repugne aucunement à faire outrage à telz Cheualiers qui sont mesmement forcez par iniustice d'Amours, comme chose qu'homme ne deuroit faire, ne fust seulement que pour satisfaire à la promesse, estant d'opiniõ que mieux vaudroit deffen-

dre l'auenture, que l'aiſſaillir. Monſieur, diſt lors la Princeſſe, ie croy bien que vous dites la verité neantmoins ceſte foy promiſe eſt tant excellente auec la neceſsité qui m'en eſt vrgente, q̃ moimeſmes me fache de vous importuner, vous ſupliant y forcer voſtre propre naturel, & acomplir ma requeſte. Sus donc, diſt le Prince. Lors touchant l'eſcu, vit incontinent ſortir du pauillõ vn cheualier, auſsi grãd preſque qu'vn Geant, armé de toutes pieces, ſur vn cheual fort puiſſant, qui luy diſt : Cheualier vous ne pouuez maintenant eſchaper du combat ſi ne vous voulez rendre pour vaincu, autrement il n'y a ordre de paſſer plus auant. Cheualier, diſt Falanges, il me ſemble qu'il vous ſeroit auſsi bon de me laiſſer paſſer pour eſprouuer l'auenture ſans combatre à fin que pluſieurs puiſſent trouuer le remede qui eſt leans, qui ſeroit œuure plus charitable: neantmoins quant à moy, puis que ie ſuys venu ſi auant, ie ne laiſſeray pour crainte d'en experimenter le hazart. Cheualier (diſt l'autre) pour venir à la iuſtification de noſtre combat qui ſe doit faire auant toute choſe, ie penſe ſeurement que vous auez autant de raiſon d'aſſaillir en ceſte querelle, comme i'ay à la deffendre car ceux qui entrent ceans ſe font eux meſmes la force de la deffence (ſi force y a) conſideré le vouloir que ilz ont de ce faire, & nous autres de ſouſtenir. Quant à ce poinct (luy diſt Falanges) i'en ſuys tout reſolu, non ſeulement pour moy: mais pour l'obligation & deuoir dont ie ſuys tenu à ceſte Damoyſelle : parquoy prenons autant de la campagne comme il nous en fault, & ie ſuys preſt à la bataille: ce qu'ilz firent, & baiſſent les lances en leurs arreſtz, vindrent l'vn contre l'autre d'vne telle roydeur que le Cheualier ſouſtenant rompit ſa lance: mais le Prince le rencontra ſi bien, qu'il ietta homme & cheual par terre, le froiſſant ſi lourdement du coup, & de la cheute, qu'il fut long temps ſans mouuoir ne pied, ne main: au moyen dequoy le Prince deſcendit à pied, & luy deſlaçant l'armet, mit la pointe de ſon eſpee contre ſon viſage, diſant : deportez vous entierement de la force & reſiſtence que m'auez voulu faire, en vous rendant à moy, autrement voicy voſtre mort. A quoy le Cheualier luy reſpondit: Monſieur paſſez oultre, & eſprouuez l'auenture contre les autres, quant à moy ie ne vous y feray plus d'empeſchement: & ſur celà Falanges luy bailla la main & le leua debout. Ce fait, le prince monta ſur ſon cheual, & alla au ſecond perron, ou il y auoit tel eſcrit. La condition de ceſte auenture eſt deſia declaree, & la peult la fortune leuer en auant, ou faire ce que le debuoir de chacun pourra aconſuyure ſans autre choſe. Parquoy le Prince toucha à l'eſcu qui eſtoit ataché au perron, ſortant incontinent du pauillon vn fort Geant, lequel apres grand conflit, fut ſurmonté par le Prince, qui paſſa outre, iuſques au troiſieſme perron, ou le contenu diſoit en ceſte ſorte: Garde toy de prendre orgueil encores que la fortune t'ayt aydé deux fois: car elle te pourra donner autant peu de ſeureté en la troiſieſme bataille, comme tu en as eu beaucoup es deux premieres: car c'eſt icy qu'il fault conter à l'hoſte. Qui ne eſtonna aucunement le hardy Prince, ains touche l'eſcu du perron de la troiſieſme tente, d'ou ſortit vn autre Geant, qui ſe rencontra auec Falanges d'vne ſi grande force de cheuaulx, des corps, & des heaumes, qu'ilz furent aterraſſez tous deux, demeurans quelque temps eſtourdis ſur la dure: apres ilz commencerent l'eſcrime de l'eſpee, deſmaillant decoupant, & froiſſant armetz, eſcuz & cuiraſſes: tellement que l'vn & l'autre furent deſcouuertz en pluſieurs endroitz, dont le Prince ſe trouua en grand hazard, n'euſt eſté ſa legereté & adreſſe, de laquelle il deſroba pluſieurs coups au Geant, le frapant meſmes d'vne viuacité ſi grande, qu'il le vainquit auant que l'heure fuſt ſonnee. Parquoy il appella la princeſſe Arlande, & ſans aucun contre dit la mena iuſques à la maiſtreſſe porte du chaſteau ou ilz

ou ilz trouuerent vn escriteau Latin,graué en vne frize de Iaspe, duquel le contenu estoit tel. Quiconques obtient la liberté, l'espere à plus grand guerdon de ce dont il desespere. Mais ne sçachans bonnement entendre ce que c'estoit à dire passerent outre, trouuans la court belle & quarree, toute enuironnee de galeries de blanc albatre, pauees en eschiquier, de marbre noir & blanc, & la place de la court mesmes, sauf que le pauement estoit plus menu & plus rude, à fin que les cheuaulx ne glissent. Et au milieu estoit la tour de vingt piedz en carré dans œuure, & la muraille de quatre piedz d'espesseur auecq quatre petites tourelles cornieres seruans pour viz à monter aux autres estages, percee & liscee de belles molures à l'antique, & au dessus coronnee, endentilee, & enrichie de demi taille dans vne frize sous l'architraue, sur lequel estoit asis vn charpentage faict à mode de couronne close, couuert d'azur auecq vne pomme & girouette de fin or, ayant en la chambre de dessous l'Idole (duquel nous auons desia parlé) qui estoit assis, sur vn throsne fort riche. En laquelle ilz entrerent, trouuans à l'arriuee vn fort honorable vieillart qui les salua, & leur dist : Monsieur, & vous ma Damoyselle, si voulez passer outre pour entrer ceans, encores que vostre vaillance vous ayt conduyt si auant, si vous fault il entendre les conditions de l'escriteau du dernier perron, lesquelles sont : Que vous aurez d'icy en auant autre opinion que n'ont les autres amoureux voire tout au rebours, si ce n'est celuy ou celle qui entre qu'aime egalement comme il est aymé : car vn tel pourra donner la liberté de l'entree à tous ceux qui viendront apres luy, d'autant que c'est le principal poinct, auquel consiste l'acomplissement de l'auenture, plus qu'en la victoire de ceux qui ont esté supeditez. Parquoy si n'auez bien entendu les prophecies des trois perrons, ie suis icy commis pour expliquer leur contenu, s'il en sourd quelque doute, à fin que ceux qui voudront entrer ceans, n'ayent apres ocasion de se lamenter de ma maistresse, disans qu'elle auoit constitué nouuelle loy, contre les reigles d'amour. Si tost que le vieillart eut fini son propos, la princesse Arlande dit à Falanges : Monsieur, que deliberez vous faire, voyant que sommes si pres, vous d'auoir vengeance de vostre Dame dedaigneuse, moy, de mon cruel ami, & ennemi, ioinct que sçauez, que vostre vaillance vous en a donné occasion, pour en deliurer vous, & autres qui sont icy venuz. Ma Dame, dist le Prince, si ma douleur estoit de mesme condition que la vostre, ie aurois raison de deffaire l'enchantement, mesmes pour le bien qu'y pretendez : mais veu que mon mal est consist en gloire, d'autant que la personne le vaut pour qui ie le souffre, i'aymerois plus d'auantage à croistre qu'à diminuër mes pasions, sans consentir quasi que ie n'en aye ne plus ne moins. Ie ne me plaints nullement de ce qu'elle ne m'amye pas, mais seulement me lamente, que mes seruices ne lui peuuent meriter sa bonne grace : car au surplus sa grand' valeur n'est comparee à la mienne qui est si petite, donne assez de descharge de la coulpe que ie pourrois auoir, au cas que telz pensemens ne me fussent acordez : vous asseurant, ma Dame, que le plus grand point qui me tourment'est, que le tort que lon me faict me tire à vne raison de le deuoir endurer, moyennant sa beauté qui est tant excellente que la rouë de fortune m'a voulu partir tel desir pour mon partage, si auant, que ie contemple souuent mon infirmité (comme le paon regarde ses pieds) & toutefois ne m'en puis distraire, ains plustost à les augmenter quād i'y pense. O bien heuré mal, auquel la constance est si grande qu'elle craint le remede, ou tous autres ont coustume de le procurer. Parquoi ma Dame, ie vous prie excusez moy, si ie n'esprouue ceste auenture, & m'employez en toute autre chose, comme celui qui vous desire obeïr iusques à la mort. Si est ce, dist elle, que ie deman-

de la vengeance de celuy qui en vſe de ſi grãde contre moy, par ſon deſdaing & deſfaueur. Et ce diſant, ſe voulut lancer dans la chambre ou eſtoit l'Idole: mais oyant vn treſgrand bruit d'inſtrumens, lutz, guiternes, harpes, & violons, demanda premier, la cauſe pourquoy il ſe faiſoit, & le vieillard luy diſt: vous verrez maintenant yſſir dehors tous ceux qui ont eſté ceãs enchantez, demonſtrans chaſcun ſon mal, par œuures & par effectz: puys ilz y rentrent enuiron la mynuit, ayans fait tout le tour du circuit du chaſteau, & du pourpris, des iardins, & vergers de ceans, comme verrez preſentement, s'il vous plaiſt, vn peu atendre: qui fut cauſe que la princeſſe s'arreſta, pour voir ce qui en auiendroit. Tout ſoudain ſortit par la porte de la chambre des Seigneurs & Dames, Cheualiers, & Damoyſelles, & deuãt tous marchoit la pucelle Damicene, veſtuë d'vn fin drap d'or, ayant ſes cheueux eſpars, & vne riche coronne d'ineſtimable valeur, portant vne fleſche trauerſee parmy ſon cueur, du coſté ſeneſtre de laquelle, elle ſembloit eſtre autant ioyeuſe cõme la beauté de ſon taint & ſemblant pouuoient teſmoigner, auſsi ne faiſoit elle que rire, en diſant: O gloire de ma vengeance, qui reçois contentement, par le contraire de celuy qui eſtoit traité de moy en ſemblable cruauté. O cruël Amour & aueuglé! perſonne n'eſt exempt de tes ruſes, ſinon ma ſcience, qui à tant valu de te pouuoir ſurmonter. Sur mon Dieu, me recognoiſſant Daniſel, tu payeras maintenant la fole enchere, & le mal dont le mien pouoit prendre gueriſon, ſentant ce que tu penſois faire ſentir à ta pauure Damicene, t'aſſeurant qu'il n'y a pitié qui tienne, puys que tu ne l'as voulu prendre de moy, en temps & heure. Or ie m'eſtime trop heureuſe d'auoir allegement de mon mal, moyennant la vengeance pure de luy. Ceſſe hardiment de ſoliciter ton remede: car par la loy dont as vſé enuers moy ſera ta punition, en tant que mes yeux ne te peuuent regarder, ny mon cueur porter bien-vueillance. Ie me ſuys entieremẽt contemnee de toy, comme l'eſtomac qui reiete les viandes, vn meſme forme que il les à auallees, mon geſte ſera d'oreſenauant comme qu'en a point, m'eſtant amer en bouche, tout ce que te ſẽblera eſtre doux. Deporte toy deſormais de me ſuyure, ſans penſer que ie preuue compaſsion de ton mal, qui me tourne à ſingulier plaiſir. Or la ſuyuoit Daniſel bien pres de ſes talõs armé de toutes pieces hors mis l'armet (gentil-homme de fort belle taille) ayant en ſon coſté dextre vne fleche fichee, laquelle ſembloit ieter flamme ardente qui le cuidoit embraſer. Helas (diſoit il) ma Dame Damicene ſouuienne vous du temps que me ſouliez demander ſecours, en auſsi grande amertume que ie ſeuffre maintenant. Ie ne vous demande pas que vous ſentiez mon tourment pour m'en deſcharger: mais ſeulement à fin que conſiderez, que tel mal vous pourroit encores auenir. Amour, amour, comme tu me paies bien, par le meſme moien que ie l'auois delinqué. A à beauté ſouueraine, dont vient celà qu'en toy loge ſi extreme rigueur & cruauté? O mort viens moy ſecourir! Apres lui marchoit vne autre pucelle, iouïſſant de meſme gloire, & vſant des propres paroles de Damicene, & derriere elle vn Cheualier, faiſant toutes telles plaintes que Daniſel. Si ne tarda gueres qu'Arlande ne deuint bien peneuſe, voiant ſon Floriſel marcher au troiſieſme reng, repreſentant ſon perſonnage de telle fierté qu'il deuoit eſtre, au cas qu'elle y fuſt entree: mais l'amitié cordiale que la Princeſſe lui portoit ne peult oncq' tant ſouffrir pour l'amener au deſir de ſa vengeance, que plus elle peuſt voir en telle deſtreſſe celuy qu'elle aymoit tant, ou plus que ſoimeſmes, iaçoit qu'elle euſt ſceu certainement paruenir à telle ioie que la princeſſe Damicene, ſi bien que iettant vn hault cry, & diſtillant les chaudes larmes des yeux, tomba toute plate. Le prince Falanges, penſant qu'elle fuſt paſmee, la print entre

ſes

les bras,& la releua lui & le bon vieil homme,qui alla querir de l'eau de la fontaine, & l'en arrosa tant que elle reuint à soy. Mon Dieu(dist elle) qu'Amour est de farouche & estrange nature, sans aucune pitié, raison ny equité. O grandeur que tu obliges les hommes estroictement. O mal qui pourrois tant tourméter mon loyal amy, sans me faire aucun bien à moymesmes. En bonne foy ie suis bien abusee d'estre ici venuë pour celà : car pensant trouuer guarison pour moy i'ay cõpassion d'autrui, asseurant tout le monde que n'ay entreprins ce voyage pour entrer au feu: mais pour en sortir du tout, puis ay trouué plus grand mal ou chacun pretend si bon remede. Helàs mon grand amy Florisel, combien que vous me soyez plus ennemy que la propre cruauté, si ne peult ma langueur ny tout l'abus & enchantement de ce lieu tant gaigner, que i'execute contre vous aucune rudesse, delaissant le secours à qui le peult obtenir, & restant à iamais frustree de tout bien, pour ne pouuoir mal vouloir à qui est cause du mien. Or demeureray donc seulete & solitaire, aimant le seul est vnique paragõ de tous les viuans & me rẽgeray en miserable solitude, pour m'exiler & bannir de tout soulas: promettant doresenauant ne vouloir plus procurer mõ salut, puis qu'il ne peult estre sans le dommage de celuy à qui ne le puis desirer. A ce mot se pasma encor'vne fois : dont le Prince estant esmeu à grand pitié, dist au vieillart : Mon amy auez vous bien entendu la lamentation de ceste ieune Princesse. Oy Monsieur, dist il, & suis bien esbahy qu'elle n'a prins le remede au temps qu'elle l'esperoit le plus voyant mesme la gloire de celles qui sont en semblable estat, & dont elle a cogneu tant clere experience. Mon amy (respond le Prince) ne pensez pas que le mal que Damicene vostre maistresse a enduré soit à comparer à celui que souffre ceste Damoyselle : car on voit euidemment qu'elle fuist son contrepoison qu'elle a tãt present, & Damicene la pourchasse par si longue espace : dont on peult aysément conclure, que voycy l'vne des plus parfaictes amytiez, que lon vid iamais attendu qu'elle postpose son propre bien à cil de celuy qu'elle ayme. Toutesfois i'auray plaisir de cognoistre ce qui en sera, & attendons icy iusques à la nuyct. Pendant lesquelz propos la Princesse reprint ses esprits & Falanges & luy dist : Ma Dame vous ne deuez entieremẽt desesperer de vostre aise & soulas de peur de l'oster du tout à celuy qui n'a cure du vostre : car peust estre qu'il ne viendra iamais icy, parquoy vous ne deuez laisser à esprouuer l'auenture, consideré que cest homme m'a dist que la nuict se change si bien que ceux qui ont esté en ioye le long du iour, retournent en desplaisance sur le soir, changeans leurs peines en gloire, & leur gloire en peine. Helàs Monsieur, respondit elle, comme distes vous que possible soit qu'il ne vienne iamais en ce chasteau, qu'il y est desia tout venu, & le porte continuëllement auecq moy, aussi que chose desia passee, ne peult estre qu'elle n'ayt esté. Parquoy ne me pẽsez pas faire à croire tels songes, & me cõtenter de ce qui pourra suruenir vers la nuict : car i'ay encores horreur de voir ce que ie voy en plain iour. Ma Dame, dist il, ie vous prie demeurons icy ce soir, puys nous partirons demain au matin, si vous asseure que ie suis content de tenter l'auenture quand & vous : par ce moyen elle demeura, & voyans par la porte la chapelle de l'idole, furent fort esbahys de la grande richesse qui estoit leans, se donnans bõ temps à visiter l'edifice par dehors, & toute l'œuure du chasteau qui estoit de grande & ingenieuse architecture, iusques à ce que la nuict les en tira : & retournans vers la chambre y virent vne infinité de torches & de flambeaux allumez sur chandéliers d'argent fin, lesquelz ne furent pas si tost mis à terre que Damicene ne retournast en la chambre, acompagnee de toute la troupe qui en estoit partie quand & elle. Si tost qu'elle rentra se ieta deuant l'Idole

le à deux genoux, disant O vindicateur (dist elle) de mes apetitz aueuglez, puys qu'il vous à pleu me donner auiourd'huy ce plaisir de voir celuy tourmenté pour qui i'ay esté tant vexee & affligee, endurcissant vn cueur qui n'a peu auoir aucune compassion tout le long de ce iour, ie vous prie qu'en payement de ma cruauté comme iuste iuge chāger mon inique plaisance, & la tourner en tristesse, à fin que ie face penitence de ma durté inhumaine. Ce dit, l'Idole descocha la fleche de l'homme, dont la frapa au costé gauche d'vn trait si enflambé que celuy de Danisel n'estoit rien au pris. Auquel les autres bras estans deuers le visage de la Damoyselle tirerent vn autre trait de lyesse, dont il fut converty en ioye, & elle en doleance, tout au rebours de ce qu'ilz auoiēt esté le iour. Ausi fut bien la cerimonie contraire: car le Duc marchoit deuant auec vne gloire nompareille, & Damicene apres luy, faisant ses complaintes, puys alloit Danisel menant grand ioye, & la pucelle Casile le suyuoit, pleine de pleurs & regretz. O douloureuse amertume (disoit Damicene) qui n'as moyen pour temperer tes extremitez & douleurs, excedans tous les limites de raison. Et toy raison si bien suffisante du payement d' vne debte que n'ay voulu aquiter: cōme est bien employee en toy la vengeance d'Amours? ayant permis que la ioye du iour soit tournee en mescontentement de la nuict, pour rendre l'apareille à celuy qui n'a voulu escouter de iour. O Duc d'Astres mon vray amy, voyez icy vostre Damicene tant à vostre commandement par force qui la cōtraint, comme elle en souloit estre alienee de son propre gré: car i'aymoye lors Danisel, & luy Casile: payans tous ensemble le tribut au contraire moyennant nostre mescognoissance, selon la loy qu'Amour a imposee, à ceux qui ne se vouloient reigler par icelles. Et disant telles & autres paroles, passa oultre: demeurant le Prince & la princesse fort esmerueillez de voir les traitz que chacun receuoit l'vn apres l'autre: Parquoy le Prince dist à Arlande: il me semble ma Dame que Damicene vse d'aussi grande cruauté contre soymesmes comme elle a fait contre ceux qui luy ont esté cause de ce faire. Il s'en fault beaucoup, dist elle, car elle à esté cause pourquoy ie n'ay voulu me contenter, selon l'apetit que i'auois de ma vengeāce. Parquoy ne plaise aussi à Dieu, que Florisel gaigne aucune gloire sur moy, sinon celle que ie luy veux bien payer, par ma peine forcee. Vrayement ma Dame (poursuyt Falanges) ie m'estime bien heureux d'estre venu icy auec vous, si la gloire de mes pensees me pouuoit estre entieremēt ottroyee. Neantmoins, comme le cueur me iuge, ie ne verray icy chose qui me deust plaire, & craignant irriter la diuinité, si ie pensois que ma Dame qui est celeste, deust estre suiette à telz charmes & enchantemens, pour cōparoit en ce lieu, ie me repens de ma fole presumption, & prie aux Dieux me la pardonner, aymant trop mieux l'aymer & me donner peine par mes discours, en nulle ou fort petite esperāce, que d'en estre reieté du tout par ma fole outrecuydāce de l'atempter. Vous supliant, ma Dame, que retournions d'ou nous venons, puys que vostre part est assez esprouuee. A quoy la Princesse s'acorda bien voluntiers: car elle craignoit aussi bien perdre le sentiment du doux mal d'aymer que le Prince. Si s'en allerent de ce pas trouuerent leur troupe qui auoit fait acoustrer le souper.

De ce qu'il auint en Constantinople depuys que le Prince Falanges en fut party.

CHAP. IX.

Tous ceux de la court de Constantinople furent en grand esmoy, pour les mauuaises nouuelles de la guerre, & pour le partement impourueu de Falanges, specialement Florisel, lequel depuys qu'il le sceut, n'eut plaisir ne ioye, se voyant



se voyant sans celuy qui estoit la moytié de son ame. Or en ce temps arriua le Prince Zahir, & d'autre part le Prince Garinter, tous deux venans à Constantinople, au moyen de la guerre que lon auoit desia criee en plusieurs païs, & quãt & eux grãd nombre de barons & seigneurs, qui auoiẽt auec eux couru le monde. Et tant de noblesse y suruint de iour en iour qu'à peine y auoit il logis pour les gens & les cheuaux. Si entendez que des que ces deux Princes virent la pucelle Timbrie, chacun d'eux y imprima tant son affection de la vouloir seruir, qu'ilz n'atendoient que l'heure de luy pouuoir declarer, sans toutesfois que l'vn sceust rien de l'autre : mais tãt estoient outrez de sa bonne grace, conioincte à son exquise beauté, que l'vn & l'autre en entreprint de merueilleux faitz d'armes, comme leurs histoires racontent particulierement, le tout pour luy descouurir chascun son cueur, dequoy elle s'apperceut assez tost à leur contenance : mais cõme sage qu'elle estoit le dissimula, sçachant assez plaisamment leur rendre à chacun son entretien. Si auint que le Prince Zahir trouua commodité de parler à elle, combien que ce fust auec vne telle alteration de fieure, qu'il perdoit geste & maintien, au moyen de la vehemence d'Amour qui le dominoit. Lors luy dit : S'il est ainsi (ma Dame) que nature ayt mis ordre en ce que toute creature viuante soit rengee par la force d'Amours, combien donc plus deuriez vous croire, que vostre excellence peust auoir submis tous mes espritz en vostre seruice? ie vous asseure que i'en suis reduit en telz termes, que ie tremble deuant vous, comme celuy qui n'ose prendre la hardiesse de le vous faire entendre vous priant encores, ne prendre en mauuaise part la presente signifiance que ie vous en faitz, & croire que i'aymerois mieux mourir en vous obeïssant, que de viure, & en riens vous desplaire. De ce propos la Princesse Timbrie rougit vn peu & luy rendit telle responce. Monsieur ie m'esbahy, que vous qui estes si bien apris en la cognoissance des choses, oubliez la loy d'honneur en mon endroit, sçachant que ie suis fille, & publiant neantmoins l'affection que vous dites me porter. Or vous confesse bien que toutes choses naturelles sont par leur inclination incitees à aymer, si estce que le feu ne brusle que les choses combustibles, qui luy sont artisees, encores y a il moyen de l'estaindre par l'eau qui luy est contraire. Partant si auez trouué en moy quelque atrait d'amytié, l'ocasion d'embrasement n'est si grande, que doit estre vostre attrempance à y resister, & vostre prudẽce à ne me requerir de chose q̃ sça-

sçauez n'estre en ma puissance, pour l'acorder, dont vous prie affectueusement ne vous en vouloit desormais deporter. Ma Dame (dist Zahir) ie vous prie ne vous fascher, si vostre valeur & grandeur ont en ce vsé de leur office à me captiuer, n'estant demeuré en moy tãt de discretion de pouuoir soustenir l'effort de vostre beauté: vous asseurant qu'il n'est en mon pouuoir de me commander à moy mesmes qui suys desia entierement vostre. Ie ne sçay (dist elle) comme vous l'entendez, de dire que soyez mien, puys que l'auez osé esuenter sans mon consentement. Et sur ce point, ne luy voulant tenir plus long propos, s'en alla fourrer parmy les autres Princesses, laissant Zahir trop melancolié de sa responce, iaçoit qu'il sentit son cueur allegé aucunement, de le luy auoir declaré. Lors Garinter qui se trouua à l'autre costé de la salle, & ayant veu la contenance du prince Zahir tant à l'abordee, qu'il ne dansoit que sur vn pied, comme sur la retraite qu'il demeura tout pensif, cogneut assez tost ce qu'il y pouuoit auoir, receuant en soymesmes double peine, tãt à cause qu'il doutoit estre preuenu, que d'vne secrette ialousie qu'il conceut contre Zahir, pensant neantmoins de faire le semblable, & se descouurir à Timbrie, voyãt le temps & le lieu, comme il fit: car il l'acosta bien tost apres, & luy dist: Ma Dame ie vous suplie me faire tant de bien, que nul autre soit receu en vostre bonne grace premier que moy qui la pense meriter, autãt qu'hõme qui soit, tant à cause du lieu dont ie suys yssu, comme pour la bonne affection que ie vous porte de long temps. A quoy Timbrie luy respondit: Seigneur Garinter, ie vous prie que le iugemẽt que vous donnez des autres, soit aussi bien pour vostre contentement. Tandis suruint Darinel qui tenoit compagnie à Helene, qui abregea le propos, par ses ioyeux deuis, auquel dist l'Emperiere Abra. Darinel mon amy, vous estes bien tenu à la princesse Helene, de ce qu'elle vous entretient si longuement sans vostre Siluie, Vrayement ma Dame (dist il) ie ne suys donc pas grandement obligé à vous, de me iuger si leger, que ie soys separé de celle, sans qui ie ne me trouue iamais en moymesmes. Vostre grãdeur a tresmal apris l'experience d'amour, ou vous auez tout oublié ce que vous en sceustes au temps que vous en mesliez. L'emperiere se mist à rire, mon bon amy (dist elle) ie ie croy que voulez emporter l'auantage sur tous ceux qui ayment. Ma Dame (dist il) ie ne nieray ia que ie n'aye gaigné l'honneur contre vous tous: car la pluspart de vous a si bien colloqué ses pensees, qu'il n'y a plus que gaigner auec eux. Ie vous prie mon amy Darinel (dist Timbrie) dites nous comme vous l'entendez, est-ce pour moy que vous le dites, ne me voules vous point? Il sufist, dist Darinel, que ie le veux dire de moymesmes. Quoy doncques Darinel (dist le prince Zahir) il n'y a point d'amour en ceste salle, que le vostre ne supliast bien à tous, à vous ouïr parler, & refusez-vous si belle Damoyselle? Pourquoy non, dist Darinel, ie vous asseure bien que la vehemence de mon affection est si grande qu'amour m'en fait largesse pour vous en prester à tous tant que vous estes. Et si vous mõsieur, le dites pour vous mesmes, on a bien cogneu en vous autant de faulte d'amytié, comme i'en ay plus qu'il ne m'en fault. Or quand vous en aurez affaire, i'en ay à vostre commandement, chacun se print à rire. Lors Florisel, y voyant la presse, vint & luy ieta son mot. Certes Darinel vous me deuez bien auoir oublié, de tenir si peu de conte de moy, au propos que dechifrez de voz amours, esquelles nous auons esté compagnons d'armes, mesmes en la poursuyte q̃ sçauez. Depuys monsieur, dist il, vous en auez receu le salaire du dernier poinct, qui est le payement de tous voz maux: parquoy vous estes presentement moindre que moy, qui persiste sans esperance, laquelle vous auez maintenant perduë, en iouïssant du bien pretendu. Surquoy Amadis de Grece se

rua

rua à la trauerſe. A ce que ie voy Darinel (diſt il) vous nous rendez à tous noſtre change. Certes ſire (diſt Darinel) ie n'ay pas beaucoup d'affaire à le gaigner ſur vous, quitez moy celà, ie vous quites les armes: mais ſi le Roy Amadis en vouloit parler, nous orrions des faitz miraculeux enuers les voſtres, iaçoit que la beauté de ma dame Niquee fut ſi grande, que n'euſsiez peu faire autrement que de la bien aymer. Ie vous mercie mon amy Darinel (diſt elle) toutesfois ie voudrois bien ſçauoir qui vous eſtimez plus belle, voſtre Siluie ou moy. Celà s'en va ſans dire, reſpondit il. Et s'il eſtoit ainſi que telle beauté deffailliſt en ma Dame, ie croy qu'elle ne vous doit rien en bonne grace, & en tout. Et vrayement i'oſe bien dire de Siluie, que elle eſt tant belle, que beauté ne ſe deuroit nommer que par ſon nom. Quand il prononça ce mot, Helene diſt à Oriane: Ma Dame deportons nous de diſputer auec Darinel: car vous voyez que ſon affection eſt tant paſsionnee, qu'il ne laiſſera rien pour les autres. Ma foy diſt lors le Roy Amadis, Darinel ne me fait moins de plaiſir par ce propos, que fit quaſi la gloire que ie receu à l'arc & la chambre enchantee atendu que ſes deuiz amoureux n'ont aparence de moindre amytié, qu'auoit en ſon temps Apolidon, voire ie croy qu'il en y ait plus. Ie m'en aſſeure bien ſire (diſt il) puis que ie penſe emporter, le pris, voire par deſſus voſtre maieſté, laquelle à obtenu le renom de loyal amant, plus qu'autre qui iamais fut, ne ſera: ſi ce n'eſt moy, qui ay obtenu ceſt honneur par ſentence de voſtre propre bouche (ſauf à voſtre grandeur, la preeminence de l'eſtat) quand vous m'auez preferé au Prince Apolidon, lequel vous fut egal, & moi plus ſublime: parquoi, ſire, vous me donnerez congé de celebrer le loz qu'il vous a pleu me faire, par vne chanſonnette, deſſus ma cornemuſe, commençant de fait à chanter, ſonner, & danſer l'vn par my l'autre, pour reſiouyr la compagnie. Ainſi paſſerent pluſieurs iours, eſquelz Timbrie fut fort importunee des deux Princes: mais elle ſe deffendoit honneſtement, par paroles gracieuſes & diſcretes; combien qu'à mon auis, elle euſt eſté contente d'aymer ou l'vn ou l'autre, à tiltre de mariage, principalement le Prince Zahir, qui eſtoit beau à merueilles & non moins diſpoſt que Garinter, qui meſmes ne luy deuoit gueres en l'autre part. Or fut il ataint ſi au vif de ſon amour, qu'il commença à porter vne ſecrete enuie au Prince Zahir, tant qu'il determina vn iour trouuer ocaſion de ſe ioindre à luy pour eſprouuer ſes forces, penſant par ce moyen gaigner la bonne grace de Timbrie: toutesfois c'eſtoit conter ſans ſon hoſte, d'autant que le Prince eſtoit trop pour luy tenir contre care. Si eſt-ce qu'il ſe partit ſi ſecretement que perſonne n'en ſceut rien, ne Floriſel meſme, qui demeura fort ennuyé de ſon partement, doutant que il ne s'en allaſt mal content de luy, ne luy ayant dit ne quoy ne comment. Pource requit à ſa Dame Helene, qu'elle luy vouſiſt permettre d'aller apres, ſouz promeſſe de retourner vers elle, auec luy ou ſans luy auant que l'yuer fut paſſé. Ce qu'el le luy otroya, combien que non ſans dificulté, le priant fort auoir eſgard au danger ou il ſe mettoit, à cauſe des inimytiez nouuelles, & qu'il retournaſt bien toſt, pour ayder à ceux qui ſe viendroient expoſer en telle expedition pour l'amour de luy. Ce qu'il luy promiſt entierement, la requerãt de ne declarer à perſonne ſon partement, à fin qu'il ne fuſt deſtourbé. Tant y à qu'il ſe partit vn ſoir, acompagné d'vn ſeul Eſcuyer, auquel il auoit commandé mettre en ordre ſon equipage de cheual & harnois ſans declarer par le chemin qui il eſtoit laiſſant la court aſſez troublee, pour l'abſence de deux ſi bons Cheualiers: neantmoins chacun s'en conſola, eſperans que Floriſel rameneroit bien toſt Garinter.

Comme Floriſel ſe miſt en queſte de Garinter, & de ſes eſtranges auentures en chemin. CHAP. X.

 Or a-



OR aprochoit desia la feste de la natiuité d'iceluy vray Soleil, qui au iour de sa paſsion fit perdre la clarté à l'autre quand le Prince Florisel ayant cheuauché grand' partie de l'Empire de Grece à la pourſuyte de Garinter, pourchaſſa par meſme moyen s'il pourroit trouuer Falanges. Et vn iour des l'aube du matin ſe trouua en vne foreſt, ou il rencontra vne Dame acompagnee de douze Cheualiers & autant de Damoiſelles pleurans & lamẽtãs doloreuſemẽt la mort d'vn Cheualiers qu'ilz conduiſoyent, couché dans vne lictiere couuerte en dueil, lequel eſtoit encores tout armé, & ſon armet en teſte, fẽdu iuſques à la barbotte, & aupres de lui eſtoit aſsiſe vne fort belle Dame, laquelle arrachoit ſes cheueux à plein poing deſſus le treſpaſſé, diſant à haute voix. O meſcognoiſſante fortune, pourquoy te monſtres tu de prime face fauorable à celui que tu veux puis apres deffaire, à ſi grand' malheur? Helàs cruelle, ne te ſuffiſoit pas le ſacrifice tant de Cheualiers Grecz & Romains, ſans prendre encores la poſſeſsion de mon feu mari? Ha à Dieu, mon Seigneur mon ami, Prince de Boëcie mon mari & eſpoux que l'inique mort t'a bien faict vn faulx bond, lors que penſois venir au plus hault degré de tes nobles faicts d'armes! Helàs que Dieu n'a permis qu'il fuſt demeuré en moy, fruict de voſtre ſucceſsion, pour m' ayder à venger ſa mort tant inhumaine, ſans que contre l'ordre naturel le pere auecq Timbrie ſeule, ſoyent heretiers de tous les Royaumes & Seigneuries, à laquelle pleuſt ores à Dieu luy donner ſi bon mariage, que ta bonté fuſt de quelque part reſſuſcitee: Mais helàs, nous en ſommes bien long, d'autant qu'elle demeure au pouuoir des Princes de Grece noz mortels ennemis en cõpagnie de ſa couſine Helene: O mort m'as tu tollu mõ mari à propos? lors que toute vengeance eſtoit en ſi beau train, moyennãt la liberatiõ que Lucidor a faite de courir ſus aux Princes Grecz en quoi le defunct eut peu faire grand deuoir à l'auancement de la ſatisfaction deuë à lui, à moi, & à ſa poſterité. Mais helàs! Artifile Princeſſe de Boëcie tu n'as pas eſté ſi heureuſe, ains cõuient q̃ tu meures en viuãt voyãt ce q̃ tu veois deuãt tes ieux, & demenant,

ce disant vn geste d'extreme affection, iusques à tordre ses mains, pleurer & souspirer, tāt que Florisel en eut grād pitié, & plus à cause des propos qu'il auoit entenduz de ma Dame Timbrie, cousine de sa treschere Helene, coniecturant par ce langage qu'elle deuoit estre femme de feu son frere, ocasion qui l'esmeut à plus grand' compassion & à volonté de la secourir en tout ce qu'il luy seroit possible, pour l'amour de Timbrie, postposant l'aigreur qu'il eust peu prendre à cause de l'alliance qu'elle nommoit en faueur de Lucidor, nonobstant laquelle il luy dist : Ma Dame, ie vous prie prendre quelque peu de patience, & penser plustost à ce qui peult receuoir amendement, comme seroit de vous venger, & non pas vous arrester à ses larmes & lamentations, sçachant qu'en la mort n'y a point de remede. Et auisez au moyen par lequel ie vous y pourrois faire seruice, & me contenter moimesmes, pour aucune partie qui me touche en ceste vengeance: me disant s'il vous plaist la cause de sa mort pour me fonder en iustice, auec la raison qui sera de la vostre. La Princesse oyant Florisel ainsi parler, hausa les yeux, & l'estima soudain l'vn des meilleurs Cheualier du monde, à la stature & proportion de ses membres. Helàs Cheualier (dist elle) Dieu vous vueille sçauoir gré de vostre bonne volonté, comme seul qui est pour vous en faire recompense : Mais consideré que ce fait icy doit estre reserué à plus grand effort que d'vn seul Cheualier, ie doute que n'en pourriez venir à chef neantmoins ie ne veux pas estre si mal aprise que ie ne vous die bien du tout, comme il en va: esperant en Dieu que vous estes aparu à moi, pour me rendre le calme de ma tourmente. Or entendez doncq', qué bien apres d'icy, sur les lisieres de Boecie, y a vn Cheualier tant bien composé en beauté, & doué de telle force, que ie croy (selon mon iugement) qu'il surmonte tous les Princes du monde, en ces deux pointz se tenant presentement dans vn chasteau, qui apartient à vn sage personnage, duquel iusques icy nous sommes tresbien trouuez, sinon depuis quinze iours que de son chasteau sont sortis grand nōbre de Cheualiers dix à dix, & douze à douze, qui ont volé tout ceste contree prenans hommes & femmes ainsi qu'ilz les trouuoient pour mener au chasteau: & selon que i'ay peu entendre (d'aucuns qui en sont eschapez) on leur fait faire serment de declarer, s'ilz aiment ou s'il sont aymez: car pour l'vn on les retient, pour l'autre on les laisse aller. Le chasteau est fondé en vne Isle que fait vne grosse riuiere, n'ayant autre passage que d'vn seul pont de boys, qui est gardé par trois Cheualiers ensemble. Or est ainsi, que venans à la chasse le Prince monseigneur & moy, pensant luy faire reparer la tyrannye qu'il exerçoit en ses limites sur ses vassaux & suietz, & plusieurs autres allans & venans par ce Royaume, delibera de combatre ces trois Cheualiers, mesmes (ce me disoit il) le faisoit plus volontiers pource que i'estois presente, à fin que ie visse sa vaillance, qui fut tant bien executee par luy, qu'ayant vaincu les trois gardes du pont, il trouua vn autre Cheualier, qui sembla plustost estre dyable qu'homme mortel, selon les grans coups qu'il donnoit, & comme pourrez voir par celuy de l'armet, lequel deffendit fort & ferme la porte, que feu mon mary cuydoit gaigner, tant qu'il y mourut à la peine : neantmoins i'ay prie qu'on me rende le corps mort lequel ie voys mener à Apollonie, pour esmouuoir le Prince Birmartes, ou Lucidor à m'en faire vengeance, ou Brion s'il y est. Or vous ay ie dit tout le fait: voiez si le cueur vous peut donner telle force ou hardiesse de le venger, à fin de m'oster hors de peine d'aller plus loing. Florisel ayant entendu les parolles d'Arfile, & par icelles meu à pitié, mercia Dieu de l'auoir conduyt si à propos, pour faire seruice à ma Dame Timbrie, en vengeant la mort de son frere, parquoy respondit à la Princesse. Ma Dame la raison que vous m'auez exposee est

suffisante pour mettre prouësse au cueur qui n'en auroit point : ausi la iustice que vous auez requiert que vous en soyez satis faite : Parquoy croyez hardiment qu'ores que ie n'eusse vaillance en moy pour entreprendre vn tel acte, que ie mourrois de hôte si ie ne le faisois. Commandez donques à quelqu'vn de voz gẽs de venir auec moy pour me monstrer le chemin du chasteau, quand au surplus laissez m'en conuenir:car ausi bien partie de quelque autre deuoir veut que ie m'en aquite. La Princesse tant ayse que rien plus luy dist, quelle mesme luy feroit compagnie à fin que sa presence iustifiast d'autant plus son champion. Et partant tournans la lictiere, prindrent le chemin deuers le chasteau, si requist la Princesse souuentesfois Florisel d'oster son habillement de teste, comme les femmes sont tousiours curieuses de voir: mais il ne le voulut oncq, de peur d'estre cogneu, s'excusant qu'ils ne se descouuriroit point iusques à ce qu'il auroit acheué la bataille, en laqu'elle (s'il mouroit) on le pourroit conter pour vn homme de son païs depesché. Ainsi marcherent tout le iour en tel equipage, iusques à la nuyct qu'ilz arriuerent en vn petit village, ou Florisel s'alla loger à part, luy & son Escuyer. Le lendemain continuerent leur erre iusques enuiron les trois heures apres mydi au chasteau de l'Isle enuironnee (ainsi le mommoit on) lequel estoit basti de fort belles tours, & situé au milieu de l'Isle, ou arriuans sonna la guette, faisant signe de gens de cheual, qui aprochoyent, au moyen dequoi y courut grand nombre de gens sur les carneaux & murailles, auec plusieurs Gentilz-hommes & Damoiselles, specialement en vne croisee de fenestre qui estoit plus basse, vne tresexcellente Damoiselle auec vn Cheualier qui l'entretenoit : mais ilz estoyent si long outre le pont, que les suruenãs ne les pouuoyent cognoistre. Ce Cheualier voiãt la lictiere presuposa ausi tost que se pouuoit estre, & commanda que lon fist ouuerture d'vn guichet, par lequel ne pouuoit entrer qu'vn homme d'armes de frõt: disant l'vn des gardes aux Cheualiers de la troupe. Mesieurs s'il y a quelqu'vn de vous autres qui vueille entrer ceans qu'il y vienne tout seul : car on ne laissera pas entrer d'auantage. Parquoy Florisel s'auança demourant la Princesse à l'entree acompagnee de sa suyte, prians Dieu le vouloir preseruer de trahison, & luy donner victoire. Et comme il marchoit son petit pas, luy vindrent à l'encontre trois Cheualiers bien armez, montez sur grands coursiers, lesquels couchans leurs boys, trois ensemble, vindrent contre luy, & luy contr'eux si bien que du premier coup de lance qu'il donna, il en coucha vn tout royde mort par terre, & eux ne faillirent de leurs ataintes, mais il ne s'en esmeut onques ne peu ne prou, trop bien mettans les mains aux espees luy donnerent beaucoup d'affaires: mais Florisel les acoustra tellement en peu de temps, qu'il leur monstra bien qu'il sçauoit faire, donnant à ceux de sa troupe vne ferme esperance de les venger par l'experience qu'ilz veoient en luy. Ainsi depesché Florisel de tous les trois, rendit ceux du chasteau fort esbahis de sa vertu nompareille : mesmement le Cheualier qui se tenoit debout deuant sa Damoyselle, lequel demandant son cheual & ses armes, sortit bien tost apres armé de pied en cap, acoustré de verd sur vn destrier tout blanc, Or l'aperceuant venir ceux de dehors, cõmencerent à crier, à quoy Florisel cogneut que c'estoit le Cheualier qui auoit occis le Prince de Boecie, & le voyant si beau & tant adroit luy dist : Seigneur Cheualier si vostre discretion eust esté semblable à vostre force & vaillance selon sa representation, ie n'eusse presentement ocasion de vous quereller l'inique loy icy obseruee ausi ne feroit la Princesse qui m'y a amené: tellement que si ne voulez prendre la correction de vous mesmes, en vous repentant, & luy requerant pardon, ie ne partiray de ce lieu sans vous y contraindre: vous requerant de rechef en faire sa iustice de

ce de vostre propre instinct naturel:atendu qu'il vous sera plus honorable, que faire autrement. Le Cheualier tenant l'œil fiché sur Florisel, tandis qu'il parloit, se contenta fort de sa disposition & corsage:toutesfois luy respondit: Seigneur Cheualier ie pense bien que vous estimez auoir plus de droit en ceste entreprise, que vous n'en y trouuerez à la fin, esperant quant à moy que ie la pourray deffendre à bonne equité. Ausi sçay-ie bien qu'il se fait plusieurs tortz au monde, que lon veult debatre par raison, & quelquefois à tort contre droit, moyennant les promesses que les Cheualiers font souuent, sans sçauoir quoy ne comment: ce que ne deuez ignorer, si vostre phisionomie ne me trompe,& d'autant estre plus tardif à contreroler les entreprises cheualeureuses. Parquoy ie vous declare que celuy qui est la mort n'auoit iurisdiction en ce lieu, pour nous faire inhibition & deffence de delaisser la coustume que nous auons icy trouuee, & non mise sus par nous mesmes,vous asseurant que sa mort m'a autant despleu, qu'elle pourroit à vous: toutesfois vous sçauez que tout homme est astrainct aux choses,ausquelles l'honneur l'oblige: mais puis que c'est force, prenez vne lance, & moy vne autre, & finissons ce proces,Florisel qui n'oyt aucune aigreur en tout le propos du Cheualier, & l'estima fort, & luy dist: Monsieur à vostre parole, & aparence de vostre vertu, ie voudroiz bien me pouuoir excuser de ce combat: mais la foy promise(comme auez dechifré)m'a reduit à ce point, que il n'y à subterfuge pour moy, & si croy que vostre cause n'est pas du tout sans raison:toutesfois puis qu'il vous à pleu egaler nostre droit remetant la iustification en noz forces,vous me ferez don d'vne lance ou soufrirez que i'en aille querir en ma cōpagnie. Soudain escria à vn sien Escuyer qu'il en aportast vne,puis luy dist en la baissant.Or sus donc Cheualier voyons à ce coup le tort ou le droit que nous auons, à fin de le perdre, ou le gaigner l'vn ou l'autre. Ce disant desloge,courant à bride abatuë contre Florisel qui le receut, s'entredonnans si grans coups de lance,que fausans leurs harnois s'entamerent aucunement la chair,& volans les pieces,se ioignirent si rudement de leurs corps & des cheuaulx, qu'ilz tomberent ensemble à terre, y demeurans vne espace de temps tous estourdis: mais Florisel se leua premier,& empoignant l'escu & l'espee, s'en alla trouuer son aduersaire qui se mettoit en pareil arroy. Si commencerēt ensemble vne si cruëlle bataille que lon ne vid oncques vne telle entre deux Cheualiers, si bien que des mailles & pieces de leurs armeures,le pont estoit tout semé, estimans bien ceux qui les regardoient, que iamais pas vn deux n'en eschaperoit la vie sauue: car ilz furent ainsi plus d'vne grande heure sans reprendre haleine, dont ilz auoient grand besoing, toutesfois l'vn ne l'osoit faire auant l'autre, de peur de monstrer signe de recreance. Ce pendant Florisel qui ne s'estoit veu iour de sa vie en tel destroit, sinon vne fois auec le Prince Anaxartes,pensant que ce fust luy,le reclamoit,quelquefois,ausi faisoit l'autre,lequel se sentāt en grād destresse,delibera s'en mettre hors à vn coup,lequel il ramena de telle force sur l'escu de Florisel qu'il le fendit depuys le chef iusques à la pointe, dont il tomba de la main, & descendit le coup si rudement sur la creste de l'armet en croisant, que s'il n'eust esté de fin acier, il estoit en grand danger de sa fin:neantmoins il fut tel, que force fut à Florisel de mettre vne main à terre, dont il eut si grand honte que la colere luy redoubla sa force au bras: dont vint de furie luy pensant fendre la teste en deux, & le coup passa l'escu & l'espee qu'il auoit paree, & tomba sur l'armet, qu'il trencha tout iusques au taiz, dont le Cheualier vert dōna de deux mains à terre: mais se releua bien tost, en volonté de rendre le change à son ennemy:mais le sang qui luy couloit sur les yeux luy portoit grād nuisance Ainsi durerēt trois heures sans cognoissance d'auantage de l'vn

ſur l'autre qui ſembla tourner à la fin du coſté de Floriſel, tombant l'autre tout eſtēdu au milieu du pont. Dequoi la princeſſe Artifile & ſa compagnie eurēt grand' ioye, eſtimans le debat eſtre reduyt à fin, eſtans de l'autre part ceux du chaſteau en grand' perplexité: toutesfois ne dura gueres que les deux parties ne fuſſent eſgales en deſplaiſance, parce que Floriſel qui luy penſoit aller tollir les armes chancela en danger de choir du pont en l'eau, ſi les barrieres ne l'euſſent ſouſtenu, ſi ne garderent elles pas de prendre ſa meſure en la place: eſtimant vn chaſcun, qu'ilz fuſſent tous deux morts. A ceſte ocaſion la Dame qui eſtoit apuyee à la feneſtre, les commanda porter en la ſalle. Lors voyant Artifile que lon emportoit Floriſel fut tant outree de n'y pouuoir remedier, qu'à l'heure elle ſe paſma, & apres qu'elle ſe fut reuenuë s'eſcria: O bon Cheualier, que vous auez fait pour moy de ne me dire voſtre nom, qui me pourroit maintenāt rengreger ma douleur. Ce diſant & autres paroles piteuſes ouyrent au chaſteau force pleurs & crys, que faiſoit la Damoyſelle (qui durant le combat eſtoit apuyee à la feneſtre) ſur les deux naurez, ſpecialement ſur Floriſel qu' elle recogneut, en luy faiſant oſter ſon armet: car incontinent elle tomba comme morte, demeurans les aſsiſtans trop eſmerueillez de la cauſe. Mais apres qu'elle reuint de paſmoiſon tordant ſes mains, & iet tant les groſſes larmes. Helas Floriſel de Niquee le meilleur des bons, dit elle, comme vous eſt auenu ceſte malle fortune? ſinon (comme ie penſe) pour augmenter la mienne. O mon Dieu, comme vous a il pleu permettre qu'au temps que i'eſperois aneantir mes infortunes, ie m'en ſens plus acablee? A ha doux ennemy que vous eſtes preſentement bien payé, de celle, à qui vous auez touſiours refuſé le payement. O feu que i'ay moymeſmes allumé, tu me brusles en flamme ardente, laquelle eſt vne amytié, tendant à plus grande inimytié: vne vie, pour plus forte mort: vne eſperance, pour deſeſperer. Ainſi lamentant & plorant arroſa de ſi grande abondance de larmes, le viſage de Floriſel, que cela le reſueilla comme d'vn ſomme, ioinct le cry que faiſoient les Damoyſelles entour luy, lequel ſe trouuant en vne grand' ſalle, riche & bien tapiſſee, le fond eſtant d'Azur, & les ouurages d'Argent, & au mylieu d'icelle vn throſne dreſſé, couuert de drap d'or ſur lequel eſtoit poſé vne ſtatuë, aſsiſe en vne chaire repreſentant l'ymage de luymeſmes, ſi au vif qu'il eſtoit poſsible, & celle d'Helene aupres poſee en ſiege d'honneur, pour les cauſes que pourrez entendre cy apres. Or ſe trouuant à ſon reſueil la teſte couchee dās le giron de la Dame eſpleuree, la cogneut que c'eſtoit Arlāde de Thrace, parquoy ſe teut & faignit encores le mort, pour le danger ou il ſe iugea, ſe voyāt entre ſes mains: Dont elle continuant ſon dueil, le fit tranſporter en vne riche chambre, & le mettre ſur vn lit, prenant garde comme il ſe porteroit, & l'autre Cheualier en vn autre lieu, commandant à ſes medecins & chirurgiens mettre bon ordre à leurs playes: car le ſage Aſtibel s'en meſla, & aſſeura la Princeſſe qu'ilz n'auroient que le mal. Et qui plus eſt ma dame (diſt il) croyez que telle tormente n'eſt pas ſuruenuë, ſans eſperance de mettre meilleure bonace en voz dolentes paſsions: parquoy prenez hardiment bon courage: car tout ne ſe portera que bien. Ha Aſtibel mon amy (diſt elle) ne me donnez eſperance en choſe, laquelle recouurer eſt la perdre du tout: d'autant que ie ſçay bien q̃ le plus grand deſplaiſir qui me pourroit auenir, ſeroit la mort de ce Cheualier, & la conualeſcence me feroit du tout deſeſperer: car il s'en iroit, toutesfois i'eſpere que ie l'en garderay bien s'il peut reuiure, tant qu'autre perſonnage n'aura iouïſſance de ce qui m'apartient tant iuſtement. Ma Dame (dit il) vous parlez comme bien auiſee, & quant à ſa vie n'ayez aucun doubte: mais repoſez vous en ſur moy, Le delaiſſant la cerimonie de ſon image, ſans craindre

craindre de luy faire mal : car i'espere que ce bruit mesmes le pourra esueiller. Dequoy la Princesse fut ioyeuse pour la confiance de sa guarison, qu'elle manda à tous les prisonniers detenuz iusques à ce iour, de s'aprester pour les cerimonies qu'elle vouloit celebrer, s'acoustrant elle mesme pour s'y trouuer incontinẽt. Florisel oyant tous ces propos, & estant entierement reuenu à soy, se sentant de telle force que peult estre celuy qui a perdu de son sang, pensa longuement s'il gaigneroit le hault, pour se mettre en liberté, estant trop courroucé d'estre tombé entre les mains d'Arlande, mesmes par l'effort d'vn seul Cheualier, ioinct les menaces qu'il auoit entẽduës de sa prison. Làs qu'est-cecy dist-il, que cuydant viure maintenant en repos auec ma chere espouse, la fortune me donne de si grandz trauerses, me bannissant de la presence d'Helene, pour me renger en captiuité auec Arlande. Sur mon Dieu ie ne sçay que ie face: car ie n'y voy nul moyen: & murmurant ainsi à par soy faisoit mile regretz d'Helene, & autant de chasteaux en Espaigne pour eschaper : estant deliberé de plus tost mourir que de faulser sa foy, neãtmoins voulut biẽ voir les cerimonies, lesquelles il vid estant couché en son lict, armé de toutes ses armes, acompagné de dix Cheualiers commis pour sa garde.

De la cerimonie qui fut celebree en la presence de Florisel au chasteau de l'isle Enuironnee.

CHAP. XI.

INcontinent que la nuyt fut venuë on celebra la cerimonie acoustumee, en grand' solemnité, ou il y auoit plus de cinquante torches allumees dans la salle, ou la princesse Arlande se presenta, vestuë d'vne robe de veloux vert sur toille d'or toute decoupee, & les tailla des reprises de S S d'or fort biẽ ouurees, ayant ses cheueux desuelopez, & dessus vne belle guirlande de riche pierrerie, marchant deuant elle vne fort belle Damoyselle qui iouoit de la harpe, & vn autre derriere portant sa queuë, auec grand nombre de Dames & Damoyselles qui la suyuoient, chacune d'elles menees par la main de quelque gentilhomme aussi magnifiquement vestu comme les Dames, hors mis Arlande qui n'auoit aucune conduite, ains marcha seule deuant toute la troupe iusques aux throsnes, ou elle s'agenouilla entre les deux ymages, & dist en telle substãce. O ymage qui es representee en mon entendement, quelle force peult auoir esté si grande que tu ayes payé à ce Prince le tribut d'amours, que tu me deuois si iustement ? Ha à Florisel de Niquee que ne t'es tu contenté des cruautez dont tu as vsé en mon endroit, si auant que i'ay oublié la mort de mon frere, qu'Amadis de Grece ton pere à occis, sans que ta beauté ayt tant captiué ma liberté que i'ay redouté mon remede, craignant ta peine pour la receuoir en moy-mesmes plus grande, cõme est apparu par experience de l'Idole des Vengeances. Helàs mon amy, puys que raison de peine ne vous peult aucunement esmouuoir, ie vous prie pour le moins prenez la en respect de celle que i'ay eu de vous, quand ie vous vis marcher derriere Damicene. Et vous figure qui estes miẽne, & pour vostre representation transmuee en moymesmes; Ie suys seure que ie vous ay, possede, & neantmoins ie vous perdz, attẽdu que tout ce qui m'en demeure ne sõt que douleurs: Ie vous prie maintenant puys que ma voix n'est assez penetrante pour entrer en voz aureilles, receuez aumoins le son de ma harpe. Lors commença à sonner & chanter de sa gorge, en se complaignant de Florisel, & d'Helene. Et apres qu'elle eut acheué, toute la compagnie commença à sonner & chanter auec vn tel reuertissement, qu'eussiez dit que la salle en trembloit, suplians par leurs acordz aux deux ymages, donner liberté à leur maistresse laquelle partit apres la

cerimonie, laissant Florisel bien esbahy: lequel resolu de mettre en effect sa deliberation de eschaper par force, mist incontinent son armet en teste, & sortant de la chambre l'espee au poing, frapa premier sur les gardes qui regardoient la procession qui passoit. Ha a canaille (dist il) ia ne sera selon vostre intention de me faire demeurer icy par violence, donnant l'vn d'eux si grand coup sur l'heaume qu'il n'eut oncques puys besoing de medecin, commençant tout soudain vne si cruelle bataille auec les autres, qu'il sembloit à voir cent Cheualiers quant à la moytié elle fut bien tost depeschee, courant les autres à vau de route, à quoy suruint le Cheualier Verd desarmé, combien que gueres n'y auoit qu'il estoit reuenu à soy, & saillant cōtre Florisel l'espee au poing & vn escu en l'autre, qu'il auoit empoigné à la haste, pensa par sa dexterité faire vn coup de maistre contre celuy qui n'agueres l'auoit mis en tel estat. Florisel le recognoissāt fut fort esbahi, & quant & quant ioyeux de le rencontrer en ce lieu. Si ne fit que parer à ses coups, sans luy en rendre vn seul. Aussi vous sçauez que c'estoit Falāges d'Astre son vray & singulier amy: toutesfois ne se voulut donner à cognoistre à luy, iusques à ce qu'il se vid du tout en liberté. Alors racourut de rechef le reste des fuyarts, lesquelz Florisel acoustra d'estrange sorte espargnant tousiours Falanges, lequel aussi ne frapoit gueres ferme, à cause de la grand' foison de sang qui l'auoit fort debilité. Finablement Falanges voyant tant de corps estenduz à l'entour de luy s'esbahit qui pouuoit estre celuy qui tant vsoit de courroysie en son endroit, se tira à quartier. Adonc Florisel deslaça son armet, & Falanges le voyant à la face courut à luy, selon que la lasseté souffrit, & se tindrent embrassez longuement sans pouuoir parler, d'exces de ioye. Et apres Florisel dit à son compagnō. A a mon grand amy, qui seul auez puissance sur moy de m'eslogner de la veuë de mon Helene, ie vous ay retrouué, grace à Dieu. Sur ce propos arriua la Princesse Arlande, laquelle n'auoit riens sceu de ceste derniere bataille, & voyant Florisel debout auecques Falanges, fut fort ayse de le voir en bon poinct: mais luy qui ne se fioit pas du tout en elle, demanda à Falanges s'il y auoit leās autres hommes de deffence que ceux là à fin qu'il ne receust autre outrage qu'Arlande luy pourroit procurer. A quoy Falanges luy respondit que non. Lors Florisel memoratif des bons tours qu'il auoit iouez à Arlande, s'alla mettre à genoux deuant elle, & luy dist: Ma Dame ie cognois & confesse l'ingratitude de l'Amour reciproque que ie vous deuois, & les ruses dont i'ay vsé frauduleusement, pour eschaper de voz mains, me remettant presentement en leur puissance, comme forcé de vostre vertu, non pas de celle de voz gens: à condition toutesfois, qu'il ne vous plaise me traiter pis que ne deuez ce bon Seigneur, qui est icy auec moy. La Princesse voyant Florisel en son pouuoir fut rauie de tel ayse, qu'elle ne fist aucun conte de ses hommes qui estoient mors deuant elle. Certes (dist elle) Florisel, il semble bien que vous plus grande liberté que l'occasion ne veult puis que vous rendant à moy vous ne pretendez à autre fin sinon me vaincre & me tenir vostre prisonniere. Ha a Arlande, est il possible que celuy qui a vaincu Helene se vousist renger à vous? ma foy ie croy que non: mais cest vne discretion dont il m'abuse, pour effacer toutes les iniures que son pere & luy m'ont faites. A l'heure commanda aprester les chambres pour les deux Seigneurs, & de les seruir de tout ce qu'ilz voudroient demander si on en pouuoit fournir, non plus ne moins que sa propre personne. Ce qui fut acomply par les officiers qui en eurent la charge, en la forme qui leur estoit enioinct.

Des

Des propos que le sage Astibel eut auecq' la Princesse Arlande, touchãt les affaires de Florisel de Niquee, & comme elle remit les deux Printes en liberté.

CHAP. XII.

Estans les deux Princes logez en leurs châbres, Arlande se retira en son quartier, ou le sage Astibel la vint voir biẽ ioyeux de ce que Florisel estoit en la puissance de sa maistresse, si luy dist: Ma Dame vous deuez desormais faire bonne chere, & prendre repoz de tous voz trauaulx, consideré qu'auez ceans celuy duquel pourrez desormais iouïr à vostre contẽtement: Car au cas qu'il fust si ingrat de ne recognoistre le bien que vous luy faites, & les pasions qu'auez endurees pour luy, i'espere que mes sciences seront assez subtiles pour les vous rendre plus doux qu'vn aigneau. Helàs Astibel mon amy (dist elle) il me sembleroit plustost le contraire: car i'ay tousiours eu opinion de le reduyre par sa force ou m'en deffaire du tout, iusques à l'heure presente que sa discretion m'a du tout vaincuë, me faisant vne si honneste requeste de pardon, que ie demeure plus conquise que iamais: voire tant, que sans la pasion qui m'assuiettit à luy, ma grandeur Royale demeureroit obligee à ne luy faire aucun mauuais traitement, ayant sceu si bien iouer du plat de la langue, qu'il a desia imprimé en moy vne volonté de luy donner liberté. Tant y a Astibel que ma force n'est pas pour resister à la sienne, & ne croy que voz sciences puissent rien valoir contre personne si vertueuse. Aussi n'est raisonnable que ce qui consiste en franc vouloir de m'accorder ou non qu'il y soit rengé par fraude ou violence. Sur ce propos Astibel se retira en sa chambre, la laissant en la sienne auecq' ses Damoyselles, ou elle dormit bien peu de long de la nuytee.

Parquoy se leuant le lendemain de bonne heure, alla voir les Princes qui estoient desia debout en presence desquelz elle fit venir tous les prisonniers de leans, & leur dist: Si la force du cruel Amour a peu subiuguer vous autres mes amys, par les tortz dont il est coustumier d'vser enuers vn chacun, ie croy que receurez pour ma descharge ce qu'il a fait contre moi-mesmes, par le moyen de ce Cheualier qui vint hier icy. Et croyez que si i'ay detenu aucun ceans qui eust bien voulu estre autre part, ce a esté pour auoir compagnie en ma solitude ou ie me suys retiree en ce chasteau, comme vous voyez, vous priant à tous ne prendre en mauuaise part le tort que ie vous puys auoir fait, en vous retardant de voz affaires, sans vous esbahir que personne qui ayt tant aymé comme moy, ait en ce perdu la discretion. Pource vous rendz à tous presentement vostre liberté, pour vous en aller la part que bon vous semblera. Ce fait elle commanda à ses gens de leur restituer à chacun tout ce qu'ilz auoient aporté leans, dequoy ilz la remercierent humblement. Lors Florisel luy dist: la vertu que lon void en vous est si grande que vous en obligez voz auersaires mesmes. Or sçauez vous la raison qui m'a conduit en ce lieu qui est pour obtenir raparation de la mort du Prince de Boecie, en quoy sa femme & ses seruiteurs qui vindrent auecq moy ne sont aucunement satisfaitz de ma promesse: à laquelle ie vous prie auoir egard, & me faire tant de bien de m'en aquiter enuers eux. Mon grand amy (dist-elle) la coulpe du Prince m'a aboly la faulte qui y pourroit auoir esté commise, combien que sois marrie de son trespas: mais puys qu'on ne le peult remedier, il fault supleer par discretion à ce qui est imposible. D'auantage il n'y à plus personne qui vous en poursuyue: car vous ne fustes pas si tost mis ceans, que la Dame & ses gens s'en allerent, & ne sçay qu'ilz sont deuenuz: neantmoins i'en remetz la satisfaction en vostre main. Florisel se contenta fort & luy dist: Ma Dame vous parlez si bien que ie ne me puis mal contenter de vous. Ie vous prie

pour ma descharge enuoyer quelque gentil-homme vers la veuue luy dire de vostre part, qu'il vous desplaist grandement de l'accident de son mary. Ce que la Princesse fit incontinent. Or se tindrent les Princes enuiron quinze iours en ce chasteau, pour acheuer de guerir leurs playes, Arlande les visitant plus qu'à toutes heures du iour. Lors declara Falanges à Florisel tout ce qui estoit passé entre luy & Arlande à l'auenture de l'Idole des Vengeances d'amour, auec la requeste qu'elle auoit faicte à l'ymage d'auoir la garde de ce chasteau, & que son intention n'estoit que de luy attraper, tenant pour certain qu'il viendroit si tost qu'il sçauroit les nouuelles de l'iniuste loy du passage, mise sur par elle. Or aprochoit le temps que Florisel auoit besoing de retourner à Constantinople, pour satisfaire au deuoir dont tout le faiz reposoit sur luy : Mais il n'y sçauoit qu'y faire, craignant que la Princesse ne luy donneroit sa liberté, parquoy en communiqua auecques Falanges, qui ne luy en sçeut que conseiller, voyant la grande amytié qu'Arlande luy portoit : toutesfois considerant la tresvrgente necessité, fut d'auis qu'il sondast le gué quand il la trouueroit en ces bonnes, ce qu'il estoit prest de faire: mais la Princesse le preuint par vn moyen qui fut tel. Elle se voyant ordinairement iouïr de la presence de Florisel, qui de plus en plus l'enflamboit sans allegeance, delibera domter son desir, & ne lui en parler iamais, estimant que son mal lui seroit plus leger à souffrir loing que pres de sa cause, le print à part, & lui dist. Ia sçache Florisel que ie ne doiue aucun respect d'amytié à vostre Helene, qui m'a priuee de tout mon bien qu'elle vsurpe, si est-ce qu'ayant egard à l'effusion de sang de voz suietz qui pourroit auenir pendant vostre absence, ie vous remetz en vostre entiere & franche liberté, demeurant toutesfois vostre ennemye quant à ce point pour donner secours à Lucidor, contre vous selon la ligue, en laquelle ie suys cõprise. Florisel lors autant surprins d'aise que de merueille, voyant la chose ressortir à son souhait, respondit: Ma Dame, vous me faites de iour en iour plus cognoistre le malheur qui m'a rẽdu incapable de vostre bonne grace, en me saisissant auant d'vne autre, laquelle si à commencer estoit, ie ne croy pas que mon cueur se peust endurcir contre vous en telle ingratitude: mais puys que mon astre m'a reduit auec Helene en telz termes que vous voyez, force nous est de piller patience. Et quant à l'assistence qu'auez promise à Lucidor contre moy, ie louë la foy que voulez garder, receuant plus de contentement de la vous voir obseruer pour luy, que si vous la fausiez pour moy, d'autant que ie desire vostre honneur. Finablement ma Dame, puys que c'est vostre plaisir de nous remettre en liberté, ie prens congé de vous pour donner ordre à mes affaires, demeurant au reste en tous lieux ou ie me trouueray prest de vous faire seruice. Ce dict, luy baisa la main, & ainsi partirent luy & Falanges.

Comme la Royne Zahara partit auec ses deux enfãs à grand flotte pour aller en Apolonie, & de l'estrange auenture qui leur suruint.

CHAP. XIII.

VN iour cõme le rayant Soleil commençoit à descouurir le sommet de la montaine de Caucase, la Royne Zahara qui auoit receu les letres des Princes Constantins, requerans elle & ses deux enfans de leurs secours auoit desia equipe grand flotte de nauires à qui elle fit haulser les voylles & singler en mer, acompagnee de trente mille Amazones, & le Prince Anaxartes fist autre armee de grand nõbre de bons Cheualiers qu'il commanda suyure celle de sa mere, & d'Alastraxeree sa sœur. Ainsi flotoient trois belles armees ensemble, courans la mer d'aussi loing que lon la pouuoit voir, & fut fait commandement expres aux Capitaines & pilotes, qu'au cas que fortune de temps les

separast



ſeparaſt les vns des autres, chaſcun auiſaſt de tirer la route d'Apolonie, ou leur intention eſtoit de faire vne algarade. En ceſte deliberation nauiguerent enuiron quinze iours, depuis l'entree de Tanaïs en la mer Euxine, & de là par le bras ſainct George en la mer mediterranee, puis paſſerent à la veuë de Conſtantinople ſans ſe donner à cognoiſtre. Mais au bout de quinze iours le temps tournant ſa robe, menaça la flotte de naufrage par contrarieté de ventz, & la mer en tel danger que les nauz furent eſcartees, l'vne çà & l'autre là, en tel deſordre qu'il n'en reſta deux enſemble, & voguoient les voilles auſsi pleins des ventz que leurs cueurs de crainte, fors la Royne & ſes enfans qui eſperoient que Neptune Dieu de la mer auroit reſpect à la race de Mars Dieu des batailles. Or eſtoit la mer ſi enflee que lō voyoit quaſi les nuës couchees ſur les vndes & les vaiſſeaux nageās entre deux eaux, & regnoit vne bruine eſpeſſe induiſant de iour la nuit toute noire. Ceſte malace ilz coururent deux iours entiers, au bout deſquelz la tourmente ietta la nef des Princes cōtre vne petite Iſle (paure & infortuné abordement) maigre & deſolee, ſa verdure fennee, le fueillage ſec au perterre, les arbres couchez, froiſſez & briſez cōme ſi Typhon par ſon exhalation en euſt renuerſé la racine, & ne s'y voyoiēt que chouëttes, chahuans, chauues ſouriz, & autres oyſeaux de tenebres ſolenniſans la triſteſſe du lieu par leurs voix douloureuſes. Dequoy la Royne & ſes enfans furent fort esbahiz, & deſirans ſçauoir par quel deſaſtre ceſte Iſle eſtoit ſi deſerte, firent ietter ſoudain l'eſquif en mer, & ancrer en vne rade qui ſe trouua garantie du vent par l'abry du hault rocher. Ce fait prindrent terre eux trois ſeulement auec leurs cheuaux, harnois & quelque petite prouiſion atachee à l'arçon de leurs ſelles, d'autant qu'ilz n'eſperoient pas en trouuer par la contree. Marchant doncq par ces landes deſolees, & par ces boys foudroyez, deſcouurirent de loing quelques burons ou taudis, comme loges de bergers, dans leſquelles ilz trouuerent pluſieurs hommes & femmes de grand aage, auſsi iaunes, flaitriz & defigurez que s'ilz euſſent eſté nouuellement deſterrez. Anaxartes s'auança de leur demander le nom du païs, & la cauſe de ſa deſolation: mais ilz luy firent ſigne qu'ilz n'entendoient ſon langage, luy reſpondans par vn autre qu'il ne com-

prenoit pas mieux: mais ilz luy mõstrerent de la main vn chasteau & vieil edifice fondé sur vne roche, à fin qu'ilz y allassent chercher adresse, & homme qui parlast à eux: au moyen dequoy marcherent vers le chasteau, deuant lequel ilz trouuerent vne fort belle foteine & sur le bord vn vieillard assis, tenant vn liure en sa main, lequel se estoit mis là pour s'eschauffer au Soleil qui commençoit à rayonner, le liure qu'ilz luy virent leur donna espoir qu'il pourroit parler, à tout le moins figureroit des characteres, par lesquelz on l'entendroit, lequel se leua quand la Royne arriua & son filz, & sa fille, leur faisant la reuerence, & les salua en langue Grecque: laquelle ilz sçauoient, & luy demandans la cause de la pauureté de l'Isle, leur pria de se mettre à pied & qu'il leur en declareroit l'occasion entiere. Ce qu'ilz firent, & fut fort esbahy le vieil homme de leur beauté & richesse, luy estant bien auis que ce deuoient estre personnages d'estat que la fortune auoit là amenez, & leur commença à dire tout le faict de l'Isle, ainsi que vous orrez raconter. Iadis messeigneurs (dist il) que Troye la grande fut destruyte, les Dieux enuoyerent pardeça le capitaine Atrides qui subiugua ceste Isle, ayant lors vn filz de luy qu'il engẽdra en la fille du Roy y regnant en ce temps là, lequel filz fut nommé comme luy, demeurant apres son pere & ayeul seul seigneur de la prouince, duquel sont depuys descenduz tous les Roys successeurs en droite ligne iusques à nostre tẽps (y a enuiron douze ans) que l'Isle est ainsi degastee: car du dernier Roy nommé Titannides, luy demeura vne seule fille apellee Franciane heritiere de ce Royaume, qui se trouua de si excellente beauté, que ie ne croy sa pareille au demeurant du monde. Si auint qu'vn iour elle estant seule arriua en ceste Isle vn Cheualier des parties Occidentales, tant beau & vaillant que la nature sembloit en auoir voulu faire vn parangõ, lequel trouua nostre Roy sur le point de perdre son Royaume, par vn Geant qui tendoit à l'occuper à main forte, laquelle ce Cheualier (qui oncques ne nous dist son nom) repoulsa, & desconfit le Geant. Or deuint il apres amoureux de Franciane, & elle de luy pareillement, toutesfois comme sage pucelle ne luy manifesta son amour, combien qu'il luy en fist souuent ouuerture, ains plustost le renuoyoit par quelque couleur d'excuse, nonobstant qu'elle l'aymast ardemment, comme est depuys aparu. Ce que elle faisoit tant pour euiter affection dehonneste, à quoy il eust peu tendre & aspirer, que pour le peu d'espoir qu'elle auoit de mariage auecq' celuy que lõ cognoissoit pour vertueux & vaillant homme. L'amour de luy croissant de plus en plus (sans aperceuoir vn seul grain du bon vouloir mutuel de la pucelle) le rendit à la fin fort triste & melancolique, au moyen dequoy le Roy qui l'aymoit grandement chercha tout les passetemps, dont il se pouoit auiser pour le recreer, tant qu'vn iour il le mena luy & sa fille à la chasse, & de là en vne maison de plaisance qu'il auoit situee au mylieu d'vn lac d'eau douce de bien trois lieuës d'estenduë, dans laquelle est vne tour carree, ayant vne belle chambre au bas, en laquelle estoit vn tombeau de marbre noir, clos d'vne espee auec son epitaphe engraué en lames de cuiure tant effacees qu'on ne les pouuoit plus lire, ne sçauoir qui est là inhumé. Or auint vn iour que se trouuãt ce Cheualier seul à seul, auec la Princesse en la chambre, la pria d'amour plus fort que iamais, surquoy elle luy fist responce de grand desdaing, dont le pauure amant luy dist, Franciane vous auez peu d'egard à l'amytié que ie vous porte: parquoy preferãt vostre vouloir au mien, ie veux ce qu'il vous plaist & degainant son espee mist le pommeau cõtre terre, & fourra sa poitrine parmy la pointe dont se transperça de part en part, tombant pour mort en sa presence: dequoy elle eut si grand' pitié, que mettant tout soudain la main à l'autre espee qui estoit fichee dans le tõbeau, & l'arrachant de

force plus que feminine, en fit tout autant que son amy. A cest instant suruint le Roy son pere qui vid ce pitoyable accidēt: mais aussi tost se leua vne grand' flamme en la chambre qui le chassa dehors & personne n'y osa rentrer, & se mist luy & ses gens à faire tant de plaintes & clameurs que tout le lieu en retentissoit: voylà cōme nostre Isle est demeuree en si miserable estat. Or deuez sçauoir qu'à l'autre costé de l'Isle y a vn perron, auquel sont engrauez certains motz, par lesquelz on a encores esperance que ces deux amans reuiuront: aussi lon void chacun iour au matin les deux espees sortir de leur cueur, & eulx se pourmener sur le cay qui est autour de la maison, sans toutesfois que lon puisse aller à eulx, à cause du feu que vous ay dit, & du lac qui est plus impetueux qu'vne furieuse mer, tellement que quasi personne ne l'osa passer onques puis. Ces choses sont causes du mal & solitude que nous souffrons icy, & combien que plusieurs Cheualiers, conuoitans par honneur esprouuer l'auenture, soyent passez delà, nous n'auons iamais sceu nouuelles de leur retour. A raisō dequoy le Roy, qui vit encores, a ordonné que personne n'y aille, ce que lon n'a faict y a plus de six ans, tant pour la deffence, que pource que le lieu est desert & inaccessible: car voylà le lieu (dist-il) messeigneurs sur le sommet de ceste haute montaigne qui est plate & vnie au dessus, & au mylieu d'icelle le lac auec la maison appellee le Palais doré, à cause qu'elle semble de pur or quand le Soleil y rebat au matin ou au soir. Ainsi ne demeurent en toute ceste Isle que vieilles gens, qui prennent plaisir à estre solitaires. Certainemēt (dist la Royne) vous nous contez merueillez: mais dites nous ie vous prie, que deuiēnent ces Cheualiers q essayent l'auēture. Nous n'ē sçauons riēs (dist il) qui leur causa plus grand desir d'y passer, auec la confiance qu'ilz auoient en leur diuinité presumee, qu'il leur seroit octroyé, ce que nature denie à tous. Au moyē dequoy Anaxartes dist à sa mere: Ma Dame, s'il vous sembla onc que ma grādeur m'obligeast à entreprendre haultz faitz d'armes, ie supplie vostre maiesté & ma sœur Alastraxerec me ceder le droit de ceste espreuue, & si d'auēture, ie ne venois demain au soir, vous passerez apres si bon vous semble. Mon filz (dist la Royne) faites en ainsi que vostre diuin esprit vous conseille comme celuy à qui sont reseruees choses plus qu'humaines, combien qu'eussions mieux aymé vous tenir cōpagnie pour participer en la fortune telle que vous pourroit auenir: par ce que vostre absence nous pourra faire plus de mal en craignant vostre peril, que ne feroit la mort mesme. Ma Dame, dist il en souzriāt, ie vous mercie humblement pour tout ce qu'il vous plaist me dire, vous asseurāt que pour ceste seule occasion veux-ie aller sans compagnie, à fin qu'en obtenant victoire (comme i'espere) ma gloire ne soit amoindrie d'y auoir esté vous & ma sœur presente, ainsi m'en voys, recommandant vostre grandeur en la garde de ceux que ie pense m'estre fauorables en ceste entreprise. Ce dit: demanda le chemin au vieil homme qui luy monstra assez à regret, comme celuy qui auoit pitié de si belle ieunesse. Et Anaxartes chemina tāt qu'il arriua au pied de la haute montaigne, sur laquelle il monta à grand malaise, descendant de cheual, son escu troussé sur ses espaules, & faisant si bonne diligence qu'il se trouua en la plaine de dessus enuiron les trois heures apres mydi, que le Soleil commençoit à descendre, donnant vn lustre d'or a toute la fabrique, voire tel qu'il ne permettoit à l'œil de le regarder, apparoissant au mylieu du palais vn feu noir, auec vn bruit & estincelles de grās brandons, comme si l'air eust voulu faire resistēce au hault element, qui est le feu, & que chacun d'eux eust tasché à conseruer la preeminēce de son pouuoir, veu la merueille de leur debat, en se demenant, deschirant les nuës auecques vn son si outrageux que les aureilles en deue-

noient fourdes, & la veuë en aueugloit: tellement que toutes les puissantes & sens naturelz commencerent à defaillir à Anaxartes, ce dont il ne se fust iamais douté: Parquoy s'agenoillant en terre tendit les mains au ciel, disant: Deesse de mes souueraines pensees qui auez peu tollir les armes à Mars mon pere inuincible, par vostre extreme beauté, ie supplie vostre grãde clemẽce qu'il luy plaise m'ottroier la gloire que ie voy icy aprestee deuant mes yeux remetant en moy mon sens & entendemẽt, à fin que ceste auenture ne me soit deniee. Et toy luysant Apollo donne à ma veuë resistence contre la reflection de tes raiz, à ce que les cieux & tourbillons de cest espouuentable lieu ne me puissent faire dommage. Finie sa priere il se leua, & alla droit vers le lac, sur le riuage duquel trouua vn pilastre de cuyure, ou estoient lettres grauees contre la souz base, & vn Cheualier apuyé, armé de toutes pieces, & vestu de iaune, hors mis la teste qu'il auoit descouuerte, & l'armet deuant ses piedz, & autour de luy tout encloz d'armures, haches, picques & lances, testes de mortz, & autres ossemens. Ce Cheualier auoit vne playe à la poitrine, de laquelle sembloit sortir le sang qui auoit taint toutes ses armes, son visage estoit pale: mais d'assez belle lineature, & sa teste reposant sur son coulde, homme de moyenne stature, de fort bonne proportion, les yeux fermez l'eau distillant d'eux en grande abondance se mesloit parmy ce sang, & composoient ensemble (en decoulant) les rubis orientaux, & autre pierrerie. Lors pensa bien Anaxartes que ceste entasseure d'armes estoient de ceux qui auoient auant luy troué toute l'auenture à leur dam, desquelz ce Cheualier pleuroit ainsi la mort infortunee auenuë par sa main: dequoy le Prince ne fut sans frayeur, puys rememorant que celà, luy prometoit argument de plus grand' gloire, reprint courage, & aprochant plus pres ouyt ce Cheualier prononçant ces paroles auec grands souspirs, tellement que sa poitrine s'enleuoit & rabaissoit, comme vn souflet quand il se renfle pour rebouffer le vent qu'il a encloz en soy. O douleur si grande (disoit il) que son extremité ne me la laisse sentir? O Amour que tu m'as cher cousté! Helas Franciane, ne te suffisoit pas que ton amour commandast à mon espee faire de moy sacrifice, sans que ce mesme glaiue t'occist quãt & moy, pour me liurer vne viue mort? Helàs me failloit il venir des regions d'Occidẽt chercher ma fin en Orient, en voyant es yeux de ma Dame la perle qu'achetent les marchans de leuant? n'estoit-ce assez qu'vn tel mal me vint de plus grand bien pour me delecter en la peine, iusques à me troubler l'entendement pour me tuer, à cause de celle pour qui ie deuois plus desirer ma vie? outre, auec vne telle rigueur que tous les bons Cheualiers qui viennent en ce lieu pour me remettre en liberté & franchise, ne tombent en moindre inconuenient que de la mort. Or aprochera tantost la nuyt qui me donnera vn peu de repos pour me soustenir plus longuement en langueur, ne souffrant encores ma fortune que ie meure estant desia trespassé. Adonc ouurant lors ses paures yeux, vid deuant luy le Prince tout armé qui enlaçoit son heaume, fort triste de voir ce piteux spectacle & aussi de la memoire que telles paroles luy renouuelloient de la peine qu'il souffroit incessamment pour sa maistresse. Mais ce Cheualier apuyé le voyant ainsi equipé, leua l'armet qu'il auoit deuant ses piedz & le mist en teste, puys embrassant son escu, & metant la main à l'espee, ha Cheualier, dist il, quelle force me faites vous cõtre tout droit & raison, pour le receuoir de moy plus cruelle que ie ne voudrois: & ce disant, s'en vint contre le Prince, qui luy respondit: Cheualier, la force dont vous me menacez ne sera iamais si grande qu'elle me face peur, esperãt qu'il n'y a personne mortelle à q. victoire soit dõnee sur moy, pourtant ne doutez à faire vostre pouuoir: car la moitié de la peur m'en est desia passee. Et

fee. Et sans autres propos mirent la main aux armes, commençans entr'eux si cruel combat, que peu de temps apres la terre estoit couuerte des lames qu'ilz auoyent trenchees de leurs harnois, & eux baignez en sang, autant Anaxartes que le Cheualier de la colonne, dont il se trouua en aussi grand destresse que iamais il auoit esté au parauant, si ce ne fut vne fois auec Florisel, deuant la tour de l'Vniuers, tellement qu'au vray il douta de sa personne. A la fin las d'escrimer vint à ioindre son ennemy de si pres qu'ilz s'entresaiserent au corps, lutans si viuement qu'ilz tomberent tous deux par terre, ou ils demeurent vn temps embrassez, iusques à ce que par lasseté ilz perdirent la force des prinses. Lors le Cheualier nauré mettant sa main en la grand' playe qu'il auoit au parauant s'escria horriblement, & ce fait, saulta dans vn petit bateau, qui estoit attaché au pied de la colonne & le destachant le poussa arriere de la riue, disant au Prince: Cheualier ie n'ay plus de temps pour me combattre contre vous, parquoi vous pourrez ici demeurer iusques à demain au matin, vous asseurât d'auoir obtenu plus de gloire côtre moi que nul autre a eu depuis q̃ ie suis ici. Ce dit, s'en alla de rādō au palais doré, dās lequel Anaxartes le perdit incontinent de veuë, estant aussi lassé, froissé, & entamé de coups & de playes qu'il auoit iamais esté. Or combien que le Soleil fust desia couché lui sembla impossible ainsi atourné de durer iusques au lendemain pour l'attendre, au moyen du sang qu'il auoit perdu & perdroit tousiours. Neantmoins se leua debout, & approchant à la colonne leust le diction Latin, qui contenoit telle substance. Le souuerain des Amantz durera iusques à ce qu'il luy sera permis par deux procedans d'vn ventre: auquel temps le profond de la sepulture sera manifesté, auecq' le secret des secretz, gardé si celément pour l'immortel renom de ceste plaine. Le Prince demeura fort estonné de telles lettres, qu'homme viuant n'auoit leuës que lui: mais comme il ne les pouuoit entendre, & ne sçachant que faire, vid venir la bac flotant deuers lui, non plus ne moins que si quelqu'vn l'eust amené, se venant rendre au propre lieu de la colōne, dont il estoit parti. Ce qui donna tant de courage au Prince, qu'oubliant toute la peine passee, il s'apresta pour s'exposer à tout le danger qui en pourroit auenir.

Comme le fort Anaxartes arriua au Palays Doré & des grands merueilles qu'il y vid.

CHAP. XIIII.

ANaxartes doncq' entrant en la barque, se vid sur vne eau plus noire & hideuse que n'est la mer en sa tempeste, mais les rais de son Soleil vnique, Oriane reuerberans sur son cueur, en tiroyent tant de vapeurs tournees en pleurs & souspirs, qu'il n'en craignoit moins la suffocation que du lac horrible: toutesfois fit telle diligence à voguer des deux rames qu'il paruint en peu d'heure au cay: mais quand il y fut, foulé & rompu du trauail de la rame outre la debilité de ses blessures, il eut fort a faire à mettre le premier pied sur terre, ce qu'il fit droictement à l'heure que le vespre commençoit à paindre le ciel de sa couleur obscure entrant dedās la basse court, en laquelle il regarda assez longuement l'architecture du palais, qui estoit fort excellemment ouuré & figuré de diuerses sortes animaux releuez à demi taillé, & la couuerture & toute l'autre estoffe du bastimēt estoit tant clere & luisante, qu'elle esblouïssoit la veuë des regardās: mais sur tout estoit la chambre de grand splendeur, en laquelle se trouua vn tableau de pur Cristal, auquel paroissoyent certaines lettres noires, vn peu effacees par antiquité, & au dessus pendoit vne espee trauersant sur deux chesnettes, & dessous vne pucelle appuyee contre le mur, qui sembloit belle en perfection, vestuë d'vne robe toute semee de beaux Dyamans sur toille

 d'or



d'or, & ses blonds cheueux entrelacez pendans aux deux costez sur ses espaules, & crespis au dessus, comme si on l'eust faict à propos, auecq vn fer chault, portant vne belle guirlande sur le chef, & des perles penduës à ses aureilles, & tenoit en sa main vne harpe, qui sembloit estre de fin or de laquelle elle iouoit fort armonieusemẽt auec vne voix & grace qui aydoit beaucoup à sa beauté : tellement que le Prince eut tant de plaisir de la voir & ouïr chanter qu'il ne sentoit nulle de ses playes. Si se tira vn peu à quartier à fin de ne troubler sa musique. Et quand elle eut finy sa chanson, lascha la harpe, tordant ses mains, & versant grande abondance de larmes, auec telles paroles. O force vigoreuse d'honneur & grandeur, que vous me vendez cher la reuerence que ie porte à Amour. O excellente beauté, combien me vaudroit mieux ne t'auoir iamais conquise, qu'aiant par toy perdu la liberté. Lors le Prince Anaxartes luy tint bonne compagnie au plus secret de son cueur, reduysant à sa memoire la beauté de la Princesse qui l'auoit du tout conuerty en elle. Helas, ma Dame disoit-il, bien serois asseuré de perpetuelle misere, si ie n'auois en vous la seureté que ceste Damoyselle demonstre si clerement à son amy. Et si ie la tenois en ma main, ie me soulcirois peu de tout le monde. Finy son propos ainsi que le iour se vouloit clorre, vid entrer dans la chambre le Cheualier contre qu'il auoit eu le conflit, qui estoit richement acoustré, sans autres armes, que son espee qu'il auoit ceinte, lequel se presentant à la pucelle fust mal receu d'elle par vn faulx semblant, dont se mettant à genoux, il luy dist auec grands souspirs & gemissemens : Ma tres-chere Dame Franciane ie vous supplie auoir egard à ma longue & ferme foy, par laquelle i'ay esperé meriter vostre bonne grace, & mettez fin à la cruauté dont auez vsé continuellement enuers moy. Il n'eust à peine acheué quand la pucelle luy respondit en colere, Cheualier qui m'aymeroit craindroit mon deshonneur, pource deportez-vous de plus m'importuner contre raison. Lors le Cheualier luy dist : Franciane, puis que vous ne voules de moy, ie veux vouloir ce qu'il vous plaist: ce disant, degaigna son espee, & s'en trauersa à iour, comme vous a esté conté cy dessus. Ce que voyant la pucelle commença à tordre ces mains, & distiller les grosses larmes, disant : Ie supplie voz diuines maiestez que ma complainte puisse monter iusques au plus hault de voz cieux, puis qu'il vous a pleu me mettre en telle peine que ie ne demande que la mort, pour chose q̃ i'ay faite, pẽsant qu'elle vo⁹ fut agreable, qui ẽt la cõ

serua-

uation de mon honneur: tant y a que ie ne puys plus denier, à mon loyal amy qui gist icy mort deuant mes yeux, le payement de pareille amytié, me donnant à moi-mesmes semblable mort en tesmoignage de ma pureté, & salaire de ma cruaulté. Ce disant & autres paroles assez lamentables, pensa arracher l'espee de laquelle le Cheualier s'estoit occis: mais ne la pouuant auoir, ietta la main incontinent à celle qui estoit penduë entre les deux chaines, & l'ayant empoignee se coucha dessus la pointe, auecq' toutes les circonstances qui vous ont esté desia declarees. Anaxartes fut grandement estonné de la flamme & fumee espesse qui sortit du tombeau, & du bruyt ensuyuant, & perdit quasi la force de se soustenir sur ses piedz. Lors fut tout le paué arrousé du sang des deux amans, qui nageoit dessus aussi vermeil & fleurant que la rose. Lequel le Prince regardant bien ententiuement y vid vne figure aussi semblable à la Princesse Oriane, que si elle eust esté representee dãs vn beau miroër faisant exclamatiõs & regretz pour l'amour de luy telz qu'elle faisoit vraiement, quand elle se trouuoit aucunesfois toute seule. De ce secret il n'eut moindre deul que ioie, & dist en ceste sorte. O precieux sang icy espandu sur les blanches pierrees, entremeslé des larmes de ces deux loyaux amans, auquel ie voy le portrait de ma Dame, de laquelle ie me lamentois à si grand tort. Certes sang, tu es ma redemption, m'ayant ce iourd'huy donné ocasion de patience, voire iusques à mourir en souffrance, puys que ie voy apparence que mes peines ne seront perduës. O Anaxartes, que tu es obligé à procurer le bien de celuy qui t'a rendu tant d'ayse, & se iettant sur le Cheualier empoigne l'espee qui luy passoit parmi le corps, & l'entire à force, qui ne fust si tost faict, qu'il reuint du tout en son sens, & se dressa debout. Adonc cogneust il que s'amie s'estoit seruë de l'espee pour l'amour de lui, dont il eut si grand douleur qu'en souspirant se lamenta douleureusement: O mort qui m'es retournee en vie, pour plus mourir. Et voyant le Prince qui tenoit encores en sa main l'espee qu'il lui auoit ostee du corps. O Cheualier, dist il, puis que tu as vsé de telle pitié en mon endroit, que i'en reçois presentement plus grand cruauté, ie te donneray guerdon de douleur, tel que tu m'as deliuré, receuant de moy-mesmes vne autre mort pour mon repos, & ce disant, se lance apres l'espee, de laquelle la Dame estoit trauersee: Mais le Prince l'embrasse si serrement, & l'autre luy que les playes s'ouurirent luitans fort & ferme, tant que le prince terrassa en fin le Cheualier tombant quand & lui, tant estoit las, où ilz demeurerent longuement comme vous orrez.

Comme la Princesse Alastraxeree alla apres Anaxartes son frere, & donnerent fin à l'auenture.

CHAP. XV.

LA Royne & sa fille qui estoient demeurees auec le vieil homme, ouyrent vn si grand bruyt à l'instant que le Prince auoit tiré l'espee du corps du Cheualier, qu'ilz eurent grande crainte qu'Anaxartes n'eust quelque mal, & d'autant plus que le bon homme leur dist qu'õques n'auoit entendu vn tel tonnerre de leans: au moyen dequoy Alastraxeree dist à sa mere: Les Dieux, ma Dame, demonstrent assez clerement par si euident prodige quelque accident auenu à Anaxartes mon frere, puys que les combles du hault Ciel en sont percez: parquoy s'il vous plaist ie ne seiourneray plus icy sans me mettre en mon deuoir pour sa deliurance. Ce disant, elle s'achemine par le sentier qu'Anaxartes estoit allé, acompagnee de la Royne qui ne la voulut abandonner, ains voyagerent ensemble quasi toute nuyt au cler de la Lune, iusques enuiron l'aube du iour, qu'ilz arriuerent au bord du lac du Palais doré, où le terroër & les seiches herbes n'e-

ſtoient ſeulemẽt paintes & ſemees du ſang harnois & oſſemens des Cheualiers trespaſſez en ce lieu long temps : mais encores de plus fraiz de ceux qui auoient combatu le iour precedent. Et n'y trouuans à qui parler, pour demander que ſignifioit ce petit parc entaſſé d'os & armures l'vne ſur l'autre, comme ſignes de Trophee, en deſir de cognoiſtre l'auenture, & des nouuelles d'Anaxartes, marcherent auant, tant que l'vne d'elles auiſa le tableau pendu à la Colonne, lequel elles leurent puys voyãs auſsi le bac qui y eſtoit ataché, prindrent confort en eſperance d'en ſçauoir plus auant. Parquoy la Princeſſe Alaſtraxeree requiſt ſa mere, qu'atendu que la barque eſtoit ſi petite, qu'il n'y auoit ſiege que pour vne perſonne ſeule, que ſon plaiſir fuſt la laiſſer aller au Palays doré : ce que la Royne luy acorda bien enuis, demeurant toutesfois ſur le riuage, & ſa fille ſe met à ramer, aſſez eſtonnee du grand bruit qu'elle oyoit, de l'eſtrange feu & flamme qui ſe meſloit parmy les nuës, puis aprocha ſi pres qu'elle vid la reflection du Soleil, batant contre l'edifice, & paignant les nuës prochaines à l'Orient, d'vn tel email rougeaſtre & doré que lon void au col du paon. Or ſe reſiouiſſoit grandement la Princeſſe Alaſtraxeree voyant ceſte lumiere & clarté, laquelle donne naturellement grande aſſeurance en cas d'horreur & l'obſcurité de ſoymeſmes frayeur, ſi bien que cela luy acreut le cueur, & commença à dire: O tresluyſans meſſagers des Dieux, mes peres & Seigneurs voſtre aduenement me ſert de ſignifiance qu'ilz ont reſerué à leur fille l'iſſue de ceſte auenture, ie ne ſens aucune crainte à cauſe de la gloire que vous me denoncez, que par moy les campaignes de ceſte Iſle ſeront reuerdies, & les arbres ſecs bouteront & fructifieront. Lors ſon eſpee au poing ſe lança dans le palais, & paſſant la court, entra dedãs la chambre, ou premier elle aperceut la pucelle fauſee, de part en part, de qui la beauté ſinguliere l'eſmeut à grande compaſsiõ, parquoy mit la main à l'eſpee qui luy paſſoit parmy ſon corps, & l'atracha, auſsi toſt la flamme qui ſortoit du ſepulcre commença à diminuer peu à peu. Et Franciane & les deux Cheualiers retournereut enſemble en leur eſprit vital, duquel ilz n'auoient eu que quelques interuales iuſques à ceſt heure là & à l'inſtant meſmes le terroër de tout le païs ſe reueſtit de ſa belle verdure, & gayeté naiue, dont l'enchantement l'auoit ainſi deſpouillee. Apres l'air ſe remplit de nouuelle muſique des doux oyſeletz, au lieu des autres nocturnes de mauuais preſage, auec vn bruit de tant de meneſtriers que lon oioit par dedans le ſepulcre, que les Cheualiers & Dames demeurerent vne eſpace de temps comme rauiz de l'armonie. Adonc voyant Franciane ſon amy vif, beau comme elle l'auoit cogneu, & luy elle d'autre coſté, il eſt impoſsible à langue d'exprimer la ioye qu'ilz conceurent tous deux, & les actions de grace qu'ilz rendirent l'vn & l'autre à ceux qu'ils veoyent auoir eſté cauſe de leur reſurrection: combien que Fráciane diſſimulat le plus qu'elle pouuoit l'exces de ſon plaiſir, ſi bien qu'Alaſtraxeree luy diſt. Ma Dame, pourquoy ne monſtrez-vous auſsi bon viſage que vous en auez l'occaſion? A quoy elle reſpondit: Ma Dame, la peine que i'ay ſoufferte ne me peult faire oublier l'ofice de mon ſexe, & pluſtoſt que de le violer ſerois auſsi preſte q̃ iamais à receuoir mort nouuelle. Ma chere amye, diſt Alaſtraxeree, ne vous arreſtez pas là, regardez la punition diuine qu'auez vne fois encouruë, & gardez qu'en l'irritant derechef, ne vous enuoye vne mort ſans reſuſciter. Le Prince Anaxartes s'y vint meſler : diſant, ma ſœur (vueille ou non) le ſecret de ſon cueur eſt icy depaint en ce paué arroſé de leur ſang, comme ſi tout y eſtoit eſcrit de la main, comme i'ay veu l'experience de l'amytié que me porte ma Dame Oriane, dont ay receu grande conſolation. Alors Alaſtraxeree baiſſa la teſte pour ſe mirer aux carreaux : mais elle ne ſceut rien voir, partant

tant que celà ne seruoit qu'a ceux qui estoient aymez, & aymoient pareillement: mais le Cheualier y veoit trop clerement les secrettes pensees de Franciane, esquelles il print reconfort, n'y ayant sceu rien cognoistre auant que Anaxattes luy tirast l'espee hors du corps. Ces choses ainsi passees ilz alloient tous quatre à la tumbe, quand arriua sur ce poinct la Royne Zahara, que la barque estoit retournee querir, aussi tost que sa fille eut passé le lac & mis pied à terre. Et apres le recueil honorable qui luy fut fait tant par ses enfans, que par le Cheualier & Franciane, vont visiter le tombeau ouuert, ou ilz virent vn vieillard ayant la barbe blanche & la teste chauue, acoustré en Philosophe, lequel tenoit en sa main vn roleau de lettres qui disoit ainsi: Semisthenes, homme sage & grand Philosophe, fist faire ceste sepulture & paué, pour le remede de dom Frises de Lusitanie, & de la belle Frãciane, lesquelz passeront iournellement par sacrifice ordinaire, elle maintenãt tousiours sa cruauté iusques à ce que suruiẽdra en ce lieu vn gentilhomme qui le surmonte en vaillance, & vne Dame qui passe Franciane en beauté, lesquelz les pourront lors deliurer de la mort, dont ie les ay preseruez par ma science: moyennant toutesfois que de leur sang demeurera vne impression es carreaux de ceans, que tous ceux qui sont aymez, & ayment aussi parfaitemẽt y pourront cognoistre (comme en vn papier escrit) toute la secrette pensee de leur partie, ores qu'elle la vousist celer, & à l'heure sera veuë sans estre cogneuë la cause de mõ enterrement. Fort esbahis ilz furent de telle escriture, & prenans le Philosophe l'vn par la teste, l'autre par les piedz (lequel estoit enbaumé) la releuerent de là, & virent souz luy vne eschelle par laquelle on descendoit plus bas, ce qu'ilz firent, & trouuerent vne belle selle enrichie de statuës d'or, taillees au vif, selon les ymages de plusieurs Roys, entre lesquelz & au plus hault y en auoit vn de pl⁹ belle corpulẽce, & de meilleure grace & douceur de visage que les autres, lequel estoit assis en vne grande chaire vestu d'vne robe de drap d'or, & la barbe luy pendoit iusqués à la ceinture, blanche comme neige. Or cestuy n'estoit que comme endormy & au vray estoit tout plein de vie, ayant sur son chef vn escrit graué de telle sustance. Tous ces Roys cy sont de la genealogie de Bretaigne iusques au present Roy Artus icy enchanté par Simisthenes Philosophe, iusques à ce que luy fera compagnie celuy qui luy succedera, ne deuant rien aux precedans en force ne loyauté d'amour. Autour de luy estoient plusieurs chaires vuydes, & oyoit on en la salle grand bruit d'instruments, sans voir personne qui en iouast. Ainsi sortirent de là les seigneurs & Dames, & remirent le sage tout ainsi qu'ilz l'auoient trouué. Et quand ilz voulurent sortir du palays doré, ouyrent vn coup de tonnerre fort horrible, par lequel toute l'eau du lac fut desechee en vn instant, trouuans toute prairie verde, en laquelle ilz rencontrerent le pere de Franciane qui acouroit à la nouueauté du bruit qu'il auoit entendu: car il esperoit tousiours que l'àuenture prendroit fin de son viuant. Ce qu'estant auenu, n'est pas possible d'exprimer la ioye qu'il sentit, rendant mil mercis aux Seigneurs qui luy auoient fait ce bien: lesquelz il mena de là à vne sienne Cité fort noble, ou ilz trouuerent les vielles gens tous raieuniz. Lors le Cheualier declara au Roy son nom à sa requeste & instance, comme il estoit de Lusitanie region d'Espaigne, que lon appelle presentement Portugal, gentil-homme de maison Royale: mais decheu de l'ancienne richesse de ses predecesseurs. Ce qu'entendu par le Roy, en contemplation principale de sa vertu, l'acorda auec Franciane, laquelle s'excusa grandement de la rigueur qu'elle luy auoit tenuë, pource qu'il ne luy auoit declaré le lieu dont il estoit extrait: surquoy il respondit: Ma Dame, si ie vous ay cele mon nom & mõ lignage, ce n'a pas esté pour autre occasion,

casion, sinon que i'eusse bien voulu monstrer autant de bien & vertu de ma personne, que i'eusse peu meriter de vostre amour duquel ie me suis estimé indigne: car la gloire qui me pourroit proceder de mon sang, on la doibt plustost attribuer à mes predecesseurs qu'à moy. Les nopces faites & celebrees, la Royne Zahara & ses enfans prindrent congé du Roy, retournans à leur nef pour aller retrouuer leur flote: estans acompagnez de dom Frises, qui mena de là sa femme en son païs en quoy nous les lairrons pour vn temps.

Comme la grand flote de Lucidor arriua à veuë de Constantinople, laquelle les Grecz voulurent empescher de prendre terre.

CHAP. XVI.



LEs raiz du Soleil s'estendoient sur la fresche rozee d'vne matinee, paignât les goutes en fines Iacintes, à l'heure que le bras saint George se vid tout couuert de galeres, galions, hulques, rubarges, flouins, & mil autre sorte de vaisleaux de Ponant, sur lesquelz venoit le Prince Lucidor, acompagné de Roys, Barons, & autres grands Seigneurs, qui luy donnoient secours, desquelz l'equipage en leur hault appareil d'armes, estandars, & pennonceaux, rendoit vn merueilleux esclat sur la marine, & monstrant assez la maiesté des chef de l'armee: laquelle arriuee & cogneuë par les Grecz, coururent incontinêt aux armes, se rengeans les vns aux galeres & autres nauires qui estoiêt dedans le port, les autres dressans esquadrons sur le riuage au meilleur arroy qu'ilz pouuoient, sonnans trompettes & clairons des deux costez: tellement qu'estans comme ie vous dy les armees rengees, tant par mer que par terre, les Princes Grecz se tirerent à part pour prendre conseil, si lon souffriroit aux ennemys mettre pied à terre, pour les combattre en campaigne, ou si lon leur deffendroit la descente: surquoy y eut de diuerses opinions: mais à la fin fut auisé de re-

sister

sister & tenir bon au riuage : pource qu'au fort aller ilz ne pourroient que prendre terre malgré eux, sans receuoir en ce notable dommage. Aussi fut ordonné que Florisel de Niquee seroit tenu pour capitaine general des Grecz, & de tous ceux qui estoiét venuz à son secours : qui ordonna incontinent tous ses esquadrons correspondans les vns aux autres, à l'oposite de l'ordonnance que Lucidor auoit faite. Si commanda incontinent au Roy Frandalo d'inuestir premier auec son armee de mer (charge bien adressee, pource qu'il estoit fort stilé au fait de la marine) aussi fit il si bon deuoir à l'acorder qu'il porta grand dommage de prime encontre. Quand au surplus de la gendarmerie on la departit en trois bataillons : dont le premier fut conduit par Florisel & son pere le vaillant Amadis de Grece. Le second fut mené par les deux Empereurs Esplandian & son filz Lisuart de Grece, auec plusieurs autres Roys & Princes. Et le troisiesme demeura au treshault & trespuissant Roy Amadis de Gaule, auec ses freres & alliez, l'Empereur des Romains & le Prince Anastarax, & le surplus des Roys & Princes de leurs secours à pied & à cheual. L'auantgarde de Lucidor fut donnee à la Royne Zahara & ses deux enfans, auec dom Frises de Lusitanie, à cause du grand nombre d'arcz qu'auoient ses femmes Amazones, & apres elles venoient les autres naux auec Lucidor & Birmartes. Le Roy des Scithes fut le premier qui resista de la part des ennemis, contre les Grecz, estát suyuy de plusieurs Roys qu'il auoit amenez. Or estoiét desia toutes les Dames de Constantinople montees au plus hault des clochers & des tours de la ville, voyans assez aysement les armees espandues, tant par la mer que par les champs, & les harnois reluisans sur le riuage de la mer, les proués des nauires peuplees de grand nombre d'archers, tirans fleches aussi dru que gresle, les mariniers caler les voiles pour prendre port, les autres ietans les esquifz en mer pour descendre gens en terre, mettant en iceux les plus fortz & robustes hommes que lon pouoit trouuer pour exploicter tel effect, tandis que lon les soustenoit à force de traict qui volloit de tous costez, l'vn empesché pour ancrer, l'autre montant sur la gabie : l'vn rampant sur l'anthene, l'autre à trousser & destrousser les cordages, bref le tumulte y estoit si grand que lon n'eust bonnement sceu auquel entendre, dont les pauures femmelettes effrayees commencerent à pleurer & crier par toute la ville, principalement Helene, qui voyant si grande quantité de Princes, tant Orientaulx qu'Occidentaux, assemblez pour elle, pour mener si cruelle guerre, se dechiroit la face tendre, & tiroit ses cheueux dorez, & en fin tomba pasmee dans le giron de la Princesse Oriane, laquelle la fit soliciter & aporter de l'eau, tant qu'elle se reuint, & lors commença à exclamer. O Dieu createur & Seigneur des lumieres, ayes pitié de tes peuples, & tourne sur moy tout l'infortune de ceste predestination. Las pourquoy m'as tu voulu doter de ceste beauté, pour celebrer l'immortalité de ma renommee en secondant la grecque Helene, par l'infiny carnage de tant de nations venués icy de si loing cercher leur sepulture ? Ha beau païsage (ietant l'œil tout à l'entour) i'ay grand peur que ne seras gueres sans estre taint de bien autre couleur. Ce disant, se laissa choir encores esuanouye : Parquoy les Dames se retirerent des carneaux & fenestres, & la porterent en bas, qui ne fut pas si tost fait, q̃ plus de dix mille femmes de la Royne Zahara aprocherent si pres du cay du port qu'ilz combatoient quasi main à main, des nauires auec ceux de terre, qui estoient les gens de Florisel, s'estendant de la en auant toute la flotte du lóg du riuage, sur lequel toutes les armees estoient aussi ordonnees pour les receuoir : comme firét les deux Empereurs & le Roy Amadis, lesquelz soustindrent le Prince Birmartes & Lucidor si viuemét qu'ilz depescherét beaucoup de leurs gens, qui pensoient prendre

terre, les vnes faisans rempar de l'eau, les autres couurans le riuage de leurs corps, & la mer raignans de leur sang. D'autre part Frãdalo & ceux qui estoyent cõtre lui, firẽt grãd deuoir de s'acrocher les vns aus autres & cõbatre, & se mettre à fons. Ce cõflit dura assez longuement, auquel quasi furẽt tous employez, tant pour assaillir q̃ pour faire resistence, dont chacun se trouua tant las & trauaillé, qu'il fut besoing de sonner la retraite des deux costez, sans que lon vous puisse declarer au vrai, lequel des deux parties emporta l'auantage, se trouua le nombre des morts & naurez presque pareil du costé des assaillans que des tenans. Ce faict, & les Grecs retirez en la ville, les François prindrent terre, tant que la nuict dura, ce que la Royne Zahara differa iusques au lendemain.

Comme la flotte se desbarqua, & de quelle magnificence la Royne Zahara & ses enfans prindrent terre.

CHAP. XII.

LE iour venu, la plusgrande part de la flotte estoit desia desbarquee, quand on vint amener en terre vn chariot triumphal, que la Royne Zahara auoit ordonné estre equipé pour elle & ses enfans chose de telle presumtion & arrogance qu' elle pensoit lui apartenir. Il estoit faict à dix belles arcures de marfil cheuanchans l' vn sur l'autre à mode de Sphere, par excellente symmetrie, en tailles de molures, & entre deux remply de miroërs d'acier enchassez de fin or, & par dessus le chariot estoit figuré le Dieu Mars armé d' vn harnois blanc enrichi de pierrerie ayant autour de luy les principaux Dieux que les gentilz adoroyent, compartiz sur les connexes des arceaux, par dessous lesquelz estoyent trois riches sieges en façon de throsnes couuerts de drap d'or, sur lequel estoyent bordez tous les nobles faicts d'armes d'elle, d'Anaxartes, & Alastraxeree, Or estoit le chariot atelé de six Licornes auecq' leur selles & garnitures de grande richesse, & leurs cornes chargees de force paillettes d'or, portans chacune vne Damoyselle qui les manyoit, vestuë de toille d'argent. Et deuant marchoyent douze Roys d'armes & heraultz portãs les costes d'armes, selõ la deuise du Dieu Mars, voltigeans à l'entour les Dames & Damoyselles de la cõpaignie de la Royne Zahara toutes armees, & montees sur cheuaulx legers, fort richement parez, auecq vne infinité de menestriers, lesquelz ne furent pas si tost sortis des nauires pour mettre à terre, que lon ne vint incontinent attacher l'escu de Zahara au deuant du grand arc du chariot, celuy mesmes qu'elle portoit quant elle deliura Lisuart de Grece, & aux deux costez furent penduz les escuz du filz & de la fille, & le sien pareil à celuy qu'il auoit lors qu'il combatit contre Florisel deuant la tour de l'Vniuers: celuy d' elle estoit verd ayant au mylieu la pourtraicture de Mars. Incontinent apres sortit la Royne Zahara, & ses deux enfans, armez de harnois singuliers, auec les surcotz de fin drap d'or traynans en terre, ouuers par deuant: leurs testes estoyent desarmees & chargees de coronnes d'or. Si se mist la Royne la premiere dans le chariot en chaire du mylieu, & ses deux enfans aux deux costez: qui ne furent pas si tost asis, que tous les Roys & Princes payens ne se ietassent à genoux pour les adorer, laquelle reuerence faicte monterent sur le chariot enuiron douze Roys infideles lesquelz se coucherent sur le plancher, deuant les piedz de ces trois diuines personnes, tenant chacun vne espee nuë en sa main. Qui fust l'ordre auquel la Royne Zahara estant desbarquee, marcha droit deuers la ville, allans deuant elle Lucidor, & les autres Roys & Princes de leur ligue, tant que la campagne estoit toute couuerte de maiesté & magnificence. Laquelle ne pretendoit autre chose que de recognoistre la ville auec telle brauade. Ce qu'en-

entendans ceux de dedans : contre ceste vaine pompe ne firent ausi autre effort, se tenans tousiours sur leur gardes, & estoient apuyez aux fenestres, tours & carneaux, pour voir le triomphe. Mais si ceux de dehors auoient l'œil eleué pour regarder contre mont le Prince Anaxartes qui y auoit le cueur quant & quant pour voir la princesse Oriane, laquelle n'eut moindre ioye de l'honeur en quoy elle voyoit celuy à qui elle portoit vne affection incroiable: tellement qu'apres auoir fait quelques voltes autour de la ville, la Royne Zahara fit dresser ses tentes & pauillons au plus pres de la muraille, toutesfois hors la portee du trait : & plus loing se campe- rent les princes & Roys venuz au secours de Lucidor. Estant la Royne descendue fit conuoquer tous les principaux pour tenir conseil: mais suruint vn Roy d'armes de la ville, auquel fut accordé audience, qui parla en ceste maniere. Tresexcellente Royne de Caucase, & vous Roys, Princes & Seigneurs, de ceste assemblee, sçachez que mon souuuerain seigneur Florisel de Niquee, prince des deux Empires & gouuerneur de Constantinople, m'a enuoyé par deuers vous pour vous dire que la grande amytié qu'il vous a pleu autresfois porter à luy & ses predecesseurs le semble obligé à vne courtoysie (nonobstant la guerre iuree contre luy) qui est de vous presenter pour voz personnes les logis de plaisance qu'il a à l'entour de la ville: vous supliant d'auantage vous venir refraischir en la ville, & il vous baillera telz hostages que vous tiendrez pour asseurez de tout bon traitement. Surquoy la Royne respondit: mon amy dites au seigneur Florisel vostre maistre, que si nous estions seulz nous ne refuserions ceste offre: mais parce que (comme lon dit communement) qui a compagnon à maistre, nous n'oserions bonnement abandonner la troupe, s'il nous veult venir voir icy il nous fera tresgrand plaisir. Florisel, leur responce receuë, s'arma de toutes pieces, hormis l'armet, & ainsi alla au camp de ses ennemys, acompagné de plusieurs grans seigneurs, ou il arriua à heure que le conseil n'estoit encores sorty : toutesfois y entra par consentement des princes, qui le receurent à grand' caresse, & luy faisant mettre vne chaire pour s'asseoir, se mit auec eux & les plus aparens de sa bande. Or se tenāt là Florisel assez bonne piece à les regarder pour voir s'ilz luy diroient rien, & les autres s'atendans qu'il commençast à proposer de sa part, Lucidor changea souuent couleur, en voyant celuy qu'il hayoit le plus au monde, combien qu'il confessast en luy mesmes de n'auoir oncques veu Cheualier de plus belle disposition : dequoy Florisel s'aperceuant, adressa sa parole à la Roine Zahara. Ma dame, & vous monsieur Anaxartes, & ma Dame Alastraxeree, i'ay eu grand plaisir de pouuoir venir icy pour vous saluer, comme mes bōs seigneurs & amys du temps passé, vous asseurant qu'encores m'eust-il esté plus grād s'il vous eust pleu me faire tāt de bien d'accepter pour voz logis les cōditions que ie vous ay mandees: ce que i'entens bien que ne m'auez sceu acorder, à cause d'aucuns qui souz ie ne sçay quel pretexte de raison viennent quereller & reuoquer vne chose qui ne peult estre deffaite : qui me desplaist grandement de ce qu'ilz n'ont voulu condescendre aux offres legitimes, sans chercher la rigueur des armes, dont l'yssue est en la main de Dieu. A quoy ie les prie d'entendre pour la derniere fois: sinon i'en remetz la vengence à celuy à qui elle appartient. Seigneur Florisel (respondit la Royne Zahara au nom de tous) ie ne tiēs pas nostre amytié estainte, en ce qui pourroit estre hors ceste querelle: quant au surplus, Fortune mettra ordre & fin aux choses à venir vous declarant que sommes deliberez vous reduire par nostre effort es termes, que vous demandons, puys que ne vous y rengez de vous mesmes. Florisel print congé d'eux demeurant encores le conseil arresté, qui n'entendit

n'entendit en autre chose, sinon à fortifier & remparer leur camp, & aux moyens d'assaillir la ville, en quoy les Grecs ne furent negligens de leur part, & la nuyct mesmes les conseils contraires d'vn costé de l'autre furent tous d'vne opinion, c'est à sçauoir de demander à son ennemy iournee au lendemain. Pour laquelle les Grecz firent deux batailles de toute leur gent: dont la premiere estoit de cinquâte mille cheuaux conduite par le Prince d'Amadis de Grece, auecq son filz Florisel, & l'autre de tout le reste de la cauallerie & infanterie fut soubs la charge au Roy Amadis de Gaule. Ce qui fust ainsi publié, au grand regret des Dames, qui ne firent que pleurer toute la nuict prians Dieu pour leurs maris & amys. En pareil arroy estoit le camp de Lucidor, qui sceust l'apprest de ses ennemys par ses espies, au moyen dequoy il ordonna semblablement deux bataillons: dont le premier estoit à la Royne Zahara, & ses deux enfans, auecq' les Roys de Perse, & autres payens, enuiron de soixante mil cheuaulx, & l'autre au fort Birmartes, & à Lucidor: auquel y eust plus mil Elephans, portans chasteaux auecques gens dessus, garniz d'arcz & fleches lesquelz furent retenuz pour donner aux flancs, quand les armees seroyét iointes. Ceste fut la deliberatiõ de terre & semblable desseing le Roy des Schytes & Frandalo, chacun de sa part pour le faict de la mer Amiraux des deux costez. Ce soir les Chrestiens se mirent en bon estat, faisans deuoir Catholique, & les payens en leurs ceremonies & sacrifices d'encens & autres perfuns arromatiques, auec infinité d'instrumens, attendans ainsi la venuë du iour, tant d'vn costé que d'autre.

De la premiere iournee & des harangues que firent les chefz principaux à leurs armees.

CHAP. XVIII.



OR fut le iour ensuieant cler & beau & l'air tendu des nuës vermeilles: au poinct, duquel les deux ostz estoyent desia en ordonnance de bataille, qui redoubloit au Soleil sa clarté, par la splendeur des harnois infinis, dont la campaigne estoit toute couuerte. Estant doncq les deux osts en veuë l'vn de l'autre, escarmouche commença tresaspre par les auant coureurs, pendant laquelle les Grecz volti-

tigeoyent peu à peu pour gaigner d'vn plain ſault vne montaigne, à fin d'encerrer leurs ennemis entr'eux & la ville : dequoy s'aperceuans les autres leur allerent fermer le pas en diligence. Lors le Prince Floriſel ſe mettant au front du grand bataillon cōmēça à dire en telle ſorte: Trespuiſſans Empereurs, Roys, Princes, vaillans Capitaines & Soldats, ſi le tēps paſſé ne nous eut delaiſſé la memoire des nobles & vertueux faictz de noz predeceſſeurs, meſmes de pluſieurs qui ſont encores en vie, & preſens en ceſte bataille, i'euſſe eſtimé aſſez raiſonnable que moy, (qui vous à pleu elire chef de ceſte armee, combien qu'indigne au pris de pluſieurs d'entre vous) vous euſſe faict vne harengue, pour exciter les cueurs à magnanimité & prouëſſe: mais voſtre vertu deſia cogneuë entre les Troyens, Romains, & Carthaginois, qui ont ſouuent experimenté les forces de voz bras, m'excuſe de ceſte peine, & tourne mon oraiſon enuers noſtre Dieu, luy ſuppliant par ſa grace vouloir maintenir hardieſſe en ceux d'ou elle ne partit iamais. Si ainſi luy plaiſt, noſtre victoire eſt indubitable, laquelle auenant ie vous prie (mes Seigneurs & amis) perſiſter en voz rengs, moderant l'ardeur de l'execution, de ſorte que la rapine & butin (qui apres ne nous peult eſchaper) ne mette perſonne en deſeroy, par lequel on pourroit perdre le certain, & re[illegible] Fortune. Plus vous auiſe de ne meſpriſer & contemner voſtre ennemi, ains l'eſtimez bien autant, que vous meſmes penſez valoir. Comme à la verité les François à qui auiourd'huy aurez affaire, ſont de la pl' belliqueuſe nation du mōde, qui à touſiours deſconfit toutes celles qu'elle a voulu aſſaillir. Vous ſuppliant au ſurplus faire mieux que ne vous pourrois dire : & conſiderer que ceſte victoire ſur les vainqueurs de tous les autres peuples, vous dreſſe vn trophee de gloire ineſtimable, effaçant ou obſcurciſſant à vn coup les plus illuſtres de noz anceſtres. Ceſte remōſtrance anima merueilleuſement les Grecz à bien faire autant que fit celle du Prince Anaxartes à ſes payens. Seigneur, diſt il, Capitaines & Soldatz on voit ſouuent que les Dieux monſtrent leur puiſſance au fait des batailles, en ce que pluſieursfois le grand nombre des gens eſt rompu par le moindre. Mais combien doiuent voz courages eſtre aſſeurez de tout le hazard & danger, cognoiſſans pour certain que le bon droit eſt de voſtre coſté : meſmes vous ont icy enuoyé leur filz & fille pour executer leur victoire, de laquelle perſonne ne doit faire aucune doute, voyant la multitude de noz alliez, & cognoiſſant la vaillance nompareille des conducteurs de l'armee. A tant me tairay, aſſeuré qu'eſtes plus promptz à l'effect des œuures, qu'à eſcouter telz ſermons. Lucidor ne s'oublia de ſon coſté à faire vne particuliere harangue aux Chreſtiens en ces termes. Mes Seigneurs, ie ne vous veux vſer de grand langage, pour acroiſtre en vous la hardieſſe qui vous eſt naturelle & tant experimentee iuſques icy par tous voz ennemis. Seulement vous veux reduire en memoire que deuez apuier voſtre aſſeurance en la maieſté diuine, laquelle cogneuë certainement roidira voz nerfs, & redoublera voz haleines pour executer ſa iuſtice par noz mains, ſur les iniques vſurpateurs de l'autruy. Si eſt-ce toutesfois que bon droit à m'eſtier d'aide: parquoy regardez ſur toute choſe à maintenir l'ordre militaire, qui vous ſera ordonnee par voz Capitaines & chargens de bandes. Eſtans certains que ce ſeul poinct nous peult tollir la victoire que tenōs quaſi deſia entre noz mains. Conſiderez auſsi oultre le droit commun de ceſte entrepriſe, l'obligation qu'auez d'aſsiſter chacun à ſon Prince naturel, pour luy aider à maintenir l'honneur qu'ilz ont de long temps aquis, ioinct le voſtre meſme tant celebré & timpaniſé, lequel ſeroit du tout aboli & aneanty par la perte de ceſte iournee. Auiſez encores combien moins nous nous hazardons en ceſte bataille que ne font noz ennemis : iaçoit (que Dieu ne vueille) que

nous fusions rompuz par eux, le dommage ne pourra estre si grand de nostre part combatans en ceste cāpagne, noz femmes, enfans, parens, & amys demeurent en leur entier, sans perdre vn seul pied de terre, & si noz ennemis deuiennent à estre deffaitz (comme i'espere) nous serons tous riches, occupant leurs terres & seigneuries, auec glorieuse satisfaction de nostre iniure. Les harengues finies, le prince Anaxartes & la princesse Alastraxeree firent amener deux Licornes sur lesquelles ilz monterent. Si vont conduisans leur gros bataillon au petit pas vers leurs ennemys iusques à la distance du trait, fort bel à voir estoit vn frōt si large qu'il prenoit d'vn costé, depuys la greue de la marine, & de l'autre aboutissoit à vne aisle des mile Elephans, auec leur trait à main, pour deffendre la gauche: & si estoit renforcé d'vn nombre de trespuissans Geans, qui estoient de la garde de la Royne Zahara laquelle marchoit deuant tous acompagnee de dom Frises de Lusitanie qui auoit tresgrand desir de s'esprouuer contre dom Florisel de Niquee, auquel il s'adressa suyuant les enseignes qu'on luy auoit donnees de son acoustrement. Apres marchoit l'arriere garde de Lucidor, qui chargerēt la teste baissee, leurs ennemis opposites de si grande impetuosité, que la terre trébloit souz eux: mais premier qu'ilz ioignissent vous eussiez veu l'vne des plus merueilleuses pluyes de flesches que lon vid onques choisir sur les Grecz, tant de celles que tiroient les Amazones de Zahara, que les autres qui estoient establis sur les Elephans: de sorte qu'elles cachoient la clarté du Soleil, par leur infinie quantité, dont plusieurs Grecz moururent à l'ombre, & y demeura beaucoup auant qu'aborder. Mais aussi tost que les armees furent acouplees, se fit vn si merueilleux chamailliz que les montaignes & vallees de là à l'entour retentissoient comme forges faisant incontinent par la campagne vn harat de cheuaulx sans maistres. Or se rencontrerent Florisel & dom Frises, qui esclatans leurs lances l'vn sur l'autre, outre passerent comme vaillans champions: aussi n'y eut aucun Cheualier de nom & d'estime qui ne donnast son coup de lance brauement, dont il trebucha quasi tousiours quelqu'vn d'vn costé ou de l'autre: enquoy Amadis de Grece ne faillit pas, qui abatit l'vn de ses gros lourdaux Geans royde mort par terre. La Princesse Alastraxeree terraça de son coup le prince de Brandalie, qui (outre le coup qui estoit mortel) ne se peut oncq' releuer de dessouz la presse, qui se vint ioindre aux espees & aux masses, de si pres qu'on ne voyoit plus l'vn pour l'autre. Et fut la tuerie si horrible qu'on ne vous pourroit representer par escript: mesmement à l'arriuee de Elephās qui flanquerent de leur trait le costé droit du bataillon de Florisel, & luy porterent gros dōmage, tellement que malgré leurs Capitaines, les Grecz commençoient à perdre de la pleine, sans le Roy Amadis, qui les voyant en tel danger, enuoya incontinent le prince Anastarax, qu'il fit mettre à pied luy & tous ses gens, pour l'odeur des Elephans que les cheuaulx ne peurent endurer, desquelz à sa venuë il rembarra d'vne merueilleuse hardiesse, auec l'ayde que luy donnoit son cousin Zahir, monstrant bien à ce coup là, combien on les deuoit estimer: car en moins que rien ilz rompirent ceste aisle d'Elephans & entrerent pesle mesle parmy eux, leur coupans les iambes, dont ilz trebuschoient soudain, & faisoient bon marché des soldatz qui estoient sur leurs chasteletz, demy vaincuz par la cheute. Qui fut vn grand auātage pour les Grecz, tant à cause du dommage que telles bestes portoient en ce conflit, que pour la consequence de leurs ennemys, qui se virent descouuertz d'vn costé ou leur faisoit le plus de besoing: les Elephans mesmes se sentans heurtez de telle furie, auec quelques flambeaux de feu gregois, coururent à vau de route, rompans le gros bastillon de Lucidor, dont peu s'en falut qu'il n'en perdist la bataille. Le tresuaillant Amadis de

dis de Gaule voyant ce desordre fist haster le pas de son ost pour surprendre les ennemis, mais il ne peut si tost y venir que les autres ne fussent aucunement reserrez: car Lucidor & Birmartes mirent si grande diligence à les reünir & rallier, voyant le danger si apparent. Adonc s'escria Lucidor. Auant Seigneurs, auãt Soldats, auant compagnons serrez vous, & reparez ce mauuais heurt. Et ce disant (iaçoit que tout ne fust trop bien ordonné) soustindrent si viuement le Roy Amadis, acompagné de deux Empereurs, s'entresdonnans les vns tel choc à la rencontre que la vaillance des soustenans au premier reng donna loisir de reparer le desordre que les Elephans y auoyent faict, non toutesfois que la marque du dommage ne fust notable, à cause des grands armes du Roy Amadis & des Princes de son sang & de plusieurs Cheualiers nouueaux, dont ceste histoire fait mention. Lucidor aussi ne dormoit pas, donnant à cognoistre l'effort de son hault courage, & le desir qu'il auoit de fornir le surnom qu'il portoit. Le champ estoit tant plein de morts d'vne part & d'autre, que lõ marchoit en quelques endroits en sang iusques aux genoux, & q̃ la mer estoit tainte des ruisseaux decoulans de la terre, sans le cruel exploit que Frandalo & le Roy de Scithie faisoyent les vns contre les autres, ou lon voyoit plusieurs nauz ardre par les feuz artificielz que lon iettoit dedans, tellement que c'estoit grand pitié de voir les pauures gens se lancer dedans l'eau pour euiter le feu, à la misericorde de l'element qui n'en a point, voire que la grande quantité de nageans nuisoyent les vns aux autres. Ainsi furent longue piece sans rien gaigner l'vn sur l'autre par mer ni par terre ains eut on plustôt dit que la mort seule les deuoit tous separer sans autre victoire, que de demeurer tous pour les gaiges de leur honneur. Bien est vray qu'il y eut quelque peu plus de carnage en l'ost de Lucidor qu'en l'autre, à cause du grand nombre de tant de vaillans Cheualiers qui estoyent en la compagnie des Grecz solẽnisans sanglantement la pompe de la couche nuptiale de la seconde Helene, laquelle ne s'y espargnoit en pleurs & lamentations, sur le hault des tours de Constantinople. Finablement l'effusion du sang fust si grande & l'execution de la bataille tant cruelle, qu'il n'y auoit cote d'armes, caparaçon, harnois de cheual, enseigne, guidon, n'y autre deuise de qui lon peult recognoistre les couleurs, estans toutes surtaintes de vermeil: & estoyent les Soldatz si meslez, les vns auec les autres q̃ lon ne les eust sceu discerner sans leurs criz. Les vns reclamans Grece, Grece, les autres Espaigne, France, Perse: mesmes à peine les pouoit on entendre, tant y en auoit de diuerses sortes. Et n'est possible de vous raconter les merueilleus faicts du Prince Anaxartes & de la Princesse Alastraxeree, laquelle esclarcissant les rengz, se vint ioindre au Roy Amadis de Gaule, qu'elle cogneust plus qu'à sa deuise, aux armes qu'elles lui voyoit exploicter, & les contempla longuement puis elle lui dist: Tresexcellent Seigneur la gloire de voz illustres faicts incite mon courage à experimenter mes forces contre les vostres, m'estimãt montee au feste de la renommee bellique, si ie puis gaigner le dessus sur celui qui l'a tousiours eu de tous les plus vaillans du monde. Le Roy Amadis l'oyant ainsi parler, la regarda si ententiuement qu'il la recogneust & lui dist: Treshaulte Princesse ia Dieu ne plaise qu'il me fust reproché sur mes vieilz ans vn seul acte de couhardie: mais quand à vous si i'ay quelque prouësse elle se pourroit monstrer à cause de l'amitié speciale que ceste querelle commune ne peult estaindre en moy, que pour la reuerence que ie porte à vostre vertu, plusque humaine. Alastraxeree fort contente de sa responce, passa outre se fourrant en la plus grand presse. A l'heure mesme le fort Birmartes, & plus de dix mil hommes à cheual auecq lui gaignerent le hault d'vn tertre, tant pour estre en lieu plus auantagieux, qu' aussi pour la

disposition de la bataille, laquelle recognoissãt quasi egalle & entre deux fers pour la faire trebuscher du party contraire, deualla du tertre à bride abatuë,& donna vne charge aux flancz du bataillon des Grecz si furieuse qui leur tailla assez de besongne,& leur fit perdre terre: mais le nombre exquis des bons Cheualiers dõt ce flanc fut bien tost renforcé rallia la multitude, & non seulement firent resistence à cest effort ains par leur prouësse recouurerēt trois fois autant de terre sur leurs ennemys qu'ilz auoient perdu. Le Soleil s'alloit coucher à l'heure que vous eussiez dit que la bataille proprement recommençoit, aussi aspre qu'en la prime rencõtree, à cause de Florisel & Lucidor qui se rencontrent, s'estans recherchez toute la iournee l'vn l'autre. Lors s'entredonnerent deux telz coups de lances, que les cheuaulx ne les sceurent porter, & tomberent tous deux: mais bien tost furent remontez, & commencerent le chamaillis des espees plus rude qu'autre qui eust esté en toute la bataille, tant pour la prouësse extreme des combatãs qu'à cause de l'inimytié intrinseque qui les faisoit euertuer iusques au bout : mais la nuict suruenant les separa, qui fit sonner la retraite d'vn costé & d'autre, à laquelle ilz eurent tous deux affaire à recueillir leur gens, à la reueuë desquelz ilz ne sceurent cognoistre de quel costē estoit tourné l'auãtage. Or y mourut de la part des Grecz, le Roy Mamely, le roy de Hongrie, le prince Brunadame, le roy Cildadam, auec autres Cheualiers d'estoffe. Et du costé de Lucidor y demeura le Roy d'Apolonie, le Roy de Boecie, & le Roy de Lacedemonie, auec six Roys payens de la compagnie de la Royne Zahara, & autres grans seigneurs & gentilz-hommes de nom,& bien peu en eschaperēt sans estre blessez. Pareillement au combat de mer n'estoit le dommage moindre, tant pour le nombre de ceux qui auoient esté tuez du trait, que de la main, q̃ des rēuersez en l'eau, ou estaintz & suffoquez,auecques leurs vaisseaux bruslez & mis à fond. Estant la nuyt seule caus de leur departement, sans aucune apparence de victoire, retournerent chacun en ses loges, ou ilz firent depuys ce qui vous sera declaré.

Du grãd dueil qu'on mena pour les mortz qui furent trouuez d'vn costé & d'autre, Et comme la treue fut accordee pour trente iours.

CHAP. XIX.

LA retraite faite ceux de la cité voulurent sçauoir quelle perte il y auoit de personnes notables occis en la iournee. Et trouuans à dire les Roys que ie vous ay nommez & quelques autres Cheualiers, d'estime, le commun deul fut grãd pour l'infortune de si grandz seigneurs, & la particuliere lamentation ne se trouua gueres moindre à l'endroit d'vn chacun, l'vn pour son amy, l'autre pour son seigneur, tel pour son seruiteur: tellement que lon commença par tout les sons & chantz funebres, & autant en firent ceux du camp de leur costé. Aussi fut donné ordre aux naurez & malades, entre lesquelz se trouua le Roy Galaor, le Roy Garinter, l'Empereur de Rome, & Florens. Et apres que les Princes eurent fait ce deuoir d'enqueste, & visité leurs speciaux amys, chacun se retira en son logis pour prendre leur repas & repos. Le lendemain aussi tost que le iour fut venu ceux de la ville ouyrent sonner force trõpettes & clairrons au camp de leurs ennemys, & ayant demandé la cause à leurs espions, sceurent que ceux de l'ost auoient esleu le Prince Birmartes roy d'Apolonie, & le prince de Macedonie aussi Roy par le decez de leurs peres. Ce que venãt aux aureilles d'Helene & Timbrie, redoubla grãdement leur douleur, nature ne pouuant mētir en ce qui leur touchoit de si pres, du trespas desquelz elles auoient esté cause. Et cõbien que Timbrie eust biē voulu celebrer la cerimonie du dueil de son pere le Roy de Boecie; qui estoit aussi decedé, toutesfois

fois contre sa volonté pour obeir aux seigneurs de Grece elle fut paree,& nommee Royne de Boëcie, reprenant aussi tost que le festin fut passé les acoustremens de deul, comme firent aussi toutes les Dames & Damoyselles qui estoient lors dedans Cõstantinople, d'autant que lon n'en eust pas trouué vne entre toutes qui n'eust receu quelque notable dommage de pere, mary, ou parent: mais sur toutes estoient dolentes & espleurees : la princesse Helene & la nouuelle Royne Timbrie, lesquelles la gratieuse emperiere Abra reconfortoit aux mieux qu'il luy estoit possible : mes Dames (disoit-elle) vous deuez tenir pour vray, qu'ès cas de fortune, ou lon voit clerement qu'il n'y a point de remede , est le plus expedient de couurir son mal tant que lon peut, par ce qu'en le publiant on l'acroist tousiours d'auantage, principalemẽt en tel lieu ou la raison s'en trouue obligee à cause de voz estatz : mais si me voulez croire vous obeyrez desormais à vostre tristesse par la seule cerimonie des habitz, sans plus vser de pleurs ny exclamations par lesquelles vous donnez double deul à ceux qui sont assez dolens d'autres mortz particulieres, remplissant ceste court de melancolie au temps qu'aurions plus affaires de reconfort , vous vous feriez cognoistre vostre discretion, sans perdre la reputation de la pitié naturelle que chacun peut ymaginer sans la voir : parquoy faites honorablement celebrer les exseques , louant Dieu de ce que il les à ostez de ceste vie transitoire pour les colloquer en la sienne perdurable. Or donc mes grandes amyes voylà mon auis: premierement de moderer voz criz & complaintes acoustumees: & d'autre part enuoyer au camp requerir les Princes de dehors, qu'il vous vueillent enuoyer le corps de vostre ayeul & vous ma Dame Timbrie celuy de vostre pere , à fin de leur donner sepulture selon leur grandeur. Ce conseil comme bon fut incontinent mis en effet:le duc Guillaume fut cõmis pour aller en l'ost des ennemys demander les corps des deux Roys , lesquelz luy furent deliurez promptement . Or pour inhumer tous les mortz,& pour guarir les blessez, les plus sages & anciens auiserent de faire treues pour vn moys, en esperance que quelque bon acord pourroit estre forgé, lesquelles furent acordees au grand contentement de deux parts.Lors commencerent les payens à brusler les corps de leurs Rois & princes auec leurs sacrifices & immolations de bestes, & les autres qui estoient Chrestiens à les enterrer à leur mode, comme firent aussi ceux de la ville,aians esté à croix & banniers au cãp requerir leurs Roys & autres des plus notables. Aux funerailles qui furent celebrees la Royne Zahara voulut assister, acompagnee de son filz & sa fille tous acoustrez de noir, en faueur de leur ancienne amytié , laquelle fut magnifiquement receuë de tous les Princes de la cité , venant au deuant le Roy Amadis , & l'empereur de Rome, qui prindrent Anaxartes au milieu d'eux: la roine Zahara & Alastraxeree furent receuës entre les Emperieres Abra , & Leonorine,auec la Roine Oriane femme du Roy Amadis:car la pucelle Oriane marchoit derriere auec celles de son aage , de dessus laquelle ie vous asseure qu'Anaxartes ne destourna gueres son œil tant qu'il eut temps & ocasion de ce faire , & elle n'ẽ fit moins de son costé,iaçoit que ce fust le plus secrettemẽt qu'il leur estoit possible de peur d'estre apperceuz l'vn ou l'autre. Ceste veuë,sans pouuoir venir au parlemẽt que deuez estimer , mit bien le feu aux estoupes, dequoy nous deporterons de parler plus auant à ceste heure , pour reuenir à la princesse Helene : laquelle ayant le cueur trop serré de douleur de se voir ocasion de la mort de son grãd pere, ne se peut tenir de s'escrier à haulte voix sur le cercueil: Seigneur Dieu (dist-elle) pourquoy m'as tu mis en ce monde pour ne seruir que de matiere & suget de meurdres & boucheries de tes creatures:Helàs tu me paye bien selon ma desserte des corps de mon

aieul & de mon oncle! O Seigneurs Grecz n'y a il entre vous vn seul amateur du bien public qui me sacrifie & immole, pour destourner toutes les miseres qui pourroient encores auenir. Alors se laissa choir de foiblesse au giron de la princesse Alastraxeree, ou elle fut tousiours iusques à ce que l'ofice fut acheué : lors luy dist pour la consoler: ma grand' amye il vous fault prendre autre patience en voz auersitez (à cause du lieu que vous tenez) que ne fait le commun populaire: pensez que le monde a tant duré tousiours immunde, & la fortune tousiours vne, n'abandonnant iamais la possesion de sa proprieté & inconstance. Considerez que comme les hautz arbres & les tours sont plus suiettes aux ventz, foudre, & tempeste: ausi sont les hautz estatz plus exposez à perilz & ruines: & au contraire, d'autant qu'ilz surpassent les autres en degré de dignité, pareillement doiuent en toute vertu resister ou porter plus magnanimēt les influēces fatales. Sur ces paroles elle vid sa mere faisant ses adieux pour se retirer au camp: si print congé d'Helene, & de Timbrie, & s'alla ioindre à son frere Anaxartes, lequel sortant de Constantinople y laissa son cueur captif es mains d'Oriane. Or furent conuoiez par tous les Seigneurs iusques au dehors de la cité, en laquelle par toutes les rues le dueil continua l'espace de cinq iours tant que tous les corps furent enseueliz.

Comme le Roy Sizirfan & dom Frises de Lusitanie auec dixhuict autres Cheualiers de leur ost enuoyerēt vn cartel de deffy au Prince Amadis de Grece, à Florisel de Niquee, & dixhuit Cheualiers de la ville, lequel fut accepté par eulx.

CHAP. XX.

Apres que les treues furēt passees de six iours, tous les Princes se trouuās vn iour ensemble dans le logis du Roy, dom Galaor (estant au lict à cause de ses plaies) entra leās vn Roy d'armes vestu de sa coste aux deuises de Scythie, lequel faisant la reuerence demanda aux premiers qu'il trouua lesquelz d'entreux estoit Amadis de Grece, & son filz Florisel: ausquelz il presenta certaines lettres closes, disant que le Roy des Scithes les enuoyoit & demandoit responce.

Cartel & deffy du Roy des Scithes adressāt à Amadis de Grece & à Florisel de Niquee.

Estans venuz en ce camp pour Fauoriser Iustice, contre le tort qui par vous deux a esté faict au sang Royal de France, specialemēt par toy Florisel, vsurpateur du vray lict du Prince Lucidor, nous estans à ceste cause trouuez en la bataille passee, nous semble chose enorme que tāt de gens de bien soiēt mors, & autres encores prestz à les suyure, & tout à cause d'vne femme: Ce consideré iugeons raisonnable, que vous deux qui estes la source & origine du fait, deusiez ausi porter le faiz entier de l'entreprise. Parquoy dom Frises de Lusitanie & moy auons deliberé de vous combatre vous deux, auec dixhuit Cheualiers des nostres contre autant des vostres: esperans que Dieu nous donnera vengeance sur vous, auec le fruit de toute vostre gloire redondant par mesme moyen à la nostre. Et ce à la condition que les vainqueurs pourrōt ieter hors du camp tous les vaincuz, & ceux qui sont dessouz leur charge tandis que la guerre durera: vous offrant seureté de camp de nostre part, telle que la desirons de la vostre partissant le Soleil par egal auantage, tant aux assaillans que deffendeurs: les iuges de nostre costé sont, le Prince Anaxartes & la Princesse Alastraxeree: & ceux de vostre part seront telz que voudrez nommer dedans le troisieme iour de la date de ces presentes ausquelles mettons fin, comme esperans la mettre à toute la guerre. Apres que la lettre fut leuē il y eut diuerses opinions si lon receuroit le cōbat ou non, d'autant que ce seroit chose perilleuse de harzarder telz seigneurs en vn temps si diuers: & qu'à la verité la force des Constantins consistoit toute en leurs chefz,

chefz, estant leurs ennemys trop meilleure gent de guerre qu'eux. Aufsi qu'on sçauoit que les parens de ce Roy de Scithie estoyent Geans demesurez : toutesfois à la fin fut acordé, pour ne leur laisser opinion de couardie, que lon accepteroit le combat & furent denommez pour deffendeurs ceux qui s'ensuiuent, c'est à sçauoir, le Prince Anastarax, le Roy Quedragant, le Prince Zaïr, Timbrie d'Egipte, Esperane de Chipre, Hermine de Sicie, Brauart de Commagene, Espes de Fenicie, Astibel de Pentapoli, Belart de Catabadinon, Arnault le Serre Senecie, Lucidor de Numide, Hermes de Ganamante, Albior de Bugie, Frisel d'Arcadie, Bastinel d'Antiochie, Fenix de Cornicie, Lucibel de Mesopotamie. Ces dix huit Seigneurs furent esleuz auec Amadis de Grece, & Florisel pour entreprendre la bataille laquelle denõcerent par vn Roy d'armes qui emporta la responce retournãt quant à l'autre. Et trouua le Roy des Schites, & dom Frises dans le pauillon de la Royne Zahara, non sans s'estonner de la forme fiere & hideuse de ce Roy, auquel il bailla la lettre & la fist lire hault & cler.

Responce d'Amadis de Grece & de Florisel au deffy du Roy des Schites.

Le Souuerain Dieu a tellement reserué sa superintendence en chacune des choses par luy crées, que fortune ny a autre pouuoir que tant qu'il luy plaist permettre : il est le seul apuy de sa sainte foy, laquelle il soustiendra contre toutes les inuasions des infidelles, & des faulx Chrestiens prenans leur alliance sans laisser transporter sa louange, à qui elle n'affiert. Et pour respondre à vostre Carrel, Amadis de Grece & Florisel de Niquee acceptent le combat auec dixhuit Gentils-hommes qu'ilz ont choisiz contre les dixhuit vostres, auec telle seureté de camp departement de Soleil, veut ou poudre, & autres de conditions qu'auez capitulees, auquel nous denõmons pour noz iuges tres-haultz & tresexcellens Princes le roy Amadis, & les Empereurs Esplandiã & Lisuart de Grece. Surquoy nous faisons fin, remettant en la disposition diuine celle de nostre combat.

Le lettre acheuee de lire, le Roy de Schitie, & dom Frises de Lusitanie s'esiouirent fort de ce que la bataille estoit acordee, & rendant au Roy d'armes vne confirmation du passé, il se retourna à Constantinople, lequel ne fut plustost hors du pauillon que le Roy dist à Lucidor: Signeur vous deuez bien rendre graces aux Dieux de ce qu'ilz acheminent vostre vengeance à l'aparance d'vne fin honorable, auec les testes de voz ennemis. Monsieur, dist Lucidor, ie prie Dieu vous en donner la grace, & à moy ce repos d'esprit. Peu y eut en la compagnie qui prinssent goust aux paroles de ce braue Roy se vantãt ainsi des testes des deux tels Cheualiers qu'Amadis & son filz, mesmement ma Dame Alastraxeree qui ne se peut tenir de lui dire: Roy, de Scithie croi moy que les deux Princes que tu as deffiez sont d'autre estoffe que tu n'estimes : & que faisant tel estat de leur deffaicte, tu contes folement sans ton hoste, ie le te dy en amy que douce parole n'escorche gorge: car au cas que tu perdes la iournee ceste iactance redoublera ton vitupere: & si tu la gaignes la bobance & fierté la diminuera d'autant que la modestie l'augmenteroit. Ces paroles ne despleurent seulement à luy, ains à Lucidor grandement, & à tous ceux de sa ligue qui estoyent presens, doutans vn peu de la foy d'Alastraxeree enuers eux, ioinct l'intelligence qu'ilz craignoyent auecques les Grecz depuis ceste visitation nouuelle: parquoi le Roi de Scithie lui dit : Ma Dame ie vous remercie du conseil qu'ilz vous plaist me donner: toutesfois si autre q̃ vous s'en fut ingeré, ie lui monstrerois qu'il est biẽ en mõ pouuoir de faire ce dõt ie me vãte, cõme par effet ie le vous ferai biẽ tost cognoistre: & q̃ la force d'Amadis & de Florisel, s'est mõstree contre des hõmes telz que iusques ici: mais qu'il ne fust iamais à telles nopces que lon leur prepare.

Comme vne grande flotte nouuelle arriua au port de Constantiple, que fort espouuanta ceulx de la ville.

CHAP. XXI.



VN matin des l'aube du iour on descouurit de Constantinople la mer tant couuerte de bateaux & nauires de toutes sortes qu'il estoit impoßible de les nombrer, venans auec vent en poupe si à propos sans aucune fortune, que lon eust dist estre vne des plus grandes citez du monde qui flottoit, tant alloyent les vaissaux serrez, estant leur ordonnance außi carree qu'vn de, ayant vingt grosses nauz de frond, & en tous costez, qui font quatre cens: & sur le angles, autres petits carrez, qui seruoyent comme boulleuarts pour flanquer & secourir les autres contre ceux qui voudroyent inuestir aucun diceux, & de trois grosses caraques sur les pointes & l'entre deux des pointes qui faisoyent les courtines des petits bolleuarts entrelacez de douze galeres pour chacun, puis aux huict flancz qui correspondoyent l'vn à l'autre, six bonnes galeres bastardes, la reste faisant le nombre iusques à deux cēs galeres que grosse que communes. Or cinquante d'elles marchoyent auant, deuāt la troupe cōme vne demie serpentine pourroit attaindre en deux ordonnances: car les quarante marchoyent en forme triangulaire, vne grosse qui faisoit la pointe puis deux vn petit apres, puis trois, puis quatre, puis cinq, puis six, cōtinuāt l'ordre iusques à neuf si bien que celà faisoit vn vrai triangle. Le surplus de galeres, qui estoyent dix marchoyent à leur volonté deuant ou derriere, auec quelque nombre de fustes & brigantins que lō enuoyoit en course, & pour descouurir les isles ou caps qui se iettent en mer, à fin de n'estre surprins de quelque embusche, non pas que telle armee deust craindre tout le reste du monde, montant bien en tout de mil à douze cens voyles qui couuroyent la mer de long & de lez, de sorte que lon ne voyoit autre chose que mas & gabies, voilles & trinquetz, auecq vn son de trompettes & clerons, enseignes, & pennons, representans vne couleur tant diuersifiee comme des prez au ioly

ioly mois de mai, ou vn paterre de toutes fleurs. Et menoyent vn bruit quand les aubades se dounoient au point du iour que lon n'eust pas ouy dieu tonner. Ceste armee se monstra à veuë de Constantinople de grand matin, donnans frayeur aux deux autres ancrees, car nulles d'elles ne sçauoit en faueur de qui elle venoit, si bien que les vns & les autres tant par mer que par terre se mirent en equipage pour se deffendre, aprofondissans ceux du camp leurs trenchees, & renforceans leurs rampars, & ceux de la ville à fortifier, & porter sur les murailles, pierres, huylle boulant, cendres, eaux chaudes, & autres apreſtz pour Jouer & estuuer les assaillans. Quand le iour fut plus grand, les seigneurs & Dames de la ville monterent sur les hault des tours pour voir la flote qui aprochoit, aparoissant en icelle les enseignes de l'estendart Royal, & autre infinité de pennons, & bannerolles, portant les harpies d'or en champ de sinople, auec les chasteaux de poupe & de prouë paintz de mesmes deuises, lesquelles Florisel recogneut incontinent, & tressaillant de ioye: Sur mon Dieu, dist il, voycy Falanges d'Astre qui vient à nostre secours, aussi estoit celuy. Ce qu'estāt cogneu pour vray, Dieu sçait quel triomphe firent ceux de la cité. Si tost qu'ō les vid approcher tous les principaux de la cité allerent au port, & entrans en galeres, fregates, fustes & esquifz, ainsi qu'ilz les trouuerent à leur commodité pour bienueigner le prince Falanges, lequel ilz trouuerent en sa galere capitainereſſe, armé d'vn harnois doré sur azur, graué en ouurage moresque, auec enchasseures de force diamans de grand pris autour des bordures de la cuirasse, de la grand piece, sur les cuissotz, auant bras, & sur les rouëlles mesmes, & par dessus auoit vne robe de drap d'or figuré de verd fourree de martres sublines longue à la marinesque, & sur sa teste vn beau bonnet bordé de perles auec vne harpie d'or pour medalle, estant sa personne acompagnee de six Roys comme ses vassaux, dont l'vn portoit son escu, & vn autre son armet, & vn troisiesme ses gantelctz. Il est impossible de vous dire la moytié de la magnificence en laquelle il fut receu par tous ces princes, qui luy firent au debarquer amener au port vne coche triumphale auecq' douze cheuaulz tous blancz, pour le mener au Palays Imperial. La coche estoit couuerte de douze arcz triumphaux de grand pris, reuestuz de drap d'or, sur le sommet desquelz ou ilz s'entrecroysoient fut mise à sa requeste vne ymage de la belle Princesse Alastraxeree supportee de douze anges d'or qui tenoiēt chacun vne torche de cire blanche allumee: marchant quant & luy tous ses Cheualiers aux deux rengs des rues, acoustrez de fort riches harnois auecq' liuree verde semee de harpies d'or, & conduitz par ses herauls qui les faisoient marcher en aussi bon ordre que si c'eust esté vne procession auec vne infinité d'instrumens (tant des siens comme de ceux de la cité) qui sembloient quasi troubler l'armonie, tant estoit le son des siens trop plus melodieux: aussi y auoit des encensoirs d'or en grand nombre, auecq' le grand dont nous auons parlé qu'il vsoit en son temple de Colcos pleins d'odeurs & parfums & autres choses souëues: vous asseurant qu'il ne fust si tost desbarqué, qui se ieta à deux genous deuant l'ymage, faisant ses oraisons & cerimonies pour remercier la Deesse d'estre arriué au port. Ce faict le Roy Amadis & l'Empereur Esplandian le receurent, & montans tous deux sur le chariot quand & luy, le firent asseoir au mylieu: tous ceux qui le regarderent passer en si grande maiesté, auec l'honneur que luy faisoit le pere des Princes de ce mōde le grand Roy Amadis, ne luy pensoient plus rester que l'adoration pour estre Dieu entre les hommes: Lesquelz arriuez au Palays, ont fait auant toute chose parer vne grande salle en maniere de temple, pour y poser l'ymage en digne estat. Fallanges alla apres faire la reuerence aux Princesses, des-

quelles il fut honorablement recueilly: & les tables dressees s'asirent à table pour disner, auquel ilz furent fort bien seruiz de metz & entremetz ou le Prince Falanges sceust en deuisant toutes les choses, comme elles estoiét passees depuis que les ennemys auoient planté le siege, ayant grand regret de n'estre venu plustost, pour se trouuer en ceste grande bataille, parlans au surplus du deffy & asignation de la iournee.

Comme la Princesse Alastraxeree enuoya deffier le Prince Falanges par lettre: & la responce qu'elle receut de luy.

CHAP. XXII.

L'Ennuy fut grand de ceux du camp de l'arriuee de Falanges auec si grand flotte: & sur tous en fut desplaisante Alastraxeree luy estant bien auis que Falanges estant de sa loy payenne ne deuoit suyure le party contraire, veu encores qu'il l'adoroit en ses pensees comme publioit par ses cerimonies & sacrifices: Pourtant elle demanda incontinent papier & ancre, & luy escrit vne lettre qu'elle enuoye par la Royne d'Hyrcanie, à l'aueu de tous les princes du camp: Laquelle partant de l'ost fort bien acompagnee vint trouuer les seigneurs Constantins au sortir de table deuisans auec les Dames pour les reconforter de la crainte qu'elles auoient de la bataille prochaine, voire à l'heure qu'elle entra l'Emperiere Abra remóstroit à Niquee, Siluie & Helene de ne plorer tant pour leurs maryz qui s'y trouueroient, d'autant qu'elle n'auoit pas doute d'y mettre le Prince Zahir son filz: car, ce dist elle, les Princes sont plus tenuz de mourir pour garder leur honneur que de viure en infamye & & souffrir vitupere. Il est bien vray (respondit lors Siluie) mais ma Dame vous ne vous deuez esmerueiller ne nous donner le tort, si nous desirons conseruer de peril ceux que sçauons estre desia asseurez de la renommee. Lors Darinel se trouuans la dist à Siluie: Ma Dame si le plusgrand danger de ceux qui se trouueront au conflit fut celuy de vostre mary, & des deux autres Princes, vous auriez grand raison de vous plaindre: mais ou ceux là demeureront il fault qu'il en demeure beaucoup d'autres, mais leurs victoires ordinaires vous peuuét asseurer de leur gloire & triumphe: iointz qu'estans apuyez & portez de la faueur & bonne grace de trois telles Princesses ilz n'auront pas le bras engourdy: & moy pauure Darinel oserois bien l'entreprendre contre le plus hardy des ennemys, voire en penserois venir au dessus si i'auois vostre faueur. Or tenez vous certaines que ces trois seigneurs ont esté vaincuz par vo9 pour ne l'estre iamais par autres. Le Prince Anastarax se print fort à rire de ce propos, & dist à Darinel: mon amy les experiences sourdent des dangereux passages: qui a paour des fueilles ne doit aller au boys. Sur ce poinct entra la Royne d'Hircanie en la salle, laquelle fut receuë à grád honneur: & apres que chascun eut prins son lieu, elle commença à parler, s'adressant au Prince Falanges: Seigneur, la princesse Alastraxeree ma maistresse m'a icy enuoyee vous aporter ce mot de lettre, & à elle vostre responce: Falanges la receut en grande reuerence, & la mist sur la teste en signe d'obeissance, puis la baisa & l'ouurit trouuant telle teneur.

Lettre de deffy de la princesse Alastraxeree au Prince Falanges d'Astre.

La iustice humaine condemne en grosse reparation le vassal commettant felonnie contre son Seigneur ligé: mais ceux qui encourent le crime de leze maiesté diuine sont puniz cruellement eux & toute leur posterité. Ce que ie dy pour toy Falanges qui est ataint de ces deux vices enormes: car tu ne peux nyer que ne m'ayes presenté ton seruice auec foy & hommage: & pour tout droit & deuoir tu te rebelles, & prens maintenant les armes contre moy & les

& les miens. A quoy tend la cerimonie & adoration de mon image que tu publies, me faisant honneur diuin, si tu tasches à me ruyner & deffaire en guerre ouuerte? Ceste audace tant outrecuyede me contraint à te denoncer par ce cartel combat mortel de ma personne à la tienne: pour te faire recognoistre celle que tu as trop mescogneuë. Pour iour ie t'assine celuy auquel noz Cheualiers combatrōt contre les vostres, à fin que la memoire de ta temerité & orgueil soit celebree en ce theatre de tant de gens de bien. Ie t'asseure le camp de mon costé, ne demandant point de seureté du tien, le Soleil se partira iustement, si celuy de mes luysantes armes ne t'esblouyst la veuë. La lettre acheuee de lire, ie vous laisse à penser combien elle esmeut le cueur à Falāges: toutesfois le dissimulant par grande prudence respondit d'vn visage riant: Il y a vn bien en mon fait, c'est qu'on dit communément, qui bon l'achete, bon le boit: aussi toutes choses grandes se treuuent meilleures d'autant qu'elles coustent cher: mais vn point que i'ay peculier garde mō esprit d'estre troublé, c'est que ie ne m'asseuray oncq' de fortune, dont suis tousiours plus prest à soustenir ses trauerses, & ses dardz desia preueuz m'offencēt beaucoup moins. Apres se retourna vers la royne d'Hircanie à qui il dist: Ma Dame, vous vous en pourrez retourner quand il vous plaira, & dire à ma Dame ce qu'auez entendu, & que ie luy enuoiray incontinent responce. Ainsi depeschee partit de la cité, ou elle laissa les princes Grecz en consultation pour respondre à la princesse. Et fut d'auis Florisel que Falanges allast faire la reuerence à Alastraxeree, luy portant sa responce luy mesme: car iaçoit (dist il) que vous soyez icy venu pour me donner secours, i'entens les loix d'amour, qui ne permettroit iamais vne si cruelle emprise tomber en cueur de ses suietz, estoit coustumier de reduyre les plus fors à telz termes, que tous prestz de prendre les armes, il les fait dancer au son de sa Guyterne. A quoy le prince Falanges luy respondit: Monsieur l'obligation de l'amour des Dames (entre personnes d'honneur) a tousiours vne clause de reserue, laquelle toutes affections suruenās à l'homme ne doit aucunement enfraindre: si vous suplie me donner congé de luy escrire vn mot, tel que mes pensees dicteront: ce qu'il fit à l'heure mesme, & l'enuoya par la Damoyselle Carmelle, qui se transporta soudain au camp du Lucidor, ou elle trouua la princesse Alastraxeree, à laquelle elle dist: ma Dame le prince Falanges se recommande treshumblemēt à vostre maiesté, à laquelle il presente par moy ceste lettre, qu'il vous plaira lire, & m'en rendre la responce, à fin qu'il se puisse du tout reigler selon vostre commandement, & faisant vne reuerence iusques en terre, baisa la lettre, & la presenta à la princesse, qui luy dist: Damoyselle ie la verray, & vous despescheray sans delay: Si l'ouurit & la trouua telle.

Responce de Falanges d'Astre au deffy de la princesse Alastraxeree.

Ma Dame i'ay receu la lettre de deffy adressant à moy de vostre part, laquelle ne veux (par ce que ne puys) accepter en aucune sorte: car l'offence que pretendez en moy en vostre prime colere, irritee par des blasonneurs qui sont entour vous, i'espere en vostre discretion de l'effacer quand m'aurez receu en ma iustification. Ie suys venu (dient ilz) à Constantinople secourir contre eux le Prince Florisel, vous leur ayant fait l'honneur qu'ilz n'ont merité de vous camper pour leur deffence: en quoy vous n'estes ignorante de telz cas souuent aduenuz entre les Roys alliez, prenans aucunefois armes contraires à cause de quelque obligation precedente, telle qu'est la mienne enuers le prince Constantin. Pensent ilz ces lourdaux, rēger contre vous en cōflit mortel celuy, qui pour vous meurt tous les iours mile foys? Cuydent ilz acoupler ainsi le seruiteur fidelle contre sa treshonoree maistresse? A ceste cause

ma treſchere Dame ie vous ſuplie par l'hon neur que m'auez fait de me receuoir pour voſtre Cheualier, ne leur vouloir plus preſter l'aureille,& vous contẽter de ma mort ordinaire, ſans m'en pourchaſſer autre,laquelle ne prend reſpit en ſa langueur que par la cõtemplation de voſtre diuine pourtraiture : vous ſupliant traiter plus humainement deſormais celuy qui (vueillez ou nõ)ne peult eſtre iamais que voſtre. Quãd la Princeſſe eut acheué de lire ceſte lettre: Puis(diſt elle)que Falanges ne veult receuoir de ma main le chaſtiment qu'il a merité,ie le luy procuray d'autre part tel,qu'il luy ſera neceſſaire. Quant à l'ymage qu'il honore à ma ſemblance, ie l'en deſauouë, & ne prends ſa fainte ydolatrie en gré. Parquoy Carmelle m'amye retournez vous enuers luy, & luy portez ces paroles pour reſponce:Ce qu'elle fit. Et à part ſoy diſoit: O faux amour!ce ſont les poiſons que tu braſſes touſiours à tes vaſſaux pour les faire languir aux pourchas de tes biens,& les tenir en aleine. Ha traiſtre tu ſçauois biẽ que ie ne pouois de moins que de ſecourir mõ parfait amy au beſoing! Et as trouué le moyen de la faire renger cõtre luy, de qui elle eſtoit plus amye que d'eux tous, à fin de me reduire en telle perplexité & agonie. Si eſtce qu'elle eſt ſi prudẽte & vertueuſe q̃ quãd ce premier mouuemẽt d'yre ſera paſſé & qu'elle viendra à recueillir ſes eſpritz, i'eſpere qu'elle me ſçaura bon gré d'auoir en ce fait acte d'hõme de bien,mettant en dãger ſa grace qui eſt le cõble de tous mes deſirs. Sa magnanimité fut grãdemẽt louee pour toute l'aſsiſtẽce. Et le ſoir Amadis de Grece,Floriſel & les autres chãpions qui deuoiẽt cõbatre le lendemain, firent toute nuyt la vieille en la chapelle de l'Empereur ſe mettans en tel eſtat que bons Chreſtiens doiuent faire en hazard de telle importãce.

De la bataille d'Amadis de Grece, Floriſel, & dixhuict Cheualiers : contre le Roy de Scythie, & autant d'autres Geans.

CHAP. XXIII.



LE iour enſuyuant, le Soleil ſe leua bel & cler auec vne attempance d'air nompareille: auquel les Princes Grecz qui deuoient combatre furent armez & montez

montez à iour poignant cheminans droit au lieu ou la bataille se deuoit faire, qui n'estoit gueres loing de Constantinople, & en tel endroit que les Dames de la ville le pouuoient voir, lesquelles à ceste fin monterent sur le hault d'vne tour, ou elles voyoient leurs hommes d'armes qui marchoient au petit pas, acoustrez tous de verd pour mieux s'entrecognoistre excepté leurs escuz esquelz chacun portoit sa deuise differente: car Amadis de Grece auoit au sien le pourtrait du combat qu'il eut cõtre Furio Cornelio, & Florisel portoit le pas qu'il tint deuant la tour de l'vniuers, pour le plus insigne de ses gestes. Anastarax auoit en son escu de gueules la painture d'vn enfer ou il auoit esté enchanté, auec l'histoire de sa deliurance par sa Siluie: Le Roy Quedragant portoit son escu acoustumé, & tous les autres chacun le sien à sa poste, estans tous comme ie vous dy vestuz de draps d'or frizé de verd, tous empennachez de mesmes, tant sur leurs armetz que sur les chanfrains de leurs cheuaulx, & portoient eux mesmes leurs lances & escuz: acompagnez toutesfois de tel nombre de seigneurs & gentilz-hommes que la raison requeroit en tel affaire, & de trompettes marchans deuant eux reuestuz de leur liuree, lesquelles auertirent leurs ennemys de leur venuë, qui à cheual armez & equipez de couleur rouge semee d'aigles d'or, ayans les caparaçons & autres paremens de cheuaux tous de veloux rouge cramoysi. Dom Frises portoit en son escu la pourtraicture de Franciane tiree au naturel: & le Roy, deux Geans figurez sur le sien, auec six autres Cheualiers, qu'il auoit occis tous ensemble en vn conflit. Ce Roy Scithien cheuauchoit vn grand animal de son païs, duquel nous ne sçauons le nom: aussi estoit il tant corpulent & membru, qu'on n'eust sceu fournir roussin qui l'eust peu porter: il estoit du lignage de Furio Cornelio, ce qui plus l'emouuoit à mettre fin à ceste guerre. Or allerent luy & dom Frises auecq' leurs compagnons d'armes au lieu de la campagne ou lon auoit dressé les eschaffaux pour les Iuges, tous couuers de drap d'or, deuant lesquelz les champions comparurent d'vn costé & d'autre: Et les deux armees se rengerent deça & delà en ordre de bataille (ne se confiant qu'au gros de l'arbre) prians Dieu de tous costez donner la victoire à leurs chãpions. Le Soleil leur fut egalement departy par les Iuges (qui commençoient à se leuer) metans les combatans les vns le doz contre le mydi, & les autres contre Septentrion, tellemẽt que les raions passoient entr'eux par le mylieu: Ce fut apres quand ilz se vindrent ioindre à qui le liureroit à son ennemy en face. Or furent les iuges montez sur les eschaffaux deuant lesquelz les tenans vindrent faire la reuerence & les assaillans aussi, & à chacun d'eux fut ordonné son auersaire contre qui il deuoit combatre: car à mesure que ceux du camp de Lucidor en presentoient vn, les Grecz luy mettoient aussi tost son homme en barbe. Ainsi fut Florisel deputé pour tenir contrecare au Roy, auquel dist lors Alastraxeree: Monsieur, faites si bien que confermez le iugement que i'ay fait de vous, Ma Dame, dist-il, ie n'entens pas pourquoy vous le dites, neantmoins mettray peine à ne desmentir l'opinion q̃ m'auez tousiours monstré auoir de moy: mais ie vous prie me faire plus de droit & iustice que n'auez fait au Seigneur Falanges: laissons celà à vne autre foys, dist elle: Ce disant aiant desia son frere Anaxartes ordonné Amadis de Grece contre son homme, & ainsi chacun au sien. Les iuges firent publier sur peine de la hart par vn commun acord que personne ne fust si hardy de monstrer sa faueur à aucun des combatans ny en fait, ny en dit. Adonc ilz monterent en leurs sieges pour faire donner le signal aux chãpions d'vn costé & d'autre, lesquelz estoient apalliz de naturelle frayeur, chacun estimoit son ennemy comme il deuoit iusques à ce que les iuges firent sonner les trom-

les trompettes, au son desquelles chacun Cheualier se couurit de son escu, & chargea son homme si dextrement, que de prime encontre pas vn ne faillit de coup, qui fut tresbelle iouste à voir, & au ioindre des corps moururet treize cheuaulx cōpris l'animal du Roy de Scithie, qui fut si lourdement rencontré par le destrier de Florisel portant bardes de fer, & vne pointe asseree sur le chanfrain qu'il fourra si auant parmy les flancz de ceste grosse beste qu'il l'aterraça auec les autres, & la iābe de son maistre dessouz, tellement qu'il ne se pouuoit releuer, demeurant Florisel comme gentil Cheualier sans perdre l'estrier, dequoy Helene qui veoyt de loing, & les autres Dames Grecques furent aussi resiouyes que ceux du camp faschez. A l'instant Florisel voyant le coup qu'il auoit fait, & son pere tombé & plusieurs autres auec luy estre desia debout, & cōmencer la bataille aux espees, mesmes que le Roy Quedragant descendoit du cheual pour combatre son ennemy qu'il auoit abatu, ne voulut pas moins faire que les autres: ains mettant pied à terre alla droit au Roy, qui ne se pouuoit rauoir de dessouz la beste, ce que voyant ses gens commencerent à douter de sa vie, pensant que Florisel l'alloit occire, mais il en fit bien autrement car il luy ayda à releuer, & si le laissa la tout derompu & froissé de la cheute à reprendre aleine: tour de courtoysie, qu'on ne sçauroit assez hault louer ce que fit Florisel, à fin que sa victoire ne fust plus attribuee à la faulte de cest animal, qu'à sa propre vertu, se voulant bien monstrer es yeux de telle compagnie ausi franc & humain que preux & vaillant. Le Scithien doncq' se trouuaut en tel estat, & ainsi traité par son ennemy capital, ceste courtoysie extreme força tellement son naturel auant si fier & superbe, que comme sage & bien aprins dist à Florisel, qui tenoit son espee au poing. Gentil prince remettez hardiment vostre espee au fourreau & ne me pensez pas vaincre deux fois pour vn iour suffise vous vne foys que ie demeure vostre vaincu pour toute ma vie: car à ce coup cognois-ie biē que vostre vertu est fee & inuincible par la singuliere faueur des Dieux, & q̄ peu profiterois ie à tallonner contre l'esperon: parquoy secourez voz compagnons à vostre plaisir car quant à moy ie ne me feray plus partie. Et ce disant deslaça son armet & le ietta par terre, auquel Florisel, qui n'atendoit de luy si gracieux retour, respondit: Monsieur ce que i'ay fait presentement en vostre endroit n'est que l'office de vray Cheualier, de n'offencer celuy qui n'est en estat de se pouuoir deffendre: Pourtant vous est loysible d'acheuer vostre effort cōtre moy, sans vous imputer autrement cest accident, qui souuent, auient à preud'hommes, car ie me tiendroys vaincu de vous souz telle maniere de vous rendre. A quoy le Roy luy fit responce: Seigneur Florisel, vous auez gaigné sur moy double victoire à vn coup, l'vne par vaillance, & l'autre par humanité: qui me semble occasion suffisante pour vous contenter: Quant à moy, ie me sens tant outré de vostre main, que ie vous prie prendre mon espee (la luy offrant) comme victorieux, & desormais me commander vostre plaisir, que i'executeray à iamais de toute ma puissance. Ce que suys prest de faire entendre premier à Lucidor. Adonc luy dist Florisel: monseigneur ie ne puys refuser l'amytié qu'il vous plaist m'offrir: mais quant à Lucidor, ie ne quiers vous estre cause de rompre la foy que luy auez promise en ce siege, ne voulant que vostre honneur y soit interessé. Sur ce s'embrasserent & caresserent grandement, au grand esbahissement des deux camps qui les regardoient. Ce pendant les autres Cheualiers faisoient leur deuoir en la bataille, entre lesquelz Amadis de Grece monstra bien (à qui ne l'auoit veu) que la renommee de luy espanduë par le monde n'estoit pas faulse, si combatit contre dom Frises pres de deux heures, sans qu'on sceust à qui aiuger l'auantage, & ayans

ayans mis leurs corps à nu en plusieurs endroitz, escrimoient de plus grande adresse, pour euiter les viues ataintes l'vn de l'autre. Tous les autres Cheualiers estoient si couuertz de sang qu'on n'y cognoissoit plus liuree ne deuise ausi n'y auoit celuy d'eux qui ne fust digne chef d'vne iuste armee. Quant au Prince Anastarax, il menoit tellement son champion qu'il le contraignit de se rendre, en acordant les conditions de la bataille laquelle Florisel regardoit lors auec le Roy de Scithie, n'estans deliberez se mettre en la meslee l'vn ne l'autre si vne extreme necessité ne les y rengeoit. Ie vous laisse ce pendant à penser si Siluie deuoit estre marrie, de voir à son mary l'honneur de la premiere victoire, qui luy auint à l'heure que tous les combatans s'éstoient retirez par acord pour se refraischir & prendre aleine, excepté Amadis de Grece & dom Frises, lesquelz on n'eust pas iugé auoir besoing d'aucun repos, dequoy chascun s'esbahissoit merueilleusement & sur tous la princesse Alastraxeree qui dist lors au Roy Amadis : Mon seigneur que vous en semble du Prince dom Frises de Lusitanie, ma Dame, dist il, plus que ie ne voudrois pour l'heure: Sur ces entrefaites les Cheualiers reposez commencerent leur meslee ausi aspre qu'auparauant : adonc le Roy Quedragant monstra sa valeur telle qu'il fit rendre son Cheualier qu'il tira à quartier pour voir l'issuë des autres choses: qui descouragea grandement les alliez de Lucidor, & enhardit d'autát ceux de Florisel, lesquelz s'efforcerent plus que deuant pour en venir au dessus: mais ce fut en vain, à cause de la preud'hómie incroyable de ceux à qui ilz auoient à faire, qui se maintenoient si vaillámment qu'on pouoit peu gaigner sur eux. Or les deux paragons Amadis de Grece, & dom Frises, auoient cóbatu sans interualle iusques à ceste heure là que dom Frises sembla vn peu affoibly & lassé, dequoy s'aperceuant Amadis se tira à quartier, & luy dist: Cheualier reposez vous, car ie croy qu'en auons bó mestier, vous asseurát que ie vous trouue cheualier tant hardy & vaillant que ne vous voudrois faire outrage, si prenons aleine, le iour est à Dieu & à nous: Dom Frises qui sage estoit & fort discret à ces paroles iugea que son ennemy pretendoit sur luy, dont luy respondit : Monsieur il semble à vous ouir parler que me tenez desia pour vaincu, m'offrant grace de reposer comme si i'en eusse besoing & non vous, dequoy ie vous remercie, vous protestant en recópense que tant que l'ame me respirera au corps ne vous donneray loysir ne relache. Ainsi indigné, charge Amadis de nouueau: mais de plus grand cueur que de force, lequel ne faisoit que parer aux coups, si non aucunefois pour móstrer qu'il n'estoit failly, & quand il vid que leur estour tiroit à telle longueur, vint de vigueur rembarer Frises tout d'vn trait si viuement qu'il le fit reculer trois ou quatre pas : Ce qu'il fit toutesfois en telle façon de desmarcher qu'enuers ceux qui n'estoient maistres de l'art, son honneur y estoit sauué. Si ne peut il si bien faire qu'à la fin ne se descouurist l'auantage qu'Amadis de Grece auoit sur lui: Lequel voyant la Princesse Alastraxeree qui craignoit l'inconuenient de dom Frises, dist au Roy Amadis : Monseigneur, s'il vous sembloit bon nous departirions ce combat d'Amadis & de dom Frises: car es termes ou il est ilz n'y peuuent mettre autre fin que de leurs vies, qui seroit vn dommage inestimable, le Roy s'y consentit assez volontiers, tant pour gratifier à la Princesse, que d'autant qu'il estoit euident que l'honneur en demeuroit à son filz. A ceste cause descendirent ensemble de l'eschafault & entrerent au camp, ou ilz dirent aux deux champions: Cheualiers, les iuges ayans veu vostre prouësse incomparable vous mettent hors de camp & de cóbat, auec compensation de vostre honneur lors Amadis de Grece se tira à quartier. Amadis auec la cóscience de son auátage dit lors à la princesse Alastraxeree : Ma dame lon peut facilement cognoistre combien

vostre excellence desire conseruer l'amytié de Florisel de Niquee m'ayant par sa faueur en telle recommandation que de m'oster de ce conflit, mon honneur sauf, duquel ie n'estois pas trop asseuré : parquoy ma Dame i'accepte cest offre, moyennant le consentement de ce Cheualier. Dom Frises apres auoir quelque peu debatu au contraire, en fin il dist, puis qu'ainsi plaist aux iuges, ie ne veux contreuenir à leur sentence : Lors se tirerent à quartier pour regarder les autres combatans qui se maintenoient fort vaillamment, donnans grande admiration de leur prouësse. Vray est que les champions Chrestiens auoient tousiours l'esperance meilleure, moyennant les victoires de leurs compagnons, & de la defaute de quatre de leurs ennemys qu'ilz occirent en peu d'heure, si bien qu'ilz cōmencerent à gaigner sur eux vne bonne piece du camp qui estoit semé de mailles & escailles de fer, que lon ne veoit herbe ny verdure. Ce que contemplant le Roy des Scithes, & craignant de pis à ceux qui tous estoient ses parens & amys, ausquelz il auoit failly de chef à l'emprise faite souz sa conduite: hola seigneurs Cheualiers (dit il se mettant entre deux) ie vous otroye la condition de la bataille, puis que fortune nous a voulu si mal dire, vous priant n'executer plus de cruauté. Les Princes Grecz se tirans lors à l'escart luy dirent, q̃ si les iuges se cōtentoiēt de leur deuoir, ilz estoiēt prestz de conuertir leur rigueur en clemence. Ce que les iuges firent proclamer à l'honneur des Grecz, & deliurer cheuaulx à tous les Cheualiers d'vn costé & d'autre, retournans les vaincueurs en grand triumphe à Constantinople, ou ilz furent amyablement receuz des Dames, & sollicitez de leurs playes, dont tous en auoient quantité, excepté Florisel qui n'estoit aucunement blessé, non plus que le Roy de Scythie qui se retira auec ses gens au camp de Lucidor, auquel le dueil n'estoit pas moindre, que la ioye & liesse en la ville : mais la nuyt en ses premieres tenebres leur aporta vn soudain reconfort, par deux flottes qui arriuerent en leur faueur: dont l'vne estoit au Roy de Thir, & l'autre à celuy de Sidonie, deux vaillans preud'hommes, & desirant conquerir honneur: lesquelz furent honorablement recueillis par la Royne Zahara & ses enfans, auec leurs cerimonies payennes, desquelles le Roy de Thir n'eust voulu perdre vn seul poinct, comme celuy qui n'estimoit auoir son pareil au monde: Auquel quand on eust fait le rapport de la bataille qui auoit esté ce iour mesmes, & du reuers de la fortune tombé sur le Roy de Scythie. Ne soyez en peine (dist il mes amys) car i'espere que bien tost on luy fera changer sa robbe: dequoy ilz furent tous grandement consolez celle nuict, laquelle ne fut si fauorable au Prince Falanges qui ne reposa onques, pensant au desdain de sa dame Alastraxeree declaré par son mandement rigoureux, qu'elle conferma en ce que tout ce iour la qu'il se trouua à veoir le combat, elle ne l'auoit daigné regarder. Or s'il en portoit en son cueur grand' melancolie, moins n'en auoit Anaxartes, attendant la responce de la pucelle Artymire qu'il auoit enuoyee en certain voyage concernant son remede & la deffaueur d'Oriane, pour laquelle il souffroit beaucoup, dont faisoit mille exclamations à toute heure. Amour tiroit à la mesme cordelle le Prince Zahir pour la graue Timbrie, à laquelle se vindrent presenter plus de deux mille Cheualiers tant domestiques que vassaux de son pere, pour rendre obeïssance à leur Royne nouuelle, demeurant le surplus des Boëciēs au camp de Lucidor, en faueur duquel, ilz estoient venuz auecques leur Roy: ce qu'ilz firent du consentement du Roy Birmartes & de Lucidor, qui veilloient à donner ordre à toutes choses necessaires apres la treue allāt expirer dedans cinq iours.

Comme

Comme Macartes Roy de Thir depescha vn cartel de deffy au Roy Amadis de Gaule.

CHAP. XXIIII.



LE cinquiesme iour apres la bataille, se transporta à Constantinople vn Roy d'armes, lequel vint trouuer les seigneurs à l'heure qu'on vouloit leuer les tables, & s'adressant au haut bout vne lettre au poing demanda qui estoit entr'eux le Roy qui iusques à ce iour auoit mõté plus pres du feste de la gloire mortelle, pour ce (dist) qu'on voudroit vn peu resueiller ses forces, & veoir s'il est encores aussi vaillant qu'il souloit estre : Mon amy luy dist l'Emperiere Abra, vous nous donnez si bõnes marques qu'il est aysé à cognoistre:dõc luy monstra le Roy Amadis, auquel il presenta le cartel, disant : Sire vostre maiesté pourra entendre par le contenu de ceste lettre la cause de ma venuë, vous supliant m'en donner breue responce. Le Roy la print & incontinẽt la fit lire qui se trouua telle.

Cartel de deffy de Macartes Roy de Thir, au Roy Amadis de Gaule.

Macartes Roy de Thir, à Amadis Roy de la grand' Bretaigne salut. La fortune iadis contraire à mes ancestres en faueur des vostres & des Macedoniens, ayant maintenant tourné sa rouë à ma poste, m'a commandé maintenant venir prendre vengence du sang de mes Syriens passez par le trenchant de voz espees, suyuant l'ocasion de la nouuelle iniustice par vous commise à l'encontre du Prince François Lucidor auquel ie m'aioin pour la restitution de la seconde Helene, en espoir de pareille yssuë que vous eustes contre les Troyens pour la premiere. Parquoy ayant entendu que vous Roy Amadis, estes chef de la race de ceux qui font ceste guerre, vostre nom resonant par toute l'Asie, m'a incité de venir en ceste armee, pour esprouuer si l'effet de vostre vertu respond à son incroyable renommee : entrant contre vous en camp clos à outrance, dont la victoire me seroit chemin abregé au souuerain pris des armes si ie puis vaincre le vainqueur de tous les autres. La lettre leuë, le roy dist au He-

au Herault qu'il s'en pouuoit retourner, & que tost apres il enuoyroit la responce par le sien expres. La cause fut mise en delibe-ration, surquoy y eut diuerses opinions, dõt la plus part tẽdoit à ce q̃ le Roy ne deuoit accepter tel deffy de gaieté de cueur pour y hazarder sa personne, desia exempte des armes à raison de l'aage, & qui plus est toute la gloire que fortune luy auoit bastie par si long cours d'annees: s'il auoit telle enuie d'en menger, qu'il se trouuast en la bataille auec les autres. Mais le Roy no-nobstant leurs remonstrance delibera ne re-fuser la luite: disant que il estoit ia trop vieil pour faire aprentissage du mestier de couardie. Et au sortir du conseil s'en alla en la chambre de l'emperiere Abra ou e-stoit la Royne Oriane & les autres Dames toutes faschees de la venuë de ce Roy de Thir, & de son mandement si indiscret. Mais le Roy Amadis (qui peu s'ẽ soucioit) leur vint à raconter sa resolution d'accepter le combat moiennãt (dist il) que i'aye quel-que faueur nouuelle de Dame qui me re-gaillardie les espritz: & s'adressant à l'empe riere Abra, luy demanda si elle le voudroit receuoir pour son Cheualier, dequoy elles se prindrent fort à rire. Adonc elle luy res-pondit: Monsieur, ie ne sçay qui seroit la Dame si mal gracieuse de vous esconduire fors que moy, car ie ne le feray iamais que vostre loyale Oriane ne le consente, la-quelle luy dist, trop, ma Dame, ie vous tiens si iuste & raisonnable que ne me voudriez faire aucun tort. Sur ce propos le Roy demanda vn secretaire, & contre l'opinion de tous luy dict à l'acceptation qu'il bailla à son nain Ardan luy disant, mon amy il n'est pas raison que ie t'oste la possession qu'as tousiours euë de mes ambassades. Parquoy va t'en au Roy de Thir & luy porte ce mot de lettre, le nain la print, si monte à cheual & pique au camp de Lucidor, lequel il trouua au pauillon de la Royne Zahara auec le Roy de Thir, & tous les autres princes, ausquelz aiãt fait la reuerence, demanda lequel d'entr'eux e-stoit le Roy de Thir, qui luy fut monstré. Le nain apres l'auoir bien contemplé, il luy sembla de haute representation, puys luy dist Sire, le Roy Amadis mon maistre vous enuoye ceste lettre, par laquelle verrez cõ-me il souz-signe vostre requeste, ce qui vo⁹ tourne à grand honneur, quelque fortune qui vous auienne du reste. Le Roy la pre-nant luy dist en raillant: Nain mon amy ie ne pensois pas que chose tãt hautaine deust estre portee par si petite personne que tu es. Sire (dist il) lon ne mesure pas les hommes à l'aune, aussi les vertuz de courage n'ocu-pent gueres de corsage. Lors le Roy leut la lettre de telle teneur.

Responce du Roy Amadis de Gaule, au car-tel de Macartes Roy de Thir.

Roy de Thir, Si vous attribuez au Dieu souuerain la gloire que tenez de fortune, & de la force de voz braz, ie vous aurois en trop plus grande estime: mais ie cognois que cest abus procede plus de la fause creã-ce de voz Dieux, que d'autre imperfection de cerueau & iugemẽt. Pour venir au point i'accepte le combat que me presentez, auec les conditions specifiees, choysissant iour au troisiesme apres cestuy en vous asseurant le camp de ma part. Ie demande pour mes iu ges la princesse Alastraxeree & le prince Fa-langes d'Astre, demeurant à vostre choix ceux que voudrez elire pour vous. Le Roy fut ioyeux de ceste responce, aussi fut Ala-straxeree, toutesfois que mal content du cõpagnon qu'on luy donnoit, dist à Ardan. Mon amy dites au Roy vostre seigneur, que ie ne sçay à quelle ocasion il a apariez deux iuges si peu acordans que Falanges d'Astre & moy, si ce n'est à fin que les arti-cles des dificultez soient mieux debatuz. Surquoy le Nain partit du camp, aiant ob-tenu la confirmation des conditions prece dentes, & des mesmes iuges par tous deux: Et raporta assez de plaisir aux Dames, quãd il leur conta le message de la Princesse.

Comme vne Damoyselle estrangement accoustree vint deuers les Princes Grecz portant vne lettre de la Royne Cleofile.

CHAP. XXV.



SVr la nuyt à l'heure que les Seigneurs & Dames estoyent en deuiz ioyeux apres souper, se presenta en la salle vne tresbelle Damoyselle habillee d'vne façon estrange, à l'entree de laquelle chacun se tint coy, pour la regarder, & entendre ce qu'elle voudroit dire. Si tira vn pacquet de son sein escrit en lettres Latines, & leur dist: Mes Seigneurs & Dames, tant de Grece que d'autre region que soyez ie suis enuoyee par deuers vous tous, tant ceulx qui estes de ce party comme aux autres tenans le cõtraire, pour vous faire entendre le vouloir de ma maistresse: adoncq se teut, & les Princes leurent la lettre.

Lettres de la Royne Cleofile de Lemnos aux Princes de Grece.

Cleofile Royne de l'Isle de Lemnos, salut & paix aux Princes de Grece: Messeigneurs combien que soys yssue du noble sang Troyen, de la souche du vaillant Roy Gedeon, ie ne vous viens à present renoueller l'ancienne querelle de vostre Grecque Helene: mais ayant eu nouuelles en mon Royaume de la merueilleuse assemblee faite en cest Empire, à l'ocasion du rauissement de la seconde Helene, & du grand nombre de Princes & Gentils Cheualiers qui s'y trouuoyent tant du costé de voz ennemis comme du vostre, ie suis partie de mon Royaume pour la venir voir, acõpagnee seulement de Damoiselles, pour demeurer neutre de tous voz differentz: & arriuee en ce port vous ay enuoyee ceste embassade pour vous auertir de la cause de ma venuë, qui est pour iuger des prouësses & haults faictz, qui seront exploictez d'vn costé & d'autre, à fin d'employer mes terres & seigneuries, auecq le gage de la beauté dont les Dieux m'ont voulu doner en tel Cheualier que ie verray estre accomply d'estat, vertu, & perfection de sa personne. Parquoy s'il vous plaist me donner sauf conduit pour moy & ma troupe de femmes, ie mettray pied à terre, & vous iray visiter à Constantinople pour veoir ce braue tournoy que lon solemnise aux nopces d'Helene d'Apolonie.

Les Princes furent esbahis de ceste lettre, dont la Damoiselle auoit portee la pareille

au camp de Lucidor : Et lui estant demandé ou elle auoit laissé sa maistresse, dist qu'elle auoit surgi à trois lieuës de là ou elle atendoit leur responce, deliberee de les venir voir le lendemain auec leur congé, lequel lui fut volōtiers accordé, & qu'elle seroit plus que la bien venuë. Toute telle responce lui auoyent faicte Lucidor, & la Royne Zahara, dont la messagere se retira ioyeuse vers sa maistresse: de laquelle, pour mieux vous faire entendre l'occasion de sa venuë, deuez sçauoir qu'en l'Isle de Lemnos y eut iadis vn Roy descēdu du sang du Roy Priam de Troye en ligne masculine nommé Gedeon, Prince vaillant & de race & de disposition de corps qui espousa vne Royne de beauté nompareille, duquel lict fut engendree Cleofile si belle que nulle de son temps n'en aprochoit que de biē loing encores qu'on eut mis en ieu les Princesses de Grece. Or deceda son pere, demeurant ceste pucelle orpheline en l'aage de six ans & lors estoit paruenuë à seize auec accomplissement de beauté, bonne grace, & prudence, & vn sçauoir de la harpe si exquis que quand elle y ayoustoit sa voix faisoit voltiger & danser les cueurs des escoutans inuisiblement en leur ventre : Ce qui la fit (auec sa grande richesse) requerir de plusieurs grands Princes en mariage: mais elle les desdaignoit tous, disant que celui seul seroit son ami qui se pourroit comparer en prouësse & vertu à l'excellence de sa beauté. Tellement qu'en ceste deliberation ayant ouy resonner le bruit la grosse assemblee qui se faisoit deuant Constantinople à l'occasion de la beauté d'vne Helene, elle estoit là venuë pour voir tant la fleur de ceste Cheualerie que la perfection des Dames de Grece. Et par-ce que son intention ne fust donner port, faueur, n'assistance aux vns n'aux autres, n'amena homme quelconque que les pilotes & mattelotz, pour conduire ses nauires, contre le conseil de ses vassaux, lesquelz tous elle laissa au port,

De bon recueil qui fut fait à la Royne Cleofile tant en la ville que dans le camp.

CHAP. XXVI.

LA Royne Cleofile receut grand' ioye à la venuë de sa pucelle, à laquelle elle s'informa amplement de la beauté & maintien des Princesses Grecques: Si mit pied à terre le iour ensuiuant, accompagnee de deux mille Damoyselles, qu'elle fit monter sur vne espece de cheuaulx ayās le col hault & droit comme Dromadaires tous enharnachez de soye blanche semee de boutons d'or, & elles vestuës de longues robes de mesmes, les cheueulx blācs espars & crespis, qu'on les eut dist porter vne toyson d'or sa la teste auecq' bagues de grand pris leur pendans aux oreilles. Et quarante d'elles marchoyent aupres de la Royne, sonnans de diuers instrumens.
Elle auecq' quelque nombre de principales aussi montees sur vn pareil animal, mais beaucoup plus grand que les autres, toute couuerte de toille d'or semees de perles Orientales, auecq les boutons d'or taillez en espargne, & la bordure d'embas de pierrerie. Deuant elle marchoyent quatre pucelles en habitz de heraux aux armoyries de leur Royne, qui estoyent, langousses de sable en champ d'or, & sa deuise vn Phenix & le dicton (AVEC L'VNIQVE OV SEVLE) En telle magnificēce alloit le droit chemin de Constantinople, faisant mener en son bagage deux cens cheuaulx chargez de riches tentes, pauillons, lictz de camp, tapisseries, & autres choses necessaires au seruice de telle Princesse qu'elle estoit : lesquelz furent dressez en vn quartier entre la ville & le camp, sur vn tertre fort eminent, car elle vouloit estre à part à son priué, & veoir la meslee quand le temps s'y adonneroit. Ceste troupe arriua à vne lieuë pres de la cité. Adoncq fut dressé vn petit poisle de drap d'or soustenu sur quatre bastons, de peur du hasle, & au dessus d'iceluy vne riche coronne d'or au milieu

de



de laquelle estoit le Phenix oiseau vnique, preparant son feu de canelle & autres boys aromatiques, qui s'allumoit par vne flamme comme d'eau de vie, sans consumer le bois n'y l'oiseau, tenãt la deuise en sõ bec, & le rouleau entortille au tour du col. Marchant doncq la Royne en telle magnificence, lon vid esleuer deux tracz de poudriere monstrans apparence de quelques gens de cheual qui venoyent en deux troupes auec grande nombre de trompettes & clerons que lon oyoit de tous costez, les vns du long de la marine, les autres plus hault de l'endroit du camp, qui deuancerent les Constantins, entre lesquelz venoyent la Royne Zahara auec son filz & sa fille, qui receurent honorablement la Royne Cleofile, laquelle leur rendit semblable reuerẽce. Lucidor & les Seigneurs de sa compagnie estoyent tous tres-richement armez, hors mis l'habillement de teste, sur laquelle chacun portoit sa coronne ou chapellet de Duc ou de Comte. Qui furent tous merueilleusement esbahis de sa beauté, specialement Alastraxeree, de laquelle la Royne Cleofile ne demeura aussi moins estonnee craignant auoir rencontré sa pareille. Apres les bien venues & caresses s'acheminerent vers le camp aupres duquel trouuerent les Princes Grecz: dont le premier venoit Amadis de Grece & le Prince Falanges d' Astre, costoyez des Empereurs Lisuart & Esplandian, & derriere eux tous ceux de leur lignage & leurs principaux amis. A la rencontre la Royne Cleofile s'arresta, & fit ouurir les rangs de ses Damoyselles. Si contempla longuement le Prince Florisel de Niquee, & Falãges d'Astre, & sur tous le grand Roy Amadis, lequel nonobstant la barbe blanche estoit fraiz & vermeil comme la rose, representant mesme vn doux trait de face, qui gaignoit les cueurs de tous ceux qui le veoyent. Auquel la Royne Cleofile (apres que chascun eut fait son deuoir de la saluer) Monseigneur, dist elle, la maiesté de vostre barbe, auec la memoire des nobles faits d'armes qu'auez executez en vostre temps ne semblent pas encores estre mortz en vous, à voir le beau taint de visage que portez: mais croy qu'en pourriez encores attraire les Dames aussi bien que iamais, & aussi tost que ces ieunes gentilshommes auec leurs perruques dorees. Certes ie ne croy pas qu'oncques Prince ayt eu tant d'heur à dompter les plus furieux hommes, & ensemble conquerir les tendres Damoyselles. A ah ciel tu me deuois faire naistre y a cinquante ans pour iouyr du bien que tient presentement celle qui se peut reclamer la plus heureuse Dame du monde. Tandis qu'elle parloit le Roy la regardoit

entétiuemẽt & tous les autres Signeurs, q la iugerét bien la plus belle qu'ilz eussent onc veuë. A quoy le Roy lui respõdit: Ma Dame ie vous mercie grandement de ce qu'il vous a pleu enrichir mon merite par comparaison que faictes à vostre grand valeur : mais tel que ie puis estre, ie m'estimerois heureux, d'auoir moyen de vous faire seruice agreable. En telz propos vindrent iusques au pres de la ville ou elle ne voulut loger, quelque priere & instance qu'on lui en sceust faire. Bien leur promist que dans vn iour ou deux, qu'elle se seroit reposee elle iroit veoir les dames de Grece, tant renommees en beauté, ainsi se retira au quartier ou lon auoit dressé ses pauillons, & luy contenterent en chemin le combat assiné au iour ensuiuant, dont elle fust fort aise d'estre arriuee si à temps. Tant y a tous les Princes, tant Grecz que les autres, prindrent congé d'elle à l'entree de sa tente, voltigeans & penadans à qui mieulx, pour se monstrer le, vns aux autres. En quoy dom Florisel regardoit à Lucidor, & dom Falanges auoit tousiours l'œil sur la Princesse Alastraxeree qui ne le daignoit recognoistre. Mais bien vous veux dire que si tost qu'Amadis de Grece vid Lucidor il n'en peut retirer sa veuë, lui estant auis qu'il lui representoit la propre figure de la Princesse Lucelle : la memoire de laquelle eust tant de force sur lui qu'elle replanta en sa memoire vn nouueau souci d'elle, rallumant le vieil feu couué vn temps souz les cendres, tellement qu'il demeura comme raui & immobile, dequoy Lucidor s'apperceust bien, mais il pensoit que ce fust vn mauuais regard de la haine qu'il lui portoit. Quant au Prince Anaxartes il y auoit sa part du plaisir, en ce q̃ la veuë de la Roine Cleofile lui refraischissoit le souuenir de sa dame Oriane. Tous les autres cheualiers s'entremiroyent les vns aux autres, & se recognoissoyent aux armes & deuises. Or estoit le Roy Birmartes souuent en pensees s'il parleroit aux princes Grecz se trouuant doncq si pres d'eux, mais s'attendant à qui commenceroit, departirent sans aucun parlement. Si qu'ayans conduit la Roine Cleofile iusques à son pauillon chacun se retira à sa posale. Ce soir là l'Emperiere Abra fit dresser de grands eschaffaulx tenduz de riche tapisserie, au lieu ou lon deuoit combattre, disant au Roy Amadis, que puis que sa maiesté entreprenoit le combat pour elle que elle se vouloit monstrer au lieu pour lui dõner faueur. Faisans les deux champiõs veilles & sacrifices toute la nuit. Le Roy Amadis des le soir mesmes enuoya le Comte Gandalin vers la Royne Cleofile lui dire, puis qu'elle estoit venuë de si lõtain pais pour iuger des faitz d'armes des combatans tant des vns que des autres, qu'il luy prioit biẽ fort vouloir faire la troisiesme de leurs iuges : Surquoy la Royne respondit, qu'elle estoit excusee de ce iugement qu'elle tenoit pour desia fait, veu la vertu inuincible de son maistre, qu'elle se reseruoit au lẽdemain pour iuger en sale de la beauté des princesses Grecques, & auec telle responce le compte s'en retourna en la cité.

Du combat qui fut entre le Roy Amadis & celuy de Thir.

CHAP. XXVII.

AV poinct du iour le Roy Amadis fut armé par les mains de tous les Princes, ie dy d'vne maille qu'il endossa par dessouz la cuirasse, laquelle auec son gorgerin d'acier, la grand' piece, les auantbras, cuissotz, gantelerz, & armet luy furent aportez à l'instant par l'emperiere Abra, qui luy vint presenter le harnois cõplet tout blanc à la mode des nouueaux Cheualiers, & l'escu au camp d'or auec la portraicture des preuues de l'arc d'Apolidõ, & de la chãbre deffenduë, lors elle luy dist: Monsieur puys que vostre maiesté me fait cest honneur d'entreprendre le combat en mon nom, il vous plaira me faire ce biẽ de vous armer de ce harnois, vous certifiant



fiant que i'ay fait portraire ceste histoire de vostre loyauté qui acompagne vostre prouësse: Et vous aporte ces armes blãches, par ce qu'il semble à vray dire q̃ la vertu raieunit en vous. Ma dame, dist le Roy, ie vous mercie grandement de la faueur que me prestez, comme à Cheualier nouueau reuerdi par les pensees qu'il a nouuelles sur vostre beauté, qui par amour m'incitera à mon deuoir, sans qu'Oriane ma femme soit marrie de la faueur & affection que i'emprunte de vous, m'asseurant que sa fermeté n'en fera que croistre d'auantage. Ce dit, requist les Dames soy trouuer à l'espreuue de sa ieunesse, ce qu'elles firent. Le Roy comparut au camp monté sur vn cheual blanc enharnaché & caparaçonné de drap d'or frizé sur satin blanc, auec force laz d'amours brodez de perles que l'Emperiere luy auoit fait faire, & auoit ceinte sa verde espee, menant les trompettes & clerons tel bruit qu'on ny eust ouy Dieu tonner. Tost apres vint le puissant Roy de Thir armé d'vn harnois verd fort riche, semé de trefles d'or, auec sa cotte d'armes & caparaçon de son cheual tout de soye verde, l'escu de mesme couleur, & en iceluy vne rouë de fortune, au dessus de laquelle au plus hault lieu estoit figuree sa personne, comme pour dire qu'elle l'auoit colloqué au plus hault degré: il estoit de fort belle stature & proportion, & promettoit biẽ quelque grand effect de sa personne. Or que le Roy Amadis venoit au petit pas, la Princesse Alastraxeree, qui estoit vne des iuges alla au deuant de luy, & le rencontra acompagné de l'Empereur Esplandian qui portoit sa lance, & l'Empereur Lisuart son heaume, & l'Empereur de Rome son escu: il auoit alors vne escharpe blanche, dont la houpe luy pendoit retroussee sur le doz, & le tafetas estoit eslargy deuant sa barbe, tellement que lonne la veoyoit point, auec vn chapeau de veloux noir, enfonçé en sa teste, qui luy couuroit ses cheueux blancs, en sorte qu'il ne monstroit que le taint de son visage tant bel & fraiz qu'il n'y aparoissoit aucune ridure, au moyen de certaine eau qu'Vrgande la descogneuë luy auoit donné, dont, il vsoit tous les iours: Parquoy le voyant la Princesse Alastraxeree ainsi equipé & armé d'vn harnois blanc luy dist faignant le mescognoistre: Comment seigneur Amadis, pẽsez vous ainsi faire passer Grece pour Gaule hà ie ne souffriray pas, puis que ie suis iuge establie. Ma dame, dist-il, nouuelle pẽsee renouuelle la personne: car Amour est la vraye fontaine de iouuence: ce propos luy fut declaré, dont elle se print fort à rire. Et sur ces entrefaites, dom Falanges alla au camp de Lucidor pour amener le

Roy de Thir, à telle heure que la Royne Cleofile estoit montee sur les eschafaux, acõpagnee de ses Damoyselles toutes acoustrees de satin bleu, semé de Soleil d'or, qui sembloit rendre la propre lustre du col d'vn paon. Le prince Florisel, l'auoit esté querir pour la mener aux eschafaux, & rencontrerent Lucidor qui se ioignit auec eux, tellement que la Royne estoit au mylieu d'eux laquelle considerant la disposition de Florisel, iuge n'auoir encores veu son pareil en sa vie, si leur dist: Certes messeigneurs ie me tiendrois trop heureuse si les dieux m'auoient fait tant de grace, de pouuoir mettre la paix entre vous deux, comme ie sers maintenant de barre, & consequemmẽt entre tant de princes & gentilz-hommes que ie vous voy icy assemblez, Ma Dame (luy dist Florisel) vostre beauté porte bien tesmoignage du contraire, estant si excellente qu'elle mettroit plustost entre tous deux particuliere discorde. De telle guerre comme celle là (dist Lucidor) ie pense que sa clemence ne la nous voudroit mener si cruelle qu'elle n'en procurast quelque paix, veu la douceur naiue qu'elle represente. La roine se prenant à rire: or bien leur dist, puis que voulez tenir ma veuë pour ocasion de guerre, me semble qu'il sera bon que ie n'en empesche voz personnes, à fin que la paix ne tienne à moy. Ma Dame, dist Lucidor, nostre guerre est de autre qualité, comme yssuë d'vne branche de renommee, tellement que la vostre nous donneroit plus d'ocasion de guerroyer que d'apointer: vrayement (dist elle) ie suis donc bien loing de mon conte, qui pensois que mes allarmes fussent sufisantes pour desfaire la guerre que vous auez commencee. Aussi est il vray ma Dame (dist Florisel) car les playes qui en viennent sont tant incurables qu'elles tiennent longuement le patient au lit, Sur mon Dieu, dist Lucidor, i'en voudrois bien auoir troué la medecine. En bonne foy, dist la royne, Ie croy que vous en estes tous deux bien blessez, selon que i'entends à voz paroles ce qu'elle leur dist de si bonne grace, qu'ilz se mirent tous deux à rire: chose qui fit esmerueiller ceux qui les regardoient, comme la Royne les entretenoit si bien qu'elle les faisoit deuiser ensemble comme amys, combien qu'ilz s'ẽtrehaissent mortellemẽt: mais comme sages & discretz ilz estimerẽt impertinent de contester de paroles en la presence d'elle. Or arriuant aux eschafaux elle preuint l'inconuenient qui pourroit suruenir à cause du seruice que l'vn & l'autre s'ingeroit de luy faire pour la descendre de son cheual, & la mener sur l'estage. Parquoy elle dist à Florisel: Monsieur, pour ce que vous estes le premier venu à mon seruice, ie me veux mettre entre voz braz, vne autrefoys si Lucidor vient plustost que vous, ie l'y voudrois employer. Elle à terre ilz la conduyrent par dessouz les braz iusques au lieu, ou elle fut treshonorablement receuë des Dames Grecques, fort esbahies de sa singuliere beauté, & elle aussi de la leur, principalement de Niquée, Siluie, Helene, & de la princesse Oriane: elle prenant place entre les Emperieres Leonorie & Abra. Quant à Helene qui vit lors Lucidor en sa presence, & luy elle, ie vous laisse à penser les œillades qu'ilz se ieterent: mais celà ne dura gueres, par ce que les seigneurs ayans conuoyé les Dames en hault descendirent incontinent pour monter à cheual & se rẽdre en leurs bandes. Adonc entra la royne Cleofile en deuis auecq' l'Emperiere Leonorie: Ie croy ma Dame, luy dist, que les souuerains dieux ont icy laissé leurs femmes & amyes, tant ie voy de beautez plusque humaines: Qui luy respondit, ma Dame, la vostre est si excellente, que ne pouez rien voir de nouueau à sa comparaison. Les trompettes commencerent à sonner, qui rompirent leur propos: car les deux armées s'estoient rengées en bataille pour asseurer leur camp, d'autant qu'il n'y auoit autre seureté fors celle que l'honneur peult donner de luy mesmes. C'estoit belle chose à voir toute la campagne rase parée d'enseig-

d'enseignes & guidons voletans, auecq' les deuises & couleurs de tant de seigneurs & barons regardans le Roy Amadis, qui se presenta premier au camp, tournoyant vn tour ou deux par deuant les Dames, si bien à cheual & tant à droit, que sa contenance donna grand contentement aux assistans. Gueres ne tarda apres que le prince Falanges amena le roy de Thir qu'il mist à lautre costé du cāp, oposite à celuy ou la princesse Alastraxeree auoit assis le roy Amadis. Ce fait les iuges laissans les chāpions, monterent en leurs sieges : commandans incontinēt publier sur peine de la hart toute seureté necessaire pour le droit des deux parties : mais auant que donner le signal, Falanges dist à la pucelle Alastraxeree: Ma diuine Dame ie vous suplie treshumblement prendre garde au iugemēt des coups des Roys combatans:car quāt à moy, i'ay tant à faire à la guerre que me liurez, que ie suis quasi hors de moy, plus disposé à estre iugé de vous, qu'à prononcer sentence contre personne, me submettant entierement à vostre celeste clemence. Prince (dist elle) le proces de ceste matiere pend encores au clou, & n'a garde d'estre si tost iugé, parquoy entendez à vous: & quant à la mercy que demandez, le temps n'est pas encores veuu:le party que vous tenez contre moy la bien desseruy en mon endroit. Ma Dame (dist il) c'est beaucoup pl9 auoit mon ame en vostre pouuoir auec ma volonté, que ne seroit de posseder mon corps, duquel ie suis oblige par la loy de societé d'armes à quoy vous prie auoir esgard. Ie ne voy nulle aparence de cueur en gaige, dist elle, puys que les œuures n'en donnent aucun tesmoignage, parquoy laissons celà iusques à vn autre temps. Si fit sonner les trompettes, au son desquelles les deux Roys deslogerent l'vn contre l'autre, de telle roideur, que s'entredonnans des lances contre leurs escuz en firent esclatz sans autre dommage : tournans bride, celuy du Thir dist au Roy Amadis : Monsieur ie vous prie reprenons encores vne lance, & me donnez ocasion d'honneur en la ioustе, pour esprouuer si peu que ie vaux, contre celuy de qui la valeur est trop cogneuë. I'en suis content (dist il) faites en comme il vous plaira, puys que ceste entreprise à esté vostre : Ainsi en reprindrent d'autres qu'ilz esclaterent comme deuant, mais ilz se vindrent ioindre des corps & des cheuaulz, de si grand' roideur que les monstures tomberent souz leurs maistres, lesquelz se releuerent soudain, & embrassans leurs escuz mirent les mains aux espees, dont ilz commencerent ensemble vn dur estour, estans leurs coups si pesans & lours qu'ilz faisoient sortir les estincelles de feu de leurs harnois : qui dura bien l'espace d'vne grand' heure, sans que nul d'eux fist aucun semblant de vouloir prendre aleine n'y repos: dont chacun s'esbahissoit, principalement du roy Amadis, auquel l'aage sembloit denier telle verdeur : mais en luy estoit vne vertu heroïque qui ne tomboit en nulle cōparaison de nul autre du monde, & ne se pouuoit encores amortir par le cours des ans. L'heure passee le roy de Thir se tira vn peu à quartier, & dist au roy Amadis : Roy de la grand' Bretaigne, ce seroit bien fait de nous reposer vn peu, atendu que nous auons du temps assez pour finir nostre bataille. Ie vous ay dit (respondit il) que ie ne feray rien en ce cōflit qu'à vostre vouloir hormis la conclusion seule qui consiste en la main de Dieu, de donner la victoire à qui luy plaira, parquoy reposons nous puys que le voulez. Ainsi s'eslongnans vn peu l'vn de l'autre, se tindrent assez bōne piece, reposans les deux mains sur les croisees de leurs espees. Ilz auoient quelques petites playes, dont le sang qu'ilz perdirent leur emblesmit le visage, qui causa vne extreme desplaisance à la royne Oriane de veoir son cher seigneur en tel danger lequel ietant l'œil vers elle & la voyant toute pale de frayeur, lors esmeu cōme seroit vn Dogue d'Angleterre quād il s'est eschauffé sur la beste, & que le veneur le detient au colier, commença à

marcher vers son ennemy qui le receut vaillamment, & demenerent long temps leur escrime: en laquelle toutesfois on cognoissoit euidemment l'auantage du Roy Amadis par dessus luy: dont la princesse Alastraxeree, trop esbahye s'escria: O renommee, de combien default ta voix à exprimer la grandeur des vertus supernatu relles, telles que la veuë en descouure l'effect. Le Roy de Thir ennuyé de la longueur du combat, y pensa faire vne fin, moyennant vn coup ou il desployа toutes les forces de ses bras, prenant son espee aux deux mains pour charger sur la teste du Roy Amadis, mais il n'ataignit que son escu qu'il luy para au deuant, de telle sorte qu'il le coupa en deux pieces. Le Roi luy voulut bien rendre chaudement, aussi il luy ietta son escu my party en terre, & l'espee descendit sur le creste de l'armet si auant, qu'elle estourdit le Roy de Thir, tellement qu'il chancela pour tomber, & l'armet se deslaça & cheut, dont il demeura le chef nud. Ce que voyant Amadis luy dist, Roy de Thir, choisissez de deux choses l'vne, ou de vous rendre mon prisonnier sans autre condition, ou de prẽdre vostre armet pour donner fin au combat, à cause de vostre prouësse. Monsieur (respondit il comme sage & courtois) ie cognois que tout Cheualier vous doit foy & hommage au fait des armes: parquoy ordonnez moy telle rançon que i'en puisse meriter vostre amytié: il me sufit de la gloire que i'ay eue d'auoir vne fois satisfait à ma volonté, d'entreprendre vne iournee contre le prime du monde: parquoy disposez de la prison de celuy qui est prest d'y obeir. Ie vous en mercie dist le Roi, & puis qu'ainsi va, vous irez rendre à l'emperiere Abra & faites son commandement. Les iuges voyans ceste fin descendirent de leur eschafault, & les escuyers des Roys leur amenerent des cheuaux. Adonc fut remené le Roy Amadis en la ville & celuy de Thir s'y en alla apres pour acomplir sa cõdition enuers l'emperiere de Trebisonde, à laquelle il dist: Madame, ie m'en viens icy presenter à vostre grandeur de la part du trespreux Roy de la grand' Bretaigne, pour tenir prison telle qu'il vous plaira, en vous obeïssant en tout & par tout. Monsieur, dist elle, ie la vous dõneray telle que vostre vaillançe merite: Et le prenant par la main le mena deuant la Royne Cleofile, disant, ie vous donne à ceste excellente Royne pour serf & esclaue: Ma Dame, respõdit il, ie vous remercie humblement du bien que me faites, en me donnant si doulx emprisonnement, ou ie me submettrois volontiers, encores que ie n'y fusse tenu. Dequoy la Royne Cleofile soubriant: Quant à moy, dist elle, ie vous remetz en pleine liberté, attendu qu'il ne m'appartient comme à fille de tenir tel prisonnier que vous estes. Certes, madame, repliqua le Roy, la prison m'eust esté plus agreable que ceste clef des champs, toutesfois ie vous remercie, & l'emperiere de l'honneur qu'il vous a pleu me faire, vous asseurant que iour de ma vie n'espargneray les biens ne la personne en vostre seruice. Apres ces propos il s'en alla en son pauillon, ou il fit penser ses playes. Prenant d'autre part toutes les Princesses leur congé de la Royne Cleofile, laquelle fut remenee par Florisel & Lucidor, comme elle estoit venuë, demeurans fort contente de la preud'hommie extreme du Roy Amadis.

De la confusion en laquelle la Royne Cleofile se trouua, & de la harangue qu'elle fit en la presence des Princes Grecz auant son partement.

CHAP. XXVIII.

Plusieurs autres combatz singuliers furent faitz pendant le temps des treues desquelz les Grecz furent souuent vainqueurs, & quelquefois succumberent. Entre autres le Roy de Sidonie en eut vn contre le Prince Zahir, lequel à la cause de sa ieunesse emporta l'honneur de la victoire, se trouuant tousiours la Royne

Cleofile presente à tous les conflitz pour iuger la valeur des combatans, laquelle ne luy sembloit du tout rien au regard de la prouësse & d'exterité du bon roy Amadis demeurant tant satisfaite de luy, qu'elle l'ayma secrettement en son cueur, tant qu'elle en perdit tout plaisir & repos acoustumé, & d'autant plus estoit vexee qu'elle auoit assis son amour en personne de qui elle ne pouuoit esperer remede, aussi eust elle plustost voulu mourir que de donner lieu a ses pensees enuers autre que son legitime espoux: d'autre part elle considеroit que la loyauté du Roy tãt cogneuë par le mõde l'empescheroit encores qu'elle voulsist consentir à ses apetitz: tellement qu'elle en fut en grãd'perplexité, & faisoit mile exclamations apart elle ne sçachant que faire pour trouuer allegeance, n'au fort qu'elle punition elle pourroit prendre de soy mesme, d'auoir employé son affection en tel lieu contre son hõneur & grandeur: Concluant neantmoins en son esprit qu'elle yroit vn iour en la cité pour voir les Dames, ce qu'elle fit, allant à la propre heure que le Roy se leuoit, & les Dames estoient venuës à son leuer, desquelles elle fut honorablement recueillie, & assise au mylieu de toutes. Et apres quelques propos communs, adressa sa parole au Roy: Monsieur i'ay ouy dire aux sages que les Dieux ont mis au mouuemens du ciel & en ses lumieres vne force par dessus toute creature, & que les choses fatales ne peuuent faillir de tomber ou elles sont destinees, sans qu'il soit en la puissance des hommes d'y resister: mais il y à des accidens de grand' violence, lesquelz peuuent estre surmontez par magnanimité, telz que ceux que vous auez mis à chef, à la grande admiration de tous les viuans. Aussi me semble qu'vne Dame d'estat ne merite pas moins de gloire à soustenir les assaux d'amour: Et que celle en obtient encores plus que toutes, qui en est plus cruellement affligee par sacrifice irreuocable de sa foy, ayant plus cher mourir que de l'entacher & souiller. Ce que ie dy, pour vous declarer l'inconuenient ou ie suis tombee par influence d'amour que ie pense ineuitable à l'effect duquel suis deliberee resister pour la cõseruation de mon honneur. Car, monsieur ie vous prie croire que des le iour que ie veis vostre maiesté venuë au deuant de moy, acompagnee des Princes de vostre sang, il n'y eut personne qui me pleust tant en toute la troupe, & y imprimé tellement mon affection qu'il seroit impossible de l'effacer, & si tiens à grãd dãger de demeurer longuement en vostre presence, attendu la loyauté tant esprouuee en vous, & la raison de mon estat & sexe, qui m'oblige par tous moyens à m'en deporter: & ayant fait vœu de ne me marier iamais qu'à celui que ie trouuerois Paragõ de tous les hommes (tel que ie vous iuge estre) pour n'associer autre indigne des dons & graces que nature & fortune m'a largement departis: vous trouuant aparié à autre Dame, ie demeure tormẽtee de maladie incurable, laquelle reçoit quelque allegement en vous descouurant mon cueur. Ce fait ay proposé partir de ce païs pour retourner en mon royaume consideré qu'il n'y a desormais plus que voir digne de memoire, & que les plus grandz coups sont ruez des combatz des vaillans hommes des deux armees. Ainsi ne pouuant mon desir acomplir en vostre endroit, vous suplie ne le vouloir prendre en mauuaise part ains atribuez la faute à amour duquel cognoissez la puissance, qui est telle sur moy que iamais ma volonté ne sera rẽgee en autre que par vostre consentement, auquel ie me sumetz toute, mon honneur sauue. Le Roy fort esbahy de tel discours, comme aussi to⁹ les assistans, luy dist: Ma Dame, ie vous remercie humblement de la bonne affection qu'il vous plaist me monstrer, & loue Dieu que la vous donnant telle soyez adressee à celuy qui l'accepte, auecques la discretion & iugement tel qu'il est conuenable pour vostre honnesteté, promettant y respondre de bon cueur iusques

à ce.

à ce que ie me sois aquité enuers vous d'aussi bon Cheualier que ie pense estre, à fin que vostre foy n'en soit plus longuement en charge. Monsieur (dist elle) ie me remetz encores à vostre bonne grace & toutes mes volontez. Ce propos finy, & congé pris à grand regret, la Royne retourna en sa tente, laissant tous ceux qui estoient en la chambre du Roy, fort estonnez de son deuiz, leur estant bien auis que cela partoit d'vn grand cueur de femme. Laquelle apres auoir fait donner ordre à son equipage pour le partement, s'embarqua à telle pompe & magnificence qu'elle estoit premiere descendue faisant voyle vers son Royaume ou nous la laisserons iusques à temps oportun.

Comme les Princes Grecz arresterent par deliberation de conseil que Florisel ouuriroit quelque proposition de bouche à Lucidor, auant que retourner à l'exploit de leur guerre.

CHAP. XXIX.



LEs treues faillies les Princes Grecz entrerent en conseil pour sçauoir qu'ilz auroient à faire au bout du terme Auquel apres plusieurs opinions fut conclu de sortir vn iour pour donner la bataille, auant laquelle Florisel iroit parler entre deux camps au Prince Lucidor, pour se iustifier d'autant plus vers Dieu, vers luy & tout le monde, luy requerant paix amytié si obtenir se pouoit. Laquelle resolutiõ faite au iour de la bataille furent ordonnez trois bataillons du costé des Grecz, dont l'vn seroit conduit par Florisel & Amadis de Grece son pere: le second par Falanges d'Astre auec ses gẽs, & les Rois de sa troupe: Le troisiesme, par le Roy Amadis auec les Princes de son sang, ses amys & alliez Or fit le prince Falanges dresser vn stratageme contre les Elephans, par le moyen de cent charrettes que les cheuaux trainoient chargez de force feu Gregeoys qui rendoit vne flamme espouentable auec deux pointes acerees au bout des charrettes, & hommes bien expers pour leur conduite pour les faire partir à point & fourrer au mylieu des Elephans. Aussi de l'autre costé ceux du par-

du party de Lucidor firent trois bataillons, dont il estoit conducteur du premier auec la Royne Zahara & ses enfans : Le second estoit mené par les Roys de Scythie & de Thir : & le troisiesme conduisoit le roy Birmartes auec ses confederez : ayans ordonné le front de leur auant-garde & arriere-garde tout d'vne mesme largeur, enfermãs les Elephans au mylieu d'eux. Suyuant laquelle deliberation ilz mirent ordre à leurs preparatifz, faisans grandz sacrifices d'vn costé & d'autre, specialement le prince Falãges q̃ fit immoler plus de deux mille bœufz auec vne infinité d'oyseaux en lieux spacieux & ample deuant la cour du Palays Royal, ou plusieurs Princes Chrestiens se trouuerent pour voir la magnificence, seruant son chariot triumphal pour autel en tous lieux ou il alloit hors sõ pais: En la presence desquelz il fit telle oraison: O gloire de mon heur souuerain, ie prie ta maiesté par la partie humaine que tu as receuë du ventre de Zahara ta mere, vouloir comme diuine moyenner les Dieux tes parens vne bonne paix entre ces Princes icy, ou pour le moins garder le droit que nous auõs par l'yssuë de la bataille. Quãt à moy ie te suplie regarder d'œil piteux l'integrité de mon cueur que tu martires innocent, comme i'ay fait les cueurs de toutes ces bestes à ton honneur. Sa priere finie tous ses vassaux firent semblable requeste à la deuotion de leurs seigneurs, mettans fin au sacrifice par mille parfums odorans, & force instrumentz de musique. Lequel acheué esmeut plusieurs assistens à nouuelles pensees, & entre autres Amadis de Grece, en qui la vieille playe des amours de Lucelle auoit desia commencé à se r'ouurir & entamer, comme ie vous ay dit, au moyen de la veuë de Lucidor son frere : car les exclamations & cerimonies de Falanges luy serrerent tant le cueur en ceste souuenance renouuellee, qu'il faisoit de son cueur hostie quasi semblable. Ainsi passerent le soir d'vn costé & d'autre en ceremonies, iusques au lendemain que la bataille se deuoit dõner.

Comme les amours de Lucelle se resueillerent au cueur d'Amadis de Grece: & comme Florisel parla à Lucidor, & de la responce qu'il luy fit.

CHAP. XXX.

APres qu'Amadis de Grece eut si lõg temps que vous sçauez iouy de la beauté de Niquee, engendrant en elle ce noble prince Florisel (duquel est intitulee ceste histoire) Amour par son inconstance acoustumee atisa en luy l'estincelle non du tout amortie de la princesse Lucelle, par le moyen que ie vous ay declaré, & l'empoisonna tellement de ces herbes venimeuses du Dieu malin, que l'amytié de sa treschere Niquee couchee à ses costez, ny sa vertu & discretion, luy peu seruir de contrepoison à vomir & ietter hors ceste ymaginatiõ fantastique: en laquelle se tournant, virant dedans son lit (comme celuy qui ne pouuoit dormir) s'escrioit: ha à amour que cauteleuses sont tes trafiques, que non content du nouueau feu que tu allumas en moy au commencement par les yeux de Lucelle, tu me vins depuis embraserde l'affection de Niquee non seulement pour m'en faire souffrir le mal present de l'abandonner, ains à fin qu'en redoublant ma peine tu me fisses mourir par desespoir de ne pouuoir paruenir à l'autre à cause de la desloyauté dont i'ay vsé enuers elle. O Dieu quelle punition meritay-ie faulsant la foy maintenant a si belle & gracieuse Princesse! O trahistre amour que tu te sçays bien faire payer des iniures que lon te cuyde faire? Làs ma Dame Lucelle! ou prendray-ie la hardiesse de vous presenter vn cueur tant desloyal? & ou se trouuera langue si prudente qui pour vous expliquer mes passions, peust de vous impetrer audience, sans estre tenuë pour suspecte & double en parlant pour vn trõpeur infidelle que ie vous ay esté : Et posé le cas que ie m'osasse trouuer en vostre presence, & vous declarer la force de ma dou-

douleur, requerant mercy de mon offence, les grandes inimytiez engendrees entre vostre lignage & le mien ne le permettroient pas: mesmement la necessité qu'on a de ma personne en ce grand besoin ne me donneroient pas le congé. En semblables regretz & plaintes il passa la nuict iusques à ce que le Soleil aparut fort blesme & descoulouré en signifiance de la triste iournee qui deuoit estre pour les vnes ou les autres, car ses rayons detenuz en noires nuees espesses, causoient vn bruit de tonnerre, auec horrible siflement de ventz. Les Cheualiers & soldatz desia en ordonnance estoient chargez de bruine noire, & les enseignes toutes amorties de leurs couleurs. A ceste cause les payens enquirent de leurs augures & deuins l'exposition du prodige, qui virent vn Aigle noir volétãt par dessus l'armee des Grecz, lequel iettant criz espouuentable fondit royde mort au mylieu des esquadrons: qui fut estimé à grãd augure selon les decretz de leur science. Ce que voyant Falanges, qui en vsoit aucunefoys selon sa loy payenne, vint à Florisel comme capitaine general du camp, & luy dist: Monsieur, ie serois d'auis de surseoir la bataille pour ce iour cy, veu les signes que les dieux nous monstrent de grand infortune à venir sur nous l'accident de cest oyseau. Le mieux sera (suyuant l'arrest du conseil) requerir Lucidor de parlemẽt, & passer tous deux entre voz auantgardes le surcez des precedentes iournees, voyant ceste cy presente le pourra inspirer à apointement. Au fort vous pourrez si bien parler & prolõger vostre discours que perdrõs pour ce iour l'occasion de la bataille, comme fit le sage Caton au senat de Rome. Florisel n'ayant esgard à l'oysellerie de Falanges, mais à la deliberation qui auoit esté arrestee de parler auãt la meslee, depescha incontinent vn herault vers Lucidor à ceste fin. Lequel pensant Florisel auoir plus de la moytié de la peur, & venir aux conditions de la reparation pretenduë, acorda d'y aller acompagné de la Royne Zahara, ses enfans, & du Roy Birmartes, lequel il mãda de l'arriere garde: & Florisel y vint auec son seul compagnon Falanges lequel commença ainsi: Lucidor ie vous ay desia par lettres fait entendre sufisamment le peu droit qu'auez en ceste querelle, vous offrant au par sus conditions plus liberales que n'y estois obligé, pour le respect de la tranquilité de noz peuples, lesquelles maintenant ie ne vous viens ores augmenter ne diminuer, ains entẽdre seulement si les iournees ia passees (esquelles auez cogneu vostre desauantage) vous rengeroiẽt point à la raison, voylà la somme de ce qui m'ameine. Lucidor fort irrité de ceste harangue luy respondit sur le champ, sans autre auis de conseil. Dõ Florisel, si i'eusse eu le courage si failly que vous m'imposez, i'eusse premier mis en auant le parlementer, ou n'eusse accepté la iournee: nostre contenance & equipage vous fait assez foy du contraire: Quant à l'aduersité de fortune que nous alleguez, auoir esprouuee en quelques combatz, vous sçauez bien qu'en auez par foys senty bonne part. Et quand il seroit ainsi, le hazard de sa varieté ordinaire me la feroit ores esperer propice: comme i'ay fait, ioinct le nouueau secours que Dieu nous a enuoyé par le vaillant Roy de Thir: Parquoy ne pensez pas me conuertir par tel langage, vous tenant certain, qu'en la confiance que i'ay en luy, & en la iustice de ma cause, i'atendray la fin telle qu'il nous vouldra donner en la bataille, vous laissant l'asseurance que tenez en fortune qui vous a esté fauorable par-cy deuant, en vous esleuans au plus hault de sa rouë pour vous ruiner tant plus bas. Puis qu'ainsi est, repliqua Florisel, que persistez en vostre obstination de vengeance, nous nous tiendrons sur noz gardes en nostre corps defendant, estimant bien qu'il ne nous auiendra pis à la conseruation de nostre Helene qu'à noz ancestres au recouurement de la leur: sinon qu'ilz y furent longuement au siege, & nous esperõs de ne vous y laisser tãt lãguir.

Mais

Mais nous (dist Lucidor en colere) ne seront autant de moys à mettre vostre ville à sac, que furent d'ans voz Grecz à prendre Troye, encore que ce fut par fraude & tromperie, indigne de gens magnanimes. Partant retirez vous, & ne perdons plus en paroles le temps que voulõs employer en iuste effect.

Des prodiges & presage qui auindrent auant la bataille, & des harangues faites par les Capitaines generaux à leurs gens auant que la commencer

CHAP. XXXI.



Les deux armees se trouuerent fort estõnees de voir qu'il falloit iouer des cousteaux, ne se trouuãt aucun moyẽ d'apointement. Adonc les Capitaines generaux se retirerent à leurs bataillons, mettant force trait sur les ailles, allans deça & delà par les rangs, pour voir si tout estoit bien ordonné: mais sur ces entrefaites, auindrent les plus merueilleux prodiges dõt homme ouyt oncques parler: car à l'instãt aparut vne innumerable quãtité d'oyseaux blancz, & de l'autre part vne semblable volee de gris, voletans sur les esquadrons de Lucidor, lesquelz se rencontrerẽt de si grande furie les vns contre les autres, qu'en moins de rien on en vit le pais tout couuert entre les deux bataillons. Apres on aperceut venir de deuers la mer vn autre grand nombre de corneilles, qui se mirent cõtre les oyseaux blancs en faueur des gris dont ilz occirent plusieurs mettant le surplus en fuite. Ce fait les gris & noirs commencerent à huer assez longuement, comme en signe de leur commune victoire: cõbien que peu apres les mesmes Corneilles assaillirent les oyseaux gris & les massacrãt sans aucune resistence, mais à l'heure les blancz qui estoient à la posade pendant le dernier cõflit, reprindrent leur vol tournãs si furieusement contre les Corneilles, auec vne partie des gris qui leur donnerẽt ayde qu'il n'en eschapa quasi pas vne. Alors les blancz & noirs se departirent les vns des autres tant estoient las & trauaillez, se tirãs vn peu à l'escart pour reposer. Chose qui donna grands signes de prodiges par les deuins d'vn costé & d'autre: tellement que les Capitaines des deux parties se deporterent de leur demander, craignants causer effroy à leur gent, & les augures ne s'osoiẽt ingerer d'en parler. Mais fut auisé, tant par ceux de dedãs que de dehors q̃ chascũ chef feroit en son bataillõ vne remonstrance legere pour les animer, & assoupir la crainte qui

qui en pourroit estre conceuë. Ce que Falanges commença le premier de son party. Seigneurs, Princes, & Soldatz les Dieux ont donné à vous & à moy par cy deuant de grandes victoires, par lesquelles auons fait en maintz païs trembler la mer & la terre. Ie ne doute pas d'en faire autant ou plus icy auec la fleur de Cheualerie du mõde, qui pour nous asseurer & honorer nous ont donné charge de la bataille, voulans soustenir l'auant garde & arrieregarde pour nostre seureté. Bien que ie pense que plusieurs d'entre vous desireroient plus le premier rang, auquel ilz pourront venir selon la rencontre. I'ay senty qu'aucuns de vous mal instruitz, ont paour des signes de Coulon, & Corneilles qui ont ce iourd'huy combatu en vostre presence. Or ie vous donne qu'il soit ainsi que ce soit mauuais presage. Ie vous dy que les Dieux nous ont enuoyé telz signes celestes pour nous donner marque de plus grande victoire, ayantz menacé noz courages pour les coronner des plus haute gloire, d'auoir eu en eulx la magnanimité de resister à si douteuses tentations qu'ilz nous ont voulu monstrer pour nous esprouuer. L'asseurance vraye des armes ne se doit prendre des oyseaux, qui ne nous combatront pas pour noz ennemis, mais en la force des bras des Soldatz, & bon art militaire des Capitaines en laquelle ie vous veux bien auertir, touchant la besongne que ie voy nous estre taillee pour ce iour, que les esquadrons (cõme pouez voir) vont ouuertz large, & estenduz loing l'vn de l'autre, pour representer plus grande multitude, & nous fault au contraire marcher serrez l'vn pres de l'autre comme nous sommes. Ce qu'il faignit à propos, pour leur oster la crainte du nombre de leurs ennemys. Ce fait i'ay esperance que nostre bon ordre (qui est le principal poinct de la guerre) les rompra bien tost estans ainsi ouuers, peult estre par nonchaloir & negligence, leur prouenant de la fiance q̃ leurs Magiciens leur auroiẽt donné par ceste vaine & friuolle vollerie. Or voyez vous desia leur desordre à l'œil, qui est vostre auantage certain si le sçauez prendre. Voylà compagnons ce que ie vous ay voulu dire, en vous recõmandant mon honneur & le vostre. Le Roy Amadis & Florisel en firent autant en leur endroit, remonstrans que la possession de si longue gloire des armes ilz deuoient tenir & recognoistre de Dieu seul, lequel n'ayant offencé, ilz ne craignoient auoir contraire, qu'ilz se deuoiẽt du tout confier en luy: toutesfois que par raison ilz auoient grande ocasion de seureté, estans conduitz par Capitaines qui auoient monstré de fresche memoire, cõbien ilz surpassoient leurs ennemis: ausquelz s'ilz obeissent (cõme tenuz estoient) tant par la discipline des armes, que par l'amitié dont ilz leur estoiẽt redeuables à cause du bon & humain traitemẽt que d'eux ilz auoient tousiours receu, ne deuoient aucunement douter ce iour de la victoire. A tant finirent, & les plus prochains leuerent vn cry d'aplaudissemẽt disans tous d'vne voix. Marchons, marchõs, à eulx à eulx, qui fut suiuy par tout le reste de l'armee, & entendu de celle de Lucidor, dont plusieurs s'esbahirent que pouuoit estre.

Les chefz ayans chacun encouragé les siens par vne breue harangue, les batailles commencerent à marcher d'vn costé & d'autre, auec vn tresbon ordre. A la routure & froissis des lances es premiers rangs le bruit fut si grand' qu'il en fit retentir les prochaines vallees. Et la meslee se leua tellement obscurcie qu'il leur sembloit combattre de pleine nuict. Le nombre fut tel de cheuaulx qui alloient mourir hors la presse, les vns auec leurs maistres, les autres sans eulx, qu'ilz firent vne droite voirie tout à l'entour du camp. A la premiere rencontre des deux auantgardes la presse fut si grande qu'elle ne laissoit cognoistre les faitz particuliers des Cheualiers de pris: car le Prince Falanges voyant branler la bataille que menoient les Roys de Scithie, & de Thir, fist mouuoir la sienne, au

choc desquelles tomberent par terre plus de quatre mil hommes d'armes. Qui eust veu lors le bras sanglãt de Falanges brandir par dessus les aultres, & esclairer puis çà, puis là, comme il couroit par les rangs pour donner cueur & ordre ou besoing estoit, l'eust à bon droit iugé vn des plus vertueux Capitaines du monde: Contre lequel remedioyent de leur costé les deux Roys payens par grand valeur & prudence en sorte qu'ilz s'entresoutindrent sans auantage iusques au midy, estant la multitude des morts si grande qu'ilz ne marchoyent que sur iceux. Ceux de dehors voulans rompre à vn coup tout l'effort de leurs ennemis, commanderent faire marcher les Elephans qui estoyent aux aisles, auec petits chasteletz garnis d'archers: contre lesquelz Falanges mist au deuant des chariotz armez de faux de fer trenchantes, tirez par buflez, d'autãt que les cheuaux ne pouuoyent endurer la senteur des Elephãs, & en chacun chariot vn Soldat equippé de gros iauelotz, entour desquelz estoit quelque artifice de feu qu'ilz lancerent contre les grands bestes, qui leur fut vn grand remede à les repouser, car autrement leur auant garde eut esté rompuë. Ce qui auint à leurs ennemis par leurs bestes mesmes, que ces feux chasserent à trauers leur armee: en sorte qu'ilz vindrent iusques à celle de Birmartes, lequel marcha incontinent au secours des deux Roys: Et le Roy Amadis à l'encõtre, ou fut le chamaillis trop plus fort que deuant, qui par l'instincellement & splẽdeur des harnois mieux fourbis, & des espees plus luisantes que ceux des Payens, esclarcirẽt les tenebres de la pouldriere precedente. A ce choc l'effusion du sang fut si grande qu'il couroit par ruisseau iusques en la mer, donnant tainture au riuage auec le renfort de celuy des deux flottes, qui au mesme temps se estoyent iointes en trop plus cruel conflit: moyennant qu'outre les armes ilz estoyent combatuz par les elemens tant de l'eau (ou vne partie se n'oyoit) que du feu, ou l'autre estoit rostie miserablement. En celle de terre la princesse Alastraxeree faisoit merueilles, laquelle rencontrant le prince Falanges le deffia, mais deschayna son espee pour lui presenter qu'elle refusa, puis dessaça son armet, & par le visage nud (beau sanper) rompit sa durté & rigueur. Ausquelz suruenant vn Prince Payen luy donna sur la teste par derriere, si elle n'eust receu le coup sur son espee, luy disant que c'estoit son prisonnier, lequel rechargeant Falanges soustint sur son escu, & elle indignee luy pourfendit le chef iusques aux dens. Puys se partit de Falanges faisant armes nompareilles de son costé, & luy du sien, fort content de ceste rencontre. C'estoit peu que des actes de tous, à comparaison de ceux du grand Roy Amadis, & Cheualiers de son lignage qui estoiẽt sa garde de corps: Et aussi d'Amadis de Grece & de Florisel contre le vaillant Lucidor, lequel par l'effort tant de preux Cheualiers sur le vespre commẽçoit à perdre terre quelque deuoir qu'il fist de tressage hardi Capitaine, quand leur arriua secours du costé de la mer, qui tint les vns & les autres en grand doute, iusques à l'aprocher qu'ilz se rengerent cõtre les Grecz qui desia las de la longue iournee, eurent beaucoup à souffrir contre vne armee fresche, dont enuiron cinquante Geans faisoyent le front, crians Russie, Russie, Lors les Princes Grecz ne faisans plus estat de leurs vies, proposerent de les vendre cher, reprenant tel cueur & animant leurs gens, de sorte qu'ilz tindrent vne espace de tems contrecare à leurs ennemis: semblant plustost faee que mortelle la force qu'ilz monstroyent encores. Et se plantoyent tous ces Seigneurs comme vn rampart deuant leurs pauure Soldatz: mais la multitude suruint si grande de ces Russiens qu'il ne fut plus possible de les soustenir. Et demeurent renuersez par la foulle & encloz l'Empereur Esplandian, le Roy de Sardaigne Florestan, auecq l'Empereur de Rome son filz, Angriote d'Estrauaux, Guylan Duc de Bristoye, Sarquiles son cousin, & quelques

autres Cheualiers de la grand' Bretaigne: lesquelz à leur extremité firent armes nõ croyables, car tel d'entr'eux occist ce iour cent Soldatz de sa main: mais à la fin furẽt tous taillez en pieces, hors mis les deus Empereurs, & le roi Florestã, qui se mirent doz à doz faisans vne vraye boucherie d'autant de Rusiens qui en aprochoyẽt. A la fin ne demeura que l' Empereur Esplandian sur les piedz, les deux autres estenduz sur l'herbe de lasseté & foiblesse de leurs playes. Or cerche (dist il lors) ma vie l'immortalité par la mort des autres. Et recommença vne fiere deffence, puis à genoux puis debout. Mais c'estoit faict de trois sans Alastraxeree qui les recogneust à leurs riches armes, qui les prenant prisonniers les fit porter en ses tentes. La nuyct suruint qui sauua le reste de la coronne Grecque, qui se retira en la ville en grand' tristesse. Et leurs ennemis en leur camp auecques les fanfares de victoire, & telles caresses aux Rusiens que pouuez estimer à la grandeur de l'obligation.

Qui estoit le Roy Breon, & de la trahison qu'il machina pensant estre Monarque. Et la harengue du Roy Amadis, apres la perte de la bataille.

CHAP. XXXII.

AV païs de Rusie regnoyt vn Roy, de race de Geans nomme Breon, homme malheureux & ennemy de toute vertu & grand terrien, ne fut appellé par nulz des Princes à leurs secours, dõt il eust grand despit. Et conuoquant plusieurs grands Princes ses subietz leur tint propos que l'occasion se presentoit à luy pour se faire le plus grand Seigneur du monde: car (disoit il) vous voyez toute la puissance des Princes d'Orient & Occident assemblee deuant Constantinople, ne reste sinon de fauoriser à la partie plus foible pour deffaire les plus fors qui sont les Grecz. Ce faict nous aurons apres trop bon marché des autres, si bien qu'il n'y aura personne qui en reschape. Ie pourrai auoir à femme la pucelle Alastraxeree, moyennant laquelle & la force de voz braz, ie me ferai facillement Monarque de toute la terre: qui fust conseil assez persuasif, qui leur pleust bien à tous. Et mettans en deliberation de l'executer, vindrent trouuer la Roine Cleosile qui s'en retournoit en son pais: laquelle estant par eux prise prisonniere fut tombee en grand danger, si sa beauté ne l'eust sauuee. qui rauit soudain le Roy Breon. Et à son honneur (qui s'en alloit confisqué) elle trouua remede par sa grande prudence, luy disant qu'elle voudroit estre asseuree de sa vaillance premier que lui octroyer son amour: car iaçoit, dit elle, Sire, que ie ne doute aucunement de vostre vertu, si est ce que le veu que i'ay fait y repugne & met obstacle, vous supliant ce pendant prendre ma parole en gage de ma volõté, laquelle pourrez librement vsurper lors que tout le mõde cognoitra clerement vostre prouësse. De telle forbe de paroles biẽ forgees elle endormit le Roy, en sorte qu'il fust content de sa conuenance sur ce point la fist tenir dedans sa chambre de poupe de sa galere, iusques à ce qu'ilz vindrent surgir au mesme port dont la Royne estoit n'agueres partie, ou sa flotte ne fut aperceuë des autres deux estans deuant Constantinople, pour la grãde obscurité qu'il faisoit ce iour là en la mer, au moyen de laquelle ilz eurent loisir d'ãcrer tout à leur aise, & de mettre en terre à grand diligence leurs hõmes & cheuaulx, pour se trouuer en la bataille qu'il sçauoit estre ce iour mesme. Tant y à qu'il arriua sans estre aperceu, vsant en son abordee du stratageme qu'auez entendu, à iouër de faulse compagnie iusques à la noire nuyct que les batailles furent separees par les tenebres: aussi firent celles de la mer leur retraicte, ayans soffert grand perte de gens & de nauires, principalement ceux de Lucidor lequel remercia fort le Roy Breon du secours qu'il luy auoit donne tant apropos, & s'efforça grandement de luy faire honneur

honneur & à tous ses gens. Or firent ceux de dehors autãt de festins & signes de liesse, comme ceux de dedans auoient ocasion de tristesse & melancolie, comme ceux qui estoient tous perduz, quant on sceut la perte des deux Empereurs, & de tant de Cheualiers de nom occis, auecq' le Roi Florestan, estimant plus seure leur mort qu'aucune esperance de leur vie, chose qu'on ne voulut pas declarer aux Dames pour ce soir, à fin de ne les contrister plus qu'elles estoiẽt. Et iaçoit que la douleur fust extreme à tous, toutesfois nulle estoit egale à celle du Roy Amadis, & de son lignage à cause de leur deffaite qui toutesfois mirent peine à la couurir & dissimuler pour n'oster le courage à leurs gẽs. Or ne voulurent ilz oncq' reposer de toute la nuyt i'açoit qu'ilz en eussent bon mestier au moyen du trauail de la iournee passee. Ains le preux & vaillant Roy cognoissant la foyblesse de ses gens, & le bon besoin que chacun auoit d'estre animé, fit renforcer le guet de la ville par les habitans & bourgeois, à fin que les Soldatz se reposassent à leur ayse: ausquelz auant qu'aller dormir il fit sçauoir de main à main sans sonner trompette ne tabour, que sa maiesté desiroit parler à eux, & qu'ilz eussent à s'assembler à la place, à laquelle comparurent quasi tous ceux qui n'auoient esté naurez, & grãd partie de ceulx mesmes qui nonobstãt estoient portatifz, là ou le Roy Amadis de Grece vint incontinent, acompagné de tout les Seigneurs principaux auecq' force torches & flambeaux: lequel monstrans par deshors vn semblant plus gay que le cueur ne portoit, leur fist telle harengue consolatoire. Seigneurs, Cheualiers, & Soldatz, ie vo⁹ veux proposer icy le fait d'autruy pour faire cõparaison au nostre: qui est qu'ayant egard à la forte & cruelle bataille de Pharsalie, en laquelle Iules Cesar deffit Pompee, apres plusieurs victoires qu'il eut contre luy, comme pensez vous qu'il eust esté possible aux enfans de Pompee ramasser le peu de gens qu'il auoient de reste, n'eust esté que crainte & lacheté n'ocupa oncq' son courage? qui le remit depuys en estat de conquerir l'Empire, s'il eust bien sceu suyure sa fortune. Et posé que ie ne voye en vous maintenãt que douleur & desplaisance à cause de ceux qui sont mortz: si est ce que ie ne penseray iamais en vous telle faute de cueur, q̃ chacun ne desire se venger de son ennemy & vendre sa peau bien chere. Or il nous conuient vn peu dissimuler nostre dueil, & prendre patience par force, pour ne descourager les autres. Vous pouuez croire que la plus grand' partie de l'ennuy repose en mon cerueau: mais ie l'ẽferme pour la manifester par force redoublee, quand la saison & le temps m'en donneront occasion. Pource vous commande à tous d'aller reposer vn peu, pour tout aussi tost que la belle Diane se leuera vous mettre en train d'aller assaillir noz ennemis, prenant chacun vn chemise blanche par dessus son harnois, pour nous entrecognoistre: vous asseurant que la ioye qu'ilz auront euë de nostre deffaite les pourra auoir assoupis en nonchaloir: Au moyen dequoy nous leur pourrõs donner vne si estroite main qu'il leur en souuiendra. Et ce sera demonstration que le petit troupeau que nous sommes n'a le cueur failly contre si grãd ost, voyant que nostre execution de vengeãce n'a esté sursise pour le trauail & peine recente. Quant à moy mes amys, combien que i'aye esté blessé au conflit cõme les autres, ie ne sẽs ces playes là, que celle, que i'ay au cueur de despit & maltalent: en croyant autant de vous autres, & que plusieurs d'entre vous qui ne sont naurez mortellement ne laisseront à venir en ceste camisade, laq̃lle ie voudrois deux heures apres minuyt le plus secrettement que faire se pourroit, de peur de resueiller noz ennemys, ains les berser si bien qu'ilz endormẽt à iamais. Ce que i'estime facile veu la grãd chere qu'ilz firent hier au soir, & le peu de guet qu'ilz feront en confiance de nostre infortune. Incõtinent que le Roy eut acheué chacun se retira, excepté

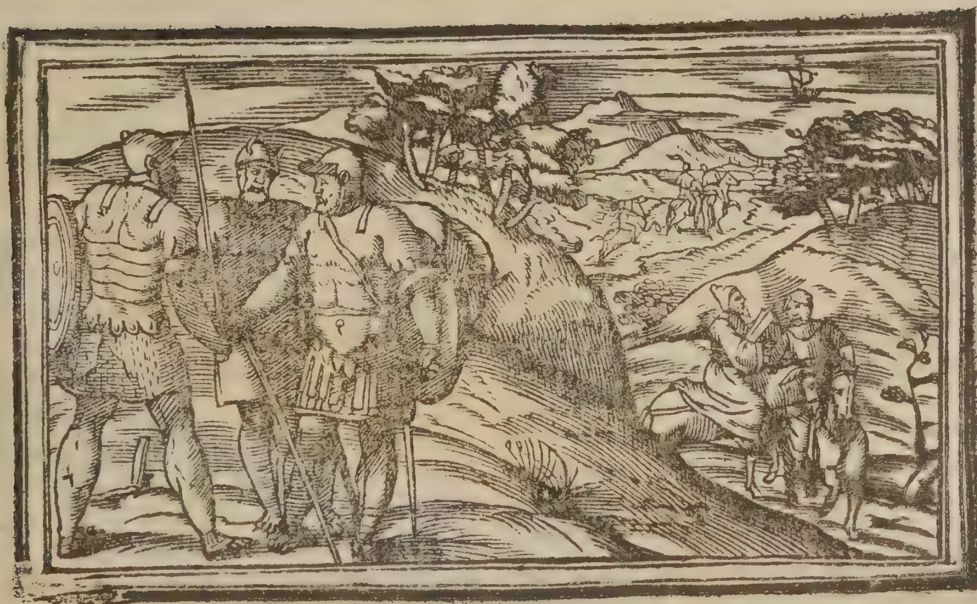
le Roy & l'Empereur Lisuart, lesquelz ayans fait appareiller leurs playes n'en sentirent aucune douleur, tant estoit extreme celle qu'ilz portoient de la perte de l'Empereur Esplandian. Sur ce poinct vn Gentil-homme leur vint dire que la royne d'Hircanie estoit deuant la porte de la ville, & demandoit seureté d'entrer pour parler à eux. Parquoy de ce passé rendirent à l'ouuerture de la porte, ou ilz la trouuerent armee de toutes pieces hors mis l'habillement de teste, auecq' vingt Damoyselles aussi armees, & vne lictiere couuerte de drap d'or enuironnee de douze hommes de pied portãt les torches, laquelle ayant honorablement recueillie, leur dist. Sire la Princesse Alastraxeree m'enuoye par deuers vostre maiesté, vous auertissant qu'il luy à grandement despleu de l'auerse fortune qui vous est auenuë, & à dire le vray qu'autant qu'elle pourroit esté ioyeuse de la victoire tournee de son costé au moiẽ de l'amytié qu'elle vous porte & à vostre sang: vous renuoyant en gaige & signifiance d'icelle le tresexcellent Empereur Esplandian vostre filz, non toutesfois en si bonne disposition de sa personne comme elle voudroit: estimant que le bon Prince est autãt prest de sa mort naturelle, comme elle est loing de ne mourir iamais, par mortalité de la renommee qu'elle espere du bon tour qu'elle vous iouë. Si ne vous enuoye pas à ceste heure l'Empereur Florestã ne son filz qui sont mortz par ce qu'elle sçait bien que vous serez ceste nuyt plus empeschez à faire solliciter les malades, que d'enterrer les mortz. Et pource que ces deux Seigneurs (q̃ ie vous ay nommez) sont trespassez au lict d'honneur, finissans leurs iours auec telle gloire que leurs haultz faitz d'armes leur peuuent auoir acquise, vous suplie les vouloir tenir plus pour vifz que decedez. Aussi tost que la Royne eut acheué sa harengue, les Princes s'aprocherent de la lictiere, trouuans l'Empereur Esplandian tant blesme pour la perte de son sang, qu'il ne sembloit plus tenir de vie. Le Roy Amadis outré de douleur ne fit que dire à maistre Elizabel (qui estoit aupres de luy) maistre voylà de la besongne pour vous, ou il faut desployer le secret de vostre science: faites l'emporter sans que sa mere ne sa femme le sçachent. Adonc se tournant vers la Royne d'Hircanie, luy dist: Ma Dame ie vous prie me recõmander affectueusement à la bonne grace de vostre maistresse, la remerciant bien fort de la compassion qu'elle à de nostre misere, esperans en Dieu de voir encores l'heure que nous pourrons recognoistre ceste courtoysie. Or luy dites m'amye que ce q̃ noz ennemys ont à ce coup gaigné sur nous par la main d'autruy qui les renforça au besoin, nous esperons leur faire rendre bien tost auec grosse vsure, ou nous y mourrons tous à la poursuyte. Auecq' ceste responce se retira la messagere au camp de Lucidor, auquel le Roy Brcon (qui iusques à l'heure auoit esté en la chãbre de la Royne Zahara) s'en alloit en son quartier, faisant conuoquer en sa tente la plus grand part des Seigneurs de sa troupe, ausquelz il parla secrettement en ceste maniere: Messieurs vous voyez l'estat en quoy nous auons auiourd'huy miz les Grecz, donnant faueur à leurs ennemys de Frãce, lesquelz sont tant diminuez de leur victoire que nous les aurons maintenant à bon marché vous asseurant que ne pourrions auoir le vent mieux à gré pour auancer nostre entreprise, laquelle plustost nous executerons & mieux se portera, à cause du trauail qu'ilz ont soustenu tout du long du iour: à raison duquel nous leur demanderõs la charge du guet, à fin qu'aussi tost que la Lune sera leuee, que nous en puissiõs faire vn tel massacre, que leur boucherie surmonte encore celle des Grecz. Suyuant ceste ordonnance vont deuers le Prince Lucidor luy requerir la charge du guet, qui leur fut trop volontiers acordee, & sans aucun soupçon de leur menee: firent soudain auertir tous leurs Capitaines à ce q̃ chascũ se tint prest à l'heure assignee.

Mais

Mais il en aduint bien long de leur conte: Car Dieu qui ne laisse iamais ceux qui ont bonne fiance en lui fist venir vn secours non attendu aux Grecz sur les dix heures de nuyct par vne grosse flotte, laquelle auoit marqué sa route, sur le feu des nauires qui brusloyent du iour precedant, laquelle vint surgir droictement aupres de celle des Grecz, en laquelle ilz enuoyerẽt incontinent vn Gentil-homme à l'Amiral Frandalo pour l'auertir que le Roy de Taprobane & Sabba, le Roy Magadan & Fulurtin estoyent arriuez à leur secours en iuste armee: dequoy Frandalo receut grand' ioye, & en manda aussi tost les nouuelles à la cité, qui grandement recõforterent les Princes Constantins, dont leur firent sçauoir la deliberation de la saillie qu'ilz vouloyent faire apres minuyct, les requerans de les secourir sur le poinct du iour pour renforçer l'aubade qu'ilz preparoyent à leurs ennemys. Ceste ambassade voulust faire Amadis de Grece, pour auoir la premiere veuë & accollade de ses bons amys, auecques lesquelz il consulta la maniere de leur conduicte en ceste entreprise, puis reprint le chemin de la ville, pour s'y trouuer des premiers. De la suruenuë de ceste flote le camp ne peust rien entendre à cause de la nuyct, & qu'elle ancra entre l'armee de Lucidor & la terre, pour leur oster le passage.

Comme les Princes Grecz executerent leur dessein nocturne, & qu'elle en fust l'issue.

CHAP. XXXIII.



Les deux parties de la nuyct estoyent passees, quand la Lune commença à monstrer ses cornes. Et les Princes de Grece encores couuertz du sang du iour passé, sortirent aux champs, ne faisant qu'auant garde & bataille à cause du nombre de leurs gens tant apetissé, lesquelles firent marcher toutes d'vn front cõme doit aller camissade, à fin de plus estõner les ennemis à leur reueil de voir si large armee: or

eufsiez veu sortit les Soldats hors de Constantinople en contenance de vainqueurs plus que de vaincuz, du desir qu'ilz auoyēt de venger leur honte & restablir leur honneur, lesquels ilz acreurent plus par la seureté qu'ilz donnerent à leurs ennemis propres, que s'ilz les eussent tous occis, comme aperra à la fin de la trahison du Roy Breon lequel cōmençoit desia à couper les gorges aux gens de Lucidor, quand les Grecz sortirent de la ville: faisant ce trahistre vne telle mortalité que courans desia pesle mesle, ses gens mesmes se mescognoissoyent, s'entretuans les vns les autres. Ce qu'entendāt le Roy Birmartes & le prince Lucidor furēt en grand esmoi en ce sursault, pensant que ce fussent les Grecs: mais tost apres en furēt acertenez par deux ou trois prisonniers qui leur declarerent la conspiratiō, dont ilz furent merueilleusemēt estonnez, mais comme sages princes auiserent de gaigner quel que quartier de leurs tranchees, & se fortifier de leur charroi par l'autre côté, à fin de retirer le plus de leurs gēs qu'ilz pourroyēt en sauueté en attēdāt le iour. Le Roy Breō executoit vne extreme cruauté, iusques à ce qu'ilz vindrent trouuer la troupe que Birmartes & Lucidor auoyent ramassez sur le plus hault de leur champ. Et voyant que s'ilz eussent voulu faire dōmage à ses gen qui couroyent espanduz sans ordre par la campagne ilz le pouuoyent faire facilemēt s'arresta sur leur cul commençans les ralier pour pousser outre. Mais le Prince Anaxartes & Lucidor resolurent de les rompre premier qu'ilz se peussent assembler. Si commencerent à escrier France, France, & chargeans dessus furent tresbien soustenuz par les gens du Roy Breon, crians à haute voix Rusie, Rusie, si bien qu'en peu d'heure il y eust plus de six mille Cheualiers par terre. Or estoyent les Princes Grecz desia sortiz de la cité, & se tenans en bataille rengee sans autre chose faire à cause du bruit qu'ilz oyoyent, ne sçachant que penser, sinon que ce peult estre Perion Roy de la grand' Turquie de qui ilz attendoyent la venuë de iour en iour, dont auiserent que si d'auēture c'estoit lui, on pourroit aussi tost porter dommage à l'ami comme à l'ennemi, ne pouuant entrecognoistre les enseignes. Parquoy se tenans cois enuoyerent quelques auantcoureurs sçauoir que se pouoit estre, lesquelz trouuerēt à l'escart trois Soldatz du Roy Breon, & les amenant deuant les Princes ilz sceurent par eux toute l'entreprise, dont ilz furent bien esbahis. Si consulterent ensemble ce qu'ilz auoyent à faire: car quant à souhaiter ilz n'eussent sceu mieux, sinon que les vns eussent tous les autres au ventre: dequoy se raporterent du tout à l'opinion du Prince Falanges, qui leur dist: Messieurs si nous estions possesseurs de la derniere victoire, mais en estant allé autrement selon le vouloir des Dieux, me semble que mieux vaudra vser d'vn acte vertueux, en faisant assistence à ceux qui souz tiltre d'honneur nous sont venuz faire la guerre, & repousser ceux qui sans estre appellez ne d'vn costé ne d'autre commettent vne si malheureuse trahison, de laquelle nous chastieurs & correcteurs, par mesmes moyen pourrons tellement gaigner les cueurs des Princes Occidentaux q̄ ce seroit cause de quelque bō apoinctement, voyant ceste grand' iustice Royalle, laquelle gardant si parfaictement auecq l'ennemi asseurer bien l'entretenir enuers ses subietz & amis. D'auantage ce faisans nous nous vaincrons nous mesmes, forçans nostre volonté contre la force que nous receusmes hier de leur main, en quoy cognoistront nostre clemence de reseruer que leur sang ne soit espandu en vengeance du nostre dequoy ilz nous demeurerōt obligez. Ce conseil fut tresagreable à tous les Princes comme Zelateurs de la vertu. Et tout soudaine leur ost commença à marcher la teste basse iusques à vn traict d'arc des deux armees meslees ensēble, & à leur clere veuë par-ce qu'ilz venoient vers leurs flācs dōnāt par-ce moyen vne grād' terreur aux vns & aux autres coulpables du traictement du iour precedent. Lors marchās

les Grecz plus outre: trouuerent la campagne toute couuerte des corps Françoys meurdriz par le faulx Breon qui leur augmenta le courage par pitié de se ioindre à eulx. Parquoy sonnans leurs trompettes se fourrerent parmy les gens du trahistre Roy, tellement qu'à leur venuë firent terrible bresche à son bataillon en laquelle furent executez si merueilleux faitz d'armes par tous les Seigneurs que leur nombre & grandeur ne donna lieu de les particulariser. Tant y a que voyans ceux du party de Lucidor le secours que les Grecz leur faisoient eurent tant de ioye qu'ilz donnerent clerement à cognoistre la volonté qu'ilz auoient de reparer leur dommage, faisans vn horrible carnage des Russiés. Or n'est il possible de vous raconter les armes que faisoit la pucelle Alastraxeree, laquelle combatant vn fort Geant secondé de trois autres qui de deux trait auoit nauré son cheual souz elle pour la terracer, à l'heure suruint le Prince Falanges d'Astre à l'endroit, qui voyant la chose que elle aymoit le mieux en ce monde en tel danger, fendit la presse & la teste de l'vn des Geans quant & quant, pour trouuer sa maistresse, à laquelle il dist: Ma Dame ie vous supplie me faire tant de bien que de vous vouloir seruir de mõ cheual, à fin que la faueur que me monstrerez en le prenant me face auiourd'huy faire tant de prouësse que ie me puisse à bon droit reclamer vostre seruiteur: A tout le moins vous plaise le prendre en consideration du secours que les Princes Grecz dõnent à vostre party. Or estoit Alastraxeree tant eschauffee à fraper d'estoc & de taille qu'elle n'auoit pas veu ce que le prince Falãges auoit fait, mais l'oyant parler & le cognoissant à son escu verd semé d'harpies dor & aux riches armures qu'il portoit tousiours plus excellentes que nul prince du monde.

Falanges mon amy (dist elle) ie reçoy de vous le present que vous me faites iusques au rendre, & auec le cheual i'accepte de bon cueur vostre seruice, puys que ie voy l'vsage du corps maintenant suyure de mon costé le veu de l'ame. Or pert bien ou repaire honneur quãd nous sommes au grand besoin tellement secouruz, par noz propres ennemys. Ce disant elle saisit l'autre Geant par la courroye de son escu qu'il auoit pendu au col si ferme qu'elle le fit tomber par terre, & luy donna si terrible coup de masse qu'elle luy aplatit la teste cõme vn pigeon. Et dist au Prince qui desia estoit à pied: Or prenez doncq' le cheual & me liurez le vostre, & montans eux deux malgré tous ceux qui frappoient sur eux, la pucelle pique (priãt le Prince de la suyure, ce qu'il fit la secondant de telle hardiesse que ceste faueur ne se monstre pas de vain effect, qu'elle augmenta de beaucoup quand elle luy dist en partant ie m'en vois trouuer le Roy Breon pour luy oster la fantasie de l'amour qu'il me porte, & de la hardiesse de s'oser nommer mon seruiteur publiquement: car i'ay entendu qu'il a dit hault & cler que ie luy fais tort de non luy permettre lieu en mon amytié. Lors se fourrerent en la plus grãd' presse en grãd' enuie de monstrer leur prouësse l'vn à l'autre, mais le tumulte fut tel que bien tost les conuint departir: trouuant bien peu apres Alastraxeree le Roy Breon (qui estoit de taille demesuree) à l'instant qu'il auoit prins prisonnier Lucidor, lequel vn de ses Geans troussoit sur l'arçon de sa selle & le souleuoit d'vn bras. Adonc alla pour le recoure, mais plustost y arriua Florisel qui le voyant prisonnier emmené par mescroyãs de telle sorte s'auãça premier qu'Alastraxeree, donnant tel coup d'espee sur le bras du Geant qui emportoit Lucidor, que le bras du Geant, & le Prince tomberent tous deux à terre, estant le coup si horrible que Lucidor mesme en fut fort blessé au bras, tant que le sang ruissela de la playe: dequoy Florisel fut fort troublé cuydant l'auoir occis en le pensant sauuer, si se ietta soudain en terre (comme s'il n'y eust eu personne au tour de luy) & embrassant Lucidor le meit sur son cheual duquel il e-

ſtoit deſcendu : puys malgré tous ceux qui l'enuironnoient monta ſur celuy du Geant qui eſtoit tombé d'angoiſſe ; Lucidor cognoiſſant lors Floriſel à ſon eſcu, & conſiderant en ſoymeſme la grande humanité dont il auoit vſé en ſon endroit:ha Floriſel de Niquee (diſt-il) il pert bien que la fortune eſt plus amye, à voſtre lignage, qu'à tous les princes de ce monde, voyant la condition en laquelle elle vous maintient ſans aucune varieté, tãt que ie la tiens pour ſuiette à voſtre vertu, vous m'auez nauré au bras, mais bien autremẽt au cueur, y ayant rompu le dur cal de Vengeance obſtinee contre vous. O vertu que tu as grand' puiſſance de me vaincre ſans me ferir: Pourtãt Floriſel faites que mõ honneur ſauf ie demeure voſtre : & prenez ma foy que ie remetz en voſtre main, auec tout le droit de ma querelle. Lucidor (reſpõd Floriſel) i'ay fait peu pour vous au regard de ce que voudrois. I'accepte voſtre amytié de bon cueur, & me raporte de ma ſatisfaction enuers vous aux princes Anaxartes, & Falanges d'Aſtre. Vrayement diſt Lucidor i'en ſuys treſcontẽt. Qui fut le moyen de paix entr'eux traictee par eux meſmes, qui par autre n'eut iamais eſté faite. Noſtre matiere nous tire ailleurs & ne nous donne loyſir d'en faire plus long diſcours, non plus qu'ilz eurent eux-meſmes. Pour retourner à la pucelle Alaſtraxeree qui alloit querant le Roy Breon, en fin le trouuant luy diſt : Roy Breon, voycy Alaſtraxeree qui t'aprendra à grandz coups d'eſpee de parler plus ſobrement de mariages de telles que moy & ne conter auſsi ſans ton hoſte. Ce diſant, hauſſe ſon eſpee pour luy ramener ſur la teſte, mais il para de ſon eſcu ſur lequel tomba le coup ſi royde qu'apres l'auoir fendu le Roy en fut ſi eſtourdy qu'il cheut à terre, ou la pucelle deſcendit & luy coupa les lacz de l'armet pour en faire autant de la gorge, mais elle fut empeſchee par ſes gens qui ne s'eſpargnerent pas pour ſauuer leur maiſtre. Lors ſuruindrent Floriſel & Lucidor qui de deux coups en ietterent deux mortz par terre, donnant loyſir à Alaſtraxeree de trencher ceſte malheureuſe teſte, & la prenant par les cheueux monta à cheual malgré tous ſes aduerſaires, emportãt quant & quãt la cotte d'armes du Roy. Là rencõtra la preſſe s'efforçant pluſieurs de le venger, mais ce fut à leur dommage, par ce que le Roy Amadis y ſuruint auec Falãges, Amadis de Grece, & quelques autres Cheualiers qui les rembarrerent ſi bien que lon en veit bien toſt vne brieue deſpeſche: Auſſi firent l'Empereur Liſuart dom Friſes de Luſitanie, & les deux Roys de Sidonie, qui chargerent les ennemys par les flancz de telle roydeur qu'ilz leur firent bien perdre vn arpent de la campagne. Lors Alaſtraxeree voyant Floriſel aupres d'elle print la teſte de Breõ, & luy baillant, Monſieur (diſt elle) voylà la teſte du Roy Breon, ie vous prie preſentez là de ma part à voſtre grand amy Falanges, en recompenſe du ſeruice qu'il m'a fait auiourd'huy. Floriſel (combien qu'il n'entendiſt pas pourquoy elle diſoit celà) neantmoins la remercia grandement de ſa part, & la prenant fiſt tant qu'il trouua Falanges à qui il en fiſt preſent en propres termes. De quoy Falanges fut auſſi ayſe, que ſi lon l'euſt faict Monarque de tout le monde commandant incontinent qu'on la meiſt au bout d'vne Lãce auec la ſuſdite cotte d'armes: & que renforçant vne bonne charge on criaſt hautement Grece, Grece. Ce qui eſtonna tant les Ruſſiens que cognoiſſant leur chef occis ilz tournerent incontinent doz, tirans pour ſe ſauuer vers leurs nauires, auſsi ne leur euſt il ſceu mieux prendre : Par-ce qne les Roys de Magadan & Sabba qui leur venoient ſerrer la queuë les receurent ſi à propos que bien peu en eſchapa, demourans en la place plus de quarãte mille Ruſsiẽs, ou apres la bataille les princes Grecz firẽt ſonner la retraite, & les autres auſsi, ſe retirans à quartier les vns des autres. Or faiſoit beau voir les princes Grecz auec leur cauallerie tenans vne partie de la campagne tout couuers de

ſang,

sang, & de l'autre costé enuiron vn traict d'arbaleste celle de Lucidor auec ses confederez sonnans force trompettes d'allegresse, quand arriuerent lors les Roys de Magadan & de Taprobane qui furent tresamyablement receuz par le Roy Amadis & les autres Seigneurs. Et apres les caresses declara Florisel tout ce qui auoit esté passé entre luy & Lucidor, comme aussi Lucidor, en auertissoit les siens. Adonc eussiez veu les deux armees marcher l'vn vers l'autre au petit pas. Soldatz manier la picque: & iouër des espees en signe de ioye, & les princes & Capitaines d'vn costé & d'autre aller deuant leur esquadron auecq' bonne troupe de cheuaulx confirmer & iurer l'amytie desia promise: entre lesquelz Florisel & Lucidor alloient les premiers qui s'embrasserent à cheual. Apres eux l'vn bailloit la main, les autres ostoient l'armet, ou baissoient la teste en signe de reuerence, selon les amytiez qu'ilz auoyent eués le temps passé: Car en ceste assemblee se trouuerent plusieurs Cheualiers errans qui s'estoient veuz & cogneuz en diuers lieux. Lucidor doncq' vint à cõmencer telz propoz. Le fond de noz affaires (tresexcellens princes & Seigneurs) vous est assez notoire: ceste mutation de volontez pourroit estre estrange à ceux qui ne cognoistroient comme l'estat du Roy Amadis & de sa lignee icy presente est exempt du hazard de fortune: Bien peult on dire q̃ la main de dieu y a touché, à tourner vne hayne mortelle en amytié si cordiale: Et ce par occasion si inopinee, laquelle m'a rendu de complaignant debteur quasi non soluable, lors se teut. Et Florisel print la parole: Monsieur nous auons bien à le remercier de nous auoir deliurez du peril ou no⁹ estions enserrez par vostre puissance. Si le tort a esté nostre en quelque endroit, vous en auez faict iuste chastiement. Soit donques la paix confermee entre nous: les articles serons differez iusques à vn autre iour car nous auons maintenãt besoing de nous reposer, & faire apareiller noz playes, & vous aussi: Qui nous fait vous prier affectueusement prendre logis en la ville, pour vous mettre vn peu mieux à vostre ayse, vous & ceste compagnie esleuë. Ilz s'entr'acolerent de rechef a ce mot. Lucidor le remerciant de ceste offre à cause de l'ordre qu'il auoit à donner en son camp. Ce cas despesché le Roy Amadis entra en son palais, & apella Amadis de Grece & luy dist: Mon filz vous voyez que ie suis nauré & desormais mal portatif: Or ay-ie vne expedition à faire qui m'importune fort, que ne puis par raison adresser à homme qui viue plustost qu'à vous qui heritez de mon nõ, & d'autant de valeur que on m'a attribuee. Si vous prie me faire ce plaisir de prendre la flotte de vostre pere auec celles des Rois venuz n'agueres qui sont voz grandz amis, pour mettre peine de recouurer la Royne Cleofile, car ie ne voudrois souffrir pour tout l'or du monde qu'elle eust mal ou ie peusse remedier. Ie feray ceste requeste à ces deux rois, pource que leurs gens sont les moins trauaillez, & à vous q̃ ne fustes oncques las de bien faire. Amadis de Grece remercia son bisayeul de l'honneur qu'il luy faisoit, & pria Fulurtin de faire rembarquer ses gens: ce qui fut fait en grand' diligence sans qu'Amadis voulsist mener aucun de tous les Seigneurs auecq' luy, à cause d'vn autre voyage qu'il proiettoit en son esprit, dont le discours vous sera fait cy apres. Ainsi les Princes Grecz se retirent en leurs logis, & Amadis de Grece s'alla rendre à la flote. Ce iour là on ne vaqua qu'à enterrer les mortz mesmement les gens du Roy Breõ, à fin qu'ilz n'infectassent l'ær de leur charongne.

Comme les princes Grecz rentrerent en la cité, & des lamentations que fist Helene.

CHAP. XXXIIII.

LEs Princes Grecz au retour furent receuz des Dames en grand' ioye, pour le bon accord qu'ilz raportoient.

toient. Si allerent visiter l'Empereur Esplandian auant qu'ilz se fissent desarmer, & leur donna maistre Elizabel grand espoir de sa conualescence, lequel le Roy Amadis enuoya au camp pour penser des Seigneurs de recommandation. Puys ilz le renuoyerent auec les corps des Empereurs Florestan & celuy de Rome son filz, auecq quelques autres des Cheualiers principaux mortz en leur compagnie. Ce qui renouuella les pleurs & lamentations à Constantinople, principalement à la princesse Helene, voyant tant de misere auenuë à cause d'elle. Làs mon Dieu (disoit elle) par le don que tu m'as fait de beauté ie suis surnommee la seconde Helene, mais en effect d'occision & desolation ie puis bien gaigner le nom de premiere, & effacer sa memoire. Ha Seigneur que ne m'as tu plustost crée la plus laide & desfiguree de tes creatures, voire au reng des pauures & simples bergeres? Ou m'ayant voulu mettre telle sur terre, que ne m'as tu plustost coupé le fil de mes ans, sans me faire seruir de si detestable ocasion. La sage Emperiere Abra qui la tenoit aupres d'elle la reconfortoit au mieux qu'il luy estoit posible: luy remõstrant que c'estoit simplesse de se plaindre des choses ia faites qui ne se peuuent reuoquer: Ausi qu'elle pourroit irriter d'auantage l'ire diuine contre elle à contreroller ainsi l'ordre de ses fatales destinees. Quant à elle que le fait de la guerre ne luy estoit aucunement imputé par son iugement: mais au Prince qui l'a emmenee, lequel amour excuse assez, & que Dieu a voulu que telz maux auinsent pour faire de plus grands biens, c'est à sçauoir de deux belles alliances pour vne, veu le propos desia tenu auec Lucidor de mariage en leur maison. De plusieurs corps qui furent raportez partie furent embasmez pour les enuoyer en leurs païs, & les exeques retardees iusques à l'entiere garison de tous les naurez. Depuis en grand' pompe & solemnité n'y faillirent les Princes du camp. Entre lesquelz entamerent le premier propos Falanges, Anaxartes du traité de la paix entre Florisel & Lucidor, moyennãt le mariage de luy auec la pucelle Leonorine fille de l'Empereur Lisuart & Abra: A quoy ilz s'ingererent volontiers pour destourner le party d'Oriane fille du Prince Olorius, laquelle le Prince Anaxartes reseruoit pour luy mesmes, car il aymoit affectueusement & de long temps. Ces deux bõs trafiqueurs iouerent si bien leur personnage que leur dessein succeda, y employant Falanges ses cinq sens de nature, pour assouuir le desir d'Anaxartes, duquel il pourchassoit ausi l'amytié & à ses fins. Le festin de leur noces auecques toutes ses solemnitez abolirent quasi le dueil vniuersel, & fist tant la belle Leonorie par sa bonne grace qu'elle alluma vn tel feu au cueur de Lucidor, qu'il estaignit entierement l'estincelle d'Helene: luy venant à considerer qu'elle ne l'auoit point aymé prenant vn autre en son lieu & que ce n'estoit plus que le demeurãt d'autruy. De s'amye nouuelle il cueilloit la prime fleur, & elle l'aymoit comme sa grandeur & valeur pouuoit meriter. Peu à peu s'engẽdra entre luy & Florisel vne aussi grande amytié que l'inimytié auoit esté au parauãt par le soigneux pourchas d'Anaxartes & de Falãges, qui d'autre part estoiẽt en grand' peine à la poursuyte de leurs amours n'en receuant autre auãtage que de la seule veuë, & si nõ aucunefois vne pauure parole à la desrobee. En quoy Lucidor monstra biẽ son franc courage Frãçois, qui ne daigna oncques parler à la princesse Helene, fors qu'en termes de salutation cõme à la rencontre, tant pour le tort qu'elle luy auoit fait q̃ de peur de susciter quelque fantasie à Florisel, de qui il prisoit plus l'amitié q̃ d'elle. L'Empereur Esplandian par le soing de maistre Elizabel perdit biẽ tost la fieure, entrãt en la dispositiõ moyẽne entre sain & malade, & desia se pourmenoit vn peu. Parquoy les seigñrs Apolloniens de la cõpagnie de Lucidor vindrẽt saluer sa maiesté, & prẽdre cõgé pour retourner en leur païs: ce q̃ firẽt tous les autres apres, excepté la Royne Zahara qui demeura quelque tẽs en Constantinople auecq ses deux enfans.

Mais

Mais auãt q̃ tous ses departemẽs se fissent arriua Perion Roy de la grand Turquie, lequel ayant rencõtré en sa route quelque reste des fuyars en auoit mis la plus part en fond, & les autres amenez captifz. A tãt lairrons ces bons princes se donner vn peu de bõ tẽps en recõpense de tãt de maux qu'ilz auoiẽt souffertz, pour aller rescoure la belle roine Cleofile qui estoit en grãd perplexité

Du merueilleux acte de Silercie damoyselle de la Royne Cleofile pour sauuer sa maistresse des mains du neueu de Breon : Et du secours que luy donna Amadis de Grece.

CHAP. XXXV.

LA Royne Cleofile estant demeuree prisonniere en la galere du Breon, il la laissa en la charge de son neueu Roy des Gorgones, lequel n'eut tant de vertu en luy de s'en aquiter loyallement: ains si tost qu'il eut perdu son oncle de veuë descouurit son affection à la royne, la tentant de doulces persuasions pour l'atirer à sa volonté: duquel elle craignant la force & outrage temporisoit le plus discretemẽt qu'il estoit possible sans l'esconduyre du tout, le tenant cõme l'oiseau sur la branche & pour mieux moderer ceste furie, qu'elle cogneust preste à la violence en cas de refuz, elle luy dist : Monsieur, encores qu'il vous pleut ainsi me forcer à vostre desir, ie vous prie croire que vous n'en viendriez à bout, pource que ie me occirois plustost que de le souffrir, comme celle qui aymeroit myeux mourir que viure en deshonneur: Mais puis qu'ainsi est que m'aymez tant que vous dites, donnez moy temps de vous gouster & cognoistre, à fin que l'amytié soit mutuelle: car autrement la pensant obtenir par rigueur, vous la perdriez, & moy quant & quant, qui vous suplie auoir vn peu de patience, en temperant vostre ardeur. Et vous asseure foy de Royne que i'aurois, vostre amour trop plus chere que de vostre rude oncle & rebarbatif, qui ne me reuient nullement: ce qu'elle luy disoit pour luy donner vne amorse de fause esperance. De tel langage si bien le mena (comme les femmes sont sutiles) qu'il se rendit du tout à son vouloir Mais vn iour elle print son luz quelle manioit diuinement, auec sa clere voix angelique l'acompagna de tant de souspirs & œillades lancees sur ce ieune Roy, que se mettant aupres elle, se coucha en son giron si transporté de ses espritz qu'il s'y endormit: Ce qu'elle voyant & considerant que la vie se deuoit postposer à l'honneur, iette le luz & desgaigne l'espee que le Roi auoit ceinte, formant en soy mesmes vn tel discours: S'il est ainsi que les Princes vertueux se sacrifient si volontairement pour ocasions à eux peu importantes, doy-ie craindre moy à m'immoler, pour sauuer mon honneur que lon me veut rauir? O dieux immortelz acceptez ce sacrifice que ie vous fais de ceste espee à trauers ma poitrine, pour preuenir l'outrage qui m'est preparé & m'achiné, & ensemble garder la foy qu'Amour m'a fait vouer au Roy de la grand' Bretaigne le premier du monde : A qui mes amies (parlant à ses Damoyselles) vous en porterez tesmoignage. Sur ce point l'horreur de la mort vint espouuenter son tendre cueur, tant qu'elle sentit la force luy faillir aux nerfz, & l'espee luy cheut du poing. Parquoy dist lors à Silercie sa plus familiaire Damoyselle. Ie te commande par puissance absolue, reprendre ceste espee pour executer en moy ce que ie ne puis pas moimesmes t'asseurãt que ce dernier seruice sera plus agreable que tu me fis iamais. Ma Dame (respõd elle en la releuant) si ie vous ay esté iusques icy loiale seruãte, ie ne vous voudrois cõmencer maintenãt à desobeïr: & vous tenez certaine que ie vous vois mettre hors de ce danger que craignez tãt. Lors dõne de l'espee à la gorge du Roy en dormy de si droite atainte, qu'elle l'esgorge cõme vn moutõ. Ma dame (dist elle) ce coup là est pour vous deliurer de peine. Il en reste vn pour m'exépter de la cruauté de ses gẽs: & ce disant apuie le põmeau cõtre vn coin de mur, & se fourra la pointe au dessouz du tetin, ou a esté troué par les Phisiciens vn pas de la mort quasi incensible. La Royne fut si efraiee de ceste double hardiesse qu'elle se pas-

le se pasma : puis estant remise en soy par ses femmes s'escria, ha Silercie quelle magnanimité as tu mõstree estre en cueur de fille, pour faire seruice à la maistresse qui tant t'aymoit : làs i'achete trop cherement ceste deliurance, au pris de ton chaste sang: Ie seray à iamais coulpable de ta mort, n'ayant eu la vertu en moy de l'executer par mes mains, comme tu as fait par les tiennes. Maintenant Silercie ie te porte enuie qui as gaigné les deuans, & m'as apris le chemin que ie doy prendre: Adonc voulut tirer le glaiue hors du corps, quand ses femmes luy vindrent tenir le bras : & à ce cry suruindrent les gens du Roy estonnez de ce spectacle comme vous pouuez penser: lesquelz le manderent incontinent au roy Breon : & quand ilz entendirent l'entreprise du trespassé sur les affections de son oncle, ne trouuerent le cas si estrange, & n'en traiterent la Royne & ses femmes si rigoureusement qu'ilz eussent fait. Laquelle leur monstra courageusement la deffence que le Roy auoit faite de ne laisser entrer personne de l'armee en la nau ou elle seroit: Et que s'il y auoit aparence de force au cõtraire, qu'ilz missent le feu es premiers qui les aborderoient. Ce qu'ilz firent de rechef publier, craignant d'offencer leur maistre, si autre q̃ lui aprochoit de la Roine. Celui qui fut enuoyé vers Breon, fut prins par vn flouin de Fulurtin qui alloit descouurir loing deuant l'armee, & amené à Amadis lequel sachant du messager l'accident à la verité. Or allons mes amys (dist il) secourir ceste magnanime Dame, ensemble chastier les trahistres comme Dieu nous les a reseruez. Lors firent diligence de ioindre les Rusiens, lesquelz recognoissans les banderolles imperiales de Grece en trop plus grand nombre qu'ilz n'estoient se mirent à la fuyte, qui peu leur valut à cause de la vistesse d'aucuns brigantins, ou entrerent Amadis, Fulurtin, & la fleur de leur armee. Et s'adresserent premier à la nau ou estoit la Royne Cleofile comme à la plus aparente, pensant que le chef de la flotte y fust. Tant vous puis dire que peu de Rusiens eschapperent de leurs mains, par ce que detenans les ennemys ilz donnerent loysir à toute leur puissance de les aborder. Et entra Amadis le premier à la grand'nau ou il trouua la Royne tant combatuë de tristesse & de ioye qu'elle estoit quasi transie, laquelle mise en sauf alla donner ordre à la bataille qui fut plus en chasse qu'en resistence. Ce pendant Cleofile qui le voyoit trop esloigner à la poursuyte voulut demeurer derriere pour atẽdre son retour: mais le patron fut d'auis de gaigner Constantinople, pour la refraischir de tant de maux qu'elle auoit souffert, pensant qu'Amadis ne tardast gueres apres eux. A laquelle y ayant seiourné quelques iours, lui fut donné bonne conduite par le Roy Amadis pour retourner en ses païs :

Comme Amadis de Grece deconfit les Rusiens auec l'ayde de Fulurtin, se departit de luy, & des merueilleuses auentures qu'il rencontra.

CHAP. XXXVI.

OR fut le Roy Amadis de Grece cinq iours & autãt de nuitz à poursuyure les gens du Roy Breon, au bout desquelz le vent se tourna contraire aux Rusiens, & à luy commode, tellemẽt qu'ilz se vindrent rendre au piege, & n'en eschapa vn seul, pour emporter les nouuelles en leur païs. Apres laquelle victoire Amadis ne desirant rien tãt que d'estre solitaire pour entretenir & gouuerner à son ayse ses amoureuses pensees : vint remercier Fulurtin du plaisir qu'il auoit fait au Roy & à luy, prenant congé pour retourner en Constantinople faire entendre ce qui leur estoit auenu. Fulurtin ne le vouloit souffrir qu'il ne luy fist compagnie à son retour : mais il ne le sceut impetrer. Si le laissa embarquer en vn brigantin qui singla auec vent en poupe & à force des rames si vistement qu'il faisoit cinq ou six lieuës en vne heure, doncq eslongnerent bien



bien tost la flotte qui s'estoit arrestee pour partir le butin. Allant donc Amadis de Grece en ce petit vaisseau cõme meilleur pour faire diligence, combien qu'il ne valut gueres contre la tormente : tant y a fortune se leua de telle sorte, que peu à peu, l'eau cõmença à gaigner sur la proue mouillant les hommes de bonne voile qui vogoyent, & apres passa sur la corsie : finablement s'enfla tant que force estoit nager entre deux eaux: car les vagues donnoyent de proue en poupe de telle sorte qu'il n'y auoit personne qui eust vn seul fil de sec, & le paure Patron qu'Amadis auoit prins auec lui ne tachoit tousiours que gaigner le droit fil contre les vndes, à fin qu'vne, qui pouuoit venir de trauerse ne les getast tout à bande, & fist culbuter le brigantin dessus dessous, mais il ne le sceut si biẽ garder pour la lasseté des vogueurs que le vaisseau ne renuersast d'vn costé. Ce qu'Amadis de Grece, preuoyant s'estoit tousiours tenu en poupe, comme au lieu plus eminent, tout disposé au peril auãt le coup. Si ietta soubdain son gabban qui l'auoit longuement garanty de l'eau, & empoignant vn aiz large se recommãde aux ondes, tellement qu'estant fort & robuste tant dura en aleine qu'il gaigna la prochaine rade, ou ses mariniers tẽdoyent à nager: mais recreuz & rompus par le trauail passé, se noyerent assez pres de lui. Amadis se voyãt seul sauué, remercia Dieu du bon du cueur mais re. ardant la coste si droite que quasi estoit inaccessible, fut derechef grandement troublé: toutesfois comme vertueux & magnanime grauit des ongles & grimpa à quatre pates contremõt le rocher iusques au sõmet auquel il paruint ainsi que le soleil se leuoit, qui lui descouurit le païs, c'est à sçauoir vne assez belle plaine bornee de de montagnes, d'vne desquelles aperçeust vne belle fontaine, ou estoit vn Damoysel assis, de l'aage d'enuirõ huit à neuf ans, qui dormoit dessus la verdure le plus beau & mieux formé qu'il eust oncques veu en sa vie, autour duquel estoyent douze Lyons & vne Lyonne, qui se leuerent à grand'furie si tost qu'ilz aperceurent Amadis, tellement que le ieune Damoysel s'en esueilla: Et voyant deuant le Cheualier qui auoit desia son espee nuë pour attendre les bestes se leua, & d'vn baston qu'il auoit menaça les Lions de sorte qu'ilz obeïrẽt à son cõmãdemẽt cõme feroiẽt chiens domestiques, se couchãs tout plat à terre deuant ses piedz.

Lors

Lors fort esbahy de voir en ce lieu persōne viuāte, &encores plus de la belle taille du Cheualier alla droit vers lui & le salua aussi courtoysemēt qu'eust peu faire vn de plus grād aage, disant: Sire Cheualier quelle fortune vous amene ceste part? car il y a vn an que i'y suis sans auoir veu creature humaine, ains seules bestes brutes, fieres & terribles qui repairent en ce lieu. A quoy Amadis de Grece luy respondit. Beau mignon encores suis-ie plus esbahy de me trouuer icy, que vous n'estes de m'y voir: parquoy ie vous prie de me dire en quel païs ie suis, & la cause qui vous y tient ainsi seulet.

Monsieur, dist le ieune Damoysel, il vous plaira donc asseoir aupres de ceste fontaine: car ie voy bien que deuez estre làs d'auoir eschellé ceste roche aux griffes, puis ie vous donneray à manger de la viande que i'ay, & vous diray partie de ce que me demandez. Ie vous en remercie (dist Amadis) car i'en ay bon besoin: & se metant bas sur l'herbe, l'enfant print vn panier que l'vn des Lyons estoit coustumier de porter & luy bailla vne piece de venaison, nonpas cuyte: mais quasi autant valoit, car les Lyons estoient duitz & instruitz par celuy qui les auoit là commis, à chacune foys qu'ilz prenoient quelque proye d'exprimer le sang de leurs pates, puys le Damoysel la lauoit, & la laissoit seicher au Soleil, & se norrissoit ainsi. Or croiez qu'Amadis trouua tresbonne ceste viande, & en ayant mangé quelque peu le Damoysel print vne coupe d'or, & lemplissant de l'eau de la fontaine luy presenta. Lors Amadis regarda ententiuement sa phisionomie & principalement les deux yeux qu'il auoit, tous faitz comme ceux de Niquee, qui luy causa vne telle alteration qu'il laissa quasi tomber la coupe, recognoissant en soy-mesmes la faulte qu'il faisoit à sa loyalle Dame, si bien qu'il en plora amerement disant entre ses dentz, ha a amye Niquee comme m'auez-vous voulu mōstrer ceste auenture, pour me manifester l'erreur q̄ i'ay commis contre vous? helas amour, pour le moins m'eussiez-vous laissé auec la premiere faute q̄ ie fis enuers Lucelle, sans me mettre en ce tormēt d'vne seconde, pour vous vēger plus de moy. Ha braue cueur tu t'abuses bien d'ozer entreprendre vn tel cas, auquel la plus grāde hardiesse que ie pourrois employer sera vne tresgrande couardie, cognoissant le peu de raison que i'ay de mon esperance, ostant ma desloyauté, laquelle a bien merité que fortune la loge icy entre les bestes, ou ie fais presentement estat de ma demeure, Puis que ma destiuee le veut ainsi, atendu que ie ne m'oserois trouuer deuant ma Dame Lucelle, & moins retourner deuers Niquee: ains conuiendra que ie pleure mes pechez entre ces Rochers, iusques à ce que la mort me deliure de tout angoisse. Or pour couurir sa passion il print la coupe & beut, auec resolution de seiourner en ces montagnes pour la necessité qu'il y reduysoit à cause du peu d'aparence qu'il veoit en son affaire. Ce pendant l'enfant, qui auoit contemplé ceste lascheté, qu'il auoit monstré auant que boyre luy dist: Monsieur vous deuez estre bien làs à vous veoir faire si maigre chere. Beau filz (respōdit Amadis) vous dites vray: mais ie vous prie puis que i'ay desia disné (dequoy ie vous remercie) dites moy le surplus de ce que ie vous ay requis. Mōsieur (dist-il) ie vous en diray tout ce q̄ ie sçay. Premier le fait de ma naissāce m'est incogneu: on m'apelle Florarlan, qui ne cognois pere ne mere: car ie fuz porté, en ceste montagne fort petit par vn sage qui me dist que quand ie feray Cheualier il faut que ie m'ē aille trouuer le plus grand prince & le plus vaillant qui portast onc espee, à fin de procurer vēgeance sur luy d'un autre qui fut occis par ses mains. Or la cause qu'il me dit pourquoy il me fait icy viure en ce desert, c'est pour deuenir plus robuste & endurcy à toute peine, m'ayant laissé acompagné de ces Lions à fin que ie perdre toute crainte. Ainsi ie vis entre Lions apriuoisez par sa science, auec lesquelz ie vois à la chasse, & me retire le plus souuent à ceste fontaine pour la frescheur.

ſcheur. Vrayement diſt Amadis de Grece vous me contez merueille : voire mais dites moy qui eſt le Prince contre qui vous deuez combatre. Certes monſieur, reſpond il, ie ne le vous ſçaurois bonnement nommer, ſinon que i'ay bien ouy dire au ſage ſelon l'eſtime qu'il fait de luy, que ce ne peult eſtre ſinon de deux l'vn, Amadis de Grece, ou Floriſel ſon filz. Trop bien vous ſçauray dire que la mort qu'on veut venger eſt celle du Prince Balart le frere de la Princeſſe Arlãde fille du Roy de Thrace noſtre ſouuerain Seigneur. Lors entendit Amadis de Grece aſſez clerement que c'eſtoit luy meſme à qui tout s'adreſſoit, & diſt: En bonne foy mon mignon ſi vous parlez d'Amadis de Grece vous vous pouez quaſi tenir ſeur de voſtre vengeance : car vous reſſemblez merueilleuſement bien à celle qui la deſia ſceu prendre de luy plus cruelle que vous ne pourriez iamais faire, & par plus dangereuſe mort. Comment doncq, diſt le Damoyſel, Amadis de Grece eſt il mort? helas me voyla donc debouté de toute l'eſperance de gloire que ie pretendois auoir contre luy. Amadis de Grece le regarda en ce diſant, & ne ſe peut tenir de rire. Ce m'aiſt dieux mon enfant (diſt il) Amadis de Grece eſt deſia mort, & au moyẽ de ce a deſia obtenu la gloire que merite la peine qu'il endura en mourant : toutesfois vous veux bien dire que le ſage fait peu pour voſtre beauté de vous nourrir à telle fin. Ie ne ſçay cõme il en auiẽdra, diſt le ieune filz: lors Amadis de Grece luy demanda à qui appartenoit le païs, & il luy dit : au philoſophe eſtant aupres du Royaume de Calidonie. Or bien donc (diſt Amadis) puis que ma deſtinee m'a voulu conduire en ce lieu propre à mes penſees i'y voudrois biẽ demeurer à ſeruir Dieu pour le reſte de ma vie, deſirant auſsi que perſonne du monde ne ſceuſt rien de moy. Parquoy ie vous prie monſtrez moy quelque lieu entre ces Rochers ou ie me puiſſe retirer de nuit. Sire Cheualier (diſt le Damoyſel) vous pouez eſtre ſeur, q̃ nul vous deſcouurira icy: Et ſur celle pointe de roche qui regarde la mer y a vn beau creus entaillé dans la pierre auec une belle fontaine, qui ſera voſtre logis, s'il vous plaiſt : & quant à moy, ie vous ferai tout le ſeruice qu'il me ſera poſſible ſollicitant voſtre prouiſion neceſſaire en mon deduit de la chaſſe, afin que ſoyez du tout plus ſecretement. Deqnoy Amadis le remercia grandement, lui diſant qu'il eſtimoit beaucoup telle adreſſe, & prioit Dieu de lui donner la grace de le pouuoir ſatisfaire en lui aidant à prendre plus grande vengeance d'Amadis de Grece qu'il ne l'eſperoit Dieu le vueille, dit l'enfant, qui le conuoya iuſques à la cauerne, en laquelle Amadis fut treſcõtent de paſſer la ſolitude, priant le Damoyſel de le laiſſer là, & le vouloir viſiter chaſcun iour vne foys, ce qu'il luy promiſt. Puis partit pour aller à la chaſſe, laiſſant Amadis trop eſmerueillé de ſa diſcretion, qui le meut à vne ſinguliere affection, auec autre cauſe occulte, de laquelle il eſtoit ignorant : mais ie la vous veux declarer. C'eſt enfant cy eſtoit filz de Floriſel de Niquee, duquel Arlande eſtoit demouree enceincte (comme auez entendu au Neufieſme liure) laquelle lui auoit impoſé tel nom, compoſé de celui du pere & du ſien propre. Celui qui le nourriſſoit eſtoit le ſçauant Aſtibel, à telle fin que lui meſme auoit recité, lequel deuint extremement beau & auſsi bien apris. Et ſuiuant ſa promeſſe ne declaira iamais à Aſtibel ce qui eſtoit paſſé entre luy & Amadis : lequel s'endormit ſi toſt qu'il fut en la cauerne, tant eſtoit làs & derompu de la tourmente.

De la ſolitude d'Amadis de Grece, & de ce qu'il fit auec le Damoyſel.

CHAP. XXXVII.

DEſia les tenebres de la nuyct commẽçoyent à embrunir les cãpagnes amenans vne naturelle triſteſſe apres

pres la gayeté du iour, & la freschenr du vent renforçoit ses effetz, faisant murmurer les ondes de la mer, quand le gentil Prince Amadis s'esueillant se trouua au lieu ou le beau damoysel Florarlan l'auoit laissé qui se voyant en telle solitude sans autre compagnie que de ses pensees, dont la memoire de Lucelle auoit allumé son ancien desir, plorant & gemissant commença à dire: O force qui me forces contre ma propre volonté à rompre la foy que ie deuois plus garder, combien me l'as tu fait changer, en me changeant moy mesme: certes ma peine en est grandement redoublee par le bien qui me fait tant de mal. O gente Lucelle qu'est ce à dire, que lors que vostre beauté souloit tormenter mon cueur par vn mortel desir ie le portois patiemment alaicté de bonne esperance: mais maintenant que ie n'en ay plus, helas ie seuffre vn mal insupportable! Las espoir q̃ me soulois entretenir la vie en ton absence, qui me la soustient maintenant? fault bien que ce soit quelque espoir, contre espoir pour me liurer plus grieue punition de ma desloyauté que me bannir de la presence de celle de qui la vertu inestimable me promettoit quelque pitié: ie suis moymesme contraire à moy ne pouant auoir repentance pour vous requerir pardon de ma foy faucee, quand me souuient de ma treschere Niquee de qui i'ay tant receu de gloire & de contentement: O mort! acheue ia ma vie pour finir mon trauail: & toy vie ne m'entretiens plus pour faire durer ma langueur. O flotz marins, que ne m'auez vous englouty n'agueres en voz abismes pour m'exempter de ceste trop plus horrible tormente? O fontaine (regardant celle de sa cauerne) tu es heureuse en faisant ton cours ordinaire, & mes yeux infortunez à distiller incessament par contrainte non naturelle. Ta liqueur fresche m'oste bien la chaleur venue du Soleil commun: mais le feu que cause Lucelle (mon vray Soleil) nulle eau ne peult estaindre, qu'vne piteuse l'arme d'elle espãduë sur moy. Niquee, Niquee tu me dois bien le pardon de ceste offence, dont tu as oublié l'obligation de mes premieres amours! Lucelle, Lucelle, resiouissez vous maintenãt que le temps est venu que vous auez vengeance de vostre desloyal Cheualier de l'ardente espee auecques satisfaction de la faulte q̃ son filz à peu faire cõtre vostre frere. En telz discours il passa la nuit iusques à l'heure que Florarlan le vint visiter, acoustré d'vn casaquin de drap d'or la trompe penduë en escharpe, acompagné des Lions, dont l'vn luy portoit le pannier à la viãde, de laquelle il bailla part au prince Amadis qui en gousta quelque peu, s'arrestant à contempler en cest enfant l'image de Niquee: lequel luy demanda comme s'il estoit porté toute la nuyt: Bien (dist-il) depuys que i'ay trouué lieu ou ie desire seruir Dieu mon createur, & compagnie si bonne que la vostre. Monsieur, dist le damoysel, faites bonne chere, n'espargnez rien, car nous auons de la prouision assez ie viens maintenant de courre vn cerf que i'ay eslãcé biẽ pres d'icy, nous n'aurrõs pas faulte de viures. Dieu soit loué (dist Amadis) q̃ n'oublie iamais ses seruiteurs, m'aiãt amené en ce desert, ou ie suis si bien secouru de vous: car ie croy fermement q̃ le soucy me feroit mourir de male mort auãt que i'eusse le soing pour soustenir ma vie. Monsieur (dist Florarlan) ie vous prie ne prenez tant de fantasie, mais resiouyssez vous: & quand il vous plaira venir à la chasse ie vous ameneray icy monture: car quant à moy ie suis desia si acoustumé d'aller a pied que ie n'ay besoin de cheual. Ie vous en remercie (respond Amadis) vous asseurant que quand i'y vouldrois aller ie le ferois beaucoup plus pour vous faire plaisir qu'a moimesmes, sinon pour celuy que i'ay de vostre compagnie, par le sçauoir qui est en vous, tel q̃ l'aage vous deuroit denier par nature. Le Damoisel ne faillit à le prẽdre au mot, & le lẽdemain vint à la cauerne à cheual, & mettant pied à terre dist au Cheualier solitaire: Monsieur montez sur ce

ualier solitaire : Monsieur montez sur ce cheual s'il vous plaist pour voir ma chasse & le païs à l'entour qui n'est pas tout ainsi que le voyez icy : ce qu'il fist pour luy complaire, & alloit apres l'enfant qui marchoit deuant luy allaygre, comme vn basque. Parquoy pensoit Amadis que lon ne deueroit pas autrement nortir les filz des Princes pour les rendre robustes & moins delicatz. Or le mena il en telle part ou ilz trouuerent venaison,& eurent le passe-tẽps des grandz Ours que ces Lyons prindrent à force. Amadis retourna au soir en sa loge, & fut enuiron deux moys menant ceste vie, & couchoit sur vn petit lict qu'il auoit fait de mousse d'arbres.

Comme le Damoysel Florarlan mena Amadis de Grece voir les nauires d'Armide.

CHAP. XXXVIII.

ENtre les chasses qu'Amadis de Grece continua auec Florarlã, il le mena vn iour à quartier des montaignes, ou ilz trouuerent vn parc, circuit de murailles qui sembloiẽt bien estre de trois lieuës de tour ou enuiron, ioignant lequel estoit vn beau boys planté des grandz ormes & vieilz chesnes, aboutissant au bout d'vne belle riuiere, qui redoubloit toute l'assiete & l'edifice au rebat de sa perspectiue, lequel pleut grandement à Amadis de Grece, & demanda au Damoysel quel logis c'estoit. Monsieur (dist-il) s'il vous plaist nous y pourrons aller & voir les plus estranges choses de ce monde. Voire mais, dist Amadis ie ne voudrois estre cogneu. Ne craignez dist Florarlan vous n'auez garde,car ceux qui sont dedans ne cognoissent pas eulx-mesmes. Amadis en eut d'autant plus d'enuie : Si alla quand & Florarlan pour voir les secretz de ceste maison,ou à l'arriuee ilz ne oyrent dedans que pleurs & lamentations de gens grieuement naurez : puys entrans en vne grand' salle virent vne geolle de fer, & là dedans plus de deux cens Cheualiers qui iettoient force criz piteux : & auoient tous la main senestre persee cõtre l'endroit du cueur:comme s'il y eussent esté blessez cruellement, sans auoir aucun interualle de douleur, tant blesmes & attenuez que c'estoit horreur de les voir : Entre lesquelz Amadis de Grece cogneut Garinter dõt il fut trop esmerueillé, & l'eust volontiers tiré hors de là s'il luy eust esté possible. Pourtãt dist au Damoysel : Certes mon enfant c'est grand pitié de voir ces pauures gens qui ont tant de peine, mais n'y a nulle fin à leur tourment? Si à mõsieur(dist il)ilz ont quelque relasche, mais si courte qu'ilz ne l'estiment rien.Comme ilz parloient ainsi l'vn à l'autre veirent sortir d'vne chambre qui respondit à la salle vne fort belle Damoyselle, qui estoit vestuë de drap d'or, ayant ses cheueux espars, & sur iceux vne guirlande de riche pierrerie, portant en sa main vne harpe qui sembloit estre de fin or, & derriere elle marchoient autres Damoyselles richement vestuës dont l'vne portoit la queuë de la Princesse, & l'autre deux coissins de drap d'or qui furent mis à l'entree de la geolle. La pucelle fut fort esbahie de voir vn si beau Cheualier qu'Amadis, n'ayant iamais veu son pareil cõbien qu'il fust bien maigre & palle : parquoy demanda à Florarlan qui estoit ce Cheualier : le Damoysel, baissant la veuë en terre auec vne grand'reuerence, respondit. Ma Dame ie ne le cognois non plus que vous, sinon que ie l'ay troué entre ces mõtaignes, & m'a prié que ie vinse auec luy pour voir ceste auenture. A quoy la Damoyselle ne sonna mot encores que le Cheualier luy pleust tant qu'elle n'en pouuoit retirer sa veuë pour la semblance qu'elle y trouuoit de celuy qu'elle ymaginoit le plus,comme si s'eust esté luy mesmes:q̃ fut cause qu'elle alla faire son office auec grande solemnité, c'est à sçauoir que se mettant bas sur les coissins commença à toucher sa harpe, & chanter doucement quelques chansonnettes en complainte d'amours auec

ſi profondz ſouſpirs yſſans de ſes entrailles qu'ilz engendroient en hault les larmes decoulans le long de ſa belle face. A la contemplation deſquelles elle ramena à la memoire d'Amadis de Grece, celle qui eſtoit ſi fort grauee en ſon cueur, tellement qu'elle le fiſt plorer de compaſsion. Ce qui augmẽta grandement l'affectiõ de la pucelle de le voir ainſi larmoyer. Or entendez que des que la Princeſſe commença à chanter & ſonner, tous les Cheualiers patiens tomberent à terre comme gens endormis, demeurans tous coiz iuſques à ce qu'elle eut finy la muſique. A quoy le Prince print bien garde, & diſoit apart ſoy: helas ma Dame Lucelle, cõbien eſt plus grand le mal que ie ſeufre pour la faute commiſe contre vous, que n'eſt celuy de ceux qui ſont icy tourmentez: car le ſon de la pucelle leur oſte la paſſion pour quelque temps, & la mienne n'a point de ceſſe, & ſi rengrege à ce ſon melodieux. Adõc elle bailla ſa harpe à vne des autres, qui en commença à iouer, y aiouſtant la gorge comme elle auoit fait, mais non pas ſi bien. Ce pendant elle s'addreſſe à Amadis de Grece, & luy diſt. En bonne foy Cheualier ie pẽſe que ſoyez amoureux par le teſmoygnage que ie voy de voz larmes. Ma Dame (reſpondit-il) la douce armonie de l'inſtrument auec voſtre voix ont tant de vertu, moyennant les parolles qu'auez prononcees, qu'elles ſufiſent à engendrer paſſion à quiconques en ſeroit vuide, parquoy ne vo⁹ esbahiſſez ſi elles ont effet en moy, ou elles ont troué matiere diſpoſee: car ſi amour m'a voulu faire ſentir ſes effortz, qu'elle raiſon peult il auoir maintenant de m'en monſtrer de tous contraires? helas Cheualier (diſt elle) ie ne m'esbahy plus ſi voz larmes ont eſté contraires aux miennes ſur ma muſique: puys que ie trouue conformité de paſſion en noz cueurs. Ma Dame le tort que ie voy eſtre fait à vous (belle par excellẽce) chaſſe mon deſeſpoir, me ſeruant de recõfort en pareille infortune, & receurois grande allegeance ſi ie me pouuois trouuer icy toutesfois que vous ferez la muſique aux patiẽs: parquoy vous ſuplie me vouloir dire l'heure ordinaire, à fin que ie n'y faille point. Cheualier, diſt-elle, ſi vous auez plaiſir en ce miſtere, d'autant que voſtre mal eſt ſemblable au mien, i'ay autant de meſtier de voſtre cõpagnie, que vous de la mienne. Parquoy ne faites dificulté d'y venir toutes & quantesfois que bon vous ſemblera. Ma Dame (diſt-il) ie vous remercie humblement, vous ſuppliant d'auantage me dire la cauſe de ceſte auẽture, pour laquelle ces Cheualiers ſont ſi mal traitez. La cauſe eſt (reſpond elle) qu'il y a en ce parc vne treſexcellente pucelle nommee Armide, qui iadis fut enchantee par ſa mere à raiſon de ſa parfaite beauté à fin que princes ny Roys ne vinſent en contention à qui l'auroit par force: Et quiconque y vient en telle intention demeure icy traité cõme vous voyez: & moy qui ay compaſsion de leur peine à cauſe de la miẽne ſemblable, viens ſouuent icy d'vn chaſteau que i'ay aſſez pres, pour parler à vn Philoſophe, & conferer auec luy mes affaires, & par meſme moyen leurs faitz le bien que vous auez veu, ou ſi ie n'y puis venir, i'y enuoye la Damoyſelle qui ioue preſentement. Vous me contez merueilles (diſt Amadis de Grece) mais ou ſe tiẽt ceſte pucelle que vous dites? n'eſt il poſsible que Dame ou Damoyſelle y entre, combien qu'il ne ſoit permis aux Gentilz-hõmes? Non, diſt-elle, pource qu'auſſi toſt qu'elles y aprochent de vingt piedz il ſe fait vn bruit ſi eſpouuentable qu'elles en ſortent incontinent: & ſi elles y viennent en cõpagnie de Cheualiers elles les perdent en entrant. Or eſt il tard, ſi vous donneray le bon ſoir: parquoy enſeignez ce Damoyſel l'endroit ou il vous pourra trouuer, & ie vous feray ſçauoir par luy le iour q̃ ie ſeray icy. Amadis la remercia grãdement, & diſt qu'il le feroit. Ainſi la princeſſe auec ſes Damoyſelles & les Cheualiers recõmencerẽt leur piteuſe armonie: leſquelz Amadis laiſſa, s'en allant auec

le Da-

le Damoisel,auquel il s'enquist en chemin s'il cognoissoit la Dame qui auoit parlé à luy si courtoysemẽt. Ouy mõsieur,respond c'est la Princesse Arlande, ma Dame & maistresse à laquelle le Royaume de Trace apartient de droit apres le deces du Roy son pere,elle passe souuent par cy pour parler à l'astrologue qui me nourrit: & la Damoiselle que vous voyez plus priuee d'elle est sa cousine appellee Arlinde fille du Duc de Crette, & l'autre grande ouuriere de pourtraiture, est nommee Grise, & pour vous en dire la verité elle est fort amoureuse: mais nous ne sçauons de qui. Il me le semble bien, dist le Prince, vrayement elle est douee de grand' beauté. Voire,dist Florarlan, & plus la frequenterez plus vous la louerez de son acointance, parquoy ie vous auertiray tousiours de sa venué. Lors luy demanda Amadis s'il n'y auoit nul remede au monde pour deliurer ces pauures affligez,si à (respond) selon q̃ vous pourrez voir es escriteaux des parrons qui sont icy deuant. Adonc delibera en faueur d'amour entreptendre l'auenture, & pria Florarlan de le mener aux perrons, lequel comme se doutant de la resolution du Cheualier luy dist qu'il ne voudroit pas qu'il l'esprouuast à cause du peu de profit que les autres en auoiẽt rapporté. Sur quoy Amadis de Grece iettant vn grand souspir. helas mon mignon, dist il, que ie gaignerois beaucoup s'il me pouuoit auenir de perdre mon entendement,à fin de ne sentir mon martire, auquel tous autres maux seruẽt d'allegeance. L'enfant voyãt sa conclusion,l'alla conduyre au circuit de l'espreuue d'Armide,ou il ne sceut lire vn seul mot, & le pria de se retirer, & que si l'auenture luy disoit bien il luy feroit sçauoir, sinon il ne sera besoin de l'atendre iusques à ce que les autres sortiront. Ie vous iray, dist Florarlan, rechercher en la maison des naurez d'amour,ainsi estoit nommee. Amadis le baisant en la face se departit de luy, n'ayant autres armes que son espee,monté sur le cheual qu'il lui auoit amené: & va entrer par la poterne ou pourpris, si nauré de sa premiere playe qu'il ne craignoit dãger d'autre plus grãde.

Comme Amadis de Grece esprouua l'auenture de la queste d'Armide & de ce qui luy auint.

CHAP. XXXIX.

Les nuës de l'Occident monstroient desia par leur rougeur la retraite du Soleil vers elles, quand l'excellent Prince Amadis de Grece se print a cheminer dans la basse court, ou il ne passa gueres auant sans trouuer grand nombre de harnoys de Cheualiers qui y estoient espãduz en l'entreprise de l'espreuue: & combien qu'il y en eust plusieurs qui luy eussent bien peu seruir selon sa corpulence, & qui estoient de grande valeur,si est-ce qu'il n'en voulut endosser pas vn, estimãt qu'armures peuuent bien peu valloir contre les enchãtemẽtz: Et de la mort n'auoit tant de soucy que du danger de son esperance esperduë. A l'instant luy sembla voir deuant luy vne nuë espesse comme fumee d'vne tuillerie auec terribles esclairs comme de tonnerre. Et ceste nuë s'estendoit depuys le ciel iusques en la terre, dequoy il fut fort esbahy, encor que coustumier de voir choses espouuentables, neantmoins passa il dedans la nuë,ce que nul n'auoit onques fait si auant, de laquelle se trouuant enuelopé, le cueur luy creut contre la paour: si pique son cheual lequel restiue & soufle de frayeur: mais il le broche si viuement qu'à bride aualee luy fait trauerser la nuë iusques à la clarté tenant l'espee nuë à la main là ou il aperceut vne grand' troupe de Damoyselles richemẽt acoustrees s'entretenaus par les mains. Qu'est-ce cy Sire Cheualier (dirẽt elles) voulez vous emploier vos forces contre les tendres pucelles: remettez hardimẽt vostre glaiue au fourreau, car vous estes en lieu pour receuoir plutost playe q̃ la liurer: à quoi il obeit, disant, mes dames, vous vous pourrez bien mesconter parlant à celui qui

eſt tant nauré qu'il n'y a place en lui pour nouuelle bleſſure. S'il y a quelque honneſteté en vous, reſpondirent, mettez pied à terre & venez quant & nous : Ce qu'il fiſt, mais il ne l'euſt ſi toſt fait qu'il perdit & Damoyſelle & cheual, & vid vn eſquadron de Cheualiers venans à courſe deſtriers la lance baiſſee contre lui, diſans : Cheualier vous payerez maintenant la maletoſte des volontez qu'auez portees contraires à celles de noz Damoyſelles. Lors il deſgaina ſon eſpee & ſe mit en deffence ſans aucune crainte, deliberé pour le moins de cherement leur vendre ſa peau, & qu'il y en demeureroit pour les gaiges: mais le nombre d'eux eſtoit ſi grand qu'ils l'enuironnerent de tous coſtez, le naurant deuant & derriere, dont ſortit tant de ſang de ſon corps que lui meſmes s'esbahiſſoit comme il pouuoit viure, iuſques à ce que la nuit ſuruint, & ſe penſant retirer à quartier, ſe trouua pres d'vne porte du chaſteau ou il entra iuſques en la court quarree, & y trouua autre grand nombre de Cheualiers ſortans par les quatre coings, leſquels le vindrẽt aſſaillir leurs eſpees au poing, diſans : Cheualier, il n'y a maintenant perſonne qui vous peuſt deliurer de noz mains: Lors le rechargerent de rechef, lui eſtãt auis que leurs eſpees ne trẽchoyẽt pas, trop bien en ſentoit il les coups orbes ſans ſe pouuoir reuenger, d'autant que les ſiens ne portoyent point. Eſtant Amadis de Grece en ceſt eſtour, ſuruient vn Cheualier hault outre meſure qui diſt: Retirez vous mes Gentilz-hommes, car ie le vous ietteray par terre, puis lui trencherez la teſte à voſtre aiſe. Adoncq embraſſa Amadis & luterent longuemẽt pour s'aterraſſer l'vn l'autre, n'ayant Amadis rencõtré homme de plus grãd force : toutesfois à la fin il lui fit ployer vn genou, & eſcrier. Helàs! les vainqueurs changeront preſentement leurs forces pour les vaincuz. Lors Amadis ſe trouua eſtre aux priſes auec vne belle Damoyſelle paree precieuſement, & veid tous les autres Cheualiers ainſi tranſmuez, & vn grand nombre de torches allumees à l'encontre de lui, & force pucelles tenans harpes, lutz, & guiternes, dont il fut grandement esbahy & ſur tout de l'excellente beauté de celle qu'il tenoit lyee entre ſes bras à la lute, lui eſtant bien auis qu'il n'en auoit oncq veu de plus & y fuſt Niquee en comparaiſon, laquelle luy diſt: Monſieur vous ſoyez le bien venu, & plaiſe à Dieu que ce ſoit pour meilleur remede à celle qui l'à oſté à tous iuſques auiourd'hui : mais ie crains que le donnez aux autres & non à moy. Ceſte parole Amadis ne ſceut bonnement entendre, toutesfoys luy reſpondit : Ma Dame ie me reputerois trop heureux de vous pouuoir faire ſeruice vous aſſeurant qu'il ne tiendra à moy de tout ce qu'il me ſera poſsible. Vrayement (dit elle) ie vous remercie, auſsi ne deuroit on moins eſperer de ſi bon Cheualier, vous certifiant qu'il eſt bien en voſtre puiſſance. I'en ſerois bien aiſe, diſt il, qui ſuis couſtumier expoſer la vie pour les Dames. Or doncques, diſt elle, venez vous repoſer, & ſçaurez apres tout l'eſtat de mes affaires. Allons ma Dame, reſpond, ou il vous plaira, laquelle le prenant par la main le mena en vne ſalle tappiſſee de drap d'or, ou les tables eſtoyent deſia dreſſees, auſquelles ilz ſe ſeirent pour ſouper, & furent ſeruis de viandes exquiſes, mais durãt le feſtin la pucelle ne retira iamais l'œil de deſſus le prince, qui la regarda auſsi ententiuemẽt, pour la ſouuenance qu'elle lui renouuelloit de ſa Lucelle, tellemẽt que les l'armes lui pendoyent aux ieux groſſes comme poix, dont elle ſe reſiouit fort en ſon cueur les appliquant à ſon profit, à tort & ſans cauſe, mais les haulx boys commencerent à ſonner à la deſſerte, qui les diuertirent de leurs œillades.

Des propos que la Princeſſe Armide tint à Amadis de Grece, & comme elle demeura enchantee.

CHAP. XL.

Les

LEs tables leuees, la Princeſſe print Amadis de Grece par la main, entrant auec luy en vne belle chambre ou ilz s'aſſirent ſur vn lit verd & elle demanda à vne de ſes Damoyſelles ſa harpe, dont elle commença à iouër fort doucement & à chanter quant & quant, demeurant elle & le Prince ſeuletz en la chambre auec vne torche allumee, laquelle ainſi belle & de bonne grace luy reduit en memoire l'eſtat auquel il eſtoit quand il faiſoit la court à ſa Niquee en tel habit, ſouz le nom de Neréide dont il ſe print à l'armoyer diſant. Helas Niquee quelle offence ie commetz contre vous, en m'eſloignant ainſi de voſtre compagnie. Et vous Lucellë à q̃ i'ay fait la premiere faulte. Or en feray ie penitence ſi auſtere que quant vous l'entendrez la prendrez en iuſte ſatisfaction. Elle penſa que l'effort de ſa beauté cauſaſt en Amadis ceſte paſſion, auſſi certes n'y euſt il eu cueur ſi dur au monde qui ne ſe fuſt atendry à la douceur de ſa voix & armonye de l'inſtrument. Or ayant acheué ſa châçon luy commença ce langage. S'il eſt ainſi monſieur que ma beauté ait eu pouuoir de vaincre les forces de tât de Cheualiers qui eſtoient icy auant voſtre venuë, par laquelle vous ayez donné liberté à tous. Pourquoy me laiſſez vous ſeule captiue me voyant telle & de maiſon que pouuez cognoiſtre par renommee? I'ay refuſé tant de Roys, Ducz & Princes deſirans ma compagnie & la communauté de mes terres & ſeigneuries. Or vous faisie preſent de moy & de tous mes biens ſi me le voulez faire de voſtre perſonne : Et ſachez qu'en voſtre ouy ou nenny giſt la fin & conſommation des enchantemens de feu ma mere, ou vn nouueau commencemẽt de charme ſur vous, auquel trouuerez auſsi peu de grace & mercy que prendrez de pitié de moy. Tel propos rendit Amadis de Grece fort perplex voyant le peu de remede qu'il y pouoit mettre eſtant deſia marié, & d'auantage ſon amour tant engaigé en lieu d'ou il n'eſperoit nul remede: mais apres y auoir vn peu penſé determina luy reſpondre ſelon la verité de ſon fait. Ma Dame, il n'a pas pleu à fortune me permettre tant de liberté, que ie peuſſe accepter la grace que me voulez faire m'ayant lyé en autre lieu qui me rend incapable de voſtre faueur. O Dieu à quelle fin m'auez vous mõſtré l'ocaſion de tant de bien ſans aucun moyen d'en auoir iouyſſance? adonc ſe teut & ietta vn profond ſouſpir, auquel la Princeſſe tomba de ſon hault & toutes ſes Damoyſelles en vn meſme inſtant, mettant les mains contre leurs poitrines & commençâs à gemir & ſe plaindre comme faiſoient les Cheualiers de la maiſon des naurez ſi douloureuſement que le Prince en fut eſmeu à grâd cõpaſsion. Et ſaiſit lors Armide entre ſes bras, luy diſant pluſieurs paroles de reconfort : mais elle n'en ceſſa ſes pleurs & lamentations. Ce que voyant Amadis diſt en ſoy-meſme: Làs que ie ſuis né ſouz conſtellation infortunee. A à belle Armide, ſi vous auiez comprins l'eſtat de mes malheurs vous ne vous plaindriez du peu de ſecours que trouuez en moy, qui n'en ay aucun pour moymeſmes. O Lucelle que ne voyez vous la peine que i'endure du mal de ceſte Princeſſe dont ie ſuis cauſe pour le prendre en payement du bien qui ne me peult proceder que de vous. Apres ceſte exclamation ne ſçachant bonnement que faire pour le mieux, s'auiſa de prendre la harpe de la princeſſe pour voir ſi c'eſtoit enchantement qui ſe peult apaiſer par la muſicque, ou adoulcir pour le moins comme il auoit veu par celle d'Arlâde: Si commẽça à ſonner & la Princeſſe auec toutes ſes Damoyſelles demeurerent auſsi coyes que ſi elles euſſent eſté roydes mortes: parquoy il cogneut qu'elle payoit la debte en telle monnoye que lon auoit fait la deſpence: helas que telle experience fuſt tombee ſur Lucelle (diſt il) de ſouffrir à ſon tour pour moy cõme ie fais pour elle. A Armide ne cherchez le medecin qui ne peult pas guarir ſa maladie : & renforçant ſes regrets puis laiſſant la harpe, la Prin-

la princesse & ses Damoyselles retournerent à leurs premiers gemissemens, sanglotz & cris pitoiables, & sortirent hors du chasteau, & Amadis apres elles : mais sachez qu'elles ne firent que courrir iusques à vn grand trait d'arbaleste là ou sembloit qu'elles se fourrassent dedans vne obscurité espesse, en laquelle le Prince ne pouuoit entrer quelque peine qu'il y mist non plus que s'il y eust eu vne forte muraille, dont contraint fut demeurer là, les oyant crier iusques à ce qu'elles s'esloignerent tant que l'ouye ne receuoit plus leur bruit: Et y passa toute la nuit en complaintes vers Lucelle. Le iour venu voyant la beauté du chasteau tout enuironné à vn trait d'arc à l'entour d'vn gros brouillas qui montoit iusques au ciel, il essaya de rechef à passer, recherchât de tous costez s'il y auoit ouuerture, ou lieu plus penetrable l'vn que l'autre. Parquoy s'en retourna au chasteau ou il ne trouua personne à qui parler, & le veid fort bien en ordre & richement tapissé & emmeublé, dont auec sa fascherie se resiouyt aucunement de ce qu'il luy sembloit estre enchâté en ce lieu ou il pourroit confier sa vie solitaire iusques à la mort en penitẽce de sa desloyauté enuers Lucelle, à laquelle il ne cessoit tous les iours de parlementer, puys à Niquee, & viuoit du fruit du iardin, & de l'eau des froides fontaines, esquelles mirant souuent sa figure disoit: O ymage de celuy qui n'est desia plus, puis qu'il est hors de son sens, dis moy es tu la figure du Cheualier de l'ardente espee, lequel vainquit les gardes du chasteau d'Argines, pour estre vaincu de la beauté de Lucelle à qui il à fausé sa foy? Es tu Amadis de Grece qui a tant acquis de gloire au monde, & puys l'às toute perduë par vne seule faute? si tu l'es, ie te combatray pour effacer vne portraiture tant enlaidie.
O clere source que plus tu aurois de raison à me sufoquer en tes ondes, que tu n'euz au beau Narcissus : venimeux basilic qui imprimes en moy ta proprieté au danger de la belle Armide, retourne tout ton venin vers ma propre representation, à fin que ie meure en me voyant moymesmes : làs tu sçais bien que me donnerois la vie en mourant, dont refuseras ma requeste. En telz regretz passoit son temps en perdant grand part de sa beauté, à cause qu'il deuenoit foyble de ceste nourriture de fruictages & d'eau simple : mais sur tout l'amaigrissoient les ennuytz, mesmement de voir la princesse Armide tous les iours trois foys passant deuant luy auec ses Damoyselles qui apres se fourroient par my la bruyne, le laissant la fort dolent de leur continuel martire. Or deuez entendre qu'à l'instant Amadis de Grece lutant auec la princesse la faisant agenouiller, le Cheualiers qui estoient au seiour des naurez, reuindrent tous en leurs bons sens, sans auoir souuenance aucune de ce qui leur estoit auenu: Ce qui fut aussi tost raporté à la princesse Arlande, laquelle y vint incontinent acompagnee de son petit filz qui luy dist que le Cheualier solitaire auoit esprouué l'auenture, dequoy tous les Cheualiers furent fort esmerueillez deliberans tous ensemble l'aller voir au iour ensuyuant, mais à l'heure qu'ilz en deuisoient virent venir Armide de là ou elle auoit laissé Amadis de Grece, & passa deuant eux acompagnee de ses Damoyselles auec leurs criz & plaintes acoustumees. Parquoy dolens de voir vne si belle Dame & si mal traictee, vouërent l'vn à l'autre de s'employer à sa deliurance, laquelle consistoit en ce qu'entendrez cy apres. Lors Arlande demanda sa harpe pour monstrer aux Cheualiers ce qu'elle auoit fait pour eux durant leur enchantement.
Si atendirent le lendemain pour aller voir les escriteaux des perrons, qui estoient depuis l'entree d'Amadis tous nouuueaux car ilz disoient. Celle qui voudra deliurer Armide pourra entrer seurement: mais pas ne sortira quand bon luy semblera iusques à ce qu'elle reçoiue telle force qu'elle à liuree pour le renfort de l'enchantement. Ayant leu le dicton, cogneurent que l'espreuue de ceste auenture n'estoit permise qu'aux

Dames

Dames, toutesfois les Cheualiers ne laisserent à esprouuer l'auenture. Armide donc manda en ce lieu toutes ses Damoyselles à l'espreuue vne à vne, lesquelles y entrerent librement, iusques à voir Amadis de Grece,& les plus belles le plus seurement, mais nulles d'elles la peult acheuer. A raison dequoy fut auisé que tous les Signeurs qui estoyent presens yroyent cercher les plus belles Dames du monde pour les y amener acheuer le sort. En laquelle deliberation chacun partit prenant congé de la Princesse Arlande qui leur donna cheuaulx & armes: Et ne demeura q̃ Garinter derriere, qui étoit fort dolẽt de ne s'estre trouué en la bataille deuant Constantinople, de laquelle il estoit parti pour l'amour de Timbrie & ayant ouy parler ceste auenture en passant l'auoit voulu experimenter, dont il luy en print comme auez entendu. Or les laisserons nous aller iusques à ce que l'histoire les rameine en ieu.

De la griefue passion d'Anaxartes, & des propos qu'il eust auec la Princesse Oriane.

CHAP. XLI.

GRand' peine souffrit le Prince Anaxartes pour l'amour de son Oriane, laquelle de son costé moins ne l'aymoit en son cueur & a croissoit leur martire de iour en iour à cause de leur consolation ordinaire, en laquelle ilz cachoyent leur affection secrette le plus qu'ilz pouuoyent, dont elle augmentoit d'auantage, comme le feu couuert rend la chaleur plus forte. Puis quand au Prince il se trouuoit quasi forclos d'esperance, veu qu'il estoit Payẽ & elle Christiẽne, ce qu'il craignoit pouuoir donner empeschement au mariage: dequoy elle aussi ne portoit moindre ennui. Toutesfois auint vn iour entre autre que toutes les dames s'alloyent pourmener au iardin de l'Empereur, que le Prince eut quelque peu de commodité de parler à elle plusgrande qu'il n'auoit encor'euë: de laquelle voulant faire son profit, luy fist vne brieue harangue, mais d'vne voix tremblante auec changement de couleur d'vne part & d'autre, qui fust telle. Ie vous supplie ma Dame excuser la hardiesse que ie prens à vous descouurir le martire que ie souffre par vostre excellence, d'autant plus grief que ie le tiens clos & couuert: car quelque reuerence que ie porte à vostre grandeur, la force d'amour est si vehemente que ma raison n'y peult plus resister: & pour le bien le vous donner à entendre, il est tel que dire ne le puis pour l'extremité de sa violence: sinon que par luy ie sentz en moy comme en vn petit monde selon le dict des anciens sages toutes les passions diuerses des elemens: làs mes pauures yeulx monstrent bien les cou rantes de la mer en mes larmes continuëlles: & mes profonds souspirs vollent comme les vents en l'air: le tout esmeu par l'ardeur du feu caché en mon cueur, qui sans vostre pitié conuertira tout vostre corps en terre seiche & cendres. Anaxartes ne pouuant plus parler, de douleur qu'il sentoit elle pour l'alleger vn peu luy respondit. Mõsieur le lieu que tenez, tel que nous cõgnoissons, vous donne loy de parler à moy priuément: mais de l'affection que me voulez declarer, vous me pardonnerez si ie suis deliberee d'en croire, ce que i'en pourray iuger par effect plus que par l'angage qui est aysé à deguiser. Combien que i'estimerois la Princesse heureuse à qui Dieu dõneroit vñ Cheualier auquel tant de vertu abonde, laquelle i'estime & honore en vous selon son merite. Sur ce point suruindrent tous les Princes & Princesses au lieu ou Anaxartes estoit à dire le mot à sa Dame, dont il fut grãdement indigné. Or s'en vont tous asseoir aupres d'vn estãg desmeslans maintz gracieux propos, entre lesquels Darinel s'adressa au Seigneur Falanges: Monsieur il n'y a icy personne entre tant de Seigneurs & Gentilz-hommes qui soit demeuré auec si peu d'esperance d'amour que vous & moy: car à vray dire, c'est tout

vn maintenant de nous deux, comme si c'estoit auant la guerre, dont amour nous tient grand tort, ayant esté occasion de plusieurs accords, & amitiez de guerroyer nous deux seulement. Falanges se print fort à rire, & lui respondit: voilà donecq Darinel vne grand' occasion de gloire appareillee pour nous qui faisons sacrifice de noz corps sans esperance : mais seulement par vn instinct de paruenir à la victoire de noz pensees. Monsieur, dist Darinel, vous riez : pensez vous que vostre grãdeur vous face plus sentir les angoisses amoureuses? Non, non: toutesfois ie remercie les Dieux du reconfort qu'il me dõnent, me faisans compagnon d'vn si grãd Seigneur en mesme dance. Siluie à qui le ieu touchoit oyãt ce propos lui dist de fort bonne grace. Certes Darinel aussi n'estime-ie moins voz seruices que ma Dame Alastraxeree peut faire ceux du Prince Falanges, voire, ie m'y sens plus tenuë d'autant que vous n'auez cause de tant vous y assuiettir, & que ne vous en puis faire meilleure recompense, que de vous en estimer beaucoup. Ma Dame, dist Darinel, ie baise vostre blanche main pour la faueur qu'il vous plaist me prester, que i'accepte plus que si m'eussiez auiourd'hui fait Seigneur de tout le monde. Ce disant print sa cornemuse & commença à iouer, chanter & dancer plaisamment, donnant grande recreation à toute la cõpagnie, fors qu'à la princesse Niquee qui trop estoit pensiue sur la longue demeure d'Amadis de Grece, ne pouuant ymaginer quelle peult estre la cause, & plus le fust quand le Prince Fulurtin retourna vers eux sans lui: car lors lui commença le cueur à liurer les assaux de soupçon sur la Princesse Lucelle qui lui croissoyent de iour en iour. Et considerans les Seigneurs sa continuëlle tristesse delibererẽt plusieurs d'aller à la queste d'Amadis, principalemẽt Florisel ayant obtenu congé de son Helene, auquel Falanges voulut faire compagnie, ne menans que chacun vn escuyer. Le Prince Anaxartes & sa sœur Alastraxeree conclurent d'y aller à part eulx, & maintz autres Gentilz-Cheualiers bien deliberez d'esprouuer les nouuelles auentures desquelles lors le bruit couroit par le monde. Et iurerent tous se rendre à Constantinople dedans vn an, pour celebrer les noces de Florisel & celles de Lucidor remises à ce temps là, mesmes celles de Zahir & de la gracieuse Timbrie pour qui Florisel fust intercesseur enuers l'Empereur son pere, qui s'y accorda voyant leur affection indissoluble. Ayans doncq tous prins congé de leurs Dames, les vns se mirent sur mer, les autres allerent par terre, tellement qu'il ne demeura ieune Cheualier en la cité qui ne fust retenu par affaire trop vrgent. Dont fust la court en vne solitude pleine de certaine tristesse, de laquelle la Princesse Oriane portoit sa part à cause du partement de Zahir qu'elle aymoit affectueusement, mais elle dissimuloit acortement quelle en eust beaucoup à souffrir, comme la grand' cronique de ce Prince le declaire tresamplement.

Comme les Princes Florisel & Falanges furent iettez par tempeste en l'Isle de Guindaye & de l'estrange auenture qu'ilz y trouuerent,

CHAP. XLII.

OR entrerent les Princes Florisel & Falanges en vn petit Flouin le plus leger qu'ilz peurent choisir pour aller à la voile, & singlants en haute mer commanderent aux mariniers ne tenir autre route que celle que Dieu & Fortune les guideroit, puis qu'ilz ne sçauoyẽt en quelle part prendre adresse : & cueillirent vent en poupe pour faire diligence. Au bout de six iours se leua vne tormente qui leur en dura plus de huict, errans & vagans par la mer, à chef desquelz ilz surgirent pres d'vne belle grand' Isle par vn matin que le Soleil commença à descouurir de ses raiõs dorez force villes & chasteaux, laquelle leur pleust grandement. Apres ceste fortu-



ne commanderent aux mariniers prendre terre, diſpoſás leur vie à tout le hazard qui leur pourroit aduenir p'uſtoſt que de s'aller enſeuelir es vndes : ce qu'i'z firent contre l'opinion de leur pilote, à qui la coſte ſembloit quaſi inacceſsible. Or y deſcendirent armez de harnois peu enrichiz à fin de n'eſtre cogneuz : & eſtans desbarquez s'en vont par vn petit ſentier qui les conduit en peu de temps pres d'vn beau temple, baſti au milieu de la campagne à vn quart de lieuë d'vne groſſe ville, de laquelle ilz veirent ſortir vn nombre de Cheualiers tirans vers ce temple, acompagnez des Dames pour le conuoy du chariot triumphal, qui alloit au milieu d'eux attelé de ſix Licornes, & comme ilz aprocherẽt plus pres, veirent que le chariot eſtoit d'yuoire auec feullages d'azur à la moreſque, & les ſelles & garnitures des Licornes de veloux cramoyſi : le chariot fut couuert de quatre arceaux d'vn meſme ouurage, ſur leſquelz eſtoyent poſees douze teſtes enchaſſee, en fin or comme reliquaires, dõt la plus haulte eſtoit marquee des armes Royalles de Clarence : deſſous eſtoit aſsiſe vne pucelle autant belle qu'on euſt ſceu choyſir veſtuë d'vn ſatin violet decoupé ſur vn fond de drap d'or, & les taillades reprinſes auec boutons d'or ſubtilement faicts en façon de trouſſes de fleches, liés de gros tortiz de ſoye bleuë ſa robe eſtoit fort lõgue & ceinte, & les manches eſtroites pres des eſpaules venoyent à s'eſlargir en bas: ſes cheueux eſpars, ſur leſquelz vne coronne Royalle eſtoit aſsiſe auec infinité de perles, portant en la gauche vn arc Turquoys, & en l'autre trois fleches mignonnement empennees. Aux deux coſtez d'elle eſtoyent deux pucelles richement parees garnies auſsi d'arcs & de fleſches : & enuiron trois marches plus bas ſur le chariot eſtoyent aſsis trois Cheualiers veſtuz de robes longues de toille d'or, atachez au chariot à groſſes chaiſnes & colliers d'or, & les mains lyees par deuant de groſſes cordes de ſoye : & tous les Cheualiers du conuoy auoyent chacun vne eſpee longue d'vne aulne & d'vne palme de large. Et en telle ceremonie marcherent iuſques au temple, ou la Royne fut deſcenduë & menee, marchant les trois Cheualiers captifs deuãt elle: & ceux de ſa ſuyte rengez aux deux coſtez pour faire paſſage, Floriſel & Falanges eſtoyent

fort esbahis de telle pompe, ne sçachans imaginer que ce peult estre : Et desirans voir descendirent, & entrerent au lieu saint, ou ilz veirent vn throsne esleué de vingt degrez, sur lequel estoit vn autel, & dessus l'image de la deesse Ven⁹ & du dieu Cupido son filz de fin or, ainsi que les anciens auoient acoustumé de les paindre, & autour de l'autel grand nombre de chandeliers d'argent, auecq' torches de cire blanche, estãt tout le tour du temple richement tapissé. La Royne acompagnee de ses deux archeres & de ses trois pucelles portans sa queuë, alla iusques au premier degré de l'escallier du throsne, ou elles s'arresterent toutes trois ensemble, tenãs chascun sa flesche encochee, si firent passer les trois Cheualiers iusques à l'autel, ou ilz s'apuyerent du doz, ayans les visages tournez vers la Royne, laquelle se faisant oster la couronne de dessus le chef commença à parler aux Idoles: Souuerain Dieu & deesse Cupido & Venus qui auez voulu monstrer par moy vostre puissance, ie vous offre ce present sacrifice, vous suppliant ne l'adresser cõtre moymesme au preiudice de mon honneur : Pour lequel i'ameine ces trois hosties en vostre temple, qui par leur temerité ont attenté à le violer & corrumpre en nous trois filles: En payement dequoy ainsi qu'ilz se sont vantez leurs ames estre naurees de nostre veuë, leurs cueurs allons ferir de noz flesches, à fin qu'ilz reçoiuent l'apareil de la main dont leur a esté faite la playe, comme ceux qui sont frapez par les scorpions trouuent le remede en eux mesmes. Parquoy receuez (ô Dieux) les ames de voz martirs, desquelz la loy fait passer les corps par sõ glaiue. Si tost qu'elle eut finy sa priere, descocha la flesche, & tira si droit au cueur de celuy des Cheualiers qui estoit au mylieu des autres qu'elle luy perça de part en part, dont il tomba mort deuant elle. Apres ce coup les deux Damoyselles tenans chacun vn arc en leur main en firent autant aux deux autres, auec protestation que telle cruauté se faisoit suyuant les loix de leur maistresse, lesquelz ne furent si tost à terre qu'on leur arracha les cueurs du ventre, qui furent mis dans vn grand rechaufoir & bruslez sur l'autel auecq' perfums de diuerses odeurs. Pendant lequel sacrifice la Royne demanda vne harpe pour elle, & deux autres pour ses deux archeres desquelles toutes trois ensemble commencerent à sonner & chanter doucement chançons conformes à leur sacrifice, en offrant aux dieux les cueurs des pauures martirs, & recommandans leurs ames: Les cueurs ainsi cõsommez, lon coupa les testes des corps pour les mettre en chasses, faisant porter celle de l'occis par la Royne aux arcz de son char, & les deux autres furent penduz au parement de l'autel, aupres de plusieurs autres. Apres que la ceremonie fut ainsi passee, la Royne alla monter sur son chariot en habit de dueil, dont elle s'acoustra au reuestoir, & marcha en tel ordre qu'elle estoit venuë droit vers la cité, laissant les deux Princes bien esbahis de si estrange cas, & fort desireux d'en sçauoir les raisons : qui leur furent declairees par vn vieil homme demeuré au temple pour enterrer les corps, leur disant : Que la beauté de la Royne Sidonye Dame de l'isle auec sa grandeur, auoient engendré tant de presumption en elle, qu'vn an y auoit ou enuiron que le Prince de Clarence vint en ce lieu, incité seulement de la renommee de sa beauté excellente pour luy faire la court, lequel fut magnifiquement receu & traité cõme son estat requeroit, iusques à vn certain iour qu'il se trouuant outré de l'amour de la Royne luy osa declarer sa pure & hõneste affection tendant à fin de mariage, dont elle fut si esmeuë cõtre luy, que pour monstrer vne exemple de chasteté extreme, & pour chastier la hardiesse dont le Prince auoit vsé vers elle, le fit sacrifier en telle façon qu'auez veu depescher ces trois icy. Et incontinent en repentance de son fait porta le dueil de luy: ordonnant desfors certaines loix & constitutions, qui s'appellent

com-

communement les gloires de Sidonie, con tenans que de là en auant personne ne fut si hardy de demander fille en mariage sinõ en public & en presence de gens, sur peine de passer en sacrifice, par la main de celle à qui il aura fait la requeste : & au cas que les requerans soient parens de la Royne, leurs testes sont mises sur le chariot, toutes les autres penduës pres des ydoles.

Aussi porte la loy que si quelque pucelle estoit vaincuë de l'amour d'vn gentilhomme, & elle luy en fist requeste, laquelle il esconduit, qu'il fust perpetuellement banny du Royaume, pourueu qu'on puisse prouuer qu'ilz soient esgaulx en estat & maison, & s'il est estranger sera sacrifié en punition de son desdain, exceptez les ia mariez. Et que des filles requises par les Cheualiers on en doit faire pareillement execution selon les conditions dessus declarees, mais si quelque Damoyselle estoit secrettement poursuyuie qui ne le declarast, elle passeroit par le mesme sacrifice. A ceste cause est ceste Isle appellee l'Isle des sacrifices d'amours, par les loix de Sidonie. Et n'y en a eu beaucoup d'immolez au cõmencement, car chascun se gardoit d'enfraindre la loy, sinon puys n'a gueres que le Duc Alfaires vaincu de son amour pensa que ceste cruaulté seroit cessee, dont luy & deux Cheualiers ses cousins, amoureux de deux pucelles de la Royne oserent entreprendre les requestes, aymãs trop mieux estre sacrifiez que de durer en langueur. La Royne declara qu'elle aymoit le Duc, toutesfois beaucoup plus tenoit chere l'obseruation de sa loy. Voylà pourquoy se fait toute la ceremonie qu'auez veuë. Certes dist lors Florisel, vous nous comptez merueilles, & se tournant vers Falanges luy dit: Monsieur, il sera bon de vous retirer d'icy, à fin que vostre beauté ne soit cause de vo⁹ faire demander en mariage, car les Damoyselles choisissent volontiers ceux qui vous ressemblent. Ie n'ay garde de ce danger en vostre compagnie, respond Falanges, mais ie m'esbahy fort de la grand' cruauté de ceste Royne. Messieurs, dist le vieillart, ne vous estõnez tant de celà, ne de la raison pourquoi elle le fait: car s'a esté à iuste cause, par ce qu'elle ne veult estre abusee, comme lon dit que quelque Prince a fait à l'endroit de la fille du Roy de France nommee Lucelle : aussi n'y a il Seigneur qui viue auiourd'huy à qui nostre Royne se daignast marier, si ce n'est auec Falanges d'Astre des vertuz duquel elle a ouy grand tesmoignage, & aussi de sa beauté. Lors ne se peut Florisel tenir de rire, disant: Ie croy que ce n'est pas pour elle que le four chauffe. Le vieillart iugeant que Florisel se moquast de la presumption de la Royne : Cheualier, dist il, ne vous gabbez pas d'elle, car elle est assez belle & riche pour faire tel souhait. Ouy vrayement respond Falanges. Lors remercians le bon homme prindrent congé de luy, & remonterent à cheual pour s'en retourner en leur vaisseau, craignans que quelque desastre ne leur auint, suyuant les propos que le vieillart leur auoit tenuz: mais ainsi qu'ilz tournoyent bride, voicy venir vers eux dix Cheualiers armez, lesquelz leur firent à sçauoir que la Royne les mandoit. Surquoy Florisel leur fit responce que volontiers feroient son commandemẽt, mais que quelque fortune leur estoit suruenuë, qui les forçoit de tirer ailleurs. A quoy les autres repliquerent que voulissent ou non il leur y conuenoit aller. Il pourroit estre que non, dist Florisel. Et comme ilz suyuoient leur voye les dix Cheualiers vindrent à pleine course contr'eux, qui soy retournans auec trois ou quatre pas de leurs cheuaulx, les choquerent si viuement qu'ilz abatirent les deux premiers qui les abordoient roides à terre. Puis mettans la main aux espees eurent l'estour auec les huyt autres, desquelz l'vn eut incontinent la main droite trenchee, qui se retira à la ville, & auertit ses compagnons de la meslee, & de la rude rencontre du prime choc : qui fit beaucoup penser de la bonté des deux Cheualiers, dont plusieurs couroien-

roient à la fille au secours des autres : mais ce fut trop tard pour ceux là qui n'auoient plus besoing de mire. Les deux seigneurs en depescherent autāt qu'il en pouuoit venir, tant que l'ost creut iusques à trente Cheualiers en vne troupe : lesquelz chargeans les Princes d'vne grand' furie, leur tuerēt leurs cheuaulx dessouz eux : A raison dequoy les Princes n'estans gueres loing du cimetiere, se voiās à pied, franchirent iusques à la muraille pour gaigner le portail du temple ou ilz s'aculerent atendans les ennemys qui se mirēt tous à pied à la poursuyte, qui fut si mal commencee par les deux premiers, qu'ilz y laisserent bras & iambes pour hostages, & partie des autres apres ainsi qu'ilz s'auançoient de trop pres. Toutesfois la multitude y vint si grande qui lançoient dardz & pierre, que force fut aux Princes gaigner vne chapelle dont l'entree estoit deffensable estant estroite de trois ou quatre degrez, aussi que lon n'y pouuoit venir que de front, ou le conflit recommença plus fort qu'auparauant. Mais Florisel & Falanges firent vn rampart deuant eux des corps qui tomberent l'vn sur l'autre à l'entree de la chapelle : & fut le massacre si grand que la Royne en fut auertie, qui monta incontinent sur sa haquenee auec douze Damoyselles. Et voyant ceste boucherie de ses gens fut grādement troublee & irritee.

Comme la Royne vint au lieu ou les Cheualiers combatoient lesquelz se rendirent à elle.

CHAP. XLIII.



LA Royne fut fort esbahie des grandz faitz d'armes qu'ilz executoient deuant ses yeux, & des merueilleux coups qu'ilz donnoient : Et cognoissant que ses gens se mettoient en danger à cause qu'il failloit passer par là ou par la fenestre, sans esperance de pouoir venger les autres, s'aprocha bien pres, & les fit tous retirer, disant aux deux Princes : Seigneurs Cheualiers vous pouuez bien cognoistre qu'à la longue vous ne pourriez maintenir le confiit, car au fort aller ie ferois venir tant de gens que ne pourriez durer en haleine, ou asiegés ceans pour vous faire mourir de faim, dequoy ie serois marrie veu vostre prouësse : Parquoy choysissez le meilleur party, qui est de vous rendre à moy sans rien reseruer, & peult estre vous feray ie grace, selon la confiance que ie vous voirray auoir en ma clemence, ren-

ezd

dez moy donc voz espees & venez auec moy la part q̃ ie vous meneray. Ma Dame (dist Florisel) si le cas estoit que n'eussions autre crainte que de la prison en laquelle vostre excellence nous pourroit mettre au moyen de sa beauté, nous ne deurions auoir peur de tomber en voz mains: toutesfois ayans veu que voz loix sont icy tres cruelles contre ceux qui pourroient estre engagez de cueur en autre lieu, nous en sommes en quelque doute, pour ne violer nostre foy obligee enuers d'autres. La Roine entendit tresbien leurs raisons, toutesfois elle leur dist: Cheualiers ie pose le cas qu'il fust ainsi que vous dites, si croy ie que n'auriez à grand regret de mourir par mes mains, ou par la main de mes Cheualiers, pour vous garantir de la mienne. Et pendant qu'elle parloit les deux Princes la regardoient ententiuement, qui la iugerent l'vne des plus belles Dames qu'ilz eussent iamais veuë. A la Royne (son propos finy) Falanges fit ceste responce: Ma Dame si vous nous asseurez de tout ce danger qui nous pourra auenir, hors mis celuy de vostre personne, nous nous rendons à vostre merci, vrayement dist-elle ie vous en asseure. Parquoy les deux Cheualiers prenans leurs espees par la pointe les rendirent à la Royne qui les bailla à deux de ses Damoyselles, & dist: Cest honneur, cy apartient aux filles puys que ie l'ay peu acquerir, estant telle à quoy tant de Cheualiers ont failly. Lors se tournant vers les Princes les pria d'oster les armetz, ce qu'ilz firent, & tous eschauffez qu'ilz estoient furent trouuez tant beaux que la Royne & les assistans en furent grandement esbahis, leur estant bien auis que telz Cheualiers valloient bien la peine pour enfraindre ses loix, parquoy elle ne se peut tenir de dire: Vrayement Cheualiers selon que ie voy vous auez eu raison d'auoir crainte de mes loix, & les prenant par la main d'vn costé & d'autre tout à pied comme elle estoit les mena en son palays en la ville, bien ioyeuse d'emmener si bon butin imaginant en soy-mesmes que ceste grande beauté ne pouuoit estre sans Falanges d'Astre, que tant elle desiroit. Au desarmer on leur bailla de riches acoustremens, puys allerent vers la Royne, qui leur demanda qui ilz estoient: Ma Dame, dirent ilz, nous sommes encores si peu cogneuz, & auons tant peu exercé le fait des armes pour aquerir renom, que vous suplions nous excuser de ceste demande seulement vous plaise croyre que sommes Cheualiers de sang Royal, & au reste assez pourueuz des biens de fortune. Celà me sufit (dist-elle) puis qu'ainsi le voulez. Ce pendant les tables furent mises, ou la Roine s'assied au mylieu des deux Princes qu'elle estimoit tant que durant le disner elle ne fit autre chose que les contempler, principalement Falanges qu'elle pensoit recognoistre aux enseignes qu'on luy auoit racontees, dequoy ilz s'aperceurent, dont ilz ne furent gueres contens. Parquoy si tost que les tables furent ostees, Florisel dist à Falanges le plus secrettement qu'il peut, pensez maintenant à vostre conscience: car quant à moy il me semble que i'en suis eschapé par vostre beauté. Vrayment (dist Falanges) ie n'ay encores garde de ce coup, d'autant que la vostre m'asseure. Sur ce propos la Royne les appella, & les fist seoir aupres d'elle sur vn petit lict verd, leur demandant qu'elle auenture les pouuoit auoir amenez en son païs. Ilz luy firent responce que ce auoit esté desir d'aquerir bruit & honneur, & qu'allant par la mer, la fortune les auoit iettez en son Isle, dont ilz mercioient les Dieux de leur auoir donné ocasion de cognoistre son excellence. La Royne fort contente de leur responce auoit l'œil fiché sur Falanges qui la rendoit fort gracieuse enuers eux, dont ilz prindrent la hardiesse de luy demander congé, pour aller en quelque affaire qui leur touchoit grandement. Surquoy la Roine leur dist qu'ilz se reposassent quelques iournees, pour se refraischir du trauail de la marine & qu'ilz auroient

ençores du temps assez pour aller à leur entreprise : Si commanda aussi que lon fist desbarquer leurs gens,& qu'on leur fournist tout ce qu'il leur seroit necessaire, leur donnāt la Royne liberté de prendre le deduit de la chasse en telle part qu'ilz voudroient de son Royaume, sur leur foy & parole de n'en partir sans son consentemēt & leur fist faire tout l'honneur & courtoysie dont elle se peut auiser. Pendant ce temps, la Royne se trouua tant esprise de l'amour de Falanges, qu'elle tenoit fermement pour celuy qui deuoit estre son mary autrement ne si fust elle iamais rengee, qu'elle ne pouoit plus reposer, ne faisant toutes les nuitz que penser en luy, & comme elle en pourroit cheuir, lequel de son costé auoit toute sa pēsee logee en sa dame Alastraxeree, pourla semblance de laquelle il s'arrestoit quelquefois sa veuë sur la Royne qui presumoit que ce fust pour l'amour d'elle, & qu'il ne l'osoit descouurir pour la crainte de la rigueur de ses loix, dont elle se complaignoit en elle mesme. O Royne Sidonie qu'il est bien employé que vous payez maintenant la cruauté de laquelle vous auez vsé enuers le Prince de Clarence & le Duc Alfayres par l'arrogance de vostre chasteté! Or estes vous amoureuse pour cognoistre le tort qu'auez fait aux autres par voz editz inhumains. O Dieux si i'auois la puissance de rompre mes constitutions ie le ferois pour cestuy seul, lequel si ie pers ie ne quiers viure vne seule heure: mais que dy-ie plustost vous deurois remercier du bien qui m'en peult aduenir: car si ce Cheualier auoit liberté de me requerir d'amour peut estre que ma pureté en seroit corrompuë au moyen de sa conuersation si familiaire; Parquoy puis que mes loix m'asseurent de ce point, ie m'y veux submettre entierement forçant ma volonté, de paour de tomber en cest inconuenient ou mon desir me tire; Et endureray ceste angoisse en satisfaction de ceux que i'ay sacrifiez si cruellement, pour recompense de leur amytié cordialle. Elle passa plus de trois sepmaines en ceste opinion, se confermant tousiours de plus en plus. Dequoy les Princes furent trop fachez, d'autant qu'ils ne pouuoyent impetrer leur congé qu'elle leur prolongeoit de iour à vn autre, tant q̄ Florisel fut contraint de dire à Falanges: Mon compagnō ie crains que la Roine vous demande pour mari, veu le visage qu'elle vous monstre, dont ie serois marri, à cause de la gentile Alastraxeree: Pource me semble que deuons penser à ce que nous auons à faire. Monsieur, respondit Falanges, ie ne croy pas qu'il y ayt en moy cause de si grand' affection, laquelle ie tiendrois à grand heur pour tout Prince tant grand peult il estre. Mais plustost que d'y condescendre soyez seur que ie me lairrois sacrifier: plustost dy ie, que de faulser la foy à ma treschere Dame: tant y à Monsieur, quand elle viendroit en ces termes, à lors nous prendrions conseil du remede. La pasion gaigna tant à la fin sur sa virginité obstinee que mis arriere tout respect, la Royne delibera descouurir sa playe à celuy de qui elle esperoit guarison: seulement craignoit qu'il s'excusast d'estre voué à autre sainte:car bien lui estoit aduis que le Prince lui respōdoit en amour, veu ses gestes & contenances, ioinct l'opinion qu'elle auoit de sa beauté, l'estimant digne d'estre adoree par le plus grand Seigneur du monde. Ainsi resolut le prier de mariage auecques vne solennité merueilleuse. A ceste fin manda tous les Ducs, Marquis & Barons de ses païs, & fist dresser vn eschaffault en la grand' place deuant son palays tout couuert de drap d'or pour y celebrer son intention.

Du grand danger auquel les deux Princes se trouuerent auec la Royne Sidonie à cause de ses loix.

CHAP. XLIIII.

LE theatre prest & tapissé au iour assigné, on mist dessus vn autel vne partie des Idoles plus reuerez en ce lieu



lieu, & à l'entour grand nombre de chandeliers d'argẽt, auec cierges blãcs flãboyãs comme brandons & toutes les testes tant du Prince du Duc, que des autres Cheualiers fichees sur lõgues pointes acerees: enuiron deux degrez plus bas que l'autel furent assises trois chaires de grand pris. Alors la Royne enuoya prier les deux Princes de la venir conduire au lieu ou elle vouloit faire quelque festiuité, à quoy ils obeirent. & leur furent aportez accoustremens de veloux verd, decoupé sur fond de toille d'or, & les allerent querir les Ducz, & plus grands Seigneurs qui les conuoyerent iusques au palais ou la Royne les attendoit toute preste vestuë de mesme, elle & cinquante Damoyselles: ilz luy firent la reuerence, & elle les receust fort courtoysement. Puis la menerent par dessous les bras comme vne espousee iusques au lieu du sacrifice, ou elle se mist en la chaire du mylieu priant les deux Princes de se soir aux deux costez es deux sieges parez ioignans au sien: tous les Ducz, Comtes & Barons sur les escalliers du theatre, selon leur degré d'auctorité, chascun vne Dame aupres de lui de sa qualité & grandeur: quatre heraulx aux pieds de son siege, portans cottes à ses blasons, & vne pucelle deuant elle tenant vn fin estoc nud en sa main: laquelle apres auoir donné signe de silence au peuple, la Royne parla en ceste maniere. Si les excellentes Dames Romaines & Grecques ont parci deuãt fait sacrifices d'elles mesmes pour conseruer leur pureté à fin d'aquerir par telle mort la gloire d'immortalité, moindre raison n'y a es loix par moy constituees & establies en ceste Isle, pour la conseruariõ de la chasteté de moy & de mes filles, les preseruant de plusieurs abuz que les hommes leur machinent, pour les atraire à leurs affections impudiques, par promesses & persuasiõs efficaces, au moyen du mesme feu d'amour par nature semblable embrasé es cueurs d'elles mesmes. Parquoy ay seulement reserué liberté aux filles de choisir mariz, & aux Cheualiers d'eslire femmes: m'ayant moymesme souzmise à la loy pour en vser ainsi selon mon desir & le bien de mon Royaume, lequel est en ma puissance pour dõner à qui me plaira comme à mary, & espoux. Ce qui ie fais à vous Cheualier (prenant la main de Falanges) vous requerant par amytié me vouloir prendre en mariage, & ie vous fais Seigneur de ma personne, & de tous

mes,

mes païs, à cauſe de la grace,force,valeur, & beauté, que ie cognois en vous,leſquelles ie n'eſtime moindres que celles qu'on m'a raportees de l'excellent Prince Falanges d'Aſtre. Parquoy choyſiſſez maintenant, ou de paſſer par le contentement que ie vous preſente, ou par la rigueur de mes loix en punition du refuz. Car d'anuler mes ordonnances ie ne puis, moy qui les ay faites,mais le mary dont ie ſeray pourueuë aura pouuoir les abolir. A tant elle ſe teut, demeurant Falanges (à qui le cas touchoit) fort eſtonné entre deux telles extremitez,c'eſt à ſçauoir de mourir pour conſeruer ſa loyauté,ou prendre en mariage autre que celle qui eſtoit ſi viuement engrauee en ſon cueur. Parquoy luy fit telle reſponce,Ma dame i'entendz tresbien la ſomme de voz conſtitutions, tendans à la conſeruation de l'honneur mortel: mais de ma part ie ſuis aſtrainct à garder inuiolablement les diuines penſees infuſes en moy de la celeſte princeſſe Alaſtraxeree, fille du dieu Mars, & de la Royne Zahara, mais ſi on me veult forcer du contraire, i'ayme mieux mourir en la foy de ma deeſſe & plus par ſi belles mains que les voſtres. Parquoy ma dame ie metz ma vie entre voz mains,car l'ame & la volonté demeure à celle à qui elle eſt dediee de long tẽps. Au ſurplus, ie remercie les Dieux & vous de l'hõneur que m'auez offert,que ne puis accepter. Si ſe teut, & la Royne ſe voyant eſconduite changea incontinẽt de couleur, demeurant palle comme ſi elle fuſt treſpaſſee, diſsimulant toutesfois ſon courroux en la meilleure contenance qu'elle pouuoit. Lors diſt, Ie prononce doncques contre vous la ſentence de la loy, vous aſſeurant que le ſacrifice ne ſera pas ſi toſt acheué de vous que ie ne le face auſsi de moymeſmes par l'eſpee que tient ceſte fille. Si fais commandement à tous mes vaſſaux ſouz peine de mort de ne me tenir propos au contraire pour deſtourner mon intention qui eſt immuable: car l'edict liure à mort ce Cheualier qui me refuſe, & ſa mort cauſera la mienne par regret incurable. Tout le peuple à ce mot ſe meit à crier & plorer,mais Falanges n'en monſtra en riens plus triſte ſemblãt. Aſſez en monſtroit Floriſel pour tous deux, qui eſtoit preſque forcené de ceſte condemnation, dont ſe tournant vers Falanges, luy diſt: Mon grand amy que puys-ie faire pour vous deliurer de ce danger,Dieu y vueille mettre la main,car ie ne voy lieu à puiſsãce d'hõme. Monſieur(reſpond il)ne vueillez contreuenir à ce que les Dieux ont ordonné de moy, leſquelz ie remercie du bien qu'ilz me font de me faire immoler pour la foy que ie doy à ma diuine Dame: Eſtimant qu'ilz m'apellent en leur compagnie pour rendre mes penſees en pure diuinité, dont elles ne ſont capables, logees en ce corps terreſtre: ce qu'il diſoit d'vne telle conſtance que Floriſel en fut eſtonné que ſon eſprit tranſporté le laiſſa ſans nul ſentiment comme endormy à la veuë de tous: mais au reſueil luy va tomber en fantaſie vne ſubtilité: dont il dit à la Royne: Ma Dame voz loix me ſembleroient iniques à vouloir rompre la parole d'vn Gentilhomme, deſia obligee en autre lieu, pluſtoſt deuroit guerdonner telle loyauté, qui mieux ayme receuoir la mort que nouuelles penſees. Que trouuez vous plus vertueux que ceſte conſtance & fermeté ſi rare entre les viuans? mais ſi eſtes reſoluë d'obſeruer voz loix ſi rigoureuſement, vous y eſtes la premiere ſuiette. Parquoy ie Moraïzel Prince de Trapelonne nauré du traict empenné de voſtre beauté exquiſe (ſe leuant & oſtant le bonnet) vous demande en mariage, inſiſtant à ce que ma requeſte me ſoit acomplie, ou la cruauté de voſtre ordonnance contre vous meſmes. La Royne ouyt ce propos le regarda, & ne luy ſembla de moindre beauté que Falanges,ioint la memoire des faitz d'armes qu'elle auoit veuz tant amirables, l'ennuy du refuz preſent de Falanges pouſſa fort à la rouë, en ſorte que voyant en ce cas ſon honneur recouuré,& ſa vie ſauue,luy reſpondit. Prince

Moraïzel,

Moraizel, ayant cogneu voſtre force, vaillance, & lignage, ne voulant plus ſeur teſmoignage que de la haute repreſentation que ie voy en vous, ie rendz graces aux Dieux du bien qu'ilz me font, de me donner tel amy & eſpoux, auquel preſentemēt ie me liure toute. Lors vint vn Eueſque de leur loy qui les maria à leur mode & à l'inſtant fut Moraizel coronné Roy de Guindaye. Quel plaiſir penſez-vous que receuoit Floriſel de telz honneurs? mais tout il oublia lors, pour preſeruer ſon loyal amy de ceſte violence. Or luy (eſtans renduz les hommages) auant que partir du theatre parla au peuple en ceſte maniere. Chers & bien aimez ſuieƈtz, vous ſçauez que les Roys ont puiſſance d'eſtablir loix & abolir: Parquoy ie (comme voſtre Prince) reuoque & adnule pour ceſte foys ſeulement: l'arreſt que ma treſchere femme & eſpouſe auoit prononcé contre ce Gentilhomme, ſans preiudice de ſes loix en tout le reſte qu'elle & vous conſentirez deſormais eſtre obſerué. La commune fut grandement reſiouye de ce moyen de leur ſauuer leur Royne, & auſsi le Prince Falanges qu'ilz ne trouuoient bon de voir ainſi mourir à credit, lequel eſtoit raui d'aiſe du bon tour de ſon compagnon: ſe tenant bien recompenſé à vn coup de tous les plaiſirs qu'il luy auoit iamais faitz, & luy deuoit aſſez de retour. Ce fait la Roine deſcendit de ſon eſchaffault commençans les trompettes & claitons à ſonner, qui ne ceſſerent iuſques au palais, ou lō auoit couuert pour le diſner, combien qu'il fuſt apreſté en faueur du Prince Falanges. La Royne s'aſſeid au mylieu du Roy Moraizel & de luy & furent fort magnifiquement ſeruiz. Apres elle entra en pluſieurs deuis gracieux auec Floriſel, à ſon treſgrand contentemēt: leur propos finy alla vers ſon compagnon qui luy diſt. A ha Floriſel que grande eſt l'amytié que me monſtrez à ce coup, vous faiſant oublier toutes les autres obligations & deuoirs. Ie n'ay regret (reſpondi il) qu'en ce que ie me forfais enuers Dieu, d'autant que la Royne eſt payenne: car le tort que ie fais à ma chere Helene me ſemble eſtre compenſé par l'important ſecours que ie donne à mon amy & le ſien, lequel à tant fait pour elle. Monſieur (diſt lors Falanges vn peu reſiouy) ce peché nous tiendrons ſi ſecret qu'il ſera à demy pardonné. A l'heure vint la Royne vers eux qui print ſon mary par la main, les haulx-boys ſonnerent, & il la mena vn bal de fort doulce grauité, es pauſes duquel, elle trop embraſee de ſa bonne grace, s'excuſa enuers luy dequoy elle auoit ainſi choyſi ſon compagnon, & que c'eſtoit par malheur, ayant ietté ſa premiere veuë ſur luy, qui luy toucha ſoudain au cueur, deſia esbranlé par la renommee du Prince Falanges, à qui il luy ſembloit eſtre du tout conforme ſelon le commun rapport, mais depuys qu'elle auoit contemplé Florizel, & remis deuant les yeux ſa prouëſſe extreme qu'elle veit dedans le temple, ſe repentoit de ſa faulte, & ſupplioit luy pardonner. Ma Dame (reſpondit Floriſel) de la beauté ie quite le los à mon compagnon, des armes l'effort venoit de voſtre regard, qui peult imprimer hardieſſe es plus couardz. Au fort vous deuez aſſeurer de plus d'amitié en moy que n'auez trouué en luy. Les haux-boys recommençans leur rompirent ce propos: mais à la pauſe du ſecond bal, elle plus gaillarde par ceſt exercice, luy declara eſtre tant eſpriſe de ſa beauté, qu'elle le prioit ne la laiſſer en langueur toute celle iournee, qui luy sembleroit durer plus d'vn an. A quoy Floriſel, qui ne euſt peu ne s'eſchauffer ſi pres de tant beau feu, s'acorda aſſez volontiers. Làs Helene, ce n'eſt à tort maintenant que tu doutes de l'eſtat de ton amy le cueur ne te iuge il point par naturelle ſympatie, la trahiſon qu'on te machine? Voylà la force que peult auoir vn obieƈt preſent, encores que moindre contre l'abſent de la plus grāde excellēce. Apres ce bal & vn biē court deuis, la Roine ſe deſroba la premiere, acompagnee ſeulement de deux de ſes plus familieres

milieres Damoyselles. Et gueres ne tarda Florisel à la suyure, luy protestant Falãges de faire telle entreprise à l'honneur diuin, qui leur seroit à remission de ceste offence Il n'est besoing de vous dire d'auãtage comme elle le receut amoureusemẽt: sinon que ces Damoiselles estãs retirees en la garderobe, il cõmẽça par vn baiser qu'elle redoubla puis mettãt la main au sein poly, en maniãt les deux blãches põmettes, fut saisi d'vn desir si ardãt que quelq̃ priere qu'elle luy fist d'apeller ses femmes pour se coucher nudz à leur aise, il en print les arres sur le bord du lict, nonobstant vne demye resistẽce qui l'ẽflãba d'auantage, iusques à la tierce acollee. Et remetãt le surplus à la nuit, retournerẽt en sa salle se tenãs par les mains, au grand plaisir de tous les Seigneurs & Dames. La nuit il se mõstra si vertueux, & tant rompit de lances, qu'elles l'estima beaucoup plus qu'elle n'auoit fait au temple.

Cõme vn herault se vint presenter deuãt la Roine Sidonie, la sommãt de certain tribut, & de ce que Moraizel luy respondit.

CHAP. XLV.

AInsi le faint Moraizel & la roine Sidonie, se donnerent du bon temps iusques à certain iour, qu'il vint vn herault troubler la feste, lequel entra en salle à l'issuë du repas, & sans reuerence ne demye parla ainsi: Ma Dame, le Roy Astradolphe des Isles Astrades, m'enuoie deuers vous pour receuoir de sa part le tribut que luy deuez tous les ans, pour la protection en quoy il vous tient. Plus ma commandé vous dire qui'l en veult d'oresenauant estre payé au double: & si vous y faillez qu'il vous ostera la coronne. Moraizel qui n'eut la pacience d'attendre que la Royne respondit, dist au herault. Dy à ton maistre que le temps est changé, auquel il faut qu'il paye à l'isle de Guindaye le tribut qu'il exige de la Roine, laquelle vault tant que tout le monde luy deuroit par raison estre tributaire. Et s'il est refusant de le faire, qu'il ne preigne la peine de venir icy, & que nous l'irons trouuer en son royaume. Ceste responce pleut fort à la Royne, & l'emploia pour sienne. Auecques laquelle le Roy d'armes partit. Lors s'enquirent les princes à la Roine qui estoit ce Roy, & la cause de sa demande: qui leur dist qu'Astradolphe estoit vn Geant aussi grand & puissant qu'il y en eust es parties Orientales, ayant vn frere pareil, aueq' lequel il auoit ocupé plusieurs Isles, & composé à aucunes pour certain tribut du nombre desquelles ceste Isle estoit taxee à mile besans d'or par an, & maintenant en demande deux, pour auoir couleur de saisir ma terre & s'en emparer. Ie ne m'en esbahy point, dist Falanges, car ces monstres cy sont coustumiers d'user de telles braueries & iniustices: mais leur outre cuydance leur pourroit faire perdre le leur & l'autruy. Or Falanges qui tenoit ce propos n'estoit gueres contẽt de couuer si long temps les cendres, sachant que leurs personnes estoiẽt requises en autre lieu. Mais la roine estoit si affriandee de ce Moraizel, lequel elle traitoit auec tous les plaisirs dont se pouuoit auiser, sans le perdre vne heure de veuë, fust il à la chasse ou autre part à soulas incontinent la voyoit aupres luy. En sorte que luy ne voulant atendre la responce du Geant ains dresser vne armee de mer pour l'aller visiter, elle pour ne l'eslongner si tost, le pria differer iusques au retour du herault qui gueres tarder ne pouuoit, d'autant qu'en l'Isle du Geant par Bonace on pouuoit passer en deux iours: Parquoy eut patience ceste foys. Neantmoins manda tous les Seigneurs du pays, leur exposant le motif de la guerre, & que ce pendãt que chacun se tint prest, aussi commanda d'adouber & calfeutrer les galeres & nauires, & munir de toutes choses necessaires, dequoy ilz eurent bon besoing, au moien q̃ le Geant Astradolfe & son frere ne tarderent gueres à aborder en l'Isle de Guindaye

en si grand' flotte, qu'il ne fust possible de leur deffendre la descente, acompagnez de plusieurs Roys & Seigneurs leurs vassaulx, bien deliberez de destruire l'Isle. A laquelle ilz ne furent si tost abordez, qu'Astradolfe manda à la Royne qu'elle luy enuoyast incontinent la teste du Cheualier qui auoit blasphemé contre sa maiesté, quant à elle & ses subiects il les prendroit à mercy, moyennant qu'elle mist entre ses mains la souueraineté du Royaume, sinon mettroit tous ses païs à feu & à sang. Florisel cuida yssir du sens oyant cest outrageux mandement, & dist au messager dy à ton maistre qu'il ayt patience de deux ou trois iours, au bout desquelz ie luy porteray la teste qu'il demande pour rapporter la sienne. Le lendemain Florisel fist assembler le peuple en la maitresse place de la ville, auquel il remonstra les menaces du tiran, & que le tribut qu'il exigeoit n'estoit iuste ne raisonnable. Parquoi s'ilz estoyent disposez à le refuser & se bien deffendre, il les asseuroit en peu de tems de chasser leur ennemis hors du païs, à leur grande confusion & dommage. La cõmune s'escria toute d'vne voix, Viue nostre bon Roi, Moraizel, que les Dieux nous ont donné par leur grace miraculeuse. Ce voyant Florisel ordonna deux batailles de ses gens, dont il conduit l'vne, & bailla l'autre à Falanges: si sortirent aux champs l'enseigne desployee. Et la Royne l'accompagna iusques à la porte de la cité, puis monta sur le hault de la tour pour le conduire tant que l'œil pourroit porter, duquel lui decouloyẽt les chaudes larmes. Marchans doncques ainsi pour trouuer leur ennemi ne firent deux lieuës, qu'ilz le virent venir en si grand nombre que toute la campagne en estoit couuerte, & les deux geans apparoissoyent par dessus les autres, comme deux ballineaux en vn taillis, ou deux toureaux en vn troupeau de brebis. Adonc Florisel tira vers vn lieu assez auantagieux, s'adossant d'vn boys pour n'estre assailly que de front à cause de ceste grande multitude qui les eust peu enuironner, laquelle marchoit à grand pas iusques à ce qu'ilz aprocherent d'vn traict d'arc. Lors Florisel fist eslargir les premiers rẽgs pour deux raisõs, l'vne à fin d'auoir place pour la picque, l'autre pour se garantir des archers qui tirerent en telle quantité à l'abordee que lon eust dist proprement qu'il pleuuoit boys. La bataille fust fort cruelle & le carnage grand des deux parties iusques à la nuyct qui les separa. Mais Florisel ayant cogneu la crainte que ses gens auoyent des Geans, à cause de leurs corps horribles, le dist à Falanges & s'il le trouuoit bon qu'il seroit d'auis de les deffier eux deux de combat singulier. Ce que la Royne ne pouuoit gouster, pour le peril qu'elle craignoit de son amy, mais tant la persuaderent qu'elle s'y accorda, & enuoya son herault aux deux Geans, qui en furent fort esbaudis, comme tenans la victoire seure en la main. Et la Royne pria Moraizel, qu'il luy permist d'assister. Ce pendãt lon ne fist toute la nuict q̃ suplier les Dieux des deux costez pour l'auãtage des combatans.

Comme Moriazel & Falanges combatirent contre le Roy Astradolfe, & son frere, & de ce qui en auint.

CHAP. XLVI.

LE iour venu Florisel & Falanges furent armez, & monterent à cheual auecq tout leur ost pour la seureté du camp. La Royne se para tres-richement, & y alla sur vn char triumphal accompagnee de ses Damoyselles, si bien en ordre que le Soleil qui ne se faisoit que leuer leur sembloit rire & donner lustre à leurs beautez. Ils trouuerent Astradolfe & son frere de-ia sur les rengs: & fut la Royne fort espouuentee de veoir ces deux Geans si gros & membruz, dont elle se print à reclamer ses Dieux pour estre en ayde à Moraizel & son compagnon, lesquelz se presenterent & conuindrent de condition de la victoire, q̃ les vainqueurs demeureroyẽt



Seigneurs des vaincuz, & de tous leurs biens & possesions. A quoy Astradolfe consentit volontiers tenant l'issuë comme certaine à son desir. Or estoit il armé de grosses lames de fer par dessus vn iacque de maille cloué à double, & vn colet de Bufle au dessouz, & son frere de mesmes, tellement qu'il failloit quasi vn grand pied de lance pour les ataindre à la chair ioinct l'escu qu'ilz auoient au deuant, sur lesquelz rompirent tous quatre, & du rude hurt de leur cheuaulx vuiderent tous les arçons. Mais noz deux Princes se monstrerent les plus dispostz, & attendirent que les Geans fussent releuez, dequoy la Royne n'estoit gueres contente en son cueur, estimãt que telles courtoisies n'estoient deuës ne bien employees à telz animaux. L'escrime des espees fut aspre & cruelle contre les massues des Geans, desquelles ilz tirerent bien tost le sang vermeil entre les iointures des harnois, puis prindrent garde à se tenir seulement en deffence, & euiter les coups enormes de ces mõstres, en ce desrobãt de vitesse, autrement c'estoit fait d'eulx du premier coup qui eust porté. Le confit dura longuement, iusques à ce que le Geant deschargeant sur Florisel de toute sa puissance à deux mains perdit son coup par l'adresse de son ennemy, lequel donna en terre si lourdement que la massuë luy volà hors des poings. A l'instant entra Florisel sur luy d'vn estoc qui luy iette entre les lames & les cuissotz, si auant qu'il y laissa son espee, & se tire d'vn sault en arriere. Lors tombe ceste grosse tour ietant vn horrible cry & vne fumee espesse par la veuë de l'armet, comme d'vne fornaise estouffee, vous l'eusiez veu de rage se veautrer sur le sable, & tant se demena que l'espee & apres les tripailles luy sortirent du ventre laquelle Moraïzel saisit incontinent, & luy en vint trencher la teste, qu'il bailla à son escuyer qui la porta à la Royne, qui en receut autant de plaisir qu'elle en auoit eu de crainte. Si tost que ses gens le veirent sans teste, n'ayans esgard à la seureté du camp iuree d'vne part & d'autre, se mirent en effort pour venger leur Seigneur, & de fait le firent si chaudemẽt, qu'à peine peut Florisel à tẽps mõter sur son cheual. Ce q̃ voyant Falãges reprint bon cueur, au coup que le geant luy descharge fait vne desmarche à costé ensemble luy fauce le iarrer, dõt il tõba par terre. Et Falanges, sans s'arrester à luy monte à cheual s'allãt ioindre à Moraizel, pour soustenir les ennemis qui venoient la teste baissee contre leurs gens. La rencontre fut dure, & la boucherie grande, qui tourna à la fin sur les Astrodolfins perdans courage par faulte de leur chef. Or allerent à vau de route par la prouësse des deux

deux Princes, & bien heureux se tint celuy qui peult gaigner la mer à la course, ou il y eut telle foule que plusieurs se noyerent à l'embarquer. Mais deux Roys se rendirent au chariot de la Royne pour sauuer leurs vies qui leur valut beaucoup, car autrement ilz estoient depeschez en l'execution de la victoire. Apres laquelle les princes vindrent trouuer la Royne qui estoit presque rauye de ioye. Si s'en retournerent en la ville ou lon fit les feux de liesse & actions de grace publiques à leurs dieux. Apres on donna ordre à faire enterrer les mortz, & penser les naurez: entre lesquelz estoient les deux Princes qui demeurerent pres de trente iours entre les mains des medecins & chirurgiens. Au bout desquelz conclurent d'aller au païs du Roy mort, pour le conquester & rendre à l'obeïssance de la Royne. Ce qu'ilz firent à son grād regret (les aymant trop mieux aupres d'elle) & beaucoup plus en eust eu si elle eust sceu ce que depuys luy en auint. Car apres qu'ilz eurent mis quelque temps au recouurement des Isles des deux Roys: & receu les hommages au nom de Moraizel & de la Royne Sidonye, Florisel ramenteuant l'offence qu'il auoit commise enuers Dieu, & sa femme Helene, pensa qu'il luy seroit impossible se deffaire de la Royne s'il retournoit à Guindaye, veu l'amour extreme qu'elle luy portoit. Ce qu'il declara à Falanges, qui fut de cest aduis, & qu'ilz deuoient partir de là & renuoyer leurs gens, auecques charge de dire à la Royne qu'ilz alloiēt à vn affaire auquel ilz ne pouoient faillir sans preiudice de leur hōneur: luy supliāt excuser leur absence pour peu de tēps, autant asseuree de leur retour qu'elle estoit de la volonté affectionnee du Roy Moraizel. Ceste cōclusion fut mise en effet. Si monterent au mesme vaisseau auquel ilz estoient venuz, & firent voyle par autre route que n'alloient leurs gens. Lesquelz raportans à la Royne leur partement, la douleur est incroyable qu'elle en conceut, en sorte que peu s'en falut qu'elle n'yssit hors du sens. Et commanda incontinent que tous les principaulx estans retournez sans le Roy Moraizel fussent serrez en estroite prison iusques à sa venuë, lequel si trop tardif estoit il y pourroit aller de leurs testes. Ha Moraizel (disoit elle) comme auez vous le cueur d'ainsi laisser celle à qui vn iour de vostre absence est vn an de martire? O Dieux pourquoy m'auez-vous donné vn tel espoux pour me l'oster si soudain? comme pourray-ie porter vie sans celuy qui m'emporte le cueur? Beaucoup mieux m'eust valu de ne cognoistre vn si grand bien, que d'ē sentir si tost la perte. En ceste tristesse elle ne passoit iour sans sacrifices solennelz pour son retour, & se reuestit de dueil, & souuēt alloit sur les rochers ou la mer batoit, pour voir si rien ne viendroit de la part ou lō luy auoit dit qu'ilz auoient singlé: tellement qu'vn seul oyseau ne voloit sur la mer qui ne la mist en sursault de la chose tant desiree. Or peu de temps apres elle se sentit enceinte: parquoy fit bastir vne maison sur les rochers pour ne se trauailler tāt du chemin, en laquelle elle se tint long temps en solitude, sans permettre à nulle de ses Damoyselles de la venir seruir, ne voulant autre compagnie que de celuy qui peu s'en donnoit d'esmoy. La parloit souuent à luy, comme s'il eust esté present: & en contemplant le riuage & les vndes qui menoient bruit cōtre la racine des rochz. O profondes eaux, disoit elle, il semble qu'ayez enuye d'assourdir l'oïe de celle qui ne demande autre chose que d'entendre la voix de son amy. Ventz impetueux faites moy ce bien si Moraizel est en vostre puissance de me le ramener bien tost par deça vueille ou non. A ha belle Diane, pleust ores aux Dieux que ie fusse en vostre cercle pour veoir celuy que vous descouurez souuent. La Royne se tint tousiours en ce lieu iusques au temps de ses couches qu'elle enfanta vne fille d'excellente beauté, laquelle voulut estre nommee Diane, pour la frequentation qu'elle auoit auecque la Lune en ses contemplations noctur-

nes, de laquelle l'histoire fait aussi ample recit au liure subsequent que de Dame qui fust iamais celebree par le monde. Elle fut fort consolee de cest enfant, pour la representation de son pere, & la fist nourrir en grande magnificence : laquelle nous laisserons maintenant pour retourner aux autres Seigneurs allans en queste d'Amadis de Grece.

De ce qui auint au Prince Zahir auec vn Cheualier incensé.

CHAP. XLVII.



Entre plusieurs Cheualiers d'estime, qui partirent de Constantinople, pour trouuer Amadis de Grece, fust le Prince Zahir, accompagné de dom Felix, & Astibel de Mesopotamie qui allerēt ensemble auecq' leurs escuyers iusques à vn chemin fourché en trois voyes, ou le Prince Zahir print la main dextre, par lequel il cheuaucha enuiron trois iours, sans rencontrer auenture digne de recit, mais au quatriesme se trouua au pied d'vne montaigne ou il y auoit vn grand lac aboutissant d'vn costé à vne belle forest, à l'orree de laquelle estoit vn chasteau, de grande monstre sur le bord de ceste eau, auquel se tenoit vn Cheualier de belle taille, qui venoit armé de toutes pieces, son espee en la main, batre l'eau aussi furieusement que s'il eut esté son ennemi mortel, puis d'estoc puis de taille pour la troubler incessamment, car aussi tost qu'elle l'estoit cessoit sa frenaisie, iusques à ce qu'estant reposee elle luy remettoit quelque chose deuant les yeulx, qui lui faisoit recommencer ce seruice. Or y auoit lors au riuage de ce lac six damoyselles plorans ameremēt, dōt l'vne se relioit la teste qu'elle auoit toute sanglante & se plaignoit grieuement, tant que le Prince s'esmerueilla, & voulut sçauoir que se pouuoit estre, dont s'aprochant pres du Cheualier, luy dist. Que faictes vous là Cheualier à batre l'eau ? il haulse la teste

la teste & respond. Quoy? me veux tu encores icy rompre la teste pour destourner la vengeance de celuy qui m'a nauré le cueur: va t'en si tu ne veux que ie t'en face tout autant, & sans plus recommence à batre l'eau. Vrayement, dist le Prince, ie croy que cest homme est fol & insensé, qui voyant l'eau bouillonner par ces coups, ne cesse de frapper, & quant elle est quoye, recharge, comme deuant: car lors il veoyt sa propre figure à laquelle il disoit: ne te susisoit il pas homme peruers de m'auoir priué de la chose que i'aymois le plus en ce monde, sans me quereller & mouuoir proces. Le Prince oyant ce propos ne se peut tenir de rire. L'autre voyant qu'il se mocquoit de luy, vint ferir son cheual entre deux oreilles qu'il tomba plat souz son maistre, tellement qu'auant que Zahir peust retirer la iambe de dessouz le cheual, le chargea de plusieurs coups: mais si tost qu'il fut à deliure le repoussa aspremment, & luy dist: Maistre fol i'espere te donner si bonne recepte de chastiment que te feray perdre ta folie: si le manie si dru, que l'autre ne pouuant soustenir se fourre en l'eau & le Prince apres: mais le Cheualier y estât entré quatre ou cinq pas, commença à fraper sur son image de nouueau, comme s'il n'eust autre affaire. Comment, luy dist le Prince, penses-tu folastre dissimuler ainsi le tort que tu m'as fait de tuer mon cheual & m'assaillir si outrageusement: garde toy de moy, ou tu es mort. Laisse-moy (dist le Cheualier) acheuer mon combat contre mon ennemy que i'ay deuant moy, & il y aura apres du temps assez pour le faire contre toy. Adonc les Damoyselles du riuage commencerent à s'escrier au Prince Zabir qu'il le laissast par ce qu'il estoit fol. Ce qu'il fist, & s'en va au deuant des Damoyselles qui venoyent vers luy toutes esplorees, & apres les auoir saluees leur demanda la source de ce beau ieu. Sachez dirent elles Cheualier que c'est la pire aduenture qui fut oncques veuë: car ce Gentilhomme est Seigneur du chasteau du lac que vous voyez. Or estoit il marié à vne fort excellente damoyselle, Dame d'un autre chasteau assez prochain: mais hier au soir bien tard, passa par cy vn mauuais Cheualier, comme nous estions seules auecq' nostre maistresse, pres d'vne fontaine, lequel la voyant si belle la requist d'amour, & elle qui le veit beau à merueilles s'acorda soudain d'aller auec luy, car à vray dire elle n'aymoit pas son mary: de sorte que le Cheualier la print deuant luy sur son cheual, & l'emmena au grand galop, nous ne peusmes mieux que de crier qu'il la laissast: lors son mary y acourut, & sachant le fait, s'arme pour la recouurer & va apres sur son cheual, & nous quant & luy sur noz haquenees & le suyuismes iusques à vn chasteau, auquel nous vismes entrer le voleur & nostre maistresse fermans la porte apres eux, à laquelle il commença à heurter du pommeau de son espee pour entrer dedans, & se venger de l'outrage deffiant ceux de leans, & leur disant mil iniures, mais ilz vindrent se mettre aux fenestres & carneaux sans mot luy respondre ains se mocquoient de luy, & sa femme mesmes: dont le Gentilhomme fut tant irrité que toute la nuyt gemissant ne faisoit qu'aller & venir parmy ceste forest, & nous le suyure, & cogneusmes à ces propos nouueaux qu'il estoit hors de son bon sens, & fusmes toutes certaines quand arriua à ce lac, dans lequel voyant son ymage parla à elle & luy dist. Atendz moy trahistre malheureux, car voicy le tẽps que tu seras payé de ta desserte, & rompit sa lance contre le fond de l'eau en deux tronçons & continuant poindre le choc du gros bout qui luy estoit demeuré le desarçonna par dessus la croupe emmy le lac ou reuoyant sa representation commença à refraper d'estoc & de taille tant que l'eau fut esmeuë & sa figure perduë, & l'eau r'assise il recommença comme deuant: nous allasmes luy demander pourquoy il le faisoit, mais il nous ramena si bien à grandz coups d'espee, qu'il acoustra ceste Damoyselle

en tel estat que la voyez. Le Prince fust fort estonné de la fortune & leur dist: En bonne foy mes Damoyselles voilà le plus plus estrange cas dont i'ouisse iamais parler, & plainds bien le Cheualier de perdre ainsi le sens pour vne telle Dame: mais ie vous iure que i'emploiray mon pouuoir à le venger du faulx rauisseur qui la detient, car amour m'a mis au nombre de ces vassaux: dont ie suis tenu à luy faire seruice au besoing de mes compagnons. Parquoy nous fault conduire premier ce Cheualier en sa maison, si faictes venir ses gens & nous essayerons de l'emporter à force de bras: adoncq l'vne d'elles y courut, & amena six valetz. Comme pensez vous, dist le Prince, qu'il accoustreroit son galant s'il le tenoit icy: mais ie vouë à Dieu, & à celle que i'ayme le mieulx, de faire tant qu'il tombera entre ses mains: Les Damoyselles le remercierent grandement. Arriuant sur ce poinct les seruiteurs du chasteau, lesquels s'estoyent couuerts de quelque vieilles brigandines pour se garantir de ses coups comme ilz auoyent bon mestier, car vn de eux s'aprochant vn peu plus pres qu'il ne deuoit, receut de lui vn tel horion sur son caballet qu'il fust trenché par la moitié & partie de sa teste, dont il tomba mort dans le lac: ce qui garda les autres de l'aborder, iusques à ce que le Prince Zahir le vint saisir au coup & lutta auecq lui, tellement qu'ilz cheurent tous deux en l'eau dessus dessous: Dont les Damoyselles les voyans ainsi culbuter ne se peurēt tenir de rire, mais sur ces entrefaictes vindrent les cinq valets auecq l'escuyer de Zahir lesquels le prindrent & emporterent, & le desarmant il crioyt comme d'esperé qu'on lui donnast secours & aide contre les meschans qui le vouloyent tuer. A son cry accoururent deux Cheualiers passans, lesquels voyans ceste meslee cuyderent qu'on l'outrageast, tellement que l'vn d'eux chargea sur Zahir, & l'autre abatit vn des Seruiteurs d'vn coup de lance, qui n'en releua oncques puis. Le Prince tira d'vn reuers telles iartieres au cheual de celui qui l'auoit feru qu'il tomba lui & son maistre, lequel sautant legerement de bout vint l'espee au poing contre lui: vous m'auez occis mon cheual, dist il, mais i'espere auoir le vostre en change: Nous verrons, dist Zahir, lors commencerent à chamailler l'vn sur l'autre pendant que le compagnon poursuiuoit les valets, lesquels auoyent laissé le fol courrir les champs qui se voyāt en liberté print escu & espee, & gaigna l'eau à la course & y batit son ymage comme il souloit, dont les Cheualiers furent esmerueillez, toutesfois vint l'autre au secours qui pensa choquer Zahir de son cheual pour le terrasser, mais il se destourna, & le Cheualier passa oultre, puis descendit à pied, & se vint ioindre à son compagnon mais ils furent traitez de si bonne main que l'vn fust renuersé par terre d'vn coup despee qui luy fust donné sur l'armet ou il entra & bien auant en la teste. Ce que voyant l'autre se ietta à genoux deuant Zahir lui presentant son espee, laquelle Zahir lui rendit moyennant qu'il iureroit de iamais n'assaillir hōme sans sçauoir ou entendre l'occasion: ce qu'il promist, & aprint des Damoyselles tout le faict du Cheualier forcené. Si alla oster l'armet de son compagnon, & lui banderent sa playe. Lon r'appella ceux du chasteau pour reprendre leur maistre fol qu'ilz emporterent au chasteau, mais leur donna du passe tems assez auant que se laisser empoigner si le mirent en vne chambre auecq les manicles aux mains, & fers aux pieds, & logerent aupres de lui les deux Cheualiers naurez, faisans bonne chere au chasteau iusques au lendemain que Zahir leur declara qu'il vouloit aller trouuer le Cheualier rauisseur à quoy les autres dirent qu'ils luy feroyent compagnie. Ils auoyent grande esperāce en sa prouësse veu les armes qu'il auoit executees à l'encontre d'eux.

Comme Zahir alla au chasteau ou estoit la desloyale femme, ou luy suruindrent auētures diuerses.

CHAP. XLVIII.

OR alla Zahir auecq' sa compagnie droit au chasteau ou le voleur auoir emporté la femme de son voisin. Auquel arriuez ouirent grand bruit de menestriers comme pour bal & dance, & aprochans de plus pres, luy mesme heurta au marteau du guichet & escriant à haute voix qu'on luy fist ouuerture: dont vindrēt aux carneaux plusieurs Cheualiers & Dames, & entres autres le rauisseur & la rauie qui furent monstrez à Zahir par les Damoiselles de sa bande: si luy dist. Voleur outrageux des femmes d'autruy, si tu sens en toy autant de hardiesse qu'il y a de peruersité sors de là pour le faire recognoistre. Surquoy le Cheualier luy respondit petarades, & baisa la Dame deux ou trois fois, puis les instrumens commencerent à sonner, & la compagnie à dancer, dont le prince fut fort fasché, ne voyant aucun moien d'executer sa vengeance. Vraiement dist l'vn des Cheualiers, il semble que ceux de leans font peu de cas de vostre venuē: mais beaucoup dirent les autres veu qu'ilz n'osent saillir. Par ma foy, dist Zahir, s'il plaist à dieu ie les feray tantost chanter autre note, & ce disant descendit de cheual, & apuia sa lance contre la muraille du chasteau qui estoit assez basse, deliberé de monter auec encor vne, moiennant l'ayde des autres qui toutesfois luy desconseillerent ceste entreprise comme trop hazardeuse: mais oncques l'en sceurent destourner qu'il n'y grimpast son escu pendu au col. Les Damoiselles voians sa hardiesse se prindrent à plorer, & luy direnr. Bon Cheualier, Dieu vous vueille donner aide selon le droit de vostre querelle. Bien tost gaigna Zahir le hault de la muraille, ou il fut soudain aperceu par ceux de dedans qui commencerent à crier trahy, trahy, parquoi le Prince se hasta de descendre pour se trouuer en tēps en la salle auec les danceurs, & qu'on ne lui serrast le passage, mais il ne peut faire si bonne diligence qu'ilz ne se sauuassent, excepté la Dame qu'il cherchoit laquelle ne peut entrer en la foule si tost que les autres laquelle combien que belle fust, pource qu'elle estoit meschante, le Prince ne salua, & la laissoit là, mais elle se print à crier au meurdre, à l'aide mon ami Magazan, ie suis morte. Le Prince voiant que personne ne sortoit à son cry, l'empoigne & emporte sur le mur, & l'aualla en bas la baillant en garde à sa compagnie, lesquelz furent fort esbahis de sa prouēsse: si est-ce que les deux autres Cheualiers lui dirent qu'il en auoit assez fait, & qu'il deuoit descendre: car on oyoit vne grand' esmeute d'alarme dedans le chasteau: mais lui qui auoit intention de mettre à fin son entreprise demeura là, & veit sortir quinze Cheualiers armez de pied en cap qui l'assaillirent tous ensemble, disans. A ceste heure maistre fol on t'aprendra à escheller les maisons, il ne leur respōdit que du bras & de l'espee, les soustenans si vertueusemēt que nul n'en aprocha qu'il n'emportast sa marque, tant que le voleur y vint qui luy dist, atend-moi, grimpemur c'est pour moi qu'as prins ceste, raison veut que ie t'en paye aussi: lors tira vn rude coup à Zahir lequel pare l'escu dont il emporta vne grand piece, mais le Prince lui en ramene sur le morion vn si pensant, qu'il lui en fend si bonne part que le chef lui demeura nud: sus lequel Zahir oubliant en la fureur sa promesse de le rendre au Cheualier forcené, redouble & lui trenche net: dequoi les autres irritez outre mesure enuahirent Zahir plus animes que parauant: mais le premier en receut le loier sur l'espaule que le bras sembloit vne manche pendant. Alors voyās qu'il ne faisoit pas bon si pres de luy, se reculerent & luy lancerent dardz & pierres. Lors prend la teste du Magazan & la gette dehors ou sa compagnie estoit. Les Damoyselles la voiant, & que les deux autres ne montoient pour secourir le Prin-

ce, leur reprochoient leur couardie : mais la desloyale la recognoissant s'escria comme desesperee si haut que deux Cheualiers cheuauchans par la forest l'ouyrent & acoururent au secours, lesquelz cogneurent l'escuyer du Prince, l'vn estoit Fenix, & l'autre Astibel de Mesopotamie, qui ayant acheué deux auentures de grande importances estoient rencontrez sur ce chemin. Si tost qu'ilz entendirent le danger ou estoit Zahir, remercians Dieu qui les auoit amenez si à propos, mirent pied à terre & monterent sur la muraille entre deux lances plus viste qu'õ ne feroit en vn escallier, & à telle heure y arriuerent que Zahir ne pouuoit eschaper de mort sans leur venuë, car ilz le trouuerent aculé en vn coing, & toute ceste canaille autour de lui auec feu paille & boys pour le brusler: Zahir voyant les deux Cheualiers descendre cuyda que ce fussent ceux qu'il auoit laissé dehors: mais de plus pres recognoissant ses compagnons aux armoiries de leurs escuz, pensez quelle ioye lui fut en telle extremité. Or ne mirent gueres à massacrer ceux qui estoient entre lui & eux pour aller embrasser le gentil Prince, tant las qu'à peine leur pouuoit tendre les bras. Ainsi qu'ilz estoient ensemble, toutes les femmes du chasteau sortirent en grand' troupe d'vne chambre, & voyans leurs marys & amys en tel arroy, chacune choysit l'espee du sien & s'en donna à la poitrine pour les suyure comme loyales. Lors Zahir fist ouurir la porte à toute sa cõpagnie, fors qu'à la fauce femme qui menoit son dueil sur la teste de Magazan. Zahir monstra aux Damoyselles le carnage leur demandant se il restoit rien encores à l'acomplissemẽt de leur vengeance. Cheualier, dirent elles, Dieu le vous vueille rendre. Or estãt, comme ie vous ay dit, la desloyale demeuree deuãt la porte auec la teste de Magazan, laquelle elle baignoit en ces larmes, passa par là d'auẽture vn Cheualier de fort belle apparence, lequel voiant ceste Dame si esploree s'aproche d'elle lui demandant la cause de sa douleur. Helas Cheualier dist-elle, c'est pour la teste que voyez icy coupee par vn trahistre qui est en ce chasteau, & elle estoit d'vn personnage que i'aymois le plus en ce monde. Parquoy mõsieur s'il y à en vous quelque prouësse, ie vous suplie m'en vouloir venger : pendant qu'elle parloit il la regardoit enrentiuement: voire mais ma Dame, dist-il, si ie vous en venge quelle recompense en auray ie: Monfieur respondit-elle, telle qu'il la vous plaira de moy. I'ay donc vostre amour (dist il) par la vengeance : suyuez-moy donc, & me monstrez le meurdrier de vostre amy. Elle marche deuant, & lui apres, qui entrãt au chasteau eut grãd' pitié des mortz qu'il trouua en la court : puys veit les trois Princes la teste nuë, parquoy les recogneut incõtinent, biẽ ioyeux de les auoir rencontrez, pour l'ocasion que vous entendrez cy apres: toutesfois dissimulãt la cognoissance, dist à la Damoiselle, m'amie lequel est-ce de tous qui vous a fait ce tort, elle lui monstra Zahir, disant, voy là le meschant qui m'a tolu tout mon bien, parquoy faites m'en la raison selon vostre promesse, & ie suis toute vostre. Le Cheualier fort content dist lors à Zahir. Cheualier si vous estes hõme de bien prenez voz armes m'asseurant de vostre cõpagnie : car le temps est venu qu'il vous fault satisfaire du dõmage qu'auez fait en ce lieu. Cheualier, respond Zahir, ie croy qu'estes ignorant du fait, & que l'ayant entendu ne me blasmerez ainsi. Ceste femme qui vous irrite est peruerse & malheureuse. De celà ne vous chaille (dist l'autre) vous n'estes pas son confesseur. Or la veuxie venger, si vous deffendez, sans que ces Gentilzhommes s'en meslent, montez à cheual à fin qu'on voye q̃ vous sçauez faire. Zahir fut fort irrité de ces paroles. Par Dieu Cheualier (luy-dist) tu dois aussi peu valoir que la Dame, puys que tu entreprends si iniuste querelle : mais puys que tu as si grãd enuie d'en menger, ie mettray peine à t'en donner ton saoul. Lors sortit du chasteau au grand regret de sa compagnie, consi-

considerant que l'autre le suprenoit ainsi las,trauaillé, & nauré. Leur combat fut fort tant aux lances qu'aux espees. Et tant dura qui leur conuint reposer, tournant toutesfois l'auantage du costé de Zahir: lequel dist à son auersaite: Cheualier le peu de droit que vous auez vous denie la victoire qui vous pourroit auenir par vostre prouësse: ce que l'autre escouta, & iaçoit qu'il fut mal cõtent de se retirer sur sa perte, luy dist qu'il luy racontast le fait comme il alloit, d'autant que ses paroles ne s'acordoient à celles de la Dame. Quand Zahir luy eut recité, le Cheualier cogneut sa faute, dont le pria luy pardonner l'outrage qu'il luy auoit fait estant si mal informé & qu'il l'equitoit du cõbat. C'est la raison respond Zahir, mais ie ne vous quite pas ainsi, si ne me declarez vostre nom, à fin que ie cognoisse vn tel preud'homme: ce que l'autre ne voulut faire, ains s'en alla de honte d'auoir soustenu si mauuaise cause. Parquoy la femme du forcené voyant que son cas se portoit si mal, va prendre vn tronçon de lance à fer esmoulu sur la pointe duquel se iettant de grand roydeur se fauça le pis de part en part, dont elle mourut sur le champ, disant qu'elle aymoit mieux passer le pas que retourner à son mary, & finit ainsi aupres du corps de son amy. Ce fait le Prince Zahir se retira en la salle, ou il fit apareiller ses playes: puis monte & s'en retourna au Chasteau du Cheualier forcené, ou il le trouua deschayné par vn Cheualier, lequel entrant leans l'auoit trouué sans garde, & l'auoit destaché, pensant que ses ennemys l'eussent ainsi lyé & garroté: toutesfois ne l'eut si tost deliuré qu'il ne donnast si grand coup à son homme, qu'il le coucha mort par terre, & alla droit au lac recommencer sa baterie, ou Zahir le trouua en estat qu'il perdoit sa figure, à cause que les ondes bouillonnoient, ça ça maistre galant, disoit il, ie vous aprendray à vous cacher, & laschant son espee se laissa cheoir à bras ouuertz pour l'embrasser faisant le plongeon en l'eau, dont ilz se mirent tous à rire, mais tant dura le ieu, qu'il se fourra en vn bourbier ou il fut suffoqué, de sorte que quand on le voulut secourir il n'estoit plus temps: dequoy ilz eurent tous grand douleur, si le firent honorablement enterrer & seiournerẽt là les princes quinze iours pour se refraischir, pendant lesquelz les voysins d'alentour le vindrent remercier du bien qu'il auoit fait au païs en le purgeant de ce faux Cheualier qui auoit commis mile cas exectables. Les princes assez reposez acorderent tous trois ensemble, d'aller en queste du Cheualier qui auoit combatu contre Zahir desirans sçauoir qui il estoit. Si s'en allerent apres Garinter qui estoit celuy qui auoit pris ceste ocasion de meslee auec Zahir, à cause de l'inimitié qu'il luy portoit secrecretemẽt pour l'amour de Timbrie: lequel au partir de là s'alla fourrer en vn chasteau à l'escart ou il fit guerir ses playes, tellement que les Princes ne sceurent iamais qui ce auoit esté.

De ce qui auint au Duc de Molasie par mer en la conduite de la belle Oriane.

CHAP. XLIX.

L'Ennuy procedant de l'absence d'Amadis de Grece, se rengregeoit de iour en iour à raison des pertes nouuelles que la court souffroit de l'vn, puis de l'autre en diuerses auentures: mais les douleurs de toutes les Dames n'estoient riẽ au pris de celles de la princesse Niquee laquelle voyoit tant de Cheualiers partir & n'en reuenir vn seul apportant aucunes nouuelles. Pendant ce temps le Prince Onolorius qui se tenoit en Babylone ayant entendu les differendz de la guerre passee, auoit enuoyé en Constantinople pour auoir sa fille Oriane, requerant ses ayeulx ne prendre en mauuaise part qu'il la demandoit pour tenir cõpagnie à sa femme: à quoy ilz s'acorderent tresvolontiers, & l'enuoyerẽt incontinent apres la guerre finie parce que plustost ilz n'eussent peu seurement,

rement, estans desia les passages clos, & tous les iours armees flottans deça & de là, tellement que la Princesse eust peu tomber en quelque incóuenient, dequoy on nauoit plus de paour apres la paix publiee, moyennant le bon ordre qu'on donna à rendre la mer libre de pirates & escumeur. Parquoy Oriane fut baillee en charge au Duc de Molasie, personnage fort prudent & venerable, & allerent quant & elle plusieurs Damoyselles, entre lesquelles les Dames Polandre & Cattibelle. Pendant l'aprest de ce voyage arriua en la court la pucelle Artimire laquelle requist les Seigneurs luy acorder heure asignee pour leur declarer la cause de sa venuë, chose qui luy fut facilement consentie esperans tous qu'elle aportast nouuelles d'Amadis de Grece, seulement Oriane se douta (quoy qu'il en fut) qu'elle luy en diroit de celuy qu'elle en aymoit si secretement & d'autant plus parfaitement. La princesse Artymire fut honorablement receuë, & au iour ordonné leur tint tel propos. Sçachez mes Seigñrs & mes Dames que partant d'icy pour aller trouuer la Royne Zirfee & luy conferer quelque mien affaire d'importance, ie fus conduite pa fortune en l'Isle des Vengeances, & satisfaction d'amours ou lon me laissa entrer moyennant le serment que ie fis, de n'amener aucun Cheualier qui entreprint combat pour moy, si bien que ie fus serue de l'idole, & demeuray auec telles conditions que la Damoyselle ouuriere de la magie, & que les autres qui estoient auec elle, de la sorte que le Prince Falanges vous peult auoir declaré comme il l'a veu lors qu'il se trouua auec la Princesse Arlande de Thrace. Tant y a que fortune, qui semble reseruer toutes les meilleures portions d'honneur à l'excellent prince Anaxartes, & sa sœur Alastraxeree les y amena tous deux peu apres, qu'ilz furent partiz de ceste court. En l'Isle le vaillant prince Anaxartes passa les trois perrons vainquant en moins d'vne heure trois Geans grands outre mesure qui gardoient l'entree. Parquoy la Princesse Alastraxeree le voyant desia entré dedans la court du chasteau alla apres, pensant que l'enchantement n'auoit aucune force sur luy: mais elle ne fut pas si tost en la chambre de l'Idole qu'il ne la frapast d'vne flesche si bien que nous la vismes aller apres le Prince Falanges, tout ainsi que s'il eust esté en vie, lequel marchant deuant elle auoit le geste assez alaigre, & elle toute embrasee de feu, luy disoit mon parfait amy ie vous prie auoir compassion de moy, en ce que ie seuffre pour vous, car ie vous asseure que ie sens vne ardeur me bruslant iusques aux oz vous supliant auoir souuenance du temps q̃ vous l'estiez autant pour moy. Voyez le cueur si cruellement nauré par vostre image me donnant telle gloire en mon trauail, comme vous m'auez souuent declaré auoir euë pour l'amour de moy. A quoy le Prince luy respondoit desdaigneusement qu'il n'en auoit pas plus de pitié qu'elle auoit eu de luy. Comme nous la voyons Anaxartes & moy, vne autre image comme de luy vint apres moy plorant & lamentant tant que i'entray en la chambre enchantee ou ie n'euz pas si tost mis le pied auec l image qui me suiuoit que l'Idole ne fut incontinent deffaite, & tous les autres personnages enchantez, comme Alastraxere moy & les autres remis en leur estat & celle mesme qui auoit ordonné l'auenture.

Laquelle acheuee, le prince Anaxartes vint trouuer sa sœur, & tout en riant l'embrassa & luy dist. Vrayement ma Dame il n'y a gueres que ie vous veis si amoureuse que postposant vostre grandeur, requeriez misericorde à celuy qui ne l'auiez voulu faire: mais sur mon Dieu i'en fuz bien ayse à fin que vous sceussiez que c'est que d'amour. Mon frere (respondit elle) ne pensez pas que ce que i'en ay fait fust à autre fin que vous me voyant enchantee vous emploissiez à la deliurance de tous ceux qui l'estoient ainsi, pour vous donner ocasion de gaigner reputation d'vn tel fait enuers vostre mieux aymee. Sur ce propos y eut longue

lõgue risée, iusques à ce que la pucelle vint deuers lui la receuoir en grand' magnificence, & encores plus en fit quãd elle sceut qui il estoit : car elle lui monstra particulierement tous les secretz de leans, & maintes choses de plaisir durant le temps qu'il fut là, ou il ne seiourna gueres pour aller en la queste d'Amadis de Grece, m'ayant icy renuoyé pour vous rendre conte de son auenture, laquelle il prend à grand contentement pour l'amour de celle qu'il ayme parfaitemẽt, & de qui il se tient aussi tout asseuré. Pendant ce discours si quelqu'vn eust pris garde à la contenance de la princesse Oriane il eust facilement cogneu à ses gestes que ce recit ne lui desplaisoit pas : aussi n'y auoit il personne en toute la court qui ne fust tresayse, specialement la Royne Zahara: aupres de laquelle se troua lors Darinel, & iura le grand Dieu des Bergers s'il sçauoit ou trouuer le prince Falanges qu'il ne failliroit pas de luy en porter les nouuelles, comme les plus agreables qui lui sçauroiẽt venir: puys se retournant vers Siluie lui dist : Pleust à Dieu ma Dame que vous y fussiez trouuee pour veoir comme ie vous eusse fait courir apres moy. Apres s'adressa au Roy Amadis: Sire si l'auẽture n'estoit acheuee il y feroit beau voir vostre maiesté, & la Royne Oriane, la Royne Cleofile, & moy apres. Mais làs les Dieux ne m'ont iamais voulu tant de bien : si est-ce que suis aussi ayse de celui du Seigneur Falanges le bon amy du Prince Florisel, quasi que s'il me fust auenu: & ce disant commença à faire gambades, visstes virades, & donner du passe-temps beaucoup à la compagnie. Le lendemain la Princesse Oriane s'embarqua, prenant congé des Princes & Princesses, non sans piteuses larmes, promettant retourner aux noces de Florisel s'il estoit en sa puissance. Lors Artimire faignant auoir à trouuer le Prince Anaxartes en Babylone partit quãt & elle, à fin q̃ soubz ombre du voyage elle lui peust dire en chemin la principale cause de sa venuë, tresioyeuse de l'opportunité qu'elle en auoit.

Comme le Prince Lucidor auec sa sœur la Princesse Lucelle, se mist sur mer pour aller en Constantinople consommer son mariage, & des estranges rencontres qu'il eut en chemin.

CHAP. L.

L'Yuer estãt desia passé, & le tẽps approchoit auq̃l on deuoit celébrer les noces du prince Lucidor. A ceste cause auoit equipé vne grãd flotte pour y aller en magnificẽce telle que sa grãdeur requeroit, menant auecques lui plusieurs Ducz, Cõptes & seigneurs de son royaume. Sa sœur Lucelle sachant desia le bruit cõmun qu'Amadis de Grece estoit perdu, fist requeste à ses pere & mere que leur plaisir fust de luy donner congé d'aller en la cõpagnie de son frere, pour veoir les singularitez de la Grece, & pour leur ramener sa femme: ce qu'elle impetra facilement. Si lui fist Lucidor apprester vne chambre en son nauire, & alla auecques elle sa plus chere Damoyselle, nommee Anastaziane, fille du Duc de Sarne, à qui seule ouuroit l'escrain de ses plus importans secretz. Or furent elles accoustrees de drap noir comme nonnes, portans sur leur teste vn voyle blanc, de fine toille de Hollande, sans bagues d'or ne ioyaux quelconques. Car la princesse ne voulut laisser cest habit pour quelque pompe, ou elle allast. Ceste compagnie alla par terre iusques au port ou est maintenãt Marceille, ou ilz embarquerent tenãs la route de Grece, & rencontrerent en leur voyage l'Empereur de Rome Arquisil nouuellement esleu depuis le deces de son pere qui mourut deuant Constantinople. Or y alloit il alors pour receuoir l'acollee de cheualerie par la main du Roy Amadis, mesmement en intention de lui demander en mariage la belle Oriane fille d'Onolorius. Il fut fort ayse d'auoir trouué si bonne compagnie, & pour passer le temps auec eux entra en la nef de Lucidor, ou ilz menerent ioyeuse

vie iusques ce à qu'ilz arriuerent à veuë de Constantinople, ou la fortune (coustumiere de se reuolter plus lourdement au temps de la plus grande esperance) ioua vn tour de queuë, esmouuant les ventz de Nort en furie extraordinaire de sorte qu'il ne demeura vaisseau l'vn aupres de l'autre, ains furët tous espartz ça & là: Et celuy mesme des princes courut six iours sans gouuernal, boussol, n'y autre conduite quelconque: Au bout desquelz se trouuerent iettez en vn port peu cogneu & frequenté: Parquoy estimãs que le païs deust estre hazardeux selon l'apparence, delibererent saillir en terre tous armez, & mener les Dames quant & eux comme ilz firent: mais gueres n'eurent cheminé, guand ilz trouuerent vne belle fontaine, à laquelle ilz descendirent pour boire & se rafreschir du trauail de la mer, mandans à leurs gens qu'ilz leur aportassent là ce qu'ilz auoient de viure es naux & du biscuit pour tremper en l'eau. Et bien leur sembloit qu'ilz recouureroient plustost venaison en lieu si sauuage que pain fraiz n'y autre prouision. Et n'eurent à peine acheué de disner, qu'ilz veirent venir celle part vn faon de Biche fort recreu, & incontinent aperceurent trois fiers Lyons à sa queuë qui le desmembrerent sur le champ, & s'en firent curee, rugissans treshorriblement: dequoy les paures femmelettes estoient toutes transies, de peur: au deuant desquelles le prince se mist en deffence si d'auenture besoing en estoit. Mais soudain veirent arriuer là vn damoysel en guise de veneur, vestu d'vne Iupe de satin broché, sonnant vne trompe d'yuoire, garnie d'or, penduë en escharpe: c'estoit le gentil Florarlan qui venoit tant enyuré de sa chasse, qu'il n'aperceut oncq' les princes lesquelz contemplerent fort la grace qu'il auoit à traiter ces furieuses bestes. Peu apres luy suruint en ce lieu mesme la princesse Arlãde, auecques deux Damoiselles & trois Cheualiers, qui alloit à la chasse, voyãt ceste compagnie tourne vers eux, qui considerans son riche atour, auecques sa beauté la saluërent courtoysement, & elle leur rendit leur salut, s'esbaissant fort aussi de la beauté de la princesse qu'elle iugeoit la plus excellente qu'elle eust veuë apres Alastraxeree, & considerant la tristesse de sa contenance, estima qu'elle eust fait quelque perte sur la mer, si leur dist: Messeigneurs quelle fortune vous à tirez en ce païs? Celle mesme ma Dame (dist Lucidor) qui sur cest element maintient plus la possession de sa proprieté incõstante. Mais vous requerons de grace, nous apprendre vostre estat, à fin de ne meprendre, ne vous faisant l'honneur qui vous est deu. I'en suis contente, dist-elle, moyennant que me rendez la pareille, ce que luy ayãt promis leur declara qu'elle estoit Arlande princesse de Trace, qui me tiens en ce lieu bocageux pour le deduit de la chasse, & comme propre à la vie solitaire que i'ayme. Le prince fut fort esiouy d'entendre qui elle estoit, ayant autrefois d'elle receu beaucoup de secours en ses affaires, parquoy luy fist de rechef la reuerence luy disant de chere lye. Ma Dame sçachez qu'auez icy deuant vous vn de voz meilleurs seruiteurs & amys Lucidor de Frãce qui par tempeste à esté emporté en ceste rade auecques sa Sœur que voyez icy, & l'Empereur de Rome. A ce nom elle saulte du pallefroy en terre remerciãt Dieu de la bonne rencontre, & de l'amytié qu'il auoit mise entre les princes Grecz & luy, auant ennemys mortelz, dõt son cher frere auoit payé la fole enchere, duquel la souuenance luy fist monter quelques larmes aux yeux, qui furent accompagnees de celle de Lucelle, pour la memoire qu'elle luy renouuella de celuy que sõ cueur ne pouuoit oublier. Or se vindrent elles caresser d'vne grande humilité. Puys Arlãde la reconforta de l'ennuy qu'elle auoit de ces gens escartez aux perilz par la tormẽte, & q̃ quant à eux auec le plaisir de Dieu, ilz estoient mieux adressez qu'ilz ne pensoient. Adonc s'aprocha Florarlan & va baiser les mains à lucelle, laquelle pour le trait qui rapportoit à

toit à Amadis de Grece treſſaillit toute & perdit la couleur. Ce qu'aperceuant Arlãde luy demanda dont luy procedoit ce tremblement, ſi elle ſentoit qu'elque douleur. Auſſi grieue, reſpõd, que la mort par la beauté de ceſt enfant qui me ramẽtoit par ſemblance celle d'vn Seigneur qui m'a rauy le cueur par la ſiẽne ſouz couleur de vraie amitié. Arlãde fut fort troublee de ce propos dequoi Lucelle s'aperceuãt lui diſt: Ma Dame il ſemble que mes paroles ne vous aiẽt moins eſmeuë que m'auoit la veuë de ce Damoyſel. Ie vous prie me dire qui il eſt, par ce que ne puis croire que ſa preſence m'ait peu donner tant d'ayſe ſans cauſe. Mamie (reſpond Arlande) ie ne vous puis dire de luy ſinon qu'un ſage le nourrit & inſtruit en vn chaſteau pres d'icy, à fin que quand il ſera en aage il prenne vengeance ſur Amadis de Grece à laquelle vous & moy pretendons part. Lucelle ne luy ſceut pas trop bon gré de ce dernier mot, ne pouuant hair en ſon cueur celui de qui elle auoit receu tant de ſeruices. Si diſt à Florarlan, beau filz Dieu vous ſoit en aide, car vous auez entrepris grand' beſongne. Ma Dame, reſpond l'enfant, le bon droit de ma dame la Princeſſe ſupliera le default de ma valeur enuers celui qui eſt tant renommé. L'Empereur à qui ce parlement ne plaiſoit gueres, luy diſt qu'il en auoit bon marché atendu qu'il eſtoit mort, veu que tant de gens qui l'auoient recherché n'en raportoient aucunes nouuelles. A ce propos les deux Princes ieterent profonds ſouſpirs, combien qu'en intention fort differente. Apres long deuis Arlande les pria que, pendant que la mer deuiendroit nauigable, & qu'elle enuoyroit enquerir es prochains portz ſi quelqu'vn de leur flotte y ſeroit arriué, luy fiſſent ceſt honneur de ſoy venir refraiſchir auec elle au chaſteau d'Aſtibel le ſauant, la ou Floriſel & Falanges auoient eu le combat. Or tandis que le ſouper s'apreſtoit leur diſt, qu'elle leur vouloit monſtrer quelque choſe de ce qui eſtoit leans. Si print Lucelle par la main (les Princes marchans deuant) & les mena en la grand' ſale ou les troſnes de Floriſel & d'Helene eſtoient aſleuez au naturel par ce grand Philoſophe, à l'entour deſquelz eſtoiẽt graué tout ce que Floriſel auoit fait en ce chaſteau, dequoy ilz furent fort eſmerueillez. Lors qui euſt contemplé la cõtenãce de Lucidor il euſt ayſement deſcouuert par les couleurs qu'il prenoit & perdoit en regardant la remembrãce ſi viue de ces deux perſonnes, la haine extreme qui leur portoit: en quoy Arlande luy faiſoit bonne compagnie: mais Lucelle qui ne pẽſoit qu'en la perfectiõ de la beauté des images, ſe tourna vers ſon frere diſant. Mõſieur en ce que ie voy de la ſtatuë d'Helene, ie vous trouue & Floriſel auſsi excuſables de ce qu'auez fait pour elle, & que s'il auoit bon droit vous n'auiez pas tort. Le tout giſoit (reſpõd Lucidor) en ce qu'elle eſtoit obligee à moy, non à luy: mais laiſſons le paſſé ou plus n'y à de remede: car ie me tiens pour bien ſatisfait de celle que i'ay conquiſe en pourchaſſant vne autre, ce qu'il diſoit toutesfois au plus loing de ſa penſee. Adõc ſuruint le ſage Aſtibel leur faire la reuerẽce lequel ilz louerent grandement de ce bel ouurage, puis allerent ſouper, ou ilz furent ſeruis treſplantureuſement ſelon la ſaiſon: auquel la princeſſe Lucelle, & le Damoyſel Florarlan, ne ſe repeurent gueres q̃ d'œillades fort enflambez de la beauté l'vn de l'autre, diſcourant le Damoyſel en ſon petit cerueau que s'il fuſt Cheualier iamais à autre ſainte ne vouëroit ſon cueur. Les tables leuees Arlande pour entretenir ſes hoſtes, print ſa harpe, dont elle leur ſonna & chanta vn ſtrambot tel à propos de Lucelle.

CHANSON.

La ieune vierge eſt ſemblable à la roſe
Au beau iardin ſus l'eſpine naiue,
Tandis que ſeure & ſeulette repoſe
Sans que tropeau ne berger y arriue.
L'air doulx l'eſchauffe, & l'aurore l'arroſe.

La terre, l'eau, par sa faueur l'auiue
Les ieunes gens, & Dames amoureuses
De la cueillir ont les mains enuieuses.

Apres chanta plusieurs autres lais & virelais d'amour si piteux qu'il n'y eust celui à qui elle ne tirast la larme de l'œil si ce ne fut à l'Empereur qui estoit libre de passion & se rioyt de leurs pleurs. La musique finie, Florarlan se leue & se va agenouiller deuant Lucelle la suppliant lui octroyer vn don pour le premier qu'il eust oncques requis à Seigneur ne Dame. Elle l'embrassa & luy dist, mon mignon demandez hardiment ce que voulez, car si c'est chose qui soit en mon pouuoir ie le feray tresvolontiers. Ma Dame (respond l'enfant) ie vous remercie humblement, & sçachez que ce que m'auez promis est que demain au matin esprouuez l'auenture, ou la deliurance de la Duchesse Armide, d'autant que ie m'asseure que si vostre beauté fault à la mettre en liberté elle & ses Damoiselles, estans comme prisonniers auecq' vn Cheualier que i'ayme bien qui est leans, & par lequel ont esté mis à deliure ceux qui y estoyent auant luy, ie croy que l'auenture ne sera iamais acheuee: car la chose que plus ie desire en ce monde c'est la deliurance de ce Cheualier, pour laquelle ie vous fais ceste requeste. La Princesse s'enquist à l'heure qu'elle estoit ceste auenture, de laquelle Arlande luy fist le discours entier, dont ilz furent tous esbahis & conuoiteux de voir le lendemain le mistere. Alors se tourne Lucelle vers Florarlan luy respondant: Damoysel c'estoit à ma Dame Arlande non pas à moy, que vous deuiez adresser de qui le plus comble non moins, toutesfois ie suis preste de vous accomplir ma parole. Grand merci ma Dame (respõd Florarlan) ie vous promets en recompense, si Dieu me donne iamais cheualerie & victoire d'Amadis de Grece, de vous enuoyer sa teste en payement du tort que dites qu'il vous a faict. Elle ne prenant grand goust à ce propos, lui dist toutes-fois en riant qu'elle le quittoit de ceste promesse du cõbat de paour qu'elle auoit de sa personne, à quoy il respondit, qu'il ne vouloit dispẽser de sa part, de quoi il resiouit fort la cõpagnie de le voir affectiõné ẽuers la princesse, & desia si bien emparlé pour sõ aage. L'heure vint de reposer, si retirerent chascun en la chambre qui leur fust apprestee. Et les Princesses coucherent ensemble, ou elles entrerent en deuis familier de leurs menuës pensees, si auant qu'Arlande descouurit à Lucelle sa maladie, lui prouenant du peu d'amour de Florisel, laquelle print là soupçon que l'enfant Florarlan fut issuë de lui & d'elle, & lui rẽdit la pareile en racõtãt l'amour qu'elle auoit porté à Amadis de Grece qui lui estoit tourné en haine. Nous sõmes, dit lors Arlãde, mal adressees pour receuoir consolation l'vne de l'autre, sinon qu'il me semble qu'vn cheualier ne meritoit pas vne si belle & gracieuse Dame. A quoy lui respondit Lucelle, que sans la faulte qu'il luy auoit faicte, elle ne pensoit en bonté, beauté, & valeur, son pareil au monde, si ce n'estoit son filz duquel elle lui auoit monstré l'ymage. De là tomberent en propos de l'excellence de la Duchesse Armide, de qui elle deuoit le lendemain esprouuer l'auẽture, puis le sommeil les surprint iusques à la poincte du iour.

Comme la Princesse Lucelle esprouua l'auenture de la queste d'Armide à la requeste du Damoysel Florarlan.

CHAP. XLI.

LE iour venu les Princes & Princesses se leuerent, & vestuz de riches acoustremens monterẽt à cheual pour aller au logis de la Duchesse Armide. Laquelle quand ilz l'eurent veuë, & ses Damoyselles aussi furent tous esmeuz à grand compassion, mesmement l'Empereur Arquisel du premier regard deuint si enflambé de son amour que des l'heure il la fit

Dame



Dame & maiſtreſſe de ſon cueur. Arlande ſe fiſt aporter ſa harpe de laquelle tandis qu'elle ſona & châta Armide ſe tint quoye cõme morte, mais la muſique acheuee elle retourna à ſon office comme deuant : dequoy prenant pitié l'enfant Florarlan ſomma Lucelle de promeſſe, qui luy reſpondit : Beau Damoyſel, voſtre volonté ſera faite, puys que ma parole m'y oblige, toutesfoys vous auertiſſant de vous tenir preſt d'vne autre qui viẽne racheter celle qu'enuoyez à la deliurance de la ducheſſe. Ce dit marcherent vers les perrons, ou la princeſſe voyant la nuë eſpeſſe perdit quelque peu de ſa viue couleur. Neantmoins s'euertuant, print par la main ſa Damoyſelle Anaſtaſiane pour compagne, & paſſant à trauers de la nuë bien toſt auiſa le beau chaſteau ou Amadis eſtoit demeuré, ſe trouuant en vn air pur & ſerain, parmy les vergers plantez de toutes ſortes d'arbres, ſur leſquelz mile ſorte d'oyſeaux degoyſoient leurs plaiſans ramages. Ce lieu remeit en memoire le palays de l'iſle d'Argines, ou Axiane luy auoit fait ſi bon traitement en la cõpagnie de celuy qu'elle auoit ſi cordialement aymé, dont ne luy fut poſſible d'empeſcher les larmes de diſtiller le long de ſes iouës vermeilles, & les gros ſouſpirs de ſortir quant & quant. Dequoy Anaſtaſiane luy demandant la cauſe, elle luy diſt: ma chere amye ce que voyez ſont teſmoignages manifeſtes du ſecret tourmẽt que mon cueur ſouffre, lequel ne ſera iamais deſcouuert par moy à autre qu'à vous, ſinon par les habitz & vie ſolitaire que i'ay vouee, telle q̃ meine la loyale tourterelle ayant perdu ſon pareil. A quoy lui reſpondãt ſa bonne damoyſelle, q̃ les choſes qui ſont hors de noſtre puiſſance n'auoient meilleur remede que l'oubly. M'amye (repliqua) c'eſt oubly n'a pas pouuoir d'effacer ce qu'amour à graué de ſon ciſeau tãt aceré. Mais la faute d'Amadis de Grece ne trouuera iamais excuſe deuant tout iuſte iuge, & enuers moy auſsi peu de pitié, ie dy ſi fortune luy adreſſoit, que ie n'eſpere: la mort doncq' ſeule y donnera telle fin qu'à ma vie. Sa compagne faiſant ſon deuoir de la cõſoler, entrerent au chaſteau lequel elles reuiſiterẽt hault & bas, & le trouuerent bien garny de tapiſſerie, & tous autres meubles precieux, voire ouyrent des voix & inſtrumentz melodieux, ſans toutesfoys y veoir perſõne quelcõque dequoy fort eſtonnees, vont au iardin delicieux qui leur ſembla comparty de merueilleuſe inuention, & fourny de toutes les plantes rares & ſingulieres dont on fait cas par le monde : au my lieu duquel trouuerent la belle fontaine, ou Amadis deſolé venoit d'heure à autre faire ſes piteux regretz. Et

à leur arriuee gisoit là estendu sur l'herbe, foyble & deffiguré, auec sa barbe longue, & les cheueux pendans iusques au col: qui garda la Princesse de le recognoistre, parce qu'en la saison de ses premieres amours il n'auoit poil au mēton, ioinct le long tēps qu'elle ne l'auoit veu. Mais oyāt qu'il parloit à luy mesmes, s'aprocha vn peu pour mieux entendre ses cōplaintes qui estoient telles. Làs de moy, sans moy d'autant que suis tout en elle! Amour, Amour! combien tu prendz de qui tu veux vengeance plus cruelle que Mars ne fait par ses armes tranchantes, qui ne tuent qu'vne foys, & tu me fais mourir cētfois par iour, pour souffrir plus lōg martyre. Làs amye quelquetort q̄ ie tiēne, ie pense que si me veois en cest estat, ie croy que tu en prēdrois quelque pitié. Ha Dieu si quelque vent pouuoit porter iusques à ses oreilles mes cris & gemissemens continuelz, elle se tiendroit à bien vengee de celuy qui a tant mespris, & le sachant mon cueur receuroit quelque confort. Cōme dy-ie confort, de l'esperer d'vn ne le puis auoir: voire qu'elle esperance, ou ie ne voy ocasion ny moyen de desespoir? Ha vie desploree en desir perpetuel, sans apparence de iouïr! Apres ces plaintes iettoit les gros sanglotz, & roulloit sur l'herbe, puys demeuroit sans mouuement d'aucun sens, par l'extremité de sa douleur, laquelle fit la Princesse fondre en larmes, par la souuenance, de celuy qu'elle estimoit en pareil estat enuers elle de lamēter & requerir pardon. Parquoy dist à Anastasiane que ce Cheualier luy sembloit bien feru d'amour: qui luy respondit qu'elle en auoit grand' pitié, veu sa beauté & grace, que son piteux estat ne pouuoit du tout cacher & effacer. Telle penitence seroit plus cōuenable (dist Lucelle) à celuy qui s'est si mal aquité du deuoir d'amytié en mon endroit, qu'à nul autre. Si vous le voyez tel ma Dame (replique Anastasiane) n'vseriez vous point de misericorde? Sa desloyauté est trop grande, dist Lucelle: Si est-ce (dist-elle) que cestuy paye beaucoup, ie ne sçay pas combien il doit. Plus ie souffre (respond la Princesse) sans l'auoir merité. Il est vray respondit la Damoyselle) si est-ce que seroit grand' cruauté de laisser ainsi mourir vne personne qui tant ayme. A ce mot Lucelle ietta vn profond souspir, la priant de ne parler plus de celuy qui est tant loing d'elles, lequel aussi elle ne pense auoir telle repentance de sa faute, veu le peu d'affection qui lui a monstree. Adonc le Prince sentāt nouueaux assaux de son torment, ses bras croissez sur sa poitrine, se print à rouller de rechef, comme tout transporté: dequoy elles eurent grande frayeur, & le coururent tenir de peur qu'il ne tombast en la fontaine. Incōtinent monta au cueur de Lucelle vn soupçon qui il estoit, sans toutesfois asseurance certaine. Mais luy se tourmentant sans cesse baignoit tout en sueur, & trauailloit à destacher ses acoustremens par deuant pour soy donner air. Si luy ayda elle à ce faire, & luy ouurant sa chemise aperceut le signal de l'ardente espee, qu'il auoit en la poitrine, dōt aussi tost elle perdit couleur, & cheut esuanouye aupres d'Anastasiane: laquelle fort estonnee, ne sachant la cause de tel & si soudain accez luy ietta de l'eau de la fontaine au visage, qui la fist reuenir à soy. Lors luy print les mains, & sans dire vn seul mot distille les grosses larmes, apuyant en la fin sa teste en son giron. Anastasiane la supliant de plus en plus luy declarer son mal, comme à celle qui y voudroit pourchasser le remede. Ha m'amye, lui dist en souspirāt, c'est Amadis de Grece sans point de faute. Ce disant se pasma de rechef, & secouruë par sa bonne Damoyselle (comme parauant) quand elle se resentit se leua en sursault pour s'enfuyr de là, auant que le Prince reuint à lui, tant la poignoit & chassoit le vray amour, q̄ n'est iamais sās ceste crainte. Mais elle estoit abatue de fine angoisse auec vn certain remors de conscience, qu'elle ne sceut faire quatre pas en auant, tellement que cōtrainte fut se laisser cheoir sur Anastasiane. Adōc s'estoit Amadis cōme reueillé au cry d'Anastasiane,

qui auisant les Dames, recogneut incontinent celle de qui il portoit l'ymage si bien espraincte en son cueur, dont tout rauy s'escria: Ah seigneur Dieu, ou suis ie, q̃ voy ie, est-ce sõge ou verité, q̃ ie tiẽne ma dame si pres de moy: lors lui empoygne les mains, q̃ elle ne sceut retirer de lacheté, & les baisant mille foys, se leue sur les genoux deuant elle, sans parler de long temps, comme personne trãsie, sinon par pleurs & souspirs. Elle tenoit les yeux fichez sur luy sans mot sonner. A la fin il exclama: O vif suget de l'efigie que ie porte grauee en mon ame tant au naturel, te veux tu desguiser & cacher à moy qui sens de toy les effetz si vrays & certains, sentant mon cueur enflambé par les rays de ta veuë rebatuz en luy de ma memoire, comme fait le boys de morce, ceux du Soleil par le mirouër ardent? O Lucelle quel astre vous transporte icy, me seroit-il gracieux & bening? ie ne le puys croire, veu l'yre vniuersel du ciel que i'ay esprouué en mal longue misere: plustost seroit pour refraischir & animer mes playes en augmentation de ma douleur mortelle. Làs ma Dame ie confesse vous auoir offensee si griefuemẽt que ne merite pardon: mais c'est le lieu propre ou la clemence est le plus glorieusement employee. Helas voyez celuy qui tenoit si honorable reng, entre les plus grans. Ores pour vous est reduit en la compagnie ordinaire des bestes brutes, s'estimant indigne de l'humaine conuersation tant qu'il viura hors de vostre bonne grace: faites-moi (ma Dame) au moins ceste derniere faueur de parler à moy: non pour aleger mes douleurs (que ie n'ay desseruy) mais pour les acroistre par rigoureuse responce, si elles peuuent receuoir acroissement en plus tourmentant celui à qui par coustume elles seruent de nourriture. La Princesse l'oyant si piteusement complaindre, iette ses bras au col d'Anastasiane, la requerant toute esploreé luy donner conseil en ce grand effroy, comme elle pourra eschaper de ce lieu, si troublée qu'elle n'en peut cognoistre le moyen. Mon Dieu (dist elle) qu'est ce cy, que celuy que tout le monde quiert & ne le peult trouuer? ie le trouue ainsi sans l'auoir cherché? N'est ce pas pour augmenter ma peine en me representant l'obiect de sa cause. Alors elle print courage, & s'eslongna de luy quinze ou seize pas, lequel tout esperdu se leue, & à la course la deuance, & s'agenouillant luy dist: Ma Dame ie vous suplie ne desdaigner de parler à moy, ou au moins de mescouter encores: vous souuienne de l'espee que tirastes, de mon cueur, & ne luy refourrez pas au double par rigueur si cruelle. Que dy-ie mon cueur: mais le vostre, car tel il viura & moura: parquoy plaise vous le traiter humainement, non pas comme mien, mais vostre. Làs ma Dame parlez à moy, à fin que i'entende si vous estes la Princesse Lucelle, au nom de qui estant son Cheualier, ie deffeis les freres Geans de l'Isle de Silancie pour la deliurer de prison, en m'enferrant estroitement en la sienne. Dites moy s'il vous plaist, si c'est vous qui vainquistes en moy les sept gardes de l'Isle d'Argines. Ramenteuez-vous les seruices que ie vo⁹ ay faitz autresfoys, en compensation du tort dont me voulez charger. Receuez le Cheualier de l'ardente espee vaincueur des autres pour vostre vaincu ou prisonnier, vsant de mercy qui est trop plus louable, mesmement à vostre sexe, que la rudesse. Sera il possible que sa dame Lucelle ne l'ayant veu de si long temps luy denie si estrangement sa parole. A tout le moins pronõcez moy la sentence finale de ma vie ou ma mort. La Princesse ne mõstroit aucun geste de s'y consentir, quãd Anastasiane considerant la grãd' beauté d'Amadis auec l'ãgoisse extreme qu'il souffroit en parlant à elle (de façon qu'il sembloit qu'a chacũ mot le cueur lui deust sortir par la bouche, veu les gros batemens d'aleine apparens dessus l'estomac, cõme les vagues de la mer esleuees par les ventz) esmeuë de grand pitié se prosterne en terre deuant sa maistresse, la supliant ne vouloir estre à

tel personnage ingrate de sa seule parole. Adōc Lucelle poussee de plus grand' force. la tēte (qu'elle dissimuloit toutesfois) comme gaignee par importunité lui respōdit. Si ie tenois ce Cheualier pour Amadis de Grece ie parlerois volontiers à lui, mais selon les nouuelles que i'ay entenduës de cestuy ie croy qu'il est Damoyselle, non pas Cheualier, ains esclaue du Soldan de Niquee nommee Nereïde. Car s'il fust autre il m'eust pas ainsi faussé sa foy, & violé l'obligation en laquelle il estoit astraint à mō amour & au sien dont par tout il se vantoit. Parquoy s'il veult que ie parle à luy comme à Nereïde, ie l'acorde, combien que sans raison, veu qu'elle à occis mon loyal amy Amadis de Grece. de qui i'auois tant receu de seruice & d'honneur. Le bon Seigneur alors reprenant cueur par ce dernier mot, luy respondit: Ma Dame, est ce à vous (si tant auez aymé) de chercher raison en amour, qui est en possession de n'en tenir que tant qu'il luy en plaist ? S'il m'a voulu faire vn coup Amazone, vous sçauez quantesfois les sages escriuent qu'il à transformé les Dieux mesmes, pour nous faire entendre qu'il n'est au pouuoir des hōmes de luy resister. Ie suis vostre Amadis, qui confesse ma faute, dont ay fait longue penitēce, & ores vous clame mercy. Ma Dame ma Dame, mirez vous à la diuinité qui estend sa clemence comme exemplaire sur les plus enormes pecheurs, tel que i'ay esté en vostre endroit : Et ne laissez mon ame ainsi desesperee partir de ce foible corps, qui ne se soustient plus depuis long temps que de vostre seule contemplation. Lucelle de contenance vn peu adnocie, luy dist alors en riant. Or puis que me donnez tant puissance sur vous Nereïde, ie vous commande desloger incontinent de ce lieu, de peur de tomber es mains de celle qui en est Dame, c'est à sçauoir Arlande, qui iamais ne vous pardonneroit, non plus que moy la mort d'Amadis de Grece. Et tant y à ceans de Cheualiers captifz venuz de diuerses contrees, que ne pourriez faillir à estre cogneu. Car ie ne veux tant de mal à Niquee que de luy vouloir faire payer ce que vous me deuez. Or est-il tard dont suis contrainte me retirer vers ceux qui m'attendent. Amadis quasi ressusité, la remercie de tant de faueur, la supliant auant que partir vouloir encores entendre en vn mot l'estat de sa penitēce. Ce qu'elle luy faignit acorder, plus pour cognoistre la forme de l'auēture d'Armide. Surquoi lui respondit, que depuis sa venuë la chance auoir tourné, elle estāt renduë captiue, & les Cheualiers deliurez: & q̄ toutes celles qui entroient leans se rendoiēt à l'ofice solemnel, auec la Duchesse. Qui lui faisoit estimer sa deliurāce par son arriuee si libre, Sur ce propoz ouirent grand bruit de menestries & de chantres. disans,

Viue la belle Princesse
Qui remet nostre maistresse
En sa pleine liberté.
Par autre captiuité
Ou le captiuant delaisse.

Adonc iugerent certainemēt, que c'estoient chantz de liesse, pour le desenchantement de la Duchesse Armide. Parquoy mirent fin à leur deuis pour le danger qu'Amadis eust encouru de sa vie, & elle de son honneur s'ilz eussent esté trouuez en ce lieu. Si lui commande pour congé de partir de là: & pour l'amour de Niquee, de retourner à Constantinople, plustost qu'il luy seroit possible. Il la remercia de ses bōs commandemens. Ainsi s'en va fort contēt d'auoir rencontré sa tant aymee Lucelle, laquelle s'en alla la part ou elle entendoit l'armonie. Et luy prenant son espee se coule couuertement d'autre costé souz la montaigne du boys tant qu'il vint au riuage de la mer, ou nous le lairrons iusques à ce que vous ayons recité ce qui auint depuys que la princesse Lucelle esprouua l'auenture. Or vous dy ie que à l'heure propre qu'elle parla à Amadis, Armide & ses Damoyselles furent desenchantees sans

aucune souuenance de tout le passé. Dont sonnerent les instrumens de ioye, au son desquelz suruindrent les Princes & Dames & entre tous Lucidor bien le plus content pour l'honneur que sa Sœur auoit conquis à acheuer l'auenture, laquelle fut receuë par la Duchesse en grand pompe & magnificence se reclamant sa captiue. Mais l'Empereur Arquisil, la contemplant de nouueau en ceste gayeté, la trouua plus belle que'auparauant, & s'enferra en ces prisons, par autre partie que les piedz, ou il eust souffert d'auãtage, sans l'asseurãce qu'il se donnoit de n'estre refusé pour sa grãdeur, quãd il la voudroit prendre à femme. En ce chasteau passa ceste cõpagnie quinze iours en plaisirs & delices, durãt lesquelz Lucelle deuisa maintesfois auec Anastasiane de son Amadis, faisant resolutiõ, puis qu'vne y auoit tel le part, de ne lui presenter iamais sont tout resistant vertueusemẽt aux efforts de l'affection qui la tiroit au contraire.

Comme Amadis de Grece arriua en vne Isle, ou il fut en tresgrand danger.

CHAP. LII.

PEu apres que le Prince Amadis eut laissé sa chere Lucelle, il se trouua au riuage de la mer, tout pensif sur son commandement qu'il deuoit acomplir. Estant par ce point reculé de l'esperance qu'il auoit euë de iouyr de sa veuë à son aise à Constantinople es nopces de Lucidor. Si ce pourmeine tant qu'il trouue vne nasselle de pescheur en laquelle il entre, aymant mieulx reposer son pied soubz le trauail des braz, à l'auiron duquel il ioua le long de la coste tout ce iour, iusques au soir qu'il se leua de terre vn tourbillon de vent si terrible que les vagues combloient par fois, partie du petit vaisseau qu'il espuisoit en diligence: de sorte le bon Prince ne s'estoit iamais veu en tel peril. Auquel ne trouua antre remede, que de recommander son ame au Seigneur des elementz: à qui en tant de dangers il auoit presenté le sacrifice de son corps. Le iour venu il se veit en plaine mer, sans aparence d'aucune rade, dont delibera laisser aller sa barque à l'auenture souz la guide de Dieu, qui la luy gouuerna ce iour, & la nuyt ensuyuant iusques à l'aube, qu'il aperceut vne Isle laquelle il luy sembloit recognoistre: dequoy graces renduës à Dieu il auisa vne nef ancree à l'abry, ou il conduyt son bateau. Et quand il fut à bord, escria plusieurs foys hode la nef: mais personne ne luy respondant, entra dedans ou il trouue planté de viandes, dont il print sa sufisance: puys reuisitant les chambres trouua vn riche harnois verd, tout semé d'aigles d'or, l'escu de mesme, dequoy il se reuestit tresbien: car il lui estoit fait comme de cire & pensant que ceux de la nef seroiẽt en l'Isle pour leurs affaires, descendit en terre pour les aller chercher, à fin de leur requerir le don de ces armes. Et que pour n'estre cogneu qu'ou bon lui sembleroit, mit l'armet en teste, & atacha sa barque, entre vn petit sentier peu hãté, lequel il suyuit à grand malaise, pour la foiblesse de son corps, procedant de la vie austere, qu'il auoit si long tẽps menee pour l'amour de la Princesse Lucelle. Or gueres n'eut cheminé qu'il rencontra six hommes de pied, la halbarde au poing, & le cabacet en la teste: qui recognoissans les armes du Duc Rusian leur maistre luy demanderent fierement, de qu'elle hardiesse il les auoit prises. Mes amys (respondit) ce n'a esté par larrecin, pource vous prie m'enseigner vostre seigneur à fin q̃ ie parle à luy. Vrayement nous le ferons (dirent ilz) à vostre dam. Lors le meinent vers vn gué entre deux haultz rochers, ou estoient vingt Cheualiers à table, tous armez hormis la teste, excepté vn, assis au hault bout. Auquel les vilains dirent: Monsieur, nous venons de trouuer ce sot Cheualier vestu de vostre harnois, lequel vous amenons à sa requeste, pour se purger de les auoir desrobees. Mais c'est à vous autres (dist-il) coquins

 quins

quins à vous iustifier de ce que ne l'auez chastié selon son merite. Or me le depeschez si ne voulez vous-mesmes perdre les testes. A ce mot les vilains luy courent sus de tous costez, desquelz le premier trop hasté s'eschauda, receuant la menace de son maistre. Et aux autres, à l'vn il auala vn bras, à l'autre coupa les iarretz: bref, il les mit en peu d'heure en tel estat, que les Cheualiers disnans, veirent qu'ilz auoient assez regardé l'escrime, & qu'il leur en faloit estre. Si prēnent tous leur armet pour secourir leurs gens, venās vers Amadis, qui les voyant gaigna le pas entre les deux rochz, lequel il leur deffendit si vertueusement, nonobstant la debilité de ses membres, qu'il en fist vn rampart de quatre abatuz à ses piedz: Parquoy les autres espouuentez luy tirerent de loing coups de fleches, voire tant que son escu en estoit tout herissonné, Alors le duc trop esbahy de sa prouësse, les fist cesser & luy dist: Cheualiers vous auez tant monstré icy de valeur & bonté, que la mienne seroit interessee si ne vous prenois à mercy, moyennant que vous y mettiez: car si voulez estre à moy ie vous donne la vie, auec mon harnois que i'estime beaucoup, autrement vous payerez celle de mes gens par la vostre, sans que ceux-cy vous laissent iamais en repos. Le Prince luy respondit: Cheualier, comme pensez vous que ie me fie en vous de ma vie, qui a commandé ma mort pour des armes seules: la composition que ie feray, sera que ie vous rende le harnois, veu qu'il n'est mien, & que me laissez aller en paix. Adonc eussiez veu rouiller au Duc Rusian les yeux en la teste, tempester des poings sur la table, laquelle il renuersa furieusement, & s'escria à ses gens: Sus, sus compagnons, qu'il me soit mis en pieces le fier pautonnier. Alors Cheualiers, Escuyers, & varletz recommencerent l'assault si chault, que c'estoit fait du bon Prince, si Dieu n'y eust pourueu. Car l'alarme alors fut si fort eauecq' le retentissemēt des rochers, que trois Cheualiers passans y acoururent à bride abatuē: lesquelz voyans la vaillāce nompareille du seul contre tant, vn qui passoit les autres quasi de toute la teste, cria au Duc qu'il estoit bien lasche de partir si mal le combat. Et que par droit de Cheualerie il donneroit ayde à ce Cheualier, s'il ne luy rendoit raison de son fait. Raison (respond le Duc tout forcené) sera de te traiter encores mieux que luy. A l'instant commande à ses gens qu'on luy print ce Cheualier mort ou vif. Parquoy laissans le Prince vont combatre l'autre, qui les paya tellement à l'abordee, auec l'ayde des deux autres qui estoient venuz auecques luy, qu'ilz n'y eurent pas grand acquest. Car le premier qui s'adressa à luy, ne s'en mesla oncques puys, & gueres mieux n'eurent les deux autres. Lors voyans leurs ennemys, comme ilz les repoussoient delibererēt tuer son cheual souz luy, ce qu'ilz firent, dont il tomba l'vn de ses piedz acroché en l'estrief qu'il n'en pouuoit rauoir. Adonc le chargerent si dru & menu, que nonobstant la deffence que les deux autres faisoient pour le secourir, tout eust bien peu valu, sans Amadis de Grece qui estant abandonné pour plus mal traité qu'il n'estoit, leur vint si rudemēt serrer la queuē, que force fut au gens du Duc se retirer d'entour. Le grand Cheualier se releua incontinent, pour les contenter de leurs peines. Lors eulx quatre ensemble menerent tellement leurs ennemys, qu'il se saua qui peut, & leur Seigneur gaigna le hault du roch auecques peu des siens, le reste demeurant en la place, auquel n'y auoit qu'vn seul chemin droit & estroit, qu'vn homme seul pouuoit deffendre, contre plusieurs, d'autant qu'il ne failloit, que rouller des pierres contre val, ou il se tint tout ce iour en deffence. Or le grand Cheualier voyant l'autre au secours duquel il estoit venu, & de qui il auoit veu tant de vaillance, eut grand' enuye de sçauoir qui il estoit, si luy dist: Sire Cheualier, s'il ne vous desplaisoit, ie vous prierois m'apprendre vostre nom, à fin que ie vous

vous sçache gré du bon tour que m'auez fait. Tresvolontiers (dist Amadis (& deslaça son armet, le grãd Cheualier le recogneut incontinent, & le vint embrasser disant, ha monseigneur Amadis: que les Dieux nous ont fait d'honneur d'auoir trouué celuy qui a esté quis par tãt de gẽs, de bien & son encores en queste par le monde. Au nom d'Amadis, le Duc qui estoit sur le roch, oyãt qui estoit celuy que ses gens auoit failly, cuyda creuer de dueil, d'autant qu'il le hayoit mortellement, comme il le monstra tout à l'heure: Car aussi tost eussiez veu gresler pierres du hault en bas pour les assommer: mais les gentilz Cheualiers parerent si bien de leurs escuz, qu'ilz ne receurent aucun dommage, ains essayerent tous moyens de gaigner la montaigne, qui leur fut impossible. Toutesfois ne voulans ainsi laisser le Roy impuny, le grand Cheualier qui se descouurit (& estoit la Royne Zahara de Caucase) mãda ses gens de sa nau qui estoit pres pour assieger la mõtaigne, lesquelz l'enuironnerent par deux iours tant que le Duc se rendit par famine. Mais pour belles paroles ne menaces ne voulut oncques declarer la raison de la haine qu'il portoit si grande à Amadis de Grece, combien qu'il fust son prisonnier de iuste guerre. La Roine entendit de Amadis tout ce qui luy estoit aduenu auecques Lucelle, passans en celà & autres propos leur chemin iusques à sa nef, en laquelle ilz entrerent, ou receut Amadis tant de plaisir en sa compagnie, qu'il fut allegé de grand' partie de ses ennuys. Car la Royne estoit pleine d'vne magesté non commune es autres Dames du monde. Dont il luy dist, & redist souuent, que ce n'estoit à tort q̃ les Dieux l'auoient honoree par leur conuersation, plus que nulle autre, pour les graces & vertuz plusque humaines reluisans en elle. Auquel propos elle souzrioit, comme luy chatouillant l'oreille bien doucement. Mais l'histoire se taira d'eux, iusques à leur lieu oportun.

Des propos que la pucelle Artimire tint à la princesse Oriane allant sur la mer: & du danger ou elles se veirent.

CHAP. LIII.

OR alloit Artimire bien ayse auecq' le train de la Princesse Oriane: esperant auoir oportunité de luy declarer son message en temps & lieu, comme elle fist. Car vn iour trouuant la Princesse retiree à part, elle s'aproche, & apres autres propos communs luy dist. Ma Dame, iaçoit que l'aueuture de l'idole des vengeances d'amours ayt assez clerement descouuert la grande amytié que le Prince Anaxartes vous porte, aussi qu'il sçait par ce moien la bonne volonté dont vous lui respondez. Si est-ce qu'il ne se tiendra iamais assez seur, si cest arrest ne luy est prononcé de vostre propre bouche, vous supliant par moy qu'il vous plaise me le faire entendre, & ie vous asseure pour luy, que vons estes l'vnique en ce monde à qui il a voué & destiné son cueur, sa vie, & son seruice. La Princesse aiant ouy Artimire, voulut vn peu dissimuler ce qu'elle en pensoit, & luy dist. Certes ma grand' amye ie cognois bien la grande vertu du Prince Anaxartes, & le lieu & reputation qu'il tient auiourd'huy entre les premiers Cheualiers deslite, ce qui me fait l'aymer, comme tous ceux de son qualibre: mais d'en rendre autre conte selon ce que vous fondez en l'espreuue d'Armide, ie vous respondz par l'exemple d'Alastraxeree de qui lon cognoist l'affection contraire à l'enchantement. Ainsi luy vsa d'vne gracieuse deffaite pour ce coup. Cinq iours apres ilz firent tousiours bon voiage, au bout desquelz arriuerent vn matin à veuë d'vn gros nauire, qui venoit contre eulx a demy voile & d'vn autre encores qui venoit la volte mesmes leur aparoissant les chasteaux de poupe & de prouë reluisans de harnois, & plusieurs Cheualiers dedans, qui cognoissans les bannieres imperiales de Grece, furent fort ioyeux d'a-



d'auoir rencontré si bon butin, dont commencent à crier qu'ilz se rendissent, & allassent souz vent en signe d'obeissance, les menassant de mettre à fond s'ils resistoyēt. Le Duc de Molosie conducteur de la Princesse se mist sur le tillac, & comme vaillāt Capitaine s'apresta auecques ses gēs, les animant de garder l'honneur, & des dames qu'ilz conduisoient. Ce qu'ilz firent & luy premier inuestissant de telle fureur de trait que les voyles & gabies en estoient toutes herissonnees, iusques à ce qu'estant leurs vaisseaux acrochez à mains de fer les vns aux autres vn grand Cheualier s'atacha au Duc, qui le repoulsa vne bonne heure, mais à la fin le bon Seigneur tomba demy mort, & l'autre luy passa sur le ventre. Ce que voyans les gens du Duc furent tant effrayez qu'ilz se retirerent vn peu, soustenans le mieux qu'il leur estoit possible: mais peu dura leur resistence, car le grand Cheualier & sa bande estans desia dedans le vaisseau, occirent tous ceux qui se mirent en deffence. Lors la princesse Oriane effrayee (comme pouuez ymaginer) se monstra toutesfois vertueuse, en ce qu'oyant le Cheualier plus aparent de tous demander qui estoit le chef de la nef: mais qui estes vous (dist elle) qui me faites tel outrage en mes gens ? Ie suis celuy (respond) qui pour vostre grand beauté vous feray tout honneur & seruice, & à voz parens & amys. Tout le contraire à lors repliqua Oriane, qu'elle le quittoit volontiers de l'vn à cause de l'autre, & qu'il se retirast en son nauire, laissant le sien en paix, & que le temps pourroit venir qu'il cognoistroit à son dam, à qui il auroit fait ce tort. On dist bien vray (respond le Cheualier) que grand' beauté est souuent logee en grand simplesse, elle voit que puis faire d'elle ma volonté, & m'ose bien menasser. Ie vous prie la belle contentez-vous sans me donner ocasion de me monstrer plus mal aprins en vostre endroit. Ainsi qu'elle luy vouloit respondre, ceux de l'autre nau (dont ie vous ay parlé) aprocherent si pres, qu'il veirent quelque mal contentement de la princesse, & entendirent partie de leurs propos, & puis apperceurent les mortz gisans sur le tillac. Si la recogneurent incontinent, & commanderent à leurs mariniers de les acrocher à sa nef, ce qu'ilz firent. Et aussi tost de

deux vaillans hommes & dispostz franchirent le bord, & saillirent dedans, nonobstant la resistence du Cheualier, lequel ilz firent bondir en mer, & ses Satrapes apres, pour donner le plaisir du plongeon à Oriane, qu'elle eut fort agreable. Adonc luy vindrent faire la reuerence le genou en terre, sans soy donner autrement à cognoistre : & elle estoit fort desireuse de sçauoir qui ilz estoient, pour les mercier du bon secours qu'ilz luy auoient donné à son grand besoin. Ma Dame (dist l'vn d'eux) ce ne sera pas le dernier que i'espere vous faire. Dequoy le cueur luy iugea que ce deuoit estre celuy qu'elle soupçonnoit, & d'autant plus qu'incontinent apres il luy vint dire qu'il estoit heure de se sauuer, & passer en leur barque, à cause que sa nau s'en alloit à fondz : Dont la prenant entre ses bras la porta en son vaisseau, luy disant bas en l'aureille: heureuse charge, ie te prise autant que celle du ciel que soustenoit Athlas. Qui conferma encores plus l'opinion qu'elle auoit de son cher amy. Si luy respond, Seigneur ie ne doute que ne voulissiez faire beaucoup pour moy veu ce qu'en auez demonstré. Pource vous prie en continuant, commander que mes Damoyselles soient secouruës, qu'elles ne perissent. Lors à grand' diligence les Cheualiers, Escuyers, & Matelotz s'y employerent de sorte que la Princesse perdit bien peu de ses bagues. Surquoy arriua tout aussi tost vn autre nauire equippé en guerre, chargé de Cheualiers armez à couuert dessouz leurs gabaus, & de harnois teintz de sinoples, semez de trousses & flesches d'or, lesquelz voyants ce grand vaisseau aux armes de Grece qui enfondroit, pensans que ceux qui auoient fait la recousse fissent la violence, hasterent tellement leurs aproches que deux Cheualiers d'entr'eux se vindrent ioindre bort à bort aux deux premiers, de telle furie que les coups glissans entamerent le bord & les cordages. Disans les suruenans aux autres: vraiemét corsaires vous estes venuz à point pour paier to⁹ les outrages qu'auez iamais faitz en ceste coste: Et de fait les chargerent de grãde hardiesse: mais si biẽ estoit assailly mieux estoit deffendu, faisans eux quatre vne bataille fort cruelle, q̃ dura pl⁹ de deux heures, sans qu'on cogneut l'auantage d'vn costé & d'autre: souuent donnoient du nez contre le bord, souuent s'enclauoient en danger de tomber en l'eau. A la fin voyans qu'ilz ne se pouuoient autrement endommager, vn des premiers sauta dedans la nef des autres, desquelz l'vn le harpa, & s'entrebrassans cheurent sur le tillac, roulans dessus dessouz longuement, iusques à ce que le Cheualier aux armes verdes & l'autre par le choc contre le bois desclauerent leurs heaumes. Si furent cogneuz Falanges d'Astre & Alastraxeree : lequel se voyant entre les bras de celle qu'il aymoit mieux que soymesme, pour l'outrage qu'il luy auoit faite se ietta à deux genoux, disant. Ma Dame ie vous suplie me pardonner ceste offence : vous asseurant que mes playes ie tiens bien heurés m'estanz venuës de vostre main. La pucelle fort contentee de l'auoir esprouué si vaillant & adroit, le tenant ainsi entre ses bras luy fit responce: Ie ne trouue autre satisfaction, sinon de vous auoir captif, mais remettons ce chastiment à vne autre fois, & allons desmesler ces deux Cheualiers, car ie doute que celuy qui meine mon frere de ceste façõ, soit le seul qui fait la part à tous. C'est luy certes ma Dame (dist-il) Florisel de Niquee qui à esté abusé comme moy. Adonc elle escrie aux deux Cheualiers qui se combatoient aux bras, hola, hola Cheualiers cessez ces acollades si rudes, & les changez en embrassemens amyables. A ces paroles ilz ieterent l'œil sur les deux autres, lesquelz se recognoissans leuerent incontinent leurs veuës, presentans les espees l'vn à l'autre en confession de victoire. Surquoy Alastraxeree vint caresser Florisel, puys luy dist, monsieur deportez vous de ce second combat de cerimonie, car vous deuez estre vaincu cõme vaincueur au pre-

mier. Ma Dame (respond Florisel) ie pense que Dieu a voulu paragonner vous & vostre frere, pour vne paire extreme en toute perfection. Laissons celà, dist elle, c'est le plus fort que sommes eschapez à si bon marché. Alors suruint la princesse Oriane, & la pucelle Artimire, tât ioyeuse que plus ne pouoit : Et apres quelques petitz motz de recreation, firent apareiller leurs playes. Ce fait Florisel, ayant sceu de la princesse son auenture, ie fais bon veu à Dieu (dist il) de ne charger iamais Cheualier que ie ne sache comment, & à qui i'auray affaire, car à qui lon voudroit faire plaisir, on porte souuent grand' nuysance. Le bon vouloir (dist Alastaxeree) excuse, toutesfois ie trouuerois ceste discretion fort louable. Ie ne vis onques chose mieux à propos (dist Anaxartes à Falanges) que vous qui auez eu tant de soing de solemniser sacrifices à ma sœur, & l'auez à ceste fois voulu immoler elle mesme par effusion de son propre sang. En bonne foy c'est tresbelle recõpense de la peine qu'elle à eu pour courir apres vous au tẽple de l'Idole des vengeãces. A quoy Alastraxeree luy fist responce, ne vous en moquez mon frere peut estre q̃ celle qui vous ayme en secret n'ẽ mõstre pas grand semblant, dequoy Oriane rougist. Quant à Falanges (dist Florisel) il deust estre content d'auoir esté si doucement embrassé de sa dame, qu'elle luy a cuydé creuer le cueur au ventre. En telz propos mirent en oubly la tristesse passee, entre lesquelz eurent grand plaisir d'entendre le discours des amours de la Royne Sidonye, mais le bon Seigneur oublia bien à leur dire le meilleur du côte pour son honneur. Mais vous croyez bien qu'Alastraxeree trouua bon ce qu'auoit fait la Royne à l'endroit de Falãges pour luy laisser sa part saine & entiere. Or commanderent ilz à leurs pilotes de tenir la route de Babylone, & peu apres le Duc de Molosie reuint à soy demy rauy d'ayse du bon secours qu'il cogneut, & s'enquerant dont estoit procedé le dommage, fut declaré par vn des prisonniers q̃ c'estoit du cousin du roy Breon qui ayant veu son roy occis, s'estoit mis en course luy troisiesme pour courir ceste mer & piller & & desrober, & faire le plus de tort aux Grecz que possible luy seroit.

Comme la Princesse Lucelle, Arlande & la duchesse Armide, furent volees, & de ce qui leur aduint.

CHAP. LIIII.

LE Prince Lucidor, ma Dame Lucelle sa sœur, & la Princesse Arlande firent grand chere en la maison de la duchesse Armide, deuenant l'empereur de iour en iour plus espris de son amour comme il luy donnoit à cognoistre par sa contenance. Or quelques iours apres que l'auenture fut acheuee la Princesse Lucelle dist à Arlande de Trace que le Cheualier enchanté estoit Amadis de Grece, dequoy elle fut fort couroucee, & plorant tẽdremẽt disoit. Helas fortune qui te meut de me mettre à chacune foys ẽtre les mains de mes mortelz ennemys, pour faire tes ieux de moy? A ha Amadis de Grece, meurdrier de mon trescher frere, ne te contentes tu de sa mort, sans me la renouueller par ta presẽce, pour me tirer au cueur si dur estoc? Ce n'estoit pas sans cause, que tu me fis celer ton nom : n'ay-ie pas cause de me plaindre de vous, qui m'auez teu vostre ennemy & le mien? Ma Bõne amy (respond Lucelle) vous ne le deuez prendre de moy en si mauuaise part : car combien que soye indignee contre luy, pour la foy qu'il m'a faucee, si est-ce que les bons tours qu'il a fait aux miens & l'alliance nouuelles auecques les siens, ne me laissent tirer à vengeance si sanglãte que la desirez. Car quant à la mienne ie ne la pourchasse sur luy, que par sa propre main. Arlande s'apaisa vn peu, par la sage remõstrance de Lucelle, & estoient tous fort esbahis de la vie solitaire qu'Amadis auoit mené en ce lieu. Lucidor depescha incontinent vn courier à Constãtinople, pour auertir les Princes de Grece

Grece comme ilz l'auoient troué, estimant qu'il ne pouoit enuoyer meilleures nouuelles à sa fiancee, à laquelle escriuoit qu'il esperoit de bref estre là, n'atendant que la rassemblee de sa flote pour partir. Et ainsi le mist en effect au plustost qu'il luy fut possible: mais auant son partement la duchesse Armide luy fist vne chere extreme par tout son païs en faueur de l'Empereur de Rome, auquel elle estoit affectiõnee cordialement, comme elle luy monstra par quelque peu de faueur familiere. Dõt elle & Arlande conclurent ensemble qu'apres eux elles partiroient aussi acompagnees de six Damoyselles seulement pour aller voir la magnificence de Constantinople, & la pompe des noces de Florisel, & de Lucidor, sans se donner à cognoistre. Mais elles proposoient, & Dieu en disposa bien autrement : car vn iour que la Duchesse auoit ordõné à ses veneurs de tendre les toilles pour courre le cerf, en vn lieu non loing de la marine, elle ordonna que lon dressast quelques tentes & pauillons, au plus pres de la greue, en vn endroit fort plaisant couuert de verdure, ou la mer regorgoit souuent en la bouche d'vn fleuue sur la riue duquel estant venuz auecques les Princes & Princesses que vous ay nommees, faisoient estat de tout deduyt. Or commença la course fort chaulde, à laquelle Lucidor & les autres gentilzhommes auec Floratlan ne faillirent & se trouuerent à la poursuyte & mort du cerf, qui les tira fort à quartier du lieu ou estoient les Dames, ioinct qu'on leur fist raport d'vne grand laye que les veneurs auoient desbuissonnee de son fort. Or auint durant ceste chasse, que les deux autres Geans cousins du Roy Brecn, lesquelz auoiẽt entrepris l'escumage de la mer contre les Grecz, & leurs alliez, vindrent par cas fortuit descendre en ceste coste, pour refraischir d'eau leurs galeres. Et ayãs ouy hannir les haquenees des Princesses, & sonner la mort au Cerf, tirerent celle part, pour voir s'il y auoit butin. Parquoy voyãs les tentes & pauillons ou les Princesses, estoient, approcherẽt si couuertemẽt, qu'on ne les aperceut aucunement, iusques à ce qu'ilz fussent dedans. Les Princesses les voians si grandz & demesurez. Dieu sçait quelle frayeur elles eurent, quand ilz les vindrẽt empoigner: tresioyeux d'auoir pris si belle proye, si ne tarderent gueres en ce lieu, ains troussans bagage en diligence, rembarquerent, faisans voile, & vogans en haulte mer, ou les trois princesses se trouuãs es Galeres en pouuoir de ces corsaires, demenerent vn deul si extreme, que c'estoit vne pitié de les voir tordre leurs mains, leuer les yeux esplorez vers le ciel, requerans à Dieu secours. Ce qui n'esmeut les fiers geans à aucune compassion, ains leur imposoient silence: & disoient que si elles estoient sages elles despouilleroient toutes leurs affections precedentes: & que chacũ d'eux en choisiroit vne pour amye, qui leur engregea leur douleur, aymant mieux que la nef perist, & elles quant & quant que telle infortune leur auint. Dont disoit Lucelle à Arlande : helas ma Dame de combien nous serions mieux es mains de vostre cruel ennemy Amadis de Grece, que de ces mastins sans vertu, ny honneur quelconque. Làs (disoit Arlande) Florisel si maintenant nous venois secourir, ie te pardonnerois toutes les offences de ton lignage. O Amadis! iamais ne me desiray oncq' en ton pouuoir qu'à ceste heure: Et me tiendrois trop satisfaite, de la mort de mon frere, si à ce coup par toy, ou par les tiens, mon honneur estoit racheté. A ha disoit Armide à Lucelle, de quel mal vous estes cause, m'ayãt pẽsé faire plaisir veu l'inconuenient present, auquel ie voys perdre tout le loz de ma beauté si bien gardee, pour estre employee en tel endroit ? Pendant qu'elles lamentoient ainsi, esloignans le lieu ou estoient leurs bons amys, aucunes de leurs Damoyselles qui estoiẽt eschapees par la fuyte, firent tant qu'elles trouuerent les Seigneurs à la chasse, ausquelz elles racõterent la fortune: qui leur fist aussi tost

tost tourner bride vers la coste, ou ilz cuyderent forcener, quand ilz aperceurent les brigands pirates, si loing que leur veuë pouoit porter. Alors l'Empereur outré iusqu'au cueur, requist au Prince Lucidor l'ordre de Cheualerie, lequel luy donna, souz veu de l'employer suyuant la trace de ces ancestres, ce qu'il luy iura. Incontinent enuoyerent gens en diligence au prochain port, pour auoir vaisseau à suyure les larrons Geans. Bien reuindrent ceux qui estoient allez querre les armes, & au mesme instant les autres amenerent vn flouin armé à la legere, & le meilleur voellier qui fust en celle mer, dans lequel Lucidor entra luy cinquantiesme & l'Empereur, demeurant Florarlan, esgaré à la poursuyte d'vn grand sanglier qui ne sçauoit rien de tout cecy. Pour retourner aux deux Seigneurs leur flouin singla bonne route, en esperance de rataindre les galeres des corsaires, si le temps leur eust voulu durer: mais il se mist du tout à calme, & les vents cheurent de tous costez, dont les Galeres allans à rames eurent l'auantage, & leur petit vaisseau demeura tout court. Si Lucidor en fut courroucé, le Prince Romain ne l'estoit moins lequel requeroit aux vẽts leurs æles pour voler apres s'amye, puis qu'ilz ne les en vouloient seruir. D'autre costé Lucidor se plaignoit de fortune, si elle seroit iamais soulle des tormens & trauaux de luy & de son lignage. Seigneur Dieu, disoit, vueillez sauuer l'honneur de la gẽte Lucelle, ou me permettez aborder ceux qui l'ont ainsi rauie, pour la racheter aux despens de mon sang. L'obscurité de la nuyt les surprint sur ces doleances, durant laquelle ilz ne prindrent nul repos, iusques à l'aube du iour, qui commença à descouurir la pleine mer, en laquelle ilz aperceurent de loing deux naux faisans teste l'vne à l'autre, auecques si terribles aubades d'artillerie, qu'à peine les veoit on s'enuestir, qui fut fait de telle dexterité, qu'en vn moment on les veid atachees, vers lesquelles firent diesser leur vaisseau, estimãt que l'vne d'elles pourroit estre à ceux qui auoient volé les Princesses, comme elle estoit. Car quelques Cheualiers qui venoient en l'autre ayans entendu les crys des dames demanderent aux corsaires à quel tiltre ilz les emmenoient: lesquelz leur firent responce, qu'à eux ilz n'en rendroient conte: mais leur manderent declarer s'ilz estoient Chrestiens, amys ou alliez de la maison de Grece, à fin de les coffrer quant & quant. Les Cheualiers ne souffrirent pas telle brauerie fort patiemment, ains sans autre langage commencerent à les festoyer de trait & feuz d'artifice. Puys aprocherent de plus pres, tant qu'ilz saillirent dedans le vaisseau, auecques telle hardiesse que celuy qui auoit à faire au principal Geant luy aualla vne main, dont soudain s'enfuyt en la chambre ou estoient les Princesses, & le Cheualier les suyuit de si pres, que le fuyart heurtant de la teste contre l'huys qui estoit bas, son armet se deslaça & cheut & le Cheualier à l'instãt lui trẽcha la teste, qui alla tõber es piedz d'Arlãde qui ploroit tendrement, non pas la mort du Geant: mais le danger ou elles pensoiẽt estre. Ce que voyant le victorieux & la recognoissant, & ses compagnes aussi (pourtant ne se descouurit à l'heure) fleschit vn genou deuant, la princesse Lucelle, disant: Ma Dame ie ne dy pas que ce soit moy qui vous face ce present, c'est la Royne Zahara qui est au fait presente. Elle cognoissant sa voix tant à cause du temps passé, comme par ce que n'agueres elle auoit parlé à luy: Amadis de Grece (respond elle) ie remercie la Royne, du bien qu'il luy à pleu me faire, & vostre seruice, quand au trauail du corps, ie l'adresse à ces deux Dames, pour le prendre de leur part en recompense, & abolition des tortz q'uelles pretendent auoir receuz de vous. Il la remercia du bon partage qu'elle faisoit de sa personne, comme s'ayant reserué secretement le cueur pour sa portion. Et se tournant vers Arlande s'encline à genoux deuant elle, disant: Ma Dame si la bonne

intention iuge les œuures, ie vous ſupplie humblement pardonner à celuy qui a touſiours plus eu de deſir de faire ſeruice qu'in iure à telles perſonnes que vous. Pendant qu'il parloit Arlande contemploit ſa grace qui luy repreſentoit celle de ſon tant aymé Floriſel, qui fiſt fort ployer ſa rigueur enuers luy par telle reſponce: Monſieur, ſi ſans autre conſideration vous, & tous ceux qui vous reſſemblent, ſe mettoient à ma mercy, mon eſtat ne commanderoit la clemence mais l'obligation preſente, de l'honneur qu'auez ſauué à ces Dames, & moy (que tenons plus cher que noz viez) vous aquite plus que ſuffiſammẽt enuers moi de la mort que vous querellois. Apres l'auoir remerciee, s'adreſſa à Armide ſur le propos de ce qu'ilz auoiẽt enduré l'vn pour l'autre en l'auenture, qui ne fut ſans faire à Lucelle monter la couleur au viſage. Sur ces deuis ſuruint la royne Zahara à qui elles firent grand acueil, & voulans conter l'vn à l'autre de leurs fortunes ouyrent vn grand bruit au chaſtellet de la nef, qui fiſt ſoudain reprendre l'armet à elle & Amadis & monter en hault en diligence, ou ilz virent la nef de Lucidor bord à bord, lequel demandoit s'il y auoit en la leur aucunes Damoyſelles, qu'ilz euſſent incontinent à leur liurer. Amadis qui ne les cognoiſſoit ainſi couuert de leurs armes, leur reſpondit. Certes Cheualiers, ce ſeroit à nous grande liberalité, de vous donner ainſi promptement, ce qui nous à tant couſté à conquerre. Si les aurons nous (diſt l'Empereur) par amour ou par force, De ce nous garderons nous, reſpond Amadis: Et ſoudain vindrent acrocher leurs nauz à grandz pates de fer. Et Lucidor s'atache à Amadis & l'Empereur à Zahara, qui donna a ſon aprentiſſage de cheualerie grande eſperãce à l'auenir, de ne deſmentir en rien ſa bonne race. Lucidor auſsi fit vn merueilleux deuoir de ſon coſté, ayant à faire à ſi forte partie. Tous leurs gens ſe meſlerent pareillement les vns aux autres. Mais pendant ce conflit paſſerent ceux du Duc Brabron qui entrerent en la nef de la Royne & d'Amadis, la voiant vuide de toute deffence. Auſſi ne trouuerent homme que le Duc Ruſsian qui eſtoit vn des trois qu'auez entendu. Si luy deſclouerent les gros fers qu'il auoit aux piedz, & luy denoncerent la mort de ſon couſin, dont il conceut grande triſteſſe. Toutesfoys comme bien auiſé, voyant la forte meſlee des deux n'aux, commanda leuer les ancres de celle ou il eſtoit pour ſingler à plein voile, dequoy perſonne ne s'apperceut qu'Amadis de Grece, qui laiſſa auſſi Lucidor, & ſaillit en ſa nau, mais elle eſtoit deſia deſancree, & l'emporta quant & eux ainſi armé, dequoy le Duc eut ioye nõpareille de tenir ſon ennemy tant en ſon pouuoir, penſant bien que l'heure de ſa vẽgeance fuſt venuë. Si eſcria à haute voix. Or à luy mes amys, deſſus, deſſus, celuy qui eſt cauſe de toute ma perte, lequel deſpeſché nous n'auons plus que craindre. A ſon commandement allerent tous charger le bon Cheualier qui les ſouſtint courageuſement, & en abatit deux au premier choc, qui oncques puys ne ceignirent eſpee. Toutesfoys force luy fut pour le nombre qu'ilz eſtoient contre luy ſeul, ſoy retraire au chaſtel de poupe, ou ayant le doz en ſauf, leur fiſt barbe longuement, & en miſt quatre à ſes piedz: dequoy le Duc Ruſsian forcené, s'arma du harnois d'vn des occis, & vint vers luy criant, retirez-vous canaille, pour me laiſſer la vengeance qui m'eſt deuë: Si haulſe l'eſpee & luy en rameine vn ſi peſant coup ſur l'armet, qu'il la fendit iuſques à luy entamer la chaïr, dont il fut tellement eſmeu, que de toute ſa force luy en deſcharge vn, pour luy trencher la teſte en deux. Ce qu'il euſt fait, ſans l'eſcu que le Duc luy miſt au deuant, lequel alla en pieces, & le bras quãt & quãt qui le portoit, Adonc le Duc de rage de la douleur qu'il ſentit, luy ieta vn eſtoc ſi violent qu'il entra fort auant en l'eſcu d'Amadis, tãt que le Ruſsian ne le peut ſi toſt retirer, que ſon ennemy n'eut loiſir de luy dõner vne taillade ſur le bras droit, qui lui coupa net

pa net,& demeura tant l'espee qui pendoit en l'escu d'Amadis. Le miserable manchot à ce coup se retira, inuocant tous ses Dieux ou diables à son ayde. Et voyant qu'il ne pouuoit auoir la raisō du preux Amadis se iette dedans l'esquif de suyte, commandant à ses gens de mettre le feu en la nef, & se lancer auec lui. Ce qu'ilz firent, dont estoit fait d'Amadis, si Dieu ne lui eust enuoyé prompt secours, par ceux qu'il auoit laissé combatans, qui cesserent leur conflit, par la recognoissance que Lucelle eut de son frere à son escu, & sçachans le danger en quoy il pouuoit estre seul, le suyuirēt si à propos qu'ilz arriuerent comme à poinct nommé de son extremité.
Adonc il se sauua, non en leurs grandz vaisseaux : mais en vn petit le plus viste qu'il peut choysir, auquel il alla gaigner le faux Russian, qu'il ietta en mer, disant.
Tu m'as voulu tuer par feu, or reçoy la punition par eau, de laquelle gueres ne tarda à sonder le fond, par sa pesanteur de ses armes. Ie ne vous sçaurois assez exprimer la chere qu'ilz luy firent au retour & les louanges qu'ilz desgorgerent de luy en sa presence, ne l'ayse que les Seigneurs eurent de recouurer leurs Dames : mesmement l'Empereur qui se tenoit fort heureux de l'auenture, qui lui auoit donné tel cōmencement de Cheualerie, en s'esprouuant contre la vaillante Royne, puys que tout estoit à la fin ramené à bon port. Ce qui le mist plus auant en la grace d'Armide, enuers laquelle il ne pouuoit dissimuler sa bonne volonté, par maintes caresses honnestes, dont il estoit gaudy par les autres, lui rendans ainsi ce qu'il leur auoit presté, de taillerie auant sa passion semblable. Or firent tous regarder à leurs playes, qui n'estoient grādes, ne dangereuses, ordonnans que tout fust prest, pour le lendemain cōduyre Arlande & Armide en leurs terres; & quant à eulx pour tenir la route de Constantinople. Mais il en auint bien au contraire de leur dessein, comme vous entendrez.

Comme les Princes furent portez par tempeste en l'isle de la Couche enchantee, ou ilz eurent vne merueilleuse rencontre.

CHAP. LV.

FOrtune guidee par les mouuemens du ciel, souuentesfoys tire ses fins à toute autre yssuë que ses commencemens ne promettent. Comme elle monstra à ceste noble charge de Seigneurs & Dames, allans ensemble mesme route. Entre lesquelz Amadis de Grece portoit vn grand contentement du bon secours qu'il auoit donné à sa chere Lucelle. Or eurent ilz vent fauorable iusques à la mynuit, que Diane leur monstra ses cornes rouges comme feu, & les Daulphins commencerent leurs carrieres par les ondes, aussi viste que traitz d'arbaleste : Et deuers Occident aparoissoient certains rayons de flābes, par l'emotion des ventz. Ces signes auertirent les mariniers d'incontinent caler voile, pour euiter la furie de l'orage: mais force leur fut d'abaisser mast & antennes & d'auantage ieter en mer le laitage dont ilz estoient chargez. Au reste se recommanderent à la misericorde diuine ne voyās esperance aucunne en leur art & pilotage.
Les Princes à qui leur prouësse seruoit peu en tel endroit, monstroient neantmoins vne magnanimité de courage en leur contenance, pour asseurer leurs Dames & ne troubler leurs nautonniers, par leur cris & lamentatiōs. Elles se mirent toutes en oraisons qu'elles arrosoient de chaudes larmes, vous asseurant que le pire de la troupe estoit lors fort bon Chrestien. Le mieux qui leur auint en ce peril fut que la tēpeste les porta en plaine mer hors du danger des rochz & escueilz. Et telle fortune coururent deux iours auec leurs nuitz, au bout desquelz sur le tard, comme à iour faillant, relascherēt en la rade d'vne Isle, en laquelle ilz prindrent terre sans trop cōsulter, cōbien qu'ilz ne la cogneussent, ayant plus cher tout autre dāger nouueau, que de continuer



tinuer en iceluy dont ilz sortoient. Chacun s'arma & tirerent les dames dehors la nef, tant effrayees quelles ne se soucioyent d'inconuenient qui leur peust auenir. Si firent tendre pres du riuage deux pauillons dedans lesquelz ilz s'asirent sur l'herbe, l'Empereur & Lucidor auecq' Arlande & Armide & Amadis de Grece aupres de sa tant aymee Lucelle. Et lors que le Soleil leur failloit de lumiere ilz la recouuroient de la lueur des clers visages de ces belles Princesses. Ausi ceste demye obscurité leur donnoit ie ne sçay qu'elle priuauté quasi couuerte pour dire & faire vn peu plus hardiment ensemble. De laquelle Amadis voulant vser apres auoir esté longuement l'vn & l'autre fichez en regard sans aucun propos, le commença tel la larme à l'œil. Ma Dame, ie cognois certainemét qu'outre le desir ardent que la beauté telle que la vostre cause en toute personne bien nee, il y a encores vn naturel plus semblable entre aucunes qui les tire à vne affectió mutuelle (que les sages appellent simpathie) qui engendre vne amytié entiere, fermente & inuiolable, de laquelle entre vous & moy noz premieres amours dónerent leur tesmoignage, combien que ma longue absence vous puisse sembler y auoir mis quelque refroidissement, tandis que i'ay esté allié à vn autre par quelque effort des secretes destinees. Mais vo⁹ voyez que ceste conionction n'est durable, & que vostre astre rapelle le mien à sa prime influence qui vous doit faire estimer que mon desir ayt dormy seulement comme le feu couuert souz la cédre qui se resueille maintenant, plus fort & vehement que iamais. Et ne pensez, ma Dame, qu'il y en ayt au monde plus d'vn aparié à vne en telle extremité de volontez, ne qui puisse auoir autre per que moy sur la terre. Nous sommes comme les deux lutz acordez en mesmes tons : tellement qu'en sonnant l'vn, les cordes non touchees de l'autre (qui est mis vis à vis) s'esmeuuent & branslent la paille si luy mettez dessus. Ma Dame, si ces raisons n'auoient lieu en vostre entendemét, aumoins considerez la cigoigne, dont les petitz nourrissent leur mere à leur tour, ainsi recognoissant les plaisirs & seruices que vous ay premier auancez : sinon ceste rigoureuse penitence acheuera mes miserables iours. Tenant Amadis ce propos, il aperceut quelques gouttes pitoyables decouler des yeux de sa Dame: qui toutes-

fois

fois luy rendit fort froide responce, luy disant qu'il ne deuoient plus longuement deuiser ensemble, pour ne mettre les autres en pensee. Adonc s'allerent ioindre à eulx, & souperent de ce qu'ilz auoient. Mais pour musique suruint vne volee de chauuesoris, chatz huans & autres oyseaux de nuyt si espesse qu'elle couuroit l'Isle cõme vne nuë iettant criz & chantz si hideux que c'estoit horreur de les ouyr. Puis soudain aperceurent d'vn costé de l'Isle vne si grand' flambe qu'elle leur donnoit clarté, telle qu'eust fait la pleine Lune. Adonc ouyrent comme d'assez pres vn cry de femme si douloureux qu'ilz en eurent grand' pitié. Parquoy Amadis de Grece print vn cheual pour aller au secours, ce que fist pareillement la Royne Zahara, disant qu'elle ne l'abandonneroit, puys qu'elle l'auoit trouué la premiere. Si monterent & s'en allerẽt ensemble à course de cheuaulx du costé du cry, mais ilz n'eurent gueres essloignee de leurs cõpagnons, quand il leur fut auis qu'ilz entendoient vn grãd cliquetis & chamaillis. Dont l'Empereur Arquisil & Lucidor, ne seiournerent trop à aller apres pour leur dõner ayde, laissans les dames en la garde de leurs gens fort tristes ainsi delaissees pour les accidens qui leur pourroient suruenir en leur absence. Or Amadis & la royne n'eurent cheuauché gueres loing ensemble suyuant le ton du cry quand ilz se trouuerent pres d'vn chasteau, ou ilz virent vn Cheualier trainãt vne Damoyselle par les cheueux qui lamẽtoit fort piteusement, ausquel ilz escrierent qu'il la laissast, mais il n'en fist conte, & la tira iusques au dedans du chasteau, si courent apres à bride abatuë pour la sauuer, ne craignans sinon qu'on leur fermast la porte au nez, laquelle ilz trouuerẽt ouuerte. Si mirent pied à terre, & menans leurs cheuaulx en main entrerent dedans la court, ou ilz ne veirent que toute ruïne, sans rencontrer personne de qui ilz peussent sçauoir que le Cheualier estoit deuenu. Parquoy furent contraintz d'aller à tatons par les tenebres, iusques à ce qu'ilz gaignerent vn huis d'vn iardin au quel ilz remõterent à cheual & suyuirent assez longuement vn chemin tirant vers vne riuiere, tant qu'ilz vindrent à vn perron, sur lequel estoit vne iamage tenant vn roulleau en la main qu'ilz ne sceurent lire à cause de l'obscurité: mais si tost qu'ilz l'eurẽt outre passé sentirent vn mouuement extreme d'affection mutuëlle l'vn enuers l'autre, telz qu'ilz auoient eu l'autresfoys qu'ilz y furent conduitz au trac du sang à la vengeance cruëlle de Mirabelle, dequoy le tẽps leur auoit osté la souuenance. Tout en la sorte allerent à la fontaine des perrons, là ou le serain estoit vn peu morne, auec vn doux bruyt de veriouant parmy les arbres, qui les conuia à se coucher au riche lit, autresfoys par eux foulé (cõbien que non recogneu) si se desarmẽt l'vn l'autre & en grand plaisir & iouyssance de leurs amours y passerens grand partie de la nuyt. Adonc leur reuint en memoire le deduyt qu'ilz auoiẽt auant pris, dont estoient sortis les deux excellens Princes Anaxartes & Alastraxeree. Dequoy Zahara premiere parla à Amadis, bien esbahis, comme ilz l'auoient ainsi oublié au sortir de ce lieu, le benyssant du precieux fruit qu'il auoit porté, non sans requerir à Dieu de leur conseruer la souuenance de ceste gloire. Sur ces entrefaites passe par là vn Cheualier monté & armé de toutes pieces qui les apperceuant tant à leur ayse, leur dist de grand' fureur, En maulieu soyez vous logez qui tãt m'auez dõné de peine ceste nuict pour vostre plaisir. Sus sus, debout dam Cheualier si ne voulez que vous trenche la teste sur ce cheuet. Amadis de Grece peu coustumier de porter patiemment telles brauades, ioint le tort qu'il luy faisoit de luy rõpre ses delices, lui respond. Ie croy par ta fiere parole que serois bien celuy qui nous auroit si bien pourmené à la recousse d'vne Damoyselle q̃ tu outrageois lachement, dõt tu eschapas au soir le chastiment par ta fuyte, lequel (comme Dieu veult) tu

tu es reuenu chercher à la mal'heure. Le Cheualier lors sans replique se recula vn peu,pour luy donner loysir de s'armer. Ce qu'il fist à l'ayde de la Royne qui desiroit la vengeance de l'iniure qui leur auoit faite les ostant si tost de leur paradis. Et elle se recouche pour voir du lict tout l'esbat. Aux rayōs de la Lune Amadis s'en va vers celuy qui luy dist incontinent. Monsieur du braue liurez ceste Dame entre mes mains,à fin que sçache si luy auez fait force,sinon gardez-vous de moy. A quoy Amadis trop irrité, ne fist autre responce que de s'esloigner & retourner la lance baissee, & l'autre pareillement. Si se rencontrerent de telle roydeur, que leurs lances vollerent en esclatz, & les hommes & cheuaulx roullerent tous en vn mont, ou ilz furent vne espace estourdis, puys se releuans cōmencerent le plus dur estour qu'on eust veu iamais de deux Cheualiers : car il sembloit qu'ilz ardissent pour le feu qu'ilz faisoient saillir de leurs armes, lesquelles tant ilz dehacherent qu'ilz vindrent à tirer le cler sang de leurs corps: qui mist Amadis en grand' doute de l'yssue de son combat, asseuré de n'auoir oncq' rencontré son pareil, moins ne descouroit l'autre de sō costé, toutesfois s'esuertuoiēt de tout leur pouuoir pour ne monstrer apparence de crainte l'vn à l'autre: tellement que de la charge de leurs coup s'entre faisoient agenouiller,puis mettre les mains en terre. Dequoy Amadis trop estonné,disoit entre ses dens : Seigneur Dieu preseruez-moy de ce diable cy : car si ce n'estoit personne faee, il n'eust tant duré contre mon fer de si bonne trempe. Seigneur ie croy que tu me l'as enuoyé pour me chastier des offences que ie commetz contre ma bonne Niquee. O Lucelle, puys que tu en es cause, depars moy quelque faueur, & rien ne me pourra plus resister, c'est par faute d'elle qu'vn seul Cheualier me peut faire telle honte. L'autre estoit en grand' doute de sa personne si leur combat duroit plus gueres, qu'ilz auoient continué pres d'vne heure, combien qu'il n'en monstrast aucun semblant. Et à l'instant ouyrent vn aussi horrible bruyt assez pres d'eux, comme si vn roch fust tombé, auquel tous deux allerent par terre, se tenans embrassez à la lute, & y furent vne grand piece pasmez, ne remuans bras ne iambes non plus que mortz. Et sçachez qu'à l'heure mesme qu'ilz tomberent à ce tintamarre la chambre & les perrons de la Royne furent totalement deffaitz & aneantiz, elle se trouuant en chemise sur la verdure, bien memoratiue de la fortune qui luy estoit là aduenuë (comme il nous souuiendroit d'vn songe) dequoy elle fort honteuse & courroucee en son cueur, se print à dire : O faulx Dieu qui m'auez si longuement abusee en vostre creance, contentez-vous à ce coup, d'auoir ainsi violé ma chasteté, souz le masque du Dieu Mars, de qui ie pensois auoir conceu mes deux enfans. Desormais prends congé de vostre malheureuse idolatrie, me rengeant à la foy que tient celuy que i'estime plus que vous autres, comme le prime de tous les mortelz, duquel la vertu couurira ma faute d'vn precieux manteau, auecques l'excellence du fruict qui en est yssu. Ie vous renonce à iamais,& m'en voys secourir celuy à qui ie suys tant tenuë & obligee. Alors elle s'arme, & monte à cheual pour aller vers luy : le Soleil estoit leué, & eulx ausi pour recommencer leur meslee. Si aperceut vn Cheualier qui venoit la mesme part qui l'estimant venir au secours de l'autre contre son compagnon, si la deffia de loing. Contre qui (pour le vous faire court) elle eut vn tresaspre confit, tant des lances que des espees qu'ilz maintindrent longuement sans auantage, non plus que les deux premiers qui chamailloient sans relasche. Adonc suruindrent en ce lieu l'Empereur Arquisil & Lucidor, qui toute la nuict s'estoient fouruoyez, voulans suyure Amadis & la Royne : Et à la pointe du iour auoient troué la porte du iardin qui les auoit ren-

duz la au trac des cheuaux. Ilz cogneurẽt incontinent leurs compagnons à leurs armes. Mais au deuant leur vindrent d'autre costé deux Cheualiers qui leur trencherent le passage : contre lesquelz ilz eurent leur ieu party comme les autres quatre. Ainsi combatirent huict Cheualiers en ce lieu, menans plus gran bruyt, que ne feroient vingt cerfz en rut, s'entrechoquans dans le boys. Comme les derniers tous fraiz batailloient ensemble, Amadis & son auersaire tant làs, tant vuydes de leur sang, que plus ne se pouuoient tenir en piedz, cheurent tous deux comme mortz, pres l'vn de l'autre. Ce que voyant la Royne & celuy contre qui elle combatoit, renforcerent leur conflict de furie, deliberez de ne partir sans la vie de leur ennemy, en vengence chacun de celuy qu'ilz iugeoient auoir rendu l'ame. Autant en firent les quatre derniers. Mais peu dura la Royne (tant fut troublee de la cheute de son Amadis) qu'elle tomba royde en la place. Lors son ennemy se ieta sur elle & luy arrache l'armet, en volonté de luy trencher la teste, laquelle recognoissant, tout pasmé s'estendit aupres d'elle. Alors les deux Cheualiers qui combatoient contre Lucidor & Arquisil furent tellement esmeuz, pensans leurs compagnons estre occis, que ilz rechargerent les deux si rudement, que malgré eux leur conuint perdre quelque peu de terre, combien qu'ilz tinssent tousiours bon. Et plus leur fust mesauenu, si la partie de la Royne ne fust reuenuë à soy, qui se descouuroit le chef pour prendre air. Et commença à gemir. Làs moy chetiue, qui de mes propres mains ay meurdry ce q̃ plus i'aymois en ce mõde. Lucidor la recogneut aussi tost (& sachez que s'estoit Alastraxeree) si se tira vn peu arriere : dequoy son ennemy luy dist reproches de couardie: mais il luy respondit qu'il le faisoit voyant la Dame à qui il estoit tant redeuable, qu'il debuoit prendre les armes pour elle & non contre. Tãt pis pour vous (replique l'autre) car à moy seul apartient le tiltre de son Cheualier. Et qui estes vous si hardy de l'vsurper? Quand il se fut nommé, cestuy le courut acoller, qui estoit Falanges d'Astre. Puys luy demanda qui estoit le premier qui cõbatoit contre le Cheualier sãs per. C'est le Prince Amadis de Grece (dist Lucidor. O Dieux immortelz (s'escrie adonc Falanges) comme auez vous permis que le pere & le filz se soient ainsi entrepriuez de ceste lumiere, desquelz le monde la receuoit plusgrãde que du Soleil mesme. Lors s'en va Florisel, auquel il oste l'armet, & luy pose le chef en sõ giron, que voyant tant pale & refrigeré arrose de ses chaudes larmes. Arquisil lors & sõ auersaire (qui estoit Anaxartes) laisserent leur combat, qui s'en alla à sa mere: & Arquisil à Amadis, les plorãs tous pour vrayement mortz. Si vous raconteray maintenant quelle fortune les auoit ainsi assemblez en ce lieu auentureux.

Comme les Dames qui estoient demeurees au riuage vindrent trouuer les Cheualiers, sur lesquelz elles firent piteuses complaintes.

CHAP. LVI.

Les Princesses qui estoient demeurees au riuage de la mer passerent la nuit en grande crainte, qui leur dimiua vn peu la pointe du iour. Puys l'affection qu'elles portoiẽt aux Cheualiers, leur dõna hardiesse de se mettre en leur queste. Si allerẽt au chasteau qu'elles trauerserent, & de là entrerẽt au grãd verger ou elles appercurẽt de loing reluyre leurs harnois, y arriuans à l'heure qu'ilz estoient en l'estat que vous ay raconté. Arlande qui y arriue la premiere, si tost qu'elle auisa Florisel tellement atourné, gisant au giron du Prince Falanges qui lui baignoit toute la face de ses larmes, elle perdit si biẽ sa vertu qu'elle tomba ius de son pallefroy, par l'extremité d'amour qui la surmõta. Moins n'en auint à la princesse Lucelle, voyant Amadis de Grece en si piteux arroy. Car sa grãdeur ne

l'indignation qu'elle auoit contre lui, ne le respect de Lucidor son frere qui le tenoit entre ses bras, ne la sçeurent contenir de mettre en euidence la vraye amour qu'elle luy portoit secrettement en son cueur. Oriane fut aussi saisie de grande douleur de voir en telle ordre le pere & le filz : tellement que toutes trois donnerẽt peine aux autres de les secourir par remuëment & eau fresche qu'ilz leur ietterent au visage, tant qu'elles reuindrent en leurs sens, d'autant plus tourmentees que quand elles ne sentoient leur affliction. Lors commencerent à faire si grieues lamentations qu'elles faisoient les asistans fondre en larmes : en descouurant clerement en ceste extremité ce qu'elles auoient long temps celé par la loy cruelle d'honneur. La Royne Zahara fist sa harengue apres les autres, pleine de grand' prudence, declarãt la cognoissance qu'elle auoit du long abus, auquel elle auoit vescu auec action de graces au grand Dieu qui luy auoit daigné enluminer l'entendement, laquelle faisant fin, au grand esbahissement de tous, mesmement de ses deux enfãs, lors qu'ilz luy cuydoient respondre furent acablez d'vne nuë, auec vn horrible tintamare, qui les priua tous de leur sentiment. Et apres se trouuerent en vne salle carree de richesse inestimable, dont le lambris estoit d'Or & d'Azur, & les verrieres clers comme cristal, paintes d'ymages excellẽs, & au mylieu estoit toute l'histoire de Mirabelle en pleine bosse, de la sorte qu'Amadis de Grece & la Royne l'auoient trouuee, ausi estoiẽt les voultes de la sale soustenuës de belles statuës de bronze taillees de main exquise, qui representoient tous ceux qui auoiẽt loyaument aymé, desquelles le pis estoit ouuert à l'endroit du cueur, qui se mõstroit comme de fin acier, graué des effigies de celles qu'ilz aymoient, embrasé de viues flambes. Et en deux coings de la sale veirent deux litz de camp, ausquelz gisoient Amadis de Grece & Florisel de Niquee retournez de pasmoison, cõbien que foibles & debilitez fussẽt. Et entre les litz estoiẽt asis d'vn costé la Royne Zirphee, auec le sage Alquif & Vrgande, & de l'autre le bon vieillard maistre Elizabeth. Au dehors tout au circuyt de la salle y auoit cinquante pucelles toutes richement vestuës, sonnãs de diuers instrumentz, qui donnoient grand plaisir à la compagnie, principalement à Anaxartes & Alastraxeree, quasi rauiz de ioye, voyans leur pere en telle gloire, apres l'extremité ou ilz cuydoient tenir. Alors le sage Zirphee commença à dire: Auant toute œuure, que les peres, enfans, & freres, parlent ensemble. A dõc la Royne Zahara prenãt son filz & sa fille à ses deux mains, s'en va au lit d'Amadis, & luy dist: receuez desormais la possesiõ de ce qu'auez peu prẽdre de moy, cõtre la proprieté de mon honneur. A ce mot luy voulurent baiser les mains, ce qu'il ne souffrit, ains les embrasse l'vn apres l'autre, demeurans longuement ainsi sans mot sonner, quasi transis de contentement. Et de là allerent vers Florisel, qui leur donna pareilles acollades, & Oriane à son tour, ayãt la larme à lœil de lyesse extreme. Or est raison que ie vous deuise plus à plain la vraye forme de cest auenture, & comme tous ces Seigneurs & Dames se peurent ainsi rencontrer en ce lieu.

Des grands merueilles de la salle de Mirabelle & de Monstrucfuron.

CHAP. LVII.

VOus auez cy deuant entendu, comme les Princes Florisel & Falanges se rencontrerent auec Anaxartes & Alastraxeree, à la rescousse de la princesse Oriane : & depuys comme tirant la route du port, furent portez par tempeste en l'Isle de Rhodes : non toutesfois du costé ou estoit Amadis de Grece: mais en la rade vers le grãd chemin qui alloit au chasteau principal de l'entree du boys, ou ilz furent tresbien recueilliz & traitez par le Duc Hordã, gouuerneur du païs: Là ilz apprindrent

les nouuelles des auentures du chasteau de Mirabelle : qui tomberent incontinent es cueurs du Prince Anaxartes & de sa sœur, comme leur appartenans, & non à autre, à cause de la partie diuine qu'ilz s'estimoient tenir. Si resolurent sur le champ de l'aller esprouuer. Dont prenans congé des autres seigneurs monterent sur leurs cheuaux, arriuant le iour mesme que les misteres auindrent,& à l'heure de la nuict, que toute l'Isle leur sembla peuplee de ces oyseaux nocturnes de chant si espouuentable,& en ceste ceremonie, veirent maintes choses monstrueuses, & hideuses, que l'on n'y auoit veu depuys Monstruofuron, ainsi qu'il vous a esté discouru en la secon de partie d'Amadis de Grece : entre lesquelles leur aparut la pucelle que le Cheualier sembloit trainer apres luy, criant & gemissant: laquelle aussi Florisel & Falāges rencontrerent (ayans laissé la Princesse Oriane au chasteau) furent toute la nuyt à sa poursuyte, iusques à l'heure, que Florisel trouua son pere au lict de la fontaine auec la Royne,lequel il print pour le Cheualier outrageux,iugeant qu'il forçoit lors la pucelle. Amadis pareillement iugea que ce fust celuy, qui luy auoit tant donné de peine à quester, qui fut cause de la dure meslee qu' ilz eurēt ensemble. D'autre costé Anaxartes & Alastraxeree estans au chasteau, ou ilz ne trouuerent autre entree que par les portes d'Ambre, y veirent l'escriteau qu'ilz voulurent prendre, mais incontinent s'embrasa de flambes ardentes, qui semblerent monter iusques au ciel: qui lors donnerent ceste grand' clarté aux Princes qui estoient au riuage de la mer. Et tandis que les portes brusloient, les gemeaux ouyrent dedans des crys merueilleux. Puis les portes du tout arses,aperceurent en la sale vne grād' lumiere, & y cuydans entrer, furent longuement repoussez par vn grand nombre de Cheualiers. A la fin entrerent,& veirent les statuës enflambees du feu de leurs cueurs, & Mirabelle enuironnee de ses Damoyselles, sonnās piteuse melodie, qui les retint là vne grand' espace, iusques à ce qu'ilz apperceuren vne porte faite en arc,paincte de toutes les couleurs,que fait le Soleil es nuës chargees de pluye. Par laquelle ilz entrerent en vne autre salle,toute muree de belles verrieres, esquelles estoiēt pourtraites les histoires de tous ceux qui bien aymans auoient donné fin glorieuse à leurs vies, estant au centre de la place le combat d'Amadis de Grece contre Monstruofuron, esleué en bosse sur vn plan de Iaspe, que six Lyons soustenoient. Et à costé y auoit vne statuë de Geant à phisionomie d'vn sage, couuert d'escriteaux, disans en lettres Grecques.

PROPHETIE.

Au temps que les artz d'Astrabon le magicien, seront acheuez par les deux bastardz Lyon & Serpente, les peres celestes perdront la gloire de leurs enfans terrestres, estant tourné à celuy qui l'a furtiuemēt conquise de sa belle espouse, son honneur sauf. Et recouurira en terre la possession de ce dont le ciel auec ses citoyens à iouy. En ce temps le legitime Lyon rencontrera son pere en la queste du Lyon & de la Serpente, sans s'entrecognoistre iusques au poinct de la mort. Puys à leur cognoistre sera entenduë la substāce de la Prophetie de Monstruofuron,& de Mirabelle.

Ces escriteaux les gemeaux leurent & releurent, sans les pouuoir comprendre. Et lors auint le grand bruit, qui rua ius tous les Cheualiers de la salle:hors mis Amadis de Grece qui estoit plāté au mylieu & les enchantemēs furent d'effaitz, dont il souuint à Amadis & la Royne de ce qui leur estoit auenu par le passé. Parquoy le frere & la sœur fort contens de l'honneur qu'ilz auoient gaigné à l'acōplissement de ceste auenture,sortirēt du chasteau. Et elle monta à cheual pour aller aduertir sa compagne de ceste belle rencontre. Mais en chemin auisa le conflict du pere & du filz, ou elle print part, en s'adressant à sa mere,

com-

comme vous a esté declaré. Puys y surue-nans Lucidor, & l'Empereur, Falanges & Anaxartes, ilz eurent l'escarmouche ensem ble. En ce temps les sages dessus nommez se firent porter en vn char en l'air par deux dragons, iusques à Constantinople, ou lõg temps auoit que le roy Amadis seiournoit. Si luy dirent, qu'ilz auoient necessairemẽt affaire de maistre Elizabel, lesquelz ilz emmenerent au lieu de la bataille, ou ilz donnerent tel secours, que lon auoit me-stier, rendans le pere & filz combatans sans sentiment, iusques à ce qu'ilz furent portez en la sale carree à part, & les autres en di-uerses chambres du chasteau, ou ilz reuin-drent les premiers de leur esuanouissemẽt: puis allerent en la salle celebrer le resueil des deux principaux, auec deuë ceremonie. Ie laisse icy à vous deschifrer par le menu, les longs propos qui furent tenuz entr'eux apres ceste recognoissance: & la grand' liesse qu'ilz demenerent au sortir de telle an-goisse, tandis que les deux Princes ache-uoient de guerir. Si seiournerent en ce lieu enuiron vn moys. Puis delibererent d'aller tous en vne troupe, au Royaume de Thra ce, & de la à Constantinople, pour porter eux mesmes leurs ioyeuses nouuelles. Or conclud la Royne Zahara qu'elle & ses deux enfans yroyent pour estre baptisez, & autant en delibera Falanges, combien qu'il ne s'en vantoit pas: Parquoy s'embarque-rent tous ensemble, en tresgrand' ioye, & regaignerent le Royaume de Thrace, dont n'agueres ilz estoient partiz, ou ilz trouue-rent les flotes de l'Empereur, & de Lucidor ralliees. Ainsi acompagnez prindrent con-gé d'Arlande & d'Armide, auec promesse d'assister à leurs nopces. Puis singlirent la route de Constantinople, ou ilz furent re-ceuz en la plus grãd' põpe & lyesse, qui fust au mõde posible, cõme pourrez entendre.

Comme les Princes arriuerent à constantinople, & comme Lucidor alla porter les premieres nouuelles de toutes leurs auentures.

CHAP. LVIII.



LE Soleil sembloit d'vne clarté non acoustumee egayer la verdure, que la saison tenoit druë & entrepeinte de couleurs infinies, par le pinceau du plai-

ſant moys de May, quãd les deux flottes arriuerent à telle diſtance de la grand' cité que lon les pouuoit deſcouurir en mer, ſãs toutesfoys pouuoir deſchifrer ne ſpecifier leurs bannieres & pennons, qui effraya grandement les Roys Amadis & Galaor, & les deux Empereurs Eſplandian & Liſuart, & maintz autres Princes & Seigñrs, arriuez de diuerſes contrees au iour aſſigné des noces, de la belle Helene, leſquelz tenoient toute la prairie à l'entour, couuerte de tẽtes & pauillons vn peu plus ioyeux, que ceux de l'an paſſé. Les Princeſſes Grecques à ces nouuelles eſtoient montees es haultes tours du palays, qui eurent leurs tendres cueurs tous tranſis de telle veuë.

Mais à ceſte ſurprinſe les Roys & Empereurs ne furent tardifz à prendre les armes, & aller atendre les eſtrangers ſur la greue, leſquelz venoient en la plus grand' pompe & brauerie qu'on ſçauroit ymaginer, les vaiſſeaux rebatans le Soleil de la lueur des harnois pollis, & des couleurs des eſtandartz & pannonceaux fichez es chaſteletz & rambades. Mais à l'aborder fut le plaiſir, par ce que tous leurs engins à trait & artifices de feux ilz tirerent au hault & au loing à coups perduz par deſſus le peuple Grec rengé en bataille : qui leur oſta la moytié de la paour, laquelle paſſa toute quand ilz furent plus pres, & cõmencerent à ſonner trompettes & clairons de ſalut. Auſsi ceux de terre recogneurent au certain les armes, & blaſons des galeres & nauires, puys ouyrent les cris ioyeux.

Rome, Rome, France, France. Qui les aſſeurerent entierement du ſurſault qu'ilz auoient eu de prime face. Les Princeſſes à l'heure ſeicherent leurs chaudes larmes & cõmencerẽt à treſſaillir de ioye d'eſtre abuſees tant à propos, dequoy les mains iointes rendirent graces à Dieu. Eſtans les nauigans à vn trait d'arc du riuage, le Prince Lucidor leur requiſt luy faire ceſte grace d'eſtre l'ange annonciateur des bonnes nouuelles de leur venuë, en recompenſe de celles qu'il auoit apoitees l'annee precedẽte, ce qui luy fut acordé treſvolontiers. Si deſcendit en vn eſquif tout veſtu de drap d'or acompagné de douze, tant Ducz que Cõptes François, en ſemblable parure, hors mis l'enrichiſſement de pierrerie qui eſclatoit merueilleuſement ſur luy. Si fut bien venu & careſſé de bon cueur : ne le vous conuient declarer, veu les ocaſions ſi grãdes. Toutesfoys luy demãderent pourquoy il deſembarquoit ſeul de ceſte flote, eſtimant bien qu'il y euſt encores autres chefz. Meſsieurs (reſpondit-il) allons s'il vous plaiſt en la ville, là ou ie vous rendray conte deuant les Dames, de ce que requerez, payans les vſures de ma premiere triſte venuë en voſtre port, par les plus ioyeuſes nouuelles qu'euſsiez peu iamais eſperer à vn coup. A quoy luy diſt le Roy Amadis : Mon bon Seigneur, vous ne les ſçauriez aporter meilleures que de vous meſmes. Or allons, & ſoit voſtre volonté faite à laquelle la noſtre ne ſera iamais differente. Lors le mettent au mylieu d'eux, ſe deuiſans auecq' luy de la bonne baſque qu'il leur auoit baillee, arriuãt en tel equipage, ſans auertiſſemẽt prealable. Si le menerent droit en la grand' ſale du palays, ou les Dames eſtoient aſſemblees pour les atendre, ſçachans deſia par quelque auantcoureur que c'eſtoit le Prince Lucidor, lequel elles receurent en grand' ſolemnité & lyeſſe, meſmement, ſa chere fiancee, à qui apres auoir dit le petit mot, il vient vers les princes Grecz, auſquelz il diſt, eſtant eſcouté de tous: Meſſeigneurs, le Dieu ſouuerain architecte de ce monde, nous y fait iouër les tragedies triſtes & ſanglantes quãd il luy plaiſt, puys les comedies & farces ioyeuſes, quand ſon diuin vouloir le porte. A quoy nous fault renger noz volontez ſuiettes, faiſans de neceſsité vertu, ſans regimber contre l'eſperon, en ſe plaignant de ſes ordonnances fatales. Les grandes auerſitez il nous enuoie, pour nous faire cognoiſtre ſa grandeur, & noſtre imbecillité: & apres la pluye le beau temps, en teſmoignage de ſa bonté, qui ne nous

veult abifmer & deftruyte felon fa puiffance,& noftre demerite. Ie ne vous ramẽteuray les miferes paffees mais vous annonceray telles nouuelles, dont ie croy que nul de vous ne me plaindra les grandz : car en telles chofes Dieu a vfé de moy pour moyen comme du Scorpion qui a fait la playe fe tire apres le remede. Ie m'adrefferay à vous premiere, ma Dame Niquee vous declarãt que voftre Amadis de Grece eftant enchanté en la quefte de la Princeffe Arlande, à caufe de fon frere qu'il auoit occis pour l'amour de vous,non feulement fut defenchanté par ma fœur Lucelle: mais auerty du danger, dont il fe fauua, voire depuys luy preſta telle ocafion, qu'il rendit à vn coup à ma fœur le plaifir que elle luy auoit fait : & conuertit la haine mortelle d'Arlande en vraye & cordialle amytié, les deliurant des mains d'vn Duc Payen,qui les emmenoit en vengeance de fon coufin le Roy Breon. O quelz ieux de fortune ! nous apres arriuans au fecours de ces Dames, nous atachons à lui fans le cognoiftre, ou eufmes tel affaire que fa vertu vous peult iuger. Ce pendant luy efchappoit le faulx Duc, s'il ne fe fuft lancé dedãs fa nef, qui l'emporta feul entre tous fes ennemys. Ou c'eftoit fait de lui fans l'heure que Dieu nous dõna de l'aller tirer de peril fi certain.De là fortune de tẽps nous porta en l'Ifle de Rhodes, ou par rencontres eftranges, ce vaillant Prince eut tel conflit contre le preux Florifel fon filz, qu' ilz demeurerent en la place tous deux pour mortz. En la faueur du pere la braue royne Zahara fouftint contre la Princeffe Alaftraxerce. Et l'Empereur de Rome contre le fort Anaxartes. Et moy cõtre le hardy prince Falanges. Mais l'inconuenient auenu du pere & du filz, la Royne fut recogneuë, qui mift fin à tous noz combatz: laquelle nous declarant (apres les larmes folemnelles,efpanduës fur les deux Princes roides gifans) comme par force de fort & enchantement, que ie vous certifie(regardant Niquee) ilz s'eftoient affemblez vne autrefois, dont eftoient yffus les gemeaux Anaxartes & Alaftraxeree:dequoy elle n'auoit eu cognoiffance ne fouuenance,finon à la feconde fois, retrouuez enfemble en ce mefme lieu, qui leur remift la premiere en memoire par le definement du charme. Ainfi que nous eftions en ce defcõfort fufmes tous enchantez, iufques à la venuë de la Royne d'Argines,du fage Alquif, Vrgãde, & maiftre Elifabeth, lefquelz nous remirẽt en noftre eftat, ioint l'auertiffement du fage de Mirabelle, par lequel tous les fecretz du chafteau furent defcouuers : le pere & le filz guaris de leurs playes & les gentilz baftardz cherez par le pere fi long temps incogneu. Or viennẽt tous ces Seigneurs & Dames en noftre flote, mefmement la princeffe Oriane qui fut rencõtree fur mer, & deliuree par eftrange auenture. Ilz m'ont fait honneur de la prefente ambaffade, refte à moy de retourner vers eulx pour les liurer entre voz mains en verification de ma parole.La ioye fut fi grande de ces nouuelles,qu'il n'y eut celuy ne celle à qui la larme n'en vint à l'œil de plaifir extreme. Si efcrierent tous d'vne voix, les cheuaulx, les cheuaulx. Les Dames n'eurent la patience de les atẽdre de pied quoy ains monterent quant & les Princes qui les menerent de bride iufques au riuage:ou la troupe tant defiree vint à force de rames. Defquelz vous pouuez eftimer les bien venuës & careffes, felon les grandes affections reciproques, mefmement d'Amadis de Grece & de Niquee,& de Florifel & d'Helene : qui furent long temps aux bras, fans pouuoir parler les vns aux autres tant eftoit la langue faifie de l'emotion du cueur. Les gemeaux recogneuz vindrent faire la reuerence aux Roys & Empereurs les genoux en terre, requerans les mains à ceux qui les baiferent & rebaiferent plufieurs foys en la face. En cefte lyeffe s'en vont chacun Seigneur coftoyant fa Dame, en la grand' cité, auecq' tant d'inftrumens de Mufique qu'ilz ne s'entendoient pas parler : qui furent encores renforcez

en la ville, ou ilz trouuerent les ruës si peuplees de gens, qu'à peine pouuoient ilz passer: lesquelz à haute voix crioyent: Bien viennent les excellens Princes qui tant honorent la region de Grece. Benoist soit le iour que le Cheualier de la verde espee y mit le pied, duquel nous est venu le tresnoble sang, parlans du vieil Roy Amadis. En la salle du palays furent encores les acollades renouuellees & chascune voulut entendre de chacun tout le discours de leurs auentures, tout par le menu, mesmement Niquee, qui tira la belle Lucelle à part, de qui elle trouua la beauté merueilleuse, & l'autre se miroit en la sienne, excusant fort en son cueur son Amadis, de l'effort que sa volonté auoit peu souffrir. La ioye fut pareillemẽt de Siluie, se voyant de nouuel si bien aparentee de la Royne Zahara, & de ses enfans. Mais toutes les ayses de ceste cõpagnie ne reçoiuent recit special, non plus que les faitz d'vne pleine bataille. Tant vous puis dire que la feste publicque de ce ioyeux retour dura l'espace de quinze iours : au bout desquelz la Royne Zahara, son filz, & sa fille furent baptisez, puys le prince Falanges à l'enuy: lequel le soir apres le festin se vint presenter deuant les princes, auec telle harengue. Treshaultz & trespuissãs Seigneurs, la hardiesse de mes pensees, qui s'estoient par cy deuant adressees à vne diuinité presumptiue, ne me baisse auiourd'hui les aisles, la cõnoissãt tournee en lignage humain exau ce par vertu heroïque, par dessus la fragilité mortelle : aussi ne perdz-ie le cueur de l'atenter comme parauant, moyennant l'ay de q̃ ie trouue nouuelle en voz maiestez, par la recognoissance de la parenté de celle à qui de long temps i'ay voué mon cueur, mon honneur, & mes biens. Laquelle (si vous iugez, que i'ay iamais rien merité de vous, & si ne m'estimez trop indigne d'elle) ie vous requiers, c'est la gentile Princesse Alastraxeree, à vraye & loyale espouse : sommans en ce cas premier le Prince Florisel, de s'acquiter enuers moy du deuoir mutuel d'amour, en me rendant pareil confort & secours, qu'il sçait auoir receu de moy en son affaire. Mõ grãd amy (respond Florisel) ie ne me puis excuser que ne vous sois trop redeuable: C'est à vo⁹ d'auiser, en quoy me voulez employer. De vostre parole seule, replique Falanges. Lors s'adresse à Alastraxeree disant: Ma Dame, en ceste assemblee ou la valeur, bonté, & excellence du monde est vnie, ie vous supplie m'octroyer ce dõ pour le premier que ie requis iamais : Monsieur, respond elle) vous vous pouuez asseurer de tout ce qui est en ma puissance. Adõc voulant Falanges redoubler à Florisel sa sommatiõ, de declarer presentement la responce que la Princesse luy auoit faite vn iour, sur la seruitude affectionnee de Falanges, elle comme sage pour rompre ce coup luy dist: Monsieur, vostre vertu & grãdeur m'est si bien cogneuë (comme à tous elle est notoire) que de ma part ie la tiens en telle reputation que ie doy : seulement vous auise que toute ma volonté est remise es mains de monseigneur & pere : auquel, & non à moy, deuez adresser vostre requeste. Amadis de Grece fort ioyeux la temet à la Royne Zahara: Et apres leurs honnestetez reciproques leur firent ioindre les mains ensemble en promesse solemnelle. Mais elle en s'acordãt auecques vne doulce honte & rougeur virginale, supplia que la ceremonie, & pompe nuptiale fust differee, iusques à la venuë de tous les Seigneurs qui se deuoient trouuer à Constantinople: pourpẽsant de requerir au Prince Olorius, qui y viendroit, la belle Oriane, pour Anaxartes son frere, à quoy cõsentirent volontiers. Puys fut acordé que Florisel & Lucidor se vouëroient pour le iour saint Ian, en attendant la venuë des autres Princes.

Comme le beau Damoysel Florárlan entra en la grand' salle du palays auec vne lettre qui troubla grandement la court.

CHAP.

CHAP. LIX.

LEs circõstances des mariages ainsi arrestees, entra en la salle du palays vn ieune mignon vestu de dueil, portant vne trompe d'or, pẽduë en escharpe, qui de sa beauté & grace singuliere rauit les yeux des asistans: & les eust remplis d'vn grand contentement, sans la façon de sa contenance, qui sembloit fort pressee & affaittee. Il fut incontinent recogneu par aucuns de la compagnie: & à son arriuee chacun fist silence, pour entendre son ambassade. Et il iette son œil de tous costez, tant qu'il apperceut la Princesse Lucelle deuant laquelle (mettant vn genoil à terre) luy requist les mains. Et elle l'embrassant, lui dist: Beau Damoisel qui à il, qui vous haste ainsi d'aller? Ma Dame (respond il) Dieu m'a enuoyé icy en autre habit que ie ne desirois venir. Si vous prie me enseigner en ceste troupe le prince Florisel de Niquee, à qui mon message s'adresse. Elle luy monstra, & il s'en va mettre à genoux deuant luy, tirant de son sein vn pacquet qu'il luy presente, luy supliant le vouloir lire oyant tous. Florisel le prenant le fait leuer, considerant fort sa beauté & bien seance auec vne emotion de cueur par le sang naturel qu'il sentoit ocultement son semblable. La lettre ouuerte, il aperçoit estre escrite de sang, qu'il le fist tressaillir de frayeur, craignant quelque desastre auenu à celle de qui il cognoissoit la main: c'est à sçauoir la princesse Arlande. Toutesfois il s'efforça de couurir sa pasion au mieux qu'il luy fut posible: mais non tant q̃ l'asistance n'en cogneut partie, qui les estonna par compassion de volonté.

Lettre de creance de la Princesse Arlande.

Arlande de Thrace, desheritee de ses terres, pour auoir fait heritier de son cueur celuy qui auoit la proprieté de sa liberté tant alienee, qu'il ne pouuoit plus accepter part en la sienne. A Florisel de Niquee, Prince de Gaule, de la grand Bretaigne, Apolonie, & Rhodes, salut.

Fortune à tellement conspiré contre moy, qu'elle ne m'a seulement donné autre ancre, que sang pour escrire, ny autre porteur qu'vn enfant, ny adresse de secours qu'enuers le filz de mon ennemy mortel à cause de mon frere, luy plus mortel encores ennemy, pour ne pouuoir estre amy à moymesme. Mirez-vous Dames en moy, qui vous plaignez de tours legers de son inconstance acoustumee: & prenez exemple à esperer en desespoir. Elle ne m'a laissé seulement mon surnom, lequel i'ay emprunté pour ne vous estonner trop en la prime veuë de la surscription de ma misiue: Ausi bien q̃ le salut que mal peult enuoier celle qui de long temps à le cueur captif & affligé comme bien sçauez, & puys n'agueres le corps emprisonné. Ie n'ay plus grand loisir d'enuoier mes plaintes de la main, la ou la bouche ne les peult faire entendre. Vous supliant vouloir du surplus croire ce Damoisel de ma part comme la raison le veult en vostre endroit.

Vostre qui n'a peu estre à iuste tiltre
Arlande la prisonniere desheritee.

La lettre leuë, & peu entendu le suiet de sa doleance, Florisel dist au Damoysel qu'il s'aquitast de sa charge, en lui exposant la specialité de l'affaire qui l'amenoit. Monsieur, respond l'enfant, le cas est: que au temps que la Princesse ma Dame, vous eut laissé en l'Isle de Rhodes, & fut de retour en la court du Roy mon seigneur: elle y trouua le Duc Madasanil, tyran des Isles prochaines, fier Geant, grand & puissant à merueilles, acompagné de quatre siens cousins semblables à luy, tous yssuz du lignage de Furio Cornelio, soy reclamans les vengeurs de son sang. Ce Duc la requist au Roy à femme souz condition de la vengeance qu'il entreprenoit sur le Prince Amadis de Grece: pour laquelle i'auois esté nourry & instruit, si l'obligation depuys

furuenuë n'euſt effacé ceſte inimytié cruelle, au moyen du ſecours que le Prince luy donna en ſon beſoing extreme, lequel ie aymois & honorois ſans le cognoiſtre, & deſirois ſeruir de tout mon cueur. Mais le Roy ayant entendu ceſte reconciliation nouuelle de ma dame auec celuy qui auoit occis ſon frere, la liura auſsi toſt es mains de ce Duc, luy commandant de l'eſpouſer. A l'heure eſtoit preſte auec la Ducheſſe Armide, qu'elle auoit retenuë, pour venir à voz nopces. Donc ſe oyant renuoyer en telles autres, reſpondit au Roy: Ne croyez (Monſieur) que la faute que i'ay fait à ma grandeur, de ne pouuoir reſiſter à l'effort de l'amour du filz, ie la face maintenant de ma parole enuers le pere: vous aſſeurant que ie n'aurai iamais autre mari que le filz, ny plus grand ennemy que celuy qui mal pourchaſſera au pere, à qui i'ay iuré la foy de paix & accord. Le Roy fut tant irrité de ſa reſponce, que ſur le champ il la desherita: & fit faire le ſermẽt à Madanaſil le Prince de Thrace, remettant ma Dame en ſon pouuoir, pour la loger incontinent en la forteresſe du lac des quatre chaucees: qui eſt l'vne des plus fortes places que lon eſtime au monde. Si luy en donna la garde, & des quatre chaucees aux Geans ſes couſins: leur commandant la tenir en ceſte priſon vn an entier, ſi pluſtoſt elle ne rengeoit ſa volonté vers luy. Ce que ne faiſant dedans ce terme, vouloit qu'elle eut la teſte trenchee, pour l'apointement qu'elle auoit fait de celle de ſon frere. Le fier pautonnier ne faillit à acomplir ceſte ordonnance diligemment, menant ma Dame plorant & gemiſſant au chaſteau, ou il l'enferra ſeule, auec ſa couſine Arlinde, baillant les clefz de la priſon à vn grand maſtin Geolier, ſoy reſeruant l'entree du chaſteau meſme, ſes couſins eſtabliz es quatre chaucees, leſquelz font iurer tous ceux qui viennent là, de ſe trouuer à la vẽgẽce de la mort de Furio, ſinon les enferrent en baſſes & cruelles priſons. La nuyt ilz ferment les portes de leurs chaucees, & par des caues ſouz terre ſe rendent au chaſteau, diſtant du lac de deux traitz d'arbaleſte, duquel le Duc meſme leur ouure & cloſt les portes. Or l'auois ie ſuyuie dedans la forteresſe, ou ilz me laiſſoient pourmener à mon ayſe: mais ie forcenois de dueil de la voir en tel eſtat, ſans y ſçauoir remede. Vn iour qu'elle miſt la teſte en vne petite feneſtre treilliſſee m'auiſa en bas: Si me diſt, Florarlan informe toy du moyen, par lequel tu puiſſes parler à moy. A l'inſtant ie monte droit en hault laiſsãt le Duc en bas, auec ſes gẽs: & prie Bocarel le Geolier me faire ceſte gracieuſeté, de me laiſſer vn peu parler à ma Dame la princeſſe: qui me reſpondit q̃ ſi plus l'en preſchois il me lãceroit du haut du mur. Dam ribault, lui dy-ie, ſi i'auois armes comme toy ie te rengourmerois bien le groin. Lors iettant ma veuë de toutes parts aperceu vne eſpee penduë, que ſoudain i'empoigne, & le vilain s'en vient à moy vne guiſarme en la main, dont il me tire vn coup que i'euitay d'vn ſault à coſté tellement qu'il ne me perſa que la cazaque de veloux de part en part: autrement il me fauçoit le corps à iour. Lors ie luy donnay vne iartiere au iarret, ſi droit à la ioincture qu'il tomba incontinent en la place, & me ietta les bras pour me harper: mais ie couche l'eſpee entre luy & moy, qu'il ſe fourra parmy le ventre, iuſques à la croyſee. Adonc s'eſtendit de douleur & moy craignant que ceux d'embas le ſentiſſent, prins vne hache dont ie l'eſgorgeay, comme vn gros bœuf. Si prens les clefz, & vois ouurir la porte de la priſon, ou ie trouue ma Dame toute tremblante de la paour qu'elle auoit du combat qu'elle ouyt entre Bocarel & moy: qui m'embraſſe & baiſe cent fois, diſant: Làs Florarlan que ſera de ta vie, ſi le Duc entend ton fait? mon mignõ Dieu te vueille preſeruer & garder à plus grands choſes. Ma dame (dis-ie) ce qui eſt fait ne ſe peult deffaire: mais ie voy le remede, d'aller au Duc luy dire que m'auez mandé par Bocarel de le prier m'enuoyer vers le Roy, luy faire vne requeſte, apres

laquelle

laquelle vous rengerez à sa volonté: Ainsi ie sortiray & eschaperay. Elle m'acolle de rechef en souriant de mon inuention. Lors ie luy dis qu'il n'y auoit que tarder, & qu'elle regardast que i'auroys à faire pour sa deliurance estant hors de là. Il faudra (respond elle) que vous alliez à Constantinople porter vne lettre de ma part au Prince Florisel de Niquee: mais nous n'auons icy dequoy la faire. A cela (dy-ie) ne tiendra: & voys prendre vn roseau en la chambre de Bocarel, que ie pare, & le trempe au sang de ce brigand, duquel elle vous escrit la presente. Incontinent ie luy bayse les mains, elle me faisant la benediction, me recommanda à Dieu. Ie ferme sa porte, & remetz les clefz en la ceinture du Geolier, à fin qu'on ne aperceust que i'eusse parlé à elle. Ie vois au Duc qui m'acorde tresvolontiers ma demande, & me fait ouurir la porte, & deliurer vn rousin, sur lequel i'exploicte iusques icy, sans tenir aucun chemin, iusques à ce que ie fusse eslongné de Thrace, & ay employé vn chesnon de ma trompe pour ma despence, & pour cest habit que i'ay prins conforme à l'estat de ma dame. Voylà mõsieur ce que i'auois charge de vous dire. La compagnie resta fort contente du gentil discours de cest enfant qui promettoit beaucoup à l'auenir, autant qu'elle fut troublee des piteuses nouuelles qu'il aportoit. A quoy Florisel qui auoit tousiours l'œil fiché sur luy durant son propos, se sentant tout esmeu de sa presence, fist telle responce. Mon mignon, ie suis tant redeuable à la Princesse, qui vous enuoye, que ne me puis excuser, de faire pour elle, ce qui sera auisé pour le mieux. Monsieur (dist Florarlan) ie ne doute pas de vostre bon secours en son endroit, lequel iamais ne refusastes aux plus simples Damoyselles. Lors Florisel se tournãt vers sa chere Helene luy dist: ma Dame vous plaise me donner congé d'aller payer à ceste Princesse (au hazard de ma vie) la recõpense de sa parfaite amour, que n'ay peu satisfaire de ma liberté qui vous estoit toute engagée. Monsieur (respond Helene) le desir que i'ay de vostre honneur (qui est le mien) me desnuë d'autant de pouuoir sur vous en cest endroit, comme vous m'en auez donné en l'autre. Parquoy suis deliberee souffrir de mon costé le dãger de vostre personne pour elle, cõme auez repoussé les assaux de sa beauté pour la mienne. Or iray-ie donc ma Dame, replique Florisel, à vostre congé deliurer la gentile Princesse, ou il me coustera la vie. La court fut fort faschee de ce troublement de feste. Toutesfois considerans que l'entreprinse estoit necessaire selõ le deuoir de Cheualier (sans le surcroist d'autre obligation) Alastraxeree parla premiere: Messieurs, il est temps que les armes que i'ay portees au seruice de noz faux Dieux, ie les tourne contr'eux & leurs adherans, ioinct l'amytié particuliere que ie porte à la Princesse. Ie prends à ma charge vne des quatre chaucees, pour faire compagnie à monseigneur & frere Florisel, comme ie luy fis à le deliurer de sa prison. Ie ne pourrois trouuer plus belle emploicte du dernier exploict de mes armes, que mon nouueau seigneur & espoux me contraint laisser. Falanges oyant le propos de sa chere Dame. Ia Dieu ne plaise (dist il) que ie demeure derriere, ou ma Dame marche: puis qu'elle expesant sa vie n'espargne peu la mienne. Pource entreprẽd-ie pour ma part la tierce chaucee du chasteau. Adonc parla le grand Roy Amadis: Puys que tant de magnanimité se mõstre en ceste emprise, raison veult que pour pl⁹ solẽniser le delais & renouuellemẽt des armes de ma vaillante fille Alastraxeree, ie les acompagne des miennes, desquelles l'aage me dispence, comme elle son habit: parquoy ie prends pour moy la quatriesme chaucee. Et moy donc le soucy & ennuy de toutes les quatre, dist la Royne Oriane. Quand on veid qu'il n'y auoit ordre de les en destourner, on fist en diligence equiper vne belle galere pour les quatre chãpions, à fin que le secours d'Arlande ne fut retardé. Et cinq ou six iours apres partirent

tous,

tous les grand Seigneurs pour aſsiſter à ce que beſoin ſeroit. Le beau Florarlan ne ſe pouuoit contenir de ioye, d'eſtre ſi bien venu au deſſus de ſon ambaſſade, & s'en alla baiſer les mains aux trois Princes entrepreneurs. Et diſt à la Pucelle Alaſtraxeree. Ma Dame ie vous ſeruiray d'Eſcuyer s'il vous plaiſt en ceſte iournee, pour m'aquerir felicité par la voſtre. Ce qu'elle accepta en le remerciant. Ainſi departirent les treſredoutez champions, apres les deuotions publiques, prenant le temps qui leur eſtoit propice à leur voyage, comme firent peu apres la pluſpart des Princes, qui lors eſtoiẽt à la court, laiſſans les Dames fort melancoliques de voir ſi ſouuent hazarder ainſi ces Royalles perſonnes.

Comme le Roy Amadis, le Prince Falanges la pucelle Alaſtraxeree, & Floriſel de Niquee, ayans pris terre, allerent chacun à part combatre les gardes des quatre chaucees.

CHAP. LX.



LA galere des quatres vaillans Princes ſingla de bon vent à voile & rame, tant qu'arriuee à port ilz accorderent enſemble, quepour mieux conduyre leur fait à bonne fin, ilz yroyent en vn meſme iour & heure aſſaillir chacun ſa chaucee, & que celuy qui premier paruiendroit à l'entree du chaſteau, attendroit l'auenture de ſes compagnons. Ce complot ainſi pris, chacun s'arme & monte, ne menant que ſon eſcuyer qui portoit la lance & l'eſcu. Dequoy le beau Damoiſel Florarlan ſeruit ma Dame Alaſtraxeree. Vray eſt qu'elle auoit vne damoiſelle qui lui portoit en vne valize vne paire d'acouſtremẽs qu'elle prenoit quant elle ſe vouloit monſtrer en ſon propre eſtat, qui luy vint à point pluſtoſt qu'elle ne penſoit, comme vous orrez cy apres. eulx departiz, ie vous diray premier ce qui en auint au Roy Amadis de Gaule, lequel arriué à la porte d'vne des caues, ſe print à contempler l'aſsiete & diſpoſition du lieu, qui luy ſembla imprenable par force humaine. Lors le Geant nommé Braforan, couſin du Duc oyant le hanniſſement du cheual du Roy, vint à luy armé de toutes pieces, luy demander qui l'amenoit. Aquoy le Roy reſpondit, qu'il auoit entendu le tort & outrage, que le Duc Madaſanil tenoit à la princeſſe Arlande, de lui forcer ſa volonté par priſon & mauuais traitement: ſur quoy il luy voudroit remonſtrer ſa faulte, ainſi que droit de chaualerie l'obligeoit, pource le pryoit de le faire parler à luy.

ler à luy. Braforan ne fut fort content de ouyr ainsi blasonner son Seigneur & cousin, si dist au Roy Amadis : Dam Cheualier, ie croy que soyez tombé de la manche de quelque prescheur de la loy, qui vous venez icy fonder en raison, laquelle vous n'entendez: mais demeurez vn peu, ie voys querir vn cheual pour le vous faire comprendre. Gueres ne tarda le Geant qu' il reuint monté sur vn puissant destrier, la lance en l'arrest, & sans autre deffy, picquerent l'vn cõtre l'autre, de telle vigueur que les lances rompues, s'entredonnerent d'escuz & de heaumes vn choc si lourd, que les cheuaulx ne les sceurent soustenir ains verserent par terre, & maistres aussi. Amadis se releua le premier, & alla l'espee au poing vers Braforan, qui auoit vne iambe si foulee souz son cheual, que possible ne luy estoit de se mouuoir. Parquoy voyant son ennemy en tel auantage, se rendit à mercy, s'offrant à faire du tout sa volonté. Ma volonté est (dist le Roy) que tu me cõduises au chasteau pour parler à ton Duc. Ie m'y acorde dist le Geant : mais ie ne vous asseure pas de luy. Amadis qui ne demandoit ceste asseurance, luy ayda à leuer. Apres qu'il se fut vn peu reposé, mena le Roy en sa caue, iusques à la porte du chasteau ou pendoit vne buccine d'yuoire qu' il entonna trois fois. Or deuez sçauoir, qu'à chacune des quatre portes, en auoit vne que les geans ne sonnoient qu'vn coup, quand ilz apportoient au Duc bonnes nouuelles de quelque plaisir ou seruice : & si eux mesmes vouloient entrer, deux fois l'embouchoient: mais trois quand la garde estoit vaincuë & amenoit son vaincueur. Parquoy le Duc oyant les trois, vint à la fenestre qui respondoit sur la porte, & demãda à Braforan: quelles nouuelles? Monsieur (dist-il) i'ameine ce Cheualier qui m'a vaincu, & veult esprouuer vostre valeur. Ouy dea (dist le Duc) la porte luy sera ouuerte, s'il a en luy tant de hardiesse d'y oser entrer. Madasanil (respond Amadis) la hardiesse ne gist pas à entreprendre choses impossibles à la vertu de l'homme, ce seroit temerité: mais si tu me veux asseurer de tout, fors que de toy, i'entreray volontiers : Par mes Dieux ie t'en asseure (dit le Duc) qui descend pour luy faire ouurir. A quoy ne differa Amadis : mais si tost qu' il eust passé le guichet marcha sur vne fausse trape, qui luy faillit souz les piedz, d'ou il tomba en vne basse fosse, qui enuironnoit tout le donion de la forteresse, ou il fut fort froissé à la cheute, pour la pesanteur de ses armes. C'estoit la seureté que Madasanil luy auoit aprestee, si tost qu'il eut ouy le son triple de la buccine. La trape se releua & ferma incontinent, laissant le Roy en vne obscurité hideuse, aussi estõné qu'il fust oncques depuis la prison d'Arcalaüs l'enchanteur, qui par semblable trahison l'auoit enserré auec son pere, & Florestan son frere qui luy reuint alors en memoire, supliant nostre Seigneur le vouloir deliurer de ceste captiuité, comme il auoit fait de l'autre, cognoissant l'intention equitable qui l'auoit precipité en ce danger. Ainsi qu'il estoit en ce desconfort, de ne voir moyen de sortir, ne contre qui en pourchasser la vengeance, Florisel auoit fait pareil deuoir à sa chaucee contre le geant Zambanel, qui l'auoit mené à la porte du chasteau de la mesme sorte que Braforan auoit fait le Roy, sonnant par trois fois le cor pendu à la porte, parquoy luy fust l'autre porte ouuerte ou il tomba en pareille trape. Et à sa cheute, le Roy qui estoit souz la sienne l'entendit, parce que ce n'estoit qu'vne fosse. Si luy escria soudain, qui est là? Qui c'est, respond Florisel, qui vous fera cher comparer vostre malheureuse trahison. Ie croy q̃ la venez payer vous mesmes, dist le Roy, ne le recognoissant point. Sur ces paroles se viennent entrechercher aux espees trenchantes, à tort & à trauers, si desesperement qu'ilz se naurerent l'vn l'autre en mainte partie de leur corps. Et las de chamailler, s'embrasserent à la lutte si furieusement qu'ilz tomberent tous deux par terre, ou ilz se roulloyent & forgeoient

geoyent l'vn ſur l'autre, comme ſur vne enclume, chaſcun deliberé de ne ceſſer auant la mort de ſon ennemi: Si à l'heure le Prince Falanges qui auoit eſté cōduit cōme eux par le tiers Geant nommé Madafaran) ne fuſt tombé par autre trape: lequel les deux combatans n'ouyrent cheoir, pour le bruyt qu'ilz menoyent enſemble, que la reſonance de la foſſe renforçoit tellemēt qu'il ſembloit eſtre plus de vingt Cheualiers. Parquoy Falanges comme bien fort briſé de ſa cheute, ſi toſt qu'il les ouyt s'en va à taſtons les trouuer, s'eſcriant: Quelz diables ſont cecy qui dreſſent chauces trapes aux Cheualiers, comme à loupz? les combatans l'oyant ſe ſeparent, & le Roy luy demanda, qui il eſtoit luy meſmes: Ie ſuis celuy (diſt il) qui vous punira de voſtre laſcheté frauduleuſe, ſi ſans elle vous oſez deffendre. Laiſſez moy acheuer ce conflit que i'ay contre ce Cheualier (diſt le Roy) puis ie te reſpondray. Falanges ſe douta de le cognoiſtre à la parole: Parquoy luy repliqua: ie ſuis bien abuſé, ſi vous n'eſtes trompés comme moy meſchamment. Ie le ſuis vrayement (reſpond le Roy) adonc Floriſel entendit à la voix qui c'eſtoit: Bien le ſuis ie moy (diſt il) plus que tous, ayant leué les mains contre celles qui m'ont bien chaſtié de ma folie. Lors diſt au Roy: A a monſieur pardonnez moy l'offence que vous ay faite, veu la penitēce ſuffiſante que i'en porte quant & le peché: qui deuois cognoiſtre voſtre ſplendeur, voire parmy ces eſpeſſes tenebres. Remercions Dieu (diſt le Roy) qui ne nous a laiſſé paſſer outre, le prians nous vouloir donner telle yſſuë de ce lieu, qu'il me donna autresfois des priſons d'Arcalaus & à mon pere & voſtre oncle Floreſtan Roy de Sardegne. car nous en auons grand meſtier, veu la façon de laquelle ceſte obſcurité nous a fait acouſtrer l'vn l'autre. Moymeſmes ne ſuis gueres myeux (diſt Falanges) du combat que i'ay eu contre le maſtin, ſouz la parolle duquel ie ſuis venu icy, que trop mieux m'euſt valu luy auoir tranché la teſte. Alors chaſcun rendiſt conte de ſon auenture, s'eſuertuans de prendre cueur contre la fortune. Au reſte s'ilz pouuoient ſortir de là eux trois enſemble, ilz ne craignoient tout le monde. Alors vint le Duc faire ouurir ſon ſouſpiral de la foſſe par lequel il leur cria: Cheualiers rendez les armes, & acceptez ma priſon, & ie vous feray tirer de là, pour vous eſtre adminiſtré ce qu'il vous fait beſoing. Ia Dieu ne m'ayde, reſpond Amadis, ſi ie me fie iamais à telle canaille: Mais ſi tu es ſi bon que ie te iuge au contraire, laiſſe moy ſaillir d'icy ſeulemēt ſans autrement m'aſſeurer de ta meſgnie, & tu verras quelle rançon ie te payeray, combien que i'aye plus grand meſtier, de repos que de bataille. Ie n'ay que faire (diſt Madaſanil) d'eſprouuer ta force, puis que ie te tiens à ſi bon marché: mais tu tremperas encores là, auecques tes compagnons, iuſques à ce que la faim te face parler autre langage. Adonc fiſt fermer le ſouſpiral, les laiſſant là en grand deſconfort, ſe remettant à attendre ce que Dieu ordonneroit de la pucelle Alaſtraxeree, craignans ſur toute choſe qu'ilz ne fuſſent cogneuz par le Roy de Thrace, de qui il ne s'aſſeuroit q̃ de la mort

Comme la pucelle Alaſtraxeree deliura les trois Princes priſonniers, par ſubtile inuention.

CHAP. LXI.

LA vaillante Princeſſe ayant pris ſon chemin vers la chaucee, qui luy eſtoit aſſignée, n'y peut pas ſi toſt arriuer que les autres, au moyen du deſtourbier qui luy ſuruint d'vn Cheualier voulant forcer vne fille qu'elle occiſt, puis entra en vn ſentier, ou elle rencontra vn page veſtu de ſatin verd bandé d'incarnat, cheuauchant au galop: lequel ſi toſt que Florarlan l'aperceut, diſt à la Princeſſe: Ne me croyez iamais s'il n'eſt auenu quelque nouueauté au chaſteau, que ce page (qui porte la liuree du Duc) va en diligence annoncer

cer au Roy de Thrace. Il sera doncques bõ dist elle, que sçachons de luy, que c'est à fin de mieux auiser à nostre affaire. Alors s'escarta Florarlã de peur de gaster les feintes. Et Alastraxerce se met au deuant du page, luy demandant ou il alloit si hasté. Cheualier vous ne le sçaurez pas, respond il, mais laissez moy passer: car ie n'ay pas cause de m'amuser. Si me le direz-vous, replique Alastraxerce, ou ie vous abatray ceste blonde teste de dessus les espaules. Et soudain mist la main à l'espee pour l'espouuenter. Ha, dist il, Cheualier ne me vueillez occire & ie vous conteray le tout. Sçachez que le duc Madasanil mõ maistre m'enuoye vers le Roy l'auertir de-venir incõtinẽt au chasteau: parce que ce matin y sont arriuez trois Cheualiers par trois chaucees, ayãs en vn moment deffait les trois gardes: la bõté desquelz luy fait iuger que ce soient Florisel de Niquee, Amadis de Grece: & l'vn des deux gemeaux, qui puis n'agueres ont esté recogneuz: qu'il estime estre amenez icy par le damoisel Florarlã, qui a tué son Geolier Bocarel, pour le change, duquel il a iuré la teste du mignon s'il peut estre empoigné, pour l'acoupler à celle des trois autres si les personnes qu'il pense sont maintenãt en ses prisons. Alors s'enquist Alastraxeree de la maniere de leur prinse, que l'enfant luy raconta à la verité, c'est à sçauoir du secret de la faulce trape. Dequoi elle fut fort saisie au cueur, dont toutesfois elle ne mõstra aucun semblant: ains continua à luy demander comme il alloit d'Arlande. Le plus mal du monde, dist il, car selon qu'elle se gouuerne enuers le Duc, nous n'en esperons que la mort au bout de l'an: veu que pour seruice & bon traitement qu'il luy face, il ne la peut conuertir à son amour, & aussi peu par menaces, dont il commence à vser. Puys que tu nous as tout conté, va t'en à la bonne heure querir le Roy, q̃ Dieu vueille bien amener au profit d'elle. Ie le voudrois dist le page. Si s'en va, & elle aussi tost fait appeller Florarlan, à qui elle dit: Mon miguon, à nouuel affaire, nouueau cõseil. Si Dieu m'ayde, ie m'atẽs auiourd'huy faire la meilleure iournee du mõde. Ainsi luy plaise, respond Florarlã, vostre bõ heur & prouësse le peuuent bien. Ie considere q̃ par hardiesse nous ne paruiendrons pas, à ce en quoy trois telz Cheualiers ont failly, au moyen de la trahison. Si fault il trouuer remede à leur deliurance, lequel i'ay auisé tel, que ie me vestiray de mes propres acoustremens de femme, & monteray sur vne haquenee, menãt ma Damoiselle auecques moy sur la sienne, & porteray mon escu au col, & mon armet en teste, mais vous demeurez en ceste forest, iusques à ce q̃ soyez auerty de ce qu'auez à faire. Ainsi m'ẽ iray vers le Duc, souz couleur de luy porter le present de ces armes cy, auecques nouuelles d'importance. Parce moyẽ i'espere entrer dedans la forteresse, & du remenant ay bien peu de soucy. Et au cas que ma ruse faille, ie retourneray en ce boys espier le Roy au passage, pour essayer à le prendre, à fin que pour luy les Princes soient deliurez, & ma Dame Arlande. Le Damoysel ayant ouy ceste cautelle, la trouua si bonne que de ioye lui alla baiser les mains, disant: Ma Dame le cueur me disoit bien à qui ie deuois offrir mon seruice en ceste entreprise, à qui ou par prudence, ou par magnanimité l'honneur ne pouuoit eschaper. Alors elle se tire hors du chemin pres d'vn buisson, ou elle s'affubla par dessus ses armes d'vne longue robe à femme de veloux violet, bordee de bastõs d'or, & atachee de boutons par deuant, pour aysément la despouiller au besoing. Puys print son escu & son heaume, & bailla son espee à sa Damoyselle à cacher dessouz sa robe, pour lui rendre quãd elle en auroit affaire. Adonc Florarlan prenant congé luy dist: Ma Dame, il ne vous fauldroit oster la robe: mais le harnois plustost, pour vaincre tous les Cheualiers du mõde. Et n'ay pas peur que Madasanil en reschape, si ce n'est par faute du iugement. Elle se souzriãt de ce propos, le recommanda à Dieu, bien marry de demeurer derriere: ce qu'il n'eust fait pour

crainte

crainte quelconque, sinon de descouurir l'embuche. Ainsi s'en va la vaillante Alastraxeree à la quatriesme chaucee, ou elle trouua la garde à la porte nommé Brostolfe, qui de prime face s'estonna fort de sa beauté. Et elle luy dist: Bon Seigneur, nous ne venons pas icy pour rauir voz armes, ains pour en porter à monsieur le Duc, de la part de tel qui moult le prise, comme celuy à qui la coronne royale s'apreste. Pource mettez moy de grace deuant sa seigneurie, pour luy presenter ces armes, qui sont inestimables en bonté, comme est en sagesse celuy qui les luy enuoye, auecques aduertissement de grand' consequence. Le geant non moins rauy de sa beauté singuliere, que de son propos, luy dist, qu'elle estoit la bienuenuë, comme celle de qui il s'asseuroit que son Seigneur seroit autant resiouï de sa bonne grace, que de ses presens, de quelque pris qu'ilz puissent estre. Ie m'en tiendrois trop heureuse, dist elle, de pouoir complaire à tel preud'homme que luy, mõ honneur sauf. Or allons donc ma mignonne (dist Brostolfe) & vostre compagne aussi, que ie vous meine droit à luy. Au nom des dieux soit (respõd elle pour mieux counrir sa menee) ainsi s'en va par la chaucee qui longue & large estoit: mais le Geant feru de son amour, luy dist en chemin: Ma Dame ie vous voy telle, que si vouliez adresser vostre cueur en mon endroit, ie me reputerois plus tenu aux Dieux, que s'ilz me faisoient monarque de l'vniuers. Aussi de vostre part ne seriez trop abusee, veu la maison d'ou ie suis, & la force que i'ay, ne redoutant homme qui viue, si feu Furio Cornelio mõ cousin n'est resuscité, duquel pour le moins la vengeance ne peut gueres tarder, ne celle de Balarte Prince de Thrace: Parce que tenons prisonniers d'hier leurs meurdriers mesmes: qui est biẽ pour confermer l'embassade que vous luy portez. Ie serois fort heureuse, dist elle, de venir à temps de veoir la vengeance de si bõ Cheualier que fut Cornelio, d'autant que ie n'ay moindre raison de haïr ceux qui l'ont occis, que ses propres parens, & à moy & aux miens n'est deuë moindre vengeance sur les Seigneurs de Grece. Quant au mariage dequoi me parlez, nous aurons loysir d'en deuiser plus amplement apres que i'auray fait mon exploit vers monseignenr: car vous portez representarion de Gentilhomme, tel que la Damoyselle me sembleroit bien fortunee, qui vous auroit à mary. Ie vous bayse les mains de ce mot, dit Brostolfe, & ainsi gay de ses nouuelles amours la conduit à la porte du chasteau: elle supplia Dieu en allant lui vouloir donner entree par quelque moyẽ, peu souciee du surplus. Eux arriuez, le geant prend le cor qu'il entonne vne fois seulement. Qui fist venir celle part Madasanil ioyeux à la fenestre, estant dessus ceste porte, & encores plus quand il aperceuit la taille, & le beau trait de visage d'Alastraxeree. Cousin (dist adonc le Duc) quelle bonne nouuelle est ce cy? Ceste belle Damoyselle, respond il, vous aporte vn present d'armes, auecques quelque aduertissement d'vn sage, qui vous importe. Si la receuez dedans, à fin que ie retourne à ma garde. Le Duc descend à grand haste, & lui fist ouurir la porte, & les Damoyselles entrerent sur leurs palefrois: dont Alastraxeree se lance soudain en terre, qui estonna Madasanil de sa haute corpulence, nõ sans quelque sursault en son cueur que ce fust elle, selon les enseignes de sa renommee. Toutesfois sans s'y fonder d'auantage luy demãda la cause de sa venuë. Monseigneur respond elle, pour vous faire present de ces armes, desquelles l'armet, outre son pris, a telle vertu que celuy qui le met en teste, change à l'instant sa premiere forme, comme vous en verrez maintenant l'experience. Adonc le lace, & deboutonnant sa robe, se monstre toute armee: dequoy il eut quelque frayeur, mais il ne s'y arresta, estimant que ce fust enchantement. Voulez vous voir encores vne autre merueille? Volontiers, respond Madasanil: C'est, dist elle, qu'vn cauteleux & malicieux paillard cõ-

me vous,ne s'eſt peu garder de l'inuention d'Alaſtraxeree. Ce diſant ſa Damoyſelle luy met l'eſpee en la main, & le Duc gaigne le hault par vn eſcallier, criant trahy, trahy ſecourez moy Cheualiers. Ceux qui l'entendoient coururent incontinent aux armes, & premiers de tous les trois Geãs ſes couſins,q̃ lors eſtoiẽt au chaſteau. Ce pendant la pucelle courut apres Madaſanil, lequel ſe ſauue en vne ſalle haulte, dont il n'oublia à tirer l'huys apres lui. Et comme elle cuydoit chercher autre entree,fut aſſaillie de pl⁹ de vingt Cheualiers, ſans les trois Geans, leſquelz elle receut d'vne hardieſſe nompareille, abatant à ſes piedz deux Cheualiers en deux coups, & faiſant teſte aux autres, ſans leur laiſſer gaigner auantage ſur elle. Mais il n'euſt eſté poſſible à force humaine de ſouſtenir tel effort iuſqu'à la fin, ſi ſa Damoyſelle, effrayee de voir venir celle troupe de gens en armes, ne fuſt fuye pour ſe ſauuer, laquelle trouua vn petit huys de fer ſerré par dehors d'vn gros verroil, l'ouurit pour ſe cacher, la ou trouuant vne viz de pierre de taille, deſcend quelques marches, en plorant & gemiſſant tendrement. Or eſtoit vne des portes par ou on deualoit en la foſſe,ou les Princes eſtoient, qui l'entendirent gemir. Et Floriſel eſcria qui eſt celà qui pleure?la pauurette cogneut incõtinent ſa voix,& luy diſt: Helas monſieur, ie ſuis Galandrie, iamais plus à point ne fuſtes trouué, pour ſecourir ma maiſtreſſe, qui eſt la hault aſſaillie de tous ceux du chaſteau. Il n'eſt poſsible d'exprimer la ioye qu'eurent les bons Princes, de ſentir la Damoyſelle en l'eſcallier, s'aſſeurans de pouuoir ſortir par ou elle eſtoit entree. Si mirẽt ſoudain armetz en teſte,qu'ilz tenoiẽt en leurs mains, & vont à taſtons trouuer l'eſcallier ou elle eſtoit, qu'ilz monterent ſans nombrer: courans ſi toſt qu'ilz furent en la court, la part ou ilz entendoient le chamaillis. Ou ilz aperceurent Alaſtraxeree, ne faiſant plus que parer aux coups, tant eſtoit laſſe de reſiſter à tant de gens enſemble. Dequoy forcenez,comme Lyons rugiſſans,ſe vindrent atacher à ceſte canaille,en ruant ius les trois premiers qu'ilz rencontrerent. Lors le Roy (qui ſe voyant ſi bien acõpagné n'en euſt redouté trois fois autant) cria Gaule, Gaule, voicy Amadis de Gaule l'ennemy des tyrans, & leur ſequelle. Ce nom les effraya grandement,& d'autãt redoubla le cueur à la gentille Princeſſe, ſoy tenant à leur venuë hors de tout danger: mais elle ſentit ouurir la porte à ſon dos par ou le Duc s'eſtoit ſauué,lequel elle auiſa armé de toutes pieces, ayant l'eſcu au col peint en champ d'or de la figure d'Arlande, & vn grãd cimeterre en ſa main, qui luy diſt: voycy dequoy ie viens deffaire les enchantemens des femmes: & comme il vouloit ſortir, elle le repouſſe ſi rudement qu'il fait cinq ou ſix pas en arriere, & ferme la porte ſur eux, laiſſans les Princes à traiter la multitude. Lors ſe trouuant en vne grand' ſalle, commença à eſcrimer contre Madaſanil, & luy de ſon coſté fort furieuſement, comme hardy & puiſſãt qu'il eſtoit:& dura leur meſlee longuemẽt d'autãt qu'Alaſtaxeree ne pouuoit tirer ſes coups de ſi verde veine, à cauſe du trauail precedant: mais ſi peu qu'elle en tira furent adreſſez en ſi bon endroit,qu'elle le coulora tout de ſon ſang, tellement que de foibleſſe il s'eſtendit emmy la place demy mort. Adonc ne fut pareſſeuſe de l'acheuer, ſans le laiſſer trop languir:ſi le traine par vne iambe à la feneſtre, puis le ſouz leua & ietta du hault en bas, ou il ſe rõpit le col. Ce fait voulãt retourner au ſecours de ſes compagnons, ne ſceut ouurir l'huis qu'elle auoit fermé,en façon quelconque. Lors auiſant vn petit huiſſet l'ouurit aiſément,par lequel le Duc ſouloit aller preſcher Arlande, Pour la conuertir à ſon deſir, qui fut fort eſtonnee de voir entrer vn Cheualier tout armé en ſa chambre, ne ſçachant que penſer de ſa vie, ou de ſa mort: ayant bien entendu la grand' eſmeutẽ du chaſteau. Alaſtraxeree qui la recogneut incontinent, combien qu'elle fuſt palle, &

fort amaigrie de la prison, leuant vn peu sa veuë la vint acoller. Laquelle Arlande, en sursault prenant pour Florisel, luy ietta les bras au col, disant: làs cruel, la prison ou vous me tenez m'est pl' rigoureuse que celle ou me trouuez la moytié. C'est chose estrange que la consolation ne me vienne que du costé d'ou pend mon principal torment. Plusieurs autres plaintes vouloit faire à la pucelle, si elle ne luy en eust coupé la broche, songeant l'affaire qu'on pouuoit auoir d'elle en lieu pl9 necessaire: Parquoy luy dist, en se descouurant du tout la face, ma grand' amye vous me prenez bien pour vn autre: mais il nous conuient penser d'autre chose: c'est de me mettre hors d'icy, se sçauez les estres de ceans, pour aller secourir les bons Princes qui combatent en ce chasteau pour vostre deliurance. Ce disant print Arlande par la main (bien marrie d'auoir esté ainsi trompee) & la mene à l'huis qu'elle n'auoit peu ouurir, d'ou elles entendoient le bruit des grans coups qui se donnoient par les Princes & les Geās, auec leurs Satrapes garnis de haches, iauelines, & chapeletz d'acier q̃ vous pouez penser que les trois preud'hommes traiterent selon leur merite: mais depuys qu'ilz sentirent l'escrime trop chaude, se tirerent arriere, lāçans de loing dardz, & gros carreaux, cōtre ceux qui s'estoient mis pres vn mur pour euiter la ceinture. Lors Florisel, à qui l'affaire deuoit toucher au cueur plus auant qu'aux autres, s'enflāba d'ire, & de mal talent: dont s'auança d'vn sault contre Zambanel qui l'auoit trahy, empoignant son espee aux deux mains, de laquelle il luy tire vn coup d'estoc au dessouz de l'escu, si violent qu'il luy perse la cuirasse luy trauersant tout le ventre, dont les tripes luy saillirent à la retraite de l'espee. Et le mastin s'en va roullāt le long des degrez iettans cris horribles de la mort. Le bon Roy, & Falanges en auoient dix gisans à leurs piedz: mais pour rien n'estoient cōtez, s'ilz ny terrassoient les deux autres Geans, desquelz apres le coup de Florisel, ilz eurent trop meilleur marché. Si les viennent saisir chacun le siē propre de sa chaucee, de si pres qu'ilz eurent le moyen de se harper à leur escuz, par lesquelz ilz les deroquerent à leurs piedz, tant auoient le cueur recreu & failly par l'exemple de leur compagnon. Et gueres ne tarderent à le suyure à tous les diables, leur estans leur leur grosses testes trenchees par ceux mesmes ausquelz ilx anoient fait la faute. Florisel ce pēdant soustenoiēt le reste de la mesgnie, laquelle aux espouuentables criz de Brasorā & Madafar, se mit à vau de route, fuyant par le chasteau, l'vn ça, l'autre là, ou ilz pensoient mieux garentir leurs vies. Ceux qui furent atrapez rendans les armes, furent receuz à mercy des bons Princes qui sçauoient aussi bien pardonner aux vaincuz que deffaire les outrecuydez. Alastraxeree (comme vous ay dit) suruint sur la fin, encores assez à temps pour donner sur la queuë, laquelle apres l'execution de la victoire, les Princes vindrent embrasser amoureusement: disans que sa prouësse acompagnee de telle prudence, qu'elle auoit monstree en ceste auenture, leur faisoit honte? exauçant & esleuant son sexe par dessus le loz des hommes: Bien heuree fille que Dieu m'a dōnee, disoit le Roy: Bien heuree sœur, disoit Florisel. Lors Falanges, & qui me passe donc en felicité, ayant telle Dame & espouse. Adonc Florisel alla faire la reuerence à la Princesse Arlande, la remerciant de l'honneur qu'elle lui auoit fait de s'adresser à lui en son extremité, luy donnant ocasion de s'aquiter en quelque endroit de l'obligatiō d'amour, dont il luy estoit tant redeuable, sans pouuoir payer en sa monnoye. Elle qui ploroit de ioye luy respond: Helas cher amy, asseurez-moy de voz playes auant que vous puisse tenir autre propos: car i'en tremble tout de frayeur, Ma dame (dist il) ie ne me sens en dāger aucun: mais regardez à rendre graces au roy Amadis monseigneur & au Prince Falāges d'Astre, & à ma Dame Alastraxeree, qui ont exposé leurs vies pour la vostre. Ce qu'elle alla faire,

faire la larme à l'œil les esmouuans tous à grande compaſsion, du piteux eſtat ou ilz la voyoient tant amortie & desfiguree, qu'à peine la pouuoient recognoiſtre. Et plus en eurent de ſon amour incurable enuers Floriſel, qu'elle ne pouuoit celer ne diſſimuler deuant eux ſa paſsion, chaſſant tout autre reſpect, comme l'ardant Soleil met à neant les legeres nuës. Elle donna ordre à les mener repoſer, & faire regarder & appareiller leurs playes, par le Chirurgien du Duc. Et luy redoubla ſa ioye, quand elle entendit le diſcours du voyage du Damoyſel Florarlan, diſant qu'elle eſtoit bien tenuë à ſi bel enfant. Au ſouper Alaſtraxeree dechifra la maniere de ſa conduyte pour gaigner l'entree du chaſteau, & du ſurplus: dequoy leuerent tous les mains au ciel, de grande admiration. Et feirent rechercher la pauure Galandrie, encores mucee en la foſſe: la paour de laquelle auoit mis la forteresse en leur ſubiection.

Comme Floriſel s'arma pour faire entrer dans le chaſteau le Geant Broſtolfe, qui ſeul des quatre eſtoit demeuré vif.

CHAP. LXII.



LE premier ordre que le Roy Amadis donna au chaſteau, fut de garder que perſonne n'en ſaillist, qui peut porter nouuelles au Roy de Thrace, de ce qui eſtoit auenu. Parquoy ſuruenant le Geant Broſtolſe, qui reſtoit vif des quatre couſins du Duc Madaſanil, parce qu'apres auoir cõduyt la Princeſſe Alaſtraxeree il eſtoit retourné à ſa garde, fut auiſé que Floriſel (le moins nauré) s'armeroit pour luy ouurir la porte, le prenant à mercy s'il ſe rendoit en ſon pouoir, ſinon qu'il en diſpoſaſt par raiſon. Qui en euſt creu Arlande vn autre euſt eu ceſte commiſsion, laquelle le ſuyuiſt touſiours de pres, & voyant en paſſant les gens du Duc plorans à l'entour du corps de leur maiſtre, diſt hault & cler. O Madaſanil, que ie ne tiens vif pour tourmenter ton corps à mon aiſe, comme tu as fait mon ame. Ie laiſſerois de toy exemple aux hommes, de n'atenter iamais outrageuſement la volonté des dames. De là allerent à la porte pour receuoir Broſtolfe, qui ſe trouua fort esbahy du nouueau portier qu'il vit armé de pied en cap, & plus des corps qu'il cogneut de ſes couſins, giſans

my la court, mesme voyant Arlande deliuree pres de ces Cheualiers, ne douta plus de la fortune escheuë en son absence: Ha malheureuse (cria sur la Princesse) degaignant quant & quant son grand cimeterre, c'est par toy que tout ce meschef est aduenu, duquel sur toy i'en prendray la vengeance. Lors desmarchoit pour l'ataindre, quant Florisel se lança au deuant, receuant le coup sur son escu, qui en volà en pieces: mais Florisel luy chargea le bras mesme qui luy cheut sur le champ, auecq' le brand, d'acier, luy disant, grosse beste c'estoit ton cas de t'adresser aux femmes: mais tu as rencontré Cheualier, qui fera de toy tel carnage que de tes trahistres cousins. Le Geant apres vn horrible cry, de la douleur qu'il sentit du bras abatu, luy ieta l'autre pour l'empoigner, duquel Florisel fist autant que du premier, dont le gros diable tomba en la place, se veautrant & roulant comme vn gros Ours reniant Iupin, Teruagant, & tous ses autres Dieux, & maugreant celuy des Chrestiens, qui auoit esté le maistre. En quoy auint que Florisel luy cuydant trencher le col, luy pourfēdit la teste à trauers des machoires, tellement que la lāgue luy pendoit sur la poitrine, par mistere de la iustice diuine, voulant qu'il fust puny en la partie coulpable. Estant ainsi depesché de ce truant, oste son armet, & s'en va vers Arlande presque pasmee de la peur de Brostolfe, laquelle toutesfois luy dist: A, ah, mon cher amy, qu'ausi bien fusse ie satisfaite par vous, que vengee, ie m'estimerois de l'abisme de malheur, esleuee au feste de toute felicité. A quoy respondit: Ma dame, il me desplaist de mon impuissance: au reste n'espargnez la vie de celuy qui ne peult disposer de son cueur ia asseruy. Làs ie le cognois bien, dist elle, & ne me puys plaindre que de mon astre tant contraire à mon heur. Or allons (le prenant par la main) conter au Roy ceste bonne depesche. Ainsi vont en la grand' chambre, ou les Princes estoiēt couchez en diuers lictz, pour se mieux resiouyr par compagnie. Lors Florisel en entrāt dist au Roy. Monsieur plus de morts, moins d'ennemys: ie viens d'enuoyer la guide de ma Dame ma sœur porter vn paquet aux enfers à ses bōs cousins. Si l'auez vous mal acoustré en porteur (adiouste Arlande) ne luy ayant laissé bras dont il se puisse aider: dequoy se prindrent fort à rire. Or luy dist adonc le Roy Amadis: Ma dame, il faut penser de la reception du Roy vostre pere qui ne peult plus gueres tarder. Auquel ie serois d'auis que la porte fust ouuerte, de la sorte qu'elle a esté au Geant, i'entens sans luy faire outrage: mais le laissant entrer seul, pour auoir par ce moyen raison de luy en vostre endroit, bon gré mal gré, quand il se verra en nostre puissance. A quoy Arlande: làs monsieur mal sied à vostre serue & captiue de contredire à vostre opinion: mais le sang qui ne peult mentir, vous requiert que s'il vient, vous luy laisiez vser enuers moy de tel pouuoir que nature luy a dōné prenant garde au demourant à vostre seureté, car ie me sens tant persecutee de tout desastre, que veulx desormais lascher la bride à fortune, à tout ce qu'elle voudra ordonner de moy. Les Princes louërent grandement la naïue affection de la fille si mal traitee, à quoy le Roy lui respondit, Ma dame, estās venuz icy en vostre faueur, ne sommes deliberez nous esloigner en rien de vostre vouloir, mesmement en ceste sainte & naturelle intention enuers vostre seigneur & pere. Elle adonc lui fist telle replique: ie recognois par la violēce d'amour enuers celuy qui est cause de tout mon mal, & tout mō bien (iettant l'œil sur Florisel) auoir offencé le Roy mon pere, adressant mō cueur à celuy, de qui le sang de mon frere me clamoit vengeance: de quoy ie puis trouuer excuse enuers vous qui estes la fleur des loyaux amās, laquelle luy pasiōné du zele paternel enuers l'vmbre & memoire de son filz, ne peut prendre en payemēt. De ce propos elle tomba aux regretz sur Florisel non tāt couuertz ꝙ la com-

la compagnie ne les entendist, dont ilz auoient tous grand pitié, quand voicy venir le gentil Damoysel Florarlan à la porte du chasteau qui heurte, estans les Escuyers auec luy, qui estoient aussi demeurez dehors auquel Galandrie enuoyee, auoit conté en chemin le discours de toute l'histoire, dont il mist les genoux en terre, regraciant Dieu de sa iuste clemẽce, disant telles paroles, en l'honneur du Roy Amadis, & de son lignage, qu'elles ne seroient croyables en son aage: & comme raconta la Damoyselle il l'embrassoit en parlant, & luy faisoit reiterer souuent vne mesme chose du plaisir extreme qu'il en auoit. Florisel affublé d'vn mãteau de nuit, fourré de matres sebelines, alla luy mesme ouurir la porte, ne s'en voulant fier à personne: à laquelle il acolla l'enfant par plusieurs fois: Puis monterent en la chambre, ou la reuerence faite aux Seigneurs s'alla agenouiller deuant sa mere, qui le baise & rebaise cent fois, luy baignãt la face vermeille de chaudes larmes & luy à elle qui tant estoit rauie de le tenir entre ses bras, que peu s'en falut que d'exces d'aise, elle ne descouurist à l'heure la verité de sa naissance, en le presentãt à son pere: mais elle s'en garda, reseruãt le declarer apres qu'il auroit fait acte digne de la race dont il estoit yssu. A ah (disoit elle) Florarlan que ma nourriture a esté biẽ employee en toy, de qui en cest aage ie reçoy desia tel seruice: plaise à Dieu me donner vn iour moyẽ de le rendre. Adonc luy commença à dire: Ma Dame ie vous dois bien d'auantage, si i'auois puissance de satisfaire. Lors s'en va baiser les mains au Roy & aux deux Princes: puis venant à la pucelle Alastraxeree, luy dist: Ma dame ie sçauois bien qu'il n'y auroit forteresse inexpugnable à vostre triple force, de beauté, discretion, & vaillance: ie vous remercie de l'honneur que m'auez fait, me receuant pour escuyer en si heureuse auẽture. Mon mignõ, respõdit elle, c'est à vostre bõ heur que ceste fortune est deuë si vous en sçache gré ma dame Arlande plus qu'à moy. En telz propos passerent le soir, soupans ensemble en grand plaisir de leur victoire, dont ceux du chasteau auoiẽt tresmauuaise part.

Comme le Roy de Thrace vint au chasteau du Lac aux quatre chaucees, ne sçachant rien de ce qui y estoit auenu. CHAP. LXIII.



EN uiron mydi le iour ensuyuant on descouurit de loing le Roy de Thrace, qui venoit acompagné de douze Cheualiers seulement: Parquoy les Princes, combien qu'ayans bon mestier de repos, se leuerent pour l'aller receuoir à la porte

porte, cõme ilz auoient auisé. Or venoit le Roy sans rien sçauoir de la fortune passee, au moyen du bõ ordre qu'on y auoit mis. Auquel fut leuee vne porte coulisse par les seruiteurs du Duc, & abatuë aussi tost, se trouuant bien esbahy d'entrer ainsi seul, & ses gens d'auoir visage de boys: beaucoup plus le fut, quand il vit sa fille soy prosternant à genoux deuant luy, luy requerant pardon de l'offence qu'il estimoit luy auoir faite, enuironnee des Princes non armez que de leurs espees. Monseigneur, dist Arlande, i'ay vn temps employé tout mon pouuoir à pourchasser la vengeãce de Balarte mon frere sur ceux qui l'auoient occis comme chacun peult auoir entẽdu: depuys, mes ennemys m'ont rencontré en tel peril, que sans leurs secours perdois l'hõneur ou la vie. Qui donc seroit le cueur si inhumain, de procurer la mort de celuy de qui la vie il tiendroit? veu mesmement que l'accident de mon frere ne les charge d'aucune trahison, ne desloyauté, & n'est à imputer qu'au hazard ordinaire de la guerre. A ceste cause estant par vous liuree contre mon gré à Madasanil, soubz condition de vengeance sur les Princes de Grece, ausquelz i'estois redeuable de ma deliurance, à tout le moins eux quites enuers moy, par compensation du bien au mal, ilz m'ont secouruë en la captiuité ou i'estois: de telle sorte q̃ vo⁹ voyez, nonobstant les trahisons du Duc, comme ce noble sang est tousiours en la protection de Dieu. Pource vous suplie mõseigneur, considerer mon fait par raison, appaisant vostre courage en mon endroit, & faisant apointement auec ceux de qui l'alliance ne reçoit comparaison de celle de Furio Cornelio. Quand à moy, ie m'offre à vous pour en disposer à vostre volonté, comme Isaac fist à Abraham son pere. Et d'eulx ie vo⁹ asseure q̃ ne serez empesché en vn seul point de vostre liberté Royale. Voyez cy le grand Roy Amadis de Gaule, voylà Florisel de Niquee de qui le pere m'a sur la mer sauué la vie, voylà le Prince Falanges d'Astre, & la vaillante Alastraxerce, qui ne desirent que vostre amytié, combien qu'il vous tiennent entre leurs mains. Le Roy en oyant la sage requeste de sa fille, fut esmeu du suiet present & naturel, tellement qu'il lui fist oublier l'ennuy passé de son filz: considerant la courtoysie extreme de ses ennemys, qui luy vindrent faire la reuerence, en tel auantage qu'ilz auoient sur lui. A ceste cause se resolut de faire apointemẽt auec eulx, leur disant: Messieurs, ce seroit grand simplesse à moy d'appeller de sentence de iuge souuerain, & sans superieurs, i'entens de nostre Seigneur, que ie voy vous fauoriser en toutes voz entreprises specialement en la presente, qui me rend vostre obligé, de l'honnesteté dont vous vsez à l'endroit de celuy que tenez en vostre pouuoir. Partant vous declare, qu'en effaçant du tout la memoire des choses passees, ie desire vostre alliance & confederation eternelle, s'il vous plaist me l'ottroyer. Et à vous ma fille, veu vostre repentance & satisfaction, ie remetz toute l'indignation que ie pouuois auoir contre vous. Lors elle luy embrasse les genoux, & il la leue, & baise en la face, arrosant sa barbe blãche de grosses larmes meslees auec celles de sa fille. Apres vint au Roy Amadis, & aux autres Princes donner les acollades, dequoy fut demené grand' ioye par le chasteau. Si monterent en la grand' sale, là ou se reposans, conterent au Roy de Thrace la forme de leur venuë, prise & victoire: dõt il fut fort esmerueillé. Alors entra le Damoysel Florarlan qui se vint mettre à genoux deuant le Roy, qui luy bailla la main, disant: mignon, quand ie fus auerty de la mort du Geolier, ie ne te la pensois pardonner si ioyeusemẽt, mõseigneur (respondit il) tout est conduyt par la main de Dieu, & à bon port, comme vous voyez. Les Princes merueilleusement contens de l'esprit & de la grace de cest enfant, demanderẽt à Arlande qui il estoit: laquelle respondit que elle n'en sçauoit autre chose, sinon que le sage

Astibel lui auoit donné, l'asseurant qu'il estoit sorty de hault lieu cõme lon cognoistroit, quand son temps seroit venu. Il en porte biẽ la phisionomie (dist le Roy Amadis) Dieu le face aussi bon qu'il est beau, & bien apris. Alastraxeree n'en dist pas ce qu'elle en pensoit, l'ayant sceu d'Arlande mesme, vn iour qu'elle la print pour Florisel au treillis du verger, & pour myeux l'atraire à son desir, lui declara qu'elle auoit vn bel enfant de lui : mais la sage pucelle n'en voulut rien descouurir, iusques à ce qu'il fut recogneu : comme il sera raconté en la tierce partie de ceste histoire cõtenant ces faitz encores plus cheualereux en son aage d'hõme, que sa petite ieunesse n'auoit esté discrette. Les tables furent couuertes pour souper, qui fut fort recreatif selon la fortune. Apres lequel, le Damoysel mettant vn genoil en terre deuant le Roy Amadis, le supplia luy octroyer vn don. Ouy, foy de Prince mon beau filz, demandez hardiment. Monseigneur, c'est d'aller à Constantinople porter aux Dames les premieres nouuelles de vostre bonne auenture, pour leur rendre autant de ioye, que leur ay donné de tristesse. Ce que lui estãt acordé trop volontiers, partit le lendemain en grãd' diligence. Le Roy de Thrace fist faire enterrement, & sepulture solemnelle au Duc Madasanil, & à ses cousins à la mo de Payenne : & seiourna enuiron quinze iours en ce chasteau, tandis que les Princes se guerissoient de leurs playes : Vn iour desquelz Arlande sa fille lui declarant le desir qu'elle auoit d'aller aux noces des Princes Florisel & Lucidor, il delibera y aller lui mesme, tant estoit satisfait de l'honorable cõpagnie des Princes Grecz : mais auant qu'ilz fussent passez, arriua la flote de l'Empereur de Rome & de Lucidor, lesquelz descenduz en terre marcherent en ordonnance de bataille iusques à la forteresse du lac, au grand espouuentement de tout le païs, & du Roy mesme, quand il descouurit du chasteau les enseignes Romaines & Frãçoyses, si les Seigneurs ses hostes ne l'eussent asseuré d'eulx, comme de ses amys, desquelz les chefz vindrent au chasteau, qu'ilz cogneurent si fort que leur grand' puissance y eust de peu seruy, sans la subtile inuention de la pucelle Alastraxeree. Or fut acreuë la ioye à leur venuë, & apres quelques iours de repos, les Nauz de Thrace estans apareillees firẽt voyle toutes ensemble par bon temps la route de Constantinople, passant l'ennuy de la mer en tous les deduitz, dont ilz se peuuent auiser.

Comme le Damoysel Florarlan porta à Constãtinople les nouuelles de la victoire des princes,

CHAP. LXIIII.

LE Damoysel Florarlan arriua en peu de iours à Constantinople, là ou ne vous fault declarer la chere qui luy fut faite par les Dames, veu les ioyeuses nouuelles qu'il portoit : pour lesquelles furent faitz feuz de liesse en la ville, auecq' dances publiques à l'entour, iusques à l'arriuee de la flote des Roys & Princes, qui fut auecques tant de fanfares pompes & magnificences, que trop longues seroient à reciter. Grand recueil fut fait au Roy de Thrace en la cité par les Empereurs & par les Princesses, & à Arlande pareillement: laquelle estant caressee par Helene luy dist : Ma Dame, l'asseurance que pouuez auoir de vostre beauté par dessus toutes celles du monde, & de la loyauté de vostre amy, vous garde de sursault pour ma venuë. Si le dernier (dist elle en souzriãt) ne me asseuroit plus q̃ le premier, i'aurois ocasion de crainte, pour la perfection que ie voy en vo⁹. Là dessus suruint Darinel qui rompit leur propos, par ces ioyeux discours acoustumez de glorieuses pensees de sa maistresse Siluie: laquelle aussi venãt receuoir la Princesse Arlande lui fist monter la couleur au visage, par la memoire du bon tour qu'elle auoit ioué à Florisel en la forest s'affublant du manteau de Siluie. Le

lendemain arriua la Ducheſſe Armide, biẽ acompagnee de damoyſelles & Cheualiers & en treſmagnifique arroy, n'ayant rien oublié n'obmis de ce qui pouuoit ſeruir à quelque teſmoignage de ſa grandeur. Au deuant laquelle les Princes ſortirent hors de la cité, pour la recueillir honorablemẽt. Entre leſquelz vous deuez croire que l'Empereur de Rome ne demeura derriere, qui ſe tint bien pour le mieux party, de la ioye de ſa venuë, à cauſe de l'acompliſſement du deſir qu'il auoit de la prendre à femme, qui fut acordé quant & les autres. Peu de iours apres vint le Prince Olorius & Luciane ſa chere eſpouſe. A la reception deſquelz, la pucelle Alaſtraxeree ne fut pareſſeuſe & ſon frere Anaxartes, duquel elle eut en peu de paroles pratiqué le mariage auec la belle Oriane, qui fut aſsigné au iour noſtre Dame de Septembre, dont la ioye eſtoit nonpareille de luy & du Prince Falanges, qui ne ceſſoient chaſcun iour de faire armes diuerſes pour l'amour de leurs Dames. Les derniers qui arriuerent fut l'Empereur Lucencio, & Axiane ſa femme: puis Perion, Seigneur de la grand Turquie, & la Royne Gricelerie. Iamais la ville de Cõſtantinople n'auoit eſté ſi pleine de peuple & autant y auoit de tentes & pauillons tenduz en la campagne, & bien tel nombre de vaiſſeaux au port, qu'il y auoit eu au cruel ſiege de Lucidor: Car il n'y eut Prince ne Cheualier qui en peut ſçauoir les nouuelles, qui ne s'y trouuaſt pour voir la pompe extreme de tant de nopces illuſtres & s'exercer es braues iouſtes & tournois.

Comme les fiançailles & noces des Princes & Princeſſes furent faites en grande magnificence.

CHAP. LXV.



L'Aſſemblee parfournie de tous les Seigneurs & Dames qu'on attendoit, furent faites les fiançailles du Prince Falanges auec la pucelle Alaſtraxeree, du fort Anaxartes, auecq' Oriane: & de l'Empereur Arquiſil, auecq' la Ducheſſe Armide. Eſquelles ie ne vous pourrois ſuffiſamment exprimer le contẽtement de ces ſix perſonnes, ſe voyans venuz au port de leur ſouhait, apres tant d'angoiſſes & tormens. Or deuez ſçauoir qu'outre tant de grãds ſeigñrs qui s'y trouuerẽt, ceux qui eurent

rent empeschement, y enuoyerent (selon la coustume de leur temps) leurs ymages taillees pres du naturel, qui furent toutes assises en vn hault trosne erigé en la maistresse sale, & donnerent grand plaisir à les contempler. Dehors la ville furent dressez force beaux theatres & eschafaux, pour les solemnitez de la pompe nuptiale, & appareil des ioustes, & autres entreprises d'armes. L'ordre ainsi donné à tout trois iours apres les fiançailles, les nouueaux fiācez parez & atournez de drap d'or, d'argent, & de pierrerie infinie, furent conduitz du Palays iusques au temple (qui pres estoit) chacun par ses parrains & marraines: c'est à sçauoir, Falanges & Alastraxerec, par le Roy Amadis & la Royne Oriane: Lucidor & la Princesse Oriane, par l'Empereur Esplandiā & sa fēme: Anaxartes & son Oriane, par l'ēpereur Lisuart & l'Emperiere Abra: Florisel & Helene, par l'Empereur Lucencio & femme: Zahir & Timbrie par dō Frises & Siluie. Ce qui dōna le plus de plaisir fut Darinel, qui marchoit deuāt, vestu à la pastorale, sa houlette en vne main sa cornemuse en l'autre, de laquelle il ne sonnoit à cause des haultz-boys: mais alloit dansant par les rues à mesure & cadence, faisant iambes routes, moulinet, auec hossettes, pas de cheual, & maintz autres saultz, passages, & tours de pied, voire d'vne telle grace, que les plus sages ne se pouuoient tenir de rire. Au temple ilz furent voilez en grande ceremonie par vn Legat enuoyé expres par le Pape. Apres les benedictions, retournerent au palays Imperial, ou ilz trouuerent les tables couuertes pour le festin: auquel furent seruiz selon leur grandeur, auec melodie des rares & diuers instrumens. Estans leuees, Darinel vint à gambader en place, lequel le Roy Amadis apella luy disant: Mon amy Darinel, ie voudrois bien entendre la raison de l'habit de berger qu'auez prins aujourdhuy: d'autāt que i'estime plus l'inuention de voz deuises, que celle de tous ces Seigneurs cy. Monseigneur (respondit il) c'est pour signifiance de reuenir au premier estat des hommes, puis que ie voy mon esperance faillie, le iour que chacun a iouyssance de la sienne. Le Prince Falanges, qui tousiours luy menoit la guerre, luy replique. Quel besoin as tu de cornemuse en telle ocasion de desespoir? Pour me reconforter moy-mesme (dist il) en me contentant sur le ieu, en plus grand' gloire de mes pensees que les vostres, ayans aspiré plus hault que la puissance ne pouuoit ataindre. La risee fut grande, du bon payement qu'il auoit rēdu au prince Falanges. Et de là s'alla coucher aux piedz de sa belle maistresse Siluie, sonnant & chantant ses passions & amourettes rustiques, en grosse ryme champestre.

Chant rustique de Darinel.

A Dieu ville vous command,
Il n'est plaisir que des champs.

L'autr'hier ie trouuay Siluette
Son petit troupeau gardant,
Quand ie l'auisay seulette
S'amour allay demandant.
A Dieu &c.

A quoy pensez vous bergere
En ceste fleur de quinze ans,
La beauté passe legere
Comme la Rose au printemps.
A Dieu &c.

Fille qui ne fait amy
De tout son desir content,
On ne fait cas ne demy
De son teint ne son corps gent.
A Dieu &c.

Il vous donnera ceinture,
Demy ceint ferré d'argent,
Rouge cote & la doubleure,
Plus l'herbe verdoyant.
A Dieu &c.

A la feste aurez la dance
Et le ioyau triumphant:
Lors vy à sa contenance
Qu'elle s'alloit eschauffant.
Adieu ville vous command,
Il n'est plaisir que des champs.

Nul ne se pouuoit tenir de rire, de ce ioyeux chant, acompagné d'vn geste de mesme, auecques menuz souspirs, sanglotz & œiliades vers sa maistresse. Lors il se leua pour le dancer quant & quant, en battant les sonnettes d'argent, dont son gaban estoit semé, & ses brodequins ausi. Adonc continua.

Respond qu'elle est si ieunette
Que n'entend mon preschement,
Mais qu'on dist qu'en amourette
N'y a que peine & tourment.
A Dieu &c.

Depuys l'espie au passage
Tant que la trouue filant,
A l'oree du boscage
Pres de son troupeau bellant.
A Dieu &c.

Dieu gard (dis) la filandriere
Et celuy qui la surprend:
Elle regarde derriere
Et vn doux salut me rend.
A Dieu &c.

Belle (dy ie) à ce solage
Vous baslez vostre teinct blanc:
Vous seriez mieux à l'vmbrage
De ce petit couldre franc.
A Dieu &c.

Voicy vn chapeau de paille.
Vn cœuurechef bauolant:
Combien que le don peu vaille
Le cueur est franc & vaillant.
A Dieu &c.

Ie l'affuble, & luy declaire
Que de soif allois mourant:
Me meine à la source claire
Ou luy dis le demourant.
Adieu ville vous command,
Il n'est plaisir que des champs.

Chascun prenoit grand plaisir au passetemps que Darinel leur donnoit, disans à Siluie (demy pasmee de rire) que son honneur restoit soupçonné s'il n'en dechifroit la fin. Ie ne veux oublier à vous dire, qu'on auoit desia couuert pour le souper, qui fut tresmagnifique, & le bal apres, ou vindrēt plusieurs bandes de masques de diuerses façons: qui fut assez tost finy, pour la haste qu'auoient ces loyaux amans d'aller receuoir le doux loyer de leurs longs & angoisseux seruices, que leurs histoires particulieres racontent. Si fut chascun couché solemnelement, auecq sa nouuelle espouse iusques au lendemain, qu'au retour de la messe arriuerent en court six pucelles, toutes vestuës de drap d'or, dont la plus aparēte des premieres portoit vne ymage d'or, de taille fort exquise: laquelle la reuerence faite, leur dist: Tresexcellens Princes, la Roine Cleofile ma maistresse saluë voz magestez, vous auertissant qu'elle ne s'excuse d'absence par cest enuoy, qui est sa vraye effigie naturelle: ains estime bien acomplir par luy l'obligation de sa venuë: d'autant qu'en luy la pouuez voir comme presente. Car les traitz & lineamens sont si propres, qu'on n'y pourroit aiouster ne diminuër. Et elle n'estime en rien plus viue que la statuë, ayant laissé son ame en ce palais: laquelle suplie estre remise en ce corps, par celuy qui en est demeuré proprietaire. Tous les Seigneurs & Dames furent esbahis de ceste harangue estrange, & priserent fort l'image, dont la façon passoit le pris de l'estoffe. Si fut asise au plus honorable lieu du throsne, ou entre tous elle fut contemplee à loysir, par le beau Damoysel Florarlan: en telle sorte q̃ de son regard fainct & simulé, elle lança en son ieune & tendre cueur, rayons plus ardens d'affection veritable,

table, que ne fit iamais la Venus de marbre faite iadis par Praxiteles. Dequoy depuis porterent tesmoignage sufisant, les peines & trauaux quasi incroyables par luy souffertz pour l'amour de la belle Royne Cleofile, qui auoit remis la disposition entiere de sa personne es mains du Roy Amadis: desquelz la tierce partie de ceste histoire sera ample & special discours.

De l'auenture estrange des Damoyselles de la Royne Sidonie. Et comme le Roy Amadis fut enleué & transporté par les sages.

CHAP. LXVI.



LE lendemain à l'yssuë du disner entrerent en la grand' sale du palais six pucelles vestuës en long dueil, auec contenance bien conforme à leurs habitz. Deux desquelles, apres deuë reuerence, desployerent vn parchemin, auquel estoit pourtrait & paint en or & azur, les faitz de Florisel de Niquee, & de Falanges d'Astre en l'Isle de Guindaye, & leurs personnages, tant au vif qu'il ne sembloit rester que la parole. Ce qui troubla fort le Prince Florisel, mesmement quand vne d'entr'elles, pendant que les autres tenoiët le parchemin tendu, vint ouurir vne lettre, & auant que la lire, leur dist: Oyez tous & toutes la seule vẽgeance que la royne Sidonie peut prendre de celuy, qui luy a fait offence mortelle. Lors commença.

Lettre de la Royne Sidonie.

Sidonie Royne de l'Isle de Guindaye, fondatrice des loix glorieuses, à sa honte. A toy faint Moraisel ce salut enuoye, pour mieux t'en pouuoir priuer. T'ayant fait present de ma personne & Seigneurie royale, suyuant la rigueur de mes ordonnances, tu l'as frauduleusement acceptee, nonobstant l'incapacité de la tienne, te seruant d'vne partie de l'edict, en violant l'autre. Et ayant ainsi iniustement vsurpé l'honneur de mon lict Royal, m'as laissee en lõg regres:

regret de ton abſence, ſans oncques puys m'auertir de l'abus que m'auois braſſé. Mais du noueau lit par toy pratiqué quelle excuſe en peulx tu forger? ſinon d'auoir voulu racheter la vie du gentil Prince Falanges d'Aſtre. A à l'amytié t'obligeoit bien à expoſer pour luy la tienne, non pas ton honneur & le mien: dequoy i'apelle les Dieux à ma vengeance que tu as pariurez en noz eſpouſailles: & la pourchaſſeray enuers les hommes par le fruit meſmes yſſu de toy d'vne fille, dont m'as laiſſee enceinte: laquelle pour l'auantage de beauté qu'elle a ſur toutes les belles du monde, ay nommee Diane, à la ſemblance de celle, dont la planette efface au ciel les autres. Laquelle ie nourriz pour pris & loyer de ta teſte, la promettant à femme auec mon royaume, à quiconque le preſent m'en aportera. Pource ay fait baſtir les tours de de Phebus & Diane, ou elle ſera encloſe, ſans eſtre veuë d'homme viuant, iuſques à la venuë de mon vengeur ſon mary: qui lors luyra en ton lieu, elle eclipſant au mien, apres la compagnie que mon ame ira faire à la tienne. Pour aſſeurance deſquelles conditions, ay ſigné ceſte lettre de mon nom, & l'enuoye ſeeller de ſon ſang en ta prenſence, auſsi innocent que le tien eſt laſche & coulpable.

La pucelle ayant acheué la lecture de la lettre, tira vne dague de deſſouz ſa robe, & ſes compagnes pareillement chacune la ſienne qu'elles ſe fourrerent à deux mains parmy les poitrines, tombans deſſus mortes en la place, qui fut toute tainte & ſouillee de leur ſãg. Or telle eſtoit en ce temps la rigueur de ſeruitude, que les ſuietz franchement immoloient leurs corps au ſimple commandement de leurs Seigneurs, principalement es contrees des meſcreans & payens. Ce qu'elles firẽt ſoudain qu'on ne peut auoir loyſir de les en deſtourner. Dequoy tous les Seigneurs & Dames furent tellement troublez, qu'ilz demeurerẽt long tẽps comme ſtatuës fichez ſans mot ſonner. Mais Floriſel à qui le cas touchoit ſpecialement, eſtant ſaiſi d'vne douleur extreme apres quelque pauſe parla en ceſte maniere. Si, treſilluſtres Seigneurs, par la loy de vraye amytié, on ne doit eſpargner corps ne biens à quelque beſoin de l'amy, que pouuons nous reſeruer au point de l'extremité de ſa propre vie: auquel eſtoit tombé le prince Falanges par les loix rigoreuſes de l'Iſle de Guindaye, ſi ie ne luy euſſe donné ſecours ſoudain: cõbien qu'au preiudice de la foy que ie deuois à Dieu premier, puys à ma chere Dame Helene, de laquelle ie n'eſpere moindre pardon que de la maieſté diuine enſemble offencee, la Royne qui m'acuſe eſt douee de tant de grace & perfection que ſeule pouuoit forcer tout cueur humain à ſon vouloir, & ſi elle ſe plaint du lieu trop ſolemnel des ſaintes noces, à elle meſme doit imputer le meſchef auenu, par la contrainte de ſon ordonnance. Toutesfoys pour ſatisfaction de ſon honneur (dont on me voudroit charger) ie conſens que le preſent pourtrait ſoit ataché en vn perron qui ſera eſleué en la court de ce palays, & l'accident de ces pauures pucelles en vn autre, pour mieux publier le fait, à fin que par ignorãce Cheualiers ne luy faillent à l'entrepriſe de ſa querelle: pour laquelle des maintenant ie iure & prometz aſſeurance, telle qu'il conuient en tel deffy, à tous ceux qui ſont ores en ceſte cité, leſquelz voudront contre moy entrer en camp pour elle, à fin que ſi la vengeance luy eſt deuë de ma part ne ſoit differee. Ainſi acheua Floriſel ſa reſponce, qui trop luy couſta de ſon ſang (comme l'hiſtoire deduira amplement en la tierce partie) la beauté ſouueraine de la fille, ſeruant d'experience pluſgrande de pareille bonté & valeur du pere. Ce iour les Damoyſelles furent inhumees honorablement, & le pourtrait de leur mort affiché en vn des perrons. Le lendemain fut continuee la feſte, qui dura enuiron vn moys. Adonc les Princes eſtranges prindrent cõgé des Seigneurs Grecz, pour retour-

retourner en leurs terres, qui firent à tous de beaux & riches presens. Apres aussi partit la Royne d'Argenes, & le sage Alquif, & Vrgande, ayans planté vis à vis du grand Palays chascun vn perron de cuyure, auecques telles propheties en lettres Grecques.

Prophetie de la Royne d'Argenes.

Quand le seul auec sa seule sera seul, sçaura le seul que seul peult estre seul.

Prophetie d'Alquif.

Quand la belle Diane sera pleine du resplandissant Apollo, la maison de sa premiere exaltation sera vuyde pour la plus grande impression de sa conionction, disposee à plus haultz sacrifices que les litz des apareilleurs.

Prophetie d'Vrgande.

Quand le filz de la braue Lyonne prendra vie des criz de sa mere, ceux qui ont logé la gloire en Grece la perdront pour ailleurs l'aquerir plus grande.

De ces propheties demeurerent tous fort esbahis, ne pouant nul rien comprendre de leur substance : & ainsi durerent lōg tēps auant que d'estre deschifrees. Ce fait les sages depescherent leurs adieux, enuers tous les Seigneurs & Dames, emmenans quant & eux le Roy Amadis, & la Royne Oriane: lesquelz (n'osans en rien desobeïr à leur commandement) les suyuirent au grand regret de toute leur lignee, qui ne sçauoit ou les sages les transportoient. Si les acompagnerent en pleurs & douleurs iusques à leur nef qui les atendoit au port, equipee & garnie de toute prouision necessaire, ou ilz prindrent les doux baisers & acollees : leur faisant le Roy auant qu'embarquer vne brieue remonstrance de l'obseruation de la loy diuine, & du iuste gouuernement de leurs peuples. Puys entra en la nef & aussi tost firent voile, les bons Princes au haure, les conduysans de l'œil tant qu'il peut porter. Ce fait tristes & dolens retournerent en la ville : d'ou dedans peu de iours se retira chascun en ses païs: c'est à sçauoir Esplandian & sa femme en la grand' Bretaigne (laissant Lisuart & Abra Empereurs de Constantinople) Amadis de Grece & Niquee en leur Empire. Ou peu apres Florisel & Helene les suiuirent, lesquelz l'annee mesme eurēt fruyt de lignee vn beau filz nōmé Rogel de Grece. Autāt en eut à mesme terme Falanges en Colchos, de sa chere Alastraxeree: qu'ilz nommerent pour ses vertuz estranges Agesilan. De Lucidor pareillement nasquit Lucendos de Gaule. Et du fort Anaxartes, dom Arlanges d'Espaigne, pour le droit successif qu'il y auoit du chef d'Olorius son aieul. Desquelz Galersis le grand croniqueur, aucteur de la tierce & quarte partie de ceste histoire deduyra à plain cy apres les faitz & gestes cheualereux, entremeslez de maintes amoureuses poursuytes, continuant le fil du discours precedent escrit par la Royne d'Argenes, laquelle en cest endroit acheua sa vie & son liure.

Fin du dixiesme liure d'Amadis de Gaule.

L'ONZIESME LIVRE D'AMADIS DE GAVLE:

Continuant les entreprises cheualereuses, & auentures estranges, tant de luy que des Princes de son sang: ou reluisent principalement les hauts faitz d'armes de Rogel de Grece, & ceux d'Agesilan de Colchos, au long pourchas de l'amour de Diane, la plus belle Princesse du monde.

ENVIE D'ENVIE EN VIE.



EN ANVERS,
Par Guillaume Silvius, imprimeur du Roy.
L'AN M. D. LXXIII.

A TRESILLVSTRE DAME DIANE DE POITIERS DVCHESSE DE VALENTINOIS

Combien (Madame) que vostre bōté & liberalité, nourrice des artz & sciences, attire les meilleurs espritz à vostre seruice (par la faueur que vostre deité de Lucine preste à l'enfantement de leur fruit spirituel) ceste histoire de Diane m'adresse specialement à vostre grandeur, cōme proprement destinee, par la conformité de son nom. Laquelle figure vne Idee de toute perfection de beauté & grace, represētāt vostre semblable excellence: qui est vne forme imaginaire d'armonie, de proportion, de couleur, & lineature: rauissant le cueur d'admiration naturelle & y attizant vn ardāt desir de iouïssance, qu'on dit Amour. Ceste Idee exprimee naïuement par Pigmalion en sa statue, & par Praxiteles en sa Venus, eut puissance d'allumer realement ce feu par le froid marbre: & depeinte en nostre Diane du pinceau de nature, attira par douce violence les Cheualiers de son temps à lui immoler leurs ames sanglantes (comme iadis à la deesse Diane de Theranné. Elle fut longuement gardee en vn chasteau de singuliere architecture retrayant à vostre Anet: par lequel gaignez à bon droit le tiltre d'Anetis attribué en Perse à Diane: bastiment certes non moins admirable que son tēple d'Ephese, construit par l'espace de cc. xx. ans aux despens communs de toute l'Asie. Or le brusla Herostratus pour acquerir renommee: & ie desire au contraire honorer & celebrer le vostre, en esperance de louange eternelle à mes escritz par l'immortalite de vostre nō. Auquel i'adresse mes veux purs & netz d'adulation & auarice, sçachāt qu'autres ne seroient receuz ny acceptez de vous: nō plus que l'eau de la fontaine de Diane en Sicile se mesloit au vin, estāt puisee de main impudique. Si est ce que ie cognois bien vostre pouuoir infiny (cōpris au nō d'Hecate) par lequel pouez d'vne seule parolle chasser des hommes la misere de pourete (ennemye capitale de vertu) aussi bien que Diane deliura Candie de pestilēce, en lui edifiant vn temple. Mais à autre but ie ne tends qu'a vous faire seruice agreable: deliberé d'ensuyure les Phocēses, qui assiegez par les Thessaliens dresserēt vn haut bucher de bois pour y iettter & cōsumer tous leurs biens (en cas de meschef de guerre) toutesfois leur succedant à souhait, celebrerēt vn anniuersaire à Diane Dequoy i'ay trop plus d'espoir, que crainte du cōtraire à raison de vostre humanité accoustumee: me confiāt de trouuer encore meilleur visage à l'issuë, qu'à l'entree: cōme sembloit q̄ la Diane de Chios monstrast à ses adorateurs. Pas ne me sera (ie croy) mō astre si cōtraire q̄ ie rapporte iugement de defaueur, tel que l'imager Agoracrit sur sa statuë de Diane: dont il la surnōma Nemesis par vengeāce, la cōdemnant à n'estre iamais portee à Athenes. Marchez donc hardiment belle Diane de Guyndaye, & vous presentez à l'illustre Diane de France, vous asseurant de ne trouuer en elle que courtoysie & gracieuseté debonnaire. Saluëz-la accompagnee de vostre Agesilan deguisé en damoiselle, comme iadis en quelque contree les hommes sacrifioient à la deesse de son nō en habit de femmes, & elles d'hōmes. Ne craignez point les fausses langues des calumniateurs, estant dediee à si haute Dame, qui les peut punir d'aussi griefz tourmens que Diane d'Elide les sacrileges Sambic & Anthioc Epiphanez.

A tant maintienne Dieu en prosperité la magnifique Duchesse: de laquelle seule desormais i'inuoquerai la grace: d'autant que d'autres dieux ou deesses on peult obtenir secours en aucun lieu, mais d'elle par tout, estāt Lune au ciel, Diane sur terre, & Iuno au centre du monde.

Vostre treshumble seruiteur

I. G. P.

ENSVYT LA TABLE DES CHAPITRES CONTENVS EN CE PRESENT LIVRE.

Et premierement.

Comme

Des

l'em-

Fin de la Table.

L'ONZIESME LIVRE D'AMADIS DE GAVLE, TRADVIT D'ESPAGNOL EN FRANÇOIS,

Continuant les entreprises cheualereuses & auantures estranges, tāt de luy que des Princes de son sang: ou reluisent principalement les haultz faitz d'armes de Rogel de Grece, & ceux d'Agesilan de Colchos, au long pourchas de l'amour de Diane, la plus belle Princesse du monde.

Comme la Royne Sidonie se sentit grosse d'enfant: & de la naissance de la belle Diane.

CHAPITRE PREMIER.



Ous auez entendu par le Liure precedent, cōme estās lesdeux princesFlorisel de Niquee & Falanges d'Astree, portez par fortune de mer en l'Isle de Guindaye: Falanges fut en danger d'espouser la Royne du lieu nommee Sidonie, par la loy du païs qui l'y cōdannoit: en estant requis en public par personne digne & sortable. Et comme Florisel pour sauuer le mariage d'Alastraxeree & de luy, se presenta en son lieu & requit la Royne à femme se surnōmant Moraïzel Roy de certaines Isles: laquelle fut contrainte par la loy, mesmes de l'accepter (puis qu'elle ne vouloit executer la rigueur d'icelle sur l'autre Prince, en qui elle auoit mis son cueur) Qui apres auoir seiourné quelque temps amoureusement auec elle, la laissa grosse, sans luy faire oncque puis sçauoir de ses nouuelles. Elle tant triste & deconfortee de son absence receut merueilleusement grand soulas & allegeance de ses douleurs quād elle se sentit grosse & enceinte de luy, & beaucoup plus encores les neuf moys passez que luy nasquit vne fille, en laquelle nature sembloit auoir deployé tous ses tresors de beauté & de grace. Qui fut cause à sa mere de la nommer Diane pour l'auantage que la lune tiēt sur les autres estoilles du ciel, comme elle sur toutes les pucelles de la terre: aussi que comme la lune est la lumiere de la nuit, elle par la consolation de sa veuë esclaircissoit les tenebres des ennuys de sa dolente mere. Laquelle tenant entre ses bras ce precieux ioyau venu de celuy que tāt elle aymoit & haïssoit ensemble (comme l'auenture des six Damoyselles auecques la lettre de la Royne vous a declairé au liure precedent) alors fichant ses yeux sur ceste belle creature nouueau nee degorgea du fond du cueur telles complaintes. O vraye semblance de celuy qui souz l'image & nom d'autruy cueillit la prime fleur de ma ieunesse: que tu m'aportes de ioye me donnant le moyē d'estaindre ou amortir le feu de son amour par la vengeance que ie pourchasseray sur luy de l'outrage & rauissement de mon hōneur. Car i'ay conclu & arresté de te donner auecque mon Royaume, à quiconque presentera la teste du pere à la fille pour la satisfaction de la mere. Ce que vous suplie dieux immortelz vouloir consentir en

punition iuste de ce faux Prince Grec, & tesmoignage de ma chasteté par luy cauteleusement violee, sans que mon vouloir en fut souillé ny entaché. Apres ceste doleance elle demoura vn espace sans parler, versant grosses larmes de ses yeux acompagnees de profondz souspirs. Puis recommença: O cher Moraïzel en quel excez de tourment m'as-tu plongee, de forcer ma volonté tant affectionnee enuers toy à te iurer & brasser vne mortelle vengeance, cõme de sacrifier ta teste à mon honneur rigoureux pour apres immoler ma vie à ton ombre? Qui vid iamais telle confusion d'amour & de haine, ne deux telles extremitez pour attaindre le moyen d'honnesteté? Ces regretz acheuez: la fillette fut portee au temple & nommee Diane. Puis Sidonie depescha les six Damoyselles à Constantinople auec vne lettre adressant à Florisel, ainsi que l'histoire precedente vous a raconté. Et quant & elles enuoya secretement vn excellent peintre pour luy raporter le pourtrait au vray de ce piteux acte, auec les figures naïues de tous les Princes & Princesses de Grece qu'il y verroit. Sur lesquelles (quand les parchemins luy firent desployez) elle fit tant de plaintes qu'il n'y auoit cueur si dur de qui elle ne tirast les larmes de compassion, principalement à la veuë des effigies de Florisel & d'Heleine: il n'est possible à orateur d'exprimer les grieues clameurs qu'elle ieta, tant est froide la plume au pris de la langue elancee de compassion. O dieux (disoit) que ne m'auez-vous comblee d'heur pareil à celluy de ceste Dame en la iouïssance de si excellent seigneur? ou si ne me vouliez faire tant de grace, quelle raison y auoit il de me donner à sentir & gouter vn emmiellement de ses perfections pour apres me laisser vne amertume affamee de ceste douceur de volupté? Amour ie me plaindrois volontiers de toy qui m'as si desloyaument traittee, si tu ne portois ton excuse par le preuilege de ta desraison naturelle, parquoy i'aurois tort de me fonder en raison contre celuy qui point n'en vse. Puis exclamoit: Ie suis en paix & en mortelle guerre: ie crains, i'espere, i'ardz froide comme glace: ie vole au ciel, tout estenduë en terre, & rien n'estrains de fait & tout i'embrasse: en prison suis qui ne s'ouure ne serre: d'vn mesme laz on me lace & delace: Amour m'enferre ensemble & me deferre, m'ayant donné & puis m'ostant sa grace. heur & malheur me suyuent en ma chasse: Ie veux mon bien, & à mon mal ie cours: egalement la vie & mort ie fuis: voire la vie & la mort ie pourchasse: & veux perir & demande secours: en tel estat pour Florisel ie suis. Or fit la Royne Sidonie (si tost qu'elle fut releuee de sa gesine) porter sa fille Diane en vn chasteau qu'elle auoit fait cõstruire d'vn art merueilleux par Cinistides le magicien, comme il vous sera amplement descrit au chapitre ensuyuant, duquel la maçonnerie estoit de forte pierre de taille de perpetuelle blancheur espesse de vingt piedz dont les quatre angles estoient de quatre grosses tours s'entre regardãs & battãs en flan pour la defence: & chascune estoit attribuee à vn planette special: L'vne à Mars, l'autre à Saturne, la tierce à Iupiter (là ou se tenoit la Royne) la quatriesme à Febus, qui estoit la plus belle, comme destinee au plus beau & plus acomply prince du monde, laquelle par le dehors estoit ymagee à demy relief, & doree es treillis, gargoullez, & girouëttes, & dedans meublee de plus riche estoffe que les autres. En ceste tour la porte principale estoit tousiours ouuerte, & vne vis pareillement qui descendoit en vne caue en laquelle y auoit vn souspiral respondant vers le dedans du quarré à l'endroit d'vn des trois palays (faisans le donion rõd au mylieu de ce quadrangle) lequel estoit pareillement le plus orné des trois & voué à Diane, comme le monstroit l'effigie posee sur le portail, ainsi que celles des deux autres tours les approprioient à Venus & Mercure. Ceste caue que ie vous dy respondant vers le palais de Diane estoit clere de nuit comme en plein iour, au moyen des

des flambeaux artificielz qui y ardoient continuëllement sans se consumer tant ne quant comme il s'est trouué des lampes es sepulchres antiques. Or souz le simulachre de Diane asis sur son portail y auoit lettres Grecques grauees, contenãtes en sustance:

La clarté de Diane durera couuerte en eclipse, iusques à ce quelle soit esclaircie par la lueur de l'obscur Apollo.

Semblablement en la grand' chambre de Febus (ou l'histoire des amours de Sidonie & de Florisel estoit depeinte au vray) y auoit vne escriture Arabique de telle teneur:

Cinistides Magicien a basty ceste tour en l'honneur de Sidonie royne de l'Isle de Guindaye, laquelle tiendra seure l'entree de son obscure caue & defendue à tous, iusques a tant que le gage de la teste Grecque defface l'eclipse de Diane par la communication des rays de Febus.

Ceste caue estoit en la tour de Febus & se rẽdoit souz terre en celle de Diane, dont le passage estoit nyé à tous fors qu'à celuy que le ciel auoit doué & acomply de toutes ses richesses pour digne compagnon de la plus diuine qu'humaine Princesse. Or fut elle logee en ce donion au palays de son nom auecques femmes & filles de tous estatz pour son seruice: sans q̃ corps d'homme y entrast iamais ny la peut voir aucunement: ne voulant sa mere profaner la fleur de ceste veuë angelique, ains la reseruer à celuy qui seul en meritoit le surplus. Mais la Royne auoit en son palays de Iupiter vn huis de fer enchanté du costé du logis de Diane, qui ne s'ouuroit par autre moyen quelconque que par la simple parole. Si tost que Diane eut attaint l'aage de six ans, la Royne la fit contrefaire au naturel & enuoya les pourtraitz par toutes les contrees du monde auec tel escrit signé de sa main & séellé de son seau Royal.

Ie Sidonie royne de Guindaye prometz la personne de ma fille Diane auec la succesion de ma coronne au Cheualier qui fournira par arres la teste du pere à la fille en satisfaction de la mere. A ceste fin ie leue la rigueur de mes loix donnant seureté à tous ceux qui viendront à l'espreuue de la tour de Febus.

Courriers furent depeschez par toutes les parties de la terre auecques les pourtraiz & promesses, qui inciterent vne infinité de Cheualiers à tenter la fortune de party si bel & auantageux: tellement qu'en peu de tems l'Isle de Guindaye en fut aussi peuplee qu'oncques fut la grand'Bretaigne pour la beauté d'Oriane: dont sortirent maintes auantures estranges, qui vous seront deduites cy apres en leur lieu.

Description du Chasteau de Febus & de Diane, auec toutes ses singularitez.

CHAP. II.

Le palays d'Apolidon & la tour de l'Vniuers n'aprocherent iamais à la centiesme part de l'excellẽce du chasteau de Febus & Diane: lequel fut construit par Cinistides, le plus grand architecte & magicien de son temps. Premier il bastit le donion de Diane contenant trois corps d'hostelz, chacun garny de toutes les pieces requises à la commodité du logement & seruice d'vn grand Seigneur ou dame. Vray est que celuy qui estoit propre à Diane fut plus orné & enrichy que les deux autres, c'est à sçauoir de Venus & de Mercure, qui furent assemblez en vn corps, comme leurs planettes sont plus prochains au ciel. Or le plus singulier point & digne de consideration estoit le departement des choses concernans l'vsage de chacun logis: c'est à dire, tant des trois faisans le doniõ, q̃ de quatre autres qui cõposoient

ſoient le pourpris d'iceluy eſtans aſsiz com me quatre bouleuers es coins de la carrure de la court : leſquelz eſtoient tous attribuez à Febus pour principal, ainſi que les trois du donion à Diane. Toutesfois y en auoit vne ſpecialement attribué & dedié à luy, qui ſe preſentoit à main dextre, en entrant par la maiſtreſſe porte. Or y auoit en ce merueilleux edifice vne ſi grande varieté de tout ce que le deſir humain peut ſouhaiter, que Diane n'eſtoit la dedans en guyſe de priſonniere (comme fut iadis Danaé en la tour d'airain) ains n'euſt fait que ſe trauailler en vain de cercher dehors quelq̃ plaiſir ou nouueauté : car en ſon logis particulier, elle auoit la grand' ſale, à lambris doré, taillé en arcz turquois, trouſſes & croiſſans entrelaſſez, le planché de beau bois, auquel en l'eſpace entre deux ſoliues eſtoient releuees les armoiries de toutes les illuſtres maiſons de ſon temps, & ſur les poutres & ſoliues eſtoient peintz des dardz entour leſquelz vn roulleau diſoit : *Elle attaint tout ce ou elle viſe* : le tout doré ſi richement, que chaſque eſpace entre deux ſoliues reuenoit au pris de cinquante eſcus. Puis contre la paroy oppoſite à la cheminee y auoit vn buffet de cypres à huit ou neuf eſtages en forme de hemicicle, enrichi de chifres dorez & cloz d'vne barriere. Toutes les pieces eſtoient fort percees & les vitres hiſtoriees à blãc (en ſigne de la virginité propre à la deeſſe de ce nom) eſtans les figures de tranſmutations diuerſes auenues par le pouuoir d'icelle, ſoit à ces Nymphes ou autres auec Epigrammes deſſus & deſſous en Grec & Arabe. Ce qui pareillement fut practiqué es feneſtrages des chambres, galleries, garderobes & cabinetz : meſmement en la tapiſſerie de chaſcun lieu, dont l'vne eſtoit l'Endimion, l'autre d'Acteon & d'autres ſemblables. Et y vſa Ciniſtides de curioſité des couleurs lunaires es meubles & vtenſiles, tellement que toute la vaiſſelle eſtoit d'argent & les ders, cielz, courtines, couuertures de litz, tapis de tables, & buffetz eſtoient tous de ſoye blanche, & tous les gentilz hommes ſeruans & officiers reueſtuz de ceſte couleur, comme ceux des autres logis, de leur propre & peculiere. Le cabinet du ſiẽ eſtoit plein de trompes, cors, eſpieux, toiles, retz & de tous autres inſtrumens de venerie, en quoy elle s'adonnoit naturellement & en prenoit le deduit en vn parc de haut boys compris auec ſon logis, qui eſtoit remply de toutes beſtes noires & rouſſes : & y alloit veſtue & equipee comme les Poëtes deſcriuent Diane, auec ſes Damoyſelles en parure de Nymphes. Ce que l'ouurier remerqua en la table du portail, ou la Deeſſe giſoit en baſſe taille de bronze enuironnee de cerfz, ſangliers & autres animaux, auſsi au manteau de la cheminee de la ſale, ou ſon ydole eſtoit afichee. Mais quand la Princeſſe eſtoit laſſe du plaiſir de la chaſſe, elle alloit paſſer le temps au logis de Venus, qui eſtoit fort recreatif en iardinages garnis de toutes fleurs auec allees couuertes de berceaux de roſes muſcades & ioſſemins, ſouef fleurans & petites fontaines ruiſſelantez par lieux touffuz, ombragez d'arbres fruitiers, & en vn endroit la belle voliere pleine de tous oyſeaux rares & eſtranges. Les peintures des feneſtres & ouales des cheminees eſtoient de diuers deduits & plaiſirs d'amours, & la principale de Venus meſme auecques Mars quand Vulcan les print ſur le fait par ſa ſubtile ret d'acier. La dedans eſtoit le cabinet des eaux de naf, de damas, de perfums, d'onguens precieux, & de mille artifices de fars, combien que la Princeſſe n'euſt aucun beſoing de s'en ſeruir. Auſſi en ce logis eſtoient les baignoires & eſtuues autant induſtrieuſes que celles de la Royne Eleuterilide. Toute la vaiſſelle de cuyure ou laitton, & les draps de veloux, ſatin ou taffetas verd. Les vitres auſsi furent peintes de verd cler, comme celles de Mars de rouge cler (qui ne ſont auiourd'huy en congnoiſſance) c'eſt à dire, de couleur receuant le rayon du Soleil à trauers, ſans porter ombre. Aucunefois elle s'alloit pour-

pourmener au logis de Mercure, à cause de la librairie qui y estoit, remplie d'autant de liures en toutes langues & sciences que jadis celle de Ptolomée Filadelfe en Alexandrie: desquelz elle lisoit ou escoutoit ceux qui pour l'heure luy venoiēt plus à gré. Puis alloit voir le cabinet, tendu de tous les engins & instrumens, tant des mathematiciens que de tous les ouuriers & artisans du monde. Les peintures de leans estoient des courses de Mercure, comme heraut des Dieux, & des bons tours qu'il auoit jouez en diuers lieux à Argus, & maints autres. Les couleurs estoient d'azur, bleu ou violet, & la vaisselle d'electron tant blasonné par Pline, nommé par les Arabes *attincar*. Aussi la dedans y auoit vn autre cabinet, ou le sage Cinistidés faisoit jouër à Nature en vaisseaus artificiels le personnage de Proteus, deuenāt eau, puis air, puis tournant en mille formes de monstres horribles. Quant aux autres quatre logis composans la ceinture de la court, elle ny alla point jusques aprés l'acomplissement de son destin chanté par les profeties, à cause des hommes qui y estoiēt pour le seruice des logis: dont l'vn estoit de Mars auquel estoit la grand' escuirie de la Roine & l'armurerie, la vaisselle de fer blanc, les deuises & histoires des plus furieuses batailles & combat qui jamais eussent esté.
L'autre estoit de Saturne, basti en forme de tēple, auquel se celebroient les cerimonies des religions & sacrifices antiques, & y auoit vne chappelle la plus excellente qui fut jamais tant en paué qu'en voute, vitres, statuës, & tableaux. La draperie estoit de gris brun: la vaisselle de plomb, hormis celle de cuisine, qui estoit de terre, en memoire du premier aage doré. Le tiers de Iupiter seruoit de palais à la Royne, auquel se tenoit le conseil des affaires du Royaume, selon l'influence propre de ce planete. Les tapisseries & autres draps estoiēt tous de soye griseblanche: les histoires des metamorphoses de ce Dieu en beuf, en aigle & autres: fors qu'en la grand' sale, ou fut pourtraitte la guerre des geans voulans assaillir le ciel, & foudroyez par luy: La vaisselle y fut d'estain. Reste le plus excellent de tous, celuy de Fébus: duquel les meubles estoient d'or: vn cabinet de tous les instrumens de musique: vn autre de toutes eaus, huilles, & onguemens de medecine: desquelz le beau jardin fournissoit les herbes, gommes & fruits: estans les quarreaux d'iceluy departis selon les proprietés diuerses, l'vn pour les playes, l'autre pour les fieures, ici les plantes chandes, ici les froides & ainsi des autres. Or l'entrée de ce logis estoit ouuerte (comme nagueres vous a esté dit) & la caue d'iceluy. Et du logis de Iupiter ou demeuroit la Royne, y auoit vn huis repondant vers le donion, par lequel elle alloit voir sa fille: qui entre les beaux lieux ja deduis, auoit vn verger au logis de Mercure (qui n'est à oublier) auquel quand elle fut vn peu en aage elle alloit fort souuent, pour le plaisir de la belle & grosse fontaine, qui faisoit plusieurs Isles par le verger, en pareille façon que la mer fait en ce monde, departant les regions de la terre, Europe, Asie, & Afrique, comme vne vraye carte terrestre & marine. Et là elle se faisoit porter sus l'eau en petites galeres, ou ses filles ramoient & d'vn instint (qu'elle n'entendoit) prenoit voluntiers port au quartier de la Grece, ou sa destinée luy promettoit repos & fin de ses desirs. Telle estoit la superbe & ingenieuse structure du chasteau de Febus & Diane: auquel y auoit vne ordonnance de despence fort notable, que Luculle pratiqua depuis à Rome. C'est à sçauoir que l'estat estoit dresśé de chacun logis pour y vser d'vn traittement certain & ordinaire: de sorte qu'en celuy de Mars le festin montoit à tant de mille, auec telles pompes & sumptuosités: en celuy de Mercure estoit d'vne autre somme auec ses circonstances, & es autres pareillement: qui estoit pour receuoir les signeurs suruenans selon leur grandeur & l'affection de la Royne, sans auoir à faire commandement que

d'vn mot à ses maistres d'hostel, de courir à Mars, Mercure ou autre. Aussi que chascun estoit logé selon son estat, les capitaines à Mars, les gens de lettre à Mercure. Ie laisse à vous deschifrer par le menu (de peur de prolixité) les marbres, porfires, jaspes & autres pierres exquises dōt ce chasteau fut enrichy, & les singularitez des plantes, comme moly, panace, lothos lunaria: ausi des huiles incombustibles, du baume naturel, or potable, sphere d'Archimedes, & autres choses rares & precieuses q̄ le sage Cinistides auoit semees & dispersees par les jardins & cabinets des sept logis. Ie tais l'espece de son architecture qui estoit Eustyle c'est à dire en juste & raisonnable distance de colonnes, tellement que par estre trop pres elles n'empeschoiēt les veuës ne les passages, & par estre trop esslognees ne metroient en danger de ruine & decadence le fais qu'elles soustenoient. Semblablement que au logis de Diane les trois faces du corps d'hostel estoient chacune de structure diuerse pour donner plaisir de varieté à la veuē: & celle du mylieu (ce est à sçauoir qui le presentoit droit à l'œil en entrāt en la court) auoit dedans le haut du mur vne statue cheualeresse rendant le prince Agesilan au naturel, & que les festieres de chacun des sept palais portoient les caracteres de leurs planetes grands & visibles en fer doré. Somme tout bien calculé on peut (à brief dire) estimer cest edifice, sans comparaison, plus admirable que les sept tant fameux & renommez miracles du monde.

De la naissance du Prince Rogel de Grece & de sa phisionomie auec ses meurs & conditions.

CHAP. III.

Tout le cours du long aage d'Amadis de Gaule ayant esté continué en l'exercice & entretien des armes & bonnes meurs (tel qu'auez entendu par sa cronique, la vertu estoit esleuee en si haut degré au temps de la naissance des deux Princes Rogel de Grece & d'Agesilan: qu'il ne se faut esbahir s'ilz vindrent sur terre comme deux chefs d'œuure de nature, surpassans leurs peres en toutes perfections. Quand à Rogel qui sortit de Florisel de Niquee & d'Heleine (la plus belle couple du monde) il montra ausi en luy telle forme de beauté, que le moule deuoit porter. Or fut baptizé en la pompe & solennité que sa grandeur requeroit & nommé Rogel de Grece: & fut nourry & esleué en la maison de l'Empereur Amadis de Grece & de l'Emperiere Niquee ses ayeulz, en la magnificence deuë à vn heritier naturel de telz Empires & Royaumes. Si tost qu'il eut aage de quelque petite congnoissance luy furent baillez maistres les plus excellens qu'on peut recouurer, qui l'instruirent peu à peu selon sa portee, les vns es arts & langues dignes de tel signeur, les autres le dresserent & duirent à tous les jeux & escrimes de guerre. Car telle estoit l'opinion du grand Roy Amadis en l'institution des Princes de son sang, pour les rendre si bien douez, & apris que leurs sugetz leur obeïssent volontiers, en les cognoissant si dignes de l'estat & lieu qu'ilz tenoient: & à fin que quand ilz se trouueroient entre les estrangers, ilz gaignassent par tout le point de préeminence par leur vertu. Ainsi estant le Prince Rogel conduit & endoctriné, auec le bon naturel qu'il tenoit de race, paruint à l'excellence que vous entendrez au discours de ce liure. Il fut de taille plus moyēne que haute, tresbien proportionné de ses membres, le teint vn peu brunet, les yeux noirs bien fenduz, le nez assez pointu, la bouche proprement de sa mere, la barbe & les cheueux cler-bruns & crespes: bref il auoit le corps membru & nerueux, & neantmoins merueilleusement dispost & agile, & sur tout estoit bien à cheual. Au surplus vne contenance pleine de maiesté, vne grace de parler atrayante & persuasiue,

qui luy seruit grandement au train de ses amourettes, qu'il demena gayes & variables, battant les vnes, puis les autres du plat de la langue, jugeant indigne de celuy qui veut emporter le nom de victorieux, soy laisser vaincre & asseruir son cœur par vne femme: D'auantage entre les vertus il eut la liberalité en singuliere recommandation, tellement qu'on pouuoit dire que ses biens luy appartenoient en proprieté, mais la possession & l'vsage en estoit commun à tous ceux qui luy faisoient seruice. Sa magnanimité le faisoit en sa jeunesse quelque fois entrer en cholere (combien que non trop souuent) apres laquelle il tenoit longuemēt son cœur, comme estimant mal seant à son auctorité de quiter si legerement la raison qui l'auoit esmeu à courroux: toutesfois il attrempa fort ceste ire auec la meureté de l'aage. Or n'y eut en son temps Cheualier au monde que Rogel ne deuançast beaucoup en courtoisie & prouësse, fors Argesilan son cousin, lequel en toutes bōnes parties le costoyoit de si pres, qu'ilz sembloyent à maintes gens voler quasi tout d'vne ælle. Que vous en diray-ie d'auantage, sinon (comme escrit Galersis le Croniqueur ancien) que son enfance en tous ses faits & dits portoit signe & promesse des grands gestes qu'il commença de l'heure qu'il eut receu l'ordre de Cheualerie: c'est à sçauoir, en l'aage de dixsept ans aux quelz nous le lairons parcroistre, sans nous arrester à ses actes puerilz: apres vous auoir auisez qu'incontinent qu'il se sentit quelque petite force, son plus grand passetemps estoit en la venerie contre les ours, sangliers & autres bestes furieuses, noires & rousses, ou il s'acoustumoit à s'enhardir & chasser toute peur arriere, dequoy ses parens estoient tresayses, le voyant de bonne heure endurcir son corps au trauail, pour le disposer à pouuoir soustenir vn jour le grand fais des armes: lesquelles ilz luy mettoient tousiours deuant les yeux, luy monstrant plus d'amour à l'instruire & enseigner les points d'honneur qu'à le cherer & mignarder à nostre mode, dont ilz luy en ramenteuoiēt vn sur tous autres: qu'il y auoit vn dominateur au ciel, donnant & departant toutes les Seigneuries de la terre: lequel tous Princes doiuent recognoistre, & pour ce estimer qu'ilz sont autant nais à seruir leurs suietz de bons & justes gouuerneurs, qu'iceux sont obligez à leur bien & loyaument obeir. Lesquelles remonstrances Rogel retint tresbien & acomplit fidelement, ne dementant en rien la franche tige dont il estoit yssu ne la bonne nourriture qu'il auoit prise: comme vous congnoistrez par le recit de sa vie.

Comme le Prince Agesilan nasquit, & de sa figure & complexion.

CHAP. IIII.

EN l'Isle de Colchos (tant renommee par la conqueste de la toison d'or) s'estoit retiré (comme vous a esté dit) le gentil Prince Falanges d'Astre auec sa chere espouse ma Dame Alastraxeree: ou ilz furent receuz, par le Roy Tarsis & la Royne Iris en toute ceremonie d'honneur, & de liesse publique. Là ilz se trouuerent du tout à leur souhait pour le bon moyen qu'ilz eurent de jouir en leur priué du fruit de leurs amoureux desirs qui sortirent à si bon effect que la Princesse se sentit grosse, & à chef de terme se deliura du plus bel enfant que la terre portast, qui fut nommé sur les fons Agesilan, pour l'affection singuliere que son pere portoit à la mesme memoire du Roy Lacedemonien de ce nom. En la naissance d'Agesilan auint vne grande merueille en la ville capitale de Colchos: Sur le port y auoit vne forteresse, & en icelle vne vieille tour, que jadis Medee la magicienne auoit bastie, sur laquelle à l'instant qu'Agesilan vint à naistre descendist vn coup de foudre du ciel, qui

la mit toute en poudre : & au dessus de ce haut monceau apparut vn tableau d'ambre, auquel estoient engrauees lettres Grecques de ceste teneur.

Quand le fort simulacre aura esté decapité par le fis de la serpente espouentable, & que les siflemens de la mer reueilleront le fis de sommeil mortel alors la splendeur de la belle Diane esclairera, aprez que l'eclipse de la maison gregoise (par obstacle opposé au rayant Fébus) sera passee : des rayons duquel la beauté de Diane redoublera en clarté, pour estre deux lumieres de l'vniuers, esclairans par gloire depuis le fond de la terre iusques au comble celeste. A ceste fin la sage Medee donnera la ruine de la tour en tesmoignage des merueilles qui seront deffaites pour l'exaucement de la coronne Grecque.

Sur ceste prophetie on fit diuers iugemés & pronosticqs, dont nul ne toucha au but, iusques à ce que l'escriture fut verifiee & acomplie par œuvre. Or pour venir à Agésilan : quand la Princesse Alastraxeree sa mere se vid en Colchos si bien voluë du Roy & de la Royne, elle les mit sur le propos de la loy du vrai Dieu, & tellement les mena qu'elle les cōuertit à la raison de soy baptiser, & d'y renger tous leurs vaissaus & sugetz tant grands que petits, fors que Galersis l'historien qui s'obstina d'acheuer sa vie en la creance de ses Dieux selon le dit commun, que bien souuent les plus grands clercs ne sont pas les plus sages d'autant que la science enfle & enorguellit, & l'orgueil aueugle l'entendement. Tout d'vne main elle fit vne assemblee generale au temple metropolitain, ou elle auoit esté tant religieusement adoree par son loyal Falanges durant ses ardentes amours (comme vous auez entendu par le liure precedent) ordonnant qu'il n'y seroit desormais adoré que le Dieu des Chrestiens, & pource y establissant prestres richement fondez & douez pour faire le seruice diuin. Ce fait auiserent le Prince son cher mari & elle à soy donner du bon temps, & estoient si espris l'vn de l'autre qu'ilz ne se perdoient vne seule heure de veuë, tellement qu'Alastraxeree y rompit en peu de temps sa ceinture, se sentant saisie de la maladie des neuf moys, laquelle decouvrant à son mari au secret de leurs deduis : O amye (dit il) de combien de liens d'obligacion tenez vous enchaisné vostre esclaue, que premier vous auez recompensé de sa foy par dessus son merite, puis l'auez tiré de ses veilles erreurs, & rengé à la vraye loy diuine, maintenant luy donnez fruit de lignee, ia voué par les destinees, au souuerain los des armes. Monsieur, respondit elle, les obligations que vous dites sont si reciproques, que l'vn ne doit parler de retour à l'autre, mesmement en ce nouueau mal que ie sens, vous auez si bonne part, que lon vous en doit sauoir autant de gré qu'à moy : prions Dieu seulement qu'il sauue & garde le don commun qu'il nous a fait, tant à l'augmentation de son seruice qu'à l'honneur de nostre maison. Or quand le terme escheut de ses couches, & les merueilles declairees cy dessus, l'enfant (comme dist a esté) sortit si beau qu'il ne sembloit fait que pour regarder, & ceste beauté (qui change & se perd en plusieurs à la croissance) creut tous-iours en luy de plus en plus quant & l'aage. Il fut esleué tendrement sous l'œil de sa mere iusques à six ans, & eut vne condicion trop admirable, estant presque encore en enfance de ne faire quasi nul acte de puerilité, & nul compte de tout ce que naturellement la petitesse prise & ayme. Parquoy au bout du sisieme an fust de son gré mené à Athenes, & assorti de bons maistres, tant pour les sciences liberales & dignes de grands Seigneurs, que pour l'exercice des armes, à quoy on aiouta d'auantage quelque vsage du luth & du chant de musique, pour luy adoucir vn iour le maniment des graues & serieus affaires : en quoy il monstra vne singuliere d'exterité à tout comprendre. Comme

me Ageſilan eſtoit ſi ententif à ſes eſtudes, le fort Anaxartez enuoya pareillement ſon filz à Athenes nommé dom Arlanges d'Eſpaigne à fin qu'ilz aprinſent enſemble: qui auſsi fut beau Prince & bien nay en toutes choſes grandes & dignes de ſon eſtat: dont ſourdit entr'eux vne amitié nonpareille, & auoient tant de grace à combatre l'vn contre l'autre (quand ilz furent en l'aage de dix ans) en toute eſcrime, lutte, & autre eſſay du corps, que es feſtes publiques le principal deſir, qui amenoit maintes gens aux eſchaufaus, eſtoit pour voir jouter ou tournoyer ces deux petitz champions, & ne ſe parloit que d'eux & de leurs jeux par toute la Grece. Toutesfois nous ceſſerons de plus en dire, pour entrer plus auant en matiere, mais que ie vous aye dit quel fut Ageſilan quand il euſt pris le ply de ſon aage. Premierement il fut de la haute ſtature de ſa mere, excedant la commune des hommes, tous ſes membres fort pleins & oſſus: le teint eut blanc doucement coulouré au viſage, la barbe blonde, & les cheueux de meſme, les yeux vifs & ardens, l'entr'œil bien large, le nez vn peu aquilin, toutesfois ſans deformité: au reſte la peitrine releuee, le foy du corps gēt, la croiſee des eſpaules large, la grē bien faite, tellement qu'on le blaſonnoit en meurs, vn ſecond Ageſilaus, en corpulence vn autre Herculés, & ſemblablement Arlanges vn nouueau Theſeus, comme ſon compagnō d'armes. Car ſa force corporelle fuſt admirable, bien reſpondant à la vertu de ſon cueur: voire le trauail luy eſtoit plaiſir & ayſe & le repos oyſif comme peine. Auſsi quant à ſes meurs il fut tant gracieux & debonnaire que raiſon àpeine le pouoit forcer à le faire monter en cholere, la langue il eut tresdiſcrete, & la ſimple parole valoit ferment: l'amour & reuerence de Dieu luy fut touſiours principalemēt deuāt les yeux, qui luy refrenoit ſouuent ſa fureur de peur de l'offencer, comme au contraire il entreprenoit ſans crainte tout ce qui eſtoit iuſte & raiſonnable. Depuis qu'il fuſt Roy, ſe monſtra quaſi plus ſuget que ſeigneur, en l'obſeruance des loix, eſtimant plus grieue punition à vn Prince, la honte de rompre les ordonnāces que au peuple le chaſtimēt qu'il peut encourir pour les auoir enfraintes. En ſa frequentation familiere il ſe rendit fort compagnable, ſans toutesfois ſe faire tort de trop s'abaiſſer. En ſa ieuneſſe il adonna grandement ſon eſprit à la philoſophie, & à la cognoiſſance de diuerſes langues, meſmement de la Grecque & Latine, priſant plus ceux qui auoient eſté excellens es bons arts & ſciences, que pluſieurs grands princes & Seigneurs terriens. Finablement quāt au fait d'amours il tint beaucoup du Roy Amadis de Gaule en ſon maintien, grace & loyauté, comme la preuue de ſon martire vous fera ample foy au long pourchas de la belle Diane.

Comme Florarlan de Thrace rauy d'amour par l'image de la Royne Cleophile, pourchaſſa à eſtre Cheualier pour auoir moyen de luy faire ſeruice.

CHAP. V.

L'Hiſtoire vous a raconté au Liure precedent, comme la Royne Cleophile enuoya ſon image aux noces du Prince Floriſel, & comme le beau Damoyſel Florarlan de Thrace (voyāt l'extreme beauté de ſa ſemblance) fit reſolutiō que iamais autre Dame ne ſigneuriroit ſon cueur que ceſte belle Royne. Ce penſer le tint long temps en grande detreſſe, ne l'oſant manifeſter, d'autant qu'il ne ſe pouoit dire de lieu aſſez haut pour ataindre à telle penſee: car il ne ſçauoit de quel ſang il eſtoit yſſu, dont il ſe plaignoit ſouuent à par ſoy, diſant: Ha infortuné Florarlan, tu as le courage de voler iuſques au ciel, & par faute d'æſles te vois bien taillé de ne bouger de terre. Las ma Dame Cleophile auriez vous pas cauſe de vous moquer de la hardieſſe que i'ay de vous vouloir preſenter mon ſeruice, ſans ſentir en moy autre me-

rite que l'affection ardente qu'Amour a fichee en mon cueur? Certes vostre grandeur desdaigneroit mon peu de valeur, si ne venez à considerer que ce petit Dieu qui domine les ames des viuans, n'a aucun esgard aux estatz ne dignitez, appariant souuent les pauures auec les riches, & les petits auec les grands. A a Florarlan tu es maintenant en la peine ou fut le Troyen Paris menant vie pastorale auant qu'il eust congnoissance du Roy Priam son pere & d'Hecube sa mere. Ainsi se lamentoit le desolé Florarlan seul à soy-mesmes, & continua en ceste tristesse secrete jusques à ce qu'il se veid en l'aage d'enuiron dixsept ans, assez grand pour receuoir l'ordre de cheualerie. La princesse Arlande qui l'aperceut souuentefois pensif & melancolique, l'auoit arraisonné pour en sçauoir l'ocasion qu'il luy auoit celee & dissimulee vn espace de temps: mais vn iour estant pressé par elle plus fort que de coustume, il luy dist: Ma Dame, force m'est doncq vous confesser vn creue-cueur qui me tourmente, de ce que ie considere auoir reçeu de vostre grace vn si bon traitement iusques icy: duquel l'obligation me charge d'vn fais insupportable, par tant que ie ne sçay encores qui je suis, ny de quelz pere & mere extrait: lesquelz si ie sçauois estre de basse condition, ie recongnoistrois d'autant plus de vostre seule faueur la liberale nourriture que m'auez donnee, sans nul merite de moy ne des miens: & au cas qu'ilz fussent autres, ie m'y adresserois pour les prier de la satisfaction que je vous doy pour tant de bien & d'hõneur que vous me faites. Pource, ma Dame, ie vous suplie m'alleger du grand ennuy que i'en porte, me faisant certain de tout ce qu'en pouuez sçauoir. Florarlan (respondit Arlande) ie vous puis asseurer qu'estes sorty de race Royale ou Imperiale, comme le sage Abstibel me l'a affermé: mais de quel Roy ou Royne vous estiez engendré, il ne m'en a rien reuelé. O ma Dame (dist alors le Damoysel) si peu qu'il vous a pleu m'en declarer me charge grandement & oblige de m'acquiter du deuoir que le lieu que ie tiens requiert. Parquoy me conuient au plustost pourchasser à estre fait Cheualier, pour me forligner par lascheté & pusillanimité, vous supliant à ceste fin me vouloir donner vne lettre de vostre part à l'Empereur Amadis de Grece, à ce qu'il luy plaise m'octroyer l'acolee, laquelle ie n'ay volonté de receuoir iamais d'autre main.

La Princesse toute troublee de l'entreprise que le Damoysel faisoit encore trop verde pour ses tendres forces, essaya en mainte maniere à l'en destourner & luy rompre ce coup, mais ce fust en vain: car l'affaire dont il ne se vantoit pas, luy poignoit, & aguillonnoit iour & nuit trop viuement le cœur, tellement que vaincue à la fin par son ferme & obstiné vouloir luy fit dresser tout l'equipage necessaire à son desir, luy baillant deux escuyers pour le seruir. Si tost qu'il vid son apareil prest, plus ne fut possible de l'arrester vn seul iour: & au departir eussiez bien iugé au piteux maintiẽ d'Arlande, de combien le mignon luy touchoit pres du cueur: lequel prenant par la main, à l'heure qu'il aloit monter à cheual, la larme à l'œil luy dict: Beau filz puis qu'ainsi est, or allez en la sauuegarde des dieux. & faites si bien que vostre bonté decouure le sang illustre qui à present vous est caché & incogneu. Le Damoysel aussi de son costé (si saisi d'vne naturelle emotion, qu'il ne luy peut respondre vn seul mot) seulement luy baise les mains & prẽd la lettre qu'elle escriuoit au Prince Florisel. Si s'en va le gentil Florarlan le chemin de Trapezonde, bien entalenté d'employer si vertueusement la cheualerie qu'il va querant que la renommee des ses faitz luy donnera hardiesse d'adresser ses pensees vers la Royne Cleophyle. En telz discours arriua au port, ou il s'embarqua & singla en peu de jours par bon vent iusques à l'Empire de Trapesonde: ou il print terre, & alla trouuer l'Empereur

Amadis de Grece la part ou il estoit: de qui il fut fort bien receu, & de Florisel pareillement: lequel luy demanda des nouuelles de la princesse Arlande: & pendant qu'il luy en rendoit conte, Florisel auoit l'œil fiché sus luy, auec vn plaisir plus affectueux qu'il n'en comprenoit la cause. incontinent Florarlan luy presenta son paquet que le Prince ouvrit & trouua la lettre telle:

A Florisel Prince des Royaumes de la Gaule & grãd Bretaigne, Arlande de Trace enuoye salut dont il l'a priuee, le tenant tout en sa main.

Monsieur ie vous enuoye vn joyau que vous ay autrefois derobé, sans neantmoins auoir rien raui du vostre, qui fust suget à la loi commune de larrecin, toutefois m'emparant & saisissant du plus grand bien que souhaittois en ce monde. I'espere que la confession que vous en fais me deschargera de la coulpe, veu que la restitution ensuit Tandis que l'ay eu en ma possession, je l'ay gardé tressoigneusement pour la part que j'y auois, maintenant est raison que vous en preniez soin pour la vostre: dequoy suis contrainte vous auertir, à fin que plus n'en pretendiez cause d'ignorance. Ce porteur Florarlan le beau damoysel voulant aquerir los ensuyuant la trace de ses ancestres, desire estre fait Cheualier de la main de l'Empereur vostre pere. Ie vous prie faire tant pour vous, pour luy & pour moy, que de le luy présenter Ce pendant me recõmande tresaffectueusement à vostre bonne grace sans en auoir esperance, priant Dieu (Monsieur) vous rendre le loyer de vos fraudes, en pareille mesure qu'auez mesuré aux autres.

FLorisel ne resua gueres sus le jargon de la lettre sans conceuoir le secret qui y estoit caché, lequel il tint couuert à l'Empereur en la requeste qu'il luy fit de donner l'ordre de cheualerie au damoysel toutefois il ordonna de l'honneur & solennité, comme s'il eust eu la matiere assez affectee, combien que lon ne le iugeast proceder que de sa courtoisie acoustumee ioint la grandeur de la Dame qui le luy auoit adressee. L'Empereur luy accorda plus que volontiers: enioignant à Florarlan de veiller les armes en sa chapelle, & le lendemain luy donna l'accolee. Ses armes furent tres-riches & blanches comme afierent à nouueau Cheualier: la Princesse Helene luy donna vne espee de grand pris que son mari luy auoit baillee: son escu fust d'asur à vn fenix d'or (qui estoit la deuise de sa maistresse) auec telles parolles: L'VNIQVE, NON QVE POVR VN L'empereur le benissant en la ceremonie de l'ordre, luy dist: Or vous doint Dieu Damoysel, d'estre aussi vaillant, & bon que vous estes beau & iamais estat de Cheualerie ne fust mieux employé qu'il sera en vous. De là s'en allerent en la sale du palais, ou lon auoit couuert pour le disner, qui passa en plusieurs propos sus la Princesse Arlande: aprez lequel, le nouueau Cheualier (à qui la pasion vehemente ne permettoit aucun seiour) fait la reuerence à l'Empereur, le remerciant de l'honneur qu'il auoit receu de luy, protestant de s'euertuer de tout son pouuoir à se rendre digne de si haute faueur. I'en ay tresbonne esperance, respondit l'Empereur: puis alla prendre congé de Ma Dame Helene, luy promettant si bien emmancher son present, qu'elle n'auroit ocasion de se repentir de sa liberalité. Florisel, au departir, luy fit vne brieue & affecteuse remonstrance (non sans continuel battement de cœur, qui luy entre rõpoit la parolle) luy cõmandant d'oresenauant faire estat de luy, tel que de celuy, qui luy vouloit seruir de pere iusques à ce qu'il eut autre cognoissance du sien (qu'il leur auoit confessé n'auoir non plus q̃ de sa mere.) Ainsi partit le Cheualier du Fenix, deliberant tirer vers l'Isle de Guindaye, ou il pouuoit plus trouuer à quoy s'esprouuer & gaigner, los & pris, à cause

du

du grand nombre de Cheualiers qu'il sçauoit aller celle part suyuant le motif des perrons (qui vous ont esté dechifrez à la fin du dixiesme liure) c'est à sçauoir pour prendre asseurance de la Royne Sidonie, touchant le mariage de la belle Diane sa fille, & auoir droit par son commandemēt d'apeller Florisel au combat. Pour ceste cause Florarlan print le chemin de ceste Isle, en intention de s'essayer contre ces braues entrepreneurs : bien deliberé de les piquer si au vif par remonstrance de leur folie & temerité, qu'ilz seroient trop lasches s'ilz ne s'atachoient à luy : car il esperoit par ce moyen gratifier grandement à la princesse Arlande, qu'il cognoissoit affectionnee enuers Florisel, & à luy mesme qui l'auoit tant obligé par sa recente courtoysie, auec l'offre speciale, qui luy sentoit quelque chose de ciuilité non commune.

Comme Florarlan party de Trapezonde, eut combat contre quelques Cheualiers, & debat auec vne Dame & vne Damoyselle.

CHAP. VI.



Florarlan sorty de la ville de Trapezonde en intention de s'aller embarquer en la nef mesme ou il estoit venu ne cheuaucha gueres plus de deux lieuës qu'il descouurit trois Cheualiers venants du costé ou il alloit. Alors se saisit incontinent de ses armes, pour estre prest à leur respondre, s'ilz luy vouloient rien demander. Quand ilz furent pres de luy il apperceut l'vn des trois armé d'vn fort riche harnois, portant en son escu l'image de la princesse Diane, grauee delicatement auec vn escriteau au dessus contenant LE VAINCV DE DIANE. Aussi conuiēt sçauoir que tous ceux qui marchoient en ceste querelle portoient tous semblable deuise, qui fut cause à plusieurs d'y laisser les vies les vns pour les autres : tellement que la beauté diuine de ceste Dame se pouoit bien dire vne pestilence generale courant parmy les Cheualiers de son temps, lesquelz elle tenoit tous rauis de l'opinion de son excellence & embracez de viues flambes de son amour, sans qu'ilz eussent jamais eu le seul heur de sa veuë, ne qu'elle aussi se souciast aucunement de leurs angoisses & pasions, qui

ne pensoit qu'à prendre ses deduitz & plaisirs dedans le pourpris delicieux de son palais auec ses Damoyselles, se pourmenant par les beaux vergers, en y cueillant fleurettes à tissir chapeaux & bouquetz, ore s'allant rafreschir à la fontaine aucunefois se seant sur la verdure au mylieu de ses filles comme la Deesse Diane entre ses nymphes, prenoit vn luth & en sonnoit si melodieusement qu'il n'y auoit aureille escoutant qui ne demeurast enchantee de l'armonie, comme iadis on estoit sur la mer du chant de Sereines. Outre ce qu'adonc elle estoit ia peruenuë à l'aage de douze ans, estant peinte par la grande ouuriere nature de traitz si parfaitz de son pinceau & reuestuë de couleurs si naïues que les yeux des femmes mesmes qui la regardoient restoient tous suspends en extaze. Or pour retourner à nostre propos quand ces Cheualiers, ces beaux amans à credit, eurent rencontré Florarlan le plus apparent d'entr'eux l'arraisonna: cheualier venez vous de la court de l'Empereur Amadis de Grece. I'en viens voirement (respondit Florarlan) mais pourquoy le demandez-vous? C'est pour entendre (dist l'autre) si le Prince Florisel y est, ou s'il se cache point, pour s'exempter de l'accusation qu'on luy va dresser, du tort & outrage qu'il a fait à la Royne Sidonie. A ces paroles Florarlan cuyda yssir hors du sens, dont repliqua promptement au cheualier: A la male heure fier pautonnier auez vous eu l'outrecuidance d'outrager vn tel preud'homme par vostre fauce langue, lequel ne fit oncques tort ny iniure à personne: Et n'est pas en vous, ny en autre qui viue de luy faire peur, ains le trouuerez à vostre dam si y osez aller. Le Cheualier peu content de la braue responce de Florarlan luy respondit: Certes iouuēceau vous estes trop presumptueux pour vn nouueau Cheualier tel que voz armes demonstrent de vous attacher à moy en ceste façon. Et à fin que soyez desormais plus discret enuers ceux à qui deuez honneur ie chastieray presentement vostre folle ieunesse. Ce disant recule en arriere pour auoir espace de course, puis reuint au Florarlan la lance baissee, qui l'atendoit bien couuert de son escu, auquel l'autre donna de droit fil & le fausa, mais le harnois resista qui estoit de bonne trempe & le boys vola en esclatz. Florarlan qui ne se voulust espargner à son premier coup d'essay, luy adresse si viue atainte, que perçant escu, haubert, cotte de maille, la lance luy passa vn pied hors de l'espaule, dont il tomba ainsi embroché ius du cheual en terre. Ce voyāt Florarlā leue les yeux vers le ciel priant ainsi: Dieu souuerain donne moy la grace de continuer mes coups selon ce cōmencement, que ie reconnois de ta puissance, non de la mienne. Lors tourne sa parole aux autres: ie croy que le galand ne fera meshuy si grand peur au prince Florisel de Niquee, qu'il craigne à se laisser voir: mais les nouueaux cheualiers ont bien perdu leur bon maistre d'escole. Les deux cōpagnons trop irritez luy viennēt courir sus comme lyons enragez, les lances couchees, qu'il receut en son escu, sans estre demeu tant ne quant de la selle: puis ayant parfait leur carriere retournēt à luy les espees nuës en main, dont ilz menerent belle escrime, & s'il y eut biē assailly, mieux fut defendu, comme par celuy qui fut l'vn des plus vaillans cheualiers de son temps. Lequel apres longue & dure meslee en abbatit l'vn à ses piedz, qui n'eut oncques puis besoing de chirurgien: ce que l'autre voyant se rendit à mercy, qu'il obtint souz condicion de prendre la teste du premier cheualier & la porter à Florisel, de la part de celuy au Fenix (ayant resolu de se surnommer ainsi, iusques à ce qu'il fust sufisamment conneu par ses œuures) & à la charge aussi de luy declairer qui estoit le cheualier occis: c'estoit (respondit il) le duc de Galde, que le bruit de la beauté de Diane a rengé en ce piteux estat, auec la presumption de sa proësse: quant à trencher la teste (à luy qui estoit monsieur lige) pour sauuer la mienne, ie ne le feray pas quoy qu'il m'en doiue

ne auenir: au surplus i'obeiray volontiers à vostre commandement: Vrayement celà ne vous part(dit Florarlan) q̃ de bon cœur, si vous en excuse & porterez son escu en lieu de la teste: ce qu'il iura, & faisant leuer l'escu par son escuyer, print congé pour aller en Trapezonde acomplir autre dessein de voyage qu'il n'auoit premieremẽt pourpensé. Florarlan d'autre costé s'achemine vers le port pour trouuer sa nef, mais vne damoyselle luy vient au deuant, de la forest prochaine, qui auoit bien quelque bon & friant trait de beauté. Si l'aproche estant mõtee sur vn palefroy, & luy dist. Seigneur Cheualier la bonté que i'ay congneuë en vous en la rẽcontre de ces Cheualiers, ayãt veu de l'oree de ce boys tout ce qui a passé entre vous & eux, m'incite à vous requerir vn don, s'il vous plaist me l'octroyer de vostre grace: Florarlan ne fut fort content de ceste requeste, estimant que ce luy seroit quelque destourbier du chemin ou il tendoit: toutesfois par sa grande courtoisie luy respondit: Ma Damoyselle le peu de droit & l'orgueil de ces Cheualiers, qui ont esté les causes de ma victoire, vous pourroient bien abuser, au iugement que faites de ma vertu: neantmoins touchant le don que me requerez, dites & ie m'y emploiray à mon pouoir, combien qu'il me pose trop de rompre le tracque ie tenois. Ie suis seure, dist elle, de vostre valeur & bonté: mais pour m'asseurer autant de vostre beauté, ie vous prie auant que ie passe outre, d'oster vostre armet de la teste: ce que Florarlan ne refusa. Et quand elle le vid si ieune, & de si bonne grace, trop plus contente de luy, que de gentil'homme qu'elle eust iamais veu luy dist: Ia Dieu ne plaise que ie sois plus soigneuse de la vie d'autruy, dõt ie vous voulois requerir, que de la mienne, parquoy la requeste que ie vous fais, est que me faciez tant de bien que de me receuoir pour vostre amie: considerant que mon aage & le reste de ma personne est assez sortable à la vostre. Florarlan fort troublé du propos de la Damoyselle, luy respondit: Ie ne sçay si vostre beauté est conforme à ma façon: mais vostre visage & contenance est fort contraire à voz parolles: quant à l'amytié que desirez de moy, ie la vous accorde de bon cueur pure & vraye, pour garder vostre honneur: & pour exposer ma personne (puis que le vous ay promis) en tout ce qui sera de raison pour vostre affaire. Alors luy replique la damoyselle, ne pensez me deguiser ainsi les matieres, comme ceux qui n'ont pas volunté d'acomplir leur promesse, ou i'iray publiant par tout le monde qu'auez failly de vostre parolle. Vous ne m'auez pas requis d'amitié dit Florarlan: si ay vrayment, respondit elle: Puis qu'ainsi est (dit il) à la conseruation de vostre integrité, ie suis prest à la vous tenir: vous estes vn peu trop ieune (repliqua la damoyselle) pour me seruir de curateur aucques vostre sage cõseil. Laissez (pour dieu) à rechercher les sens de mon langage, & aussez seulement à executer ce que m'auez ottroyé. Sur ce different la damoyselle dit qu'elle s'en remettroit au iugemẽt d'vne sage dame vefue qui se tenoit en vn chasteau pres de la, à quoy force fut à Florarlan de consentir. Si le mene l'amoureuse par vn sentier destourné, au manoir de la dame, & en chemin l'arraisonne que c'estoit qu'il trouuoit en elle qui le degoustast de son amour: rien en bonne foy, respondit, que ma volũté desia engagee en autre lieu. O ô, dist elle, estes vous de ces habiles gens la? vous voulez ensuyure les belles loyautez des princes de Grece. Vous l'estimez dõc à sotie (dit Florarlan) & seriez vous bien aise que vostre amy vous faussast la foy? La damoyselle adonc luy respondit, qu'elle seroit bien contente n'en sauoir rien, mais qu'elle iugeroit son amy trop lourdaut s'il ne pouoit aquerir credit en plus d'un lieu, quand la commodité s'offriroit. Dequoy Florarlan pensa bien faire son profit, luy disant, puis qu'il luy sembloit si beste, qu'il n'estoit pas donc son homme, & qu'elle le quittoit bien par ce propos. Non non (dit elle

(dit elle lors) ie vous excuſe par-ce que vous eſtes encores ieune, & que vous oſteray bien ceſte folle opinion par mon conſeil. Ainſi deuiſans arriuerent à la porte du chaſteau, ou elle luy fit mettre pied à terre, & ſes eſcuyers prindrent ſon cheual. Si entrerent eux deux dedans, & allerent trouuer la dame qui auoit bien cinquante ans paſſez : laquelle voyant la damoyſelle accompagnee de ſi beau cheualier (qui plus luy reuenoit qu'autre qu'elle euſt iamais veu) luy demanda: Galace m'amye (ainſi elle auoit nom) qui vous meine. Ma dame Palarce (reſpõdit) i'ameine ce cheualier icy par deuant vous pour vuider vn debat qui eſt entre luy & moy, duquel nous vous auons fait iuge, comme celle que ie tien pour ſi ſage que nous en pronõcerez la verité : Dequoy eſt il queſtion ? dit la dame, lors s'auance Galace de faire le recit du cas diſant ma dame Palarce ayant rencontré ce Cheualier pres de voſtre foreſt, ie l'ay requis de m'ottroyer vn don, ce qu'il a fait, puis luy ay declairé mon intention, qui eſt d'eſtre acceptee de luy pour amye, dequoy il fait refuz, ſi dit ſes defences, & vous apres voſtre auis, auquel auons conuenu enſemble d'obeïr entierement. I'ay oy vne des parties, diſt Palarce, maintenant Cheualier qu'alleguez vous pour voz excuſes. Ie con feſſe, reſpond Florarlan, l'ottroy du don, & m'offre à l'accomplir, en luy portant amytié honneſte, iuſques à luy faire ſeruice au hazard de ma vie. Galace proteſte qu'elle n'entend point ce bageois d'honneur, ains que clerement & appertement vouloit ioïr de ſa beauté, d'autant que de luy elle n'auoit affaire en nul autre endroit. La dame durant leurs procés auoit ſa veuë arreſtee ſur le beau Florarlan, qui luy toucha ſi viuement au cueur qu'elle oublia iuſtice & le reſpect de ſon aage, & pour cauteleuſement paruenir à ſes fins, leur dit, qu'elle entendoit tresbien le neu de la matiere, mais qu'elle n'en dõneroit aucun iugemẽt s'ilz ne iuroient auant qu'ilz tiendroient ſa ſentence pour arreſt irreuocable, y obeïſſans totalement l'vn & l'autre : ce qu'ilz firent. Adonc la vieille condenna Galace à ſoy deporter du don tel qu'elle pretẽdoit du cheualier, pour les raiſons qu'il auoit deduittes pertinemment au contraire, le declairant quitte & libre de ſa promeſſe. Et par le ſerment qu'il auoit fait à l'heure d'acomplir du tout ſon iugement, le prononce obligé à faire ſa voluntè. Vous pouez ymaginer ſi Galace fut alors bien eſtonnee, & fruſtree de ſon attente : En mal an, dit elle, ſoit la fauſe & peruerſe iuge, qui s'approprie le droit des parties ou elle n'a rien, & autant en pregne au iouuenceau, ſi eſtant au chois il prend le pire. En bonne foy, dit la dame, vous eſtes adreſſez à moy (ce dittes vous) comme à femme ſage & auiſee: mais ie ſerois bien folle de tenir vn tel bien en ma main, & le laiſſer eſchapper aux autres. N'en eſtriuez ia tant (dit Florarlan, fort tané de leur caquet) ie vous en mettray tantoſt toutes deux d'accord, en faiſant auſsi bonne part à l'vne qu'a l'autre.

Ce dit deuale par l'eſcalier du chaſteau, la vieille dame criant apres luy, qu'il ne ſeroit quitte à ſi bon marché de ſa parolle fauſee, ains luy en pourroit couſter la vie. Florarlan deſcend touſiours, & va gaigner ſon cheual ſur lequel il monte, & la Damoyſelle auſsi toſt, ayãt trouué ſon palefroy preſt. Ainſi s'en vont, & la vieille cria qu'on luy ſelle le ſien diligemment pour les ſuyure, mais ce ne peuſt eſtre ſi toſt qu'ilz ne fuſſent ia bien loing, Galace coſtoyant touſiours ſon bien aymé, qu'elle trauailloit fort à conuertir par ſon babil, en fin le voyant ſi dur à l'eſperon, au bout de ſes prietes, le tenta de menaces dequoy il s'excuſoit doucement que les premiers veux empeſchoient les derniers. Or cheminans enſemble en telz propoz, apperçoiuent ſix Cheualiers venans à l'encontre, auſquelz Galace s'eſcria : A à gentilz Cheualiers s'il y a quelque courtoiſie en vous, dont ceſtuy-cy na tache, qui ma failly de promeſſe, ie vous ſupplie le contraindre à me la tenir, ſinon luy en dõner telle diſcipline que ſa de

loyauté

loyauté dessert. Les folastres à la requeste de la Damoyselle somment à l'instant Florarlan de fournir sa parole s'il vouloit garantir sa teste: qui leur remonstra qu'ilz ne faisoient iustemēt d'entreprendre vne querelle sans entendre la raison : mais Galace luy rompit son propos, leur disant que pour Dieu ilz ne l'escoutassent ne le creussent, car c'estoit vn causeur qui les amuseroit iusques au lendemain par son flaiol. Sus, sus, monsieur le prescheur (dit adonc l'vn des six) il faut voir si serez ausi grand faiseur que beau diseur. Florarlan qui se sentoit piqué de sa gaudisserie ne s'en fit trop prier, ains s'esloigne ausi tost, & retourne la lance en l'arrest contre le cheualier de telle roideur que tous deux briserēt leur bois, mais l'autre vuyda les arçons & trebucha si rudemēt en terre, qu'il y fut vn long tēps cōme mort, sans remuer pied ne main. Alors les cinq cōpagnons coururent sus tous ensemble au gentil Florarlan, dont vn seul rōpit sur son escu, & luy qui auoit l'espee au poing donna tel reuers à l'vn sur l'armet qu'il passa tout estourdy chancelāt sur son cheual : Les autres quatre reuiennent vers luy trop irez de l'inconuenient du premier qu'ilz tenoient pour occis. Si commence entr'eux & Florarlan vne dure meslee, qui n'y oublia rien de ce qu'il sçauoit faire & se deffendit si dextremēt, qu'il tira à tous le pur sang de leurs corps, sans receuoir au sien que quelque petite playe. Adonc suruint la vieille Dame à grand haste sur son palefroy, qui toute effrayee de ce conflit si mal party, quand elle en eut entendu l'occasion par la Damoyselle, & veu comme se maintenoit celuy que tant elle aymoit, conquise encore plus par sa hardiesse iointe à sa beauté, vint escrier aux Cheualiers, hola, hola Seigneurs escoutez vn mot seulemēt. Eux qui ne sentoiēt grād auantage en ce combat, se tirent volontiers arriere, & elle leur dit: Ce Cheualier cōtre qui vous combatez est mien de bon droit, quoy que ceste damoyselle pretende. Vous en auez menty fause vieille (dit Galace) il est mien non pas tien, & n'est pas en toy de me tollir par ta ruse ce qu'il m'a promis. Si tu y as eu quelque droit, respond Palarce, tu l'as remis entre mes mains, le penses tu si sot, dit la damoyselle, qu'il laisse le verd pour le sec, & la fleur gaye pour l'herbe fennee. Allez vielle ridee & chenuë, qui estes sur le bord de vostre fosse, voulez vous estre deux foys? ausi bien vous siet à faire l'amour, qu'à vn vieil cinge la monë. Palarce à ce mot ne se peut plus cōtenir, disant qu'elle abbatroit bien son orgueil tout sur le champ. Lors viennent ioindre leurs palefrois & s'arrachent leurs coiffures, puis se harpent aux cheueux, les vns blondz, les autres blancz, & si bien se tiraillent qu'elles vont par terre bien liees ensemble par le poil : la ou le combat rengrege aux ongles, aux dens, se saboulans l'vne dessus, l'autre dessous, mais la vieille se trouuoit vn peu foible de riens pour la ieune & auoit du pire. Dequoy les cheualiers, combien qu'estans assez mal de leurs personnes, mesmement le premier qui estoit reuenu de pamoison : se prindrent toutesfois à rire, s'enquerans de Florarlan d'ou sourdoit ceste querelle, qui leur exposa en deux motz. Vrayement (dirent ilz) Cheualier nous vous auons fait grand outrage, si vous prions le nous vouloir pardonner, veu que sommes quasi payez contāt de nostre iournee. Seigneurs (respondit Florarlan) ce n'est que l'vsance des hommes de se laisser ainsi abuser du chant des femmes, pour le moins elles nous rendēt partie du passetemps que leur auons donné, i'ay trop veu (dit l'vn d'entr'eux) de cheualiers combatans pour les Dames, mais auiourd'huy ie voy nouuel estour entre les Dames pour vn gentilhomme: ie ne plains point du tout ce qui m'en a cousté de ma peau, pour voir vn ieu si nouueau. En acheuant, il pique vers leurs palefrois, lesquelz il debride, puis leur donne du plat de l'espee sur la croupe, de sorte qu'ilz s'enfuyent à trauers champs, sautans, hannissans & penadans à plaisir. Et reuenant à la compagnie qui rioit à gorge

deployee, c'eſt, dit il, pour raſſoir leur colére, par l'exercice qu'elles feront de leur pied retournans en leurs maiſons : mais en chemin dit vn autre, ſe puiſſent les maſtines rompre le col qui nous ont fait payer la folle enchere de leur riote. Or ſigneur cheualier (parlant à Florarlan) ie vous pẽſe auſsi courtois que vous auons eſprouué vaillant, & que pour ce coup excuſerez noſtre temerité vous aſſeurant de moy & me faiſant fort pour mes compagnons, de vous obeïr en ce que nous voudrez commander. Florarlan les remercia, & ſe departirent amys, ſans toutesfois s'eſtre donnez à connoiſtre les vns aux autres, eux ſuyuans leur chemin & Florarlan entrant en la foreſt, qui le mena iuſques au riuage de la mer, ou ſa nef l'atendoit. En laquelle il monta, & nous l'y laiſſerons pour quelque temps ainſi depeſché à ſon honneur de ces honneſtes amantes : leſquelles apres auoir tãt cougné l'vne ſur l'autre qu'elles n'en pouoient plus, ſe ſeparerent laſſes & depites, & à fort grand peine regaignerent chaſcun ſon chaſteau (qui n'eſtoient beaucoup diſtans l'vn de l'autre) ſans ſoy vanter de ce qui leur eſtoit auenu, fors que d'eſtre cheutes de leurs palefrois qui auoient gaigné les champs.

Comme le Cheualier enuoyé par Florarlan auec l'eſcu du Duc de Galde, vint à Trapezonde. Et du deffy que le Roy de Gaze preſenta à Floriſel.

CHAP. VII.

LE Cheualier que Florarlan auoit enuoyé à Trapezonde porter l'eſcu du Duc de Galde y fut lendemain, & trouua l'Empereur en ſa ſale ſur la fin de ſon diſner à l'heure qu'on vouloit leuer les nappes. Apres la reuerence deuë, demanda haut & cler qui eſtoit le Prince Floriſel de Niquee, lequel eſtant aſsis à coſté de l'Empereur, luy reſpond : Cheualier qu'eſt ce que vous luy voulez, ce ſuis-ie. L'eſtranger alors s'agenouillant deuant luy, l'eſcu en la main, luy diſt : Prince excellent des deux empires, le cheualier du Fenix (l'outrepaſſe de tous les autres) vous enuoye par moy cet eſcu du duc de Galde monſeigneur, qui venoit prendre vengence de vous au nom de Sidonye royne de Guindaye, pour auoir la princeſſe Diane voſtre fille en mariage : laquelle vous pouez voir figuree & pourtraite icy au vif, ſuyuant le patron que la royne ſa mere en a donné. Or venant deça le duc monſeigneur acompagné de deux cheualiers que nous eſtions en l'intention que vous ay ditte, rencontrames à vne iournee d'icy le cheualier du Fenix, à qui nous attachaſmes à la malheure, de ſorte qu'il n'en eſt demeuré que moy pour vous en porter les nouuelles. Adonc leur raconte le cas en la forme qu'il auoit paſſé, dont Floriſel receut vne grand' ioye en ſon cueur, s'aſſeurant d'autant plus que vrayement il eſtoit ſien. L'empereur qui pareillement en eſtoit treſaiſe, dit alors : ce maidieux s'il ſortoit beaucoup de telz cheualiers de noſtre court, il en ſoulageroient maintz autres du trauail de vous venir chercher iuſques icy. Auſsi feroient ilz bien moy reſpõd Floriſel de la peine de les y attendre & receuoir. Mais monſieur contemplez vn peu ceſte effigie, ſi vous y pourrez rien connoiſtre : l'Empereur prend l'eſcu, & regardant la figure de la pucelle, qui eſtoit lors de viij. ans ou enuiron, tout le corps luy fremit, luy ſemblant tenir deuant ſes yeux proprement le parchemin meſme des images que le damoyſel luy auoit monſtrees pres de la cité d'Antiochie : tant ce pourtrait reſſembloit à celuy de l'emperiere Niquee. Alaquelle (eſtant aupres de luy) il dit en ſouzriant, ma dame voyez icy la figure par laquelle me fiſtes vne foys defigurer & transformer en Nereïde. Dieu vueille que la beauté de ceſte princeſſe ne ſoit cauſe de plus cruelle mort au filz que la voſtre fut au pere. L'emperiere iettant ſa veuë deſſus en riant du petit mot ioyeux de l'empereur, s'esbahit grandement de la merueilleuſe perfection de Diane & de la ſemblance don ſi entieremẽt elle raportoit

à son visage de pareil aage, laquelle dit, apres l'auoir assez cōsideré, certes ie trouue ce pris digne des trauaux & hazardz des cheualiers amans, mais trop inique & deraisonnable, que si beau pourtrait rende si maigre salaire au bon peintre. La princesse Heleine (à qui l'euure touchoit) recueillit ce mot, luy disant, Ma dame, Dieu est iuste iuge, qui ne laisse iamais les fautes impunies, & qui mesure son chastiment selon la repentance qu'il connoist au delinquant, & volunté de ne plus rencheoir au peché. Qui peut asseurer ce loyal mari (regardant lors son Florisel d'œil mignard) que s'il est preud'hōme il n'en aura que le mal: leqnel luy respondit, ma dame, si i'ay commis quelque offence, ie vous certifie que la penitence & punition la suyuront de pres, selon l'appareil que ceste image monstre de ceux qui le portent (comme Laodamie celuy de son Protesilaus en cire) & qui pour elle pourchasseront ma mort. Surquoy repliqua Heleine: monsieur si i'estois aussi asseuree de vostre loyauté passee fait de ceste effigie, comme ie suis de vostre vertu en ce qui cōcernera les armes, ie serois deliure de toute crainte. N'en parlons plus, dit l'empereur, car c'est simplesse de se vouloir fonder en raison sur le fait d'amour qui n'en porte point. Voire voire, monsieur, dit Heleine, vous en parlez d'affection, comme pour vostre interest en la cause de la princesse Lucelle: mais force sera de me taire, estant seule contre vous tous. Comme ilz passoient le temps en ceste ialousie, entra en la sale vn cheualier de taille demesuré armé fort richemēt, suiuy de six autres, le visage auoit noir d'vne care braue, le poil crespe, & les membres gros & fournis, tellement qu'il n'estoit gueres moins que geant, & luy pendoit au col vn escu ou la belle Diane estoit emprainte apres le naturel, enrichie de mainte pierrerie, & enclose en vn cōpartiment d'or de relief, auquel vn rolleau s'entrelaçoit, contenant LE VAINCV DE DIANE, comme celuy du duc de Galde. Son escu fit assez entendre la cause de sa venuë, pour laquelle Florisel dit à Heleine, auec vn riz de bonne grace: Ma dame voicy l'vn de voz cheualiers qui veut entrer au camp contre moy, pour vous faire rendre satisfaction de la faute que m'imputez, auisez à le fauoriser comme il merite en vostre endroit. Elle qui estoit toute en trance de la veuë de ce grand & puissant cheualier, ne sceut pas bonnement continuër le ieu, sinon en luy respondant: comme le tort m'a esté fait, ô que la vengence en fust aussi bien toute en mon pouoir, au contraire ceux qui la veulent prendre sur le malfaiteur, me filent du premier mal vn autre, punissant quand & luy la personne mesme offencee. Le cheualier ce pendant la regardoit ententiuement, & l'emperiere Niquee, fort emerueillé de leurs singulieres beautez, qui lors demanda d'vne grosse organe: Qui est icy le prince Florisel de Niquee: il se leua debout à ceste parolle estimant le cheualier estre de haute guise à son port & maniere, à qui il respond c'est moy, que me demandez-vous. Combat dit l'autre, au nom de la royne Sidonie (suyuant l'offre que vous auez faitte de le soustenir contre tous venans) à fin d'acomplir la condition des noces de sa fille par la teste du pere, rachetant ma vie (qui depend de sa bōne grace) par le pris de la vostre: de seureté ie ne vous en requiers point, bien auerty que l'auez otroyee en general. Florisel comme celuy qui estoit autant courtois & bien apris que prince du monde, sans monstrer aucun signe de courroux pour les fieres parolles de l'estranger, luy respondit gratieusement: Seigneur cheualier chacun entend le fond de la querelle de la Royne contre moy, qui n'est de qualité pour estre tiré en si cruelz termes: mais si raison n'est de mon cousté contre elle, autant defaut elle à vostre beauté, pour vous acoupler ainsi par mariage auec la fleur des belles, tellement que vostre condition peut faire en ce cas de mon tort mō droit. Pourtant vostre desir de combatre ne sera par moy

moy delayé, le iour soit à vostre vouloir, l'asseurance tenez pour toute donnee. Encores nous diriez vous bien auãt qui vous estes, à fin que connoissions si la grandeur de vostre sang peut excuser l'outrecuidance de vostre lãgage. Le cheualier fut fort irrité de ceste raillerie, à laquelle il respondit, la beauté des mignons dameretz est caduque & de peu de duree, cõme sugette à maladie, vieillesse & mort: celle doit estre prisee entre personnes magnanimes, que la renommee graue de son burin, sur laquelle le tẽps & tous autres accidens mortelz n'ont puissance. Et par ceste vraye beauté suis venu à te leuer le voile de la presumption de l'autre, & requiers que nostre conflit soit demain à heure de prime: aussi pour satisfaire au reste de ton propos, ie t'auise que ie suis nommé Bruneon, Roy de Gaze, yssu en droite lignee de la race des Dieux. Alors l'Empereur se leua de son siege, & luy alla faire honneur, tant pour le lieu qu'il tenoit, que pour le renom qu'il auoit de cheualerie: mais il ne se voulut assoir auec eux, ny arrester prou, ne peu. Parquoy l'Empereur commanda en sa presence qu'il fut bien logé & seruy de tout ce que besoing seroit, dont le Duc d'Alafont eut la commission & le Prince Anaxartes, estant lors en court venu voir la pucelle Alastraxeree sa sœur qui estoit auec l'Emperiere. Lesquelz apres auoir fait leur charge, reuindrent en la sale, ou ilz trouuerent les Dames fort troublees du combat qui se deuoit faire le lendemain. Mais Florisel les reconfortoit à son pouoir les suppliant d'assister es eschafaux, tãt pour monstrer au Roy de Gaze leur beautez gayes & asseurees en son bon droit, q̃ pour receuoir faueur de la veuë de sa chere Heleine. Le camp fut dressé en diligence au deuant du palais Imperial, circuy de barrieres, & toute la nuit se passa en oraison, Florisel se mettãt en estat de bon & vray chrestien, pour la confiãce qu'il auoit plus grande en la puissance diuine, qu'en la verdeur de ses bras.

Du combat entre le prince Florisel de Niquee et le Roy de Gaze pour la querelle de la Royne Sidonye.

CHAP. VIII.

LE soleil cler & serain commençoit à lancer ses rayons sur la terre, quand le prince Florisel & le roy de Gaze se faisoient armer de toutes pieces: vers lequel l'Empereur enuoya le prince Anaxartes, accompagné des ducz d'Antile & d'Alafont, qu'il establit iuges du camp auec mille cheualiers pour la garde & seureté d'iceluy. Ilz le trouuerent desia tout armé, & prest à monter sur vn grand moreau, caparaçonné de satin noir: si le menerent ces seigneurs au camp, les trompettes marchans deuant luy & le mirent dedans. Il le faisoit fort bon voir, & eust esté merueilleusement agreable au peuple, s'il eust esté là en meilleure intention, mesmement à l'Emperiere Niquee & à la princesse Heleine: qui desia s'estoient renduës auecques force dames & Damoyselles aux fenestres du palais respondans sur le lieu du combat, Estant le Roy de Gaze attendant son ennemy, auisa le conflit espouentable de l'Empereur Amadis de Grece & de Furio Cornelio qui la estoit representé apres le naturel. Sur lequel il se mit à penser profondement, puis leuant les yeux vers les fenestres y apperceut l'Empereur, qui le meut à dire: O dieux immortelz qui m'auez daigné faire naistre de vostre lignage, ne permettez que ma hardiesse me tourne en honte & confusion, pour auoir iournee contre la race de cet Amadis, lequel semble qu'ayez fee & destiné à tout heur & prosperité (veu les succez admirables de toutes ses entreprises) & qu'ilz ayent quelque participation de vostre deité. Lors pour s'encourager contre ce sursaut d'effroy, baisse la teste vers son escu en cõtemplant le pourtrait de sa Diane, & puis dit: Ma déesse, quand ilz auroient ceste faueur des dieux comme naturelle, encore s'aioindra elle à la mienne par vostre moyen. Adonc ses es-

pritz tout esbàudis) il pique son cheual par le camp d'vne grande dexterité, luy faisant faire pennades, ruades, viste virades. Sur ces entrefaites voicy arriuer Florisel auec les iuges, tout armé à blanc d'vn fort riche harnois, auec cotte d'armes de satin carmoysi decouppé sur toile d'argent, & les taillades reprises à boutons & houppes meslees des deux couleurs, qui estoient celles de sa chere Heleine, de qui il eut aussi sur son armet vne faueur de mesme : en son escu il portoit (comme de coustume) l'auenture de la tour de l'vniuers. En tel arroy il fut mis dedans le camp, & apres toutes les solennitez requises, & le soleil party par les iuges, ilz monterent en vn echaufaut qui leur estoit dressé. Incontinēt les trompettes sonnerent, au son desquelles les deux champions couuers de leurs escuz se viennent rencontrer à course de cheuaux: mais à l'approcher, Florisel retenu par la veuë de sa fille Diane, hausse son boys pour ne la ferir: ce que voyant le Roy en fit autant du sien, & ainsi passans l'vn aprez l'autre sans soy toucher, leur pointe acheuee, tournent bride, & Bruneon vient à Florisel : Comment Florisel, cuydez vous me vaincre en me faisant auantage? pas ne vous donneray ce point d'hōneur sur moy, & ne combatray qu'en iuste & egale rayson : vous asseurant que bien vous feront besoin toutes voz forces auant que le ieu departe. Roy de Gaze (respond Florisel) ie suis coustumier d'honorer & defendre les dames & d'exposer la vie pour elles: & me penserois faire tort de les offencer, mesmement celle qu'auez en vostre escu, à raison de ce que ie me doy à moy-mesme. A quoy le Roy : pas ne debattray l'honneur que voulez faire à ma Princesse, qui bien luy est deu : si appelle vn heraut pour luy demander vn autre escu aux iuges qui luy fut soudain deliuré & d'vn tresfin acier: mais le siē il ne le voulut bailler à personne, ains le va luy mesme pendre par ses attaches en vn coin de l'echaufaut disant: Ma dame puis qu'il ne m'est loisible de vous tenir maintenāt entre mes bras, ie vous auray au moins deuant mes yeux à fin que le regard de vostre excellente beauté m'inspire renfort de proësse. Ce fait, les trompettes sonnerent, & ilz coucherent l'vn contre l'autre à pointe d'esperons, de telle randon que les lances rompuës en leurs escuz, ilz s'entrehurtent des corps si rudement que le Roy culbuta cheual & tout en vn monceau : & Florisel perdant les estriers vola par dessus les arçons en la place. Ou il trouua le Roy soudain sur ses piedz l'espee en main qui le receut brauement : dont commença entr'eux vn dur estour, par coups si rudes & violens que leurs armetz sembloient ardre en flamme que leurs espees en faisoiēt saillir. Ce qui dura plus de demye heure, auant qu'on peust cōnoistre qui en auoit le meilleur, estant le champ semé des mailles de leurs haubertz, & eux naurez en quelques parties de leurs corps : car le Roy de Gaze estoit trespuissant & preux cheualier. Mais que luy pouoit seruir sa proësse cōtre le prime de la plus vaillante race du monde? lequel peu apres luy acoustra son escu tellement qu'il n'en auoit quasi pour couurir sa poignee: alors receut de Florisel de dāgereuses touches, que son sang cler tesmoignoit en maintz endroitz : qui en eut aussi quelque tainture du sien fort apparente sur ses armes blanches : laquelle chassa bien tost ce qu'il y auoit de pareille couleur es visages des Princesses qui les regardoient. Or estoit l'heure entiere desia passee, & le Roy auoit beaucoup perdu du siē par ses playes: dont il se sentit si vain & affoibly, que se tirant vn peu arriere, dit à Florisel : Le tēps qu'il y a qu'auons commencé nostre iournee requiert pause, pour reprendre haleine à ce que la renouuellions plus verde. Qui luy respondit, ie ne voy aucune raison d'vser de courtoysie enuers celuy qui marchāde ma teste, à fin que ne me sachez gré de ce que i'ay fait d'entree touchant vostre escu, en faueur d'autre que de vous. Le Roy trop irrité de ces parolles, ore te gardes de moy (dit il) qui te feray cōnoistre promptement

ment quel bien t'eust esté de reposer : lors luy decharge vn si pesant coup sur la creste de l'armet,contre lequel Florisel haussa son escu ou il entra enuiron vne paume, tellement qu'il ne fut en la puissance du Roy d'en retirer son espee & en si efforçant, Florisel luy donna vn tour de main qui la mit en deux pieces: dont le Roy se trouua fort estonné, demeurant aussi mal garny d'armes offensiues, n'ayant pas la moytié de son espee, que defensiues, veu son escu rongné bien court de tous costez. Au contraire les assistens en furent fort resiouiz qui redoutoient la grand' force corporelle du champion si haut & membru. A qui dit lors Florisel (se gaudissant) Roy de Gaze l'ardeur de vostre affection est pour se manifester grandemẽt à ce coup que solenniserez les noces de la belle Diane par l'effusion de vostre sang, il faut bien iuger que l'ame est merueilleusement esprise de passion, quand elle immole le corps si voluntairement. Le Roy à qui il ne tenoit de gaber & railler, ains pensoit au moyen de garentir sa vie en si gros danger, nauré,las & desarmé, s'en va d'vn saut saisir l'escu qu'il auoit pendu en l'echaufaut (auquel Diane estoit pourtraitte) iettant ce qui luy restoit de l'autre,puis leue de terre vn tronçon de lance garny du fer, & ainsi remplumé vient affronter Florisel disant:vecy ma Diane qui m'a mis dedans le camp,qui est bien pour m'en tirer hors : A quoy il luy respond : Certainement vous neussiez sceu choysir meilleur parrin en ce combat pour escheuer les coups. Le Roy s'aproche qui luy en iette deux ou trois de son boys: contre lesquelz Florisel ne fait que parer, sans luy en tirer vn seul pour le respect de la figure:mais à la fin ennuyé de la rechargе, quitte l'espee, & vient empoigner le Roy à la lutte,qui pensa estre au comble de son desir, à cause de sa robuste corpulence. Toutesfoys Florisel le demeine vne espace au bras, ne receuant secousse sans la rendre : puis faisant peu son profit le vient saisir au corps si vertement qu'il luy esprint le sang par ses playes comme à vne piece de venaison entre les branches d'vn arbre tellement que tout euanouy il tombe en la place,& Florisel dessus luy, qui luy delace aussi tost le heaume chacun estimoit qu'il luy vousist trencher la teste. Lors le trouuant pasmé se leue sus reprenant son espee, puis peu apres le voyant reuenu à soy luy dit : Roy de Gaze vous auez pris de tresbons parrains pour vostre defence qui vous sauuent maintenant la vie : Pourtant leur pouez bien accorder ce que vous veux enioindre en payement de vostre teste, dont ie vous fais grace, c'est que m'estimant redeuable de courtoisie à la mere qui vous a enuoyé icy, aussi bien qu'à la fille de qui vous portez l'ymage en cest escu,en faueur d'elle ie suis deliberé d'vser de toute la gracieuseté qui me sera possible (ma teste sauue) aux cheualiers qui me viendront assaillir de sa part: laquelle promesse leur sera signee de mon sang & du vostre espanduz presentement. Si irez vers elle l'auertir du vouloir que i'ay de luy renuoyer tous les champions qu'elle depeschera contre moy, à fin de luy faire entendre le tort qu'elle a de pourchasser la mort de celuy qui ne deffend sa vie que pour luy faire seruice.
Desquelz vous menerez la dance,luy allant presenter vostre teste viue, en satisfaction de la mienne morte que luy desiriez liurer: ce que me iurerez sur le champ, sans me rendre autre confession de victoire à raison de la proësse qu'ay esprouuée en vous. Il ne conuient douter quelle ioye receut le pauure Bruneo, qui ne faisoit plus aucun estat de sa vie,quand il entendit les humaines paroles de son ennemy,à qui il respondit.Prince excellent ie me tiens & tiendray à iamais vaincu de vous deux fois, l'vne par vostre vaillance incomparable, l'autre par vostre courtoisie pareille : vous iurant ne faire faute d'aller la part que me commandez publier vostre gloire auecques ma honte, pour leuer l'abuz & follie de ceux qui voudroiẽt suiure ma trace en ceste querelle : en leur donnant à connoistre vostre

valeur inuincible, qui doit faire muer courage aux plus sages entrepreneurs. Adonc Florisel luy ayda à leuer & le fit conduire à son logis: & luy en triumphe & fanfare fut remené au palays, au grand contentement de tout le peuple de Trapezonde, nō moins esbahy de sa debonnaireté & discretion, que de sa vertu & hardiesse. On donna ordre à bien traiter le Roy de Gaze, & à faire penser ses playes, autant que celles de Florisel, qui n'estoient de beaucoup si dangereuses: desquelles estant en peu de iours presque guery, Darinel le playsant arriua en court, enuoyé par la princesse Siluie, pour sçauoir nouuelles de la disposition de tous les Seigneurs & dames: lequel l'Empereur mena par la main en la chambre de Florisel pour le resiouïr. Darinel se vint ieter à genoux pres du lit, à qui Florisel fit grand' caresse, s'enquerant de l'estat de ma Dame sa tante & du prince Anastarax. A à (dit Darinel) il est bon à voir monsieur qu'auez perdu beaucoup d'entendement & de sens auecques vostre sang, qui ne connoissez pas que parlant à moy, vous parlez à Siluie mesme. Pardonne moy Darinel, respond Florisel, si l'ayant conneuë auec si grand' beauté, ie la mesconnois sous figure si layde & difforme, ne ses blondz cheueux souz ta grise perruque, qui mieux resemble à laine blanche qu'a sa toison angelique. O seigneur, respond Darinel, pource qu'estes ainsi blessé au corps vous ne pouez comprendre les playes de l'ame, ne cōme la forme de Siluie est transformee en la mienne. Mais bien vous veux dire que la gloire que rapportez de vostre combat, que la deuez à elle, de qui les premieres pensees vous eleuerent le courage, pour tendre & paruenir à celles de ma Dame Heleine. Sur ce propos voicy entrer Mardochee en la chambre gay & falot, pour bien veigner Darinel son compagnon d'armes, de qui il auoit senty la venuë. Ce fut vn plaisir de voir les salutz & acollades qu'ilz s'entredonnerent: çà, ça (dit alors Florisel à Darinel) voicy vn champiō qui pour l'excuse que i'ay de maladie defendra ma querelle contre toy. Ouy dea, dit Mardochee, dequoy est le different entre vous deux? En ce qu'il maintient afferme qu'il est Siluie & non Darinel, au moyen que son ame est conuertie en elle, respond le Prince. Vrayement (commence Mardochee) il me semble qu'il seroit meshuy temps à toy Darinel de laisser ces soties d'amourettes, veu l'aage & le poil blanc qui t'en dispense: tu ne l'entendz pas bon homme, respond Darinel, mes pensees sont de telle nature qu'ilz ne peuuēt enuieillir, & mes amours sont tousiours comme fresches & nouuelles: quant à moy, dist l'autre, sans point de faute ie me sens scandalizé de telle façon de viure: marye toy de par Dieu, sans plus ainsi l'offencer: ô preud'homme que ne fais-tu ce que me conseilles, replique Darinel. Moy, dit l'autre, pourquoy m'irois-ie tormenter en mariage, puis que i'ay si bien à boire & à manger & ma vie toute gaignee sans autre soucy veu que iamais ie ne fus embabouyné de ce femenin. Dequoy Heleine se print à rire, disant: Mardochee, il nous vaudroit mieux retourner au iardin d'Apolonie, & là mander la Royne Timbrie. I'ay trop de regret (respond) à ce temps la, & à la douceur des graces de ma bōne maistresse. N'es tu pas plus ayse icy? dit elle, non certes, respond, i'auois le plaisir d'aller au matin sur les montz saluër le beau soleil leuāt, & auant luy l'aube auancoureuse: puis me refraischir en la rosee des prez & paistre mō œil des diuerses couleurs de leurs fleurettes: apres allant par les forestz me pourmener, ie receuois mon aubade des gorges melodieuses des rosignolz, chardonneretz linottes & autres oysillons: & quand l'heure de l'appetit venoit ie cueillois des fraizes au boys, & aux champs des cerises, pommes, & autres fruitz des arbres selon les saisons, & allois estancher ma soif es fontaines ruissellans d'vne eau argentine dont le doux bruit par leur fond pierreux souuent me conuioit à vn souéf sommeil. Et au resueil sentāt la chaleur du iour allois gagner l'ombre

l'ombre au plus espais des boscages, dont ie voyoys le deduit naturel des bestes sauuages entre elles & leurs franches amours tost guerdonnees de leur desir qui m'incitoit à rire des faueurs, dedains, appointemens, trauerses d'estrágeté nouuelle & mille miseres des pauures hommes amoureux. Au soir ie souppois des marrons, de pómes de pin, d'orenges & citrons, auec la salade d'aux, serfueil & baulme ayant pareillemét ma musique de grillons sur la nuit: durant laquelle contemplois l'ourse & les autres estoilles du ciel, & remarquois leur place pour mesurer le lendemain la diligence de leur cours. Et aucunefois en mes ioyeuses pensees faisois vn instrumét de double chalumeau, duquel ie chantois (couché souz vn arbre) mon rural contentement.

CHANSON.

O combien est heureux
Celuy qui se contente,
Des biens si plantureux
Que nature presente:
Autres biens que ceux cy,
Sont pleins de grief soucy.
I'ay toute sufisance
Que la vie requiert:
Qui abonde en cheuance
Pour autruy en aquiert.
Tresors de plus qu'assez,
En vain sont amassez.
Qui se fonde en l'honneur
A fortune se iouë,
Qui du haut de bon heur
Iette au bas de sa rouë
Plus la foudre tousiours
Frappe les hautes tours.
Guerre, dol, ny enuie,
Ne repaire en ce lieu:
Qui meine ceste vie
Est fort semblable à Dieu.
L'homme du tout à soy,
Vit plus heureux qu'vn Roy.

En voz maisons seigneuriales ie voy tát de viandes, que mon estomach en est degoutté & me trouue si chargé la nuit que ne puis prédre repos, & le iour si apesanty, que mon corps n'est dispos à rien faire, ne moy a rié penser ne deuiser qui vaille. Auseriez vous dire qu'il y ait vne aussi gaye, pure & heureuse vie? ô que de gens s'y rengeroient (toutes autres laissees) s'ils auoient gousté comme moy la saueur des saintes viádes & bruuages que nature fournit, sans tant de deguisemens que l'art des humains inuéte, au preiudice de leur santé. Pendant que Mardochee faisoit ses discours rustiques le pauure Darinel fondoit tout en larmes. Ce qu'aperceuant Florisel, riant d'aise luy dist: Quoy Darinel, le soulas des champs qui tous nous resiouyt, vous tire les chaudes gouttes des yeux. Ha monseigneur, respond, comment ne m'auroit ce propos touché au cueur? me remettant en memoire les prez, fontaines & riuieres de Tirel: ou ma Dame Siluie (gardant les brebis) attiroit le prince Florisel en habit pastoral, à venir dancer au chant & armonie de Darinel. Puis il me ramentoit les herbes dont ie me paissois es prochaines prairies du fleuue de Nil, pour soustenir la gloire de mes pensees, au bannissement de ma dame Siluie. Outre le ramage des oyseaux, auquel i'accordois ma cornemuse, les montz dont il parle me represent́et la hautesse de mon desir: & les vents y soufflantz, mes souspirs & sanglotz: & les sources couláres, mes pleurs continuelz: & les fueilles qui cheét mon esperance morte, qui par trait de téps ressourt & renouuelle. Ma foy Darinel dit Mardochee, ce n'est pas nostre cas que ses richesses cy, retournons nous en iouyr de la felicité des champs: A mon amy, dit l'autre, mó cueur va trop accompagné de royale noblesse, engravee en luy profondement pour la pouoir oublier ainsi. A moy au contraire, respond l'autre, toute compagnie deplaist & maudit soit qui n'aymeroit mieux estre Seigneur du taudis de l'hermitage & des prayries d'Apolonie (ou ie me promenois à plaisir) que d'estre monar-

que de toute la Grece. Adonc luy dit Helene: Mardochee ne te melancolie point, nous te rendrons bien tost au iardin tant desiré, la ou tes souhaitz seront acompliz. En bone foy, respond, ma Dame ie ne sçay si vous vous moquez, mais du temps que vous pourmeniez sur le bord des estangs & humiez l'air des champs à soulas, vostre teint naif estoit plus vif la moitié qu'il n'est maintenant. Mardochee (replique Heleine) tien bien le temps qu'il ne passe, & ie garderay ma couleur de passer: Ce n'est pas celà, dit il, mais estant accasanee en ces palais, tousiours close & couuerte comme en vne boiste vous empirez comme les choses qui trop long temps enfermees sentent le remugle. Vous ne bougez d'vne chambre, vous ne faites point d'exercice, dont la digestion de vostre nourriture est beaucoup pire, acueillant vn amas de grosses humeurs qui amortit le sang causant la bōne couleur. Ainsi que Mardochee se fondoit en medicine auecques grand' risee de la compagnie on vint auertir les Princes qu'on auoit couuert pour le souper, dont ilz prindrent congé de Florisel, lequel nous laisserons guerir de ses playes.

Comme le Cheualier du Fenix fut porté par tourmente en l'Isle de Dardanie, & de ses fortunes.

CHAP. IX.

LE Cheualier du Fenix ayant regaigné sa nef, commande au patron detenir la ronte de l'Isle de Guindaye, ce qu'il fit l'espace de huit iours entiers par vent prospere: au bout desquelz le temps (qui apreste par son changement les destinees de chacun selon sa constellation) se vint tourner si contraire & impetueux qu'il les mania tresperilleusement. Car ilz coururent fortune trois iours auecques les nuitz, sans sçauoir quelle part ilz alloient & sans vser d'autre art ny industrie de pilotage que de se commettre à la mercy des ondes. Mais Dieu eut regard aux prieres du gentil Floratlan, & luy monstra vne rade apres mydi, ou ilz surgirent, combien qu'ilz ne conneussent qu'elle region pouuoit estre. Et luy qui estoit fort las & trauaillé de la marine, descendit legerement sur la riue, faisant tirer ses cheuaux du vaisseau, auec son harnois, dont il se fit armer, & monta accompagné de ses escuyers, commandant aux mariniers de l'attendre la, iusques à ce que la tourmente fut appaisee. Si entre en vn sentier peu fraié & batu, lequel il continua iusques à iour faillant qu'il mit pied à terre pres d'vne fontaine pour souper de ce que ses gens auoiēt apporté du nauire, faisant paistre l'herbe à ses cheuaux. Apres ce repas le sommeil le surprint bien tost, à cause du trauail de la tempeste: si se couche sur la verdure, faisant aureiller de son escu, ou il dormit profondement la plus grand' partie de la nuit. Alors il s'eueilla à quelque bruit qu'il ouyt assez pres de la, & ouurant les yeux aperceut six flambeaux allumez: dequoy fort esmerueillé se leue en sursaut mettant armet en teste, & prenant son escu, sans reueiller ses escuyers qui gisoient aupres de luy. A tant s'en va droit la part ou il voit les lumieres: desquelles aprochant, trouue vn chariot ou estoient quatre cheuaux blancz attellez, & sur le limonnier vn nain endormy tenant vn fouët en sa main: Les flambeaux en six torchouërs au circuit du chariot, dedans lequel estoient six Damoyselles de tresriche parure & de beauté singuliere: dont l'vne estant eueillee sonnoit melodieusement d'vne harpe, & chantoit quand & quand le rommant.

Neron voyant de Tarpee
Rome comme elle brusloit:
Oyoit le cry & huee,
Et de rien ne se douloit.

A ce mot elle lacha l'instrument, & tordant ses blanches mains de mere angoisse, dit en souspirant:

Las s'il eust veu

Le feu qui me consume,
Pitié eut eu,
Fust il dur comme enclume.

Ce dit, appuye sa teste sur sa main acoudee, versant les grosses larmes le long de sa belle face. Florarlan fort esbahy de l'auenture & curieux de sçauoir qui estoit la Damoyselle, s'aproche du chariot, & luy dit: Ma Damoyselle (que Dieu vous sauue & gard) qu'auez vous à pleurer ainsi & lamenter. Elle à ce parler sursaillit comme en reueil & apperceuant Florarlan, cria à haute voix: Arden ho dors-tu, ou que fais tu? lequel l'oyant se reueille d'effroy & dõne du fouët à ses cheuaux, qui s'en vont le haut du chemin à la course, demeurant Florarlan fort estonné de la façon de telle rencontre, & desireux d'entendre que ce pouoit estre, & d'autant fasché de ce qu'il n'auoit la son cheual pour suyure la coche à bride abatue, dont il resolut de ne partir de ce quartier auant que sçauoir tout ce qui en estoit. Parquoy vient à ses escuyers qui dormoient fermement, leur commandant luy amener son cheual: ce qu'ilz cuydent aller faire tant endormiz & encores estonnez du basteau, que quand ilz le penserent brider, il leur eschapa, & furent long temps auant que le reprendre, au grand ennuy & deplaisir de leur maistre. Et comme ilz estoient si empeschez apres ce cheual, le iour poignoit desia quand ilz aperceurent trois damoyselles sur trois haquenees venants à coups de houcines: ausquelles il escria qu'il leur pleust de grace s'arrester vn peu: mais elles s'entreregardans & riants ensemble ne s'en retarderent vn seul pas, ains passerent outre laissans Florarlan merueilleusement despité qui iure Dieu que quand il luy deuroit couster la vie il sçaura la fin de ce mystere. Si met peine à faire prendre son destrier, mais le iour estoit ia fort auancé quãd il fut pris. Lors il monta dessus, & ses escuyers sur leurs roucins, & entrent au chemin qu'auoit tenu la coche, qu'ilz continuerẽt iusques à vne petite riuiere qui auoit à l'autre bord vne belle grand' plaine & en icelle force chasteaux, au mylieu desquelz estoit situé le principal. Florarlan ne songea gueres à passer l'eau à gué, mais quand il fut de l'autre costé, ne veid aucune trace ny apparence de voye ou sentier: neantmoins dist à ses escuyers: allon vers ce chasteau le plus eminent pour y apprendre quelques nouuelles de ce que ie cherche: ce qui fait, & en aprochant veid vne trouppe de belles ieunes filles toutes en habitz blancz dançãs & chantans sur l'herbe & ayans chapeaux de fleurs sur leurs testes, lesquelles si tost que le descouurirent, deployent leurs iambes & vont gaigner le chasteau, fermans la porte apres elles, & de ce pas monterent au haut des murs. Luy trop esbahy de ceste estrangeté, ne voyant en place homme à qui parler, va iusques à la porte & leur escrie: Mes Damoyselles qu'est-ce qui vous fait ainsi fuyr, deuant moy qui suis cheualier estrange, porté par tempeste en vostre contree? elles se mirent à rire de son propos, & se retirerent des carneaux sans qu'il fust possible de les plus y reuoir pour criz que les escuyers peussent faire.
En bonne foy, dist Florarlan, ie n'ouy oncqnes parler de plus plaisante & diuerse auanture. Tirons doncques à ces autres chasteaux pour tẽter si nous y ferons point mieux noz besongnes. Ainsi qu'ilz en estoient sur le chemin virent sortir du chasteau principal (qu'ilz venoiẽt de laisser) vn nain monté sur vn courtaut piquant à bride abatue, & entrant dedans vne forest: que Florarlan reconneut estre conducteur de la coche, & dist à ses gens: Ie croy que serons peu informez de nostre queste par ce coureur, veu la haste qu'il a. Parquoy poursuit son chemin vers vn des petitz chasteaux auquel il eut visage de boys comme au premier: & de la va à deux autres ou il n'eut pas meilleure rencontre, dont il dist à ses gens: vistes vous en iour de vostre vie gens plus farousches, & vn païs ou lon ne void que femmes & toutes de si bas aage. A quoy luy respond l'vn d'eux par ioyeuseté:

monsieur il vous faut aller au dernier chasteau sans armet en teste, & quelque Damoyselle vous voyant au visage nu vous requerra vn don comme nagueres a fait l'autre, & ainsi pourrez estre instruit de ce que desirez, dequoy Florarlan se souzrit disant: Celles cy sont trop desdaigneuses à la contenance qu'elles nous ont ia monstree, & trop peu prisent les Cheualiers: mais ia Dieu ne m'ayde si ie ne retourne au grand chasteau, & si i'en partz iamais que ie n'en aye sceu le court ou le long. Aussi tournẽt bride, & si en reuont en intention de mourir au pied du mur, ou en auoir le cueur net: & quand ilz furent pres de la porte il met pied à terre, & se va assoir sur vne pierre qui estoit vis à vis: là ou il ne fut gueres (ayãt le chef decouuert selon le conseil de son hõme) qu'vne tresbelle Damoyselle se mõstra aux carneaux auec vne autre vieille qui se mirent à contẽpler sa grace & beauté exquise. Mais si tost qu'il eust leué les yeux en haut pour les regarder, comme fort indignees deslogerent de là sans y reuenir pour parole ne raisõ qui leur sceut dire. Or luy sembla que la Damoyselle estoit celle qu'il auoit veuë au chariot, dont il se resolut d'auantage de se tenir la iusques à ce qu'il entendroit tout le mystere.

Comme estant le Cheualier du Fenix assis deuãt le chasteau, vid reuenir le nain qu'il en auoit veu sortir la nuit precedente, & de ce qui en auint.

CHAP. X.

Florarlan ne musa gueres sur la pierre pres du chasteau qu'il decouuroit le nain saillant de la forest, & quand & luy deux cheualiers venans armez de toutes pieces. Si reprend son heaume & monte à cheual pour atendre ceux qui luy dirent à l'aprocher: Nous vous trouuons tout à point cheualier, pour payer la folie qu'auez faite d'entrer en lieu ou ne deuez. Ie ne puis, respondit, estre culpable de chose que i'ignorois. La punition (dirent ilz) qu'en receurez sur le champ vous fera sentir la faute qu'auez commise: parquoy pensez de garder vostre teste, car à moindre pris ne pouez racheter vne telle temerité: I'y mettray bonne peine repliqua Florarlan: mais donnez vous bien garde des vostres, puis qu'y venez de telle audace. Sur ce pourparler, toutes les damoyselles du chasteau se monstrerent aux carneaux pour regarder le combat, mesmement la belle qu'il y auoit desia veuë, & les cheualiers recullẽt pour prendre leur course, puis decochent ensemble contre Florarlan qui receut leurs lances en son escu, ou elles esclatterent sans gueres l'offencer: mais de la sienne il enferra l'vn tellement qu'il l'estendit à terre auec le tronçon bien auant en l'estomach: l'autre retourne à luy l'espee nuë en bonne deuotion de venger son compagnon: lequel Florarlan receuant auec la sienne en main, du premier coup qu'il luy tire luy abbat le poing dont il la tenoit, qui tombe auec l'espee en la place. Le cheualier se voyant ainsi accoustré broche à l'instãt par le chemin mesme qu'il estoit venu, & maistre nain d'arpenter apres luy. Florarlan luy crie, reuenez cheualier reuenez, veu que vous rẽportez mauuaise garentie sans ma teste: mais il ne luy tenoit de retourner querir des coups, ains va tousiours à course de cheual, tant qu'il se fourre dedãs la forest, laissant les dames (& principalement la plus belle) fort emerueillee & satisfaite de la bonté du cheualier au Fenix lequel ne les auoit à peine perduz de veuë qu'il aperçoit le nain reuenir à pointe d'esperon, suiui de six cheualiers qui à l'arriuee luy ecrient: Ne pensez pas ho monsieur du braue vous sauuer à la fuite, vous ne sçauriez icy aller en lieu ou puissiez eschaper de noz mains. Florarlan qui n'entendoit qu'à les recueillir, & soy deffendre, s'affiche en ses estriers pour soustenir leur effort, qui fut si grand de six sur luy qu'il vuyda de la selle toutesfois sans perdre les resnes de la main: Dequoy courroucé outre mesure, remonté de vistesse, & comme vn Lyon enragé

enragé ſe fourre parmy eux l'eſpee au poing en aſpre & terrible meſlee : tellement qu'en peu d'heure il en coucha deux mortz par terre, & les autres l'enuahirent de tous coſtez redouſtans toutesfoys aſſez ſes peſans coups. Alors le nain qui en veid deux deſia couchez en tel lit par ſi rude valet de châbre, recourt vers la foreſt criant, ſortez cheualiers en diligence pour defaire ce diable (qui autre ne peut eſtre) Sur ce le cheualier du Fenix diſoit entre ſes dens, ie ſuis en danger de ma vie, au fort ie la leur vendray cherement : adonc entoiſe ſon eſpee de toute ſa force ſur la cime de l'armet d'vn des quatre qu'il pourfend iuſques aux yeux, dont il verſe emmy le pré rougiſſant piteuſement la verdure. Les trois autres irritez plus que parauant, l'aſſaillent de toutes partz, tant qu'ilz luy tuent ſon deſtrier. Ce que ſentant Florarlan ſaut en terre & ſe va adoſſer contre la porte du chaſteau pour faire rempar à ſes eſpaulles de peur du hurt des cheuaux, qui luy ſeruit grandemẽt, à cauſe qu'ilz ne l'oſoient aborder de front, meſmemẽt apres qu'il eut vengé la mort de ſon courſier, ſur celuy qui luy fut preſenté le premier. A tant yſſent de la foreſt plus de vingt cheualiers, & bien autãt de gens de pied garnis de haches & moriõs leſquelz le nain amenoit, leur criant: Tue tue, à mort à mort ne prenez de luy aucune mercy. Contre ceſt aſſaut nouueau Florarlan ſe recommande adieu, & trop luy valut le cheual qu'il auoit occis giſant à ſes piedz qui eſpouentoit ceux des cheualiers & les gardoit d'approcher : les pauures eſcuyers furent incontinent empoignez qui pleuroiẽt leur ſeigneur cõme pour mort lequel n'en attendant que l'heure (toutesfoys bien deliberé de vendre cher ſa peau) receut les gens de pied de telle hardieſſe qu'il ne tarda gueres à en terracer deux. Mais tout ſon effort eſtoit vain cõtre vn ſi grand nombre de cheualiers, qui tous deſcendoient pour le charger, ne pourpenſans que ſa mort (cõbien qu'ilz fuſſent trop eſbahis de ſa proëſſe) quand la belle damoyſelle eſtant aux carneaux eut ſon tendre cueur eſmeu à compaſsion d'vn ſi bel & vaillant cheualier ſeul aſſailly de tant. Auſquelz elle eſcria qu'ilz ceſſaſſẽt de plus le ferir mais ilz ne luy obeïrent, ains le vindrent enuahir, dequoy elle treſmal contente, les dieux (dit) me faillent ſi ie laiſſe ſi vilainement meurdrir le meilleur cheualier du monde. Parquoy deualle ſoudain en la court du chaſteau & fait ouurir le guichet de la grãd' porte ou le gentil Florarlan eſtoit adoſſé, lequel elle tire à ſoy par les laz de derriere de ſon heaume, luy diſant : entrez cheualier, entrez ceans receuant ſecours des dames contre la laſcheté des hommes. Il ne conuient demander s'il fut pareſſeux à accepter offre tant à propos en ſon extremité: mais quand il fut dedans, il fait teſte à ceux de dehors, peu trauaillé à leur defendre l'entree, d'autant qu'il n'y en pouoit venir qu'vn à la fois : mais la damoyſelle le prioit de ſe retirer & qu'elle leur feroit fermer la porte au nez par ſes femmes, & commanderoit aux cheualiers ſe deporter du conflit. Ce que n'eſtant accomply par Florarlan, pour ne monſtrer vn ſeul point de couardie, ne par ſes ennemys tant acharnez ſur luy, elle fort marrie enuoye ſes damoyſelles en haut pour aſſommer à coups de pierres ceux de dehors, ce qu'elles firent ſi viuement que force leur fut de ſe retraire. Alors la belle damoyſelle auec l'ayde des ſiennes tira le cheualier du Fenix au dedans, qui vid que ſes ennemys auoient quitté la place: ſi fut le guichet ſerré, & luy ſe voyant deliuré de tel peril par la courtoiſie de la damoyſelle, oſte ſon armet & luy va rendre graces diſant: Ma dame ie ne ſçay quelle recõpenſe ie vous puis offrir pour la courtoiſie dont auez maintenant vſé à l'endroit de celuy qui ne ſe repute vous eſtre detteur de moins que de la vie : laquelle il preſente & met entre voz mains pour vous en ſeruir en ce que voſtre bon plaiſir ſera. Elle qui durant ſon propos le regardoit ententiuement & le trouuoit fort à ſon gré, luy reſpondit, cheualier vous

ne me deuez remercier de ce que i'ay fait en ce cas, veu que mon honneur m'obligeoit à ne soufrir tel outrage de tant de gens contre vn seul, plustost que l'amour de vous, de qui ie n'ay nulle connoissance fors que celle qui est apparuë par vostre singuliere valeur. Ma Dame (poursuit Florarlan) pour le moins à ce conte suis-ie redeuable à vostre vertu, de tout le seruice que ce corps par vous garenty pourra iamais faire: & en cela (disoit il souzriant) me demeurerez aussi obligee de vostre part d'autant que vous aurois seruy d'occasion d'vn acte si vertueux & honorable. La damoyselle fort satisfaitte de son gracieux remerciement, oyant encores du bruit dehors le laisse en la compagnie de ses Damoyselles & monte au haut de la muraille la ou si tost que ceux de dehors l'auiserent le chef d'entr'eux luy dist: Ma Dame Lucenie, ie ne sçay comment vous estes fait ce tort de fauoriser ainsi cest estranger, contre les loix de ceste contree tant vtiles & louables. I'eusse esté, respond elle, plus digne de blasme d'auoir enfraint celles de la vertu, en vous permettant rompre le droit de cheualerie. Ie suis celle qui veut maintenir les loix, mais auecques raison: autrement la rigueur de iustice tourneroit en iniustice & iniquité telle qu'auez voulu practiquer contre ce Cheualier estrange, qui ne peut auoir violé les ordonnances d'vn païs qu'il ignoroit. Mais ie vous tiens pour grandement coulpables de la desobeissance dont auez vsé en mon endroit, de laquelle vous feray chastier selon voz merites, si la Royne ma dame & mere ny dóne ordre premiere. Pource partez d'icy promptement, si non ie vous prometz par les dieux immortelz que vous apprendray à regimber contre l'esperon. Ce dit descend en bas, ou elle auoit laissé Florarlan, & les cheualiers craignans de trop mesprendre delogerent incontinent pour en aller porter les nouuelles à la Royne de Dardanie qui n'estoit pas alors fort loing de la. Florarlan desia auerty que ma Dame Lucenie estoit fille de la Royne, quand elle reuint luy dist: Ie vous suplie ma dame me pardonner l'ennuy que vous ay donné auiourd'huy, & outre me vouloir faire tant de bien que de me declairer si c'est vous que i'ay veu la nuit en vne coche, & la cause de ceste course durant les tenebres, à fin que par ignorance ie ne faille contre le deuoir de vostre seruice. Cheualier, respond, certes ie suis celle que vous y vistes, & vous deduiray le surplus, pour vous oster l'opinion que pourriez auoir conceuë en mauuaise part sur les parolles que m'ouistes chanter. Entẽdez donc que ceste Isle est nommee Dardanie, & la Royne d'icelle Darsise (de qui ie suis fille, heritiere vnique) aussi que ceste region est gouuernee par les anciennes loix que Licurge establit iadis à Sparte: entre lesquelles la principale est, que les femmes n'ont à fournir autre dot en mariage que de seule vertu, & les mariz leur font douaire conuenable à leur qualité. Pour à quoy paruenir & rendre les filles du païs bien douees de ceste richesse d'esprit, ma Dame ma mere a fait bastir les chasteaux qu'auez veuz, esquelz toutes les pucelles de l'Isle demeurent iusques à l'aage mariable, en compagnie de vieilles femmes d'hõneur, qui les dressent & endoctrinent. Et pour mieux conseruer l'hõnesteté de nous toutes qui sommes logees en ces chasteaux n'est loysible à homme souz peine de la vie d'entrer en tout ce quartier compriz de l'orée de la forest iusques à la mer. Et ainsi l'obseruons & gardons rigoureusement, s'il n'y a quelque congé & consentement de la Royne. Souz ombre dequoy nous y esbatons franchement, & prenons noz deduits pudiques sans crainte d'œil d'homme comme ie faisois quand me rencontrastes la nuit passee venant de me pourmener à soulas auec aucunes de mes Damoyselles. Quand aux parolles que ie desgorgeay apres la chançon de la harpe, vous ne me les deuez imputer à amour, car hayne & inimitié me les faisoit dire contre Madaran l'orgueilleux, seigneur de l'Isle d'Artafe assez

ſez prochaine, lequel i'ay refuſé à mary à cauſe de ſes mauuaiſes conditions, & auons eu aduertiſſement qu'il dreſſe vn grand appareil de guerre pour venir prendre noſtre Iſle par force, & moy conſequemment: ce que lon dit qu'il a iuré, comme moy au cõtraire, de me liurer la mort, ainçois que de l'eſpouſer, qui eſt la cauſe du trait douloureux que vous entendites de ma bouche. Quant à ce que ne vous fy reſponce, la loy m'empeſchoit qui eſt capitale aux pucelles parlementans aux hommes, auſsi bien qu'a eux l'entree de ce quartier, comme l'auez conneu par experience. Pourtant ne nous attribuez pas à ruſticité ne lourderie ce qui eſtoit d'importance de la vie, laquelle ie pourchaſſeray à vous ſauuer, au moyen de voſtre ignorance qui vous excuſe, & moy pareillement de ce que i'ay fait pour vous: combien que comme Princeſſe i'euſſe plus de pouoir & liberté q̃ les autres filles, mais ie m'y ſuis ſoumiſe de mon gré & aſſugettie pour mener le train de pure chaſteté. Voyla ce que deſirez ſçauoir de moy, reſte à penſer de la ſeuteté de voſtre perſonne. Le Cheualier du Fenix s'esbahit fort de la couſtume de celle contree, bien ioyeux des nouuelles qu'elle luy contoit du geãt pour l'occaſion qui ſe preſentoit de reconnoiſtre le plaiſir qu'il auoit receu d'elle, à qui il dit: Ma Dame ie vous remercie humblement de l'honneur que me faites de me cõmuniquer de voz affaires: I'eſpere en Dieu & en la iuſtice de voſtre cauſe, vous rendre le bien que m'auez fait du pris de ma vie, en l'oſtãt à celuy qui vous attriſte le cueur, au hazard de la mienne. La princeſſe receut grand contentement de ce propos, pour l'eſtime qu'elle faiſoit de luy, par la preuue euidente de ſes œuures: & le remerciant de ſon offre ſe retira en haut en ſa chambre, commandãt à ſes officiers d'auiſer à le traiter & ſeruir de tout ce que meſtier luy ſeroit. Ce qu'elles firent le mieux qu'il leur fut poſsible, fors qu'elles ne l'entretindrẽt point de deuis familiers à cauſe de la deſence. Ce pendant Lucenie entra en grand pẽſee ſi ſon hoſte pourroit venir au deſſus de ſon ennemy Madaran, & le cas auenant s'il y auroit point moyen de l'auoir à mary (tant beau & tant vertueux) au lieu de ce fier & rude pautonnier. Et en ceſte fantaſie demeura attendant les nouuelles qu'elle s'aſſeuroit receuoir bien toſt de la Royne ſa mere.

Comme les Cheualiers qui auoient combatu contre celuy du Fenix allerent faire leur plainte à la Royne de Dardanie, de la princeſſe ſa fille.

CHAP. XI.

LEs Cheualiers qui auoient eu la meſlee auecques Florarlan, allerent droit vers la Royne Darſiſe luy porter les nouuelles de ce que la princeſſe Lucenie ſa fille auoit fait: leſquelles la cuyderent mettre hors du ſens, ſuruenans apres celles de Madaran l'orgueilleux (qu'on luy auoit apportees) comme il eſtoit deſembarqué auec toute ſa puiſſance, & auoit deſia emporté deux petites villes: maintenant tiroit l'enſeigne deployee vers la cité de Dardanie, la ou elle eſtoit alors. Pour à quoy obuier la ſage Royne auoit mandé au Duc d'Agas ſon vaſſal, qu'à la plus grande diligence que poſsible luy ſeroit il aſſemblaſt toute la gent de ſon Royaume, & la mit dedans la ville: d'autant qu'elle connoiſſoit ſes forces n'eſtre pareilles à celles du geant, pour l'attendre en champ de bataille. Mais quand elle entendit les nouuelles du fait de ſa fille, monta incontinent ſur ſa haquenee accompagnee des cheualiers meſmement du nain, & s'en vint au grand chaſteau ou Lucenie eſtoit qui ne fut ſans luy redoubler ſon ire quand elle vid les corps morts de ſes gens giſans à terre. Si fait heurter lourdement à la porte, dont on vint dire à la Princeſſe qu'e s'eſtoit ſa mere, venuë à Soleil quaſi couchant: parquoy elle monta aux carneaux, ſe monſtrant en telle grace (par le luſtre que le Soleil foible donnoit ſur ſes iouës vermeilles & cheueux dorez) que c'eſtoit aſſez pour moderer vne partie de



de l'ennuy de sa mere, qui toutesfois luy dist : Lucenie ie n'eusse pas pensé que du sang Royal de Dardanie deust yssir person ne qui vousist abolir les honnestes & chastes loix de Lycurge : mais fay moy ouurir la porte, & me liure ce cheualier entre mes mains si tu ne veux receuoir sur toy-mesme l'execution de la loy : qui est cause de la punition que les hautz dieux exercent sur nous par Madaran l'orgueilleux, qui a desia pris & pillé de noz villes, & fait marcher son armee vers Dardanie. Rendz moy donc celuy qui est cause de ce mal, pour appaiser par son immolation l'ire diuine. La Princesse (combien que fort troublee des parolles de la Royne, neantmoins d'vne magnanimité plus que feminine) luy respondit : Ie m'esbahis trop, ma Dame, comme vous dites que ie viole les bonnes & louables coustumes de vostre contree, moy qui n'ay rien fait en ce cas que pour les garder, d'estre enfraintes par ceux qui les vouloiẽt practiquer sur les estrangers ignorans, contre leur vraye proprieté qui est d'assoudre les innocẽs & de punir les malfaiteurs. La porte, pardonnez moy si ie ne la vous ouure, auant qu'ayez ouuerte celle de vostre fureur, pour y laisser entrer la raison: qui vous fera entendre le tort qu'auez de me charger. Ouure, ouure sans plus causer, dit la Royne, si tu ne veux que ie la force. Florarlan estoit venu à ce bruit & monté en haut, qui autant satisfait des paroles braues de la Princesse, que mal contente de celles de sa mere, luy dit: Ma Dame faites hardiment ouurir la porte, s'il vous plaist, à elle & ses Cheualiers, à fin que ie deliure son esprit de la fause opinion qu'elle a de ma forfaiture, en faisant sacrifice à la deité du sang de ceux qui sont si friantz du mien, à quoy elle respõdit, qu'elle ne se resiouïssoit point de cruauté. Puis qu'ainsi est (adiouste Florarlan) dites doncques à la royne q̃ ie suis prest de me mettre entre ses mains, pour faire iustice de moy, moyennant qu'elle me laisse auant payer ce que ie vous doy de seruice, en faisant mõ effort de chasser Madaran le geant hors de ses terres, ou luy oster la teste, s'il ne preuient la mienne : & ie l'asseure en foy de cheualier de ne sortir hors son pouoir, tant que i'ays accomply ma promesse : par ce moyen ses loix s'executeront auec celle qui m'oblige à exposer ma vie pour vous qui me l'auez donnee. La princesse ne faut à deduire à la Roine ces propos de Florarlan : adioustant qu'elle auoit tesmoignage sufisant des mortz estẽduz en la place, pour se confier en sa prouësse, & qu'il sembloit que les Dieux miraculeusement l'eussent enuoyé en saison si necessaire. Ces remonstrances persuaderent la Royne, considerãt qu'elle perdroit plustost que ne gaigneroit à y proceder autrement. Pource promet & iure

iure les conditions requiſes par le Cheualier, & la porte luy fut ouuerte : à l'entree de laquelle il luy alla faire la reuerence vn genoil en terre & elle le contempla viuement, s'eſmerueillant de ſa beauté, & pareillement de ſa vaillance en ſi grand'ieuneſſe : dont elle luy dit : Cheualier leuez-vous, voſtre phiſionomie merite clemence: puis vous & voz effaitz me donnent aſſeurance. Alors ſe leue, & Lucenie auſsi s'humiliant luy vint baiſer les mains, & de ce pas montent tous à cheual pour aller à la cité, Florarlan menãt de bride la princeſſe. La Royne manda par vn courrir qu'on luy vint au deuãt auec force luminaire. A quoy le peuple informé de tout le diſcours precedent, ne ſe monſtra endormy, ains ſi preſenta en tel nombre, pour voir le Cheualier, qu'on ne pouoit paſſer par les rues: eſtimant quand il le vid (outre le rapport qui en auoit eſté fait) que c'eſtoit vne creature plus celeſte qu'humaine, enuoyé par les dieux à leur ſecours : dequoy il iettoit quelques motz d'admiration tandis que la Royne paſſoit, qui en receuoit grand plaiſir, & le tenoit comme à certain preſage & prognoſtic de ſa bonne fortune. Ainſi allerent iuſques au palais, ou Florarlan trouua ſes eſcuyers quaſi tranſis de ioye de voir leur ſeigneur, qui ne faillit à mettre ſoudain pied à terre, & aller deſcendre la Royne de cheual, puis la princeſſe. Si trouuerent les tables couuertes pour le ſouper, & fut baillé bon logis à Florarlan dedans le palais, ou il fut ſeruy plantureuſement de vin & viandes exquiſes, dont il s'aquitta legerement pour aller trouuer les dames encores ſouppans. Or y alla deſarmé & veſtu d'vn manteau de fine eſcarlatte bordé de fenix entreſemez de flambes d'or, qui le leur fit ſembler trop plus beau qu'auparauant: & l'ayant fait ſoir aupres d'elles, il leur dit: Mes Dames il me ſemble (ſauf voſtre correction) qu'il ſeroit bon que le matin on aſſemblaſt tout ce que pouez auoir en la cité de gens de guerre, à fin d'eſtre preſt à receuoir Madaran. Et ſi vous le trouuez bon ie deſirois que ma Dame la Princeſſe luy mandaſt que pour eſprouuer s'il y a en luy valeur qui merite ſon amour, elle voudroit qu'il entraſt en camp cloz contre vn Cheualier qu'elle preſentera : ſouz condition que s'il eſt vaincu, il ſortira hors de l'Iſle, auec ſatisfaction des dommages de ſa venuë : & s'il eſt vaincueur il acquerra grande reputation en ſon endroit, ce que ie m'aſſeure qu'il acceptera ſuyuant l'outrecuidance des geans : dont (Dieu aydant) pourra par le cõflit des deux perſonnes eſtre deſtournee & euitee l'horrible effuſiõ de ſang de deux armees meſlees en plaine battaille. La Royne eut ceſt auis treſagreable, attendu qu'elle n'y auenturoit rien du ſien. Mais Lucenie qui n'y oſa contredire en eut le cueur fort ſayſi de peur, pour celuy à qui tout ſon deſir aſpiroit, en eſperance de le prendre à mary s'il ſe trouuoit de lieu ſortable & digne d'elle. A tant ce point conclu, ſe retirerent en leurs chambres, ou leurs pẽſees vehementes ne leur permirent pas de repoſer toute la nuit.

Comme le geant Madaran vint auec ſon armee liurer l'aſſault à la ville de Dardanie.

CHAP. XII.

LEndemain au matin les nouuelles vindrẽt à la Royne que le geant n'eſtoit qu'à deux lieues de la ville, & que ce iour meſme il y logeroit ſon camp. Le Duc d'Agas auoit donné le meilleur ordre q̃ luy auoit eſté poſsible à remparer & munir la muraille & les tours, ayant r'allié auec ſoy tant qu'il auoit peu de gens. Mais l'effroy eſtoit ſi merueilleux en la cité pour l'armee de Madaran, que le Cheualier du Fenix en oyant le bruit & tumulte ſe leua & alla en la chãbre de la Royne (ou auſsi la Princeſſe eſtoit) leſquelles trouuant grandement troublees, il reconforta par remonſtrances de bon eſpoir : puis s'en va en la maiſtreſſe place pour eſſayer à encourager le peuple,

auer-

auertissant le duc d'appaiser pour le moins les crieries huees publiques & tempestatiues, comme portans signe aux ennemys de crainte & lascheté. De la retourne vers les Dames pour depescher l'ambassade qu'il auoit auisé & resolu : mais l'esmeute se leua encores plus forte, qui le contraignit à demander par vne fenestre du palais, qu'est-ce que brait ainsi ceste canaille ? Quoy? respondirent plusieurs d'vne voix, le geant auec puissance est desia à veuë de la cité, & ne tardera demye heure de heurter à noz portes. Laissez le venir, dit il, que s'il vient ce sera à son dommage & confusion. De ce pas s'alla armer, puis monte sur son destrier & se va rendre au marché ou estoit le bataillon de la ville, auquel il fit vne brieue harangue pour les animer & enhorter a aller donner vne bien-venuë à l'armee du geant lasse & affoiblie par le trauail du chemin. Mais il ne vid apparence d'homme qui y vousist entendre, ains, assez eust de peine à les faire tenir sur le mur & aux forteresses pour repousser l'effort des ennemys venans iusques aux mains par les eschelles, & sans doute ilz estoiẽt pour y entrer, sans l'ordre qu'il y mit, & le courage que les plus couardz prindrent à son exemple: tellement que l'assaut dura enuiron deux heures, auquel mourut grand nombre d'Artasois du traict d'arc & get de pierre, dont furent à la fin contraintz de se retraire, & d'aller assoir leur camp, & ceindre toute la ville, dressans au plus beau lieu le pauillon de leur seigneur. Le Cheualier du Fenix apres leur retraitte va trouuer les Dames qui luy firent vn tresgrand recueil en leur tristesse, connoissant par le rapport du Duc comme par son moyẽ auoit esté rompu le premier essay des ennemys. Neantmoins luy qui auoit suffisamment sondé la portee & hardiesse de ceux de la cité, leur dit : Mes Dames ie suis d'auis qu'on ne differe plus nostre ambassade vers Madaran. En soit fait du tout à vostre discretion, dit la Rôyne, & enuoyons presentement le nain de ma fille. Parquoy son instruction luy fut donnee, & il l'alla trouuer incontinent en son pauillon, ou il forcenoit d'ire & colere de ce que ses gens s'estoient si pauuremẽt portez en l'assaut : il escumoit comme vn verrat, & rouilloit les yeux en la teste, leur commandant auec grosses menaces de ne cesser iusques à ce qu'ilz l'eussent prise: car il auoit desia fait estat de la belle Lucenie pour ceste nuit, deliberé d'en faire sa volonté par amour ou par force, & de mettre la Royne en prison, à cause du refuz qu'elle luy en auoit fait. Le pauure nain fut si espouenté de la furieuse contenance du geant, que quand il l'interrogua qui le menoit, il fut vne longue pause transporté de frayeur sans pouoir mot sonner ny exposer sa charge. De laquelle le geant se monstra tant gay & esbaudy que rien plus, & luy respondit par grande fierté: Petit monstre va dire à ta maistresse que pour luy dõner tesmoignage de ma vaillance ie ne refuserois la bataille contre trente les meilleurs combatans du monde, tant s'en faut que contre ceste chetiue creature. Et à fin de luy biẽ faire entẽdre cõbien i'estime son champion, i'accepte la iournee auec toutes ses conditions, offrant d'auantage s'il est vaincueur qu'il me tranche la teste, en luy quittant toutes mes terres & seigneuries : ce que ie luy iure & prometz par les grands dieux du ciel : & des maintenant le te feray ratifier par mes barons, en lettres patentes signees & seellees autentiquemẽt. Or dy à ce fol cheualier qu'il se haste de venir querir ma coronne, pource que trop me tarde l'heure de la iouissance de ma bien aymee. Le nain qui trembloit de peur, cõme s'il eust le frisson de fieure quarte, ne seiourna gueres là apres sa responce : de laquelle Florarlan fut fort content & dit à la Royne: : Oyez, ma Dame, la brauerie de ce fier brigand, si elle n'est pas conforme à ce que i'en auois iugé : Ie vous prie de me permettre apres disner de luy aller abatre son orgueil, puis qu'il a si grande enuie de sa malheureuse fin. Ce qu'il leur dit en ce langage trop hautain, non tant par presum

ſumption qui fuſt en luy, que pour renforcer le cueur aux dames qu'il vid tant eſperduës & deſolees : leſquelles s'accorderent à ſon vouloir, combien que fort craintiues de ſon meſchef, principalement Lucenie qui s'eſtimoit elle meſme aller à ce conflit pour l'vnion ſecrette de ſon cueur au ſien. Et apres le repas il les pria ſe vouloir mettre en la tour reſpondant ſur le lieu du combat. Bon cheualier, dit la Royne, plaiſe aux Dieux ſupplier voſtre inegalité cõtre ceſte grand' beſte par la iuſtice de ma querelle. Florarlan n'en fit que rire (nonobſtant qu'il le redoutaſt fort, ne s'eſtant encore attaché à tel horrible animal) pour raſſeurer la princeſſe à qui la peur auoit derobé la vermeille couleur de ſes rondes iouës, qu'elle mouilloit de groſſes larmes, à qui il dit : Ma Dame ie vous ſupplie de chaſſer ceſte triſteſſe, & vous monſtrer à voſtre cheualier gaye & gaillarde, à fin que l'aſpect de voſtre beauté m'inſpire vne vertu plus qu'humaine pour accomplir l'effect de voſtre ſeruice & le deuoir de mon obligation. De ce propos Lucenie fut merueilleuſemẽt reſiouye, le voyant garny de telle hardieſſe, dont luy reſpondit qu'elle prioit les dieux de luy preſter faueur (& s'aprochant vn peu pres de luy acheua en voix baſſe) car vne mort en porteroit vn autre : vous aſſeurant que ie payerois de la mienne le pris de la voſtre : puis dit aſſez haut, & me deliurerois de celle que ie reputerois ſouffrir en la vie de ſa deteſtable compagnie. Le bon Dieu n'oubliera point le bon droit, reſpond Florarlan. Adonc plus animé la moytié par les paroles fauorables de la Princeſſe, prend congé d'elles qui l'embraſſent piteuſemẽt, & ſ'en vont de ce pas à la tour regardãt ſur le lieu ou le ieu ſe deuoit iouër, pour lequel les murs eſtoient tous couuertz des gens de la ville, recommandãs leur champion à leurs dieux, & ceux de dehors attendoient ſa venuë ſe moquans de luy comme qui auroit entrepriz ce que vingt telz que luy ne pourroient executer.

Du combat du Cheualier du Fenix contre le fort geant Madaran, auec heureuſe victoire. CHAP. XIII.



LE cheualier du Fenix deſirant s'employer pour la belle Lucenie ne ſeiourna gueres ſans ſaillir hors de la ville accompagné de pluſieurs cheualiers. Il eſtoit monté ſur vn grand courſier blanc, caparaçõné de ſatin blanc auſsi (que la royne luy auoit donné) auec pennache en la teſtiere du cheual, & ſur le timbre de l'armet de meſme couleur. Il donnoit plaiſir à le regarder, duquel la princeſſe en prenoit biẽ

la meilleure part, tant qu'elle ne se peut tenir de dire: A a mõ cheualier, plaise au dieu Mars te garnir d'autant de force pour vaincre les hommes, cõme Venus t'a pourueu de beauté & bonne grace pour cõquerir les dames. Or s'en va le gentil Florarlan trouuer son ennemy, marchant deuant luy le duc d'Agas qui luy portoit vne grosse lãce. Le Geant ne tarda gueres apres à se presenter sur vn grand & puissant roucin bay, fier, & impetueux, estant armé de fortes lames d'acier, & branlant vne lance ayant le fer large d'vn bon pied: il n'y auoit cueur si hardi qui n'eust tremeur à cõtempler son terrible maintien. Si dit à son arriuee d'une voix de taureau: Petit champion tu as assez aquis d'honneur d'auoir osé seulement apparoir icy deuant moy. Sus, sus descen & t'encline à ma misericorde, que tu ne recouureras apres q̃ l'auras vne fois refusee. Florarlã sans s'amuser à sa verue, sa lance couchee donne des esperõs à son cheual: ce que Madaran voulant faire de son costé, son roucin saute, tourne & vire auec telles secousses qu'il cuida desarçõner son maistre. Sur quoi Florarlan le vient attaindre de droit fil au dessous de l'escu si roidement qu'il luy enferre le ventre d'une grand' paume, & l'ayãt surpris de costé par les ruades de sõ destrier, n'eust force de se tenir aux arçons, ains alla prendre la mesure à terre, auec aussi grand tintamarre que si vne grosse tour fut tõbee. Qui leuant adonc l'œil vers la tour ou les dames estoient, vid bien les signes apparẽs de liesse, & le cry leua du haut de la muraille: Or a desia le grand diable perdu sa selle. Sa cheute fut si lourde que l'heaume luy en sortit de la teste, lequel Florarlan ne luy voulut donner loysir de reprẽdre, ains au retour de sa carriere le vint à hurter de randon telle qu'il n'eust pas espace de degayner son grand cimeterre, seulement luy lance vne main à l'arçon tachant de l'autre à le happer à l'armet & le tirer à terre: mais Florarlan passe outre luy laissant sa poignee d'vn bord de l'arçon, puis retourné court le choquer de toute la puissance de son coursier si lourdement qu'il le renuerse par terre ou il roulle deux ou trois tours. Vray est que la rencontre fut si rude qu'il conuint Florarlan mesme couler en bas (à faute du derriere de l'arçon) par dessus la crouppe de son cheual: dequoy ceux de la cité eurent grãd' frayeur pour leur champion, qui monstra son agilité, estant soudain en piedz l'espee au poing, dont il va rechercher son homme qui mettoit peine à se releuer: & luy voulant descharger vn coup sur la teste nuë, il para de son escu non toutesfois si bien que la pointe de l'espee ne luy fit vne assez bonne egratinure au front: qui luy fut plus dõmageable playe que grande, à cause du sang qui luy en ruisseloit sur les yeux & luy empeschoit fort la veuë, dont il plus souuent escrimoit à coup perdu de son grand glaiue, & Florarlan se deroboit de vistesse, estant deça, quand il le pensoit de là. En sorte que le geant comme enragé, tant de l'aueuglement que luy causoit celle petite blessure, que de l'empeschement aussi que luy donnoit le tronçon de lance qu'il portoit fiché en son ventre, commence de rage à ieter vne fumee espesse de la bouche & des nazeaux, disant par extreme angoisse. O Mars iniuste comme permetz tu que par vne si vile & petite creature ie soys si mal mené? Alors tire de sa main gauche l'esclat qui luy destourboit le maniment de l'escu, auec lequel sortit vne grand' partie de ses trippes trainans iusques en terre qui luy nuysoient encore plus que tout, d'autant qu'il marchoit aucunesfois dessus. Et alors que Florarlã le vid ainsi embrouillé estoit tousiours prest à luy descharger quelque coup; & Madaran luy en tiroit à tort & à trauers (qu'il euitoit d'adresse) tant que toute la place à l'entour de luy en estoit comme labouree: autrement c'estoit fait du cheualier au Fenix s'il l'eust vne fois attaint à plain coup. Et quand il aperceut que nul ne portoit sur son ennemy par l'agilité dont il se destournoit, de despit s'arracha la barbe renyant tous ses dieux & deesses. Bref Florarlan au premier auantage qu'il luy presta, l'assena

droit sur l'oreille seneſtre qu'il luy aualle auec la ioue, dont le grand vilain ſe tempeſta plus que parauant, & Florarlan saute legerement sur le derriere & luy rameine à deſcouuert ſur le chinon du col, tellement qu'il luy abat la teſte. Ce fait ſe iette de genoux en terre rendant à maints iointes graces à Dieu de la victoire qu'il luy auoit dónee. A tant ſe leue & baille la teſte au nain qui la fiche au bout d'vne pique, & il remonte à cheual. Adonc les Dardaniens ſe rallient tous en armes autour de luy, & il fait conuoquer les principaux des Artaſois pour ſonder leurs volontez, qui ſe declarerent eſtre preſtz à luy preſter le ſerment de fidelité, en vertu de la capitulation du combat: que neantmoins ilz ſe tiendroiēt heureux de faire ſans obligation comme au meilleur cheualier du monde, qu'ilz ne pouoiēt croire eſtre extraict que de haut lieu, veu l'excellence rare de ſes vertuz, & meritoit plus grand gouuernemēt que le leur. La cruauté & tyrannie de leur precedent ſeigneur les inuitoit aſſez à changemēt qu'ilz ne pouoient eſperer que doux & gracieux d'vn ſi gentil perſonnage. Dequoy le rapport fait à l'armee, s'eſcria toute à haute voix: Beniſt ſoit noſtre nouueau Prince: viue la fleur de cheualerie. Alors les Artaſois ſe mettent à faire feux de ioye en l'oſt, & grands cheres le reſte du iour. Et Florarlan s'en va à la ville en compagnie du Duc d'Agas & des plus eminens de ſes nouueaux vaſſaux. Et quand il entra le peuple Dardanien chanta: Bien vienne le Cheualier du Fenix, viue le pere du païs: Puis diſoient par tout ſi clerement qu'on le pouoit entendre. Plus ont gaigné nos ennemys que nous en ceſte iournee d'auoir vn tel ſeigneur. C'eſt tel mary qu'il faudroit à noſtre Princeſſe: noz dieux les vueillent bien apparier. Ie vous laiſſe à imaginer de quelle douceur ces parolles chatouilloient les oreilles de Lucenie, laquelle eſtoit à la porte du palais auec ſa mere pour recueiller & honorer leur bon champion, lequel luy dit à ſon arriuee: Ma dame ie vous ſuplie prendre de moy ce chef de Madaran auec tous ſes droitz, biens & terres, pour commencement de la ſatisfaction du ſeruice dont ie vous ſuis redeuable. Apres s'adreſſant à la royne luy dit: Ma dame ayant acomply ce que i'auois promis, ie me rends en voſtre pouoir, à fin d'atendre la ſentence de voz loix telle que leur iuſtice ordonne en mon endroit. La royne Darſiſe pleurant d'aiſe luy reſpondit: Mon bon ſeigneur, vous auez monſtré que vous eſtes prodigue de les adminiſtrer aux autres, & non endurer ſur vous: que ie deſirerois pour ſouuerain heur en mon Royaume: mais ce n'eſt icy le lieu d'en parler, penſons d'aller faire bonne chere & de vous repoſer ſelon le beſoin qu'en deuez auoir. Ainſi le menent en la ſale ou les tables eſtoiēt dreſſees pour le ſoupper, & apres l'auoir fait deſarmer & reueſtir de riches acouſtremens, la Royne le fit ſoir entre elle & ſa fille. Si furent ſeruis de metz & entremetz les plus delicieux que lon peut fournir, auec melodie de diuers inſtrumēs, deſquelz auſſi ny auoit faute par les places & rues de la cité, où ilz menoient tant de bruit, & faiſoient tant de ſortes de ioyeuſetez qu'ilz ſembloient eſtre tous hors du ſens. Durant le feſtin la princeſſe Lucenie (à qui amour auoit bien apreſté ſa paſture) ne ſe reput que d'œillades, ſouſpirs, & réueries que Florarlan contrechifroit ſobremēt: qui apres le ſoupper luy fit iurer la foy & hommage par les principaux des Artaſois, laquelle ilz preſenterēt l'endemain ſolēnelement. A tant l'hiſtoire s'en taiſt iuſques à ſon lieu, pour reuenir au Roy de Gaze que nous auons laiſſé tenāt la routte de l'Iſle de Guindaye ſuyuant le commandement de Floriſel.

Comme le Roy de Gaze s'alla preſenter à la Royne Sidonie, & quelle eſtoit la perfectiō de la beauté de ſa fille Diane.

CHAP. XIII.

SI toſt que le Roy de Gaze fut guery de ſes playes, print congé de l'Empereur & du Prince Floriſel qui luy

bailla vne lettre adressee à la Royne Sidonie. Ainsi part portant grand' tristesse en son cueur de l'inconuenient qui luy estoit auenu, & monté en sa nef, gaigne l'Isle de Guindaye: la ou se presentant deuant la Royne la fit toute tressaillir de peur à sa veuë, pensant qu'il luy apportast la teste de Florisel, dont elle le recueillit assez farouchement iusques à ce qu'il luy eust rendu la missiue disant quant & quant: Royne tresillustre, comme vous sçauez que la Diane du ciel fait augmenter & diminuer les eaux de la mer, aussi deuez vous croire que la vertu de la beauté parfaite de vostre fille Diane est nee en ce monde pour estendre la renommee du prince Grec par toutes les parties de la terre, amoindrissant consequemment le bruit de tous ceux qui l'iront rechercher pour vostre querelle infortunee. Sachez certainement ma dame que la vaillance de luy est egale à la beauté d'elle, & à ceste vaillance mesme sa courtoisie est pareille, lequel vous enuoye ma teste sur mes espaules en payement de la sienne que demandiez toute tranchee, me l'ayãt ainsi laissee eu egard à mon intention tẽdant à vous faire seruice: pour lequel mesme il a voulu de defendre la sienne. Voila la charge de mon embassade, qui vous peut decouurir l'abus de vostre esperance que ne deuez plus fonder sur les bras d'autre quelcõque, puis que les miens y ont ployé, & fussent rompus si bon luy eut semblé. La royne fort troublee de ces paroles ouurit la lettre auant que rien luy respondre, qui estoit telle.

Lettre du Prince Florisel à la Royne Sidonie.

Ma Dame ie vous enuoye le salut qu'auez pourchassé à me tollir par ce porteur, à qui ie l'ay donné en faueur de vostre seruice, comme ay en volonté de faire à tous ceux qui se reclameront de vous, à quelque danger que ce soit de ma vie. Laquelle ie garentiray à mon pouoir, pour estre cause de faire pẽser d'autre meilleur douaire pour Diane & de plus honneste hanap pour boire à ses noces que dedans le taiz de son pere. Parquoy ie soustiendray ceste guerre que me liurez, tant que i'aye gaigné paix auecques vous & que luy aye troué mary plus humain que celuy que voulez luy faire ioindre la main souillee en mon sang qui est le sien mesme.

Quand la Royne eut acheué de la lire, tordant ses mains & souspirant tendremẽt se complaint: A a Moraïsel que les dieux ont mis de force en ton corps, & de sagesse en ta parolle: O faux honneur (à qui nostre grandeur est tant sugette) qui me fais procurer vengence hayneuse sur celuy que i'ayme si ardamment. O Dieux pourquoy m'auez vous rengee en deux telles extremitez sans moyen? Ce qu'elle disoit larmoyant piteusement, dequoy le Roy de Gaze tiré à compassion luy dit souz vmbre de la reconforter. Ma dame il ne vous faut tormenter de ce que voyez ne dependre de vostre vouloir ne puissance. Il nous conuient laisser emporter aux cours des destinees fatales comme à la violence d'vn torrent. Prenez exemple à moy-mesme qui desirois l'amitié de vostre fille sur tous les biens de ce monde, de laquelle (combien que mon desastre m'est forclus) ie ne me veux pourtant desesperer. Mais si la volonté qu'auez conneuë de moy prompte à exposer ma vie en l'obeïssance de voz commandemens, vous peut toucher & attẽdrir le cueur vers vostre affectionné seruiteur, ie m'estimeray trop heureux si ayant failly à la fille, ie puis auoir acquis la bonne grace de la mere. Comment (respond la Royne grandement corroucee de ceste harangue) cuydez vous donc Roy de Gaze que Sidonie fausse la foy à son Moraïsel, pource qu'elle luy brasse ce meschef par la rigueur de la loy d'hõneur, cõtre son gré? Ne vous abusez pas non, sur la hayne qu'il semble que ie luy porte. En moy y a vne discorde interieure de luy vouloir bien, & procurer son mal qui me tient en vne martire le plus cruel que souffrit onques amante. Parquoy allez

allez ailleurs presenter voz offrandes qu'a celle qui a voué son cueur à vn qui n'a son pareil au monde. Comment dõques l'irois ie maintenant donner a autre sans luy faire tort? Le Roy ne trouua pas en ces parolles grande occasion de se contenter, & luy sembla estre trop mal traité par elle, veu le seruice, auquel il auoit si franchement employé sa personne: ausi qu'il estimoit bien monsieur valoir ma dame, & qu'il ne luy faisoit iniure de la requerir. En hayne dequoy proposa luy machiner quelque malheur: & en ceste deliberation se retire en ses païs. La Royne depechee de luy pour passer son ennuy s'en va au palais de sa fille, qui pouoit estre lors de l'aage de neuf ans, autant iolye & auisee que belle: la mere d'arriuee l'embrasse amoureusement, & la baise & rebaise cent foys la grosse l'arme à l'œil, disant: Ah fille de celuy qui m'a rauy mon honneur & liberté, pourrois-tu bien estre nee si excellente pour la ruyne & confusion de celuy qui t'a engendree? ie croy que non, & que ta perfection n'est qu'vn suget, seruant d'ocasion pour mieux entonner la trompette de ses louanges. O Moraisel, si ie pouois iouïr de toy auec ce precieux ioyau que tu m'as laissé, ie serois bien la plus heureuse dame du monde. A a fille seul reconfort de toutes mes douleurs, & ausi cause d'icelles, ie ne sçay par quel moyen satisfaire à l'amour incroyable que ie porte à ton pere, meslee d'inimitié contrainte, sinon en me liurant la mort à moymesme, pour le deliurer de celle qui la luy pourchasse contre son cueur. La fillette voyant ainsi pleurer sa mere la prend par les ioués de ses me nottes blanches, & la baisotte luy disant: Ma dame, voulez vous que ie chante à fin de chasser vostre melancolie. La Royne ne se peut tenir de souzrire, & respond: Ie crains mignonne que vostre chant me soit comme celuy du cigne, qui par le sien celebre la ioye qu'il reçoit de finir ses iours. Ne pleurez pas (ma dame) dit la petite Diane, si ne voulez que ie pleure ausi, ie feray appeller mes seurs & chanterõs & balerons à plaisir: Faittes donc m'amye, dit la Royne s'esiouïssant de ses ioliz propos: & elle fit incontinent venir deux ieunes fillettes qu'elle aymoit plus que toutes les autres, fort gentilles & de grand' maison dont l'vne se nommoit Lardanie duchesse de Nubrus & l'autre Galardie Marquise de Lastes, lesquelles estoient orphelines & heritieres de deux riches isles pres de Guindaye, & se mirent à sonner le bal, & a le dãcer de la meilleure grace qu'il estoit possible selon leur petit aage: enquoy la Royne prenoit grand esbat & estoit le remede ordinaire de ses douleurs de venir voir Diane & babiller auec elle. Aucunesfoys parloit à elle en colere comme à la personne de son Moraïsel, dont la pucelette (qui n'entendoit pas la farce) se prenoit à pleurer: puis la mere se rioit & l'appaisoit par mignardies & flattemens. Or creut ceste fille tousiours en beauté auec les ans, & en sagesse & bonne grace: tellement que Galersis le croniqueur dit en ce passage, que pour suffisamment la decrire il faudroit auoir le sens de Zeusis l'ymager qui si bien sceut recueillir la forme parfaitte de Venus, de l'exemple des neuf dames qui luy furent exhibees a nud, dont Diane seule luy eust suffy pour toutes: Ou telle connoissance qu'eust le berger Paris, iuge accordé par les trois deesses pour le pris de la pomme d'or, laquelle il luy eust adiugee sans doute, si elle eust fait la quatriesme au val d'Idee. Neantmoins i'essairay a vous deduire vne partie de son excellence au plus pres du naturel que mon esperit pourra toucher.

Premierement elle fut (au ply complet de son aage) de taille assez haute & droite, de foy de corps gent, qu'on eust presque empoigné a deux mains, le sein doucement releué, auec deux pommettes rondes & fermes, fort distantes l'vne de l'autre: le visage auoit sa largeur & longueur bien compassees, auquel les deux yeux verdz esclairoiẽt comme estoilles, garnis de cil & sourcil noir: le front large & poly comme yuoire,

bordé de cheueux dorez à tresse ondee : le nez luy descendoit traittif, & dessous : la bouche petite à leures vn peu grossettes, de viue couleur sanguine : les dens serrees blanches comme albastre, les ioues delicates & vermeilles, la gorge pleine & polie : Le tout assis & fondé sur deux iambes façonnees depuis le haut de la cuisse d'vne proportion telle que les pilliers faitz au tour par Fidias. Le surplus des autres membres plus secretz se peut aisément imaginer à la raison de ceux cy. Quand à son geste il estoit si graue & seigneurial qu'il distrayoit tout courage d'y oser dresser le desir, auquel sa beauté admirable l'attiroit. Vray est que par foys selon les occasions elle adoucissoit ceste mageste d'vne faço gracieuse & bien-seante. Dont ne se faut esbahir si tant de grandz seigneurs & cheualiers firent emprises d'armes pour le conquest d'vn tel chef d'œuure de nature, de laquelle vous entendrez cy apres les graces singulieres qu'elle aquit par art & songneuse maistrise.

Comme le prince Agesilan s'enamoura de Diane, par la seule veuë de son ymage. Et du conseil que dom Arlanges d'Espagne son cõpagnon luy donna.

CHAP. XV.

LE prince Agesilan & dom Arlanges d'Espagne continuërent leurs estudes à Athenes iusques a l'aage de douze ans, ou ilz aprindrent beaucoup de doctrine pour l'instruction des affaires & consolation des facheries humaines. S'ilz creurent tousiours en sçauoir, moins ne firent en beauté, especialement Agesilan à qui fortune aussi presenta bien bille pareille. Car ayant la royne Sidonie fait pourtraire Diane apres le naturel (comme dit a esté) sur quoy les cheualiers entreprenans la querelle contre Florisel faisoient prendre le patron des effigies qu'ilz portoient grauees en leurs escuz: le bruit estoit si grand tant des armes emprises pour elle, que de la merueille de sa beauté que les paintres cõbatoyent aussi entr'eux à beaux pinceaux pour sa pourtraiture : Dont y en auoit vn lors à Athenes des plus expers de la memoire des hommes descendu de la race du noble Apelles, de qui le tableau fut fiché en lieu honorable au palais des Areopagites, & tant contemplé par tout le peuple, & tant admiré de tous les meilleurs espritz, qu'il ouurit semblablement vne guerre entre les orateurs & poëtes estant proposee vne coronne de guy de chesne pour le pris du vaincueur : à cause de la dominatiõ que la deesse de ce nom obtient sur les forestz. A quoy les deux princes Agesilan & Arlanges n'eurent pas la plume plus endormie que les autres. Mais Agesilan la voulant comprendre parfaitemẽt en son esprit, pour d'autant mieux commander à la main de suyure sa conception, tant & si ententiuement la regarda, & imagina, qu'il luy en auint comme au statuaire Pigmalion de son image, & à plusieurs spectateurs de la Venus de Praxiteles : c'est à sçauoir d'en deuenir amoureux à outrance. Or les vers qu'il en fit, estoient de telle substance.

Deux vifz soleilz, or fin, Ebene rare:
D'ou Amour arc, & retz, & torche prend.
Deux põmes qu'autre humain venger ne rend,
Que cache vn voile enuieux & auare.
Double coural qui formant vn doux ris
Le ciel rend clair, & la mer calme & seure,
Et descouurant des perles l'enfileure,
Ouure d'vn mot en terre vn paradis.
Douceur naiue entee en magesté
Dont l'vne attrait, l'autre chasse & estonne:
Diane belle, autant soyez vous bonne
Au cueur que vouë à vostre deité.

Agesilan par ceste vehemente imagination sentit entrer en son ieune & tendre cueur vne emotion non acoustumee, pleine d'vn plaisir nouueau, confit toutesfois en ie ne sçay quel soucy. Et trop esbahy de ceste mutation en luy soudaine : qu'est ce (disoit à par soy) que ie sens en mon ame de pasion estrange, ce n'est pas aise, car quel-

quelque douleur y a sa part : ce n'est pas douleur veu la ioye que i'y reçoy. A à ie croy que c'est la maladie en pleine santé, l'espoir en crainte, le doux tourment que les sages ont appellé Amour. O Diane me voi la disposé à receuoir desormais vostre seule influence : vostre ymage est si profondement emprainte en mon cueur que nulle autre pensee ny pourra plus trouuer place. Ie suis bien veritablement hors de moy, quand il me semble que mon ame est auec vous, & que la vostre est desia maistresse & gouuernante de mon corps. Ie me sens commencer vne vie langoureuse & affoiblie quasi tendant à la mort. Las Diane comme les pensees vont & viennent maintenant en mon cerueau, de la maniere que la mer flue & reflue par vostre disposition: mon desir croist, mon espoir apetisse, ma vie s'acourcit & ma mort s'auance: le vouloir s'augmente & la hardiesse diminuë.

Que puis-ie faire, ô deesse souueraine, sinon sacrifier mon cueur à vostre ymage, comme mon seigneur & pere à immolé les bestes à sa chere Alastraxeree ? Ainsi qu'il acheuoit ce discours passionné, dom Arlanges entre en la chambre qui en auoit entr'ouy quelque mot, & luy demande: Que faittes vous de bon icy monsieur ? Que ie faiz (respond Agesilan) ie me defaiz à mon veu & mon sceu : & me fonde en raison sur déraison, & chose qui n'en porte point. Ie n'entens pas cecy, dit Arlanges. Lors Agesilan : Mon cousin ie ne vous veux rien celer : I'ay trop veu l'effigie de la nouuelle déesse Diane, i'ay peur qu'il m'en preigne tout ainsi que iadis à Acteon l'ayant veuë se baignant en la fontaine : car ie sens desia de grandz accez de transformation de ma nature d'homme en beste: l'estude des sciences me sert de fantasie, l'exercice des armes semblablement : Ie ne desire plus que resuer, songer & demeurer solitaire, morne & pensif : à quoy Arlanges Monsieur mon cousin, a ce que ie puis voir, vous en auez ce qu'il en faut à vn amoureux. Mais que dira lon en la cité de ceste mutatiõ soudaine de vostre gayeté en nouuelle melancolie? Allon, allon aux champs piquer & volter noz cheuaux, & au retour rire en bonne compagnie, ceste opinion passera : vous sçauez que les poëtes (qui sont medecins de telle maladie) nous ordonnent ce remede, veu mesmement que la vostre procede seulement d'vne veuë fausse & ymaginaire, ie ne iuge vostre fieure que diaire ou efemeridiale. Las ! mon cousin (replique Agesilan) ce sont parolles perduës, mon mal est de telle qualité que ie n'enquiers guerison autre que la mort qui deliure de tous maux. Ce qu'il disoit auecques souspirs profondz & durz sanglotz, luy dechiquetans ses motz, en quoy Arlanges conneut qu'il estoit frappé au vif : neantmoins pour essayer à l'en diuertir luy rechargea, Vous & moy monsieur sommes fort neufz en ce mestier, & nous pouons estonner de peu de chose. Si la playe dont vous plaignez estoit venuë d'vn trait vif du regard de Diane, ie la iugerois dangereuse & parauenture mortelle: mais vous n'estes feru qu'en painture, vous vous faittes malade à credit, ce n'est qu'vne legere escarmouche du petit dieu volant, qui vous sera aisée à soustenir si voulez penser vn peu à vous. Agesilan auoit l'oreille sourde à cet oyseleur, tant sceut il bien sonner. Or à vous dire vray le consolateur en eut eu bon besoin d'vn pour luy mesme: car il auoit aussi conceu vn merueilleux plaisir à la contemplation de la figure, & eust bien desiré l'original de si bel extrait, mais il n'en auoit pas si auant dedans les oz & parmy les moëlles que son cousin, & vouloit bien quitter telles affections, & les donner à l'amitié vraye & sincere qu'il luy portoit : parquoy luy dit pour conseil final. Monsieur quelle allegence espetez vous a vostre mal, demeurant tousiours en ce lieu ? d'ou attendez vous que vous en vienne icy la medecine ? Puis que vous en estes en ces termes, sus sus, bottes aux iambes, il nous la faut aller voir, vn de noz docteurs escrit, que ceste blessure est

ſemblable à celle du ſcorpion, & qu'il conuient prendre (comme lon dit) du poil meſme de la beſte qui a fait le dommage. A a gentil couſin (reſpond Ageſilan vn peu recreé de ce bon vouloir) ie croy que vous dites tresbien, mais vous ſçauez quelle eſt enfermee en lieu, ou les hommes n'entrẽt aucunement. A quoy Arlanges, ſi, ſi, il y a bon remede, & nous y entrerons puis que le Soleil y entre. Ie vous diray comment: Nous ſommes tous deux encores ſans poil au menton: nous nous acouſtrerons en Damoyſelles, & en ceſt habit irons preſenter noſtre ſeruice à la Royne Sidonie pour nous donner à ſa fille, de qui dirons que la renõmee nous aura là amenees: ainſi nous la verrons noſtre ſaoul, & le temps nous donnera conſeil du ſurplus. Argeſilan oyãt le bon auis de ſon couſin, ſaute en place, & le va acoller de ioye, diſant: Couſin, cher couſin, il pert bien qu'Amour transporte le ſens & l'entendement, veu que ne me pouois auiſer de ſi bon moyen. C'eſt, reſpond Arlanges, pourquoy on a defendu aux medecins de ne s'ordonner à eux meſmes en leurs maladies: & ſans cela vous l'euſsiez trop mieux inuẽté que moy. Ageſilan s'excuſa qu'il ne le prenoit pas ainſi, comme celuy qui luy voudroit deferer en toutes choſes, mais qu'il failloit pardonner aux reſueurs, dont il commençoit à eſtre du nombre. Or ça & de quel meſtier nous vanterons nous? de meneſtriers dit Arlanges, vous eſtes excellent ſonneur & chantre, & ie m'en meſle paſſablemẽt pour vous ſeconder: Nous dirons que ſommes ſeurs ou couſines qui auons apris la muſique de ieuneſſe, & qu'il nous a ſemblé ne la pouoir mieux employer qu'au ſeruice de ma Dame Diane. Adonc Ageſilan, voyla le meilleur conſeil du monde, & le faut executer ſans dilay: deſia m'eſt auis que ie ſuis vne autre Nereïde en la preſence de ma Dame: en quoy ie ne feray que mon deuoir d'enſuyure la trace de mon ayeul. Si nous deſpechons d'aller, & partons des ceſte nuit quand tout dormira ceans, de peur que le temps ne decouure noſtre entrepriſe: nous emporterons tout ce qu'auons de ioyaux precieux, & quand nous ſerons eſloignez d'icy achatterons haquenees & habillemens de femme & paſſerons ſans ſeiour en l'Iſle de Guindaye. Ainſi l'exploiterent la nuit meſme, & monterent ſecretement à cheual & firent telle diligence que lendemain ceux qui entrerent en leur queſte, ſe trauaillerent en vain, car à force de piquer gaignerẽt vne ville de Grece, ou ilz ſe fournirent de beaux palefrois & riches acouſtremens de ſoye, leſquelz ilz veſtirent dedans vn boys, & ſe regardans l'vn l'autre en ceſt eſtat ne ſe peurent tenir de rire. Lors dit Arlanges à Ageſilan: par ma foy ma couſine il vous faut bien tenir armee de cachenez de peur de rencontre d'amoureux qui nous deſtourbent noſtre chemin. N'oubliez d'vſer de voſtre conſeil pour vous meſmes, reſpond il, à fin que n'ayons à mettre les mains aux couſteaux & faire cognoiſtre ce que nous ſommes. En ceſt auis s'allerent rendre à vn port de mer, la ou s'embarquerent en vne nef marchande, practiquant auec le maiſtre vne chambre à part pour elles: & ſe reclamans damoyſelles de la Royne Sidonie, Ageſilan ſe nomma Daraïde, & dom Arlanges Garaye, & ſe tenãs les plus couuertes que poſsible leur fut, par bonace leuerent les ancres, & prindrent la routte de Guindaye.

Comme Darayde & Garaye aborderent en l'Iſle de Guindaye, & de ce qui leur auint à l'arriuee.

CHAP. XVI.

DAraïde & Garaye ſinglerent touſiours par bon temps iuſques à ce qu'ilz commencerent à deſcouurir l'Iſle de Guindaye: lors vn vent contraire les deſtourna vn peu de la droitte routte qu'ilz tenoient, & les mena coſtiers, tellement qu'ilz ne peurẽt prendre port que biẽ bas en l'Iſle, en vn endroit eſloigné de bien cinquante lieuës de la cité ou la Royne faiſoit ſa reſidence. Adonc deſcendent en terre, &



re & montent sur leurs palefrois en grand plaisir à cause de la precedente fascherie de la marine : & vont heberger en l'hostel d'vne vieille dame ou elles se reposerét vn iour entier. Or auoit la Dame vne fille ieune damoyselle, qui se monstra fort seruiable à elles, tant estoit esprise de leur beauté & sa mere pareillement : à qui elles demanderent quelles nouuelles elle sçauoit de la court, qui leur respondit : Il n'y a gueres que ma fille en est venuë, qui vous en pourra conter : car quant à moy qui suis vieille ie me soucie plus de la court des dieux (ou i'espere aller bien tost) que de celle de nostre royne, ne de ses folies. Quelles folies, dit Daraïde. En voulez vous des plus grandes, respondit elle, que d'enuoyer autant de cheualiers qu'elle peut recouurer, à sa vengeãce contre le prince Grec? veu qu'elle y gaigne & profite si peu, que desia plus de dix y ont esté vaincuz ? Et nonobstant elle s'est opiniastree de ne donner sa fille en mariage à autre que à celuy qui luy en apportera la teste pour les arres : & que iusques à ce temps elle ne sera veuë d'homme qui viue. Pource l'a enfermee es tours de Febus & Diane (qui sont vrayes tours de veul) & enuoye son pourtrait par tout le monde, lequel attrait tant de cheualiers par le renom de sa beauté qu'il n'y a pas quasi place en l'Isle pour nous loger & eux. Alors sa fille print la parole: certes c'est chose trop estrange des auentures qui viennent à la Royne chascun iour & de celles dont tous les chemins sont pleins. Vous nous dites merueilles, respond Daraïde, mais venõs au point, vistes vous la royne quãd vous fustes la? Ouy (dist elle) & ne puis pẽser que sa fille puisse estre plus belle, & bien naissent à la malheure toutes celles qui leur ressemblent en telle perfection. Elle dit vray (poursuit la dame) mais ce n'est rien de la royne Sidonie au parangon de Diane, selon le rapport que m'en a fait vne de mes cousines qui l'a veuë & afferme que tel degré que la lune tient au ciel sur les autres estoilles, Diane l'obtient semblable dessus toutes les belles dames de la terre : Ces paroles saisirent Daraïde au cueur, à qui la ieune damoyselle dit encores. En bonne foy vous nous escoutez bien deuiser, mais ie n'ay point veu de si belle creature que vous si ce n'est la Royne, & vostre cõpaigne aussi en a bien bonne part. Ainsi passerent le temps en ce logis noz deux damoyselles faites a haste, qui le lendemain prindrent

congé de leurs hostesses, tenans le grand chemin de la ville de Guindaye : sur lequel rencontrerent au troisiesme iour vn cheualier entrant en leur chemin d'vne voye trauersante, qui portoit en son escu l'ymage de Diane comme tous les autres de l'emprise. Li les salua courtoysement, & elles luy rendirent son salut: puis ayant entendu ou elles tiroient, leur dit, qu'il en estoit tres ayse pource qu'il tendoit là pareillement pour esprouuer sa fortune. Fortune (respõd Garaye) mais infortune, veu le peu d'acquest qui trouuent ceux qui s'y hazardent, à cause que le tenant de Diane (à ce qu'on m'a recité) est le meilleur cheualier du monde. Ie le croy, dit il mais ce sera d'autant plus grãd gloire à qui le pourra vaincre, & par ce moyen conquerir la plus belle pucelle de mere nee. Garaye (qui estoit facetieuse) luy demanda s'il estoit du nombre de ceux qui auoient telle pensee. Ce que luy confessant, elle replique que la deffiance de sa propre beauté le mettoit en ceste peine. Comment, dit le cheualier, vous semble ie donc si laid? non dea, respond, mais vous n'estes pas d'excellence sortable à celle de l'effigie que portez en cest escu, pourtant voulez suppleer ce deffaut par vostre proësse, en fournissant la teste de Florisel, le gage d'vn fol. Daraïde rioit à soulas souz son cachenez des ioliz propos de Garaye. Ausquelz le cheualier rechargea vn peu de colere : certainement ma damoyselle en ce qui touche la force & hardiesse ie vous informeray suffisamment si nous cheminons gueres ensemble, veu les rencontres qui se presentẽt par tout en ceste contree: & quãd au point de la beauté, assez de dames m'ont porté bon vouloir qui presumoient biẽ autant de leur personne que vous pourriez de la vostre. Que sçauez vous combien i'estime de moy (dit elle) peut estre que ie ne suis moins presomptueuse que vous estes de vostre vaillance : Mais ie vous prie abaissez vn peu vostre visiere (luy dit le cheualier) que ie voye si vous auez dequoy vous moquer ainsi des laidz. La dessus se meut entr'eux vn ioyeux debat, elle disant que tant de mal ne luy vouloit faire, de peur de luy faire trop de bien. Ce qu'elle exposa à sa requeste, de ce que par la veuë de sa beauté elle le retireroit du meschef de sa fantasie plongee en l'amour de Diane, par mesme moyen le retirant hors de la maladie incurable dont (suyuant le prouerbe) il n'y a saint qui guerisse. A quoy le cheualier : vous ne me sçauriez gueres plus honnestement appeller sot, ma damoyselle, mais en quoy me iugez vous tel? En ce (respond Garaye) qu'aspirez à la bonne grace de Diane, faisant vostre conte de luy donner la teste de Florisel pour les arres : & contant en cela sans vostre hoste. Alors luy dit qu'il ne la iugeoit gueres plus sage de se reputer si belle qu'elle luy peust effacer & diuertir l'affection de sa Diane : & que luy, iaçoit qu'il ne meritast si haut pris, toutesfois se mettoit en la main de fortune qui ne depart pas tousiours les biens & heurs par raison. A à (dit lors Garaye s'esclattant de rire) ie me dedy, & vous tiens pour trop bien auisé de choisir l'amour & fortune pour vous guider là, qui sont deux aueugles. Le cheualier ne se peut tenir d'en rire de compagnie, & la poursuyuant instamment de luy faire grace de sa veuë : elle luy dit qu'elle luy feroit vn meilleur party, ne luy faisant voir que sa seur qui estoit beaucoup moins belle, à fin de ne le rauir si fort, & luy oster la hardiesse de s'adresser apres à elle: ce qu'elle impetra de Daraïde, qui abaissa son cachenez & rendit le cheualier demy transporté de sa face angelique, confessant qu'il n'eust pas cuydé vne si parfaite creature sur terre. Dequoy Daraïde le gaudit, luy reprochant qu'il auoit froidement imaginé l'excellence de Diane, & qu'il n'auoit son pourtrait si bien graué en son cueur qu'en son escu, puis qu'il en perdoit si tost la memoire. Nõ que memoire, dist il, on perdroit vie & tout, à vous contempler. Neantmoins la priant de ne le priuer si soudain de ce bien par le mal de son cachenez qu'elle auoit rehausé disoit

ny auoit raison de tenir caché vn tel chef d'euure mis par nature en euidence, & Garaye contredisoit par ce qu'amour y estoit logé dont elle le vouloit exempter. Ah dit il, ma gente damoyselle il faudroit donc couurir les yeux quant & quant d'ou ce petit dieu decoche ses traitz aguz de l'arc tendu au dessus. Ce que Daraïde refusant pour en auoir mieux leur passetemps, Garaye luy dit qu'elle se veut monstrer à ce coup puis qu'elle l'aperçoit si muable, pour luy chasser du cerueau Diane & sa compagnie aussi : mais sa seur l'empescha luy reprochant qu'en cela elle luy rendroit mauuaise recompense du plaisir qu'elle luy auoit fait en se decouurãt si elle luy tollissoit son nouuel amy. Lequel à la verité alloit nauré au vif de sa beauté, & luy protestoit qu'il la prisoit trop plus q̃ celle qu'il n'auoit veuë qu'en peinture, & qu'elle n'en deuoit auoir mal à la teste, veu les difficultez qui destournoient tant d'y paruenir. Dequoy ces fines Damoyselles prindrent bien leur esbat, en trompant ainsi le trauail du chemin iusques à l'issuë d'vne forest ou ilz rencontrerent vn grand cheualier de belle representation armé de toutes pieces, n'ayant autre figure en son escu qu'vn escritteau LE VAINCV DE DIANE. Et auoit auecques luy deux Escuyers portant chacun trois escuz penduz à l'arçon de la selle tous grauez d'images de Diane. Ce cheualier aprochant de celuy qui venoit quand & les Damoyselles luy dit en haute voix : En malheure galland auez vous en vostre escu l'effigie que ie porte emprainte en mon cueur pour l'auoir plus au naturel : à tant vous deliureray de ceste outrecuydance ou moy de langoisse que ie souffre en viuant. Daraïde oyant cecy se souhaittoit en habit de cheualier pour abatre l'orgueil mesme de cest amant de sa Diane, qu'elle ne pensoit estre destinee ne vouee à autre saint qu'a elle.

Et Garaye se riant de leur cheualier luy dit qu'il s'aquittast de sa promesse, de leur monstrer par effect sa valeur. Lequel sans s'arrester à elle, ayant lacé son armet respond à l'autre : monsieur le braue vous pourriez bien perdre de l'ame celle que vouz arracher de mon escu : ce disant pique contre l'autre si rudement qu'il rompt sa lance sur celuy qui le fait bondir par dessus les arçons en terre, d'vn sault si lourd qu'il n'auoit force en luy de soy releuer. Parquoy l'estranger descend de cheual & luy va delacer le heaume pour luy trancher la teste, quand Garaye y accourut, criant ha seigneur cheualier s'il y a autant en vous de courtoisie que de vaillance faites moy present de la vie de cestuy : ce qu'il luy accorda soy reseruant l'escu pour le porter auec les autres. Dequoy elle le remercia grandement, le priant d'auantage luy vouloir aprendre son nom, à fin qu'elle sceust de qui reconnoistre ce don : qui luy respondit estre le cheualier à l'escriteau. Parquoy elle connoissant qu'il ne vouloit estre conneu, le recommande à dieu, se retirant à sa compagne, & il s'en va son chemin faisant pendre l'escu auec les autres qu'il auoit gaignez de mesme sorte, pour la cause que vous entendrez cy apres en son lieu.

Comme Darayde & Garaye depeschees du cheualier de l'escriteau, rencontrerent deux Damoyselles, & de ce qui passa entr'elles.

CHAP. XVII.

APres que le cheualier de l'escritteau fut party, Garaye alla prendre le cheual du vaincu qu'elle luy amena, disant : Cheualier si fortune vous estoit autant fauorable que la force & la beauté, Diane ne vous pourroit estre refusee, ne le prince Grec comparé à vous. Or prenez vostre destrier & enuoyez les amours paistre. Le cheualier fort courroucé luy respõdit : ma Damoyselle il ne faut pas iuger la vertu par les yssues & accidẽs l'heur des armes ne suyt pas tousiours la vaillance, ains souuent le dieu Mars prend les plus hardis pour les gages. C'est parlé tressagement (dit Garaye) & puis que vous estes si discret, regardez à pourchasser heur & prosperité par

par prudence, lequel vous deffaut au maniment des armes. Ainsi Garaye à Dieu le commande, & il s'en va fasché outre mesure prenant autre chemin & elles poursuyuent le leur en grand' risee de leur cheualier, estimant beaucoup la bonté & courtoisie de celuy qui auoit emporté l'escu. Si entrerent en vne forest ou elles rencontrent deux damoyselles à l'heure qu'elles montoient sur leurs haquenees : auxquelles demanderent si c'estoit là le chemin de la ville de Guindaye, qui leur respondirent que si, mais qu'elles ne trouueroient logis que bien loing de là: & l'heure de mydi aprochoit, estant lors le mois d'Auril & le païs fort chaud. Qu'est il de faire donc, dit Daraide, pour euiter la chaleur du iour, ie sçay le remede, respond l'vne, par ce qu'il y a cy aupres vne touffe d'arbres à l'entour d'vne belle fontaine, ou nous irons refraischir ce pendant que la grand' ardeur du soleil passera. Dieu soit loué, dit Daraïde, qui nous a enuoyé tel auertissement auecques si bonne compagnie. Adonc suyuent leurs guides & vont trouuer la frescade en vn destour du grand chemin: là ou elles descendent de leurs palefrois qu'elles laissent paistre & s'asient sur l'herbe. Et quand noz damoyselles vindrent à oster leurs cachenez, les autres furent trop esbahies de leur singuliere beauté, qui les meut à leur dire: En bonne foy mes belles amyes vous faites beaucoup pour les Cheualiers errans par ceste contree de couurir voz beaux visages lesquelz leur esmouueroient guerre & hutin entr'eux ou en eux. Comme en eschaperez vous vous mesmes? dit Garaye. Aysement, respondit l'autre, par ce que ne portons pas vn tel obget de pasion & desir vous asseurant que me semblez telles que si ie fusse cheualier ie hazarderois franchement ma vie, pour iouyr de si exquises beautez. Mais laissons cela : nous voudriez vous dire que c'est que vous portez en ces estuiz pendans es arçons de voz selles? Ce sont luthz, respondit Daraïde, desquelz nous faisons mestier de sonner : endea vela qui va tresbien, dit l'autre, pour passer icy ioyeusement le midy, puis que nous auons instrumẽs pour baller. Alors se mettent à disner sur l'herbe de ce qu'elles auoient de prouisiõ: puis apres la pance, la dance : que leur fournit Garaye à leur grand' requeste. Et elles se mettent à baller sur la verdure auec beaux chapeaux de fleurs sur leur chefz. Mais Daraïde ny prenoit aucun plaisir, qui gisoit estenduë sur l'herbe, pensiue en sa Diane. A qui dit l'aisnee des autres : ma Damoyselle m'amye auez vous veu vostre face en la fontaine qui vous pasionne par vostre beauté mesme? ou si vous sentez quelque ennuy? à quoy elle luy respond, auoir veu vne beauté qu'elle portoit en son cueur, que voirement trop desiroit voir en sa propre source. Ce qu'oyant la Damoyselle s'adressa à Garaye & lui dit : Sans point de faute vostre compagne est folle, ou de sens ou d'amour qui la tourmente excesiuement de quelque personnage. Garaye luy conferme qu'elle est certainement insensee par affectiõ extreme: mais ne sçait de qui, & qu'elle luy demande elle mesme. Ce qu'elle fait incontinent, la priant de luy exposer son langage. Dequoy Daraïde s'excuse, luy remonstrant estre impossible d'entendre d'elle la chose qui l'a priuee d'entendement. Neantmoins l'autre luy voulant faire confesser que ceste resuerie melancolique luy procedoit de mauuais traictement d'amours (que Daraïde disoit ne sentir que bon & heureux) Garaye la retire de la, luy disant qu'elle la laissast, & que c'estoit humeur de folie, qui par fois s'esmouuoit en elle. Retournons donc (respond elle) à nostre dance, & allons toutes faire les folles à l'ennuy. Si redancent de nouueau au son du luth : lequel amena la deux cheualiers passans, qui les surprindrẽt si court que noz deux Damoyselles n'eurẽt loisir de se couurir de leur touret de nez, dont ilz eurent moyen de les voir, & les trouuerent tãt excellentes à leur gré qu'ilz descendirẽt soudain, & ayant attaché leurs cheuaux aux arbres, viennent à elles. Desquelles

quelles l'vne leur dit, qu'ilz beussent de l'eau leur saoul s'ilz auoiét soif, ou prinsent leur part de la dance, puis tirassent leur chemin, parce qu'elles ne vouloient plus grande compagnie que la leur. A quoy le plus apparent des deux: nous ne sommes icy venuz cercher conseil, ains pour nous rafreschir selon la fortune, qui nous semble fort à souhait. Ie ne vous croy pas (respond elle) si mal apris, de vouloir rien attenter contre le gré des damoyselles: Non, non, dit son compagnon, mais c'est leur stile d'vser de quelque forme de refuz ou resistance, pour monstrer tousiours que ce soit force, a fin de couurir leur hõneur. Daraïde oyant ces propos, se leue pour aller à son palefroy, desirant euiter l'occasion de se faire connoistre autre que son acoustrement ne monstroit. Le cheualier principal (qui estoit enflambé de sa grace naïue) ne se vouloit arrester aux parolles, & l'alloit empoigner pour la mener a l'escart, quand vne des damoyselles se mit au deuãt, l'auertissant qu'elle n'estoit pas en son bon sens. Si elle est folle ou sage, dit il, ie n'en conte pas vn chou, ie n'ay besoin des discours de son cerueau: Alors Daraïde qui se vid si pressee: puis qu'ainsi va dit elle, on verra qui sera le plus fol de nous deux. A tant il s'approche d'elle, disant a son compagnon qu'il pensast de se pouruoir a son plaisir de celle des autres qui plus luy seroit agreable: lequel toutesfoys se cuida attacher a luy, par-ce qu'il choysissoit la plus belle. Mais voyant la cõtenãce de Daraïde qui marchoit quãd & luy, il se va adresser aux autres. Or elle commença a dire au sien, que s'il estoit homme vertueux & courtois, il s'en allast son chemin, sans pretendre à faire violence aux dames, à fin de ne se mettre en danger de connoistre de quel païs elle estoit, c'est à sçauoir de Sarmatie, ou les femmes sont duittes & exercees aux armes. Ceste belle remonstrance ne le sceut destourner (tant estoit feru de sa beauté) de luy vouloir faire force. Contre laquelle (quand Daraide vid que raison n'y auoit plus de lieu) elle le saisit au corps si brusquemẽt, qu'apres quelques tours de lutte, le terrasse a ses piedz. Et aussi tost luy tire l'espee hors du fourreau, laquelle tenant nue en la main, le menace de mort, s'il ne iure de ne forcer desormais damoyselle. Adonc il essaye a se leuer: mais elle luy met le genoil sur le ventre, & il s'escrie, cousin, cousin secourez moy: lequel accourut au cry, & Garaye apres luy pour defendre sa compagne. Lors Daraïde (craignant d'auoir affaire a deux en si mauuais equipage qu'elle estoit) donne tel coup sur la teste du premier qu'elle tenoit couché qu'il n'en parla onques puis. Ce qui plus irrita son compagnon, lequel vint vers elle murmurant: A à que i'auray maigre vengeance d'vne si grand perte, si luy tire vn grand coup de son espee, qu'elle reçoit sur la sienne, & la iettant emmy le champ, a l'instant le vient ioindre de si pres qu'elle le lye de bras & iambes, & luy donne le saut de breton. Car vous deuez sauoir qu'elle en auoit apris toutes les ruses & liaisons a Athenes, & estoit desia robuste & ferme de reins. Il ne fut plustost par terre qu'elle luy estourdit la ceruelle de coups d'vne pierre quelle trouue là: puis se releue viste & reprend son espee dont elle luy fend la teste ainsi qu'il se releuoit. Alors les damoyselles estrangeres suruindrẽt auecques Garaye qui luy dirent: Comment? est cecy la folle que vous nous disiez? par noz ames c'est bien la plus sage, belle, & vaillante damoyselle qui iamais fut ne sera, laquelle aussi quoye & rassise que si elle n'eust rien fait, leur dit: Mes damoyselles l'outrecuidance outrageuse des cheualiers contraint les dames à faire choses contre le propre de leur estat. Bienheureux soient (respondent elles) qui tant ont mis de grace & de vertu en vous, qui effacez la memoire de la puissante Alastraxeree, ayant autant fait enueloppee de voz habitz de femme, qu'elle estant armee de toutes pieces: or a elle trouué sa vraye heritiere. Sans doute (dit Garaye, se souzriant de ce mot) vous en dittes la pure verité: elle luy succede de bon droit & naturel. Les

rel. Les estrangeres (grandement esmerueillees de cest acte) leur amenent les cheuaux des morts, comme cõquis de iuste guerre, & la chaleur estant attrempee, prennent congé d'elles, pour s'en aller en leur chasteau, où elles firẽt le recit de ce fait merueilleux: & nos Damoyselles retournerent en leur chemin.

Comme Darayde & Garaye rencontrerent vn cheualier, qui emmenoit le palefroy d'vne Damoyselle & de l'issuë.

CHAP. XVIII.

Nos Damoyselles, Daraïde & Garaye, reprenant leurs erres, s'en alloyent deuisans sus l'auẽture passee, en quoy Garaye se plaignoit de son long habillement qui l'auoit empeschee de deuancer ou attaindre le second Cheualier, courant au secours de son compagnõ. Mais Daraide luy fit entendre qu'elle s'asseuroit trop plus de son amitié, & que Dieu mercy, il n'en auoit esté grand besoing. Or estãt sorties de la forest, voyent venir vn cheualier à l'encontre menant de bride la haquenee d'vne Damoyselle, qui venoit apres toute esploree, disant: Seigneur Cheualier, puis que ie ne vous ay en rien offencé, contentez vous de la peine que m'auez donnee à vous suiure iusques icy, sans m'enleuer ainsi mon palefroy, & me contraindre de continuer mon chemin à pied. Le galand ne faisoit que secouër les oreilles, se moquant d'elle: & sans luy respondre, gaignoit tousiours païs: & la pauurette troussant sa robe, le suyuoit à grand trauail, comme celle qui auoit oncques apris le mestier de laquay, & se hastoit de tout son pouoir, craignant de le perdre lors qu'il entreroit dedans le boys: quand les nostres apperceurent ce mystere, voycy dit Daraïde, vn cheualier bien peu courtois: Ma foy voire, dit Garaye, s'il n'a plus de raison que le fait ne demonstre. Auquel estant ia assez pres Daraïde demande pourquoy il vsoit de telle inhumanité enuers la Damoyselle: parce qu'il me plaist, respond il. Ce n'est pas tour de cheualier (replique Garaye) de piller l'autruy, ne de croire sa volonté contre raison: & que c'estoit bien loing de pourchasser tout plaisir & seruice aux dames, & de repousser l'iniure qu'on leur voudroit faire. Vous serez vne bonne precheuse, respond il, si vous m'en faittes dauiourd'huy lascher la prise: Il semble a vous oyr raisonner qu'ayez fort hanté les clercz, de ce mot elles se prindrent a rire souz leur cachenez, & Daraïde continuë: Vrayement cheualier vous estes allez mal gracieux: si vous me requeriez de chose qui fust en ma puissance, ie ne vous esconduirois ainsi. Et ie vous prie (dit il) d'abatre vostre touret de nez, à fin que ie voye si vous valez tant que d'estre obeïe, ce qu'elle fait: & la voyant si belle luy dit: Par mon ame si vous m'eussiez rencontré en autre saison ie vous trouuasse digne de n'estre refusee d'aucun preud'homme. Quelle occasion vous donne la saison (respond Daraïde en se iouãt) de me dedaigner, qui est maintenant la plus propre de l'annee a tout deduit & liesse? où toute nature reuerdit & s'esgaye. Alors il se defendit d'vn serment qu'il auoit fait naguere de ne faire iamais plaisir à femme, ains de leur procurer tout le meschef qui luy seroit possible: partant estoit empesché de l'aymer, de peur de luy faire tant de bien que de luy ottroyer sa personne. A quoy respondit Daraïde qu'elles auoient trop perdu a ce conte de ne s'estre rencontrees auecques luy auant ce iurement, pour ioir de l'heur d'vn tel personnage. Ainsi qu'il s'estoit arresté deuisant auec elles, la damoyselle y arriue hors d'aleine, qui met la main à la bride de sa haquenee le priant de la luy laisser sans la vexer d'auantage. Lequel luy respondit qu'elle se deportast elle mesme de le facher de peur de s'en trouuer vn peu plus mal traittee. Dont elle craignant qu'il ne l'outrageast en sa personne, quitte les resnes, disant: En mal an soit le cheualier, & quiconque donna l'ordre si indignement. Comme

il la menaſſoit de chaſtier ſon caquet, vecy ſaillir vn cheualier de la foreſt d'vne grace qui promettoit beaucoup:auquel la damoyſelle écria incontinent. A à bon cheualier vueillez me faire droit de ce fier & outrageux qui me volle mon palefroy, à quoy l'autre ne faillit & interrogua le galand, qui le mouuoit a iouër ce tour a la damoyſelle, lequel allegua le ſerment qu'il auoit fait contre autant qu'il y en auoit au monde qui pourroient tomber en ſes mains.

Dequoy l'autre voulant entendre la raiſon, il luy raconte en ceſte ſorte. Vous deuez ſauoir que i'eſtois extremement amoureux d'vne qui m'ottroya l'accompliſſement de mon deſir, moyennant que ie la tiraſſe hors d'vn chaſteau ou elle ne viuoit a ſon contentement. Ce que ie fis par vne nuit, & la menay loing de là ſouz la faueur des tenebres pour l'eſloigner de ſes gens, ſans vſer de la commodité de mon plaiſir: tellement que le iour ouurant rencontrons vn cheualier qui me la querelle, diſant quelle luy ſembloit belle & qu'il la meritoit auſsi biē que moy: parquoy auiſaſſe de la defendre, & qu'elle ſeroit butin du vaincueur. Ie luy remonſtre que nous ſortirions bien de debat a meilleur marchè que de combatre, remettant à la volontè d'elle lequel elle voudroit choiſir. Dequoy il me declare eſtre content: penſant voluntiers que s'il le perdoit par le iugement d'elle, ſa cauſe luy demeureroit entiere à demeſler contre moy. La bonne dame (comme leur courage naturellement eſt muable) alla treſbien dire que ſon vouloir n'eſtoit d'aymer iamais, ne ſuyure cheualier ſi couard que moy. Et moy dy-ie (eſtāt outré iuſques au cueur de ſi ſoudain changement) auſsi peu aymeray-ie vne ſi déloyalle & inconſtante femme: Ainſi la quittay au cheualier: & alors iuray de ne porter iamais foy ny amour a dame ne damoyſelle, ains de leur machiner & faire tout le mal dont ie me pourray auiſer. Foy de gentilhomme (dit adonc celuy a qui il faiſoit le conte) vous auiez aſſez bonne raiſon, ſi elle ne l'euſt eu meilleure au moyen q̄ fiſtes de voſtre droit voſtre tort. Parquoy renoncez a ce ſerment qui eſt contre bonnes meurs, eſtant fait au preiudice d'autruy (qui n'en peut maiz) & rendez preſentemēt a la damoyſelle ſon palefroy, ſi ne voulez auoir le combat contre moy, que refuſaſtes d'entreprendre pour voſtre amye. Adonc il luy reſpond qu'il eſtoit preſt de ſouſtenir ſon ſermēt: pourtant qu'il miſt pied à terre, veu qu'il n'auoit point de lance, & il luy feroit cōnoiſtre ſon iniuſtice. L'autre luy demanda pourquoy il ne combatoit auſsi bien a cheual, & il luy fit entendre qu'il l'auoit pareillement iuré, à fin que la faute des beſtes ne fut imputee aucunesfoys à l'hōme de bien. A ceſte cauſe le cheualier de la foreſt deſcend, & ceſtuy s'approche de ſon deſtrier, diſant qu'il vouloit attacher la hacquenee auec luy pour eſtre le pris du victorieux: Souz ombre dequoy il le debride d'vne main, & le palefroy de l'autre, qui s'en vont courans & ſautans à trauers champs. Alors ce bon palefrenier luy dit: Cheualier vous deuiez connoiſtre ſi euſsiez eſté bien auiſé cōbien ie vous eſtois affectionné comme au defendeur de la querelle des dames: mais puis qu'eſtes tant leur ſeruiteur aydez à ceſte cy a reprendre ſon cheual, & elle à vous pour le voſtre en recompenſe du bon vouloir que luy auez monſtré, & vous ſouuienne vne autrefoys de n'eſtre ſi fol à laiſſer la ſelle pour combatre, auant que la ſelle vous ait laiſſé. Ce cheualier eſtoit demy enragé de la trouſſe que l'autre luy auoit iouee, grinſoit les dens de mal talent, monſtrant que s'il l'euſt peu tenir en place marchāde, l'euſt ſalarié largemēt de ſa trahiſon. Mais l'autre luy dit qu'il regardaſt a auoir la raiſon de ſon deſtrier, puis on diſcuteroit le tort qu'il met en auant: ſi l'attendiſt en ce lieu ou il reuiendroit luy reſpondre. Lors s'en va au galop par la campagne: dequoy Daraïde & Garaye ne ſe purent tenir de rire. Sur ces entrefaittes ſort de la foreſt vn cheualier compagnon du premier lequel eſtoit vn peu demeuré derriere, & quand

il ap-

il aperceut ſon compagnon à pied & ſon deſtrier debridé penadant par les champs & l'autre fuyant ſur le ſien : ſans s'amuſer à entendre d'ou ſe pouoit eſtre auenu, pique apres luy eſcriant qu'il luy s'arretaſt pour parler vn mot à luy: l'autre alloit touſiours cuydant le preualoir à la courſe, mais le pourſuyuant eſtoit mieux monté que luy: lequel ſe ſentant chauſſer les eſperons de trop pres, tourne bride doux comme vn aigneau, diſant : Seigneur cheualier ie vous eſtime tel que ſi i'ay bon droit vous le me garderez. A ceſte charge ay ie receu l'ordre de cheualerie, dit l'autre. On n'en doit pas moins eſperer de la phiſionomie que vous portez (replique le fuyart) & en parlant ſ'approche de luy, comme pour luy reciter le cas, & luy va debrider ſon cheual comme au premier: puis deloge à toute bride, & le cheualier deſcend, à qui l'autre vient, riãt malgré luy du tout de ſon compagnon, diſant aux Damoyſelles qu'il pardonnoit au galand la tromperie qu'il luy auoit faite, puis qu'il en auoit diſtribué part à ſon compagnon, & que s'il le tenoit à l'heure à ſa diſcretion il le remercieroit de ce qu'il luy auoit apris à eſtre mieux auiſé en ſes affaires. Fieure quartaine au paillard, dit la damoyſelle, qui m'a fait faire mon aprentiſſage de laquay la lõgueur d'vne bõne lieuë. A tant viennent les eſcuyers des deux cheualiers qui reprennent les cheuaux de leurs maiſtres à quelque peine, enſemble le palefroy de la damoyſelle. Ce pendant Daraïde à qui ilz ſembloient gens de miſe, les pria de dire leurs noms : ce qu'ilz firent volontiers, & le premier eſtoit nommé Fenis de Corinte, & l'autre Aſtibel de Meſopotamie : leſquelz elle reconneut par leur renom, & print congé d'eux pour la haſte qu'elles auoient de s'aller rendre au ſeruice de la Royne Sidonie : demeurans eux & la damoyſelle long temps apres à ſe remonter, qui ſe mirent enſemble au meſme chemin de la ville de Guindaye ſe raillans de la plaiſante fortune qui leur eſtoit auenuë.

Comme Darayde & Garaye arriuerent en la ville de Guindaye, & de la allerent trouuer la Royne Sidonie en ſon logis maritime.

CHAP. XIX.

LEs deux damoyſelles deguiſees pourſuyuirent leur chemin auec maintes rencontres diuerſes, qui ſeroient longues à deduire, tant qu'elles paruindrent à la cité au commencemẽt du moys de May comme à iour faillant. Là elles entendirent que la Royne Sidonie eſtoit en ſon logis qu'elle auoit baſty ſur le riuage de la mer (comme vous a eſté declairé par le liure precedent) pour contempler ſur ſon Moraïſel, en lieu ſecret & diſtrait de gens ſans aucun deſtourbier. Et ſouuent la nuit ſe mettoit en vne galerie reſpondant ſur la mer, là ou elle faiſoit ſes complaintes & exclamations contre celuy qui d'vn feu latent luy rongeoit & mynoit le cueur ſans ceſſe & de deſpit & deſeſpoir l'incitoit à cõcluſion de vengeance, quand autre eſperance ne voyoit de reconfort. A telle heure elle ſe rendoit aux feneſtres d'icelle galerie comme on auoit auerty noz damoyſelles qui ſe deliberent d'aller au deſſouz ſonner de leurs luthz & quant & quant meſler leur muſique de gorge. Et conſiderant que la nuit n'eſtoit encore du tout cloſe, s'auiſent d'employer le temps qui leur reſtoit, à aller voir les tours de Febus & de Diane. Si remontent ſur leurs haquenees à face decouuerte, veſtuës à la Sarmatique de robes legeres de ſatin verd, leur chef couuert de creſpines d'or, enrichies de menuës perlettes: En telle guiſe paſſerent par les ruës de Guindaye faiſant esbahir le peuple de l'eſtrangeté de leur parure, & beaucoup plus de leur ſinguliere beauté, ſpecialement Daraïde, qu'ilz n'eſtimoient moins excellente que leur Royne meſme. Quand elles furent à la porte de la tour de Febus, virent l'eſcriteau qui eſtoit au deſſus, mais Daraïde n'y ſceuſt arreſter ſon œil, ains tourna vers la tour de Diane, qui luy ſembla d'architecture

chitecture exquise. Puis,pensant que la dedans demeuroit celle qui faisoit aussi certain seiour en son ame, commença a dire a part soy: Dieu souuertain, soit vostre plaisir qu'a vostre seruice & mon honneur ie puisse conquerir(auec ces fausses armes que ie porte) la gloire de ceste fortune, preparee pour mon infortune, si la victoire ne m'est ottroyee, auec le contentement de ma deesse Diane. Faittes moy, seigneur, pareille grace que feites au chef de mon lignage Amadis de Grece, qui paruint à la fruition de sa diuine Niquee la conquerant souz le masque de Nereïde l'Amazone. Ce dit print courage, & semond sa cousine a aller voir la caue de Febus. Si descendent de leurs palefrois qu'elles baillent a tenir a leur guide, & montent au chasteau par vn escalier qui puis les meine a la caue, la ou y auoit vne statue de cheualier accompagnee de lumieres perpetuelles (comme vous a esté deschifré) lesquelles ne s'estant iamais estaintes pour personne qui y fust encores entree, se soufflerent toutes à leur venuë, dont elles demeurerent en vne horrible obscurité, auec bruit espouuentable tãt en la caue qu'en la sale de la tour. Toutesfoys Daraïde (a qui amour inspiroit hardiesse trop plus grãde que son aage ne portoit)dit a Garaye qu'elle vouloit passer outre, pour voir si elles trouueroient point quelque clarté pour connoistre ce qui estoit là dedans. A quoy s'accordant sa seur, se recommandent à dieu, & se tenans par la main, entrent cinq ou six pas dans la caue, & soudain par la bouche d'icelle qui se rendoit en la tour de Diane, se degorge vn vẽt si impetueux,auecques si terrible bruit, que les bonnes damoiselles pensoient que la forteresse ou elles estoient,deust a l'heure tumber en ruyne : & ce furieux tourbillon les accueillit de telle force qu'il les reietta hors la porte par ou elles auoient entré. Alors Garaye bien estonnee:ce n'est pas icy a ce que ie voy l'espreuue de damoyselles. Mez que fortune, dit Daraïde, nous ait reuestues de meilleurs & plus durs atours nous y reuiendrons sonder le gué. Ainsi deuisans remontent en haut, & aussi tost cessa leans la tourmente, & la lueur y reuint comme parauant. Dequoy elles furent fort esbahies, & se mirent à contempler le bastiment des tours qui leur sembla superbe auecques la ceinture des parcz & iardin : puis tournerent leur regard sur la ville, dont elles estimerent grandement tant l'asiette que la structure. En telles occupations attendoient la nuit, laquelle voyant close, commandent a leur guide les conduire au logis solitaire de la Royne: ou il les rendit & posa iustement au dessous des fenestres de la galerie qui estoit du costé de la mer. Alors la Royne Sidonie (a sa mode accoustumee, apres s'estre deshabillee preste a se coucher) auoit pris son manteau de nuit, & s'estoit mise a ses fenestres respondant sur la mer,pour celebrer l'office ordinaire de ses regretz & gemissemens,en contemplant la lune ou Diane esclaircissant les ondes par ses rayons, ensemble la route qu'auoit tenuë son Moraïsel au departir, qu'elle auoit remarquee & trassee sur l'eau par ymagination,comme les Astrologues ont leurs cercles au ciel : tellement qu'elle tenoit le trait de ce cours de nauigage pour sa voye lactee, comme eux leur blanc chemin de saint Iacques. Or a l'heure que noz damoyselles arriuerent au pied de l'edifice elle se complaignoit en ceste maniere. Làs Diane celeste, qui monstre maintenant ta face tant clere, ne me donneras-tu point moyen par celle qui en terre te represente de iouïr vn iour de la veuë corporelle de celuy que ie voy tousiours en esperit: mettras tu point fin, ou a mon amour incroyable, ou a la hayne mortelle que ie luy porte en decharge de mon honneur? O Moraïsel qu'il faut bien qu'il y ait eu de merueilleuses extremitez de graces & perfections en toy,pour me renger & reduire en pasions si estrangemẽt extremes. Daraïde qui l'oyoit & contemploit semblablement la lune & Diane,luy ramenteuant la sienne qui luysoit en ses pensees en la

nuit de son absence : A tant commence à toucher du luth & Garaye pareillemēt, d'vne douceur si melodieuse (incorporant la voix parmy) que la Royne fut toute transportee de plaisir par ceste armonie non esperee : laquelle luy sembloit ie ne sçay cōment succer l'ame par l'oreille, de mesme façon qu'elle le sentoit de la melodie de sa fille : dont elle disoit en elle mesme : certainemēt vecy le droit corps de l'ame d'Orfeus, car tel soubriquet auoit Diane par sa musique. Ce pendant noz pucelles triomphoient de fredonner & passager de leurs doitz, & à propos entreiettoient des traitz rossignolesques de leurs douces gorges, chantans ensemble ce dixain.

CHANSON.

Comme l'argentine face
De la Lune du ciel, rend
L'onde puis haute puis basse
Par son aspect different:
Ainsi ma Diane en terre,
Qui mon cueur lye & desserre,
Le plongeant de ioye en deuil:
Les mouuemens de mon ame,
Agite en glace & en flame,
Par traitz diuers de son oeil.

Dieu sçait si la Royne prestoit l'oreille ouuerte à ces paroles, sonnans tel loz de sa fille Diane: laquelle impatiente de plus les entendre de si loing, appelle ses damoiselles pour enuoyer vn page en bas de sa part à celles qui sonnoient des luthz. Cela fut fait diligemment, & noz pucelles monterent en haut bien ayses ou elles trouuerent la Royne en vne chambre tapissee & meublee precieusement, & enluminee de six flambeaux en autant de chādeliers d'argent. A l'entree elles font vne grande reuerence, puis se vont mettre à genoux deuant elle, luy baisant les mains: qui fut trop esmerueillee de leurs beautez comme elles aussi de la sienne. Principalement elle arresta son œil sur Daraïde, qui luy reueilla vn soudain souuenir de son Moraïsel, & bien luy sembla n'auoir, iamais veu ny ouy parler de creature si acomplie de toutes parties de beauté apres sa fille: dōt toute en tremble adressa sa parole a elle: Helas m'amye d'ou estes vous! dea qui vous peut icy amener tant belle & si estrangement acoustree, & tant bien sonnant & chantant. Daraïde demy rauie en contemplant la mere de celle qui occupoit toute sa pensee & memoire, luy respondit vn peu tard (comme celle qui decouroit par l'excellence du moule qu'elle voyoit, quel pouoit estre l'image qui en auoit esté tiré) Ma dame ie suis tant esbahie de la perfection que ie voy en vous, que ie ne sçay que dire ne penser. Quant à ce qu'il vous plaist enquerir de l'estre de ceste damoyselle & de moy : nous sommes seurs, natiues du Royaume de Sarmate, de mesme loy que vous qui auons apris de ieune aage le mestier de sonner & chanter : lequel n'auons estimé pouoir employer en meilleur endroit qu'en uostre seruice, & de ma dame Diane, si c'est vostre bon plaisir de nous y receuoir. A qui la Royne : Mes amyes vous soyez les tresbien venuës : vous asseurant que ne vous pouuiez adresser en lieu ou fussiez mieux traictees & salariees. Ie vous sçay fort bon gré du trauail du long chemin qu'auez pris si volontiers pour venir au seruice de ma fille : à laquelle vostre sçauoir singulier estoit deu plus qu'a autre quelconque, veu l'excellence de musique que trouuerez en elle respondant à la vostre. C'est ce qui nous a amenees icy (respond Daraïde:) lors elle leur demāda leurs noms: puis poursuiuit (la couleur luy montant au visage) A a Daraide, que ie suis contente de ta venuë, me representant par semblance celuy pour qui mon cueur languit incessamment. Ce dit voulut ouir encore vne chançon, qui fut de ton & accord si doux, auec la grace des voix, & l'inuention des paroles que la Royne & ses damoyselles demouroient quoyes & immobiles, cōme s'elles eussent eu les oreilles enchenees

aux

aux instrumẽs de noz deux pucelles. Apres ce plaisir la Royne souppa, & commanda qu'on dressast vne petite table plus basse assez pres de la sienne pour les deux estrangeres, à fin de paistre ses yeux de Daraide, comme sur l'image propre de Moraisel: A qui elle dit en son souppant, que l'endemain elle iroit à la ville pour les mener à sa fille: dequoy vous pouuez penser combien Daraide fut courroucee, voyant l'ouuerture de iouir si tost de la veuë tant desiree de sa Diane. Les tables leuees, la Royne voulut derechef leur musique, tant estoit affriandee au ieu & chant de noz pucelles. Ausquelles elle ordonna la prochaine chambre de la sienne: La ou Daraide se voyant, embrassa incontinent Garaye, disant: Trescher cousin comme recognoistray-ie le bien que ie suis prest de receuoir par vostre bon conseil & ayde? Laissons cela (respond il) & desaccoustumez ce langage de peur de nous descouurir à malheure: ausi qu'il nous vaut mieux reposer pour ne faire tort à la Royne, voire en nous faisant estimer incõsiderees & mal apprises: nous pouons bien dormir sur les deux costez, puis que noz affaires sont desia en si bon train. A tant elles se couchent, combien que Daraide reposa peu ayant la puce en l'oreille de ce qu'elle esperoit voir l'endemain.

Comme la Royne Sidonie mena Darayde & Garaye à la ville, & les donna à la princesse Diane sa fille.

CHAP. XX.

LE iour venu, apres que la Royne eut pris encor' vn trait de leur armonie pour son aubade, elle se leue & mande au duc d'Alfarce qu'elle vouloit aller en la ville lequel se rendit ausi tost au logis matin, suyui de maintz cheualiers pour accompagner la Royne: qui ne tarda gueres apres leur venuë à monter sur sa haquenee, & ses dames & Damoyselles quand & quand, dont Daraide & Garaye ne furent des dernieres, qui par la cité attrayoient les yeux de chacun sur elles. A peine fut la royne descenduë en son palais qu'elle s'en va voir sa fille pour luy liurer les deux belles menestrieres. Si y entra par la porte que nous auons dit, respondant vers la tour de Diane: lors elle leur dit: Mes amyes ie vous veux mener presentement à ma fille pour vous rendre a son seruice. Quand Daraïde ouyt ce mot, son esperit saisy de pensee soudaine s'esperdit tellement qu'elle n'eut pouuoir de respondre, voire ne sauoit plus qu'elle faisoit, ny ou elle alloit, sans Garaye qui la tenoit & guidoit par la main. Ainsi arriuerent à lauanchambre de Diane, ou elles trouuerent Lardenie duchesse de Lumbruz, & Galardie marquise de Lastes, qui estoient tresbelles pucelles & de bonne grace & les plus fauories de Diane: à qui elles estoient egalles en aage, venans toutes trois a la dixiesme annee. Toutesfoys voyãs les deux nouuelles filles qui accompagnoient la Royne furent vrayement estõnees de leur beauté, specialement de Daraïde, de qui dit la duchesse Lardenie: Qu'est-ce cy, ma dame, il semble que venez du ciel, veu la compagnie angelique que vous menez auecques vous, qui luy respondit: Ce sont deux filles plus perfaittes la moytié en chant & son de musique qu'en l'apparẽce exterieure que voyez. Pardonnez moy ma dame (dit Lardenie) & de ce pas va accoller & baiser Daraïde affectueusement, disant: Mais, ma dame, voilà pas la bouche toute formee de ma dame la princesse, & ses propres yeux retraitz au vray naturel. Ce pendant Galardie se coule en la chambre de Diane, pour auoir le present des premieres nouuelles: & la duchesse continuoit sa parolle: I'ay grand paour desormais que ma compagne & moy serons cassees de l'estat de nostre faueur par la suruenuë de ces excellentes damoyselles. Ce qu'elle disoit auec vn geste de si grand aise que la Royne ne se pouoit contenir de rire, & les deux filles en receuoient merueilleux plaisir: mais ce ne fut riẽ a comparaison de celuy qu'elles eurẽt à l'heure q̃

Diane vint a sortir de sa chambre, qui s'acheuoit d'habiller quand la marquise luy apporta ces nouuelles & vestoit vne robe de veloux violet decouppé sur vn fond de toylle d'or par dessus vne cotte de satin cramoysi, dont Galardie luy portoit la queuë : & auoit conceu telle ioye a son rapport (par vn presage du destin) qu'elle oublia a se coiffer, ne mettant qu'vn chapeau de roses sur ses cheueux, qu'vne de ses filles luy venoit de cueillir toutes fraisches. Seulement reietta vn peu ses cheueux derriere ses oreilles, ou pendoiẽt deux moyennes escarboucles de pris inestimable, qui rendent lueur en l'obscurité des tenebres. Au sursaut de sa veuë Daraïde fut rauie iusques au tiers ciel (qui est la sphere de Venus) & commença à dire entre ses dens: Dieu immortel secourez moy, car ie voy ma tant belle & exquise mort presente. O mort que tu as pris vn bel accoustrement de masque, pour defaire vn gentilhomme masqué aussi & deguisé. A l'heure que Diane entra en l'auanchambre, la Royne luy dit en riant: Ma fille voyez quel beau present ie vous ameine pour vostre recreation: à quoy elle respondit (ayant l'œil fiché sur Daraïde) ma dame a ce que ie voy il est tresbeau, & ne say comme vous remercier du grand soing que prenez de moy, a me pourchasser tant de plaisir. Lors Daraïde & Garaye se ietterent a genoux deuant elle, & luy baiserent les mains, & elle pour les faire leuer prend Daraïde par la sienne qu'elle sentit froide & tremblante comme en vn frisson, & la regardant au visage, luy vid tout blesme & decoulouré : parquoy la princesse s'assit sur vn carreau de veloux, & la Royne en vne chaire leur commandant se soir, ce qu'elles firent sur vn tapis de turquie estendu par terre. Mais Daraïde adressa ses yeux sur sa deesse qui luy demãde qu'elle auoit, & quel mal l'auoit saisie si soudain. A quoy ne luy fut possible de respondre vn seul mot : ains demouroit les yeux ouuertz cõme immobile & priuee de tout sens, fors que le cueur luy battoit si fort qu'il sembloit deuoir rompre & forcer la poitrine. Si s'enquiert Diane à Garaye que ce pouoit estre & si elle estoit sugette a cet inconuenient, qui respondit que non. Adonc la princesse la tire par vn bras, & la Royne par l'autre : Puis luy font frotter les mains qu'elle auoit froides comme glace : en fin vne damoyselle luy vient ietter tant deaux de senteurs au visage qu'elle reuient a soy. He dieux (disoit la princesse ce pendant) ma presence luy peut elle porter ce malheur non accoustumé? auiendroit il bien que ie la perdisse le iour propre quẽ ie l'ay aquise? Quand Daraïde se resentit, voyant tant de damoyselles empeschees entour elle, de honte qu'elle eut de son accident le sang luy remonta en la face, qui la rendit semblable a la blanche aurore que le soleil matinal couloure de moderee rougeur. Si dit à la Princesse: ma dame pardonnez moy s'il vous plaist la peine que vous ay donnee à ma bienuenuë, d'autant que la cause a procedé de vostre excellence, laquelle n'a moins transporté & egaré mes sens que la clarté extreme du soleil eblouit la veuë mortelle : car sans doute autre chose que ceste nouueauté incomprehensible de vostre perfection n'a troublé & anneanty la vigueur de mon corps. A quoy Diane: M'amye vous portez en vous mesme telle part de ce que m'attribuez, que ne pouuez auoir trouué en moy rien de nouueau ny estrange: mais dites si voulez prendre quelque sustance pour renforcer voz esperitz. Ie vous remercie treshumblement ma dame, respond Daraïde, car la puissance qu'auez monstree à me rauir ainsi & destraire mes forces, vous deuez par raison auoir pareille a me les rendre & restaurer. Pendant que la princesse luy repliquoit que si elle eust eu ce pouuoir, elle ne l'eust laissee si longuement en peine : la Royne commanda qu'on fit haster le disner. Si prend sa fille par la main pour aller en la sale ou lon auoit couuert: & la duchesse Lardenie va embrasser Daraïde d'vne singuliere affection luy disant: O ma

O ma mignonne,ô mon ange que ton mal m'a nauré le cueur : prend courage m'amye & t'efforce a faire bonne chere : car ie t'asseure que nous menerons ioyeuse vie ensemble, sans iamais engendrer vn seul grain de melancolie. Daraïde conceut grand amour enuers la duchesse pour la gracieuseté affectueuse dont elle luy vsoit: tellement quelle recõneut ceste obligation en tel payement que sa qualité requeroit (cõme l'histoire vous deuisera en son lieu) Si luy dit:ma dame vous me rendez toute honteuse de la faueur que me prestez : ie ne me sens pas soluable pour y pouoir satisfaire. Qui luy respõd qu'elle s'en tiendroit trop satisfaite, mez qu'elle la vit seulement gaye & ioyeuse : ainsi deuisans suyuoient la Royne & la princesse. Et quand elles furent en la salle, Diane qui tousiours auoit l'œil assis sur elle pour l'affection secrette qu'elle auoit embuë en ses veines au premier obiet de sa veuë, luy dist auec vn souriz gracieux:Ma Daraïde declarez moy ie vous prie ce qu'auez senty en ceste pasmoison. Il ma semblé (dit elle) ma dame que ie sentois venir vne douce mort emmiellée de ie ne sçay quel aise indicible que la mort naturelle ne peut auoir. Ie ne puis entendre cecy, dit Diane. Par ce (respond Daraïde) que ceste semblance de mort est reuestue de l'ymage de vostre beauté excellente, & son dard empenné de vostre grace nompareille, qui par-ce moyen liure vn souëf martire auquel i'eusse desiré de languir ainçois que de reuenir a cet vsage de vie occupé d'autres fantasies empeschans le bien vnique de ceste heureuse contemplation. Lors adresse sa parolle à la Royne. A à ma dame combien vous auez fait pour tous les cheualiers de la terre, en leur deniant la veuë de ma dame Diane, qui ne leur pouoit estre moins que mortelle, veu le pouuoir qu'elle a de rauir & transporter les damoyselles,& les mettre au chemin de la mort. Toutesfois ie les estimerois mieux fortunez d'auoir ce grãd bien de la voir au hazart de mourir pour estre siens. La Royne qui auoit conceu vn merueilleux plaisir a regarder Daraïde pour la souuenãce qu'elle luy raportoit de son Florisel, luy dit qu'elle n'eust pas pensé que femmes tõbassent en affectiõ d'autres femmes,si elle mesme ne l'eust experimenté en Daraïde,comme elle confesse estre touchee de celle de Diane. Puis aiousta: Or ça m'amye vous serez donques blasonnee LA VAINCVE DE DIANE aussi biẽ que les cheualiers qui suyuẽt l'ẽtreprise,à quoy Daraïde : Ma dame plus grand honneur ne reputerois d'estre victorieuse de tous les viuans que d'estre vaincue d'elle, moyennant que ce nom me soit accordé par elle mesme, en vertu duquel ie protesterois de viure & mourir en son seruice. La princesse consentit volontiers a ce titre, disant qu'elle estoit fort contente de la connoistre amoureuse d'elle, esperant par-ce lyen la tenir enchesnee en sa compagnie. Si se mirent a disner la Royne & Diane & la duchesse & marquise:ou ne furent seruies que des plus delicates viandes iugees par les medecins les plus digestibles pour entretenir ce beau teint & la tendre complexion de la princesse, qui fit dresser vne petite table pour les deux damoyselles qui mangerent legerement a fin de donner leur premiere aubade a Diane. Ce que refusa Garaye pour sa part souz bonne couuerture de ce qu'elle disoit que le ieu froid d'elle non amoureuse ne symboliseroit bien auec celuy de la VAINCVE. Alors Daraïde prend le luth & sonne d'vne telle agilité de main, decouppant la musique par tant de fredons & passages que lon ne pouoit ymaginer qu'Orfeus y eust rien peu aiouster. Et quand à la seconde foys elle mesla sa voix argentine parmy le son de l'instrument (tenant son regard fiché sur la princesse) qui luy voyoit parfoys descendre des yeux les larmes perlees, & les gros souspirs debonder de l'estomac a la rencõtre des motz douloureux : tellement que la princesse se sentit outree de passion desormais incurable,pleurant & souspirãt de compagnie. Et

gueres moindre part n'en print la Royne, pour la memoire que la chançon parlant d'Amadis, luy renouueloit de son Moraïsel, auec la semblance de la personne qui sonnoit. La chançon fut de ces deux couplets:

CHANSON.

Nonobstant qu'Amadis esprouue
Sous l'arc d'Amour sa loyauté
Si est ce qu'encores il trouue
En Oriane cruauté.
Qu'esperez-tu doncq Darayde
Veu que tu n'as d'arc null'ayde
Pour rendre certaine ta foy,
Aussi nul maniment des armes.
De la mort (lasse) asseure toy
Si lon n'a pitié de tes larmes.

Ceste chançon ramenteuant à la Royne son Florisel: A a(dit elle, en souspirant) de pareille rigeur vse le petit filz enuers moy, qu'Oriane vn temps enuers son grand pere: mais ie m'en vengeray en telle sorte qu'il seruira d'exemple à tous les abuseurs de dames. Diane oyant ce propos, estant incitee d'amour naïue enuers son pere, iette les bras au col de sa mere, & toute espleuree, la suplie vouloir pardonner à son pere son offence en faueur de sa fille. Mais la Royne luy respondit qu'elle ne se souciast que de se donner du bon temps,& que la decharge de son honneur luy exigeoit ceste vengeance de laquelle elle remettoit l'effect en la main des dieux qu'elle cõnoissoit tousiours si fauorables à la race d'Amadis que Diane n'auoit encore que crainte en vain. En ce propos le disner s'acheua,& la Royne se retira en son palais, laissant sa fille en compagnie qui fort luy agreoit.

Du passetemps du luth que print Diane auec Darayde & Garaye,& de leurs menus propos ensemble.

CHAP. XXI.

Diane se voyant en possesion de deux Damoyselles, qui tant estoient à son gré, s'alla esbatre apres disner, au iardin du palais de Venus, qui sembla à noz deux pucelles le plus beau, dont elles eussent iamais ouy parler, mesmement la frescade estant droit au milieu, ou les oyseaux de toutes sortes se rendoient volontairement en aussi grand nombre qu'on les eut peu assembler en vne voliere, & degoysoient vne melodie merueilleuse: la belle fontaine couroit sous la coudroye, ou la princesse se vint soir, & ses dames alentour. Entre lesquelles Lardenie luy dit que le lieu estoit propre à sonner, à cause du faux bourdõ de l'eau bruyante,& des fleuttis des oysillons. Diane entendoit qu'elle le dit pour ouir de rechef Daraïde & sa compagne: mais elle luy remõstrant qu'elle mesme leur deuoit faire connoistre sa perfection en musique, pour voir l'acces nouueau que Daraïde en pourroit receuoir. Aquoy la princesse s'acorda, & print son luth, dont elle estonna les maistresses mesmes, especialement Daraïde, de qui l'esperit estoit tant raui de ceste armonie (iointe l'amorce de la main qui la causoit) qu'il luy sembloit depestré des liens du corps cercher issue pour aller trouuer celuy qui l'attiroit comme l'Aymant le fer: qui meut Garaye à dire à la princesse. Làs madame, c'est assez, si ne voulez voir encor' vne extase d'vne pauure amante selon sa cõtenance que i'aperçoy de-ia y tendre. Cõment (dit Diane à Daraïde) m'amie, ou en estes vous logee? En paradis, & en enfer, respond elle, en enfer gist mon corps, que l'ame tormente,& desire habandonner, dõt elle le rend souuent ainsi morne & transi. Et elle lors se sent comme en vne gloire celeste, participant vne volupté spirituelle en ses pensees incorporelles, ne souhaittant plus que d'estre iointe à la vostre inseparablement. Las, ma dame, ie considere que ce pourra estre des miserables cheualiers quand ilz auront fruition de vostre vision pure & vraye, veu l'effort de vostre seule image qui leur fait courir les champs, teindre les herbes de leur sang, & embraser les cueurs des flammes ardentes. Ce disant, les

les larmes luy arrosoient ses palles iouës, iusques à ce qu'elle auisa quelque souspir eschapé à Diane, non obstant la dissimulatiõ dont ella le cuida couvrir : qui luy auint en repliquant à Daraïde que c'eut esté de son amour, si elle fut homme, veu les signes extremes qu'elle en demonstroit. Sur lesquels elle la vint arraisonner (connoissant qu'elle auoit surpris son souspir) lesquelz elle estimoit plus seurs tesmoings de la douleur secrette, les pleurs ou les souspirs. A quoy Daraïde : ma dame ie confesse qu'il y a des larmes procedans d'abondance d'honneur propre au sexe des femmes, dont on dit qu'elles les ont à commandement, pour abuser leurs langoureux amans. Mais le corps ou telle fontaine est desia tarie par pleurs continuelz, ce qu'il vient à distiller de ses yeux sont les vitales vapeurs que le feu cruel du cueur exhale & chasse en haut consumant en ce la racine de la vie. Alors Diane : Ie dis Daraïde que les souspirs (qui d'autant sont plus communs aux hommes) rendent conte plus suffisant de ceste ardeur vehemente, qui ne trouuant plus de liqueur qu'elle puisse enuoyer aux yeux, y pousse vn air sec, & vent enflammé, qui se produit par amour, qui vient eventer de ses æsles le cueur embrasé, le voyant en termes d'expirer sans ce refraichissement. Ainsi prenoit la princesse grand plaisir à deuiser auec Daraïde, mais pour ne m'espriser du tout Garaye, l'interrogue si c'estoit la coustume de son païs, que les femmes fussent amoureuses les vnes des autres. Qui luy respondit que la region de Sarmatie donnoit les vsances des hommes aux femmes, en leur mettant les armes aux mains pour combattre: parquoy leur seroit aussi moins estrange cest office viril d'aymer les dames qu'à celles des autres contrees: mais quoy qu'il en fut que l'outrepasse de son excellence ne laissoit sexe ny aage exempt de son amour. Apres ces deuis ioyeux, Diane reprint le luth pour acheuer sa chançon que la compassion de Daraïde luy auoit rõpue: & pensant que le mot l'auoit troublee, estãt conforme à son estat : pour ne la mettre en desespoir, luy declara qu'elle la sonnoit plus à cause de la musique que de la lettre, combien qu'elle l'eut faite à propos d'elle, la cuydant estre femme.

CHANSON.

De iour en iour ma vie diminuë
Ie perds mes sens, & change ma couleur
Tant sa beauté diuine continuë
A me naurer d'ennuy & de douleur.
Voyant sachant me plains de ce malheur
Et veux languir en cest' aspre souffrance
Tant que i'auray de vie au corps vsance.
O grief tourment, O dure noueauté
Quand en ce cas ie n'ay nulle esperance
De iouir onc du fruit de sa beauté.

Daraïde receut vn contentement secret de ceste chançon quand elle l'eut bien consideré. L'heure estoit venue que la princesse auoit accoustumé de soupper, qu'elle fit apporter aupres de la fontaine : commandant à Daraïde luy seruir d'eschançon, & à Garaye d'Escuyer trenchant ce qu'elles firent de fort bonne grace : puis s'en allerent soupper. Et la princesse aussi tost demanda à Lardenie & Galardie (qui auoient mãgé auec elle) qu'il leur sembloit de ses deux damoyselles, à quoy la duchesse: Ma dame ie me recuse en la cause de Daraide pour l'amour que ie luy porte aussi feruent qu'elle à vous : tant ose ie dire que c'est vne des plus accomplies pucelles pour son aage que les dieux creerent iamais, soit en beauté, grace, ou discretion. Vous dites vray (respond Diane) & ie me tiens plus fiere de l'auoir que qui m'eut donné vn royaume. En ce deuis continuérent tant que noz filles reuindrent : & Lardenie va acoller Daraïde, luy demandant comme elle estoit en sa bonne grace, qui luy respondit: comme celle que par raison ie doy priser & aymer sur toutes les dames du monde apres ma dame Diane. Ie suis bien abusee

(replique la Ducheſſe) qui penſois tenir le premier lieu en voſtre endroit. Daraïde s'excuſant qu'il y auoit des creatures naturellement nees à dominer & ſeigneurier les autres : & que la princeſſe auoit tellement aſſeruy ſon cueur qu'elle n'en pouuoit plus diſpoſer que de telle portion qu'il luy plairoit. Diane ſouzriant luy dit qu'elle vouloit eſtre aymee d'elle ſouuerainement cõme auſsi elle l'aymoit ſur toutes. Me voyla (pourſuit la ducheſſe) tombee de fieure en chaut mal, qu'il ne ſuffit pas à ma Dame d'emporter la preeminẽce ſur Daraïde, ſans encores la preferer à moy. En quoy la princeſſe luy remõſtra qu'il n'eſtoit raiſonnable de moins rendre que le plus à celle qui autant en liuroit de ſon coſté. Daraïde ne fut pareſſeuſe à la remercier de ce grand mot qu'elle ne mit pas en oubly : ains quand elle print le luth auecques ſa ſeur en donna teſmoignage par ceſte chançon reſponſiue à la precedente de Diane.

CHANSON.

Làs vain deſir, interditte eſperance,
Làs faux penſer & aueugle vouloir,
Larmes, ſouſpirs, piteuſe doleance
Souffrez ormais mon eſprit paix auoir.
Mais ſi par force, ou par quelque oubliance,
De ce fort neud mon cueur ne puis rauoir :
Vien mort, de moy pren ton dernier deuoir,
Mettant à fin ma cruelle influence.
Cõſume (ô ciel) en moy ta grande puiſſance:
De ma douleur telle eſt la vehemence
Que ton effort ne me ſera que ieu.
Iette (ô amour) ton arc fleſches & feu,
Et dreſſe ailleurs ta force & violence:
Playe nouuelle en moy n'a plus de lieu.

La princeſſe fut fort ſatisfaite de ce lay piteux, & print ſon luth & ioua auec elles: qui fut la plus delectable armonie & la plus rẽplie que iamais euſt eſté ouye, ny auſsi touchee de ſi belles & hautes mains. Auquel plaiſir nous les laiſſerons auecques la Royne Sidonie (qui n'en perdoit pas vn iour) pour retourner au cheualier du Fenix.

Comme la Royne de l'Iſle de Dardanie requit le cheualier du Fenix d'eſpouſer la Princeſſe Lucenie ſa fille, & ſa reſponce.

CHAP. XXII.

LE cheualier du Fenix qu'auons laiſſé en l'Iſle de Dardanie y fut deux iours (depuis la victoire qu'il euſt contre le geant) en grand' penſee touchant le party de Lucenie, qu'il cognoiſſoit bien que la Royne luy vouloit offrir. Mais combien que la princeſſe luy ſemblaſt beaucoup à eſtimer, toutesfois ſon cueur deſia engagé en autre lieu ne ſi pouuoit bonnement renger: ioint ſon aage qui eſtoit encores plus propre au trauail des armes pour acquerir loz & gloire, que pour s'accaſaner auec vne dame, & ſe mettre en mue à engreſſer comme vn oyſon. Au troiſieſme iour la Royne ne faillit à l'iſſuë du diſner de luy entamer le propos, diſant que le ſeruice qu'il auoit fait à elle & ſa fille de les auoir deliurees de l'aſſaut du geant, & rendu leur terre paiſible, la ſembloit charger d'ingratitude ſi elle ne le reconnoiſſoit le plus hautement que ſa puiſſance portoit. Bref que ſa vertu conſideree auec les autres graces dõt elle le voyoit doué autant que cheualier du monde, elle ne le reputoit digne de rien moins que de la cõpaignie & conioinction de ſa fille auec le droit ſucceſsif de ſa coronne: ce qu'elle luy preſentoit de tresbõ cueur comme le fond & comble de tout ſon pouoir. Floratlan fut fort troublé de la requeſte de la Royne la ſentant liberale & ſi affectueuſe qu'il ne voit moyen de s'en demeſler honneſtement: Toutesfois luy fit reſpõce qu'il ne ſe ſentoit capable de ſi grande offre, ne ſçachant le lieu de ſon origine, & n'ayant connoiſſance aucune de pere ne de mere. D'auantage qu'il eſtoit de loy trop differente à la ſienne qui ne luy promettoit alliance auec gens de contraire creance. Finalement que ce ſeroit honte à luy eſtant de tel aage de s'arreſter ſi toſt au repos & delices du corps auant que l'auoir employé en l'exercice & conqueſte d'honneur. La Royne ſe trouua par ceſte reſponce fort deceuë

ceuë de son opinion, cuydant qu'il deust accepter son offre de franche volonté, & luy repliquoit que fortune ou le ciel luy auoit fait telle grace de gloire bellique en sa ieunesse que son apprentissage equipoloit le chef d'œuure des autres & son commencement, la fin. Lors Lucenie qui vouloit franchir le saut, aiouta: que puis que la roine sa mere auoit declaire son consentemẽt, que de sa part aussi elle diroit vn mot du sien: c'est à sçauoir quant au lignage & pauureté qu'il pretendoit, que l'interrest n'en redondoit que sur elle qui n'en faisoit aucune difficulté: Quant à la diuersité des loix, que si il luy faisoit entendre la raison & le fondement de la sienne estre meilleur, elle ne se voudroit obstiner en vne fause & peruerse: mais si non obstant tous ses pactions & conuenances il estoit resolu de n'y entendre, qu'elle protestoit d'acheuer le reste de ses iours en vie solitaire, sans iamais se marier, pour demeurer seule, à cause du seul. A ceste parole reuint à Florarlan en memoire l'escrit de la proferie de la Royne d'Argenes au perron de Constãtinople, duquel a esté fait mention au liure precedent:

Quand le seul sera auec la seule seulement, sçaura le seul qui peut estre seul.

Parquoy pensa que ce fait estoit mené & conduit par destinees. Puis suruindrent les barons du païs qui se prosternerent à ses pieds, le supliant ne refuser ceux qui de si bon zele se donnent à luy, & n'estre cause que la lignee de leurs seigneurs perisse. La Royne & la belle Princesse se deconfortoient extremement, en sorte qu'à la fin l'obget present de la gracieuse Lucenie efface la souuenance imaginaire de Cleofile qu'il n'auoit conneuë ny aymee qu'en peinture. A raison dequoy apres auoir pensé vn espace, se leue de sa chaire. & s'en va à Lucenie, qui s'estoit iettee (comme faillie de cueur) sur vn lit verd, à qui il dit: Ma dame, ie vous prie de pardonner à vostre cheualier la mesprison qu'il semble auoir cõmise enuers vostre grandeur, reuoquant en difficulté le bien dont il n'est pas digne lequel finablement vaincu de vostre affection singuliere se rend tout a vostre discretion pour executer voz commandemens. La dolente princesse se leue a ce mot en sursaut, en tel aise que le prisonnier oyant prononcer l'arrest de sa deliurance, & pour toute responce le va baiser la larme a l'œil auec vne humble reuerence. La Royne voyant ceste nouueauté non attendue y vient & renforce les accollades à Florarlan, lequel alors leur dit: Il ne m'est possible ne pour amour que i'aye desia assis en autre lieu, ne pour autre respect quelconque mettre en arriere l'obligation de vostre bienueillance tant euidente enuers moy: qui me contraint vous promettre ma dame (parlãt a Lucenie) puis que tant d'honneur me daignez faire, de ne bailler iamais la foy a autre dame qu'a vous, comme vostre loyal mary & espoux: moyennant que me donnez congé (auãt que passer iusques a l'effect des noces) d'aller en queste quelque temps sur la connoissance de ma race: veu que vostre aage & le mien ne donnent occasion de rien importuner ne haster. Lucenie qui eust bien voulu ceste promesse sans telle condition, delayant la iouïssance de son desir, s'y accorda puis qu'autrement ne pouuoit: le suppliant y vouloir vser de la plusgrande diligence que possible luy seroit. Si le retint encore deux iours souz ombre de luy faire equipper son vaisseau, & appareiller tout ce qui luy estoit necessaire en son voyage: durant lesquelz il leur prescha si bien la loy de dieu qu'elles se firent battiser, & tout leur peuple apres. Aussi y eut maintz honnestes amoureux propos entre luy & elle, accompagnez par fois de gracieuses caresses, ris, & baisers, tant que le point d'honneur pouuoit souffrir: ce qui laissa la Princesse d'autant plus grand regret de son partement, apres auoir gousté si familierement la douceur de sa compagnie: mais le cours fatal le tiroit bon gré mal gré a ses auentures, ausquelles il s'exposa le troisiesme iour, s'embarquant auec mille pleurs & souspirs reciproques.

Et la fortune le guida en maintz lieux auant qu'il arriuast en l'Isle de Guindaye: la ou il fit tant d'armes souz le titre de Fenix, que sa renommee volant par le monde causa grand contentement à Lucenie sa fiancee, à Arlande sa mere, & à Florisel qui en son cueur ne le desauouoit a filz. Vray est que de ses faitz nous passerons vn peu legerement, renuoyant les lecteurs au liure propre de sa cronique.

Comme le Roy de Lacedemone vint vers l'emperiere Niquee de la part du Soudan son pere pour la mener vers luy, & du succez de leur voyage.

CHAP. XXIII.

PEu de iours apres que Florisel fut guery des playes qu'il auoit receuës au combat contre le Roy de Gaze, le Roy de Lacedemone arriua à Trapezonde pour prier l'Empereur Amadis de Grece au nom du Soudan de luy enuoyer sa fille Niquee pour vn peu de temps comme le principal soulas & reconfort de sa vieillesse. Ce que l'Empereur luy accorda combien que non sans regret. Si la conduit au port auec Florisel & Helene, qui s'entredonnerent mille baisers & accollees a la departie. Or singlent ilz en haute mer, laissans la cour fort troublee par l'absence de l'emperiere: & trois iours durans voguerent par bonace, mais au quatrieme la furie des ventz s'eleua qui les porta costiers de leur route, & les alla ietter en vne des Isles Ciclades, en laquelle commandoit vne dame de la lignee de Furio Cornelio, qui hayoit mortellement Amadis de Grece & tous ses adherens. Si tost que l'emperiere Niquee se vit abordee en terre voulut descendre pour se reposer du trauail de la mer. Le Roy luy fit compagnie auec vne partie de leurs gens, qui furent incontinent descouuertz d'vn chasteau non lointain, d'ou sortit vn nombre de salades & guisarmes qui vindrent prendre l'emperiere & la pucelle Anazare qui l'accompagnoit auec quelques autres filles de ducz & contes, & le bon Roy aussi. Ceux de leur troupe qui se mirent en defence furent sagmentez, les autres menez prisonniers: puis vindrent cinq ou six vaisseaux armez assaillir la nef de Niquee qui leuoit les ancres en intention de faire voyle en Trapezonde, pour aller porter les nouuelles de leur meschef: mais possible ne leur fut d'eschapper que partie d'eux ne fusset pris, les autres noyez, & la nau mise a fond. La dame de ce chasteau (qui Garçarace auoit nom) fut fort ioyeuse de voir de si belles damoyselles en son pouuoir: beaucoup plus le fut quand elle entendit par vn des prisonniers qu'elle tenoit l'emperiere Niquee. Alors s'en va incontinant voir celle qui ne pensoit estre descouuerte & luy dit la iugeāt a son maintien maistresse du chasteau: ma dame ie croy a vostre phisionomie qu'estes pout vser plu stost de pitié que de rigueur enuers ceux que fortune a liurez en voz mains: pour ce vous prie de nous laisser aller nostre voye: vous asseurant que (combien que ne soyons pas du plus haut lieu de ce monde) vous ne perdrez rien à nous faire plaisir au moyen des bons amys que nous auons. A quoy Garçarace dit: ma dame ne vous pensez déguiser enuers moy qui vous connois pour emperiere de Trapezonde, plus contente de vous tenir que la valeur de toutes voz seigneuries: car ie suis de la race du vaillant Furio Cornelio qui a esté meurdry par les vostres, & le duc Brabon mon filz apres. Dont ay inimitié iuree contre vostre lignage, laquelle ie n'executeray enuers vous par inhumanité quelconqne, fors qne de vous retenir icy, pour donner à l'Empereur Amadis vostre mary (par vostre absence) le plus grief ennuy q̄ i'estime luy pourroit auenir. Niquee luy voulut remonstrer qu'elle n'auoit esté cause des accidens dont elle se plaignoit, & que ce seroit contre raison qu'elle portast la peine de l'offence qu'elle n'auoit commise, mais ce fut en vain: Garçarace luy respondit qu'elle mist ceste esperance hors de conte, & au reste s'asseurast de receuoir d'elle tout le meil

leur traitement qui luy seroit possible. Ainsi laisse l'emperiere Niquee demy desesperee, qui se mit à faire de piteuses doleāces puis à son Amadis, puis à Florisel son filz. O Amadis de Grece lumiere des cheualiers ou estes vous maintenant que ne venez secourir vostre desolee compagne. Làs ie suis certaine que si estiez auerty de ma triste prison, vous seriez bien tost volé icy pour deliurer vostre loyalle amye. Voire quand vous y vindriez seul toute l'Isle ne pourroit repousser vostre effort inuincible. Làs Florisel qui tant auez employé voz forces au secours des dames, que ne sçauez vo⁹ l'infortune de vostre mere pour la secourir & tirer hors de la main de ses ennemys. O Rogel mon petit filz, si tant duroit ma captiuité qu'elle attendist la vigueur de tes bras, ie m'asseure sur les profeties de ta grandeur que l'iniure qu'on me fait seroit cher venduë. Helas chere seur Alastraxerce cōbien qu'ayez quitté les armes en mariage si les reprendriez vous encores a ce besoing si vous en entendiez les nouuelles. Apres ces grandz regretz elle embrassoit la pucelle Anaxare disant, ā a ma mignonne que ie fais grand tort à vostre belle ieunesse de l'auoir tirée en ce malheur, au lieu qu'elle deuroit estre en tout plaisir & soulas, qui luy respondit: Ma dame ne vous tourmentez point ainsi, recommandons nous a dieu seulemēt qui iamais n'a delaissé le sang de Grece, & il nous enuoyra en brief quelque moyen de deliurance. Garçarace qui entendit par ses gens qui les alloient seruir au repas, le dueil que Niquee menoit, fit tirer le vieil Roy de Lacedemone de la chambre ou elle l'auoit fait mettre a part, & l'enuoya tenir compagnie a l'emperiere: dequoy elle fut vn peu consolee à cause des remonstrances qu'il luy fit de ne pleurer & gemir comme les simples femmelettes, ains d'vser de constance sortable a son estat qui requiert vne grandeur de vertu pareille au reng qu'elle tient. Et qu'en celà elle doit imiter a son pouuoir la patience de son mary tant esprouuee & recommandee : autrement se diroient les gens de basse condition plus heureux que les seigneurs, d'autant que comme plus grands ilz les verroient sugetz a plus grandes ruynes si la magnanimité ne vous soustenoit contre les assaux d'aduersité. Quoy qu'on luy sceust dire ny alleguer elle ne voulut boire ne manger le premier iour. L'endemain qu'elle sentit de grandz elancemens du fruit qu'elle auoit au ventre qui crioit a la faim, pour le sauuer elle print quelque peu de refection. Tant vous puis dire qu'il vint a sortir sur terre durant cest emprisonnement, & fut vne fille de singuliere beauté nommee Fortune : a raison du lieu & fortune de sa naissance. Ce pendant Garçarace fortifia sa coste & son chasteau, donnant ordre que les nouuelles de ceste prise ne puissent estre portees au princes Grecz.

Comme les nouuelles coururent par le monde que l'emperiere Niquee estoit perie en mer, & du merueilleux deuil qu'on en mena.

CHAP. XXIIII.

NE venāt aucunes nouuelles du Soudan touchant l'arriuee de sa fille, on enuoya vers luy en diligence pour en sçauoir la verité. Alors on s'asseura que l'emperiere estoit perie en mer, dont fut la douleur incroyable en tous les lieux de sa connoissance. Tellement que la princesse Lucelle mesme n'en fut exempte, laquelle s'estoit toute retiree a dieu, & employoit sa vie à œuures de charité & hospitalité accompagnee de sa bonne damoyselle Anastasiane, a qui elle fit de grādz plaintes sur la mort de Niquee: dont l'autre trop esbahye, luy remonstra qu'elle auoit plus grande occasion de ioye que de tristesse, veu l'esperance qui pouuoit estre de iouir de son taint aymé Amadis a l'heure franc & libre. A à m'amye (disoit Lucelle) quand son cueur s'y rengeroit non feroit pas le mien qui se sent trop offencé d'auoir esté postposé à vn autre : si est-ce que ie l'ayme outre mesu

tre mesure, & pleure & gemis pour l'ennuy que ie le sçay porter de la perte de sa Niquee. Elle disoit bien vray : car iamais mary ne souffrit plus amere angoisse de la mort de sa femme : tellement qu'il se tint huit iours en sa chambre sans vouloir voir personne que Florisel & Helene, & vsant de telle abstinence & diete, qu'il perdoit desia force & couleur. Sur ce deuil luy vindrent lettres consolatoires de plusieurs princes & Dames, mais la principale de toutes fut celle de l'emperiere Abra qui l'enuoya par le Roy Frandalo, dont le dessus estoit.

Lettre de l'emperiere Abra.
Au tresredouté Empereur de Trapezonde, Prince de Grece, de Gaule, de la grand' Bretaigne, & Roy de Rhodes.

Monsieur si vous ne souffriez douleur extreme du decez de vostre bonne compagnie l'emperiere Niquee, vous seriez entaché de trop grande inhumanité & ingratitude, veu le regret que les estrangers mesmes en portent, que deuez auoir senty de plus pres que nul autre. Vne si douce & loyale conionction ne se peut departir sans vn grand naturel creuecueur. Mais apres que le premier mouuement a donné son alarme il faut que l'esprit vienne à se recueillir en soy & reprendre aleine, considerant que les larmes sont perdues sur chose non recouurable, & le tourment vain en cas qui est sans remede. La desirez-vous encores en ce monde ? vous seriez enuieux de son bien : gemissez-vous son mal ? elle est en vne vie immortelle plus heureuse que la vostre : souhaittez-vous à la suyure au lieu ou elle est allee ? vous offenceriez dieu de tascher à partir d'icy auant qu'auoir executé tout ce qu'il a ordonné estre acheué par vous en ce monde. Vous auez renom de magnanimité entre tous cheualiers : mais si vous laissez ainsi abatre de vous mesme, vous perdrez à vn coup toutes les victoires acquises sur les autres : aussi vous monstrãt vertueux à resister à ceste griefue passion, aiousterez le feste & comble au trofee de tous voz faitz illustres. Cest acte de lamenter est indigne d'vn homme, encore plus d'un prince qui doit seruir de lumiere exẽplaire. Au reste vous sçauez qu'elle estoit nee mortelle & que ne tarderons gueres apres elle à franchir le pas. Auisez donc à secher voz larmes par prudence, que le tẽps essuye par longueur aux ignorans, en vous conformant du tout au diuin vouloir.

Abra Emperiere de Constantinople, & Princesses des regions orientales.

Amadis ayant leu ceste lettre dit à Frandalo qu'il remercioit grandement l'Emperiere du bon reconfort qu'elle luy donnoit, & qu'il s'euertueroit à obeïr à ses remonstrances de tout son pouuoir. L'endemain partit Frandalo, & Amadis discourant seul la nuit sur sa Niquee, commença à penser qu'elle ne pouuoit estre trespassee, & que veu leur amitié intrinseque son ame luy fut venu dire à dieu, ou donner quelque autre signifiance de son partement: ou si les ames n'vsent de cest office, l'influẽce du ciel l'eut affligé à l'heure qu'elle persecutoit sa prisonniere, comme il auient à plusieurs en quelque distance de lieux qu'ilz soient, de sentir l'heure propre du decez de leur parẽt ou amy cordial. Et sur ceste opinion se fait armer secretemẽt par vn page d'vn harnois noir, luy enchargeant de dire l'endemain à Florisel & non plutost, qu'il estoit party en fantasie que l'Emperiere estoit viuante & alloit à sa queste, priant ses amys de luy estre aydans pour plustost la trouuer en s'escartant en diuers païs : si monte à cheual sans estre aperceu. Florisel ne le trouuant point en sa chambre fut en grand' angoisse, craignant qu'il fut allé mener quelque vie solitaire en lieu lointain & deser iusques au lendemain que le page luy declaira ce qui luy auoit esté commandé. A l'instant Florisel vn peu plus content, demande congé à sa chere Heleine qui en fut fort deplaisante

ſante,eſtimant que leur peine fut vaine & inutile à cercher celle que lon tenoit pour perie. Mais à l'heure qu'il fut armé & preſt à monter ſur ſon deſtrier voicy arriuer trois cheualiers qui n'eſtoient pas compagnons mais s'eſtoient rencontrez en chemin,portans tous la figure de Diane en leurs eſcus. Entre leſquelz y en auoit vn de taille & cor pulence de demy geant qui premier parla: Prince Floriſel tu connois aſſez au blaſon de mon eſcu la cauſe de ma venuë: Ie me repute bienheureux de t'auoir rencontré ſi à propos auant ton partement qui me ſemble fort laſche, veu la querelle que tu as empriſe à ſouſtenir iuſques à la fin : mais ie ſuis arriué à point nommé pour arreſter ta fuyte. Or es-tu en equipage de combatre, ſi ne differe point que n'allions de ce pas demeſler noſtre different. Ie ſuis Bultazar Roy de Frigie,filz de Breon,de qui le ſang eſpandu par tes mains me crie vengeance. Le prince fut trop ennuyé du deſtourbier que luy donnoit ce Roy à ſon voyage neantmoins voyant la neceſsité que s'eſtoit d'en paſſer par là, luy dit en peu de parolles que lon ſçauoit aſſez l'ocaſion de ſon partement ſans luy imputer à couardie, & qu'il luy feroit connoiſtre en peu d'heure combien il a de crainte de telles gens que luy. Adonc commande au duc d'Aquil & & d'Alafont de les mener au cãp. Ce qu'ilz firent auec vne merueilleuſe ſuite de peuple: mais Heleine eſtoit tant affoiblie de triſteſſes les vnes ſur les autres qu'elle n'euſt courage de voir le combat & y enuoya Rogel qui y print plus grand plaiſir qu'a ieu ne paſſetemps quelconque. Or fut le conflit tant des lances que des eſpees fort rude & aſpre, ſans que l'auantage ſe conneut d'vne heure entiere,mais Floriſel finablement luy eblouit tant la veuë par ſubtilités d'eſcrime qu'il luy coupa d'vn reuers le bout des doits du pied gauche,dont luy ſortit tant de ſang qu'il vint à perdre ſa vigueur : toutesfois Floriſel impatient de ſi longue demeure,euitãt vn des coups de Bultazar,le vient heurter de telle puiſſance qu'il le coucha par terre. Lors luy delace l'armet, luy commandant d'aller porter ſa teſte viue à la royne Sidonie en ſatisfaction de la ſienne : ce que le paillard refuſoit (diſant qu'il fit ſon deuoir) par ce qu'il s'aſſeuroit ſur la courtoiſie que Floriſel auoit mandé à la Royne qu'il vſeroit enuers ſes cheualiers. En eſtes vous là (dit le prince) puis donc que ny vou lez aller de voſtre gré ie vous y enuoyray priſonnier par force. Ainſi le fit empoigner par les gardes du camp & mener à vn logis auec charge de le faire bien penſer de ſes playes. Les deux autres cheualiers ſe preſenterẽt que Floriſel ne voulut refuſer ſouz ombre du trauail precedent, connoiſſant a peu pres leur portee : Auſsi ny durerent ilz gueres, & leur enchargea de mener Bultarzar ſon captif en l'Iſle de Guindaye,faiſans eux-meſmes l'offre de leurs teſtes à la Royne à la charge de la ſienne. Mais auãt qu'ilz fuſſent tous gueriz de leurs bleſſures, & le prince meſme, y ſuruint neuf autres champions de Diane qui furent depeſchez par lui en telle forme que les trois premiers (deſquelz l'hiſtoire ne fait mention des nõs d'autant qu'ilz n'eſtoient de haut lignage ne renommee) fors que tous leurs eſcuz furẽt pendus auec ceux des deux Roys, & eux tous enſemble renuoyez en Guindaye. Ce fait Floriſel ne tarda à ſe mettre en la queſte de ſa dame & mere : laquelle maintz ieunes cheualiers entreprindrent apres luy.

Comme l'Empereur Amadis de Grece alla voyager par mer & par terre en queſte de Niquee & de ſes auentures.

CHAP. XXV.

L'Empereur Amadis party de Trapezonde deſiroit s'en eſlongner le plus qu'il pourroit, & gaigna en diligence vne ville maritime, ou il fit peindre en ſon eſcu l'horrible figure de la mort, auecques eſcriteau deſſouz MEMOIRE DE MON ESPERANCE. Si entra en vne nef qui alloit à Veniſe, ſe ſurnommant le cheualier de la mort, pour l'eſpoir de ſon remede qui ne fondoit qu'en elle,& comme



celuy qui desia en sentoit les accés en la vie, en vsurpoit le titre, & s'en reclamoit sien. Or n'ayant nulle nouuelle ny auertissement decelle qu'il cerchoit, n'en quelle contree elle pouuoit estre, se mit en ce vaisseau à l'auenture, tout deliberé d'employer vn an en ceste queste, pour s'asseurer de la vie ou de la mort de sa chere Niquee. Et au cas qu'il n'en peut auoir certaine connoissance, de s'aller retirer en quelque isle loingtaine, & escartee, pour y acheuer ses iours en ieusne & oraison au seruice de dieu, ayant ainsi perdu celle que plus aymoit en ce monde: laquelle il s'achemineroit de suyure au ciel si plus elle n'estoit en terre. En telle resolution fit ce voyage, rendant trop esbahis ceux de la nef de sa continuelle tristesse, sans apercevoir en luy vn seul point de reiouyssance. Quinze iours ou enuiron voguerẽt par bon tẽps, au bout desquelz la tormente les empoigna qui les porta plus d'vne semaine à la mercy des ventz, tellement qu'ilz ne faisoyent plus tous, tant qu'ilz estoient ne mise ne recepte de leurs vies. Vray est q̃ le cheualier de la Mort ne s'en soucioit gueres, estimant que ce fût par mystere dont il atendoit ou la mort prochaine qui le deliureroit de son ennuy mortel ou d'estre ietté en quelque terre inconneuë, la ou il meneroit sa vie solitaire. A la fin de la tempeste ilz furent portez en vn port de Grece du costé d'Hongrie. Lors Amadis voulut descendre en intention de trauerser tout le Royaume par terre: & sur le mydi passant par vne forest auisa vne damoyselle assez belle aupres d'vne fontaine combien qu'elle fut passle & defaite. Elle beuuoit de l'eau au creux de ses mains quand il arriue & la salue: lors elle apperceuant en son escu l'ymage de la mort luy dit. Ha seigneur cheualier vous soyez le bien venu puis que vous portez celle que ie cerche tant pour derniere guerison de mes maulx. Damoyselle respond Amadis, nous sommes donc tout d'vn desir: mais il auient volontiers aux personnages infortunees de ne paruenir point à ce qu'elles desirent, d'autant que toutes choses leur viennent au rebours. Il nous faudroit donc, dit elle, souhaiter la vie longue & heureuse à fin d'obtenir le contraire. Ouy mais, replique Amadis, comme seroit il possible à celuy qui a la vie en horreur. Or, dit la Damoyselle, ie vous prie cheualier puis q̃ noz volontez & intentiõs sont si cõformes, de me mener en vostre cõpagnie

& ie vous seruiray d'ecuyer a porter vostre lãce & escu. Vous sçauez bien que c'est cõsolation aux miserables de voir leurs semblables, A quoy Amadis : vous requerez de chose que iamais ie ne refusay a personne: beaucoup moins a vous qui me semblez meriter d'auantage: si montez sur vostre haquenee & nous en allons. Ainsi s'en vont, & pour tromper ses ennuys par le chemin, il l'interroge qui estoit la cause de sa tristesse si grande, quelle luy declara estre mal traittement d'amour : Nous voilà (dit il) feruz tous d'vn glaiue, sinon que peut estre vostre playe est curable, & la mienne non. Alors la damoyselle : en celà ie croy que ne sommes non plus differens: car il faut que ie vous confesse ma simplesse bien la plus estrange du monde, que ie n'auois en fantaisie de declairer onques a hõme. Ie suis dame d'vn chasteau qui n'est gueres distant de Constantinople : la ou il y a vn an ou enuiron q̃ ma mere me mena voir vn combat de deux cheualiers qui se faisoit deuant le palais de l'Empereur. La ie vy le conflit espouentable representé au naturel, d'entre nostre vaillãt prince Amadis de Grece, & Furio Cornelio, qui me toucha si viuement au cueur tant pour la merueille du fait, que pour la beauté & disposition de nostre prince, qu'onque puis mon ame n'eut autre pensee ne desir: & me retiray incontinent à ma maison & cerchay tous les plaisirs dont me peu auiser pour diuertissement de ma passion, mais ce fut en vain. Amadis eut grand pitié de la damoyselle (qui luy dit que Finistee auoit nom) d'autant qu'il s'entendoit estre source de son mal, & luy disant que c'estoit dõmage de sa belle ieunesse ainsi perdue en peine & torment : elle aiouste, que plus il l'a plaindroit encores s'il l'eust veuë auant qu'elle fust ainsi blesme & maigre de melancolie: car adonc elle ne cedoit a femme ne fille de l'empire, hormises les princesses. Amadis luy recharge : qu'a son conte il ne cuidoit pas sa maladie sans remede & espesance: à quoy Finistee : vous ne connoissez pas dõc la folie des princes Grecz qui tiennent vne loy de ne sçay quelle loyauté qui ne leur permet d'aymer en plus d'vn lieu. Ceste folie (dit Amadis) leur couste cher a ce que puis comprendre : par-ce que toute leur affection racueillie en vn endroit cause le feu comme les rayons du soleil amassez au miroir ardent. Alors elle le pria de luy raconter pareillement son martire, & d'oster son armet pour se mettre plus a son aise. Ce qu'il fit esperãt qu'elle ne le reconnoistroit, tant il estoit pasle, deffait & amaigry. Mais aussi tost qu'elle vid sa face (combien que fort changee) luy donna vn sursault de la semblance de celuy qu'elle portoit empraincte en son cueur, qui luy va faillir, tellement qu'elle s'en alloit tomber si Amadis ne l'eust retenuë & arraisonnee dont luy pouoit venir ceste faillance soudaine. A à, dit la damoyselle, ne vous en esbahissez seigneur car vous ressemblez au prince Amadis comme vn œuf à l'autre. Làs que ie me treuue contente de vostre rencontre, veu noz maladies pareilles, & la semblãce que rapportez a celuy que plus i'ayme que moymesme, voire au bruit qui court de la perte de sa chere espouse, encores le suyurez vous en conformité de douleur : vray est que son tourment est mal fondé sur vne personne morte, veu que ceux qui se marient sont comme champions qui entrent en cãp cloz ou ilz attendent la fin l'vn de l'autre. Ouy mais dit Amadis aucunefoys ilz y demeurent tous deux, ce que ie croy que vostre prince voudroit luy estre auenu quand & sa Niquee. Ainsi deuisans cheminerent tousiours, & trouuerent en leur chemin vn cheualier mort, & vn autre qui tiroit vne damoyselle par le bras, laquelle s'arrachoit les cheueux & lamentoit piteusement, & il la menassoit pour la faire monter sur sa haquenee. Ce que voyant Amadis print sa lance & son escu de Finistee auant que s'approcher, & si tost que la damoyselle l'apperceut luy escria: Seigneur cheualier pour la foy que deuez à Dieu deliurez moy de ce pau-

ce pautonnier qui à meurdry le preud'homme (que voyez gisant) par trahison, pour m'enleuer & deshonorer. Amadis le somme incontinent de se deporter d'outrage enuers la damoyselle,& il luy respond (en montant sur son destrier) qu'il luy alloit enseigner à s'entremesler si auant des affaires d'autruy: si empoigne vne lance qui estoit appuyee contre vn arbre, laquelle au ioindre il tronçonna contre Amadis qui en recompense le fit sauter & bondir par dessus la selle emmy le pré: & estoit ia descendu pour luy delacer le heaume,& luy trancher la teste, quand deux autres suruindrent les lances baissees luy criant qu'il se gardast de l'offencer. A la course desquelz il gauchit tellemēt qu'il leur fit perdre leur coup, soudain remonte & les reçoit auec leurs lances qu'ilz esclatterent en son escu sans l'ebransler nom plus qu'vne tour, mais il ataint l'vn des deux sur l'espaule, qu'il entama bien vn bon doigt de profond. Toutesfois retournent sur luy furieusement, & il se deffend comme besoing luy estoit. A tāt il oyoit crier hault la damoyselle, & tournant vers elle son regard, aperçoit le cheualier qu'il auoit abatu qui la trainoit rudement par vn bras, luy estant desia à cheual. Parquoy Amadis entre en colere contre ceux qui l'empeschoient de la secourir, tellement qu'il pourfend à vn les yeux d'vn reuers, & à l'autre abbat la teste de dessus les espaules: puis court vers les tiers qui auoit couché la damoyselle sur le col de son cheual lequel le voyant venir quitte sa prise,& auise à sauuer sa vie à pointe d'esperon. Alors Finistee esmerueillee de la bōté de son cheualier, amene le palefroy à la Damoyselle, la conuiant de suyure celuy qui alloit pour son droit: ce qu'elle fait, combiē que lasse & rompuë, remerciant Finistee du bon secours d'elle & de son cheualier. Ainsi s'en vont apres Amadis, qui suyuant son homme en rencontre vn autre qui le veut arrester, pour sçauoir la cause de la faute du premier. Lequel Amadis pria de ne le destourner du chastiment qu'il alloit faire d'un malheureux paillard, & qu'il pourroit entendre le fait par les damoyselles qui venoient apres. Ce pendant le ribaut entra en vne forest, ou Amadis en perdit la trace: toutesfois ne laissa à passer outre, tant qu'il entra en vne prairie pres d'vn chasteau ou il trouue force gentilz-hommes & damoyselles dançans: ausquelz il demande s'ilz auoient point veu vn cheualier fuyāt deuant luy, à quoy vne d'entre elles qui estoit belle & de bonne grace luy respondit en riant qu'elle ne sçauoit qui seroit si fol de ne s'enfuyr deuant la mort. Si ie tenois (dit Amadis) vne beauté entre mes bras dōt la vostre me fait souuenir, ie jetterois au loing ceste laide figure que i'ayme. Si vous l'aymez tant (respond elle) gardez la pour vous, sans la presenter à ceux qui ne sont si las de viure que vous. Mais dites moy, poursuyt Amadis, si sçauez nouuelles de celuy que ie cerche: Eux ne tenans conte de luy respondre se remettent à la dance, de quoy luy se plaignant comme de gens rustiques & mal apris, l'vn des gentilz hōmes (qui estoient huit en la troupe) luy dit qu'il tirast son chemin, s'il ne vouloit qu'on luy liurast le vray effect de l'image qu'il portoit. Venez, dit Amadis,& ie vous monstreray vne note que ne sçait point vostre menestrier. Sur ces entrefaites Amadis auise le cheual de son fuyard qu'vn valet pourmenoit pres de la porte du chasteau: Si pique droit là pour trouuer son homme, & sans contredit entre en la court du chasteau, ou il voit le galand desia la teste nuë qui se vouloit desarmer, à qui il escrie. Damp Cheualier, voyci celuy qui punit les rauisseurs de dames: l'autre à l'instant qui l'apperçoit gaigne vne chābre ioignant à la sale, criant à l'ayde mes amis à l'ayde: mais Amadis le suyt de si pres qu'il ne luy donne loysir de fermer l'huys, & sans grande resistance luy couppe la teste, laquelle tenant par les cheueux descend en la court, d'ou il entend vn grand bruyt par le chasteau, c'est à sçauoir de cheualiers n'agueres dançans qui s'estoient venuz armer pour

secourir

ſecourir leur compagnon quand ilz virent entrer l'eſtranger. Mais il eut loyſir de monter ſur ſon deſtrier & ſortir dehors auant qu'ilz fuſſét preſtz. Vray eſt qu'il ne fut gueres loing quand le ioignerent huit cheualiers & douze cabacetz auecques haches, contre leſquelz (luy qui en auoit trop veu d'autres) ne s'eſtonna en rien, ains en peu d'heure abbatit deux des cheualiers qui onques puis n'en releuerent, & aualla bras, oreilles, machoires aux gens de pied. Toutesfoys le nombre eſtoit grand contre vn ſeul, & craignant qu'on luy occiſt ſon cheual entre les iambes deſcendit, & en eſcrimant s'alla adoſſer contre la muraille du chaſteau, pour n'auoir ſes ennemys qu'en barbe: mais il eut grand peine a les ſouſtenir iuſques a la nuyt, ſans le cheualier de rencontre que les deux damoyſelles auoiét informé de la querelle, qui a ſon arriuee fauſſa la poitrine a vn des cheualiers, puis ſe vint meſler parmy les autres l'eſpee au poing: de ſorte qu'Amadis reprenant courage par ſon ſecours en tailla la motié en pieces, & l'autre deploya les iambes pour gaigner franchiſe au chaſteau. Amadis & ſon compagnon les ſuyuent, & à lentree de leſclaire rencontrent la Damoyſelle de la dance a qui il auoit deuiſé en paſſant, qui luy dit: Helas bon cheualier ſi eſtes auſſi courtois que vaillant, ie vous prie ne mettre tous mes gens a l'eſpee, & me donner les vies de ceux qui reſtent. Ie les vous donne dit Amadis, mais dites moy qui vous eſtes. Ie ſuis, reſpond, ducheſſe de Dalmatie nõmee Darande. Ma dame (replique Amadis) ce n'eſt pas acte digne de voſtre eſtat de ſupporter & fauoriſer les trahiſtres rauiſſeurs de dames. Elle s'excuſant qu'elle n'auoit eu aucune connoiſſance des crimes dont il luy parloit, les deux damoyſelles arriuent, dont celle à qui on auoit tué le frere, voyant la teſte de ſon ennemy, bien reſiouye de ſa vengeance, recite à la ducheſſe le cas en la forme qu'il auoit paſſé. Sur quoy proteſta la ducheſſe que ſi elle en euſt eſté auertie elle euſt puny le malfaiteur ſelon ſes demerites, ſans tel danger & trauail des deux cheualiers eſtranges, ne telle perte de ſes gens. Adonc elle pria Amadis de luy dire ſon nõ, qui reſpondit qu'on l'appelloit pour lors le cheualier de la mort. Ie le ſçay tresbien par experience (dit la ducheſſe) & comme ceux la reçoiuent preſente qui s'atachent à vous: mais ie vous prie vous venir repoſer pour ce iour en mon chaſteau, & voſtre compagnon auſsi, vous aſſeurant que (non obſtant la fortune) vous feray toute la meilleure chere qui ſera en mon pouoir. Amadis & l'autre pareillement s'excuſans ſur l'vrgence de leurs affaires: elle luy dit qu'en ſa faueur donc retiendroit en ſa compagnie la damoyſelle qui auoit eſté outragee en ſa terre, & la traiteroit ſi bien qu'elle auroit occaſion de ſe contenter, Amadis remerciãt grandement la ducheſſe & remercié par la damoyſelle, prend congé & s'en va auecques Finiſtee & le cheualier qui l'auoit ſecouru, auquel il demanda ſon nom, qui l'ayant connu preux & vaillant (qu'il l'eſtimoit eſtre des princes de Grece) ne luy voulut celer qu'il eſtoit Lucidan de Numidie. Dequoy Amadis fut treſayſe, combiẽ qu'il ne ſe voulut faire connoiſtre pour lors: apres s'eſtre offert à luy de rendre la pareille quand l'occáſion ſe preſenteroit, ſe departirent pour tenir chaſcun ſon chemin, laiſſans la Dalmatie ou Darande ſe pourmenoit de ville en ville pour paſſer le temps, comme celle qui ieune eſtoit & orfeline de pere & de mere, & ne penſoit qu'a mener ioyeuſe vie, ſans ſe ſoucier de mariage, iaçoit qu'elle en fuſt requiſe de maintz grãds ſeigneurs.

Comme Amadis de Grece & ſa damoyſelle Finiſtee reprindrẽt leur chemin & de ce qui leur auint auecques la belle Angelee à l'ocaſion d'vn cheualier.

CHAP. XXVI.

AMadis de Grece & Finiſtee ayãt repris leurs erres, elle entra en grande opinion que ce fuſt celuy meſme

que tant ardamment elle aymoit, veu les armes qu'elle luy auoit veu faire, qui n'estoient aysement croyables d'autre que de luy. Pource desirant en sçauoir la verité le mit sur ce propos & le cheuala de tous costez, sans en pouuoir tirer vn seul mot. Or auint que la nuyt prochaine comme il estoit endormy songeant en sa loyalle Niquee, il la reclama trois ou quatre foys en resuant. Ce qui l'asseura tousiours d'auantage, tellement que l'endemain comme ilz cheminoient (elle le pressant encores sur ce point) il luy respondit. Or ça Finistee qui vous m'eut de tant m'importuner de mon nom, veu que si i'estois cest Amadis de Grece que tant aymez, vous n'auriez nulle esperance de son amytié, à cause de la fidelité accoustumee des princes Grecz? Monsieur, respond, ie suis contente de ma seule pensee assise en tel endroit que mon ame s'y paist par vne satisfaction secrette. Et desirerois (si i'auois rencontré Amadis comme vous) luy faire loyalle compagnie, sans rien entreprendre sur sa loyauté enuers Niquee, ne laisser perdre du droit de mon honneur. Quand Amadis entendit la bonne & chaste volonté de Finistee, le cueur luy attédrit, & haussant sa lumiere, luy dit: Damoiselle vostre affection tant honneste m'a gaigné & rengé à vous confesser que ie suis vrayement celuy que vous aymez si parfaitement. La pauure pucelle à ce mot s'esuanouït incontinent, & tomba du haut de son pallefroy toute pasmee. Dequoy Amadis fort estonné, met aussi tost pied à terre, & la tire, pinse, & souflette pour la faire reuenir: soy plaignant à fortune de ce que non contente de son principal torment à cause de sa Niquee, elle luy brassoit encores ces autres trauerses. Sur ces entrefaites voicy passer vn cheualier qui luy demande si s'amie est morte ou euanouye seulement: & il respond qu'il ne l'estime que pasmee. Ie m'en vois dont, dit l'autre, monter sur vostre cheual qui est plus frais que le mien pour vous aller querir de l'eau au plus pres pour la secourir. Amadis luy disoit qu'il n'estoit mestier qu'il print tant de peine. L'autre respond que ce luy seroit plaisir, sinon qu'il yroit deuant, luy faire apprester vn lit. Et ce disant, monte sur le destrier d'Amadis qui estoit grand & puissant, luy laissant vne meschante aridelle qu'il cheuauçoit en eschange: Si s'en va le cheualier au galop, se moquant du prince, qui ne se doutoit point qu'il luy deust iouër ce tour: & pour y remedier tourmente tant la damoyselle quelle reuient de pamoyson, bien marrie de voir l'inconuenient auenu à Amadis à son occasion. Or, dit il, il nous faut aller apres essayer si nous le pourrons recouurer. Si monte sur le miserable grison qui n'auoit que la peau & les os, & suyt le larron au trac. Lequel Amadis poursuyuāt à la plus grād' haste que possible luy estoit, à l'yssue du boys, auise deux belles ieunes damoyselles assises pres d'une fontaine, & vn gentilhomme à genoux deuāt l'vne, qui luy dit à l'approcher, en riant: venez ça cheualier, ie vous prie, & m'emmenez celuy qui est icy deuant moy. Amadis luy demandant la raison: Comment (dit elle, auec vn souzris) n'estes vous pas la mort? car outre la figure qu'en portez en vostre blason, vostre personne mesme y resemble fort & la monture aussi: à quoy le prince qui entendoit qu'elle se railloit. Et pourquoy le deuroys-ie emporter quand ie serois la mort? Par ce, respond elle, que long temps à que ce cheualier se vante qu'il est affolé de mon amour, & entre autres follies me prioit maintenant de luy faire ceste grace de luy ottroyer son desir, ou la mort: à ceste cause ie vous le liure pour m'en deliurer, vous requerant d'vser de vostre office. Ce maistdieux, respond le prince, si ce fust bié mon office, i'eusse commencé à l'exercer en moy-mesme, qui en ay aussi grād besoin qu'homme viuant. Adonc le cheualier se leue qui luy demande s'il se voudroit maintenir plus vray amant que luy: qui luy respondit, qu'vn temps auoit esté qu'il l'eust soustenu contre tout le monde, mais à l'heure n'estoit plus champion que de la mort, à cause

caufe de la parte de fon fuget. Dequoy le cheualier fe print à rire & dit à la pucelle (qui Angelee auoit nom) madame iugez vous les paroles de ceftuy beaucoup plus fages que les miennes? Il me femble, dit elle, que generalement tous ceux qui ayment, font folz, & pour me garentir de ce mal ie fuys & euite l'amour: mais (fe tournant vers Amadis) cheualier defcendez icy pour donner lauoyne à voftre roucin, fi ne luy voulez dõner la mort q̃ ne pouez pas à vous mefme, ou d'auãture la voulez prẽdre de luy qui en eft vne vraye anatomie. L'empereur ne fe peut garder de rire des foubriquetz de la damoyfelle, toutesfois ferroit fes leures pour ne le monftrer, dequoy elle s'apperceuant, recherge: vrayement vous fçauez mal la contenance de voftre perfonnage de la mort, q̃ ne decouurez ce beau ratelier de dens: I'aymerois mieux (refpõd Amadis) defcouurir mon cheual qu'un paillard m'a emmené cauteleufement en me laiffant le fien. Le cheualier ayãt entendu qu'il eftoit moreau, fort & corfu, le luy monftra en vn deftour, & l'homme deffus fongeant creux adonc Amadis bien ioyeux le prie de luy prefter le fien pour aller à la recouffe, de peur qu'il ne luy efchappe de viteffe: mais le mignon n'y voulut entendre, & demandant gages d'affeurance, ne fe vouloit fier en la foy de gentilhomme qu'Amadis luy iuroit, quand la damoyfelle courtoifie & bien aprife, dit à fon courtifan qu'elle luy en refpondoit. Dequoy Amadis la remerciant affectueufement, monte deffus & broche vers fon hõme qui refuoit encores tout fiché à qui il efcrie: Paillard rend moy mon cheual, fi tu ne veux en receuoir la punition prefente, l'autre qui fe refueille de fa mufardie: vela le cas, dit il, vous eftes homme de confcience qui m'en amenez encor' vn autre pour la furualeur du mien. Ce pendant Angelee qui regardoit Finiftee, & la veoit de trop beau trait & tant decoulorée, luy difoit: M'amye c'eft grand fimpleffe à vous de fuyure cefte compagnie qui vous diminuë ainfi voftre en bõ point & viue couleur: Beaucoup plus refpond Finiftee l'eftimeriez-vous, fi vous fçauiez ce qui en eft: mais ie ne le puis abandonner fans la vie. Ha (dit Angelee) ie croy que vous eftes du nombre des amoureux à ouyr voftre difcret langage. Adonc iettãt leur veuë du cofté des cheualiers qui commencerent leur carriere, rompent leur propos & voyent comme ilz s'entreuiennent chocquer aux lances, dont l'autre adreffe au poitral du cheual d'Amadis ou il luy en met pres de la moytié dedans le corps, & Amadis luy faufe efcu & haubert, & l'enuoye les piedz contremont fort nauré: puis trop iré du cheual qu'il auoit tué foubz luy va vers luy qui le receut fierement. Lors fe plaint l'amoureux à fa dame d'auoir prefté fon deftrier à vn mauuais efcuyer qui defia l'auoit laiffé mourir. Et elle lors refpondãt qu'elle luy en rendroit vn meilleur. Ie ne le diz pas à cefte fin, refpond, ie le tiens pour bien employé, eftant mort fouz voftre commandement: voire fuis preft (fi le trouuez bon) d'aller fecourir le cheualier mefme de ma perfonne. Ne vous en mettez en peine (luy dit Finiftee) car il en fortiroit bien en euft il vingt telz à combatre. Ie le croy bien (dit la pucelle) s'il eft tel que fon efcu chante. Affeurez vous en replique Finiftee, qu'il eft le cheualier de la mort pour tous ceux qui s'y frottent. Ce difans elle voyent que l'autre ne faifoit plus que parer aux grands coups que luy tiroit Amadis, entre lefquelz il luy en toyfe vn fi lourd fur le heaume qu'il en demeura tout eftourdy & Amadis le voyant chanceler le vient hurter pour luy ayder à tomber, & de ce pas luy arrache l'armet & luy tranche la tefte: Soudain monte fur fon bon moreau, & retourne vers le cheualier à qui il prefente le fien. Ce que la pucelle ne voulut confentir pour la bonté qu'elle auoit veuë prefentement en luy: difant qu'il n'eftoit raifonnable que fi bon cheualier fuft mal monté, & qu'elle recompenferoit l'autre. Auffi qu'elle le prioit en reconnoiffance de

ce plaisir ne faire encores son deuoir enuers elle qu'il exploitte si mortellement, par-ce qu'elle ne desiroit encore mourir. L'Empereur la remercie du cheual, luy promettant valoir si l'occasion s'offroit & au respit de la mort qu'elle requeroit, qu'elle s'en pouoit asseurer comme de celuy qui la receuoit de telles figures de beauté que de la sienne, & estoit en trop piteux estat pour rendre la pareille. Elle le pria instamment de vouloir heberger ce iour en son chasteau qui estoit pres de là : mais il s'excusa de peur d'estre conneu. Et s'en va son chemin auec son escuyere, layssant Angelee, à qui depuis il donna vne ville en payement du cheual, & la maria au filz du duc Alafont, l'ayant trouuee si gracieuse & liberale à sa necessité, & si facetieuse en son parler qu'elle l'auoit incité & contraint à rire malgré qu'il en eut : ce qu'il n'esperoit pas luy deuoir auenir de lan.

Comme le prince Florisel fut porté par tempeste en l'Isle de Garye & des aduentures estranges qu'il luy auiendrent.

CHAP. XXVII.

Florisel sortit de Trapezonde ne menant quant & soy que Busando le nain de l'emperiere Niquee pour luy seruir d'escuyer, lequel estoit bien aise d'aller en la queste de sa bonne maistresse. Il s'embarque au premier port, commandant au patron d'aller razer la coste de la routte de Liquie: estimant que si fortune ny estoit auenuë en nauigant il en sauroit quelques nouuelles sur les passages. Parquoy si tost qu'il descouuroit quelque Isle en mer il faisoit tourner là & s'enqueroit de sa queste : & tant en escuma & visita, qu'vn iour il en apperceut vne qui depuis a esté submergee d'eau comme souuent la mer coure maintes terres, & en descouure d'autres : Si fait adresser celle part ou ilz trouuerent vne nef à la rade, mais il n'y auoit personne dedans, Pource Florisel fait tirer son cheual, & armé de toutes pieces monte dessus, & Busando sur son courtaut, cõmandant au reste aux gens du vaisseau de l'attendre. Adonc entre en l'isle, ou il n'eut gueres cheuauché qu'il rencontre vn chemin fourcheu qui l'arresta, ne sachãt lequel il deuroit prendre. Busando pique vn peu à trauers champs, ou il apperçoit vn viel berger gardant son troupeau: dequoy il faut signe à Florisel qui le suyt & arraisonne le berger qu'elle terre s'estoit & qui en estoit seigneur, qui luy respondit, que l'isle s'appelloit Garye, & y dominoient deux geans freres, fiers & cruelz outre mesure: l'vn nõmé Brosdolf, & lautre Bazaran qui mettoient tous ceux qui arriuent là, ou a mort, ou en prison: & si vous dis que Bazaran qui est le plus ieune (toutesfoys le plus corpulent) y a deux iours qu'il amena le plus beau butin que ie vy onques : c'estoit vne dame & vne damoyselle de beauté nompareille. Et il print le chemin à la senestre pour aller voir son frere en son chasteau, enuoyant au sien sa proye par l'autre voye, souz la conduitte de trois cheualiers auec quelques gens de pied. Florisel tressaillit tout oyant le conte du vieillard, doutant que ce fut l'eperiere Niquee, & la peu celle Anaxare. Si laisse là le berger, disant qu'il alloit sçauoir si c'estoiẽt celles qu'il cerchoit: qui luy voulut conseiller de se retirer plustost, de peur de trouuer la mort, comme tant d'autres par chacun iour. Florisel s'en va gaigner la droitte voye, au bout de laquelle il vid vne forteresse taillee en vn roc, en vne profonde vallee qui estoit espouentable a regarder, si descendent & trouuent d'entree vne longue caue estroite, ou ne pouuoit passer qu'vn cheual de front. Parquoy dit à Busando qu'il ne bougeast de là, tandis qu'il iroit voir quel il faisoit la dedans. Ia dieu ne plaise (respond le nain) que ie vous fausse si tost compagnie, moy qui entray en la porte de l'enfer de ma dame Niquee vostre mere, ou l'Empereur Amadis n'osa : perdrois-ie icy le courage, qui ne peut estre qu'vne cauerne de brigandz? Au nom de dieu soit (dit Florisel en riant) ainsi entre en la caue, & Busando

apres

apres luy, & vont tant qu'ilz oyent en vn destour le bruit de gens parlans ensemble. Là va Florisel & baisse la teste souz vn guichet, par lequel il veid plus de quinze vilains mangeans en vne cuisine orde & obscure comme vn droit enfer, ausquelz il crye: qui est la dedans? & vn d'eux luy respondit, qui est dehors qui le demande? Cest moy, dit Florisel, qui suis cheualier estranger, voulant sçauoir quelles damoyselles vous auez ces iours cy amenees ceās. Qui vous meut beau sire de vous en soucier, dit l'vn des vilains: Pour amender l'outrage qui leur pourroit auoir esté fait, respond il. A la malheure, dit l'autre, estes venu icy vous tourmenter du fait d'autruy qui ne vous touche en rien, pour estre payé de ce qui vous est deu. Ce disant enteste vne coiffe de fer & ses compagnons apres, & sortent sus Florisel, qui les attendant estoit descendu de cheual, commandant à Busando de le mener dehors & l'attendre, lequel s'en va en trop plus grād effroy qu'il n'y estoit entré. Alors vienent les truans assaillir le gentil prince qui les reçoit de telle viuacité qu'ilz gaignerent bien peu sur luy, au moyen du lieu estroit, qui ne les presentoit pour le plus que deux de front. Ces coups furēt si pesans qu'il n'attaignoit cabacet sans le fendre iusques au nez ou plus auant & s'il portoit a nud, ne failloit a faire d'vne teste deux pieces, en sorte qu'ilz ne durerent gueres contre luy. Le nain qui s'estoit retiré dehors oyant le chapelis des haches si dru & menu qu'il sembloit d'vne forge, conceut telle frayeur qu'il fut prest deux ou trois foys a s'enfuyr & quitter là son maistre. En fin il print vn peu meilleur auis de laisser ses cheuaux & grimper amont le roc & se cacher en quelque trou. Florisel ayant massacré ces marroufles si bien qu'il n'en restoit plus que deux qui gaignerent le haut, par-ce qu'il tenoit le costé de la porte, tellement que nul ne peut sortir pour en porter les nouuelles.

Il s'assid sur vne pierre pour se reposer vn peu, puis appelle plusieursfoys Busando qui ne respond point. Lors marche auant, & ouure vn huys de la forteresse qui n'estoit fermé qu'a vn courail, & auise vne vieille naine laide cōme vne diablesse portant maintes clefz en sa ceinture. Laquelle le voyant ainsi taint de sang sus son harnois, fut si effrayee qu'elle n'eut force d'aller en auāt ny arriere & Florisel l'approche luy demandant gracieusement si elle luy diroit rien des nouuelles d'vne dame & vne damoyselle que n'agueres on auoit amenees leans: elle ne faillit à s'enquerir pourquoy il en parloit, & comme il auoit peu venir iusques la, veu la garde de la porte, & sachans de luy que leur resistence ne l'auoit sceu empescer, demeura toute estonnee sans mot sonner, puis luy dit: En bonne foy cheualier vous meritez tant (à ce que ie voy) que me ferois tort de ne vous faire plaisir a mon pouuoir. Pourtant ie vous veux mōstrer la dame & la damoyselle que desirez voir, souz condition qu'apres auoir parlé vn peu a elles, vous sortirez incontinent du lieu ou elles sont, à fin que lon ne sache que ie vous y ayes mené: autrement ce seroit fait de ma vie. Ne vous souciez de cela, dit Florisel, car i'exposeray la mienne pour la defence de la vostre. Grand mercy, dit elle, mais ce que lon peut faire seurement, c'este folie de hazarder la personne quād l'honneur ne nous y oblige point, car vous deuez sçauoir que les gēs de ceans sont sans foy ne vertu, pource vous faut vser de diligence, de peur qu'ilz ne nous surpreignent, à quoy Florisel: vous me semblez femme si auisee que ie veux suyure du tout voistre conseil. Or venez donc dit elle, & va ouurir vne petite porte de fer, luy disant qu'il entrast en ceste prison obscure, & y trouueroit ce qu'il cerchoit. Le prince qui en auoit si grand desir, & qui ne se deffioit de la naine, entre hardiment, & soudain elle clost l'huys d'vn grand verrouil sur luy, tellement qu'il ne voit leans nōplus qu'en noire nuyt. Parquoy luy escrie qu'elle laissast l'huys ouuert afin qu'il veist la dedans a se conduire: vous deuiez

auant auoir mieux veu à vous conduire (respond la fauce nabotte) apres auoir sacmenté les gens de ceans. A, a, dit il (congnoissant qu'elle l'auoit trahy) vieille matine ta deformité tant marquee par nature m'auertissoit assez d'vne ame pareille logee en cest horrible vaisseau, si ie n'eusse esté si simple de bien presumer de toy, & m'y fier. Or sus dit elle, aprenez a estre plus sage, & meurissez vostre cerueau trop ieune & folastre, tandis que ie m'en vois à mes affaires. Adonc acheue de fermer l'huys à la clef & s'ē va au haut du chasteau auertir huit cheualiers qui y estoient, de la prinse qu'elle auoit faite. Si s'arment incontinēt pour aller voir s'il y estoit plus que craindre, & trouuerent les vilains gisans & saignans comme veaux en vne boucherie. Puis prindrent le destrier & le courtaut, mais ilz ne virent point Busandor tant bien il estoit caché en sa taniere: & il les voyoit à cler, & ne cessoit de pleurer croyant que son maistre fust occis. La nuy contraignit les cheualiers de se retirer, deliberez d'atendre le retour du geant leur Seigneur, pour faire du prisonnier à sa volonté: leur semblant que ce pendant il estoit en seure garde: lequel se tourmenta fort leās estimant qu'on l'y lairroit mourrir iusques à la minuit qu'il trouua quelque siege à tattons, ou il s'assit ostant son armet qu'il met aupres de soy, luy souuenant du chasteau des quatre chaussees, & priant dieu le vouloir tirer hors de cestuy autant à son honneur que de l'autre. A tant voit ouurir vn haut souspiral, & abaiser vne lenterne, par laquelle la vieille racourcie l'apperçoit le visage descouuert, qui luy sembla aussi beau qu'elle en eust iamais veu, & luy dit qu'elle luy vouloit apporter vne paillace à fin de reposer plus mollement en ceste belle chambre: qui respondit n'auoir occasion de se fier en rien qui procedast de sa main, veu l'estat en quoy elle l'auoit mis. Si est-ce, dit elle, que le remede de vostre danger (qui n'est moindre que de la mort) ne gist qu'en ma puissance: duquel vous estes deliuré si me voulez aymer. Le prince cuyda forcener oyant le propos de ceste diablesse, allez dit il carongne, allez vous faire fourbier à tous les diables qui vous ressemblent. Dequoy elle irritee d'auantage, s'en va & reuient incontinent: mon amoureux farouche voicy du parfun que vous apporte pour vous donner plus grand plaisir à dormir, lors iette en la caue vn pot allumé plain de souffre & autres puanteurs, & luy dit: vous porrez bien icy toussir sans auoir auallé plume. Ainsi le laisse en aussi mauuaise nuit qu'il eust passee de sa vie à raison du peu d'espoir qu'il auoit de sa deliurance. Or le nain Busando estoit dedans le roc, ou il faisoit de fort piteux regretz à Niquee la iugeant heureuse d'estre morte auant que de receuoir ce deuil mortel de son Florisel. Puis à Amadis, disant que son ame desia tant esbranslee par la perte de son espouse, sortiroit sans delay si elle sentoit la seconde de son filz. O dolanté Heleine vefue de tel mary! O infortuné Rogel si tost orfelin d'vn tel pere. Quant à moy ie grauiray encores plus haut pour mieux descourir tout ce qui ce sera au chasteau: & si demain ie connois sa mort certaine, i'auray peu de peine à pourchasser la mienne, en me laissant choir du haut de ce roc en bas.

Comme Florisel sortit de la prison ou la naine l'auoit enfermé & entra en vn beau verger, & de ce qui depuis luy auint.

CHAP. XXVIII.

Florisel qui estoit en prison (telle qu'auez entendu) n'ayant moyen de prendre repos, se pourmenoit doucement par la caue, suyuant la muraille: tellement qu'il aperceut quelque lueur de la lune (qui lors estoit pleine) ou il s'adresse & trouue vn petit huys de fer: auquel il employe toutes ses forces pour l'ouurir, mais il n'y auoit ordre. Parquoy se met à quatre pieds cerchant s'il trouueroit rien dequoy s'ayder, & de fortune trouue vn gros coin de fer, qu'il empoi-

empoigne & en besongne si bien qu'il rōpt la serrure, & entre en vn beau iardin auant le point du iour, si se va coucher sur des sieges herbuz, gay & esbaudy comme demy resuscité de mort a vie : & de ce premier point en esperant vn autre de sa deliurance, fait vn cheuet de son armet pour reposer vn peu, apres auoir regratié le haut dieu de ses merueilles. Et apres qu'il eust dormy vn petit somme, il commence en songeant a parler a Niquee, puis a Helaine, & debatre contre la vieille nabotte qui l'auoit si mal traitté. Les deux damoyselles que le geant auoit amenees leans de nouueau, auoient esté logees en vne chambre au dessus de la caue, respondant sur ce iardin. Auint qu'a l'heure que le bon Prince reposoit en resuant, la plus ieune estoit à la fenestre de ce costé, qui ouyt le cheualier se plaignant, & le regardant apperceut son harnois tout sanglant, qui luy fit penser que c'estoient ses playes qui luy causoient ces souspirs & gemissement. Le iour croist, & elle void d'autant mieux, auec vn sursaut que ce fut Filisel de montespin son frere, dont elle appelle sa mere qui toute vestue estoit couchee sur vn lit: luy disant qu'elle ne pouoit croire que son frere ne fust en ce verger. La dame vient a la fenestre, & iettant l'œil sur le cheualier, làs dit elle, c'est Florisel de Niquee que ie voy & nō autre. Dieu quel miracle monstrez vous icy pour voz pauures creatures de leur enuoyer ce secours non esperé, le plus certain qui leur eust peu venir. Elle ne se peut contenir plus longuement sans l'appeller. Florisel, Florisel, A à cher neueu quelle fortune vous a mis là. Qui oyant ceste voix assez hautte, s'esueilla en sursaut, & regardant vers la fenestre, reconneut incontinent la princesse Siluie, sa grande amye du tēps de sa premiere iunesse. Mais il fut si esbahy de la voir qu'il ne la sçauoit bonnemēt s'il dormoit encores, & que ce fust vne visiō. Toutesfoyis se leue de la, & s'en va au pied du mur souz la fenestre, d'ou il iuge plus certainement sa Siluie, a qui il dit: O ma chere dame quel astre nous a ainsi assemblez, vous enserree en haut, & moy en bas? A à Florisel, dit elle, i'estois plongee au desespoir, & ie commence a bien esperer en vous voyāt: ma dame, respond, ce m'est vn grand heur d'auoir occasion de vous faire seruice en me deliurāt moy-mesmes, mais les murs de ce iardin sont si hautz que ie ne voy moyen de saillir d'icy. Il vous faut auiser si auez dequoy me tirer la haut auecques vous, & puis nous conterons de nostre fortune. Ie croy qu'auez quelques draps a vous coucher, & n'estes pas voluntiers degarnies de cousteaux ou ciseaux, regardez à les tailler de long assez larges & nouër vn bout à l'autre, & se lyer encor de voz iartiers & ceintures, par-ce moyen vous tirerez premierement mes armes, puis ie monteray moymesmes & dieu nous ayderay au demeurant. Les dames executent son auis, & ce pendant il se desarme & leur garrotte son harnois qu'elles tirens a mont: puis il s'aide tant de piedz que de mains, en sorte qu'il gaigne la fenestre, & les va accoller l'vne apres l'autre amourensement, & estonné de la pucelle (qui Leonide estoit nommee) demande à Siluie qui elle estoit. Mon amy, respond elle, du prince Anastarax i'ay eu filz & fille, dont voyez vne piece : l'autre est vn filz desia de dixsept ans, qui a esté nōmé Filisel de montespin à cause que i'en acouchay à la chasse des porcz espicz. Or deuez sçauoir que ie n'agueres estant à la fontaine des amours d'Anastarax, & luy à la chasse, accompagné de son filz, suruint en ce lieu vn fier geant qui nous empoigna ma fille & moy & le pauure Darinel (s'estans mes damoyselles sauuees dedans le boys) lequel nous a enuoyez icy, allant querir son frere aisné pour le mettre au chois de nous deux pour femmes ou amyes, prenant pour luy la seconde : ma dame, dit Florisel, la tenant tousiours embrassee, & baisant par foys (selon le cours des propos) vous auez entendu par Darinel (car il l'auoit enuoyé vers elle) le triste accidēt de ma dame ma mere,

pour laquelle ie m'estimois mis en queste, apres mon seigneur & pere tellement que recerchant les Isles, ie suis venu en cestecy ou i'entendy vne prise de dames, qui me fit entrer en ce lieu doutant que ce peut estre l'Emperiere Niquee, & la pucelle Anaxare, selon le rapport qu'vn berger me fit de voz beautez,& apres auoir combatu les gardes de ce chasteau, vne vieille nabotte souz couleur de bonne foy, & de me monstrer les dames prisonnieres, me logea hier en ceste caue, ou i'ay passé vne tresmauuaise nuit. Apres il luy conta les amourettes de la vieille, & les perfums odorans, dequoy elles se mirent fort à rire: vray est qu'auant autre chose Siluie luy auoit demãdé(à cause de la painture de ses armes) s'il estoit nauré, dequoy il l'auoit asseuree. Et ainsi passoient le temps ensemble grandement reconfortez de leur infortune. Mais Florisel(qui n'auoit mãgé tout le iour precedẽt) s'enquit si elles n'auoient rien dequoy repaistre: & Leonide luy apporta vn plat ou y auoit quelque volaille, dont elles n'auoiẽt sçeu manger le soir de melancolie. Si se ruerent tous trois dessus reprenans courage,& burent assez ioyeusement ensemble, selon la qualité du lieu, disant Florisel à Siluie: Ma dame que ie me sens tenu à dieu qui me fait ceste faueur, puis que mes pensees ne sont paruenuës à la fin de vostre fruitiõ: au moins de me prester les opportunitez de contenter mon esprit à vous faire quelque seruice. Sur ces deuis il la baisoit volontiers (comme les premieres affections ont vne ardeur) qui ne se peut esteindre: & elle le vouloit refuser, tant pour le debuoir d'hõnesteté, que pour exemple à sa fille: mais Florisel se fondoit sur la possession du tẽps de leurs amourettes à Tirel, quand ilz portoient l'habit pastoral luy & elle, & appelloit les arbres & ruisseaux en tesmoignage, dequoy ilz rioyent de bon cueur. Puis il s'adressa à Leonyde qu'il accolla par plusieurs foys disant: O belle cousine que vous causerez de perilz trop plus grands que cestuy ou nous sommes presentement. Aussi ceste prophetie tomba sus Rogel de Grece comme l'histoire vous deduira cy apres, qui fut seruiteur affectionné de sa beauté: Or dit alors Florisel, il est temps que ie m'arme pour atẽdre le hazard tel qu'il plaira à dieu nous enuoyer. A quoy elles se diligentent de le seruir.

Du cruel combat de Florisel contre le geant Bazaran & ses cheualiers.

CHAP. XXIX.

A Peine estoit Florisel commencé à armer, quand la faulse vieillotte suruint pour voir les dames, qui ouurit l'huys soudain, & si tost qu'elle voit Florisel, & il s'en aperçoit d'vn sault la va saisir, de peur qu'elle n'en allast donner auertissement auant qu'il fust acheué d'armer. Mais la meschãte se voyant entre ses mains commença à crier & glatir comme vn marmote, si desesperément qu'elle mist tout le chasteau en effroy: parquoy il fut contraint de la prendre par les cheueux, & la laisser choir le plus doucement qu'il peut dedans le iardin, & il s'arme en diligence auec l'aide des dames, qui peu l'auançoient tant estoient esperduës de crainte & frayeur.

Quand il fut prest, descend incontinent en bas pour ne se laisser asieger en la chambre, & entre en vne grand' salle ou il ouyt bruit de gens,& y treuue huyt cheualiers, les vns desia armez, les autres à demy: ausquelz il dit qu'il les venoit cercher pour les mettre hors de peine de suyure le cry de la guenõ. Dam cheualier (respond l'vn d'eux) vous soyez le bien venu, pour estre payé contãt de vostre temerité, mais vous(dit Florisel) de voz cruautez & trahisons. Ce disant, descharge vn tel coup sur la cime de l'armet de celuy à qui il parloit qu'il le pourfend iusques aux yeux: Dequoy les autres trop irritez luy courent sus de tous costez, tellement qu'il n'auoit iamais eu meilleur besoing de s'ayder de tous ses membres.

Si se mesle entr'eux, & fiert à dextre & à senestre, aualant bras à l'vn, teste à l'autre: dont il fit vn peu redoubter ses coups, & se faire large: toutesfois il receut des coups & horions

horiõs innumerables. A quoy bien luy seruit la bonne trempe de son harnois, qui estoit des plus dures du monde : c'estoit merueille d'ouyr retentir leur chamailliz en ceste salle : c'estoit chose horrible de voir le paué arrosé de sang, & semé de pieces de harnois. Mais l'vn d'eux s'auisa pour auoir meilleur marché de luy de crier à ses compagnons sortons, sortons & me laissez faire. Dequoy ne se firent gueres prier, & estoit l'intentiõ de l'auteur de ceste retraitte d'enfermer Florisel en la sale, lequel les suyuit de si pres qu'ilz ne peurēt executer leur desein, & gaigna cest auantage estant dedans la porte de ne pouoir estre assailly que d'vn à la fois : qui luy ayda à reprendre aleine, en parant & soustenant quelque temps, dōt il auoit fort grand mestier. Et apres auoir pris ceste forme de repos, recommence (cōme tout fraiz) à leur dire : A ceste heure paillardz vous mourrez tous de male mort & les charge d'vne furie telle que s'il n'eust du iour combatu en sorte qu'il ne leur fut possible de le soustenir : ains se mettent en fuite par la cour du chasteau, & luy apres, qui oyant les dames en vne galerie reclamans Dieu a sa faueur, reprend tel courage qu'il saute puis ça puis la, faisant de ces mastins vne horrible boucherie, tant qu'il ne luy en demeure vn seul debout en la place. Adonc s'assiet sur vne pierre pour soy reposer, & Siluie luy demande comme il luy estoit de son corps, craignant que la tainture de ses armes fust de son sang : ma dame, respond, dieu m'a tenu en sa sauue garde, pour la iustice de vostre querelle, la mercy duquel ie n'ay nulle playe. Elle luy conseilloit de monter en haut pour soy venir desarmer & refreschir. Mais à l'instant il entend vn grand tintamarre à la maistresse porte du chasteau : c'est à sçauoir du geāt Bazaran qui venoit auant son frere en haste pour depescher le galand, de qui l'vn des vilains de la garde luy estoit allé toute nuit porter les nouuelles, & s'estoit auancé à fin que Brosdolf à sa venuë ne trouuast leans occasion que de tout plaisir auecques les dames, sans q̃ la feste fut troublee de meurdres ou combatz. Or trop remaint de ce que fol pense, comme il apparut à l'endroit du geant, à qui vn des valetz qui s'estoit caché durant le conflit, s'enhardit d'aller ouurir, oyant à la grosse voix de taureau que c'estoit son maistre, à qui il dit à l'entree : Seigneur à la bonne heure estes arriué pour combatre vn diable qui est ceans, & autre ne peut estre veu ce qu'il a fait de carnage & destruction. Sus, sus, dit Bazaran, coquin mene moy droit ou il est, que ie ne le laisse trop languir. Quand il est en la court ou il voit ioncee de cors & membres de ses gens, à peu qu'il n'enrage de mal talent puis auisant Florisel qui se leuoit pour luy venir au deuant, s'escria : O Iupiter que tu me donnes maigre suget de vengeance pour si grande perte. Grand mastin (dit Florisel) tu conte sans ton hoste : car tel cuyde venger sa honte qui l'accroist, & tes faux dieux ne te sçauroient garantir de ma main guidee par le vray dieu du ciel, non plus qu'ilz en ont preserué ta malheureuse canaille. Bazaran soufloit & ietoit la fumee espesse par ses nazeaux de l'ardeur dont il brusloit, & luy dit : A chetiue creature n'auray ie autre satisfaction que de ta vie pour tout le dommage que tu as fait ceans? Gros animal (respond Florisel) tu sçais bien qu'il n'est pas raisonnable que ta miserable trouppe aille à tous les diables ou ie les viēs d'enuoyer, sans leur capitaine. Le geant perdit patience & sans se coiffer que d'vn morriō, estant armé de grosses lames d'acier degaine vn grand cimeterre, & vint à Florisel qui ne pouuoit eschapper de mort, si l'en eut ataint à plain coup, mais il estoit stilé aux adresses necessaires contre telz monstres, ayant bon pied bon œil, pour se destober de leurs coups, comme il fit à cestuy que Bazaran luy ramenoit sur la teste. Et l'eut fendu iusques à la ceinture : si le lance à costé, & le cimeterre descend sur le carreau de la court, dont il fait saillir le feu & volle hors des poings de son maistre. Florisel ne faut en se detournant de luy dōner vne

iartiere qui luy couppa le muscle : tellemẽt que quand il voulut marcher pour releuer son glaiue si diligemment ne peut que Flosel ne luy donnast vn autre coup sur le bras dont il le vouloit prendre, & ne le peut sauuer son gros braçal, qu'il ne luy incisast deux grosses veines en bon barbier, dont le sang pissoit, comme d'vne fontaine. Adõc Siluie qui estoit es fenestres de la galerie, voyant Florisel marcher contre luy, crie, qu'il laisse saigner ceste beste qui perdra la vie d'elle mesme, sans qu'il mette plus la sienne en danger. Ce qu'oyant Bazaran, leue son regard vers elle, & sentant nauré à mort par l'effusion de son sang, d'vne rage treme luy dit: Fause affetee, tu es cause de de ma mort: adonc luy darde son cimeterre qui par la volonté de dieu passa entre elle & Leonide sa fille, & alla entrer vn demy pied dedans vne pierre dure : elles tombent de frayeur en la place. Alors Florisel qui en pensoit vne des deux morte, va comme vn lion enragé vers le geant tenant son espee à deux mains, dont il luy tranche l'autre iarret tout net, & le grand animal tumbe sur le carreau, menant ausi grand bruit que la ruine d'vne grosse tour. Ce fait Florisel monte en haut pour s'asseurer de ses dames, lesquelles il treuue comme demy mortes à terre en leur seant, se regardans l'vne l'autre. Le haut dieu soit loué, dit il, puis qu'auons deffait noz ennemys, sans perdre nul de noz amys. Or entrons en quelque chambre pour vn peu noz reposer. Ainsi s'en alloit le long de la galerie quand ilz rencontrerent vne grande geante vieille ridee, qui estoit mere de Bazaran & de Brosdolf nommee Batalaze : laquelle ayant veu de sa chambre la mort de son filz estoit entree en ceste forcenerie (l'affection naturelle enforceant son aage) de s'aller attacher au merdrier au dens & aux vngles. Et premier en hurlant hideusement le vient saisir au corps, & luy elle, vous eussiez veu vne plaisante lute, mais à la fin Florisel luy donna vn tour de iambe qui la coucha souz luy elle pourtant ne laschoit la prise tant qu'il fut cõtraint de luy marteler la teste a coups de poing garny de gantelet, & l'ayant ainsi estourdie se leue & la trayne par les cheueux en la prochaine chãbre, fermant l'huis sur elle auec vn verrouil par dehors. Or des l'heure que Florisel poursuyuant les cheualiers vint en la court du chasteau, Busando qui estoit haut iuché le reconneut, & tout reconforté se couloit tout bellement en bas: mais la suruenuë de Bazaran le fit retourner en son nid : duquel ayant veu la fin telle que des autres descend hardiment, & se vint ieter aux piedz de Florisel à l'instant qu'il enfermoit la geante, luy disant: A a, monsieur, comme vous portez vous: làs ie vous auois pensé mort. Tout va bien Busando, respond il, vien voir les dames qui sont en ceste chambre : ilz s'y en vont, & dieu sçait les admirations que fit le nain voyant la princesse Siluie & Leonide sa fille : lesquelles dirent à Florisel qu'il faloit fermer les portes du chasteau & s'asseurer de la valetaille qui estoit leans : par ce que l'autre geant Brosdolf ne tarderoit gueres à le venir caresser, Busando y va auec luy, & montans en vne haute tourelle du portail : descouurirent vne grosse meslee de gens en la campagne, & Brosdolf apparent sur tous de plus de quatre piedz. Dequoy tumba au cueur de Florisel que ce pouuoit estre Anastarax venant en queste de sa femme. Si descend legerement & entre en l'escuyrie ou il trouue son cheual que Busando luy selle en diligence tandis qu'il cerche vne lance. Puis sort & Busando ferme la porte apres luy, & s'en retourne vers les dames à qui il recite ce qu'ilz auoient veu de l'eschauguette: qui leur en fit autant penser qu'à Florisel, que c'estoit son cher mary qui venoit à sa recousse. Hée dieu (disoit elle) fut il oncques vn tel cueur que celuy de Florisel de Niquee : est il possible qu'vn corps humain porte plus de trauail qu'il en a soustenu au iourd'huy. Iesus Christ vueillez preseruer & garder le bõ champiõ de vostre foy, la perle de tous les cheualiers que sa magnanimité ne luy tire le dernier

souspir auant son cours naturel. Sur ceste priere la geante Batalaze cognoit & tempestoit en la prochaine chambre ou lon l'auoit enserree. Dequoy Busando tout effrayé se mit à genoux les mains iointes, suppliant le createur qui les auoit ce iour deliurez des pattes de Lucifer, le vouloir garantir de celles de Proserpine. Les dames le voyant en ceste deuotion, combien qu'elles eussent leur part de la peur, ne se peurent contenir d'en souzrire. Puis ilz oyent la vieille marmotte recõmençant sa iappetie au iardin: de laquelle ayant entendu le fait par les dames, il se met à la fenestre, & luy dit: ma belle dame ne vous deconfortez ainsi: regardez moy ie ne suis pas le cheualier nietz qui a refusé ceste nuyt vostre amour: Ie suis de vostre taille, & parauenture de voz parens du païs des cinges & magotz, qui desire grandement vostre bonne grace. La vieille guenon hausse sa veuë vers luy, & de despit se leue, & luy iette des caloux du iardin. A a, dit il, ce sont amours rechignees: c'est le vieil ieu, gens qui s'entr'ayment pierres s'entreruent. Les princesses ryoient à gorge deployee des bons propos de Busando le nain à la naine qui les entretint la ioyeusement.

De la braue bataille du Prince Anastarax & de Filisel son filz contre le geant Brosdolf & du secours que Florisel leur donna.

CHAP. XXX.

VOus auez entendu le recit que fit la Princesse Siluie à Florisel de la forme de leur prise. Or ses Damoyselles qui s'en estoient fuyes dedans le boys raconterent au Prince son mary & à son filz la fortune qui estoit auenuë en leur absence. Qui s'allerent de ce pas embarquer, & seurent par quelques pescheurs la routte que tenoit le vaisseau qui emportoit leurs Dames. Si le suyuirent à la plusgrande diligence que posible leur fut, tant qu'ilz aborderent en l'Isle de Garye, à la saison que Gazaran vint en son chasteau qui rien n'en auoit veu ne sceu. Ilz n'arriuerent pas du costé ou estoit la nef de Florisel, mais par vn païsan qu'ilz rencontrerent aux champs furent asseurez de la prise des Dames. Parquoy s'acheminans vers le chasteau ou lon leur disoit qu'elles estoient, apperceurent le geant Brosdolf venãt accompagné de plus de trente cheuaux: vray est que la pluspart des cheuaucheurs n'estoient armez que d'espieux & iasques pour la venerie, ne se doutans d'aucune rencõtre. Ausi les deux princes n'auoient auec eux que demy douzaine de gentilzhommes qui leur faisoient cõpagnie à la chasse quand le meschef auint. Or a l'approcher Anastarax s'adresse à Brosdolf à qui il dit: Geant c'est toy qui as enleué ma femme & ma fille, comme vn trahistre & voleur: Si me les ren presentement ou ie te puniray selon tes demerites. Tu as menty (respond Brosdolf) c'est mon frere qui les a conquises, & ie m'en voys esbaudir auecques celle qui plus me viendra a goust. Adonc Anastarax (qui plus n'en peut oyr) broche contre luy la lance baissee, & se rencontrerent si viuement qu'ilz rompẽt tous deux, puis mettent les mains aux espees (estant le geant fort esbahy de celuy qui l'auoit peu soustenir) & s'entre charpenterent d'vne estrange façon. Ce pendant Filisel s'adresse au plus eminent de la troupe, à qui il fourre son boys au trauers du corps. Chacun de leurs Cheualiers fait son deuoir d'abatre son homme a l'arriuee: mais quand se vint à la meslee ilz furent enuahis de tant, qu'ilz eussent eu fort a souffrir, si ce grand nombre eust esté bien armé, combien qu'Anastarax de sa part arrestoit Brosdolf sus le cul: & Filisel de montespin faisoit merueilles pour son aage: en sorte que plus de quinze Garians gisoient desia sur l'herbe. Or voyant trois ou quatre des veneurs leur maistre combatant à part contre vn seul qui luy resistoit si vaillãment, le viennent auecq̃s dardz & iauelotz assaillir: tel-

tellement qu'ilz luy tuerent son cheual, dont il se trouua en grand peril, si Filisel (qui par fois gettoit l'œil sur luy) ne s'en fust apperceu, qui y courut, nonobstant tous ceux qu'il auoit deuant luy: & donna à son arriuee si grãd coup d'espee au geant sur la iointure du bras dont il tenoit son coustelas que le poing luy cheut en la place. Lors Filisel le hurte de costé & l'enuoye par terre, prenant son destrier par la bride qu'il meine a son pere qui se defendoit brauement cõtre trois ou quatre: mais Filisel les escarta bien à sa venuë, & luy donna loysir de remonter. Adonc retrouuent le geant debout tenant son glaiue en l'autre main qu'il manioit assez puissamment pour enfoncer le plus fort armet du monde (iaçoit que non de telle dexterité qu'il faisoit auant de la droitre) Filisel le va escarmoucher d'agilité & adresse, pendant qu'Anastarax va au secours de ses cheualiers, desquelz trois estoient meurdriz laschement par la multitude de ceste cannaille: autant en restoit encores tous a pied qui auoient grand besoing d'ayde. A tant viennent deux cheualiers luy coupper le chemin & s'attacher a luy: puis autant de vilains auecques halebardes le charger par derriere, tellement que le prince & les siens estoient en piteux estat, quand voicy arriuer Florisel a bride abatue, criant Grece, Grece, & monstrant la teste de Bazaran fichee au bout de sa lance, qui trop espouuenta les Griens en voyans l'vn mort & l'autre manchoit. Adõc la iette parmy eux & de sa lance en abat trois auãt que rompre. Puis se fourre ou estoit la plusgrand presse qu'il esclaircit bien de son espee, n'assenant homme a droit a qui pour le moins il n'auallast vn membre. Et auisant le geant qui combatoit luy vient escrier: Faux brigand c'est fait de toy, aussi bien que de ton frere de qui ie t'ay apporté la teste. Dieu ne peut plus endurer tes outrages & inhumanitez. Filisel qui pensa que ce cheualier luy rauiroit sa gloire, surprend Brosdolf estonné de ceste nouuellle, & se couurant de son escu (comme il estoit a pied) luy va fourrer son espee souz la cuyrace dedans le ventre iusques a la croisee. Adonc le geant iette vn ruissement aussi espouuentable qu'vn lyon, tõbant a la renuerse. Ce que voyans ses gens, deslogẽt l'vn deça, l'autre dela, la pluspart se sauue en vne mõtaigne. Et Anastarax s'en va à Florisel, luy disant: Cheualier à qui nous deuons les vies ie vous suplie nous dire qui vous estes. A, a, respond Florisel, (qui le vient embraser) m'esconnoissez vous vostre compagnõ Florisel de Niquee? A ce nom Anastarax hausse sa visiere, disant qu'il auoit eu tort certainement de ne le connoistre à ses faits nõpareils. Adonc suruient Filisel à qui se renouuellent les accollades. Or nous en allons, dit Florisel, au chasteau ou vous trouuerez ma dame Siluie & Leonide saines & sauues (qui leur fut redoublement de ioye) dont luy dit Anastarax: Monsieur, le ciel a reserué tous les actes plus illustres pour vostre grandeur. Vous entendez que ce fait excede tout pouoir de reconnoissance, sinon en ce qu'il vous plaira commander à moy, & aux miens pour vous faire seruice. Laissons cela, respond il, long temps à que i'ay esté payé auant la main par ma dame Siluie de tout ce que luy pouois rendre d'obeissance, en bouquetz & chapeaux de fleurs, quand nous estions bergers à Tirel. En cheuauchant vers le chasteau ensemble auec deux de leurs cheualiers seulement, Anastarax exclama, O Emperiere Niquee à qui suis-ie plus redeuable qu'a vous? qui en vostre viuant par l'enfer de voz amours m'auez donné le moyen de ioïr de la gloire de ma Siluie, & ores à l'occasion de vostre, mort, nous enuoyez secours, qui nous redonné vne seconde vie. Ainsi deuisans ensemble arriuerent à la porte du chasteau.

Comme les princes Florisel & Anastarax arriuerent au chasteau: & de la mort de la geante Batalaze.

Les prin-

CHAP. XXXII.

LEs princes arriuans au chasteau, trouuerent les portes fermees, & pour hurter à puissance & rehurter, nul ne leur venoit ouurir. Dequoy ilz furent fort troublez, craignans que quelques gens ny fussent entrez durans leur bataille qui voulissent tenir fort, & mal traittassent leurs dames. Car elles & Busando estoient si loing de la porte qu'ilz ne pouuoient oyr le bruit & y eussent eu long temps visage de boys, sans la geante à qui vn laquay de leás auoit deuerrouillé l'huys de la chambre ou Florisel l'auoit logee. Et oyant hurter si lourdement, vint à la porte cuydant sans doute que ce fut Brosdolf son filz, à qui elle parloit en ouurant: luy disant, venez mon filz, venez à la bonne heure venger la mort de vostre frere, & l'iniure qu'vn meschant cheualier m'a faitte. Ainsi elle ouure, & les voyant entrer, & comme elle estoit abusee, s'enfuyt, criant horriblement, & va saisir vn grand coustelas, auec lequel elle reuiét recercher Florisel, que bien elle reconneut & luy en alloit descharger vn coup à deux mainsde toute sa force sur le chefqu'il auoit nud, sans son escu dont il se couurit, ietant encores Anastarax le sien au deuant: duquel elle fit deux pieces, & si entra fort auant en celuy de Florisel, d'ou elle ne le pouant retirer, s'enfuyt derechef vers la sale, ou Florisel la suyt, & la trouue tenant vne halebarde dequoy elle luy tire de grands coups & le fasche fort, d'autant qu'il ne la vouloit blesser estant femme, & si en faloit faire vne fin. Parquoy apres vn coup qu'elle luy tire il entre de pied & de main sus elle, luy donnant du pommeau de son espee sur la teste, dont toute estourdie trebucha sur le paué. Et vn des cheualiers d'Anastarax (ennuyé de la peine que ceste mastine donnoit) l'egorge comme vne truye, dequoy Florisel ne fut pas content, disant que l'espee ne se deuoit employer en lieu d'ou elle ne rapportast honneur. Mais Anastarax l'excusa, parce que telz monstres ne meritoient de iouïr du priuilege des autres femmes. Cependant leurs dames estoiét en merueilleuse crainte, oyans ceste nouuelle noise en bas, & n'osoient sortir, ne Busando pareillement pour sçauoir que c'estoit. A tant Florisel mene les princes en la chambre ou il les auoit laissees. A qui le nain vint ouurir tout gay & faloit quand il entendit sa voix. Ie ne vous sçaurois exprimer les baisers, accollees, le silence des personnes toutes transportees de ioye incóprehensible, les pleurs, puis les ris, les actions de grace des vns & des autres à Florisel. Lequel laissant le pere & le filz auec la mere & la fille, prend auec luy les deux cheualiers pour aller faire receuë de tout le chasteau, à fin d'y loger & seiourner en seureté: aussi pour cercher le pauure Darinel: mais ilz trouuerent vne partie des chambres fermee, & vne prison ou ilz entendirent les voix de plusieurs personnes lamentans & gemissans, à qui Florisel annonça salut & liberté, qu'il ne restoit que les clefs, desquelles il luy souuint auoir veu vn grand clauier à la vieille marmotte. Si retournent en la chambre des dames, à qui il dit le besoing qu'il auoit de faire la court à sa maistresse du iardin. Lors se met à la fenestre d'ou il la void veautrer en terre comme vne beste, & il l'apelle: ma mignóne ho, voicy vostre amoureux de la nuyt passee qui vous veut bien traitter, & vous prie de venir à luy par la caue (ou vous le logeastes) luy apporter les clefs que vous auez penduës à vostre ceinture. La meschante quand elle l'oyoit, glapit, se roulle & saboulle sans respondre vn seul mot. Adóc Busando se represente, disant à Florisel qu'il ne sçauoit pas le stile & le iargon dont on vsoit au Royaume des marmotz & guenõs d'ou il estoit comme elle: qu'il luy quitast la place, car c'estoit son droit gibier, ce qui luy fut acordé, & luy deualé par la fenestre, lequel la vieillotte sentant se leue sur ses pieds toute eschauffee, & le va empoigner encores pendant à la corde, & le frotta en homme de son païs. Busando en endura vn peu (voulant trancher de l'honneste) sans vouloir outrager vne femme: mais elle le

bastoit

bastoit si lourdemẽt qu'il se lassa du ieu. Si la saisit au poil, & elle aux ongles, & se tiraillent, conignent, & egratignent sans remission. Aucunesfois luttent aux bras, puis se saisissent au corps: c'estoit vn tresplaisant spectacle de ce combat, semblable à celuy d'vn chien & vn chat: mais à la fin la meschante vint mordre le pauure Busando en la main, si ferme qu'elle la luy cuyda troncir. Dont il s'escria comme vn enfant, & Florisel descendit en haste qui les separa, & print les clefz de la Naine: auec lesquelles il passa par la caue, & alla deliurer les prisonniers, dont Darinel estoit, qui fut tout rauy en voyant son bon seigneur, & à chef de piece qu'il peut parler disoit: qu'est cecy dieu eternel, dors-ie, ou si ie veille? est ce songe ou verité que ie vous voy mon bon prince comme Castor & Polux suruenans à la tempeste. Sus, sus, Darinel, dit il, resiouy toy: ta maistresse Siluie fait bonne chere la haut auec Anastarax son mary, & Filisel & Leonide. Les prisonniers s'agenouillerent deuant luy hommes & femmes crians tous d'vne voix, viue nostre seigneur & nostre pere: car à la verité ilz n'attendoient que la mort, ou quelque seruitude ausi miserable. Or leur dit Florisel: mes amys prenez ces clefz, & me chassez de ceans toute la harpaille qu'y trouuerez encores de la geanterie, & auisez à vous traiter de ce qui sera ceans comme du vostre, & que ceux mettent la main à la paste, qui y sçauent quelque chose. Son commandement fut acomply volontairement par ceux qui n'eussent peu mieux souhaiter. Desquelz les vns se ruerent en cuysine, les autres visiterent les caues pour seruir les Princes à soupper: lesquelz ce pendant s'esbatoient auecques le Nain, & la Naine que les dames apriuoiserent & recoifferent. Et quand Darinel y arriua, le créerent arbitre, & apointeur amiable de leur differend, sur lequel y eut mainte risee, tant au recit des parties qu'aux sentences du iuge. L'heure du souper venuë ilz furent fort bien seruiz de tout ce qui se trouua en la maison, là ou ilz seiournerent huit iours en grand soulas ensemble, & l'histoire les y laisse pour deduire ce qui passa ce pendant en autres lieux.

Comme Fenix de Corinte & Astibel de Mesopotamie rencontrentrent deux Damoyselles, & quelle en fut l'issuë.

CHAP. XXXII.

Desia vous a esté deduit comme Fenix de Corinte & Astibel de Mesopotamie apres auoir repris leurs cheuaux se remirent en leur chemin auec la damoiselle du palefroy. Puis ilz logerent la nuyt en la maison d'vn forestier, ou Fenix laissa la damoyselle qui estoit sa cousine. Au moyen de laquelle ilz y furent fort bien recueillez & traittez. L'endemain au matin prindrent congé de leur hoste, & acompagnez de leurs escuyers vont reprendre leurs erres, lesquelles ilz ne suyuirent longuement, sans rencontrer deux damoyselles vestues de robes de fine escarlate, bandees de large passemens d'or. Elles estoient montees sur deux bonnes haquenees blanches, & estoient toutes deux fort belles, cointes & iolyes. Les cheualiers les saluërent, à qui elles rendirent leur salut courtoisement. Lors Fenix les arraisonne qu'elle part elles tendoient, qui luy respondirent, à la cour de la royne Sidonie, pour voir les auentures estranges qu'on nous à dit y auenir tous les iours. Dieu en soit loué (dit Fenix) de nous auoir donné si bonne compagnie, car nous y allons aussi: nous en irons plus seurement (dirent elles) souz vostre rempar. Et ainsi s'en vont ensemble leur chemin, deuisans a grãd plaisir chacun à sa chacune: s'estant Fenix emparé de la plus belle, à qu il commença à dire que son malheur l'auoit amené en ce païs, si elle n'auoit pitié de luy qui estoit desia feru & naüré profondement de sa beauté. Elle luy demande de quelle contree il estoit, & oyãt qu'il estoit natif de Gréce, aussi suis-ie moy, respond elle, mais voyons quelle playe c'est que dittes auoir receuë de ma main.

Ce n'est

Ce n'eſt pas bleſſure qui ſe voye (dit Fenix) des yeux corporelz, ains ſeulement ſe comprend en eſperit, c'eſt à ſçauoir amour. La damoyſelle (à qui il ſembloit beau & de bonne grace) pourſuit à l'interroger comment elle pourroit entendre la verité de ſon mal. En vous mirant (reſpond Fenix) & voyant voſtre beauté qui a puiſſance de tuer les hommes. Ie ne penſois pas, dit elle, eſtre ſi peſtilentieuſe de ma veuë : mais confeſſez moy beau ſire ſi vous touchez point de parẽté aux princes Grecz, luy reſpõdant que ſi: elle replique que d'autãt plus trouuoit eſtrange qu'il fit la court aux damoyſelles veu la complexion contraire du lignage de l'Empereur. Comment (dit Fenix) en eſtimez vous de plus amoureux au monde? Non (reſpond elle) mais leur amour eſt touſiours lié & attaché en vn ſeul lieu, ſans ſe communiquer a pluſieurs, ne ſeruir a autre que celle qu'ilz ayment. A quoy repliquant Fenix) qu'il eſtoit vrayement frappé à ce meſme coing, & qu'il n'auoit encores aymé autre qu'elle. Elle ne le vouloit croire qu'il euſt tant attendu a gouſter les delices de Venus, quand il luy confeſſa auoir bien ſenty l'eguillon de la beauté de Diane, qui l'auoit attiré en ſon Iſle. Alors la damoyſelle luy remonſtre qu'il eſt de la condition du paon qui deffait ſa rouë en regardant ſes piedz comme il rompoit ſes penſees de Diane, par la veuë de ſa laideur. Fenix oyant ceſte ſubtile rencontre, luy eſcrie que pour dieu elle ayt mercy de luy, en luy auanceant le remede d'eſperance: d'autant que ſa face l'auoit naüré, & ſa langue facetieuſe mettoit le feu a ſa playe. A quoy elle (qui Arlaye auoit nom) il ſeroit mal a vne pucelle d'eſtre ſans pitié enuers ceux qui la meritent. Pour-ce ne voudrois denier ſecours a voſtre maladie ſi ie penſois eſtre bien recompenſee de mes peines & vacations. Luy offrant corps & ame: i'entends (dit elle) que me ſeruiez de bon chirurgien à la playe que ie pourrois receuoir de vous, ſans forligner en la loyauté de voſtre race. Fenix luy iure & promet autant qu'elle en veult : dont ilz prindrent vn baiſer ſauoureux pour les arres du marché. Ce que voyant Aſtibel qui preſchoi la ſienne de tout ſon ſçauoir, laquel le luy preſtoit l'oreille aſſez ouuerte. Quoy dit il, ma damoyſelle, ſerons nous plus faſcheux à ferrer que noz compagnons ? ne paſſeros nous point noſtre contract cõme eux ? vous voyez qu'ilz marchent deuant, & nous ſeruent de lumiere qu'il nous faut ſuyure. Elle perſuadee ſemblablement de la grace & diſpoſition de ſon champion, luy donna vn baiſer ſur le champ pour cloſture de compte. Ainſi cheminerent en deuis ioyeux, ne deſirans que la nuyt pour prendre poſſeſſion des choſes conuenuës, laquelle eſperans plus ſecrette & paiſible hors le grand chemin de la cité, ſe deſtournerent à coſté, ou ilz n'eurent gueres cheuauché qu'ilz trouuerent vne riuiere non gueable en ceſt endroit, tellement qu'il leur falut aller trouuer vn pont pour paſſer. A l'autre bout duquel y auoit vn chaſteau d'ou ilz ouyrent ſonner vn cor à l'approcher, & vn eſcuyer leur venir au deuant, qui leur defendit de par ſon maiſtre Grandoin le fier de ne paſſer outre, s'il ne vouloient accomplir les conditions du paſſage, qui ſont telles : qu'vn cheualier doit laiſſer ſon eſcu ou combatre : & s'il meine dames les liures vne nuyt au ſeigneur Grandoin pour le peage : ces loix cy ne me ſemblent point bonnes (reſpond Fenix) i'ayme trop mieux aller cercher autre paſſage que perdre ma damoyſelle: L'eſcuyer luy reſpõdãt qu'il ne la perdroit que pour vne nuyt ſeulement, & que Grandoin ne les aymoit iamais plus longuement. Quant à moy, dit Fenix, ie ne preſte point ainſi mes amours, & n'ay que faire de voz mauuaiſes couſtumes: à vous & à mon compagnon le debat, il me ſembleroit trop grand ſimpleſſe de hazarder les choſes ſeures. Aſtibel eſtant de ceſt auis : c'eſt bien fait à vous (dit l'eſcuyer) d'euiter le danger: à dieu vous commande, ie m'en voys rapporter voſtre reſpõce. Adonc ilz tournẽt bride, & les damoy-

ſelles quand & eux : mais elles n'eſtoient contentes de la couardie de leurs cheualiers & alloient toutes penſiues ſans plus deuiſer ne rire auec eux : ſe repentans d'auoir dõné leur amour à ſi laſches perſonnes. Dequoy Fenix ſe doutant, demande à Arlaye qu'elle occaſion elle auoit d'eſtre ſi triſte, qui luy reſpondit, à dire vray, pource qu'elle le connoiſſoit alors autant couard que bel & auenant : & quil ſe pouuoit aſſeurer d'eſtre auſsi loing de ſa grace qu'il en auoit eſté pres. Autant en dit de ſa part Greſte ſa compagne : dequoy Fenix & Aſtibel ſe rioient l'vn à l'autre, s'excuſans enuers elles que c'eſtoit folie d'auenturer vn ſi grand bien que leur amour au combat, ou il n'y a que gaigner pour eux s'ilz eſtoient vaincueurs. Toutesfois elles ne prenoient leurs raisõs en paiemẽt diſans qu'elles ne pouoiẽt appeller autrement ꝗ couardie de s'en fuyr d'vn paſſage de peur de la iouſte : & que ſi elles n'auoient teſmoignage de leur bonté tel que de leur beauté ilz pouuoient bien pourchaſſer autres amyes. Si eſtce vn grãd tourment pour nous, reſpond Fenix, que nous differer & retarder le bien de voſtre faueur quaſi preſent. Ainſi debatans rencontrerent deux cheualiers menans auſsi deux damoyſelles aſſes paſſables, qui les conuient à la iouſte, ſouz condition que les vaincueurs auroient toutes les quatre. A quoy reſpondit Aſtibel, qu'ilz en auoient chaſcun aſſez d'vne, & que la cauſe du combat eſtoit mal fondee. Or à dieu donc (diẽt les autres) puis que voulez ſi peu faire pour voz dames que ne leur monſtrer voſtre valeur. Fenix qui auoit ceſte opinion de ne combatre volontiers à credit & ſans raiſon : leur donna encore ceſte charge : Cheualiers il me ſemble qu'auez aſſez forte partie à vaincre ſans vous mettre en danger d'auoir chacun à faire à deux pour vne. En bonne foy (dit l'vn) ie ne vous deffieray ſur ceſte querelle, car vous auriez le droit de voſtre coſté. Et ainſi ſe departent, demourans Arlaye & Greſte d'autant plus conformees en leur opinion contre leurs cheualiers. Parquoy s'arreſterent vn peu derriere, ſe plaignans de l'extreme laſcheté qu'elles auoient veuë en eux pour la deuſieme foys conſultans de reſeruer la fleur de leur ieuneſſe en meilleur endroit, ſans la permettre cueillir de mains ſi indignes. A quoy elles ſe reſolurent, accordans enſemble comme deux teſtes en vn chaperon (auſſi eſtoient elles ſeurs. Ce conclu, dient à leurs champions que dieu les vueille conduire, & qu'elles ont a faire autre part. Ceux à qui il faiſoit mal de perdre ce beau butin, conteſtent auec elles, que c'eſt vn tour d'inconſtance, veu la promeſſe & la foy qu'elles leur ont iuree. Nous penſions, dit Arlaye, aller en compagnie de cheualiers, que nous auons conneuz eſtre femmes : ſi nous faut pourueoir d'hommes pour la ſeureté de noſtre conduite. Alors Aſtibel s'adreſſe à Greſte : ayes patience iuſques a demain, & ie vous feray ſentir par effect que ie ſuis vray homme. Il le faut auant, reſpond elle, experimenter contre les hommes. Madame (dit Fenix à Arlaye) ne nous abandonnez pas ſi legerement ſans mieux nous connoiſtre. Et quand vous pourray-ie mieux eſprouuer, reſpond. A la premiere occaſion iuſte de combatre, dit il, à laquelle le preud'homme ne doit reculler non plus que d'entreprendre chaudement vne querelle ſans cauſe. Sur ce differẽd auquel les deux ſeurs perſiſtoient pour ce departir, voici ſuruenir quatre cheualiers à pointe d'eſperon, deſquelz Grandoin le fier eſtoit le premier, & les trois autres ſes couſins : qui s'eſtoient armez en diligẽce au rapport que l'eſcuyer leur auoit fait de la beauté d'icelles. Si leur eſcrierent Mauuais cheualiers quitter vous conuient ſes damoyſelles que n'eſtes pas dignes de mener, ayans fuy la lice pour elles à mon pont. Surquoy Arlaye leur dit : mes amys ie ſuis marrie que n'auez accepté le combat raiſonnable d'vn contre vn quand il vous fut preſenté : car de ceſte charge mal partie vous pourrez touſious excuſer. Non, non (reſpond Fenix) mieux vaut s'offrir au grand peril par raiſon : qu'au

moindre follement & ſans conſideration, ce diſoient ilz en prenant leurs lances & eſcuz de leurs eſcuyers. Puis broche Fenix contre Grandoin, & froiſſent tous deux l'vn ſur l'autre : mais Grandoin & ſon cheual cullebuterẽt de la puiſſance du coup, & Fenix en perdit les eſtriers qui ſe harpa au col du ſien, & ſoudain ſe reietta en ſelle (comme bon beſoin luy fut) pour ſouſtenir le couſin de Grandoin, qui n'euſt failly à le porter par terre, mais il ne le meut des arçons. Dõt Arlaye trop eſbahie, dit à ſa ſeur, qu'elle auoit eu grand tort de dedaigner & deſeſtimer ſon champion, & elle auſsi le ſien. Car Aſtibel auoit de ſa lance percé l'eſpaule a iour à ſon aduerſaire, au retirer de laquelle il rendit l'ame, & eſtant demeuré à cheual deuant luy, auoit fait faillir le coup à ſon couſin qui le ſuyuoit. Parquoy ſe viennent rencõtrer de nouueau à la iouſte, & leurs lances volerent en eſclatz. Puis tirẽt les eſpees, deſquelles ilz s'entretaſtent fort bruſquement. Fenix de ſon coſté tenoit le ſien de pres, tandis que Grandoin eſtoit couche ſouz ſon courſier ſans ſe pouoir releuer. Brief noz deux cheualiers les accouſtrerent tellement en peu d'heure, qu'ilz leur firent confeſſer la victoire, & iurer de n'ayder iamais à maintenir mauuaiſes vſances. Ce fait Fenix met pied a terre & delace l'armet à Grandoin, luy diſant qu'il ſe rendiſt, & fiſt tel ſerment que les autres s'il vouloit ſauuer ſa vie, ce qu'il fit promptement, puis le tira de deſſous ſon cheual, & l'amenant aux damoyſelles la teſte nue pour leur monſtrer ſa deformité incroyable, leur dit: Certainement que ſi l'euſt veu au pont a deſcouuert comme a l'heure qu'il n'euſt refuſé le conflit en faueur des belles qui ſouffroient trop a coucher auecques vne ſi laide perſonne. Les damoyſelles s'en rirent, & luy & ſes couſins remercierent Fenix & Aſtibel de la courtoiſie dont ilz vſerẽt enuers eux en leur victoire, s'offrãs toute leur vie à leur faire ſeruice, & noz cheualiers leur promettans amytié ſe departirent, eux emportãs le corps de leur couſin. Alors Fenix vient à Arlaye luy demander ſi elle le veut ainſi laiſſer, qui reſpond auoir bien changé de volunté par l'experience de ſa vertu, & que maintenant ne le voudroit auoir perdu pour tout l'or du monde. Et autant en proteſta ſa ſeur Greſte d'Aſtibel ſon cõpagnon: diſant que la verdeur qu'on void en vn cheualier à la meſlee prõmet beaucoup plus d'exploit aux dames & de bon ſeruice, que des iouuenceaux douilletz & effeminez Gardez (reſpond Aſtibel) d'eſtre auſſi bien abuſee en cecy qu'auez eſté en l'autre. Quoy qu'il en ſoit, dit elle i'ay maintenant plus de peur d'eſtre abandonnee par vous que ie n'auois vouloir de vous laiſſer. A quoy Aſtibel: ie ne ſçay qu'il en auiẽdra veu que vous eſtes ſi muable. En telz deuis cheuaucherent iuſques à iour failly, qu'ilz s'eſcarterent vn peu du chemin, & allerent en vne petite vallee herbuë à l'abry d'vne colline : ou ilz eſtendirent leurs manteaux ſur l'herbe & ſoupperent de ce que les eſcuyers auoient de prouiſion, leſquelz ſe retirerent loing de leurs maiſtres auecques les cheuaux, leſquelz paſſerent la nuyt ioyeuſement auec leurs damoyſelles, qui les tindrent beaucoup plus vaillantz qu'au parauant par ceſte eſpreuue, & tant trouuerent de contẽtement les vns auec les autres, que de trois moys n'allerent à la cour, ains ſe donnerent du bon temps enſemble, ſe pourmenans par l'iſle qui fort eſtoit delectable, & gaignans pris & honneur en maintes belles rencontres: là ou nous les faut laiſſer, pour traitter de ce qui ce pendant auint en la cour de la Royne.

De la triſte vie que Darayde menoit en l'amour de Diane.

CHP. XXXIII.

Daraïde eſtant pres de l'obget de ſon deſir, accroiſſoit de iour en iour ſon ardeur ſans voir ouuerture d'aucune eſperance. Si s'en complaignoit à Garaye en leur priué, qui luy remonſtroit d'attendre l'heure, & s'armer de patience: mais

elle ny estoit forte à prendre pour la vehemence de son affection. Souuent s'en alloit seule aux iardins faire ses doleances, & en l'escorce des arbres engrauoit le nom de Diane & le chifre du sien (Agesilan) & les entrelaçoit de laz & neudz infiniz. Surquoy Diane entra en grand' resuerie ne le pouant dechifrer, & elle ne l'auouāt à fait. Et quelquefois la Duchesse Lardenie qui l'aymoit cordialement la surprenoit en ces piteux discours : & la voyant pleurer & souspirer tendrement en auoit telle compassion qu'elle s'offroit à faire pour son allegence tout ce qu'elle pourroit auiser. Qui fit penser plus d'vne foys à Daraïde si elle luy descouuriroit sa passion: mais à la fin delibera de nõ, craignant de tout perdre (si elle l'auoit troué mauuais) ce qui estoit en termes d'espoir estant conduit secretement. Si est-ce que vaincuë par son importunité tant affectueuse, elle luy confessa que c'estoit amour qui ainsi la tormentoit. Lardenie en auoit grād pitié, par ce qu'elle luy voyoit la couleur paslir & l'embonpoint diminuer à veuë d'œil, & ne luy eust gueres differé le remede s'il eust esté en sa puissance. Et tant la poursuyuit, voulant sçauoir pour quel cheualier elle souffroit, qu'elle luy declara que c'estoit vne dame, dont sa maladie demeuroit incurable. Finablemēt luy nomma Diane, auec vn souspir qui sembloit luy deuoir rompre la poitrine. Ne vous affligez ma mignonne (dit alors Lardenie) vous estes plus en sa grace que pucelle du monde, & vous y pousseray & maintiendray tousiours de plus en plus à mon pouuoir. Et ce disant l'embrassoit & baisoit mille foys : qui seruoit de quelque reconfort à Daraïde, sentāt les caresses d'vne si belle fille & de si haut lieu. Toutesfois luy disoit: A a ma dame que vous m'obligiez de l'honneur & bon traittement que me faittes, lequel ie ne recognois qu'en fascherie & ennuy q̃ ie vous donne. Mais comme pourrois-ie faire autrement qui suis la plus infortunee amante de la terre : contre qui semble que le dieu d'amour mesme ait conspiré pour me plonger au fond de la malheur, torment & desespoir. Car quel soustien peut auoir le desir amoureux sans esperance, qui est le laict de sa douce nourriture ? Et que peut esperer celle à qui il a presenté vn obget non capable d'aucune resource de mutuel plaisir? Fille aymer fille, helas qu'est-ce sinon estre amoureux de la Lune qu'il faudroit prendre aux dentz ? Las Pasiphae ne fut iamais si malheureuse pour auoir aymé vn taureau, combien que beste indigne de son affectiõ. Ne Myrrha semblablement en son amour incestueux. Ne Pigmalion amoureux de son ymage que Venus luy viuifia & anima. C'estoient ordes & honteuses concupiscences : mais assouuies de leur ardent appetit, & le mien estant sans tache de vice est sans effect de son ardeur: qui me minera & consumera sans remede, ny ayant moyen de iouïssance aucune qui le sçeut estaindre ny amortir. Lasse chetiue que feras tu donc? retirer ton cueur du lieu ou il est voué, dedié & destiné, c'est entreprise vaine & impossible. Que te reste ormais, fors que languir en pleurant, & gemissant continuellement ta playe incurable, & attendant la mort qui seule peut mettre fin à ton martire extreme. Or vn iour qu'elles estoient ensemble sur ces cõplaintes (car la duchesse espioit curieusement ses retraittes) la princesse Diane y suruint qui ne se peut tenir de larmoyer, la voyant estenduë au giron de Lardenie comme demy morte, les yeux tant mortifiez de pleurer, sa couleur tant blesme sa parolle foible, ne mouuant bras ne iambes non plus qu'vne statuë. Las qu'est cecy (disoit la belle princesse) ma Daraïde, qui a il ceans qui vous cause tristesse ? m'amie estes vous point ennuyee d'estre icy sans voir les compagnies qu'auez acoustumees? ne vous contraignez point, ie vous prie, & allez voir la Royne quand vous en aurez enuie : car ie veux vostre bien & ayse, non moins que le mien propre. La dolente Daraïde ne parloit point, & la duchesse print la parolle pour elle, disant: Ma dame ie voy bien que n'entendez pas son mal, veu l'ap-

pareil

pareil qu'y penſez appliquer. Helas elle languit la pauurette aupres de vous par vne paſsion ineſtimable, & banie de voſtre preſence ne viuroit pas vn ſeul iour. Diane qui l'aymoit ardamment (toutesfois auecques le frein de l'opinion qu'elle auoit de ſon ſexe & qualité) ne pouuoit comprendre ceſte violence d'amour de fille à fille : neantmoins ſe met à la reconforter, puis la baiſe doucement, qui ne fut ſans retour de Daraïde : en luy ſuccant le miel de ſa bouche pourpree, & apres vn profond ſouſpir dit: Las ma deeſſe comme vous me tuez en me gueriſſant. Sus ma mignonne(reſpond Diane) reſioüiſſez-vous, car ſi c'eſt pour mon amour que vous endurez (comme m'a dit Lardenie) ne faites qu'auiſer le remede, & ie le vous donneray. A ce grand mot Daraïde ne fut pas ſourde, mais eut ſoudain la langue ſi ſerree qu'elle ne peut rien dire,ſeulement prend la main de Diane qu'elle baiſe à longue pauſe. Apres elle luy dit : Madame vienne ores la mort quand elle voudra, elle me trouuera preſte à la ſuyure puis q̃ i'ay receu de vous ceſte precieuſe parole, de laquelle ie vous ſupplie eſtre memoratiue. Diane l'en aſſeurant, elle continuë:madame en vertu de ceſte faueur, ſi toſt que ie ſeray en aage de porter armes à la mode de noſtre nation, & receuoir l'ordre de cheualerie, i'eſpere vous faire tant de ſeruice que me la confermerez. La princeſſe ſe riãt de voir ce gentil courage, luy remonſtra qu'elle ſe contentoit bien de ſon ſeruice domeſtique,que meſtier ne luy eſtoit de s'expoſer en danger pour acquerir ſa bonne grace,de laquelle elle ſe deuoit tenir ſeure plus que perſonne viuante.D'autant me puis-ie donc vanter (reſpond Darayde) de paſſer tous les viuans par armes de vous fauoriſee, en l'exaltation de voſtre nom & gloire:voire en ſorte que la fameuſe Alaſtraxeree ne mettra l'enchere ſur ma priſee. M'amie,dit Diane, ie ſerois marry de vous voir tant belle & delicate, entreprendre ces lourdes peines,perilz, & trauaux, mieux ſeans aux hommes robuſtes,& vous proteſte que i'en ſouffrirois trop pour vous. Sur ces deuis amoureux,voicy venir la Royne apportant à ſa fille les nouuelles de l'arriuee de la royne Cleofile que la renommee de ſa beauté auoit attiree à la venir voir. Dequoy Diane reſpõdit eſtre treſaiſe pour le rapport qu'elle auoit pareillement ouy faire de ſon excellence. Mais Daraide ne luy voulut laiſſer paſſer ceſte la, diſant qu'elle n'auoit rien à cercher dehors de ce dont nature auoit theſauriſé ſi richement en elle. Or dit Diane par modeſtie,que ſi ſeule à ſeule elle deuoit perdre la partie contre la Royne Cleofile, elle l'eſperoit gaigner ayant Daraïde de ſon coſté,qui reſpondit qu'il ſeroit vray ſi la feneſtre eſtoit ouuerte au droit de ſon cueur (comme deſiroit Momus) d'autant que lon verroit l'image de Diane : & ainſi ſa beauté redonblee pourroit mieux vaincre la ſimple de Cleofile.La Royne Sidonie prenoit grand plaiſir aux propos affectionnez de Daraïde enuers ſa fille: à qui elle dit au partir qu'elle s'appreſtaſt lendemain pour receuoir la Royne eſtrangere : puis comme en ſe rauiſant : mais i'ay peur dit (pour touſiours mettre le feu aux eſtoupes) que Daraïde ne vous laiſſe pour ſuyure Cleofile quand elle verra ſa perfection. Qui releua incontinent la parole, diſant,que ſon vouloit eſtoit immuable,& q̃ le change n'eſtoit à craindre la ou vne perfection vnique ne ſouffroit aucune comparaiſon.Sidonie fort contente de ces gentes reſponces, retourne à ſon palais pour y faire dreſſer,& ordonner les pompes neceſſaires à la receptiõ de Cleofile : & ſa fille demeure en deuis auecques ſes dames ſur la façon de ſa parure & acouſtrement.

De l'entree & reception ſomptueuſe de la Royne Cleofile en la ville de Guindaye, & le motif de ſa venuë à voir Diane.

CHAP. XXXIIII.

VOus auez à ſçauoir que la Royne Cleofile ayant entendu le bruit de la plus diuine qu'humaine beauté de Diane,

Diane, & en voyãt l'apparẽce par les pourtraitz de son ymage, conceut telle fantasie d'aller voir vne merueille du monde, que la distance des pais & le trauail du chemin ne l'en sceut diuertir. Si fit armer trois nauz pleines de bons cheualiers, & d'autres chargees de cinquante damoyselles qui entrerent en l'isle de Guyndaye, toutes montees sur bestes estranges de sa region, telles que quand elle vint à Constantinople: toutes ses femmes furent vestues de veloux verd semé des deuises du Fenix qui par sa mort se resuscite, & ainsi vit eternellement. La Royne eut sa robe de satin verd toute couuerte comme d'vne ret pleine de ses oyseaux vniques tissus de diuerses couleurs selon la diuersité naturelle de pennes du Fenix les serres & le bec d'or, les flammes ou il se brusle estoient de soye cramoysie, sa ceinture & son colier tout de pierrerie enchassee richement. Elle estoit assise en vn char triumphal composé de huit pilliers reuestuz de veloux, aboutans en haut en vn centre couuert de sa couronne royalle. Ce char tiroient six licornes regies par six geans chacun portant vn gros estoc en vne main, & vn sceptre d'or en l'autre: deux cent cheualiers de sa garde alloient entour le char garniz de force pennaches en la testiere des cheuaux & segnalz sur les armetz. En ceste magesté la Royne partit du port pour venir à la cité, marchant deuant elle vn grand nombre de menestriers. Ce pendant Diane se paroit pour la recueillir, & tout par le conseil de sa Daraïde, qui luy vestit vne robe de satin blanc decoupé sur toile d'or repris à boutons rondz garnis de fins rubis: ses cheueux luy laissa en partie espars, partie vers le front treffez comme nonchallement auec vn chapeau de roses sur son chef, & vn carquan de gros diamans sur son sein descouuert. C'estoit pitié que de voir les gestes de Daraïde en contẽplant sa deesse en cest estat, à qui elle dit: Ha ma dame nous ressemblons icy les paintres trop diligens qui ne peuuent oster la main de dessus le tableau, ains tousiours y aioustent quelque remplissage: car tant plus que nous vous couurons, nous empirons la besongne, qui en sa perfection se voudroit voir à nud, au contraire des belles plumes qui ailleurs font le bel oyseau. Quand Diane fut accoustree de l'ordonnance seule de Daraïde, luy dit, qu'elle la vouloit semblablement habiller a sa fantasie: Si luy fit apporter vne robe de toille d'argent dechiquettee sur toille d'or, & la coiffa d'vne cresspine enrichie de grosses perles orientales, auec vn guirlande de fleurs & maintz autres affiquetz qui rendoient sa beauté admirable apres celle de Diane, sinon qu'elle estoit vn peu pasle comme de maladie. Dequoy la princesse disoit auoir occasion d'estre bien aise, de peur que si elle fust en ses beaux iours elle ne leust effacee par son lustre. A à (respond Daraïde) ma dame vous estes exempte de tous ces dangers: mais quant à la perte de mon teint elle tesmoigne l'embellissement de l'ame qui ne se fait sans diminution du corps. O Daraïde (dit alors la duchesse) si tu fusses homme qui est la dame qui eust peu resister à tes raisons non plus qu'a ta beauté: ie ne sens point en moy tant de force que i'en peusse soustenir les efforts. Diane (craignant la ialousie de Garaye) luy fist bailler de pareilz acoustremens & atours, auec lesquelz il la faisoit fort bon voir. La royne Sidonie ne se vestit que de veloux noir, à cause de son triste vefuage de Moraizel, & fit preparer le logis de Venus prochain a celuy de sa fille pour la Royne Cleofile.

Comme la Royne Cleofile alla disner auecques Diane, ou Garaye se donna à elle.

CHAP. XXXV.

Estant le palais de la Royne preparé du tout pour receuoir la royne Cleofile, & tapissé de veloux à bordz historiez de l'embassade mortelle de ses six damoyselles à Constantinople: la Royne Sidonie enuoya les ducz d'Alfarce & de

Ganiez au deuãt d'elle à vne lieuë de la ville, ou ilz la rencontrerent en l'ordre & magnificence qui vous a esté declairée, dequoy ilz s'esbahirent grandement & beaucoup plus de sa beauté singuliere. Ilz luy firent vne harẽgue courte de sa bienuenuë, & luy baiserent les mains: puis l'amenerent tousiours costoyans son char & deuisans auec elle l'vn deça l'autre de la, & luy rendans conte de tout ce qu'elle voyoit en passant & desiroit sçauoir. Elle s'arresta vn peu à contempler la ceinture de la ville, & le superbe bastiment du chasteau. Apres entra en la cité ou elle fut louée & admiree de tout le peuple: Les Ducz la descendirent du char à l'entree du palais royal, & la menerent souz les bras iusques au lieu ou la Royne Sidonie l'attendoit: qui la receut en grande pompe & honneur, puis la mena en sa sale, ou elles s'asirent en deux chaires de veloux souz vn ders de drap d'or. Lors Cleofile commença: Ma dame ie me conte pour seule au mõde, par-ce que le seul qui est la fleur des cheualiers ie n'ay sceu meriter: & comme seule ay desiré de cercher les choses vniques: ce qui m'a attiré en voz pais pour voir vostre fille vnique en beauté. A quoy Sidonie: ma dame ie ne vous sçaurois assez remercier de l'honneur que ie sens receuoir de vous en ce voyage: mais ie crains que n'en partiez aussi contente qu'y estes venuë, trouuant Diane (que voulez voir) beaucoup moindre que sa renommee, à cause de l'excellence qui est en vous-mesme, comme le peintre ou statuaire n'admire pas tant l'œuure d'vn autre que le peuple qui ne sçait riẽ de l'art. Or ma dame il est heure de disner, puis ma fille receura le bien & honneur de vostre arriuee. Cleofile qui estoit venuë de si loing pour la voir la pria ne luy differer la veuë de celle qu'elle estimoit tant. Ainsi allerent ensemble par la porte secrette au palais de Diane sans estre suyuies d'homme quelconque: laquelle elles trouuerent en sa sale auecques ses dames & se leua de sa chaire pour venir au deuant de Cleofile. Si s'entrebaiserent & embrasserent amiablement: puis s'asirent la mere & la fille aux deux costez de Cleofile, qui fut long temps à regarder Diane par grande admiration, l'estimant plus vne creature feée que mortelle, tant elle la trouuoit accomplie en toute perfectiõ de beauté, & ne se peut tenir d'exclamer selon qu'escrit Galersis, la beauté est montee iusques au feste de son excellence: Dieux immortelz vueillez la apparier à vertu virile pareille & digne d'elle. Adõc Sidonie qui la remercioit de l'honneur qu'elle faisoit a sa fille par dessus son merite, luy dit, qu'il faloit qu'elle vist sa compagne: & fit signe à Daraïde de se leuer, qui se vint mettre à genoux deuant Cleofile auec vne grace & contenance nompareille, & luy requerant les mains à baiser, la Royne estonnee de sa beauté l'accolle & baise en la face, luy disant que sa bouche n'estoit faitte pour baiser rien moindre qu'elle mesme: puis la tenant par sa main blanche & mollette, s'enquit de Sidonie d'ou elle estoit, ce qu'ayant entendu, elle s'adressa à Diane: Ie voy cy comme les singularitez naturelles s'entr'attirent l'vne l'autre voyant aupres de vous la princesse Alastraxeree, à qui ceste pucelle ressemble comme font deux gouttes d'eau. Adonc Daraïde dit: ma dame la comparaison qu'il vous plaist faire sera admise comme de la vassale à sa dame ligee: car ie suis gẽtifemme du royaume de Sarmate qui luy est subget. Quoy qu'il en soit (respond Cleofile) vous meritez estre dame vous mesmes, pour les graces dont nature vous a douée si hautement. Alors Diane: ma dame encores vous faut il voir sa seur qui ne l'empire point & appelle Garaye qui se vient agenouiller en semblable maniere (Daraïde luy faisant place) & regardant la Royne qui ne cedoit à dame du monde (sinon à Diane) puis receuant d'elle pareille faueur du baiser que sa seur, s'enamoura si fort qu'onquepuis sa pensee ne s'adressa en autre lieu, ains en souffroit amere angoisse & martire, comme l'histoire vous deduira cy apres: non sans mutuelle affe-

ction de Cleofile, qui se contenta fort de sa taille, maintien, & lineature. Dont elle luy dit: M'amye il me semble que ne deuez gueres à vostre seur en singularité de vostre personne. Qui respondit: ma dame ie remercie les dieux de m'auoir fait presentement ceste grace non esperee de voir en vous le plus que puis ymaginer: dont ie me sens rester moins de ma liberté qu'auparauant. Cleofile se print à rire de ce langage. Mais Diane luy dit qu'elle le faisoit à l'enuy de Daraïde sa seur qui en vsoit ainsi en son endroit. Pleust aux dieux, respond Cleofile, qu'elle eust autant de desir d'estre à moy que sa seur vous porte d'amour. Garaye incontinent prend la parolle: Ma dame ie le tiendrois au plus grand heur du monde, s'il plaisoit à ma dame la princesse me l'ottroyer, moyennant que ie fusse la plus priuee de vostre personne, comme ma seur est de la sienne. De celà, dit Cleofile, vous pouuez asseurer m'amie si ma dame vostre maistresse vous le veut permettre, ensemble me faire vn si beau present. Adonc Diane: Ie voy bien que c'est la ialousie qu'elle a de la familiarité que ie monstre à sa seur qui luy fait desirer autre party que le mien: vray est que son vouloir adressé en si bon lieu me l'excuse grandement. Parquoy pour l'amour de vous ma dame a qui son seruice est agreable, aussi pour consentir au desir d'elle (a qui ie souhaitte tout bien) ie m'en priueray pour vous en inuestir. Dequoy Cleofile fut tresaise, mesmement l'ayant ouy iouër du ieu de la harpe, auquel elle mesme passoit le temps. Et moins ne le fut Garaye, pensant en elle qu'elle n'estoit pourueuë de gueres moins belle maistresse que Daraïde. Car combien qu'elle eust peu pratiquer l'amitié de la duchesse Lardenie, ou de la Marquise, en y employãt ses cinq sens, son cueur ne se pouuoit camper en lieu moindre q̃ royal. Or dit Sidonie qu'il estoit heure de disner & vouloit remener Cleofile en son palais ou il estoit apresté: laquelle la pria de ne la distraire si tost de la compagnie de Diane auec qui elle mangeroit plus volontiers. Parquoy la Royne fit en diligence apporter par ses damoyselles les plus exquises viandes, la faisant seruir ce pendant de ce qui estoit leans prest pour sa fille. A ce festin les deux seurs seruirent de leur office, tant que Cleofile s'auisa auec le congé de Diane d'employer Garaye en son endroit à luy seruir de hanap, comme Daraïde à sa maistresse. Dequoy la risee fut grande: & Garaye la remercia de la possession en laquelle elle la mettoit desia de sa promesse. Apres le disner, les tables leuees, les deux allerẽt manger legerement, pẽdant que les Roynes deuisoient de leur ialousie, des deux sœurs qui leur dõnoit grãd plaisir. Et à leur retour (par le commandement de Diane) prindrent leurs luthz dont elles sonnerent si melodieusement que Cleofile en estoit toute rauie: qui d'autant plus prisa la proye qu'elle auoit conquise, pour le soulas qu'elle auroit de iouër & accorder auec elle. Si se leuerent Cleofile & Diane & dancerent ensemble au son de leurs pucelles. Puis prindrent elles mesmes des instrumens, & en sonnerent fort delicatement. Mais ce fut vne armonye diuine quand elles y appellerent les deux seurs & sonnerent toutes quatre: car on ne pouuoit ymaginer que les hierarchies des anges peussent rendre au ciel vne melodie plus exquise. Apres cest esbat Sidonie mena Cleofile en son logis c'est à sçauoir au palais de Venus, qu'elle trouua tapissé & meublé de ses couleurs, & l'admira plus qu'autre qu'elle eust iamais veu n'ouy racõter. Là elles souperent selon l'ordonnance de la despence du logis qui estoit la plus somptueuse de tous, eu egard à la complexion des personnes veneriennes ausquelles il estoit destiné, qui ont en especiale deuotion Ceres & Bacchus. Il fut bien tard quand Sidonie la laissa, à cause du plaisir qu'elles prindrent à la musique: & Diane luy donnant le bon soir, luy recommanda en riant Garaye qui demouroit auec elle: la priant de luy continuër la priuauté qu'elle luy auoit promise.

promise. Ainsi se pensoient iouër de celle qui l'entendoit en bon escient, & qui n'en dormoit pas toutes les heures de la nuyt pour l'accez premier de sa nouuelle passion.

Comme les Roynes & leurs Damoyselles esprouuerent l'auenture de la caue des deux tours & auec quelle yssue.

CHAP. XXXVI.

Plusieurs iours passa la Royne Cleofile auec Diane en grand deduit & soulas, tant pour le lieu qui leur en fournissoit de toutes les sortes, que pour Daraïde & Garaye qui les resuilloient souuent par leurs piques amoureuses. Long seroit a vous reciter tous leurs plaisirs & passetẽps par le menu. Tant vous dy-ie qu'au bout de dix ou douze iours, Cleofile qui en visitant toutes les tours auoit veu la voute prenant du palais de Febus iusques à celuy de Diane, en laquelle on luy auoit declaré que lon ne pouuoit passer combien que l'entree fust ouuerte. Elle eut enuie de tenter que ce pouuoit estre, & pria la royne Sidonie de l'esprouuer ensemble. Or faloit que les dames y entrassent par la tour de Diane, & les hommes par celle de Febus:& desia y estoient venuz plusieurs cheualiers de renom qui entroient tous facilement en la caue ou estoit la statue du Cheualier, mais quand ilz vouloient passer outre en la voute obscure au premier pas qu'ilz faisoient ilz estoient repoussez rudement par vn fort tourbillon de vent auec vn bruit horrible.Et s'il auenoit a quelqu'vn d'y entrer vn peu auant, ce n'estoit que selon la mesure de son amour : & à l'endroit ou le vent l'accueilloit, se posoit vne ymage en vne niche du mur auecques son nom & celuy de s'amye. Vray est que ces ymages ne furent veuës sinon apres que l'auenture fut acheuee. Les dames pareillement pouuoient venir à l'espreuue par la tour de Diane,& l'enchantement estoit accomply quand la dame passeroit iusques en la caue de la statue en la tour de Febus, & que le cheualier allast par la voute iusques en la tour de Diane : ce fait le passage seroit libre & ouuert à tous venans. La Royne Cleofile (comme ie vous disois) eut volunté de tenter le sort, & Diane l'accompagne iusques en la chambre ou respondit la bouche de la voute. Sidonie y estoit aussi pour assister a l'esbat qui fut premierement des damoyselles de Cleofile qui y entrerent vne à vne, non sans grand peur d'aller en ceste obscurité. Mais la plus auancee ny conta plus de cinq ou six pas, soudain le tourbillon bruyant les reboutoit si vistement que les attendans y auoient trop dequoy rire. Les filles de la princesse y furent apres, qui n'y conterent chacune qu'vn seul pas. Voila (dit Cleofile) comme la retraitte & solitude des damoyselles leur ostent les occasions d'aymer : mais voyons comme il en ira de Daraïde & Garaye, & si leur affection est conforme à leur parolle. Alors Diane commanda à Daraïde de marcher, qui respondit qu'elle n'en esperoit heureuse yssue, par-ce que son amour estoit d'autre qualibre que les ordinaires, toutesfoys pour obeïr marche vers la voute, au grand ennuy de Garaye, estimant qu'elle deust mettre fin à la preuue : mais elle ny sceut entrer ne peu ne prou, quelque effort qu'elle fist, dont elle retourna fort honteuse & confuse. Et la princesse luy dit pour la reconforter, qu'elle auoit eu raison de ne se vouloir fier aux demonstrations exterieures de la passion que son cueur se plaisoit a tenir close & couuerte: puis dit il faut voir que pourra faire Garaye, & si la Royne gaignera cest honneur sur moy d'estre mieux aymee d'elle que moy de vous. A quoy Daraïde:y aille hardiment ma dame, car ie suis seure que de plus en ce cas nul ne me peut deuancer. Sus donc (dit Cleofile à Garaye) courage m'amye esuertuez vous auec ma faueur dont vous pouez à iamais asseurer, & me conquerez ce pris sur ma dame la princesse d'estre mieux aymee qu'elle, en recompẽse de celuy qu'elle a sur moy de beauté. Garaye y va, qui s'en reuiẽt

 auec

auec sa courte honte, sans y auoir rien plus fait que sa seur. Dequoy Sidonye les voyãt trop fascheés & melancoliques, & leurs dames esbahies de l'experience de leur peu d'affection que leur langue & autres signes declaroient tant, à ceste cause leur dit qu'elles ne se deuoient esmerueiller de cest accident des pucelles de Sarmatie, à raison de la proprieté de l'auenture que le sage Cinistides luy auoit exposee : c'est à sçauoir que la damoyselle qui ne seroit amoureuse d'vn cheualier n'entreroit vn seul pas en la voute par le costé de la tour de Diane, aussi peu que le cheualier par celuy de Febus, qui n'aymeroit dame ou damoiselle. Surquoy Daraïde & Garaye connurent incontinent d'où procedoit la faute, & qu'il leur eust falu esprouuer par la tour des hõmes : combien qu'elles ne s'en vanterent pas pour l'heure, se sentans assez excusees par la declaratiõ de Cinistides. Adõc Cleofile pria la princesse Diane de vouloir esprouuer l'auenture, laquelle s'en exempta par faute d'amour dõt les obietz luy estoiẽt deniez. Parquoy s'adresse à Sidonie, qui luy respond qu'elle ne vouloit mõstrer tant de faueur d'amour à celuy de qui elle pourchassoit la mort. Celà vous doit plus inciter (dit Cleofile) a fin de le rendre d'autant plus coupable du tort qu'il vous a fait, veu l'amytié extreme que vous demonstrerez. Finalement apres longue dispute Sidonie si accorde, moyennant que Cleofile marche la premiere : ce qu'elle fait, se representant à la memoire le grand roy Amadis de Gaule, à qui elle auoit donné son cueur. En vertu dequoy elle entre en la longueur. Puis fut chassee par le tourbillon impetueux aussi rudement que les autres, qui luy en rendirent la risee qu'elle leur auoit prestee. Et elle mesme riant dit à la Royne qu'elle allast faire son deuoir; la priant en se raillant de luy iouër aussi bon tour de compagne à sa saillie comme Garaye à Daraide a son entree. Alors Sidonie marche parlãt à son Moraïzel: O deloyal! que ie serois seure d'acheuer ceste auenture par l'extremité d'amour que ie te porte, s'il n'estoit rebatu & recoigné par la haine pareille. Ce disant entre en la tenebreuse galerie voutee, & passe sans resistence iusques à l'autre bouche & ouuerture de la chambre de Febus, ou elle vid a cler la statue & toute l'histoire de ses amours auecques Florisel : mais elle ne peut entrer dedans nom plus que s'il y eust en vn mur. Parquoy voyant en ce lieu la representation de ses douleurs, tordant ses mains & versant maintes larmes exclame: O ymage de celuy que i'ayme plus ardemmẽt qu'onques dame cheualier, reçoys en icy le tesmoignage visible en recompense de l'iniure que m'a faitte ton moule, plus lasche que receut iamais dame de si haute guise. O trahistre quand tu fauças ma chasteté & ta verité, que ne rompy tu quand & quand le neud de l'amytié q̃ ie te porte encores? Pendant qu'elle estoit en ces doleances, les dames qui l'attendoient voyans sa longue demeure, estimoient qu'elle auoit mis l'auenture a chef. Parquoy Diane dit à Cleofile que si par amour elle se deuoit acheuer, il s'en faloit asseurer par celuy que la Royne sa mere portoit à son seigneur & pere Florisel. A ceste cause, disoit elle, entron dedans, car seurement le pouuons estant le sort failly: qui est le seul moyen de me tirer hors de la prison ennuyeuse ou ie suis. Ainsi se prennent par la main & se fourrent parmy ces tenebres & leurs damoyselles apres, & y entrerent à l'heure que Sidonie finissoit ses plaintes, & tournoit les espaulles pour le retour: auquel le vent debonde qui l'éporte & sa suite d'vne merueilleuse violence iusques en la caue de la tour de Diane: dont elles se mirent à rire & se gaudir ensemble. De là s'en vont soupper au palais pour festoyer vn grand nõbre de cheualiers arriuez, dont on auertit la Royne. Et à l'heure de la retraitte Cleofile alla voir Diane, à qui elle conta tout ce qu'elle auoit apris de nouueau des gentilz hommes suruenus, puis s'en alla reposer en son logis.

Du plai-

Du plaisir que print la Royne Cleofile es deuises & paintures historiées au palays de Diane : principalement en vne transmutation de Nymphe en biche blanche, faitte par la deesse Diane. CHAP. XXXVII.

VN iour que la Royne Cleofile estoit allee assez matin au palays de Diane pour la contempler à loysir en toutes ses singularitez, elle ne la trouua encore leuee, mais Daraïde bien, qui luy seruit de guide la menant par tout haut & bas accõpagnee seulement de sa Garaye. Beaucoup y vid de choses qui luy plurent mesmemẽt les fables & histoires figurees tant es verrieres & fenestrages qu'es murailles des cabinetz & galeries. Mais vne sur toutes retint & arresta longuement son œil & son entendement aussi, qui estoit en vne longue galerie du iardin, d'autant qu'elle estoit nouuelle, & non veuë ailleurs, voire nõ encores auenuë. Car le grand Ciniftides l'ayant preueuë & connuë par ses artz Astrologiques l'auoit fait peindre en ce lieu si apparent en l'honneur d'vne Diane qu'il sçauoit estre à venir es siecles lointains & en region fort distante, laquelle ne tiendroit le monde en moindre admiration de son excellence que la Diane de Guindaye.

Or vous descriray brieuement l'histoire fatidique pour la dignité & rarité de son suget. En premier lieu y estoit peint vn gentilhomme en accoustremens de chasse, entrant seul auecques deux chiens en vne grãde forest peu hantee, lesquelz il perd sur le soir à la suyte d'vne beste. Parquoy apres lõgue queste sans en sentir nouuelles, mõte au haut d'vn chesne pour passer la nuit hors de dãger des bestes furieuses dont ce boys estoit plein. Ou apres qu'il eut esté vn espace regrettant ses bons chiens que tant il aymoit, aperceut lumiere en vn cousteau, qui l'incite à descendre de l'arbre & droit tire celle part comme les nautonniers au faros d'Alexandrie. La il trouue vn bon hermite qui le reçoit humainement & le traite des petitz biens que le lieu produysoit, c'est à sçauoir de fruitz & herbes venãs sans main d'homme & de l'eau claire d'vne fontaine, courant au pied du tertre. L'hermite estoit nommé Eubul, qui apres le sobre repas sondant l'estat du gentilhomme & le but de sa vie, luy remonstre les abuz des bobans, põpes & exces mondaines, luy enseignant le train de la vraye vie guydee & conduite par raison. Le matin Fregos (qui estoit le veneur) prend congé de luy pour suyure la queste de ses chiens, & trauersant l'espesse forest arriue en vn beau pré, par le mylieu duquel passoit vne grosse fontaine. Si auise vn venerable vieillard estendu sur l'herbe aupres de la source à qui il s'adresse pour sçauoir nouuelles de ses chiens. Desquelz le vieillard (qui Apuan auoit nom) luy donna bonnes enseignes comme il les auoit veuz passer par l'oree de ce pré à la suite d'vne biche blanche, à qui nature n'auoit onques formé la semblable en beauté, & la poursuyuoient si viuement qu'il en craignoit merueilleusement l'issuë, & quasi desia deploroit la pourette. Fregos luy ayant lors demandé la sente qu'ilz tenoient, estoit deliberé d'aller apres : mais Apuan ne le voulut souffrir à cause de la nuyt qui estoit prochaine ioint l'enuie qu'eut aussi Fregos d'entendre l'estre de ceste biche & l'occasiõ que pouuoit auoir le vieillard d'en redouter la prise ou la mort. Sur lequel propos il le mit (apres luy auoir accordé d'heberger en son hostel) & Apuan en chemin luy raconte : Mon gentilhomme (combien que vous deduire ce cas soit rouurir & r'entamer mes vieilles playes) toutesfois ie souffriray ceste douleur pour vous satisfaire.

Or sçachez donc que m'estant retiré en ce lieu solitaire escarté de toute frequentation & connoissance des hommes, fors que de ceux que l'auenture y transporte comme vous. I'y ay basty vn chasteau (que pouez voir) sur ce mont, ou ne defaut guere chose que l'vsage de la vie humaine requiere: & y ay retiré auecques moy vn personnage seul, lequel les meurs semblables aux miẽs & la volonté vertueuse, m'auoient rendu amy indissoluble. Nous auons nombre de

valetz necessaires pour nostre seruice & passons le temps à la chasse, à la volerie, au iardinage, & à lecture des liures de toutes sciences, selon que les occurrences nous dõnent le desir des vnes ou des autres. Bien vous veuil dire que i'ay en mes ieunes ans suyuy les armes, hanté les cours des princes, connu l'estat de marchandise & de iustice. En fin, las de tout ay fait ceste retraitte auec le seul amy, loing des enuies, sollicitudes, peines, rancunes, curiositez du mõde, ayant ainsi seul auec vn autre moymesme tout le contentement qu'vn millier de peuple me pouuoit donner. Mais tant fusse-ie icy bien caché mon fort m'y a retrouué: au moyen (qu'vn iour que i'estois descẽdu à ceste fontaine comme m'y auez rencontré) i'y trouue vne nymphe belle à merueiles que la chaleur extreme du iour y auoit amenee & conuiee à soy baigner, laquelle ie saluë & elle honteuse d'estre veuë si auant, d'autant que l'eau clere ne cache rien à noz yeux, me pria quelque peu de me retirer & ne luy rompre son plaisir du bain. Mais la supliant de me permettre ce bien incomparable, comme à celuy que l'aage mettoit hors de soupeçon de lubricité: nous entrons en deuis de l'amour, qu'elle disoit pouuoir encores loger en ma verde vieillesse, comme le feu dessouz la cendre grise, selon qu'elle auoit ouy deuiser aux deesses & demy dieux: pource que l'homme est né & yssu d'amour en forme de fruit sortant de la conionctiõ amoureuse par laquelle il est engendré, & que par ce moyen l'amour dure autant en luy que la vie, voire que moins y a raison de le chasser de la possession tant plus elle est ancienne comme de droit prescrit & acquis par laps de temps: que l'aage meur en vse beaucoup plus discretement & que telles amours procedent du ciel & des Genies estans de semblable nature, qui sont les gouuerneurs des estoilles dominãtes en la naissance des deux personnes. Tandis que i'escoutois ceste belle & sage nymphe & que mes oreilles pendoient de sa bouche tant faconde, vecy arriuer deux de ses compagnes desquelles ie ne pensay a euiter la suruenuë à cause du priuilege de ma barbe blanche: mais elles luy firent vne salutation maigre qui me fit retirer triste & confus, & depuis ay entendu que par leur accusation la grand' Diane l'a conuertie en vne biche blanche, qui est celle mesme que voz chiens ont elancee.

La royne Cleofile print grand plaisir à ceste metamorphose & au partement que fit Fregos lendemain du chasteau inconnu: & comme desirant retrouuer ses chiens & voir aussi la biche, entra en vn quartier de la forest, ou il fut pris par des coureurs & mené prisonnier au chasteau d'Amour: duquel sortant souz sa foy, fut de rechef pris, lyé & garrotté par les gardes du chasteau de Diane (qui auoit guerre continuelle contre celuy d'amour) ou il vid la biche blanche & ses leuriers. Puis se retirãt vers Apuã moyennerent par sacrifices ordinaires a l'honneur de la grãd deesse & par traittement gracieux de ses nymphes (que l'ardeur du iour destournoit souuent à la fontaine) moyennerent dy-ie la restitution de la nymphe en sa premiere forme: Et estoit grauee en l'autel qu'il fit eriger.

DE TOVS AVTELZ DE DEESSES
ET DIEVX
LE VOSTRE SEVL (DIANE) ENCENSERAY
CAR PAR EVX SEVR EN VN
SEVL LIEV SERAY
ET PAR VOVS TRIPLE EN LA
TERRE ET AVX CIEVX.

Cleofile s'arrestoit à regarder la diuersité de la contree de Diane seche & deserte & de celle d'amour tousiours verde & fleurie: quand la princesse y suruint, qui la mena au parc voir les bestes noires & de compagnie, & les rousses & hardres en attendant l'heure du disner.

Comme arriua à la court vn beau ieune cheualier, menant la duchesse de Bauiere : & de la requeste qu'ilz firent à la Royne Sidonie.

CHAP. XXXVIII.

LEndemain la Royne entendit par aucuns de ses gens venans de deuers le port, les trains des cheualiers, & dames dont les chemins rompoyent : qui la fit tenir sur ses gardes, & prier Cleofile de venir disner ce iour en son palais. A l'issue duquel entra en la sale vn tresbeau cheualier fort ieune & de haute taille, armé d'vn riche harnois damasquin fors le chef & les mains : à qui deux escuyers portoient la lance & l'escu, & il menoit par la main vne pucelle de beauté exquise, vestuë sumptueusement, ayant sur ses cheueux treßez en rõd vne guirlande enrichie de maintes perles & autres pierres precieuses, & six damoyselles la suyuoient. Les Roynes les iugeans de haut lieu à leur port & parure, se leuerẽt à leur arriuee, & les estrangers s'humilierẽt bien fort: puis estant le silence grand à cause de la nouueauté, & les Roynes rassises en leurs chaires, le cheualier commença en ceste façon. Royne excellente, ie suis cheualier, à qui l'obligation de mon lignage commande de celer mon nom, iusques à ce que l'experience de mes œuures le permette. Ceste belle damoyselle auec qui ie viẽs icy est la duchesse de Bauiere nommee Siluerne, laquelle i'ayme de tout mon cœur: & pour luy faire connoistre, sommes venuz en vostre court vous faire vne requeste, c'est à sçauoir qu'auec vostre cõgé ie puisse planter vne tente en la grand' place deuant vostre palais, ou ma dame Siluerne se rendra pour estre iuge de mon deuoir enuers tous les cheualiers qui oseront maintenir autre dame estre plus belle, ou cheualier aymant plus cordialemẽt que moy. Et au cas qu'ilz soyent vaincuz emporteront mon escu en signe de victoire pour eux & la guirlande de la duchesse Siluerne pour leur dame, sans que ie leur demande rien de ma part, me tenant assez payé de la iustification de mon droit. Vne seule condition ie requiers, que celuy qui tombera en la ioute ne puisse demander le combat aux espees. Or ay choysi de m'adresser en vostre court plustost qu'à autre du monde, pour le bruit qui court du grand amas de cheualiers que la souueraine beauté de vostre fille y attire : me cõfiant en vostre courtoisie de n'estre escondit de ma demande. La Royne Sidonie luy respondit fort gracieusement qu'elle le remercioit & la Duchesse, de l'hõneur qu'ilz estoiẽt venuz faire à sa court de leur presence & magnanime entreprise. Et quant à la seureté qu'il luy demandoit, elle luy deuoit & à tous ses semblables : que du reste il en ordonnast à sa discretion, sans espargner chose qui luy fut duisante. Le cheualier (qui Rosaran auoit nom, comme entendrez cy apres) remercia la Royne treshumblement & auec vne grande reuerence se retire, estãt la duchesse fort esbahie de l'excellence des deux Roynes de qui elle n'auoit iamais veu les pareilles. La Royne leur fit bailler logis au palais de Mars, ou ilz furent seruis exquisement par le maistre d'hotel ordinaire. Ce pendant ses gens dressoient sa tente en vn coing de la grand' place, laquelle estoit fort spacieuse & diuisee en deux pauillons : desquelz l'vn estoit pour la Duchesse & ses Damoyselles, l'autre pour luy & ses escuyers. Au deuant de la tente ilz poserent vn perron auquel pendoit son escu, ou Siluerne estoit pourtraite au naturel. Et faloit que l'assaillant vint toucher l'escu, & le cheualier sortoit de son pauillon auquel il tenoit deux coursiers tous prestz, & vn attelier de lances. Mais ce iour il ne combatit (combien qu'il y eut assez de cheualiers, qui le desiroyent deffier) à cause qu'il fut tard auant que la tente fut dressee.

Comme Fenix de Corinte & Astibel de Mesopotamie vindrent à la ioute contre Rosaran, & y perdirent leurs Damoyselles.

Le iour

CHAP. XXXIX.

LE iour ensuyuant des le matin les roynes apres auoir desieuné allerent aux fenestres du palays respondans sur la grand' place pour voir les ioustes de plusieurs cheualiers qu'on leur auoit annoncé estre desia prestz à combatre. Huit se presenterent de la premiere volee, qui tous hurterent l'escu de Rozaran l'vn apres l'autre. Lequel (pour le vous faire court) les abatit tous d'vne seule lance. Apres en vindrent quatre autres qui n'en eurent pas pire marché: en sorte que lon le prisoit tant qu'on l'estimoit estre chose enchantee. La duchesse Siluerne n'en estoit pas trop mal contente, ains se reputoit heureuse d'estre aymee de si vaillant cheualier: duquel vous puis dire que soustenant huit iours son emprise, il porta cinquante cheualiers par terre, sans qu'il perdit oncques la selle: dequoy les nouuelles estoient rapportees à Diane, voire qu'il y auoit en ce nombre plusieurs chãpions de son image. Ce qu'oyant Daraïde, luy dit: Mal auienne à telz vauneans qui osent conceuoir si hautes pensees. Il n'y a nulle raison, ma dame, de souffrir si longuement ce deshonneur qu'on vous fait en vostre court, de maintenir qu'il y ayt dame qui vous surpasse en beauté, & qu'il ne s'y troue personne qui chastie l'orgueil de ce fol estranger en si iuste querelle. Les dames rirent vn bon coup du despit de Daraïde: à qui Cleophile demanda quel remede elle connoissoit à tel meschef: qui respõdit qu'il faloit que Garaye ou elle prinsent l'ordre de chenalerie comme leur naturalité leur promettoit, pour desabuser cest outrecuidé cheualier, ou se mettre hors de leur martire y laissans la vie. A quoy Diane dit qu'elle ne consentiroit veu son peu d'aage, & que c'estoit amour qui luy enfloit le cueur plus gros que le ventre en faueur duquel elle ne la souffriroit entrer en si grand danger. Daraïde continuë qu'elle ne sçauroit plus endurer ceste honte, & que l'obget souuerain de son amour qui estoit sa beauté parfaite luy inspiroit assez de hardiesse pour entreprendre ce fait, & luy redoubloit la force outre la vigueur des ans. La Royne Sidonie conclud que Daraïde auroit l'ottroy de sa requeste, si dedans huyt iours ne suruenoit autre qui la deliurast de ceste peine. Ainsi s'esbatoiẽt les Roynes auecques noz deux pucelles: car Garaye aussi ne s'en voulut taire, pour l'interest de Cleofile sa chere maistresse. Ce iour apres le disner (qui fut au palais de Venus) les Roynes allerent aux Fenestres de la grand' place, & y menerent Daraïde & Garaye. Gueres ny eurent esté que voicy arriuer deux cheualiers de belle taille, ausquelz deux damoyselles vestuës d'escarlate portoient la lance & l'escu. Si viennent toucher à celuy du cheualier tenant, à qui ilz dirent: Cheualier cõfessez que noz damoysselles sont plus belles que la vostre, puis que la veuë en descouure le fait, sans entrer en combat à mauuais droit. Lequel leur respondit en riant: Certes ie ne suis pas encores au lit la chandelle au poing, pour auoir necessité de confession, mesmement de telle mensonge. Alors s'eslongne l'vn d'eux contre luy les lances en l'arrest, lesquelles ilz rompirent en leurs escuz, passans l'vn deça, l'autre delà, puis reprindrent deux autres lances plus grosses, & la deusieme rompirent comme deuant: mais ile s'entrehurterent si lourdement que le cheualier assaillant fut renuersé auec son cheual, sans que l'autre fust en rien d'esmeu de la selle. A l'heure la damoyselle qui luy auoit seruy d'escuyer s'en va à luy ainsi qu'il se releuoit, disant qu'elle le commandoit à dieu, pour aller chercher autre qui mieux soustiendroit la cause de sa beauté: & sans attendre responce donne de la houssine à son palefroy, & s'en va, laissant vne grand risee au peuple de son propos. Et Cleofile s'adressa à Daraïde qui estoit debout apres d'elle, l'interrogeãt si elle voudroit entreprendre le combat pour la princesse Diane à telle condition, qui respondit que sa beauté constante l'en exemptoit, mais elle replique à la Royne si elle l'ottroyroit voluntiers à Garaye: laquelle s'auan-

s'auança de dire qu'elle l'accepteroit en toutes les formes qu'il plairoit à la Royne luy commãder. Sur ce point la iouste commẽce entre le cheualier de l'autre damoyselle (qui estoit Fenix de Corinte & le premier Astibel de Mesopotamie) si se rencontrerent si rudemment, qu'aupres le froissis des lances ilz s'entrechoquerent des corps, en telle maniere que l'assaillant vuida les arçons en la place, & Rosaran perdit les estriers, en danger de trebucher s'il n'eust embrassé le col de son coursier: dequoy le cry des assistans s'esleua. la le diable robuste a perdu les estriers: mais il se remist incontinent en la selle, voyant son aduersaire venir vers luy l'espee en la main, qui luy dit s'il estoit si preux combatant qu'il descendist, à fin de ne s'attribuer à gloire la faute de son cheual. Qui respondit, qu'il estoit d'autant tenu au sien s'il auoit eu par luy quelque auantage, & qu'il luy auoit fait grand bien en suppleãt la faute de sa valeur enuers luy. Pourtant qu'il se tiendroit aux conuenances de son emprise: si ne laissast pas de remettre son espee au fourreau. Sur leur dispute suruint l'autre damoyselle demander à son champion s'il auoit que mander à sa compagne, priant Dieu luy enuoyer plus d'heur en autre affaire qu'il n'auoit eu en la defence de sa beauté. Si chasse sa haquenee apres l'autre, dont la huee fut grande: & deuez sçauoir que les bonnes commeres auoient senty du refroidissemẽt en leurs cheualiers, qui se commençoient à lasser de ce mestier mener, comme on se degouste aisement de telles prouisions de facile conqueste, & elles n'atendoient que l'occasion de preuenir le congé qu'ilz leur vouloient donner, allant au pourchas de fresche compagnie.

Du combat perilleux entre le cheualier du Fenix & Rosaran & la fin d'iceluy par vn estrange enchantement.

CHAP. XL.



Peu apres le partement des deux damoyselles, arriue en la grand place vn cheualier fort bien fait sur vn destrier rouan, monstrant vn port de quelque rare bonté. Il auoit deux escuyers, dont l'vn portoit sa lance, l'autre son escu à la figure du Fenix. Qui vous doit faire entendre que c'estoit le gentil Florarlã, lequel apres auoir acheué maintes grands auentures en diuers lieux, dont sa renommee voloit par tout le monde, estoit venu en ceste Isle, auerty que la Royne Cleofile y estoit, pour qui son

cœur

ſon cueur ſouffroit tant par admiration du bruit de ſon excellence. Si piqua du coſté des feneſtres d'ou les Roynes regardoient, leuant ſa veuë vers celle qu'il reconnut par ſon pourtrait, à qui il dit : Ma dame voicy vn chăpion que voſtre cler renom vous a aquis, qui vous vient icy rendre graces de la valeur que la ſeule penſee de voſtre perfection & contemplation de voſtre ymage a peu mettre & influër en luy. La Royne qui auoit ouy celebrer ſes hautz faits d'armes (non ſans mentiō de ſon beau trait, proportion & auenance) luy reſpondit qu'elle ſe ſentoit fort honoree de ſi braue champion de ſa deuiſe, & qu'elle eſperoit par luy ſatisfaction de l'entrepreneur eſtranger. En celà (reſpond Florarlan) le bon droit de voſtre preeminence m'aſſeure. Si baiſe la figure de ſō eſcu en ſa preſence, puis rabaiſſant ſa viſiere s'en va vers Roſaran. Ce pendant Daraïde s'attache à ſa ſeur Garaye luy diſant qu'elle la voyoit hors de peine d'entrer au combat pour la cauſe de la Royne, veu la reputation du cheualier au fenix : voire qu'elle ne ſe reſiouiſſoit gueres de luy voir ſuruenir vn tel concurrent au ſeruice de ſa maiſtreſſe. A quoy la royne s'ingera de reſpondre que Garaye n'auoit que craindre en ceſt endroit pour l'aſſeurance qu'elle auoit de ſa faueur commune à nul autre, qui ne fut pareſſeuſe de l'en remercier treshumblement, & la Royne a luy affermer encores plus fort.

Vray eſt que lon l'interpeta à ieu & raillerie pour l'heure, mais le temps ne tarda trop à le verifier par effet. Or va Florarlan toucher à l'eſcu de Roſaran, lequel a ſa venuë monta ſur vn cheual frais, l'eſtimant beaucoup par ſa renommee. Si l'aborda Florarlan auec tel langage : Cheualier qui tant auez conquis d'honneur en ceſte empriſe, regardez à ne le perdre par faute de bon droit que ne pouez auoir cōtre moy eſtant champion de la royne Cleofile que voyez en ces feneſtres, qui eſt l'outrepaſſe des belles dames du monde : pource contentez vous de ce qu'auez fait iuſques icy pour la ducheſſe Siluerne, ſans la mettre en comparaiſon iniuſte auecques la Royne, ſinon elle me pardonnera ſi ie rends le deuoir à mes conceptions. A quoy reſpondit Roſaran non moins gracieuſement : qu'il le remercioit de la courtoiſie dont il vſoit enuers luy & ſa maiſtreſſe, de laquelle la perfection l'obligeoit à la ſouſtenir contre tous auec la reuerence qu'il deuoit à la Royne. Adonc ſe departent, puis reuiennent l'vn contre l'autre de telle furie que leurs lances volerent en eſclatz, leur ayant faucé les eſcuz, & ilz ſe viennent rencontrer de telle verdeur qu'ilz vont par terre cheualiers & cheuaux enſemble : dont fut grand le cry du peuple: Or eſt Lucifer tombé du ciel. Dequoy ſi la royne Cleofile receut grand' ioye, autant la ducheſſe Siluerne en porte de triſteſſe: mais les deux champions ſe releuent & embraſſans leurs eſcuz ſe ioignent aux eſpees nues, deſquelles ilz ſe chamaillerent d'vne cruelle ſorte, abbatant pieces des eſcuz, mailles des hauberts, plus d'vne groſſe heure ſans apparence qui d'eux auoit l'auantage : tellement que les aſſiſtās diſoient qu'ilz auoient trouué leur pareil. Apres ceſte longue eſcrime ilz ſe retirerent vn peu à quartier pour reprendre aleine: & Roſaran regardant s'amye qui auoit perdu la couleur d'ennuy & de crainte, tout iré retourne vers Florarlan, qui le reçoit bruſquement & recōmencent l'eſtour plus chaut qu'auparauant, s'entrechargeant de coups ſi lourdz que chaſcun fit mettre la main en terre à ſon ennemy, & faiſoient ſaillir les viues flammes de feu de leurs harnois. Ainſi combatoient les deux braues champiōs ſans qu'on y connuſt autre concluſion de leur conflit que par la mort de tous deux. Lors auint vne eſtrange merueille qui les deſpartit ayāt duré leur combat deux heures entieres. Voicy venir en la grand place vne vieille dame de plus de cinquante ans, veſtuë de drap noir auec voiles blancs de dueil à la mode des vefues. Elle eſtoit ſur vne hacquenee ſuyuie de douze damoyſelles de ſemblable parure, & firent

& firent la proceſſion a l'entour des cheualiers & de la tente au galop de leurs palefrois. Et quand elles eurent fait quatre voltes, à la derniere toutes enſemble lancent en l'air chacune vne fiole qu'elles tenoient en leurs mains, qui retombans en terre ſe caſſent, & en ſort vne fumee noire & eſpoiſſe comme des fours de tuillerie, que occupe vne partie de la place, & ſe va eſtendre iuſques au haut des nuës. Adonc on veid la dame & ſon train retourner la voye qu'elles eſtoient venuës, leſquelles ne furent ſuyuies de perſonne, tant auoit chacun grand deſir de voir la fin de ce myſtére. Or la fumee alla long temps en eſpoiſsiſſant touſiours, puis ſoudain s'aluma en vne flamme claire en maniere d'vn eſclair, qui eſpouuenta merueilleuſement tout le peuple, comme font la nuyt les comettes flamboyãs à l'impourueu par les tenebres. Apres ce feu toute fumee diſparut, & apparut au lieu meſme vn beau chaſteau maçonné de pierre reluiſante comme fins miroërs d'acier. Le corps du chaſteau eſtoit party en deux tours, l'vne pres de l'autre, & ceintes d'vn mur de ſemblable pierre Au feſte des tours vn grand nombre de meneſtriers ſonna longuement, puis ilz ceſſerent, & Florarlan ſe trouua vis à vis du portail: auquel auiſa vn eſcritteau en lettres grecques de telle ſubſtance.

Ciniſtene ducheſſe de bauiere magicienne, en memoire & vengence de ſa fille Siluerne & du gentil cheualier deſcendu du lignage de Grece a baſty ce chaſteau à la gloire de ceux qui prouueront l'auenture auec tiltre de loyauté d'amour: leſquelz y feront acertainez du ſecret de leur partie, mais ſe gardent d'y entrer ſur la vie ceux qui frauduleuſemẽt pretendent & vſurpent le nom d'amour. Ceſte preuue durera iuſques au temps que la paire des plus beaux & loyaux amans y entrera, qui remettront les deux enchantez en leur eſtre naturel.

Quand Florarlan eut leu l'eſcrit, ne ſentãt en ſoy aucun point de deſloyauté, entre ſans crainte par la porte du chaſteau, & les meneſtriers recommencẽt à ſonner en haut. Là dedans il ſe trouua en la plus belle chãbre ou il eut onques mis le pied: qui eſtoit painte de toutes les hiſtoires amoureuſes du monde. Et vid vn nombre de damoyſelles toutes droittes contre vn mur, ayans chacune l'arc en main, & la fleſche entoiſee deſſus, toutes tournees pour deſcocher vers l'huys de la chambre. Au mylieu de laquelle eſtoit la ducheſſe Siluerne aſſiſe en vne chaire de drap d'or: ayant ſa precieuſe guirlande ſur ſon chef deſcheuelé, appuyant ſa iouë ſur ſa main, accoudee ſur vn oreiller de veloux. Elle ſe plaignoit douloureuſement les yeux clos, d'ou ſortoient larmes en abondance. Dequoy Florarlan eſmeu a compaſſion prend ſon armet à la main & ſe va planter à genoux deuant elle diſant: Madame d'ou vous procede l'angoiſſe tant amere? à ſon parler Siluerne ouure les yeux, & ſembla à Florarlan que ſe fuſt la royne Cleofile, qu'il luy fit telle reſponce: Florarlan n'abuſe point ton cueur en mon amour, d'autant que le mien eſt ſaiſi de celuy du roy de la grand' Bretaigne, qui ne veut ceder a nul autre. Tu aymes Cleofile qui ne t'ayme point, & es aymé de Lucenie de tout ſon cueur, a qui tu dois le tien. Ce dit referme les yeux ſans plus mot ſonner, pour quelque propos que Florarlan luy peuſt tenir. Dieu de paradis, dit il, la belle auenture que voicy, qui met les amans hors de vaine eſperance: Or ſuis-ie à ceſte heure ſans aucun remord en liberté de rendre amitié mutuelle a celle qui ſi affectueuſe me la porte, & a eſtre vray & fidele mary à ma bonne & ſincere eſpouſe. Auant que partir de la il arraiſonna les damoyſelles archieres ſur la triſteſſe de leur dame, qui ne luy firent aucun ſemblant de vouloir reſpondre, ayans touſiours leurs yeux fichez vers l'huys de la chãbre. Il s'obſtinoit à importuner de rechef la ducheſſe, quand il ſentit vn eſclair violent qui luy eſblouit la veuë, & toſt apres ſe trouua deuant le portail en la grand place: là

ou tout le peuple attendoit son retour pour en sçauoir des nouuelles : mesmement les Roynes qui l'enuoyerent prier de leur en venir cõter. Dequoy il s'excusa sur ses plaies (mal content de ce qu'il auoit entendu de Cleofile) leur mãdãt aussi bien q̃ les choses estoiẽt telles qu'elles ne se deuoiẽt reueler, ains aprẽdre personnellemẽt en l'espreuue. Ainsi se retira en son logis, ou la Royne luy enuoya ses chirurgiens luy offrant le palays de Mars s'il y vouloit heberger. Ce iour nul n'entra au chasteau de Cinistene, mais on ne parloit par toute la ville d'autre chose. Et Daraïde courut la premiere vers Diane pour luy raconter tout ce qui estoit auenu la iournee. Dequoy elle fort estonnee se plaignoit des dieux qui l'auoient ainsi condamnee à continuëlle prison, sans auoir la liberté de voir les choses publiques comme la gent menuë, regrettant qu'elle n'estoit de basse condition pour iouïr des plaisirs & deduitz communs. En quoy Daraïde taschoit à la reconforter à son pouoir : luy demandant congé pour aller lendemain esprouuer l'auenture du chasteau, à fin de luy rapporter le conte de tout ce qui y pouuoit estre de merueille : ce que la princesse luy acorda fort volontiers. Mais auant vous veux ie declarer la source & origine de cest enchantement.

Du lignage de Rosaran & la cause du chasteau enchanté.

CHAP. XLI.

LA seconde partie de la cronique d'Amadis de Grece vous a deduit comme Perion de Gaule estant Seigneur du Royaume de Turquie y mena sa chere compagne & espousse la royne Gricilerie, apres la mort du Roy Alizaran, de laquelle à succession de temps il eut vn beau filz nommee Rosaran, lequel parcreu en aage de receuoir l'ordre de cheualerie le receut de la main de son pere, fors que l'espee qu'il ne voulut prendre que de la main de la duchesse Siluerne pour la renommee de son exquise beauté ornee de pareille vertu. Parquoy part incontinent de la cour de son pere, ne menant auec luy que deux escuyers & s'en va droit en Bauiere, ou de fortune la vieille duchesse mere de Siluerne n'estoit pas pour lors : estant allee aux montaignes artifaries, pour recouurer certaines herbes necessaires aux œuures de magie, dont elle estoit grande ouuriere. En son absence gouuernoit le païs vn sien frere vaillant preud'homme nommé Galdan de Playarte : souz la puissance duquel estoit la ieune duchesse Siluerne en l'aage de seize ans quand Rosaran y arriua. Lequel se presenta deuant elle, requerant l'espee de sa main : qu'elle se tint heureuse de luy donner, sachant le lieu d'ou il estoit, & le voyãt autant beau & de bonne grace q̃ nature auoit peu former. Si deuint extremement amoureuse de luy des l'heure premiere qu'elle le vid (vray est qu'en intention de mariage) & il s'embrassa de son costé à outrance, la supliant le receuoir pour son cheualier. Or seiourna il aupres d'elle enuiron vn moys, durant lequel il eut loysir de luy decouurir ses amours, & requerir remede pour sa vie. Elle n'en fit pas moins de sa part, si bien qu'ilz se fiancerent secrettement : à la charge de ne le manifester auant qu'elle eust le consentement de sa mere : aussi que ce pendant il ne la toucheroit point de plus pres que le droit de fiançailles permettoit. Rosaran fut si fier des faueurs de sa dame, que pour luy faire connoistre sa valeur, vn iour apres maintz deuiz amoureux il luy requist vn don qu'elle ne luy osa refuser : c'est à sçauoir que sans en rien communiquer à personne ilz s'en iroient secretement en l'isle de Guindaye pour maintenir qu'il n'y auoit dame sur terre qui luy fut egale en beauté, & en ce luy monstrer par experience qu'il auoit en luy vertu pour meriter sa bonne grace. Elle si accorde & par vne belle nuyt (en tel train & equipage que vous a esté dit) s'esloignerent de la cité : tellement que son

oncle Galdã n'en sceut rien que l'endemain assez tard. Dequoy il cuyda forcener, & monte incontinet à cheual auec quatre cheualiers, & tant piquerent qu'ilz les attaignirent sus le soir: la ou y eut vne dure meslee entre luy & Rosaran pour la duchesse Siluerne, lequel y fit tant d'armes qu'il naüra & demonta Galdan & ses cheualiers: Puis continuerent leur chemin iusques à la mer, ou ilz s'embarquerent & paruindrent en fin en l'isle de Guindaye en laquelle ilz s'equipperent de tout ce qui estoit necessaire à leur entreprise. Galdan de Playarte (qu'il laissa fort blecé) s'en retourna en la cité auec deux de ses cheualiers, car les deux autres moururent. Peu apres la vieille duchesse reuint de dehors qui fort se courrouça du fait de sa fille: & se rendit au combat auec ses femmes, à l'heure que Rosaran & Florarlan auoient grãd besoin de departement pour l'importance de leurs vies. Et ainsi dressa ceste belle prison pour sa fille & son amy, en punition de ce qu'elle auoit fait sans son congé, & de l'offence que Rosaran auoit faitte à Galdan son frere. Par ce moyen retardoit la iouïssance de leurs desirs, & les separoit l'vn d'auec l'autre. Et pour rendre le charme plus propre & plus conuenable, establit que luy & elle prendroient la forme & figure des seigneurs ou dames dont seroit question en la preuue: ausquelz descouuriroient le secret que plus desiroient sçauoir pour la consequence de la poursuitte ou abandõ de leurs amours, ainsi qu'il en auint à Florarlan & à tous ceux & celles qui l'esprouuerẽt: s'accomplissans les choses du tout selon la teneur de l'escritteau qui estoit au dessus du portail graué en vne lame d'or. Ce qu'ayãt fait la vieille duchesse s'en retourna en sa ville de Bauiere.

Comme les Roynes & Darayde, & Garaye esprouuerent l'auenture du chasteau enchanté.

CHAP. XLII.

Daraïde l'endemain au matin s'habilla le plus proprement & ioliemẽt qu'il estoit possible d'vne robe de satin cramoysi que Diane luy donna, sans oublier le chapeau de pierrerie sur ses cheueux, & la riche ceinture & le colier, tellemẽt qu'apres la princesse nulle des belles luy faisoit honte. Si s'en va en la grand' place pour esprouuer l'auenture: ou elle rencontra les Roynes qui y alloient & Garaye apres elles fort richement paree. Les gens de la ville hõmes & femmes (qui accoururent pour les voir) estimerent fort les beautez de Sidonie leur Royne, & de Cleofile. Mais Daraïde en ceste fleur de ieunesse garnye de ie ne sçay quelle vigueur plus que feminine, attrayoit des cueurs infinis à son amour. Or vont les deux Roynes s'entretenans par la main entrer à la porte, laquelle elles ne sceurent passer vn seul pas: dont elles connurent qu'il n'estoit permis d'y aller qu'vne a vne: & apres la dispute qui yroit la premiere, Sidonie marcha auant, & incontinent les menestriers commencerẽt à sonner d'vne grand' douceur. La Royne monte en l'escalier, & trouue vne chambre fermee, puis va à l'autre qui estoit ouuerte ou elle vid force cheualier au circuit du mur ayans tous l'arc tendu & la flesche dessus tournee vers la porte. Elle eut grand peur à les voir en cest arroy, mais ilz fleschirent tous vn genouil en terre par reuerence, & se tindrent ainsi tant que la Royne fut là. Alors entre seurement, & apperçoit le ieune Rosaran assis en vne chaire au milieu de la chambre acoudé sur vn oreiller, desarmé de la teste & des mains, son armet & escu es deux costez de son siege. Son chef ainsi appuyé & les yeux clos il faisoit de piteuses doleances, qui resueillerent à Sidonie les siennes: encores plus quand elle auisa entre autres histoires peintes es verrieres, celle des amours de son Moraïzel, qui là tira en merueilleuses complaintes, que les lamentations de Rosaran luy rompirent semblans pressees & requerir soudain confort: duquel

elle s'approche luy demandant quelle douleur il sentoit. Adonc ouure les yeux, & prend à l'instant la forme & semblance de Florisel : dont Sidonie fut si estonnee qu'elle s'asfid à terre ne se pouuant soustenir sur ses piedz, puis iettant l'œil sur luy, commença: A à traittre Moraïzel que tu as grãd' confiance en ta beauté, de t'oser icy presenter deuant moy, à qui tu as ioué vn tel tour de deloyauté. Adonc ce personnage d'vn visage gay luy respondit : ma chere dame Sidonie, la force de l'obligation de l'amitié du Prince Falanges d'Astree me fit vser en vostre endroit de celle dont vous plaignez sur moy, de sorte que ie receu effort auant que vous en liurer. De vous maintenir amour, vous sçauez que le mariage de mon Heleine m'empesche, à qui ie faucerois la foy plus qu'à vous : vous asseurant que ie sens neantmoins souuent vn esguillon & remord de la fruition de vostre beauté qui sortiroit en euidence sans l'obstacle manifeste que vous voyez : qui ne me tient en moindre martire que vous, pour la distraction forcee de vostre presence. Ce dit, le personnage retourna soudain en sa premiere figure: dequoy la Royne outree de dueil luy escrie: A à Moraïsel comme tu augmente mon tourment, de me faire entendre vne amytié mutuelle, là ou ie pensois qu'il ny eut que contemnement & oubliance. Làs si tant tu m'aymes pourquoy te transportes-tu si tost hors de ma veuë? laisse moy vn peu iouïr de ta figure, puis qu'il ne m'est loysible en ta propre personne. Apres elle prioit de respondre, mais en vain: car le rayõ de splendeur vint batre sus elle, dont elle se trouua hors du chasteau en la trouppe ou Cleofile l'attendoit qui l'interroga en riant, la voyant toute espouuentee, que c'estoit qu'elle auoit veu. A quoy elle respondit que chacun y estoit pour soy, & que ce n'estoiẽt choses à diuulguer ne publier, sinon qu'elle la pouuoit asseurer estre la plus estrange & plaisante auenture qui iamais fut moyennant que la gloire qu'on y sent ne se perdist si tost. Puis qu'ainsi est (dit Cleofile) ie ne voy que reculler. Si s'en va à la porte ou elle eut son aubade comme les autres puis monte en la mesme chambre d'ou Sidonie venoit de sortir. Là elle receut grand plaisir de recognoistre es histoires des verrieres la pompe en laquelle elle auoit fait son entree à Constantinople, & le combat des Roys Amadis & de Tir, & (d'vne suitte) l'acte memorable de sa damoyselle Silerfie trenchant la teste au cousin du Roy Breon. Sur laquelle, elle fit de grands regretz, que ceux de Rosaran luy firent cesser. Auquel elle va, luy demandant qu'il auoit à gemir & lamenter. A l'instant il ouure les yeux & prend la forme du grand Roy Amadis de Gaule, & luy dit: Excellente Royne de Lemnos l'affection de mon Oriane me priue de liberté pour le seruice de vostre valeur & vertu : reste d'acomplir ma parole de subroger en mon lieu vn Prince de mon lignage à vostre contentement. Ce dit Rosaran reprend sa face : dequoy Cleofile trop esmerueillee luy dit : O Roy sans per qui m'ordonnez vous pour mary, veu que n'auez pareil au monde? respondez moy, & me le faites connoistre, puis que ie le dois prendre de vostre main. Mais Rosaran ne s'en esmeut en rien, & l'esclair vint rayer sur elle, dont elle se trouue auecques Sidonie, qui luy demanda si elle en auoit à conter, qui luy respondit sousriant, que c'estoient affaires à bouche close. Adonc elles firent marcher Daraïde, qui receut vne aubade fort melodieuse à l'entree de la porte: & trouua l'huys de la tour de Rosaran fermé, & celuy de Siluerne ouuert. Si entra en sa chambre ou il s'adressa droit à elle, la voyant esplouree & desconfortee, & luy en demanda l'occasion : Incontinent il luy fut auis qu'elle voyoit Diane en personne, deuant laquelle elle s'agenouille, qui luy dit : Daraïde ie t'ayme d'aussi feruente amour que dame ayma iamais autre, auise le remede de ta langueur qui ne te sera denyé. Ce mot acheué Siluerne se represente comme parauant, au grand ennuy de Daraïde, qui luy vouloit discourir ses afflictions, mais c'estoit temps

temps perdu: parquoy se mit à lamenter grieuemẽt: Làs ou suis-ie reduit, qui par tãt de peines & longues dissimulations n'ay acquis vn seul point de faueur qui rien me vaille? O infortuné Agesilan que tu fis peu pour toy, quand suyuant le conseil de ton cousin Arlanges tu te vins icy brusler comme le papillon à la chandelle. Tu t'es approché pres du feu pour mieux t'embraser, trop plus eusses gaigné de prendre les armes vertueusement & pourchasser son amour par faitz & gestes insignes en estat de cheualier. En ce deguisement tu t'abuses le premier, & elle apres: qui sera fonde sur ses premieres excuses & defences quand tu commenceras à assaillir sa chasteté. Que feras tu maintenant? si tu ne te descouures, tu te perdz en peine & langueur: si tu le fais, tu te mets en danger de la perdre & toy-mesme par ce moyen. Ausi de perir en ce martire sans estre conneu te feroit moins regretter & estimer pour n'auoir hazardé son nom à quitte ou à double à espoir ou desespoir. Daraïde s'y fondoit si auant qu'elle y fust trespassee, si l'esclair ne l'en eut iettee dehors, estonnee & rauie trop plus que les autres. Parquoy Sidonie luy dit qu'elle retournast à soy en estant si loing transportee. A quoy elle respondit, qu'elle voyoit bien que c'estoit influẽce commune à tous ceux qui reuenoient de ce lieu, veu qu'elle estoit tousiours ainsi hors de soy pour estre mieux en vn' autre, dequoy la Royne ne s'estoit aperceuë qu'à l'heure. Or fut le reng de Garaye qui y alla, & eut son aubade, & arraisonna Siluerne comme les autres, qui se transmua soudain en Cleofile, disant: Garaye tu te peux asseurer d'estre aymee de moy plus que damoyselle qui viue. Dequoy elle peu contente vouloit plaider sa cause, mais elle perdit la veuë de sa maistresse, ne voyant plus que la duchesse Siluerne. Si est-ce (dit elle) qu'il me faut perdre la vie en estat de cheualier, ainçois que de tant languir souz ce masque de damoyselle. Lors la lueur du rayon la rend en la grand' place, ou elle eut sa part de la risee pour l'estonnement qu'elle monstroit. Puis les Roynes se retirerent en leurs palais, & Daraïde en celuy de Diane, à qui elle dechifra la singularité du chasteau, & comme elle l'y auoit veuë en propre figure, & le propos qu'elle luy auoit tenu de l'aymer plus que damoyselle du monde. A quoy la princesse respondit qu'elle n'auoit en rien auancé son credit par l'auenture, qui luy estoit seur & certain en son endroit. Dequoy Daraïde luy baisa les mains humblement, & Diane souspiroit tendrement, disant: Lasse chetiue à qui la destinee est si contraire qu'elle bannit & priue ma grandeur de tant de plaisirs & ioyes, sans que ie voye moyen d'issir de ceste captiuité, ne que ie le doiue ne puisse desirer, veu que ce ne peut estre sinon par le mariage de celuy qui aura occis mon pere, auquel mon cueur creueroit ainçois que de iamais consentir. Daraïde & la Duchesse Lardenie s'employerent à la consoler, luy remonstrant qu'elle se deuoit asseurer en la proësse incomparable de Florisel de Niquee son pere: qu'il ne seroit en la puissance de cheualier quelconque de luy oster la teste. Et qu'au reste elle ne pouuoit tarder veu sa perfection nompareille d'estre bien tost appariee à quelque grãd' Prince de la terre. Par ces remonstrances elle appaisa son dueil, les priant de ne rien dire de ce propos à la Royne sa mere. Et Daraïde demeura fichee en son dessein de vouloir prendre les armes pour combatre auec le congé de la Royne tous ceux qui viendroient en la querelle contre Florisel: estimant par ce moyen rendre seruice tresagreable à sa dame, & luy donner connoissance de sa vertu. En laquelle intention nous la lairrons encore quelque temps entretenant la playe de sa douleur, & Floratlan faisant penser celle de son corps.

Comme l'Empereur Amadis de Grece deliura vne Damoyselle des mains de deux cheualiers qui la vouloient forcer.

CHAP. XLIII.

L'Empereur Amadis de Grece & sa damoyselle Finistee apres qu'ilz se furent departis d'auec la belle Angelee continuerent leur chemin rendant iustice à plusieurs qui l'en requeroient, & deffendant maintes damoyselles des tors & outrages qu'on leur vouloit faire. Desquelles la derniere il recontra en vne forest sur le midy, estant sur son palefroy entre deux escuyers montez sur leurs roucins & assez pres leurs maistres combatoient à outrance à qui l'auroit pour sa proye. Ce que voyant l'empereur, irrité grandement s'approche d'elle pour sçauoir l'occasion de ce conflit. Qui luy respond, ques ces faux cheualiers l'auoient prise en chemin & combatoient pour l'enleuer contre sa volunté, l'ayant mise ce pendant entre les mains de leurs Escuyers, à fin que celuy l'emmeine de qui le maistre sera vaincueur. Adonc Amadis dit aux Escuyers qu'ilz la laissent, ou il leur feroit laisser à leurs despés. Lesquelz s'escrieret à haute voix qu'on leur tollissoit la damoyselle, qui fit cesser le combat aux deux cheualiers, & venir ensemble vers Amadis le menacer, s'il ne se deportoit du fait auquel il n'auoit aucun interest. Amadis leur respondit que tout preud'homme estoit obligé par loy de cheualerie à soustenir le droit des dames, & les preseruer d'iniure. Ilz luy repliquent qu'il suyue sa voye auecques la sienne, sans empescher ceux qui se veulent pouruoir comme luy. A quoy Amadis: la mienne me suit de son bon vouloir, & vous voulez rauir ceste cy par force. Les deux cheualiers voyans qu'ilz ne se depescheroient de luy sans coups ruer, s'accordent de le charger ensemble, l'vn quittant la damoyselle à l'autre qui s'empareroit de Finistee. Alors viennent les espees nues contre l'Empereur disans qu'ilz luy aprendroient à exercer iustice sur ceux qui n'estoient de son territoire, par-ce qu'il auoit deliuré la damoyselle des mains de leurs escuyers à coups de plat d'espee laquelle, vint à Finistee l'auertir de fuyr auec elle pour le danger ou elles estoient, n'ayant qu'vn champion à les defendre contre deux. De qui Finistee l'asseuroit, voire y en eut il quarante telz. Or commençoient leur combat, quand les escuyers qui les voyoient en la meslee retournent & saisissent chacun la sienne, dequoy elles s'escrierent, Amadis tourna la teste vers elles qui la luy eschaufa tellement qu'il rameine vn coup sur l'armet de l'vn à qui il le fend iusques aux yeux: dont l'autre espouuenté tourne les espaulles & broche à trauers champs. Mais Amadis bouillant de colere pique apres & par l'auantage de son cheual l'attaint sur le chinon du col, tellement qu'il trebuche mort à terre. Les escuyers ne se firent prier à l'heure de quitter les damoyselles qui s'en vont fuyans comme si tous les diables les emportassent. Alors Amadis va à elles, demandant à l'estrangere quel chemin elle auoit à tenir. Qui luy respond (apres vne humble action de graces de son honneur qu'il luy auoit garenty) qu'elle tenoit le sien iusques à vn chasteau d'vne de ses parentes, qui seroit iustement leur giste, l'asseurant qu'il y seroit bien traitté. Au nom de dieu soit (dit Amadis) & ainsi s'en va ayant les deux damoyselles à ses costez, desquelles Finistee prend son escu: & l'autre qui auoit veu sa grand' prouësse, & contemploit son port & sa taille luy dit: Quelle se sentoit tant redeuable a luy & tant conquise de sa bonne grace, que son cueur desiroit se vouer à luy pour son premier seigneur sans vn certain destourbier: à quelle fin? respond l'Empereur. De vous choisir pour amy, dit elle, mais ie craindrois faire tort à ceste Damoyselle que menez quand & vous d'entreprendre sur ses marches, il luy respondit, qu'elle se pouuoit asseurer de vraye amitié de sa part (elle luy remettant deuant les yeux la difficulté de satisfaire a deux) il promettoit d'en faire entierement son deuoir. Dequoy l'estrangere fort contente le laisse vn peu passer, & tire Finistee par le manteau pour en appointer auec elle.

Qui luy presta voluntiers l'oreille pour en dōner l'esbat à Amadis, qui ne les deuāçoit gueres à fin d'entendre la farce. Si demanda l'autre à Finistee: Ma bonne amye que vous semble de nostre propos, en auez vous point froid aux piedz? Finistee ne se pouuoit tenir de rire, dequoy elle luy demandant la cause: par-ce, dit elle, que vous estes fort loing de ce que cuydez tenir de pres. Ha vrayement (respond l'estrangere) ie le croy bien s'il depend de vostre volunté. Finistee respondant que tout gisoit en celle du cheualier mesme. L'autre luy repliquoit qu'elle presumoit donc estre si belle qu'il ne la deust iamais changer pour autre. Lors Finistee luy declaira qu'il auoit son cueur obligé en vn lieu qui le priuoit de toute liberté. Ainsi comme elles en alloient deuisans, rencontrerent vn cheualier fort laid & difforme, qui requit Amadis de luy faire part de ce dont il auoit trop, en luy donnant vne des damoyselles pour soy solacier: qui luy respond que c'estoit à elles qu'il se deuoit adresser pour sçauoir leur vouloir. Son visage n'y est pas fort attrayant, dit l'estrangere: à qui le cheualier indigné: Si n'auez vous pas beauté pour faire mourir beaucoup de gens. Nous voila d'accord, dit elle, moy de n'aymer si beau que vous, & vous dedaigner si laide que moy, si allez à la bonne fortune. Ce sera donc en m'eslongnant de vous, respond il, puis dit a dieu à Amadis, luy ramenteuant que qui trop embrasse peu estraint, & qui trop embrase feu estaint, dequoy il se mit à rire. Et Finistee dit à la damoyselle, c'est nostre desastre, nous refusons celuy qui nous desire, & desirons celuy qui nous mesprise. Sur ce propos arriuent au chasteau ou la damoyselle estoit bien connuë, qui les y fit loger & seruir honorablement.

Du mauuais tour qu'vne daymoselle brassa à l'Empereur Amadis qui auoit la nuit refusé sa compagnie.

CHAP. XLIIII.

LA dame du chasteau auertie par la Damoyselle (qui estoit sa parente) de la vertu du cheualier qu'elle amenoit leans, & de la rescousse de son honneur par son ayde le bienuiegna & traitta à son pouoir. Or y auoit là dedans de belles filles auecques la vieille dame, desquelles l'vne deuint fort esprise d'Amadis durant le soupper. Elle le seruoit songneusement à la table, & se plantoit vis a vis de luy ne retirant l'œil de dessus sa face: qui le causa de la regarder quelquefoys s'en riant en son cueur, ce qu'elle print à son auantage, comme si ce fust œillade d'affection reciproque. Parquoy apres le soupper elle s'adresse à Finistee, la priant de luy faire cest honneur de la receuoir a coucher auec elle, souz ombre de vouloir entendre de l'estat & des auentures des cheualiers errans telz que celuy qu'elle suyuoyt: & pensoit bien que Finistee seruist au sien de bonne compagnie tant de nuyt que de iour. Finistee si accorde, & couchees ensemble, apres auoir mis Amadis en son lit, elle aprint son nom, & entendit par menuz propos qu'elle ne stoit pas l'amye de ce gentilhomme. Mais si tost que la sentit endormie se leue & va en la chambre ou Amadis dormoit profondement à cause du trauail de la iournee. Si se couche nuë en sa chemise aupres de luy & le commence à baiser & entreietter la iambe coquine: dequoy il se resueille en sursaut demandant qui c'estoit qui le prenoit pour vn autre. A quoy la galande mon amy c'est vostre Finistee. Comment Finistee (respond Amadis) est-ce la promesse que m'auez iuree si saintement? vuidez, vuidez d'icy & ne vous trouuez iamais en ma compagnie. Adonc l'honneste fille qui conneut Finistee ne luy estre fort agreable, luy dit qu'elle se moquoit, & estoit celle qui l'auoit seruy à soupper, & l'auoit veu ietter l'œil sur elle, qui l'incitoit à luy venir remedier à sa passion. M'amie (replique l'Empereur) puis qu'estes venuë à ma faueur ie vous en remercie, & ne m'oublierois tant que de honnir vostre chasteté

pour la recompense du bon traittement que i'ay receu ceans. Mon gentilhomme (respond elle) ie ne vous puis nyer que ie ne sois attainte au vif de vostre bonne grace, vous priant d'auoir pitié du mal que ie souffre pour vous, sans reietter honteusement celle que plusieurs desirent à credit, qui se liure toute vostre. Amadis qui auoit ses pensees trop haut assises pour les abaisser là, luy dit qu'il estoit interessé d'vne maladie secrette, luy ostant la puissance de luy faire tel seruice. Dequoy elle ne se tint à bien payee, ains l'importuna tant qu'il luy dit, que si elle n'estoit plus honneste & ne sortoit de son lict il seroit contraint d'estre peu courtois en son endroit. Alors la bonne damoyselle craignant quelque rudesse, saute dehors & s'en retourne, non pas en son lict, car il ne luy tenoit plus de reposer, mais se reuestit du tout, attendant le iour pour se venger de luy. Sur l'aube duquel arriuerent quatre cheualiers au chasteau parens de la dame, desquelz l'vn estoit fort affectionné seruiteur de ceste damoyselle. Qui la voyant si triste & les yeux tout batus d'auoir pleuré, l'interrogea de la cause, qu'elle luy dit estre pour vn cheualier logé leans qui l'auoit voulu forcer comme elle alloit en sa châbre luy porter quelques besongnettes. Ce que l'amoureux declare à ses compagnons, qui sans tarder montent en la viz grognans & murmurans hautement. Amadis de bon heur estoit desia habillé, & oyant ce bruyt met armet en teste, & prend son escu en vne main, & l'espee en l'autre qu'il n'auoit a peine degainee quand les cheualiers entrerent: crians à mort, à mort le trahistre. Le courtisan de la damoyselle marche le premier qui descharge sur l'escu de l'Empereur, & il luy rend son change sur le siene de telle force qu'il le detranche iusques au courroies. Ce qui refroidit vn peu les autres, & il va vers eux demandant qui les mouuoit à telle trahison: mais vous paillard (dirent ilz) vous la comparerez. Alors l'euahissent de toutes parts & il escrime frappant & parant de telle adresse qui les blessa tous sans receuoir vne seule playe en son corps. Finablement s'esuertue en telle façon que d'vn reuers il couppe la moytié du col à l'vn. Ce que voyans les autres gaignent l'huys à la course: mais il les suyt de si pres qu'il fauche les iarretz à l'vn, & l'autre qui descendoit l'escalier il pousse du haut en bas la teste premiere: dont il demeura long temps en guise de mort, sans mouuoir tant ne quant. A ce tumulte la dame estoit accourue auec ses damoyselles, qui voyant ses parens en tel arroy, & luy l'espee sanglante au poing: Dea, dit elle, cheualier est ce cy l'escot que payez à voz hostes. Bonne dame, respond, ilz sont payez de la trahison qu'ilz m'auoient machinee pour me meurdrir, sans que ie sache pourquoy. Ce dit, doutant qu'il y eust encores a qui parler, remonte en sa chambre & Finistee apres, qui luy ayde à armer. Puis descendent en la court & prenent leurs cheuaux & s'en vont, sans qu'Amadis comptast onques à Finistee le bon tour de la damoyselle: lequel fut declairé au contraire à la dame du chasteau par les cheualiers qui en rechaperent. Mais elle qui prudente estoit consideroit le fait, & comme son hoste n'estoit pas armé, aussi qu'elle ne luy en auoit premier fait la plainte, iugea qu'il en alloit autrement & rendit la damoyselle à ses parens, presumant que la faute deuoit proceder de son costé.

Comme l'empereur Amadis de Grece deuisant auec Finistee en chemin, rencontra vne litiere que deux geans conduysoient auec plusieurs cheualiers.

CHAP. XLV.

L'Empereur cheuauchoit en grand melancolie & tristesse pour le peu de nouuelle qu'il aprenoit de sa chere Niquee: & en faisoit de douloureux regretz que Finistee luy appaisoit à son pouoir: de qui il prenoit les remonstrances en bonne part, pour l'affection honneste qu'il connoissoit en elle. Toutesfoys sa resolution estoit si au bout de l'â qu'il s'estoit prefix

prefix s'il n'en auoit asseurãce, de s'aller rẽdre solitaire en quelque desert pour y acheuer ses iours en deuotion & contemplation de la diuinité. Or auint que par leurs iournees ilz se trouuerent au païs de Vienne, membre dependant de la courõne de France. Laquelle il entendit auoir esté posee de nouueau sur le chef de Lucidor son beau frere, comme successeur legitime du Roy son pere que dieu auoit appellé, & qui estoit lors en grand' guerre contre vn duc de Bourgongne pour le duché de Sarne. Surquoy pensa qu'il deuoit secours à sa seur Leonorine, puis que fortune l'auoit porté la si à propos : à quoy l'epoinçonnoit d'auantage la vieille playe de Lucelle qui saignoit encores & ne se pouuoit cõsolider ne clorre pour laps de temps ne distance de lieux. Mais Finistee luy contredisoit & debatoit ce voyage, d'autant qu'il ne deuoit oublier sa chere espouse qui pouuoit encores estre viuante, ne rechercher ses premieres amours qui sont si gluãtes & aisees à renouër : parquoy deuoit fuir l'occasion de sa presence, pour euiter le peril de ce qui en pouuoit auenir.

L'Empereur trouua ce conseil si sain qu'il l'embrassa de ioye, determinant d'en passer du tout par son auis. Or auint qu'vn iour en cheuauchant qu'ilz entrerent en vne campagne ilz choisirent d'assez loing vne belle forteresse, ou ilz virent approcher par vn autre chemin vne littiere couuerte de veloux cramoysi que deux geans conduisoient armez de toutes pieces, & accompagnez de plusieurs cheualiers, & deux nains gouuernoient les mulets. Amadis s'arresta pour les voir passer, & dit à Finistee qu'en tel temps il eust peu rencontrer ceste auenture qu'il en eust sceu tout ce qui en estoit. Et elle luy conseilla de ne s'en mettre en peine & danger pour si legere occasiõ, à quoy il s'accorda: puis les voyant entrer dedans le chasteau se r'auisa d'espier s'il sortiroit quelqu'vn qui leur en peust raconter. Ce qui echeut aussi tost par vn page qui estoit demeuré derriere. L'Empereur luy couppe le chemin, & luy demande ou il alloit si hasté, & qu'il y auoit dedans la littiere que deux geans conduisoient. Le page dit que c'estoient deux damoyselles, dont l'vne estoit la plus belle qu'il eust iamais veuë. Ce dit, donne du fouët à son roucin, & s'en va apres ses maistres au chasteau, laissant Amadis en grand' pensee sus ces dames, si ce seroit point de fortune sa Niquee & Anaxare, & apres y auoir pensé determina d'aller enquerir la verité par amour ou par force, quelque remonstrance que Finistee luy sceust faire au contraire, qui trouuoit ceste entreprise grandement perilleuse : laquelle il pria d'attendre la dehors en quelque lieu comme la fortune luy succederoit: si s'en va droit à la porte du chasteau heurter fort & ferme d'vn marteau de fer qui y pendoit. Au bruit vint vn cheualier à vne fenestre sur le portail qui luy demande qu'il vouloit a hurter ainsi.

Il respondit qu'il desiroit parler aux geans pour entendre quelles gens ilz auoient amenez en vne littiere. Vrayement, dit l'autre, c'est bien a vous qu'ilz en doiuent rendre conte: si attendez vn peu & ie les vous feray venir presentement. Lors se retire, & voicy incontinant vn des geans à la fenestre la teste desarmee qui crie à Amadis d'vne grosse voix de taureau Cheualier qui te meut de nous vouloir icy contreroller? ie croy que ne soies pas en bon sens : Pource te conseille de t'en aller diligemment faire guerir ton cerueau, si n'aymes mieux maltraitter icy ton corps en dure prison, ou en brieue mort. La courtoisie dont i'vse enuers toy maintenant c'est à raison du besoin que nous auons de cheualiers pour le present. A quoy Amadis : Geant ie ne te doy sçauoir aucun gré de ceste humanité forcee dõt tu vses pour ton affaire plus qu'a ma faueur: car la vertu ne regarde autre fin que le droit de bien faire : mais si tu me veux oubliger d'vne autre plus grande, laisse moy entrer dedans à fin de parler à toy de plus pres. Il luy respõd, que s'il auoit autãt de prouësse que de philosophie il feroit

folie de luy ouurir la porte: toutesfoys que pour luy faire plaisir il luy donneroit la veuë de la forteresse. Amadis repliquant que c'estoit luy qu'il desiroit voir & affronter, non pas le bastiment, moiennant qu'il l'asseurast de tout autre fors que de luy. Ce que le Geant luy accorda en se riant: & retourne prendre son armet, puis luy fait ouurir & le reçoit en la cour auecques Finistee, qui ne le peut abandonner, estant resoluë de suyure telle fortune q̃ Dieu luy enuoyroit prospere ou diuerse. Or ça (dit le Geant folastre) puis que tu en veux manger plus n'en seras escondit: & le ieu me plaist à cause de ceste damoyselle que i'emporteray pour le pris si ie gaigne. Ie mettray peine (dist Amadis) de la garder, & garde bien ta teste. Adonc estoit venu l'autre geant nommé Mandroc, seigneur de ce chasteau d'Aldarin: à qui son frere dit: Mandroc ie vous vois dõner le passetemps d'vn debat finy par vn seul coup, & si i'y fauz ne m'estimez iamais cheualier. Ce qu'ayant prononcé par maniere de profetie, hausse à deux mains son grand cimeterre, cuydant tailler Amadis en deux pieces, lequel comme peu aprenty de tel mestier, se lance à costé d'vne merueilleuse agilité: tellement que le Geant descharge sur les carreaux, & son glaiue luy vole des poings. Et à l'instant l'Empereur employe les deux mains auec toute sa force, & luy fauche le foy du corps qui n'estoit couuert que de la maille: en sorte que le tronc chet d'vn costé & les iambes de l'autre. Surquoy dit Galersis le croniqueur qu'Amadis de Grece fut le plus rude spadacin de tout son lignage, & qui de l'espee donna en sa vie de plus horibles coups. Que vous diray-ie de la contenance de Mandroc quand il veid l'accomplissement du presage de son frere? sinon qu'il fut d'vne part autant outré de douleur qu'hõme pouuoit estre par la mort de celuy qu'il aymoit fraternellement: & d'autre estonné desmesurément de l'estrangeté de la vistesse ensemble & force du cheualier. Dont il s'escria: O Iuppiter! qu'est-ce que ie voy si non que nulle puissance n'a lieu contre la mort qui est icy venuë souz la figure d'vn cheualier, comme le monstre le blason de son escu & l'effect de ses œuures. En ceste ire demande ses armes, & ce pendant qu'on l'armoit Amadis s'approche qui luy dit: Geant, crainte de toy non plus que de ton frere ne m'induit à te prier de te deporter du combat duquel ie sçay que la fin gist en la main de dieu, non pas en la puissance de tes bras: la seule honnesteté dont toy & ton frere auez vsé enuers moy de ne me haller voz mastins a vn coup à la mode de vostre race, m'incite à t'estimer & desirer plus ton amytié que ta hayne. Declaire moy seulement ce que ie demande, à sçauoir quelles dames auiez en la litiere que conduisiez ensemble. A quoy Mandroc: Cheualier l'experiẽce de ton fait me force de te priser beaucoup, & te veux asseurer (quant à nostre conflit) de tous mes gens autant que l'as esté contre mon frere, & ie les en auertis maintenant sur peine de leurs vies: mais le sang de mon frere que tu viens d'espandre me crie vengence que nulle raison ne me peut diuertir. A l'heure estoit acheué d'armer, & descend de la galerie consultant en son esperit de se tenir mieux sur ses gardes, sans entoiser ces grandz coupz & lourdz qui font beau ieu à l'ennemy. Parquoy au premier choc il attrempe sa fureur, en vsant autant d'art que de force contre celuy qui en estoit le maistre, luy rendant tousiours deux pour vn par sa dexterité: tellement qu'ilz continuërent plus de demye heure a chapeler & chamailler l'vn sur l'autre, abbatans pieces de leurs harnois & s'entretastans souuent la viue chair, dequoy le sang vermeil portoit tesmoignage. A la longue le Geant comme pesant & lourd, commença à se lasser par la viuacité d'Amadis qui le contraignoit à vne promptitude non accoustumee, & ne manioit plus son coustelas de la premiere verdeur. Ce que ses gens apperceuans (nonobstant ses defences) descendent

ſcendent pour le ſecourir, & enuahiſſent l'Empereur de toutes parts, qui s'eſcrime parmy eux d'vne hardieſſe plus que d'homme mortel, dont il en abbat de trois coups trois à ſes piedz. Le Geant n'en fait pas moins ſur ſes gens meſmes, leur criant, paillardz, coquins, aymez vous ma vie mieux què mon honneur? n'obeïrez vous point à mes commandemens? fuyez, fuyez, ou ie feray de vous tous piteux carnage. Ainſi les repouſſerent hors de la court. Or dit Mandroc, ie t'ay gardé ma parolle, parfourniſſons noſtre querelle. Amadis luy remonſtroit qu'il ſe contentaſt du deuoir qu'il auoit fait pour ſatisfactiō de l'ombre de ſon frere: quant à luy qu'il ſe reclamoit vaincu de ſa courtoyſie, qu'il deuoit reputer à plus grande victoire que celle du corps. Mais le geant ny peut renger ſon entendement, & recommence à le charger comme deuant, & Amadis beaucoup moins, l'eſpargnant pour la franchiſe naïue qu'il auoit veu en luy. Vray eſt que l'effort de Mandroc eſtoit trop amoindry, & eſtoit ayſé à l'Empereur de le ſouſtenir. Ce qu'il fit, parant plus que le chargeant, & de luy meſme le reduit hors d'aleine & ſi flac que de laſcheté il s'eſtendit de ſon long ſur les carreaux. Soudain Amadis iette les mains à ſon armet pour luy delacer: ce que voyant vne ieune geante (qui fort belle eſtoit) accourt d'vne ſale baſſe, eſcriant: A a gentil cheualier ayez pitié de ma vie que tollirez quand & la ſienne. Elle eſtoit femme de Mandroc nommee Gandaleſſe, de nature douce & benigne, & penſoit que l'empereur allaſt trancher la teſte à ſon mary, ce qu'il faiſoit pour luy donner air, luy dit: M'amye ie le vous donne tel qu'il eſt, combien que ie l'eſpere vif: vous aſſeurant que s'il en rechappe, il aura par ce conflit vn bon amy en moy, tant ſa vertu m'a conquis. La dolente femme luy poſe la teſte en ſon giron qu'elle baigne de ſes chaudes larmes. Lors y vient Finiſtee qui luy remonſtre qu'elle ne s'amuſe à pleurer, ains à le faire deſarmer haſtiuement & luy bander ſes playes, par leſquelles il perdoit ſon ſang qui de plus en plus l'affoibliſſoit. Ce qu'elle fit, & ſes gens luy vindrent ayder, qui apres le porterent en vne chambre & coucherent ſur vn lit pour luy appareiller ſes playes, dont il n'en auoit nulle mortelle.

Comme les Cheualiers du Geant faillirent de rechef ſur Amadis, qui les rembarra. Et Et comme il trouua leans la princeſſe Lucelle.

CHAP. XLVI.

LEs cheualiers du chaſteau qui s'eſtoiēt retirez en quelques chambres pour euiter l'ire de leur ſeigneur, quand ilz entendirent l'eſtat auquel il eſtoit, ſortirent dehors & vindrent courir ſus à l'Empereur, à l'heure qu'il auoit plus grand beſoing de repoſer que de combatre. Qui les traitta ſelon leur deſſerte, coupant les bras aux vns, les iambes aux autres, bref n'aſſenant coup à moins que de la perte de quelque membre. Et en la colere ou ilz le mirent ne s'en fut pas ſauué vn, ſi la geante oyant le bruit n'y fut venuë, qui requit miſericorde pour eux, laquelle Amadis à ſa faueur leur ottroya. Mais quand Mandroc eut entendu leur temerité obſtinee, enuoya prier l'Empereur de parler à luy, qui y alla promptement. Lors le Geant l'importuna extremement (veu qu'il n'auoit force d'executer la punition ſur ſes gens qui tant l'auoient offenſé d'enfraindre ſes commandemens, voire en aſſaillant celuy à qui il deuoit la vie) qu'il les miſt tous à l'eſpee & s'en fit la raiſon par ſes mains: autrement il ſe pouuoient aſſeurer (s'il gueriſſoit) de la receuoir de la ſienne & n'en perdre que l'attente. L'Empereur luy contredit, remonſtrant que cela leur partoit de bon cueur pour l'ennuy qu'ilz portoient de l'accident de leur maiſtre, auſsi qu'il leur auoit pardonné, & d'autant qu'il y auoit le principal intereſt, que Mandroc le deuoit tenir à fait pour ſon regard. A la fin s'y conſentit puis qu'ainſi plaiſoit à Amadis, à qui il don-

donnoit plein pouuoir & auctorité en sa maison de disposer de tout à son vouloir. Puis le suplia luy declarer son nom, à fin de sçauoir de qui il se reclameroit toute sa vie serf & esclaue. Quand l'Empereur luy eut respondu qu'il estoit cheualier nommé Amadis de Grece, le pauure Mandroc se souzleua par effort la larme à l'œil, luy requerant les mains à baiser. O cheualier voirement (dit il) & la fleur de cheualerie, que ce nom me semble de plus haut pris que la grandeur des estatz desquelz fortune iuste a paré & orné vostre vertu: laquelle ie remercie de m'auoir fait ceste grace d'experimenter l'vnique proësse du monde à si bon marché. Heureux ie me sens d'auoir tel reconfort en la perte de mon frere & de mes gẽs, & en tel arroy de ma personne, que ce ne me soit auenu par ceste victorieuse & triumphãte main du plus vertueux & illustre prince de la terre. A à sire ie vous supplie me pardõner ce que ie vous puis auoir fait d'offence, & sans y auoir egard me receuoir au nombre de voz tresaffectionnez seruiteurs, & me conuertirez tout ce malheur en tresgrand heur & felicité. Amadis prisa fort la prudence & debonnaireté de Mandroc, lequel il asseura de sa part d'amitié entiere & indissoluble. Surquoy s'entredonnerent les accollades: puis il se retira pour faire aussi penser de ses playes. Et estant en vne bonne chambre ou Gandalesse le mena & ayda à Finistee à le coucher, elle retourna vers son mary, & ne tarda gueres à ramener à l'Empereur sa chirurgienne qui beaucoup entendoit de ce mestier. Lors estant la geante asise aupres de luy, il la pria de luy dire qui estoient les damoyselles arriuees leans ce iour mesme en vne littiere. Qui luy respondit que si sa disposition le souffroit elle les feroit venir en sa chambre, à fin d'entendre d'elles mesmes qui elles estoient: estimant en cela luy gratifier (comme elle auoit proposé en tout ce qui luy seroit posible) d'autant qu'elle sçauoit que ceste demande auoit esté le fondement de toute la meslee. Or auoient elles veu par les galeries les grands armes de l'Empereur, mais ne l'auoient sceu reconnoistre ainsi couuert, & ne l'eussent iamais deuiné en celle contree, combien que sa vaillance extreme leur causast grande admiration. Gandalesse les va voir, qui les auoit recueillies fort honorablement, ainsi qu'il luy estoit commandé par son mary, & sans leur declairer l'estre du cheualier qui auoit iuré amitié intrinseque à Mandroc: prie la princesse vouloir souper auecques luy, d'autant qu'elle l'estimoit personnage de haute guyse, & quelle feroit meilleure chere en telle compagnie. Ce que la princesse à la fin luy accorda (apres quelque petite difficulté) desirant grandement connoistre qui pouuoit estre le tant preux & hardy cheualier qui de taille & de vaillance ressembloit si fort à son Amadis de Grece. Dequoy elle deuisa auec Anastasiane si tost que la geante fut partie: mais il ne luy pouuoit tomber en la pensee que l'Empereur peust estre en ce païs. L'heure venuë du soupper elle fut en la chambre de Mandroc comme dame bien apprise & dediee à l'hospitalité & charité, & de la Gandelesse la mena en celle de l'Empereur, lequel elle ne peut voir de loing par ce qu'il estoit en lieu sombre: mais quand elle fut si pres qu'elle le peut reconnoistre deuint plus morte que viue, & sans Anastasiane qui l'assid en vne chaire pres du cheuet du lit, elle s'alloit de foiblesse loger bien plus bas. Amadis d'autre costé voyant si pres de luy celle du monde qu'il aymoit alors le plus (dormant vn peu sa Niquee, comme le feu souz les cendres) bien luy seruit d'estre couché pour ne cercher plus dur giste: long temps furent tous deux sans pouuoir parler: & Anastasiane commença à dire: Seigneur Dieu que tes merueilles sont incomprehensibles. Peu à peu l'Empereur reuint à soy & prenant la main de la Princesse: Madame, làs ma dame, dit il, est-ce songe ou verité! que ie tienne aupres de moy ce à quoy mon cueur aspiroit nuyt & iour sans relasche? Ne suis-ie point trop heureux à qui le malheur de ma Niquee ait presté telle occa-

le occasion de vostre tant desiree rencontre? Elle toute transportee luy respondit: Monsieur ie ne sçay si ie doy conter ceste fortune à bonne ou mauvaise, ou pour ce que ie suis tant endurcie en meschef & auersité que ie n'ay plus de goust en la prosperité, ayant perdu nagueres mon seigneur & pere : ayant laissé mon frere en guerre forte & dangereuse : & moy captiue auecques son filz que vous voyez. Ie tais le plus grief mal de tous qui me procede de vous mesmes. Parquoy ne me puis resiouïr de vous auoir troué cõme la source de mon cruel martire : qui me fait mener vne vie penitente & recluse indigne de mon estat & ieunesse. I'ay mis grand peine à distraire mon esprit de vostre souuenance, maintenant l'obget se presente qui ne seruira qu'a rengreger mes douleurs. Dieu qu'est-ce à dire que quand fortune m'assaut & plonge en quelque destroit, tu m'enuoye tousiours secours par ceste main seule sans iamais choysir autre heraut de ta diuine clemence? A quoy Amadis: ma dame le iuste createur m'ayant osté le moyen de vous rendre le seruice q̃ vostre beauté meritoit au moins me preste les occasions de vous seruir en voz plus vrgens affaires, de si peu que ce corps peut exploicter : qui m'est le plus grand contentement que ie sçaurois receuoir en ce monde. Sur ces propos suruindrent les officiers qui couurirent, & tost apres ceux qui apportoient la viande, de laquelle ilz ne firent pas grand degast, tant ilz auoient les ames rauies en profondes pensees. La geante les vint voir à la fin ayãt souppé auec son mary, bien aise de voir leur connoissance. En la presence de laquelle (l'Empereur qui ne vouloit rien deguiser) demanda à la Princesse quelle chere faisoit Leonorine sa seur. Elle la feroit meilleure, respond, si elle estoit auertie de la nostre. Puis il embrassa le petit Lucendos & le baisa plusieurs fois, le benissant en souhait qu'il peut ressembler à son pere. Apres quelques autres deuis la princesse donna le bon soir à l'Empereur qui ne dormit gueres la nuit pour redoublement de playe sur playe, ayãt à vn coup le corps & l'ame affligez trop grieuement.

Des discours de la Princesse Lucelle auec sa damoyselle Anastasiane, et apres auec Amadis, à qui elle recita l'occasion de sa venuë au chasteau d'Aldarin.

CHAP. XLVII.

QVand la Princesse Lucelle fut retiree en sa chambre, & que Lucendos fut couché elle commença à faire de merueilleux discours auec Anastasiane, se plaignant de son dessein qui l'auoit adressee si mal pour elle entre les mains de l'Empereur, iaçoit que ce fut au grand bien de son frere, & de tout le Royaume de France. La bonne damoyselle luy remonstroit qu'elle auoit tort de se plaindre du plus grãd heur qui luy eust sceu auenir, veu l'amour incroyable qu'elle portoit à Amadis de Grece : auquel fortune ne pouoit aprester opportunité plus souhaittable. Que vous vaut dissimuler ce que ie connois si certainement par vostre confession, ce que vostre vie deuote tesmoigne : bref ce qui est notoire à tout le mõde, que vous aymez l'Empereur Amadis de Grece plus que vous mesmes? nest-ce pas grand folie de desirer vn bien desesperement pour en euiter la fruition quand elle se presente? vsez, vsez de l'occasion au front cheuelu, à qui si laissez vne foys tourner le derriere de la teste qui est chauue, vous ne la pourrez plus empoigner au poil. Vous voyez que sa Niquee est en termes de perduë ou bien egaree : si elle est morte, vous voila au comble de voz desirs pour estre mariez ensemble: si elle vit encores, au moins est elle demy oubliee en luy qui l'estime morte : dont ne sera plus son affection bridee de ce mordz, ains libre & pleine s'espandra en vous. La Princesse en l'escoutant se couche & Anastasiane aupres d'elle la pressant d'en faire vne resolution qui la mit à ce coup hors de tant de langueur. A quoy elle respondit: M'amye bien

bien sçay que ne vous sçaurois deguiser l'amour de l'Empereur dont ie brusle & ards miserablement : mais le dedain de m'auoir postposée à vne autre & violé le gage precedant de sa foy, puis la conscience de ma grãdeur, ce sont clous qui repoussent l'autre. Si ie voyois l'asseurance de legitime conionctiõ, ie ny ferois difficulté aucune: mais ia mon cueur ne consentira à vne destrousse & derobée d'amour, la ou ie sen le merite de vray mariage. En telz deuis passerẽt la plusgrande partie de la nuit: & lendemain vn peu auant l'heure de disner alla faire ses visitations commençant à Mandroc & s'arrestant auec l'Empereur, qui se plaignit à elle du peu de repos qu'elle luy auoit laissé la nuit: & elle en soubriãt luy respondit, qu'elle n'en auoit pas eu trop grand prouision pour en faire largesse. Or, dit il, ma dame vous excuserez, s'il vous plaist, la vehemence de ma passion, qui ne me permit hier d'entendre la cause de vostre venuë en ce lieu. A quoy Lucelle, c'est le moins qu'on peut deuoir à l'auteur de la deliurance, que de luy reciter l'occasiõ de la prison. Sçachez donc monsieur que contre le nouueau Roy mon frere à son auenement à la couronne le duc de Bourgogne s'est eleué auec plusieurs autres de ses vassaux pour la contention du duché de Sarne. Et estant entré dedans le Royaume à main forte, enuoya de nuit vne embuche pres d'vn chasteau ou il sçauoit que la Royne estoit & cest enfant & moy : pourpensant (comme il auint) que ne nous deffierions pas de luy si loing de son camp. Brief à l'yssuë de la voulans aller en la ville prochaine, ilz nous surprindrent en vne littiere & nous menerent au duc qui les en guerdonna magnifiquement: & nous liura aux deux geãs comme à ses plus feaux amys pour nous transporter en ce chasteau hors de connoissance de gens. Qui luy fait esperer non seulement le duché de Sarne qu'il querelle, ains la moytié du royaume pour nostre rançon. O Dieu (dit Amadis) oyant ce conte, ie te requiers comme iadis Philippe roy de Macedonie (ayant receu trois nouuelles de succez tresheureux) de ne me troubler ceste grande prosperité que par leger infortune, pour le cours ordinaire de fortune qui empoisonne tousiours ses biens de quelque amertume de mal. Ie l'ay assez ouy dechifrer telle (respond Lucelle) mais ie ne l'ay iamais cõceuë qu'ennemie, dont ay à luy faire requeste toute contraire à la vostre : qu'elle me vueille recompenser tant de rudesses & assautz par vn bon heur qui tous ces maux efface. A quoy Amadis: Si ce bien que desirez, ma dame, estoit en ma puissance la iouïssance ne vous en seroit tardiue. Ie n'ay pas occasion de le croire, respond, par ce que i'en ay connu par cy deuant. Làs ne me remettez, dit il, le passé deuant les yeux duquel ne me sçaurois purger que par la longue penitence que i'en ay faitte, mais pensez aux seruices cõsecutifz, vrays tesmoings de la repentance qui suyuit de pres le peché. Sur ce point la dispute estoit forte entr' eux, qui fut rompuë par les seruiteurs suruenans pour le disner. Mais la table ostee recommença plus aspre, luy poursuyuant roidement & elle se defendant de telle force qu'amour luy departoit. Ce qu'auisant Anastasiane, tira Finistee plus loing en vn coin & l'entretenoit des meilleurs propos qu'elle pouoit inuenter. Bien vous dis que quand la princesse eut assez escouté les prieres, plaintes & instances de l'Empereur, & connu l'estat auquel il estoit par ses larmes & souspirs, elle ne fut de si dure paste de son costé qu'elle ne souffrit sa part de l'esmotion, qu'Amadis sentit bien au tremblemẽt de sa main qu'il tenoit auec chaleur, puis froideur successiue. Parquoy elle craignant qu'il ne s'oubliast en ceste alteration, luy alla atremper son ardeur par vne grand ruse, disant : Helas monsieur, ou tendez vous par voz raisons, sinon a combatre celle qui se confesse vaincuë? au fort ie croy que vous ne m'aymez pas plus qu'estes aymé de moy. Mais cuidez vous que i'aye le cueur de me donner à vous toute, pour receuoir de vous vne part: Quand vostre Niquee n'aura plus rien en

en vous, faites alors estat de Lucelle. Car vous ne deuez pas esperer vne legere despouille de volunté dissoluë, de celle que protestez reputer digne de vostre lit nuptial. Amadis eut quelque satisfaction de ceste responce, & tellement la pressa qu'ilz se donnerent parolles de fiançailles, souz condition du decez de Niquee : en vertu desquelles il gaigna plus de priuauté enuers la princesse qu'il n'auoit iamais eu : qui luy auança fort sa guerison, estant visité d'elle deux foys chascun iour: & prenant aucunefois de sauoureux baisers:puis coulât la main dedans le sein ferme & poly contre vne petite resistence, se maintenoit en aleine, en atendant la fin qui couronne l'œuure.

Comme l'Empereur & Mandroc le geant gueris de leurs playes, s'embarquerent à la persuasion de Lucelle pour aller en France.

CHAP. XLVIII.

L'Empereur garda quelque iour la châbre auant qu'estre guery de ses playes & fut seruy & honoré par Gandalesse au mieux qu'il luy fut posible. Toutesfois se leua deux iours plustost que Mandroc & l'alla visiter & deuiser auecques luy fort ciuilement, comme tresbien le sçauoit faire. Ou entre autres propos le Geant luy declaira qu'il estoit du sang de Furio Cornelio & qu'il auoit gaigné sus ceste race double victoire, l'vne par armes, l'autre par courtoisie. Et venant l'heure de disner, le supplia luy faire cest honneur de le vouloir prêdre en sa chambre, par ce qu'il receuoit tât d'ayse de sa presence qu'il en auanceroit beaucoup sa guerison, laquelle il deuoit desirer côme du plus cordial seruiteur qu'il eust oncques acquis. Gadalesse l'en pria pareillement, disant qu'elle alloit querir la princesse pour mieux se resiouir tous ensemble : ce qu'elle fit au grand ennuy de Lucelle qui n'en sçauoit point de gré à Amadis, la priuant ainsi de la commodité qu'ilz auoient d'en conter plus familierement en sa chambre. Neantmoins y vint, menant le petit Lucendos par la main & passerent le temps assez ioyeusement auecques Mandroc & sa femme : à qui ilz ne tindrent longue compagnie apres disner, & l'Empereur conduit la princesse en sa chambre, à qui il liura de rechef vne chaude alarme d'amour se sentant trop mieux de sa personne que le iour precedent, & entrât en plus grand' chaleur par les libertez & prerogatiues des baisers & attouchemês que leurs secrettes fiançailles luy permettoient. A quoy Anastasiane ne failloit à prester opportunité, tirant Finistee en la garderobe souz couleur de luy monstrer mille nouueautez d'affiquetz & atours à la françoise. Trop estoit grief à Amadis d'estre si pres du pommier comme Tantalus sans en mâger du fruit, & en l'eau iusques au menton sans en boire. Mais la sage princesse qui n'en sentoit moindre escarmouche en son cueur que luy, refrenoit ses appetits, souz esperance d'en iouïr bien tost à son honneur: doutant aussi que le côtêtemêt qu'il prendroit sur elle en tât moins du mariage l'en peust destourner & degouster, ou par assouuissement d'vne concupiscente desordonnee, ou par opinion mauuaise de celle qui se seroit laissé aller de façon non legittime. Parquoy le voyant en excez de desir, luy dit : Mon cher & ancien amy, si vostre affection a tousiours continué en mon endroit depuis l'heure de sa naissance (comme vous me donnez à entendre) vous auez bien encores la constance de differer l'accomplissemêt de vostre volonté iusques à peu de iours que ie vous asigne pour terme. C'est que i'ay pensé que deuons persuader à Mandroc (qui de rien ne vous esconduira) de nous remener en France au plustost que sa disposition le pourra souffrir, pour ne laisser long temps le Roy mon frere en affliction de nostre prise. Auquel ie declaireray mon vouloir conforme au vostre, dont il sera plus content que nous mesmes. Car au lieu de pere qu'il me tient, ne seroit raisonnable à moy de passer vn tel fait sans son conseil & consentement: ce que

Lucelle luy disoit tant pour luy amortir son feu à l'heure, que pour le vray desir qu'elle auoit que les choses fussent accomplies en la forme qu'elle disoit. Làs (respondit Amadis) ma grand' ayme il ne me semble pas que ie puisse viure au tourment que ie sens iusques à ce iour: car la patience que me preschez & ramentevez que i'ay euë iusques icy, estoit trop plus aisee en vostre absence que pres de vous, ou ie suis batu des rayons continuelz de vostre beauté, contre lesquelz la debilité de ma raison est eblouye, comme nostre foible veuë au regard direct du soleil. Lucelle pitoyable en ce martire luy auançoit en cent baisers & mignardiers les vsures de la sôme principale retardee & atermoyee. Dequoy force luy fut de se contenter à faute de mieux, en esperant le bien total qui ne pouuoit gueres tarder selon le dessein de leur voyage. Pendant lequel la Princesse luy dit qu'elle estoit d'auis de trouuer moyen secrettement de faire entendre au roy Lucidor la fortune de leur deliurance, de peur qu'à loccasion de leur captiuité il ne condescende à termes trop desauantageux. Ce qu'Amadis loua grandement, & ainsi fut executé: ie laisse à vous dire auec quel aise du gentil Roy qui desia auoit offert au Duc de Bourgongne son ennemy le duché de Sarne qu'il querelloit, dont il ne s'estoit voulu contenter. Auquel (apres auoir receu ces bonnes nouuelles) manda que puis qu'il n'auoit entendu à la raison, qu'il n'estoit plus deliberé de luy rien offrir ne liurer. Or ce soir Lucelle faignit se trouuer vn peu mal pour s'exêpter de souper auecques Mandroc, mais l'Empereur y alla pour dissimuler son affection, & en se retirant en sa chambre fut donner le bon soir à la Princesse non sans grand soupçon de Finistee, voire plusgrand que la verité, comme elle luy sceut bien reprocher à son coucher (ne voulant prendre de luy aucune excuse en payement) & que sa Niquee si elle viuoit y estoit outrageusement offencee: si elle estoit decedee, auoit bien merité pour le moins qu'il en portast le dueil plus longuement. Surquoy elle accusoit la legereté & inconstance des hommes, & l'hypocrisie de la race des Princes grecz qui se vantoient de loyautez en peinture. Lors elle pleuroit & souspiroit, le suppliant luy donner congé de se retirer de sa compagnie: ou elle souffroit tant, pour le respect de sa fidelité qu'elle s'estoit persuadee. Amadis eut beaucoup de peine à luy oster ceste opinion: combien qu'a la fin elle creut aux sermens & adiurations qu'il luy en fit. L'endemain se trouuerent l'Empereur & la Princesse à sa requeste à disner auecques Mandroc pour luy entamer le propos de son retour en France vers son frere: lequel eut tel secours en sa guerre de la part des empereurs Lisuart & Esplandian, qu'il occit le Duc son ennemy & s'empara de ses terres. Mandroc qui n'eust voulu desobeir en rien à Amadis de Grece, luy respondit qu'il en ordonnast du tout à sa volunté: & sur le champ commâda à sa femme de faire tenir preste vne nef, estimant le plus seur d'aller par eau, d'autant qu'il sçauoit tous les chemins estre gardez par les ennemys du Roy. Si s'embarquerent deux iours apres laissans Gadalesse auec quelques cheualiers pour la garde du chasteau d'Aldarin, & voguerent par bonace: passans le temps fort gayement ensemble. Car Mandroc estoit facetieux & bien apris, & l'Empereur & sa compagnie ne voyoient occasion que de faire tresbonne chere.

Comme Florisel & Anastarax auec leur compagnie partirent du chasteau des Geans, & par tourmente furent iettez en vne autre Isle.

CHAP. XLIX.

Les Princes Florisel de Niquee, Anastarax & Filisel seiournerent l'espace de quinze iours au chasteau des geans auec la Princesse Siluie & Leonide: durant lesquelz tous les habitans de l'Isle vindrent rendre foy & hommage à Florisel comme à leur seigneur lige, qui y laissa pour capitaine

capitaine & gouuerneur vn des cheualiers d'Anaſtarax nōméGaſtab. Iamais n'eſtoient là ſans plaiſir, que leur apreſtoit Darinel, ou Buſando le nain auec Ximiaque la naine qui eſtoit toute apriuoiſee de la main de Siluie, & gazouilloit plaiſamment d'amourettes auecques Buſando cōme a bille pareille. Et Darinel ſi voulant entremeſler, eſtoit attaché quelquefoys par tous les deux. Il leur reprochoit leur haute corpulence, & eux à luy ſa beauté (car il eſtoit difforme & aſſez contrefait) laquelle il diſoit auoir toute en l'ame. Voluntiers à cauſe de voſtre ſageſſe, diſoit Buſando. Non reſpond Darinel, mais pour la figure de ma dame Siluie qui y eſt pourtraitte au naif. Quant à toy tu es ſi petit que tu monſtras peu de ſens à te cacher dedans le rocher: car ces diables de geans ne t'euſſent apperceu non plus qu'vne vermine. Buſando ſe cuida courroucer de ceſte raillerie qui touchoit trop au vif & paſſoit les bornes de ieu, ſi la naine n'euſt adoucy ceſt aigreur regrettant qu'elle ne le connoiſſoit alors pour le mieux loger & traitter: iugeant qu'il y auoit trouué vn dur giſte, & ieuné vn ieune non commandé. Ha dit Darinel la vraye amour ne ſe peut gueres celer, oyez vous la pitié qu'elle a de ſa fortune. Vrayement Buſando tu faillirois bien à mieux rencontrer ton party qu'auec Ximiaque, veu la ſemblance de voz perſonnes, & ie croy que les meurs enſuyuent le corps, & qu'accorderez bien vous deux de complexions pour faire vn bon meſnage. Va va (replique Buſando) nous ſommes tous d'vn païs comme les perroquetz: que ſçaistu ſi sōmes parens proches? pour le moins eſt elle ma mere d'aage ſi autrement non, & quād i'y entendrois ie penſerois faire plus ſagement que toy qui te baſtis des amours en l'air, ou tu ne bees qu'aux grues, & ie croy que ma mignonne (prenant Ximiaque par le menton) ne me traitteroit pas mal ſi nous eſtions mariez enſemble. De telz propos ces folz appreſtoient à rire aux princes: leſquelz voyans le temps opportun s'embarquerent en leurs nauz. Tant tournerent & vırerent à l'entour de maintes Iſles qu'ilz vindrent entre autres ſurgir à vne, pour s'enquerir touſiours du fait de leur queſte touchant Niquee. Si prindrent terre & s'allerent aſſoir ſur l'herbe en vn pré deuiſans les Princes & Princeſſes enſemble & rians de Buſando & Ximiaque qui auoient les chapeaux de fleurs ſur la teſte & balloient de fort bonne grace au ſon de la cornemuſe de Darinel. Eſtans en tel arroy, arriue vne vieille dame veſtue de dueil & atournee de voiles blancz & larges, montee ſur vne haquenee, & ſentoit bien ſa dame d'honneur, & vn ieune Geant la menoit de bride, & ſix vilains à pied les ſuyuoient laquelle auiſant ceſte belle compagnie dit tout bas au Geant: Il nous conuient icy ſuppleer par ſubtilité la faute des armes, car nous auons vne belle proye en noſtre main. Si s'approche de la troupe les ſaluant courtoiſement & leur demandant: Mes bons ſeigneurs qu'elle bonne fortune vous emmene en ceſte contree? La mer, reſpond Floriſel, qui tient les nauigans ſugetz à ſon vouloir contre le leur. Ce ne ſera pas contre le mien, dit la dame, qui ſuis aiſe d'auoir occaſion de ſeruir & honorer telles perſonnes que me ſemblez eſtre. Grand mercy, reſpond Floriſel, vous portez auſſi le maintien de dame de qui lon ne doit eſperer que tout bien. Or mes bons ſeigneurs (dit elle) ie vous prie de venir prendre la patience auecques moy en mes tentes qui ſont dreſſees pres d'icy, & ie vous y feray la meilleure chere qui me ſera poſſible, iuſques à ce que la mer s'acalme pour voſtre voyage. Ilz s'accordent à ſon offre, à demy par neceſſité, & elle enuoye deuant vn des vilains nommé Marſupion à qui elle commande de faire apreſter vne des tentes pour ceſte trouppe, & donner ordre qu'ilz trouuaſſent le ſoupper preſt & les nappes miſes. Marſupion y court qui eſtoit fait au badinage, & la dame & le geant mettent pied à terre pour monſtrer careſſe & gayeté à la compagnie, qui eſtoit encore

plus

plus grand interieure que par dehors, pour l'opinion qu'elle auoit d'auoir fait vne belle prise se doutant qu'ilz fussent de la maison de Grece. Surquoy elle les interrogea, & ilz luy respondirēt qu'ilz estoient gentilzhommes de Tunis qui alloient faire vn mariage d'vne pucelle de leur lignage (monstrant Leonide) auec vn gentilhomme de Sicile. Elle leur repliqua qu'ilz deuoient estre de bon lieu veu leur accoustrement: en quoy s'excuserent qu'ilz n'auoient pas oublié de se parer du plus beau & du meilleur de leurs coffres pour honorer leur mariee. Adonc sonnoit Darinel de sa cheurie & les nains dançoient: à quoy elle faisoit semblant de prendre grand plaisir. Puis les conuia d'aller à ses tentes ou elle fit entrer les cheualiers, commandant au Geant son filz, nommé Bazaranc de les faire desarmer & bailler manteaux à se vestir, cependant qu'elle entretenoit les dames aupres de la fonteine qui la estoit: ou les seigneurs se rendirent n'ayans que l'espee au costé & les manteaux d'escarlate sur les espaules. Gueres n'y furent qu'on leur dist que la viande estoit sur table, si allerent souper & la dame & Bazaranc leur firent compagnie auecques toute ciuilité & courtoysie. Les tables leuees ilz ne tarderent gueres à s'aller reposer es litz qui leur estoient accoustrez en leur tente, ou ilz dormirent de profond somme à cause du trauail de la marine.

Comme Florisel, Anastarax & leurs dames furent pris par fraude de la dame de l'isle & de ses enfans.

CHAP. L.

Estans les princes & princesses reposans en la tente de la dame en toute seureté (ce leur sembloit) arriuerēt douze cheualiers armez auecques deux Geants que le valet Marsupion auoit esté auertir au prochain chasteau souz ombre du mandement en chifre que la dame luy fit de faire aprester le souper. Laquelle entra la premiere & fit saisir les espees, qu'iz auoiēt pres de leur cheuet puis les esueilla. Dieu sçait en quel effroy se voyans nudz, & tant de gens en armes à l'entour d'eux, & ne trouuans leurs espees: parquoy auisans la dame qu'ilz connoissoient luy demanderent que vouloit dire cest alarme en lieu ou elle les auoit asseurez. Qui leur respondit qu'ilz ne se missent en peine de se couurir enuers elle qui les tenoit pour princes Grecz, ou leurs parens & alliez & pour ce les prenoit prisonniers. Florisel qui vid la force & vaillance ny auoit lieu, voulut iouer du plat de la langue, remonstrant qu'elle s'abusoit de les estimer de la race de Grece, & qu'elle se faisoit grand tort de rōpre la foy qu'elle leur auoit iuree, mesmement pour butin qui ne le valoit pas. Mais ce fut en vain, car elle leur dist qu'ilz auisassent à s'habiller soudain s'ilz ne vouloient estre menez tous nudz: dont se virend contraints de faire rempar de seule patience contre le present coup de fortune, & se vestirent sans monstrer aucun estonnement. Pareillement furent les princesses menees qui ne deguisoient point leur deconfort en telle trahison: & les nains crioient & hurloient comme qui les eust trainez à l'escorcherie. En mesme instant la dame enuoya à leur nef & fit amener leurs gens (de peur qu'ilz n'en allassent porter les nouuelles) souz couleur de leurs seigneurs qui les mandoient pour leur seruice, lesquelz furent si auisez qu'on ne leur sceut tirer les vers du nez de l'estat & nom de leurs maistres. Or furent tous logez en vn quartier du chasteau, & les nains en vne basse fosse: les princes en vne chambre serree à grilles de fer: les princesses en lieu assez honneste. Lesquelles la dame alla voir incontinent, les sommant de se declairer, si elles vouloient estre bien traittées & selon leur dignité. A quoy Siluie luy respondit qu'elle ne voyoit occasion de se fier aucunement en sa parolle, quelque promesse qu'elle leur sçeust faire veu son infidelité manifeste. Ma dame (respond elle) dol ou vertu en l'ennemy est tout vn, c'est à sçauoir pour le fait important d'hostilité, mais au reste ie vous trait-

teray humainement: Elles ne firent que rire & hocher la teste de ses propos, parquoy les laissa en leur chambre passer la nuyt assez maigrement: en laquelle ne leur fut possible de cliner l'œil pour l'ennuy qu'elles portoient de leur prise, & la peur qu'elles auoient de l'issue qui en pourroit ensuyuir. Lendemain la dame les reuint voir taschant tousiours à les connoistre au certain : ce que ne pouant faire par la ruse de sa langue, leur dit par ce qu'elle les trouuoit trop desolees, quelle leur donneroit compagnie pour les resiouïr. Si sort & retourne tantost amenant par les mains deux fort belles dames (qui estoient l'emperiere Niquee & la pucelle Anaxare) car la dame de l'isle estoit Garçarace mere du duc Brabon, nommee en ses titres Duchesse de Gazen. Or quand la Princesse Siluie apperceut l'Emperiere qu'elle tenoit pour morte (estant Garçarace sortie pour les escouter parlans en leur priué) luy tend les bras au col, & Leonide à Anaxare, faisans piteux regretz meslez toutesfoys de ioye pour ceste heureuse rencontre. Possible ne fut aux vnes ny aux autres en si soudaine veuë & nō esperee de rien faindre ne dissimuler leurs noms. Lesquelz Garaçarace ayans entenduz, court le rapporter à Gandalat & Massaudel les deux geans qui en menerent grand ioye: estimans que ces Princesses fussēt accompagnees des Princes de leur sang. Ce pendāt l'Emperiere Niquee embraçoit Leonide plaignant sa belle ieunesse si mal employee en captiuité & souffrance. Qui luy respōdit, qu'il n'estoit raisonnable qu'elle ne sentit sa part du meschef auenu à elle qui estoit chef de leur lignee. Adonc luy fut raconté le cours de leur fortune & la suruenuë du Prince Florisel qui les auoit deliurees de si grād peril, & aussi d'Anastarax & Filisel. Dequoy l'Emperiere fut fort estonnee craignant (comme elle deuoit) d'auoir trop parlé à l'accollee de Siluie, & les auertissant d'auoir bon bec au demeurāt, de peur que les Princes fussent descouuertz par elles. Ce qui leur seruit grandement contre la seconde embusche que Garçarace leur dressa. Qui par le conseil des geans les laissa ensemble pour vn peu les reconforter, & le iour ensuyuant leur amena les Princes qui tindrent bonne morgue, se deffians de la trahison de la fauce femme: à qui les dames demanderent comme ilz se trouuoient de la fortune presente. Qui respondirent: de la sorte que gens de cueur doiuent porter les semblables: quand à nous (dirent elles) nostre dueil ne nous a gueres donné de relasche à penser au vostre. Lors prierent Garçarace de les bien traitter comme gentilz hommes de bon lieu qui estoient leurs seruiteurs domestiques, considerant que nulle courtoisie n'est si mal semee qu'vn iour elle ne rapporte quelque fruit. Ce que Garçarace leur promit : qui remmena les Princes liez & garrotez en leur chābre grillee & fermee à huis de fer. Toutesfoys elle & les geans perdirēt l'opinion qu'ilz auoient qu'ilz fussent des Princes de Grece. Apres le partement desquelz Niquee à qui le cueur creuoit de voir son filz en cest estat si pres d'elle, sans qu'il luy peust liurer aucun secours, pleuroit & lamentoit tendrement: plaignāt d'autre costé son cher espoux Amadis de Grece que Siluie luy auoit conté estre allé errant par le monde en sa queste : ce qu'elle se repentit bien de luy auoir declairé, pour la peine qu'elle eut à la rappaiser, luy remonstrant qu'il leur faloit vser de magnanimité en ce desastre qui n'auient iamais moindre aux plus grandes personnes & au demeurāt esperer brieue deliurance en la misericorde diuine coustumiere de fauoriser & soulager leur maison. Puis embraçe & baise la petite Fortunie luy souhaittant heureux progrez de si miserable naissance, & en leur infortune si douloureux, se consoloient tant elles que les bons Princes de s'estre rencontrez ensemble: & quelquefoys Garçarace les menoit en la chambre des dames pour leur donner quelque resiouïssance en leur prison.

Comme les Roys de Gaze & de Bugie enuoyerent Galtazar de Barberousse & ses freres deffier la royne Sidonie, au cas qu'elle & sa fille ne les vousissent accepter pour mariz.

CHAP. LI.

Vous auez entendu cy deuãt comme Bruzeõ roy de Gaze auoit esté fort irrité des parolles de la royne Sidonie, outre le dueil qu'il portoit du deshonneur du combat passé entre luy & Florisel: lequel auerty depuis de la pareille fortune esceuë à Bultazar roy de Bugie, se transporta en son royaume & communiqua auec luy de la honte que tous deux auoient receuë à l'occasion de la royne de Guindaye & de sa fille: qui ne luy sembloit deuoir demeurer sans vengence. Que le moyen seroit de les demander en mariage, & à leur refus entrer en l'Isle auecques leur puissance, & s'emparer d'elles par force puis qu'amour ny auoit lieu. Ce Roy qui estoit feru à outrance par l'image de Diane ne fut trop difficile à conuertir & persuader a ceste emprise. Mais apres y auoir pẽsé vne nuyt, luy dit lendemain qu'il auoit trouué vn moyen de paruenir à leur fin, à moindres frais & trauail de leurs personnes: c'est à sçauoir d'enuoyer vers elles nostre embassade, pour requerir leur alliance au hazard du combat de trois cheualiers que luy presenterons de nostre part contre trois de la sienne: souz condition que si les nostres sont vaincuz, nous ne les importunerons desormais sur ceste demande: & s'ilz sont vaincueurs qu'elles nous accepteront pour mariz: sinon que leur denóçons guerre mortelle à feu & à sang. Quand à noz trois champions, i'en fourniray de telz que tous les Princes Grecz ne seroient pas pour soustenir leur force desmesuree: car ie manderay Galtazar de Barberousse & deux de ses freres qui n'ont point leur pareilz au monde en vaillance & hardiesse: lesquelz ne me refuseront point, & d'autant deuons desia tenir nostre dessein pour accomply. Le Roy de Gaze trouua ce conseil fort bon, qui gueres ne luy coustoit, connoissant la cheualerie des trois freres, mesmement de Galtazar qui estoit filz du Duc Brabon & d'vne belle damoyselle non geãte: aussi ne l'estoient ilz pas, mais bien mẽbruz & de haute taille, ayans les yeux grãds, & les nazeaux gros & patuz, les leures grosses, & le poil roux, & estoient tous d'vne ventree. Et dit Galersis qu'ilz estoient arriere neueuz d'Ardan Canile le redouté à qui Amadis de Gaule eut affaire en la ville de Fenuse pour la querelle de Madasime touchant l'isle de Mongase, & estoient neueuz de Dinarde, qui par fraude tira le Roy Perion & ses enfans en la prison d'Arcalaüs l'enchanteur apres la bataille du Roy Arauigne, ainsi que la tierce partie de ceste grande histoire vous a raconté. Or ne faillirent tous trois à venir incontinent au mandement du Roy Bultazar, & aussi peu firent de difficulté d'entreprendre pour luy le conflit sur le party de leurs dames: n'estimans cheualiers au monde pouoir resister à leur effort, veu que trois ans y auoit que nul n'osoit entrer en camp contre eux, ne les geans mesmes contre le plus grand. Parquoy leur fut equippé vne nef en laquelle ilz vindrẽt aborder en l'Isle de Guindaye, assez long temps apres le partement de la Royne Cleofile qui auoit emmené sa Garaye quand & elle: laissant la cour peuplee de plusieurs cheualiers venans auec diuerses auentures. Entre lesquelz celuy du Fenix auoit deffendu l'emprise de Diane contre tous ceux qui recerchoient Florisel, & y auoit conquis cinquante escuz à sa figure qu'il auoit fait pendre sur le portail de la tour de Febus, auec tel los & reputation que plus ne se trouuoit qui luy osast faire teste. En ceste saison arriuerent en cour Galtazar & ses deux freres auec leurs escuyers portans leurs heaumes & escuz, armez au reste de toutes pieces fort richement. Et deuez sçauoir qu'ẽ leurs escuz ne portoiẽt autre peinture qu'vn dictõ en lettres d'or: LES VENGEVRS DV SANG RVSSIAN.

Passans par la ville furent suyuis du peuple pour leur fierte, & corpulence rare & peu veuë, tant qu'ilz vindrēt à la place ou estoit le chateau enchanté du ieune Rosaran & de la Duchesse de Bauiere, ou ilz trouuerent le cheualier au rouleau, ayant gaigné plus de viugt escuz qu'il auoit attachez auec ceux du cheualier au Fenix : & estoit lors en propos de vouloir prouuer l'auenture luy & vn autre cheualier freschement arriué. Ce qui arresta les trois freres pour en voir l'issue laquelle fut merueilleusement estrange : car ce cheualier se confiant en sa bonté seulement, sans lire l'escritteau de la porte, entre dedans le chasteau. A l'instant on veid vne nue noire & espesse se leuer à mont, circuye de flammes de feu en guise d'esclairs, paroissans & cessans incontinent, auec si grand bruit de tonnerre qu'il sēbloit que la terre se deust ouurir. A l'heure entra le cheualier en la chambre de Siluerne, sur lequel toutes les damoyselles archeres decocherent leurs flesches, de sorte que tout herissonné de trait fut reietté deuant la porte roide mort. Alors la nue disparut, & fut veu sur le feste du chasteau l'arc des loyaux amans en forme de l'arc en ciel, & sur iceluy le grand roy Amadis de Gaule armé, hormis le chef, son escu en la main gauche, & en la droite sa verde espee qu'il tenoit haute & nuë en geste de vouloir ferir comme executeur de la iustice presente pour la desloyauté d'amour : de laquelle le trosne du iugement luy appartenoit sur tous les humains. Vray est que tous les assistans ne le virend pas pour-ce qu'il disparut soudain) mais le cheualier au Fenix l'apperceut & celuy du rouleau pareillement. Ceste punition horrible retarda maints cheualiers d'esprouuer l'auenture, s'ilz ne se sentoient seurs de leur loyauté. Et la Royne en memoire du cas, fit enterrer le cheualier en la place mesme, & luy eriger vne tumbe de marbre, sur laquelle fit entailler : LA FAVTE DE LOYAVTÉ SENT L'EXPLOIT DE CRVAVTE. Toutesfoys le cheualier du roulleau ne perdit pourtant le courage d'y entrer, & eut son aubade douce & melodieuse. Puis montant en la chambre de la Duchesse, la voulut consoler comme les autres : & fut tout esbahy qu'il auisa Diane, qui luy dit: Artaxerxes ie ne te connois ny ayme, & ausi tost sa figure euanouit. Et il exclama: ô beauté plus diuine qu'humaine ie confesse ne meriter la fruitiō d'vn si haut bien: si est-ce que ie t'adoreray tousiours en mon cueur, sans esperance de ta bonne grace : & te remercie de l'auertissement que me donnes à fin de ne m'abuser en vain pourchas. Adonc la splendeur le vint battre, & il se trouua planté deuant la porte.

Comme Galtazar de Barberousse executa son embassade enuers la royne Sidonie : & comme Florarlan, Artaxerxes & Darayde, accepterent le deffy contre les trois gemeaux.

CHAP. LII.

Apres l'espreuue de l'auenture, Galtazar de Barberousse accompagné de ses freres monta au palais, & plusieurs cheualiers apres luy, pour sçauoir l'occasion de sa venuë. Si se presenta deuant la Royne à qui il exposa sa charge, monstrant la promesse des Roys signee & seellee autentiquement. Dequoy Sidonie fut grandement troublee, leur respondant, que les Roys ne faisoient en ce acte de cheualiers, de vouloir vsurper sa fille & elle par force : toutesfoys qu'elle assembleroit son conseil pour leur faire responce. Ce pendant les enuoye loger au palais de Mars, lequel ilz trouuerent le plus beau, & mieux garny de tous biens meubles precieux qu'ilz eussent iamais veu, iusques aux officiers & valetz, qui tous estoient habillez de la liurée martiale, c'est à sçauoir de soye de couleur rouge ou cramoysie. La beauté de la royne leur sembla singuliere & digne du combat qu'ilz en auoiēt entrepris, ioint le bruit qui couroit de la perfectiō de Diane sa fille: laquelle la Royne alla voir toute

triste de ceste nouuelle : & la trouua en son iardin pres de la fontaine auec Daraïde qui lors estoit de l'aage de quinze ans , & de plus haute stature que cheualier qui fust en la cour , & à vray dire , portant en son cueur vn aussi grief faiz de passion croissant en elle quand & les ans . Or n'osoit elle la descouurir à Diane , craignant que son honnesteté offencee de tel propos, la bannist à iamais de sa presence . A ceste cause resuoit creux toute pensiue pres de sa belle maistresse quand la Royne y suruint : qui s'adressa premier a elle , luy requerãt conseil en son vrgent affaire, comme à celle que les dieux auoient douee de tous dons de grace . Ce dit , elle se mist à pleurer & sa fille par compagnie, luy demãdant qui estoit la cause de sa destresse : laquelle la Royne luy declaira brieuement: comme trois cheualiers de fierté & puissance estrange, voire plus diables que hommes estoient venuz de la part des Roys de Bugie & de Gaze pour les auoir à femmes souz la condition de leur victoire en combat de trois contre eux : ce qu'elle n'estoit deliberee de iamais consentir, ne de fausser la foy à son Moraïsel , non plus que liurer sa fille à autre qu'a qui sa parolle publique & notoire l'auoit obligee, ains que plustost endureroit l'extremité de toute misere.

De ce propos Daraïde fut si esmeuë que les yeux luy rougirent tout enflambez, & respondit à Sidonie : ma dame la saison n'est pas de vous desconforter ainsi & monstrer vostre courage failly alors qu'il se doit plus esuertuer: mais assemblez voz barons pour auiser sur ce cas : & ce pendant vous diray, qu'il me semble que deuez accepter ce deffy : vous asseurant qu'il se trouuera assez de champions pour soustenir vostre querelle mesmement de ceux qui portent l'ymage de Diane: ayans iuste raison de combatre ceux qui pretendent à leur fin mesme d'espouser vostre fille . Aussi qu'ilz ne doiuent craindre de faire teste a cheualier quelconque, ayans empris de s'attacher au prince Florisel . Lequel en faute d'eux i'iray cercher & les Empereurs Lisuart de Grece, & Amadis , ou le fort Anaxartes les requerans de ce don comme damoyselle. La royne l'embraça de grande affection, luy disant que bien elle moustroit au besoin la vraye amour qu'elle portoit à sa fille : auquel si elle auoit la force pareille auecques deux autres cheualiers , elle ne douteroit de mette son droit entre ses mains . A quoy Daraïde : ma dame, i'ay apris le mestier des armes en ma ieunesse & suis de païs qui me permet l'ordre de cheualerie : or vous plaise trouuer les deux & vous reposer sur moy pour le troisiesme : car la beauté de ma dame Diane m'influera vne force autre que dameresque. Elle oyant ce mot, luy ietta les bras au col, disant: Làs m'amie en quel danger vous m'exposerez quand & vous entrant en si perilleux conflit . Qui respondit, qu'elle n'en pensoit de grand , apres celuy ou elle estoit pour son amour tousiours à vn pas pres de la mort . Finalement la Royne fort contente de Daraïde retourne en son palais, & mande son conseil, qui fut de cest auis mesme , consideré qu'elle demeuroit en son entier apres le combat de deffendre ses païs , & le hazard de trois personnes len pouuoit garentir. Parquoy elle enuoye querir Galtazar & ses freres , ausquelz elle accorda le combat , prenant terme de dix iours pour nommer ses champions . Dequoy Galtazar trop esbaudy luy requit les mains à baiser comme à royne de Gaze, l'estimant desia telle par l'acception du combat, & sa fille royne de Bugie: aioustant que par-ce moyen elle asseuroit de vie les deux Roys , & de mort les champions qui seroient si hardis de soy presenter . La Royne irritee de l'outrecuidance de sa parolle luy dit , qu'il auroit plus d'honneur à bien faire qu'a tant dire , & qu'il seoit mieux à vn bon cheualier estre humble & modeste que braue en langage . A l'instant elle se leue comme faschee & se retire en sa chãbre. Les nouuelles coururẽt incõtinẽt par la ville du combat qui estoit accordé aux

aux trois freres,mais nul de toute la cour osoit s'offrir à leur faire teste, sans le cheualier au Fenix,& celuy du rouleau,qui guerres ne tarderent à venir vers la Royne couuerts de leurs manteaux seulement.Laquelle s'estonna fort à la veuë du second, qui luy lança vn souuenir du prince Falanges par sa semblance, qui estoit la source de tout son mal. Si les fit a'Soir comme personnes de grand lieu, & Artaxerxes print la parolle pour eux deux. Royne excellente nous auons entendu presentemẽt le deffy qui vous à esté enuoyé & accepté par vous: pour lequel auez à fournir trois cheualiers: nous voicy deux tous prestz de vous y faire seruice s'il vous est agreable de nostre main. Et connoissons tant la fierté accoustumee de ceste nation de geans, & la droitture de vostre cause, que nous esperons, souz la grace de dieu, vous deliurer de leurs outrageuses menaces.

La Royne asseuree de la prouësse singuliere de ces deux champions,receut grand' ioye de leur offre, & les remercia treshumainement: & depuis les festoya ordinairement au palais de Mars selon leurs dignitez.

Plus ne restoit que le tiers à trouuer pour acheuer la partie: mais nul ne s'y ingera de tous les cheualiers qui voltigeoient par l'isle de Guindaye, iusques au penultiesme iour du terme; auquel Sidonie trop triste & esperdue s'en alla chez Diane passer sa melancolie. Ce que Daraïde apperceuant se mit à genoux deuant elle luy requerant, & à sa fille pareillement, vn don, qui estoit le premier qu'elle eust oncques requis à Prince ne dame, les suppliant de le luy ottroyer. Ce qu'elles luy promirent pensans qu'elle leur vousist demander quelque chose à son profit & auantage. Lors leur declaira Daraïde que le don que la Royne luy auoit accordé estoit de luy faire donner l'endemain l'ordre de cheualerie par les mains du cheualier au Fenix (quelle prisoit grandement) à fin de le tiercer au combat contre les trois freres. Et vous madame, s'adressant à Diane, entendez que m'auez promis par cest ottroy de fauoriser mon emprise de vostre presence, vous rendant en tel lieu qu'il plaira à ma dame pour voir sans que puisiez estre veuë: à fin que la pensee de vostre asistence m'influe la vertu necessaire à la defence de vostre querelle, pour exploitter souz l'habit feint de cheualier en la façon que le Prince Grec en acoustrement de Nereïde. Les Princesses furent troublees du don qu'elle leur exposa: & se plaignoit fort Diane à elle de ce qu'elle l'auoit trompee à donner en lieu de receuoir. A qui elle respondit, que pour elle ne deuoit auoir aucune doute comme estant asseuree & enhardie par la dangereuse guerre qu'elle auoit ordinairement auec sa beauté. Or dit la Royne: force nous est de luy tenir promesse, & i'espere (la contemplant de pied en cap) quelle sortira de ce combat auec tiltre de seconde Alastraxeree. Peu apres la royne se retira, en son palais, pour ordonner des armes de son tiers champion. Auquel Lardenie vint incontinẽt ietter les bras au col en larmoyant piteusement: A à m'amie quel cueur vous auez, d'oser entreprendre ce dont ie tremble en le pensant & ymaginant. O couardz cheualiers qui presumez de porter l'effigie de Diane, ou vous cachez vous, que vous ne venez defendre son droit, sans qu'il faille que par vostre faute vne tendre pucelle preigne les armes? Toutes les damoyselles suruindrent admirans la magnanimité de Daraïde, laquelle la Royne manda apres le soupper, y estant Florarlan, auquel elle cõta la volunté de la Damoyselle à l'acompagner au combat, & à desirer auant l'accollee de sa main. Elle venuë, s'alla mettre à genoux sur vne marche au dessouz du siege de la Royne qui luy tenoit les mains. Lors dit Florarlan: ma dame ie croy qu'il ne faudroit que ce champion seul, & sans autres armes, pour vaincre & defaire voz ennemys: & qu'il nous seroit de mauuaise compagnie, comme nous combatans nous mesmes par son excellence: vous nous la voulez bailler pour tierce, mais ie ne sache homme qui

me qui ne la souhaittast pour premiere. Adōc Daraïde le regardāt & trouuant fort à son gré : Seigneur cheualier, peu puis-ie faire des armes q̃ vous dittes, aupres de ma dame Diane, mais si voulez demain mettre les autres au poing, i'espere par l'influence de sa beauté, & de vostre compagnie en esloigner fort loin les presumptueux qui la cuydent tenir de si pres. Apres quelques autres ioyeux propos, elle fut reconduitte au palais de sa maistresse, & la Royne appella le Duc d'Alfarce, luy enchargeāt de donner ordre à tout ce qui seroit necessaire lendemain pour Daraïde, mesmement du harnois qu'elle luy commanda choisir le meilleur de son armurie, comme pour celle en qui son cuer luy iugeoit que son honneur gisoit & sa vie.

Des propos que Diane tint à Darayde sur le combat qu'elle auoit accepté : & comme elle receut l'ordre de cheualerie par la main de Florarlan.

CHAP. LIII.

DAraïde retournant vers Diane la trouua plus pensiue qu'onquemais: ce qu'elle luy dit estre à cause du peril ou elle la cōsideroit entrer pour l'amour d'elle: & qu'elle ne s'estimoit auoir le cueur d'asister à si dangereuse meslee. A quoy Daraïde respondit que la grand gloire ne pouuoit redonder que des grandes auentures & hazardeuses : & qu'il estoit conuenable de commencer le train des armes par vne belle entreprise, mesmement pour le seruice de la prime Princesse du monde. Diane vaincue de ses raisons l'embraça, priant les dieux monstrer en elle autant de vaillance qu'ilz y auoient logé de beauté. A quoy Darayde: ma dame si vostre desir est tel, faittes q̃ ie sache le lieu ou vous serez, à fin que i'en tire hardiesse: ce que Diane luy promit. Lors la duchesse Lardenie la prend par vne main, & la contēplant vne espace (comme en extase) auec vn grād souspir luy dit. A à ma mignonne que les dieux vous ont creée admirable auec deux perfections si contraires, de delicate beauté, & dure force : Ie les supplie vous donner telle yssue de ce combat que ie desire. Apres quelques autres menuz deuiz elles allerent reposer iusques au iour ensuyuant, que Daraïde se rendit matin au palais de la Royne, ou elle trouua les Ducz d'Alfarce & de Ganiez qui l'armérent d'vn harnois inestimable. La Royne y vint bien tost, portant vne espee de bonté & richesse nompareille, qui auoit esté au feu Roy son pere. Les cheualiers du Fenix & du Rouleau arriuerent, qui priserent beaucoup son port & disposition en armes. Si descendirent en la place, & la Royne aussi pour l'honorer, ou on luy tenoit vn destrier blanc comme neige, enharnaché de garniture de haut pris. Le cheualier du Fenix la baise en la face, puis la laisse monter, disant, qu'auec telle compagnie il ne redoubteroit d'entreprendre si grand acte q̃ ce peust estre. Lors luy chausse l'esperon droit, & receuant l'espee de la main de la Royne luy dit: A dieu plaise vous rendre autant parfaitte cheualiere, qu'il vous a donné de beauté. Grand mercy (dit elle) i'espere que le bon heur de vostre main tirera à bonne & heureuse fin pour vous bien seruir en l'estour. Adonc sonnerent les haubois les remenans en la sale, & Daraïde se retira en vne chambre pour se desarmer, puis retourne en la sale vestuë d'vne robe de satin blanc decouppé sur toile d'argent, ses cheueux troussez de laz de soye blanche auec vn chappeau de grosses perles pour suyure la liuree de ce iour. La Royne manda incontinent les trois freres, pour-ce que le temps de son delay expiroit, ausquelz venuz elle dit: qu'ilz sçauoient l'accord fait entre eux & elle touchant le combat de trois contre eux trois, lesquelz elle leur monstroit presentement: c'est à sçauoir, les cheualiers du Fenix, & du Roulleau, & la damoyselle de Sarmate pour tierce : parquoy auisassent quand bon leur sembleroit d'entrer en camp, veu que ses champions estoient prestz. Ilz furēt esbahis de trouuer

gens qui les osassent affronter, mesmement de Daraïde, qui sembla si belle à Barberousse, qu'il dit auoir plus de peur de sa face nuë que des deux autres cheualiers armez de toutes pieces. Voire qu'il s'estimeroit heureux si en lieu de combatre en camp cloz à outrãce, elle le voudroit receuoir plꝰ mollement entre les courtines, & passer ensemble vne capitulation de plus douce guerre, d'amour pour mort, & de noces pour combat. Aussi qu'il luy seroit reproché à grand honte de s'estre adressé a vne tẽdre pucelle, ayant accoustumé d'espouenter les geans de sa seule contenance & geste. Surquoy Daraïde apres l'auoir consideré du haut en bas, & iugé homme que lon ne deuoit mespriser luy dit : Galtazar i'estime plus vostre dedans que le dehors: vostre langue fait tort au demeurãt de vostre personne : si ie suis telle que vous effraye plus que les geans, tant plus acquerrez vous d'honneur à vaincre celle qui ose attenter ce qu'ilz craignent à entreprendre: & à fin que ie vous conferme ceste opinion, ie vous requiers que la partie du conflit soit entre vous & moy, à fin de vous faire ceste grace pour l'amitié que me monstrez, de vous tirer des mains furieuses de mes deux compagnons, pour vous traitter des miennes que iugez tant souëues & delicates. Ma damoyselle, dit il, bien me plaist moyennant que ce soit à condition d'estre vostre mary si ie suis vaincueur. Peu ie hazarde en celà (respond elle) de m'allier d'vn si bon cheualier: parquoy ie vous accorde de tout le pouoir que i'y ay : & ce dit luy iette vn de ses manchons de crespe doré pour gage que Galtazar receut le plus ioyeux du monde d'auoir (ce luy sembloit) conquis desia la plus belle pucelle qui fust sur terre. Sur cest accord de combatre l'endemain, chacun se retire en son logis: & la Royne commande aux Ducz d'Alfarce, & de Ganiez de dresser les barrieres du camp vis à vis de la tour de Saturne ou elle vouloit faire venir sa fille pour voir le combat & qu'ilz s'y trouuassent comme iuges auec cinq cens cabacetz. Quand à Diane & ses damoyselles elles ne passerent la nuyt qu'en prieres & oraisons pour Daraïde, qui se leua fort matin, & alla baiser les mains à sa chere maistresse, s'agenouillant deuant celle qui la baisa pleurant en la face: & luy dit, qu'elle ne pouuoit esperer en elle que toute faueur des dieux, veu celles qu'ilz auoiẽt si largement deployees sur sa personne. Ainsi leur plaise (respond elle) pour vostre seruice. Alors vindrent la Duchesse & la Marquise l'accoller, puis toutes les filles l'vne apres l'autre. Puis se departit de Diane, qui en vne litiere s'en va au palais de Saturne estant desia la Royne aux fenestres du sien, & le peuple en la place, attendant la venuë des combatans.

Du combat des trois freres contre Darayde & les cheualiers du Fenix & du Roulleau.

CHAP. LIIII.

DAraïde venãt au palais de la Royne fut armee de toutes pieces par les mains de Floratlan & d'Artaxerxes, portant son segnal blanc en guise de nouueau cheualier. Puis ilz se firent armer & la conduirent en la court souz les bras, ou elle monta sur vn coursier blanc harnaché de mesme, sa testiere garnie de pennache de pareille couleur, & son armet aussi, lequel fut porté par le cheualier du Roulleau, elle ayant la toque espagnolle sur son chef, & ses cheueux treslez en vne coiffe d'or. Son escu porta le cheualier du Fenix, auquel estoit escrit à l'entour. LA VRAYE VAINCVE DE DIANE, POVR ESTRE VICTORIEVSE. Ces deux champions estoient montez sur deux bõs destriers moreaux, & armez d'armes noires, & menerent Daraïde au milieu d'eux pour luy faire honneur, les trompettes marchans deuant entrerent au camp criant le peuple qui la voyoit si belle: voicy la creature enuoyee du ciel pour effacer les dames en beauté & les hommes en prouesse. Dequoy la royne Sidonie sentit grand

plaisir, prenant à bon presage la voix de la multitude estimee celle de Dieu. Diane & ses filles d'autre part conceurent vne grand ioye à la contempler tãt bien à cheual & de telle fierté en ses armes. Ces deux compagnons luy liurerent escu & armet: puis chacun print le sien de son escuyer.

Si furent posez en vn costé du camp par les iuges ; & gueres ne tarderent à venir les trois freres, Galtazar de barberousse, Galtier, & Aurizan, qui furent parquez de l'autre costé, ayans leurs cottes d'armes verdes, & la parure de leurs cheuaux pareille. Ilz causerent vn triste silence a tout le peuple à leur arriuee, par leur braue maintien & corpulence membruë : & menoient entr'eux Galtazar pour l'opposer à Daraïde. Les lances tant des vns que des autres furent grosses, & les fers luysans & bien acerez: desquelles (apres que les iuges furent en leurs eschaufaux, & les trompettes eurent sonné) ilz se vindrent rencontrer tous six, dont nul ne faillit d'attainte. Car Aurizan & Galtier rompirent contre Florarlan & Artaxerxes (qui n'en firent pas moins) & se porterent tous quatre par terre, hommes & cheuaux en vn mont, si estourdiz qu'ilz n'en releuerent pas trop soudain. Galtazar adressa en l'escu de Daraïde qu'il luy faussa entre le bras & le corps sans l'offencer, paroissant vne grãd' partie de la lãce par derriere : qui estonna grandement ceux qui regardoient de loing, cuydans qu'elle en eust à trauers le corps : mais elle luy perça l'escu & s'arresta au harnois qui estoit de bonne trempe, toutesfoys couchant de droit fil luy fit vuyder les arçons, & elle passe outre sans rien varier ne chanceler en la selle : puis saute en terre legere comme vn oyseau, & tire le tronçon hors de son escu qu'elle iette loing emmy le camp, dequoy la Royne & sa fille eurent vne liesse incroyable. Elle embrassant son escu, & son espee au poing, va vers Galtazar, qui s'estoit releué a grand despit de sa cheute.

Si marche au deuant d'elle & s'entretastent des espees si brusquement qu'ilz faisoient estinceler leurs harnois, lesquelz pour le rebat de la lueur du soleil en ostoient souuent la veuë aux regardans. Les quatre qui estoient tumbez auec leurs cheuaux, se releuent a chef de piece, & viennent à marteller les vns sur les autres, de telle impetuosité qu'il sembloit que ce fust vne forge, & maintindrent leur estour sans reposer plus d'vne grand' heure, tant ilz estoient tous preux & hardiz cheualiers. Toutesfoys ilz auoient fort detrenché leurs armes, & entamé leurs corps en diuers lieux, ce qui les affoiblissoit peu a peu. Mais Daraide qui n'auoit encores accoustumé la saignee) s'eschauffa fort contre son ennemy par la premiere playe qu'elle sentit: lequel elle recharge aussi freschemẽt qu'auoit fait à l'entree, & le paya auec si grosses vsures que toute sa parure verde fut bien tost teinte en vermeil: & il perdit tant de son sang qu'il auoit plus besoin de repos que de bataille.

Les iuges du camp s'esmerueillerent trop de la dexterité que Daraïde monstroit à l'heure que tous les autres estoient las & recreuz: car les deux freres & leurs aduersaires s'estoient retirez à quartier pour reprendre haleine. Galtazar s'estonnoit sur tous de l'agilité de sa partie, & de l'adresse tant à luy tirer les coups, qu'a rabatre & parer aux siens. Parquoy la redoutãt plus que geant, ny autre à qui il se fust onques attaché, luy dit qu'ilz deuoient faire vn peu de pause comme leurs compagnons, veu qu'ilz auoient assez encores de tẽps pour acheuer leur cõbat. A quoy Daraïde: ie me sens tant mal traittee de vous qui desirez mõ amour, & le connois auoir eu si peu de force en vostre endroit, que ie ne reposeray iusques à ce que vous ayez recõnu que mes mains en ont plus que ma face. Dequoy Galtazar irrité luy respond qu'il luy fera entendre promptement le contraire, & qu'il auoit voulu au parauant espargner sa beauté.

Si luy decharge vn si pesant coup, que si Daraïde n'eust ietté l'escu au deuant, il luy eust pourfendu la teste: car il en fit deux pieces, & l'estonna si fort qu'elle en chancela vn peu.

vn peu. Mais reprenant ſes eſpritz elle luy en rameine vn tel qu'il en ploya vn genouil en terre, ne luy demeurãt nõ plus de ſon eſcu qu'elle. C'eſtoit merueilles de voir cõme apres ce coup elle redoubla ſi dru & menu, que ſon ennemy ne ſçauoit de quel coſté tourner, tellement elle voltigeoit à l'entour de luy, derobant ſes coups, & mettant tous les ſiens à profit. Pas ne faut demander quel aiſe en ſentoit la Princeſſe Diane & la Ducheſſe Lardenie qui en trepignoit à la feneſtre & perdoit toute contenance, diſant: Madame, vous auez veu voſtre Daraïde bien manier le luth & en tirer les douz accords: maintenant vous luy voyez remuer les doitz d'autre façon & ſonner vne treſrude note. A qui dit Diane: vous dites vray m'amie, mais le ſang que ie voy iſſir de ſon corps m'altére le mien & trouble la ioye que pourrois auoir de ſon auantage. Certes (reſpond Lardenie) elle reçoit les playes, & il me ſemble que ie les ſents. O mon ange que n'es tu hors de la, pour les appareiller ſoudain à fin que n'en tombes en danger de ta perſonne? Puis diſoit: ma dame, ſans doute ſi Daraïde eſtoit cheualier la terre n'en porte vn plus digne de vous que luy. Làs (dit la Princeſſe) ie ne le doy ſouhaitter, Lardenie, pour la ſeureté du Prince Floriſel mon ſeigneur & pere. Ce pendant elle & Galtazar forgeoient l'vn ſur l'autre, comme ſur vne enclume: mais la viſteſſe de Daraide le trauailloit & ſurprenoit merueilleuſement. Dequoy trop indigné, & qu'vne damoyſelle luy duraſt tant, empoigne ſon eſpee à deux mains, penſant la fendre iuſques aux dentz: ce que certainement il eut fait, ſi par ſa legere demarche elle ne euſt euité ce lourd & dangereux coup, lequel eſtant ainſi donné à faux & en vain, emporta l'homme par terre adenté & eſtendu de ſon long comme mort. Alors ſes deux freres qui n'auoient encores recommencé leur meſlee, deſirans voir la fin de celle cy, quaſi forcenez de ceſte cheute, vont recharger les deux champions de la Royne d'vne eſtrange furie qui ne les receurent de cueur failly. Et Daraïde approchant de Galtazar le roulle & tourne, puis luy delace l'heaume pour luy donner air: ſi luy dit: Galtazar tu te vois à ma mercy qui ne te ſera denyee pour la valeur que i'ay eſprouuee en toy: moyennant que tu te departes des cõditions du combat: & ne t'ennuye d'eſtre vaincu par moy comme damoyſelle, car du naturel de ma naiſſance ie ſuis cheualiere. A quoy Galtazar: ie ne doy refuſer la grace que me voulez faire, & connois tresbien à ma grand' honte quelque naiſſance que puiſſiez auoir qu'auez vraye nature cheualereuſe. Au fort, bien vous deuez contenter de l'heureux commencement de voſtre cheualerie, auquel ie vous ſers de ſuget de gloire. Pourtant vous accorde les articles du combat, & vous voue mon amytié immortelle. Adonc elle le leue, & en ſigne de ceſte confederatiõ s'embraſſent l'vn l'autre, qui dura pure & loyale ainſi qu'il l'auoit iuree. Si deuiennent de combatans ſpectateurs des quatre autres, qui ſe maintindrent longuement ſans qu'on vid au certain qui en auoit le meilleur. Mais Floratlan & Artaxerxes, qui eſtoient deux des plus vaillans & adroitz cheualiers de ce temps, vſerent de tant de tours & ruſes d'eſcrime à leurs ennemys (qui ny alloient que de pleine force & puiſſance) que la fortune tournoit de leur coſté, quand Galtazar l'apperceuant clerement vint vers eux les prier de l'eſcouter vn mot: qui fut de remonſtrer à ſes compagnons de ſuyure ſon exemple, en laiſſant l'eſtour ou il ne voyoit plus que gaigner pour eux. A quoy ilz luy reſpondirent fierement que telz exemples que le ſien n'eſtoient fort honorables à imiter, & qu'il ſe tint à ſon deshonneur & confuſion, ſans y attraire les autres. Si renouuellent vn chamaillis auſsi braue que du commencement: mais à la fin Floratlan charpenta tant Galtier qu'il le rengea à la raiſon: dont Autizan perdit le courage, ſe voyant ſeul à en ſouſtenir trois auant qu'obtenir la victoire: parquoy il ſe rendit, renonçant à la querelle des deux Roys: remercians luy & ſon com-

compagnon les deux vainqueurs, qui ne voulurent executer leur pouoir sur leurs vies. Incontinent par le commandement des Iuges les trompettes sonnerent: & les trois champions de la Royne remonterent à cheual en grand' pompe & triomphe estás les espees des trois freres portees deuát eux: lesquelz furent menez honorablement au palais de Mars & traittez & seruis de tout ce que mestier leur fut. La Royne descendit iusques au bas de la court pour recueillir ses cheualiers, qu'elle baisa & accolla en grand' ioye. Mais à peine furent en la sale haute, qu'il y entre vne damoyselle de Diane suppliant la Royne ne vouloir tenir & arrester Daraïde, iusques à ce qu'on eust mis ordre à ses playes: & qu'il luy pleust enuoyer ses chirurgiennes & medicines incontinent apres elle: car la Royne en estoit garnie pour les inconueniens qui pouuoiét auenir à la princesse ou à ses filles. Ie vous laisse à penser si Daraïde fut mal contente de connoistre le soin & soucy que sa dame auoit d'elle. A laquelle la Royne donna congé, souriant de l'affection de Diane, & demeura pour entretenir & traitter Florarlan & Artaxerxes, qui s'estoient si vaillamment employez en son important affaire. Daraïde trouua la princesse à l'entree de sa sale basse, deuant laquelle elle se ietta à genoux disant: Ma dame, vous plaise me donner les mains à baiser, qui ont peu mettre force & vigueur es miennes pour vous faire seruice. Diane toute troublee de la voir ainsi en sang, l'embraçe & baise en la bouche, luy commandát de s'aller reposer pour penser de ses playes, & puis elle parleroit à elle à loysir. Adonc la Duchesse & la Marquise la menent souz les bras en sa chambre, & la desarment elles mesmes, la baisant plus de cent foys par grand' amour. Surquoy Daraïde dit à Lardenie en raillant qu'elle se faisoit tort de luy prester telle priuauté de faueurs en l'habit que lors elle auoit, lesquelles elle ne deüroit pour son honneur à nul Prince du monde. Il ny a remede (respond la Duchesse) i'vse & vseray de telles faueurs à Daraïde qui qu'elle soit. Apres vindrent autres femmes à la despouiller & coucher en vn riche lit: & tost suruindrent les chirurgiennes qui l'appareillerent, & firent sortir toutes les damoyselles paur la laisser en repos.

Des choses estranges que Florarlan & Artaxerxes veirent au palais de Mars ou la Royne les fit loger.

CHAP. LV.

LA Royne ayant (comme vous a esté descrit) gaigné la iournee contre les troys gemeaux, en partie par la vertu de Florarlan & Artaxerxes, n'oublia à les heberger au palais de Mars selon leur qualité: auquel ilz furent seruiz à souhait de tout ce que mestier leur fut par officiers & valetz tous en liuree rouge. Long temps demeurerent au lit pour la grieueté de leurs playes: mais si tost qu'ilz se peurent leuer & pourmener allerent visiter les singularitez du palays qui estoit basty en façon de forteresse: & auoit la grande carriere ou ilz voyoient de leurs fenestres piquer les coursiers, cheuaux turcz, ienetz & courtaux. La dedans veirent larmurerie garnie de corselетz & armes sans nombres grauees & dorees exquisement, harnois à pieces doubles & simples, autres de maille, autres à la legére, salades, morions, armetz, targues Albanoises, boucliers, escuz, pauois & toutes sortes d'armes offensiues, En vne autre galerie estoient selles de guerre, selles de iouste, selle à la ienette & caramane, selles turquesques, franchoises, bardes d'acier de toutes pieces, comme chanfrains à corne, & sans corne, crinieres, poitrines, flancars, cropieres de fer, bardes decuyer, caparaçons de maille, criniere & testes de mailles, resnes couuertes de chaynes, & mordz de façons infinies. Qui estoient choses peu connues en ces marches la en si grande diuersité, que Cinistides auoit recueillie de toutes nations pour rendre le lieu acomply autant es meubles qu'en l'architecture. Beaucoup de plaisir aussi leur donna la tapisserie des sales

sales & chambres, historiee des gestes & faitz insignes de tous les grāds Empires qui auoient esté, comme des Perses, Medes, Assiriens, Babiloniens, Romains, c'est à sçauoir de tous ceux que comprenoit la visiō de la statue de Nabuchodonozor. Mais en vne grand' sale ou estoient plusieurs diuers engins de baterie & machines de guerre leurent es verrieres vne histoire prophetique d'vn Empire auenir qui defferoit & ruyneroit tous les autres comme la pierre tombāt de la mōtaigne exposee par Daniel: & estoit chātee en vers Latins par vne nymphe Chloris en vn boys assez pres d'vne ville de grandeur admirable es parties de l'Europe Occidentale. Ceste nymphe estant sur la cyme d'vn roc dedans la forest (laquelle ha à son oree vn chasteau de plaisance nommé de fontainebelleau) se tormentoit & escumoit par esperit fatidic: au plus beau iour de l'esté la tempeste se leue en ce boys, puis se rassied & aquoise soudain, signifiant l'arriuee de quelque deité: lors commence à chanter vn refrain sonnant en françoys:

Tordez, tordez ô parques infernales
Fatalement voz fusees finales.

Adonc descrit les enormitez & crimes detestables dont toute la terre estoit polue, les infidelitez, vsurpations & cruautez de guerre dont l'Europe principalement ardoit en feu impiteux & baignoit toute en sang. Puis estoit peinte vne harpie d'hesperie qui voloit par tout & ne laissoit rien exempt de sa proye, d'autre part vn coq royal combatant vn serpent en Insubrie, & trois lyepars insulaires en autre costé fuyans deuant luy à cause de la proprieté qu'a cest oyseau de la vertu solaire par dessus le lyon. Apres demeuroit le combat à demesler entre le coq royal à la grād creste & le cheual turc, & par vn fusil s'allumoit vn flambeau pour brusler l'Europe que cest oyseau fee souffloit & estaignoit du vent de ses æsles: Qui en fin victorieux repose en vn delicieux iardin entre les fleurs de lis celestes: & l'aage doré regne par l'vniuers. Les deux cheualiers s'arresterent longuement à considerer ceste peinture qu'ilz ne peurent entēdre: ce qu'ilz desiroient ardammēt pour sçauoir à quelle gent ceste grande monarchie à triple coronne estoit reseruee. Et dirent bien que cest edifice de Guindaye estoit sans controuerse la souueraine merueille du monde.

Des deuis de Diane auec Darayde estant au lit nauree & d'vne Damoyselle qui vint en cour requerir vn don à la Royne.

CHAP. LVI.

PRes d'vn moys demeura au lit Daraïde auant que pouuoit estre bien guerie de ses playes: & Florarlan & les quatre autres plus d'vn & demy, si viuemēt s'estoient entretastez en ce combat, ioint la longueur d'iceluy qui grandement les debilita par la perte de leur sang. La Royne les visita tressoïgneusement & riglement, & Daraïde sur tous qui gueres n'estoit sans la compagnie d'elle ou de Diane à qui ce long seiour oysif engregea beaucoup sa passion: considerant à par elle comme elle n'auoit auancé le succez de ses amours d'vn seul point plus qu'au commencement, & que c'estoit bien pour brusler à petit feu, & mourir en fin d'vne mort obscure sans que on conneust le nom & merite de si vray & loyal amant. Il entroit en ses plaintes douloureuses si tost qu'il perdoit la presence de sa dame: & elle l'y surprint vne foys iusques à auoir baigné l'oreiller de ses larmes, dequoy elle fort esmeuë luy demanda s'il sentoit si grieue douleur de ses naurures. Ouy ma dame, respond il, iusques à approcher du pas de la mort, laquelle me voyant si pres, me le ferme pour me laisser languir & souffrir plus longuement: mais ce ne sont pas les blessures que i'ay receuës en mon corps de l'espee de Barbarousse: ce sont les traitz de flesches empennees de vostre beauté diuine que sans cesse decochez au pro-

au profond de mon cueur,qui plus ne pourra soustenir ce martire s'il ne luy vient quelque remede & confort. Diane ne pouuoit penser le sens misterial de ce propos, ne iuger ceste affection demesuree autremẽt que folie ou rage d'vne fille à autre : toutesfois en auoit grande compasion,se connoissant en estre la cause & en luy maniant la main, & luy essuyant les larmes de son mouchoir l'araisonnoit qu'elle raison pouuoit auoir d'ainsi lamenter, veu l'amytié reciproque qu'elle voyoit & connoissoit certainement, veu la compagnie ordinaire qu'elle luy faisoit,qui luy sembloit estre le comble du desir d'vne femme amoureuse de l'autre. A quoy Daraïde : ma dame ce que me proposez pour soulas,m'est rẽfort de mes maux & vn continuel attisement de mon feu que vostre veuë ne laisse aucunement refroidir ny amortir. Làs estimez vous que le sage Cinistides (par l'ordonnance duquel vous estes icy enclose) estimez-vous bien qu'il l'ait conseillé à la Royne pour autre raison que de la connoissance qu'il auoit de la puissance de vostre beauté,qui eust mis tout le monde en pasion & tourmẽt?Ie dy pour ceux qui seulement vous eussent veuë Mais moy que (de vostre grace) vous regardez souuent & qui reçoy de si pres les rayons & esclatz de vostre splendeur, qu'estimez vous que ie sente moins que de l'œil du basilic? moins que d'vn esclair celeste qui offusque aucunefois les yeux mortelz? Est il, à vostre auis, vn plus grand ensorcellement & aueuglement de veuë que par l'œil ou amour semble iouër & volleter en personne qui de la lance des dardz ardens à ceux qui trop ouurent les leurs pour les receuoir: suyuant l'opinion des philosophes qui diẽt que l'acte de voir se fait par iet de rays, lesquelz entrent aysement en matiere à eux semblable, & se meslent parmy ceux d'vn autre œil qu'ilz infectent & corrumpent du venin qu'ilz peuuent auoir,comme le tesmoignent les taches des miroers des femmes en certaine saison du moys : & les fascinations dont les bergers magiciens gastẽt les tendres aignelet. Diane estoit esbahie de la subtilité des propos de sa Daraïde, & ne s'ennuyoit gueres en ceste escole. Si luy respondit (pendant qu'elle luy tenoit les mains contre sa bouche,les baisant & rebaisans sans cesse) mais ma mignonne que voulez vous dire?que voulez vous de moy pour vostre contentement?vous ay-ie tenu quelque rudesse? auez vous oncques apperceu aucun refroidissement de mõ amour en vostre endroit? Que puis-ie faire d'auantage pour assouuir vostre desir? pensez le, dittes le hardiment: vous asseurant de tout le pouuoir de la Royne & du mien en ce que voudrez souhaitter. Pour ce ie vous prie de ne pleurer ainsi, me donnant occasion de mutuelle tristesse. Las ma deesse (respond Daraide) les pleurs que voyez sont eaux distilees des fleurs de voz graces estans en ma poitrine, & montans à mes yeux, comme par vn alembic, quand le feu de vostre amour les chasse en haut. Mon ame (dit la Princesse, en la baisant doucement) ie me tiens plus fiere de l'amytié tant honneste que me portez, & plus satisfaitte de la liqueur & odeur des fleurs que ie voy distiler, que le Roy Amadis ne fut oncques au palais d'Apolidon,ou il fut si souëuemẽt embasmé, passant souz l'arc des loyaux amans : lequel vous me representez par celuy duquel vous plaignez de receuoir tant de trait de mes yeux. Parquoy tenez vous ioyeuse, & me declairez entierement vostre desir, à fin que ie le puisse contenter. A l'heure Daraïde perdit la force de plus luy tenir la main, & ietta vn souspir comme si la compaction de tous ses nerfs se deust rõpre,& à coup luy faillit la parolle,& la couleur luy fuit du visage. Dequoy Diane fut si effsayee qu'elle sortit pour appeller Lardenie qui y accourut, & à quelque peine restaura les sens esgarez de Daraïde. Puis pria la Princesse en recompense des seruices de la patiente, de vouloir prendre le luth pour la resiouir,pour essayer à trouuer quelque armonie qui peut guerir ses maladies, comme fut celle de Saul par Dauid l'Hebrieu

brieu & en vne contree, ceux qui ſont piquez des ſerpens nommez Tarantes. A à (dit lors Daraïde) ie n'eſtime point de muſique qui tant puiſſe recreer l'ame amoureuſe que la gracieuſe parolle de la perſonne qu'il ayme. Lardenie eſtonnee de ceſte eſtrange forme de paſsion, dit à Diane: mais ma dame, ſi Daraïde eſtoit auſsi bien cheualier qu'elle eſt damoyſelle, en bonne foy quelle pitié auriez vous de ſa langueur. Telle, reſpond, que ſon eſtat & valeur meriteroit, pour luy donner ma foy en amytié & conionction de mariage, en le receuant pour mien & me liurant toute ſienne O ma dame (s'eſcrie Daraïde) mes oreilles ont eſté ſi heureuſes de recueillir le ſon de ceſte melodieuſe parolle. Ma dame me voudriez vous promettre de ne prendre iamais mary s'il ne me paſſe en diſpoſitiõ naturelle & en armes & en amours enuers vous. Cõmẽt, reſpõd Diane auec vn gracieux ſouzris, vous ne me pourriez mieux vouër nõne en chaſteté perpetuelle q̃ de me cõditionner vn mary de vertuz & qualitez impoſsibles, puis qu'elles auroient à ſurmonter les voſtres. Mais il me ſemble que les articles de mes noces battiſez par ma mere vous en doiuent aſſez aſſeurer, quand mon eſpoux a ſi forte partie que Floriſel de Niquee à combatre. Ie remercie les dieux, dit Daraïde m'auoir donné tel champion pour defendre ma vie quand & la ſienne. Car ſi ie ſentois autre que moy auoir accez à voſtre bõne grace, ie ne pourrois iamais viure vne ſeule heure. Telz propos continuerent ſouuent durant la gueriſon de Daraïde, laquelle reduite en pleine conualeſcence eut congé de Diane d'aller viſiter Florarlan & Artaxerxes, qui furent fort aiſes de la voir, la vertu ſuppleant en eux la faute de leur connoiſſance, eſtans tous trois couſins. Apres, elle eut congé de la Royne d'aller voir Galtazar & ſes freres, le Duc d'Alfarce luy faiſant compagnie & la menant de bride. Les louanges du peuple eſtoient admirables par ou elle paſſoit, diſant, les dieux ſauuent & gardent celle qu'ilz ont enuoyee icy de leur trouppe: dequoy elle ſentoit grãd'ioye, que neantmoins diſsimuloit deuiſant auecques le Duc. Arriuez au logis des trois freres, elle viſita Barbarouſſe premier, puis les deux autres qui receurent grand plaiſir de ſa venuë, principalement Galtazar (qui en eſtoit amoureux, ſuyuant l'opinion qu'il auoit de ſon ſexe) lequel luy dit entre autres propos qu'elle pouuoit à bon droit comme Alexander le grand: ne conter pas les iours ains les victoires, d'autant qu'il luy affermoit auoir vaincu cinquante cheualiers de nom, & douze geans, leſquelz elle auoit tous deffaitz en le vainquant. Dont à bonne raiſon le diſoit ce ſage Prince conſiderant le merite des geſtes plus que le nombre. Auſsi l'honneur que i'ay conquis en ſi long eſpace de temps, vous l'auez acquis de moy en vne heure. Mais ie penſe en perdant y auoir trop plus gaigné que vous, y faiſant conqueſte de voſtre amour. Daraïde luy reſpõdit fort gracieuſement, le laiſſant treſcontẽt de ſa bonne grace: puis alla viſiter ſes deux freres, qui en receurent grand plaiſir. Or eſtant retournee de la vers ſa Diane (à qui elle rendit conte de tout) arriua en la ſale de la Royne ſur la fin du ſoupper, vne damoyſelle portant le dueil accompagnee de deux anciens cheualiers armez fors la teſte & les mains: laquelle ſe vint mettre à genoux deuant la Royne, diſant: Ma dame la renommee de voſtre courtoyſie & debonnaireté m'a induite à prendre adreſſe vers voſtre grandeur pour vous ſuplier m'ottroyer vn don en allegeance de ma deſtreſſe. La bonne princeſſe qui en eut compaſsion, & qui la iugea de façon meritant confort & ayde, luy accorda. Lors la damoyſelle la remercie treshumblement, luy declairant que le don par elle requis eſtoit que lendemain matin Daraïde partiroit auec elle pour la ſecourir en vn ſien affaire d'importance, de laquelle elle auoit ouy faire merueilleuſe eſtime, venant à ſa court pour luy faire demander quelque vaillant cheualier. La Royne entendant la ſubſtance de ceſte requeſte, fut grandement troublee, & ſe re-

pentoit

pentoit assez d'auoir ainsi promis en general sans sçauoir quoy: remõstroit à la damoiselle qu'elle ne pouoit faire plus grãd tort à elle & à sa fille que de les priuer de la compagnie qu'elles auoient plus chere & agreable: ioint que pour son affaire elle luy pouoit fournir de tresbons cheualiers de sa court. Mais la suppliante ne la voulut quitter de sa promesse, ains la pria de rechef affectueusement de vouloir commãder à Daraïde de se tenir preste pour lendemain, à fin de la luy rendre d'autant plustost, qu'elle feroit diligence de partir. Parquoy la Royne se leue triste & pẽsiue sans mot luy respondre & s'en va au logis de Diane qu'elle trouue sonnant auecques sa Daraïde. Gueres ny fut sans que sa fille s'apperceust de son ennuy, duquel luy demanda l'occasion. Laquelle ayant entenduë, en fut saisie au cueur extrẽmement: & cuydoit persuader à sa mere qu'elle se pouuoit honnestement excuser de la promesse qu'elle auoit faitte à la damoyselle, d'autant que Daraïde ny pouuoit estre comprise, comme estant à sa fille, non à elle: mais Daraïde qui vint la dessus à considerer qu'il luy estoit necessaire de se departir de sa Diane quelque tẽps pour publier sa vertu (qui demeuroit là cachee & enseuelie en tenebres) & pour mettre son sexe viril en lumiere, lequel luy donneroit apres la hardiesse de descouurir son cueur à sa chere maistresse, estant son nom cognu, & le haut lieu de sa naissance: pour ce dit à Diane q̃ la Royne ne deuoit en riẽ desmentir sa parolle, ne pretendre couleur ne couuerture, que les gens ne iugeroient raisonnable: que c'estoit elle mesme qui y sentoit perdre le plus & le disoit contre son desir pour la raison que l'enuie qu'elle auoit de son brief retour la feroit esuertuer outre mesure, pour accourcir le temps de son absence. Estant ceste departie accordee, la Royne se retire en son palais & asseure la damoyselle de sa requeste, qui s'alla reposer attendant le matin. Las Daraïde n'en fit pas ainsi: ains apres que Diane fut couchee descend secretement au plus espois du iardin, cuydant y faire ses adieux aux arbres, & à la fontaine: mais Lardenie qui auoit plus grand regret à son partement que nulle autre, l'espie & la suit pour l'escouter vn peu & la surprendre. Ou suis-ie reduyte, disoit Daraïde, d'auoir tant pené & dissimulé, sans donner telle connoissance de moy que i'en puisse rapporter aucun guerdon de mon amoureux seruice? Las si en l'entreprise (qui m'est demain preparee) il auient que ie meure (comme les yssuës de Mars sont douteuses & variables) de quelles larmes & trophees sera decoré mon sepulchre? Que regrettera Diane? pour tout sa douce menestriere, & vne femme au plus qui auoit quelque humeur de folie de l'aymer passionnément, sans effect voire ny esperance. Ce propos fit douter à Lardenie (ioint la preuue de prouësse non feminine) que Daraïde estoit homme. Parquoy pour essayer si à la faueur des tenebres & commodité du lieu si secret, elle en pourroit d'auenture cueillir le premier fruit du demasquer, s'aproche d'elle, disant: A a Daraïde est-ce le salaire de l'amour si vehemẽt qu'auez peu connoistre de moy, de vous retirer ainsi, & deffier de moy au lieu de me recercher pour donner les piteux adieux? Asseurez vous de moy que n'aurez iamais plus loyale amante, quoy que plus grande la rencontriez: & q̃ ne pouuez auoir secret de si grosse consequence que ne deuiez hardiment respandre & vomir en mon sein. Sur ces propos la baise & accolle, luy arrosant la face de ses chaudes larmes, tellement que l'amour de Diane fut en hazard de receuoir playe veu la ieunesse & beauté de la Duchesse, & l'affection violente qui forceroit vn cueur d'acier à reconnoissance mutuelle. Mais l'idee de la diuine perfection de Diane se representant alors en son ame, fit desparoir & euanouïr ceste passion comme vne nue ou fumee. Ie ne dy pas que s'asseyans l'vne aupres de l'autre, quand Daraïde vint à luy descouurir la verité de son estre & estat, qu'il ny eut quelque tour de playsir & priuauté non accoustumee,

toutesfois la borne ny fut passee. Si se retirerent en leurs chambres, Daraïde la priant de ne vouloir rien faire entendre à Diane de son pere le prince Falanges d'Astre & d'Alastraxeree sa mere, ne comme il estoit deuenu amoureux d'elle à Athenes, dont il se deguisa en ceste sorte pour iouir de sa veuë: sinon au cas qu'elles receussent nouuelles de sa mort auant qu'il eust eu le moyen de se faire connoistre luy mesmes. Lardenie le tenant en sa chambre en se desabillant le cuyda encores solliciter, remonstrant la cruauté & ingratitude qu'il auoit si long temps couuree contre son amytié si ardente & nõ feinte: neantmoins il ne passa outre quelque baisers friands & attouchemens voluptueux, au grand deplaisir de la Duchesse: à laquelle il iura de faire tant qu'il recompenseroit ceste feruente amour par moyen dont elle se pourroit contenter, comme il accomplit par effect. Lendemain auant que le soleil fust leué, Daraide va en la chambre de Diane encores couchee, & se iettant à genoux pres de son lit luy baise les mains pour prendre congé: elle se souzleue & la baise au visage amoureusement, luy enchargeant expressement de diligenter son retour sur l'amour qu'elle luy porte. A qui Daraïde: ma dame ie ne sçay comme voulez cõmander de reuenir à celle qui ne part point car il n'y a que le corps qui s'en aille, & l'ame vous demeure, que je vous suplie de bien traiter comme elle merite pour estre vostre. Ainsi se separe d'elle toute transie de douleur, & va baiser & accoller la Duchesse & la Marquise, puis toutes les autres filles qui ny auoient moindre regret que si on leur eust rauy leur propre seur: tant elles auoient de plaisir en la douce & affable compagnie de Daraïde maudissant bien la damoyselle qui leur causoit ce grief ennuy. Ce fait, armee de toutes pieces alla trouuer la Royne en son palais: en la cour duquel estoit desia l'estrangere auec ses deux cheualiers attendant sa venuë en grand' deuotion. Or print elle congé de la Royne, non sans pleurs reciproques, & monta à cheual, ayant (par le recit de la damoyselle) à cheminer vint lieuës de terre auant que s'embarquer en mer. Ie n'oubliray à vous dire que les damoyselles qui luy auoient veu sans armes defaire les cheualiers en vn boscage, & depuis oyant de ses meruellles en la cour de Guindaye y estoient veuës, & furẽt receuës par la royne en faueur d'elle. Ces deux suplierẽt la royne d'auoir congé d'acompagner Daraïde, & luy porterent ses acoustremẽs & son luth. Si s'en alla la gentile Daraïde, apres auoir pareillement pris congé des cheualiers du Fenix & du Roulleau, puis de Galtazar & de ses freres: lequel luy afferma auoir grand regret de ne se sentir en estat de luy pouoir faire compagnie: l'asseurant que si tost qu'il le pourroit faire il iroit en sa queste. Dequoy elle le remercia, luy disant qu'elle l'auroit fort agreable. Ainsi part, tournant souuent la teste vers la tour de Diane, ou elle laissoit son cueur en hostage, iusques à ce qu'elle la perdit de veuë. Tant vous dy que le long du chemin elle auoit la langue si serree d'angoisse qu'elle ne parla vn seul mot à personne, iusques à tant qu'elle paruint au port: ou nous la laisserons quelque temps, pour reuenir à sa compagne Garaye.

Comme nauigeant la Royne Cleofile & Garaye, rencontrerent en mer vn coursaire nommé Grandan le bossu, qui leur liura vn perilleux assault.

CHAP. LVII.

En grand' peine & gloire entremeslee alloit Garaye auecques la royne Cleofile non moins vaincuë de sa beauté qu'elle auoit laissé Daraïde de celle de Diane. Cleofile de son costé prenoit grand plaisir en sa compagnie, & passoient le temps ensemble à sonner & chanter: ne perdant Garaye l'occasion de faire connoistre sa passiõ es rimes de sa musiq. Or singlãt vn matin en haute mer virẽt aprocher quatre naux

armees



armees en guerre que les mariniers recogneurent de loin estre à vn braue & fier corsaire nommé Grandan le bossu, à cause d'vne excressence de chair qu'il auoit sur le dos en façon de Chameau : lequel si tost qu'il eust decouuert le vaisseau de la Royne, adressa à luy, & monté sur le chastelet du siē, escrie qu'ilz ayent à se rendre. La Royne se met au plus haut du sien pour encourager ses gens qui se mirent en quelque appareil pour receuoir l'ennemy, plus par honte que par hardiesse ne volonté bien deliberee de combatre redoutans trop la force de cest escumeur, au rapport que les pilotes en faisoient. Neantmoins firent ilz teste es trois nauz de la Royne: es deux desquelles auoit deux capitaines preud'hommes, & en la sienne vn viel Conte son vassal. Elle tenoit Garaye par la main, qui desiroit fort en son cueur de se voir en autre habit que de femme pour luy seruir en ce peril. A qui dit Cleofile: ma mignōne ie voy d'vn cōflit l'appareil le plus dangereux qui peut estre: Ie te prie & commāde si tu voys que la fortune nous soit contraire de me trancher incontinent la teste, à fin que ie ne tumbe es mains de telz brigands qui souilleroient mon honneur que i'ay trop plus cher que la vie: ainsi ie suyuray l'exemple de ma loyale Silersie, & l'iray trouuer la part ou elle est allee deuant preparer mon logis. A ce Garaye ne respondit rien, voyant que les nauz s'affrontoient, & venoient au trait qui voloit dru & espais comme neige. Puis Grandan qui auoit choisi celle de la Royne la connoissant pour principale, apres les flesches, commanda aux siens d'approcher & ietter les mains & croz de fer pour s'atacher de pres: ce que firent tous ses vaisseaux. Lors eussiez veu dur combat, les vns s'efforçans d'entrer, les autres à les repousser, qui dura longuemēt. Mais à la fin le meschef tournoit sur ceux de la Royne, quelque resisten ce que fissent ses capitaines & souldatz, estans les autres en plus grand nombre & mieux aguerris à ce mestier. Sur toutes estoit la nef de Cleofile en grand danger ayant à soustenir l'effort de Grandan mesme qui en abatoit autant qu'il s'en presentoit deuant luy. Parquoy Garaye en tire vn des mortz au bas du nauire, & le fait desarmer legerement par les damoyselles, puis s'en reuest soudain auec leur ayde (estāt lors de l'aage de dixsept ans) si mōte l'espee au poing & l'escu en l'autre, toute esbahie de rencontrer trois cheualiers descendans

au

au contraire:à qui elle reproche leur couardie,demandāt qui les chassoit ainsi honteusement: qui luy dirent que tout estoit perdu au moyen que Grandan le bossu estoit desia entré en la nau qui mettoit tout à sang,comme il estoit vray. Adonc s'estoit la Royne retiree au chasteau de prouë auec quelques cheualiers qui soustenoiēt Grādā tellement quellement, ayant estendu sur le pont le bon conte Rodan tout estourdy.

Or(dit Garaye à l'vn des cheualiers fuyās) ça dōne moy l'ordre de cheualerie puis que tu le veux abandonner, & que ne le puis receuoir de qui bien ie voudrois : ce que l'autre fit à l'instant, & elle monte sur le tillac encourageant les fuyartz à la suyure. Si s'en va charger le doz des Grandannois qui point ne se doutoient de telle embusche, & en furent grandement espouuentez. Car Garaye commença à y faire vn horrible aprentissage d'armes, elle fiert à dextre & senestre, taillant braz & iambes: tellement que Grandan fut contraint oyāt le bruit de tourner visage celle part, ou il auise Garaye faisant merueilles sur sa mesgnie. Pour-ce s'adressa à elle qui ne cerchoit autre que luy, sachant que le point de la victoire ne consistoit qu'en luy seul. Si luy entoise Grandan vn pesant coup qu'elle reçoit sur son escu, ou il enfonça iusques à la moytié : & elle auant qu'il en peust retirer son glaiue,luy donne sur le bras qu'elle luy couppe iusques au coude, & tumbe à terre laissant l'espee pendue à l'escu. Lors se voyant ainsi manchot, monstre les espaules pēsant gaigner sa nef: mais Garaye trop contente de ce bon commencement, le voulut coronner de pareille fin, & suyuant Grandan luy tire tel coup sur sa bosse quelle luy entre fort auant dedans l'espaule,& le couche mort à ses piedz. A l'heure tous ses soldatz esperduz fuyent vers leur vaisseau, & Garaye en fait vn cruel carnage, moyennant le secours qui luy vint de renfort des gens que la Royne anima de suyure,outre la voulunté qu'ilz en prenoient de son exemple. Parquoy vsans de leur fortune,non seulemēt chasserent leurs ennemys hors de leur nau, ains entrerent en leurs vaisseaux pesle mesle quand & eux,les mettans tous à l'espee,ou les iettans en l'eau. Puis transporterent tous les meubles precieux, dedans les nauires de la Royne : à laquelle Garaye se vint presenter l'armet hors de la teste, dont elle fut trop esmerueillee,ne l'ayant conueuë durāt le conflit. Si la reçoit les bras ouuerts en la plus grād' ioye du monde, disant : A à ma chere Garaye, à la bonne heure les dieux me donnerent cōnoissance de vous,ayāt mon honneur & ma vie à estre sauuez par vostre main. Et qu'elle satisfaction vous pourray-ie iamais faire de tel bien? A quoy Garaye : Ma dame elle est toute faitte me tenant en la meilleure part de vostre bonne grace. Alors la Royne apperceut ses armes toutes teintes en sang,dont elle luy dit: làs m'amye faittes vous soudain desarmer qu'ō appareille voz playes, comme ie voy que vostre harnois en porte tesmoignage par l'esmail de vostre glorieux sang. Adonc Garaye : Ma dame vous auez raison de penser que ie sois naûree, veu que vostre beauté mesme m'a donné le coup mortel, mais la blessure n'est pas si heureuse d'en espandre signes exterieurs, lesquelz vous inciteroiēt à plustost consentir ma guerison:aussi estoit il vray qu'elle n'auoit autre playe sur son corps & le sang estoit de celuy mesme de qui elle auoit pris le armes. La Royne fut fort contente de sa responce, luy disant qu'elle se resiouïssoit de son tourmēt qui l'asseuroit de ne la perdre point. De celà ne deuez douter, dit Garaye : apres commanda qu'on iettast tous les mortz en mer, & qu'on defferrast les nauz de Grandan, puis fit mettre le feu dedans. Ceste fortune augmenta tellement l'affection de Cleofile enuers Garaye, qu'elle ne sçauoit quelle chere & bon traittement luy faire: dont Garaye conceut la hardiesse de luy vouloir descouurir son estat, sans luy dissimuler plus longuement ayant excuse du passé sur Daraïde,à qui elle eust fait tort en

se declairant plustost. Sur laquelle pensee laissa couler quelques iours, passant le tẽps ioyeusement auecques la Royne, au tablier ou aux cartes.

Comme Garaye descouurit à la Royne Cleofile qu'elle estoit homme, & du debat qui fut entre eux sur ce propos.

CHAP. LVIII.

AInsi auint qu'vn soir (qui estoit fort serein) apres que la Royne & Garaye eurent acheué leur ieu, & le soleil sa iournee: lors que les nuës d'occident coulouroient les ondes par le rebat de leur vermeille lueur: elles se tirerent seules en poupe, là ou Garaye print occasion de luy declairer entierement son estre (sans plus differer) en telles parolles. Ma dame, la douleur que ie souffre par l'effort de vostre beauté est si vehemente qu'elle me con sumeroit interieurement, si ie ne luy faisois ouuerture pour l'exhaler. Et à fin que ie ne vous laisse plus longuement en erreur de moy & de mon estat, i'ay icy à vous confesser que ie ne suis pas fille, comme mon acoustrement demonstre, ains suis Arlanges prince d'Espaigne voué & destiné à vostre perpetuel seruice. Ce que ne vous ay peu faire plustost entendre à l'occasion de Daraïde mon compagnon qui est deguisé pres de Diane en pareille façon, nous deux ayans fait ceste entreprise pour l'amour d'elle. En quoy ie vous supplie (au cas que mon amour ne vous fust agreable) de ne vouloir pourtant diuulguer ce fait, au preiu dice de la foy que luy ay iuree. Ce que toutesfoys ie n'espere de vous, veu le bon accueil dont m'auez tousiours vsé, duquel le merite n'est point amoindry par la vraye co gnoissance de mon sexe, lequel me donne trop plus de moyẽ de m'ẽployer pour vous & d'exploitter voz cõmandemens. Cleofile qui l'aymoit de vraye amour sentit vne estrãge alteration en son esperit de ce propos inopiné, qui la tint vne espace sans parler. Puis discourant en elle mesme la beauté de don Arlãges, sa vaillance n'agueres esprouuee, son amitié sincére, le lieu dont il estoit issu, estima qu'il n'estoit pas à refuser. Encores luy vint à souuenir de ce que le ieune Rosaran luy auoit dit souz l'ymage du Roy Amadis luy permettant de se marier. Ce qui sembloit estre fait par maistre, s'offrant tel party qui attouchoit à son sang: si luy respondit: Don Arlãges i'ay occasion de me plaindre de vous, de vous estre occultement rengé auecques moy, vous estant homme, & moy femme de telle estoffe. Vous pouuez penser quelle tache peut mettre ce tour en mon honneur, par les opinions & soupeçons volũtiers plus enclins à la mauuaise part. Mais entendu le conte de vostre menee auecques Daraïde, ie me voudrois exempter de la subiection d'amour si ie n'allouois ceste excuse. Au fort puis q̃ le cas est ia ainsi passé, reste à en sortir au plus honneste moyen qu'il sera possible. C'est que vous me declairiez vostre estre en presence de mes gens, comme si i'en fusse encores ignorante, alleguãt qu'auriez pris ce deguisement pour accõpagner Daraïde. Ce qui ne sera en danger d'estre descouuert à son desauantage, veu la distance des lieux & la defence que i'en feray apres à toute ceste trouppe. Alors pourrez neantmoins conuerser auecques moy, gardant le point d'honneur que sçauez estre deu à ma grandeur, vous asseurant que ie trouue voz conditions tant aymables que si mon destin me tiroit au lien de mariage, à peine se destourneroit mon ame en affection d'autre quelconque. Vous auez à ymaginer quel aise receut don Arlanges de ceste gracieuse responce. Aussi ne laissa il passer lendemain sans faire ceste declairation deuant tous ceux des nauz: luy requerant pardon de sa longue dissimulation: lequel elle luy ottroya sans grande difficulté: & ainsi l'accepta en son seruice, comme celuy qui luy en auoit desia fait, & estoit pour luy en faire encores. Disant d'auantage (sans declairer son origine) que quant aux biens de fortune s'il n'en estoit gueres pourueu, elle luy en donneroit

des siens

des siens largement. Adonc Arlanges luy baise les mains, & par telle ruse demeure son cheualier domestique: receuāt tousiours d'elle gracieux traittement, iusques à tant qu'ilz arriuerent es païs de la Royne: auquel elle fut receuë à grand' liesse par ses vassaux, non sans grād contentement d'Arlanges, qui sembloit participer à son bien, viuant en esperance de conquerir tellement sa bonne grace, qu'il seroit vn iour son espoux. Parquoy ne cessoit de dresser ioustes & tournois pour luy faire de plus en plus connoistre sa valeur, iusques à ce que fortune le separa d'elle quelque tēps, comme il vous sera cy apres raconté.

Comme allant Daraïde auec damoyselle Galdazire descendirent pres d'vne fontaine ou suruint vn cheualier qui leur ioua vne trousse.

CHAP. LIX.

Deux iours apres que Daraïde partit de Guindaye & sa cōpagnie, vn matin qu'ilz sentirent l'ardeur du soleil trop violente, mirent pied a terre en vn lieu fraiz & ombrageux pres d'vn canal d'eau viue, & repurent des viandes qu'ilz auoient portees. Vray est que ce ne fut pas en trop grande liesse, au moyen que Daraïde ne se pouuoit resiouir, eslongnee de ce que plus elle aymoit au monde: & Galtazire songeoit creux en son affaire. Mais les deux damoyselles Galinde & Sirende escuyeres de Daraïde voulans diuertir les fantasies de leur maistresse, luy presenterent le luth, la priant de leur sonner vn bal. Ce qu'elle fit par sa courtoysie naiue, & elles se mirent à sauter & volter sur l'herbe de fort gente grace: dont les deux anciens Cheualiers eurent grand plaisir, qui Barbaran & Moncan estoient nommez. Et apres auoir demené cest esbat vne demie heure, ilz estoient prestz à monter à cheual pour continuër leur chemin, quand voicy arriuer vn cheualier armé sur vne pauure aridelle & vn laquais à pied quand & luy, qui les saluë disant: qu'il auoit trouué là beaucoup plus de ioye qu'il n'en portoit. A quoy luy respondit Galinde qu'il en pouuoit prendre sa part auecques elles s'il vouloit descendre pour refraischir son cheual qui sembloit en auoir besoin. A à (dit il) i'aurois plus grād mestier de la compagnie de ces honorables viellardz que de la vostre s'il leur plaisoit m'en faire la grace. Daraïde qui l'estima à son port quelque honneste cheualier, ne faillit à luy offrir incontinent sa personne, laquelle il refusa, pretendant auoir plus affaire de conseil que de force, pour vn different entre vne damoyselle & luy, touchant sa fille qu'il auoit fiancee & s'entr'aymoient parfaittement, toutesfoys la mere ne vouloit consentir la consommation du mariage. Vrayement en ceste cause d'amour vous ayderois-ie voluntiers (dit Daraide) si i'y auois quelque puissance: vous m'y pouuez faire vn bon tour d'amy, respond l'autre) si me voulez prester vostre cheual, à cause que le mien est laz, & n'y a que demy lieuë d'icy à son manoir: & tant mieux ie seray monté, plustost vous ramenray ces bons seigneurs s'il leur plaist me faire ce bien d'y venir. A celà ne tienne (dit Daraide) puis que c'est si pres: l'autre la prend tresbien au mot, & monte incontinent sur son bon cheual, & les deux vieillardz le suyuent pour l'aller appointer auec la belle mere. Or gueres n'eurent cheuauché qu'il les fourre dedans vne forest, ou il leur cōte en allant qu'il y auoit vne fontaine de merueilleuse proprieté (mais cognuë à peu de gēs du païs) c'est à sçauoir qui noircissoit le poil de ceux qui en beuuoient & en l'auoiēt leurs barbes & cheueux. Certainement il y a de grandes vertuz es eaux (respond Moncan) comme lon void es baingz naturelz qui passent par terres sulphurees ou alumineuses. Mais celle que vous dites seroit vne vraye fonteine de iouuence, comme celle ou lon dit que les sages philosophes transportent par interualles le vieil Roy Amadis, pour le cōseruer en santé & vigueur par dessus ses ans: ou telle que contrefit Medee par son art pour ramener

le pere de Iason en fleur d'aage. Ainsi qu'ilz en aprochoient ; l'experience dit l'estranger vous en coustera peu pour le moins vous seruira d'autant de refraischissement. Les deux viellardz descendirent rians soit qu'ilz doutassent de la vertu de l'eau soit q̃ la chaleur les y conuiast. Ce sera (disoit l'estranger) vn plaisir quand voz damez au retour ne vous reconnoistront plus, ayans ainsi changé de poil. Si tost que Barbaran & Mõcan furent couchez à terre pour soy lauer, le valet du cheualier monte sur vn de leurs cheuaux, & prend l'autre en bride. Puis s'en va deuant, & son maistre demeure derriere, disant aux vieillardz : Beuuez d'autant hardiment mes amys, & congnoistrez ma parolle veritable: lauez fort, tellement que tout s'en sente, à fin que ne soyez bailletz. Ouy mais (dit Barbaran regardant derriere) vostre valet amcine noz cheuaux. Non fait non (respond l'autre) il les promeine. Si se leue Barbaran, & luy escrie qu'il retourne, mais il luy hoche la teste & cheuauche plus roide. Dequoy ilz commencerent à contester auecques le cheualier, luy disant que le ieu estoit plaisant iusques là, moyennant qu'il ne passast outre. A quoy l'autre: Ne voyez vous pas qu'estes raieunis promptement, faisans desia telz actes de ieunesse. Contentez vous pour ce bien que vous ay fait, de me prester voz cheuaux pour vn mien vrgent affaire, & m'attendez au lieu ou ie vous priz si desirez sçauoir de mes nouuelles. Aussi vous requiers dire à vostre ieune compagnon (iugeant Daraïde cheualier à cause de ses armes) que ie vous ay donné charge de luy departir de vostre sens qu'auez laissé en raieunissants icy en recompense de son destrier qu'il m'a presté. Ie vous laisse à penser si les deux viellardz demeurerent courroucez de ce tour inespiré. Toutesfoys apres qu'il fut party s'entreregardans ne se purent contenir de rire & se moquer l'vn de l'autre, dequoy en peu d'heure ilz estoient ainsi deuenuz ieunes & nices. Si s'en retournent à pied chargez de leurs harnois à la frescade ou ilz auoient laissé leur compagnie, laquelle estoit en grande doute de leur longue demeure. Et quand ilz les virent retourner à beau piedz las & suans dahan & qu'ilz eurent entendu le discours de leur voyage, ne sçauoient bonnement s'ilz en deuoient rire ou gemir. Alors souuint à Daraïde qu'elle l'auoit veu autrefoys, & ç'auoit esté quand il debrida les cheuaux de Fenix, & d'Astibel, & les damoyselles Galinde & Sirende, oyant son nom qu'il mandoit estre le trompeur des plus auisez, dirent qu'il faisoit estat de bailler de telles trousses aux cheualiers errans, & qu'on ne pouuoit sçauoir le lieu de sa retraitte. Or apres que le feu de la prime colere en fut ietté, dieu sçait comme les vieillardz furent gaudis, principalement par les deux damoyselles qui leur offroient liberalement leur amour comme à iouuenceaux. Lors ilz exposerent leur message à Daraïde qui en rit, & respondit que pour le bon auertissement qu'il luy enuoyoit il meritoit quelque salaire: & que ce qu'il cuydoit auoir conquis par fraude bien luy pourroit à la fin estre cher vendu. I'ay peur, dit Barbaran, qu'il soit fort malaisé à trouuer, à cause qu'il s'embosqua au trauers d'vne espoisse forest. A qui Daraide l'ancienneté qu'il m'a enuoyee par vostre despouille vous inuestissant de ceste iouuence me viẽt d'inspirer le moyen de retrouuer le paillard: car ie mõteray sur son aridelle, que i'estime sçauoir le chemin de son logis, & la laisseray aller à sa volunté, vous deux menerez mes escuyers en crouppe sur leurs palefrois pour vous remettre sur les erres du seruice des femmes à cause de vostre nouuel aage. Ilz se mirent tous à rire tant de ce ioyeux propos, que de l'auis de Daraide, qu'ilz accorderent de suyure & exploitter promptement.

Comme Darayde & sa compagnie se mirent à rechercher le Fraudeur & affineur des fins, & de leur succez.

CHAP. LX.



AVssi tost qu'ilz l'eurent approuué l'executerent par effect : montant Daraïde sur le courtaut, à qui elle mit la bride sur le col pour aller ou bon luy sembleroit. Si les mena droit à la fontaine, que les vieillards confesserent estre celle de leur iouence . Surquoy leur dit Sirende qu'ilz auoient lors conspiré de les mettre toutes en tourment pour leur beauté. Mais Daraïde dit qu'il ne les en faloit pas tormẽter d'auantage, ayant punition suffisante de mener les filles en telle peine que Tantalus en l'eau iusques à la bouche sans pouoir boire , & si pres du pommier sans pouoir pouuoir gouster du fruit de vie. De ce rioyent tous & toutes , alors que passa vn cheualier qui se gaudit encore d'eux , disant: En bonne foy mes bons peres vous monstrez bien estre fermes en l'amour continuant en son seruice si pres du bord de vostre fosse. Mais ie ne sçay si les dames trouuent aussi bonne vostre volonté qu'elles ont fait autresfois. Barbaran tout honteux luy respond , qu'il ne faloit iamais se lasser de bien faire : mais qu'il luy feroit plus grand plaisir de luy dire , s'il auoit point rencontré vn cheualier auecques vn valet menant deux cheuaux: de quoy ilz auoient plus de besoing que de ses railleries. Ouy voz damoyselles (dit l'autre) que vostre ieunesse met en trop grande tentation. Quant au cheualier que querez, ie ne l'ay point veu, & à dieu vous cõmand . Si pique outre , & Galdazire leur dit: Nous n'aurons point faute de bon propos de tous ceux que nous rencõtrerons en cest equipage : qu'en mal an soit le bouffon qui nous cause cest esbat, au grand destourbier & retardement de mon affaire . Et auoit la Damoyselle enuie de s'en degorger à plein sur les deux vieillardz (si Daraïde ne l'eust appaisee) & disoit que ce leur estoit grand' honte d'auoir ainsi perdu le sens sur la fin de leur aage, & de l'esloigner de l'exploit de son affaire au lieu de l'auancer. Riẽ rien (dit Daraïde voyant que sa beste s'alloit embosquer en vn sentier egaré de la forest) ma damoyselle ne vous en tormentez plus, car nous allons droit par ce chemin cercher le sens qu'ilz ont perdu . Ainsi deuisans, or en ioye , or en tristesse , le cheual à iour faillant les rendit en vne vallee pres d'vn chasteau : en laquelle trouuerent vne damoyselle assez aagee , accompagnee de six autres , se promenans à la frescheur de la seree : qui ne faillirent à l'arriuee de se gaudir des vieillardz, par le prouerbe qu'on

ques bon cheual ne deuint rossin : mais la maistresse leur imposa silence. Et ayant salué la compagnie, Daraïde luy demanda s'elle luy pouuoit dire nouuelles d'vn cheualier qui luy auoit emmené vn puissant destrier luy laissant ceste aridelle. A qui elle respond en riant qu'il n'auoit pas esté trop fol au troquer : mais qu'il estoit desia tard, & s'ilz vouloient heberger en son chasteau qu'elle les traitteroit à son pouoir, voire leur rendroit bon conte de ce qu'ilz alloient querans. On ne pourroit pas moins esperer de telle damoyselle que vous, respond Daraïde, ie ne refuse pas offre si liberale. Ie me fay fort (dit elle) de vous monstrer le galand, moyennant que me iuriez que ne l'offencerez aucunement: par ce que ie ne voudrois pour vous faire plaisir qu'il en receust ennuy ne dommage, puis qu'il s'est venu rendre en ma maison comme en franchise, dont ie luy doy ceste seureté. Daraïde le luy iure, & descend de cheual, & les deux vieillardz quand & elle suyuans la damoyselle chastellaine, qui dit aux femmes de leur trouppe qu'elles attendissent vn peu la. Si s'en vont apres elle & passent en vne cour, puis entrent en vne allee fort obscure: ou elle dit à Daraïde qu'elle la saisist à la queuë, de paour de hurter ou tomber. A la fin furent esbahiz qu'elle se deffit d'eux & ferma vn huys de fer menant grand bruit. Qu'est ce cy? dit Daraide. Patience, respond Moncan: la dame me semble honneste, elle est allee appeller de la lumiere. Peu apres reuint vers eux auec trois flambeaux, & le fraudeur son filz quand & quand. Lequel commença à les saluër, & reprocher à Daraïde qu'elle auoit mal receu la vieillesse de ses deux compagnons, qui auoient si bien recouuré ieunesse à la fonteine.

Or se virent alors logez en vne grand cage de fer à gros barreaux, aussi mal contens que pouuez estimer: & le fraudeur leur vint dire qu'il estoit bon maistre de transmutation, veu qu'il auoit les vieilz rendu ieunes & les hommes oiseaux en cage. Sus, sus, dit il, chantez chacun vostre ramage, en voicy l'heure & la saison. Ma damoyselle vous auez la trois beaux papegays, deux gris, & le tiers d'ausi belle couleur que i'en vy onques. Alors Daraide: Gens de bien vous ferez mieux d'amēder vostre vie, que d'offēcer les cheualiers, il vous en pourra mescheoir. A qui l'affineur des fins: Ie n'ay garde de prēdre conseil de vous iouuencel qui en auez vsé si mal pour vous mesmes: on dit bien vray que chacun est abusé en son fait, & void mieux aux affaires d'autruy : aussi est ce raison que parliez maintenant gentil perroquet, & voz compagnons parleront le matin à leur tour. Ainsi les laisse, & enuoye derober à leurs damoyselles les palefrois & les valises: puis se monstre à elles par vne fenestre, escriant que leur depesche estoit faitte, & pouuoient partir quand bon leur sembleroit, par-ce que leur compagnie demeuroit auecques eux, pour aprendre certain langage qu'ilz ne sçauoient pas. Ce dit fit entrer les damoyselles du chasteau, puis fermer la porte aux estrangeres, qui demeurerent dehors tristes & desconfortees à merueilles. Si passerent la nuyt en ce lieu sans dormir ne manger aucunement, attendant la matinee pour prendre tel party que Dieu leur inspireroit. De Galdazire, ie vous dy que sa douleur estoit si vehemēente & sa lamentation, qu'elle augmentoit beaucoup celle que les autres sentoient de leur part. Elle maudissoit sa fortune qui tant luy estoit contraire, & la simplesse de ses vieillardz qui l'auoient reduitte en telle extremité. D'autre costé, Daraïde, Barbaran, & Moncan estoient fort confuz de se voir ainsi pris & deceuz tellemēt que ces deux ploroient comme femmes, cōsiderans qu'ilz estoient cause de ce meschef, duquel ilz ne voyoient esperance d'issuë. Lors Daraide se mit à les consoler remonstrant que les larmes ne seruoient de rien, ains faisoient tort à ce qu'ilz deuoient à cheualerie, & que c'estoit en tel temps que se mōstroit la magnanimité de l'homme. Sur ces entrefaittes estant mynuit passé, voyent venir

vne chandelle qu'vne ieune fille portoit en vn chandelier deuant la dame du chasteau qui leur dit : mes papegays nous vous venons voir à ceste heure que ne voyez goute, à fin de mieux faire entrer en voz oreilles le chant que vous voulons aprendre, quand l'ouye n'est point destourbee par la veuë. A qui Daraïde : Vrayement telle parolle ressemble au vray son de l'oiseleur, qui nous a trahys souz couleur de bonne foy. A quoy la vieille : Que mangerez vous bien mes oyseaux ? ie vous voys faire apporter du pain trempé en l'eau, c'est vostre propre mangeaille. Ie m'esbahy (dit Moncan) qu'il n'y a plus de honte & vergongne en si vieille personne. Et moy (respond elle) qu'il ny a plus de sens en testes si grises : mais puis que tranchez ainsi des braues, il se trouuera moyen de vous abaisser vostre orgueil. Lors les laisse, & s'en va conter ce beau deuis à son filz le fraudeur. Ce pendant, la damoyselle qui luy auoit esclairé, rauie de la beauté de Daraïde, reuint secrettement à la cage, leur disant, qu'il luy pesoit de l'outrage qu'on leur faisoit en ce lieu, & que voluntiers leur donneroit secours si elle pensoit en auoir quelque recompense. De celà vous pouuez asseurer la belle (respond Daraïde) que n'auriez employé vostre courtoisie en gens ingratz. A à (dit elle) i'en voudrois auoir asseurance de vostre parolle mesme : & sachez que ne vous requiers autre guerdon que vostre amour cordiale & entiere. A quoy Daraïde m'amye ce que me demãdés est engagé en tel endroit qu'il n'est plus en ma puissance d'en disposer. La fille oyant sa responce, s'en alla fort mal contente pour l'enuie qu'elle auoit d'estre couuerte de la race d'vn si beau gentilhomme : lequel passa aussi piteuse nuyt leans auec ses compagnons que firent leurs pauures damoyselles dehors sans reposer, ne boyre, ne manger, iusques à ce que le iour fust venu, qui leur ramena le fraudeur menant sa mere en dançe auec six gentilz hommes, & autant de damoyselles qui menerent leur bransle en rond à l'entour de la cage de fer au son d'vn psalterion & d'vne flutte, regardans par grand moquerie les trois prisonniers & se rians d'eux. Puis firent cesser leurs instrumens, pour dançer ceste chançon à gorge deployee.

Qui vid onques tels oyseaux?
Ny en telle cage?
Qui ouit onq' estourneaux
De si beau ramage?

Et au bout s'esclaterent tous ensemble en vne voix de risee. Qui esmeut Daraïde à si terrible fureur que degainant son espee que la Royne luy auoit donnee dacier damasquin en donna deux telz coups sur les barreaux de fer, qu'elle les trancha & passa à trauers. Mais ces beaux danceurs gaignerent bien tost au pied, & se sauuerent en la prochaine sale, dont ilz tirerent la porte apres eux. Barbarã & Moncan ne se firent gueres prier à sortir de la cage apres Daraïde : & firent ensemble leur effort d'entrer en la sale pour chastier le fraudeur, mais l'huys estoit si fort & si bien barré, qu'il ne leur fut possible de le forcer. Ce voyans cercherent par tout, & trouuerent les pacquetz & mallettes de leurs damoyselles : puis entrans en l'escuyrie recouurerent leurs cheuaux & haquenees, & incontinent sortirent hors du chasteau & virent leurs femmes couchees à terre, acoudees sur leurs mains, loin du chasteau à vn iet de pierre. Ausquelles Daraide escria qu'elles prinsent courage, & que les trompeurs auoient esté trompez. Elles se leuent soudain & viennent au deuãt receuoir leurs hardes & leurs montures : mais adonc Mõcã pensoit retourner au chasteau pour y mettre le feu quand il auisa vn valet fermant la porte, & le fraudeur incontinent en vne fenestre, qui les voyant monter à à cheual, crie : voilà mes papegaux laschez ilz s'en vont à l'essor. A qui Barbaran : Si tu voulois sortir de l'eau cannepetiere, tu trouuerois faucon à tempieter d'vne estrange maniere. Atten moy (respond il) & ie m'en

ie m'en voys armer. Ce sera donc pour dancer quelque morisque, dit Barbaran. Si picquerent & s'en vont racontás aux damoyselles le traittement qu'ilz auoient receu leans, & la façon de leur deliurance par la main de Daraïde. Or n'eurent gueres cheuauché plus de demye lieuë qu'ilz oyrent crier apres eux : Attendez cheualiers, car il vous conuient laisser ce que vous portez à cause de ce qu'auez pillé & enleué. Parquoy tournans incontinent visage apperceurent que c'estoit le fraudeur malicieux qui les poursuyuoit, accompagné de six autres armez de pied en cap: & leur reprochoit en ces parolles de larcin quelques menuës hardes que Barbaran & Moncan auoient prises par mesgarde auecques les leurs. Daraïde ne fut pas la plus marrie de sa venuë, pour le desir qu'elle auoit de le tenir à son gré, & remercier de sa bonne chere d'hoste. A ceste cause le recongnoissant ne faillit d'adresser à luy, & les deux viellardz à deux de sa compagnie. Si rompit le fraudeur en l'escu de Daraïde laquelle luy fause le sien & harnois & cotte de maille iusques en la chair viue bien auant, tellement qu'il vole par terre. Et elle parfait son poindre nonobstant les autres quatre qui la chargerent apres luy, dont les vns rencontrerét brisans leurs lances: les autres gauchirent leur coup sans l'attaindre. Sur lesquelz elle retourne l'espee brandissant au poing, & au premier qu'elle fiert pourfend la teste iusques aux dents. Ce que voyant le fraudeur à qui en sa cheute la bride estoit demeuree en la main, se leue & remonte, estimant grand folie de vouloir attendre telz coups, à qui en pouuoit eschaper bagues sauues. Si broche & s'en va fuyant, laissant deux de ses compagnons emmy le camp, abatuz par les deux vieillardz (qui pour leur aage estoient encores bons Cheualiers) toutesfoys ilz se releuent assez tost, & viennent à l'escrime des espees, tandis que Daraïde traittoit brusquement les trois autres, les semonnant de dancer à la notte qu'elle leur sonnoit, pour voir s'ilz l'entendoient aussi bien que celle d'entour la cage de fer: & pleine de mal talent (par la souuenance de ceste honte) tranche le col à vn d'vn reuers: dont les autres espouuantez tournent le doz & decochent de vistesse. Lors pensoit bien retrouuer le fraudeur ou elle l'auoit estendu, quand elle l'auise fuyant à bride abatue: parquoy va vers les deux qui maintenoient fierement leur conflit contre Barbarã & Moncan, lesquelz la voyant approcher se iettent de genoux en terre, luy presentans leurs espees, & requerans mercy de la vie. Ce que Daraide par son humanité accoustumee leur ottroya : souz condition qu'ilz iureroient de ne suyure ne hanter desormais la compagnie de ce trahistre fraudeur & d'auantage qu'ilz s'iroiét rendre prisonniers de la royne Sidonie au nom de Diane sa fille, luy racontant tout ce qui leur estoit aduenu en leur endroit. Ainsi le iurerent, & prindrent congé : Puis Daraide & les vieillardz vont retrouuer leurs femmes, trop esbahies de ce qu'elles luy auoient veu faire. Si luy dit Galtazire : ma dame Daraide ie n'estimeray d'oresenauant gueres bien conseille qui vous viendra faire fascherie & ennuy puis qu'en sçauez prendre telle satisfaction. C'est (respondit) le vice qui tousiours à la fin paye son maistre. Mais ie vous supplie (replique elle) de ne vous empescher plus d'autre auenture qui nous puisse destourner & retarder nostre chemin, d'autant que la longueur de ma demeure me porte tresgrieue nuysance. I'en suis la plus deplaisante (dit Daraide) ayant plus d'enuie de retourner que auez de me mener. Adonc entre en ses profondz pensers de Diane iusques à ce qu'ilz vindrent au port ou ilz s'embarquerent en la nef de Galtazire qui les attendoit: & incontinent font voile au grand contentement de la maistresse qui cognoissoit le bon secours qu'elle menoit.

Com-

Comme les cheualiers que Darayde enuoya à la Royne Sidonie, se presenterẽt à elle luy faisans le discours ioyeux de l'acte du fradeur: Et comme Lardenie descouurit à Diane le secret d'Agesilan.

CHAP. LXI.

LEs cheualiers à qui Daraide enchargea d'aller vers la Royne Sidonie accomplirent leur promesse, & arriuerent vn iour qu'elle acheuoit de disner en compagnie des cheualiers estrangers qui tous estoient gueriz : lesquelz à l'heure tenoient auec elle vn propos recreatif, & deuisoient de la bonte extreme de Daraide, que la Royne disoit auoir laissé sa fille & elle en grand ennuy par son absence. Les autres entrerent en la sale & s'agenouillans deuant elle luy exposerent le contenu de leur charge, laquelle receut grand plaisir pour les nouuelles de Daraïde, & pareillement ceux qui estoient auec elle: non sans bien rire du tour qui auoit esté ioué aux veillardz. Elle les remist en pleine liberté, dequoy l'ayant remercie hautement, ne firent gueres long seiour en la ville. Apres lesquelz, prend aussi congé le cheualier du Fenix & les autres, les vns pour aller cercher les auentures de l'Isle, les autres pour trouuer Daraïde ainsi qu'ilz luy auoiẽt promis. Adonc s'en va la Royne au palais de sa fille: à qui elle demanda d'entree quel present elle luy feroit pour les bonnes nouuelles qu'elle auoit à luy dire La Princesse la voyant si gaye luy demande si Daraïde estoit venuë. Non, dit la Royne, mais gueres plus ne tardera à venir, & vous puis aprendre de grandz preuues de sa vertu. A quoy Diane: ma dame ce n'est rien de nouueau pour moy que le tesmoignage de sa proesse que i'ay tant cogneuë. Et quant à son retour que promettez si brief il ne me pourra sembler que long veu le desir que i'ay de la reuoir, qui me fait durer chacun iour de son absence autant que mille. La Royne faignoit alors de ne luy en vouloir rien declairer puis que ce n'estoit nulle nouueauté pour elle, quand elle respondit que la valeur de Daraide ne luy pouuoit estre nouuelle, mais ses faitz & gestes elle entendroit voluntiers qu'elle esperoit les plus estranges & admirables du monde, la suppliant luy en declairer ce qu'elle en sçauoit. Ce que fit la Royne, luy narrant tout ce que les cheualiers luy auoient raconté : dequoy elle rit merueilleusement & raillerent fort ensemble sur l'accident ioyeux de Moncan & son compagnon : specialement Lardenie (qui rencontroit fort bien dit à Diane : Ma dame que donnerez vous à ce cheualier affineur pour vous apporter ces trois papegaux en cage à mettre en vostre iardin? Ie ne sçay rien (respond) que ie ne luy donnasse, & si luy lairrois les deux gris pour en disposer à son gre, car ie me contenterois du plus beau, lequel ie vous asseure que si nous retenons vne foys icy, il ne nous eschappera plus ainsi pour estre pris par autre au trebuchet. Aumoins vous seruiroit il de pie (dit Lardenie) car de papegay ne peult il. A quoy Diane respondant que les dieux luy auoient fait ceste grace quelle fut fille non pas homme, à fin de pouoir iouir de sa douce cõuersation. Mais combien vous l'eussent il faitte plus grande (replique la duchesse) s'ilz vous eussent enuoyé vne autre Nereide deguisee: la Princesse se souzriant respond que ce n'eust pas esté grace, ains tromperie qui eust esté commune à elles toutes. Vrayement ie le croy (dit elle) & qu'elle eust tiré les secretz de beaucoup de belles damoyselles selon le stile qu'elle auoit. La Royne s'en print à rire, disant: par ce moyen elle eust bien sceu qui choisir, sans estre abusee aux atours A quoy Lardenie : ma dame vous auez grand raison de le dire : car souuent apres que ma dame la Princesse estoit couchee nous en allions iouër au verger à la lune, demenans ensemble mille ieux en cotte sur la verdure: mais ie vous asseure que pour damoyselle le secret embonpoint ne respondoit à l'apparent, Ie ne m'en esbahy pas (dit la Royne) veu qu'il n'y a pas quatre ans qu'elle vint icy tãt gresle & menue, & sa

croissance s'est estenduë en longueur, que l'aage remplira aprés & fournira. Ma dame, dit Diane, on dit que la Princesse Alastraxeree estoit ainsi: au fort fut il cheualier, pas ne se vantera (ny autre) d'auoir veu de moy à nu plus que le visage & les mains (ce disant à sa mere quasi que son honnestete la rendist estrange, voire à ses femmes mesmes) Mais au cas (recharge Lardenie) que c'eust esté vne autre Nereïde qu'en diriez vous? que s'il eust esté, respõd elle, de tel lignage que le Prince Amadis de Grece, ie n'eusse rien perdu à estre vne autre Niquee. La Duchesse se resiouïst fort de ceste responce, & luy dit: Quoy qu'il en soit ma dame, pleust à dieu qu'elle fust icy, pour continuer les esbatz que prenions auec elle durant vostre repos en ce iardin dansans en cottes & nous baignans à la fonteine. Et me souuient qu'vn iour que nous debations qui estoit la mieux garnie pour fille de ce que la robe cache elle nous disoit que pour le moins elle auoit vn auantage sur nous d'estre en meilleure disposition de cheualier quand elle si vouloit acoustrer: ce que nous ne sçauions faire que ne fussions tousiours cogneuës pour damoyselles. Et il vray, dit Diane, que me derobiez ces esbatemens: en bonne foy si ie l'eusse sçeu ie vous y eusse surprises plusieurs fois. Vous y auez trop perdu, respond Lardenie, de n'auoir veu noz folies, & comme nous luy faisions contrefaire le cheualier pour nous faire la cour. Dieux quelle grace elle auoit à iouër ce personnage & nous requerir d'amours? C'estoit triomphe de voir les pasions que nous faignions d'vne part & d'autre, les requestes, les petites coleres: ore s'adressoit à la Marquise, ore à moy, & monstrions semblant d'estre ialouses de luy l'vne & l'autre. Finablement nous espousiõs, & de son luth elle faisoit dancer toutes voz damoyselles à noz espausailles, & banquetions des fruitz du iardin beuuans à la fonteine en vn si grand plaisir que souuent le soleil se vouloit leuer auant quasi que fussions couchees que mal en ayt qui nous la ainsi soustraitte, car onques puis n'eumes aucun bien ny ayse, & toutes tant que nous sommes ne valons pas maille sans elle. Alors Diane: vrayement mes gentes dames vous ne faisiez pas mal voz partages de prẽdre tout le plaisir de Daraïde, & ne m'en laisser que la tristesse: comme vous sçauez que deuant moy tousiours estoit morne ou pensiue, dequoy ie souffrois beaucoup pour l'amour d'elle: mais asseurez-vous que vous ne m'y tromperez plus. A quoy Lardenie: Ie vous iure ma dame, par les dieux en qui ie croy qu'elle estoit trop plus melancolique hors de vostre presence: mais malgré qu'elle en eust la tirions à nostre cordelle & la contraignions de rire, encores qu'elle eust enuie de pleurer, & comme gracieuse & bien aprise ne nous pouoit refuser ny esconduire. Et pense, si elle est auiourd'huy viuante qu'elle ne tient vie que de nous qui la faisions ainsi resiouir par force. Si est-ce qu'au mylieu du ieu biẽ souuent elle iettoit des gros souspirs qui sembloient luy deuoir arracher le cueur de la poitrine, s escriant, helas ma deesse comme la gloire de mon martire m'acroche & efface tout deduit. Ce que nous oyans nous laisions toutes tomber de rire: puis luy venions remonstrer quelle deuoit auoir grande honte en compagnie de tant de belles ieunes dames & si fort à son commandement de resuasser ainsi en vne autre laide & rebelle. Voyla comme nous luy resueilliõs les esperitz quand elle entroit sur ses songes creux. La Royne prenoit grand plaisir à entendre le passetemps des filles auec Daraïde. Si se retira en son palais, & incontinent Lardenie prend Diane par la main à qui elle voyoit que ce conte plaisoit, & la mene au plant du iardin ou elle luy dit: Ma dame si vous me baillez la foy de tenir secret tout ce que ie vous diray ie vous aprendray merueilles de vostre Daraïde. La Princesse eut vn sursaut au cueur de ceste parole, toutesfois promit à Lardenie de ne reueler chose qu'elle luy diroit, laquelle commença. Sçachez donc ma dame que

la nuit

la nuit precedent le partement de Daraïde, elle qui me portoit grand' amytié & non ſans retour, me prie d'aller au iardin enſemble ou nous paſſames preſque toute la nuit aſsiſes aupres de la fontaine : & deuiſant de la dure departie de vous qui eſtoit ſi prochaine, faiſoit des exclamations tant doulourcuſes & ſe paſmoit ſi dru en mon giron que i'euſſe bien voulu eſtre hors de la pour la peur que i'auois qu'elle ne rendiſt l'ame entre mes bras. Las, diſoit elle, que ſera ce de moy? comme pourray-ie viure & me ſouſtenir ſans ame? que ne me puis-ie mettre en deux parts pour en laiſſer vne icy tandis que l'autre s'abſente? Ce diſant s'eſuanouiſſoit de rechef, & dieu mercy nous eſtions pres du ſecours de l'eau dont ie luy baignois la face. Apres qu'elle eſtoit reuenuë à ſoy ie luy demandois que ce pouoit eſtre qui la rangeoit en telle agonie, qui n'eſtoit croyable proceder d'affection de fille à autre, & la priay de ſe fier en moy, & me declairer hardiment le fond de ſa penſee. Alors apres apres m'auoir aiuree pluſieurs foys de ne vous en parler aucunemẽt ſi ie n'entendois nouuelles de ſa mort, à fin de vous faire connoiſtre par icelle le reſpect quelle auroit porté à voſtre honneur, aymant mieux ſouffrir continuellemẽt que de s'expoſer au hazard de vous offencer en pourchaſſant ſon remede. L'ayant donc aſſeuree de le celer à ſon vouloir, elle me conte comme elle n'eſtoit pas fille, mais gentilhomme nommé Ageſilan filz du Prince Falanges d'Aſtre & de la Princeſſe Alaſtraxeree, & comme en ſa tendre ieuneſſe il n'auoit ſceu denier le tribut que tout le monde deuoit à l'image de voſtre beauté: qui l'auoit meu pour iouir de la veuë d'icelle à ſe deguiſer, & eſtre ainſi auecques vous ſans ſoy deſcouurir de crainte d'encourir voſtre indignation. Ce qu'il me deffendoit ſur l'amour que ie luy portois de ne vous dire auant ſa mort, laquelle i'eſtime eſtre auenuë à ſon departement, & que ma foy eſt deliee pour le vous pouoir faire entendre. Or conſiderez maintenant ſi la Daraïde deguiſee doit rien à la Nereïde & ſi la Diane trompee doit ceder à la Niquee. Que vous dirons nous de Diane? quand elle entendit ce propos elle diſcourut ſur le ſang d'Ageſilan, ſur ſa beauté & vaillance, ſur la grande honneſteté qu'il luy auoit gardee contre la complexion de l'amour ſi ardent que ſa longue penitence acertenoit. Adonc l'amour qu'elle luy auoit porté comme à fille ouure les portes de ſon cueur & oſte les tayes dont parauant il eſtoit couuert, s'embraçant d'vn flamme nouuelle nõ moindre que celle dont ſon amy bruſloit, perdant des l'heure ſa liberté & ſouffrant auſsi bien à celer ſon alteration que Daraïde auoit fait pour la ſienne. Pour ce demeura quelque pauſe ſans pouoir parler: puis dit à la Ducheſſe: Ma grand' amye ie ne ſçaurois diſsimuler que les perfections d'Ageſilan ne meritẽt beaucoup: auſsi ne pourriez vous nyer que quand le fait ſera deſcouuert qu'il ne me laiſſe vn chapeau ſur la teſte d'opinion ſeneſtre qu'on pourra conceuoir de noſtre ſi longue conuerſation. A ceſte cauſe ne ſuis pas d'auis que luy faciez cognoiſtre que i'en aye eſté auertie par vous d'autant que ma grandeur me contraindroit de le rudoyer & chaſtier de telle hardieſſe comme fut Acteon pour auoir veu la deeſſe de qui ie porte le ſaint nom. Car quant à moy la continence dont il a vſé en mon endroit tant de fait que de parolle me tiẽt lieu de ſatisfaction: & l'amour que i'ay cogneu ſi pur & ſi cordial ne me permet de tourner ceſte occaſion en hayne & malueillance, mais ie trouueray bien moyen de l'eſtranger d'icy doucement. A quoy Lardenie: ma dame il me ſemble que tenez le vray langage que voſtre eſtat vous commande, mais que la faute ou audace dont blaſmez Ageſilan doit eſtre imputee à la Royne voſtre mere qui vous tient ainſi priſonniere, & enuoye par le monde les pourtraitz de voſtre excellence, pour allumer le deſir de voſtre veuë. Quant à reculer & eſtranger vn tel Prince (que n'en pourriez trouuer ſouz la lune vn plus digne de vous

pour

pour mary & espoux) ie n'en puis comprendre la rayson, veu que son amour seule si feruente & sincere, merite meilleur traitement. Parquoy deuez (à mon iugement) le receuoir d'aussi bon visage que iamais, & le retenir auec vous (de peur qu'vn autre ne le vous volle) attendant l'opportunité de vous marier ensemble. Diane (quoy que ces remonstrances luy agreassent) respondit à Lardenie, que son conseil luy sembloit perilleux & contre son honneur, d'autant qu'en si estroite frequentation entre parties si desirables falloit craindre le danger de quelque fragilité : & qu'il ne conuenoit soy fonder sur l'espoir des noces, qui pourroient estre destournees par quelque meschef, & l'honneur de la dame en demeureroit là pendu au croc. Adonc Lardenie: c'est tresbien hablé ma dame, si vostre langue & le cueur sont d'acord, que ie trouue (pardonnez moy) vn peu dur à croire : cōsideré que rien ne sçauroit empescher le mariage de vous deux, soit qu'on regarde à la hautesse des maisons, ou à la prouësse & valeur. Lors Diane : bien vous confesseray m'amye que i'ayme Agesilan autāt, ou plus que ie pense estre de luy aymee, mais que seroit ce des dames si elles ne combatoient pour la chasteté contre l'appetit sensuel, ainsi que les cheualiers font les effortz pour les iustes querelles? Si la beauté d'Agesilan me brusle & enflamme, asseurez vous que ie seray salemandre, & que mon integrité se maintiendra viue en ceste fournaise. A ce coup la Duchesse vaincuë de raison quitta les armes, admirant le cueur pudique de la Princesse egal au merite de l'affection vehemente d'Agesilan: concluant qu'elle esperoit voir en eux la plus parfaite paire qu'amour eust onques acouplé de ses liens, ainsi que l'effect ensuyuit, tant y eust d'honnesteté du costé de Diane, & de loyauté de la part d'Agesilan.

Comme l'Empereur Amadis de Grece & la Princesse Lucelle trauaillez & ennuyez de la mer prindrent terre : & comme par mal contentement il se deroba d'elle qui le suyuit auec Mandroc.

CHAP. LXII.

L'Empereur & la Princesse Lucelle voguerent deux iours par bonace, au bout desquelz le temps se tourna qui leur fit prendre terre auec leurs cheualiers & damoyselles. Ilz passerent ce iour en vne forest prochaine, estant tousiours Amadis pres de Lucelle, de qui il tenoit la plus part du temps les mains dedans les siennes, les baisant souuentesfois, ce qu'elle consentoit, pour donner plus grand couleur à la finesse qu'elle luy brassoit : combien que de son costé elle ne sentist moindre chatouillement d'amour. De tout cecy rien ne plaisoit à Finistee, croyant pour certain que le mariage se consommast entr'eux, veu la gayeté non accoustumee qui gisoit en la face de l'Empereur. Mais auint la nuyt que la Princesse se retira à part auec le Prince Lucendos & Anastasiane, & Amadis & Mādroc d'autre costé. Or l'Empereur (qu'amour ne laissoit en repos) se reueille auant mynuit, & tout bellement se leue pour aller voir que faisoit la Princesse : si s'en va iusques à vn buysson, ou il la sentit deuisant: parquoy se coulla si auant qu'il la pouoit bien entendre, & ouyt qu'Anastasiane disoit : Et bien ma dame qu'auez vous determiné de faire auecques l'Empereur quād aurez trouué le Roy vostre frere? Ne vous l'ay-ie pas dit tant de foys, respond, que ie luy porte affection plus cordiale qu'onques dame à cheualier : mais mon desastre voulut qu'il me delaissast au tēps qu'il me pouuoit meriter pour me reduire à ne le prēdre iamais pour mary ny autre quelconque. Comment (dit Anastasiane) maintenant qu'il est veuf & libre ne vous marirez vous pas auec luy. Mon cueur (dit elle) ne me peut permettre d'accepter celuy qui m'a dedaignee. Ie ne puis trouuer bon, respond l'autre, que vous iouyez ainsi à abuser vn tel seigneur en luy faisant tant de faueurs, pour



pour luy redoubler sa peine, en le defauorisant. A quoy la princesse: Ce que i'en fais est pour moderer doucement sa paßion tandis que suis en sa puissance, de peur de l'esmouuoir à m'vser de quelque force. Ha ce n'est pas vn personnage (dit Anastasiane) de qui vous deuez craindre qu'il vsurpe rien de vous contre vostre gré, pourtant luy en deuriez faire entendre vostre vouloir. Nous auiserons (respond Lucelle) lequel sera meilleur de faire, vous asseurant que ie me fais plus grand' force qu'à luy mesme en luy en faisant. L'Empereur qui escoutoit cecy à peu qu'il ne desespera, & se tirant vn peu à quartier (apres auoir discouru en maintes pensees) se leue & va là ou estoit la Princesse, laquelle sentant le bruit demanda qui c'estoit: c'est celuy (dit il) de qui le corps vient cercher son ame ou il l'a laissee. Elle qui gisoit sur son manteau se mettant en son seant luy dit: O monsieur est-ce vous? venez-vous soit icy vn peu auec nous: à quoy il obeït tant douloureux & plaintif que la Princesse en souffroit grand angoisse, & luy en demanda la cause, à qui il respond, qu'elle qui l'estoit elle mesme ne la pouoit ignorer, luy rendant si peu d'amour en recompense de l'extreme qu'il luy portoit, auquel si elle ne donnoit bref secours la mort rendroit tesmoignage de son martire & de la cruauté d'elle: pour cela supplioit auoir pitié de luy, & puis qu'elle auoit promis de l'espouser que secretement Anastasiane leur prinst là les mains, & quelle donnast allegeãce à son cueur, comme honnestement elle pouoit faire souz telle condition & cõuenance. La Princesse fort troublee de ces paroles, certes monsieur (respondit) ie n'eusse pas pensé que l'amour que me portez fust si leger que n'eusiez autant d'esgard à me contenter qu'à vous mesmes: puis qu'auez eu patience si long temps, ne pourriez vous encores vn peu durer en aleine, à fin que tout se face sans offence de nostre honneur? car quant à moy ie ne pense satisfaire au mien acomplissant vostre vouloir, sans le congé du Roy mon frere. Ceste responce transperça le cueur à Amadis si viuement qu'à demy mort posa sa teste au giron de Lucelle, laquelle sans mot sonner l'arrosa de tant de larmes qu'elle le fit reuenir de pasmoison: Lors il luy dit: puis que ie cognois vostre volonté ma dame, ie vous prometz mettre la mienne en tel lieu que la vostre se pourra tenir seure. Si se leue, & la Princesse demeure plorant auec sa

damoy-

damoyselle, qui la tence dequoy elle n'auoit satisfait à l'Empereur, & elle s'excuse de n'a uoir eu la hardiesse: mais quelle cercheroit l'opportunité de ce faire, & à chef de piece lassez de contester & gemir elles s'endormi rent. L'Empereur se retire en tel deconfort que n'eust esté vn autre il se fut fait violence à sa personne, & disoit que ce torment luy estoit bien employé pour auoir voulu faucer l'amour à celle qui tant l'auoit aymé qu'il ne luy deuoit moins de loyauté apres la mort qu'en la vie, aussi qu'il s'en payeroit par ses mains, & de ce pas bride son cheual & va esueiller Finistee sans mener bruit, luy commandant de prendre son palefroy, ce qu'elle fait bien esbahie quelle mouche l'auoit piqué. Et Amadis estant à cheual s'en va au lieu ou Mandroc reposoit qu'il esueille de la hante de sa lance, lequel se reueillant tout estourdy & voyant vn che ualier ainsi monté luy demāda qui il estoit qui luy venoit rompre son repos. Mon bon amy Mandroc c'est moy, dit Amadis. Le geant qui le recognoit à la parole se leue sur piedz & le voyant ainsi prest à cheminer auec son escuyere luy demanda tout esmerueillé que ce pouuoit estre qui le hastoit si matin. Il luy respond que force luy estoit partir de la en diligence, le priant affectueusement de vouloir conduire la Princesse & son neueu, & l'excuser au Roy Lucidor de ce qu'il ne l'est allé voir. Au surplus qu'il n'auertist la Princesse de son partement iusques au iour, luy disant qu'il estoit allé accomplir ce qu'il luy auoit promis pour la deliurer de la deffiance qu'elle auoit de luy, en qui si elle auoit cogneu faute de loyauté ne deuoit toutesfois douter de ce qui concernoit le deuoir de tout Prince ou cheualier. Adonc commande à Dieu Mandroc, lequel estonné de ce propos luy dit: Monsieur comme me laissez vous ainsi seul auecques la Princesse? En mon lieu vous y laisse, dit Amadis, car en meilleure garde ne la puis mettre, vous priant, mon bon amy que la ou me sçaurez de seiour me veniez voir. Mandroc luy dit à Dieu, l'asseurant de la charge qui luy donnoit estant bien fasché de sa departie, & luy monta incontinent en la fantasie que quelque defaueur de Lucelle le bannissoit ainsi. Or s'en va l'Empereur auec sa damoyselle, & Mandroc demeure attendant que le soleil fut leué, mais il trouua la Princesse dormāt encores & ayant patience qu'elle fut esueillee: alors luy dit: Ma dame vous n'estes pas si diligente à vous esueiller que l'Empereur a esté à desloger d'icy. Quand elle ouyt ce langage, toute troublee luy dit: qu'est-ce que vous dites? Mandroc luy deduit sa piteuse ambassade, laquelle ayant entenduë en eut le cueur nauré demesurement, & tordant ses blanches mains, ha dit elle, quel creuecueur m'a voulu liurer Amadis de Grece à ce coup! A à Dieu, que tes iugemens sont iustes de me punir encores de la folie que ie fis en ma tendre ieunesse de mettre mon amour en ce Prince. Lors elle pleure & souspire: en quoy Anastasiane & le petit Lucendos luy tiennent compagnie. Helas, disoit elle, Amadis de Grece si i'eusse eu sens & entendement, ie deuois comprendre que le dernier seruice que me fistes ne pouuoit estre que de la condition des autres passez, c'est à sçauoir pour me tourner finalement en quelque malheur & tourment. O vray amy! & comme me laissez vous ainsi seule au pouuoir de mes ennemis: si amour ne vous induisoit à faire tant pour moy que de me rendre à port de salut à tout le moins le vous commandoit la loy de courtoisie & cheualerie. Anastasiane m'amye, que vous en semble de nous auoir ainsi abandonnées en ce danger? Ie croy (dit elle) qu'il ait ouy tous les propos que la nuit nous tenions de luy. Ie n'en fais doute (dit Lucelle) veu ce qu'il m'a mandé par Mandroc: mais quand bien i'y pense ie ne trouue autre fons en cest affaire que de la fortune qui tousiours me court sus. Adonc suruient Mandroc à qui elle dit: làs mon bon amy & qui pourroit aller apres luy pour le supplier de ma part de ne s'en aller sans parler à moy, il ne sera si mal gracieux qu'il

ne le face. Apres que le geant luy eut respondu qu'il estoit en grand doute de ne le pouuoir trouuer, par ce qu'il l'auoit veu embosquer au plus espois de la forest, elle ne se pouant contenter luy demande si ce luy seroit point ennuy qu'ilz mõtasset tous à cheual en sa queste. Mandroc luy respondant que c'estoit le moindre seruice qu'il luy voudroit faire, ioint le grand desir que luy mesmes auoit de le trouuer, adonc les mene la voye qu'il luy auoit veu prendre, mais il estoit desia trop loing d'eux, & auoit descouuert vne plaine à main gauche ou il fit son conte de passer la nuit, toutesfois il ny voulut entrer auãt soleil couché de peur d'y estre troué si la Princesse l'enuoyoit poursuyure, parquoy se retire en vn hallier, ou de foiblesse s'estendit sur l'herbe faisant aussi piteuses doleãces que s'il eust esté aux traitz de la mort. La pauurette Finistee n'oublia à le reconforter à son pouoir se seant aupres de luy pour luy faire cheuet de son giron, à qui il ne tenoit autre propos que du dernier à dieu, regrettant n'auoir eu le moyen auant que de mourir de recognoistre ses bons seruices. Comment (disoit elle) vous vaincueur des plus braues, feriez vous bien vne fin si pusillanime? M'amye, respond il, ie suis assailly de deux si fortes lances, de Niquee morte, & de Lucelle viue, que iamais ie n'espere releuer de la place ou ie suis: vous priant que si tost qu'auray l'ame renduë (qui n'est pas pour voir plus autre lumiere) d'en porter aussi tost les nouuelles à celle qui m'a mis les armes mortelles au poin: ce dit, s'esuanouyt & ne parla de longue pause apres.

Comme allant la Princesse Lucelle auecques le geant Mandroc en queste de l'Empereur Amadis se virent en grand peril, & quelle fut l'issue.

CHAP. LXIII.

LA Princesse auecques Lucendos & Anastasiane suyuoient Mandroc, & alloit par la forest Lucelle pleine de grand angoisse d'estre ainsi separee de la compagnie de son Amadis, combien que sa volonté ne se peut condescendre à luy vser de plus estroitte faueur. Or cheminerent iusques à soleil couchant qu'ilz arriuerent à la grande plaine que vous auons dit, & tenans vn sentier qui costoyoit l'oree de la forest, voyent venir vn chariot à quatre cheuaux, auquel estoient plusieurs dames & damoyselles plorans amerement. Au deuant du chariot marchoient deux grands & terribles geans armez de toutes pieces, & derriere venoient dix cheualiers. La Princesse en receut grand effroy, & Mandroc non moindre ennuy, voyant le danger qui leur pouuoit estre appareillé: mais ilz furẽt surpris de si pres qu'il n'y auoit lieu de conseil, ains l'vn des geans leur cria à haute voix: cheualier vien en prison toy & ta cõpagnie, si l'as plus chere que la mort. A qui Mandroc, la mort ne craindray iamais tant que seray obligé de la payer à mon hõneur. Or en es tu donc venu au payement dit l'autre: & à ce mot la Princesse demye morte, tumbe du haut de son palefroy: & sa damoyselle non gueres moins esperduë, descend & se va seoir aupres d'elle, laquelle Lucelle embraçe disant: Anastasiane m'amye que cher me couste tousiours l'amour d'Amadis de Grece. Or sommes nous bien perduës: laisse moy qui voys cerchant celuy qui me fuyt pour si tost trouuer mon meschef. Anastasiane ne luy respondit que de larmes, & le petit Prince estoit sur sa haquenee comme transi quand les deux geans couuertz de leurs escuz & les lances baissees se vindrent rencontrer: leurs escuz furent bons sur lesquelz rompirent leurs boys de telle force qu'ilz en firẽt maintes pieces, & outrepassans l'vn l'autre reuoltent leurs grands coustelas es mains, desquelz ilz s'entrechamaillerent si horriblement que le retentissement redoublé par la resonnance de la forest auec les criz des femmes estans dans le chariot vint iusques aux aureilles d'Amadis qui estoit couché en vn fort halier, à qui dit Finistee: Mon-

Monsieur le cueur me iuge qu'il y ayt icy pres vn estour ou vostre Mandroc peut estre que la Princesse aura enuoyé apres vous. Làs Finistee, respond il, ie suis plus en estat d'estre secouru que de secourir les autres, & ne sentz force ne vigueur en moy pour resister au plus failly & chetif cheualier de la terre : & telle estoit la verité pour la debilité que la tristesse mortelle auoit causee en ses mẽbres. La pauure damoyselle le voyant en tel estat ioignant les mains vers le ciel, les yeux fichez sur luy qui estoit estendu sur l'herbe disoit larmoyant : Hee dieu comme permettez vous ainsi mourir le meilleur Prince & cheualier du monde. Alors ouyrent plus grãd bruit que parauant, au moyẽ que celle du chariot crioit à la desesperade voyant les deux geans ensemble aux prises auec Mandroc, & que les cheualiers menoient la Princesse prisonniere auec le Prince & sa damoyselle. Car vous deuez sçauoir que gueres n'auoit duré le combat entre Mandroc & le geant, quand l'autre geãt voyant le desauantage de son compagnon l'estoit venu secourir. Dont Finistee oyant les voix plaintiues des femmes escria en sursaut : A à monsieur i'oy vostre Lucelle en danger. A ce nom l'Empereur comme s'esueilland de profond sommeil se leue & à coup enlasse son heaume, & pend son escu au col, puis monte à cheual, qu'il n'eust gueres piqué la part ou le bruit le tiroit qu'il veit le piteux desordre lequel le transporta en telle extremité de fureur que si la campagne eust esté pleine de cheualiers aussi peu de conte eust il fait de les assaillir, & eut si grand' haste d'y courir qu'il ne luy souuint de sa lance : parquoy l'espee au poing à l'heure que le soleil s'absconsoit, & que la Princesse estoit desia coffree dedans le char, il arriue à pointe d'esperon criant à haute voix : trahistres brigands & volleurs, à la bonne heure estes vous tõbez es mains de vostre preuost des mareschaux, Anastasiane qui l'apperceust se cuyda pasmer de ioye, & dit à la Princesse (qui cõme morte auoit la teste en son giron) en la tirant par les mains : Hee dieu ma dame efforcez vous & verrez nostre secours venu quand & celuy que nous cerchons. Lucelie leua le chef & le vid au plus grand reconfort qui luy eust sceu auenir. Les dix cheualiers vont à course de destriers au deuant de luy, dont les vns rompent leurs lances en son escu (les autres faillantz de rencontre) sans le mouuoir non plus qu'vne tour il passa outre en portant vn bien estourdé par terre du choc de son corps : & comme s'il n'eust trouué aucun destourbier voyant les geans acharnez sur Mandroc qu'ilz ne pouuoient faire rendre, broche vers eux & entoise vn tel coup de toute sa force sur le haut de l'armet de l'vn qu'il luy pourfend la teste iusqu'au dens. Et voyant le coup de marque qu'il auoit fait, escria: Grece, Grece, amy Mandroc prenez courage, voicy vostre Amadis de Grece. Le geant tomba par terre qui fit meilleur marché de son compagnon à Mãdroc : lesquelz recommencerent leur conflit comme deuant, bien qu'un peu alentis pour le trauail qu'ilz auoient eu en l'effort de la lutte. L'Empereur les laissa pour faire contre care aux cheualiers qui le venoient assaillir, lesquelz il rembarre d'vne furie nõ pareille : car il ne tiroit coup à droit qu'il n'en occist ou abbatist quelqu'vn : de sorte qu'en peu d'heure quatre d'eux gisoient sur l'herbe. Anastasiane voyant ses merueilles dit à sa maistresse : & qui est le cueur de dame qui peust tenir fort contre celuy, deuant lequel fondẽt les braues cheualiers & fiers geants comme la neige au soleil: pour dieu regardez ses faitz merueilleux, & les voyãt verrez le tort que luy tenez. A quoy elle respond que les prouësses d'Amadis ne luy estoient nouuelles, ne la merueille d'estre elle mesme viue, depuis la faute qu'il luy auoit faite. Et quand au tort qu'elle luy faisoit s'estoit en souffrant aussi grand' martire que luy, & pour euiter la playe mortelle de son honneur. Adonc Amadis auoit repoussé les cheualiers iusques aupres du char la ou voyant sa dame, abat à l'vn le bras auecques l'espee, & à l'autre trenche le quar-

tier

tier gauche de l'espee, & à l'autre trenche le quartier gauche de l'espaule iusques à luy ouurir la moytié du cœur. Alors Anastasiane dit à Lucelle que c'estoit bien raison d'ouurir le cueur à celuy qui luy monstroit celuy des autres ainsi ouuert pour son seruice. Qui respondit qu'il n'estoit besoin d'ouurir ce que de long temps estoit ouuert, sans le grand obstacle qu'il auoit mis au deuant. Et comme la damoyselle luy repliquoit qu'il n'y auoit deffence qui sceust tenir contre tel cheualier, alors ceux que si mal il menoit ne l'oserent plus attendre, & luy faisant voye il pique vers Mandroc qu'il trouua traittant le geant presque à sa volunté. Lequel voyant arriuer Amadis tourna ses yeux vers luy, craignant ce qui estoit auenu à son compagnon, qui donna lieu à Mandroc de luy descharger vn coup à descouuert du gorgeriz, dont il luy trencha la teste. Alors luy dit l'Empereur: En bõne garde sauois-ie bien Mandroc, que ie laissois ma Lucelle à qui ie te prie de dire qu'elle couche ce secours en ligne du conte des autres seruices que luy ay fais, & que ie m'en voys accomplir le reste de sa volunté, & me payer en piteuse monnoye du trop d'amour que ie luy porte. Or a dieu mon bon amy Mãdroc (combien que fort naure & trauaillé) s'auance pour l'empoigner par le bord de sa cuirace, luy disant: Monsieur pour la part que me touche vostre bon secours ie vous en remercie treshumblement: mais quand à elle, si vous auez esté cause du remede, vous l'auiez esté de l'inconuenient, l'ayant mise en ce dãger pour aller en vostre queste: pour ce ie vous supplie ne vouloir partir ainsi sans parler à elle, car vous luy redoubleriez l'ẽnuy qu'elle a receu de vostre premier depart sans prendre congé, la laissant seule en telle contree. A quoy Amadis: Si ie pensois, Mandroc, que ma demeure luy seruist ie ne luy faillirois, veu que ma volunté ne se gouuerne que par la sienne: & pour-ce que ce que ie fais, luy est agreable vous me pardonnerez la saluant en mon nom. Ce dit, tourne bride, & s'en va & sa damoyselle Finistee (acheuant de conter à la Princesse l'angoisse ou elle auoit veu l'Empereur depuis qu'il l'eust laissee) le voyant partir donne de la houssine à son pallefroy & va apres. Ce que voyant Lucelle fut tant troublee qu'elle ne sçauoit que penser ne dire. A laquelle vint Mãdroc ainsi qu'elle estoit descendue du char, & luy ayant fait son embassade elle dit: Certes s'il faisoit ma volunté il m'useroit de plusgrand' courtoisie que de me fuyr quand ie le quiers: mais puis que ma compagnie ne luy plaist ie serois bien simple de plus cercher la sienne: ce qu'elle disoit auec si grãd destresse qu'elle en estoit quasi hors de son sens. Adonc dit Anastasiane: & ia dieu ne m'aide s'il s'en va ainsi, sans qu'il ait l'estour à moy & que ie ne le rameine malgré ses dens. Si monte sur sa haquenee & court apres Amadis. Cependant la princesse & Mandroc deslierent & mirent en liberté celles qui estoient dedans le char entre lesquelles y auoit vne dame auec deux siennes filles qui les prierent de venir heberger en leur chasteau qui prochain estoit: ce que la princesse luy accorda apres le retour de sa damoyselle, & se coucherent sur l'herbe deuisans de la façon que ceste dame auoit esté prise: qui luy conta que ce auoit esté en la chasse par vne grande surprise, d'autant qu'elle auoit treues & abstinẽce de guerre auec les geans, dont l'vn auoit nom Gourdeau & l'autre Lazaron estans seigneurs du fort chasteau d'Argantas situé en vne presqu'isle, c'est à sçauoir tenãt d'vn costé à la terre duquel l'approche estoit vne deffente de maintes tours & boulleuers: & de la faisoient plusieurs saillies pour piller & rober le païs. Or sont punis de leur desserte (respond la Princesse) mais ma dame (dit l'autre) on ne croyroit pas la richesse qu'ilz auoient amassee en ce chasteau par leurs pilleries & larrecins. Surquoy la Princesse luy disoit que dieu par sa iustice acheuroit d'y donner ordre cõmme il auoit commencé. Ainsi deuisoient ensemble, & vne de ses filles qui enten-

entēdoit la chirurgie se mist à estancher le sang & bander les playes de Mandroc en attendant le retour d'Anastasiane.

Comme Amadis de Grece (apres auoir deliuré de dāger la Princesse) partit sans parler à elle, & comme elle alla apres luy.

CHAP. LXIIII.

L'Empereur ayant laissé Mandroc tant piqua, & Finistee apres luy, qu'ilz arriuerent à l'orce d'vne forest, là ou estant passee la chaleur de son ire, se voyant ainsi eslongné de sa dame, son cueur ne peut porter qu'il ne s'atendrist comme parauant : parquoy rencheut en sa debilité premiere & ne se pouuoit plus tenir à cheual, duquel il descend & se iette sur l'herbe ou il se tourne & roule douloureusement : ce que voyant Finistee met soudain pied à terre, & craignant qu'il eust rapporté quelque playe mortelle du conflit, luy dit: Làs monsieur estes vos fort nauré? Cōment Finistee (respond) t'est-ce chose nouuelle que ma playe? n'as-tu point veu ce que i'ay senty & souffert? ne congnois-tu pas la blesseure qui est si vieille & renouuelle & engrege tous les iours? car Dieu mercy sur mon corps ie n'en sens nulle. Finistee se r'asseura de la peur qu'elle en auoit, le reconfortant & priant de s'esuertuer pour remonter, à fin d'aller gaigner les logis, par-ce qu'il estoit tard. A quoy il respond qu'il auoit deliberé de loger par les champs & montaignes, aussi qu'il n'auoit pas en luy la force de se pouoir leuer de là. Sur ces entrefaittes voicy venir Anastasiane qui le voyant en cest esbat eut pareille crainte que l'autre, que ce fust quelque coup qu'il eust receu en la meslee : si descend & s'assied aupres de luy prenant ses mains qu'elle trouue mouillees d'vne sueur froide. Alors luy demande s'il estoit blessé, qui recognoissant sa parolle luy dit que si cruellement l'estoit, qu'il estimoit ce iour la auoir fait à la Princesse le dernier seruice qu'il pourroit iamais : pour-ce ma bonne amye portez luy les nouuelles de ma fin comme celle qui en auez tousiours procuré le remede. A quoy la pauurette pleurant : monsieur efforcez vous & nous vous banderons voz playes, puis irons trouuer ma dame au lieu ou l'auez laissee d'ou elle ne partira iamais qu'elle ne vous ayt veu. A à (dit l'Empereur) il n'y a qu'vne qui puisse estancher mon sang. Quand elle entendit que son mal n'estoit qu'en l'ame: sus sus (dit elle) monsieur fiez vous en moy car i'en ay trouué le moyen: pour-ce vous supplie de monter promptement à cheual pour l'aller prendre. L'Empereur iettant ses bras à son col se met en son seāt, & s'efforça de toute sa puissance pour se leuer ce qu'il ne peut faire. Dont il luy dit m'amye ie ferois volontiers ce que me dittes, mais la vertu me deffaut, vous iurant la foy que ie dois à dieu & à elle que ie n'ay le pouoir tant ne quant, & que ie ne pense durer en vie iusques au matin : pour-ce la priez de me pardōner & d'attendre mon esperit qui s'ira rendre la ou le corps ne peut plus. Ce disant il se pasme entre les bras d'Anastasiane qui le remet doucement entre ceux de Finistee, & pensant qu'il ny auoit autre remede que d'amener la Princesse en ce lieu remonte sur son palefroy, & à bride abatue l'alla retrouuer luy disant: Ma dame i'ay à parler à vous, pour-ce vous prie de monter sur vostre haquenee, à fin que nous promenions vn peu : ce qu'elle fait, & si tost quelles furent vn peu loing des autres luy demanda qu'il y auoit, & qu'elle estoit toute troublee de son effrey. C'est (dit Anastasiane) qu'il faut que veniez presentement quand & moy si voulez iamais voir vostre Amadis de Grece en vie. La Princesse sentit vn dur estoc de ceste parolle & son cueur n'auoit encore soustenu vne si rude espreuue. Helàs (dit elle) son remede est il venu, & le mien ausi? pensant qu'il fut feru à mort, & qu'elle ne viuroit gueres apres luy. Or ma dame, dit Anastasiane, à ce coup sa vie est entre voz mains. La Princesse fut vn peu consolee quand elle entendit que sa maladie estoit de l'espece de la sienne, & dit: Al-

dit : Allon de par dieu car il ne mourra par faute de secours qui dependra de moy.
Adonc s'en vont en grand diligence & le trouuerent la teste couchee dedans le giron de Finistee, qui ne cessoit de larmoyer sur luy. Anastasiane descend & reçoit la Princesse entre ses bras & s'en vont soir aupres de l'Empereur, à qui elle demande comme il se trouuoit. Helàs ma dame (dit Finistee) de puis qu'Anastasiane partit d'icy il n'a remué pied ne main : A l'heure la lune se monstorit au ciel quand l'Empereur (qui rien ne leur respondit) comme estant hors de soy tenãt les yeux fermez, s'escria: ô abuz pour me desabuser, qui eust pensé que ma dame eust eu si peu de fiance en ma vertu que de craindre vilennie la ou onques ne repaira. Ce dit, fut encores long temps sans parler. Mais la Princesse sentit vn grief choc en son cueur de ceste parolle, tellement que resister ne peut à vne soudaine deffaillãce qui luy en print. Ainsi estoient les deux amans estenduz tous transiz l'vn aupres de l'autre, dont Amadis reuint à soy le premier, à qui dit Finistee : En quoy monsieur ne voulez vous autrement penser de madame Lucelle qui est icy en telle disposition pour l'amour de vous? A ce nom il s'efforce tant qu'il se releue en son seant, & la voyant aupres de luy comme morte luy prend les mains qu'il luy baise sans cesse, & tant la tire & manye qu'il luy resueille les sens & luy dit: Làs, ma dame, auez vous voulu tãt faire pour vostre ancien cheualier que d'assister à son trespas! Ie vous supplie me pardonner le trauail que ie suis cause de vous auoir fait prendre, vous asseurant que i'en porte la peine sur le champ, d'autant que par vostre visitation me prolongez la vie en langueur, qui n'eust pas encore duré cesté nuit. Làs laissez moy mourir pour mettre fin à mon cruel martire, sans me tuer si souuent par vostre rigeur, & puis me resusciter par quelque faueur fainte & emiellee de vaine esperance: en quoy ie resemble à Prometheüs de qui le foye reuenant d'autant qu'il est rongé sert de continuelle viande à l'Autour de Caucase. La Princesse se trouua en plus grande perplexité qu'onques mez. Toutesfoys luy estant bien auis que la responce qu'elle luy feroit ceste heure seroit l'arrest de sa vie ou sa mort, & aussi vaincue de l'amour à qui nul ne peut en fin resister, luy respondit. He Amadis de Grece, si ie rendois le payement deu à vostre deloyauté vous seriés chastié de vostre faute de m'auoir delaissee, & moy de la mienne de vous auoir trop aymé: ce qui ne se pourroit faire sans la mort de tous deux.
Mais obeïssant à la puissance d'amour qui me priue de liberté, ie suis venuë vous cercher (& n'ẽ sachez gré à autre) plus pour vous sauuer la vie que pour fuyr ma mort, estant deliberee de ne partir de vostre compagnie, tant qu'ayons trouué le Roy mon frere, auec le consentement duquel ie me rendray vostre de tous points par le lyen de mariage, dont à present ie vous donne la foy, & de plus ne me requerez car ie n'en feroys rien. L'Empereur oyant ceste sentence ne sçauoit s'il songeoit ou resuoit, ne la pouant quasi croire, ne s'en fier à ses oreilles, si dit à fin de piece: O bienheureux tourment qui es coronné de si glorieuse recompense: Heureuse bataille de qui sort tãt precieuse victoire. Anastasiane estoit merueilleusemẽt aise de ce bon appointement, & voyant qu'ilz s'oublioient en ce plaisir, les auertit qu'il estoit temps d'aller retrouuer Mandroc & la compagnie des damoyselles. Ce que l'Empereur accorda, ainsi monterent tous à cheual, mais ilz rencontrerent le bon Mandroc en chemin, lequel Amadis embraça par grãd' amour, disant: Ha à cher amy, n'auiez vous pas ce iour assez fait pour moy sans vous donner ce trauail, à l'heure qu'auez si grand besoin de repos?
A quoy le geant : vous sçauez bien monsieur, que ie suis vostre iusques au dernier souspir. Or estoit il trop content de voir l'Empereur retourner auec Lucelle, & ainsi s'en võt ensemble tous resiouïz au lieu ou le char estoit demeuré, dedãs lequel la Princesse monta auecques les autres pour aller

gaigner le chasteau ou ilz deuoient loger celle nuyt qui n'estoit qu'a deux petites lieuës de la:auquel ilz furent fort honorablement receuz & traittez. Or ay-ie à vous dire qu'ilz rencontrerent pres de la vn des cheualiers des dix qui estoient de la iournee, que la foiblesse d'vne playe par effusion de sang auoit la arresté en fuyant. Si l'empoigna Amadis à qui il se rendit & l'ẽmenerent au chasteau, ou il sceut de luy tout l'estat de la forteresse d'Argantas, qui estoit imprenable par force humaine, & qu'il n'y auoit dedans qu'vne vieille geante accompagnee de quatre cheualiers pour la garde du lieu, auec quelque menue gent de seruice. A ceste cause pẽsa l'Empereur qu'il le conuiendroit surprendre par quelque ruse auant qu'ilz sceussent plus amples nouuelles du conquerant. Parquoy apres souper print congé secrettement de la Princesse (qui le luy eust voluntiers refusé) & ne meine quand & luy que son prisonnier à qui il promet sa deliurance, moyennant qu'il le mette dedans le chasteau. Ainsi s'en va vers Argantas qui n'estoit qu'a vne lieuë de la, voire si fier & braue de son nouueau contentement qu'il ne pensoit entreprise au monde qu'il ne mist incontinent à fin.

Comme l'Empereur Amadis par sa haute cheualerie conquist le chasteau d'Argantas & deliura les prisonniers.

CHAP. LXV.

AMadis de Grece & le cheualier arriuans pres du chasteau d'Argantas entendirent de grans criz & gemissemens dedans, & se douterent assez tost que ce pouuoit estre, car trois autres cheualiers qui estoient fuiz de la meslee auoient apporté les nouuelles de la mort des deux geans, qui estoit la cause de doleance & lamentation que faisoit leur mere & les seruiteurs. Amadis fit hurter le cheualier à vn gros marteau de fer qui estoit à la porte, qui fit venir vn homme à vne fenestre au dessus, leur demandãt qui ilz estoiẽt & qu'ilz alloient querant. Ie suis Bresco, respond le cheualier, qui par grand auenture suis eschappé de l'estour auec mon compagnon que voicy, pour-ce ouure nous, à fin qu'allions faire nostre deuoir de mener le deuil de noz seigneurs auecques les autres. L'homme qui le recogneut luy dit qu'il attendist, & reuint incontinent auec les clefz par le commandement de la geante auec deux valetz portans deux chandelles. Lesquelz si tost qu'Amadis fut entré le cognurent aux enseignes que les cheualiers de leans en auoient baillees: parquoy ietterent sur luy leurs chandeliers & s'enfuyoient au dedans crians à haute vois. Trahy, trahy, seigneurs cheualiers sortez, ou nous sommes perduz. A ce bruit l'effroy fut grand par le chasteau, & les trois cheualiers qui ne s'stoient encores desarmez estoient prestz de saillir au secours pendant q̃ les quatre de la garde s'armoient, & huit vilains couroient à leurs haches & cabassetz de fer. Mais Amadis ayant soudain mis pied à terre print vne des chandelles & à grand pas marche droit vers la salle ou il les trouua auec la geante. Quand ilz l'apperceurẽt, s'escrierent : Dame Foralaste nous sommes tous mors, car voicy la mesme mort qui a tolly la vie à voz enfãs. La vieille leur dit: mettez le à mort, il n'euadera point de noz mains. Adonc ilz l'enuahirent de tous costez, & il les escarmouche tellement qu'auant que ceux de la garde vinsent il en auoit depesché deux. Alors arriuent les quatre autres qui recommencerent le conflit, lesquelz en peu d'heure Amadis charpenta en piteuse sorte. A ceste cause Foralaste comme vne Lyonne enragee fait allumer vne torche par vn valet & s'en va en vne loge ou elle tenoit deux tigres enfermees les plus terribles bestes de la terre: si les met dehors esperant par elles la vengence du cheualier. Mais la premiere chose qu'elles firent fut de deschirer leur maistresse & la despecer à beaux ongles & dẽts. Ce que voyant le seruiteur quitte sa torche & s'enfuit en vne chambre ou les femmes

mes du chasteau s'estoient retirees. Les Tigres ayãs mis la geante en pieces võt par la court ou elles rencontrent les huit vilains encapelinez allans vers la sale pour charger Amadis de renfort: desquelz elles en demembrerent & escorcherent deux piteusement, contraignans les autres gaigner le haut par les escaliers. De la les bestes tirerent vers la lumiere ou Amadis combatoit, & s'attacherent à deux des cinq cheualiers qui n'en eurent pas meilleur marché que les autres. Mais les trois qui restoiẽt les voyãs ainsi acharnees sur les corps de leurs compagnons s'adresserent à elles à leur dam: car elles en firent hideuse boucherie, hormis vn qui se sauua de vistesse. Adonc Amadis: Ia dieu ne plaise (dit il) que ie m'efface à ses animaux qui tant m'ont fait de bien: & de ce pas empoigne vne torche & s'en va amont la viz laissant les tigres en leur pasture qu'il enferme en la sale: & va à l'autre ou les vilains s'estoient retirez de peur des bestes. A l'huys de laquel le trouua le cheualier qui s'en estoit fuy: le quel aussi tost qu'il le vid se prosterne à ses piedz luy requerant mercy, qu'il luy ottroya, moyennant qu'il fist ouurir celle porte aux vilains. Ausquelz il parla, leur remonstrãt qu'il ne pensassent tenir fort contre celuy qui seul auoit mis en rotte & fait euure de cent cheualiers, autremens faisans ceste folie ilz ne se pouoient asseurer que de la mort. Les pauures diables qui iugerent à ce langage que tout estoit souzmis à la puissance de l'estranger, dirent que sur sa parolle ilz ouureroient. Lors Amadis leur promet sur sa foy de ne leur faire aucun outrage. Parquoy ilz luy ouurent & se iettent à genoux deuant luy, s'offrans à son seruice. Il les reçoit, & de la descend en la sale basse ou ilz trouuerent les Tigres mortes des playes qu'elles auoiẽt receuës. Si s'en va à la chambre ou les femmes s'estoient retirees qui pleuroient tendrement, ausquelles il fit ouurir l'huys sur sa promesse, & eut grand' compassion de leur tristesse. Puis se met à vne fenestre qui regardoit dehors & appella le cheualier sa guide, lequel n'auoit osé entrer dedans le chasteau, iusques à ce qu'il veid comme le fait succederoit. Adonc luy demanda qu'il vouloit de luy. Que vous alliez soudain vers ma dame la Princesse luy dire que le chasteau d'Argantas est à nous, & qu'elle m'enuoye gens à mettre dedans pour le garder, puis ie les iray trouuer incontinent. Le cheualier fit diligence, & dieu sçait la chere qui luy fut faitte de si bonne embassade, pour laquelle fournir Mandroc enuoya vn homme du chasteau ou ilz estoient à sa nau pour amener partie de ses gens qui estoient demeürez, lesquelz ne faillirent l'endemain de se rendre au chasteau d'Argantas. Amadis ne dormit gueres celle nuyt, combien qu'il en eust grande necessité, ains l'employa à faire enterrer la geante & ses gens, & à faire traitter les prisonniers qui estoient en grande souffreté. Si leur fit le matin rendre tout ce qui leur auoit esté pris, & leur en donna encores autant des grandes richesses qu'il trouua leans, les commandant tous à dieu. Et ilz s'en allerent le benissant & remerciant de tout leur cueur. De moindre largesse il n'vsa enuers les damoyselles du chasteau, & arriuans les cheualiers de Mandroc les mit en possession du chasteau, receuant hommage d'eux au nom de Mandroc qu'il en faisoit seigneur. Ce fait part de là & va trouuer la Princesse qui le recueillit fort gayement comme si elle eust senty sa part de la gloire de la cõqueste faitte par celuy qui tant estoit sien. Or dit l'Empereur à Mandroc qu'il luy donnoit le chasteau auec tous les biens qui y estoient en grande affluence comme à celuy qui l'auoit bien acheté au pris de son sang: Mandroc le remercia vn genoil en terre, disant que ce n'estoit que le commencement & arres de ce qu'il auoit enuie de faire pour luy, & que trop estoit payé de son seruice du seul tiltre d'estre son vassal, mais puis que sa grandeur luy faisoit ce don, il le tiendroit d'elle non plus ne moins que sa personne

& le reste de ses biens. Amadis l'embraça tout riant & luy dit: La fin des richesses ne gist pas à les posseder, ains à les distribuer par liberalité, & le tresor de ceste largesse est le plus grand que les Princes puissent auoir, sur lequel le temps, la fortune, ne la mort n'ont aucune puissance. Brief il n'est richesse que d'amys que vous acquerez par bienfaitz, sans lequelz vous ne pouez asseurer la iouïssance & garde de voz biens. L'Empereur & la Princesse tindrent bonne compagnie à Mandroc iusques à ce qu'il fut guery. Lors remercierent la Dame du chasteau du bon traittemenr qu'ilz auoient receu d'elle. A qui Amadis fit present d'vn precieux ioyau qu'il auoit apporté d'Argantas. Puis firent voile par bon temps pour reprendre leur route passans le temps ensemble en la nef à plusieurs ieux & esbatz.

Comme le Prince Falanges n'ayant nouuelles de son filz Agesilan ne de l'Emperiere Niquee & de tous ceux qui estoient allez en sa queste, s'exposa à la fortune pour les aller trouuer, & la Princesse Alastraxeree sa femme auec luy.

CHAP. LXVI.

AMadis de Grece (comme auez entendu) estant ainsi hors de cognoissance, & Florisel pareillement auec tous ceux qui les auoient suyuis, causoient grand tristesse à leurs amys. Entre lesquelz vous auez cogneu par ceste histoire que Falanges estoit des principaux: lequel outre ceste perte en auoit fait vne plus grande de son propre filz Agesilan, duquel depuis tant d'annees il n'auoit sceu aucunes nouuelles, ne de dom Arlanges son compagnon. Parquoy vn iour qu'il estoit sur ce propos auecques la Princesse sa chere espouse luy dit qu'il ne pouuoit plus souffrir ce grief ennuy de la si longue absence de tous ceux qui luy touchoient de plus pres au cueur, mesmement de leur filz vnique. Dont estoit deliberé auec son bon conseil de monter sur mer au premier iour & tenter l'auenture de leur queste. A qui Alastraxeree respondit qu'ilz n'estoient pas nez pour viure tousiours en voluptez & delices, & qu'elle estoit d'auis qu'il fit ce que l'honneur & le deuoir d'amitié luy commandoit. Dequoy il fut tresaise, & donna charge à l'instant qu'on luy tint vne nef preste & equippee pour le lendemain. En laquelle (apres auoir pris congé du bon Roy & de la Royne) il entra accompagné de trois cheualiers seulement. Et commanda à son patron de ne tenir aucune route, ains aller à la fortune puis qu'il ne sçauoit qu'elle part il deuoit plustost tirer, esperant que Dieu le guideroit. Vous deuez croire que la Princesse (combien que magnanime) eut grand regret à son partement. A laquelle la nuyt prochaine auint vn songe qu'il luy sembloit ouyr la voix de son cher mary, l'appellant à son ayde comme s'il fut en extreme danger! qui la fit reueiller en sursaut, mais considerant que c'estoit vanité que songes, se remit à dormir, ou gueres elle ne fut que ce mesme songe luy reuint. Alors se leue le cueur fort triste, estimant que ce deuoit estre quelque auertissement diuin, puis qu'il auoit esté ainsi rechargé pour la deuxiesme foys. Et si tost qu'il fut iour alla vers le Roy & la Royne leur raconter, qui remirent tout à sa discretion. A ceste cause enuoya choisir le meilleur vaisseau qui fut au port & y mettre ses armes, dedãs lequel elle monta vne heure auant la nuyt ne menant quand & elle que deux damoyselles & douze cheualiers. Si fait leuer l'ancre & singler sans quadran ne bussolle comme le Prince auoit fait, ainsi que les vents & ondes la porteroient, se mettãt en la main de Dieu, & le peuple fort triste l'auoit suyuie iusques au port les larmes aux yeux de voir ainsi partir leus deux princes sans sçauoir ou ilz alloient, ayans desia perdu leur filz Agesilan, dont la coronne de Colchos estoit en danger de forligner & cheoir en main estrange.

Comme Gandastes le braue, Roy de Frigie vint à Trapezonde pour entrer en combat singulier contre Florisel sur la querelle de Sidonie. Et comme Rogel de Grece le vainquit en la deffence de son pere.

CHAP. LXVII.



D'Autre costé grand estoit l'ennuy de la Princesse Heleine pour le lõg temps qu'elle auoit esté sans entendre aucunes nouuelles de Florisel son mary ne de l'Empereur Amadis. Et n'auoit autre soulas en sa tristesse que du Prince Rogel son filz,qui adonc estoit en aage pour estre cheualier,estant doué & accomply de graces & perfections, telles que vous ont esté deduites au commencement de ce liure. Or commençoit desia à courir l'ordre de ses destins contenu par les propheties escrites en son nom : ausquelles fortune fit ouuerture par vn accident non esperé par luy, qui ne pensoit alors qu'en l'ordre de cheualerie qu'il desiroit receuoir de l'Empereur Amadis de Grece son ayeul. Mais sa longue absence luy tardoit trop, & à ceste cause supplia la Princesse sa mere plusieurs foys de luy donner congé d'aller à Constantinople pour le receuoir de l'Empereur Lisuart. Ce qu'elle luy detourna tant qu'elle peut, n'ayant autre plaisir ne reconfort que de sa compagnie, aussi le voulant reseruer pour le soustien de la maison de Grece au cas que son pere & ayeul fussent periz, en la queste desquelz il vouloit aller. Or auint vn iour qu'il estoit en ce propos auec elle qu'vn cheualier entra en la sale du palais, fort grand & membru, & monstrant apparence de pareille prouësse : deux escuyers luy portoient ses armes, & auoit en son escu l'ymage de Diane. Si demanda fierement lequel estoit Florisel de Niquee, & la Princesse luy respondit qu'il n'y estoit pas. Ie sçauois bien, dit il que ma fortune me le destourneroit au temps que ie le cercherois, mais il ne gaigne rien à ce cacher de moy, par ce que ie le trouueray tost ou tard pour garnir ma main de sa teste. Rogel fut grandement esmeu de ces braues parolles : toutesfois comme sage & biẽ apris attrempa son ire, & luy respondit: Cheualier le Prince monseigneur est en reputation pour tout le monde de ne se deuoir cacher & absconser pour autre qui viue : & croy quelque part qu'il soit que plus grands faitz & emprises le detiennent que la vostre: pour ce deportez vous d'vser de ce langage, que sans la seureté qu'il

a donnée à ses assaillans, on ne le vous souffriroit pas. Le cheualier fut fort irrité de ce que Rogel luy disoit, & luy respondit: Damoysel reseruez telles parolles d'audace à quand vous aurez moyen d'en monstrer les œuures, & que serez cheualier: car vous ne sçauez pas que vous parlez à Gandastes Roy de Frigie, qui vous en donneroit bon chastiment si vous estiez en estat pour le receuoir. A quoy Rogel: Gandastes, ie garderay mes menaces iusques au temps que m'assignez, vous promettant de vous aller recercher d'aussi bon cueur que querez le prince Florisel mon seigneur. Quant à vous cugnoistre, ie croy qu'aussi peu me cognoissez vous: car vous n'entreprendriez iamais correction sur le filz de tel que celuy à qui ie suis, qui tient luy & les siens de plus grands seigneurs à vassaux que vous n'estes: pour-ce auisez à parler plus sobrement de telz princes. Gandastes cuida enrager de ceste respõce, & luy dit qu'il le vint hardiment cercher, & qu'il ne se cacheroit comme son pere de luy. Adonc Rogel saisy d'impatience s'agenouille deuant sa mere la suppliant luy permettre d'estre cheualier par la main du roy de Bregne, pour le deliurer de peine d'aller cercher ce Roy qui estoit tout porté, & que son aage & l'honneur d'elle ne pouuoient souffrir telz outrages. Heleine (combien que fort ennuyee des braueries de ce Roy) ne luy voulut accorder sa requeste, craignant trop la puissance de Gandastes selon sa corpulence, qui (à la verité) estoit tresuaillant & hardy, n'ayant encores rencontré cheualier ne Geant qu'il n'eut outré & vaincu. Parquoy elle adresse à luy sa parolle: Roy de Frigie le prince Florisel n'est pas en ce païs, à son retour y pourrez venir, tout asseuré qu'il ne se celera point pour vous: ce pendant ce n'est acte de cheualier d'outrager vn autre (mesmement tel prince) en son absence, & dire parolles au preiudice de son honneur. A quoy il respondit n'auoir rien dit qu'il ne maintint de fait, & que si tost qu'il sentiroit nouuelles de sa venuë il le viendroit trouuer. Ce dit, sort de la sale & monte à cheual tenant le chemin d'vn port distant de vint lieuës de là ou sa nau l'attendoit. Rogel le voyant ainsi partir ne se pouuoit contenter, & de fascherie ne voulut soupper, quelque instance qu'Helene luy en fit, & disoit: Ma dame qu'elle raison auez vous de me diuertir de mon deuoir & me garder de prendre les armes au temps qu'elles me sont deuës? puis qu'ainsi va faittes moy bailler vn accoustrement de damoyselle, à fin que ie m'asseye sur les carreaux aupres de vous auec mon eguille, & qu'aumoins ie vous serue de quelque chose. Elle (se souzriant d'vne bonne grace) luy respondit qu'elle ne le faisoit pour deffiance qu'elle eust de sa vertu, ains à fin de ne perdre sa presence en l'estat solitaire ou il la voyoit, luy tenant maint autre propos pour luy destourner ceste fantasie: mais il n'estoit pas possible veu l'ardeur qui luy rongeoit le cueur: tellement que la nuyt (estant Rogel retiré en sa chambre) fit sortir tous ceux qui y estoient fors qu'vn damoysel nõmé Seruid filz du duc d'Antile (qu'il aymoit plus que nul autre) à qui il fait prendre vn flambeau & s'en va au cabinet de l'Empereur ou il choisit vn harnois blãc de fort bonne trempe, duquel s'arme, & prend la meilleure espee qu'il y trouue & la baille à Seruid à porter: puis descendent tout bellemẽt en l'escuyrie ou il choysit les deux plus braues destriers à son gré. Et ainsi sortirent hors la ville, suyuant le trac du Roy de Frigie, & si bien piquerent qu'ilz furent à quatre lieuës de Trapesonde auant le iour, pres d'un chasteau ou il estima que Gãdastes auroit logé, veu l'heure qu'il estoit party de la cité, comme aussi auoit il fait. Parquoy dit à Seruid qu'il leur faloit passer outre iusques à l'entree d'vne forest qu'ilz voyoient, pour feindre de venir de l'autre costé quand le Roy sortiroit, de qui il ne vouloit estre cognu tant qu'il eust fait son desein. Ainsi le font, & gueres ne tarda Gandastes à se mettre aux chãps. Dequoy Rogel aise extremement lace son

armet & va au deuant du Roy qui luy demande à la rencontre s'il alloit à Trapezonde. I'y allois (respond Rogel) mais Dieu mercy que ie vous trouue icy vous me faites surseoir ceste peine: car i'auois grand desir d'estre armé cheualier de la main de l'Empereur Amadis de Grece, lequel i'ay entendu n'estre pas de present en ce païs, & ensemble que vous y estiez arriué: qui estes celuy pour vostre renommee de qui ie me tiendrois plus heureux de receuoir cest honneur. Vous n'en serez pas refusé, dit le Roy, & à l'instant luy donna l'accollee, & Rogel print l'espee de la main de Seruid luy voulant faire ceste faueur. Alors commença à dire à Gandastes: Roy de Frigie si l'ordre de cheualerie se prend en intention d'executer les hautz faitz ie n'y veux faillir de ma part. Et pour ce ayant deliberé de vous cercher, ores que ie vous trouue: i'estime le meilleur de vous deffier presentement, pour adresser mon coup d'essay en bon endroit. Gandastes se print à rire comme par dedain luy disans que ce commencement luy sembloit tresbeau mais qu'il sortist pareille yssuë, & luy conseilloit de differer ceste folie iusques à ce qu'il eust vn peu plus de poil au menton. Du poil on ne combat pas (respond Rogel) i'espere le vous faire cognoistre. Puis qu'ainsi va (dit Gandastes) esloigne toy & tu en auras le cueur net. Ce qu'il fait, & brochent l'vn contre l'autre de telle furie que leurs lances rompent & se rencontrent de piedz & de testes si lourdement que le Roy va par terre, & Rogel perd les estriers saisissant le col de son cheual comme le plus adroit cheuaucheur qui fut en son temps. Toutesfois le cheual sentant ses resnes lasches ainsi eschauffé qu'il estoit, tant saute & bondit que Rogel ayma mieux se ietter en terre: voyant le Roy venir vers luy à pied l'espee au poin il se presente garny de la sienne, & adonc commencerent vn combat autant cruel qu'il en eust iamais esté, trenchans leurs escuz en pieces faisans voler le feu de leurs armets, & à beau ieu beau retour sans qu'on peust cognoistre aucun auantage de l'vn sur l'autre de plus d'vne heure. Dequoy Seruid estoit en grand angoisse pour le peu d'experience du ieune Prince s'attachant pour son apprentissage à vn si braue champion: lequel aussi estoit trop estonné de la verdeur qu'il trouuoit en son nouueau cheualier, & principalement de l'adresse & legereté dont il euitoit ses coups & luy en donnoit par surprise. Le sang sortoit à tous deux par maintz endroits de leurs corps, dont se sentit le Roy fort affoibly, & monstroit contenance de vouloir faire pause, quand Rogel (qui auoit le cueur plus gros que le ventre, combien que gueres moins de besoin il n'en eust) luy vint reprocher qu'est cecy Gandastes? il semble comme m'auez tantost iargonné que voulez mettre la fin au commencemẽt du conflit. Vous deuez sçauoir que le chef de Florisel ne se conquiert point par repos, & faut maintenant qu'on sçache de qui de nous deux les parolles & œuures sont plus reprehensibles. Alors le Roy cogneut que c'estoit le damoysel & filz de Florisel à qui il en auoit eu à Trapezonde, & le prisa fort en son cueur. Neantmoins irrité de ces reproches, luy dit: Comment Rogel de Grece penses tu en ceste enfance auoir subiugué en moy les forces qui ont esté inuincibles aux plus puissans cheualiers & geans de la terre? Ce dit, luy descharge vn coup sur le heaume, que Rogel pare de son escu, mais il luy en fit deux pieces, & la pointe de l'espee luy attaignit au dessus de l'aureille ou elle l'entama grieuement, & l'estourdit en sorte qu'il cuyda tomber: toutesfois se resueillant & euertuant plus que parauãt en ramene vn autre sur l'armet de Gandastes lequel il fendit (nonobstant l'escu) iusques à la chair viue, qu'il esgratigna assez profondement au front, dont le sang commença à couler sur l'œil droit du Roy, qui luy porta tant de nuysance à la veuë que Rogel eut moyen de luy redoubler vn autre coup à deux mains dont il l'estourdit grandement: & le voyant chanceler le heurte & renuerse emmy le champ. Lors ne fut

paresseux de luy coupper les las du heaume,& luy mettre l'espee sur la gorge,criant qu'il estoit mort s'il ne faisoit son commandement. Qui luy respondit que bien fol seroit de n'y obeïr, n'esperant de si bon cheualier chose qui peust tourner à l'interest de son honneur. Ie veux (dit Rogel) que tu ailles vers la royne Sidonie luy dire comme au nom de mon pere (de qui n'auons nouuelles depuis long temps) ie luy fay present de ta teste, & qu'a la mesme condition que mõseigneur le Prince ie soustiendray tous ceux qu'elle ennoyra en son absence soit icy ou la part qu'ilz me trouueront. Gandastes luy iura d'ainsi le faire: & Rogel monte sur son cheual, & s'en va par vn destour au logis d'vn forestier pour faire appareiller ses playes, n'estant deliberé de retourner si tost à Trapesonde. La princesse Helene fort dolente de son depart, enuoya le duc d'Antile apres luy accompané de nombre de cheualiers, lequel arriua le soir au chasteau mesme ou s'estoit retiré Gandastes pour soy faire penser. De qui il entendit le combat passé, dont il se resiouït merueilleusement de si hault commencemẽt de son Prince. Puis l'ayant cerché es villes prochaines sans en rien entendre, retourna vers la Princesse qu'il reconforta par l'esperance grande de ses premiers faitz. Ce pendant Gandastes guerissoit, qui ne faillit si tost qu'il peut mõter à cheual d'accõplir son embassade en Guindaye.

Comme Rogel guery de ses playes deliura trois damoyselles des mains de trois cheualiers qui les vouloient forcer : & des menuz propos qui passerent entre luy & elles

CHAP. LXVIII.

Estant Rogel de Grece guery de ses playes commanda à dieu le forestier, luy deffendant expressement de ne reueler qu'il eust esté en sa maison. Si part auec Seruid son escuyer, tirant au port le plus prochain pour s'exposer à la mercy des vens & courir sans routier ne compas. Deux iours cheuaucherent sans auenture trouuer digne de recit, & au troisiesme comme ilz entrerent en vne forest ouyrent vn cry de femmes, qui luy fit mettre armet en teste & prendre escu & lance de Seruid pour aller voir que c'estoit : si trouua trois ieunes damoyselles perchees en vn arbre, & trois cheualiers qui les poinçonnoient de leurs lances pour les faire descendre. Ausquelz il demanda pourquoy ilz leur faisoint fascherie : qui respondirent: pour-ce qu'elles leur sembloient belles & ilz en desiroient iouïr ceste nuit. A quoy Rogel repliqua, que ce n'estoit acte de cheualerie de poursuyure les dames outre leur gré, & qu'ilz s'en deuoient deporter. Qui nous a amené ce prescheur? dirent ilz: passez, passez vostre chemin sans vous entremettre du fait d'autruy qui en rien ne vous touche, vous estes encores bien ieune pour mettre police au païs. Aumoins en vous la mettray-ie bien(repond Rogel) si vous retirez de la, ou ie vous en tireray par force. A ceste parolle s'esloignerent de luy & tous trois viennent les lances couchees, desquelz le premier rompit sur luy, & il luy passa la sienne à trauers du corps plus d'vne brasse : puis acheuant sa carriere rencontra le second qu'il choqua & renuersa par terre, vne iambe prise souz son cheual. Adonc tire l'espee & vient vers le tiers qui luy estoit demeuré au camp. Ce que voyans les filles esbahies de sa proësse. Dieu benye (dirent elles) le bon archer, qui a d'vn coup abbatu deux passereaux. Le troisiesme le voyant venir vers luy fut sage par l'exemple de ses deux compagnõs, & pour le plus seur piqua au loing sans retour : nonobstant la huee des damoyselles qui luy crioiẽt qu'il reuinst & qu'elles luy ottroyroient leur amour s'il vengeoit la honte de ses compagnons. Rogel & Seruid ne se peurent tenir d'en rire, & il descend de cheual & va à celuy qui estoit couché souz le sien (cognoissant que l'autre estoit mort) auquel il fit semblant de vouloir trancher la teste. Ce que l'autre craignant luy requiert pardon,

don, que Rogel luy accorde, ſouz le ſerment de ne faire iamais outrage à dame: puis luy ayda à ſoy releuer. Ainſi s'en va,& les filles luy dient qu'il les recommande à ſon compagnon qui eſtoit ſi hardy contre les femmes & fuyoit deuant les cheualiers. Il s'en alla la teſte baiſſee ſans leur reſpondre, entendant bien qu'on battoit le chien deuant le lyon. Lors Seruid amene le cheual à Rogel,luy diſant: Montez monſieur, ie croy qu'effacerez le renom de voſtre pere. Ie feray beaucoup (dit Rogel) ſi ie luy puis reſſembler de quelque partie. Les damoyſelles deſcendirent à l'heure de l'arbre & le ſaluerent courtoyſement,le remerciant du bien qu'il leur auoit fait, & monterent ſur leurs palefrois:puis le prierent (eſtant heure de ſoupper) de venir prendre la patience en leur chaſteau qui prochain eſtoit. Ce qu'il ne refuſa, & ſe met entre elles qui luy ſemblerent toutes trois cointes & iolyes:& en chemin leur demanda comme ceſte fortune leur eſtoit auenuë.A quoy l'aiſnee: Monſieur ſachez que nous ſommes ſeurs & filles d'vne dame chaſtelaine du lieu ou vous menons. Or eſtions ſorties apres diſner de noſtre chaſteau ſur noz haquenees pour prendre l'air,& eſtions montees en ceſt arbre pour cueillir des pommes quand ces trois gallans arriuerent qui nous requirent d'amours, & voyans que ny voulions entendre nous moleſtoient ainſi qu'auez veu pour nous faire deſcendre. Ilz en ont eſté chaſtiez ſelon leur merite, dit Rogel. Ouy (dit elle) & nous fort ſatisfaittes de voſtre bon ſecours : mais ie vous prie de vouloir oſter le heaume puis que n'auez plus à cōbatre,& vous mangerez auec nous du fruit que portons en noz manches qui eſt fort beau. A quoy Rogel:il s'en pourroit cueillir auecques vous de trop plus delicieux, & voſtre beauté peut liurer vn dur aſſaut, toutesfoys ie feray voſtre volunté. Quand il fut deſcouuert elles furent eſmerueillees de ſa beauté,& de la vaillance qu'il auoit monſtree en ſi grand ieuneſſe:dequoy l'vne d'elles luy dit, qu'elle accontoit à double bien d'auoir eſté deliuree de ſi bonne main. Elle eſt touſiours preſte (reſpond il) à s'employer pour telles que vous eſtes, belles & de bonne grace. Mais vous (monſieur) eſtes tel que vous nous dites, qui moins ne conquerez les dames que vainquez les hommes.Car pour le peu que vous ay veu ie ne voudrois iamais partir de voſtre compagnie. Ne moy pareillement de la voſtre,dit il. Vous voila tresbien d'accord (dit l'vne des autres) s'il eſtoit raiſonnable que vous euſsiez tout ma damoyſelle, ſans que nous y euſsions aucune part. Puis qu'il le veult (dit elle)ie ne vous fay point de tort, & remettons noſtre differend à luy meſme.Rogel prenoit grand plaiſir à leur debat, & leur dit qu'il les trouuoit toutes trois ſi gentilles qu'il ne ſçauoit bonnement laquelle choiſir. Comment (dit laiſnee) monſieur, ſouz vmbre de nous appointer vous nous mettez en plus grand diſcord: ſachans bien que ſi nous ſommes trois à vn, nous entretuerons de ialouſie. Il faut donc ietter au ſort,dit la troiſieſme.Ce que la premiere ne voulut conſentir,aymant mieux y auoir par certaine,que ſe hazarder à n'y auoir rien du tout. Ainſi rians & gaudiſſans à ſoulas arriuerent en leur chaſteau: là ou leur mere (qui eſtoit treshonorable dame) recueillit Rogel fort humainemēt,& ne ſçauoit quelle chere luy faire quand elle eut entendu de ſes filles ce qu'il auoit fait pour elles, dont l'aiſnee auoit nom Sinide, l'autre Galinde, & la troiſieſme Sireſe. Elles le menerent en vne bonne chambre ou il fut deſarmé: puis luy apporterent vn manteau d'eſcarlate bordé de paſſement d'or,& le conduirent en vn iardin ou les tables eſtoient dreſſees pour le ſoupper: lequel attendant ſonnerent des luthz aſſez melodieuſement,& les ayans laſchez il en print vn & ſonna vne chāçon ſur le propos de l'amour des trois enſemble, compoſee par vn des meilleurs poëtes de ſon temps.

D'en

D'en aymer trois ce m'est force et cotrainte:
L'vne m'aymant trop, pour ne l'aymer point.
Et l'autre m'a donné si viue attainte,
Que plus la fuis, plus sa grace me point,
Et l'autre tient son cueur vny & ioint,
Voire ataché de si trespres au mien,
Que ie ne puis ne veux estre que sien.
Ainsi Amour me tient en ses destroitz:
Et me contraint à toutes vouloir bien
Mais ie sçay bien à qui le plus des trois.

Elles eurent grand plaisir à l'ouïr sonner & chanter, comme celuy qui bien le sçauoit faire. Mais ce fut à recommencer la plaisante noise, laquelle il preferoit aux autres. Ce qu'il refusa à leur dire, à fin de les tenir toutes en aleine, pour meriter la preeminence: car il n'y auoit celle qui ne fut ferue de son amour, & qui volontiers ne luy eust obeï son honneur sauf. Or fut le soupper planturcux & bien seruy: apres lequel ne fut pas question que de dancer sur l'herbe & passer le temps iusques à l'heure de repos. Mais ce fut la pitié quand les filles cogneurent qui Rogel estoit, & comme elles se foruoyoient de vouloir pour mary ou amy leur seigneur ligé.

Comme Rogel reprenant son chemin, abatit à la iouste les cheualiers de la dame des quatre chasteaux, & des amourettes qu'il demena auec elle.

CHAP. LX.



Rogel ayant repris ses erres deuisoit auec son escuyer des trois seurs qui le gignoient de bon œil, & ne hannissoient à autre auoyne: quand ilz se trouuerent pres d'un chasteau ou ilz virent en vne prairie dix cheualiers armez & autant de damoyselles s'esbatans ensemble. Rogel les voyant se voulut destourner du chemin à fin d'euiter l'occasion de quelque destourbier & demeure, n'ayant enuie de iouste ne cõbat sans grande & iuste cause pour le desir qui l'esperonnoit à la queste de son pere & ayeul. Les cheualiers qui l'apperceuoient tirer à gauche luy enuoyent vn escuyer pour le deffier. A l'approche duquel il print son armet de peur d'estre cogneu, & l'escuyer luy dit: Seigneur cheualier, ces cheualiers vous mandent que sortiez de ce sentier, laissant vostre nom pour enregistrer, si ne voulez vous auenturer à gaigner le pris des abatuz. A qui il respondit: Mon amy dites leur qu'ilz me pardonnent, car ie n'ay à present loisir de iouster. Il vous conuient donc sortir de ce chemin.

dit

dit l'escuyer. A cela ne tienne (respond Rogel) & en va prendre vn autre. Ce pendant l'escuyer retourne à ses maistres auec la responce, qui iugerent que c'estoit quelque couard qui ne demandoit qu'amour & simplesse. Pourtant l'vn d'eux monte à cheual diligemment & luy va trancher le pas, criant: demeurez cheualier vostre lascheté ne vous exemptera pas ainsi de la iouste. Rogel oyant ce langage couche contre luy sans parlementer, & ayant l'autre rompu en son escu il le fait voler par dessus la crouppe du cheual les iambes contremont. A sa cheute vne des damoyselles dit qu'il luy sembloit que meilleur eust esté d'auoir laissé aller ce cheualier sa voye. Ie suis de vostre auis (dit vn autre) tant il se monstre adroit & vaillant. Bon mestier luy sera (dit vn des cheualiers qui montoit pour aller contre luy) & aprochant luy escria qu'il attendist (car il s'en alloit pensant en estre quitte pour vne iouste.) Or deuez vous sçauoir qu'a cestuy en auint autant qu'a son compagnon, voire aux autres huit qui vindrent apres, lesquelz Rogel desarçōna tous luy demeurant sa lance entiere. Adonc s'en vouloit aller, combien que les cheualiers honteux de leur cheute le vousissent combatre à l'espee: dequoy il s'excusa, disant que ce n'estoit la coustume de venir aux espees sans occasion de plus forte querelle. Ainsi les laissoit fort empeschez à reprendre leurs cheuaux qui penadoient par la campagne: & les dames en grande risée de leurs cheualiers tresbuchez, quand vne damoyselle les suyuit sur son palefroy qui luy dit de bonne grace: Sire cheualier, Sardenie dame des quatre chasteaux (qui est en ceste troupe) vous requiert affectueusement de ne partir d'icy sans parler à elle, & quelle desire cognoistre si la supplication des dames vous (que la force des hommes n'a sceu contraindre à cause de vostre vaillance) pourra gaigner à raison de vostre courtoisie. I'obeïray volontiers, dit il, à cest effort comme celuy qui ne desire que seruir telles dames. Parquoy tourna auec la damoyselle, & entrant en la prairie void de tresbelles filles, mesmement vne sur toutes vestuë de satin blanc portant vn chapeau de fleurs sur son chef nud, qui estoit Sardenie dame des quatre chasteaux riche & belle en perfection, & requise en mariage de maintz hautz & puissantz barons. Or estoit elle ieune, & ne pensoit qu'à soy donner du bon temps, & estoient toutes ses damoyselles de sa maison & pareillement tous ses cheualiers luy faisoient la cour pour l'auoir à femme. Rogel la salua, iugeant bien que c'estoit la maistresse: & elle le prie d'oster les armes (comme ayāt gaigné la seureté de ses cheualiers) & apres elle luy diroit le surplus. A quoy il respondit: qu'il estimoit à pareil honneur de rendre les armes à sa beauté que de les defendre contre les hommes: & que pour entendre ce qu'elle luy vouloit dire, il feroit son commandement. Soudain oste son armet qu'il baille à son escuyer, demeurant en couleur si vermeille de l'eschauffement de la iouste qu'il mist toutes les pucelles en admiration: pour lesquelles Sardenie print la parole, disant: Certes cheualier vostre veuë n'a moins de puissance sur les dames que vostre vertu sur les cheualiers. Ie suis, respond il, à en attendre l'experience. Or, dit elle, puis qu'auez gaigné le loz de la iouste c'est raison que sçachez les conditions d'icelle, pour ne perdre le pris & loyer que si vaillamment auez conquis. Entendez donc que ces dix cheualiers m'auoient fait requeste de leur permettre de garder ce passage dix iours en ma presence & de ces filles, souz telle loy que ceux qui refuseroient la iouste auroient à laisser leur nom, & de ceux qu'ilz abbatroyent, les cheuaux seroiēt à eux. Et ie leur promis de ma part que celuy qui les renuerseroit tous auroit pouoir de requerir vn don à qui mieux luy plairoit de mes damoyselles, quelle seroit sugette à luy ottroyer: voyla ce que vous auez gaigné & nous aussi n'auons pas perdu à cognoistre vn si gentil personnage. A quoy Rogel: Ma dame, quant aux cheuaux ie les donne à leurs premiers maistres d'autant

que

que i'en suis pourueu de ce qu'il m'en faut. Quant aux filles ie les trouue toutes si belles que sans en preferer vne aux autres, les prie pour don de se seruir de moy en ce qui sera en mon pouoir. Ie vous en remercie pour elles, dit Sardenie: & puis que leur voulez requerir autre don, ie vous en requier vn, c'est de demeurer icy auecques nous pour ce soir. Ie reçoy plus que ie ne donne en cecy, dit Rogel, pour ce ne vous en esconduiray-ie pas. Alors met pied à terre & elle le prend par la main, fort ioyeuse de le tenir, & luy gueres moins d'elle: & à cause qu'il estoit heure de souper s'en vont tous au chasteau, ou il fut mené en vne chambre pour se desarmer, puis alla trouuer Sardenie en la sale ou l'on auoit couuert. Rien ne fut oublié à le bien traitter, & les dix cheualiers soupperent auecques luy, qui considererent leurs contenances, & virent qu'ilz ne retiroient les yeux l'vn de dessus l'autre. Les tables leuees elle le mene à vne fenestre regardant sur la riuiere, ou leur furent apportees deux chaires. Estans ainsi assis loing des autres, elle commēça à le prier de luy dire son nom. L'esclaue de Sardenie (dit il) tant vostre beauté me captiue. Elle souzriant luy demande s'il auoit pas autre nom. A quoy respondit que non, iusques à ce qu'il eust recouuré le pouuoir qu'il auoit perdu par sa veuë. Qu'est il de faire, dit elle, pour le recouurer? qu'ayez pitié de moy respond. Lors Sardenie trop aise de cest amoureux deuis (luy demandant dequoy elle deuoit auoir pitié) il luy expose comme il souffroit beaucoup pour elle en son cueur, & que la playe estoit profonde & perilleuse de la main dont elle venoit. A quoy elle contredisoit, à raison du peu de temps qu'ilz se cognoissoiēt, aussi que ces autres cheualiers auroient trop grande occasion de mal contentement de voir vn si nouueau venu, en iouïssance de ce qu'il leur auoit esté refusé nonobstant leurs si longs seruices. Rogel luy repliqua, que ce n'estoient pas gens (comme ilz l'auoient bien monstré) qui me ritassent vn si grād heur. Mais comme peut (dit elle) estre vostre douleur ainsi extreme? Comme vostre beauté, respond. Ce sont (dit Sardenie) menuz propos & doleances qu'estes stilé de feindre entre les dames. Lors Rogel la suppliant de ne tenir à moquerie ce qu'il disoit au meilleur escient qu'il eust, elle luy dit que la nuyt luy en donneroit conseil, & que le matin à son partement elle luy rendroit responce. A la fin poursuyuie roidement se laissa tant aller qu'elle luy dit, qu'elle luy en manderoit nouuelles sur le tard par vne de ses damoyselles. Gueres ne tarderent depuis à se retirer chacun en sa chambre, ou Rogel estoit en gran de pasion de l'ardent desir qu'il auoit de iouïr de la beauté de Sardenie, & en cueillir (à son auis) la prime rose. Toutesfois il se couche en son lit, & Seruid en vn autre: mais il ne faisoit que tourner, virer, sans pouoir cligner l'œil: estimāt à chasque bruit qu'il oyoit que ce fust son embassade: laquelle vint à la fin (bien attenduë) c'est à sçauoir, vne des dix damoyselles nommee Gandile vint hurter à son huys, à qui il demanda qui c'estoit, & elle respondit, Gandile que ma dame enuoye vers vous. Pensez s'il fut paresseux de se leuer, & luy aller ouurir, pendant que Seruid dormoit profondement en son premier somme: qui toutesfois s'esueilla oyant ouurir & fermer sans en faire aucun semblant. Or fit Gandile son message court, que sa maistresse vouloit parler à luy secretement en tout honneur, sans qu'autres de sa maison en eussent cognoissance, & que s'il vouloit tant faire pour elle qu'il la suyuist promptement. Mais pour moy (dit Rogel s'affublant de son manteau & prenant son espee) marchez deuant m'amye, garde nay de faillir à si bon mandement. Ainsi le mene en la chambre de Sardenie, ou ardoient deux cierges de cire blanche en deux chandeliers d'argent elle estant en son lit fort mignonnement attiffee, à qui ceste lumiere sombre causoit vn plaisant lustre. La seruante fidele l'ayant mis dedans, sort & tire la porte apres elle, retournant en la chambre

bre de Rogel ou elle raconte le fait à Seruid, & iouërent leur ieu ensemble, pendant que Rogel & Sardenie se tenoient embraçez au plus grand solas du monde, les bouches iointes comme deux pigeons: qui y passerent la plus grande partie de la nuyt, sans discontinuer les sauoureux baisers que par quelques propos mignardz & riz amoureux de leur besongne. La damoyselle (qui bien en auoit fait son deuoir d'autre costé) ne s'oublia pas à l'aller denicher, & le ramena au lieu ou elle l'auoit pris bié d lét de si soudaine departie, & gue rez moins q̃ luy celle qu'il laissoit femme, pour fille qu'il l'auoit trouuee. Or sçachez qu'il ne luy fut possible d'obtenir lendemain son congé, tant il l'auoit nauree au vif, ains le retint la dame encores six iours en contant les nuitz qui leur valoient trop mieux. Mais si couuertement ne peurent conduire l'affaire que les autres cheualiers ne s'en doutassent premierement; & à la fin deux de la trouppe (qui plus y eurent l'œil) ne le tinssent pour certain: aussi vn feu si allumé se void tousiours clerement, qui plus que parauant s'embraça en elle, quand elle sçeut qui Rogel estoit, estimant sa faute couuerte de l'auctorité d'vn tel seigneur: vray est qu'il la pria grandement de le tenir secret. Ceste affection si enflambee lascha la bride à l'indiscretion, tellement qu'ilz estoient presque tout le long iour ensemble, fust à soy promener, ou à se recreer à quelque ieu. Qui conformoit les deux principaux contreroleurs en leur opinion, connoissans le peu d'affaire que l'estranger auoit en ce lieu. Le pis fut au sixiesme iours apres soupper qu'elle fit dançer ses filles en vn iardin aux chançons, ou elle dit la sienne qui estoit telle, tenant Rogel par la main.

Qui dames chantera si ie ne chante.
Qui de tout mon desir suis si contente.
Vien donc Amour de mō bien source entiere,
De tout espoir & tous ioyeux esbas
Chantons ensemble vn peu
Non de souspirs, ou quelque peine amere
Qui fait plus doux me sembler tes soulas
Mais de ce tien cler feu
Auquel ardant viz en ioye & en ieu
Dont telz honneurs qu'a vn Dieu te presente.
Qui dames chantera &c.
Deuant mes yeux tu me mis en bon heur,
Le premier iour qu'en ce tien feu entray
Vn iouenceau, mais quel
Que de beauté, hardiesse & valeur
Plus excellent onc ie ne rencontray
Voire ne son pareil:
Tu m'as de luy causé vn plaisir tel
Que d'en chanter à bon droit ne m'exempte.
Qui dames chantera &c.
Et qui sur tout m'est souuerain plaisir
C'est que d'autant qu'il me plaist ie luy plais,
(Amour la grace à toy)
Dont en ce monde ay mon total desir
En bon espoir d'auoir en l'autre paix:
Par ceste entiere foy
Que ie le tiens: Dieu ainsi que ie croy
De ses hautz biens me fera iouissance.
Qui dames chantera &c.

Ceste chançon auecques les œillades de la dame les asseura plus que iamais, ne luy ayans onques ouy dire telle rythme, ny autre de contentement. Parquoy tellement les espierent le soir mesme, qu'ilz le virend entrer en la chambre de Sardenie, & attendirent que Galinde en sortit pour les tuer tous deux ensemble, sans que le bruit s'en leuast par le chasteau. Or crocheterent ilz la serrure, qu'ilz ne peurent faire si quoyement que Rogel ne les sentist, qui soudain saute hors du lit, & enueloppant son manteau autour du bras, prend son espee & s'en va à l'encontre de ceux qui desia estoient dedans la chambre, & luy disoient: ça ça galland nous venons vous monstrer comme à ieune aprenty que la douceur d'amour a tousiours quelque degoust amer sur la fin. Rogel sans respondre les chargea & para tellement de son espee, que finalement l'vn d'vn coup en la iambe, & l'autre d'vn en la gorge y laisserent les vies. Ce que voyāt Sardenie

denie (qui toute tremblante s'estoit mussee en la ruelle du lit) vient alors, & est d'auis sans en mener autre noise de les ietter par la fenestre hors du chasteau, & prend leurs espees qu'elle trempe en leur sang, puis Rogel les traine & iette dehors & leurs espees aussi. A Galinde quand elle vint luy firent estendre vn tapis par terre, pour cacher l'effusion du sang, dont elle fut fort espouentee, mais Sardenie luy narra l'accident. Lendemain tous ceux du chasteau furent trop estonnez des deux corps qu'on trouua dehors, & n'en sceurent penser autre occasion que de quelque debat qu'ilz auroient eu l'vn contre l'autre. Le iour venu Rogel voulut partir de la, mais Sardenie le retint souz couleur de ne faire soupçonner quelque chose de ce fait. Parquoy lendemain print congé d'elle qui le supplia (pleurant & souspirant) de ne la mettre en oubly, veu le gage qu'elle luy auoit liuré de bonne souuenance. Ce qu'il luy promit, & alla gaigner vn port distant de six lieuës, ou il entra en vne nef marchãde qui tiroit en Guindaye, & vogua trois iours par bonace, qui changea au quatriesme, & les porta en vne Isle que vous entendrez cy apres.

Comme le Prince Falanges d'Astre arriua en vne Isle ou il fut en vne extreme danger, & de l'estrange secours qui luy suruint.

CHAP. LXX.

Le gentil Prince Falanges depuis qu'il partit de Colcos, passa quelques iours auant que d'arriuer en vne tresbelle Isle: en laquelle il descendit auec aucuns des siens, & tout ce iour se refraischit de la marine. Mais lendemain au matin print ses armes & monta à cheual ne menant quand & luy qu'vn escuyer, commandant à ses gens de l'atendre là iusques à ce qu'ils sceussent de ses nouuelles. Ainsi s'en va & gueres n'eut cheuauché qu'il rencontre vn vieillard muet labourant la terre: à qui il s'enquiert du nom de la contree, lequel luy fit signe qu'il se retirast de belle heure, par ce qu'au chasteau prochain on emprisonnoit & tuoit tous ceux qui estoiẽt trouuez. Ce que le Prince oyant, assez (dit il) auons entendu de charge d'honneur pour ne retourner arriere. Si passe outre, & enuiron deux heures le soleil approche d'vn grand & fort chasteau ceint de fossez cõblez d'eau à fond de cuue, duquel à l'heure la porte estoit fermee. Parquoy va hurter à vn gros marteau de fer qui y pendoit: & au son viẽt vn valet luy demandant qui il estoit & qu'il vouloit. Ie suis, dit il, vn cheualier estrange qui veux sçauoir la raison des rançonnemẽs & voleries qui se font icy. Lors le garçon: attendez donc & on la vous viendra faire entendre par effect. Le Prince s'esloigne vn peu, & incontinent se monstre vn geant à la fenestre fort braue de representation, qui le semond d'entrer dedans s'il vouloit estre logé en paix & amour, sinon qu'il sailliroit dehors pour le chastier de sa folle curiosité. A quoy le Prince: Geant ie suis excusé d'entrer en lieu ou la force s'exerce, informé par l'exemple de ceux que tenez leans souz telle seureté. Puis que tu as si grand peur, dit le Geant, de t'emmurer, sans t'oster la clef des champs, ie te vois promptement rendre bon conte de ce que demandez. Adonc se retire & gueres ne tarde à sortir armé de toutes pieces sur vn grand roucin: crollant vne grosse lance, & dit en sortant: Rendz toy chetif si quiers sauuer ta vie, car ta mort est au bout de ce boys. Le Prince ne s'amuse à luy respondre, ains couche sa lance, & se viennent rencontrer faulsant leurs escus, esclattant contre les harnois par telle impetuosité que les cheuaux auec leurs maistres tombent par terre. Falanges qui estoit leger tost se releue l'espee au poin allant vers son ennemy qui s'estoit leué à peine, toutesfois l'attendoit son coustelas en main. Si demenent entre eux vn tresfurieux combat, qui n'eust gueres duré du costé du Prince si par vitesse & dexterité il n'eust euadé les pesants coups du Geant, à l'entour duquel il voltigeoit cõme vn cour-

fier cõtre vn roncin. Dequoy le maſtin demy forcené iettoit la fumee eſpoiſſe par les nazeaux qui le couuroit tout. Ce qu'apperceuant l'autre geant de la feneſtre du portail, fait ſortir vn nombre de lances & de ſalades, leur eſcriant qu'ilz le miſſent à mort ſans auoir mercy da ſa vie. Falanges voyant la bõne ſeureté qu'ilz luy gardoient, iette les yeux de toutes parts & auiſe vn haut rocher duquel l'entree eſtoit fort eſtroitte, lequel il gaigne & en deffend fierement la porte aux cheualiers & vilains qui le vindrent aſſaillir, dont nul n'y vint baiſer le babouyn qui s'en peuſt vanter au retour: car le premier qui approchoit ſeruoit de paué au ſeuil de l'huys. Le Geãt n'y pouuoit entrer pour ſa groſſe maſſe de chair, mais les vilains luy tiroient de leurs arcz tant de fleſches qu'il en eſtoit tout heriſſonné: & voyant qu'ilz y proffitoient peu commençoiēt à eſcheler le dos du roc pour l'aſſommer de hault à coups de pierres & de trait. Or c'eſtoit fait à l'heure de l'excellent Prince Falanges, ſi dieu ne luy euſt enuoyé à point nommé vn ſecours ineſperé, c'eſt à ſçauoir de la braue Alaſtraxeree ſa femme, que le meſme vent (auquel elle s'eſtoit expoſee) auoit porté en pareille rade que ſon mary, & eſtoit arriuee le matin peu apres le partement du Prince: lequel ayant entendu par les gens de ſa nau, ſans arreſt desloge accompagnee de ſes douze cheualiers, & trouua le muet qui les miſt au chemin du chaſteau: duquel approchant rencontra l'eſcuyer de ſon mary piquant à bride abatue pour amener qu'elque ſecours de la nef. Si l'arreſte tout eſpleuré, & encores plus eſbahy du miſtere de la ſuruenuë de celle qu'il recogneut à l'eſcu: à qui il dit: A à ma dame, haſtez-vous de ſecourir monſeigneur le Prince ſi le voulez voir en vie! Elle fort troublee de ce langage donne des eſperons à ſon deſtrier, tellement qu'elle arriue iuſtement à l'heure que les vilains eſſayoient à gaigner le deſſus du rocher.

Mais elle fut de loin deſcouuerte par la guette du chaſteau, dõt ſortirēt plus de trente bourguinottes ſuyuies de pluſieurs halebardes & caſquetz d'acier: en ſorte qu'il n'eſtoit demeuré en la forteresſe que l'autre Geant acheuãt de s'armer. Celuy qui eſtoit ſorty l'apperceuant prend vne lance pour la ſouſtenir, laquelle il rompt, & elle la ſienne pareilemēt. Ses douze cheualiers ioignēt ceux du geant deſquelz ilz firent vn merueilleux carnage: mais en fin eſtans ſi peu contre tant furent tous miſerablement taillez en pieces. En quelle extaſe penſez vous que tumba le bon Prince recognoiſſant ſa loyalle eſpouſe venuë tant à propos, quand plus il n'eſperoit la voir? Outre ce qu'il s'eſbahiſſoit des armes plus admirables qu'onques-mais eſtant tranſportée de fureur nõn accouſtumee à cauſe du pris pour lequel elle combatoit: car elle rembarroit le geant vaillamment, & ſi auoit à ſe garentir des vilains qui l'enuahiſſoient de tous coſtez, & à la fin luy occirent ſon cheual. Ce qu'elle ſentant donna à celuy du geant entre les aureilles qui cheut quand & le ſien. Or eſtoit alors en danger extreme, ſi ſon loyal eſpoux ne fut ſoudain ſorty à la reſcouſſe, qui luy dit: A à vraye amye bien pert comme m'auez aymé en la vie quand me venez tenir cõpagnie en la mort, de laquelle ie ne voy pas que puiſsions huy eſchapper. Monſieur (reſpond) aumoins attremperons nous leur victoire par bonne effuſion de leur ſang. Adonc auoient les vilains releué leur diable de maiſtre qui vint charger ceſte braue couple, tant qu'il les contraignit de regaigner leur roc. A l'entree duquel la Princeſſe trouua vn cheualier qui luy defendoit le pas, qu'elle abbatit du premier coup à ſes piedz. Si entre le Prince & elle s'auançant apres: le geant la ſaiſit par le bord de la cuirace pour la tirer arriere, à qui Falãges aualle le bras dont il la tenoit, & elle luy redouble ſur la teſte qu'elle luy fend iuſques aux yeux. A la cheute du geant ſes gens getterent vne huee montant iuſques au ciel & tãt tirerent de leurs arcs que les deux amants en combatoient à l'ombre auſquelz les arcz giſans en leurs armes ſeruoient

uoient de barriere à la porte du rocher. Mais possible ne leur estoit de plus gueres durer, si Dieu n'eust fait vn second miracle à leur faueur : c'est à sçauoir du Prince Rogel de qui la nef arriua au mesme riuage, ayant perdu la routte de Guindaye, voire à l'instant que l'escuyer du Prince venoit reclamer ses cheualiers pour son secours : de qui il entendit l'affaire auquel son maistre estoit. Dont il descend incontinent en terre & monte sur son destrier allant au galop apres sa guide. A tant approche le chasteau à l'heure que les vilains vouloient comme deuãt pour la seconde foys gaigner le haut du roc. Et ensemble l'autre geant desmesuré failloit du chasteau la lance au poing: lequel Rogel apperceuant le va ioindre auant qu'il eust passé le pont, & l'attaignit si droit dedans le ventre qu'il trebuscha tout embroché en terre, d'ou onques puis ne releua. Et apres ce coup retournoit arriere, s'il n'eust ouy des voix d'enhaut luy escrians:bon cheualier entrez ceans & fermez apres vous, car vous ne trouuerez homme qui destourbier vous face, puis nous deliurez & vous donnerons ayde. Il leua la veuë en haut & vid plusieurs personnes es fenestres treillissees de fer : entre lesquelles recogneut l'Emperiere Niquee & le Prince Florisel. Aussi estoit ce l'Isle de Gazen en laquelle ilz auoient esté pris par la ruse que cy dessus a esté dechifree amplement. Parquoy se ietta soudain à pied & entre au chasteau,en la sale duquel trouua la duchesse de Gazen auec ses damoyselles qui s'en voulurent fuyr en le voyant, estimans que tout fust perdu puis que ceux de dehors estoient ia dedans. Mais Rogel l'arresta, luy cõmandant de luy liurer promptement les clefz des chambres ou les prisonniers estoient,ce qu'elle refusoit & ne vouloit faire, sans les menaces de mort qui luy fit, luy mettant l'espee pres de la gorge. Ainsi par force le mene au lieu ou Florisel, Anastarax,Filisel de Mõtespin,& le Roy de Lacedemonie estoient ensemble, qui n'auoient pour compagnie que Busande & Darinel pour le resiouir. Le gentil Rogel pensant à l'affaire si vrgent ne fit autre recognoissance à son propre pere, leur disant : messieurs il n'est saison de deuiser ne parlementer, allons en diligẽce secourir le Prince Falanges d'Astre & son Alastraxeree qui sont asiegez outrageusement. Chacun d'eux fut prompt à y entendre & se pouruoir de harnois parmy le chasteau. Lors sortirent cinq ensemble qui en valoiẽt vn cent: crians à l'approcher : fuyez mastins, fuyez canaille, voz trahisons & malheuretez auront icy leur dernier metz. Ce disans, se fourrẽt parmy eux ny faisans moindre boucherie que lyons affamez entre brebis. Falanges & sa vaillante compagne d'armes aussi bien que de lict, voyans ce propice secours, en regratient le haut Dieu, & se maintiennent sur luers deffences, n'ayans plus vigueur en eux que de parer aux coups. Desia estoient depeschez ceux de la nef du Prince que l'escuyer auoit amenez, cõme qui eust ietté vne paille en vne fournaise ardente, veu le grand nombre de gens de qui ilz furent enuahiz de pres & de loing. Mais quand ilz eussent esté encores autant, ilz n'eussent eu le bout de sept telz personnages que ceux cy: desquelz la charge non attendue tant les estonna auec la mort des deux geans leurs seigneurs, que voyãs desia la moytié d'eux emmy le chãp, & la furie incroyable des cinq suruenuz (qu'ilz tenoient plus pour diables qu'hommes charnelz,ioint qu'ilz craignoient qu'il en deust tousiours venir ainsi d'autres à la fille) les principaux d'entre eux commencerent à mettre les armes ius,& les genoux en terre,se rendãs à la mercy des seigneurs: lesquelz (ne sachans moins soy vaincre eux mesmes & leur ire, que defaire leurs ennemys) les receurent à misericorde, souz serment de n'exercer iamais cest estat de brigãderie. Long seroit à vous reciter par le menu les cheres & accollees de ces seigñrs: specialement le plaisir qu'eut Florisel d'auoir veu tel commencemeut de cheualerie en Rogel son filz. Aussi d'Anastarax & Fi-

& Filisel, qui se donnerent à cognoistre au prince Falanges & à sa femme. De là s'en vont ensemble au chasteau pour deliurer leurs dames Niquee, Siluie, & les deux belles pucelles Leonide & Anaxare.

Comme Rogel de Grece s'enamoura de la belle Leonide. Et Filisel de Montespin d'Anaxare. Et comme l'Emperiere laissa à la duchesse de Gazan son Isle, la faisant battiser, & tous les habitans d'icelle.

CHAP. LXXI.

VEnuz au chasteau, ilz eurent de la duchesse les clefz de la chambre ou leurs dames estoient, vn peu plus humainement qu'elle n'auoit baillé les premieres. Là fut la recharge des baisers & embrassemens, qui ne furent entre telz parens & amys sans maintes larmes d'œil. Et elles s'adressans à remercier le prince Falanges, qui auoit fait l'ouuerture de leur deliurãce: ce n'est à moy (dit il) que la deuez, ains à ce cheualier blanc la deuons aussi nous mesmes (monstrant le gentil Rogel) qui bien se peut vãter d'auoir au iourd'uy obtenu, autant glorieuse victoire que nul de ses ancestres. Rogel respondit que peu y eust monté sa iournee sans ceux qu'il auoit mené quand & luy. Et apres auoir fait la reuerence à l'Emperiere & aux autres dames, arresta son œil & son cueur en Leonide, qui luy sembla bien la plus accomplie en beauté & bõne grace qu'il eust onques veuë. Moins n'en auint à ce coup mesmes à Filisel à l'endroit de la pucelle Anaxare, laquelle de ce iour il fit maistresse de sa liberté entiere: entrans ces deux ieunes princes en nouuelles prisons de celles qu'ilz deliuroient d'autres vieilles. Grand plaisir prindrent les suruenans, principalement Alastraxeree à contempler l'enfant Fortunie qu'elle saisit entre ses bras, la baisant & benissant, & luy souhaittant meilleure fin de vie & plus heureuse que n'auoit esté sa naissance.

Quand elle l'eut laissee, la petite se remet à iouir auec la nabotte, ne se souciãs gueres de leurs affaires. Apres les caresses & bienuenues on donna ordre à appareiller les playes des naurez, mesmement de Falanges & sa cõpagnie qui trop plus l'estoient que les autres. Les dames faisoiẽt deuoir de les seruir & traitter de tout ce qui se pouuoit trouuer leans, voire de leur donner recreation durant le temps de leur guerison. A ceste occasion Niquee mettoit Busando en diuers propos d'amourettes, & Siluie son Darinel, qui estoit chose tresplaisante à ouïr. Ma dame (respondit Darinel) O que i'eusse souffert en ceste prison par la priuation de vostre diuine veuë, sans le reconfort que ie receuois de la visitation de Ximiaque qui me la representoit au naturel. A quoy elle leur respondit, qu'autant de bien auroit receu d'eux quand elle ne pouuoit entretenir le Prince Florisel, trouuant en Busando & luy sa vraye ymage. La petite Fortunie couroit parmy la chambre, à qui la nabotte faisoit quelquefoys de si laides grimaces, que de paour elle s'enfuyoit cacher au girõ de l'Emperiere. Voy là (dit Darinel) les gracieuses œillades qui nous bruslent les entrailles. Ce sont (dit Busando) les vrays dardz de Cupido. A quoy elle respondoit: que pour eux ne pouuoient faillir à estre telz, selon le pied la forme: & les seigneurs & dames en ryoient trop. Ouy pour Busando, dit Darinel: qui luy replique, qu'il se defende luy mesme sans charger sur luy, & qu'il n'estoit pas Mardochee. Ie le sçay bien (dit Darinel) car il s'en fault plus de deux aunes de bonne mesure: mais au contraire ce n'est pas à moy que te dois comparer en gloire de hautes pensees, qui ay aquis tant d'honneur entrant en son enfer, ou n'osa entrer le plus hardy prince du monde.

Quoy qu'il en soit (respond il) ie ne prends point de goust à tes gaudisseries qui retumbent en trop bon lieu. Comment (dit Darinel) es-tu marry que lon blasonne tes amours, puis qu'il n'en deplait à ma dame l'ẽperiere? Tout beau (dit Siluie alors pour les mettre d'accord) mon bel amy Darinel, vous traittez Busando vn peu rudement: aussi que ce n'est la raison de dechifrer si

clerement les affectiõs des dames mariees. A quoy il s'excusa qu'il pensoit estre permis es personnes dont les mariz sont hors de danger d'auoir mal à la teste. Busando se sentant piqué, & ta beauté (dit il) nous donne elle point pareille asseurãce que la mienne? Non, respond il, d'autant que par vniõ d'amour ie suis conuerty en elle. Vrayement, dit Busando, encores seroit son mary plus asseuré de tous si elle estoit semblablement conuertie & transformee en toy. La compagnie rit fort de ce mot. Dont Darinel rechargea pour ne demeurer vaincu, le priant de conter en conscience que c'estoit qu'il pouuoit auoir veu en sa maistresse, pour estimer qu'elle abbaissat tant sa grandeur, & qu'il deust tant esleuer sa petitesse. Autant (respond) que tu veis en ma dame Siluie. Adonc estoient en termes de s'empoigner au poil, quand Ximiaque se mit entre deux, leur disant qu'ilz n'entrassent en si gros debat pour l'amour d'elle, & qu'elle choysiroit celuy qui pl⁹ seroit à son gré. Ces railleries ioyeuses faisoient souuent passer le temps aux malades, qui au bout de douze iours furent sains de leurs playes, pour les baumes artificielz qui leur furẽt appliquez, de pres secondãs le naturel, desquelz ces grandes princesses n'alloient iamais desgarnies. Adonc l'Emperiere s'auisa d'aller visiter la duchesse de Gazen leur hostesse qui s'estoit tousiours tenuë close à part pour demener son dueil auecques ses femmes. Les autres dames la suyuirent sans aucũ des seigueurs, pour ne luy refraischir ses douleurs par la veuë de ceux qui en estoient cause. Ce fut pitié d'ouïr les criz qu'elle fit à leur entree. Que tardez vous, disoit à l'Emperiere, a me liurer à mort, puis que m'auez priuee de tout mon bien & ma ioye? Que puis-ie plus voir en ce monde qui me reconforte, sinon vn autre filz que fortune à exempté de ceste rencontre, le reseruant à quelque pire? Ma dame ie sçay bien que vous ay fait tort, mais le zele naïf me forçoit à exercer ceste vengẽce sur vous & les vostres pour le Duc Brabon mon filz & plusieurs autres de mõ lignage occis par leurs mains. La passion m'a aueuglee, mais considerez qu'il estoit bien en moy de vous faire beaucoup pis que n'ay fait: Toutes les dames eurent les cueurs attendriz de compassion de la duchesse qui hors celle inimitié s'estoit monstree enuers elles tresdebonnaire & courtoise, sans rien espargner de bon traittement pour leurs personnes. Parquoy l'Emperiere luy respondit: Duchesse, nous ne sommes pas venuës icy pour vous donner ennuy, ains pour vous consoler & vous faire tousiours mieux cognoistre quelz nous sommes. L'accidẽt passé ne se peut reuoquer, le temps, aumoins, vous en ostera la souuenance & douleur, si par cueur vertueux ne le preuenez: Ou plus ny a de remede, c'est simplesse d'arrester sa pensee & soy contrister. Au fort ceux que deplorez sont morts combatans vaillament, & les nostres les ont deffaitz en iuste guerre, qui sont fortunes ausquelles tous bons cheualiers sont sugetz, & autãt en pend a l'œil à ceux qui ont esté victorieux quand la chance tournera. Noz inimitiez il faut abolir, & ẽseuelir en oubly perpetuel: & si le faittes & en requerez les seigneurs, ie me fais forte qu'ilz vous traitteront bien, vous laissant dame paisible de vostre Isle, & vous receuant & vostre ieune filz en leur amitié & protection. La pauure Princesse oyant ceste consolation accolla les genoux de l'Emperiere sãs pouoir dire vn seul mot de remerciement. Parquoy l'Emperiere manda à l'instant les seigneurs, qui vindrent pareillement consoler la duchesse, & l'asseurer qu'il ne luy seroit tollu vn seul pied de toutes ses terres & seigneuries: dont on commença à s'esiouïr communement par le chasteau: & la duchesse de la en auant mangea auecques les Princesses, esquelles elle ficha autant d'amour que parauant leur auoit porté de haine & rancune mortelle: voire & son filz Bazaran qui suruint en ce lieu deuint seruiteur affectionné de la maison imperiale de Grece, & toute leur race consequemment. Tandis que ces

aflaires

affaires se manyoient les deux nouueaux amans Rogel & Filisel, entendoient bien à d'autres, tousiours costoyans leurs maistresses & prestz à les seruir & obeïr en tout ce qu'ilz pourroient penser qui leur vint à gré. Le ieu se demena quelques iours du coin de l'œil seulement, si d'auenture aux rencontres ne se iettoit quelque parollette à la trauerse, iusques à ce que les naurez furent debout, & que la compagnie apres soupper s'alla pourmener par les iardins, ou chacun ne faillit à mener la sienne souz le bras. Dont Rogel print vne allee à part pour sa carriere, ne voulant perdre ceste occasion de descouurir son cueur à Leonide: mais quand il voulut entrer en ce propos le sang luy fuyt du visage, & deuint pasle comme vn trespassé. Ce qu'apperceuant la Princesse, luy demanda quel mal soudain l'auoit saisy. Dequoy luy tresaise qu'elle luy auoit fait ouuerture (d'autant qu'il n'y a rien en tel cas plus difficile que le commencemēt) luy dit: Ma dame vous auez beaucoup fait maintenant pour moy, car i'estois deuenu muet par transport de mon esperit. Elle qui coniectura assez que pouuoit estre (toutesfoys le dissimulant) respondit: que le mal deuoit estre grand qui faisoit ainsi perdre la parolle. A quoy Rogel: Ma dame c'est vn mal de fort estrange nature & tant meslé de bien que ie crains l'auoir mal nommé: mais tel qu'il est il procede de si noble source que ie ne delibere iamais me mirer en autre fonteine, non plus que Narcissus en celle ou sa vie print fin. Vray est que n'ay pas en moy la hardiesse de la vous exprimer pour le peu de merite que i'ay d'en approcher seulement non pas y boire & puiser. Ma ieunesse m'en retire qui n'a encores donné temps ne lieu à mon vouloir de sortir en lumiere: mais si tant vous plaisoit luy auancer de guerdon que de me receuoir pour vostre cheualier, la faueur de ce haut nom me fera esuertuer en sorte que ce tiltre ne vous tournera à deshonneur.

Leonide ayant ouy sa harengue luy respondit d'vne grand' froideur. Mõsieur ie croy qu'auez adressé vostre pẽsee au lieu que me declairez comme à celuy qui par faute de prudence meure, fust mieux pour succomber à voz assaux: ou que vous esbatez à la mode des autres à m'entretenir de cest honneste propos. Ie sçay qui vous estes & comme meritez beaucoup selon l'esperance que forme vostre apprentissage. Pourtant me pardonnerez si ie ne vous rend responce conforme à vostre desir, considerant vostre aage qui peult encores conceuoir apprehensions legeres: aussi tost passees que venuës. Et si vostre affectiõ est telle que me voulez faire croire, elle n'ẽ pirera point au meurir, ains s'enforcera plustost. Ce pendãt si elle est autant vertueuse & honneste que vehemente, ie vous prie la dissimuler, & n'en mettre pas d'auantage en euidence soit par fait ou par dit. Rogel ne fut gueres content de sa response: & luy repliqua qu'il auoit & auroit toute sa vie l'honneur d'elle aussi cher que le siẽ propre: & qu'il desiroit sçauoir sa volunté en intention d'amour & societé perdurable par le lien de mariage. En quoy elle luy clouit la bouche, disant qu'elle n'auoit encores pour son aage volunté d'y entendre: & que la saison venuë c'estoit propos à cõmuniquer à ses pere & mere: le suppliant de le supprimer ou differer iusques à tẽps plus opportun & cõuenable. D'autre costé se pourmenoient semblablement Filisel de Montespin & la belle Anaxare, à qui il ne sceut faire entẽdre sa passiõ de bouche, tant le cueur estoit serré, quãd la langue cuidoit iouër son rolle. Seulemẽt l'entretint de menuz deuis de iardinages, luy serrant le bras aucunesfoys auec vn souspir langoureux, & au bout de l'allee fichant ses yeux sur elle longuement sans mot sonner. Qui luy fit assez sentir ce qu'il ne luy pouoit dire dont elle demeura de sa part fort contente, luy portant volunté reciproque, combien qu'elle le couurist sagement en sa contenance. Vray est que depuis luy & Rogel eurent quelques autres parlemens auecques leurs dames sur le voyage de leur retour en Constantinople (ou ilz entrerent)

apres le batifement de la Ducheffe, de fon filz, & de tous ceux de l'Ifle, mais ilz en rapporterent tous aufsi maigre refponce, que la premiere.

Comme Galtazire conta à Darayde l'auenture pour laquelle elle l'emmenoit: & comme elles arriuerent au Royaume de Teffalie, ou elle deliura vn cheualier des mains de deux Damoyfelles. CHAP. LXXII.



DAraïde apres auoir nauigé quelques iours auec Galtazire & fa compagnie, fe print à enquerir d'elle quelle part elle la menoit, & pour quelle occafion. A qui elle declaira tout de point en point en cefte maniere. Sçachez ma damoyfelle que vous venez pour vn cas de la plus eftrange fortune dont ouifsiez iamais parler. C'eft qu'au Royaume de Teffalie y a vne royne vefue à qui n'eft demeuré de fon mary

mary qu'vne ſeule fille de merueilleuſe beauté nommee Artifire: laquelle a eſté requiſe en mariage par vn Geant ieune & braue qui le tient en vn fort chaſteau ſur la crouppe d'vne montaigne es confins de Teſſalie. Et ce geant ha ſa mere vieille & fort experte és artz magiques, qui repaire en vne caue ou lon ne peut entrer que par ce chaſteau que ſon filz garde, voire à l'entree d'icelle y a deux rochers ſeruans de deux tours naturelles, entre leſquelz loge & repaire vne hideuſe & horrible beſte nommee Caualyon, d'autant qu'elle a la teſte, crin & encollure d'vn vray cheual, & le corps, bras & iambes d'homme : auec leſquelz il en a encores autant d'autres ſemblables à ceux d'vn lyon armez de ſi fortz ongles & ſi trenchans qu'il n'y a choſe ſi dure qu'ilz ne tranſpercent: & quand il court, s'ayde de tous ſes huyt membres, tellement qu'il deuance les tigres de viſteſſe. D'auantage il eſt ſi haut, qu'eſtant ſur ſes piedz n'y a geant qu'il ne ſurpaſſe d'vne braſſe, & eſt couuert d'eſcailles en forme de poiſſon dures & fortes merueilleuſement. Or ſi ſa façon & corpulence eſt bien eſtrange, trop plus l'eſt encores ſa naiſſance: car il eſt engendré de ceſte vieille & d'vn autre geant ſon propre filz qui eſt deſia mort. Et croyons que Dieu le mit ſur terre en forme ſi monſtrueuſe pour l'exemple de l'horreur de ce peché. Son frere qui eſt auiourd'huy viuant ha (comme vous ay commencé à dire) demandé à femme la belle Artifire à la Royne ſa mere, laquelle (n'en ayãt volonté aucune) s'excuſoit par belles paroles & delayoit touſiours le temps d'y auiſer. A tant arriue en Teſſalie vn cheualier extreme en valeur, & non moindre en beauté, appellé Roſafar filz du Duc de Sauoye, & neueu du Roy de la grande Turquie, lequel deuint amoureux d'Artifire & elle pareillemẽt de luy. Ce qui vint à la cognoiſſance de la Royne qui le trouua bon & les maria enſemble. Quand les nouuelles vindrẽt au geant Gadalon ſeigneur de ce chaſteau du mont il cuyda forcener & enrager, & en ietta de ſi horribles & eſpouentables criz & hurlemens que ceſte vieille ſorciere Gregaſte les entendit de ſa caue (car d'y aller n'y a ordre à cauſe du Caualyõ, qui ne cognoiſt perſonne que ſa mere qui le penſe & nourrit) ſi luy fit reſponce que bien le vengeroit & qu'il n'en print autre ſoucy ne melancolie en ſa teſte : & la malheureuſe a executé ſa promeſſe en vne piteuſe façon. Vn iour que le beau Roſafar & la ieune Royne Artifire eſtoient ſeuletz en leur chambre prenans le deduit des amans en grand ſoulas, ſoudain leur fut auis qu'ilz auoient la poitrine ouuerte & que leur cueur vouloit ſortir par la : parquoy l'vn eſtouppe le paſſage à l'autre de ſa main droitte, & des bras gauches ſe tiennent embraſſez, & les bouches iointes enſemble: ſur leſquelles decoulent les groſſes larmes des yeux ſ'entrepriãs d'oſter la main de deuant le playe, à fin que le cueur ſaille qu'ilz ſentent bondir querant yſſuë. Et eſt choſe de trop grãde pitié d'ouïr les triſtes propos qu'ilz ſe tiẽnent l'vn à l'autre, deſirans vne brieue mort pour euiter ce long & cruel martire. Mais depuis q̃ ce iour les euſmes veuz & ouyz nul n'a ſceu entrer en la chãbre ou le ſort eſt auenu, que lon appelle en noſtre païs magique ligature, quãd on empeſche par charmes l'aſſemblee charnelle de deux conioint z. Car en leur chambre ſourdit vne chaleur embraçee comme d'vne fornaiſe ardente, que nul viuant pourroit endurer. Biẽ void on au deſſus de l'huys en vn tableau d'ambre tel eſcriteau.

Ninguno podra aqui entrar
Ni deſpues dalle ſalida
Si no el que en pena de amar
Tuuiere maior herida.

Nul ne preſume auoir icy entree:
Ne de donner aux deux amans yſſuë
Qui n'a d'amour plus grãd peine cõceuẽ
Et de grief coup l'ame plus penetree.

Voila le piteux diſcours de l'affaire, pour lequel ie vous meine: vous auertiſſant que la vieille regente (qui en meurt ſur le pied) a ainſi enuoyé pluſieurs autres damoyſelles en diuerſes contrees pour tirer cheualiers

qui entreprennent ceste auenture, nous accompagnant d'hommes anciens pour le respect de nostre honneur, & toutes vestues en dueil, tant celles qui vont dehors que le reste de la cour. Et le fier Gandalon non content de ce que la fausse diablesse sa mere a fait pour luy, pille, destrousse, & enleue en son chasteau tout ce qu'il peut de gẽs & de biens du plat païs. Reste à vous, ma damoyselle, d'auiser à subiuguer le gean, pour tirer de luy le remede de ce miserable ensorcellement : auquel si vous faillez ie tiens le fait hors de toute esperance. Daraïde demeura fort esbahie de cest estrange conte, & conuoiteuse de voir ces deux ieunes Princes en tel estat, interroge Galtazire si on ne leur auoit point demandé, les voyant si naurez, ce qu'ilz sentoient. Si auons, dit elle, mais ilz ne respondent rien: bien oyõs vne partie de leurs plaintes tant douloureuses qu'il n'y a cueur qui n'en attendrisse de pitié & fonde en larmes. Ilz sont leans assis l'vn pres de l'autre en deux chaires de drap d'or souz vn riche poile de satin cramoisi. Mais la regente ma maistresse à fait clorre la tour ou est leur chambre, à fin de n'entẽdre plus de leurs lamentables propos, qui ne luy font que rẽgreger la douleur amere qu'elle en porte. I'ay grãde volunté de les voir, dit Daraïde, pour la prendre & conceuoir plus grande à les venger. Dequoy i'ay ferme confiance en la playe mortelle que ma dame Diane m'a emprainte au cueur, non pas en la poitrine seulement à laquelle ie suis seure que nul amant n'en a de pareille, luy deffaillant telle excellence d'obget qui cause la mienne. I'en ay bien opinion, respond Galtazire, & dieu vous y vueille fauoriser par sa grace. Lors voyant que Daraïde s'estonna vn peu de ce langage, la pria luy pardonner dequoy elle ne luy auoit osé plustost cõfesser qu'elle estoit chrestienne de peur de le degouster de l'affaire qui se presente pour gens de loy & creance contraire. A quoy Daraïde: M'amie celà ne peult destourner le bon office & secours qu'on doit rendre à chacun. Sur ces propos vindrent à saluër le port, & incontinent Daraïde descendit en terre pour enuie qu'elle auoit de haster la deliurance qu'elle auoit emprise des deux amans : veu mesmement que Rosafar luy appertenoit de parenté comme filz de Florelus d'Austriche, & heritier aussi du duché de Sauoye. Parquoy se met sans delay au chemin de la maistresse cité de Tessalie: auquel il entẽdoit comme plusieurs des autres damoyselles de la Royne auoient amené plusieurs champiõs qui tous auoient esté deffaitz par le gean. Pour ce les gens qui voyoient passer Daraïde tant belle & si bien formee en la compagnie de Galtazire: Hee dieu disoient quelle pitié de mener ceste excellence creature à la boucherie apres les autres. Or auant qu'arriuer en la ville (approchans d'vne forest) ouyrent la voix d'vn hõme soy complaignant & criant hautement: si tirerent celle part, & trouuerent que c'estoit vn cheualier nud, lyé à vn chesne que deux ieunes damoyselles fouëttoient à grandz sions d'arbres verdz & ployãs, & ny alloient de main morte: car il y auoit ia perdu sa peau, comme le serpent sa despouille, & estoit tout en sang. Quand Moncan vid ceste bourrelerie: Dieu de paradis (dit il) & que feroiẽt elles à nous pauures viellardz puis qu'elles traitrẽt ainsi ce beau ieune homme? si au verd, que seroit-ce au sec? Elles estoient si ententiues à leur besongne que la compagnie fut tout aupres d'elles sans qu'elles la vissent. Et Daraïde commença à leur demander d'ou venoit ceste nouuelle cruauté aux douces pucelles. Qui luy respondirent en riant: que cestoit pour le chastiment d'vn malfaitteur, & exemple à tous autres. Daraïde continuant à s'enquerir quel crime il auoit commis l'vne respond, que c'estoit vn faux & desloyal cheualier qui auoit fait la cour à elle & à l'autre (qui sa cousine estoit) faisant entendre & iurant à chacune qu'il l'aymoit souuerainement & vniquement : & souz ceste couleur les auoit toutes deux reduittes au point, en leur promettãt mariage.

Ce que sçachant nagueres l'une de l'autre fismes le complot de le conuier à ce iour de venir passer le temps en ce boys, ou nous l'auons endormy apres boire en nostre giron : puis lyé piedz & mains & accoustré tel que le voyez : & n'en partira sans nous faire serment de ne nous pourchasser iamais de la satisfaction qu'auons prise sur luy selon sa desserte. Vrayement (dit alors Daraïde) si ainsi est il auoit merité punition : & s'adressant au patient : Or prenez la peine en patience des mains de celles de qui auez receu la ioye. Qui respond (en rechignant) maudit soit la ioye qui tourne en tel deplaisir & torment. Vous ne disiez pas cela (dit la plus affectee) quand vous iouissiez du fruit de vostre plaisir : ains que Dieu n'auoit pas plus de gloire en son ciel : & que vous sembloit y estre tenant vn ange entre voz bras. Ie ne pensois pas lors (dit il) que deussiez deuenir diablesse contre moy. C'est vostre desloyauté (replique l'autre damoyselle) mauuais cheualier, qui corrompt nostre naturel debonnaire. Comment, dit le cheualier, suis-ie pour ce cas mis au reng des chetifs, veu qu'Amadis de Grece & Florisel de Niquee n'en ont perdu leur reputation, & Galaor sur tous ceux. Adõc la plus grande : Si nous tenions icy Amadis de Grece il n'auroit ne pis ne mieux que vous, pour la vengence de Lucelle, & Florisel pour celle de son Helene. Car quant à Galaor nous ne trouuons occasion de le blasmer de ce qu'il a fait comme cheualier errant en toutes les occurrences qui luy ont esté offertes : la honte en redonde sur les Dames non pas sur luy, qui ne fit iamais profession de loyauté & ainsi n'a trompé personne. Pourtant cheualiers (dit elle) ie vo⁹ prie poursuyuez vostre chemin & nous laissez executer nostre iustice. Adonc le cheualier les suplie de le tirer des mains de celles qui ne se peuuent souler de son sang. Et Daraide leur remonstre qu'elles ont cause de se contenter : à quoy à grandes prieres elles consentirent à la fin souz condition du sermẽt de ne les recerche. Et dirẽt à Daraïde qu'elles luy donnoient pouoir de s'absoudre en vertu de la penitence precedente toutesfois qu'il ne se hastast de le deslier qu'elles ne fussent montees. Et elles donnent du fouët à leurs palefrois, & s'eslognerent pendant qu'on delye le pauure cheualier, & que Barbaran & Moncan luy seruẽt de valetz de chambre à le vestir : car de harnois il ne le peut souffrir à cause de ses cicatrices & le troussa deuant luy remerciant la compagnie qui tant de bien luy auoit fait. Laquelle d'autre costé tire le chemin deuisant de ceste iustice de femmes, que Galtazire louoit & approuuoit grandement, disant que si toutes en faisoient ainsi, tous les hommes ne feroiẽt pas tout ce qu'ilz font. La nuyt les surprint pres d'vn chasteau distant de quatre lieuës de la cité (à cause de l'amusement qu'ilz auoient eu en ce boys) ou ilz furent bien logez & seruiz.

Comme Darayde fut receuë de la Royne de Tessalie laquelle apres auoir veu les deux Princes enchantez, s'achemina vers le chasteau du mont.

CHAP. LXXIII.

Lendemain Daraïde dit à Galtazire qu'elle vouloit entrer en la ville en ses habitz puis qu'il en estoient si pres qu'ilz ne pourroient tomber en danger sur le chemin. Si s'accoustra en parure de Nymphe fort richement, puis monte sur vn fier destrier enharnaché de mesme sa robe, & les deux vieillardz Barbaran & Mõcan portoient son escu & sa lance, & quelques escuyers de ce chasteau son harnois. Ceux de la cité qui la virend passer furent esbahiz de sa beauté, & demãdoient à quelqu'vn de la trouppe qui elle estoit. Et oyant que c'estoit Daraïde nee au monde pour la plus parfaicte dame en beauté & valeur, venant esprouuer la liberté de leur Prince & Princesse, la recommandoient à Dieu deuotement. Ainsi passa elle (louee & benie de tout le peuple) iusques au palais de la Royne, ou elle fut descenduë par les deux anciens cheualiers : & Galtazire monta en di

ligence en la chambre de la Royne pour l'auertir du secours qu'elle luy amenoit, qui estoit Daraïde la nouriture de la Princesse Diane traittee d'elle & de la Royne sa mere comme leur propre seur ou fille: & en prouësse estoit vrayement vne autre Alastraxeree, ayant vaincu en camp cloz le tant fameux Galtazar de Barberousse, & fait tant d'armes sur le chemin que c'estoit chose incroyable. Bref qu'elle se resiouist, car s'il y auoit remede en son affaire par humaine vertu elle l'auoit amené. Sur ces entrefaittes voicy entrer Daraïde, suyuie de grand nombre de cheualiers que tous elle passoit de la teste: qui mit la Royne en grande admiration de sa taille & beauté Dont se leua de son siege pour la receuoir, voulant honorer celle qui venoit exposer sa vie pour son ayde, & qui estoit douee de si bonnes parties, Daraïde s'agenouilla deuant elle luy requerant les mains, que la Royne ne luy voulut bailler, ains la leue debout & l'embrasse disant: Ma belle damoyselle dieu vous doint bon succez à la ioye que mon cueur conçoit de vostre venuë. I'ay confiance qu'ainsi le fera, respond Daraïde. Lors la Royne la mene soir aupres d'elle, à qui elle dit: Ma dame vous sçauez l'occasion de mon arriuee: cest à sçauoir la deliurance du Prince Rosafar, & de vostre fille Artifire : pour-ce vous supplie me faire mener au plustost la part ou ilz sont. A quoy elle luy respondit qu'il faloit disner, & apres elle mesme l'y feroit compagnie. Mais Daraïde repliqua du peu de temps qui luy estoit prefix & limité par la Royne Sidonie: aussi (dit en souzriant) ma dame ie souffrirois trop en si longue absence de ma deesse Diane, & ne voudriez tant esloigner le bien de celle qui pourchasse le vostre car apres disner suis deliberee d'aller droit au chasteau du mōt. La Royne si accorde & la prend par la main la menant en la tour des martirs, ainsi l'auoit on baptisee. Venuz à la porte de la chambre Daraïde vid les deux amans vestuz de drap d'or: Rosafar la teste nue blonde & crespe: & Artifire ayant sur ses cheueux dorez vn cercle enrichy de mainte pierrerie: & luy semblerent tous deux fort beaux & de bonne grace. Dont elle sentit grieue douleur de les voir en cest estat, s'entreregardans la main contre la poitrine l'vn de l'autre, cōme Galtazire luy auoit raconté. Adonc leut l'escriture du tableau qui estoit sur la porte, puis print congé de la Royne pour y entrer, qui luy dit : En bonne heure ma bonne amye puissiez vous faire ce à quoy tāt de preud'hommes ont failly : mais i'ay grand doute de vostre personne, veu la chaleur de leans que ne pouuons quasi endurer d'icy. Lors Daraïde. Ma dame, à qui les dieux veulent ayder nul ne peut nuyre : & luy laschant la main auec vne grande reuerence, entre sur le sueil de l'huys, & dit (au raport de Galersis le croniqueur) feu qui embrases mon ame par trop plus grande vehemence, procedant de la beauté de ma dame Diane, monstre maintenant la seigneurie que tu tiens sur toutes autres flāmes, à fin que par ta souueraineté mon corps soit preserué du present sacrifice. Ce dit, marche à grand pas auec vne haute contenance, & luy fut auis qu'il estoit au lieu le plus fraiz du mōde. Ce que moins ne sentit la Royne & les autres qui regardoient de la porte: parquoy elle entra disant : qu'assez voyoit au premier bien que Daraïde luy apprestoit, occasion de bon presage du plus qui pourroit auenir par son moyen. Adonc ouirent ensemble les propos doloureux des deux amās s'entreprians l'vn l'autre d'oster la main de la fente par ou son cueur vouloit passer: disant Rosafar : Làs amye si vous m'aymez ne me retenez plus longuement en ceste mortelle angoisse, & ouurez la porte à mon ame, ou tāt vous la faittes hurter. Helàs amy (respondit Artifire) si vostre amour est telle que tousiours m'auez fait entendre, commencez le premier à me faire le bien q̃ tant desirez pour vous, à fin que passant deuāt ie ne meure que d'vne mort sans voir la vostre. Apres ce piteux debat se taisoient vne espace, puis recommençoiēt ceste mesme re-

me requeste en autres termes, sans rien respondre à Daraïde de chose qu'elle leur demandast. A ceste cause (dit à la Royne qui pleuroit tendrement) ma dame, la compassion que i'ay de ces deux princes me chasse hors d'icy tant pour ne les pouoir voir plus longuement que pour deligemment pourchasser leur remede. Elle ne pouãt parler de destresse, la prend par la main, & sortent ensemble hors de la chambre, en laquelle reuint la precedente chaleur, que ceux qui aloient apres sentirent tresbien. Daraïde en allant vsa de grandz raisons de consolation à la Royne, qui conceut grande esperance de bonne fin par si heureux commencemẽt. A tant trouuerent les tables couuerts & disnerent. Puis dit Daraïde qu'elle vouloit partir incontinent. En quoy la Royne la pria, que si dieu luy faisoit grace de vaincre le geant, elle se desistast de passer plus auant dedans le chasteau à cause du Caualyon. Et elle respondit qu'elle essayeroit à faire ce qui seroit necessaire pour la liberté de ses enfans & qu'il ne luy faloit qu'vne guide qui la menast au chasteau du mont. A quoy s'offrit Galtazire, remonstrant qu'elle qui auoit eu la peine de l'amener ne deuoit estre fraudee des gantz des bonnes nouuelles de sa glorieuse victoire qu'elle esperoit. Autant en dirent les deux vieillardz, à qui la Royne en sceut bon gré: & ainsi prend Daraide cõgé de la Royne (qui l'accolla & baisa doucement) & des principaux de la cour prians dieu enforcer & vigorer son bras, pour executer la deliurance de leurs seigneurs.

Comme Daraÿde combatit contre le Geant du chasteau du mont, & contre le fier & cruël Caualyon, & qu'elle en fut l'Issue.

CHAP. LXXIIII.

LE chasteau du mont estoit distant de la ville de dix grosses lieuës. Pourtant Daraïde surprise de la nuyt logea à vne lieuë pres: ou quand elle fut couchee se mit en oraison, priant Dieu luy daigner ottroyer pareille victoire contre le Caualyon qu'il auoit au Roy Amadis contre l'Endriague: car elle estoit resolue de l'assaillir s'il venoit au dessus du geant: & le redoutoit fort pour le rapport de sa grandeur & fierté outrageuse. Le reste de la nuyt elle passa en la contemplation de sa maistresse Diane, & en regret d'estre si lõg tẽps bannie de sa veuë, tellemẽt que chacun iour de son absence luy duroit mille ans. L'aube se mõstrant au ciel elle se fit armer de toutes pieces, & cheuaucha auec sa suitte iusques à deux traitz d'arbalestre pres du chasteau: alors dit à ses damoyselles: Mes amyes si ceste auẽture dõne fin à ma vie, ie vo⁹ prie de porter mon cueur à la duchesse Lardenie, pour le presenter à celle à qui il est, auec le secret que ie luy ay communiqué. Elles plorans respondirent que les dieux luy enuoyroient meilleure issue. Adonc les embrasse tous & toutes qui demeurent en ce lieu attendans la fortune. Et elle pend son escu au col, & prend sa lance: si s'en va vers le chasteau par vne profonde & estroitte vallee à l'heure que le soleil descouuroit sa luysante face sur la terre. Aupres du portail trouua vn pilier de marbre ou pendoit vn cor à vne chayne de fer, lequel elle sonne trois fois, ayãt leué la veuë de son armet. Dõt auise soudain vn vilain en vne corchiere, qui l'ayant veuë se retire incontinent. Et peu apres furent ouuertes les portes du chasteau, d'ou sortit vn grand & desmesuré Geant sur vn cheual de mesme: lequel luy dit d'vne voix espouentable: Ne t'en fuy pas vile creature, car il faut que compares la folie que tu as faitte de m'auoir esueillé. Puis que tu en as peur (dit Daraïde) il vaut mieux que me mettes dedãs pour t'en asseurer. Entre, dit il, car ce sera la moytié fait de te tenir en prison, ou ie te liureray plus de tormẽt q̃ par la mort. Elle ne s'en fit gueres prier, & il rentre pareillemẽt, puis on ferme les portes. Quand elle se vid dedans la premiere court (qui ample & spacieuse estoit) luy commença à dire: Gadalon rend moy les prisonniers que tu tiens ceans à tort: & m'en-

& m'enſeigne le moyen de la deliurance du Roy Roſafar & de la Royne Artifire, & ie te quite de ce combat. Le geant cuyda enrager de ceſte offre, dont il getta vn cry qui retentit iuſques au bout du chaſteau, en reſpondant: chetiue choſe garde toy de la reſponce que ta ſotie requiert. Alors broche contre elle, & elle contre luy, rompans chaſcun ſur l'eſcu de ſon homme: puis reuiennent les brancz d'acier aux poings, deſquelz ilz meinent vn dur & dangereux conflit: mais s'eſtoit merueille d'y voir l'adreſſe de Daraïde à volter ſon cheual deça, dela, à l'vne & à l'autre main: tellement qu'elle donnoit tant de coups au Geant à deſcouuert qu'elle vouloit, qui pour la peſanteur de luy & de ſon roucin ne voltigeoit non plus qu'vn pilier. Ce ieu dura enuirō demy heure ſans que Gadalon ſceuſt aſſener vn ſeul coup à droit ſur Daraïde, qui luy en tira tant entre les fortes lames de la cuirace que l'homme & cheual eſtoiēt tous peintz & coulorez de ſang. Si eſt-ce qu'elle ne ſe peut du tout garentir qu'elle ne receut de luy quelque horion qui ne portoit point ſi peu qu'il n'entamaſt & harnois & la viue chair. Toutesfois Dieu qui la tenoit en ſa garde la preſerua de playe dangereuſe cōme bien beſoing luy fut: au moyen que le geant ſe ſentant faillir de cueur par la grande effuſion de ſon ſang, reclama ſes gens qui regardoient le combat des galeries d'ou accoururent plus de vingt à ſon cry, les vns auec iauelines, les autres garniz de haches ou d'arcz: mais ilz ne ſçeurent y arriuer de ſi bonne heure que le grād maſtin n'euſt pris la fuyte par vne porte qui alloit vers le logis du Caualyon, la ou il cuydoit que Daraïde n'auroit la hardieſſe de le ſuyure. Ce que neantmoins elle fit & apperceut bien toſt le furieux animal qui voloit quaſi comme vn oyſeau vers eux (pour les criz qu'il auoit entendu de ce coſté) couuert de fumee qui luy ſortoit des nazeaux comme d'vne nuë. Elle s'eſmerueilla de la force & puiſſance de la beſte, & euſt bien voulu eſtre plus freſche & mieux en aleine pour ſe preſenter contre elle, penſant auoir enſemble affaire au geant & à elle. Or en auint beaucoup mieux qu'elle n'eſperoit: au moyen que le Caualyon qui (comme dit eſt) ne connoiſſoit autre que ſa nourrice, s'adreſſa au premier qu'il rencontra, qui fut Gadalon meſme: lequel empoignant de ſes mains d'homme, deſpeçoit de ſes pattes de lyon, quand Daraïde voyant ce bon ſecours ineſperé deſcend de cheual pour mieux exploitter beſongne. Et apres auoir reclamé ſa dame Diane (comme la choſe du monde par ſa beauté extreme plus contraire à la deformité de ce monſtre) s'adreſſe l'eſpee au poing au Caualyon qui deſmembroit à plaiſir le geant & ſon cheual. Parquoy auiſant que tout ſon effort conſiſtoit en ſes pattes de Lyon, luy en trenche vne par la premiere iointure, qui luy cauſa ſi grieue douleur que du hurlement qu'il en ietta fit reſonner les prochains rocz & vallees en ſorte que Galtazire & ſa compagnie l'entendirent: qui s'eſcria en iointes mains: Bon Dieu ayez pitié de la plus belle & vaillante dame de la terre, que ie penſe eſtre ores en la meſlee auec l'horrible Caualyon. Or ne laiſſa il pour ce coup ſa priſe ou il eſtoit ia acharné, donnant loiſir à Daraïde de redoubler autre coup qu'elle luy deſchargea à deux mains de ſon eſpee entre ſes deux grands oreilles: mais ce fut en vain, car elle rebouchа ſur ſes dures eſcailles nō plus ne moins que ſi elle euſt dōné ſur vne enclume. Toutesfois la beſte ſentant ce chamaillis luy rue vn coup de pied de derriere ſi violent qu'elle iette Daraïde par terre toute eſtourdie: qui ſe releua ſoudain (tant eſtoit viue) & conſiderant que ſon eſpee faiſoit ſi peu ſur ſes eſcailles, luy tire vn eſtoc de toute ſa force au ventre, ou elle auiſe qu'il n'y auoit que du poil, tellement qu'elle l'y fourre dedans iuſques à la croix. L'animal feru à mort tourna vers elle & la ſaiſit de ſes mains d'homme pour en faire telle boucherie que de Gadalon & ſon cheual qui eſtoiēt la par pieces: mais la vertu luy faillit, eſtant ſon cueur tranſpercé, dont il laſcha ſa priſe

& tumba

& tumba mort sur Daraïde, que sans le harnois il eut acrauantee de son poix. Beaucoup de peine elle eut à soy tirer de dessouz tant l'auoit foullee de sa lourde cheute. Et aussi tost qu'elle fut debout & eut regardé l'estrange monstre, & le carnage qu'il auoit fait deuant luy, & son destrier mesme qui de frayeur & horreur auoit le crin herissé, & s'estant desbridé ne faisoit qu'hannir & bon dir.: adonc met les genoux en terre, & les yeux leuez vers le ciel, remercie le seigneur de l'auoir deliuré de deux telz perilz tant à son honneur & sauueté. Puis allant tirer son espee hors du ventre du Caualyon le sang en sortit à gros bouillons qui dura longuement, & en taignit tout Daraïde. Lors cuydant estre en quelque repos, voicy arriuer la vieille geante à cause des criz & rugissement qu'elle auoit ouïz de son filz, qui sembloit formee & composee d'escorces d'arbres, tant estoit seche & haue: grande elle estoit & vestuë de peaux des bestes, fors que les bras & iambes qui estoient nudz.

Elle alloit toute deschevelee & meslee, ressemblant vne droitte Proserpine ou furie d'enfer: & quand elle auisa le geant tout desmembré, & le Caualyon gisant mort aupres, se deschire le visage à beaux ongles, & arrache ses cheueux gris, brayant: O force sans per, comme vous puis-ie voir morte & demeurer viue? O fortune quel tour me iouës tu de me monstrer mes enfans occiz par vne si petite & vile chose? ô dieux iniustes qui tel outrage me faites. A l'heure Daraïde l'approche & luy dit: Femme c'est simplesse de plaindre & gemir ce qui est irreparable: or vous conuient penser de vous mesmes que n'en aurez pas moins qu'eux si tout maintenant ne me donnez le moyen de deliurer le Roy & la Royne de Tessalie du torment ou les auez plongez. Non, non (dit la vieille) mal'heureuse creature, tu n'eschapperas pas de mes artz, comme tu as fait des mains de mes infortunez enfás. Ce dit, s'enfuyt d'ou elle estoit venuë, & entre en vne bouche de caue obscure & horrible. Daraïde la suyt à grand peine, tant pour le faiz de ses armes, que pour le trauail de ce iour. Toutesfois pensant que c'estoit le plus fort de son affaire que tant elle desiroit mener à fin, se recommandant à Dieu entre apres la geante en ce trou, pres duquel elle void la loge du Caualyon toute tenduë de peaux de diuerses bestes prises es prochains boys & montaignes. En ceste caue on ne voyoit non plus que de nuit, & si tost qu'elle y eut mis le pied ouyt des coups comme d'artillerie assez pour intimider les plus hardiz. Mais celle qui estimoit estre matiere de magnanimité plus grande la ou y a plus d'occasion de perdre le courage, va la dedans à taston suyuant vne paroy qui à la fin la conduit en vne chambre taillee dedans le roc, ou n'y auoit aucune clarté que celle qui sortoit des yeux de la geante comme de deux chandelles, laquelle estoit assise en vne chaire au mylieu de la chambre lamentant ses enfans, ayant ses liures tout à l'entour d'elle. Trop fut esbahye la vieille quand elle apperceut Daraïde si pres d'elle, qu'elle n'estimoit pouoir auoir le cueur de passer par l'horreur des tenebres de sa caue auec l'espouentable bruit & tintamarre qu'y si faisoit. Si desloge de vistesse & Daraïde apres, suyuant tousiours le mur de la main pas à pas: tellement qu'elle trouue vn petit huys & vn escallier de pierre par lequel elle paruient en haut en vne belle platte forme descouuerte de tous costez, soustenuë de douze gros pilliers de marbre: La y auoit deux statuës composees & forgees par certain artifice, du tout rapportans à la semblance naturelle de Rosafar & d'Artifire, lesquelles auoient les poitrines transpercees d'vn espee dont le pommeau estoit d'vn fin rubis, & la poignee d'esmeraude, & la gayne d'vne estoffe incogneuë, le tout de pris inestimable. Vne autre effigie semblable à la vieille geante donnoit le coup de ceste espee, tenant en l'autre main vn tableau d'airin ou estoit engraué.

Gregaste garde des statuës transpercees à apresté l'espee sans per pour celuy qui nasquit

sans

sans pareil en vertu. C'est pour celuy que le destin heureux feroit monter en ce lieu si possible estoit à force humaine de passer à trauers ce fort deffendu, par la puissãce de mes enfans & subtilité de mes artz: lors gaigneroit le brãc precieux, & le tireroit à sa grand' gloire & allegeance des deux royaux amans, qui autrement recouurer ne la pourront.

Daraïde ayant leu & entendu l'escrit en receut grand' ioye: Si se prend à contempler la beauté de la gayne, & adonc suruiẽt la vieille geante qui la vient harper au corps esperant la precipiter quant & elle du haut en bas. Dequoy Daraïde se doutant eut grand peine à se deslier des bras de la sorciere qui encores roide estoit: toutesfois à la fin la renuerse par terre: laquelle voyant tous ses moyens luy faillir, ne desirant mourir par la main du plusgrand ennemy qu'elle eut au monde, se iette en bas ou elle tumba en plus de mille pieces. Lors Daraïde va aux ymages & en tira l'espee, qui fit leuer vn tel bruit & si terrible qu'on l'ouït à dix lieuës à la ronde, mesme en la cité ou il n'y eut personne qui ne cheut de frayeur à la renuerse. A mesme instant sortit de la chambre ou estoient les amans enchantez, vn gros tourbillon de flambe comme vn esclair de tonnerre, qui alla ceindre toute la ville à l'entour, courant en forme de comette. Puis se deffit, & adonc les amans reuindrent en leur premier sens, & tous ceux qui estoient tombez pareillement & Daraïde aussi: laquelle se trouua la riche espee en vne main & la gayne en l'autre: dequoy trop fiere descend & retourne au chasteau ou la canaille s'estoit tenuë quoye de peur du Caualyon, estonnee de ce qu'elle oyoit comme si ce fussent visions. Et voyant reuenir Daraïde victorieuse & tout sanglante, luy coururent sus, mais à leur grand meschef, pour les horribles coups qu'elle donnoit de la nouuelle espee, telz que quiconque en receuoit n'auoit plus besoing de myre. Apres qu'elle en eut deffait la moytié, l'autre se rẽdit à sa mercy, qu'elle receut d'aussi grãd' clemence qu'elle auoit mõstré de force à les vaincre: toutesfois auecques telle asseurance d'eux que le cas requiert. Puis se sentant lasse & vn peu nauree (comme vous a esté dit) commande à deux du chasteau d'aller faire venir sa compagnie. Ce pendant s'assied sur les degrez d'vn perron, reposant sa teste sur ses mains appuyees sur son espee. Galtazire & les autres receuans ce mandement y accoururent quasi comme folz & insensez de ioye. A l'arriuee elle leur cuyda tourner en grand' tristesse, la trouuans ainsi couuerte de sang: mais voyant le grand nombre des mortz emmy la court & la gayeté dont elle les recueilloit s'asseurerent qu'elle estoit hors de danger. Si leur dit qu'elle auoit mestier de repos & de quelque appareil pour ses playes, qu'il luy fut appliqué presentement en vne belle chambre, ou ilz la coucherent sur vn bon lit. Et la laissant reposer vont voir le Caualyon, qui leur fit si grand peur qu'ilz ne l'osoient approcher tout mort qu'il estoit. Galtazire retourne diligemment vers Daraïde auec gratulation de sa glorieuse victoire: luy demandant congé d'en aller porter les premieres nouuelles à la Royne. Ce que Daraide luy accorda, l'asseurant (à cause de l'escrit du tableau) qu'elle troueroit la court en meilleur estat qu'ilz ne l'auoient laissee. Ainsi part la Damoyselle laissant Daraïde à se guerir & refaire: qui manda des l'heure qu'on allast escorcher le monstrueux animal et emplir de paille pour l'enuoyer à sa dame Diane, en qui reposoient toutes ses pensees, & tendoient tous ses faitz comme à son but vnique? ne songeant iour & nuit qu'à recouurer la felicité de sa diuine veuë. Apres donna ordre que tous les prisonniers qui leans estoient fussent deliurez, lesquelz luy en vindrent tous rendre graces.

Comme Rosafar & Artifire estans desenchantez allerent voir Darayde au chasteau des Rochers.

CHAP. LXXV.

LE Roy Rosafar & la Royne Artifire se trouuans deliurez du douloureux charme s'ẽbrasserẽt ainsi qu'ilz estoiẽt & baiserent mille foys espandans ausi chaudes larmes de lyesse, qu'ilz auoient auparauant de douleur. Et apres auoir esté quelque espace ainsi rauis & transportez, commença Rosafar à dire à sa dame: ma grand' amye que i'estime maintenant heureux ce mal qui me fait gouster vn si sauoureux biẽ. Que pleust à Dieu de nous liurer vn autre charme qui nous tint ainsi perpetuellement l'vn auec l'autre, sans distraction de ceste souueraine ioye. A quoy elle respondit: Mon cher amy le grand bien que ie reçoy de ce mal est d'auoir cogneu la franchise & integrité de vostre cueur, sans qu'ayez eu faute de cognoissance du mien. Mais ie vous prie de n'empescher ma langue d'auantage à vous declairer ce que mon ame prend plus grand plaisir à penser seule, & ma bouche à iouir & gouster. La vieille Royne suruint sur ces entrefaittes qui rompit leurs propos, & les vint accoller tous deux ensemble, disans maintes choses folles & ridicules par excez de ioye. Elle leur baisoit la face, & eux les mains. Et tant de Seigneurs & dames suruindrent de la ville à leur gratuler ceste ioyeuse deliurance auec tant de sonneurs & instrumens, qu'ilz firent passer & oublier l'heure de souper: Or estoit bien minuit quand Galtazire arriue en grand haste, ayant changé de deux palefrois en chemin. Trop ne fut esmerueillee de voir tant de luminaire par la cité, tant de feuz d'allegresse, tant de musique & melodie au palais, comme celle qui bien en sçauoit la cause. Et quand on la vid venir en si grand' diligence chacun couroit apres pour entendre les nouuelles qu'elle apportoit. Grand plaisir fut aux seigneurs & dames de la voir arriuer: & elle leur alla baiser les mains, suppliant faire imposer silence pour entendre le discours de son embassade Chacun se retint ausi coy que s'il ny eut personne, & elle parla en ceste maniere. Monseigneur & mes dames ie vous vien annoncer la forme de la deliurance dont vous iouissez, sans sçauoir comme elle vous est auenuë: c'est à sçauoir par la belle & vaillante Daraïde sans per, qui arriua au chasteau des Rochez, à l'heure que le soleil decouuroit sa gaye face à la terre pour la ioye speciale de Tessalie. Car sur le midy qu'entendistes icy le bruit & le son terrible, le geant & le monstre Caualyon estoient mortz par sa main. Et à l'heure que fustes desenchantez & reduitz en vostre premier estat la geante Gregaste estoit depeschee, & l'espee heureuse tiree hors des corps des statues de vostre representation ainsi que la victorieuse Daraïde m'a raconté: qui en reuint tant teinte & vermeille de sang que nous en fusmes tous troublez de prime veuë. Mais ie vous puis asseurer qu'elle n'a blessure dangereuse, & est la demeuree pour vn peu se refraischir. Ce que ie vous dy du geant Gadalon & du Caualyon, vous en pouez asseurer par moy, comme par celle qui les à veuz gisans & meurdriz de ses propres yeux. L'asistence fut si estonnee de ce recit, que Galersis dit qu'elle leua vne voix commune remerciant le grand Dieu qui tant auoit mis de déité en vne creature humaine, voire & par grande admiration ceste assemblee de peuple debonda de la & sans delay isit de la ville cõme vne procesion toute nuyt pour aller voir ceste merueille incroyable. Le Roy & les deux Roynes delibererent d'y aller l'endemain puis qu'elle ne pouoit venir, mais ilz n'y arriuerent qu'au soir, & vn peuple infiny y fut auãt eux qui alloit droit baiser les mains à Daraïde, & apres voir le geant & le Caualyon, duquel ilz s'estonnerent grandemẽt voyant tant sa chair que sa despouille. Mais quand Daraide sceut la venuë de Rosafar elle se leua, & habilla fort mignonnement & à leur arriuée sortit en vne sale ioignant à sa chambre: à qui elle causa grande admiration de sa beauté iointe à si grand' proësse. Elle s'humilia fort deuant eux, & sa maiesté naturelle ne les

contraignit moins à luy rendre de reuerence. Si s'embraçerent tresaffectueusement, puis allerent ensemble en sa chambre, ou, quand ilz furent assis, elle leur dit: Mes seigneurs vous m'auez fait tort d'auoir pris la peine de venir icy: c'estoit à moy de vous aller rendre conte de mon succez. A quoy le Roy Rosafar: Gentile Daraïde ce nous est grand soulagement de vous tenir si pres de nous, pour cognoistre vostre perfection admirable, que tous les Princes du monde deuroient recercher à voir des plus lointaines regions de la terre. Or me sens-ie (dit lors Daraïde) en disposition pour vous accompagner en la cité quand il vous plaira. La Royne blanche ne le voulut cõsentir, disant qu'ilz estoient bien tenuz de pourchasser son repos, veu le trauail qu'elle auoit pris pour eux, tant à leur bien & auantage. Ce pendant elle ietta sa veuë sur Artifire qui luy sembla d'excellence rare, & qui pour la souuenance de sa dame Diane luy tira les grosses larmes de l'œil. Ce qui la meut à luy dire qu'on la mettoit en mesayse & qu'elle sentoit quelqu'angoisse de ses playes. A quoy, respondit Daraïde, que du mal qu'elle auoit senty le corps n'en souffroit rien, ains l'ame seule, par la remembrance que sa beauté luy causoit de sa Diane. Grande doit estre la sienne, dit Artifire,, qui à peu faire tel effort en la vostre estant fille comme elle. Telle, respond Daraïde, que ie n'en ose parler de peur d'en offenser la grandeur par l'imperfection de ma louange: car les dieux ont mis en elle comme en la Pandore tous leurs dons & graces, l'esleuant en ce monde pour vn miroer & exemple de leur diuinité. Las ma souueraine deesse de qui la contemplation seule me soustient en vie: allegeant tous mes maux & ennuys, ie ne crains (disoit en souspirant) sinon que Venus ialouse de vous comme de Psiché ne nous liure beaucoup de trauers & tormens. Les Seigneurs la voyant en si profonde ymagination, l'en diuertirent par autres propos ioyeux, & commanderent qu'on couurist pour le souper en sa chambre, d'ou ilz ne luy permirent de sortir de trois iours l'y faisans tousiours bonne compagnie. Apres souper ilz allerent voir le Caualyon, dont ilz furent fort esbahiz de la figure, & de la vaillance de celle qui l'auoit peu deffaire. A laquelle au retour en vindrent donner grãds louanges: luy disant Rosafar, qu'elle auoit tant fait pour eux & exposé sa personne en tel hazard, qu'elle pouoit faire estat de tout ce qui estoit en leur puissance comme de son propre, les ayant restitué en estat, sans lequel tous leurs biens & delices leur estoiẽt vains & inutiles. Dequoy elle les remercia humblement: disant, que le seruice qu'elle leur auoit fait estoit deu à toutes personnes de leur estoffe par ceux qui maintenoient cheualerie: & quelle ne meritoit recompense de l'office qu'elle auoit presté selon son deuoir. Aussi quãd ilz furent retournez ensemble en la cité, & qu'elle print cõgé d'eux ne voulut rien accepter de tous les riches presens qu'ilz luy offrirent. Mais quatre ou cinq iours auant son partemẽt auoit enuoyé à sa dame Diane la despouille du Caualyon: dont Galtazire & les deux vieillards auoient pris la charge & conduite. Et elle peu apres s'embarqua en mer tirant la route de Guindaye, ayant laissé grand regret d'elle au partir de Tessalie, dont le Roy la vint accompagner iusques à l'embarquement. Or la laissons voguer pleine de desir de receuoir sa souueraine maistresse, pour retourner à l'Empereur Amadis de Grece.

Comme l'Empereur Amadis de Grece, & la Princesse Lucelle vindrent trouuer le Roy Lucidor: & du songe qu'eut l'Empereur qui le fit departir d'elle & aller en la queste de Niquee.

CHAP. LXXVI.

EN grand ioye & consolation alloit l'Empereur Amadis auecques sa chere Lucelle, esperant si tost qu'il seroit en France de consommer leur mariage. Cela les entretint tout le voyage en douce con-

conuersatiõ, tant qu'ilz arriuerent à vn port Françoys, auquel ilz prindrent terre, & s'acheminerent droit à la grand ville de Paris ou le Roy estoit: lequel sachant leur venuë sortit au deuant d'eux & les receut en grand liesse, comme la raison vouloit. Si les mena en son palais Royal ou il les festoya tresmagnifiquement. Chacun y fit bõne chere fors la Princesse Lucelle, estant en grande perplexité pour la foy de mariage qu'elle auoit iuree à l'Empereur, lequel au contraire en sentoit grand' ioye en son cueur, combien que de tout ce iour il n'en entama aucun propos. Mais quand chacun se fut retiré la nuit en sa chambre, en son premier somme luy sembla qu'ainsi qu'il alloit espouser Lucelle, l'Emperiere Niquee se presentoit, qui luy chantoit ceste leçon en grand colere. Amadis, Amadis, & qu'est cecy que vous allez faire, est-ce la façon en ce cas de conter ainsi sans son hoste, & de prendre vne secõde femme, la premiere viuante encores? Est-ce la recompense de l'amour loyalle que vous ay portee, & du grief martire que ie souffre de vostre absence? Aumoins si n'auez autre respect à vostre Niquee, regardez l'offence qu'allez commettre cõtre Dieu. Il luy fut auis à l'heure qu'il la vouloit accoller la larme à l'œil, mais quelle luy tourna visage comme fort courroucee, dont il luy commença à dire: Helas, ma dame ne tenez ceste rigueur à celuy qui n'eut iamais attẽté cest affaire sans l'opiniõ qu'il auoit q̃ fussiez morte. Vous en deuiez (dit elle) auoir plus certaine asseurance si folle amour ne vous eust aueuglé & transporté. Ce dit, elle disparut, & il demeura si penetré & outré qu'il s'esueilla en sursaut, resolu par ceste vision que sa Niquee viuoit encores, & qu'il ne cesseroit de la chercher tant qu'il l'eut trouuee: aussi qu'il romproit le fil qu'il auoit ourdy & trainé auecques Lucelle, pour ne faire tort à vn coup à deux telles dames desquelles il portoit tant d'obligation d'amytié qui l'astringnoit à fidelité & loyauté pareille. Plus il ne peut durer sur la plume, & se leua & promena par la chambre, affublé seulement d'vn manteau de nuit, basilant le discours qu'il auoit à faire auecques Lucelle, pour partir de là le iour mesme. Si s'en alla le matin au leuer de la royne Leonorine sa seur, laquelle il pria de mander la princesse: qui y vint incontinent fort triste & pensiue, estimant que ce fust pour mettre fin aux noces, de luy tant desirees, & d'elle non. Elle venuë il la prend par la main & la tire à part en vn coin de la chambre, ou ilz s'assirent l'vn aupres de l'autre, & il luy commença ceste harengue: Ma treschere dame vous n'estes du tout ignorante de la puissance d'amour: à laquelle les plus sages du monde n'ont iamais sceu resister. C'est à luy le blasme du pourchas trop importun dont ie puis iusques icy auoir vsé en vostre endroit, auec l'excuse legitime que me peut donner la singularité de vostre obiet qui faisoit impression en moy si vehemente. Mais d'autant que des personnes grandes (telz qu'a pleu à Dieu nous faire) tous les faitz doiuent estre exemplaires, conduitz & reiglez par raison: i'ay par icelle combatu & refrené mon affection si violente enuers vous, en considerant le tort que i'estois prest de vous faire, vous espousant sans autre certitude du deces de l'Emperiere Niquee dont auiendroit grãd scandale & trouble au cas qu'elle se trouuast pleine de vie. Pour-ce ay arresté de vous remercier, & ensemble quitter & descharger de la promesse que ma'uez faitte, qui maintenant estoit preste à accomplir. Ce sera pour vous faire cognoistre l'iniure que faisiez à vostre Amadis de vous defier de sa vertu, & de presumer en luy vilenie qui onques n'y repaira. Voylà ce que i'auois à vous dire, pour prendre congé de vous, & vous deliurer du pesant fais que bien vous voyois porter de ce fait cy comme esloigné de vostre volunté & accordé bon gré mal gré à mon instante poursuitte. Lucelle fut autant esbahye de ce propos que iamais auoit esté, oyãt tout le contraire de ce qu'elle attendoit veu leurs parolles & conuenances precedentes:

& comme rauie d'aise de ce coup ainsi rõpu à son souhait, respondit à l'Empereur: Monsieur si tous voz faitz n'auoient tousiours esté admirables, i'aurois à ceste heure grande occasion de m'esmerueiller du propos qu'ores m'auez tenu: auquel me semble qu'auez autant d'honneur qu'en toutes les victoires dont vostre renom vole par l'vniuers. Car es autres cõflitz vous auez vaincu les plus vaillans du monde, & en cestuy auez surmonté Amadis de Grece vaincueur de tous les humains. Et quant à moy trop plus m'auez rendue vostre que parauant, & plus contente & satisfaitte d'auoir assis mon cueur en lieu si prudent, constant & vertueux. On parle de gens qui iadis se sont lancez en feu ardant pour quelque fin glorieuse, mais vous estant embrasé en viue flamme d'amour à nulle autre seconde, l'estaignez d'vne façon trop estrãge & quasi incroyable, monstrant que ne la sentez non plus que les trois enfans hebrieux qui chantoient en la fournaise. Que vous puisie dire d'auantage? sinon qu'en ce cas vous monstrez autant sage qu'on vous a cognu preux & vaillãt. Dequoy pour mon regard ne vous sçaurois rendre graces suffisantes. Or allez mon loyal amy voguer en la mer amoureuse, & le dieu d'icelle vous y doint bon vent. Pẽsez que nauiguerez desormais entre deux portz, que quand l'vn apparoistra, vous perdrez l'autre: vostre Niquee est l'Artique, & moy l'Antartique: si vous la trouuez, vous me perdrez: & si elle est perdue, me trouuerez la plus vostre que fut iamais amante. Amadis fut fort content du contentemẽt qu'il vid que sa chere Lucelle conceut de sa resolution: luy repliquãt que si aucun honneur y auoit en cest affaire, elle seule le meritoit tout, qui par sa constante honnesteté auoit abbatu ses assaux & attrempé ses enflambez desirs, que dieu auoit depuis inspirez & rengez en meilleure voye. Ainsi finirent leur deuis, au grand regret de tous deux, pour le brief departement qui s'alloit faire, que toutesfoys ilz dissimulerent, parãt de l'escu d'honneur aux coups mortelz de l'amour. Adonc s'en allerẽt chez la Royne qui estoit preste de sortir de sa chambre. A laquelle l'Empereur declaira le vouloir qu'il auoit de partir, puis qu'il leur auoit rendu Lucelle a port de salut, tellement qu'il ne fut possible à Leonorie sa seur de Farrester plus que ce iour, luy ayant fait entendre le soucy continuël qu'il auoit de sa chere Niquee, de laquelle il retournoit à la queste, qui luy auoit esté destournee par l'heureux recouurement de la Princesse. Le roy qui ne l'osoit retenir d'auantage, craignant faire tort à ses desseins, le conduit l'endemain plus d'vne lieuë. Et ainsi s'en alla au grand regret de sa bonne seur qu'elle n'en pouuoit iouïr plus longuement, & à trop plus grãd de la Princesse Lucelle, qui ne luy sceut desserrer vn seul mot, & ne luy dit a dieu que des mains iointes aux siennes, & de l'œil baignant en piteuses larmes. Or s'en va il accompagné de sa seule Finistee, laissant encores là le geant Mandroc, à qui Lucidor fit de grans dons: puis il se retira en son chasteau ou la belle geante Gadalese sa femme l'attendoit en grand deuotion.

Comme l'Empereur Amadis & Finistee aborderent en vn Isle ou ilz seiournerent long temps & de l'estrange auenture qui leur y auint.

CHAP. LXXVII.

L'Emperer party de Paris auec son escuyere Finistee, gaigna la mer, & cheuaucha long temps sur la riue. Puis vn iour voyant vne barque de pescheur s'auisa & dit à sa damoyselle qu'il luy prenoit enuie de soy mettre sur mer, & de s'abandonner à la mercy des vens pour attendre telle fortune que Dieu luy voudroit enuoyer pour punition de ses offences. Ce qu'il luy disoit pour l'auertir du party qu'elle auroit à prendre, ou de le suiure, ou de le laisser. Mais elle luy respondit, que tant que sa compagnie luy seroit agreable, elle ne partiroit iamais d'auec luy, si la mort ne l'en separoit. Dequoy il fut tresaise, pour le serui-

ſeruice cordial qu'elle luy faiſoit & reconfort en ſes ennuys: luy diſant qu'il en eſtoit treſioyeux, & que depuis qu'il l'auoit rencontree il ne tenoit vie que d'elle. Si entrerent en la barque, quelle paya au double, de l'argent dont la Royne Leonorine l'auoit bien garnie. Et ainſi s'en vont comme le vent les pouſſe, non ſans grãd frayeur de Finiſtee pour les vagues qui quelquefoys les iettoient çà & là: tant qu'ilz aborderent au bout de quinze iours en vne Iſle, auec telle impetuoſité que leur vaiſſeau ſe mit en maintes pieces. Toutesfoys Amadis ſe ſauua & Finiſtee, & leurs montures auſsi. Dequoy ilz remercierent Dieu & monterent à cheual pour aller cognoiſtre en quelle terre ilz eſtoient deſcenduz mais ilz la trouuerent toute deſerte ſans y voir vne ſeule perſonne qui leur en querellaſt le dommaine. Parquoy s'en reuiennẽt au lieu d'ou ilz eſtoient partiz: ou l'Empereur fit reſolution de vaquer à oraiſon & faire penitence, iuſques à ce qu'il pleuſt à dieu de le tirer de là, ou de ce mõde: car il voyoit bien que ceſte contree eſtoit fort eſquartee en mer, & peu hantee des nauigateurs, veu la deſolation du païs, ioint que leur barque eſtoit rompuë, qui les priuoit de toute eſperance d'en pouoir ſortir. Finiſtee qui n'auoit autre but en ſa vie ny autre contentement que d'eſtre touſiours pres de celuy que ſon ame penſoit, contemploit, & adoroit iour & nuit, luy dit qu'elle eſtoit toute diſpoſee à mener telle vie auecques luy qui ne luy pouuoit eſtre dure ne grieue veu qu'elle y auoit ſon tout, ſans aucun regret de choſe qui fuſt au demeurant du monde. Et qu'aſſez il ſe pouuoit aſſeurer d'elle quant à concupiſence deshonneſte, veu la compagnie qu'elle luy auoit fait iuſques là ſans aucun ſigne de vilennie. Amadis s'eſiouït grandement du bon cueur de ſa damoyſelle qui luy allegeoit fort le ſien, en ſe complaignant à elle de ſes amours & raiſonnant ſouuent, comme ſi ſa Lucelle ou Niquee euſſent eſté preſentes. Ceſte determination donques faitte entre eux, ilz ſe mirent à commencer meſnage: Amadis de ſon eſpee acouſtre vne loge entre des arbres: elle auec vn fuſil allume du feu & amaſſe des fueilles ſeches pour leur couche & du boys pour leur cuyſine, qui fut des fruitz qu'ilz trouuerent en quelques arbres, & des oyſeaux que l'Empereur tuoit d'vn arc qu'il fit, duquel il s'esbatoit apres qu'il auoit acheué ſa deuotion. Or deuez entendre qu'ilz menerent longuement enſemble ceſte auſtere & ſainte vie: tant qu'vn iour ſe pourmenant vn peu au loin au pourchas de leurs viures, Finiſtee rencontra vn fruit de grand ſaueur qu'elle apporta à Amadis, comme Eue la pomme à Adam: duquel quand ilz eurent bien banqueté ilz eurent le cerueau auſsi ſayſi & enyuré que s'ilz euſſent beu d'autant des plus forts & fumeux vins du monde. Tellement qu'ilz commencerent à rire & gaudir & s'entredire ſornettes voire paſſerent ſi auant qu'ilz ſe baiſent & accollent, iettans finalement le froc aux orties. Que vous diray-ie d'auantage? tant dura le vin, tant la feſte, qui fut enuiron vn moys que ce fruit de vie fournit leur table. Dieu ſçait ſi Finiſtee eſtoit lors contente, iouïſſant du bien que ſeulement elle n'auoit iamais oſé eſperer, & s'il luy depleut quand ceſte douce pitance leur faillit. Bien eſt vray que tous deux auoient perdu l'entendement, & eſtoient comme noyez en vne oubliãce & meſcognoiſſance de ſoy-meſme: En ſorte que l'Empereur ne penſoit & ne ſe ſouuenoit eſtre Amadis de Grece, & auſsi peu ſe recognoiſſoit Finiſtee. Ce fut le beau du ieu quand le ventre enfla à la damoyſelle: car ilz eſtimerent que ce fut de quelque maladie pour auoir trop mangé de ce fruit, au moyen qu'il ne leur ſouuenoit de choſe qu'ilz euſſent faitte durãt ceſte nourriture & yuraiſon. Puis au terme naturel qu'elle ſen titmouuoit l'enfant y eut bien des admirations des deux coſtez: Amadis ſe fondant en philoſophie qu'elle auroit conceu de quelque vent qui engroſſe les iumens en Eſpaigne. Encores plus beaucoup y en eut quand l'enfant vint à

naistre, portant en la poitrine la marque de l'espee ardente comme Amadis. O dieu (dit alors) quel miracle monstres-tu icy à tes pauures seruiteurs solitaires? Bien faut (disoit à l'acouchee) que cecy soit procedé de la vertu de l'ymagination asidue de vostre amour enuers moy, que les medecins dient causer d'estranges & prodigieus effetz en nature. Somme l'Empereur la gouuerna & traitta fort amiablement en sa gesine, comme il y estoit bien tenu: & esleuerent l'enfant soigneusement, qui estoit beau à merueilles: auquel le bon pere ignorāt passoit le temps apres ses prieres & oraisons. Finistee en estoit toute assottee le voyant ressembler à celuy que tant elle aymoit, & le nommerēt Silues du desert, à raison du lieu de sa naissance. Lequel creut tousiours en beauté quand & l'aage, & seruit de grand deduit à l'Empereur tandis qu'ilz furent en ceste Isle: la ou pendāt qu'ilz acheuent leur temps destiné, retournerons à l'Emperiere Niquee qu'auons laissee en la compagnie des princes ses bien aymez, singlans en haute mer.

Comme la nef en laquelle estoit l'Emperiere Niquee, & les autres princes fut iettee par tempeste en l'isle incognuë: & des estranges merueilles qui leur apparurent auant que la voir.

CHAP. LXXVIII.

LA nef en laquelle voguoit l'Emperiere Niquee auecques Florisel & les autres seigneurs & dames, nauiga par bonace ne sçay quāts iours, puis leur suruint la tourmente qui en dura bien huit: au bout desquelz les lança en certain quartier de mer qui sembloit tout plein d'escueilz, rocz, bancs, & abismes. Parquoy craignans en vn endroit de l'aborder les mariniers ietterent la sonde pour sçauoir la profondeur de l'eau qu'ilz ne trouuerent que d'enuiron huit brasses, adonc calerent voile de peur que le vent ne les allast eschouër en quelque banc & ietterent les ancres & surgirent la, attendans changement de temps pour en sortir. Estans ainsi à l'ancre sans voir autre chose que ciel & mer s'ennuyoient grandement quand ilz furent tous esbahis d'ouïr vn grand nombre d'instrumens de musique sonnans tresmelodieusement: qui les attira tous au bord du nauire du costé ou l'armonie s'entendoit: & virēt la mer escumer en cest endroit à grosses ondes, puis leur apparurent infinies belles Seraines chantans d'vne douceur incroyable, qui estoient belles pucelles depuis le nombril en haut, & tout le bas en poisson. Ayans cessé leurs accords elles s'escarmoucherent sur l'eau, les vnes courans deça, les autres de là, de vistesse de vrays dauphins, & s'entrecroisans en guise du ieu des barres. Apres auoir bien couru s'esleuerent en l'air en forme d'oyseaux & degoiserent leurs ramages les plus delicieux & plaisans que iamais rossignolz & linottes degorgerent parmy les bois. Adonc au lieu d'ou elles estoient leuees apparut vne fort belle grosse tour, & peu à peu s'en descouurirent quelques autres moindres, qui toutes ensemble rendoient la forme d'vn tresbeau chasteau: duquel leur sembla sortir vne grande trouppe qu'ilz cognurent à l'approcher estre dragons volans, qui commencerent à batre la mer de queuës & d'ælles si furieusement que les ondes en regorgeoient hautement, & à la fin toute la place qu'ilz occupoient se monstra vne belle Isle, & les dragons conuertiz en beaux arbres. Du port de laquelle virent incontinent partir vne galere tenduë & tapissee de draps de soye, & conduitte à la rame par douze filles de bonne voglie, toutes vestues de fine escarlate, & en pouppe seoit vn venerable vieillard, les cheueux & barbe blancz comme neige paré de veloux bleu, qu'ilz cognurent bien tost estre le sage Alquif. Adonc dit Florisel, ne vous fiez iamais en moy si nous ne sommes arriuez en l'Isle incognuë qui se cache & descouure à la seule volunté d'Vrgande la mescognue. Aussi estoit il vray & les sages les y auoient attirez pour les raisōs qui se dirōt cy apres: lesquelz

auoient induit le ſonge à la Princeſſe Alaſtraxeree, qui l'amena au ſecours de Falanges ſon mary : pareillement leuerent la tempeſte qui porta Floriſel à leur ayde pour la deliurance de l'Emperiere & des autres Princes & dames. Ce que ces grandz magiciens n'auoient ceſſé de baſtir par leurs artz & ſciences, depuis qu'ilz eurent transporté le Roy Amadis & Oriane, ſongeans continuellement à la conſeruation de ceſte treſilluſtre & excellente maiſon. Il n'eſt poſsible d'exprimer la ioye qu'eut ceſte noble compagnie, recognoiſſant leur bon amy Alquif, lequel entra en leur nau & voulut baiſer les mains à l'Emperiere & à toutes autres Princeſſes & ſeigneurs, mais ilz ne luy ſouffrirent, ains l'embraſſerent tous par grand amour, louans dieu de ſi heureuſe rencontre. Or quand il s'adreſſa à Rogel fort esbahy de ſa beauté ſinguliere, luy demanda s'il le tiendroit pas en tel lieu que ſes peres. Mon bon ſeigneur (reſpondit) ie ſuis obligé par eux à vous coucher en eſtat du meilleur amy que nous ayons, & à vous honorer comme vn des premiers hommes du monde. Autant en demanda le vieillard à Filiſel, Leonide, & Anaxare: de laquelle il dit au Prince Falanges que dedans peu de temps il tomberoit en ſes lacs ſans preiudice toutesfoys des amours de ma dame Alaſtraxeree. Mon bon amy (reſpond le Prince) il ne faut attendre iour n'y heure, tant ie ſuis deſia ſeruiteur de ſa bonne grace.
Dequoy la pucelle rougit, diſant qu'ilz luy faiſoient plus d'honneur qu'elle ne pouuoit meriter. La compagnie fut fort esbahie de ce propos, ne ſçachant quel ſens y donner: mais gueres ne tarda à eſtre verifié & entendu. Apres print Alquif la petite Fortunie entre ſes bras, qui lors auoit bien huit ans, car autant fut ſa mere en priſon, diſant: Mignonne ſeconde Diane en naiſſance, & ſans premiere en beauté, puis que Fortune vous à battiſee de ſon nom, vous iouirez d'elle ſans luy eſtre ſugette, ains tout ployera ſouz voſtre excellence. Ce qu'il diſoit à cauſe de ſa perfection nompareille qui ſubiugua par amour tous les cheualiers de ſon temps, ſans en ſentir onques vne ſeule eſtincelle d'affection, d'autant qu'elle faiſoit ſon conte, puis que dieu l'auoit creee & formee plus belle que nulle autre, qu'elle ne vouloit laiſſer ſouiller ceſte parcelle de deité aux mains humaines. Parquoy voua & conſacra ſa virginité à dieu & ſe rendit en religion vn peu ſur l'aage, à cauſe que ſes parens ne luy voulurent pluſtoſt permettre, pour l'honneur que la Grece receuoit par ſon moyen, eſtant peuplee des meilleurs cheualiers de tous païs, venans preſenter leur ſeruice à ſa beauté. La petite leur donna plaiſir s'effrayant de ſa figure vieille & chenuë, & tendant les bras à l'Emperiere qu'elle accolloit & baiſoit, puis tournoit la face vers Alquif, ſoudain ſe cachoit au ſein de ſa mere. Alors dit le bon vieillard aux ſeigneurs, qu'il les prioit de venir au chaſteau à cauſe qu'Vrgande pour ſon indiſpoſition ne leur pouuoit faire la reuerence. A quoy ilz s'accorderent tres-voluntiers. Si entrerent en la galere pour prendre terre, & trouuerent le chaſteau de tresbelle architecture, auec le plaiſir des groſſes fonteines piſſans en la maiſtreſſe court. Alquif les mena par vne ſale en la chambre d'Vrgande qui eſtoit au lit fort paſle & deffaitte par longue maladie : & receut ſi grand aiſe de leur venuë qu'elle fut long temps ſans pouoir parler. En fin apres les amiables embraſſemens on leur apporta des ſieges à l'entour du lit, & elle leur dit. Làs mes bons ſeigneurs & dames comme vous pourrois-ie ſuffiſamment remercier du bien & honneur que me faittes que ie vous aye peu voir encores ceſte foys auant ma mort? Or vienne maintenant quand elle voudra, car mon ame partira toute allegee, & penſe bien eſtre en voye de ſaluation, voyant icy mon lit tāt circuy & enuironné d'anges : qui me donnent vne gloire me faiſant quaſi auant gouſter celle que i'eſpere au ciel. Adonc ſaiſiſſant l'Emperiere d'vne main, & la petite Fortunie de l'autre leur dit: Ma dame ne pouuant ores iouir du corps de mōſeigneur l'empereur

pereur, vous menez quād & vous son ame: car elle l'est sans point de faute, comme la plus belle creature qui onques nasquit, aussi du plus beau & vaillant prince qui fut iamais ne sera. Et ne desplaise à tous les seigneurs du monde de ceste iuste preference de l'incomparable Amadis de Grece. Nous en receuons plus de gloire que d'enuie respond Falanges: mais Florisel & son filz mesme n'en furent gueres contens, combien qu'ilz n'en monstrassent le semblant. Lors Vrgande se tourne vers Alastraxeree, disant: Ma Dame il y a auiourd'huy au monde vne seconde Alastraxeree en beauté & valeur portant nom de Daraïde, à qui vous estes comparee par tous ceux qui la voyoiēt: & vous dy que ne recouurerez ce qu'auez perdu iusques à ce que Daraïde ait perdu son nom, laissant toute sa gloire en la main d'Agesilan: mais trop luy coustera de son sang à gaigner ceste victoire. La compagnie fut grandement esmerueillee de ces parolles, ayant desia cognoissance des faitz de Daraïde, laquelle ilz entendoient deuoir estre vaincuë par Agesilan. Les deux princesses auoient la larme à l'œil pour la memoire qu'elle leur auoit refraischie, à l'vne de son mary, à l'autre de son filz: à qui elle dit en continuant: Mes Dames resiouissez vous d'autant que les grands affaires rapportent les grands honeurs. Et sçachez vous Rogel de Grece Cheualier bien fortuné, per de la Daraïde sans autre per, que par vostre accouplement la parfaitte espouse sera esmaillee du vermillon du precieux sang de Grece: dont la gloire de voz pensees par tel martire sera exaltee. Plus esbahis encores furent tous de ce propos que de l'autre, & iugeoient le mariage de Rogel auec Daraïde. Et telles autres profeties chanterent les sages à tous les seigneurs & dames de la compaignie, qui trop longues seroient à reciter, sans toutes-foys leur en ouurir l'intelligence: disans, que l'ordonnāce du cours fatal & communiquee à peu, demeurant la disposition en la main diuine. Apres ce deuis il fut heure de soupper, qui fut tressomptueux & delicieux, estant ceste troupe esleuë, seruie par belles filles & en sales, qui leur estoient magnifiquement apparaillees. De sorte que point ne leur ennuyoit en ce lieu, & y seiournerent en grand soulas l'espace d'vn moys: leurs donnans les sages des passe temps nom-pareilz que vous deduiray presentement.

Comme Alquif & Vrgande monstrerent aux Princes & Princesses dedans le miroir de la tour de leur chasteau vne plainsante auenture lors auenant en l'Isle de Guindaye.

CHAP. LXXIX.

AYans ces Princes & Dames esté en l'Isle incogneuë desia huit iours, Alquif & sa bonne femme pour leur faire euiter ennuy leur preparerent vn singulier esbat: mais auant que leur liurer, il leur dit, estans assemblez pres du lict d'Vrgande. Messeigneurs & Dames vous auez eu quelque cognoissance par le passé, de la volonté qu'auons ma femme & moy dispo see à vous faire seruice: laquelle augmentant de iour en iour nous a induit à cercher par noz arts depuis huit ans en ça le moyen de vous prolonger les vies outre le commun cours des hommes: & tant y auōs pené & trauaillé ne laissant ny oubliant en contree qui soit, pierre ny herbe, beste, ou oyseau, ne mineral seruant à cest effet. Or pour le vous donner à entēdre, vous sçauez que le temps qui tout fait, tout deffait semblablement: contre lequel auons dressé nostre artillerie de bains & electuaires dont il vous faudra vser, & ilz vous conserueront iusques au bout prefix & limité de Dieu à chacun comme en fleur & vigueur de trente ans. Ce que nous donnerons à tous ceux de vostre lignage: voire & à ceux & celles qui y prendront alliance de mariage iouïront de pareil priuilege: c'est à sçauoir qu'au cas qu'ils ne deussent viure, que quarante ou cinquante ans, à cause de la corruption qui s'engendre es humeurs du corps par plusieurs excez ou inconueniens de maladies, le remede par nous inuenté (appellé la liqueur

queur auree & diuine) purgera tellement toute ceste superfluité ou putrefactiō qu'ilz viuront cent ans ou plus,& en verdeur d'aage,combien que celà n'empeschera la blancheur de la barbe & cheueux en sa saison.

D'auantage nous auec la Royne d'Argenes ayans retiré & transporté le Roy Amadis, & la Royne Oriane en lieu preseruatif de leur fin, & considerant que pour la retarder il nous les conuenoit tenir tousiours enchantez & comme en vn continuel somme: qui priuoit leurs parens & amys du fruit de leur tant vtile & honorable compagnie, & eux pareillement du plaisir de la conuersation de leurs descendans. A ceste cause auons quiz per long estude & trouué le secret de les conseruer auec toutes ces commoditez tant desirables. Vray est que leur desenchantement ne sera present, ains reserué au dernier de la race que tous cognoissez (& ietta l'œil sur Rogel de Grece) auecques sa nouuelle amye qui n'est pas loin d'icy. Du surplus vous me perdonnerez si ie ne vous deuise plus amplement, pour ce que les destinees fatales nous sont defendues à descouvrir. Rogel oyant ce propos en conceut vn merueilleux contentement, qu'il dissimula le plus qu'il luy fut possible, mesmement sentant la communication de cest honneur tomber sur sa Leonide, à laquelle la couleur en monta au visage, quelque peine qu'elle print à cacher l'affection extreme qu'elle luy portoit. Or apres ces discours profetiques Alquif les conuia à venir voir le secret cabinet de la tour qui leur auoit esté fermé iusques à ce iour. Auquel ilz virent vne grosse pomme ronde assise sur vne colonne estant d'vne certaine matiere luysante qui rendoit les ymages comme vn mirocr. A l'entour y auoit vne ceinture de banc, ou il les fit tous assoir, & qu'ilz verroient en la boule quelque auenture occurrant par le monde, car ilz n'y voyoient seulement que ce que bon sembloit à Alquif. Adoncq chacun d'eux desirant voir ceste merueille, iette l'œil curieusement sur la pomme, & voyent comme le cheualier du Fenix & celuy à l'escriteau estans partiz de la cour de la Royne Sidonie,en intention de roder l'Isle de Guindaye pour esprouuer les auentures & aquerir los & pris,entrent en vne plaisante forest, demeurans leurs escuyers fort loing derriere, à cause qu'ilz voyoient leurs maistres prendre plaisir à deuiser seulz. Si rencontrent vn Cheualier souz vn arbre armé de toutes pieces fors du heaume sur lequel il auoit la teste appuyee, estant couché sur le doz pour cueillir la frescheur à l'ombre, & tenoit par les resnes vn cheual fort las. Eux approchans de luy le saluërent, & luy eux: puis luy demanderent qu'il faisoit la: i'atten, dit il, les Cheualiers errans à passer, pour les auertir d'vne tresbelle auēture qui n'est pas loing d'icy. Ilz le prient de la leur enseigner. Et celuy qui estoit gracieux & courtois leur respond, qu'il feroit plus pour eux, car il leur seruiroit de guide par ce que c'estoit en lieu destourné ou ilz se pourroient esgarer, & qu'en chemin il leur raconteroit que c'estoit. Il nous faudroit vn peu attendre noz escuyers (dit Florarlan) de peur qu'ilz ne nous perdent. L'autre respond qu'il n'auroit pas loysir, mais qu'apres leur auoir monstré le lieu les remettroit en chemin ou ilz les trouueroient. A quoy eux s'accordans il les meine par la forest en vn destour,& ilz le prient de leur dechifrer le cas. C'est, dit il (leur monstrant desia le logis situé au mylieu d'vne prayerie,ou y auoit vne petite porte & vne fenestre au dessus fort haute) que ceux, qui montent en la chambre dont voyez la fenestre, ilz sçauent le secret du cueur de tous ceux qui sont en leur compaignie. Vrayement, dit Artaxerxes, oncques n'ouy parler de plus belle auenture. Asseurez vous qu'il est ainsi (dit le cheualier) & bien tost en cognoistrez la verité.

Ainsi arriuerent à la tourelle, & il s'offre à tenir leurs cheuaux tandis qu'ilz yroient la d'autant que quant à luy souuente foys auoit esprouué l'auenture. Eux allans à la bonne foy, descendent incontinent & le remercient de la peine quil vouloit prēdre. Si

entrent en la tour & par vn eſcalier mon tent en la haute chambre. Le cheualier ſi toſt qu'il les vid dedans met pied à terre & va fermer la porte du logis ſur eux d'vn verrouil qui eſtoit dehors, puis remonte ſur vn de leurs cheuaux & mene l'autre en bride. Adonc appelle à haute voix ceux qui eſtoient en la châbre s'entreregardâs comme iouans à l'eſbahy, & mirent la teſte à la feneſtre au cry qu'ilz ouïrent. Auſquelz dit le cheualier: Meſſieurs ſçauez vous pas deſia bien ce que ie vous auois promis que ſçauriez? Et Florarlan luy reſpond: qu'il voudroit biẽ ſçauoir pourquoy il auoit pris ſon cheual en laiſſant le ſien. Ie le vous diray (replique l'autre) à fin que ne vous plaignez de moy que vous euſſe failly de parolle. Vous deuez entendre qu'eſtes montez la haut comme gens mal auiſez deſirans voir choſes impoſsibles, & ie vous y ay adreſſez pour auoir voz cheuaux qui me sẽbloient beaucoup meilleurs que le mien. Ainſi voyez vous cõme auez apris ma penſees & celle l'vn de l'autre. Eux bien faſchez d'eſtre tellement trompez & abuſez luy dirent qu'ilz penſoiẽt bien que ce qu'il en auoit fait eſtoit par gayeté de cueur. Ouy (dit il) & pour vous donner vne trouſſe & affiner les fins. A ce mot ilz cognurent que c'eſtoit le fraudeur: & Artaxerxes fort courrouché luy dit: Paillard ſi ie te puis tenir entre mes mains ie te feray payer à vn coup toutes tes fraudes & trahiſons. Ie ſuis auſsi aſſeuré (reſpõd le fraudeur) que ne me tiendrez maintenant comme ie tien & emmene voſtre cheual, & que le mien (tant bien eſt ſtilé) viendra apres. Mais en troque ie vous dõne en ceſte tour à chacun vne place de morte paye: car c'eſt raiſon que ſoyez traittez ſelon l'vſance de la terre ou vous eſtes appartenant au fraudeur. Ce dit s'en va auecques ces cheuaux: & ilz le rappellent à gorge deployee. Parquoy reuient à eux leur diſant qu'ilz auoient iuſte occaſion de le rehucher d'autant qu'il ne leur auoit du tout accomply ſa promeſſe, c'eſt à ſçauoir de leur monſtrer la voye pour ne perdre leurs eſcuyers, qui eſt de les mener touſiours quant & eux, ſans plus les laiſſer derriere. Toutesfoys ne laiſſez pas à les reclamer, par-ce que s'ilz ſont auſsi legers & volages que leurs maiſtres ilz ont aelles pour venir au reclã. Or demeurez en malauenture puis qu'elle eſtoit neceſſaire à la mienne bonne. Ainſi deloge le bourdeur, & les deux cheualiers demeurent eſtonnez regardans l'vn l'autre. Mais en fin auec tout leur ennuy ne ſe purent tenir de rire: diſant Florarlan: Par dieu mon compagnon il eſt quaſi bien employé que ſoyons ainſi gabbez & deceuz d'auoir creu vne ſi grand folie: ce chaſtiment nous rendra deſormais plus diſcretz & moins credules. Puis luy monſtrant la belle veuë du païs: & que nous faut il en ce lieu de ſi plaiſante ſituation? c'eſt (reſpond Artaxerxes) grand viande pour noſtre ſoupper. Or dit Florarlan: Ie ſuis d'auis qu'vſions du conſeil de noſtre ennemy meſme, en appellant noz eſcuyers à haut cry, attendu que la voix retentira par le boys & ne ſommes pas ſi loin du chemin qu'elle ne porte bien iuſques la: ou pour le moins qu'ilz ne l'entẽdent s'ilz s'eſcartent tant ſoit peu deça pour nous cercher. Lors appellẽt leurs eſcuyers par leurs noms, & quand l'vn ceſſe l'autre recommence: tellement qu'à ceſte huee vindrent force beſtes paiſſans en ce boys, que lon clamoit ainſi ordinairement pour leur bailler quelque paſture. Dequoy Florarlan ſe print fort à rire, diſant à ſon compagnon voylà pas bien dequoy viure, & vous auez peur que terre vous faille? Apres ilz continuërent tellement à hucher que leurs gens en ouirent le ſon & y accoururent, fort eſmerueillez de les voir nichez la haut. Si leur ouurent la porte & ilz deſcendent & leur en font le conte, maudiſſans le diable de fraudeur. Lequel ſe preſenta à eux ſur le chemin eſtans montez ſur les roucins de leurs eſcuyers qu'ilz portoient en crouppe: Mes bons ſeigneurs, dit il, d'aſſez loin, i'eſtois venu voir ſi par quelque ruſe pourrois auoir les cheuaux de voz eſcuiers, parce que les

que les vostres ne font qu'hannir de regret. Artaxerxes creuoit de despit qu'il ne pouoit auoir la raison du galand, qui voltigeoit pres d'eux monté à l'auantage & sur le leur: à qui il dit, que puis qu'ilz ne luy vouloient faire ceste liberalité des roucins, les commandoit à Dieu auec leurs Damoyselles crouppieres. Eux sans rien luy respondre, de dueil gaignent l'hostel du forestier, qui leur fit bonne chere de ce qu'il eut, pendāt que l'vn de leurs escuyers retourna vers la Royne luy porter ces nouuelles (dont elle rit merueilleusemēt) la requerant de deux autres cheuaux qu'elle leur enuoya volontiers, lesquelz arriuez, allerent continuans leur entreprise par l'Isle. Moins aussi n'en rirent les princes & princesses qui tout cecy voyoient au miroer d'Alquif, lequel prierēt de leur monstrer Diane dont il estoit si grand bruit de beauté par le monde: laquelle ilz virent accompagnee de la Duchesse & Marquise en contenance fort triste pour l'absence de sa Daraïde toutesfoys la iugerent telle que la renommee portoit sans receuoir comparaison d'autre quelconque. Et de sa perfection furent tous leurs deuiz du soupper qui fut auec Vrgande, & apres se retirerent pour reposer en leurs chambres.

Comme les sages monstrerent encore aux Princes & dames dedans le miroer de la tour vne autre plaisante auenture de l'Isle de Guindaye.

CHAP. LXXX.

EN grand soulas estoient les seigneurs & dames en l'Isle incognuë auec Alquif & Vrgande: & pendant qu'elle se rēforçoit de la lōgue maladie, il mettoit peine de donner de iour en iour nouueau passe temps à la compagnie, à fin qu'il ne leur ennuyast en ce lieu, ou il leur cōuenoit attēdre la parfaitte conualescēce d'Vrgāde qui leur dressoit vn voyage. A ceste cause le sage les voulut mener de rechef en la tour du miroer pour leur y monstrer quelque autre plaisante auenture, auenant en l'isle mesme de Guindaye. Mais auant leur demanda s'ilz pourroient passer vne nuyt sans dormir pour prendre cest esbat: ce qu'ilz luy promirent voluntiers, disans que ce seroit au danger que ceux qui ne pourroient veiller en perdroient leur part. Parquoy vn soir apres soupper les meine au secret cabinet de la tour, ou ilz s'assirent comme deuant, & virent au miroer ce qui s'ensuit. Vous auez desia entendu comme la damoyselle Galtazire partit de Tessalie accōpagnee des deux vieillardz Barbaran & Moncan portans à Diane vne lettre de sa Daraïde auec le present du Caualion. Or arriuerent par bon temps en vn port de l'Isle de Guindaye, enuiron trois iournees loin de la cité ou la Royne estoit. Si montent les vieillardz armez sur leurs cheuaux, & Galtazire sur son palefroy, menans l'horrible beste en vn chariot, qui par le chemin espouuentoit tous ceux qui la voyoient. Auint que comme en cheuauchāt ilz deuisoient du bon tour que leur auoit ioué le fraudeur à l'autre voyage: & moncan disant que celà leur auoit seruy d'vne leçon pour ne croire pas vn autre foys de leger: Surquoy la damoyselle aioustoit que ce seroit trop grand' honte à eux de faire pis, que le chien eschaudé ne retournant à la cuisine. Sur ces propos entrerent en vne forest ou ilz apperceurent vn cheualier & deux damoyselles souz vn arbre acheuans de monter à cheual, lesquelz furent grandement esmerueillez de l'estrangeté de cest animal, & le cheualier apres auoir vn peu parlé à elles (comme de conseil) saluë courtoisement la compagnie: qui luy rendit son salut: & s'enquiert de la forme de ceste auenture, qui luy fut racontee de point en point. C'est vne dame trop admirable que ceste Daraïde (dit le cheualier) la preuue que vous en portez. Puis ayant entendu qu'ilz l'alloient presenter à la Princesse Diane, leur demanda s'il leur seroit ennuy de leur y faire compagnie auec ses deux seurs, disant qu'il y alloit pour deffier vn cheualier à outrance qui luy detenoit s'amye, & luy auoit fait iurer par force (le surprenant à son auantage) de ne des-

couurir sa face d'vn an à autres qu'à ses deux seurs. Ce vous est vne tresfacheuse subiection, dit Galtazire : mais bien pire, dit Moncã, de luy auoir tollu ses amours. Vous dittes bien vray (respond il) & en suis en tel martire qu'a peu que ie n'en sois hors du sens, d'autant que n'en puis auoir raison que par-ce seul moyen de combat mortel, ou il faudra qu'il en couste la vie à l'vn ou à l'autre. Ce pendant ie n'ay autre remede à mon tourment que d'estre tousiours en cõpagnie recreatiue pour me distraire de ceste triste pensee. Galtazire luy dit qu'elle estoit fort ioyeuse de si bonne rencontre, & s'estudioit à le consoler de cest infortune d'amour, cõme celle qui gracieuse estoit & bien aprise. Si s'en vont ensemble, & Barbaran & Moncan s'accostent des deux damoyselles demeurans vn peu derriere pour mieux offrir leur seruice & conter à loysir leur petit affaire : car ilz estoient gays & verdz vieillardz, & trouuoient ces deux pucelles tresbelles à leur gré & de fort bonne grace. Lesquelles leur rendoient bien leur change, disans qu'il ne leur sembloit pas raisonnable de donner leur amour (elles si ieunes) à hommes vieux & chenuz, & que ce n'estoit bille pareille. A quoy Moncan respondoit, qu'elles se trompoient de les estimer telz, à cause que c'estoit le naturel de leur païs d'estre ainsi gris en l'aage de trente cinq ans & moins. C'est vne mauuaise proprieté de contree (dit l'vne) trop mieux vaudroit auoir le poil noir en la vieillesse que le blanc en ieunesse. Quil soit ainsi comme ie vous dy, replique Moncan, vous le cognoistrez par experience, si me voulez ceste nuit enteriner ma requeste.

I'en croyrois biẽ quelque chose (dit l'autre pucelle) veu voz propos amoureux, qui ne peuuent bõnement sortir que d'vn cueur gaillard de chalureux masle. Certes (poursuyt Moncan) vous parlez en femme d'esperit, & deuez penser quand nous serions vn peu d'aage que telz sont plus sages & plus loyaux amãs qu'vn tas de ieunes auolez. Or (dit elle) ie m'accorde d'estre vostre amye, au cas que ma compagne vueille autant de bien à vostre compagnon. Laquelle luy respondit d'en faire tout ce qu'elle voudroit. Dequoy Barbaran la remerciant, elle luy dit qu'il le meritoit : cest donques dit il, d'autant que ie vous adresse mon seruice plus voluntiers qu'a nulle autre.

Puis que nous voilà tous d'accord (dit Mõcan) ne reste mes damoyselles qu'a auiser le lieu & le moyen comme nous pourrons ceste nuit deuiser ensemble en priuauté. A quoy la premiere : nous approchons d'vn chasteau qui est à nostre frere ou nous sommes tenues de court & fort sugettes par vne vieille mere que nous auons : qui nous garde si estroittement que ie ne puis penser comme il soit possible, sinon par vne voye trop difficile & hazardeuse. Barbaran disant que c'estoit tout vn, & qu'elle ne fist qu'ordonner par quelle voye & qu'ilz l'executeroient hardimẽt. Elle declaire que leur chambre estoit la plus haute du chasteau qui respondoit sur la porte: parquoy s'ilz auoient le courage de l'entreprendre elles leur ietteroient vne corde & ainsi les tireroient à mont : & qu'il faudroit quand chacun se retireroit pour reposer qu'ilz sortissent tous deux hors de la porte. A quoy s'offrans deliberément : maintenant commence ie à croire (dit la seconde) la complexion de vostre region, tant ie vous voy brusques & prompts à l'esperon. S'il faloit (continuë Barbaran qui s'eschauffoit en son harnois) descendre aux bas enfers nous ne craindrions rien pour iouïr de telles beautez : comment donques refuserions nous de monter au ciel pour habiter en la gloire de telz auges? Elles repliquans que bien les y tireroient s'ilz ne poisent trop; respondirent qu'ilz se sentoient voler de ioye, & qu'ilz se desarmeroient pour estre plus legers. Le cõplot ainsi fait, elles furẽt d'opinion de piquer pour attaindre leur frere, à fin d'oster tout soupeçon : lequel ne faillit pas de presenter le logis à eux & Galtazire quand ilz en furent pres, leur remonstrant que la nuit estoit prochaine, & ne trouueroient logis

a sept

a sept ou huit lieuës de la. La vieille dame les recueillit & festoya honorablement, & les deux filles seruirent à soupper. Apres lequel (estant chacun retiré en sa chambre) les vieillardz qui auoient la puce en l'oreille, ne s'endormirent pas, ains disoit Barbaran: Allon, allon monter en nostre paradis, car ie suis feru au cueur de l'amour de ceste fillette, qui outre sa beauté & gente grace me semble fort sage & auisee. Si est-ce qu'elles le monstrerent assez mal (respond Moncan) de liurer la fleur de leur ieunesse à telz vieux rocards que nous. Laisson celà (replique l'autre) & considerez le peu de semblant qu'elles ont monstré au seruice de la table de l'amour qu'elles nous portent: car la dissimulation qui s'en fait deuant les gens & fiction est signe de merueilleuse affection: vous suffie qu'vne bonne nuit s'apreste pour nous. Ouy & nom pas pour elles, respód Mõcan, si l'extremité de leur amour ne supplee la faute de nostre aage. En telles risees sentans que tout dormoit au chasteau, s'en vont les braues amoureux au lieu assigné: ou Moncan voyant les damoyselles en haut à la fenestre & la corde auallee qui roide & ferme estoit) se mit incontinent en chausses & gippon, puis se lya de la corde par dessouz les bras, & leur dit qu'elles tirassent. Ie vous laisse à penser le plaisir qu'auoient lors les Princes & Princesses qui regardoient au miroer d'Alquif, & en quel desir ilz attendoient l'issue de ceste menee, quand ilz virent soudain le galland guindé en haut (cõme on dit de Virgile en la corbeille) que les filles faignoient de tirer à grand peine. Et le tenant au dessus du premier estage nouërent la corde à l'entredeux de la cloison des fenestres luy disant à voix basse que ne sçauoient à quoy il tenoit, mais possible ne leur estoit de le tirer plus haut: & qu'il faloit essayer si mieux tireroient son compagnon à fin qu'apres il leur aydast à le monter. Dequoy Barbaran (qui desia estoit en pourpoint) ne se fit gueres prier, ayãt peur que la nuit leur fust trop courte à l'accõplissemẽt de leur desir. A qui elles ietterent vne autre corde, & quand l'eurent esleué à la mesme hauteur de Moncan, attacherent la corde semblablement, leur disans qu'elles auoient entendu quelque bruit, & craignoient que ce fust leur frere: mais qu'ilz eussent vn peu de patience & elles retourneroient aussi tost. Adonc elles se retirent: & ces deux mignons de couchette se voyans ainsi en l'air, l'vn commença à dire que son esperit luy disoit qu'ilz en auoient d'vne. Pleust a dieu, respõd l'autre, qu'il n'y eut que l'esperit interessé, & que le corps ne fust point en ce beau spectacle. No' en auons d'vne, ce dittes vous ouy bien de deux: car il nous fait asseurer que c'est le mesme rustre qui nous embla noz cheuaux, qui nous fait ceste iolie recharge. Pourquoy se cachoit il le visage? sinon de peur que le recognussions? Il vaut mieux que nous laissions choir (dit Barbaran) aussi bien nous fera il quelque malheureux tour de son mestier, & serons descriez le matin comme faulce monnoye. Rien, rien, respond Moncan, les fautes d'amour portent tousiours leurs excuses, ioint qu'il considera que si nous auons failly & offencé, nous en auons desia souffert la punition par ceste amende honorable: aussi que noz amoureuses chaleurs auront esté refroidies & attrempees par la fraischeur de la nuit. Sur ces entrefaittes voicy reuenir les filles à la fenestre, disans qu'elles leur alloient bailler compagnie propre & sortable: & soudain deualerent le Caualyon & le pendirent entre eux deux. Puis virent saillir deux pages portans deux torches, & le fraudeur apres qui leur escria. Dea messieurs est ce la façon de gens de bien, en recompense du bon traittement que vous ay fait, descheler ainsi mon chasteau, & vouloir violer mes seurs? Et puis vous estes plaintz que vous auois trompez & deceuz à la fonteine dont vous fy boire pour raieunir, & monstrez icy euidemment l'effet d'icelle en l'Emprise d'amour sentant sa ieunesse frisque & gaillarde. Or pour l'amour que portez à Daraïde, & l'honneur que ie luy veux & desire, i'ay mis

mis ceste beste pour ses armes sur la porte de mon chasteau, ausquelles vous deux de chacun costé seruirez de sauuages à les tenir: si mieux n'aymez le prendre de moy comme de chasseur qui pend les hures & peaux des bestes qu'il a prises. Les deux vieillardz de honte ne luy sceurent rien respondre: lequel retiré, les deux pucelles reuindrent les gaudir & railler sans tirer d'eux vn seul mot. Et sur le point du iour sortirent tous ceux du chasteau dançans, chantans, & s'entretenans par les mains, dont le fraudeur marchoit le premier. A l'heure commença Galtazire à s'esueiller, de qui les pauures amans penduz craignoient plus la reproche que le reste de leur mal. Car quand elle sceut la fortune par les valetz qu'elle menoit, elle cuyda forcener de dueil, maudissant les folz vieillardz & soymesme de les auoir amenez. Et fut encores le pis quand de sa fenestre elle entendit les propos que le fraudeur leur tenoit, apres qu'il eut bien dancé & balé: qu'ilz les estimoit bien niez & prestz à voler pour chappō qui le leur presenteroit. Dequoy Moncan enrageoit priant de plustost luy liurer la mort que telle vergoigne: laquelle il respondit leur estre assez prochaine par cours de nature sans l'auancer autrement: & que ce seroit grand dommage de priuer les dames de si iolis & cointz amoureux, voire si alaigres & dispostz que les piedz ne leur touchoiēt point en terre. Lors auisant Galtazire (qui les regardoit de mauuais œil) luy escrie comme il auoit descouuert les amours de ses deux cheualiers, & ne restoit plus qu'a elle d'y prester consentement. A quoy elle luy respondit, qu'il deuoit penser que telle moquerie s'adressoit à Daraïde qui luy en feroit rendre bon conte: il s'excusa d'autre costé que c'estoit pour la seruir & honorer ses armes. Sur ces entrefaites arriue là vn cheualier de belle taille & bien monté que Barbaran requiert par l'ordre de cheualerie de les deliurer de ce mauuais traittement, dont ilz luy firent en brief le discours. Parquoy il en pria instamment le fraudeur, qui estoit rentré dās son chasteau le voyāt venir & tous ses gens apres luy, & estoit soudain monté en vne chambre regardant celle part. Mais il ne luy respondit que chançons: & l'auisant noir comme vn more, luy dit entre autres choses, qu'il estoit trop differend du blanc pour y mettre le moyen d'appointement. Dont l'autre irrité le semōd de saillir aux champs pour voir s'il auoit autant d'effect que de parolle. Et le fraudeur luy dit qu'il eust patience de l'attendre, ce qu'il fit plus d'vne grosse heure, disant aux vieillardz qu'il n'esperoit plus qu'il deust sortir. Qui luy respondirent que c'estoit la coustume de ce paillard de n'vser que de mensonges & trahisons, & qu'il feroit œuure trop meritoire d'en purger & nettoyer le païs. Adonc il se monstra à la fenestre & s'excusa de l'auoir cuydé oblier en desiunant, ioint qu'il l'auoit auerty d'auoir patiēce telle que doit quiconque asiege vne place. En quoy le cheualier apperceuant certainement de sa moquerie, pique & va trouuer quelques païsans à qui il fait apporter des eschelles qu'ilz vouloit asseoir au pied du mur, si le fraudeur ne les eut eschaudez de lessiue bouillante. Toutesfois il ne rompit pourtant l'obstination du cheualier, qui leur commanda de mettre le feu à la porte qui fut estaint par l'abondance de l'eau qu'on ietta de dedans, & eux repoussez à coups de pierres, d'autre iect & trait. Et n'y auoit ordre d'entrer leans sans les valetz de Galtazire, qui voyans tous les seruiteurs du chasteau empeschez à la deffence sur le mur, vindrēt ouurir la porte & mirent le cheualier dedās: mais le fraudeur se retira au plus fort de la tour qui fermoit à gros huys de fer: auquel le cheualier escria que s'il ne deualloit les deux vieillardz, il mettroit le feu au chasteau. Ce qui effraya la vieille dame à qui le cas touchoit, d'autant que le chasteau luy appartenoit, auquel elle receuoit le fraudeur fauorisant ses fraudes & trōperies Si lascha les cordes, & eux descēduz reprindrēt leurs armes & cheuaux, s'ē allās de la auec le cheualier au grād desplaisir de leur bō hoste.

Comme

Comme estans les sages partiz de leur Isle quand & les Princes furent lancez en vne autre par tempeste, ou l'Emperiere Niquee eut vne fort estrange rencontre.

CHAP. LXXXI.



APres que les Princes eurent veu la plaisante fortune des vieillardz, descendirent en grand risee & se retirerent en leurs chambres pour recompenser la nuitee en reposant iusques à grand iour. Peu de iours apres estant Vrgande en bonne disposition pour faire voyage ilz entrerent tous auec Alquif & elle en vne nef faite & equippee de main de maistre, garnye de chābres, garderobes & cabinetz: en sorte qu'il y auoit presque toutes les pieces de logis requises à la commodité & vsage d'vn grād seigneur: & par dehors (à ceux qui la voyoient vogand en mer) sembloit vn chasteau accompagné de plusieurs tours. En ceste nauigation les sages leur firent raser la coste de l'Isle ou estoient enchantez le grād Roy Amadis & la Royne Oriane, qui deuoient (comme vous a esté dit) estre resueillez par Rogel de Grece & la belle Leonide. Dequoy Alquif leur toucha quelque mot couuertement qu'ilz entendirent à peu pres par le propos des iours precedens. Là ilz se refraischirent vn peu du trauail de la marine: puis rembarquerent & firent voile par vn temps huit iours durans, au bout desquelz se leua vne tormente qui fort les estonna, mesmement les dames quelque asseurance que les sages leur sceussent promettre: & coururent fortune trois iours, tant qu'ilz furent iettez en la baye d'vne Isle: en laquelle Isle prindrent terre à grand ioye: & Alquif leur y fit dresser vn riche pauillon, auecques litz & tables. Or auint que l'Emperiere Niquee tenant sa petite Fortunie par la main s'alla pourmener le long d'vn gros canal d'eau, se voulant escarter de la trouppe pour vaquer à oraison, & pour gouuerner seule ses tristes pensees de l'absence de son cher Amadis de Grece. Et si loing marcha resuant profondement qu'elle trouua vne croix, & au pied d'icelle vid vn homme estendu dormant de fort sommeil, & aupres de luy vn petit garçonnet couché se iouant tout seul de menuz cailloux, qui luy sembla fort beau & de graee iolye. A qui

elle demande qui estoit ce personnage: c'est mõ pere, dit il, & continuoit son ieu, quand elle l'interroge de rechef comme il se nommoit, dequoy l'enfant se riant luy respond: & vous ay-ie pas dit que c'est mon pere? lequel auisant la petite Fortunie court à elle l'embrasser & elle luy, comme s'ilz se fussent cognuz de longue main, s'entrefaisans vne grand chere. Ce qui donna plaisir merueilleux à Niquee: à qui la façon du riz de l'enfant iura vn sursaut au cueur de son Amadis qui l'auoit tout tel. Et tandis que Silues se iouoit auec la filette & luy tastoit sa robe de soye par merueille, & ses autres beaux affiquetz & dorures, l'Emperiere approche du gisant qui tant estoit desfiguré & blesme par ennuy & mauuais traittement: & si mal en ordre de sa vesture, qu'il ne luy fut aisé à recognoistre. Toutesfois pour la doute que le trait des lineamens luy donna, le regarda ententiuement: & pour s'en asseurer luy ouure l'habillement du deuant de la poitrine, ou elle apperçoit la fameuse marque de l'ardante espee: qui luy fit perdre toute vigueur en se laissant tumber la teste dessus luy: puis à chef de piece retourne à soy & le baise & accolle, criant: He Dieu qu'elle merueille est cecy? est-ce songe ou fantosme ce que ie voy & ie tiens? est-ce quelque illusion d'esperitz, ou mon vray & fidelle espoux, la fleur des Princes & cheualiers du monde, mon Amadis de Grece? Helas quelle couleur au pris de sa naturelle, quelz habitz royaux? car il n'auoit qu'vne pauure cazaque d'escarlate toute vsee & pendant par lambeaux. Tant embraça la bonne Emperiere celuy qui dormoit, & tant de plaintes & clameurs fit sur luy qu'il s'esueilla en colere sentant la bouche de sa chere espousse cõtre la sienne, la repoussant de ses mains rudement, disant encores tout endormy: A à Finistee & quel tour est cecy? vous estes vous gardee si honnestement auecques moy iusques icy pour vous oblier si tard à me commencer ceste vilenie, me faisant tort, & à ma chere Niquee & à vous mesmes! Lors l'Emperiere luy dit (bien ayse du tesmoignage qu'elle oyoit de sa loyauté sans faintise) Làs mon amy parfait reiettez vous ainsi vostre loyalle compagne ne me cognoissez vous plus? Si fay vrayement (respond il les yeux encores mal ouuers) pour la plus fauce & peruerse damoyselle de la terre: & vous retirez à coup si ne voulez mourir de ma main presentement. Ce langage plaisoit fort à Niquee, & se nommant à luy il commence à la regarder autant esbahy ou plus que si vn ange luy fut apparu du ciel. Dieu immortel (s'escrie) ou suis-ie, dors-ie, ou si ie veille? vueilles par ta grace me preseruer de vision & tentation comme il t'a pleu iusques à ceste heure. Adonc l'Emperiere: Mon treschcr amy ie suis vostre Niquee, n'en ayez doute, aussi esmerueillee de vous auoir trouué icy, que vous de moy. L'Empereur la recognoist, estonné de la rencontre pour l'estrangeté du lieu (tel qu'il vous a esté dechifré) si luy tend les bras au col & la baise sans bouger l'vn ne l'autre d'vne grand' piece, arrosans leurs visages de chaudes larmes. Puis se retirans pour rendre à l'œil le bien qu'il perdoit pendant le plaisir de la bouche, Niquee recommence contemplant ses longs cheueux & barbe meslez & espais, son teint bazané, sa pauure & chetiue parure: Helàs amy faut il qu'ayez tant enduré pour moy miserable? Faut il que le monde ayt souffert eclipse de tel soleil à l'occasion de moy comme lune obscure? Helas amy ie voy comme estes testõné, fardé, reuestu pompeusement pour entretenir les amours nouuelles qu'auez faites en mon absence. O Prince vnique tant en affection & fidelité enuers les dames qu'en vertu & prouësse entre les hommes. O corps pasle & maigre q̃ bien monstrez qu'auiez laissé vostre ame en moy, oubliant ses offices en vous. Ma treschere dame, respond l'Empereur, ie n'ay fait chose pour vous à quoy ie ne fusse obligé & à plus, en recognoissance de vostre amour incomparable. Mais ie vous prie me dire la maniere comme auez esté transportee en ceste

ceste Isle deserte, tant eslognee des grandes routes de la mer. Ce qu'elle luy narra brieuement, dont il fut trop esbahy, desirant aller trouuer la noble trouppe arriuee auec elle. Et en se leuant sur les genoux rendit graces à dieu du present reconfort qu'il luy auoit enuoyé si loing de son esperāce. Puis demanda à Niquee qui estoit ceste belle petite fille. C'est (dit elle) le gage que me laissastes à nostre dure departie. Adonc se leue & la va prendre entre ses bras, la baisant plus de cent fois & la petite effrayee de sa barbe horrible & face tant hassee & deffaitte, le repoussoit d'vne main, se cachant les yeux de l'autre. Dequoy se prindrent fort à rire: & la remettant à terre elle s'en va incontinent retrouuer le petit Silues. De qui Niquee demanda pareillement à l'Empereur qui il estoit. Qui luy respondit qu'elle le sçauroit bien tost, & que le discours en estoit trop long pour auoir la patience de le faire auāt que d'aller trouuer la compagnie que tant il desiroit à voir. Or y alloient ensemble portant chacun leur enfant, quand Finistee suruint pour auertir l'Empereur de disner, bien estonnee de la dame de si haute apparence qu'elle auise auecques luy.
Amadis à sa venuë luy tend les bras, disant à sa Niquee: Ma bonne amye voicy celle qui m'a tousiours suiuy, seruy & consolé depuis que suis entré en vostre queste: & luy raconta lors en brief les accidens de sa peregrination, la deliurance de sa Lucelle, & l'arriuee en ce lieu inhabité en intention d'y acheuer ses iours en pleurs & prieres, menant le dueil d'elle qu'il tenoit pour morte. Et ie croy (dit il) que pieç'a le fusse moymesme, sans le soulas & confort qu'ay receu de ceste bonne & sage damoyselle: en laquelle vous puis iurer par la foy que ie vous doy, que ie n'ay onques veu ne cognu acte indigne de l'honneur d'vne fille chaste & pudique: & est celle à qui ie cuydois parler quand vous ay premierement sentie pres de moy. L'emperiere ayāt entendu de luy la forme de son accointance & deuotion amoureuse & sainte, la va embrasser par grand amitié & compassion en ses penaillons delabrez, luy disant qu'elle ne pouuoit moins faire pour elle que de l'accoller Royne de Thebes auec le congé de l'Empereur: qui l'eust autant agreable que chose qu'elle eut iamais faitte pour luy. Or s'en vont ensemble vers les seigneurs & dames, qui trop estoient esbahis de la longue demeure de l'Emperiere & l'alloient cercher, si les sages ne les eussent asseurez de son retour soudain, auec les plus estranges & meilleures nouuelles qu'ilz pourroient penser. Et quand ilz la choisirent venant auec vn personnage si mal en point & sefort de suitte furent fort esbahis. Mais tost le recognut Falanges à l'approcher à son marcher & sa taille, nonobstant le deguisement du visage. Et luy au deuant: tout transporté d'aise qu'il ne peut mot sonner. Florisel ne demeura gueres derriere, ne Rogel & Filisel apres: l'vn l'embrasse, les autres luy baisent les mains.
Puis les dames se presenterent qu'il baise amoureusement: fort resiouy de la belle Leonide & Anaxare. Et apres ceux qui luy touchoient du sang, plus grand ioye n'eust sceu receuoir que de la veuë d'Alquif & Vrgande, qu'il accolla affectueusement disant: O mes secondz pere & mere, comme me pourray-ie aquitter de tout ce que ie vous doy, qui ne m'auez iamais laissé sās secours en mes perilz extremes? Encore croy-ie qu'il y ait de vostre main en ceste tant estrange & heureuse rencontre. Ce que les sages confesserent & auoir esmeu la tēpeste expres pour les ietter en ce lieu destourné. Or ne fut question que de reuestir l'Empereur & Finistee qu'ilz saluërent humblement sçachāt qui elle estoit & le reng qu'elle tenoit par le don nouueau de l'Emperiere. De laquelle Amadis leur fit le discours ample à l'issue du repas, sans y obmettre la naissance, incroyable du petit Silues qu'il protesta estre conceu miraculeusement par Finistee, sans ayde d'homme: iurant qu'en toute l'Isle n'auoient trouué corps de creature humaine viuant, & que luy & elle n'a-

uoient autrement vefcu que feroit le frere auec la feur : parquoy attribuoit ce cas merueilleux à la puiffance de l'ymagination, tefmoin la marque que l'enfant mefme en portoit. Adonc le mit fur la table & leur monftra le fein de l'ardente efpee à fon eftomac, & quelque efcriture deffouz qu'il n'auoit fceu lire. Dequoy toute la troppe pria les fages, qui y trouuerent. SILVES DV DESERT, FILZ D'AMADIS DE GRECE ET DE FINISTEE, SANS VICE NY OFFENCE DE L'VN NE DE L'AVTRE. La merueille du fait redoubla par ce tefmoignage, q̃ les fages confermerent eftre veritable, fans toutesfois leur declairer pour l'heure le moyen comme il eftoit auenu. Si fciournerent en ce lieu vne femaine entiere en toute lieffe & deduit dont ilz fe pouoient auifer, comme il eft naturel apres vne fi longue & grieue trifteffe. Puis par ordonnance de leurs fages guides rentrerent en leur vaiffeau pour regaigner l'Ifle qu'ilz auoient doublee en leur prime routte : la ou vous a efté dit que le grand Roy Amadis & Oriane deuoient eftre defenchantez par ce beau ieune perfauorifé des aftres : comme cy apres vous fera deduit amplement.

Cōme Galtazire arriua en la ville de Guindaye, & prefenta à Diane la lettre de Darayde & le Caualyon.

CHAP. LXXXII.

Depuis que le cheualier noir & Galtazire auecques ces vieillardz eurēt regaigné leur chemin, elle ne fe peut tenir de les rudoyer de maintes parolles & arguer de legereté indigne de leur aage. A quoy mot ne luy refpondoient, tellement auoient la langue coufue de honte & plus long fermon leur en euft fait la bonne damoyfelle, fi le cheualier n'euft appaifé fa colere par la fatisfaction qu'elle deuoit prendre de leur repentance, aifee à lire en leurs contenances. Lors elle le pria de vouloir dire fon nom : qui refpondit eftre Lazar de Tarfis filz du Roy Fulurtin, venu en quefte de l'Empereur Amadis de Grece, à qui il defiroit faire feruice comme par obligation hereditaire du Roy fon pere. Aufsi eftoit vray qu'il venoit de Trapezonde, ou ne l'ayant trouué, s'eftoit achеminé vers Guindaye pour le bruit qui couroit des auentures eftranges de l'Ifle, efperant y fçauoir quelques nouuelles de luy. Galtazire le remercie de tant qu'il auoit fait pour elle, en remettant plufgrande reconnoiffance à Daraïde à qui le cas touchoit. Lazar defia abbruué de fa renommee, pria la damoyfelle de luy raconter tout le fait du Caualyon dont il demeura grandement esbahy. Mais voyant la Damoyfelle cointe & iolye, ne fut fi niez qu'il ne luy fift vn peu la court en chemin. A quoy elle fouriant luy rendit bien fon chāge: difant qu'elle le penfoit n'auoir garde du coup, d'autant que l'archer Amour ne pourroit en luy vifer au blanc (par ioyeufe rencontre fur la noire couleur. Dequoy il rit de bon cueur: & en tel deuis cheminerent iufques à la ville, ou la foule de la menuë gent fut fi grande pour voir ceft eftrange animal qu'à peine pouuoient ilz paffer par les rues. Et auifans que c'eftoit la damoyfelle & les vieillardz qui auoient emmené Daraïde, plufieurs coururent annoncer à la Royne les nouuelles de leur venuë, laquelle à l'heure eftoit à receuoir le Roy de Frigie au nom de Rogel de Grece, auec le mandement qui vous a efté expofé cy deffus. Ce qu'ayāt fait au rapport de l'arriuée de Galtazire, oyant le tumulte du peuple fe mit incontinent à vne feneftre d'ou elle entendit les cris populaires : *Viue, viue noftre Darayde, qui fçait les monftres fubiuguer*. Alors veit arriuer le chariot ou la befte eftoit, dont elle fut trop efpouuentee : & fi haut s'efleua le bruit des citoyens qu'il fut fenty du palais de Diane, laquelle ne fe peut tenir de dire: O Iuppiter & quelle ioye m'enuoyez vous fi c'eft que ma Daraide foit venuë ? Ma dame (dit la Ducheffe Lardenie) enuoyez fans tarder quelqu'vne vers la Royne pour entendre que c'eft au certain. Aufsitoft le commande à vne

á vne de ses Damoyselles, à qui Sidonie respondit n'en sçauoir encores non plus qu'elle. Et à l'instant monte Galtazire au palais (les portes fermees au peuple) qui presenta Lazar, comme filz du Roy de Tarsis, de Saba & Arabie (non sans mention du grand plaisir qu'il leur auoit fait) lequel la Royne honora grandement. Puis voulut entendre l'embassade de l'estrangere, qui luy dit n'auoir charge de l'exposer qu'ē la presence de la Princesse Diane. De ce pas Sidonie l'y meine (laissant au Duc Alfarc Lazar à entretenir) ou apres les reuerences deuës, elle baise son paquet & le presente à Diane, qui l'ouurit & leut incontinent deuant sa mere, non ce que Lardenie apperceut en elle quelque esmotion. A qui la messagere s'aquitta des recommendations affectueuses de Daraïde, & à la marquise pareillement puis ouyrent le recit de sa lettre.

Lettre de Darayde à la Princesse Diane.

Ma Dame, ne souffrant moins en vostre absence par la distance des lieux entre vous & moy, que la Diane celeste par l'obstacle de la terre entre le soleil & elle: mon ame priuee à l'œil du bien de vostre veuë commande à la main de luy donner ceste allegeance. Vray est que par vehemente impressiō elle a tousiours vostre ymage diuine cōme presente, non moins q̄ ceux qui voyoiēt leur figure deuant eux rebatue en l'air par debilité des yeux. Mais tandis qu'elle est logee en ce corps ne se peut bonnement contenter d'ymaginer la vostre en esperit simplement, pour le desir à quoy son hoste l'attire de iouir pareillement de son semblable. Las ce n'est merueille s'il est affamé du plaisir que ses sens reçoiuent de la perfection du vostre, en contemplant ceste beauté plus qu'humaine, oyant ceste voix sucree, & quelque-foys touchant par honneur ses souëues & delicates mains. Car il cueille en celà les pures fleurs de volupté, & ma pauure ame seule se pique aux espines, portant toutes les pasions de l'appetit embrasé du sur-plus, & de la pacience du retardement de son attente. Mais c'est pitié de mes tristes discours à raison que la fin de la langueur du corps en ceste absence, me seroit commencement de plus grief mal de l'ame en vostre presence: de laquelle m'estant hardiment approchee souz opinion de Diane m'y suis trouuee deceuë en vne terrestre Venus: ainsi que Dido huma l'aleine feruente & venimeuse de Cupido sous la semblance d'Iulus. Ausi trop y a de conuenance pour abuser les mieux voyans, non seulement l'amant aueugle: car l'arc que portez & les flesches i'estimois estre pour exploit sur les bestes sauuages, quand i'en ay senty le trait au trauers de mon cueur: qui le me fait recognoistre emprunté du petit dieu comme de vostre filz. Me sentant par vous transmué de ma franchise en seruage, ie l'attribuois à la deité de Diane, qui moins n'auroit fait d'Acteon & de maintz autres: mais ie cognois que ce changement de mon estre procede de la puissance de celuy qui a reduit Iuppiter mesme en mainte forme de bestes. Ores le prie (ayant egard qu'ainsi suis vostre prisonniere par dol & surprise, non par iuste guerre & ouuerte) de retourner le fer de vostre trait contre vous mesmes, par vne playe secondant celle de Mars: & si contre le coup vous faisiez pauois de mon cueur ioint de si pres au vostre qu'il vise au trait fiché parmy le mien comme à sa broche, l'enforçant si auant que le vostre en soit vniment enferré. Finalement ie vous supplie ma Dame, me pardonner le tort que pourrois auoir fait à vostre chasteté seuere par mon escrit amoureux, vous asseurant que trop plus ie m'en fais de commettre mes ardantes pensees à la froide plume.

Les parolles de Daraïde n'entrerent moins auant au cueur de Diane que le seau en la cire molle, tellement que toute sa dissimulation n'eut assez de vertu pour empescher le sang de luy teindre par fois la face, & par fois l'apaslir à sa retraitte aux pointz de quelque crainte. Ce q̄ pour mieux couurir

urir s'adresse à Galtazire disant, que Daraide ne luy escriuoit rien de nouueau, ne continüant que ses deuis acoustumez d'amour: que voluntiers elle s'estoit remise à elle du demeurant. Sçachez ma dame (dit la damoyselle) que le point plus important de ma charge est contenu en la lettre: toutesfoys quant aux autres nouuelles, elle a vaincu en moins de trois heures le fier Geant du chasteau du mont, & tous ses gens: puis la beste espouentable Caualyon de qui elle vous enuoye par moy la despouille. Et apres a deliuré le roy Rosafar & la royne Artifire du plus cruel & douloureux enchantement dont il fut iamais memoire, gaignant l'entree de la caue de la geante Gadalaste, & la plus precieuse espee qui fut onques veuë. Mais à vous dire quād nous fusmes entrez apres ses combatz au lieu ou estoit le carnage, & la trouuasmes toute couuerte de sang afsise sur vn degré le chef appuyé sur le pommeau de son espee, nous la tinsmes pour aufsi bien morte que les corps gisans à l'entour d'elle: mais elle est en bōne disposition sans playe aucune perilleuse, & noz bons Princes luy tiennent compagnie en ce chasteau: d'ou elle fait conte de partir dedans peu de iours pour venir cercher guerison de la naurure de vostre beauté qui plus l'afflige que celle des glaiues trenchans. Diane desuoioit souuent sa contenance au recit de Galtazire, & la Royne mesme & les autres damoyselles presentes en sentoient grande alteration de ioye & de douleur selon les parties des hazardz & issues. Mais la belle Princesse ne se contenta pas de si brief & maigre rapport de la messagere, la requerant instamment luy en faire plus ample discours, qu'elle rompoit souuent par diuerses demandes: combien elle auoit de playes, & en quelz endroitz de son corps, de quelle profondeur & largeur, auec vn amortissement de couleur, comme si elle les eust receuës en sa personne.

Si luy dit en fin de conte: ma chere amye, ie ne sçay quelle recompense nous vous puissions faire suffisante pour les bonnes nouuelles que nous apportez de ma Daraide, dequoy ie supplie ma Dame de m'acquitter. A quoy Galtazire, outre ce que suis trop heureuse de faire seruice à la Royne & à vous ma dame, ie demeure encore obligee à la vaillante Daraïde de ce qu'elle a fait pour ma maistresse par vostre congé & permissiō. Lors Sidonie: Damoyselle, vous dittes ce que modestie vous aprend, & à nous touche de faire ce que vertu nous encharge: comme elle accomplit de fait, luy donnant si riches presens qu'elle eut occasion de s'en louër. Or la meine la Royne en son palais, ou par vne fenestre duquel, elle luy fit exposer au peuple (la amassé entour l'animal) toute l'histoire ainsi que l'auez entendue, qui luy presta silence aufsi coy que s'il n'y eust eu personne, pleurans tous de ioye & crians: *Gloire & honneur à l'vnique Darayde*: puis chargerent la fiere despouille sur leurs espaules (les trompettes marchans deuant) & la porterent en pompe par toutes les rues de la cité, les dames se mettans aux fenestres, louans & benissans la gentile damoyselle qui reduysoit le los de leur sexe a lequilibre des hōmes, tellement qu'eusiez iugé ce peuple forcené de liesse. Mais bien autre excez en sentoit la belle Diane, à qui fort auoit tardé que la Royne se retirast pour en degorger son cueur à Lardenie, & en deuiser teste à teste. Si l'empoigne incontinent par la main, & s'en vont en vn secret pauillon du iardin, ou elles s'asient sus l'herbe, & Diane commence. Certes Lardenie ma bien aymee si l'amour que ie portois à Daraïde comme fille, n'estoit moderee & attrempee en moy par la cognoissance de son estat viril, ie ne croy pas que sortisse hors de mon sens par le rapport de ces bonnes nouuelles. Comment (dit Lardenie) ma dame pouez vous bien resister aux efforts de celuy à qui les terribles geans cedent, & les plus espouentables monstres de la terre? veu que cognoissez par vous mesmes que les forces de la beauté (telle que la sienne) ab-

ne) abbat toutes les autres, comme voyez ses armes quasi pendues deuant l'autel de la vostre. Non non, il n'y a icy pres de nous autres tesmoins que les arbres muetz, mais ne cuidez pas me persuader de vous vne vertu si austere, ne me faire si grue que ne vous estimiez bien-heureuse de l'amour d'vn si excellent Prince qui vous adore en telle deuotion. A à ma dame, les dieux n'ont mis en la personne d'Agesilan moins de grace à conquerir les pucelles que de vigueur à dompter les cheualiers. A qui Diane : duchesse m'amie nous auons cest auantage sur les hommes qu'en leurs batailles le plus fort l'emporte selon la verdeur des corps: & au conflit de noz passions gisans en l'ame, nulle n'est vaincue que de son gré & pure volunté. Parquoy asseurez vous Lardenie que ie n'espere me rendre en ce cas comme le commun des femmes par lascheté & faute de cueur, puis qu'il est en ma main de le faire ou non: bien pourra Agesilan par sa beauté priuer Diane de vie par le martire de son amour, mais d'integrité nul ne pourroit. Adonc Lardenie: Ma dame c'est vn abus de se confier en liberté de vouloir sus l'amour lequel a triumphé des dieux & des hommes, bref domine toute nature brute & raisonnable. Aussi peu est possible à l'esperit humain de soustenir ses assaux, qu'il est au corps de repousser la mort, tant l'vn est semblable à l'autre, pour-ce les peintres mettent à tous deux le dard ineuitable à la main: la mort est pasle, & telle est la couleur des amans, lesquelz aussi s'amortissent & euanouissent cēt fois le iour par distraction de l'ame d'auec le corps, qui seroit entiere & finale n'estoit l'immortalité de son suget. Amour outre ses flesches est armé de flambeaux & qui est la chose en ce monde que la violence du feu ne consume? ioint que le tendre cueur des royalles pucelles est mesche plus aisee à embraser de ceste ardeur, comme vous peut estre clér par l'exēple de tāt de Roynes, Emperieres, & hautes dames qui viues ont esté bruslees de ce brandon. Parquoy ma dame pardonnez moy si en ce cas ie n'aiouste foy à voz ditz, que vous l'aymez moins en ceste cognoissance de son vray estat, & il me semble, que pour maintenir & exalter vostre honneur voulez tant abbatre & confondre mon sens & iugement. Alors Diane (luy iettant en riant les bras au col) croyez moy, (dit, Lardenie, à confesser ce qui en est) que ie n'ayme en rien moins Agesilan que Daraïde, mais ie ne me dispose, (veu mon desastre conditionnant mes noces sur la victoire impossible du Prince Florisel) de suiure l'exemple de la deesse de mon nom en virginité perpetuelle, & en ce dur courage reboucher les traitz aguz de vostre archerot, car pour mary pourroit Agesilan estre receuable, mais d'amy Diane n'en peut cognoistre: toutesfoys soit la parolle qui m'est eschappee, enseuelie au secret de vostre cueur, que luy ou autre n'en vousist faire son proffit. La duchesse adonc, craignant estre trop importune en la defence de l'absent qu'elle aymoit singulierement, respondit entre deux & as, qu'il ne luy conuenoit recommander ce silence, mais qu'elle ne pourroit qu'alleger son ennuy en le communicant ainsi à personne loyalle.

Or dit Diane, voyant arriuer quelques damoyselles de la Royne, metton fin à ce propos, vous asseurant que ne puis estre si ingrate que ne vueille plus de bien à Agesilan qu'a gentilhomme du monde, à cause de l'amour vehemente qu'il me porte, voire trop plus i'en souffre que luy, estant contrainte de tenir ce feu cloz en ma poitrine, auquel il donne air & l'euapore par l'ouuerture qu'il en fait en ses demonstrations.

Lors s'embatent sur elles les filles qui luy apportoient la peau du Caualyon, dont elle fut fort espouantee, auec l'accroissement de l'estime de Daraïde qu'elle ne nommoit plus sienne si hardiment que souloit par crainte qui suit voluntiers amour de pres. Si commanda qu'on l'allast pendre au comble de la tour de Febus, comme en lieu digne du conquerant: en faueur duquel

elle retint Galtazire à soupper auec elle, pour luy ouïr dechiffrer par le menu l'estat, & contenance de Daraïde en ceste absence: qui luy conta comme elle n'auoit que son nom continuellement à la bouche, & sembloit toute outree d'affection: que la Royne sa maistresse & sa fille en estoient merueilleusement eshabies: & elle leur disoit n'estre pas la premiere fille amoureuse d'autre, & que Sapho la lirique l'auoit esté d'Amytone & Atthis, & que sa nation y estoit plus suiette que les autres, pour le cueur viril que mesme elle monstroit au maniment des armes. Quant à moy i'en suis plus estonnee que toutes (disoit Galtazire) à raison du long temps qu'ay conuersé auec elle en ce voyage: car sur les chemins elle me recitoit ses faueurs, disant: Làs m'amie quel heur pensez-vous que ce m'estoit de l'accompagner à la chasse, ou le vent luy leuoit aucunes-foys la cotte, descouurant à nud l'iuoyre poly de ses membres? aucunesfoys les branches des arbres luy arrachoient la coiffe de soye & ses cheueux dorez voulletoyent sus ses espaules. Mais que vy-ie vn iour quand elle se voulut baigner en la fontaine de son verger? à l'vne bailla son arc & sa trousse: la marquise la deuestit: la duchesse luy tressa sa cheuelure: & adoncq me plaignant de n'estre employee comme les autre, en sous-riant me commanda d'approcher & luy espandre l'eau sur la part haute ou l'onde ne touchoit. En bonne foy (disoit) mon œil fut si esperdu en regardant ce col d'albastre, ce sein releué de boules gemelles, que ie versois l'eau auec le vase de porcelaine à plus d'vn pied long de ses espaules, dont elle & toutes ses belles Nymphes eurent bon ieu: mais quand en repuisant souuent ie miray à trauers de la claire eau la part depuis la ceinture en bas comme vne ymage de marbre blanc dedans vn cristal, ie fus soudainement surprise de telle passion auec resolution de nerfz que ie tombay en la fontaine la teste la premiere, de quoy toute la trouppe se cuida pasmer de rire. Celà n'est rien (disoit elle) au pris de l'heur que i'ay senty plusieurs-foys de sa bouche contre la mienne quand Amour me liuroit si durs assaux en sa presence que le cueur me falloit, & elle esmeuë à pitié me donnoit telz baisers que la chaste déesse Diane à Apollo son frere: & croy en verité que mon ame estoit desia au bout de mes leüres preste à partir, si elle ne l'eust arrestee & cloz le passage par les siennes m'inspirant vne douce chaleur d'haleine qui me remettoit l'ame & la vie au corps. Diane presta bonne audience à ce discours & sentit si chaude alarme du petit dieu, par la souuenance des extremitez amoureuses de son Agesilan qu'elle ne peut manger, & les tables leuees print la Damoyselle estrangere par la main, luy demandant à part quelz auoient esté les derniers propos de Daraïde à la departie. A quoy Galtazire dit: Sçachez, ma Dame, qu'elle me chargea affectueusement de vous supplier de sa part vouloir tant faire pour elle que ne chasser aux grandes bestes iusques à sa venuë, ou elle ne craindroit aucun danger pour vous comme disposee à faire targe de son corps deuant le vostre: vous priant de passer le temps en son absence à la course des lieures ou dains & à la volerie, d'autant que voz tendres forces ne sont à hazarder à si furieux animaux, de peur qu'il ne vous en preigne comme au bel Adonis dechiré par les deffences du cruel sanglier. Làs (disoit) ie suis tousiours en trance & tremeur qu'il ne luy mesauienne piquant à bride abatuë par quelque estoc faisant trebucher son cheual en danger de luy fouller quelque membre, ou teindre la terre de son sang precieux, ou que quelque branche ne luy froisse le visage, ou vn cerf eschauffé ne la hurte de ses rameurs. Diane fort esmeuë des doutes & soucis amoureux de sa Daraïde, promist à Galtazire d'ainsi le faire. A tant nous tairons vn peu d'elle pour exposer les auentures qui ce pendant auindrent à son cher amãt.

Comme Darayde partye du Royaume de Tessalie, fut par fortunal lancee au Royaume de Galdap, & de ce qui l'y auint.

CHAP. LXXXIII.



EN grande liesse sortit Daroïde du païs de Tessalie, & beaucoup plustost q̃ les chirurgiens n'esperoient, tant eut l'ame de force à auãcer la guerison du corps (par la vehemence du desir de voir sa belle maistresse) augmentant toutes ses vertuz & puissances. Or s'estant mise sus mer l'eut quelque iour assez propice, & apres le vent se tourna en Ponant de telle furie qu'il les rengea en necesité pour leur remede de defaire les œuures mortes, & pour tout gouuernement ne tendre que la voile de trinquet. Cest orage les agita l'espace de quinze iours, & à la fin les ietta en vne contree, qui en ce temps estoit nommee Galdap, en laquelle ilz prindrent port à grand' ioye, & y eust tant de l'apareil du nauire à refaire, que pour tout radouber, & calfretter, & le fournir & equipper de tout ce qui estoit necessaire, ne leur faloit moins d'vne semaine. Daraïde delibera d'employer ce temps à voir le païs où fortune les auoit portez. Si monte à cheual armée de toutes pieces & ses damoyselles sur leurs palefrois garnyes l'vne de son luth, & l'autre de ses accoustremens. deux iours se promena sans auenture digne de recit, & au troisieme descouure vne grosse ville, & à vne demye lieuë pres vne fort belle fonteine au milieu d'vne touffe de boys, ou elle auise vn pauillon tendu sur quatre arbres pour piliers. A l'approcher elle veid qu'il estoit de satin broché & vn riche lit dedans, duquel se commençoit à leuer vne dame bien semblant de haute guise, entouree de douze Damoyselles vestues de fine escarlate à broderie d'or, chacune d'elles tenant vne couple d'espagneulz, & autres petitz chiens, estans leurs haquenees liees es arbres prochains.
Daraïde fut esbahie de la rencontre, & fort estima la beauté de la Dame à qui on affubla vn manteau de la façon des autres, fors qu'il estoit de veloux cramoysi. Elle ne fut moins estonnee de la venuë de Daraïde & de sa grace singuliere & port seigneurial : qui luy dit apres tel salut que son estat sembloit requerir : Ma Dame, ie vous supplie comme personne estrangere me vouloir dire qui vous estes, & porquoy logez en ce lieu, à fin que ne faille à vous rendre l'honneur que meritez. A quoy elle respondit : Cheualier puis que m'en priez si courtoysement, raison veut que le vous die. Scachez donc que suis Salderne Roy-

ne de Galdap qui prendz ainsi le deduit de chasse aux chiens courans, & y suis tellement adonnee que la nuit souuent m'y surprend, & ie la passe ou ie me trouue. Or ay satisfait à vostre demande, si vous prie de partir incontinent d'icy, de peur que le Roy mon mary ne vous y surpreigne, car tout le monde ensemble ne vous garentiroit pas: par-ce qu'il ne veult que ie sois en cópagnie d'homme quelconque s'il n'y est luy mesme, & ne me baille que ce nombre de femmes pour ma suitte. Or a il eu auertissement du lieu ou i'ay anuité, & ne peut gueres tarder à estre icy: mais nous serons ce soir en la ville, ou vous nous pourrez trouuer, & seray tresaise de vous cognoistre & parler à vous plus à loysir, pour la bonne opinion que vostre phisionomie me donne de vous. Ce qu'elle disoit estant frappee au cueur de la veuë de Daraïde, qui luy respond: ma dame ie feray vostre commandement, combien qu'il me semble que le Roy vous traitte indignement pour vne si haute dame, de vous tenir ainsi souz bride contre le droit de vostre liberté: & est ceste vsance trop rude & barbare, non receuë en regiós policees & ciuiles de faire de l'espouse & cópagne sa serue & esclaue. La Royne auoit l'oreille fort ouuerte à ce propos quand le Roy Galinides (vestu d'vne cazaque de chasse de la mesme estoffe & ouurage que la robe de la Royne) suruient, accompagné d'vne douzaine de gentilz hommes: ausquelz (trouuant sa femme deuisant auec vn cheualier) tout furieux commande à coup de le tailler en pieces. Si l'enuahirét promptement ceux qui estoient mieux en point d'armes, & Daraïde les reçoit d'vne façon non veuë ny vsitee en leurs païs, escarmouchant si dextrement qu'elle auoit donné dix coups auant qu'en receuoir vn, voltigeant puis ça puis là, & chargeant souuent les plus eslognez & qui moins s'en doutoient. De sorte que ia y auoit maintes testes abatues, & bras, & iambes semees sus l'herbe, quand Galinides s'approche courroucé de la mort de ses gens, escriant qu'il se rendist & il luy dóneroit la vie à cause de sa prouësse. Dequoy Daraïde ne fit conte, ayant eu autresfois de trop plus dangereux ennemys en barbe, estans la pluspart de ceux qui restoient sans autres armes que les espees & bouclicrs. Parquoy le Roy depesche vn laquais pour faire venir du secours de la ville, & ce pendant encourage ses gens le plus qu'il luy est possible, faisant aux vns ietter pierres, aux autres darder bois, tellement qu'il conuint à Daraïde s'aller adosser contre le pauillon de la Royne, ou ilz n'oserent plus rien lancer à cause d'elle, dont ilz furent contraintz de ioindre plus pres à leur grand dommage, car elle ne tiroit gueres coup qu'il ne leur portast perte de quelque membre, & se fourroit aucunefoys parmy eux, comme vn lyon enragé en vn troupeau de brebis. La bonne Royne trembloit toute de peur qu'elle auoit pour le cheualier estranger, tant sa beauté l'auoit soudain conquise, & considerant qu'il n'estoit force humaine qui peust à la fin resister à ceux qu'on auoit mandez, crie a Daraïde qu'il se mette à sa mercy ou ce'st fait de sa vie, & que se rendant à elle, l'asseuroit du Roy son mary, qui n'auoit sur luy (comme estráger) iuste occasion de mal talent. Le Roy si accordant, Daraïde presente sa bonne espee à la Royne, & la veuë de son armet haussee, luy dit: Ma dame ie me rends en vostre prison, pour vous faire cognoistre combien ha plus de puissance la courtoysie des dames que l'effort des hómes. Laquelle le voyant en la viue couleur (que le combat luy auoit enrichie) en fut esprise outre mesure, & respondit: Certes cheualier ie tiens à grand honneur d'auoir obtenu de vous ce à quoy le Roy & ses gentilzhommes ont failly.

Qui adonc mit pied en terre, s'esmerueillát tant luy que tous ses gens de la beauté de Daraide, non moins que de sa vaillance. A tant respond à la Royne, que (pour luy faire entendre le tort qu'auoit eu le Roy de la commander à occire sans l'auoir ouye, & pourquoy s'estoit plus voluntiers renduë à sa mercy) elle estoit damoyselle non che-

ualier, & ſon nom Daraïde, & le plus beau de ſes titres, LA VAINCVE DE DIANE, comme paroiſſoit à ſon eſcu. A ce mot auint vne fort eſtrange choſe, en ce que le Roy qui tant auoit ouy renommer Daraïde, la voyant deuant luy accomplye de telles parfections, en fut à l'inſtant rauy extremement, comme ſa femme eſtoit de ſon coſté, qui ne ſe pouuoit perſuader qu'elle peut eſtre fille. Ainſi couuroient leur amour, l'vn de peur de l'autre : & le Roy s'accoſte de Daraide, diſant qu'il ſe tenoit bien fier de telle priſonniere, dont le bruit voloit ſi grand par le monde. Lors fit enleuer de là les moirtz & naurez, mandant à ſes officiers qu'il y vouloit ſoupper auec la Royne & Daraide pour la plaiſance du lieu: ce qu'ilz firent en grande paſſion des deux vers noſtre pucelle.

Du Roy Gallinides de Galdap amoureux de Darayde, iuſques à en perdre le ſens.

CHAP. LXXXIIII.

LE Roy (en attendant le ſoupper) pria Daraïde d'oſter ſon harnois, & s'accouſtrer de ſes habillemens propres: en quoy elle luy voulut bien complaire en eſpoir d'obtenir de luy en bref ſa deliurance. Si ſe tira à quartier, ou ſe fit deſarmer, puis reueſtir d'vne robe de ſatin violet par ſes Damoyſelles, deliant ſes blonds cheveux & mettant vn riche chapeau de pierrerie ſur ſon chef, & ſa precieuſe eſpee pendue en eſcharpe à la Sarmatique:& ainſi s'al la preſenter au Roy, qui tout tranſporté luy dit: Quoy Daraide, auez vous meſtier d'autres armes pour conquerir les Cheualiers, que de celles que ie voy preſentement? O dieux ſouuerains, quelles deux extremitez de beauté & de force vous auez cy logees enſemble. Trop poiſa à Daraide ce langage auec la contenance du Roy, voyant qu'il la tenoit pour Damoyſelle, & eſtoit feru de ſon amour, qui pouroit eſtre cauſe de luy retarder le congé de ſon partement. Salderne de ſa part ne prenoit moindre plaiſir à la voir en ceſt habit, eſtimant qu'elle ſe deſguiſaſt ainſi à cautelle. A tant s'aſſiend eux troix à table ou ilz furent ſeruiz plantureuſement: mais ſçachez que tout du long du repas le Roy & la Royne ne fleſchirent les yeux de deſſus Daraide : qui de ſon coſté ietta maintes œillades ſus Salderne pour la ſouuance que les parties de ſa beauté luy cauſoient de Diane, diſcourant en ſon eſperit en quoy elle luy reſembloit, & en quoy elle defailloit de ſa comparaiſon. Nõ ſans quelques piteux ſouſpirs tirez comme a poulie du fond de l'eſtomac, que la pauure Royne prenoit à ſon auantage au moyen du regard qu'elle auoit fiché ſur elle. La nuyt venuë, Galinides fit mettre ſix flambeaux de cire blance en autant de chandeliers d'argent à l'entour de la fontaine, ou il ſe va ſoir auec ſa femme & Daraide, laquelle il pria ſoy reſiouir comme en pais d'amis ſans vſer d'eſtrangeté aucune & de ſonner du luth pour euiter melancolie : ce qu'elle fait ſi mignonnement, aydant l'inſtrument de la gorge & & touchant vn lay ſi lamentable accompagné de geſte doulereux, que tous trois fondoient en larmes, combien que meuz de diuerſes cauſes. Le Roy & la Royne auoient leurs oreilles comme pendues aux cordes du luth, à qui ſembloit voir & ouir choſes plus diuines qu'humaines. De façon que Galidinides tranſporté extremement ſe poſe de genoux deuant elle exclamant : O deeſſes Venus & Pallas pardonnez moy ſi ie porte l'honneur & veneration que ie vous doy à celle pucelle en qui vous auez voz graces ſi largement infuſes : puis luy impoſant nom formé des deux deitez, ie t'adore (dit il) terreſtre Palla-venus, te ſuppliant exaucer d'oreſnauant mes veux & accorder mes deuotes requeſtes. Daraïde en eſtoit toute honteuſe, & ſe vouloit leuer de la place, mais force luy fut d'en receuoir autant de Salderne par le commandement du Roy, qui toutes-

toutesfoys ne luy fut pas si grief qu'au reste de la trouppe, qui apres elle adora pareillement la nouuelle deesse. Ce qu'il auoit proposé d'ordonner & publier par tout son Royaume si fortune trop auerse ne luy eust rompu son dessein. Or allerent l'endemain à la cité, ou le Roy la logea treshonorablement en son palais, luy baillant gardes iour & nuyt comme à la Royne, dequoy elle menoit grand dueil en son cueur pour le destourbier qu'elle voyoit s'aprester à son tant desiré voyage: car tout du long du iour elle estoit costoyee & caressee de Galinides & de Salderne; tellement que l'vn empeschoit les menees & entreprise de lautre: qui estoit cause de donner à leur feu secret espace & moyen de croistre & s'allumer de plus en plus. Elle portoit bien autát d'ennuy qu'eux en son cueur à l'occasion de sa prison, qui luy faisoit ietter de piteux regretz de sa Diane, & parler aucunes-foys à elle deuant eux comme si elle fust la presente. Cela entretenoit d'autant plus la Royne en opinion que Daraïde fust homme, ne voyant raison de croire qu'estant femme elle en eust aymé si ardemment vn'autre. Ainsi sont le Seigneur & la Dame plongez en merueilleuse angoisse: tellement que la nuit estans couchez en vne mesme chambre (selon la coustume qu'il auoit eu de la tenir tousiours de pres) si Galinides pensant en Palla-venus perdoit tout repos, Salderne d'autre costé estoit en continuelle inquietude: ce que le Roy estimoit luy proceder de ialousie conceuë sur l'estrangere, la iugeant par luy mesme à l'exemple de celle dont il auoit parauant esté si tourmenté. Sur quoy exclame Galersis le croniqueur: O malheureuse pasion ainçois rage de ialousie, que les ignorans cuident sortir d'amour, ainsi que du feu la cendre, & le suyure naturellement comme l'ombre le corps: voyez icy que le fondement estoit peu ferme & solide, qu'vne veuë soudaine d'autre obiet a demolly en vn moment & fait fondre comme la neige au soleil. Vray ne peut on dire auoir esté l'amour de Galinides, que lon void si peu durable, ains ourdir la toile de l'affectió de la Royne autre part adressee. Car, quelle amitié parfaitte pouuons nous fonder en defiance? qu'est ce qui donne plus d'occasion d'offence que la deffence? Ainsi plus appete le malade ce qui luy est prohibé & interdit: ainsi le cheual courageux quand on luy tient la bride trop roide souuent prend le mordz au dents & se met à la course laquelle il cesse en luy laschant vn peu le frein. A tant finirons le discours de Galersis, pour vous deduire celuy qu'en fit la Royne à Daraïde, ayant le iour ensuyuant gaigné l'opportunité de parler à elle, s'estant le Roy sur le matin endormy de l'asseté iusques à haute heure: & elle descendit en la sale si tost qu'il luy fut raporté par vne damoyselle qui en auoit charge, que Daraïde y estoit, de qui (apres les bons iours) print la main de la sienne tremblante, & la pourmeine deux ou trois tours auec mains propos, puis l'arreste en vne fenestre regardant sur vne fort belle riuiere, & luy commence à dire: Seigneur cheualier, ie suis telle en grandeur d'estat & en dons de nature, que ne vous pense faire tort de vous prier me descouurir la verité de vostre estre, car des l'heure premiere que vous vey à mon pauillon, ie fu esprise de vostre amour sans remede: & quand rendistes vostre corps en ma prison, i'enfermay mon cueur en la vostre. Si ne puis croire que force de femme peust iamais faire les armes, que i'ay veuës de vous contre noz Cheualiers: ne que fussiez tant naüree de la beauté d'vne Dame si l'estiez vous mesme, pour-ce vous requiers n'en deguiser plus rien à celle qui vous ouure & manifeste son cueur totalement: l'enuahie qui vous fut faitte à tort au boys, vous porte seur tesmoignage du traittement soupeçonneux de mon mary. Vous seul aussi estes vray iuge comme il n'a tenu à luy que ie n'aye esté par vous femme vuiotee: qui me conuie (si i'ay quelque cueur) à en pourchasser ma reuenche

che, Daraïde fut fort esbahye de la parolle de la Royne,combien qu'elle eust desia veu quelques signes de ceste volonté : parquoy deliberee(nonobstant qu'elle la veist douee de grande perfection) de garder sa loyauté pure & entiere à sa Diane, luy respondit: ma dame ie ne senty iamais occasion de me plaindre de nature (qui m'a creée telle) que maintenant qu'vn tel heur m'est offert de si haute main sans que i'aye puissance de l'accepter : mais ayant egard à vostre grandeur & à ma basse qualité, i'ay doute que m'vsiez de ces termes par dessus mon merite, pour me tenter & essayer ma constance,considéré qu'auez vn Roy mary vous aymant si extraordinairement qu'à peine vous croit ou il vous void, dont il vous tient en soigneuse garde, comme les choses plus precieuses sont serrees souz plusieurs clefz. S'il a quelque soupeçon sur vous, c'est d'autant qu'il tient le iouyau si cher & precieux que souffrir ne pourroit qu'vn autre y eut part. Vray est que ceste cage & ces fers de contrerolle esueillent vn desir naturel de s'affranchir, mais la vertu & sagesse d'vne dame peut estaindre telz instinctz, tant pour le respect de la foy iuree que pour crainte de blasme qui en peut ensuiuir : car si vous faites amy qui soit de vostre contree,danger y a qu'il faille en sa conduite ou en sa taciturnité : si vous adressez à vn estranger, vous bastisez vn edifice leger & non durable, que le premier vent propice emportera par mers lointaines. Ie ne louë pourtant les façons des facheux mariz qui tiennent si estroittement leurs femmes par leurs vmbrages,se fians plus en serfz ou serues commises à les espier & garder qu'en elles mesmes, & croy que ce soit vn maigre moyen pour faire ou maintenir vne preude femme par force. Bien y parut à Argus pourueu de cent yeux à la garde d'Io, qu'amour trompa qui ne voyoit goute. Bien parut à la belle Danaë enclose en vne tour de bronze, la ou entra l'amant par les goutieres. Plus on conuoitte naturellemẽt ce dont la iouïssance nous est plus empeschee, & fait on communement moins de conte de tout ce qui est en abandon. L'appetit de franchise naist auecques nous que tant plus qu'on nous reserre, plus voulons eslargir & estendre. Mais de pourchasser amy à cause du mauuais & rude traittement du mary, ce seroit en lieu de se venger accroistre sa honte, & faire le tour du fol qui ne pouuant offencer son ennemy tourne ses armes contre soy-mesme. Quoy qu'il soit de mon vouloir, ma dame, si est-ce force d'excuser en ce mon impuissance : vous asseurant en recognoissance du grand hõneur qu'il vous a pleu me faire, de vous seruir perpetuellement des armes que les dieux m'ont mises aux mains. La Royne espluchant la responce de Daraïde par le menu ne se pensa esconditte, persistant en ferme opinion que c'estoit vn cheualier, ioint qu'il luy debatoit vn peu la franchise des dames, au contraire du propos qu'il en auoit entamé au boys. Si luy replique, que l'offre qu'elle luy faisoit estoit de toute seureté sans aguet ny embusche,& luy en donneroit telle cognoissance qu'il desireroit:pource estat hardiment son masque en son endroit, qu'elle tiendroit secret à iamais, pour en iouïr seule secretement. Alors suruint le Roy pour disner, qui ne se deffia en rien de sa femme, l'estimant estre auec vn'autre, toutesfois luy oste Daraïde, à qui il monstre infinis signes d'amour demesuré, iusques à tant qu'ilz se mirent à table, ou il la seruit de bon escuyer trenchant, sans manger aucunement & boire que bien peu, tant auoit le cueur saisi de passion. Parquoy ne pouant plus differer de faire entendre sa pensee (les tables leuees) la tira à part sur vn lit verd, ou il luy dit: Ma deesse Palla-venus ie remercie les dieux de vous auoir apporté en mes païs, comme le plus grand bien qu'ilz m'eussent sçeu departir : car ie veux que sçachez que i'ardz tout vif d'vne flambe attisee par vostre veuë,qui me cõsumera en cendre si ne l'estaignez biẽ tost par vostre grace & pitié: ce que faisant,faites ensemble estat de la coronne de Galdap,comme desia po-

ſee ſur voſtre chef: celle qui l'a, en portera le nom accouſtumé, & vous en iouïrez de l'effet & autorité totale. Daraïde ne fut gueres contente de ceſte harengue, qui luy eſtoit vn dur accrochement & arreſt de ſon nauigage: pour ce luy en cuidant du tout abolir la fantaſie, reſpond: qu'elle ne peut croire (veu l'amour extreme qu'il portoit à la Royne, cõme auſsi ſon excellence meritoit) qu'il luy vouſiſt faire vn tel tort pour vne eſtrangere incognuë, & ſa captiue: & que de ſa part elle ne conſentiroit iamais de ſon gré à tel outrage enuers elle en la main de qui elle s'eſtoit renduë. Quant à la contrainte (que comme tiran il pourroit exercer) que l'vſage des armes, qu'elle auoit accouſtumé pour la deffence de ſa vie, elle ſçauroit bien exploitter au point d'honneur, à l'imitation de la Romaine Lucreſſe: ſinon en tant qu'icelle ſe tua apres l'iniure receuë, & elle la preuiendroit voluntairement. Ce dit ſe leue d'aupres de luy, qui n'en bougea du iour par debilité de ſes membres quaſi deſtituez de la vigueur de l'ame affoiblie de ce dur refuz, tellement qu'il y conuint le ſoir dreſſer ſon lit, car ſon ſoupper fut auſsi ſobre que le diſner auoit eſté, & plus ne ſe paiſſoit que de l'armonie du luth & chant de Palla-venus, à qui ſouuent il tendoit les mains iointes, auſsi muet & immobile qu'vne ſtatuë. Le iour ſuyuant & l'autre encores il continua ceſte rigoureuſe diette & abſtinence, ſans prẽdre aucun repos nuyt ne iour, dont fut ſon cerueau tant mat & attenué (auec deſeſpoir de ſon deſir) que ſon ſens ſe troubla, & ſe mit à faire tant de folies & grimaces hydeuſes qu'on l'enferma en vne chambre, ne ſortant plus autre parolle de ſa bouche que. A à cruelle Palla-venus, mercy Palla-venus: parquoy Daraïde fut treſdolente, de ne luy auoir deſcouuert ſon ſexe auant l'inconuenient, qui euſt eſté remede infaillible de ſa frenaiſie. Salderne auſsi n'en fut pas ſans ennuy pour le fais du gouuernement qui luy retomboit ſur les bras: toutesfoys ſe recõfortoit en l'auantage qu'el le gaignoit ſur Daraïde (l'encombre de ſon mary tollu) à qui elle fit treſeſtroitte compagnie, eſperant que la continuë l'emporteroit à la rẽcontre (comme on dit de l'heure du berger.

Des tours d'extreme affection dont vſa la Royne Salderne à Darayde.

CHAP. LXXXV.

OYez icy vrays amans, & conſiderez les eſtranges miracles du dieu d'amour, qui priue d'entendement le Roy de Galdap, au parauant treſſage Prince, comme au contraire ſouuent aguiſe & affine les plus gros & lourdz eſpetitz. Voyez comme il enhardit vne dame (craintiue par nature & honteuſe) à porter parolle d'amour, qui la deuroit troubler à eſcouter d'vne autre: voire la renge à vn eſtranger, la faiſant rechercher en luy & demaſquer le perſonnage qu'il cachoit & couuroit ſi ſoigneuſement & dextrement. Voyez comme ce dieu pour plus monſtrer la grandeur de ſon empire, exerce voluntiers ſa tyrannie ſur les pluſgrandz ſeigneurs, à fin de tollir aux moindres tout courage de deſobeïſſance & rebellion. Car eſtant le miſerable Galinides par amour trop indiſcrette, premierement tormenté de ialouſie de ſa femme, & puis tourné en fureur par Daraïde, preſta opportunité à la Royne de pourſuyure ſa volonté amoureuſe: laquelle ordonna plus eſtroittes gardes à Daraïde nuit & iour que le Roy n'auoit fait, de peur qu'elle ne luy eſchappaſt, & ne mangeoit iamais ſans elle, & l'alloit voir en ſa chãbre preſque à toutes les heures du iour. Dont Daraïde portoit plus grand ennuy qu'on ne pourroit exprimer, ſe voyant ſi long temps bannie du lieu ou eſtoit le treſor de ſon cueur. Helàs (diſoit) ma lune en quelles tenebres ſuis-ie logee, eſtant ainſi eſlognee des rayons de voſtre diuin regard? comme les fruitz de la terre ne proſperent ne prouffitẽt ſans la faueur du ſoleil, ainſi

ainsi ie me chesme & chagrine tant en vostre absence que ne la puis faire longue, si dieu n'y met bien tost la main. Telles plaintes faisoit seule à par soy: & quand Salderne venoit pour luy continuër ses requestes desordonnees, elle luy respondoit tousiours qu'elle perdoit temps de la requerir de chose impossible, & qu'elle estoit ornee de telz dons de beauté qu'il n'y auoit loy que ses attraitz ne peussent inciter à vouloir rompre, ne tant grand Prince qui ne s'estimast tresheureux de si haute fortune. Penseriez vous, disoit, ma dame qu'vn homme naturel peust refuser vne telle esmorce de volupté? & qu'vn bon cueur faillist à l'occasion de telle gloire? mais puis qu'ainsi est que ne puis en rien satisfaire à vostre desir, iugez par vous mesme le tort que me tenez de m'emprisonner icy, en me priuant de la veuë de ce que i'ayme, plus qu'autre sçauroit iamais aymer. La Royne oyant ces parolles ne sçauoit bonnement qu'en croire, & si ne luy pouuoit entrer du tout en la fantasie: parquoy s'auisa d'enuoyer secrettement à vne magicienne pour en sçauoir la pure verité: à qui elle escrit vne lettre à fin de n'euenter en public ce dont elle vouloit iouir en priué souz couuerture de l'opinion commune, qu'elle estoit damoyselle. La deuine suyuant ses artz luy fit responce conforme à son souhait, dont elle fut la plus resiouye femme du monde: & des l'heure fit loger Daraide plus pres de sa chambre, & la nuyt alors que chacun reposoit se leue, prend la plus riche de ses chemises ouuree de fil d'or & perfumee se peignāt & attiffant ses passefillons auec vn coffion de soye fort chargé de pierrerie: iette sur ses espaulles vn māteau de satin cramoysi fourré de martres seblines, bref prenant du miroër tout le conseil de son auantage. Ainsi attournee par soin & curiosité sur l'excellence naiue de sa personne, asses pour esmouuoir vn Narcissus, ou Hypolite, & tous les austeres & reuesches philosophes abhorrens les œuures de nature commande à sa plus fealle damoyselle de prendre vn torchis, & s'en va surprendre Daraide en son lit. Laquelle veillant lors en sa Diane fut fort esbahie & deplaisante de voir venir Salderne à telle heure: qui s'assied en vne chaire aupres du cheuet, rendant par sa beauté & parure plusgrand lustre que les lumieres de la chambre. A tant commence ce propos: Daraide pardonnez moy si i'oublie la courtoysie accoustumee, à vous rompre maintenant vostre repos, mesurant l'effort de l'amour que ie vous porte à l'aune de celle que dittes auoir occupee en autre endroit. Et en cela iugez l'extremité de la mienne qui depece le voyle de ma grandeur, expose mon honneur en danger, & humilie enuers vous ma hautesse. Vostre deguisement ne vous peut plus excuser, m'estant descouuert par le moyen des intelligences diuines, ausquelles rien n'est caché ny obscur. Adonc luy iette vn bras nud blāc & poly dans le lit sur sa poitrine, disant: Gentil cheualier ouurez l'oreille à celle qui vous prie de ce dont tout autre seroit fortuné de la prier, dressez vostre œil vers celle de qui le seul regard deüroit suffire à vous vaincre: & elle vous iure par les dieux souuerains que si voulez tourner vers elle ce cueur qu'elle sent batre souz sa main, elle mettra en la vostre tout ce que tenoit le Roy son marty. Ne vueillez donc par vostre refus inhumain la reduire en telle fureur que luy (ou desia vostre cruauté l'auoye) ainçois la deliurez de ce peril par doux ottroy auec tel auantage de seigneurie & richesse. Daraide trop courroucee d'estre pressee & importunee outre mesure, luy repousse la main, soy tournant sur l'autre costé auec vn gros souspir, sans luy respondre vn seul mot, tant estoit confuse de son estre manifesté par inuocation. Parquoy Salderne merueilleusement troublee de sa dureté, s'approche de luy par la ruelle plorāt sur son visage, & recharge encores: Helas beau cheualier ces chaudes goutes tumbans de mes yeux ne feront elles point eschauffer la glace de vostre cueur? auront elles moins d'effet sur ceste face delicate que l'eau com-

mune ſur la dure pierre qu'elle caue? La Royne le voyant muet, & faire le ſourd à ſes gracieuſes prieres, à recours aux menaces, diſant: Donc Daraïde auray-ie à boire ceſte honte ſans confort d'vne ſeule parole? Et ie vous proteſte que ſi ne me receuez es lyens de võſtre amytié, ie vous mettray en vne autre priſon qui me vengera de ceſte indignité, & vous fera reſentir voſtre faute. Alors Daraïde: Nulle priſon (ma dame) ne puis ſentir par deſſus celle ou ie ſuis enſerré long temps a: nulle mort peut craindre de vous qui à ſa vie bien loin. Ie ſuis cheualier, ie le confeſſe, & ſi ne vous ay menty de m'auouër damoyſelle, d'autãt que tout ce qui peut eſtre de viril en moy eſt dedié à vne & fait propre à elle, tellemẽt que ce qui me reſte eſt vrayement feminin, n'ayant non plus de puiſſance d'homme enuers les autres dames que ſi i'eſtois femme vraye. Puis ie ſuis en telle ſorte ioint & vny de cueur à elle, que comme le ſion entré en vn arbre ne prend vie & ne porte fruit que de luy, auſsi ſuis-ie tellement planté en ma dame Diane que ne puis eſtre autre choſe que ce qu'elle eſt. Ainſi toutes les œuures que ie fais qu'on eſtime miennes ſont d'elle, de qui ie reçoy toute ma vertu: car ſa beauté m'a rauy & tranſporté en elle, dont ie ne vis ma propre vie, & ne prends plus ſuſtance que de la ſienne: pour ce ne puis rien faire que par ſon influence, & ne puis penſer qu'en ſa perfection: finalement de moy ne peut aucun fruit eſtre produit qui ne procede de ſa racine. Quel ordre y a il donc, ma dame, de conuertir en vous mes faitz ou penſees? La Royne par ceſte reſponce eſtoit en voye de deſeſpoir, & en danger de ſuyure le train de ſon mary, ſi amour ne luy euſt accreu le courage & forgé quelque eſperance de rompre ceſte fermeté obſtinee par plus obſtinee importunité, penſant qu'a la longue il n'y a place tenable. A tant luy redouble de plus aſpres aſſaultz que les premiers pendant que ſa damoyſelle faiſoit le guet à l'huis: car elle ſe tette ſur le lit aupres de luy, l'embraſſant de rechef, toute tremblant d'ardeur, & luy dit encores: Helas Daraide ſi mon deſaſtre garde ceſte fonteine ou ne puis eſtancher ma ſoif, au moins diminuez voſtre rigueur iuſques à tant de clemẽce que i'en ais quelques gouttes ſur la langue pour eſtaindre vn peu le brazier qu'auez allumé en moy. Puis qu'il n'y a lieu en vous de mary ne d'amy, au fort receuez moy pres de vous cõme amye. Lors ſe renuerſe ſur luy & le baiſe delicatement, l'eſtraignant de ſes bras par vne demy rage, ſi fort que Daraide en ſouffroit beaucoup: mais il ne pouuoit refuſer ce peu à celle qui l'aymoit tant, laquel le le manioit deſſous les draps & luy redoubloit les baiſers ſecz, moettes, en maintes manieres cuydant par ce moyen appaiſer ſon mal qui plus en empiroit. Or continua Salderne ceſte viſitation pluſieurs nuytz, au grand ennuy de Darayde, qui toutesfois ayant quelque compaſsion du martire dont il eſtoit cauſe, luy rendoit aucunefois le baiſer: la ſuppliant de ſoy deporter de tel remede qui augmente la maladie, & remonſtrant que le ſouuerain ſeroit de choiſir quelque beau gentilhomme du Royaume d'autant que les ſages eſtimoient qu'vne Venus tuë l'autre, mais c'eſtoit en vain, & elle en tiroit iour & nuyt le plaiſir qu'elle pouuoit de la parole, de la veuë, & au plus du baiſer, eſperant touſiours qu'a vne bonne heure le feu ſe pourroit mettre aux eſtouppes. A ceſte fin s'eſtudioit plus que iamais à ſe parer, creſpillonner & façonner en toute gorgiaſeté pour luy plaire. Ce qui euſt eſté impoſsible à tout autre que luy d'euiter qui en magnanimité & conſtance n'auoit per que le grand Roy Amadis, & qui en la place que Salderne taſchoit à occuper, trop grande ymage tenoit nichee, ſans qu'il peut ſuruenir autre deité plus forte pour l'en deſloger. O rare fermeté d'homme & loyauté: O tiers miracle de Cupido en meſme lieu & obget. La Royne voyant par l'eſpace de quinze iours ſon propos immuable, & le feu mis en ſa playe par l'attouchemẽt de ce qui plus y eſtoit contagieux, print

nouueau

nouueau conseil de la tenter par rudesse, & l'enferma en vne tour close de grille de fer, sans qu'elle veist plus personne que celle qui luy portoit à manger. Dequoy fut Daraide vn peu allegee, pour la crainte qu'elle auoit de tõber (par quelque mouuemẽt glissant) en la fosse de l'offence de Dieu & de sa maistresse, laquelle inuoquoit incessamment, & deuisoit à elle comme si eust esté en ce lieu. Ce que Salderne oyoit aucunesfoys sans se monstrer, & receuoit de cest emprisonnement beaucoup de douleur, mais Daraide en souffroit d'auantage à cause de l'eslongnement de sa Diane.

Comme le Roy de Gelde auerty de la forcenerie du Roy de Galdab, entra en ses pays à grosse armee: & du danger ou estoit la Royne et son royaume sans le secours de Darayde.

CHAP. LXXXVI.

Le bruit courut par toutes les contrees circonuoysines de Galdap, comme Galinides estoit tumbé en frenesie & deuenu fol & insensé par amour: surquoy le Roy de Gelde print occasion d'enuahir le Royaume ainsi priué de chef, ne faisant conte des Galdapois qui se mettroient en defence, fussent ilz lyons souz la conduitte d'vne cheure. Ce Roy estoit fier & braue geãt de la race des Ciclopes qui n'ont qu'vn œil au front, & auoit vn frere qui de gueres ne l'empiroit, auquel il donne la charge de son armee, & il vient à l'impourueu ancrer en vn port ou lon ne se doutoit aucunement de leur venuë. Chaudement les Geldiens debarquent, dont partie court & pille tout le plat pais, sans rien oublier de la rigueur de guerre mortelle à brusler, saccager, & tuer tout ce qui se rencontra hors des forts. Le grãd ost ne fut plustost venu qu'il eust vaincu & pris portz & villes, tant les habitans perdirent courage en si soudaine surprise. Les nouuelles en furent incontinent portees à la Royne Silderne, qui toutesfois n'arriuerent gueres auant l'embassade de Geldienne, signifians ensemble à la pauure Princesse le degast & destruction de ses terres, & la volonté du Roy Ciclop, faisant estat de son lit en amour gaye. Ce pendant marchoit tousiours le Geant à banniere deployee ne se trouuant ville ne forteresse qui luy osast resister pour l'exemple de cruauté qu'il donna de quelque place, ou y eust vn vieil preud'homme deliberant de soy defendre, mais abandonné par la lascheté de ses soudarts qui tous passerent par le feu & l'espee. Parquoy tous les autres chasteaux & bourgs se rendirent de peur de semblable meschef, les capitaines des vns, ouurans les portes voluntairement par faute de cueur, les autres par corruption d'argent: aucuns vaillans hõmes par la foiblesse des lieux mal fortifiez & muniz au cueur du Royaume, souz la seureté qu'on auoit des frontieres: qui sont inconueniens ordinaires auenans en region mal gouuernee, en necessité non preueuë, souz capitaines ayans l'auarice plus que leur deuoir en recommandation. Brief, le geant passa auec la croye quasi marquant ses logis iusques à la veuë de la maistresse ville, ou residoit la Royne: laquelle espouuentee de si estrange infortune, auoit commmandé à deux ducz ses vassaux de faire le plus grand & soudain amas de gens que l'vrgence du cas requeroit: mais ce ne peut estre si tost que le Geldien n'eust loysir d'assieger la ville & soy camper à demye lieuë faisant ses auenuës pour aprocher ses belins ou moutons, vignes, & autres engins de batterie de ce tẽps la: d'autant que son frere ayant recogneu la place, vid que la muraille estoit hors d'eschelle, & que besoin luy seroit de faire bresche: car il s'asseuroit que la meilleure gent de guerre de Galdap se seroit retiree pres de la Royne, & que selon la preuue qu'ilz auoient fait autresfois de leur hardiesse ilz estoiẽt pour soustenir iusques à la mort. Les deux ducz n'auoient pas pris autre resolutiõ auec vn nombre de soldatz aguerriz, qui enhardirent le reste de peuple craintif. Si donnerent ordre à remparer aux endroitz

les

les plus foibles & suspectz, ruiner les edifices des faux-bourgs, de peur que l'ennemy ne s'en preualust, faire dedans pauezades, parapectz, manteletz, vn terrain seruant d'espaule à couurir le portail : en quoy ilz n'espargnerent la peine de la tourbe des païsans & manouuriers de la cité: & comme deliberez d'attendre la fortune du siege, mirent dehors secretemeut par vne nuit les bouches inutiles des vielles gens, femmes, enfans & malades. La Royne renuoya biẽ tost l'ambassadeur Geldien auec responce de preferer la mort honneste à l'amour deshonneste de son ennemy, qui somma le iour mesme la ville par vn herault de se rendre à luy comme à Roy & seigneur & droicturier, leur offrant fort humain traittement & descharge de plusieurs tribus dont ilz estoient vexez & rançonnez. Ce qu'il ne faisoit sans pretext de quelque droit & motif coulouré de ceste guerre (comme est aisé à bons fonteniers de trouuer eau en terre apparent seche) ioint que les principaux fondemens des empires gisent aux armes. Les ducz respondirent pour la Royne, que le Geldien chalangeoit terre non sienne, en quoy les Galdapois esperoient les dieux fauorables à la iustice de leur querelle: & que s'ilz auoient emporté quelques fortz sur leurs gens estonnez de leur arriuee non attendue, ilz ne guerpiroient pourtant la cité capitale, suffisante à les acculer & arrester. Dequoy le frere du Roy irrité vint en son pauillon, le priant de se reposer sur luy de tout, & qu'il luy liureroit dedans trois iours la belle Silderne entre ses bras & le couronneroit Roy de Galdap. De la va faire afuster toute son artillerie vers la partie de la muraille qu'il entendit de quelques prisonniers estre la plus foible: qui estoit telle & en si grand nombre que la multitude de la ville nourrie en longue paix en fut grandement estonnee, regardant des carneaux les champs d'alentour ayans changé la plaisante verdure en vne splendeur de harnois estincelans au soleil, estant la pleine couuerte de trefz, tentes & gens, tant que leur veuë se pouoit estendre. L'endemain le frere du Roy de Gelde enuoya vn trompette à vne des portes, signifiant qu'il vouloit parler auxducz pour leur offrir conditions raisonnables, lesquelles s'ilz refusoiẽt ilz leur en faudroit en brief souffrir de trop pires, & passer par la discretion des vaincueurs. Mais les ducz respondirent au trompette qu'il se retirast legerement & que ville qui parlamentoit estoit demy rendue.

De ce fut aigry d'auantage le frere & lieutenant du Roy qui fit battre la muraille si furieusement par ses engins qu'il en abbatit vn pan large de plus de cinquante pas: car ilz iettoient des pierres dont dix hommes n'eussent sceu sousleuer la moindre.

Ceux de dedans faisoient leur deuoir de reparer aux dõmages, & de les offencer pareillement de leurs machines. Les deux chefz disposoient leurs gens es tours & quartiers des murs, icy moins, & la plus selon le besoin: en vn lieu les archers, en l'autre arbalestriers, deça les fondiers. Les ennemys continuent à battre, tant qu'ilz ruinent vne grosse tour à rez de chaussee; laquelle combla tellemẽt les fossez que les Geldiens pouoient venir aux mains sans beaucoup monter: Dequoy ilz esleuerent vne huee à leur mode iusqu'au ciel, comme faisant feste de victoire ia gaignee: incontinent les bandes ordonnees pour l'assault deslogent comme vne volee d'estourneaux en vne vigne meure, qui furent repoussees viuement à coups de trait, & de iet, & ceux qui plus pres approcherent du mur eschaudez de l'esiue bouillante, les autres fricassez par maintz artifices de feux, potz sulfurez, cercles de poix & resines. Tous ces dangers n'empescherent quelques soldatz de venir donner coups d'espees, pour l'esperance du pris que le Ciclop fit publier à son de trompe pour celuy qui premier monteroit sur le rempar: mais l'effort des assaillans fut vain pour ce iour par la vaillance des defendans. Les ducz ordonnerent ce qui est à faire, comme massif de terre auec force poutres & pieces de boys à boucher la bresche la nuyt font la

ronde, vifitent corps de garde & ſentinelles : Leur bonne Royne ne bougeoit des temples à faire ſacrifices & immolations, ſuppliant ſes dieux de tenir en leur protection & ſauuegarde le bon droit qu'ilz ont eſtably au monde, & ſi rien elle les auroit offencez ſoy contenter de la ſatisfaction des tourmentz & angoiſſes d'amour qu'elle ſouffroit par Daraide. Daraide oyant le bruit & tumulte de l'aſſaut, entendit de ſes gardes que c'eſtoit, auec grand' ennuy du peril de la Royne, à qui elle ne pouuoit (ſans ingratitude) ne porter quelque bon vouloir reciproque, auſſi en ſentit enſemble quelque eſiouïſſance pour l'eſpoit qu'elle auoit de trouuer moyen par ceſte guerre d'eſchapper de ſes mains, & s'aller rendre aux tant deſirées de ſa Diane. Au tiers iour l'aſſaut fut trop plus aſpre que le premier, pendant lequel, le Roy indigné de la reſiſtence, fit battre d'vn autre coſté & tenir les eſchelles preſtes pour les dreſſer ſi toſt qu'on auroit demoly leur ſurhauteur de muraille. Ce qui mit la ville en grand danger, eſtans tous les gens de guerre tengez à la breſche & le populaire troublé en tel affaire à eux non accouſtumé. Toutesfoys l'vn des ducz y alla & rallia ce qu'il peut des pl⁹ forts : qui ſouſtindrent l'effort des ennemys par l'auantage du lieu iuſques à ce que la nuyt les contraignit à ſonner la retraitte.

Adoncq cognurent les Ducz le peril imminent, & aſſemblerent le conſeil des Capitaines, pour auiſer de l'ordre & de remede qui s'y pourroit donner: ou les gens de guerre s'offrirent à tenir bon, moyennant qu'on fuſt aſſeuré de quelques troupes d'elite de bourgeois pour les ſeconder & refraichir à l'aſſaut. Les princepaux des iuſticiers, & marchans vſerent d'autre langage, remonſtrans par la viue repreſentation du danger, qu'il eſtoit meilleur entendre d'heure à quelque accord que de s'obſtiner en vain contre vne telle force: veu le peu de defence qu'ilz auoient (dont partie eſtoient deſia bleſſez & trauaillez) veu que s'ilz differoiét d'auantage, le reſte de la muraille iroit par terre à la premiere batterie, & y viendroient les Geldiens auec le rempliſſage de faſcines la lance ſur la cuiſſe, dont à la fin (quelque vertu qui fuſt en eux) ilz ne pourroient durer ſi peu contre tant, & ſeroient tous mis à feu & à ſang par l'ire du cruel geant que leur Roy ne valoit mieux que mort en l'eſtat ou il eſtoit, & quand ilz auroient rembarré celuy de Gelde, tous les iours auroient à ſouſtenir nouuelle puiſſance d'autres Princes voyſins. Sur ceſte diuerſité d'opinions la Royne fut mandee, qui loua premierement & remercia tous ſes ſuietz du deuoir qu'ilz auoient fait à ſa defence, qui eſtoit la leur meſme, que s'ilz perſeueroient encore quelques iours, feroient perdre toute eſperance à leurs ennemys, leſquelz verroient ſe retraire bien toſt à leur honte, & alors on recouuriroit les autres places pluſtoſt qu'on ne les auoit perduës.

Que ceux qui parloient d'appointement, luy ſembloient excuſables par la timidité naturelle es gens non experimentez & vſitez aux armes. Qu'au temps du bon ſens du Roy ſon mary, ilz n'auoient redouté aucun de leurs voiſins, maintenant confeſſeroient que tout ceſt honneur ne dependoit que de leur ſeul ſeigneur qui leur procedoit d'vne trop grande ignorance, & ſimpleſſe : car quant à la conduitte, elle la cognoiſſoit ſi bonne des Ducz, qui leur commandoient, qu'ilz n'auoient occaſion de s'en plaindre ne mal contenter, & que ſi la preſence du Prince les animoit, elle prendroit pluſtoſt les armes comme Tomiris, en eſpoir de defaire auſsi bien le Ciclop, qu'elle Cirus. Au fort s'il y en auoit de ſi laſches que riẽ ne les peuſt aſſeurer, que mieux ſeroit qu'ilz vuydaſſent d'heure pour aller prendre le party qu'ilz conſeilloient aux autres, ſans infecter le reſte des gens de bien par leur couardie, comme on couppe vn membre yſtiomené de peur qu'il ne corrompe le reſte du corps. Que s'ilz ne ſortoient & renouuelaſſent de rechef telz propos, elle feroit informer ſi diligemment des auteurs que l'auarice ſeroit deſcouuerte de

ceux

ceux qui font porter la parolle aux innocẽs dont ilz attendẽt le profit par les traffiques & intelligences qu'ilz ont es terres prochaines. Les Galdapois furent grandement reconfortez de la harẽgue de Silderne,& crierent tous d'vne voix : *Viue la Royne,pour la couronne de qui nous n'espargnerons noz vies.* Au quatriesme iour l'assaut recommença plus vif & furieux que parauant, qui fut tresvaillamment soustenu par ceux de la cité : mais le ieune geant enflamblé de cholere pour les siens qu'il voyoit trebucher des eschelles & renuerser dans les fossez, court le branc d'acier au poing sur ses gens mesmes,dont il abbat les premiers fuyans à ses piedz,tellement que les pauures soldatz entre le marteau & l'enclume choysissent de deux craintes la moindre, & retournent visage contre les Galdapois:luy mesme oste l'ẽseigne à celuy qui la portoit & la va ficher sur le rẽpar. Adõc fut suiuy par les Geldiẽs, tant de honte, que de peur de ses menaces, qui cuyderent bien ce coup forcer leurs ennemys & estoit fait de ceux de dedans si la terre (par fortune) ne luy eust failly souz le pied, qui le bouleuersa dans le fossé à vn bout de la bresche. Vous eussiez veu lors ce fier geant soufflant, escumant, & se veautrant en la bourbe comme vn sanglier, dont il fut tiré à chef de piece par quelques soldatz : & adonc enragé plus que iamais reuient à la bresche & detranche les premiers qu'il rencontre,puis gaigne terre suyuy des Geldiens, tant que le Duc ancien luy vient faire teste, qui resista longuemẽt mais à la fin il luy descharge vn tel coup sur l'armet qu'il luy fait saillir la ceruelle. Alors huent les Geldiens cognoissans le duc à ses armes,& les Galdapois demy esperduz tiennent piteux silence, quand on court le dire à la Royne estant lors auecques Daraïde, qui la prioit se seruir d'elle en si important affaire : mais elle craignoit de l'exposer en tel hazard, l'ayant plus chere que son propre Royaume. Toutesfois à ceste nouuelle cria Daraïde : Et quoy ma dame m'aymez vous tant, pour laisser la porte ouuerte au geant qui vous vient rauir, & m'emmener captiue ? Si tire l'espee du costé du soldat qui les auertissoit de la mort du duc & passe à trauers ses gardes qui la suyuent en lieu de la retenir : & la Royne confuse d'effroy luy enuoye sa bonne espee & son harnois dont elle fut vestuë emmy la rue, encourageant tous ceux qu'elle voyoit, de mettre toute peur arriere & l'accompagner. Ce qu'ilz font ne voyant autre refuge à leurs vies, & Daraide se fait guider à la bresche, ou arriuant elle trouue les Geldiens desia descendans le rempar. Alors d'vne halebarde se fait faire place & ne demeure Geldien debout deuant elle. Si crie (Diane) & s'adresse au geant qu'elle void faire horrible massacre de Galdapois, auquel d'vn reuers elle couppa les iarretz,& il cheut soudain de son long, le sang luy saillant à gros bouillons comme l'eau d'vn sourgeon de fontaine. A sa cheute s'esleua vn haut cry des citoyens,reclamans tous, Daraïde, Daraïde,& reprenans cueur ceux qui l'auoient quasi perdu repoussent les Geldiens vers les fossez. Mais bien vous puis dire qu'ilz n'osoient encores approcher du ieune geant de tant que son cimeterre se pouuoit estendre, lequel ses gens emporterent à force en leur camp, ou il ne fut gueres sans rendre l'ame par la grand' effusion de son sang. Toute la menuë gent conceut tant de hardiesse par le bruit des proüesses de Daraïde & de la cheute du geant, qu'ilz vindrent au secours des soldatz auec telles armes que la fureur met aux mains,en sorte que par l'ayde de Daraïde ilz rechasserent les Geldiens & les menerent battans iusques à leurs tranchees. Elle donna ordre au guet de la nuit & s'en alla au palais de Silderne, suyuie du peuple non moins que si elle fut leur propre Royne, laquelle luy fit par dessus tous vne chere incroyable. Or pour le faire court, l'endemain elle fut d'auis d'aller resueiller le Ciclop des le matin à l'heure que moins s'en douteroit à cause de l'assault du iour precedent. Dequoy la Royne luy laissa toute disposition & puissance, luy ayant

Daraïde

Daraïde remõſtré qu'il eſtoit neceſſaire pour ſon propos final d'auoir encores la teſte de l'autre geant : à quoy elle ne faillit point, allant droit à ſon pauillon, & auertiſſant ſes gẽs de ne s'arreſter en autre lieu quelcõque. Le Cyclop n'euſt loyſir que de s'habiller,& prendre vne maſſuë de fer:de laquelle il aſſomma les deux premiers Galdapois qui entrerent en ſon pauillon eſperans le ſurprendre dormant : car autrement n'euſſent oſé penſer de luy donner le bon iour de ſi pres. Daraïde luy adroiſſa aux iambes comme à ſon frere les voyant nuës,leſquelles luy faucha pareillement, & à ſa cheute ſe ſayſit incontinent de la lourde maſſe. Puis aux principaux de ſa trouppe liura le preſent de la groſſe hure pour porter à la Royne, & s'en alla à la derobee rendre au boys ou elle auoit premierement rencontré la Royne, ayant cõmandé à ſes damoyſelles de s'y trouuer ſecretement. La Royne fut treſioyeuſe de ce don,qui la deliuroit de la ſeruitude de ſes ennemys:mais la douleur qu'elle ſentit de l'abſence de Daraïde emportoit ceſte ioye au contrepois de la balance, laquelle elle fit ſuyure, mais en vain, car elle auoit piqué ſi roide tout le iour & la nuyt ſans repos prendre, que gaigné auoit le royaume de Gandil, ou elle & ſes Damoyſelles deſcendirent en vne eſpoiſſe foreſt & ſe coucherent ſur l'herbe attachant leurs cheuaux aux arbres. Grand fuſt le regret de Salderne quand elle veid Daraïde perduë pour elle,de ſorte qu'elle en tumba en pareille folie & troublement de ſens que ſon mary : mais vn ſage philoſophe les guerit tous deux & remit en bon entendement, qui depuis(conſiderant la perte de ce qu'ilz aymoient eſtre hors d'eſperance) ſe reconcilierent en parfaitte amytié enſemble. Et Galnides non content de l'execution de la victoire faitte ſur les Geldiens par le ieune duc iuſques à les chaſſer hors de ſes païs,entra en grand puiſſance dedans le Royaume de Gelde,qu'il ſoumeit en deux moys à ſon obeïſſance, les prenant aux retz qu'ilz luy auoient tenduz. A tant nous tairons d'eux afin de pourſuyure ce que depuis auint à Daraïde.

De l'auenture de Darayde en chemin, depuis qu'elle fut hors du Royaume de Galdap.

CHAP. LXXXVII.

Daraïde acompagnee de ſes Damoyſelles exploittoit chemin iour & nuit pour gaigner le port ou ſa nef la deuoit attẽdre : quand le ſoleil luy faulloit, vſant de la conduitte de la lune,vers laquelle en cheuauchant elle leuoit les yeux & diſoit : O déeſſe celeſte, benigne guide par les tenebres des amoureux larrecins, fauoriſez de voſtre lumiere, le voyage de celuy qui vous adore ſur tous les humains en voſtre ymage de la Diane de Guindaye. Laquelle (ainſi que vous receuez en voſtre corps luiſant tous les dons & vertus des eſtoilles du ciel) auſsi eſt vn vray recueil & treſor de toutes les beautez & graces mortelles : qui ſeule euſt ſuffy, pour patron, & exemple au peintre Xeuſis au lieu des neuf Dames de Crotone. Làs trop elle vous reſſemble à mon gré, d'autant que voſtre proprieté eſt froide, ſon honeſteté eſt tant glacee que les plus ardentz flambeaux d'amour ſi eſtaindroient : vous auez domination ſur toute l'humeur des elemens : helàs comme les miennes ſont agitees en diuers flus & reflus par elle, & comme ie ſens ſon influence dans la moëlle de mes os. Au fort rien ne me ſeront tous les maux & tormens qu'ay à ſouffrir pour elle,moyennant qu'en fin i'en aye telle faueur que de vous (ó déeſſe) receut võſtre Endimion. Ses damoyſelles qui l'eſcoutoiẽt, auoient grãde compaſſion de ſon amour,& ſentant leurs palefrois recrus, l'auertirent de ne meſurer ſa traitte à l'aune de ſon deſir, ains auoir egard à la portee des cheuaux qui quitteroient bien toſt ſon ſeruice ſi elle continüoit à les piquer ainſi en amoureux. Daraïde qui penſoit bien ailleurs, s'accorda à leur auis, & tournerent bride au logis d'vn foreſtier, ou elles deſployerent vaillamment leur appetit ſur vn quartier de cheureul. L'endemain

main matin partirent de là pour aller trouuer leur vaisseau, & gueres n'eurent cheminé que rencontrerent deux damoyselles sur leurs haquenees demenant fort grand deuil. Lors Daraïde s'enquerant de l'occasion: A à (dit l'vne) seigneur cheualier, la plus grande lascheté qui fut iamais commise: Icy pres meurt malheureusement le meilleur cheualier que visimes onques, sur qui estoit sorty d'vn chasteau vn autre fort grand & puissant lequel cestuy a mené à outrance, puis sont sailli vingt corseletz auecques haches & iauelines qui luy ont d'abordee occiz son cheual, & en fust desia autant de luy s'il n'eust gaigné vne vieille masure ou il leur tient estail, & l'auons laissé là, n'ayans le cueur de voir meurdrir si meschamment vn tel preud'homme comme le commandoit vne damoyselle par vne fenestre du chasteau. Daraïde (desirant secourir les oppressez) pique incontinent celle part à toute bride & ses damoyselles apres au gallop: les autres pareillement rebroussent le chemin qu'elles estoient venuës, esperant beaucoup de la taille & contenance de Daraïde. Qui à l'issuë de la forest choisit les combatans & esperonne plus viuement, criant à l'approcher: trahistres paillardz retirez les mains de dessus ce bon cheualier, dequoy ilz ne firent conte, & il l'apperçoit faisant deuoir d'homme de bien, en ayant trois à ses piedz ne remuans plus bras ne iambes: & las de la longueur du combat ne se soustenoit plus que sur les genoux: de sorte que sans la venuë de Daraïde il ne pouuoit plus gueres durer. Qui de sa lance couche le premier par terre, & du choc du cheual en reuuerse deux: puis au retour, de la hante rompuë leur descharge telz horions, que le plus roide en baisa sa grand mere. Adonc craignãt qu'ilz ne tirassent à son destrier, descend legerement, & le tronçon ietté, met la main à sa bonne espee (qu'il nommoit Tessale) de laquelle il trencha le bras net pres du coude à celuy qui plus estoit acharné sur le preud'homme: le bras tomba sur l'herbe, & le manchot descoche de douleur craignant par plus attendre perdre le reste: car l'acier de ceste espee estoit de si fine trempe, auec la verdeur des neifz qui la manyoient, qu'elle fendoit & perçoit les hauberts & mailles de fer aussi facilement que si ce fussent escorces d'arbres. Peu se soucia Daraïde de suyure se fuyart, ains s'adresse aux autres cõme vn loup affamé en vn trouppeau de brebis, ne tirant coup à droit dont elle ne tuë ou mehaygne son homme. Le paure cheualier (iasoit que nauuré & trauaillé à l'extremité) s'esuertua pour ayder à celuy qui luy sauuoit la vie, s'attachant au premier ou sa force le peut porter, auquel il donna de rouges iartieres. Et Daraïde y ouura de telle furie qu'en peu d'eure ioncha la place des corps de plus de la moytié de ses ennemys: surquoy le reste prit auis d'euader de vistesse, si Daraïde ne les eust suiuis de si pres que les derniers ne passerẽt iamais plus outre, ains choysirent la place pour sepulchre ou elle le attaignit. Les mieux courans gaignerent franchise au chasteau sans oublier de tirer la porte apres eux. Lors Daraïde retourne arriere le pauure cheualier que le cueur seul trainoit de loin apres luy: & à l'heure mesme arriuerent ses escuyers, & les damoyselles estrangeres trop esbahies de sa vaillance. Le cheualier qu'elle auoit secouru se couche adonc sur l'herbe & recognoissant Daraïde, qui pour prendre air haussa la lumiere de son armet, commence à s'escrier: O Iuppiter! quelle grace me fais-tu apres le trauail de Mars de planter deuant moy tout ce que ie desirois en ce monde. Daraïde ne pouuant penser qui estoit le personnage tãt resiouy de sa rencontre, met pied à terre & s'assied pres de luy, qui de rechef exclame: He Daraïde, que ie tiens mes peines heureuses aquerans telle fin à mon souhait. Ce disant luy iette les bras au col & les damoyselles luy delacẽt le heaume, dõt Daraide le cognust pour Galtazar de Barberousse, qui luy dit s'estre mis en sa queste suyuant sa promesse, adõc elle l'ẽbrasse, disant: Gentil seigneur trop m'obligez

igez de voz labeurs, ie remercie les dieux de m'auoir donné le moyen de secourir celuy à qui i'estois cause d'encombre. A l'instant les femmes le desarment & bandent ses playes à leur pouoir : apres il monte sur vn des cheuaux de ses ennemys, prenãs ensemble le chemin de l'hostel d'vn gentilhõme dont il estoit party le matin auec ses deux freres, qui auoient pris (comme il racontoit à Daraïde) deux autres voyes par accord de soy rendre tous au cinquiesme iour au mesme lieu pour rendre conte de leur auenture. La dame du chasteau) tant qu'ilz la peurent ouïr) ne cessa de vomir sus eux toutes les iniures & maudiçons qu'vne cholere de femme peut forger: & quand elle les eust perduz de veuë passa vn cheualier venãt d'autre costé qu'elle adiure sur l'ordre de cheualerie de la venger du tort qu'auoit receu de deux faux cheualiers qui s'en alloient la part qu'elle luy monstra, promettant luy enuoyer secours pour amender son outrage. Le cheualier qui la creut luy proteste y faire son plein deuoir, & elle depesche aussi tost trois des siens qui estoient sains & entiers pour aller à son ayde.

De la vie amoureuse que menoit Garaye en l'Isle de Lemnos auec la Royne Cleofile.

CHAP. LXXXVIII.

Tandis que Daraïde s'achemine au retour vers sa Diane, i'ay à vous dire en quel estat viuoit sa compagne Garaye auecques la Royne Cleofile: laquelle arriuee en son Isle de Lemnos fut grandement festoyee par ses sugetz, faisant part de tous honneurs & deduitz à son cher dom Arlanges, iaçoit qu'en plus grand respect & estrangeté qu'auant la cognoissance de son estre. Dequoy il ne se pouuoit bonnement contenter en son esperit, & se retirant quelque heure du iour à l'escart pour gouuerner ses menuës pensees, s'arguoit luy mesme de couardie, & que (veu la ieunesse de la Royne & la sienne) le desir ne pouuoit estre q̃ mutuël & semblable, mais que les dames (par la honte que nature leur a baillees pour garde de leur virginité) aymoient mieux estre à demy rauies par force de l'amy que de cõfesser iamais la debte, & desserrer vn ouy à plat d'entre leurs dẽts. Ie luy diray (discouroit à part luy) que de mon affection elle n'a occasion de douter, que ma race n'est indigne de la sienne, que si i'eusse voulu m'alaitter de simple veuë de beauté sans autre contentement, ie n'eusse quitté la presence de Diane pour la sienne, si elle me vouloit ainsi laisser languir & brusler à petit feu que i'aurois plus cher, auec son congé, de pourchasser ailleurs ma bonne auenture: neantmoins auoit bien resolu en soy de ne prendre ce congé quand elle luy voudroit donner.

Et vn iour qu'il l'a veid en plus gaye contenance que de coustume, proposa luy deduire au long tout son discours, & commença: Ma dame, ie souffre tant pour l'amour qu'il vous ie porte, que ne me sens pouoir plus gueres viure sans vostre reconfort.

A quoy la belle Royne luy respondit en souspirant: mon amy chacun sent son mal, & croy que vostre peine & langueur n'est pas egale à la mienne. Ce mot troubla tellement l'esperit de dom Arlanges, qui auoit basty sa harengue contre vn refus, que toutes ses remonstrances auant pourpensees s'en allerent en fumee: & ceste parolle luy creua le cueur, de sorte que la langue serree de pasſion perdit son office à repliquer. Parquoy toute son entente fut d'oresenauant à la seruir & honorer, & luy cõplaire en tout, iusqu'à vn soir qu'apres soupper il l'a menoit souz le bras pourmener au riuage de l'Isle, verd & mol de mouce: là ou regardans ensemble la mer tempestueuse, il luy dit de rechef: Sçauez vous, ma dame, pourquoy les poëtes ont dit que Venus estoit nee en la mer? A quoy, elle respondant auoir entendu de quelque sage que ce fust à cause que l'humeur est matiere de generation: Non non, dit don Arlanges, c'est pour-ce que rien ne ressembe mieux à l'amour que le nauigage: qui fut occasion

à vn gentil esperit de peindre Cupido (se trouuant en danger d'estre noyé des larmes de quelques amans) de se soir sur son carquois comme barque, fichant au mylieu vn de ses traitz pour mast, tendant pour voile son bandeau (auec sa corde pour vergue) qu'il emplissoit de ses souspirs en lieu de ventz, & pour auirons vsoit de deux autres flesches. Car (ma dame) disoit il, ceux qui bien ayment, trop cognoissent les tempestes d'amour semblables à celles de la mer: les refuz & desdains sont les vens contraires, & les craintes, despitz, ialousies & autres pensees fascheuses, sont les vagues impetueuses. La raison y ha aussi peu de puissance que le tymon en la nef en temps de fortunal & orage. Les pauures mariniers se resiouïssent voyans au haut de la hune apres la tourmente flamboyer Castor & Pollux, aussi me tiendrois heureux apres les tenebres de mes ennuys & angoisses de voir vn esclair de vostre pitié & mercy. A quoy Cleofile: Ie croy Arlanges que l'amour peut auoir quelque conformité à la mer, mais c'est à l'aymer vulgaire plein d'amer, de ceux qui s'y laissent precipiter sans frein ne bride suyuant l'amour aueugle qui ne donne lieu à raison ny conseil non plus q̃ ceux qui tendent à quelque port faisans voile sans egard de tẽps, & choisissans les rũbz à la boline pour la routte batuë. Ce n'est merueille si telles gens sont desuoyez du point ou ilz aspirent & s'ilz eschouënt en quelque blanc, ou font naufrage contre vn rocher. Adonc Arlanges: l'amour que blasmez comme aueugle (ma dame) est loué d'estre nud, d'autant qu'il ne peut viure couuert de trop longue dissimulation, autrement ses pensees seroient telles que le cypres, hautes, comme les miennes en vostre endroit, mais steriles & infructueuses. Pour ce contraint suis, apres y auoir bien pensé & contrepensé, de vous declairer que m'en vois mourant sans vostre soudaine mercy: tant mon ame est affamee de la delicieuse viãde que les dieux appellent ambrosie, dont mon œil & mes autres sens fleurent l'odeur continuelle estant tousiours si pres de vous. Alors Cleofile de face fort troublee: I'auois, Arlanges, estimé iusques icy, que vostre desir fust fondé sur toute honnesteté, dont m'estonne grandement qu'elle occasion ma vie vous ait depuis pu donner de changer propos à me machiner tel esclandre & tache à ma renõmee, que toute l'eau de ceste mer ne pourroit lauer n'y effacer. Sçachez que ie vous aymois sincerement & en esperance de noces, laquelle me tranchez maintenant par ceste indignité, considerant quel est le but de vostre vouloir, auquel ceux qui visent, ainsi que vous, venans au dessus de leur intention brutale, rassasient tout leur appetit, & leur affection s'estaint & meurt en la iouïssance. Bien est esblouy vostre entendement, bien aueuglé vostre amour que m'auez pallié de si fainte discretion, prenant la cargue si longue pour m'attraire en voz aguetz. Las ie louë les dieux de me les auoir descouuertz tempréement auant que i'y sois tombee, comme i'auois pourgetté, Arlanges, de requerir le grand Roy Amadis de nostre mariage: & i'eusse pris, ainçois esté prise par vn amoureux, pour mary, de ceux qu'on meine deux à deux à la foire, qui bastissoit toute son amour sus vne rosee de volupté tost sechee. Ce disant, tourne court au chemin de son palais, se demeslant du bras dõt Arlanges la soulageoit: & apres auoir fait cinq ou six pas en silence, luy recharge: Ie n'auray plus opinion (Arlanges) que la conionction puisse iamais auenir de nous deux que i'auois esperee, d'autant que ma foy est obligee à ce grand Roy, qui me voulant pouruoir dignement ne choisira le personnage hors de son sang, lequel en cecy vous desmentez trop en forlignant de l'honnesteté & loyauté grecque. Car ie tendoys de ma part à vne amitié parfaitte & eternelle, comme sont les esperitz qui s'en lient & embraçent, & vous tirant à ie ne sçay quel plaisir du corps, cesseriez d'affection au plus à la premiere maladie ou à la vieillesse ternissant & flaistrissant

ceste fleur qui maintenant paist & recree vostre veuë. Ie vous puis asseurer qu'à ce propos Arlanges fut merueilleusement effrayé & si la Royne ne l'eust auant lasché elle eust senty vn nouueau tremblement de tous ses membres, & marcha vne longue pause sans parler, puis respondit: Si ie ne cognoissois,ma dame, vostre bonté accoustumee(qui ne voudroit condamner vn criminel sans l'ouïr) ie serois en telle trance de ceste parole, que celuy à qui on a prononcé l'arrest de sa mort. Mais ie vous prie ma dame,d'examiner mon fait plus patiemment,& si ne voyez mon amour net comme la perle orientale, cler plus qu'vne source d'eau cristaline, sans bourbe & ordure quelconque, alors l'exillez pour malfaitteur, reiettez-le comme faux, foullez le aux piedz comme ord & fangeux. Premier,le temps qui desnue toutes choses cachees, pourroit il en vostre presence assiduë auoir maintenu en moy d'hypocrisie malicieuse que m'imposez d'auoir tant enduré de soif sans boire, estant si pres de la fontaine de ma vie, voire sans en auoir encores osé requerir vne goutte. Tant de constance, tant de patience ne peut auoir la volunté souillee que m'imputez qui n'est refrainte de raison aucune, ains brusle & ard à l'instãt qu'elle sent le feu,non moins que la naste ou il se prend & vole de loing. L'amitié qui me rend vostre, brusle en la froideur de vostre integrité, à la forme du canfre en l'eau, & tant y bruslera que vous viurez, comme la mesche autant que dure son huille. Car,ma dame, ceux de qui l'amour passe quãd & la fruition,son gens d'esperit volage, qui ne desiroient que ceste legere conqueste & despouille:& estans ainsi paruenuz à leur fin, retirent le pied de la poudre pour varier ça & la en reprenant appetit par changement, à la mode du bon glouton qui de tout gouste. Mais ceux que fortune adresse à celles qui vous ressemblẽt, sont trop loing de ce remuement de menage,par ce que leur affection est nee au ciel sans estre en la disposition des hommes de la laisser non plus que de la prendre: les ames sont esprises entr'elles que l'approchement des corps ne peut assouuir, la source en est immortelle qui ne peut tarir, d'autãt que ce fait gist en contentement eternel qui fait oublier aux sens leur folle conuoitise. Au contraire est des sottes & ignorantes, esquelles l'amy trouue & void en vn coup tout ce qui y est, elles ne pouans rien fournir d'arriere boutique, ains deployans tout leur tresor à la premiere monstre de leur personne. Les sages, vertueuses & bien aprises, ont tant de reserue & d'espargne de grace, courtoisie & prudence, que par leur communication priuee on y cognoist encore plus qu'on n'auoit sceu imaginer: tellement que le desir de l'amy est allaitté & entretenu par espoir de cognoissance(comme tousiours nouuelle) de ses perfections infinies. Comment, ma dame, ne sçauez vous pas que le premier motif d'amytié procede de la veuë? & qu'apres l'œil mille pensees volent par la fantasie qui allument d'auantage nostre desir? en sorte, que tendans à iouir de plus en plus de la beauté, voulons laisser l'ombre,& de tous noz sens embrasser la realle verité. Et quand au changement, il ne peut tumber en moy enuers vous, à cause que sommes nez en telle proportion & conuenance l'vn auec l'autre, qu'Arlange ne sçauroit aymer autre que la Royne Cleofile, & elle ne pourroit trouuer plus vray amant & propre à son destin qu'Arlanges. Parquoy estans si semblables de corps & d'ames se ioignent en vnion parfaitte, quasi de deux en vn, que les anciens ont appellé homfenin,qu'il n'est possible que le chose du monde puisse iamais separer ne desioindre. La Royne estima fort en ce discours l'esperit du ieune prince qui n'oublioit en son besoin à se seruir de la nourriture & instruction d'Athenes:& comme ilz approchoient du palais(ou la compagnie se rallioit pres d'eux)elle luy dit comme vn peu rappaisee: Arlanges, ie ne sçaurois (quand tout est dit) prendre en mauuaise part l'affection que vous me portez,q̃

toute grand Dame seroit heureuse de receuoir de telle personne que vous. Aussi vostre sexe vous donne loy de pourchasser voz auentures, & le nostre nous enioint au contraire de nous tenir sur noz gardes, & d'estouper noz oreilles comme le serpent contre le charme de vostre doux chant. Au fort si vostre amour est tant ferme & constante, soit doncques ceste requeste respiree iusques à l'asseurance que pourrons auoir l'vn de l'autre : par la main du grand Roy Amadis, qui n'est frein ne bride de contrainte ennuyeuse, à ceux qui n'ont enuie de changer ou varier. Ce mot resiouit grandement Arlanges, l'enhardissant de dire encores : Ma Dame, vous me comblez d'heur & felicité par ceste haute parolle en laquelle gist la somme de mõ souhait: mais elle n'emporte point de delay à l'effet de vraye amour, seulement conserue l'honneur en public quand on la veut demener sans secret ne couuerture. Plus vous diray, que l'amour (à qui bien l'entend) apres qu'il a tiré aux amans les traitz dorez de son arc ne veut qu'ilz soient liez que de sa corde. Il est de la loy de nature, qui à cause de son antiquité & préeminence ne veut estre bridee par celle des hommes. Employez (respond Cleofile vn peu renfrognee) ces menuz propos en voz gayes ieunesses, et croiez les Dames de ce climat aussi glorieuses en chasteté que les Princes de vostre sang en loyauté. Adonc entrerent en la sale ou ilz s'asirent & le vin de collation fut apporté, mais la Royne ne but à Arlanges, comme elle souloit, & si ne voulust qu'il la vinst entretenir à son coucher ne leuer comme auoit de coustume : Dequoy il conceut telle melancolie que toute la nuyt ne cligna l'œil pour dormir, faisant tant de regretz de ce deuis trop hardy, & auantageux que la plus dure pucelle du monde eust eu pitié d'ouir sa repentance.

Du moyen de reconciliation & appointement de don Arlanges auec la Royne Cleofile.

CHAP. LXXXIX.

Cleofile continũa quelques iours ce mauuais visage à Don Arlanges qui luy fut tres-grieue punition de son audace, se voyant autant long de son bien qu'il auoit auant pensé d'en estre pres : car la Royne parloit fort peu à luy & non que de propos cõmuns, sans autre faueur ne familiarité qu'au plus estrange homme d'Inde. Toute-foys apres auoir porté si long temps en son cueur ce pesant fardeau, vn iour qu'il veid la Royne se pourmener seule en vne allee de son parc, ses Damoyselles s'amusans à faire bouquetz & chapeaux de fleurs, il prend occasion de luy en porter vn fait de sa main, tout de roses muscades, & en le presentant luy dit (voyant qu'elle l'en remercioit maigrement) ma Dame, lequel trouuez vous meilleur de parler ou mourir? telle pourroit estre la parolle (respond Cleofile) qu'il vaudroit mieux à l'homme de bien mourir de cent mortz q̃ la delascher. Ie le sens fort bien (dit Arlanges) mais amour trop puissant me l'a tiree malgré moy du fond du cueur donnez luy en la faute. A quoy elle replique : qui fait enuis ce qu'il ne doit, est en danger de frequẽte rencheute : Amour n'est à encoulper de rien, ains celuy qui en abuse pour-ce qu'il est tel qu'on le fait, de soy ne bon ne mauuais: s'il tumbe en vn esperit fol, c'est vne rage: si en vn sage & auisé, c'est vn aise conduit par raison. Alors Don Arlanges : Ma Dame le cueur me creueroit si ne le degorgeois, à vous dire, qu'au cas que le dedans rapporte au dehors ie me voy du tout banny de vostre grace, & cest exil me tournera en vraye mort naturelle : par-ce que l'amour qui parauant estoit en nous deux, retumbe maintenant toute sur moy, qui m'est vn fais importable, veu que me sentois de la mienne seule chargé outre mes forces. Cleofile regardoit le Prince ententiuement, & pour responce luy dit qu'il estoit heure d'aller disner dont il demeura en grande perplexité. Ainsi retourne la Royne au palais ou l'on auoit desia couuert & mangea fort melancholiquement, monstrant vne face

face sombre & morne, & passant ce repas sans aucun deuis & le soupper pareillemét. L'endemain alla à l'assemblee en la forest prochaine, ou fut rencontré vn grand lyon qu'Arlanges (mettant soudain pied à terre) enferra du premier coup d'espieu, dequoy les veneurs luy donnoient grand los au disner, que Cleofile attribua plus à la fortune de la beste qui se presenta de flan plustost que de pis. Le Prince considerant la continüation de sa defaueur en estoit sur espines & depassionnoit redoutant merueilleusement l'issuë. Les tables leuees il s'escarta vn peu en vn fort buisson pour en faire ses plaintes à son ayse. Le iour estoit chaut comme au plus haut de l'esté pres des caniculiers qui empescha la Royne de chasser si tost, & alla chercher auec deux de ses plus familieres damoyselles, vn ombrage pour reposer vn peu à la fraischeur, lequel elle choisit aupres du buisson ou d'auenture estoit dom Arlanges, & oppressee de sommeil dit à ses filles qu'elles se pourueussent de reposer quelque part la entour.

Gueres ne fut là qu'elle entendit la voix douloureuse de son cheualier disant: A à amour en quoy t'ay-ie offécé pour me traitter si cruellement? es-tu pas d'estrange nature de tourmenter & martirer si durement ceux qui te celent & retiennent au clos de leurs poitrines? & s'ilz t'en mettent hors pour te donner air les salarier de desdains, refus & eslognemét du bien qu'ilz auoient approché. Amour si c'est pour essayer la constance de tes sugetz, la mienne n'est elle point assez esprouuee par la longueur du temps? Si c'est pour mieux faire sauourer le sucre de ton ambrosie par l'amertume de tes entrees & premiers metz, ceste cy est si grande qu'elle pourroit tant hebeter le goust du palais qu'il n'auroit plus vertu de sentir la douceur de ta celeste viande. Ie ne dy pas que l'appetit ne s'esueille, par ieune & abstinence, mais tant peust on endurer de faim que les boyaux restroississent & que l'appetit se perd par trop attédre. Apres ce discours il fut assez longue pause sans plus parler, ainsi gemisoit & souspiroit tendrement, puis recommença: Amour ie recognois mon crime d'auoir osé vser de ce lãgage amoureux à dame si chaste, bien me deuois contenter de sa bonne chere, de ses propos amiables, de son doux regard, brief du simple bel accueil en attendant à sa discretion le don de gracieux ottroy. A à fauce langue que tu affliges tout le reste du corps par ton forfait, d'auoir ainsi vomy à la volee ce qui valoit mieux teu que dit: ores te troncirois voluntiers entre mes dents si n'esperois que peusses encores par amende honorable enuers elle reparer ta faute, & rendre vn iour à ce las corps quelque plaisir en loyer du mal que luy fais maintenant souffrir: Et dieu quel mal? d'estre priué de tout le bien que ie receuois de son œil riant, de sa bouche d'or, de sa main prenant la mienne. Car de dame mieux emparlee & mieux moriginee, ie croy qu'il n'en soit point, & ne fut ne sera iamais. Se vãte Diane de sa beauté, Cleofile ne luy en doit gueres, face cas de sa blãcheur effaçant la nege, la couleur brune de ma Royne la vaut bien nuée de vermeil qui n'est tant fade ne mignarde: le foy du corps elle a gresle & aussi rond que s'il fut fait au tour: vne dispositiõ si gaye qu'il semble (Amour) que sois attaché au bout de tous ses membres & que tu danses & ioués en tous ses gestes & mouuemens. Car elle ha vne grace parfaitte, vne certaine bienseance en tout ce qu'elle fait & dit (qui n'a point de nom) laquelle enrichit tousiours de moytié la beauté ou elle se rencontre, & ou y en auroit quelque defaut le couure par la splendeur diuine: tellement que ie croy que Venus vostre mere ne soit autre que la grace, ou que ce soit sa compagne vnique. Et qui ne periroit par la veuë de tel basilic? qui ne s'esblouïroit à la lueur de ce soleil? Cleofile prenoit grand plaisir d'escouter de ses propres oreilles la vehemente affection de dom Arlanges qu'elle n'estimoit pas fainte en lieu ou il ne se doutoit d'aucun tesmoin, & ouït qu'il acheua

en ceste sorte : Somme (Amour) tu sçais que ma maladie est extreme qui m'a contraint suyuant le conseil des medecins d'vser de remede perilleux: voire elle est incurable & mortelle sans brief secours. Adonc se teust Arlanges auec vn long souspir, & la Royne se retira sans mener bruit, & estant assez eslognee demanda les cheuaux pour aller à la chasse rongeant à par soy les piteux propos de dom Arlanges, & quel ordre elle y donneroit. Les cors & trompes des piqueurs sonnerent & les meutes des chiens retentirent par le bois : qui firent à coup leuer le Prince de son buisson & se renger pres de sa chere maistresse qu'il n'abandonna oncques de peur du danger des bestes furieuses. Car bien tost fut vn grand cerf elancé par les chiens apres lequel la Royne se met à course de cheual qui fut suyuie selon que chacun fut bien ou mieux monté. Or l'estoit elle à l'auantage & brosse seule parmy le bois: mais Arlanges qui la suyuoit tousiours de l'œil veid qu'elle tira à main gauche, combien qu'on ouït glapir les chiens d'autre costé: parquoy laisse passer les damoyselles & les veneurs, puis tourna au chemin de Cleofile qu'il suyuit aux esclotz du palefroy au plus desuoyable endroit de la forest: & allant le pas pour l'espier sans estre senty, arriua à l'heure que d'assez loin il la veid descendre, & alors luy mesme en fait autant attachant son cheual à vn chesne, en luy lyant la langue de peur de hannir. Puis la va approcher sans bruit à costé iusques à vn gros arbre : d'ou il la void couchee sus l'herbe en lieu fort dru & espais faisant cheuet de son manteau d'escarlate souz sa teste : elle s'estoit trouuee appesantie pour le sommeil qu'elle auoit diuerty & repoussé en oyant les regretz de son amant, ioint la tristesse qu'elle en auoit conceuë, comme celle qui (nonobstant sa rigueur & dissimulation) ne luy deuoit rien de retour. Gueres ne fut là sans exclamer piteusement, honneur, honneur faux meurdrier des pucelles en quel estat m'as-tu reduitte de me faire liurer la guerre à celuy en qui gist ma paix, de me composer en toute rudesse de contenance & mauuaise chere contre celuy sans qui ne la puis iamais faire bonne ? Helàs que ie sens de destresse pour celle que luy voy endurer, & que ie crains qu'il me laisse & quitte n'esperãt plus trouuer d'amour en moy. Amour, ie l'ay bien desseruy, mais pardonne moy & me garde de si grief encombre. Ie croy (veu son bon esperit) qu'il aura bien apperceu à ma maniere que i'ay peine à luy donner peine, & que ma fiction est affection mesme. O quel plaisir sentit Arlanges de la repentance de s'amye & de la part qu'elle portoit de cest ennuy : combien de foys il eust enuie de l'aller reconforter voyant qu'elle fondoit en larmes & disoit : Làs s'il m'auoit fait tort, sa penitence a esté dure & longue, auecques preuue certaine de sa vraye amytié (O quelle satisfaction luy sembla receuoir par ce mot de tout son tourment) & qu'il plaida en soy pour & contre s'il se monstreroit ou s'il ne bougeroit de l'embusche iusques à la fin. Mais l'exellence de la Princesse auec l'opportunité du lieu le pousserent hors de là & l'attirerent iusques à elle, à qui il dit comme suruenant à l'heure : Ma dame i'ay tant routé le bois çà & là que vous ay trouuee, craignant que seule ne fussiez en quelque peril de ses bestes. Elles fut fort estonnee de celuy qui la surprenoit, & honteuse de doute qu'il eust ouy sa franche confession. Lequel se met à genoux deuant elle le chef enclin, disant à mains iointes: Làs, ma dame mercy vous requiers de l'offence que vous ay commise, imitez les dieux en clemence, desquelz vous tenez tant d'autres partis de vertu, ou me donnez congé de m'en aller si loin que plus ne soit nouuelle de moy: car possible ne m'est de viure encor vn seul iour en vostre prsence, & soustenir ceste face tant terrible & mal animee contre moy pour trop vous aymer, & de moins vous aymer iamais ne seroit en ma puissãce. Cleofile voyãt celuy qu'elle aymoit plus q̃ soymesme humilié, trẽblant deuant

deuant elle, la larme à l'œil, ne peut pas respondre à l'instant que de pareilles larmes auec vne frequence de poulz comme par accez de fieure. Si le releue & fait soir sur le tapis mol de verdure aupres d'elle, luy disant d'vne vois foible rompuë de menuz sanglotz : Ie vous fay iuge Arlanges, si estant telle que ie suis n'ay eu raison de vous dire ce que i'ay dit. A quoy il respond : Ie confesse que c'est moy qui ay failly, & me presente à vostre misericorde : en signe de laquelle (ma dame) vous requier vn baiser: quant & quant il s'auance pour le prendre, l'approchant à soy d'vn bras non obstant quelque petite defence. Il tint se long baiser n'ayant pouoir de soy retirer du lieu ou gisoit son cueur, puis elle le repoussa doucement, & se maintindrent long temps regardant l'vn l'autre. Lors il saisit les blanches mains les serrant & estraignant entre les siennes: Lors souspirs sailloient des deux bouches longs & drus: les cueurs leurs battoient comme s'ilz eussent voulu sortir de leurs poitrines pour se ioindre ensemble: le sang montoit aux visages, puis les laissoit pasles & decoulourez. Ainsi furent vne heure sans parler. Arlanges retournant au baiser, puis se retirant pour repaistre la veuë, comme si les yeux fussent ialoux de la bouche, remaniant par fois les mains de celle qui estoit demy morte: en sorte que tous leurs sens transportez & esperduz donnerent place aux ames de s'vnir par le moyen du corps, demeurans chacun mort en soy & vif en l'autre, quasi yures de la liqueur de volupté (nõmee nectar des dieux) quasi fondans de douceur comme au feu la cyre, quasi rauiz en extase, s'embrassans d'vne ardeur gloute comme s'ilz eussent voulu estre tous entiers l'vn en l'autre, & par ce moyen iouïssans du souuerain bien de ce monde, lequel les vrays amans seulz cognoissent, & comme l'imperfection de ceste masse enueloppe les esperitz, tellemẽt qu'vne part prenant plaisir priue l'autre des rayons d'amour, ainsi que le soleil eschauffant & enluminant la terre en vn endroit & hemisphere laisse l'autre en froideur & obscurité. A eux autrement auint & non en façon bestiale, ains estoient leurs sens corporelz comme serfz endormis, pendant que les ames maistresses s'entrecherent & visitent au plus pres que leurs prisons permettent. Or en telle pasmoison sçauent les nymphes Hamadriades seules ce qui auint aux deux amans en ce lieu du bois: dequoy eux mesmes (estans lors euanouys) ne se souuindrent pour en sçauoir apres parler ne tesmoigner. Dont sçachent ceux qui de telz deduitz ont cognoissãce & memoire, qu'onques ne furent en telles noces, ains qu'en leur festin amoureux ont esté seruis de gros metz & entremetz & de glan pour blé, dõt ilz se saoullent souuent & lassent, la repentance suyuant de pres le fait. Telz rompent la parolle par le baiser, & le baiser par elle mesme, la veuë par l'attouchement & au contraire, sans que leurs sens s'assouuissent iamais iusques à gouster l'heur du rauissement, d'autant que la splendeur de la deité d'Amour ne peut enfoncer en estoffe si grossiere, ainsi que la chaleur du soleil perce peu auant la terre espoisse & dure. A tant se leuerent de la Arlanges & Cleofile comme s'esueillans d'vn profond sommeil ou ilz auoient esté enuiron deux heures sans qu'il leur semblast y auoir demeuré vn quart. Si vont reprendre leurs cheuaux & retrouuer ensemble la trouppe des veneurs qui rapportoient le cerf sur vn chariot ayant esté à tous la iournee d'heureuse rencontre. La Royne renforça deslors à Arlanges son estrangeté auant commencee, qui s'en recompensa bien en priué deux iours apres la surprenant seule endormie au plus secret lieu de ses vergers. Dequoy au resueil toute farousche entra en plainte & cholere contre luy disant: Helas Arlanges quelle trahison m'auez vous faitte de me derober ainsi ce que vous ne tout le monde ne me sçauroit plus restituer? A à grand Roy Amadis si ie vous ay failly de parolle vostre race mesme en est cause, qui m'a vollé par larrecin ce que de bon gré ie n'eusse iamais

 consenty.

consenty. Las chetiue que ie me sens decheuë de ce que i'estois, qui plus ne se peut restaurer:ayant perdu la precieuse coronne de virginité. Làs Diane (à qui ie cedois mal volontiers) quel auātage ores as-tu sur moy par la modestie de ta moins audacieuse Daraïde. A quoy dom Arlanges: Ne me blasmez, ma dame, de chose que i'aye faitte icy estant si troublé d'aise que ne sçay bonnement que ie suis, ne que ie fais, ne pense, sinon que nageant au torrent d'Amour ie tends à ancrer au port de salut (qui gist en vous) ou est le repos de tous mes labeurs. Ce disant iouë des mains sur elle, qui le prie de se contenter de la langue à dire ce qu'il voudroit, & du bien de s'entreuoir & d'estre l'vn pres de l'autre (comme elle mesme en estoit satisfaitte) sans vser d'approche plus cruelle, & qu'en amytié honneste, ou les esperitz iouïssent de la veuë & parolle, le surplus n'est à rien conté: mais il ne fut pas en luy de tant soy commander: & apres, luy dit que c'estoient les arres du mariage futur duquel ilz se deuoient asseurer puis qu'il dependoit de l'auis du Roy Amadis qui de sang luy estoit si proche. Ainsi la reconforta le gentil prince à son pouuoir, & depuis continua tant à espier ses retraittes qu'il eust occasion d'en rymer vne chançon qu'il chāta vn iour estant prié de sonner du luth en sa presence, deguisant vn peu les noms seulement.

CHANSON D'ARLANGES.

Arlang par foy, trauaux & larmes,
Liura telz assaux & alarmes
A Clyo que son dur cueur,
Par temps amollit la rigueur.
Et qui eust esté la cruelle,
Voyant mourir l'amy fidelle,
Qui sa vie n'eust rachetté,
Fust ce au pris de sa chasteté?
Ce fut au secret cabinet
D'vn delicieux iardinet
Qui coutoye vn clair ruisseau,
D'vne viue & argentine eau.
D'autre costé le verd bocage
Le couuroit de son frais ombrage:
Donc les oyseaux au bruit & son
De l'onde accordoient leur chançon.
La terre estoit, là par fleur mainte
D'odeur plaine & de couleur painte
Mais tout effaçoit vne rose
Qui par amour y fut enclose.
Arlang trouua Clyo s'amye
Sus l'herbette mol endormie
De qui ses yeux tant se repeurent
Que du tout eblouys en furent,
Elle tiroit souspirs diuers
Tesmoins de ses desirs coeuers,
Et dormant reclamoit par foys,
Arlang, Arlang de foyble voix.
Ce mot le fait à terre fondre,
Ou d'vn baiser luy va respondre
Decouurant la blanche poitrine,
D'ou sortit vn odeur diuine.
Son beau sain doucement vndoye.
Comm'au riuage de la mer quoye,
Comm'vndoye vn champ de haut blé,
Par le vent battu & soufflé.
Clyo s'esueille au baiser prendre,
Qui n'est pas ingrate à le rendre,
Entr'ouurant l'œil dont elle voit
Celuy à qui seule deuoit.
Tandis que la vermeille bouche
Des amans l'vne & l'autre touche:
Les esperitz sont confus ensemble.
Tant corps de pres à corps s'assemble.
Les deux ames ne sont plus qu'vne
Spirans vne alaine commune,
Et sont par vnion d'esperitz,
Les membres de fureur espris.
Car l'ame d'Arlang au corps entre
De Clyo iusques en son centre:
Et l'ame d'elle en luy se renge
Pour à la sienne faire eschange.
A chascune ensemble plus beau
Que le sien, ce logis nouueau
Et luy plaist y faire demeure
Quoy que viuant là en soy meure
Làs quand falut l'ame rauie

Repren-

Reprendre sa premiere vie,
Que sa naturelle maison
Luy sembla horrible prison?
Vrays amoureux seulz vous sçauez,
(Qui de ce miel gousté auez)
Comme vne double volunté
S'vnit confite en volupté
Venus (de qui tient ma victoire)
Pour en consacrer la memoire,
Ie pendz à l'autel de ton temple
Vn cueur iumeau des deux exemple.

Grande ioye sentit Cleofile en son cueur de ce secret discours de ses amours, qui peu à peu s'appriuoiserent & furent maintenuës par accord des deux parties en diuers lieux destournez, sans toutes-foys que personne en eust cognoissance ne doute quelconque, au moyen du bon ordre qu'ilz donnoient à la conduitte de leur affaire : ioint qu'on n'en pouuoit auoir mauuaise opinion veu l'esperance du mariage. Or allerent plusieurs-foys (sous couuerture de la chasse) au lieu de la forest ou auoit esté la naissance de leur soulas, & y entaillerent les deux noms de la chançon es arbres prochains, entrelacez de mille lacqz d'amours, qui prindrent telle croissance auec le bois comme leur affection augmenta tousiours quãd & l'aage iusques au dernier souspir de leur vie. A tant les laisse Galersis le croniqueur en cest aise à leur singulier contentement, pour vous raconter au douziesme liure ensuyuant, la peine que souffroit Diane d'autre costé par ialousie de la longue absence de sa Daraïde, & quelle fut la fin de leurs amours, & pareillament de celle de Rogel de Grece & de la belle Leonide, auec maintes auentures plus estranges & entreprises d'armes plus hautes que toutes les precedentes, au pourchas des mariages de ces excellentes Princesses. Desquelz ie quitte le peinceau à plus heureux peintre que moy qui aura cogneu par effet & cueilly le fruit de pareille iouïssance de son desir : laquelle couste trop à tant penser & exprimer, a celuy qui y aspire quasi hors d'haleine en foyble & tardiue esperance.

Fin de l'Onsieme liure d'Amadis de Gaule.



LE DOVZIEME LIVRE D'AMADIS DE GAVLE, TRADVIT NOVVELLEMENT D'ESPAGNOL EN FRANÇOIS,

Contenant quelle fin prindrent les loyalles amours d'Agesilan de Colchos; & de la Princesse Diane & par quel moyen la Royne Sidonie se rapaisa, apres auoir longuement pourchassé la mort de dom Florisel de niquee, auec plusieurs estranges auentures non moins recreatiues que singulieres, & ingenieuses sur toutes celles qui ont esté traitees es liures precedents. Traduit d'Espaignol en François par G. Aubert de Poitiers.



EN ANVERS,
Par Guillaume Silvius, imprimeur du Roy.
L'AN M. D. LXXIII.

A TRESHAVTE ET TRESILLVSTRE DAME MA-DAME DIANE DE POITIERS, *Ducheſſe de Valentinois.*

G. Aubert de Poitiers.



OVT ainſi que les anciens mariniers auoyent accouſtumé en ſe hazardant à quelque longue nauigation, de ſe vouër à celui de leurs Dieux, ou à celle de leurs Déeſſes, dont ilz eſperoyent plus de ſecours contre les furies de la tourmente. Auſsi, Ma-dame, voulant hazarder ce mien labeur au iugement d'vne infinité de perſonages, qui ſont le plus ſouuent tous contraires en leurs opinions, ie me ſuis voulu vouër & mettre en la ſauuegarde de telle, qui peut par ſa ſeule ombre, & par la ſouuenance de ſes autres faits genereux, eſpouãter tous mes aduerſaires. Car s'ilz ſe ſouuiennent de la vengeance que Diane voſtre deuãciere prit de l'indiſcret Oenee, & du mal fortuné Acteon, de l'vn pour l'auoir oublié en ſon magnifique feſtin, & en ſes ſolennelz ſacrifices, de l'autre pour l'auoir ozé regarder nuë en la vallee de Gargaphie. Ie croy, Ma-dame que vous cognoiſſant de meſme nom, de pareille grandeur, & de non moindre courage, ilz ſeront autant craintifs à vous offencer en mesdiſant des choſes qui vous ſeront conſacrees, comme les autres deux furent nonchalans à honorer celle qui vous reſſemble dans le ciel, & que vous reſſemblez ſur la terre. Meſmement qu'en ce diſcours ou ſous le nom de Diane, & ſous la painture de toutes les excellences qu'il eſt poſsible de deſirer, voſtre grandeur ſemble auoir eſté prophetizee de long temps. Il ne ſe trouuera homme lequel en defauoriſant voſtre hiſtoriographe, ne ſe monſtre rebelle aux celeſtes deſtinees, qui ont voulu que l'hiſtoire de voz perfections fut entenduë par les Eſpagnolz deuant voſtre naiſſance, & deſcouuerte aux François en voſtre viuant. Par leſquelz propos, Ma-dame, ie croy que vous entendez de-ia aſſez l'ocaſion qui m'a meu à vous dedier ceſte hiſtoire de Diane : car outre ce que voſtre genereuſe vertu en toutes choſes, & ſinguliere affection aux bonnes lettres, & benignité enuers vn chacun, m'en eſtoyent raiſons treſſuffiſantes, le ſujet de ſoy-meſmes m'y contraignoit, & ne pou-

uoit iuſtement s'auouer à autre que de vous. Ie pourrois dire plus: Ma-dame, que le liure precedent vous aiant eſté preſenté, ceſtuici, qui en eſt le paracheuement, vous eſtoit encores deu, afin que vous euſsiez le diſcours entier des fortunes de Diane. Meſmement qu'au prochain liure les douleurs de celle excellente Princeſſe eſtoyent ſeulement recitees, & partant vous les ayant receuës, il eſtoit treſraiſonnable que vous en receuſſiez pareillement la conſolation. Or eſt-ce moy, Ma-dame, qui aporte la ioye, le contentement, le bon heur, la liberté, & l'entier acompliſſemēt des deſirs de voſtre Diane, pour recompenſe des ennuis, du meſcontentement, de l'infelicité, & de la langueur ou l'on l'auoit premierement abandonnee. Et ſi ie ne craignois de trop me vanter, i'ozerois franchement vous aſſeurer, Ma-dame, que d'autant que le plaiſir eſt plus agreable que la douleur, & la reiouiſſance plus gracieuſe que l'ennui, d'autant le preſent Liure vous ſera plus agreable, & plus gracieux que le precedent. Car s'il vous plaiſt lui preſter tant de faueur, que de le faire lire deuant vous à quelques heures, vous trouuerez que l'autheur Eſpagnol s'eſt de tout ſon pouuoir efforcé à rēdre le diſcours plaiſant, l'hiſtoire bien continuee, les propos bien ſuiuis, les harangues biē apropiees aux perſonnes, à la matiere, au lieu, & au temps, autant que l'opportunité le pouuoit ſouffrir. Mais i'ayme mieux reſeruer le iugement de ces choſes à vne autre fois, que la manifeſte aparence de la verité me deliurera de tout ſoupçon de vanterie. Et ce pendant, Ma-dame, i'atendray le moyen de m'emploier à voſtre ſeruice, és endroitz que ie penſerai vous eſtre plus agreables: vous ſupliant, prendre ces arres de ma bonne volonté pour le futur effect d'icelle, & receuoir en ce mien eſſai d'vne plus haute entrepriſe, autant benignement & gracieuſement, comme mon affection a eſté humble & entiere à vous le dedier & conſacrer. De Paris ce xxviij de Iuillet.

DIS-

DISCOVRS DE G. AVBERT SVR SA TRADVCTION DV DOVZIESME LIure d'Amadis de Gaule.

AV LECTEVR.



EV s'en a fallu, amy lecteur, qu'en diſcourãt à part-moy les conſiderations qui ont meu les anciens autheurs à mettre leurs liures en lumiere, ie ne me ſoye au contraire reſolu delaiſſer les miens en tenebres, & mes eſtudes en repos. Car ſi les anciens ont eſcrit pour eſtandre leur renommee, ou pour profiter au public, ou pour gaigner le pris propoſé à la vertu, ou pour faire entendre à la poſterité les faitz genereux de leurs chefz de guerre : en ce miſerable ſiecle, duquel nous ne pouuons, eſperer en lieu de louange, ſinon vne calumnieuſe riſee, & lieu de guerdon de noz trauaux, le deſdaing d'vne vile ingratitude : Il ne nous eſt reſté aucune ocaſion (ſi nous ſcauions bien reigler noz affections) de faire le profit de ceux, qui n'ont aucun ſoucy du noſtre, ny de rediger par eſcrit les faitz memorables de tel, lequel (encores qu'il le merite pour ſa prouëſſe) le demerite pour la pareſſe, & pour le meſpris dont il vſe en l'honneur & entretenement des perſonnages doctes & vertueux: Les ſciences veulent eſtre honorees de tous, & remunerees par les Princes, & Seigneurs, qui en recoyuent leur plus durable gloire : ou s'ilz les meſpriſent, elles ne les honoreront, ains ſe tiendront en ie ne ſçay quelle arrogance, auec laquelle elles ont acouſtumé de meſpriſer, tous ceux qui les ont en meſpris. Ce q̃ i'ay voulu dire à fin de deſcouurir la raiſon qui a meu pluſieurs François, Eſpaignolz, & Italiens, à laiſſer chacun en ſa langue, tant de Romans, & ſi peu d'Hiſtoires: car (cõme il eſt vray ſemblable) voyans qu'aucun honneur n'eſtoit conſtitué aux gens doctes, plus qu'aux ignorans, & ſe deſpitans contre le malheur de leur ſiecle, ilz ont mieux aymé eſtancher l'extreme ſoif d'eſcrire qui les alteroit, en contant les geſtes d'vn Fierabras, d'vn Amadis, des Cheualiers de la table ronde, & de telles autres perſonnes fantaſticquees à leur plaiſir, qu'employer leur eloquence à reciter les hauls faitz d'armes, & les triomphantes victoires de leurs Princes, qui ne tenoyent aucun conte de leur ſcauoir. De là eſt venuë la diſette de noz hiſtoires, dont les autheurs (excepté quelques vns) ont eſté autant indignes de parler de leurs Roys, comme leurs Roys mal preuoyans qu'ilz ne faiſoyent enuers telz hiſtoriens, ce qu'Alexandre le grand fit enuers les ſtatuaires & paintres de ſon temps, auſquelz il deffendit rigoureuſement qu'aucun d'eux ne taillaſt

ſon ymage, ny paigniſt ſon effigie, ſinon Liſippe & Apelle. Ainſi ſommes nous demeurez iuſques auiourd'huy ſans auoir aucune hiſtoire acomplie en ſa perfection, & ſi le temps ne change, nous n'en deuons iamais eſperer : car les riches aymeront mieux paſſer en delices ce peu de vie qu'ilz ont à viure, que prendre vne pene certaine ſouz vne incertaine eſperance de gaigner quelque peu d'hõneur par vn fort grand trauail: Mais ceux qui ne ſe contenteront de leur fortune, s'ilz ont le bon eſprit & ſain iugement qui eſt neceſſaire en telle entrepriſe, ilz aymeront mieux les employer a la medicine, à la iuriſprudence, voires aux traffiques de marchandiſe, qu'à labourer en vne terre ſi ſterille, dont ilz ne peuuent eſperer que des ronces pour leurs moiſſons: car tout ainſi que l'homme auare ne ſe peut contenter de richeſſe qu'il puiſſe auoir, auſſi l'homme bien né, & de bon ſens, ne peut ſouffrir la vile pauureté ſur ſes eſpaules, ains la rechaſſe de toute ſa force, conſiderant que le pauure (quelque excellence qui ſoit en luy) n'eſt entre les riches (encores qu'ilz ſoient les plus ineptes perſonnes du monde) ſinon vn aſne entre des ſinges ſeruant de riſee à toute la compagnie : par ce qu'auiourd'huy lon ne meſure plus la grandeur de l'hõme, par la grandeur de ſes vertus ains par la grãdeur de ſes richeſſes. Et pour finir ce propos, ie ne me puis engarder de dire que ie m'eſmerueille de pluſieurs de noſtre tẽps, doctes certainemẽt es bonnes lettres, mais mediocres en fortune, qui ont oſé entreprendre de porter tous ſeulz le fardeau d'vne grãde hiſtoire, ou d'vn autre ſemblable labeur de lõgue aleine: Car ie leur predy, que ſi pour les ſoulager en vn ſi grãd trauail, ilz n'õt le moyẽ d'ẽtretenir ſoubz eux quatre ou ſix perſonnes (ſinon des plus doctes, à tout le moins qui ne ſoient des plus ignares) il leur ſera impoſsible de venir à chef de leur entrepriſe, tout ainſi qu'à l'Architecteur, lequel, ayant entrepris quelque ſuperbe Palais, voudroit luy meſmes tirer les pierres de leurs pierrieres, fouſſoyer les fondemens de l'edifice, porter la hote & le mortier, & faire telz autres actes, ou la ſeule durté du trauail eſt neceſſaire, & non l'excellence de l'eſprit. Or ayant deſcouuert mon opinion de la multitude des Romans, & pourquoy noz hiſtoires ſont ainſi demeurees en arriere, choſes qui ſelon mon iugement n'ont point eſté recitees en ce lieu mal à propos, Ie croy que i'auray aſſez fait pour ceſte heure, ſi ie reſpon: à ce qu'vn chacun qui aura quelque cognoiſſance de moy, & de mes eſcritz, ou de l'vn des deux, me pourra obietter en voyant ceſte mienne traduction. Les plus modeſtes diront que n'ayant point mal employé mes premiers ans aux bonnes lettres, ie pouuois bien employer ce premier labeur de ma ieuneſſe en lieu ou i'euſſe deduit quelque doctrine meilleure que celle qui eſt traitee dans le douzieſme liure d'Amadis, par laquelle i'euſſe peu augmenter le profit du lecteur, & la louange que ie pouuois atendre de mon trauail, Ie leur reſpons que ſans auoir bien experimẽté ſa force, lon ne doit temerairement

rement entreprendre les choses de grande importance: à raison dequoy ayant deliberé de faire vn iour les ouurages qu'ilz desirent, i'ay premierement voulu essayer le petit iugement de mon esprit, & tout ce peu qui pouuoit estre de bon en moy, en lieu, ou sans peril, i'ay peu faire mes essays tout à loisir, sans en esperer aucune louange, ains le seul contentement de plusieurs miens amys, ausquelz voire à tous, i'ay mieux aymé monstrer mon ignorance en leur obeïssant, qu'en ne leur obeïssant point, leur laisser quelque ocasion de m'appeller ingrat & peu affectionné à leur complaire. Quelques autres diront que i'eusse beaucoup plus fait pour moy, si i'eusse employé aux estudes de ma vacation, le temps qu'il m'a fallu employer en la traduction d'vn Romant: & que le tumulte du barreau, & des affaires qui tournoyent entre mes mains, ne me permettoit d'ocuper mon temps ailleurs: A ceux-cy ie ne veux respondre par plus grande rigueur, sinon que ie les remercie treshumblemeut dont ilz ont mon profit en plus grande recommendation que moymesmes, & que par auanture ilz n'ont le leur propre: Toutesfois ie leur veux bien dire en passant, qu'ilz ne doiuent trouuer mauuais si i'ay employé à la traduction de ce liure, le temps qu'ilz ont le plus souuent consumé aux cartes, aux dez, aux tarauts, à la paume, & à leurs autres menus plaisirs, voluptez ausquelles i'ay esté si peu enclin depuis ma naissance, qu'il m'a esté facile de poursuyure ma vacation, & me recreer en la cour du Roy Amadis, sans que l'vn ayt empesché l'autre, comme ceux qui me conoissent & hantent familierement pourront tesmoingner à vn chacun qui sera tant de seiour que de s'en enquerir. Il s'en trouuera encores d'autres qui diront que les Romans sont du tout inutiles, & ne seruent que d'amusement à ceux qui les lisent: Ie ne sçay s'ilz seront beaucoup de ceste opinion, mais ie m'asseure bien qu'ilz sont vn fort grand nombre qui croyent le contraire: Car si pour voir la purité & naïfueté d'vne langue, se recreer en considerant les diuerses humeurs & paßion des humains, representer l'experience de l'art militaire, s'encourager aux armes par la louange de la prouësse, & par la vituperation de la couardie, contempler (comme en vn theatre de tout l'vniuers) les variables changemens de la fortune, les remuements des afaires du mõde, l'inconstance des choses humaines, les hazards de la guerre, les trophees des Princes victorieux, & la vergongne des vaincuz (choses qui se depaignent beaucoup mieux en vne narration inuentee, qu'en vne histoire veritable) lon pense le temps estre perdu & mal employé, Il faudroit dire que tout le temps qui est employe à la lecture de plusieurs autres bons liures qui ne tendent qu'à mesmes instructions, seroit pareillement inutile aux lecteurs: opinion tant inepte, que ie ne sache hõme si effronté qui l'osast soustenir, sans se mettre en danger d'estre accusé d'vne trespitoiable faute de sens. S'ilz se vouloiẽt opiniastrer & dire que les Romãs sont choses fabuleuses, & qui ne contiennent que mensonges: Pour mesme ocasion il faudroit

encore

encores chasser Homere, Virgile, & tous leurs semblables, voire la plus grande part de ceux qui ont fait semblant de ne s'estre proposé autre but que la verité : car quelque mine qu'ilz ayent faite, le plus souuent ilz n'ont point tant escrit ce qui estoit vray: comme ce qu'ilz pensoient estre au gré de ceux ausquelz ilz vouloient plaire, faisans tourner & retourner inconstamment leurs voyles deuers tous les costez dont ilz esperoient auoir le vent plus fauorable : A l'ocasion dequoy, ie ne fais autre difference entre les vns & entre les autres, sinon que ceux-cy racontent des mensonges manifestes, & ceux-la les desguisent au mieux qu'ilz peuuent. Quant à ceux qui diront confusement qu'en ce liure les manieres de parler sont trop vulgaires, ou trop obscures: que les harangues des capitaines à leurs soldatz, des amans à leurs Dames, & des Dames à leurs amans, qui sont les principaux ornemens de ce genre descrire, y sont trop briefues ou trop longues: que les deuiz des Damoyselles & des Cheualiers y manquent en plusieurs endroitz, & sont superflus en plusieurs autres : & infinies semblables opinions selon la diuersité de leurs fantasies : Ie respons à ceux-cy que ie ne suis deliberè de leur respondre, car en leur respondant, tout ainsi que leurs auis sont infinis, il faudroit que mes responses fussent infinies : Qu'ilz se contentent donc de sçauoir (s'ilz ne le sçauent desia) qu'il y en aura qui trouueront bon, ce qu'ilz trouueront mauuais, & d'autres qui trouueront mauuais, ce qu'ilz trouueront bon, voires eux mesmes trouueront mauuais au soir, ce qu'ilz auoient trouué bon au matin: & trouueront mauuais au matin, ce qu'ilz auoient trouué tresbon le soir au parauant: tant est variable & incertain le iugement des hommes, mesmement de ceux qui ne se reiglent que par leur seule opinion: Ou s'ilz ne veulent prendre ces raison en payement, à fin de ne leur laisser aucũ moyen de se plaindre de moy que i'aye troublé leur repos par mes opiniastres disputes, i'ayme mieux leur donner gaigné, & confesser franchement mon impuissance & l'insufisance qui est en moy pour leur respondre, que perdre beaucoup de temps en vne grande contention de bien petite importance: car au surplus ie receuray aßez de contentement, si m'eschapant de ceux que la nature à formez d'esprit reuesche, & d'humeur querelleuse, i'entens que quelque petite troupe de personnages doulx & benings, lise par plaisir, ce que i'ay escrit par recreation en essayant si i'oserois vn iour m'auanturer à quelque plus haulte & plus laborieuse entreprise.

De Paris, au moys de Iuillet,

FINIS.

LE DOVZIESME LIVRE D'AMADIS DE GAVLE TRADVIT NOVVELLEMENT D'ESPAGNOL EN FRANCHOYS, PAR G. AVBERT DE POITIERS.

Contenant quelle fin prindrent les loyalles amours d'Agesilan de Colchos, & de la Princesse Diane, & par quel moyen la Royne Sidonie se rapaisa, apres auoir longuement pourchassé la mort de don Florisel de Niquee, auec plusieurs estranges auentures, non moins recreatiues, que singulieres & ingenieuses sur toutes celles qui ont este traitees es liures precedens.



Comme don Rogel de Grece, acompagné de l'Infante Leonide alla esprouuer l'auenture de la roche enflâmee, & côme il vainquit toutes les gardes du chasteau, et le cruel geât Galpatraf.

CHAPITRE PREMIER



Madis de Grece, & ceux qui estoient auecq' luy, estãs departiz de l'Isle deserte, auoiẽt lõg temps singlé à pleine voyle, selon qu'il plaisoit aux sages Alquif & Vrgande les conduire, se tenans tresheurenx de leur compagnie, quand à la fin ilz arriuerent en vne Isle, ou ilz prindrent port, & descendirent en terre. Alors les sages commanderent à dom Rogel de s'armer, pour l'ornement de sa prouësse, & à l'Infante Leonide se parer de ses plus mignons acoutremens, pour illustrer d'autant plus les perfections que la nature luy auoit donnees, parce (disoient les sages) que vous estes maintenant arriuez en lieu, ou l'vn n'a

moindre besoing de sa vertu, & haute cheualerie, que l autre de sa singuliere beauté. Incontinent le prince Rogel s'estant armé de toutes pieces, monta à cheual: & l'infante Leonide fut presque aussi tost habillee d'vne riche robe de velours cramoisy decoupee sur vne doubleure de toile d'or, & toute semee de petits lassetz, faitz de fil d'or, & de soye incarnate, entrelassez en las d'amours fort mignonnemēt, & se rencontrās par ordre égal sur le mylieu de chacune decoupeure, dont les bors estoient enrichis de fin email, elabouré de diuerses couleurs biē apropriees à la couleur du vestement. Ceste robe auoit de long tēps esté gardee par Vrgāde & par Alquif, à fin que la Princesse peust mettre à fin l'estrange auanture à laquelle ilz la conduisoient. Ses cheueux blonds & crespes, estoient annelez par demys ronds d'vne fort bonne grace, & portoit sur le chef vne couronne de precieuse pierrerie, marchant en cest equipage auecques telle beauté, qu'il n'y auoit Damoyselle au monde qui se peust comparer à elle, excepté seulemēt Diane, & l'infante Fortune. Puis apres, on lui amena vn braue palefroy enharnaché de pareille parure à la sienne, sur lequel elle monta incontinent. Le petit dom Silues du desert, & l'infante Fortune la voyans en si braue arroy, ne cessoient de sauteler de ioye à l'entour d'elle. Autant en faisoit Darinel, lequelle commençant à s'enamourer d'vne si excellente beauté, commençoit aussi à oublier les anciēnes amours de sa maistresse Siluie, faisant desia maintes ioyeuses exclamations, à fin d'acquerir la bonne grace de sa nouuelle amoureuse. Mais les sages lui acourcirent sa liesse, car apres auoir dit aux Princes qu'ilz les attendissent là, mōterēt chacū sur son pallefroy, & prindrent la lance & l'armet de Rogel, qui conduisoit l'infante Leonide. Ainsi partirent eux quatre ensemblément, estant dom Rogel si ioyeux, & tant rauy en la contēplation de la beauté de sa Dame, qu'il n'estimoit pouuoir trouuer en tout le mōde chose tant espouuentable, qu'elle lui peust donner aucune crainte en sa presence, ains se tenoit asseuré moyennāt sa faueur, de mettre à fin les plus estrāges auātures qui luy pourroient suruenir. En ces entrefaites ilz vindrent trauerser vne plaisante forest, par laq̄lle les sages marchoiēt vn peu deuāt, pour leur estre guides du chemin. A raison dequoy Rogel voyant le tēps & l'ocasion assez propres pour parler de ses pasions, dist à l'Infante. Si par la grandeur de vostre beauté, vous congnoissez la grandeur de mon martire, ie suis certain, ma Dame, que vous excuserez facilement la grande hardiesse que ie me donne, pour vous declarer mes grandes douleurs. Mais ce qui me rēd beaucoup moins craintif, c'est qu'ayant mis en vous seule l'entiere esperance de mon plus grand bien, ie ne puis penser que vous ayez le cueur de me faire vn si grand mal, comme seroit celuy que ie receurois si vous me frustriez de la consolation laquelle ie reçoy maintenāt en vous racontāt ma misere. Toutesfois quād pour ce regard ie tūberois en quelque offence, il vous plaira considerer que le respect que tout homme deuroit auoir, à vne si grande princesse que vous estes, ne pourroit resister au desir d'vn amant, & encores moins au feu cruel qui le consume iusques à ce qu'il ayt eu le bien de descouurir son mal à celle qui luy en peut donner la guerison. Et quād vostre rigueur me voudroit entierement denier le remede conuenable à ma maladie, à tout le moins ne me deffendez de manifester le mal que ie souffre pour vostre beauté, à fin q̄ vous le cognoissant, i'aye à part-moy ce contentement de vous l'auoir fait cognoistre, combien que ie n'en atēde autre secours. Au surplus, ma Dame ie vous suplie que seulement pour le iourd'huy ie me puisse nommer vostre Cheualier, car auecques ceste faueur, ie me trouueray asseuré contre tous dangers : & dautāt plus volontiers, ma dame, me deuez vous acorder ce don, parce qu'ayant mis toute ma puissance en vous, il ne me reste plus aucune force, oultre celle qu'il plaira

à vostre

à voſtre bonne grace me departir. L'infante qui ne portoit moindre affection à Rogel, que Rogel à elle, voulāt par vne fainte reſiſter en public à l'amour, auquel treſueritablement elle s'eſtoit renduë eſclaue en ſecret, luy reſpondit, Monſieur, contentez vous de la hardieſſe de voz penſees, & ſachez que comme Damoyſelle que ie ſuis ie n'ay moindre beſoin de ma chaſteté pour la conſeruation de mon honneur, que vous (comme vous dites) de ma bonne grace, pour venir à chef de voz entrepriſes. Pour donc nous eſprouuer tous deux en l'auanture, à laquelle les ſages nous conduiſent main tenant, ma preſence vous ſuffira, ſi vous en deuez receuoir tant de bon heur comme vous dites: car quant à moy ie me contēteray de la voſtre. Ainſi deuiſans ſortirent de la foreſt, & ſe trouuerent en vne belle plaine, au milieu de laquelle ilz virent en forme de chaſteau, vne treshaute roche, qui alloit touſiours en eſtreciſſant depuis le pied iuſques au feſte. Au plus haut ſe voyoit vne grand flamme de feu, meſlee de fort eſpoiſſe fumee, d'ou lon oyoit aſſez ſouuent ſortir vn eſpouuentable tonnerre, & tel que l'ont acouſtumé rendre les plus groſſes pieces d'artillerie: Le bas de la roche eſtoit enuironné d'vne forte muraille bien terraſſee par le derriere. Eſtās là arriuez, les ſages Alquif & Vrgāde dirent à dom Rogel qu'il luy falloit paſſer plus outre, ſans auoir autre ſuyte que l'Infante Leonide, l'auertiſſant de biē la deffendre: par-ce que s'il luy auenoit de la perdre, il la luy faudroit recouurer par celle haute fournaiſe de laquelle il voyoit ſortir la flamme, ou bien qu'il ne la reuerroit iamais. Ilz luy dirent auſſi que ceux qui luy empeſcheroient l'entree, eſtoiēt forts & braues Cheualiers, non enchantez, ains naturelz, comme ceux auſquelz pour leur prouëſſe, la royne d'Argenes auoit donné ceſte Iſle, apres les auoir fait iurer de deffendre le pas de la roche contre tous les Cheualiers qui voudroient s'eſprouuer en l'auanture. Aſſeurez-vous (diſt lors dō Rogel) que ie deffendray touſiours ma Dame tant que ie viuray, car ie crains trop plus ſa perte, que celle de ma propre vie. Mais ſi la fortune me vouloit eſtre tant contraire, que de me la faire égarer, vne plus grande flame qui me conſume, m'oſtera la peur de paſſer à trauers la moindre. A tant les ſages le recommanderent à Dieu, puis luy ayās donné ſes armes, & laſſé ſon armet, rentrerent en la foreſt, pour retourner à la cōpagnie des Princes, qui les atendoient ſur le riuage. Dom Rogel parlāt auecque l'Infante Leonide, commençoit deſia à s'aprocher de l'entree de la roche, quād il entendit ſonner en la tour du portail, quatre trōpettes bien acordantes, leſquelles rendoient vn plaiſant & harmonieux ſon. Elles auoient eſté miſes là par enchātement, à fin que ceux du dedans peuſſent cognoiſtre par leur ſon quand il y auroit quelque Cheualier qui vouldroit eſſayer l'auanture, car allors elles ſonnoient d'elles meſmes par la ſeule force du charme. Incontinēt que ces trompettes eurent ſonné, ſix cheualiers armez de lāces & d'eſcuz, ſaillirent dehors, crains orgueilleuſement à dom Rogel, Cheualier outrecuydé, vien toy rendre en la priſon de noſtre maiſtre Galpatraf, ſi mieux tu n'aymes receuoir prōptement la mort, pour le guerdon de ta folie. Ie meine ma priſon, & ma mort auecques moy (diſt dom Rogel) qui me cauſent telle douleur, & telle ioye, qu'elle me rendent aſſez aſſeuré contre la plus foible priſon, & la plus gracieuſe mort, de laquelle vous me menacez. Puis ſe tournant vers l'infāte Leonide, Ma dame (diſt il) ie vous ſuplie me dōner la faueur de voſtre beauté, puis qu'il m'eſt promis par les deſtinees, cōme eſtant voſtre Cheualier, & non autrement, mettre à fin vne tant eſtrāge auanture. En diſāt ces paroles il hauſſa la viſiere de ſon armet, & prenāt vne main de ſa Dame, la baiſa, encores qu'elle en fiſt q̄lque refus: mais ainſi qu'il prenoit ſa lance, ceux de la roche luy eſcrierent, Cheualier, puis que tu ne veux entrer en noz priſons, haſte toy de mettre tes mains en beſongne, & ne t'amuſe

baiser celles des Damoyselles, car elles ne seruent de riẽ icy. Vous le verrez (dist dom Rogel) & soudain baissant la lance courut contre eux, & eux contre luy le rencontrans d'assez droit fil, tellement que tous rompirent sur luy, sans toutesfoys l'ebranler non plus que s'ilz eussent failly d'ataindre. Mais il en rencontra l'vn d'eux si rudement, qu'il le fit sauter tout estourdy en terre par dessus la croupe de son cheual, se trouuant si estonné de la cheute, qu'il demeura vn fort long tẽs sans se pouuoir aucunemẽt remuer, non plus que s'il eust esté mort. Ainsi dom Rogel passant au trauers des six ayãt encore sa lance entiere, retourna sur ceux qui restoient, lesquelz lui aprestoient desia le cõbat des espees, & en rencontra l'vn si bien à point qu'il le renuersa mort par terre, luy laissant vn grand tronçon de lance au trauers du corps. Puis sacquant la main à l'espee, se vint ioindre aux autres quatre, & entre eux se commença vne fort hazardeuse meslee, laquelle neantmoins dura peu: car dom Rogel estant l'vn des plus adroitz Cheualiers qui furẽt oncques, & se sentant d'heure en heure redoubler ses forces par la presence de sa Dame, les reduit en peu de temps à telle extremité, qu'en ayant occis deux sur le champ, ceux qui restoient cõmencerent à s'enfuyr vers le chasteau: & lui pareillement à les suyure. L'infante estoit fort esmerueillee & contente de ses hautz faitz d'armes & s'estimoit bien heureuse d'estre aimee d'vn tel Cheualier, esperant l'auoit vn iour pour mary. Or sachez qu'incontinent apres la fuyte des Cheualiers, les trompettes commencerent de rechef à sonner dans le chasteau, en mesme sorte que si lon eust voulu donner vne allarme. Adonc sortit vn geant desmesuré, armé de toutes pieces, monté sur vne haute & terrible beste, portant vne grosse & pesante masse de fer, auec vn furieux visage tout descouuert, sans auoir autre armeure de teste qu'vn morrion de fin & reluysant acier: Au surplus il auoit les leures fort grosses & rẽuersees, les naseaux larges & ouuers, les yeux grands & hydeux, lui sortans horriblement hors de la teste. L'infante voyant vne chose tant contrefaite, trembloit de grand' peur: mais elle eut encores trop plus de crainte, quand elle l'ouyt d'vne grosse & espouuentable voix, parler en ceste sorte à son Rogel. Malheureuse & chetifue creature, donne moy ceste belle Damoselle: car tu ne pourras apaiser le dedain qui me meut maintenant à te meurtrir d'vne miserable mort, sinon en obeissant à ceste mienne volonté. Dõ Rogel plus coleré de ces parolles, qu'il n'auoit encores onc esté iour de sa vie, lui respondit, Sotte, superbe, orgueilleuse, & mõstrueuse beste, arreste toy, & m'atens: car ceste espee te donnera vne fin condigne à tes demerites. Incõtinent le Cheualier lui courut sus, & le geant haussa sa masse, le regardant par grand orgueil, sans se remuer ny ça, ny là. A l'aprocher dom Rogel le frapa dans le bras, duquel il gouuernoit les resnes de sa grand' beste, & le blessa en la chair viue: Le geãt s'essaya à l'ataindre de sa masse sur l'armet lui pensant casser la teste en pieces: ce que veritablement il eust fait, si Rogel ne se fust tout renuersé en arriere, tellement qu'il toucha presque de l'echine sur la croupe de son cheual. Ainsi le coup passant en vain sans trouuer rencontre, il fut impssible au geant de pouuoir retenir sa masse, tant estoit demesuree la roideur du coup, qui vint finablement tomber entre les deux oreilles de la grãd' beste qu'il cheuauchoit, tellement qu'elle fut renuersee par terre de la douleur, & son maistre dessous, lequel tresbuchant auec le mesme bruit qu'vne tour violentement enleuee par la furie de la mine, se cassa & brisa entierement la iãbe sur laquelle il vint à tomber. Dom Rogel voulant vser de sa bonne fortune sauta legerement en terre: mais il ne fut si tost descendu pour fraper le geant, qu'il vid sortir du chasteau & courir à toute bride contre lui, vn autre geant trop plus espouuentable que le premier. Cestuy estoit Galpatraf seigneur de l'Isle, & frere de celuy qui gisoit renuer-

uersé sous sa monture: Il portoit vne longue hache d'acier, & s'en venoit à grand haste, hurlant ces parolles à haute voix, O miserable Cheualier, si tu n'es sufisant pour me satisfaire du dommage que tu m'as fait, à tout le moins tu y satisferas selon le pouuoir qui sera en toy, car tu payeras la vie de mes gens par la perte de la tienne: tire toy arriere, & ne soys tãt outtrecuydé que d'outrager le Cheualier lequel est tombé deuant toy. Mais dom Rogel estant encores tout coleré des parolles que le geant abatu luy auoit dites, & tenant peu de conte de celles dõt cest autre le menaçoit s'aprocha de celuy qui gisoit estendu par terre, & cõme il s'essayoit à se releuer, blaphemant & reniant Mahon, Iupin, Teruagant, & tous ses autres dieux, le Cheualier visant droitement au collet, luy donna tel coup, que la teste sauta d'vn costé, & le tronc du corps demeura mort de l'autre. Que vous diray-ie de Galpatraf quand il vid ce piteux spectacle? sinon que rugissant comme vn lyon, & iettant de grande rage vne epoisse fumee par la bouche, & par les narines il vint à l'encõtre de Rogel q̃ l'atendoit sans aucune crainte. Le geant au passer lui rua vn horrible coup de hache, q. pouuoit mettre fin au combat, & à la vie du Cheualier, s'il n'eust agilement demarché à gauche, iettãt ensemblement vn coup de taille tant à propos, que n'ayãt peu ataindre le geant, il trancha les iarretz de derriere de la beste qu'il cheuauchoit: au moyen dequoy elle mit les deux fesses en terre, sans pouuoir marcher ny ça ny là, tellemẽt qu'elle estoit preste à trebucher ne plus ne moins que la premiere. Dom Rogel voyant le geant ainsi empestre auecques sa monture, lui redoubla vn coup sur la cuisse, duquel il la luy ouurit iusques à los, par-ce qu'il ne l'auoit armee que d'vne simple maille seulement. Mais le geant voyãt que ny sa beste ny lui ne pouuoient s'aprocher de dom Rogel, commença à blaphemer epouentablement tous ses dieux, & regardant retourner son ennemy pour le fraper la seconde foys, luy darda la hache qu'il tenoit entre ses mains de telle furie, qu'il lui perça l'escu de part en part, & l'ataignant de la pointe dans l'estomac, le renuersa par terre de son lõg, sans toutesfois l'auoir autrement endommagé que par la cheuté. Dom Rogel se leua, tenant tousiours son escu embracé, dont premierement il aracha la hache, puis s'en retourna à l'encontre de son ennemy, lequel estant desnué de toute esperance de secours, s'essayoit à delasser son morrion pour le ruer contre luy, quand dõ Rogel le surprenãt en ces entrefaites, luy tailla la main & le morrion, auec la teste en deux parties, & luy fendit vne grãde piece de la cuirasse, & de la poitrine. Le geant tombãt auecques grand bruyt sur la plaine, apres auoir respãdu vn large ruisseau de sang, donna le signe de la mort, laissant dõ Rogel non moins ioyeux de la victoire, qui lui estoit auenuë deuant celle qu'il aymoit le mieux en ce monde, que sa chere Leonide recõfortee de la peur qu'elle auoit euë au parauant, l'ayant veu en si grand danger. Incontinent apres ceste victoire, les trompettes du chasteau recommencerent à sonner, & au son d'icelles sortirent deux grãds lions, dont l'vn s'adressa furieusement à dom Rogel, qui le receut courageusement, tenant son espee de pointe: au moyẽ dequoy le lyon qui venoit fort impetueusement, se la passa lui mesme dans la poitrine iusques à la croisee. De ce coup mortel le lyon ayant perdu toutes ses forces, encores qu'il eust desia serré les griffes sur vne cuisse de dom Rogel, fut contraint d'abandonner sa prinse, car les douleurs de la mort l'eurent incontinent renuersé par terre. Le Cheualier ainsi deliuré de l'vn des lyons, retira son espee à fin de s'adresser à lautre, lequel estant acharné sur le pallefroy de l'Infante le dechiroit en infinies pieces, la pauurette s'ẽfuyant toute esperduë par la plaine, par-ce que son cheual l'auoit fait tomber en bas pour la crainte qu'il auoit euë. Dom Rogel craignant que le lyon se vint adresser à sa Da-

me apres s'estre à son gré esbatu du pallefroy, le vint prendre sur le flanc, & le trancha par le mylieu du dos en deux parties, rendant par sa mort la vie de l'Infante asseuree. Adonc apres auoir releué, & lassé son armet, comme se doutant de quelque encombrier encores que pour lors il n'eust plus aucun ennemy à combatre, s'en alla vers elle, & luy dist, Ie vous suplie, ma Dame, retourner maintenant vers vostre Rogel, & tant qu'il vous plaira le laisser en vie, rechasser de vous toute crainte, tout ainsi que vous l'auez rechassee de luy, se trouuant en l'extremité de ces perilleuses rencontres. L'infante tournant le visage auisa les deux lyons morts, & s'en reuint fort ioyeuse deuers le chasteau, d'ou elle s'en estoit fuye, estant neantmoins si esperduë qu'il ne lui restoit aucune couleur au visage. Dom Rogel la voyant en tel estat, luy dist, Il apert bien, ma Dame, que vous vous estes priuee de toute vostre puissance, à fin de l'actoistre d'autant plus en moy. Sur-ce propos la Princesse commença vn peu à s'asseurer, reprenant en vn mesme instant sa naiue couleur, & sa beauté acoustumee. Puis elle luy dist, Ie vous suplie, monsieur, en l'hõneur de Dieu allons nous en d'icy, car ie crains que nous ne tombions encores en plus grands dangers que nous n'auons fait par cy deuant. N'ayez point de peur, ma dame (respondit dom Rogel) car ces bestes estant ainsi mortes, nous n'auons plus aucune ocasion de craindre : allons nous en vers le chasteau pour voir s'il nous sera permis de mettre à fin ceste auenture, veu l'honneur que l'yssuë d'icelle nous en promet, ioint que la necessité nous y contraint, estãt vostre pallefroy mort, & n'ayãs le moyẽ de nous en aller plus loing à pied. L'infante toute craintifue respond, Allons ou il vous plaira, puis que maintenant vous m'auez assez monstré, que ie ne me dois douter de rien estant en si bonne compagnie comme la vostre. C'est de vous, ma dame (respondit-il) que ie tiens toute ma puissance, car en rechassãt de moy la crainte, vous auez fait que ie vous en puisse mieux asseurer.

Comme dom Rogel perdit l'Infante Leonide, puis se ietta dans l'ardante bouche de la roche enflammee pour la recouurer.

CHAP. II.

ENtre ces gracieux propos, le Prince dõ Rogel prit l'Infante par la main, & la mena vers le chasteau, lequel ilz trauerserent, & s'en vindrẽt iusques au pied de la roche, sans trouuer personne quelconque : puis se promenans à l'entour par vne belle prairie esmaillee de diuerses fleurs, trouuerent du costé du soleil leuant, vn petit sentier, tournoyant autour du roc, en la façon d'vne vis ronde, & s'en alloit rendre au plus hault sommet, duquel lon voyoit sortir le feu & la fumee. Aupres de ce petit sentier, ioignant le pied de la roche, y auoit vne fresche & souëfue fontaine, fort plaisante, tãt pour la belle & claire eau qu'elle rendoit en grande abondance, comme aussi par-ce que les bords vn peu enleuez par dessus la prairie, estoient embellis de maintes fleurettes. Dom Rogel se trouuãt en ce lieu tãt propre à ses desseins, osta son armet pour se rafraichir, & fit assoir l'Infante aupres de luy, la priant luy dõner vn peu loysir de se reposer. Adoncq' le ieune Prince se trouua trop plus éperdu pour les souueraines perfections de sa Dame, qu'il n'auoit esté au parauant pour les perilleuses auentures lesquelles luy estoient suruenuës: Et finablemẽt surmonté de la passion qui le tourmẽtoit, parla à elle en ceste sorte, Helas, ma Dame, comme voz celestes beautez, acompagnees de mes ardents desirs, me contraignent entre ces lieux solitaires ou nous sommes, à vous requerir vn don, duquel ie ne vo⁹ ose à grãd' peine tenir aucun propos, pour la crainte q̃ i'ay de vous offencer. Ie vous suplie, ma Dame (par la foy que ie vous prometz de ne prẽdre iamais autre espouse que vo⁹) me donnez

donner le courage lequel vous me voyez defaillir, à ce que desormais ie n'aye ocasion de me plaindre de ma couardie, pour n'auoir sceu iouïr de l'ocasion que la fortune semble m'auoir apareillee à fin de receuoir le souuerain bien de mon plus heureux contentement. L'Infante fut tellement troublee par ces propos de dom Rogel, qu'elle n'eust la puissance de luy respõdre vn seul mot, ny de luy oster ses belles mains, lesquelles il baisoit sans cesse, les baignant de continuelles larmes. Et ainsi s'embrasant tousiours de plus en plus en ses desirs, il luy dist: Ie vous suplie, ma dame, ne blasmer ma hardiesse, si i'execute en vostre endroit, ce que mon ardente affection me commande, à fin que ie ne me puisse blasmer moy-mesmes à l'auenir, si maintenant ie ne sçauois prendre la felicité que la bonne fortune m'a moyennee. Alors l'Infante retournant à soy comme de pasmoyson, luy respondit: Ie vous suplie, monsieur, que le deuoir duquel vous estes obligé à vostre royalle lignee, & le parentage qui est entre nous, vous destourne de ceste fantasie, & ne me soyez point ocasion que ie tesmoigne par la fin de ma vie, la confiance que i'ay euë en vostre vertu, m'en venant seule auecques vous: car combien que vous ayez parauẽture la puissance de me violer, si est-ce que ie vous asseure bien qu'apres ie ne pourray plus viure long temps, sans donner à cognoistre par ma mort, combien mon vouloir, & ma chasteté, estoient rebelles à ce dont la foible force du corps ne m'auroit sceu garantir. Nonobstant toutes ces remonstrances dom Rogel descouuroit assez par les diuerses couleurs qui luy alteroient le visage, de quelle affection il auoit deliberé d'executer son entreprise, mesmement en ceste solitude tant conuenable à ses affections: & desia la Princesse commençoit à trembler de peur, voyant les apareilz du ieune amãt pour mettre sa deliberation en effect, quãd ilz entendirent sur le hault du rocher vn espouuentable bruyt, auquel il leur fut auis que le pied de la roche ou ilz estoient, vint à s'entr'ouurir en la faço d'vn beau portail au trauers duquel ilz voyoient vne riche salle pleine d'vn grand nombre de tresbelles damoyselles, vestues de satin blanc, & echeuelees, sans auoir autre acoustrement de teste qu'vne guirlande de fleurs. Celles qui marchoient les premieres iouoient de diuers instrumens, lesquelz elles acompagnoient de leurs voix auec vne fort bonne grace: les dernieres balloient deux à deux au son en bel ordre, s'entrelassant par fois fort estrangement les vnes entre les autres, sans neantmoins iamais faillir de se rencõtrer chacune deuant sa compagne à toutes les marches des cadences: & lors elles se reprenoient encores deux à deux, comme elles estoient sur le commencement du bal ou bien continuoiẽt leur danse seule à seule selon que le son des instrumens le requeroit. En telle façon elles commencerent à sortir par le nouueau portail vers la prairie: & ayant tousiours l'œil sur dom Rogel, commencerẽt toutes ensemble à chanter ces vers:

CHANSON.

La sacree chasteté
N'est serue du cueur volage,
Ny de la temerité,
Ny de l'amoureuse rage,
Ny des arcs, ny des brandons,
De cent & cent Cupidons.

Pour auoir gardé la foy
Aux cendres de son Sichee,
Didon garde encore en soy
Son los, & sa renommee:
Bien que les comusuns discours
Luy faignent des vains amours.

Iadis Lucresse au renom
Pour sa chasteté rauie
Sacrifia son cler nom
Et sa poitrine, & sa vie,
Seur tesmoignage laissant
De son courage innocent.

 Contre

Contre le chaste vouloir
Les mesmes dieux n'ont eu force ,
Comme en celle lon peut voir
Qui souz vne verde escorce
Recela ioignant les bords
Paternelz son chaste corps.

Auecques Daphné encor'
S'acompagnera la Fee
Siringue aux beaux cheueux d'or,
Et l'amoureuse d'Alphee,
Ces trois par le vueil des cieux
Resisterent à trois dieux.

Bien peu donc sert ton effort
Vers ceste foible pucelle ,
Car pour reuenger son tort,
A ton angoisse mortelle,
Hors des enchantez seiours
Nous venons à son secours.

Dom Rogel & l'Lnfante se leuerent debout fort esmerueillez de la nouueauté de la chose, n'estant le Cheualier moins faché de leur arriuée qui luy destournoit son plaisir,que l'Lnfante resiouie,sentant deliurer son honneur de la force que luy aprestoit son amant. Bien tost apres (le bal delaissé) deux des des plus belles Damoyselles prindrent l'Infante souz les bras, & luy dirent:Ma Dame, venez vous en auecqu' nous,& nous vous mettrons en la companie de ceux q̃ vous meritez,& q̃ cherchez: vous ostant à cest outrecuydé, lequel bien tost par sa repentance receura le guerdõ de ce qu'il a osé attẽter cõtre la chasteté de vostre hõneur: & ne cessera d'estre tousiours tourmẽté de la tristesse, & du repentir qu'il receura de son forfait,que premierement il ne vous ayt recouuree , aumoins si sa hardiesse luy peut otroyer vn si grand heur. A ces mots l'vne des Damoyselles trescourroucee se retourna vers dom Rogel , & luy dist: Maintenant nous verrons si voz forces vous peuuent autant profiter contre les Damoyselles, comme contre les Cheualiers. Apres ces propos elles menerent l'Infante auecq' elles dans la roche, & entrerent en mesme pompe qu'elles estoient venues , par le portail, lequel se referma cõme auparauant incontinent qu'elles furẽt entrees . Qui vous pourroit reciter l'extreme douleur de dom Rogel, quand il se vid ainsi demeuré seul sans sa dame? peu s'en falut qu'il ne sortit hors de son sens : il detestoit sa male auenture, & maugreoit la folle hardiesse dont il auoit voulu vser contre la volonté de sa dame, estimant que ce fust l'ocasiõ qui luy auoit ainsi fait perdre. Helàs ma dame(disoit il)comme maintenant vous me recompensez du temeraire vouloir que i'auois follement conceu contre le vostre ! Làs quel tourment pourroisie choysir, pour vous donner iuste vengeance de mon forfait,puys que ie ne sçay aucun moyen qui puisse assez chastier le desir que i'ay eu de vous gaigner oultre vostre gré,sinon en vous perdant, comme ie vous ay maintenant perduë ? Las que feray-ie pour vous recouurer , si vne chose de si peu de valeur,comme ie suis,n'est suffisante pour en conquerir vne tant precieuse comme vous estes ? Ainsi se lamentant luy va souuenir de ce que les sages luy auoient dist , que s'il perdoit l'Infante,il ne la pourroit autrement recouurer sinon en passant par la bouche du feu, au trauers de laquelle il falloit qu'il se iettast à fin de l'aller secourir . Impossible seroit de vous dire la grand' ioye qu'il eut apres s'estre souuenu de ce dont les sages l'auoient auerty: & ne pẽsant point qu'il y eut aucune crainte qui luy peut deffendre l'entree de la bouche du feu,ietta son escu au col, & prit son armet en la main, & s'en courut à mont la roche par le petit sentier que ie vous ay dist qui tournoyoit tout à l'entour . Mais par ce qu'il demeura bien vne heure à mõter , tant pour la difficulté & longueur du chemin , comme aussi parce que la pesanteur de ses armes le contraint à se reposer souuent : ce pendant ie vous veux dire ce qui auint à la Princesse Leonide , laquelle apres estre entré dans la roche auec les autres

tres Damoyselles, & s'estant le portail fermé sur elles, se trouua en vn belle châbre longue d'vn iet d'arbaleste, & ayant la pointe de la voute d'vne pareille hauteur. Ceste voute alloit tousiours en estroicissât deuers le hault en forme de pyramide & sembloit estre faite de cleres & luysantes verrieres, au trauers desquelles les rayons du soleil donnoient vne grand' clarté à toute la châbre, & principalement aux endroitz d'icelle lesquelz estoient enrichis d'vn grand nôbre de statuës, tant bien taillees & peintes de leurs naïues couleurs qu'il n'y a celuy qui ne les eust estimees viues, si le mouuement & la parolle eussent esté acôpagné les excellêces de l'ouurage. L'Infante se trouuant assez estonnee entre tant de choses merueilleuses, vne des pl⁹ belles Damoyselles de la troupe la prit par la main, & l'ayât menee au mylieu de la sale, luy môstra vne colône d'or massif, sur laquelle estoit l'effigie d'vne vieille Dame, ayant vne couronne sur le chef, & aupres d'elle vn assez large tableau. Lors dist la Damoyselle à l'Infante: Ma belle Dame, voylà la statuë & vraye ressemblance de la grande magicienne Zirfee Royne d'Argenes, laquelle par sa science de Magie a basty ce bel edifice à l'honneur de vostre lignage: lisez l'escriture de ce tableau, & puis nous vous monstrerons icy maintes choses, esquelles vous prêdrez grand plaisir. L'Infante croyant que tout ce qu'elle voyoit veritablement, ne fust autre chose qu'vn songe, lui respoudit: Ma Damoyselle, ie feray ce qu'il vous plaira: mais ie vous suplie premierement me dire qui vous estes, & toutes ces autres excellentes Dames que ie voy auec vous. Ma Dame (respondit elle) nous sommes toutes Damoyselles, lesquelles auons iadis vescu au monde en grand honneur, & sommes icy venuës en noz premiers corps par le commâdement de la Royne d'Argenes, à fin de tenir compagnie à ceux que vous verrez tantost. Or puis qu'il vous plaist nous cognoistre, sachez que ie suis la belle Polixene, que le cruel Pirre sacrifia deuant Troye à l'vmbre de son pere. Ceste belle Royne qui vous tiêt par la main, est la tant renommee Helene, qui fut cause de la ruïne des miserables Troyens. Et suyuant son propos, lui nommoit toutes les Damoyselles qui estoient en ceste sale, declarant vne grand' partie de ce qu'elles auoient fait de memorable en leur viuât. L'Infante estoit fort esmerueillee, & mesmement pour la beauté des deux premieres, dont elle auoit autrefois tant ouy parler, & lui sembloit biê (excepté la Princesse Diane, & l'Infante Fortune) n'auoir iamais veu fille qui fust si belle que Polixene, ny femme tât acomplie en toutes les perfectiôs de beauté, côme estoit Helene, excepté seulement Niquee, & la secôde Helene d'Apolonie, qu'elle estimoit fort ressembler à la premiere.

Alors l'Infante toute rauie en ses contemplacions, leur dist: Mes Dames, ie suis fort esmerueillee de me voir en si belle compagnie, ou ie peu cognoistre q̃ ce que i'ay autrefois ouy dire de vous, n'est que bien peu, au pris de ce que i'en voy maintenât. Or puis qu'il vous a pleu ma dame (dist l'Infante à Polixene) satisfaire à ce que ie vous auois demandé, ie vous suplie que nous facions ce que premierement vous m'auiez dit. Sur ces propos l'Infante s'aprocha du tableau, auquel elle trouua escrit ce qui s'ensuyt.

A l'hôneur des Roys Amadis, & Oriane, & de toute leur lignee, Zirfee royne d'Argenes leur ayant ceans donné pour compagnie le Roy tât desiré & atendu en la grand' Bretaigne leur a basty ce superbe edifice, lequel durera iusques au temps qu'vn seul Chevalier de leur race meslee du sang Gregeois, apres en auoir vaincu les gardes par sa prouësse, viendra suyuant son destin fatal, par la bouche de la roche enflammee au secours de l'Infante perduë, donnant fin à mes enchantemens, au grand renom des Princes de Grece & de ceux de la grand' Bretaigne.

L'Infante ayant leu ceste escriture, leur dist.

dist. Mes Dames, i'entēs bien peu en ceste profecie, & vous suplie me la declarer, s'il y a quelqu'vne de vous qui l'entēde. Elle veult dire (respondit Polixene) qu'il vous fault demeurer icy auecques nous, iusques à ce que l'auanture soit mise à fin, en la façon qu'il vous a esté recité. Ie suis (dist lors l'Infante) celle qui y gaignera le plus. Et par-ce q̄ tout autour de la sale y auoit diuerses peintures, qui representoiēt maintes choses auenuës, & assez d'autres q̄ estoient encores à venir: l'Infante pria Polixene lui monstrer celles dont elle auoit ouy parler, luy declarant ce qu'elle ne pourroit entendre. Polixene donc laissant à costé gauche de la collomne de Zirfee, les auātures qui deuoient arriuer au temps du Roy Artus, & des fameux Cheualiers de la table rōde, par-ce qu'il n'estoit permis de les entendre auāt qu'elles fussent auenuës, se tourna à la main dextre, ou estoient peintes toutes les choses memorables qui vous ont esté, & seront deduites en ceste grande histoire: Et conduisant la princesse d'vne main, & luy monstrant les peintures de l'autre. Voyez (dist elle) cōme Perion Roy de Gaule s'ēamoura de la belle Elisene, & comme Dariolette fait les messages des deux costez, à fin de les faire iouïr de leurs amours, & vn peu plus bas, comme elle iette le petit enfant en vne riuiere, d'ou il fut mené dās la mer. Voyez icy la bataille qu'il eut contre le Roy d'Yrlande bien tost apres qu'il eut receu l'ordre de cheualerie, & comme il fut cogneu pour filz du Roy Perion, & de la Royne Elisene, perdant le nō de Damoysel de la mer, pour prēdre celuy d'Amadis de Gaule. Voyez là le trahistre Arcalaüs l'enchanteur, qui le retient en ses prisons. Regardez icy comme il passe souz l'arc des loyaux amās: puis cōme il espreuue l'auanture de la chambre defenduë, Et pour n'estre plus lōg en ce discours, elle luy mōstra tous les hautz faitz d'armes, & belles auantures qui vous ont esté deduites es liures precedās: en quoy l'Infāte prit vn singulier plaisir, mesmement quand elle vid entre les autres peintures, la Princesse Siluie sa mere, en habit de Bergere, gardāt les brebis es chāps de Tirel, auecques les Bergers Florisel & Darinel. Puis concernant plus ententiuement celle histoire, commēça à pleurer de ioye, disant: Helàs, ma Dame, vous peustes bien gaigner autant auecq' ces armes chāpestres, comme vous pouuez faire maintenant, estāt du rang des plus grādes Princesses du monde. L'Infante ayāt consideré assez long tēps les faitz & gestes des Princes & Princesses de sa parenté, vid vn peu plus outre maintes autres peintures, continuees en vn mesme ordre iusques au bout de la sale, lesquelles lui estoiēt incogneuës & pareillement à toutes les Damoyselles, par ce qu'elles estoiēt encores à venir: sinō que Polixene disoit auoir ouy dire à Zirfee que le grand Empereur lequel y estoit representé le premier, deuoit vn iour estre le plus grand Seigneur de toute la Chrestienté: & à la verité (selon que recite le croniqueur Galersis) en ce coste de sale estoient peintes tout au long, les grādes & fureiuses batailles q̄ le roy Charlemaigne, & ses pairs deuoient mener contre les mescreās & infidelles: auec tous les faitz memorables de ses successeurs les treschrestiens Roys de Frāce, lesquelz estoient tous là representez au vif iusques à celuy q̄ doit regner au iour du iugement: & auoit chacun d'eux aupres de soy vn petit tableau, contenant en vne brieue profecie les choses qui luy deuoient auenir. Entre ces histoires l'Infante ayant auisé en passant, q̄lques croissants entrelassez, pour la souuenāce qu'ilz lui donnerent de Diane, elle arresta plus longuement sa veuë sur celuy qui les portoit en ses armoiries, & ayant veu parmy ses autres hautz faitz d'armes, vn Empereur fuyāt plusieurs foys deuant lui, portant les deux collōnes du destroit de Gibaltar en sō escusson, auec vn rouleau tout deschiré, sans y pouuoir rien entendre, elle eut recours au tableau du Roy, lequel sembloit estre attaché par trois petites chaines d'or à trois des cornes des trois croissants qu'il auoit aupres de lui

pour ses

ses armes. En ce tableau elle trouua la profecie de la roine d'Argenes de ceste teneur:

A ces fatales cornes.
Ie ne mets nulles bornes:
Leurs croissans s'acroistront
Iusqu'à ce que la terre,
Vaincuë en eux, se serre
Ayans remply leur rond.

L'Infante voyant qu'elle ne pouoit sçauoir par l'escriture du tableau, ce que la painture luy auoit celé, passa plus outre, & souz la conduite de Polixene sortit de ceste grand' sale, & vint en vne autre plus petite faite en pareil ordre d'architecture que la premiere. Au mylieu de ceste cy l'Infante vid vn throsne triumphal, couuert d'vn riche poile de drap d'or, rayonné de fil d'argent: & dessouz y auoit trois chares de rang, en deux desquelles estoient assis deux Roys anciens, ayans la barbe & les cheueux blancz comme neige, & habillez de leurs Royaux vestemens: & au milieu d'eux estoit assise vne Royne, belle en toute perfection, encores qu'elle se monstrast assez aagee. Lors Polixene dist à l'Infante, Ma dame voyez vous bien ces deux Roys? l'vn est le Roy Artus, qui doit vn iour regner en la grand Bretaigne: L'autre est l'excellent Roy Amadis de Gaule, & celle qui est assise entr'eux deux, est la belle Royne Oriane. A ces motz Polixene & toutes les autres Damoyselles disparurent, laissant l'Infante toute seule au pied du trosne, laquelle grandement esbahie monta au haut & s'agenouillant deuant ses ayeulz, leur baisa les mains: mais ilz ne faisoient autre chose, que la regarder, auec vne ioyeuse contenance. Dea mes Seigneurs (disoit elle) pourquoy ne parlez vous à vostre fille! O moy miserable! qui en vn mesme temps me trouue heureuse, & malheureuse, l'vn pour l'aise que i'ay de vous voir, l'autre pour l'ennuy que ie sens de vous voir ainsi enchantez, & pour me trouuer seule en ce lieu, duquel ie n'espere iamais partir.

Ce pendāt dō Rogel estant par grand trauail monté sur le coupeau de la haute roche, fut fort estonné, voyant de pres ceste horrible bouche de feu, laquelle auec vn bruyt espouuentable vomissoit ses flames ardantes meslees parmy vne fort espoisse & tenebreuse fumee, & rendoit si grande chaleur qu'il n'estoit possible de dix grands pas la pouuoir endurer, ny soustenir le terrible bruit, lequel on ne pourroit comparer sinon aux plus furieux tonnerres de l'esté. Le Cheualier voyant ce gouffre tant effroyāt, & qui ressembloit beaucoup plus la gueule d'enfer, qu'aucune autre chose, ne peut auoir en luy assez de force pour se hazarder à vn si dangereux passage. Il demeura lōg temps en ceste crainte, & deliberant quelquefois de s'y auenturer, marchoit quatre ou cinq pas en auant, auec intention de se ietter dedans la flamme, mais soudain qu'il en aprochoit, l'horrible bruyt luy failoit telle peur, qu'il s'en retournoit tout estonné en arriere, sans auoir aucun sentiment quelconque. Apres auoir long temps demeuré en ce trauail delibera de s'en retourner du tout. Mais commençant à descendre il luy souuint que sa Dame demeuroit en ceste fornaise, sans qu'il eut iamais autre moyen de la reuoir, selon qu'il luy auoit esté dit par les sages Alquif & Vrgande. Lors comme s'il fut sorty de quelque pasmoyson, commença à s'iniurier luy mesmes par ces paroles, O lasche Rogel, & ou est maintenant ce franc courage de la lignee dont tu es descendu, pour endurer que tu vses de telle couardie? Ou est l'amoureux feu dont la beauté de ma Dame Leonide m'embrase le cueur, auecques si grande flamme que ie ne dois redouter ceste cy qui est beaucoup moindre? Ou s'en est fuye la souuenance de ma Dame, à fin que ie puisse demeurer vne seule heure separé d'elle, ayāt le moyē de l'aller voir? D'ou me vient ceste memoire de craindre le mourir, pour me faire oublier q̄ la vie me sera trop plus odieuse que la mort, ayant à viure continuellemēt en pleurs & en souspirs, sans iamais reuoir ma chere Leonide? Las pourquoi crains

ie, puis

puis qu'il n'y a crainte qui puisse égaler celle, que ie dois auoir, si maintenant ie n'ay la hardiesse de faire ce que ie crains? Non, non, ma Dame, il n'y a, & n'y aura crainte qui m'empesche maintenant que pour vostre liberté ie ne vous sacrifie mon corps en ce feu, tout ainsi que ie vous ay desia immolé mon ame dans le plus grand feu de vostre diuine beauté: car me perdant à vostre seruice, ie ne seray point tant perdu, comme ie serois ne me perdant point en vous perdant & mon honneur auecques vous. Et puis que d'autant que la crainte est grande en faisant ce à quoy le deuoir nous oblige, d'autant l'honneur du fait en est plus grand, ô bien heureuse crainte qui me donnes telle hardiesse, acompagnee d'vne si douce louange, laquelle ie m'efforceray de garder, puis que maintenant ie la cognois, & payeray franchement par ma mort, la vie que la renommee m'aquerra pour ceste hardie entreprise, digne de perdurable memoire. Incontinent qu'il eut acheué ces propos, il remonta fort hastiuement sur le sommet de la roche, & ayant mis toute son esperance, en vn acte plain de desespoir, lassa son armet, embrassa son escu, & estraignant l'espee nuë au poing, prit sa course tāt roide qu'il peut, & se vint lancer en la gorge flambante, disant à haute voix, Receuez ma dame, le sacrifice du corps, pour racheter celuy que vostre beauté fait de l'ame. Ainsi qu'il se iettoit au trauers de la flamme, vn bruit tant espouuentable sortit de la bouche de feu, & auec si grand tremblemēt de terre, que les Princes qui se pourmenoiēt pres de la mer, tōberēt pasmez sur le riuage, & pareillement tous ceux de l'Isle. L'air demeura long tēps tout obscurcy de fumee fort espoisse & tenebreuse, cōme lon voit apres auoir tiré vne grād quantité de grosses pieces d'artillerie. Mais incontinent q̄ les Princes furent retournez de pasmoison, les sages Alquif & Vrgāde leur dirent qu'ilz mōtassent à cheual, pour s'en aller deuers la roche, d'autant q̄ l'auāture estoit acheuee par la prouësse de dō Rogel, ayāt fait l'vn des pl⁹ hardis actes qui auint onc à Cheualier. Et à la verité sans l'Infante qui demeuroit, il n'eust peu estre assez courageux pour essayer vne entreprise tant perilleuse, & pour ceste seule ocasion les sages l'auoient enuoyee auecques luy. Or dom Rogel s'estant ietté dās ceste flamme, il luy sembla estre tombé en vne profonde mer, & qu'auec la pesanteur de ses armes, il vint de peu à peu au fond de l'eau sans oser prendre son aleine. Mais apres auoir mis les piedz en terre, il se trouua en vn beau pré, au lieu de la roche, laquelle disparut incontinent, sans iamais depuis estre reueuë. Deuant soy il vid en deux riches chairez, le Roy Amadis de Gaule, & la Royne Oriane, en tous leurs sentimens, auecques l'Infante Leonide qui estoit agenouillee deuant eux. Or estoit dō Rogel si ioyeux d'auoir ainsi acheué l'auenture à son grand honneur, qu'il en estoit presque hors de soy. L'Infante n'estant moins esmerueillee de le voir là, que de voir les Rois Amadis & Oriane se remuer auecque tous leurs sens, leur dist: Dites moy ie vous suplie, mes Seigneurs, pourquoy vous n'auez voulu parler à moy? car vous deuez sçauoir que ie suis vostre fille, & de ma Dame la Princesse Siluie. Quand ilz l'ouïrent ainsi parler, ilz la prindrent gracieusement entre les bras, & la baiserent plusieursfois par grand amour, la voyant tant belle, & de si bonne grace. Dom Rogel pareillement ostant son armet se vint agenouiller deuant eux, & leur baisa les mains: puys ayans sceu de l'Infante qui il estoit l'embrasserent & baiserent en la face. Lors dist le Roy: O mes enfans, quel honneur ce m'est en ceste vieillesse ou ie suis, de voir telz personnages de ma lignee: ie vous prie me dire qu'elle auenture vous a icy mis, & qui vous y a amenez. Mes Signeurs (respondit dom Rogel) c'est nous qui receuons le plus grand honneur pour estre yssuz de deux si excellentes personnes cōme vous estes. Quant à ce que me demandez, ie vous diray ce que i'en sçay. Lors il luy

luy raconta tout ce qui luy estoit auenu cy dessus, les laissant grandement esbahis de sa prouësse, & fort resiouys pour la bonne compagnie des Princes, qu'ilz esperoient reuoir bien tost, & qui n'estoient plus gueres loing. Car apres estre partiz du riuage de la mer, ilz firent bonne diligence,& trauersans le chasteau, les vns auec grande admiration,& les autres auec grand' enuie, aperceurent les marques que dom Rogel y auoit laissees en sa haute Cheualerie : parce que les Geans mortz : & les deux lyons leur en pouuoient donner suffisant tesmoignage. Eulx donc arriuans au lieu ou estoient le roy Amadis, & la royne Oriane, & les deux ieunes Princes agenouillez deuant eulx, vous pouuez penser quel plaisir eut toute celle noble troupe à ceste rencontre tant desiree. Quant à moy ie ne vous en puis dire autre chose, sinon que ce fut grand' merueille comme ilz ne moururent d'extreme ioye, les vns pour voir ces nobles Roys leurs peres & ayeulz desenchantez, & eux peur voir vne si belle compagnie descenduë de leur sang: car on les pouuoit estimer la vraye eslite de toute la Cheualerie du monde. Estans donc les Princes descenduz de cheual, & les Princesses de leurs pallefroys, ilz allerent baiser les mains du grand roy Amadis, & de la royne Oriane, auec tant de caresses & paroles de ioye d'vne part & d'autre, qu'il seroit impossible les vous reciter. Puis ayans rendu graces de ceste auenture aux sages Alquif, & Vrgande ilz entendirent tout ce qui estoit auenu à dom Rogel,& à l'Infante,dequoy ilz furent fort esmerueillez. Mais sachez que l'ayse de dom Rogel estoit bien temperee par le mauuais visage que sa Dame luy monstroit, car elle ne le regardoit comme de coustume, se souuenant de ce qu'il auoit osé entreprẽdre contre sa volonté. Or tous ces exellentz Roys, Empereurs,& Princes, ayãs demeuré dans le chasteau en grãde ioye l'espace de quinze iours,pendant lesquelz les habitans du pais vindrent recognoistre dõ Rogel pour Seigneur de l'Isle,ilz s'embarquerent tous ensemble dans leur nef. Adonc les mariniers voyãs le temps propre pour nauiguer, haucerent les voyles, & prindrent la route de Constantinople, ou nous les lairrons voguer pour ceste heure.

Comme le prince Agesilan continuant ses haultz faitz d'armes souz le nom & habit de Darayde, eut vn perilleux combat contre vn Cheualier incogneu, & de la grande passion que souffroit dõ Galtazar de Barberousse pour son amour.

CHAP. III.

APres que Daraïde eut asseuré le Royaume de Galdap des armes du Roy de Geldes, & secouru dom Galtazar de Barberousse (à sõ grãd besoing) contre les Geans de la desloyalle Damoyselle, comme il vous a esté recité sur la fin du liure precedent, elle n'aspiroit plus à autre bon heur sinon à iouyr en brief de la veuë de sa tant desiree Diane. Et par-ce que l'occasion du dãger ou elle auoit trouué Galtazar luy estoit incogneuë, le pria luy raconter comment il estoit tombé en tel hazard. Scachez ma dame (respondit il) que mes freres & moy estans gueris des playes auec lesquelles vous nous laissastes, nous departismes incontinent de l'Isle de Guindaye, pour aller rendre conte à Baltazar Roy de Russie de ce qui s'estoit passé entre nous. Puis ayant pris congé de luy, pour nous mettre en vostre queste, selon ce que ie vous auoys promis à vostre depart, d'autant que nous estions incertains en quel lieu nous vous pourrions trouuer, laissasmes voguer nostre nef à l'auanture, de sorte que finablement nous nous sommes trouuez en ce païs. Ayans pris terre apres plusieurs & diuerses rencontres, ce matin mes freres & moy sommes arriuez en vn chasteau, ou nous allions ce soir heberger, le Seigneur duquel estoit en fort grãd ennuy,& extreme angoisse, par-ce qu'vn lasche

che Cheualier(celuy auquel vous auez trã-ché le bras)acompagné de plusieurs autres siens parés qu'il auoit assemblez pour executer sa trahison (qui sont ceux contre lesquelz nous auons combatu) luy auoient enleué sa femme: laquelle (selon les enseignes qu'on m'en a donnees) doit estre celle que nous auons laissee se lamentant. Ce qui leur fut facile à faire, par-ce qu'ilz auoient pris le pauure mary au depourueu, & ne se doutant de rien à cause de leur ancienne cognoissance. Incontinẽt que mes freres & moy fusmes aduertiz de ces outrages, nous suyuismes les Cheualiers pour leur faire reparer l'iniure faite à nostre hoste, & ayans rencontré trois chemins à fin de ne faillir, chascun de nous suyuit le siẽ. La fortune voulut que l'execution de ceste entreprise s'adressast à moy, de sorte qu'ayant rencontré ceux que ie cerchois, ie requis le Cheualier rauisseur qu'il eut à rẽdre la Damoyselle à son mary, ou bien que i'estois prest de le combatre pour luy faire cognoistre son tort. Le Cheualier accepta le combat, & me donna asseurãce des siẽs. Ie l'auois presque vaincu quand ses gens s'aperceuant de sa foiblesse rompirent la seureté du camp, courans tous ensemble sur moy seul, & m'auoient reduit en telle extremité, que sans vostre secours i'estois beaucoup plus prochain de la mort, qu'auparauant ie n'auois esté de la victoire. Ie remercie les Dieux (dit Daraïde) pour m'auoir donné le moyen de vous ayder, combien que ie pense vous auoir plustost soulagé de peine en ce combat, que vous auoir donné vn secours tant necessaire comme vous dites, sçachant que telle canaille n'estoit pour durer à la longue contre vostre prouësse assez experimentee en plusieurs autres meilleurs endroitz. Au reste i'ay deliberé incontinent que voz playes seront gueries, & auant que partir de ce païs, de contraindre ces trahistres à rendre la Damoyselle au Seigneur du chasteau son mary. Apres telles & autres paroles Daraïde à la requeste de dom Galtazar raconta en brief ce qui luy estoit auenu depuis son depart de Guindaye: mesmement comme elle auoit vaincu l'espouuentable Caualiõ, auecques les autres auantures ou elle s'estoit trouuee au Royaume de Galdap. Mais leurs propos furent troublez par l'impourueuë arriuee d'vn Cheualier, lequel venant par derriere leur escria qu'ilz se gardassent de luy, les menassant de telles parolles, Arrestez vous, meschans & trahistres Cheualiers: car voicy l'heure que ie vous feray achepter bien chere la trahison laquelle vous auez commise. Daraïde estimant que ce fust quelque Cheualier parẽt de ceux contre qui elle auoit combatu, lassa son heaume, & prit vne des lances quẽ ses Damoyselles auoient recouuertes au cõbat passé, priant dom Galtazar qu'il la laissast seule en ceste entreprise, veu qu'elle estoit saine & entiere, & luy fort endommagé du premier combat. Ainsi feray-ie (respondit il) puis que le me cõmandez, cõbien qu'il me soit assez ennuyeux: car il me semble que nous deuons seiourner icy long temps, d'autant que le Cheualier cõtre qui vous auez affaire, doit estre de fort grande prouësse, aumoins si la valeur est aucunement conforme à sa representation. Desia le Cheualier estrange couroit à bride abatuë, bien couuert de son escu, auecque la lance en l'arrest, quand Daraïde luy vint à l'encontre pour le receuoir de semblable furie. Les lances se briserent en leurs escuz, s'entrehurtans si roidement de corps & de testes, que tous deux pensans auoir heurté contre vn rocher, tomberent esgalement en terre renuersez souz leurs cheuaux, & si fort estonnez de la cheute, qu'ilz demeurerẽt vn lõg tẽps sans remuer ny pied ny main. A chef de piece Daraïde se releua la premiere, fort esmeuë de colere se voyant ainsi lourdement renuersee deuãt dom Galtazar. Lors embrassant son escu & mettant la main à l'espee vint cõtre son ennemi qui s'estoit pareillemẽt releué. A l'aprocher lon peut biẽ voir l'vn des plus braues & furieux cõbatz qui fut iamais veu

entre vn per de Cheualiers les plus parfaitz & accomplis qui fussent pour lors au demeurant du monde. Vous les eussiez veu desmailler leurs haubertstailler leurs escuz & s'entrechamailler si rudement qu'en peu d'heure le pur sang ne sortit moins abondamment de leurs corps, que les viues estincelles de leurs harnois. Dom Galtazar qui regardoit ententiuement ce merueilleux combat, fut fort esbahi de la prouësse des deux Cheualiers, estimant que Daraïde eust lors trouué son pareil aux armes veu mesmement que les Damoiselles & escuyeres commençoient à auoir crainte du danger de leur maistresse. Ainsi se maintindrent les combatans vne grand' heure sans que lon eust peu iuger lequel d'eux deux auoit plus d'auantage. Ce pendant arriuerent trois Cheualiers que la Damoyselle desloiale enuoyoit, au sceours de celuy qui combatoit contre Daraïde, mais incontinent que dom Galtazar les eut apperceuz, combien que le repos luy fust plus propre que le combat, il print neantmoins l'autre lance, que portoit l'vne des Damoyselles de Daraïde, & brochant des esperons contre les trois, qui briserent leurs lances en son escu, en rencontra l'vn de si droit fil, qu'il le transperça de part en part, & le renuersa mort par terre. Puis mettant la main à l'espee, courut aux autres deux, entre lesquelz commença vne assez aspre meslee. Mais par ce que dom Galtazar estoit robuste & bien à droit, les reduit incontinent en telz termes, qu'en ayant mis l'vn à mort sur le champ, fit tourner le doz à l'autre qui plus ne pensoit en rien moins qu'à renoueller ce combat: au moyen dequoy dom Galtazar s'en retourna voir celuy de Daraïde, & du Cheualier incogneu, lesquelz sembloient ne faire encores que commencer, & voians qu'ilz ne se pouuoient vaincre en ceste sorte, laisserent pēdre leurs espees aux chesnettes, & s'entreprindrent bras à bras, se donnans tant de tours de luite, qu'ilz tomberent tous deux en terre, se tournoyans tantost l'vn dessus, puis l'autre dessouz, iusques à ce qu'ilz se souseuerent tous lassez, & se reposerent sur les croisees de leurs espees, chacun d'eux s'esmerueillant de la prouësse de son compagnon, & estimans qu'auecques le combat leurs vies deussent pareillement prē dre fin. Les Damoyselles de Daraïde ploroient tendrement voyant leur chere maistresse toute couuerte de sāg, & de pouldre les combatans se regardoient aussi par grāde admiration l'vn l'autre: mais incontinēt que Daraïde eut apperceu les pleurs de ses Damoyselles elle retourna assaillir le Cheualier incogneu, de la mesme furie que le lyon se rue sur son aduersaire. Il la reçoit courageusement, & lors commença le combat beaucoup plus cruel qu'au parauant, & continuerent tout vn long temps sans pouuoir rien gaigner l'vn sur l'autre. Finablement Daraïde sembloit auoir quelque peu d'auantage sur le Cheualier estrange, quand auec vn grand desdain il luy vint donner tel coup sur l'armet: qu'il luy pourfendit par la moytié l'escu auec lequel elle pensoit rabatre le coup, la rechargeant si souuent qu'il la fit agenouiller du genou droit. Daraïde enflammee de colere, & de vergongne se releua incontinent, auecque bonne volonté de luy rendre la pareille: & pensant luy fendre la teste en deux, luy ietta si pesant coup, que l'escu du Cheualier volant en pieces, l'espee vint bon gré maugré luy descendre sur l'armet, la bonté duquel garantit lors la vie de son maistre. Mais elle redoubla ses coups si asprement que force fut au Cheualier de mettre les deux mains en terre, & par-ce que les courroyes de l'armet estoient trenchees en plusieurs pars, il luy sortit hors de la teste pour la grand' roydeur de la cheute. Le Cheualier estourdy de ces horribles coups, se releua furieusement, & marcha par grād' audace tout desarmé qu'il estoit à l'encontre de Daraïde, bien deliberé de reuanger sa perte, ou de l'acroistre par la fin de sa vie. Si hauce le bras pour ferir la pucelle, laquelle le recogneut inconti-

nent qu'elle luy vid le visage au descouuert & laissant passer le coup, le courut estraindre & embrasser fort amoureusement, n'estant moins ioyeuse de le voir, que desplaisante de s'estre atachee auec luy en vne si outrageuse rencontre. Adonc elle luy dit, O ma bien aymee seur Garaye, deuois-ie donc demeurer si long temps sans vous voir, à fin d'acheter maintenāt vostre veuë si chere? Mais dom Arlanges lequel auoit esté la conduit par la fortune, en la maniere que nous vous conterons cy apres, n'entendant bien les paroles de Daraïde, s'efforçoit de tout son pouuoir à la renuerser par terre, quand elle luy dist, Ma dame ma seur, esprouuez voz bras en autre meilleure intention contre moy, car vous deuez sçauoir que c'est vostre Daraïde laquel le vous tenez maintenāt embrassee. Quād dom Arlanges d'Espagne ouyt ces paroles en l'extremité ou il estoit, il ne receut iamais telle ioye, & lui dit, ô ma chere dame & ma tresaimee seur Daraïde, quelle auenture vous ici acheminee à fin q̄ ie receusse vn si grand bien, & vn si grand mal ensemblement, l'vn pour vous auoir trouuee, l'autre pour ne vous cognoistre point? Ie vous suplie, ma seur oster vostre armet, car à peine me peux ie faire à croire vn tel bō heur, encores que vostre prouësse de laquelle i'ay fait bonne espreuue, m'en donne sufisant tesmoignage. Daraïde ayant delassé son heaume, s'en retourna embrasser dom Arlanges luy disant, ma seur Garaye, c'est moy qui ay le plus gaigné en cede recognoissance, car il estoit facile à voir que ie ne pouuois plus guere durer contre vostre haute valeur, veu que vous estiez tant enflammee contre moy. Dom Arlanges estimant que pour ne descouurir Daraïde, il seroit pour le mieux de faindre qu'il estoit Damoyselle, & auoit nom Garaye comme il auoit tosiours fait depuis qu'il estoit party d'auec la Royne Cleophile, pour les raisons que nous vous deduirons tantost, respondit, Laissons ie vous prie ces propos, car lon cognoist assez l'auantage que les dieux ont en toutes choses donné à Daraïde par dessus Garaye: maintenant le meilleur sera de nous en aller tous trois faire apareiller noz playes. Apres ces propos les deux Damoyselles, & dom Galtazar monterent à cheual, chacun demeurāt fort ioyeux d'auoir ainsi departy leur noyse par vne si agreable recognoissance. Ilz arriuerent sur le soir au chasteau du gentilhomme auquel on auoit rauy sa femme, lequel les receut fort gracieusement, & les fit coucher en trois riches litz conuenables à leur grandeur, cōmandant à vne sienne niece de penser leurs playes, parce qu'elle estoit bien experimētee en la chirurgie, & leur fit faire tout le bon traitement qu'il luy fut possible, pour la grand' ioye qu'il auoit d'estre par leur moyen vengé de ceux qui luy auoient emmené sa femme. Daraïde luy disoit qu'incontinent apres leur guerison ilz trouueroient moyen de la luy faire rendre. Le gentilhomme les remercia, leur disant qu'il se tenoit assez satisfait de la vengeance qu'ilz en auoient prise & que ce luy seroit vn grand plaisir de ne se voir plus en la compagnie d'vne si meschante creature comme estoit sa femme, la vouant deslors à toutes males fortunes, & priant les Dieux luy departir les guerdons condignes à ses demerites. Ilz passerent ainsi le temps dans le chasteau iusqu'à ce que leurs playes fussent gueries, & en ces entrefaites suruindrent les deux freres de dom Galtazar, qui furent receuz à la grād' ioye de toute la trouppe. Darayde se leua huyt iours deuant Garaye, luy tenant bonne compagnie sans parler ensemblement d'autre chose q̄ de leurs maistresses. Garaye luy recita tout ce qui estoit auenu à la Royne Cleofile & elle, selon qu'il vous a esté descrit par le discours de la presente histoire & comme elle s'estoit departie d'auec elle pour combatre vn Geant, lequel en vne prochaine Isle auoit fait plusieurs violences à vne pauure Damoyselle, luy ayant pris par force le principal de ses chasteaux. Puis elle aiousta com-

remis la Damoyselle en sa liberté, pensant retourner vers Cleofile, elle fut iettee par tourmente en ce païs, ou ayant pris terre, luy estoit auenu ce qui s'estoit passé entre elles. Darayde luy raconta pareillement ses estranges auantures, dont Garaye fut fort esmerueillee, combiẽ que le commun bruit luy en eust desia beaucoup apris. Ainsi s'entretindrent les deux Damoyselles iusques à ce que leurs playes fussent entierement consolidees. Or vous veux-ie dire que dom Galtazar estoit tant enflammé de l'amour de Darayde, que la pasion qu'il souffroit luy faisoit perdre tous plaisirs, mesmement qu'auec la grandeur du courage qui estoit en elle, il la voyoit tant chaste & honneste, qu'il ne luy restoit aucun moyen ny hardiesse pour luy descouurir son tourment. Ne s'osant donc plaindre à sa Dame, il se plaignoit à soy mesmes en ceste façon: O miserable Galtazar, te conuient il donc ainsi mourir, sans pouuoir tesmoigner ton mal que par ta mort? Ie ne veux ma dame Daraide, vous deceler plustost les pasions de mon ame, que ie ne voye ma mort prochaine, pour vous monstrer que ie ne les ay voulu faire entendre, sinõ auec l'honneur deu à vostre vertueuse prouësse, & auec la reuerence que merite vostre chaste pudicité, à fin que si vous estiez offencée de me voir prendre mon vol trop hault sur vostre beauté diuine, ie puisse à tout le moins par ma mort satisfaire à l'offence commise contre vous, & tout d'vne main mettre vne certaine fin à mes douleurs. Daraïde le voyant empirer & amaigrir de iour en iour pour la continuelle lãgueur qui ne le laissoit seiourner en aucun repos, à fin de luy donner tout le secours dont elle le pouuoit ayder en telle maladie vn matin à la leuee du lit, le prit fort gracieusement par la main, comme celuy qu'elle aymoit & estimoit beaucoup, tant pour son bon vouloir enuers elle comme pour sa courageuse prouësse au fait des armes. Elle donc vestuë d'vne robe de soye pourfilee toute de fil d'or, le tira à l'escart des autres, & laissant Garaye auec ses freres, le mena promener à la fraischeur l'oree d'vne belle riuiere qui passoit au pied du chasteau. Dom Galtazar tresioyeux de ceste faueur, se voyant seul auec elle, & la regardant en vn habit auquel il pouuoit entierement cognoistre la perfection de ses beautez, commença à changer souuent de couleur sans toutesfois auoir la hardiesse de luy descouurir aucune chose de son amour. Lors Darayde se doutant assez de ce qui estoit vray, luy dist, Seigneur Galtazar ie vous prie dites moy l'ocasion de vostre tristesse, & vous tenez asseuré pour l'amour que ie vous porte, & pour la bonne reputation en laquelle ie vous ay, qu'il n'y a chose en ce monde que ie ne face de bien bon cueur, pour vous donner le remede conuenable à vostre mal, aumoins s'il est en ma puissance. A ces paroles dom Galtazar prenãt la hardiesse qui luy deffailloit au parauant, respondit, Ma dame, ie vous remercie treshumblement de la promesse que vous m'auez faite, laquelle m'est d'autant plus agreable par ce que c'est le seul moyen qui peut donner guerison à ma langueur, & accepte le gage de voz paroles auec la reuerecce que ie vous doy, vous promettant la fidelité de loyal espoux, puis qu'il vous plaist me prendre pour tel. Daraïde qui par ceste response cogneut la verité de ce dont elle s'estoit tousiours doutee, delibera mettre fin à sa douleur en luy descouurant son secret, & luy dist d'vn ioyeux visage, Mon loyal amy, ie ferois fort mal pouuant guerir la maladie d'vn si acomply Cheualier comme vous estes, si ie vous habandonnois sans secours: partant ie vous prie vous asseurer de ma promesse. Quand dom Galtazar ouyt ceste response, peu s'en falut que l'extremité de la ioye ne le fist sortir hors de son sens, voulãt à toutes forces luy baiser les mains pour la remercier auec plus grande reuerence. Mais elle en sousriant l'empescha, disant qu'il atendist par ce que le remede qu'elle luy vouloit donner n'estoit tel qu'il pensoit. Seigneur

Galtazar, dist elle, le moyen que i'ay pour vous depestrer de ce martire, est, q̃ ie vous suplie châger ceste feruête ardeur d'amour, en vne autre plus vraye amytié. Et l'ayant maintefois coniuré de tenir secret ce qu'elle diroit, continua ainsi, Sachez que ie suis Cheualier, nommé Agesilan, filz du Prince dom Falanges d'Astre, & de la Princesse Alastraxeree. Puis lui fit l'entier discours de ses amours, & lui declara la raison de son habit. Quand dô Galtazar eut escouté tous ces propos, vous pouuez penser en quelle perplexité il se trouua, voyant la froide alegeance de ses douleurs: neantmoins il fut assez consolé, cognoissant qu'il auoit esté vaincu par la prouësse d'vn tel cheualier, & non d'vne simple Damoyselle, comme il auoit tousiours creu iusques là. Adoncq' il lui respondit, Monseigneur Agesilan, ie m'estime tresheureux d'auoir ce iourd'huy receu de vous trois si grandes faueurs, qu'il ne sera iour de ma vie que ie ne m'essaye à les recognoistre; L'vne, pour m'auoir monstré le bon vouloir que me portez, en vous fiant en moy d'vne chose si secrete comme est celle que m'auez decelee: L'autre, pour le confort que vous auez donné à ma misere, faisant changer l'ardeur de mon mal, en vne loyale amytié, que ie m'efforceray d'entretenir tant que l'ame me respirera dâs le corps: La troisiesme, en me donnant à cognoistre que la victoire laquelle vous auez euë sur moy, ne peut tourner qu'à ma grande gloire, ayant esté vaincu d'vn tant noble & exellent Prince. A ces motz dom vers Galtazar lui voulut baiser les mains, mais Daraide ne le permit, ains l'êbrassa par grâd' amour, puis retournerêt ensemble vers Garaye. Toutesfoys celle force q̃ la beauté de Daraide, comme Damoyselle, auoit conquise sur Galtazar, ne se peut si legerement amortir. Car chacunefois qu'il la regardoit a l'impourueuë, il sentoit rallumer en son cueur les mesmes flammes qui l'auoiêt au parauât embrasé pour son amour, demeurât en continuelle angoisse, iusques à ce qu'il fust reuenu à soy, tellemêt qu'on l'eut peu comparer à ceux lesquelz sur la nuyt ayans veu quelque estrâge fantaume, ou estans eschapez de quelque dangereuse rencontre, trêblent encores de peur à chasque foys qu'ilz les recitêt, ou qu'elles leurs retournent en la memoire. Or se voyans gueris, s'achemineret de compagnie en l'Isle de Guindaye, & apres auoir pris du seigneur du chasteau vn congé acôpagné de mile mercys, tât pour le bon traitement, q̃ pour l'honneur qu'il leur auoit fait en sa maison, s'en allerent au port ou Daraide auoit laissé la nef que le roy de Tessalie luy auoit donnee. Les mariniers la receurent à grâde ioye auec toute sa troupe, car ilz l'auoient long têps atenduë en bon vouloir, comme ceux qui ne vouloient departir sâs sçauoir premieremêt de ses nouuelles. Elle les remercia de leur courtoysie, puis voyans le têps propre, monterent sur mer, & hausserent les voyles tenans la route de l'Isle de Guindaye.

Comme Daraide, Garaye, dô Galtazar, & ses freres estans debarquez en l'Isle de Guindaye, se departirent par le moyen d'vne Damoyselle, & d'vn Cheualier à demy mort, qu'ilz rencontrerent en leur chemin.

CHAP. IIII.

LA nef en laquelle estoit Daraide, Garaye, dom Galtazar, & ses freres singla quelques iours par bon vent, tenant tousiours la route de l'Isle de Guindaie: mais à la fin la têpeste les detourna au cunemêt de leur chemin, car encores qu'ilz arriuassent en l'Isle, ilz prindrent port à plus de cinquante lieuës loing de là ou la Royne Sidonie estoit. Partant tirans leurs cheuaux & pallefrois hors de la nef, se delibererent aller par terre iusques à Guindaye. Or estoit Daraide tât ioyeuse par ce qu'elle deuoit biê tost reuoir sa maistresse Diane, que la compagnie se peut facilement aperceuoir de son contentement. Ayans ainsi cheuauché deux iours entiers, vn soir q̃ le soleil commêçoit desia à se coucher, en trauersât vne forest rencôtrerent vn Cheualier dure-

durement nauré, & vne Damoyselle aupres de lui, qui pleuroit fort amerement & luy apareilloit ses plaies. Et luy demandans la raison de ses doleances, & pourquoy ce Cheualier auoit ainsi esté blessé, elle leur respondit: Làs! Seigneurs Cheualiers, s'il y a encores en vous quelque prouësse pour secourir les oppresez, ie vous suplie prendre compassion de moy, & de la force qu'on m'a faite: car vous deuez sçauoir qu'en passant mon chemin par ceste forest, deux trahistres Cheualiers m'ōt osté vn petit escrin, auecques quelques beaux ioyaux, que le magicien Cinistide mō pere enuoioit à la belle Princesse Diane, saus qu'il m'ait en rien serui de dire à qui ie les portois. Et cōme ie me plaignois du tort qu'ilz m'auoiēt fait, icy arriua le bon Cheualier q̄ vo⁹ voiez si mal en point, lequel ilz ont mal traité en ceste sorte, par-ce qu'il me vouloit faire la raison de leur volerie: puis s'ē sont allez par ce chemin il y a enuirō demie heure, & ont emporté l'escrin auec eux. Daraide fort desdaignee de ces nouuelles, tāt pour la lasche té des deux Cheualiers, que pour l'outrage qu'ilz auoiēt fait à sa Diane, dist à la Damoiselle: M'amie venez vousen auecques moy car mes Damoiselles sçaurōt bien apareiller les plaies du Cheualier nauré, & ie vous prometz par la foi q̄ ie doy à l'ordre de cheualerie, de ne prendre aucū repos q̄ ie ne vous aie fait recouurer vostre perte, reparer l'iniure q̄ ces outrecuidez Cheualiers vo⁹ ont faite, & à ma maistresse Diane. Las! seigneur Cheualier (dist la Damoiselle) ie prie les dieux vous donner le iuste guerdon de ce q̄ vous entreprenez pour moy. Or marchons dōc viste, car ie suis preste de m'ē aller auec vo⁹ Daraide cōmāda à ses Damoiselles d'apareiller les plaies du cheualier nauré, & le mener en vne bourgade, qu'elles auoiēt laissé à main gauche, pour retourner puis apres à leur chemin: ce qu'elles firent. La Damoyselle de la forest estant montee sur son palefroy, prit au grand gallop la voye qu'elle auoit veu tenir aux deux Cheualiers, & n'alla gueres loing auecq' la noble cōpagnie qui la suyuoit, qu'elle trouua vn carrefour ou le chemin se fourchoit en cinq sentiers assez larges. Au moyen dequoy à fin q̄ nez cinq Cheualiers ne faillissent à trouuer ceux qu'ilz cherchoient, prirent chacun le leur, apres auoir acordé ensemble qu'ilz se retrouueroient au mesme lieu dedans huict iours, & que ceux qui y seroient arriuez les premiers, y atendroient vn iour leurs cōpagnons, puis prendroient le chemin de la ville de Guindaie, ou ilz se deuoient tous retrouuer. Ainsi separez auec bonne intention d'executer leur entreprise, Daraïde donna son armet à la Damoiselle de la forest, qu'elle prit pour toute compagnie, & ayant quelque temps cheminé ensemble, commença à lui demander quelz dons c'estoient qu'elle portoit à la Princesse Diane. C'estoit vne guirlande (respondit elle) qui ne se pourroit estimer, tant elle est enrichie de pierres precieuses, & de fines perles, qui sont de telle vertu que la Damoyselle qui en sera coronnee, ne se monstrera plus aagee de seize ans tāt qu'elle sera Damoiselle. Vous dites merueilles de ceste guirlande (dist Daraïde) & vous asseure que vous la portiez en vn lieu ou elle eust esté tresbien employee. La Damoyselle ayant assez regardé Daraïde, s'esmerueilla fort de son excellente beauté, & luy dist: O Seigneur Cheualier, si vostre prouësse est conforme à vostre beauté, ie suis bien asseuree que vous me ferez facilement auoir la raison de mon bon droit, & vous suplie me dire vostre nom, à fin q̄ ie puisse raporter à la Princesse Diane, qui est celuy lequel s'employe maintenant d'vn si bon cueur en son seruice. Ie ne sçai (respondit Daraïde) quelle est ma prouësse: mais ie vous aduise bien que le desir que i'ay de seruir ma dame Diane, est si grand, que par ce bon vouloir i'espere supleer aysément à ce, en quoy la prouësse me pourroit deffaillir. Quant au seruice que ie lui fais ie lui dois, comme aiant lōg temps esté nourrie en sa maison. A ces motz la Damoiselle la regarda de rechef, & la cognoissant au plus pres par les

enſeignes que lon lui en auoit donnees : O dieux immortelz (diſt elle) n'eſtes vous pas celle excellente Daraïde dont le renom a deſia tant de foys enuironné toute la terre ? Si ſuis (reſpondit elle) mais non point tant excellente comme vous dites, ſinon en ce que ie deſire fort ſeruir ma maiſtreſſe Diane, plus qu'autre perſonne qui ſe puiſſe trouuer en tout le monde. Ie remercie les dieux (diſt la Damoyſelle) dont ilz m'ont amené en lieu, ou ie voye celle que i'auois tant deſiré voir & cognoiſtre. Vrayement ie croy à ceſte heure n'auoir perdu ce que ie cherche, puis que i'ay rencontré ſi bon ſecours. Adonc regardant de rechef Daraïde tout vn long temps, & eſmerueillee de ſa grand' beauté acompagnee de la haute Cheualerie dont elle l'auoit ouy renommer: Làs ma Dame (diſt elle) n'euſtes vous point peur de ceſt horrible & eſpouuentable Caualion que vous enuoyaſtes à ma Dame la Princeſſe ? Ennenda en ſongeant tant ſeulement à ſon eſtrange figure, ie tremble encores toute de grand' frayeur. Daraïde luy reſpondit en ſouzriant, I'ay maintenant plus de crainte de ne pouuoir trouuer les Cheualiers q̃ emportent voſtre guirlãde. Mais laiſſons celà, & parlõs d'autre choſe : car on ne pourroit pas acquerir grande louange, en executant les hautz faitz d'armes, ſi l'ocaſiõ de la crainte n'auctoriſoit la hardieſſe qui eſt requiſe pour tenir fidelle compagnie à la force: par ce que celuy qui n'a point de crainte, n'a pareillement point de hardieſſe, d'autant que la vraye hardieſſe ne conſiſte en autre choſe, ſinon en la vertu de ſçauoir bien domter la crainte, pour gaigner l'hõneur d'vne noble entrepriſe : autrement ſi la force s'exerce ſans eſtre temperee par ceſte hardieſſe, qui prend ſa ſource de la crainte, encores que quelque heureux euénement s'en enſuyue, elle meritera pluſtoſt le nõ de temerité, que de prouëſſe. O ma Dame (diſt la Damoyſelle) & ou auez vous apris tant de philoſophie ? Daraïde en ſouz-riant luy reſpondit : Es eſcoles d'Athenes, & encores en vne plus veritable eſtude, qui eſt de ſçauoir que la vertu ſe doit experimenter par ſon contraire. Ainſi cheminerent parlant de diuerſes choſes iuſques au ſoir aſſez tard, qu'elles arriuerent aupres d'vne riuiere, ou elles trouuerẽt vn Cheualier armé de pied en cap, lequel s'arreſta ſoudain qu'il les vid, s'amuſant à contempler la beauté de Darayde, laquelle luy diſt : Cheualier, ainſi puiſſez vous auoir quelque bonne fortune, me pourriez vous dire des nouuelles de deux Cheualiers qui s'en vont icy deuant auec vn eſcrin qu'ilz ont oſté à ceſte Damoyſelle? Ouy bien (reſpondit il) car il y a aſſez long temps que ie les ay icy rencontrez: Mais il faut que vous ſçachez l'édroit ou vous pourrez paſſer la riuiere a gué: autremẽt il vous ſeroit impoſsible de les ſuyure. Et par ce que vous me ſemblez bon Cheualier, ie ſuis content de me deſtourner vn peu de mõ chemin, pour vous enſeigner le gué ou il vous cõuient paſſer l'eau. Ie vous remercie bien fort, diſt Darayde, & incontinent le Cheualier commença à luy ſeruir de guide, & diſt : Mais pourquoy cherchez vous ces Cheualiers que vous dites? Pour faire reparer le tort (reſpondit Darayde) q̃ lon a fait à ceſte Damoyſelle: car vous ſçauez bien que lon prent l'ordre de Cheualerie à fin de cõſeruer principalement le droit des Dames, leſquelles d'elles meſmes ne ſont ſufiſantes pour ſe deffẽdre. Ie faudrois grãdement (diſt le Cheualier) ſi ie ne vous enſeignois le plus court chemin, atendu le bon courage de conſeruer le droit d'vne Damoyſelle qui vous meut à ceſte entrepriſe. Puis eſtans arriuez ou le Cheualier les conduiſoit, il fit deſcendre Darayde, & la Damoyſelle ſur le bord du fleuue, & leur diſt: Il eſt temps maintenant, ſeigneur Cheualier, que vous entriez dans la riuiere, car voicy le lieu ou vous la pourrez paſſer à gué, puis vous tournerez au chemin que vous auez laiſſé vn peu plus hault. Ce pendant ie vous diray à dieu: car ie m'ẽ reuois à certaines affaires, leſquelles ie ne pourrois abandonner ſans mon grãd dom-

dommage. A tant s'en retourna ſur ces pas & Daraïde & la Damoiſelle entrerent hardiment en la riuiere ſe confiãt en ſes paroles : mais ſi toſt qu'elles furent entrees dedans enuirõ douze pas, le cheual, & le pallefroy commencerent tellement à s'embouer qu'ilz ne pouuoyent plus marcher en auant, ni retourner en arriere. Au moyẽ dequoy ſe trouuant en ce piteux eſtat, Daraïde fort ennuyee appella le Cheualier à haute voix, lequel retourna ſoudain vers elle, & lui diſt: Qu'eſt ce là, Seigneur Cheualier? Ne voyez vous pas (reſpondit elle) que nous ſommes ſi auant en ce bourbier, que nous ne pouuons marcher ni deçà ni delà? vous en esbahiſſez vous (diſt le Cheualier) puis que pour ceſte occaſion vous auez pris l'ordre de Cheualerie ? Pourquoi dites vous celà ? diſt Daraïde, Auez-vous pas diſt (reſpondit le Cheualier) que vous auez pris l'ordre de Cheualerie pour rendre à vn chacũ le droit qui lui apartiẽt. Ouy ie l'ay diſt, reſpondit elle. Puis donc (diſt le Cheualier) que vous auez receu l'ordre de Cheualerie pour faire droit à vn chacun, faictes le maintenant à le bouë, ne plus ne moins que vous le voulez faire à ceſte Damoiſelle. Ie ne vous entens point, diſt Daraide : Il me le ſemble, diſt il, que vous ne m'entendez point, & que vous ne m'ayez point entendu : & afin que vous m'entendiez, ſçachez que vous m'auez gardé mon droit, & celui du bourbier, ou vous eſtes: celui du bourbier, en lui conſeruant ſon priuilege, qui eſt de ne laiſſer ſortir ſi facilement ceux qui y ſont vne fois enfoncez: le mien, en ſouffrant que le tour lequel ie vous voulois iouër ſortiſt ſi heureuſement ſon effect. Et combien qu'en ceci vous ayez faict voſtre deuoir, comme vaillant Cheualier que vous eſtes, ſi eſt-ce qu'en mon auis vous n'euſsiez point voulu eſtre ſi bon iuſticier, comme ie vous ay faict, ſi vous euſsiez eſté auerti de mon entrepriſe. Ie vous di plus, qu'en ceci vous vous eſtes encores faict droit à vous meſmes, en me guerdonnant de ce que vous me deuez, pour m'auoir deſarçonné, & nauré fort grieuemẽt apres que vous m'euſtes volé mon chaſteau. Si donc vous venu ici pour garder le droit de ceſte damoiſelle vo⁹ auiẽt fort biẽ de garder encores le miẽ pareillement. Daraide par ces propos cogneut que ceſtui eſtoit Fraudeur des ruſes, dont elle eſtoit en telle angoiſſe qu'elle euſt voulu eſtre morte, ſe voyant en vn ſi piteux eſtat, & ne ſçachant que dire, ni que faire. Mais le Cheualier voyant qu'elle ne reſpondoit point continüa ces gaudiſſeries en ceſte façon : Ma Dame Daraïde, ie vous veux donner vn bon conſeil. Vous direz à ceulx qui viendront ici, afin qu'ils ne penſent que vous ſoyez en vain dans ceſte bourbe, que ce n'eſt par là qu'il fault paſſer l'eau, mais qu'il fault prendre le gué vn peu plus hault : & quant à vous, que vous demeurez ainſi embouee auec voſtre Damoiſelle, afin de les oſter de doute, & leur monſtrer la verité par l'experience que vous en faictes. Daraïde ne ſçauoit ſi elle lui deuoit reſpondre, ou ſe taire, voyant que l'vn ni l'autre ne lui pouuoit de gueres profiter à l'encontre de ce moqueur. A la parfin elle lui diſt : Vrayement Fraudeur, ie ne ſçay ſi ie vous ay gardé voſtre droit : mais ie n'ay bien ſceu garder le mien, me laiſſant abuſer par deux fois: car la premiere tromperie me deuoit ſeruir d'exemple, pour me garder de la ſeconde. De là vous pouuez voir, diſt il, combien eſt grande l'affection que ie vous porte, puis que ie vous aprens par force d'vſage, ce que la premiere experience ne vous auoit peu enſeigner. Ie vous la dõnerai l'experience, reſpõdit elle, & le chaſtiment que vous en meritez, ſi ie vous puis vne fois rencontrer à mon loyſir. Sortez ſeulement de ceſte riuiere (diſt il) car puis que ie vous voy ſi bien logée pour ceſte nuit, il vaudra mieux que i'aille ailleurs chercher logis, ou i'aurai quelque meilleur moyen de vous attendre. A tout le moins ſi vous n'auez rien que manger, vous ne vous plaindrez de moy, que ie ne vous aye aſſez apa-

reillé que boire. Or demeurez donc là en la male auenture, puis qu'autresfois vous me l'auez donnee tant mauuaise. Allez vous mesmes (dist Daraide) en male encontre, auecq' voz tromperies. Ainsi le Fraudeur s'en alla, mais vn peu apres il retourna encores, & dist: Ma dame Daraide, par ce que lon m'auoit auerty que vous estiez fort enflammee de l'amour de la Princesse Diane, i'ay bien voulu retourner vous dire que vous ayez à me remercier du bon remede, lequel ie vous ay apresté pour atremper vostre chaleur: car comme vous pouuez sçauoir, il n'y a chose plus contraire au feu n'y à la flamme, que l'eau, en laquelle vous pouuez maintenant vous rafraischir tout à vostre ayse. Et par ce moyen ie pense vous laisser autant bien auisee, comme les vieillardz voz compagnons, desquelz ie temperay fort bien les flammes, & furies amoureuses, en les tenant atachez au serain, ou ie les fy deuenir si coys, que de toute la nuyt ilz ne bougerent d'vne place. Autant en ferez, s'il vous plaist, pour l'amour de moy, attendu que vous auez compagnie qui vous pourra rendre plus ioyeuse, à fin que sur la matinee à la fraischeur de la riuiere, vous puisiez mieux degoyser, & iargonner quelque mignonne chansonnette. Car puis qu'estant en la cage ou ie vous auois enclose, vous ne me voulustes seruir d'oyseau des champs, vous me seruirez à ceste fois d'oyseau de riuiere, pour me faire rire plus alaigrement: vous oyant rossignoler vostre ramage dans ceste boue. Le Fraudeur acheuant ce propos, prit son Escuyer, & vn sien page par la main, puis mõstrans du doigt les deux Damoyselles chacun à leur tour, commencerent à dancer, chantans & rechantans maintesfois ceste chanson.

Qui vid iamais eturgeons
Nouer en telle maniere.
Qui vid iamais telz plongeons
Sonder si bien la riuiere?

Apres que ce beau danceur eut assez pris de passetemps pour ce soir, il s'en retourna auecques ces deux seruiteurs, laissant les Damoyselles en grand ennuy qui neantmoins quelquefois ne se pouuoient garder de rire. Daraide ne sçachant à grand' peine par quel moyen se tirer de l'eau, s'auisa finablement de ietter ses armes piece à piece sur la riue: puis se lançant dedans le fleuue, s'en vint à nage au mesme bord d'ou elle estoit partie. Et comme son cheual fust par ce moyen plus leger qu'auparauant, il se tira en sursault hors du bourbier, & sortit dessus le riuage. Autant en fit le palefroy de la Damoyselle, qui tomba presque auec sa charge dans la riuiere. Adonc Daraide ayant repris ses armes, monta sur son cheual, & la Damoyselle sur son palefroy: puis passerent l'eau par le gué duquel le Fraudeur les auoit destournées sans s'amuser beaucoup à le suyure pour ne perdre les Cheualiers qui emportoient la guirlande. Ainsi cheuaucherent assez long temps en grand ennuy, combien qu'elles ne se peussent tenir de rire des tours de souplesse, dõt le fraudeur abusoit ordinairement les Cheualiers errans. Assez long temps apres s'en vindrent heberger en la maison d'vn villageoys & la passerent le surplus de la nuit, iusques au lendemain qu'elles retournerẽt sur leurs brisées.

Des estranges rencontres qui auindrent à Daraide, à Garaye & à dom Galtazar en la queste de l'escrin que le magicien Cinistide enuoyoit à la Princesse Diane.

CHAP. V.

Daraide estãt retournee en sa queste auec la plus grãd' haste qu'il luy auoit esté possible, apres auoir cheminé long temps, entra en vne forest, ou elle trouua six Cheualiers combatans, quatre contre deux: & parce que le combat ne luy sembloit raisonnable, les aborda & leur dist: Tout beau, Seigneurs Cheualiers, tout beau, & me dites la raison pourquoy vous combatez ainsi. S'estans vn peu tirez arriere les quatre luy respondirent, Si la partie vous semble mal faite, mettez vo⁹ du costé de

des deux: car nous tarderions beaucoup d'auantage à vous declarer le motif de nostre noyse, qu'à paracheuer nostre combat. Celà feray-ie bien (respondit Daraide) s'ilz ont receu quelque outrage de vous. Aprochez vous doncq', dirent ilz. Desia Daraïde auoit laissé sõ heaume, & mis la main à l'espee pour secourir les deux, Cheualiers quãd la Damoyselle qui venoit auecq' elle, laquelle auoit nom Belenie, luy dist: Pour Dieu n'aydez point à ces deux meschans Cheualiers, car ce sont ceux qui m'ont osté ma guirlãde. Incõtinent que Daraïde ouyt ces propos, elle fut fort ioyeuse, & leur dist: Cheualiers faites rendre la guirlande à ceste Damoyselle, ou autrement il vous sera force que vous preniez tous deux le cõbat contre moy, auant que vous l'ayez acheué cõtre les quatre. Vous ferez beaucoup plus pour vous (respondirent ilz) si vous suyuez vn Escuyer auquel nous l'auons laissee en garde, pour la donner à celuy de nous qui emportera la victoire: d'autant qu'il a gaigné le hault incontinent qu'il nous a veuz attachez ensemble en ce combat. Daraïde ayãt peur de perdre la guirlande, & voyant que le songer ne luy estoit profitable, leur respondit: Ie le suyuray doncq', de meilleur cueur que ie ne combatrois auecq' personne de vous. Ainsi s'en alla à grand' haste apres l'Escuyer, & les quatre luy escrïerent: Cheualier, gardez bien la guirlande: car vous ne l'acheterez moins que de la vie, si nous la perdons par vostre moyen. Daraïde ne se soucia beaucoup de leur respondre, ains suyuit tousiours son chemin selon que sa Damoyselle Belenie la conduisoit, & les Cheualiers retournerent à leur combat cõme deuant: mais en peu d'espace les quatre ayans vaincu les deux commencerent à le suyure. Tantost apres à la sortie de la forest, elle aperceut le trac du cheual de l'Escuyer vn peu à l'escart du grãd chemin, & l'ayant suyuy quelque temps, entra en vne profonde valee, sortant de laquelle de rechef entra en vne autre forest, & là aperceut trois Cheualiers qui auoient osté le coffret à l'Escuyer, contre lequelz estoit acouru vn seul Cheualier pour le defendre: car il s'estoit escrié à haute voix que lon le vouloit desrober. Le Cheualier seul qui combatoit fort courageusement contre les trois, fut soudain recogneu par Daraïde, laquelle receut vn grand plaisir, voyant la haute Cheualerie de sa Garaye, c'est à sçauoir de dom Arlanges d'Espagne. Mais bien tost il luy conuint perdre le passetẽps de ce cõbat: car l'Escuyer voyant les Cheualiers acharnez l'vn sur l'autre, auoit repris l'escrin, qui estoit demeuré en terre, & estant remonté à cheual s'en fuyoit à bride abatuë. Daraïde le suyuit, laissant Garaye en son combat, qu'elle auoit presque mis à fin, quãd les quatre Cheualiers qui suyuoiẽt Daraïde & l'Escuyer arriuerent là, lesquelz fort esmerueillez de la prouësse de Garaye, cõmencerent à dire: Seigneurs Cheualiers, arrestez vous vn peu, & escoutez ce que nous vous voulons dire. Que querez vous dirent les cõbatans. Que vous nous disiez (respondirent ilz) si vous n'auez point veu passer icy vn Escuyer, lequel emporte vn coffret qui est à nous, car il nous l'a desrobé. Il s'en va là deuãt (dist Garaye) mais le coffret n'est ny à vous, ny à ceux, q̃ pareillement luy vouloient oster. Pour maintenãt (respondirẽt ilz) nous voulons suyure l'Escuyer, & puis nous disputerons à qui le coffret apartient. Ainsi s'en allerent, laissans Garaye, & les trois Cheualiers en leur meslee, laquelle dura bien peu: car voulant suyure les quatre à fin qu'ilz ne s'en fuyssent apres auoir osté à l'Escuyer ce qu'ilz demandoient, elle reduit les trois en si piteux arroy qu'ilz se rendirent, estans presque mortz pour le grand nombre de leurs playes. Garaye apres sa victoire suyuit incontinẽt les quatre Cheualiers qui s'en alloient apres Daraïde, laquelle ayant presque attaint l'Escuyer, luy cria à haute voix qu'il s'arrestast: à raison dequoy l'Escuyer se voyant tallonner de si pres, laissa tomber son larrecin, puis s'en fuyt au trauers d'vne espoisse forest. Daraïde n'eut soucy

de le ſuyure, ains attendoit ſa Damoyſelle laquelle encores qu'elle fuſt demouree aſſez loing derriere, arriua bien toſt, & fuſt fort ioyeuſe d'auoir retrouué ſon eſcrin. Alors Darayde luy diſt qu'elle le ramaſſaſt, ſans plus demeurer ſi loing d'elle, à fin qu'elle ne le perdiſt encores vn coup. La Damoyſelle eſtant deſcenduë de ſon palefroy, prit l'eſcrin & demeura quelque tẽps aſsiſe à terre pour ſe repoſer. Mais ainſi qu'elle vouloit remonter, les quatre Cheualiers arriuerent, qui luy dirent Damoyſelle c'eſt bien raiſon que vous nous donniez ceſt eſcrin, puis qu'il nous a donné tãt de trrauail à le cercher. Non fera (diſt Darayde, elle ne le vous donnera pas. Pourquoy, dirent ilz. Parce (reſpondit Daraide) qu'il eſt ſien, & que ie ſuis preſt de la deffendre ſi vous voulez vſer de force en vne choſe tant iniuſte. A ceſte heure verrez vous, dirent ilz, que vous profitera voſtre deffence. Et ſoudain mirent la main aux eſpees, marchans fort brauement contre Darayde, laquelle les receut de pareille grace & commencerent tous enſemble vne fort ſanglante meſlee. Belenie les voyant ainſi combatre furieuſement, eut peur qu'à la longue Darayde ne fuſt pour leur reſiſter, & partant commença à chaſſer ſon palefroy tant qu'elle peut emportant ſon eſcrin auec elle. Les Cheualiers qui combatoient contre Darayde ſentans & craignãs les horribles coups dont elle les marteloit ſans aucun repos, luy occirent ſon cheual la laiſſant à pied dans la plaine pour ſuyure l'eſcrin. Ie vous laiſſe à penſer ſi Darayde fut ennuyee voyant ſon cheual occis ſans auoir aucun moyen de ſuyure les Cheualiers pour ſecourir la Damoyſelle. Mais ce pendant qu'elle eſtoit en ceſte angoiſſe, Garaye qui venoit au grand gallop, arriua en ce meſme endroit, & recognoiſſant Darayde à ſon eſcu, fut ioyeuſe de l'auoir rencontree, & luy diſt, Ie vous prie, ma ſeur Darayde, me dire quelle auenture vous a ainſi laiſſee à pied. Suyuez, reſpondit Darayde, quatre meſchans Cheualiers qui m'ont tué mon cheual, à fin qu'ilz n'oſtent l'eſcrin à la Damoyſelle qui ne peut eſtre encores gueres loing deuant eux, car pour maintenant ie n'ay le loyſir de vous en raconter d'auantage. A tant Garaye la laiſſa galopant par le chemin que luy auoit enſeigné Daraïde, qui la ſuyuoit tout bellement, ſelon que la peſanteur de ſes armes, & le trauail de tout ce iour lui pouuoient permettre. Ce pendant Garaye ataignit les cheualiers au meſme inſtant qu'ilz auoiẽt oſté l'eſcrin à la Damoyſelle, q ploroit fort piteuſement ſa perte. En la malheure (diſt lors Garaye) auez vo⁹ eſté ſi peu courtois, que d'outrager ainſi ceſte Damoyſelle par voz volleries: Rendez, brigans, ce que vous luy auez oſté. Ce ſera vo⁹ meſme (reſpondirent ilz) qui en la malle encontre nous aurez fait telle demãde: Et ſoudain les deux premiers mirẽt la main aux eſpees, & commencerent vn aſſez aſpre cõbat. Mais Garaye les reduit biẽ toſt en telle extremité, que l'vn eſtant occis, & l'autre preſque vaincu, les deux qui reſtoient delibererent de s'ẽ fuyr auec l'eſcrin: ce qu'ilz firẽt. Garaye les eut volõtiers ſuyuy, mais le Cheualier contre qui elle cõbatoit, luy bleſſa ſon cheual en la teſte, & le voyant preſt à tõber vint auecque ſi grand deſdain ferir le Cheualier ſur l'armet qu'elle luy pourfendit la teſte iuſques aux yeux, & le renuerſa roydë mort par terre. Adonc elle deſcendit de ſon cheual, lequel fut auſsi toſt tõbé, cõme elle deſcenduë, & ainſi qu'elle ſe trauailloit fort à ſuyure à pied l'vn des cheuaux des deux Cheualiers occis, Daraïde ſuruint, laquelle voyant Garaye, & la Damoyſelle qui pleuroit, receut vne partie de leur ennuy: meſment quand elle fut auertie de l'ocaſion: puis montant ſur le pallefroy de la Damoiſelle, fit tant qu'elle prit l'vn des cheuaulx eſchapez, ſur lequel Garaye monta & ayãt ataint encores l'autre, Darayde rendit le palefroy à la Damoyſelle, & luy diſt, Suyuez nous de par Dieu, & ne faites plus ce que vous auez fait, vous en ayant auerty pour la ſeconde fois, car ſi vous ne m'euſsiez

eusiez doint habandõné, encores que lon m'eust tué mon cheual, vous n'eusiez pas perdu vostre coffret. Qui eust pensé, dist la Damoyselle, que vous seule vous fusiez peu deffendre contre quatre? Vous deuiez auoir esperance, respondit Daraïde, que vostre bon droit supléeroit au default de ma prouësse. Ainsi deuisans cheuaucherent à grãd' haste iusques à soleil couchant, & lors aperceurent à l'oree d'vne forest, les Cheualiers qui s'en estoient fuis combatãs contre vn seul, lequel les auoit desia tant mal menez que quand elles arriuerent là, les virent estenduz mors par terre. Daraïde & Garaie fort esmerueillees de la prouësse du Cheualier seul, le recogneurent incontinent, car vous deuez sçauoir que c'estoit dom Galtazar de Barberousse, lequel estoit là venu en suyuant le chemin qu'on luy auoit asigné au milieu des cinq: par ce que chacun auoit suyui le sien, comme n'agueres vous a esté dit. La ioye qu'ilz eurent de s'estre ainsi rencontrez ne fut moindre que celle de la Damoyselle, quant elle aperceut son escrin qui estoit aupres de l'vn des Cheualiers morts. Elle donc toute esperduë de grand' aise, sauta de son pallefroy en bas, pour le ramasser, rendant mile mercis à ces nobles Cheualiers, lesquelz delibererent de s'en aller heberger pour celle nuit en vn chasteau qui estoit assez pres de là: ce qu'ilz firent deuisans par grand plaisir sur leur chemin, des trauerses & variables rencontres qu'ilz auoiẽt euës en ceste auanture nõ sans rire de la trousse que le Fraudeur auoit ioué à Daraïde. En tel deuis arriuerẽt au chasteau, ou ilz furẽt fort humainemẽt receuz, & bien traitez par vn ancien Cheualier qui en estoit seigneur. Le lendemain s'en retournerent le mesme chemin qu'ilz estoiẽt venuz, à fin de ne faillir à trouuer les Damoyselles de Daraïde, si par fortune elles venoient par quelqu'vn des trois chemins: ce qui auint ainsi, car dom Galtazar les rẽcontra, & les fit fort ioyeuses des nouuelles qu'il leur dist de leur maistresse. S'estans donc retrouuez ensemble au carrefour auquel ilz s'estoient separez, les freres de dõ Galtazar arriuerent pareillement au iour qui auoit esté dit entr'eux. Puis d'vn commun acord, & en grand plaisir de toute la compagnie commencerent à tenir le chemin de l'Isle de Guindaye. Le iour ensuyuant rencontrerent vne Damoiselle mõtee sur vn pallefroy, à laquelle Daraïde demãda si elle venoit de la cour de la Royne Sidonie. Ouy (respondit elle) mais pourquoy me le demandez vous? Par ce (dist Daraïde) que ie serois fort ayse de sçauoir ce qui s'y est fait de nouueau ces iours passez, & me feriez grand plaisir de me le reciter, si vous en sçauez quelque chose. Ie vous le diray tresvolontiers (dist la Damoiselle) car ie pense que par ce moyen ie ne vous donneray moins de recreation, que de merueilles, en vous recitant choses fort dignes d'estre sceuës. Entẽdez donc, seigneurs Cheualiers, qu'entre les autres infinies & estranges auantures qui arriuent ordinairemẽt en la cour de la Roine, ces iours passez y en est auenuë vne memorable sur toutes: Qui est que le Roy & la Royne de Corit, tous deux geans ont laissé vne seule fille presque gëante, laquelle leur a succedé au Royaume, & est tellement acomplie en toutes les perfectiõs qui sont requises à vne souueraine beauté, qu'au reste de la grand' Asie il n'y a Princesse ny Damoyselle qui se puisse égaler à ceste Royne que ie vous dy laquelle on nomme Briangie. Or pour le renom de son excellente beauté & bonne grace, vn gëant nommé Bruzart Roy de Cores s'est enamouré d'elle, & combien qu'il soit de visage laid, on le dit neantmoins estre tant preux, & tant hardi, qu'en tous les païs de leuant lon n'a encores ouy parler d'vn gëant si braue, ny tant horrible. Luy enamouré de ceste belle Royne, la fit demander à femme: mais elle n'en tint compte, à cause de sa laidure, combiẽ qu'il fust grand seigneur, & sien voysin: & ne voulut aucunement accepter le mariage, ains le dedaigna par maintes risees, es responces qu'elle luy enuoyoit par ses ambas-

sadeurs. Le Roy de Cores enflammé de colere, & tournant sa premiere amytié en cruelle felonnie, delibera d'auoir par sa force, ce que sa difformité & mauuaise grace luy refusoit: & de fait passa auec grãde puissance dans les terres de la Royne, & en peu de temps la reduit en telle extremité, qu'elle luy fist presenter ces conditions du futur mariage: Cest à sçauoir qu'il la meneroit en la cité de Guindaye, ou abordent plus de Cheualiers errans qu'en autre part du monde, & là l'espace de six mois maintiendroit qu'aucune beauté n'estoit égalle à celle de la roine de Briangie. Et si dãs ces six mois il se trouuoit Cheualier qui le vainquist, elle demoureroit quite du mariage qu'il demandoit: ou le contraire auenant, qu'il l'auroit à femme & espouse, pour le guerdon de sa victoire, Et dit on que la Roine Briangie luy auoit acordé telles conditions, comme estant bien asseuree qu'elle n'auroit faute de bons Cheualiers pour l'acquiter de cest iniuste mariage Les choses ainsi acordees entr'eux, vindrent en la cité de Guindaye, ou ilz furent receuz en grande magnificence. Or deuez vous sçauoir que la Roine Briãgie n'est veuë d'hõme du mõde, par ce (cõme lon dit) qu'elle est si belle qu'il ne se pourroit trouuer aucun Cheualier qui l'aiant veuë voulust combatre contre la raison, & contre la force du Roy de Cores. Au moyen dequoy la Royne Sidonie la fit loger incontinent qu'elle fut arriuee auec la Princesse Diane, qui se resiouyt fort de sa compagnie, d'autant qu'en beauté, bõne grace, & autres excellẽces, elle luy represente presque entierement sa Daraïde, dõt elle est en fort grand ennuy, pour auoir esté lõg tẽps sans ouir de ses nouuelles. Encores dit-on que la Roine Briangie est tresdolente pour ne sçauoir ou elle peust enuoier chercher Daraïde, car atendu la grandeur de sa renommee, il luy semble qu'elle pourroit abatre l'outrecuidance du Roi de Cores, & luy monstrer que Diane est plus belle que celle pour qui il a entrepris tant de combatz. Or ces iours passez, quand ilz arriuerent le Roy fit dresser ses tentes au pres du lieu ou Rosaran & la duchesse de Bauieres sont enchâtez, & tout deuãt est enleuee vne statuë d'or representant la Roine au naturel: & autour de la base, & piedestal, sur lesquelz la statuë est enleuee, sont peintes toutes les sortes d'armes qu'il est possible de penser, d'autant qu'auecques toutes le Roy est deliberé de mainteuir la beauté de la roine à fin que celui qui voudra combatre, preigne telle façõ d'armes que bon lui semblera choisir. Mais sachez q̃ iusques auiourd'huy ne s'est encores troué Cheualier q̃ ayt osé entrer au combat auecque luy. Or vous ay-ie dit tout ce que i'en sçauois maintenant il vous plaira me laisser passer mon chemin. Les dieux vous conduisent (respondit Daraïde) car veritablement vous nous auez conté merueilles, & m'auez beaucoup acreu le desir que i'auois de bien tost arriuer en la cité, à fin que personne ne me puisse deuancer en vne si belle auanture.
A tant la Damoyselle se departit d'eux, les laissant assez esbahis de ces nouuelles.
Mais Daraïde estant fort conuoyteuse d'oster la Royne Briangie du soucy de son mariage, & par mesme moyen de chastier la folie du Roy de Cores pour l'iniure qu'il faisoit à Diane, apres auoir quelque temps esté toute pensiue, ne se peut tenir de dire à ses cõpagnõs que pour asseurer la Roine de la cõfiance quelle auoit euë en sa renommee, elle auoit deliberé de combatre le Roy auant que la princesse Diane fust auertie de son retour. Garaye eust esté fort contente que ceste entreprise luy fust demouree, pour en acquerir l'honneur à la roine Cleofile sa dame, Dõ Galtazar aussi se resentãt tousiours des plaies dont la beauté de Daraide l'auoit nauré, commença à luy dire, ma dame Daraïde ie serois fort ioyeux qu'il vous pleust vous decharger sur moy de ce trauail, car ie pourrois par vne seule victoire porter tesmoignage de vostre beauté, & de vostre force: de vostre beauté en faisant cõfesser au Roy que vous estes plus belle q̃ la roine Briangie, & de vostre force

en vainquant ce braue Geant de Cores, lequel auroit esté surmonté par ce dom Galtazar iadis doublement vaincu de vous, par vostre prouësse, & par l'exellence de vostre beauté & bonne grace. Daraide lui respondit, mon bon Seigneur, moy estant vaincuë par vostre courtoisie, vous receurez de ma victoire les mesmes louanges que vous me proposez par la vostre: & partant il sera tresraisonnable que vous me laissiez cest honneur, au moins s'il plaist aux Dieux me l'ottroyer en m'employant au seruice de ma Dame Diane. Par tels gracieux propos ils soulageoyent la fascherie du chemin & continuants leurs deuis delibererent se deguiser en entrant dans la cité de Guindaye, tellement que les Cheualiers ne peussent estre recogneuz, ni les Damoiselles qui les suiuoyent.

De la triste vie que la Princesse Diane menoit pour l'absence de Daraide : & comme le Roy de Cores, & la belle Royne de Corit arriuerent en la cité de Guindaye.

CHAP. VI.

LA Princesse Diane estoit en grand' ennui voyant le long temps que Daraide demeuroit à retourner vers elle: car l'amour qu'elle lui portoit, lui faisoit proposer mille dãgers, qui lui pouuoiẽt auoir empesché son retour: à raison dequoi elle n'eust sceu penser en aucun des perils lesquels ont accoustumé d'auenir, ou sur la mer, ou sur la terre, qui ne lui fist changer la couleur, & qui ne lui rẽgeast sa crainte. Ces soucis l'auoyent aucunement amaigrie & affoblie, passant tout le iour en trauail & la nuict sans dormir que bien peu de temps, pendant lequel souuentefois il lui sembloit voir son loyal ami, & lors en tressaillant de ioye elle se reueilloit en sursaut toute estonnee, & disoit. Làs! Agesilan vous vous deuiez contenter du nõ de Daraide, & de l'amitié qu'vne damoiselle porte à l'autre, sans acroistre ainsi mes passiõs amoureuses par le changement de vostre nom, à fin qu'en vostre absence ie souffre la crainte de cent dãgers, esquels parauanture vous n'estes point. Mais que di-ie? car si vous m'aymez d'vn pareil amour comme ie vous aime, vous endurerez pour moi le mesme trauail, que maintenant i'endure pour vous. Làs mon cher ami ie pense qu'amour veult que ie paye par l'ennui lequel ie reçoy de vostre absence, la douleur que maintenant vous deuez endurer pour estre tant elongné de moy: Or pleust aux Dieux que ie peusse tenir mon cueur en ma main, à fin que ie peusse aussi bien contẽpler des yeux du corps, mon Agesilan qui y est si viuement empraint, comme ie l'ay de iour & de nuit representé deuãt les yeux de ma pensee. Helàs! Amour, pourquoy as tu voulu que ma souffrance surpassat celle de celui qui m'aime, en me contraignant à tenir secret, ce que tu lui permets manifester: car en me donnant pareil auantage ie suis asseuree que la publication de mes douleurs, me pourroit preparer quelque repos en lieu que les tenans cachees, de iour en iour ie le sens acroistre, en la façon que le feu estroitement reserré dans la fornaise redouble continuellement ses forces. O fontaines de mes larmes, secourez ma vie en ce dãger des flãmes alumees esquelles vo⁹ voyez consumer, & ardre mon cueur: & vous, tristes souspirs, fidelles tesmoings de mes doleances, donnez quelque peu d'air à mõ embrasee poitrine, à fin que ie ne meure, & qu'en mourant ie ne face pareillemẽt mourir celui, pour lequel seul ie m'efforce à me maintenir en vie. Làs! Daraide, vo⁹ m'auez ostee de celle trõperie, par laquelle vous iouissiez de mon amour sans me descouurir voz pensees, à fin de plus tourmẽter les miennes par la cruelle flamme, laquelle decelee ne vous à peu dõner moins d'allegeance, qu'elle me donne maintenant deconfort en m'essayant de la vouloir tenir couuerte. Helàs Agesilã, cõme vous tiẽdrez voz peines pour bien recõpensees, s'il m'estoit promis de vous faire sçauoir auãt que

mourir,q̃ la crainte de perdre la vie n'a peu tant gaigner sur moi,que ie voulusse vous reciter l'extreme pasion laquelle i'endure pour vostre amour. Consolez vous, mon Seigneur & ami, par la consolation que ie reçoy en vous oyant seulement nommer, encores que ie tienne ceste ioye secrete à part moy. Làs! Duchesse Lardenie, pourquoy auez vous descouuert ce que Daraïde vous auoit commandé celer? O que la reuerence, & l'esgard quelle a eu à mon honnesteté, ont bien surpassé vostre obeïssance, puis qu'auec ses cruels martires elle ne m'a osé descouurir, ce que sans aucune peine qui vous y meut,vous mauez osé manifester! O combien ie deurois haïr le plaisir par lequel vous auez tant rendu Agesilan vostre redeuable, & moy tāt trauaillee de douleur! O combien Daraïde vous est obligee,moy à elle,& bien peu à vous! O la griefue tristesse! car ie me veux taire,mais en ce faisant,ie paye par mõ silence, ce que ie doy à ma douleur, puis que ie l'endure sans en esperer autre guerdõ:& l'endureray à l'auenir, auecques la raison que i'ay de l'endurer, en rechassant toutesfois tous les moyens par lesquels ie pourrois paruenir au repos,que les autres amantes desirent & atendent de leurs amours. Telles & plusieurs autres parolles disoit Diane à part elle,passant tout le surplus du temps en la cõpagnie de la Duchesse Lardenie:& souuent mõtoit auec elle au haut de la tour de Diane,& de là estendant sa veuë sur la marine, soupiroit profondement & disoit. Helàs! Lardenie,quel soulas peut receuoir mon ame en iettant la veuë par ses larges mers, puis que mon cueur est renfermé en vne si estroite prison. Disant ces paroles les grosses larmes lui couloyẽt des yeux sur ses vermeilles ioues,& acroissãt de beaucoup son excellente beauté par ceste clere rousee de fines perles,disoit. Làs! pourquoi estce que les Dieux m'ont faict naistre d'vne si grande Princesse, & d'vn si grand Prince pour me voir en vne si lõgue prison,& en captiuité tāt miserable, qu'il n'y a personne qui me puisse oster de ceste seruitude, ni me rendre en ma naturelle liberté,sinõ en l'achetant au pris de la teste de mon pere:chose qui me seroit vn trop plus grand malheur sans cõparaison,qu'autre qui me pourroit auenir. La Duchesse sachant bien que sa douleur lui procedoit d'vne autre playe, & ne pouuant plus souffrir tel deguisemẽt de paroles,lui dist vne fois entre les autres: Ie vous supplie, ma Dame, ne disimuler point ainsi les matieres,mais plustost prendre bon courage pour vous donner quelque repos,& à moy quelque contentemẽt, attendu que vous ferez vostre deuoir si en me declarant le secret de vostre cueur, vous recompensez les seruices que ie vous ay faicts iusques ici:pour guerdon desquelz ie ne demande rien plus sinon vostre bonne grace. Helàs Lardenie(disoit Diane) pourquoy dites vous celà? Ie le dy (respondit la Duchesse) pour le tort que par ce moyen vous faites, & à vous,& à moy: à vous,en acroissant la douleur que vous pouuez facilement alleger,& à moy, pour la deffiance que vous auez que ie ne descouure voz secrets,en me disimulant souz autres excuses le ferme amour q̃ vous deuez à la prouësse,à la beauté d'Agesilan. Ie vous suplie donc,ma Dame,ne me donner point l'ennui de vous voir deffier de ma fidelité, veu que ce dont ie vous suis redeuable,vous en peut donner bonne asseurãce. La Princesse ne pouuant plus souffrir ses angoisses,sans leur donner quelque repos en les communiquant,comme il auient à ceux qui aimẽt de vraie amour,entrelassãt ses belles mains autour du col de la Duchesse, lui dist, Ah! Lardenie,il apert bien que vous fustes l'ocasion de mon mal, puis que ses effects ne vous ont peu cacher ce que ie voulois tenir le plus secret. Ie vo⁹ prie à tout le moins auoir quelque pitié de ma douleur,non tāt pour ce q̃ ie soufre cõme par ce q̃ mõ honneur me fait fuir tous les remedes,lesquels ie pourrois apareiller à ma souffrance. Que pleut aux dieux,m'amie Lardenie,qu'en ce doloureux mal ou ie suis,ils me fissẽt auoir

ma guerison en horreur, sans iamais me recompenser de ce dont ie pourrois desirer estre recompensee, pour le guerdon de l'amour que ie doy, & porte à la vertu & beauté d'Agesilan. Lardenie aiant grande compasion de la Princesse, luy respondit, Ma dame, prenez courage, & ayez confiance aux dieux qu'ilz vous enseignerõt par quel moyen vous pourrez donner repos à voz peines, & à celles d'Agesilan, auec l'honneur de vous deux, en vous otroyant les plaisirs que voz hautes pensees meritẽt veu que vous pouuez estre mariez ensemblément. Il sera pour le meilleur (respõdit Diane) que ie croie ce que vous dites, car telles esperances pourront donner quelque confort à mes douleurs: mais cõment se pourra il faire, atendu que vous sçauez ce que ma dame ma mere à iuré, & promis, & fait publier par tout le mõde? Le temps (dist la Duchesse) aura le soucy de remedier par ses diuers changemens à tout ce que vous dites: & l'inconstance de la fortune pourra faire venir a bõne fin, les choses qui sont en sa disposition. Et bien (dist Diane) quand toutes autres choses nous deffaudroient, aumoins ce pendant ie me consoleray en ce que ie me sens estre aymee, & honoree par vn si noble Cheualier, auquel ie payeray la bõne volonté qu'il me porte, par celle que ie luy porteray toute ma vie: vous asseurant que la recreation laquelle ie reçois par ce moyen, me pourroit parauanture, contenter, si elle n'estoit moderee par la grand' peine que ie souffre pour son absence, & par la crainte des perilz qui se representẽt iour & nuyt deuãt mes yeux, pour luy empescher son retour. Ma dame (dist lors la duchesse) vous faites vostre deuoir d'aimer celuy qui tãt vous aime: & au surplus la prouësse d'Agesilan, acõpagnee du bon heur qui le suyt pour estre vostre, vous doit asseurer de toute la crainte que vous pourriez auoir de luy, car i'ay bonne esperance qu'il retournera bien tost vers vous. Ainsi puisse-il auenir (respondit Diane) car la veuë de ma Daraide donnera quelque repos à ma tristesse. Mais ie vous coniure par la foy laquelle vous deuez aux dieux & à moy, que vous n'ayez à luy declarer quand elle sera venuë le moindre de ces secretz, & ne luy donner aucun moyen de sçauoir par vous, ce qu'elle ne sçaura par moi autrement, ains lui direz que ie l'aime cõme Daraide: car ie vous iure, & promes sur la foi de celle que ie suis que si tost qu'elle sçaura que ie suis auertie de son sexe, & de son estre, ie ne la laisseray iamais demeurer vne seule heure en ma compagnie, encores que ie sache bien que par ma mort, ie deusse paier la force laquelle ie me ferois à moy mesmes, à fin q̃ mon honneur ne demeurast aucunemẽt maculé. Ie le promets ainsi, ma Dame, dist Lardenie. Entelz propos elles passoiẽt grãd' partie du iour, & de la nuit, Diane receuãt grãde alegeance de son mal, en le cõmuniquant à la Duchesse: mais bien tost Dieu la secourut en ceste absence de son amy, par la venuë de la Royne de Corit, laquelle (comme la Damoyselle a recité cy dessus) fut tresbien receuë par la Roine Sidonie, vers laquelle elle estoit venuë, ayant le visage, couuert d'vn voile, & aucunement deguisee, à fin qu'elle ne fust veuë de personne, & qu'õ ne la peust recognoistre. A sa requeste la roine la fit loger auecq' sa fille Diane, ou elle la cõduit elle mesme. Briangie donc habillee d'vne robe de drap d'or frisé, entra en la chãbre de la Princesse auecq' celle grandeur de corps, & mesme disposition de corsage q̃ Daraide: puis ostãt le voile dont elle estoit couuerte, mõstra ses beaux cheueux tressez & annelez fort mignonnemẽt, auec vne belle guirlãde de fine pierrerie sur son chef: & en to⁹ ses habitz, beauté, contenãce, & bonne grace, ressembloit tant à Daraide, qu'on l'eust pensee auoir esté painte sur elle, & retiree au naturel. A raison dequoy Diane l'ayant assez long temps regardee, pensa que la Royne sa mere luy auoit dit pour la tromper que c'estoit la Royne de Corit, & en ceste opinion souriant d'une fort bonne grace la courut embrasser, & luy dist, O ma chere Daraide, est il posible que vous

vous

vous puiſsiez deguiſer enuers celle,qui vo⁹ a ſi bien repreſentee, & empraincte au vif dans ſon cueur. La Royne Briangie voyãt les careſſes que luy faiſoit Diane,l'embraſſa pareillement,& luy diſt,Ma Dame,ie ne pers rien en ce que ie reſſemble en beauté, à celle laquelle(apres vo⁹)on diſt eſtre nee ſans pareille,& dont la proueſſe,plus que la beauté m'a fait venir en voſtre cour.Diane penſant touſiours qu'on la vouluſt deceuoir,luy reſpondit, Vous ay-ie pas diſt,Daraïde,que la bonne ſouuenance que i'ay de vous, ne vous permet vſer enuers moy de tromperie,ny à moy de vous meſcognoiſtre? La Royne Sidonie rioit de fort bon courage voyãt ſa fille qui penſoit qu'elle l'euſt voulu abuſer, & luy diſt,Ma fille,receuez ceſte grãde Royne auec l'honneur qu'elle merite, & ne vous trompez plus ainſi car ce n'eſt pas voſtre Daraïde. Vous ſerez bien ioyeuſe,diſt Diane,ſi ſouz ces paroles vous me pouuiez auoir trompee. La Royne riant encores plus fort,luy diſt,Ma fille, ie vous iure ma foy,& par noz Dieux,que ce n'eſt pas Daraïde. Diane oyant iurer la Royne,recogneut ſon erreur,luy montant vne petite rougeur au viſage, qui de beaucoup acreut la naïfueté de ſa couleur,puis elle diſt à la Royne Briãgie,Ma dame,pardonnez moy ſi l'amytié que ie porte à Daraïde m'a engardé,par ſes beautez que i'ay recogneuës en vous,de faire à voſtre grandeur,la reuerence qui vous eſt deuë pour eſtre celle que vous eſtes. A ces motz la Princeſſe s'enclina iuſques en terre deuant elle, & la Royne fit le ſemblable, luy diſant d'vne fort bonne grace,Ma dame,tant s'en faut que i'aye riẽ perdu en ce que vous m'auez priſe pour vne ſi excellente perſonne,que pluſtoſt i'eſtime y auoir beaucoup gaigné en m'embraſſant du meſme amour que vous euſsiez embraſſé voſtre Daraide: qui m'eſt vne faueur laquelle ie ne veux perdre, ains la garderay à mon pouoir en recompenſe des ſeruices que i'ay eſperance de vous faire. En ces entrefaites la Royne Sidonie les prit toutes deux par la main,& les mena vers vn petit lit, ſur lequel elle s'aſsit auec elle. Diane ne pouoit oſter l'œil de deſſus la Royne Briangie, & encores moins la Royne de deſſus elle, pour le grand plaiſir qu'elle prenoit à contempler vne tant ſinguliere beauté: dequoy Diane s'aperceuãt commença à ſe ſoupçonner de rechef que c'eſtoit Daraide,& diſt à ſa mere Helas,ma dame,ie vous ſuplie par la foy q̃ vous deuez aux dieux, me dire ſi vous me voulez touſiours tromper, car veritablement ie le penſe ainſi. La Royne ſouzriant & faiſant ſigne de l'œil à la Roine Briãgie, luy reſpondit,Sachez,ma fille,que c'eſt Daraide qui eſt auecq' nous,mais nous auons voulu faindre que c'eſtoit la Royne de Corit pour vous abuſer,& pour voir ſi vous la meſcognoiſtriez. Quand Diane entẽdit ces paroles, elle fut tant eſperduë de ioye,que ſoudainemẽt elle acola & baiſa la Roine en la face, & luy diſt, O m'amye Daraide cõme auez vous peu eſtre ſi lõg tẽps ſans me voir? & maintenant que vous me voyez, comment pouuez-vous tant diſsimuler voſtre ioye?vrayement il eſt facile à cognoiſtre que le long temps que vous auez eſté abſente de moy, a bien amoindry le grand amour lequel vous me portiez par cy deuant. La Royne Briangie rioit ſi fort qu'il luy eſtoit impoſsible de reſpõdre. Mais Lardenie,la Marquiſe & toutes les autres Damoyſelles qui eſtoiẽt au meſme erreur que Diane,commencerent incontinent à l'enuirõner, & toutes ioyeuſes diſoiẽt à la Princeſſe: Aumoins, ma dame,laiſſez la nous à noſtre rang,car nous la voulons embraſſer auſsi bien cõme vous. Alors Diane la laiſſa, & voyant qu'elle rioit ſi fort,diſt à la cõpagnie,Mais voyez de quelle grace Daraide ſe veult railler de moy cõme ſi ie ne l'euſſe point cogneuë. Ce perdãt la Ducheſſe embraſſoit la Roine,& luy diſoit: O dieux,ma dame Daraïde, cõbien i'auois grand' enuie de vous voir! Apres elle la marquiſe la vint embraſſer,puis toutes les damoiſelles à leur tour. Mais les deux Roynes rioyẽt ſi demeſuremẽt qu'il leur eſtoit impoſsible de dire

vne seule parole. Alors Diane dist : Ie suis fort contente ma chere Daraïde, que vous ayez changé en si grand ioye, la tristesse en laquelle i'auois acoustumé de vous voir: Mais la Royne lassee de rire, lui respondit: Ma Dame ie ne vous veux plus celer la verité maintenãt que i'ay assez eu la iouissance du plaisir d'estre prise pour Daraïde, car vous deuez sçauoir pour certain que ie suis Briangie Royne de Corit, & vous asseure que la renommee de vostre Daraïde m'a faict venir en ce païs, sachant qu'en deffendant vostre beauté, elle me deffendroit encores du Roy de Cores, afin que ie l'espouse outre mon gré. Puis la Royne poursuiuit au long toute l'occasion de sa venuë, dont Diane, & ses Damoyselles ne furent moins esbahies, que vergongneuses de ce qu'elles auoyent fait auec la Royne, laquelle demeura en la compagnie de la Princesse: car elle lui portoit vn si grand amour par ce qu'elle ressembloit à sa Daraïde, que la presence de l'vne lui donnoit quelque consolation en l'absence de l'autre: tellement qu'elles estoyent tousiours ensemble de nuit, & de iour, & couchoyent en vne mesme lit. Or auoit la Roine Briangie deliberé si le Roi de Cores ne trouuoit Cheualier qui le peut vaincre, de demeurer tousiours auec Diane: aimant mieux faucer sa promesse, & perdre son royanme, que d'entrer en vn mariage qui tant lui venoit à contrecueur. Ce pẽdant vingt iours se passerent en la mesme façon que la damoiselle auoit recité à Daraïde & à Garaie, sans que le Roy de Cores eust trouué personne qui osast entreprendre le combat contre lui. Mais Lardenie & la Roine demenoyent entre elles diuerses gaudisseries sur la cautelle qu'elle leur auoit iouee. La Roine disoit que la Princesse Diane en estoit cause & quant à elle que son intention n'auoit point esté de venir en la cour de Guindaye pour vser de telles tromperies. Diane lui respondoit qu'il n'y auoit chose qu'elle desirast tant comme la venuë de Daraïde, afin que lon peust mieux iuger, quand elles seroyẽt l'vne aupres de l'autre, de cõbiẽ elles se ressembloyent, disant qu'elle les feroit toutes deux voir en vn mirouër, pour leur faire cognoistre la iuste occasion qu'elle auoit euë d'estre ainsi abusee. Les nobles Dames passerent plusieurs iours en tels gracieux deuis sãs auoir autre recreation pour lors iusques à ce qu'vn matin à soleil leuant, vne damoiselle de la Royne Sidonie entra en leur chambre, laquelle adressant sa parole à la Princesse & à la Roine Briangie, commença à leur dire: Mes Dames, la Royne Sidonie vous mande qu'vne compagnie de cheualiers est arriuee à ce matin dont l'vn a d'effié le Roy de Cores, qui s'arme pour le receuoir. Et partant s'il vous plaist voir le combat, vous viendrez sur le mur, duquel vous le pourrez voir à vostre aise, sans estre veuës de personne. Les Dames fort resiouies de ces nouuelles, & messmement la roine de Corit, & toutes bien deliberees de voir ce qui en auiẽdroit se leuerẽt incõtinẽt, & s'en allerẽt à l'endroit du mur que la damoiselle leur auoit enseigné, duquel elles virent les cheualiers pres de la statuë de la roine Briangie. Car vous deuez sçauoir que Daraïde, & ses compagnons estoyent la venuz, deguisez comme nous vous auons dit par ci deuant, afin que personne n'eust occasion de les detourner du cõbat. Or quand ilz furent en la grand place, Daraïde eut volontiers choisi l'espee seule pour toutes armes, si elle n'eust eu crainte d'estre cogneuë, mesmement pour l'authorité qu'elle deuoit tenir combatant cõme damoiselle. Au moyen dequoy, elle toucha dans le piédestal de la statuë, les armes acoustumees entre les Cheualiers errans. Le Roy de Cores, lequel estoit lors desarmé, voyant qu'elle le diffioit au combat, commença à prendre ses armes dans vne riche tente qui estoit tout aupres de là: & cependãt Daraïde & ses cõpagnõs s'amusoiẽt à regarder la statuë de la roine de Corit superbemẽt enleuee sur lepiédetal, ou toutes les façõs d'armes estoyent peintes. Garaye lors s'aperceuant de combien ceste ymage ressem-

ressembloit à Daraïde,lui dist: Ie croy que vous voulez combatre contre vostre propre beauté. Vous dictes vray (respondit Daraïde) & laisserois volontiers le combat pour ceste raison, si ie n'auois la beauté de ma Dame en trop plus grande recommandation que la mienne. Alos la Roine Sidonie auec ses Damoiselles s'estoit desia mise aux fenestres:& la Royne Briangie,& Diane en lieu d'ou elles pouuoyent voir le cõbat sans estre veuës. La Princesse voyant le Cheualier assaillant de si belle taille,& tant bien proportionné de tous ses membres, dist à sa compagnie: Si ie ne craignois que lon se gaudist encores vne fois de moy, ie dirois que ce Cheualier ne ressẽble moins en sa braue cõtenance,& belle disposition, à ma Daraïde,que la Roine Briangie en la souueraine beauté de visage. Ma Dame(respondit la Royne)ie gaignerois bien autãt si ce Cheualier ressembloit à Daraïde en prouësse,comme ie fais pour la ressembler en beauté. I'en serois ioyeuse(dist la Princesse)moyennant que ce ne fut ma Daraïde,laquelle ie ne voudrois voir en tel peril car ie serois autant en hazard de perdre,cõme vous seriez de gaigner. Tandis qu'elles tenoyent entre elles ces propoz, le Roy de Cores sortit de sa tente, armé de fortes & reluisantes armes,puis mõta sur vn puissant coursier,donnãt beaucoup de frayeur à vn chacun,tant pour sa grandeur demesuree, que pour la felonnie qui lui apparoissoit dans le visage. Adonc prenant son escu, qui estoit grand & de fin acier bien trempé auecques vne grosse lance ayant le fer fort long & bien esmoulu, s'en alla au pas de son cheual vers Daraïde, & elle pareillement vers lui: car il n'auoyent point encores parlé ensemble. Le Duc d'Alfarze monta lors sur son eschaffaut, d'autant que la Royne Briangie l'auoir nommé Iuge du cãp.

Du cruel combat qu'eut Daraïde contre le Roy de Cores & comme apres sa victoire elle se donna à cognoistre à la Royne Sidonie, qui la mena en grand' ioye vers la Princesse Diane.

CHAP. VII.

QVand ces deux vaillans champions furent assez pres l'vn de l'autre: Daraïde commença à parler à son ennemi en ceste façon: Roy de Cores il te fault confesser que la beauté de toutes les Dames & damoiselles du monde, ne peust receuoir aucune comparaison auecq celle de ma dame Diane, ou bien il te sera force venir au combat auecques moy. Ie ne tiens pas grand conte de ces menaces (dist le Roy) car ie n'ay accoustumé de me desdire si facilement, & te maintiens que la beauté de la Royne Briangie n'a point sa pareille en toute la terre. Tu le verras maintenant, dist Daraïde. Incontinent ilz se reculerent arriere,& le Soleil leur ayant esté departi,vindrent l'vn contre l'autre les lances baissees & bien couuerts de leurs escuz,& par ce que leurs cheuaux estoyent autant prompts a la course qu'il seroit possible de penser,ils s'entrerencõtrerent presque aussi tost qu'ils eurent donné les premiers coups d'esperons. Les lances volerent en esclats, & leurs escuz furent tellement faucez, que celui du Roy demeura cousu auec son bras, & celui de Daraïde percé au trauers,de sorte qu'elle sentoit le fer de la lance de son ennemi dans la chair viue. Mais les cheuaux s'estoyent entrehurtez de telle roideur front contre frõt,que se reculans trois grands pas en arriere,ilz tõberent tous deux morts en terre, laissans leurs maistres renuersez souz eux. Daraïde se depestra soudainement de dessouz le sien, & arracha le tronçon de la lance, qui lui passoit au trauers de l'escu, & du harnois,iusques dans la chair, puis metrant la main à l'espee vint à l'encontre du Roy,auec telle vistesse qu'elle ne lui donna le loisir de decoudre son bras d'auecq' son escu, qu'il

qu'il auoit enferrez ensemble. A raison dequoy voyant Daraïde tant pres, mit aussi la main à l'espee, & commencerent entr'eux vne des plus belles escrimes qu'il estoit possible de voir entre deux Cheualiers. Or estoit le Roy fort trauaillé, & empesché pour le trõçon qui luy estoit demeuré dans le bras, tellement qu'il ne pouuoit pas se couurir de son escu comme il vouloit: parquoy Daraide le frapoit souuent au descouuert, & d'autant que son espee estoit l'vne des meilleures du monde, luy tailloit souuẽt les armes & la chair ensemblémẽt, de sorte qu'en peu d'heure elle le couurit tout de son propre sang, qui sortoit en grande abondance à trauers les decoupures de sõ harnois, Daraïde estoit aussi aucunement blessee, mais s'estoit bien peu, à cause de la dexterité & alaigresse dont elle sçauoit tresbien rabatre, ou laisser passer les forts coups de son ennemy. Ainsi dura le combat assez long temps, sans cognoistre qui auoit l'auantage, sinon que Daraïde marteloit le Roy si souuent, & tant menu, qu'on l'eust dit estre tout en flammes pour les estincelles qu'elle faisoit incessamment sortir de son harnois, qui estoit de fin acier.

Mais le Roy, comme l'vn des plus acomplis Cheualiers de toute l'Asie, se maintint vne grand' heure sans s'estonner, & sans monstrer aucun signe de foyblesse, combien qu'auecques le sang qu'il perdoit, ie ne sçache autre que luy qui eust peu si lõguement resister aux puissans coups de Daraïde. La Royne de Corit voyant le Roy en si piteux estat, & tant mal mené par son ennemy, lequel donnoit à tous les regardans vn grand esbahissement de sa prouësse dist à Diane: Regardez, ma dame, le tesmoignage de vostre beauté, & auecques combien de sang la raison de vostre bon droit, & la iustice de mon desir se descouurẽt. Ma dame (respondit Diane) la iustice de vostre beautè, qui ne doit point estre assemblee par mariage à vne creature si difforme, se mõstre plus en ce combat qu'aucune autre chose q̃ vous pourriez dire: car ie cognois assez de cõbien voz perfections surpassent les miennes, & combien ma beauté est petite, si lon la cõpare à la vostre. Làs! ma dame (respondit la Royne) ie vous suplie ne faindre iamais vne chose dõt nous cognoissons si facilement la verité, tant par le seul regard de voz diuines excellences, comme par le tesmoignage que nous en donne le present cõbat. Laissons ces propoz pour ceste heure (dist la Princesse) & voyons quelle fin prẽdra ceste querelle, car ce Cheualier estrange ne me represente moins Daraide en prouësse, que vous me la representez en beauté. A lors trop plus ententiuement qu'au parauant elles se mirent à regarder le combat, lequel sembloit ne faire encores que commencer. Mais enuiron vne heure & demye apres, le Roy affoybly de ses playes, & fort empesché par le tronçon de lance qui luy trauersoit l'escu & le bras, afin d'auoir quelque moyen de l'atracher du lieu ou il luy faisoit tant de douleur, & si grand ennuy, se tira vn peu arriere, & dist au Cheualier assaillant qu'ilz reprissent quelque peu leur alaine. Comment (dist lors Daraide) qu'est-ce que vous voulez faire, Roy de Cores? sentez vous si peu les playes lesquelles vostre Dame vous a faites en l'ame, q̃ vous vueillez donner repos à celles du corps, qui doiuent estre de beaucoup moindres? Considerez que les excellences de ma dame Diane, lesquelles i'ay viuement emprainctes en mon cueur, ne me permettent aucunement, de reposer, ny à vous delayer le combat qu'auez entrepris contre le bon droit de sa souueraine beauté. Par tant si vous voulez gaigner quelque repos, il vous fault quiter la victoire, car autrement vous ne le pouuez acquerir que par la mort d'vn de nous deux. Le Roy fort colere de ces propoz luy respondit: Faites vous donc si peu de conte, Cheualier, de la beauté de ma dame, & de ma prouësse, que vous pensiez q̃ ie ne vous face plus d'honneur en vous presentant le repos, que ie n'en sçaurois receuoir de profit? Or gardez vous, car maintenant ie vous

donneray à cognoiſtre ſi i'ay riẽ voulu prẽdre pour moy, qui ne fuſt trop plus neceſſaire pour vous. En diſant ces motz, il vint furieuſement fraper ſur la teſte de Daraïde, laquelle eſtant bien auiſee & fort à dextre aux armes, comme celle qui n'auoit ſa pareille, hauça ſõ eſcu pour receuoir le coup, & par le deſſouz ſe couurit encore de ſon eſpee tenant la pointe droite en l'air, ſur laquelle la maille dõt l'eſſaile du Roy eſtoit armee, ſe perça de la meſme force dont il ruoit le coup, en façon que la pointe de l'eſpee de Daraide luy paſſa au trauers du bras, auec vne ſi grãde douleur qu'il fut cõtraint d'abandonner la ſienne dans l'eſcu de ſon ennemy, qu'il auoit preſque fendu par la moytié. Daraïde retirant ſon eſpee acreut de beaucoup la playe qu'elle auoit fait au Roy: & le voyant tellement nauré dans les deux bras qu'il luy eſtoit impoſsible de plus ſe deffendre, elle ſe tira vn peu arriere, & luy diſt: Roy de Cores, vous voyez comme la beauté de Diane, pluſtoſt que ma prouëſſe, vous a rendu en tel eſtat que chacun vous peut tenir pour vaincu. Ottroyez moy donc la cõdition de noſtre combat, ſi vous n'aymez mieux que voſtre teſte m'otroye ce que le hault courage d'vn ſi bon Cheualier cõme vous eſtes, ne me voudroit otroyer. Le Roy ſe trouua en telle extremité, & en ſi mortelle angoiſſe, q̃ ſans plus eſtimer rien ſa vie, il luy reſpondit en ceſte ſorte, Cheualier, ie ſuis content de payer par la perte de ma vie, ce que vous auez acquis ſur moy par voſtre prouëſſe, ayãt eſté ſi mal auiſé de mettre entre les mains de la fortune, & au hazard du combat, ce qui dependoit de ma ſeule volonté: Mais puis que la vraye vaillance conſiſte en la force de l'ame, vous ne me pouuez rien faire autre choſe ſinon me contraindre à payer par la mort du corps, ce que ie doy à la vie de ma renommee, en me donnant par meſme moyẽ la gueriſõ d'vne plus mortelle playe, que ie ſens en mon eſprit, pour auoir perdu l'eſperance de iouyr de la beauté de ma dame Briangie. Ainſi doncques ne pouuez vous rien plus prendre de moy, outtre ce que la fortune vous en ottroye, puis que ce qui depẽd de mon vouloir en me faiſant moy-meſme la violence que vous me voudriez faire, reuient à mon entier contentement, ſans en ſouffrir aucune force qui puiſſe preiudicier à mon honneur. Daraïde commença alors à n'eſtimer moins le Roy pour ſes bons propoz, qu'elle l'auoit au parauant eſtimé pour ſa haute cheualerie, de laquelle les playes qu'elle auoit receuës en ce combat luy donnoient aſſez bonne experience: & partant elle reſpondit: Roy de Cores, vous parlez en tresbon Cheualier: & puis que vous ne me pouez denier celle volonté qui eſt remiſe au iugement de noſtre combat, ie la reçoy en vous donnant la mienne pour recompenſe, afin que vous vous reſeruiez la vie, ſans en faire autre ſacrifice comme vous auiez intencion de faire. Et auecques ces conditions ie veux demeurer en voſtre amytié, & partant allez faire apareiller voz playes, car ie vois faire ainſi des miẽnes. Le Roy fut ſi contẽt de ceſte courtoyſie de Daraïde, que depuis il luy porta touſiours grand' amytié, ſans iamais oublier le plaiſir qu'il auoit receu d'elle en ceſt endroit. Alors il fut mis hors du camp, & l'honneur de la victoire donné par les iuges au Cheualier eſtrange, ſouz le nom de la beauté de Diane. Le combat finy au grãd plaiſir de la Royne Briangie, Daraide diſt au duc d'Alfarze, qui la venoit conduire hors du camp, Seigneur duc, mes compagnons, & moy auant que faire apareiller mes playes, voudrions fort aller faire la reuerence à la Royne, & partãt s'il vous plaiſt, vous nous conduirez deuant elle. Allons (diſt le Duc) car ie ſuis aſſeuré qu'elle & ſa fille vous receurõt d'vn fort bon cueur, veu qu'elles vous ſont de beaucoup redeuables, pour l'honneur lequel vous auez au iourd'huy acquis à la Princeſſe, & à toute la cour de la Royne. Ainſi s'en allerent au palais, eſtãs ſuyuiz de pluſieurs Cheualiers, & d'autres gẽs qui ne pouuoiẽt retirer la veuë de deſſus Daraide

pour

pour la merueille qu'ilz auoient de sa prouësse. Plusieurs monterent auecq' eux pour sçauoir qui pouuoit estre le Cheualier vainqueur, esperans bien qu'il se donneroit à cognoistre à la Royne : & de fait Daraïde s'agenouilla deuant elle incontinent qu'elle fut montee en la grand' sale, & luy dist: Ma dame, si le retardemẽt de vostre Daraïde merite quelque pardon, pour le seruice qu'elle a fait au iourd'huy à ma dame la Princesse vostre fille, ou pour vous auoir amené auecq' elle sa sœur Garaie, & le preux dom Galtazar & ses freres: il plaira à vostre maiesté no⁹ presenter voz mains, à fin qu'auecq' vostre cõgé ma sœur Garaye & moi aillons puis apres faire la reuerence à ma dame Diane. A ces motz Daraide & Garaye osterent leurs armetz de la teste, estant tousiours agenouillees deuant la Royne, laquelle receut vn plaisir si desmesuré en les voyant, que sans pouuoir respondre vn seul mot, elle se mit à les embrasser toutes deux par grand amour. Et apres les auoir assez long temps ainsi tenues embrassees, pleurant de grand' ioye, elle dist : O ma chere Daraide, ie croy que les dieux vous ont renduë à nous ainsi couuerte de sang, à fin que par la tristesse que nous aurions de vous voir en ce piteux point, nous peussiõs temperer la ioye excessiue, qui nous eust parauanture fait mourir à vostre arriuee. Or allons toutes trois voir ma fille, car ie ne veux qu'autre que moy luy porte ces nouuelles. Adonc apres auoir humainement receu dõ Galtazar, & ses freres, auec les Damoiselles de Daraide, & ayant commandé au Duc d'Alfarze les loger en son grand Palais, elle prit Daraide & Garaye par la main, & les mena en la chambre de Diane. Ce pẽdant ceux qui auoient mõté auec Daraide, incontinent qu'ilz l'eurent recogneuë descendirent du Palais à grand' haste, & en grand plaisir, criant tous par la ville à haute voix: Viue, viue nostre Daraide qui n'a son pareil au monde, soit en prouësse, ou en beauté. Les voix, & le grãd bruit peuple firent aucunement tressaillir Diane, laquelle lors s'estoit retiree auec la Roine Briangie en sa chambre, & deuisoit du cõbat passé à la grande louange du Cheualier incogneu. Or cõme elles vouloient enuoyer vne de leurs Damoyselles pour sçauoir l'ocasion du bruit qui se faisoit, la Royne entra à la mesme heure que la Damoyselle commençoit à sortir. Mais quand Diane eut recogneu Daraide qui venoit auec la Royne elle receut vne si grand' ioye, qu'il luy fut impossible de se leuer pour faire la reuerence à sa mere : tellement que Daraide vint premierement s'agenouiller deuant elle, & luy baiser les mains. Diane en larmoyãt de ioye l'embrassa & acola par grãd amour tenant sa bouche sur sa iouë senestre: & ainsi demeura presque pasmee assez long temps, auecq' si grand plaisir & contentement de Daraide, qu'elle en estoit du tout hors de soy, perdant le sentiment des playes qu'elle auoit au corps, pour la faueur de laquelle sa Dame lui medecinoit celles de l'ame. En ces entrefaites Garaye baisa les mains de la Princesse : & lors Diane retournant à soi, la receut & embrassa fort gracieusement, laissant vn peu Daraide à part que Lardenie prit soudain entre ses bras, la baisant & rebaisant sans cesser, comme toute esperduë du grãd plaisir qu'elle receuoit en la voiãt. Apres vint la marquise, & toutes les autres Damoyselles qui firent maintes caresses à Daraide, & Garaye. Leurs embrassemens finis, Diane commença à dire: Ma Daraide ie vous prie deuãt toutes choses baiser les mains de la Roine de Corit, pour l'agreable seruice que vous luy auez fait au iourd'huy, & vous verrez que Daraide ira retrouuer celle autre Daraide, la compagnie de laquelle m'a tant bien consolee en vostre absence. Daraide obeissant au cõmãdement de Diane, se tourna deuers la Royne, qui la regardoit auec grande admiration de sa beauté, mais encores plus de sa haute Cheualerie: & Daraide l'ayant pareillement bien regardee, estima qu'excepté Diane, il estoit impossible de voir plus de beauté & de singulieres per-

perfections en vne seule personne: & partant se mettant à genoux, lui dist: Si la beauté de ma dame la Princesse Diane, comme chose diuine & celeste, m'a ce iourd'hui fait prendre les armes contre la vostre, ie vous suplie, ma dame, me le pardonner, pour recompense du seruice que ie vous ay peu auoir fait, en destournant vn mariage tant desraisonnable, comme eust esté celuy qui eust assemblé vostre souueraine beauté, auecq' vn des plus difformes persõnages de tout le monde. La Royne luy respondit d'vne fort bonne grace. Tresbelle & tresexcellente Daraïde, vous auez raison de mettre au rang des choses celestes, & diuines, la diuine beauté de ma dame la Princesse Diane, par ce qu'il n'y a Damoyselle au mõde qui puisse iustement estre apellee belle à sa comparaison. Au moyen dequoy par vn seul combat, & sans auoir offensé personne, vous auez fait reparer deux iniures que le Roy de Cores faisoit à ma dame Diane, & à moy: à elle, pour blasphemer contre sa diuine beauté: à moy en me voulant espouser outre mon vouloir. Or suis ie doncques par vous remise en ma liberté desiree: dont ie me sens tant vostre redeuable, que ie n'estime tout mon Royaume, ny autre chose qui soit en moy, pouuoir satisfaire à la recompense que vostre prouësse merite, si vous mesmes ne vous tenez pour bien recompensee de l'honneur immortel que vous auez acquis par la victoire en surmontant vn tant preux & redouté Cheualier, comme estoit le Roy de Cores. La Roine acheuant ces propos, la baisa gracieusement, & apres elle sa sœur Garaye: puis Diane dist: Ma chere Daraïde ie ne sçaurois souffrir que lon tarde plus lõg tẽps à apareiller voz playes. Ma dame (respondit elle) si vostre cõpagnie, & vostre regard ne me donnoient quelque soulagemẽt aux plus grandes playes que vostre beauté m'a faites en l'ame, vous auriez raison de vous soucier des autres remedes qui sont requis aux playes du corps, desquelles ie ne sens maintenant aucune douleur pour le grand plaisir que ie reçoy de vostre presence. Diane en souriant luy respondit: Ma bien aymee Daraïde, le bien que vous dites receuoir par mon regard aux playes que ma beauté vous a faites, ne vous peut donner les apareilz que les playes du corps demandent: & partãt a fin que ie puisse longuemẽt iouïr de la ioye que ie prens en l'amour, duquel ma beauté vous a nauree, ie veux faire remedier aux playes que vous auez receuës à mon seruice, & à celuy de la belle Royne Briangie. Ma dame (dist lors la Roine) ie vous remercie de la louenge que vous nous donnez par voz propoz à la belle Daraide, & à moy. Apres ces gracieux deuis lon conduit Daraide en vne chambre dans laquelle elle fut desarmee, & couchee en vn riche lit ou ses playes lui furent acoustrees par les mesmes Damoyselles qui l'auoient desia medecinee vne autre fois: & luy ayant donné tous ses apareilz, la laisserent seule pour reposer plus à son ayse. Mais elle dist à la duchesse qui auoit esté presente à la voir apareiller, qu'elle la suplioit demeurer encores quelque temps auec elle. Et partant toutes les autres Damoyselles s'en estant allees, la duchesse s'apuya sur le lit, & lors Daraide luy dist: Helas! ma dame, quel bon reconfort me promettez vous pour alleger mes passions, lesquelles vous sont assez cogneuës, puis qu'ẽ ce point vous me voulez abandonner, & me priuer de vostre compagnie, de laquelle ie reçoi tant de consolation? Mõ seigneur Agesilan (dist la Duchesse) ie ne sçaurois vous dire autre chose, sinon que si ma dame Diane vous eust recompensé comme Cheualier, par le dueil qu'elle a receu pour vostre absence, de l'ennuy que vous pouuez auoir enduré pour la sienne, vous ne seriez moins bien guerdõné de voz douleurs que satisfait & cõtent de vousmesmes pour auoir adressé voz pensees en si hault lieu: vous asseurant que vous vous deuez beaucoup resiouir d'estre, comme Damoyselle aymé d'vne si haute Princesse auec l'esperance de ce qui s'apareille à vostre contentement

tentement par l'amytié & continuelle frequentation que vous auez maintenant ensemble, qui vous pourront vn iour estre deux grands moyens pour paruenir à ce q̃ vous desirez, lors que vous aurez descouuert qui vous estes:ce qu'il vous fault toutesfois celer maintenant à vostre pouuoir, car i'ay cogneu par les paroles de Diane, qu'au mesme instant que vous vous seriez donné à cognoistre à elle pour Cheualier, qu'elle vous denieroit à iamais le plaisir que vous receuez par sa presence,sans vous laisser aucune esperance de plus la voir.

Helàs(dist lors Daraide)ie voy bien maintenant que ma seule mort me donnera à cognoistre à ma dame,puis que ie ne luy ose descouurir qui ie suis,craignant de perdre entierement les faueurs que ie reçoi d'elle. Làs,ma dame Lardenie,si vous ne pouuez me secourir par aucun remede, à tout le moins secourez moy par la pitié q̃ ie vous suplie prendre de mon malheur. Si vous ne pouuez me donner aucune esperance, donnez moy quelque consolatiõ, à fin que du tout ie ne desespere en ce trauail auquel vous me voyez. O que mes destinees sont miserables!car ce que ie cerche pour mon confort, qui est la veuë de ma dame Diane,m'acroist de plus en plus mon martire. Làs!ma chere Lardenie,quel assez bon conseil me pourrez vous donner, puis que ma douleur ne le souffre?quelle consolatiõ puis que le moyen d'ou ie la deurois receuoir,qui est la presence de ma dame, me fait redoubler mõ ennuy?quel remede,puis que ie n'en ay seulement l'esperance?quelle vie,puis que ie me voy en vne continuelle mort? Helàs,ma dame la Duchesse,ie sçay que vous ne me pouez dõner ce q̃ ie vous demande, mais aussi ne le vous demande ie à autre intention, sinon à fin que vous preniez de moy la pitié qui du tout defaut en ma dame. O combien ie desire la mort de foys, & combien en mesme heure ie la crains, à fin de ne perdre l'ocasion de tousiours continuer en mes mortelles angoisses. O combien ie serois plus heureux si i'auois du tout perdu l'entendement!& neantmoins ie ne le veux perdre, craignant de perdre encores auecque luy, la souuenance de la raison que i'ay de sortir hors de mon sens, pour le trop grand orgueil de mes pensees. Helas il sera meilleur de me taire,à fin que ie ne me face tort en disant ce que ie ne sçay point & le sachant que ie ne pourrois dire, pour les estranges douleurs dont l'enuie de mourir,& le vouloir de viure, me tourmentent. Auecques ces tristes paroles Daraide respandoit tant de larmes qu'elle en fit plorer la Duchesse par grande compassion,combien qu'elle s'efforçast de la consoler au mieux qu'elle pouuoit. Et par ce que Daraide la prioit de luy donner le moyen de parler seule à seule à sa Dame, la Duchesse luy dist qu'elle oubliast celle fantasie pour se reposer plus à son aise,car ce(disoit elle)que force vous est de laisser à la merci du temps auenir,ce que le present vous refuse.A tant Lardenie s'en retourna vers les deux Roynes,& vers la Princesse,au mylieu desquelles elle trouua Garaye, qui leur racontoit tout ce qui estoit auenu à Daraide, mesmement au Royaume de Galdap: dont Diane fut fort resiouie se voyant aymee d'vn si preux & si beau Cheualier, pour l'amour duquel les Roys & les Roynes forcenoient, tellemẽt que la Princesse ne desiroit sinon l'heure de se voir seule auec la duchesse Lardenie. Mais parce qu'il estoit desia tard,les tables furent dressees, & apres que lon eut couuert pour le souper, les deux Roynes & la Princesse repeurent en grande ioye, pour les bonnes auentures qui ce iour estoient auenues en leur cour.

Des propos que Diane & la Duchesse Lardenie eurent ensemble sur les amours de Darayde, & comme elles l'allerent visiter tous les iours iusques à ce qu'elle fust guerie des playes receuës au combat precedent.

CHAP. VIII.

APres que les tables furẽt leuees, Diane laiſſant la compagnie des deux Roynes, prit la ducheſſe par la main, & l'emmena toute ſeule dans le iardin, puis luy diſt en l'embraſſant par grande affection, Eſtes vous maintenant ſatisfaite, Lardenie, des folies que Daraide m'a contraint de faire, atẽdu que ie ne me ſuis contentee, pour la grande amytié que ie luy porte, d'auoir fait rire toutes les Damoyſelles de ma dame à la venuë de la royne Briã gie, ſi au iourd'huy ſachant qu'elle eſtoit Cheualier, ie n'euſſe vſé en voſtre preſence de tant de faueurs enuers elle. Ma dame (reſpondit la Ducheſſe) vous ne me pourrez contenter par quelques faueurs q̃ vous faciez à Ageſilan, veu ſa haute Cheualerie, & ſon noble lignage, iuſques à ce qu'il ſoit aduerty que vous les luy faites comme à voſtre Cheualier, & non comme à vne ſimple Damoyſelle: car par ce ſeul moyen, auecque tant peu de voz graces qu'il vous plaira luy departir, vous me pouuez rendre contente, & luy ſatisfait de l'amour qu'il vous porte. Comment Lardenie (diſt Diane) me conſeilleriez vous de faire ce que vous me dites? Ie ne vous le conſeille pas (reſpondit elle) car l'amour que ie porte à Ageſilan m'empeſche de pouuoir donner aucun aſſeuré conſeil en vne matiere qui le touche de ſi pres comme ceſte cy: mais ie vous veux bien dire que quãd vous feriez ce que i'ay dit, ie ne m'en trouuerois point plus deſcõfortee. La princeſſe en riãt lui reſpondit, Il apert bien, Lardenie, combiẽ vous eſtes plus obligee à Ageſilan, qu'à moy, puis que pour faire ſon profit, vous pourchaſſez mon dommage. Ie ne pourchaſſe point voſtre dommage (diſt la Ducheſſe) ſi ie vous aduertis d'aymer en toute hõneſteté, celuy qui vous ayme d'vn ſi bon cueur: car ſi vous l'aymez, comme vous le deuez aymer, vous ne permetrez qu'il reçoyue la mort, laquelle luy eſt deſia apareillee, s'il ne vous plaiſt le ſecourir par q̃lque faueur de voſtre bonne grace. Et à fin que vous ſachiez mieux l'extremité en laquelle voſtre beauté l'a reduit, ie vous veux dire ce qui au iourd'huy a eſté paſſé entre nous. Et lors elle luy raconta les propos qu'elle auoit euz auecque luy, auec telle compaſſion que la Ducheſſe en les recitant, & la Princeſſe en les eſcoutant, acompagnoient d'vne grande abondance de larmes les triſtes regretz de Daraide. Las ducheſſe Lardenie (diſt lors Diane) ne ſatisfais-ie pas aſſez à l'amytié que me porte Ageſilan, par la force que ie me fais en m'efforçãt de reſiſter aux douloureuſes playes, dõt ſa prouëſſe & ſa beauté me naurent continuellement? A fin donc que i'aye quelque ſatisfaction de la force laquelle ie fais à ma grãdeur il eſt bien raiſonnable q̃ Daraide pregne quelque patience en ſes douleurs, tout ainſi que ma chaſteté me contraint de la prendre es miennes: car ce ſeroit vne choſe fort indigne d'elle, que ſa vertu, laquelle a voué & ſacré toutes ſes pẽſees à mon honneur, s'auiliſt maintenãt iuſques à me pourchaſſer ce qui n'eſt moins contraire à ſon deuoir, qu'à celuy dont ie ſuis redeuable à ma grandeur. A l'ocaſion dequoy pour ne faire tort à ma pudicque volõté, ny à la raiſon, i'ay deliberé de ne luy departir faueur quelconque, ſi ce n'eſt ſouz le nom de Daraide, ſouz lequel ie luy donneray toutes les faueurs qu'vne telle Princeſſe comme ie ſuis, peut honneſtement departir à vne tant belle & vertueuſe Damoyſelle comme elle eſt. Toutesfois, Lardenie, par-ce que vous ſçauez tous mes plus grans ſecretz, ie ſuis bien contente que vous receuiez ſouz le nõ d'Ageſilan, les faueurs que ie luy otroyray ſouz celuy de Daraide. Ma dame (diſt la Ducheſſe) i'accepte pour luy le grãd bien qu'il vous plaiſt luy faire en cecy, & de ſa part ie vous ſuplie que me donnéz voz belles mains, à fin qu'en les baiſant ſouz le nom d'Ageſilan, ie commence à entrer en poſſeſsion d'vne tant grande & agreable faueur. Diane luy ayant otroyé ſa requeſte, lui diſt, Vous ne pouuez plus vous plaindre de moy, Lardenie, que ie n'aye fait vne gran-

grande faueur à Agesilan puis que souz le tiltre de mō Cheualier ie vous acorde vne grande partie de ce que me demandez. Ma Dame (dist la Duchesse i'estime) le bien que maintenant vous lui auez fait si grand & en reçoi vn si grand plaisir, qu'il me semble que vous vsez enuers lui d'vne pitié fort equitable, en me donnant vne si grande faueur en son nom, sans qu'il la sache, pour remedier au peril, ou la grande ioye hazarderoit sa vie, si par fortune il en estoit auerti. O bien heureux Agesilan, qui en receuāt vn si extreme plaisir, à peu rendre sa vie asseuree! & moy pareillement bien heureuse, qui l'ay peu receuoir en son nom! Or sus (dist Diane) ie feray encores d'auantage pour Agesilan, car ie veux q̃ maintenant nous l'allions visiter sans auoir autre compagnie, à fin de sçauoir comme il se porte. De cecy (respondit la Duchesse) ie ne vous remercieray pas beaucoup, car ce que vous en faites, est plus pour le plaisir lequel vous en receurez, que pour luy donner quelque nouuelle faueur en le faisant iouir de vostre presence. Diane en souzriant embrassa Lardenie auec vne fort bonne grace, & luy dist, Vrayement vous me monstrez assez par ces propos qu'vne Damoiselle ne se doit descouurir à l'autre, puis que la hardiesse de vostre malice ne vient d'autre lieu que de la. On ne me peut pour celà estimer malicieuse (dist Lardenie) veu qu'en cecy ie ne dy chose qui ne soit trop claire & veritable. En la male heure (dist la Duchesse) me racontez-vous telles follies. Il n'est pas de merueilles que ie les conte, ou que ie les face (dist la duchesse) veu que ie reçoy au nom d'Agesilan, des faueurs, lesquelles pour l'extreme plaisir que i'y prens, sont suffisantes pour me faire sortir hors de moi. O quel gracieux Cheualier vous eussiez esté, Lardenie! dist lors Diane. Ie eusse bien esté plus gracieuse Damoyselle (dist la duchesse) si vn tant beau & preux Cheualier cōme Agesilan m'eust aussi bien aymee cōme il vous ayme. Qu'eussiez vous fait par vostre foy? dist Diane. Par ma foy ma dame (dist Lardenie en riant) i'eusse fait tout ce dont il m'eust supliee: N'auez vous point de hōte (dist Diane) d'vser de propos si follastres, mais ie vous prie belle dame, dites moi, me cōseilleriez vous q̃ ie fisse ainsi? Ce ne seroit pas grande merueille (dist Lardenie) que quelqu'vn donnast à vn autre, le conseil qu'il voudroit prendre pour luy-mesmes. Diane en riant luy dist, Exercez donc vostre conseil auecques Agesilan, & faites tout ce dont il vous supliera, puis que vous dites que vous l'aymez tant. Faites pour voir (respondit-elle) qu'il vous laisse en arriere pour m'aimer, & vous verez cōme i'entens mieux que vous les apareilz dont il faut medeciner ses playes. Ne vous semble-il pas, dist lors Diane, que ie le guerdonne assez bien de l'amour qu'il me porte? Non vrayemēt, dist elle, il ne me le semble pas, & ne m'en tiens pour bien contente. Diane se souzrit, & luy dist en l'embrassant, Puis que vous ne vous en contentez pas, delaissons donc nostre marché, & me rendez les faueurs que vous auez receuës pour luy. Mais au contraire (dist Lardenie) ie veux encores auoir toutes les autres que vous ferez à Daraide, lesquelles ie receuray souz le nom de vostre Cheualier Agesilan, que ie vous representeray: & en le representant, si vous ne me teniez pour Cheualier trop outrecuydé, ou pour Damoyselle trop layde, ie ne me voudrois pas contenter de vous baiser tant seulement vous tenant ainsi seule auecques moy. Diane se prit fort à rire de ce propos, & luy dist, Or allons maintenant vers Daraide, car ie ne vous veux plus faire tant de faueur, que de demeurer ainsi seule auecques vous, craignant par tel moyen vous donner la hardiesse qui vous deffault, & que la trop grande liberté, laquelle ie vous pourrois ottroyer, ne vous fist vser enuers moy de quelque violence en pourchassant le bien de vostre Agesilan, dont vous estes tant amoureuse. En se gabant ainsi l'vne de l'autre, elles vindrent en la chambre de Daraïde, qui ne pensoit en autre chose

qu'en sa dame Diane, laquelle comme en sursaut la vint embrasser amoureusement, & baiser, dans le lit ou elle estoit couchee, sur lequel la belle Princesse s'apuya, sans luy pouuoir dire chose quelconque, ains la regardoit seulement, monstrant auoir grande compasion de son mal. Daraide rauie du grand plaisir, qu'elle receut à l'impourueuë arriuee de sa Diane, se tira vn peu hors du lit, & la regardant d'vn œil moderé entre la ioye & la tristesse, luy dist, Helàs, madame, par quel moyen pourray-ie iamais recognoistre la grande faueur dont il vous à pleu maintenant vser enuers moy? O bien heureuses playes du corps, puis qu'elles sont cause d'vn si grand allegement aux plus grandes playes de l'ame! A ces motz Daraïde prit les mains de la Princesse entre les siennes, & les baignant de maintes larmes, les baisa, & rebaisa souuentesfois, puis auecq' vn grand souspir tesmoing de ses plus secrettes pasions, elle continua son propos en ceste sorte, O celestes mains, qui par vostre diuine beauté pouuez faire couler deux ruisseaux de larmes de mes yeux, pour remedier aux cruel les flâmes dont ie me sens toute embrasee, helàs par quel moien vous recompenseray ie du bon secours que presentement vous donnez à ma mortelle tristesse! Et vous, ma dame, ie vous prie veu que les paroles me deffaillent en ceste douleur, & que ie ne puis dire ce que i'endure, qu'il vous plaise supleer ce defaut, & comprendre par ce diuin esprit q̃ les dieux ont mis en vous le mal que si cruellement i'endure, & que tant peu ie vous declaire, pour estre égal en son extremité aux perfections dont les cieux vous ont ennoblie par dessus toutes les autres Princesses du monde. Helàs ma dame, il me semble que ie me face iniure a moymesmes, pour me maintenir si long temps en vie, aiant vn si iuste ocasion de mourir. Ie sens desia ma vie se plaindre & lamenter en moy, par-ce que mes paroles vous veulent monstrer les douleurs que ie souffre pour vostre amour, encores qu'elles ne se puissent autrement descouurir que par ma mort. Helàs ie meurs, & voy bien que ie meurs, & neantmoins ie ne puis faire cognoistre la prochaine fin de ma vie. Ie suis du tout reduite en cendre, & le feu ne cesse pourtãt de me martirer. Làs! ma dame, par donnez moy si ie ne sçay quelz propos ie vous tiens, car il ne se fault esmerueiller si ne sachant que ie doy faire, ie ne sçay encores que ie doy dire. Puis donc qu'en cecy me manque le plus grand bien que ie sçaurois point auoir en ce mõde, qui est de vous faire sçauoir mon mal ie vous suplie, le considerer par mon silence, & par le peu de pouuoir que i'ay de le vous declarer: ou bien vous-mesmes employer les souueraines graces que les dieux vous ont donnees, à penser ce qui defaut en mes propos, car par-ce moyen ie me tiens asseuree que vous cognoistrez ce que i'endure, encores que ie ne le puisse exprimer. Diane couurant par la gracieuseté de son visage, la douleur, & la compasion, dont l'amour, & ces tristes doleances la faisoient alterer en ses pensees, sa Daraïde en la face, & luy respondit, Ma grand' amye, que voulez vous que ie vous face, ny que ie vous die autre chose? finon que ie vous ayme autant comme vous m'aymez, sans vous nyer aucune de faueurs qu'vne telle Princesse comme ie suis, peut iustement donner à vne tant vertueuse Damoyselle comme vous estes. Il me semble que vous, & la duchesse Lardenie en vostre nom pour l'amour qu'elle vous porte, deuez ensemble vous contenter, si ne faisant tout ce que vous voudriez bien, ie fais ce que ie puis, auecques l'egard que ie doy auoir au rang, ou il a pleu aux dieux de m'apeller. Sur ce propos auecq' vn ioyeux semblant, elle se retourna vers la duchesse, laquelle luy dist, Ma dame i'accepte la faueur de vostre bonne grace, en paiment d'vne partie de ce qui m'est deu, comme ayant le gouuernemẽt des affaires de Daraïde. O ma dame Lardenie (dist lors Daraïde) combien ie vous suis obligee en m'aydant à receuoir le bien,

le bien, qu'il plaist à ma dame nous departir, car veritablement ie ne le sçauois comprendre en moy seule, pour la tristesse qui resiste iour & nuict à tous les plaisirs qui me pourroyent estre offerts. Si vous entendiez bien ce que vous distes (dist Lardenie en souzriãt) vous estimeriez les faueurs que ie reçoy en vostre nom beaucoup plus que vous ne faictes. Mais ces gracieux deuiz furent delaissez pour l'arriuee des Roynes Sidonie, & Briangie, qui venoyent visiter Daraïde, accompagnees de Garaye, & de la marquise de Lastes, & de quelques autres damoiselles : puis les Roines, & la Princesse estant assises sur les bors du lict, la Royne Sidonie demanda à Daraïde comme elle se portoit. Ma dame (respondit Daraïde) vous pouuez assez penser comme ie me porte, veu les faueurs que ie reçoy, estant visitee par si grandes Princesses, & iouissant de la veuë de ma dame Diane. Adonc la Royne lui dist, Daraïde, le seruice q̃ vous auez faict à ma fille Diane a esté bien recompensé par la doleur qu'elle mesme à receuë en vostre absence, & qu'elle eust peu receuoir trop plus rigoureuse, si la Royne Briangie par la naturelle representation de vostre beauté, n'eust donné quelque consolation à sa tristesse. Daraïde se retournant vers la Royne de Corit, & esmerueillee de sa bonne grace, pensa presque en la regardant, se regarder en vn mirouër, & lui dist : Comment sera il possible, ma dame, que iamais ie puisse satisfaire aux graces que i'ay receuës des dieux, & de vous : des dieux, par ce qu'ilz m'ont tant faict ressembler à vostre diuine beauté, de vous, pour la grande faueur que vous m'auez faicte en m'entretenant tousiours par vostre presence en la memoire de ma dame Diane, & receuant en mon nom les gracieusetez qu'elles vous a departies, en prenant vostre personne pour la mienne. O moy bien heureuse ! de qui les dieux ont voulu enchasser la ressemblance en vne si haute & si excellente Royne cõme vous estes, à fin de supleer à ce qui me deffailloit pour meriter la bonne grace de ma dame. Ce pendant que le Prince Agesilan disoit ses paroles, la Roine Briangie le regardoit ententifuement, puis elle lui respondit d'vne fort bonne grace. Tresexcellente Daraïde, c'est moy qui en ce que vous auez dist, ay esté la plus fauorisee des dieux, par ce qu'ilz mont faict ressembler à vne tant belle damoiselle comme vous estes, & souz telle portraicture, receuoir en vostre nom les graces de la diuine & celeste Diane. Ce seroit plus tost moy (dit lors Diane) qui aurois gaigné toutes ces belles faueurs que vous distes, si le plaisir que i'en receu, n'eust esté temperé par la tromperie, laquelle depuis ie cogneu m'auoir esté faicte en la ressemblance de vous deux. Toutes rioyent de ce propos quand Daraïde recommença, disant, ma dame Diane, auecques vostre congé ie vous veux demander, si la Royne Briangie, & moy, fussions entrees ensemble, que eussiez vous faict ne pouuant recognoistre Daraïde d'auec la Royne, pour la grande ressemblance qui est entre nous. Diane lui respondit, ie vous eusse embrassees toutes deux, car en faisant faueur à celle qui estoit Daraïde, i'en eusse pareillement receu de celle qui estoit la Royne de Corit. Apres plusieurs autres gracieuses railleries, Garaye prit vne harpe, dont elle ioua auec grande harmonie, augmentant la douceur de la musique par celle de sa voix, en chantant ces vers de la puissance d'Amour.

CHANSON.

L'aage de l'or precieux
Delaissant la terre ronde,
Saturne chassé des cieux
Laissa l'empire du monde:
Et lors ses trois filz peruers.
Auançans leur heritage,
Departirent l'vniuers,
Prenant chacun son partage.
Iupiter eut par hazart

Le ciel tournoyant la terre,
Et fortifia sa part
De foudres, & de tonnerres.
Neptune fust president
Des mers pleines de naufrages,
Et s'arma d'vn fort trident,
De tempestes, & d'orages.
A Pluton le fort donna
L'enfer plain de felonnies,
Lequel il enuironna
D'eaux noires, & de furies.
Il sembloit qu'à Cupidon
La terre fust reseruee,
Mais non content de ce don
Il prit tout gay sa volee,
Et vint au milieu des cieulx
A Iupiter mener guerre,
De son feu domtant les feuz
Des foudres, & du tonnerre.
De là vers le president
Des mers vint ce Dieu volage,
Et fit ardre son trident,
Sa tempeste, & son orage.
Puis es enfers tenebreux
Il vint elancer ces flammes,
Maugré tout le peuple vmbreux,
Mattant le fier Roy des ames.
Ainsi tu peux enflammer,
Amour, de tes estincelles,
Le ciel, l'enfer, & la mer,
Et les choses plus rebelles.
Donc à bon droit nous humains
Adorerons ta puissance,
Veu que les Dieux souuerains
Te rendent abeyssance.

Ceste chanson pleust tant à ces nobles Dames, que quelques vnes d'elles sentirent secrettement renforcer les pasions de l'amour duquel elles estoyent embrasees, mesmement la Roine Sidonie. Puis à la requeste de la Roine Briangie, Diane prit la harpe, & commença à iouër d'vne tất bonne grace, & auec telle d'exterité, que les Roines, & toutes les damoiselles n'estoient moins resiouies de sa gracieuse contenance, que rauies par la douceur de ses acords. Mais Daraide entre les autres fut tellement esperduë de celle douce melodie, & de quelques petits souspirs que la Princesse entremesloit parmi son chant, que quelque fois elle s'esuanouissoit préque de ioye, puis soudain l'armoy oit pour la force de l'amour dont elle se sentoit estaindre en façon que lon cognoissoit facilement la diuersité de ses pasions par l'inconstance de son maintien. Or ne pouuant plus se tenir en silence, auec vn profond souspir elle cõmença à dire à la Princesse. Helàs, ma Dame, combien est grand le pouuoit que voz yeux & vostre celeste voix ont sur moi, veu que ie ne me sens aucune force, qui puisse suffire pour soustenir leurs doux efforts! O Dieux immortels, comme vous auez sceu departir voz celestes dõs en lieu ou ils peussent si bien estre cogneuz, à fin de no⁹ faire voir en terre la méme gloire dõt vous iouissez dans le ciel! Helàs, ma dame, ie vous suplie ne me donner plus telles faueurs, si par l'excesif plaisir il ne vous plait me donner encores la fin de ma vie. Permettez seulement que l'ame ayt la peine de vous desirer, & la gloire de vous contempler, & ne souffrez point que le corps soit participant d'vn si grand' bien, puis que par le danger, ou il est en oyant vostre diuine voix, il dõne assez de tesmoignage combien il est indigne de receuoir si grande faueur. Helàs mes yeux, & mes oreilles, comme choses corporelles, ne peuuent faire qu'il ne se perdent, en voyant des choses tant souueraines comme sont voz diuines beautez, & oyant les emmiellees douceurs de vostre chant. Toutes se mirent à rire des parolles de Daraide, & des gestes pasionnez auecq lesquelz elle les prononçoit. Mais Diane ne sentoit moins ces complaintes en son cueur que celle mesmes qui les disoit : car elles redoubloyent en son courage le feu amoureux qu' elle y auoit embrazé, qui croissoit tousiours d'autant plus qu'elle s' efforçoit à le tenir secret: dequoy la duchesse Lardenie s'aperceuoit assez aisémẽt, cõme celle qui n'estoit du tout libre de la

beauté

beauté de Daraïde. En pareilles visitations se passerent tous les iours ensuyuans iusques à ce que Daraïde fust du tout guerie de ses playes,& leuee du lit,& par ce qu'alors elle se trouuoit volontiers en la compagnie de lā Royne Briangie, il n'y auoit celui qui les peut recognoistre l'vne de l'autre, tellement que plusieurs fois estant habillees d'vne mesme façon, la Royne Briāgie se faignant estre Daraïde, fit maintes gracieuses tromperies à Diane : au moyen dequoy elle prit vne fort grād' amytié auec Daraïde, continuant tousiours de plus en plus en celle de Diane, laquelle la faisoit toutes les nuitz coucher auec elle, pour la grande consolation qu'elle en receuoit en l'absence de sa plus grande amye,ayant aupres d'elle son ymage tant bien representé au naturel, que la Royne fut long temps apellee le pourtrait de Daraïde,& Daraïde le pourtrait de la Roine Briangie.Or Diane & elle estāt la nuit couchees ensemble, tenoient maints gracieux deuis entr'elles, de ce que Daraïde estoit tāt pasionnee des amours de la Princesse, laquelle toutesfois dissimuloit fort sagemēt son amour,& neantmoins pour mieux iouïr de la veuë du portrait de son amy, faisoit tenir toute la nuit vn grand flambeau de cire alumé au mylieu de sa chambre,souz couleur qu'elle disoit auoir quelques estrāges visions en dormant,dōt elle se defendoit par le moyē de la lumiere.Quelquefois Daraïde se trouuoit auecque les autres Damoyselles, & à leur coucher se seant sur le bord du lit,prenoit son luc,& iouoit maintes iolies chansonnettes,les vnes de ses pasions amoureuses, les autres à la louange de Diane, non sans quelquefois acroistre ses peines par la trop grande contemplation de ses beautez, ressemblant en cecy au rossignol renfermé dans la cage, lequel par ses tristes plaintes ne fait que resiouir celuy qui le detient en ces prisons,sans se donner aucun plaisir à sa miserable captiuité. Or vn soir entre les autres Daraide se trouuāt plus ioyeuse que de coustume, pour quelque nouuelle faueur qu'elle auoit receuë de sa dame,la vint voir en sa chambre,ou elle la trouua couchee auec la Royne Briangie. Lors aprochāt le flambeau aupres du lit,pour mieux contempler ses beautez, elle s'asit dans vne chaise tout deuant elle, & apres quelques gracieux deuis, faisant aucunement de la folastre pour ce soir, & chatouillant la Princesse de tous costez, prit son luc, puis auecq' maintz gracieux souspirs, & quelques friandes œillades apropriees sur les parties de sa dame dont elle parloit,cōmença à iouër,& chāter auec vne telle grace, qu'elle rendit lors la pareille à Diane, pour les pasions que quelquefois elle luy auoit donnees par ses douces chansons, quand elle estoit au lit nauree de playes receuës au combat du Roy de Cores.Daraide donc regardāt premierement les beaux yeux de sa dame,puis ses autres beautez selon qu'il luy estoit permis les regarder,cōmença à dire vne partie des ocasiōs de son amour,chantant ces vers d'vne fort bonne grace.

CHANSON.

Ces yeux estoient les fleches estoillees,
Fleches d'ou vint ma premiere douleur,
Qui de ces arcs d'ebenine couleur
Par tous mes sens furent esparpillees.
Ces cheueux d'or, ces tresses annelees,
Estoient les rets tenduz en mon malheur,
Quand de sa voix la celeste valeur
Me rechassoit des vmbreuses vallees.
De ces tetons les rons delicieux
Estoient l'appast pour abuser mes yeux:
Ces pieds estoient les guides de ma trace:
De ceste main les rameaux longs et blancs
Seruoient d'épieux pour transpercer mes flācs
Ma liberté fut prinse en telle chace.

Apres auoir acheué ces vers elle baisa les mains de la Princesse, & se retira en fort ioyeuse contenance dans le iardin, ou la duchesse Lardenie l'atendoit. Ainsi ces deux amātes passoiēt le tēps emsemblemēt

ne se

ne se donnant garde que leur continuëlle frequentation acroissoit tousiours les flãmes amoureuses embrasees en leurs poitrines. En ces entrefaites par-ce que la Royne Briangie dist vouloir demeurer q̃lque tẽps en vne si bonne compagnie, le Roy de Cores s'en retourna bien faché en son païs. Pareillement la Damoyselle Galtazire s'en retourna auec lettres de Daraïde au Roy Rozafar, & à la royne Artifire, & emmena pour sa conduite les deux vieillards qui l'auoient acompagnee. En tel estat demeura la cour quelque temps, croissãt tousiours la peine de Daraïde & de Diane d'autãt plus que l'esperance leur defailloit. Or presque tous les iours auenoit quelque nouuelle & belle auanture en l'Isle de Guindaye, pour les infinis Cheualiers que la beauté de Diane, & la renommee des prouësses & excellences de Daraide y atiroient de toutes parts. Au moyen dequoy il n'y auoit cour de Prince quelconque, qui fust tant bien acompagnee de preux & hardis Cheualiers comme celle de la royne Sidonie. Sachez aussi q̃ la Damoyselle enuoyee par le magicien Cinistide pour porter la guirlãde à Diane, s'en retourna en mesme tẽps, apres auoir fait son message, & raconté tout ce qui lui estoit auenu par les chemins, mesmement auec le Cheualier Afronteur.

Comme Diane, & la Royne Briangie allerent vne nuit espier ce que faisoit Daraïde dans le iardin auecq' les autres Damoyselles.

CHAP. IX.

LA peine que Daraide souffroit au long pourchas de ses amours, n'estoit moindre que le plaisir qu'elle prenoit en la compagnie de sa dame Diane: laquelle estãt en vn pareil trauail, entre la ioye, & la tristesse, passoit la plus part du iour auec elle, & toute la nuit auec la Royne Briangie. Or vn soir bien tard, Diane estant ia couchee auecques la Royne, apres plusieurs autres propoz, luy dist: Vous plaist-il que sans estre veuës nous aillons voir ce que Daraide, & Garaye, & toutes mes autres Damoyselles font au iardin? Allons, dist la Royne. Et soudain ayant pris chacune vn manteau de nuit sur elles, s'en allerent au iardin: & apres auoir trauersé quelques allees se vindrent assoir aupres d'vne fontaine faite par grand artifice d'architecture, sur laquelle estoit assise vne belle Nimphe echeuelee qui tournoit le derriere vers ce costé du iardin ou elles estoiẽt, Au dessus de la fontaine passoit vn arceau, enuironné de trois haultz arbres de chacun costé, qui estoient fort plaisans à voir & bien ombrageux, tant de iour contre les rayons du soleil, que de nuit cõtre la splendeur de la lune. La Princesse, & la royne Briangie sans s'aprocher d'auantage, commencerent de là à regarder le maintien de toutes les Damoyselles: & virent que les vnes amassoient des fleurs, & les autres tissoient des chapellets. Mais de l'autre costé du timbre de la fõtaine, elles apperceurent Garaye apuyee sur la harpe, & la marquise de Lastes tout aupres deuisant ensemble, & ainsi que Diane regardoit affectueusement de toutes parts, pour recognoistre Daraide, elle l'auisa assez loing en la prairie couchee dans le giron de la Duchesse, pres de laquelle estoit vne autre Damoyselle auecques diuers instrumens de musique à l'entour d'elle, par-ce qu'elles en auoient ioué vn peu au parauãt. Alors Daraïde regardant la belle Diane du ciel (c'est à sçauoir la lune) respandre ses clers rayons en tout ce beau iardin, apres plusieurs souspirs commença ses plaintes si hault que la Princesse les pouuoit entendre: & parla en ceste sorte à la Deesse qui portoit le nom de sa Dame, & lors illuminoit les noires tenebres de la nuit: Helas, belle Diane, combien la clarté de tes rayons espãduz negligemment en ceste prairie acroist mes angoisses & tristes pensees! car par ta lueur argentine tu me renouuelles la memoire de celle, qui reluyst auec trop plus grande beauté sur mon cueur, que tu ne fais maintenant

nant sur la terre: & laquelle auec moins de soucy que toy, darde de iour par sa veuë, & de nuit par sa souuenance, sa continuelle clarté sur moy. O ma dame Diane les trop cruelz Dieux ont voulu que la nuit vous iouïssiez du pourtrait de vostre Daraide, laquelle vous auez en vostre compagnie, & que Daraide separee de vous, eust seulemẽt le moyen de contempler celle qui reluyst par tout le monde auecques mesme nom que vous, mais non pas auecq' mesme beauté. Durant ces propos, Garaye estant venuë auec la marquise de Lastes au lieu ou estoit sa sœur Daraide, se coucha dans le giron de sa compagne la marquise: & se souuenant de la Royne Cleofile commença pareillement à faire ses doleances: Helas ma sœur Daraide (dist elle) voz regretz sont cause que maintenant ie sens vne passion pareille à la vostre. En la male heure (dist Lardenie) fustes vous oncques si foles estans dans le giron de deux si excellentes Damoyselles comme nous, & en auoir encores d'autres en vostre souuenance, veu que nous sommes assez belles pour vous contenter de nous mesmes. Helas ma dame Lardenie (dist Daraide) comme voulez vous que celle qui s'oublie pour se souuenir de sa dame, puisse auoir autre chose en la memoire que celle qui la fait oublier de soy-mesmes. Alors la Duchesse dist: Mais qui vid onc telles folles? allez vous en dõc à celles qui vous tourmement tãt la fantasie, car ie serois trop mal auisee d'aymer en vn lieu ou ie ne suis aucunement aymee: Acheuant ces paroles elle se leua, & dist à la marquise: Ma grand'amye, venez ça, & dansons ensemble, à fin que ces sottes cognoissent combien nous auons peu de soucy de leurs sottises: car par ce moyen nous les recompenserons du peu d'estime qu'elles font de nostre beauté: Et ainsi se mirent toutes deux à sauter, danser, & chanter d'vne fort bonne grace: & apres s'estre en ceste façon mocquees d'elles quelques tẽps la duchesse dist à Daraide: Or sus, ie veux que vous croyez que ie suis Diane, à fin d' ouïr vn peu de voz folies amoureuses: mais i'entens que vous faciez voz doleances cõme Cheualier & non comme Damoyselle. Or la doncq', & nous verrons comme vous sçauez bien dire. Toutes les Damoyselles se prirent à rire de ce propos, mais encores plus la Princesse Diane, & la Royne Briangie qui escoutoient ententiuement la Duchesse, laquelle s'assit comme au parauant, & la marquise auecq elle, reprenant les deux amoureuses en leur giron. Mais Daraide plus pour complaire à ses passions, qu'aux paroles de Lardenie, sans penser (cõme il auient souuent aux amoureux) qu'elle seruoit de risee à toutes les Damoyselles, commença ses complaintes en ceste sorte: Puis qu'il est ainsi, ma dame Diane, que les dieux ont donné à vostre hauteur vne beauté suffisante pour embrasser toutes les creatures qui la peuuent comprendre tant soit peu, comment pourrez vous accuser les flammes esquelles ie brusle par vostre moyen, veu qu'elles se descouurent en la presence de celle qui les a elle mesme alumees. Helas, ma dame, regardez comme vostre cheualier est presque desia reduit en cendres: & comme toutes les larmes qui roulent de ses deux yeux, ains plustost de ses deux ruisseaux, le long de sa triste face, ne peuuent suffire pour temperer les feux de vostre iniuste & obstinee cruauté. O moy miserable! que feray-ie puis qu'en vous faisant sçauoir mon mal, ie me defais & en me retardant de le vous dire, ie retarde aussi d'autant l'esperance de mon remede! O Amour, ie te supplie donner desormais quelque repos à mes douleurs, ou par vne plus heureuse vie, ou par vne prochaine mort. Helas ie meurs, & vous ma dame, qui en estes l'ocasion, n'auez aucune pitié de celuy lequel languist pour l'amour de vous en vn desesperé martire. Considerez que si pour quelque temps vous mettiez en oubly voz grandes & souueraines perfections, bien tost il vous souuiendroit de la grandeur de mes merites, & de ce en quoy l'extremité de ma passiõ

vous

vous a obligee enuers moy. Helas,ma dame,combien vous cognoiſtriez mieux mes tourmens,mes martires,mes douleurs,mes ſouſpirs,mes trauaux,& les ardantes flammes de mon amour, ſi vous y vouliez auoir eſgard ſans regarder à celle diuine beauté,qui empeſche que perſonne ne puiſſe eſtre digne de vous, ſi ce n'eſt quelqu'vn des plus haultz & ſouuerains dieux immortelz. Mais helas! mon extreme malheur veult qu'à la façon du paon, ie defface la belle rouë conceuë par l'eſperance de mes penſees,en regardant à la laidure des pieds qui eſt le peu de merite que ie recognois en moymeſme. Ainſi ma dame,la cognoiſſance de voſtre grandeur vous garde d'eſtimer ma petiteſſe. Alors Daraïde ietta vn grand ſouſpir adiouſtãt encores ces motz: O dieux enuoyez moy la mort pour viure puis que maintenant ie ne vy ſinon pour mourir. Elle prononçoit ces paroles auec telle ſolemnité d'angoiſſes & de l'armes, que la Ducheſſe Lardenie en euſt grande cõpaſsion: toutesfois le diſsimulant,luy diſt: En male heure vous ay-ie dit que vous me fiſsiez voz prieres comme à voſtre dame: car vous m'auez rẽdu mon paſſetemps biẽ cher, ou à tout le moins à ma robe,qui eſt toute gaſtee par voz belles pleurs amoureuſes. Ma dame(diſt elle)perſonne ne vous a fait tort qui n'ayt bien le moyen de le recompenſer. Et qui me l'a fait ce tort? diſt la ducheſſe. C'eſt celle(diſt Daraide)qui en reçoit vn plus grand contentement,q̃ vous n'en ſçauriez auoir de dommage. Ie n'entens rien en ce contentement (diſt Lardenie) puis que ma robe en eſt gaſtee. Si voſtre robe,reſpõdiſt Daraide, euſt peu auoir quelque ſentiment, ie ne l'euſſe tant ſceu endommager par mes larmes, comme elle en euſt receu de plaiſir,atendu q̃ ces pleurs ne ſont que ſouëfues & douces eaux diſtillees de fleurs odoriferãtes,que i'ay cueillies par mes penſees en la beauté & bonne grace de ma dame Diane: Ie n'ay que faire de celà (reſpondit la Ducheſſe) nÿ de voz fleurs odoriferãtes,car ſi ma robe n'a point de ſentiment pour ſentir le bien que vous luy faites, i'en ay aſſez pour cognoiſtre le dommage que i'en reçoy. Toutes les damoyſelles rioient treſvolontiers de ces paroles, exceptẽ Diane qui auoit ſenty les complaintes de ſon triſte amant iuſques au cueur: au moyen dequoy par grande contrainte afin de diſsimuler ſa douleur enuers la Roine, elle faiſoit ſemblant de rire auec elle des follies amoureuſes de Daraide, combien qu'elle n'en euſt aucune volonté: & deuez ſçauoir que la Roine Briangie,le vray pourtrait de ſon amant, qu'elle regardoit comme vn ombrage pendant ces diſcours, fiſt beaucoup acroiſtre en elle la force des doulouteuſes lamentations de Daraide: car elle les pouuoir facilement entendre. Or apres auoir aſſez eu le paſſetemps de ſes railleries,qui toutesfois eſtoiẽt priſes à bon eſcient par ceux qui eſtoient paſsionnez de l'amour: la Royne Briangie & Diane s'en retournerent coucher. Et par ce qu'il eſtoit deſia bien tard, vn peu apres toutes les autres damoyſelles ſe retirerent pareillement. Mais Diane & Daraide dormirent bien peu toute celle nuit: Diane penſant aux paroles qu'elle auoit ouy dire à ſon amy dans le iardin:& Daraide ne ſçachãt comment ſe reſoudre ſi elle ſe deuoit declarer à Diane,ou non: car elle craignoit que le temps ne deſcouuriſt ce qu'au moyẽ de ſa ieuneſſe elle luy auoit peu cacher iuſques là. Elle continua quelque temps en ces incertaines deliberations,& en communiquoit ſouuent auecques Garaye,& auec dom Galtazar de Barbarouſſe qu'elle alloit preſque voir tous les iours à fin d'en auoir ſon aduis. Or la laiſſerons nous en ces penſees,à fin que nous penſions de noſtre coſté aux autres grands Princes de la preſente hiſtoire.

Comme la nef des ſages Alquif & Vrgande, auecques les nobles Princes qui eſtoiẽt en icelle, vint ſurgir deuant la cité de Conſtantinople.

Deſia

CHAP. X.

DEſia les cleres rayons du ſoleil commençoyent par vn beau matin à ſe reſpandre ſur la marine, quand la nef en laquelle eſtoit le Roy Amadis, & la Royne Oriane, vint ſurgir deuant la cité de Conſtantinople. A l'aborder tous ceux de la ville ne furent moins esbahiz de la richeſſe & magnificence de celle grandē nef, qu'eſpouuentez de l'horribletonnerre d'vn infini nombre d'artillerie, qui fut delaché du dedans en ſi grande abondance, que lōg temps apres lon ne voyoit goute tout autour de la nef, tant eſtoit grande la fumee. Mais ſeulement on entendoit vne infinité de trompes baſtardes, & Italiennes, entremeſlees de hauts bois, de cornets à bouquin, & d'autres ſemblables inſtrumēts hautains, qui par la plaiſante douceur de leurs acords temperoyent l'horreur de l'artillerie. Mais à chef de piece, la fumee s'euaporant parmi l'air, lon vid les tours de la nef haucez iuſques aux nuës, & ſur le ſommet aparoiſſoit vne grand' troupe de Damoiſelles qui chātoyent fort doucemēt, & iouoyent de luts, harpes, violons & autres inſtrumens de delicate armonie. Alors l'Empereur Liſuart, & l'Imperatrix Abra eſtoyent montez dans la plus haute tour de leur palais, pour voir ce ſpectacle tant eſtrāge & merueilleux. Pareillement toutes les murailles de la ville, & tout le riuage de la mer eſtoiēt plains de peuple, q acouroiēt de toutes parts. Or l'Empereur ayant aſſez contemplé les tours de la nef, il lui ſouuint de les auoir veuës arriuer vne autrefois en meſme lieu, & en meſme maniere, au temps que le Roy Amadis, & les autres Princes de ſon ſang auoyent eſté deſenchantez : & partant il diſt à l'Imperatrix Abra, & à la belle Roine Gradafilee qui eſtoyent auecque lui: Certainement nous auons en noſtre port les ſages Alquif, & Vrgande la deſcogneuë, auec quelques bonnes & ioyeuſes nouuelles. Ainſi plaiſe à Dieu, diſt l'Imperatrix, car nous en auons bien beſoing, veu le long temps qu'il y a que nous n'auons receu aucunes nouuelles de tant de Princes de noſtre ſang, qui ſont reſpanduz deçà & delà par tout le monde. Pendant ces deuiz ilz virent ietter de l'vne des tours, vn eſquif plein de Cheualiers, dames & damoiſelles richement en ordre : & ſoudain que l'Empereur les eut aperceuz, il monta à cheual, auec vne grande troupe des ſiens, & s'en allerēt tous enſemble vers la marine, ou ilz ne furent ſi toſt arriuez, qu'ils trouuerent tous ces nobles Princes deſcenduz en terre. Or ne vous pourroit on reciter la ioye que receut l'Empereur Liſuart, quand il les recogneut à l'impourueuë, ni l'alaigreſſe qu'ilz receurent pareillement les trouuans en tresbonne diſpoſition. Apres les reuerences & careſſes acouſtumees en telles rencontres, les Princes & Princeſſes eſtans montez ſur leurs cheuaux & pallefrois s'en allerent vers la grande cité: mais la foule du peuples, le tonnerre des artilleries qu'on delaſchoit de toutes les tours de la ville, le ſon des trompettes, & les criz de ioye qui ſe faiſoyēt de toutes parts menoyent ſi grand bruit qu'il eſtoit impoſſible aux Princes de s'entrouïr en aucune maniere: car il ſembloit que tous les habitan de la ville fuſſent ſortis hors de leurs ſens pour l'extremité de la ioye. En tel arroy, & auecques aſſez de peine pour la grāde preſſe, le Roy Amadis & tous les Princes arriuerent au palais, en la baſſe court duquel trouuerent l'Imperatrix Abra, & la roine Gradafilee, auec pluſieurs autres dames & damoiſelles, qui eſtoyent deſcenduës pour les receuoir : par ce qu'elles auoyent eſté aduerties de leur venuë par Darinel, Mordachee & Buſando, qui eſtoyent couruz deuant pour leur anoncer ces bonnes nouuelles. Or n'y a il hōme ſi bien diſant, qui peuſt aſſez bien vous reciter les paroles amoureuſes, les acolees, les reuerences & mille autres gracieuſes careſſes, leſquelles ces Princes & Princeſſes ſe firent lors les vns aux autres. Parquoy le meilleur ſera en ceſt endroit nous impoſer à nous-

mesmes vn excusable silence, que parler d'auantage de ceste belle arriuee, aussi ne vous la sçauroit on descrire tant elegamment, que l'eloquence des paroles, ne fust de beaucoup surpassee par l'excellence de la chose. Et à ceste raison nous ne vous en dirons rien plus, sinon que les Princes ayans esté receuz auecques les solennitez requises à leur grandeur, monterent dans le palais, & furent festoyez en grand' põpe & magnificence: puis quelque temps apres furent depeschez plusieurs messagers pour faire sçauoir leur venuë à tous les Roys, Princes, & Seigneurs de leur cognoissance, lesquels pour voir le Roy Amadis, la Roine Oriane, & l'Imperatrix Niquee, vindrent tous en la ville de Constantinople, incontinent qu'ils furent auertiz de leur arriuee: & entre autres l'Empereur Esplandian, & sa chere espouse, la Princesse Helene, le Roy Galaor, & sa Briolanie, le fort Anaxartes, & Oriane, le Roy Olorius d'Espaigne, & la Roine Luciane, l'Empereur Lucencio, & l'Emperiere Axiane, le Roy Birmartes, & la Roine Onorie l'Empereur Arquisil, & l'Imperatrix Armide, le Roy Zaïr, & la gracieuse Timbrie, Perion Roy de la grand' Turquie, & la roine Gricellerie, dom Florel Duc d'Austrie, & la Duchesse sa femme, & Arlande nouuellement Roine de Thrace, par ce que son pere estoit decedé vn peu au parauant. Apres ceux cy vindrent finablement tous les autres Roys, Princes & Seigneurs, dont nous auons faict mention en ceste grande histoire, lesquelz estoyent fort conuoiteux de reuoir l'Imperatrix Niquee, par ce qu'ilz auoyent esté long temps sans en entendre aucunes nouuelles. La belle Princesse Lucelle se trouua pareillement à ceste assemblee, auec le Roy Lucidor, & la Roine Leonorie, & trois ou quatre moys apres arriuerẽt tant de Princes & Signeurs dans Cõstãtinople, qu'il y en eut assez qui furent contraints de se loger dehors la ville dessous les tantes, en façon que le champs & les verdes prairies n'estoyent pour lors moins peuplees, que du temps que Lucidor, souz le surnom des vengeances, y estoit venu auecq' toutes ses forces cuidant recouurer la belle princesse d'Apolonie sa fiancee. Les festes, les banquets, les estranges auantures qui de ce temps arriuerent en celle noble cour, furent choses merueilleuses, trop plus diuines qu'humaines. La Royne Finistee fust lors fort prisee & honoree de tous les Princes & Princesses, tant pour son excellente beauté, comme pour sa louable vertu: au moyen de quoy ses parents & alliez receurent vne grand ioye, car ilz estoyẽt appellez à maints hauts honneurs pour l'amour d'elle, que long temps au parauant ilz estimoyent estre perduë. Mais l'Infante Fortune faisoit plus esmerueiller la cour par sa seule presence, que toutes les autres auentures qui y peussent arriuer: tellement que ceux qui sçauoyent comprendre ses perfections, presageoyent à bonne raison qu'elle seroit vn iour le basilic de la nature humaine pour tous ceux qui oseroyent prendre la hardiesse de cõtẽpler sa diuinité. En ces entrefaites les Princes estans assemblez en la grand sale du palais, les sages Alquif & Vrgande leur dirent, que pour donner à cognoistre leur bonne volonté enuers eux ilz auoyent delibere leur alõger la vie de cent ans, outre le commun cours de nature: & ce pendãt les maintenir tousiours en la naïfue beauté de leur premiere ieunesse. Les sages ayans acheué leur propoz, les Princes furẽt incõtinent menez en vn riche baing, & les Princesses en vn autre, ou chacũ d'eux fut laué de certaine eau composee & odoriferante, & pareillemẽt les sages qui l'auoyẽt faite. Apres le baing, leur fut donné à manger d'vne conserue de tresexcellẽte saueur laquelle Galersis & les autres croniqueurs disent auoir esté faicte des fruits de l'arbre de vie, qui est en paradis terrestre, que les sages auoyent sceu recouurer par le moyen de leurs arts, pour en faire ceste noble conserue, qui pouuoit alonger la vie d'vn homme iusques à cent ans outre son naturel.

ſon naturel. Quand les Princes en eurent mangé, ilz reueſtirent leurs riches acouſtremens, & retournerent en la grand' ſale, s'eſmerueillans, & pareillement tous ceux qui les regardoient, de ſe voir en la meſme beauté & fraiſcheur qu'ilz auoient en l'aage de trente ans, excepté ſeulement que les barbes, & les cheueux des Cheualiers ne ſe changerent point en autre taint, ains leur demeura la blancheur naturelle pour dõner autorité & maieſté à la fraiſche couleur de leur viſage : de ceſte faueur des ſages, participerẽt tous les Princes & Princeſſes du lignage d'Amadis, & pareillement tous ceux & celles qui eſtoient mariez en leur maiſon. Ainſi ſe paſſoit le temps en Conſtantinople, auecques vne ſi grand' ioye de tous, qu'il ſeroit impoſsible vous le raconter, & meſmement de la Princeſſe Lucelle, qui ſe voyoit deliuree de tant de dangers, & perilz ou elle s'eſtoit veuë au parauant: mais ſçachez qu'Amadis de Grece pour ſa preſence ſentoit ſecretement en ſon cueur renouueller de plus en plus l'ancienne playe de ſes premiers amours. En meſme eſtat ſe trouuoient dom Rogel, & dõ Filiſel pour eſtre continuëllement auecques leurs Dames: & comme leurs paſsions ſe rengregoient d'heure en heure, auint vn iour qu'vne Damoyſelle aſſez belle, veſtuë de deuil, entra dans la ſale, & ſe mettant à genoux deuant l'Empereur Liſuart, le ſuplia puis qu'il auoit en ſa cour tant de bons & nobles Cheualiers, qu'il luy pleuſt luy en dõner deux, qui en ſa faueur vouluſſent aller combatre pour elle en Athenes ſur la querelle d'vn chaſteau dont elle auoit iniuſtement eſté deſpouillee, d'autant que le Duc d'Athenes auoit ordonné que le combat fiſt aux parties raiſon de ce different.
Incontinent que la Damoyſelle eut fait ſa requeſte au Roy, dom Rogel, & dom Filiſel, comme ieunes hommes preux & bien hardiz, & conuoiteux d'acquerir honneur, ſuplierent l'Empereur leur donner congé de s'en aller auecques la Damoyſelle.
L'Empereur leur acorda facilemẽt ceſte demande, par ce qu'il la voyoit eſtre conuenable à leur ieuneſſe: à raiſon dequoy dom Rogel fit incontinent aporter ſes armes: puis eſtant armé, & dom Filiſel pareillement, prindrent congé de toute la cour au grand regret des Princes, & meſmement de leurs Dames, deſquelles ilz ſe departirẽt fort triſtes, pour s'eſloigner de leur preſence. Eſtans doncques montez à cheual, ſans autre compagnie q̃ de leurs Eſcuyers, ilz ſuyuirent la Damoyſelle, qui n'eſtoit moins ayſe d'auoir recouuert deux ſi nobles & vaillans champions, que toute la cour triſte de leur depart, encores que tous les iours y auint quelque eſtrange auanture qui la rendoit honorable & ſuperbe par deſſus les cours de tous les autres Princes du monde. Mais nous laiſſerons pour ceſte heure Conſtãtinople en ſes triumphes, & parlerons des deux courageux Princes, qui s'en alloient auecques la Damoyſelle d'Athenes.

Des gracieuſes paroles que dom Rogel tint par les chemins à la Damoyſelle Agreſte qui le conduiſoit.

CHAP. XI.

DOm Rogel, & dom Filiſel eſtãs ſortiz de Conſtantinople, auertirent la Damoyſelle Agreſte qui les cõduiſoit (car tel eſtoit ſon nom) de ne dire à hõme du mõde qui ilz eſtoient, d'autãt qu'ilz ne vouloient eſtre cogneuz. Et parce qu'elle eſtoit belle & gracieuſe, ilz tenoiẽt eux trois enſemble maintz ioyeux propoz: de ſorte que dom Rogel deuint amoureux de ſa bonne grace, & tirant vn peu à quartier ſon compagnon, commença à luy dire: Si vous ne faiſiez point l'amour à ceſte Damoyſelle, ce me ſeroit vn grand plaiſir que de luy faire : car ie la trouue de ſi beau maintien & d'vne ſi douce contenance, que peut eſtre elle pourroit temperer la peine que ie ſouffre pour l'abſence de ma Dame. Celle que ie ſouffre pour

l'amour de la mienne (dist Filisel) ne sçauroit permettre que ie prinse tant de liberté sur moy : mesmement que la beauté de ceste Damoyselle ne pourroit estre assez excellente en mon endroit, pour me faire oublier la loyauté que ie doy aux amours de ma Dame, & partāt faites ce que bon vous semblera. Dieu soit loué (dist dom Rogel) puis que ie peux iouïr d'vn si grand bien sans vous faire aucun desplaisir. Vous dites vray (respondit Filisel) si la Damoyselle le veult. Ouy elle le voudra, dist dom Rogel. Luy en auez vous desia tenu quelque propos? dist Filisel. Non, respōdit dom Rogel. Comme sçauez vous donc (dist dom Filisel) que sa volonté s'acordera si facilement à la vostre? Par ce (dist dom Rogel) que ie iuge de son courage, par la comparaison que i'en fais au mien. N'vsez iamais de ces iugemens (dist dō Filisel) car Amour ne garde aucune raison, & puis que vous vsez de tromperie enuers luy, pour ne maintenir la loyauté tant acoustumee entre voz ayeulx, ne vous esmerueillez point si vn iour il vous en fait souffrir la peine, que vostre inconstance merite.
Ce sont folies (dist dom Rogel) voudriez vous que par vne rop grande loyauté, ie perdisse la iouissance de maintes belles Dames, & Damoyselles, quand ie les pourray trouuer à mon commandement? I'estime ceux de trop meilleur auis qui prennent leurs bonnes fortunes à toutes les ocasions qui s'offrent: & quand à moy, desormais i'en veux faire ainsi, moyennant que ma dame n'en soit aduertie. Or demeurez vn peu derriere, car ie suis cōtent d'essayer si ie ne pourray point faire quelque bonne trafficque auecque ceste Damoyselle. Vrayement (dist lors dom Filisel) si vous prenez vostre inconstance pour le meilleur auis, vous me semblez bien le personnage mieux aduisé que i'aye point encores veu: allez donc & cherchez vostre bonne auanture, car ie me contēte de la mienne. Lors dom Rogel se prit à rire, & luy dist, Amusez vous à contempler vostre Dame en voz pensees, & ce pendant s'il m'est posible, ie traiteray ceste-cy d'vne autre façon. A tant dom Rogel s'aprocha de la Damoyselle, & lui dist, Ma dame Agreste, vous n'auez point tant affaire de moy pour le soustenement de vostre droit, comme i'ay maintenant affaire de vous pour estre deliuré de la force que vous me faites. Comment, monsieur, dist elle, & quelles forces sont-ce desquelles ie vous peu deliurer.
C'est (dist dom Rogel) du peril auquel vostre grande beauté m'a reduit. A ces motz la Damoyselle prit vn taint qui de beaucoup acreut sa naïfue & vermeille couleur, puis d'vne gracieuse contenance luy dist, Ah monsieur, ie n'estime point ma beauté si grande, qu'elle vous ayt peu faire aucune force, atendu que vous estes du sang de ces grandz Princes de Grece, qui ne fut iamais suiet à telz changemens. Pourquoy dites vous celà? dist Rogel. Ie le dy (respondit Agreste) par-ce que ceux de vostre lignage se sont tousiours maintenuz en loyauté fort grāde enuers leurs Dames, qui me fait penser que ce seroit tresmal fait à moy, si ie vous estois ocasion de commencer à rompre vne tant louable coustume. Et cōment cognoissez vous (dist Rogel) que ie suis amoureux en autre part? Ie l'ay cogneu, dist elle, par la contenance que ie vous ay veu faire depuis que nous sommes partiz de Constantinople: car les gestes de vostre visage m'ont facilement donné à cognoistre les pēsees de vostre cueur. Que sçauez vous (dist lors dom Rogel) si vostre beauté m'a point mis en ces pensees que vous dites.
Ie ne sçay si i'en suis cause (respondit elle) mais iusques à ceste heure vous ne me l'auiez pas beaucoup donné à cognoistre. Sachez, ma Dame, dist il que vous seule auez esté l'ocasion de mes douleurs, & qu'autre que vous ne peut commander à mes desirs. Dieu soit loué, dist elle en riant, puis que ie suis la maistresse d'vn si preux Cheualier. Ainsi pouuez vous bien dire (dist dō Rogel) puis que vous auez entiere puissance sur mon cueur; partant, ma Dame, ie

vous suplie si ie suis venu auecques vous pour vostre bien,que ce ne soit point pour mon mal,ce qui auiendra s'il ne vous plaist m'ottroyer la iouyssance de vostre amour. La Damoiselle respondit en souztiant,Voz amours nous viendront fort bien à propos car par-ce moyen nous aurons assez dequoy parler, & passer le temps par les chemins. Làs! ma Dame (dist-il) pour Dieu ne prenez point en raillerie, ce que ie vous dy à bon escient, si vous ne voulez estre cause de ma mort.Ie ne vous voi point encores en si grand peril (respondit elle) mais quand ie vous verray en telle extremité, lors i'auiseray à ce qu'il me conuiendra faire.Et que sçauez vous(dist le Cheualier) si estant venu en telle extremité , vous aurez le moyen de me donner quelque remede, ny moy de le receuoir? parquoy,ma Dame, faites que ie le reçoyue tout maintenant, tandis que vous auez l'oportunité de me l'ottoyer,& moy la puissance d'en iouyr!. La Damoiselle se prit à rire , & luy dist, Vrayement ie voy , & croy à ceste heure q̃ iamais vous n'auez esté amoureux en autre part, A quoy, dist le Cheualier, le cognoissez vous mieux que n'agueres?A la haste(respondit elle)que vous auez de receuoir la guerison de vostre mal:car ceux qui iamais n'ont esté malades,desirent ainsi recouurer promptement ce qu'ilz demandent, sans regarder si la briefueté du temps est point contraire à leurs desirs. Ie vous prie, ma Dame, dist dom Rogel, ne parler iamais de prolõger le temps à ceux qui sont en vn perpetuel desir,puis qu'ilz ne sçauroient auoir le temps si brief, qu'ilz ne le trouuent encores trop long . Sachez aussi que le mal de l'amour est de ce naturel,que d'autant que l'esperance s'esloigne d'autant plus la fin de la vie s'aproche. En pareilz & autres gracieux propos ilz continuerẽt leur chemin tout le iour,la Damoiselle se deffendant d'vne fort bonne grace, & disimulant par grande sagesse la bonne affection qu'elle portoit secretement à son nouuel amy. La nuyt apres dom Rogel, & dom Filisel passerent entre eux maintes railleries & gaudisseries sur ces amourettes. Mais quel plaisir seroit-ce disoit Filisel, si ceste Damoiselle ne vous ottroioit point la iouyssance de sa bonne grace , & que vous eussiez enuers moy perdu la bonnne reputation que i'auoys de vostre loyauté? Ie ne croy pas,dist dõ Rogel,qu'elle me voulust faire ce tort, car encores qu'elle se defendist assez de paroles , si est-ce que i'ay facilement cogneu par ses gestes , que ie ne luy estois point trop desplaisant . O Dieu(dist dom Filisel)qu'à bonne & iuste ocasiion lon à acoustumé de paindre le dieu d'Amour aueugle,puis que vous voulez prendre par vn faux semblant,l'esperance que les paroles vous denient. N'en faites aucune difficulté, dist dom Rogel,car l'experience m'a desia rendu maistre, Filisel se prit assez à rire des propos de son cõpagnõ & luy dist,L'aage ne vous permet encore à grand' peine d'estre amoureux , & neantmoins vous pensez estre desia bien sage,& bien experimenté en l'amour.Dom Rogel en riant lui respondit, Et bien de par Dieu le tẽps vous donnera à cognoistre si ie suis deceu ou non.Auecques ces ioyeux propos ilz continuoient leur chemin, mais tant ya que dom Rogel sceut si bien conduire ses affaires, qu'au troisiesme iour il obtint ce qu'il demandoit de la belle Agreste,n'estant moins ioieux d'auoir trouué à quoi ésbatre sa ieunesse en son voyage,que la Damoiselle reiouye pour estre aymee d'vn si vertueux Cheualier autant à droit aux ioustes de la nuyt,comme courageux à celles du iour.En ce deduit apres auoir fait reparer plusieurs outrages que lon faisoit par les chemins à maintes Dames & Damoyselles ilz arriuerent en la cité d'Athenes.

Comme dom Rogel & dom Filisel estans arriuez en Athenes,dom Filisel s'en amoura d'vne belle & gracieuse Dame,nõmee Marsire,& d'vne lettre qu'il luy escriuit.

CHAP. XII.

LEs deux Princes estans arriuez en Athenes, la Damoyselle Agreste les mena deuant le Duc, & le suplia qu'il lui pleust mander les deux Cheualiers freres, qui tenoient son chasteau par force, disant qu'elle auoit expressement amené ces deux Cheualiers pour la deffense de son bon droit. Le Duc fit incontinent apeller les deux freres, qui s'esbahirent assez, & toute sa cour pareillement de la braue representation des deux Cheualiers qu'Agreste auoit amenez auec elle. Or les deux freres venuz, le combat fut acordé au iour ensuyuant, auec condition que si les deux freres estoient vaincuz, ilz rendroient le chasteau de Valcaçar à la Damoyselle Agreste, & s'ilz estoient victorieux, le chasteau leur demeureroit, sans que la Damoyselle fust plus receuë à le quereller à l'auenir. Ainsi se donnerent les gages du combat les vns aux autres, passans tout le reste de ce iour en diuers passetemps, mesmement les deux Princes ausquelz le Duc faisoit grand honneur, comme à ceux qu'il estimoit estre de quelque haut lignage, encores qu'il luy fust incogneu pour lors. Le lendemain vn ancien Cheualier par le commandement du Duc s'en alla auecq' cinq cens Cheualiers deuers les deux freres & les mena en vne grande place ou se deuoit faire le combat. A leur arriuee le Duc auec tous ses Cheualiers mõta en son eschauffaut, & en plusieurs autres monterent les Dames & Damoyselles, tant celles de la cour du Duc, comme celles de la cité, entre lesquelles y auoit vne Dame fort excellente mariee auec vn Cheualier nommé Landanin. Elle estoit encores ieunette, & acomplie, en bonne grace, & en beauté sur toutes les Dames d'Athenes, de sorte qu'on l'apelloit communément la belle & gracieuse Marfire: & ce qui l'auoit meuë à venir voir le combat, estoit que les deux Cheualiers freres auoient le renom d'estre les deux plus vaillantz champions qui fussent en la cour du Duc. Le Cheualier ancien les ayant mis dans le cãp s'en vint pareillement conduire dom Rogel, & dom Filisel, lesquelz se presenterent deuant leur aduersaires auec si braue contenance que tous les asistans en furent esmerueillez. Adonc Filisel commençant à faire lasser son armet, leua les yeux en haut, & aperceut la gracieuse Marfire, laquelle il trouua tant belle, & tant excellente qu'il n'y eut en luy chose assez forte pour empescher que la violẽce d'vne si parfaite beauté ne le rendist entierement son esclaue: lors il dist à part soy, O Dieu ie ne sçay pourquoy ie me sens tant cruellement nauré, & captif, si ce n'est à fin que par le bon courage qui s'acroistra en moi pour estre ainsi vaincu, ie puisse gaigner la louange d'estre le vainqueur de tous les autres. En disant ces motz il regarda de rechef la belle & gracieuse Marfire, laquelle, comme sage & bien auisee qu'elle estoit, s'aperceut incontinent de la playe amoureuse dont elle auoit nauré le cueur du ieune Cheualier. Or les combatans ayans lassé leurs armetz, & estans mis dans le camp, le soleil leur fut departy égallement, & apres que les solemnitez acoustumees en tel cas furent paracheuees, la Damoyselle Agreste monta en son eschauffaut, & les trompettes donnerent le signe du combat, Alors le quatre Cheualiers bien couuertz de leurs escuz se vindrent rencontrer les lances baissees auecques toute la force des hommes & des cheuaulx. Mais sachez que ceste iouste fut fort admirable, car les Cheualiers acheuans leur carriere, le combat fut pareillement acheué, par ce que les deux freres rompirent leurs lances dans les escuz de leurs aduersaires, mais dom Rogel & dom Filisel les ataignirent de si droit fil, qu'ilz leur faucerent les escuz, & perçans la cuirasse & la maille, les firent sauter en l'air plus d'vne toyse par dessus les croupes de leurs cheuaulx, ayant chacun d'eux vn grand tronçon de lãce au trauers de la poitrine, tellemẽt qu'ilz tomberent tous mortz en terre, sans plus remuer ny pied ny main.

main. Les deux Princes eſtans paſſez outre fort diſpoſtement, mirent ſoudain pié à terre, & vindrent vers les deux freres, auſquelz ilz oſterent les heaumes, mais voyãs qu'ilz eſtoient deſia morts, s'en allerent deuant l'eſchauffaut du Duc, & luy demanderent s'il ne leur reſtoit plus rien à faire pour remettre la Damoyſelle en la poſſeſsion de ſon chaſteau. Le Duc leur reſpõdit qu'ilz auoyent aſſez fait, tant pour la Damoyſelle Agreſte, que pour eux, pour la Damoyſelle, en luy recouurant ſon chaſteau, pour eux en conquerant l'immortelle louange d'auoir ſi facilement occis deux tant preux & hardis Cheualiers, comme eſtoiẽt eſtimez les deux freres. Ilz ont eſté occis, diſt dom Rogel, par les mains de la iuſtice diuine, qui ſont de trop plus grande puiſſance que le noſtres. En ces entrefaites Agreſte vint par deuers eux, auec telle ioye qu'elle ſembloit eſtre hors de ſon ſens, & leur vouloit baiſer les mains, mais ilz ne le permirent, ains l'embraſſerent fort gracieuſement, meſmement dom Rogel. Auecques ceſte victoire les deux Cheualiers furent conduitz hors du cãp en grand triomphe, au ſon de pluſieurs fiffres, trompettes, clairons, & tabours. Et par ce qu'ilz auoient oſté leurs armetz, dom Filiſel ne pouuoit aucunement retirer ſa veuë de deſſus la belle & gracieuſe Marfire, laquelle diſsimuloit fort ſagement ce qu'elle ſouffroit pour ſa beauté, le cognoiſſant vaincu par la ſienne. Or les deux Princes eſtans retournez en leur logis, le Duc fit rendre aux parens d'Agreſte en ſon nom, le chaſteau de Valcaçar, & bien toſt apres alla luy meſmes viſiter les deux Cheualiers, & les pria demeurer en ſa cour pour quelque temps. Dom Filiſel qui ne demandoit autre choſe pour l'amour de la belle Marfire, & craignant que dom Rogel n'en fiſt quelque difficulté, reſpondit incontinent au Duc, & luy diſt, Seigneur Duc, ce nous ſera grande faueur de demeurer en la compagnie d'vn tel Prince comme vous eſtes, & partant ſi mon compagnon eſt de ceſt auis, ie ſeray fort ioyeux de demeurer pour quelques iours en voſtre cour. Ceſte reſponſe ne pleut beaucoup à dom Rogel, & en eſtant aucunement émerueillé, luy diſt, Ce qui vous plaiſt me plaiſt biẽ auſsi, meſmement ce ou monſieur le Duc pourroit prendre quelque plaiſir. Le Duc les ayant remercié, les mena en ſon palays, ou il leur fit tout l'honneur qu'il luy fut poſſible, & commanda que lon leur donnaſt vn beau corps de logis qui eſtoit aupres du ſien: toutesfoys pour tout le bon traitement du Duc ilz ne voulurent iamais deſcouurir qui ilz eſtoient. La Damoyſelle Agreſte demeuroit lors au logis de la Ducheſſe, pour iouyr de la preſence, & de l'amour de dom Rogel: mais dom Filiſel eſtoit en extreme ennuy pour ne ſçauoir en quelle façon il feroit entendre ſes paſſions à la belle & gracieuſe Marfire, car il n'auoit aucun moyen de la voir en lieu du monde, ſinon en vn temple ou elle alloit tous les iours à la meſſe acompagnee de ſes Dames & Damoyſelles: La premiere foys qu'il l'y vid, elle eſtoit veſtuë d'vn habillement noir, auec vne coiffure de dueil, par les franges de laquelle aparoiſſoient quelques petites treſſes de ſes cheueulx annelez & friſez d'vne tant bonne grace que dom Filiſel tout eſperdu ne ſçauoit qu'elle contenance tenir. Quelquefoys quand elle s'en vouloit retourner de la meſſe, il l'atendoit de propos deliberé en la rue ou elle deuoit paſſer, & neantmoins faignoit l'auoir rencontree par fortune: puis la conduiſoit en ſa maiſon, combien qu'auec vne grande honneſteté elle le vouluſt empeſcher de prendre tant de peine. Eſtans arriuez à ſon logis, il prenoit congé d'elle auecq' maintes gracieuſes reuerences, & s'en retournoit autant outré de douleur cõme s'il euſt laiſſé ſon ame & ſa vie auecques la belle Marfire: puis ſe voyant ſeul ſe plaignoit ainſi tout à part luy: Helas! ma dame Marfire combien fut mal-heureux pour moy le iour que ie vy voſtre ſouueraine beauté, veu que par ce moyen ie voy

maintenant ma mort tant proche, & tant esloigné le remede que ie desire,& que vostre honnesteté me refuse. Est il posible, ma dame, qu'auecques telle nonchalance vous puisiez considerer mō soucy? & que d'vn si ioyeux visage vous puisiez regarder ma douleur? Helas! faudra il donc que ie me trauaille à vous faire sçauoir ce que mon aparent martire,& vostre sage discretion vous peuuent trop facilement faire entendre? Plusieurs autres & semblables propos tenoit dom Filisel à part soy, souffrant vne douleur desmesuree pour ne sçauoir à qui descouurir & communiquer ses angoisses. Or pour donner quelque soulas à son tourment,il trouua moyen de prendre amytié auecques le Cheualier mary de la belle & gracieuse Marfire, lequel souuent il alloit voir,tellement que souz ceste couuerture il iouyssoit de la compagnie de sa dame, sans toutesfois auoir autre moyē de luy declarer son tourment,& la douleur qu'il enduroit pour l'amour d'elle, sinon par ses continuelles œillades, & autres signes amoureux. Et voyant comme elle sçauoit bien disimuler la cognoissance de ses affections, & cōme elle le mettoit en plusieurs sages & chastes propos fort esloignez de son vouloir il disoit à luy mesmes? Ah trahistresse Marfire,auecques quelle grace tu sçais disimuler ce que ta discretion ne te peut aucunement couurir! O moy malheureux, qui reçoy tout le plaisir que lon pourroit dire en iouyssant de ta compaguie, & toute la tristesse qu'on pourroit penser en te voyant tant iniustement vser d'vne si grande disimulation enuers moy! Helas! ma dame si vous voulez continuer en ces cautelles, ie voy bien que ma seule mort vous donnera le vray tesmoignage de mes martires. Mais ie me trompe,& ne puis maintenant penser que vous cognoissiez mon bon vouloir, car il est imposible si vous l'entendiez,qu'aumoins vous n'eussiez quelque compasion de ma langueur. Ainsi parloit à luy mesmes dom Filisel, comme s'il eut parlé à sa dame, sans pouuoir aprendre ny penser aucun moyen de luy faire entendre ses douleurs, & sans les oser descouurir à personne du monde. Il passoit les iours en trauail, & les nuytz sans aucun repos. Entre plusieurs & diuerses pensees, il s'auisa finablement de luy rescrire, & faire en sorte que sa lettre luy fust donnee de la part de quelque sienne amye, qui pour lors n'estoit en Athenes. L'execution de ceste entreprise de Filisel fut entierement correspondente à son vouloir, car vn iour que Marfire estoit seule auecques ses dames & damoyselles, il luy enuoya sa lettre par vn sien page. Marfire l'ayant receuë, l'ouurit & la trouua de ceste teneur.

Lettre de dom Filisel de Montespin à Marfire.

A la belle & gracieuse Marfire, dom Filisel de Montespin enuoye le salut & le bōheur que luy mesmes a perduz par la violence de sa diuine beauté. Ie ne sçay, ma dame, dequoy ie me doy plaindre d'auantage, ou de la peine que ie souffre pour vostre amour, ou de ce que ie ne vous la puis faire cognoistre telle que ie la sens, car par ce moyen ma peine est autant trauaillee voulant s'exprimer par mes paroles comme ie suis moy mesmes trauaillé pour ne la pouuoir exprimer. Mais, o moy bienheureux! puis que la puissance que i'ay euë d'endurer mon mal, a tousiours iusques icy suplee au deffault qui estoit en moy de le vous pouuoir faire entendre. Ie croy neantmoins, ma dame, que vous pouuez facilement cognoistre l'extremité de la douleur que ie ne vous puis declarer, aumoins si vous voulez auoir esgard à la grande beauté & aux bonnes graces dont vous surpassez toutes les autres dames de nostre temps, & desquelles ie serois indigne, si mon courage voué à vostre perpetuel seruice, & la force de ma douleur ne m'eussent donné quelque ocasion de les meriter & la hardiesse de vous descouurir mes pas-

fions,pour vous fuplier les guerir par le remede que vous pouuez fçauoir eftre necesfaire à vn tel mal. Ce fera, ma dame, vne chofe fort bien feante à voftre gracieufeté acouftumee, fi tout ainfi que maintenant vous eftes l'ocafion de ma maladie, vous eftes pareillement à l'auenir l'ocafiõ de ma fanté. Et partant, ma dame, ie vous prie prẽdre quelque compafsion du mal que vous me faites fouffrir fi iniuftement, & m'asfigner lieu auquel ie puiffe auoir le moyẽ de vous faire ouyr par ma bouche, & vous tefmoigner par mes larmes, ce que i'endure en voftre feruice. Car felon voftre refpõfe, ie pourray puis apres continuer ma vie auec vne nouuelle ioye, ou bien la finir auec mes anciennes douleurs, à fin que par ma miferable mort ie laiffe à vo⁹, & à tout le monde vn affeuré tefmoignage de voftre inhumaine cruauté, & de mes mortelles angoiffes. Ie vous fuplie donc, ma dame, apres auoir mile foys baifé & rebaifé voz belles mains, me donner le remede qui depend entierement de voftre pitié, fi mieux vous n'aimez faire cruellemẽt mourir,

Ce luy qui n'a enuie de viure, que pour meriter voftre bonne grace.

La belle Marfire ayant leu cefte lettre, fit femblant de n'y auoir rien entendu, & renuoya le meffager fans tenir aucun conte ne de lui ny de celuy qui l'auoit enuoyé par deuers elle: au moyen dequoy l'ennuy de dom Filifel fe rengregea de beaucoup voyant que fa dame ne faignoit feulement de n'auoir point receu fa lettre, mais encores fuyoit fa compagnie par tous moyẽs de forte qu'eftant à fa feneftre, fi par fortune elle voyoit paffer fon trifte amant, elle deftournoit le vifage, faignant ne l'auoir point aperceu. Auec ce mauuais traitemẽt le cheualier demeura par quelques iours en fi grand langueur, qu'il en deuint tout maigre, & desfiguré, fans retenir aucune aparence de fon alegreffe acouftumee. Il paffoit les nuitz entieres fans dormir, parlant continuellement à Marfire, & fe plaignant de fa cruauté. Il lui enuoya aufsi plufieurs autres lettres aufquelles elle ne fit refponfe non plus qu'à la premiere, faignant toufiours ne les auoir ôcques receuës, & de ne fçauoir q̃ c'eftoit qu'il vouloit dire partant de meffages & de mifsiues. A raifon de quoy dõ Filifel eftoit reduit en telle extremité qu'il n'efperoit pl⁹ q̃ la mort pour fon fecours, tãt il voyoit fa Dame peu focieufe de fa douleur. Ce pẽdãt dom Rogel paffoit tout fon temps à la chaffe auec le Duc, & à deuifer auecq' la Ducheffe, & maintes belles Damoifelles de fa cour, difsimulant par fa courtoifie le peu de plaifir qu'il prenoit en la ville d'Athenes à fin de fatisfaire à fon cõpagnon qui ne s'en vouloit aucunemẽt efloigner. Or fe doutoit-il bien que dõ Filifel fuft amoureux de quelque dame Athenienne, mais il penfoit que de peur de quelque honte il ne luy voulust defcouurir fes amours, combien qu'il ne les luy peuft longuement celer pour le changement de fa couleur, qui palliffoit & fleftriffoit de iour en iour, car d'autant plus que les pafsiõs du trifte Filifel s'acroiffoient, d'autant plus fon efperance fe diminuoit, tellement qu'il ne fe vouloit plus trouuer finon es lieux folitaires, pour mieux eftre acompagné de fa Dame, auec laquelle il parloit comme fi elle euft efté prefente, & fe plaignoit d'elle, difant, Helàs! ma Dame, comment pouuez vous ainfi efloigner voftre bonne grace de moy, veu qu'en elle gift ma vraye ame, & que mon corps n'en recognoift d'autre pour le fouftenir plus long temps en vie. En telles & femblables exclamations le Cheualier paffoit fes iours, s'eftimãt du tout oublié, & hay de la belle Marfire, fans plus pourchaffer fon amour, finon que la voyant quelquefoys, il luy dõnoit à cognoiftre par fon palle taint, & par fa mortelle trifteffe, la douleur, & le defefpoir de fon courage. Elle difsimuloit toufiours difcretemẽt d'entẽdre fon mal, & difsimula long tẽps apres d'vne fort bonne grace, & par grande fageffe, couurant fouz

vne fainte honnesteté, la compaſsion qu'elle auoit de la miſerable vie ou elle le voyoit reduit pour l'amour d'elle.

Comme la belle & gracieuſe Marfire enuoya vne ſienne Damoyſelle nõmee Cardoine vers dom Filiſel pour le conſoler en ſa lãgueur, & du ſurplus qui en auint.

CHAP. XIII.

LA diſsimulation de la belle & gracieuſe Marfire ne ſceut tant reſiſter aux forces de l'amour, ny à la pitié qu'elle deuoit aux paſsions de dom Filiſel, que finablement apres auoir long temps experimẽté auecques quelle fidelité il l'aymoit & honoroit, elle ne ſe ſentiſt obligee à luy faire quelque faueur, à fin de maintenir en vie celuy qui pour l'amour d'elle eſtoit tant prochain de la mort. Ainſi forcee de ceſte contrainte pitié, eſtant deſia dom Filiſel deſeſperé de tout ſecours, & n'atendant, plus que la fin de ſa vie pour mettre fin à ſa douleur, elle enuoya ſecretement vers luy pour le conſoler, vne ſienne Damoyſelle nommee Cardoine, qu'elle auoit nourrie en ſa maiſon des ſa premiere ieuneſſe. Parquoy la Damoyſelle ſuyuant le commandement de ſa maiſtreſſe, s'en vint vers dom Filiſel, & luy demanda s'il la cognoiſſoit. Ie ne ſçaurois (reſpondit-il) meſcognoiſtre aucune des choſes apartenãtes à celle, qui ſi long temps à meſcogneu la douloureuſe vie que ie ſouffre pour ſa beauté: partãt, Cardoine mamye, dites moy s'il vous plaiſt l'ocaſion pour laquelle vous eſtes venuë par deuers moy. Seigneur dom Filiſel (diſt elle) ie ſuis icy venuë pour vous conſoler en voſtre triſteſſe, & vous faire entendre de la part de ma dame Marfire, comme hier eſtant à vne feneſtre, elle vous vid paſſer auecques tãt d'ennuy & de douleur qu'eſtãt meuë à pitié de vous voir en ſi miſerable eſtat, elle vous prie prendre cueur, & vous conforter, car ie vous aſſeure qu'elle ſouffre grande triſteſſe pour voſtre mal, comme celle qui vous ayme d'vn ferme & loyal amour, & qui toutes les foys qu'il luy ſera poſsible, ſera fort ioyeuſe d'eſtre en voſtre compagnie, s'aſſeurant que vous aurez tel égard à ſon hõneſteté, comme ſa grandeur & ſa bonne renommee le meritent. La ioye que receut don Filiſel de ſes nouuelles fut ſi grãde, que bien peu s'en falut qu'il n'en ſortiſt hors de ſon ſens, & lui diſt, Helàs, mamye Cardoine, cõme ayie tant peu meriter enuers Dieu qu'en vne ſi grande douleur ma dame Marfire me ſoit venuë ſecourir, alors que deſeſperé de tout remede, ie n'atẽdois plus que la mort pour teſmoigner ſa cruauté & ma miſere. Dites luy que ie la remercie treshumblement de la grande faueur qu'elle m'a faite, & s'il lui plaiſt m'en faire d'auantage que ce ſoit auecque la diligence que ma neceſsité le requiert: car ie me ſens en telle angoiſſe eſtant ainſi eſloignee de ma Dame, qu'il n'y a temps pour brief qu'il puiſſe eſtre, qui ne me ſemble durer plus de mile ans. Ie vous prie doncques, m'amye Cardoine, me moyenner quelque bon remede enuers elle: & puis que vous cognoiſſez ma douleur, prenez en compaſsion, & ſupliez ma dame Marfire de ma part qu'elle ne refuſe point à ma triſteſſe, la pitié dont elle luy eſt obligee, d'autant qu'elle eſt la ſeule ocaſion de mõ mal. Seigneur Filiſel (diſt Cardoine) reſiouïſſez vous ſeulement, & prenez bon courage, puis que ma Dame le veult ainſi, & ie la ſuplieray de tout ce que me venez de dire. Las! m'amye Cardoine (reſpondit il) ie ne puis aucunement me reſiouïr, ny me reconforter eſtant ainſi eſloigné de ma Dame: & par tant ſi vous deſirez, & ſi elle deſire ma vie, faites que ie puiſſe bien toſt receuoir d'elle quelque meilleure conſolation, en luy declarant moy-meſmes la peine que ie ſouffre pour l'amour d'elle. Ie le feray (diſt Cardoine) mais ce pendant eſloignez de vous ces douloureuſes penſees, & reprenez voſtre premiere couleur, en oubliant le mal qui eſt cauſe de voſtre peine, & enſemble de

celle de ma dame pour l'ennuy auquel elle vous voit. Helas ma grâde amie (dit Filisel) ne me dites point que i'oublie le mal duquel ie reçoy vn si grand heur, puis que les beautez & les bonnes graces de ma dame Marfire ne donnent point tant de liberté à ceux qui peuuent comprendre sa diuine beauté. Làs! vous pouuez cognoistre que mes playes ne peuuēt receuoir aucune guerison de lieu du monde, sinon de celuy auquel elles prindrent leur naissance: par tāt tādis que ce remede me sera differé, ie vous prie auoir souuenance de moy, & me visiter, & consoler souuent en mes martyres: & ce pendant m'entretenir tousiours en la bonne grace de ma dame. En acheuant ce propos il l'embrassa, & elle prenant son cōgé se departit de lui le laissant en bonne esperance de receuoir bien tost quelque meilleure fortune. Auecques grand contentement de ceste faueur, dom Filisel passa trois iours entiers & le quatriesme au matin Cardoine reuint à luy auec maintes affectueuses recommādations de sa maistresse, le priant qu'il se resiouist & laissast sa douleur acoustumee, d'autant que ma dame Marfire fort compassionnee de sa douleur luy donnoit congé de la venir voir sur le tard, & que s'il les trouuoit toutes deux seules, il pourroit bien parler à elle, l'asseurant qu'elle l'escouteroit volontiers auecques l'honnesteté qui luy deuoit estre gardee. Dom Filisel fut fort resiouy de ces nouuelles & apres auoir prié Cardoine de dire à sa dame qu'il luy rendoit mille mercis de ceste faueur, la Damoyselle prit son congé, le laissant en extreme plaisir. Ce iour luy dura cent ans à passer, & sur le soir s'en alla au logis de la belle & gracieuse Marfire, qu'il trouua en vne sale richement tapissee, sans auoir auec elle autre compagnie que Cardoine. Adonc contemplant ses diuines beautez, & voyant le temps si oportun pour luy declarer sa bonne volonté, il entra en telle confusiō qu'il ne sçauoit que dire ny que faire. Finablement s'estant assis aupres d'elle, il luy dist: Ie vous suplie ma dame, me presenter voz belles mains, à fin qu'en les baisant ie vous remercie de la faueur que vous m'auez faite, me donnant le moyen de vous descouurir la miserable vie que ie meine pour l'amour de vous. Seigneur dom Filisel (respondit la belle Marfire) ie serois fort contente que vous ne souffrissiez point la peine q̃ vous dites, & que l'amour que vous me portez, fust tel qu'il me laissast auec mon honneur sans en rien diminuer ma chasteté acoustumee: car autrement ie n'estimerois que l'amour duquel vous me parlez fust amour, mais plustost quelque autre chose contraire, veu qu'il me priueroit du plus heureux contentement que ie demande, qui est de m'entretenir tousiours en ma bonne renōmee. Et quand bien ie voudrois ce que vous voulez, encores ne pourrions nous auoir autre commodité pour executer nostre vouloir, que celle laquelle nous auons maintenant, qui seroit de parler quelque fois ensemble: partant ie vous prie vous contenter de ce que ie vous ayme auec l'amour que ie vous dy, & non autremēt. Làs ma dame (dist lors Filisel) ie vous prie ne me tourmēter plus de telles paroles, veu q̃ ma douleur ne les peut endurer, & que pour mon regard ie ne veux, & ne puis destourner de moy ce grand amour que ie vous porte: ie vous suplie doncques me faire tant de faueur que me permettre de baiser voz belles mains. Marfire voyant la douleur de dom Filisel, & l'affection de laquelle il la suplioit, auecques vne fort bonne grace acompagnee de quelque grauité biē seante à sa discretion, luy presenta ses blanches mains, lesquelles il prit entre les siennes, & les baisant & rebaisant souuentefois auecque si grande ioye que lon ne vous la pourroit exprimer, il disoit: O ma dame combien ie reçoy maintenant de plaisir en iouissant d'vne si grande faueur, comme de baiser ces mains celestes & de contempler leurs excellentes beautez. O Dieu, combien par ceste belle & diuine main ie peu facilement cognoistre la diuinité de celles

par lesquelles cestes-cy peurent estre produites au monde! En acheuant ces propoz il commença à ne se contenter plus de ceste faueur, ains (comme il auint souuent aux vraye amans de n'estre iamais bien satisfaitz pour l'acomplissement de leurs premiers desirs, iusques à ce qu'ilz ayent acōply le dernier & plus affectionné) dom Filisel voulut passer plus outre se trouuant en si beau chemin, & dist à la belle Marfire: Vous plaist il, ma dame, me recompenser de toutes les douleurs, les angoisses, les passions, & de tous les trauaux que i'ay endurez pour l'amour de vous? & non seulement m'en recompenser, ains encores me rendre obligé à vous seruir & honorer tout le temps de ma vie? Marfire prudente & bien auisee, luy respōdit d'vne fort bonne grace: Ie ne suis pas encores deliberee de vous donner la recompense que me demandez. Ie vous suplie, ma dame (dist dom Filisel) me laisser pour bien guerdonné de tout ce que i'ay iamais enduré pour vostre amour, en me permettant de receuoir cest heureux guerdon de vostre belle & vermeille bouche. Il n'eut si tost dit ces paroles, qu'il les mit soudainemēt à execution auec si grande ioye, qu'il sembloit estre rauy de ce monde, tant il baisoit affectueusement sa Dame, sans pouuoir separer sa bouche de la sienne pour l'extreme plaisir qu'il en receuoit. La grauité de Marfire meslee auecq' vn dedaigneux courroux, commença à embellir son beau visage de quelques nouuelles couleurs, pour le tort qu'elle pensoit luy auoir esté fait par dom Filisel, & luy dist: Ce soir sera le premier, & le dernier que vous vous serez troué auecques moy, puis q̃ vous auez osé prēdre tant de hardiesse contre ma volonté. Dom Filisel sentant vne douleur pareille à la mort voyant sa Dame tant irritee, luy respondit: Pour Dieu, ma Dame, ne me reprenez point d'auoir fait vne chose à quoy la force de l'amour m'a contraint. Que pourrois-ie faire moins estāt ainsi rauy & éperdu par la contemplation de vostre souueraine beauté? Ie vo⁹ suplie, ma dame, me pardonner si en celà i'ay cōmis quelque offence. Marfire auec vne bonne grace, que luy donnoyent son faint courroux, & son ire dissimulee, luy dist, Or sus (seigneur Filisel) sortez dehors car pour vn coup vous auez assez receu de faueurs, sans atendre que lon vous les ayt donnees: vrayement ie ne vy iamais vn tant audacieux ny outrecuidé Cheualier comme vous estes. Puis que ie ne doy iamais retourner à vn si grād heur (dist dom Filisel) ce pendāt que i'en ay l'oportunité, ie suis d'auis d'en prendre maintenant si bonne part, qu'à l'auenir ie n'aye aucune occasion de me plaindre de ma couardie, n'y d'auoir laissé passer ma bonne fortune sans en receuoir quelque plaisir. En acheuant son propos il serra Marfire fort amoureusement entre ses bras, lui baisant la bouche, les yeux, & le front au mieux qu'il pouuoit, sans la vouloir laisser pour q̃lque resistance qu'elle luy peust faire des bras & des mains: tellement que Cardoine comme toute estōnee le vint tirer par le derriere, & luy fit abandonner sa maistresse. Combien que Marfire se monstrast lors fort courroucee, toutesfoys en regardant sa Damoyselle qui faisoit mile signes de croix, comme esbahie de l'audace du Cheualier auec toutes ses dissimulations elle ne se peut garder de rire d'vne fort bonne grace. Dont Filisel l'aperceuant luy dist, Helàs, ma dame, dequoy me pourrez vous maintenāt le plus accuser, ou de ce que i'ay fait estāt rauy par vostre beauté, ou de ce que ie feray cy aprés ayant consideré vostre gracieuse contenance. En disant ces paroles il la print de rechef entre ses bras & se mit à la baiser & rebaiser comme au parauant, & s'accoustuma deslors si bien à ces mignardes caresses que de là en auant en peut iouyr tout à son ayse auecques le consentement de la belle Marfire, laquelle neantmoins luy deffendoit que sur sa vie il n'eust à passer plus outre, veu que ny sa volunté ny la commodité du lieu ne luy en pouuoient permettre d'auantage, l'asseurant au reste que toutes

les fois qu'il luy seroit possible elle seroit fort ioyeuse de l'auoir en sa compagnie: mais s'il auenoit qu'il voulust prendre quelque plus grand gage de son amour outre le baiser, qu'elle luy osteroit tous les moyens de receuoir iamais aucune faueur d'elle. Dom Filisel ayant iouy long temps de ce plaisir, auec tel contentement qu'il seroit impossible le vous exprimer, prit congé de sa Dame, apres auoir acordé auec elle qu'il la viendroit voir le cinquiesme iour ensuyuant, auquel ne faillit à la venir retrouuer en son logis, pour continuer les faueurs qu'il auoit desia acoustumees. Ainsi iouyssant entierement de sa compagnie, & d'vne partie de sa beauté, la suplioit continuellement lui donner le congé & le moiē de prendre d'elle le dernier point de son amour: disant qu'il ne pouuoit croire, si elle l'aymoit comme il l'aymoit, quelle ne fust contente de luy octroyer l'entier acomplissement de ses desirs. La belle Marfire luy respondit qu'il pouuoit facilement cognoistre si elle l'aymoit ou non, faisant pour luy ce qu'elle faisoit, sans prendre esgard à sa grandeur, ny au hazard auquel elle abādonnoit sa renommee: & partāt qu'il ne fust plus si ozé de luy demander rien d'auātage. Helàs ma Dame (disoit-il) pleust à Dieu que ie vous peusse monstrer mon cueur au descouuert, à fin que vous y vissiez, & vous, & moy: & pareillement le feu duquel vous m'y embrasez, & duquel vous vous y embrasez vous mesmes, car par ce moyen en prenant pitié de vous, vous prendriez encores pitié de moy. Las ma Dame, ayez compassion de ma douleur, & regardez comme ie m'en voys piteusement mourir, si bien tost il ne vous plaist m'ayder de vostre secours. Considerez que vostre amour me tenāt en tel desespoir, est suffisant pour me mettre hors de mon sens, & pour m'inciter à faire quelque folie dōt vous & moy pourrions estre perduz à tout iamais. Tant d'autres choses sceut dire dom Filisel à la belle Marfire, & auec tant de larmes & de souspirs, que la gracieuse Dame ne pouuant plus par son honnesteté resister à la naturelle compassion qu'elle deuoit prendre de son amant, lui promit trouuer quelque lieu plus oportun, auquel auecques son plus grand contentement, il pourroit auoir d'elle les mesmes faueurs qu'il auoit euës d'elle auparauant, sans toutesfoys entendre de luy en vouloir donner d'auantage, & qu'en ce pendant elle l'enuoyeroit querir à toutes les fois qu'elle auroit le moyen de parler à luy. Dom Filisel la remercia humblement de sa promesse, & depuis la retourna voir en mesme façon les deux ou trois iours ensuyuans: mais se trouuant ainsi souuentesfoys en la compagnie de sa Dame, receuant tousiours d'elle ces gracieuses faueurs, il abandonna tellement la crainte & prit tant de hardiesse, qu'vn iour la tenant entre ses bras, il s'eschauffa de sorte que comme hors de soi, & sans se pouuoir aucunement arrester, encores que sa Dame toute troublee se deffendist au mieux qu'elle pouuoit, il luy osta le dernier gage de son amour, & prit malgré elle la parfaite recompense de ses trauaux. Au moyen dequoy Marfire fut fort despitee, & luy dist par grand courroux. Ie vous iure & promets par la foy que ie doy à Dieu, que iamais vous n'abuserez en moy de ceste faueur, ny d'autre quelcōque pour la fole outrecuydance dont vous m'auez maintenant outragee. Acheuant ces propoz elle se leua pour s'en aller, mais dom Filisel la retint, & se ietta à genoux deuant elle, disant: Helàs! ma Dame, ie vous suplie apres auoir receu de vous vn si bon traitement, ne me monstrer vn si rigoureux visage, puis que ie n'ay peu m'engarder de faire la faute que ie pourrois auoir commise contre vous. Il vous plaira donc, ma Dame, me pardonner ceste offense, si mieux il ne vous plaist qu'auec ceste espee, ie vous donne la vengeance de mon forfait, & à moi le chastiment de mon audace. Au nom de Dieu, ma Dame, ie vous suplie ne vous monstrer plus ainsi colere contre moy, car ie ne puis souffrir vostre courroux,

ſans endurer vne douleur trop plus doulo-reuſe que la mort. Reſiouiſſez vous doncques en la douceur des faueurs que m'auez ottroyees, veu qu'au moyen d'icelles vous auez mis en moy la hardieſſe, & le bon courage, qui autrement me deffailloyent du tout ſans voſtre ſecours. Tant d'autres choſes lui ſceut dire dom Filiſel, & auecques tant de larmes la ſuplia de lui pardonner, que finablement forcee de ſes prieres, elle lui diſt : Or ſus leuez vous, car ie vous pardonne, mais c'eſt auecques telle condition que vous n'abuſiez plus ainſi de la priuauté, ny des faueurs que ie vous donneray deſormais. Ma Dame (reſpondit dom Filiſel) ie le vous prometz ainſi vous ſupliant me preſenter voz belles mains, à fin que ie vous rende graces du pardon qu'il vous a pleu m'ottroyer de mon offence. Adoncques Marfire d'vne fort bonne grace lui preſenta ſes blanches mains, & apres qu'il les eut baiſees en grande reuerence, elle le fit leuer: & lors il la retourna acoler, baiſer, & embraſſer comme au parauant, & apres l'auoir long temps ſupliee, elle lui promit trouuer quelque moyen par lequel ils pourroyent parler enſemble en moindre crainte, & auecques plus de liberté. Ainſi apres auoir aſſez long temps iouy de ſa gracieuſe compagnie, il prit congé d'elle, laiſſant de iour en iour acroiſtre ſes amours, & augmenter ſes deſirs par ces viſitations deſrobees. Or auint que quelques iours ſe paſſerent ſans que la belle Marfire euſt donné aucun moyen au Cheualier de pouuoir parler à elle, & l'eſloignoit touſiours d'vn iour à l'autre, le paiſſant de vaines eſperances, combien que par quelques meſſages de ſa Damoyſelle Cardoine, elle s'excuſaſt enuers luy, diſant qu'elle ne pouuoit trouuer aucune oportunité de le faire venir en ſa maiſon pour l'heure. Mais dom Filiſel eſtimant que celà auint par faute d'amour, pluſtoſt que par faute d'oportunité, apres lui auoir reſcrit en vain pluſieurs autres miſsiues, finablement comme deſeſperé pour le retardement de ſon remede, lui en reſcriuit encores vne autre de ceſte teneur.

Lettre de Floriſel à Marfire.

A la cruelle & rigoreuſe Marfire, le deſfortuné & miſerable Filiſel enuoye le ſalut, duquel il eſt lui meſmes abandonné pour voſtre ingratitude. Làs! ma Dame, auec combien de gloire & de plaiſir vous m'auiez enleué aux plus hautz degrez de mon contentement! Vrayement il m'eſtoit aduis que voſtre grandeur ne ſe fuſt iamais deu abaiſſer iuſques à me faire ſi grandes faueurs, ſi ce n'euſt eſté pour le grand amour duquel ie penſois que vous m'aimiſſiez. Mais qu'ay-ie maintenant peu faire contre vous pour en receuoir vn ſi rigoureux traitement? Quelle offenſe ay-ie peu commettre contre ma Dame Marfire, puis que ie ne penſay oncques ſeulement à l'offencer? Quel bon droit pouuez vous auoir eu, ma Dame, pour me faire maintenant vn ſi grand tort. Voyez, ie vous prie, voyez l'outrage que vous me faictes, en lieu des faueurs dont vous m'eſtes redeuable pour le bon vouloir que ie vous porte. Helàs! pourquoy recompenſez vous mon tant extreme amour par vne tant extreme hayne. Regardez, ma Dame, comme iuſques à tant que i'euſſe receu voz faueurs, i'eſtois obligé à viure en perpetuelle langueur pour auoir oſé entreprendre de gaigner la bône grace de voſtre ſoueraine beauté, laquelle lors ie ne meritois. Mais depuis qu'il vous à pleu me departir voſtre faueur, & par ce moyen cauſer en moy vne vertu laquelle me rend digne des plus hautes & glorieuſes entrepriſes que lon pourroit dire, vous deuez croire, ma Dame, que maintenant vous eſtes obligee à m'entretenir en ceſte plaiſante gloire que vous meſmes m'auez fait meriter. Ie vous ſuplie donc donner à mon mal le remede que luy deuez, & lequel vous m'auez promis tant de fois: ou bien m'oſter de la trōperie

rie en laquelle ie me voy pour l'ennuy que i'endure, dont ie ne peu comprendre, ny penser aucune autre ocasion, sinon qu'il vous plaist par vne tant rigoureuse hayne, me guerdõner du ferme & loyal amour q̃ ie vous porteray toute ma vie. Ainsi ie demeureray en ceste mortelle guerre iusques à ce qu'il vous plaise enuoyer la paix à celuy qui en l'atendant baise & rebaise mile fois voz belles & blanches mains.

Dom Filisel ayant escrit & enuoyé ceste lettre à la belle Marsire, demeura en grãd ennuy, iusques à ce que le iour mesmes il eust receu la premiere responce qu'elle luy eust encores enuoyee. Auant qu'auoir leu la lettre de sa dame, il se trouua en grande perplexité entre le plaisir & la crainte: l'vn pour la grande faueur que sa dame luy auoit faite en luy rescriuant: l'autre pour ne sçauoir ce qui estoit contenu en la lettre. Auec ceste confusion, la decacheta, & la leut comme il s'ensuyt:

Lettre de Marsire à dom Filisel de Montespin.

Vous n'auez aucune ocasion, dom Filisel, de vous plaindre de moy comme vous vous plaignez: car si vous m'aymez, vous ne pouuez nyer que ie ne vous ayme pareillement. Et si i'ay demeuré quelques iours sans faire tout ce que vous eusiez bien voulu, ce n'a esté par faute de bon vouloir, comme vous dites en vostre lettre: mais bien par faute du temps, & de l'oportunité, qui abondent en vous, & deffaillent en moy. Vous me mandez ausi que ie vous oste de la tromperie en laquelle vous estes pour l'ennuy que vous endurez de mon amour: Ie vous responds qu'il ne tient en rien que ie ne le face sinon à la faute de la puissance: & vous asseure que si vous le pouuiez faire vous mesmes, ce me seroit vn des grands biẽs qui me pourroit auenir: & plaise à Dieu que vous le puisiez ainsi faire, car par ce moyen vous m'auriez deliuree de la peine, & du trauail ou ie suis pour vous donner le remede que vous me demandez. Toutesfois puis que ie le vous ay promis, i'acompliray ma promesse s'il m'est posible, & parauenture plustost que vous ne pensez.

Dom Filisel fut fort ioyeux, & tourmẽté par la lecture de ceste lettre: ioyeux, pour la bonne esperance que sa dame luy donnoit: & tourmenté, croyant que le peu d'affection l'auoit contrainte à luy rescrire qu'elle se tiendroit fort heureuse de n'estre point aymee de luy, en priant Dieu qu'il peut oublier son amour, pour estre deliuree de sa promesse. A raison dequoy il prit soudain papier & ancre pour respondre à sa lettre, & luy en rescriuit vne autre de telle teneur:

Lettre de Filisel à Marsire.

A la belle & gracieuse Marsire, dom Filisel de Montespin enuoye le salut que la confusion ou vostre lettre la mis luy denie. Si ie me suis deceu en la lettre q̃ ie vous ay enuoyee, vous ne vous estes moins deceuë en la vostre, en laquelle vous croyez qu'en vous supliant m'oster de tromperie, i'aye voulu parler de ce ou il n'y en peut auoir, comme de fait il n'y en a point: c'est à sçauoir du ferme & loyal amour que ie vous porte, pour le regard duquel ie n'ay peu estre trompé en vostre endroit, tout ainsi vous ne le fustes oncq' au mien: atendu que si nous nous sommes entr'aymez, nostre amour a esté bien employé d'vne part & d'autre. Seulement ie vous mandois, par ce que ie ne pouuois penser l'ocasion pour laquelle vous m'auiez eslongné de vous si long temps, qu'il vous pleust m'oster de tromperie pour le regard de l'amour que vous me portiez, ou pour mieux dire que vous me deuiez porter: car il me sembloit si vous m'eusiez autant aymé, comme ie vous aymois, que vous n'eusiez tant differé la guerison de ma maladie cõme vous auez fait. Helas, ma dame, combien vous estes deceuë si vous pẽsez que i'aye iamais

la puiſſance de me repentir, ou de m'eſloigner du grand amour que ie vous ay porté, & que ie vous porteray tant que l'eſprit me reſpirera: car veritablement il n'y a choſe au monde qui me fuſt plus impoſsible. Ne penſez point, ma dame, qu'en vous aymant comme ie vous ayme, ie puiſſe iamais tomber en aucune repentance de voſtre amour: atendu la gloire, & le plaiſir ou ie me treuue pour vous aymer. Ie vous ſuplie doncques me donner la vie par voz fa ueurs à ma grande ioye: ou bien toſt m'enuoyer la mort par voz faueurs pour mettre fin à mon ennuy, & à la douleur en laquelle ie demeureray touſiours iuſques à ce que m'ayez donné le repos, & la tranquillité que voſtre lettre me promet: & en atendant vn ſi grand heur ie baiſe mile fois voz belles & delicates mains.

Comme le iour d'vne grand' feſte dom Filiſel s'en alla en habit deſguiſé voir ma Dame Marſire dans ſa chambre, ſelon qu'elle luy auoit mandé par ſa damoyſelle Cardoine.

CHAP. XIIII.

DEpuis que dom Filiſel eut enuoyé ceſte lettre, il demeura en quelque repos pour l'eſperance qu'il auoit receuë par la reſponce de la belle Marſire: & en grand ennuy par ce qu'en atendant ceſte bonne fortune chaſcun iour luy ſembloit durer plus de mil ans, car entre les autres peines de ceux qui ayment, il n'y a choſe qui les tourmente ſi griefuement comme le temps qu'ilz paſſent auec la cõtinuelle eſperance de iouïr bien toſt de ce qu'ilz deſirent. Et par ce qu'en ceſt eſpoir ilz attendent le comble de toute leur felicité, ilz ont d'auantage d'ennuy, & trauaillẽt beaucoup plus à laiſſer paſſer le temps, qu'ilz ne faiſoient auparauant viuans en leurs angoiſſes, ſans eſperer aucun remede à leur langueur. Eſtant doncq' Filiſel en ceſt eſtat vn iour de grande feſte auquel tous les habitans de la ville s'aſſembloient aux tẽples auecques pluſieurs ſolemnitez: Marſire luy manda par Cardoine que ce pendant elle auroit l'oportunité de parler à luy, par ce que toutes ſes autres damoyſelles eſtoient pour lors au diuin ſeruice: & à ceſte cauſe qu'il s'en vint par deuers elle en habit deſguiſé, à fin qu'il ne peut eſtre recogneu de perſonne. Dom Filiſel ioyeux au poſsible pour ces bonnes nouuelles, ſe mit ſoudain en equipage à fin d'aller voir la belle Marſire: mais le grand plaiſir & l'eſperance de bien toſt auoir le remede qu'elle luy auoit promis, le mettoit en trop plus grande perturbation que s'il euſt deu entrer dans vn camp pour combatre ſon ennemy. A ſon arriuee il trouua Cardoine ſur la porte qui le mena en vne belle chambre bien tapiſſee ou y auoit vn beau & riche lit, dans lequel eſtoit couchee ma dame Marſire, laquelle n'eut ſi toſt veu ſon amant ainſi deſguiſé qu'elle ſe prit à rire d'vne bien bonne grace. Mais luy ſe deſpouillant en grand' haſte ſe ieta tout nu dans le lit auec elle, & ſe couplans tous deux corps à corps en vne fort gracieuſe luite, commencerent à s'entrebaiſer, mignarder, & careſſer de ſi ardante affection qu'en bien peu de temps ilz redoublerent aſſez de fois l'extreme plaiſir q̃ le Dieu Amour a ordonné à ſes ſuietz pour le noble trophee de leur victoire. Dom Filiſel ſentoit vne ioye tant demeſureee, que luy meſmes ne vous la pourroit exprimer par ſes paroles, ny moy par mon eſcriture, ſinon que premierement quelque ſeconde Marſire m'euſt fait iouïr d'vn ſi grand heur car peut eſtre qu'alors l'experience du plaiſir recompenſeroit la faute du ſçauoir, laquelle ie recognois maintenant en moy, pour vous repreſenter aſſez bien vne felicité qui m'eſt incogneuë. Ie ne vous diray donc autre choſe en ceſt endroit, ſinon que dom Filiſel contemplant auec grande deuotion, tantoſt le vermeil viſage de la belle Marſire, puis ſa blanche & delicate poitrine, pouuoit aſſez comprẽdre par ſes aparentes beautez, combien deuoient eſtre parfaites & bien acomplies celles qui luy

estoient cachees. Elle toutesfois temperant son plaisir par la memoire du brief temps que pour lors son amy deuoit demeurer auecques elle, luy dist en souzriant : Maintenant dom Filisel, vous n'aurez plus ocasiõ de vous lamenter que ie ne vous ayme autant comme vous m'aymez : puis que n'ayant qu'à ce seul iour l'oportunité de vous donner ceste faueur, i'ay voulu faire semblant d'estre malade, pour auoir le moyen de me trouuer seulette auecques vous, mettant (ainsi que vous voyez) mon honneur, & ma vie en vn danger, auquel ie ne me fusse voulu abãdonner si ie n'eusse esté autant affectionnee enuers vous, que vous le pourriez estre enuers moy. Puis donc que vous estes maintenant asseuré de mon amour, ne m'importunez plus desormais par voz lettres & ambassades, car toutes les fois que l'ocasion s'offrira, ie seray fort ioyeuse d'estre en vostre compagnie comme ie suis à ceste heure, combien que vous n'y puisiez plus gueres arrester, car vous n'estes pas venu si tost que ie le vous auois mandé. Ie cognois bien ma dame (dist Filisel) & me tiens maintenant bien certain de vostre bon vouloir, & sçay bien qu'il n'y a chose en moy qui peut meriter de vous vn si grand bien, si la faute de mon merite n'eust esté supleée par le ferme amour duquel ie voy que vous m'aymez. Contentez vous donc (dist elle) puis que ie fais ce qui est en ma puissance, & ce que me permet l'oportunité, laquelle encores que ie la cerche, ne se pourra de long temps offrir telle que nous l'auons maintenãt, aumoins que ie puisse sçauoir. Dom Filisel receut telle douleur de ces paroles, que Marfire fut cõtrainte de le consoler, luy promettant que le plus souuent qu'il luy seroit posible, elle luy donneroit moyen de la voir en ce mesme apareil. Lors Filisel la baisa fort amoureusement, & la remercia de sa promesse. Il n'auoit encores demeuré vne bonne heure en ces plaisirs, quand Cardoine leur courut dire que les damoyselles arriuoient: au moyen dequoy Filisel ne fut seulement contraint d'abandonner la iouyssance de sa dame, mais encores de se tenir long temps caché, iusques à ce qu'auec grand' peine lon trouua moyen de le faire sortir. Ainsi s'en alla non moins ioyeux de sa bonne fortune, que triste pour la briefueté du temps. Mais il ne fust si tost esloigné de sa dame qu'il commença à la desirer, & souhaiter, & à se pasionner pour l'amour d'elle plus que iamais, de sorte que pour trouuer quelque consolation à son ennuy, le lendemain il lui rescriuit vne lettre telle comme il s'ensuit.

Lettre de dom Filisel de Montespin à Marfire.

A la belle & gracieuse Marfire, dom Filisel de Montespin enuoye le salut qu'il a perdu par la plus douloureuse maladie qu'il ayt encores esprouuee. Helas, ma dame, si iamais ie vous ay aymee de bonne affection, maintenant ie meurs du tout pour vostre amour, & si iamais i'ay eu quelque esperance de iouïr de voz diuines beautez, maintenãt ie suis au dernier desespoir pour le long temps qu'il me faudra demeurer sans plus auoir la iouissance du bien, duquel par vostre grace i'ay gousté & sauouré la tranquille & gracieuse douceur. Si i'ay eu quelques desirs par cy deuant, i'ay desiré de façon que ie ne sçauois ce que ie desirois : mais maintenant estant apris par l'experience, ie sçay que ie desire le plus grand bien qu'il est posible de desirer, sans qu'vn autre que moy sçache, ny puisse sçauoir, combien est extreme le plaisir que ie desire. Iusques icy, ma dame, ie me suis tourmenté pour voir les graces aparentes de vostre beauté, par lesquelles vous pouuez assuiettir à vostre seruice les cueurs des hommes plus barbares : mais maintenant ie me tourmente pour iouïr de voz graces secrettes, desquelles seul entre tous i'ay merité la iouyssance. Helas, ma dame, faites ie vous suplie, que les grandes faueurs q̃ vous m'auez faites, ne me retour

nent en vn plus grand dueil, & ne me deniez point le remede, lèquel en baisant voz belles & blanches mains, ie vous suplie m'ottroyer aussi tost comme la douloureu se passion en laquelle ie suis le requiert.

Apres que la belle & gracieuse Marfire eut receu ceste lettre, elle enuoya dire à dō Filisel qu'il la vint reuoir ainsi qu'il auoit acoustumé au commencement: ce qu'il fit & la trouua seule auecques Cardoine dans vne sale, & l'embrassant par grand amour, luy baisa mile fois ses beaux yeux, & sa vermeille bouche, la supliant luy donner lieu oportun pour parler plus priuément ensemble. Elle luy promettoit facilement tout ce qu'il demandoit, sans neantmoins tenir sa promesse l'entretenant tousiours d'esperances. Ainsi se passerent plusieurs iours en continuelles lamentations, lettres, ambassades, & autres importunitez de dom Filisel, la supliant maintesfois de se descouurir à vne de ses Damoyselles, nommee Carie, qui estoit fort priuee d'elle, & gracieuse: Ou si elle ne se vouloit deceler elle mesme qu'elle luy permist de ce faire, car autrement il ne voyoit pas beaucoup de moyen pour paruenir à ce qu'il desiroit. Mais tant s'en fault que Marfire luy voulust acorder ceste demande, qu'elle faignoit estre courroucee de l'en ouyr seulement parler. Toutesfois elle se decouurit finablement à sa damoyselle Carie, & acorderent entr'elles de faire venir dom Filisel de nuyt à fin d'apaiser son ennuy. Mais si tost qu'il fut auerty de ces nouuelles, peu s'en fallut qu'il ne perdist le sens de grande ioye: car il estoit presque sur le point de mourir, pour ne pouuoir plus endurer l'ardante affection qu'il auoit d'aller voir sa dame, en lieu, auquel il peut tēperer sa douleur par la iouïssance de ses desirs. En ce temps dom Rogel n'estoit plus en Athenes, par ce qu'il auoit esté mandé de Constantinople: & d'autant qu'il vouloit emmener dom Filisel, il faignit si bien d'estre malade que dom Rogel s'en alla tout seul, s'aperceuāt toutesfois assez bien de la maladie de son compagnon encores qu'il ne luy en eust rien descouuert. Ainsi demeura dom Filisel en Athenes, pour mieux iouyr de ses amours, lesquelles le grand croniqueur Galersis a ainsi voulu d'escrire tout au long, par ce que les beautez & bonnes graces de Marfire, qui peurent causer tant de peines & de plaisirs à dom Filisel, luy sembloient dignes d'estre mises en perpetuelle memoire. Au moyen dequoy nous poursuyurons à vous en reciter tout ce qui nous en à esté laissé par escrit.

Comme dom Filisel alla voir de nuyt la belle Marfire, & des gracieux propos qu'il eut auec elle, & la Damoyselle Carie.

CHAP. XV.

MArfire n'estant moins amoureuse de dom Filisel, que luy d'elle, combien qu'elle n'en fist semblant, luy manda que de nuyt il vint parler à elle, & qu'il entrast par vne fenestre ou Carie l'atendoit pour le mener en sa chambre incontinent que les autres Damoyselles se seroient retirees, par ce qu'elles estoiēt coustumieres de se coucher assez tard. Soudain que la nuyt fut venuë, dom Filisel ne fut paresseux à se trouuer au lieu acordé, & estant monté par vne eschelle trouua la Damoiselle Carie, laquelle il embrassa comme celle à qui il portoit grand' amytié, par ce qu'elle luy auoit mandé qu'elle l'entretiendroit par tous les moyens qu'il luy seroit possible en la bonne grace de sa maistresse. Adonc Filisel la tenant entre ses bras, & la baisant, luy dist, Helas ma chere fille, comme vous pourray-ie iamais recōpenser du grand bien que vous me faites auiourdhuy? Seigneur dom Filisel (dist Carie) ie ne sçaurois tant faire pour vous que vous ne meritiez beaucoup d'auantage, & vous asseure que des la premiere fois que ie vous vy, & que ie m'aperceu de la peine laquelle vous souffriez pour l'amour de ma dame

Dame Marfire ma maiſtreſſe, ie commençay à vous porter vne grande amitié, & à prendre compaſsion de voſtre mal: partant regardez l'endroit ou il vous plaira m'employer, car il n'y a choſe pour grande qu'el le ſoit, laquelle ie ne face treſvolontiers à fin d'obeir à voz commandemens. Ce pendant qu'elle vſoit de ces gracieux propos, dom Filiſel la tenoit embraſſee, & lui diſoit Las dites moy, ma dame Carie, en quelle façon ie pourray recognoiſtre le plaiſir que vous m'auez moyenné, veu que ie ne l'eſtime moins que de m'auoir ſauué la vie. Celà n'eſt rien (reſpondit elle) car i'ay bien encores à faire d'auantage pour vous, puis que ma Dame me le commande: & me plaiſt bien, veu que quelquefoys elle deuoit eſtre amoureuſe, que ce ſoit d'vn ſi preux Cheualier comme vous eſtes, car vous ne meritez moins ſa bonne grace pour voſtre prouëſſe, q̃ par la ferme & loialle affection que vous luy portez. Ie vous prie (diſt il) ne tenez iamais telz propos, car à la comparaiſon de ma Dame, ie ne pourrois rien meriter outre ce dont elle m'a ren du digne par ſes faueurs. Monſieur (diſt la Damoiſelle) ie ne puis pl⁹ demeurer auecque vous, car ie crains d'eſtre demandee: mais atendez moy iuſques à ce que ie retourne & quand il ſera temps ie vous viendray querir, & vous meneray là ou vous deſirez. A tant s'en alla la Damoyſelle, & dom Filiſel demeura tout quoy en atendant le temps de ſa bonne fortune, ſans laiſſer paſſer vn ſeul quart d'heure qui ne luy duraſt plus d'vn an, tant eſtoit ardant le deſir qu'il auoit de ſe trouuer biẽ toſt auecques ſa Dame. Ayant ainſi atendu quelque eſpace de temps, elle retourna portant en ſa main vne chandelle allumee dans vn chandelier d'argent doré. Apres elle venoit la belle Marfire preſque toute nuë, ſans auoir autre habillement qu'vn manteau de ſatin blanc ſur ſa chemiſe. Incontinent que dom Filiſel l'eut auiſee il la courut acoler & baiſer d'vne fort bonne grace, diſant Las! ma Dame, combien eſt grande la faueur que vous me faites en me venant ainſi voir auecq' vn flãbeau. Marfire luy reſpondit, Ie m'en voys coucher, atendez vn peu que mes Damoiſelles ſe ſoient retirees, & puis Carie vous viendra querir: à Dieu ſoyez, car ie ne puis arreſter icy plus long temps. Ainſi s'en alla la belle Marfire ſans ouyr la reſponſe de dom Filiſel, lequel atendit enuiron vne heure & demye, puis ouyt en vne prochaine chambre quelque bruyt de piedz que faiſoit la Damoyſelle Carie, laquelle le venoit voir, & luy diſt tout bas, Ou eſtes vous ſeigneur Filiſel. Eſt-ce vous (reſpondit il) ma chere amye, ma dame Marfire? Ie ſuis, diſt Carie, celle qui bien toſt vous menera vers voſtre Dame. Lors dom Filiſel s'aprochant d'elle l'embraſſa par grand affection, & luy diſt, N'eſt il encores temps, ma grande amie, que ie m'en aille iouyr de la plus grãde gloire que ie ſçaurois receuoir en ce mõde. Monſeigneur (reſpondit elle) atendez moy vn peu icy, car Laurence, & Fabrine ne ſont pas encores retirees, & ſi ont acouſtumé de ſe coucher les dernieres. Mal encontre leur puiſſe auenir (diſt dom Filiſel) puis qu'elles me ſont cauſe d'vn ſi grãd mal. Ie m'en vois, diſt Carie, & incontinent qu'elles ſeront couchees, ie vous retourneray querir: ce pendant faites de ſorte que vous laiſſiez icy voz habillemens, & vous les y reprendrez demain au matin à voſtre depart. Ainſi s'en alla la Damoyſelle, & dom Filiſel tantoſt apres deſpouilla tous ſes veſtemens, atendant Carie, laquelle ayant trouué ſon oportunité ne faillit à le venir retrouuer, & luy diſt, Donnez moy la main, & vous en venez auecque moy, car ie vous mettray au lieu ou voſtre cueur repoſe. Ainſi s'en allerent tous deux à taſtons iuſques en la chambre ou la belle Marfire repoſoit, & lors dom Filiſel ſe ietant nu dedans ſon lit, elle le receut entre ſes bras, & commença à le baiſer fort amoureuſement, auec vn ſi grand plaiſir du Cheualier qu'il ſeroit impoſsible le faire croire à autres qu'à ceux qui ont expe-

rimenté vne si gracieuse fortune. Entre ces amoureux embrassemens, la belle Marfire en souspirant luy dist, maintenant, dom Filisel, pouuez-vous croire que ie vous ayme autant ou plus que vous m'aymez, puis que pour vostre amour, ie me mes en vn si grand danger qu'il n'y a partie en moy qui ne tressaille de grande crainte. Ma dame, (dist il) ie croy que ie suis le plus heureux Cheualier qui oncq' nasquit de mere, me voyant ainsi iouyr des grandes excellences que le souuerain Dieu vous a donnees. O moi bien fortuné, qui ay par cy deuant peu meriter vn si grãd biẽ, & qui en peux maintenant iouyr, auec l'asseurace cognoissance de la parfaicte affection que vous me portez. Ainsi iouyt tout vn long temps dom Filisel des amours de la belle & gracieuse Marfire, & auecq' vne ioie que lon ne vous pourroit exprimer, luy disoit alors qu'ilz s'entr'embrassoient le plus affectueusement Helàs, ma Dame, que n'auons nous icy vn flãbeau allumé à fin d'acompagner le grãd plaisir que ie receurois en contemplãt voz excellences, auec celuy lequel ie reçoy maintenant estant priué de vostre veuë: veritablement, ma Dame, ie finirois ma vie en vne si grãde gloire, si ie ne temperois ma ioye par la douleur q̃ ie sens desia en moy, considerant que deuant le iour, ie seray contraint à me departir de vous. En ces amoureuses caresses les deux amants passerent le surplus de la nuyt, iusques à ce que la lumiere du iour aparut pour mettre en plus grãdes tenebres dom Filisel, le contraignãt à perdre de veuë la belle lumiere de sa Dame. Il eust volõtiers demeuré encores tout ce iour auec elle, si elle l'eust voulu consentir, mais voyant qu'il luy estoit force de s'en aller, il prit son congé d'elle l'embrassant, baisant, & caressant en toutes les manieres dont il se pouuoit auiser. Adonc Carie l'ẽmena au lieu ou il auoit laissé ses habillemens, mais il n'estoit encore reuestu, quãd la belle Marfire toute en chemise le vint trouuer, auertissant sa Damoyselle de ne mener que le moins de bruyt qu'elle pourroit. Dom Filisel embrassa sa Dame par grand amour, puis descẽdit auec elle & Carie en vne chambre, qui estoit dessouz celle ou ilz estoient premierement. Alors il prit de rechef cõgé de sa Dame, & au departir Carie luy dist qu'il s'assit en vne chaire qui estoit aupres de luy, ce pendant qu'elle iroit ouurir vne fenestre par laquelle il deuoit sortir. Mais auant que la fenestre fust ouuerte, la belle & gracieuse Marfire reuint de rechef voir son amy, lequel la baisant plusieurs fois luy dist, Ma dame ie vous suplie retournez vous coucher car vo[9] vous pourriez biẽ morfondre. Ie n'en feray rien (dist elle) car ie n'auray point le cueur asseuré iusques à ce q̃ ie vous voye dehors. Et bien ma dame, dist-il, quand est ce que ie vous retourneray voir? Quand i'en auray l'oportunité (dist elle) ie le vous feray sçauoir. En ces entrefaites ilz se departirent apres maints amoureux baisers, non sans le grãd ennui de dom Filisel pour se voir ainsi esloigner de sa Dame, laquelle s'en retourna en son lit, & luy en son logis. Or le lendemain il se trouua tant ioyeux & tant alaigre contre sa coustume, que chacun fut esmerueillé de ceste nouuelle & tãt soudaine mutation de son visage. Ce iour mesmes il disna & soupa auec le Duc, en si grand plaisir & gayeté de cueur, qu'il resiouissoit toute la compagnie par mille sornettes & gracieuses railleries, tellement qu'il descouuroit assez par son ioyeux maintien le contentement de son cueur. Le soir de ce mesme iour se promenãt par la ville il aperceut à vne fenestre, la belle & gracieuse Marfire, au moyen dequoy tout incontinent il luy rescriuit & enuoya par son page vne lettre de telle teneur:

Lettre de Filisel à Marfire.

A la belle & gracieuse Marfire, dom Filisel de montespin enuoye le salut duquel il iouyst à son grand contentement. La ioye en laquelle ie suis, est si grande, que ie ne sçay auecq' qu'elles paroles ie la doys

louër, à fin que ſa louange puiſſe eſtre comparee à ſa grandeur. O moi le plus heureux de tous les Cheualiers du mõde! puis qu'il vous à pleu, ma Dame, me faire digne par voz faueurs de ce que par moy-meſmes ie ne pouuois aucunement meriter. Ceſte lettre ſeulement eſt pour vous faire enrẽdre ma grande lieſſe, par laquelle vous m'eſtes maintenant redeuable de ce qu'elle ma fait meriter, qui eſt que ie retourne bien toſt par deuers vous, pour prendre la meſme iouyſſance de voz beautez qu'il vous a pleu m'otroyer la nuyt paſſee, à fin que par ceſte nouuelle ioye ie puiſſe guerdonner l'ennuy que i'endure au temps que ie ne puis trouuer l'oportunité d'vn ſi grãd bien. Parquoy, ma Dame, ie vous ſuplie m'entretenir touſiours en vn tel heur, à fin que vous qui auez eſté la cauſe dont ie ſuis enleué en vn tant hault degré pour le preſent, ne ſoiez la cauſe de ma miſerable ruïne pour l'auenir. Mais à fin que vous ne me puiſsiez reprendre de vous importuner par trop, ie mettrai fin à ma lettre, en baiſant mile fois voz blanches & delicates mains pour la memoire de la paix qui s'eſt enſuyuie de la guerre paſſee. Ie me recommande auſſi à ma chere Carie, la ſupliant me pourchaſſer en bref, le temps tant deſiré auquel ie puis renouueller l'heureuſe ocaſion de ma gloire.

Comme dom Filiſel alla voir de iour la belle Marfire, & des gracieux propos qu'il eut auec elle, & la Damoyſelle Carie.

CHAP. XVI.

DOm Filiſel ne ſe peut contẽter d'auoir enuoyé ceſte lettre à la belle Marfire, ains le lendemain l'alla encores vois, & l'ayant trouuee en la ſale auecques Cardoine & Carie, & apres luy auoir fait les reuerences acouſtumees, elle luy diſt en ſouzriant, Il apert bien, dom Filiſel, que l'acompliſſement de voz deſirs vous à fait tout autre que vous n'eſtiez, car ie veux bien que vous ſachez que ie ne vous trouuay oncques ſi beau, ny ſi ioyeux comme ie vous ay troué hier, & comme ie vous voi encores maintenant Vrayemẽt, dame (diſt le Cheualier) il eſtoit bien raiſonnable que par la iouyſſance de voſtre beauté, la mienne s'acreuſt & que ma nouuelle ioye fuſt le teſmoignage de mon nouueau contentement. Il me plaiſt bien (diſt elle) de vous voir en ſi bonne diſpoſition, car deſormais vous ceſſerez de m'importuner par voz infiniz meſſages, atendu qu'il ne vous reſte rien que vous me puiſſiez plus demander, ny à moy que ie vous puiſſe otroyer, ayant entierement abandonné mon vouloir au voſtre, & mon honneur à la diſcretion que i'ay penſé eſtre en vous. Helàs, ma dame (reſpondit Filiſel) ne me dites iamais que doreſenauant ie ne pourray plus vous ſuplier de me departir voz faueurs, veu que i'en auray trop plus de neceſsité que ie n'euz onc, car au parauant qu'auoir iouy d'vne telle gloire, mes deſirs tendoyent à vne choſe dont ie n'auois la cognoiſſance pour ne l'auoir experimentee: mais maintenant ie deſire vn bien, duquel ie ſçay & cognois la grandeur vous aſſeurant que le bon ſens me defaudra pluſtoſt, que le deſir de le continuer. Comment (diſt Marfire d'vne fort bonne grace) voz deſirs ne doyuent donc iamais acheuer? vous ſçauez bien mon bon amy, qu'vn iour, & peut eſtre bien toſt, force vous ſera de ceſſer voz ardantes affections, tant pour voſtre bien, comme pour le mien. Puis donc que par contrainte il vous y faut mettre vne fin, il ſeroit meilleur que ce fuſt des maintenant, que le parfait acompliſſement de voz deſirs ne vous laiſſe rien plus que deſirer. Ma dame (diſt Filiſel) la fin dont vous parlez ne ſe pourra trouuer en mes deſirs: & quant à moy, ie ne la ſçaurois otroyer au ferme & loyal amour que ie vous porte, iuſques à ce que la fin de ma vie donne pareillement fin à toutes mes autres affections. Partant, ma Dame, ſi

vous m'aymez comme ie vous ayme, ie vous suplie ne me dire plus que ie cesse l'ardant desir qui est en moy de continuer la iouyssance de vostre diuine beauté, veu que ie n'ay autre biẽ que celuy là qui puisse recompenser le mal, lequel ie souffre alors que ie suis separé de vostre cõpagnie. Adonc d'vne fort bonne grace Marfire luy dist, Vous n'estes point trompé en l'amour que vous me portez, car s'il m'estoit posible, ie ne voudrois iamais iour de ma vie estre eslongnee de vous vne seule heure, tant est grand le plaisir que ie reçoy de vostre beauté & de voz bonnes graces. Dom Filisel la remerciant mile foys de son bon vouloir, & disant que son grand amour ne pouuoit estre guerdonné que par vn pareil, la prit entre ses bras luy baisant & rebaisant tantost ses beaux yeux, puis sa vermeille bouche, & quelquesfoys sa blanche & delicate poitrine. Ce pendant la Damoyselle Carie s'aprocha aupres d'eux, & dom Filisel l'embrassa & baisa par grand affection, disant, O ma chere & gracieuse Carie, combien ie suis ioyeux de vous voir. Seigneur dom Filisel (dist lors Carie) vous auez raison de m'aymer, car ie vous iure sur ma foy qu'apres ma dame Marfire ma maistresse, il n'y a personnage au monde que i'ayme de si bon cueur comme vous, tant pour l'amour que ie sçay qu'elle vous porte, cõme pource que vous meritez beaucoup plus que l'amour d'vne simple Damoyselle comme ie suis. A tant s'en alla la Damoyselle Carie apres auoir encores tenu quelques autres gracieux deuis à dom Filisel, lequel apres qu'elle fut departie dist à Marfire, I'ayme tant ceste Damoyselle, & me semble tant gracieuse, & bien auisee, que bien peu s'en fault que ie ne meure pour son amour. Marfire luy dist en riant, Puis qu'elle vous vient tant bien à gré, prenez là, & me laissez en arriere. Las ma dame (dist Filisel) ne tenez iamais telz propos, & vous asseurez que pour ce regard ie n'ay autre amour que le vostre, comme aussi ie n'en pourrois auoir, attendu que ie vous ay donné toute l'affection qui pouuoit estre en moy: car si i'ayme vostre Damoiselle Carie, c'est pour les grandes obligacions dont ie luy suis redeuable à vostre occasion, & aussi pour la pitié qu'elle a tousiours euë de moy en ma douleur. En bõne foy (dist Marfire en souzriant) ie seroys bien contente qu'il n'y eust point vn si grand amour entre vous deux comme voz caresses le monstrent. Dom Filisel l'embrassa gracieusement & luy dist, Ma dame ie ne puys aymer que ce que vous aymez, car ma volonté depend entierement de la vostre. Puis la supliant de luy donner lieu plus propre pour parler à elle, & pour renouueller la iouyssance de ses desirs, & elle luy promettant qu'elle le feroit à toutes les foys qu'il luy seroit possible, leurs gracieux propos, & leurs amoureux baisers furent interrompus par la venuë des Dames & Damoyselles de Marfire, qui la trouuerent trop plus belle qu'elle ne l'auoient laissee, pour la naïfue & vermeille couleur que les caresses de son amy luy auoient fait monter au visage. A tant nous laisserõs ces deux amãts en Athenes auecques tout le plaisir qu'il leur estoit posible de prendre l'vn de l'autre à la desrobee, & retournerons dans Constantinople, en la compagnie des plus grans Roys, Empereurs, & Princes, qui furent onc en tout l'vniuers.

Comme Bruzerbe le crespelu Roy de Massagettes, vint à Cõstãtinople deffier le Prince dom Florisel sur l'offense de la Royne Sidonie.

CHAP. XVII.

LEs Roys, Empereurs, & Princes estans dans Constantinople, passoient le temps en grand' pompe & magnificence auecques tous les plaisirs dont ilz se pouuoient auiser: & lors la Grece estoit tant bien fournie de Cheualiers errants, qu'il ne se passoit matin ny soir, que lon

lon ne veit arriuer en la cour, maintes belles & estranges auentures. Entre lesquelles vn iour comme les Princes se leuoient de table, ilz virent entrer en la sale du festin, vn Cheualier presque de hauteur de geant combien qu'il semblast estre de plus grande force, par ce qu'il estoit bien membru & de fort gros ossemens. Il auoit le regard superbe & furieux, les yeux gros & enflez hors de la teste, le nez large & aplaty, auecques les narines fort ouuertes, les leures grosses, & les cheueux noirs & crespelus à la maniere des mores. Il estoit armé d'vnes riches armes, & deux Escuyers portoient l'vn son armet, l'autre son escu, auquel estoit representee & portraite au naturel la belle Diane. Ie ne sçay lequel des deux causa plus d'esbahissement aux Princesses grecques, ou la beauté de ce portrait ou la laydure du Cheualier: mais le doute qu'elles auoient de sa venuë, ne fut moindre, encores que des son entree toute la compagnie cogneut assez par son escu ce qu'il auoit en son courage, neantmoins le Cheualier leur demanda auec vne horrible voix, lequel d'eux estoit dom Florisel de Niquee. Dom Florisel cognoissant la haute cheualerie de Bruzerbe par son braue maintien, se leua, & dist Cheualier ie suis celuy que vous demandez, y a il chose que vous vueillez de moy? Ie remercie les dieux (dit il) de ce qu'ilz m'ont icy conduit en temps oportun pour gaigner la gloire que ie desire, s'il plaist à la fortune me l'otroyer, en me faisant Seigneur de vostre teste. Et quand encores le contraire auiendroit, si est ce que i'auray dequoy me contenter en ma perte, me voyant tenir compagnie à vn infiny nombre de nobles & preux Cheualiers, lesquelz ont pareillement perdu leur ancienne renommee, pour acroistre d'autant la vostre. A raison dequoy, tresexcellent Prince, auecque la reuerence qui est deuë à vostre grandeur, & que ie vous garderay par tout ailleurs fors en ceste querelle, ie Bruzerbe le crespelu Roy des Massagettes, dy que vous auez faucé la foy, de laquelle vous estiez redeuable à la Roine Sidonie, pour le vray & chaste amour qu'elle vous portoit, en iouyssant de sa beauté par vostre tromperie, contre le deuoir qu'vn si grand Prince comme vous estes, deuoit à vne si haute & excellente Princesse comme elle est: ce que ie vous maintiendray ma personne à la vostre: à fin que s'il plaist à la fortune me fauoriser, ie puisse par vn seul combat me conquerir trois grandes gloires: l'vne en vainquant vn tel Cheualier, qui n'est encores acoustumé qu'à estre vainqueur: l'autre en me donnant ma liberté, & en espousant la plus belle Princesse du monde: la derniere en prenant la vengeance du tort que vous auez fait à la Roine Sidonie. Apres que le Roy eust acheué de parler, dom Florisel luy respondit fort doucement: Seigneur Roy Bruzerbe, i'ay ocasion de vous remercier des louanges que vous m'auez donnees: & veritablemẽt vous monstrez biẽ que vostre force de corps est acompagnee d'vne bonne discretion de l'esprit, en louant la prouësse de vostre ennemy: à fin que si vous estes vainqueur, vostre louange soit d'autant plus grande: & si la fortune vous est contraire, que la honte en soit d'autant moindre. Quant à ce que vous dites que i'ay offensé la Roine Sidonie, & le deuoir d'vn si grand Prince comme ie suis: ie vous respons, & en apelle Dieu à tesmoing, que la ruse dont i'vsay enuers elle, ne fut iamais pour l'offenser: mais seulement pour sauuer de la rigueur de ses loix, mon cher amy, le tresexcellent Prince dom Falanges d'Astres, pour l'amour duquel ie souffry la force qui luy estoit preparee. Mais cela, & tout le surplus qui se passa entre la Roine Sidonie & moi, fut contre ma volonté, & seulement pour garantir la vie à mon compagnon. Cecy vous maintiendray ie estre vray: & neantmoins, pour la reuerence que ie porte à celle qui vous enuoye à vne tant cruelle & iniuste entreprise, ie pourchasseray en deffendant courageusement ma teste, que la

voſtre vous demeure encores aſſeuree. Auecques ces conditions, & l'aſſeurance en tel cas requiſe, i'accepte le combat: Le cãp ſera au lieu acouſtumé deuant ce palais, & vous y aſsigne iour à demain au matin, vous promettant par ce gage que, ſi vous m'y attendez, ie m'eſſayeray à ſatisfaire à voſtre demande, & à mon honneur. Adonc il bailla ſon gant pour gage, que le Roy prit: & ainſi demeura le combat acordé au lendemain. Incontinent apres, le Roy Bruzerbe fut mené en vn beau logis, qui regardoit ſur les iardins du Palais: mais neantmoins ce combat ne pleut gueres à toute la compagnie, meſmement à la Princeſſe Helene, ny à Arlande Royne de Thrace: car le Roy leur ſembloit de fort grande prouëſſe, comme de fait il eſtoit l'vn des plus excellens Cheualiers de ſon temps. Or ainſi qu'il ſortoit hors de la ſale, dom Floriſel s'en vint au lieu ou eſtoient les dames aſſemblees, & diſt d'vne fort bonne grace à la Princeſſe Helene ſon eſpouſe: Ma dame ie vous ſuplie me dõner demain au matin quelque faueur de voſtre beauté, à fin que la force laquelle ie receuray par ce moyen, ſuplie à ce qui me pourroit defaillir contre la prouëſſe du Roy. Monſieur (diſt elle) voſtre haute cheualerie vous pourra aſſeurer du danger du combat, car quant à moy en vous ottroyant ce que demandez, ie vous aſſeurerois pluſtoſt contre mon offence, que contre celle dont la Roine Sidonie vous accuſe. Et ſe tournant vers la Royne Arlãde qu'elle tenoit par la main elle luy diſt: Treſexcellente Roine, ie ſuplie voſtre beauté donner au Prince dom Floriſel mon Seigneur, la faueur qu'il a voulu auoir de moy, car il ſe tiendra tresheureux de la receuoir d'vne ſi belle & noble Princeſſe comme vous eſtes. Arlande luy reſpondit fort gracieuſemẽt: C'eſt vne choſe treſraiſonnable que ie face ce que voſtre grandeur me commande, attendu meſmement que ie ne deniay iamais mes faueurs au noble Prince dom Floriſel, encores qu'il ne les ait voulu receuoir qu'apres les voſtres: & partant ma dame, à fin de vous obeïr, ie luy donneray demain au matin toutes les faueurs que vous meſmes auiſerez. En ces gracieux propos ilz paſſerent preſque le iour entier, durant lequel par toute la ville ne ſe parloit d'autre choſe que du combat qui eſtoit acordé au lendemain. Sur le ſoir dom Rogel arriua dans Conſtantinople, & fut receu au grand plaiſir de tous, meſmement de la Princeſſe Leonide encores qu'elle diſsimulaſt aucunement ſa ioye: mais la Princeſſe Siluie ſe trouua en fort grand ennuy pour l'abſence de dom Filiſel, croyant qu'il deuſt eſtre demeuré malade: & en meſme faſcherie eſtoit l'Infante Anaxare, qui l'aymoit de tout ſon cueur, comme celuy qu'elle eſtimoit deuoir eſtre vn iour ſon eſpoux. Dom Rogel fuſt fort ioyeux d'eſtre arriué en vn temps ſi oportun, pour aſsiſter au braue cõbat lequel ſe deuoit faire le lendemain. Or dom Floriſel ſe confeſſa ſur la minuit, & demeura en prieres iuſques au point du iour qu'il receut le corps de noſtre Seignr̃ Ieſus Chriſt, le ſupliant par grand' deuotion, qu'il luy donnaſt la victoire de ſon ennemy, comme il la luy auoit donnee en tous les autres combatz qu'il auoit ſouſtenuz pour ceſte meſme querelle. Les Roys dom Quedragant d'Irlande, & Frandalo, par le commun acord des combatans, furẽt conſtituez les iuges du combat, auecques neuf cens Cheualiers pour la ſeureté du camp.

Du cruel combat que dom Floriſel eut à l'encontre du Roy Bruzerbe le Creſpelu en la preſence des Princes & Princeſſes de Grece.

CHAP. XVIII.

Deſia les rayons du cler ſoleil cõmençoient à reſpandre leur lumiere ſur la terre, quand l'excellent Prince dõ Floriſel de Niquee, & le puiſſant Bruzerbe

zerbe Roy des Maſſagettes, ſe firent armer de leurs belles & fortes armes. Tantoſt apres les deux iuges acompagnez de leur cauallerie, & de pluſieurs fifres & tabours, s'ẽ allerent conduire dans le camp le Roy Bruzerbe, lequel eſtoit monté ſur vn hault & fort cheual, enharnaché de drap d'or, auecques toutes ſes garnitures à l'auenant. Ce Roy portoit les meſmes armes qu'il auoit le iour au parauant, excepté le ſeul eſcu: car ſçachant la gracieuſeté dont Floriſel auoit vſé enuers la pourtraiture de Diane ſa fille, au combat qu'il auoit eu contre le Roy de Gaze, il prit vn autre eſcu, auquel eſtoient paintz deux forts geants éteſtez, & vn Cheualier, qui le repreſentoit, tenans leurs deux teſtes par les cheueux, leſquelles il donnoit à vne damoyſelle. A bonne ocaſion le Roy des Maſſagettes portoit ceſte deuiſe: car il auoit occis ces geans en camp de bataille, ſouſtenant luy ſeul contre les deux le party de la Royne de Tolchon, à laquelle ilz auoient deſia oſté vne grand' partie de ſon Royaume: & partant elle eſtoit auſsi pourtraite en ſon eſcu. En telle maniere le puiſſant Roy fut mis dans le camp, eſtans deſia tous les Princes & Princeſſes aux feneſtres, & galleries du palais pour regarder le combat. Or ce pendant que les Iuges alloient querir dom Floriſel pour le conduire en pareil arroy, Bruzerbe demeura long temps eſmerueillé, quand il aperceut la painture de l'eſpouuentable combat d'Amadis de Grece, & de Furio Cornelio. Adoncques leuant les yeux vers les galleries du Palais, il le recogneut entre tous les autres Princes par la reſſemblance de ſa pourtraiture: & ſe mit à le regarder ſi ententiuement, qu'il ne pouuoit retirer ſa veuë de deſſus luy: tãt auoit de force le ſouuenir des haultz & incredibles faitz d'armes, dont ſa clere renommee auoit deſia pluſieurs fois enuironné toute la terre. Mais ſi le Roy Bruzerbe s'esbahit de la prouëſſe de l'Empereur Amadis, il ne fuſt moins eſtonné de la beauté de l'Infante fortune, laquelle eſtoit entre les bras de la Royne Finiſtee: car la petite fillette l'aymoit tant, qu'elle ne pouuoit iamais eſtre en lieu ou elle ne fuſt. Le Roy donc ayant aperceu ſa diuine beauté, laquelle auoit grande reſſemblance auecques le portrait de Diane, diſt à part ſoy: O vraye ymage de celle qui eſt la maiſtreſſe de mon cueur, donne moy la force & le courage qui me ſont neceſſaires pour mettre heureuſement à fin vne tant haute & glorieuſe entrepriſe. En ces entrefaites les Iuges amenerent dom Floriſel dans le cãp armé d'vnes riches armes blanches, & portant vn grand pennache blanc ſur ſon armet. Il eſtoit monté ſur vn hault cheual de meſme couleur, ayant la teſtiere vmbragee de pareilz plumages, & enharnaché de Satin blanc decoupé ſur vn fons de toile d'or, auec pluſieurs petits las d'amours ſemez en égalle diſtance ſur le mylieu de chaſcune decoupure. Floriſel entrant dans le camp en tel equipage auecques vne fort belle diſpoſition & alaigreſſe de corps, donna grand contentement à tous ceux qui le regardoient & meſmement à ſon aduerſaire, car il luy ſembloit bien n'auoir iamais veu Cheualier tant bien proportionné de tous ſes membres, ny tant diſpoſt de ſa perſonne. Bien toſt apres les iuges ayans mis fin aux ſolennitez acouſtumees, & apres auoir eſgallement departy le ſoleil aux deux nobles chãpions, ilz monterent dans leur eſchauffaut, ſans ouïr faire plus grand bruyt à la multitude là aſſemblee, que s'il n'y euſt eu perſonne aux enuirons. Les cõbatans eſtoient tous preſtz, tenans leurs groſſes & roydes lances en la main, l'vn à vn bout du camp, & l'autre à l'autre, en atendant le ſon des trompettes, lequel ne fut pluſtoſt encommencé qu'ilz commencerent pareillement à ſe mettre en leur deuoir. Si laiſſerent courre leurs cheuaux de toute leur roideur, & les lances baiſſees vindrent à s'entrerencontrer ſi viuement ſans qu'aucun d'eux failliſt d'atainte, que les lãces faucerent les eſcuz, & paſſerent plus de deux grands piedz par le derriere entre

 le corps,

le corps, & entre le bras gauche, puis vollerent en esclatz, & les Cheualiers passerent outre en fort braue contenance sans s'esbranler ny tant ny quant, non plus que s'ilz eussent esté colez entre les arçons. Les regardans furent beaucoup troublez & esbahiz, car ilz pensoient que les lances leur fussent passees au trauers du corps : mais ilz leur virent bien tost arracher & ietter ces tronçons hors de leurs escuz, Adonc ayans mis les mains aux espees retournerẽt l'vn contre l'autre maintenant se couurans & rabatans les coups par grand' d'exterité, tantost s'entr'estoquans d'vne admirable allegresse, puis auançans leurs cheuaux, & tantost se reculans, se hauçans, & se baissans auec vn des plus braues combatz qu'il sçauroit estre posible de penser entre vne couple de deux tant nobles & adroitz Cheualiers comme ilz estoient. Au moyen dequoy leurs escuz de fin acier, martellez des coups continuelz, sembloiẽt estre embrasez de viues flammes, tant ilz se dõnoiẽt peu de repos l'vn à l'autre: Mais la legereté & allaigresse dont Florisel sçauoit manier son cheual, le faisant sauter, & resauter, deça, & de là pour mieux euiter les coups de son ennemy, & mieux luy faire sentier les siens, estoit chose tresplaisãte à voir, & en laquelle il surpassoit beaucoup le Roy Bruzerbe, qui estoit vn peu lourd & malhabille de sa personne. Lui dõc voyant l'auantage que dom Florisel auoit à cheual, afin de remedier à telle necesité, donna si horrible coup sur la teste de son destrier, qu'il luy trencha la testiere auec vne grande partie des mandibules, tellement que le cheual outré de douleur, commença à fuïr de tous costez auecques telle furie, qu'il eust emporté dom Florisel hors du camp, s'il ne l'eust arresté d'vn coup du pommeau de son espee, qu'il luy donna entre les deux oreilles, le faisant tomber roide mort en la place. Mais auant qu'a tendre la cheute, dom Florisel qui le sentoit tomber, abandonna les estriers, & sauta legerement hors des arçons d'vne fort bonne grace. Puis embrassant son escu s'en vint à l'encontre du Roy, qui venoit pareillement à l'encontre de luy, & luy dit: Roy Bruzerbe, laissez vostre cheual, si vous ne voulez que ie le vous tue tout ainsi que vous m'auez tué le mien. Le Roy auisant seulement à soy, sans mot luy respondre, dõna viuement l'esperon à son destrier, pensant réuerser dom Florisel dessous ses piedz Mais se tirant legerement à costé, il euita le heurt du cheual, & en passant luy trencha les deux cuisses de derriere iusques aux moëlles de l'os. Le Roy voyant son cheual prest à tomber, s'en depestra au mieux qu'il peut: puis embrassant son escu vint à l'encontre de dom Florisel, & alors commencerent entr'eux vne des plus belles escrimes de tout le monde, en laquelle ilz continuërent deux grosses heures, sans que lon peust recognoistre lequel auoit plus d'auantage, excepté que le Roy estoit fort durement nauré, à cause de l'alegresse de dom Florisel, moyennant laquelle il sçauoit tant bien assoir ses coups, qu'il n'en laissoit eschaper vn seul en vain. Les endroitz ou ilz auoient combatu estoient tous rouges de leur sang, & tous semez des pieces de leurs escus, & des mailles de leurs haubertz, tellement qu'il n'y auoit celuy des regardans, & des combatans mesmes, qui ne fussent fort estonnez comme ilz pouuoient tant durer l'vn contre l'autre, pensant dom Florisel à tout par soy qu'il auoit rencontré l'vn des plus rudes Cheualiers auquel il se fut onc esprouué. En ces entrefaites dressant la veuë vers l'eschauffaut des Princesses, il vid defaillir en leurs visages, la couleur qui tousiours croissoit en ses armes, car elles estoient toutes vermeilles de son sang: & entre les plus tristes il apercent Helene, Arlande, & Siluie, à raison dequoy la colere & la force luy acreurent tellement, que serrant son espee au poing, delibera fendre d'vn seul coup la teste de son ennemi, ne se souuenant plus de la promesse qu'il auoit faite de la lui laisser en asseurance. Et de fait il luy rua vn coup dont il eust

il eust facilement acheué sa deliberation, & le combat, si le Roy ne se fust couuert de son escu, lequel estant trenché par la moytié, la pointe de l'espee de Florisel tomba sur son armet, & entra assez auant dans le test de la teste du Roy, qui fut si estonné & estourdy de cest horrible coup, qu'il se laissa tomber par terre, sans aucun sentiment auec le grand plaisir de tous les regardans, excepté de dom Florisel, lequel pensant l'auoir tué se vint incontinent ressouuenir de sa promesse, & partant luy osta soudain l'armet de la teste. Mais voyant qu'il respiroit encores, & que la playe n'estoit mortelle, il atendit quelque temps, apres lequel le Roy retourna à soy fort hõteux de se voir en tel estat. Adoncques dom Florisel luy dist; Roy des Massagettes, quitez moy les cõditions de ceste querelle, car vous voyez bien que vous n'estes plus suffisant pour la deffendre. Ie feray (dist le Roy) tout ce que vous voudrez, puis que ie n'ay plus de puissance pour resister à vostre vertu, & encores moins de volonté pour m'opiniastrer contre la bonne fortune qui vous acompagne en toutes voz entreprises. Ce que ie veux que premierement vous faciez, dist Florisel, est que vous donniez ordre à faire apareiller voz playes, afin qu'estant guery vous vous en alliez vers la Royne Sidonie lui presenter vostre teste au lieu de la mienne, selon la reuerence que i'ay tousiours portee à sa grandeur. Ie vous prometz acomplir tout ce que vous me dites, respondit le Roy, car ie voy bien que la renommee & la louange laquelle iusques icy il auoit pleu aux Dieux me faire acquerir par le passé, n'estoit que pour maintenant vous acroistre d'autant la vostre. Adoncques le Prince Florisel lui presenta la main, & l'ayant souzleué sur les piedz, les Roys Iuges du camp acompagnerent le vainqueur en grãde pompe iusques dans la grand sale du Palais, ou il fut receu par les Princes & Princesses en grand' ioye de tous. Estant desarmé, il fut conduit en vne belle chambre, & couché en vn riche lit, ou ses playes lui furent apareillees. Le Roy semblablement fut emmené hors du camp, & au bout de deux moys que ses playes furent gueries, prit congé de ces nobles Princes, & s'en alla en l'Isle de Guindaye pour acomplir enuers la royne Sidonie ce qu'il auoit promis à dom Florisel. Telles & autres infinies auantures auenoient presque tous les iours dans la ville de Constantinople, ausquelles ces grans Roys, Empereurs, & Princes employoient la pluspart du tẽps & le surplus aux assemblees, & veneries, ou à la dance, & au bal, & autres gracieusetez amoureuses.

Comme le Roy Amadis s'estant esgaré à la suyte d'vn sanglier, rencontra vne Damoyselle laquelle ploroit vn Cheualier mort, & de ce qui en auint.

CHAP. XIX.

VN iour que les Princes alloient à l'assẽblee selon leur coustume, ayãs chacun vn habit de chasseur, auecq' vn espieu au poing, auint qu'ilz se departirent par plusieurs petitz destours, pour atendre quelques sangliers au passage. Or n'eut-on si tost commencé la huee, qu'vn grand sanglier vint passer assez pres du Roy Amadis, qui laissa aller vn leurier qu'il tenoit en laisse. Le chien s'en alla soudain assaillir le pourceau sauuage, lequel par ce qu'il estoit hault & fort, lui donna telle dentee dãs l'espaule senestre, qu'il en mourut sur le champ. Le Roy faché de la mort de son leurier, naura le sanglier de l'espieu, mais il se mit soudain à fuir, se sentant frapé, & le Roy le suyuit tousiours tellement qu'il le fit descendre de la montaigne dans vne plaine, sans qu'autre que lui s'en aperceust. Finablemẽt le sanglier entra dans vne prochaine forest, ou encores que le Roy l'eust perdu de veuë, neantmoins croyant qu'il ne pourroit demeurer long temps sans tomber, se mit à le chercher

deça & de là, le ſuyuant à la trace du ſang. Or le Roy ſe trouuant à l'autre bout de la foreſt en grand' peine, pour s'eſtre tant trauaillé pour neant, entendit vne voix fort douloureuſe: à raiſon dequoy piquant celle part, auiſa vne Damoyſelle mõtee ſur vn pallefroy, laquelle ploroit amerement, de ſorte que le Roy en eut grande compaſſion. Aupres d'elle eſtoit vn Cheualier mort, ayant vn tronçon de lance au trauers de l'eſtomach. Adonc le Roy lui demanda quelle eſtoit la raiſõ de ſa douleur, & comme ce Cheualier auoit ainſi eſté occis. Helàs, ſeigneur Cheualier (diſt elle) il eſt impoſsible de voir encores au ſurplus du mõde vne pauure Damoyſelle tant miſerable comme ie ſuis : car vous deuez ſçauoir qu'ayant pris port icy pres auec vne troupe de Damoyſelles, qui acompagnoient quelque grande Dame, laquelle s'en alloit voir le preux & noble Roy Amadis de Gaule, vn fier & horrible Gean, & dix Cheualiers qu'il menoit auec luy ont mis à mort preſque tous noz gẽs, puis ont enleué ma maiſtreſſe, & quelques ſiennes Damoyſelles, car la pluſpart s'en ſont fuyes. Or eſtant venué par fortune dans ceſte foreſt, ie rencontray le Cheualier que vous voyez icy mort, lequel ayant entendu l'infortune de ma Dame, me diſt que ie le ſuyuiſſe, & qu'il s'en iroit prẽdre ſix autres Cheualiers ſes couſins en vn chaſteau qui eſtoit aſſez pres d'icy pour l'acõpagner en ce beſoing. Nous en allans ainſi enſemble, rencontraſmes vn Cheualier, qui ſans aucune ocaſion demanda le combat a celuy qui me conduiſoit, lequel l'accepta, & pour choſe que ie lui peuſſe dire, ne le ſceu onc engarder de combatre. Mais ſon deſaſtre & le mien voulurent qu'il fuſt rencõtré au deſcouuert de ſon eſcu, & ainſi renuerſé mort par terre comme vous le voyez. Voylà, ſeigneur Cheualier, comme ie ſuis icy demeuree ſeule, pour y plaindre mon malheur, & la mort de ce Cheualier. Le Roy ayant grande cõpaſsion de la Damoyſelle, & deſirant faire reparer le tort qui auoit eſté fait à ſa maiſtreſſe pour l'amour de luy, auec ce braue & noble courage q̃ iamais ne lui defaillit, mit pied à terre, & laiſſãt ſon habillemẽt de chaſſeur, diſt à la Damoyſelle qu'elle lui aydaſt à s'armer des armes du Cheualier mort, & qu'il vouloit qu'elle le guidaſt au lieu ou ſa maiſtreſſe auoit eſté enleuee, & que Dieu leur enuoyeroit quelque bon ſecours ſelon la faueur dont il a acouſtumé vſer enuers ceux qui ſont en telle neceſsité. La Damoyſelle voyant le Roy aſſez biẽ diſpoſé de ſa perſonne, & l'eſtimãt beaucoup pour ce qu'il vouloit entreprendre, encores qu'à la barbe, & aux cheueux il lui ſemblaſt aſſez aagé, lui diſt : O Seigneur Cheualier combien preux & hardy vous deuiez eſtre en voſtre ieune aage, puis qu'en ceſte vielleſſe vous voulez encores vous hazarder à vne ſi dangereuſe entreprinſe. Certainement voſtre beau taint ne vous denie point tant la force qui eſt neceſſaire contre les Damoyſelles, comme les cheueux blancs, & la barbe blanche ſemblent vous denier celle qui eſt requiſe contre les Cheualiers : partant ie ſuplie Dieu que par noſtre iuſte querelle, & par la grandeur du bon courage que ie voy en vous, il recompenſe le deffaut de voſtre premiere ieuneſſe, laquelle (cõme ie croy) vous n'auez laiſſé paſſer ſans auoir acquis quelque haute renommee au fait des armes. Le Roy en ſouz-riãt luy diſt: Laiſſons celà pour ceſte heure, car ce qui me mancquera par mon aage, ſera ſuplee par voſtre bon droit. Adoncq' il s'arma des armes du Cheualier occis, & prit ſa lance qui eſtoit encores entiere, puis montant ſur ſon cheual, & la Damoyſelle ſur ſon palefroy luy diſt: Guidez moy maintenãt au lieu ou vous penſez que nous puiſsions trouuer les voleurs qui ont enleué voſtre maiſtreſſe. Il ſeroit parauenture meilleur (reſpondit elle) que nous atendiſsions plus grãde compagnie, car l'entrepriſe me ſemble trop mal ayſee, & trop dangereuſe pour vous ſeul. Vous ne dites pas mal (diſt le Roy ſi nous auions le loyſir d'atẽdre quelque nouueau ſecours:

ſecours : & partant faites ce que ie vous dy ſans faire plus long ſeiour en vn temps que nous auõs ſi bon beſoing de nous haſter: car i'eſpere en Dieu qu'il ne nous abandonnera point, & eſtime beaucoup plus ſa faueur que l'ayde de toutes les compagnies du monde. Et bien (diſt la Damoyſelle) puis qu'il vous plaiſt, au noõ de Dieu ſoit, à moy ne tiendra. A ces paroles elle fit troter ſon palefroy le plus toſt qu'elle peut, & le Roy la ſuyuit par vn petit ſentier, lequel trauerſoit la foreſt: mais auant qu'il en peuſt eſtre ſorty, rencontra vn Cheualier bien monté, & armé de toutes pieces, lequel luy diſt: Cheualier, qui vous fait auoir ſi grand haſte? Suyuez moy (diſt le Roy) ſi vous le voulez ſçauoir, car ie n'ay le loyſir de le vo⁹ dire. Celuy de la foreſt iugeant par la belle contenance du Roy que ce deuoit eſtre quelque noble & hardy Cheualier, le ſuyuit diſant : Par ſainte Marie ie veux voir qu'elle ſi grand' haſte vous auez. Allans vn peu plus auant, ilz rencontrerent deux autres Cheualiers, qui emmenoient par force vne Damoyſelle, laquelle ſoudain qu'elle vid le Roy & celuy qui le ſuyuoit, leur eſcria: Las, Seigneurs Cheualiers pour Dieu ſecourez moi contre ces trahiſtres qui pourchaſſent mõ deshonneur. Le Roy tourna la teſte vers le Cheualier qui le ſuyuoit, & lui diſt: Secourez ceſte Damoyſelle, car quant à moy ie n'ay pas le loyſir d'arreſter. Ie croy (diſt l'autre) que ce que vous en faites n'eſt ſinon pour fuir plus à voſtre ayſe, puis que vous deniez ainſi voſtre ſeçours à vne Damoiſelle qui le vous demande à ſon tant grand beſoin. Le Roy ſuyuit touſiours ſon chemin ſans luy reſpondre, & le Cheualier s'en courut vers les autres deux, & leur diſt: Laiſſez, trahiſtres paillards, ceſte Damoyſelle, ſi vous ne voulez auoir entrepris à voſtre mal'encontre vne ſi grande villainie. Les deux s'en vindrent les lances baiſſees à toute courſe contre luy, diſans: Par dieu vous maudirez l'heure pour la folie que vous faites en vous ſouciant de ce dont vous n'auez que faire. Il ne leur reſpondit autrement, ains brochant ſon deſtrier des eſperons, s'en vint contre eux la lance baiſſee auec deſmeſuree roydeur. Les deux rompirent ſur luy, mais il en ataignit tellement l'vn au deſcouuert de ſon eſcu, qu'il luy paſſa la lance au trauers du corps, & le deſarçonna tout roide mort par terre: Puis mettãt la main à l'eſpee, ſe tourna cõtre l'autre, lequel le receut courageuſement & commencerent à s'entretaſter aſſez au vif. Toutesfois le combat dura bien peu, car le Cheualier qui vouloit violer la Damoyſelle ne pouuant plus endurer les braues coups de ſon aduerſaire, delibera par ſa fuite de l'abandonner en repos, & ſe mettre hors du danger: ce qu'il fit, mais le Cheualier n'eut aucun ſoucy de le ſuyure, & diſt à la Damoyſelle: Suyuez moy, à fin que ce mal'heureux ne vous reuienne encores faire quelque outrage: car i'ay ſi grande fantaſie de trouuer mon autre fuyart, qui galoppe deuant moy, que ie n'ay deliberé de m'arreſter iuſques à ce que ie voye à qu'elle fin reſortira ſa couardie. Couard me ſemble il bien (diſt la Damoyſelle) puis que me voyant en telle neceſsité, il ne m'a oſé ſecourir, ains vous a laiſſé ſeul prendre le combat contre deux. Que ſçauez-vous (diſt le Cheualier) s'il n'auoit point meilleur beſoing de remedier à ſa crainte, que de ſouſtenir voſtre bon droit. Vous dites vray (reſpondit la Damoyſelle) & partant allons là ou il vous plaira, car ie ne ſuis deliberee de vous laiſſer, craignant tomber encores en quelque autre malheur. Suyuez moy doncq', diſt il. Ainſi s'en allerent apres le Roy, qui eſtoit deſia bien loing deuãt: mais tantoſt apres le Cheualier le voiãt r'entrer dans vn petit bocage, diſt en riant Ie prie Dieu qu'il ne nous laiſſe point perdre ce beau cerf, car il a trouué vn haye fort propre pour ſe cacher. Tenez-le pour perdu (diſt la Damoyſelle) ſi vous ne voulez encores perdre la peine que vous employerez à le ſuyure. Ces buyſſons ne m'empeſcheront point que ie ne le trouue, diſt le Cheualier. Et ainſi deuiſans entrerent dans

dans le petit bocage, ou ilz auoient premierement veu entrer le Roy, & le suyuirent au trac de son cheual: mais le bon Prince acompagné de la damoiselle qui le guidoit n'eust si tost passé dans la pleine qui estoit par delà ceste petite forest, qu'il auisa vne lictiere, & à l'entour d'icelle vne grande compagnie de Damoiselles qui ploroient & se lamentoient fort piteusement. Elles estoient suyuies d'vn grand geant, & de dix Cheualiers, qui les menaçoient fort rudement abatre si elles ne se vouloient taire. Incontinent la Damoiselle guide du Roy les aperceut, & dist: Helas, voyla ma dame ma maistresse, & ses Damoiselles que lon emmene prisonnieres: ie vous prie me laisser icy, car ie ne sçaurois auoir le courage d'aller plus auant. Faites (dist le Roy) ce qu'il vous plaira, puis que i'ay deuant moy ce que ie demande: Il sera donc meilleur (dit la Damoiselle) que ie m'en retourne sur mes pas, car ce me seroit trop grand' folie d'atendre icy le mesme malheur, auquel ie peux voir mes compagnes. Ainsi s'en retourna par le mesme chemin qu'elle estoit venuë, sur lequel tantost apres elle rencontra le Cheualier, & la Damoyselle qui suyuoient le Roy, lesquelles l'ayans aperceuë, la recogneurent incontinent, & luy dirent, D'ou vient celà, Damoyselle, que vous fuyez de celuy qui fuyt? Dites, ou auez vous laissé vostre compagnie? Ie ne fuy point de celuy qui fuyt (dist la Damoyselle) mais ie fuy bien de celuy qui va entreprendre l'vn des plus dangereux combatz qu'il sçauroit estre posible de penser, non pour s'en fuyr de moy, mais pour sauuer ma dame ma maistresse, & ses Damoiselles mes compagnes. Que voulez vous dire par la? dist le Cheualier. Ie veux dire, respondit la Damoiselle, que si vous estes autant hardy comme voz paroles le monstrent, vous alliez secourir l'vn des plus hardis Cheualiers que i'aye encores oncq' veu, à fin de vous desabuser de la mauuaise reputation en laquelle vous l'auez: & cependant ceste damoyselle & moy vous atē-drons icy, pour voir ce qui auiendra de luy & de vous. Le Cheualier oyant ces paroles eut trop plus grande enuie que deuant, de voir qu'elle yssuë il auroit de sa queste, & partant il dist aux Damoyselles, A Dieu soyez donc, car ie veux vn peu entendre ce secret. Ainsi s'en alla au grand gallop apres le Roy, lequel bien tost apres que la Damoyselle qui le guidoit l'eut abandonné cria au geant, & à ses Cheualiers qu'ilz l'atendissent. Le geant fort coleré dist à sa troupe, Allez vous en tousiours vostre chemin, car ie vous rataindray facilement aussi tost que i'auray chastié la folie de ceste vile & chetiue creature, qui s'en vient ainsi hurlant apres nous. Auecques telles & autres menaces le geant s'en vint contre le Roy, & le Roy contre luy, tenant la lance baissee, fort bien couuert de son escu, & courant d'vn si droit fil qu'il s'en alloit ataindre le geant par le mylieu de la poitrine, si de sa cimeterre il n'eut aucunement destourné la lance, laquelle neātmoins vint passer par l'espaule du cheual, & luy transperçant les flancz tomba tout roide mort par terre, & son maistre souz luy, lequel comme lourd & mal habille qu'il estoit, se brisa vne iambe de la roideur de la cheute. Le Roy passa outre, & paracheua sa carriere, puis retourna, & voyant le geant en tel desroy, il eut volontiers mis pied à terre, pour se depescher de son miserable corps auant qu'il eut le loisir de se releuer. Mais les dix Cheualiers voyans leur maistre en ce danger, coururent à bride abatuë à l'encontre du Roy, luy escrians qu'il ne touchast au geant s'il ne vouloit mourir sur la mesme heure. Le Roy ne se souciant trop de leur menaces, mit courageusement la main à l'espee, & se vint ieter pesle mesle entr'eux. Quelques vns rompirent leurs boys sur luy, mais il ne le firent esbransler dans la selle non plus que s'ilz eussent hurté contre vn rocher, & partant commencerent à l'enuironner de toutes parts, le frapant fort outrageusement deuant & derriere, sans luy donner aucun repos. Là eussiez

fiez-vous peu voir la noblesse, & la vertu du bon Roy, lequel soustenoit fermement leurs assautz, & ne ietoit aucun coup en vain, car du premier il abatit le heaume & la teste de l'vn des dix, & du second il transperça le plus prochain de luy par le milieu de l'estomac, tellement que ces deux trebucherent mors par terre entre les iambes des cheuaulx. Ce pendant les Damoyselles voyant qu'elles n'auoient plus aucune garde à l'entour d'elles, commencerent à s'en fuyt deçà & delà sur leurs palefroys & abanbonnerent la litiere de leur maistresse, ou elle demeura acompagnee de deux Damoyselles seulement, sans iamais vouloir prendre la fuite, pour quelque chose que lon luy peust remonstrer, disant que si le Cheualier incogneu deuoit vaincre elle seroit assez à temps en liberté, sinon, qu'elle ne vouloit point estre pl[9] heureuse que celuy qui d'vn si noble courage s'estoit mis en tel danger pour l'amour d'elle, & partant qu'elle se contenteroit de sa bonne & de sa mauuaise fortune, à fin que selon l'issue du combat, les Dieux disposassent d'elle tout ainsi qu'ilz auroient premierement disposé de luy.. Auecque ceste persuasion la vertueuse & noble Dame regardoit par grande merueille la haute cheualerie du Roy, lequel combatant contre les huyt dont il estoit enuironné, ne monstra iamais vn seul geste par lequel on peust seulement coniecturer en lui aucune crainte ny faute de cueur, encores que le combat fust si mal departy. Ce pendant le Cheualier qui le suyuoit sortit de la forest, & voyant le Geant renuersé ieter vne espoisse fumee par la visiere de son heaume pour sa grande douleur qu'il sentoit ne se pouuant arracher de dessouz son cheual, puis regardât les autres deux Cheualiers mortz, & la puissance, & la hardiesse auecque laquelle le seul Roy combatoit contre les huyt, dit à parsoy, O Dieu ne sçay par quel moyen ie pourray desormais recompenser la mauuaise reputation que i'ay euë du meilleur Cheualier du monde, puis que ie voy en luy tant de prouësse qu'en la grande extremité ou il est, il a bien peu affaire de mon secours. Toutesfois en faisant maintenant pour luy ce qui me sera possible, ie m'essayeray à luy payer vne partie du tort que ie luy pourrois auoir fait, en atendant que quelque autre meilleure ocasion se presente pour le satisfaire du surplus. Acheuant ces propos il commença à mettre la main à l'espee, & s'en courut secourir le Roy : & d'autant qu'il estoit fort braue & excellent Cheualier auec son ayde les huit furent bien tost reduytz en telz termes, que les quatre estans abatus morts par terre, les autres quatre s'en fuyrent. Adóc le Cheualier de la forest les poursuiuit assez rudement, mais le Roy s'en retourna deuers le Gean Bruzo Cornelio (car il auoit ainsi nom) lequel s'estant finablement tiré de dessouz son cheual, combien qu'il ne se peust autrement tenir sinon apuyé d'vn genou en terre, nẽantmoins il n'auoit encores perdu l'esperance de la victoire, ains de sa cimeterre épouuentable menassoit horriblement le Roy, lequel ne tenant grand conte de ses furieux gestes piqua viuement son cheual, & luy fit passer par dessus le ventre. Mais le Geant au passer tout renuersé qu'il estoit donna tel coup de son coutelas dans les deux cuisses de derriere du cheual, qu'il en trẽcha l'vne entierement, & ouurit l'autre iusques à los, puis se releua comme deuant sur le genou ayant laissé tomber son armet en terre. Le Roy sentant tomber son cheual tira soudain les piedz hors des estriers, & se ieta auecq' grande legereté dans la campagne, puis bien couuert de son escu vint à l'encontre du Geant esperant lui fendre la teste en deux, par ce qu'il la lui voioit desarmee. Tant fut le Roy adroit & promt à ruer son coup, que Bruzo Cornelio n'eut aucun loisir de ietter son escu au deuant, ains auança seulement le bras senestre qui luy fut taille auec son armure iusques dâs la chair viue, en sorte que la pointe de l'espee luy entama encores vne partie de

tie de la teste. Le geant outré de la douleur du coup en vint ruer vn autre contre le Roy auecques telle roideur qu'il lui fit voler son escu en deux pieces, sás pouuoir retenir si bien sa cimeterre, que pour la grád' force dont il l'auoit brandie, elle n'entrast plus de la moytié dans la campagne, sans la retirer oncques puis. Lon se pourroit esbahir comme le Roy n'eut le bras coupé de ce merueilleux coup: mais vous deuez sçauoir que le voyant venir de si grande roideur, il vouloit se retirer arriere pour le laisser passer, ce qu'il ne sceut faire si promptement, que la pointe de la cimeterre n'entrast en fendant enuiron trois doigtz dans son escu, à raison dequoy le coup s'en ensuyuit tel qu'il vous a esté recité. Or le Roy voyant Bruzo Cornelio desarmé de la teste, & des mains, ne fut paresseux à prendre sa bonne fortune, auant qu'il eust le loisir de releuer sa cimeterre, & partant luy donna tel coup sur le mylieu du chef, qu'il luy fendit iusques aux espaules, mettant parce moyen fin au combat, & à la vie de l'horrible Geant. Adonc ayant rendu grace à Dieu d'vne si belle & heureuse victoire, Il apperceut le Cheualier qui l'auoit secouru, en vne aspre & dangereuse meslee auecques les quatre qui s'en estoient premierement fuys, car ilz estoient retournez contre lui, le voyans seul à les poursuyure. Et partant le Roy prenant vn cheual & vn escu des Cheualiers morts, le courut secourir, & à son arriuee des deux premiers coups renuersa les deux premiers morts par terre, & incontinent apres, les autres deux naurez de maintes mortelles playes qu'ilz auoient premieremẽt receuës en ceste meslee, cõme n'ayans plus aucune esperance, faillirent de cueur, & tomberent de leurs cheuaulz en bas donnans le dernier signe de la mort. La merueille que le Cheualier de la forest receut de la prouësse du Roy fut si gráde, qu'il pensoit songer voyant en si peu de tẽps le cruel Bruzo Cornelio aueque ses dix Cheualiers, occis & estenduz sur la verdure. Mais s'il eust sceu par la main de qui estoient faites ces grandes merueilles, il ne s'en fust point esmerueillé, veu que la merueilleuse renommee du tresexcellent roy Amadis de Gaule, auoit desia tant de foys fait esmerueiller tout l'vniuers, que desormais on ne s'esmerueilloit plus de ses merueilleux hautz faitz d'armes, veu qu'il y estoit acoustumé, & pareillement ceux de son lignage, cõme engendrez du vray Fenix, lequel en cheualerie, liberalité, saintes meurs, & toutes autres vertus qu'on pourroit penser, surpassoit facilemẽt tous les plus excellens Roys qui regnerent onc sur la terre.

Comme le roy Amadis recogneut la belle Dame qu'il auoit deliuré d'entre les mains du fier Geant Bruzo Cernelio, & le Cheualier qui l'auoit secouru.

CHAP. XX.

NE restant plus personne à qui combatre, le Cheualier estrange dist au Roy, Seigneur Cheualier pardõnez moy si pour vn tẽps i'ay eu quelque mauuaise opinion de vous, car ie vous asseure que ie vous tiens maintenant pour le plus excellent Cheualier qui oncques ceignit espee, & vous suplie me dire qui vous estes à fin que ie puisse recognoistre par son nom, celuy auquel par experience i'ay cogneu tant de haute cheualerie. Le Roy luy respondit, c'est moy qui ay receu ayde & faueur de vous, & partant ie suis autant obligé à vous cognoistre, & à poursuyure vostre amytié, comme vous à chercher la mienne. Mais auant qu'entrer plus auant en ces propos, ie suis d'auis q̃ nous aillons voir qui sont les Damoyselles, lesquelles nous auons deliurees d'entre les mains de ces brigans. Ainsi s'en allerent le Roy & le Cheualier de la forest vers les trois Damoyselles, qui sortirent incontinent de leur litiere pour venir au deuant d'eux, d'autant qu'elles auoient grád' enuie de les cognoistre, mesmemẽt le Roy, auquel pour sa prouësse elles estoient redeuables de leur honneur,

neur,& de la vie ensemblémẽt. Or quand ilz furent assez pres les vns des autres, le Roy auisant l'vne des trois fort belle, & de bien bonne grace, le cueur lui tressaillit, car il la pensoit recognoistre comme, celle qu'il auoit veuë long temps au parauãt: mais s'estant encores aproché plus pres, il osta son armet de la teste, & dist à haute voix, O Dieu! combien est grande la bonne fortune que i'ay receuë ce iourd'huy, puis que i'ay eu le moyen de faire quelque agreable seruice à celle qui merite autant que lon l'honore qu'aucune autre Princesse du monde. Vrayement, ma Dame, si ie ne m'abuse, ie vous suis de beaucoup plus redeuable que ie ne fus oncq' par cy deuãt, car ie ne pense point que vous soyez venuë en ceste contree, sinon pour continuer les faueurs dont vous auez tousiours vsé enuers moy. Sachez que ceste belle Dame à qui le Roy parloit, estoit la royne Cleofile, & partant soudain qu'elle l'eut recogneu, & entendu ces gracieux propos, elle lui dist. O Dieux immortelz! comme vous m'auez fait rencontrer celuy que ie cherchois! & en vn temps si oportun qu'auecque le tesmoignage de vostre excellence, Mõsieur, vous auez encores gardé mon honneur de la violence qui luy estoit apareillee. Adonc s'embrassans & baisans par grand' amour, le Roy lui dist, Ie vous prie, ma Dame, me dire quelle fortune vous auoit cõduit en ce desastre pour m'en acquerir vn si grand heur. Monsieur (dist elle) le desir de vous voir & la royne Oriane, m'a fait abandonner mon Royaume, pour vous venir satisfaire de tout ce en quoy ie me suis rẽduë vostre redeuable depuis le iour que ie vous dõnay mon cueur, auecques le plus loyal & chaste amour que iamais Damoyselle ayt porté à Cheualier. A raison dequoy ie suis sortie de mes terres acompagnee de trois nauires bien equipees, & fournies de tel nombre de Dames & Gentilz-hommes que ma personne le requeroit. Mais estans assez pres d'icy, mes nauz ont esté separees pour quelque petite tourmente de mer, de sorte que celle en laquelle i'estois auecque mes Damoyselles, a seulement pris terre au prochain port, dans lequel nous ne fusmes si tost descenduës pour nous reposer du trauail de la mer, que le Geant & les Cheualiers que voylà morts, nous prindrent, & emmenerẽt toutes, excepté celles qui peurẽt gaigner leur liberté à la fuyte. Ma Dame (dist le Roy) ie suis autant asseuré de la valeur de vostre personne pour ne perdre aucune gloire de celles qui vous peuuent estre otroyees, comme de vostre sage discretion pour les sçauoir conquerir à toutes les ocasions qui s'en offrent. Ainsi le croyie (respondit elle) puis que ma fortune s'est peu acompagner auecque la vostre: & par tant au moyen de ce qui m'est deu pour l'amour de vous, il n'y a louãge que ie ne puisse meriter. C'est de vous (dist le Roy) dont ie tiens ces louanges, aumoins si aucunes me sont deuës pour ce regard. Ce pendant le Cheualier estrange cognoissant que celuy estoit le roy Amadis, osta son armet, & encores qu'il fust noir de visage, si monstroit il vne fort belle disposition de corps, car c'estoit dom Gazar de Tarsis, qui en ce temps auoit laissé l'Isle de Guindaye, pour venir voir la belle assemblee des Princes qu'il auoit entendu estre lors en Constantinople. Le Roy ne voulut lui presenter les mains que premierement il ne se fust donné à cognoistre à lui, & lors l'embrassa de bon cueur, non sans le priser beaucoup pour sa prouësse, qu'il auoit nouuellement cogneuë à l'essay. Adonc ayant fait signe aux autres Damoyselles qui estoient espãduës çà & là, elles retournerent en grand plaisir pour se voir ainsi deliurees du danger ou elles estoient au parauant. Puis la Royne estant remontee en sa litiere, le Roy & le Prince se mirent chacun à son costé, & entre plusieurs gracieux deuiz, prirent leur chemin vers le lieu, ou le Roy auoit abandonné la poursuyte du sanglier. Mais ce pendãt les autres Princes ne le trouuans point, & n'en pouuans sçauoir

uoir aucunes nouuelles, se mirent à le chercher par la trace du pourceau sauuage, & arriuans aupres du Cheualier mort, apperceurent son habillemēt de chasse qu'il auoit despouillé, dont ilz ne sceurent que penser, & entrerent en fort grāde crainte que quelque encombrier ne luy fust auenu. De là suyuans la trace des cheuaulx, trouuerent les deux Damoyselles qui s'estoiēt cachees dans la forest, lesquelles au degaisner des espees, eurent vne si grande peur qu'elles s'en estoient fuyes bien loing du lieu ou elles auoient promis à dom Gazar de Tarsis d'atendre l'yssue du combat. Les Princes aduertis par elles du danger ou estoit le Roy, se mirent à bride abatuë au chemin qui leur fut monstré? pour l'aller secourir. Amadis de Grece, & dom Falanges d'Astre acoustrez de leurs habillemens de chasse faitz de toile d'or, estoient les premiers en ceste queste: au moyen dequoy ilz furent pareillement les premiers qui trouuerent le Roy & la Royne Cleofile auecques le Prince dom Gazar de Tarsis. Alors ilz firent premierement à la Royne les reuerences que vous pouuez pēser, puis à dom Gazar, qu'Amadis de Grece embrassa plusieurs foys fort affectueusement, par ce qu'il estoit filz du roy Fulurtin son grand amy. Ainsi de cōpagnie s'en retournerent vers la ville auecques le grand contentement du roy Amadis, tant pour la bonne auanture qui luy estoit auenuë, comme pour amener de celle chasse vne tant agreable & gracieuse proye, aux Imperatrices & Princesses, desquelles elle fut receuë en grande ioye, & mesmement de la royne Oriane, car elles deuisoient toutes deux ensemblément en grand plaisir, dautant que la royne Cleofile, outre sa grande beauté, estoit encores fort sage, & bien aprise en celle premiere ieunesse ou elle estoit, tellement que toutes les Princesses se plaisoient fort en sa compagnie. Quelque tēps apres son arriuee ses autres nauz prirent port deuant la cité, dont elle fut fort resiouye. Ainsi se maintenoit la cour en grand plaisir, pour les diuerses & estranges auantures qui y arriuoient tous les iours, & mesmement pour la presence de la belle & excellente royne Cleofile, qui demeura là quelque temps comme vous entendrez cy apres.

Comme Bruzerbe le crespelu roy des Massagettes, se presenta à la royne Sidonie: & comme l'extreme douleur qu'elle en receut, luy fit demander vn don à Daraïde, dont elle se mit, & toute sa cour en vne merueilleuse confusion.

CHAP. XXI.

Bruzerbe le crespelu Roy des Massagettes estāt arriué en la cité de Guindaye, s'en alla incontinent faire la reuerence à la royne Sidonie de la part de dom Florisel, & lui recita toute l'yssuë de leur combat. Mais la Royne l'ayant escouté assez long temps, sentit vne angoisse demesuree, voyant que la fortune estoit du tout rebelle au desir qu'elle auoit de mourir, & de se venger de dom Florisel par la recompense de sa teste. Adonc la douleur cōmença à la tourmenter de telle furie, que si elle eust demeuré plus lōg temps en la presence du Roy, on l'eust veuë abandonner le respect de sa magesté, & authorité royalle iusques à perdre toute patience. Au moyen dequoy se contraignant aux mieux qu'il luy estoit possible, elle prit congé du Roy, puis s'en alla en la chambre ou sa fille estoit, auecques Daraïde, la royne Briangie, & Garaye, lesquelles furent fort estonnees quand elles la virent entrer toute enflammee de cruel feu, qui naissoit du trauail de son magnanime cueur, auec lequel par vne force contrainte, elle auoit tousiours iusque là resisté à la secrete douleur qui la martiroit au dedans, à fin de la descouurir puis apres par le dehors en vne double angoisse, qu'elle tesmoignoit assez par les grosses & infinies larmes qui luy tomboient des yeux: Mais son

ſon maintien eſmeut tellement le tendre cueur de Diane, qu'elle commença à tenir compagnie aux pleurs de la Roine ſa mere auecque pareille ſolemnité de larmes: puis mettant en grand trouble toutes les dames & damoiſelles qui eſtoient preſentes, elle lui diſt: Helàs, ma dame qu'elle choſe peut-ce eſtre qui vous cauſe ſi grãd ennuy? La Roine ne reſpondoit point, ains auecques pluſieurs aſpres ſanglots, acroiſſoit le dueil, & le deſdaing qui lui bouillonnoient en la poitrine: dequoy Diane commença à croiſtre pareillemẽt ſon trauail, acompagnant touſiours les angoiſſes de la Roine ſa mere auec pareille doleance des ſiennes. Mais Daraïde ne pouuant plus ſe contenir de monſtrer le vray amour dont elle eſtoit embraſee, voyant ſa dame mener tel dueil pour celuy de ſa mere, elle ſe mit à genoux deuãt la Roine, & baiſant premierement ſes belles mains, lui diſt, Ma dame ie ſuplie voſtre grandeur me dire l'ocaſion de l'ennui auquel ie vous voy: & ie vo⁹ promets & iure par le loyal ſeruice que ie doy à ma dame Diane, de m'eſſayer à vous ſatisfaire ou de mourir en mon deuoir. La Roine la regarda ainſi agenouillee deuãt elle aſſez long temps, & finablement en grand' peine la releua par la main, & luy diſt, Helàs Daraide, ie veux que vous me donniez vn don, à fin de voir ſi vous me voudrez dõner le ſecours que iuſques icy vo⁹ n'auez encores denié à aucũ de ceux qui vous en ont requis à leur beſoing. Ma dame (diſt lors Daraide) ie vous ſuplie en me cõmãdãt requerir de moi ce qu'il vo⁹ plaira, car ie vous promets d'acomplir ce que vous me commanderez, ou de ſatisfaire au ſeruice que ie vous doy, en m'y employant iuſques à la perte de ma vie, veu par vne choſe moindre il ne me ſeroit iamais poſſible de m'aquiter enuers vous de ce en quoy ie ſuis redeuable à voſtre grandeur. Daraïde (diſt la Roine) i'accepte voz paroles, & voz promeſſes, à fin qu'en les mettant à execution, vous ſatisfaciez à l'iniure qui m'a eſté faite, & à ce en quoy ie me ſuis redeuable enuers moy meſmes, pour la recompenſe de l'amour, que ie ne puis refuſer à celuy, duquel par voſtre aide i'atens la raiſonnable vengeãce pour mon dernier contentement. Ie vous requiers donc la teſte de dom Floriſel de Niquee, & veux qu'auſſi toſt que vous l'aurez miſe en ma puiſſance, vo⁹ me tranchiez pareillement la mienne, à fin que moy eſtant ſatisfaite du tort dont il m'a abuſee, il demeure ſemblablement ſatisfait de l'ardãt amour que ie luy ay porté toute ma vie, comme ſon ame ſe pourra aſſeurer, me voyant mourir d'vne volontaire mort, pour ne pouuoir plus viure apres la ſienne. Et ne faites, Daraïde, aucune difficulté de m'otroyer ce que ie vous demande, car il ne me reſte plus aucun autre remede, par lequel en mettant fin à la vie deſolee ou ie ſuis, ie puiſſe mieux ſatisfaire à l'obligation en laquelle ie ſuis redeuable à mon honneur, ny a l'amour que ie porte à celuy duquel ie deſire ceſte iuſte vengeance. Daraïde oyant ainſi parler la deſeſperee Roine, & conſiderant d'vn coſté ſon impitoyable requeſte, & de l'autre la promeſſe qu'elle lui auoit faite, ſe trouua en telle perturbatiõ qu'elle fut long temps ſans lui pouuoir reſpondre vn ſeul mot, comme celle qui remuoit en ſon entendement vn milion de reſponces inconſtantes, & toutes contraires les vnes aux autres. Et partant la Roine luy diſt, Parlez Daraïde, que reſpõdez vous à ce que ie vous demande? Ma dame (reſpondit elle) la grandeur de ce dont vous me requerez, & le reſpect que i'ay eu à ce que ie doy au Prince dom Floriſel à cauſe de ma dame Diane, m'õt fait ainſi demeurer long temps ſans vous reſpondre. Maintenant, ma dame, ie vous puis dire, atendu la haute Cheualerie du Prince Grec, que par la perte de la vie ie pourray facilemẽt ſatisfaire à la promeſſe que ie vous ay faite, encores que ie ne puiſſe autrement acõplir voſtre demãde.

Toutesfois si la fortune veult que la teste de Florisel tombe en mon pouuoir, apres vous l'auoir presentee, ie vous requerray d'vne chose laquelle vo⁹ m'acorderez s'il vous plaist, à la charge que si vous ne l'acomplissez, ie ne seray pareillemét tenuë d'acomplir vostre seconde demande, qui est de couper vostre teste, apres vo⁹ auoir donné celle de dom Florisel. La Roine lui respondit, I'accepte voz promesses, auecques les conditions que vous auez proposees, moiennant que ce dont vous me requerrez auãt que me faire iouïr du secõd don que ie vous demande, n'empesche point mon contentement. Ainsi le vous promets-ie, dist Daraïde. Qui vo⁹ pourroit reciter la peine qu'endura la Princesse Diane, quand elle entendit ces conuenances, & ces trois extremitez tãt malaysees, esquelles il n'y auoit aucun remede pour empescher que sa chere Daraïde n'ẽ receust la mort, ou bien son pere & sa mere, ou parauenture les trois ensemble? La triste Diane ne pouuãt soustenir celle miserable angoisse, qui luy auoit esté iusques à lors incogneuë, se laissa tomber toute pasmee entre les bras de la Roine de Corit: Bien tost apres Daraïde voyãt la douleur de sa dame, & meslant la pitié qu'elle prenoit d'elle auecques la confusion ou elle estoit desia reduite au parauant, se laissa pareillement tomber en sursaut dans le giron de la Roine Sidonie, ne monstrant non plus de sentiment en tous ses membres, ny plus de couleur en son visage, que ceux lesquels on conduit au sepulcre: tellement que pour eau, ny autre liqueur froide qu'on peust ieter sur elle, ny sur Diane, il estoit impossible de les faire retourner à soy: au moyẽ dequoy elles estãt tenuës pour trespassees, parce qu'aucune des damoiselles là presentes n'auoit iamais veu pasmoison durer si long temps, ce fut vne chose fort estrange & encores plus pitoyable à ouïr, que les pleurs, les criz, les plaintes, & les lamentations dont la tour de Diane retentissoit de toutes parts. La Roine de Corit plorant tendrement & tenant sa bouche sur le froid visage de la Princesse, rendoit les gemissemẽs des autres damoiselles beaucoup pl⁹ pitoyables par les siens. Mais la Roine Sidonie voyant sa fille, & sa Daraïde en si piteux estat, tordant ses mains d'vne angoisse mortelle, cõmença à se lamẽter en ceste façon, O graue honneur de mon hault & royal lignage, comme tu m'as cõduite en vn desastre duquel ie puis receuoir le iuste guerdon de ma folie! O amour, & cõme tu fais aparoir en moy ta force trõperesse, en me faisant vser de haine & de cruauté enuers celuy que i'aime trop plus q̃ moymesmes! O fortune auec quelle incõstance & legereté tu tes changee, en me mettant en tel desespoir, à lors que ie cõmençois à conceuoir l'esperance d'acomplir bien tost ce que plus ie desirois en ce monde! O Dieux immortelz, auecques cõ bien de rigueur vous auez voulu recõpenser le fier orgueil, & la superbe presumptiõ de la Roine Sidonie! O ma chere fille, & encores fille de celui qui desroba les saints droits de ma chasteté. Helas comme vous m'auez voulu payer de ce que vo⁹ me deuiez pour l'amour que vo⁹ auez tousiours porté à vostre pere, en recõpense des outrages, & des iniures q̃ ie luy ay tousiours pourchassees! O ma fille la premiere du monde, & la nompareille en beauté, à fin de rendre pareillemẽt nompareille la douleur que i'endure maintenant de ta mort! O cruelle mort, cõme me laisses tu en vne tant miserable vie! O vie cruelle, comme me laisses tu en vne mort tant miserable! O Dieux immortels, pourquoy permettez vous vne si grande iniure cõme est celle que ie reçoy par ma vie en voyant ma fille Diane morte? Mais que dy-ie? il est iuste que comme iustes que vo⁹ estes, vous me faciez vne si rigoureuse iustice, pour me faire prendre la vengeance de moy, en me confondant en vne douleur que ie me suis causee moymesmes. Helàs Daraïde comme tu donnes, à moy & à ma fille, le

deuoir duquel tu nous estois redeuable: A moy, en me donnant auecques ta fin, la fin de la folie de ma vengeāce, & en estaignant par ta mort, l'espoir que i'auois en ta vie: A ma fille, en recompensant sa mort par la tienne, qui est le dernier payement dont tu estois obligee à l'amour que tu lui portois, & à celuy qu'elle te portoit. O bien heureuse Damoiselle, qui par ta mort as peu payer ce que tu deuois à ma Diane par ton amour, encores que sa mere n'en ait tant sceu faire pour le sien. O saint Moraïsel, comme tu es maintenant bien vengé de moy, & bien satisfait de la vengeāce que ie t'ay si lōg tēps pourchassee! O dieux immortels, puis que vous me refusez la iustice en me laissant en ceste miserable vie, ie ne la refuseray point à mes mains, & garderay le priuilege de ma franche & libre volonté que i'ay receu de vous à ma naissance. Or sus doncques, & qu'en me donnāt la mort de mes propres mains, ie me dōne la vie, laquelle vous m'auez si long tēps deniee pour ne m'auoir assez prōptement donné la mort. La Roine en disant ces paroles degaine l'espee q̃ Daraïde pasmee en son giro auoit pendue au col. Mais cōme elle pensoit en apareiller la pointe contre sa poitrine pour s'enferrer, Garaye & les autres damoiselles lui acoururent en grand effroy: & par ce que nonobstant leurs remonstrāces elle estoit deliberee de mourir, & que ses damoiselles de toutes leurs forces se tourmentoiēt pour l'empescher de ce cruel sacrifice: les voix, & les trepemens des piedz rendirēt si grand bruit, que Diane toute effrayee retourna de sa pasmoison. Mais elle s'effraya beaucoup d'auantage, quād elle vid la Roine se debatre entre ses damoiselles auec vne espee en la main: Lors se faisant faire place, la conrut embrasser, & luy dist: Helàs, ma dame, qu'est-ce que vous voulez faire de ces armes? La Roine voyant sa fille en vie, qu'au parauant elle auoit tenuë pour morte, receut tel plaisir que ce fust grāde merueille, comme celle soudaine ioye ne luy donna la mort qu'elle cerchoit auecques tant de trauail. Or ne peut elle tant resister à ceste nouuelle alteratiō qu'elle ne tombast esuanouïe sur la poitrine de Daraïde. Mais Diane les voyāt toutes deux ainsi pasmees l'vne sur l'autre, auecques pareilles lamentations que sa mere n'agueres auoit faites, & en paroles pleines d'vne graue maiesté, commença à tesmoigner la douleur qu'elle souffroit pour les voir en vne si mortelle destresse. Garaye la consoloit au mieux qu'il luy estoit possible, luy remōstrant qu'elle ne se donnast tant d'ennui, & que ce n'estoient que petites pasmoisons qui ne pouuoient plus durer long temps. Adoncques la Roine retourna à soy, à force d'eau froide, dōt on lui aspergea le visage, puis embrassa & baisa sa fille plusieurs fois par grand amour. Mais Diane ne pouuoit se resiouïr aucunement voyāt tousiours en pareil estat sa Daraïde, laquelle toutesfois reuint finablement à elle, en la mesme sorte que si elle fust reueillee de quelque profond sommeil. Alors voyant sa dame releuee, elle receut si grand plaisir qu'il seroit impossible de vous l'exprimer: car son excessiue ioye lui causa presque vne pareille violence que la precedente douleur, en façon que bien peu s'en falust que de rechef elle ne retombast en pasmoison. Biē tost apres elle aperceust aupres de soy la Duchesse Lardenie, & la Marquise de Lastes, & toutes les autres damoiselles fort tristes qui estoiēt à l'entour d'elle pour la consoler. Mais leurs propos furent interrōpus par vne grande emotion que lon entēdit en la ville, auec plusieurs cris de tristesse: dōt la Roine & toute sa cōpagnie demeurerēt en grād trouble. Daraïde & Garaye se leuerēt, pour aller voir que ce pouuoit estre, & en passant par la galerie qui respōdoit au grād palais, elles virēt la salle toute pleine de cheualiers armez, criās à haute voix: Ou est la Roine & la Princesse sa fille? quel bruit, quels cris sont ce que no⁹ auons entendu ceans? En mesme trouble

ble estoit encores toute la ville car vous deuez sçauoir qu'aux soudains cris & lamentations que lon auoit ouy faire aux damoiselles en la tour de Diane, tous les citoyens s'estoient esmeuz: & pẽsans que ce fust quelque trahison, les Cheualiers & autres gens de guerre de la cité estoiẽt acouruz tous armez vers le palais, à la persuasion, & souz la conduite des Ducs de Gamez & d'Alfarce: & lors iusques aux plus simples gens, tout le peuple courroit en armes par les rues, en criant: Trahison, trahison, on veult desrober la Roine & sa fille. Ils aioustoient encores maintes autres noueautez, comme il auient cõmunement en telles esmotions du vulgaire, ou chascun tient propos cõformes à ce dont il a plus de crainte. Par les rues aussi couroiẽt maintes femmes, & petits enfans qui ploroient & se lamentoiẽt de grãd' peur, acroissans de beaucoup le trouble, & les diuers doutes du danger, tellement que lon ne sçauoit quel cõseil prendre. A tant Daraïde & Garaye arriuerent à la porte, par laquelle personne ne pouuoit passer sans la volonté de la Roine: & aperceuãs les Ducs de Gamez, & d'Alfarce, Daraide leur dist: Qu'estcecy? qui cause vne si grande mutinerie? C'est (dist le Duc d'Alfarce) par ce que nous auõs entendu là dedans plusieurs haults cris: & craignans que ce ne fut quelque trahison, ou quelque autre mauuaise fortune, nous sommes icy acourus en armes à l'emotion du peuple, cõme vous no⁹ voiez. Et partant dites nous, s'il vous plaist, quel bruit c'est que nous auõs ouy. Daraïde cõprenãt bien ce qui en pouuoit estre cause lui respõdit: C'est ma dame Diane laquelle estãt tõbee en pasmoison, & semblãt estre morte, a ainsi fait troubler & espouuẽter ses damoiselles: mais maintenant elle est reuenuë à soy, & se porte bien. Les Dieux en soiẽt louez (dit le Duc) car no⁹ estions en grand ennui. Il sera bon que vous vo⁹ mettiez à quelque fenestre qui regarde sur la grãd' place, à fin qu'en vo⁹ voyant le peuple s'apaise, & que vous lui distiez comme les choses se sont passees. Suiuãt ces paroles du Duc, Daraide & Garaye s'en allerẽt à vne fenestre qui regardoit sur la grand' place, & monstrãs assez ioyeux visage, firent signe aux citoiẽs de se taire: ce qu'ils firent incontinent, pour entendre ce qu'elles leur vouloient dire. Alors Daraïde parla à eux en ceste sorte: Seigneurs citoiẽs, resiouïssez vous, & laissez le souci auquel nous vous voyons, car le bruit que vous auez entẽdu ceãs, n'est procedé que d'une petite pasmoison, laquelle est arriuee à ma dame la Princesse Diane, qui maintenãt (graces aux Dieux) se porte fort biẽ. Au surplus la Roine m'a enchargé de vous remercier en son nom, de ce que vous auez fait pour l'amour d'elle comme bons & loiaux suiets que vo⁹ estes. Le peuple ayant ouy ces paroles, s'ẽ retourna en grand plaisir, ietans maints cris de ioye à leur depart, & remercians les Dieux de ce que la Roine & la Princesse estoient en bõne disposition de leur personne, & sans aucun danger. Quelque temps apres le tumulte commẽça à se rapaiser peu à peu: mais ce ne fut si soudainemẽt qu'en quelques endroits de la ville, il ne durast encores plus de trois grosses heures. Or Daraïde & Garaye aians raporté à la Roine l'ocasiõ de ce bruit, elle fut assez resiouïe de la fidelité & amour que par tel moyen elle recognoissoit en ses suiets. Adonc Garaye commença à tenir maints ioieux propos à Daraïde & Diane, pour leur oster la memoire de leur ennui. Ce pendant la Roine Sidonie les laissa, pour aller remercier les Ducs & les Cheualiers de leur loyal seruice. Entẽdez en passant que les Astrologues & Augures de la Roine tindrẽt le tumulte de ce iour pour vn mauuais prodige, & pour signe de quelque malheur auenir sur l'Isle de Guindaye: à raison dequoy ils en taiserẽt l'interpretation iusques à quelque temps apres, que l'yssuë des choses descouurit la verité de leurs presages.

Des propos que Diane eut auecq' Daraïde sur la promesse qu'elle auoit faite a la Roine: et comme elle se donna à cognoistre à sa dame Diane pour Agesilan de Colchos.

CHAP. XXII.

INcontinent que la Roine fut sortie, Diane dist à Daraide : Ah ma grand' amie, ie n'eusse iamais pēsé que vous me deussiez causer vn tel infortune, comme est celuy que i'atens par la promesse que vous auez faite à la Roine : car en l'accomplissant, si vous estes vaincuë, ie ne puis faillir à vous perdre: & si vous demeurez victorieuse, ie perdray le Prince Florisel, & la Roine, qui sont ceux desquelz i'ay receu ma naissance. La Princesse en disant ces paroles ploroit à grosses larmes. Ma dame (respondit Daraide) ne croyez point que les Dieux consentent iamais que vous receuiez aucun ennuy, ny desplaisir par mon moyen : car ie ne croy point qu'en ce bon heur auquel ie suis pour estre vostre, la fortune vueille me tourmenter d'vn tel outrage : & ne puis penser qu'en lieu ou les Dieux ont assemblé tant d'amoureuses pensees comme en moy, ilz ne vueillent encores acōpagner tout ce qui m'est deu pour l'amour d'elles à fin de m'employer en vostre seruice: tellement que i'espere que ce dont la fortune nous menace, qui nous semble maintenant douleur & destresse, se cōuertira en ioye & en recreatiō pour l'auenir. En disant ces paroles, Daraide monstroit vn riant & gracieux maintien pour consoler la Princesse, laquelle se resiouït vn peu comme s'asseurant, pour la grande discretion de Daraïde, qu'elle se sçauroit bien mettre hors de tel peril à son honneur. Quelque tēps apres la Roine estant retournee dans la chambre de Diane, Daraïde lui dist qu'elle vouloit aller acomplir sa promesse, & partant qu'elle lui dōnast cōgé & à sa sœur Garaye. La Roine ne sçachant par quel autre moyen donner repos à ses douleurs, que par sa mort, & par celle de dom Florisel, dont elle se tenoit desia asseuree, luy donna congé de partir de là à quatre iours : & pensoit à part soy, qu'elle ne pourroit songer vn autre meilleur moyen que cestuicy, tant pour satisfaire à sa vengeance, & à son honnesteté, comme pour se deliurer du cruel feu auquel l'amour de Florisel la tenoit embrazee. Pendāt ces quatre iours Daraïde considerāt que son aage ne pourroit desormais plus celer souz vn habit de Damoiselle, ce qu'elle auoit tousiours tenu secret iusques là: & luy semblant qu'il seroit beaucoup meilleur de declarer elle mesmes à Diane, la tromperie à laquelle son loyal amour l'auoit contrainte, que de la laisser descouurir par le temps, & par la nature qui estoient pour bien tost luy embellir le menton des fleurs de sa premiere barbe : le iour auant que partir, elle pria Diane de la vouloir ouïr seule à seule dans le iardin pres de la fontaine des ieussemins, & qu'elle ne se vouloit esloigner d'elle sans premierement lui deceler quelques choses que iusques là elle luy auoit tousiours cachees. Diane se doutant presque de la verite, laissa la Roine auecq la Duchesse Lardenie, & la Marquise de Lastes, & vint au iardin le soir aupres de la fontaine acompagnee seulemēt de Daraïde, laquelle s'assit aupres d'elle. Or voyant le lieu & le temps assez propres pour declarer son vouloir à sa Dame, elle commença par deux ou trois fois à parler sans iamais pouuoir acheuer ny pronōcer trois mots entiers: car certainemēt elle estimoit ceste entreprise plus hardie, & plus perilleuse, qu'auncune autre ou elle se fust onques retrouuee: d'autāt que si es autres elle s'estoit mise en hazard de perdre la vie pour gaigner l'honneur & la renommee de la victoire, en ceste-cy elle hazardoit à perdre sa dame, à fin de gaigner par sa perte, la pl' douloureuse mort qu'il luy eust esté possible de souffrir. En ceste confusion elle changeoit de diuerses cou-

ses couleurs en son visage,& Diane pareillement, laquelle craignoit beaucoup plus la violence que pour son honnesteté elle se deuoit faire à elle mesme,à fin d'en faire autant d'auantage à Daraide,que le secret qu'elle lui vouloit raconter, duquel elle estoit desia assez auertie au parauãt. Finablement Daraide monstrant par ceste alteration, vn signe manifeste de ce qu'elle vouloit dire, auec plusieurs trauaillez & passionnez souspirs,commença à parler ainsi:

Harangue de Daraide se donnant à cognoistre à Diane,pour Agesilan de Colchos.

Si les grandes entreprinses n'estoient acompagnees de grãd danger,croyez,ma dame,que bien petite seroit la louãge de ceux qui en pourroient auoir obtenu la victoire: & pour ceste raison, d'autãt qu'il y a plus de peril, d'autant aussi il y a pl⁹ d'honneur, de gloire, & d'immortelle renommee. Ne pensez point que les grandes choses se puissent acheter par les petites,ny qu'auec peu de trauail lon puisse gaigner beaucoup de louange. Ainsi ma dame,vous pouez cognoistre ce qui pour vous conquerir doit estre mis à l'auẽture, puis que m'essaiant maintenant à vous gaigner, ie me metz au hazard de vous perdre. Helàs! voylà l'ocasion qui donne tant de crainte à mes paroles, par ce que pour vouloir faire vn grand gaing,ie suis en danger d'vne grãd perte:& crains que vous cerchant par trop, ie ne vous perde encores d'auãtage: car pour me hazarder à me perdre moy mesmes en ceste queste, i'auenture bien peu de chose, puis qu'il y a desia si long temps que ie suis perdu en voz amours:cõbien toutesfois qu'en part du monde ie n'aye iamais eu tãt de gaing comme en vne si heureuse perte. La cause de mes passions amoureuses vous est manifeste par l'excellence de vostre beauté. Les douleurs passees que i'ay souffertes en vostre seruice,vous dõnent asseuré tesmoignage du respect & de la reuerẽce que i'ay tousiours euë à vostre grandeur. La hardiesse que ie prens maintenãt,s'excuse suffisammet par ma peine,& l'outrecuidance de mes pensees, par mon Royal lignage,acompagné du chaste & loyal desir auec lequel i'ay tousiours gardé la reuerence deue à vostre honneur:& la garderay toute ma vie sans vous vouloir suplier de departir aucun remede à mes angoisses,q̃ ce ne soit souz le tiltre de fidele espoux,& en vous gardãt vostre chasteté telle que vous la pouez auoir maintenãt: Or,ma dame,auecques ces cõditiõs il vo⁹ plaira sçauoir que souz le nõ,& souz l'habit de Daraide,vo⁹ auez en vostre presence Agesilã,filz du grãd Prince le preux Falãges d'Astre, & de la forte Princesse Alastraxeree.Ne vo⁹ esbahissez si ie me suis ainsi déguisé, & couuert de telles armes pour gaigner vostre bonne grace: car en autre habit,sinõ en vn pareil au vostre,ie n'eusse sceu me hazarder en entreprise tãt perilleuse,au moins auec quelque esperãce de la victoire. Vous sçauez maintenãt ma dame,ce que iusques icy ie vous auois tousiours tenu secret.Vo⁹ voiez les plaies douloureuses desquelles en ceste cruelle guerre d'amour vostre beauté excellente m'a cruellement nauré. Ie me suis desia assez long temps deffendu, me couurant souz l'escu d'vne Daraide deguisee:maintenant ma dame,ie vous confesse victorieuse,& vous ren mes armes pour en leuer vn trophee à la force de votre immortelle beauté: vous supliant me prendre à mercy, en vous gardant la fidelité, & la reuerence que ie doy à vostre grandeur, & que ie vous promets, & iure par mon Dieu immortel, vo⁹ garder toute ma vie souz le tiltre de mariage. Mais si par la rigueur de vostre responce vous me voulez refuser la pitié dõt ie vo⁹ suplie,croyez,ma dame, que gueres lõg temps vous ne me pourrez estre rigoureuse, & que bien tost mõ piteux trespas vous fera regretter celuy mort, auquel durant sa vie vous aurez esté tãt cruelle.Ainsi mõ ame iadis infortunee

tunee se cōsolera par vostre plainte apres l'enseuelissement du corps. O moy donc bien heureux! qui ay mis mon cueur en si noble lieu, que la iouissance de mes desirs me rend le plus heureux de toute la terre, & le dernier de mes malheurs me promet encores quelque consolation. Or auez vous ouy, ma dame, le peu que ie sçay dire de la grande douleur que ie souffre: mais si ie ne vous puis assez exprimer le mal que i'endure, vous le pourrez aisement comprēdre si vous l'estimez autant grād en moy, comme les beautez, & les excellences sont grandes en vous: Puis donc que par ce moien vous pourrez sçauoir de vous mesmes les immortelles angoisses qui me tourmentent, encores que vous ne les peussiez entendre de moy: ie vous suplie de rechef par la iuste pitié que le vainqueur doit auoir du vaincu, me prendre à mercy veu que ie me rens: & me traiter en vostre seruice comme celui duquel la mort ou la vie depend de vostre cruauté, ou des faueurs de vostre bonne grace.

Daraide disant ces dernieres paroles s'estoit mise à genoux deuāt Diane en pleurant à grosses larmes par grand' compassion. Or deuez vous sçauoir que ce iour elle s'estoit vestuë de ses plus riches acoustremens, car pour mieux auoir la victoire de ce combat, elle s'estoit armee des plus propres armes qui fussent lors en sa puissance. Apres qu'elle eut acheué de parler, Diane toute transie & sans aucune couleur, demeura long temps sans luy respondre vn seul mot: toutesfois à la fin elle luy dist à quelque peine:

La cruelle response de Diane à Daraide.

Sçachez Daraide, qu'en changeant vostre nom vous auez encores changé en haine, l'amour, duquel par voz tromperies vous auez eu vne si longue iouissance: & si la prochaine parente qui est entre nous, & ma benignité acoustumee ne resistoient à l'execution de mon corroux, ie vous ferois chastier d'vn tel tourment que l'affronterie de laquelle vous m'auez abusee le merite. Mais pour ne laisser aucune ocasion à personne de pēser que vostre outrecuidāce ait trouué en moi quelque fragilité, ie n'vserai enuers mon honneur de la pitié que ie lui deurois, pour le guerdonner par vostre mort de l'offense que vo⁹ auez cōmise: car ie ne veux point que lō publie q̄ vostre folle temerité vous ait causé vne si grande gloire, que de m'auoir seulemēt veuë: mais aussi ie ne veux pas que vo⁹ demeuriez sans estre aucunement puni, encores que la peine soit trop mal egallee à vostre offense, quoi que vo⁹ vous en vueillez excuser. Et partāt ie vo⁹ defens de vous trouuer iamais deuāt moi en quelque part que ie puisse estre, puis qu'il ne se peut faire comme Daraide, & cōme Agesilan mon hōneur ne le souffre.

Diane acheuant ceste dure response, & monstrant vn fort rigoureux visage, se leua, & s'en alla: mais Daraide ne pouuant plus souffrir la face corroucee de sa dame tomba de grand douleur à la renuerse esuanouïe sur la verdure. Diane sentant vne peine pareille à la mort pour la voir en si piteux estat, se contraignit tant, & dissimula si fort son ennui, qu'il seroit impossible de croire qu'autre damoiselle quelconque ait iamais fait le semblable. Elle abandonna sa chere Daraide ainsi pasmee sans lui donner aucun secours, & s'en alla vers la Roine de Corit, auecque laquelle estoient la Duchesse Lardenie, & la Marquise de Lastes. Mais Lardenie la voiant tant oubliee en elle mesme, & si ententifue à faindre par la contenance du visage, ce qu'elle auoit dessus le cueur, se douta incontinent de la maladie que ce pouuoit estre, d'autant qu'elle l'auoit veuë aller en la compagnie de Daraide, & qu'elle estoit retournee seule. La duchesse donc abandonnāt ses compagnes, courut vers la fontaine ou elle trouua la desolee Daraide en la façon que vous auez ouy:

puis luy mettant auecq grand dueil la teste en son giron, luy ieta sur le visage de l'eau de la fontaine, tellement que quelque temps apres elle la fit retourner de pasmoison. Adonc Daraïde auec grande abondance de larmes & de souspirs, commença à se plaindre ainsi, O douce mort, pourquoy me laisses tu encores retourner en vie? O vie miserable, pourquoy me refuses-tu la mort? O amour, combiẽ i'experimente en toy de haine! O cruelle haine, pourquoy prens tu le nom d'amour? Ay, ay, moy malheureux! en cerchant amour, i'ay trouué son contraire: & en pensant donner le remede necessaire à ma maladie, ie l'ay accruë sans aucune comparaison. O ma dame Diane, combien i'ay tousiours eu crainte de la cruauté laquelle maintenant i'experimente en vous! Puis dõc que tel est vostre vouloir, ia à Dieu ne plaise de faire auenir vne chose qui m'est tant impossible cõme de demeurer plus longuement en vie auecq la male grace de ma dame. O malheur trop miserable! car ie ne demande chose qui ne me soit refusee par ce que ie la demãde: et ne fuis chose qui ne me soit ottroyee par ce que ie la fuis. Làs! ma dame Lardenie, ie vo⁹ suplie ne prẽdre pl⁹ aucune pitié de moy, puis que ie n'en prẽs pas moymesmes, à fin de conformer ma volonté à celle de ma dame: car ie ne puis vouloir, sinon ce qu'elle veult, & me hays moy mesme, puis qu'elle me hayt: mais si vous m'aimez, il sera raisonnable que vous vueillez ce que ie veux, qui est seulement de m'en aller accomplir la promesse que i'ay faite à la Roine, à fin que toutes les choses que ie feray desormais, se facẽt contre ma volonté: car ie sçay bien qu'en acomplissant ce que ie luy ay promis, i'acompliray encore le vouloir de ma dame Diane. Or maintenant m'aperçoy-ie assez que la Roine sans ocasion ne me fit vne si estrange requeste comme elle m'a faite: car ce fut à fin que par la mort que i'en receurois, elle vsast enuers moy de la pitié que ma dame Diane me refuse en me faisant mourir plus cruellement. Certes ie ne puis moins esperer de la prouesse & haute cheualerie du Prince Grec, en ce combat que i'ay entrepris contre luy, sinon par la mort d'vne si foible & desauorisee creature comme ie suis, il satisfera à sa glorieuse renommee, & à ce que comme noble Cheualier il estoit tenu de faire, en reparãt le tort que ie reçoy pour durer plus long temps en vie. O bienheureux Prince! puis que toutes choses s'apareillent à la gloire de son bon heur: & moy pareillement bien heureux: veu que la fortune, & la Roine, & la volõté de ma dame Diane m'õt apareillé par les mains d'vn si grãd seigñr, la mort que selõ ma loi ie ne pouois pourchasser de mes propres mains. O Dieu puissant, comme par tout tu monstres ta sage prouidence! car en ce iugement de ma mort prononcé par la bouche d'vn si noble & excellent Iuge, comme est ma dame, il estoit bien raisonnable que tu luy secourusses d'vn si excellent ministere pour executer ta iustice souueraine, auecques l'arrest lamentable de mes cruelles destinees. Lardenie voyãt les angoisses mortelles de Daraïde, ploroit par si grande pitié qu'elle ne luy pouuoit respondre vne seule parole: & ainsi demeura assez long temps pendãt lequel Daraïde s'esuanouït souuẽt dans son girõ & à chacunefois qu'elle retournoit à soy, elle recommençoit de nouuelles plaintes sans pouuoir aucunement se rapaiser par aucune consolation que luy peut donner la Duchesse, qui entendoit assez l'ocasion de sa douleur. Ce pendant quelques autres Damoiselles qui par fortune se promenoient dans le iardin, la voyant en pl⁹ piteux estat qu'elles ne l'auoient oncques veuë, s'en coururent à la Princesse Diane, qu'elles trouuerent auec la Roine de Corit, & Garaye, & leur dirent comme toutes effrayees: Helàs, mes dames, Daraïde se trouue tant mal que nous n'espe-rõs qu'elle puisse viure encore vne heure, car elle

car elle se monstre tant passionnee qu'il semble que par la seule mort elle doiue mettre fin à sa langueur. Ces paroles entrerent tellement au cueur de Diane, qui aymoit Daraïde trop plus que soymesme, qu'elle ne sceut onc se leuer du lieu ou elle estoit, encores que la Roine de Corit & Garaye la voulussent emmener auec elles voir que ce pouoit estre: ains leur dist qu'elles allassent les premieres, & qu'elles les suyuroit incontinent apres auoir fait quelques suplicatiõs à ses dieux pour le salut de Daraide. Adoncques Diane se voiant seule, & ne pouuant plus souffrir vne tant cruelle experience de l'amour de Daraïde, cõmença auecque plusieurs souspirs à se plaindre de sa peine & de celle de son amant. O cruelle amour (disoit elle) comme tu me sçais recompẽser du tribut que tu me demandes, & que ie te refuse, pour mieux garder celuy que ie doy à ma pudicité! Las! Agesilan, comme auez vo⁹ vsé enuers moy de telle hardiesse, à fin qu'en me forçant moy-mesmes, ie vous tinsse vne si cruelle rigueur! Helàs! si estes vous beaucoup plus heureux que ie ne suis, car vous pouez alleger vostre ennui en publiant voz doleances: mais ie ne puis receuoir celle consolation pour estre contrainte à vous tenir tousiours les miẽnes cachees. En descouurant voz passions vous pouuez auoir assez d'excuses, lesquelz ie n'oserois, & ne pourrois alleguer mes amours estant descouuertes. Vous plaignez seulement vostre trauail sans auoir aucun souci du mien, mais auecque le mien ie lamente encore le vostre. Las si vous sçauiez & souffriez ce que ie sçay, & ce que ie souffre, vous voudriez temperer vostre douleur, & vous deffendre contre elle par vne discrete pacience: & considerant la force que ie me suis faite à moy mesmes en vous esloignant de moy, vous cognoistriez que ie ne vous ay point fait de violence, sinon à fin de ne violer point mon honneur. En voulant continuer ses lamentations, Diane ouyt quelques haultz cris auec vne nouuelle plainte de ses Damoyselles à l'entour de Daraïde, au moien d'vne pasmoison, laquelle depuis que les Roines de Corit & Garaye estoient arriuees, lui auoit dõné au visage vne couleur mortelle, & tant blesme que toute la compagnie commençoit à la plorer pour morte. Adonc Diane oiant leurs plaintes & gemissemens, comme hors de soy se leua en sursault, & acourut vers la fontaine ou Daraïde estoit pasmee. La marquise voiant la Princesse, lui dist en plorant, Helàs, ma dame, nostre Daraïde se meurt. Quãd Diane entendit ces paroles, sans point de doute elle fut trespassee sur le champ, si Daraïde à son arriuee ne fust reuenuë de pasmoison: & voiant sa dame le cueur lui creut vn peu, & commença à la regarder par grande pitié, comme lui demandant mercy de son offense. Alors Diane continuãt en ses dissimulations, lui dit, Quelle douleur est-ce que vous auez? Helas! ma dame (respondit elle) c'est l'outrage que me fait la mort, pour me laisser plus long temps en vie: voylà la seule peine que ie sens, en ce peu de douleur que ie voy en vous, pour vous resentir & prendre pitié de la mienne. Alors Diane lui dist, Ie croy Daraïde que vous ne m'estimez point si cruelle, que ie ne sente beaucoup de peine & de douleur pour le trauail auquel ie vous voy. Mais la Roine Sidonie qui venoit à grand' haste de son palais fort troublee des nouuelles que lõ lui auoit dist de Daraide, empescha les propos de Diane, & voiant Daraide retournee de pasmoison, lui dist, Quelle maladie estoit-ce, m'amie Daraide, par laquelle vous nous auez donné tant de crainte. Las! ma dame (respondit elle) quelle autre maladie pourroit-ce estre sinon celle qui m'a tousiours tourmentee? Or pour y remedier, veu que ie ne puis ici receuoir la mort que i'atens pour la seule guerison de mon mal, ie veux sans plus longue demeure l'aller cercher au lieu, auquel

quel ie la tiens asseuree: car ie suis certaine que la bonne fortune du Prince Grec, me donnera, ce que mon malheur me refuse. Et partant ma dame, ie vous suplie me dõner vostre congé, car s'il vous plaist ie departiray tout maintenant. La Roine luy respondit. Les dieux vous donnerõt meilleure issue de ce combat que vous ne pensez, & ainsi ie les en suplie: mais par ce que vous me semblez fort trauaillee, il sera meilleur de vous reposer vn peu auant vostre depart. Ie vous suplie, ma dame (dist lors Daraïde) s'il vous plaist me donner quelque repos, ne me refuser mon cõgé: car si ie demeure plus lõg temps, ie me trauailleray tousiours d'autãt plus, pour l'enuie que i'ay de departir. La Roine lui respondit, puis que le trouuez bon Daraïde, faites ainsi comme il vous plaira. Adonc Daraïde se leua, & auecques ses deux damoiselles alla au cabinet ou elle auoit acoustumé de laisser ses armes, & estant armee retourna au lieu ou estoient les Roines & les Princesses, & les autres dames & damoiselles de la cour, & s'agenouillant deuant elles leur dist, Mes dames, ie vois acomplir ma promesse & mon deuoir : Si iamais vous ne reuoyez le corps de l'infortunee Daraïde, sçachez qu'en son lieu, elle vous a laissé son ame. Diane sentit au plus profond du cueur ce qu'elle vouloit dire par ces paroles, car c'estoit par ce qu'elle luy auoit deffendu de ne se trouuer iamais deuant elle. Or apres que la Roine eut respondu pour toutes, & embrassé Daraïde, Diane fit le semblable, mais elle leur baisa les mains. Apres la duchesse Lardenie la vint embrasser en plorant si amerement, qu'elle ne luy sceut onc dire vn seul mot. Autant en fit la Roine de Corit, la Marquise, & toutes les autres dames & damoiselles. A ceste departie de Daraïde, & de la Princesse Diane, lon obserua vne chose fort difficile à croire, c'est que ny l'vne ny l'autre ne plorerent vne seule larme : ains la gentile Daraïde se cõtraignant par grande force monstra vn ioyeux visage, & vn maintien riant pour faire cognoistre à sa dame Diane qu'elle n'estoit point ennuyee d'obeir à ses commandemens les plus rigoureux dont elle eust peu vser enuers elle. Diane pareillement desguisant son maintien d'vne ioye dissimulee, resistoit vertueusement par la force de sa grandeur, à celle que le cruel Amour luy redoubloit en son courage d'autant plus qu'elle la vouloit cacher en son semblant. En ces entrefaites arriua Garaye toute armee, laquelle apres auoir prins cõgé de celle noble compagnie, s'en sortit dehors auec grande tristesse. Adonc les deux braues guerrieres estant montees sur leurs cheuaux, & les damoiselles sur leurs palefrois, prindrent leur chemin vers vn port, qui estoit à vne iournee de là, ou elles auoient fait aprester vne nef pour passer en Constantinople. Auec elle sortirent les Ducs d'Alfarce, & de Gamez, acompagnez des Cheualiers d'honneur de la Roine Sidonie & de plusieurs autres. Ilz conduirent quelque temps Daraïde & Garaye, tenans diuers propos, puis, apres maintes caresses, ilz s'en retournerent en la ville. Or la Roine ayant veu la ioyeuse contenance de Diane sa fille au depart de Daraïde, luy en demanda l'ocasion, Ma dame (respondit la Princesse) ie sçauois qu'elle s'en alloit par vostre commandement, & pour celle raison i'ay ainsi forcé ma volonté, à fin de mieux complaire à la vostre. Acheuant son propos la douleur retenuë en son courage, auecque la force du feu amoureux dont elle auoit l'ame & le cueur embrasez, luy apareillerent la medecine necessaire pour defendre sa vie contre ceste douloureuse passion, par les grosses larmes qui lors tomberent de ses yeux, à fin de donner quelque repos aux deux contraires qui combatoient au parauant en sa poitrine: tout ainsi comme au tirer de l'artillerie, les furieux bouletz chassez en l'air, mettent en paix les elemens contraires qui estoient renfermez ensemblement. Diane

donc par la grande abondance de ses larmes, remedia au danger de sa vie, entre les contraires pensees & diuerses affections qui la trauailloient en toute extremité. Apres auoir quelque temps continué ces pros, la Roine s'en alla, puis Diane se retira à part auecque la duchesse Lardenie, & lui conta tout ce qui s'estoit passé entre Daraïde & elle, auec autant de larmes, cōme elle auoit au parauant espargné pour mieux couurir sa peine, au lieu ou son hōnesteté ne luy permettoit de la monstrer. Puis embrassant la duchesse, lui disoit, He làs! Lardenie, comme pour garder à ma grandeur ce que ie luy dois, & pour refuser ce dont ie suis redeuable à l'affection que ie porte à Agesilan, ie me suis miserablement sacrifiee en ces cruelles flammes d'amour! Regardez ie vous suplie, si iamais il y a eu dame Romaine, ny Grecque qui en se faisant mourir, ayt iamais aproché d'vne si vertueuse constance, car en leur mort, elles donnoiēt repos à leur vie, mais moy au rebours, en ma vie, ie ne peux donner aucun repos à ma cōtinuelle mort. Las! ma chere Lardenie, supleez par vostre discretiō à celle qui deffault en moy, pour souffrir ceste absence desolee de ma Daraïde, & m'aidez de vostre recōfort, d'autant plus que ie n'ay iamais esperance de la reuoir, car selon ce que ie pense, elle voudra acomplir mon commādement, & ne retournera iamais en lieu ou ie puisse iouïr de sa presence tant desiree. O dieux immortelz! pourquoy m'auez vous recommandé l'honneur, si ie deuois aimer? Pourquoy m'auez vous fait tāt hautaine de courage, si ma grauité me deuoit causer tant de douleurs?& tāt chaste, en vne maladie qui n'a chose tant cōtraire comme la chasteté? Pourquoy me faites vous cercher conseil en vn endroit qui ne s'en acompagne non plus que la folie de la raison? Qui vous a meuz à me faire aimer la bonne renōmee, si la guerison de mes douleurs l'ont en horreur? Et outre ces iniures, pourquoy me tenez vous si lōg tēps en vie, puis que i'ay vne si iuste ocasiō de mourir? O que ne peux ie en ce feu auquel ie brusle & m'enflāme de moy mesmes, me conuertir en tiede cendre, de laquelle (comme en celle du Fenix) peust renaistre vne autre Diane, pour s'abandōner aux loyales amours de mō Agesilan? à fin que par mō sacrifice, ie puisse satisfaire à mon hōneur, & par ma renaissance à l'amour dont ie suis cruellement enflāmee. Ma dame (dit lors Lardenie) vo⁹ pouuiez satisfaire aux deux, & vous contenter de ce qu'apres vne si lōgue experiēce du noble cueur d'Agesilan, il vous requeroit de cōsentir à sa volōté, en iouïssant pareillemēt de la vostre, souz le tiltre d'vne fidele & loyale aliance. O Lardenie (respondit la Princesse) que vous parlez veritablement s'il estoit pmis à celles qui aimēt la vraye vertu, de vouloir seulemēt entrer en soupçon d'vne chose de si grande importance, cōme l'hōneur, ou d'vser de quelques cautelles pour excuser le contentement, que par tel moyen elles pourroiēt auoir pourchassé à leur volages desirs. Et partant encores que ie deusse estre son espouse, si est ce que pour l'heure il m'a esté tresbiē seāt de ne satisfaire point à sa volonté, à fin de demeurer satisfaite de mon deuoir. Puis qu'ainsi est (respōdit Lardenie) preparez vous à resister par vostre patience, contre tout le mal qui vo⁹ pourroit auenir de vostre rudesse: & quāt à voz autres plus grādes angoisses, cōsolez vous par l'esperāce de deuoir estre quelque iour espouse de celui, lequel outre ce mariage n'a autre remede, ny vo⁹ pareillemēt, pour estaindre le feu amoureux auquel ie vous voy tant enflāmez l'vn pour l'amour de l'autre. O Lardenie (dist la Princesse) cōbien ie trouuerois bō vostre cōseil de me nourrir en si douce atainte, pour ainsi cōsoler ma douleur, si ce remede ne defailloit poīt en mō Agesilan, lequel s'estāt departi de moy en desespoir, m'oste pareillemēt toute esperāce, preuoyant que par la fin de sa vie, il dōnera encore fin à la miēne: car ia ne seray

point tant ingrate lui mourant pour l'amour de moy, que ie ne satisface par ma mort, à la pitié que ie lui ay refusee durãt ma vie. Or sus (dist la Duchesse) car i'espere auecque le plaisir des Dieux, que voz entreprises prendront quelque meilleure issue que vous ne pensez: & que le temps nous aprendra ce que nous aurons à faire à l'auenir. Mais, Lardenie (dist lors Diane) que respondez vous au danger que ie crains pour le cõbat lequel doit estre entre Agesilan & le Prince Florisel mon seigneur, car la victoire de l'vn des deux ne me pourroit aporter que dommage. Ie vous respõs (dist la Duchesse) qu'Agesilan est asseuré de la prouësse de vostre pere, atendu ce qu'il a promis à la Roine: & si vous considerez la discretion, & le grand desir de vous faire seruice, que vous auez si bien experimenté en vostre Agesilan, ie n'atens point de lui autre chose, sinon qu'il gardera vne pareille asseurance au Prince Grec, si la fortune lui otroie vn si braue & noble triumphe. Adonc la Princesse Diane embrassa la Duchesse par grand amour, & lui dist, O Lardenie, ie cognois maintenant que les hautz dieux me fauorisent puis que pour me consoler en ceste absence d'Agesilan, il vous ont enuoiee à moi, auec la Roine Briangie, vous pour m'aider par vostre discretion, & la Roine pour me representer celle Daraide de laquelle toutes mes fortunes dependent. Allons doncques la voir, car il y a desia long temps que nous l'auons laissee seule. Ainsi Diane passa quelques iours, souffrãt si grande peine qu'il ne me seroit moins impossible de l'exprimer, qu'à vous de la comprendre: & à dire vray sans le bon espoir que lui promettoit la Duchesse, & sans la consolation qu'elle receuoit, voyãt la Roine de Corit, elle fut bien tost trespassee pour l'extremité de sa douleur. Or là laisserõs nous en ceste guerre pour vo⁹ declarer ce qui auint à Daraide & à Garaye depuis qu'elles furent departies de la cour.

Comme par le conseil de Garaye, Daraide esprouua l'auenture de la tour de la Duchesse de Bauiere, dont elle receut grande consolation.

CHAP. XXIII.

QVand Daraide & Garaie furent demeurees seules auecques leurs Damoyselles, Daraide recita à sa compagne tout ce qui s'estoit passé entre elle & Diane, dont elle se trouuoit en si grand ennui, que veritablement elle fust morte n'eust esté le recõfort de Garaie, qui lui disoit que sa dame luy auoit faite vne si rigoureuse responsе, pour satisfaire à son honnesteté, plus que par faute d'amour, & de bonne affection qui fust en elle: & que si Daraide le vouloit experimenter, ce luy seroit vne chose assez aysee. Comment celà? dist lors Daraide. Ie vous le diray (respondit Garaye) c'est que ceste nuit vous aillez esprouuer l'auenture du chasteau de la Duchesse de Bauiere, car elle vous asseurera de la fainte, & de la cautelle dont vostre dame a vsé enuers vous. Daraide fut fort ioyeuse de ces paroles, & embrassant Garaie par grand' amour, lui dist, O mon bon Seigneur! ie croy que vous estes quelque bon ange de Dieu enuoié vers moi miraculeusement: car vous m'auez donné vn conseil duquel, encores que ie le sceusse, ie ne me fusse peu auiser de moi mesmes. En ceste deliberation ilz passerent le surplus du iour iusques à la nuit que Garaie, & les Damoiselles se mirent à l'oree d'vn petit bocage, & Daraide desarmee de la teste & des mains, couurãt le surplus de ses armes d'vn petit mãteau s'en retourna vers la cité, & leur dist qu'elles l'atendissent là. Or estant arriuee aupres des tours de Febus & Diane, elle arrestà vn peu son cheual, & regardant la tour ou Diane estoit refermee. Helas, ma dame (dist elle) si en ceste auenture vous me niez vostre faueur, la mort ne me deniera point le dernier remede de mes trauaux. Ie vous suplie donc, ma dame, puis qu'auec

qu'auecque voſtre honneur & le mien, ie vous demande voſtre amour, que vous ne le refuſez point à voſtre Ageſilan, en l'aueuture que ie m'apareille d'eſprouuer. Acheuant ces paroles Daraïde s'en alla vers la tour enchantee, ou elle ſe mit à pied, & entrant dans la porte pluſieurs diuers inſtrumens commencerent vne fort douce & gracieuſe melodie: puis elle ſe trouua dans la chambre de la Ducheſſe, auec vne auſsi grande clarté comme ſi c'euſt eſté de iour. Adõc Daraïde ſe mit deuant la Ducheſſe & luy diſt. Ma dame ie vous prie me dire la raiſon de voſtre triſteſſe, à fin qu'apres vous me declariez auſsi les ocaſions de la mienne. Adonc la Ducheſſe enchantee ouurit les yeux & ſe changea ſoudainement en la reſſemblance de Diane, & parla ainſi à Daraïde laquelle s'eſtoit agenouillee deuãt elle. Ah mon cher Ageſilan, ſi vous ſouffriez ce que ie ſouffre, ie croy que vous laiſſeriez vne partie de voſtre ſouffrance, vous contentant de la gloire d'eſtre autant aymé de moy, comme ie ſçaurois eſtre aymee de vous, Sachez mon cher amy, que ie vous ayme plus que damoiſelle n'ayma onc Cheualier, mais mon honneſteté engendra en moy la haine, laquelle me fit premierement vſer d'vne grande rigueur contre moy meſmes, à fin d'en exercer encores vne plus grande contre vous. Si vo⁹ regrettez mon abſence, ie regrette la voſtre, ſi vous m'aymez, ie vous ayme, ſi vo⁹ me voulez pour eſpouſe, ie vous veux pour eſpous, ceſte eſperance de la fin de noz douleurs vous face prendre patiemment le trauail que vous ſouffrez pour mon abſence, & vous entretenez en ce meſme eſpoir auquel ie m'entretiens, en atendant quelque meilleure fortune. Or puis que ie vous ay ainſi deſcouuert le ſecret de mon cueur, duquel vous ne ſerez jamais abſent, ſoyez ioyeux pour la peine que vous me laiſſez, laquelle ſera d'autãt plus grande que la voſtre doit eſtre moindre, pour le plaiſir que vous deuez receuoir de la douleur laquelle vo⁹ me voyez endurer pour voſtre amour. Vous entendez maintenant ma bõne affection, tout ainſi que ie cognois la voſtre, ſoyez donc deſormais content de moy, car ie ſuis cõtente de vous. La ducheſſe enchantee acheuant ce propos laiſſa la reſſemblance de Diane & ſe retourna ainſi comme elle eſtoit au parauant. Que vous dirons no⁹ de Daraïde quand elle l'eut ainſi ouy parler? ſinon que ſa ioye eſtoit auſſi grande d'vn coſté, cõme ſa peine de l'autre, pour la douleur en laquelle elle delaiſſoit ſa dame. Adonc elle diſt, O ma dame Diane cõme vous auez voulu temperer la grãdeur de ma ioye, par la recordation de voſtre peine: car en me pẽſant oſter d'vne douleur vous m'auez mis encores en vne pl⁹ grande, d'autant que ie vous ayme trop plus que moy meſmes, & que ie ſouffre plus pour voſtre mal, que pour le mien propre. Adonc l'eſclair fit ſon office acouſtumé, & Daraïde ſe retrouua hors du chaſteau, puis montant à cheual & regardãt la tour ou eſtoit Diane, luy rendit graces du ſecret qu'elle luy auoit declaré. Ainſi Daraïde plorant de ioye abandonna la ville de Guindaye, & s'ẽ retourna au lieu ou elle auoit laiſſé Garaye auecque ſes deux damoiſelles.

De l'eſtrange tromperie que deux damoyſelles firent à Garaye, apres que Daraide l'eut laiſſee.

CHAP. XXIIII.

Bien peu apres que Daraïde eut laiſſé Garaye, deux damoiſelles montees ſur deux pallefrois qui venoiẽt de la cite de Guindaye, la rencontrerent au lieu ou elle attẽdoit Daraïde, & apres l'auoir ſaluee, luy dirent Seigneur Cheualier, ne nous pourriez vous point aſſeurer ſi les deux excellentes ſœurs Daraïde & Garaye, ſont encores gueres loing d'icy? Pourquoy le demandez vous? diſt Garaye. Parce (reſpondit l'vne d'elles) que

nous auōs grand affaire de Daraïde, ou de Garaye, ou des deux ensemble : mais les ayans esté cercher vn peu trop tard en la ville de Guindaye, lon nous a dit qu'elles estoient departies. Et pour quelle raison les queriez vous? dist Garaye. A fin que l'vne d'elles (respondit la damoyselle) vint faire reparer quelque tort que lon fait à ma tante, lequel nous ne vous pourrions dire iusques à ce qu'elle mesme le declare à celui qui doit maintenir son bon droit. Est-ce vne chose fort hastiue dont vous parlez? dist Garaye. Non (respondirent les damoiselles) par ce q̃ demain tout le long du iour lon pourra donner fin à ce que nostre tante desire. Or bien (dist lors Garaye) ie m'en iray auecques vo⁹, puis que ma sœur Daraïde n'est pas icy. O Dieux (dirent les Damoiselles) vous estes donc celle Garaye que nous cerchons. Auons nous bien peu rencontrer vn si grād heur sans l'auoir sceu recognoistre? Ie suis Garaye (respondit elle) mais ie ne voy point que vous m'ayez rencontree à vostre si grand heur comme vous dites, iusques à ce que l'experiēce vous en donne certain tesmoignage, ce qui sera bien tost comme ie croy : & partant ie veux aller auecque vous. Adonc se tournant vers les Damoiselles de Daraïde, elle leur dist, Mes amies attendez icy ma sœur, & luy dites comme ie m'en vois auecques ces deux damoiselles, & que demain au soir ie ne faudray à l'aller trouuer au port de Granfe, ou elle m'atendra s'il luy plaist. Les Damoiselles assez fachees d'estre separees d'elle, luy respondirent qu'elles feroiēt ce qu'elle leur commandoit. Adonc Garaye s'en alla auecques les damoiselles estrangeres, car la lune rendoit assez grāde clarté pour les conduire entre les tenebres de la nuit.

Tantost apres elles prindrent vn chemin lequel trauersoit celui ou elles estoient premierement. Les damoiselles portoiēt l'escu, & l'armet de Garaye, & en se riant l'vne d'elles luy dist, Madame, qui vous rencontreroit à ceste heure ne sçachant point que vous estes Damoiselle, que pē-sez vous que lon estimeroit de vous & de nous, atendu vostre grande beauté. Rien de mal (respondit Garaye) car vous estes deux, & partant la compagnie de l'vne osteroit le soupçon que lon pourroit auoir de moy si lon me veoit seule auec l'autre. Vous dites vray (dist la damoiselle) mais combien que personne ne doiue auoir aucun doute ny soupçon de nous, si ne sera il point mauuais, comme il me semble que nous soyōs tousiours en doute & en crainte de rencontrer en nostre chemin Fraudeur des ruzes, à fin qu'il ne nous facē quelque tromperie. Malencontre luy puisse auenir (dist l'autre damoiselle) car vne fois il me desroba subtilement mon pallefroy, sans que ie l'aye peu recouurer oncques puis. Garaye se print à rire, & dit Par ma foy ie luy en ay veu oster vne autre à vne damoiselle, & faire la plus ioyeuse tromperie que lon pourroit pēser, deux Cheualiers qui le luy vouloient faire rendre. Pleust aux dieux que nous le puissiōs rencontrer en nostre chemin, car ie lui ferois laisser son cheual en recompense de vostre pallefroy, L'autre Damoiselle luy dist en riant, Il me semble que ce sera le meilleur de ne le trouuer point, à fin de ne vous mettre en danger de perdre le vostre, car il pourroit bien auenir qu'en pē-sant recouurer vn pallefroy, nous en perdrions encores deux & vostre cheual ensemblémēt. Cela ne se peut faire (dist Garaye) veu que nous nous tenons sur noz gardez, & que nous sommes trop bien auisees de ses tromperies. Nous en auons tresbon mestier (dist la Damoiselle) atendu les ruzes dont il vse. Laissons ce propos (dist Garaye) & me dites s'il y a encores loing d'icy iusques au lieu ou nous deuons aller ceste nuit. Non (respondit la damoiselle) car nous arriuerons tantost à deux pauillons qui ne sçauroiēt estre qu'à demie lieuë d'icy, ou nostre tante nous atend. Là vous pourrez vous reposer toute ceste nuit, & sçauoir l'ocasion pour laquelle

quelle nous vous estiõs allé cercher dans Guindaie,puis demain au matin vous executerez la volontéde nostre tante. Voilà qui va bien (dist Garaye) car d'autant que i'auray plus tost acompli la promesse que ie vous ay faite, d'autant ie seray plus ioyeuse. Ce sera bien tost, dist la Damoiselle. Ainsi deuisant entrerent en vne grãde prairie, ou il y auoit deux pauillons dressez. Vne des damoiselles marcha vn peu deuant pour aller dire à sa tante la venuë de Garaye, laquelle estant arriuee biẽ tost apres la trouua de rechef à l'entree de l'vn des pauillons, & luy dit, Ma dame mettez pied à terre, car i'ay desia auerti ma tante de vostre venuë. Garaye descendit, & deux valets prindrent son cheual. Adonc estant entree dans le pauillon, elle trouua plusieurs dames & gentils-hõmes deuisans ensemble à la clarté de deux flãbeaux ardents au milieu de toute la compagnie. Dans vne chaize estoit assise vne dame fort ancienne, reuestuë de noir, & aiant la teste enuironnee de linges blãcs, & pendans iusques en terre. Si tost que Garaye fut entree elle se leua & lui dit, Ma bonne dame, ie vous veux embrasser pour acomplir ce que i'ay desiré il a si lõg temps. Adonc la vieille dame embrassa Garaye, non auecq' force de damoiselle, mais de la puissance d'vn Cheualier qui estoit deguisé en tels habits : puis s'escria: Sortez mon fils, & me venez venger de ce Cheualier qui m'ẽbrasse tant deshõnestement. Garaye oyant ces paroles se soupçonna de trahison, & se voulut depestrer d'entre ses bras, mais elle ne sceust oncq; car le Cheualier ne la voulut laisser eschaper, de sorte que ce pendant dix ou douze Cheualiers armez vindrent de l'autre tente, lesquels en vn instant la desarmerent, & lui osterent son espee, puis luy ayans lié & garroté les pieds & les mains, l'vn d'eux commença à se mocquer d'elle, en ceste sorte, Il n'eust esté que bien fait, Garaye, si vous eussiez esté mieux auisee, puis que lon vous auoit auertie de Fraudeur des ruzes: & ne pourrez vous plaindre de moy, si ie vous chastie d'estre ainsi venuë en mes tentes pour embrasser mõ pere, & iouïr de son amour sous l'habit desguisé de Damoiselle auquel vous l'auez rencontré : mais ie vous iure que si ie n'eusse craint d'offencer autre que vous, ie vous eusse ostee d'entre les bras d'vn si mignon iouuenceau, & vous eusse fait prendre de moy la iouïssance de l'amour que vous desiriez de luy. Garaye estoit tant contristee qu'elle eust voulu estre morte, & ne se peut engarder de lui dire, Certainement Fraudeur, selon voz trahison il ne sert de riens d'estre bien auisé à fin de se garder de vous. L'Afronteur (car c'estoit luy qui parloit) respondit. Vrayement Garaye ie n'eusse pas creu que telles paroles si mal gracieuses fussent peu sortir d'vne Damoiselle tant courtoise, pour iniurier si outrageusement vn Cheualier, lequel vous porte si bonne affection. Ie vous suplie, ma Dame, que vo[9] ne prenez point en fascherie ce dont ie reçoy si grãd plaisir pour le ferme amour que ie porte à Daraïde vostre sœur, & si son absence vous ennuye, ie m'essayeray à la mettre demain au matin en vostre cõpagnie. Garaye estoit despitee iusques au mourir pour les gaudisseries de Fraudeur lequel voiant qu'elle ne lui respondoit mot, dist à ses compagnõs, Donnons luy vn peu de passetemps, à fin de lui faire oublier le desdain & le courroux dont elle semble nous menacer. Adonc il commença à iouër d'vn psalterion, & vn sien page d'vne fluste, puis le vieil Cheualier habillé en Damoiselle se mit à gambader, & regardant Garaye, il faisoit resonner allegrement en l'air le pouce auec les autres doigts, & s'acordant assez mal au son des instrumens, chantoit à pleine gorge ceste chanson.

Si voz prouësses, & brauades
N'ont trouué mon amour trop doux.
Riez au moins de ses gambades
Que ie fais pour l'amour de vous.

Ce pen-

Ce pendant que le vieil Cheualier chantoit ces vers, tous ceux de la tante rioient demesurément, puis luy respondoient en rechãtant la mesmes chanson. Ayans assez long temps iouy de ceste recreation, ilz alieirent Garaye en vne chaize, ou ilz l'atacherent si bien qu'elle ne se fut sceu remuer ny çà, ny là: puis l'ayans coiffee des grands linges que le vieil Cheualier portoit en la teste, Fraudeur luy dist, A fin que vous ne vous plaignez de moy, qu'estant damoiselle, & vous ayant osté les armes ie ne vous aye laissee auecque l'honneur que vous meritez, ie vous enuironne le chef de ces belles & mignonnes guirlandes: & desormais faisant l'office de la duchesse de Bauiere, vous asseurerez ceux qui viendrõt icy de l'amour que Fraudeur des ruzes leur porte, & à ceste ocasion, ie vous laisseray en ceste tente. Toutesfois à fin que vous ne demeuriez seule, ie vous donneray la compagnie d'vn image lequel vous vous amuserez à contempler, comme si vous estiez Daraïde vostre sœur, laquelle i'ayme du mesme amour que ie vous ayme, tellement que l'amour lequel vous voyez que ie vous porte, vous asseurera des peines & angoisses que i'ay souffertes pour le sien. Adoncq' il pendit deuãt elle vn escu, auquel Diane estoit portraite, auec deux chãdelles de cire allumees aux deux costez: puis il lui dist, en contrefaisãt le prophete, Vous demeurerez tousiours là, Garaye, iusques au temps qu'auecque la veuë de Diane, s'assemblera celle qui par vne double prison donnera liberté à la vostre, en mettant fin à mes enchantemens, lesquels dureront à iamais en leur force, iusques à ce qu'vn autre que moy les defface. Auecques ces conditions, ie veux que ce noble auenture se maintienne à ma grãd' gloire, & à vostre grand ennuy. Ces paroles acheuees, ils laisserent Garaye seule, & sortirent tous de celle tente, puis allerent enleuer l'autre, emportans tout ce qui estoit dedans sans y oublier les armes ny le cheual de Garaye laquelle demeura ainsi que nous vous auons recité, sans se pouuoir tenir de rire en son ennuy, pour la tromperie qui luy auoit esté faite. Ayant demeuré long tẽps en cest estat, sans pouuoir trouuer aucun moyen de s'oster de là, ny de se venger du Fraudeur, elle entendit autour de la tente, les pas d'vn Cheualier: & le voyant entrer au dedans armé de toutes pieces, luy dist, Cheualier, s'il y a en vous autant de courtoisie, comme il y a de trahison en celuy qui m'a icy laissee, ie vous suplie me deliurer de la peine en laquelle vous me voyez. Le Cheualier la regarda quelque temps auecquẽ son voile blanc, & dist, Maudite soit la fortune qui si tost à rendu vefue vne tãt ieune & gracieuse damoiselle. Or s'il vous plaist me promettre la iouïssance de vostre amour, ie vous promettray ausi de vous remettre en liberté, puis en m'ottroyant ma demande ie vous ottroyray pareillement la vostre. A ces paroles Garaye cogneut que cestui estoit l'Afronteur, & pensant l'induire à la deslier, faignit ne le cognoistre, & lui dist, Ie vous prie, seigneur Cheualier, me mettre tant seulement hors d'icy, puis ie vous ottroiray tout ce qu'il vous plaira auoir de moy. Quel plege m'en donnerez vous? dist il. La louenge de vostre bien-fait (respondit elle) qui me rendra suiette toute ma vie à recognoistre vostre bonté. Ainsi comme vous estes (dist le Fraudeur) ie vous tiens assez pour ma suiette, & n'ay besoing d'autre meilleur plege pour vous garder de vous enfuïr d'entre mes mains. Mais ie vous prie seigneur Cheualier (dist Garaye) laissons ces railleries, & me desliez. Ie n'eusse iamais pense (dist il) que vous eusiez esté tant folle: sçauez vous pas bien que le temps auquel ceste auenture doit estre acheuee n'est encores auenu, & qu'elle ne peut estre mise à fin iusques à l'arriuee de celle, à qui les destinees la doiuent ottroyer. Partant s'il vous plaist que ie la voise

voise querir, il n'y a chose qui me puisse plus resiouïr que de la ranger en vostre lieu pour vous remettre en liberté. Or sus Cheualier (dist Garaye) desliez moy, & abandonnez ces railleries. Ie ne suis pas ici venu (respondit il) pour les abandonner, mais pour les cercher, à fin de me donner du plaisir, & à vous de la fascherie. Ie vo⁹ suplie (dist Garaye) vous cõtenter du plaisir que iusques icy vo⁹ auez prins de moy à si bon marché : & ne vueillez par le mal que vous me faites souffrir au corps, faire vne si large playe à vostre bonne renommee. Faites moy mieux entendre celà (dit il) car ie ne sçay pas bien ce que vous voulez dire. Ie veux dire (respondit Garaye) que pour vn peu de plaisir que vous prenez en ceste vie, laquelle se doit bien tost acheuer, vous ne faciez rien cõtre vostre honneur, lequel peut durer eternellemẽt. C'est vn tresbeau point de Philosophie que vous traitez (dist le Cheualier) & si vous continuëz encores vn peu, vous me pourrez bien inciter à faire vne chose, en laquelle ie ne pensay oncques & partant ie vous prie preschez moy encores de ceste vertu, car ie me voy desia tãt bien persuadé de voz propos, que ie suis presque deliberé de faire pour vous beaucoup pl⁹ que ie n'auois pensé par cy deuant. Qu'auiez vous pensé, dist elle. De vous laisser icy (dist il) iusques à ce que ie vous y eusse amené Daraïde. Et maintenant que pensez vous, dist Garaye. Ie delibere (respõdit il) de vous emmener ainsi liee en vn mien chasteau, ou ie vous tiendray plus asseuree qu'icy, iusques à ce que ie vous aye donné vostre sœur Daraïde pour cõpagnie : mais ce pendant il me plaist fort bien de vous voir mieux auisee en voz paroles, que vous n'estiez quand ie vous laissay: & par ainsi ie puis cognoistre que le mal ne retourne souuentefois qu'en vn plus grand bien. Pourquoy dites vous cela? dist Garaye. Par ce que de superbe & arrogante que vous estiez, ie vous ay sceu rendre vne treshumble & gracieuse Damoiselle: & vous ay bien voulu enseigner ceste vertu, à fin de vous obliger à m'apprendre celle que vous m'auez depuis enseignee. Mais il est temps que ie m'en aille reuoir mes compagnons : ce pendant ie vous prie m'atendre icy, & n'en bouger iusques à ce que ie retourne, car ie vous ameneray parauenture vostre sœur, pour voir si auecque les ruzes dont ie l'ay affinee, elle sera autant biẽ aprise comme ie vous laisse bien auisee en cest enchantement, qui fait que vous ne puissiez porter enuie à la duchesse de Bauieres. Toutesfois si vous ne pouuiez deceler à ceux qui viendront esprouuer l'auẽture, le courage de celles qu'ilz aimẽt, vous leur pourrez aumoins declarer le courage de celuy qui vous hait en vostre malencõtre. Voylà comme les auentures sont differentes. Or à fin que le serain ne vous face mal, ie vous veux laisser ceste tente pour ce soir iusques à demain au matin que ie vous l'osteray, à fin q̃ vous puissiez à loisir iouïr de la clarté du Soleil. Ie pense que desormais vous ny vostre sœur ne vous pourrez plaindre si le Fraudeur des ruzes vous a trompees apres vous auoir autresfois tant bien auerties : ce qui ne fut auenu si vostre sottise ne vous eust fait perdre le souuenir de ses sages enseignemẽs. Demeurez donc patiẽment en la contemplation de l'image duquel ie vo⁹ ay acompagnee, & si la faim vous tourmente, vous pourrez ouurir la bouche, & ainsi vous repaistre d'air & de vent deux ou trois iours, iusques à ce que ie retourne par deuers vous. A tant l'Afronteur laissa Garaye, & s'en alla cercher Daraïde pour essayer à auoir pareillement ses armes, ou à tout le moins son cheual. Mais apres estre sorty de la tente, il n'eust gueres cheminé par la prairie estant desia plus de minuit, qu'il rẽcõtta Daraïde, laquelle à son retour n'aiãt point trouué sa sœur Garaye, la suiuoit, acompagnee de ses deux damoiselles, pensant qu'il seroit plus facile de venir au dessus de toutes les auẽtures qui leur pour-

roient auenir en ce voyage, si elles ne se separoient plus l'vne de l'autre. Elle donc aiant rencontré l'Afrõteur qui auoit son armet en teste, ne le recogneut point, mais bien luy elle. Lors Daraïde l'aborda & luy dist, Seigneur ne me pourriez vous dire aucunes nouuelles d'vn Cheualier, lequel s'en va icy deuant, en la compagnie de deux Damoiselles. L'Afronteur qui la cognoissoit, luy respondit, Ie ne vous sçaurois rien dire du Cheualier que vous me demandez, mais bien d'vne Damoiselle qui est là, dans celle tente en la plus belle auenture qu'il sçauroit estre possible de penser. Quelle auenture est-ce dont vous parlez? dist Daraïde: Esprouuez là si bon vous semble (respondit il) car elle est bien pres d'icy, & ie vous asseure que vous verrez vne des plus estranges choses que vo⁹ ayez encores oncque veuë. Vous me contez merueilles (dist Daraïde) & me faites grãd' enuie d'aller voir que c'est. S'il vous plaist d'y aller (dist le Fraudeur) ie vous feray compagnie iusques à la tente & vous tiẽdray vostre cheual iusques à ce que vous soiez sortie. Ie ne vous veux pas donner tant de trauail (dist Daraïde) mes Damoiselles le tiendront bien: car le Fraudeur des ruzes m'a vne fois apris à ne laisser iamais mon cheual en garde à celui duquel ie n'aurois cognoissance. Vous ne luy estes de peu obligee (dist il) puis qu'il vous a apris vn si beau secret, Si vous le sçauiez aussi bien comme moy (dist Daraïde) vous en parleriez beaucoup mieux. L'Afronteur (respõdit il) ne me trompa oncques, à fin de me faire trouuer ce seruice de tenir vostre cheual tant estrange comme vous le faites: & si m'asseure bien, si ie ne me trompe, qu'il ne me sçauroit iamais tromper. Ie le pẽsois ainsi (dist Daraïde) la premiere fois qu'il me trompa, iusques à ce qu'il me vint encores trõper la seconde. Gardez vous dõc (dist il) de la tierce, car ainsi que disent les sages, il n'y a plus grande ignorãce que celle de ceux qui ne prenẽt exemple à leurs propres fautes, pour ne faillir point vne autresfois. Or ie vous dy que i'estime le Fraudeur des ruzes si cault que quand vous penserez estre le mieux auisé, ce sera lors qu'il aura plus de ruzes pour vous deceuoir. Prenez donc ce conseil de moy, & le mettez au rang de celui que d'autresfois il vous a fait sentir par experience. Ie vous en remercie (dist Daraïde) mais allons no⁹ en esprouuer ceste belle auẽture. Allons, respõdit il. Ainsi s'en allerent deuers la tente, à l'entree de laquelle Daraïde descendit, & donna son cheual à tenir à ses Damoiselles. Mais quand elle aperceust Garaye en la façon qu'elle estoit, elle se douta incontinent de ce que ce pouuoit estre. Adoncques comme toute effrayee, s'escria à haute voix: O Dieu qu'est ce que ie voy. Garaye la recognoissant, sentit en elle vne extreme ioye, & luy dit: ma chere sœur, lon m'a ioué la plus grande trahison dont vous ayez iamais ouy parler. Or ce pendant que Daraïde tranchoit les cordages dont Garaye estoit atachee, le Fraudeur des ruzes se mit à pied auecques les deux Damoiselles, & s'aprochãt d'elles il leur dist: Croiez mes damoiselles qu'il y a la dedãs vne des merueilleuses auentures que vo⁹ ayez iamais entenduës: & partant ie vous prie m'ouïr, car ie vous la veux dire auãt que vostre Cheualier sorte. Les Damoiselles conuoiteuses d'ouïr le conte, cõmençoient à escouter si ententiuement, qu'elles ne pensoient en autre chose: mais l'Afronteur les aperceuãt ainsi rauies, desbrida le cheual de leur maistresse, lequel estãt deslié, & courant deçà & delà, le Fraudeur se mit à l'entree de la tente, & dist à haute voix: Ma dame Garaye, vo⁹ ne vo⁹ plaindrez point de moy que ie ne vous aye dist verité, & que la profecie que ie vous donnay en m'en allant, n'ait esté du tout acomplie, en quoy vous cognoistrez que si le Fraudeur des ruzes vse de trõperies, à tout le moins il n'vse point de mensonges. Et vous ma dame Daraïde, puis

que

que ie vous ay si bien auertie les deux autresfois que ie vous ay rencontree, auisez à ceste troisiesme voz escuyeres, de prendre vne autresfois mieux garde à elles. Et à finq̃ vous & elles soyez encores mieux auisees à l'auenir, puis que le sçauoir ne se peut aquerir sans trauail, employez en vne partie pour rataindre vostre cheual: mais par ce que ie profetizois q̃ la pesanteur de voz armes pourroit par trop empescher la legereté dont vous auez maintenant besoing, i'ay voulu emporter celles de vostre sœur Garaie, à fin qu'elle vo⁹ peut plus facilement faire seruice en cest endroit. Partant detachez là, & la laissez courir apres vostre cheual: car ie m'en vois apres le sien, & voudrois bien que le vostre s'en vint encores apres le mien. Or demeurez en la male auenture, puis qu'auec tant de bons conseilz que ie vous ay donnez il y a si long tẽps, & encores nouuellement ceste nuit, vous estes tousiours tant mal auisees. En acheuant ces paroles il picqua au grand gallop, sans que Daraïde & Garaye se peussent contenir de rire pour ces façõs de faire. Alors Daraïde dit à Garaye en la desliant: Il me semble que nous deuons pardõner à ce folastre, puis qu'il sçait tant bien ordõner ses cautelles & le laisser en la mal auenture. Cest à moi à qui il l'a dõnee (dist Garaye) toutesfois puis que, selon le commun dire, lon doit prendre le premier cõseil de son ennemy, ie veux premieremẽt ayder à prendre vostre cheual, puis ie vous conteray le surpl⁹ qui m'est auenu. Ainsi Garaye sortit de la tente pour aider aux damoiselles, & apres vn long trauail le cheual de Daraïde fut pris à course de pallefrois, & ramené par les damoiselles, lesquelles puis apres se retirerent en la tente ou vne partie de la nuit fut employee au repos, & l'autre à rire des auentures qui estoient auenuës à Garaye, lesquelles elle leur raconta assez de fois, & Daraïde lui disoit: Si l'on m'eut laissee en vne telle compagnie de l'image de Diane comme lon vous laissa, ie n'eusse sceu endurer aucune douleur iouïssant de la ressemblãce de tout mõ bien. Apres maints autres gracieux propos elles dormirẽt ce peu de temps qui leur restoit de la nuit, en bonne deliberation de s'embarquer le lendemain, ce qu'elles firent: car Garaye mõta sur le pallefroy de l'vne des Damoiselles qu'elle porta en croupe iusques au port. Ainsi les laisserons nous nauiguer vers Constantinople, & pareillement no⁹ cesserõs de parler du Fraudeur des ruzes, lequel auoit apareillé tout ce q̃ vous auez ouy pensant prendre Daraïde, car il estoit bien auerty de sa departie de Guindaye, cõme celuy lequel tenoit iour & nuit ses espions en la cour, pour mieux executer ses cautelles, & ainsi il auoit preparé ces deux Damoiselles qui emmenerent Garaie dans les tentes, ou elle trouua le Cheualier ebarbé, semblant vne vieille Damoiselle.

Comme les deux vaillans Cheualiers, dom Florarlan de Thrace, & Artaxerxe, furent iettez par la tempeste en l'Isle de Colchos, au moyen dequoy lon cogneut dõ Falanges estre filz du Roy Gradamart.

CHAP. XXV.

LEs deux excellens Cheualiers, dom Florarlan de Thrace, & Artaxerxe. estans partis ensemble de Guindaie, furent cõduitz de la fortune en plusieurs lieux, ou ilz acheuerent maintes hautes & perilleuses auentures à leur grand hõneur & immortelle renommee: comme il est plus au lõg recité en l'histoire de ces deux Princes, par ce qu'en ceste cy ne se parle presque que d'Agesilan, & de dom Rogel. Et pour vous confesser la verité, d'autãt que Galersis qui escriuit ceste partie de nostre histoire, estoit natif suget du Prince dom Falanges d'Astre, il recita plus au long les faitz & gestes d'Agesilan, que d'aucun autre: tant pour ceste raison, comme aussi pour la diuine beauté de Diane, & pour les estranges & merueilleuses amours qui furent entre elle & Agesilan.

Au moien dequoy ceste histoire ne parle gueres que de luy, si ce n'est de dom Rogel, dont vous entendrez pareillement les haults faits d'armes, comme de celui qui estoit lors le premier du sang roial de Grece & de la grand' Bretaigne. Mais retournans aux deux nobles Princes dont nous parlons : apres auoir acheué à leur honneur plusieurs perilleuses rencontres, ils prindrent la route de l'Isle de Dardanie, à fin que dom Florarlã peut reuoir sa chere & bien aimee espouse, la Roine Lucene, Princesse veritablement digne de louãge immortelle, tãt pour ses rares vertus, que pour sa singuliere beauté. Elle estoit lors en fort grãd' peine pour la longue absence de son mary, cõme celle qui ne passoit aucun temps (pour brief qu'il fust) qui ne lui durast mile ans en ceste triste solitude. Or ces deux Princes aians le vent cõtraire furent iettez par la tourmente en l'Isle de Colchos, peu de iours apres que le Prince dom Falanges & la Princesse Alastraxeree en furent departis. Là ils trouuerẽt la Roine Iris en grand ennui, tant pour la nouuelle mort du Roy Tarsis son espoux, cõme pour l'absence de son fils le Prince Falanges, & de la Princesse Alastraxeree, lesquels elle auoit fait declarer Roy & Roine de l'Isle de Colchos, apres la mort du Roy Tarsis. Les deux Princes dom Florarlan & Artaxerxe aians pris terre, pour se reposer du trauail qu'ils auoient eu sur mer, delibererent d'aller faire la reuerẽce à la Roine, & la consoler en sa tristesse : ce qu'ils firent, & la trouuerẽt en son palais. Mais quand elle vid Artaxerxe si bien ressembler au Roy son fils dom Falanges d'Astre, pẽsant que ce fust lui, & qu'il se voulut celer par ce qu'il estoit à genoux, elle receut vn plaisir extreme, & comme hors de soy de grande ioye, lui dist : Mon cher fils dom Falanges d'Astre, si vous vous cachez de moy par ce que ie vous ay tousiours caché vostre vray pere, vous me faites tort: car vous ne me deuez point blasmer si ie vous ay tenu couuert, ce que mõ honnesteté, & l'offense que ie cõmis contre mon mary estant vaincuë de la beauté & prouësse du Roy Gradamart, m'ont deffendu de vous descouurir iusques icy qu'apres la mort de celuy lequel voꝰ estimoit son fils, il m'a esté permis de vous donner à cognoistre vostre pere veritable, à fin que vous vous donniez semblablement à cognoistre à moy pour mon fils. Si tous ceux qui estoient lors presents furent esmerueillez de ces propos de la Roine Iris, Artaxerxe n'en fut moins ioyeux pour le grand plaisir qu'il receut d'auoir vn si preux & excellent frere. Adoncques il respondit à la Roine : Ma dame, ie vous suplie me permettre de baiser voz mains, puis que maintenãt ie le puis faire à trop meilleure ocasiõ qu'au parauant, comme celui lequel est frere de vostre fils: en quoi vous pouuez pẽser que la fortune ne m'a icy conduit en ce temps, sans le vouloir des destinees, car ie suis enfant du Roy de l'Isle de Taprobane. Quand la Roine eut ouï parler Artaxerxe, elle l'embrassa par grãd' amour, & le receut fort gracieusement, & dom Florarlan auecques luy.

La renommee courut incõtinent par toute l'Isle de Colchos que dom Falanges estoit fils du Roy Gradamart, ce qui n'auoit encores esté sceu : au moyen dequoy vn ancien Cheualier du lignage du feu Roy Tarsis, luy voulut quereller le Royaume, tellement que la pluspart des habitans de l'Isle commencerent à le recognoistre pour Roy, d'autant qu'il estoit grand Seigneur & de fort bonne renommee. Et partãt il mit vne puissante armee en campagne pour prendre les villes lesquelles de leur bõ gré ne se voudroiẽt rẽdre à luy. Mais les deux Princes Florarlan & Artaxerxe, acompagnez d'vne bonne troupe de Cheualiers, & d'autres gens de guerre, qui tenoient le party de dom Falãges, delibererẽt luy faire teste, disans pour leurs raisons que le Prince estant né & nourry en la maison du Roy, & en la reputation de son enfant, s'estoit acquis le droit

le droit de la couronne. Sur ceste querelle ils sortirent en la campagne, en bataille rangee, & combatirent auec le nouueau Roy tresaprement, & auecq' vne grande effusion du sang d'vne part & d'autre. Mais sur la fin de la iournee le nouueau Roy fut tué, & son armee mise en route, tellement que tousiours depuis dom Falanges demeura Roy paisible de toute l'Isle, par le secours des deux nobles Cheualiers dom Florarlan & Artaxerxe, lesquels par leur grande prouësse suplécerent au petit nombre de gens qu'ils auoient à la cōparaison de l'ennemy. Aians ainsi apaisé les affaires du Roiaume de Colchos, ils prindrent congé de la Roine, & s'embarquerent tenans la route de Dardanie, en laquelle estans arriuez, vous pouuez pēser le plaisir & la ioye que receut la Roine Lucene, laquelle auoit desia perdu l'esperance de plus reuoir son Florarlā, pour le long temps qu'il auoit demeuré sans retourner. Les deux nobles Princes furent receuz auecques tout le bon accueil dont il fut possible de s'auiser, & auecques la reuerence que leur haute Cheualerie meritoit: & quelques iours apres à la requeste de la Roine Lucene, Florarlan l'espousa secretement pour receuoir l'vn de l'autre la desiree iouïssance de leurs amours: mais le Prince ne voulut que le mariage fut publié, iusques à ce qu'il eut la permission de la Roine Arlande, estimāt qu'il deuoit cest honneur & reuerence à sa mere. Les deux Princes ayans seiourné plus de deux mois en l'Isle de Dardanie, auecques tout plaisir & recreation, prindrent congé de la Roine, non sans respandre maintes larmes à leur depart: puis estans arriuez dans Coustantinople, ils furent receuz fort humainemēt de tous les Princes & Princesses, & mesmement dom Florarlan de la Roine Arlande, laquelle le voiant desia tant renommé pour sa haute cheualerie, publia par toute la court qu'elle ne se vouloit iamais marier, & qu'elle vouloit reseruer son Royaume à Florarlā qu'elle adoptoit pour son fils. Mais elle fit entendre secrettement à dom Florisel qu'il estoit fils de luy & d'elle, & luy ramentent ses anciennes amours, dont il auoit produit vn si beau fruit. Florisel fort ioyeux de sçauoir ces nouuelles, voulut que le lendemain les cerimonies fussent solemnisees, pour faire iurer & proclamer dom Florarlan Prince de Thrace. Ce qui aiant esté fait, le ieune Prince demanda congé à sa mere d'espouser la Roine Dardanie, lui remōsttant combien il lui estoit redeuable. La Roine Arlande en fut fort ioyeuse, & enuoya soudain ses embassadeurs bien acompagnez en l'Isle de Dardanie, à fin qu'ils amenassent la Roine sa fille dans Gonstātinople, pour y celebrer les nopces d'elle & de son fils en grande magnificence, par ce qu'elle desiroit fort la voir & l'auoir quelque temps en sa cōpagnie, pour luy faire cognoistre les Princesses de Grece, & aussi pour la faire cognoistre à elles. Les embassadeurs furent receuz dās la cité de Dardanie, auecques grande solemnité, & apres que la Roine Lucene eut prins congé de sa mere, ils l'amenerent en Constantinople acōpagnee de plusieurs dames & damoiselles fort belles & richemēt acoustrees. Elle fut receuë en grand triōphe par les Princes & Princesses de Grece, auecques l'honneur, & bon accueil que ses vertus & ses beautez le meritoient. La Roine Arlande estoit si ioyeuse de sa venuë, qu'elle ne s'esloignoit iamais d'aupres d'elle, dom Florisel lui monstroit pareillement grand amour, & vn gracieux visage comme à celle qui estoit sa belle fille. Mais q̄ vous dirōs noꝰ du Prince dom Falanges, quand on le recogneut pour enfant de Gradamart? sinō que la Roine Gradafilee estoit la plus ioyeuse du monde voiant vne si prochaine parenté entre lui & elle: & lui pareillemēt le plus content que lon pourroit penser, se voyant des freres tāt excellens comme Artaxerxe, & l'Infante Anaxare: & eux aussi ioyeux au possible, pour auoir vn

frere tant renommé comme le preux Falanges d'Astre. Mais par dessus tous, le plaisir d'Amadis de Grece estoit extreme, voyant son singulier amy Gradamart auoir vn tant noble & vertueux enfant, auecque la parenté qui estoit entr'eux. Et partant il enuoya bien tost apres ses embassadeurs vers luy, auecques lettres du Roy Falanges, & de la Roine Alastraxeree, l'auertissant de ces ioyeuses nouuelles, desquelles il se resiouït d'auantage que qui l'eust fait monarque de tout le monde. Tous ces Princes dont ceste grãde histoire a fait mention estans ainsi assemblez dans Constantinople, il ne leur restoit plus pour la perfectiõ d'vne si belle compagnie qu'Agesilan & dom Arlanges d'Espagne, & Filisel de Montespin, lequel estoit lors empesché entre les amours de la belle Marsire, desquelz pour les merueilles d'iceux nostre histoire recommencera encores à parler, tandis que les desguisees Daraïde & Garaye s'aprochent de Constantinople, auecques le grand plaisir de l'vne d'elles pour l'espoir qu'elle a de bien tost y reuoir sa bien aymee dame la tresexcellẽte roine Cleofile

Comme la belle Marsire abandonna les amours de dom Filisel: & de la triste & douloureuse vie qu'il en menoit.

CHAP. XXVI.

LA fortune tousiours preparee à hausser & abaisser les choses sugettes à son inconstance, sans espargner les grands non plus que les petits, & n'aiant aucun soucy de se gouuerner par la raison, voulust mõstrer sa legiereté acoustumee à dom Filisel de Montespin, à fin de luy donner par le soudain changement de ses amours, les douleurs & les angoisses d'autant plus ameres, que son contẽtement n'aguieres luy auoit esté plus doux. Car dom Filisel iouïssant (comme vous auez entendu) des beautez & bonnes graces de Marsire, ceste volage fortune luy voulut donner sur le cõmencemẽt toute la gloire qu'il pouuoit esperer de ses desirs, pour luy faire sentir sur la fin le plus grand martire qu'il estoit possible à homme de souffrir, par ce que sa Dame commença à le haïr alors qu'elle le deuoit plus aimer, & à se monstrer pl⁹ ingrate, lors qu'elle deuoit luy estre plus affectionnee, & ainsi le rendit plus malheureux qu'il ne fut oncq', alors que sa felicité deuoit estre plus grãde. Luy doncques aiãt iouy enuirõ vn mois de toutes les delices amoureuses, & de tout le contentemẽt qu'il luy estoit possible de souhaiter, pensant estre autãt aimé de sa dame, comme elle estoit aimee de luy, il tõba en vne si grieue maladie, qu'il fut cõtraint se mettre au lit par quelques iours durãt lesquelz il souffroit beaucoup pl⁹ de douleur, pour ne voir point sa dame Marsire, que pour la maladie en laquelle il estoit. Et partant il luy fit assez de fois entẽdre par plusieurs lettres & messages la peine & le tourment qu'il enduroit en son absence: & comme la plus grande douleur qu'il souffroit pour n'auoir aucun moyen de la voir, luy faisoit perdre le sentimẽt de la lãgueur qui le retenoit dans le lit. Mais tout cela ne fut rien iusques à ce qu'il s'aperceust cleremẽt de la defaueur de sa Dame, car elle ne luy respõdoit à lettre ny à message quelconque qu'il peut enuoyer par deuers elle: au moyẽ dequoy il deuint tãt triste, & hors de soy, qu'il ne sçauoit que dire, ny que faire, & encores moins que penser, par ce qu'il ne se pouuoit aperceuoir d'aucune ocasion que la belle & gracieuse Marsire peust auoir euë de le haïr, à lors qu'elle le deuoit aimer le plus. Or estant releué de sa maladie, il l'alla visiter come de coustume, mais la ioye qu'il pensoit receuoir en iouïssant de sa presence, se tourna en vne double douleur, car il cogneut à son visage & à son maintiẽ qu'elle ne luy portoit plus si bon vouloir comme au parauant. Adõc s'en retournãt à son log s en grand

grād ennuy, il luy rescriuit vne lettre, par laquelle il la suplioit de recōpenser le ferme amour dont il l'aimoit non par vne si cruelle haine, mais auec vne affectiō qui se peut comparer à la sienne, & partāt qu' il lui pleust dōner lieu oportun, auquel il eut le moien de iouïr de sa compagnie, & de la contemplation de ses excellētes be autez. Mais la belle Marsire ne respondit nō plus à ceste lettre qu'à trois ou quatre autres qu'il lui enuoya encores depuis, dōt Filisel entra en si grand desespoir, qu' il se fust volontiers fait mourir de ses pro pres mains, si auecque la perte du corps il n'eust eu crainte de perdre encores son ame. Tout le iour il ne faisoit que se tourmēter, & passoit la nuit sans aucun repos: finablement il se delibera de l'aller voir quelque chose qui en peut auenir, ce qu'il fit, & ayant trouué l'oportunité de parler à elle, encores qu'elle refusast entieremēt de luy tenir aucun propos, il lui dit. Las! ma dame, quelle cruauté, quelle hayne peut ce estre dont vous vsez ainsi enuers moy? dites (ie vous suplie) quelle ocasion ie vous ay dōnee pour me traiter si rigou reusement? Marsire auecque vne rude gra uité luy respondit. Qui vous fait tant fol & audacieux que de me tenir propos tant hors de raison? Par ce, ma dame (dist Filisel) que vous me tourmentez auec vne cruauté trop grande, il vous peut souuenir de la promesse, laquelle vous m'auez faite, de me donner l'oportunité de receuoir la iouïssance de voz faueurs à toutes les fois que l'ocasion s'en offriroit: ce que vous n'auez seulement fait, ains encores n'auez daigné respōdre à lettre, ny à message que ie vous aye peu enuoyer. Ainsi m'auez vous dōné maintes mortelles angoisses en recōpense des faueurs lesquelles vo⁹ m'auiez promises. Ie n'ay pas peu faire ce que vous dites, respondit Marsire. Ie vous suplie ma dame (dist Filisel) ne dites point que vous n'auez pas peu, dites seulemēt que vous n'auez pas voulu. Adonc Marsire prenāt vn visage fort enflammé de colere, luy dist, Et vrayement, beau sire, puis que vo⁹ voulez que ie parle si auant, ie vous dy que ie ne l'ay pas voulu, & ne le veux, & ne le voudray, mais pour maintenant ie veux bien vous mettre hors de doute, & vous auertir que sur vostre vie desormais vous n'ayez plus à m'importuner cōme vous auez fait par cy deuant, car il ne vous profitera de rien d'autant qu'il me poise fort d'auoir fait pour vous ce que i'ay fait, cōbien que nul autre l'ayt peu mieux meriter que vous, puis que ie deuois faire vne telle playe à mon honneur. Toutesfois il me desplaist de m'estre ainsi deshonoree moymesmes pour vous complaire, & atendu que ces vaines amours ne sont pour durer long temps, & que quelque iour il leur faut dōner vne fin, il sera meilleur q̄ des maintenant vous commenciez à leur imposer vn eternel silēce, à fin que vous mettiez par ce moyen vostre vie hors de danger, & mon hōneur en paix. Vous pouuez desia penser quel desespoir receut Filisel de ces rigoureuses paroles, & vous asseure bien qu'il fit alors beaucoup pour luy, & monstra vn signe de grāde cōstance, pour ne sortir point hors de soy, en aiāt si iuste ocasion. Luy donc perdant toute la couleur du visage, & transissant cōme vn criminel que lon conduit aux fourches, respondit en ceste sorte, Ma dame, ie vous remercie du bon auertissemēt que maintenāt il vous a pleu me dōner: Au moins en mon desespoir i'ay encores trouué la fin de l'vne de mes esperances, car ie n'esperois pas vn moindre guerdon q̄ cestuy cy, du vray & loyal amour lequel ie vous ay tousiours porté depuis l'heure que ie vous vy premierement. Toutesfois vous aiāt tousiours obeï iusques icy, ie suis encores prest à vous obeïr pour ceste heure & de prēdre plaisir en ce qui vous plaira, encores que ce soit ma prochaine mort, puis q̄ vous m'auez tāt biē voulu mettre hors de doute. Soit pour le plaisir q̄ Marsire receut des doleances de dō Filisel, ou

la pitié qui la contraignoit, elle se prit à rire à lors qu'il mõstroit plus de douleur, & partant il lui dist, Ma dame, retournez dire encor' vn coup les rigoureuses paroles lesquelles tantost vous m'auez dites. Adonc Marfire commença encores à se colerer, & lui pareillement à se plaindre de sa cruauté en la presence de Carie, & Marfire se prit encor' à rire plus fort que deuant, & lui dist, Or sus apaisez vous, car ie vous enuoieray querir à toutes les fois que i'auray le moien de parler à vous. Me le promettez vous ainsi, ma dame, dit Filisel. Ouy (dist elle) ie le vous promets. Ie vous suplie donc, ma dame (dist Filisel) me preséter voz belles & delicates mains à fin qu'en les baisant ie preigne le gage de vostre promesse. Adonc Marfire tira l'vn de ses gants & luy presenta sa main blanche d'vne fort bonne grace. Dom Filisel la receut entre les siennes, & la baisa souuentefois? mais parce qu'il estoit tard & que les damoiselles & autres seruiteurs de la maison venoiét couurir pour le souper, il prit congé de sa Dame, & s'en allát trouua les deux damoiselles Carie, & Cardoine, en vne galerie par laquelle il passoit, & lui semblant le lieu assez propre pour leur descouurir ses douleurs, comença à se plaindre à elles de la cruauté de leur maistresse. Mais Cardoine qui desiroit fort son amour, & estoit ialouze de lui, se monstra fort cõtraire à ce qu'il demandoit, disant que le meilleur seroit de finir plustost que plus tard ce qui vn iour deuoit prendre fin. Dom Filisel fort ennuyé de ses paroles, lui dist, Ie vous suplie ne me tenez iamais tels propos, car ce seroit assez, pout me faire donner à ma vie de mes propres mains la fin que ma Dame Marfire a desia dõnee à mon bõ heur. Dites seulement que la haine laquelle ma dame a conceu contre moy sans aucune raison, est l'ocasion de tout ce trouble, & ne me cerchez point d'autres excuses. En ces entrefaites Marfire apella ses Damoiselles, par ce qu'elle ne vouloit pas qu'il parlast à elles plus long temps, parquoy apres auoir pris congé, il se retira en son logis sentant iusques dans l'ame le malheur qui lui estoit auenu ce iour. En cest estat il continua enuiron vn mois estant fort defauorisé de sa dame, car si quelque fois il passoit deuant ses fenestres, si tost qu'elle le voioit venir, elle tournoit le dos & les lui fermoit au visage. Au moien dequoy il souffroit vn tourment difficile à croire, à ceux qui n'ont experimenté le semblable : neantmoins il prenoit patience au mieux qu'il pouuoit, esperant auecque le temps receuoir quelque meilleure fortune, veu l'extremité de son amour, car il ne pouuoit croire que la belle Marfire ne se lassast de lui estre si rigoureuse, puis que pour son courroux, & pour sa rigueur il ne se lassoit point de l'aimer. Or le laisserons nous en ceste esperance, iusques à ce que nostre histoire retourne encores à parler de luy.

Comme apres que le Roy dom Falanges et sa chere espouse, furent partis de la court, Daraïde & Garaye prindrent port deuant la cité de Constantinople, & des caresses que les Princes & Princesses leur firent à l'arriuee.

CHAP. XXVII.

Peu de temps apres que dom Florarlan & Artaxerxe furent arriuez dás Constantinople, le Roy dom Falanges, & la Roine Alastraxeree sa femme retournerent en leur Roiaume, à raison des troubles qui y estoient auenus, craignans qu'il n'y en auint encores d'auantage. La court fut autát triste de leur depart, comme eux desolez pour n'auoir de lõg temps ouy aucunes nouuelles de leur filz Agesilan, qu'ils pensoient estre mort, iusques à ce que les sages Alquif & Vrgan de les aduertirent de n'en prendre plus grand ennui, & que bien tost ils en sçauroient nouuelles. Auec cest espoir ils se cõsolerent aucunement en son absence. Bié tost

toſt apres leur depart, Daraïde & Garaye prindrent port deuant la cité de Conſtantinople, & apres auoir aſſez long temps deliberé en quelle façon elles ſe preſenteroient deuant les Princes de Grece, leur derniere concluſion fut de prendre l'habit des Damoiſelles, & leur ſembla que ſous ceſte ruze elles ſeroient moins cogneuës de ceux qui les auoient veuës en leur enfance: au moyen dequoy pour demander aſſeurance, elles enuoierent deuant vne de leurs damoiſelles, laquelle ſe preſenta aux Princes en la grand' ſalle du palais ſur l'yſſuë de leur diſner. Quand ils entendirent qu'ils auoient en leur port celle noble Daraïde, la renommee de laquelle auoit deſia tant de fois enuironné toute la terre, & ſa ſœur Garaye, qui n'eſtoit gueres moins eſtimee, ils receurent telle ioye, & les Princeſſes ſi grand plaiſir qu'il ſeroit impoſſible de vous l'exprimer tant les vns auoiēt grand deſir de cognoiſtre leur haute cheualerie, & les autres de voir leur diuine beauté. Parquoy le Roy Amadis reſpondit pour tous fort gracieuſement à la damoiſelle meſſagere, M'amie dites aux deux ſœurs Daraïde & Garaye qu'elles peuuent venir quand bon leur ſemblera en ceſte cour, & que ceux qui les y verront aurōt meilleur beſoing d'aſſeurance contre leur ſouueraine beauté, qu'elles n'en ont beſoing pour ſe trouuer entre Princes, leſquels ont la gracieuſeté & la courtoiſie en ſi grande recommandation. Dites leur auſſi que toutes noz vies nous eſtimerōs ce iour heureux, auquel les deux plus cheualereuſes & renommees ſœurs de tout le monde aurōt embelly noſtre cour de leur preſence. Auecq' ceſte reſponce la damoiſelle s'en retourna, laiſſant grand plaiſir à toute la troupe des Princes & Princeſſes, & meſmement la Roine Cleofile. Puis aiant recité l'yſſuë de ſon meſſage à Daraïde & à Garaye, elles s'acouſtrerent incontinent en grand apareil, & magnificēce, comme celles qui n'eſtoiēt venuës d'eſpourueuës d'aucune choſe qui leur peuſt eſtre neceſſaire en ce voyage. Daraïde eſtoit veſtuë d'vn acouſtrement de ſatin blanc, gauffré à petites decoupures, leſquelles eſtant repriuſes par le dedans, rendoient la figure d'vn ret ſur vn fons de toile d'or. Au milieu de chacune maille reluiſoit vne fine perle Orientale, & ſur chacun neu, vn petit bouton d'or tiſſu en pointe de diamāt & embelly de fin & ſubtil eſmail ſemé de diuers fueillages. Sa robe auoit la queuë fort longue, & les manches fort eſtroites au deſſus du coude, & pendantes iuſques en terre ioignant la main, & fourrees par le dedans d'vne ſoye qui changeoit d'autant de couleurs comme le col du Paon preſenté aux rayons du Soleil. Elle portoit aux poignets, deux braſſelets de fine & precieuſe pierrerie. Ses cheueux eſtoiēt eſpandus aſſez au large ſur ſes eſpaules, & ſeparez en douze parties qui finiſſoient chaſcune en vn las d'amour, auquel pendoit vn riche ioyau de beaux rubis. Elle auoit ſur ſon chef vne couronne d'eſcarboucles & de Saphirs, to⁹ taillez par merueilleuſe induſtrie en maniere de fleurs de giroflee: ceſte couronne eſtoit atachee de chaſcun coſté de ſon chef, à deux laſſetz de ſes cheueux, chacun deſquels ſe refermoit en vn beau & gros diamāt, qui rendoit vne excellente clarté ſur ſon viſage. La Roine Sidonie auoit voulu mōſtrer ſa grandeur aux Princes de Grece, en leur enuoyāt la noble Daraïde embellie de toutes ces richeſſes. Garaye eſtoit veſtuë d'vne meſme façon, car le plus ſouuent les deux ſœurs eſtoient touſiours de meſme liuree. Eſtans ſorties de la nef en ceſt equipage, elles monterent ſur deux Licornes blanches, aians les ſelles & les houſſes auec toutes les garnitures faites d'vn ouurage conforme à celui des habillemens de leurs maiſtreſſes. Leurs damoiſelles les ſuiuoient, veſtuës de robes de ſatin iaune decoupees ſur vne doublure de toile d'argent, rayonnee de fil d'or. Or Daraïde & Garaye n'eurent gueres long

temps cheminé sur le riuage, qu'elles rencontrerent la plus grand part des Princes de Grece, auec vn infiny nombre de Seigneurs & Cheualiers qui venoiét au deuant d'elles, pour les receuoir plus honorablement: car soudain que la damoiselle fut partie du palays, dom Florisel de Niquee dist qu'il vouloit aller au deuant de la renômee Daraïde, tât pour sa prouësse cõme pour l'honneur qu'il lui deuoit à cause qu'elle auoit esté nourrie en la maison de la Roine de Guindaye: & partant tous les ieunes Princes & Cheualiers de la cour, sortirent auecque lui, entre lesquelz estoit dom Rogel de Grece non moins plaisant à voir pour la fleur de sa premiere ieunesse, que pour la belle representatiõ de sa personne. Mais ie vous laisse à penser si tous ces grands Seigñrs furent esbahis quand ilz aperceurent les beautez des deux sœurs acõpagnees de si grâdes richesses cõme nous vous auõs recité. Or apres auoir entêdu qui estoiêt ceux lesquelz leur venoient au deuât, elles leur firêt la reuerence qui estoit deuë à vne si noble compagnie de Princes: & apres les caresses faites d'vne part & d'autre, dom Florisel conduit Daraïde, & dom Rogel, Garaye, & ainsi s'en allerent vers le palais parmy la cité, non sans grâd trauail, à cause de la foule du peuple qui s'estoit mise dans les rues pour voir passer celle Daraïde dont ilz auoient tât de fois ouï parler au parauât. Dom Florisel regardoit Daraïde fort ententifuement, & elle luy, s'esmerueillans assez l'vn de l'autre. Les premieres paroles que dom Florisel luy dist, furent telles, Combien ma dame, qu'en contemplant vostre diuine beauté, ce me soit vne trop grande liberté de penser en autre part, toutesfois ie ne laisseray à vous suplier de me dire en quel estat vous auez laissé la roine Sidonie. Monsieur (dist Daraïde) ie l'ay laissee en bonne disposition, & auecque vne beauté si grande qu'apres ma dame Diane sa fille, ie n'ay encores veu Princesse en tout le monde qui se puisse comparer à elle: & par ce que ie vo⁹ estime si discret, que vo⁹ n'estes pour la mettre si facilement comme vous mõstrez, hors de vostre memoire, vous me pardõnerez si ie vous dy que vous ne vo⁹ estes deu excuser pour auoir eu deuant moy en vostre souuenance, celle que la iustice des Dieux, & la raison des hõmes, ne vous doiuent iamais laisser mettre en oubly, en quelque part de la terre, & en quelque fortune, que vous vous puissiez rencontrer. Vous m'auertissez (respondit dom Florisel) de ce que ie doy, & que ie confesse deuoir à la Roine Sidonie: en quoy ie ne veux vous contredire pour le desir que i'ay de la seruir & & honorer, combien qu'elle ne vueille recognoistre ma bonne volonté, & encores moins la receuoir. Laissons celà (dist Daraïde) car nous aurons assez de temps pour en parler, puis que ie ne suis icy venuë à autre intentiõ. Dom Florisel se douta par ces paroles, qu'elle luy vouloit demander le combat, & pour luy complaire ne luy voulut plus parler de la roine, ains luy dist, Ie vous suplie m'asseurer si la beauté de la Princesse Diane est aussi grâde comme on nous la represente en ses portraitz. Elle est si grande (respondit Daraïde) que les dieux semblêt s'estre efforcez entieremêt à paindre en ma dame la Prîcesse, toutes les perfections qu'il est possible de voir au mõde: & ne vous en sçaurois tant raconter de louanges, que pour dire trop peu, ie ne cõmise vne trop grief ue offence contre celle qui rend les langues de ceux qui la voyent, muettes, & leurs entendemens esperdus, & qui de paroles & de pẽsees se fait reuerer, & honorer comme vne chose celeste, & en laquelle les Dieux ont voulu employer vne grand' part de leur diuinité, pour la manifester entre les hommes. Dom Florisel receuoit grand plaisir de ces propos: mais Daraïde d'heure en heure ne pouuoit aucunement retirer sa veuë de dessus dom Rogel, car il luy sembloit qu'il aprochoit fort

fort de la beauté de sa maistresse Diane, tellement qu'il detenoit sur luy les yeux de Daraïde par force, encores qu'elle s'esforçast de les en detourner à son possible. Dō Rogel pareillemēt prenoit fort grād plaisir à regarder Daraïde,& voyāt qu'elle le regardoit il sentoit beaucoup plus griefuement en luy la douce violence de sa beauté: dequoy Garaye s'aperceuant (comme gracieuse qu'elle estoit)luy dist: Monsieur ie ne puis souffrir qu'en me cōduisant, vous occupiez ainsi les yeux en autre part.Ma Dame (dist il)puis que les yeux de l'ame sont occupez entierement à vostre seruice, c'est bien raison que vo⁹ donnez quelque liberté à ceux du corps, pour mieux couurir en mō visage ce que vostre excellēte beauté me fait secretemēt endurer en mon cueur.Adonc Garaye lui respondit d'vne fort bonne grace, Ie ne reçoy point les secretes pēsees d'vn amāt, si par effect & preuues manifestes il ne me les fait encores cognoistre:car ma beauté ny mō ambitiō ne permettent point que ie laisse prendre sur moy ceste gloire à ma sœur,ny à aucun Prince de la terre.Maintenant que ie sçay vostre volonté(dist dō Rogel)ie ne feray plus de faute en vostre seruice. Vous m'en auez laissé bon gage (respondit elle en riant) mais si la vostre se deuoit gaigner par les armes,tout ainsi qu'auecques la beauté,ie croy que ny vo⁹ par vostre prouësse, ny ma sœur par sa beauté singuliere, ne pourriez emporter riē sur moy. Dom Rogel luy respondit en riant. Quant aux armes,ie vous les ren, atendu la gloire que ce me sera d'auoir esté vaincu de vous: mais quant à la beauté,debatez en auecque vostre sœur si bon vous semble. Vrayement (respondit Garaye)vous deuiez bien tenir telz propos, car par là ie cognois bien qu'en beauté vous ne me voulez donner aucun auantage. Ma dame(respondit il)si vous le pensez auoir, il n'est besoing que ie le vous donne.Vous ne me semblez point bon amy,dist Garaye.Pourquoy ? respondit dō Rogel. Par ce (dist elle) que vous ne me voulez point oster de la folie en laquelle ie suis, d'autant que ie m'estime estre pl⁹ belle que ma sœur. Ie n'en puis pas gueres bien iuger,dist dom Rogel.Pour quelle raison?dist elle.Par ce(dist dom Rogel) que ie me sens si ataint de vostre amour, que la veuë commence à me faillir pour bien parler d'vne chose qui est sugette au iugement des yeux. Qui vo⁹ fait dire cela? dist Garaye. Sçauez vous pas bien(respondit il)qu'Amour est aueugle? comme pourra il donc iuger de ce qui se iuge par la veuë,& encores moins suiure la raison pour l'entretenement de ses loix, qui ne sont que vraye follie ? A ceste heure (respondit Garaie)ie vous dy que ie ne veux point de vostre seruice.Pourquoy?dit Rogel.Par ce(respōdit elle(que vous n'auez point veu qu'auecque la raison de mes bōnes graces,& de ma beauté, celuy qui m'aymera,pourra tousiours se deffendre cōtre les iniustices de l'Amour. Que sçauez vous ma dame, dist dom Rogel, si auant que ie vinsse ici ie n'estois point aueuglé. Vous l'auez bien monstré,dist Garaye,en riant d'vne fort bonne grace.Entre telles & autres gracieuses railleries, Daraïde & Garaye marcherent par la ville, laissant maints Cheualiers,& grands Seignrs enflāmez de leur beauté:& ainsi arriuerent au palais,aux fenestres& galleries duquel les Princesses Grecques s'estoient desia mises, à fin de les voir arriuer.

Cōme Daraïde & Garaye furent receuës des Princesses de Grece, & de ce qui se passa entre Daraïde, & entre la belle Infante Fortune.

CHAP. XXVIII.

Daraïde fut fort esbahie voyāt vne si grande beauté,cōme estoit celle qui reluisoit à son arriuee,en chacune

cune feneſtre du palais. Mais elle s'eſmerueilla encores d'auantage, quand elle aperceuſt au bas dans la grand place l'horrible combat repreſenté au naturel, que l'Empereur Amadis de Grece auoit eu à l'encontre de Furio Cornelio: car il eſtoit paint dans Conſtãtinople, tout ainſi que dans Trebiſonde. Adonc Daraïde diſt à dom Floriſel, Quels hauts faits d'armes nous reſtera il plus à faire deſormais, qui puiſſent meriter aucune louange à la cõparaiſon de ceux cy? les Cheualiers pourront d'oreſenauant s'abandonner aux hazardeuſes auentures, pour faire leur deuoir & acquerir honneur, mais non pas en intention de gaigner les plus grands triomphes, puis que les Dieux (comme ie voy) les ont tous reſeruez aux cheualiers de voſtre lignage. Dom Floriſel luy reſpõdit, il me ſemble que pour acquerir vne renommee immortelle, il reſtoit encor' aſſez dans le chaſteau du mont, auãt que l'eſpouētable Caualion euſt donné à tout l'vniuers aſſeuré teſmoignage de voſtre prouëſſe, au moins cõme ie puis cognoiſtre par les paintures qui ſont en ceſte parois, que vous voyez icy deuant vous. Alors il monſtra à Daraïde le combat qu'elle eut cõtre le Caualion, repreſenté au naturel, auecque maintes autres auentures qui luy eſtoient encores auenuës, car on paignoit deuant le palais la pluſpart des choſes memorables qui ſe faiſoient par tout le mõde. Entre leſquelles eſtoit painte l'hiſtoire des Amours de dom Floriſel & de la Roine Sidonie, auecques les ſix Damoiſelles qui ſe tuerẽt apres auoir fait le meſſage de leur maiſtreſſe. Daraïde aiãt aſſez regardé toutes ces paintures, diſt à dom Floriſel, Il eſt bien ſeant que les petites entrepriſes (comme celle du Caualion) ſoient miſes en ce rang, à fin de rendre d'autant plus illuſtres celles dont les Princes de Grece ont gaigné leur immortel renom par deſſus tous les Princes de la terre. Ainſi deuiſans ils arriuerẽt à l'entree du palais, ou Daraïde deſcendit de deſſus ſa Licorne auec l'aide de dom Floriſel, qui à la deſcenduë la receut entre ſes bras. Autãt en feit dom Rogel à Garaye. Puis les prenant par la main, monterent dans la grand' ſale, chacun s'eſmerueillãt de la diſpoſition & hauteur de Daraïde, qui de toute la teſte paſſoit ceux qui l'accompagnoient, excepté dom Floriſel & Garaye qui n'eſtoient gueres moindres. A la porte de la ſale ils rencontrerent le Roy Amadis, auecques les Empereurs & Rois qui lui tenoient compagnie. Adonc Daraïde aiant ſceu par dom Floriſel que c'eſtoit le Roy, s'agenouilla deuãt luy, & diſt, Treſpreux, & treſexcellent Roy, il plaira à voſtre maieſté me preſenter voz victorieuſes mains, à fin qu'en les baiſant ie vous rende le tribut lequel vous eſt deu, plus pour la gloire des eſtrãges auentures leſquelles vous auez courageuſement entrepriſes, & heureuſemẽt executees, que pour le hault degré auquel vous eſtes enleué par la fortune, car encores qu'elle vous ayt beaucoup fauoriſé, ſi ne vous a elle fait aſſez grand, atẽdu que la monarchie de tout le monde ne pourroit ſuffire pour le iuſte guerdon de ce qui eſt deu à voz merites. Le Roy eſmerueillé de ſa beauté, & de ſa forte corpulence ne lui voulut preſenter les mains, ains l'embraſſa gracieuſement, & luy dit. Treſbelle & treſexcellente Daraïde, ie ſuis plus content & tiens à trop plus grãd honneur, qu'vne tant renommee damoiſelle comme vous eſtes, m'ait en ſi bonne reputation, que ie ne ferois d'eſtre Seigñr de tout ce que maintenãt vous venez de dire. Auecque pareilles ceremonies Daraïde ſe preſenta aux Empereurs Eſplandian, Liſuart, & Amadis de Grece: mais ſçachez qu'aux autres Rois, elle ne fit autre careſſe ſinon vne petite reuerence.

Tout le ſemblable fit Garaye, de laquelle le Prince Anaxartes ne pouuoit retirer les yeux: pour la ſouuenance qu'elle lui dõnoit d'Arlãges d'Eſpagne ſon fils: mais par ce qu'il y auoit long temps qu'il ne l'a

uoit veu,& que Garaye estoit si grande, & masquee d'vn tel habit, il n'eut iamais aucun soupçon de la verité. Or Daraïde estant entree dans la sale, vint à la compagnie des dames, & s'agenouillant deuant la Roine Oriane, luy voulut baiser les mains, mais la roine ne le voulut cõsentir ains l'embrassa & la fit leuer. Elle voulut pareillement baiser les mains aux Emperieres, mais elles la receurent en pareil honneur que la Roine Oriane auoit fait. Garaye obserua pareilles ceremonies que Daraïde,& la Roine & les Imperatrices la receurent en luy faisant l'honneur qu'elles auoient aussi fait à sa compagne : puis les firent assoir au milieu d'elles. Adõc Daraïde se mit à contempler si ententifuement la beauté de Nicquee, & Nicquee semblablement à la regarder par si grande affection, qu'elles sembloient toutes deux rauies hors de ce monde, l'vne pensant voir sa Diane, l'autre pensant reuoir sa Nereïde. Mais entre autres choses, toutes s'esmerueilloient auec combien de bõne grace la riche espee de Daraïde lui pendoit du col en escharpe,& se souuenãs des hautes auẽtures qu'elle en auoit parachevees, ils la regardoient par grande admiration, sans pouuoir oster les yeux de dessus elle. Quelque temps apres elle commença à parler à la belle Niquee, & luy dist: Il apert bien que voicy le ciel de la beauté, puis que ma dame Diane s'y peut monstrer: ô moy bien heureuse, à laquelle les dieux ont ottroyé le bon heur de ce qui me restoit encores à voir, pour auoir veu toute la beauté que le ciel peut communiquer à la terre. Niquee luy respondit: Tresbelle Daraïde, vous auez beaucoup plus d'ocasion de remercier Dieu de la beauté qu'il vous a donnee, que de celle laquelle maintenant vous pouuez voir: mais c'est à moy à le remercier de ce qu'il m'a enuoyé vne si vraye ressemblance de ma Nereïde, & de ma tant renommee fille la Roine Alastraxeree, laquelle ie souhaite fort icy, afin qu'elle recogneust en vous son vray pourtrait qui ne represente moins au vif sa beauté, que sa haute cheualerie. Daraïde prit vne fort belle couleur en son visage pour ces paroles de l'Emperiere, & se contristant pource que ses pere & mere n'estoient lors en la cour, lui dist: Ma dame, ie vous remercie treshumblement de la louange qu'il a pleu à vostre grandeur me dõner par voz propos, & me plains de la fortune, laquelle m'ayant fait tant de bien que de me dõner la gloire ou ie me voy pour estre en vostre compagnie, m'a neantmoins voulu monstrer qu'en ceste mortelle vie n'y a aucun plaisir parfait, puis qu'elle n'a voulu que i'aye icy trouué la forte Roine Alastraxeree, ny son mary le preux dom Falanges, lesquelz i'auois fort grand' enuie de voir. A tant l'Imperatrix Niquee se tourna vers l'Empereur Amadis de Grece & luy dist: Monsieur que dites vous? ne voyez vous point comme Dieu m'a encor' vn coup renuoyé ma Nereïde, afin de me faire souuenir de ce temps les peines & douleurs, duquel nous sont depuis ressorties en si grand heur? L'empereur en souz-riant luy respondist: C'est moy à qui Dieu a enuoyé ceste faueur, en m'ayant autresfois fait ressembler à vne si belle & vertueuse Damoiselle. Daraïde regardoit la belle proportion de l'Empereur, & luy sembloit bien n'auoir iamais veu Cheualier, lequel eust la representation d'vn hõme tant vertueux ny tãt adextre comme luy : & de fait, excepté les Cheualiers de son lignage, il n'y eut iamais homme qui peust estre comparé à sa haute cheualerie. Ce pendant la Princesse Oriane regardoit fort Garaye, pour la souuenance qu'elle luy donnoit de son filz : mais elle auoit tousiours les yeux sur la roine Cleofile, qui l'auoit receuë par grand amour, comme celle qui s'estoit extrememẽt resiouïe de son arriuee. En ces entrefaites Darinel entra en la sale, menant Mordachee par la main, & s'aprochant des Dames, il dist à pleine teste: O Dieu! & quel

beau:

beau printemps a ainsi peu reuestir ce pré de tant belles & nouuelles fleurs? Ma dame Siluie, ma dame Helene, ma dame Timbrie en vistes vous onc de pareilles parmy les champs de Tirel, ou dans les prez d'Apolonie? Ainsi que le folastre Darinel disoit ces propos, la Roine Finistee entra en la sale, menant par la main la tresbelle petite Infante Fortune, laquelle rendit Daraïde fort esmerueillee de sa beauté qu'elle estimoit estre egalle à celle de sa dame Diane. Là auint vne estrange chose, c'est que la petite Princesse n'eust si tost aperceu Daraïde, qu'elle la courut embrasser comme si elle l'eut cogneuë de long temps. Daraïde fort ioyeuse de ce q̃ la petite fillette lui auoit fait, la prit entre ses bras & la baisa par grand amour pour la souuenance qu'elle lui donnoit de sa Diane. O ma dame (disoit Daraïde) comme recognoistray-ie enuers vous la grande faueur que maintenant vous m'auez faite. La petite Infante se rioit sans lui respondre vn seul mot, & entortillant ses petits bras à l'entour de son col, la baisoit & acolloit, trepignant & sautelant en son girõ comme rauie de grand' ioye, tellement que pour chose que l'Emperiere Niquee, ny la Roine Finistee lui peussent dire, elle ne voulut iamais s'oster d'entre les bras de Daraide: & quãd on l'en pẽsoit tirer, elle l'embrassoit encores d'auãtage, & crioit de toute sa force, dõt toutes les Princesses se prindrẽt à rire, Daraide fort ioyeuse des folastries de l'Infante, se tira du col vn beau & riche dyamãt, auecques quatre gros rubis, & plusieurs fines perles qui estoient enfillees dans vn delié cordõ de soye cramoisie, puis les mettãt à deux tours dans le col de l'Infante, & faisant pendre le diamant sur le milieu de sa poitrine, qui estoit à demy descouuerte, luy dist: Ma dame receuez de moy ce ioyau à fin que toutes les fois que vous le porterez il vous souuienne, en le voiant de la faueur que vo⁹ m'auez faite auiourd'hui, & que par celle souuenãce i'acroisse d'autant d'auantage la gloire que i'aie receuë par voz faueurs. Ce deuis de Daraïde fut entrerompu par Darinel, lequel lui vint dire: Et bien, ma dame, que dites vous de ce bouton, s'il est vne fois rose parfaite? Sa beauté, dit Daraide, sera pareille à celle des Rosiers qui ont peu produire deux si belles roses, comme sont ma dame Diane, & ma dame Fortune. Puis regardant l'Infante, luy dist: Respondez moy, ma dame, vous en voulez vous pas venir auecques moy en mon païs? Ouy, respondit elle, moiennant que nous emmenons ma dame ma mere, & ma Finistee auecques nous. Daraïde se prit à rire, & luy dist: Vous dites bien, ma dame, mais elles ne voudront me faire tant de faueur que de venir auecques nous. Si feront si, dist l'Infante, car ie les emmeneray biẽ. Nous irons doncques quand il vous plaira, dist Daraide. Ie suis contente, dist la fillette, que nous aillons tout à ceste heure: & puis nous estans arriuez ie vous monstreray comme ie sçay baller. Adonc toute la compagnie se prit à rire: mais la petite Infante aiant demandé sa harpe à la Roine Finistee, dist à Daraide: Voulez vous pas que ie die vne chanson pour l'amour de vous. Ouy vrayement ma dame, respõdit Daraïde, & vous remercie dont il vo⁹ plaist me faire si grãde faueur. Adonc l'Infante Fortune cõmença à iouër & à chanter fort doucement ces vers, lesquelz autresfois Alquif & Vrgande auoient faitz sur ses destinees.

CHANSON DE LINFANTE FORTVNE.

La trop inconstante Fortune
Aux peuples & aux Roys, commune
Dontant la gloire, & le renom,
Me voulut lors que ie fu nee,
Estant ma mere infortunee
De Fortune prester le nom.
Le nom seul est en moy volage,
Car le vouloir, & le courage

Constant

Constans en moy seront tousiours:
Maints inconstans, en ma constance
Verront maugré leur resistance
Finir leur vie, & leurs amours.
Mais comme la Fortune auare
Depart à peu ce qui est rare,
Espargnant chichement ses dons.
Vn seul ainsi aura la gloire
Qu'en sa trauaillee victoire
Il preigne ses iustes guerdons.
Et comme la Fortune apreste
Aux plus grands Rois mainte tempeste
Ainsi aux Princes de renom,
Ie seray tempeste commune,
Monstrant en moy de la Fortune
La force, la grace & le nom.

L'Infante aiant mis fin à son chant, pria l'Imperatrix sa mere de iouër & l'importuna tant que finablement elle prit la harpe & chanta vne châçon des angoisses, qu'elle auoit endurees, ce pendant qu'elle estoit tenuë comme esclaue au lieu ou elle auoit acouché de l'Infante. Apres elle, l'Empereur son mary prit la harpe, & châta vne châçon qu'il auoit faite en l'Isle ou il s'estoit deliberé de mourir pour auoir perdu l'esperâce de plus reuoir sa chere Niquee. Mais l'Empereur n'eust si tost acheué son chant que l'Infante Fortune reprit la harpe, & la presentât à Daraïde lui dist: Puis que i'ay chanté vne chanson pour l'amour de vous, c'est bien la raison que vo⁹ en chantez maintenant vne autre pour l'amour de moy. Vrayement ma Dame, dist Daraide, la personne seroit trop mal gracieuse qui oseroit refuser vne chose requise de tant bône grace, & par vne si excellente Princesse comme vous estes. Adoncques la presence de l'Infante Fortune luy ayant fait resentir iusques au plus profond du cueur l'amour duquel Diane la tenoit embrassee, elle prit la harpe & entrerompant son chanter de plusieurs souspirs, commença en ceste sorte.

CHANSON.

A quelle autre peine plus dure
M'atend encores le malheur,
Si la douleur qu'ores i'endure
Surpasse toute autre douleur?
Apres vne longue souffrance.
Lon peut en tous autres amours
Se consoler par l'esperance
Qu'on a du desiré secours.
Mais mon mal est de telle sorte
Estant perdu l'espoir en moy,
Que chose qui me reconforte
En tout l'vniuers ie ne voy:
Vierge suis de sens despourueuë,
Qui vois vne autre vierge aymant:
O flamme par trop incogneuë!
O trop miserable tourment!
Si tu voulois, Amour, qu'en cendre
Mon foible cueur fust consumé,
Au moins content te deuoit rendre
Quelque martire acoustumé:
Douces m'eussent esté les flames,
Doux m'eust esté le trait vainqueur,
Qui d'vn amour commun aux Dames
Eust peu faire embraser mon cueur.
La biche à la biche ne donne
Ny son ardeur, ny ses amours,
Ny la lyonne à la lyonne:
L'ourse suyt l'ourse, & suyt son ours:
Son colomb suyt la colombelle:
La genisse suyt son thoreau,
Son tourtereau la tourterelle,
Et la passe son passereau.
En l'air, en la mer, en la terre,
Au cler ciel, es vmbreux enfers,
Seule ie suis en ceste guerre
Incogneuë à tout l'vniuers:
Seule ie suis d'vn feu rauie
Du feu naturel ennemy,
Seule ie suis qui d'vne amye
Suis amye en lieu d'vn amy.
L'Assirienne dereglee
Apres maint combat triumphant
Ayma, de l'amour aueuglee,
Et iouyt de son propre enfant:
Bien que Biblis aymast son frere,
L'espoir consoloit sa douleur:

Mirre iouïssant de son pere,
Sentoit quelque heur en son malheur.
O cinq & six fois plus heureuses
Elles, qu'vn vollage desir
Rendoit de leur sang amoureuses
Perdant l'honneur pour le plaisir!
Pasiphee de sa misere
Voulant les ardeurs alleger,
S'acointa du beuf adultere
Dessous vn pourtrait mensonger.
Mais quoy? ces peu chastes femelles
Le masle ont seulement aimé:
Et bien qu'vn vil amour, comme elles
Ne m'ait le courage enflamé,
Toutesfois celuy qui m'emflame
M'est trop plus felon & cruel,
Sans espoir martyrant mon ame
Par vn mourir continuel.
Car si vers moy ie voyois ores
A mon secours tant desiré
Dedale reuoler encores
Auecque son dos enciré:
Quand à mon vouloir la pucelle
Qui m'enflame, s'inclineroit.
Et quand la terre vniuerselle
A mon bon heur s'acorderoit.
Si ne pourroit on iamais faire
Ce cruel martyre plus doux,
Puis que la nature est contraire,
Nature plus forte que tous.
A quelle autre peine plus dure
M'atendra donc plus le malheur,
Si la douleur qu'ores i'endure
Surpasse toute autre douleur.

La compagnie ne prenoit moins de recreation pour la douce musique de Daraïde, que de pitié pour ses regretz & doleances: car d'autant que l'amour d'vn Cheualier à vne Damoiselle leur estoit commun, d'autant l'amour si enflamé d'vne Damoiselle à vne autre Damoiselle, leur estoit estrange. Or apres qu'ilz eurent tenu diuers propos sur ces amours nouuelles, le surplus du iour fut emploié en diuers passetemps, iusques à ce qu'il fut nuit. Alors on donna vn bon logis dans le palais à Daraïde & à Garaye, ou elles allerent souper. Mais l'Infante ne voulut iamais laisser Daraïde, ains alla souper auec elle, & durant le repas ne fit presque autre chose que raconter ce qu'elle voyoit tous les iours faire à la Roine Finistee, & aux autres Damoiselles des Princesses: puis elle dist à Daraïde: Dites moy, ie vous suplie, ne suis-ie doncq' pas plus belle que l'Infante Leonide? Daraïde en souzriant l'embrassa, & luy dist: Ouy vrayement, ma dame, vous estes pl⁹ belle. Mais voyez (dist l'Infante) elle disoit qu'elle estoit plus belle que moy: & en vostre païs, y en a il d'autant belles cõme ie suis, à fin que quand i'y seray ie me puisse esbatre auec elles? Ma Dame (dist Daraïde) ne vous souciez, car il y en a d'assez belles. Ouy bien (dist la petite fille) mais emmenerõs nous pas aussi dom Silues du desert, car il est mon frere, & prés vn grand plaisir à me iouër auec luy. En telz & autres gracieux propos elles continuerent iusques à ce qu'il fust heure de dormir, qu'elles s'en allerent coucher, & l'Infante Fortune auec elles, mais quãd se fut sur la minuit, elle s'esueilla & se trouuant ainsi en tenebres sans la Roine Finistee, & ne recognoissant point Daraïde, elle ne voulut pas arrester là, ains commença à plorer, tellement que les Damoiselles de Daraïde furent contraintes de la leuer, & l'ẽporter auecques ses vestemens en la chambre de la Roine Finistee, qui se prit fort à rire, la voyant ainsi reuenir si tard, & toute en chemise. Or apres sa departie, Daraïde ne dormit plus de toute la nuit, ains se mist à penser en ce qu'elle deuoit faire le lendemain, pour s'aquiter de la promesse qu'elle auoit faite à la Roine Sidonie. Apres infinies & contraires pensees elle s'arresta à sa premiere deliberation, estimant que ce fust le meilleur conseil qu'elle pourroit prendre: & de fait elle la suyuit comme vous entendrez cy apres.

Comme

Comme en la presence de tous les Princes & Princesses de Grece, Daraïde demanda vn don au Prince Florisel, lequel luy otroya, au grãd desplaisir, & ennuy de toute la cour.

CHAP. XXIX.

LE iour ensuiuãt sur l'apresdinee to⁹ les Princes & Princesses estãs assemblez dans la grand' sale, Daraïde & Garaye richement vestuës leur vindrent faire la reuerence. Les Princes les voulurent faire assoir: mais Daraïde les suplia ouïr certains propoz qu'elle vouloit dire à dom Florisel en leur presence. On lui respondit qu'elle dist ce qui bon lui sembleroit: puis chascun se teust en grand silence pour ouïr ce qu'elle vouloit dire, & les Princes s'assirent en leurs chaizes, excepté dom Florisel, & pour l'amour de lui dom Rogel & tous les ieunes Princes lesquelz ne se voulurent assoir pour faire plus d'honneur à Daraïde: & lors elle cõmença à parler ainsi? Quãd il me souuint illustre Prince, des grandes & dangereuses entreprinses qui par vous ont esté mises à fin, & de tãt de cheualereux & puissans Roys, lesquelz vous auez renuoyé vers la roine Sidonie, monstrant la noblesse de vostre courage non seulement par vostre force, mais aussi par la discretion dont vous auez sceu vser en voz victoires. Il semble que desormais ce soit plustost temerité & fole audace, q̃ vraye & louable vertu, de vous apeller encor' au combat sur vne querelle, ou tant de fois la fortune vous a departy sa faueur. Mais parce que souuent les Cheualiers promettent ce qu'ilz ne sçauent qui leur doit estre demandé, il auient que leurs promesses les font hazarder à maintes incroyables auentures, esquelles, ilz aimẽt trop mieux receuoir la mort, que faillir à ce qu'ilz ont promis. Sçachez dõc que souz vn don incogneu, la roine Sidonie m'a demandé vostre teste, & si m'a fait promettre qu'aussi tost que ie lui aurois liuree en sa puissance, ie lui trenchasse encores la sienne, à fin que par la vostre elle demeure satisfaite de la ruze dont vous auez vsé enuers elle, & que par la sienne elle satisface au vray & ardent amour lequel elle vous porte, & qu'elle ne vous peut nier, esperant par tel moien trouuer quelque paix à la cruelle guerre que lui meinent deux choses tant contraires, comme l'amour & la desiree vengeance de son honneur. Or apres qu'elle m'eut ainsi declaré le don que ie luy auois promis sans en cognoistre l'importãce, ie lui respondi que ie m'efforcerois d'acomplir ma promesse, encores que ie me tinsse bien asseuree de ne pouuoir faire autre chose par mes effortz, sinõ vous laisser auec la victoire tout ce peu de louange q̃ ie pourrois auoir acquis par cy deuant, pour croistre d'autant la gloire immortelle de vostre clere renommee. Toutesfois en recõpense du don que i'auois promis à la roine, ie lui en demanday pareillement vn autre, lequel elle m'ottroyoit lors que ie lui aurois liuré vostre teste en sa puissance, aumoins si la fortune me vouloit ottroyer vne si heureuse issuë du combat. Elle m'acorda facilement ce do, que ie me reserue à lui demander au tẽps que les Dieux auront disposé de vostre fortune, & de la mienne. Mais à fin que vous satisfaciez aucunemẽt à vostre deuoir, & moy au mien, auant que no⁹ entrions en si aspre & cruel combat, ie vous suplieray m'otroyer premieremẽt vn dõ, lequel vo⁹ ne me deuez refuser, tãt pour l'asseurance que ie vo⁹ prometz qu'il ne retournera point à vostre perte, comme aussi pour ce que c'est le premier dõ que i'aye encores requis à Prince, ou à Cheualier de ce monde. Au moiẽ dequoy il vo⁹ plaira auant toutes choses me faire en cecy entendre vostre volonté, protestant quant à moy deuãt ceste tresnoble & tresillustre assemblee de Princes, qu'en aucune auenture ou ie me soye oncques trouuee, ie ne fy iamais chose tant contre ma

volonté,cōme celle que i'entreprēs maintenant contre vous par la contrainte de ma promesse.A tant Daraïde mit fin à son parler,laissant tous les Princes assez estōnez de sa demāde:puis dom Florisel auec vn gracieux visage lui respōdit: Tresbelle & trescheualereuse Daraïde, ie vous remercie de l'honneur que vous me faites par voz propoz,& ne refuse point de vo⁹ celle louange,à fin que la vostre soit d'autant plus grande,si en ceste querelle de la Roine Sidonie, la fortune vous veult autant fauoriser comme elle m'a fauorisé par cy deuant: car d'autant que la victoire s'aquiert auec plus grand trauail & par vn homme de grand renom au fait des armes,d'autant l'excuse du vaincu est plus receuable, & mieux venuë entre les hōmes. Parquoy ie m'estimeray biē heureux d'auoir ce combat contre vous, cōme celui duquel la cōtraire fortune pourra suffisamment estre excusee pour celle haute cheualerie, auec laquelle vo⁹ auez peu vaincre,non seulement les plus braues cheualiers de la terre, mais encores les plus horribles mōstres, qui sembloiēt estre créez contre la nature, en despit & à la miserable ruïne des hommes. Mais puis que vo⁹ ne pouuez moins faire que me demāder,ny moy plus que me deffendre,ie vo⁹ prometz ce que i'ay tousiours promis à la Roine,laquelle se deuoit contenter de la cognoissance qu'elle peust auoir de son peu de droit par tāt de braues cheualiers qu'elle m'a enuoyez, lesquelz veu leur grande prouësse, il m'eust esté impossible de vaincre si la raison,& la iustice, n'eussent supleé au deffault de mes forces. Cecy deuoit sufire à la Roine Sidonie sans pourchasser ainsi la mort de celui qui ne desire la vie que pour auoir le moiē de s'emploier en son seruice.Elle se deuoit aussi cōtēter de la force laquelle comme Damoiselle vous me pouuiez faire en l'ame par vostre beauté, sans l'acompagner de celle qu'encores vous apareillez au corps par vostre haute cheualerie.Or atendu que ie n'accepte ce cōbat par moindre cōtrainte que vous auez dit le me presenter,ie vous otroye non seulement le don que vous me demādez,mais encores tous les autres dōt il vous plaira me requerir.Adonc Florisel se taisant,Daraïde lui dist: Mōsieur,ie vous ren graces de la louange que vous m'auez donnee. Sçachez que le don duquel premieremēt ie vous veux requerir, c'est que demain au matin vous vous embarquiez auecq' moy dans ma nef,pour nous en aller ensemble en l'Isle de Guindaye,à fin que le combat qui s'apreste entre nous,soit fait en la presēce de la roine Sidonie:& pour vostre asseurance,afin que vous ne soyez en aucun doute de trahison,ie vous laisse ma foy & ma sœur Garaye, laquelle demeurera icy pour ostage,iusques à ce que lō sçache comme il aura pleu aux Dieux disposer de vostre auenture, & de la miēne.Adoncques toute la cōpagnie fut fort troublee pour le peril de dom Florisel, mais se monstrant beaucoup plus ioyeux qu'auparauant,il respondit: Tresbelle Daraïde, ie vous otroye ce que vous me demandez, car ie suis celui lequel y gaigne le plus,estant en si bonne compagnie cōme la vostre,dont la prouësse me rendra asseuré de tous les dangers que lon pourroit penser,excepté de ceux ou ie me puis trouuer pour vostre excellēte beauté, laquelle laissant peu asseurce ma dame la Princesse Helene mon espouse, monstre encores le peu d'asseurāce que i'en auray, me retrouuant seul en vostre compagnie. Daraïde d'vne fort bonne grace,luy dist: Excellent Prince, ie vous remercie de la confiance que vous auez en moy, & par ce que vous n'estes point asseuré de ma beauté,pour vous en asseurer,ie vous laisse icy en ostage ma dame la Princesse Helene,& vne plus grande beauté q̄ la miēne, laquelle vous trouuerez en la roine Sidonie, si tost que nous serons arriuez en Guindaye. Ainsi se tindrent plusieurs diuers propoz entr'eux & entre tous les

autres

autres Princes, chacun estimãt fort la gracieuseté & bonne contenance de dõ Florisel, lequel le lendemain au grand regret de tous, aiant fait porter ses armes en la nef de Daraïde, prit congé de toute la cour, non sans maintes larmes des roines & Emperieres, & mesmement de la Princesse Helene. Les Princes l'acompagnerẽt iusques en la mer ou estant entré auec vn seul escuyer, lon commença à haulser les voiles, & les Princes retournerent en la cité, ou ilz trouuerent Garaye fort triste, pour se voir separee de sa sœur, encores qu'elle fut fort ioyeuse de demeurer auec sa dame. Ce iour mesmes arriua dans Cõstantinople la belle Angelee, que l'Empereur auoit enuoyé querir, à fin de lui rendre la recompense du cheual qu'elle lui auoit donné. Et partant apres l'auoir fait Duchesse de Cartan, il la maria le lendemain auec le filz du Duc d'Alafont: mais la feste des noces ne fut fort pompeuse, à cause de la tristesse ou toute la cour estoit pour l'absence de dom Florisel, auquel Daraïde s'essayoit de complaire, & de l'honorer par tous moiens, comme celui qu'elle estimoit l'vn des plus excellens & mieux acõplis Cheualiers de tout le monde.

Comme le Roy Amadis donna l'ordre de cheualerie au filz de l'Empereur de Rome, & au filz du Roy de Beocie, lesquelz ce iour mesmes prindrẽt leur chemin vers la cité de Sparte, en la compagnie de dom Rogel, & à la requeste de trois Damoyselles.

CHAP. XXX.

QVelque tẽps apres le depart de dõ Florisel & de Daraïde, le roy Amadis auecques grãde solemnité, arma Cheualier vn filz de l'Empereur de Rome, apellé dom Florestã, lequel depuis fut tresexcellent & adroit aux armes, cõme descendant d'vne lignee d'ou il n'en pouuoit sortir d'autres. Il arma encores Cheualier vn beau damoisel filz du Roy Zahir, & de la roine Timbrie, nõmé dom Brianges de Beocie, lequel ne fut moins cheualereux que dom Florestã. Ces deux ieunes Princes prindrent l'espee de la roine Oriane: & apres auoir ouy la messe auecques les ceremonies acoustumees, ilz allerent en la grand' salle, ou les tables estoient dressees. A l'yssuë du disner, trois damoiselles biẽ belles & vestuës de dueil, vindrẽt se presenter deuãt les Empereurs: puis chascun se taisant pour ouïr ce qu'el les vouloient dire, l'vne des trois cõmença à parler ainsi: Treshaultz & tressouuerains Princes, nous venons vous demander vne chose que vous n'auez encore refusee à personne, c'est la iustice, & le bon droit, que les preux cheualiers comme vous estes, gardent aux foibles damoiselles comme nous sommes. Il vous plaira donc entendre que nous sommes toutes trois filles d'vn noble Cheualier & de hault lignage, lequel mourant nous laissa trois beaux chasteaux, à chacune le sien, desquelz il estoit seigñr en son viuant. Apres sa mort nous demeurasmes orphelines, car il y auoit desia long tẽps que nostre mere estoit trespassee: au moien dequoy estant demeurees sans apuy, trois cheualiers de nostre lignage no⁹ ont osté nois trois chasteaux, & les detiennent par force: & comme quelquefois nous les fussions allé requerir de nous les rendre, ilz n'en ont onc rien voulu faire, ains ont respondu que chacune de nous menast à chacun des chasteaux vn cheualier, lequel seul ozast entreprendre le combat à l'encontre des trois ensemble, & que si les trois estoient vaincuz, ilz no⁹ rendroiẽt le chasteau, sinon, que le chasteau leur demoureroit auecque la teste de celui qui auroit combatu pour nous. Aiant ouï ceste iniuste responce nous allasmes au Roy de Sparte demander iustice, mais d'autant que les trois Cheualiers sont grands Seigneurs, il iugea qu'il nous falloit passer par les conditions qu'ilz nous auoient proposees pour le recouurement de noz chasteaux: tellement que n'aians encores

sceu trouuer aucuns Cheualiers qui vou lussent entreprendre vn combat si mal departy, nous sommes venuës en vostre cour, ou il n'y iamais faute de ces nobles & vertueux personnages, qui hazardent volotiers leur vie, tāt pour acquerir vne renommee digne de leur ancienne noblesse, que pour faire reparer les outrages que lon fait aux foibles damoiselles qui n'ont le moiē de leur deffendre. Voy là tressouuerains Princes, ce que nous auions à vous dire, maintenant nous vo⁹ suplierons nous donner vostre secours, lequel vo⁹ ne pouuiez gueres mieux emploier qu'ē faisant rēdre la iustice à trois innocentes & desheritees Damoiselles. Toute la cour fut compassiōnee pour le tort qui se faisoit aux trois sœurs: & partant aussi tost qu'elles eurēt acheué leurs remōstrāces dom Rogel suplia ces grāds seigneurs luy otroyer ceste entreprise & aux deux nouueaux Cheualiers : ce qui leur fut acordé, chascun louāt & estimāt dō Rogel pour sa courtoisie & hardiesse. L'emperiere Armide, & la Roine Timbrie eussent bien voulu que leurs enfans n'eussent point cōmencé leur cheualerie par vne entreprise tant hazardeuse, toutesfois elles prindrēt patience en considerāt que lhōneur & le deuoir de leurs filz deuoit estre preferé à la crainte qu'elles auoient de leurs auentures. Incontinent ces trois ieunes Princes s'allerēt armer de de toutes pieces, puis retournās en la sale prindrent congé, laissans maintz ieunes Princes & Princesses tristes pour leur depart, & mesmemēt l'Infante Leonide, laquelle aimoit dom Rogel trop plus que soymesmes. Eux donc estās mōtez à cheual auecque leurs escuyers, & les Damoiselles sur leurs pallefrois, ilz sortirēt de la ville & prindrēt leur chemin vers Sparte. Apres leur depart, Darinel s'aperceuāt q̄ la roine Timbrie estoit ainsi faschee pour l'absence de son filz, à fin de la resiouïr, lui dit, Si vous auiez autāt de pensees cōme moy, ie pense, ma dame, que vous ne seriez pas en si grand oubly cōme vous estes. La Roine auec vne fort bōne grace lui respondit, Sçays tu pas bien, Darinel, que dans les iardins du monastere d'Apolonie, ou tu no⁹ retrouuas, tu me dis vne fois que l'oubli vient souuent de trop ardentes pensees? ce que maintenāt ie troue veritable, car atēdu les pensees qui me font oublier de moymesmes, ce n'est pas grand cas si ie semble absente de là ou ie suis, pour estre là ou mes pensees me trāsportent. Ma dame (dist il) c'est la raison pour laquelle il me semble souuentesfois estre la mesme personne de ma dame Siluie, laissant d'estre celui que ie suis, à fin qu'auecque la gloire d'vne telle persuasion, ie souffre mes angoisses en patiēce. Ainsi en considerāt la gloire qui s'appareille à mō seigneur dō Brianges vostre filz, souffrez patiēmēt le trauail ou vous estes pour le danger ou il se hazarde, puis que iamais sans grād peril, & sans grande hardiesse lon ne peust acquerir grande louāge. Mais, ma dame, laissons ces soucis, & sachōs ce que Mordachee estime des propoz que ie viens de tenir. Mordachee qui estoit la present lui dit, I'estime que tu parles beaucoup pl⁹ qu'il ne te seroit de besoing. Qu'est-ce (dist Darinel) qu'il seroit besoing? Que tu te teusses (dist Mordachee) deuant ceux qui sont plus sages q̄ toy. Dis tu cela pour toy? dist Darinel. Quād ie le dirois pour moi (dist Mordachee) ce ne seroit mie grand chose, car ie ne pense point que tu aies sur moy aucū auantage. Quel plus grād auantage veux tu que i'aye sur toy (dist Darinel) outre celui que tu me donnes en pensant estre plus sage que moy? car par ceste seule raison lon cognoist que tu n'es qu'vn fol. Tu monstres bien (dist Mordachee) q̄ tu ne sçais plus que respondre, puis que tu m'vses ainsi de ces folles philosophies. Darinel se prit à rire & lui dist: Pourquoi dis tu cela? Ie le dy (respondit Mordachee) par ce que tu dis que ie pense sçauoir pl⁹ que toy, & partant que ie sçay moins: comme

comme si tu sçauois quelque chose. En telles & autres railleries Darinel & Mordachee continuërent leurs propos assez lõg temps. Ce pendant Garaye receuoit vn fort grand plaisir en la compagnie de sa Dame la Roine Cleofile, laquelle luy promettoit demander congé au Roy Amadis de se marier auant qu'elle departist de la cour. Ainsi estoit Garaye fort ioyeuse & sa mere la Princesse Oriane la plus triste que lon pourroit penser en la voiant, pour le desir qu'elle auoit de reuoir son cher filz qui estoit deuant elle sans le pouuoir lors recognoistre.

Des propos que dom Rogel tint auecques l'vne des damoiselles : & comme luy & ses cõpagnons en gaignerent encores trois autres en vne certaine auenture.

CHAP. XXXI.

DOm Rogel & les deux nouueaux Cheualiers qui estoient allez auec les trois Damoiselles, cheminerẽt enuiron deux iours apres qu'ilz furent partis de Constãtinople sans trouuer aucune auenture digne de raconter: Seulement par le chemin ilz prenoient plaisir à deuiser auecque leurs Damoiselles, qui estoient fort gracieuses, mesmement la moienne d'aage, auec laquelle dom Rogel parloit volontiers, comme celuy qui se sentoit aucunement ataint de sa beauté & bõne grace. Aussi n'estoit elle moins contẽte de lui encores qu'elle n'en fist aucun semblant. Le troisiesme iour dom Rogel commença à l'araisonner, & lui dit, Ie vous suplie, ma Damoiselle, puis que i'ay entrepris ce cõbat pour vostre bien, que ce ne soit point pour mõ malheur, & me donnez quelque allegeãce en ceste guerre plus cruelle, laquelle me rẽd tout esperdu par la douce force de vostre beauté. Elle se prit à rire, & lui dit: Ie prie Dieu, monsieur que les trois Cheualiers contre lesquelz vous deuez combatre, ne vous mettent point en plus grand danger que vous estes maintenant pour nous trois. Ne me parlez point de celà (dit dom Rogel) car la mesme difference qui est entre les plaies du corps, & entre celles de l'ame est pareillement entre les plaies que ie reçoy de vostre beauté, & entre celles que ie pourrois receuoir de trois si lasches Cheualiers comme sont ceux qui vo^9 detiennent vostre chasteau. Mais dom Rogel voiant que pour l'heure elle se sçauoit bien defendre, ne voulut luy tenir plus long propos: & comme les autres deux Princes deuisoient gracieusemẽt auecque les autres deux damoiselles, ilz aperceurẽt à l'entree d'vne forest ou plusieurs diuers chemins s'assembloient, vne tente armee dont les pantes estoient leuees sur les cordages, aupres de laquelle il leur cõuenoit passer. Dedans estoient trois Cheualiers armez de toutes pieces, & trois Damoiselles auec eux, & trois Escuyers qui tenoient leurs cheuaux, sur lesquelz ilz mõterent aussi tost qu'ilz virent arriuer les trois Princes, qui les voians venir vers eux, lasserent incontinent leurs heaumes, & prindrent leurs lances, puis s'estans aprochez les vns des autres, vn de ceux de la forest leur dist: Cheualiers vous ne pouuez passer icy, si premierement vous ne confessez que ces trois Damoiselles qui sont dãs nostre tente, sont plus belles que les trois qui sont auecqne vous. N'aiez point de combat pour vne si legere ocasion (dist celle qui estoit auecque dom Rogel) par ce que nous leur acorderons celà volontiers, car si elles ont ceste auantage sur nous, nous ne leur donnons rien, & si elles ne l'ont nous leur donnons encores moins, veu que nous n'en serons moins belles, ny elles plus belles qu'auparauãt. Le Cheualier de la tente adiousta, Cela n'est assez, il vous fault encores faire plus que vous ne dites. Et quoy plus (dist dom Rogel) car il me semble que lon vous a dit tout le plus que vous pourrez obtenir de nous à ce passage. Vous deuez sça-

uoir (dist le Cheualier) que ces trois Damoiselles sont noz amies, & de grãde beauté, en laquelle aians leur fiance, & no⁹ en nostre prouësse, nous sommes venuz garder ce carrefour auecq' telle conditiõ qu'aucun Cheualier ne puisse icy passer en compagnie de Damoiselle sans auoir combat auec l'vn de nous, à la charge que si nous demeurons victorieux, la damoiselle du Cheualier sera nostre, & si elle est moins belle que nostre premiere amie, elle sera tenue de la seruir vn mois entier, & si elle est plus belle, elle sera amie du Cheualier qui l'aura gaignee, & la premiere amie sera tenuë de la seruir vn autre mois: puis de là en auant le Cheualier vainqueur demeurera auecque celle des deux à laquelle il sera plus affectiõné. La mesme condition est proposee à ceux qui nous vaincront. Maintenant regardez si vous voulez passer plus outre auecques ces conditions, ou si vous aimez mieux tourner arriere. Dom Rogel se prit à rire & dist: Vrayement vous n'auez pas mal choisi les meilleures conditions pour vo⁹ lesquelles ne seroient point encores pires pour nous, si les Damoiselles qui nous suiuent vouloient s'auenturer à perdre ce qu'elles n'ont point encores perdu, c'est à sçauoir leur chasteté. Au moiẽ dequoy pour le peu de pouuoir que nous auons sur elles, sans leur volonté nous ne pouuons satisfaire à la vostre: & partant no⁹ ne sommes deliberez de vous cõbatre sur ceste querelle, mais nous vous maintiendrons bien que vous faites icy vn grand tort aux Damoiselles & aux Cheualiers errans. Si vous voulez combatre (dirent ceux de la forest) sur ce que nous vous auons dit, nous voicy prestz, sinon, retournez arriere car lon ne vous empeschera point de fuïr. Dom Rogel se desdaignãt vn peu dõt ilz le vouloient faire tourner arriere, leur dist, Ie vous dy que si noz damoiselles veulent de leur part auenturer le plus, nous sommes prestz à auenturer le peu que c'est de combatre trois Cheualiers tant outrageux comme vous estes, qui sans aucune ocasiõ empeschez le chemin aux passans. Adonc l'aisnee des trois sœurs dist à dom Rogel en souzriãt: C'est nous qui auenturons le moins, attẽdu qu' en vostre compagnie nous sommes hors de tout danger, cobien que ceux qui veulent combatre pour nous auoir, semblent desia craindre le plus cruel combat de la beauté des Damoiselles qu'ilz peussent acquerir pour amies. En la malle heure sotte Damoiselle, distes vous onc telles follies (dist le Cheualier de la forest) car noz amies sont de si grande beauté que nous sommes assez asseurez de la vostre, & ensemble de nostre victoire: & vous asseure bien que vous ne vous auẽturez à perdre rien, ains à gaigner la faueur de seruir vn mois, celles qui pour leur beauté & bõne grace meritent estre seruies de tout le monde. Dom Rogel coleré de ces propoz, lui escria, Or sus gardez vous de moy, car ie vous deffie. A ces paroles s'estans reculez arriere, ilz vindrent à s'entrerencontrer les lances baissees, & bien couuertz de leurs escuz. Le Cheualier de la forest rompit son bois, mais dom Rogel desarçonna & le fit voler en terre par dessus la croupe de son cheual. Les autres deux Princes n'en firent moins aux autres deux Cheualiers lesquelz s'estans releuez à grand' peine, demanderent le cõbat aux espees. Adonc les trois Princes se mirent à pied pour n'auoir aucũ auãtage, mais l'escrime dura bien peu, car eux estans des plus fortz & cheualereux que lon eust peu desirer, ilz eurent incõtinẽt nauré & decoupé leurs aduersaires de telle façon, qu'ilz se rendirent nõ tãt faschez pour leurs plaies, ny pour la perte du combat, comme pour la perte de leurs amies, lesquelles estoient assez belles, & arriuerent là sur le point qu'ilz rẽdirent les armes. Dom Rogel & ses compagnons aians desia laissé leurs heaumes pour se rafraichir, voians le dueil que les Cheualiers menoient pour la perte de

leurs dames, leur dirent qu'ilz se rapaisassent, & qu'ilz leur remettoient les conditions du combat pour en disposer à leur volonté, & de leurs amies ensemblemēt. Mais elles voiant la beauté des Princes, & cognoissant qu'elles estoient plus belles que les autres trois Damoiselles qui estoient auec eux, leur dirent, Nous ne leurs remettrons pas les conditiōs du cōbat, car nous sommes trop plus contētes de vostre prouësse & beauté, que de la couardie de ceux qui nous ont perduës: puis donc qu'auecque si bō droit ilz ont eu si peu de force pour nous garder, qu'ilz s'en aillent à leur bōne & à leur mauuaise fortune ainsi que bō leur semblera: car ce nous seroit trop grāde folie de laisser trois si beaux & preux Cheualiers cōme vous estes, pour suiure vne si lasche canaille. Dom Rogel se prit à rire de ces paroles, & voiāt que les Damoiselles de la forest estoient assez belles, & encores ieunettes, il se tourna vers celles auec lesquelles il estoit venu, & leur dist, Et biē mes Damoiselles, que vous semble il de ceste demande? Celle qu'il auoit requise d'amours lui respōdit, Il me semble que nous aions troué assez dequoy vous oster de passion, & moy de soucy. Sçachōs (dist dom Rogel) ce qu'il en semble à mes compagnons. Dom Florestan qui estoit fort gracieux, lui respondit en riant: Il me semble q̄ ces trois damoiselles ont assez de beauté pour nous donner quelque cōtentemēt: parquoy ie suis d'auis puis que celles que no⁹ anōs voulues, ne nous ont vouluz, que nous preignons maintenant celles qui nous veulent. A la bonne heure seigneur Cheualier (dist l'vne des Damoiselles de la forest) car encores que vous soyez bien ieune d'aage, vous ne monstrez point estre moins sage, que quelqu'vn des renommez Princes de Grece, ausquelz vous ressemblez & en prouësse & en beauté. Ce pendāt les Cheualiers vaincuz fort tristes & esperduz mōterent sur leurs destriers & s'en allerent cercher ou ilz pourroiēt faire apareiller leurs plaies: mais leurs amies estāt remōtees sur leurs pallefrois suiuirent dom Rogel & sa compagnie. Sur le chemin dom Rogel leur demanda comme elles auoient ainsi voulu abandōner ces Cheualiers qui s'estoiēt tant mis en leur deuoir pour l'amour d'elles. La plus belles des trois lui respondit, Sachez, seigneur Cheualier, que nous sommes toutes trois sœurs, & ces cheualiers que vous auez vaincuz, freres, lesquelz vn iour cōtre nostre vouloir nous desroberent dans vn chasteau de nostre mere, ou par fortune ilz nous auoient trouuees seules. Bien tost apres ilz prindrēt de nous par force, ce que iamais no⁹ ne leur eussiōs otroyé de nostre bō gré, & y a enuirō demi an q̄ no⁹ sommes en leur compagnie, sans qu'aucune de nous ayt iamais aimé aucun d'eux, tāt ilz estoient laidz & de mauuaise grace. Il y a maintenant quinze iours entiers que nous acordasmes ensemble de garder ce carrefour auecque les cōditions que vo⁹ auez entenduës, ou pour nostre bonne fortune (ainsi que ie croy) Dieu vous a enuoyé pour nous remettre en liberté & pour les chastier de leur folie, & du dommage qu'ilz nous firent en nous enleuāt de la maison de nostre mere. Puis que les choses vont ainsi (dist dom Rogel) ie serois fort ioyeux dont nous auons fait reparer ce tort, n'estoit que vous nous auez tous mis en trouble. En quel trouble? dist la Damoiselle. Par ce (dist il) que noz damoiselles ne se plairont pas beaucoup en vostre compagnie. Dieu soit loué (dist la damoiselle) car selon ce que ie voy vo⁹ estes plus contens de nous que de voz premieres cōpagnes, lesquelles par ce moien suiuant la condition de l'auēture seront cōtraintes de nous seruir vn mois, & nō pas nous elles. Adonc la Damoiselle que dom Rogel auoit requise d'amour, dist aux trois Damoiselles de la forest. Nous aymons mieux vous seruir en ceste façon, q̄ non pas en celle que vo⁹ deuez seruir ces

trois ieunes Cheualiers, puis qu'il eſt neceſſaire à vous & à nous d'obeir aux conditions de l'auenture. Nous voila bien d'acord, diſt l'autre damoiſelle. Il nous reſte encores beaucoup plus à faire, diſt dō Rogel. Et quoy? diſt la plus belle des trois damoiſelles de la foreſt. Il nous fault deliberer (diſt dom Rogel) comme nous vous deuons departir, à fin que mes cōpagnons & moy n'entrions point en debat ſur le chois. Ie vous donneray vn bon conſeil en celà, diſt elle. Quel conſeil? reſpondit dom Brianges. C'eſt (diſt la Damoiſelle) que le plus beau de vous preigne la plus belle de nous. En la malle heure (diſt dō Briāges) car à voz paroles il ſemble q̄ vo⁹ ayez deſia choiſi. Or ſus (diſt elle) ſeigneur Cheualier, ie vous veux donner encores vn autre meilleur conſeil que le premier, c'eſt que vous ne vueillez iamais ſinō celles qui vous veulent: & par tant ne vous ſcādalizez point ſi i'ay choiſi voſtre compagnon, comme celuy qui me plaiſoit le mieux, car en vous laiſſant auecque l'vne de mes ſœurs, peut eſtre que vous luy viē drez pareillement plus à gré qu'vn autre, & ainſi auiendra à mon autre ſœur & à voſtre autre compagnō. Vrayement c'eſt raiſon (dirēt les deux ſœurs) & pourquoy aurez vous ainſi la liberté de choiſir par deſſus nous? Parce (dit elle) que celuy que i'ay choyſi me ſemble aſſez plus alaigre & diſpoſt de ſon perſonnage, que non pas ſes compagnons, & partant ie l'ay voulu prendre la premiere, d'autant que chaſcun eſt plus obligé à ſoy que non pas à aucū autre. Alors dom Brianges diſt en ſouzriant, Ie vous aſſeure, ſeigneur dom Floreſtan, que ny vous ny moy ne deuons plus aller en la compagnie de noſtre couſin, car vous voyez que toutes le demandent & fuyent de nous pour le ſuiure. Elles ne me ſemblent point eſtre trop ſottes en cela (diſt dom Floreſtan) & partant puis que nous ne pouuons en ſa cōpagnie auoir des plus belles, il ſera le meilleur de nous contenter de celles que nous pourrons auoir. Comment, dirent les autres deux ſœurs, il ne vous ſemble donc point que nous ſoions autant belles comme noſtre ſœur. Sauf voſtre grace, diſt dom Floreſtan, nous nous contentōs fort bien de vous, mais non pas dē voſtre ſœur, par ce qu'elle ne nous a pas voulu choiſir. Il me ſuffit, reſpondit elle, que i'aye choiſi à ma volonté. Ainſi deuiſans enſemblement, ilz rencōtrerent trois autres Cheualiers leſquels voians les trois Princes mener auec eux ſix belles Damoiſelles, apres les auoir ſaluez, leur dirent, Seigneurs Cheualiers, vous vſeriez d'vne louable courtoiſie auecque nous, puis que vous auez aſſez (& peut eſtre trop) de trois damoiſelles, ſi vous nous donniez les autres trois. Cela depend de leur volonté, diſt dom Rogel, & non pas de la noſtre: acordez vous auec elles ſi vous pouuez, car nous ne les empeſcherons de faire ce qui bon leur ſemblera. Adonc la Damoiſelle que dom Rogel auoit requis d'amour leur diſt en riant, Ce nous eſt vn grand malheur d'eſtre obligees à ſeruir ces damoiſelles ce mois entier & de ne vous auoir trouuez vn peu pluſtoſt: car à ce que ie puis cognoiſtre, elles ne ſont deliberees de vous ſuyure, ny de laiſſer ceux aueccq qui elles vont, & de noſtre part nous n'auons aucune liberté ſinon pour leur rēdre le ſeruice que nous leur deuons. Nous vous mettrons en liberté (dirent les trois Cheualiers) & ſi reuengerōs le tort que lon vous pourroit auoir fait. Et comment le reuengerez vous? diſt elle. En vous mettant en liberté, reſpondit il. O ſeigneur Cheualier, diſt la damoiſelle, ne vous mettez point en ceſt ennui, car nous ne voudrions vo⁹ voir en ſi grand danger: aiez ſeulement patience iuſques à la fin du mois, car alors parauenture nous pourrons nous contenter de vous. Vous ne vous en contentez donc pas à ceſte heure? diſt le Cheualier. Ne vous en eſmerueillez point, reſpondit la Damoiſelle, car nous ſommes fort en-

ennuyees dont ces trois Cheualiers nous ont abandonnees pour ces trois autres damoiselles qui vont auec eux: & partāt nous ne pourrons nous contēter de chose du monde iusques à ce que nostre colere soit passee. Vous nous cognoissez mal (dist le Cheualier) car nous sommes tels personnages que vous pouuez regaigner auecque nous beaucoup plus de cōtentement, que vous n'en pourriez auoir perdu par cy deuant. Sauf vostre grace, Seigneur Cheualier (dit la Damoiselle) nous n'en croyons rien. Par Dieu, dirent les Cheualiers fort colerez, à fin de parler en plus bref langage, par amour, ou par force trois de vous s'en viendront auecque nous. Par amour (dist lors dom Rogel) faites auec elles tout ce que vous pourrez, car vous ne leur ferez rien par force, moyennant que nous puissions vous en empescher. Alors les cheualiers se tirans arriere, leur dirent, Maintenant vous verrez cōbien il vous eust esté meilleur de nous en donner trois, que non pas de le perdre toutes six. Et ces disans biē couuertz de leurs escuz, s'en vindrēt rencontrer les trois Princes de toute la force des cheuaux: mais maugré eux ilz tomberent fort lourdement tous trois en terre, tellement que les deux furent fort naurez, & l'autre se tordit le col d'autant qu'il estoit cheut sur la teste. La plus belle des Damoiselles de la forest les voyant en si piteux estat, leur dist, A ceste heure, Seigneurs Cheualiers, vous pourrez bien permettre à ces Damoiselles d'acheuer leur mois de seruice, puis qu'il vous en fault bien autāt à fin de faire guerir voz playes, Ilz ne respondirent vn seul mot de grand vergongne. Ainsi les Damoyselles les laisserent, & ilz s'en allerent cercher ou ilz pourroient faire apareiller leurs plaies. La nuit venuë les Princes hebergerent en la maison d'vn forestier, ou chascun iouyt secretement des beautez de sa damoiselle, les auertissans de ne se descouurir aux autres, à fin qu'elles n'en fussent enuieuses. Le lendemain au point du iour ilz retournerent à leur chemin, chacun se tenant fort content de sa bōne fortune.

Des gracieuses tromperies que la Dame d'vn chasteau ou les trois Princes estoient logez & vne Damoiselle firent à dom Rogel & à son Escuyer.

CHAP. XXXII.

Dom Rogel & ses compagnons estans retournez sur leurs erres, apres auoir cheuauché tout le lōg du iour, arriuerent sur le soir en vn beau pré, ou ilz trouuerent vne grande compagnie de Cheualiers, de Dames & Damoiselles, lesquelles couronnees de guirlandes de fleurs, s'entretenoiēt par les mains & s'en alloient dançant, & chantant en grande ioye. Elles n'eurent si tost aduisé les trois Princes & les six damoiselles, qu'elles les saluerent, & la plus belle d'entre elles, leur dist, Seigneurs Cheualiers, il est desia tard, mettez pied à terre, car s'il vo⁹ plaist, vous hebergerez ce soir auecque nous, & ce pendant que lon aprestera le souper, nous nous esbatrons icy tous ensemble. Les Princes qui en celle gaye ieunesse ou ilz estoient desiroient assez leur plaisir, les remercierent & descendirent de cheual: puis ayans laissé leurs armes, & pris les habillemens que leurs escuyers leur donnerent, ilz se mirent en la danse, & commencerent à danser, chanter & folastrer auecque ceux du chasteau d'vne fort bonne grace, tellemēt qu'il n'y auoit gentilhomme ny damoiselle en toute la compagnie qui ne print grand plaisir à les voir, & mesmement la Dame du chasteau plus belle que toutes, qui se contētoit fort de l'alaigresse & beauté de dom Rogel. Apres auoir ainsi dansé assez long temps en grand soulas, ilz s'en allerent au logis, ou le souper estoit apareillé en grande sumptuosité & magnificence. Ce

iour fut paſſé auec tout le plaiſir duquel lon ſe peut auiſer: car la dame du chaſteau s'eſtant mariee le iour auparauãt, la feſte & ſolemnité des noces leur cauſoit ceſte reſiouïſſance. Or la ieune dame ſe trouuant fort eſpriſe de la beauté & bõne grace de dom Rogel, ſe mit à ſonger par to⁹ moiens comme elle pourroit celle nuit iouïr de l'amour de ſon nouuel amãt ſans que ſon mary s'en aperceuſt. Apres diner ſes penſees qui lui faiſoient prẽdre & laiſſer mile deliberations en meſme inſtant, bien peu deuant le ſouper, elle apella vne ſienne chambriere, & lui diſt: Viençà m'amie Gante, l'amour lequel ie te porte eſt ſi grand que ie me veux confier en toy d'vne choſe qui ne m'eſt de moindre importance que de la vie, à fin que tu me faces l'vn des plus grands ſeruices que tu me pourrois iamais faire. Elle reſpondit qu'elle commandaſt ce qui bon lui ſembleroit, & qu'elle eſtoit preſte de ſe hazarder iuſques à la perte de ſa vie, pour lui rendre l'obeïſſance dont elle lui eſtoit redeuable. Sa maiſtreſſe l'embraça, & lui diſt: Auecques ceſte confiance ie te deceleray mon courage, & t'aſſeure que ie te guerdonneray fort bien de ce que tu feras pour moy en cecy. Ie veux doncques, Gante ma biẽ aimee, qu'entre ces damoiſelles eſtrangeres, tu me ſçaches donner à cognoiſtre par nõ, & autrement, laquelle eſt l'amie du plus beau, & du plus diſpoſt de ces trois cheualiers errans que tu vois là: & m'en aiant aduertie, il faut que tu donnes ordre que ceſte nuit aucune des Damoiſelles ne puiſſe aller vers ſon amy: puis les chandelles eſtaintes, & mon mary eſtant couché, faignant d'eſtre moy tu t'en iras coucher aupres de lui, & n'en bougeras iuſques au point du iour: lors faiſant ſemblãt de te leuer pour quelque autre choſe, tu me donneras le moien de me recoucher à ſon coſté. Voilà, m'amie, ce que ie veux que tu faces pour moy. Ma dame, diſt elle, vous me commandez vne choſe fort rigoureuſe, toutefois puis qu'il vous plaiſt, ie ſuis preſte d'emploier ma virginité en voſtre ſeruice. Or ſus dõc (diſt la dame) fais ſi ſecretemẽt, & en telle diligence, que ce cheualier ne s'en aille ſans que i'aye premierement iouï de ſa beauté, car ie me ſens merueilleuſement navree de ſon amour. Ma dame (reſpondit Gante) laiſſez moy tout ce ſoucy, car i'entens bien ce que vous voulez dire, & ſuis bien deliberee de vo⁹ apareiller vne nuit en laquelle vous n'aurez aucune ocaſion de porter enuie à mõ bon heur. Tes fortes fieures (diſt la dame) le cheualier duquel tu auras la iouïſſance, eſt l'vn des pl⁹ diſpoſtz & gaillardz cheualiers qui ſe iouã oncques à damoiſelle, aumoins à ce que i'en ay peu experimenter pour vne nuit. Ma dame (diſt Gante en riant) ſi voſtre mary eſt tant gaillard comme vous dites, gardez le pour vous, & ie pratiqueray pour moy ceſte ruze, auec le cheualier eſtrange. La dame lui dit: Il me ſemble, Gante, que tu aïmes mieux ton proffit q̃ le mien. Ma dame (diſt elle) ie ne veux ſinon ce que vous voulez, mais ie vous ay diſt cela à fin de vous aſſeurer de ce que ie vous auois diſt premieremẽt: c'eſt que vous n'auriez point ocaſion de me porter aucune enuie. Or ſus (dit la dame) laiſſons ces railleries, car noſtre entreprinſe eſt bien faite: fais ſeulement ce que tu as à faire, & que le tẽps ne ſe paſſe en vain. Adonc la dame s'en alla ſouper, & aſſez toſt apres le repas, le nouueau eſpouſé deſirant iouïr bien toſt de ſon eſpouſe, fit apareiller le lit à grand' haſte, mais l'eſpouſee faignant n'eſtre tant conuoiteuſe de ce plaiſir, comme il eſtoit, lui diſt qu'il s'allaſt coucher le premier, & qu'elle l'iroit trouuer incõtinẽt qu'elle auroit fait coucher les damoiſelles eſtranges: Le mary lui obeït. Or deuez vous ſçauoir que pendãt le ſouper, Gante auoit tiré à part, Sirind, Eſcuyer de dom Rogel, lui diſant: Par la foy q̃ vous deuez à Dieu & à voſtre maiſtre, me direz-vous la verité d'vne choſe que ie veux demander? Regardez

ce que vous me voulez demander (dit Sirind) car ie vous iure de le vous dire, si la chose n'est de trop grande importance, moiennant aussi que ie le sçache. Ce que ie vous demande (dist elle) est que vous me disiez lesquelles de ces damoiselles sont les amies de ces cheualiers, à fin que quand chacun sera couché, ilz ne perdent le plaisir qu'ilz ont acoustumé de prẽdre auecques elles, car ie feray que chascun d'eux se trouuera auec la sienne, d'autant que nous ne voulons leur laisser aucun moien de se plaindre, que pour auoir heberge ceans ilz ayent perdu l'ocasion de iouïr de leurs amoureuses. Sirind pensant que Gante dist verité, lui mõstra lesquelles c'estoient: puis Gãte le pria de lui dire encores leurs nõs, à fin de les sçauoir mener chascune vers son amy. Adoncques Sirind lui dit qu'elles auoient nom Brinde, Sinde, & Orãde, & que celle Orãde estoit l'amie de son maistre, & la plus belle de toute leur compagnie. Or sus (dist Gãte) à fin que nous ne faillons: Ie feray faire trois litz dans la chambre ou coucherõt les cheualiers, car elle est large & spacieuse: faites de sorte que vostre maistre se couche dãs celui lequel est ioignãt la cheminee, & ses deux compagnons dans les autres deux litz, car ie feray puis apres en façon que chascũ aura son amie entre ses braz, si tost que le temps & l'ocasion se pourront permettre. Sur tout gardez vo⁹ de leur en dire mot, afin que ceste courtoisie leur soit d'autant plus agreable. Ie feray tout ainsi que vous voudrez (dit Sirind) mais parce que ie vous voy tãt courtoise enuers mon maistre, & enuers ses compagnons, ie voudrois bien que vous vsissiez encores d'vne pareille courtoisie enuers moi. Gante se prit à rire, & lui dit: Est il possible qu'vn si ieune garçonnet comme vous, soit desia tãt ruzé entre les dames? toutesfois si vous me promettez de faire ce que ie vous diray, ie feray pareillement que vous dites. Ie le vous prometz, dit Sirind. Or bien, dit Gante, vous demeurez dõc iusques à ce qu'il soit grãd iour auec moy dedans le lit, & laisserez leuer voz compagnons les premiers, car ie veux auoir le plaisir de voir tout nu entre mes braz, vn si beau & bien auenant iouuenceau cõme vous estes: mais il fault que tout soit secret, & partant vous coucherez seul, en vn des litz de la chambre, qui est aupres de celle ou couchera vostre maistre, à fin que nous puissions prendre ensemble nostre plaisir tout à nostre aise, & voz compagnõs coucheront à part en l'autre lit, qui est sur main droite tirãt du costé de la gallerie. Cela se portera le mieux du monde (dit l'escuyer) mais ie vous suplie ne faillir de vostre part, car ie n'y faudray de la mienne. Il n'y aura point de faute (dist Gante) Dieu vous vueille donner le bon soir. Et à vous bonne nuit, ma grand' amie, dist Sirind. Adonc elle le laissa & vint trouuer vne chambriere More, aiant les leures grosses, & renuersees, le nez tout aplaty, & les narines fort larges & ouuertes. Ceste More, qui en toute sa personne n'auoit rien blanc que les dens, estoit souillarde de cuisine dans ce chasteau. Gante l'aiant trouuee lui dist: Baruquelle apres que tous serons couchez, il faut que tu t'en ailles en la chambre ou couchẽt les Escuyers des cheualiers estrãges, & que tu couches dans le lit qui est à main senestre, auec le plus alaigre & dispost d'entr'eux: car il m'a dist qu'il estoit fort amoureux de toi. Baruquelle fut fort ioyeuse de ces nouuelles, & dist à Gante qu'elle n'y faudroit point. Quand tous ceux qui estoiẽt dans le chasteau se furẽt retirez pour reposer, Gante vint à sa maistresse, & luy dit comme leurs entreprises estoiẽt encõmencees, & la finesse qu'elle auoit apareillee à l'escuyer, en payemẽt de ce qu'il auoit ozé la requerir d'amour. La dame du chasteau l'embrassa en riant, & lui dist: Or sus donc commençons à executer noz entreprises: despouille toy toute nuë, cõme tu vois que ie suis, & t'ẽ va coucher auecques mon mary: & quãd

à moy i'iray là ou i'ay deliberé. Adonc Gante se despoulla, & alla trouuer le nouueau marié, qui la receut en fort grand plaisir, pensant que ce fut sa femme: & se mit à l'acoler & baiser, comme celui qui iamais n'auoit experimenté ce plaisir, sinon celle nuit & l'autre precedente. La Dame du chasteau laissant les six damoiselles estranges couchees auec les siennes & s'en alla pareillemẽt en la chambre de dom Rogel sur le premier somme, lors que lui & ses compagnons dormoient du plus profond sommeil: puis entrant tout bellement dans le lit de son amy, commença à s'estendre de son long entre ses bras, à le baiser, acoller, & chatouiller si folastrement que dom Rogel s'esueilla comme en sursaut demandant, qui est là? mais elle luy dist: Comment, mon seignr, estes vous deuenu si farouche que vous ne recognoissez plus vostre Orande? A ces motz dom Rogel reuint en son bon sens, & commença à recompenser les baisers de ceste ieune dame, par quelques caresses trop plus douces & agreables qu'vn simple baiser. Ce pendant le ieune Prince disoit à son amie incogneuë, Ma chere Orande, comment estes vous peu maintenant venir icy? Elle lui respondit, I'y suis venuë pour le grand amour que ie vous porte, auquel il n'y a chose en ce monde qui puisse faire resistance. Voz sœurs (dist Rogel) sont elles venuës auecques vous. Non (dist elle) ie les ay laissees endormies dans le lit. Vous m'auez fait vne grande faueur (dist le Cheualier) de venir maintenant vers moy. Ennenda (dist elle) ie conceu hier si grande ialousie cõtre vous que ie ne me suis onc sceu asseurer iusques à maintenant que ie vo⁹ tiens entre mes bras. Adonc dom Rogel la caressant plus mignardement que de coustume, lui dist: Et quelle ialousie pouuiez vous auoir de moy? En la male heure, respondit elle, puis qu'il le faut ainsi dire: vous ne pouuiez oster les yeux de dessus la Dame de ce chasteau, encores que i'y fusse presente. Ie le faisois (dist il) à fin de mieux dissimuler noz amours. Maudites soiẽt telles dissimulations (respondit elle) Il est biẽ vray toutesfois que vous ne vous preniez point sinon à la pl⁹ belle de toutes les dames & damoiselles qui soient à present dans le chasteau. Encores qu'il fust ainsi comme vous dites, respondit le Cheualier, & que ie lui eusse porté quelque affection, si est-ce que le peu de cognoissance que i'ay d'elle, & elle de moy, vous pouuoit assez rendre asseuree. Quelle asseurance? dist elle en se moquant, si vous la regardiez de bonne affection, elle vous regardoit encores de meilleur courage, & d'vn œil trop plus gracieux & atrayant, qu'elle ne regardoit son propre mary, combien qu'elle ne soit espousee que d'hier. La peur que vous en auiez, dist dom Rogel, vous faisoit resuer ainsi fantastiquement, car ie ne pense point que la Dame de ce chasteau ayt iamais pensé en telles choses. Vous dissimulerez tãt qu'il vous plaira (dist elle) mais par ma foy ie vous dy bien que i'ay songé mile fantasies iusques à ce que ie soye venuë vers vous: car aux gracieuses œillades dont ie vous auois veu vser l'vn enuers l'autre, ie ne pouuois moins penser sinon que maintenant ie la deusse trouuer couchee entre voz bras. Comment estoit cela possible? dist dom Rogel. Cõment? respondit elle, en la maniere que ie pensois que telle chose se peusse faire. En quelle maniere, par vostre foy (dist il) pensiez vous que telle chose se peust faire? Vrayement (respondit elle) ie le vo⁹ diray, c'est qu'elle pouuoit venir la nuit à vous faignãt que c'estoit moy. O Dieu (dist dom Rogel) quelles folies vo⁹ alliez songer, & comme eust elle laissé son mary, estant la seconde nuït de ses noces? Adonc le baisant fort amoureusement, & aiant assez long temps tenu sa bouche sur la sienne, elle lui dist: Làs! mon grãd amy que vous n'estes gueres ruzé en telles matieres, & apert bien que vous n'estes

stes encores qu'vn enfant! Pouuoit elle pas bien, par vostre foy, enuoyer en sa place coucher vne de ses Damoiselles auecq son mari? Ceste ruze est peu pratiquee, dist do Rogel, qu'vne femme enuoie vne Damoiselle qui est vierge en sa place coucher auecques son mari. Elle se prit à rire, & luy dit: Pensez vous qu'il ne se trouue pas assez de Damoiselles, lesquelles n'aiant rien de virginite outre le nom, peussent pour vne nuit tenir la place de leur maistresse? Dom Rogel se prit à rire, & lui dist: Ie vous prometz ma chere amie que ie ne me fusse iamais auise d'vne tromperie si grande. Si fusse biẽ moy, dist elle, & à ceste ocasion ie suis icy venuë pour en sçauoir la verité. Dom Rogel pour se railler auec elle, lui dist: Mais estes vous point la dame du chasteau qui me soiez ainsi venuë tromper? toutesfois ce seroit moy qui gaignerois le plus en ceste tromperie. Elle en souzriant lui dōna la main & lui dist: En la male heure distes vous oncq' telle folie, car par là vous estimez qu'elle soit plus belle que moy, mais ie vous prometz pour belle qu'elle puisse estre, que ie m'estime bien autant comme elle. Puis elle fit semblant de se facher, mais dom Rogel l'embrassa & baisa par grand douceur, & lui dist en riant: Or sus, ce que ie vous ay dist n'est que par maniere de passetemps: car vo⁹ me semblez beaucoup plus belle que celle dont vous estes ialouse. Ie ne profite rien à celà, dist elle, en tournant la teste Ne vous en fuyez point de moy (dist dō Rogel) ou bien ie m'en iray coucher auecq' la dame de ceans. Allez vous y en (dist elle) car ie vous asseure qu'il n'y a chose que ie desire d'auantage. Dom Rogel par grand amour continua tousiours ses gracieux propos iusques à ce qu'elle s'en allast. Mais l'heure estant venuë qu'il leur conuenoit se separer, la gracieuse Dame assez plus lassee que rassasiee des amoureuses caresses de dom Rogel, faignant qu'elle ne vouloit que ses sœurs la trouuassent absente, prit congé de lui auec grand' peine. Puis estant retournee Gante sortist du lit de son mari, & l'espouse se coucha entre ses bras, sans qu'il en receust aucun soupçon, & tous deux embrasiez ensemblement, dormirent ce peu qui leur pouuoit rester de la nuit. Ce pẽdant Gante atendoit que Baruquelle la More lui vint conter ce qui s'estoit passé entre elle & Sirind, lequel des le soir si tost que Gãte l'eust laissé, s'en estoit couru trouuer les autres deux escuiers ses cōpagnons, & leur dist: O la bonne & heureuse nuit que nous aurons en ceste-cy! Comment? dirent ilz. Par ce (respondit Sirind) qu'il est acordé que l'vne des plus belles Damoiselles de ce chasteau viẽdra ceste nuit coucher auecq' moy, apres que chascun sera retiré. Frere mon amy (dirẽt les escuyers) ne nous en feras-tu pas part mais que tu en ayes eu les premieres entrees? I'en suis content (respond Sirind) mais il faut que ce soit de sorte qu'elle n'en sçache rien: parquoy i'ay auisé qu'apres en auoir eu quelque temps mō plaisir, ie me leueray sans faire semblant de rien, & viendray apeller l'vn de vous, lequel en fera puis apres autant à l'autre: mais regardez que le dernier se leue auãt iour, & me viẽne querir, car ie lui ay promis de demeurer auec elle iusques à ce qu'il fist clarté, d'autant qu'elle me veult voir tout à nu entre ses bras, disant qu'elle se tient fort contente de ma beauté. Les escuiers fort ioyeux de ceste bonne fortune, s'allerent coucher incontinent que l'heure en fut venuë: mais Sçachez que Sirind ne pouuoit dormir, & atendoit tousiours la venuë de sa Damoiselle Gante. Bien tost apres Baruquelle la More se vint coucher entre ses bras, auec laquelle il commença à s'egaier d'vne fort bonne affection, & pensant tenir la Damoiselle Gante, se rauit tellement en la iouïssance de ses amours, que cōbien que l'vn de ses compagnons le tirast pour le faire leuer, il le dissimuloit. Toutesfois à la fin

la fin s'estant plus leué par cõtrainte que pour acomplir sa promesse, il dist à son cõpagnon lui parlant à l'oreille: O mon frere mon amy, comme ceste damoiselle à la charnure delicate, douce & polie: ie croy qu'elle n'est en rien moindre, que les plus excellentes Princesses de Grece. Va te coucher (dist l'autre) car me voicy bien apareillé pour experimẽter si tu dis vray. Adonc il se coucha auec Baruquelle, & quelque temps apres l'autre escuyer vint qui le fit presque leuer par force, & se mit à sa place. Mais enuiron sur les deux heures apres minuit, Sirind craignant que le iour ne s'aprochast, vint à lui, & le tira tout vn long temps en vain, car il faisoit semblant de n'en sentir rien: à raison dequoy il lui dist tout bas à l'oreille: Leue toy, de par Dieu, leue toy, & ne me fais point faire vne si grande faute, car il est desia presque iour. Adonc l'escuyer se leua, & Sirind se recoucha auec Baruquelle qu'il commença à rebaiser & acoller iusques à ce qu'il fut grand iour: & lors pensant iouïr de la veuë de sa belle corpulence, il la tira hors du lit, & l'assit sur ces genoux toute nuë: mais quand il l'aperceust tant hideuse, & aussi noire que fin veloux, auecque toute la fascherie qu'il auoit d'estre ainsi trompé, il ne se peut tenir de rire, & dist aux autres deux escuyers: Venez mes compagnons, voir la plus belle damoiselle de tout le monde, dont nous auons eu la iouïssance ceste nuit. Que mallencontre puisse auenir à celui qui conquerra la bonne grace de la tant renommee Diane, car nous ne lui deuons porter aucune enuie, sinon que ceste nostre Diane me semble estre eclipsee & obscurcie, ie ne sçay pourquoy, si ce n'est que les rayons du soleil qui sont desia respanduz sur la terre, l'ayent ainsi renduë noire & tenebreuse, en lieu qu'ilz la deuoient rendre plus claire. Quand Baruquelle eust entendu son propos, elle fut fort coloree, & s'en fuyt à grand' haste. Les escuyers qui la virent ainsi vilaine & orde demeurerent long temps sans se pouuoir tenir de rire, & aians passé maintes railleries sur la finesse que lon leur auoit iouee, se leuerent & allerent trouuer leurs maistres. Ce pendant la damoiselle Gãte se gaudissoit par grãd' risee de Baruquelle, laquelle se plaignoit fort d'autant qu'elle l'auoit ainsi abusee, lui faisant à croire que Sirind estoit amoureux d'elle. Apres que chascun fut leué, dom Rogel & ses cõpagnons, auecques leurs escuiers & leurs six damoiselles prindrent congé de leurs hostes, & retournerẽt à leur chemin au grand regret de la dame du chasteau pour l'absence de son nouuel amy, combiẽ que tout ce iour, & le lendemain elle ne se peut tenir de rire auecque Gante, des ruzes & finesses qui la nuit passee auoient esté faites en sa maison, & dont elle s'estoit assez bien trouuee. Or la nuit ensuiuãt dom Rogel estant couché auecques s'amie Orande, en parlant de ce qui lui estoit auenu dans le chasteau, il s'aperceust de la tromperie que la dame d'iceluy lui auoit faite. Ces fortes fieures (dist lors Orande) c'estoit la raison pourquoy elle nous auoit si bien renfermees auecque ses damoiselles. C'est vne ruze (dist dom Rogel) qui ne merite point estre celee à nostre compagnie. Et de fait le lendemain il la recita par les chemins, dont les trois escuyers se prirent si fort à rire, que dom Rogel fut contraint de leur demander qu'ilz auoiẽt. Adoncques Sirind lui respondit, La finesse que vous a esté iouee, monsieur, est biẽ telle que ie vo⁹ veux reciter ce qui m'en est auenu, à fin que vous cognoissez combien vous en auez eu pl⁹ d'auãtage que ie n'ay pas. Lors il lui raconta ce qui s'estoit passé entre lui & Baruquelle, dõt tout le lõg du iour les Princes & les Damoiselles ne cesserẽt de se gaudir, cognoissant de quelle bonne grace ilz auoient esté festoyez dans le chasteau.

Com

Comme les trois Princes se separerent des trois Damoiselles qu'ilz auoient conquises: & comme ilz arriuerent en la ville de Sparte, & declarerent au Roy l'ocasion de leur venuë.

CHAP. XXXIII.

CEs trois excellents Princes suiuans leur chemin trouuerent le matin ensuiuant, vn peu apres soleil leuc, quatre cheualiers, lesquelz n'eurēt si tost aperceu Orande & ses sœurs, qu'ilz crierent à haute voix aux trois Princes : En la malle heure, faux cheualiers emmenastes vous onc les damoiselles desrobees, car voicy le temps venu auquel vous acheterez bien cher le tort que vous auez fait à nous & à elles. Dom Rogel colere de ces propos lassa son armet, & les deux Princes pareillement, & respondit aux quatre cheualiers, Ce sera vous qui receurez icy la malencontre, car nous n'emmenons aucunes damoiselles desrobees. Vous le verrez (dirent ilz) tout maintenant. Adonc bien couuertz de leurs escuz & les lances baissees, se vindrent rencontrer de toute la force des hommes & des cheuaux, tellement que trois des cheualiers volerent en terre assez estourdis de la cheute. Dom Rogel auecques l'espee nuë vint vers celui qui estoit demeuré dans les arçons, sans se soucier des abatuz qui demandoient le combat des espees: mais parce que le heaume estoit tombe à l'vn d'eux, & auoit le visage descouuert, les damoiselles le recogneurent incontinent : parquoy Orande voyant que dom Florestan lui vouloit trencher la teste, se fourra hardiment en la meslee, & s'escria aux Princes. Pour Dieu messeigneurs, ne faites d'auantage de mal à ces Cheualiers car vous deuez sçauoir que ce sont noz freres: Et vo⁹, mes freres, ne pourchassez plus ceux qui ont tant fait pour vous, & pour nous, en nous deliurant d'entre les mains de ces trahistres voleurs qui nous auoient desrobees dans la maison de nostre pere. Les Princes receurent grand plaisir sçachans que les damoiselles de leur compagnie estoiēt sœurs de ces cheualiers: au moien dequoy aiant tous osté leurs heaumes, ilz se demanderent pardon les vns aux autres : & auec maintes larmes les freres embrasserēt leurs sœurs par grand amour : & aians entendu d'elles la façon comme elles auoient esté deliurees, ilz rendirent fort affectueusemēt graces aux Princes pour le bon secours qu'ilz auoient donné à leurs trois sœurs: puis tous ensemble s'en allerent disner en vn prochain village, ou Orande & ses deux autres sœurs craignant que leurs dernieres amours fussent descouuertes, dirent à leurs freres qu'elles vouloient retourner à leur chasteau : Mais si elles furent contristees pour se separer des Princes, ilz ne furent moins ioyeux d'auoir trouué le moien pour se departir d'elles honnestement, car ilz cōmençoient à s'en facher selon la coustume de ceux qui souuent perdent le goust des plus delicates viandes, pour leur estre trop communes & familieres. Aians donc prins congé les vns des autres, chacū reprint son chemin: & lors la damoiselle que dō Rogel auoit premierement requise d'amour, lui dist: Maintenant nous ne serons plus en seruitude, & pourrons auoir le plaisir de vostre compagnie, car par cy deuant nous n'en auons onc sceu iouïr tant vous estiez affectionné à faire la cour à ces damoiselles. Vous ne voulustes pas faire ce dont ie vous supliay (dist dom Rogel) car si vous l'eussiez fait, vous estiez mieux pour estre maistresses que seruantes, d'autant que ie me contentois trop plus de vostre seule beauté, que de celle des trois sœurs ensemble. Elle se prit à rire, & lui dist : Et bien, bien, maintenant qu'elles s'en sont allees, vous dites tout ce qui bon vous semble. Auant que nous les eussions rencontrees (respondit dom Rogel) ie vous dy le semblable, & vous le dy encores à ceste heure, vous supliant de ce dōt ie vous

ie vous ay premierement supliee. Ie vo⁹ ay bien assez experimenté (dist elle) pour croire que ie ne doy point faire pour vo⁹ ce dont maintenant vous me requerez. Pourquoy dites vous celà? dist dom Rogel. Par ce (respondit elle) que vous m'auez si tost abandonnee pour vne nouuelle suruenuë, laquelle s'estant separee de vostre compagnie, vous auez encores pl⁹ tost mise en oubly: à raison dequoi ie serois bien fole, si vne telle experience de vostre legereté ne me laissoit biẽ auisee. Vous en fustes cause, dist dom Rogel: Ie ne sçay (dit elle) mais ie m'asseure bien de ne me mettre iamais en peine d'aimer vn Cheualier, lequel va si souuent au chãge. Vray est que ie ne sçay de quel auis seroient mes sœurs. Nous sommes d'auis (respondirent elles) atendu que nous ne faisons sinon sortir de seruice que desormais nous soyons maistresses. Comment entendez vous celà? dist dom Brianges. Fort bien (dist l'vne d'elles) par ce qu'estant maistresses de nousmesmes en defendant nostre honnesteté, nous demeurerons tousious libres: là ou faisant autrement nous serions serues & esclaues. Au moien dequoi nous refusons la puissance & seigneurie que vo⁹ nous voulez donner, atendu qu'elle menace nostre honneur d'vn seruice beaucoup plus vil, que celui auquel n'agueres nous estions. Continuans gracieusement telz & autres plusieurs plaisans propoz, au deuxiesme iour ensuiuant ilz se trouuerent à la veuë de la cité de Sparte: & partant tout le surplus du chemin, ilz ne firent que deliberer s'ilz iroient premierement faire la reuerence au Roy, ou s'ilz prendroient pour guide chacun sa Damoiselle, à fin de faire à chacune d'elles la raison de son chasteau. Finablement ilz acorderent d'aller premierement faire la reuerence au Roy, à fin que les conditions du combat fussent plus asseurees: ce qu'ilz firent, & apres lui auoir declaré l'ocasion de leur venuë, ilz le prierẽt que les conditiõs proposees en celle querelle, fussent executees au profit du vainqueur, selon l'yssuë du combat, d'autant qu'ilz estoient prestz de soustenir le bon droit des trois Damoiselles. Le Roi desirant cognoistre si la prouësse des trois Cheualiers estoit correspondante à leur representation, commanda que lon leur donnast vn bon logis dans son palais, & respõdit qu'il ennoieroit querir les trois freres, auec ceux desquelz ilz entendoiẽt s'aider, d'autant qu'il vouloit auoir la veuë & le passetemps d'vn si beau & estrange combat. Les trois Princes furent fort ioyeux de ceste responce du Roi, lequel le iour mesme mãda querir les trois freres, qui vindrent soudain à son mandement auecques six autres Cheualiers en leur compagnie. Le Roi les aiant fait appeller deuant lui, auec les trois Princes, & les trois Damoiselles, leur dit à tous, atendu que les conditions du combat estoient telles que les Damoiselles auoient recitees, qu'il vouloit que le lẽdemain le combat des trois contre les neuf, se fist deuant son palais, en la grãd' place de la ville. Les Cheualiers s'estans acordez au iugement du Roi, & aians donné leurs gages, se retirerent chascun en son hostel. Ce soir le Roy commanda que lon appareillast le cãp auec des fortes barrieres tout à l'entour: ce qui fust incontinent fait, pour la multitude des ouuriers que lon y emploia. Tout ce iour lon ne parloit en la ville d'autre chose que de la furieuse meslee qui estoit apareillee au lendemain. Le Duc de Gande par le commandement du Roi fust establi iuge du camp auec mile cheualiers pour la seureté d'icelui.

De

Du combat que les trois Princes eurent cõtre les neuf Cheualiers, & comme dom Brianges s'enamoura de l'Infante Griande fille du Roy de Sparte.

CHAP. XXXIIII.

LE iour ensuiuant enuiron vne heure apres Soleil leué, les Cheualiers qui deuoient combatre s'armerent de toutes pieces : & en mesme instant le Duc de Gande alla premieremẽt vers les neuf, lesquelz il amena dans le camp to⁹ armez à blanc, montez sur cheuaux de mesme couleur, enharnachez & caparassonnez de fine pourpre à franges de fil d'or, monstrãs au surplus vn si beau maintien qu'il n'y eut celui qui ne prit grand plaisir à les voir. Quand ilz arriuerent, le Roy s'estoit desia mis aux fenestres, & aussi la Roine auecq' ses Dames & Damoiselles, & l'Infante Griande sa fille autant parfaite & acomplie en beauté & bõne grace, qu'autre Damoiselle qui fut onques veuë dans Sparte. Incontinent apres le Duc de Gande alla querir les trois Princes, lesquelz vindrẽt armez d'vnes riches armes azurees, & fueillagees de diuerses couleurs : leurs cheuaux estans enharnachez & caparassonnez de velours cramoisi rayonné de fil d'or. Les trois sœurs vestuës d'vn acoustrement de satin bleu, decoupé sur vn fons de tafetas iaune, portoient leurs lances & leurs escuz, & en tel equipage entrerẽt dans le camp du costé du palais, ou la Roine & sa fille estoient apuyees aux fenestres, tellemẽt que dom Brianges auisant la belle Infante fut tellement nauré de sa veuë, & la regarda auec tel amour, qu'il ne fut moins enflammé d'elle pour sa beauté, qu'elle de lui pour sa bonne representation, & pour les amoureuses & affectionnees œillades dõt il l'auoit regardee premierement. En ces entrefaites les Princes ayans lassé leurs heaumes, & prins leurs escuz, le Soleil leur fust departy & rangez viz à viz de leurs auersaires, entre lesquelz les trois freres faisoient le premier rang des neuf, d'autant qu'ilz estoient les plus grands & les plus adroitz aux armes. Apres les autres solemnitez en tel cas requises, le Duc de Gande monta en son eschaufaut, & les trois sœurs se retirerent auecque la Roine & l'Infante Griande, qui les fit assoir aupres d'elle, pour sçauoir qui estoient leurs champions. Adonc la multitude du peuple faisant pareil silence come s'il n'y eust eu personne, les trois freres voians les trois Princes deuant eux, commanderent à leurs compagnons de non se bouger iusques à ce qu'ilz vissent l'yssuë de la premiere course : & en ceste façon chascun attendoit le son des trompettes, lesquelles n'eurent si tost commencé à sonner que les trois Princes & les trois freres bien couuertz de leurs escuz, les lãces baissees, & de toute la force des hommes & des cheuaux, se vindrent rencontrer de telle roideur sans qu'aucun d'eux faillist d'atainte que leurs bois estans volez en esclatz, les freres maugré eux furent renuersez en terre tout de leur long, & les trois Princes, estant tousiours dom Rogel au mylieu, passerent outre fort dispostz & braues Cheualiers sans estre aucunement endõmagez. Mais ilz ne furẽt gueres loing derriere les trois rẽuersez, q̃ les six autres departiz vindrent à toute course de cheuaux à l'encontre d'eux, tellement que les trois Princes receurẽt chacun deux coups de lances en mesme instant, dans leurs escuz, dont ilz ne furẽt aucunemẽt estonnez, ains les lances brisées, les six passerent outre sans que les Princes se fussent ébranslez dans la selle ny peu ny prou, laissans tous les regardãs fort estonnez de leur prouësse. Ce pédant les freres estoient remontez à cheual, & s'estans ioinctz auecque les six, vindrent tous d'vne course assaillir les trois Princes, & se rengerent esgalement trois contr'vn. Alors tous les combatans ayans les espees nuës aux poingz, lon vid bien en-

commẽcer vne des plus furieuses meslees qu'il seroit possible de dire, car à les ouïr chamailler & marteller les vns sur les autres, & à voir les ardantes estincelles qui sortoient incessamment de leurs harnois, lon ne les eust point estimez en moindre nombre que de quatre vingtz ou cẽt. Durant ce combat l'Infante Griande ne bougea onques les yeux de sur dom Brianges, lequel pour l'amour d'elle auoit choisi le costé duquel elle estoit, & combatoit auecque ces trois assez pres d'elle. Or s'aperceuant qu'elle le regardoit, le courage lui creut au double, & vint descharger vn tant horrible coup sur la teste de l'vn de ses aduersaires, que peu lui seruit de haucer l'escu au deuant, car l'espee du Prince trenchãt le bouclier par la moitié lui vint tomber sur la creste de l'armet de si droit fil, & auec telle fureur, que le Cheualier tomba roide mort par terre, aiant la teste presque separee iusques aux dẽts. Ce coup ne despleust aux trois sœurs ny à l'Infante, laquelle esbahie de la force du ieune Prince ne se peut tenir de dire à l'vne des sœurs qui estoient aupres d'elle. M'amie par la foy que vous deuez à Dieu dites moy qui sont ces Cheualiers & ie vous prometz de tenir secret, si bon vous semble, tout ce que vous m'en direz. Ma Dame (dist elle) souz la promesse que vous me faites ie vous diray ce qu'il vous plaist me demander. Sçachez donc, ma Dame, que celui qui cõbat au milieu, est le Prince dom Rogel de Grece, duquel la renommee a desia tãt de fois enuironné toute la terre. Celui qui combat de l'autre costé est dom Florestan filz de l'Empereur de Rome. Cestui que vous voiez au dessouz de nous, est dom Brianges de Beocie Prince & heritier du mesme Roiaume, & neueu de l'Empereur Lisuart. L'Infante fort ioyeuse d'ouïr ces nouuelles, lui dist: O combien vous fustes heureuses! m'amie, vous & voz sœurs, d'auoir amené de si preux & adroitz Cheualiers, auec l'aide desquelz vostre bon droit commence desia à se monstrer. Celà disoit elle par ce qu'alors dom Rogel auoit de deux coups renuersé par terre, deux des Cheualiers qui cõbatoient cõtre lui, & dom Florestan l'vn des siens, & les trois freres, auecque ceux qui restoient debout estoient tous couuertz de leur sang, & tant naurez & lassez que lon cognoissoit à veue d'œil qu'ilz ne pouuoiẽt gueres plus durer contre la prouësse des trois Princes. Voians donc leur mort tant prochaine, & quatre de leurs compagnõs trespassez, les cinq se ioignirent ensemble pẽsant en ceste façon se deffendre mieux de leurs ennemis. Mais que leur pouuoit profiter ceste cautelle, ny tous les autres effortz qu'ilz eussent peu faire, contre ceux qui en eussẽt facilemẽt deffait trois fois autant si l'ocasion s'y fust offerte? Dõ Rogel voiant qu'ilz n'atendoient plus que la mort d'heure en autre, tant ilz estoient desia affoibliz, & lui semblant (cõme piteux qu'il estoit) que le temps fust venu auquel on leur deuoit vser de courtoisie, s'ilz la vouloient receuoir en obeïssant à la raison, se tira vn peu arriere, & leur dist? Vous voiez Cheualiers, en quelle extremité, vostre peu de iustice, & la faute du bõ droit, vous ont reduitz: mais si la force vo⁹ deffault pour vous deffendre & pour nous vaincre, faites à tout le moins qu'elle ne deffaille point pour vo⁹ vaincre vousmesmes, & satisfaites à ce, en quoy vous estiez encores obligez par cy deuant, rendans les trois chasteaux que vous auez vsurpez sur ces trois paures Damoiselles: car par ce moien outre l'honneur que vous conquerrez de vous estre vousmesmes vaincuz, vous vous asseurez encores du danger lequel vous est apareillé, & au lieu de nostre premiere rigueur, vous experimenterez nostre clemence & courtoisie, dont iusques ici no⁹ n'auons peu vser enuers vous, & n'en vserons si premierement vous n'en vsez enuers vous mesmes, en faisant ce dont no⁹ vous requerons, & à quoy la raison vous oblige.

oblige. Les freres oyans les courtoysses paroles de dom Rogel, & voyans leur mort prochaine au cas qu'ilz ne lui otroyassent ce qu'il demandoit, rendirēt leurs espees, & deuant le Roy lui acorderent les conditions du cōbat telles qu'elles auoient esté proposees. Adonc auecque le grand plaisir des trois sœurs, les Princes furent en triomphe cōduitz hors du camp, & les vaincuz allerent faire apareiller leurs plaies. A l'issuë du combat, le Roy auāt que bouger des fenestres, commanda que lon eust incontinent à mettre les trois Damoiselles ou leurs gēs en possession de leurs chasteaux, puis il manda aux trois Princes que pour se faire guerir ilz ne partissent de son palais, & que lui mesmes les feroit penser par ses chirurgiens. Ce qu'ilz accepterent, & en furēt fort ioyeux, mesmement dom Brianges de Beocie, pour auoir le moien de tousiours estre aupres de celle belle Infante, qu'il auoit faite Dame de son cueur, & laquelle aiant veu sa prouësse, & aperceu l'affection dont souuent il l'auoit regardee, estoit fort cōtente d'estre aymee d'vn si preux Cheualier, & descēdu de si noble lignage. Les Princes estans arriuez au Palais, furent fort bien receuz du Roy, & commanda que lon leur donnast vne belle chambre bien aëree, qui estoit assez pres de la sienne, ou s'estans desarmez, ilz furent couchez, chacun d'eux en vn riche pauillon, auquel les Chirurgiens du Roy leur acoustrerent quelques petites plaies qu'ilz auoient eües au combat. Aussi tost qu'ilz furent acheuez de medeciner, les trois sœurs les vindrent voir, & en grande ioye leur rendirent graces de ce qu'ilz auoiēt fait pour l'amour d'elles, & à leur si grand auantage. Alors dom Brianges apella vne d'elles nommee Andrede, & lui dist: Helas, m'amie, comme en pourchassant vostre bien, i'ay rencontré mon plus grand mal! Comment monsieur (dit elle) vous sentez vous si durement nauré? ou pourquoy dites vous celà? Ie le dy (respondit il) par ce que ie me sens nauré d'vne telle plaie, que ie n'espere que la mort pour tout remede, si celle qui me l'a faite ne m'en donne elle mesme la guerison. Andrede pensant qu'il fut ataint de son amour, comme il lui auoit assez de fois raconté par les chemins, lui respondit: Helàs, monsieur, ie vous suplie, puis que vous m'auez gardé mon bien, que vous me gardiez encores mon honneur, sauf lequel ie suis preste de faire tout ce qu'il vous plaira me commander. Helas, Andrede (dist il) vous n'entendez pas ma maladie, car il y a assez de temps que vo⁹ me laissastes guery de celle dont vous me parlez, par le bon vouloir que i'ay tousiours cogneu en vous de garder vostre chasteté. Làs, ma chere amie, la douleur que ie souffre vient de la veuë d'vne belle Damoiselle qui auiourd'hui estoit aupres de la roine, & pres de laquelle vo⁹ estiez, & auoit sur ses cheueux, vne belle & riche guirlande de fine pierrerie: ie vous suplie me dire qui elle est, & au surplus tenir couuert ce que ie vous viens de dire, comme celle en laquelle i'ay maintenant plus de fiance qu'en autre Damoiselle que ie cognoisse en tout le monde. Andrede luy respondit gracieusement: Monsieur, ie feray tout ce que vous me commandez & d'auantage s'il m'est possible: Sachez donc que sans raison vous ne prisez & honorez la Damoiselle que vous dites, tant pour sa beauté, comme pour son hault lignage: car vous deuez sçauoir que c'est l'Infante Griande, fille du Roi mon seigneur, vous asseurant que vous faites bien & vertueusement de l'aimer, moiennant que ce soit auecque le regard qui est deu à son honesteté, & intention de la prendre pour espouse, veu que vous estes bien son pareil: & s'il vous plaist qu'auec ces conditions ie lui declare vostre bon vouloir enuers elle, & qui vous estes, ie le feray de bien bon cueur. Las ma bonne amie (dist dom Brianges) combien ie doy estimer heureux

le iour auquel premierement ie vous cogneu, puis que vous m'estes cause d'vn si grand bien: ie vous donne congé de tout ce que vous dites, mais ie vous suplie que personne n'entende nostre secret. Laissez moy tout ce soucy (dist elle) car i'entreprens sur mon honneur de faire ressortir ceste entreprise à vostre contentemẽt, & au mien. Adoncq les trois sœurs ayants pris congé des trois princes, retournerent au logis de la Roine, & l'Infante estant à vne fenestre qui regardoit sur le iardin en vne petite chambrette à part apella Andrede, car c'estoit elle qui lui auoit dõné les Princes à cognoistre. Andrede s'estant mise à genoux, l'Infante lui dit d'vne fort bonne grace: Et bien m'amie, cõment se portent voz Cheualiers, car ie serois fort ioyeuse de leur bonne prosperité, pour la grande vertu & haute cheualerie que i'ay recogneuë en eux au combat qu'ilz ont gaigné en vostre faueur. Ma dame (respond Andrede) vous auez raison de priser & estimer telz Cheualiers tant pour leur prouësse, comme d'autant qu'en quelqu'vn d'eux ne manque point le noble courage de vous aimer & seruir, auecq' le regard qui est deu à vostre honneur, & à la loyauté de son amour, en vous faisant maistresse de tout ce qu'il pourra auoir en ce monde, comme il vous a desia fait Dame de son cueur. A ces motz l'Infante prit vne couleur au visage qui lui acreut fort sa beauté, & se douta incõtinent que ces paroles venoiẽt de la part du Prince qui par ces regardz amoureux, & par l'experience de sa vertu, auoit desia gaigné sur elle vne grande part de son courage. Parquoy l'Infante respondit: Amie Andrede, souz les conditions que vous proposez, i'accepte la gloire d'estre aimee d'vn si vertueux personnage, encores que ie recognoisse point en moy la beauté si grande qu'elle puisse gaigner le cueur d'vn si fort & preux Cheualier. Ma Dame (dist la Damoiselle) la beauté ne deffault point en vous, pour auoir ceste force ny la cognoissance en dom Briãges Prince de Beocie, pour recognoistre la gloire que ce lui sera d'estre aimé d'vne tant belle & excellente Princesse comme vous estes. Or puis qu'il vous aime d'vn chaste & loyal amour, comme il vous enuoye dire par moy, ie vous suplie luy faire quelque faueur souz le gage de sa promesse, de n'auoir iamais autre espouse q̃ vous. Il vous plaira donc, ma dame, par vostre respõse faire que celui qui m'a gardé mon bien, se puisse vanter, que ie lui aye gardé la vie, laquelle il ne tient trop asseuree si celle qui lui a causé son mal, qui est vous ne lui donne pareillement sa guerison. Andrede, dist l'Infante, souz la foy & souz la promesse que vous me dõnez de lui, aumoins s'il vous a dõné charge de ce faire, vous lui pourrez dire que ie l'aime, & que ie me tiens heureuse d'estre aimee d'vn tel Cheualier auecques l'esgard qui est deu à mon honneur, & à la gloire de ses pensees, pour s'estre mises en lieu, auquel pour leur vertu, & pour la mienne, elles ne pouuoiẽt estre receuës auecque moindres conditions: Dites lui aussi, atendu sa bonne intention, qu'il me semble que lui & ses compagnons se doiuent donner à cognoistre au Roy mõ seigneur & pere, afin que la Roine ma mere, & moy ayons ocasion de les aller visiter & par ce moyẽ qu'il me puisse voir & parler à moi si l'oportunité s'y offroit. Andrede baisa les mains à l'Infante pour la faueur qu'elle lui faisoit, & trouua façon que ce soir mesmes ses sœurs & elle allassent reuoir les Princes, ou elle recita à dom Brianges tous les propos que l'Infante lui auoit tenuz: dont il fut autant ioyeux qu'il est possible de penser, & lui dist qu'il auoit descouuert ses amours à ses compagnons, craignant qu'ilz le voulussent deuancer en ceste entreprise.
Mais comme la Damoiselle lui racontoit les gestes & contenance de l'Infante, quand elle faisoit son message, il cuida presque se pasmer de ioye, & embrassa.

braſſa pluſieurs fois Andrede par grand amour: ce que voiant dom Rogel, il lui dit en ſe gabant, Monſieur mon couſin, ie ſuis enuieux de ces faueurs, leſquelles vous receuez de ma damoiſelle Andrede car ie n'en ſçeu iamais tant obtenir de ma Damoiſelle Marinde ſa ſœur encores que ie l'aime autant que vous ſçauriez aimer Andrede. Ie ne me plains gueres moins de Brenie (diſt dom Floreſtan) de laquelle ie n'ay receu que des angoiſſes en lieu de la bonne affectiõ que ie lui porte. Marinde laquelle eſtoit fort gracieuſe, leur diſt en riant: Or ſus, Seigneurs Cheualiers, donnez tant ſeulement ordre à la gueriſon des plaies du corps, car icelles gueries ie vous aſſeure du danger de celles que vous pouuez auoir en l'eſprit à l'ocaſion de noſtre beauté. Regardez bien, Marinde, la promeſſe que vous no⁹ faites (diſt dom Rogel) car ie ne tiens point à peu de faueur l'aſſeurance que vous nous donnez. Vous eſtes aſſez aſſeurez (diſt Marinde) du danger dont ie vous aſſeure par le peu de beauté qui eſt en nous, cõme vous nous auez bien monſtré par les chemins en temperant le peril de telles playes, en la beauté d'Orande, & en celle de ſes deux ſœurs. Dõ Rogel ſe prit à rire, & lui dit: Depuis leur depart, ma damoiſelle Marinde, mes douleurs ſont creuës au double, pour auoir mieux conſideré en leur abſence voſtre beauté, que ie n'auois fait auparauãt. Faites ſeulement (diſt Marinde) que vo⁹ ſoyez guery de voz plaies, car vous eſtes en vne ville ou vous pourrez trouuer pour ceſt autre mal dont vous parlez, aſſez de medecines ſemblables à celle que vous donnoit Orande. Las! ma damoiſelle m'amie (diſt dom Rogel) pour Dieu ne reſiſtez plus deſormais à mes paſſiõs, ſi vous deſirez ma ſanté. Pourquoy me demandez vous celà? diſt Marinde. A fin de gaigner le plaiſir (diſt dom Rogel) que ie receurois en iouïſſant de voſtre amour Marinde lui reſpondit en riant: Puis que vous demãdez voſtre ioye pour ma douleur, en bonne foy ie vous laiſſeray en voſtre douleur pour m'entretenir en ma ioye. Mais laiſſans ces railleries atendez à voſtre gueriſon, car ceſt ce q̃ ie vo⁹ deſire le plus auec la bonne renommee, & vous eſtime au ſurplus de ſi bon cueur, que ie ne vous ſçaurois tãt deſirer de biẽ pour ce regard, que nonobſtant tout ce que vous dites par ieu, vous ne m'en deſiriez beaucoup d'auantage. Ainſi s'entretenant touſiours en la reputation de ſages & vertueuſes damoiſelles, elles prirẽt congé d'eux, laiſſant dom Brianges aſſez reſiouï, aiant toutesfois au parauant prié Andrede de remercier en ſon nom l'Infante pour les faueurs qu'elle lui auoit faites, & parce que les deux Princes ſes compagnons & lui, ne ſe vouloient deſcouurir, qu'il eſtoit bien content qu'ilz ne fuſſent donnez à cognoiſtre à perſonne du monde fors au Roy, à la roine, & à l'Infante, & encores auec telle conditiõ, que dom Rogel ny dõ Floreſtan ne ſceuſſent point qu'on les cogneuſt. Ces choſes ainſi acordees, Andrede alla trouuer l'Infante qui ſe plaiſoit fort en ſa cõpagnie, & fit de ſorte qu'elle declaira ſecretemẽt au Roy & à la Roine qui eſtoient les cheualiers eſtranges, dont ilz furent fort eſmerueillez, & la remercierent de leur auoir dit, à fin de les honorer ſelon que leur prouëſſe & haut lignage le meritoit. La Roine remonſtra au Roy qu'elle les deuoit aller viſiter, encores qu'ilz ne ſe vouluſſent autrement donner à cognoiſtre, diſant que leur vertu & haute cheualerie, outre la nobleſſe de leur ſang, meritoit bien telle faueur. C'eſt bien aui ſé à vous (diſt le Roy) car tant plus nous les honorerons ſans faire ſemblant de les cognoiſtre, nous les obligerõs touſiours à vne plus grande amitié: & faignant de n'auoir aucune cognoiſſance d'eux, nous leur pourrons faire plus d'honneur, que nous ne ferions pas en les cognoiſſant, atendu la grandeur de leur lignage, & la

renommee de leur prouësse. Partant demain au matin allez les visiter auecque vostre fille, & continuez tous les iours iusques à ce qu'ilz soient bien gueriz. Ie le feray, dist la Roine. En telz & autres pareilz deuis, ce iour passa. Au soir dom Briãges raconta à ses compagnons ce qui s'estoit traité entre lui & Andrede, mais nõ pas qu'il lui eust donné congé de descouurir qui ilz estoient.

Comme la Roine de Sparte, & l'Infante sa fille, & apres elles le Roy allerent voir les Cheualiers naurez, & des paroles qui se passerẽt entr'eux.

CHAP. XXXV.

LE lendemain au matin la Roine dist à sa fille qu'elle se vestist de ses plus riches acoustremens pour aller visiter les Princes, ce qui ne lui fut trop desplaisant, au moien dequoy elle prit vne riche robe de drap d'or, semee par carreaux de fines perles, auecque vne fort bonne grace, car vn rang des carreaux qui se suiuoient par la pointe plus aigue estoit de drap d'or frisé, & l'autre sans aucune frisure, comme si la robe eust esté faite de deux diuerses estoffes marquetees l'vne dans l'autre. Elle portoit vn beau carquã au col, auec vne ceinture de mesme ouurage, & vne riche guirlande de fine pierrerie sur ses cheueux, qui estoient escheuelez par tresses auec vne merueilleuse grace, & sur les temples frisez, & entrelassez par telle industrie qu'ilz exprimoient au naturel vne toile d'Araignee, au mylieu de laquelle pẽdoit en l'air vn riche ioyau fait d'vn reluisant diamant auec vn cercle de fins rubis, fort aigus tout à l'entour, tellement qu'on eust dist que de leurs pointes, sortoient les desliez & blons cheueux dont la roué de l'Araignee estoit tissuë. En telle magnificence, la Roine & sa fille suiuies d'vn grand nombre de Dames & Damoiselles, allerent voir les Princes, l'Infante aiant aupres d'elle vne Damoiselle de parfaite beauté & de bien bonne grace richement en ordre, comme celle qui estoit fille du Duc de Gande, & seule heritiere de sa Duché. A leur arriuee les Princes les receurent en grande reuerence, reputans ceste visitation à tresgrande faueur : & quand elles furent toutes assises, dom Rogel trouua l'Infante fort belle, & lui sembla qu'elle auoit les cheueux ordonnez en la plus mignonne & estrãge façon qu'il estoit possible de voir au mõde. Apres elle la beauté de Sarcire fille du Duc de Gande lui fut tant agreable qu'il se delibera la seruir tant qu'il demeureroit en celle cour, Il la regardoit, & elle le regardoit pareillement, autant esbahie de sa beauté, que lui de la sienne. Dom Florestan qui la contemploit aussi de fort bõne affection, & ne se pouuoit aucunemẽt contenter de ce qu'elle n'ostoit iamais la veuë de dessus dom Rogel, Mais que vo⁹ dirons nous de dom Brianges quãd il vid sa Dame auec vne si grande beauté, & qui par fois l'œilladoit à la desrobee d'vne fort bonne grace, & par grande dissimulation? Il estoit tellement rauy du grand plaisir, & de la peine amoureuse qu'il souffroit en mesme instant, qu'il ne sçauoit que dire, ny que faire, sa Dame lui semblant trop pl⁹ belle sans comparaison qu'auparauant. Apres les hõneurs & reuerẽces faites d'vne part & d'autre, dom Rogel dist à la Roine : Ie ne sçay, ma Dame, pourquoy il vous plaist nous faire tant d'honneur, que de nous daigner visiter en nostre maladie, si ce n'est à fin de nous rẽdre à tout iamais voz redeuables, veu que ceste faueur est si grande, que toutes noz vies nous n'aurons le moien ny le pouoir de la recognoistre. Vous estes telz Cheualiers (dist la Roine) que vostre prouësse merite beaucoup d'auantage. Ma Dame (dist dõ Rogel) ie vous remercie tres-humblement dont il vous a pleu nous dõner par voz paroles, ce qui nous deffailloit de nous-mesmes, pour receuoir vn si

grand

grand honneur comme cestui-cy : car ie ne pense point que nous eussions peu de nous meriter vne telle humanité, si de vostre grace vo⁹ ne no⁹ l'eussiez fait meriter par la faueur que vous nous faites en no⁹ visitant, & en nous donnant le moien de voir la grande beauté de ma Dame l'Infante, & de celle belle Damoiselle, que ie voy assise aupres d'elle comme sa plus chere compagne. L'Infante & Sarcire prirent vn nouueau taint en leur visage, lequel augmenta moult leur premiere beauté, en oyant les paroles de dom Rogel, lesquelles ne despleurent aucunement à Sarcire, ains estoit fort contente de se voir regarder si amoureusement, & d'vn œil tant gracieux, par le plus beau Cheualier qu'elle eust iamais veu de sa vie.

Dom Rogel aiant acheué son propos, dō Brianges dist à la Roine: Ma Dame, ie vo⁹ ren graces, & à ma Dame l'Infante de la faueur qu'il vous a pleu no⁹ faire, laquelle nous estimons si grande que nous n'auons aucun autre moien de la recognoistre, sinon en vous remerciant de toute nostre affection. Ce pendant qu'il disoit ces paroles, l'Infante le regardoit, & lui sembla fort gracieux en son parler, & de grande beauté en ceste premiere ieunesse ou il estoit. Mais dō Florestan s'ennuyoit si fort de ce que Sarcire ne l'auoit encores seulement regardé, combien qu'il eust tousiours eu l'œil sur elle, qu'il ne sçeust onc dire vn seul mot. Or la Roine aiant demeuré là quelque temps, prit premierement congé de dom Rogel, & ce pendant qu'elle prenoit congé des autres deux Princes, Sarcire s'aprocha du lit de dom Rogel pour prendre congé de lui, lequel la prenant par vne de ses belles maīs lui dist tout bas: Ma Dame, puis qu'il vo⁹ a pleu me visiter en ceste petite maladie ou ie suis pour les plaies du corps, ie vous suplie ne m'abandonner point en la plus grande que ie souffre par la force de vostre beauté, & auoir souuenance de moi. Sarcire souzriant, & dissimulant d'vne bonne grace prit congé de lui, & ainsi la Roine & sa compagnie s'en allerēt demeurant dom Brianges assez triste pour n'auoir peu parler à sa Dame, & assez ioyeux par ce que la Roine lui auoit promis de les aller ainsi visiter tous les iours iusques à ce qu'ilz fussent bien gueriz. La roine n'estoit presque sortie, que Marinde s'aprocha de dom Rogel pour prendre congé & lui dist: il me plaist bien, monsieur, que ces dernieres passions qui se causent en vous pour la beauté de l'Infante rechassent maintenant les premieres que vous faigniez souffrir pour la mienne.

Las Marinde (dist il) ie ne suis point hardy iusques là, mais si vous m'aimez, ie vous prie m'aider à trouuer quelque remede à la douleur que ie souffre pour la beauté de l'autre ieune fille qui estoit assise aupres d'elle. Comment (dist elle en riant) il ne vous suffit donc pas de m'auoir laissee pour la seconde fois, si vous ne me faisiez encores vostre messagiere enuers celle pour laquelle vous m'auez changee. Ie vous suplie (dist dom Rogel) ne m'vser point de raillerie en vn mal q̄ ie souffre à bon escient. Et bien (dit elle) encores qu'il me fache bien d'estre ainsi laissee pour vne autre, si est-ce que ie feray tout ce qui me sera possible pour vo⁹ complaire: mais pour maintenant ie vous prie me donner congé, car la Roine est desia bien loing. Dieu vous vueille conduire (dist dom Rogel) & principalement droit au lieu ou i'ay si bien besoing de vostre secours. Elle ne s'en fut si tost allee que le Roy auec vne grande troupe des Cheualiers & Gentilzhommes de sa cour vint pareillement visiter les trois Princes, auec lesquelz il tint plusieurs gracieux deuis tant qu'il y fut, & commanda à la sortie à tous les officiers de sa maison qu'ilz eussent à les traiter comme si c'estoiēt ses propres enfans.

Des propos que Marinde tint à Sarcire en la faueur de dom Rogel: & comme l'Infante, & dom Brianges parlerent ensemble, & de ce qui fut deliberé entr'eux de faire alors que les Princes seroient gueriz.

CHAP. XXXVI.

MArinde estant arriuee au logis de la Roine, tira Sarcire à part, & en souzriant lui dist: O cruelle damoiselle que vous estes, de causer tant de douleur à celui qui ne pourchasse que vostre seruice. Pourquoy dites vous celà? dist Sarcire. Parce (respondit Marinde) que vous faites mourir pour voz amours, celuy, duquel pour sa beauté & prouësse ie ne me suis à peine peu defendre: & toutesfois pour le bon vouloir que ie lui porte, & pour l'enuie que i'ay de lui obeïr ie viens pourchasser vostre bon heur, & le sien, auec ma plus grand' perte. Sarcire entendant bien ce qu'elle vouloit dire, sans prendre ses paroles en aucun desplaisir, lui dist: Asseurez le seulement de vostre bauté, car l'auantage que vous auez sur moy pour ce regard, vous peut donner, & à lui aussi, assez d'asseurance de la mienne. Ma dame (dit Marinde) ie ne croy point que vostre pensée soit telle comme voz paroles le monstrēt & puis que la verité est tant aparente, ne me faites point entrer en combat auecq' vous sur ceste querelle. Ie vous prie dōcques laisser maintenant ces railleries, & me donner quelque faueur pat laquelle ie puisse conseruer la vie à celui qui ne la desire aucunemēt, sinon auecques vostre bonne grace. Deliberiez vous de me faire ces belles harangues (dist Sarcire) quand n'agueres vous estes demeuree seule auec luy, nous laissant toutes sortir hors de sa chambre? Quand ie me suis aperceuë (dit Marinde) que vo⁹ l'auiez laissé tout hors de soy, & oublié de lui mesmes, ie me suis souuenuë de combien ie lui suis redeuable & obligee à pourchasser sa guerison: de laquelle, ma dame, ie vous suplie auecque toute la meilleure affection qu'il m'est possible. Et à fin que vous entēdiez qui est celui lequel vous traitez si rigoureusement, ie vous dy à la charge de le tenir secret, que vous estes aimee de dom Rogel de Grece filz du Prince Florisel de Niquee. Sarcire fort ioyeuse de ces propoz lui respondit: Sa prouësse & sa beauté le font biē ressembler à celui que vo⁹ dites: & vous asseure que ie me prise beaucoup d'auantage pour estre aimee d'vn tel Prince. Parquoy vous lui direz de ma part qu'il se guerisse le plustost qu'il pourra: & lui estant releué, ie chercheray le moien de parler à lui, pour voir si vous me dites vray: car ie ne l'estime point tāt peu sage qu'il m'aime, aiant d'autant plus grand' ocasion de vous aimer, que vostre beauté surpasse la mienne. Ne parlons point de cela (dist Marinde) puis que ces differens ne seruent de rien à nostre propoz: mais au reste, ie vous remercie treshumblement des faueurs que i'ay maintenant receuës de vous au nom de celui auquel ie ne doy moins que la vie. A tant elles mirēt fin à leurs propoz, duquel Sarcire ne receut peu de contentement, se sentant aimee de celui lequel elle aimoit plus que soymesme. Dom Rogel pareillement ne fut moins resioui, sçachant ce qui s'estoit passé entr' elles, car au soir Marinde lui en porta les nouuelles, & elle sortie, il le raconta aux autres deux Princes, disant à dom Florestan qu'il cerchast son party auecques quelque autre damoiselle ce pendant qu'ilz demeureroiēt là, puis qu'il ne restoit pl⁹ que lui à pouruoir. En la malle heure (respondit dō Florestan) apres que vous auez choisi le meilleur, vous me dites maintenant cela. Vous auez encores le chois d'assez d'autres belles damoiselles, dist dom Rogel. Choisissez doncques vne de celles là (dist Florestan) & laissez Sarcire pour moy. Ie le ferois volontiers (dist dom Rogel) s'il se pouuoit faire à mon honneur: mais il ne seroit

ne seroit pas honneste, lui aiant fait entẽdre ma bonne volonté, de me changer si soudainement, car ie manifesterois trop mon inconstance. Vous auez de bonnes excuses (dist il) pour paruenir à voz moiens: mais puis qu'ainsi est, ie me prẽdray à la premiere qui me voudra, puis que ie ne puis auoir celle que ie veux. I'en ay ainsi fait (dist dom Rogel) car ie me suis contenté de Sarcire, voiant que dom Brianges auoit premierement choisi l'Infante, qui est de trop plus excellente beauté. Plaise à Dieu (dit lors dom Brianges) nous donner la victoire de noz entreprises, car autrement ie seray bien venu icy à mon grand malheur. Mais bien moy (dist dom Florestan) encores que vous me laissiez en vn combat ou i'auray bien peu d'affaire, pour sortir d'vn si grand danger, comme celui ou vous dites estre. En celà (dist dom Rogel en riãt) pouuez vous cognoistre combien nous vous aimõs, puis que nous nous mettons aux plus grands dangers, afin de vous laisser les moindres. Ie ne vous remercie point (dist Florestan) du plaisir que vous me faites en celà, puis que l'hõneur & la gloire que lõ acquiert, sont d'autant plus grands, que les entreprises sont perilleuses. En telles & autres pareilles railleries les trois Princes passoient la plus part du temps, deuisans fort gracieusement de leurs amours. Chacun iour la Roine, & l'Infante sa fille, acompagnees de Sarcire, les alloient visiter, au moien dequoy leurs passions croissoient tousiours de plus en plus d'vne part & d'autre. Or dom Brianges se trouuoit en fort grand' peine, pour n'auoir encores oncques sceu parler à l'Infante en quinze iours qu'il auoit demeuré dans le lit: mais l'vne des dernieres fois que la roine les alla visiter, la belle & gracieuse Infante se vint seoir sur son lit, dõt il receut fort grãd contẽtement, & voiãt que la roine commẽçoit à entrer en propoz auec dom Rogel, & les autres damoiselles auecque dom Florestan, il pensa auoir trouué quelque oportunité pour descouurir à sa dame, la ferme & loyalle affection qu'il lui portoit. Parquoy prenãt vne seure hardiesse en son courage, à fin de bien employer l'ocasion qu'il auoit si long temps atenduë, il lui dit: ie ne sçay ma dame, comme ie pourray assez vous declarer mes douleurs, sans grieuement vous offencer: car atendu que la force de vostre grande beauté ne se peut tesmoigner par les œuures, il me sera bien difficile de vous la pouuoir faire entẽdre par mes paroles. Toutesfois, ma dame, vous pourrez, s'il vous plaist, supléer aisement à ce defaut qui est en moy de ne vous pouuoir assez tesmoigner ma douleur, par ce qu'en cõprenant en vousmesmes la grandeur de vostre souueraine beauté, & de voz bonnes graces, vous comprendrez encores la grandeur de ce mal, lequel m'est autant difficile à dire, comme voz diuines perfections sont impossibles à exprimer. Partant auec toute la reuerence qui est deuë à vostre honnesteté, & de laquelle ie m'oblige à vous comme vray & loyal seruiteur, ie vous suplie, ma dame, me receuoir pour vostre Cheualier, & cõme à tel me departir quelque faueur, auec laquelle ie puisse soustenir ma vie, & en la gloire que i'auray d'estre vostre, m'employer tellement aux hazardeuses entreprises, que ie puisse iouïr de l'honneur lequel est deu à mes pensees, en l'esperance ou ie me nourriray d'estre vn iour vostre mary & loyal espoux. L'infante ne fut moins troublee, que ioyeuse de ces propoz, troublee pour ne sçauoir à grãd' peine que respondre: & ioyeuse se sentant estre aimee en tout honneur de celui que tant elle aimoit. Finablement d'vne voix assez basse, elle respondit: Seigneur dom Brianges, puis que vous m'aimez auec vn amour tant honneste, & que vous ne voulez rien entreprendre, comme ie voy, de vostre seule volonté, sans le consentemẽt de la mienne, ie faudrois par trop si ie ne vous aimois, & prisois plus que tout autre

Cheualier de ce monde : atendu mesmement que vostre prouësse, & mon honneur ne sont en rien contraires à vostre vouloir, ny au mien, & que la noblesse de vostre sang s'acorde bien à mon haut lignage. Demandez moy doncque desormais toutes les faueurs qu'il vous plaira: car ie suis deliberee de vous les otroyer, moiennant que selon vostre promesse elles ne diminuẽt rien de mon bon renom, ny de mon honnesteté acoustumee. Alors dom Brianges autant ioyeux qu'il sçauroit estre possible, lui dist: Ie vous suplie donc, ma Dame, me donner vne de voz belles mains, & receuoir l'vne des miennes pour le gage de me prendre vn iour pour espoux, & moy vous pour espouse: & aussi à fin qu'en baisant vostre blanche main, ie recognoisse les faueurs que vous m'auez faites, & que ie commence à vo⁹ faire hommage de la Seigneurie, laquelle vous aurez tousiours sur moy, iusques à ce q̃ le trespas ayt mis fin à mes amours & à ma vie. Adoncq' l'Infante d'vne fort bonne grace, & sans que personne s'en aperceust, presenta vne de ses delicates mains à dom Brianges, lequel la baisant, lui dist: Ma Dame, s'il vous plaist me prẽdre pour vostre mary & seruiteur, ie vous reçoy pareillement pour espouse: Ie vous accepte, dist l'Infante, pour tel que vous vous donnez à moy, & me donne à vous pour telle que vous me demandez. Ainsi dom Brianges baisant la main de l'Infante, elle dist: Il ne reste plus maintenant pour l'entretien de nostre amour, sinon que toutes les fois que l'ocasion s'offrira, nous iouïssions de la presence l'vn de l'autre, iusques à ce que pour les publicques solemnitez du mariage, noz desirs se puissent entierement acomplir. Entr'eux se passerent plusieurs autres semblables paroles au grand contentement des deux, pour les gages de l'amour, & du futur mariage qu'ilz s'estoient donnez l'vn à l'autre. Ce pendant dom Rogel ne receuoit moindre plaisir de la veuë de Sarcire, laquelle le caressoit auecques toutes les gracieuses œillades qu'il lui estoit possible, car Marinde auoit desia acordé auec elle que dom Rogel estant guery, elle & lui parleroient ensemble tout à loisir à la fenestre qui regardoit sur le iardin du Roy. Or la Roine & sa cõpagnie estant retournee à son logis, l'Infante Griande descouurist à Sarcire tout son secret, & Sarcire lui raconta pareillement la ferme amitié qui estoit entre dom Rogel & elle, de sorte que de là en auant ces deux ieunes Damoiselles prenoient vn grand plaisir en la compagnie l'vne de l'autre, pour deuiser ensemblement de leurs amours. Mais les Cheualiers estans gueriz, & faignans de vouloir s'en aller, aux prieres du Roy & de la Roine, ilz dirẽt qu'ilz demeureroiẽt encores quelque tẽps, & les alloient tous les iours visiter assez souuent en leurs logis auecque grande resiouïssance. En ces entrefaites Marinde gouuerna tant bien ses entreprises, qu'elle fit acorder l'Infante & Sarcire qu'elles parleroient la nuit prochaine à dom Rogel & à dom Brianges, par la fenestre dont nous vous auons parlé cy dessus : ce qu'elle pouuoit facilement moienner, car elle couchoit en la chambre de l'Infante & Sarcire auecques elle. Les Princes auertiz de cest acord, passerent tout ce iour en grand' ioye, excepte dom Florestan, lequel encores qu'il le dissimulast, s'ennuyoit fort en la ville de Sparte, d'autant qu'il n'y auoit voulu faire aucune amie, estimant que toutes les autres Damoiselles de la cité ne fussent dignes de lui, fors l'Infante & Sarcire, que ses deux compagnons auoient desia retenuës pour eux.

De la bonne fortune que dom Rogel, & dom Brianges receurent de l'Infante Griande & de la Duchesse Sarcire : & comme ilz se departirent de Sparte au grand regret de leurs amyes.

L'heure

CHAP. XXXVII.

L'Heure assignee entre ces amans ne fut si tost venuë, que dom Rogel & dom Brianges crocheterent subtilement la serrure d'vne porte de leur chambre, de laquelle lon descendoit dans le iardin du Roy, par vne petite vis toute droite, desrobee dans l'espesseur de la muraille du Palais, auec l'excellente industrie de l'Architecteur qui l'auoit basty. Or n'eurent ilz demeuré long temps à la fenestre de la chambre de l'Infante, qu'elle & Sarcire les y vindrent trouuer: & là deuiserét de maintz gracieux propoz l'espace de trois nuitz qu'ilz les allerent ainsi voir & les sceurent tant bien suplier, qu'elles leur promirent de sortir la nuit ensuiuant dans le iardin, par vne fausse porte qui estoit en vn coing de leur chambre dót Sarcire auoit la clef. Au moié dequoy la prochaine nuit venuë, les Princes ne faillirét à se trouuer dans le iardin, & se vindrent apuyer contre la porte par laquelle leurs Dames deuoient sortir, lesquelles ilz atédoient en bonne deuotion, comme esperans receuoir d'elles celle nuit le bien auquel ilz estoient tant affectionnez. En les atendant dom Brianges qui sçauoit le secret de dom Rogel, & comme il aimoit l'Infante Leonide, lui dist en riant: Ie m'esbahis comme en aimant vne si belle Infante, vous lui gardez tant peu de loyauté. Et vous (dist dom Rogel) que ne l'auez vous gardee à l'vne de ces Damoiselles q̃ nous conquismes sur les trois Cheualiers. Ie n'vsay point lors de desloyauté enuers ma Dame (dist dom Brianges) car ie ne l'auois encores veuë. Maintenant ie ne voy non plus la mienne (dist dom Rogel) & elle voit encores moins ce que ie fais, & ne le verra si vous ne luy raportez, car ie m'asseure bien tant de Sarcire qu'elle ne lui en dira mot. Que ne me dites vous encores (dist dom Brianges) que vous ne ressemblez en rien à voz ayeulx en loyauté. Ie ne me souciay iamais gueres de ces folies, dist dom Rogel. Il me semble (dist dom Brianges) que vous n'aimez point si parfaitement comme moy: car autremét vous n'estimeriez point la loiauté que lõ doit à sa Dame, estre folie. Dom Rogel lui respondit: Ie vous prie ne parlons plus de ces loiautez, car vous en parlez ainsi à vostre aise, par ce que vous estes aupres de vostre Dame: mais en vous esloignant d'elle, vous vous esloignerez encores de l'opinion ou ie vous voy à present: & quant à moy, me trouuant en la compagnie de ma Dame, ie fais ainsi, car il me semble que ie l'aime tant que iamais ie n'en dois aimer d'autre. Vous semble il donc pas estant aupres d'elle (dist dom Brianges) que vous feriez mal d'en aimer encor' vne autre? Ouy bien alors, dist dõ Rogel. Pourquoy faites vous maintenát le contraire? dist dom Brianges. Par ce (respondit dom Rogel) que quand ie ne suis point en sa presence, ie trouue encores les autres si belles, qu'il me semble que ce me seroit vne folie de les laisser, & mesmemét quand elles sont pareilles à Sarcire, qui ne me desplaist en rien du monde. A ce que ie voy (dist son compagnon) pour chose dont ie vous puisse reprendre, vous ne laisserez point à iouïr ceste nuit de sa beauté, au moins si elle s'y veult acorder. I'aimerois mieux (dist dom Rogel) qu'elles fussent desia venuës, car ie songe plus à leur arriuee, que ie ne fais à vous respondre: & crains fort qu'elles ne nous ayent fait vne si belle promesse, pour se gaudir de nous, & nous faire icy atendre pour leur plaisir: toutesfois s'il vous semble que ie doiue, comme vous dites, garder tant de loyauté à ma Dame, ie feray bien si vous voulez que vous en garderez ceste nuit encores autant à la vostre, en ne me separát de vous: car si ie demeurois seul auec Sarcire, elle auroit ocasion de m'estimer vn couard & lasche Cheualier, si ie ne faisois autre cas auec elle, sinõ exercer la folie de ma loiauté. A quoy dõ Brianges lui respondit: Il sera beaucoup meilleur, puis que vous n'en auez point

gardé iusques icy, que vous n'en gardiez point encores à present. Dom Rogel aiãt entendu quelque petit remuement de piedz comme celui qui auoit fort bonne oreille en telles auentures, dist à son cõpagnon: Taisons nous, de par Dieu, afin qu'elles n'entendent à nostre grand ennui, ce que nous disons pour nostre plaisir. Et de fait l'Infante & Sarcire s'aprochoient, & estant arriuees aupres de la porte, l'Infante disoit à sa compagne: Ourez vistement Sarcire, car en bonne foy i'ay si grand peur, que ie ne sçay que ie doy faire. Comment, ma damẽ (dist Sarcire) auez vous si peu de courage vous qui estes fille de Roy? vrayement atendu vostre hault lignage, il vous auient fort mal de craindre les hautes entreprises. L'infante lui respondit en riant, Vous vous abusez, car i'ay tousiours ouï dire que la plusgrande prouësse est de sçauoir resister à la crainte. Puis que ie n'ay donc point de crainte (dist Sarcire) comment nommerez vous ce que ie fais? Temerité dist l'Infante. Qu'est-ce à dire temerité? dist Sarcire. Folle hardiesse, respondit elle. Folle hardiesse (dit Sarcire) me semble il bien de faire ce que vous faites auec crainte, & ce que ie fais en asseurance, puis que nous nous allons hazarder à vn fort dangereux combat, ou nous ne pouuons acquerir que bien peu d'honneur: toutesfois nous pouuons trouuer quelque excuse, en disant que le vray amour ne peut receuoir aucun conseil. Faites semblant (dist l'Infante) d'estre bien empeschee à vous defendre contre vostre amãt car il y a bien peu de gloire, & encores moins de plaisir, en la victoire qui est cõquise sans trauail. Faites ce que vous pourrez (dist Sarcire) car quãt à moy ie feray comme ie l'entendray. L'infante se prit à rire, & lui dist: Parlez plus bas, ilz nous pourroient bien escouter, & ouurez, si vous deuez ouurir, car i'ay si grand peur en ces tenebres, & suis tant troublee en moymesmes, que par ma foy ie ne sçay là ou ie suis. Pour Dieu, ma dame, parlez vous mesmes plus bas (dist Sarcire) car ie suis asseuree que les deux Princes nous peuuent auoir ouïes, aumoins ie les ay entenduz bien pres d'icy. Helas, Sarcire, m'amie (dist l'Infante) retournons donc, i'aurois honte qu'ilz eussent ouï ce que nous auons dit ensemble. En bonne foy, ma dame (dist Sarcire) encores qu'ilz nous ayent ouïs, puis que nous auons oublié de plus grandes choses, nous oublierons bien encores la honte, & ne ferons point si mal que de nous laisser quelque ocasion de repentance à l'auenir, pour ne leur auoir tenu promesse. Cessez voz iazeries (dist l'Infante) & ouurez auant qu'ilz arriuent, afin qu'ilz ne nous oyent. Atant Sarcire ouurit la porte: mais les Princes qui auoient entendu tous leurs deuis, s'estoient vn peu reculez arriere, afin qu'elles ne pensassent qu'ilz les eussent peu ouïr puis les voiant sortir aux rayons de la lune auecque vne grande beauté, & fort gente disposition de corps, dom Brianges se mit à genoux deuãt l'Infante, & lui dist: Ie vous suplie, ma dame, me presenter voz belles mains, à fin qu'ẽ les baisant ie recognoisse la faueur laquelle maintenant vous me faites. Elles sont desia vostres (dist l'Infante) auecque la condition que vous me les auez demandees, & que ie les vous pouuois donner. Pour ceste raison, ma dame, ie baise voz belles mains, puis qu'il vous a pleu par voz gracieuses paroles, me donner la hardiesse laquelle autrement me defailloit. Mais ne prenez sur moy (dist elle) autre auantage que cestui cy: car tout ainsi qu'il vous auiendroit mal de me le demander, il me seroit encores plus mal seant de le vous otroyer pour ceste heure. Dõ Brianges lui respondit fort gracieusemẽt: Ma dame, ie n'entreprendray rien sans auoir premierement demandé vostre congé. Alors dom Rogel prit Sarcire par la main, & dist à l'infante luy aiant premierement fait vne grande reuerence: Ma dame, par

me, par ce qu'auecque la faueur que vo⁹ nous faites ceste nuit, à mon cousin & à moy, il seroit desraisonnable de m'en faire encores vne si grande, que de me presenter voz belles mains, il vous plaira dõner congé à ma Dame Sarcire, afin qu'elle me presente les siennes, & me vienne vn peu monstrer les singularitez de ce iardin, lequel me semble fort beau & plaisant : & par ce, ma Dame, que de vostre part vous estes bien asseuree auec vostre espoux, ie lui prometz aussi toute l'asseurance qu'vne Damoiselle peut auoir en la compagnie d'vn Cheualier. L'infante se prit à rire, & dist: Ie vous donne congé, Sarcire, de vous promener auec le Prince dom Rogel, au moins si vous auez tãt de hardiesse. Il me semble, ma Dame (dist elle) que vous en ayez beaucoup meilleur besoing que moy : car souz la confiance de la loyauté des Princes de son sang, ie suis bien assez hardie pour faire de mon authorité seule, ce dont il vous a pleu me donner congé. Alors dom Rogel la prit par dessouz vn bras, & la mena dans le iardin, lui semblãt estre en la compagnie de la plus gracieuse Damoiselle qu'il eust encores oncques veuë. Eux arriuez en vne petite coudraye, ilz s'assirent aupres d'vne belle fontaine: & lors dom Rogel prenant par grand amour Sarcire entre ses bras, lui dist: Commẽt sera il possible, ma Dame, que ie puisse iamais recognoistre la faueur que vous me faites maintenãt? Ce sera (dist elle) en gardãt à vostre amie la loyauté que les Princes de vostre lignage ont en si grande recommandation. Ie le feray (dist il) & vous prometz, ma Dame, que ie vous seray loyal toute ma vie, comme à celle qui auez eu mes premieres amours, & qui aurez encores les dernieres. En bonne foy (dist Sarcire) ie ne vous croiray plus de chose que vous me dissiez, car c'est vne mensonge trop claire de dire que vous veigniez d'vn lieu ou il y a tant de belles Princesses comme en la cour de Constantinople, pour venir ici donner à moy, & à la ville de Sparte, la gloire de voz premieres amours. Dom Rogel lui respondit en sousriant: A fin doc ma Dame, que ie face trouuer veritable l'opinion laquelle vous auez de moy, que ie ne laisse point perdre les bonnes ocasions qui s'offrent, & aussi pour vous satisfaire au surplus, ie vous donneray, s'il plaist, le gage asseuré de la vraye affectiõ que ie vous porte. Ie ne me veux point fier en ce gage (respondit elle) & partant contentez vous d'vser enuers moy de paroles : car l'effect de ce que vous dites est trop contraire à mon honneur. Dom Rogel l'ayãt baisee plusieurs fois, & cognoissant qu'en telz hazardz les Dames aimẽt plustost estre forcees par les œuures, que consentir aucunement par leurs respõses, il lui dist: Ma Dame en prenant par vne gracieuse force, ce dont vous ne me voulez donner congé, vous demeurerez sans faute, & moy sans le tourment lequel me pourroit passionner si maintenant ie ne sçauois iouir de ceste oportunité tant desiree. Adonc le ieune Cheualier prit d'elle contre sa volonté le gage qu'il deuoit prendre pour se faire tousiours aimer d'vne telle Damoiselle à l'auenir dont elle commença fort à se passionner, mais il lui monstroit vne si grande affection, & lui sçauoit remonstrer tant de belles raisons, qu'elle fut bien tost apaisee, tellement qu'elle qui l'aimoit fort, quelque semblãt qu'elle fist, passa assez volõtiers vne grãd partie de la nuit en ce soulas. Ce pendant dom Brianges estant demeuré seul auecques l'Infante, la tenoit embrassee, auec si grand plaisir qu'il ne songeoit presque à prendre d'elle celui qui est le plus desiré des vrays amans. O ma Dame (disoit il) pleut à Dieu que ie vous peusse monstrer l'extreme ioye que ie reçoy, afin de vous monstrer pareillement combien a esté grande la douleur laquelle me l'a apareillee. O combien ie doy aimer les trois cheualiers lesquelz en faisant tort aux trois sœurs, m'ont esté cause d'vn si grãd heur!

L'infante lui respondit:Mon Seigneur & cher amy, ie vous suplie garder l'honnesteté qui est deuë à vne telle Damoiselle comme ie suis, ou si vous ne me la voulez garder pour la reuerence de mon lignage, gardez la moy à tout le moins pour l'honneur que vous me deuez desirer, comme à vostre espouse: & ne rompez point le preuilege qui est deu à telles personnes, iusques à ce que les solemnitez du mariage vous permettent l'entier acomplissement de voz plus affectiõnez desirs. Ma Dame (dist il) le temps present & le temps duquel vous parlez, nous reuiennent tous deux à vn, & n'y a aucun tẽps à venir qui ne m'accusast à bõ droit, si i'auois mal emploié le temps present, & l'oportunité que i'ay de iouïr du plus grãd heur que ie pourrois iamais desirer, veu mesmement que souz le tiltre de vostre espoux, le preuilege de ceste iouïssance m'est permis. Ie vous suplie donc, ma Dame, puis que desormais ie ne pourray plus me plaindre du temps, que ie ne lui laisse pareillemẽt aucun moiẽ de se plaindre de moy. Acheuant ces paroles, encores que l'Infante lui fit resistance de tout son pouuoir, il recueillit entierement les premieres fleurs de sa beauté, puis les courroux apaisez, auecques vne double ioye, cõme ceux qui s'entr'aimoient d'vn loyal & ardent amour, ilz continuërent ce plaisir iusques à ce que la douce musicque des oiseaux du iardin leur annonça la prochaine aube du iour, qui les contraignit à se departir auecques maintes reuerences & caresses d'vne part & d'autre.

Ainsi les deux Princes se retirerẽt en leur logis, & leurs amies au leur, lesquelles s'allerent recoucher, & demeurerent long tẽps au lit sans ozer dire mot l'vne à l'autre. Finablement l'Infante dist: En malle heure, Sarcire, me laissastes vous oncques toute seule, car ie vous voy maintenant tant muette, que ce silence ne me promet rien de bon. Ie vous suplie, ma Dame (respondit elle) ne me dire mot: car vous estes cause du tout, m'aiant ainsi enuoiee seule auec vn tel Cheualier: puis doncques que ie souffre assez de peine pour ce que i'ay fait, ie vous prie ne m'en donner d'auãtage pour ce que vous me pourriez dire. Qu'est à dire cela, dit l'Infante. C'est à dire (respondit elle) que i'ay fait la mesme faute que vous auez faite: mais laissons ces railleries puis que nous les auõs achetees si cher, & donnons ordre à faire si bien que nous en puissions iouïr desormais sans que personne s'en aperçoiue.

Ce qu'elles firent depuis, car elles passerent presque toutes les nuitz des quatre mois ensuiuans en tel plaisir. Dom Brianges le plus souuent demeuroit seul dans le lit de l'Infante, & dom Rogel emmenoit secretement Sarcire auecque lui dãs sa chãbre, puis la ramenoit sur l'aube du iour. S'estans oubliez en ces delices assez lõg tẽps l'honneur cõmença à les acuser en eux mesmes, cõsiderans la grande honte que ce leur seroit de consumer ainsi leur ieunesse. Par tant auecque assez de peine, ilz se departirent de leurs amies, prometans de biẽ tost les retourner voir, ou d'enuoyer ambassadeurs pour demander l'Infante en mariage, laquelle emmeneroit auec elle, Sarcire, qui estoit triste iusques à la mort pour se voir ainsi separer de son Rogel. La fortune les fauorisa fort de ce qu'elles ne se trouuerẽt poĩt grosses apres leur depart, auãt lequel ilz moiẽnerẽt le mariage des trois sœurs, & des trois freres qui leur auoiẽt osté leurs trois chasteaux, parce qu'ilz les en firent prier, & aussi qu'ilz estoient des plus grãds Seigneurs du Roiaume de Sparte. Les Princes donc aians pris congé du Roy, & s'estant fort offerts à lui, & lui à eux, ilz delibererẽt de s'en aller en l'Isle de Guindaie, sans se donner à cognoistre, pour les grandes & estranges auentures, qu'ilz auoient entendu y arriuer de iour en iour esquelles ilz esperoiẽt esprouuer leur haute cheualerie. Selon ceste deliberation ilz s'embarquerent au plus prochain port de mer, &

mer,& prindrent la route de Guindaye; ou nous les laisserons singler auec bon vent iusques à ce que l'ocasion s'offre de reparler encores d'eulx.

Comme dom Florisel de Niquee & Daraïde furent ietez par la tempeste en vne Isle, ou ilz trouuerent vne fort estrange auenture.

CHAP. XXXVIII.

DOm Florisel & Daraïde nauiguerent auec bon vent cinq iours entiers, pendant lesquelz elle lui faisoit tout l'honneur qu'il luy estoit possible de faire? & lui à elle, en façon que le grād amour qu'il lui portoit, ne sembloit point lui deuoir permettre d'entrer au combat duquel il pensoit qu'elle le deust requerir. Continuans ainsi leur nauigation, le temps commença à se changer, & la tempeste à s'enleuer de façon, que par l'espace de huit iours ilz furent en grand danger de perir, mais finablement leur nef surgit en vne belle Isle, ou ilz prindrēt terre en vn port, auquel y auoit vne autre nef ancree, en laquelle ilz n'aperceurent que quelques matelotz, par ce que ceux qui l'auoient là conduite, estoient sur le riuage souz des tentes garnies de diuerses sortes d'armes. Alors dō Florisel & Daraïde las du trauail de la tormente, delibererent de s'armer, & s'aller eux mesmes enquerir en quel païs ilz estoient, par ce que leurs mariniers ne leur en pouuoient rien dire : à raison dequoy ayans pris leurs harnois, commanderent que lon tirast leurs cheuaux, ce pendant qu'ilz parleroient à ceux qui estoient sur le riuage: puis estant arriuez pres des tentes, trouuerēt plusieurs Dames & Cheualiers lesquelz esmerueillez de leur belle representation, les saluerēt, & eux les aiāt pareillement saluez, Dom Florisel leur dit Bons Seigneurs, ie vous prie nous dire s'il vous plaist qu'elle contree est ceste-cy en laquelle nous sommes venuz sans la cognoistre, & quelle fortune vous y a ainsi amenez ? Vne damoiselle la plus belle de toutes, & pl⁹ richemēt acoustree encores qu'elle fut vn peu amaigrie & deffaite, leur respōdit, Seigneurs Cheualiers, ceste cōtree se nomme l'Isle d'Artadeffe, de laquelle pour maintenāt est Seigñr vn fort & horrible Geant, lequel a auecque lui trois siens freres autant inhumains & espouuentables qu'il pourroit estre. Or en ceste Isle, sur vn hault rocher y a vn beau chasteau, dās lequel on voit la plus estrange & pitoyable auenture qu'il sçauroit estre possible de penser : mais par ce que le recit en est vn peu lōg, il vous plaira vo⁹ assoir, aumoins s'il ne vo⁹ ennuye de l'entendre. Nous ne pourrions nous ennuyer (dist dom Florisel) car ce nous sera grande faueur d'auoir apris ceste tāt memorable auenture, d'vne tant belle & gracieuse Damoiselle comme vous estes. Adonc on leur aporta deux chaizes dans lesquelles ilz s'assirent, & la Damoiselle continua ainsi son propos : Sachez mes bons Seigneurs, qu'en ceste Isle y auoit vn Roy lequel aimoit fort vne sienne fille nommee Danistee, tant pour sa parfaite beauté & bonne grace, cōme pour n'auoir autre heritiere qu'elle de sa lignee. En ce temps vint en sa cour vn Cheualier estrāge, nō moins adroit aux armes, que beau & bien proportionné de tout son corps, tellemēt que le Roi fut cōtēt de le retenir en sa compagnie, & lui fit beaucoup d'hōneur en tout ce qu'il lui fut possible. Ce Cheualier, cōme lon sceut depuis, aimoit l'Infantē Danistee, fille du Roy, laquelle ne l'aimoit moins que soi-mesmes, & en ce contentement qu'ilz receuoient iouïssans des amours l'vn de l'autre, ilz ne se sceurent tant bien couurir, que le Roy ne fut auerti du tout, & entra en telle colere qu'il ne sçauoit quelle vengeance prēdre, ny de sa fille, qu'il auoit tant aimee, ny du Cheualier qui lui auoit fait tel deshonneur, en recompense de l'hōneur & du bō

traitement, qu'il auoit receu en sa maison. En ceste douleur il fit apeller vn magiciẽ qui pour lors demeuroit en son Isle, & lui descouurit son vouloir, le priāt trouuer quelque moien par lequel il peust prẽdre du Cheualier, & de sa fille, vne vengeance pire que la mort, & condigne à leurs demerites. Le Magicien respondit au Roy qu'il lui laissast ce soucy, & qu'il en feroit son deuoir, lui promettant qu'il mettroit les deux amans en vn fort douloureux estat, duquel ilz ne pourroient estre deliurez iusques à ce que certaine prophecie fut acomplie, laquelle il laisseroit escrite aupres d'eux. Les choses ainsi arrestees, auint vn iour, le Roy estant dās le chasteau de Belleveuë: car ainsi se nõme le chasteau qui est sur le sommet du rocher, que l'Infante Danistee, & le Cheualier estrange, se trouuerent seulz par fortune en vne des plus riches chambres du chasteau, par ce qu'ilz s'entr'aimoient de grand amour, ilz coururent soudain s'embrasser & acoller fort affectueusement.

Mais tandis qu'ilz s'embrassoient ainsi, il leur auint vne des plus estranges auentures, ou plustost desauentures, de laquelle on ouït iamais parler: car il sembla à l'Infante que le Cheualier fust soudainement mort entre ses bras, & sembla pareillemẽt au Cheualier que l'Infante estoit trespassee entre les siens: tellement que les deux loyaux amans commencerent chacun à leur tour, à faire l'vn pour l'amour de l'autre, les plus douloureuses plaintes que lõ sçauroit penser. Estās ainsi embrassez en ceste mortelle angoisse, le Magicien les mit par ses enchantemens en vn grād vase de cristal, qui n'a aucune ouuerture, ou ilz sont tous deux renfermez comme en vne chasse, puis les mit sur vn riche autel qu'il fit apareiller en la mesme chambre, auecque douze grands chandeliers d'argent, qui sont à l'entour de douze degrez par ou lon monte iusques à l'autel: & dās ces douze chandeliers, y a douze flambeaux de cire vierge, qui ardent continuellement, & acouplent toutes leurs flames sur la teste des deux amans enchantez.

Les ceremonies ainsi solemnisees, le Magicien commanda que de la en auāt on les nõmast, LES DIEVX DES FLAMES INFERNELLES D'AMOVR, & que pour telz ilz fussent adorez, disant que tous ceux qui seroiẽt passionnez par trop aimer, receuroient grande allegeance de leurs martires, en les adorant pour Dieux & en leur faisant leur offrandes. A ceste raison de tous les roiaumes circõuoisines ceux qui sont embrassez de l'amour, viennent icy rendre leurs veux. Biẽ tost apres que les deux amants furent enchātez en leurs eternelles lamentations, ceste Isle fut prise du Geant qui maintenant en est seigneur, & le Roy d'icelle mis en prison: & y a enuiron douze ans que dure ceste tirannie, laquelle se maintient principalement dans le fort chasteau de Belleveuë, ou lon ne laisse entrer personne pour esprouuer l'auẽture, qu'on ne leur face laisser les armes, & iurer qu'ilz ne feront autre chose sinon prier LES DIEVX DES FLAMES INFERNALES D'AMOVR & leur rendre leurs offrandes: & souz telles condicions, deux des Geans armez de toutes pieces les y conduisent: ce qu'ilz font à fin que l'enchantement ne se defface, pour la grande richesse des offrandes qu'ilz en reçoiuent tous les iours. Voylà seigneurs Cheualiers, la respõse de ce que vous m'auez demandé, & quelle fortune m'a icy amenee, car tous ceux & celles que vous voyez icy, sont du païs de Lidie, lesquelz naurez de l'amour, ainsi que moi m'ont acompagnee en ce mien voyage, vous asseurant qu'apres auoir fait noz offrandes, nous auons senty grande allegeance de noz passions. Maintenant nous atendons la disposition du temps pour retourner chacun en sa maison: Quant à moy ie suis duchesse de Galte, & ces deux prochaines tentes sont pleines de gentilz hommes, & de Damoiselles que i'ay amenez auecque moy pour mon seruice. Regardez

gardez si vous auez besoing de ce qui est en ma puissance, car ie vous prie ne l'espargner. A tant la Duchesse se teut, laissant les deux Princes fort esmerueillez de ceste auenture, & tresiontens de ses gracieux offres, dont ilz la remercierent, puis dom Florisel lui dit : Veritablement, ma Dame la Duchesse, vous nous auez recité des choses fort estranges, & desire fort esprouuer ceste auenture : mais ie vous suplie me dire encores si dans le chasteau n'y a autre deffence que des Geans. Non (respondit la Duchesse) excepté quelques seruiteurs, qui sont suffisans, veu l'assiete du lieu, pour le deffendre par force contre tout le monde. Vray est que du hault du chasteau lo voit plusieurs fortes places de l'Isle, & maints villages deçà & delà, qui est chose tresplaisante à voir. Alors dó Florisel dist à Daraïde : Voulez-vous que nous aillons voir que c'est? Il n'y a chose (respondit elle) que ie face plus volontiers, au moins s'il vous semble bon. No° estions de pareille volonté (dist dom Florisel) car sçachant combien est grande la douleur des passions amoureuses, ie m'essayeray à mettre en liberté ceux qui par la rigueur de l'amour sont si miserablement abusez en vne tant pitoyable dolеance: mesmement qu'auec vostre ayde, ie n'auray crainte de m'essayer aux plus hazardeuses entreprises, desquelles on ait encores ouy parler. I'y feray ce qui me sera possible (dist Daraïde) car si vous estes bien experimété aux passions de l'amour, la beauté de ma Dame Diane ne m'en a moins donné d'experience, pour me faire prendre pitié de ceux qui viuét en telles angoisses. La Duchesse voiant leur deliberation, & pensant que ce fust folie & temerité d'entreprendre vne chose tant impossible, leur dit: Ie n'estime point que ce soit prouësse de vous hazarder à vn peril, ou l'esperance de la victoire est si petite, & duquel le peu de seureté qui s'y trouue, vous peut assez deliurer, sans faire aucune tache à vostre honneur. Puis dóc que personne ne vous force d'entreprendre ceste auenture, ne forcez point tant vostre volonté en vn combat si mal comparty, que par vostre outrecuidance vous viegnez à souffrir la force que souz couleur d'vne hardiesse peu profitable vous apareillez à autrui. Dom Florisel lui respondit, Vous dites bien, mais la force ne nous máque point, ny pour forcer nostre volóté, ny pour faire reparer la force qui se fait ici à deux miserables amans, & à vn pauure Roy prisonnier iniustemét depossedé de son Roiaume. Partant nous vo° recommandós à Dieu, auec l'aide duquel nous esperons faire auiourd'hui cesser les violences qui se cómettent en ceste Isle. Les Dieux vous vueillent secourir (dist la Duchesse) car vous en auez bon besoing, veu le peril euident auquel vous vous allez auenturer. Adonc on amena leurs cheuaux, sur lesquelz ilz monterent, & prindrent leur chemin en vne espoisse forest, par laquelle on leur dist que lon alloit au chasteau de Belleveuë. Ilz auoient leurs armetz en teste, & les escuz au col : mais ilz n'eurent gueres long temps cheminé, qu'ilz rencontrerent vne grande compagnie de Cheualiers, de Dames & Damoiselles toutes vestuës de robes de fine escarlate, semees de plusieurs boutons d'or sur le milieu des decoupures. Apres elles venoit vn riche chariot branlant, couuert de velours cramoisi figuré, & mené par deux blanches Licornes, ayans les selles & garnitures de pareille façon que la couuerture du chariot. Daraïde pensoit bien auoir veu en quelque part ailleurs aucús de ceux qu'elle rencontroit, puis estant aupres du chariot, elle auisa dedans vn Cheualier & vne Dame de grande beauté tous deux richement vestuz de pourpre embellie de diuers ouurages d'orfauerie, lesquelz ne l'eurent si tost aperceuë auecque dom Florisel, qu'ilz dirent à haute voix: O Deesse Venus, soys nous en aide, cóme l'vn de ces deux Cheualiers ressemble bien en grandeur de corps, & en son

braue maintien à la victorieuse & renommee Daraïde! Quãd Daraïde les ouït ainsi parler, elle les regarda plus ententiuemẽt, & les recogneut tout soudain, car le Cheualier, estoit le Roy, & la dame, la Roine de Galdap, lesquelz naurez de l'amour de Daraïde, & fort tristes & douloreux pour son absence, estoient venuz en celle Isle pour alleger leurs passions, incontinent apres qu'vn Magicien les eut fait retourner en leur bon sens, comme il vous a esté deduit sur la fin du precedent volume de ceste grãde histoire: & lors ilz retournoiẽt en vn autre prochain port, ou ilz auoient six nefz bien fretees & equipees. Daraïde les aiant recogneuz, dist tout bas à dom Florisel, qui estoit fort enuieux de les cognoistre, Ie vo⁹ prie ne vous arrester poĩt, car ie ne veux pas estre cogneuë pour quelque raison que ie vous diray maintenant. Ainsi estans passez tout outre, Daraïde dist à dom Florisel: Sçachez monsieur que ceux cy sont le Roy & la Roine du Roiaume de Galdap, auquel m'auint vne chose fort estrange: car la Roine pensant que ie fusse vn Cheualier deguisé en Damoiselle, & le Roy me prenant pour telle que ie suis, furent fort mal traitez en mes amours, de sorte qu'ilz sortirẽt tous deux hors de leurs sens: maintenant ie suis fort ioyeuse de les reuoir sains & en bonne disposition. Puis à la requeste de dom Florisel, elle poursuiuit tout le surpl⁹ qui lui estoit auenu dans le Roiaume de Galdap, & partant dom Florisel lui dist: Ie m'esbahis donc, ma Dame Daraïde, comme vous ne reparez premieremẽt la force que vo⁹ faites à ce Roy & à ceste Roine auãt que d'en vouloir reparer vne laquelle n'est point si bien en vostre puissance comme ceste-cy. Comment celà? monsieur, dit Daraïde. Parce (respondit il) qu'il me semble que vo⁹ soyez trop cruelle de passer ainsi outre sans parler à ceux, lesquelz vo⁹ portent vne si bonne affection que ie pense, selon ce que vous m'auez dist, que vous soyez la seule ocasiõ pour laquelle ilz sont icy venuz faire leurs offrandes. Veritablement (dist Daraïde) ie serois encores plus cruelle que vous ne dites, si en me donnãt à cognoistre à eux, & en leur tenant propoz, mon regard ne leur deuoit point renouueller ny acroistre leur maladie, plustost que leur donner aucun allegement: veu que pour le regard du Roy, l'honneur & la bonne renommee m'en empeschent & pour le regard de la Roine, ie n'en ay aucune puissance pour n'estre du sexe qu' il me conuiendroit estre pour satisfaire à ses desirs. Ainsi deuisans gracieusement sur ce propos, ilz sortirẽt de la forest, & aperceurent au milieu de la plaine, les hautes roches sur le coupeau desquelles estoit le plaisant chasteau de Belleveuë enuironné de plusieurs belles tours couuertes de plomb, diuersement ouuré, & doré, & fort reluisant aux rayons du soleil qui reuerberoient à l'encõtrre. Au mylieu du chasteau aparoissoit vne autre grosse tour, laquelle estoit tant haute par dessus tout l'edifice, que la pointe estoit meslee entre les nuës. Lon voyoit au bas dans la plaine plusieurs petits marescages, peuplez de toutes especes d'oyseaux de riuiere, auecques quelques petits arbrisseaux. Les Princes trouuoiẽt la contree fort plaisante, & suiuans tousiours leur chemin, arriuerent au pied des roches, par lesquelles ilz peurent monter à cheual virõnans tousiours à l'entour assez long temps, iusques à ce qu'ilz se trouuerent à vn droit & estroit sentier, auquel ilz mirent pied à terre & atacherent leurs cheuaux au tronc d'vn arbre, & ainsi montãt à pied ce peu de chemin qui leur restoit, dom Florisel disoit à Daraïde: S'ilz ne viennent que deux ou trois des geans contre nous, il faut que nous combatons vis à vis, ou à tout le moins flanc à flanc l'vn de l'autre: mais s'ilz venoient en grand' multitude, il nous faudra rãger dos contre dos, à fin de nous tenir plus asseurez. Il me semble (respondit Daraïde) que vostre seule compagnie me rend assez asseuree sans vser d'autre discretiõ toutesfois,

fois ie feray ce qu'il vous plaira me commander. C'est moy (dist dom Florisel) qui me tiens le plus asseuré pour la confiance que i'ay en vostre prouesse, toutesfois lō ne peut iamais faillir à faire grand cas des entreprises pour faciles qu'elles puissent estre: car bien souuent par l'oubly auquel on se trouue pour les auoir en peu d'estime, lon perd encores la raison, & l'entendement, qui estoient necessaires pour en venir au dessus: tellement que ce qui estoit estimé facile au commencement, se trouue tresmalaisé & impossible sur la fin. Or par ce que la force de l'ame, qui est la raison, est la chose principale qui soit en l'homme, il se fault dōner garde de iamais ne s'oublier en cest endroit, à fin de ne mettre nostre fiāce en la temeraire force du corps, qui nous est commune auec les bestes, & laquelle peut estre surmontee d'vne plus grande force, ou parauenture d'vne moindre, qui sera aidee d'vn bō conseil, & d'vne sage discretiō: ce qui ne peut auenir en la force de l'ame, laquelle bien acōpagnee d'industrie, & de ruzes, se fonde entieremēt sur la prudence, moderant aussi tost les petites entreprinses, comme les plus grandes, par vne raison bien deliberee: car par tel moien les grāds dangers sont amoindriz, & les choses faciles sont encores renduës plus aisees. A raison dequoi les sages chefz de guerre ne craignēt seulemēt la meslee de la bataille, mais ilz craignēt encores que l'issuë (cōbien qu'elle soit heureuse) ne se trouue autre qu'ilz l'auoient premierement deliberee en leur conseil: car alors la victoire ne doit point estre tāt attribuee à leur vertu, comme à l'inconstance de la fortune. Monsieur (dit lors Daraïde) vous auez tant bien parlé, q̄ ie n'estime moins vostre prudēce, que vostre force m'aiāt fort bien dōné à cognoistre que celui qui acompagne la prouesse du corps auecque la dexterité de l'esprit, ne se peut employer en aucune sorte entreprinse, que sa mort, ou sa vie auec la victoire, ne lui acquierent vne immortelle renōmee. Il ne me semble point (dist Florisel) qu'en ces propoz ie vous aye fait aucune faueur, veu q̄ ie ne sçaurois estre si eloquent pour bien les dire, que vous ne soyez trop plus sage & cheualereuse pour les executer encores mieux. Acheuāt ces paroles ilz arriuerēt à l'entree du chasteau, ou ilz trouuerent souz le portail qui estoit ouuert, douze vilains armez de haches, & de cabassetz, lesquelz n'eurent si tost auisé les deux Cheualiers, qu'ilz se leuerent, & leur dirent: Sçauez vous pas la volonté du Roy Galfambrof nostre maistre, qui est que si vous voulez venir ceās faire voz offrandes, il vous conuient laisser les armes? Si nous les eussions voulu laisser (dist dom Florisel) nous n'eussions esté gueres sages de prendre le trauail de les aporter iusques icy hault, car nous les pouuions biē laisser en bas. Que veut-on dire par cela? dirent les vilains. Que vous nous laissez entrer tous armez, respondit dom Florisel. Vous serez autant bien excusez de ce trauail (dit l'vn d'eux) comme vous vo⁹ fussiez excusez de celui que vo⁹ auez pris en aportāt icy voz armes, si vo⁹ eussiez esté autant sages, comme ie vous pense estre folz: car lon ne peut entrer ceans armé. Et si lon peut (dist le Prince) nous serons excusez d'auoir pris le trauail que tu dis. En disant ces paroles, & passant souz le portail du chasteau, les vilains se mirent au deuant: mais il en poussa vn de telle roideur, qu'il l'enuoya, & celuy qui estoit derriere lui, heurter de l'eschine cōtre terre. Puis mettant la main à l'espee, les vilains commencerent à le charger & par ce que deux d'entr'eux se ietterent d'entree trop pres de lui, de deux coups il fit sauter leurs deux cabassetz, & leurs deux testes dans la place. Daraïde qui n'auoit encores fait que regarder la belle maniere de fraper qu'auoit dom Florisel, mit pareillement la main à l'espee, & par ce q̄ quelques vns des vilains la pēsoiēt embrasser corps à corps, pour la ietter bas elle dōna deux telz coups de pōmeau d'espee sur

deux de leurs morrions que les pieces & la ceruelle des deux vilains demeurerent meslees ensemblement, de sorte qu'ilz tresbucherent mortz par terre aiants les testes enfondrees. Leurs compagnons ne pouuans gueres plus durer cõtre les deux Princes, commencerent à fuïr vers le premier mur & principale porte du chasteau ou l'vn d'eux sonna en passant vne trompette qui estoit pendante contre vn perron de marbre. A ce son vn fier & demesuré Geant se monstra à la fenestre, & voiant la tuerie de ses valletz, tout esbahi de la hardiesse des deux Cheualiers, leur dist d'vne voix horrible & espouentable: O creatures villes & folles, qui vous a fait si outrecnidees que de venir icy cercher vostre miserable mort: Atendez moy, car si vous m'atendez, elle ne vous mãquera, & si vous fuïez, vous ne la pourrez eschaper en aucun endroit de ceste Isle. Geant (dist Daraïde) si ainsi comme dites nous deuons mourir, nous ne voulons estre si folz que de prendre le trauail de la fuïte, outre la grande couardie que ce nous seroit de fuïr vne mort contrainte, atendu la differẽce qui est entre vne mort honorable, & entre celle de ceux qui meurent par faute de cueur. Partant descens icy bas & laisse ton outrecuidee arrogance, si tu nous veux faire plus de peur. Atens moy (dist le Geant) car ta folie te coustera bien cher. Adonc le Geant s'osta de la fenestre, & tous les vilains s'en estãs fuïs, les Princes entrerent dans la basse court du chasteau, ou ilz trouuerẽt fermees les portes par lesquelles on montoit dans les grandes galleries: lors Daraïde dist à Florisel: Mõsieur ie vous suplie me laisser cõbatre seule contre celui auquel i'ay promis de l'atẽdre, à fin que ie puisse auiourd'hui acquerir ce peu d'honneur entre la grãde gloire laquelle ie vous voy apareillee, atendu qu'en vostre compagnie ie ne puis autrement meriter aucune louange, sinon de vous auoir fait quelque petit seruice, duquel vous vous fussiez facilement passé pour la haute cheualerie dont vous estes renõmé par dessus to' les Princes du monde. Tresexcellente Daraïde (dist dom Florisel) ie suis ioyeux dont vous me donnez cest honneur par voz paroles, comme sachant que par l'effect vous conquerrez la premiere gloire de ceste entreprise: & partant reposons nous vn peu, car i'entens bien ce que vous demandez. Ainsi s'apuyãs sur la croisee de leur espees ilz atendoient la sortie du fier Geant.

Du cruel combat que Florisel, & Daraide eurent auecque les Geans dans le chasteau de Belleveuë. & comme par leur sçauoir plus que par force d'armes ilz sortirent du grand danger, ou ilz estoient apres leur victoire.

CHAP. XXXIX.

Bien tost apres s'aparurent dans les galleries qui regardoient sur la cour du chasteau, trois Geans de desmesuree grandeur, c'estoit le Roy Galfambrof & ses deux freres: puis celui qui premier s'estoit monstré à la fenestre, ayans pris ses armes faites de fortes escailles d'acier, & vn grãd pauois dãs le bras gauche, auec vn large coutelas en la main droite, ouurit la porte des degrez, & descendant en la basse court, dist d'vne voix espouuentable, Miserables Cheualiers, afin que le combat soit plus tost acheué, & que ie ne face tant d'honneur à ceux dont ie doy tenir si peu de conte, venez vous en tous deux ensemble contre moy: car par ce moien ie vous dõneray plustost le guerdon de vostre outrecuidãce, & à moy l'essay de ma haute cheualerie. Daraïde qui ne s'estonnoit aucunemẽt de son orgueil, lui respondit Geant, la vaine gloire de tes propos m'a osté la crainte que ie pouuois auoir de ta force: & sçaches que tu es maintenant en lieu ou tu perderas la folle opinion dont ton arrogance, t'abuse: Mais tu t'abuseras encores beaucoup plus, si tu penses que nous nous estimions tant peu, & que nous faciõs si grãd

conte de tes brauades & vanteries, que nous daignons nous mettre deux ensemble contre toy. Adoncq' bien couuerte de son escu, elle s'aprocha du Geant, & commencerent entr'eux vn fort beau cõbat : car Daraïde voulant mõstrer sa prouësse deuant le Prince, faisoit merueille de fraper, ietãt par grande puissance maints horribles coups, & rabatant par nõ moindre dexterité ceux du Geant, si qu'en peu de tẽps il estoit tout couuert de son sang, sans qu'elle fust encores aucunemẽt blessee. Dom Florisel estoit fort esbahy de sa force, & encores plus de son adresse, & ne lui sembloit point (excepté l'Empereur Amadis de Grece) iamais auoir veu combatre Cheualier d'vne si bonne grace, ny qui se peut comparer à elle : de sorte qu'aiant quelque fois raconté ce combat à son pere, il en demeura tout estonné ainsi que tesmoigne Galersis. Or continuans leur escrime le Geant hauça son coutelas de toute sa puissance, pensant ataindre Daraïde sur la teste: mais elle voiant venir le coup, se tira vn peu à quartier, & croisa le coutelas auec son espee, se rencontrans de telle roideur taillant cõtre taillant, que le coutelas du Geãt fut taillé par la moitié : En quoy lon peut cognoistre la force de Daraide, & la bonté de son espee au grand esbahissement de tous ceux qui les regardoient combatre. Le Geant qui cognoissoit que veu la legereté, & bõté des armes de son aduersaire, il n'en pourroit venir au dessus par tel moien, ieta le reste de son coutelas en terre, & vint ioindre Daraïde corps à corps, pensant emporter à la luyte, ce que le combat de l'espee luy auoit denié. Mais l'issue n'en fut telle comme il pensoit: car aiant desia perdu beaucoup de son sang, il se trouua tellement affoibly, qu'à la seconde secousse que Daraïde lui donna, elle le fit tomber en terre, & elle tomba quant & quant sur luy, par ce qu'il ne voulut onc habandonner sa prinse : puis sans lui donner aucun loisir de se releuer, lui fourra par le dessouz de la maille, son espee iusques aux gardes: de sorte qu'en mesme instant le Geant auec vn hurlement effroyable laissa sortir l'ame despitee de son corps, & Daraïde d'entre ses bras. Adonc le Roy & ses deux freres fort tristes, & faisans plus d'estime des Cheualiers qu'ilz n'auoient pas fait auparauant, coururent prendre leurs armes: & ce pendant dom Florisel s'aprocha de Daraïde, & lui dist: Il sera bon que vo⁹ vous reposiez, & que vous me laissez trauailler à mon tour : car vous auez assez fait pour maintenant. Ie ne pense pas (respondit elle) qu'ilz nous vueillent laisser en repos, & partant, monsieur, montons là hault si vous le trouuez bon, car ie ne suis point en tel estat que ie ne vous puisse bien encores aider. Montons, dist dom Florisel. Alors ilz monterent dans la galerie, ou ilz trouuerẽt à l'entree d'vne grande sale plus de vingt hommes auecques ceux qui s'en estoient premierement fuis to⁹ armez de hallebardes, & de cabassetz: mais en peu de temps ilz firent vne telle boucherie des vns, que les autres s'en fuïrent en la mesme salle de laquelle ilz estoient sortiz, ou les Princes ne les eurent gueres suiuiz, que l'vn des Geans armé de toutes pieces saillit de l'autre costé de la salle. Dom Florisel l'aperceuant, dist à Daraïde qu'il la prioit de le laisser combatre seul contre ceste grande beste, iusques à ce qu'ils fussent venuz en plus grãd nombre : & ainsi marcha vers le Geant, lequel groumeloit mile horribles menasses. Adonc ilz commencerent à s'entrechamailler si rudement, que Daraïde estoit toute estonnee de la prouësse de dom Florisel, car il sçauoit fort bien rabatre les coups du Geant, & lui faire sentir les siens, sans en ieter vn seul en vain. Bien tost apres le Roy & son autre frere, tous armez, auec toute la canaille qui s'en estoit premierement fuïe, commencerent à entrer dans la sale: mais dom Florisel les voiant venir, se ioignit assez pres du Geant contre lequel il combatoit, & le prenant au des-

couuert de son pauois, lui donna tel coup d'estoc dans l'estomach, que les armes trã sperceees, l'espee lui entra iusques dans l'espine du dos, & s'arresta contre l'armeure de derriere. Le geant le voulut refraper, mais il ne sceust onc; par ce qu'il estoit trop pres de lui, seulemẽt il lui donna du pommeau sur son escu, qu'il tenoit dessus sa teste, & fut le coup si pesant que le Prince tomba presque tout estourdy, toutesfois se tirant vn peu à quartier, & retirant son espee, le geant sentant la rage de la mort, laissa tomber la sienne, & hurlant auec vne horreur dont tout le chasteau retentist, il alloit chancelant deçà & delà, versant vn si large ruisseau de sang, que les parois & le planchier de la salle en estoient tous arrosez: de sorte que biẽ tost apres il s'en alla tomber roide mort deuant les autres deux geans ses freres. Eux enflamez de colere & de despit: & blasphemans tous leurs Dieux ensemble, vindrent comme lyõs enragez assaillir auecque leur suite dõ Florisel & Daraïde, qui les receurent courageusement, & commencerent vne tant furieuse meslee, & auec tel bruit des armes, & des brancs dacier qu'on les eust estimez estre plus de deux cens Cheualiers en nombre. Ce combat estoit fort mal departy, & douteux pour les Princes, à cause des vilains qui les assailloiẽt sur les costez, & les empeschoiẽt de ne pouuoir si biẽ rabatre les coups des geans comme ilz eussent voulu: & partãt ilz ne se pouuoient garder d'estre aucunement blessez. Toutesfois les vilains aiãs par deux autres fois experimẽté leurs pesans coups, ne s'osoient pas aprocher trop pres d'eux, ains les vns les frapoient de loing, & les autres leur ietoient quelques dards, & leurs propres hallebardes. Les deux Princes voulans faire voir leur prouësse l'vn à l'autre, faisoient merueilles de fraper, chacun s'esmerueillant de son compagnon. Et par ce que les vilains n'auoient plus riẽ que leur ietter, ny dequoy les assaillir, dom Florisel & Daraïde tenoient tous leurs dards & haches sous les piedz, sans que les vilains s'osassent aprocher d'eux pour les releuer. Au moiẽ dequoy ilz combatoient contre les geans assez à plaisir, & les auoient desia tant naurez, qu'ilz estoient tous couuertz de leur sang, & fort lassez & affoibliz: & cõbien que les Princes eussent aussi receu quelques plaies, ilz ne laissoient pourtãt à les poursuiure tousiours de pres, s'apperceuans de leur auantage. Ainsi se continua leur combat enuiron deux grosses heures: mais finablement les geants cogneurent leur mort prochaine, car ilz estoient tant foibles pour la perte de leur sang, qu'ilz ne pouuoient plus manier leurs espees, & leur tournoient en la main, en façon qu'ilz ne iettoient aucun coup qui leur seruist de rien. Parquoy se voyans blessez à mort, ilz firent signe à leurs gẽs, & se retirerent tous ensemble dans la porte par laquelle ilz estoient venuz: puis la fermerent assez rudemẽt, laissans dehors les deux Princes, lesquelz encores qu'ilz eussent meilleur besoing de se reposer, que de combatre, neantmoins voyant les geans retirez, ilz remirent les espees en leurs fourreaux, & prirẽt chacun vne des hallebardes qui estoient en terre, & commencerent à marteler la porte de la chambre ou les fuyartz s'estoient mussez: mais elle estoit si bien bandee & soustenuë par le derriere des barres de fer, que leur trauail ne leur fut de riens profitable en cest endroit. Au moien dequoy dom Florisel commença à dire: Roy Galfambrof, rens toy à nous comme vaincu, & nous te ferõs telle grace que tu voudras, en laissant ceste Isle à celui à qui elle est: sinon, viens t'en acheuer le combat, & ne t'enfermes point ainsi, comme vn lasche & couard Cheualier. Le Roy lui respondit du dedans de la chambre: Atens moy seulemẽt, car tu payeras bien tost le dommage que tu m'as fait, & celui qui est auec toy: & puis q̃ les Dieux ne m'ont voulu otroyer celle vengeãce par mes mains, il s'en trouuera

trouuera tantost assez qui la viendront prendre pour moy. Ainsi sans vouloir respondre autrement à chose ny à iniure qu'ilz lui peussent dire, il commanda secretement à ses gens qu'ilz allassent faire vne certaine grosse fumee sur le feste du chasteau, qui estoit signe aux habitans de l'Isle d'y acourir tous en armes, comme pour quelque grande necessité: & de fait ilz commencerent à y venir de toutes partz. Ce pendant les Princes delibererẽt de cercher vne autre entree, par laquelle lon peut monter au haut du chasteau: & comme ilz se promenoient deçà & delà, pour trouuer par ou entrer, ilz aperceurent par vne fenestre, les chemins pleins de gens armez: puis auisans la fumee qui sortoit du feste d'vne tour & se mesloit parmy les nuës, ilz penserent incontinẽt que c'estoit signe de secours, auquel les habitans de l'Isle acouroient. Et partant aiãt premieremẽt traisné dehors les deux geans occis, & quelques vns des vilains, afin d'espouuenter ceux qui viendroient, ilz fermerent & barrerent les premieres portes du chasteau, qu'ilz auoient gaignees. Apres ilz monterent dans vne chãbre qui estoit sur le portail, ou ilz trouuerent vn lit, & quelques draps, dont ilz banderent leurs plaies, n'estans moins esbahis des merueilles qu'ilz s'estoient veuz faire l'vn à l'autre, qu'estõnez pour ne sçauoir quel conseil ilz pourroient prẽdre, à fin de resister à toute la multitude qu'ilz voioiẽt arriuer. Ainsi n'aiãs meilleure esperance que de s'acõmoder aux occasions qui s'offriroient, ilz s'apuyerẽt aux fenestres qui regardeient sur la premiere porte du chasteau: & là atendirent assez long temps, iusques à ce qu'vne petite plaine, qui estoit deuãt l'entree, fust presque remplie de peuple armé, qui s'esbahissoit fort voyãt les deux geãs occis. Or le Roy les voyant assemblez en vn assez grãd nõbre se mõstra à eux à vne autre fenestre qui estoit pl' haute à costé du portail, & leur crioit qu'ilz bruslassent les portes du chasteau: & qu'ilz le vinssent venger de deux Cheualiers qui estoient entrez par trahison, & lui auoiẽt tué ses freres & ses gens. Adoncq' tous les habitans commencerent à ietter vne grande huee, & à demander du feu, qu'on leur aporta incontinent: mais s'aprochans de la porte ilz furẽt repoussez quelque temps par dom Florisel & Daraïde, qui leur ietoient les dardz & hallebardes demeurees en la grand' sale, combien que pareillement on leur tirast d'embas, quelques fleches, & que le peuple creust tousiours de plus en plus. Ce qu'aperceuant dom Florisel, & cognoissant qu'à la lõgue la force ne leur seroit suffisante, si elle n'estoit secouruë par quelque ruze, il leur fist signe de vouloir parlementer: Partant chacun se tenãt coy, & faisant silence pour escouter ce qu'il vouloit dire, il parla à eux en ceste sorte: Mes amys, si en ceste vostre miserable seruitude, il vous reste encores quelque souuenance de la fidelité, & du surpl' en quoy comme loyaux sugetz vous estes redeuables au Roy vostre Seigñr, lequel est maintenãt pauure prisonnier par l'orgueil & tirannie de l'iniuste Galfambrof: Ie ne pense point qu'auecques vostre hõneur & encores moins à bonne ocasion, vous preigniez maintenant les armes cõtre ceux qui pourchassent sa liberté & la vostre. Or auons nous comme vrays Cheualiers, & non comme trahistres, deffait vne partie de voz tyrans, & tenons les autres enfermez auec telle crainte, qu'ilz n'ont seulement le courage d'vne simple femme, tant ilz sont lasches & couardz. Si doncq' vous aimez vostre honneur, si vous voulez garder la loyauté que vous deuez au Roy vostre maistre: & si la nature, & le commun droit des gens vous obligent à pourchasser vostre liberté, & la sienne, & à vous deliurer de la miserable tyrannie ou vous estes tourmentez par les Geans: sçachez maintenant cognoistre & employer le temps auquel la chose que vous deuriez la plus desirer en

firer en ce monde, qui est l'inestimable liberté, vous est apareillee, auec vne louange immortelle d'auoir deliuré vostre Roy des tenebreuses chartres où il est cruellemēt detenu : Ou bien si vous faites le cōtraire, preparez vous à suer desormais patiemment, comme bestes, dessouz le ioug du cruel seruage des Geans : car veu que nous nous offrons de vous en deliurer auecque vostre aide, à l'auenir vous n'aurez ocasion de vous plaindre du temps ny de l'oportunité, ains de vostre lascheté seule. Or auisez donceques lequel vous aimez d'auantage, ou la seruitude à vostre perpetuelle honte, & misere, ou la liberté de vous, & de vostre Roy, auec vostre honneur immortel : car vous auez maintenant & l'vn & l'autre en vostre chois.

Comme dom Florisel acheuoit ces paroles, les habitans de l'Isle commencerent à murmurer entr'eux, & leuerent tellement leur courage à la liberté, qu'ilz se mirent tous à crier alaigrement par grande ioye: Liberté, liberté, nous demandons nostre liberté auec celle de nostre Roy. Ainsi crians ilz mirent tous la main aux armes, & sur le champ taillerent en pieces enuiron deux cens de ceux qui estoient souldoyez par les Geās pour la garde des forteresses de l'Isle: puis se separans en deux troupes, les vns coururent aux lieux circōuoisins pour faire armer tout le surplus en leur deffence, crians incessammēt liberté, & annōçans que les Geans estoiēt mortz, & leur ancien Roy hors de prison: Les autres qui estoiēt demeurez, crioiēt que lon leur ouurist pour prendre la vengeance de ceux qui s'estoient enfermez es hautes chambres. Quelques vns du chasteau voians ce desordre ouurirent les portes à dom Florisel & à Daraïde, & biē tost apres les deux Geans desarmez se vindrent ietter à genoux deuāt eux, les priāt qu'ilz leur sauuassent les vies, & à leurs seruiteurs qui n'estoient plus qu'en bien petit nombre, & qu'au reste ilz fissent d'eux ce qui bon leur sembleroit. Dom Florisel leur respondit : Vous pouuiez & deuiez m'auoir dasia requis l'asseurance que vous me demandez, car ie vous eusse otroye d'auantage: mais puis que vous vous estes opiniastrez si auant, nous vous sauuerons seulement la vie, & du reste, le roy que vous auez tant offencé en disposera à son plaisir. Adonc Daraïde se mit à la fenestre du portail, & aiant fait entendre à ceux qui estoient en bas, les conditions de l'acord, & pris asseurance d'eux, leur enuoya ouurir la porte. Il seroit impossible de vous reciter leur ioye & les graces qu'ilz rendirent aux deux Princes à leur arriuee, les priant deuant toutes choses de leur faire rendre leur Roy : Alors Galfambrof l'enuoia tirer d'vne basse fosse, ou il l'auoit tenu douze ans, sans lui laisser voir la clarté du iour. Mais quand le bon Roy qui auoit les cheueux & la barbe aussi blācz que neige, & longs iusques à la ceinture, se trouua en la compagnie des Princes & de ses loyaux sugetz, en sentant la lumiere desacoustumee du Soleil, & sa liberté ensemblement, auecque le recouurement de sa courōne, & de son ancien honneur, il demeura assez long temps sans pouuoir faire autre chose sinō pleurer de grande ioye. Puis aiant remercié de tout son pouuoir, ceux qui luy estoient causes de ce bon heur, dom Florisel commanda que les deux Geans fussent menez & couchez dans le lit qui estoit dans la basse fosse, ou le Roy estoit prisonnier au parauant, & que là on fist apareiller leurs plaies. Ce pendant Daraïde aiant prié le Roy de pardōner à Danistee & à son amant, le Roy lui respondit : Nobles & preux Cheualiers, Seigneurs de ma vie & de moy, ie vous suplie vous asseurer que ie metz maintenant en vostre puissance tout ce que vous auez mis en la mienne. Quant à ma fille Danistee, & à son amy, c'est moy qui gaigne le plus en leur pardonnant : à ceste raison ie leur pardōne, & vous prie que les aillons voir tout à ceste heure, car ie croy que si iamais,

mais ilz doiuēt estre deliurez du cruel enchantement ou ilz sont, que ce sera par le moien de telz Cheualiers comme vous estes. Or allons doncques, & si les Dieux ne trompent mon esperance, auiourd'hui vous m'aurez remis en la plus grāde gloire ou ie me vy onc. Allons (dist dom Florisel) car nous ne sommes venuz icy sinō pour vostre liberté & pour celle de vostre fille. Adoncques le bon Roy prenant Florisel d'vne main, & Daraïde de l'autre, les conduit par plusieurs larges degrez iusques deuant la chambre enchantee.

Comme l'auenture des Dieux des flames infernales d'Amour fut acheuee, & comme le Prince dom Florisel recogneut le Cheualier enchanté dedans le vase de Cristal.

CHAP. XL.

LEs Princes estans arriuez deuāt l'entree de la chambre, virent sur la porte vn tableau d'argent, dans lequel estoient engrauees certaines lettres Grecques à l'antique, & de couleur noire, desquelles le sens estoit tel.

Les Dieux des flames infernales d'Amour dureront en ce present sacrifice, au grand soulagement de ceux qui en les adorant tempererōt la furie de leurs amours, par la secrete vertu de la lueur, iusques à ce que la braue Serpente auecques vn feu dont elle les surpassera, & par vne plus extreme loyauté, ayt auecques le filz du braue Lyon, passé & domté, les domteurs, & deffendeurs de l'entree infernale, & à la grand' louange des Princes enchantez, & à la gloire immortelle de celuy qui sera autheur de leur deliurance.

Cest escriteau acheué de lire, dom Florisel dist à Daraïde : Il me semble ma Dame, que l'acomplissement de ceste profecie soit bien proche, tant à vostre hōneur, comme à celui des enchantez. Adonc tenant tous ceux qui la regardoiēt esbähiz de sa grande beauté, elle luy respondit: Si quelque gloire m'est ici apareillee, ce sera pour vn plus grand commencement de la vostre : car l'issue de voz entreprises, a acoustumé d'estre telle, que vous en receuez entierement la louange, pour apres en faire participans ceux qui vous ont acompagnez au danger. Ie tiens voz propoz à grand faueur (dist dō Florisel) mais en mon auis i'acquerray icy bien peu d'honneur, si vous ne me faites participant du vostre, car la iouissance de celle de la Roine Sidonie, me priuera de ceste-cy, & par ce moien i'en seray puny d'vne double peine, selon la vengeance laquelle ie lui voy pourchasser à l'encontre de moy. Cecy disoit dom Florisel pour les paroles de loiauté qui estoient contenues dans le tableau. Laissons ces deuiz (dist lors Daraïde) & me dites s'il vous plaist de vous essayer en ceste auenture. Oyons premierement (dist il) la lamentatiō de ces deux amans, puis nous ferōs ce qui sera en noꝰ. Adoncques ilz se mirent sur le sueil de la porte de la chambre, laquelle ilz trouuerent fort belle, & enrichie de diuers fueillages d'or: Ilz virent les douze degrez par lesquelz on montoit aupres de l'autel, & les douze grands chandeliers d'argent, & les douze flambeaux ardantz en la façon que nous auons dit, auecques plus de cinquante lampes dorees, qui estoient pendues tout à l'ētour de la chābre. L'autel & les degrez estoiēt couuertz de drap d'or, & sur l'autel estoit la chasse de cristal qui renfermoit les deux Princes enchantez. Ceste chasse estoit faite en forme d'vn encensouër deuers le pied, à petites coulonnes d'or massif, & au trauers du cristal lon voyoit facilement les deux Princes embrassez, vestuz de robes de veloux cramoisi, decoupé sur vn fons de toyle d'or rayonné de fil d'argent, laquelle ressembloit fin esmail à raison de la clarté du cristal, qui reuerberoit dessus entre les decoupures. L'Infante auoit ses beaux cheueux espars des deux costez du visage, &

& pendans sur son seing à demy descouuert: Les vns estoient esparpillez sans aucune industrie, & les autres entrelassez en las d'amours auecques plusieurs riches ioyaux parmy les nœuz. Sur son chef elle auoit comme vn cercle d'or, ouuré par grande industrie, & semé de plusieurs fines perles & riches pierreries de diuerses splendeurs, tellement que leurs clartez sembloient combatre l'vne contre l'autre pour la varieté d'icelles. A ses oreilles pēdoient deux beaux ioyaux de valeur inestimable. Le Cheualier auoit ses cheueux espars çà & là sans aucun art, aussi reluisans que fin or. Ces deux amans tenoient leurs testes apuyees l'vne sur l'autre, & se plaignoient incessamment de iour & de nuit, mais tandis que l'vn se lamentoit, l'autre se taisoit, semblant estre mort: puis quand celui qui s'estoit long tēps lamenté auoit acheué ses plaintes, il sembloit trespasser, ou esuanouïr sans aucun sentiment, & ce pendant l'autre faisoit ses doleances, lequel aiant aussi acheué, l'autre comme retournant de pasmoison, recōmençoit ses premieres douleurs. Tout autour de la chambre estoient penduz infiniz cueurs d'or & d'argent, selon la puissance de ceux qui en auoient fait leur offrande: entre lesquelz y en auoit deux les plus grands, qui estoient ceux du Roy & de la Roine de Galdap. Dom Florisel & Daraïde aiās veu de la porte tous ces misteres, le Roy leur dist qu'ilz entrassent pour voir les choses plus excellentes qui leur restoient encor' à voir, & pour ouïr les lamentations des deux amans, d'autant qu'ilz pouuoient s'aprocher d'eux iusques à la montee des degrez: mais de là en allant vers l'autel, l'essay de l'auenture commençoit. Adoncques chascun aiant la larme à l'œil, tous entrerent en la chambre, & le Roy, & toute sa compagnie se mirent à genoux, adorant les Princes enchantez comme Dieux, dequoi dom Florisel & Daraïde ne se peurent tenir de rire qu'auec grand' peine, voyant vne folie & vanité tant aparente. Estans arriuez au pied des degrez, dom Florisel aperceuant le visage du Cheualier, dist à haute voix: Dieu me soit en aide, quelle estrange auenture est cecy! O qu'il y a de bien renfermé dessouz ce tourment! En disant ces paroles, il ploroit à grosses larmes. Pourquoy dites vous celà, monsieur? dist lors Daraide. Par ce (dist Florisel) que ie recognois sans aucun doute, ce Prince enchanté, & y a desia si long temps que lon n'ouït de ses nouuelles, que lon le tient plus pour mort que pour vif: partāt ie vous prie oyons ce qu'il dira, afin de voir si ie ne suis point abusé. Alors chascun faisant silence, & la Princesse aiant acheué de lamenter, le Prince comme reuenant de pasmoison, commença à se plaindre en ceste maniere dessus l'Infante, laquelle comme morte estoit esuanouïe entre ses bras: Helas! ma chere Danistee, d'autant que les Dieux ont voulu faire vostre beauté grande, d'autant ilz ont rendu grand mon amour, à fin que par la grandeur de vostre beauté, & de mon affection, ilz peussent rendre d'autant plus douloureux le mal que ie souffre, pour souffrir en la plus grand' gloire que ie receu onc de voz bras, & des miēs la plus grand' douleur que lon eut iamais veuë ny ouye, puis qu'auecque la faueur de voz premieres embrassemens, i'ay receu la cruelle mort par celle de ma Danistee. O cruel amour! pourquoy me dōnes tu maintenant le mal de la vie, veu que tu m'as par cy deuant donné tant de fois le bien de mourir, lors que tu me mettois à mort par la beauté de ceste belle Infante que ie tiens morte entre mes bras? Helas! à fin que ie mourusse, il estoit necessaire qu'elle receut la mort, par laquelle ie pouuois seulemnt mourir, attendu que pour moy il ne se pouoit trouuer autre mort (excepté celle que ie reçoy par la sienne) qui ne m'eust esté vne tresgracieuse vie. Et tout ainsi que mes trespas me donnoient la vie en me faisant

mourir

mourir pour son amour, ainsi maintenãt ma vie me donne la mort, en me faisant viure auecques ces mortelles angoisses. O ma loyale Danistee! pleust à Dieu que ie peusse taire ce peu de douleur que i'exprime en me plaignant, pour m'offencer celle que ie souffre, & qui est deuë à la perte de vostre beauté. Helàs ma dame, quelle grace l'amour vous a faite en vous ostant la vie, si en vostre viuant il me devoit oster la mienne, afin que vous receussiez par ma mort autant de douleur comme i'en reçoy maintenant par la vostre. Le Cheualier acheuant ses regretz demeura pasmé entre les bras de sa Dame laquelle se resueillant comme d'vn profond sommeil, commença à plorer, & à ietter maintz ardẽts souspirs pour mieux solemniser ses plaintes, qui estoient telles: O noble Prince! qui par vostre beauté & prouësse m'auez peu faire transgresser les loix de mon deuoir, en embrassant mõ foible cueur de ce cruel feu duquel le vostre estoit espris: Helas, combien maintenant ie suis bien chastiee de n'auoir gardé ce que ie deuois, & que ie n'ay voulu garder à la reuerence de ma grandeur, osant descouurir mon amour à celui qui m'aimoit plus que luy mesmes. Or pleust aux Dieux que quelque cruelle mort eut esté le chastiment de mon offence, car ie ne pouuois autrement estre assez chastiee de la folle hardiesse que i'eu en decelant l'amour que ie souffrois, laissant par ce moien la vergongne que ie deuois auoir pour resister à ses furies. Helas mon vray amy! si vous auies quelques sentimens pour comprendre ce que ie souffre, combien vous souffririez de mal, en cognoissant ce que i'ay souffert pour vous, en vostre vie: puis que forcee de vostre amour ie n'ay point voulu recognoistre ce que ie deuois à mon honneur, afin d'en receuoir maintenant la punition condigne à mõ demerite par vostre mort: en laquelle toutesfois i'ay vne seule consolation, qui est que vous estes deliuré de celle extreme douleur, laquelle vous eust passiõné, si en vostre vie vous m'eussiez veu morte entre voz bras, comme maintenant ie vous voy mort entre les miens: car ie m'asseure bien parce que ie souffre pour vous, que vous eussiez autant souffert pour moy. O amour cruel, qui m'es cause de tant de mal, comme ne te retournes tu en haine? O mort tant desiree, comme ne metz tu fin à ceste miserable vie? O vie rigoureuse, comme te peux tu si long temps deffendre contre les douleurs de la mort? O forcené desespoir, que ne me fais tu desesperer iusques à faire quelque acte desesperé, par lequel auecques mes malheurs ie puisse encores acheuer ma vie desesperee? O friuoles desirs, dites moy que c'est que vous desirez, afin qu'en le desirant, sans rien en pouuoir obtenir, i'obtienne ce que tant ie desire, & que ie ne puis trouuer, qui est la mort? L'infante demeura esuanouïe apres auoir acheué ses regretz: puis le Cheualier commença de nouueau les siẽs à raison dequoy les yeux des escoutans estoient arrosez d'autant de larmes, comme ceux des miserables Princes enchantez qui lamentoient leurs destinees. Daraïde prenãt grande compassiõ des cruelz martires de ces deux amans, auisa en vn tableau longuet, au pied de la chasse ou ilz estoient enserrez, quelques vers Arabicques, qu'elle leut, comme celle qui entendoit toutes langues, & les trouua de tel sens:

Celuy qui tout son siecle en loyauté surpasse
Icy peut à son gloire esprouuer sa valeur,
Car cassant ce cristal hors de la clere chasse
Il chassera l'ennuy, la pene & la douleur.

Daraïde aiant leu ces vers à tout par elle, dist à dom Florisel, Monsieur, veu la cruauté de ce tourmẽt, il ne nous reste plus aucune ocasiõ de delayer l'espreuue de ceste.

de ceste auenture: & partant il vous plaira commencer. Dom Florisel estimãt que par force d'armes les enchãtemẽs se peussent acheuer & craignant que Daraïde n'en emportast l'honneur si elle marchoit la premiere, lui respondit: Ie feray ce qu'il vo⁹ plaira encores que ie sçache bien que la gloire vous en est reseruee. Adonc le Roy l'aiant aduerty qu'il failloit briser le cristal pour paracheuer l'auenture, il laissa son armet, & serrãt l'espee dãs le poing commença à monter par les degrez: mais tout soudain il se sentit fraper de plusieurs horions derriere & deuant, de sorte qu'il estoit contraint de parer son espee deça & delà, pensant rabatre quelques coups. Ceux qui estoient dans la chambre voyoient bien plusieurs espees nuës, lesquelles frapoient sur lui, sans toutesfois aperceuoir qui les manioit si rudement. Dom Florisel se trouuant au plus grand rrauail ou il s'estoit encores iamais veu, monta iusques aupres de l'autel, ou il ne fust si tost arriué, qu'il sembla que l'Infante passast vne de ses belles mains au trauers de la chasse, & lui mit sur l'armet, disant: Si tu eusses eu assez de loiauté, la prouësse ne te manquoit point. En disant ces paroles elle le repoussa si roidement que malgré lui il fut contraint de descendre tous les degrez, beaucoup plus viste qu'il ne les auoit montez: & combien qu'il y voulust encores retourner, si est ce que iamais il ne sçeut remõter vn seul pas, pour quelque effort qu'il peut faire: & partant tout coleré & honteux se retira arriere auec le Roy. Alors Daraïde aiant laissé son heaume, & tenant son espee nuë au poing monta à grand trauail iusques aupres de l'autel, & soudain la flame des torches & des lampes commença à croistre auec vn bruyt tant effraiant que le toit du chasteau brisa, & sembla que les flames se cõmuniquassent iusques entre les plus hautes nuës. A cest espouentable bruit, chacun s'en fuyt de la chambre: & n'y demeura que Daraïde seule, laquelle aiant toute son intention à casser le cristal, lui vint donner tel coup du pommeau de son espee, qu'il se brisa en plus de mile pieces, auec vn tant horrible tonnerre, & tant de foudres & d'esclairs, qu'elle, & tous ceux qui estoient dans le chasteau, & en toute l'Isle, tomberent esuanouïs contre terre, ou ilz demeurerent assez long temps, de la grande frayeur qu'ilz auoient, n'osans presque se releuer. Ce pendant l'autel, les degrez, les chandeliers, les flambeaux, & les lampes disparurent: & ne demeura en la chãbre autre chose que ce qui y estoit deuant les enchantemens, excepté les cueurs & offrandes que lon y auoit apanduz, car au surplus elle retourna en son premier estre, fort belle & claire pour les fenestres qui estoient ouuertes. Le Cheualier & l'Infante Danistee furent alors desenchantez, & se trouuerent auec tous leurs sentimens entre les bras l'vn de l'autre, en la mesme façon que le Magicien les auoit surpris. Que vous dirons nous de leur ioye, quand ilz se virent ainsi resuscitez, & tirez hors du cruel tombeau ou ilz estoient enseueliz tous vifz, auec vne extreme douleur: & aussi quand ilz aperceurent Daraïde pasmee sur le plancher & dom Florisel, & le Roy esuanouïs hors de la chambre? Les deux amans les voyoient, & neantmoins ilz n'en pouoiẽt rien croire, tant ilz estoient hors d'eux mesmes: partie pour le grand plaisir, partie aussi pour la vergongne qu'ilz auoiẽt d'auoir ainsi esté veuz embrassez, car il leur souuenoit bien de toutes les choses passees: En tel estat ilz demeurerẽt quelque temps sans se pouuoir dire vn seul mot l'vn à l'autre, plorans à grosses larmes de grande ioye.

Comme

Comme Garinter fut recogneu, & marié auecque l'Infante Danistee fille du Roy de l'Isle Artadeffe: & du depart de dom Florisel & Daraïde.

CHAP. XLI.

CEux qui s'estoient pasmez au bruit du tonnerre estās reuenuz en leurs sentimens, & releuez debout, dom Florisel courut embrasser le Cheualier desenchanté: car vous deuez sçauoir que c'estoit le Prince Garinter, duquel long tēps au parauant lon n'auoit eu aucunes nouuelles: & apres maintes grandes auentures acheuees, estoit arriué en l'Isle d'Artadeffe, ou il trouua le Roy pere de Danistee fort empesché en vne cruelle guerre que luy faisoit vn Geant, pere de celui qui depuis le deposseda de son Roiaume, & lequel auoit desia vsurpé sur lui vne grand' partie de l'Isle. Le Prince Garinter aiant deffié, & vaincu le Geant en camp clos, remit à son arriuee le Roy en toutes ses anciennes fortes places & seigneuries, dont il l'obligea fort à lui: & partant les gueres finies, le Roy sans le cognoistre, le receut en grand honneur en son chasteau ou biē tost apres il s'enamoura de la belle Infante Danistee, esperāt que si quelquefois elle estoit faite Chrestienne, il la prēdroit en mariage, tant pour sa grande beauté, comme pour la noblesse de son sang, estant tout le surplus de ces amours auenu ainsi qu'il vous a esté recité cy deuant: Au moien dequoy l'histoire a esté long temps sans faire mention de ce Prince, lequel se voiant embrasser de dom Florisel qu'il ne cognoissoit point, d'autant qu'il auoit son armet, il lui dist comme tout estonné: Helas, auray-ie point le bien de cognoistre celui qui m'a deliuré de tant d'angoisses, & qui m'a ainsi resuscité ma Danistee. Monsieur mon cousin Garinter (dist dom Florisel) ne me cognoissez vo⁹ point? cognoissez moy, & dites que vous auez maintenant entre voz bras dom Florisel de Nicquee. Mais quand à vostre liberté, rendez-en graces à celle qui vous l'a rendue, qui est l'excellēte Daraide que voicy, à laquelle ceste auenture a este otroyee, comme à celle pour qui tout le monde semble estre apareillé pour acroistre son honneur, Garinter l'aiant embrassé par grand amour, regarda Daraïde, qui auoit desia osté son armet, & pensant à sa grandeur & beauté, que ce fust la Roine Alastraxeree qui eust pris ce nom pour n'estre cogneuë, comme hors de soy, s'aprocha d'elle, & lui dist: Ma Dame Alāstraxeree, il vous plaira me presenter voz belles mains dignes d'vne si grande gloire, puis que vous ne me deuez les refuser, à fin qu'en les baisant ie recognoisse le bien que vous en auez fait à ma Dame Danistee & à moy. Daraïde voiant que le Prince ne la cognoissoit point, & qu'il la prenoit pour sa mere, aiant desia sceu qui il estoit, lui dist: Ce sera vous, mōsieur qui me presenterez voz mains, s'il vous plaist, tant pour vostre grandeur, comme pour la faueur que vous m'auez faite en me prenant pour celle sotte Roine, de laquelle cōme estāt sa suiette, ie tiens toute ma cheualerie s'il y en a aucune en moy. Garinter presque raui de grande ioye, cogneut que ce n'estoit pas la Roine Alastraxeree, & l'embrassant lui dist. Ie ne vous demanderay point pardon de vous auoir pris pour l'vne des plus belles & plus cheualereuses Princesses du monde, puis que vous lui estes si ressemblante & en beauté & en prouësse. Quant à vous presenter les mains, elles sont à vous, à fin de les employer en vostre seruice, & pour recognoistre ce dont ie vous suis redeuable, & qui vous est deu de tous pour vostre extreme vertu: vous asseurant que pour ceste seule ocasion, outre vostre souueraine beauté, il n'y a si grand Prince en toute la terre qui ne doiue plustost baiser voz victorieuses mains, que non pas vous presenter les siennes. Ilz laisserent leur gracieux deuis pour la suruenuë du Roy, lequel

quel sçachant qui estoit le Cheualier desenchanté (que iusques là, si Danistee ne le cognoissoit, personne n'auoit encores cogneu) le pria de lui pardonner, s'il ne lui auoit fait l'honneur qui estoit deu à vn si grand Prince: puis il alla baiser sa fille en plorant à grosses larmes, & elle lui baisa les mains. Mais entendez que le Roy ne leur voulut iamais dire que par son moiẽ ilz auoient esté enchantez si cruellement ains que le Magicien auoit fait tous ces charmes de sa seule volonté. Ce pendant dom Florisel & Daraïde furent desarmez & couchez dans deux riches litz, ou leurs playes furent medecinees en la presence du Roy, auquel lon vint dire qu'en vne petite ville qui estoit au pied du rocher, ses gens auoient mis à mort la plus grand' part de la garnison qu'y tenoit le geant Galfambrof, & que le reste estoit retiré dans vn temple, ou ilz seroient tous saccagez, s'il ne luy plaisoit y mettre quelque ordre, d'autant que les siens crians liberté de toutes partz, ne laissoiẽt aucun de ceux qui auoient suiui le party des geans, qu'ils ne les missent tous au fil de l'espee. Le Roy y alla en personne auecques cent des plus nobles & anciens Cheualiers de sa maison, qui lui estoient venuz faire la reuerence aians entendu les nouuelles de sa liberté. Mais ilz ne furent si tost partis de la chambre ou dom Florisel & Daraïde estoient couchez, que le Prince Garinter & l'Infante Danistee les laissant reposer, se retirerent à l'autre costé de la chambre & s'assirent tous deux aupres d'vne fenestre, auec si grand plaisir qu'ilz demeurerẽt assez long temps sans dire mot, & sans faire autre chose sinon se regarder fort amoureusement l'vn l'autre. Finablement sçachans bien tout ce qu'il leur estoit auenu, le Ptince dist à l'Infante: Helas! ma dame, combien i'ay receu de faueur du sage Magicien, pour m'auoir mis en vn lieu auquel sans offencer ny vous ny moy par mes cõplaintes, i'ay fait cognoistre à tout le monde, le grand & extreme amour que ie vous porte, & pareillement cogneu de ma part vostre bõne affectiõ enuers moy. Or ia à Dieu ne plaise, que i'vse en vne amitié si chastement encommencee d'aucune ingratitude & inconstance: ce que ie ferois, si desormais ie voulois poursuiure vostre bonne grace, auec autre condition que d'estre vostre mary & espoux. Partãt, ma dame, souz le tiltre de nostre futur mariage, ie vous suplie acorder vostre volonté à la mienne, & prendre pareillemẽt ma loy, puis que la loy d'vne si belle Princesse comme vous, ne doit point estre sugette à celle des faux Dieux: car en me refusant, ou ottroyant ceste demande, ie cognoistray si vous recõpensez encores mõ loyal amour d'vne pareille affection. Mais auant que me respõdre, ie vous supliceray, puis que ie suis nouuellemẽt sorty d'vne si cruelle douleur, de ne me mettre point maintenant en vne plus grande, ce que vous ferez si vous deniez à mon mal le remede de ma guerison, en la sorte que ie vous ay dit: car en autre maniere ie ne le pourrois obtenir, quand ie le voudrois, & ne le voudrois, quand ie le pourrois, veu que ny vostre honnesteté, ny ma loyauté ne le pourroient permettre, & encores moins l'honneur & la reuerence que ie doy & porte à vne tant belle & illustre Princesse comme vous estes. Or ma dame ie vous ay dit mon vouloir, il vous plaira me dire le vostre. Monsieur (dist l'Infante) ie me tiens bienheureuse puis que l'amour le deuoit si peu espargner, qu'il m'ait pour le moins gardé ce qui m'estoit deu pour satisfaire honnestemẽt à la grãde affection que ie vous porte. Si donc auec ma loyauté & autres cõditions que vous dites, vous demandez ma volonté: ie vous l'otroye, & vous prometz de prẽdre vostre loy, comme celle laquelle me semble fort sainte, veu qu'elle vous cõmande d'aimer auecques si saint & chaste amour, lequel me fera estre vostre espouse, & vous mon mary & espoux. Maintenant vous entendez ma volõté, laquelle depuis que

ie vous

ie vous ay cogneu, a tousiours esté telle comme ie vous l'ay declaree : & partant pour executer la vostre & la mienne, il ne nous reste plus que le consentement du Roy, à fin que ie lui garde toute la reuereuce qu'vne obeïssante fille doit à son pere. Garinter fort ioyeux de la responce de l'Infante, lui baisa les mains pour l'en remercier, encores qu'elle ne le voulut permettre : puis aiant communiqué le tout à dom Florisel & Daraïde, le Roy ne fust si tost venu d'apaiser les troubles de l'Isle, que dom Florisel luy declara ce qui estoit acordé entre le Prince Garinter & sa fille, moiennant que ce fut sa volonté. Le Roy estãt fort ioyeux de recouurer vn tel Prince pour son gendre, apres la guerison de dom Florisel & de Daraïde, se fit baptiser auec sa fille, & tous ses sugetz pareillemẽt laissant la vaine religion des faux Dieux. Puis en grand' pompe & magnificẽce les nopces de Garinter & de sa fille furẽt celebrees en la principale cité de l'Isle, ou apres vne lõgue peine les deux amans receurent la desiree iouïssance de leurs desirs. La feste & solemnité des nopces acheuee, dom Florisel & Daraïde aians pris congé du Roy & des noueaux mariez, retournerẽt en leur nef, reprenans la route de Guindaye, ou nous les laisserons voguer iusques à ce que nostre histoire en face encores mention. Le Prince Garinter les conduit iusques au port, & les eut volontiers suiuis, mais ilz ne le voulurẽt permettre: partant apres mile reuerences, il retourna vers sa chere espouse & ce pendant qu'il iouyssoit de ses premiers embrassemẽs, il fit armer vne grosse flote de nauires, auec laquelle il passa dãs vne Isle de Galsambrof, qu'il conquit par force d'armes, & auecque ceste victoire s'en retourna en Artadesse, ou il fut receu en grande ioye du Roy & de sa Danistee, auec laquelle nous le laisserons en bonne reputation de preux & hardy Cheualier, changeans quelques mauuaises conditiõs indignes de son lignage, dont il auoit souuentefois esté repris en sa ieunesse.

Comme les Roys de Russie, & de Gaze, & plusieurs autres Roys leurs cõfederez et alliez prindrent port à grande puissance en l'Isle de Guindaye : & de la lettre qu'ilz escriuirent à la Roine Sidonie, auec la responce.

CHAP. XLII.

VOus auez desia entendu quelle yssuë prirẽt les entreprises de Bulthasar Roy de Russie, autrement nommée Bugie, & de Bruzerbe ou Bruzeõ Roi de Gaze quand ilz enuoierent dom Galthazar de Barbarousse, & ses deux freres, pour leur gaigner au combat, le mariage de la Roine Sidonie & de sa fille. Or eux n'aians point oublié la beauté de la Roine & de la Princesse, voians combien peu leur auoit profité la force de dom Galthazar, & se sentãs fort outragez de dom Florisel, pour auoir esté eux, & leurs predecesseurs, maintefois vaincuz de luy en diuerses rencontres, ilz delibererent essayer encores la fortune, & employer toutes leurs forces, pour auoir à femme, l'vn la Roine & l'autre la Princesse sa fille. Pour leur aider en ceste entreprise, ilz manderẽt tous les Roys Orientaulx qu'ilz peurent rendre de leur party, auec lesquelz vint Bruzerbe le crespelu Roy des Massagettes, & Oran Duc de Galde, filz de l'autre Duc q̃ dom Florarlan auoit vaincu & occis. Ainsi auec vne grosse armee de plus de six cens nauires, ilz vindrent tous prendre port en l'Isle de Guindaye, conduisans leur deliberation si secretement que iamais lon n'en ouït aucunes nouuelles iusques à ce qu'ils eussent pris terre en l'Isle, & qu'ilz se fussent campez à vint lieuës pres de la cité. Le principal chef de l'armee estoit Bulthazar Roy de Russie, cõme celui auquel ceste entreprise touchoit le plus. Leur camp estoit de vingt mile hommes à cheual & de soixante mile à pied, auec trente grands elephans, portans chacun sa tour pleine d'archiers & arbalestriers, en ce non compris ceux qui conduisoient le

bagage & les munitions du camp. Auant que de faire aucun dommage, ilz acorderẽt entr'eux d'enuoier vers la Roine pour la demander en mariage, auecque sa fille: à fin qu'apres leur refus, ilz eussent meilleure ocasion d'vser de force, & de mettre à feu & à sang tout son Roiaume. Oran Duc de Galde fut commis pour faire ceste ambassade, du consentement de tous les Roys qui l'enuoierẽt auec vnes lettres patẽtes signees & séellees de leurs mains, & de tous leurs seaux. Mais il ne fut si tost arriué en la cité de Guindaie, que la Roine estoit desia auertie de ceste grosse armee, & auoit donné charge aux Ducz d'Alfarce & de Gauies, de retirer en la cité tel nombre de gens de guerre & autãt de viures qui leur seroit possible pour soustenir vn long siege. Et combien qu'elle dissimulast fort sagement sa douleur, si est-ce que l'impourueuë arriuee, & la surprise de l'ennemy, la rendirent fort estonnee: tellement que sa derniere esperance estoit de se retirer elle & sa fille dans la tour enchantee de Diane, ou ny par force ny autremẽt aucun ne pourroit entrer contre son gré. Partant elle y fit porter plusieurs prouisions, estant fort ennuyee que Daraïde n'estoit en ce temps auec elle. La Roine estant ainsi troublee, & deuisant de ses affaires auecque plusieurs Cheualiers, les vns estrãgers, & les autres originelz de son Roiaume, le Duc de Galde vint entrer en la grand' sale de son palais acompagné de six gentilzhommes richement vestuz & bien en ordre. Adonc aiant presenté la lettre à la Roine, il lui dist qu'elle la fist lire: & qu'il diroit de bouche le surplus en quoy la lettre ne lui auroit satisfait. La Roine cõmanda qu'on la leust tout haut, & la trouua telle qu'il s'ensuyt.

Bulthazar Roy de Russie, & les autres souuerains Roys Orientaulx, desquelz le seing & le séel est aposé en ceste lettre: A Sidonie Roine de l'Isle de Guindaye, enuoient le salut, qu'elle peut receuoir si bon luy semble, en receuant de son bon gré pour espoux, ceux qui autrement sont deliberez d'acomplir leur volontez par force. Sachez donc Roine de Guindaye, que ny l'iniure receuë pour l'amour de vous, ny vostre beauté, ny celle de vostre fille Diane, ne sont point encores hors de la souuenance de Bulthazar, & de Bruzerbe Roy de Russie, & de Gaze. Parquoy nous auons pris terre en vostre Isle auec vne puissante armee, vo' requerant auãt toutes choses, de nous ottroyer la paix, en nous ottroyant vous & vostre fille en mariage: Ou si vous ne le faites, iusques à ce que la force nous ayt fait la raison de ce que la courtoisie nous pourroit auoir refusé. Nous vous denonçõs la guerre à feu & à sang: & faisons les Dieux immortelz iuges des pertes, & calamitez qui auiendront à vostre ocasion, inuoquans la fortune à nostre ayde, qui veu nostre admirable armee nous a desia donné l'asseurance laquelle deffault entierement à voz sugetz, si vous ne les asseurez, en no' asseurant la guerison des playes, dont la douleur, l'amour & les iniures cy deuant souffertes, ont nauré noz courages à mort, en nous detenant vous & vostre fille par voz beautez, en vne trop plus cruelle guerre, que celle qui vous est trescruellement apareillee, si vostre gracieuseté ne nous donne la paix laquelle nous sommes deliberez de conquerre par force d'armes.

Combiẽ que la Roine Sidonie fut fort troublee par la lecture de ceste lettre, toutesfois elle dissimula sagement la deffiance qu'elle auoit de soy, pour souffrir vne si furieuse guerre, & demanda au Duc s'il ne luy restoit plus rien que dire. Le Duc lui respondit que non, & que seulement il l'amonnestoit de faire de son bon gré, ce qu'à la parfin elle seroit tenuë de faire par contrainte. Duc de Galde (dist lors la Roine) il me semble qu'il seroit beaucoup

mieux ſeant à vn tel Cheualier comme vous eſtes, de faire reparer vne iniure, que de la vouloir ſouſtenir. Toutesfois ſi voſtre vouloir eſt contraire au mien, & à la raiſon : à tout le moins ſouuenez vous de ne donner aucun aduis à ceux qui ne le vous demandent, & qui en ont bien peu à faire. Quant au reſte de voſtre ambaſſade, i'y auiſeray : & partant vous attendrez quelque temps, pendant lequel ie delibereray en mon conſeil de ce que i'ay à reſpondre pour le regard de ceux qui vous ont enuoyé par deuers moy. La Roine lui fiſt ceſte reſpõce à fin de pouruoir ce pendant ſa ville de gens de guerre, & autres choſes neceſſaires pour ſe deffendre de l'ennemy, entretenant le Duc de paroles, & faiſant ſouuentefois aſſembler ſon conſeil, ſans pouuoir prendre aucune reſolution, à fin de repaiſtre touſiours le maladuiſé Ambaſſadeur de vaines & friuoles eſperances. Ainſi elle le tint plus de huit iours, monſtrant quelque ſigne d'acord, & faignant eſtre fort incertaine de ce qu'elle deuoit reſpondre. Ce pendant les Ducz d'Alfarce & de Gauies mirẽt en la ville toutes les prouiſions neceſſaires pour ſouſtenir le trauail d'vn long ſiege: Parquoy la Roine donna vne lettre au Duc de Galde, lequel s'en retourna fort honteux, cognoiſſant la cautelle dont il s'eſtoit laiſſé abuſer : car il s'aperceut alors facilemẽt pourquoy la Roine l'auoit ſi long temps detenu. Or eſtant arriué au camp du Roy Bulthazar, en la preſence de tous les autres Rois, il lui preſenta la lettre qu'il aportoit pour la reſponſe de ſon Ambaſſade. Soudain elle fut leuë publiquement, & eſtoit de telle teneur:

Sidonie Roine de Guindaye, à Bulthaſar Roy de Ruſſie, & à to⁹ les autres Rois de ſa ligue, leſquelz iniuſtement ſont venuz auecques lui enuahir ſon Iſle, enuoie le ſalut que les Dieux ne leur doiuent garder longuement, en vne tant deſraiſonnable querelle.

Ie ne ſeray point tant eſpouuẽtee, Roy Bulthazar, s'il me conuient à l'auenir eſprouuer contre ma poitrine, l'eſpee de Lucreſſe: comme la chaſteté m'oblige maintenant à me deffendre contre la tienne. Mais ſi n'y l'amour que ie porte au Prince Grec, ny la crainte de ſa grãdeur, n'ont peu mettre, ny paix, ny treues à la forte guerre que ie lui ay apareillee: à pene que la moindre guerre dont le Roy de Ruſſie me menaſſe, me puiſſe cauſer aucune craĩte, & encores moins eſt il poſſible que la haine que ie lui porte, puiſſe par ſon outrecuidance eſtre conuertie en amour. N'eſtime point ma volonté ſi volage, ny inconſtante, que la haine me face cercher la paix auecques toy à mon deſhonneur, puis que l'amour pour mon honneur me contraint de faire la guerre à l'encontre du Prince Grec. Ia aux Dieux ne plaiſe que Sidonie eſtime moins la nobleſſe de ſon courage, q̃ la grande force des armes auec leſquelles tu me menaſſes à feu & à ſang, car auec le feu, & auecq' le ſang ie defendray ma chaſte volonté : & m'eſſayeray à la garder de la meſme force par laquelle les Dieux ont quelque fois permis qu'elle fuſt gardee contre eux meſmes. Saches qu'en me faiſant la guerre, tu la fais beaucoup plus rigoureuſe à tõ honneur, & qu'en voulant conſumer mõ païs auec tes feux, tu ne pourras conſumer le feu dont le Prince Grec m'a enflammee. Peut eſtre que tu reſpãdras le ſang de mes ſugetz, les mettant au fil de l'eſpee: mais quand tu l'auras fait, les eſpees ne defaudront point ny à ma fille, ny à moy, pour reſpandre encores le noſtre, car nous aimerons beaucoup mieux mourir en noſtre chaſte liberté, que viure en vne vile ſeruitude. La haine qui fit mourir la Roine de Carthage pour Enee, ne fera point mourir Sidonie pour Dom Floriſel: mais elle la defendra bien de la crainte de la mort, à fin de defendre la loyauté qu'elle luy doit pour le ferme & ardent amour qu'elle lui a touſiours porté, & qu'elle lui

porte encore à present. Consideré donc, Roy Bulthazar, qu'en me pensant gaigner tu me perdras: & en me pensant offencer, tu ne m'offenceras en riẽ, car l'espee ne me manquera point, pour resister à ton offense: mais bien offenceras tu de tes armes, les loix des Dieux immortelz qui gouuernẽt l'espee de la iustice, laquel le a de beaucoup plus grande force que la tienne: & offenceras pareillement ce Prince Grec, auquel tu veux violer le droit de son mariage, car encores qu'il en ait iouï par tromperie, si est-ce que pour son hõneur il ne laissera point passer les iniures que tu me feras, sans en demander la vengeance. Et puis que pour la reuerence qu'il me porte, Il a gardé en ma faueur la vie à ceux qui pourchassoient de lui oster sa teste, comme les Rois de Gaze, & des Massagettes, & autres de ta compagnie, en rendront asseuré tesmoignage, tu peux bien penser qu'il sera maintenant autant prest à leur faire perdre les testes pour me cõplaire, cõme il a autresfois esté prest à les leur garder pour l'amour de moy. Pourquoy, Roy Bulthazar, n'entreprens point vne guerre par laquelle tu ayes espoir de gaigner par haine, celle qui se hait & se guerroye soymesmes, contraignant le grand amour qui l'enflame, afin de ne laisser guerroier son honneur. Ne demãde point l'amour, ny la paix de celle qui n'a ny paix ny amour auecques elle, & encores moins auec toy. Ainsi donc ie suis deliberee de defendre ma volonté, & de resister à la tienne, & en gardant tousiours ma chasteté acoustumee, ie soustiendray mon cher Roiaume, inuoquant les Dieux à ma iustice, & les hommes à ma defence. Or en me pourchassant ceste paix, ie suis preste de soustenir la guerre telle que tu me l'as denoncee.

Les Rois de Russie & de Gaze se despiterent fort de ceste responce, & soudain firent publier la guerre à feu & sang, commandans en leur ost, que chacun s'apareillast pour aller prendre d'assault la ville de Guindaie, vers laquelle ilz commencerent le lendemain à marcher en armes, prenans toutes les places qu'ilz rencontroient, sans resistance, & sans leur faire aucun dommage, par ce que la Roine leur auoit mandé qu'ilz se rendissent. Or les laisserons nous marcher quelque temps, pour dire ce que faisoit la Roine Sidonie, pendant que ses ennemis commençoient à dresser leurs aproches.

De ce que fit la Roine Sidonie apres le depart du Duc de Galdes: & des propos que Diane & Lardenie eurent ensemble sur la longue absence de Daraïde.

CHAP. XLIII.

LE Duc de Galde ne fut si tost departy, que la Roine Sidonie fit dresser en la grande place de la ville vn eschauffaut couuert de draps d'or frisez, auecq' vne riche chaire, dans laquelle elle s'assit n'ayant point ses acoustumees robes de dueil, mais bien ses plus superbes ornemens Roiaulx, auec vne precieuse couronne de pierrerie inestimable sur son chef monstrant à tous les regardans vne grauité & beauté tant bien temperees l'vne par l'autre, qu'il n'y auoit celui qui ne fust rauy en la contemplacion de sa bonne grace, & hautaine contenance. Cecy fit elle de propos deliberé à fin de croistre par son bon cueur, celui de ses loyaux sugetz, ausquelz estans là tous assemblez à son mandement elle commença à parler en ceste sorte:

Harengue de la Roine Sidonie, à ses sugetz.

Si le deuoir dont nous sommes redeuables à la vertu (mes chers amys & fideles citoiens) ne nous commandoit de perdre plustost noz vies pour la conseruation de nostre honneur, que de la laisser en rien corrom-

corrompre d'autant que l'honneur perdu nous ne pouuons plus auoir rien de bon durant ceste vie mortelle : ceux pourroiēt se plaindre de l'issuë incertaine des choses qui auecques bon droit, & pour soustenir leur ancienne renommee, se feroient d'vn franc courage abandonnez aux inconstances de la fortune. Mais puis que nous sommes obligez à deffendre nostre honneur iusques à la mort, la multitude des ennemis, ny l'euenement douteux d'vne bataille, ne nous doit de rien espouenter. Seulement nous deuons craindre que la faute de cueur ne nous face encourir quelque infamie : & que l'iniustice de l'ennemy ne nous dōne plus de peur, que nostre bon droit de confiance : car par telle lascheté lon pourroit redouter l'experience de la fortune, laquelle donna iadis à six mile Grecz, la victoire d'vn milion de Perses, dont il en demeura deux cens mile mortz en la plaine. La mesme fortune ottroia au Romain Lucule, n'aiāt que dix mile soldatz en ses tentes, de vaincre par sa vertu, & par son bon droit, le Roy Tigrane, & ses infinis miliers de combatans, entre lesquelz y en auoit cinquante mile à cheual. Ceste grosse armee fut deffaite & rompuë en bataille rangee, à enseigne desployee, & en ouuerte campagne par ceux qui estoient bien peu en nombre, mais beaucoup en magnanimité de courage : car par la raison de leur bō droit, ilz supléerent à la faute du nombre, & par la force de leur bras, ilz resisterent à la crainte de la fortune : comme sçachās, que la multitude des hommes armez ne rend point la victoire plus asseuree, & que pour estre en moindre nombre que les ennemis, lon ne doit point perdre l'asseurance, & encores moins l'esperance de gaigner la gloire du combat. Il n'y a celui qui puisse fuir la mort quand elle lui est destinee par les haultz Dieux : mais aussi n'y a il celui qui ne soit obligé en mourant, à garder sa bonne renommee, afin que la honte & l'infamie de sa mort, ne souille l'ancien honneur de sa vie. Vous cognoissez le bon droit que i'ay en ceste guerre. Il vous peut souuenir de l'obeïssance que iusques icy vous m'auez renduë, comme à vostre Roine : Et si ie ne suis trompee, il vous souuient encores des guerdons que vous auez receuz de vostre loiauté. Ie croy que vous aiez la tyrannie en horreur, & pense que chacun de vous est autant prest à la rechasser de soy, comme apareillé & obligé à receuoir la mort pour l'entretenement de la liberté, en laquelle ie vous ay tousiours entretenuz & defenduz iusques icy. Nous aurons à nostre aide les Dieux immortelz, comme ceux qui sont les certains vengeurs des outrages, & les asseurez protecteurs de l'innocence. Si doncques la raison, le bon droit, & l'aide des Dieux ne nous defaillent point en ceste querelle, faisons que le bon courage ne nous soit encores point deffaillant, & quand la fortune voudroit estre enuieuse de nostre bon heur, choisissons plustost vne mort honorable, qu'vne vie honteuse auecque vne miserable seruitude. Considerez aussi de vostre part, que moy refusant les alliances de ces Rois Barbares, vous ne defendrez seulement ma querelle priuee, mais encores la vostre publicque, auecques voz biens, vostre liberté, voz femmes & enfans, atendu les calamitez que vous endurerez à l'auenir, si vo⁹ auez de telz tyrans pour voz Seigñrs : Prenez donc cueur mes amis, & monstrez maintenāt la prouesse & la vertu que vo⁹ auez, & qu'il vous est besoing de monstrer, pour vous defendre de ceux qui ont entrepris vostre ruine. Faites que lon voie leurs despouilles penduës dans noz temples pour immortel trophee de vostre victoire : & croiez que le Roy de Russie ne triumphera iamais de la loiauté, laquelle Sidonie doit à celuy qu'elle a premierement receu pour mary : ains au cōtraire que l'espee du Barbare n'aparoistra si tost entre noz murs, que la miēne n'aparoisse

incontinent dans la poitrine de ma fille, & de moy, afin que par ceste frâche mort ie deliure ma vie de subiection, laissant le corps sans aucune tache trespassé sur la froide terre, & satisfaisant par l'immortalité de ce sacrifice, à celui lequel (comme i'espere en vostre vertu) vous aurez fait de vous-mesmes auant que ie me voye en vne telle extremité. Mais ie suis tant asseuree de la iustice des Dieux, & de la force de voz dextres, que ie m'asseure encores d'estre excusee de ce sacrifice dont ie parle, & que vous le ferez tomber sur noz ennemis à leur grande confusion, & à vostre perpetuelle louange. Or en ceste confiance ie feray fin à mes paroles, pour en voir commencer l'effet, & inuoqueray à la defence de nostre liberté, la faueur des Dieux, & le secours des Cheualiers estranges qui sont maintenãt en ma cour: & parce q̃ mes tresors, pour grands qu'ilz soient, ne seroient sufisans pour recompẽser leur vertu, ie les suplie auoir esgard à l'honneur, & à l'immortel renom qui leur est apareillé pour la vraye & meilleure recompense du trauail qu'ilz quierent tous les iours errans par le monde, afin d'employer la force de leur haute cheualerie: car maintenãt ilz en ont trouué vne tresiuste ocasion en ceste guerre.

Tandis que la Roine parloit ainsi, les citoiens entrerent en telle ardeur, qu'ilz n'eurent presque la pacience de la laisser acheuer ses propos, afin de lui respondre qu'ilz estoient prestz à hazarder franchement leurs vies à toutes sortes de dãgers, pour monstrer ce qu'ilz deuoient à son seruice, & au desir de leur liberté: & tant commencerent à s'orgueillir, & à conceuoir vne si furieuse audace, qu'ilz suplioiẽt desia leurs Capitaines, les Ducz d'Alfarce, & de Gamez, de les conduire à l'encontre des ennemys. Mais la Roine leur remonstra qu'elle ne vouloit rien estre fait temerairement, & qui ne fut bien deliberé en son conseil, parce qu'à la verité leur force ne pouuoit seruir que bien peu, si elle n'eust esté acompagnee d'vne sage & discrete pouruoyance. Ainsi la Roine descendit de son eschaufault, & le peuple rapaise de sa premiere fureur, la conduit iusques dans son palais, auquel se vindrẽt presenter à elle plusieurs Cheualiers estrãges, lesquelz se trouuerẽt là presens, pour les hautes auentures qu'ilz auoient entendu arriuer tous les iours en l'Isle. Les plus renommez & estimez d'entr'eux estoient ceux qui s'ensuyuent: Dom Timbres d'Egypte, filz de Bramart Roy de Sircie, dom Esperan de Chipres, filz du Roy Orizee, dom Armines de Suisse, filz du Roy Cliniaud, dom Balard de Comagene, filz du Roy Ballados, dom Espes de Fenicee, filz du Roy dom Quedragant, dom Astibel de Pentapolin, filz du Roy Balan, dom Balart de Tatabamon, filz du Roy Manely, dom Arnaud de la Serracenicque, filz du Roy Garamont, dom Lucidan de Numidie, filz du Roy Sarquiles, dom Herme de Gragamant, filz du Roy Frandalo, dom Albior de Iubie, filz du Roy Ambor de Gadel, dom Frisel d'Arcadie, filz du Roy Girontes, dom Astibel d'Antioche, filz du Prince Abies, dom Fenix de Corinthe, filz du Roy Gionte, dom Astibel de Mesopotamie filz du Roy Galuanes. Tous ces Princes & vaillans Cheualiers apres auoir acheué plusieurs hautes & estranges auentures se trouuerent en la cour de la Roine Sidonie, laquelle cognoissant leur prouësse, & voiant le bon courage dont ilz s'offroient à son seruice, commença à croistre les premieres esperances qu'elle auoit conceuës de la victoire: & commanda aux plus grands Seigneurs de son Roiaume, de leur faire honneur, & les apeller tousiours au conseil auec eux. Puis les aiant fait loger honorablement en son palais, elle les remercia de leur bonne volõté, & prenant congé d'eux, alla voir sa fille, qu'elle trouua auecques la Roine Briãgie, qui estoit fort triste & dolente, par ce qu'elle auoit entẽdu que le Roy de Cores estoit venu au secours des autres Rois, & qu'il

qu'il lui auoient promis de la lui faire rẽdre. La Roine Sidonie la cõsola au mieux qu'elle peut, lui remõstrant qu'elle estoit asseuree, encores que tout son Roiaume se perdist, combien qu'elle eust bonne esperance qu'il n'auiendroit ainsi, & qu'elle sortiroit à son hõneur de toutes ces guerres, & que sa plus grande facherie estoit de ce que Daraïde demeuroit si long tẽps à retourner sans lui faire sçauoir de ses nouuelles. Diane receuant vne grande tristesse de leurs deuis, les laissa seules ensemble, & s'en alla dãs le iardin auecques Lardenie, ou elle lui dit: Ie m'esbahy fort ma chere Lardenie, de la longue demeure de Daraïde, & ne sçay qu'en penser en moy-mesmes. Qu'en voulez vous penser autre chose (dist Lardenie) sinon qu'elle a la mer à passer, qui ne la laissera pas venir par deuers vous si tost cõme elle voudroit bien. Helas! Lardenie (dist Diane) ie ne croy point cela, mais ie pense qu'elle doit auoir cõbatu auecque le Prince mon seigneur, & que tous deux soient mortz au cõbat, car ie ne puis esperer autre chose de leur rencontre. Ne croyez point (dit la Duchesse) qu'Agesilã soit si peu discret qu'il ne sçache bien s'employer à vostre seruice, & sortir de plus extremes dãgers à son honneur & à vostre contentement. Ah (dist Diane) il se departist tant faché d'auecque moy, que ie crains beaucoup qu'il n'aura aucun esgard à ce que vous dites. Sauf vostre grace (dist Lardenie) car il n'y a ennuy, ny courroux, qui peut detourner le bon vouloir, & loyal amour d'Agesilan. Ie pense bien (dist Diane) que s'il sçauoit la grande force que ie me fy à son depart, a fin de la lui faire beaucoup moindre, il croistroit de beaucoup plus son amour enuers moy, en recompense de celui que ie lui porte. Il ne sçauroit vous aimer plus qu'il vous aime (dist la Duchesse) & si vostre amour eust esté pareil au sien, vous n'eussiez point eu tãt de liberté sur vous, que d'vser enuers luy d'vne telle cruauté à son depatt. Vous auez tort (dest Diane) de me dire vne chose qui me rend encores plus triste que ie n'estois, car ie ne pense qu'il y ait au mõde, amour plus grand que celui lequel ie porte à Daraïde, & vous asseure que ie n'ay vsé enuers elle de cruauté, que ie n'aye vsé premierement d'vne trop plus grande enuers moy-mesmes. Ie vous prie (dist la Duchesse) ne me donnez point à entendre ce que i'entens bien sans que vous me le disiez. Qu'entendez vous? dist Diane. I'entẽs (respõdit elle) q̃ si vous eussiez autant aimé Agesilan, comme il vous aimoit, l'amour ne vous eust donné la liberté de faire ce que vous auez fait, ny pour vostre regard, ny pour le siẽ. O quelles resueries vous me contez (dist Diane) & comment eusse ie mieux satisfait à l'amour que me porte Agesilan, & à ce dont ie luy suis obligee, sinon en satisfaisant à mon honneur, & en gardant le deuoir d'vne telle Princesse comme ie suis? Ie vous suplie, ma Dame, (dist Lardenie) ne me parlez point, ny de ce deuoir, ny de cest honneur: car si vous eussiez esté veritablement nauree de l'amour, vous lui eussiez encores payé le tribut de sa playe, laquelle ne seuffre aucun cõseil, & encores moĩs de raison, veu que les meilleures raisons de l'amour, sont iniustices, & forceneries: de sorte que la veuë ne lui sert d'autre chose, sinon de ne voir goute, qui est la cause pourquoy lon le paint aueugle. Puis donc que vo⁹ auez eu la raison, & la veuë pour auoir egard à vostre honneur, & au deuoir d'vne telle Princesse que vo⁹ estes estimez que vous n'estes enflammee d'aucun amour: car s'il estoit ainsi, il vous eut esté impossible de regarder iamais Agesilan d'vn mauuais œil, tant s'en fault que vous eussiez vsé enuers luy d'vne si grande cruauté. Daraïde fut tant contristee des paroles de la Duchesse, que de grande douleur elle fut contrainte de plorer, & dist? Helas! Duchesse Lardenie, combien vous recompensez mal la bonne affectiõ que ie vous porte, puis que vous m'osez

tourmenter iusques à me dire que ie n'aime point Agesilan: N'auilissez, ie vous prie, & ne diminuez point la gloire que ie pense auoir gaignee pour m'estre vaincue moy-mesmes, en combatant contre les cruelles forces de l'amour, & ne faites point par voz pensees Agesilan indigne des siénes: par ce que ie ne meritois estre tant aimee de lui, si ie ne sçauois bien obseruer les solénitez dont ie suis redeuable à moymesmes. Quelle reputation pourroit-il auoir de moy, s'il ne l'auoit premierement de ma vertu? Quelle gloire seroit-ce d'aimer vne si haute Damoiselle comme ie suis, si i'auois le courage si bas, comme vous voulez que ie l'aye? Quelle belle victoire se vanteroit il d'auoir gaigné en vne guerre, ou il n'auroit point trouué de resistance? Quel honneur receuroit il de mon mariage, si deuant qu'estre espousez, ie lui otroyois ce qu'il ne m'est permis de lui ottroyer auant la solénité de noz nopces? Croyez moy, Lardenie, que d'autant que ma resistance sera grande contre la volonté d'Agesilan, & contre les assaultz de l'amour, d'autant il estimera sa felicité plus grande, en iouïssant du mariage qu'il aura si long temps desiré d'vne si ferme & constante espouse: car celles qui donnẽt trop tost la derniere faueur de l'amour à ceux qu'elles esperent vn iour pour maris leur donnent pareillement iuste ocasion de soupçonner, qu'elles pourront encores faire à vn autre, la faueur qu'elles leur ont faite auant l'acomplissement des solemnitez, qui sont requises en vn ferme & loyal mariage, la force duquel n'est suffisante pour defendre sa chastete, si premierement on ne l'a defenduë par sa vertu. Ie vous prie doncques, Lardenie, ne croistre point les playes dont ie suis nauree, afin qu'en gaignant la victoire sur moymesmes, & en laissant Agesilan nauré de mesme sorte que ie suis, sans lui pouuoir donner aucun secours, ie lui puisse apareiller l'honneur & le triõphe de ceste victoire, au plus grand contentement, & à la plus grande gloire de ses pensees & des miennes. Lardenie estoit fort compassionnee de voir ainsi pleurer & lamenter la Princesse: au moien dequoi auec autãt de larmes elle lui dist: Ie vous suplie, ma dame, ne prendre point en mauuaise part mes paroles, puis qu'elles vous ont meu à dire les vostres, dont vous & moy auons receu vne si grande gloire: vous pour les auoir tant biẽ dites, & moy pour les auoir ouïes. Vous sçauez bien, ma Dame, que la vertu n'est point cogneuë, si elle n'est experimẽtee par son cõtraire: ainsi ie n'eusse peu cognoistre vostre sagesse & discretiõ, si ie ne l'eusse esprouuee à la touche de l'amour, à laquelle vous auez monstré les cleres estincelles de vostre grãdeur, & les viues flammes de vostre Royale chasteté. Ie cognois bien, ma Dame, vostre vray & parfait amour, qui est d'autant à priser, qu'il n'aproche en rien du vice, ny de chose qui soit cõtraire à la vertu. O heureux amour lequel est rendu cler-voiãt par les rayons de vostre chasteté, & capable de raison, par vostre discrete sagesse! combiẽ que par cy deuant il eust tousiours acoustumé d'estre aueugle, & de se gouuerner selon l'inconstance de la fragilité humaine. Lon verra doncques desormais (ma Dame) en vostre parfaite beauté & vertu l'amour & la raison ioints ensemble, afin que lon voie en vous, ce qui iusques au iourd'hui ne fut encores veu au monde, à la grande gloire & extreme felicité d'Agesilan. O vous bienheureuse, à qui les Dieux ont fait la faueur d'estre la plus belle & vertueuse Princesse de toutes les Princesses de la terre! Et bienheureux Agesilan! pour estre né le plus cheualereux & noble Prince de tous les Princes de son aage. Moy aussi bienheureuse! qui seray le moien de vous assembler tous deux en vn vray & fidele amour, auecque l'honneur & la reuerence que vous deuez au noble lignage dont vous estes yssuz l'vn & l'autre. O bienheureuses encores les

larmes qui se respandẽt maintenant! puis que d'elles se doit recueillir le fruit de la gloire que i'espere d'vn tant noble & illustre mariage. Or ma Dame si pour vous auoir declairé en ces miennes paroles, la verité de ce que ie pensois, i'ay merité aucun pardon, ie vous suplie le me donner, & croire que ie suis l'vne des Damoiselles plus affectionnees à vostre seruice, que vous ayez en vostre cour. Diane l'embrassa & la baisant, lui dist: Ma bien aimee Lardenie, l'amour que vous portez à Agesilan, vous excuse de ce que vous auez dit. Ainsi passant maintes gracieuses paroles sur ce propos, apres auoir essuyé leurs larmes, elles s'en retournerent vers les Roines, & nous retournerons vers les Roys lesquelz esperans iouir bien tost de la beauté des Princesses pour l'amour desquelles ilz sont venuz, marchent en bataille rãgee, vers la cité de Guindaie, auecques telle brauade qu'il ne leur semble deuoir trouuer aucune resistance, qui puisse empescher leurs entreprises.

De l'auenture qui auint aux auant-coureurs des Roys, ce pendant qu'ilz marchoient en bataille rangee vers la cité de Guindaye.

CHAP. XLIIII.

Les Roys auoient enuoié assez loing deuant leur armee, vingt auantcoureurs, pour descouurir le païs, & leur raporter s'il n'y auroit point quelque embusche, dõt ilz se doutoient fort d'autant qu'ilz estoient bien auertiz du grand nõbre des bons Cheualiers qui estoient lors en la cour de la Roine Sidonie. Or deux de ces vingt les mieux montez galopans plus de demie lieuë deuant leurs compagnons, trouuerent vn Cheualier venant vers eux, lequel les salua, & eux luy: puis desirans commencer leur entreprise, & sçauoir des nouuelles des ennemis, ilz lui demanderent ou il alloit. Il leur respondit qu'aiant entendu la venuë des Rois, il s'alloit ioindre à leur armee, & qu'il estoit fort grãd ennemy de la Roine Sidonie, & de tous les siés. Les deux auant-coureurs remercierent les Dieux d'vne si bonne premiere rencontre, & demanderent au Cheualier s'il estoit du païs. Pourquoy le demandez vous? dist-il. Par ce (dirent ilz) que nous sommes enuoiez pour nous enquerir des passages, & pour nous donner garde que les ennemis ne nous ayẽt dressé quelque embusche, afin d'en auertir ceux qui viennent apres nous. Ie ne suis pas de ce païs (dist lors le Cheualier) mais ie l'ay bien tant frequenté qu'il n'y a chemin ny sentier que ie ne sçache: Et s'il y a lieu en tout ce quartier ou lon puisse dresser quelque imboscade, & sans grand danger faire beaucoup de mal à son ennemy, ce sera à l'oree d'vn petit boys qui est delà ce rocher que vous voyez si droit, & dont la montee est assez difficile. Mais ie vous asseure bien que si les ennemis auoient gaigné le bois, ie leur sçaurois biẽ iouer vne contre ruze, car ie sçay les endroitz par ou ie les pourrois enuironner, & leur clorre les passages, de telle sorte qu'il n'en reschaperoit iamais vn seul. Les auant-coureurs fort ioyeux de cest auertissement, le prierent de retourner, & de leur aider à descouurir l'embusche, & sçauoir combien il y pourroit auoir de gens. Suiuez moy, dist le Cheualier. Adonc il marcha deuant, & deux siens valletz à pied, qu'il auoit auecques lui, & ne cessa de picquer iusques à ce qu'ilz fussent tous arriuez au pied du rocher, lequel estoit bien peu hault, mais aspre & mal aisé à monter, & fort estendu en long. Derriere ce roc (dist lors le Cheualier) nous trouuerons l'imboscade, & me semble que ce sera le meilleur d'y faire monter mes gẽs, afin de voir que ce sera: toutesfois ie crains qu'ilz ne soient assez subtilz pour sçauoir regarder les ennemys sans estre veuz, ou pour nous en raporter le nombre au vray car ilz ne sont pas trop bien experimentez, au fait de la guerre. Il vaudra mieux

(dirent les auant-coureurs) que nous y aillons nous-mesmes, car c'est nostre vray mestier: mais par ce que la montee est vn peu roide, vous nous atendrez icy auecques voz gens qui tiendront ce pendant noz cheuaux. Faites ainsi comme il vous plaira (dist le Cheualier) car pour vous oster de trauail, i'y eusse enuoyé mes seruiteurs, ou y fusse allé moy-mesmes, n'eut esté que ie suis blessé en vne iābe, & vois assez mal à pied. Il n'y a homme au mōde (dirent les auant-coureurs) qui sçache si bien faire ce mestier comme nous, ny mieux considerer toutes les tromperies d'vn ennemy. Ainsi ilz descendirent incontinēt à pied, & laissans leurs cheuaux aux deux seruiteurs, commencerent à monter contre le rocher auecques grand' peine: mais ilz n'estoient encores gueres loing que les valletz monterent sur leurs cheuaux, & le Cheualier leur dist à haute voix: O Seigneurs Cheualiers, que vous estes mal auisez pour auāt-coureurs! Pourquoy cela? dirent ilz. Comment (respondit le Cheualier) vo⁹ ne voyez donc poīt l'embusche? Et comment la verrions no⁹ (dirent ilz) nous ne sommes encores mōtez assez hault. Et si vous y estes desia tōbez (dist le Cheualier) que vous sert-il de monter plus auant? Ilz furent tous scandalizez de ces propos, & regardans deçà & delà à l'entour d'eux sans rien aperceuoir, ilz lui dirent: Nous ne voyons icy aucune embusche, & nous esbahissons cōme vous dites que nous sommes tombez dedans. Par les Dieux (dist lors le Cheualier) ie ne vey oncques de si borgnes auant-coureurs comme vous estes, puis qu'en voulāt descouurir les surprises d'autruy, vous vous estes laissez surprendre vous-mesmes, sans encores vous aperceuoir de la ruze. Or escoutez moy, & faites maintenant l'office d'escoutes, car selon mon auis, vous y profiterez beaucoup pl⁹ que vous n'auez pas fait à estre auant-coureurs, veu que pour bien courir, & descouurir le païs, il vous estoit trop mieux seant d'estre à cheual que non pas à pied. Adonc se colerans encores plus que deuāt ilz lui dirent: Et bien nous vous escoutons, dites tout ce qu'il vous plaira. Or escoutez doncques messieurs les escoutes (dist le Cheualier) car ce que vous deuez escouter, est que vous estes tombez en vne embusche, de laquelle vous vous aperceurez plus aisement, si vous regardez mes valletz montez sur voz deux Cheuaux, lesquelz sont perduz pour vous, cōme estans pris au filetz de mon embuscade, & si bon vous semble, vous vous pourrez colerer d'estre tombez en ceste ruze: mais si vous me voulez croire, vous vous tourmenterez encores d'auātage d'estre demeurez à pied par faute de discretion. Or par ce que i'ay dit que si vo⁹ m'escoutiez vous profiteriez plus comme escoutes, que non pas comme auant-coureurs, ie vo⁹ prie escouter encores quelque peu: car ie vous veux donner vn auis, lequel vous deuez suiure, par ce que comme lon dit, il faut tousiours prendre le premier conseil de son ennemy. Ie vous conseille donc de descendre tout bellemēt, de peur de tomber: & maintenant que vous auez descouuert l'imboscade, en aller auertir ceux qui viennent apres vous, à fin qu'ilz ne soient si mal auisez comme vous, qui estans en la terre de vostre ennemy, auez donné voz cheuaulx en garde à tel que vous ne cognoissez point. Par le Dieu Mahom (dirent ils lors fort colerez) vous estes le plus faux & trompeur Cheualier que nous ayons encores cogneu. Ie suis autant trompeur (dist il) comme vous mal auisez pour auant-coureurs, atendu que i'emmeine voz cheuaux: & ne me desplaist, sinon que vous ne m'auiez laissé encores voz armes en garde, afin de monter plus aisement contre le roc, & pour vous en retourner plus legerement vers vostre grosse troupe. Vous les eussiez payees (dirent ils) autant bien comme vous payerez noz cheuaux. Voulez vous doncques bien faire (dist le Cheualier) laissez

les moy

les moy encores en garde, puis que vous estes si asseurez du payement. Mais afin que ceux qui viennent les derniers apres vous, n'ayent en rien meilleure fortune que les premiers, ie m'en vois deuant, les conseiller de ce qu'ils ont à faire pour desf couurir leurs imboscades. Or demeurez en la malencontre, & regardez comme ie suis de beaucoup meilleur auant-coureur que vous n'estes pas. A tant le Cheualier donna de l'esperon à son cheual, & s'en courut au grād gallop auecques ses deux seruiteurs. Il ne fut gueres loing, que les auant-coureurs lui escrierent qu'il retournast: ce qu'il fist, aiant toutesfois cōmandé à ses seruiteurs de s'en aller tousiours leur train. Estant retourné aupres du rocher, il dist: Seigneurs Cheualiers afin que vous ne me puissiez blasmer d'estre trop mal gracieux, ie suis venu voir que c'est que vous demandez par voz huees. Ce que nous vous demandons (dirent ils) est que vous nous rendiez noz cheuaulx, & que vous vous gardiez de nous. Ie ne pēsois point (respondit il) que vous fussiez si folz, car vous pouuiez bien vous excuser de m'apeller pour deux choses tāt mal à propos comme sont celles que vous me demandez. Pourquoy? dirent ilz: Or escoutez messieurs les escoutes (respondit le Cheualier) & entendez que vous ne me deuiez point faire retourner, afin de me demāder voz cheuaux, puis que vous pouuez bien penser que ie ne les ay pas pris pour vous les rendre. Encores moins me deuiez vous apeller à fin de me dire que ie me gardasse de vous, car ie vous asseure bien que desormais i'auray plus de soucy de m'en garder, que vous n'en aurez de me cercher: mais si vous vous fussiez bien gardez vous-mesmes en prenant le conseil pour vous, aussi bien que vous me le donnez, vous ne vous en fussiez trouuez que mieux: car sçachez que vous auiez à faire auec l'Affronteur des ruses, qui prēd tout son passetemps en ces petites ioyeusetez Vn temps viendra (dirent ilz) que vous vous en repentirez, ce pendant allez vous reposer & resiouïr si vous estes sage. Ainsi le pense ie bien faire (dist le Cheualier) & afin que vous ne me reprochiez de n'auoir voulu suiure vn si bon conseil, ie m'en retourne à mon hostel, ou ie me refraischiray & resiouïray: ce pendant s'il vous plaist de demeurer à ce Soleil, il vous pourra donner plus de chaleur que vous n'auez eu de sagesse. Vrayement (dirent ilz) la sagesse ne vous manque point afin d'abuser les passans. O Dieux (respondit l'Affronteur) que vous auez bien peu de consideration! puis que ie vous ay auertiz que tout mon plaisir est de tromper le monde, pourquoy me dites vous ce que ie sçay beaucoup mieux que vous. Toutesfois en recompense ie vous veux dire vne chose, laquelle vous ignorez, c'est que vous estes tant ignorās, & tant mal pouruoyās à voz affaires, que vous auez mis mes seruiteurs à cheual, à fin que vous demeurissiez à pied: mais de peur que ie ne demeure moymesmes ainsi cōme vous estes demeurez si ie demeurois icy trop long temps, il vault mieux que ie me retire auec voz cheuaux, pour essayer si ie pourray point encores recouurer ceux de voz autres compagnons.

Ainsi s'en alla l'Affrōteur à bride abatuë, laissant les abusez en grande confusion. Tantost apres quatre autres des vingt auant-coureurs arriuerent au mesme lieu, & voyans leurs deux compagnons à pied apres auoir sceu leur malencontre, ilz dirent qu'ilz vouloient suiure celuy qui les auoit ainsi abusez, & qu'ils leur monstrassent le chemin qu'il auoit pris, ce qu'ils firent, & ainsi ceux qui estoient à cheual, commencerent à poursuiure la vengeance de leurs compagnons demeurez à pié. Sachez que ce pendant le Fraudeur estoit arriué en vn certain chasteau, ou il auoit changé ses armes, & laissé son cheual, de peur d'estre cogneu, & s'en retournoit monté sur vne Iument, par le mesme chemin que venoient les auant-coureurs tellement

lement qu'il rencontra l'vn d'eux, lequel de grand desir qu'il auoit de le trouuer, s'estoit assez esloigné de ses compagnons & n'eust si tost auisé l'Affronteur, qu'il lui demanda s'il n'auoit point veu celui qu'il cerchoit, & lui en remarqua toutes les les enseignes. Maudit soit celui que vous demandez (respondit l'Affronteur) car il m'a desarçonné icy deuant sans m'auoir aduerty que ie me gardasse de lui, & vous asseure que ie desire fort à me venger du tort qu'il m'a fait. Menez moy là ou il est (dist l'auant-coureur) car ie satisferay à vostre volonté & à la miẽne. Graces aux Dieux (dist l'Affronteur) car il n'y a chose laquelle ie desire plus que de vous mettre en sa compagnie, à fin que ie demeure content: suiuez moy donc, seigñr Cheualier. Adonc il le mena passer au trauers d'vne forest, & dissimulant fort cauteleusement, tourna le visage deuers lui, & dist: Escoutez vn peu vne finesse, de laquelle ie vous veux auertir. L'auant-coureur escoutoit fort ententifuement pour ouïr les paroles de son conducteur, lequel lui dist: Ie croy, seigneur, que vous estes quelque espie. Pourquoy cela? dist l'autre. Parce (respondit il) que vous escoutez de fort bonne volonté ce que lon vous veut dire. Sachez donc qu'il me fault faire en ceste sorte, à fin que ie demeure content de vostre promesse, & q̃ par mesme moiẽ ie satisface la mienne. En disant ces paroles, il lui passa la bride de son cheual par dessus les oreilles, & la ietta à terre. L'auãt coureur se mit incontinent à pied pour la ramasser, lui demandant pourquoy il lui auoit debridé son cheual. Afin que noz promesses s'acomplissent, dit l'Affrõteur. Pourquoy? dist l'autre. Vous auois ie pas promis (respondit il) de vous mettre auec le Cheualier que vous demandiez, & vo⁹, de satisfaire à ma volonté. Il est vray, dist l'auantcoureur. Sachez maintenant (dist l'Affronteur) que i'ay acomply ma promesse, & vous la vostre. Comment (dit il) faites moy entẽdre ce secret. Le Fraudeur lui respondit, Ie vous dy que ie vous ay desia fait trouuer le Cheualier lequel vo⁹ cerchez, car ie suis celui: & pour vostre regard, vous auez satisfait à ma volonté en me donnant vostre cheual, lequel n'est moins amoureux de ma Iumẽt, que moy de lui, qui est vn grand signe qu'il ne me laissera point, mais bien vous, afin que vostre promesse demeure acomplie: car par ce qu'il est fol de l'amour d'vne si belle Damoiselle, il s'en vient gambadant d'extreme plaisir, herissant les crins d'alegresse, remuant la queuë de gayeté, & hannissant pour la grand' ioye qu'il a de se trouuer en ma compagnie, & de s'esloigner de la vostre. Et de fait le cheual suiuoit la iument en ceste façon. L'auant-coureur qui demeuroit à pied, se colerant fort de ceste tromperie, lui dist: Par le Dieu Teruagant, trahistre Cheualier, si ie peux vous acheterez mon cheual bien cher. L'affrõteur ne fist que rire, & dist: Vrayement, seigneur Cheualier, ie vous eusse biẽ creu de ce que vous me dites sans iurer, & pense bien que si vous pouuez, vous me rendrez la pareille: en quoy ie trouue vostre promesse bien cõsideree, car vous ne promettez rien, sinõ en cas que vous en ayez la puissance. Laissez ces railleries (dist celui qui estoit à pied) & me rendez mon cheual. Ie n'eusse iamais pensé (dist l'Affrõteur) qu'vn homme suiuant les armes comme vous, eust esté si fol de vouloir recouurer en paix ce que son ennemy a gaigné de si bonne guerre. Pourquoy dites vous cela? dit le pieton. Estes vous pas (dit l'Affronteur) des ennemis de la Roine Sidonie? Oy, dist il. Pourquoy donc (dit l'autre) auez vous esté si fol de me receuoir sans aucunes treues en vostre compagnie veu que ie suis vassal de la Roine, pour maintenant me demander ce que i'ay cõquis sur vous en vne si bõne guerre. Mais par ce que vo⁹ me semblez estre quelque auantcoureur, il vault mieux que pour maintenant vous changez vn peu vostre ofice, & que là ou vous souliez courir de-

nant vostre armee, vous courez maintenant apres vostre cheual, lui tenant en sa course la mesme compagnie que vous lui voiez tenir à ma iument. A tant l'Affronteur s'en coutut à bride abatuë par la forest, & le cheual apres lui, iusques à ce qu'il fust arriué au chasteau, ou il se fist fort bien serrer auec les autres. L'auantcoureur fort coleré s'en retourna à pied par le mesme chemin qu'il estoit venu & les autres trois suiuirent l'Affronteur au trac du cheual, iusques à ce qu'ilz fussent arriuez au chasteau, mais parce qu'il les auoit veuz venir de loing, il s'estoit mis en embusche en leur chemin, auecq' cinq autres Cheualiers, de sorte que deux des auantcoureurs furent abatuz par terre à l'impourueuë, & l'autre se sauua de vistesse, auquel l'Affronteur dist à haute voix, Seigneur Cheualier, puis que vous auez descouuert nostre imboscade, dites à voz compagnons que nous sçauons biẽ qu'ilz en seront bien tost aduertiz : & partant ne vous esbahissez point si vous ne nous retrouuez plus en ce chasteau, car nous allons mener l'escuirie que nous auons ce iourd'huy gaignee, en quelque part à sauueté. Acheuant ces motz, les Cheualiers abatuz, & leurs cheuaux furent emmenez dans le chasteau, n'estant l'Affrõteur moins ioyeux d'auoir eu en vn mesme iour l'yssuë heureuse de trois finesses, que glorieux de la proye qu'il auoit conquise par ses ruzes. Celui qui estoit fuy, & les autres qui estoient demeurez à pied, firẽt assez rire les Rois, leur aiant recité ces tromperies : car ilz auoient assez oy parler du Cheualier Affronteur, & disoient que quand bien ilz le tiendroient en leur puissance, ilz ne lui feroient aucun mal, ains tout honneur, comme à celui qui n'auoit moins de grace à iouër ses tours de souplesses, que les braues Cheualiers à executer leurs hautz faitz d'armes. Ainsi deuisans de ce propos, ilz marcherent tousiours en bataille iusques à ce qu'ilz descouurirent la ville de Guindaie, & lors aians vn peu laissé reposer leurs gens, ilz delibererent de donner l'assault a la cité tout incontinent, à fin que les confederez & alliez de la Roine, n'eussent le loisir de lui enuoier aucun secours.

Des aspres & cruelz assaultz qui furent donnez à la cité de Guindaye, & comme la magnanimité & hardiesse de la Roine Sidonie empescha la ville d'estre prinse des ennemys.

CHAP. XIV.

Les Roys estans arriuez deuant la cité departirent leur armee par esquadrons, & choisirent les endroitz des murailles, ou les Elephans, auec les chasteletz remplis d'hommes armez pourroient encommencer l'assault. Puis cõmanderẽt que les fossez fussent comblez aux lieux plus profonds, les eschelles dressez es endroitz ou l'ocasion s'en offriroit les moutons, & autres machines mises en ordre pour abatre les murs, & que ce pendant les arbalestriers & archiers eussent à faire si bien leur deuoir, qu'aucun ne s'osast monstrer dans les crençaux : lesquelles choses furent soudainement mises à execution, auecque vne fureur merueilleuse, & de telle aspreté qu'il seroit dificile à croire. Ceux du dedans commencerent pareillement à se deffendre par gran de vertu, renuerser les eschelles, darder de gros quartiers de pierre, ietter des fagotz enflammez, verser de l'huyle bouillant, & de la poix ardante, sans oublier rien de ce qu'ilz auoiẽt preparé pour endommager les ennemys. Ce pendant, du camp, & de la ville, les fleches, & les dards commencerent à voler en l'air auecq' telle espesseur, que les premiers pouuoient facilement combatre à l'ombre, mesmement ceux des Elephans, qui s'estoient tellement atachez auecq' ceux de la ville, qu'ilz combatoient main à main par dessus la muraille, aussi aisement que s'il eussent

eussent esté en pleine campagne, & desia le bruyt des armes, les coups des moutons, les criz des mourans & des naurez, retentissoiēt par si grād' horreur de tous costez, que lon ne se pouuoit plus ouyr les vns les autres. Adōc selon ce qui auoit premierement esté deliberé au conseil, lō ouurit vne porte de la cité, nommee l'Aquiloine, qui respondoit à celle partie du temple ou la Roine vid premierement Florisel de Nicquee & Falanges d'Astre, & estoit assez pres des tours de Phœbus, & Diane, d'ou les Roines & la Princesse regardoient le combat. Par ceste porte, deuant laquelle y auoit vne belle plaine, sortit le Duc d'Alfarce auecque deux mile Cheualiers, entre lesquelz estoient dom Fenix de Corinthe, dom Astibel de Mesopotamie, dō Arnaud de la Sarracenicque, dom Lucidan de Numidie, dom Frisel d'Arcadie, & plusieurs autres de noblesse ancienne, & de grand renom au fait des armes, lesquelz vindrēt tous d'vne course donner dans les flancz des escadrons Russiens, qu'ilz rompirent à leur arriuee, & les desarrengerent de sorte que les mieux auisez prindrent la fuïte, voyans le desordre ou ilz estoient, & cognoissans qu'il ne leur restoit plus aucun moyen de combatre à forces pareilles, pour la confusiō des rangs, qui estoient si esclarcis en vn endroit, que leurs ennemis se trouuoient quelque fois trois contre vn, & en l'autre tant pressez que la foule de leurs compagnons les empeschoit de se bien deffendre, & de manier leurs armes ainsi qu'ilz eussent bien voulu. Les Rois de Gaze, & de Cores, voyans ce trouble, & l'occision de leurs gens, acoururent celle part à grāde haste auecque toutes leurs forces, & lors se commença entre les Cheualiers, vne des plus belles batailles, qu'il eut esté possible de voir, car encores que ceux de la ville fussent bien peu en nombre, si est ce qu'ilz estoient tant en vertu & en bon courage, que le long temps ilz ne laisserēt prendre aux ennemis aucun auantage sur eux. Toutesfois voyant qu'ilz s'assembloient tous en ce lieu auec grādes huees & qu'ilz abandonnoient l'assault de la ville pour venir charger sur eulx, ilz considererent qu'à la longue ilz pourroient estre renfermez & enuironnez. Partant tenans tousiours vne contenance asseuree, & sans iamais perdre leur rang, ilz se retirerent peu à peu dans la ville, & combatirent assez long temps deuant la porte, sans monstrer aucune aparence d'estre vaincuz, en façon que les Russiens abandonnerent ce combat par le commandement de leurs Capitaines, pour retourner à l'assault des murailles. Le Duc d'Alfarce ne fut si tost r'entré dans la ville, que le Duc de Games sortit par la porte Apollinee, auec deux mile autres Cheualiers, deuant lesquelz marchoient aux premiers rangs dom Timbres d'Egypte, dom Espe ran de Chipres, dom Hermes de Suisse, dom Balart de Comagene, dom Espes de Fenicie, dō Albior de Iubie, & dom Astibel d'Antioche, auec plusieurs autres nobles & Cheualereux personnages, qui commencerent d'entree vne fort belle escarmouche, car donnans le grand' bataillon des Messagettes & des Corois, qui ne pensoient qu'aucun osast plus saillir de la cité, ilz renuerserent leurs premiers rāgs iusques au sixiesme. Le Duc de Gamez pēsant continuer sa bonne fortune, print deux centz Cheualiers d'elité auecque lui & dont il auoit assez de fois experimenté la prouësse & extreme hardiesse, puis alla assaillir le dextre flanc du bataillon, afin de le mettre en route, ce qu'il fit, car les Massagettes qui estoient en celle part, ayans veu tuer deuant eux les plus excellens de leurs compagnons, commencerēt à entrer en telle crainte, qu'ilz n'auoient plus aucun courage de se deffendre.

Adonc ceux de la ville se fourrerent par telle fureur au trauers, qu'il n'y eut celui d'eux qui n'ensanglantast son espee du sang des Messagettes & des Corois, de sorte qu'en moins d'vne heure que dura

la meslee

la meslee, ce grand bataillon estoit à demy taillé en pieces,& eut esté du tout saccagé,si le Roy de Gaze & le Roy Bruzerbe le crespelu, auecque toute la fleur de leur caualerie ne fussent acouruz au secours. Ce que voiant le Duc de Gamez,& sachant qu'il n'estoit pour resister à ceste grosse troupe,s'il laissoit ces gens ainsi espars à la poursuite d'vne fainte victoire, il fist sonner vn clairon, au son duquel selon sa deliberation premierement prinse, tous ceux de la cité se rallierent ensemblement, & firent vn escadron en forme de triangle,dont l'vne des pointes respōdoit dans la porte de la ville, pour se retirer quand bon leur sembleroit, & les autres deux pointes du triangle estoient pour faire teste aux ennemis. En ceste sorte ilz atendirent le choc de la grosse troupe, & parce que la premiere rencontre fut conduite par les plus braues & hardis Cheualiers qui fussent des deux partz, la plaine fut incontinent couuerte de mortz. A ceste meslee acoururent de rechef tous les Russiens & abandonnerent l'assault des murailles pour s'y trouuer,& mesmemēt ceux qui premierement auoient esté mis en route,pensans regaigner leur honneur & rendre la pareille à ceux de la cité : car la honte d'auoir esté vaincuz, & l'enuie de se venger,leur auoit tellement acreu le courage, qu'ilz n'auoient plus d'esgard à aucun peril ou ilz se peussent hazarder.

Auec ceux-cy le reste du grand bataillon des Massagettes & des Corois, apres plusieurs iniures & reproches dōt leurs Roys les auoient enflammez & encouragez au combat,vindrent assaillir le senestre flanc du triangle, ou ilz furent soustenuz vertueusement par dom Timbres d'Egypte, & dom Altibel d'Antioche qui auoient pris ce costé à deffendre.Ainsi se maintint le combat deuant la porte Apollinee, iusques à la nuit,que les Russiens & les Massagettes s'estoient tellement enuelopez parmy ceux de la cité, qu'ilz tuoient souuent leurs cōpagnons pensans tuer leurs aduersaires, & la retraite sonnee d'vne part & d'autre, ilz entrerēt en assez grād nombre dans la ville parmy la foule, ou ilz ne furent si tost recogneuz, qu'on les meit à mort, depuis on les ietta dans les fossez pour essayer d'autant ceux qui retourneroient escheler les murailles. Ainsi se finit le premier assault puis toutes les portes de la ville fermees, & le guet assis auec la ronde & les sentinelles acoustumees, les Ducz d'Alfarce & de Gamez auec les Princes estrangers entrerent au cōseil,ou apres autres diuerses deliberations il fut arresté que de là en auant sans autre ocasion,ilz ne feroient plus aucune saillie: car encores qu'ilz eussent fort endommagé les ennemys & gaigné l'honneur de l'escarmouche,si est-ce qu'ilz auoient perdu plusieurs hardis personnages, dont ilz pouuoient bien auoir affaire à l'auenir pour soustenir la longueur du siege. A la sortie du conseil chacun se retira en son hostel pour reposer, & mesmement ceux qui estoient lassez du trauail du iour: & lors la Roine alla visiter les Princes & Cheualiers que nous vous auons cy dessus nommez, lesquelz estoient logez en vn quartier de son chasteau,puis les aiant remerciez de ce qu'ilz s'estoient ce iour employez tant vertueusement en sa faueur,elle se retira auecques sa fille Diane. Celle nuit ne fut à grād peine passee,que l'alarme sonna par toute la ville, car les ennemys estoient desia aux murailles, & continuerent l'assault huit iours entiers, sans prendre aucun repos sinon la nuit: pendant lequel temps ilz abatirent vne grande partie des murs de la cité,de sorte que lon n'atendoit que l'heure qu'ilz entrassent dedans,car ilz l'eussent facilemēt fait, n'eust esté que lon dressa certaines terrasses de bloccage derrierere les murs qui les pouuoient encores arrester quelque temps.Ainsi les citoiēs se defendoiēt à grād trauail cōtre les ennemis, & n'aiās aucune esperance de secours,ilz s'estoient tous resoluz de mourir, tant pour obeïr à

leur

leur Roine, que pour entretenir leur liberté. Le neufiesme iour de l'assault, le Roy Bulthazar aiant recogneu la ville sur la matinee, fit transporter les moutons & autres engins de baterie en vn endroit des murailles qu'il auoit aperceu le plus foible, & là le heurt fut tel, & la roideur des coups si violente, que sur le midy, la muraille & la terrasse qui estoit derriere, tomberent par terre, tellemēt que la breche se trouua de biē quarante hommes de front. Alors les plus braues des ennemis vindrent courageusement au combat, & sans doute ilz fussent tous entrez ce iour dans la ville, si les preux Cheualiers de la grand' Bretaigne, & leurs alliez n'eussent entrepris la defence de la breche, à laquelle ilz s'offrirent tous franchement aians chascun la picque au poing, & renuersoiēt autāt d'ennemis comme il s'en presentoit deuant eux. Mais à la fin la foulle fut si grande que bō gré malgré, quelques vns entrerent dedans dont le peuple fut fort effrayé, & tandis que ces nobles Princes seruoient de rempart à tous ceux de la ville, la Roine oiant le bruit, se mit à vne fenestre de son palais, & voiant vne grande troupe de ses citoiens assemblez en la grand' place tous tremblans de peur, elle leur demanda quel bruit c'estoit qu'elle auoit entendu. Helas! ma Dame (dirent ilz) nous sommes tous perduz: car la cité est prise. La Roine monstrant vn visage constant & asseuré, sans estre aucunemēt troublee, leur respondit: Voulez vous donc mes chers citoiens, si les armes vo⁹ manquent pour vous defendre des ennemis, qu'elles vous māquent encores pour vous defendre de la seruitude qui vo⁹ est apareillee, en laissant perdre la liberté, laquelle vous vous pouuez donner de voz propres mains? Retournez, retournez au combat, & considerez que si voz armes, & les forces de voz bras, ne nous defendent en ceste extremité, qu'il n'y a plus en ceste Isle ny forteresse, ny chasteau qui vous defende desormais. Elisez plustost vne honorable mort, qu'vne vie vergongneuse, ou à tout le moins faites vostre deuoir de vous entretenir en vne honorable vie par la mort de voz ennemis, en laq̃lle vo⁹ deuez auoir toute vostre esperāce, si mieux vous ne la voulez auoir en la vostre. Adonc la Roine sortit de son palais, & monta sur vne Licorne richement paree, tenant vne espee nuë en sa main, & estant vestuë d'vn acoustrement de drap d'or frisé, auec vne precieuse couronne de pierrerie sur son chef. Quelques siennes Damoiselles l'acompagnerent en cest estat iusques à la breche, où le bruit estoit si grand qu'à peine eust on ouy tonner. Là sa beauté, & sa graue & hautaine contenance, donna tel cueur au siens, & tant de crainte à ses ennemis, que comme to⁹ estonnez de la reuerence que lon doit à vne telle personne, leurs bras se debiliterent & languirent, sans plus auoir la puissance de ruer vn seul coup d'espee, tellement que lon eust dit qu'ilz mouroiēt d'vne mort volontaire, tant ilz faisoient peu de resistāce à ceux de la cité, lesquelz au rebours s'encourageoient de plus en plus, car la presence de leur Roine qu'ilz veoient disposee de mourir, en cas que la ville se prist, tellement que la crainte que les bons subietz auoient de la mort de leur Princesse, leur auoit fait perdre la crainte de la leur propre, de laquelle toutesfois ilz se garātirent par celle de leurs ennemys. Tāt fut grande leur fureur, que de tous ceux qui estoient entrez dans la ville, il n'en eschapa vn seul qui ne fut mis au fil de l'espee, & poursuiuirent les autres plus de deux cens pas hors de la porte, iusques à ce que la nuit les contraignit de se retirer. La plus grande part des historiographes qui ont parlé de ceste guerre, tiennent que la Roine sortit auecque ses gens pour rechasser les assaillans, & que la splendeur des armes qui lui rayonnoient en façon d'esclairs sur son beau visage, la faisoient aparoir aux ennemis, comme vne Deesse descenduë des cieux

en leur ruine : au moien dequoy ilz perdirent le courage, & s'enfuirent tous trēblans dedans leurs tentes. Toutesfois Galersis soustieut qu'ilz s'estoient ainsi reculez deuant la Roine par le commandemēt du Roy de Gaze, qui craignoit qu'elle ne receut quelque mal, comme celui qui l'esperoit auoir en mariage. Tant y a que la victoire gaignee, & les lieux ou lon auoit combatu tous pauez de mortz, la Roine retourna comme en triomphe dans son palais auecq' les Princes estrangers, au son de plusieurs tabours, fifres, trompettes & clairons, & à la lumiere de plus de mile flambeaux, qui chassoient les tenebres de la nuyt: lesquelz parauenture furent ocasion auecque sa merueilleuse beauté, & la remembrance de sa hardiesse, que par les rues tout le peuple se mit à genoux deuant elle, & l'adora comme Deesse, estimant que par sa seule deité, elle eust sauué sa ville, & la vie de ses subietz. Partant depuis entre tous les payens, elle fut nommee la Deesse guerriere, chacun d'eux croiant par l'experiēce de ce iour, qu'elle auoit puissance sur les batailles : à raison dequoy en diuers lieux de l'Isle on bastit plusieurs temples qui furēt dediez A LA DEESSE GVERRIERE, esquelz elle estoit representee au vif sur le principal autel, en la mesme façon qu'elle estoit sortie ce iour au combat, & le peuple lui sacrifioit tous les iours en temps de guerre, afin d'estre deliuré du tourment, & de la calamité qui lui en aduient. Incontinent apres ceste belle victoire, la breche fut ramparee tout le long de la nuit, auec telle diligence que le lendemain il estoit facile de la deffendre. La Roine donc estant retournee dās son palais, soupa en la grande salle auecque les plus renommez Cheualiers, qui n'estoient encores blessez, donnant à to⁹ telle asseurance, qu'il n'y auoit celui en toute la ville, qui fist plus aucun semblāt de craindre en ceste extremité, en laquelle celle nuit mesme Dieu leur enuoya encore vn autre secours, non moins miraculeux que celui lequel n'agueres auoit sauué la ville de la force des ennemis.

Comme dom Florisel de Nicquee & Daraïde arriuerent sans se donner à cognoistre en la cité de Guindaye, & furent logez dans le Palays par le commandement de la Royne.

CHAP. XLVI.

Depuis que dom Florisel & Daraïde furent embarquez en l'Isle d'Artadeffe, le vent commença derechef à leur estre tellement contraire, qu'ilz demeurerent enuiron quatre mois par plusieurs incertaines Isles, ou ilz acheuerent de hautes & estranges auentures, & vainquirent maints horribles geans. Finablement ilz arriuerēt en l'Isle de Guindaye, & prindrent terre au mesme lieu ou les Rois auec leur armee auoient pris port, au moien dequoy ilz furent soudain aduertis de la grand' puissance auec laquelle ilz estoient venuz assaillir l'Isle, dont ilz furent fort tristes, encores qu'ilz eussent quelque ioye d'estre arriuez là en vn temps si oportun, auquel ilz auoient le moien de s'emploier au seruice de la Roine. Estans sortis de la nef, Daraïde dist à ses Damoiselles qu'elles l'atendissent au port, & que ce pendant le Prince & elle iroient essaier s'ilz pourroient entrer dās la ville. Ainsi sortans du port, & estans mōtez à cheual armez de toutes leurs armes, Daraïde dist à dō Florisel qu'elle le prioit qu'ilz ne se donnassent point à cognoistre, iusques à ce qu'elle l'eust aduerty du temps qu'il seroit bon de ce faire. Le Prince lui respondit qu'elle gouuernast les choses ainsi que bon luy sembleroit, & qu'il n'estoit venu auecque elle sinon à fin de lui obeïr, & se regler entierement selon sa volonté. A raison dequoy, ayans changé leurs armes, & leurs escuz dans leur nef, tant cheminerent que la nuyt mesmes, en laquelle la Roine s'estoit

ſtoit portee ſi vertueuſement au combat, ilz ariuerent au camp des ennemys, ou ilz ſe ſceurent ſi bien deſguiſer, & parler la langue Perſicque, que lon les laiſſa paſſer tout outre, ſans aucun empeſchement, & vindrent iuſques à la porte Apollinee, ou ilz dirent aux gardes qu'ilz eſtoiēt ſubietz de la Roine qui la venoiēt ſeruir en ceſte guerre, & que lon leur fiſt abatre le pont & ouurir la petite porte. Les gardes voyans qu'ilz parloient treſbien le langage de l'Iſle, & qu'ilz n'eſtoiēt que deux ſans aucune ſuite, abatirent le pont, & leur ouurirent la porte, laquelle ilz refermerent tout ſoudain, puis leur raconterent auec grande ioye la hardieſſe par laquelle la Roine auoit ſceu ſauuer ſa ville d'eſtre priſe : dequoy dom Floriſel & Daraïde furent fort eſmerueillez, & treſcontens, l'vn pour auoir eu vne fille d'vne ſi excellente Roine, l'autre, pour aimer vne Princeſſe nee de deux ſi excellens perſonnages. Deuiſans de ce propos, ilz arriuerent en la grand' place deuant le palais, ou ilz s'arreſterent aſſez long temps pour regarder la tour de dom Roſaran, & de la Ducheſſe de Bauiere, car Daraïde auoit deſia recité à dom Floriſel celle auenture, & le pria s'il ne la vouloit eſprouuer qu'il l'atendiſt vn peu, & que deuant toutes choſes elle en vouloit faire l'experienperience, Dom Floriſel lui reſpondit qu'el le fiſt ce que bon lui ſembleroit, & qu'il n'auoit autre volonté que la ſienne. Adōc eſtant deſcenduë de cheual, elle monta en la tour enchantee, auec ſi grand deſir de voir ſa Diane, & d'entendre le ſecret de ſon courage, qu'il vous ſeroit impoſſible de l'exprimer. Eſtant donc arriuee deuāt la Ducheſſe, & lui aiant demandé l'ocaſiō de ſa plainte, La Ducheſſe prit la reſſemblance de Diane, & lui diſt: Ageſilan, l'amour extreme duquel ie vous aime, ne peut endurer vne ſi longue demeure, cōme la voſtre. Ie ſouffre la pene que ie vo' cauſay à voſtre depart trop plus rigoureuſe que vous ne faites, & la ſouffry premiere que vous, car ie forçay mes propres affections, pour mieux reſiſter aux voſtres, & à fin de n'oublier rien de ce que ie doy au lieu que ie tiens. Parquoy, mon loyal amy, ie vous prie prendre en voſtre douleur, la meſme patience que ie prens en la mienne, & conſiderez que vous n'eſtes point tant tourmēté pour mō amour que ie ne ſois de beaucoup plus tourmentee pour le voſtre. Acheuant ce propos la Ducheſſe tourna ſa premiere façon, donnant tant de plaiſir à Daraïde, que comme hors de ſoy elle lui baiſa les mains, & diſt: Ma Dame, ie vous prometz de recognoiſtre bien toſt la faueur que vous m'auez faite, en vous rendant le ſeruice, lequel apres vn long trauail i'ay deliberé en moymeſmes. Adonc elle ſe trouua hors de la tour, auec vne extreme lieſſe & retourna vers dom Floriſel, lequel lui diſt. que pour lors il ne vouloit point eſprouuer l'auenture : Mais ce n'eſtoit tant par faute de bonne volonté, comme par faute de hardieſſe : car il lui ſouuenoit comme en ce lieu il auoit offencé les loix de la loiauté, & regardant le palais de la Roine, il ramenteuoit en ſes penſees le temps heureux, auquel il peut iouïr de ſes amours, aiāt trop plus de crainte des plaies qu'il pouuoit encores receuoir de ſa beauté, que de celles leſquelles il eſperoit du combat qu'il penſoit auoir auec Daraïde, combien qu'il redoutaſt ceſte rencontre plus qu'aucune autre, ou il ſe fuſt iamais trouué pour la cognoiſſance qu'il auoit de la prouëſſe, & haute cheualerie de celle excellente pucelle. Il eſtoit encores eſbahy comme elle lui faiſoit tant de ſeruices, & portoit vn ſi grand amour, veu qu'elle le deuoit combatre, & n'en pouuoit penſer autre choſe, ſinon que c'eſtoit pour auoir deſia long temps demeuré en la compagnie l'vn de l'autre. Partant il luy ſembloit que ny luy, ny elle ne pourroient auoir en leur combat, l'orgueil & la felonnie, que lon doit auoir en vn cāp clos à l'encontre de ſon ennemy. Ce pendant

dant que le confus Florisel se toutmētoit en ces pēsees, Daraïde remōta sur son cheual,& prenant le Prince par la main, s'en allerent deuisans iusques à la porte du Palais, ou ilz trouuerent vn grand nombre d'hommes armez de la garde de la Roine, au premier desquelz Daraïde dist: Mon amy allez vo⁹ en dire à la Roine, que no⁹ sommes icy deux Cheualiers estrāges qui sommes venuz apres plusieurs dangers nous rendre à son seruice,& que nous ne voulons nous dōner à cognoistre iusques à ce que par l'experiēce de noz faitz d'armes, nous meritions d'estre cogneuz:au reste que nous la supiions nous donner logis en son palais:car ie l'asseure que no⁹ sommes telz personnages, que nous cōgnoissant,elle ne sera point marrie de no⁹ auoir fait ceste faueur. La garde s'en alla incontinent dire ce message à la Roine, laquelle en fut fort ioyeuse, & commanda que lon leur donnast vne belle chambre, assez pres de la sienne, dans laquelle y auoit deux riches l tz:& afin de leur faire plus d'hōneur,elle enuoya le Duc d'Alfarce pour les receuoir,auecque plusieurs flambeaux ce qu'il fit vsant d'vne grand' courtoisie enuers eux, & les aiant cōduit par la main iusques dans leur chambre, apres leur auoir fait tout le bō acueil qu'il lui fut possible, il print congé d'eux, par ce que pour ce soir ilz ne vouloient aller faire la reuerence à la Roine, & ainsi s'en alla fort esbahi de leur belle representation. Incontinent apres il commanda que lon leur couurist pour le souper: ce qui fut fait auecq' vn bel ordre de seruice. Les tables leuees ilz fermerēt la porte sur eux & se couchere͂t chacun en son lit, laissans deux flambeaux alumez au mylieu de la chambre, & leurs armes bien ordonnees, afin que selon le besoin,ilz peussent estre plustost prestz, s'il auenoit que les ennemis qui tenoient la ville assiegee, voulussent entreprendre de faire de nuit, ce qu'il auoient presque acheué des le soir.

De la sage maniere par laquelle Daraide acōplit la promesse qu'elle auoit faite à la Roine Sidonie de combatre dom Florisel de Niquee.

CHAP. XLVII.

LE trauail des iours passez, & l'asseurance des paroles de Daraïde, peurent tant sur l'excellent Prince dom Florisel de Niquee, que bien tost apres s'estre mis au lit, il commmēça à dormir d'vn profond sommeil. Mais Daraide aiāt fait semblant de dormir la premiere, pour le rendre plus asseuré de tout son soupçō: & voiant l'ocasion d'acomplir ses desseins plus desirez, se leua promptement,& tira de sa valise vne belle robe de drap d'or, auecques vn riche carquant,& vne ceinture de mesme ouurage,dont elle s'acoustra assez à la haste, & desliant ses beaux cheueux, prit vne guirlande de fine pierrerie sur son chef,& pendit son espee en escharpe à sa façon acoustumee, puis auecq' vn flambeau en la main sortit tout bellemēt de la chambre, & s'en vint vers celle de la Roine, laquelle d'autant que chacun estoit retiré, vouloit laisser les vestemens royaux,auec lesquelz elle estoit sortie ce iour au combat. Daraide n'eut si tost frapé à la porte, que l'vne des damoiselles vint demander qui c'estoit. M'amie (respondit elle) ouurez moy,car ie suis Daraide,qui suis arriuee ceste nuit, & fault par necessité qu'auant que ie dorme ie parle à la Roine. La Damoiselle fort resiouye de ces nouuelles, & recognoissant Daraide à sa parole, lui ouurist l'huis incontinent sans retourner dire qui c'estoit. Adoncques elle entra faisant esbahir de son excellente beauté, toutes celles qui la regardoient,& mesmemēt la Roine,laquelle voiant l'alegresse, & ioyeuseté de son visage, tressaillit toute de grande frayeur pensant qu'elle luy aportast la teste de dō Florisel:au moien dequoy les extremitez de la ioye & de la douleur furent si gran-

des en sa pensee, que bien peu s'en falut qu'elle ne mourust en mesme instant. Tant y a que la confusion & le trouble de son esprit, lui fit changer de cent couleurs, auecque des gestes fort variables & inconstans: ne se monstrant moins alteree en son courage, qu'incertaine de ce qu'elle deuoit dire. Daraïde se mit à genoux deuant elle, & lui baisa les mains: puis la Roine tant hors de soy qu'elle ne pouuoit presque parler, lui dist: Las! Daraïde, qu'elle arriuee est ceste cy? si vous auez acheué vostre promesse en me vengeant de mon honneur, acheuez maintenant ce qui reste encor' à faire, qui est de me couper la teste, afin que ie puisse acheuer ma vie en ce contentemēt de ma gloire, auant que i'oye les tristes nouuelles de ma mort. Puis donc que vous m'auez esté ocasion d'vn si grand heur, ne me causez point maintenant vn tourment si cruel, que de me faire mourir en vie par l'asseurance de l'acomplissement de mes desirs, duquel auiourd'hui i'auois eu vn certain presage, si ie l'eusse sceu cognoistre: car la gloire d'auoir vaincu tant de Cheualiers par ma presence, ne me pouuoit signifier autre chose que la victoire de mon principal ennemy. Ma dame (respondit Daraïde) auant que i'acomplisse celle seconde promesse dont vous me requerez, s'il vous plaist vous acomplirez la promesse que vous m'auez promis acomplir, auant que i'acomplisse la mienne derniere: ce que ie vous suplie faire, d'autant plus que les paroles d'vne telle Princesse comme vous estes ne doiuent point estre violees. La Roine fut encores plus troublee de ces propos, tenant la teste de dom Florisel pour asseuree, & partant elle respondit: Ah Daraïde, i'acompliray tout ce que ie vous ay promis, mais ie vous prie acōplir pareillement ce que vous deuez à l'amour de dō Florisel, & à celui dont vous m'estes redeuable, afin qu'en voiāt ensēblement sa mort & la mienne, ie me voie pareillement satisfaite de ce que ie doy à mon honneur, & à l'amour que ie lui porte. Ma dame (dit Daraïde) ie feray tout ce qu'il me sera possible pour vous rendre le seruice dont ie vous suis redeuable: mais s'il vous plaist, vous viendrez maintenant auecque moy pour acomplir ce que vous m'auez promis. Allons ou il vous plaira, dist la Roine. Adoncques elle se leua vestuë des mesmes acoustremēs qu'elles auoit portez au combat, & dist à Daraïde qu'elle la prit par la maiu, & lui aidast à cheminer, par ce qu'elle estoit tāt troublee qu'elle ne se pouuoit soustenir, comme celle qui craignoit vne double mort, la sienne, & celle de dom Florisel. Daraïde la prit dessous vn bras, & donna son flambeau à vne des damoiselles, laquelle auec cinq autres aiās chacune leur flambeau, marcherent deuant la Roine & Daraïde, & toutes les autres apres elles. Ainsi s'en allerent tout bellement en la chambre de dom Florisel. Il dormoit lors d'vn profond sommeil, & auoit la poitrine à demy nuë hors du lit, & ses beaux cheueux recueillis en vne coiffe de fil d'or, faite en forme de retz: & prenoit son repos coy & paisible, monstrant en tout ce qui aparoissoit de lui vne extreme beauté & fort bonne grace. La Roine & sa suite estant arriuee dans sa chambre, & les damoiselles qui portoient les flambeaux, arrangees autour de son lit, Daraïde tira les courtines, & la Roine s'aprocha tout aupres du cheuet, laquelle voiant & recognoissant dom Florisel, sans bouger d'vne place, ny se remuër en façon du monde, comme toute esperduë, commença à le regarder, arrosant de maintes grosses larmes les lis & les roses de son beau visage. Adoncque Daraïde tenant son espee nuë en la main, se mit à genoux deuant elle, & lui dist: Excellente & vertueuse Roine, i'ay acomply la premiere promesse que i'auois faite à vostre grandeur, de vous donner la teste de dom Florisel, en vous le liurant entieremēt en vostre puissance comme mort: car tel se peut il esti-

il estimer, puis qu'il n'y a si foible damoiselle, qui ne puisse maintenant prendre de lui, la teste, & la vengeance, que vous en auez desiree par si long temps. Or le don que vous me deuez faire, si vous voulez que i'acomplisse ma seconde promesse, c'est que de ceste espee vous tranchez la teste de ce Prince tant pour vostre contentement, en vous vengeant du tort lequel vous dites qu'il vous a fait, comme pour sa gloire immortelle, en receuant la mort d'vne si noble & excellēte main. Regardez doncques ma dame, si en lui trenchant la teste vous me voulez obliger a trancher la vostre, car en n'acomplissant vostre promesse que ie laisse en vostre libre volonte, ie ne suis point obligee à l'acomplissement de la mienne. Pēdant ces propos, la Roine ne sçeut iamais retirer ses yeux de dessus dom Florisel, ny cesser de plorer : & finablement prenant l'espee de Daraïde, & s'aprochant plus pres du lit du Prince, ainsi que chacun pensoit qu'elle lui voulust trancher la teste, elle commença à parler en ceste sorte: O amour! ô obligation de ma grandeur! quel moien me restera il plus desormais pour acorder deux si cruelles inimitiez? O chasteté combien est grande la violence par laquelle tu m'obliges maintenant à me venger de mon iniure! O Amour combien est grande la force par laquelle tu contredis à mon deuoir! O Moraizel, ymage de dom Florisel, mais plustost la vraie ame de Sidonie, las combien ie voꝰ voy peu soucieux en ce soucy qui me tourmente! Helas! Daraide, pourquoy m'auez vous mis en telle necessité ou ie ne puis trouuer de conseil? Ah! ie cognois bien maintenant que l'amour n'en est aucunement capable, & encores moins de la raison! O Daraide, vous auez bien monstré combien vous portiez plus d'amour à ma fille, que non pas à moy, puis que par ma mort vous auez asseuré celle de son pere, & pensé asseurer celle que sa mere pensoit receuoir par voz mains. Vous auez acomply vostre promesse, puis que vous auez mis le Prince Grec en ma puissance pour en disposer à ma volonté: mais de ma part ie ne puis rien acomplir de ce que ie desirois, voiant mon cher Moraïzel ainsi endormy, pour la confiance de la seureté que vous lui auez promise par voz paroles, comme asseuree de ma vertu. Helas! Daraïde, d'autant que ie suis vostre redeuable, d'autant ie me sens foible pour satisfaire à ce dont ie deurois maintenant satisfaire à dom Florisel, à vous & à moy : A dom Florisel pour l'amour que ie lui porte: à vous, pour l'asseurance que vous lui auez donnee : & à moy, pour la haine, & pour l'amour qui me tourmētēt auec vne cruauté beaucoup plus grande, qu'ilz ne m'auoient encores tourmentee par cy deuant : Puis dōc que i'ay folement aimé, & folement poursuiuy ma vengeance, il me sera bien seant de mourir encore d'vne fole mort pour le guerdon de ma folie. Or ne peux ie plus rien faire en ceste extremité ou ie suis, sinon recommander mon ame aux Dieux immortelz, aux hommes l'immortalité de ce vertueux acte, à vous Daraïde la defence de ma fille Diane, & à Moraizel le soucy de la marier en recompense de sa teste que ie lui sauue, & de la mienne que ie sacrifie à son amour, afin qu'apres ma mort, il sollennise le mariage que i'ay voulu celebrer apres la sienne, & duquel ie n'ay eu la puissance durant ma vie. Apres ces propos la Roine Sidonie enflammee de la fureur, & deliberee de mourir, s'apareilloit la pointe de l'espee de Daraïde contre la gorge, pour s'enferrer, esperant par sa fin finir pareillement sa douleur. Mais Daraïde qui auoit bien pris esgard à toutes ses paroles, ietta la main sur les gardes de l'espee, & la tira rudement à costé, de sorte que la Roine (pour quelque force dont elle peut vser) ne sçeut oncques acomplir sa deliberation. Or ce pendant qu'elle se pourchassoit sa mort, & que Daraide

l'empeschoit, les Damoiselles ietterent vn si grand bruit, que dom Florisel s'esueilla tout en sursault : & voiant l'effort de la Roine, & la resistance de Daraïde, il pensa qu'elle le voulut mettre à mort, & que Daraïde la voulust empescher, pour garder la seureté qu'elle lui auoit promise Au moien dequoy se leuant du lit, il s'agenouilla deuant la Roine, & lui dist : Si ma mort peut satisfaire à vostre ennui, ie vo⁹ suplie, ma Dame, que ie la reçoiue par voz mains, afin que ie reçoiue semblablemẽt la gloire qui m'est deuë, pour estre vostre Cheualier, en mourant d'vne tant agreable mort, que ie ne la pourrois estimer sinon vne vie tresheureuse. Ie priray aussi Daraïde ne destourner point vostre volõté, ny la faueur que vous me voulez faire, en prenant de moy le seruice que ie vous doy, puis que ie ne vous suis de moins redeuable que de la vie : Toutesfois si ma bonne affection, & la force de vostre beauté, auecques le desir q̃ i'auois de sauuer vn miẽ amy de la mort, me peuuent aider de quelque excuse, en l'offence que i'ay commise contre vous : ie vous suplie, ma Dame, par cest amour que vous m'auez tousiours porté, & que ie vous porte, & par la confiance que i'ay euë en vostre vertu, me venant mettre entre voz mains, me donner le pardon, duquel ie vous suplie, & que vous ne me deuez refuser selon vostre bõté acoustumee. La Roine toute esperduë lui respondit : Ah Moraïzel, pourquoy m'estes vous ainsi venu aneantir la gloire que i'auois auiourd'hui gaignee au combat, en me faisant par voz prieres prẽdre la reputation d'vne foible & craintiue femmelette, pour n'oser reuanger l'iniure laquelle vous auez faite à mon honneur. Pourquoy m'auez vous voulu rendre indigne de la victoire que i'ay conquise sur mes ennemys? Pourquoi donnez vous ocasion à la fortune, qu'elle se puisse à l'auenir plaindre de moy, en lieu que par cy deuant ie me pouuois plaindre d'elle, pour n'auoir eu le moien de la vengeance qu'elle m'a maintenant moiennee, & que ie ne veux & ne puis receuoir d'elle, apres lui auoir demandé par si long temps? Ne pensez point que i'aye pris l'espee contre vous, mais contre moy : car ie ne vous peux donner la mort pour ma vengeance, veu qu'en assugetissant vostre volonté à la mienne, & que moy ne pouuant iouïr de l'obeissance laquelle vous me rendez, ie demeure entieremẽt satisfaite pour vostre regard. Mais bien veux-ie me faire mourir moymesme, afin qu'en mourant, ie face encores mourir l'amour lequel ie vous porte, & preigne de lui par sa mort, & par la mienne, la vengeance dont il est redeuable enuers moy, & moy enuers lui, pour auoir corrompu les loix, & la reuerence que ie deuois porter à ma roiale maiesté. Ie vous prie dõc Florisel, ne m'empescher point le passage de ceste mort, & me la laisser prẽdre par mes mains, en guerdon de ce qu'elles n'ont peu estre les ministres de la vostre. Daraïde aiant desia osté l'espee à la Roine, & les Damoiselles aiãt couuert dom Florisel d'vn manteau d'escarlate, il se trouua tellement espris de sa beauté, qu'il ne se peut onc tenir de l'embrasser par grand amour : & cognoissant qu'elle ne lui portoit moindre affection, comme hors de soy, la voulut baiser, mais elle destournant le visage, lui dist rigoureusement : Ah, Moraïzel, contentez vous d'auoir par voz tromperies abusé de mes faueurs par cy deuant, sans encores en vouloir abuser maintenant que voz fraudes sont descouuertes, & sçachez que sans mariage il ne m'est permis de souffrir telle tache à mon honneur, & beaucoup moins à vous de l'entreprendre. Dom Florisel cõme resueillé de quelque songe, la pria lui pardonner, & lors auecques la grand' peine de chacun d'eux, ilz se separerent. La Roine retournant en sa chambre, Daraïde commanda à deux Damoiselles de prẽdre bien garde qu'elle n'entreprist rien contre elle mesmes en la fureur ou elle estoit.

estoit: & leur dist qu'aiant parléà dō Florisel, elle l'iroit rapaiser au mieux qu'il lui seroit possible, & s'excuser de ce qu'elle l'auoit destournee de la furieuse mort qu'elle se preparoit: car veritablement elle se fust meurdrie de ses propres mains si Daraïde n'eust empesché la felonnie qu'elle auoit conceuë cōtre elle mesmes.

Comme Daraïde apres auoir tenu quelques propos auec dom Florisel, alla trouuer la Roine en sa chambre, ou depuis dom Florisel fust encor' apellé.

CHAP. XLVIII.

LA Roine estant sortie, Daraïde dist à dom Florisel: Monsieur, si ceste nuit i'ay ozé faire sans vostre sceu ce que i'auois deliberé long temps en moy-mesmes par cy deuant, il vous plaira me pardonner, puis que ie n'ay riē fait de ce que i'ay fait, à autre fin, sinon pour mettre en repos ma dame Diane, & pour ne me mettre en dāger de receuoir vn plus mauuais traitement au combat, lequel i'eusse esté contrainte auoir auecque vous, si ie n'eusse acomply la promesse dont i'estois obligee enuers la Roine, par le moien que vous auez veu: ioint aussi qu'en voulant acheuer les inimitiez qui estoient entre vous & elle, i'ay pensé pour ce regard m'employer autāt en vostre faueur comme en la sienne. Regardez encores comme les Dieux ont voulu guerdonner mon bon vouloir, car ilz vous ont icy conduit en vn temps, auquel vous pouuez beaucoup aider à la Roine, & à ma Dame la Princesse Diane veu la necessité de la guerre ou nous les auons rencōtrees. Or maintenant que ie vous ay dit mon intention, il vous plaira me donner congé d'aller trouuer la Roine, par ce que selon mon auis elle doit auoir grand besoing de cōpagnie, & de consolation. Dom Florisel lui respondit fort gracieusement: Tresexcellente Daraïde, ie puis à ceste heure cognoistre comme le bon amour lequel ie vous ay tousiours porté depuis la premiere fois que ie vous vy, a esté tresbien emploié en vostre endroit, qui en vne seule nuit par vostre prouësse & sage discretiō, auez sceu gaigner la victoire de trois telles personnes cōme de la Roine, de moy, & de vous: de la Roine, en apaisant la colere & la fureur qu'elle auoit conceuës contre moy, qui estoit vne chose autant difficile à faire, comme facile à entreprēdre: de moy, en me rendant toute ma vie vostre redeuable: de vous, en vous vainquant vousmesmes par la resistance que vous auez faite à la crainte, laquelle vo⁹ pouuiez auoir du courroux de la Roine. Mais parce qu'auec ces trois belles victoires, la quatriesme vous est encor' deuë, qui est de rapaiser, & rendre tranquille l'esprit troublé de la Roine, il sera bon que vous l'alliez trouuer, & que vous emploiez encores en ceste auenture voz fortes & victorieuses mains, ausquelles ie voue tout le seruice des miennes pour vous en seruir tāt que ie viuray, tout ainsi qu'il vous plaira d'en disposer. Daraïde lui voulut baiser les mains pour le remercier de ces faueurs: mais il ne le voulut souffrir, ains l'embrassant auec autant d'amour qu'il embrassa oncques Cheualier, elle s'en alla vers la Roine qui estoit lors assise en vne chaire basse, & auoit la teste apuyee contre son lit, leuant les yeux au ciel, & aiant les deux bras estenduz sur sa poitrine, comme celle qui demenoit en son courage mile pensees contraires. Ses Damoiselles estoient vn peu reculees, & y en auoit quelques vnes qui tenoient des flambeaux en la main. Adoncques Daraïde se mettant à genoux deuant la Roine, lui dist: Si les Dieux vous ont donné vne aussi grāde force de courage pour vous vaincre vousmesmes, comme vous en auez au iourd'hui eu pour vaincre voz ennemis, ie vous suplie, ma Dame, acompagner vostre premiere victoire de la seconde, & ne refuser point à voz su-

getz la perfection de leur ioye, en demeurant seule desolee parmy tãt de bons Cheualiers qui se resiouïssent tous extremement pour la gloire, laquelle vous auez au iourdhui conquise par vostre vertu & magnanimité. Las! Daraïde (respondit la Roine) le sang qui sort des plaies receuës au combat duquel on a conquis la victoire, ne peut sortir sans grande peine, encores que par telle douleur la gloire premierement acquise ne soit en rien diminuee. Ie cognois la grande victoire que i'ay gaignee sur moy-mesmes, en contraignant mon courroux acoustumé pour garder la teste de dom Florisel, de l'espee laquelle vous m'auiez mise en la main. Mais helas ceste gloire m'est entierement ostee par ce cruel amour, qui par l'obget du Prince Grec me rend beaucoup plus miserablement vaincuë, que ie n'ay esté glorieusement victorieuse. Partant, Daraïde, veu que l'honneur lui en demeure, l'ennui ne peut faillir à m'en demeurer: & puis que vous lui auez osté l'ocasion d'acquerir vne si grande gloire par la perte de la miẽne, ne reprenez point maintenant ma douleur, ny mes pleurs qui croïssent, & annoblissent le souuerain triomphe que vous & amour, par vostre moien, auez au iourd'hui conquis sur moy. Ma dame (dist Daraïde) tout ce qu'il vous a pleu dire, acroist de beaucoup voz louanges, en monstrant par voz paroles la sagesse & discretion, dont la force de vostre courage est heureusement acompagnee. Vo⁹ dites fort bien que le sang qui coule des plaies receuës au combat ne peut sortir que le victorieux ne souffre, mais en souffrant auec vne constance asseuree qui fait receler la souffrance, la gloire laissant sortir de la plaie, le sang & la peine ensemblement, sacrifie le corps à l'immortalité, & dispose l'ame au plus souuerain triomphe qui se reçoit de la renommee, laquelle n'a point acoustumé de se laisser acquerir sinon auec vn grand trauail, & en auenturant sa vie à infiny nombre de dangers. Partant, ma dame, ie ne suis deliberee de me releuer iusques à ce que ie vous voie sans ennui: & moy auec le pardon que ie demande, pour auoir esté l'ocasion de voz douleurs. La Roine souzriant d'vne fort bonne grace, prit par la main Daraide, qui estoit agenouillee deuant elle, & la baisant lui dit: Ma chere Daraide, la personne seroit bien forte ou bien courroucee, qui ne seroit vaincuë par la force de voz bras, ou rapaisee par la douceur de voz paroles. Partãt leuez vous: car puis qu'en m'ostant l'espee de la main, vous m'auez encores osté la victoire que ie pouuois gaigner sur moymesmes en me donnant la mort: ie suis demeuree vostre vaĩcuë, & ne puis pl⁹ faire autre chose, sinon acõplir vostre volonté, encores qu'elle soit contraire à la mienne. Puis donc que la fortune m'a voulu reduire en ses termes, me rendant esclaue de l'amour, sans me laisser plus aucune puissance sur moy: i'obeiray à celui qu'elle m'a donné pour seigneur, & vous donneray le pardon que vous me demandez puis qu'il me le commande.
Mais maintenant que ie n'ay autre raison pour m'excuser, sinon le tort que me fait Amour, en me refusant la iustice qui m'estoit deuë, faites moy venir dom Florisel, & nous passerons ensemble ce qui nous reste de la nuit: car quant à moy ie ne sçaurois ny dormir, ny reposer: & quant à lui, il lui seroit trop mal seant de prendre son repos pendant mon trauail. Ma dame (dist Daraide) il vous plaira me presenter voz belles mains, afin qu'en les baisant ie vous rende graces des faueurs que vo⁹ m'auez faites ceste nuit. Adoncques lui aiant baisé les mains plusieurs fois, elle alla querir dom Florisel, lequel sautant alegrement hors du lit, & prenant vn manteau que lon lui auoit aporté, vint deuers la Roine, laquelle se leua à son arriuee, & il s'agenouilla deuant

uant elle, & lui dist : Puis que ie ne merite point, ma dame, la faueur de vostre belle bouche, ie vous suplie ne me refuser celle de voz blanches mains, à fin qu'auecque la reuerence que ie vous doy, ie vous rende graces de la grace que vous m'auez faite, en me daignant apeller en vostre compagnie. La Roine demeura long temps, sans faire autre chose sinon regarder la beauté & le gracieux & humble maintien de l'excellent Prince dom Florisel de Niquee : puis trauaillant beaucoup à auoir sa parole, elle lui dist : Ay ! Moraizel, auecques combien de ruzes vous m'auez priuee de ma chasteté, & destournee de mon deuoir. Helas ! comme vous auez trouué moien que sans demeurer satisfaite, ie prisse mon contentement en l'amour duquel vous me tenez nauree. Leuez-vous, car vostre grandeur ne vous permet point de demeurer en ceste sorte, ny la mienne de vous otroyer ce que me demandez : par ce que vous aiant iadis iouy des faueurs de ma bouche comme mon seigneur & espoux, maintenant que vous les auez perduës, en n'estant plus celui que vous estiez, il ne faut penser que ie vous octroye comme à vn mien seruiteur, celles que vous pourriez receuoir en me baisant les mains. Point ne vous refuseray ie le plaisir d'estre en ma compagnie, en recompense de celui que ie prens estãt en la vostre : mais outre la veuë & la parole, vous ne pourrez rien prendre d'auantage de moy, ny moy de vous, car quand bien vous seriez si outrecuidé que de me requerir d'vne plus grande faueur, ie ne serois si volage que de la vous octroyer. Ce pendant que la Roine disoit ces paroles, dom Florisel la regardoit, sans tourner les yeux ny çà ny là, & se souuenant du temps passé, & des plaisirs amoureux qu'il auoit pris auec elle, & contemplant la perfection de ses beautez & bonnes graces, il se sentoit cruellement enflammé de son amour. Adonc la Roine le prit par la main, & le fit assoir aupres d'elle, & Daraïde de l'autre part : puis le Prince la regardant tousiours auecque vn extreme passion amoureuse, lui dist : Encores n'estce rien, ma dame, que vous ayez pris pitié de ma vie, pour le regard du corps s'il ne vous plaist encores en recompense des rigueurs passees, prendre pitié de la mort laquelle ie souffre en l'ame pour vostre souueraine beauté. Ah ! dom Florisel (dist la Roine) ie seray contrainte de renouueller mes premieres loix, à fin que la crainte d'icelles modere la hardiesse de voz paroles. Ma dame (respondit il) ie vous suplie ainsi le faire, afin que par le remede de la mort, vous m'ostiez du trauail que ie sens en la vie : car estant desormais sans aucune esperance de iouïr de voz diuines beautez, en me refusant ceste gloire, vous ne m'en pourriez octroyer vne plus grande, sinon que de m'oster la vie, à fin qu'en me l'ostant, vous m'ostiez encores la peine laquelle ie souffre en viuãt, pour ne pouuoir iouïr du bien, duquel ie me sens maintenant autant eslongné, cõme i'en ay autresfois esté pres. Parlons de ce dont nous auons meilleur besoing de parler (dist la Roine) puis que pour l'amour que ie vous porte, lon me tient icy assiegee, & laissons ces propos dont nous nous pouuons bien passer pour ceste heure. Helas ! ma dame (respõdit le Prince) si ie pouuois aussi bien remedier à mon mal, comme lon remediera à ce dõt vous parlez, i'aurois beaucoup plus d'asseurance de vostre cruauté, en ce trop plus rigoureux siege que ie souffre, estant iour & nuit combatu des cruelles & ardantes fleches de voz beaux yeux. Mais puis qu'il vous plaist que ie taise ma necessité pour entendre à la vostre, ie me tairay, & vous supliray prendre mon taire pour le dire, afin que vous cognoissiez ce que i'endure en me taisant. Doresenauant (dist la Roine) pensez à deffendre la terre de vostre fille, & lui donnez vn mari à vostre volonté, puis q̃ vo⁹ m'auez

 osté

osté le souci de la marier à la mienne. Ma dame (dist lors Daraïde) ie ne puis souffrir que vostre parole soit violee. Pourquoy dites vous cela? dist la Roine. Auez vous pas promis (respondit Daraïde) de donner pour espouse ma Dame Diane, à quiconque vous dôneroit la teste de l'excellent Prince dom Florisel? Il est vray, dist la Roine. Acomplissez donc maintenant (dist Daraïde) vostre promesse enuers moy, puis que i'ay acomply la mienne enuers vous, en mettant ceste nuit en vostre puissance la teste du victorieux Prîce, que vous auiez tant desiree. La Roine se prit à rire, & lui dist: Vous dites bien Daraïde, & en cecy ie vous promettz donner tout ce dont i'ay puissance sur Diane. Ie vous remercie mile fois (dist Daraïde) de la promesse que vous m'auez faite, & vous prie en auoir souuenance, car ie vo⁹ suplieray de l'acomplir incontinent que i'en auray trouué l'ocasion. Dom Florisel en riant lui dit: Ie serois marry, ma Dame Daraïde, que pour ce regard vous peussiez trouuer moins de gracieuseté en moi qu'en la Roine. Ie vous remercie encores de la faueur que vous m'otroiez par voz paroles (dist Daraïde) car en acomplissant vostre promesse ie me tiendray asseuree que ma Dame Diane sera espousee auecque moy, & non auecque aucun autre Prince. La Roine en riant lui dit: A ce que ie vois Daraïde, vous ne voulez point que nous nous resiouïssons aux nopces de ma fille. Sauf vostre grace, ma Dame (dist Daraïde) & vous asseure que ie n'accepte point ces faueurs pour autre que pour moymesmes. Ainsi deuisans gracieusemêt sur ce propos, & prenans en ieu ce qui depuis fut trouué veritable, ilz passerêt toute la nuit iusques au iour, & lors la Roine dist à dom Florisel qu'il s'allast reposer, & que sur l'apresdinee elle vouloit qu'il vist le gage que de pieça il lui auoit laissé de son amour, & de ses nopces, afin qu'en voiant la beauté de la fille, il modezast la passion qu'il se disoit souffrir pour celle de la mere. Adôc le Prince dom Florisel se retira en sa chambre, ou Daraïde le conduit, puis retourna soudain vers la Roine, & lui aiant fait promettre qu'elle n'vseroit d'aucune force contre elle mesmes, elle la laissa, & s'en reuint auecque dom Florisel.

De la grande ioye qui estoit en la cité de Guindaye pour la venuë de Daraïde, & des propos que Lardenie eut auec elle, & depuis auec Diane, & comme dom Florisel & Diane s'estans veuz il fut acordé que de nuit lon feroit vne saillie sur les ennemis.

CHAP. XLIX.

Estant desia assez haute heure, & chacun de la cité se resiouïssant de l'arriuee de Daraïde, & de ce qu'elle auoit fait, d'autant que la renommee en estoit espanduë par toute la ville, tous s'asseurans que la presence de deux si excellens personnages comme de ceux qui leur estoient nouuellement venuz à secours, feroit tourner sur les ennemis, la crainte qu'ilz auoient au parauant euë d'eux: la Roine fit porter a dom Florisel plusieurs riches acoustremens, par ce que les plus estimez Cheualiers de toute l'Isle de Guindaye, commençoient à l'aller voir en sa chambre: & lui aiant enuoié tout ce qui pouuoit estre necessaire à son seruice, elle manda querir Daraïde, & lui dist qu'elle allast auec elle voir Diane. Ma Dame (respondit Daraïde) ie vous suplie m'excuser, & dire à ma Dame Diane ces nouuelles, desquelles (comme ie croy) elle se resiouïra autant, que d'autres qui lui furent onc raportees, c'est que i'ay iuré de ne l'aller iamais voir (encores que ce soit la chose laquelle ie desire plus en ce monde) que premierement ie ne l'aye deliuree de l'ennui auquel elle pourroit estre pour voir vostre principale ville assiegee de tant d'ennemis. La Roine s'esmerueilla fort des paroles de Daraïde, & lui dist

lui dist puis qu'elle auoit fait ce iurement que la volonté ne lui defaudroit point de deliurer la cite des assaultz du Roy Bulthazar & de ses alliez: & ainsi s'en alla voir sa fille, laquelle auoit desia esté auertie par quelques siennes Damoiselles de tout ce qui auoit esté fait la nuit passee. Au moiē dequoi elle n'estoit moins ioieuse que contente, pour aimer & estre aimee d'vn tel Cheualier, qui auoit en soy la prudence, & la prouësse tant bien correspondante l'vne à l'autre, & à la perfection de sa beauté, tellement que la ieune Princesse n'atendoit sinon l'heure de voir sa Daraïde. Mais quand elle vit venir la Roine seule, elle fust assez estonnee, & encores plus quand la Roine lui en eust descouuert l'ocasion: car ces nouuelles ne lui toucherent moins q̄ iusques au cueur, en sorte qu'elle perdit soudainement sa premiere ioye, & la Roine s'aperceuant de sa tristesse, lui dist: Ma fille Diane, il apert bien que vous estes dolente de ce que Daraïde n'est icy venuë auec moy. Ma dame (respondit elle) ie serois fort ioyeuse de la voir: mais ma principale douleur m'est venuë par la souuenance que vous m'auez donnee de l'extremité en laquelle nous sommes reduites, veu que Daraïde a iuré de ne me venir voir que premierement elle n'ait fait leuer le siege à noz ennemis. Ne vous souciez point de cela (dist la Roine) puis que no⁹ auons icy vostre pere, & vostre Daraïde qui prennent ce soucy sur eux. Mais plus tost (respondit Diane) ilz me font soucier d'auantage, pour le dāger auquel ie crains qu'ilz soient. La Duchesse Lardenie, cognoissant bien à quelle fin les paroles de Daraïde & de Diane tendoient, dist à la Roine: Ma Dame, ie vous suplie puis que Daraïde ne peut venir icy, me donner cōgé de l'aller trouuer: car l'amitié que ie lui porte, ne me pourroit permettre d'estre tant pres d'elle gueres long temps sans l'aller voir. La Roine lui respondit qu'elle trouueroit Daraide en sa chābre. Diane ne fut aucunement mal contente de ce que faisoit Lardenie, laquelle sortit incontinent, & s'en alla en la chambre de la Roine, ou elle trouua Daraïde auecque les autres Damoiselles, & soudain la courut embrasser plorant de grande ioye. Adonc Daraïde non moins ioyeuse de voir la Duchesse, lui dist: Ma Dame ie vous prie me presenter voz belles mains, à fin que ie vous remercie de la faueur que vous m'auez faite en me venant voir. Ce n'est pas à moy (dist la Duchesse) à presenter les mains à personnage de si grande prouësse comme vous estes. La puissance que vous auez sur moy est bien assez grāde pour me les presenter, dist Daraïde. En telz & autres deuis elles demeurerent long temps embrassees, puis se tirant apart des autres Damoiselles, Lardenie lui dist: Vous auez donné grand ennui à ma dame Diane, de ne l'aller point voir auecque la Roine. Ie ne pense point (dist Daraïde) qu'elle reçoiue aucun ennui de ce que ie fais pour acomplir ses commandemens. Et ie vous dy (respondit la Duchesse) qu'elle en a esté fort dolente. Comment le sçauez vous? dist Daraïde. Ie le sçay (respondit elle) par la tristesse qu'elle a monstree soudain que la Roine lui a eu dit l'ocasion pourquoy vous ne l'estiez point venuë voir. Ma dame (dist Daraïde) ie croy que vous soyez deceuë en ce que vous dites: car ie penserois plustost qu'en m'oiant nommer, elle receust quelque grande facherie, pour la souuance laquelle on lui donnoit de ce qu'elle hait le plus en ce monde. De ma part ie vous asseure bien que ie ne desire rien tant comme de la voir: mais ia à Dieu ne plaise, que sans son congé, & contre son commandement ie me trouue iamais en lieu ou elle soit: & partāt i'ay deliberé ces guerres acheuees, de m'en aller en lieu ou elle ne puisse iamais auoir aucunes nouuelles de moy, à fin que lui aiant osté toute la deffiance de me renoir encor' vn coup, elle viue ioyeuse, & moy dolent & triste, faisant vne ri-

goureuse penitence de la faute que i'ay commise en m'osant descouurir à elle:car ie vous confesse volontairement que la seule felicité en laquelle ie me voyois pour auoir adressé mes pensees en si bon lieu,me deuoit contenter,veu qu'elle surpassoit tous mes merites, sans estre si outrecuidé que d'entreprendre d'auantage: mais si i'ay commis quelque offence en cest endroit,i'ay deliberé d'en faire moymesme la punition contre moy-mesme, à fin que par mon continuel tourment ie me venge de ma temerité. Cecy disoit il auec maintes larmes, que la duchesse acõpagna des siennes, & lui dist: Monsieur, ie ne vous veux point contredire en ce que vous dites:mais ie vous puis bien tesmoigner asseurement la ioye que ma dame receut, quand elle sceut vostre venuë, & la peine qu'elle endura, quand elle entendit l'ocasiõ pourquoy vous ne l'alliez voir: car veritablement la rudesse dont elle vsa à vostre depart, ne vint point de faute d'amour, mais pour vouloir trop obseruer la grauité dont elle estoit redeuable à sa grandeur.Vous vous abusez en cela(dist Daraïde)car ie ne lui fey aucune requeste, sinon auec tout le respect qu'il me fut possible d'obseruer,& me souuient fort biẽ que la douleur en laquelle ie me retrouuois, combien qu'elle fut grande, ne me fit oublier vn seul point de mõ deuoir.Ie ne pense point estre abusee (respondit la duchesse)toutesfois ie parleray à elle, & ce pendant que vous ne la viendrez point voir, ie vous aporteray souuẽt de ses nouuelles.Ie vous en remercie tres-humblement, dist Daraïde, & puis qu'il vous plaist me faire tant de faueur,ie vo⁹ prie ne la differer longuement: car ma douloureuse maladie ne sçauroit receuoir si prompt remede qu'il ne soit encores trop tardif. Adonc la Duchesse Lardenie prit cõgé, & s'en retourna en la chambre de Diane,ou elle trouua la Roine Sidonie qui alors lui disoit:Diane, ne soyez desormais plus en soucy d'estre mariee: car quant est de moy ie ne m'en soucie plus, si ce n'estoit que voulussiez espouser Daraïde, à laquelle ie vous ay promise,& elle vous a demandee, comme aiant acomply les promesses qu'elle m'auoit faites aiant cõsigné la teste du Prince dom Florisel en ma puissance. Ces paroles de la Roine pleurent assez à Diane, & riãt fort gracieusement elle lui dit: Ma dame, ie vous remercie treshumblement de ceste faueur,& suis ioyeuse que Daraïde m'ait moienné vn tel mariage, lequel i'ay tousiours desiré tant pour mon contentemẽt comme pour l'entretien de ma chasteté acoustumee: mais il me semble qu'elle me traite fort mal en espousee, atendu qu'elle fuit ma presence. En disant ces paroles,elle se prit à rire, & regarda la duchesse,laquelle lui dist: Ma dame, ce que Daraïde fait, c'est pour vous complaire d'auantage: car les Dieux sçauent cõbien elle a bonne enuie de vous voir. Elle le monstre bien,dist Diane.Aians ainsi deuisé quelque temps auecq' maintes risees de ce mariage, la Roine Briangie dist,Ie me contenterois volontiers d'vn autre pareil mariage, si le Roy de Cores en estoit cõtent. Entendons ce secret, dist Diane.La Roine en riant lui dist:Ne cognoissez vo⁹ point,ma dame,comme ie serois bien mariee en vostre compagnie, ainsi que Daraïde le veut estre. La Princesse lui respondit: Ie pense que Daraïde ne se soucie point de se laisser voir à moy, car sachant que i'ay tousiours son vray portrait deuant les yeux, elle se contente que vostre beauté me face souuenir de la sienne: & me plaist bien, veu que Daraïde & moy deuons estre mariees ensemble, que pour mieux souffrir son absence,ie puisse iouïr de la veuë de son image. Desia voz propos me rendent ialouse (dist la Roine) car encores que ie vous aime de tout mõ cueur, vous ne me voulez receuoir que pour l'image de Daraïde. Ce me seroit tresgrande faueur(dist Diane)que d'estre mariee auecq' vous, & le serois tresvolontiers

lontiers, si ie ne l'estois point ailleurs: mais par ce que ie ne puis vous auoir cõme espoux, ie fay ce qui m'est possible au surplus, & vous aime & honore auecq' l'amitié qui se doit à vne damoiselle tant ressemblante à mon mary. Apres maintes pareilles railleries sur ce propos, la Roine Sidonie dist à Diane: Ma fille, pensez vn peu à vous acoustrer de voz plus riches acoustremẽs, & de la meilleure grace qu'il vous sera possible, car ie veux qu'auiourd'hui vostre pere vous voye. A quel propos, ma dame (respondit Diane en riãt) me parerai-ie de si riches habitz, puis que mon espoux doit estre absent? toutesfois ie vous obeïray, comme à vn commandement qui m'est fait contre mon vouloir. Adonc la Roine s'en retournant en son logis, Diane dist que pour lui obeïr elle se vouloit conseiller auec Lardenie: A raison dequoy elle laissa la Roine Briangie auecque la Marquise & les autres damoiselles & prenant la Duchesse par la main, la mena dans le iardin, ou elles s'assirent ensemble aupres de la fontaine. Que vous semble il Lardenie (dist lors la Princesse) du peu d'amour qu'Agesilan me porte, qui aiant demeuré si long temps sans m'auoir veuë, ne tient aucun conte de me venir voir? Il me semble (dist elle) qu'vne mauuaise opinion en engendre plusieurs autres encores pires. Pourquoy dites vous cela? dist Diane. Parce (respondit Lardenie) que si vous n'eussiez point esté malauisee en lui commandant ce que vous lui auez commãdé, il n'eust point esté si malauisé que d'obeïr à vostre cõmandement. Vous ne sçauez que vous dites (respondit Diane) car s'il m'aimoit autant comme ie l'aime il n'y auroit auis ny commandement qui le peust destourner de me venir voir aiant le moien de ce faire comme il ha. Les Dieux vous vueillent garder (dist Lardenie) des deffaueurs de l'amour car il n'y a celui, pour cruel ou courageux qu'il peut estre, qui voulust contreuenir aux commandemens d'vne si grande Princesse comme vous estes. Partant sachez qu'Agesilan ne se trouuera iamais deuant vous sans vostre congé, ains au contraire il m'a dist que ces guerres acheuees, il estoit deliberé de s'en aller en tel lieu que iamais vo⁹ n'auriez aucunes nouuelles de lui, tãt afin que sa souuenãce ne vous dõnast aucune facherie, comme pour obeïr à ce que vous lui auez commandé. Diane sentit ces paroles iusques dans l'ame, & dist: Qu'estes vous donc d'auis que ie face, Lardenie, afin qu'vn tel malheur ne m'auiegne? Qu'vne briefue vergongne du visage (dist la Duchesse) ne vous laisse point au cueur vne tristesse perpetuelle. Que voulez vous dire par la (dist Diane) que ie lui donne congé de me venir voir? Ouy, respondit la Duchesse. Vous estes plus mal auisee (dist Diane) que ie ne vous auois oncques veuë: car si pour l'entretien de mon honneur ie lui ay cõmãdé de ne se trouuer iamais deuãt moy, en lui donnant vn congé contraire à ce commandement, outre ce qu'il me troueroit volage & inconstante en mes affections, ie ferois vne chose toute contraire à la conseruation de mon honneur auquel i'ay dedié ma volonté, & me suis deliberee plustost que de le laisser en aucun soupçon tant soit il petit, prendre la meilleure patience qu'il me sera possible pour le reconfort de mes douleurs. Ce sera bien fait à vous (dist Lardenie) si vous le pouuez faire, & que l'amour vo⁹ le permette. Tant moins amour me le permettra (dist Diane) & tant plus ie lui feray de resistance, d'autant plus Agesilan aura ocasion d'estre content en l'amour lequel il me doit plus tost comme à son espouse, que non pas comme à son amie: & puis qu'il a desia la promesse d'estre mon mary, & moy de le pouuoir prẽdre pour tel, souz cest espoir nous prendrons tous deux patience en nostre calamité, & abandonnerons à la mercy du temps qui fait & defait toutes choses, ce que pour le present nous n'auõs point en nostre

nostre puissance. Parlons donc d'autre cas & me dites en quelle façon ie me dois acoustrer pour receuoir au iourd'huy mon seigneur & pere. Il me semble (dist Lardenie) que vous deuez prendre vostre vestement de satin blanc, qui est decoupé sur vn fons de toile d'or, & enrichi de diuers ouurages d'orfauerie sur les bords. Vous aurez les cheueux esparpillez sur les espaules, & vne riche couronne de fine pierrerie sur le chef, atachee à petitz lassetz empruntez de vostre mesme cheuelure, ausquelz pendrōt de voz plus riches ioyaux, & porterez vne ceinture & vn carquant de mesme façon que la guirlande. La Marquise & moy vestuës de vostre liuree, vo⁹ porterons la queuë à la sortie, afin que vostre pere vous voiant en tel ordre, puisse cognoistre l'excellence de vostre diuine beauté, & combien les Dieux vous ont departy de leurs celestes perfections. Le tout fut promptement executé selon la deliberation de la Duchesse. Les tables leuees le Prince dom Florisel vestu d'vn habillement de drap d'or frisé, vint au logis de la Roine: & Daraïde estant demeuree auecque les Cheualiers qu'il auoit amenez auec lui, la Roine le prit par la main, & le mena au logis de Diane, & soudain qu'il fut entré en la sale, trouuant la Roine Briangie, & s'esmerueillant de sa beauté, & elle de la sienne, apres s'estre fait les reuerences acoustumees entre telles personnes, en regardant d'vn ioyeux visage la Roine Sidonie, il lui dist: Ma dame, si nous ne venions de laisser Daraïde tout maintenant, ie penserois que ceste belle Roine fust elle, & qu'elle fist semblant de ne me recognoistre point. Il seroit impossible que ie vous peusse mescognoistre (dist Briangie) pour la cognoissance que i'ay de voz haultz faitz d'armes, lesquelz vous rendent cogneu par tout le monde. Ma Dame (respondit dom Florisel) vous me faites vne grande faueur par voz paroles, mais si ie puis, ie la recognoistray par effect. Ces gracieux propos furent interrompuz par la venuë de Diane, laquelle sortoit de sa chambre dedans la sale, auec vne si excellēte beauté & gēte disposition de corps, que sa bonne grace, auec la grauité & maiesté bien conuenable à sa grandeur, rendirent le Prince dom Florisel tout esbahi, comme celui qui pensoit voir deuant lui vne chose trop plus diuine qu'humaine. La Duchesse & la Marquise portoient la queuë de la Princesse, & dom Florisel l'allant embrasser, elle se mit à genoux deuant lui, & le pria de lui presenter les mains, mais le noble Prince son pere l'embrassant & baisant fort gracieusement, la releua & lui dist: Ma fille, i'estime beaucoup plus le priuilige que i'ay de vous baiser comme estant vostre pere, que celui lequel vous me voulez dōner en me baisant les mains. Veritablement ie ne blasme plus les Cheualiers qui hazardoient franchement leur vie, à fin de conquerir ma teste, veu qu'ilz en esperoient vne si precieuse recompense: car ie cognois maintenant que Dieu a employé & mis en vous toutes les plus excellentes & diuines perfectiōs, par lesquelles il no⁹ vouloit faire cognoistre sa puissance. Mōsieur (dist Diane) ie vous remercie des faueurs que ie reçoy par voz paroles, & puis que pour estre fille d'vn tel pere, & d'vne telle mere, ie suis obligee à receuoir toute louange, ie ne refuseray point encores celle que vous me donnez, ny celle laquelle pour estre vostre fille on me pourroit otroyer à l'auenir. Dom Florisel l'embrassa de rechef puis la prenant par la main, la mena assoir aupres des deux Roines sans iamais pouuoir retirer sa veuë de dessus elle, ny elle de dessus lui, tāt elle estoit esmerueillee de sa belle representation. Adonc il lui dist: Ma fille vous pouuez sçauoir comme vous estes mariee par la volonté de la Roine, & par la mienne, car en acomplissant sa promesse auecque la noble & cheualereuse Daraïde, qui lui a mis ma teste en sa puissance, elle lui a promis que pour guerdon vous seriez espousee

auec elle. Diane prit alors vne couleur qui luy acreut beaucoup sa naïue beauté, & dist, Ie ne me sens peu fauorisée, ny de vous, ny de la Royne, pour me voir tant bien pourueuë de mary, selon le contentement que ie reçoy de la prouësse & haute Cheualerie de Daraïde. Vous aues raison (dist il) & serois de ma part encores beaucoup plus content & satisfait, si Daraïde tant acomplie en toutes vertuz, estoit aussi bien Cheualier cõme Damoyselle. Diane prit extreme plaisir en ces paroles, & riant d'vne bone grace, luy respondit, Ie suis trop plus ioyeuse qu'elle soit Damoyselle, car par ce moyen ie seray mieux espousée à ma volonté. C'est bien dit à vous, ma fille (dist dom Florisel) car puis qu'il ne se trouue auiourd'huy Cheualier au monde qui soit digne de vous espouser, il estoit bien raison que vous fussiez espousee auecque la plus excellente Damoiselle qui naquist iamais sur la terre. La Roine Briangie esmerueillee de la bonne grace du Prince, lui dist, Monsieur, vous auez fort bien parlé, car vous ne pouuant estre ioint par mariage à ma dame la Princesse à cause de vostre parenté, elle est demeurée sans Cheualier qui peust estre assez digne d'elle: & puis que celuy qui seul la meritoit pour sa grandeur & prouësse, qui est vous, luy deuoit estre denié, c'estoit bien raison que la mere iouist de la gloire qui estoit refusée à la fille, à fin que luy & elle fussent excusez de leur acointance pour en auoir produit vne tant belle & excellente lignée. Ma dame (dist dom Florisel) ie baise voz belles mains pour la faueur que vous m'auez faite en voz propos, car par iceux vous auez descouuert la raison pour laquelle la Roine me doit otroyer le pardon duquel elle m'est redeuable. Ce ne m'est peu de gloire (dist la Roine Sidonie) que vous ayez fondé vostre excuse sur les paroles d'vne tant excellente Roine: car en vous excusant, elle m'a encores excusee du peu de courage que i'ay eu pour ne pouuoir satisfaire à mon iuste courroux, en vous otroiant le pardon, au lieu que ie deuois prendre la vengeance. Ma Dame (dist il) vostre grande beauté, & l'amour qui à cause d'icelle vous est deu, me laisse entierement sans coulpe, encores que l'amitié du Prince dom Falanges, ne m'eust point obligé à faire ce q̃ ie fey pour l'amour de lui. Il me plaist bien (dist la Roine) que vous ayez quelque raison afin que vous demeuriez sans coulpe, & voudrois fort qu'il y eut eucores quelque moien afin que ie demeurasse sans peine. Aians ainsi deuise long temps, dom Florisel prit congé d'elles, & dist à sa departie: Ma fille, que voulez-vous que ie die de vostre part à vostre Daraïde? Rien (dist Diane) car il n'est point raisonnable que ie face aucune faueur à celle qui fuit ma presence. Cecy disoit elle en regardant la Duchesse Lardenie, laquelle se contentoit fort de la bonne grace du Prince, & lui sembloit qu'il estoit fort semblable à Agesilan. Alors dom Florisel s'en retourna vers Daraïde & la trouua acõpagnee de plusieurs Cheualiers autant vaincuz de sa beauté, comme ilz pensoient tous les Cheualiers du monde pouuoir estre vaincuz par sa prouësse. Le Prince estant arriué auec eux il fut acordé, à cause de ceux qui auoient esté blessez aux assaultz precedens, que si les ennemis ne les assailloient, lon ne feroit sans ocasion aucune saillie sur eux: ce que le Duc d'Alfarce trouua fort bon, disant que de iour en iour quelque nouueau secours arriuoit en la cité, & que s'ilz atendoient encores vn peu, ilz auroient tousiours meilleur moien de se defendre, & d'endommager les ennemis. Or les Russiens aduertiz de la venuë de dom Florisel & de Daraïde, ne s'en resiouissoient aucunement, toutesfois la grandeur de leur armee diminuoit vn peu la crainte qu'ilz pouuoient auoir de deux personnes tant renommees: & apres auoir demeuré au conseil deux iours entiers sans prendre aucune certaine deliberation, au

troisiesme le Roy de Frigie qui se sentoit fort offencé de la Roine Sidonie, se ioignit à leur camp, & amena huit mile hõmes à cheual, & quatorze mile d'infanterie. Ce nouueau renfort de leur armee fit prendre nouueau conseil, & arresterent entr'eux que le lendemain lon donneroit l'assault à la ville, sans abandonner la muraille ny nuit ny iour iusques à ce qu'ilz fussent entrez dedans: & furent ces nouuelles publiees parmy toute leur armee, dont les souldatz se resiouïrent fort, mõstrans assez à la gayeté de leur visage, le bon vouloir qu'ilz auoient de venger le deshonneur receu aux precedens combatz. Mais ceux de la ville estans aduertis par leurs espies de ceste deliberation, arresterent entr'eux de ne leur donner loisir de l'executer, & la nuit les assaillir dedans leur camp incontinent que la Lune seroit leuee. Pour ce faire ilz acorderent de se departir en deux escadrons, de l'vn desquelz dom Florisel seroit conducteur, & de l'autre Daraïde, afin de sortir en mesme temps par la porte Apollinee, & par celle d'Aquillon, sur leurs auersaires, & essayer à les prẽdre au despourueu. Apres auoir arresté ceste deliberation, ilz preparerent tout ce qui leur pouuoit estre necessaire pour l'executer: & ce pendant les ennemis au semblable faisoient tous leurs apprestz pour assaillir la ville, sans auoir autre esperance que de mourir à la muraille, en cas qu'ilz ne peussent venir à chef de leurs desseings.

Comme l'excellent Prince dom Florisel de Niquee, & Daraide sortirent de nuit sur les ennemys, & de la grande extremité ou la cité de Guindaye se trouua reduicte.

CHAP. L.

LA clere Lune commençoit à respandre ses beaux rayons dessus la terre, quand les excellens Princes aiãs chacun deux mile hommes à cheual, & six mile à pied, sortirent de la grand' cité de Guindaye, par la porte Apollinee, & par celle d'Aquilon, marchans auecque le moindre bruit qu'il leur estoit possible pour n'estre aperceuz des ennemis. Mais ilz ne peurent faire si secretement qu'ilz ne fussent aperceuz du guet auant qu'estre arriuez au camp, dont les ennemis se trouuerent tous troublez & confus, chacun criant à larme auecque si horrible bruit, qu'à peine eut on ouï tonner, comme il auient souuent quand lon se trouue ainsi pris en sursaut & au despourueu. Dom Florisel qui estoit sorty par la porte d'Aquilon, oiant ce bruit, & se trouuant plus pres des aduersaires que Daraïde qui estoit sortie par la porte Apollinee, apres auoir encouragé les siens au combat, commanda que lon sonnast les trompettes, & à bride abatue tous les gens de cheual cõmencerent à donner dans le camp, à la garde duquel le Roy de Cores auoit esté commis celle nuit, auecques quatre mile Cheualiers d'eslite: & partãt il sortit pour receuoir ceux de la cité, qui venoient de telle fureur qu'à la rencontre, il demeura bien peu de lances entieres, & d'escuz qui ne fussent faulcez: puis encommencerent asprement le combat des espees aux rais de la Lune, qui luisoit si cler qu'ilz se pouuoient facilement recognoistre les vns des autres. Mais combien que les gens du Roy de Cores fussent deux fois autant en nombre, si estce qu'ilz n'estoient pour resister à l'incredible force de dom Florisel, & des Princes de la grand' Bretaigne dõt il estoit acompagné. Entre autres, les merueilles que fit dom Florisel à l'aborder, seroient difficiles à croire qui les reciteroit par le menu, car il ne donnoit coup d'espee qu'il ne fit mourir vn Cheualier, ou à tout le moins qu'il ne le renuersast par terre. Dom Fenix de Corinthe, dom Astibel de Mesopotamie, dom Albion de Bugie, & dom Frisel d'Arcadie, le suiuoiẽt auec maintz autres Cheualiers, qui faisoient tous tant bien leur deuoir, que lon les eust

les eust estimé combatre à l'ennui l'vn de l'autre. Ce pendant Daraïde donna dedās l'autre costé du camp, & y entra de telle roideur que toute la campagne fut pauee de mortz, auant qu'elle eust iamais donné loisir aux ennemis de se mettre en defense: & poursuiuit si courageusement sa premiere fortune, qu'elle vint auecques ses deux mile Cheualiers iusques à la téte du Roy de Russie, autour de laquelle s'estoiēt assemblez au son des trōpettes, enuiron six mile hommes de cheual afin de la recueillir. Adoncq' aiant encouragé ses gens à faire leur deuoir, elle courut la premiere à bride abatuë, & la lance baissee dedans l'escadrō des ennemis, au premier rang duquel se trouuerent par fortune les Rois de Russie, de Gaze & des Massagettes, qui soustindrent courageusement le choc de ceux de la cité, plusieurs tombās mortz ou desarçonnez par terre d'vne part & d'autre. Les merueilleux faitz d'armes des Cheualiers de la grād' Bretaigne qui acompagnoient Daraïde en ceste saillie, ne vous pourroient estre bien recitez particulierement, à cause de la foule des ennemis, au milieu desquelz ilz se trouuerent, mesmes nous ne pouuons vous dire autre chose de Daraïde, sinon qu'elle n'ataignoit aucun Cheualier Russien, qui ne receust la mort auec le coup, tellemēt que de l'vn s'adressant à l'autre elle rēcontra dom Bulthazar Roy de Russie, & le commença à chamailler auecque telle horreur, que s'il n'eust troué le moien de s'enueloper parmy les siens, il auoit trouué l'heure en laquelle sa vie, & les pensees de son mariage eussent pris vne mesme fin. Ainsi ceux de la cité par la vertu des Cheualiers estranges, se maintindrent assez long temps contre la grande multitude des ennemis: mais depuis que les bataillons des Perses, qui estoient tous de gens de trait, commencerent à secourir leur cauaillerie, & assaillir de loing l'Infanterie de leurs auersaires, ceux de Guindaie maugré qu'ilz en eussent, se retirerēt peu à peu tousiours cōbatans iusques aux portes de la ville, ou dom Florisel & Daraïde fort colerez de ce desordre, comanderent à leurs gens de pied arbalestriers de r'entrer au dedans, & monter dessus le rampart & aux creneaux de la muraille. Adoncq' le cler Soleil descouurant sur la terre ses beaux rayons, descouurit pareillement la cruelle boucherie qui auoit esté faite la nuit estant la plaine toute tainte de sang, & couuerte des corps des Cheualiers occis. Mais les Russiens & les Perses voians leur victoire deuant les yeux, recōmencerent plus que deuant à courir auecques grandes huees sur ceux de la cité, qu'ilz chargerent tellement, & auecques si grāde multitude, qu'ilz furent cōtrains de se retirer iusques au pied de leurs ramparts: & là tenans les espaules asseurees auecque l'aide q̃ ceux du dessus leur dōnoient tirans vne infinité de fleches, qui pleuuoient aussi menu que gresle dessus leurs ennemis, ilz resisterent long temps à la grande troupe des Russiens, dont le nōbre croissoit tousiours à l'entour d'eux. Or est il possible de vous dire les merueilleux faitz d'armes que les preux Cheualiers dont nous auōs parlé cy dessus firēt en cest endroit: mesmement les excellēs Florisel & Daraïde, car ilz seruoient d'escu à tous les autres, & se maintenoient au combat tant courageusement, & auec telle vertu, qu'il n'y auoit celui des habitans de Guindaie qui ne les estimast plustost estre dieux qu'hommes mortelz. En ces entrefaites Daraïde qui depuis le soleil leué auoit tousiours cerché le Roy de Russie, & desiroit fort se trouuer auec lui, pour satisfaire à la haine qu'elle lui portoit, à cause du mariage de Diane, pour le quel il auoit pris les armes, l'aperceut assez auant entre les siēs: car il lui fut facile de le recognoistre à son riche hocqueton, & à l'escu, & aux autres enseignes q̃ lō lui en auoit donnees. A raison dequoy comme forcenee & hors de soy elle fendit la presse des Russiēs, se faisant faire auec l'espee vne

pee vne aussi large voye, que si la foudre y eust passé : & aiant abordé le Roy Bulthazar, haulsa le bras pour lui fendre la teste en deux, & lui dist : A ceste heure verras-tu, Roy de Russie, le mariage que ie t'ay apareillé auec mon espee, afin de ne t'abuser plus desormais à celui de Diane. Le Roy l'aperceuant venir, & craignãt ses horribles coups qu'il auoit desia experimentez vne fois sans qu'elle le cogneut haulsa son escu pour receuoir le coup qu'elle lui ruoit, qui fut tel que l'escu & l'armet tranchez iusques à la chair viue, le Roy tomba tout esuanouï par terre, & en mesme instant Daraïde fut enuironnee d'vn infini nombre de Cheualiers qui lui occirent son cheual, de sorte qu'elle tomba auecque lui, mais soudainement elle se releua autant furieuse comme vn lyon eschauffé, & rouant son espee, maintenãt deuant, tantost derriere, elle fist vn assez large cercle de Cheualiers & de cheuaux occis à l'entour d'elle les vns parmy les autres, tellement que les Russiens lui dõnerent vn peu loisir de prendre alaine : & s'amuserent à releuer leur Roy, & le porterent en sa tente tout esuanouï : dont la plus grande part de l'armee, pensant qu'il fut mort, commencerent à charger Daraïde auec telle rage qu'elle eust de là en auant, eu assez d'affaire à se deffendre sans la suruenuë de dom Fenix de Corinthe, dom Arnaud de la Sarracenicque, dom Albior de Iubie, Astibel de Mesopotamie, dom Lucidan de Numidie, & dom Frisel d'Arcadie, lesquelz estoiẽt acouruz en cest endroit, estans desia les troupes de dom Florisel & de Daraïde vnies ensemble.

Ces braues Cheualiers endommagerent fort à leur arriuee les Russiens, qui enuironnoient Daraïde, & furent fort esmerueillez de voir tant de Cheualiers mortz autour d'elle: mais combien qu'ilz combatissent autant vertueusement qu'il estoit possible, si est-ce que les ennemis se renforçoient en si grand nombre à l'entour d'eux qu'ilz estoient tous en danger de mourir là : si l'excellent Prince dom Florisel n'y fust arriué, auquel la multitude des Barbares cedoit de toutes partz, le souffrant passer par tout ou bon lui sembloit. A son arriuee la bataille recommença trop plus cruelle qu'elle n'auoit encores esté au parauant, car de la part des ennemis suruindrent Bruzerbe Roy des Massagettes, le Roy de Cores, & le Roy de Gaze, auecques trois Geans freres, seigñrs de l'Isle Fornaface. Et la fut si grande la foule des Cheualiers qui acoururent de tous costez, que la plus part du temps ilz ne pouuoient combatre ny tourner leurs espees ny çà ny là, tant ilz estoient pressez les vns entre les autres. Bien tost apres le cheual de dom Florisel lui fut tué entre ses iambes, dont il fut contraint se renger auec Daraïde qui estoit encores à pied: & parce que tous les principaux Cheualiers estoient en ceste meslee, il sembloit que la bataille deust prẽdre fin en cest endroit par la mort des vns ou des autres. Ce pendant les gens de pied Massagettes, voiant que tout le combat des lances, & des espees demouroit aux gens de cheual, afin de n'estre oisifz ilz retournerent de leur bon gré sans aucun conducteur à l'assaut des murailles, & commencerent à rouler vne de leurs machines par telle violence contre vn petit portail assez foible, qui estoit remply de quelque blocage qu'ilz l'effondrerent & abatirent rez de terre, auecque le rampart qui estoit derriere, & firent vne breche assez large, commençãs à courir parmy la cité, & à crier ville gaignee, auecq' des huees si hautaines, que ceux qui combatoient dehors en furent tous effrayez, ne sçachans que ce pouuoit estre. Bien tost la Roine entendit ces nouuelles, & voiant ce piteux desordre, & ses gens courir par les rues tous esperduz, elle se retira assez estonnee dedans la tour de Diane, pour deliberer de ses affaires. Certainement à ce iour la superbe cité de Guindaye estoit mise à feu & à sang, si lors q̃ les Russiens cõmençoient à entrer

dedans

dedans par la breche, ils n'eussent entendu sonner la retraite par leurs trompettes, auec plusieurs de leurs compagnons qui leur escrioient qu'ilz eussent à sortir dehors, & se retirer chacun souz son enseigne, pour la raison que maintenant vous entendrez.

Du secours inesperé qui vint durant la bataille à la Royne Sidonie, & qui empescha que la cité de Guindaye ne fut point prise.

CHAP. LI.

LE Roy de Russie & ses alliez, ne sceurent tant secretemēt assembler vne si grāde armee, qu'il ne fut sceu en quelques lieux, mesmement en l'Isle de Colchos: à raison dequoy le Roy dom Falanges & la Royne Alastraxeree, pensans auoir trouué le moyen de recompenser la Royne Sidonie du tort qu'elle disoit luy auoir esté fait par dom Florisel, delibererent de leuer vne bonne troupe de gens d'eslite pour aller à son secours. Ce qu'ilz firent, & auecque vne bonne flote de nauires bien armez & equipez, passerent en l'Isle de Guindaye, ayants huit mil hommes à cheual, & vingt mil à pié, desquelz il y en auoit six mil autant bien experimentez à tirer de l'arc, que lon eust sceu choisir en tout le reste du monde. Par fortune ilz prindrent port au mesme lieu ou estoit la flote des nauires ennemyes, & par-ce qu'il n'y auoit grand' garde, d'autant que lon ne se doutoit de rien, auecque peu de resistance, ilz meirent le feu dans les vnes, & feirent enfondrer toutes les autres, excepté deux qui à grand trauail se sauuerent à la fuyte, à force d'auirons. Ayants pris terre ilz vindrent en la plus extreme diligence qu'il leur fut possible, vers la grand' cité de Guindaye, faisant tousiours marcher leurs gēs en bataille rangee. Il vous conuient aussi scauoir que bien demie heure auparauant, les excellents Princes dō Rogel de Grece, dom Florestan, & dom Briāges de Bëocie estoient abordez à vn autre port pres de celuy, ou la flote du Roy do Falanges auoit pris terre, & ayants endossé leurs armes, & monté sur leurs destriers, ilz arriuerent vn peu deuāt le Roy dom Falāges à la cruelle meslee, ou dom Florisel & Daraïde estoient enuironnez de tous les Cheualiers Russiens. Voyās les choses en tel estat, ilz s'aprocherēt de la foule, puis courās au mylieu de l'escadrō des ennemys de toute la force de leurs cheuaulx, & les lances en arrest, ilz abatirēt chacun le leur par terre, & ne cesserent iusques à ce que leurs boys fussent volez en esclats. Adonc metans la main aux espees, voulans sçauoir ce qui se faisoit au mylieu de la troupe, ilz cōmencerēt à fraper à tors & à trauers, à dextre & à senestre, & fendirēt tellemens la foule, que par le continuel chapelis dont ilz tuoient ou renuersoient les Russiens, ilz paruindrent finablement iusques au lieu ou dom Florisel & Daraïde cōbatoient à pié. Mais si tost que dō Rogel eut recogneu son pere, le voyant ainsi mal mené, il commēça à forcener à tout par soy, & frapa l'vn des geās de l'Isle de Fornaface auecq' telle fureur, sur la creste de l'armet, qu'il le fit trebucher roide mort par terre. Dom Florisel se esmerueillāt de ce coup, regarda dom Rogel dās l'escu, & le recogneut incontinent, car il y portoit pour sa deuise, vne liōne qui tenoit cruellement les ongles sur vn lion, & cobien que la lionne monstrast vne fort grande felonnie, neantmoins le lion sembloit estre doux & paciēt, sans vser d'aucune resistance. Par laquelle painture dō Rogel vouloit entēdre l'infante Leonide & lui, pour monstrer qu'il estoit ainsi cruellement traicté d'elle, encores qu'il luy fust en tout obeïssant. Or n'eut-il si tost abatu, & occis le premier geant, au grand esbahissement de tous ceux qui le virent, que les deux Princes ses cōpagnons cōmencerent à s'atacher aux autres deux, & auoient desia l'auantage, quād la retraite

ſonnee par le commandement du Roy de Ruſſie, qui eſtoit lors retourné à ſoy, empeſcha les Princes de plus cõbatre, & la ville d'eſtre priſe: car le Roy ayant veu ordonner la braue & puiſſante armee du Roy dom Falanges, ſe doutant bien que c'eſtoit quelque nouueau ſecours, voulut que chacun ſe retiraſt ſouz ſon enſeigne, à fin que ſes gens ne fuſſent prins en deſarroy, & partant tous ceux de ſon party ſe retirerent, & abandonnerent la pourſuyte de la victoire qu'ilz auoiẽt au parauant eſtimee certaine. Dom Floriſel & Daraïde remonterẽt à cheual incõtinent que les ennemys leur en eurent donné le moyen, & ne ſçauoient que ce pouuoit eſtre qui les auoit ainſi fait reculer, alors qu'ilz eſtoiẽt les plus fauoriſez de la fortune. Mais tandis qu'ilz les regardoient raſſembler en bataille biẽ ſerree, on leur eſcria de deſſus le rãpart qu'ilz voyoient aprocher vne armee aſſez grãde biẽ pres de là, & deſlors ceux de la cité auoiẽt laiſſé ſortir les ennemys qui eſtoient entrez dedãs, ſans leur faire que bien peu de dõmage, & reparé la breche au mieux qu'il leur auoit eſté poſſible. Adõc l'excellent Prince dom Floriſel, & la cheualereuſe Daraïde, ſachans la raiſon pourquoy leurs ennemys ſe remettoient en ordõnance, firent le ſemblable, & au ſon des trompettes recueillirent tous leurs gens en vn eſcadron quarré, qu'il faiſoit treſbeau voir, encores qu'ilz euſſẽt deſia perdu enuiron quinze cens hommes de leur cauallerie, & biẽ trois mile de gẽs de pié. Eſtãs ainſi aſſemblez face à face de leurs aduerſaires, dom Floriſel cõmença à les encourager au combat par ces paroles: Mes amys, ſi la fortune nous a eſté quelque peu contraire au iourd'huy, à fin de nous fauoriſer cy apres (ſelon ce que ie puis aperceuoir) auec autãt plus grande gloire: il me ſemble q̃ nous ne la deuons point acuſer du tort qu'elle no⁹ a fait, ſi auant la venuë de ceſte autre armee nous ne luy donnõs à cognoiſtre combien eſt grãde la faute dont elle nous à outragé, en refuſant la victoire à voſtre prouëſſe & haute cheualerie, pour l'otroyer à la deſordõnee multitude des ennemys. Et puis que nous ne ſçauons ſi l'armee qui s'aproche ſe rengera de noſtre coſté, ou de celuy de noz aduerſaires, auãt q̃ nous en aſſeurer, vendons noz vies, qui ſont mortelles, pour le pris, duquel chacun de nous eſt redeuable à ſon immortelle renõmee, & conſiderons que par vne ſi honorable mort, ou par la victoire qui ſortira de noſtre hardieſſe, nous ferons touſiours retourner l'euenemẽt de ceſte bataille, ou à noſtre hõneur, ou à noſtre profit, ou à l'vn & l'autre. N'eſtimez point pourtant, nobles & vertueux cheualiers, que mes paroles ayent plus de temerité que de diſcretion, car quand bien voſtre bon cueur & franc courage ne vous inciteroit à ſuyure mon cõſeil, ſi eſt-ce que nous y ſerions contraints par la neceſſité ou nous ſommes, d'autãt q̃ ſi ceſte armee qui ſera tãtoſt icy, viẽt en noſtre faueur, noſtre hardieſſe ne demeurera point ſãs ſecours: Et ſi elle vient pour nous endõmager, faiſons de ſorte en mourant volontairement, que nous forcions la mort cõtrainte, laquelle maugré no⁹, en quelque façõ que ſe puiſſe eſtre, nous eſt deſia apareillee, veu que nous ne deuõs eſperer aucune pitié ny honneſteté de ces Barbares. Puis donc qu'ils ne ſont pour prendre pitié de noz vies, prenons-la de noſtre hõneur: mourons, & croyõs que noſtre mort ſuyuie de la clere renõmee, nous donnera vne vie trop plus certaine, que celle laquelle les couards pourroient deſirer ſe trouuãs en vne telle extremité. Ie vous ay declaré mon vouloir. Regardez maintenant en ces menaſſes de la fortune, lequel vous aymerez le mieux, ou repouſſer la force & violence que la fortune, vous apareille, ſur le dos de voz ennemys, ou bien l'endurer d'eux, & encores de la fortune. Dom Floriſel ayant mis fin à ſon parler, il n'y eut celuy de la troupe

troupe qui ne luy respōdist à haute voix, qu'il estoit prest de mourir & viure auecque luy:& partāt au pas des cheuaulx,ilz commēcerent à marcher à l'encontre de leurs ennemis en fort braue cōtenance, comme ceux qui esperoient mourir dans le cāp sans plus retourner en la cité. Adōc l'armee du roy Falanges estoit desia assez prés: mais à cause de la poussiere lon ne pouuoit encores recognoistre ny les enseignes ny les cornettes. Et sachant par ses auant-coureurs les affaires de la ville estre telles que nous vous les auons recitees,fit arrester ses gēs, & parla à eux en ceste sorte: L'experience que i'ay de vostre prouësse& fidelité(preux & excellēs Cheualiers)m'oste presque la volonté de vous remonstrer les causes pour lesquelles nous deuons au iourd'huy vaincre noz ennemys,ou biē mourir en la bataille. Mais pour acomplir chacun nostre charge,moy en parlant,vous en m'escoutant cōme vostre capitaine, ie vous veux remettre en memoire quelques points, que long temps a vous auez apris par le long vsage de la guerre. Ne soyez donc point estonnez pour la multitude des ennemis,car le desordre ou ie les voy à nostre impourueuë arriuee,nous asseure de la victoire:& quand bien les bonnes raisons ne nous pourroiēt entierement rēdre certaīs de l'aduenir,si est ce que la fortune n'est point à craindre quand on s'abandonne a ses hazards auecque bonne ocasion. Ie le dy, mes amys, par-ce que la disposition du temps present que noz aduersaires sont desia las & trauaillez,nous donne plus grand auantage sur eulx,que nous n'aurons par auenture iamais si nous les laissons guere en repos. Et puis que la raison bien ordōnee en vn petit nōbre, est sufisāte pour vaincre vne desordonnee multitude,il ne fault point craindre la fortune,là ou la raison laisse la hardiesse sans aucune temerité. Croyez que ce qui auient en vn combat particulier de deux Cheualiers, auient aussi en vne bataille generale de plusieurs reduitz souz la charge & volonté de deux capitaines:car tout ainsi qu'entre deux combatans, chacun tache par tous moyens à ruer bien ses coups,à fin qu'ilz ne passent en vain,& à bien rabatre ceux de son ennemy,à fin qu'ilz demeurēt sans effet,& que celuy qui se descouure par trop,donne l'auantage & le moyen à l'autre de le naurer,ce qu'autremēt il n'eust peu faire: Ainsi entre les capitaines il conuient par prudence chercher le moyen de trouuer ses ennemys en desordre,soit en gaignāt l'auātage du lieu, ou en leur donnant le soleil, le vent, la pluye, ou la poudre au visage,à fin qu'ayant la veuë empeschee, les bras ne puissēt faire leur office si dextrement. Or puis que ces auantages se doiuent chercher auecque l'oportunité, & qu'auiourd huy nous les auons en nostre puissance, estans noz ennemys en desordre: & les rays du soleil, le vent, & la poudre marchans auecques nous à l'encontre d'eux, prenons pour gaige de nostre prochaine victoire, l'ocasion que la fortune nous presente,& l'emploiōs si courageusement qu'à l'auenir elle ne se puisse plaindre de nous,ny nous de nous mesmes par la repētance en laquelle no⁹ pourrions tōber pour auoir mal-vsé d'vn temps tant apareillé en nostre faueur.

Quand le Roy dom Falanges eut acheué son parler, tous ses escadrons cōmencerent à marcher fort orgueilleusement à l'encontre des Russiens. Mais desia dom Florisel auec tout ce qu'il auoit de gens, estoit couru sus aux ennemys, les assaillant d'vne merueilleuse fureur,& supleāt au deffault des lances par la roydeur de la course des cheuaulx, s'entreheurtans de toutes leurs forces. C'estoit chose fort belle & plaisāte, que voir les espees nuës flamboyātes,aux rayons du Soleil,comme esclairs soudainement elācez par l'air en temps d'orage. Le Roy de Russie enuoya seulemēt vne partie de ses gēs pour resister à dō Florisel, & retint le reste en

bataille pour receuoir la nouuelle armee qui s'aprochoit, sans que personne sceust encores de quel party elle se deuoit ranger. Or veit-on en ce nouuel assault entre les Rußiens & ceux de la cité, vne fort nouuelle & estrange façon de combatre car par faute de lâces, il y en eut assez qui à la premiere course, mirent la croisée de leurs espees dans l'arrest, tellemẽt qu'a la rẽcontre le châp fut tout semé de lames d'acier, & plusieurs cheuaulx tõberẽt par terre, s'estans entreheurtez teste contre teste en façon de belliers. Là eust-on veu principalemẽt les merueilleux faitz d'armes des cheualereux Princes dõ Florisel de Niquee, dõ Rogel de Grece, Daraïde, & des deux autres Princes dom Florestan & dom Brianges de Bẽocie, desquelz Daraïde estoit fort esmerueillee, car elle ne les cognoissoit point, & n'auoit onc esté en lieu ou elle eust le moyen de les cognoistre. Le Roy de Gaze, & le Roy de Frigie, faisoient pareillement vne merueilleuse ouuerture par tout ou ilz passoient, tellement que des deux costez la bataille se maintenoit fort aspre, sãs pouuoir cognoistre lequel auoit l'auantage sur son ennemi: En ces entrefaites le Roi dom Falanges, & la cheualereuse royne Alastraxeree suyuis de toute leur armee, se vindrent fourer à bride abatuë, la lãce baissee, & de toute la roydeur des cheuaulx, dans l'escadron des ennemis, qui n'auoit encores point bougé: & par ce q̃ les Rois de Cores & des Messagettes en estoiẽt principaux conducteurs, ilz s'aparurent au premier rang pour soustenir la furie de leurs aduersaires. A ceste cruelle rencontre tomberent plus de deux mille Cheualiers en la cãpagne, les vns se meslans parmy les autres en telle foule, & auec si horrible bruit & tant espesse poudriere, qu'il est impossible de racõter par le menu les prouësses, & les braues faitz d'armes qui s'y firẽt des deux costez. Tãt de cheuaulx sans maistre sortoient continuellement de la foule, & tant d'autres s'enfuyoient trainans leurs seigneurs pẽdus par les piedz aux estriuieres, qu'a l'ẽtour de la bataille la plaine en estoit toute peuplee: car celuy qui estoit vne foys renuersé n'auoit plus aucun moyen de se releuer. L'excellente roine Alastraxeree, & le Roy son espoux marchans deuant toute leur armee, marteloient si courageusement les ennemis qui les osoient atendre, que bon gré maugré ilz furẽt cõtraintz de reculer iusques entre les batail lons de leurs gens de pié, ce qui bien peu leur profita, par-ce qu'ilz auoient desia perdu leurs rangs, & ne tenoient aucun ordre de combatre. Et ainsi que la royne Alastraxeree couroit deça & delà, naurãt les vns, & rẽuersant les autres, elle aperceut vn des geans de l'isle Fornaface, qui faisoit vne piteuse boucherie de ses subietz, & s'adressant frõt à front deuãt luy, au second coup elle luy dõna d'vn reuers sur le col auecq' telle force, que l'armet & la teste du geãt volerent ensemblemẽt en terre. Adõc le frere du geãt qui aperceut trebucher le corps, s'en venoit tout desesperé & coleré, ietãt vne espoisse fumee par la visiere, assaillir la Royne (qui lors ne se gardoit de luy) esperãt vẽger la mort de son frere: & de fait il l'eust cruellement nauree, si le Roi dom Falãges qui auoit tousiours l'œil sur sa bien-aymee espouse, ne fust venu au deuant du geãt, lequel le frapa dans l'escu & en emporta vn grand quartier: mais si le geant fut prõpt à ferir le Roi ne fut pas tardif à lui rendre, car il l'ataignit dãs le bras duquel il balançoit son espouuentable cimeterre, & le blessa auec si grande douleur, que comme hors de soy il tourna le dos, & se cacha entre les siens. Adonc le Roy dom Falanges & la Royne son espouse poursuyuirent leur pointe, donnans par leur exemple vn si grand courage aux leurs, qu'ilz faisoient peu à peu abandonner aux ennemys, la campagne toute couuerte de leurs compagnons occis, & ruisselante du sang de leurs plaplayes.

plaies. Ce pendant dom Florisel & les siés poursuiuirent tellement de l'autre part, ceux qui s'estoient departis de la grosse troupe pour les venir combatre, qu'ilz firent tourner visage aux vns, & mirent les autres en grand bransle. Et comme la fortune eust lors apareillé le temps, auquel les profecies fatales, & les destinees de l'Imperiale maison de Grece, deuoient estre acomplies, ces braues Princes aculerent tellement leurs ennemis, que ne pouans plus soustenir leur force, & leur quitans la victoire, ilz commencerent à s'en courir à vau de route pesle mesle, prenās vne honteuse fuite tant esperduz que la plus grand part d'entr'eux se ieta comme à sauueté dans les bataillons du Roy de Colchos, lesquelz estoient desia meslez auecque l'Infanterie des Massagettes, & en faisoient vn terrible carnage. Dom Florisel le poursuiuit tousiours, auecque les deux Princes de Romme & de Beocie, & les autres qui fuyoient à main droite furent pourchassez par vne troupe de ceux de la cité, par dom Rogel de Grece, & Daraïde, qui pour faire cognoistre leur vertu l'vn à l'autre marchoient tous deux de front ensemblement, & firent de sorte qu'ilz chasserent leurs ennemis iusques aupres de la tour de Phebus, ou ilz tournerent visage pour leur faire teste, à raison de la vergongne que le Roy de Russie leur fit, leur reprochant leur couardie: & les voiant vn peu rasseurez, lui mesmes auecque le Roy de Gaze se vint ioindre à dom Rogel & Daraïde, & commencerent vn assez furieux combat. Mais Daraïde qui s'estoit atachee auecque le Roy Bulthazar, lui dōna bien tost vn coup sur l'armet, duquel elle l'abatit tout estourdy du cheual en bas, & par ce qu'elle le hayoit mortellement, d'autant qu'il pretendoit au mariage de Diane, elle sauta legeremēt en terre, afin de lui trancher la teste, ce qu'elle eust fait, n'eust esté que quelques Cheualiers acompagnans le Roy de Russie, se mirent courageusement au deuant d'elle, afin de defendre leur Prince: & l'empescherent de telle sorte, que le Roy retourna en son sentiment alors que Daraïde lui venoit sus, aiant occis deux ou trois de ceux qui l'auoient empeschee qu'elle n'acomplist son vouloir.

Comme l'excellente Daraïde poursuyuit le Roy de Russie iusques dans la tour de Phebus & de ce qui auint de son entree en l'auenture de la tour de Diane.

CHAP. LII.

DOm Bulthazar Roy de Russie ne pouuant plus soustenir les forces de Daraïde, tourna les espaules & s'enfuit dans la porte de la tour de Pheb⁹: mais Daraïde montant à tastons par les degrez qui se rendoient en la chambre ou estoit la grande statuë, le poursuiuit tousiours, lui disant: Il ne te sert rien de fuïr, Roy de Russie, car tout le monde ne te sçauroit maintenāt deliurer de mes maīs. Estans tous deux arriuez dans la chābre, le Roy se ietta dans la bouche de la caue, s'y pensant sauuer, mais estant entré dix ou douze pas, il lui fut impossible de passer plus outre & tomba tout estourdy en terre. Daraïde qui le suiuoit pensant qu'il allast tousiours deuant, ne l'aperceust point en ces tenebres, tellement qu'elle passa outre, le laissant renuersé à vn costé de la caue, par laquelle gueres long tēps elle n'eust cheminé, que la statuë qui estoit en la chambre, comme vous auez entendu, osta la teste de la fenestre qu'elle tenoit estoupee, & soudain en sortit vne clarté & splendeur toute pareille aux flamboyans rayons du cler soleil, alors qu'il commence à se descouurir sur la terre. A raison dequoy la tenebreuse & obscure Diane, qui estoit painte en l'autre chambre, comme il vous a esté recité au liure precedent, prit la mesme lueur & beauté que si c'eust esté la vraye lune luisante dans le ciel: ce qui fit grandement estō-

ner tous ceux qui se trouuerẽt en ce quartier. Mais cõme la statuë s'osta, & que la clarté vint dãs la chãbre, il fit encores aussi cler dedans la caue cõme de plain iour & y aparurent paintes au naturel les effigies de ceux & celles qui auoient esprouué l'auentute. Or la statuë tenant l'espee nuë au poing, courut apres Daraïde, laquelle esmerueillee de ceste soudaine clarté, & poursuiuant tousiours le Roy à grãde haste, pensant qu'il fust passé deuant elle, ne s'arresta iusques à ce qu'elle fust en la sale de la tour de Diane: & làne trouuant point le Roy, elle passa encores outre, & vint en la grand' sale du logis de Diane, ou la Princesse, & les deux Roines Sidonie & Briangie, auecque la Duchesse la Marquise, & toutes les autres Damoiselles estoient en grande tristesse regardãs la perte de leur cité, car la Roine y estoit entree à l'heure que la bataille estoit en estat d'estre perduë, & la ville d'estre prinse: & apres plusieurs autres regretz, diuerses plaintes, & lamentations, estant vestuë de ses habillemens royaux, & tenant vne espee nuë dans la main, elle auoit dit telles ou semblables paroles: Si la gloire des braues faitz est otroyee aux Cheualiers, Dames, & Damoiselles pour offrir vertueusement leurs vies à l'immortalité de la renommee, & si plusieurs Dames Romaines & Grecques se sont à ceste ocasion de leurs propres mains, & sans s'effrayer, donné vne mort volontaire, resistant par l'effusion de leur sang, à l'infamie dont les tyrans pourchassoient à les tacher & souiller. Combien plus, ma fille Diane, sommes nous obligees & vous & moy en ceste nostre miserable calamité, à respandre & espancher nostre royal & diuin sang, descendu des souuerains Dieux, & ioint au glorieux sang de Grece, plus tost que d'endurer vne seruitude perpetuelle, laquelle nous ne pouuons fuïr autrement! Or puis qu'il est force que nous soyons vaincuës, & que la fortune, & noz plus cruelz ennemis solennissent desia les triumphes de la victoire, mourons vertueusement, afin qu'en nous vainquãt nous-mesmes, nous arrachions d'entre les mains de noz iniustes ennemis, & de l'inconstante fortune, la victoire qu'ilz ont esperee long temps & tiennẽt maintenant pour asseuree. Helas ma chere Diane, premiere du monde en beauté, & seconde à nule en grandeur de lignage, iusques icy i'auois tousiours esperé vous laisser heritiere de mon Royaume: mais ce me sera assez si vous succedez à ma vertu, par laquelle auecque l'aide de ceste espee, i'espere au iourd'huy mettre mõ nom en perpetuelle memoire, & mõ chaste corps en liberté. Ie vous prie donc en obeïssant à ma volonté derniere, que vous me soyez heritiere en ce vertueux & couragieux acte, & que tirant de ma poitrine l'espee que i'y vois planter, vous la replantez dans la vostre, à fin que laissans noz corps froids à la froide terre, noz ames glorieuses pour le loyer de leur vertu, viuent icy bas par vne immortelle renommee, & au ciel en gloire immortelle auecque les Dieux immortelz. Comme la Roine acheuoit ces paroles, & en preparoit l'execution, Daraïde toute couuerte de sang & de poudre caillez ensemble en tesmoignage des haultz faitz d'armes de ce iour, entra dans la grand' sale & trouuant la Roine, & la Princesse, & toutes les autres qui estoient auecque elles ainsi esplorees comme nous auons dit, elle ne fust moins estonnee voiant leurs plaintes, qu'elles esbahies de la voir entrer si furieusement. Adonc Daraïde leur dist: Mes Dames il me semble que vous ne deuez point respandre tant de larmes en vn temps de si grande ioye, veu que vous estes vengees de voz ennemis, & eux chastiez de leur folie par la victoire que no' auõs au iourd'hui gaignee. Qui vo' pourroit dire le plaisir qu'elles receurent à ces nouuelles, recognoissant Daraïde à la parole? sinon que l'extremité de la ioye estoit sufisante pour les faire mourir, plus tost que

tost que le dueil auquel elles estoient, si ceste soudaine liesse ne leur eut esté temperee par vne nouuelle douleur : car Daraïde n'auoit à grād pene acheué son propos, quand la statuë enchantee entra orgueilleusement, & dist: Comment, Daraïde, penses tu donc si facilement iouïr de la gloire de Diane en vn lieu duquel i'ay la garde ? Atens moy, car bien tost ie te feray experimenter ma prouesse, & recognoistre ton erreur. Adonc Daraïde estimant qu'en la presence de sa dame il n'y auoit chose qui peut longuement durer deuant elle, mit la main à l'espee, & commēça vn si braue & perilleux combat que toute la compagnie s'en esbahissoit: mais il ne dura gueres que Diane perdit sa vermeille couleur, craignant le danger de sa Daraïde, laquelle l'aperceuant ainsi palle entra en extreme colere, & deschargea vn si pesant coup sur son aduersaire, qu'elle le fit tomber sur les mains tout estourdy contre terre, & voyant son col au descouuert, sceut si bien adresser le secōd coup entre l'armet & la cuirasse, qu'elle lui separa la teste du corps, & s'en alla tousiours bondissant iusques dans le giron de la Roine, ou estant tiree de dedans le heaume, il sembla naturellement que ce fust la teste de dom Florisel. La Roine l'aperceuant, & recognoissant le chef du noble Prince, ietta vn hault & douloureux cry, & dist: Helas Daraïde, puis que vous auez tant veritablement satisfait à ce que vous m'auiez promis sur la vengeance de mon honneur, satisfaites encores au surplus, & me trenchez la teste, afin que ie satisface pareillement à l'amour duquel l'excellent Prince dom Florisel m'a tousiours tenuë, & tient encores embrasee. A peine eut elle acheué ces paroles, qu'elle tomba esuanouïe dans le giron de la Princesse sa fille, laquelle ensemble toutes les autres Damoiselles, lamentoient en grande abondance de larmes, la mort du Prince son pere, n'atendāt que celle de la Roine sa mere. En ces entrefaites auant que Daraïde eust peu dire vn seul mot, tant elle estoit esperduë pour la faute qu'elle pēsoit auoir faite, auït vne autre merueilleuse rēcōtre cōme maintenāt vo⁹ entēdrez.

Du cruel & hazardeux combat que dom Rogel de Grece & Daraïde eurent ensemble, sur la statuë decapitee.

CHAP. LIII.

DOm Rogel de Grece ayant long temps combatu deuant la tour de Phebus à l'encōtre du Roy de Gaze, le poursuiuit si roidement qu'il fut cōtraint reculer iusques dans le chasteau, & la descendant de cheual se mit à courir amont des degrez, & dom Rogel à le suiure s'estāt pareillemēt mis à pied. Le Roy estant monté en la chambre, se fourra dās la caue, ou il aperceut le Roy de Russie esuanouï, qu'il pensoit estre mort, & passant aupres de lui, vint iusques là ou les Roines estoient en l'estat que nous vous auōs dist, bien peu apres que Daraïde eut coupé la teste à la statuë. Dom Rogel aiant ataint le Roy de Gaze, lui donna tel coup sur l'armet qu'il lui fendit la teste en deux, & l'abatit roide mort deuant toute la compagnie. Puis adressant sa veuë vers Diane, & s'esmerueillant de sa beauté, il aperceut la teste enchātee sur le plancher & Daraïde auecque l'espee toute sanglante en la main. Adonc pensant voir la teste de son pere, il courut sus à Daraïde, & lui dit en grande fureur: Ou ie verray ma fin ou ie la donneray à celle qui l'a donnee à celui lequel l'a peu donner aux plus magnanimes entreprises de tout le monde. Daraïde comme reueillee d'vn profond sommeil, & sans autrement recognoistre dom Rogel, par ce qu'elle n'auoit entendu ce qu'il auoit dist, le receut courageusement, & lors commença le plus furieux & espouuentable combat qui fut iamais veu entre deux Cheualiers, car ilz s'entrechamailloient de telle

roideur, & auec si peu de cesse, qu'il sembloit qu'il y eust cent Cheualiers combatans dedans la sale. Alors qui les eust veu tailler leurs escuz, decouper leur harnois, depiecer les cotes de maille, & se tirer à chacun coup le pur sang l'vn de l'autre, lõ eust bien estimé ceste rencontre la plus cruelle & impitoyable qu'il seroit possible de penser. Or voyans qu'ilz ne se pouuoient vaincre auecque l'espee, ilz s'empoignerent corps à corps, & à la seconde secousse qu'ilz s'entredonnerent, tous deux tomberent en terre, & se culbuterent maintenant dessus tantost dessouz auec telle tempeste, que les espees leur sortirent des poings, & ne cesserent iusques à ce qu'ilz furent tant las & trauaillez que force leur fut se laisser & se releuer : puis dom Rogel aiant pris l'espee de Daraïde & Daraïde celle de dom Rogel, ilz recommencerent le combat encores plus cruel que deuant, le sang leur degoutant de tous costez : & le plus souuẽt s'aprochoient si pres l'vn de l'autre qu'ils s'entrefrappoient des pommes des espees sur la teste en sorte que quelquefois ilz estoient contraints de mettre maintenãt vne main, & tantost vn genou en terre. Qui vous pourroit exprimer les douleurs & la souffrance qu'enduroit Diane, voiãt deuant elle la teste de son pere occis, la Roine sa mere presque morte en son girõ & sa Daraïde en si grand danger? Elle s'esuanouïssoit à toutes heures, se monstrant beaucoup plus morte que viue, tellement que la Roine Briangie, & la Duchesse toutes troublees ne sçauoiẽt que dire ny que faire, comme celles qui ne lui pouuoient donner aucune consolation, aiant bon besoing d'estre consolees elles mesmes. Or les deux Cheualiers combatans, n'esperãs plus acheuer le combat qu'auec leur vie, apres auoir demeuré deux grosses heures sans aucun repos en ceste extremité, & estans tous affoiblis, tant par le long trauail qu'ilz auoient souffert tout ce iour, que par la perte de leur sang, ilz commencerent tellement à chanceler & tournoier par la sale, comme sentans les douleurs de la mort, qu'en vn mesme instant l'vn tomba d'vn costé & l'autre de l'autre, faisans les mesmes gestes qu'ont acoustumé faire ceux qui rendent l'esprit. Diane voiant ceste pitoyable fortune de son amy, tomba pasmee dans le giron de la Roine Briãgie, & ce pendãt la Duchesse courut vers Daraïde, & lui aiant osté l'armet, lui apuya la teste en son giron. Quelques autres damoiselles en firêt autant à dom Rogel : & par ce qu'on les estimoit mors, chascune se mit à faire grand dueil pour Daraïde, mesmement la Duchesse Lardenie, laquelle arrosant sa face de grosses larmes, & se tordant les mains, disoit: O extreme prouësse, iointe auecques extreme beauté, comme maintenant vous nous laissez en vne extreme douleur? Helas! qui pourroit assez plaindre la perte de celle, en qui les Dieux auoient si bien employé & monstré leur plus souueraine puissance. Las! ma Dame Diane, combien au iourdhui vous receurez vne mauuaise fortune pour l'amour que vous portez à Daraïde, en perdant ce que vous aimez le plus en ce monde, & en vous perdant encores vousmesmes. O combiẽ me seroit maintenant heureuse la mort, qui en acheuant ma vie, pourroit encores acheuer les douleurs, lesquelz ie me voy apareillees. Telles & plusieurs semblables plaintes faisoit Lardenie, & les autres Damoiselles, qui prenoient aussi fort grande pitié de dom Rogel pour la grande beauté & bonne grace qu'elles voyoient en luy.

Comme

Comme ce qui auoit esté prophetizé de Diane s'acomplissant, la Roine Alastraxeree recogneut le Prince Agesilan son filz alors qu'on le pleuroit pour mort.

CHAP. LIIII.

DEsia le temps estoit venu auquel les profeties de Diane se deuoient acomplir quand les Russiés ne pouans plus endurer les forces de l'excellét Roy dom Falanges, & de la forte Alastraxeree, ausquelz s'estoit ioint dom Florisel en la poursuite de la victoire, perdirent entierement leur cueur, sçachans que les principaux chefs de leur armee estoient morts & qu'ilz ne leur restoit aucune esperance de secours: à raison dequoy cognoissans la prouësse de ceux qui les poursuiuoient, ilz commencerent à tourner les espaules, & s'enfuïr dedans leur camp sans auoir aucune souuenance de resister à l'ennui: mais on les pourchassa auecq' telle ardeur & vistesse, qu'ilz furent tous mis au fil de l'espee dedans leurs tentes, sans qu'aucun d'eux fut pris à mercy, excepté le Roy de Cores, lequel apres auoir long temps combatu fort courageusemét fut pris & emmené prisonnier, & depuis mourut en la prison d'vn coup que Daraïde lui auoit donné dedans la teste. Ce pédant que la victoire se poursuiuoit en ceste sorte, dom Florisel, & le Roy dom Falanges auecque la Roine Alastraxeree, voiant la bataille acheuee, & estimans qu'ilz deuoient laisser l'execution du surplus à leurs souldatz, sans considerer combien ilz estoient naurez & trauaillez, se receurent l'vn l'autre, & embrasserent auec autant de plaisir qu'il seroit possible de penser, se retrouuans ensemble victorieux apres vne si dangereuse rencontre. Puis aians entédu que dom Rogel & Daraïde estoient entrez dans la tour de Febus, & que depuis ilz n'en estoient saillis, ilz s'en allerent apres eux, & arriuans assez pres de la tour, virent la beauté de l'image de la deesse Diane. Apres l'auoir quelque temps regardee, dom Florisel, le Roy & la Roine de Colchos, les Princes dom Florestan, & dom Brianges, auecques quelques autres Cheualiers du sang de Bretaigne, mirent pied à terre, & monterent seulz en la tour, ou ilz virent la beauté & la splendeur qui venoit de la part d'ou la statué auoit osté la teste: & voiás la caue tant belle & clere qu'elle ressembloit fin cristal, auecq' les paintures de ceux & celles qui auoient esprouué l'auéture representees au vif dans la muraille, ilz entrerent dedans, & y trouuerent le Roy de Russie qui estoit reuenu de pasmoison lequel ilz prindrent, & le donnerent en garde à ceux qui estoient demeurez dehors, puis retournerent dans la clere & luisante caue, par laquelle ilz cheminerent iusques à ce qu'ilz fussent arriuez dans la grande sale, ou ilz trouuerent les Princes, les Roines, & Princesses en la façon que vous auez entendu. Aians osté leurs armetz, & aperceuás leurs extremes doleances, ilz furent fort troublez en leur courage: mais sçachez que dom Florisel ne fut si tost entré, que la statué, & la teste de sa ressemblance disparurent. Or la Roine Alastraxeree voiant Daraïde au giron de la Duchesse, encores que de lóg temps elle ne l'eust veu, neantmoins tant pour la force de l'amour qu'elle lui portoit, que pour auoir sa vraye image bien emprainte en sa souuenáce, elle recogneut que celui estoit son filz Agesilan, lequel on lamentoit pour mort souz le nom de Daraïde. Et partant s'oubliant de soy & de sa grandeur, afin que les profeties d'Alquif, Vrgande & Cinistide fussent acomplies, elle commença de grande angoisse auecq' vne voix fort douloureuse, à se plaindre, & lamenter son desastre disant telles ou semblables paroles, acópagnees de maints souspirs, & de pleurs infinis, qui lui ruisseloient sur le visage: Helas! mon cher filz Agesilan, ie vous ay trouué & perdu en vn mesme instát, & voy auec-

que vostre perte, la perte de la fleur, de la maison de Grece, laquelle est morte auecque vous. Ie vous voy par vostre mescognoissance sacrifiez l'vn à l'autre, à fin que ce cruel sacrifice rendist beaucoup plus douloureux celui lequel ie fais de mon cueur, en voiant ce que ie desirois plus de voir, & ce dont i'auois le plus de crainte. Helas les sages m'auoient bien predit en l'Isle perduë, que ie ne vous retrouuerois point, iusques à ce que Daraïde eut perdu son nom. O cruelz destins! il estoit dōc necessaire que le nom de Daraïde se perdant, ie perdisse toute ma ioye & que vous reprenant celui d'Agesilan, ie prisse la douleur qui m'est trop plus douloureuse que ne vo⁹ a esté la mort receuë par tant de plaies. Helas! mon filz, & vo⁹ mon neueu dom Rogel, voz grandes prouësses m'ont apareillé ceste grande amertume, & mon malheur a voulu que ie me soye trouuee à la fin d'vne si piteuse rencontre. Grande angoisse sentirent tous ceux qui oyoient les plaintes de la desolee Roine de Colchos, principalemēt dom Florisel, & dom Falanges, qui auecque autant de pleurs regrettoiēt la mort de leurs enfans, acroissans de beaucoup leur ennui, tant par celui de la Roine, comme pour la resistance qu'ilz faisoient à la douleur voulans tousiours se maintenir fermes & constans en la force de leur courage: & tant furent compassionnees pour la tristesse de la Roine Alastraxeree, celles qui tenoiēt les deux Princes pasmez en leurs gīrons, que l'abondance des larmes qu'elle respandirent sur leur visages, les fit reuenir tout en vn mesme temps de pasmoison, & comme reueillez d'vn profond sommeil, se souuenans de la colere qu'ilz auoient conceuë l'vn contre l'autre, tous eslourdis & mescognoissans toute la compagnie, se releuerent en sursault, & prindrent chacun leur espee pour recommencer leur combat, s'entrecerchans auecque telle fureur que dom Florisel & dom Falanges eurent assez d'affaire à retenir chascun leur filz. Mais comme dom Rogel se fust quelque temps debatu entre les bras de son pere, voulant eschaper à toute force, & le regardant par grande colere acompagnee de menasses, il le recogneut, & tout effrayé s'escria à haute voix, disant: O Dieu qu'est-ce que ie regarde, ie vous ay nagueres veu occis, aiant la teste tranchee, & pour prendre la vengeance de vostre mort, il me semble veritablement auoir vne fois perdu la vie au combat, & toutesfois ie ne sçay en quelle façon me voicy encores vif ie vous prie me faire entendre cecy, & si vous n'estes mon seigneur mon pere, ne me destourner point que par ma mort, ou par celle de son meurtrier, ie ne face ce que ie doy pour la vengeance de la siēne. Mon filz Rogel (dist le Prince) ie suis celui que vous pensiez estre mort, & ce qui vo⁹ a mis en telle resuerie, a esté fait par enchantement, afin que vous & vostre excellent cousin desguisé en Daraïde, vous traitissiez ainsi rigoureusement que vous auez fait: car vous deuez sçauoir que la Roine Alastraxeree ma sœur a recogneu Daraïde, & troué en elle le filz qu'elle auoit perdu alors que nous vous tenions tous deux pour mortz. O Dieu (dist dom Rogel) est il possible que nostre combat si cruellement encommencé pregne vne si douce & heureuse fin, & que nostre inimitié retourne en vn si grād amour? il est ainsi comme ie vous le dy, respondit dom Florisel. Alors le Roy & la Roine de Colchos auoient desia dist à leur filz qui ilz estoiēt, & qui estoit celui contre lequel il s'estoit combatu, au moien dequoy voiant qu'il estoit descouuert, & qu'il ne luy restoit plus aucun moien ny ocasion de se desguiser à l'auenir, il s'agenouilla deuant eux, & leur dist: Mes seigneurs ie vous suplie me pardōner si pour vn temps ie me suis perdu en vostre endroit, pour m'auantager d'autant en vn autre: & puis que ie me voy maintenant retrouué par vostre moien,

alors

alors q̃ ie cognoſſois ma plus grande perte, il vous plaira me preſenter les mains, afin qu'en les baiſant auecque l'obeiſſance que ie vous doy, ie vous rende graces de la faueur laquelle vous m'auez faite en me ſauuant la vie, veu qu'autrement ie n'eſtois pour durer plus gueres contre la prouëſſe de monſieur mon couſin l'excellent Prince dom Rogel, frere de ma dame Diane, laquelle par ſon excellence m'a fait perdre le nom d'Ageſilan, pour ſouz le nom & habit de Daraïde gaigner ſa bonne grace, auecque toute la reuerence, laquelle au milieu de mes plus aſpres douleurs, i'ay touſiours gardé à l'hõneur d'vne ſi haute & excellente Princeſſe. En ces entrefaites dõ Rogel arriua & l'ẽbraſa par grãd amour, ſe dõnãs le pris du cõbat l'vn à l'autre : & lors fut ſi grand le bruit de ceux qui ſe reſiouïſſoient de ceſte bonne auenture, que la Roine Sidonie & Diane retournerent de paſmoiſon, & voiant en vie ceux qu'elles auoient pleurez pour mortz, ſe trouuerent ſi eſbahies, & tant aiſes de les voir qu'elles penſoient n'auoir rien fait que dormir & ſonger auparauant. Alors dom Floriſel diſt à la Roine: Ma Dame il vous plaira prendre quelque reſiouïſſance pour l'arriuee de ces nobles & victorieux Princes leſquelz vo⁹ ſont venuz viſiter apres auoir vaincu voz ennemis, & departy le cruel combat de Daraïde & dom Rogel, en oſtant à Daraïde les armes leſquelles comme Damoiſelle elle auoit priſes en la plus cruelle bataille de l'amour de Diane, pour mieux defendre Ageſilan du peril ou il eſtoit, ſi elle l'euſt cogneu, ou s'il eut eſté priué de ſa preſence. Maintenant donc, ma Dame, en vous deſcouurant ſes pere & mere que voicy, c'eſt à ſçauoir le preux Roy dom Falanges d'Aſtre, & la forte & cheualereuſe Roine Alaſtraxeree, il a merité ce que ces penſees ſeules n'euſſent peu meriter, ſinon en les taiſant, & ſouffrant patiemment ſon martire, ſans rien entreprendre (tant ſoit peu) contre l'honneur & reuerence qu'on deuoit garder à vne telle Princeſſe comme eſt noſtre fille Diane. Partant atendu la fidelité & loyauté de ſon amour, & qu'il a mis ma teſte en voſtre puiſſance, ioint que vous lui auez donné voſtre promeſſe, & moy la mienne, il demeure ſans coulpe, & merite iouïr de la gloire d'auoir gaigné par ſa vertu & diſcretion, vne ſi excellente eſpouſe, laquelle des maintenant ie vous ſuplie lui acorder de voſtre coſte, car ie lui acorde du mien, à la charge toutesfois que pour acomplir le bon heur, de ce iour en toutes ſes perfectiõs, vous laiſſerez la vaine loy de voz Dieux apoſtez, & prendrez celle de noſtre Sauueur IESVS-CHRIST, auec laquelle Diane demeurera ſon eſpouſe par promeſſe ſeulement, en atendant, à raiſon du prochain lignage, la diſpenſe de celui lequel repreſente en la terre, noſtre Dieu puiſſant qui eſt au ciel. Diane & Ageſilan receurent ſi grand plaiſir de ces propos, que ſi elle ne l'euſt temperé par le piteux eſtat auquel elle vòyoit ſon amant, & lui pour voir retarder le iour tant deſiré de ſon mariage, ilz fuſſent tous deux treſpaſſez de grand'ioye. Mais ainſi que dom Floriſel acheuoit ſon propos, la Roine qui l'auoit eſcouté fort ententiuement, lui reſpondit: Il apert bien maintenant dom Floriſel, combien vous auez la fortune à voſtre plaiſir, puis qu'elle ne vous apareille aucune auerſité, que pour voſtre plus grand contentement, ny à moy aucun cõtentement, que pour ma plus grande aduerſité: car ceſt en voſtre faueur, & non pas en la mienne qu'elle a voulu que le preux Roy dom Falanges me fuſt aiourd'hui cauſe d'vn grãd bien, tout ainſi que par cy deuant il m'a eſté cauſe d'vn grand mal. Puis donc que tout mon honneur, & ma gloire n'eſt que pour augmẽter la voſtre, & celle de voſtre lignage : diſpoſez ainſi cõme il vous plaira, des nopces que vous pourchaſſez pour le Prince Ageſilã, afin q̃ Diane reçoiue de lui le cõtentemẽt

que ie n'ay peu receuoir de vous:car quãt à moy, veu que le mariage tant honorable excuse la cautelle dont Agesilan nous a si long temps abusees, ie lui pardonne, & le prens des maintenant pour mõ filz, & veux que comme a tel on lui apareille ses plaies, ce pendant que ie m'apareilleray à receuoir la plus necessaire guerison de l'ame, en prenant la loy Chrestienne, qui descouure assez la tromperie dont les faux dieux m'ont abusee iusques icy. En acheuant ces propos Agesilan ioyeux au possible, lui baisa les mains, & soudain la Roine & Diane, auec la Roine Briangie recueillirent ces nobles Princes qui estoient fort esmerueillez de la grande beauté de la ieune Princesse. Mais le Prince dom Florestan n'eust si tost aperceu la Roine Briangie, qu'il la fist maistresse de son cueur, & delibera n'en prẽdre iamais autre à femme, moiennant qu'elle le voulust accepter pour mary. Adonc estant arresté que tous ces Princes iroient faire penser leurs plaies, la Roine dist que pour donner fin à l'auenture de la tour de Phebus, & qu'Agesilan eust l'honneur de l'auoir acheuée, il leur conuenoit passer par la caue d'autant que sa fille Diane ne pouuoit sortir de là par autre costé quelconque. Ainsi selon le vouloir de la Roine, Agesilan prit la Princesse par la main, & entrerent dans la caue, laquelle estoit si plaine de clarté qu'il n'y auoit celui qui n'en eust la veuë esblouye. Et de là, entrans dans la chambre de la tour de Phebus, la caue perdit sa clarté, & depuis n'y en aparut aucune, sinon quand Agesilan & Diane y passoient. Estans descenduz en bas, le soleil estant presque couché, les Princes monterent à cheual, & les dames sur leurs pallefrois, prenans leur chemin vers la cité au mylieu des bataillons de leurs gens, qui estoiẽt arrestez en ce lieu, comme tous esbahis de leur victoire, faisans sonner leurs trompettes, fifres & tabours, en signe de resiouïssance. Or Diane passant par les troupes des morts, & voiant tout à la ronde les champs rougés de sang, commença à pleurer de grãde pitié, & dist: Helas! quelle resiouïssance est il possible d'auoir, en vn lieu ou il y a si iuste ocasion de tristesse! Ainsi marcherent tout bellement vers la cité, chacun s'esbahissant de la grande beauté de Diane, que dom Rogel conduisoit & tant estoit grande la ioye que chacun faisoit aux champs & à la ville, à raison de la victoire, que tout le menu peuple sembloit estre hors de son sens. Il estoit desia nuit quand ilz arriuerent au palais, auquel ilz monterent à la clarté de plusieurs flambeaux, puis soudain tous les Princes furent desarmez, & couchez en riches litz, car il n'y auoit celui qui n'eust bon besoing d'estre pensé: mais ainsi que dom Rogel se desarmoit, aperceuant l'espee d'Agesilan en sa main, il lui va souuenir des paroles qu'Alquif lui auoit dites, les voiant acomplies par le sang que ceste espee auoit tiré de son corps, & de celui d'Agesilan. Les plaies des Princes estans apareillees par maistres sçauans & bien experimentez, ilz furent fort resiouïz, car ilz n'auoient aucune plaie mortelle. Adoncq' les deux Roines & la Princesse aiant pris congé d'eux, s'en retournerent en leur logis & passerent la pluspart de la nuit auec autant de ioye qu'il sçauroit estre possible de penser. Le lendemain la Roine commanda que les despouilles des ennemis fussent departies aux soldatz, & fit d'auantage plusieurs beaux dons à ceux qui auoient le mieux fait leur deuoir. Le mesme iour par son commandement furent aussi enterrez les mortz, qui gisoient en la cãpagne, afin que l'infection de l'air n'engendrast quelque pestilence.

Des

Des deuis que Diane eut auecque Lardenie sur l'auenture passee, & comme elle alla voir Agesilan.

CHAP. LV.

INcontinent que Diane se veit seule auecque la Duchesse Lardenie, elle l'embrassa & lui dit: Que vous semble il ma grand'amye des inconstãces de la fortune, qui apres m'auoir fait souffrir mille tempestes en la cruelle mer d'amour, m'a finablemẽt cõduit au port de salut: lors que ie pensois estre plus asseuree de mon naufrage, voyant deuãt moy la perte des deux personnes, lesquelles i'aymois le mieux en ce monde : & pensant encores perdre la Royne, & moy auec elle:toutesfois vous voyez comme le tout est retourné à nostre bon heur. Certainement si vne seule chose ne me tẽperoit la ioye de ce iour, elle seroit suffisante pour me faire mourir de trop grãd plaisir. Ma Dame (dist Lardenie) quelle chose peut ainsi temperer vostre ioye comme vous dites? C'est (respondit Diane) la crainte qui me demeurera à iamais que lon pensera Agesilan n'auoir point demeuré si long temps en ma compagnie, & auecque telle pensees, sans me les auoir descouuertes :au moyen dequoy lon pourra imputer à des honnesteté ce qui m'a cousté tant cher pour m'en defendre, mesmes par le commandement que ie lui fi lors qu'il me d'escouurit qui il estoit. Lardenie luy respondit : Ma Dame, n'ayez aucun soucy de celà, car si vous estes satisfaite de vostre honneur enuers vous-mesmes, vous l'estes encores enuers tous les autres ? par-ce qu'és choses qui touchent l'honneur & les offenses des dieux, lon ne sçauroit trouuer meilleur iuge pour demeurer satisfaict, que la propre conscience, de laquelle on doit prendre le principal conseil du contentement que lon desire. Et à la verité celui qui se sent coulpable & se mal contente de soy-mesmes, à peine trouuera qui se contente de luy, & au rebours s'il se contente en sa preud'hõmie, chacun aussi s'en cõtentera:par ce qu'en balançant l'honneur, auec la vergongne, la propre conscience est le veritable pois, qui s'encline naturellement à la verité, pour monstrer la bonté & l'innocence du personnage, ou les vices qui sont en luy. Parquoy encores que les Dieux ny les hõmes ne peussent estre auertis d'vn forfait, lon ne doit pourtant iamais offenser, ny les Dieux, ny la vertu, à fin d'estre tousiours franc & libre du cõtinuel sursaut qui guerroye les malfacteurs en leurs pensees, par la representation de l'offense commise contr'eux mesmes, & contre les loix de la preud'hommie : car combien que la faute du coulpable soit cachee à tout le monde, si est-ce qu'il ne se peut cacher à soy mesmes, ny fuïr la vergongne qu'il doit auoir à tout par soy, pour auoir faict ce que l'honneur & la raison luy defendoyent. Or puis que l'homme est plus redeuable enuers soy-mesmes qu'enuers aucun estranger & qu'il peut beaucoup moins se cacher de soy que d'vn autre, il se doit bien garder de faillir, soit en public ou en secret, veu que si les hommes ne l'accusent enuers les hommes, la vertu & la conscience l'accuseront continuellement enuers luy-mesmes. Puis donc, ma Dame, que vous estes à tout par vous contente de vostre vertu, ne vous tourmentez point pour le contentement d'autruy. Ah! Lardenie (dist Diane) iusques auiourd'huy vous ne m'auiez point ainsi conseillee. Ma Dame (dist-elle en riant) c'estoit par ce que le mal d'amour ne peut bien endurer vn tel conseil, & qu'il ny à meilleure science au monde pour bien guerir vne maladie, que la cognoistre premierement. A raison de quoy ie vous voulois mediciner par la iouissance de voz desirs, sçachant que pour guerir les playes de l'amour il ny à pire appareil

que

que l'honneur & la chasteté : car à ceux qui sont atains d'vn tel mal, les Dieux ont ordonné pour toute medicine l'execution de leur volonté: & ont voulu que d'autant plus qu'on cherche le remede auecque bon conseil, d'autant moins on le puisse trouuer. Mais Lardenie (dist Diane) puis que vous auez tant de sçauoir, ne le souillez point en aprouuant la vaine puissance des faux dieux : veu que nous deuons si tost lauer de nous ceste tache, & demeurer nettes & pures en la vraye foy Chrestienne, par l'eau sacree que le Dieu tout puissant a destinee à vn tel baing. Parquoy en atendant le saint Baptesme, mettons nous en bon estat, & chassons l'adoration des vaines idoles pour adorer ce Dieu qui seul merite estre adoré. Ma Dame (dist Lardenie) d'autant que le conseil donné à l'ame, excede celuy lequel on donne au corps, d'autant voz saintes paroles ont surmôté les miennes profanes. Mais veu que par l'apointement de vostre mariage le remede est apareillé à l'vn & à l'autre, n'en parlons plus pour ceste heure, & nous en allons vers la Royne. Adoncq' elles s'en allerent là ou les deux Roynes estoient, & les trouuerent fort ioyeuses. En telz & autres deuiz, visitant souuent les Cheualiers blessez, elles passerét tout le téps qu'ilz furent au lit malades: mais dom Rogel & Agesilan ne guerirent que quinze iours entiers apres que tous les autres furent releuez : & comme ilz fussent tous deux pensez en vne mesme châbre, & ausi à cause de leur prochain lignage, ilz s'entr'aymerent depuis d'vne fort grande amytie. Les Roynes les alloient voir tous les iours, & ausi la Princesse Diane, laquelle pour l'entretien de son honnesteté ne tenoit iamais aucun propos secret auec Agesilan, & s'amusoit plustost à deuiser de maintes gracieuses railleries auec son frere dom Rogel: toutesfois vn iour estant demeuree seule auec Lardenie en la chambre des Princes, Agesilan luy dist: Helàs! ma Dame, combien i'eusse esté plus heureux de ne perdre point le nom de Daraide, pour retrouuer celuy d'Agesilan, puis que souz tel habit desguisé vous me donniez comme à Damoyselle la faueur de vostre côpagnie laquelle maintenant vous me refusez comme à Cheualier, & la donnez à monsieur le Prince dom Rogel. Dom Rogel luy dist en riant: Vous estes plus fauorisé, monsieur mon cousin, vous estant ceste faueur refusee comme à Cheualier, que non pas quâd elle vous estoit ottroyee côme à Damoyselle: car ce peu de faueur que ie reçoy de ma Dame la Princesse, pour estre son frere, vous promet la plus grand' gloire des secrettes faueurs que bien tost vous esperez auoir d'elle. A ces paroles Diane prit vne couleur au visage qui de beaucoup luy creut son excellente beauté, & dist en riant: Vrayement vous auez tort de dire celà, car il n'y à faueur au monde qui puisse égaler l'amour que ie vous porte. Puis qu'il est ainsi (dist dom Rogel) ie vous suplie, ma Dame, faire vne seule chose pour l'amour de moi. C'est à vous de me commander, respondit Diane. Ma Dame (dist-il) ie vous rens mille mercis de me donner le pouuoir de commander, au lieu que ie vous deurois obeir: toutesfois en iouissant de la puissance que vous m'auez donnee sur vous pour recompêse de celle q̃ vous auez sur moy, ie vous prie de vous en aller parler quelque têps auec monsieur mon cousin, à ce que le nom d'Agesilan ne luy face point perdre la faueur que vous luy donniez souz celuy de Daraide. Diane comme bien auisee & sage, se leua & luy dist en riant: Ie me ry monsieur mon frere, que vous ayez voulu faire sembler grand cas que ie face auecque monsieur le Prince Agesilan, ce que ie fais auecq' vous, veu que le prochain lignage qui est entre luy & moy, le commande autant bien comme vous me le commandez. Et puis que vous en vou-

voulez voir l'experience, ie vous en osterai le soucy par la ialouzie que ie vous donneray en faisant plus de faueurs à monsieur Agesilan, comme à mon cousin, que non pas à vous comme a mon frere. Adonc elle s'alla assoir sur le bord du lit d'Agesilan, lequel en receut si grãd plaisir qu'il ne pouuoit respondre vn seul mot aux propos qu'elle auoit tenuz en sa faueur. Ce pendant la Duchesse Lardenie se mit à deuiser auecque dom Rogel, à fin de donner à Agesilan meilleure oportunité de parler auecque Diane : & partant en ayant trouué l'ocasion, il luy dist: Ma Dame, ie vous suplie me donner cõgé de vous parler de mes passions, & me pardonner l'ennui dont ie vous ay esté cause par cy deuant, car si i'ay commis quelque faute, vostre absence, & le repentir m'en ont sufisamment chastié. Diane luy respondit: Vous pouuez assez cognoistre, que ie ne vous puis donner le congé que demandez, ny vous le receuoir: veu que pour ce regard ie ne doy acomplir vostre volonté, ny vous me requerir de la mienne, iusques à ce que celle de Dieu & de mes pere & mere vous ayent otroyé le contentement de ce qui à bonne raison vous doit estre ce pendãt refusé. Agesilan fut en partie ioyeux de ses paroles, à raison de l'esperance qui luy en estoit donnee pour l'auenir: & en partie triste, voyant que la Princesse desguisoit & dissimuloit ainsi l'amour qu'elle luy souloit monstrer souz le nom & habit de Daraide. Ayant demeuré quelque temps en ceste alteration, il luy dist: Ma Dame, puis que vous me refusez ceste faueur, à fin de me faire trouuer plus douce celle que i'atens pour le guerdon du vray & loyal amour que je vous porte, ie vous suplie aumoins ne me refuser point voz belles mains, car par ce moien vous receurez le seruice que ie vous doy, & moy le bien duquel vous m'estes redeuable pour engarder le corps de mourir en ce tourment que l'ame endure, voyant ainsi delayer & retarder l'heureux acomplissement de ses desirs. Si vous auez (respondit Diane) l'esperance que vous deuez auoir, vostre mal n'est point si dangereux que lon n'y puisse donner remede assez à temps. Ma Dame (dist-il) voz paroles tant bien dites ne me blessent en aucun endroit, que la plaie ne me descouure incontinent combien les defaueurs presentes me promettent de faueurs à l'auenir. Ie vous suplie donc, ma Dame, continuer tousiours vostre rigueur, puis qu'en m'acroissant maintenant la peine, vous ne faites que m'apareiller vne plus grãde ioie, laquelle ie receurai lors que mes esperãces & voz dissimulations auront trouué la fin que i'ay tant atenduë. Ne prenez point (dist Diane) mes paroles pour dissimulatiõs, ny les defaueurs que vous dites pour faueur: car vous sçauez que le lieu que ie tiens ne vous permet de me demander, ny à moy de vous otroyer plus que mes seigneurs pere & mere vous ont otroyé cy deuant par leurs promesses. Mais laissons ces propos, & me dites comme se portent voz playes. Mieux que je ne voudrois, ma Dame, dist il. Pourquoy celà? dist Diane. Par-ce (respondit Agesilan) que les ayant receuës à vostre seruice la peine m'en est si plaisante, & la douleur tant agreable, que i'en recoi la gloire & la faueur laquelle vous m'auez deniee. Diane en riant d'vne fort bonne grace, luy dist: La peine de voz playes m'est autant douloureuse, comme la gloire de ne vous otroyer point les faueurs q̃ vous demandez, m'est plaisante. Ie vo' rens graces, ma Dame (dist Agesilã) de la faueur que vous me faites en plaignant vne petite douleur q̃ ie souffre au corps, & vous resiouissant de l'extreme angoisse dont mon ame est martyree par vostre diuine beauté. Reposez-vous auecques ceste faueur (dist Diane) car il me plaist bien de vous l'auoir otroiee sans y penser. Ce pendant que Diane & Agesilan con-

continuoyent en ces gracieux deuis, don Rogel qui estoit fort content de la beauté & bonne grace de la Duchesse, lui dit: Ma Dame, vous auez veu combien i'ay voulu acheter vostre compagnie, puis qu'elle ma faict laisser celle de ma Dame Diane : & partant vous pouuez conside-rer qu'elle est la peine qui m'a contraint à chercher le moyen d'vn tel bon-heur, à fin de vous faire sçauoir que vostre di-uine beauté, & excellente bonne grace m'a nauré trop plus rigoureusement, qu'oncq'ne feit Daraïde par sa prouësse. Lardenie luy respondit en souz-riant: Monsieur, si ie voyois autant bien le tes-moignage des playes de ma beauté, com me ie le voy de celles que vous auez re-ceuës de Daraïde, ie ne douterois tant cõ me ie doute du peu de vostre mal, ny de l'exellence que vous trouuez en ma bõ-ne grace. Ma Dame (dist dom Rogel) i'eusse bien voulu que vous ne m'eussiez point maintenant donné plus de dou-leur que vous m'en auiez donné par cy deuant. Pourquoy dites vous cela? dist la Duchesse. Par-ce (dist il) que sans vous contenter de m'auoir si cruellement ne auré de vostre bonne grace, vous prenez encores en ieu les douleurs que i'endure à bõ escient. Dieu soit loué (dist-elle) car si ie n'auois grande beauté pour estre ai-mee de vous, ie cognoy par voz paroles que ce default est recompensé par ma bonne grace. Ie ne dy pas ainsi (respon-dit dom Rogel) car les deux ensemble, & la beauté, & la bonne grace m'ont en-tierement rendu vostre. Comment le croyrois-ie, dist Lardenie. Comment? dit don Rogel, en cognoissant vous-mesmes vostre beauté & bõne grace, & vous per-suadant que i'en ay bonne cognoissance. Ceste raison n'est pas trop bonne, dist Lardenie. Si elle n'est bonne à escouter (dist dom Rogel) elle est pour le moins assez bonne à exprimer ce que i'endure: mais pourquoy dites vous qu'elle n'est pas bonne? Par-ce (respondit la Duches-se) que personne ne peut estre bon iuge en sa propre cause : à raison de quoy me regardant dans vn mirouër, l'amour de moy-mesmes me pourroit causer vne tromperie, qui ne seroit point en ceux lesquels contempleroyent ma beauté & bonne grace auecq' moindre affection que ie ne l'aurois regardee. Sauf vostre grace (dit dom Rogel) ie n'ay point esté abusé en vostre excellence, & si suis cer-tain que ie ne vous sceu onc regarder sans affection. Ie remercie Dieu (dist la Duchesse) dont il m'a donné vn si bon tesmoing de ma beauté. Maintenãt que vous en auez telle asseurance (dist dom Rogel) & que vous auez si bien esprou-ué sur moy voz diuines perfections, ie vous supplie, ma Dame, prendre pitié de ma vie, en recompense des douleurs que vous me faittes souffrir. Ie ne pensois point dist elle, que vous voulussiez rien acheter à si bon marché. Pourquoy dites vous cela? dit dom Rogel. Par-ce (respon dit elle) que vous auez fait si grand'esti-me de ma beauté, & neantmoins vous la voulez presque auoir pour neant. Esti-mez vous doncques tant peu (dist-il) la peine que i'endure, que vous la vueillez conter pour neant? A tant la Princesse, & la Duchesse se retirerent, apres plu-sieurs autres gracieux propos d'vne part & d'autre, & ainsi les deux Princes estãs au lit passerent le temps receuans gran-de consolation d'vne si douce & aggrea-ble compagnie, iusques à ce qu'ils furent entierement gueris. Pendant lequel tẽps lon ne vous pourroit reciter combien estoyent grandes les passions que dom Florestan souffroit pour l'amour de la R yne Briangie, se deliberant de la pren-dre à sa fẽme, s'il lui plaisoit de le rece-uoir pour mary. Dom Rogel n'estoit en moindre fantasie pour la beauté de celle mesme Royne, & l'eust volontiers espou see sans la promesse qu'il auoit desia fai-te à l'Infante Leonide.

Des cruelles douleurs que dom Florisel enduroit pour l'amour de la Roine Sidonie.

CHAP. LVI.

GRande estoit la peine que dom Florisel souffroit pour la beauté de la Roine Sidonie : & telle qu'il passoit douloureusement le iour en continuël trauail, & la nuit sans aucun repos. La Royne pareillement sentoit iusques dans l'ame la force, & la violence, par laquelle elle s'essaioit de resister à l'amour, ne considerant qu'il ne peut souffrir la resistance, & encores moins le bon conseil: tellement que la faute du remede rēdoit la peine des deux égale. Or auint que dō Florisel estant guery de ses playes la Roine richemēt habillee se promenoit vn iour auec lui dans le beau iardin de la tour de Diane, fort ioyeuse de ce qu'elle, & sa fille, & tous les habitans de l'Isle s'estoient nouuellement faitz Chrestiens: & partant elle auoit enuoyé vers le saint Pere pour auoir vne dispense sur le mariage de la Princesse Diane, & du Prince Agesilan. Ce pendant que les autres Princes & Princesses se promenoient çá & là à leur plaisir, dom Florisel se trouuant seul auec la Royne, la mena seoir aupres de la fontaine du iardin, & voyāt le temps oportun, luy dist : Ma Dame, ie vous suplie de m'otroyer vne faueur. Il n'y a chose en moy (dist la Roine) qui ne soit à vous : partant demandez ce qu'il vous plaira, car ie ne sçache chose que vous me puissiez demander, laquelle ie ne vous aye desia otroyee. Helàs! ma Dame (dist-il) pour auoir receu voz plus grandes faueurs parcy deuant, ie suis maintenant en ceste grande tristesse, pour me voir autant esloigné de mon bon-heur, comme autresfois i'en ay esté pres. Ce dont ie vous veux suplier, ma Dame, est que pour me deliurer de telle angoisse, il vous plaise m'otroyer vn de ces deux remedes: ou bien m'alonger la vie en prenant pitié de mon mal ou bien auec ceste espee, mettre fin par vne seule mort, à tant de mortz qui me tourmentent, à fin qu'en m'ostant la vie de voz propres mains, ie satisface à l'offence que i'ay faite en la defendant tous ces ans passez contre vous & contre les vostres, veu mesmemēt qu'alors il m'estoit beaucoup meilleur de mourir, que non pas viure d'auantage pour endurer tant de cruelles douleurs cōme i'ē souffre maintenant pour vostre excellente beauté. O que ces Romains furent bien-heureux, qui au mylieu des aduersitez pouuoient sacrifier leur vie à l'immortalité de la renōmee! Ie vo⁹ suplie, ma Dame, puis que ma loy ne me permet faire vn tel sacrfice de moy-mesmes par mes propres mains, que vous le faciez par les vostres, tant pour vous vanger des offenses, lesquelles i'ay commises contre vous, que pour remedier à mes martyres. Il disoit ces paroles auecques tant de larmes, que sa face, & les mains de la Royne, lesquelles il tenoit entre les siennes, en estoient toutes arrosees. La Royne acompagnant sa douleur d'autant de pleurs & de souspirs, luy respondoit : Dom Florisel, ie prens ceste vēgeance de moi-mesme, par la contrainte dont i'vse sur moy, à fin de ne faire ce dont vous me priez. Mais puis qu'en la loy laquelle i'ay nouuellement receuë, il m'est autant peu permis comme à vous, faire le sacrifice duquel vous parlez, ne me requerez point d'vne chose qui ne m'estant defenduë par la loy diuine, me seroit encores impossible par la loy humaine, à cause de l'extreme amour que ie vous porte. Et quant au remede que vous demandez à vostre douleur, & que ie pourrois desirer à la mienne, vous souuienne qu'il n'est permis ny à moy ny à vous d'en vser, tant pour la chasteté en laquelle ie me doi contregarder en vostre endroit pour n'estre vostre femme, comme pour la foy dont vous

estes redeuable à vostre espouse, & laquelle ie ne voudrois estre violee par mon moyẽ. Ie vous prie donc desormais, en vous faignant quelque bon droit, ne me donner plus de tourment, que celuy lequel ie souffre pour le veritable tort, dont amour me moleste iour & nuit: & au reste croyez qu'en ceste mienne response, i'ay premierement resisté à ma propre volonté, à fin de mieux resister à la vostre. Dom Florisel ne pouuant plus souffrir ces dissimulations de la Royne, s'esuanouït comme mort dans son giron parquoy le voyant en si piteux estat, & contẽplant sa grande beauté vaincuë de l'ardent & ferme amour qu'elle luy portoit, se mit à tordre ses blanches mains, pleurer, & gemir par grande angoisse: & finablement à proferer auecq' maints souspirs ces douloureuses lamentations: O ame passiõnee, pourquoy m'acompagnes-tu si longuement en tant de mal-heurs! O vie sãs laquelle ie vy pourquoy me refuses-tu la mort? O amour volage, pourquoy permes-tu que i'aye égard a la raison de ma grãdeur? O grandeur royalle, pourquoy t'es-tu renduë serue de l'amour? O douleur angoisseuse, que ne m'otroyes-tu à la parfin quelque plaisir en ma douleur? O bien-heureux plaisir, pourquoy est-ce que ie t'ay en si grande hayne? Helàs! dom Florisel, pourquoy pris-tu le nom de Moraïsel? & toy, Moraïzel, pourquoy te voulus-tu rechãger en dom, Florisel, pour t'esloigner de ta Sidonie? En disant ces paroles, comme hors de soy & abandonnee de la raison, elle embrassa autãt amoureusemẽt qu'il estoit possible, dom Florisel, & tenant sa belle bouche iointe sur la sienne, sans auoir aucun sentiment, respandit tant de larmes sur le visage du Prince, qu'il reuint de pasmoison, & se trouuant en tel estat auecque vne ioye incroyable, commẽça à dire: Ie vous suplie, ma Dame, me dire si vous m'auez fait tant de bien par pitié q̃ vous ayez euë de moy, ou par plus grande cruauté, à fin qu'ayant receu de vous vne si grande faueur, i'augmente d'autant plus mon ennuy alors qu'il me la conuiendra perdre? Mais dom Florisel voyant qu'elle ne respondoit point, comme celle qui estoit pasmee sans se mouuoir aucunement, la leua entre ses bras, & luy baisant continuellement les yeux, le front, & la bouche, disoit, O moy miserable, comme le cruel amour à voulu que sans y penser, & priuee de tous sentimens, vous me fissiez vne telle grace pour me faire d'autant plus sentir ma douleur! O sage magicien Cinistide, qui as basty ces belles tours & ce beau iardin par ton sçauoir, ie te prie en vsant de tes arts, qu'à tout iamais tu nous faces demeurer en cest estat, ma dame Sidonie, & moy, à fin que sans sentimens elle m'otroye tousiours ceste faueur, & qu'auec tous mes sentimens ie puisse tousiours sentir la gloire d'vne si grande felicité. Mais ainsi qu'il disoit ces paroles la Royne retourna de pasmoison, & se trouuant le visage tout baigné des larmes du Prince, luy dist à grand trauail, Helàs! dom Florisel, pourquoy iettez vous l'eau de voz yeux dans l'ardente fournaise de mon cueur, à fin de rendre plus aspres les flãmes lesquelles desia y sont allumees? Coment auez-vous sceu, que voz larmes deuoient augmenter le feu, duquel vostre amour me tient embrasee, iusques à faire perdre en moy ma semblãce, pour mieux y engrauer la vostre, à fin qu'en obeissant à vostre volonté assez legiere, ie misse en oubly la mienne qui a esté tant constante iusques icy? Contentez-vous, ie vous supplie, de ceste faueur, & si vous m'aymez, aymez pareillement mon deuoit, & ne permetez point que ie m'offense moy-mesmes d'auantage: car en defendant mon honneur pour ce regard, vous defendrez encores celuy dont vous estes redeuable à vostre Helene: Las! dõ Florisel, puis que vous m'auez du tout ren-

renduë voſtre ſerfue en vous faiſant entierement ſeigneur de moy, aumoins faites comme preux Cheualier ce que ie ne puis faire comme foyble Damoyſelle, & me defendez à l'encõtre du cruel amour, lequel à deſia vaincu ma reſiſtance, me trouuant autant delicate & fragile pour me defendre de luy, comme ſes forces ont eſté grandes pour me vaincre. Faites que voſtre vertu ſuplee à mon imbecilité. Recompenſez mon peu de force par voſtre valeur & prouëſſe. Otroyez moy en reſiſtant à voſtre volonté, la reſiſtance qui me deffault pour reſiſter à la mienne. Supleez par voſtre hautain courage, à ce, en quoy le mien ſe treuue maintenant vaincu: & puis que ie vous ay aymee plus que moy-meſme, en vous donnant vne tant grande faueur, aymez moy auſſi plus que vous meſmes, en ne permettãt qu'à mon deshonneur ie vous obeïſſe d'auantage que ie vous ay deſia obey.

Dom Floriſel ayant ouy ces paroles de la Royne, luy reſpondit, Vous dites tresbien, ma Dame, ſi l'amour m'auoit otroyé la liberté laquelle de long temps il m'a oſtee. Mais ſi (comme diſent les ſages) l'amour eſt autant violent que la mort, & s'il n'y à vertu ny prouëſſe qui contre la mort puiſſent trouuer aucune reſiſtance, il eſt bien certain que ie ne peux eſtre aſſez fort pour reſiſter contre l'amour. Ie ſuis ſon priſonnier. Ie me ſuis randu à luy. Ie ſuis ſon vaſſal. Ie luy paye vn tribut ordinaire. Il tient inceſſamment mõ vouloir eſclaue ſouz le ſien à fin de rendre ma captiuité plus certaine, & la ſeigneurie qu'il a conquiſe ſur moi, plus aſſeuree. Or puis qu'eſtant ainſi ſurmonté, il ne me denie point en ſa victoire la gloire & le bien que ie pouuois eſperer eſtant vaincu, ie me monſtrerois trop peu hardy, ſi ie ne prenois maintenant la iouïſſance de la glorieuſe poſſeſſion, dont il m'a auiourd'huy donné la ſouueraine ſeigneurie, en recompenſe de mon ancien ſeruice, Adõc le Prince prit la Royne entre ſes bras, & commença à la baiſer & rebaiſer fort amoureuſemẽt, auecque toutes les careſſes & mignardiſes dont vn amant ſe peut auiſer. Toutesfois Galerſis afferme que pour lors il n'eut autres faueurs de la belle & vertueuſe Roine, outre celles qu'il pouuoit recueillir ſur ſa belle & vermeille bouche: neantmoins quant à moy, en cas que le dire de Galerſis fuſt veritable, ie pẽſerois que ce fut à raiſon des Princes & Princeſſes qui ſuruindrent à la fontaine, lors qu'il vouloit donner commancement à la plus affectionnee iouyſſance de ſes deſirs, ce qui luy auroit eſté empeſchement de paſſer plus outre, & à la Royne de luy en permettre d'auantage. Or apres que tous les Princes & Princeſſes eurent deuiſé de pluſieurs gracieux propos, ilz acorderent qu'au troiſieſme iour enſuyuant, Ageſilan ſeroit publicquemẽt fiancé auecque Diane: ce qui fut fait auecq' tout le plaiſir & reſiouïſſance que vous pouuez deſia penſer en vous meſmes, & que nous vous reciterons maintenant.

Comme Ageſilan & Diane, le Prince de Romme & le Royne Briangie furẽt fiancez, & comme Ageſilan fit la ducheſſe Lardenie Royne de Cores.

CHAP. LVII.

Le troiſieſme iour enſuyuant, le Palais fut tendu de riches tapiſſeries faites de ſoie cramoiſie, & de fil d'or de Cipre, pour ſolenniſer les fiançailles du Prince Ageſilan & de la Princeſſe Diane: & partant tous les Princes & les Roines habillez de leurs plus riches acouſtremens, s'aſſemblerent en la grande ſalle ou bien toſt apres Diane ſortit veſtuë en telle maniere: Elle auoit vne robe faite d'eſcailles d'or, embellies de fin eſmail de pluſieurs & diuerſes couleurs fort belles

les & naïfues. Ceste robe estoit doublee de fine pourpre rase, comme il sembloit à voir au trauers des de coupeures de ses manches lesquelles estoient fort estroites sur le poingnet, & autour du bras ouurees de riche orfauerie semee de grosses perles orientales: & sortoit par trois des plus grandes decoupeures, vn taffetas changeant, bouffant assez amplement, & en chacune des bouffes y auoit quatre autres ouuertures, & sur le mylieu de chacune, vn riche ioyau, qui diuisoit en deux ce peu de la chemise que lon voyoit blanchir entre les decoupeures. Le bas de la robe estoit si large & ample qu'il trainoit plus de deux grandes brasses en terre. Elle portoit vne ceinture, & vn carquant au col, faitz de fins & precieux diamās de valeur inestimable. Ses beaux cheueux estoient espars sur ses espaules, & reluysoyent comme fil d'or: sur iceux flamboyoit vne riche guirlande faite de rubis & de perles arrangez d'vne fort bonne grace en maniere de giroflees blanches & rouges. Ceste guirlande estoit atachee des deux costez à six tresses de ses cheueux, & de chacune tresse pendoit vn ioyau de gros diamans, si excellents & tant ingenieusement mis en œuure, qu'il seroit impossible de vous en exprimer le pris. Elle portoit aussi vne escharpe faite de toile d'or tant clere & deliee, que lon pouuoit voir tous ses autres habitz au trauers, & toutesfois elle estoit tellemēt bigarree d'azur, de verd, & autrement, que la couleur qui en sortoit n'estoit moins changeante que celle qui sort du col des paons oposé aux rayons du soleil. En tel habit la diuine & excellente Princesse Diane entra dans la grand' salle: le Prince dom Rogel, & le Prince dom Florestan habillez de riche drap d'or, la conduisoient par dessouz les bras: la duchesse Lardenie & la marquise de Lastes vestues de mesme liuree que la Princesse, luy portoient la queuë. A l'entree elle tenoit vn maintien de Deesse auecque si grande beauté & bōne grace, que ceux qui la regarderent en furent long temps esbahis, & comme rauis hors d'eux mesmes, ne pensans voir vne creature mortelle, ains quelque deïté descenduë des cieux. Apres Diane, sortit la royne Briangie, tant belle que chacun s'en esmerueilloit. Elle estoit vestuë d'vne robe de satin blanc, decoupé assez menu sur vn fons de toile d'or, & couuert d'vn retz de fil d'or & de soye cramoisie, sur chacun neu duquel y auoit vne grosse perle. Sa ceinture & le carquant qu'elle portoit au col, estoient de fins rubis. La couronne qu'elle eut lors sur son chef, fut assez basse, & ouuree sur vne riche guirlande faite de diuerse pierrerie. Sur chacun temple, elle auoit tissu auec ses cheueux, la façon d'vne petite tourelle, encerclee par le dessouz d'vne petite rouë d'or, couuerte de fines pointes de diamans. Quand elle entra en la salle, tous penserent que ce fust Daraïde, & de fait chacun la tint pour telle, iusques à ce que le Prince Agesilan vint entrer, tant richement acoustré, & auecque vne si grande beauté & bonne grace, qu'il seroit impossible de le reciter, & encores plus dificile à croire, à quiconques le pourroit comprendre en la pensée. Adonc au son de diuers instrumens, & auecque la grande resiouyssance d'vn chacun, Diane & luy furent fiancez, puis s'allerent assoir, & Agesilan estant au giron de sa Dame, auecque toute la felicité qu'il seroit possible de penser, prit ses belles mains entre les siennes, & luy dist, Ma dame, de tant hautes & cheualereuses entreprises, comme sont celles que ces belles mains m'ont heureusemēt fait mettre à fin, pour m'auoir nauré iusques dans le cueur, il ne pouuoit estre qu'apres vn long trauail, ie ne receusse ceste felicité de vous, auecque vostre clemence si long temps atenduë, en recompense de tant de rigueurs que i'ay souffertes en vostre seruice. Diane luy respondit,

Mon

Mon vray Seigneur & amy, ie ne veux point que vous faciez si grand cas d'auoir obtenu vne chose laquelle de long temps vous auiez meritee, car puis que elle vous estoit deuë à tresbonne occasion, le payement ne vous en pouuoit estre refusé : aussi suis-ie trop plus contēte de vous, que vous n'estes de la felicité que vous dites, en laquelle ie prens ce seul contentement de pouuoir resister à l'amour, iusques à ce que par le moyen de nostre mariage, ie soye satisfaite de mon honnesteté, & vous satisfait de voz pensees pour les auoir adressees en si bō lieu. Ma Dame (dist-il) ie vous remercie de l'asseurance que vous me donnez de vostre bon vouloir: mais atendu que ie puis cognoistre ceste bōne fortune, c'est bien raison que i'en face participās ceux qui m'ont accōpagné és trauaux lesquels il m'a cōuenu souffrir auāt que d'y estre parnenu. Acheuant ces paroles il se leua, & ayant fait signe à chacun de luy dōner audience, s'agenouilla deuant le Roy dō Falanges, & le Prince dom Florisel, les supliant de mettre le Royaume de Cores en sa puissance : mais les deux Princes le ayans releué fort gracieusement, luy respondirent que le Royaume lequel il demandoit, estoit sien, veu qu'il auoit eu la meilleure part du trauail en la cōqueste, & partant qu'il en pouuoit disposer ainsi que bon luy sembleroit. Il les remercia, & vint vers la duchesse Lardenie, laquelle se leua à son arriuee, & luy faisant vne grande reuerence, le Prince la prit par la main, & luy ayant rendu son salut. C'est a vous (dist-il) ma Dame, à qui le Royaume de Cores est deu, & vous prie le receuoir d'aussi bon cueur comme ie le vous dōne. Tout ainsi dōc que vous auez tousiours eu vostre part des douleurs, & trauaux que i'ay soufferts par le passé, ayez la encores maintenant de mō bon-heur auquel i'ay esté enleué auecque vostre ayde. Monsieur (dist Lardenie) ie vous remercie du grand bien qu'il vous plaist me faire, vous asseurant toutesfois que i'estime beaucoup plus l'amitié auec laquelle vous me faictes ce don, que la grande valeur d'iceluy : veu que le bon desir que i'ay tousiours eu, & auray toute ma vie de m'employer en vostre seruice, ne pouuoit receuoir autre moindre recompense que vostre amytié, & bonne grace, laquelle pour venir d'vn tel Prince comme vous estes, i'estime beaucoup plus que toute la Seigneurie du monde. En disant ces paroles elle s'agenouilla deuant luy pour luy baiser les mains, & luy pareillement deuant elle, disant Royne de Cores ma treschere Dame : il me sera trop mieux seant vous estant Damoyselle tant vertueuse, & si haute Princesse, que ie baise voz belles mains, que non pas vous les miennes.
Adonc il l'embrassa, & la prenant par la main, la mena seoir auecques les deux autres Roynes & Diane, lesquelles la receurent en grand plaisir de ce qu'Agesilan auoit faict, mesmement la Princesse, car elle aymoit de tout son cueur la roine Lardenie, laquelle se mit à genoux deuant elle, & lui voulut baiser les mains pour la remercier de la liberalité dont son fiancé auoit vsé enuers elle. Mais la Princesse Diane plorant de ioye, la baisa & embrassa par grand amour, & la fit rasseoir aupres d'elle. Adonc la Royne Briangie dist au Prince Agesilan : Monsieur, ie ne me sens moins vostre redeuable, pource que vous m'auez donné vne tāt vertueuse roine pour ma voisine, que pour m'auoir deliuree des menasses du Roy de Cores. Puis retournant son propos vers la Royne Lardenie, luy dist: Vraiement, ma Dame, vous vous pouuez vanter que vous estes Roynes de l'vn des pl⁹ beaux & riches roiaumes de toute la grand'Asie. A quoy la Roine Lardenie respondit, I'estime plus que tous les Royaumes du monde, l'amytié que l'excellent prince Agesilā & ma dame Diane me portent, & le moyen que ie me voy d'auoir

puiſſance en lieu, ou peuſt eſtre, i'auray l'occaſion de vous faire quelque ſeruice. C'eſt à moy (diſt la Royne Briangie) à vous rendre le ſeruice duquel vous parlez, car vous le meritez trop mieux : neantmoins ie vous remercie de tout mon cueur de voſtre bonne volonté enuers moy. Ie veux departir ce ieu, diſt le Prince Ageſilan. Comment ? Monſieur, diſt la roine Briangie en riant. Demandez vous comment (dit Ageſilan) c'eſt que ie vous veux faire Imperatrix de Rome, car Ageſilan eſtant paruenu à ſi grande & extreme felicité, il n'eſt raiſō que Daraïde qui lui en a eſté le moyen, demeure ſans aucune recompenſe. Et par-ce, ma dame, que vous tenez le lieu de Daraïde, c'eſt à vous à qui eſt deu ce guerdon. La roine qui par la contenance du prince dom Floreſtā entendoit deſia fort bien les paroles d'Ageſilan, prit vne couleur au viſage qui de beaucoup lui fit acroiſtre ſa premiere beauté & lui diſt : Helàs, Monſieur, vous m'auez mis en vn eſtat auquel ie ſuis desmariee de tous les Princes du monde. Comment cela? ma dame, diſt Ageſilan. Vous ſçauez (diſt la Roine) que Daraïde n'à iamais abaiſſé ſes penſees en moindre lieu que Diane, ou elle les à encores : parquoy tenant ſa place en iouiſſant de la cōpagnie de ma dame la princeſſe, ie garderay encores le hautain courage de Daraïde, & ne laiſſeray le plus grand' bien, à fin de m'adonner au moindre. Ma dame (diſt Ageſilan d'vne fort bonne grace) ie vous remercie de la bōne reputation que vous auez de Daraïde, & m'eſtime bien-heureux tant pour l'auoir peu mettre en lieu tel que ſes hautes penſees le meritoyent, que pour le noble portrait qu'elle repreſente à la grande gloire d'Ageſilan. C'eſt moy (diſt la Roine) qui ſuis la plus heureuſe pour ſucceder à tel bon-heur, & à fin que ie ne perde ce plaiſir de nōm, non plus que de repreſentation, ie veux que deſormais lon ne m'appelle point autrement que Daraïde. Ma dame (diſt Ageſilan) ie vous ſuplie me preſenter voz belles mains, à fin qu'en les baiſant ie vous rende graces du bon vouloir que vous auez à ſouſtenir ainſi le nom de Daraïde en ſa premiere excellence. O biē-heureux nō, qui s'eſt trouué digne de tant de faueurs. Alors Diane diſt : Mais moy trop plus heureuſe ! qui puis demeurer auec Daraïde & Ageſilan enſemblement, en vn ſi chaſte & pudicque amour! auecq' Daraïde, comme damoiſelle, & auecq' Ageſilan comme mon eſpoux : & veritablement ma felicité n'eſt point petite en ce qu'Ageſilan : comme damoiſelle, a gardé en ſes amours toute l'honneſteté auecque laquelle ie l'ay aimee, croyant ſon ſexe eſtre conforme à ſon habit, iuſques à ce qu'il à peu comme Ageſilan & vertueux prince, gaigner mon amour auecque tout l'égard & reuerence qui eſtoit deuë à ma grandeur. Maintenant doncq voy-ie bien que ma bonne fortune eſt acomplie en toutes ſes perfections puis que Dieu tout puiſſant m'à voulu ottroyer Ageſilan, ſans me priuer de la preſence de Daraide. Sur ces propos ils demenerent pluſieurs autres gracieuſes railleries, & depuis la Royne Briangie retint touſiours le nom de Daraïde, ſans conſentir que lon la nommaſt autrement (& ainſi l'appellerons nous deſormais en noſtre hiſtoire) au moyen dequoy le grand' amour qu' Ageſilan & Diane luy portoyent fuſt de beaucoup augmenté: Bien toſt apres tous les princes & renōmez Cheualiers qui eſtoyent en la cour de Guindaye, vindrent parler à Lardenie, comme à Roine de Cores, puis au ſon de diuers inſtrumens, Ageſilan & Diane, dancerent enſemble, dom Rogel & la Roine Lardenie, dom Floreſtan Prince de Rome & la belle Roine Daraïde, à laquelle il diſt en commençant le bal : Ma Dame, ie vous ſupplie accepter mō cueur lequel ie vous preſente, & me tenir pour voſtre Cheualier, vous offrāt de ma part toute la reuerence q̄ ie doi à voſtre grandeur

deur, comme à celle qui doit vn iour estre Imperatrix de Romme, car souz vne telle promesse seulement, ie vous ay ozé requerir de me donner ceste faueur. A ces paroles la Royne prit vne couleur qui luy acreut moult sa beauté, & ne fust aucunement mal contente d'estre ainsi aymee d'vn tel Prince, & tant grand' seigneur, nō moins riche de biens, que beau preux, & adroit de sa personne : partant en souzriant d'vne fort bonne grace elle luy respondit: Ie ne pense point, mōsieur que Daraide puisse receuoir vn autre cueur que celui de Diane, car l'excellence d'vne telle Princesse à laquelle i'ay desia donné mon cueur, ne souffre que i'en puisse accepter vn autre. Ayant acheué leur bal ils se retournerent asseoir, & dō Brianges dança auec la Marquise de Lastes, & dom Florisel supplia la Royne Sidonie de dancer auecque luy, ce qu'elle lui ottroya plus à la requeste d'Agesilan, que non pas à la sienne : le Roy dom Falanges & la Roine Alastraxeree sa femme dancerent pareillemēt ensemble. Cependant que ces Roys & Princes dançoyent dom Florestan trouua l'opportunité de parler à la belle Royne Daraïde, & luy dist : Ma Dame, puis que vo⁹ auez tant bien sceu forcer ma volonté, ic vous supplie en recompense m'ottroyer la vostre, en vous gardant tout l'honneur dont vn espoux est redeuable à son epouse: car s'il vous plaist me receuoir pour tel, ie vous iure que iamais autre que vous ne sera maistresse de mon cueur. La Royne lui respondit d'vne fort bonne grace: Nous verrons s'il vous plaist en ce que demandez, le cōgé que ma Dame Diane, me voudra donner, car estant Daraïde ie suis du tout esclaue, & ne puis rien faire sinon par la volonté de celle à qui i'ay otroyé la mienne. Ma Dame (dist-il) ie suis fort ioyeux de vostre response, & suis tres-content (moyennant que vous en soyez aussi contente) que ma Dame Diane face de ceste mienne demande ainsi qu'il luy semblera pour le mieux. La Royne le regardant d'vne fort bonne grace, lui dist: Ie tiendray pour fait tout ce que ma Dame Diane en fera. I'en suis tres-content, respondit le Prince, & tout ioyeux adressa son parler à Diane, & luy dist: Ie vous supplie, ma Dame, donner à la Royne Daraide, congé de m'ottroyer ce que ie lui demande. Diane lui dist en souzriant. Ie veux sçauoir que c'est que vous demandez, auant que lui bailler aucun congé. C'est (dist dom Florestan) que elle me reçoiue pour sien comme Imperatrix de Rome. Adonc la Princesse dist, Si le cueur de Daraïde, dont elle m'a par cy deuant donné assez bon gage, le peut souffrir, ie luy donne ce congé souz les conditions que vous auez proposees. Agesilan qui entendit ce propos, s'en voulut entremesler, & dist: Agesilā à auiourd'hui receu le gage auec lequel il laissa Daraïde en liberté: parquoy en souuenance du temps que i'ay demeuré en sa compagnie, ie la prie bien fort ottroyer à Monsieur le Prince de Rome ce qu'il luy demande. Ie ne sçay que respondre (dist la Royne) sinon que ie suis preste d'obeir à ma dame Diane. Diane voyāt le vouloir du Prince Agesilan, dist à la Roine : Que vous pourrois-ie commander autre chose, puis que la volonté qui est en moy ne peut contreuenir à celle du Prince Agesilan monseigneur & espoux ? Auecque ce commandement (dit le Prince Agesilan) ie prens la volonté de ma Daraide, & la donne à Monsieur mon cousin le Prince de Rome. Adonc publiquement en grāde ioye & resiouyssance, ils furent fiancez, au grand' contentement de toute la compagnie : car vous deuez sçauoir que la Roine auoit esté baptizée auec Diane. Les solennitez des fiançailles acheuees, les Princes fiancez entrerent, auecque leurs Dames en vne chambre à part, ou ils passerent le surplus du iour, prenant d'elles les faueurs que la promesse du futur mariage leur permettoit & Agesilan iouis-

iouïssant de la belle bouche de sa chere Diane, comme rauy hors de ce monde, luy disoit : Ma Dame, i'ay maintenant toute la felicité, qu'il me seroit possible de souhaiter, & me resiouis tellement de en iouir, que la mesme ioye m'oste vne grand' partie de ma resiouissance, car mon bon heur me semble si grand, qu'il m'est impossible de le comprendre bien en ma pensee. Las ! ma Dame, qui veid oncq ce que ie voy en vous voyant, & tenant entre mes bras, qui est de pouuoir regarder son ame auecque les yeux corporels? ce que ie fay, car ainsi que vostre bouche s'esloigne de la mienne, ie sens pareillement mon ame & ma vie se esloigner de moy, & veritablement elle s'enfuiroit du tout, si l'esperãce de iouir encores d'vne telle faueur, ne la retenoit en son premier estre. Le Prince de Romme disoit maintes sémblables paroles de grand'amour à la Royne Briangie, la caressant auecq' toute la gracieuseté dont il se pouuoit auiser : ce que Diane aperceuant, dist au Prince Agesilan : Ie vous prie, Mõsieur, mon bõ ami, ne le prendre point en raillerie, car tout le cueur me tres-saille, & ne puis souffrir qu'vn autre que moy ayt la iouissance d'vne chose tant bien ressemblante à ma Daraïde. Agesilan se prit à rire, & luy dist : M'ayãt auecque vous, ma Dame, vous n'auez aucune occasion d'estre ialouse des Damoyselles, & encores moins des Cheualiers. Apres auoir tenu maints autres gracieux deuis sur ce propos, ils retournerent en la salle, ou lon auoit desia couuert pour le souper, apres lequel toute la nuyct fut presque employee en yeux, dances, & autres passe-temps, tellement qu'il ne s'allerent coucher que bien peu deuant le iour, & se reposerent iusques à ce qu'il fust desia fort haute heure.

Comme les Princes fiancez esprouuerent l'auenture de l'Infant dom Rozaran, & de la Duchesse de Bauieres.

CHAP. LVIII.

LE lendemain les Princes, les Roynes & Princesses aians ouy la messe ensemblement & disné en la grand salle auec grand triomphe & magnificence, les Princes fiancez & leurs fiancees delibererent aller esprouuer l'auenture de l'Infant dom Rozaran, & de la Duchesse de Bauieres, du consentement des autres Princes, qui ne voulurent sortir du Palais, par-ce que le Roy dom Falanges disoit qu'il n'auoit aucun besoin de essayer ce dont il estoit tant asseuré par infinies autres experiences de l'amour de la roine sa femme, laquelle dit le semblable. Parquoy les fiancez furent seulement accompagnez de dom Rogel de Grece, qui menoit la Royne Lardenie, & du Prince dom Brianges, qui conduisoit la Marquise de Lastes, lesquels n'auoyẽt aucunement deliberé d'esprouuer l'auẽture. Estans arriuez deuant la tour enchantee, Diane dist que chacun esprouuast l'auenture qui voudroit, faignant quãt à elle, qu'elle ne la vouloit esprouuer iusques au lendemain : partant dom Rogel dist à la Royne Lardenie: Ma dame il sera fort bon que vous entriez là dedãs, à fin de vous mettre hors du doute q̃ vous pourriez auoir du vray amour que ie vous porte. Elle respondit en riãt. Tout ainsi que iusques à maintenãt vo9 n'auez point esté en doute de mõ amour aussi n'ay-ie point douté du vostre, au moyẽ dequoy ie n'ay que faire d'esprouuer l'auenture. Dom Rogel en riant luy dist: Vous m'estimerez tel qu'il vous plaira, mais si est-ce que l'amour duquel vo9 m'auez nauré, est si grand', que ie ne suis deliberé d'abandõner vostre compagnie sinon le plus tard qu'il me sera possible. Ce pendant le belle Roine Daraïde estãt entree

entree dans le chasteau enchanté, au son de diuers instrumens, se trouua dans la chambre de l'infant Rozaran, & prenant pitié de son mal, luy demanda l'ocasion de sa douleur, mais en ouurant les yeux deuers elle, il prit la semblance de dom Florestan, & dist à la Royne, fort esmerueillee de ce soudain changement: Ma dame Briangie, & la nouuelle Daraïde, sont les deux Princesses en vne, qui ont l'entiere seigneurie de mon courage, par le veritable & loyal amour que ie porte à celle, laquelle doit vn iour estre Imperatrix de Rome, qui me trouuera enuers elle autant acomply en loyauté, comme elle est en beauté & bonne grace. En acheuant ces motz il reprit sa premiere semblance, estant la Royne fort ioyeuse de sçauoir le bon amour que luy portoit son espoux, lequel elle aymoit pareillemẽt de tout son cueur: Incontinẽt apres l'éclair suruint, qui fit son ofice acoustumé, & la fit trouuer deuant l'entree du chasteau, auecque le grãd plaisir des autres Princes qui la voyoient toute estonnee. Dom Florestan monta le second en la tour, & se trouuant en la chambre de la Duchesse, luy ayant demandé la raison de ses doleãces: elle prit la vraye semblãce de la Royne Daraide son espouse, & auecq' vn ioyeux semblant, luy dist: Mon vray Seigneur & bon amy, ie vous ayme de tout mon cueur, autant que Princesse ayma onc Prince: estimez au reste, tout ainsi que vo⁹ auez esté le premier auquel i'ay donné mon amour, que vous serez pareillement le dernier qui en iouïrez, sans que aucun autre q̃ vous ayt iamais puissance sur moy. Adoncq elle se teut, & le Prince dom Florestan, luy disoit: Ma Dame, ie iugeois vostre cueur par le mien, duquel iusques icy ie ne fus oncques abusé. En disant ces motz il la voulut embrasser, mais elle retourna en sa premiere semblance, & l'éclair suruenant l'emporta auecques les autres Princesses, ou il fut fort ioyeusement receu de son espouse. Apres luy, Diane & Agesilan deliberez d'esprouuer l'aucture s'aprocherent de la porte du chasteau, aupres de laquelle Diane dist au Prince Agesilan: Monsieur ie suis contrainte de vous laisser icy puis que nous ne pouuons aller tous deux ensemble. Ma Dame (respondit-il) vous ne me pourrez desormais laisser loing de vous, car il est fort iuste que le corps suyue l'ame q ne vo⁹ pourra iamais abandonner: & puis que vostre merueilleuse beauté, peut, & doit entreprẽdre les choses merueilleuses, essayons à ne nous esloigner point en ceste espreuue de noz amours, veu que les miẽs ne s'esloignerent iamais des vostres. Faisons comme il vous plaira, dist Diane. Adonc s'estant pris par les mains, ilz entrerent ensemblément dans le chasteau, & le son des instrumens fut si doux & melodieux à leur entree, qu'il n'y eut celuy qui n'en fust esmerueillé & presque rauy hors de soy. Mais vous deuez sçauoir qu'ilz ne furent si tost entrez, qu'ilz trouuerent deuãt eux l'Infant Rozaran, & la Duchesse de Bauiere desenchantez, qui les receurent auecques fort grandes reuerẽces, leur disant: Bien venuz soient ceux q par leur extreme beauté & loyaute, nous donnent la liberté qu'ilz perdent, pour la trouuer en l'heureux acomplissement de leurs desirs: car ilz en iouïront, sans auoir aucun moyen de sortir, iusques à ce que les deux autres les plus parfaitz de tout le monde en beauté, & en loyauté, d'amour, se viennent icy assembler auec eux, pour leur rendre la liberté, & pour les priuer de leur ioye. Ainsi qu'ilz acheuoient ces motz, ilz sortirent dehors par la porte du chasteau, se trouuans en tous leurs sentimens: mais ilz ne furent si tost sortiz que les portes se fermerent auecq vn tresespouuentable bruit, & sur icelles s'aparut soudainement vn tableau de marbre noir, engraué de lettres d'or, qui disoyent ainsi:

La sortie des deux plus excellens en amour & en beauté, sera defenduë, iusques à ce que deux autres auecque la souueraine excellẽce de leur excellence, ayent moyenné leur sortie par leur entree: & iusques alors ilz demeureront renfermez en leur gloire, iouissans de leurs loyalles amours, & du repos tant desiré.

Tous furent effrayez de ceste fortune & comme rauis hors de leurs sentimens, ne sçachans bonnement que dire ny que faire: & combien qu'ilz essayassent à ouurir les portes, toutesfois iamais ilz ne les sceurent tant soit peu faire mouuoir: au moyen dequoy emmenans auec eux l'Infant dom Rozaran, & la Duchesse desenchãtez, s'en retournerent au Palais ou chacun fut fort esbahy de ces nouuelles. Mais le Roy dom Falanges dist qu'ẽ ces accidens qui auenoient par cõtrainte il n'i auoit autre meilleure medicine que la patience: & puis qu'ilz estoient si bien acompagnez ensemble, qu'il ne falloit point estre enuieux de leur bon-heur, adioustant que selon son opinion, il ne leur seroit permis de sortir iusques à ce que l'excellent Roy Amadis, & la royne Oriane, par l'extremité de leurs amours, les eussent mis en liberté selon ce qui estoit contenu dans le tableau: & partant que lon leur deuoit enuoyer Embassadeurs, pour les suplier de se venir esprouuer à l'auanture, & deliurer leurs enfans de ceste prison. Chacun s'acorda au conseil du Roy dom Falanges, & souz cest espoir, la royne Sidonie fut aucunement consolee de l'absence de sa fille, & commanda incontinent au Duc d'Alfarce de faire equiper vne nef, pour s'en aller en Constantinople, auec vne lettre de tous ces nobles Princes, pour suplier le Roy Amadis de venir mettre deux des plus excellens personnages de sa lignee en liberté. Auecque ceste lettre le Duc d'Alfarce partit, laissant la cour en grand' tristesse, & nous le laisserons aller son chemin, pour vous reciter ce qui suiuit aux deux excellens Princes apres qu'ilz furent entrez dans la tour enchantee. Mais ce pendant vous deuez sçauoir que l'infant dom Rozaran descouurit tout son secret, & celuy de la Duchesse de Bauieres son espouse: parquoy estans recogneuz des Princes, ilz furent fort bien acueillis, & auecque grand honneur la royne Sidonie luy fit donner vn bon logis en son Palays, & de là à quelques iours ilz furent espousez en grande solennité, auec la resiouissance de toute la cour, ou lon ne faisoit mention que de ieux & passe temps, en atendant la venuë, ou à tout le moins des nouuelles du roy Amadis & de la royne Oriane, car il n'y auoit celuy qui pour le recouurement de la liberté d'Agesilan & de Diane, ne tint les paroles du Roy dom Falanges pour vne veritable profecie.

De la glorieuse fin des amours du Prince Agesilan & de la Princesse Diane, renfermez dans le chasteau de la Duchesse de Bauiere.

CHAPITRE LIX.

Incontinent que l'Infant dom Rozaran, & la Duchesse furent sortiz du chasteau enchanté, les portes s'estant refermees, Agesilã & Diane se trouuerẽt en vne belle chãbre, laquelle estoit toute enuironnee de tresreluysantes verrieres, & en icelle estoit paint au naturel tout l'éuenement de leurs amours, & au mylieu de la chãbre y auoit vn lit, les courtines duquel estoient de toile d'or rayõnee de fil d'argent. Se voyans en tel estat, & oyans vne fort doulce melodie de plusieurs & diuers oyseaux, qui s'entendoit comme hors de la chambre, Agesilan auecq'tant de plaisir qu'il seroit impossible de l'exprimer, embrassa la Dame Diane, & à fin de ne laisser perdre la bonne

ne oportunité qui s'estoit presentee, luy commença à dire: Vous pouuez maintenant voir, ma Dame, comme Dieu a cogneu le guerdon q̃ ie meritois pour mes peines passees, puis qu'il me l'a voulu apareiller en si beau lieu, & en vn temps tant à propos. Or puis que vous voyez en ces verrieres tant bien representez au vif, les trauaux, & les douleurs auec lesquelles Daraïde à sceu couurir vostre Agesilan souz son habit desguisé, s'aydãt des armes d'vne Damoyselle, pour resister à voz dissimulations, ie vous suplie, ma Dame, puis que d'vne si excessiue peine, il m'est maintenant permis de recueillir vne si extreme ioye, ne me blasmer si ie ne laisse passer en vain l'ocasiõ qui se presente, veu la plainte que ie pourrois faire à l'auenir de moy-mesmes, si par couardie ie perdois le temps qui m'est apresté pour le nouueau repos de mes anciennes douleurs. Diane estoit tant troublee de se voir seule auec Agesilan, & de luy ouïr dire telles paroles, qu'elle ne sçauoit que dire, ny que respondre: neantmoins, quelque peu apres elle luy dist: Monsieur, veu que me prenant à femme, vous auez encores pris sur vous l'ẽtiere charge de mõ hõneur, ie vous suplie ne m'oster ce que vous estes tant obligé à me garder, & par vostre vertu supleer à celle qui me pourroit defaillir, destournant de vous celle vaine & volage volõté que ie puis cognoistre en vostre visage, à fin que par tel moyen ie demeure satisfaite de ce qui est hors de ma puissance, cõbien qu'il soit en mon vouloir. Car encores q̃ vous vueillez vser enuers moy de force, si estce que ie ne vous souffriray prẽdre riens de moy, outre ce que vous en auez eu par cy deuant, iusques à ce que la solennité de noz noces, me puisse deliurer du deshonneur, lequel autrement ie pourrois encourir. Agesilan luy respondit: Ma Dame, si ie pensois aucunement offenser vostre hõneur en cecy, ne croyez que ie peusse auoir le courage de tõber en telle infamie. Mais puis que souz le tiltre de mary, il m'est permis vser de la force, de laquelle vous ne voulez vser pour forcer vostre volõté, ie vous suplie, ma Dame, ne me laisser aucune ocasion de me plaindre vn iour de moy-mesme: car veritablemẽt la gloire de mes aduantures passees, auroit esté tresmal employee en moy, si pouuant maintenant iouïr de la fin pour laquelle ie les auois entreprises, la couardie me faisoit perdre vn bon-heur si long temps atendu. La Princesse fort troublee luy dist: Ie vous suplie ne m'importuner d'auantage, car vous me donneriez trop grand ennuy, si vous entrepreniez sur moy pl⁹ que ie ne voudrois vous otroyer. Agesilã estimant que le temps plus oportun ne luy defaudroit point, selon la disposition qu'il en voyoit apareillee, ne la voulut presser plus auant, craignant de l'ennuyer, cõme il auient souuẽtesfois a ceux qui loyallement ayment, qu'ilz se mõstrent les plus craintifz, es lieux ou ilz deuroient estre les plus hardiz. En ces pensees il luy dist: Puis qu'ainsi est, ma Dame, que ma volõté se reigle entieremẽt selon la vostre, ie ne puis faire autre chose sinon ce qu'il vous plaira me commander. Ie tiens à grand' faueur (respõdit elle) ce que vous me venez de dire: vous priant auoir tousiours en souuenance, ce mien honneur, dont ie vous ay entierement donné la garde. Adonc ilz s'assirent en deux basses chaizes qui estoient aupres du lit, ou ilz demeurerẽt tout le reste du iour, deuisãs de maints gracieux propos. Et ainsi que la nuit cõmençoit à s'obscursir, deux tresbelles Damoyselles vestuës de robes de drap d'or frizé entrerẽt en la chãbre, tenans chacune vn flambeau en la main, qu'elles mirent, s'enclinant iusques en terre, en deux chandeliers d'argent, que portoient deux autres Damoyselles vestuës en mesme maniere. Apres elles, entrerent plusieurs autres Damoyselles en pareil habit que les premieres, & mirent deuans

deuant les Princes vne table, & sur icelle quatre autres châdeliers d'argent, auecq' quatre flambeaux de cire vierge: puis leur aporterent maintes viandes exquises, & de plusieurs sortes de confitures, auec vn fort bel ordre de seruice: & à chacune fois qu'elles entroient pour seruir, lon entendoit vne fort doulce musique de plusieurs instrumens: & ce pendant les Damoyselles ne disoient ne respondoient vn seul mot, à chose que lon leur peust dire, ains faisoient leur seruice en grande reuerence, monstrant au surplus assez de grauité en leurs maintiens. Mais sçachez qu'Agesilan ne prit goust en aucune des viandes qui furent seruies, estimant que desormais il n'auroit plus l'ocasion qu'il auoit laissé passer, dont la Princesse Diane n'estoit moins ioyeuse, que luy triste & melancolique. Apres le souper, les tables furent leuees, & lors au son de diuers instrumens entrerent en la chambre plusieurs belles Damoyselles, qui dançoient en maintes estranges manieres, & apres qu'elles eurent ainsi dancé quelque espace de temps, s'en allerent faisant grande reuerence au Prince & à la Princesse. Bien tost apres, les Damoyselles qui auoient seruy au souper retournerent, aportant des conserues de diuerses sortes, dôt les Princes prindrent ce qui bon leur sembla: & la colation acheuee, elles sortirent, puis rentrerent tantost apres, & l'vne d'elles prit Diane par la main, l'émenant auecq' elle, sans qu'Agesilan peust auoir la hardiesse de luy dire vn seul mot: & ainsi la conduit en vne autre belle chambre, & apres luy auoir despouillé ses habillemens, la coucha en vn riche lit, laissant vn flambeau allumé aupres d'elle. Diane ne fut moins estonnee que resiouïe, pensant estre deliuree de l'importunité du ieune Prince, lequel se voyant seul, & priué de sa Diane, à peu qu'il ne mourut de tristesse, accusant sa couardie, & disant Moy mal-heureux! qu'il me seroit bien employé que iamais ie ne reuisse ma Dame, puis que par ma faute de cueur, i'ay laissé perdre la felicité que l'ocasiô m'auoit apareillee. Disant ces paroles & plusieurs autres semblables, il demeura pêsif tout vn long temps iusques à ce que les Damoyselles qui auoient emmené Diane reuindrent vers luy, & l'ayant despouillé le mirent au lit, laissant pareillement vn autre flambeau allumé aupres de luy. Adoncq' il se trouua tant hors de soy qu'il ne sçauoit quel conseil prendre, & fut long temps sans pouuoir dormir: puis comme retournant de pasmoison: Que fay-ie (dist-il) fol que ie suis? que me seruent tant de souciz? puis-ie bien endurer d'auoir perdu ma Dame sans faire mon deuoir de la chercher? Alors il se leua en sursault, & sortant de la chambre sans s'aperceuoir qu'il estoit nu, entra en vne grand' sale, & en vn coing d'icelle aperceut de la lumiere entre la tapisserie, aupres de laquelle arriuant il la leua, & entra en vne fort belle chambre ou Diane estoit couchee: mais il ne l'eut si tost aperceuë & recogneuë, qu'il tressaillit de grande ioye, & dist: O bien-heureux enchantement qui m'as apareillé tant de bon-heur! Acheuant ces motz, il se coucha dedans le lit auecq' sa Dame, laquelle l'ayant senty aupres d'elle fut fort troublee: mais neantmoins il la prist entre ses bras, & comme hors de soi pour l'extremité de la ioye, voyant en sa puissance toute la felicité qu'il auoit iamais desiree, emporta presque par force le par fait gaige de son amour: & cueillant la fleur de sa virginité, acomplit le plus ardent des ses desirs. Adonc Diane monstrant vn fort grand courroux, luy dist: Ie n'oublirai iamais le tort que ceste nuit vous m'auez fait, puis que vous auez voulu auoir de moy par force, ce que le temps sans offencer ma chasteté, vous pouuoit otroyer de mon propre vouloir. Maintenant vous me donnez bonne ocasion de me plaindre du loyal amour que

que ie vous ay porté iusques icy, puis que vous m'en rendez si mauuaise recõpense, car vous satisfaire à vostre volonté, vous m'auez ozé laisser sans la satisfaction de la mienne, laquelle tachoit à m'entretenir tousiours en mon premier honneur, & neantmoins sans craindre ceste offence, & encores moins celle que vous auez commise contre Dieu, vous auez entrepris sans son congé, ce que vostre deuoir, ni le mien ne vous pouuoiẽt aucunement promettre. Agesilan voiant sa Dame tant ennuiee, lui dist: Ie vous supplie, ma dame, n'acourcir la ioye que i'ay receuë: n'accusez point le bon-heur que m'à ottroyé la fortune: ne blasmez ma victoire apres laquelle lõ ne me pouuoit iustement denier le triomphe: ne m'estimez indigne de la recompense que mes hautes pensees m'ont faict meriter: ne me vueillez oster le plaisir que i'ay acquis par mes douleurs, ny le repos de mes tourmens, ni l'alegemẽt de mes souciz, ni la consolation de mes trauaulx: & ne faites, ie vous supplie, qu'apres auoir iouy de la fin de mon plus grand bien, ie me reuoye au commencement de mon plus grand mal. Diane oyant telles paroles proferees, auecque vn si grand amour d'Agesilan, qu'elle aimoit (quelque semblant qu'elle fist) plus que Damoiselle n'aima oncques Cheualier, lui dist: Or sus, ie vous pardonne ce que vous anez fait contre moi, & l'ennui que vous m'auez donné, si vous pouuez laisser celui duquel en m'offensant vous vo⁹ estes offencé vous-mesme. Agesilan le embrassa fort amoureusement, & lui dit: Làs! ma Dame, comme pourray-ie vous rendre les seruices que ie vous doy, & recognoistre vn si grand bien cõme celui duquel maintenant vous me faictes iouissant? En ce plaisir voyant les beautez secretes de sa Dame, estre egalles à celles, qui se monstroyent par dehors, comme hors de soy, il disoit: O bienheureuse peine de laquelle peut sortir vne si grande ioye! O bienheureux mal, qui m'a esté cause d'vn si extreme bien! O bien-heureuse Daraïde, qui auecque ses armes à peu donner vne si belle victoire à Agesilan! O bien-heureux Agesilan, qui pour auoir esté vaincu de l'amour à peu meriter vn si beau triomphe Helàs! ma dame, les paroles me defaillent pour exprimer ma ioye: qu'il pleust à Dieu nous laisser tousiours icy renfermez, pour iouïr de la vraye & plus grande seigneurie qu'on pourroit penser, qui est le contentement. Làs! mon plaisir est si extreme qu'il sufiroit pour imposer fin à ma vie, s'il n'estoit temperé par la crainte que i'ay de me veoir, & peut estre bien tost, esloigner de ceste felicité: mais ie me console par l'espoir qui me promet de iouïr au ciel eternellement de vostre tant aimee presence, san auoir plus la crainte de vous perdre, comme ie pourrois auoir en ce monde. Monsieur (respondoit la Princesse) ie n'eusse point esté moins heureuse que vous heureux, si vous n'eussiez temperé mon bon-heur, en me le faisant receuoir plustost q̃ mon honnesteté ne le permettoit. Helàs! ma Dame (disoit-il) ie vous supplie ne renouueller plus mon tourment, si vous voulez que ie demeure plus long temps en vie. En ces propos & autres amoureux deuis, ils passerent toute la nuit, auecque tout le plaisir qu'il sçauroit estre possible de comprendre. Or sçachez que pour la perfection de leurs amours, la Duchesse de Bauieres auoit dressé cest enchantement, pour donner à Agesilan le bien si long temps attendu, lequel par autre moyen il n'eust peu receuoir si long tẽps ny les deux loyaux amans iouïr de l'accomplissement de leurs desirs, à raison des grandes & merueilleuses choses, qui auindrent depuis, comme il vous sera recité au treziesme liure de ceste histoire. Ayant donc passé la nuit & vne grande partie du iour suiuant en ceste recreation, les damoiselles qui les auoyent seruiz

ſeruiz au ſoir, entrerent en la chambre, portant pluſieurs riches accouſtremens, deſquels elles reueſtirēt les deux Princes Diane ſe trouuant toute vergongneuſe à ſon leuer. Apres qu'ils furēt habillez, elles les menerēt en la grande ſale, & leur donnerent pluſieurs exquiſes & delicates viandes,& apres le repas,les tables eſtant leuees,vne porte de la ſale s'ouurit & s'aparut aux deux amās, vn fort grād & beau iardin,peuplé de pluſieurs ſortes d'arbres, & ayant le par terre embelli de diuerſes fleurs,ſur leſquelles volletoyent maints petits oyſillons degoiſans fort doulcement leur ramage. Adoncque les Princes ſe prenans par la main, entrerent au iardin, ou ils trouuerēt pluſieurs belles fontaines dont les baſſins eſtoyēt d'albaſtre, de criſtal, de porfire,de iaſpe, ou des pareilles riches matieres miſes tres-ingeuieuſement en œuure. Ainſi auecque toute la felicité que lon pourroit penſer, les deux ieunes amans iouïſſoyent de leurs amours,eſtans ſeruiz autant excellentement par les damoiſelles enchantees, cōme leur grandeur le meritoit. Toute la nuyct ils eſtoyent enſemble,& tout le iour ils ne ſe pouuoyēt ſeparer: & ſi quelque fois par fortune ils ſe perdoyent de veuë, le temps n'euſt ſceu eſtre ſi brief, qu'il ne leur ſemblaſt durer plus de mil ans. Or en ceſte bienheureuſe vie, & eſtrange fin de leurs amours, nous les laiſſerons iuſques à ce q̄ l'ocaſion ſe preſente pour les remettre en liberté,& leur interrōpre ce bō-heur.

Des propos que tint dom Filiſel auecque deux Damoiſelles en retournant de la cité de Athenes: & comme le Duc d'Alfarce arriua en Conſtantinople.

CHAP. LX.

DOm Filiſel de Monteſpin,demeura long tems en la cité d'Athenes attendant quelque changement de ſes infortunes: mais voyans que tous les iours la belle Marfire deuenoit plus ſuperbe contre lui,& que d'autant plus il la ſupplioit, d'autant plus elle lui eſtoit cruelle: Il delibera de retourner en Cōſtantinople: & de fait ayant pris cōgé du Duc & de la Ducheſſe, ſe mit en chemin, ſur lequel le troiſieſme iour il rencontra deux damoiſelles richement en ordre,& d'aſſez grande beauté, qui tenoyent pareillement le chemin de Conſtātinople, & s'en alloyent à vn leur chaſteau. Le cheualier les ayant ſaluees,& elle lui,leur dit: Mes Dames en qu'elle part s'adreſſe voſtre chemin? Icy deuant(reſpondirent elles) à vn chaſteau qui eſt ſur le grand chemin de Conſtantinople. Ie vois pareillement là, diſt le cheualier. Dieu ſoit loué(dit la plus belle des deux)car à tout le moins nous ſerons bien acompagnees en noſtre voyage. Ie ne ſçay comme ce ſera pour mon regard (diſt dom Filiſel) car mes deſtinees ne ſont point telles. Comment entendez vous celà? dit Carpente,car ainſi auoit nom la damoiſelle. Par-ce (diſt-il) que ſelon la cruauté de mes deſtinees, ie crains de cheminer lōg temps en la compagnie de deux ſi belles damoiſelles comme vous eſtes.Carpente le regarda, & le trouua ſelon ſa fantaſie le plus beau & diſpoſt Cheualier, qu'elle euſt encores iamais veu, combien qu'il fuſt aucunement meigre & triſte: parquoy elle lui diſt: Ie ne puis penſer, Seigneur Cheualier, vous eſtant de tant bonne grace, & de ſi haute cheualerie, ainſi que ie preſume par voſtre belle proportion de corps,comme vous eſtes ainſi mal traicté d'aucune damoiſelle. Ie le ſuis ſi mal(diſt il)qu'il me ſeroit impoſſible de vous le pouuoir aſſez exprimer, car il ſemble qu'amour m'euſt pour vn tēs mis au plus hault de mō cōtentemēt, pour me faire trebucher en la plus grāde douleur,qu'hōme ayt iamais experimentee:pour ce que le deſir d'attaindre en vn hault lieu,ne donne point tant d'ennuy, com-

comme lon à de douleur si lon en trebuche apres y estre paruenu auec grād trauail. Faictes moy bien entendre celà: dit l'autre damoiselle nommee Larice. Ie suis content de le vous dire (respondit le Cheualier) à fin que vous entendiez la plus grande cruauté, de laquelle vous ayez encores ouy parler: & soudain il leur conta tout ce qui s'estoit passé entre lui & Marfire, ainsi qu'il vous à esté recité cy dessus:& ayāt acheué son propos, leur dist: Ie souffre beaucoup plus pour le peu d'amour que ma dame à monstré auoir à son honnesteté, que pour la grāde haine qu'elle ma monstree, alors que ie l'aimois le plus: veu qu'vne telle dame s'estant obligee à m'aymer toute sa vie, ne pouuoit autrement me guerdonner de mon amour, que par vne amour reciproque. Elle donc ayant failly à son deuoir, i'ay plus de tourment pour sa faute, que pour ma perte:& toutesfois ie ne puis m'engarder de l'aimer encores que i'aye tresbonne occasion de la hair. O Dieu (dist Carpēte) cōbien celle dame dont vous parlez à mal fait son deuoir enuers vous! Si mal (dist dom Filisel) que ie crains de plus mettre mō affection en aucune dame ny damoiselle. Ha, Seigneur Cheualier (dist elle) pour vne seule ne condamnez toutes les autres: car ie ne pense point qu'en tout le monde se peust trouuer damoiselle d'honneur, qui voulust estre tāt ingrate:& ne puis croire que celle dont vous parlez n'aimast en plus que d'vn endroit: car pour departir l'amour en plusieurs parties à la parfin il vient à neant, & comme vous pouuez sçauoir, si la mer estoit separee en beaucoup de parts, elle seroit conuertie en ruisseaux. Encores m'à elle (dist le Cheualier) refusé l'eau de ces ruisseaux dōt vo⁹ parlez, sans auoir iamais commis aucune offence contre elle, apres l'auoir seruie auec toute la reuerence qu'il est possible à vn loyal amoureux de garder à sa Dame. Si elle aime en autre part, ie n'ē sçay rien, car ie l'ay cogneuë tant rigoureuse, tāt rude, qu'il me semble impossible que elle puisse aimer en aucū lieu, veu qu'elle n'à point aimé celui à l'amour duquel elle-mesme s'estoit obligee. Laissez la, Seigneur Cheualier (dit Larice) pour telle qu'elle est, & ne parlons plus de sa cruauté, car iaurois honte, moy estant Damoiselle, d'ouyr dire qu'vne Dame de valeur eust peu commettre telle faute. Parlons doncques de ce qu'il vous plaira (dist le Cheualier) & poson le cas que le mal-heur ayt plus esté cause de mon tourment, que la cruelle hayne de ma Dame. Veritablement (dist Carpente) vous la deuez beaucoup aimer. Pourquoy? dist-il. Par-ce (respōdit la damoiselle) que vous ne vous pouuez tenir de en parler. Or bien (dist-il) puis qu'il vous plaist, n'en parlons plus: si est-ce que ie vous asseure bien que la raison de la plainte, plus que la force de l'amour, m'en à fait dire ce que ie vous en ay dist. Laissons doncque ce propos, Seignenr Cheualier (dist Carpente) & nous racontez des nouuelles des damoiselles d'Athenes, car elles ont le renom d'estre belles par dessus toutes les Dames des autres citez de Grece. Elles me semblent fort belles (dist le Cheualier) mais ie les estime bien autant rigoureuses & mal gracieuses qu'il seroit possible de croire, selon ce que i'en ay veu experience. Adonc les Damoiselles se prirent à rire, & continuerent sur ce propos plusieurs gracieuses railleries. Dom Filisel quelque fois leur disoit qu'il n'auoit point veu tant de belles Damoiselles, ny de tant bonne grace, comme elles estoyent, & que certainement en ceste sienne tristesse Dieu luy auoit enuoyé vne si bonne compagnie pour le resiouir. Toutesfois (dist Carpente) il me semble que vous retourniez tousiours à voz premieres lamentations, en vous plaignant de celle qui tient vostre cueur tant passionné. Ma bōne dame, dit-il, l'hōme qui à sentu-

à sentiment, est cõtraint de sentir la douleur, mais le temps guerist toutes choses & defaict souuentesfois ce dont il auoit esté auteur. Il est ainsi (dist la damoiselle) car toutes les choses de ce monde se font & defont auec le temps : mais retournez vous à Dieu, Seigneur Cheualier & ne vous tormentez plus pour ceste folie, car par-ce moyen vous serez bien tost hors de l'ennui ou ie vous voy. Vous me conseillez tres-bien, ma Dame (respondit-il) puis que ie n'ay iamais eu le temps me pouuoir repētir de ma faute si bien comme à ceste heure, ayant aimé de tout mõ cueur celle que i'ay trouuee tant ingrate à m'en donner la recõpense? car asseurément il n'y a pris de si haute valeur, qui puisse bien recompenser le vray amour qu'vne pareille & aussi seruante affection. Sur ma foy, dit Carpente, vous me semblez de tant bonne grace, & de si bonne compagnie, que ie ne puis pēser aucune raison pour laquelle vostre Dame vous ait abandonné, si ce n'est pour en aimer vn autre, qu'elle pouuoit autres-fois auoir aimé deuant vous. Ie n'en sçay point l'occasion (respondit-il) mais l'effet en donne quelque tesmoignage, toutes-fois si i'en ay eu quelque doute, ie ne fus iamais si fol que de faire aucun semblant de rien en cognoistre. En celà (dist Carpente) vous fistes fort sagement, car il n'y à chose qui plus desplaise aux femmes, que le soupçon qu'on monstre auoir d'elles. Ie suis de cest aduis, dist-il, & en quelque part que i'aime, ie vous asseure bien que ie ne parleray iamais vn seul mot de ialousie à bon escient, mais bien par ieu, comme on à accoustumé en deuisant de ses amours : car ie sçay bien que les Dames & damoiselles se sentent incontinēt scãdalisees quand lon monstre quelque desfiance de leur vertu. Par tant les ialousies doiuent estre legierement disputees entre l'amant & son amante, & quand on se trouue auec les personnes d'honneur, l'on n'en doit parler en aucune maniere, principalemēt auecque les femmes mariees, tant à fin qu'elles ne pensent que leur amans croyent qu'elles aiment aucun autre plusqu'eux, cõme aussi pour ne leur dõner ocasion de se faire delaisser d'elles, en leur monstrant la tache que par tel moyen elles font à leur honneur. Ce qui faict souuentesfois indiner les Dames contre leurs propres maris, desquels elles font peu de conte, s'ilz monstrent auoir aucun soupçon de leur chasteté : car ils doiuent aimer l'honneur de leur femme, & nõn en estre ialoux, à fin qu'ayant leur honneur en recommēdation, elles n'ayent aucun moyen de le tenir en peu de conte, aussi à ce qu'elles mesmes ne s'estiment moins de ce qu'il leur semble estre estimees de leur maris: car il n'y à chose qui entretienne mieux l'honneur entre les hommes & entre les femmes, que la honte que lon à de le perdre. Parquoy les maris ne doiuent parler auecque leurs femmes de ce qui peut diminuer leur vergongne. Ains plustost de ce qui leur peut augmenter, d'autant que celui qui n'a honte de mal faire, & est du tout effronté, ne peut prendre que mauuaise fin. I'ay esté vn peu long en ce propos, par ce que i'en puis donneur cõseil, comme celui qui à l'experimenté. Veritablement, Sire Cheualier (dirent les damoiselles) ce que vous nous auez dit nous pourra beaucoup profiter si no⁹ sommes quelques-fois mariees. Ainsi deuisans de maints gracieux propos, ils arriuerent au chasteau des damoiselles, ou dom Filisel fut bien hebergé, & le lēdemain apres auoir pris congé d'elles, il retourna à son chemin, sur lequel lui auindrent plusieurs belles aduentures. Estant finablement arriué à Constantinople, il fut bien receu de tous mesmement de ses pere & mere, & la se remit à aymer plus que deuant l'Infante Anaxarte, auecque deliberation de ne dõner iamais son amour à autrre. Trois iours apres la venuë

tuë de dom Filisel, le Duc d'Alfarce enuoyé de la part de la Royne Sidonie se presenta en la grand' salle du Palais, deuant tous les Princes qui lors y estoient, & apres auoir esté receu comme il meritoit, il presenta au Roy Amadis, & à la Royne Oriane, la lettre de sa maistresse, & l'ayant descachetee on la trouua de telle teneur.

Lettere de la reyne Sidonie.

Aux treshauts, tresillustres, & tresexcellens Princes le Roy Amadis de Gaule, & la royne Oriane: Sidonie Roine de l'Isle de Guindaie, & tous les Princes, Rois & Roynes assemblez en sa grande cité, enuoyent le salut q̃ Dieu leur a ottroyé apres plusieurs calamitez passees. Sachez donc, tresexcellent Roy, que l'inconstante fortune depuis que la déguisee Daraïde eut mis le Prince Grec en ma puissance, reduisit nostre estat en telle extremité, que nous & les nostres estions tombez en vne miserable seruitude, si les victorieux Princes, le Roy dom Falanges d'Astre, & la cheualereuse royne Alastraxeree, ne nous eussent secouru en ce besoing, car ma cité estant presque prise des ennemys, qui ia commençoient à entrer dedans ces deux nobles Princes, n'osterent seulement aux Roys de Russie, & de Gaze, la cité, & la victoire qu'ilz estimoient desia certaine, mais encores les mirent en route, eux & leur confederez, de façon qu'ilz nous remirent en nostre premiere liberté. Au moyen dequoy selon les profeties precedentes, Daraïde ayant passé la caue de Febus, decapita en ma presence dedans la tour de Diane, la statuë de dom Florisel, la teste duquel me priua de tous sentimens, & fit efforcer dom Rogel de Grece, à vanger la mort de son pere par le trespas de Daraïde. Et tant aspre fut le combat entre eux deux, & auec telle effusion de leur sang, outre celuy lequel ilz auoient perdu ce mesme iour, que finablement ilz tomberẽt tous deux par terre comme mors, iusques à ce que la braue & victorieuse Royne, recognoissant, selon les profeties son cher enfant souz l'habit de Daraïde, le recueillit par ses douloureux cris & gemissemens mortelz, ce qui luy fut occasion de perdre le nom de Daraïde, & recouurer celuy d'Agesilan, auecque ma fille Diane pour son espouse, laquelle il auoit ia gaignee par la loyauté & constance de son amour, en vertu duquel ilz mirent en liberté, & hors de prison, l'Infant dom Rozaran, & la Duchesse de Bauiere, en la tour enchantee desquelz ilz demeurerõt prisonniers, sans en pouuoir sortir, iusques à ce que les deux les plus acomplis en loyauté d'amour, leur en puissent dõner le moien, & à nous la consolation de la tristesse que nous souffrõs pour leur absence, laquelle durera iusques à ce que les excellens Roy & Royne de la grand' Bretaigne ayent entré au chasteau enchanté, en les deliurant de prison, à la grand' gloire de leur amours loyales, & à la consolation de nous tous Pour donc trouuer quelque paix en ceste guerre, nous vous prions & suplions la nous moyenner par vostre venuë: ce qui retournera à vostre grande louange, & à nostre repos, sans lequel nous demourerons, iusques à ce que par vostre arriuee vous ayez donné fin à cest enchantement, & mis en liberté ces deux loyaux amans de vostre lignage.

La lettre leuë chacun fut esmerueillé de ceste estrange aduanture, prians le Duc d'Alfarce la leur raconter plus au long: mais le Roy Amadis menant grande ioye de sçauoir qu'vn si excellent personnage estoit yssu de sa lignee, commanda que les lettres de la Royne Sidonie fussent publiees à son de trõpe par tout l'Empire & par les autres terres & seigneuries tant de luy que de ses confederez & alliez.

Comme la royne Cleofile & dom Arlanges furent fiancez, & du depart du roy Amadis & de la royne Oriane pour s'en aller en l'Isle de Guindaye.

CHAP. LXI.

APres auoir leu la lettre de la roine Sidonie, Garaie qui estoit presente se leua debout, & la compagnie cognoissant qu'elle vouloit parler, chacun se teut, puis elle commença ainsi: Si le deuoir de l'amytié, ô excellens Princes, fait que l'amy soit tousiours conforme à l'amy, ce a esté chose tresraisonnable que dom Arlanges d'Espaigne tint compagnie à dom Agesilan, es perils de sa peine, & pareillement en la gloire de ses pensees, à fin qu'en vne telle guerre ilz se retrouuassent tous deux armez de mesmes armes, pour emporter finablement le bien desiré de la victoire. Or puis qu'Agesilan est sorty victorieux auecq' la gloire d'vne tant louable entreprise, & a desia quité les armes auec lesquelles il a gaigné son triomfe, c'est bien raison qu'en vne si glorieuse paix, dom Arlanges quitte encores les armes, ensemble le nom de Garaye, qu'il a retenu par si long temps. Et par-ce que iusque icy ie ne me suis donné à cognoistre au fort Prince Anaxartes monseigneur & Pere, ny à la souueraine Princesse Oriane ma mere, ie les suplie me pardonner, puis que l'obligation de l'amitié d'Agesilan me cõtraignoit n'abãdonner ceste ruze, iusques à ce que Daraïde eust recouuert le nom qu'elle auoit perdu, rendant pareillement à Garaye le nom qu'elle à recouuert auecque les plaisantes nouuelles de son mariage: car c'est bien raison que celui qui luy a tenu compagnie en son amoureuse guerre, l'acompagne encores en sa victoire. On ne vous pourroit reciter la grande ioye que tous ces Princes receurent quand dom Arlanges eut acheué son propos, mesmement ses pere & mere, deuant lesquelz il estoit lors à genoux pour leur baiser les mains, mais en plorant à grosses larmes de grãd' plaisir, ilz l'embrasserent fort amyablement: & apres eux tous les autres Princes & Princesses firent le semblable. Incontinent dom Arlanges fut reuestu de riches acoustremens de Cheualier, & estant retourné en la sale, la roine Cleofile parla en ceste sorte au roy Amadis, Souuerain Roi de la grand' Bretaigne, il vous peut souuenir du gage que ie vous ay laissé, de ne recognoistre iamais personne pour mary, puis que ie n'auois peu estre espousee auecque celuy qui pouuoit seul m'espouser auecque mon contentement. Et toutesfois vous n'auez voulu, excellent Roy, prendre ce gage de ma parole sans vous reseruer qu'il vous fust permis de me marier auecq' quelqu'vn de vostre lignage. Or puis que la cheualereuse Daraïde à merité la belle Diane en recompence de ses seruices, il n'est point raisonnable que Cleofile soit refusee à Garaie pour la recompence des siens, puis qu'auec nõ moindre trauail & non moindre reuerence à mon honneur, elle a peu meriter vne telle felicité. Par tant tresexcellent Roy, c'est maintenant à vous à me donner cõgé de me marier auecque vn des personnages de vostre sang, & ensemblément me permettre de choisir entre eux, celuy qui bon me semblera pour mon espoux. Vous auez entendu ma volonté, mais sans la vostre il ne m'est permis de riens entreprendre d'auantage.
Le roi Amadis fort ioyeux des paroles de la Royne, luy respondit, Tresexcellente Royne de Lemnos, ie vous remercie treshumblement de la faueur que par voz paroles vous auez monstree à mon filz le Prince dom Arlanges d'Espaigne, & à moy pareillement. Ie vous donne le congé que me demandez. quant au personnage, vous l'auez esleu tel que ie le desirois pour vostre espoux: & puis que pour acomplir le tout il ne reste pl' riens à faire autre chose, finon que vous ma dame, laissant la vanité de voz Dieux, preniez nostre

noſtre ſainte foy catolique, Ie vous ſuplie me faire ceſte faueur de prendre ce don de moy, en recompenſe de ce dont ie vous ſuis redeuable pour auoir eſté tant biẽ voulu d'vne ſi belle & excellente Roine comme vous eſtes. Elle lui reſpondit, Il apert bien maintenant, treſvictorieux Roi, que le guerdon de l'amour que vous m'ottroyez, à pris ſa naiſſance du vray & chaſte amour que ie vous porte, Ie ſuis preſte à faire ce que vous me commãdez, & à fin que Garaye ne ſoit priuee de la gloire que Daraïde à eu laiſſant la belle Briangie Roine de Corit heritiere de ſon nom, puis que Cleofile ne doit eſtre autre que dom Arlanges d'Eſpaigne, elle laiſſera le nom de Cleofile pour prendre celuy de Garaye, à fin que par ce moyen i'herite à ſon nom tout ainſi que par cy deuant i'ay herité aux ſeruices leſquelz i'ay receu d'elle. Comme elle acheuoit ſon propos, dom Arlanges ſe mit a genoux deuant elle, & luy diſt, Ma dame, ie vous ſuplie me preſenter voz belles mains, à fin qu'en les baiſant ie vous remercie de tant de faueurs. La Royne en l'embraſſant lui diſt, Monſieur, la puiſſance que vous auez ſur moy, ne permet point que ie vous preſente les mains, puis que comme mõ eſpoux vous deuez auoir ſeigneurie de ma perſonne & de tout ce qui eſt en mon pouuoir. Apres auoir deuiſé quelque temps ſur telz propos la Royne fut baptiſee, & prit pour ſes parrains & marraines les Princes & Princeſſes quelle voulut eſlire pour ce faire & fut nommee Garaye, & ainſi nous l'appellerons deſormais. Eſtant retournee de la chapelle de l'Empereur en la grand' ſale, elle fut fiancee auecque le Prince dom Arlanges d'Eſpaigne, par le Patriarche de Ieruſalem, & apres les ſolennitez en tel cas requiſes, le Prince Arlanges eſtant aſſis au giron de ſa Dame auec tout le plaiſir qu'il eſt poſſible de penſer, luy diſt, Helàs, ma dame, combien il me ſeroit meilleur de taire ma ioye, que la vouloir exprimer par mes paroles, veu que les ſecondes deffaudront au premieres en voulant declairer de bouche ce qu'à grãd peine ie puis comprendre en ma penſee. La Royne luy reſpondit d'vne fort bonne grace, Monſieur & vray amy, les paroles ſont ſuperflues en mon endroit, veu que par effet vous m'auez ſouuentesfois fait cognoiſtre le loyal amour duquel vous m'aymiez, au moyen dequoy ie vous ay rendu mon affection eſclaue par l'experience de la voſtre. En ce deuis ilz demeurerent quelque temps parlans de maints gracieux propos. Ce pendant le roy Amadis diſt qu'il vouloit que lon miſt ordre à ſon embarquement pour s'en aller en l'Iſle de Guindaye, diſant qu'il ne pouuoit riens mieux faire que d'obeïr aux lettres des treſexcellens Princes qui luy auoient reſcrit. Parquoy le depart fut acordé au troiſieſme iour enſuiuant, & en ce voyage le Roy eut pour compagnie l'Empereur Amadis de Grece, dom Arlanges d'Eſpaigne, dõ Florarlan de Thrace, & le prince Artaxerxes de Montibel. Pareillement la belle royne Garaye, & la Princeſſe Lucenie dirẽt qu'elles vouloiẽt acõpagner la Royne Oriane, ioint qu'elles ne vouloient s'elongner de leurs eſpoux. Auec ceſte troupe marcherent pluſieurs autres Damoyſelles & Cheualiers iuſques au nombre de vingt nauires, & au troiſieſme iour enſuyuant, au grand contentement du Duc d'Alfarce, prirent congé de ceux qui demeuroient, le roy Amadis leur prometant que bien toſt ilz ſeroient de retour. La roine Finiſtee euſt ſuiuy Amadis de Grece, n'euſt eſté que l'infante Fortune pleuroit ſi amerement la voyant en aller, que pour ceſte raiſon elle fut contrainte de demeurer en Conſtantinople. Les Princes eſtans embarquez, & les nochers voyans le temps propre pour nauiguer, ilz firent hauſſer les voiles, & ſortirent du port, prenans la route de l'Iſle de Guindaye.

Comme le Roy Amadis & l'Empereur Amadis de Grece, furent poussez, par la tẽpeste en l'Isle Solstice, ou ilz trouuerent vne estrange auenture.

CHAP. LXII.

LE Roy Amadis ayant nauigé quelques iours par bon temps, la fortune voulut laisser son inconstance accoustumee, ains fit leuer de nuit vne si obscure & horrible tẽpeste, que les vaisseaux ne se pouuans aperceuoir les vns les autres, coururent toute nuyt la part ou il pleut au vent de les pousser : Et ne cessa cest orage iusques au lendemain matin que le soleil commença à luyre sur la marine : & lors se trouua la nef du Roy Amadis separee de toutes les autres ayās les nochiers abãdoné leur volõté propre pour obeir à celle de la tẽpeste. La nauire du Roy ayant demouré l'espace de six iours en telle tourmente, finablemẽt sur le midy elle aborda en vne belle Isle, ou ilz prindrent port rendãt graces à Dieu de ce qu'il les auoit tirez d'vn si grand peril & mis à sauueté. Et par-ce qu'ilz estoyent fort trauaillez de l'agitation de la mer, ils prindrent vne barque & descẽdirent en terre, puis firent dresser vne tãte armee sur le riuage, ne sachãs en quelle terre ilz estoient, ny à qui le demãder: & comme ilz eussent fort grand desir de le sçauoir, l'Empereur Amadis de Grece dit qu'il vouloit se promener vn peu dedans l'Isle par vn sentier qui passoit aupres de leur tante, & que bien tost il leur sçauroit dire en quelle part ilz estoyent. Adonc chacun voyant que sa volonté estoit telle, ilz le laisserent aller, & prenãt incontinent ses armes & son cheual, cõmença à cheminer par le sentir que nous auons dist: Ayant marché long temps, il trouua vn chemĩ qui trauersoit vne belle & vmbrageuse forest, par lequel il n'eust beaucoup cheminé qu'il rencontra deux damoyselles assez belles & richement en ordre, auecque vne coifure autãt estrange qu'il eut encores iamais veuë en quelque part ou il fut allé : car elles auoyent deux coifes des deux costez de la teste, pendantes sur chacun temple en la maniere de deux rouës, & du milieu de chacune d'icelles sortoit vne pointe lõguette, semblable à vne corne de Licorne, laquelle estoit marquetee de maintes pierreries & grauee de diuers fueillages d'or d'argent, & d'azur. Leurs cheueux blõds & crespes sortoyẽt par dessouz leurs coifes sur chacun tẽple, & de là, estans gallõnez à double rang d'vn passemẽt de fil de argent passoient es enuirons de chacune coife, & le surplus estoit espandu par le derriere voletant sur leurs espaules. L'ẽpereur s'esmerueilla de voir ces damoyselles habillees si estrangemẽt & elles pareillement de le voir marcher armé dedans la forest. S'estans entre-saluez en langue Persicque, par-ce que les damoyselles parloient ainsi, l'Empereur leur dit en mesme langage : Mes damoyselles, ie vous prie me dire en quel païs ie suis, & qui en est Seigneur. Les damoiselles fort esmerueillees de sa belle representation & de luy voir ainsi bien parler leur langage, la plus belle d'elles luy respondit, Seigneur Cheualier, vous m'interrogez d'vne si bõne grace, & auec tant de courtoisie, que nous serions trop mal gracieuses si nous vous laissions sans vous respondre. Partant s'il vous plaist de no⁹ suyure, nous vous raconterons vne des plus estranges auentures de laquelle vo⁹ ayez encores ouy parler. Au nõ de Dieu soit, dist l'Empereur. Alors les damoyselles l'ayant mis au mylieu d'elles, la plus belle luy dist : Sachez, Seigneur Cheualier, que ceste Isle se nomme l'Isle Solstice à raison qu'il s'y trouue plusieurs fines pierres aussi cleres q̃ cristal, léquelles mises au rayons du soleil, alument le feu en tout ce qui est propre pour le receuoir : & tant est grande l'abondance de ces pierreries en ceste Isle, que lõ en voit plusieurs

plusieurs mõtaignes & rochers, & maints chasteaux élabourez de diuers ouurages, dont ilz reluysent si fort qu'il seroit impossible de les pouuoir regarder sans s'eblouïr. Maintenant que vous sçauez en quel païs vous estes, ie vous vueil dire le desastre qui y regne, car il y a plus de deux ans que nous viuons en vne cruelle guerre, au moins la moytié de l'Isle qui est la plus grande & la mieux peuplee, & en laquelle se trouuent tant de belles Dames, que selon mon auis il est impossible d'en trouuer autãt de pareilles en vn mesme lieu. Vous deuez dõc sçauoir, seigneur, Cheualier, que ceste Isle apartient à deux Roys, qui souloient anciennement en posseder chacun la moytié, d'autant qu'elle est departie de deux grandes riuieres qui sortent d'vne fontaine, laquelle prent sa source dans vn roc au milieu de l'Isle, car l'vne des riuieres descend vers l'orient & l'autre vers l'occidẽt, en façon qu'elles diuisent l'Isle en deux moytiez, l'vn des Roys estant seigneur de l'vne, & l'autre estant seigneur de l'autre. Or combien que ces deux Roys ayent tousiours esté en guerre tresoutrageuse, neantmoins depuis deux ans ença qu'ilz viuent en paix & frequentent ensemblément, il est auenu en leur maison vne des plus merueilleuses choses dont lon ayt iamais ouy parler. Et pour bien entendre le tout, vous deuez sçauoir, que l'vn de ces deux Roys auoit deux enfans iumeaux fort adroitz aux armes. L'autre auoit deux filles aussi nées en mesme iour, & tresexcellentes en toute perfection de beauté. Ces deux Princes s'enamourerẽt de ces deux Princesses, les aymants d'vn extreme amour. L'vn auoit nom dom Galdes de la forest. & l'autre dom Finistel du Solstice. L'vne des Princesses se nommoit Grindaye, & l'autre Filisee. Dom Galdes de la forest aymoit extremement Grindaye & dom Finistel du Solstice n'aymoit Filisee de moindre affection. Mais comme il auient souuentesfois que les Dieux font aduenir les choses toutes au rebours de noz desseings, chacune d'elles ayma au cõtraire qu'elle n'estoit aymee ayant en horreur celui qui plus l'aimoit: de sorte q̃ d'autant que dom Galdes aymoit Grindaye, d'autant Grindaye aymoit dom Finistel, & d'autant que dom Finistel aymoit Filisee, d'autãt Filisee aymoit dom Galdes. Or auint que leurs peres pour le bien de la paix, s'acorderent que toute l'Isle demeurast à l'vn des Princes & à l'vne des Princesses, & pour ce faire, ordonnerent que chacune d'elles choisiroit pour espoux celuy des Princes que bon luy sembleroit, sans que l'vne sceust riens de l'autre, auecque condition que celle qui auroit le plus raisonnablement choisi l'vn des deux Princes, elle le prendroit pour espoux, & demeureroiẽt tous deux ensemble seigneurs de l'isle: & les autres deux seroient renfermez en deux chasteaux auecque bonne garde, iusques au iour de leur deces. Ces choses ainsi acordees, la fortune voulut que les deux Princesses choisissent pour mary dom Finistel du Solstice: partant son frere fut incõtinent renfermé dedãs vn chasteau, & entre les deux sœurs (le Royaume leur ayant esté departy egallement par les deux Roys) y a au iourd'huy vne cruelle guerre sur le different ou elles sont, laquelle des deux doit estre Royne: car chacune des deux soustient qu'elle a eu plus de raison d'eslire dom Finistel, l'vne, par-ce qu'elle l'aymoit plus que chose de ce monde, encores qu'il ne l'aymast point: l'autre pour l'auoir choisi, encores qu'elle l'eust en haine, & pour la seule raison qu'il l'auoit long temps aymee. Or par-ce qu'il n'y a personne qui les mette d'acord, chacune à son recours aux armes pour auoir la raison de son bon droit: & ce pendant le Royaume est diuisé en deux, & chacune des Princesses se tient à part en vne cité, & dom Finistel auecque son pere, sans oser fauoriser au-

cune des parties, ne sachãt auec laquelle il doit demourer, ny à laquelle il est le pl⁹ obligé pour auoir esté choisi desdeux d'autant que l'vne la aimé sans qu'il aimast, & l'autre qui l'auoit en haine, l'auoit esleu pour son mari en recompense de ce qu'il l'auoit fidellemẽt aimee & seruie par vn long tems. Ie vous ay raconté Sire cheualier, les plus grandes nouuelles de ceste Isle. Maintenãt regardez s'il vo⁹ plaist me commãder quelque chose d'auantage, & puis que ie vous ay dit ce que vous vouliez sçauoir de moy: Ie vo⁹ prie me dire qui vous estes, car i'ay fort grãde enuie de le sçauoir, pour-ce q̃ ie n'ay iamais veu cheualier qui tãt me fut agreable comme vous. Vous n'estes point trõpee en celà, dist l'Empereur. Elle luy dist en riant: O Dieux immortels, que nous serions bien tost d'accord, si vous estiez au lieu des Princes, & que ie fusse en la place des Princesses, toutes-fois ie vous prie auant que voir les autres damoyselles de ceste Isle, ne vous abuser point en celle ou il y à si peu de beauté, car ie vous asseure bien que vous verrez en ceste cõtree les plus belles damoyselle sde tout le monde. L'ẽpereur se prit à rire, & lui dit: Ie le croy bien, & ay bonne experience en vous voyant: mais prenez mes paroles en bonne part, car ie vous ayme d'vn bon amour d'autant que vous me semblez tressage & gracieuse Damoyselle. En la malle heure, Sire Cheualier (dist-elle) m'auez vous onques voulu mettre hors de la bonne reputation que i'auois de ma beauté. Pourquoy dites vous celà? dist l'Empereur. Par-ce respondit elle) que me voulant donner consolation du peu de beauté qui est en moy, vous me dites que ie suis sage & gracieuse, & partant que vous m'aymez de bon amour. L'Empereur se prit à rire & luy dist: Si ie vous ayme de bonne amour, estimez-vous pourtant que vous ne soyez tresbelle? ie ne sçay (respondit la damoiselle) comme vous apellez celà bon amour, car ie n'en vey iamais vn pire, au moins pour l'auantage de ma beauté. Et come elle disoit ces paroles d'vne fort bonne grace, & auecque vn peu de risee, l'Empereur lui dit en souzriãt. N'estimez-vous donc pas mon amour plus vray & constãt, puisq̃ ie vous aime en toute chasteté Làs, Sire Cheualier (dist elle) ne soyez point tant mal-auisé qu'ẽ me parlant d'amours, vous entremellez la chasteté parmy voz propos, puis que la chasteté & le amour sont deux choses toutes contraires l'vne à l'autre, mais veu q̃ vous m'auez desia assez long temps amusee à babiller: Ie vous prie me dire ce que ie vo⁹ demande, & nous laisser aller, car nous auons haste. Mais ie vous prie, dist l'Empereur, me dire quel party vous tenez en ceste querelle dõt vous me parliez maintenant. Nous sommes, dist-elle, damoyselles de la mere du Prince dom Finistel, lequel nous à cõmandé d'aller voir les Princesses Filisee, & Grindaye, pour leur remonstrer que d'autant qu'il est redeuable à toutes deux, il n'est deliberé de fauoriser aucune d'elles, & auons charge de les suplier de sa part, de donner ordre le plustost qu'elles pourront à ce que si long temps il ne soit priué de leur presence, & si elles ne se veulent accorder pour prendre mary, qu'aumoins elles s'accordent pour ne se faire guerre l'vne à l'autre, à fin que par la paix d'elles deux, il puisse auoir le moyen de reuoir leur excellente beauté, encores que il estime la plus perilleuse guerre du monde celle paix, qui luy ostera le moyẽ d'auoir d'elles ce qu'il en à si long temps desiré. L'Empereur, luy dist: Veritablement, Monsieur le Prince dom Finistel, faict comme celuy qui veult contenter les deux Princesses ensemblément & selon ce que i'en puis penser, leur beauté merite bien ceste courtoysie. O Seigneur Cheualier (dist elle) que vous diriez biẽ de meilleur cueur ce que vous dites, si vous auiez veu les deux Infantes

car

car il n'y à aucune difference de la beauté du soleil à la leur. Comment, dist l'Empereur, sont elles tant belles? Tant, respondit la damoyselle, que si vous les voyïez, vous ne les aymeriez point de vn si bon amour comme vous m'aymiez n'aguieres. L'Empereur se prit fort à rire de ces paroles, & luy dist: Peut estre que si & que vous estes abusee en ce que vous dites, car vous ne cognoissiez encores pas bien ma complexion. Ie ne sçay (dist la damoyselle) quelle est vostre complexion, mais ie sçai bien que l'excellence des deux Infantes est telle qu'elle feroit bien tomber les plus loyaux en la mesme oubliance dont les autres damoyselles s'oublient en s'abandonnant à l'amour de ceux qui les ayment. Certainemenr (dist-il) vous auez loué au possible les deux Infantes : mais si elles sont excellentes en beauté, ie croy que vous ne l'estes moins en bien dire : au moyen dequoy ie vous prie me dire vostre nom, car i'ay grand enuie de le sçauoir. Seigneur cheualier (dit elle) ie croy que vous m'estimiez tant pour mō bien dire, à fin de me consoler en ce deffault de ma beauté: mais puis qu'il vous plaist entendre mon nom, & qui ie suis, sçachez que i'ay nom Sirisie, & ma compagne Mylaine, & suis fille du Duc Daganis : & ceste cy vient en ma compagnie, par-ce, que ie porte l'ambassade de la part du Prince, & estāt seule ie ne pourrois cheminer si asseurément, comme ayant compagnie auecque moy. Vostre beauté (dist l'Empereur) vous empesche d'estre si asseuree comme vous pensez estre par le moyen de vostre compagne. Vous monstrez (respōdit la damoyselle) vne assez maigre experience de ce que vous dites, veu que ie chemine asseurément auecque vous sans que vous ayez encores fait semblant de me faire peur, tant s'en fault que ma beauté vous ayt riens fait entreprēdre sur moy. Mais laissons ces railleries, & puis que ie vous ay dit mon nom, faictes moy pareillement ce bien de me dire le vostre: & vous mōstrez autant courtois en ceste requeste q̃ ie vous fais, comme vous auez esté en la louange de ma sagesse, beauté, & bonne grace. L'Empereur se prit à rire, & lui dit Ie ferois vne trop grande faute, si ie faillois de dire la verité à vne tant honneste damoiselle : & puis que ie ne sçay desia qui vous estes, ie suis content de vous dire aussi qui ie suis : à la charge toutesfois, que vous & vostre compagne me prometrez de le tenir secret. Or sus dōcque, Seigneur Cheualier (dit la damoyselle) dites nous ce qui en est, & ne nous baillez point occasion de nous plaindre, que vous vous soyez depouillé de verité pour nous reuestir de mensonge, car ie vous accorde les conditions que demādez pour recompense de la faueur que nous receurons de vous s'il vous plaist nous dire qui vous estes. Sçachez (dist l'Empereur) que ceux qui me cognoissēt m'appellent Amadis de Grece. O Dieux immortels (dist elle) est-il possible que vous dissiez la verité, & que vous soyez ce souuerain Empereur Amadis de Grece la renommee duquel à desia tant de fois enuironné tout le monde? Ie ne sçay, dit il, quelle renommee ie puis auoir, mais tant y à que ie suis celuy lequel ie vous dy, & ay esté ieté en ceste Isle par la force de la tēpeste. Helàs, monseigneur, dist elle, ie uous supplie me presenter voz victorieuses mains, car ie m'estimeray tres-heureuse si ie puis auoit ceste faueur d'vn si grand Prince comme vous estes, vous supliant tres-humblement me pardōner les folies dont i'ay vsé n'aguieres enuers vous, ne cognoissant vostre grandeur, & me donner congé de dire au Prince dom Finistel monseigneur, que vous estes icy: car ie suis asseuree qu'il n'y à Prince au mōde lequel il aime, prise, honore, & ayt tant enuie de cognoistre comme vous. Puis donc que vous estes en sa terre, il ne seroit raisonnable que vo⁹ en departiez

ſans luy donner,en l'alant voir, quelque recompenſe du bon vouloir qu'il à de vous obeïr: car par les Dieux immortelz ie vous iure que lon ne ſçauroit raporter à monſieur le Prince,nouuelles dont il reçoiue plus de ioye:& ſi vous me donnez ce congé, ie m'en retourneray ſur le champ pour gaigner l'eſtreine de ce meſſage: car i'ay laiſſé monſeigneur dom Finiſtel en la cite de Gandes qui ne ſçauroit eſtre qu'à vne lieuë d'icy, & croy maintenant que les Dieux immortelz ont amené vn ſi excellent perſonnage en ce païs pour y faire la paix que tout le peuple a deſiree en vain par ſi long tẽps. Ie ſerois le pl⁹ heureux de tous (diſt l'Empereur) ſi ie pouuois gaigner l'honneur d'auoir moienné ceſte paix! Neantmoins là ou ie ne ſerois ſufiſant, ie ſuis venu en la compagnie de tel qui eſt pour ce faire beaucoup mieux que moy, & lors il luy nomma tous ceux qu'il auoit laiſſé ſur le riuage. Làs,monſeigneur (diſt elle quand elle l'eut entendu) combien nous auons maintenant d'excellens Princes en noſtre contree. Ie vous ſuplie me pardonner car quelque promeſſe que ie vous aye faite, & quelque ſerment que i'aye iuré, ie ne me puis plus tenir d'aller porter ces nouuelles au Prince dom Finiſtel monſeigneur. Puis qu'ainſi eſt (diſt l'Empereur) vous luy direz que pour la bonne volonté laquelle vous m'auez aſſeuree qu'il me portoit, ie vous ay deſcouuert qui i'eſtois,& puis que ie ſuis en ſa terre que ce me ſeroit vn grand plaiſir de le voir, & cognoiſtre pour mon bon frere & amy. Allez donc,car ie retourne à ma compagnie: & au ſurplus ne vous ſouciez des propos que nous auons tenuz enſemble,& vous aſſeurez que de ma vie ie ne deuiſay auecq' Damoyſelle qui me donnaſt tant de recreation cõme vous auez fait. O monſeigneur (diſt elle) ie tiens mes folies pour bien employees, puis qu'elles m'ont eſté ocaſion de deſcouurir vn ſigrand Prince, & me tiens tresheureuſe de ce qu'elles vous ont eſté agreables. Adoncq' ayant pris congé de l'Empereur, elle s'en alla à grand haſte dire ces nouuelles au Prince dom Finiſtel, & à ſon pere , qui en menerent vne treſmerueilleuſe ioye:& tout ſoudain acompagnez de pluſieurs Cheualiers richement en ordre,s'en allerent la ou la Ducheſſe Siriſie leur auoit dit que le roy Amadis & l'Empereur auoient pris terre.

Comme le Roy de Gandes bien acompagné vint au deuant du roy Amadis, & du bon accueil qu'il luy fit à l'arriuee.

CHAP. LXIII.

LEs Damoyſelles eſtant departies d'auec l'Empereur, il retourna à la tente, là ou il auoit laiſſé le roy Amadis, & les autres Princes:& leur conta tout ce qu'il auoit entendu par les Damoyſelles, dont chacun s'eſmerueilla: & ſoudainement firent tirer a grand' haſte hors de la nau , leurs cheuaulx & palefrois, auecques leurs royaulx & plus riches acouſtremens . Eſtans en l'ordre qu'ilz auoient deliberé ſe mettre, ilz n'atendirent guieres long temps,que le Roi de Gandes,& dom Finiſtel ſon filz,acompagnez de pluſieurs Cheualiers richemẽt acouſtrez les vindrent trouuer ou ilz eſtoient.Et apres s'eſtre receuz d'vne part & d'autre ſelon les ceremonies acouſtumees en telles rencontres,chacun s'esbahiſſant de la grande beauté de la royne Oriane, & de la royne Garaye , & de la Princeſſe Lucenie,le Prince dom Finiſtel diſt: O Dieu immortel, ie penſois que vous euſsiez mis en la Princeſſe Filiſee,& es Damoyſelles de Solſtice toutes les beautez de la terre, ſans auoir rien laiſſé allieurs qui ſe peuſt comparer à elles, mais ie voy maintenant que vous auez voulu monſtrer toute voſtre puiſſance en ces belles Roines &excellẽtes Princeſſes,à fin que deſormais nous ne puiſsions plus

plus nous donner vne telle gloire. Et non ſans raiſon le ieune Prince diſoit ces propos, car les damoyſelles de l-Iſle Solſtice, & meſmemẽt les Princeſſes eſtoyẽt renommees en excellence de beauté par deſſus les damoyſelles de tous les Royaumes circonuoyſins. Or apres auoir deuiſé enſemblement de maints gracieux propos, à la requeſte du Roy de Gandes & du Prince ſon fils, le Roy Amadis, & tous ceux de ſa compagnie monterẽt ſur leurs cheuaulx, & pallefrois, & s'en allerent en la grand' cité de Gãdes, qui eſtoit lors fort belle, de grand' eſtenduë, & bien peuplee : à raiſon dequoy lon n'appelloit communément le Roy ſinon roy de Gãdes encores qu'il fuſt Seigneur de pluſieurs autres contrees. Mais auant qu'entrer en la cité, chacun fut eſmerueillé de voir vne haute roche, & ſur icelle vn chaſteau qui rendoit ſi grande clarté qu'il eſtoit impoſſible de le regarder que bien peu ſans s'esblouïr la veuë : car il eſtoit faict des pierres dont les damoyſelles auoyent parlé à l'Empereur : & en la cité apparoyſſoyent pareillement pluſieurs belles tours de meſme ouurage, leſquelles rendoyent vne merueilleuſe ſplẽdeur meſmement le palais du Roy, lequel eſtoit entierement baſty de ces pierres, & eſtoit fait à huit angles, à chacũ deſquels y auoit vne fort belle tour, tellement que tout le palais eſtoit diuiſé en huit principales parties, & la grande court d'iceluy eſtoit fort large & ample & faite en meſme façõ que le dehors. La principale vis par laquelle on montoit en hault, eſtoit aſſiſe au mylieu de la court, & faite en forme d'vne belle tour, de laquelle ſortoyent quatre arceaux qui ſeruoyent de galleries pour aller par tout le chaſteau. Sur le feſte de la vis, lõ voyoit vn bel encenſier enleué ſur petites colomnes tant hautes & delicates qu'il ſembloit que l'ẽcenſier ſe ſouſtint miraculeuſement en l'air, pour faire la pointe de la tour. Le paué de la court eſtoit tout de marbre blanc, & ſous les quatre coings ou ſe rendoyent les quatre arceaux ſortãs en croix de la grande vis, y auoit quatre belles fontaines d'vn ouurage fort laborieux, auecque pluſieurs gros canals d'eau qui en ruiſſeloyent continuellement : & à l'entour de chacune des fontaines, y auoit douze Cyprés tous d'vne grande & pareille hauteur. Les ſales & les chambres eſtoyent faictes de moult riche matiere, paintes, fueillagees, & lambriſſees auecque telle excellence qu'il eſtoit impoſſible de mieux. Or les Princes eſtans arriuez en la ville les citoyens s'eſmerueillãs de leur venuë, & eux de la grand beauté qu'ils voioyent parmy les ruës, leur ſemblant voir le plus beau peuple qu'ils euſſent encores veu, vindrent au grand palais ou ils deſcendirent, non ſans s'eſtonner grandement de la magnificence de l'edifice. Puis montans par la grande viz en vne des galleries de la croix, entrerent dedans vne ſale, ou ils trouuerent la royne bien accompagnee qui les receut auec fort grande reuerence: & ainſi entrerent dedans le logis qu'on leur auoit apareillé, ſoudain, qu'on auoit ſceu leur venuë. Apres le ſouper auquel ils furent traitez magnifiquement & en ſomptueux ordre de ſeruice, le Roy Amadis remerciant le roy de Gandes, la Roine, & le Prince leur fils, du bon traictement & de l'honneur qu'ilz luy faiſoyent en leur maiſon, commença à dire qu'il ſçauoit deſia bien les differens qui eſtoyẽt entre les deux princeſſes, & puis qu'il eſtoit là arriué, & l'Empereur ſon fils, en temps ſi oportun, que ils s'eſſayeroyent à les mettre d'acord, & eſtre iuges de leur cõtention, & que partant ils auoyent deliberé de leur en eſcrire vne lettre. Le Roy, la Royne & le prince dom Finiſtel les remercierent de leur bon vouloir : & à la requeſte de l'Empereur, la charge de ceſte ambaſſade fuſt donnee à la Ducheſſe Siriſie, laquelle accompagnee de ſix damoiſelles richement habillees, porta les lettres du Roy Amadis &

dis & de l'Empereur. Ce pendant qu'elle executoit la charge de son ambassade, le Roy de Gandes fit à ces grands Seigneurs & Dames, plusieurs festins, & banquets, n'oubliant rien des bons traittemens & honneurs desquels lon se peult auiser pour complaire à Princes estrāges Entre les autres festins, il en fit vn dedās son iardin royal, auquel il inuita toutes les plus excellentes Dames & Damoiselles de la ville, lesquelles y vindrent, & se trouuerent iusques au nombre de trois cens cinquante, toutes richement habillees selō la maniere du païs, & belles par excellence. A ce conuy, pour d'auantage l'honorer, assista la belle Royne Garaye, & la Princesse Lucenie, vefuës entierement selon la façō du païs, des plus precieuses robes qu'il estoit possible de voir monstrant en elles vne si merueilleuse beauté, que toutes les Dames & damoyselles de Gandes tenoyent incessammēt les yeux sur elles, comme rauyes en leur contēplation, & tindrent à grand faueur que les Princesses estrangeres se fussent vestuës à leur mode. Apres que le solemnel banquet fut acheué, & les tables leuees, plusieurs bons musiciens entrerent iouans de diuers instrumens, au son desquels les damoyseiles de Gandes ballerent toutes d'ordre selō leur maniere, & estant desia nuit, la Royne Garaye, & Lucenie dancerent à la clarté de plusieurs flambeaux, à la mode de Grece, & pour encores plus auctoriser le festin du Roy, la Royne de Garaye & son espoux dom Arlanges d'Espaigne prindrent chacun vne harpe & iouerēt, & chanterēt maintes chançons tant melodieuses & si plaisantes que tous les oyans sembloiēt estre rauiz en la ioye de Paradis. Mais pour solemniser encores plus leur musique, l'Empereur Amadis de Grece les ayda, & à sa requeste chanterent eux trois ensemble vne chançon qu'il auoit faicte en l'Isle ou il demeura en grand solitude tout vn long temps, auec Finistee, esperant y acheuer ses iours, & aller tenir compagnie en l'autre monde à sa Dame Niquee,

Sa chançon fut telle:

CHANSON.

Pour aspre douleur qui m'oppresse
Cent fois le iour ie meurs sans cesse,
Soit lors que le tombant soleil
Va plonger au mylieu de l'onde
De l'Ocean sa teste blonde,
Annonçant l'heure du sommeil:
Soit qu'à son char il appareille,
Le col ardent de ses destriers,
Ramenant sa clarté vermeille,
Aux tristes hommes iournalliers.

Les Dieux ma Niquee ont rauie
Hors de ceste mortelle vie,
Et guerdonnans leur cruauté,
Leurs spheres de Cristal voylees,
Et leurs regions estoillees
S'embellissent de sa beauté:
Mais las, ce douloureux encombre
Ne laisse outre le desconfort,
En moy, de moy, qu'vne faulce ombre
Et le vray portrait de la mort.

Quand sur lazuree marine
Ie vois en l'air la courue eschine,
Du Dauphin royal sauteller,
Ie ne croy point qu'il nous presage,
Les flotz & les vents que l'orage
Doit pesle mesle amonceller,
Ains la furieuse tempeste,
Qui bouillonnant dedans mon cueur,
Le dernier naufrage m'appreste
M'ostant de vie & de langueur.

Mais vous, ma chere Finistee
Venez plorante & contristee,
Venez souz ces bocages vers,
Apres ma mortelle auenture
Dresser ma triste sepulture,
Et l'enuironnez de ces vers,

AMADIS EN CESTE CONTREE,
PLAIN D'ENNVY PRIVE DE CONFORT,
MOVRVT POVR LA MORT DE NIQVEE,

BORNANT SON MALHEVR PAR SA MORT.

Ceste chançon accompagnee de maintes larmes, & souspirs de l'Empereur, meut vn chacun de la compagnie à prendre compassion de ses douleurs: puis la musique acheuee lon couurit pour le souper, apres lequel le bal se recommença encores plus solennel qu'au parauant: En ces deuis les Princes passerẽt le tẽps auec fort grande recreation, iusques à ce que Sirisie retournast de son ambassade, & pour vous dire ce qu'elle y fit nous laisserons tous ces Princes en la grand' cité de Gandes auecq le bon Roy qui ne sçauoit bonnement comme les traicter, tant il estoit curieux de leur complaire.

Comme la Duchesse Sirisie fit accorder les deux Princesses de Iuges, & comme chacune d'elles plaida les raisons de sa cause en la presence du Roy & de l'Empereur Amadis.

CHAP. LXIIII.

LA Duchesse Sirisie portant la lettre du Roy Amadis, & de l'Empereur Amadis de Grece, s'ẽ alla aux deux citez ou estoyent les deux Princesses & fit lecture à chacune d'elles, de la lettre, laquelle disoit ainsi.

LETTRE.

Aux tresexcellentes & tresbelles Prin, cesses de l'Isle Solstice, Amadis de Gaule Roy de la grand' Bretaigne, & Amadis de Grece Empereur de Trebisonde, Prince de Grece, de la grand' Bretaigne, de Gaule, Roy de Rodes: Salut, & auecq iceluy, paix & repos à vostre perilleuse guerre. Sachez que la fortune & la tempeste nous ayãt poussez en ceste isle auec les Roynes & Princes de nostre compagnie, nous auons entendu la guerre que vous faictes l'vne cõtre l'autre: parquoy desirans vous mettre en amytié, nous vous enuoyons la belle Duchesse Sirisie, laquelle vous dira de nostre part ce que luy auons donné en charge: vous prians la croyre comme nous mesmes. Ainsi desirans mettre fin à vostre trauail nous vous enuoyons la paix, laquelle vous ne pouuez refuser ny l'vne ny l'autre, au moins si vous auez encores quelque charité de sœurs deuant les yeux.

Sirisie ayant leu ceste lettre à chacune des deux Princesses, leur dist de bouche que ces deux excellens Princes auoyent deliberé de les acorder, & que si elles se vouloyent arrester à leur iugement, il leur conuenoit faire trefues, & s'assẽbler en tel lieu qu'elles voudroient eslire, à fin que le Roy & l'Empereur allassent ouyr les raisons de chacune d'elles. Les Princesses receurent Sirisie fort humainement, & accorderent de bon cueur les trefues pour vn moys, durant lequel elles s'yroyent rendre en la ville de Beauregard, de laquelle leur pere se nommoit Roy, à fin d'atẽdre la, les deux Princes, & se soumettre à leur iugement. Et pour le gage de leur promesse, donnerent lettres d'asseurance, signees & seellees des seings & seaux des deux parties: dont le Roy leur pere fut fort ioyeux, apres en auoir entendu les nouuelles. Auec ceste response, Sirisie s'en retourna & fut fort bien recueillie à sa venuë pour auoir tant dextrement executé son message: & des lors tous les Princes ensemble prirent leur chemin vers la ville de Beauregard ou ils furent receuz auecq grande ioye d'vn chacun, mesmemẽt des deux princesses, lesquelles se tenant par les mains, comme si elles n'eussent eu aucun different, sortirent iusques à la grãd porte du palais, pour les receuoir, & leur faire la reuerence à l'arriuee: & tant elles se sembloiẽt qu'il étoit impossible de les cõnoistre l'vn de l'autre, aussi n'i auoit il aucune diferẽce entr'elles fors du nõ. Elles estoiẽt habillees d'vne pareille & fort estrãge maniere: car le corps de leurs robes

estoit fait comme vn corselet de harnois, tout de fin or semé de plusieurs precieuses perles, & fines pierreries, enchassees dedans, & estoit fort estroit vers la sainture, de laquelle descendoit en bas en maniere de robe qui sembloit estre attachee au corselet d'or, vne toile plyee bien menu, toute faite de fin or, & rayonnee de fil d'argent, & de soye bleuë dedans les plys, estant les couleurs si bien apropriees qu'elles rendoyēt vne fort belle couleur changeante. Ceste robe estoit si large & longue qu'elle trainoit plus d'vne brasse & demye par derriere en terre, & estoit ceste queuë departie en trois pointes, à chacune desquelles y auoit vn boutō fait de grosses perles, & trois belles Damoyselles portoyent ce qui pendoit de la robe, chacune tenant en la main l'vn de ces boutons. Leurs manches estoyent faictes de mesme toile, flotante, à grandes boufes autour du bras, & depuis les espaules, elles se venoyent tousiours estrecissant iusques sur le poignet de la maī: & ce qui diuisoit les plys de la toile boufante, ressembloit à petits brasselets faits d'escailles d'or, dedans lesquels y auoit maintes perles, & pierres precieuses, auecque vn esmail de diuerses couleurs ordonnees de vne fort bonne grace. Les boufes de ces manches auoyent chacune six decoupeures, le bord desquelles estoit enrichy de orfauerie fort riche & delicate, & au trauers sortoit la chemise des princesses ouuree de soye cramoysi fort deliee : & des poignets de chacune manche, sortoit vne pointe qui pendoit iusques en terre.
Leurs saintures estoyent faictes des plus precieuses pierres qu'il seroit possible de voir, toutes arrangees en bel ordre, & rendantes vne clarté fort plaisante & recreatifue à la veuë. La façon de leur acoustrement de teste estoit encores plus estrāge, car sur chacune oreille elles auoiēt vne rouë assez grande, & du haut de chacune rouë, descendoyent deux pointes esquelles se venoyent assembler vers les espaules encores qu'elles fussent hautes par dessus de plus d'vn pié. Ces deux rouës faites de lames d'or assez deliees estoient bornees tout autour de fine pierrerie rangee en maniere de testes de cloux: dans leur circonference y auoit maintes riches paintures d'esmail, & dedās le centre vn gros dyamant en lieu de noyau:
Par dessus la teste sortoyent pareillemēt des deux costez, deux pointes hautes de trois pieds, faites en la façon que nous auons recitee des deux damoyselles: chacune pointe estoit d'or bien élabouré auec tant d'artifice & de bonne grace que c'estoit chose merueilleuse à voir : & sur le sommet de chacune de ces deux petites pyramides reluysoit vne perle grosse comme vn œuf auec tant declarté & splēdeur, qu'elle éblouyssoit les yeux des regardans. A tous ces atours de teste pendoiēt au bout de trois cordōs sur leurs épaules trois riches & precieux ioiaux. Sur leur frōt elles auoiēt vne moitié de courōne roiale faite de toutes especes de tresriche pierrerie mises en euure parsingulire excellēce. Leurs blōds cheueux faisoiēt és deux costez du visage cōme vn ret subtil & delié, tissu à fort petites mailles & le reste des cheueux tournoyant en diuerses façons parmy la coifure, s'alloit esparpiller derriere les espaules, & pendoit iusques au dessouz de la sainture. Chacune d'elles portoit en la main vn euentoner fait de plusieurs belles plumes, & de chacun costé y auoit vn mirouër de fin crystal enchassé en or esmaillé de diuerses couleurs. En tel esquipage sortirent les deux sœurs au deuāt des princes & princesses, & apres s'estre fait la reuerence selon que la grandeur des personnages le meritoit, ils entrerent tous ensemble en vne grande sale ou les deux sœurs remercierent les princes de leur venuë, & bonne volonté, puis tout le reste du iour fut employé à banqueter & à dancer, s'entretenans des plus gracieux propos qu'il leur estoit possible : & sur le soir fut accordé

cordé que le lendemain on procederoit au iugement de leurs affaires,& que chacune des deux Princesses deduiroit les raisons pour lesquelles elle auoit choysi pour mary le Prince dō Finistel, plustost que dom Galdes. Partant lon dressa en la grād place de la ville,vn magnifique eschauffaut tapissé de toile d'or & couuert d'vn poile de velours cramoysi, pour resister à la chaleur du soleil: Au dessouz y auoit vn trosne pour les iuges,& à chacū costé assez bas deux riches chaizes pour les deux sœurs:& tout à l'entour du trosne plusieurs autres sieges faits par degrez couuerts de tapiz de pannes de velours, pour assoir les Roynes & les Princesses, & hors des degrez à l'entour du trosne y auoit vn grand nombre de chaizes pour les autres Princes & Seigneurs,les places estant departies à chacun d'eux selon sa grandeur.Le lendemain en grande maiesteté au son de plusieurs trompettes & clairons,tous les princes furent conduits à l'eschaufaut,ainsi que le soleil commēçoit à se leuer,& chacun ayant pris sa place, & faisant vn mesme silēce que s'il n'y eust eu personne,le Roy Amadis cōmença à parler en ceste sorte:

Tresexcellentes & tresbelles Princesses, l'Empereur mon filz & moy sachans les questions qui sont entre vous, auons voulu prendre la charge de ce iugement à fin de vous mettre en paix & en concorde, veu que vostre prochaine parenté vous deffend entierement la guerre.Et à fin que nostre entreprise puisse mieux sortir son effect,il conuient que chacune de vous die les raisons de son bon droict & qui vous meut à choisir dom Finistel pour mary, à fin que vous ayant ouyes nous puissions auec meilleure deliberation prononcer nostre arrest sur voz diferents. Mais en deduisant voz raisons vous souuienne de garder la modestie & l'auctorité qui conuient à vostre grandeur & à la nostre,en parlant l'vne apres autre,& vous respondant paisiblement, sans vous entrerompre iusques à ce que nous ayons bien entendu vostre playdoyé pour en deliberer entre nous.Comme le Roy acheuoit ces paroles, les Princesses se demanderent l'vne à l'autre qui parleroit la premiere, & en ce debat demeurerent quelque tēps, tellement que il fallut venir au sort lequel tomba sur Filisee, & partant elle commença à parler en ceste sorte : Vous ne me pouuez nyer,Grindaye,que la plus grande force de l'homme, & de la femme, ne consiste en la force, par laquelle il se force luy mesmes, & restraint sa volonté pour obeïr à la vertu, & suyure le vray chemin qui nous conduit à la raison. S'il est ainsi moyennāt que lon sache l'amour extreme que ie portois, & porte à dom Galdes,& la haine en laquelle i'ay tousiours eu dom Finistel, lon entendra assez que la seule vertu m'à incitee à choisir dom Finistel pour mon mary, puis qu'en resistāt à moy-mesmes & au ferme amour que ie portois à dom Galdes, le laissant pour celuy que i'auois en hayne, i'ay esté meuë à eslire dom Finistel,à raison de la seule vertu, qui m'à incitee à aymer celuy qui m'aymoit,& à laisser celui qui me haissoit, encores que ie luy eussé dōné l'entiere seigneurie de mon cueur. Il s'ensuyt donc que la vertu de force, qui se voit clerement en moy, m'à faict vertueusement resister à mon propre vouloir,à fin de mieux obeir à la raison, & choisir à tres bō droit do Finistel,lequel premierement i'auois en haine: & laisser dom Galdes auquel i'auois au parauant donné tout amour. Filisee n'eust si tost acheué son propos, que Grindaye commença à luy respondre:

Nous ne sommes point en diferent,Filisee, si la vertu de force est plus grande en vous qu'en moy,mais bien l'election que vous auez faite est fondee sur meilleure raison que la mienne. Vous sçauez bien que l'amour n'à moindre violence que la mort,& si ne pouuez nier l'amour

lent que i'ay tousiours porté à dom Finistel : partant si la mort n'à aucun remede aussi ne peut on remedier à l'amour qui est de mesme complexion, ny resister à ce qu'il nous commande. Si donc contrainte par la violence d'amour i'ay esleu dom Finistel, la raison de mon bon droit demeure assez euidente, & pareillemẽt l'auantage que i'ay sur vous en ceste electiõ, à fin que l'arrest de mes-Seigneurs noz Iuges, soit prononcé en ma faueur. Filisee luy respondit : O Grindaye, comme vous vous condamnez par vostre dire mesme ! Car si vous auez aymé dom finistel, ie n'ay porte moindre affection à dom Galdes, & la mesme force qui vous à cõtrainte à eslire dom Finistel, me deuoit pareillement contraindre à eslire dom Galdes. Mais moy resistant à la force de cest amour par ma seule vertu, i'ay beaucoup merité plus de louange que vous, en forçant l'inclination naturelle de mõ desir, pour suyure la raison, laquelle m'asseure de mon bon droit, d'autant que l'ayant suyuie, elle ne peust faillir à me donner le gaing du iugement auquel elle preside la premiere : ioint celuy merite beaucoup plus, qui force celuy, qui veult forcer la raison, que celuy qui se laissant forcer à la force, se rend finablement ennemy des-raisonnable de la raison. Grindaye luy respondit : Les raisons que vous alleguez, Filisee, son beaucoup plus pour moy, que pour vous. Vous dites que vous auez forcé l'amour, mais ie ne vous accorde que iamais vous luy ayez faict telle iniure : ou autrement le propos du sage demeureroit sans la verité, qui dist que l'amour n'est moins violent que la mort. Ie vous confesse bien que vous aymiez aucunement dom Galdes, mais non pas ainsi comme i'aymois dom Finistel, car si vous l'eussiez autant aymé, l'amour duquel vous eussiez esté plaine, ne eust laissé en vous aucune place vuide, pour receuoir son contraire. Ne sçauez vous point, Filisee, que souuẽtesfois deux personnes sont malades d'vne mesme maladie, & que donnant aux deux vne mesme medicine, l'vn en guerist, & l'autre en meurt? Dites moy d'ou viẽt cela ? veritablement il n'y à autre raison, sinon celle qui vous à meu à choisir celuy que vous auiez en hayne, & moy à choisir celuy que i'aymois : par-ce que la malignité de la maladie peut estre si grande, qu'il ny à aucun remede pour garantir le patient de la mort, d'autant que l'humeur venimeuse abondant en la personne, estoufe la vertu naturelle, laquelle estainte il est impossible de resister a la maladie. En ceste maniere le loyal amour estoufe la raison, laquelle estainte, il n'y à plus de remede pour se deffendre contre la cruelle sagette d'amour, qui vise de premier sault à transpercer tout ce quelle voit de raisonnable, tout ainsi comme la mort qui à vne fois infecté le cueur de son venin, empesche que les medicines ne luy puissent plus resister. Làs, Filisee, si l'amour que vous portiez à dom Galdes vous eust nõ seulement touché au cueur, mais transpercee iusques dans l'ame, comme l'amour de dom Finistel me tient cruellement nauree, combien vous eussiez eu peu de raison pour vous vanter maintenant de la force auecque laquelle vous auez resisté à l'amour. Il demeure donc tout euident que vostre peu d'amour, vous à laissé la liberté d'eslire vn autre pour mary, que celuy lequel vous auiez premieremẽt esleu pour amy : mais la raison qui m'à osté ceste liberté, au moyen du vray amour que ie portois à dom Finistel en toute chasteté & hõneur, me donne pareillement la raison de mon bon droit, & l'auantage sur vous en ceste dispute. Filisee luy respondit : Certainement, Grindaye, vous auez fort bien argumenté, si nous disputions ensemble à la façon des bestes brutes : car vous comparez les forces du corps à celles de l'ame Mais ie vous dy, Grindaie, qu'il n'y à for-

ce

ce que lon face au corps, qui puisse forcer la liberté de l'esprit, si l'esprit mesme ne se laisse forcer pour auoir faute de vertu. Il n'y a chose qui puisse tuer l'ame, si de soy-mesme elle ne reçoit la mort, & n'y a maladie qui la puisse rendre malade, si ce n'est faute de raison, Ne comparez d'onc plus, Grindaye, si inconsiderément les diuines & immortelles forces de l'ame hautaine, aux terrestres & mortelles forces du corps pusilanime & suget à toutes les maladies & changements de la fortune. Partant n'auilissez point ma gloire, n'abaissez point ma victoire obtenuë contre l'amour. ne m'estimez indigne de la raison: & sachez, si vous ne le sçauez que les dieux, de tout temps, ont doné à l'esprit la liberté, auec laquelle il peut resister au forces du corps & ainsi par ma vertu i'ay peu resister à la force d'amour, souz laquelle, comme foible & debile, vous vous estes laissee acabler. Considerez d'auantage qu'en mesprisant le trophee qne i'ay gaigné sur moymesmes, vous mesprisez encores la clere renommee & la louange eternelle des braues Princes & Cheualiers, qui ont volontairement sacrifié leurs vies à leur renom, non obstant toutes craintes naturelles, en s'aydant, lors qu'on leur vouloit forcer le corps, de la courageuse liberté de l'esprit. Et ainsi se sacrifians à la renommee, ilz ont franchement habandonné le mortel pour l'immortel, recompensans ceste mottelle vie par vne louange immortelle. Le mesme ont fait plusieurs Dames & Damoiselles Romaines & Grecques, qui contre les inclinations desordonnees de l'amour, garderent leur chasteté par la perte de leur vie. Regardez vnp eu Grindaye, la belle question qu'on pourroit faire sur le corps violé de la chaste Lucresse: car si le corps a esté violé, comme à elle peu estre chaste? ou si elle a esté chaste, comment esse qu'on la peu violer? O Dieu immortel, qui eust peu voir l'ame de Lucresse s'escrimer auec vn couteau contre les forces dont le corps se vouloit deffendre aiant la crainte de la mort deuant les yeux! Regardez Grindaye, que là y auoit deux combatans: c'est à sçauoir le corps, & l'ame de Lucresse: mais ie iure par Iupiter que la raison de la liberté & de l'esprit fut si grande, qu'elle ne dompta seulement les forces du corps, mais encores luy donna la mort de ses propres mains, pour dőner vne perpetuelle vie à sa renommee. Ie vous demande maintenant, Grindaye, quel moindre debat il y a eu en moy, entre mon desir & ma volonté? veu la force que ie receuois en aymant dom Galdes, lequel i'ay neantmoins laissé pour dom Finistel, à fin qu'en forçant mon desir, ie luy rendisse la recompense du loyal amour qu'il me portoit. Car vous sçauez bien, Grindaye, que d'autant que l'ame est plus excellente que le corps, on la doit d'autant plus aymer: & ainsi i'ay mieux aymé la vertu de l'ame, en aymant celuy que ie hayssois, par-ce qu'il m'aymoit, que le desir du corps, en ce que i'eusse peu eslire celuy qui me hayssoit, par ce que ie l'aymois. Et si iusques à present vous n'auez eu la cognoissance de ceste vertu, & qu'au moiẽ de vostre ignorance vous ne vous en soyez peu ayder, acusez vous de n'auoir sceu obeïr à la raison comme i'ay fait, & vous preparez à emporter vne autre-fois en semblable entreprise la secode gloire, puis que vous n'auez aucun moien d'emporter maintenant la premiere. Grindaye luy respondit en ceste maniere: O Filisee ie m'esbahis comme si indiscretement vous osez alleguer des raisons qui sont beaucoup plus en ma faueur que nő pas en la vostre: car en aymant dom Finistel, i'ay fait tout ce que vous venez de dire, & pour vous le mőstrer, Ie ne nieray point la vertu, ny la force de l'ame dont vous parlez, quand les desirs restiuẽt contre la raison: mais celle gloire est beaucoup plus grãde qui s'aquiert par les desirs bien confor-

mes

mes à la vertu, que non pas celle, laquelle on gaigne par vne violente contrainte. Ie dy cecy par-ce que vous ne pouuez nyer que la plus grande excellence qui puisse estre en l'homme, ne soit d'auoir naturellement les desirs conformes à la raison, car autrement, si les desirs & la raison sont en vn debat continuel, ceste guerre ne sera moins perilleuse à l'homme, qu'aux Romains celle en laquelle apres plusieurs triomfantes victoires, ilz prirent les armes contr'eux mesmes dedans les champs de Pharsalie. Car si les guerres ciuiles se font entre plusieurs citoyens dedans vne mesme cité, la guerre du desir & de la raison, qui sont to⁹ deux citoyens de l'homme se fait au milieu de sa propre ame. Sçauez-vous par celà que ie veux dire, Filisee? Ie ne veux point diminuer vostre gloire, ny amoindrir vostre victoire, ains ie la veux louer à mon possible, à fin qu'en manifestant voz louenges, ie publie pareillement les miennes, lesquelles pour estre de beaucoup plus grande excellence ne peuuent receuoir aucune cõparaison auec les vostres. Ne sçauez-vous point Filisee, que si i'ay esleu dom Finistel pour mon mari, ie l'ay esleu encores qu'il m'eust en hayne, & ay laissé dom Galdes encores qu'il m'aymast de tout sou cueur? Si donc i'ay esleu dom Finistel encores qu'il me hayst, l'ame n'â point laissé d'obeïr à la raison en aymant celuy qui me haissoit. Car ceste vertu d'aymer son ennemy, n'est contre la raison naturelle, ains tant s'en fault, que c'est vn des meilleurs commandemens qui se lise entre les loix des Chrestiens. Si donc la volonté, la raison, le desir d'amour, & la vertu m'ont faict eslire dom Finistel, lon cognoist euidamment l'auãtage que i'ai sur vous, veu que vous n'auez (si vous l'auez) que par vne violẽte guerre, ce que la seule paix m'octroye sans aucun effort. Et cecy, Filisee, ne diminue point le renõ des Princes, & Cheualiers, Dames, & Damoiselles dont vous auez parlé, encores qu'il accroisse mon merite: car auec vne vertueuse paix qui est entre mon desir & entre la raison, ie gaigne ce qu'ils n'ont peu gaigner, sinon auecque vne cruelle bataille de ces deux. O! si vous pouuiez voir, Filisee, ce repos, & celle tranquillité qui est entre mõ desir, & entre mõ vouloir & la raison, vo⁹ ne prendriez point tant de plaisir à voir Lucresse chastier du couteau la desobeisance que le corps faisoit cõtre la raison, & ne vous vãteriez point tãt de la vertu q̃ vous dites estre en vous, pour auoir esleu dom Finistel, veu que la vraye paix & tranquillité qui est en moy, deuroit nõ seulement faire repaiser la guerre de noz deux armees, mais encores les questions sur lesquelles nous nous debatõs en ce iugemẽt, à fin qu'auec moins de fascherie, ces tres-excellents Princes nous peussent donner leur iugement. O Grindaye (dist lors Filisee) ie vous voy tant repugnant à vous mesmes en ce que vous dites & voz derniers propos tant contraires aux premiers, que i'espere en descouurant l'incõstance de voz argumens, vous mettre à ce coup hors de dispute & du camp ou nous combatons, monstrant maintenant ma victoire autant asseuree, comme par cy deuant on la pourroit auoir estimé douteuse. S'il vous en souuient bien, vous auez nyé auoir eu en vous la liberté de l'election, tellement que le desir desordonné du corps, auoit eu beaucoup plus de puissance sur vous, que non pas la raison de l'ame: & neantmoins maintenãt vous dites que le desir & la raison sont tant conformes en vous, qu'il est impossible de plus. Parquoy en vous contrariant, vous vous estes condamnee par voz propres raisons, & beaucoup plus par l'election que vous auez faicte, qui descouure à l'œil le peu de puissance & de raison qui à esté en vous pour resister aux assaulx de la chair fragille. Si donc lon doit iuger selon ce que lon voit, il n'y a point de doute que vostre election a esté faite en

la

la maniere que vous-meſmes auez confeſſee, c'eſt à ſçauoir contrainte par l'amour de dom Finiſtel. Mais quãt à moy la raiſon, & la vertu me l'ont fait choiſir par-ce qu'il m'aymoit, encores que ie le euſſe en hayne, & ay laiſſé, & abandonné dom Galdes, par-ce qu'il me hayſſoit, encores que ie luy portaſſe extreme amitié. Regardez bien, & vous verrez que vous vous eſtes condamnee par voſtre propre bouche, car confeſſant la gloire, qui naiſt de la force faite en moy, & en ces Cheualiers & Dames dont nous auons parlé, vous aprouuez mõ bõ droit, & m'otroyez ce que ie demandois. Mais quant à ceſte force plus grande, laquelle vous maintenez eſtre en vous auec vne paix ſi vertueuſe & tant bien acõpagnee de la raiſon & de voz deſirs, nous n'en voyons rien, & n'y à perſonne qui puiſſe atribuer ce que vous dites à autre intention, qu'à la ſeule ſatisfactiõ de l'amour duquel vous aymez dom Finiſtel. Puis donc que chacun cognoiſt la force & la violence que ie me ſuis faite à moy meſme pour obeïr à la raiſon, & à la vertu, ne vueillez plus par voz cautelles, & cõtrarietez, calumnier ma bonne cauſe, laquelle à haute voix demande l'arreſt de meſſeigneurs les Iuges en ma faueur, & à voſtre confuſion. Partant ie metz fin à mon propos, en atendant voſtre reſpõſe, auecque proteſtation de ne vous dire riens d'auantage. Grindaye luy reſpõdit: Si vous meſmes, o Filiſee, pouuiez iuger voſtre cauſe par voz raiſons, & ſãs auoir eſgard aux miẽnes, il n'y a point de doute, que ie ſerois bien toſt cõdãnee: Mais par-ce que ce iugemẽt n'eſt point en voſtre puiſſance, ie m'efforcerai de faire cõnoiſtre la verité, & diray que vous auez eſleu celuy qui vous aimoit, encores que vous l'euſſiez en hayne, & que i'ay eſleu celui que i'aymois cõbien qu'il me haiſt, & veu que de voſtre part, & de la miẽne, il ſe trouue de la haine & de l'amour: Ie ſouſtiens que mon election eſt plus raiſonnable que la voſtre, veu qu'en aymãt i'ay peu faire ce que vous auez faict en haiſſant, & ay eſleu auecqne paix celuy que vous auez eſleu auecque guerre, & pourchaſſé auec amour celuy que vous auez pourchaſſé auecque haine, & pris celuy que i'aimois, & vous celui que vo⁹ auiez en horreur: I'ay eſleu celuy que ie aymois, & qui me haiſſoit, & vous celuy meſme que i'aimois, encores que le haiſſiez. Si ce fut vertu à vous d'eſlire celuy qui vous aimoit, lequel toutesfois vous n'aimiez point: ce ne fut moindre vertu à moy de choiſir celuy que i'aymois, lequel toutesfois ne m'aymoit point. Si ie ay pris celuy qui vous aymoit, i'ay eſleu celuy qui me haiſſoit, & ſi vous auez eſleu celuy que vous haiſſiez, vous auez pris celuy que i'aimois, tellement qu'en toutes ces differẽces noſtre cauſe eſt pareille des deux coſtez, fors en la ſeule raiſon qui me donne l'auantage. car quand vous, ou moy, aurons dom Finiſtel pour mari, ſi ſa femme l'aime, il la haïra, & ſi ſa femme le hait, il l'aymera. Toutefois encores qu'en ceſte election les conditiõs ſoyent egalles, ſi eſſe qu'il n'y aura celuy qui ne me donne le meilleur droit, & la meilleure raiſon, veu que i'ay choiſi celuy que i'aymois, & que vous auez eſleu celuy que vous haïſſiez. Or puis que mõ amour fut vertueux, & tendant à fin de mariage, il apert bien que la raiſon a eſté conforme à mon vertueux deſir, qui obeïſſoit à la puiſſance, que l'amour à autant grãde que la mort, ſur les humains. Veu donc que la vertu n'a point eſté outragee aymant ſi loyallement, & pour ſi hõneſte fin, l'offence ne peut empeſcher mon bon droit, lequel ie requiers auecq paix en ceſte preſente guerre ou nous ſommes, vous ſupliant, treſexcellẽs Princes, ſuyuant voſtre bonne renõmee, prononcer voſtre arreſt ſelon la raiſon, laquelle s'encline entieremẽt à ma faueur Quãd les Princeſſes eurent acheué leurs plaidoyez, le Roy Amadis, & l'Empereur

dirent qu'elles auoyent tresbien declaré tous les poins de leur cause, & qu'il les auoit fort bien entenduz: mais que pour en deliberer à loysir, & auecq bon conseil, ilz ne prononceroyent leur iugement iusques au troisiesme iour d'apres. Adonc au son de plusieurs instrumens, ilz descendirent de leur eschafaut, & retournerent au palais. Pendant les trois iours en toute la cité ne se parloit d'autre chose entre les Cheualiers, Dames & damoyselles, sinon de ce different les vns fauorisans à l'vne des Princesses, & les autres à l'autre. Surquoy chacũ amenoit plusieurs raisons pour son party, lesquelles ilz debatoyent souuentesfois deuant le Roy & l'Empereur, qui les escoutoyent volõtiers sans leur respondre vn seul mot. Et ainsi chacun atendoit le troisiesme iour, pour ouïr ce que les Iuges en prononceroyent: mais ce pendant les deux Princesses se retirerent l'vne en vne tour, & l'autre en l'autre, ayant chacune d'elles deliberé, si l'arrest estoit dõne contre elle, de ne se monstrer iamais, ains se faire secretement conduire au lieu ou elle deuoit estre prisonniere iusques à la mort.

Comme le Roy Amadis & l'Empereur Amadis de Grece, firent prononcer leur arrest sur le different des deux Princesses: puis se departirent de l'Isle Solstice.

CHAP. LXV

AV troisiesme iour ensuyuant, le Roy Amadis, & l'Empereur remonterent en vn eschauffaut, & s'assirent en leurs sieges, puis à leur mandement les deux Princesses retournerent fort richement acoustrees, & en presence de tout le peuple chacun se tenant coy, le Roy & l'Empereur commanderent à vn de leurs secretaires, de lire l'arrest lequel estoit signé de leurs seings: ce que le secretaire fit & le prononça à haute & clere voix en ceste sorte:

Nous Amadis de Gaule, Roy de la grãd Bretaigne & de Gaule, & Amadis de Grece, Empereur de Trebisonde, Prince de l'Empire Grec, de la grãd' Bretaigne, & de Gaule & roy de Rodes: Apres auoir entendu les raisons des tresexcellẽtes Princesses, Filisee, & Grindaye, en eslisant pour mary le Prince dom Finistel, considerans que selon l'auis des sages, la plus grande force de l'homme preux, est de forcer sa volonté pour suyure la vertu, & resister aux vains desirs de la nature: Disons que la Princesse Filisee à beaucoup merité ayant choysi pour son mary dom Finistel qu'elle auoit en hayne, & pour la seule cause qu'il la seruoit, aymoit, & honoroit de tout son cueur. A raison dequoy, NOVS ORDONNONS par nostre souuerain iugement & arrest, que dom Finistel prendra pour espouse la Princesse Filisee, & demeureront ensemblement Seigneurs & Roys de l'Isle Solstice. Toutesfois par-ce que le loyal amour de Grindaye nous a sẽblé ne deuoir demeurer sans recompense, & que souuentefois es parties ou regne l'amour le plus grand tort, est la meilleure Iustice NOVS, cõme bien experts en telles maladies, & ne voulans desnier a la Princesse Grindaye le guerdon qu'elle merite pour auoir accepté nostre iugement vsans de nostre grandeur & liberalité acoustumee: Ordonnons que la Princesse Grindaye s'en viendra auecque nous cõme Royne de l'Isle de Rodes, de laquelle nous luy faisons don, & la prions pour recompense de prendre pour mary, celui qui la tãt aymee, a fin que par-ce moyen elle merite ce que sa sœur a merité & octroye à dom Galdes le guerdon dont elle luy est redeuable, pour l'auoir aymee par si long tẽps d'vn tant ferme & loyal amour. Mandons & commandons à noz subgetz prions & requerons ceux qui ne

sont

ſont de noſtre obeïſſance, qu'ilz ayent à promptemẽt executer ou faire executer noſtre preſent arreſt ſelon ſa forme & teneur.

Apres la lecture de l'arreſt, les trompettes & clerons commencerent à ſonner, & les deux Princeſſes voulurent baiſer les mains au Roy & a l'Empereur, pour les remercier du bon iugement, qu'ilz leur auoyent donné: mais ilz ne le voulurent ſouffrir. Tantoſt apres furent amenez les deux freres, & fiancez en grande ioye auecque les deux ſœurs. Les noces faictes en grande ſolẽnité (auquel iour les deux ſœurs commencerent à aymer extremement leurs marys) dõ Galdes & Grindaye apres auoir eſté baptiſez, furent couronnez, & proclamez Roys de Rodes, & à la requeſte du Roy Amadis, & de l'Empereur, les Roys du païs & les Princes dom Finiſtel & Filiſee, auecque tous les habitans de l'Iſle, receurent pareillement le ſaint ſacrement de bapteſme. Enuirõ vn moys entier le Roy Amadis & ſa compagnie demeura auecq eux en grand plaiſir, mais finablement emmenãt auecque ſoy le Roy & la Royne de Rodes, au grand dueil & triſteſſe de tous ilz ſe departirent de l'Iſle, & ayãs le vent à gré s'embarquerẽt au prochain port pour paſſer en l'Iſle de Guindaye. Les Roys & les Princes de l'Iſle les conduiſirent iuſques dedans leur nauire, ou auec maintes larmes ilz prirent congé les vns des autres: & par-ce que la Royne Grindaye aymoit bien la Ducheſſe Siriſie, elle l'emmena auec elle, & pluſieurs autres belles Dames, & Damoyſelles pour luy tenir compagnie. Semblablement le nouueau Roy de Rodes emmena pluſieurs Cheualiers auecque luy en vne nef qu'il leur auoit expreſſẽmẽt fait appareiller. Ayans donc haulcé les voyles, ilz ſortirent du port & prindrent la route de de l'Iſle de Guindaye.

Comme le Roy Amadis & ſa compagnie prindrent port en l'Iſle de Guindaye, ou ilz rencontrerent ſur leur chemin vne fort plaiſante auenture.

CHAP. LXVI.

CES excellens Princes nauiguerent touſiours par bon vent iuſques à ce qu'ils euſſent prins port en l'Iſle de Guindaye, ou auecq grand plaiſir ilz deſcendirent de leurs nauires, & ce pendant qu'on apareilloit leurs cheuaulx & palefrois auec le ſurplus qui leur eſtoit neceſſaire pour ẽtrer magnifiquemẽt en la ville, ilz firent dreſſer en vne belle prairie qui eſtoit ſur le riuage, leurs tentes & pauillons, dedans leſquelz ilz demeurerent leſpace de deux iours. Au troiſieſme chacun de la troupe eſtant richement en ordre, meſmement les Princeſſes, ilz mõterent à cheual, & prirent le chemin de la cité de Guindaye, dont ilz eſtoyent loing de deux iournees. Le Duc d'Alfarce eſtoit fort ioyeux d'amener auecque luy vne ſi belle compagnie pour monſtrer l'execution de ſon ambaſſade. Enuiron deux heures apres midy ſortans d'vne grande foreſt en vne belle prairie, ilz trouuerent vne fort gracieuſe rencontre qui fut que dom Roſafar & Artifire roys de Theſſalie, ſachans qu'Ageſilan auoir eſté recogneu de ſes pere & mere, & fiãcé auec Diane, auoyent enuoyé pour le viſiter la Damoyſelle Galtaſire, & cinq autres Damoyſelles en ſa compagnie, leſquelles s'eſtoyent deſembarquees en vn autre port vn peu plus bas, & s'en venoyent richement habillees & bien mõtees ayant chacune vn voile de taffetas deuant le viſage, tant pour ſe garder du hale, que pour n'eſtre cogneuës. Car la Damoyſelle Galtaſire auoit deliberé ſi elle ſe rencõtroit auecque le Fraudeur, de lui faire quelque tromperie, & tenoit ſes cõpagnes toutes apareilees à cete fin. Or auint qu'au lieu ou nous vous auons dit,

elles le rencontrerent armé de toutes ses armes, ayant l'armet en teste, & monté sur vn bon destrier. Incontinent qu'il vid les damoiselles en riche equipage, esperant d'auoir d'elles leurs palefrois, ou quelque autre chose selō ses ruses acoustumees, il les salua, & elles luy, & s'aprochant de Galtasire par-ce qu'il l'estimoit la maistresse & plus excellente de toutes luy dist: Ma Dame, ie vous supplie me dire ou s'adresse vostre chemin. En la cité de Guindaye, respondit elle. Dieu soit loué (dist-il) car ie m'y en voys aussi, & pourrons s'il vous plaist heberger ce soir en vn chasteau, qui n'est trop lōg d'ici, ou lon vous fera fort bonne chere. Galtasire se soupçōnant qui il estoit tant à sa contenance, comme à sa parole, fut fort ioyeuse de l'auoir rencontré, & luy dist: Ie vous remercie, Seigneur Cheualier, du bon traictement que vous m'ofrez, & vous supplie bien fort haulser vostre visiere, à fin que nous iouïssions de la veuë d'vn Cheualier tant preud'homme cōme vous estes. A quoy le Fraudeur: Ce me seroit trop plus grande faueur, se il vous plaisoit haulser vostre voyle, car vous me semblez à vostre maintien, & à vostre acoustrement, damoyselle de fort grande beauté & bōne grace, mais quāt à moy, ie ne puis pour maintenant me descouurir iusques à ce que ie me soye acquité de certaine promesse, que i'ay faite à vne damoyselle. Par ces propos Galtasire s'asseurant que celui auquel elle parloit, estoit le cheualier affronteur, lui dit: Ie vous remercie de m'auoir declairé ce secret, car ie serois bien marrie de vous estre ocasiō de faulser vostre promesse: toutesfois puis que vous ne voulez leuer votre visiere pour ne faire tort à vne damoyselle, ie ne me descouuriray non plus a fin de ne faire tort a vous-mesmes. Et quel tort me sçauriez vous faire, ma Dame? dist le Cheualier. Quel tort? respōdit elle, ie vous pourrois cruellement naurer de ma beauté. O dit-il, est ce de ce mal dont vous parlez? quād vous me donneriez des coups de pierres, ie les prendrois en patiēce. Elle luy dit en riāt. Vous souuienne bien de ceste parole, car par la vous me promettez de prendre en gré tout le mal que ie vous pourrois faire. Il se prit à rire, & lui dit: Ie suis appareillé a souffrir ce mal, pour le profit que i'espere de vostre cōnoissance, car voz riches habillemēs me dōnent à cognoistre vne partie de ce que ie puis gaigner auec vous. Elle entendit tresbiē a quelle fin tendoyēt ses paroles, & lui dit: Ie suis fort ioyeuse de ce que vous dites, mais gardez vous bien qu'en lieu de profiter à ma cognoissāce, vous ne vo⁹ plaignez biē fort de m'auoir cogneuë. Ie pēse, dit il, que vous vous repentirez plustost de m'auoir cogneu, que non pas moy de vous auoir cogneuë. Pourquoy? dit la damoyselle. Par-ce (respondit-il en riant) que ie crains a ce soir de ne vous loger point si biē cōme ie voudrois. C'est tout vn (dit la damoyselle) la bōne volōté recōpēsera le deffaut de la puissance: car ie pense vous payer en semblable mōnoye du bō vouloir lequel ie voy que me portez, aumoins si ie n'ay autrement le pouuoir de vous satisfaire. Ie vous en suplie bien fort (dit le Cheualier) & pour commencer ce payement, ie vous prie & reprie d'abatre vostre voile, & me monstrer le beau visage, lequel selon mō aduis est caché dessouz. En disant ces mots il sortoit de la foret dans le pré que nous vo⁹ auōs dit. Puis que ie vous ay desia fait tāt d'offres, dit lors Galtasire, ie veux cōmēcer à vous en monstrer l'effet, a fin que vous cognoissiez ma bōne volōté. Neātmoins, Sire Cheualier, si vous voulez que ie face ce dont vous me priez, detachez-moy dōc vous mesmes les epingles ausquelles mon voile est ataché. Tres volōtiers, dit il. Adōc s'arresterēt, & oubliant le soucy qu'il auoit premierement eu de la tromper, & ne pensant à la tromperie qu'elle luy appareilloit, s'aprocha le plus

pres qu'il peut, & laiſſant les reſnes, il s'amuſoit à chercher les epingles pour les aracher. Mais Galtaſire paſſant ſouplemẽt la main par deſſus la teſte de ſon cheual, le desbrida & luy fit tomber la bride en terre, & lors le cheual ſe ſentant en liberté, commença à courir deça & delà, ruant, ſautant & regimbant de toute ſa force. Le fraudeur craignant de tõber, deſcendit le pluſtoſt qu'il peut pour ſe garder de plus grand danger. Ce pendant Galtaſire & ſes damoyſelles auoyẽt leué leurs voiles de deſſus le viſage, & s'eſtoyent miſes tout autour de luy auecques leurs palefrois. Mais il ne les eut ſi toſt veuës au deſcouuert qu'il recõneuſt Galtaſire, & luy dit, ma damoiſelle pourquoy auez vous abatu la bride de mon cheual? Pour vous brider vous meſmes (reſpondit elle) & puis que vous auez maintenant vn ſi bon frain, il fault que nous vous donnons des eſperons, pour voir ſi vous les ſentirez auſſi bien cõme vo⁹ les faites ſentir à voſtre cheual quãd vous auez fait quelque trahiſon. Et ce diſant les damoyſelles paſſerent la main dans les reſnes de leurs palefrois, & commencerent à tirer de leurs bougettes que elles auoyent expreſſément appareillees ſur l'arçon de la ſelle à ceſte fin, grande quantité de pierres les ruant aſſez rudement à l'encontre de l'Afronteur, lequel eſtant chargé de ſes armes ne ſe pouuoit remuer que mal aiſément, toutesfois faiſant le furieux, il mit l'eſpee nuë au poĩg s'eſcrimant tout à l'entour auec vne nõ trop grãde d'exterité. C'eſtoit choſe tres plaiſante, de voir les damoyſelles auancer, & reculer leurs palefrois, par grande viſteſſe, ſelon que le Fraudeur les pourſuyuoit, ou ſe reculoit, & ce pendant ne ceſſerent de luy ruer grande quantité de cailloux de toutes leurs forces, tellemẽt qu'en peu de temps il fut tant las, qu'il ne pouuoit plus bouger d'vn lieu, & ſi n'oſoit ſe deſarmer craignant d'eſtre attaint au deſcouuert: A raiſon dequoy elles l'enuironnerent auecques leurs palefrois en ſe riant, & mocquant de luy, & commencerẽt à faire la proceſſion tout à l'entour en chantant ceſte chançon.

Chançon.

Ores gaigné nous auons
Cent mille ans de vrays pardons,
Trompant ſouz fines excuſes
L'affronteur des affronteurs,
Et le menteur des menteurs,
Et le monarque des ruſes.

Ores en toy s'acompliſt
Ce que tous les iours on liſt
Dans les ſacrees eſcoles,
Que les pierres parleront
Quant les malins ſe tairont,
Ce ſont les ſaintes paroles.

Puiſſe donc deſſus ton chef
Le mal-heur, & le meſchef,
Et l'orage, & la tempeſte
Retomber ſi rudement
Que nous voyons promptement
Ton cerueau hors de ta teſte.

Le pauure mal-heureux ſe ſentant beaucoup plus outragé par ces paroles, que pour les coups qu'il auoit receuz, leur diſt: Mes damoyſelles, ie vous prie que ie parle à vous vn mot, à fin qu'en me taiſant, les pierres ne continuent de parler ſur mon dos, & les faites ceſſer au nom de Dieu. Ozez-vous bien dire celà (reſpondit Galtaſire.) Vn tant preux cheualier, & tant bien aduiſé comme vous, ne doit point ſi toſt ſe desdire de ce qu'il à diſt. Comment ma Dame? dit l'Afrõteur. O, ô, diſt elle, vous m'appellez donc maintenant ma Dame? vrayement c'eſt raiſon que vous ſoyez exalté, puis que vous vous humiliez en ceſte ſorte: partant ie vous vois reſpondre à ce que vous me demãdez. Vous ſouuienne dõc q̃ tantoſt que ie vous ay recõtré, en me

priant de me descouurir, vous me disiez que quand ie vous donnerois des coups de pierres, vous les prendriez en patience. A raison dequoy vous n'auez maintenãt aucune ocasion de vous plaindre, veu que pour me complaire, vous vous vantiez de receuoir de moy tresvolontiers, la peine ou ie vous tiens maintenant. Celle peine) respondit le Fraudeur) s'entẽdoit de celle que lon reçoit par amour, & non par hayne. Sçauez-vous pas bien (dist la Damoiselle) que personne ne peut donner sinon ce qu'il reçoit? Ne vous esbahissez donc point si vous receuez maintenãt ce dont autresfois vous auez esté si prodigue enuers moy. Ce pendant qu'elle disoit ces paroles, l'Afronteur se trouuant vn peu reposé, & pensant qu'elle ne se tint si bien sur ses gardes, sauta à l'impourueuë contre elle cuidant lui surprendre la bride de son palefroy. Mais il ne sceut estre si prompt qu'elle ne s'en aperceust, & se tira arriere, puis auec ses compagnes cõmença de rechef à faire la procession autour de lui & à lui ruer force pierres, en adoulcissant sa douleur par la musique de leur premiere chançon. En ces entrefaites les Roys & les Roynes sortirent de la forest dedãs le pré & voiãt ceste belle escarmouche, & la furie de laquelle le Cheualier Afrõteur s'escrimoit contre les Damoyselles, & la dexterité de laquelle elles l'enuironnoient, & le frapoient à grands coups de cailloux, ilz ne se peurent tenir de rire, chacun y prenant si grand plaisir que l'Empereur Amadis de Grece, & dom Arlanges d'Espagne passerent vn peu plus outre, pour mieux en auoir leur passetemps. Mais si tost que les Damoyselles les aperceurent (estant l'Afronteur de grand trauail tombé en terre) elles s'arresterent, & en riant les saluerent par vne grande courtoysie. L'empereur les voyant tant belles & en si riche equipage leur dist, Ie vous prie, mes Damoyselles me dire quelle belle auanture est ceste-cy? Mais plus-tost male auanture, dist l'Afronteur Galtasire voiant les deux Princes de fort grande beauté, par ce qu'ilz auoient les visieres de leurs armetz haussees, leur dist en riant, Seigneurs Cheualiers, il vous plaira vous retirer vn peu arriere, & nous laisser acheuer nostre combat. L'Empereur en souzriant leur dist, Le deuoir de cheualerie nous oblige à nous enquerir pourquoy vous six assaillez ainsi vn homme seul, pour sçauoir s'il y a raison de ce faire. Nous le faisons (dist-elle) auec autãt de raison, comme ce miserable trompeur à sans aucune cause fait plusieurs tors à maints bons Cheualiers errants en passant par ceste forest. Damoyselle m'amye (dist lors l'Empereur) il se rend desia à vous, & puis que vous le tenez en tel estat, il est desormais temps d'vser de clemence enuers luy, car les magnanimes personnes doiuent auoir autant de pitié du vaincu apres la victoire, comme de rigueur autant que de l'auoir peu vaincre. Vous dites bien (dist-elle) & pour vser enuers luy de pitié, puis qu'il n'a aucũ mal que de fouleures, nous le desarmerõs & le ietterons dedans ce marest, car le bourbier luy sera vne fort propre medicine pour le guerir. Et non, ma Damoyselle (dist l'Empereur) car celà ne vaudroit riẽs pour lui. Donnez moy donc vn meilleur auis (respondit elle) car ie suiuray vostre conseil. Las seigneur Cheualier (dist l'Afrõteur) ie vous prie leur dõner le conseil tel que ie le dois esperer de vo⁹. Ce feray-ie bien (dist lors dõ Arlanges) & pour vo⁹ recompenser de ce que ie vous doy. Ie ne leur conseille de vous ietter dedans la bouë, car elle seroit trop honneste pour vous, mais bien dãs les plus puantes & infectes ordures qu'il sera possible de trouuer, car autremẽt vne si traystresse creature comme vous estes, ne sçauroit estre assez chastiee, L'afronteur le regarda, & cogneut que c'estoit celuy qu'il auoit laissé attaché en vne chaire dedans la tẽte coiffé en maniere de vieille, comme il vous

vous a esté recité cy dessus: partant il luy dist, Ma dame Garaye, vne si excellente Damoyselle come vous, ne se doit point prendre à ceux qui se sont desia rendus. Ie conferme (dist dõ Arlanges) le premier conseil que ie leur ay donné, à fin que par tel chastiment vous apregniez desormais à estre moins malicieux: L'éperеur cognoissãt desia qui il estoit par les nouuelles qu'il auoit autresfois entẽdues de luy, leur dist, Tout beau, mes Damoyselles, & ie vous prometz que desormais il commencera à s'amender. Alors le roy Amadis arriua auec toute sa compagnie, & Galtasire sachant qui il estoit, s'aprocha pour luy faire la reuerence. Mais le Roy sachant que c'estoit le Fraudeur lequel estoit ainsi martiré, commanda qu'on luy ostat l'armet pour luy faire prendre aleine, ce que lon fit, & lors le Fraudeur faignãt estre fort cassé & rompu, feit semblant de ne se pouuoir releuer, & chacun estant à l'entour de luy, le Roy luy demanda quel dommage il auoit fait à ces Damoyselles, veu qu'elles le traitoient tant rigoureusement. Ie ne fey iamais dommage à personne (respondit il) & pour vn à qui ie pourrois auoir donné quelque chastiment, i'ay profité à plus de mil autres. Declarez-nous ce secret, dist le Roy. Sachez mõseigneur (dist-il) que iamais ie ne pris cheual, ny palefroy, à Cheualier, ny à Damoyselle, que ie ne les laissasse auisez pour long temps de la maniere cõme ilz se deuoiẽt gouuerner en passãt païs, si que beaucoup d'autres par leur exemple ont esté rẽdus trop plus sages qu'au parauant, sans toutesfois auoir iamais fait mal à personne. Or puis que les loix permettent le chastimẽt, voires quelquefoys la mort d'vn seul, pour le bien general de tous, il est trop raisonnable qu'il soit semblablemẽt permis à vn seul d'vser de tromperie, à fin que tous ceux qui vont par païs, se sachent mieux garder des dangers ou ilz peuuent tomber d'heure en autre. Chacun se prit à rire de ces paroles, & lors le Roy dist, Certainement il a bien fonde sa iurisdiction, & me semble qu'il sera meilleur de luy rẽdre son cheual, & l'emmener auecque no' pour nous faire passer le temps, car la grace ne luy mancque point à fin de nous aprester assez à rire par les chemins. Dieu vous vueille rendre la pareille, dist l'Afronteur. Et adonc on luy amena son cheual bien bridé, & le monterent dessus à grande peine, car il faisoit semblant de ne se pouuoit tenir dedans les arçons, se plaignant qu'il estoit tout rõpu. Les Princes l'ayant mis au my lieu d'eux, Galtasire fort ioyeuse de ce qu'elle auoit fait, se mesla en leur compagnie, & lors le roy Amadis luy demanda en quoy le Fraudeur l'auoit offensee. Monseigneur (respondit elle) ce bon rustre trouua moyẽ que deux Cheualiers fort aagez, lesquelz par honneur ie menois en ma compagnie, de vieux qu'ilz estoient deuinsent ieunes & assez folatres. Que dites vous, monseigneur (dist l'Afronteur voyãt que le Roy auoit la barbe & les cheueux blancs) que donneriez vous pour recompẽse à celuy qui vous seroit auteur d'vn si grand bien? Le roy se prit à rire, & luy dist, Veritablemẽt ie luy otroyrois tout ce qu'il me voudroit demander. Or voyez donc, sire (dist le Fraudeur) comme les bõs seruices sont bien guerdonnez en ceste contree: car pour luy auoir fait deuenir ses deux Cheualiers ieunes, elle s'est essayee à me faire deuenir vieillart. Chacun se prenant à rire, le Roy luy dist, Comment entendez vous celà? Fort bien (dist-il) car si ie n'eusse esté plus ieune qu'il ne m'estoit besoing, i'eusse bien sceu quelque tromperie pour la tromper, en lieu que i'ay esté trompé. Toutefois si elle a encores quelque ocasiõ de se plaindre de moy, qu'elle me le dye, car ie luy respondray aussi bien à toutes ses questions comme i'ay fait à la premiere. Galtasire fort ioyeuse luy dist, Si ay vraymẽt i'ay encores à me plain-

plaindre de vous car outre ce que vous fistes deuenir ieunes mes vieux Cheualiers, vous les enfermastes en vne cage, comme si vous leur eussiez voulu aprendre à parler. Et vous semble-il (respondit l'Afronteur) qu'en celà ie leur eusse fait peu de grace pour m'en donner vne si mauuaise recompense? Vous sçauez bien encores que ie ne leur aye riẽ apris en ma cage, par-ce qu'ilz n'y voulurent arrester qu'à tout le moins ie leur ay doné le moyen de faire rire vn grand nombre de personnes à qui ilz le peuuent auoir conté depuis. Toute la troupe se print fort à rire de ces propos: ce qui fust ocasion à Galtasire de luy dire: Puis que vous respondez si bien à tout, dites moy encores s'il vous plait qui vous mouuoit à pendre les deux pauures vieillars auec le caualion aux fenestres de vostre logis, & à les laisser là toute la nuit & vne grãde partie du iour. Ie le fi (respondit-il) par-ce qu'apres leur auoir faict en ma maison, tout le bon traitement & tout l'honneur duquel ie m'estimois peu auiser, ilz vouloyẽt, les ingrats, escheller ma forteresse, & enleuer à la desrobee, mes sœurs qui estoyẽt dedãs. Mais apres que de vieux ie les eu rendu ieunes, ie leur voulois faire prẽdre vn peu le serain, tãt pour les acoustumer à porter les armes, que pour leur aprendre à ne craindre les tenebres de la nuit, par ce q̃ cest le vray ofice des gẽs ieunes & amoureux, cõme ilz estoyent, & cõme vous sçauez, la coustume est vne autre nature: partant si ie les eusse peu acoustumer à endurer le serain, ilz n'eussent plus eu crainte de demourer au guet toute vne nuytee. C'estoit la raison (dit Galtasire) qui vous les fit mettre en chausses & en pourpoint comme sauuages, & au mylieu d'eux, le caualion en lieu d'armoiries. Pẽsez vous ma Dame, dist-il, qu'ilz fussent mal propres à cest ofice? Non veritablement (dit elle, selon l'aage qu'ilz auoyent, & la folie qu'ilz monstrerent en cest endroit: mais puis que i'ay commencé à vous faire mes plaintes, ie vueil acheuer, & sçauoir de vo⁹ pourquoy vous fistes si mauuais traictement au Cheualier noir, qui vouloit deliurer les deux vieillarts, en le faisant atendre plus de deux grosses heures pensant auoir combat contre vous. Ie vous diray, respondit-il, ie ne luy fi en celà aucun mal qui ne luy fist tresgrand bien, au moins s'il l'eust peu cognoistre? Quel bien? dist Galtasire. Demandez vous quel bien? respondit il, vrayement ie vous le vueil aprendre, puis que vous ne le sçauez encores point, c'ét que voyant arriuer vn si beau corbeau, ie pẽsay qu'il se voulust venir repaistre des viandes qui estoyent penduës deuãt luy c'est assauoir des deux viellarts & du mõstre, partant à fin de ne l'espouuenter, ie m'ostay de la fenestre, pour luy donner meilleur loisir de prendre son repas: mais depuis, voyant qu'il estoit party tout affamé, nous luy escriames qu'il retournast, & qu'il ne s'eslognast point du lieu ou il pouuoit tant bien faire son profit. Si en celà ie fi mal mon deuoir, ie m'en raport à tous ces bons Seigneurs. Il n'y auoit celuy en la troupe, qui ne fust fort ioyeux d'ouyr les railleries de l'Afrõteur, car il les disoit d'vne fort bonne grace: ce que voyant dom Arlanges, à fin d'acroistre leur passe-temps d'autant d'auantage, il luy dist: Mais quelle raison auiez vous, beau Sire, de mettre Daraïde & la damoyselle qui la conduisoit en vn bourbier, d'ou elle ne se peut rauoir qu'à grãde peine, & peu s'en fallut qu'elle ny demeurast pour toute la nuyt. Ie voulois (respondit-il) la guerir d'vn plus grand mal & ou il se trouue moins de remede qu'en aucune autre maladie, c'est du feu incurable de l'amour qui la tenoit cruellement embrasee. Et quelle belle cure luy voulies vous faire? dist dom Arlanges. Vrayement (respondit l'Afronteur) veu que vous auez autres-fois passé par mes mains, ie ne pẽsois point vous auoir laissé

laissé si mal auisé, que maintenant vous me deussiez faire vne demande tant mal à propos. Pourquoy ? dist dom Arlanges. Ne sçauez vous point (dist-il) que la froidure de la nuit & l'humidité de l'eau sont choses fort propres pour temperer la chaleur. Dites, s'il vous plaist, ne l'auez vous iamais experimenté. Ouy bien, respondit dom Arlanges en secouant la teste. Si vous le sçauez (dist l'Afronteur) pourquoy me demandez vous vne si folle raison de la medecine que i'auois appareillee pour guerir la chaleur amoureuse de Daraïde. Par-ce (dist dom Arlanges) que pour vne telle medecine, il n'estoit point besoin d'y apliquer du bourbier. De quel besoing parlez vous (dist il) pour biẽ l'entendre vous auriez besoing de l'experimenter, puis que vous auez l'esprit si estourdy. Mais ie vous prie, Seigneur cheualier (dist dom Arlãges en riant) me declarer à quoy ceste bouë seruoit en vostre recepte? C'estoit (respondit-il) par ce que la faim, le trauail du iour, le serain, la froidure de l'eau, & la pesanteur des armes eussent esté cause de faire bien tost retirer Daraïde, & de ne vouloir prendre ma medecine, si elle n'eust esté atachee par les piedz & par les mains dedans le bourbier. Et la damoyselle qui la guidoit (dist dom Arlanges) dequoy luy pouuoit elle seruir aupres d'elle. Ie vous le diray (respondit il) puis que vous voulez tout sçauoir, c'estoit à fin qu'elle seruist de sage femme à Daraïde, car i'auois entẽdu que souuentefois elle se laissoit esuanouyr de trop grande douleur: parquoy craignant que le trauail & la sueur de céte medecine ne la fist tomber en quelque pasmoison, ce qui l'eut peu metre en peril de se noier dedans l'eau, ie luy voulu dõner celle damoyselle pour compagnie, à fin qu'elle la soustint en ces esuanouïssemens, & qu'elle luy peust ietter de l'eau au visage pour la faire retourner à soy. Voiez maintenãt si vous auez aucune occasion, de vous plaindre pour ce regard? Par Dieu non (dist dom Arlanges) mais ie vous prie puis que vous m'auez si bien satisfaict en ce qui touche Daraïde me satisfaire pareillement en ce qui me touche moy mesmes, & me dire pourquoy vous me laissastes attaché dedans vostre tante, habille comme vne vieille sorciere. Estes vous Garaye? dist l'Afronteur. Ie l'estois pour le moins (respondit-il) en ce temps là, & m'en souuient fort bien. Maintenant (dist l'Afronteur) que vous m'interrogez à bonne occasion, ie prendray plaisir à vous respondre. Ie le fy par-ce que vous estant si belle Damoyselle, me sembliez courir les champs assez dissolumẽt, sans auoir bien peu d'esgard à vostre hõneur, vous ozant déguiser dessous l'habit d'vn Cheualier. Moy donc prenant pitié de voz folies, vous voulu remettre en vostre sens, & partant ie vous fy assoir. Ie voulu aussi vous acoustrer honnorablement, ce qui me fust occasiou de vous faire coyffer comme vne matrosne: & si vous me demandiez pourquoy ie vous laissay la attachee, ce fust pour ce que les commencemens de toutes choses sont vn peu difficilles, & ne les peut-on apprendre que par coustume, vous asseurant que si iusques à ceste heure vous fussiez demeuree là, vostre colere se fust si bien temperee & rapaysée, que vous ne eussiez point repris les armes comme ie voy que vous auez faict. Adõc tous ceux qui estoyent en la compagnie se prirent à rire, & l'Afronteur voyant qu'ilz y estoyent si ententifz qu'ilz ne songeoyẽt à autre chose, donna en sursault des esperons à son cheual, & à bride abbatuë, se desmella d'entr'eux, courant en poste vers vne forest qui estoit à main senestre sans que personne le suyuist, d'autant qu'il auoit desia gaigné si graod auantage, qu'il leur eust esté impossible de le rataindre au moyen de son cheual qui couroit fort biẽ, car il auoit tousiours accoustumé en telles entreprises d'estre monté à l'auantage. Vray est que quelques vns

qui alloyent à pied luy escrierent qu'il retournast, mais il ne leur fit aucune responce, & ne cessa de courir ayant la teste nuë, & l'espee desgaignee, iusques à ce qu'il fut entré dedans la forest, ne faisant moins rire toute la compagnie par sa fuyte, qu'il l'auoit au parauant faict rire par ses paroles. Ainsi s'en allerent ces nobles Princes deuisans de celle rēcōtre, iusques à ce qu'ilz arriuerēt en vn chasteau ou ilz repeurent en grande ioye, & sur la fin du disner entra vn homme à pied, qui leur presenta vne lettre, laquelle ilz descacheterent incontinent, & la trouuerēt de telle teneur.

LETTRE.

Aux tresexcellens Princes & Princesses de Grece, l'Afronteur des ruses, Seigneur des cautelles, chastieur des nonchalans, cōseiller des voyageurs, & trompeur des mieux conseillez : Salut vous enuoye, à fin qu'auecq iceluy vous vous puissiez maintenir en repos, iusques à ce que vo⁹ ayez faict l'experience de mes stratagemes. Ie suis sorty de vostre puissance, & me retrouue maintenant en la mienne, apres auoir esté autant bien traicté par les damoyselles, comme iay delibere de les traiter, si quelquefois ie les puis auoir en mon pouuoir, pour leur en rendre la pareille. Ce qui me fait souhaitter, mes Seigneurs, de vous tenir bien tost tant que vous estes, entre mes mains, comme ie pense qu'il auiendra, si les profeties de mes Dieux ne me deçoiuēt: car ie trouue par icelles, & vous en souuienne si bon vous semble, que bien les forces affronteresses, domteront par vne secrete imboscade, la maison de Grece, & que les braues lyons du Cheualier Liebrastron serōt subiuguez, & les forces de leurs ongles affoyblies, iusques à ce que le Seigneur des Ruses, les remette en liberté, par les obscures nuees de son sçauoir, à sa grande gloire & à la louenge de celuy qui les fera iouyr de celle clemence, pour le guerdon de la rigueur passee : & en attendant celle guerre, ie vous enuoyeray la paix, sans laquelle il est impossible de bien dresser ce qui est necessaire à vne armee.

Chacun fut fort resiouy par ceste lettre du Fraudeur, disans qu'apres les auoir aduisez de son entreprinse, ilz n'auroyent aucun moyen de se plaindre s'il auenoit qu'il les trompast. Et ayans interrogé le messager ou il l'auoit laissé, il respondit qu'il luy auoit donné la lettre en vn chasteau, qui estoit assez pres de là, & qu'incontinent apres il s'en estoit entré dedās vne epoisse forest. Adōc les Princes tous ioyeux retournerent à leur chemin, & Galtasire accompagnee de ses Damoyselles marcha deuant au grand galop pour faire sçauoir en la cité de Guindaye la venuë d'vne si noble compagnie.

Comme les Princes cheuauchans vers la cité de Guindaye furēt mis en grād confusion par le moyen d'vn Cheualier qu'ilz rencontrerent par les chemins.

CHAP. LXVII.

GAltasire & ses Damoyselles qui alloyent deuant la grosse troupe, comme il vous à esté dit, à fin de porter les nouuelles à la Royne Sidonie de la venuë de ces Princes, enuiron soleil couché, virent venir deuers la cité de Guindaye, vn Cheualier armé d'vnes armes iaunes & monté sur vn grand cheual tout couuert de sueur pour la grand' haste dont il cheminoit. Galtasire, estant le Cheualier aupres d'elle, luy dist: Lās! Seigneur Cheualier, qui vous fait marcher en si grande diligence. C'est, dist-il, la plus grande desfortune du monde, & la plus malheureuse trahison dōt iamais lon ayt ouy parler : car vous deuez sçauoir, mes damoyselles, que ceste nuit, nous ne sçaurions dire, commēt ny de quelle part, vne grande armee, sans estre aperceuë, est venuëe enuironner la cité & luy à donné l'assault

l'aſſault ſi furieuſement, qu'auiourd'huy ſur les trois heures, nonobſtant la reſiſtance qu'on ayt peu faire, les ennemys ſont entrez dedans, & ont mis au fil de l'eſpee tous ceux qu'ilz ont peu rencontrer. Et apres pluſieurs execrables meurtres, ilz ſont ſortis victorieux par quatre portes, à fin qu'en vne meſme temps ilz puiſſent courir par les quatre parties de l'Iſle, pour la deſtruire, & ruyner, & mettre à mort tous les habitans. Quant à moy ie ſuis à grand'peine eſchapé des dangers, & m'en vois maintenãt icy pres en vn myen chaſteau, ou ie retireray tel nombre de gens qu'il me ſera poſſible, meſmement ceux qui auront enuie de ſe ſauuer, car i'eſpere que nous pourrõs faire quelque bon acord auec celle partie de l'armee qui eſt deſia aſſez pres d'ici, tuant & ſacageant tous ceux & celles qui ſe trouuent au deuant, ſans en prendre aucun à mercy. Galtaſire moult eſtonnee de ces nouuelles s'eſcria. O Dieu quel malheur s'il eſt ainſi cõme vous dites? Il n'y a point de doute, reſpondit il, partant ſi vo⁹ aimez voſtre vie, ſuiuez moi, car pour mon regard ie ne ſuis delibere d'atendre icy vne impitoyable mort. Et ce diſant, donna des eſperons a ſon cheual, ſuyuant ſon chemin en auſſi grande haſte qu'au parauant. Les Damoyſelles en pleurant chaſſoyent de leurs houſſines leurs palefrois a la plus grand'viſteſſe qu'il leur eſtoit poſſible, tellement qu'en peu de temps en ſuyuant le Cheualier qui couroit deuant, eſtant deſia nuyt noire, elles retrouuerent le Roy Amadis & ſa cõpagnie qui alloyent vers la cité. Et comme ilz euſſent demandé au Cheualier qui luy faiſoit vſer de ſi grande diligence, il leur reſpondit: Ie ne puis m'arreſter, ny vous paſſer plus auant, ſi vous eſtes ſages, mais vous pourrez ſçauoir de ces Damoyſelles, ſi bon vous ſemble, ce que vous demandez: touteſfois ſi vous voulez croire mon bon conſeil, ſuyuez moy comme elles font, & vous ne ſçauriez que vous en trouuer bien. Auec ces paroles il brocha des eſperons, comme ſi la foudre l'euſt emporté, dont les princes ſe troublerẽt fort, & beaucoup plus quãd ilz entẽdirent de Galtaſire la cauſe pourquoy il s'enfuyoit tant haſtiuement. En ce trouble, ilz accorderent de ſuyure le Cheualier, pour ſe metre auecque lui, & tenir fort dedans ſon chaſteau, penſans que ce fuſt le meilleur conſeil, iuſques à ce qu'ilz euſſent entendu plus au long la verité de ces nouuelles. Selon ceſte deliberation, chacun pleurant le malheur auenu à la Roine Sidonie, & à leurs amys & compagnons qui eſtoyent auec elle, ilz ſuiuirent le cheualier, pẽſans que les Princes de leur parantage qui eſtoyẽt en la cité de Guindaye, euſſent eſté tuez, ou à tout le moins pris priſonniers. Ainſi cheuauchãs, le Cheualier ſe deſtourna du grãd chemin en vne petite dreſſiere, par laquelle les Princes ſuyuirẽt iuſques ſur la minuyt qu'ilz arriuerent auec les Princeſſes fort laſſees & eſplorees, en vn chaſteau ou ilz penſoyent que le Cheualier fuſt entré, par-ce que l'obſcurité de la nuyt leur auoit fait perdre de veuë, ioint qu'il alloit fort loing deuant eux & que les palefrois des Princeſſes que les Prĩces n'ozoyent laiſſer, ne pouuoyent courir ſi haſtiuemẽt. Les triſtes Dames ne ſe pouuoyent aucunement conſoler en leur douleur, bien que les Princes en fiſſent leur deuoir, diſans que dom Floriſel, & la roine Alaſtraxeree, & ſon mari auoyẽt eſté occis, qu'ilz prendroient la plus cruelle vẽgeance de laquelle on euſt iamais ouy parler. Or eſtans arriuez au chaſteau, ilz trouuerent la porte bien fermee & barree par dedans, & entendirent quelques gardes ou autres qui faiſoyent la rõde, à raiſon dequoy l'Empereur crya à haute voix. qui eſt à la garde? L'vn de ceulx du chaſteau luy reſpondit, mais vous, que faictes vous là? Mon amy, diſt l'Empereur, ie vous prie me dire ſi ceans eſt point entré vn Cheualier, qui

qui portoit vnes armes iaunes. Ouy, dist celuy du chasteau. Allez luy donc dire s'il vous plaist (dist lors l'Empereur) que nous le prions de nous faire ouurir la porte, car nous l'auons suyui ainsi comme il auoit dit à noz Damoyselles. Atendez vn peu (dist la garde) car ie le feray parler à vous. Tantost apres entre les creneaux de la muraille, se monstra vn Cheualier armé de toutes pieces, fors que la teste, & leur dist, Seigneurs Cheualiers, Grandanis mon maistre dit que le temps ny l'heure ne permet point de receuoir en son chasteau des Cheualiers en armes sans autrement les cognoistre: & partant que vous luy pardõnez, car vous ne pouuez entrer ceans qu'il n'ayt meilleure asseurance de vous: & quand bien vous y seriez le chasteau est tant plain de Cheualiers, & de cheuaulx, que voz montures ne pourroient estre logees qu'en quelque court. Ces paroles ne pleurent pas beaucoup aux Princes, neantmoins l'Empereur dist à celuy du dedans, Mon bon amy, dites à Grãdanis que nous sommes gens ausquelz il se peult fier, & que nous sommes pour bien luy ayder à garder son chasteau: car sachez que le roy Amadis mõseigneur est icy, auec plusieurs autres Roys & Princes qui luy tiennent compagnie. Ainsi que l'Empereur acheuoit ses paroles, vn autre Cheualier s'aparut sur la muraille qui luy dist, Seigneur Cheualier, ie suis Grandanis, sachez qu'en tẽps de guerre & de si grand peril, lon ne se doit fier en ceux que lon ne cognoist, car quelle asseurance puis ie auoir que vous soyez ceux que vous dites, aussi me semble-il vn peu estrange que vous venez en si bon equipage deuant mon chasteau. Quelle asseurance voulez vous que nous vous donnons? dist l'Empereur. Que vous laissez les armes (dist Grandanis) si vous voulez entrer ceans, car sans vous cognoistre autrement, ie n'ay garde de vous faire ouurir les portes. L'empereur se tournant vers le Roy, luy dist, Monsieur, que vous plaist-il que nous facions? Il me semble (dist le Roy) que nous nous deuons accommoder au temps, & puis qu'en autre maniere nous ne pouuons auoir logis, il nous conuient entrer leans souz les conditions qui nous sont proposees: car si lon prend les armes pour deffendre sa vie, on les peut bien aussi laisser pour l'asseurance d'icelle mesme: comme maintenant, que la necessité, & le peril ou nous sommes, nous contraignent de nous y acorder. Adonc l'Empereur dist à haute voix, Seigneur Grandanis, s'il vous plaist nous entrerons souz les conditions que vous auez dites, iusques à ce que vous soyez mieux asseuré de nous, partant il vous plaira nous faire ouurir. I'en suis content (respondit Grandanis) mais ce pendant que ie descendray, laissez voz armes, & les mettez toutes en vn monceau en ces buissons, que vous voyez là pres, à fin que si par cas d'auanture les ennemys venoient, ilz ne les puissent trouuer. Acheuant ces paroles, il se retira au dedans: & ce pendant les Princes laissẽrent leurs armetz & leurs espees dedans la haye qu'il leur auoit monstré, puis s'aprocherent de la premiere porte du chasteau, qui leur fut incontinent ouuerte par vn Cheualier, & entrans en la basse court, ilz trouuerent à la seconde porte du Chasteau, six ou sept Cheualiers armez qui leur dirent qu'ilz se missent à pied, & entrassent, ce qu'ilz firent, & prenant les Princesses par la main, passerent par dessouz ce portail, dedans vne autre court. Mais si tost qu'ilz furent tous entrez, les Cheualiers qui estoient souz le portail demeurerent derriere, & fermerent la porte sur les Princes, auec vn grãd verrouil & deux barres de fer, puis mettant la main aux espees coururent vers les seruiteurs des Princes qui tenoient leurs cheuaulx, & les palefrois des Princesses, disans qu'ilz les laissassent: ce qu'ilz firent, & de grãd' peur s'enfuyrent dehors.

dehors. Adonc les seruiteurs du chasteau prirent les cheuaux & les palefrois, & les sept cheualiers tirerent les leurs hors de vne estable qui estoit la pres, & auec vn bon nombre de leurs seruiteurs s'en allerent vers la haye, ou les Princes auoyent laissé leurs armets & leurs espees, lesquelles ilz prindrent, & s'en allerent au trauers des châps sans tenir voye ny sentier. Ce pendant les Roys & les Roynes qui atendoyent leur hoste & ses gens en la seconde court, apres auoir demeuré là long temps, voyans qu'ilz tardoyent beaucoup a venir, l'Empereur & dô Arlanges d'Espaigne tournans vers le portail par lequel ilz estoyêt entrez & trouuans la porte fermee par dehors, apellerent a haute voix les seruiteurs de leans mais voyant que lon ne leur respondoit point, & qu'ilz n'entendoyent aucun bruyt, ilz retournerent a la compagnie, a laquelle l'Empereur dist: Ie croy que nous auons esté abusez. Pleust à Dieu, qu'il fust ainsi (dist la Royne Oriane) & que par ceste tromperie les mauuaises nouuelles, que nous auons euës de la prinse de Guindaye, ne fust autre chose que mensonge. Pourquoy dites vous, que nous sommes abusez? dit le Roy.

Alors l'Empereur luy en dist les raisons. Il ne sera dôc point mauuais (dist lors le Roy) que nous montons la hault, a fin de mieux nous enquester de la verité.

C'est tresbien dit, respondit Amadis de Grece. Et ainsi les Princes monterêt dedans le chasteau, laissant les princesses en la court, mais sachez qu'ilz ne trouuerent corps ny ame en toutes les châbres & n'y auoit aucun meuble, ny chose dequoy on se peut aider, estant le plancher en plusieurs endroitz a demy fondu & ruyné. Et par-ce qu'ilz virent quelque lumiere en vne chambre, ilz allerent celle part, & y trouuerent vne chandelle de poix rezine ardente, plantee dedans vn gazon de terre qui seruoit de châdelier, ioingnant lequel y auoit vn escriteau contenant certains vers que l'Empereur leut incontinent, & dit: Par Dieu voycy vne des plus belles ruses dôt nous ayôs encores ouy parler. Qu'est cela? dist le Roy Amadis: Escoutez (dit l'Empereur) ce que contient cest escriteau. Adonc il le leut deuant tous en ceste façon.

Garde toy mieux, Roy de la grâd Bretaigne,
Vn autrefois quand tu trauerseras
La bocageuse & plaisante compaigne,
Ou l'Afronteur tend iour & nuyt ses las:

Et te repais maintenant de sornettes
Ainsi qu'au soir, car en tout mon chasteau,
Il n'y à pot, napes, ny seruiettes,
Table ny banc. ny pain, ny vin, ny eau.

Le vent & l'air tu auras pour viandes,
Et pour ton lit la terre & le plancher,
Celuy qui fuyt auant que voir les bandes
Des ennemys, merite ainsi coucher.

Ayant acheué de lires ces vers, ilz prindrent la chandelle, & les allerent monstrer aux Princes qui estoyent en la basse court. Mais par-ce qu'ilz entendirent cryer quelqu'vn hors du chasteau, ilz môterêt à vne haute fenestre, qui regardoit celle part d'ou estoit venu le cry & virent vn cheualier biê armé, & encores mieux môté qui cryoit à haute voix: O, o, Seigneur Roy Amadis. Et par-ce qu'on luy demanda ce qu'il vouloit, il respondit: Ie voudrois fort sçauoir s'il est bien seant à vn Roy de telle reputation de prendre ainsi contre tout droit, la seigneurie d'vn chasteau qui ne luy apartient, & chasser le vray Seigneur dehors: & encores en vn temps de si grosse guerre, & laisser les murailles sans faire bon guet toute la nuyt. Ie m'esbahys aussi côme luy estant si aagé, & tant bien auisé il à eu si tost mis en oubly la profetie que ie luy auois mandee par ma lettre & le veux encore auertir que s'il prit

hier

hier au soir vn grand passe-temps à mes railleries, qu'il face maintenant vne fricassee pour son souper & pour ses compagnons, les supliant toutesfois prendre patience, puis qu'ilz ont assez souuët experimenté les inconstances de la fortune. A ces paroles ilz cogneurent, que c'estoit l'Afronteur, qui les auoit ainsi abusez : partant dom Arlanges luy dist: Ie pensois que pour auoir esté si mal acoustré le dernier soir, vous eussiez abandonné cest ofice. Ie pensois aussi (respondit il) que ma lettre vous eust laissé mieux auisé & plus sage que vous n'estes: neantmoins ie suis fort ioyeux que en recompense du passetëps lequel vous pristes de moi par raillerie le soir passé, ie preigne maintenant de vous à bon esciant, la recreation de vous auoir laissé sans cheuaulx & sans palefrois: car si vo⁹ me laissastes accõpagné de coups de pierres, maintenãt ie vous laisse acompagné de pulces, & de poulx, & d'autres semblables animaux, qui ne faudrõt point à vo⁹ aller faire la reuerence en bonne compagnie, en quelque part de mon chasteau, que vous puissiez coucher. Or desormais s'il vous plaist nous demourerons bons amys, puis que nous nous sommes si biẽ satisfaitz d'vne part & d'autre : car quãt à moy ie vous promets de ne dire iamais à personne comme les Princes de Grece, tremblans de peur tournerẽt le dos aux ennemys, & que de grande crainte ilz se mirent à fuyr sans voir aucune raison pourquoy. Ce qui m'a esté occasion de vous laisser sans aucuns litz, car ie ne vous ay voulu donner le moyen d'estre trop endormys & paresseux, voyant la grande diligence de laquelle vous auez vsé pour vous sauuer. Nous prendrons tout en patience (dirent les Princes en riant) moyennant que vous nous rendez noz cheuaulx & palefrois, à fin de pouuoir suyure nostre chemin: & si vous ne les voulez rendre de vostre seule liberalité, à tout le moins rendez les à rançon puis que vous les auez pris en si bonne guerre. Il me semble (respondit le Fraudeur) que vous ne dites point trop mal, & vous mettant à la raison, peust estre que ie m'y mettray aussi, maintenãt que ie suis recompensé de la tromperie que vous m'auez faicte, & que i'ay gaigné l'auantagé sur vous. Ce pendant qu'il estoit fort ententif à ces deuis, trois escuyers des Princes, du nombre de ceux qui s'en estoyent fuïz au parauant quãd on leur auoit osté leurs cheuaulx, sortirent d'vne haye ou ilz s'estoyent cachez & voyans qu'il n'y auoit plus que luy seul, vindrent si tout bellement par derriere qu'ilz eurent le loysir de couper les iaretz de son cheual, & ainsi que le pauure malheureux tomboit, les trois Escuyers l'embrasserẽt au trauers du corps & commencerent à cryer à haute voix, le Regnard est pris au piege. Les Princes leur ayans commandé qu'ilz ne l'occissent : Ne ferons-nous non (respondirẽt ilz) car par-ce moyen il ne sçauroit estre si bien chastié comme il merite : mais nous voulons essayer à donner à sa follie vne medecine pareille à celle qu'il receut hier. Et lors sans plus long delay, encores que les Princes leur dissent que ilz vinssent ouurir, ilz prirent l'Afrõteur & le dispouillerent tout nu: puis le lierẽt à vn arbre, & luy ayans deschiqueté toute la peau à coups destriuieres, ilz aporterent d'vn fossé grãde quãtité de bouë, de laquelle ilz le gresserent de toutes parts, en lui disãt. Tu ne te pourras plaindre monsieur le Regnard, que nous ne te facions fort beau & sage. Mais il ne respondoit à chose qu'ilz luy peussent dire ains ne faisoit que se lamẽter. Pourquoy les Escuyers lui dirẽt: Sus sus maistre Cameleon, soupe toi d'air ainsi cõme tu no⁹ as fais souper, ou si tu n'es Cameleon, & que l'air ne te puisse repaistre, à tout le moins cõme corbeau vy de vent pour quelque temps, puis que nous te laissons comme le corbeau, & que tu ne pourrois

estre plus noir. Au reste garde toi bien de dormir, car nous te laissons pour sentinelle de l'armee, de laquele tu nous as au iourd'huy aporté les premieres nouuelles: Acheuant ces paroles, l'vn des autres Escuyers dist à ses compagnons, Puis que nous le laissons pour sentinelle, il ne fault pas le laisser sans fumee. Et incontinent tirans leur fuzil, duquel ilz n'estoient iamais despourueuz, allumerent du feu dedans vne poignee de paille, lequel ilz estaignirent soudainement, puis luy atacherent au menton, à fin que la fumee luy en montast au nez : & ainsi le laisserent fort trauaillé, puis retournerent au chasteau, par-ce que les Princes leur crioyẽt qu'ilz vinsent ouurir & qu'ilz ne fissent aucun mal à l'Afronteur. Ilz y allerẽt mais ilz ne sceurẽt oncques ouurir la porte, d'autant qu'apres auoir osté les barres il y auoit encores vne serrure qui fermoit à ressort, de laquelle les gens de l'Afronteur auoient emporté les clefz en emmenant leurs cheuaulx. Partant Amadis de Grece leur dist qu'ilz y missent le feu ce qu'ilz firent, dont l'Afronteur se trouua fort bien, car ilz luy osterent la poignee de paille qui lui fumoit dessouz le nez, pour en allumer le feu aux portes. Ce pendant qu'elles se brusloient les Princes descendirent en bas, & conterent aux Princesses tout ce qui se faisoit dehors, dõt elles furent si ioyeuses, mesmement de sçauoir que ce qu'on leur auoit dit de la prinse de Guindaye estoit mensonge, qu'elles ne pẽsoient plus au trauail ny à la faim qu'elles enduroient, se prenant souuentes-fois à rire de la trousse qu'on leur auoit iouee. Adoncq' Galtasire leur dist, Veritablement, messeigneurs, vous fistes fort mal d'auoir destournee ce que mes Damoyselles & moi auions apareillé à ce traystre, car si vous no⁹ eussiez laissé faire, vous n'eussiez point ainsi esté trompez, & les Escuyers n'eussent gaigné sur luy la victoire qui iustement nous estoit deuë. Il vault mieux (dist le roy Amadis) que les choses aillent ainsi, à fin que la punition de son forfait luy soit donnee par la main des Escuyers, & la misericorde de le detacher par celle des Damoiselles: car c'est à elles à qui la pitié & la douceur sont principalemẽt bien seantes. Sur ma foy (dist Galtasire) ie ne veux point qu'on trouue en moy de pitié, car il m'est redeuable de beaucoup plus qu'on ne lui a encores fait souffrir. De ces paroles toute la cõpagnie se prit à rire, & continuans en ces gracieux deuis, Amadis de Grece se fachant d'estre si long temps enfermé, s'en alla au portail pour voir en quel estat les portes estoient: mais à son arriuee les gonds estoient desia separez des portes, au moien dequoi elles tomberent, & il sortit dehors, laissant deuiser les Princes de la tromperie que l'Afronteur leur auoit faite, & de la pareille que les Escuyers luy auoient rendue.

De ce qui auint à l'Empereur Amadis de Grece apres qu'il fut sorty du chasteau.

CHAP. LXVIII.

INcontinent que les portes du chasteau furent tombees, l'Empereur sauta legerement par dessus la flamme, & prenant l'armet & l'Espee de l'Afronteur, s'en alla au lieu ou il estoit ataché, & luy dist en haussant l'espee, Par Dieu maistre pendart, ie vous trancheray la teste, si promtement vous ne me dites ou sont ceux qui ont emmené noz cheuaulx L'afrõteur craignãt de mourir luy respõdit, Pour Dieu, Seigneur, ayez pitié de moi, & me destachez, car ie vo⁹ meneray moimesmes là ou ilz sont, vous asseurant qu'ilz ne sont pas loing d'icy. L'empereur coupant les saintures des Escuyers, auec lesquelles il estoit ataché, luy dist, Or sus marchez donc deuant, & m'y conduisez. Mais il ne se sentit si tost en liberté qu'il s'enfuyt legerement, par vn petit sentier, & luy dist en courant. Atendez moy tant seulement, car ie reuiendray tout à ceste

heure, pour vous mettre au lieu dont vous m'auez osté. Il luy fut assez facile de s'enfuyr, par-ce que les Escuyers estoient à l'entour des portes, pour en oster le feu, à fin que lon peust passer, & si tost qu'ilz virent l'Afronteur detaché fuyant auecque vne telle allegresse, ilz commencerent à crier à haute voix apres luy, Voyla le Regnard delié qui s'en va encores machiner quelque autre trahyson. L'épereur ne cogneut la faute qu'il auoit faite, iusques à ce qu'il le vist fuyr par le sentier, neantmoins il le suyuit pẽsant qu'il allast vers ses compagnons, comme à la verité il s'y en alloit: & d'autant plus l'Empereur le creut, quand il vid non guieres loing de là, vn feu allumé, aupres duquel ilz soupoient s'esbahissans cõme le Fraudeur ne retournoit plustost. Or Amadis de Grece taschoit fort à les surprendre au despourueu, car ilz estoient huyt Cheualiers, & dix vilains, mais l'Afronteur qui couroit plus legierement, arriua le premier aupres d'eux, & commença à crier, Armes, armes, puis qu'ilz n'en ont point, à fin que nous les recompensions de l'iniure qu'ilz m'ont faite. Quand ilz le virent nu, & ainsi emboué tout le corps, ilz lasserent soudainement leurs armetz, & les vilains s'armerent d'arcz, de haches, & capelines, & l'Afronteur prit vn armet & vne espee de ceux que lon auoit vollez aux Princes. Ainsi marchans tous ensemble à l'encontre de l'Empereur, deux des Cheualiers alloient deuant, & l'Afronteur apres eux, & bien tost rencontrerent Amadis de Grece, ayant son espee en la main, & venant vers eux fort hardiment. Si les assaillit auecque telle fureur que des deux premiers coups, il abatit les deux premiers rencontrez, roydes morts par terre: ce que voyant l'Afronteur, sans plus atendre saulta à trauers les hayes, fuyant de toute sa course, & ietta son armet par terre, à fin qu'il ne luy empeschast la veue: puis se mit en lieu duquel il pouuoit facilement regarder ce qui auiendroit de la meslee, pour s'en fuyr si la necessité l'y contraignoit. Ce pendant ceux qui restoient enuironnerent l'Empereur de tous costez, le blessant en plusieurs endroitz, mais il frapoit si courageusement à dextre & à senestre, que celuy qu'il pouuoit ataindre, n'auoit aucun mestier d'estre frapé de pl' d'vn seul coup, pour passer promtement de ce monde en l'autre: de sorte qu'en peu de temps aucun des Cheualiers ne demeura en vie, & les vilains qui estoiẽt desarmez, craignãts ses horribles coups, ne s'osoient aprocher de luy, encores qu'il n'y en eust que deux morts, & vn blessé. L'afronteur fut fort desolé voyant ses compagnons occis, & les merueilles que faisoit l'Empereur, & que les vilains ne s'osoient aprocher de luy, d'autant qu'ilz luy auoient tiré toutes leurs fleches, lesquelles il auoit receuës sur son escu, car il auoit trouué le moyen de combatre, ayant le dos tourné contre le pied d'vn gros chesne, à fin de n'estre assailly par derriere. En ceste extremité le Fraudeur s'auisa d'vne autre ruse, & sortant du buisson ou il estoit, cria à haute voix aux païsans, Sus, sus compagnons mes amys, puis que nous n'en pouuons autrement venir à bout, traitons le en la mesme façon que les Damoyselles me traiterent hier. Adõc ilz commencerent tous ensemble à luy ruer force pierres, dont le lieu estoit assez bien garny, & sçauoient si bien se gouuerner entre les hayes, qu'il luy estoit impossible de les ataindre, ny tãt soit peu aprocher d'eux: à raison dequoy il s'en retourna vers le chasteau prenãt le chemin du sentier par leq̃l il estoit venu. Alors les rayõs du soleil cõmençoient à se respandre sur la terre, & les autres Princes à sortir du chastea, estãt les portes toutes reduites en cẽdre: & auoient deliberé de suiure l'Empereur, car les Escuiers leur mõstrerẽt le sentier par lequel ilz luy auoient veu prẽdre

son

suyure l'Empereur, car les Escuyers leur monstrerent le santier par lequel ilz luy auoyent veu prendre son chemin. Mais les Princes ne furent guieres auant, qu'il le rencontrerent auecque la chasse que l'Afronteur & ses gens s'essayoyent de lui donner, & comme ilz aperceurent la compagnie, ilz s'enfuirent l'vn ça l'autre là, tellement que l'Afronteur qui s'estoit separé d'eux en fuyant, demeura tout nu iusques au soir, quel'vn de ses seruiteurs lui aporta quelque meschant saye pour se vestir. Or l'Empereur s'estant rassemblé auecque les autres Princes, il leur conta tout ce qui luy estoit aduenu, & s'en allerent de compagnie iusques au lieu ou il auoit trouué les compagnons du Fraudeur, chacun se esmerueillant de tant de morts, & ces estranges coups dont ilz auoient esté occis. Puis ayant retrouué leurs cheuaulx, & palefrois atachez par les resnes à quelques arbres, auec plusieurs viandes que l'Afronteur & ces compagnons y auoyẽt laissées, ilz en firent emporter vne partie & monterent à cheual pour retourner arriere, faisãs emmener les palefrois par les Escuyers. Estãs arriuez deuant le chasteau, ilz trouuerent les Princesses assises en vn beau pré sur l'herbe verde, desquelles ilz furẽt tres biẽ recueillis, & mettãs pied à terre, se repeurent tous ensemble de ce qu'ilz auoyent aporté, car ilz en auoyent bon besoing, trouuans beaucoup meilleur goust en ces rustiques & champestres viandes, qu'en celles que lon auoit acoustumé de leur seruir sur leurs tables Royalles. Ce pendant qu'ilz repaissoyent, les Escuyers appellerent tous les autres seruiteurs qui s'estoyent cachez deça & de là : & estans tous r'assemblez, les Princes monterent sur leurs cheuaulx, & les Princesses sur leurs palefrois, puis retournerent à leur chemin. Galtasire auec ses damoyselles partirent des premieres, à fin de s'en allet deuant, porter les nouuelles de leur venuë, & raconter ce qui leur estoit aduenu dedans le chasteau desert, car il auoit nom ainsi : par-ce que long temps au parauant aucun n'y auoit habité à cause des, esprits malins qui y auoyent esté veuz, tellement que, fors l'Afrõteur des Ruses, & ceux de sa compagnie qui l'aidoyent en ses entreprises, il n'y auoit personne qui ozast entrer dedans, de la il auoit escrit la lettre profeticque, & ordonné en son conseil de prẽdre vn autre cheual, & changer ses armes, faignant venir de la cité de Guindaye, pour iouër les Ruses, dont vous auez ouy l'issuë.

L'arriuee du Roy Amadis, & de la Royne Oriane, en la cité de Guindaye, & comme ilz furent receuz par la Royne Sidonie.

CHAP. LXVIII.

EN grand' langueur viuoit la Royne Sidonie, pensant que le Roy Amadis & ceux qui estoient auecque luy en la maistresse nef, eussent fait naufrage, car toutes les autres nauz auoyent plus d'vn mois au parauant, pris port en l'Isle de Guindaye, & ceux qui estoyẽt venuz, en icelles s'estoyent retiré en la grãde cité. Et ainsi que la Royne parloit de enuoyer gens en queste, pour en entendre quelques nouuelles, Galtasire auecq ses damoyselles entra dedans la grãd' sale, & s'agenouillant deuant la Royne lui dist : Ma Dame, ie vous suplie me presenter voz belles mains, à fin qu'en les baisant ie vous face la reuerence que vostre grandeur merite, & que vous me dõniez le guerdon des bonnes nouuelles que ie vous aporte. Car vous deuez sçauoir que vous aurez auiourd'huy en vostre cour, le tresexcellent Roy Amadis de Gaule, l'Empereur Amadis de Grece, les Princes dom Arlanges d'Espagne, & dõ Artexerxes de Montibel, le preux dom Florarlã de Thrace, & le nouueau Roy de Rodes, dom Galdes de Solstice, auecque l'excel-

lente Royne Oriane,la belle Royne Garaye, la Princesse Lucenie, & la Royne Grindaye. L'on ne vous pourroit exprimer la ioye,& le plaisir que dom Florisel & dõ Rogel de Grece, & tous les autres eurent de la venuë de ces Princes, apres les auoir tenuz assez long tẽps pour perduz.Et ayãs demãdé a Galtasire en quelle part elles les auoit laissez,elle leur raconta le tout à la verité sans oublier ce qui leur estoit aduenu auecque le Cheualier Afronteur, dont la risee fut grande,& lors la royne Sidonie dit d'vne fort bonne grace : Maudit soit-il, car ce n'est ainsi qu'il doit receuoir en ma terre les personnes de telle renõmee, & de si bõne reputatiõ : parquoy il me semble que nous deuons,en leur donnant vn,tresbõ logis,recompenser le pauure traitement qu'ilz ont receu la nuit precedẽte.Et dessors elle commãda que lon aprestast vn magnifique logis au roy,& à l'empereur en la tour de Diane,& que to⁹ les autres Princes fussent logez dedans son Palais. Tantost apres, elle & la Royne Daraïde Princesse de Rome, auecque la Royne Lardenie, & toutes les autres Dames & Damoyselles se vestirent richemẽt, & en pareil arroy dom Florisel, dom Rogel, dom Florestan,& dom Brianges de Beocie, auecque plusieurs autres Cheualiers acompagnans le Roy dom Falanges, & la Royne Alastraxeree, sortirent tous ensemble hors de la ville, pour receuoir le Roy Amadis, & l'Empereur Amadis de Grece auecque leurs compagnies. A vne lieuë de la cité ilz se rencontrerent à grande ioye, & apres plusieurs reuerences faictes d'vne part & d'autre, vindrẽt en la cité, ou les ruës estoyent toutes plaines de peuple,& les fenestres de tres belles Damoyselles, qui auoyent tresgrãd desir de voir ces cheualeureux Princes,dont la renommee auoit tant de fois enuirõné toute la terre. En ceste maniere au son de plusieurs instrumẽs ilz vindrent iusques au palais,& auãt qu'entrer demeurerent long temps regardans la beauté de la tour enchantee,ou Agesilã, & Diane estoyent renfermez,& entrans dedans les haultes galleries du Palais, trouuerent les Roynes, & la Duchesse de Bauieres fort belles & richement en ordre. & en mesme appareil sortit son espoux dom Rosaran, & se saluans les vns les autres, il n'y eut celuy ny celle en la compagnie qui ne s'esmerueillast des beautez qui se represẽtoyẽt deuãt ses yeux. Adonc la Royne Sidonie dist au Roy Amadis, & à la Royne Oriane. Comment sera il possible, Mõsieur, que ie me puisse acquiter de la faueur que vous & ma dame m'auez faite en me venant voir, puis que ie ne voy en moy chose suffisante pour satisfaire à vne si grande obligation, mesmement que l'acueil lequel vous à fait le Fraudeur n'est pour beaucoup m'aider en cest endroit. Ma Dame (dist la Royne Oriane) le seul regard de vostre beauté est recompẽse tressufisante de tout le trauail qu'on pourroit prendre de vous venir voir, quand la liberté de messieurs noz enfans Agesilã & Diane,n'auroient esté la principalle ocasion de nostre venuë. Pour doncq accroistre le trauail qui se deuoit employer en vne si plaisante entreprinse, il a esté plus que raisonnable que l'Afronteur ceste nuyct passee nous ait fait vn peu experimenter ses cautelles,non pour son mauuais traitement, mais pour les mauuaises nouuelles dont il nous à tourmentez. Maudit soit-il, dit la Royne, car il à trop desplеu à ceux, ausquelz par tous moyens il deuoit tascher à complaire. Adonc se prenant par les mains,le Roy & les deux Roynes entrerent en la grand salle,ou ils souperent auec toute la magnificence,& ordre de seruice qu'il auoit esté possible d'apareiller pour leur grãdeur.Apres que les tables furent leuees,chacun estant esmerueillé de la beauté & bonne grace de la Royne Daraïde,les Princes & les Princesses furent cõduitz en leurs chambres,

auec

auec deliberation que le Roy Amadis & la Royne Oriane esprouueroyent le lendemain l'auenture de la tour enchantee. Ilz dormirent tout le long de la nuyt en vn fort paisible repos, & ne se leuerent qu'il ne fust ia haute heure, recompensans par le dormir de celle nuyt la veille de la precedente.

Comme le Roy Amadis & la Royne Oriane esprouuerent l'auenture de la tour enchantee, & de ce qui en auint.

CHAP. LXX.

Le iour ensuyuãt les Princes & Princesses se vestirent de leurs plus riches habitz, par ce que le Roy Amadis & la Royne Oriane vouloyẽt esprouuer l'auenture de la tour enchantee, & apres auoir ouy la messe, sortirent du palais au son de plusieurs & diuers instrumens, puis estans arriuez deuant la tour, le Roy Amadis print sa belle Oriane par la main, & tous les autres leur ayans fait vne grande reuerẽce, & eux pareillemẽt leur ayant rendu leur salut, ilz s'aprocherent de la tour, & lors le tresexcellent & victorieux Roy parla en ceste sorte à la Royne: Ma Dame, si au tẽps que la cruelle douleur de voz amours estoit la gracieuse ioye de ma vie, à raison de vostre extreme beauté, qui causoit l'extremité de mon mal, i'ay peu par le moyen de voz faueurs acheuer tant de belles & hautes auentures: Et si apres auoir iouy du cõble de mon bon-heur, la gloire de ceste entreprinse est deuë à noz chastes & loyalles affectiõs: Ie vous suplie, puis qu'en aucun temps vous ne me deuez refuser la grace de voz faueurs, ne me la denier en cest endroit, & r'enforcer les effors de mon courage, lequel a entierement esté en vostre puissance, depuis l'heure que ie vy vostre celeste & diuine beauté. La belle Royne Oriane luy respondit: Mõsieur ie m'asseure bien que pour le vrai & ferme amour lequel ie vous ay tousiours porté, i'ay esté suffisamment recompensee par le vostre. Il vous peult aussi souuenir comme en vostre compagnie, ie gaignay la gloire de la guirlande, passay souz l'arc d'Apolidon & mis fin aux auentures de la chambre deffenduë, en quoy se mõstra l'amoureuse flãme de mõ cueur lequel ie vous donnay en recompense de celuy que vous m'auiez donné: de sorte que les cueurs que nous auons maintenant son changez, vous ayant le myen, & moy le vostre, d'autant que la conformité, de vostre vouloir, & du myen, a tousiours esté si grãde, que vostre volõté & la mienne ne pouuoyent iustement estre contees que pour vne. Ainsi donc, Mõsieur, vous auez tousiours en la parfaite cõnoissance de mõ extreme & loial amour, tout ainsi que ie l'ay euë de vostre ardente affection, par le moyen de laquelle ie vous ay toute ma vie ottroyé toutes les faueurs qu'il m'a esté possible, encores q̃ de vous mesmes vous les deussiez prẽdre, comme vne chose qui estoit entieremẽt à vous. Quãt aux effors que me demãdez, receuez-les de vôtre cueur q̃ est le mien cõme de celuy qui en prouesse & loyauté d'amour, iamais n'a eu, & iamais n'aura son pareil. Acheuant ces paroles ilz s'embrasserent & baiserent auecque telle affection qu'il seroit impossible de l'exprimer: puis se reprenans par la main, cõmencerent à marcher vers la tour, à la porte de laquelle ilz ne furent si tost arriuez, qu'vne espoisse nuee les vint soudainement enueloper, & la tour ensemblémẽt, sans rien voir, ny ouïr, que le son de plusieurs & melodieux instrumens. Et commençans à entrer dans la porte, la nuee sauta tout d'vn coup iusques en la moyenne region de l'air, & de la, trebucha de rechef auec vn fort espouuentable bruit, rendant plusieurs éclers, & infinies grosses flãmes de feu, qui s'arresterẽt finablemẽt sur le feste de la tour. Tantost apres la mesme nuee se coula

par le dedans d'vne feneſtre, & ſe changea en vne tresbelle & reluiſante flãme, ſemblãt au paſſer le feu ſortant de quelque groſſe piece d'artillerie : & en vn inſtant qu'elle fut diſparuë, la tour auec vn horrible tonnerre s'ouurit par la moytie en la façon d'vn tabernacle, & chacune des parties print ſoudain la ſemblance d'vne belle & grande chapelle, d'ou ſortoit vne fort & pure clere flãme, qui ſe extendoit iuſques dedans les nuës, & eſtoit plaine d'vn infiny nombre de preux Cheualiers, & de tres-belles Damoyſelles, eux iouans du luth, & elles de la harpe, & adiouſtãs à leur muſique la gracieuſeté de la voix, auec telle doulceur & armonie, que iamais depuis homme viuãt n'entendit la pareille. Ilz ſembloyent tous des Seraphins, ou Cherubins, tant ilz auoyent la couleur allumee & enflammee : car les flãmes de l'amour, qui iadis les auoient enflammez durant la premiere vie, flamboyoient encores dans leurs vermeilles faces en ceſte leur immortalité de la vie ſeconde & immortelle. Et deuez ſçauoir que les Cheualiers, Dames, & Damoiſelles qui aparoiſſoient en celle flãme, eſtoient tous ceux qui auoient eſte fermes, conſtans, & loyaux en leurs amours, & la flãme en laquelle ilz eſtoient enuelopez, ſortoit de deux riches chaires, dans leſquelles on voyoit facilement Ageſilan & Diane tous écheuelez, ſans aucun ornement de teſte, ayans ſouz eux vn carreau couuert de drap d'or frizé, & eſtans veſtus de ſi riches habillemens, qu'il eſtoit impoſſible d'en eſtimer la valeur. En ces entrefaictes bien hault en l'air, s'aparurent huyt Damoyſelles de grande beauté, ayant des aiſles en façon d'Anges & tenoyent en la main quatre couronnes, tant riches, belles & reſplendiſſantes qu'il eſtoit impoſſible de plus. Ces Damoyſelles deſcendirent en bas, & vindrent metre les quatre couronnes en la teſte du Roy, de la Royne, du Prince Ageſilan, & de la Princeſſe Diane: & ce pendant les amans enflãmez qui ardoyent en maniere de Seraphins dans la flãme celeſte, chantoyent fort doulcement & melodieuſement, ces vers:

CHANSON.

O bien-heureux amans, dont l'extreme beauté
Pour ſa compagne à pris l'extreme loyauté,
Qui par vn frãc amour auez dõné voz ames
Aux brãdõs eternelz des amoureuſes flãmes,
Receuez maintenãt ces couronnes, l'honneur
De voſtre ſainte gloire,
Et apres les trauaux, iouyſſez du bon-heur
De la chere victoire.

La loyauté, la foy, la conſtance, l'amour
De ces quatre à vaincu dans ce mortel ſeiour
Tous ceux q̃ le ſoleil depuis l'aube vermeille,
Peut voir iuſques aux bords des mers ou il ſommeille
De la fortune iree, & du cruel deſtin,
Ilz ont eu la victoire.
Et ores pour guerdon, ilz ont ce cher butin.
Ces couronnes de gloire.

Gloire au Dieu des amans, louange à Cupidon
Soit chantee de tous, & de tous ſon brandon,
Soit loué à iamais, & à iamais priſees
Ses fleches vers la pointe en fin or eſguiſees:
Il change les ennuys, & les triſtes douleurs
En bien heureuſe gloire,
En heur il fait chãger les plꝰ aſpres malheurs,
Et la guerre en victoire.

A nous par luy reuient la vie apres la mort,
Par luy le deſeſpoir fait place au reconfert,
Le ſeruage par luy ſe fait liberté chere,
Par luy d'obſcurité nous ſortons en lumiere,
Il reſiouyſt la terre, il embelliſt les cieux,
Tout tremble ſoubz ſa gloire,
En triomphe il condnit les hommes & les Dieux
Vaincuz à la victoire.

Facent donc à ce Dieu Dames, & Iouuenceaux,

Tous les iours de leurs cueurs sacrifices nou-
neaux,
Que chacun de ses ans le beau printemps luy
donne
Chacun soit à iamais vassal de sa couronne.
Et vous qui surpassez tous les amans loyaux,
Prenez en la victoire,
Pour immortel guerdõ de voz aspres trauaux
Ces couronnes de gloire.

Aussi tost que ceste chançon fut acheuee, les Damoiselles ayãs mys leurs couronnes, remonterent en hault, puis Agesilan prenant Diane par la main, & luy ayant dit qui estoit le Roy & la Royne, se leua de son trosne, & elle ensemblément, & ainsi vindrent s'agenouuiller deuant eux, & leur baiser les mains. Eux esmerueillez de l'extreme beauté de Diane, apres les auoir tous deux baisez, & embrassez plusieurs fois, les releuerent fort gracieusement. Ce pendant suruint derechef vne autre nuee qui les couurit, de sorte qu'õ ne les eust sceu aperceuoir: puis publiquement vn soudain écler ayãt frapé dessus, la defit & en vn instant le chasteau enchanté, & tout le surplus disparut, les Roys & les Princes demeurãs en tel estat qu'au parauant. Or la Royne Oriane ne pouuoit cesser d'embrasser la Princesse Diane, ny oster la bouche de dessus sa ioüe, tant elle auoit grand' ioye de voir vne si belle Princesse sortie de son lignage. Mais tantost la Royne Sidonie auec vn extreme plaisir, luy vint presque tirer d'entre les bras, luy disant: Las! ma chere fille, comment auez vous peu garder si bien vostre excellente beauté en mon absence, car ie vous asseure que durant la vostre i'ay eu tant de trauail & de soucy, que ie m'esbahys comment ie ay peu viure iusques à present. Helàs! ma Dame, respondit la Princesse: Ie vous suplie ne vous resouuenir point des choses douloureuses en ce temps de ioye, auquel i'ay encores la felicité de vous voir. Adõc tous les autres Princes & Princesses arriuerent, & se receurent les vns les autres auec tãt de gracieuses paroles qu'il seroit impossible de les pouuoir reciter par le menu. Agesilan baisa les mains de l'Empereur, & luy dist: Ie vous supplie, mon Seigneur, me pardonner si en l'habit de Daraïde, ie ne me suis point donné à cognoistre à vous, & si estant en Constantinople, ie ne vous fy, à vous, ny à ma Dame l'Imperatrix, la reuerence que ie deuois, & que vostre grandeur meritoit: car la presumption que i'auois soubz l'ymage & ressemblance de la Royne Briangie, la nouuelle Daraïde & Princesse de Rome, ne me la permettoit, & mes pẽsees sacrees à ma Dame Diane me le deffendoyent, par-ce que ie n'estois moins obligé à les celer, que contraint par la necessité à les taire, veu qu'autrement que auec la mort, ie ne les pouuois descouurir estant en habit de Cheualier & qu'il m'estoit impossible d'ẽtretenir la gloire que i'auois pour aymer en si hault lieu, sinon en habit de Damoyselle. L'Empereur le tenant embrassé luy respondit: Monsieur mon filz, Daraïde n'à aucun besoing de s'excuser vers moy pour ce regard, puis que ie me suis veu ainsi que vous fort cruellement blessé d'vne pareille playe, ayant si bien experimenté telz desguisemens, que maintenant ie serois vn tresbon maistre pour guerir semblables maladies: & d'auantage veu que la raison vous à rendu victorieux en vsant de telles armes pour paruenir à vn si grand hõneur, il n'y a faute de laquelle on vous puisse blasmer desormais. Et ces paroles disoit-il fort esmerueillé de la grãde beauté de Diane, pensant auoir sa Niquee deuant ses yeux. De là, Agesilan ayant faict la reuerence au Roy son pere, & à la Royne sa mere, la Royne Lardenie acourut a luy & a Diane semblablement pour leur faire la reuerence, auec tant de ioye, qu'il sembloit qu'elle fust hors du sens: & lors Agesilan l'embrassant, luy dist: Ma Dame, celle qui m'a mis en la bonne gra-

ce de ma Dame Diane aura toute sa vie plus d'auantage sur moy pour me presenter ses mains, que ie n'auray iamais sur elle pour luy presenter les miennes. Vostre prouesse, mon Seigneur, respondit elle, vous a mis & moy pareillement en ce bon-heur ou nous sommes, à raison dequoy vous m'auez laissee en vne perpetuelle obligacion de vous seruir & honorer toute ma vie : car la plus souueraine vertu que ie desire garder en ce monde, est d'estre toute ma vie seruante de celuy qui m'a fait maistresse, par ce que le plus naturel bon-heur de l'homme est de faire tousiours vertueusement ce qu'il est obligé de faire: & d'autāt plus que le bon-heur de la nature surpasse le bon-heur de la fortune d'autant plus ce bon-heur duquel ie vous parle excede & surpasse tous les autres. Puis donc, mon Seigneur, que i'ay ceste cognoissance, ne estimez que iour de ma vie l'acroisemēt de mes estats puisse estre la diminutiō du seruice dont ie suis redeuable. Entre ces gracieuses paroles, le Duc don Rosarā se dōna à cognoistre à toute la compagnie, laquelle fut fort ioyeuse de sa cognoissance, par-ce qu'il estoit de grande prouësse, & apres les acoustumees reuerences faites d'vne part & d'autre, tous les Princes s'en retournerent au palais au son de plusieurs instrumens, estant chacun tresioyeux de ce qui auoit esté fait ce iour par le Roy Amadis, & la Royne Oriane. A leur arriuee lon couurit pour le souper ou ilz furent festoyez en grande pompe & magnificence, & les tables leuees, Agesilan assis dedans le girō de sa dame Diane, luy dist : Ma Dame, la gloire que ie reçois pour estre vostre espoux, est si grāde, que ce plaisir me fait perdre tous les sentimens, & la memoire des choses passees, ne voyant, ny pensant, ny me souuenant, sinon de la grande beauté laquelle i'ay maintenant deuant mes yeux. La Royne Lardenie qui estoit aupres d'eux, leur dist tout bellement d'vne fort bonne grace : Monseigneur ie ne vous estime point si vergongneux que ayant demeuré tous deux seuls ensemble par si long tēps vous n'ayez pris la iouissance du plus grād bien que vous pourriez desirer, pour faire maintenant si grand cas de cestuy cy, qui me semble fort petit à la comparaison de l'autre. Vous deuriez auoir honte, respondit Diane, de dire ces folies, car en m'estimant deshonneste, vous ballez ocasion d'estre estimee telle si vous en auiez le moyen comme i'ay eu. Lardenie en souzriant luy respondit, I'ayme beaucoup mieux, ma Dame, que vous & moy soyons condamnees pour ce regard, que non pas mon Seigneur Agesilan, pour la faulte qu'il portoit auoir faite s'il n'auoit bien sceu employer les belles ocasions qui lui ont esté offertes depuis que ie ne l'auois veu. Ma Dame, dist Agesilan, i'aime mieux auoir mal employé mes occasions à ma honte, que de les auoir employees à l'ennuy de ma Dame Diane. Ie croy (dist Lardenie en riant) qu'en laissant l'habit de Daraïde, vous ayez pareillemēt laissé ces simplesses, car l'ennuy dont vous parlez est vne chose fort facile à oublier, & encores pl⁹ gracieuse à recōmencer. Vrayement, dit Diane faisant la courroucee. Ie m'esbahis de vous, & que vous ne faictes conscience de iuger mon cueur par le vostre : Ie vous dy, puis que vous le voulez sçauoir, & à fin de vous oster de tout soupçon, que nous estions enchantez. A quoy Lardenie respondit en riant : Sur ma foy ie pense que vous fussiez plus qu'enchantez, si ce que vous dites tous deux est veritable. Or sus, ma Dame, dist Agesilan. Ie vous prie ne croire autre chose, sinon ce qu'il plaira à ma Dame Diane : car vous sçauez que ma volonté à tousiours esté cōforme à la sienne. D'autant plus tost (respondit Lardenie) aura elle conformé la sienne à la vostre: toutefois si vous vous estes entierement raporté à son vouloir, elle à faict

en honneste Damoyselle, plus que vous n'auez faict en hardy Cheualier. En telles autres gracieuses railleries, & en tous les passe-temps dont il estoit possible de s'auiser ilz passerent huyt iours entiers, durant lesquelz Agesilan estoit en grand souci pour ne pouuoir iouir de sa Dame ainsi qu'il auoit accoustumé en la tour enchantee, au moyen dequoy il luy disoit qu'il ne sçauoit qui auoit meu le Roy Amadis de le mettre en vne si grande seruitude, pensant le mettre en liberté. Le Prince de Rome estoit aussi souuentesfois en la compagnie de son espouse, & pareillement dom Arlanges d'Espaigne, & auoyent accordé auec Agesilan d'autant que lon appareilloit leur depart pour aller en Constantinople, que les noces se feroyent la. Mais parce qu'ilz ne pouuoyent si tost partir, par ce que la Royne Sidonie vouloit que sa fille Diane y allast en grande magnificence, dom Rogel de Grece, & dom Briangés de Beocie se deliberent d'aller voir l'Isle, & y chercher leurs auentures en attendant que tout fust prest. Partant ilz demanderent congé à ces nobles Princes qu'ilz leur octroyerent, & ayant pris leurs armes & leurs cheuaulx, auec leurs Escuyers, se departirent de la cour, & entre autres choses, dom Rogel prenant congé de la Royne Lardenie, luy dit tout bas: Ma Dame, vous plaist-il me donner quelque bague, ou autre petit ioyau à fin qu'en ce voyage, ayant la faueur de estre vostre comme ie suis, ie puisse par mes hautes pensees recompenser le deffault de ma prouesse. Elle luy respondit en souzriant: Puis que vous auez tant ioye comme i'en voy en vous, qu'auez vous affaire d'vn petit ioyau? Pourquoy dites vous celà? dist dom Rogel, ie voy bien (respondit elle) que vous ne sçauez pas trop bien que vous dites. Ne vous esbahissez point, ma Dame (respondit-il) si ceux la perdent l'entendement, qui l'ont entierement mis en vous, car leur peine ne peut estre moins angoisseuse, q̃ vostre beauté est excellente. Ie pense, dit-elle, que vous n'ayez point trop bien mis vostre entendement en moy. Comment pouuez vous dire celà, ma Dame, dist dom Rogel, car en nyant la force de vostre beauté, vous nyez vostre beauté mesme, ce qui est contre le naturel des Dames. Vous vous estes condamné par vostre propre bouche: dist Lardenie. Comment? dist-il. Par-ce (respondit elle) car si vous auiez les pensees que vous dites, la gloire de soufrir la douleur, vous osteroit l'occasion de la plainte d'autant que l'accroissement de la douleur eust pareillement esté l'accroissement de vostre gloire. Mais par faute des pensees que vous dites, vous me demandez vn ioyau, ce que vous n'eussiez fait si ce ne eust esté de peur d'oubliance: car ayant ma beauté bien engrauee en vostre memoire, vous n'auiez que faire de ioyau, veu que celuy qui à la plus grande chose à son commandement, à bien la moindre en son pouuoir. Parquoy ie ne veux point vous donner congé d'executer voz aduentures souz le tiltre de ma faueur, iusques à ce que ie cognoisse par experience que vous en auez obtenu la victoire par le moyen de voz hautes pensees lesquelles vous dites auoir mises en moy. Ce pendant, n'ayant point autre asseurance que vous soyez mien, ie demeureray vostre comme ie doy, c'est à sçauoir preste à vous obeïr en toute raison, comme estant frere de ma Dame Diane. Ma Dame (dist dom Rogel.) Ie prens en grande faueur les paroles que vous auez dites, & vous en remercie tres humblement, esperant faire si bien mon deuoir auec l'ayde de vostre souuenance que bien tost ie vous auray osté toute ocasion de douter de mon bon vouloir, auec telles & autres gracieuses paroles ilz prirent congé, & monterent à cheual, laissans la court fort triste pour leur absence.

Comme dom Rogel & dom Brianges estãs sortis de la ville de Guindaye, trouuerent vne Damoyselle morte en vn carrefour, & de ce qui en auint.

CHAP. LXX.

DOm Rogel de Grece, & dõ Brianges de Beoçie estans sortis de la ville de Guindaye, commencerẽt sur le chemin à parler des choses qui plus leur venoyent à gré. O que ie serois ioyeux (disoit dom Rogel) si en cestuy nostre voyage il plaisoit à dieu nous enuoyer deux si belles Damoyselles, que nous peussions vn peu temperer le feu dont noz Dames nous tiennent continuellement embrasez. Ne parlez point de celà, dist dom Brianges, car l'amour que ie porte à ma Dame, ne me permet de pouuoir appliquer mon cueur en autre part. Ie voy bien (dist dom Rogel) la loyauté commence desia à vous embabouiner de ces folies. Ne croiez poĩt (dit dom Brianges) que la loyauté vienne de folie, car elle prend sa naissance du vray & ferme amour, lequel ne pourroit estre tel s'il estoit departy en plusieurs endroitz. Comment ce peut il doncq faire (dist dom Rogel) que ie donne mon amour à toutes les belles Damoyselles, qui en veulent, sans en riens diminuer l'affection que ie porte à ma Dame Leonide. Ne dites iamais celà (dist dõ Brianges) car si vous l'aymiez de vray amour, vous ne pourriez aimer en autre lieu. Qu'apellez-vous vray amour? dist dom Rogel. Auoir donné sa volonté à sa Dame (dist dom Brianges) & ne se pouuoir gouuerner par autre volonté que par la sienne, en l'aymant entierement de tout son cueur. C'est en ceste façon (dist dom Rogel) qu'il fault aymer Dieu, non pas les femmes: & me semble que garder telle cerimonies en leur endroit, ne procede que de faute de sens: car quel besoing ay-ie de cõtraindre ma volonté, & de ne viure librement selon mon naturel, es choses dont elle ne peult estre auertie. Si vous le pouuez faire (dist dom Brianges) faictes-le: car quant à moy, pour riens du monde ie ne voudrois faulcer le loyal amour que ie doys à ma Dame. Si vous estes tãt loyal (dit dõ Rogel) pourquoy preniez vous vostre passetemps de l'vne de ces Damoiselles, que nous trouuasmes sur le chemĩ de Sparte. O ie croy bien (respondit-il) ie n'estois encores amoureux en aucun lieu, & ne se fault esbahir si lors ie pris ma bonne fortune: car ie n'vsois de desloyauté enuers personne. Par Dieu (dist dom Rogel) Agesilan & Diane perdirent beaucoup pour n'estre aduertis de voz loyalles amours, car vous ayans si pres d'eux, ilz n'eussent point esté en peine d'enuoyer querir si loing le Roy Amadis & la Royne Oriane. Vous semble-il pas pour le moins (dit dom Brianges) qu'ilz ayent gaigné plus de louange, pour estre loyaux en leurs amours, que vous pour auoir faict le contraire? Non par ma foy, dist dom Rogel. Comment l'entendez vous? dit dom Brianges. Demandez vous comment (respondit dom Rogel) par-ce que s'ilz ont gaigné en deux ou trois auentures, pour leur loyauté, l'honneur de les auoir acheuees: I'ay gaigné pour estre tel que ie suis, vne infinité de recreation auecque plusieurs belles & gracieuses Damoiselles de l'amour desquelles i'ay iouy: & n'en ay seulement iouy, car i'espere encores en iouïr, & d'autres auec, toutes les fois que la fortune me presentera l'opportunité d'vn tel bon-heur. Alors dom Brianges luy dist en riant, or bien la premiere fois que ie parleray à vostre Dame, ie lui raconteray voz conditions, puis vous verrez combien elles vous causeront de bon-heur. Et bien (dist dom Rogel en riant) pour vous payer en mesme monnoye ie raconteray à vostre Dame combien vous auez autrefois esté loyal, qu'il pleust à Dieu nous enuoyer maintenant quel-

quelque belle Damoyselle, pour voir si la crainte de voz paroles empescheroit ma gracieuseté accoustumee. Ainsi deuisans en vne forest qui estoit à trois lieues de la cité, ilz trouuerent en vn carrefour ou leur chemĩ se fourchoit en deux, vne Damoyselle morte, laquelle sembloit assez belle, & estoit vestue d'vne robe de satin blanc, & auoit vn coup d'espee au trauers du corps. Dom Brianges, encores qu'il eust grand' pitié d'elle, neantmoins continuans leur premier propos, ne se peut contenir de dire à dom Rogel: En bonne foy vostre desir est accomply, car voicy vne fort belle Damoiselle, & comme ie pense, Dieu vous en veult enuoier de mortes, par-ce que toutes les viues ne suffiroyent pas pour vous cõtenter. Dom Rogel ayant grande pitié de la Damoyselle, respondit: Ie vous prie, beau Sire, laissons les railleries, & entendons à ce qui est d'importance: car en mon aduis ceste damoyselle doit auoir esté tuee par quelque meschant hõme, & vo⁹ promets pour l'ordre de cheualerie lequel i'ay receu que s'il est ainsi ie vengeray sa mort si ie puis. Parquoy puis que vous n'estes moins obligé à ce faire que moy, prenez le chemin qui bon vous semblera, & ie prendray l'autre: à la charge que dedans deux moys nous nous retrouuerons en ce mesme lieu si nous pouuons, à fin de nous raconter l'vn à l'autre ce qui nous sera aduenu en nostre queste. Car veritablement si nous deuons nous separer l'vn de l'autre contre nostre volonté, ce ne sçauroit pas estre à meilleure ocasion que pour venger vn tel oultrage. Il me semble (dist dom Brianges) que vous parlez mieux maintenant de ceste matiere, que vous ne parliez tantost de la loyauté: partant à Dieu vous dy, car ie m'en vois prendre le chemin de main droicte. Dieu vous vueille conduire, dist dom Rogel, & vous fauoriser en vne si iuste entreprise: Adoncq chacun print son chemin, desirant fort de voir par quelle auenture ceste Damoyselle auoit ainsi esté meurtrie.

Comme dom Rogel de Grece rencontra vne Damoyselle qui portoit vn Esparuier, à raison dequoy il fut mis en vne fort belle & perilleuse auenture.

CHAP. LXXII.

LExcellent Prince dom Rogel de Grece chemina trois iours entiers auec son escuyer Sirind sans trouuer aucunes nouuelles de ce qu'il demandoit. Au quatriesme iour assez matin, ayant rencontré vne Damoiselle montee sur vn palefroy, qui portoit vn Esparuier apres l'auoir saluee, & elle luy, commença à l'arraisonner, & entre autres choses, luy demanda ou son chemin s'adressoit. Ie m'en vois, respondit elle, chasser auecque cest Esparuier: car ie l'ayme fort, de autant qu'il est tres-excellent à prendre toutes proyes, & mesmement à la chasse des pies: Ie viẽs d'vn mien chasteau, & me en vois à celuy que vous voyez là deuãt, par ce que pres du iardin qui y est, ie trouue souuentesfois grand nombre de pies. Dieu soit loué, dist dom Rogel, car ie suis fort affectionné à la chasse dont vous parlez, & m'en veux aller auecque vous pour voir voller vostre oyseau, puis que ie ne trouue point ce que ie demande. La damoiselle esmerueillee de sa beauté par ce qu'il auoit la visiere de son armet leuee luy dist: Allons donc, car ie suis asseuree que vous prendrez grand plaisir à voir voller mon Esparuier. Ainsi tenans le chemin vers le chasteau, la Damoyselle, qui prenoit grand plaisir en la bonne grace de dom Rogel, lui dist: Seigneur Cheualier, ne cherchez vous point quelque belle Damoyselle? Il en est quelque chose, respondit-il, mais pourquoy me le demandez vous? Ie vous le demande, dist elle, par-ce que vous me semblez beaucoup plus propre à telle chasse, que mon

Esparuier à celle des Pies. Ie ne sçay si i'y suis propre ou non (dist dom Rogel) car mon excellence n'est point telle que i'en aye encores sceu prendre aucune. Mais la queste ou ie m'en allois estoit pour faire reparer vn tort lequel a esté fait à vne Damoyselle que i'ay trouuee morte bien loing d'icy. La damoiselle lui dist: Vrayemēt, sire cheualier, veu vostre grande beauté, ie pense que vous seriez assez plus empesché à reparer le tort que vous mesmes faictes aux damoiselles viues, que non pas à reparer celui que les autres ont faict aux mortes. Sauf vostre grace (dist dom Rogel) car c'est le tort qu'elles me font, plus-tost que celuy lequel ie leur fais, que lon deuroit faire reparer. Ie voudrois bien estre si belle (dist la damoiselle) que ie peusse vous faire ce tort, car ie l'aurois reparé bien tost. Il la regarda, & lui dist: Veritablement ma Dame, vous n'estes aucunemēt l'aide: & ne sçay pourquoy vous desirez tant ce qui n'est point hors de vostre puissance. Elle lui respondit en souzriāt: Ce n'est pas assez de n'estre point laide: car auec celà, il fault auoir vne demesurée beauté. Et qui la (dist dom Rogel) celle extreme beauté que vous dites. La Princesse Diane (respondit la damoiselle) car elle n'a point sa pareille au monde. Il ne m'en chault (dist-il) car ie ne sçaurois guieres profiter à vne si grande beauté. Ainsi deuisans de maints gracieux propos, ilz arriuerent aupres du iardin, qui estoit à vn costé du chasteau, tout enuironné de murailles de bricque, faictes à creneaux par le dessus, & de la hauteur deux toises. Là, ilz ne faillirent à trouuer des Pies, sur lesquelles la damoiselle lascha son Esparuier, qui commença à en poursuyure vne fort courageusement, de sorte que la Pie pour se sauuer se ietta dans vn arbre du iardin, ou l'Esparuier la suyuit, & l'enleua assez hault auecq' les ongles: mais la Pie se debatoit si fort que finablement tous deux tomberent assez lōg dans le iardin. Mais la damoyselle (dist lors dom Rogel) il me semble que ce sera pour le meilleur, puis qu'il n'y a point d'entree par icy, que vous alliez passer par la porte du chasteau pour secourir vostre Esparuier. Ie ne serai point en ceste peine (dist-elle) car on ne laisse entrer persōne dans le chasteau. Il ne sera doncq point mauuais (dist dom Rogel) que mon Escuyer monte debout sur son cheual, & s'essaye à passer par dessus les creneaux & lors commanda à son Escuyer de ce faire mais pour trauail qu'il peut prendre, il ne sceut iamais faire ce que son maistre luy commandoit. Dom Rogel riant de voir son Escuyer tant mal habille, luy dist: Ie n'eusse iamais pensé, Sirind, que tu fusses tant alegre. Regarde, s'il y auoit vne damoyselle qui t'atendist en ce iardin se confiant en ta legiereté, comme tu la contenterois ioyeusement. L'Escuyer ennuié des paroles de son maistre, luy dist: Monsieur par Dieu le mur est trop hault & est fort malaisé à passer sans eschelle, & voudrois bien voir si vous estes plus dispost. Il sera force que ie le mōstre, dit dō Rogel, car à te voir faire le plus grand honneur que tu y sçaurois acquerir par ton allegresse, seroit de t'estre laissé tōber par terre. Et ce disant fit aprocher son cheual de la muraille, & monta debout sur la selle: mais la damoyselle voyāt que il s'efforçoit à monter, lui dit. Làs? Seigneur Cheualier, ne vous mettez point en si grand' peril pour si peu de chose, car estant passé dedans le iardin vous ne sçauez ce qui vous y pourra aduenir. En auienne ce qui pourra, dit-il, car vn si bon oiseau comme le vostre n'est point à perdre. Comme il disoit ces motz, il se print d'vne main à l'vn des creneaux, dedans lequel il se ietta aussi legerement, comme s'il n'eust pesé plus d'vne once. La damoiselle esbahie de son allegresse, luy dist; Seigneur Cheualier, pour Dieu ne laissez point voz armes, car vous ne sçauez

sçauez si vous en deuez auoir affaire. C'est tresbien dit à vous (dit-il) & suis deliberé de suyure en celà vostre conseil. Adonc il demāda son armet à son Escuyer, lequel il lassa, iettāt son escu derriere les espaules, & trouuant vn arbre aupres du mur se coula le long du tronc iusques en terre. Or cheminant vers l'endroit ou il pensoit que l'esparuier fust tōbé, il aperceut à l'entour d'vne fontaine qui estoit dedans le iardin, trois belles Damoyselles vestues de drap d'or, l'vne desquelles tenoit l'esparuier sur le poing, & le paissoit d'vne cuisse de la Pie. Dom Rogel esmerueillé d'vne si belle cōpagnie, s'aprocha d'elles, & les ayant saluees, la plus belle des trois, encores que toutes fussēt extremement belles, luy dist en langue persicque, Helàs, bon Cheualier, quelle fortune, ou plus-tost infortune, vous a amené en ce lieu? Dom Rogel trouuant les Damoyselles fort à son gré, mesmemēt celle qui auoit parlé la premiere, luy respondit en mesme langue. Ma dame, la fortune, qui m'a amené icy, ne peut tourner en infortune, puis qu'elle m'a esté cause de voir vne si extreme beauté: n'estoit que le commencement de ce bonheur me fust ocasion d'vne plus grande infelicité, pour ne pouuoir iouyr du remede conuenable à la cruelle playe, dont vostre beauté excellēte ma nauré iusques dedans l'ame. La Damoyselle & ses compagnes en souzriant lui dirent, Nous vo⁹ suplions, beau sire, oster vostre armet, pour voir si vous estes tel comme la hardiesse de voz paroles le monstre. Dō Rogel leur respondit, A celà ne tiendra, ny à plus grande chose, que ie n'obeisse à vostre volonté. Regardez bien, seigneur Cheualier, ce que vous dites, car icy vous aurez bien plus d'affaire, que vous ne pourriez, peut estre penser. En mourant (dist-il) ie satisferay tousiours à ce, en quoy mes forces ne vous pourroient, rēdre le seruice dont ie vous suis redeuable. En ce disant il delassa son armet, & descouurit son visage monstrant vne tant singuliere beauté, que les trois sœurs en furent esbahies: car iusques alors elles n'auoient veu si beau Cheualier. Parquoy celle qui premierement l'auoit mis en propos, luy dist, Sur ma foy si vostre prouësse aproche en quelque chose de vostre beauté, ie pense bien que vous pourrez satisfaire à voz promesses, & nous deliurer de la grande calamité ou nous sommes icy detenues. Dom Rogel les oyant ainsi parler, eut trop plus grande volonté de sçauoir qui elles estoyent, qu'au parauant, & leur dist, Mes Dames, ma prouësse est telle qu'il a pleu à Dieu me la dōner, & quād il vous plaira, vous en verrez l'experience en la vengeance que ie m'essayerai faire de la calamité en laquelle vous dites estre detenues. Car ie vous asseure bien que le bon vouloir que ie vous porte, & le desir que i'ay de vous faire seruice, me fera tousiours franchement abandonner la vie en vostre faueur. Nous le verrons bien tost, dirent elles, mais si vous sçauiez le dāger auquel vous vous mettez, peut estre que vo⁹ ne seriez si liberal de vostre prouësse à fin d'ē achepter si cheremēt vne si griefue douleur, comme celle laquelle vous vous apareillez par voz promesses. Ie ne crains, respondit-il, aucune douleur, sinō celle que ie pourrois receuoir pour estre mal recompensé, non du trauail que i'espere prendre pour vous: mais de celui auquel ie suis par l'excellence de vostre beauté & bonne grace. Faites seulement de sorte, dist l'vne des Damoyselles, que vous nous puissiez tirer hors de ceste prison: car apres il ne tiendra à nous que vous ne soyez satisfait de tout ce en quoi nous vous pourrions estre redeuables, & voulons bien que vous sachez que nous ne sommes point personnes ingrates, & n'auons acoustumé, de receuoir les plaisirs & les seruices que lon nous fait, sans en rendre honneste & condigne recōpense, par-ce q̄ la coustume de noz ancestres

à tou-

à tousiours esté de recompenser les biens faits, & si nous ne leur auons peu heriter en tout le sur-plus, à tout le moins nous leur heriterons en vne chose tant louable, & rechasserons de nous tant loing que nous pourrons, l'infame vice d'ingratitude. Mais par-ce que ce n'est maintenant l'heure pour vous rendre compte de noz affaires, ie vous prie penser en quelle maniere vous nous pourrez tirer hors d'icy, car il vous seroit impossible de nous en mettre hors par la porte du chasteau. I'y ay desia auisé (dist-il) car nous pourrons monter sur la muraille de ce iardin, & de là ie vous mettray entre les mains d'vn mien Escuyer qui m'y atent auecque vne Damoyselle. Au nom de Dieu soit, dist l'vne des sœurs, & commencez par l'vne de mes compagnes, car quand à moi ie veux demeurer la derniere auec cest Esparuier, à fin qu'ayant vn tel gage, vous ne me peussiez mettre en oubly. Vous auez, ma dame (dist dom Rogel) vn trop plus grand gage de moy que celuy là: car mon cueur est entierement en vostre puissance, & en pourrez disposer toute ma vie ainsi comme bon vous semblera. Nous cognoistrons tantost, dist-elle, si l'effet de ce que vous dites sera semblable à voz promesses. Adonc dom Rogel print vne de ses Damoiselles par la main, & la vouloit emmener.

Des haultz faitz d'armes que fit dom Rogel pour tirer les trois Damoyselles dehors du chasteau.

CHAP. LXXIII.

A Peine dom Rogel auoit pris les Damoyselles par la main, pour la conduire sur les murailles du iardin, quand elle commença à s'escrier à haute voix, demandant secours, & disant qu'on la vouloit emmener outre son gré Par Dieu, dist dom Rogel, ie ne vy iamais vne plus galante Damoyselle que vous estes: & pourquoi m'auez vous tant suplié de vous emmener hors d'icy si vous vouliez faire telles folies. Mais ce pendant qu'il estoit en ces propos, voicy venir vn Cheualier sortant du chasteau, armé de toutes pieces, hault & grand, & bien proportionné de tous ses membres. Dom Rogel l'aperceuant lassa soudain son armet, & à l'arriuee le Cheualier du chasteau dist, Vous pouuez bien maudire l'heure, miserable homme que vous estes d'auoir ainsi voulu enleuer ceste Damoiselle qui est en ma garde. Dom Rogel lui respondit, Sur ma foy, mon amy, si elle ne m'en eust bien fort prié ie me souciois bien peu de l'emmener hors d'icy, mais maintenant que ie cognois sa volonté, ne vous trauaillez point d'auantage, car ce n'est pas ma coustume de faire rien aux Damoyselles outre leur vouloir, ains les seruir & honnorer à mon possible. Ce n'est icy, dist le Cheualier, que la courtoysie & les paroles vous doiuent garantir de la mort, car tout le mõde ne sçauroit estre assez puissant, pour vous tirer vif d'entre mes mains, par ce que i'ay deliberé de donner vostre teste à ceste Damoyselle, en recompense de l'outrage que vous luy auez voulu faire. Ie deffendray ma teste (dist dom Rogel) le mieux qu'il me sera possible, & gardez bien la vostre si vous voulez, puis que vous estes si fol de vous hazarder à vn combat duquel vous vous pourriez bien passer. Adonc ilz mirent la main aux espees, & embrasserent leurs escus commençans entre eux vne tresfurieuse escrime, mais elle dura bien peu: car la Damoyselle qui s'estoit escriee s'estant retiree dans le chasteau, les laissant au mylieu de leur noyse, Dom Rogel se trouua tant coleré qu'incontinent il eut abatu le Cheualier en terre, & en mesme instant luy trencha la teste d'vn reuers, disant. Si ne me trencheras-tu plus la mienne. Adonc l'autre Damoyselle qui estoit auec celle laquelle tenoit l'esparuier,

uier, esmerueillee de la prouësse de dom Rogel,luy dit: Helàs, Seigneur Cheualier, vous plaist-il pas m'emmener puis que ma copagne a esté si opiniastre que de ne vous vouloir suyure, Suyuez moy donc,dist-il. Ie ne puis(respondit-elle) si vous ne m'aydez. A celà ne tiendra, dist le Prince. Et lors il la print par la main: mais elle commença à cryer tout ne plus ne moins que la ptemiere. Dom Rogel fort ennuyé la laissa aller, & dist: Au diable soyent dõnees toutes celles qui vous ressemblent, tant vous estes peu courtoises & priuees de vostre bon sens. Ainsi se en alloit dom Rogel,& commençoit desia à monter le long de l'arbre par lequel il estoit descendu, quand il vid sortir vn autre Cheualier du chasteau, qui luy crya à haute voix. Ce n'est pas maintenans l'heure, Cheualier outrecuydé de prendre la fuyte par dessus les murailles: mais bien de payer par vostre mort la trahison que vous auez faite. S'ententendant menasser de paroles tant iniurieuses,il retourna bien coleré à l'encontte du Cheualier,& commençà entr'eux vn cruel & aspre combat,pendant lequel la damoiselle qui s'estoit escriee s'enfuit dedans le chasteau tout ainsi que la premiere. Mais ce pendant dom Rogel par son excellente prouësse fit du second cheualier en luy trenchant la teste,ce qu'il auoit fait du premier, & essuyant son espee la remit au fourreau prenãt son chemin vers le mur dont il estoit descendu. Adonc la belle Damoyselle qui tenoit le Esparuier luy dist: Comment, Seigneur Cheualier, vous en allez vous donc sans moy me laissant icy prisonniere? Est-ce le gage de vostre cueur que vous disiez me laisser a fin de vous employer à toutes heures à mon secours .Ma Damoyselle, respondit-il, ie ne voudrois que vons me fissiez comme voz compagnes, car ie vous asseure que i'auois tres-bonne volonté de vous faire seruice,& non de vo' outrager comme elles ont dit, ce qui a esté cause de la mort de ces deux Cheualiers, dont il me desplaist fort. Parquoy a fin qu'il ne m'auiẽne auec vous,ce qui m'est auenu auec les deux autres damoiselles,ie vous dy à Dieu, vous laissant le gage lequel vous dites que ie vous ay donné,car i'ayme mienx m'en aller naure de vostre beauté, q̃ d'estre acusé tant soit peu de vous auoir fait tort. Alors la damoyselle commença à pleurer, & voyant qu'il s'en alloit sans elle, luy dist. Làs! Cheualier, pourquoy vsez vous enuers moy d'vne si grande felonnie, car vous me pouuez bien remettre en liberté, & neantmoins vous me laissez en seruitude. A ces motz dom Rogel eut si grand' pitié d'elle, qu'il ne peut endurer plus long temps ces regretz,& luy dist: Il ne tiendra point à moy que ie ne vous emmeine, & suis tres-content de voir ce qui en auiendra. Et lors il la prit par la main & l'emmena vers la porte du chasteau. Hé Dieu! sire Cheualier(dit-elle)ou me menez vous? Vers le chasteau, dist il, pour sçauoir s'il y a quelqu'vn qui me puisse empescher le passage: car auec la faueur de vostre bonne grace il n'y a si grãd peril qui puisse donner aucune crainte, Helàs (dit-elle) mettez celà hors de vostre fantasie, car tout le monde ensemble ne seroit suffisant pour faire ce que vous entreprenez tout seul. Sauf vostre grace (dit-il) la faueur que i'espere de vous pour recompẽse de vous auoir obey, me feroit entreprendre vne chose beaucoup plus impossible que ceste cy. Ie n'iray point auecque vous (dist-elle. Demeurez doncla (dist dom Rogel) & ie m'en iray essayer le passage, puis retourneray vers vous. Adonc il luy laissa la main, & elle s'assit en terre, tant desolee qu'il estoit impossible de plus. dom Rogel la voyant en tel estat, eut fort grande compassion de sa douleur, & mettant vn genou en terre, la reprint par la main, & luy dist, Ie vous suplie, ma dame, que ie ne vous voye plus en ceste langueur,

car les larmes de voz yeux, en contemplant vostre beauté, me blessent beaucoup plus cruellemet, que ne pourroient faire les plus trenchãtes espees des ennemys qui sont dedans le chasteau. Ie vous suplie, ma dame, regarder ce qu'il vous plaist que ie face, car ie forceray plus-tost ma volonté à fin d'obeïr à la vostre. Plusieurs telles & autres semblables paroles dist dom Rogel à la Damoyselle: mais elle ne luy respondoit vn seul mot, & ne cessoit de se plaindre & lamenter. O dieu (dist dõ Rogel) quel miracle est cecy. Et ostant son armet, vaincu de la beauté de la Damoyselle, luy dist en baisant souuẽtesfois la main qu'il tenoit entre les siennes, Ie vous suplie pour Dieu, ma dame, prendre pitié de vous, sinon de vous, à tout le moins de moy, & ne soyez point cause par vostre mort de faire encores mourir celuy qui tãt vous ayme, car vous ne pourrez faire sacrifice de vous par vne telle & si extreme cruauté, que vous ne faciez encores vn plus cruel sacrifice de moy. Regardez, ie vous prie, que ie ne sçaurois receuoir vne si cruelle mort pour l'amour de vous, que ie ne l'estime vne tresheureuse vie, moyennãt que par vostre mort vous ne soyez point ocasion de la miẽne. Telles & autres paroles luy dist dom Rogel, mais elle ne luy respondoit vn seul mot, semblant estre trespassee, au moyen dequoy dom Rogel fort desdaigné lassa son armet, & s'ẽ alla vers le portail du chasteau qui respondoit sur le iardin, disant en luy mesme, Et par sainte marie ie mourray en ceste auãture, ou bien i'en sçauray le secret. Arriuant aupres du portail, il vid à vne haute fenestre du chasteau, les deux Damoyselles qu'il auoit premierement voulu emmener, lesquelles luy dirent, O seigneur Cheualier, que vous auez bien fait de trencher la teste à ces deux trahistres lesquelz vous auez cõbatus: & vous prions bien fort, puis que vostre prouësse est si grãde, que pour aucun trauail qui se puisse offrir vous ne laissiez à faire vostre effort pour nous mettre en liberté, car si nous deuõs estre deliurees par la prouësse de quelque Cheualier, ce ne pourra estre que par la vostre. Non non (dist dom Rogel) n'vsons point de flateries, car vous ne m'abuserez plus. Et ce disant il entra dedans le chasteau, mais il ne fut si tost dedans la basse court, qu'il se trouua enuironné de huit Cheualiers tous armez, qui vindrent à l'encontre de luy, le menaçant de le faire mourir, & se commença entr'eux vne rude & cruelle meslee, les huit frapans sur luy de toutes leur puissances, & luy sur les huit de toute sa force, tellement qu'il sembloit à les ouyr marteller en celle basse court, que ce fust vn grand nombre de mareschaux en vne forge. Or seruit bien à dom Rogel que ses armes fussent de bonne trempe, car finablement apres auoir long temps soustenu leur furie, il les mit tous à mort, sans qu'vn seul des huit peust eschaper d'entre ses mains. Apres ce combat, encores que le Prince dõ Rogel fust fort las, il passa outre trauersant le chasteau iusques à la porte de deuant qu'il desbarra, & ayant faulcé & brisé les serrures, sortit dehors, & apella son Escuyer, lequel estoit fort troublé pour le retardement de son maistre, mesmement qu'il auoit ouy vn terrible chamaillis de coups dedans le chasteau: à raison dequoy la Damoyselle qui estoit demeuree auec luy, s'en estoit fuye de grande crainte: & comme il vid les armes & espee de son maistre toutes taintes en sang, luy dist tout effrayé, Helàs mõ maistre, auez vous receu quelque playe? Non (dist-il) sinon celle qu'vne Damoyselle qui est leans ma donné au cueur par sa beauté: par tant atens moy seulement icy, car puis qu'il n'y a personne dedãs le chasteau qui me puisse maintenãt contredire, ie l'emmeneray auecq' moy si ie puis. Las, monseigneur (dist l'Escuier) Ie vous prie regarder bien à ce que vous ferez, à fin que la grãdeur de vostre

coura-

courage, ne vous abuſe, car à ce que ie puis cognoiſtre à voz armes ainſi taintes de ſang, vous auez beaucoup meilleur beſoing de vous repoſer, que de chercher nouuelle rencontre. Dom Rogel ſe prit à rire, & luy diſt : N'ayez point de peur, car ie ne ſuis aucunement bleſſé, comme auſſi n'eſtoit il à la verité, car le ſang dōt il eſtoit couuert eſtoit ſauté contre luy des playes des Cheualiers morts : & ce iour bien luy ſeruirent les armes que les ſages luy auoyent donnees, mais par-ce qu'il ne voyoit point la Damoyſelle que il auoit laiſſee auec ſon Eſcuyer, luy demanda ou elle eſtoit. Elle s'ē eſt fuye (reſpondit l'Eſcuyer) incontinent qu'elle à entendu le bruyt des armes : que le diable la puiſſe emporter, car elle eſt cauſe dont nous ſommes en ce tourmēt. Dom Rogel en riant luy dit : Aten moy là, car ie ſortiray bien toſt. Et ainſi rentra dedās le chaſteau pour en tirer la belle damoyſelle qu'il y auoit laiſſee.

Comme dom Rogel en continuant l'auenture des trois Damoyſelles, monta en l'eſtude du Magicien Gandiſtin, & du furieux combat qu'il eut a l'encontre d'vne eſpouuentable beſte.

CHAP. LXXIIII.

Estant entré dom Rogel dans le chaſteau, s'en retourna au lieu ou il auoit laiſſé la Damoyſelle, & la retrouua en meſme état qu'au parauāt, fors qu'elle ne ſe lamentoit plus, ains tenoit les yeux fermez, & auoit le viſage tout couuert de larmes, eſtant acoudee ſur la main ſeneſtre. A la voir en ceſte ſorte, il penſa qu'elle ſe fuſt endormie comme agrauee de la douleur, & delaçāt ſon armet, mit vn genou en terre, & la baiſa fort amoureuſement, car il eſtoit nauré au vif de ſon amour. Mais la damoyſelle ſe reſueillant en ſurſault cōme d'vn profond ſommeil, dit en ſouſpirant : O Dieu quel outrecuidance de Cheualier ! Ma Dame (dit il) ie vous ſuplie ne m'accuſer de ceſte offenſe : car ie n'ay peu faire autrement, ayant perdu la liberté, & la raiſon, tāt ie me ſens cruellemēt ataint de voſtre ſouueraine beauté. Ne blaſmez donc point ma hardieſſe, puis que la douleur que ie ſouffre me ſert d'excuſe tres-ſuffiſante, vous priant au ſurplus, Madame, vous en venir auec moy. Adonc mōſtrant vn viſage fort courroucé, elle luy dit : Et vrayement, Seigneur Cheualier, à fin que vous receuiez le chaſtimēt de voſtre audace, ie ſuis contente de faire pour vous ce que ie n'auois point voulu faire par cy deuant ayant pitié de voſtre malheur. Ie me tiens tresheureux, Madame (dit dom Rogel) d'auēturer ma vie pour voſtre ſeruice, & d'eſtre chaſtié de l'ennuy que ie vous pourrois auoir faict. Ainſi ſans luy dire autre choſe de ce qui luy eſtoit aduenu en la court du chaſteau, la print par la main, & l'emmena deuers la porte, mais en paſſant, il aperceut les deux autres damoyſelles à vne feneſtre qui pleuroyent fort ameremēt, & luy diſoyent : Pour Dieu, Seigneur cheualier, n'emmenez point céte damoiſelle hors de ceans ſans nous en deliurer auſſi En bōne foy, dit il, ie ne vous ferai point ceſt honneur, car par cy deuant vous me auez apris comme ie me deuois gouuerner auec vous. En diſāt ces paroles, il entra ſoubz le portail, & paſſa en la court du chaſteau, ou la damoyſelle voyant les corps des cheualiers occis, dit tout effrayee. O Dieu qui à peu faire vne telle cruauté ! Vous, Madame, dit dom Rogel, car pour vous mettre hors de ceās, il m'a eſté beſoing d'y entrer auec vne telle effuſion de ſang. Adonc le regardant, elle ne fut moins eſmerueillee de ſa prouëſſe, q̄ nauree de ſō amour, & toute troublee, de le voir ſanglant de toutes parts, lui demāda s'il eſtoit bleſſé : Nō, Madame diſt-il, & ne ſens, Dieu mercy, autre douleur, ſinō celle que ie ſouffre pour l'ēnuy lequel

lequel vous dites que ie vous ay donné. Il eſt treſraiſonnable (reſpondit-elle) que ie pardonne vne ſi petite offenſe a celuy à qui ie ſuis tant redeuable. Et acheuant ces motz, ilz ſortirent du chaſteau, & dom Rogel diſt à ſon Eſcuyer, Voys-tu, Sirind, quelle prinſe i'ay faite auecque l'eſparuier? as-tu iamais veu vne plus belle proye? L'eſcuyer oyant parler ainſi ſon maiſtre, ſe print à rire: car vous deuez ſçauoir que la Damoyſelle n'eut ſi toſt paſſé le ſueil de la porte du chaſteau, qu'elle deuint auſsi noire, ou plus, qu'vne More AEthyopienne, ce qui fut ocaſion de la riſee de l'Eſcuyer, par-ce qu'il ne l'auoit veuë au parauant. Mais dom Rogel ne ſachant pourquoy ſon Eſcuyer rioit, lui diſt, Pourqnoy rys-tu, Sirind? on diroit que tu te mocques de moy. Ie me ry (diſt l'Eſcuyer) par-ce que vous me ſemblez auoir prins ceſte Damoyſelle pour ſa ſeule couleur, car ſi ſa robe eſtoit d'auſsi belle tainture comme elle eſt, il n'y a choſe que vous deuſsiez plus deſirer en ce monde. Laiſſe ce iargon, diſt dom Rogel, & deſcens de cheual, iuſques à ce que nous ayons trouué autre monture pour ceſte Damoiſelle, & ce pendant, toy comme bien apris entre les Dames, marcheras apres elle à pied. Il me ſemble, diſt l'Eſcuyer, qu'il lui ſeroit trop mieux ſeant d'aller à pied que non pas à moi, ſi ce n'eſt de peur qu'elle ſe halle d'auantage: car l'ofenſe ſeroit treſgrande de traiter mal vne ſi belle & excellente Corneille. Dom Rogel riant de ſon Eſcuyer comme ſe gaudiſſant de luy, tourna le viſage vers la Damoyſelle, car il ne l'auoit pas regardee depuis la ſortie du chaſteau, par-ce qu'il s'eſtoit touſiours amuſé à parler à ſon Eſcuyer: Mais quand il l'aperceut ſi noire, il fut tout eſmerueillé, & diſt, Certainement voicy la plus eſtrange choſe que i'aye iamais veuë, & ne penſe point que par ſa laydure Dieu n'ayt voulu remedier au mal qu'elle m'auoit fait par ſa beauté. Partant, Sirind, allons nous en du lieu ou l'on ſe mocque ainſi de nous. A dieu ma Damoyſelle (diſt-il en la regardant) car il me deſplaiſt de demeurer ſi long temps icy, veu que i'y ſuis abuſé à tous propos. Et ce diſant mõta à cheual, & commença à s'en aller tout faché de ce changement: mais la Damoyſelle more veſtuë de drap d'or le ſuyuoit touſiours, & luy diſoit en plorãt. Helàs! ſeigneur Cheualier, ne me laiſſez point, & ne vueillez donner ceſte liberté à voſtre cueur, pour emporter auecque vous le mien, lequel vous tenez priſonnier. Las! quelle choſe pouuez vous auoir veuë en moy pour changer ſi toſt de vouloir, & m'vſer de telle cruauté? Sirind en riant diſt à ſon maiſtre, Veritablement, monſeigneur, vous auez tort, puis que vous tenez le cueur d'vne tant belle Dame, vſer enuers elle d'vne ſi grande cruaulté. Mais dom Rogel s'en alloit tant effrayé & deſpité, qu'il ne ſçauoit que dire, & encores moins que reſpondre: & en ces entrefaites il ouyt quelque hault cry dedans le chaſteau, & tournãt la teſte pour voir que c'eſtoit, il aperceut les deux belles Damoyſelles à vne feneſtre qui pleuroient comme toutes deſolees & diſoient, Helàs! ſeigneur, Cheualier, nous vous ſuplions, & coniurons par la foy que vous deuez à Dieu, & par celle que vous aimez le mieux en ce monde, de ne nous laiſſer en ceſte captiuité. Voylà vne coniuration (diſt Sirind) à laquelle monſieur mon maiſtre n'a garde de deſobeïr, meſmemẽt ſi la Damoiſelle qui le ſuyt eſt celle qu'il aime mieux en ce monde. Puis ſe retournant vers dom Rogel, luy diſt, Certainement, monſieur, vous ferez mal ſi emmenant vne ſi belle Damoiſelle vous vous mettez en hazard de la perdre pour retourner à ces autres laydes qui vous apellent de ceſte feneſtre: & penſe à mon auis qu'en penſant prendre l'vne d'elles, vous ayez amené ceſte cy auecque vous. Dom Rogel ne ſe peut tenir de rire, oyãt les paroles de ſon Eſcuyer, & luy diſt:
Mais

Mais par ta foy, que ferois-tu toy-mesme, Sirind, si tu estois en mon lieu? Moy (respond il) i'aymerois mieux en auoir vne de celles que vous laissez, que cent pareilles à celle que vous emmenez. Et bien (dist dom Rogel.) Ie vueil croire ton conseil pour ceste foys, encores que i'eusse deliberé de faire tout au contraire. Adonc il s'en retourna dedans le chasteau ou il descendit de cheual, & monta en hault pour amener les deux damoyselles, mais ainsi qu'il vouloit entrer en vne salle, il fut assailly de douze vilains armez de corseletz, de haches & de morions, lesquelz il eut en peu de temps reduit à tel compte, que la plusspart de eux estans morts les autres sauuerent leurs vies par la fuyte, tellemẽt que sans trouuer personne qui luy contredit, il alla prendre les deux damoyselles par la main, & leur dit: Venez vous en auecque moy, aumoins si vous en estes cõtentes. Si sommes (respondirent elles) & vous suplions bien fort de nous emmener.

Ainsi s'en allerent, & en passant, vn des vilains qui luy auoit demande mercy, luy dit: Emmenez, emmenez-les hardiment car vous n'en ferez pas beaucoup vostre profit. Mais sans se soucier de ces paroles, il passa outre, & emmena les damoyselles hors du chasteau duquel elles ne furent si tost sorties, qu'elles deuindrent ainsi Mores & Etiopiennes cõme la premiere. Sirind qui veid les damoyselles si horribles, dit en riant: Par sainte Marie nous aurons tantost force belles damoyselles, mais que nous puissions recouurer des montures. Dom Rogel esmerueillé de ceste auenture, dist à l'vn des vilains: Mon amy ie te prie me dire la raison pourquoy ces damoyselles deuiennent ainsi noires. Cest (dist le vilain) par-ce qu'elles sortent du chasteau. I'en vueil voir l'experience, dist dom Rogel. Et adonc il les fit rentrer au dedans, & elles deuindrent aussi belles que iamais. Or ie ne veux iamais sortir de ceans (dist lors dom Rogel) iusques à ce que i'aye donné remede à ce malheur, aumoins s'il est possible de ce faire. Et acheuant son propos, il demanda à l'vn des vilains s'il sçauoit point par quel moyen lon y pourroit remedier, lequel luy respondit que non. Au moyen dequoy, dom Rogel metant la main à l'espee faignit de luy vouloir trencher la teste, & luy dit: Par mon Dieu, maistre galland, si vous ne me dites ce que ie vous demande, ie vous osteray ce que vous tenez le plus cher en ce mõde, qui est la vie. Las! Seigneur (dit le vilain craignant de mourir) ie vous prie ne me frapez point, ie vous en dirai tout ce que i'en sçay. Dy-le donc, dist dom Rogel. Selon mon auis, dit lors le païsant, la raison de ceste auenture est contenuë en vn tableau d'erain que mon maistre le sage Gandistin tient à la porte de son estude: autre chose ne sçaurois-ie qu'en dire. Monstre moy ou est ceste estude, dist dom Rogel. Elle est au plus hault du chasteau (dit le vilain) en vne chambre en laquelle l'on va en trauersant vne grande salle. Et ou est ce Magicien? dist le Prince. Il est dedans son estude, respondit le vilain. Or sus, sus (dist dom Rogel) guide moy iusques là, que nous voyons ce miracle. Las! Seigneur, dit la plus belle des damoyselles, ne mõtez point là hault, car si vous y allez tout le mõde ne vous sçauroit sauuer. Et tout le monde, dit dom Rogel, ne me sçauroit destourner que ie ne vous rende en vostre premiere liberté, auec vostre premiere beauté, ou que ie ne perdre la vie sur ceste querelle. Ainsi les laissant toutes desolees, commanda à l'vn des seruiteurs du chasteau de le mener à l'étude du Magicien, & estant mõté tout au plus hault dedans la salle qu'on luy auoit dit, il apperceut en vn coing d'icelle, la porte de l'estude du Magicien, sur laquelle en vn petit tableau de brõze estoyent engrauees certaines lettres Grecques, dont la sustance estoit telle:

La beauté des trois belles Infantes se perdra hors du chasteau d'Alcazen, & ne se pourra recouurer sinon par le moyen de leur mariage auec Gandistin & ses enfans, ou par le meslange du sang du Magicien auec le sang de la fiere & espouuentable Lyonce gardienne de son estude, laquelle ne se pourra domter, sinon par l'vn des plus preux & cheualereux de tout le monde. Sans l'vn de ces deux moyens la sortie de ce chasteau sera la perte de leur beauté & a voulu le sage Gandistin vser contre elles de ceste rigueur, en recompense de celle qu'elles ont tenue à luy & à ses enfans pour refuser leur mariage.

Apres que dom Rogel eut leu ces lettres, & entendu la teneur d'icelles, il frapa contre la porte de l'enchâteur auecq' le pommeau de son espee : mais aussi tost que les vilains l'eurét aperceu heurter, ilz s'enfuyrent à grand' haste hors de la salle. Ce pendant lon demanda du dedans de la chambre, Qui est là, qui est là ? C'est dom Rogel de Grece (dist-il) qui veult entrer là dedans. Regarde bien, luy cria-lon, que c'est que tu veux faire, car tu cherches bien ton malheur : mais cõment esse que les gardes t'ont laissé entrer iusques icy? Peu leur à seruy leur volõté (dist dom Rogel) pour m'en detourner, & encores moins la tienne. Acheuant ces paroles, il vid ouurir la porte de l'estude, & luy sembla vn hõme d'autant fier & horrible regard, qu'il en eust iamais veu, tellement que son seul visage luy causa vne fort grande crainte. Mais il ne fut tardif à mettre les mains en besongne, & comme hors de soy luy dressa la pointe de son espee à l'ẽdroit du cueur, luy fourrant dans l'estomach iusques à la croisee, & ainsi qu'il la vouloit retirer, l'homme hurlant & iettant vne horrible voix, de laquelle tous le chasteau commença à retantir, tomba mort par terre, ayant pris la forme d'vn homme d'assez beau visage, de l'aage de quarante cinq ans. A la cheute du Magicien se rompit vne fauce porte, hors de laquelle sauta vn des plus espouuentables monstres duquel on eust iamais ouy parler, nommé Lionce, par-ce qu'il participoit de la nature du Lyon & de l'Once ensemblémẽt. Il estoit grand comme vn cheual, & auoit les ongles & les dens desmesurément longues, & hideuses à voir. Quand dom Rogel l'aperceut, il n'eut point tant de courage qu'il ne se sentist assaillir de quelque peur : neantmoins auec celle prouësse, prudence, & dexterité qui le rendoit si parfaitement acomply au fait des armes, il se retira en la grand' sale, & là atendit la cruelle Lionce, laquelle fort legerement, & par grande fureur lui vint incontinent courir sus, pensant le prendre & estoufer entre ses griffes. Mais dõ Rogel auec vne grande dexterité se retira a costé, & au passer luy donna tel coup d'espee dedans la teste qu'il l'estourdit aucunement, & ce qui profita le plus au Cheualier, fut le sang qui descendoit de la playe dedans les yeulx du monstre, de sorte qu'il luy faisoit perdre l'ofice de la veuë. A raison dequoy, la Lionce estant ainsi estonnee & aueuglee s'en alla heurter de la teste contre la porte de la grãd' salle, laquelle elle mit toute en pieces auec les ongles. Dom Rogel la voyant ainsi amusee, vint hastiuement la fraper dessus vne espaule, ou il luy fit vne large playe, qui luy fit ietter vn douloureux & furieux cry, se tournant par grande rage deuers le lieu duquel elle s'estoit sentie blesser. Alors dom Rogel voulut gauchir au coup, comme à la premiere foys, mais il ne sceut si bien faire, que la beste n'enferrast les ongles dedans son escu, & le deschira en plus de cent pieces. Ce pendant dom Rogel prenant tousiours son oportunité, luy donna tel coup d'espee sur la teste, qu'il la luy fendit iusques à l'os, & l'estourdit tellement du coup, que sans sçauoir, ny voir quel chemin tenir, elle entra dedans

dedans la chambre de l'enchanteur, & n'y laissa liure, ny papier, ny autre chose, qu'elle rompist tout par pieces auecq les ongles & auec les dens. Autant elle en fit du corps du Magiciē qui estoit mort: car c'estoit celuy qui premierement s'estoit aparu tant furieux & espouuentable, pensant estonner, par son fier & hautain regard, le preux dom Rogel, lequel voyant la beste si enragee, la laissa faire pour quelque temps, mais n'ayant plus que deschirer, sortit de la chambre & aueuglee du sang, se iette furieusement sur vne fenestre, & auec la rage qui la tourmentoit en esbranla tellement la croisee, qu'elle la fit tomber, & elle semblablement dedans la ruë, deuant la porte du chasteau, de sorte que pour la hauteur du lieu, & pesanteur du fardeau qui tomba sur son estomach, elle fut acrauãtee, mourut incontinent. Les Damoyselles & les Escuyers, & les vilains qui estoyent souz le portail, furent tellement espouuentez voyans ceste hideuse beste qu'ilz se mirent tous à fuyr apres auoir fermé la porte du chasteau, ne pēsant point qu'il leur fut iamais possible de pouuoir eschaper des griffes de la terrible Lionce, encores qu'elle fut morte par l'admirable & estrange prouësse de dom Rogel, mesmement par sa dexterité, laquelle luy seruit principallement en cest endroit.

Comme dom Rogel apres auoir occis la cruelle Lionce fit sortir les trois Damoyselles hors du chasteau pour sçauoir si l'auenture estoit acheuee.

CHAP. LXXV.

Dom Rogel voyāt la Lionce morte & luy deliuré du grād peril ou il estoit, mit les genoulx en terre & en rendit graces à Dieu, puis remettāt l'espee au fourreau, ouurit vne porte des degrez que le vilain auoit fermee en s'enfuyant, & estant descendu, fut receu des trois Damoiselles, & de son Escuyer auec grande ioye, & trop plus grand esbahissement de sa haulte cheualerie. Les Damoyselles le remercioyent auec toutes les gracieusetez qu'il leur estoit possible de ce qu'il auoit fait pour elles. Mes bonnes Dames (dit il lors) sortons, ie vous prie, pour essayer s'il ne me reste plus rien à faire. Las! Seigneur Cheualier (dirent elles) comment voulez vous que nous sortions, veu que deuant la porte y à vne si horrible & mōstrueuse beste? Ne ayez paour (dit le prince) car elle est morte. Encores qu'elle fut viue (dit la plus belle) ie n'aurois point de peur estant en vostre compagnie. Adōc les portes estāt ouuertes, chacun fut estonné de voir la desmesuree grandeur du monstre, & sachez que les Damoyselles ne perdirent aucunement leur beauté, encores qu'elles fussent hors du chasteau plus de demye lieuë ioignant vne belle fontaine. Dom Rogel fort ioyeux dont vn si malheureux enchantement estoit mis à fin, cōmanda à son Escuyer qu'il allast chercher de la viande, & sur tout qu'il ne s'oubliast d'aporter l'Esparuier, lequel luy auoit esté occasion de prendre vne si belle proye. Tandis que l'Escuyer estoit allé executer sa charge, dom Rogel s'estant desarmé, pour se refraichir, & ayāt pendu ses armes sanglantes à vn saule, fit asseoir les Damoyselles sur l'herbe verde, & se mit aupres de la plus belle, à laquelle il estoit fort affectionné, & elle beaucoup plus à luy, tellement qu'ainsi comme il luy faisoit quelques caresses prenant la hardiesse de la baiser, elle commença le premier propos, & luy dit: Seigneur Cheualier, comment osez vous prendre tant de faueurs d'vne Damoyselle, laquelle vous auez naguieres tant defauorisee: car i'ayme beaucoup mieux estre aymee pour l'amour de moy-mesme, que non pas pour ma seule beauté. Ie vous suplie, ma Dame (respondit il) ne

parlons point de celà, & ne vueillez par voz paroles renforcer le martire dont ie suis affligé par vostre amour. Regardez que les Cheualiers, les vilains, & les bestes monstrueuses ont gardé le priuilege dont elles m'estoyent redeuables pour estre vostre, & ne m'ont aucunement blessé: Ie vous supplie donc, ma Dame, que vôtre beauté& gracieuseté me garde le mesme priuilege,& premierement me dire la raison de ceste auẽture,car sur ma foy elle est estrange. Seigneur Cheualier(dist-elle) ie vous prie de rechef vous souuenir de ce que i'ay dit: car par là ie vous veux monster que vous ne deuez point mettre vostre affection es choses, que le temps, ou la maladie vous peuuent quelque iour faire repentir d'auoir aymees. Pourquoy dites vous celà, dist le Prince. Ie le dy (respondit-elle)par-ce que vous deuez tousiours plus aymer & honorer en l'amour des Damoyselles, leur vertu & leur prudence,que la beauté qui est sujette à infinis changemens, car l'amour des choses qu'on ayme, ne dure non plus que la raison pour laquelle elles sont aymees. Or sachez que nous sommes nieces du Soudan de Perse, & filles de la belle Persilee sa fille, laquelle fut deliuree d'entre les mains des Geans du chasteau des rochers par les excellens Prince Anaxartes, & la belle Infante Alastraxeree: & deuez sçauoir que nostre mere fust mariee auecq le Roy de Torrin duquel nous sommes filles, & suis laisnee des trois. Mon nom est Sidere, la plus aagee de mes autres deux sœurs à nom Fleurinde, & la plus petite Sindayde.. Nous fusmes prinses ensemblement par cest enchanteur & par ses enfans en trahison: car luy estant en la cour du Roy mon pere, il auoit vne maniere de tour qui se mouuoit d'elle mesme, & disoit que si nous entrions dedans, nous verrions la plus belle & estrange auenture qui fut iamais veuë.Le Roy mon pere en voulant voir l'experience, nous fit entrer toutes trois dedans la tour, & l'enchanteur entra apres nous auec ses deux enfans, lesquelz auiourd'huy vous auez occis dans le iardin. Et apres estre entrees, & eux auecque nous, ie ne sçay par quelle façon nous nous sommes trouuees icy, & ne sçaurois vous en dire autre chose, sinon que depuis dix iours en ça le Magicien nous sollicitoit fort de mariage, moy pour lui & mes deux sœurs pour ses deux enfans. Et par-ce que nous ne voulusmes luy consentir, l'Enchanteur vsa de ses artz, & nous dist que nous ne pourrions iamais sortir de son chasteau sans perdre nostre beauté accoustumee, iusques à ce que nous eussions accepté les mariages qu'il nous proposoit, ou que son sang fust meslé auec celuy de la hideuse beste par la force d'vn seul Cheualier, à fin que nous vissions par là,combien il nous estoit impossible de recouurer la liberté sans obeïr à son vouloir. Neantmoins nous ne lui auons iamais voulu acorder, ains dismes que iamais nous ne prendrions telz marys:& à ceste cause de desdaing nous n'auons iamais voulu coucher sinon toutes vestuës, de sorte que voicy les robes auecq' lesquelles nous fusmes prises. Ilz nous permettoyent de nous promener librement dans le chasteau, & deffendoyent qu'hõme du mõde ny entrast.Ce pendant nous allions la plus part du tẽps plorer nostre malheur à la fontaine ou vous no⁹ auez trouuees, & eux pensans gaigner nostre volonté auec le temps,nous faisoyent tous les seruices desquelz ilz se pouuoyent auiser. Voylà en bref le discours de nostre fortune. Maintenãt puis qu'il à pleu à Dieu nous mettre en vostre puissance, nous vous suplions nous donner le moyen de estre rendues en la maison de nostre pere & nous faire entendre entre les mains de qui nous sommes tombees, pour sçauoir si auiourd'huy la fortune commẽce à nous estre autant fauorable cõme elle

nous à esté ennemye par cy deuant. Vrayement, ma Dame (dit dom Rogel) vous m'auez conté merueilles, & me tiens fort heureux de m'estre trouué, en lieu ou ie vous aye peu faire vn si gracieux seruice, vous asseurãt que ie ne prẽdray aucun repos, iusques à ce que ie vo⁹ aye renduë au lieu dont vous m'auez requis. Mais pour autant, ma Dame, que ie ferois tresmal de me celer à vne si excellente Princesse, sachez que lon me nõme Rogel de Grece. O dieu, dit l'Infante, quelle bõne fortune! estes vous dõc ce filz de dom Florisel de Niquee, duquel pour voz triomphans haults faitz d'armes, la renommee à desia tant de foys enuironné toute la terre. Ie ne sçay que elle est ma renommee (dist dom Rogel) tant y à que celuy que vous dites, est mon pere, & moy vostre seruiteur s'il vous plaist par tout ou il vous plaira me commander, n'estimant en toute ma vie iour plus heureux, que celuy auquel ie auray eu le moyen de vous faire quelque agreable seruice. Dieu soit loué, dist l'Infante, qui nous à voulu oster d'vne telle facherie, pour nous mettre en si grande ioye : car estant auecque vous il me semble que ie soye encores en la maison de mon pere. Ainsi qu'ilz deuisoyent de telz & autres gracieux propos, l'Escuyer & les seruiteurs du chasteau leur aporterent plusieurs viandes, & l'Esparuier ensemblément: & lors l'Infante Sidere fort ioyeuse, dit qu'elle le voudroit bien auoir pour le traiter, & honorer cõme celui qui estoit cause d'vn si grand bien : & le prenant sur le poing luy osta le chaperon, les longes, & les sonnettes, puis luy bailla la vollee, disant : Ia Dieu ne playse que tu soyes prisonnier de celle, que tu as deliuree de prison. Ma Dame (dist lors dom Rogel voyant ce que l'Infante auoit fait) vous auez bien mõstré la grandeur & magnificence de vostre royalle lignee, en guerdonnant les oyseaux de leur bien fait, à fin de ne laisser aucun moyen aux hõmes de vous pouuoir estimer ingrate. Apres plusieurs autres gracieux deuis, ilz prindrent leur repas, & delibererent de retourner au chasteau pour dõner ordre à leur depart, par ce que dom Rogel leur promit de ne les abandonner iamais iusques à ce qu'il les eust conduites en la maison du Roy leur pere. Estant donc retournez au chasteau, ilz firent enseuelir les morts, puis se mirent à donner ordre à leurs affaires esquelz nous les laisserons pour vn tẽps, à fin de vous dire ce qui auint à dom Brianges apres s'estre separé de dom Rogel.

Comme dom Brianges de Beocie trouua l'ocasion de l'auenture qu'il cherchoit, & de l'estrange vengeance qui en aduint.

CHAP. LXXVI.

Dom Brianges & dom Rogel s'estans departis l'vn de l'autre en la maniere que vous auez entendu, dom Brianges n'eut cheminé guieres long temps, qu'il se trouua aupres d'vn petit bocage, dedans lequel il ouït hannir vn cheual. Parquoy desirant sçauoir la raison de ce qu'il cherchoit, brocha à trauers le boys, s'adressant au plus pres qu'il pouuoit au lieu ou le cheual auoit hanny. Mais il ne fut guieres auant, qu'il ouyt pleurer vne damoyselle fort passiõnee, ainsi qu'on pouuoit coniecturer par sa voix, & s'aprochant tout bellement auec son Escuyer, il aperceut d'assez loing vn Cheualier qui pleuroit semblablemẽt auecque la damoyselle, le palefroy de laquelle & le destrier du Cheualier, encores qu'ilz fussent bridez alloyent brouttans les arbrisseaux par le bocage. Dom Brianges ayant quelque temps escouté les plaintes & lamentations de la damoyselle eut grande pitié de sa douleur, car elle luy sembloit fort belle & de bõne grace, & estoit vestuë en la mesme maniere

que celle laquelle il auoit laissee morte dedans le carrefour. La pauurette auoit son giron tout couuert de cheueux que elle s'estoit arraché de grand dueil : & si en auoit encores espandu vne grande partie en terre tout autour d'elle. Ses yeux, & tout son visage estoyent arrosez de grosses larmes, qu'elle versoit en grande abondance : & se tordant les mains auecque grand trauail de son cueur, auoit tousiours les yeux fichez sur vn Cheualier qui estoit estendu sus le herbe, & combien qu'il pleurast auecq elle, neantmoins en le blasmant de sa cruauté, elle se plaignoit fort douloureusement, & luy disoit : Ha trahistre & malheureux Cheualier, comme as-tu peu estre si cruel que de tuer de ta propre main, celle qui en sa chasteté t'aymoit plus que soy-mesmes ! O Agriclee, ma chere sœur, la fleur de l'Isle de Guindaye helàs comme ta grande beauté, & l'honneur que tu auois en si grande recommendation, ont esté les couteaux par lesquelz deuant tes iours tu as acheué ta vie, que tu as mieux aymé perdre, que de complaire à l'amoureux desir de celuy que tu aymois le plus en ce monde. O Dieu tout puissant, comme as-tu cõsenti q̃ ma chere sœur mourut à si grand tort? O trahistre Filastre, si l'amour qu'elle te portoit, & que tu luy portois, ne suffisoit pour arrester ta cruelle main, à tout le moins la beauté de ma miserable sœur te deuoit esmouuoir à pitié, à fin de ne violer auec la pointe de ton espee le sang innocent, qui estoit trop plus propre à inciter les plus Barbares cueurs à l'amour, qu'à vne si grande cruauté. O meschant que tu es, tu as voulu faire de sa poitrine, douce fontaine de chasteté, vne autre fontaine de sang, à fin que mes yeux deuinssent fontaines de larmes, iusques à ce que la vẽgeance de ton forfait m'ait donné quelque consolation en ma douleur. Acheuant ces paroles elle cõmença à s'arracher les cheueux, à se tordre les mains, & à se desesperer encores plus que au parauant. Dom Brianges prenant pitié du tourment de la damoiselle, & s'asseurant que le Cheualier estandu sur le herbe estoit celuy qu'il cherchoit, ne se voulut plus cacher, ains se monstrant apertement, luy dist: Malheureux Cheualier, qui apres auoit fait vne telle infamie demeures ainsi estandu sur l'herbe, lieue toy viste, & prens tes armes, si tu n'aymes mieux ainsi desarmé que tu es receuoir la recompẽse de ta trahison. Le Cheualier entendant ces paroles, par ce qu'il n'estoit moins triste pour la faute qu'il auoit faite, que la damoyselle mesme qui se lamentoit aupres de lui, respõdit à dom Brianges: Certainement, Cheualier mon amy, ie faudrois grandemẽt si ie laissois prendre à vn autre qu'à moy mesme la vengeance de mon demerite, & puis que mes mains ont esté la raison de ma faute, à bon droit elles mesmes en feront reparer l'offense, à fin que le mesme amour de ma dame Agriclee qui m'à fait faillir en son viuant, me face biẽ faire apres sa mort, en recompensant le trop violent amour que ie luy ay porté, par la violente hayne que i'exerceray contre moy-mesme. Comme il acheuoit ces paroles, il se leua sur les piedz, & tenant en sa main l'espee encores sanglãte du sang de sa Dame, il tendit les yeux au ciel, & dit : O cruelle espee qui as peu commettre vne si grãde cruauté entre mes maĩs! il est bien raisonnable que tu vses maintenãt enuers moy de la pitié de laquelle ie n'ay sceu vser enuers ma dame, à fin q̃ en assemblant son sang auecque le mien ie retraigne les larmes de sa sœur, & acheue mon douloureux tourment par la fin de ma miserable vie, & ne me mal-cõtenteray point, si outre le chastimẽt que ie prendray maintenant de moy mesmes l'ame souffre dedans les flammes infernales apres ma mort, ce à quoy le corps n'aura peu satisfaire en son viuant. Acheuant ses paroles il se donna promtement

ment auec grande rage, de l'espee dedans la gorge, & tomba mort par terre. Dom Brianges & son Escuyer esmerueillez de ceste fortune, demeurerent long temps estonnez ne faisans autre chose que regarder le Cheualier mort, sur lequel la Damoyselle commença à se plaindre & lamenter fort doulonreusement en ceste sorte, Helàs! Filastre, auec quel amour pourray-ie recompenser la hayne & vengeance que tu t'es portee a toy mesme, pour satisfaire à l'amour lequel tu portois à mon infortunee & miserable sœur Auec quelz ruisseaux de larmes, pourray-ie acompagner ceux de ton sang? Auecque quelles paroles pourrai-ie assez louer le hardy courage de ton noble cueur? Par quel moyen pourray-ie maintenant mõstrer combien ie t'ayme ayant tourné en parfait amour apres ta mort, la cruelle inimytié que ie te portois durant ta vie, pour auoir meurtry de ta propre main, la poitrine de ma deffortunee sœur. Helàs, amour, comme tu as par ces deux cruelz coups despee monstré en vne tresgrande cruauté, vne pitié encores plus grande, & en vn tresgrand desir de me vanger, vne beaucoup plus grande satisfaction que (peut estre) ie n'eusse demãdee, & en vne extreme douleur, vne plus grande ocasion de soulas, aumoins si le soulas pouuoit auoir quelque lieu en ce malheur qui me tourmente. O fortune, comme en mes plus grandes deffortunes tu m'as encores voulu deffortuner d'auantage, en me faisant aymer mon mortel ennemy, pour la hayne dont il s'est hay lui mesme, à fin de monstrer l'amour qu'il portoit à celle, à laquelle i'estois redeuable de toutes mes affections. Ainsi, Filastre, tu as fait ton deuoir, & as satisfait à ta cruauté & à l'ocasion de ma douleur, sans neantmoins m'auoir donné que bien peu d'allegeance à la comparaison de mon trauail. A peine acheuoit elle de dire ces paroles, quand deux Cheualiers armez arriuerent en sursaut aux plaintes de la Damoyselle: & voyans le Cheualier mort, & celle qui se lamentoit aupres de luy, ilz penserent que dom Brianges l'eust occis, & luy dirent en grand' colere, Cheualier, il est temps que vous vous reueillez vn peu, & que vous preniez en vous le soucy de satisfaire à celuy que vous auez tué par si grande trahison. A ces paroles sans luy donner loysir de prendre sa lance, l'vn d'eux, le vint rencontrer a course de cheual, dedans l'escu, si rudement que pour l'auoir prins à l'impourueuë, & auoir couru de fort droit fil, il le fit sauter par dessus la croupe de son cheual en terre: mais par ce qu'il n'auoit point lasché les resnes du cheual, il remonta incontinent, & tout allumé d'extreme courroux mit la main à l'espee, & s'adressa à l'autre qui couroit contre luy la lance baissee, luy disant à haute voix, Trahistre & malheureux Cheualier, ie vous feray cherement acheter, si ie puis, vostre lascheté & vilannie. Et ce disant le vint rencontrer, & rompit sur luy: puis soudainement vint auecq' son compagnon presenter à dom Brianges le combat des espees. Alors se commença entr'eux vn aspre & cruel combat: mais le Prince de Beocie qui estoit fort cheualereux & en grande colere, en vint ataindre l'vn dessus l'armet auec telle force, qu'il luy fendit la teste iusques aux yeux, & le Cheualier tomba mort par terre l'vn des piedz luy demeurant en l'estrier, tellement que son cheual le traina long temps, iusques à ce que l'estriuiere estant rompuë, le Cheualier demeura tout estandu par terre. Son compagnon espouuenté de ce merueilleux coup, n'osa atendre d'auantage, ains tournant bride, commença à s'enfuyr trop plus hastiuement qu'il n'estoit venu. Dom Brianges se soucia bien peu de le suyure, ains retournant vers la Damoyselle qui estoit fort esbahie de sa prouësse, luy dist, Madame, i'estois icy ve-

venu pour la pitié que i'auois eu de vostre sœur, laquelle i'ay trouuee morte en mon chemin, & auois bonne intention de faire mon deuoir pour prēdre la vangeance d'vn tel outrage ce que ie pouuois bien faire comme vous auez veu, si ce Cheualier de la propre main qui auoit fait la faute, ne m'eust deuancé en ceste vengeance. Or puis que vous estes satisfaite de ce enquoy il estoit possible vous satisfaire, prenez vostre palefroy, & allōs en quelque part ou nous puissions enuoyer querir vostre sœur pour la faire enterrer, & vous essayez par vne ferme patience à remedier à ce, ou vous ne pouuez trouuer autre remede. La Damoyselle le remerciant de ce qu'il disoit, luy dist, Ie sçai bien seigneur Cheualier, que vous estes tel comme l'experience la montré: & puis que maintenant ie n'ay autre moyen pour recognoistre ce qu'il vous à pleu faire pour ma sœur, à tout le moins ie m'essayeray à vous obeïr en ce que vo⁹ me dites: partant allons ou il vous plaira me commander, priant Dieu vous satisfaire (puis que ie n'en ay la puissance) de ce qu'il vous à pleu faire pour moy, & a quoy vous vous apareillez encores. Adonc l'Escuyer du Prince ayant aydé la Damoyselle à monter sur son pallefroy, elles les pria de venir auecq' elle à vn chasteau de sa mere qui estoit vefue, duquel elle estoit partie le matin, pour s'aller esbatre: & que là ilz pouruoiroient à ce qui seroit necessaire pour l'enterrement de sa sœur: ce qu'ilz firent & sur le chemin dom Brianges luy demanda comme sa sœur auoit ainsi esté occise: Celà vous diray-ie tresvolontiers, respondit la Damoyselle. Sachez donc que ce Cheualier long temps a, aymoit extremement ma sœur, car c'estoit vne des belles Damoyselles de toute l'Isle: ma sœur aussi l'aymoyt de fort bonne amour: mais par-ce qu'il estoit marié, elle ne voulut iamais obtempererà son vouloir: au moyen dequoy il deuint autant fol & esperdu pour son extreme passion, cōme la follie qu'il a faite nous en a donné tesmoignage. Car nous aiant rencontrees ce matin, & voyant que ma sœur ne vouloit ancunement obeïr à son desir, il luy dist qu'elle se deliberast de satisfaire à sa volonté, ou de mourir incontinent, à fin quelle souffrist en la mort, ce qu'elle luy auoit fait souffrir en la vie. Ma sœur metant arriere toute la crainte qu'elle eust peu receuoir de ces paroles, luy dist, Ie vous promes, Filastre, que tāt que ie sçaurai que l'hōneur nous doit estre plus cher que la vie, ie demeurerai tousiours en ma volonté pour mieux resister à la vostre. Adonc fort colleré de ceste response, luy dist comme hors de soi, Et par Dieu ie me vengeray de vostre refus, & puis que vo⁹ ne voulez receuoir mon amour de vostre bon gré, vous sentirez ma haine par force. Auecque ces paroles il tira l'Espee, & fit le coup que vous auez veu laissant ma sœur morte, & tenant l'espee toute sanglante en la main, s'en vint iusques au lieu auquel vous nous auez trouuez, ou il se laissa tomber de son cheual en terre. Quand à moy ie l'ay suyuy tousiours me plaignant de sa cruauté, & lamentant mon infortune que vous auez veu. Voylà, seigneur Cheualier, ce que vous vouliez sçauoir. Certainement (dist dom Brianges) ce Cheualier deuoit estre fol comme il à bien monstré par sa derniere folie: car encores qu'il eust fait vne si grande faute qu'il estoit impossible d'en faire vne plus grande, si est-ce que la perte d'vn corps, & d'vne brieue vie, ne se doit point venger par la perte d'vne ame, & d'vne vie perdurable: par-ce qu'il estoit iuste qu'auec la douleur & repentance de sa faute il vesquist en mourant, à fin de ne mourir en viuant, & demeurer a tout iamais en vne mort eternelle. Vous dites tresbien (dist la Damoyselle) mais la raison veult que les meschans facent la fin que leur mauuaises œuures meritent. Sur-ce

pro-

propos ilz arriuerent au chasteau ou ilz furent tresbien receuz de la Dame d'iceluy, qui estoit mere des deux Damoyselles, laquelle ayant entendu la mort de sa fille, aprés les regretz & plaintes acoustumees en telz accidens, la bõne mere enuoya querir le corps & auec maintes ceremonies & lamentations, luy fit dresser vn tombeau, à l'entour duquel toute l'histoire de sa mort estoit painte? au moyen dequoy dom Brianges estimant ceste fortune digne de memoire, fit engrauer sur son tombeau, les vers ensuyuant pour epitaphe:

Ainsi que le Fenix sa vie renouuelle,
Sacrifiant son corps aux rayons du soleil,
Ainsi sacrifiant ceste vie mortelle,
A mon chaste renom, ie domte le sommeil,
Du riuage oublieux, & trõpe la nuit sombre,
Car ie suis immortelle, & ne pers que mon ombre.

Apres les funerailles faites, & toutes les solennitez acheuees, dom Brianges print congé de ces bonnes Dames, & les ayant consolees au mieux qu'il luy fust possible, reprit le chemin que dom Rogel auoit tenu, esperant le retrouuer, & luy raconter ceste fortune.

Des propos que dom Rogel & l'Infante Sidere eurent ensemble sur leurs amours aupres d'vne plaisante riuiere.

CHAP. LXXVII.

L'Excellent Prince dom Rogel de Grece demeura auecq les Infantes dedans le chasteau l'espace de deux iours, pendant lesquelz il fut naure des amours de l'Infãte Sidere, beaucoup pl' qu'il n'auoit esté au parauant: Elle au semblable n'estoit moins atainte de son amour, toutefois encores qu'il la supliast de luy otroyer la guerison de son mal, elle resistoit & dissimuloit fort discretement sa passion. Il demanda aussi aux deux Infantes la raison pourquoy elles s'estoyent escriees quãd il les auoit voulu emmener du iardin, & luy dirent que elles n'en sçauoyent autre chose, sinon qu'elles furent contraintes à ce faire par la force des enchantemens. Pendant ces deux mesmes iours dom Rogel fit rendre le chasteau à vne damoiselle & à vne sienne fille, sur lesquelz l'enchanteur le auoit vsurpé. Et ce fait, il print le chemin du prochain port auecq' les Infantes montees sur trois bons palefrois, & son Escuyer, bien deliberé de s'embarquer incontinent qu'ilz auroyent troué vaisseau pour passer au Royaume de Perse. Sur les chemins dom Rogel ne se separoit iamais de l'Infante son amoureuse, la supliãt prendre pitié son de mal, & elle luy resistãt de fort bonne grace, & le paissant de plusieurs vaines esperãces. Or auint qu'vn iour entre autres la nuyt les surprint en vn petit bocage, pres duquel passoit fort belle & plaisante riuiere: au moyen dequoy, tant pour les tenebres de la nuyt, que pour la beauté du lieu, delibererent de se reposer là, & y atendre la venuë du iour: & apres auoir soupé des viandes qu'ilz peurent recouurer, dom Rogel prenant l'Infante par la main, la mena promener à la fraischeur le long de la riuiere. Ce pendãt ses deux sœurs se mirent ensemble en diuers propos, & ne voulurent point les suyure, par-ce qu'elles n'estoyent trop contentes que dom Rogel fust plus affectionné à leur sœur, que non pas à elles. A raison dequoy se prenant par la main, laisserent Sirind entre les cheuaulx & palefrois, & s'allerent promener le long de la riuiere prenant le chemin tout au rebours de l'Infante leur sœur. Auec laquelle dom Rogel se voyant ainsi seulet, forcé de la flamme amoureuse qui l'opressoit commença à luy dire: Ma Dame, ie n'eusse iamais pensé que par telle rigueur vous eussiez voulu recompenser le ferme &

loyal amour que ie vous porte, auecque le seruice que ie me suis essayé de vous faire:& vous suplie bien fort ne me causer plus vne si grande douleur, ou à tout le moins ne me blasmer si i'vse enuers vous de quelque petite force, pour remedier à la force violente dont ie me sens forcé par vostre diuine & souueraine beauté & bonne grace. L'Infante fort troublee de ces paroles, luy dist: Ie vous suplie, Seigneur dom Rogel, ne me priuer de la gloire que ie reçoy en moymesmes pour estre aymee d'vn tel Cheualier, & pour luy auoir semblablement donné mon amour auecque toute l'honnesteté dont ie suis redeuable à ma grandeur: Considerez aussi que m'ayant pris en vostre garde, vous n'estes moins tenu de deffendre mon honneur contre vous mesme, que contre les autres. Partant, Monsieur, permettez (ie vous suplie) que le temps, la longue conuersation, & l'amour que ie vous porte, vous octroyent ce que le peu de temps qu'il y à que ie vous cognois, & le lieu dont ie suis, ne vous peuuent octroyer pour le present qu'à ma grande honte. Prenez de moy ce que mon honnesteté vous peut donner, ie ne le refuseray point, mais si par force & violence vous voulez auoir vn plus grand gage de mon amour ie ne suis pour vous resister, car si vostre deuoir ne vous donne assez de force cōtre vous mesmes, pour me garder ma chasteté, à peine pourrois-ie auoir la force de la garder par ma resistence. Ie suis seule auecque vous, mais vous n'estes point si seul auecque moy, que vous ne ayez auecque vous qui puisse resister à vous mesmes, auec beaucoup plus grande force que celle auec laquelle vous me pourriez offencer: c'est la vertu, & la souuenāce de vostre deuoir, choses si fortes qu'elles sont suffisātes pour forcer les forces desquelles amour vous force pour me forcer. Ce qui me fait croire que vo' ne voudrez point perdre en la presente entreprise, la gloire de sçauoir forcer vostre desir, qui est vne vertu par laquelle tant de hautes & estranges aduentures vous ont esté otroyees par cy deuāt. Puis donc que dom Rogel à esté victorieux sur tant d'autres, qu'il soit encores maintenant victorieux sur luy mesmes: n'estāt dom Rogel vaincu par autre que par dō Rogel, & par l'Infante Sidere, à fin de luy garder son entiere virginité gaignāt pour estre ainsi vaincu, vne des plus belles victoires qu'vn tel Prince comme lui pourroit desirer d'vne telle Princesse cōme ie suis: laquelle louange ne vous pourroit auenir, mon cher Seigneur, si en desobeïssant à vostre deuoir, vous vouliez obeïr à vostre volonté. Dom Rogel non moins enflāmé de l'amour qu'il luy portoit, que vaincu par sa prudence, & par ces paroles qu'elle proferoit de fort bonne grace, se mit à genoux deuāt elle, & luy dist: Ma Dame, c'est vostre beauté qui m'à faict la force, laquelle veult forcer en moy, la raison, & l'obeïssance que ie vous doys, s'il ne vous plaist de vostre bon gré prendre celle pitié de mon mal que vous en deuez auoir, à fin de ne me laisser mourir en ceste cruelle passion qui m'est beaucoup plus griefue que la mort. Mais si ceste force que ie vous di, ne force vostre rudesse, ie ne voy & ne cognoys en moy aucune force qui ne se soit renduë à la mercy de la mort, laquelle i'atens à vostre ocasion, si par vostre pitié en vertu de l'amour que ie vo' porte, vous ne secourez ma vie laquelle est maintenant entre voz mains pour en disposer ainsi qu'il plaira à vostre bonne grace. Parquoy ma Dame ie vous suplie, ne me causer si tost la fin des mes iours, puis que ie ne demande la vie que pour auoir moyen de m'employer à vostre seruice. L'Infante voyant dom Rogel en cest estat, n'estoit moins guerroyee de la pitié qu'elle prenoit de luy, qu'enflammee de l'extreme amour qu'elle luy portoit, & se debatāt entre son honneur, & entre l'amour, & la pitié dont elle estoit sur-

ſurpriſe, voulant ſatisfaire à tout par vn meſme moyen, embraſſa tres-amoureuſement dom Rogel, & le baiſant luy diſt: Monſeigneur, ie vous ſuplie puis que i'ay pris pitié de voſtre mal en vous octroyãt ceſte grande faueur que pareillement vous preignez pitié de voſtre deuoir & de mon honneur, lequel vous ne me deuez point oſter m'ayant receu en voſtre garde. Dom Rogel oyant les paroles de l'Infante perdit la hardieſſe de l'importuner plus auant, comme il auient ſouuentesfois à ceux qui ayment parfaictemen qui pour crainte qu'ilz ont d'ennuier celles auſquelles ilz ne pourroyent faire choſe qui ne leur fuſt tresagreable, laiſſent eſchaper les ocaſions mieux apareillees à receuoir le contentement de leur deſirs. Ainſi dom Rogel cõtent d'vne faueur ſi petite à la comparaiſon de celle qu'il pouuoit prendre, diſt à la belle Princeſſe craignant de l'ennuyer : Ma Dame, ie ſuis content pour ceſte heure de temperer auecque ceſte faueur, la force du feu dont vous me tenez enflammé iuſques à ce qu'ayant rendu l'ame entre voz mains, le corps tranſi tombe à voz piedz pour teſmoignage de voſtre rigueur. Et plaiſe à Dieu que ce ſoit bien toſt, à fin qu'en acheuant ma vie ie puiſſe ſortir d'vne ſi grande douleur, & ſatisfaire à ce dont ie me ſuis redeuable pour auoir veu voſtre excellente beauté, puis que ce m'eſt vne trop grande folie de viure plus longuement, ayant ſi iuſte ocaſion de mourir. Veritablemẽt vous meſmes deuriez eſtre eſtonnee comme auec ceſte cognoiſſance, i'ay peu demeurer en vie iuſques icy. Toutes-fois ie ne m'en eſtonne pas trop : car ie penſe que la pitié de laquelle vous deuriez vſer enuers moy, eſt conuertie en toute cruauté: les treues, & tres-impitoyable guerre, & la clemence, en la plus extreme rudeſſe.

Helàs, ma Dame, encores auez vous quelque raiſon : car voſtre grande beauté merite bien que ie meure pour elle, ſans vſer d'aucune raiſon enuers mes raiſons & encores moins enuers mes paroles. Parquoy ie n'ay plus deliberé vous monſtrer autrement mes douleurs, que par ma mort, à fin que le deffault de mes paroles n'offenſe voſtre ſouueraine beauté, & ſe face tort pour trop peu dire au regard de mon affection, & de l'angoiſſe de mes douleurs. L'Infante l'ayant ouy en grande compaſſion, luy reſpondit : Mon Seigneur, & vray amy : Ie me tiens bien-heureuſe d'auoir reſiſté par mon honneſteté, à ce en quoy la beauté m'eſtoit la plus cruelle ennemye, car par autre moyen que par le reſpect de mon honneur ie ne me fuſſe peu deffendre contre voz belles parolles, & excellente bonne grace, qui n'ont moins de force pour enflãmer de voſtre amour les damoyſelles, que ma beauté, laquelle vous auez fait ſi grande, pour naurer les Cheualiers de mon amour. Mais auecque la gloire de deffendre mon honneur ie deffendray pareillement ma vie, en la guerre que voſtre beauté me fait d'heure en heure : vous priant, mon ſeigneur, faire le ſemblable en voſtre endroit, & reſiſter à voſtre deſir pour la conſeruatiõ de ma chaſteté, en la patience de voz douleurs. Et ſi la beauté du corps par le deſir de la iouyſſance, vous veult priuer de la raiſon, faictes que la beauté de l'ame, qui eſt la vertu, vous deffende courageuſement de telz aſſaulx, & conſiderez le triumphe qui vous eſt apareillé apres vne telle victoire. Helàs ma Dame (diſt dom Rogel) en penſant remedier à mon mal par voſtre prudence, l'excellente gracieuſeté de vos propos l'acroiſt encores d'auantage: car ſi voſtre beauté me met au mourir, voſtre diſcretion me fait perdre la vie, & voz raiſons font qu'en vous voulant demãder pitié, ie demeure ſans aucune raiſon, ſans en auoir en moy autre q̃ celle qui me demeure pour mettre bien toſt fin à mes iours. Puis donc que ie n'ay aucun remede pour remedier

aux playes de vostre beauté, & que les raisons me deffaillent pour me deffendre contre les vostres, Ie m'essayeray à respandre l'eau de mes larmes dedans le cruel feu qui me tourmente, à fin que par la resistãce de l'vn à l'autre ie me puisse maintenir en vie, me contentant de la gloire de ceste faueur. Et ainsi, ma Dame, ie vous suplie ne me la dénier, ou à tout le moins me permettre de la prendre par force s'il ne vous plaist que bien tost ie meure. Force ne me pourriez vous faire (respondit-elle) puis que d'vn tel Cheualier comme vous estes, ie ne pourrois rien souffrir outre mon vouloir: ains au rebours pour me deffendre de la force que ie pourrois receuoir de vostre beauté & prouësse, craignant que comme foible Damoyselle ie ne peusse resister à l'amour, ie me mes entierement en vostre sauuegarde, à fin que par vostre vertu vous me defendiez de moy cõtre vous, & de vous contre moy, & encores de vous contre vous mesmes. Car par-ce moyẽ vous gaignerez deux belles victoires, l'vne pour vous, & l'autre pour moy, tellement que nous serons l'vn & l'autre satisfaitz, tant du grand amour que nous nous portõs, comme de l'honneur & du deuoir duquel ie vous suis redeuable, & moy à vous semblablement. Entre telles & autres semblables paroles dom Rogel iouyt tout vn long temps de la compagnie de la belle Infante luy baisant souuentesfois les mains & sa vermeille bouche, & apres auoir demeuré longuement en ceste façon, ilz retournerent vers les autres deux Infantes, & estandans leur manteaux sur l'herbe verde, dormirent le surplus de la nuyt iusques au iour, puis retournerent à leur chemin.

Comme dom Rogel de Grece combatit trois Cheualiers, pour deliurer trois Damoyselles qu'ilz emmenoient, & de ce qui en auint.

CHAP. LXXVIII.

LEs Infantes acompagnees de dom Rogel estant retournees à leur chemin, sur lapresdinee entrerent en vne forest, en laquelle trouuerent trois Damoyselles fort belles & richement acoutrees, mesmemẽt l'vne d'elles qui sembloit estre la maistresse des autres deux. Elle s'en alloit plorant en grãd' douleur, par-ce que trois Cheualiers les emmenoient outre leur gré, & tenoient leurs palefrois par les resnes. Dom Rogel les voyant de pres pensa auoir veu la plus belle en quelque lieu, encores qu'il ne luy souuint point ou, & dist, Ces Cheualiers doiuent auoir fait quelque villannie à ces Damoyselles, ou leur veulent faire quelque outtage: car ilz les emmeinent par force. Puis estant arriué aupres d'eux, leur demãda à quelle ocasion ilz les traitoient si rudement. Ce n'est à toy (dist l'vn d'eux) à qui nous en deuons rendre compte: mais au contraire nous voulons auoir encores les trois que tu menes. Dom Rogel ayant l'armet en teste, & s'estant apareillé au combat deslors qu'il auoit veu les Damoyselles, respõdit, Mais quel compte vous doy-ie rendre de celles qui me suyuent de leur bon gré. Ie croy que vous me faites ceste demande à fin de ne respondre à la mienne. L'vn des trois luy dist, Nous ne voulons point que vous nous rendiez compte de ces Damoyselles, mais bien que vous les mettez entre noz mains, car elles nous semblent beaucoup plus belles que celles qui viennẽt auec nous, & si vous les voulez mettre en nostre puissance, celles que nous emmenons demeureront en liberté. Et que vous profitera-il (dist dom Rogel) que nous les metiõs en vostre puissance, si elles ne sont d'acord auec vous. Nous les emmenerons (respõdirẽt ilz tous) & en ferõs à nostre volõté, car nous nous souciõs biẽ peu de la leur. Vous venez de dire vne chose (dist dom Rogel) qui sera cause que vous ne les emmenerez ny de leur volonté, ny de la mienne: ains au contraire

traire il vous conuiendra laiſſer celles que vous emmenez par force: Adonc les trois Cheualiers fort colerez vindrent contre luy les lāces baiſſees, diſans, Maintenant, fol que tu es, nous te ferons faire la penitence de ta folie. Dom Rogel ne ſe ſouciant beaucoup de leurs menaces, leur vint pareillement à l'encontre. Mais ce pendant les trois Damoiſelles ſe voyant en liberté commencerent à chaſſer leurs palefrois au grand galop, retournant ſur le chemin par lequel elles eſtoiēt venues. Or dom Rogel & les Cheualiers ſe rencontrerent ſi rudement, que les trois rompirent ſur luy: mais il en atai gnit l'vn par le milieu du corps de ſi droit fil qu'il le fit tresbucher mort en terre, ayant vn tronçon de lance au trauers de l'eſtomach. Puis mettant la main à l'eſpee retourna vers les autres deux, & cōmencerent vn aſſez furieux combat: mais finablement dom Rogel les reduiſit à telle extremité, que bien toſt apres ilz tomberent morts ſur la pleine: & lors ayant commandé à ſon Eſcuyer d'emmener leurs cheuaulx auecque luy, les Infantes eſtant fort eſmerueillees de ſa prouëſſe, ilz continuerent leur chemin, & n'eurent marché guieres long temps, qu'ilz rencontrerent vn Cheualier ayant deux ſeruiteurs apres luy, qui emmenoient les trois palefrois des Damoyſelles, leſquelles s'en eſtoient premierement fuyes & eſtans aprochez l'vn de l'autre, dom Rogel luy demanda, Cheualier, ou auez vous laiſſé les Damoiſelles à qui eſtoient ces palefrois. Ie les ay laiſſees (reſpondit il) en vn chaſteau duquel ce matin trois meſchans Cheualiers les auoient emmenees par force, & m'auoient deſrobé les trois palefrois que voicy leſquelz elles ont rendu eſtant deliurees d'entre leurs mains. Ie vous aſſeure, ſeigneur Cheualier (diſt lors dom Rogel) qu'ilz ont eſté aſſez bien chaſtiez de leur trahiſon, & pour recompenſe de la rigueur dont ilz vouloient vſer vers ces Damoyſelles, Ie vous prie puis que vous ſçauez ou elles ſont leur enuoyer ces cheuaulx de ma part. Et bien (reſpondit-il) ſoudain que i'auray mené ces palefrois en mon chaſteau, ie ne faudray de leur faire enuoyer ces cheuaulx, priant Dieu qu'il vous vueil le cōduire puis que vous eſtes ſi gracieux. Acheuant ces paroles il s'en alla à grand' haſte, & dom Rogel & les Infantes deuiſans de la rencontre paſſee, pourſuyuirēt leur chemin par lequel ilz n'eurent long temps cheminé qu'ilz rencontrerent les trois Damoyſelles aſsiſes à terre & fort triſtes. Dom Rogel qui les recogneut leur demanda qui les auoit ainſi miſes a pied. Vous deuez ſçauoir (reſpondit la plus belle) qu'en cherchant vn Cheualier lequel i'aime beaucoup, la fortune noſtre mortelle ennemye nous à miſes au iourd'hui entre les mains des Cheualiers que vous auez veuz, leſquelz nous emmenoient par force à fin de faire leur volonté de nous, ſi à ce grand beſoing noſtre ſeigneur ne vous euſt enuoyé pour deſtourner leur entrepriſe. Or ſi toſt que nous vous auons veuz enſemble en combat, eſtimant que ce fuſt choſe hors de raiſon qu'vn ſeul peuſt durer long temps contre trois, nous auons pris la fuyte. Mais le malheur à voulu qu'vn meſchant Cheualier, lequel (comme ie croy) vous auez veu paſſer cy deuant, nous ayt rencontrees en ſon chemin: & ſi toſt qu'il nous a eu aperceuës, nous a crié que nous eſtions priſonnieres. Au moyen dequoy nous commençaſmes à pleurer voyant que nous n'eſtions a peine eſchapees d'vne mauuaiſe fortune, & que neantmoins nous eſtions deſia retombees en vne autre. Adonc il nous diſt, Ne pleurez point: car ie ne veux de vous autre choſe que voz palefrois, d'autant qu'ilz me ſemblent tresbons. Parquoy nous auōs eſté contraintes de les luy laiſſer, le donnant à la malle auenture apres eſtre eſchapees de ſes mains à ſi bon marché. Voylà, ſeigneur, Cheualier comme

nous

nous sommes demeurees à pied, vous asseurant qn'en part du monde il n'est possible de trouuer tant de meschantes gẽs comme en ce païs. Ce pendant que la Damoyselle faisoit ce conte, dom Rogel la contemploit ententiuement, car elle estoit fort belle, & tousiours de plus en plus pensoit l'auoir veuë en quelque autre part. Ma Damoyselle (dist-il lors) le Cheualier duquel vous parlez nous à trompez aussi bien comme vous, car auec voz palefrois il nous à encores emmené les trois cheuaulx des Cheualiers, qui vous vouloyent forcer, lesquelz no⁹ vous enuoyïons, car il disoit que vous estiez en vn vostre chasteau, & leur ayant conté le tout au long, les Infantes leur raconterent, comme les trois Cheualiers estoyent demeurez morts. O Dieu soit loué (dist lors la Damoiselle) car puis que nous sommes vangees de ces malheureux en nous separãt de leur compagnie, nous tenons pour bien employez les palefrois que nous auons perduz. Vous ne les perdrez pas si ie puis (dit dom Rogel) & si ferai achepter bien cheremẽt au Cheualier, son peu de courtoysie : car estant ataint au vif des playes de l'amour, ie veux remedier s'il m'est possible, au dommage que l'amour vous à fait. Ce sera beaucoup fait à vous (dist la Damoyselle) si vous le pouuez faire, car il n'y à personne qui ne me puisse biẽ recompenser du mal que me cause l'amour, sinon celui seul qui en est ocasion. Alors dom Rogel leur dit qu'elles l'atendissent là, & qu'il retourneroit incontinent, & rencontrant Sirind qui estoit demeuré derriere, & luy commanda que il ne s'esloignast de l'Infante, & qu'il n'arresteroit que bien peu. Adonc l'Escuyer s'estant aproché des Damoyselles, fut incontinent recogneu de la plus belle comme aussi elle eust peu facilement recognoistre dom Rogel, s'il eust eu le visage descouuert, Toutesfois l'Escuyer ne la recogneut point, encores qu'il luy souuint quelque peu de l'auoir autresfois veuë. Il luy estoit bien auis qu'elle ressembloit à celle mesme qui elle estoit: mais il ne pouuoit penser qu'à la verité ce fut elle. Or sachez que c'estoit la belle Sardenie Dame des quatre chasteaux, celle qui auoit iouy des premieres amours de dom Rogel : laquelle cruellement tourmentee pour l'amour qu'elle luy portoit, apres l'auoir cherché en plusieurs parts sans se donner à cognoistre, prit port finablement en l'Isle de Guindaye ou elle receut grand plaisir à l'arriuee pour auoir entendu que son amant estoit en la cour de la Royne, & depuis luy auint ce qui vous à esté dit cy dessus. Or n'eut-elle si tost aperceu l'Escuyer, que le cueur commença à luy tressaillir de grande ioye, & d'extreme crainte, pensant que celuy fust dom Rogel qui se en alloit apres les palefrois. Mais elle fut bien encores plus alteree en son courage, aperceuant vne si belle compagnie qu'il emmenoit auecque luy, car elle estimoit que si par fortune il estoit amoureux de l'vne de trois Infantes, il feroit bien petit compte d'elle. Ce qui luy fust ocasion de ne se vouloir donner à cognoistre iusques à cequ'elle eust veu l'issuë de ceste auenture, & se retira à part auec ses deux Damoyselles, leur commandãt de ne dire mot : & ainsi assises toutes trois sur l'herbe verde atendirent assez long temps dom Rogel. Neantmoins Sardenie ne se sceut tenir bien tost apres de s'aprocher des Infantes, & leur demãder comme se nommoit le bon Cheualier qui leur tenoit compagnie. Car (disoit elle) il est tresraisonnable qui ie cognoisse celuy qui m'a fait tant d'hõneur & auquel ie suis tant obligee. Adonc les Infantes luy satisfirent à tout ce qu'elle demandoit : au moyen dequoy elle sentit en son esprit vne telle confusion, que chacun peut estimer, s'esforçant toutesfois de la couurir au mieux qu'il luy estoit possible. Or Dieu soit loué (dist elle lors en

lors en souſpirant) qui à voulu que nous ayons eſté ſi bien ſecourues par vn ſi bon Cheualier : & ſuis fort ioyeuſe d'auoir troué ſi bonne rencontre, car ie deſire fort le cognoiſtre pour la bonne renommee que i'ay entẽdu de luy en pluſieurs endroitz. En ces deuis & autres ſemblables qui plaiſoyent fort aux Infantes, pour la gracieuſeté de Sardenie, nous les laiſſerons quelque temps pour vous dire ce qui auint à dom Rogel.

Qui eſtoit le Cheualier lequel emmenoit les palefrois des Damoyſelles & les cheuaulx des Cheualiers occis, & de ce qui en auint à Rogel en le pourſuyuant.

CHAP. LXXIX.

Deſia fort long temps & à grande haſte dom Rogel auoit pourſuiuy les palefroys des Damoyſelles, quand il les aperceut de loing entre les arbres d'vne foreſt. Et ainſi qu'il deſcendoit vne petite vallee continuant touſiours ſa pointe il vid vn Cheualier tombé de ſon cheual, qui auoit vn pied ata ché dedans l'eſtrier tenant les reſnes en la main, & ſi toſt qu'il eut aperceu dom Rogel, commença à luy eſcrier à haulte voix: Pour Dieu, Seigneur Cheualier, ſecourez moy par courtoiſie, & ne me laiſſez entraiſner à mon cheual, & ſur tout ie vous prie ne vous approcher guiere pres de moy auecq le voſtre, à fin que le myen ne s'eſpouuente. Dom Rogel ayant pitié du Cheualier mit pied à terre, & eſtant accouru à ſon ſecours luy oſta le pied de l'eſtrier, & luy diſt : Las ! comment eſtes vous ainſi tombé ? C'eſt vn meſchant Cheualier (diſt-il) qui s'en va là deuant auecque pluſieurs cheuaulx & palefrois, lequel par-ce que ie luy demandois ou il les auoit pris, m'à ainſi renuerſe à l'impourueuë, & m'esbahys comment mon cheual ne m'à entraiſné. Pour Dieu, ie vous ſupplie m'ayder à remonter, car ie me trouue fort caſſé. Maudit ſoit le meſchant Cheualier (diſt dom Rogel) car ie vous iure que ſi ie le puis ataindre, ie luy feray reparer le tort qu'il vous a faict, & pareillement aux Damoyſelles, auſquelles il a deſrobé leurs palefrois. Dieu vous en ſache gré (diſt il) puis que ie ne puis autrement vous en recompenſer, car il n'y à choſe que ie deſire d'auantage que de me voir ſatisfaict. Adonc le Prince dom Rogel l'ayda à monter ſur ſon cheual, & tournant viſage pour s'en aller remonter ſur le ſien, il le vid courir de toute ſa force, ruant & hanniſſant, ſur le chemin par lequel il eſtoit venu. Ie n'ay iamais veu autrement (diſt dom Rogel) ſinon que ceux qui font bien endurent touſiours quelque mal. Or puis qu'ainſi eſt Seigneur Cheualier : Ie vous prie m'ayder de voſtre cheual & m'atendre icy à fin que i'aille ſatisfaire à voſtre volonté. Ie me tiẽs beaucoup mieux ſatisfait en ceſte ſorte, dit-il. Comment celà ? dit dom Rogel. Vous eſtes donc entre les ongles du Caudon (dit-il) & vous ne vous en aperceuez point. Ie ne ſçay que vous voulez dire, dit dom Rogel. Vous ſçauez donc point (dit-il) la nature de l'oyſeau qui vous à pris, & à fin que vous le ſachez, vous deuez ſçauoir qu'il y à vn oyſeau nommé Caudon, lequel ſe pend malicieuſement par le pied, & cryant & ſifiant fait acourir les oyſeaux à l'entour de luy pour le ſecourir, puis enferre auecque les ongles celuy qui eſt le plus pres de luy, & s'en repaiſt. Ainſi me voulois-ie repaiſtre de voſtre cheual, s'il n'euſt fuy me laiſſant ſeulement la plume en la main, à laquelle ie vous compare. Et puis q̃ vous auez eſté ſi mal aduiſé que de me ſecourir, encores que vous ayez acõpli la promeſſe q̃ vous m'auiez faite, qui eſtoit de ſatisfaire à mõ vouloir cõme vous auez fait en demeurant à pied, ſi eſſe que i'euſſe bien

bien encores esté satisfait d'auantage si i'eusse peu empoigner vostre cheual, puis que vous veniez à si grand haste me demander ceux que vous m'auiez donnez: car d'autant loing que ie vous ay veu, ie me suis incontinent douté de vostre deliberation, & vous auois dresse mon imboscade en ceste valee. A ces paroles & autres contenances du personnage, dom Rogel cogneut que cestuy estoit l'Afronteur des Ruses, & se sentant fort desdaigné de ceste tromperie, voyant qu'il n'auoit autre meilleur moyen, se delibera de l'abuser de paroles, & luy dit : Vrayemēt, Seigneur Cheualier, vous m'auez apris vne chasse autant belle que ie vy oncque Elle vous eust bien semble plus belle (dit il) si i'eusse peu prendre vostre cheual. Ie vous le donneray de bon cueur (dist dom Rogel) s'il vous plaist me prester l'vn de ceux que ie vous ay donnez pour retourner en ma compagnie, & vous prometz qu'incontinent que i'y seray retourné, ie vous le renuoyray & si m'aurez autant satisfait que i'aye iamais esté de Cheualier. I'ayme beaucoup mieux (dit l'Afronteur) estre satisfait, que non pas vous : car à voz paroles ie cognois bien que vous ne voulez sinon trouuer moyen de me rēdre la pareille de ce que ie vous ay fait, à fin qu'en despouillant vostre sotise vous vous essayez à m'en reuestir. Vous suffise que ie vous ay passé maistre, à fin que desormais allant à la chasse que ie vous ay apprise, vous puissiez prendre d'autres cheuaulx en la maniere que i'auois pris le vostre s'il ne me fut point eschappé d'entre les ongles. Quoy (dit dom Rogel) vous me voulez donc laisser à pied ? En doutez vous? respondit-il: Vrayement il vous feroit beau voir (vous qui estes tant bien taillé au seruice des damoyselles) si vous alliez à cheual, & qu'elles vous suiuissēt à pied. Mais à fin que les autres trois qui estoiēt en vostre compagnie, ne se puissent glorifier d'auoir sceu mieux garder leurs cheuaulx que leurs compagnes, ny vous vostre cheual, attendez moy icy, car ie m'en voys les mettre à pied comme les autres, & d'autant q̄ ie sçay que le tarder est fort facheux à qui atent, ie feray toute la diligence q̄ vous verrez, car ie vous asseure, si ie ne retourne par vn autre chemin que ie seray auecque vous auant qu'il soit nuyt. Acheuant ces paroles il s'en alla en bonne deliberatiō d'oster les cheuaulx aux Infantes, pensant qu'il n'y eut personne qni l'en deust destourner, & desia proposoit en luy mesme de reuenir par vn autre chemin, laissant ainsi dom Rogel sans monture ennuyé au possible & tournant visage vers luy, crya à haulte voix, Cheualier, demeurez auecque vostre malle fortune, ce pendant que ie voys chercher la bonne pour moy. Et ce disant donnoit des esperons à son cheual prenāt le chemin vers les Infantes, mais le malheur voulut que son cheual marchant sur vne racine d'arbre qui sortoit hors de terre, & trauersoit le chemin, bruncha si rudement, que luy & son maistre tomberent l'vn sur l'autre. Dom Rogel en souzriant de fort grand plaisir, & craignant que son cheual ne s'en fuyst: car il esperoit s'il le pouuoit ataindre de auoir biē tost mis son entreprise à fin, luy courut-sus en vn instant, de sorte que le cheual n'estoit encores à grand peine leué qu'il le tenoit desia par la bride, & se ietta legerement dans les arçons, & mettant la main à l'espee s'en va à l'encontre de l'Afrōteur, qui se leua le plustost qu'il peut & se mit derriere le tronc d'vn vieil ormeau. Dom Rogel fort coleré & courroucé contre luy tournoyoit tout à l'entour de l'arbre pour le fraper, mais l'Afronteur sautoit si allegrement deça & delà, & se sçauoit tant bien garder, qu'il estoit impossible de mieux: & apres auoir fait deux ou trois tours, s'auisa de tirer l'espee pensant couper les iaretz au cheual : & estoit vne fort belle chasse de les voir ainsi tourner tous deux à l'entour

du tronc, dom Rogel, pour garder son cheual,& pour fraper l'Afrōteur,& l'Afrōteur pour se garder de luy, & pour luy tuer son cheual. Ce pendant qu'ilz tournoyoyent ainsi l'vn apres l'autre, le Fraudeur luy dit : Seigneur Cheualier sçauez vous que vous me semblez? Et que te séble-ie? dit dom Rogel. Vous me semblez (dit-il) vn gros toreau qui me vueillez fraper, & ie semble vn homme qui me sois retiré à cest arbre pour me garantir de vostre fureur. Dom Rogel oyant ainsi parler l'Afronteur ne se peut tenir de rire, & s'arrestant vn peu,& tirant son cheual à quartier luy dit. Tu me sembles beaucoup mieux vn singe, que ie ne te sçaurois ressembler vn toreau : & par ce que si ie te laissois ainsi tu serois trop fier & orgueilleux, atē-moi, car ie retourneray plutost q̄ tu ne fusses retourné vers moy Pour Dieu (respondit-il) Seigneur Cheualier, dites moy, ie vous prie, auant que partir, quel est vostre intention? Mō intention est (dit dom Rogel) de ne bouger d'icy que ie ne t'aye vn peu chastié de tes folies, & que ie ne t'aye satisfaict. Non, non (dit le Fraudeur) ie vous quite de vostre promesse, & me tiens pour tresbien satisfait : ce pendant vous vous en pouuez aller en plaisir auec mon cheual : car ie vous promets que si ie l'auois vous ne gaigneriez point auiourd'huy sur moy l'honneur de ce combat. A fin que tu ne te puisses Plaindre de celà (dist dom Rogel) ie mettray pied à terre. Adonc sautant legerement en bas, & attachant les resnes du cheual à vn arbre, marcha hardiment vers l'Afronteur qui vint à l'encontre de luy embrassant son escu, mais du premier coup que dom Rogel luy donna il trebucha par terre tout estourdy, encores qu'il ne l'eust aucunement blessé pour la bonté de son harnois & luy arrachant l'armet haussa l'espee pour luy trancher le chef, ce qu'il eust fait, si le miserable Afronteur ne luy eust demandé mercy. Dom Rogel qui n'estoit moins doux apres la victoire, que rude pendant le combat, luy dit : Ie vous octroyray la vie : mais ce sera auec condicion que si vous pouuez prēdre quelque chose à la chasse que vous m'auez aprise vous n'aurez faute de moyen pour l'experimenter, aumoins s'il se trouue quelqu'vn autre que moy qu'il se vueille laisser abuser à voz cautelles, & ce disant print vn cheuestre qui estoit à l'arçon du cheual, & le pendit ioignant le chemin par le pied à vne grosse branche d'arbre, tellement que le pauure malheureux n'auoit que bien peu la teste apuyee en terre. Estant ainsi attaché, dom Rogel luy dist. Or attendez moy icy, car ie retourneray incontinent, & verray si vous n'auez rien pris. Et lors montant hastiuement sur son cheual, suyuit les seruiteurs de l'Afronteur qu'il rencontra incontinent, car leur maistre leur auoit commandé de les atendre, & qu'il seroit bien tost de retour, auec le cheual du cheualier, qu'il veoyt venir, car il esperoit laisser dom Rogel à pied par le moien de la ruse que vous auez entenduë. Or dom Rogel les ayant atains leur cōmanda de retourner leurs cheuaulx & palefrois, & ainsi qu'ilz arriuerent au lieu ou l'Afronteur estoit pendu, il leur demanda de l'ancre & du papier, qu'ilz luy donnerent incontinent, & lors dom Rogel escriuit l'epigramme qui s'ensuyt, lequel il atacha contre l'arbre auquel l'Afronteur pendoit par le pied.

De mes forfaitz receuant le guerdon,
Icy ie fais moy Fraudeur le Caudon,
Mais si quelq'vn par pitié me deslie,
Sans bon loyer ie ne le laißeray,
Car son cheual soudain i'emmeneray:
Mes bienfaiteurs ainsi ie remercie.

Dom Rogel l'ayant laissé en cest estat & fort ioyeux d'auoir trouué le moyen d'vne si ioyeuse vengeance, fit marcher les seruiteurs qui conduysoyent les cheuaulx,

uaulx & palefrois : Mais il ne fust allé guieres loing que par là passerent trois Cheualiers, ausquelz l'Afronteur commença à cryer qu'ilz voulussent auoir pitié de luy : partant ilz acoururent à son cry, & le trouuant en ceste maniere luy demanderent qui luy auoit faict cest outrage. Las ! Seigneur Cheualiers (dist-il) pour Dieu deliurez moy de ceste peine, & me vengez d'vn trahistre Cheualier qui s'en va deuant nous, lequel pour me desrober trois cheuaulx & trois palefrois ce pendant que ie m'estois icy endormy à la fraischeur ne me doutant de sa meschanceté, m'à pris en trahison, & m'à laissé ainsi comme vous me voyez, emmenant auecque luy mes cheuaulx, & mes palefrois. Les Cheualiers ayans pitié de luy, descendirent, & le deslierent: mais il ne fut si tost detaché que il se ieta legierement, cõme celuy qui estoit fort dispost, dedans la selle de l'vn de leurs cheuaulx, & auant que les Cheualiers eussent peu ataindre les autres, il les frapa auecque l'espee tellement qu'ilz commencerent à fuyr tant qu'ilz peurent de l'autre costé, & lors il leur dit : Seigneurs Cheualiers apres que vous auez pris les deux cheuaulx que ie vous laisse en recompense de celuy que i'emmeine, vous pourrez trouuer contre cest arbre vne recepte que celuy qui m'auoit icy mis y à laissee, & par là vous aprendrez la maniere de prendre les cheuaulx d'autruy, ainsi comme i'ay maintenãt pris l'vn des vostres. En disant ces paroles il piqua son cheual, & s'enfuyt tant qu'il peut à trauers les arbres de la forest. Les Cheualiers demeurerent à pied plains de grand courroux : mais apres auoir leu les vers, qui estoyent contre l'arbre, qu'ilz n'auoyent point encores aperceuz, ilz furent fort ennuyez qu'ilz ne les auoyent leuz premierement : car souuentes-foys le renom du Cheualier Afronteur estoit paruenu iusques à eux, à raison dequoy le maudissãt pour sa meschãceté, & pour la tromperie qu'il leur auoit faite, ilz s'essayerent à prendre leurs cheuaulx, pour l'aller chercher, & le mettre à mort s'ilz le pouuoyent rencontrer. Et de fait ayans recouuert leurs montures, encores qu'ilz fussent fort trauaillez, se mirent à le chercher de toutes parts : mais leur trauail fut en vain, car il ne s'arrestoit iamais en vn lieu, & changeoit à toutes heures d'armes, & de cheuaulx pour mieux conduire ses entreprises : ce qui fut l'occasion pour laquelle ilz ne peurent trouuer celuy qu'ilz cherchoyent iusques à ce qu'ilz fussent encores trompez de nouueau. Mais puis qu'il ne se veult aucunement chastier ny muer sa maniere de viure, nous l'abandonnerons pour le present, & luy laisserons songer plusieurs nouuelles ruses, qu'il executera dans le tresiesme liure de ceste grãde histoire, ou ses faitz & gestes vous serons recitez plus amplement.

De ce que firent les trois Infantes & Sardenie en atendant la venuë de dom Rogel.

CHAP. LXXX.

LEs Infantes & Sardenie Dame des quatre chasteaux, estant demourees en la forest en atẽdant dom Rogel (comme vous auez entendu) deuiserent de plusieurs propos, & entre autres Sidere dist à Sardenie : Veritablement, ma Damoyselle, la force d'amour doit estre grande, puis qu'estant tant bien pourueuë de beauté & de bonne grace comme vous estes, elle vous à fait oublier vostre grandeur, abandonner vostre païs passer tant de perilz, & endurer tant de trauaux. Elle est si grande (dist-elle) que ceux qui sont veritablement naurez de l'amour, n'ont aucune raison pour resister à ses forces, ains la raison demeure sujette à tous les tors, & à tous les iniustices, qui peuuent suruenir ce pendant : car en toute la source d'amour

il n'y à chose qui monstre mieux sa puissance, que de voir ceux, qui fermement ayment, luy obeïr entierement, laisser leur propre volonté, & abandonner la raison pour faire ce qu'il leur commande. Aussi, ma Dame, si vous estiez atainte de ce mal, vous ne diriez point telles follies, & me les laisseriez dire : car il est permis à ceux qui ayment de dire & faire tout ce que l'amour leur met en charge : par-ce qu'amour en ses païs à tout ainsi que les Grecz & les Latins, vne langue particuliere de laquelle les amans ont accoustumé d'vser pour s'entendre les vns les autres. Par ce moyen en la langue d'amour alors on entend vne personne estre entierement sujette à ses forces, quand elle commence à dire & à faire des follies, car d'autant qu'elles sont plus grandes, d'autant l'amour est plus grand & d'autant que l'amour est plus grand, d'autant les folies qu'il nous fait faire sont plus facilement excusees, Sur ma foy (dist l'Infante) celuy que vous aymez vous est bien tenu, & seroit fort peu courtoys s'il ne vous aymoit, veu le bon amour que vous luy portez. Helàs! ma Dame (dist Sardenie) vous pensez donc faire obeïr l'amour à la raison. Mais vous estes fort eslongnee de vostre compte : car les Royaumes d'amour ne se gouuernẽt point par les loix, ny par aucune reigle raisonnable: car si la raison y auoit lieu celuy que i'ayme, feroit l'office que ie fais en le cherchant, & quand il ne le feroit, ie me soucierois bien peu de luy, veu que le deuoir d'vne telle Damoyselle comme ie suis, me obligeroit plus à mon honneur, qu'à la vaine poursuyte d'vn volage iouuenceau. Sachez doncq que le plus grand mal que ie trouue en l'amour, c'est que il garde autant de priuilege à l'iniustice de celuy qui hayt, comme à la raison de celuy qui ayme : car celuy qui à vne fois la hayne imprimee en son cueur, n'à soucy, & ne fait aucun compte, des paroles amoureuses, ny des larmes, ny des passions, ny des tourmens, ny des ialousies, ny des tristesses, ny d'aucune chose que celle qui l'ayme puisse faire, ou endurer pour l'amour de luy: tellement que toutes les raisons d'aymer ne luy font qu'acroistre sa hayne, tant amour à de force sur les choses qui dependent de son pouuoir. Au contraire celuy qui ayme ardemment ne peut receuoir aucun empeschemẽt des ennuys, ny des dédaings, ny des iniures, ny des langueurs, ny des tourmens, ny d'autre chose quelconque, qui luy puisse destourner son amour: car tout ce qui le deuroit faire hayr, le faict aymer d'auantage, de sorte que finablement il ne peut atendre à ces douleurs autre remede que la mort. Or tout ainsi que le bon conseil ne doit point estre cerché là ou il n'y en à point, ny la sagesse, es lieux d'ou elle est chassee, ny la raison, es endroitz ou l'iniustice est la plus forte : Ainsi au Royaume d'amour qui est ennemy de toutes les bonnes loix, lon ne doit chercher ny conseil, ny sagesse, ny raison, ains tant seulement leurs contraires : car ie vous dy que l'amour ne se trouue que bien peu en son mesme Royaume, & encores moins es lieux ou il deuroit auoir quelque particuliere puissance. Ce que ie vo⁹ ay voulu dire, ma Dame, à fin que vous recognoissiez combiẽ vous auez eu peu de raison de me faire vne telle demande pensant accuser ma folie. L'Infante Sidere qui commençoit à gouster les amers breuuages de l'amour, cogneut que Sardenie disoit verité, car par elle mesme elle commençoit desia à experimenter cõme les raisons qu'elle cherchoit pour resister à l'amour, ne faisoyent que l'acroistre d'auantage, d'autant que l'amour & la mort estant d'vne mesme nature, les remedes que lon y applique ne peuuent finablement empescher que l'vn & l'autre ne viegne à son entier effect. L'Infante & Sardenie demeurerent en

ses deuis iusques à la nuyt que dõ Rogel arriua auec les cheuaulx & palefrois, dõt toute la compagnie fut fort ioyeuse, mesmement Sardenie, qui toutesfoys n'en voulut faire aucun semblãt pour voir s'il la recognoistroit, & pour mieux s'ẽquerir s'il aymoit la Damoiselle qu'il emmenoit auecq' lui. Estant montees sur leurs palefrois, elles s'en allerent heberger ce soir en la maison d'vn forestier qui estoit au mylieu du boys, & tout le long du chemin receurent vn fort grand plaisir d'ouyr conter à dom Rogel ce qui luy estoit auenu. Mais sachez que durant le souper dom Rogel ne partit iamais les yeux de dessus Sardenie, pensant autresfoys l'auoir veuë, & ne se pouuoit souuenir en quel lieu. Sardenie pareillement ne cessa de le regarder, tant qu'elle en eut le moyẽ: desquelz regards Sidere n'estoit vn seul brin contente, pensant que dom Rogel fust affectionné à Sardenie, d'autant qu'elle luy sembloit fort belle & de bonne grace. Celle nuyt ilz furent assez bien logez, & lendemain ilz retournerent à leur chemin, auquel Sardenie les acompagna faignant qu'elle leur vouloit faire compagnie iusques à la sortie de l'Isle puis qu'elle ne pouuoit trouuer celuy qu'elle demandoit, & estoit aucunement ioyeuse de ce que tout le soir dom Rogel n'auoit cessé de la regarder: mais elle estoit bien abusee: car ce n'estoit pour autre intention, sinon parce qu'il pensoit l'auoir veuë en quelque autre lieu. Au moyen dequoy il luy dist par les chemins, Ma Damoysselle, il me semble vous auoir veuë quelque autrefois: mais il ne me souuient point en quel lieu ce fut. Vrayement, seigneur Cheualier, vous me deuiez donc regarder auecque bien peu de souci, au moins si vous m'auez quelque autrefois veuë, puis que vous auez si tost perdu la memoire du lieu ou vous me vistes. Si esse (dist dom Rogel) que vostre beauté est bien assez grande, à fin de ne vous auoir point si tost mise en oubli. Vous en donnez mauuais tesmoignage (dist elle) si ce n'est que la memoire d'vne autre grande beauté vous face ainsi oublier la mienne. Sidere n'estoit aucunemẽt ioyeuse de telz deuis: & toutesfois dom Rogel n'en receuoit aucun dommage, car il est certain que les ialousies acroissent de beaucoup l'amour, encores que pour lors elles semblent causer quelque dedaing, & par elles se renforce tousiours secretement la maladie amoureuse, en ceux qui esguillonnez de la ialousie pensent le pouuoir departir de l'amour, à l'ocasion du dédaing qu'ilz en ont nouuellement conceu: car combien que lors ilz veuillent dissimuler leur ennuy, si esse que leur discretion ne le peut faire, d'autant que l'amour ne le permet, estant vn tyran en sa seigneurie. Ainsi Sidere ne peut tant dissimuler sa douleur, que la tristesse de son visage ne fist aperceuoir dom Rogel de ce nouueau changement: à raison dequoy il s'aprocha d'elle, & luy dist tout bellement, Ma dame, ie vous suplie me dire l'ocasion de vostre tristesse, à fin que ie cognoisse pareillement l'ocasion de la mienne. Si vous sentiez ma tristesse (respondit-elle) vous en cognoistriez facilement l'ocasion, puis qu'en ma presence ie vous voy departir en tant de lieux. Ma Dame (dist-il) ie ne sçay de quel departement vous parlez, si ce n'est qu'estant separé en plusieurs parties, mon ame est auecq' vous, & l'oubly auecque moy: l'amour en vous, & la hayne en moy. En pensant parler en vostre faueur (respondit l'Infante) vous vous estes condemné vous mesmes, & auez fort bien dit la verité: car si voz paroles sont bien entendues, veritablement l'oubly, & la hayne sont auecque vous, & les pensees de l'ame, & l'amour sont auecque moy. Car vous auez laissé tout l'amour en moy, & auez pris en vous tout le contraire, comme voz yeux me donnerent hier au soir bon tesmoignage, lesquelz vous tintes

tout le long du souper sur la Damoysel-le qui vint auec nous. Ce qui ne me des-plaist point, ains suis ioyeuse que vous ayez trouué vne si belle Damoyselle, qui par mesme moyen vous deliure de mon amour, & moy de vostre importunité. Dom Rogel sentit iusques en l'ame les paroles de l'Infante, & luy dit: Helàs ma Dame, ie vous supplie naurez moy le corps tant qu'il vous plaira, & ne tou-chez point à l'esprit qui est vostre, & a seulement puissance de sentir la cruau-té de voz paroles: Aussi ne puis ie penser à quel propos vous parlez des autres par ties, veu que vous auez mõ cueur entier, & que vostre beauté, vertu, & bonne grace ne laisse aucune partie de moy en liberté pour m'adonner à vn autre serui-ce qu'au vostre: Croyez (ie vous suplie) que i'ay assez de cognoissance pour co-gnoistre ce que ie doy à vostre grandeur car puis que vous me tenez vostre pri-sonnier & esclaue, le deuoir ne vous peut permettre d'vser enuers moy de ri-gueur, en lieu de la pitié de laquelle pour mon loyal amour vous m'estes re-deuable. La raison que i'ay de vous ay-mer n'est point si petite en vous, que ie soye priuilegié en moy, pour me garder de toutes les iniustices d'amour. Vostre grande beauté ne cesse de me naurer par vostre presence, & est impossible q̃ vous ayant deuant mes yeux, ou en ma me-moire, comme i'auray toute ma vie, ie puis mettre mon affection en autre part. Ie vous suplie donc, ma Dame, & vous coniure par-ce dont ie suis redeuable à vostre grandeur, de n'auoir point telle opinion de moy, & rapaisez l'ennuy au-quel sans ocasion vous estes entree, car ie vous promes que vous ne sçauriez fai-re plus grand tort à la loyauté & constã-ce de l'amour que ie vous porte, que de penser que i'aye quelque liberté outre celle qu'il vous plaira me donner. L'In-fante fut fort ioyeuse de ces paroles de dom Rogel, & luy dist: S'il est ainsi com-me vous dites, que vous m'ayez donné vostre liberté, ie vous prie ne la prenez plus si grande, ny en voz paroles, ny en voz œillades comme vous auez fait ius-ques à present : car autrement vous me mettriez au mourir. Ainsi ie vous le pro-mes, ma Dame (respondit il) & ainsi ie vous supplie me moyenner le remede de ma langueur, si vous ne voulez que par ma mort, ie me deliure de peine, & vous d'importunité: car tant que ie demeu-reray en vne telle douleur, il sera bien difficile que ie garde la reuerence dont ie suis redeuable à vostre grandeur, pour estre tourmenté d'vne si grieue maladie. Vous ne m'auez point encores tant sa-tisfaict (dist-elle) de l'ennuy que i'ay re-ceu, que maintenant vous deuiez pren-dre la hardiesse de me demander ce que vous me demandez : par tant contentez vous que ie vous pardonne le passé, & ne l'estimez à petite faueur, veu l'ennuy auquel vous m'auez mise. Dom Rogel dit qu'il la remercioit treshumblement: & ainsi passerent tout le iour ensemble en gracieuses paroles, dont Sardenie e-stoit autant triste, comme Sidere ioyeu-se. La nuyct ensuyuante ilz hebergerent aupres d'vne fraische riuiere peuplee de plusieurs beaux arbres, ou Sardenie en-flammee de ialousie extreme, ne voulut boire, ny manger, & ainsi demeura tout vn long temps, chacun croyant que sa tristesse vint pour ne pouuoir trouuer celuy qui luy auoit fait abandonner son païs pour le chercher.

Com[illegible]ne Sardenie se descouurit à dom Ro-gel, p[illegible] se departirent l'vn de l'autre, & comm[illegible]n Rogel s'embarqua auecque les trois In[illegible]ntes pour passer au Royaume de Perse.

CHAP. LXXXI.

LA nuyt estoit desia voylee des plus obscures tenebres, quand Sardenie suplia dom Rogel ouyr certaines paroles qu'elle lui vouloit dire en secret. Parquoy à fin de ne sembler estre trop peu courtois, il luy accorda auecq grand' peine, craignant de desplaire à l'Infante: neantmoins se tirant à part auecque elle commencerẽt à se pourmener tous deux contremont la riuiere, en lieu que personne ne les pouuoit ouyr ny voir, & lors Sardenie commença à parler à luy en ceste sorte : Si l'amour & ses loix, ô dom Rogel de Grece, me permettoyent de me plaindre de vous, estimez que les raisons de mes doleances ne pourroyẽt estre que bien receuës : veu l'oubly auquel ie voy que m'auez mise : & veritablement ie ne me plaindroys point à tort, attendu l'outrage que ie reçoy, en suyuant celuy lequel ne tasche qu'à me fuyr. Làs! dom Rogel mescognoissant de mon loyal amour, peu souuenant de ma beauté, guerre de mon honneur, cause de mes trauaux, repos de mes tourmens, allegeance de mes ennuys, cherché & recherché & trouué, mais las! perdu pour moy auant que ie vous aye peu recouurer : Ie ne veux point accuser vostre hayne, ny representer deuant voz yeux vostre oubliance, car ie sçay que vous me haïssant, il n'y à raison qui vous puisse contraindre à m'aymer: tout ainsi que moy vous aymant, les torts que vo⁹ me faites ne me peuuent esmouuoir à vous haïr. Mais ie vous veu dire ce que i'ay peu faire par le passé vous absent, & ce que ie souffre encores maintenant en vostre presence, non à fin que vous en preignez quelque dueil, car ie sçay bien que vous ne vous en soucierez que bien peu: mais à fin seulement que ie reçoyue quelque repos en recitant mes doleances à celuy qui en est l'occasion. Sachez donc que vous auez maintenant deuant vous celle Sardenie Dame des quatre chasteaux, qui vous donna son amour pour sa haine, sa liberté pour sa seruitude son honneur pour son deshonneur, son repos pour son trauail, & son auctorité pour le mespris auquel elle s'est mise, vous venant chercher elle mesme, à fin de vous retrouuer pour vous perdre, & se trouuer perduë pour l'amour de vous, tout ainsi que vous estes perdu pour l'amour d'vne autre : Finablement ie suis celle qui vous ay donné la vie pour receuoir la mort, & qui en viuant, meurs mil le fois le iour, pour ne pouuoir mourir. Ie vous ay dist ce que i'endure, & que i'endureray, dont toutesfois vous vous soucierez bien peu pour estre pris en vne autre part encores que ma douleur & mõ trauail vous ayent entierement rendu mien, & ensemble le gage de vostre parole par la promesse que vous me fistes de me retourner voir, & l'autre plus grand gage de vostre amour lequel me motrastes, lors que vous cueillistes la fleur de ma virginité en emportant mõ cueur, & ma foy auecque vous, & me laissant la vostre, laquelle depuis vous auez rompuë. Mais helas! moy miserable! pourquoy declaré-ie mon mal à celuy qui n'en à aucun soucy, encores qu'il en soit toute l'ocasion? & quel malheur m'à fait chercher pour mon remede, celuy que i'ay trouué pour ma mort? Et ce disant, les larmes & les souspirs auecque la mortelle douleur l'empescherent de parler d'auantage, & la contraignirẽt de mettte fin à son parler. Dom Rogel la recognoissant ne peut étre retardé par les promesses qu'il auoit faites à l'Infante, ioint la naturelle faute de loyauté qui estoit en luy, qu'il ne fust beaucoup esmeu par la douce souuenance du temps auquel il auoit peu exercer la iouïssance de ses premieres amours auecque ceste belle damoyselle. Parquoy il la print entre ses bras, & la baisant par grande affection, luy dit : Helàs, ma Dame Sardenie, par quel moyen pourray-ie satisfaire au grand amour que vous me portez, & au trauail que vous auez pris pour

pour me chercher? Ie vous ſuplie,ma dame,n'eſtimer que la faute d'amour m'ait eſté cauſe de vo⁹ meſcognoiſtre,car ç'a eſté le peu de tēps que i'ay demeuré auecque vous, & le long temps qu'il y à que ie ne vous auois veuë, d'autant que les eſtranges trauaux par leſquelz il m'à falu paſſer m'ont empeſché de retourner ſi toſt que i'euſſe bien voulu. Vous ſçauez trop mieux que celuy qui ayme ſon honneur, ſe doit deſpouuiller de ſes volontez, & de ſes plaiſirs, pour ſe reueſtir du trauail,& des haſars que la fortune bonne ou mauuaiſe luy appareille.

Telles & autres pluſieurs parolles d'amour diſt dom Rogel à Sardenie, & elle à luy,de ſorte qu'auant qu'ilz retournaſſent à leur compagnie, ilz donnerent allegement à la douleur de leurs cueurs paſſionnez,& combien que le temps leur ſemblaſt fort brief,ſi eſt-ce qu'il fut troué fort long par l'Infante Sidere,laquelle le receut auec forte grande triſteſſe, à raiſon qu'elle voyoit Sardenie ioyeuſe, qui s'en eſtoit allee toute triſte. Dom Rogel eſtoit fort ennuyé de ſon ennuy, & bien peu apres qu'il fut retourné, s'aprocha d'elle & luy diſt : Ma Dame, ie vous ſuplie me dire d'ou procede voſtre douleur. Vous n'auez aucune occaſion, reſpondit elle, de me faire telle demande,ny moy de vous y faire aucune reſpōſe partant ie vous quite en effect,la promeſſe que vous m'auiez donnee de paroles: à fin que vous faciez deſormais tout ce qui vous plaira à voſtre volonté,puis que vous vous souciez tant peu de la mienne. Dom Rogel cognoiſſant l'occaſion du dueil de l'Infante, luy dit : Comment,ma Dame,vouliez vous donc que ie fuſſe ſi peut courtois , que de n'ouyr vne Damoyſelle laquelle me vouloit cōter quelque ſien affaire pour en entendre mon auis? Ce que vous en auez fait (diſt l'Infante) n'à eſté que pour faire tout au cōtraire de ce que ie vous auois commandé auiourd'huy : & quand bien ç'auroit eſté à fin de luy dónner quelque conſeil,ie penſe que le long temps lequel vous auez demeuré auecque elle, eſtoit plus pour luy parler de voz affaires, que pour entendre les ſiennes. Ie croy ma Dame (dit dom Rogel) que tout ce que vous faites en ce mōde n'eſt que ſonger la maniere comme vous me pourrez reprendre des choſes, ou ie ne voudrois ſeulement auoir penſé : mais ie vous aſſeure qu'auec le temps vous aprendrez à ne vous abuſer plus en ceſte ſorte.

Vraiemēt (dit elle) vous ne m'auez point voulu abuſer à ceſte fois, puis que ſi manifeſtemēt vous auez fait contre ce que ie vous auois cōmandé,& me laiſſe maintenant à pēſer ce que vous feriez en mon abſence,puis que vous eſtes ſi outrecuydé deuant mes yeux . Or puis que vous m'auez voulu faire ſi certaine de voſtre amour, ie ferois trop mal de vous laiſſer en doute du mien,parquoy aſſeurez vo⁹ que deſormais ie me donneray garde de n'eſtre plus abuſee en voz promeſſes.Depuis qu'elle eut acheué ſes paroles, pour choſe que dom Rogel luy peuſt dire,elle ne luy voulut rendre aucune reſponſe, ains toute fachee paſſa la plus part de ceſte nuyt en grand' triſteſſe. Sardenie ne fut guieres plus ioyeuſe voyant dō Rogel tout triſte & pēſif ſans la regarder aucunement. Ainſi demeurerent tous trois ſās ſe reſiouir pour ſornettes,ny gracieux deuis que peuſſent tenir les autres deux Infantes entre elles, de ſorte qu'ilz continuerent en ceſte melancolie iuſques à ce que chacun comméça à ſe repoſer ſur leurs manteaux, eſtant les trois Infantes retirees à part de Sardenie & de ſes Damoyſelles. Dom Rogel encores qu'il fut fort eſpris de l'amour de Sidere,apres pluſieurs autres deliberations. Voyant que toutes les Infantes dormoyent d'vn profond ſomme,s'en alla trouuer la belle Sardenie,& l'ayāt tiré vn peu à l'eſcart demeura auec elle vne grand' partie de la nuit,s'ētrecareſſans de tous les plaiſirs & de-

deduys, desquelz l'amour se peut auiser. Et au depart il luy dist qu'il seroit bon, à fin que lon ne s'aperceust de leurs amours, qu'elle s'en allast en la cité de Guindaye, & l'atendist là, & que bien tost il seroit de retour par deuers elle, c'est à sçauoir incontinent qu'il auroit conduit les trois Infantes en la maison du Roy leur pere, par-ce qu'il ne pouuoit faire autrement, d'autant qu'il leur auoit promis. Adonc il raconta à Sardenie comme il les auoit deliurees, & qui elles estoyent, luy remonstrant tant de raisons, & auecque si grand' amour, qu'il la mit hors de tout soupçon, & la fit cōdescendre à son vouloir. Estans separez auec ceste conclusion, le lendemain matin elle prit congé des Infantes, disant qu'elle retournoit en la queste de son amy, & si tost qu'elle s'en fut allee, dom Rogel dit à Sidere: A ceste heure, ma Dame, pourrez-vous laisser le dedaing que hyer au soir vous auiez conceu contre moy, puis que le depart de la Damoyselle vous doit auoir mis hors de toute suspicion. L'Infante se rapaisa par ces paroles, & le pria luy pardonner : puis deuisans de mains gracieux propos, arriuerent à vn port de mer, ou ilz s'embarquerent pour passer au Royaume de Perse. Mais sachez qu'auant leur embarquement dom Brianges qui les cherchoit, arriua par fortune auec son Escuyer sur le haûre, partant s'embarqua auec eux, & r'enuoya son Escuyer à la cour, pour faire sçauoir l'occasion de leur depart, & les excuses de ce qu'ilz ne retournoyent point. Ainsi s'embarquerent les deux Princes, & les trois Infantes au port de Gandif, & haulserent les voyles voyant le temps propre pour nauiguer qui bien peu leur dura, comme vous entendrez cy apres.

De l'espouuentable & estrange auenture qui auint en la cité de Guindaye, au moyen de laquelle les Princes furent mis en grande confusion, & en grand danger de leurs personnes.

CHAP. LXXXII.

LEs Princes passoyent le temps en grand plaisir & resiouissance dedās la cité de Guindaye, ce pendāt que on apareilloit les choses necessaires pour leur depart: Mais Agesilan estoit en grād angoisse ne pouuant auoir aucune faueur de sa Dame, outre la parole, & la compagnie : car encores qu'il la supliast souuentes-foys luy donner le moyen de pouuoir parler à elle seule à seul, si est-ce que iamais il ne le sceut obtenir, par ce que Diane faisoit entendre à chacun qu'estans renfermez en la tour enchantee, ilz estoyent pareillement enchantez, & le prioit de sa part faire entendre à chacun que la verité estoit telle. Voyant donc que ny les prieres ny les messages de la Royne Lardenie ne pouuoyent aucunement seruir, il luy disoit comme hors soy-mesmes. Las ma Dame, ie ne sçay qui fut l'inuenteur souz la fainte de nostre enchantement & de nostre liberté de me mettre en vne telle prison & seruitude. La Royne Lardenie luy disoit en riant qu'il prit patience, & que bien tost il yroit en Constantinople ou leurs nopces seroyent celebrees, par-ce que Diane ne voudroit pour chose du monde tomber en la moindre suspicion qu'il seroit possible, d'auoir rien faict contre sa virginité iusques au temps que la permission de Dieu la pourroit descharger de toute offense. Et quelquefoys Agesilan se trouuant en sa compagnie à part des autres, elle luy disoit : Regardez, mon cher amy, que les mariages se font pour obeïr à Dieu, & non pour obtemperer aux vanitez de ses desirs. Ne me priez donc plus, ie vous suplie d'offenser Dieu & mon honneur tout ensemble, en faisant

faiſant en ſecret, ce que le mariage permet eſtre manifeſte ſi nous voulons atendre le temps qui deſia nous eſt aſſez prochain. A quoy la Princeſſe adiouſtoit qu'il deuoit conſiderer que chacune foys que lon fait ſecretement vne choſe, pour la honte laquelle on a qu'elle ſoit ſceue, lon ſe fait honte à ſoymeſme, veu que lon ne ſe peut cacher de ſoy. Et puis que lon eſt beaucoup plus obligé à ſoy-meſmes, qu'à autry, ilz deuoient plus craindre qu'eux-meſmes euſſent la honte de leur faute, que non pas ſe trauailler à la couurir pour le regard des eſtrangers.

Ainſi ſe deffendoit la Princeſſe Diane à l'encõtre d'Ageſilan, tellement qu'il n'auoit d'elle nomplus que les autres Princes fiancez auoient de leurs fiancees, auſquelz la royne Sidonie faiſoit tout le bõ traitement dont elle ſe pouuoit auiſer, & chacun iour arriuoient en la cour pluſieurs belles & eſtranges auantures, & y auoit tant de Cheualiers en la cité de Guindaye qu'à peine pouuoit-on aller par les rues : car il y eſtoient venuz de toutes parts pour voir vne ſi belle compagnie de Princes & Princeſſes. Or vn ſoir ſur l'apres ſoupee chacun eſtant en grãd ſoulas & reſiouyſſance, paſsãt le tẽs en pluſieurs gracieux deuis, quatre Geãs de deſmeſuree grandeur armez de toutes pieces entrerent en la grande ſalle.

Deuant eux marchoiẽt douze belles Damoyſelles, veſtues de drap d'or à la Sarmatienne & autant grandes comme les Geans. Chacune d'elles portoit en la main ſeneſtre vne torche allumee, & en la dextre vne clere & reluyſante eſpee. Leur entree & eſtrange venue fit grandement esbahir toute la compagnie, & n'y eut celuy qui peuſt ſe mouuoir de ſa place tant ſoit peu. Or les quatre Geans s'adreſſerẽt au lieu ou les Princeſſes fiancees eſtoient aſſiſes auecque les Princes leurs eſpoux, & leur dirent auecque vne voix fort effroyante, Ca, ça, mes amours venez vous en auecque nous, & nous vous conduirons en lieu ou voſtre beauté ſera trop mieux employee que non pas icy. En diſant ces paroles l'vn d'eux prit entre ces bras la prĩceſſe Diane, l'autre la Royne Daraïde, le tiers la royne Garaye, & le quatrieſme la belle Princeſſe Lucenie, auſquelles il ſembloit eſtre entre les bras de leurs eſpoux, qui ſentoient vne douleur mortelle les voyans ainſi emporter, meſmement qu'il ſembloit que de leur bon gré elles ſuyuiſſent ces contrefaites creatures : Neantmoins de tous ceux qui eſtoient en la ſalle, il n'y en eut vn ſeul qui peuſt bouger du lieu ou il eſtoit, iuſques à ce que les Geãs eurent paſſé la porte, & les Damoyſelles apres eux. Incontinent qu'ilz furent ſortis ilz deſcendirent en la baſſe court, & tous les Cheualiers qui eſtoient en la ſalle fort effroyez de ceſte fortune, ſortirent à grande haſte ayans les eſpees nuës au poing, & les capes entortillees autour du bras. Les Roynes auecque toutes les Damoyſelles en plorant à groſſes larmes, ſe mirent en la gallerie, & le bruit auecq' l'eſmotion des Cheualiers, faiſoient tellement retentir le chaſteau, qu'il eſtoit impoſſible de s'entendre les vns les autres. Ageſilan, dom Arlanges le Prince de Rome, & dom Florarlan de Trace, comme ceux qui eſtoient les plus offenſez, arriuerent les premiers dans la cour du Palays, tenans les eſpees nues en la main. Or les quatre Geans tournans le dos l'vn contre l'autre, ſe preparent à receuoir les Princes, tenant leurs horribles coutelas en la main dextre, & en la ſeneſtre chacũ d'eux tenoit vne des Princeſſes en lieu de bouclier. Ce pendant les douze Damoyſelles qui portoient les torches enuirõnerent comme au mylieu d'vne dance les quatre Geans, & les quatre Princes, en façon de murs, à fin que perſonne ne ſe peuſt aprocher plus auãt, faiſant vn grand cercle à l'enuiron des Geans & des Princes, de pareille rondeur comme s'il euſt eſté fait au compas. Or

faisoit-il fort beau voir ces douze Damoiselles ayãt les espees nuës en la main, tornoyer aussi hastiuement comme vne rouë de chariot branlant trainé par quatre courciers, tellement que les lumieres des torches sembloient vn cercle de feu, & la splendeur des espees en ressembloit encores vn autre. Le roy Amadis, l'Empereur Amadis de Grece, & dom Florisel de Niquee estoiẽt les premiers deuãt tous les autres, tenãt chacun l'espee au poing fort desdaignez de ne pouuoir donner secours aux quatre Princesses q̃ cryoiẽt à l'ayde, pour la grande crainte des rouës de feu que les douze Damoyselles faisoient auecque leur torches. Aussi quand ilz se fussent aprochez ilz n'eussent peu receuoir moins que la mort, veu qu'ilz n'auoient autres armes que leurs espees, dont ilz estoient en fort grand ennuy. Là eussiez vo⁹ veu entre les quatre Geãs & les quatre Princes vn des plus beaux combats, qu'il sçauroit estre possible de penser, car les Princes ne tiroient coup que les Geans ne presentassent incontinent les Princesses à l'encontre en maniere d'escu, tellement que pour la crainte de les fraper, ilz n'osoient auanturer aucun coup d'espee : & s'ilz pensoient se ioindre corps à corps auec les Geans, incontinent leurs coutelas se presentoient sur leur teste, de sorte qu'ilz n'osoiẽt passer plus outre, par-ce qu'ilz estoiẽt desarmez: & s'ilz pensoient rabatre les coups auec leurs espees, ilz trouuoient les coutelas de telle violence, qu'il leur seruoit bien peu de s'essayer à les rabatre. Or estoient tous les assistans tellement troublez d'vne si estrãge & impourueuë rencõtre, qu'à les voir au visage, on eust dit qu'ilz estoient au dernier iour du iugement, & demeurerẽt en ceste maniere vn long espace de tẽps, sans sçauoir que dire ny q̃ faire, ny de quel remede s'ayder en vne si grãde necessité, sinõ qu'ilz auoient fermé les portes du Palais pensans leur empescher la sortie. Mais ce pẽdãt qu'ilz tenoient la porte fermee, arriuerẽt deux autres grans & terribles Geans armez de toutes pieces & portant deux espouuentables masses de fer en la main, desquelles en vn instant ilz briserent toutes les portes du Palais aussi facilement comme si elles eussent esté de verre, & entrerent dedans la court : puis sans aucune crainte, passerent à trauers le cercle de feu que faisoiẽt les Damoyselles, lesquelles neãtmoins ilz ne sceurent mettre en desordre. Estant donc entrez au mylieu, les quatre Geans mirent les Princesses en terre, & embrassans leur escu qui leur pẽdoit au col, commẽcerent auec ces deux le plus beau combat que lon vid iamais, pendant lequel l'vn des deux Geans cria a haute voix, Armes, armes, Princes, de Grece, & qu'aucun né s'aproche d'icy estant desarmé : car nous deffendrons la sortie iusques à vostre retour, & ce disant les douze Damoyselles qui tournoyoiẽt à l'entour d'eux auec leurs torches, se changerent en douze Geans armez de toutes pieces, lesquelz s'en allerent incontinent à l'encontre des deux derniers venuz, qui s'estoient desia retirez dedãs la porte, pour engarder que lon ne peust sortir dehors. En ces entrefaites quelques vns des douze Geans prirent encores dessouz leurs bras les quatre Princesses: & le tintamarre de ceux qui demandoient & aportoient les armes, estoit si grand que lon n'eust pas ouy tonner: car les Princes n'eurent si tost entendu, la voix du Geant qui leur cõmãdoit qu'ilz s'armassent, qu'ilz firent soudain aporter leurs armes, puis estans armez commencerent vn des plus cruelz & furieux combas auecque les douze Geans, que lon auoit iamais encores veu: car les quatre autre ne faisoient sinon chercher moyen pour sortir : mais les deux derniers les empeschoient de passer outre. Or estoit-ce vne chose merueilleuse de voir les hault faitz d'armes du roy Amadis de Gaule, & de l'Empereur son filz, & des quatre

quatres Princes, aufquelz on auoit rauy leurs efpoufes : car ilz eftoyent en fi grâde collere que les douze Geans qui fouftenoyent le combat eurent en peu de temps chacun la tefte trenchee. D'autant que ceux contre lefquelz ilz auoyent affaire eftoyent fouuerains & excellens au fait des armes, encores qu'ilz fuffent fort naurez. La Royne Sidonie & les autres Princeffes auoyent fait porter plufieurs flambeaux es galleries, pour voir ce qui pourroit aduenir d'vne fi perilleufe auenture, mais les quatre Princeffes qui auoyent efté enleuees gifoient toutes efpardues en vn coing de la court. Or fachez que felon tous le hiftoriens le victorieux & triumfant Roy Amadis de Gaule fut le premier qui trencha la tefte à l'vn des Geans, encores que Galerfis ayt voulu dire que ce fut l'Empereur Amadis de Grece, tant y à qu'il n'y eut celuy de tous les Princes, qui ne fift fi bien fon deuoir que chacun eftoit efmerueillé de fon compagnon, & entre autres les merueilleux & haultz faitz d'armes de Florifel & d'Agefilan eftoyent chofe difficile à croire à qui ne les eut veuz. Apres que les douze Geans furent ainfi defcapitez, les autres quatre reprindrent la femblance de quatre magiciens: leurs efcus fe changerent en liures, & leurs efpees en chandelles : mais quand ilz s'aperceurent en ceft eftat, ilz commencerent à palir, & lors les deux Geans qui defendoyent la porte, efcrierẽt aux Princes, Eftaignez leurs chandelles, car apres ilz n'auront aucune puiffance. A cefte parole les Princes s'aprocherent d'eux, & eftaignirent leurs chandelles, & lors les deux Geans qui gardoyent la porte leur dirent qu'ilz ne les miffent à mort, ains les gardaffent en vie. Neantmoins cefte derniere parole ne profita de guieres, car il y auoit là à l'entour plufieurs cheualiers, tenans les efpees nuës & les manteaux autour du bras, qui n'auoyent encores rien fait, & voulurẽt defcharger leur collere fur eux, tellement qu'ilz mirent les miferables Magiciens en plus de mille pieces. Apres que tous les Geãs furent ainfi paffez au fil de l'efpee, les deux qui gardoyent la porte fe retournerẽt en leur naturelle femblance: car vous deuez fçauoir que c'eftoit l'honorable vieillard Alquif & Vrgande la defcogneuë, Adonc en vn inftant leurs maffes de fer fe changerent en groffes chandelles, & leurs efcus en liures. Eftans retournez en leur premiere forme, chacun s'esbahiffant de la boucherie qui auoit efté faicte en la court du Palais. Alquif leur dift: En vn tel fecours comme ceftuy-cy, les arts ne meritent moins de louange que les armes. Allons, mes bons Seigneurs, pouruoir à voz playes, & à noftre repos : car vous deuez fçauoir que depuis douze heures, nous auons fait plus de mille lieuës pour vous fecourir en ce befoing. Le Roy Amadis s'en alla au deuant d'eux pour les receuoir, & leur dit en les embraffant: Ce n'eft de maintenãt, mes bõs amys, que vous commencez à faire ces plaifirs tant à moy comme à ceux de mõ lignage, & vous affeure qu'encores que voz bienfaitz nous obligent fort à vous en rendre la recompenfe, fi eft-ce que la plus forte obligation vient de noftre bõne volonté, felon laquelle n'y a celuy de nous qui ne foit preft à faire tout ce en quoy il vous plaira nous employer. Adõc vindrent les autres Princes les receuoir pareillemenr auec grande reuerence, & Alquif aperceuant Agefilan, luy dit: Mon Seigneur Agefilan, Dieu a voulu que no⁹ ne vous cogneuffions point finõ auec la cognoiffãce & experiẽce de voftre prouẽffe, & auecq le tefmoignage du feruice que nous auons enuie de vous faire. Puis aperceuant le Roy dõ Falãges tout taint de fang, & bleffé en quelque partie du corps, luy dift : Mon Seigneur, ie fuis fort ioyeux que vous vous foyez trouué en vn endroit ou le pere deuant le filz, & le filz deuant le pere, ayent peu donner

vn si cler tesmoignage de leur vertu. Ilz le remercierent de sa bonne volonté, puis il commença à parler aux Princesses & Roines, & entre autres à la royne Alastraxeree, qui donnant courage à la Royne Sidonie l'auoit engardee de mourir de grande douleur, voyant enleuer sa fille Diane, laquelle & les autres Princesses estoient tant troublees & confuses en leur esprit, que de toute la nuit elles ne peurẽt retourner en leur premier estat Or les saiges ayans esté receuz en grande ioye, & chacun leur ayant rendu grace de ce bon secours, & le tumulte de la ville qui estoit toute en armes, estant rapaisé, les Princes se desarmerẽt & furent couchez en riches litz, ou ilz prierent les sages de leur racompter l'ocasion de celle auanture. Sachez, messeigneurs (dirent-ilz) que vous la pouuez bien apeller auãture, car ce fut bien vne grãde aduenture que nous ayãs tousiours le soing de vostre seruice, hier au soir estans en nostre Isle, aperceumes dãs la pomme de la tour ou est planté nostre miroër magic, ceste trahison que le nouueau Roy de Russie vous auoit apareillee. Au moyen dequoy les quatre magiens qui ont esté tuez auoi[illegible]nt ordonné que ses douze Geãs en semblance de Damoyselles, viendroient faire ce que vous auez veu, pensans prendre les quatre Princesses, & les quatre Princes, puis tailler les testes aux Princes & vous les enuoier retenant leurs espouses pour amyes. Or sachez que s'ilz fussẽt sortis hors de la court de ce Palais, tout le monde n'eust pas esté suffisant pour destourner leur entreprinse mais en icelle iusques à nostre arriuee ilz n'auoient aucun pouuoir de vous y endommager, à raison d'vne certaine vertu que le sage Cinistide auoit mise souz le sueil de la porte, lequel enchantement nous auons deffait par noz ars, à fin que vous eussiez le moyen de tailler les testes aux geans: car les magiciens de Russie auoient dressé leurs charmes de telle sorte qu'ilz ne pouuoient estre deffais, que premierement les douze Geans ne fussent tous decapitez: car par ce moien il sembla aux magiciens que leur entreprise fust certaine, & leurs personnes asseurees.

Mais estans aduertys du tout, nous vinsmes bien preparez, à fin de leur empescher la sortie par nostre science, & donner ordre à ce que vous nous auez veu faire à vostre seruice, par-ce qu'en tel art celuy qui est le plus sçauãt demeure victorieux sur l'autre. Voylà, noz bons seigneurs, ce que nous en sçauons, & ce qu'il nous est permis de vous en dire, vous auertissans de vous tenir tousiours sur voz gardes, car pour nostre regard, nous nous tiendrons tousiours sur les nostres, d'autant que celui n'est pas sage qui aiant plusieurs ennemys passe sa vie sans soucy. Adonc ilz mirent fin à leurs propos, laissans la compagnie fort estonnee de ces nouuelles, & les ayans remerciez encores vne autre foys de ce bon secours, lon commanda que le lendemain les quatre sages, & les Geans fussent bruslez, & de là en auant il y eut tousiours bonne garde aux portes du Palais. Tandis que les princes furent au lict atendans que leurs playes fussent gueries, ilz passerent le temps assez ioieusement prenant sur tout vn singulier plaisir en la compagnie des sages Alquif & Vrgande la descogneuë. En ces entrefaites arriua à la cour l'Escuyer de dom Brianges, qui raconta à ces excellens Princes les aduantures, qui estoient aduenuës à dom Rogel, & à son maistre, dont ilz furent fort esmerueillez, non sans rire de ce qui leur estoit auenu auec le Cheualier Affronteur, encores que toute la cour fust assez fachee de leur absence, & de ce qu'ilz auoient entrepris vn si long & perilleux voyage. Mais les sages leur dirent qu'ilz n'en receussent aucun ennuy, d'autant que par tel moyen les profecies de dom Rogel se deuoient acomplir, en se trouuant apres plusieurs hautes & espouentables aduantures en celle grãde iournee, ou toutes les forces des crestiens seroient

toyent assemblees contre toutes celles des payens, en l'Empire de Grece. Les autres deuis qui se tenoyent entre eulx, n'estoyent sinon de leur depart pour se en aller en Constantinople : ce que les Princes fiancez pourchassoyent le plus qu'il leur estoit possible, pour bien tost iouyr des amours de leurs espouses.

Comme le Roy Amadis & les autres Princes partirent de l'Isle de Guindaye, laissans la Royne Sidonie en grand' solitude, & comme la belle Royne de Galdap l'alla voir.

CHAP. LXXXIII.

LOn appareilla auec grande magnificence vne grosse flotte de nauires pour le partemẽt de Diane, auquel la Royne Sidonie voulut monstrer sa grã deur plus qu'elle n'auoit encores fait au parauant. Le tout estant en bon ordre selon la deliberatiõ qui en auoit esté faite, les Roys & Princes s'en vindrent au port ou la Royne Sidonie les accompagna iusques à ce qu'ilz fussent embarquez, & auec plusieurs larmes se departirent elle & sa fille. Mais lon ne vous pourroit dire combien estoit grande la douleur de la Royne au plus profond de son cueur pour le depart de dom Florisel ! auquel ainsi comme il prenoit son congé, elle dit à basse voix : Helas ! dom Florisel, si iamais vous me laissastes aucun gage de vostre amour, vous me l'ostez maintenãt, puis que vous emmener ma Diane. Ma Dame (respondit il) ie vous laisse vn trop plus grand gage de mon affection que celuy que i'emmeine, car si ma fille s'en vient auecque moy mon cueur demeure auecque vous, lequel ie vous supplie, ma Dame, traiter non comme myen, mais comme vostre, veu que vous auez toute puissance sur moy. Las dom Florisel (dist elle) si vous m'aymiez d'vne si ardente amour, cõme ie vous aime, vous ne me prieriez point de traiter vostre cueur comme le myen, puis que le miẽ est beaucoup plus à vous qu'à moy : sachez donc que vous m'emmenez encores auecque vous, & ne vous abusez point si vous voyez mon corps demeurer, car mon ame & ma vie viuẽt & viuront à iamais en vous, beaucoup plus qu'en moy. Ma Dame (dist-il) ie ne puis cõsentir que vous disiez auoir quelque auantage sur moy on m'aimant, puis que vostre beauté & vostre grandeur, auec vostre vertu, qui sont les fondemens de mon amour, me font d'autant vous surpasser en aymant comme ie suis moindre que vous en tout le surplus : & par ce moyen vous auez moins d'ocasion de m'aymer, aumoins si par raison il m'est permis d'acuser l'iniustice de voz paroles. Mais ilz laisserent ces propos à raison que les autres Princes & Princesses suruindrent, & chacun ayant pris congé, la Royne Lardenie, & la Marquise de Lastes qui s'en alloyent auec Diane, vindrent baiser les mains à la Royne Sidonie, laquelle en embrassant Lardenie luy dist : Ie vous supplie auoir ma fille en recommandation comme vous auez tousiours eu iusques icy, car ie vous asseure que ce qui me console le plus en ce sien depart, c'est qu'elle s'en va en vostre cõpagnie, qu'elle ayme & estime entre toutes. Lardenie ne luy sceut oncque respõdre, tant elle estoit aggrauee de douleur puis la Royne se tournant vers la Marquise de Lastes, luy dit : Ie vous prie, ma chere Galardie, auoir le seruice de ma fille Diane pour recommandé. Ma Dame (respondit elle) il n'est besoing de me recõmander vne chose que i'ay en si grand soucy. Incontinent apres, les sages Alquif & Vrgande prindrent congé de la Royne & laisserent contre vn rocher, lequel estoit aupres du port, vn grand tableau de marbre soustenu par deux statuës de bronze, qui les representoyẽt au naturel, auec certaines lettres Grecques de telle teneur,

Quand la belle Diane retournera en la maison de Febus, pour faire la coniection de l'opposition passee, la maison de Grece, au moyẽ de celle conionction perdra sa splendeur, par vne nouuelle clarté, & effusion de sang, de laquelle les campagnes de Grece serõt taintes de toutes pars, à la grãde gloire du Royal sang de Bretaigne: Puis le braue Lion sorty de la forest, auec la force de ses ongles experimentera sa vertu en la maison de sa naissance, & auec la mesme force deschirera les fiers Tigres vsurpateurs de l'Isle mise souz le climat de Diane.

Chacun fut fort estoné de ceste profecie, car on ne la peut entendre iusques à ce qu'elle fust mise en effet comme vous pourrez voir par le discours de la presente histoire Apres les congez pris d'vne part & d'autre auecque plusieurs larmes, les Princes & Princesses entrerent en vne grande nau, acompagnez de plus de cent autres vaisseaux tout à l'entour, & auec vn grand bruict de trompes & clairons, sortirent du port, & haulserent les voyles, auec temps fort propre pour nauiguer, qui leur dura bien peu comme vous entendrez. La Royne les suyuit des yeux iusques à ce qu'elle les eust perduz de veuë, puis s'en retourna en la cité si fachee pour l'absence de sa Diane quil luy sembloit estre en vn desert. Et ainsi passa quinze iours en grande solitude, laquelle estoit suffisante pour la mettre bien tostà la fin de ses iours, si elle n'eust esté consolee par la venuë de la belle Roine de Galdap, laquelle son mari estant decedé pour l'extreme amour qu'il portoit à Daraïde s'estoit mise à la chercher acompagnee de plusieurs Cheualiers, Dames, & Damoyselles. La royne Sidonie la receut fort gracieusement auec grande consolation de l'vne & de l'autre en deuisant de leurs amours assez familierement, & des autres propos ou elles prenoient plus de plaisir. Neantmoins leur plus grand passetemps estoit de se aller pourmener par la cauerne de la tour de Diane, regardãt les ymages de ceux qu'elles aymoient le plus en ce monde. Mais quand la royne de Galdap aperceut la belle Diane, tant bien acomplie en toutes les perfections de beauté, elle dist à haute voix, Helas! Daraïde, combien tu auoys de raison lors q̃ ie te tenoys entre mes bras, ayant mon cueur en ta puissance, d'auoir le tien enchassé en vn si beau reliquaire. Vrayemẽt tu auois raison d'aller habillee en Damoiselle, veu que l'amour auoit forcé tõ cueur à se mettre en vne si belle Damoyselle. Las! que les dieux m'ont esté cruelz de m'auoir fait aymer celuy, qui a si bonne ocasion de ne me porter aucun amour. Telles & autres paroles disoit la Royne, parlant aux ymages de Diane & d'Agesilan, & demeura long temps en l'Isle de Guindaye iusques à ce que la fortune y amena le Prince dom Rogel à son retour de Perse. Mais en atendant que ces choses vous soyent deduites plus au long, nous laisserõs ces deux Roynes ensemble, pour vous parler de ce qui auint aux Princes, lesquelz auoient pris leur route vers Cõstantinople.

Du grand danger ou se trouuerent tous ces nobles Princes pour la tempeste, & comme Agesilan & Diane separez des autres naus, furent estrangement secourus apres leur naufrage, par vn Cheualier volant.

CHAP. LXXXIIII.

LEs Princes qui s'estoiẽt embarquez au port de Guindaye auoient desia nauigué trois iours par bon vent, quand la mer lassee de plus leur donner ses faueurs, commença à leur tourner son noir visage, changeant le beau tẽps qui les auoit acompagnez iusques-là, en vne hideuse tempeste, selon son inconstance acoustumee. Les mariniers bien auisez preuoyans le futur danger, apareillerent tout ce qui leur pouuoit estre necessaire pour resister à la tourmente: mais sentens les vagues s'enfler tousiours de plus en plus,

plus, & les vents contraires enleuer entre eux vne forte guerre, ilz commencerent à n'auoir trop d'asseurance en leur sçauoir, pour les presages qu'ilz auoient de la tempeste plus cruelle ou ilz se fussent encores trouuez. Desia les vagues batoiēt les flancs de leurs vaisseaux par grand' violence, & les vents tourmentās les voyles en diuerses sortes, les faisoient vireuoster de toutes parts, lors qu'vne obscure pluye entremeslee de tonneres espouuentables vint enuironner le ciel & la mer d'vne si tenebreuse nuyt, qu'ilz n'auoient aucune clarté, outre celle que les esclairs leur donnoient entre les continuelles fantes des nuës, lesquelles s'ouuroient le plus-souuēt par telle horreur, qu'il sembloit qu'à l'instāt le ciel se deust briser en deux parties. A raison dequoy bien tost apres tous les vaisseaux se separerent, l'vn çà l'autre là, sans plus se reuoir, ensemble iusques à vn fort long temps apres, & demeura la grāde nau ou estoient les Princes & princesses, toute seule. Le Pilote de laquelle, la voyant par foys iusques au fons de la mer entre les ondes, & quelquesfoys la sentāt enleuer en terrible hauteur dessus les vagues, puis retomber de rechef, cognoissant que toutes choses luy annonçoient le prochain naufrage, fit abatre toutes les voyles, iettant diuers criz ausquelz ses matelotz couroient maintenant en vn lieu, tantost en l'autre, selon le signe qui leur en estoit donné. Les sages Alquif & Vrgande assez troublez de ceste impourueuë tempeste, ne sçauoient que dire, finon quilz ne trouuoient point par leurs sciences, que telz si grands Princes deussent finir leurs vies en tel endroit: & neantmoins, que pour lors il ne leur estoit permis de destourner les fatales destinees de la diuine volōté. Le Pilote sans plus auoir aucune esperance de salut, roulant des pleurs ardantes de ses yeux, s'en vint au lieu ou estoient les Princes, & comme il eust rencontré le Prince Agesilā & Diane les premiers, les fit passer en vn des esquifz qui estoient attachez à la grande nau : mais ilz ne furent si tost entrez que vne vague portee du vent par grande roydeur, vint tellement heurter entre la nau & l'esquif que les cordages rompuz, la nau s'enfuyt d'vn costé, & l'esquif de l'autre en grand danger d'estre renuersez dessus dessouz. Ie vous laisse à penser si la Princesse fut esperduë se voyant esloignee de la grand' troupe, & abandonnee à la mercy des vagues, sans auoir autre Nautonnier que son Agesilan, auquel estoit restee vne seule petite rame pour se secourir en l'extremité ou il estoit. Or le Roy Amadis pour quelque remōstrance que luy fist le pilote, ne voulut iamais sortir de la Nef, encores qu'il y vist entrer l'eau en grande abondance par vne infinité de creuaces. Dieu tout puissant (disoit le noble Roy) ne m'a reserué la vie entre tant de perilleuses auantures qui me sont auenuës, pour maintenant me la faire finir entre les ondes. Ou s'il luy plaist que ie meure, ayant desia parfait plus que l'entier cours de mon aage, auecque sa grace & l'ayde que m'ōt donné les sages Alquif & Vrgande, il me sera trop plus aysé d'obeïr frāchement à son vouloir, que de chercher les moyens d'alonger ma vie contre l'ordre de la nature. Voulant continuer son propos, vne siflante vague vint embrasser toute la prouë du nauire, auec telle fureur que le vaisseau estant prest à enfoncer, les miserables Nochiers se mirent à crier misericorde, abandonnans tous leurs ofices pour la crainte dont ilz estoient surpris, voyans fuyr leur Nef plus d'vn grand iet darc maugré eux, auecque vn tant horrible batement de vagues, qu'il sembloit qu'elle voguast entre des rochiers. A ceste secousse la plus grand' part des belles tours & petis chastelletz dont on auoit embelly la nef, trebucherent dans la mer, soit pour l'impetuosité de la tempeste, ou pource q̄ les matelotz laisserēt

eschaper les cordes qui les soustenoyent. Au moyen dequoy les Princes ayant cõclud d'atendre pareille fortune que le Roy Amadis, se mirent tous en besoigne au lieu des mariniers. Dom Falang s de Astre, la Royne Alastraxeree, & dom Florestan Prince de Rome prindrent la charge de la sentine du Nauire, ou auecques leurs gens & quelques matelotz qui auoyent repris courage, firent merueilles de vuyder l'eau retournans la mer dans la mer. Le Prince dom Florisel auec tous les autres Princes retenoyent les cordages du mast par grande puissance: ce que voyant le pilote, commença à reprendre cueur, & à gouuerner les efforts de ces Princes par son sçauoir maintenãt les faisant tirer d'vn coste, & tantost de l'autre, selon que la necessité des vagues suruenantes le requeroit. Alquif & Vrgande, encores qu'ilz fussent fort mal dispofez de leurs personnes, tirerẽt quelques vnguens qu'ilz portoyent auec eux lesquelz ilz destremperent en façõ qu'ilz s'en peurent seruir pour estouper les fantes par lesquelles l'eau entroit en leur nauire. En cest estat se maintenoyent ceux qui estoyent en la grand' Nef, sans s'aperceuoir de l'absence d'Agesilan que la tourmente auoit desia emporté à plus de six lieues long d'eux, auecque la Princesse Diane. Les deux ieunes amans tous trempez de l'eau marine & las du perilleux trauail qu'ilz auoyent souffert parmy les vagues, estoyent reduitz en telle extremité qu'ilz n'atendoyent plus sinõ l'heure de leur prochaine mort, prenans grãd cõpassiõ l'vn de l'autre, quãd ilz descouurirent à vne lieuë loing quelques roches couuertes de verdure, qui leur firent penser que la deuoit auoir quelque Isle. Agesilan vn peu resiouy, & confortant la Princesse au mieux qu'il pouuoit, se mit à guider son esquif celle part, maniant sa rame selon que la necessité luy auoit apris. Mais ainsi qu'il conceuoit en son cueur la ioye de se reuoir biẽ tost en terre, vn grand tourbillon d'eau luy vint tellement pousser son esquif qu'il l'enuoya heurter contre vn roc, ou il se fendit par la moytié, & abãdonna le Prince & la Princesse au mylieu des ondes, presque auant que s'estre aperceuz de leur naufrage. Incontinent que le Prince vid les deux pieces de son esquif flotter de deux diuerses parts, il ne pensa pl⁹ à autre chose sinon à secourir la Dame, que l'eau eut soudain engloutie si la prenant dessouz vn bras, il ne l'eut tiree en nageant vers le rocher, lequel ne paroissoit que bien peu hors de l'eau, à raison des vagues qui flotoyent & reflotoyent sans cesse tout à l'entour. Diane pasmee de grand frayeur, & priuee de tous sentimens pendoit entre les bras de son amy, lequel tendant les yeux contre le ciel, inuoquoit Dieu à son secours sans plus auoir esperance en autre qu'en luy, le supliant ne l'abandonner en ce piteux naufrage. La Princesse retournee à soy fut fort esbahie de se voir en tel danger, & se mit à faire de si piteux regretz, que l'air & la mer semblerent en prendre quelque compassion. La pluye estoit du tout cessee, & le triste soleil se couchant monstroit quelques foibles rayons parmy l'obscurité des nuës, quand ils virent venir parmy le ciel, vn Cheualier armé de toutes pieces, monté sur vn horrible monstre volant, qu'il conduisoit par l'air à son plaisir, ne plus ne moins que s'il eust esté à cheual dessus la terre. Or aperceuãt les deux amans abãdonnez de tout secours, il commença à voler à fleur de eau, à la façon des arondelles quand elles sentent le temps de pluye, & vint par le derriere du Prince tout esperdu en ses douleurs, & luy acrocha le gantelet dans les decoupures de sa cazaque, l'enleuant en l'air, & la Princesse ensemblément, car Agesilan la tenoit fermement embrassee du bras droit par le milieu du corps.

Auecque vne si belle proye, le Cheualier celeste prit le chemin de l'Isle verde, ou

estant

estant arriué, fit descendre son cheual en terre, laissant sa prinse à l'entree de l'Isle ioignant vn beau bocage, puis prenant la vallee, & entrant en vne profonde forest se disparut incontinent. Si le Prince Agesilan & la princesse furent effraiez de cest impourueu secours, ie vous le laisse à pẽser: bien vous diray-ie qu'ilz ne pensoyent estre tombez en autres mains que entre celles de quelque ennemy d'enfer, voyans son incroyable force, & sa tant estrange façon de voler. Apres s'estre vn peu rasseurez de leur crainte, ilz entrerent au prochain boys, ou ilz trouuerent d'assez bons fruictz, & quelques petites sources d'eau douce, dont ilz repeurent pour ce soir: puis ayans passé vne grand' part de la nuyt en deuisant du peril ou ilz auoyent esté de tout le long de la iournee, & ou ilz auoyent laissé le Roy Amadis, ilz entrerent en vne petite cauerne taillee naturellement dans le prochain roc. Là ayans espanduz des rameaux par terre, & dressé quelques oreillers d'herbe verde, commencerent à sommeiller, comme ceux qui pour l'extreme trauail du iour, & pour les dangers passés, qu'ilz auoyent encores deuant les yeux, ne peurent dormir d'vn bon sommeil iusques à ce qu'estans delassez & rasseurez de leur crainte, l'aube du iour commença a bigarrer les ondes marines de sa gracieuse clarté.

Qui estoit le Cheualier volant, & de la penitence qu'il faisoit en l'Isle verde pour auoir occis son pere.

CHAP. LXXXV.

EN l'Isle de Misloc, la plus prochaine des Isles Canaries, autremẽt dites les Isles fortunees, regnoit vn bon Roy nommee Tichandre, enuiron le temps que Lucidor des Vẽgeances mena sa puissante armee deuant Constantinople. Ce Roy estoit fort & puissant, comme celuy lequel estoit du lignage de Famongomad, & Mandafabul encores qu'il fut de moindre corpulence que de Geant. Il eut vn filz nommé Patrifond, lequel il fit instruire par grãd trauail aux bonnes lettres, mesmement en l'Astronomie, & pareillement luy donna maistres pour l'exercer au fait des armes. Patrifond ayant pris l'ordre de cheualerie sur le vingt & deuxiesme an de son aage, eut l'annee ensuyuante fort heureuse en ses entreprises, tellemẽt qu'en douze moys de l'an (comme la fortune le vouloit) il eut douze combatz singuliers, esquelz il demoura douze fois victorieux deuant les yeux du bon Roy son pere, & de tous subgetz, qui n'estoyent moins resiouys de la prouësse & vaillance du filz qu'ilz esperoyent vn iour pour Seigneur, que contẽs de la preud'hommie & iustice du pere. Ce filz voyant le bon-heur de son ieune aage, prit congé de son pere pour suyure les auentures, par les païs estranges, ou il fit tãt de prouësses souz le nom du Cheualier libre, que le renom en vint assez de foys iusques en l'Isle de Misloc, sans que pourtãt on sceut que Patrifond fut ce Cheualier qui portoit le surnom de la liberté. Or s'estoit il ainsi voulu nõmer par-ce qu'il n'ayma iamais aucune des belles Princesses qu'il auoit veuës en la cour du Roy son pere, & ailleurs, disãt que ce n'estoit chose bien seante au bon cueur d'vn ieune Cheualier, né pour les hautes & difficiles entreprises, que de s'assubietir à la mercy d'vne foible & inconstante femme. D'autãt (disoit il) que c'est vne trop manifeste folie de se passionner pour vne chose qui ne le merite. Ainsi ce ieune Prince blasphemoit contre la puissance d'amour, combien qu'il fut fort gracieux & bien parlant entre les Dames: en la compagnie desquelles il estoit tres-bien venu, tant pour son lignage, & pour sa prouësse, comme aussi pour sa beauté, & autres perfections que

la nature & ſon induſtrie luy auoient acquiſes en grand' abondance. Apres donc auoir obtenu pluſieurs nobles victoires, & laiſſé maints immortelz trophees en tous les lieux ou il auoit paſſé, ſouz le nom du Cheualier libre, il luy prit enuie de reuoir ſon pere Tichandre, qui long temps auoit eſté ſans ouyr de ſes nouuelles: mais il le trouua beaucoup pluſtoſt qu'il n'euſt voulu. Car Tichãdre qui eſtoit renommé l'vn des meilleurs Roys, & vn des pl⁹ adroitz Cheualiers qui fuſt entre tous les payens, à la priere de la Ducheſſe de Taralle (laquelle l'abuſoit par ſes menſonges, & par l'amour que trahiſtremẽt elle faignoit luy porter) entreprit de combatre tous ceux qui voudroient ſouſtenir le party d'vne Damoyſelle, laquelle ſe diſoit auoir eſté iniuſtement dechaſſee par la Ducheſſe hors de trois chaſteaux de plaiſance, que ſon pere luy auoit laiſſez par ſucceſſion. Tichandre pour mieux executer ſon entrepriſe, partit de ſa cour en habit de ſimple Cheualier errant, ſans prendre autre compagnie que deux ſiens Eſcuyers, auſquelz il ſe fioit comme en luy meſmes : & en peu de temps arriua au chaſteau de la Ducheſſe, la ſupliant ne le donner a cognoiſtre à hõme du monde. Elle le receut fort gracieuſement, parce qu'elle eſtoit tant aſſeuree de la force de ce Roy, qu'elle eſperoit que ſa prouëſſe deuſt ſupleer à la faute de ſon bon droit. Bref Tichandre fit publier le combat, auecque conditiõ que s'il ne ſe trouuoit Cheualier qui le peuſt vaincre durant trois moys (pendans leſquelz il auoit deliberé ſouſtenir le droit de la Ducheſſe) que ce tẽps paſſé la Damoyſelle ne pourroit plus quereller les trois chaſteaux, dont elle ſe diſoit desheritee: Et s'il auenoit qu'il fuſt vaincu, que la Ducheſſe abandonneroit les chaſteaux au bõ vouloir de la Damoyſelle. Le lieu ou ſe deuoit faire le combat, eſtoit vne petite foreſt, au trauers de laquelle y auoit vn droit chemin aſſez large, enuironné de grans cheſnes, qui rendoient vn vmbrage fort gracieux. La foreſt n'auoit plus de longueur qu'il en falloit pour donner vne bonne carriere aux cheuaulx des combatãs: & eſtoit loing de deux lieuës du chaſteau de la Ducheſſe & de la Damoyſelle, de ſorte qu'elle eſtoit cõme en my chemin. D'vn coſté de la foreſt eſtoit la tente du roy Tichandre, de l'autre coſté y auoit vn aſſez grand pauillon pour ceux qui le voudroient venir combatre: & au mylieu de la foreſt des deux coſtez du chemin, y auoit deux autres grandes tãtes pour le Seigneur d'Arlaigne, & quatre vieux Cheualiers, leſquelz auoiẽt eſté eſleuz par la Ducheſſe, & par la Damoyſelle auecques cent halebardiers pour la ſeureté du camp, & pour eſtre iuges des combats. Maints vaillans Cheualiers vindrent là s'eſprouuer auecque leur honte, n'eſtant leur bon droit ſufiſant pour reſiſter à la prouëſſe de Tichandre, lequel neantmoins ne leur fit iamais autre ennuy que de leur faire laiſſer leur eſcuz, qu'il pandoit par ordre aux enuirons de ſa tente. Et par ce qu'il ne s'eſtoit donné autre nom, il eſtoit communémẽt apellé le Cheualier de Taralle par ceux qui cognoiſſoiẽt ſa prouëſſe, leſquelz l'eurent bien toſt fait entendre au Cheualier Libre, qui deſia commençoit à s'aprocher de Miſloc. Luy ayant conceu quelque ſecrette ialouſie contre celuy duquel il oyoit tãt de louanges, apres auoir eſté aduerty de tout ce qui vous a eſté recité cy deſſus, vint vn ſoir heberger au chaſteau de la Damoyſelle desheritee: & auſſi toſt qu'elle luy eut au vray dict ſa iuſte querelle, il delibera combatre le Cheualier de Taralle, pour faire rendre ce qui apartenoit à la pauure Damoyſelle. Et pour vous dire en brief toute la verité de l'hiſtoire, Patrifond ſurnõmé le Cheualier libre, eut combat contre le Cheualier de Taralle, ſon pere incogneu, lequel certainement n'auoit ſon pareil aux armes, ſi luy meſmes n'euſt engen-

engendré celuy qui le deuoit surmonter. Or apres vn long & cruel combat, le filz n'estant moins encouragé pour son bon droit, que par l'acoustumãce qu'il auoit d'estre tousiours victorieux reduysit son pere en telle extremité, qu'il le renuersa par terre tout pasmé, & esuanouy. Mais luy ayant osté l'armet, soit pour l'enuie qu'il eust d'executer entieremẽt sa victoire, ou pource qu'il lui vouloit donner air & lui faire reprendre son alaine plus aysé ment, il fust fort estonné quand il recogneut celuy qu'il auoit vaincu pour son pere, mesmemẽt qu'il le voyoit deffaillir peu à peu, tellement que bien tost il trespassa entre ses bras, auãt que lõ eust pris le loysir d'appareiller aucunement ses playes. La douleur que Patrifond receut de ce desastre, fut si demesurée, que sans iamais plus vouloir retourner aux Palais royaux de son pere, ny à la couronne qui luy estoit destinee, il commença à suyure les lieux solitaires & deserts, mesmement les Isles qui estoient depeuplees d'hommes, esquelles souuent il s'exerçoit cõtre la furie de maintes cruelles bestes sauuages. Et si quelque foys luy prenoit enuie de retourner en son Isle de Misloc soudain il deliberoit tout au contraire de s'en esloigner encores d'auantage, n'estimant que le filz fust digne d'heriter aux biens du pere, lequel il auoit desherité de sa vie. Ainsi faisant la penitence de son peché, fuyoit toutes compagnies, pour mieux obeir à ses douleurs, passant incessamment d'Isle en Isle, & trauersant la terre ferme en toute diligence, si par fortune il la venoit à rencontrer. Or apres autres longs voyages luy estant arriué aux montagnes de la lune, esquelles le Nil prend sa source, il se trouua aucunement plus resiouy que de coustume : & ayant vn peu monté contre les roches, rencontra vne assez belle voute où il y auoit vne fontaine fort plaisante, ce qui l'incita à demeurer là quelque temps, se recreant à la chasse, & aux estudes de l'Astronomie, & de Magie. Mais il n'eut lõg temps demeuré en ce desert qu'il n'eust combat contre vn Griphon & contre vne Lionne, qni auoient acoustumé de venir boire à la fontaine de la voute. Les ayant defaitz auec grand danger de sa personne, il pensoit estre en asseurance, lors que sur le midy estant retiré au fons de sa cauerne, il vid aprocher vne beste de la grandeur d'vne biche, qui vint pareillement boire à la fontaine sans faire autre mal au Cheualier, puis s'en alla. Ceste beste auoit la teste, la queue, & les deux pates de derriere à la semblãce d'vn Lyon : sur le mylieu du dos elle auoit deux ailles asses longues, & les pates de deuant fort crochues, dont le cheualier estima qu'elle deust estre engendree du Griphon & de la Lyonne que naguieres il auoit occis, & qu'elle estoit ieune, pour n'auoir encores la corpulence ny du pere ny de la mere. Au moyen dequoy il delibera de la prendre vifue à l'entree de la cauerne, ce qu'il fit facilemẽt, & la nomma Grifaleõ par ce qu'elle auoit la ressemblance d'vn Griphon & d'vn Lyon. Mais le voyant croistre à veue d'œil, il le sceut si bien apriuoyser, qu'il l'acoustuma à porter premieremẽt la bride en la bouche, & la selle ou plustost vn coissinet sur celle partie du dos, ou les deux ailles commencoient à se ioindre. La bride estoit faite de cordes lesquelles il corda luy mesmes de tendres escorces d'arbrisseaux, & n'ayant la semblãce que d'vn simple cheuestre. Le coissinet estoit tout d'herbes bien entrelassées & ramassées ensemble: puis le Cheualier voyant ce Grifaleon assez puissant commẽça à mõter dessus, & à le promener par la plaine qui estoit au pied des montaignes : ce que le Grifaleon enduroit patiemment volãt quelquefoys biẽ vn iet d'arc à fleur de terre, dont Patrifond estoit fort esmerueillé. Mais estant en sa plaine force, alors il commença à voler en hault trop plus facilement que

s'il eust marché sur la campagne, tellement qu'apres vn lōg vol que Patrifond luy faisoit tournoyer à son plaisir autour de leur repaire, il ne se monstroit non plus lassé que si de tout le iour il ne eust bransle les ailles. Le Cheualier tant pour la confiance qu'il auoit en son bon courage & en sa magie comme aussi pour n'auoir aucune crainte de la mort laquelle il pensoit auoir meritee, delibera auecque l'ayde du Grifaleon changer sa demeure : & de fait s'arma de toutes pieces & s'assit sur le coissinet comme s'il eust esté à cheual, puis laschant la bride au Grifaleon, s'achemina par l'air iusques au soir tout tard qu'il vint heberger en vne petite ville qui estoit sur la riuiere du Nil, ou il fit acoustrer ses armes, & enharnacher sa monture, de selle, d'estriers, & de bride selon que l'estrange façon de la beste le pouuoit permettre. Puis abandonnant la terre retourna en l'air, par lequel il fit tant de diuers pelerinages, voyant souz luy les grands fleuues, les larges mers, & maintes opulentes villes, que finablement il aborda en l'Isle verde, incogneuë à tous mariniers à causes des roches, qui estoyent cachees dans la mer deux ou trois liëues à l'entour. L'Isle en tout tēps estoit telle que son nom le monstre, assez bien fournie de bestes rousses, & de diuerses sortes de bons fruyts, auec plusieurs petites fontaines d'eau douce q̃ font vn assez large ruisseau, lequel arrouse toute l'Isle. Il y a aussi maints beaux bocages entremeslez de quelques grands arbres, rendans vn fort plaisant vmbrage. Patrifond voyant le lieu propre à la vie qu'il vouloit desormais mener, se delibera de passer le reste de ses iours en ce lieu, & choisit pour sa principale retraite, vne cauerne laquelle estoit en vne profōde & obscure forest, en vne vallee, sur le mylieu de l'Isle, ou il auoit acoustumé de laisser ses armes, & son escu, auecques son Grifaleon. Sur l'entree de ceste cauerne il auoit graué certains vers Arabiques, en memoire de son malheur & de sa repentance: lesquelz en brief sens contenoyēt ce qui s'ensuyt:

Voicy le desolé repaire
D'vn filz, que les sorts inhumains
Firent dans le sang de son pere,
Souiller ses ignorantes mains.

Or Patrifond n'ayant la plus part du temps autre chose sur son cueur, que le meurtre de son pere, à fin de purger son peché venoit tous les iours à vne grosse source d'eau, qui estoit vn peu hors de sa forest pres d'vn grand arbre. Là leuant la teste vers le ciel, & faisāt à genoux ses oraisons aux Dieux selon sa religiō, en habit d'heremite, se lauoit les mains, & le visage de l'eau viue, pour le netoyer de son offense. Apres ses prieres quelquesfois il montoit sur son Grifaleon, & s'en alloit chasser es prochaines Isles, à fin de ne depeupler la sienne : puis retournoit sur le soir. Dont il auint que selon sa coustume reuenāt en son isle verde, il salua le prince Agesilan & la Princesse Diane estans demeurez sur la roche marine au mylieu des ondes, apres que leur esquif fut volé en pieces.

Comme Patrifond essaya par diuers enchantemens à iouir de la belle princesse Diane, & des auentures qui en auindrent.

CHAP. LXXXVI.

S'Il vous plaist, mes damoiselles qui lisez ceste mienne histoire, considerer icy le passetemps que prend ce petit Dieu Amour à tourmēter les cueurs humaīs de variables fantasies, & mesmemēt ceux qui lui ont osé nyer en leur ieunes ans l'hommage deu à son empire, ie pēse que ie vous laisseray autant bien persuadees d'otroyer les faueurs de vostre florissante ieunesse, à ceux q̃ pour l'affectiō qu'ilz vous portent, ou leur bōne grace, les mritēt, cōme biē aprises de vostre deuoir, vous ayant mōstré par experience q̃ ceux qui en leur ieune aage se rebellēt cōtre l'amour, sōt cōtraires de lui obeir en leur

leur vieilleſſe, lors que les rides, & le poil griſon, les rendent fort mal auenans aux amoureuſes entrepriſes. Patrifond vous pourra bien ſeruir d'exemple, lequel ayãt paſſé toute ſa ieuneſſe en blaſphemant cõtre la maieſté de Cupidon, ſe ſembloit eſtre reſerué à ſuyure les paſſions de l'amour, lors que ſon infortune l'auroit fait abſenter du monde, l'ayant reduyt en vn deſert ſolitaire, pour y acheuer le ſurplus de ſes miſerables iours. Car vous deuez ſçauoir qu'il s'eſtoit tellement enflammé de la beauté de Diane ainſi qu'il la portoit en l'air: & ſentoit ſon courage tant alteré de ſes nouuelles affections, que toute la nuyt enſuyuante il ne peut prendre aucun repos, & ne fit que ſe lamenter, ſe trouuant d'autant plus deſeſperé de ſon remede, par-ce qu'il croyoit que ce fuſt le mary & la femme qu'il euſt aporté dans ceſte Iſle. Or apres auoir toute la nuyt arroſé ſa paſle face de maintes larmes, & s'eſtant long temps plaint à luy meſme de ce que l'amour le contraignoit d'aiouſter vn forfait d'adultere auecque le meurtre de ſon pere, il delibera quelque choſe qui en peuſt auenir, s'eſſayer à iouïr de la beauté de la Princeſſe, & par-ce qu'il ne vouloit vſer de force & violence, eut recours à ſa magie. Parquoy incontinent que le cler ſoleil eut commencé à reſpandre ſes rayons ſur les beaux bocages de l'Iſle, Patrifond cõmença pareillemeut ſes charmes, tellement qu'Ageſilan ſe reſueillant vn peu deuant la Princeſſe, auiſa vn cerf paſſer deuant la cauerne ou ilz eſtoient couchez: apres lequel ſe mit à courir, auec leſpee nuë (car il n'auoit autres armes) penſant qu'il leur pourroit ſeruir pour eux repaiſtre. Mais tandis qu'il eſtoit en ceſte queſte, la Princeſſe non acouſtumee à repoſer en vn lit ſi dur, ſe reſueilla: & ne voyant point ſon cher amy, ſortit toute eſperduë de la cauerne, pres de laquelle elle vid vn cheual ſellé & bridé: puis eſtandant ſa veuë plus loing, luy ſembla entendre la voix du ieune Prince qu'elle penſoit entreuoir parmy l'eſpoiſſeur d'vn bocage: & ayant vn cheual aupres de ſoy tant à propos, ſans ſe douter quelle creature ce pouuoit eſtre, monta hardimẽt deſſus, le chaſſant à bride auallee celle part ou elle pẽſoit auoir veu Ageſilan. Mais le cerf & le cheual (qui eſtoiẽt deux eſpritz couuerts ſouz vne telle reſſemblance par le cõmandement du magicien Patrifond) eurent tantoſt executé leur office: car le cerf s'eſtãt diſparu, & ayant fait égare le Prince ſans plus ſçauoir en quel lieu il eſtoit, le cheual arriua au bout de l'Iſle pres du ruiſſeau qui la trauerſoit, & faignant auoir ſoif, cõmença à entrer peu à peu dans le ruiſſeau, & ſe iettant tout à coup à trauers les ondes paſſa iuſques dãs la mer en nageant, fort ioyeux d'auoir ſur luy vne tant belle proye. La princeſſe toute eſperduë ne ſçauoit que faire autre choſe, ſinõ ſe tenir ferme ſur la ſelle, car tant plus elle penſoit tirer la bride pour faire tourner le cheual arriere, il s'éfuyoit touſiours plus auãt par la profonde mer. Elle trouſſoit ſa robe au mieux qu'elle pouuoit, de peur de la mouiller, & enleuoit les piedz en hault, eſtans ſes blonds cheueux eſparpillez aux plus doux vens, qui ſembloient s'ebatre entr'eux à les faire mignonnement voleter autour de ſon chef, de ſorte qu'on les euſt dit, & la mer pareillement eſtre tous ententifz à contempler la parfaite beauté de la Princeſſe, q regardoit piteuſement le riuage dont elle ſe voioit touſiours éloingner de plus en plus. Apres que le cheual eut nagé tout le long du iour, il aborda à Soleil couchant en vn lieu ou il abandonna ſa charge entre des roches treſobſcures, pleines de hideuſes & eſpouuentables cauernes. La pauurette ſe trouuant ſeule en ce triſte deſert a l'heure que la nuyt cõmençoit à chaſſer la clarté du iour, elle ioingnit les mains, & tendit les yeux moytes de larmes contre le ciel, cõme ſi elle euſt voulu

accuser le souuerain createur, pour luy auoir ordonné vne tant cruelle destinee, Puis ayant demeuré quelque temps si esperdue que lon n'eust peu iuger si elle estoit viue, ou si c'estoit quelque statué de marbre taillee en ceste façon, se mit à plorer & à gemir fort piteusement, ne se plaignant moins de ses miserables destins, que de l'excellence de sa beauté, qu'elle estimoit estre la cause de ses malheurs. O maudite Fortune (disoit-elle) que te reste-il plus maintenant à me faire pour estre assouuie de mes calamitez, sinon à me priuer de ceste malheureuse vie, laquelle tu m'as desia deux foys gardee entre les ondes, à fin de te garder aussi le moyen de me tourmenter tousiours de plus en plus? Tu m'as éloingnee de la fidelle compagnie de ma mere, & de mon ayeul le grand Roy Amadis, abandonnant ma vie à la mercy des vagues, & maintenãt helàs ie ne sçay à qui tu abandonnes mon hõneur. O beauté, don trop detestable, & duquel ie ne rens plus graces à Dieu, puis que par toy ie sens perir le doux renõ de ma chasteté, auant que d'auoir commis vne tãt execrable offense! car encores que ie ne me soye point laissé vaincre aux volõtez desordonnees, si est-ce qu'estant ainsi vagabonde, il n'y aura desormais celuy qui ne face grand doute si i'auray tousiours biẽ gardé l'hõnesteté acoustumee entre les Princesses de mon lignage. O trop cruelle Fortune! si tu me veux oster mon bon bruyt, si tu m'as fait perdre l'esperãce de plus retourner es maisons Royalles des Roys & Empereur mes parens, & si tu les as, peust estre, fait perir par la tempeste en laquelle ie les ay abandonnez auecque trop peu de consideration, à quelz malheurs astu encores deliberé de me reseruer, si la douleur de ceux-cy m'est trop plus griefue que celle de la mesme mort? Or puis que tu n'as point trouué la fin de mes iours assez cruelle en me faisant enseuelir entre les ondes, ie n'empesche point maintenant que tu ne m'enuoyes quelque horrible beste sauuage de ce desert, qui me deuore car ie me sens desia reduite à telle extremité, que ie ne sçay pl⁹ aucun martire duquel ie ne te remerciet esaffectueusement, moyennant que par luy tu me donnes auecques la fin de ma vie, la fin desiree de mes miseres. Ainsi se pleignoit la belle Princesse, quãd elle vid aparoir à son costé le magicien Patrifond, lequel estoit là arriué long temps deuant elle, s'estant fait porter par des espritz, car il auoit laissé son Grifaleon dans la cauerne de l'Isle Verde: soit par-ce qu'il vouloit venir plustost que la nature du destrier volant ne le permettoit, ou par-ce qu'il n'eust peu le tirer de son estable qu'Agesilan ne l'aperceust, qui estoit lors bien pres de luy quãd il se mit à suyure sa nouuelle amie. Or le magicien ayant vn peu consolé Diane par ces propos, luy dist, Sachez, ma Dame, que tel que vous me voyez, ie suis enfant du Roy de Misloc, autãt bien apris aux sciences cachees, comme bien experimenté au fait des armes. Et si vous auez quelquefoys ouy parler du cheualier Libre, vous le voyez maintenant deuant vous, ayant perdu son ancienne liberté, à fin de l'employer à vostre seruice, auquel ie vo⁹ suplie me receuoir auecque la mesme volonté que ie m'y offre, aumoins si pour vous auor deliuree du naufrage ou ie vous trouuay hier entre les vagues, ie merite maintenãt quelque faueur pour le guerdon de mon bienfait, car en vous sauuant la vie, i'ay mis la mienne en grande angoisse, me sentant embraser d'vn feu à moy incogneu par cy deuãt, mais duquel i'ay desia plus d'experiẽce que ie ne voudrois, par la douce force de vostre diuine beauté. La princesse n'ayãt tant d'égard à son lignage, ny à les autres remonstrances, cõme à la chasteté qu'elle auoit tresrecommandee, luy respondit, Ha, ie ne vous croiray point estre sorty de celle race dont vous vous

vantez,

vantez, ny que vous soyez ce Cheualier Libre, auquel sa pudicité gardee entre les Dames, n'à moins acquis de bruyt par tout le monde, que ses cheualeureuses prouësses, puis que maintenant vous estes si outrecuydé de vous vouloir payer d'vne briefue vie que vous m'auez sauuee, par mon perpetuel deshonneur.

La Princesse vouloit continuer ses lamẽtatiõs en ces tenebres, si le Cheualier ne se fut mis à l'accoller & embrasser par telle violence qu'apres luy auoir desia rauy par force quelques baisers, il luy donna trop plus d'ocasion de resister par effet, que de se deffendre de paroles.

Mais qu'eust peu faire à la longue ceste foible Princesse contre les efforts d'vn preux Cheualier tant enflammé de son amour, & ne passant que de bien peu la fleur de son aage viril. Elle s'estoit desia si long temps deffenduë de tout son peu de pouuoir, qu'elle estoit presque hors d'alaine, laissant à son nouuel amoureux bonne esperance de la prochaine victoire, quand elle vid passer aupres de la roche ou elle estoit, vn brigantin, dans lequel y auoit vn peu de feu, & quelques gens armez deuers la prouë, qui s'en retournoyent du dãger ou la tempeste des iours precedens les auoit iettez. Incontinent que le Cheualier les eut aperceuz, de honte il abandonna sa prinse : mais la Princesse se voyãt desliee d'entre ses bras courut incontinent sur le riuage, & s'escria à ceux du brigantin : Helàs! gens de bien, si lõ peut encores trouuer quelque pitié en ces desers, ie vous suplie secourir vne pauure Damoyselle que lon veult violer. Elle n'eut si tost acheué ces motz que le vaisseau estoit desia à bord, dans lequel elle se ietta, pensant y trouuer des Cheualiers, & non des corsaires, lesquelz toutes-foys ne faisoyent autre mal sinon que d'enleuer toutes les vierges qu'ilz pouuoyent rencontrer. A l'entree du brigantin ilz demanderent à la Princesse s'il n'i auoit autres femmes dans ceste Isle. Elle respondit que non, ains seulement vn Cheualier lequel l'auoit voulu forcer. Adonc les coursaires reprindrẽt incontinent la route qu'ilz auoyent laissee, abandonnans Patrifond en grand ennuy, lequel neantmoins se consola peu à peu, estimant que toutes ces choses estoyent auenues, par la volonté des Dieux, à ce qu'il n'eust à commettre vne telle offense. En ces pẽsees rapella ses espritz & celle nuyt mesmes retourna en l'Isle Verde dans sa cauerne acoustumee. Mais il se trouua fort estonné, quand il vid que lon luy auoit pris son Grifaleon & ses armes lesquelles estoyent enchantees de telle façon qu'il estoit impossible les faucer. Car vo⁹ deuez sçauoir que soudain qu'Agesilã se fut aperceu de l'absence de sa Dame, il cuyda forcener de despit, tant par-ce qu'il se doutoit bien que lon luy auroit enleuee comme aussi par-ce qu'il auoit deliberé de la prier ce iour mesme de donner quelque allegeance à ses passions, esperant faire par vne petite force, ce que ses grandes prieres luy denieroyent. Or se voyant abandonné d'elle, apres plusieurs & diuerses complaintes, & l'ayant cherchee par toute l'Isle, il arriua par fortune en la cauerne de Patrifond, & trouua ses armes & son Grifaleon. S'estant reuestu de ce bõ harnoys, & ayant tiré le Grifaleon dehors. il fust fort effrayé de sa façon. Mais la beste qui sembloit estre ioyeuse de tomber entre les mains d'vn si bon Cheualier, se monstra si fort obeissante, que le ieune Prince luy ayant mis la bride, monta dessus en la façon que le iour au parauant il l'auoit veu cheuaucher à son maistre, tellement qu'on l'eust facilemẽt pris pour Patrifond. Puys ayant essayé à petites traites la volee du cheual, d'vne hardiesse iointe auecque la necessité & l'enuye qu'il auoit de trouuer sa Dame, il lacha la bride à son destrier, lequel prit premieremẽt la course en terre, puis peu à peu commença à s'enleuer au ciel, en la mes-

mesme façon que lon voit les grues passagieres premierement marcher par grãde roydeur quatre ou cinq pas, puis s'enleuer de terre, ores d'vne brasse, ores de deux iusques à ce qu'estans toutes arrãgees hautement au ciel, elles monstrent la grande vistesse de leur vol. Ainsi le Grifalcon s'enleua en l'air auec le Prince Agesilan n'estant Patrifond si douloureux de sa perte, qu'il ne s'apaisast assez facilement, disant que les Dieux luy auoyent enuoyé vn tel mechef, pour le punir de la force qu'il auoit voulu faire à vne vierge de sang Royal, & de haute & noble lignee, comme il auoit entendu par ses doleances. Or le laisserõs nous dans son Isle mener sa vie solitaire, & dom Agesilan voler tout au plus pres des nuës, à fin que nous puissions suyure la Princesse Diane, & vous reciter qui estoyent les coursaires, lesquelz élognez de leur route par la tempeste l'auoyent deliuree d'entre les mains de Patrifond, pour metre sa vie en vn pareil danger, comme estoit alors son honneur.

Du cruel sacrifice qui se faisoit au Dieu Teruagant en l'Isle Desolee, ou les coursaires auoyent emmené la Princesse Diane.

CHAP. LXXXVII.

EN celle grande mer ou la tempeste auoit tãt tourmenté la nef du Roy Amadis, y eut anciennement vne Isle qu'on apelloit la Desolee. Les habitans croyoyent au Dieu Teruagant, & à ceste raison on luy auoit erigé vn beau temple, dont l'entree regardoit sur le riuage de la mer qui n'estoit guieres loing de là. En celle Isle y eut iadis vn Roy homme de bien, & se gouuernant fort honorablement en son Royaume, mesmement en l'estat de iustice: Il auoit vne femme nommee Theiphile, non moins renommee pour sa beauté, que son mary pour sa preud'hommie. Or dit-on selon la plus commune renommee, qu'vn iour tandis que chacun estoit en priere dans le temple, le Dieu Teruagant s'enamoura de ceste belle Dame : & neantmoins cacha son amour quelque temps, pour quelquefois le descouurir auecque plus grande violence : car ne pouuant plus celer le feu auquel il se sentoit consumer, manda par ses prestres, au Roy, qu'il luy enuoyast sa belle Theiphile, par ce qu'il luy vouloit faire l'honneur d'auoir sa compagnie, comme de celle qu'il aymoit & estimoit grandement pour la perfection de sa beauté. Les prestres remonstrerent en leur message le bien qui pourroit auenir à toute la lignee, de laquelle vn si grand Dieu auroit daigné prendre l'acointance. Mais le Roy courroucé par grande ialousie, & ne voulant moins garder son bon droit, qu'il auoit acoustumé de garder celuy d'vn chacun, respondit aux Sacrificateurs, ie croyrois plustost que quelqu'vn de vous par vn apetit desordõné, voulust souz telle couuerture souiller la chasteté de ma femme, que ie ne penserois seulement, qu'vn si grand Dieu comme celuy lequel nous adorõs tous ensemble, voulust entacher sa diuinité d'vn tant execrable adultere. Allez donc, malheureux, & aprenez desormais à ne couurir voz meschancetez souz vn tel blaspheme, si vous ne voulez en receuoir le chastiment condigne à vostre demerite. Les prestres estõnez de ces paroles, les raporterent au Dieu Teruagant, lequel (apres auoir enuoyé trois autres messages sans auoir eu meilleure responce qu'au premier) entra en grand courroux, & ordonna que tout le peuple fust assemblé au Temple, ce qui fust fait incontinent, puis ayant par ses prestres remonstré son vouloir, & la rebelliõ du Roy, apres diuerses menaces si le peuple ne luy portoit obeissance, commanda que par force d'armes on luy amenast au mesme instant la belle Theiphile. Le peuple n'ayant esgard à autre chose qu'à exe-

executer la volonté du Dieu, courut soudain au logis du Roy, & luy enleuerent sa chere espouse par force, s'essayans à l'emmener deuers le Temple. Son mary forcené de colere, print secretement vne courte espee souz sa robe, & deuançant le peuple à l'entree du Temple trencha la teste à son aymee Theiphile, luy sauuant son honneur par la perte de sa vie: puis à fin d'euiter la fureur, & la force que le peuple luy appareilloit, se passa l'espee au trauers du corps vengeant la mort de son espouse par la sienne. Que vous diray-ie du Dieu Teruagant? sinon qu'il fut si fort enragé contre son peuple par-ce qu'il n'auoit sceu executer sa volonté, que l'espace de trois iours il ne fit autre chose que pẽser par quel moyen il se pourroit venger de ceste offense. A la parfin estimãt la peste, & la famine, estre trop petites punitions, il delibera les priuer entieremẽt de repos, & de tout plaisir: & tout incontinent enuoia vn si grãd nõbre de Farfadets en toute l'Isle, qu'en bref ilz eurent abatu vne grand' partie des maisons, excepté les cheminees que ilz se reseruoyent pour leur demeure. La nuyt ilz venoyent descouurir ceux qui reposoyent, les iettans tout à plat sur le plancher, & s'essayans quelque fois de forcer les filles, & les femmes qu'ilz trouuoyent en leur chemin, sans auoir honte de personne. Le iour ilz couroyent apres les troupeaux, tuoyent les beufz, trepignoyent les iardinages, & faisoyent autres infiniz maux, tellemẽt qu'en bref ilz eurent reduitz tous les habitans de l'Isle en si piteux estat, que la mort leur eust esté beaucoup plus gracieuse qu'vne si miserabile vie. Apres auoir ainsi esté tourmentez, & affligez par vn long tẽps, ilz firent diuers sacrifices au Dieu Teruagant, le supplians rapaiser son ire, ou leur donner quelque autre penitẽce pour les purger de leur forfait. A la fin de leurs prieres l'oracle du Dieu respondit que tous les iours ilz luy offrissent au pied de la roche, qui estoit sur le bord de la mer, pres de son Temple, vne femme ou vne fille, & qu'ilz continuassent celle offrande, iusques à ce qu'ilz en eussent trouué vne, qui luy fust autant agreable comme celle qu'ilz luy auoyent laissé meurtrir, autrement qu'ilz n'esperassent aucune fin à leurs calamitez. Depuis ceste cruelle responsе, la coustume continua tousiours en ce païs, d'offrir & atacher chacun iour au pié de la roche, vne fille, ou vne femme des plus belles que lõ peust choisir pour cõtenter le Dieu Teruagant: ce qu'ilz n'auoyent encores peu faire, car autant que lon luy en offroit, il enuoyoit vn horrible monstre, lequel les venoit deuorer incontinent, comme n'estant plaisantes au Dieu. Ainsi les habitans de l'Isle perdirent presque toutes leurs fẽmes, & leurs filles, de sorte qu'ilz furent contrains d'enuoyer trois galeres bien equipees sur mer, en diuerses parts, pour continuer leur cruelle coustume. A raison dequoy leurs coursaires s'en alloyent iour & nuyt desrobans & enleuans toutes celles qu'ilz pouuoyẽt trouuer, ou si leur force n'estoit suffisante, ilz les achetoyent, ou abusoyẽt par quelque tromperie. Ainsi vaguans par diuerses mers, vn de leurs brigantins poussé par la tempeste estoit abordé au lieu ou Patrifond vouloit iouyr par la Princesse Diane qu'ilz prirent en leur vaisseau selon qu'il vous a esté dit, l'emmenerẽt en leur Isle, ou ilz la renfermerent en vne spacieuse prison plaine d'vn grand nombre d'autres miserables femmes, vouees à la pasture du monstre. Par auenture que la beauté & bonne grace de la Princesse peut retarder quelque temps ceste barbare nation de leur cruauté accoustumee, mais le sort estant retombé deux ou trois fois sur elle, les sergens vaincuz par leurs loix, l'emmenerẽt, & à la façon des autres l'attacherent toute nuë contre la froide roche sur le bord de la mer pour en repaistre le monstre espouuentable.

O trop cruelle fortune! eſt il poſſible que tu ayes tant de puiſſance ſur les choſes humaines? As-tu bien peu d'auoir le courage d'abandonner vne tant belle Princeſſe à vne ſi grande cruauté? Oſes-tu bien preſenter ceſte tant douce & delicieuſe viande digne ſeulement de la table des Dieux, à l'horrible gueule de ceſte furie infernale? Helas celle grande beauté qui auoit fait armer les plus grãs Roys & Princes de l'Orient pour ſon amour, & qui tant de fois auoit fait enſanglãtir les campagnes du ſuperbe ſang de Ruſſie, & qui pouuoit encores faire embraſer vne ſeconde Troye, eſt tellement abandonnee de tout ſecours, qu'elle n'à perſonne à l'entour d'elle qui ſeulemẽt la puiſſe conſoler d'vne parole. Ie vous diroys l'extreme angoiſſe, les tendres larmes, les piteux regretz, & les douloureuſes plaintes dont les meſmes habitans de l'Iſle ſembloyent accuſer l'iniuſtice de leur cruel Dieu, lors qu'ilz virent la Princeſſe tremblante aſſiſe ſur la froide roche, en attendant vne mort la plus abominable qu'il ſeroit poſſible de penſer: mais la douleur, & la compaſſion que ie reçoy de ce tant malheureux deſaſtre, me contraignent à laiſſer ces propos iuſques à ce q̃ i'aye receu nouuelles forces, pour mieux ſuporter mon ennuy.

Comme la tempeſte renuerſa le Prince dõ Rogel dedans vn gouffre de mer, au grand regret de l'Infante Sidere, & de dom Brianges de Beocie, & de ce qui en auint.

CHAP. LXXXVIII.

AV meſme temps que la flotte du Roy Amadis fut tant tourmentee & combatuë de la tempeſte, la nef ou eſtoit dom Rogel, dom Brianges, & les Infantes de Perſe fut ſi furieuſement aſſaillie de l'orage, qu'il s'en fallut bien peu qu'elle ne fut effondree & enfoncee Finablement apres que la tourmente eut fait ſes effortz l'eſpace de quatre iours, & quatre nuytz, chacun eſtãt embeſongné pour reſiſter à la fureur des vẽts qui cõbatoyent dans vn gouffre, le Prince dom Rogel tenant vne des cordes du maſt, fut emporté par vne vague, & renuerſé dedans la mer, d'autant que la corde qu'il tenoit rompit en pieces, tellement qu'il demeura d'vn coſté du gouffre, & la Nef s'enfuit de l'autre. Vous pouuez penſer ſi l'Infante Sidere & le Prince de Beocie receurent grand ennuy de ce mal-heur impourueu bien vous aſſeuré-ie que l'Infante ce fut iettee apres ſon cher Rogel, ſi la frayeur qu'elle euſt le voyant tomber, ne l'euſt pareillemẽt fait tõber toute paſmee dans le giron de ſes deux ſœurs. Dom Brianges à toute force cryoit aux mariniers de guider la nef vers le lieu ou dom Rogel eſtoit tresbuché à fin de le ſecourir, mais il leur fut impoſſible tant pour la tempeſte qui les deſtournoit, cõme auſſi pour ne ſçauoir en quelle part eſtoit cheut le Prince, lequel ilz n'auoyẽt onc ſceu reuoir depuis qu'ilz l'auoyent premierement perdu de veuë. Alors dom Brianges eſtimant qu'il fut pery, commença tellement à ſe deſconforter, plaindre, & l'amenter que tous ceux qui eſtoyent dans la nef en eurent grand' cõpaſſion, & tantoſt apres l'Infante Sidere retournant à ſoy, eſparduë de l'extreme douleur & fondant en larmes, diſt auec grand trauail: Suis-ie doncq née en ce monde à fin d'eſtre malheureuſe toute ma vie, & de rendre encores malheureux ceux qui s'employent en ma faueur?

O Dieux cruelz! pourquoy m'auez vous mis hors de ſeruitude, ſi celuy qui eſtoit autheur de ma liberté deuoit par mon moyen eſtre fait eſclaue de la mer? Helàs! ie cognois bien maintenãt q̃ vous ne m'auez miſe en eſtre, ſinon pour me faire ſouffrir des douleurs trop pl'rigoureuſes q̃ la meſme mort. Mais ſi eſpere-ie bien toſt rõpre l'ordre de ma cruelle deſti-

ſti-

ſtinee,& mettre vne fin cõtrainte à mes infelicitez, en auançant la fin de ma vie. Auſſi ſerois-ie trop ingrate, voire ennemye de toute pitié, ſi ie vouloys auoir la fortune plus fauorable que celuy qui à mon ocaſion eſt tombé en ſon dernier malheur. Puis dõc qu'il eſt enſeueli entre les vagues, ia aux Dieux ne plaiſe qu'il demeure ſeul inhumé en vn ſi large tombeau, car veu qu'il m'a tenu ſi fidelle cõpagnie en viuant, c'eſt bien raiſon que ie l'acompagne en mourant. A ces motz elle ſe leua comme forcenee, preſte à ſe ietter dans l'eau, ſi dom Brianges & ſes deux ſœurs ne l'euſſent retenuë bon grê malgré, la conſolans au mieux qu'il leur eſtoit poſſible, encores que eux meſmes n'euſſent guieres moindre beſoing de conſolation. Toutesfois ilz ne ſceurent tant faire, qu'elle ne demouraſt euanouie plus de deux heures, ſans ſe remuer ny peu, ny prou, non plus que ſi elle euſt paſſé de ce monde en l'autre : & encores en retournant de paſmoiſon elle ſe troua tant ſurmontee de la douleur, & ſon eſprit en ſi grande confuſion que long temps apres, vne fieure continuë & freneticque la tint, ſi aſpre, & vehemente, qu'aucune cognoiſſance ne luy eſtoit reſtee. Ainſi la miſerable Infante ne ceſſoit de reſuer & rauaſſer, monſtrant aſſez par les in conſtans propos qu'elle tenoit de dom Rogel & de ſon deſaſtre, combien ſon eſprit eſtoït debilité, & ſa fantaſie troublee. Ce pendant dom Brianges voyant le Nocher, & ſes matelotz, preſque tranſis de grande crainte, abandonner leur deuoir, & ietter maints crys lamentables cõme n'atendans que leur prochain naufrage, commanda aſſez rudement que chacun repriſt ſon ofice, chaſtiãt de paroles, & par effet tous ceux qui ſe trouuoient oyſifz deuant luy. Et pour leur donner plus de courage, luy meſmes commença à leur ayder, monſtrant vn regard ſi aſſeuré, que chacun prit cueur: & ainſi tous enſemble s'eſuertuerent de ſorte que ſur la mynuict enſuyuant, ilz ſe trouuerent à l'abry d'vne haute couſte, ou les flotz & les vens ne leur faiſoient que biẽ peu de nuyſance. Au moyẽ dequoy le pilote voyant le lieu propre pour atendre l'oportunité de nauiguer, fit ieter les ancres, & diſt à dom Brianges & aux Infantes que chacun ſe pourroit biẽ repoſer qui voudroit, iuſques au iour qu'ilz auroient auiſé le lieu auquel lon pourroit prendre port dans l'Iſle prochaine. Mais dom Briãges s'en retourna vers l'Infante Sidere, & la voyant en telle angoiſſe, & penſant ſon compagnon eſtre noyé, ne ceſſa de ſe paſſionner & deſconforter iuſques au matin qu'il ouyt aſſez loing vne voix plaintifue & douloureuſe: partant pour ſçauoir que c'eſtoit, deſcendit en vn petit eſquif, & ramant le long de la couſte, aperceut ſur vn coupeau de roche qui regardoit ſur la mer vne Damoſelle veſtuë richemẽt à la Sarmatique & tenant l'eſpee penduë en eſcharpe en la meſme façon que Daraïde la ſouloit porter. Ceſte Damoiſelle, qui eſtoit preſque Geante, ne penſant eſtre veue de perſonne, ſe plaignoit & lamentoit fort piteuſement, à raiſon dequoi dom Briãges ſe voulut tenir vn peu loing pour eſcouter ſes plaintes: mais il n'eut ſi toſt fait ceſſer les rames, que la Damoyſelle comme deſeſperee ſe lança furieuſement dans la mer, la teſte la premiere, deſcouurant à l'œil par celle follie, la rage qui la tourmentoit. Alors le bon Prince prenãt cõpaſſion d'vn tel meſchef, fit voguer ſon eſquif le plus haſtiuement qu'il peut, au lieu ou elle eſtoit tõbee, & la ſceut ſi bien ſecourir qu'il la tira dans ſon vaiſſeau à la ſeconde foys qu'elle aparut deſſus la mer. Mais la Damoyſelle en lieu de le remercier de ſon ſecours l'euſt volontiers outragé de paroles, ſi l'abõdance de l'eau qui luy regorgeoit par la bouche, ne luy euſt defendu le parler, auecque l'aprehenſiõ de la mort que deſia elle auoit engrauee au cueur, & repreſentee au viſage.

O Dieu

O Dieu (dist lors dom Brianges) & en quelle malheureuse cōtree sommes nous venuz ? Helàs ! mon cher compagnon dom Rogel est pery par la force de l'orage, & ie voy que maintenant ceste belle damoyselle se veult noyer de son bō gré. Le Prince de Beocie acheuant ces mots, hucha à ceux de sa nef qu'ilz vinssent celle part, d'autant qu'il voyoit assez pres de là, vn endroit assez propre pour prendre port, & luy mesmes passa deuant auecque son esquif, & descendit en terre. Autant en firent ceux de la nef lesquelz aians dressé quelques tātes & pauillons, dom Brianges donna la Damoyselle incogneuë en garde aux deux plus ieunes Infantes, pour la traicter auecques leur sœur le mieux qu'elles pourroient, puis il employa tout le surplus de ce iour à plaindre l'infortune de son compagnon, qu'il estimoit perdu, encores que le contraire fust verité, car estant tombé dans la mer, il s'ayda si biē des bras & des iambes, qu'il vint aborder en nageant en la mesme Isle ou le Prince de Beocie auoit pris port, combien que ce fust assez loing de là. Ainsi dom Rogel eschapé du peril, s'en vint tout goutant, à pied, & sans aucunes armes, en vne petite forest assez pres du riuage de la mer, ou il trouua qu'elque fontaine d'eau douce, pres de laquelle il s'asseit pour se reposer: mais il n'y eut guieres demeuré qu'vne tresbelle dame vestuë de dueil, & fort biē acompagnee de cheualiers & de damoyselles, vint passer par là, & cognoissant par les habitz de dom Rogel, encores qu'ilz fussent tous deschirez, qu'il estoit estranger, luy demanda qui l'auoit conduyt en ce lieu, qu'il queroit, qui il estoit, dequoy il se mesloit, & s'il auoit point faute de chose qui fust en sa puissance. Madame (respondit dom Rogel) ie suis Cheualier natif de Grece, icy poussé par la tempeste, n'ayant moindre besoing de consolation en mes infortunes, que de secours en mon indigence. Ie ne sçay (dist la Dame) si ie vous pourray assez bien consoler en voz infortunes, mais ie vous asseure bien que l'indigēce ne vous causera aucun ennuy en ce miē royaume. Ainsi passa la belle & gracieuse Royne, & cōmanda à vn sien maistre d'hostel, prendre le Cheualier Grec en croupe, & incōtinent qu'il seroit arriué au logis, luy donner cheual, & armes, & tout ce qui luy pourroit estre necessaire pour l'entretenir en son premier honneur. Ce qui fut fait entieremēt: mais quelque gracieuseté dont lon peust vser enuers dom Rogel en la maison de la Royne, la douleur de se voir esloigné de l'Infante Sidere luy donnoit tel ennuy, qu'il ne reposoit nuyt ny iour, & ne cessa d'aller tousiours en empirant, iusques à ce que la presence d'vne nouuelle amye luy eust fait oublier l'absence de l'autre. Ce pendant il atendoit l'oportunité de son depart, ou de monstrer sa haute cheualerie en quelque vertueux acte : dont il eut bien tost trouué l'ocasiō telle qu'elle vous sera deduyte, apres vous auoir premierement recité ce qui auint à dom Briāges, lequel nous auons laissé dans sa tante sur le riuage de la mer auecque les Infantes de Perse.

Comme la Damoyselle que dom Brianges auoit empeschee de se noyer, luy desroba son cheual & ses armes : & de l'ocasion qui le fit separer des Infantes de Perse pour aller en la cité de Gamal.

CHAP. LXXXIX.

LA maladie de l'Infāte Sidere, la mer tempestueuse, & la perte de dō Rogel, furent ocasion que le Prince de Beocie demeura plusieurs iours dedās ses tantes, en atendant le temps propre pour nauiguer, ou quelques bonnes nouuelles de son compagnon : car encores qu'il l'eust veu tomber dedans l'eau, il ne pouuoit croire que Dieu tout puissant eust voulu laisser vn si excellent personnage enseuely

enseuely dessouz les ondes, sans autre plus honorable sepulture. Or vn soir que le Soleil commençoit desia à faire place aux tenebres de la nuit, en se promenant tout pensif autour de sa tante, il apperceut deux veneurs habillez assez estrangement, & tous effeminez de visage & de contenance, tellement qu'ilz ressembloient quelques vieilles matrosnes ainsi desguisees en hommes. Adonc pour leur impourueuë arriuee le Prince se souuint de s'enquerir à eux en quelle terre il estoit, & dissimulant sa douleur, les salua, & leur dist, Ie vous prie, mes bons amys, me dire comme s'apelle ceste contree. Les veneurs luy ayans rendu fort gracieusement son salut, respondirent, Sachez, seigneur Cheualier, que vous estes en l'Isle de Canabee, dont vne tresbelle Dame nommee Florelle, est Roine, vous asseurant que si vous l'allez trouuer en sa cité de Gamal, elle vous fera tout le bon traitement qu'il luy sera possible, car elle a acoustumé de faire grand honneur aux Cheualiers errans, comme vous estes, & mesmement aux estrangers. Partant s'il vous plaist venir auecques nous (car nous sommes de sa maison) vous pouuez vous asseurer de nostre promesse, & si nous ferez vn singulier plaisir, d'autant que vous pourriez par auanture consoler la Royne nostre maistresse du dueil qu'elle meine, pour la mort de son feu mary, qui est decedé il y a vn mois ou enuiron, & pour quelque autre défortune qui luy est encores auenu ces iours passez. Ie vous remercie (dist dom Briãges) car pour ce soir ie ne pourrois abandonner ma compagnie: mais ie vous prie me dire quel est ce déffortune de la Royne, & si en ce païs se trouuent quelques auantures, ou les hommes courageux puissent esprouuer leur prouësse. Assez, assez (dirent les veneurs) pourrez vous trouuer de rencontres en ces prochaines forestz: mais tout ainsi qu'elles sont plaines d'vmbre & d'obscurité, aussi les haultz faitz d'armes qui s'y font demeurent obscurs & sans aucune louange: parquoy il seroit beaucoup meilleur de vous emploier en lieu ou vostre vertu fust cogneuë à tous, à fin que le peril & le trauail fussent suyuis de quelque bonne renommee. Et s'il vous plaist faire essay de nostre vertu, nous vous dirõs bien vne des plus belles & hasardeuses entreprises que vous sçauriez desirer: car si vostre hardiesse & puissance vous otroyent l'heur d'en venir au dessus, vous aurez remedié à l'Infortune nouuellement auenu à nostre Royne, & si aurez gaigné autant d'honneur qu'autre duquel nous ayons encores ouy parler. Alors dom Brianges conuoyteux de sçauoir quelle auanture ce pouuoit estre, leur dist, Sur mon Dieu, mes bons amys, ie serois fort ioyeux de pouuoir m'emploier en lieu ou ie fisse quelque agreable seruice à madame Florelle vostre maistresse, & vous prie me raconter au long l'entreprise dõt vous parlez. Sachez donc, sire Cheualier (dirent les veneurs) que ceste Isle naguieres estoit peuplee d'Amazones, femmes tresadextres à la guerre, mesmement à tirer de l'arc: & de leur temps n'estoit permis aux hommes de porter les armes en ceste Isle, ny d'administrer la iustice, ains ne s'entremesloient d'aucunes affaires, viuans oysifz & paresseux sans auoir soucy de chose quelconque, sinon de se tiffer & mignarder cõme plusieurs d'entre nous font encores maintenant.

Or telle coustume à duré iusques à ce que Zahara Royne de Caucase, eut mandé que lon luy enuoyast iusques à quinze mille femmes archieres, pour secourir Abra Royne de Babilone à l'encontre de Lisuart de Grece, & de l'Imperatrix Axiane, lors que la guerre fut menee si cruelle d'vne part & d'autre deuant Trebisonde. Car alors tant de femmes allerent au mandement de Zahara, que les hommes demeurerent presque seulz, tellement qu'ilz entreprindrent d'vsurper le gouuer-

uernement des villes & le maniment des affaires, ſelon la couſtume des autres regions. A raiſon dequoy il y eut quelques legieres eſcarmouches dreſſées entre les hommes, pour ſe mettre en plaine liberté, & entre les femmes, pour conſeruer leur ancienne préeminence. Mais ce diſcord dura bien peu : car toute la guerre fut incontinẽt apaiſée, au moyen de l'amour que Filogene capitaine des hommes, & Andragathe, lors Royne des femmes, & mere de noſtre maiſtreſſe, ſe portoient l'vn à l'autre, de ſorte que leur mariage moyenna vne ferme & ſtable concorde, auecque condition que les hommes & les femmes domineroient egalemẽt en tout & par tout, excepté que les enfans maſles n'heriteroiẽt point au Royaume, ains ſeulement les filles, qui feroient leurs marys Roys ſi bon leur ſembloit de ſe marier : & au ſurplus demeurerent en leur entier toutes les anciennes loix de l'Iſle, entre leſquelles y en a vne qui commande que tout homme lequel aura eu la compagnie d'vne femme, non eſtant ſon eſpouſe, encores qu'elle fuſt conſentante au fait, ſoit ietté dedans les vifues flammes pour le chaſtiment de ſa temerité, & punition de ſon offenſe. Or le malheur à voulu que le frere de la Royne Florelle, ayt eſté acuſé ces iours paſſez d'auoir forfait cõtre ceſte loy, par vne Damoyſelle Geante nommée Larmelle, laquelle auecque trois autres Geans de ſa paranté, à entrepris le combat ſur ceſte querelle, contre les quatre qui oſeroient defendre le iouuenceau Royal. Et par ce qu'il eſt tant beau, & de ſi bonne grace qu'il eſt impoſsible de plus, la Royne ſa ſœur l'ayme comme ſa propre ame, car c'eſtoit toute ſa conſolation apres auoir perdu Neophone ſon mary. A raiſon dequoy elle à fait publier que ſi dedans le quinzieſme de ce moys, il ſe trouue quelques perſonnages qui eſtaignent la calumnie impoſée à ſon frere, elle leur donnera recompenſe condigne à leur merite, & promet à çelui qui entre tous aura le mieux fait ſon deuoir, de le tenir auec elle comme Roy, & luy donner la meſme puiſſance, excepté ſeulement le mariage, d'autant que pour lamour de ſon feu mary, elle ne pourroit auoir le cueur d'experimenter les ſecondes nopces: Et s'il ne ſe trouue perſonne qui preigne le combat pour ſon miſerable frere, qu'elle obeira à la rigueur de ſes loix, & s'eſſayera à prendre ſes malheurs en patience. Voylà ſire Cheualier vne entrepriſe digne d'eternelle gloire, & s'il vous plaiſt vous y trouuer vous voyez d'icy le donion du Palays: mais par ce que le chemin eſt tortueux il, vous fault prendre voſtre chemin l'orée de ceſte prochaine foreſt, car eſtant ſur la petite combe que voila, vous commencerez à deſcouurir les murs de la cité de Gamal, en la grand' place de laquelle vous pourrez pour le moins voir la iuſtice qui ſe fera du miſerable iouuẽceau, ſi ſon innocence, & l'ordre de cheualerie ne vous peuuent eſmouuoir à faire d'auantage pour lui. A tant les veneurs ſe teurent & commençoient à s'en aller, mais dom Brianges tout esbahy de la nouueauté du fait les ſuyuit aſſez loing, & demeura aucunement penſif en ſoy puis diſt en grand' colere, Maudites ſoiẽt les malheureuſes creatures qui ont peu inuenter ſi malheureuſes loix : & fault-il donc qu'vn iouuenceau pour auoir donné plaiſir à vne Dame, en reçoiue la mort pour recompenſe? Soit vray, ou non que le frere de voſtre Royne ayt fait ce, dont il eſt accuſé, ie ne m'en ſoucie point, & ne veux aſſeurer ny l'vn ny l'autre : car ne ſachant la verité, ie pourrois prendre querelle pour vne menſonge : mais tant y a que ie maintiendray contre tous, que vn tel acte ne merite vne ſi cruelle mort, & que ceux furent iniuſtes, ou hors de leur ſens, qui eſtablirent telle loy : partant, qu'elle ſe doit reuocquer comme inicque, ou corriger de ſorte que elle

qu'elle ne soit point du tout à l'auantage des vns, & à l'entiere ruine des autres. Si vne pareille ardeur, si vn mesme desir, si vne semblable affection, enflamment en amour les femmes & les hommes, pourquoy est-ce que lon deffendra l'vn aux hommes, & qu'on le permettra aux femmes ? C'est vne folie manifeste, & vous asseure, mes amis, que telle iniustice ne deuoit point estre enduree si long temps, & m'essayeray demain fusse-ie seul contre les quatre, à faire abolir celle malheureuse coustume. Telles & plusieurs autres paroles dit dõ Brianges, selon que la collere luy commandoit, & les veneurs consentans à son dire luy donnerent le bon soir ponr retourner à la maison de leur maistresse, tres-ioyeux de lui porter ces bõnes nouuelles. Mais sachez que la Damoyselle qui s'estoit iettee dans la mer, & à qui tout ce faict touchoit de pres, auoit fort ententifuement escouté les paroles des veneurs, mais non la respõse du Prince, d'autant qu'il estoit trop loing de la tante. A raison dequoy ne pẽsant que luy seul osast entreprendre le combat contre quatre, elle se leua sur la minuyt tandis que lui & les Infantes reposoyẽt d'vn profond sommeil, & s'en vint tout bellement dans le pauillon ou estoyent les armes & le destrier de dom Briãges, puis s'estant armee au mieux qu'il lui fut possible, mõta à cheual sans rien oublier des armes du Prince, finon l'espee pat-ce que la sienne luy sembloit meilleure. Ainsi s'en alla en grande silence, tellement que l'on ne s'ẽ aperceut iusques au lẽdemain matin, que dom Briãges se voulut armer pour aller secourir le frere de la Royne: mais ne trouuant point ses armes, ny la Damoyselle, il pensa incontinent qu'elle les luy auoit desrobees, & se souuint des tours du Fraudeur des ruses. A l'ocasion dequoy il delibera prendre vn des cheuaux des Infantes, & son espee seulemẽt esperant trouuer tout ce qui luy seroit necessaire dans la cité de Gamal. Toutesfois auant que partir il alla visiter l'Infante Sidere laquelle il trouua en assez bonne disposition, si la douleur luy eust donné quelque relasche, & la consolant au mieux qu'il luy estoit possible, luy demanda comme elle se portoit Helas mõsieur (respondit elle) ie me trouue beaucoups mieux que ie ne voudrois, car les Dieux me font grand tort qu'ilz ne me laissent mourir, veu que ie n'ay plus aucune ocasion de viure. Ayez bõ courage (dit dom Brianges) car ie ne puis croire que mõ cousin dom Rogel ne soit en vie veu le bon-heur qui à tousiours acoustumé de l'acõpagner. Ie vous croyrois (dist l'infante) si i'osois adiouster quelquefoy à ce que i'ay songé ceste nuyt : car il m'estoit auis que ie le voyois dedans vn bel arbre, auquel y auoit vn beau fruyt, sans qu'il eust aucun soucy d'en gouster: toutesfois finablement il s'en est aproché & en a gousté plusieurs fois, puis est descendu de l'arbre pour retourner vers moy, & lors ma semblé que le beau fruyt estoit tombé en terre tout flestri. Cest arbre (dit dom Briãges) auquel vous l'auez veu est quelque petit vaisseau qu'il aura rencontré pour se sauuer, ioint que souuentesfois ie l'ay veu nager autant bien, que lõ sçauroit croire. A tant dõ Brianges print congé de l'Infante, luy promettant d'estre de retour sur le soir sans dire autrement sa deliberation.

Comme dom Brianges de Beocie sauua la vie à vn ieune Damoyseau que deux trahistres vouloient mettre à mort, & de ce qui en auint.

CHAP. XC.

LE Prince de Beocie arriuant aupres de la forest que les veneurs luy auoyẽt enseignee, trouua vn paisant mõté sur vn cheual, auquel il s'enquit de sõ chemin pour aller à la ville de Gamal. S'il

S'il vous plaist y venir (dist le païsant) ie vous seruirai de guide, car ie sçay tous les sentiers & adresses, & vous acourciray le chemin de la moytié pour le moins. Ce me sera vn grand plaisir, dist dom Brianges. Suyuez moy donc, dist le païsant, adonc il entra dans la forest, mais le Prince ne l'eut guieres suyui qu'il ouyt vne voix fort piteuse criant à l'aide: au moyẽ dequoy luy & le paisant tirerent celle part ou ilz entendoient le bruyt, & tantost apres arriuerent entre deux petites collines, ou la forest estoit fort espoisse & vmbrageuse, & là aperceurent vn iouuenceau aagé de dixsept oú dixhuit ans que deux Cheualiers auoient lyé contre vn arbre, & se preparoient pour luy trancher la teste. Le pauuret ne sçauoit que faire autre chose sinon plorer à tendres larmes pour les esmouuoir à pitié: mais si tost que dom Brianges l'aperceut en tel estat il leur cria à haute voix, Tout beau, tout beau, trahistres paillards, laissez ce gẽtilhomme si vous ne voulez promptement perdre la vie. Nous le laisserons (dirent les deux) mais ie croy que tu n'y profiteras guieres. Et ce disans vindrent contre lui, & lui contre eux encores qu'il n'eust autres armes que son espee, & le manteau autour du bras: mais ce pendant qu'il s'aprochoit, le païsant qui estoit caché derriere vn buysson ataignit l'vn des deux Cheualiers si viuement, d'vn coup de caillou, qu'il le renuersa tout estourdy cul sus teste, & presque en mesme instant le Prince ayant choisi l'autre à son auantage, lui tailla le genou dans la iointure & le fit trebucher de son cheual en bas: & aiant apellé le païsant mirent tous deux pié à terre, & desarmerent les deux trahistres, puis les lierent & garroterent bon gré maugré des mesmes cordages qu'ilz auoient lyé le iouuenceau. Et parce que le cheual de l'vn des Cheualiers estoit puissant, & de bonne taille, dom Brianges monta dessus, & s'arma assez proprement des armes qu'il auoit nouuellement recouuertes. Adonc retournerent ensemblément à leur chemin encores que les deux prisonniers en fissent dificulté: & dom Brianges voyant le iouuenceau qu'il auoit deliuré, de bonne grace, & beau en toute perfection encores qu'il fust aucunement estonné de la crainte qu'il auoit euë de mourir, luy demanda à quelle ocasion ces deux trahistres le vouloient ainsi tuer, & quel desastre l'auoit fait tomber en leur puissance. A quoy le ieune Damoyseau respondit, Helas s'il vous plaist m'escouter, vous entendrez bien vne des plus barbares cruautez que vous ayez encores iamais ouye, car tout ainsi que c'est vne chose cõmune de pourchasser mal à son ennemy, aussi est-ce felonnie trop execrable de vouloir oster la vie à celuy duquel on n'a receu que tout plaisir & seruice. Sachez donc, sire Cheualier, que pour l'ancienne noblesse de ma parenté, ie fu receu enfant d'honneur, des l'aage de dix ans, en la maison du prince Bruzanges frere de la royne Florelle, ou ie pouuois estre l'vne des plus heureuses personnes du monde, si l'amour qui portoit enuie à ma felicité, ne m'eust reduit au nombre de ses subgetz, me faisant aymer entre toutes les Dames de la cour, la duchesse Polinecque qui me mõstroit vn fort gracieux semblant, & m'otroyoit toutes les faueurs qu'vn ieune amoureux pouuoit desirer de son amy. Helàs! on peut bien voir le ioyeux maintien d'vn riant visage, & ouyr la douceur des parolles emmiellees, mais il est fort malaysé à cognoistre ce qu'vne femme cauteleuse tient recelé dans son courage.

Ainsi Polinecque déguisant son impudicité souz le pretexte d'vn extreme amour, me fit par l'espace de demi an iouir du comble de mes desirs, & m'en alloys presque toutes les nuytz en sa chambre, ou elle me faisoit monter par vne fenestre qui regardoit sur son iardin, duquel expressémẽt elle m'auoit donné vne clef,

pour

pour auoir meilleure commodité de l'aller voir: à raison dequoy ie fu tellement enflammé de son amour, & tant aueuglé de mes desirs, qu'il me fut impossible d'aperceuoir qu'elle faignoit beaucoup, & aymoit bien peu, encores que ie deusse cognoistre son faulx semblant, & son mauuais courage à mille manieres de faire, ou elle descouuroit à l'œil son inconstance, & peu d'affection enuers moy Or depuis peu de temps, elle faignit estre nouuellement amoureuse du Prince Bruzanges mon Seigneur & maistre, & ne sçay si elle auoit commence à l'aymer deuant moy, ou apres: mais tant y a qu'elle fut si arrogante en mon endroit, & se pensa auoit telle domination sur mon cueur, qu'elle se descouurit à moy: & n'eut point de hōte, l'effrontee, de me demander ayde pour luy moyenner la iouyssance de ses nouuelles amours: me disant toutesfois qu'elles n'estoyent en rien pareilles à l'amitié qu'elle me portoit, & que ce qu'elle en faisoit n'estoit sinon à fin obtenir par ses dissimulations le frere de la royne en mariage: ce qui lui sembloit chose assez facile, par-ce qu'en tout ce Royaume il n'y auoit Dame qui fut plus excellente qu'elle en richesse, beauté, & ancienneté de lignage, si ce ne stoit la Royne mesmes. Et pour mieux m'induire à luy obeïr, elle adioustoit à ses prieres mille promesses, disant que si ie pouuois la faire venir à chef de son entreprise, iamais iour de ma vie ne se passeroit sans experimenter sa liberalité, m'octroyant telle recompense, que ie la luy voudrois demander. Moy qui n'estois intentif sinon à luy satisfaire, & qui ne mesurois mon contentement que par le sien, ne sceu oncq luy contredire, ains m'essayay par tous moyens à rendre mō Seigneur Bruzanges amoureux de mon amoureuse: ce que toutesfois pour chose que ie luy peusse dire à la louange de mon amye, ie ne sceu iamais obtenir: par ce que d'assez long temps il aymoit vne belle Damoyselle de Sarmatie, nommee Arfleure, qui estoit venue auecque vne sienne sœur au seruice de la Royne Florelie: & estoyent ces deux sœurs autant bien acomplies au fait des armes, cōme parfaites en toute excellence de beauté. A raison dequoy la Royne ayma tellement Arfleure, qu'elle l'enleua en richesses & grandeur d'estatz, iusques à l'esgal des plus grands Seigneurs de ce Royaume: mais si elle estoit aymee de la Royne ce n'estoit rien à comparaison de l'amour que luy portoit le Prince Bruzanges, lequel estoit semblablement assez auerty & asseuré de l'extreme amour de la belle Arfleure: car elle estoit tellement enflammee de luy en tout honneur de mariage, qu'elle ne pouuoit reposer le iour sans le tenir deuant ses yeux, ny la nuyt sans l'auoir continuellement en sa pensee. Ceste extremité d'amour, autant grande qu'il seroit possible de penser entre deux amans, fut cause que ie fusse mal ouy de mon Seigneur & maistre: car iamais il ne me donna aucune response par laquelle la miserable Polinecque peust conceuoir tant soit peu d'esperance, pour paruenir à ce ou elle pretēdoit, ains d'autant plus que ie la louois, & recommandois au Prince Bruzanges, d'autāt plus il la deprisoit & haissoit iusques à me deffendre assez rigoureusement de iamais ne lui parler d'elle iour de ma vie si ie ne voulois encourir sa male grace. Ayant ainsi fait pour mon amye beaucoup plus que le deuoir ne me commandoit, & voyant que ie n'auois aucun autre moyen pour luy complaire, ie la consolay souuentesfois en ses passions, & l'amonestay de laisser celle entreprise: à fin de mieux luy donner à cognoistre qu'elle s'y employoit en vain, ie luy descouury entierement l'amour que mon Signeur portoit à la belle Arfleure, & lui remonstray que son affection estoit si grande enuers elle, que toute l'eau de la mer n'eust suffy pour estaindre la moindre

dre estincelle de son ardeur. Apres que Polinecque eut ouy souuentesfois mes remonstrances, & cogneu la pure verité de mes propos au peu de conte que le Prince Bruzanges faisoit de ses messages, & d'elle mesmes: elle ne despouilla seulement la premiere affection qu'elle sembloit luy porter, ains la conuertit en vn cruel desir de vengeance & aspre felonnie, tant elle estoit despitee & enflammee de hayne, pour auoir veu vne estrãgere gaigner la preeminence sur elle. Et pour mieux mettre sa rancune à execution, elle delibera de brasser telle inymitié entre la belle Arfleure & son amant, & de semer tant de discordes, de noyses, & de querellet entr'eux, qu'il seroit impossible de iamais les rapaiser, ny reconcilier ensemble: & d'auantage se proposa de mettre le Prince Bruzanges en tel desroy, qu'elle luy feroit perdre l'honneur auecque la vie, sans toutesfois iamais parler de sa deliberation auecque moy, ny auecque aucun autre, sinon auecque elle mesme. Ayant tandu ces lacs & preparé tous les aguetz qui luy sembloyent necessaires pour venir à chef de sa trahison, vn iour entre les autres elle me dit. Anurge mon amy (car mon nom est tel) sachez que tout ainsi comme l'arbre à tousiours acoustumé de renaistre de sa racine, encores qu'on l'ayt coupé trois & quatre foys, aussi l'opiniastreté malheureuse de mes amours (encores qu'elle ayt assez de foys esté retranchee par les euenemens contraires à mon vouloir) ne cesse de renaistre en moy de heure en heure, & est force que ie m'essaye à paruenir en quelque sorte que ce soit, à la iouissance que i'en desire combien que mes desirs ne tendent point tãt au plaisir qui y pourroit estre, comme au contentement que i'en espere receuoir par l'experience. Et par-ce que ie ne puis aucunement iouyr de mes amours par effet, i'ay proposé d'en iouyr par imagination: car quelque fois vne mensonge bien deguisee, donne autant de plaisir comme la propre verité. Parquoy ie vo⁹ prie que desormais quand vous me viendrez voir, vous attendiez que dom Bruzãges vostre maistre soit couché, & lors vous vestirez de ses accoustremens, & vous essayerez à le ressẽbler à vostre possible, en gestes, en paroles, & en maniere de faire: & quand à moy en vous receuant par la fenestre de mon iardin, ie m'imagineray que vous soyez celuy duquel vous aurez l'habillement, de sorte qu'en me trompant ainsi moy-mesme, ie donneray parauanture quelque soulas à ma langueur. Ainsi me dit Polinecque, & par-ce que ie ne me doutois de rien, ie ne m'auisay de la malheureuse trahison, qu'elle machinoit par telles ruses, à raison dequoy ie luy obeï, & l'allay trouuer ainsi habillee comme dom Bruzanges, sans m'aperceuoir de la tromperie, que tout le mal-heur & le dommage qui en deuoyent sortir, ne fussent desia auenuz. Or deuez vous sçauoir, Seigneur cheualier, que quelques iours au parauant, la duchesse Polinecque alla trouuer Arfleure en son logis, car elle estoit sa voysine, & auoyent grande familiarité ensemble, ce qui fut occasion à la Duchesse de dire hardiment à la belle Arfleure telles ou semblables paroles.

Des propos que la Duchesse Polinecque, & la belle Arfleure eurent ensemblement sur la querelle de leurs Amours, & de la trahison que Polinecque machina pour se venger du Prince dom Bruzanges.

CHAP. XCI.

Vrayement ma voysine (dit Polinecque ie suis esmerueillee veu q̃ ie vous ay tousiours aimee & prisee sur toutes mes cõpagnes, cõme maintenãt vous m'en recõpensez si mal. Vous sçauez bien l'anciẽne amytié qu'est entre moy & le prince dõ Bruzanges, & qu'vn de

de ces iours ie le doy demander à la Royne pour mary, pourqoy me troublez vo⁹ en mon entreprinse? qui vous meut à perdre ainsi vostre temps à la vaine poursuyte d'vn amour, ou il vous est impossible d'ataindre? par les Dieux immortelz vous deuriez auoir egard à ma grãdeur, & vous asseure que ie ne voudroys point tant entreprendre sur vous, si vo⁹ estiez en tel degré comme ie suis, & que ie fusse en celuy ou vous estes, Adonc Arfleure luy respondit, Si vous estes esmerueillée de moy, ma dame la Duchesse, ie suis encores beaucoup plus esmerueillée de vous, & des propos que me tenez: car vous ne pouuez nyer que deuant vous ie n'aye aymé le Prince dom Bruzanges, plus pour l'amour qu'il m'a porté reciproquement, que pour sa beauté & bonne grace, encores quelles soient grandes en luy. Si vous dites que ie deurois auoir égard à vostre grandeur, aussi deuriez vous auoir égard a l'amytié qui par cy deuant a esté entre nous, & si ie suis parauanture moindre en biens que vous n'estes, si est-ce que ie ne m'estime point moins digne d'espouser le Prince dom Bruzanges que vous: Ie ne suis moins en la grace de la Royne que vous pourriez estre, mais ie suis biẽ asseurée que le Prince son frere m'ayme sans comparaison beaucoup plus que vous. O Dieux (dist la Duchesse) combien est vaine l'opinion que la folie de l'amour vous a persuadée! vous pensez estre la plus aymée, & ie croy le semblable: mais l'experience peut descouurir la verité du tout: Ie iureray par noz Dieux de ne descouurir vostre secret: & vo⁹ iurerez aussi de ne descouurir point le mien puis vous me direz quelle asseurance vous auez de l'amour du Prince dom Bruzanges, & ie vous diray pareillemẽt quelles faueurs ie reçoy de luy & lors celle de nous deux qui sera la moins fauorisee, quitera la victoire à sa compagne, & se pouruoyra en autre part si bon luy semble. Ces conditions furent trouuées fort raisonnables, au moyen dequoy apres auoir iuré d'vne part & d'autre de ne rien deceler de leur secret, Arfleure commença la premiere, & recita l'extreme amour que le Prince luy portoit, & que souuent il luy auoit iuré de bouche, & promis par lettres de iamais ne prendre autre espouse qu'elle, & ou la Royne sa sœur, ou ses prochains parens luy en voudroient faire espouser d'autre qu'il leur contrediroit entierement. Partant Arfleure se disoit la plus fauorisee veu que sa chasteté empeschoit les plus grandes faueurs, & que leurs loix les deffendoient auec grande rigueur, & si estoit impossible que le Prince eust peu faire telles promesses à deux ensemblément. Apres qu'elle eut ainsi discouru au vray combien elle auoit part en la bonne grace de son amy, Polinecque qui ne tẽdoit qu' à executer sa malice, luy dit en souzriãt, O pauure damoyselle, vrayemẽt ie vous feray cõfesser par vostre propre bouche, combien i'ay d'auãtage sur vo⁹ en cest endroit & si cognoistrez par mesme moyẽ que le prince Bruzãges n'vse enuers vous que de dissimulatiõs & qu'il ne vous ayme, ny estime en acune maniere, ains vous paist seulement de vaines paroles, & de friuolles esperances, & de fait quand nous deuisons ensemblémẽt, il ne cesse de se gaudir des mines amoureuses que vous luy monstrez, & encores qu'il vous face beau semblant en public, si est ce qu'il se mocque de vous en secret, & fait Par tout les contes de voz amours comme les imputãt à vne temeraire folie. Certainement l'asseurance que i'ay de son affection, est bien fondée sur vn autre essay, que sur des fornettes: & souz le sermẽt que vous auez fait de taire ce que ie vous diray, ie suis contẽte de vous faire le discours du tout, encores qu'il me seroit parauanture mieux seant de n'en dire rien. Sachez donc qu'outre les promesses que vous vous dites auoir, lesquelles i'ay aussi bien comme vous, il ne se

passe moys, que le Prince dom Bruzanges ne vegne de trois nuytz l'vne pour le moins, me visiter en m'a chambre, & coucher auec moy pour estancher l'ardeur dont il est embrasé pour mon amour. Regardez maintenāt si les gaberies que vous auez alleguees sont pareilles à ceste faueur, & puis que i'ay vn si grād heur par dessus vous, quitez moy la victoire selon les conuenāces q̄ no⁹ auōs faites. A ces paroles Arfleure enflāmee de collere lui dist, Vous auez menty de tout ce que vous dites, & quand la coustume de manier les armes seroit en vous, aussi bien cōme en moy, ie vous promes que des maintenant ceste espee me donneroit la vengeāce de voz mensonges. Toutesfois cherchez qui maintiegne vostre querelle, car autrement ie suis deliberee de vous faire punir publicquement d'vn tel blapheme, veu que vous ne pouuez dire verité en ce que vous dites, que par mesme moien vous ne faciez le beau prince Bruzanges coupable d'vn crime de mort, d'autant que vous n'estes point sa femme. Tout beau, tout beau (dist la Duchesse) il ne fault point que vous entrepregniez le cōbat contre ce que ie m'offre vous monstrer estre vray toutesfoys & quantes qu'il vous plaira le voir. Alors Arfleure surprise d'vne froide crainte, & pallissante d'extreme douleur, luy dist d'vne voix tremblante & mal asseuree, Quand vous me ferez voir ce que vous dites, ie le croiray, & abandonneray la poursuyte de celui qui aura esté si prodigue de soy-mesmes en vostre endroit. Ie vous le feray voir de voz propres yeux (dist la Duchesse) quād ce viendra à tēps & ainsi s'en alla sans tenir autre propos. Or la deuxiesme ou troisiesme nuyt ensuyuante, il fut acordé entre elle & moy que ie l'irois voir en l'habit de monseigneur & maistre: & pour commencer à mettre sa trahison en effet, elle manda à la belle Arfleure que sur les dix heures du soir, elle vint dans son iardin, duquel on luy ouuriroit la porte, & que là elle se mussast en vne petite coudraye pour voir à l'œil la verité de ce qui premierement luy auoit esté dit. Mais Arfleure se soupçōnant qu'elle la voulust faire tuer souz telle fainte, par-ce que la chose qu'on luy vouloit monstrer lui sembloit impossible, se delibera d'y aller en tel equipage qu'estant assaillie elle peust auoir le moyen de se deffendre. Or auoit elle vne sœur presque Geante nommee Larmelle, la plus renommee aux armes dont on eust encores ouy parler entre les Amozones: à raison dequoy Arfleure se tenoit plus asseuree en sa compagnie que si elle eust eu dix Cheualiers pour sa deffense. L'ayant donc apellee auecque soy, & luy ayant fait prendre ses armes, sās toutesfois luy dire rien de son secret, elle la mena dans le iardin dōt elles trouuerent la porte ouuerte, & la fermāt sur elles s'allerent musser dās la coudraie, ou Arfleure fit retirer sa sœur assez loing l'auertissant de la secourir si elle l'oyoit crier, & de ne se bouger en façon du mōde si elle n'entendoit premierement son cry Bien tost apres ne sachant rien de la trahison ie prins vn manteau de damas blanc, dont les bords estoient enrichis de fins diamās ordonnez en œuure par grāde industrie: & prins sur ma teste vn turban verd, violé de retz faitz de fil d'or & d'argent, auecque vn hault panache iaune: car tel estoit l'habit que le Prince mon maistre portoit le plus souuent, & autre que luy n'auoit le pareil en toute ceste Isle. Pensant par cest acoustrement satisfaire au desir de la Duchesse, ie vins ouurir le iardin, & le trauersay: mais sachez que ce pendant Larmelle qui craignoit estre trop eslongnee de sa sœur pour la secourir au besoing, s'aprocha tout bellement si pres d'elle que facilemēt elle peut voir comme la duchesse Polinecque me coula vne petite eschelle, par laquelle i'auois acoustumé de monter à la prochaine fene-

stre

ſtre, & me voyant aux raiz de la lune habillé de meſme façon que le Prince Bruzanges, & n'eſtant de ſtature, de groſſeur, ny de viſage, trop mal ſemblable à celuy que ie m'efforçois reſſembler, il fut facile aux deux ſœurs cachees dans le bocage de prendre vn perſonnage pour l'autre, & croire que le ſeruiteur fuſt le maiſtre. Si toſt que ie fus monté, la Ducheſſe ne me donna à peine le loiſir de retirer l'eſchelle apres moy ains commença à m'embraſſer, acoller, & careſſer ſur la croiſee de la feneſtre, beaucoup plus affectueuſement qu'elle n'auoit acouſtumé, aydant à ſa trõperie au mieux qu'elle pouuoit, à fin de faire que la mẽſonge fuſt eſtimee verité. Mais ſi mon amye me faiſoit vn tant gratieux traitement, ſachez q̃ ie m'eforçois à n'oublier aucun des ſignes d'amour, dont vn ieune iouuẽceau peut complaire à ſa Dame, & en telles careſſes nous maintinſmes eſtans touſiours apuyez contre la croiſee de la feneſtre, iuſques à ce que l'ardeur du plaiſir amoureux nous contraignit elle & moy de nous retirer dans le lit. Maintenant ie vous laiſſe à penſer, ſi celle qui eſtoit muſſee dans la coudraye, & auoit veu tous noz embraſſemens fut enflammee de douleur, & de ialouſie. Elle entra en telle rage, & retint ſi peu de raiſon, qu'elle ſe delibera mourir ſur le champ, & de fait ayant deſgainé l'eſpee qui luy pẽdoit en eſcharpé, elle mit le pommeau contre terre, & s'apuya de l'eſtomac ſur la pointe, preſte à s'enferrer de toute ſa force, ſi ſa ſœur Larmelle qui auoit veu le tout, ne l'euſt deſtournee pour lors de ce cruel acte, la reprenant aigrement de ſa folie. Mais encores qu'elle euſt empeſché l'effect, ſi ne peut elle faire que l'intention de ſa ſœur ne demeuraſt touſiours pareille, combien qu'elle déguiſaſt ces mortelles angoiſſes au mieux qu'il luy eſtoit poſſible. Ainſi s'en alla du iardin la belle Arfleure tant troublee en ſon eſprit, que la mort preſente luy euſt eſté beaucoup plus agreable qu'vne plus longue vie, comme elle teſmoigna aſſez le lendemain au matin: car ſans dire mot à ſa ſœur ny à autre quelconque, elle departit ſecretement, n'ayant autre guyde ny compagnie, que le ſeul deſeſpoir, & la conſtante volonté de mourir, de ſorte que perſonne, outre la Ducheſſe & ſa ſœur Larmelle, ne peurẽt ſçauoir l'ocaſion de ſon depart, combien qu'en la maiſon de la Royne on ne parlaſt preſque d'autre choſe que de ſon abſence. Or quelque tẽps apres vn paſſant vint à la cour, & diſt à dom Bruzanges qu'Arfleure s'eſtoit noyee volontairement dans la mer: Et ſachez (diſoit le paſſant) que m'ayant par fortune rencontré en ſon chemin auant que d'executer ſa deliberation, elle me pria aller auec elle, à fin de voir l'yſſuẽ de la douleur en laquelle vous l'auiez reduite, & qu'aiãt veu ce qu'elle feroit, ie vous vinſſe dire que ce malheur lui eſtoit cauſé pour auoir trop veu: & qu'elle euſt eſté tres-heureuſe ſi iamais iour de ſa vie ſes yeux n'euſſent fait leur office, d'autant qu'ilz luy eſtoient ocaſion de mourir. Ainſi qu'elle acheuoit ſon propos nous eſtions ſur la coſte de Capdebois, & ne me donnay garde qu'elle ſe ietta du hault de la roche dedãs la mer: à raiſon dequoy tout éperdu de ſon mechef, ie vous ſuis venu dire le plus-toſt qu'il m'a eſté poſſible, ce qu'elle m'auoit commandé par ces dernieres paroles. A ſes motz le triſte dom Bruzanges demeura à demy mort, & ſe retirant en ſon logis, commença à faire ſes plaintes & doleances fort pitoyables, reſongeãt à part luy tout ce qui iamais luy eſtoit auenu en ſa vie, pour ſçauoir s'il auoit fait choſe qui aiant eſté veuë de ſa Dame, lui euſt peu donner ocaſion de mourir: car il auoit touſiours ces dernieres paroles en ſa penſee, que ſon malheur lui eſtoit cauſé pour auoir trop veu. Ce pendant la renommee courut que la belle Arfleure s'eſtoit elle meſmes donné la mort pour

mettre fin à sa douleur : dont la Royne & toutes les Dames & Gentilz-hommes de la cour furent beaucoup dolens: mais par dessus toutes s'en monstra déplaisante la forte Larmelle, car peu s'en fallut qu'à l'exemple de sa sœur, elle ne tournast son espee contre elle mesmes, & apres auoir long temps pensé & repensé que dom Bruzanges par sa desloyauté estoit l'ocasion de la mort d'Arfleure, il luy prit telle enuie de s'en venger, que de là en auant elle ne se soucia de perdre la bonne grace de la Royne, voires d'encourir sa haine, moyennant que son desir de vengeance fust executé. Parquoy apres auoir parlementé de sa deliberation auecques trois forts Geans, ses proches parens, comme lon dit, elle vint en leur compagnie deuant la royne Florelle, alors qu'elle estoit le mieux acompagnee, & luy dist tout hault, & en presence de tous, Sachez, ma Dame, que Bruzanges vostre frere par sa desloyauté & inconstance, a esté ocasion que ma sœur se soit volontairement offerte à la mort: car elle l'aymoit, & ne le veux celer, par-ce que son amour estoit chaste & honneste: mais Bruzanges transgressant le droit de sa promesse, violant noz sainctes loix, & mé prisant l'hõnesteté en luy requise, n'a eu honte de se ioindre charnellement à vne autre qu'à son espouse, & lors elle recita tout ce que ie vous ay dit cy deuant puis continua son defy en ceste sorte, Parquoy, madame, ie suis preste & mes trois cousins icy presens, de maintenir contre quatre autres les armes au poing, ce q̃ i'afferme de paroles, & dy que dom Bruzanges doit estre bruslé vif, tãt pour auoir esté ocasion de la mort de ma sœur, que pour auoir impudiquement eu compagnie auec vne autre que son espouse. Ainsi noz loix le cõmandẽt, Ainsi nous l'auons tousiours obserué, ainsi ie suis preste à le maintenir, Et vous & vostre conseil comme Iuges droituriers le deuez ainsi ordonner. Ainsi parla Larmelle à la Royne, laquelle fort contristee de ce piteux accident, luy respondit qu'elle vouloit faire garder les loix de l'Isle contre soy mesmes, & contre son frere propre, à fin de donner exemple à chacun de ne les auoir en mespris: & veu que noz loix condemnoient à estre bruslé vif celuy qui auroit eu la cõpagnie d'autre que de sa femme qu'elle n'empeschoit la rigueur de la loy estre executee contre son frere, si dans certain temps par elle prefix il ne se trouuoit qui maintint son bon droit, & le purgeast du forfait à luy imposé. La Royne ayant fait sa response, fit apeller son frere, lequel nya l'acusation, & dist qu'il estoit innocent du tout, neantmoins par l'ordonnance du conseil on le mena prisonnier en vne tour du Palais, ou la Roine sa sœur l'alla voir de rechef fort dolente de son infortune, & apres auoir fait promettre par toute l'Isle maints beaux dons à ceux qui deliureroyent son frere de ce peril, elle s'auisa encores de faire mettre tous les seruiteurs de son frere en prison, pour mieux s'enquerir de la verité du fait, & par qui telle menee pourroit auoir esté conduite : car elle croyoit asseurément que l'acusation estoit faulse & mensongiere. A raison dequoy preuoyant l'inconuenient qui pouuoit auenir à la duchesse Polinecque, & à moy, ie trouuay le moyẽ de m'euader de nuyt, & me retiray vers elle, remonstrant combien il luy importoit que ie ne fusse pris auec les autres. Elle loua fort mon bon vouloir, & me dist que pour estre mieux en asseurance, elle m'enuoyroit le lendemain acompagné de deux Cheualiers à vne sienne forteresse qui est icy pres. Or auez vous ouy seigneur Cheualier combien de foys i'auois monstré à Polinecque ma bonne affection, & de combien elle m'estoit redeuable : Maintenant ie vous prie voir quel guerdon elle m'auoit apareillé pour recompense de mon trauail. La trahistresse cõmença à se soup-

ſoupçonner de moy, & eut crainte qu'à la longue ſa meſchanceté ne fuſt manifeſtee par mon moyen: Parquoy faignant me vouloir faire abſenter iuſques à ce que les choſes fuſſent aucunement rapaiſees, elle diſt qu'il me falloit retirer ce pendant en vne ſienne fortereſſe & faignant m'y faire conduire, elle me faiſoit conduire à la mort, car ces deux Cheualiers qu'elle m'auoit donné pour compagnie, auoiẽt charge de m'occire: ce qu'ilz euſſent fait ſi vous ne fuſſiez acouru à mon ſecours.

Comme le Prince de Beocie arriua en la cité de Gamal, ou il deſcouurit les trahiſons de Polinecque à la royne Florelle, & fit ceſſer le combat entrepris ſur la mort du Prince dom Bruzanges.

CHAP. XCII.

Ainſi parla tout vn long temps le iouuenceau Anurge au Prince de Beocie, lequel fut fort ioyeux de ſçauoir ces nouuelles, car s'il auoit deliberé de deffendre le frere de la Roine encores que l'acuſation fuſt veritable, lon peut pẽſer qu'il entreprit beaucoup plus courageuſement le cõbat, voiãt la calumnie manifeſte. Toutesfois pour s'en aſſeurer d'auãtage, il demãda aux deux cheualiers qu'il emmenoit ſi ce qu'auoit dict le iouuenceau eſtoit vrai: & ilz lui reſpõdirent qu'oui, mais que de leur part il n'y auoit aucune offẽſe, par-ce que Polinecque les euſt fait mourir s'ilz n'euſſent obeï à ſon commandement, & qu'ilz n'auoient rien fait que par contrainte. O ſeriez-vous dire celà deuant elle? diſt dõ Bruzanges. A peine (reſpondirẽt ilz) car ſa ſeule preſence nous eſtonne. Pourquoi, diſt le Prince, il ne fault point craindre de dire la verité, car ſi vous voulez maintenir en preſence de tous ce q̃ vous dites à moy ſeul, ie vous aſſeure de la ducheſſe Polinecque, & ſi prometz vous ſauuer la vie, laquelle vous meritez perdre pour auoir voulu trahiſtreuſement tuer ce ieune iouuenceau. Nous ferons tout ce qu'il vous plaira (dirent ilz) veu que par autre moyen que par l'acompliſſement de voſtre promeſſe, il nous eſt impoſſible d'echaper, car ſi nous ne ſommes mis à mort pour noſtre forfait, la cruelle Polinecque ne faudra à nous faire mourir, par-ce que nous n'auons peu executer ſon cõmandemẽt. Dieu y pouruoira, diſt dom Brianges. Ainſi deuiſans & ſuyuans touſiours leur chemin, ilz rẽcontrerent aſſez pres de la cité de Gamal ou le combat ſe deuoit faire, vn Eſcuyer lequel leur diſt que deux Cheualiers incogneuz eſtoient venuz l'vn apres l'autre au ſecours du Prince dom Bruzanges & qu'ilz auoient deſia commencé le cõbat, ſans autrement s'eſtre donnez à cognoiſtre, ny auoir voulu dire qui ilz eſtoient. Ces nouuelles firent encores haſter d'auantage le Prince de Beocie, tellement que tantoſt apres il arriua en la cité, & laiſſa à la prochaine maiſon le iouuenceau Anurge, lequel n'oſoit le ſuiure, puis menant touſiours auecque luy le païſant qui luy ſeruoit de guide, & les Cheualiers qu'il auoit pris en la foreſt, s'en vint en la grand' place ou le combat ſe faiſoit, & vid les deux Cheualiers incogneuz cõbatans courageuſement contre les trois Geãs, & contre la forte Larmelle, ſans que d'vne part n'y d'autre lon viſt aucune aparence de couardie encores que le combat fuſt treſmal departy. A coſté du camp y auoit deux eſchauffaux, l'vn ou eſtoit la Royne, auecque ſes officiers, & le conſeil du Royaume, l'autre ou eſtoit le prince Bruzanges, & aſſez pres de luy lon auoit deſia apareillé le bois & le feu pour le faire bruſler vif, s'il auenoit que les deux qui ſouſtenoient ſon droit, fuſſent vaincus. En l'échauffault de la Royne, eſtoit pareillement la ducheſſe Polinecque, fort ioieuſe & ſuperbe de voir en tel danger de

ſa perſonne, celuy qui auoit desdaigné ſon amour. Adonc le Prince de Beocie acompagné des trois qui le ſuyuoyent, commença à fendre la preſſe, & deſcourant aſſez par ſon braue maintien, & par l'aſſeurance de ſon viſage, quelle deuoit eſtre ſa prouëſſe, s'arreſta quoy deuant la Royne, & luy diſt chacun faiſant ſilence pour l'eſcouter : Ne ſouffrés, ma Dame, que ce combat ſoit continué plus outre, car vous deuez ſçauoir qu'aucun de ceux qui combatent, ne peuuẽt mourir ſinon à tort : Larmelle penſe auoir bõ droit, & toutes-fois elle eſt trompee, & ne cognoiſt ſa mentiere d'autant que le meſme abus qui a eſté ocaſion à ſa ſœur de mourir, luy a pareillement eſté ocaſion de prendre les armes pour la vẽger. Quãd aux deux Cheualiers incogneuz, ilz ne ſçauent s'ilz ont tort ou droit, ains de gayeté de cueur ſeulemẽt, ſe ſont mis en dãger de mourir pour ne laiſſer mourir voſtre frere. Or ſuis-ie celuy, ma Dame, qui viens donner ſalut à l'innocence, & malencontre à la trahiſon: mais ie vous ſuplie faire premierement ceſſer le combat, puis me donner audience pour vous reciter le ſurpl⁹. La Roine meuë des propos & de la hautaine repreſentatiõ de dõ Brianges, fit incontinẽt ſigne que lon differaſt le combat, & lors chacun eſcoutant ententifuement ce que le Prince de Beocie vouloit raconter, il leur manifeſta de point en point les trahiſons de Polinecque, puis s'offrit à les prouuer tant par force d'armes, comme par ceux qu'elle meſme auoit eſleuz pour complices de ſa meſchanceté. Adonc Polinecque qui eſtoit preſente, commença à nyer audacieuſement le forfait : mais la confuſion de ces paroles, le taint inconſtant de ſon viſage, le commun bruyt de ſa malice, le teſmoignage des deux Cheualiers qu'elle auoit enchargez de tuer Anurge, & le bon renom du Prince accuſé, eurent tant de pouuoir enuers le conſeil, que ſur le champ elle fut condamnee à eſtre bruſlee viſue, dans le meſme feu qui auoit eſté appareillé pour le Prince dom Bruzanges, & voyant qu'il n'y auoit plus de moyen pour ſe ſauuer, elle confeſſa entierement la verité. A raiſon dequoy le arreſt des iuges fut promptement executé, elle bruſlee, & les cendres eſpanduës au vent. Or la Royne voyant ſon frere deliureé de ce peril, fut ſi ioyeuſe, & tant contente en elle meſme, qu'il ſeroit impoſſible d'exprimer la centieſme partie du plaiſir qu'elle receut de ce bõ-heur impourueu : Et à fin de ne ſe monſtrer aucunement ingrate enuers ceux qui ce iour auoyent ſecouru ſon frere en vn ſi grand deſaſtre, elle meſmes ſi toſt qu'elle fut deſcendue de ſon eſchaffaut, print dom Brianges par la main & vint aux deux Cheualiers incogneuz qui eſtoyẽt demeurez dans le camp auecq' Larmelmelle, & les trois Geans pour voir l'euenement du tout. Adonc la Royne pria les deux Cheualiers eſtranges de luy dire leurs noms, & qui ilz eſtoyent, ou à tout le moins de ſe laiſſer voir deſcouuert à fin de recognoiſtre ceux à qui elle eſtoit tant redeuable : & apres pluſieurs prieres de la Royne, & maintes importunitez de dom Briãges qui deſiroit fort les voir en face, ilz oſterent leurs armetz & furent recogneuz pour ceux que maintenant vous entendrez.

Qui eſtoyent les deux Cheualiers leſquelz auoyent entrepris le combat en la faueur du Prince Bruzanges & comme dom Rogel de Grece s'enamoura de la belle Florelle Royne de Canabee.

CHAP. XCIII.

O Combien malheureux eſt celuy lequel ayant commis quelque offenſe, eſtime à par ſoy qu'elle doiue à iamais demeurer ſecrete & impunie: car lors qu'on s'efforce le plus à tenir ſes fautes en ſilence, & à couurir tous les moyen

moyens par lesquelz elles pourroyent estre decelees, alors dieu tout puissãt iuste gouuerneur des choses humaines, commande au forfait de conduire son autheur, en lieu ou à l'impourueuë, sa meschanceté soit d'elle mesme manifestee à tout le monde. Ce que vous auez veu arriuer à Polinecque, laquelle estimãt sa trahison ne deuoir iamais estre decouuerte sinon par Anurge qui sçauoit tout son secret, s'efforça à luy faire oster la vie, & au contraire elle se fit oster la sienne & voulãt adiouster offense sur offense, par la secõde elle descouurit la premiere, de laquelle par autre moien elle n'eut par auẽture seulemẽt esté soupçõnee. Ainsi en vn instãt, elle perdit sa vie, ses biens, ses amys, & l'honneur de la bonne renommee, lequel se doit beaucoup plus estimer que tout le reste du bon-heur qui nous pourroit auenir en ce monde. Mais pour retourner à nostre histoire, apres que l'vn des Cheualiers incogneuz eust osté son armet deuant la Royne, il n'y eut celuy qui ne tressaillist soudainement de grande ioye, mesmement le Prince dom Brianges, qui aperceut ses armes qu'on luy auoit desrobees : car vous deuez sçauoir que c'estoit la belle Arfleure qui par cy deuãt auoit esté pleuree pour morte en tout le païs, & n'auoit-on aucune esperance de plus la reuoir. Et combien que celuy qui auoit aporté les nouuelles de sa mort, semblast alors auoir raporté vne mensonge, si esse qu'à la verité elle s'estoit lancee dans la mer, ainsi que dom Briãges vouloit aller ouir ses plaintes, à raison dequoy il l'engarda de se noyer & l'ayant tiree d'entre les ondes, la recueillit en sa fuste, & la mena au prochain port, ou apres auoir demeuré quelque temps auecque les Infantes de Perse, vne nuyt entre les autres, elle desroba les armes de dom Brianges pour aller secourir son amy cõtre sa propre sœur, apres qu'elle eut entendu par les veneurs, le discours tel que nous vous l'auons deduit cy dessus. Et combien qu'elle estimast le prince Bruzãges coupable de ce dont il estoit acusé, neantmois l'amour l'auoit tellemẽt aueuglee, qu'elle seule entreprit le combat contre les quatre qui auoient sa sœur Larmelle pour leur chef. A quoy elle fut encores incitee d'auantage, quand elle entendit que personne ne s'estoit presenté au cõbat pour son amy, & songeant & resongeant à par soy mile fantasies, elle disoit, Helàs ! moy miserable, ie ne puis, & ne veux souffrir que celuy qui m'a offensee iusques à la mort, meure à mon ocasion, tandis qe ie seray en vie, car la mort me seroit trop douloureuse, s'il me la falloit endurer apres la sienne. Il est monseigneur, il est la lumiere de mes yeux, il est le Dieu que i'idolatre, & l'idole, que i'adore, & suis cõtrainte à tort ou à droit, de prendre la querelle pour luy, & de mourir pour luy dans le camp. Ie sçay bien que i'ay tort, & qu'estant seule contre quatre ie ne puis faillir à mourir: mais pour celà ie ne me descõforte point, ains suis seulement marrie que ma mort fera mourir celuy que i'honore, & estime sur tous les viuans qui sont au monde. I'ay vne seule consolation en ma misere, c'est que Polinecque à qui il a monstré tant d'amour, n'aura daigné employer le moindre de ces gentilz-hommes pour le defendre, & il me verra (moy qu'il a tant offensee) receuoir la mort dans le camp, pour luy auoir voulu sauuer la vie. Aussi me vengeray-ie de ma sœur Larmelle qui est si fort enflammee contre luy, & la feray repentir promptement de sa cruelle entreprise, car la fin du combat luy fera cognoistre qu'en voulant venger la mort de sa sœur, elle l'aura occise de sa propre main. En telle deliberation la belle Arfleure vint au combat, ou elle n'eut a peine tiré le premier coup d'espee, que l'autre Cheualier lequel vous ne cognoissez encore suruint à son secours. C'estoit le preux dom Rogel de Gre-

Grece, lequel à son rang se descouurit deuant la royne, & le prince dom Briãges son cousin, qui fut si extremement ioyeux de le reuoir en vie, que perdant toute contenance, il laissa la main de la Royne,& le courut embrasser,disant. O mõ cher frere dom Rogel de Grece. Helàs esse vous que ie tiens entre mes bras, ou si ie suis ainsi abusé par quelque fantaume? Mais sachez que la roine Florelle n'eut si tost ouy le nõ de Rogel,qu'elle changea de couleur,voyant en sa presence, celuy dont tant de foys elle auoit ouy la renommee: & fut encores plus honteuse s'aperceuant q̃ s'estoit le Cheualier qu'elle auoit trouué pres du riuage de la mer quelques iours au parauant & pour s'excuser le vint prendre par la main,& luy dist,Ie vous suplie tresexcellent Prince, me pardonner si ne vous cognoissant, ie ne vous ay fait l'honneur que ie deuois, & à l'auenir ie vous promets que ie m'essayeray à recompenser ceste faute,vous faisant tout le traitemẽt dont ie me pourray auiser. Dom Rogel surpris des gracieuses paroles de la Royne,& sentant quelques nouuelles flammes de son amour, luy respondit, C'est moy, madame, qui vous doy suplier de prendre en gré le seruice qu'auiourd'huy ie me suis essayé à vo⁹ faire pour gaigner quelque part en vostre bonne grace. Alors la Royne le regarda mieux qu'elle n'auoit encores oncques fait, & le voyãt tant beau, & se souuenant de sa prouësse qu'elle auoit assez cogneuë, l'ayant veu seul combatre trois fors Geans, elle luy dist: Vostre illustre lignage, & vostre beauté, acompagnee de la prouësse qui vous fait renommer par tout l'vniuers, peuuent bien vous acquerir ma bonne grace, mais quand est de moy ie ne sçay comme ie pourray acquerir le moyen de recompenser ce qu'auiourd'huy vous auez fait en ma faueur, vous & vostre frere icy present. En telz & autres semblables deuis la Royne s'enflammant secretement des amours du Prince dom Rogel, le mena auec dom Brianges, & la belle Arfleure, en son Palais, ou le prince dom Bruzanges auoit desia esté conduit par les iuges du camp. Et là estans les tables dressees, disnerent en grande solemnité & magnificence, auec vn ordre de seruice nompareil & fort sumptueux. Durant le disner la belle royne ne sceut onc retirer sa veuë de dessus dom Rogel, ny luy de dessus elle, de sorte qu'ilz donnoient assez à cognoistre par leurs œillades, combien ilz estoient passionnez l'vn pour l'autre. Toutesfois pensans deguiser les matieres, ilz tenoiẽt maints propos ensemble, & entre autres ilz deuiserent longuement des amours de la belle Arfleure,& du prince Bruzanges, tellement que les nopces furent acordees au lendemain au grand contentement des deux amans. Les tables estãt leuees, dom Brianges dist à dom Rogel qu'il s'en alloit trouuer les Infantes, & luy demanda s'il ne leur vouloit rien mander. Ie vous prie (respondit dom Rogel) dire à l'Infante Sidere que vous auez ouy nouuelles de moy, & que ie suis en ceste Isle sans toutesfoys luy descouurir autrement ou ie suis. Pourquoy, dist dom Brianges. Par-ce (respondit dom Rogel) que ie suis fort content de demeurer quelques iours en ceste cour. Alors dom Brianges s'asseura de ce dont il s'estoit aucunement douté, voyant la Royne & dõ Rogel s'entre-regarder en table si affectueusement, & apres luy auoir raconté la maladie de l'infante, & ou il l'auoit laissee auec ses sœurs, il prit congé de la Royne & luy promit d'estre le lendemain de retour. Le surplus de ce iour fut employé à l'apareil des nopces, pendant lequel la Royne ne sceut onc abandonner le Prince dom Rogel,ains le mit en diuers propos luy demandant qu'elle estoit la royne Sidonie,s'il l'auoit veuë, & pourquoy tant de fois elle auoit pourchassé la mort de Florisel

ſel ſon pere,comme ilz s'eſtoient reconciliez enſemble, ſi Diane eſtoit ſi belle cõme le bruit en couroit, & quelle yſſue auoit priſe la derniere guerre de Guindaye, ou toutes les forces de Ruſſie & de l'Orient eſtoient aſſemblees. A quoy dom Rogel reſpõdoit de point en point ſans oublier vn ſeul mot, ny vn ſeul geſte de ceux qui pouuoient ſeruir pour gaigner le cueur de la royne. Il luy raconta auſſi comme il auoit deliuré les Infantes de Perſe de la miſerable ſeruitude ou elles eſtoiẽt detenues par le magicien Gandiſtin, & comme il auoit occis l'eſpouuentable Lionce, ſans toutesfoie dire mot des amours de l'Infante Sidere, d'autant qu'elles ne ſeruoient de rien pour paruenir ou il pretẽdoit. Ainſi la Royne eſcoutoit les propos de dom Rogel, ne ſe donnant garde de la force que le Dieu Amour ſecretement luy apareilloit par vne telle conuerſation, car deſia elle commençoit à oublier ſon premier mary Neophone, & la chaſteté qu'elle auoit vouee à ſon ſepulchre, & ſentoit aucunement amolir la premiere rigueur de ſon courage. Le lendemain dõ Brianges retourna à la court & raconta à dom Rogel l'extreme lieſſe de l'Infante Sidere, pour auoir ſceu de ſes nouuelles, Ie l'ay laiſſee (diſoit-il) autant ioyeuſe qu'il ſeroit poſſible de penſer, & en beaucoup meilleure diſpoſitiõ qu'elle n'eſtoit au parauant. I'en ſuis ioyeux (diſt dom Rogel) & l'irois voir treſvolõtiers, mais ie ne m'oſerois abſenter d'icy pour maintenant. Or la royne Florelle voulut qu'à ce iour rien ne fuſt oublié de tout ce qui pouuoit rẽdre la feſte plus ſolemnelle, & de fait elle ſe para de ſes plus riches acouſtremens, & precieux ioyaux, laiſſant ſon acouſtumé habit de dueil, de ſorte qu'elle reſſembloit trop mieux vne Deeſſe du ciel qu'vne femme mortelle: ce qui enflammoit tellement dom Rogel qu'il ne ſçauoit quelle contenance tenir. Apres que le Prince dom Bruzanges & la belle Arfleure furent eſpouſez ſelon la mode acouſtumee en l'Iſle, les tables furent dreſſees, & durant le diſner le ſon des inſtrumens, & la douceur de la muſicque rendoient vne telle armonie en la grand' ſalle ou ſe faiſoit la pompe, que celle douceur ne pouuoit mieux eſtre comparee qu'à vne des ioyes de Paradis. Les tables leuees, le bal fut commencé par dom Rogel qui dãça premierement auecques la Royne, puis dom Brianges auec Arfleure l'eſpouſee, & à l'yſſue du bal le Prince dom Bruzanges preſenta à dom Rogel vn Diamant de la groſſeur d'vn œuf, mis en œuure par grand artifice, & dãs iceluy eſtoit entaillee fort induſtrieuſemẽt, la figure de Cupidõ aſſis en vn troſne de mageſté, ayant en ſa main dextre vn arc, & en la ſeneſtre vn brandon, & à ſes piedz giſoient plusieurs couronnes de Roys, & de Roynes, & maints ſceptres briſez par la moytié auecque quelques chapeaux de triũphe, entrelaſſez les vns dans les autres. Le prince Bruzanges donna pareillement au Prince de Bëocie, vn vaſe d'eſmeraude, ayant preſque la forme d'vne courge, & l'endroit ou le ventre commençoit à s'eſtrecir, ceinturé d'vne frize entaillee de belles figures. Le reſte du vaſe deuers le fons eſtoit cizelé à fueilles de pampre, & du bord ſortoient deux Viperes de coural bigarré en façon d'anſes. Dom Rogel & dom Brianges de Bëocie n'auoyent à peine encores remercié le ieune Prince de ces beaux preſens, qu'ilz virẽt entrer en la ſale vn eſcuyer aportant vnes armes toutes de fin or, & ſemees de diuerſes pierreries. Adonc Arfleure s'adreſſant à dom Brianges de Beocie luy diſt, Ie vous prie, monſieur, prendre de moy ces armes en recompenſe des voſtres, & ie vous aſſeure que vous ne perdrez rien au chãge: car elles ſont de telle trampe qu'il n'y a fil d'eſpee qui les puiſſe trancher, ny fer de lance qui les puiſſe faucer: & ſi ſõt de telle proprieté qu'ẽ toꝰ

endroitz ou elles sont portees, les enchâtemens disparoissent, & perdent entierement leur vertu. Ma Dame (dit dom Brianges) ie vous remercie tresaffectueusement d'vn si precieux don, & vous prometz que tant que ie viuray ie m'en sentiray de beaucoup vostre redeuable, veu que ie m'en pourray seruir en tel endroit ou il ne me vaudra moins que la vie.

Ainsi se passoit le temps en l'Isle de Canabee, la Royne s'enflammant tousiours de plus en plus des amours de dom Rogel & luy pareillement de l'amour de la Royne : & ce pendant dom Brianges amena les trois Infantes de Perse en vn chasteau qui estoit à demye lieue de la cité en atendant que l'Infante Sidere fust guerie de sa fieure, qui peu à peu s'amoindrissoit selon que l'esperance de voir son Rogel luy accroissoit. Or les laisserons-nous pour vn tems en tel estat, à fin que nous ne perdõs de veuë le prince Agesilã lequel nous auons laissé volãt par l'air auec bonne intentiõ de recouurer sa perte, ou bien de se perdre luy mesmes. Partant nous raconterons vne partie des admirables auentures, qui luy auindrent dans le ciel: car le croniqueur Galersis ne les a voulu escrire toutes, combien que son histoire soit fort ample, disant en ce lieu qu'il aymoit beaucoup mieux se taire, que reciter plusieurs choses veritables lesquelles pour tout guerdon, la rude ignorance deshommes luy pourroit imputer à mensonge.

Des merueilleuses auentures qui auindrẽt à dom Agesilan de Colchos en la queste de la princesse Diane, & comme il deliura le Roy des Garamantes de la miserable faim en laquelle le detenoit vn Dragon volant.

CHAP. XCIIII.

Agesilan guydant son Grifaleon par l'air, tout ainsi qu'il eust faict vn cheual sur la terre, apres auoir long temps cherché sa Dame aux prochains desers de l'Isle Verde, commença à haster le vol de son destrier auec telle vistesse que le faucon poursuyt sa proye, quand il la voit long deuant luy: de sorte qu'en peu d'heure il passa la mer, ou il aperceut la nef des sages Alquif & Vrgande, en laquelle estoit le grand Roy Amadis de Gaule, & les autres Princes de son sang fort ennuyez pour la perte qu'ilz pensoyent auoir faite de luy & de Diane durãt la tempeste, qui pour lors estoit entierement cessee. Puis tournant son vol à main droitte, trauersa la grande riuiere de Boristene, la Sarmatie, l'Hõgrie, puis l'Alemaigne, les Alpes, & la belle France iusques en la grand Bretaigne, & assez loing par dela l'Isle de Thules, qui est la derniere terre que lon trouue en la mer Septentrionale. Mais ne pouuant endurer l'extreme froidure de ce païs, il retourna par dessus la mer Oceane deuers les blancs coupeaux des montaignes Pirenees, & ayant trauersé l'Espagne, passa le destroit de Gibaltar, & les coulõnes q̃ l'inuincible Hercule auoit dõnees pour bornes aux anciẽs mariniers. De là, passant la mer, il trauersa Africque les deserts de Libie, l'Egipte, retourna contre les Indes, & apres auoir presque tournoyé tous les païs de Leuant, se rendit dans le Royaume de Garamantes, qui pour lors estoyent Chrestiens, souz le Roy Trasathee, homme superbe & arrogant, & de mauuaise conscience en sa premiere ieunesse, mais assez humble & modeste, depuis que le Dieu tout puissãt eut dardé son ire sur les ouurages qu'il auoit entrepris contre la maiesté diuine, le chastiant asprement de son orgueil, & de sa fole outrecuydance. Car vous deuez sçauoir que ce preux, & hardy Roy à son auenement à la couronne auoit eu vne cruelle guerre contre les Psyllois, les infidelles & mescreans, viuans la plus part du temps de venin & de viperes. Ceste guerre fut conduitte auecque telle fureur

fureur, que s'estant les deux armees donné la bataille, les Psyllois furent occis la plusspart auecq' leur Roi, & les autres pris prisonniers iusques au nõbre de quarante mile. Le roi Trasathee fort enorgueilly de sa victoire, sans en rendre graces à celuy qui luy auoit octroyee, commanda à ses gens darmes d'encadener tous les captifz, ausquelz certain temps apres il donna liberté, à la charge qu'auant leur depart ilz luy bastiroiẽt souz la conduite de ses architecteurs, vne tour en forme de Pyramide ainsi qu'il plairoit aux maistres de lœuure la deuiser. Les soldatz Psyllois furent contens d'acheter leur liberté par leur trauail, par-ce qu'ilz n'auoient dequoy payer autrement leur rançon. Si fut la tour encommencee, tant par les subgetz du Roy, qui auoient les plus honnestes ofices en ceste entreprise, cõme par les soldatz captiz. Et telle fut la multitude des manouuriers, que dans le premier an la tour fut enleuee sur terre plus de quatre grandes lieuës de hauteur, & sur la fin de la seconde annee, ilz auoient tellement creu leur besongne, que l'vmbre de la tour s'estendoit iusques dans la mer rouge, qui estoit fort loing de là: tellement que les mesmes ouuriers s'ebahissoiẽt de leur ouurage, & Trasathee pareillement, lequel se vantoit desia si sa demeure n'estoit dans le ciel, que desormais il en seroit pl⁹ proche qu'aucũ autre Roy qui se peust trouuer en tout le monde, adioustant qu'il se vouloit eslongner des hommes, pour se faire voysin des Dieux. Le souuerain createur des choses voyant la rebellion dont ce ieune Roy vsoit à l'encontre de sa diuinité, le fit trois diuers matins ensuyuans admonnester en songe par vn sien ange qu'il eust à se deporter de ce qu'il auoit commencé, l'auertissant qu'il trouueroit plustost la ruyne de luy & de son ouurage, que la perfectiõ d'vne chose qu'il auoit entreprise contre la volonté diuine. Trasathee ne fit conte d'obeïr aux commãdemens de l'Ange, au moyen dequoy le souueraine Dieu s'indigna tellement contre luy, qu'il fit abismer dans la terre ceste superbe Pyramide, sans en laisser aucune aparence sinon vn lac de feu ardent de mesme largeur qu'elle estoit: qui tesmoingna long temps apres le pouuoir de la celeste vengeance. D'auantage il enuoya vn monstre hideux & espouuentable, pour faire repentir ce superbe Roy tout à loysir, de l'offense qu'il auoit trop hastiuement commise. Car incontinent que Trasathee se pensoit mettre à table, ce monstre horrible (qui estoit vn Dragon volant) luy venoit soudain rapiner & deuorer la plus part de ces viandes, laissant le surplus tellement infect de sa puâteur, qu'il estoit impossible d'en pouuoir gouster. Le miserable Roy vn iour voulant resister à ce monstre, fit griller de forts barreaux de fer toutes les fenestres de la salle, ou il prenoit son repas: mais le Dragon les brisa & passa à tra uers aussi facilement comme si lon luy eust tendu vne araignee: soit que la beste fust de si grãd' force, ou bien que le fer laissat sa durté acoustumee pour faire place au diuin vouloir. Trasathee continuant en son opiniastreté, pensant tousiours se deffendre de la beste ailee, fit expréssement murer de forts parois la salle ou il vouloit repaistre, sans y donner autre clarté que celle des flambeaux qui y ardoient continuellement. Mais incontinent que lon commença à seruir, vn grand quartier de la muraille tomba miraculeusement par terre, & en mesme instant fut ouy vne effroyante voix qui disoit, N'acroys point (Roy obstiné) ta rebellion, si tu ne veux accoistre tes martires. Soudainement apres ces paroles le monstre entra, & le malheureux Roy tomba pasmé dans la place dont il fut releué auecque vn nouueau tourment: car il auoit perdu la veuë: Quelques bons Archeuesques qu'il n'auoit encores voulu croire,

croire, entrerent lors dans la salle,& l'amonnesterent de ne resister plus contre les volōtez de Dieu, veu qu'il seroit tousiours contraint à les souffrir en patience. Il les remercia de leur bon auis, les supliant de se tenir iour & nuyt aupres de luy, à fin de se gouuerner à l'auenir selon le conseil qu'il leur plairoit luy donner. Dom Agesilā auerty par la commune renommee de ces merueilles, delibera d'aller visiter le Roy des Garamantes, & s'en vint volant à grandes roues descendre en la court du chasteau, au grand esbahissement d'vn chacun. Les Archeuesques estimans que ce fust saint Michel, ou saint George, ou quelque autre messager de Dieu, en dirent les nouuelles au roy, & l'auertissant de faire ses prieres au Cheualier celeste, le menerent par dessouz les bras tout deuant luy, ou ilz le firēt mettre à genoux, & s'agenouillerent ensemblément vn peu plus arriere. Alors le Roy ioingnant les mains, & tendant ses yeux aueugles deuers le ciel, commença à dire, Helàs! nouueau Messie, si les offenses que i'ay commises sont si outrageuses qu'elles ne meritent aucun pardon, aumoins plaise-vous souuenir qu'entre nous hommes sommes coustumieres de forfaire contre vous, tout ainsi que vous de pardonner à ceux, qui ont en leurs courages vne ferme repentance de leurs forfaitz. Or combien que ie soye autant asseuré de vostre pouuoir, comme ie me sens coupable de mes fautes, si est ce que ie ne vous veux prier de me rendre la veuë que mon demerite m'a fait perdre : ains tant seulement ie vous suplie vous contenter du grād martire que ie souffre estant aueugle, & priué de toute ioye : & ne permettre qu'vne cruelle faim me tourmēte miserablement aupres de mes viandes, sans auoir le moyen d'en pouuoir prendre ma naturelle refection. Aumoins deliurez moy du cruel monstre, lequel à tous mes repas vient piller ma table, & empuantir de son venin le peu qu'il laisse à deuorer : & s'il vous plaist me departir ceste grace, tant pour la recognoistre, comme pour purger mes anciens pechez, ie vous bastiray vn beau temple de fin marbre, dont les voustes & les portes seront d'or massif, & le dedieray & consacreray à vostre saint nom, vous donnant sur chacun autel vne statue enrichie de toutes fines pierreries, auecq' vn tableau auquel sera paint le miracle qu'il vo⁹ aura pleu faire en ma faueur. Ainsi prioit ce Roy aueugle & cherchoit en vain les piedz de dom Agesilan pour les baiser, lequel luy respondit, Ie ne suis point ce nouueau Messie si prochain de la deité, comme vous m'auez fait par voz paroles: mais tant y a, sire, que tel que ie suis ie vous monstreray à l'essay s'il a pleu à Dieu d'adresser mō vol en vostre royaume, à fin de vous deliurer de l'horrible monstre qui vous detient en vne faim perpetuelle. Et si la volonté que i'ay de m'employer en vostre seruice, peut auoir l'yssuë telle que ie desire, remerciez en Dieu tout puissant, & luy dressez les temples, & les autelz dont vous parlez, à fin de vous le rendre tousiours d'autant plus fauorable. Ainsi deuisans s'en allerent au chasteau, que dom Rogel trouua fort superbe, tāt en l'architecture du bastimēt, comme en la diuersité des richesses dōt il estoit embelly tout à l'entour. L'edifice estoit de fin Marbre blanc, les coulonnes de Iaspe & de Porphire, les portes & les fenestres d'or & d'argēt subtillement esmaillez de fort naïfues couleurs, les vitres de cler cristal figuré par delicates portraitures faites d'or moulu & d'azur auecques maintes riches pierreries & fines perles, non moins admirables par le dehors du chasteau, que reluysantes par le dedās des salles & des chambres. Et neātmoins auecques ces richesses, & autres infinies, il estoit impossible au triste Roy de pouuoir rechasser la faim qui le tourmentoit. Or incontinent

que ses seruiteurs le virent aprocher auec dom Agesilan, ilz cõmencerent à ordonner leur seruice pour couurir : car le Roy leur auoit ainsi commandé, esperant que l'arriuee du Cheualier volant lui deuoit porter quelque bõ-heur. Le lieu où le disner fut apareillé, estoit vne riche salle enuironnee de fines tapisseries de soie rayonnee de fil d'or & d'argent, esquelles estoient paintes au vif toutes les braues auantures qui estoient auenuës à ce Roy en son ieune aage du temps qu'il estoit Cheualier errant. Au mylieu de la sale y auoit vne fontaine, dont le pié montant deuers le bassin estoit fait de blanc Albastre enleué de riches fueillages d'or dont les bors estoient émaillez des plus fines perles de l'Orient : tout le surplus de la fontaine excepte les canaux, estoit de diamans, rubis, & saphirs, taillez par rangs d'vne mesme grandeur, & en mesme ouurage, entrelassez auec vn tel ordre les vns parmy les autres qu'il estoit difficile à iuger lequel des deux estoit de plus grand' estime, ou la matiere, ou l'artifice qu'on auoit employé à l'aproprier par vne si grande excellence. Le Roy donc estant asis à table sans autre compagnie que d'Agesilan qui estoit tout armé ayãt seulement la visiere haucée, lon entẽdit assez loing le siflement des ælles de l'horrible Dragon, lequel comme tiré par l'odeur des viandes, menant vn bruyt espouuentable par l'air, entra soudain dans la salle en sa façon acoustumee. Il auoit la teste en la facon d'vn singe, toute palle & transie de faim, auecque vne creste flotante dessus, ses griffes estoient crochues, & recouruees, le ventre plat & empunaisi pendant deuers l'extremité : l'estomac sec & essuyé sinon qu'il y auoit vn estroit pertuis, dont en deuorant il iettoit sans cesse vn venin glué, puant, & tant infect qu'il estoit impossible d'en pouuoir guieres souffrir l'odeur sans estoufer : Ses ælles estoient faites de quelques estranges escailles, dures comme lames d'acier bien trempee: il auoit la queuë assez longue, pointuë, & entortillee, faite d'vne pareille façon que les ælles. Or quand Agesilan vid ceste infame beste rauir les viandes, renuerser les beaux vases, & infecter toutes choses de son ordure & de son vilain atouchemẽt, par grãd' colere il se leua de table, mit la main à l'espee & ferut le Dragon de si grãde force sur les escailles du col qu'il luy separa la teste du corps, qui tõba incontinẽt sur le plancher: mais pensant estre hors de peine il le vid soudain venir contre luy par plus grande force qu'au parauant, ayant deux testes au lieu de la premiere, sans faire semblãt de se resentir de la playe. Alors commença dans la salle vn fort aspre & cruel cõbat entre le Dragon, & Agesilan lequel ce pendant qu'il abatoit la visiere de son armet, receut vn tel heurt de griffe dans l'estomac qu'il s'acula contre la table, laquelle il renuersa par la secousse deuant le Roi. La honte fit entrer le ieune Prince en telle fureur, que donnant le second coup sur le col du monstre, il luy ttencha de rechef ses deux nouuelles testes, au lieu desquelles il en vid renaistre autres quatre, tandis qu'en vain il s'essayoit à luy couper les dures ælles des coups continuelz dont il le rechargeoit. Ce pendant dix des Cheualiers du Roy, pẽsans que ceste meslee se peust acheuer par force, entrerent dans la sale, les vns auec les espees degainees, les autres auecque longues halebardes, dont ilz s'essayoient à occire le Dragon, tellement qu'à leur arriuee il print le combat contre les dix, mõstrant n'auoir tãt de crainte de toutes leurs forces, comme du seul regard d'Agesilan qui au mesme instant que l'assault des dix Cheualiers cõmençoit, donna le troisiesme coup sur la queuë du Dragon, & le naura auecque si grande douleur qu'il commença à s'en voler par la fenestre par laquelle il estoit entré. Dom Agesilan demanda

son Grifaleon sur lequel il monta legierement & s'en vola apres le Dragon, lequel retournant à l'impourueue contre luy, le vint tellement assaillir des ailles, & des pates, que bien peu s'en falut qu'à ceste rencontre il ne fust renuersé par terre, car il luy serroit tellement les griffes sur l'armet, qu'il luy eust facilement escarbouillé la teste, si la bonté des armes de Patrifond ne l'eust preserué pour ce coup. A ce combat qui se faisoit en l'air au milieu de la court du chasteau, sortirent tous les Princes, Barons & Gentilz-hommes de la maison du Roy fort esmerueillez de la prouësse du Cheualier, lequel ayant empoigné vne des ailes du Dragõ le tira en bas par si grand force qu'il le renuersa par terre, luy faisant descendre à plomb son destrier volant sur le dos, en mesme maniere que le faucon hault enleué en l'air se laisse fondre sur la colombelle, qu'il voit voler au dessouz de luy. Le Dragon fut tellement estonné de ceste cheute, que sans plus penser à se deffendre, apres auoir receu diuers coups & estre blessé en maints endroitz, si tost qu'il peut s'eschaper du Cheualier, il reprit son vol fuyant d'vne telle roydeur que quelque diligence, que peust faire dom Agesilan il ne sceut suyure que de veuë. Le Roy Trasathee auerty de l'euenement du combat, fit appareiller d'autres viandes en vne autre salle, ou il se repeut auec si merueilleuse volupté, qu'il seroit impossible de l'exprimer. Et ayant le lendemain encores receu le mesme plaisir de manger qui luy estoit presque incogneu, combien qu'il ne fust du tout asseuré si le mõstre ne retourneroit plus: par-ce que pour lors il ne pouuoit rendre autre recompense à celuy qui luy auoit esté autheur de ce bien, il fit leuer au milieu de sa court, ou la cruelle beste auoit esté abatuë, vn magnificque trophee, soustenu en vne lance, painte de diuerses couleurs, dans le fer de laquelle estoyent plantees les trois testes, que le Cheualier auoit coupees au Dragon, & vn peu par dessouz, vne cuirasse, deux targes de fin acier, vne masse d'armes, & vn ancien braquemart, selon la mode du païs. Et à l'endroit de la hauteur d'vn homme y auoit vn chapeau de triomphe deux rameaux de palme entrelassez auec deux cornes d'abondance, qui y apuyoyent les deux bouts d'vn rouleau contenant ces vers:

Au Cheualier volant, l'aueugle Trasathee
Deliuré du Dragon, à s'acré ce trophee.

Or Agesilan poursuyuit tellement sa proye, que deux iours & deux nuitz passez obstinément en la poursuyte, ayant trauersé diuerses mers, il vid reposer le Dragon ailé sur des hautes roches, en vne Isle ou il n'auoit son repaire, pa-ce que la peur luy en auoit fait perdre la cognoissance. Mais voyant son ennemy qui le suyuoit tousiours de pres, il se cacha dans vne cauerne non beaucoup profonde, tellement que la queuë apparoissoit quelque peu entre les tenebres. Le Cheualier ayant aperceu quelques bergiers, les appella, & leur fit aporter grãd nombre de busches & de fagotz, dont ilz estouperent la cauerne puis mirent le feu dedans, laissant par la mort du Dragon la table de Trasathee en asseurance. Or par ce qu'Agesilan auoit grand necessité de repaistre, il s'en vint heberger en quelques petites cabanes de pasteurs qui estoyent tous estõnez de voir l'estrange forme de son cheual: mais les ayant vn peu rasseurez de leur crainte, il commença à leur conter le cruel combat qu'il auoit eu contre le monstre que ilz auoyent fait brusler: puis leur demãda comme lon nommoit l'Isle ou ilz estoyẽt, quelle loi on y obseruoit, & pourquoi il ne voioit point de bergeres entre eux selon la coustume des autres païs. Les tristes pasteurs ou estoyent tous esperduz, les vns de ioye pour l'esperance qu'ilz

qu'ilz auoyent en luy qu'il mettroit à fin la cruelle destinee de l'Isle : les autres de tristesse pour la souuenance du malheur par lequel ilz auoyent perdu leurs femmes & leurs filles, esquelles gisoit toute leur consolation. A la parfin le plus ancien des bergers arrosant sa barbe grise de chaudes larmes, commença à luy reciter maintes choses que ie delaisse pour le present, d'autant qu'elles vous seront assez cogneuës par-ce que maintenant vous entendrez.

Comme dom Agesilan occit l'horrible monstre marin de l'Isle Desolee, & affranchit les habitans du cruel hommage qu'ilz deuoyent au Dieu Teruagant.

CHAP. XCV.

OR deuez vous sçauoir que l'Isle en laquelle le Dragõ volãt auoit conduit le Prince Agesilan, estoit celle Isle Desolee dont nous auons parlé cy dessus en laquelle vn horrible monstre marin deuoroit tous les iours vne femme qu'on dõnoit pour offrandre au dieu Teruagant. Dequoy Agesilan auerty par les paroles du vieil pasteur se delibera de occire le monstre, & en ceste fantasie apres auoir repeu legierement de quelque fromage & de pommes, s'en alla reposer sur vn lit de feuilles tel que les bergers luy auoyẽt apareillé. Mais il n'eust si tost commencé à sommeiller, que la souuenance de sa Dame qu'il auoit perduë, luy osta toute l'enuie du repos, toutesfois à la fin, agraué du trauail, des iours passez, il s'endormit en ses pensees. Alors luy fut auis en songe qu'il voyoit son cueur pendu sur l'eau au bout de la ligne d'vn pescheur qui en vouloit apaster vn poisson fort grand & demesuré : ce qu'ayant resongé plusieurs fois, il eust le repos paisible sans estre plus troublé d'aucunes visions, sinon au point du iour, qu'il recommença encores le mesme songe, puis se rendormit de rechef iusques a ce qu'il fut haute-heure. O bon Cheualier! si tu eusses peu entendre la verité de ce que les continuelz fantaumes de la nuit te signifioyent, tu n'eusses atẽdu que les Bergers te fussent venuz reueiller pour aller voir ce qui se preparoit à ton grand malheur sur le riuage, deuant le Temple de Teruagant. Luy donc s'estant leué en grand' haste à la persuasion des pasteurs, apres s'estre reuestu des bonnes armes de Patrifond, mõta sur le destrier aillé, & prit son vol deuers celle part que ses hostes luy enseignerent, qui n'estoyẽt moins esbahis que ioyeux de le voir en tel equipage : car ilz auoyent autresfois entendu secretement par l'vn de leurs prestres, que le courroux de Teruagant seroit apaisé quãd le Cheualier porté par vn destrier volãt, passeroit par dessus son temple. Et par ce qu'ilz auoyẽt tousiours estimé ceste profetie estre fõdee sur vne condition impossible, ilz perdirẽt l'esperance de voir iamais la fin de leur misere toutes-fois recognoissans ce qui estoit profetizé pouuoir auenir en la personne du Cheualier qu'ilz auoyent hebergé, ilz commencerent à prendre quelque bon courage. Or Agesilan volant bien hault à l'entour du riuage & du Temple, aperceut vne tendre Damoyselle attachee contre la dure roche, aussi nuë comme nature l'auoit produitte à sa naissance, sans auoir vn seul voire pour couurir les blancs lis, & les vermeilles roses dont son corps delicat estoit embelly. Lors enuieux de voir de plus pres vne si excellente beauté, il abaissa vn peu son vol, & voyant la pauure toute esperduë sans se remuer ny çà ny la, il eust facilement creu que ce fust quelque statuë d'Albastre, ou de fin marbre blanc, ainsi taillee sur ceste roche par la main de quelque excellent ouurier, si les cheueux voletans doucement en l'air, & les larmes roulantes en façon de perles sur ces

dures pommelettes de sa tendre poitrine ne luy eussent dóné certain tesmoignage de la verité. Puis s'aprochant de plus pres, & recognoissant la celeste beauté de celle Diane qu'il cherchoit auecq' si grand trauail, ie ne sçay s'il eut iamais plus d'ennuy de l'auoir perdué, qu'il auoit lors de mortelles angoisses la voyãt en si piteux estat. Faisant donc descendre son destrier en terre, il haussa sa visiere, & luy dist à grande peine, Recognoissez, ma Dame, vostre Agesilã non moins miserable pour la douleur ou il vo⁹ voit, que malheureux pour ses cruelles destinees : & me dites, ie vous suplie, par quel infortune vous estes ainsi detenuë entre ces chaines. Il fut force à ces paroles que la triste Princesse reprist la mesme couleur que l'iuoire arrousé de pourpre, s'aperceuant les parties nuës, lesquelles, encores qu'elles soient belles, la vergogne veult estre cachees. Elle voulut estendre les mains pour couurir la honte de son visage, mais la pauurette s'auisa qu'elles estoient enchaisnees contre la roche. Lors tesmoignant par ses pleurs & par ses sanglotz combien estoit grande sa douleur, elle commença auecque vne voix entrerompuë & debile, à luy dire : Helàs! monsieur, qui vous a conduit à vn tant malheureux spectacle, auquel ny à vous, ny à moy, vous ne pourrez de rien profiter finõ en me donnant le moyen de dire mes dernieres paroles en lieu ou elles puissent estre entenduës. Elle vouloit continuer, mais l'horrible bruit que lon entendit dans la mer, luy fit abreger ses propos, & redoubler sa premiere crainte. Car lon cõmença à descouurir le desmesuré mõstre, moytié sur l'eau, moytié dessouz, fendant les ondes en mesme façon que la Gallere poussee par vne grand' multitude de rameurs. Ceste espouuentable beste couuroit tout vn grand païs de mer dessouz son large ventre, & n'auoit autre forme que d'vne lourde masse de chair, excepté deuers la teste, ou les yeux enflez par le dehors, & les horribles dents, auec la grande fante de la gueule qu'elle entrebailloit incessamment, faisoient quelque difference du reste du corps. Desia elle aparoissoit à vn trait d'arc du riuage, quãd dom Agesilan laissant sa Dame toute esperdue print son vol en l'air, ayant premieremẽt osté par grãde force, vne longue hallebarde ferree des deux costez, à vn des sergens qui auoient conduit la Princesse à ce cruel martire. Puis voyãt le monstre souz luy, il descendit par grãd' roydeur, & luy vint donner vn coup sur l'eschine, dont il perça aucunement les dures escailles sans toutesfoys autrement l'endommager: & le chamaillant sans prendre cesse, il fut assez esbahy voyant qu'il ne profitoit guieres pl⁹ que s'il eust frape sur vne dure roche: car le monstre ne faisoit aucun semblant de rien en sentir, sinon qu'ayãt aperueu l'ombre des grandes ælles du Grifaleon tournoyer çà & là dessus les vagues, il commença vn peu à laisser son droit chemin beãt la gueule cõtre l'ombre aperceuë, & s'essayant à la deuorer. Or comme l'Aygle qui a veu du ciel le Serpent lissant ses escailles dorees au soleil, se donne garde de l'assaillir par l'endroit auquel il puisse destourner ses dẽts enuenimees, ains luy vient enferrer le bec crochu dans le derriere de la teste, pour ne luy laisser aucun moyẽ de se defendre: Ainsi dõ Agesilan frapoit le monstre, tantost entre les oreilles, & maintenant deuers la queuë & sur l'echine, selon qu'il se voyoit mieux asseuré. A la parfin il l'ataignit sur le museau, ou il luy fit vne playe fort douloureuse, qui mit le mõstre en telle rage qu'il se ietta bien à moitié hors de l'eau, puis de rechef se rẽfonça par deux ou trois foys, se tremoussant dos sur ventre auecque vne force tant espouuentable que lon eust dit qu'il faisoit sauter les ondes iusques au ciel. Le Cheualier euitoit fort dextre-

dextrement ses aspres morsures, montant en l'air, & descendant en bas, se tournant tantost çà, & tantost là, ainsi que la necessité le requeroit. Vn pareil combat fait la mouche importune, sur le moys d'Aoust, à lẽtour du chien villageois, qu'elle point maintenant dans les yeux, tantost sur le mufle, puis dans les oreilles, luy volant & reuolãt tout à l'entour sans s'eslongner, ce pendant qu'il fait cracquer en vain ses dents par l'air pensant haper son ennemye. Mais l'eau que le monstre faisoit sauter en hault, auoit desia tellement abreuué les plumes du Grifaleon que son vol en commençoit de beaucoup à affoiblir: de sorte qu'Agesilan ne pouuoit plus cõtinuer son alaigresse & agilité acoustumee, Au moyen dequoy en peu de temps le monstre s'aprochoit du bord de la mer pour aller deuorer sa proye, quãd le Cheualier delibera d'acheuer le reste du combat à pic, quelque fortune qui en peust auenir. Et partant ayant laissé son destrier volant tout mouillé sur l'arene du riuage, & renforcant son bon cueur par la presence de sa Dame qu'il voyoit pasmee de grande crainte sur la froide roche ou elle estoit assise, il prit sa lõgue hallebarde à deux mains & en ietta tel coup dãs l'inferieure machouere du monstre, que tout le bort de la marine fut taint en rouge, par le sang que commença à ruisseler de la playe. Le monstre forcené pour l'aspre douleur, se ietta rudement contre le Cheualier, auquel il saisit auecque les dents le fer de la hellebarde qu'il guindoit contre luy, d'vne horrible secousse l'enuoya tomber assez loing auec son baston qu'il ne voulut onc abandonner. Alors l'espouuentable beste pensant auoir gaigné victoire, commenca à sortir hors de la mer & a ramper sur le sablon à gueule ouuerte pour aller deuorer la Princesse : mais Agesilan desesperé, & estimant que sa force ne pourroit estre sufisante pour resister à vn tel effort, entra en telle rage, qu'il delibera de s'enseuelir le premier dans le sepulchre que lon auoit apareillé à sa Dame : & ne pensant à la bonne fortune qui luy deuoit auenir, se ietta dans la gueule du monstre, ou il entra, comme dans vne grande cauerne auecque sa hallebarde toute droite, & dist à haute voix : Puis que ie n'ay sceu defendre vostre vie, prenez en gré, ma Dame, le piteux sacrifice que ie fais de la mienne, à fin qu'apres auoir si long temps esté separez par le malheur en nostre viuant, nous soyons aumoins apres la mort assemblez dans ce triste tombeau : Il n'eut si tost acheué ces paroles que le monstre voulut rudement fermer la gueule pour l'engloutir, mais ayanr rencontré assez pres de la gorge la hallebarde toute droite en facon de baillonneau, il s'enferra tellement la machouere de dessus du plus grand fer, & celle de dessouz du plus petit, que la douleur l'empescha de les pouuoir ioindre, demonrant la gueule bée sans auoir la puissance de l'ouurir, ny de la fermer d'auantage. A ceste nouuelle ocasion de la victoire, Agesilan reprit cueur à la facon de ceux qui retournent de pasmoison : & mettant la main à l'espee pendante à son costé, il la repassa quatre ou cinq foys iusques à lã croisée par le dedans de la gorge du mõstre, qui commenca à reuomir par ces nouuelles playes, vne si grande abondance de sang, que le Cheualier fut contraint de saillir dehors, le laissant debatre sur le riuage iusques à ce que ses yeux clos & ternis eussent donné le signe de sa mort. Or les habitans de l'Isle meuz d'vne vaine religiõ, encores qu'ilz fussẽt fort esbahis de la prouësse du Cheualier incogneu, qui auoit occis celle espouuentable beste, neantmoins ilz estimerẽt que ce seroit vne nouuelle ocasion au dieu Teruagãt de se courroucer, & d'enuoyer encore vn coup son armee de Farfadetz pour piller & fourager leur Isle, tellemẽt qu'ils cõclurẽt entr'eux de luifaire diuers sacrifices

& pour plus facilement l'apaiser arreste-rent qu'ilz luy immoleroient le Cheualier qui auoit occis le mõstre ministre de sa vengeance. En celle deliberations pensans prendre Agesilan tout vif, ilz le vindrent enuironer de longues picques, & de haches, luy crians qu'il se rendist autrement qu'il estoit mort. Dom Agesilan fut fort estonné quand en lieu des graces que ces vilains luy deuoient rendre pour les auoir deliurez d'vne telle captiuité, il se vid ainsi assaillir meschãtemẽt: Si estraignit l'espee au poing, & mesprisant telle canaille se vint lancer au mylieu de l'endroit ou il vid les armes plus espoisses, faisant voler à son arriuee les testes de deux archiers qui estoient vn peu trop pres de luy: puis fauchant de son espee par grande force, en tailla deux autres en deux pieces par la moytié du corps, & eut encores acheué le tiers, n'eust esté qu'il rencontra la hante d'vne hallebarde qui engarda de passer le coup. Mais comme cestuy là le vouloit ferir sur l'armet, il receut le coup sur son escu, & luy iettant vn estoc par le dessouz luy fourra l'espee dans l'estomach iusques aux gardes, tellement qu'il en transperça encores vn autre qui estoit derriere luy, & ainsi tõberent ces deux morts sur le sablon. Ie ne sçay à qui lon peust comparer ceste façon de cõbat, sinon à celuy que le Loup & l'Aigle font entre les brebis & colombelles: car Agesilã ne rua coup qu'il n'en renuersast deux par terre, & quelquefois trois en façon que ce quartier du riuage estoit tout rouge de sang, & tout couuert des corps occis. Les prestres du dieu Teruagant vindrent à ceste tuerie, & reprindrent fort aygrement le peuple d'assaillir ainsi celuy par lequel leur dieu auoit voulu imposer fin à son courroux. Chacun donc se tenant quoy, Agesilan retourna vers sa Dame, qu'il dechaina hastiuement, taillant quelquefoys les chesnettes de fer auec son poingnard, quand il ne les pouuoit desnouer à son ayse. Cependant les prestres arriuerent deuers luy, & s'agenouillãs le voulurent adorer comme cõpagnon & prophete de Teruagant: & de fait auecque leurs encensouers ilz commencerent à le perfumer des diuines odeurs. Mais le bon Agesilan les leuant gracieusemẽt par la main, leur respondit que ces honneurs apartenoient au seul Dieu immortel, & non à luy, qui estoit vn pauure pecheur. Alors les prestres luy dirẽt, sachez, seigneur cheualier, que la cruelle coustume obseruee de si lõg temps en ceste Isle, ne pouuoit estre mise à fin sinõ par le cheualier qui y viendroit sur vn destrier volãt: & ainsi le trouuions-nous dans les secretz que nostre dieu Teruagant nous a laissez par escrit. Et par-ce q̃ c'estoit vne chose impossible à hõme mortel de faire ce que vous auez fait pour acõplir la profecie, nous auõs estimé que vous soyez mahõmet, ou Iuppin, les deux compagnõs du dieu que nous adorons, qui en tel habit soyez venu deliurer nostre pauure peuple de son anciẽne misere. Au moyen dequoy il vous plaira nous permettre d'adorer & honorer selõ nostre petit pouuoir, vostre puissãte diuinité cachee souz ceste figure de cheualier. A ces motz ilz s'agenouillerẽt de rechef deuãt luy: mais Agesilan les releua incontinent, & leur dist, mes amys, ie suis vn hõme mortel cõme vous qui par ma hardiesse, & mõ bõheur me suis acquis ce que vo⁹ imputez à la diuinité, de laquelle ie ne suis en riẽ participant. Et à ceste cause reseruez ces hõneurs a celuy auquel ilz apartiẽnent: car quant à moy, si i'ay merité quelque chose enuers vo⁹, ie me cõtenteray pour toute recompẽse de quelque voyle qu'il vous plaira me faire dõner, pour couurir ceste damoyselle que vo⁹ voyez icy toute nuë. Les prestres mirẽt incontinent la main à vn petit escrin duquel ilz tirerent maints precieux atours, les vns faitz de cotõ & de fine soye, les autres de fil d'or & de fil d'argẽt, & entre autres choses y

auoit vne riche coiffe de soye cramoisie faite par carreaux, en chacun desquelz lon voyoit vne fine perle, atachee à petis cordons de fil d'or de Cypre. De ces paremens dont les prestres auoyent acoustumé d'orner leurs Idoles, la Princesse Diane se reuestit auec telle grace, qu'estant ainsi habillee lon ne l'eust peu proprement cõparer sinon à ces belles Nimphes que les excellens ouuriers paignent acoustrees de linges volans, au trauers desquelz lon peut comprendre & voir quelquefois la perfection de leurs plus secretes beautez. Agesilan ayant remercié les sacrificateurs de ce qu'il leur auoit pleu faire en sa faueur, remonta sur son Grifaleon, & assit sa Dame deuant luy entre ses bras sur vn petit coissinet, qui s'estoit trouué dans l'escrin des prestres tout à propos : puis prenant son vol par la celeste contree, il laissa autant d'esbahissement à ceux qui le regardoyent, cõme il emportoit auecques luy de contentement, tenant fort amoureusement embrassee, celle qu'il aimoit mieux que sa propre vie. La Princesse encores estonnee du peril d'ou elle sortoit, se laissoit baiser & acoler au plaisir de son amy, lequel desiroit fort à descendre en terre pour prendre le dernier point de ses affections. Mais elle reuenuë à soy, ne voulut permettre au ieune Prince de souuẽt continuer ses lascifz atouchemens, & luy dit : Helàs ! mon Seigneur mon ami, encores que vostre ardent amour enuers moy, & le myen non moindre enuers vous, auecque les trauaux que vous auez soufferts pour me deffendre de mon malheur, m'ayent entierement renduë vostre, si ne craindray-ie à vous supplier affectueusement pour ceste heure, qu'apres n'auoir osté d'vne crainte, vous ne m'en vueillez point si tost redonner vne nouuelle, outre celle que i'ay de me voir ainsi emporter en vne façon non acoustumee. Ie feray tout ce qu'il vous plaira, ma Dame (respõdit Agesilan) moyennant que de vostre part, vous me recitiez en quelle façon vous estes tombee au danger ou ie vous ay trouuee, & apres, ie vous diray par quel moyen i'ay recouuert ce cheual volant, auec les autres auẽtures qui me sont aduenuës depuis que ie vous perdy dans l'Isle Verde. En celà vous obeiray tresvolontiers (dit la Princesse) & ainsi commencerent à se reciter l'vn à l'autre, ce qui leur estoit auenu depuis leur separation. En ce gracieux deuis ilz auiserent vne petite Isle assez plaisante, dont les habitans estoyent Chrestiens, & par-ce que le soleil commençoit à se coucher, ilz s'en allerent heberger au chasteau d'vn vieil gentil-homme fort honorable & de bonne renommee, lequel les receut humainement, & fit coucher le Cheualier auec luy, & la Princesse en vne autre chambre à part auec vne sienne fille. Toute la nuyt Agesilan ne fit que songer à sa Dame faisant maints beaux discours à tout par soy.

Helàs (disoit-il) receuray-ie donc tant de belles ocasions pour adoucir celle flamme amoureuse qui tant me tourmente, sans toutesfois oser prendre la hardiesse d'executer ma volonté auecque vne chaste intẽtion de mariage ? O couardie trop grande ! Desormais ie ne suis plus pour imiter la crainte que i'eu en l'Isle Verde de troubler le sommeil de ma Dame, ce matin que ie la perdy, la delaissant seule pour courir apres vn cerf : car si tost que le soleil aura rechassé les tenebres de ceste nuit, ie la cõduiray en lieu ou ie pourray recueillir les vermeilles roses de son beau printemps, lesquelles pour trop tarder pourroyent perdre leur saison, & la beauté dont la tendre rousee les rend maintenant de beaucoup plus gracieuses qu'il ne seroit possible de penser. Ie suis assez certain que lon ne sçauroit faire aucun seruice aux Dames, qui leur soit plus doux ny plus sauoureux que cestuy cy, encores que quelques-fois elles facent semblant d'en estre desdaignees, mon-

ſtrant quelques faulſes larmes ſur le viſage, pour couurir l'extreme ioye qu'elles en reçoiuent au cueur. Or ne ſuis-ie plus deliberé de laiſſer pour vn foible refus, ou pour vne fainte colere, à acõplir ce qu'auecques tant de trauail i'ay maintenant en ma puiſſance: car i'aime mieux (ſi en ceci ie deuois faire quelque faute) qu'on me reproche ma trop grande hardieſſe, que de me laiſſer aucun moyen pour me plaindre à l'auenir de moymeſmes & de ma laſche couardie. Ainſi diſoit Ageſilan, ayant deliberé de faire encores mieux qu'il ne diſoit, ſi l'ocaſion du iour enſuyuant euſt eſté pareille à ſa volonté. Eſtant donc le matin venu, apres auoir remercié ſon hoſte, il partit auecques ſa belle Nimphe deuant luy, prenant le chemin de l'air au grand esbahiſſement de tous ceux qui le regardoient. Mais au departir de l'Iſle, il entra en vne grãde mer, par laquelle tãt s'en fault qu'il peuſt iouyr de ſes amours cõme il auoit deliberé, qu'il ne peuſt aperceuoir tout ce iour, ny toute la nuit ẽſuiuãt, aucune terre, cõbien qu'il euſt haſté le vol de ſon deſtrier trop plus prõptemẽt que de couſtume, à fin de trouuer lieu propre pour executer ce que ſes paſſions amoureuſes luy commandoient. Il auoit deſia volé tout le long du deuxieſme iour quand de loing il aperceut vne grande Nef flotante à trois voyles paintes: dans laquelle il ſe delibera de deſcendre tant pour ſe repaiſtre, comme auſſi pour ſe repoſer luy & ſa Dame qui ne ſe pouuoit plus tenir ſur ſon coiſſinet, tãt elle eſtoit laſſe, & affoyblie par le trauail, & par la faim qu'elle auoit enduré en ces deux iours. Ceux du dedans de la Nef voyant de loing voler le Grifaleon, furent fort esbahis penſans que ce fuſt quelque ennemy d'enfer qui habitaſt en celle mer, & ſortirent quelques vns en armes ſur le tillac: mais aperceuans la princeſſe Diane embraſſee par le Cheualier qui la tenoit deuant luy, ilz ſe retirerent à fin de n'eſpouuenter le deſtrier volant & pour laiſſer entrer la Damoyſelle. Or ſi toſt que le Grifaleon fut deſcendu dedans la nef, la Roine Lardenie aperceut ſa chere maiſtreſſe qu'elle auoit tant regretee comme penſant l'auoir perduë. Si la courut prendre entre ſes bras par grand amour, & diſt au Cheualier, Rendez-moi ma bien aymee maiſtreſſe, car elle m'apartient, & non à vous. Ageſilan voyant aſſez pres de luy dom Falanges d'Aſtres ſon pere, & vn peu plus auant le Roy Amadis de Gaule, & la Royne Oriane, recogneut incõtinent que c'eſtoit la nef de laquelle ilz s'eſtoient ſeparez par la tempeſte. Lors non moins ioieux pour auoir recouuert ſi belle compagnie, que faché pour auoir perdu l'ocaſion de iouyr de ſa Dame, il deſcendit de deſſus le Grifaleon & hauſſa la viſiere de ſon armet, ſe donnant à cognoiſtre à tous les Princes, qui furent fort eſtonnez & ayſes de ſon eſtrange arriuee. Puis apres les reuerences & careſſes qui ſe peuuent trop mieux pẽſer que dire, ilz naiguerent tous enſemble en extreme ioye, deuiſans par grand' merueille des eſtranges & incredibiles auentures du Prince Ageſilan & de la princeſſe Diane. Or pour le preſent nous les laiſſerons voguer en ce plaiſir, à fin de vous reciter la triſteſſe en laquelle eſtoit l'infante Sidere pour l'abſence de ſon Rogel, qui eſtoit lors enuelopé es nouuelles amours de la Royne de Canabee.

Du dueil que menoit l'Infante Sidere pour l'abſence de dom Rogel & comme elle ſe mit en ſa queſte auec ſes deux ſœurs.

CHAP. XCIIII.

TAndis que dom Rogel employoit tout ſon ſoucy à gaigner la bonne grace de la royne Florelle de Canabee, la triſte infante Sidere ẽploioit tout ſon

ſon temps à regreter,plaindre, gemir, & lamenter ſon abſence: tellement que vn iour,eſtant dom Brianges en la cité de Gamal, elle delibera s'en aller auecques ſes deux ſœurs ſans autre compagnie en toutes les villes,chaſteaux,bourgs,& villages de l'Iſle,à fin de s'aſſeurer ſi ſon Rogel eſtoit encores en vie ou non . Et de fait ſi toſt qu'elle fut aucunement guerie de ſa fieure,elle ſortit du chaſteau ou dom Brianges l'auoit conduyte, & commenca à faire ſa queſte: & par-ce que elle ſcauoit bien que dom Brianges eſtoit dans Gamal & qu'il la voudroit deſtourner de ſon entrepriſe,comme il auoit fait plusieurs foys en vſant de maintes diſsimulations,elle ne voulut aller en la cité, ains print ſon chemin à coſté gauche de Gamal,& commença à s'eſloigner de ſon amy,penſant s'en aprocher le plus . Ce pendāt dom Rogel auoit ſi bien ſceu harāguer enuers ſa nouuelle Dame, qu'elle n'auoit autre que luy en ſa penſee , & ne parloit que de luy, & de ſa vertu, ramenteuant de iour & de nuyt ſa proueſſe , ſes haultz faitz d'armes,ſa beauté,& l'āciene renommee de ſon illuſtre ſang . Ainſi la royne Florelie aueuglee de l'amour du ieune prince, & ne pouuant plus ſouffrir ſon ardeur ſans la deſcouurir, apella vn matin en ſa chābre plus ſecrete,vne vieille dame nomme Garlonne,en qui elle ſe fioit de ſes plus ſecretes affaires, comme en celle qui l'auoit alaitee en ſon enfance , & ſeruie de nourrice . Si toſt qu'elle fut venuë , la Royne apres quelques autres deuis, cōmença à parler de dom Rogel, & apres en auoir dit infinies, louanges,elle cōtinua ainſi ſon propos,Certainement, m'amye Garlonne, ſi ie n'auois pris en moy vne ferme reſolution de iamais ne me marier,& ſi l'amour de mon premier eſpoux ne m'euſt fait auoir en horreur les ſecondes nopces,peut eſtre q̄ maintenāt ce beau ieune Prince euſt gaigné vne partie de mō affectiō,car ie vous iure,ma chere nourrice,q̄ depuis la mort de mō mary Neophone,ceſtuy ſeul à peu flechir ma rigueur, & contraindre ma poitrine obeïſſāte à reſentir & recognoiſtre quelques eſtincelles de mes premieres flammes amoureuſes. Mais plus-toſt la terre me puiſſe engloutir en ſes abiſmes, & les dieux me perdre de leur foudre , que ie viole celle ſacree chaſteté laquelle i'ay iuree aux cēdres de mon cher mary . Il a eu mes premieres amours en ſon viuant, il les a emportees auecque luy en mourant, & maintenant ie veux qu'il les garde encores auecque luy dans ſon tombeau. A ces motz la belle Royne commença à plorer à groſſes larmes , & lors ſa nourriſſe pour la cōſoler, luy diſt, Et comment, madame, eſtes-vous donc deliberee de paſſer ainſi la fleur de voſtre ieuneſſe ſans plus experimenter les plaiſirs de l'amour, & ſans iamais ſentir la ioye que les enfans donnent à leurs meres en leur enfance par mile petites folatries?Penſez-vous que ceux qui ſont au tombeau , ayent aucun ſoucy de telles ſimpleſſes, & friuoles ſuperſtitions? Ie ne dy pas que ſi le Roy Dardanin de Canarie , & le Prince de Malerne , vous ont ſemblé de mauuaiſe grace & indignes de voſtre beauté,vo⁹ les deuſſiez accepter pour eſpoux: mais à quelle occaſiō contredirez-vous à voſtre plaiſir ? pourquoy prendrez vous les armes cōtre l'affection qui vous eſt la plus douce & agreable? quelle raiſon vous empeſchera d'aymer celuy lequel ſeul entre tous les autres vous à peu plaire? Vous ſouuient-il point en quelle contree vous eſtes? car toutes les Iſles circonuoyſines vous ſont ennemyes,& n'y a aucun de ceux qui regnent en icelles, lequel ne deſire voſtre ruyne,& qui ne ſoit preſt(peut eſtre plus toſt que ne penſez) à vous mener vne cruelle guerre.O quel apuy ce vo⁹ ſeroit, ſi vn ieune prince tant courageux,& duquel vous auez experimenté la prouëſſe à l'œil, ſe trouuoit lors à voſtre ſecours! O combien vous ſeriez redoutee de voz enne-

ennemys, si vous estiez alliee auecque ce superbe & illustre sang de Grece, dont le seul renom fait estonner toute la terre! Certainement, madame, ie pense que les dieux enclins du tout à vostre faueur, vous ont voulu enuoyer ainsi miraculeusement le prince Grec, à fin de mettre vostre frere en liberté, & vostre royaume en asseurance. De telz propos la dame Garlonne enflamma tellement le cueur embrasé de la Royne, que de là en auant elle n'eut plus aucune honte deuant les yeux, ny crainte quelconque en sa pensee. Partant soudain elle commanda que lon appellast ses prestres, & s'en alla en son oratoire, ou apres auoir prié les Dieux de bienheurer son futur mariage, elle fit sacrifier trois moutons blācs, & trois brebis noires, considerant auecque ses deuins dans les entrailles souspirantes des bestes sacrificees, si quelque encombrier ne luy auiendroit point de son entreprise. Mais helàs! dequoy seruent les veuz, les temples, & les oracles à celuy qui aueuglé par l'amour n'à plus aucuns yeux pour preuoir son futur dōmage, ny sens quelconque pour se gouuerner par raison? Ainsi la miserable Royne peu certaine de ce qu'elle deuoit faire, & dire, pensoit & repensoit mile diuerses pensees en sa fantasie: de iour elle menoit dom Rogel par la cité, luy monstrant ses richesses & superbes edifices, & sur le soir le ramenoit en son Palaïs, ou les tables dressees, luy faisoit redire tout ce dont au parauant elle l'auoit ouy parler: Quelquefoys elle commençoit vn propos, puis soudain le laissoit à moytié, & l'heure venuë que chacun estoit retiré pour reposer, la triste Florelle ploroit, gemissoit, & soupiroit incessamment, sans pouuoir dormir tant soit peu, ayant tousiours deuant les yeux la bonne grace & la beauté de son amy. Or dom Rogel s'aperceuant combien il estoit aymé de la Royne, se delibera d'essayer par tous moyens à prendre d'elle le dernier gage de son amour: Et de fait estant vne apresdinee seul auec elle en sa chambre, & voyant le temps & le lieu aucunement oportuns pour executer ses desseings, il commença à luy tenir maints propos amoureux, monstrant vne extreme affection: puis aioustant l'effet à la parole, la prit entre ses bras, & s'enflamma tellement, & elle aussi, que biē tost ilz eurent pris l'vn de l'autre tout le comble de la felicité que les amans peuuent atendre de leurs amours & cōtinuerēt si bien desormais en tel deduyt que les marques en aparurent. Ce pendant l'Infante Sidere qui s'estoit mise en queste de dom Rogel, voyant qu'elle n'en pouuoit sçauoir nouuelles en aucune part de l'Isle, delibera retourner à Gamal pour de là s'ébarquer auecque le Prince dom Brianges, pensant que dom Rogel fust ia monté sur mer, & eust pris la route de Perse pour la suyure. Mais si tost q̃ l'Infante fut arriuee à deux lieuës de la cité, le commun bruyt luy fit entendre qu'vn ieune Prince de Grece estoit arriué à la cour, auquel la Royne faisoit maintes faueurs, & se plaisoit fort en sa compagnie, de sorte que chacun pensoit que bien tost ilz se marieroient ensemble. Adōc l'Infante se douta que ce ieune Prince de Grece fust dom Briāges, & par-tant pour sçauoir si ses nouuelles amours ne l'empescheroient point de la conduire iusques en Perse, elle enuoya sa sœur Sindaïde en la cité, pour entendre l'intentions de dom Briāges. Le lendemain de grand matin l'Infante Sindaïde, guydee par le filz de celuy en la maison duquel ses deux sœurs l'atendoient, print son chemin vers Gamal, ou elle arriua à l'heure que la Royne conduite par dom Rogel & dom Brianges, sortoit de son Palais pour aller au tēple de Iupiter faire ses prieres acoustumees: Elle estoit acoustree d'vn habillemēt de toyle d'argent fort clere, & doublee de satin iaune, & luy pendoit sur le seing vn diamant de va-

de valeur inestimable. Ses cheueux estoient entrelassez auec vne guirlãde de fine pierrerie, monstrant au reste vne cõtenance tãt gaye & amoureuse, que chacun pouuoit aysément cognoistre combien elle s'estimoit contente de sa felicité. Dom Rogel estoit habillé beaucoup plus richement & brauement que non pas elle: car il portoit vn manteau fait de soye blanche & de fil d'or que la belle Florelle auoit fait & tissu de sa propre main: Son col estoit enuironné d'vn carcan d'esmeraude, ayant double fermail, l'vn deuant taillé en vn gros ruby, l'autre derriere, caché souz vn large safir qui rendoit vne merueilleuse clarté. A ce mesme carcan pẽdoit à vn ruban de soye incarnate, vne medaille de fine Porcelaine enchassee en or esmaillé à petis fueillages, qui representoit au naturel la belle Roine de Canabee qu'il acompagnoit: A chacune de ses oreilles pendoit vn pirope mis en œuure fort industrieusement: Ses cheueux estoient frisez, cresprez, annellez & embaumez des plus souefues odeurs de l'Arabie ses yeux estincellans, & lascifz, son visage frais & poly, tous ses gestes amoureux & folastres, comme s'il eust seulement esté produit au monde pour faire la court aux Dames, & laisser flestrir la plus excellente fleur de sa ieunesse en oysifues mignardises dans le giron des Damoyselles. Vous pouuez penser en quelle reputation l'eut l'Infante Sindaïde, quand elle l'aperceut en tel equipage: mais voyant que lors n'estoit l'heure de parler à luy, elle le suyuit iusques à la porte du temple, ou il laissa entrer la Royne, par-ce que sa religion ne permetoit qu'il passast plus outre. Adonc Sindaïde le tira à part, & se soupçõnant assez de la verité, commença à luy dire en la presence de dom Brianges, Ie croy monsieur, que vous estes assez auerty de la peine, du trauail, & du peril de la vie ou ma sœur Sidere à esté reduite pour vostre infortune, & ne puis penser que le Prince de Beocie icy present ne vous en ayt dit la verité. L'extreme & chaste amour duquel elle vous ayme plus qu'oncque Damoiselle n'aima Cheualier, vous peut assez estre cogneu par l'essay que vous en auez veu en vostre presence, par la douleur qu'elle a soufferte pour vostre desastre, & par les plaintes qu'elle fait maintenant de vostre absence. Et quand bien son ardente affection ne seroit sufisante pour me faire obtenir de vous, la requeste que ie vous veux faire de sa part, si est-ce qu'il vous doit souuenir de la foy & promesse, laquelle vous lui auez dõnee de la cõduire & rendre en la maison du Roy son pere, & nous aussi: car si vous estes tel que vo⁹ deuez estre vous preferez vostre foi iustemẽt prestee en la faueur de trois paures Princesses estrangeres, à toutes les particulieres affections, & de vous, & de la Royne Florelle, lesquelles (selon l'incõstance acoustumee des choses humaines) seront aussi aysees de sa part à finir, comme elles ont esté faciles à commencer. I'ay veu les gracieusetez & caresses desquelles la Royne vous entretenoit, & l'humble & gracieux maintien par lequel vous taschiez à luy complaire, & en voyant ce que vous osez faire en public, ie puis aysément coniecturer ce que vous faites en secret, & au surplus, croire ce que la renommee à desia semé par toute l'Isle, & par les Royaumes circonuoysins. Si donc vous auez deliberé d'abandonner la miserable Sidere en sa langueur, & vous donner entierement à celle qui pour le peu de cognoissance que vous auiez d'elle, & elle de vo⁹ ne deuoit point estre si liberalle de sa personne en vostre endroit, à tout le moins souuiengne vous de la promesse que vous nous auez faite, & nous rendez en la maison de nostre pere, à fin qu'apres nous auoir mises en liberté, vo⁹ ne nous laissiez tõber en vne plus cruelle seruitude, & plus extreme malheur

que nous ne fusmes oncq : ce qui auiendra, si vous, auquel nous auons mis toute nostre esperance, nous delaissez ainsi seules & sans secours à ce besoing. Dom Rogel oyant ces propos se resouuint tellement de la beauté & bonne grace de l'Infante Sidere, & de leur mutuel amour, qu'il demeura tout esperdu ne sachant que faire ny que dire, craignāt que ses nouuelles affections ne luy eussent esté descouuertes : & fut encores en plus grand soucy voyant qu'il n'auoit aucun moyen deprendre honnestement congé de la Royne pour faire son voyage de Perse : neantmoins apres auoir pensé & repensé maintes deliberations, il pria dom Brianges de s'en aller sur l'heure mesmes auecques Sindaïde vers l'Infante Sidere, & la mener auecque ses deux sœurs au port ou leur Nef estoit ancree & qu'apres auoir fait acoustrer leur vaisseau, & appareiller tout ce qui estoit necessaire à leur nauigage, il s'en vint auertir, & que ce pendant il choisiroit le tēps plus propre pour declarer son intention à la Roine, & pour son regard qu'il dissimulast le tout au mieux qu'il luy seroit possible, & fist ses excuses enuers l'Infante selon sa discrerion accoustumee, de sorte qu'elle ne trouuast point mauuaise son absence. Mais pendant leur deuis, la Royne ayant acheué ses prieres, sortit du temple, & voyant dom Rogel si confuses én ses gestes, & paroles, luy en demanda l'ocasion. Ma Dame (respondit-il) ceste Damoyselle me prioit de de m'en aller auecq elle pour soustenir quelque sienne querelle, dont elle me parloit, & par-ce que ce me seroit chose trop griefue de me eslongner maintenant de vous, ie priois mon compagnon vouloir prendre celle charge pour moy: ce qu'il m'a promis faire moiennāt qu'il vous plaise lui donner congé. Ie luy donne (respondit la Royne) à la charge que incontinent apres auoir acheué son entreprise, luy mesmes nous en viendra raporter les nouuelles. Adonc le Prince dom Briāges lui voulut baiser les mains, mais elle ne le permit, ains l'embrassa, puis en la compagnie de l'Infāte Sindaïde, il alla en son logis prendre ses armes de fin or, & estant monté à cheual sortit de la ville pour aller trouuer l'Infante Sidere. Et fit si bien son message par l'intelligence qu'il auoit gaignee par les chemins auec Sindaïde, que pour lors elle ne sceut rien du secret de dom Rogel & la mena auec ses sœurs au port ou estoit leur nef, à fin d'executer le surplus de sa charge.

Comme dom Rogel de Grece, dom Brianges de Beocie, & les Infantes de Perse, departirent de Canabee : & comme la Royne Florelle mourut de doulenr pour le depart de dom Rogel.

CHAP. XCVII.

L'Amour contraignant souuentefois ses esclaues, à se douter le plus des choses, desquelles ilz se deuroyent tenir les plus asseurez : & la renommee coustumiere de diuulguer les plus secretes entreprises auant qu'elles ayēt à peine esté conclues & bien deliberees, furent occasion à la Royne Florelle de se soupçonner du depart de son Rogel: car aperceuant à son visage combien estoit refroidie sa premiere affection enuers elle, & ayant entēdu que le Cheualier aux armes d'or dom Brianges de Beocie faisoit equiper vne nef, elle ne peut moins penser sinon que son amant assouuy & lassé de ses delices, voulut s'embarquer à la desrobee. A raison dequoy l'amour, la fureur, & la colere commencerent tellement à luy tourmenter l'esprit, qu'il luy resta bien peu de discretion, ny pour dissimuler son ennui, ny pour y pourchasser quelque bon remede : & le meilleur moyen dōt elle s'auisa en ce trouble, fut de se retirer en sa chambre pour y plaindre son malheur à tout par elle, à fin de

ne faire en public quelque acte indigne de sa maiesté. Ce pendãt dom Rogel qui ne faisoit sinon espier l'heure plus oportune pour luy descouurir son entreprise, & sachant qu'elle estoit seule, monta en sa chambre, alors qu'elle estoit plus passionnee, mais ainsi qu'il pensoit luy faire la reuerence selon sa coustume, & luy tenir quelque propos, elle entrerompit sa parole, & commença furieusement à luy dire. A-vous biẽ peu, Cheualier desloyal & infidelle, entreprendre de vous departir ainsi de moy sans mon congé? Auez-vous si facilement mis en oubly nostre amour, voz promesses, & la miserable Florelle laquelle vous ne pouuez priuer de vostre presence, que vous ne la priuez pareillemẽt de la vie? Quelle ocasion vous ay-ie donnee, quel mauuais traitement vous ay-ie fait, pour vous en fuyr ainsi? Ou allez-vous? Quelle est la raison de vostre depart? Ou pensez-vous trouuer creature au monde qui vous porte telle affection que moy? Helàs! ie vous prie par ces larmes, par voz promesses, & par nostre mariage encõmancé, si iamais i'ay merité quelque chose enuers vous, si iamais i'ay fait chose qui vous fust agreable, & si iamais vous fustes flechy par prieres, prenez pitié de moy, ayez cõpassion de ma ruïne, & abandonnez l'entreprise de vostre depart. Pour vous le roy Dardanin de Canarie m'a en haine: pour vous le Prince de Malerne m'a en horreur: pour vous tous leurs confederez & alliez s'apareillent à la destruction de mon Royaume: & pour vous ma bonne renommee qui me faisoit exceller sur toutes les Princesses du monde, est miserablement estainte. Que feray-ie apres vous auoir perdu? Pourray-ie voir ardre ma cité deuant mes yeux? Attendray-ie que mes ennemys m'emmeinent captiue en mon viuant? Suplieray-ie de mariage ceux que i'ay declarez par mes embassadeurs indignes de moy? Regardez ie vous suplie, comme apres vostre depart ie n'auray autre moyen de me consoler en ma douleur, sinon par vne miserable fin de ma vie. Dom Rogel combatu de diuerses passions, ayant ouy parler la Royne, demeura quelque temps tenant les yeux fichez en terre, sans estre certain de ce qu'il deuoit respondre: Finablemẽt l'Infante Sidere eut à ce coup le plus de puissance sur luy: & partant il respondit à la Royne en telz ou semblables propos: Ie ne veux point nyer, ma Dame (cõme vous sçauez trop mieux dire) que ie ne vous soys de beaucoup redeuable, & vous asseure que tant que ie viuray, le nom, l'honneur, les bien faitz, & la courtoysie de la roine Florelle demeureront constamment en mon souuenir, pour les recognoistre à chacune foys que l'ocasion m'en sera offerte. Quand à ma fuyte, Ie vous asseure bien que iamais mon intention ne fut de partir de vostre cour sans auoir premierement pris congé de vous, & quand au mariage, ie ne vous en fis onc aucune promesse, comme de fait ie ne pourrois, car il ne me seroit bien seant de contracter vne alliance sans le consentement de tant de grans Princes ausquelz i'apartiens, mesmemẽt auecq' vne personne de religion cõtraire à la mienne. Mais puis que vous auez tant loué l'entretenement des promesses, vous ne deuez vous plaindre de mon depart: veu que l'ocasion d'iceluy est fondee sur la foy que i'ay iuree & promise aux trois Infantes de Perse de les rendre en la maison du Roy leur pere, & les acompagner en leur voyage pour les ayder de mon secours, s'il auient qu'elles en ayent besoing. La Royne ne pouuant souffrir qu'il continuast sa responce plus outre, regarda sa façon de faire, & enflammee d'vne extreme furie, luy dist, Ah! desloyal, iamais vous ne sortistes de celle illustre lignee d'Amadis de Gaule, dont vous vous vantez: & onc les flancs de la belle Princesse d'Apollonie ne furent empeschez de vostre malheureux

corps: ains ie croy plustost que quelques durs rochers vous ayent produit en lumiere, & les Tigres & Liepards allaité dedans leurs cauernes. O Dieu Iupiter! peux tu bien voir, & souffrir vne telle indignité deuant tes yeux sans en prendre la iuste vengeance? Ie l'ay trouué nu, tremblant, & affamé sur le riuage: Ie l'ay secouru en plus grande necessité ou il fut oncq: Ie l'ay receu (ò moy misera ble) pour Seigneur de mon Royaume, & de moy: Et ores pour toute recompense il me vient chanter vne religion contraire, sa foy iuree, des Infantes de Perse, & autres telles calumnieuses resueries. Mais pourquoy dissimule-ie mes plaintes? A-il ietté vne seule larme me voiant presque consumee en mes pleurs? A-il seulement tasché à me consoler de paroles? A-il monstré le moindre signe de douleur, me voyant attainte de ceste mortelle tristesse? O cruel! O felon! Va va, passe au Royaume de Perse, fais hausser les voiles, ie ne te tiens point, car ie ay bonne esperance que si tost tu ne seras entré dans la mer, que l'hyuer les vens, les vagues, les rochers, qui ont esté vne fois plus gracieux en tõ endroit, que tu n'es maintenant au mien, t'apresterõt le second & dernier naufrage, & ne te laisseront plus si facilement eschaper la punition de la mort, que mille fois (cõme ie puis coniecturer) tu as meritee par cy deuant. Et bien qu'alors la douleur de tõ depart m'ait fait mourir, si esse que le bruit de ton naufrage qui viendra iusques à moy aux champs Elisees, me dõnera quelque contentement: Ou quand les Dieux voudroyẽt estre si iniustes que de te laisser passer en vie au Roiaume de Perse: saches qu'aussi tost que mon esprit aura abandonné ceste chair fragile, il se trouuera nuit, & iour deuant toy, & te tourmentera de fantaumes, & amenera auecques soy les furies pour son aide, de sorte que la mort te seroit lors beaucoup plus gracieuse qu'vne vie tant trauaillee Mais helàs! que dis-ie? ou suis-ie? que fais-ie? O cruelle & desraisonnable force d'Amour! encores que ce desloyal par sa desloyauté me cause le mourir, ie ne puis, sinon contre ma volonté, souhaiter la vengeance de son forfait. Non, non, Dieux immortelz, pardonnez à son inconstance, & vous souuiegne qu'en tout ce monde vous n'auez cree vn seul homme parfaict, & que vostre misericorde doit estre autant grande, comme les offenses humaines sont execrables. La royne auoit à pene acheué ces propos, quãd la douleur extreme, & les angoisses mortelles, qui l'oppressoyent, la firẽt tomber pasmee de sa hauteur: & lors ses Damoyselles luy acoururent & la mirent sur son lit, lui arrozãt le visage d'eau froide pour la faire retourner à soy. Ce pendant vn Escuyer enuoyé par dom Brianges, arriua au Palais, & ayant fait appeller dom Rogel, lui dit que la nef estoit preste, & que l'Infãte Sidere & les nochers voyãs le vent propre, l'atendoyent en bõne deuotion pour departir incontinent. A ces nouuelles dom Rogel sachant bien qu'il ne pourroit auoir autre respõse de la royne, fit la reuerence à toute la compagnie & s'en alla auec l'Escuyer, encores qu'il eust fort voulu donner quelque bonne consolation à la desolee Florelle, luy promettant de bien tost retourner pour obeïr à tous ses commandemens. Tantost apres la Royne retourna de pasmoison, & ne voyant plus son amant deuant elle, à peu qu'elle ne forcena: puis ayant pris pour toute compagnie sa nourrice Garlonne, monta au plus haut du donion de son Palais, d'ou elle voyoit assez à cler, le port, & la nef toute preste ayant vne bãderolle ou estoyent les armes de dom Brianges, voletante dessus le mast: Et selon que disent tous les historiens en ce lieu, encores que tout ce iour, & les autres precedens il n'eut cessé de pleuuoir, toutesfois la bruïne & les pluyes cesserẽt enuirõ l'heure que la triste Royne acheuoit

uoit ses plaintes, comme si par telles doleances elle eust flechi & appaisé les vẽs, les pluyes, & orages pour entendre ses regretz. Au moyen dequoy elle peut voir (comme ie vous ay dit) la nef de dom Rogel preste à voguer: & partant à fin de n'oublier aucune des experiences, qui sembloyent lui pouuoir donner quelque consolation, elle voulut de rechef s'essayer à vaincre par humbles prieres, la rudesse de son amant, & dit à sa nourrice Garlonne: Vous voyez, ma grande amye comme ce desloyal m'abandonne: toutes les choses necessaires à sa nauigation sont appareillees, & ne lui reste qu'à s'ẽbarquer: Ie vous prie m'ottroyer ce dernier seruice, car il vous souloit honorer, priser, & se fier en vous plus qu'en aucune autre de ma maison: & vo⁹ seule pouuez en son endroit beaucoup plus que toutes mes Damoyselles ensemble. Vous luy irez donc remonstrer que ie ne suis parente ny alliee des Roys de Russie, de Gaze, ou des Messagettes qui maintesfois se sont essayez à saccager ses terres, & occir son pere & ses ayeulx: qu'il n'à aucune occasion de me refuser ce que ie luy demande, & dont ie le supplie: que ie ne le requiers d'autre chose pour la derniere faueur qu'il octroyera à celle qui l'ayme plus que soy-mesmes, sinon qu'il laisse passer le temps mal propre à son nauigage, & qu'il attende à venir le printemps en ma cour. Ie ne le suplie plus du mariage qu'il a promis, & ne veux point empescher qu'il ne tienne sa promesse aux Infantes de Perse, Ie ne luy demande sinon qu'il passe auecq' moy le temps, qu'il ne peut seurement employer ailleurs: à fin que ce pendant ie me puisse acoustumer à souffrir mes infortunes en patience. La Royne ayant auec maintes larmes prié sa nourrice de faire ce message vers dom Rogel, fut incontinent obeïe, & combien que l'ancienne Dame Garlonne eut acoustumé d'aller en litiere, toutes-fois pour aller plus diligemment, elle monta sur vne haquenee, & au grand gallop prit le chemin qui conduisoit vers la mer: mais elle ne peut si tost estre arriuee que les deux Princes ne fussent embarquez, & entrez bien loing en la haute mer, tellemẽt qu'elle ne peut faire son message. Mais la miserable Florelle ayant veu démarer la nef de son amant, & enfler les voyles d'vn vent, qui leur donnoit droittement en poupe, cõmença à se desesperer auecq' vne angoisse si mortelle, qu'il n'y eut chose en elle assez puissante pour resister à la douleur, de sorte qu'apres maintes autres lamentations, elle se pasma iettant premierement vn hault & effroyable cry, auquel toutes ses Damoiselles acoururent, & l'éporterent toute transie sur son lit, ou à force d'eau froide & de vinaigre elles la firent retourner aucunemẽt à soy, & lors iettant vn hault souspir, elle dit, pensant encores voir son amant: Demeure, cruel, demeure encores ce seul iour auec moy, à fin que si tu ne m'as voulu durant la vie departir aucune faueur, tu aides pour le moins apres ma mort, à mettre mes froides cendres en leur tõbeau. La Royne à pene auoit acheué ces paroles, que la voix & la vie l'abandonnerent, laissant toute sa cour effrayee d'vn si piteux accident. Et comme le Prince Bruzanges & la belle Arfleure la pleuroyent à l'entour du lit, vn Geant de demesuree grandeur s'aparut pres le seuil de l'huis de la chambre, & sans demener aucunement les piedz, vint comme glissant, iusques au lit ou gisoit le corps de la Royne, lequel il descouurit, & auecque vn rasouer qu'il tenoit en la main dextte, commença à luy fendre l'estomac disant aux assistans, Pourquoy pleurez-vous? quand elle ne fust trepassee auiourd'huy, l'enfant que ie luy viens tirer du corps, l'eust faict mourir à son acouchement. Ainsi le Geant prit son fruyt duquel elle estoit grosse de quatre moys & l'ayant enuelopé en certain parchemin vierge, & mis

dans son sein, sans qu'aucun de la compagnie luy peust resister n'y contredire, se disparut au grand esbahissement de tous. C'est enfant fut depuis nourry en façon fort estrange, & eust nom Foulgorāt à raison d'vne espece de foudre, qui luy sembloit embrasser la mammelle senestre, & fut tant adroit aux armes qu'il ne peut oncq trouuer son pareil de tout son temps, & persecuta fort les Chrestiens comme il vous sera deduit plus au long es prochains liures. Si tost que le Geant fut disparu, le corps de la Royne par le commandement de Bruzanges fut ars & bruslé deuant le temple de Iupiter, selon la coustume de l'Isle, & les cendres recueillies en vne fiole de cristal, & mises dāsle tombeau des Roynes de Canabee. Et par-ce que les plaintes de Florelle, & sa façon de mourir furent par plusieurs estimees vne de plus pitoyables & miraculeuses choses qui eussēt onc esté veuës au monde, le croniqueur Galersis en fit quelques vers sur le commencement déquelz il introduisoit la Royne parlante ainsi:

Plainte de la Royne Florelle sur l'embarquement de dom Rogel.

N'a doncques peu mon amytié
Rogel, t'émouuoir à pitié?
Ny mes regretz, ny mes douleurs,
Ny celle rage
Qui transist les fraiches couleurs
De mon visage?
Le ciel pour rompre ton depart
S'est tout noircy de part en part
L'hyuer de pitié depourueu
Roule ses pluyes.
Mais de rien ne te chaut, pourueu
Que tu me fuyes.
D'vn mesme vol aux vens ie voy
Emporter ta nef, & ta foy,
Et suis en soupçon si les Dieux
En ton iniure
N'ont point ainsi troublé les cieux
Pour ton pariure
A moy ton bien, à toy mon mal
Est plaisant, d'vn sort inegal.
O cruel! tu ne craignis onc
Ma mort certaine,
Las! ores pour quoy crains-ie donc
Ta iuste peine?
La mort transie de ses dars
M'enuironne de toutes pars,
De toutes pars ie sens en moy
Qu'elle m'opresse,
Pour toy, miserable, pour toy
Qui me delaisse?
Ie voy desia sur l'Acheron
Voguer vers moy le vieil Charon,
Et m'aguigner de son bateau
Pres de la riue,
Croyant que telle du tombeau
Vers luy l'arriue.
Vueillent les Dieux te pardonner:
La mort que tu me viens donner:
Face le ciel en ma faueur:
Cesser l'orage,
Sois tousiours suiuy du bon-heur
En ton voyage
Quand Florelle eut chanté ces vers,
Lon vid en paix tout l'Vniuers:
Les vens prirent trefues entr' eux
Cessans leur guerre,
La pluye au soleil radieux
Ceda la terre.
Rogel las de plus demeurer,
Seul la peut ouyr sans pleurer
Et la voir à son partement
Pasmee & morte:
D'vn froid adieu tant seulement
Il la conforte.
Elle donc en la proche mort
Ayant mis son dernier confort,
N'esperant que ses dars meurtriers
Pour sa response,
A grand trauail ces motz derniers
Elle prononce:
Fais encores pour ce seul iour
Amant cruel, icy seiour:
Si d'Amour n'a peu le flambeau,

Piteux

Piteux te rendre,
Ayde au moins à mettre au tombeau,
Ma froide cendre.
A ces motz d'vne mesme fois
Se finit sa vie & sa voix:
La mort les yeux luy éblouit
Ternis & sombres:
L'ame gemissante fuyt
Dessous les ombres.

Tandis que le corps de la Royne ardoit dom Rogel aperceuoit acunement les flames & la fumee volantes en l'air, sans toutesfois en penser l'ocasion : & combien qu'il fust fort triste, si dissimula-il sa douleur le mieux qu'il peut deuant l'Infante Sidere. Or les laisserons-nous voguer, sans vous dire autrement les caresses qu'ilz se firent l'vn à l'autre à leur rencontre, par-ce que vous les pouuez trop mieux coniecturer: & les abandonnans sur la marine, nous nous contenterons pour maintenant de faire prendre terre au roy Amadis, & à sa flote, qui s'estoit embarquee au port de Guyndaye.

Comme les Princes partis de la cité de Guindaye prindrent port deuant Constantinople, & de la façon que Diane fit son entree dans la ville.

CHAP XCVIII.

LE printẽps auoit desia embelly les boys & les campagnes de sa verdure acoustumee, quand les excellens Princes & leur flote aborderent deuant la cité de Cõstãtinople. Et par-ce qu'ilz furent soudain recogneuz aux enseignes Imperialles qui volletoient dessus les hunes de leurs nauires, ou les receut sur le haure auecq' toute la magesté & magnificence qu'il fut possible en vne impourueuë & soudaine arriuee. Adonc les Princes & Ptincesses auant que se desembarquer, s'abillerent de leurs plus riches acoustremens pour prendre terre, & pareillement les Princes qui estoient en la cité, se mirent au meilleur equipage dõt ilz se peurent auiser, pour les receuoir honorablemẽt. Lon auoit apareillé pour Diane vn chartriomfal d'estrange beauté & de fort bonne grace : Il estoit couuert de cinq arcs de triomfe, dans lesquelz estoiẽt paints au naturel les haultz & cheualereux faitz d'armes d'Agesilan: & au dessus des cinq arcs estoit la statuë de Daraïde releuee au naturel, ayant son espee penduë au col, tout ainsi qu'elle la souloit porter. Ce char triomfal estoit trayné par douze Licornes enharnachees fort richement. Neantmoins Diane ne voulut y monter, à fin d'aller en la compagnie des autres Princesses: au moyen dequoy on luy apresta vne belle Licorne tant richement équipee qu'il estoit impossible de plus. Sa selle & sa garniture estoient la plus-part de fin or esmaillé fort industrieusement: La corne estoit toute couuerte de toillé d'or tournoyee de fines perles, & emaillee de diuerses couleurs, & sur la pointe de la corne y auoit vn gros diamant d'inestimable valeur. Sur ceste triomfante beste la belle Diane fut montee, & habillee en telle maniere: Elle auoit vne robe faite à petites pointes d'or richement émaillees de blanc & de bleu ses pointes ne se touchoient l'vne à l'autre: ains y auoit entre deux autant de lieu vuide comme elles en pouuoient remplir: ce qu'on voyoit facilement par-ce que le fons de la robe estoit fait de satin verd. La queuë d'icelle traynoit deux grandes brasses en terre, & estoit portee par deux fort belles Damoyselles montees sur deux haquenees aussi blanches que nege. Elle auoit vn collier, vne sainčture, & deux brasseletz de fins rubis de telle excellence qu'il estoit impossible de trouuer pareille chose au monde. Ses beaux cheueux estoient respandus sur ses espaules, & de chacun costé du visage y auoit six tresses entre lassees

ſees en las d'amour, dont les liaiſons ſe couuroient ſouz ſix fines perles orientales ordonnees d'vne fort bõne grace: Sur ſa teſte elle portoit vne maniere de coiſe ſemee à lõgues pointes de coural entortillees de petites l'ames d'or, leſquelles eſtoient couuertes de fin émail,& de pierrerie ineſtimable:& ſur chacune pointe y auoit des ſafirs, eſcarboucles, & diamans rendans vne ſi excellente clarté que chacun en eſtoit esbahy. Ceſte coife eſtoit atachee ſur les deux tẽples auecque deux laſſetz faitz de ſes propres cheueux, au bout deſquelz pendoient deux gros rubis vn peu par deſſouz les ioyaux qui luy pendoient pareillement des oreilles. Or incontinent que la princeſſe Diane fut montee ſur ſa Licorne, l'Empereur Amadis de Grece commença à la conduire: le Roy Amadis conduiſoit la princeſſe Daraïde veſtuë d'vn eſtrange acouſtrement à la façon de ſon païs: dom Floriſel menoit la royne Garaye, dom Arlãges d'Eſpagne, la royne Oriane, Ageſilan, la Roine ſa mere: dom Floreſtan prince de Rome, la princeſſe Lucenie, & dom Florarlan de Trace, la royne Lardenie. Apres Diane, marchoient cinquante autres Damoyſelles montees ſur des haquenees blanches, & habillees en meſme façon que la princeſſe. Le char triomfal marchoit bien loing deuant, & en l'ordre que nous vous auons dit, les Princes & Princeſſes cõmencerent à cheminer par la cité, les rues & les feneſtres eſtant ſi plaines de monde qu'il eſtoit fort dificile à paſſer. Mais en tous les endroitz ou Diane eſtoit, le peuple tout eſtonné faiſoit infinies exclamations, comme pẽſant plus-toſt voir vne choſe diuine que humaine. En tel arroy marcherent iuſques au grand Palais, ou les Empereurs Eſplandian, & Liſuart les atẽdoiẽt pour les receuoir, & furent fort eſmerueillez quand ilz virẽt l'extreme beauté de Diane, qu'Amadis de Grece auoit laiſſee au mylieu d'eux pour parler à la princeſſe Daraïde. Adonc Diane ſuplia les deux Empereurs de luy preſenter les mains, mais ilz l'embraſſerent & baiſerent, l'entretenans de maints gracieux propos. Or ainſi qu'ilz entrerent dedans la grand' court du Palais, le bruit des trompettes, des clerons, & haultz-boys acordez enſemble, eſtoit ſi grand qu'il eſtoit impoſſible de s'entendre les vns les autres. Ce pendant les Imperatrices s'eſtoient miſes aux feneſtres pour les voir arriuer, & auec elles eſtoit la Princeſſe Helaine, & la treſexcellente Lucelle, auecque la vraye perfection de beauté, egalle à Diane, l'Infante Fortune, eſtant entre les bras de la Royne Finiſtee, coiffee d'vn meſme ornement de teſte que celuy de la Princeſſe Diane. Comme elles ſe virent les vnes les autres, elles furent fort eſmerueillees de leur beauté, & pour monter dans le Palais Diane deſcendit de deſſus ſa Licorne, & la Marquiſe de Laſtes anecq' toutes les autres Damoyſelles de leurs haquenees, & ny auoit aucune d'elles qui ne fuſt conduite par vn Prince ou par quelque excellent Cheualier.

Comme les trois Imperatrices, auecque les autres Roynes & Princeſſes ſortirent en la gallerie du Palais pour receuoir la compagnie nouuellement arriuee.

CHAP. XCIX.

Estans les Princes & Princeſſes mõtez dans les hautes galleries, ilz trouuerent les trois Imperatrices auecque leur ſuyte, leſquelles firent la reuerẽce à la royne Oriane, & lors Diane, s'eſtant aprochee d'elles mit les genoux en terre à fin de leur baiſer les mains, mais elles l'embraſſerent & baiſerent par grand amour: & ainſi que Nicquee & Diane s'aperceurẽt, elles furẽt ſi eſton-

estõnees de leur beauté, qu'elles demeurerent long temps sans faire autre chose que se regarder l'vn e l'autre. Tantost apres suruindrent la princesse Helaine, Lucelle, Arlande, & Finistee qui portoit l'infante Fortune entre ses bras:& si tost que les deux Princesses, Helaine & Lucelle eurent acueilly Diane, esmerueillees les vnes des autres, l'infante Fortune s'aprocha, laquelle Diane prit entre ses bras fort esbahie d'vne telle perfection de beauté, la baisant, & rebaisant souuẽtesfois: mais la petite fillette cõme estõnee la regardoit, chacun disãt qu'elles se ressembloiẽt si bien, que l'vne fust la ressemblance de l'autre representee en vn miroër, ce que le Roy mesmes asseura à Diane & elle luy respondit, Ie ne serois point trompee, mõsieur, si le miroër me representoit au naturel, car i'aurois bõne occasion de m'estimer en toute perfection:& si ainsi estoit, ie serois au mesme peril q̃ fut celuy qui mourut par sa propre beauté, se regardant en la fontaine. Incontinent toutes les autres Roines & Princesses se receurẽt les vnes les autres par grãd amour:mais l'Infante Fortune n'eut si tost aperceu la royne Daraïde, pensãt que ce fust Daraïde mesmes, qu'auec vne grãde gayeté elle la courut embrasser, & baiser, sautelãt à l'entour d'elle de grande ioye. Adonc la Royne qui biẽ en sçauoit la cause l'embrassa pareillement, & en la baisant luy dist, O madame, combien vous me faites de faueur, pour estre ainsi abusee par ma semblãce, toutefois vous ne faites point mal, veu que le nom de Daraïde me fait meriter les faueurs lesquelles autrement ie ne pourrois meriter de moy-mesme. Apres maintes gracieuses paroles passees entre ces princes auec toutes les ceremonies & reuerẽces acoustumees entre telles personnes à vne nouuelle arriuee, Ilz entrerent tous ensemble dans la grand' salle, ou on leur auoit apareillé plusieurs riches sieges pour s'assoir:mais sachez que l'Infante Fortune ne voulut iamais s'élongner de la royne Daraïde, ny retourner à Finistee, encores qu'elle l'apellast, & quãd elle la pensoit prẽdre, elle cryoit de toute sa force, acollant & embrassant tousiours plus estroitement la royne, dont toute la cõpagnie se prenoit à rire. Puis ayãt demeuré ainsi quelque temps entre ses bras, luy dist, Et vous, vous en allastes à l'autre foys sans m'emmener: maintenẽt, ne m'emmenerez-vo[9] point auecque vous? Ie vous prometz, madame (dist la Royne) de ne retourner iamais que ie ne vo[9] emmaine. Ce qu'oyãt le petit dom Silues de la forest, luy dist, Et moy, ne m'emmenerez vous pas aussi? Ouy vrayement dist la Royne. Adonc l'Infante faisãt semblãt de vouloir pleurer dist, Ie ne veux point que vous y veniez. Et lors la Royne à fin qu'elle ne pleurast commença à luy dire, Ne vous ennuyez point, madame, car ie n'emmeneray que vous. Alors le petit enfant se prit à pleurer, l'Infante, demourant fort ioyeuse : mais la royne donna vn petit ioyau à l'Infante à fin qu'elle s'acordast de laisser venir le petit dom Silues en sa compagnie : & ainsi demeurerent tous deux contens. Les princesses Lucenie & Helaine estoient auec Diane en maints gracieux deuis, & leur fut dressee vne table à part, ou elles trois seules disnerent, & apres se retirerẽt en leur logis qui leur auoit esté fort richement apareillé, ou elles demeurerent plus de quinze iours en tiers durant lesquelz on n'entendoit parler d'autre chose que de festins, de bãcquetz, & de tous passetemps ausquelz il estoit possible de se recreer. Ce pendant Agesilan & les autres Princes fiancez auoient grand desir que les solennitez de leurs noces se fissent, mais il auint tout au rebours, pour les causes que maintenant vous entendrez.

Comme les sages Alquif & Vrgande se departirent de Constantinople, & d'vne lettre de deffi que douze nains aporterent aux Princes de Grece.

CHAP. C.

VN iour à la sortie du disner des Roys & Empereurs, les sages Alquif & Vrgande prirent congé pour s'en retourner en leur Isle, & laisserent à leur depart dans le Palais deux perrons de marbre, & sur chacun vn tableau de bronze, dedans lesquelz estoiēt escrites certaines profecies en langue Hebraïque. Celle d'Alquif estoit de telle teneur.

Quand la donteresse & indontee Lionne, aura parfaitement ataint la force de sa veuë, elle emplira par sa force desmesuree, toute la Grece de la demande de sa Fortune & continuera le Palais imperial en morts cruelles, iusques à ce que le basilicq' de la nature humaine prenant le diuin mariage, & mesprisant celuy des hommes ne pourra voir ny estre veu, pour son éternel remede & pour le remede temporel de ceux que viuoient en ce monde

La profecie d'Vrgande disoit ainsi.

Quant la belle Diane sera pleine du tresreluysant Apollon, en la gloire de leur conionction ilz produiront le Lion puissant & vertueux, qui par la force de ses ongles fera que les haultz faitz d'armes du premier Lion seront mis en oubly. Et quand le second Lion, heritier du nom premier, s'assemblera auec le troisiesme, auec la force de leurs ongles, en grande obscurité & sur la fin de leur lumiere, non sans grande effusion de leur sang, ilz laisseront la maison de Grece en grandes tenebres de douleur, auiant meslee de sang & d'eau, comme deux si braues Lions auront ocasion d'en repandre sur leur fin, & de celle qui a engendré le mortel basilicq' en l'amoureuse acointāce, & compagnie tresagreable du hautain & superbe Lion.

Moult furent espouuentez tous les Princes de ces profecies, car ilz ne les pouuoient entēdre qu'elque diligence qu'ilz y employassent aussi ne furent elles enentenduës iusques à ce qu'elles fussent executees. La premiere s'entendoit de l'Infante Fortune, la seconde, du troisiesme Amad's, filz de l'excellēt Agesilan & de la princesse Diane, duquel en la quatriesme partie de ceste grande histoire sera faite ample mention, ou la fin de ceste profecie sera celebree auec le sang & l'eau qui en auiendra. Trois iours apres le partement des sages, entrerent en la salle du Palais douze Nains portans vnes cottes d'armes semees des armes Royalles de Russie, & celuy d'eux qui marchoit deuant portoit vne lettre de parchemin en la main, sellee de cent soixante seaux de fin or pendans en lacs de soye, esquelz estoient grauees les armes d'autant de roys parens de l'Asie & de l'Orient Quād les Nains furent entrez en la salle, l'vn d'eux commença à parler en ceste sorte, Seigneurs & Princes de Grece, les lettres que ie porte en la main viennent de la part du noūueau roy de Russie, dom Bruzarte, & des autres Roys Orientaux dont les seaux sont icy atachez: partant vous orrez ce qu'ilz ont arresté contre vous en leur conseil. Adonc il commença à lire les lettres qui estoient en langue Grecque, & contenoyent en sustance ce qui s'ensuyt.

Dom Bruzarte Roy de Russie confederé auec cent soixante Roys de l'Orient, par le conseil & diuine permission de noz souueraines Dieux dedaignez de tant d'offenses qui leur ont esté faites par la maison de Grece, ayant tant de foys arrousé les campagnes du sang de leurs seruiteurs, & mis le feu dans leurs Mosquees, ont maintenant assem-

assemblé leur armee ensemble: par-ce que la fumee des temples bruslez, comme sortant d'vn enceloër, est montee deuant les diuines magestez, pour en requerir la vengeance, & a passé iusques dedans leur plus souuerain ciel Empiree. Parquoi no9 auons ordonné selon la puissance à nous octroyee de par les Dieux, que toute la maison de Grece passera au fil de noz espees, & toutes leurs citez seront arses de noz flambeaux, à fin que puis apres les Russiens les facent de rechef rebastir à la grand' gloire de leur vertu, & à l'hôneur immortel de noz Dieux. Desquelz inuoquant le nom, nous vous enuoyons denoncer nostre entreprise, sans autrement vous auertir du iour, ny de l'heure que nous la mettrons à execution: & à fin que vous adioustiez entiere croyance à nostre lettre nous l'auons signee de noz seings, & sellee de noz armes Royalles, & vous l'auons voulu enuoier par ces creatures autant petites, comme celles qui la doiuent executer seront grandes. Et iusques à ce nous prions noz Dieux vous conseruer en santé pour vostre plus grãde maladie, vous asseurant qu'apres vne briefue paix, vous aurez vne lõgue guerre, en laquelle nous prometons aux grandes mers, & aux larges campagnes, les couurir de noz armees, & les faire rougir de vostre sang.

Ceste lettre leuë & delaissee deuant les Princes, les nains s'en retournerent, & monterent sur leurs cheuaulx laissant la cour en assez grand trouble, partie pour ces nouuelles, partie aussi pour les profecies des sages, sur lesquelles chacun donnoit son iugement à sa fantasie. Mais ces cheualereux Princes accoustumez de se trouuer en telz hasartz, ne s'espouuenterent en riens de leur menace, ains apres auoir tenu conseil, acorderent d'enuoier leurs ambassadeurs vers tous les Roys Chrestiens, à fin qu'ilz eussent à s'assember en brief dans Constantinople, & es enuirons, pour leur ayder en telle necessité selon le besoing qu'ilz verroient estre requis, & resister à la force des aduersaires, beaucoup plus grande (ainsi que lon pouuoit preuoir) qu'autre de laquelle on eust encores iamais ouy parler. De ceste nouuelle entreprise auindrent plusieurs grãds trauaux en toute l'Europe, mesmement en la Grece, pour la longue & cruelle guerre qui y fut menee, au grand trauail, & au grand honneur des Princes & Roys qui s'y trouuerent comme vous entendrez au prochain liure. A ceste raison les nopces des Princes furent differees en vne saison plus oportune, & voulut Galersis en cest endroit mettre fin à la presente partie de ceste histoire, pour commencer la subsequente par choses tant dignes de memoire, & de si grande importance pour tous les Princes de la Chrestienté.

Fin du dousiesme liure d'Amadis de Gaule.

LA TABLE DES CHAPITRES CONTENVS EN CE PRESENT LIVRE.

Et premierement.

FIN DE LA TABLE.

LE TREZIEME LIVRE D'AMADIS DE GAVLE, TRADVIT NOVVELLEMENT D'ESPAGNOL EN FRANÇOIS, PAR I. G. P.



Traittant les hauts faits d'armes du Gentil Cheualier SYLVES de la Selue filz de l'Empereur Amadis de Grece, & de la Royne de Thebes Finistee: auec les auentures estranges d'armes & d'amours de Rogel de Grece, Agesilan de Colcos & autres, auenues sur l'entreprise & cours de la guerre du grand Roy Bulthazar de Russie, contre les Chrestiens. Et apres, les mariages de Diane, Leonide & autres.

Adressé a Madame la Contesse de Retz.



EN ANVERS,
Par Guillaume Silvius, imprimeur du Roy.
L'AN M. D. LXXIII.

A L'ILLVSTRE ET VERTVEV-SE DAME CATERINE DE CLEREMONT CONTESSE DE RETZ.



MADAME le gentil Cheualier Silues de la Selue vous va saluer de ma part, accompagné de Princes & Dames de Grece & d'vne Amazone Pentasilee la fleur de toutes, sa bien-aimee. La quelle ie vous puis parangonner à bon droit (hormis les armes & sa targe lunee) en beauté, bonne grace & en la cognoissance des langues diuerses à elle attribuee, qui vous sont tresfamilieres. I'espere qu'ils trouueront bon acueil en vostre endroit (estât si courtoise humaine) & qu'ils m'y feront plâche & ouuerture de gracieux accez. Nompas pour le merite de ce qui y est de ma façon (que ie sens estre bas, tenue & leger) mais pour l'inuention de ce Rommant, fort recreatiue soit en guerres, ioustes & tournois (dont les loix & ordonnances de la table ronde sur les cheualiers errans y sont singulierement deduittes) soit en merueilles d'auentures, soit en traits d'amour qui y sont couuerts d'hônesteté. Car à ces esperits reuesches & rebarbatifs ennemis de toute ioyeuseté qui les estiment inutiles ou reprehensibles, nous satisferons amplement en nostre preface: seulement toucherons icy (trois mots du biē qui en prouiēt non pour vous en auertir (Madame) qui sans cela ne me l'eussiez commandé à traduire, mais pour ceux qui n'en sont pas deuēment informez. Car vous qui estes instruitte en la lāgue Grecque & Latine, en laquelle surpassez Lelia, Cornelia, Mutia en leurs langues naturelles, iusques à auoir vn iour estonné vn medecin du Roy (au rapport qu'il m'en a fait) par le discours Latin de vostre maladie, vous ne prendriez pas plaisir en telles euures (estant stylee & accoustumee aux meilleures) si vous n'y sentiez quelque iolyueté d'artifice garny parmy la gayeté des cōptes, de quelque suc & moelle de doctrine. Et le grand Roy François n'eust pareillement desiré la composition du Gyron le courtois en Italian de la main du docte Luigi Alemani (qui tant aimoit le sien en François comme sauent les courtisans de son tēps) qui est ouurage tout sēblable à l'Amadis, si luy doué de si bon sens & literature eust iugé tels Rommans vains & friuoles. Au contraire i'ay ouy racompter autresfois à vn grād Seigneur de ses plus fauoris, que quand il s'en faisoit lire en sa chambre, il amonestoit les gentilshommes là presens de les manier aucunesfois en leurs maisons: leur remonstrant par sa Royalle eloquence, Que sous l'ecorce de ces ioyeuses narrations y gisoit de bōnes instructiōs morales pour la noblesse, en exaulsant les vertueux faits & blasmāt les vicieux, en recommandāt tousiours l'adoration & reuerence de Dieu, la defense du bon droit principalemēt des personnes pitoiables, damoyselles, vefues, & orfelins: Qu'ils cōseillent le trauail & exercice de guerre, abhorrent l'oysiueté, louent largesse & liberalité, & taxēt l'auarice: dont le monde

de est auiourd'huy abominablement remply & la vertu rebutee plus leur affermoit q̄ mieux ils gousteroiēt les enseignemens des meurs parmy ceste douce volupté de comptes plaisans & heroiques, que dedans les autheurs des Ethiques, epineux, secs & ethiques. Or soit pour toute raison de ce mien labeur que ie vous aye voulu obeir (Madame) comme le Seigneur Alemani à son Roy, d'autāt que (selō le poëte),

Complaire à Prince est vn acte louable,

Ce me seroit beaucoup que ie pleusse à vous seule cōme la preude femme à son mari: mais ie suis certain qu'en vous plaisant ie satisferay à toutes personnes de bon & sain entendement, & parauenture par vostre moyen à nostre tresexcellent Roy Charles neufieme, amateur de poësie, de musique, d'histoire, & de la chasse singulierement. Laquelle est icy amplemēt descritte, cōme l'exercice auquel fut aduit le Prince Sylues de la Selue en sa prime ieunesse, ayāt esté né & nourry longuement dans les bois: cōme y furēt pareillemēt dressez les deux braues damoyseaux Sferamōd & Amadis d'Astre au quatorzieme liure ensuiuant. Aussi que c'est en l'aage tēdre le vray aprentissage de la guerre, ou n'est changé que le suget de l'homme au lieu de la beste: que tant a recommādé Xenofon en son Cyrus, & nostre Machiauel Florētin en son Prince, Ie feray doncques fin à ce discours par vne demonstrance de l'art Rethoricale qui consiste en la composition ou construction des Rommās, noncroyable qu'à ceux qui en contemplent de prez toute l'architecture. Lesquels connoissent certainement que la delectation y estāt pourfin proposee au Rommanceur, selon les institutions oratoires de Ciceron, le style aussi y est floride, net & coulant: quant au suget, que l'ordre des temps y est obserué, la description des lieux, les conseils des entreprises y vont deuāt, puis le fait, les euenemens apres, Qu'il ne traitte pas seulement les actes mais les modes & manieres d'iceux, des effetz il assine les causes, ou de cas fortuit ou de pouruoyance ou de temerité, Et quāt aux gestes des hommes, il touche de ceux qui excellent en los & renom la vie & les cōplexions, Or pour rendre le Rommanceur sa narratiō plus plaisante il met en auāt choses nouuelles ou nō iamais ouies ne veuës, il la rend plus agreable par admirations, attētes, issues inopinees, passiōs entremeslees, deuis des personnes, douleurs, coleres, craintes, ioyes desirs ardens. Quant à la disposition, il monte aucunesfois des petites choses aux grandes, autresfois il descēd des grādes aux petites autresfois il les mesle les vnes parmy les autres, & les simples auec les composees, les obscures auec les claires, les tristes auec les gayes, les incroyables parmy les vray semblables: qui n'est pas besongne de legere industrie.

Receuez dōnques nostre Sylues Madame de bon visage & amyable regard: lequel ie luy espere meilleur de vous & plus heureux que n'ont eu par cy deuant mon Agesilan & sa Diane de celle à qui ie les ay adressez en l'vnzieme liure, ne Florisel & son Helene pareillement au dixieme. Aussi m'asseurent les plus sages que vous m'ayant mādé de bouche par vostre modestie accoustumee (la clause formulaire des Princes anciens es denōcemens de tournoys) que bien ie le pourrois presenter à autre plus haute

dame : mais non qui mieux le receust & fauorisast à son pouoir. Que sur cette tant humaine parolle ie doibs prendre certaine confiance de veoir à la fin par vous eclaircir les tenebres de la solitude, à laquelle me suis rengé depuis longues annees par vn demy desespoir procedant de l'ingratitude & malefoy de ceux soubs lesquels i'ay fait seruice à nos Roys en leurs Embassades en diuerses regions : sans toutesfois (par suppression de mõ nom & faute de faueur & appuy en cour) en auoir senty aucune recompense. Et n'en demeure point en doubte en vostre endroit, si ce n'est à faute de bonne sollicitation à ce requise, fort elongnee du naturel d'vn philosophe solitaire, si vous seule de vostre debonnaireté ne la suppleez.

Ainsi Dieu vous accroisse Madame vostre prosperité, faisant par icelle comme vn beau Soleil disparoir l'obscur nuage de ma longue infelicité. De Paris ce iour Sainct Ian Baptiste. 1571.

ENVIE D'ENVIE ENVIE.

Vostre tres-humble seruiteur
Iaques Gohory Parisien.
LE SOLITAIRE.

PREFACE AVX LECTEVRS.

LA plainte ie vous feray (lecteurs debonnaires) de la perplexité d'esperit ou ie me suis trouué, de traduire ou non ce treZieme liure d'Amadis, pour les opinions oppusites à poiser en la balance de raison : lesquelles estoient fondees tant sur la cõsideration de ma personne que de la qualité de l'euure. Car d'vn costé estant ores paruenu en aage plus meur que ie n'estois quand ie fey les dizieme & vnzieme, il sembloit à aucuns que me deuois contẽter de ces deux coups d'essay de ieunesse, rengeant desormais mes estudes en subiets plus serieux & ardus. Que les armes qui se traittoient icy estoyent fabuleuses, que les amourettes y estoyent vn peu gayes & lasciues, le tout de peu d'instruction. D'autre costé aucuns m'excusoient d'auoir aussi composé des liures plus graues & conformes à mes ans, comme en Latin Compendium philosophiæ & medicinę Theophrasti Paracelsi, Et, scholia in libros tres de vita longa. Librum 1. de Mysterijs notarum. *Et en François la traduction de Tite Liue Latin, dés la fondation de Rõme, les discours de Machiauel Italian sur icelle histoire Rommaine. Le liure de la toison d'or de Iason figuré en vers Latins & François. Et que ie trauaillois encore à present sur vn latin intitulé,* Animaduersiones omnis generis antiquitatum, *duquel le Segment poëtique est acheué, & celuy,* de re nũmaria. *Pourtant m'estoit loysible de m'ebattre par interualles en ces legers ouurages comme*

les Cheualiers de ce Rommant n'estoyent pas tousiours en la guerre à outrãce, ains s'ebatoyoient aucunesfois en ioustes & tournois, ne combatoient pas tousiours de lances à fer emoulu & espees trenchantes, mais par fois aux lances mornes, espees, bruttes d'escrime ou mousses & rabbatues pour la barriere. A ceste cause que ce peu que i'aurois acquis de reputation n'y tomberoit en inconuenient, & que les plus doctes Italiens s'estoient bien ebatus en tels suiets comme Bocace en son Decameron, Bembe en ses Azolans, l'Arioste en son Rollant furieux, & nagueres le sauant Luigi Alemani au liure de Giron le Courtois: Lequel est vn Rommant tout semblable à nostre Amadis. Et quand à Amadis specialement, i'ay autrefois entendu que feu Merlin de. S. Gelais personnage docte & poëte excellent en auoit ietté les premiers traits en lumiere, que d'autres ont continuez, qu'vn graue secretaire des commandemens en auoit traduit quelques liures pour donner plaisir au grand Roy François son maistre en vne maladie de fieure. Et le Seigneur Baltazar de Castillon en son Courtisan Italian, à fait honorable mention d'Amadis à propos de l'arc des loyaux amans. Que doibs-ie donc craindre de deshonneur au maniement de cest ouurage? des doctes François parauenture: mais le gentil Remy Belleau, Ian Aurat, I. A. de Baif, Ioachim du Bellay, Anthoine Muret, Estienne Pasquier I. P. de Mesme Astronome & autres plusieurs de grand doctrine ont approuué les trois liures miens, par le tesmoignage de leurs vers polis & limez en Grec, Latin, Italian, François. Desquels le sain iugemẽt doibt preualoir celuy du commun peuple, quãd il seroit contraire, comme le poëte estima plus celuy de Platon demeurant seul à la recitation de son poëme, que d'vne centaine d'auditeurs qui l'abandonnoient. Mais encore m'y pourrois-ie asseurer de la bonne opinion populaire en ce que de tant de milliers moulez à plusieurs-fois en diuerses feuilles & caracteres, il s'en recouure auiourd'huy à peine. Parquoy cessent de mesdire ceux qui ne font cas que des histoires qu'on tient pour vrayes (dont il est aussi peu que de Fenix,) Car la pluspart des ces croniqueurs sont plus à blasonner faux, en faisant profession notoire de verité, neantmoins inserent beaucoup de faucete ou par hayne & enuie des nations à eux contraires, ou par adulation des Princes viuans ou de leurs successeurs, que ces Rommans recreatifs confessans clairement par leur tiltre leur inuention fabuleuse. En quoy ils sont imitateurs de la Poësie, fondee selon Aristote en fiction, contenant toute-fois des secrets d'erudition profonde. A quoy i'ajouste qu'en cecy semble cõsiderable la distinctiõ subtile de mentir selon Aule Gelle & de dire mensonge, le premier appartenant à ces beaux historiens qui meslent maintes choses contraires parmy les vrayes à leur esciẽt, contre leur cõscience: le second aux iolis Rõmans, lesquels disans choses faintes, ils vous en auertissent, & d'autant sont veritables. Lesquels deux mots sont aussi d'importance (estans bien entenduz) à discerner & demesler les parolles des

combats, lesquelles ne portent pas tousiours de mentir, si l'on maintient ne dire pas verité, d'autant qu'elle peut estre rapportee au fait ou dit d'autrui, non de celui qui parle. Si est-ce qu'en ceste multitude de populaire grossiere & ignorante & en quelques scrupuleux & facheux il se peut trouuer des esperits reuesches & rebarbatifs ennemis de noz Rommans recreatifs: contre lesquels force nous sera d'vser de la clause accoustumee és prefaces de la religion antique: hors d'icy tous profanes. C'est *assauoir n'y entrez pas bigots ne bigotes, chagrins ne refrongnez, ne ceux qu'ont banny la risee propre a la seule humaine nature. Fuyez toutes rencheries & resserrees, ou iettez l'œil sur vostre ouurage en ouurant l'oreille au recit de quelques tours d'amourettes, ou bien faittes vous marquer par ceux à qui vous portez respect les chapitres en la table capitulaire qui ne seront point chatouilleux & suspects, à fin que vous lisiez seulement les autres à part vous. Ainsi auertit l'Arioste les dames en son chant de Rodomont d'y boucher leurs oreilles, lequel elles lisent plus volontiers: Ainsi auertit Martial, les Rommaines de son cinquieme liure d'Epigrammes qu'il est tout chaste & digne de la lecture de son Empereur & de la deesse vierge Minerue, qui d'autant tindrent moindre compte de le lire se ruans sur les autres farcis de traits veneriques. Fuyez d'icy marchans vsuriers, legistes lucratifs, medecins mercenaires: ce n'est pas vostre gibier, il n'y a gueres d'aquest pour vous. Fuyez petits poëtatres ou rimailleurs enuieux & medisans, nom-pas les bons qui sont enuiez & à nous cõformes en estofe sinon en façon vostre cas vous à preparé Galersis le Croniqueur en son quatorzieme ensuiuant au voyage que fit Silues de la Selue en Tessalie. Ou son gouuerneur Perot & Suaue son precepteur le persuaderent de veoir le mont Helicõ & sa fõtaine Cabaline auecques Febus president du lieu & les neuf seurs les Muses conseilleres, pour y reconoistre (selon Pline) l'antique fabulosité: luy remonstrans que les loix des cheualiers errans portoient de subiuguer les monstres qui se rencontreroient en leurs questes, dont il luy conuenoit debeller au Parnase Bellorofon sur son cheual volant Pegasus. Là Galersis racompte que visitant la cuisine d'Apollon pour veoir s'ils y trouueroient dequoy frire, ils y veirent force petits souillons poetastres, marmitons, tournebroches, croquelardons. Aussi qu'en la haute crouppe fourchue ils veirent les nobles & fameux poëtes assemblez honorablement & asis selon leurs degrez de suffisance au consistoire poëtique en chapitre general de toutes nations & qui y eut le brin seul de lyerre pour petites euures, qui le chappeau pour grandes. Puis la complainte qui y fut formee par le procureur special des chefs de guerre & capitaines contre ceux d'entreux qui trop glorieusement par leurs plumes pretendoient le rameau de laurier, deu à eux seuls en cas de triomphe. Dont en fut priué. F. Petrarque sur le champ par arrest, combien que par son plaidoyer il se ventast l'auoir receu au Capitole de Romme, ayant refusé celuy qui luy estoit offert à Paris. Là ou furent incidemment ses vers Tuscans aprouuez*

prouuez hautement & ses Latins reprouuez & exterminez de la bibliotheque Hely coniane. Il y en eut pareillemēt des François censurez mais à cause de brieueté ie vous renuoye aux chapitres exprez du liure ensuiuant. Or pour reuenir à noz autres accusateurs & calomniateurs : il y a certainement quelques rechignez hypocrites qui ne blasment pas du tout noz Rōmans c'est assauoir en public seulemēt, & les lisent diligēmēt en secret, sans y pergner les damoiselles qui ont confessé à leurs amans que le soir que leur maitresse cōmandoit d'estaindre les lumieres, elles les auoiēt leuz à la lueur des tisons, lesquelles neātmoins à d'autres gentils hommes qui louoient les Amadis les disoient estre trop dissolus : ô les succrees, ô les tendrettes, pour ainsi deguiser sous le masque de grauité ou fiel de seuerité le doux miel qu'elles y auoient sauouré des amoureuses delices. Voila le plaidoyer desēsif pour nostre gentil Prince Sylues de la Selue cōtre vn tas de lourdauts loups garoux, vieilles rosses, melācoliques formez, facheux, ridez rustiques, ausquelz ennemis capitaux de la risibilité humaine nous dirons encore ce mot pour nostre derniere main que si ses Rommans ne portoyent nul autre biē que le riz & la gayeté honneste, si pourrois-ie maintenir que c'est le souuerain point de l'heureuse vie selon le prouerbe de Salomon: Biē viure en resiouissance, selon le vulgaire: fy de bien qui n'a ioye, selon les Medecins que le riz dilate le cueur & toutes choses cordiales causent vn aise certain, par compassion du corps, l'ame, comme telles herbes selon Theophraste, Dioscoride, Galien assaisonnent le vin de volupté. ainsi doncques n'estant plus receus à la lecture de nostre liure que lecteurs à luy conforme nous serons asseurez de leur faueur n'estant loysible aux autres de donner leur sentence sur icelle à eux expressement prohibee & defenduë. Mais aux gaillards, & debonnaires lecteurs ie feray ceste seule requeste de vouloir tout lire auant que sententier, pour la varieté des Conseils, Cartels, Combats, Batailles, Ioustes, Tournoys passions & lettres d'amours auentures estranges, dont selon les diuerses humeurs des hommes, l'vn plaira à l'vn, l'autre à l'autre, ou qu'ils seruent de plain vol sur la matiere qui leur sera plus agreable. Reste vne occupation Rethorique sur s fantastiques & differentes opinions du langage, lequel ie ne veux tant controller n'y accuser en ceux qui ont escrit les autres liures precedens, d'y auoir vsé des termes Espagnols contre raison, comme d'infante, infanterie, don, Imperatrix &c. mais ie m'en veux seulement excuser en passant à ceux qui pēseroient que ie les eusse oubliez ou obmis par ignorance: non plus que le surnom de mon Sylues de la Selue qu'aucun à dit vne fois, de la forest, vne autre fois, du desert : comme si les nom propres & surnoms des personnes se deuoient changer par exposition, ou il deuoit pareillement tourner le nom de Sylues en Florestan ou forestier. Quant à Don qui vient de Dominus Latin ie ne l'attribue qu'au seul Don Arlanges natif d'Espagne: en quoy m'ont fait tort les Imprimeurs du dizieme au titre qu'ils ont fait composer par quelqu'vn en mon absence, y nommant Don Florisel

risel de Niquee, qui ne se trouuera ainsi appellé par le cours du liure. Car ie suis de l'opinion du docte traducteur de Plutarque, & d'autres en nostre langue Françoise, qu'elle doit estre maintenue en sa pureté, simplesse, integrité nayfue: nompas d'en faire vne Corneille ridicule enmătellee des plumes des oyseaux Latins, Italiens, Espagnols, voulans aucuns qu'elle face en cela acte de fille & heritiere de la langue Latine sa mere, & qu'elle vse de droit de communauté auecques les deux autres ses seurs & coheritieres : mais außi ne souffriray-ie pas qu'en lieu de tetter la mammelle de sa mere, elle luy ecorche ou arrache du tout. Au surplus quăt à la difficulté de cest euure, ie dy que c'est vne folie que parauenture ces tant sages seroient bien empechez de faire : dont me rapporte aux iustes estimateurs qui cognoistront qu'il fault souuent que la version supplee à l'inuention: & quăt au stile qu'elle varie infiniement par copie és deux sugets principaux des armes & d'amour. Enquoy l'auteur Espagnol à esté peu curieux de cŏtenter la friande & delicate oreille, specialement en la continuation finale des chapitres, & en la queuë des comments ou sommaires qui sont en luy tousiours d'vn mesme langage.

AV SEIGNEVR I. GOHORY SVR SA VERSION DV 13. D'AMADIS.

Vn repos bien choisi, afoiblis nous soustient,
Et decharge l'esprit d'vn grand nombre de peines,
Car le trauail altere, & suße dans les veines:
Vne moitte chaleur qui le corps entretient
Doncq' apres ce labeur qui collé te retient
Sur les graues discours, & conduittes certaines
Du Prince, & sur le vray des vaillances Rommaines
Sage, prens le plaisir, qui gaillards nous maintient.
Car ayant repolli tant de nobles sciences,
Cherché tant de secrets, fait tant d'experiences,
Tu refraischis ton ame en ce doux paßetemps.
Ainsi vas eueillant la Francoise ieunesse,
Puis te donnant plaisir, la mets en alaigreße,
Et ne perdant vn iour, tu mesnages le temps.

R. Belleau.

LE TREZIESME LIVRE D'AMADIS DE GAVLE, CONTENANT PRINCIPALEMENT LES HAVLTZ FAITZ D'ARMES & auentures merueilleuses du trespreux & gentil Prince Silues de la Selue, filz de l'Empereur Amadis de Grece, & de la Roine Finistee: auec les gestes cheualereux de maints grands Seigneurs & vaillans Cheualiers. Aussi les fortunes estranges d'amours de plusieurs Princesses & Dames.

De l'ordre que donnerent les Princes qui estoient à Constantinople, sur le cartel de deffy du grand Roy Bulthazar de Russie, qu'ilz auoient receu par ses douze Nains: & comme ilz enuoyerent requerir le secours de tous leurs alliez & vassaux.

CHAPITRE PREMIER.



AV XIIme. liure pcedët de ceste histoire vous a esté racötë, cöme vn des douze Nains, herautz du gräd Roy Bulthazar de Russie, feit lecture au Cartel de deffy, en la presence des Princes de Grece à Constantinople. Auquel cartel pendoient (au dessouz du plus gräd seau d'or principal du Roy Bulthazar) cent soixante autres moindres seaux, tous semblablement de fin or, à las de soye: c'est à sçauoir des Roys d'Orient ses vassaux ou confederez. Ce cartel portoit en soy grande ocasion de trouble & espouuentement, s'il eust esté adressé en quelque autre endroit, que de ces magnanimes Seigneurs: ausquelz en telz effrois le courage & hardiesse auoit acoustumé de croistre & augmëter, qui se troubloit & confondoit en tous autres. Seulement dit le Roy Amadis: Ce m'aistdieux ces mastins mescreans sont biё acharnez sur no⁹: mais i'espere en nostre Seigneur les receuoir à ce coup & traiter en sorte que le coust leur en face perdre le goust à iamais Vray est que les tendres Princesses & Dames en tomberent en grande perplexité, & en perdirent bien le beau lustre de la viue couleur de leurs faces: mesmement celles qui estoient fiancees s'y trouuerent fort esperduës, pour en voir le fruit de leurs ardents desirs trop eslongné & retardé. Quant à noz Princes ilz ne s'en estonnerët hors de raison, pour y oublier aucun point de leur deuoir (ainçois sans se confier à la rouë variable de fortune) en tindrent incontinët le conseil de tout ce qui estoit conuenable de faire & ordöner en tel cas. Et apres plusieurs auis, fut acordé & determiné, suiuant l'opiniö du grand Roy Amadis de Gaule, qu'on pouruoiroit aux portz de mer, & aux frontieres de toute munition de gens & fortifications necessaires: & que la charge en fust donnee à bons capitaines qui entëdissent bien le fait: aussi que tous les manans & habitans des places non tenables eussent à soy retirer en celles qui seroiët en meil-

leur estat de deffense, abandonnant les autres au surplus, que sans delay on depeschast courriers en toutes partz auecques lettres à tous leurs amiz & vassaux, pour auoir d'eux tel secours & aide que telle extremité requeroit. A quoy fut dõné ordre en diligence, tant sur l'euitaillement & garnisons des places qui estoient situees du costé par ou l'ennemi pouuoit arriuer, que sur la depesche des messagers auec leurs pacquetz, portans article de creance: qui furent certains Cheualiers d'elite, ayans commandemens expres de s'aquiter diligemment de leurs charges, sans soy diuertir ny entremettre en autre action ou negotiation quelconque. Or la teneur des lettres fut telle que s'ensuit.

Lettre en forme generale. A tous les Princes, &c.

NOVS le Roy Amadis de Gaule, les Empereurs Esplandian & Amadis de Grece, auec tous les Rois, Princes & Cheualiers assemblez en la cité de Constantinople, à to⁹ noz amis & vassaux salut. Nous vous faisons à sçauoir que l'ennemi de l'humain lignage a inspiré au cueur du Roi de Russie de venir auec armee infinie & incroyable, de cent & soixãte Rois courõnez, sans les Califes, Soudans & Tamurlans, contre nostre ville Imperiale, à intentiõ de la destruire & exterminer, ensemble le nom de Iesus Christ, & d'eleuer sur sa ruine celui de leur faulx prophete Mahommet: si comme il nous est apparu à plain par vn cartel de deffi, à nous sur ce enuoyé de sa part. Et d'autant que pouuez entendre l'importance de l'affaire & en quel danger y gist la clef de la Chrestienté: Nous vous prions noz bons amis & commãdons & enioignons à vous noz vassaux, que vous ayez en la plus grande diligence, que possible vous sera, vous rẽdre en icelle nostre cité aueques l'arriere ban de toute vostre puissance. Et du surplus adiouster telle foi au cheualier present porteur que vous feriez à noz propres personnes, &c.

De telle substance furent enuoyees plusieurs lettres à tous les Rois & grands potentats de la Chrestienté: mais vne speciale à l'Empereur de Rome, de laquelle la forme fut telle.

Lettre speciale à l'Empereur de Rome.

HAVLT Empereur de Rome, Nous le Roi Amadis de Gaule, vostre frere & ami especial, auec tous les Rois, Princes & Cheualiers estãs de present assemblez en nostre cité de Constantinople vous presentons salut. Vous auez à sçauoir, q̃ sur le point des nopces arrestees entre le magnanime Prince vostre filz, & la belle roine Daraïde (ayant perdu le nom de Briangie) arriua à nostte port vn cartel de deffi de la part du Roy de Russie: lequel accompagné de cẽt & soixante Rois Orientaux, sans plusieurs autres grands Seigneurs auec nombre de gens infini, s'appareille de venir contre icelle nostre cité imperiale. Or puis que vous comme le pilier occidental de nostre foi, estes obligé à sa protection & deffence, cõtre tels enuahissemens & assaux. Nous vous prions & requerons de nous y vouloir secourir auec la plus grande gent que vous pourrez leuer & assembler és terres de vostre obeissance: nous recommandans treshumblement aux bonnes prieres du tressainct pere.

Apres que les courriers furent depeschez, les Princes demeurerent à consulter & ordonner tout ce que besoin estoit en tel affaire, mesmement à reconforter les delicates dames contre telle occasion de frayeur & estonnement: lesquelles apres auoir vn peu reprins leurs espritz, fonderent grande asseurance de leur consolation sur la magnanimité inuincible de leurs bons Seigneurs. Mais ce iour mesme iceux estans en leur grand palais, y entra vne damoiselle: laquelle s'agenouillant

lant deuãt le Roy Amadis (auecques deuë reuerence à tous les grandz Seigneurs) lui presente vne lettre qu'elle portoit, apres l'auoir baisee: lequel l'ouurant aussi tost, la leut à par soi, puis dõnant vn grãd coup de la main sur sa chaire, s'escria en haute voix: Or face nostre Seigneur Dieu ce qui sera pour son seruice, puis qu'à ceste fin sommes nez: lors la baille à l'Empereur Amadis de Grece qui la leut hault & cler en telles parolles.

Lettre du sage Alquif & de Vrgande la mesconneuë.

Alquif & Vrgande voz vassaux (tres-haultz & puissantz Princes) vous auertissent que leur infirmité & indisposition de leurs personnes ne leur permet de visiter vostre Cour sur l'aduersité presente: ioint qu'il ne leur est loisible de tascher à destourner la volõte diuine en ses destinees fatales. Ne laissez toutesfois prosterner à ce coup voz cueurs hautains (valereux Princes) Car,

PROPHETIE.

Quant l'ours marin failli de la forest Russiane, foudroyera les campagnes Gregeoises, & par feu & flamme sa fureur executera: ayant le grand lyon tollu les chefs aux deux corbeaux marins: à l'ayde de l'autre lyon faon des deux plus braues lyons, ils seront rembarrez & repousez auec horribles hurlemens en la forest de leur saillie. D'ou ils n'oseront plus issir iusqu'à ce que l'aygle Royal à double chef tousiours victorieuse, & le Coq auec autres petitz aiglerons & multitude d'oisillons niez, viendront en extreme furie, auec leurs serres aigues liurer tant de beccades aux loups marins qu'ilz les chasseront de la cauerne qu'ilz tenoyent vsurpee, auecq horrible carnage de tous. Et incontinant la tourtre conuertie sera assemblee à son engigneur, estant apparue la colombe d'Apolonie.

Or de cecy, tres-haults Seigneurs ne faites doute aucune: car, ainsi en auiendra, comme vous predisons.

Ceste lettre acheuee de lire: combien que chacũ en restast en grand esmoi, neãt moins remeirent le tout en la volonté de Dieu. Et la damoiselle print congé des Princes & Princesses, qui la chargerẽt de force recommandations au sage Alquif, & Vrgande la fee. Elle partie, il ne nous conuient enquerir si tous demeurerent estonnez, principalement les dames, veu les estranges menaces de la prophetie. Parquoy chacun se rengea à tout deuoir de deuotion de bon Chrestien: emploiant toute l'humaine pouruoyance au fait de la guerre, recommandant le surplus à le merci diuine: quoi qu'ils eussẽt autrefois veu d'autres grandes armees, comme du Roy Armat de Perse, deuant la ville mesme de Constantinople. Ce que nous remettrons à son temps & lieu, pour toucher les poincts, qui ce pendant affierent à la presente histoire.

Comme les Tournois de Constantinople furent publiez à son de trompe & par lettres és pays circonuoisins pour les nopces des Princes: & de ce qui passa par l'effroy du deffy precedent, entre le Prince Agesilan & Diane.

CHAP. 2.

ENtre les frayeurs souffertes par les grandes Dames estants à Constantinople, sur le denoncemẽt de la cruelle guerre du Roi de Russie, & l'aduertissement des deux sages conforme à iceluy: celle de la Princesse Diane fut la plus grãde de toutes. A laquelle le cueur faillit, tellemẽt qu'elle en tõba euanouie, entre les bras de la roine Lardenie: qui de foisõ de larmes lui arrosa le visage. Mais soudain y arriua Agesilan, qui la saisissant entre ses bras, lui vsa de tant de remedes, auec lar

 mes

mes coulans de ses yeux, comme de fontaines, qu'ilz surefint à la faire reuenir de pasmoison. Lors elle ieta ses motz, auec vn grand souspir. Seigneur Dieu, lasse, qu'oncques ne nasquit au mõde fille de mere pl⁹ infortunee que moy: qui iamais n'y ay peu gouster que toute amertume & tristesse, veu qu'à peine suis-ie sortie hors de la tour, q̃ ie me voi acablee de mile angoisses, Agesilã voiant sa dame en tel estat, lui dit la larme en l'œil: Helas ma dame, pour Dieu ne vo⁹ passiõnez ainsi, si ne voulez voir ma mort soudaine. Auisez, ma dame, que vous tenez auecques vous vostre Agesilan, qui par la faueur de vostre beauté ne sentit oncques-mais crainte, ne peur de danger quelconque. Et d'auantage, que de vostre part y en a tant de bons & vaillãs Cheualiers disposez à vo⁹ faire seruice, qu'ilz ne desirent que de voir l'heure d'estre affrõtez à voz aduersaires. Renforcez vous & prenez cueur, ma dame: car trop plus dure mort me semble celle d'estre separé de vo⁹ q̃ celle que mes ennemis mortelz me pourroiẽt liurer en camp de bataille. Ottroyez moy seulemẽt la grace, que ie puisse iouïr de la gloire, dont vostre seul merite m'a rendu digne & capable: veu que le tiltre & manteau de mariage la peut couurir. Las mon seigneur & amy (dist la Princesse) ne considerez vous point, que dans peu de temps vous pouuez cueillir le fruict de ce qui tant vous est deu, sans offence de mon hõneur? ne vous asseurez vous pas que ie suis plus vostre que mienne? A quoy respondit Agesilan: ha ma dame ne recerchez excuse en ce qui n'en a point en soy: toutesfois puis que tel est vostre plaisir duquel ie suis resolu de iamais ne me departir: vostre bonne volonté soit faite. Don Arlanges d'Espagne & la Roine Garaye sa femme n'estoient gueres en autre deuis ensemble, ne Florestan auecques sa Daraide, ne Florarlan & sa Lucenie. Ces seigneurs remettant le cueur aux foibles dames qui leur defailloit. Or estãt en telz termes le Prince Agesilan auec la Princesse son espouse: il se leue d'aupres d'elle & se va poser à genoux deuant le Roy Amadis son ayeul, & deuant les autres Empereurs & Rois les supliant de lui ottroyer vn dõ. Le Roy le leua par la main, disant: Gentil Prince demandez ce que bon vous semblera. Ce que ie desire mon seigneur (dist il) c'est qu'on mande à publier vn tournoy au iour saint Marc prochain (qui sera dans vingt iours d'icy) par tous les royaumes circonuoisins: tant à fin que noz ennemis pensent que tenions peu de compte d'eux, que par tel genre d'armes atraire deçà de maintes contrees plusieurs Cheualiers errãs, lesquelz no⁹ pourront donner grand confort & aide en ceste guerre. Le Roy Amadis eut en ce dessein fort agreable le hardy courage du Prince Agesilan dont se print (au rapport du croniqueur Galersis) à esclamer. O Dieu, comme tu ne peux gentil Prince, desguiser la valeur de la haute Roine Zahare ne dementir le bon sang de la souueraine Roine Alastraxeree ta mere. Lors le Prince lui baisant les mains, sortit de la sale auec les autres cheualiers pour auiser ensemble sur ce qui seroit à faire pour les ioustes. Si se mirent à depescher lettres & heraultz pour le denoncer en plusieurs païs, aussi y vindrent maints grands Seigneurs & braues Cheualiers: les vns pour l'esbat seulement des ioustes & tournois, les autres pour se trouuer en la grande bataille contre les Mores. A tant les laisserons dresser leur apareil de tournoy, pour toucher ce qui mieux escheoit au suget principal de l'histoire.

Comme le Roy Bulthazar de Rußie soy ressentaut de l'offence & outrage receu du Prince Florisel de Nicquee, entra en conseil sur ce qu'il auroit à faire, & comme il l'executa.

CHAP. III.

SVR ce qu'au prochain liure douziesme vo⁹ auoit esté deduit comme Bultazar Roy de Russie, vaincu en camp clos par l'excellent Prince Florisel de Niquee, sur la demande & pourchas de la Roine Sidonie, il auoit esté par lui enuoié à elle mesme pour son prisonnier : & comme il la requit de mariage, & par elle en fut esconduit. En haine dequoy il dressa la grande armee pour venir sur l'Isle de Guindaie, d'ou il fut repoussé à sa perte & confusion, par l'effort du Prince Florisel & du vaillant Agesilan, soubz le nom de Daraïde & de l'excellent Prince Falanges d'Astre & de la souueraine Princesse Alastraxeree. Lesquelz lui mirent toute sa gent en route, & toute sa personne mesme en extremité de soy sauuer seul de vistesse en vne barque. Or aiant ainsi malheureusemẽt regaigné son païs, vous pouuez imaginer si son esprit eut aucune ocasion d'aise ou liesse. A peu que le cueur ne lui failloit de dueil, il n'auoit aucun repos iour ne nuit : rien ne se representoit à son ame que ennui & melencolie, tellement qu'il ne tendoit qu'à la mort, s'il n'eust vomi son creuecueur au sein du personnage, qu'il auoit le plus familier & cordial en tout son Roiaume, qui estoit le Comte de Nesde. A lui descouure le Roy le grand despit qui l'oppressoit: lequel (de la malice dont estoit plein) ne l'eust pas plustost receu en sa poitrine, que tel conseil, selon son naturel, ne lui sortit de la bouche. Ie suis (dist il) Sire, si eslongné de m'esbahir de l'ennui dont vous ressentez, des dommages & encõbres qu'auez soufferts de ces chiens mastins Chrestiẽs, que (tant s'en fault) ie m'esmerueille, comme vous respirez encore, & que n'en estes mort de mere angoisse. Veu que bien sçauez que non seulement auez perdu, par leurs mains, vostre propre pere : mais encore vostre ayeul le bon Roy Breon, par celles du trahistre Florisel, & nagueres que vous mesmes estes deceu de vostre honneur par leur trahison, en combat singulier, auquel vous estiez presenté sur la demande de Diane: car autremẽt ne pouuoient ilz obtenir le dessus de vostre robuste & vertueuse personne. Remettez aussi deuant vos yeux à quelle puissance vous fustes enuahir l'isle de Guindaie en vain: voire comme la Roine d'icelle, Sidonie non seulement mettant en oubli les iniures que d'eux elle auoit receuës: ains renõçãt à la loy de noz haultz dieux & cõuertie en la foy du crucifié, elle refusa & mesprisa vostre digne & sacré mariage: auec tant d'autres torts & outrages faicts à vostre magesté, que le cueur me creue presque, en y pensant, comme à celuy qui le sent par dessus tous les vostres. Or n'est tout ceci commis par eux seulement contre nous autres, & continuellement contre ceux de nostre Loy, ainçois contre noz dieux mesmes qu'ils blasphement & honnissent en plusieurs manieres: lesquels nous laissent, à bon droit porter toutes ces pertes, hontes & dommages, comme courroucez & indignez contre nous, de ce que souffrons, ainsi auiler & souiller leur precieux nom & reuerence, sans executer leur iustice. Parquoy resueillez vous, Sire, auertissez voz barons, priez voz amis, mandez voz vassaux & sugets, & assemblez à vn coup toutes voz forces, pour destruire tous ces faux Chrestiẽs ennemis de Mahommet. Le Roy ayant entendu patiemment tout le discours de ce bon conseiller, l'embrassa plusieurs fois par grande amour. Si manda sans delay six Rois de ses plus affectionnez : lesquels accompagnez de plusieurs autres grans seigneurs obeirent à son mandement, & il les receut en grãde magnificence. Or apres qu'ils les eur

eut laissez vn peu refraichir du chemin, les appella en cõseil: ou il leur descouurir entierement son dessein & intention. Ce que tous approuuerent d'vne voix, fors le Roy seul de Cacidoine: lequel pendant que les autres deschifroient leurs auiz, estoit tousiours en pleurs & larmes contẽplant le ciel. De quoy les autres estants merueilleusement esbahis, le Roy luy dist, qu'il eust à declarer son opinion sur le faict poposé. Lequel se leuant sur les piedz, pleurant comme parauant, commença à dire : Hault & puissant Seigneur, ie Roy de Cacidoine, le moindre des Rois tes vassaux, proteste que ia aux Dieux ne plaise que ie lusenge, & abuse mon Seigneur lige, ne que ie lui flagorne aux aureilles quelque faux conseil : Car ie vous asseure que ceux qui vous incitent à l'entreprinse dont est question, ou n'aiment pas vostre honneur ou ne sçauent pas ce que ie sçai & pressens d'icelle, c'est à sçauoir, que si au tẽps deliberé, vous entrez en terre des Chrestiens, ne vous ne nul de ceux qui vous y feront compagnie, en retournera iamais en sa terre: ains y passeront tous par le fil de l'espee & le sang Russian teindra les champs Gregeois.

PROPHETIE.

Les Corbeaux marins tenans la Cauerne vsurpee des plus anciens & braues lyons serõt elancez & iettez hors d'icelle à coups de bec horribles auecques occision de la plusspart d'entreux, & ce à layde des deux plus sages ours. Finalement des blancs oysillons, auec l'aygle Royal & autres moindres aiglerons, ayant le Coq couronné, viendront au secours des lyons affligez: à l'arriuee desquels sera consommee la destruction finale des Corbeaux marins.

A ceste cause vous prie instamment par noz dieux (hault & puissant Signeur) que vous deportiez de ceste entreprinse. Et ne pensez que crainte de la mort me face vser de ce langage, laquelle ne me toucha in estonna iamais en la grãde guerre que le Roy Armat mena contre Constantinople, auec presque aussi grand ost que vous y pourriez mener : pource croyez moy.

PROPHETIE.

Que ie voy le Dieu Mars en son opposition auec Saturne y escrimant d'vne espee sanglante contre l'orient. Et si tant vous est à cueur la veugeance de vos iniures & des nostres, cõme la vie de vos vassaux, differez à autre tẽps attendant que ces planettes arriuent en constellation d'aspects opposites : lors en verrez issir fin heureuse.

Ce dict, il se rasseit en son siege, lamẽtant en grande destresse. Ce sage Roi de Cacidoine rengeoit plusieurs de la compagnie en son opinion pour la reputation de son grãd sçauoir, esprouué en maintes autres occurrences: mais la folle & estourdie ieunesse couoiteuse de remuement de mesnage & affamee de gloire (comme est volõtiers son naturel) conferma l'opinion contraire : remonstrans au Roi Bultazar qu'il n'y auoit apparence de croire qu'il tombast en la connoissance des hommes mortelz, ce que les Dieux immortelz auoyent ordonné & disposé en leur hault consistoire. Parquoy le Roy de Russie pour les mettre hors de debat & dispute & euiter la dissension qui entre eux en pouuoit sourdre, leur faict signe de silence & leur dist,

Harangue du Roy Bultazar.

Nobles Rois, barons, mes amis & vassaux, vous ne deuez ignorer de combien nous sommes plus obligez à l'honneur & renommee (qui ne perit point) qu'à la miserable vie qui a à prendre fin, d'autant que l'vne nous promet vne eternité infinie & l'autre n'est qu'vne chose peu durable, bien connoissans que trop mieulx vaut la mort qui nous asseure d'vne autre

belle vie, que la vie deshonoree, qui traine le lien d'vne mort honteuse, ou de perpetuelle oubliance. Ce que ie vous dy, mes amis & vassaux sur les propos de ce vieil Roy tadotté, craignant la mort & non encore saoul de viure, duquel ne les sots discours, ne les faulses propheties me destourneront de la vengeance que i'ay pourpensee sur mes ennemiz mortelz les Princes de Grece, vsurpateurs de ce qui à moy seul estoit deu, comme descendu de la celeste lignee des dieux, pource qui m'aimera si me suiue & s'y dispose & appreste dans trois mois, au bout desquelz ie suis resolu de desployer tant les enseignes que les voiles au vent. A quoy tous les Seignenrs assistens respondirent qu'ilz estoient bien deliberez de l'accompagner & marcher auecques toute leur gent & puissance. Sur ces entrefaictes auint vn cas piteux de ce bon vieillard, le Roy de Cacidoine, lequel outré iusques au cueur des paroles outrageuses du Roy Bultazar, si mal recognoissant sa fidelité & sage auertissement, redouble si piteusement ses plaintes & doleances qu'en se recommandant à ses Dieux, il il cheoit roide mort emmi la sale du conseil. Ce qne plusieurs des plus discretz fort espouuentez, prindrent à mauuais presage du succez de ceste guerre, mais la plus grande partie des iouuenceaux follastres & euentez qui (communement surmonte la meilleure) tant desireux de vaine gloire, de butins & pillages, que pleins de rancunes contre le Chrestiens, tint peu de conte de cest accident. Si firent enterrer le cors, & depecher de ce pas tãt les douze nains vers Constantinople pour y porter le cartel de deffi, que vous auez desia entendu, que pareillemẽt plusieurs autres messagers en diuerses contrees auecques lettres à tous les Rois, Califes, Tamurlans, Soudans, çafies de la moree, qui furent de telle forme & teneur.

Lettre de Bultazar Roy de Russie.

A vous tous honorables Rois noz confederez & alliez, & à vous Califes, Soudans, Tamurlans de payenerie, exalteurs de la secte de noz dieux, destructeurs de la foi du crucifié. Nous Bultazar Roi de Russie, Empereur de Constantinople, de Trebisonde & de Rome, en esperãce prochaine des Courõnes de Gaule, de la grãd Bretaigne, Rhodes & d'autres Royaumes Chrestiens, &c. Nous vous faisons sçauoir que par inspiration des dieux à nous a esté notifiee vne sentence donnee en leur hault consistoire, laquelle nous cõme executeurs d'icelle, auons enuoyé signifier à Constantinople, dont la somme est telle.

REVELATION.

Que les champs Gregeois auecques toutes leurs villes soient rasees & passees par le feu, tellemẽt qu'il n'ẽ demeure pierre sur pierre, & tous les peuples baptisez passent par les glaiues tranchans & leurs Princes & seigneurs soiẽt liurez à morts cruelles & honteuses.

A l'execution de laquelle sentẽce nous appareillons auecq tout nostre pouuoir pour marcher dedans trois mois de la date de la presente, vous mandans d'y venir comparoir & assister pour tesmoins & cõsorts d'icelle, en la plusgrande & meilleure compagnie que possible vous sera, & vous rendre en nostre grande cité de Russie, la ou nous vous attendrons. Donné en nostre consistoire par commission & mãdement des hautz Dieux.

Tous les Rois & Barrons sortiz du conseil prindrent cõgé du Roi Bultazar pour s'acheminer chacun en son païs, & diligenter l'appareil de leur voyage tel que vous entendrez cy apres. Quant à lui, il demeura en sa cité, pouruoyant à tout ce que mestier estoit à l'entreprinse de si

fiere & horrible guerre qu'oncques par les siecles reuoluz n'en fut mentiõ de telle : c'est à sçauoir en prouision d'armes, cheuaux, engins de baterie, trefs, tentes & pauillons: & aussi de nefz, galeres, fustes, carraques, d'elefans garniz de chasteaux, de bois,& de maintes autres choses qui trop lõgues seroient à reciter. Or pour reuenir à nostre propos prealable: plusieurs cheualiers furent depeschez en toute diligence, qui rendirẽt les paquerz là ou ilz estoiẽt enuoyez,ainsi que maintenant vous sera raconté.

Comme les courriers enuoyez par le Roy Bultazar, presenterent les pacquetz aux Roys à qui ilz estoient adressez : & qui furent les Roys qui se rendirent en la ville de Russie, & auec quel nombre de gens tant de pied que de cheual ilz marcherent ensemble vers Constantinople.

CHAP. IIII,

Les messagers du grand Roy de Russie depeschez comme vous a esté dit vers les Rois, Califes Tamurlans & tous autres ses vassaux & sugetz, pour leur denoncer qu'ilz eussent à se trouuer dedans le terme prefix en sa ville capitale auec tout le pouuoir qu'ilz pourroient assembler : souz promesse de Roy de grandes terres, villes & prouinces des Chrestiens à departir à chascun d'eux selon son degré. Ces messagers furent fort bien receuz portans telles nouuelles, & chascun de ces Rois & grands Seigneurs donna promptement & alaigrement bon ordre à tout l'equipage qui faisoit besoing pour telle expedition : les vns en aprest de guerre nauale, les autres de la terrestre. Que vous le feray-ie long? que dedans les trois mois,il se rendit vne gent innombrable à l'entour de la cité de Russie, rẽplissant les plaines,bourgs & villages,que telle n'auoit oncques esté veuë ny entenduë de la memoire des hommes : & tous vnanimement si entalentez de combatre les Chrestiens, qu'il ne leur sembloit de pouoir iamais voir l'heure d'estre meslez auec eux. Que vous diray-ie du Roy Bultazar? Il estoit si ioyeux de ceste infinie assemblee (par laquelle il faisoit desia estat de la destruction vniuerselle de la Chrestienté) qu'il ne vaquoit à autre chose qu'à diligenter l'apareil de son voiage à la plus grand haste du monde, c'est à sçauoir, naus,galeres,brigantins & tous autres vaisseaux à passer gẽs de guerre (auec la munition & artillerie necessaire) qui montoient bien iusques au nombre de huit mile,à compter tant ceux du Roy de Russie, que ceux qu'auoient amenez les autres Princes & Seigneurs de sa ligue, tellement qu'ilz tenoient bien en ordonnance six lieuës de mer.Le premier de tous qui arriua, fut le Soudan de Bulgarie,qui n'estoit pas droitement Geant, mais bien peu s'en faloit,lequel y amena vingt cornettes fort bien armees, à raison des gran des mines de fer, dont leur païs abonde, & estoient montez sur certaines bestes ap prochans de nature cheualine domptees par eux & appriuoisees, & au surplus fort hardies & bonnes au combat: aussi menoit vingt mile archers de pied, fort adroitz à la guerre. Celui qui vint apres lui fut le Roy de Lande, menant dix mille hommes de cheual, armez de morions & cuirasses,auecques lances gaies à la genete & six legions cõpletes de gens de pied. Le troisiesme fut le Roy de Pilapele, qui estoit vn robuste Geant nommé Librant, de hauteur demesuree, menant auecques lui dix autres fiers Geans ses parens, & seize mile cheuaux sans la grosse pietõnerie. Apres arriua le Roy de Bulgarie la grande accompagné de trente enseignes de Bulgares, gens de trauail incroyable. Gueres ne tarda apres lui le vieil Roy entre les plus vaillans de Bulgarie la moindre, suiui de douze mille cheuaux legers, vray est que mal armez,seulement de hachettes & cabacetz auecques vne targe de

ais,

ais, mais il auoit entour sa personne deux geans grands comme deux tours, veluz comme ours, auecques lesquelz tous seuls il presumoit subiuguer tout le monde. Pareillement y vindrent les deux Rois d'Armenie maieur & mineur auec trente mille Armeniens, combien qu'il y en eut grāde partie de mal armez fors de boucliers, dardz & massues, specialement les gens de pied qui portoient des pauons, le Roy des Georges n'y faillit pas, ne menant seulement que huit mile hommes de cheual, mais gens fort exercez aux armes, & aussi deux geans ses garde-corps, de la race des Ciclopes. Le Roy de Corie y vint à temps & celui de Tartarie, celui de Cazane, celui de Campestrie, de Zaquie, de Catocie, le Roi de Sassificie, le grād Roy de Morarie, le Calife de Mosquinter, celui de Mosanie, de Bugie, Serene, le grand Calife de Moranes, tous Princes couronnez marchans auecques si grāde puissance qu'on y comptoit soubz chacun plus de douze mille combatans, sauf que la pluspart estoient fondeurs & gens de trait, le Roy de Tarisme y vint auecques geās & maintes compagnies de soldatz, & le Roy de Testarg, & le fort Roy de Taldes, & celui de Caldie auec cinq Rois ses vassaux, & celui de Coralan: auec lesquelz, maintz geans y auoit de corpulence incroiable. Le Soldan d'Alape & celui de Talman furent les derniers. Brief tant de Rois s'y trouuerent & de grands Seigneurs, qu'il seroit trop enuieux à les vous dechifrer icy tous par le menu. Mais sur tout y estoient plus de douze cens geans, aussi roides, nerveux & ossuz, qu'il en eust esté iamais veu. Lesquelz estoient si fiers & outrecuidez de se voir ainsi ensemble, qu'ilz pensoient tenir desia tous les Barons Chrestiens soubz leurs pates: tellement qu'ilz departoient des l'heure les Empires & Roiaumes entr'eux, non plus ne moins que s'ilz les eussent ia conquis. Mais ilz comptoient (comme on dit) sans leurs hostes: d'autant que noz bons Princes Chrestiēs de leur costé n'estoient pas endormis, ains sans trop s'en estonner donnoient ordre à tout ce qui faisoit besoing à leur defence, non sans bons espions parmy les mescreans, par lesquelz ilz entendoient toutes nouuelles de leur fait & conduite. A tant nous deporterons vn peu de ce propos pour compter ce qui suruint sur ces entrefaites à Costātinople.

D'vne Damoyselle qui vint à la Cour de Cōstantinople auec vne estrange auenture d'vn armet: & qui elle estoit.

CHAP. V.

L'Histoire nous raconte que les Princes Grecz atendoient leurs aduersaires en bonne deuotion auec cinquāte mille que cheualiers que soldatz, soubz l'espoir du secours de la pluspart des Rois Chrestiens qui de iour à autre pouuoient estre auertiz de la venuë des ennemis de la foy. Toutesfois cela n'en gardoit pas le Prince Agesilan, Dom Arlanges d'Espagne & Florestā auec aucuns autres Princes de sentir en leurs cœurs des angoisses mortelles, de ne tenir en leur puissance les motiues d'icelles, & en especial, Filisel de Montespin. Car posé le cas que la pucelle Anaxare l'aimast ardamment (comme la verité estoit) neantmoins ne lui monstroit elle plus grande faueur, que de dire qu'elle estoit contente de l'espouser, souz le consentement du Roy son pere & des Empereurs ses Seigneurs. Mais la belle Princesse Leonide portoit grande tristesse pour l'amour du Prince Rogel de Grece, qu'elle aimoit plus que soi-mesme, tellement qu'enuironnee de mille douleurs, disoit: Ha Prince Rogel fleur de Cheualerie & de beauté du mōde, qu'est-il de toy? mais helas qu'est-il plustost de moy, sans moy pour toy? Puis que tu me tiens ainsi en oubly, ie ne puis croire sinō que tes paroles estoient faulses: mais est

il possible qu'en si grande valeur ne gise pareille loiauté? comme celle qui oncques n'a defailly en ceux de ton lignage. Telz discours & plusieurs autres faisoit à part elle la belle Princesse, atendant la venuë de son Rogel, de qui elle s'asseuroit que quelque part qu'il fust, iamais ne failliroit, sçachãt les nouuelles de ceste guerre, de venir au secours de son sang & son païs. Or auint qu'estans les choses en l'estat que vous auez entendu, entra en la grand sale imperiale vne Damoiselle sans aucune compagnie : laquelle estoit fort richement habillee, & portoit en sa main vn armet my-parti, de couleur, à sçauoir la moitié d'azur d'acre, l'autre de fin or reluisant. Et aprochant des degrez des trosnes royaux, meit les gnoux en terre & commença à dire à haulte voix: Roy de la grande Bretaigne, haultz Empereurs & Princes excellens, la hautesse de voz vertuz & de vostre renommee, volant aux quatre coings du monde, & mõtee iusques au ciel, est venuë à ma connoissance apres auoir couru & recerché les principales cours des Rois & grands Seigneurs de l'Europe, en queste de la fin de mon auenture. Car vous deuez sçauoir que ie suis fille d'vn Cheualier Seigneur d'vn bon chasteau, qui est bien l'vn des plus sages de la terre. Lequel cognoissant par ses artz que son chasteau me deuoit estre tollu apres sa mort, forgea ce heaume & auant sa fin me le bailla, disant que quand l'infortune m'auiendroit de telle perte, que ie me meisse par le monde en queste du ieune Cheualier qui par sa haulte bonté pourroit enlacer cest armet en sa teste : à la charge, que ce cheualier m'ottroyroit vn don, à sçauoir, de venir auec moy pour me faire obtenir droit de celui qui m'auroit priuee de mõ heritage. A quoy respondit le Roy Amadis: Bonne damoiselle, nous tous serions tres-aises que vostre auenture eust à prendre fin en ceste cour, à fin qu'eussiez icy remede à vostre ennui, plustost qu'en autre endroit. Et pource qu'il s'en va tard, la preuue en surserra iusques à demain le matin. A l'instant fut conduite la damoiselle en bon logis ou elle fut biẽ traittee. Maintenant vous veut l'histoire conter qui estoit la Damoiselle, & la cause de sa venuë. Vous auez desia entendu en l'vnziesme partie de ce grand Rommant : comme vne Damoiselle estoit venuë en l'Isle de Guindaye, requerant secours contre vn cheualier qui l'auoit chassee hors de son chasteau paternel, estant situé en la terre du Duc d'Athenes, & comme allerent auecques elle Rogel de Grece & Filisel de Montespin: Aussi comme estant là pour le combat, Filisel s'enamoura de la cointe & iolie Marfire. De laquelle estant paruenu au comble de ses desirs, il auroit depuis esté si mal traitté & auecques telle rigueur que tout desesperé s'en estoit retourné à Constantinople. Apres deduit nostre histoire, que party Filisel d'Athenes, la gente Marfire demeura en si grand desplaisir de l'auoir ainsi traité & rudoyé, qu'elle desiroit mourir de dueil tellement que quasi plus ne mangeoit, plus ne reposoit iour ne nuict en aucune maniere : dont sa beauté alloit fort decheant & amoindrissant. Elle en cheut au lit malade, ou de iour à autre sa maladie augmentoit, iusques à ce que se voiãt pres du tiquet de la mort, print Cardonie sa Damoiselle par la main & auecques grands sanglotz lui commença à dire : Cardonie m'amie, vous sçauez bien que iamais ie ne vous ay rien celé de ce que i'ay eu sus mon cueur, & moins ores le feray-ie. Pourtant vous deuez sçauoir m'amie, que la raison de mon honneur, ne la grandeur de ma beauté, ne la rigueur dont i'ay vsé à l'endroit du vaillant Prince Filisel, n'ont peu auoir tant de pouuoir, que l'excellence de sa beauté n'ayt tout mis soubz le pied, & moy reduite au piteux estat que me voiez, Auquel ie ne sens en moy force ne vertu de pouuoir plus gueres prolonger ma vie, aussi

auſſi n'en ay-ie plus de deſir: vne ſeule requeſte ie vous fais pour la derniere, ſur la fidelité dont vous m'eſtes redeuable, que ne faillez ſe toſt que ie ſeray paſſee, de me tirer le cueur & aller à Conſtantinople ou la part que ſera Filiſel mon Seigneur, le lui preſenter, pour ſur lui executer la vengeance du tort & rigoureux traitement que lui ay vſé, en recompenſe de l'amour qu'il me portoit. Ce diſant tomba eſuanouïe dedans le giron de Cardonie (Car ce iour là, la colere extreme lui auoit donné vigueur de ſoy leuer du lit, s'enueloppant ſeulement d'vn riche manteau de ſatin noir, fourré de martres ſebelines.) La poure Damoiſelle s'en trouua fort eſtonnee, toutesfois courut aux eaux de ſenteurs dont elle lui baigna tant la face qu'à chef de piece elle reuint de paſmoiſon : mais auec tant de gros ſouſpirs & de ſanglotz menuz, qu'il ſembloit que le cueur lui deut creuer en la poitrine. Cardonie la reconforta au mieux que poſſible lui fut, diſant la larme à l'œil, ma dame, ne vous tourmētez point en ceſte façon, à Dieu ne plaiſe que ce miroir de beauté ſi toſt periſſe & define, pour Dieu prenez courage ma dame: car i'eſpere en peu d'heure rēdre voſtre cœur content. Lors lui diſant comme elle auoit vne tante de grand ſçauoir, qui releuoit ſon fief de Marſire, & qui facilemēt par ſes artz inuenteroit quelque expediēt à ſon affaire: par ce propos la laiſſa vn peu conſolee, & de ce pas alla trouuer ſa tante. A laquelle aiant dechifré le cas en peu de paroles, eut reſponſe que par ſes ſortz elle auoit ia cogneu la maladie de Marſire ſa dame lige, & volontiers auoit pourpenſé le remede, lui diſant : rien ma niece pren ceſt armet que i'ay forgé auec telle proprieté, que nul autre que le Prince Filiſel de Monteſpin ne le peut mettre en teſte. Si le porte à Conſtantinople, à telle condition que celui qui le pourra enlacer ſera obligé à te ſuiure la part que le voudras conduire. Ce que fit Cardonie, & cōbien que Filiſel l'euſt veuë maintesfois auecques ſa dame Marſire, toutefois il ne la recogneut aucunement, à cauſe de certaines eauës artificielles dont ſa tante lui deſguiſa le viſage, voire le chāgeant ſi biē en mieux de teint & de luſtre, qu'il n'y eut eu cheualier qui ſe fuſt reputé fort heureux de l'acompagner par tous païs. Or venons à deuiſer de l'eſpreuue qui l'endemain fut faite de l'auenture de l'armet par elle aporté.

Comme le iour enſuiuant l'auenture de l'armet enchāté fut eſprouuée par pluſieurs Princes & Cheualiers, & comme Filiſel de Monteſpin l'acheua, puis partit de la cour auecques la Damoyſelle meſſagere.

CHAP. VI.

ALORS que la claire & luiſante aurore acompagnee des ardens rayōs de Phebus auoit monſtré ſa ſplendeur au monde, comme quant au lyon il fait ſon ſeiour, le Roy Amadis auec tous les Empereurs, Rois & autres Princes & grandz Seigneurs s'eſtoient leuez & fort richement parez eſtoient deſcenduz en la grande ſale du palais. Et gueres ne tarderent apres à s'y rendre les belles Emperieres, Roines & Princeſſes auecques leurs beaux acouſtremēs (comme on dit) du hault apareil, qu'elles auoient acouſtumé de porter és iours ſolemnelz, ou de quelque feſtin Roial, auquel ſe tenoit Cour planiere. Specialement y vint la treſilluſtre Diane, & l'outrepaſſe Fortunie, & incontinent la deuotion Chreſtienne y fuſt celebree par vn grand prelat, à laquelle ilz aſſiſterent tous & toutes auecques fort grande contrition, en requerant le Dieu tout-puiſſant, Dieu Sabaoth, Dieu des batailles, de les vouloir preſeruer & garder contre les ennemis de la foy de IESVS CHRIST ſon

son filz. Ce fait vint la Damoiselle son heaume au poing, & ploiant les genoux deuant le Roi Amadis (comme celui à qui comme pere & Seigneur de tous ceste reuerence estoit deue) le suplia vouloir cōmander qu'on esprouuast l'auenture: qui à l'heure print lui mesme l'heaume en main, & se le posa sur la teste: Pourtant vous fais-ie sçauoir que d'autant qu'il n'estoit pas forgé pour lui, il n'en sçeut mettre l'auenture à chef, ainçois sentit l'armet fort leger (car il auoit telle proprieté q̃ selon le degré de la bōté des Cheualiers il monstroit sa pesanteur) Et qui eust esté celui qui eut acheué telle auēture plutost que ce grand Roy Amadis, le Cheualier nōpareil, le preux des preux, si par valeur d'armes elle eust deu estre acomplie? Pour retourner à nostre propos, il saillit hors tel esclat de splendeur de ce heaume qu'il n'y auoit qui la peut regarder. Alors le Roy Amadis le bailla à l'Empereur Esplandian son filz, qui le receuant en ses mains, lui dist: Ie croy bien mon Seigneur que là ou vostre grandeur faillira ie ne suis pas pour conquerir grand honneur. Toutesfois le mit sur sa teste, & autant lui en auint qu'au Roy Amadis son pere. Apres lui le print l'Empereur Lisuart qui ne plus ne moins en fit que les deux premiers. Si le baille à l'Empereur Amadis de Grece qui apres pareille excuse de presomption d'entreprendre ce à quoy les precedens n'auoient peu paruenir, essaya de l'enlacer en sa teste, d'ou il sembla à l'instant qu'il en sortit lumiere comme de plus de cinquante torches ardentes: pourtāt n'en peut il armer son chef. Ainsi de main en main le bailla au Prince Falanges d'Astre, lequel le receuant se tourna vers sa chere Alastraxere, disant: ma souueraine dame vueillez à ce coup departir vostre faueur à ce Cheualier vostre, à qui ne l'auez iamais deniee, par laquelle il a opinion de mettre fin à toutes les auentures du mōde. A quoy lui respondit la Princesse: mon Seigneur vous en pouuez bien asseurer comme de chose vostre pour telle valeur qu'elle peut estre. Ainsi meit l'armet sur sa teste & y fit aussi peu que les autres: dont le liura à la messagere disant par facherie. Mais ie croy bonne damoiselle que vous auez icy aporté cest armet pour vous truffer & mocquer de nous. A quoy elle lui respondit promptement, qu'elle ne sçauoit s'il estoit memoratif des paroles qu'elle auoit tenues au commencement, à sçauoir, que ceste auenture ne s'adressoit qu'à vn ieune Cheualier, A ceste cause qu'il ne le deuoit autremēt prendre à desplaisir: d'autant que sa prouësse estoit assez conneue par tout le monde. Ie voy bien (replique le Prince Falanges) qu'il fault si ne suis content, que (comme on dit) ie me contente sur les cartes: partant meit l'armet entre les mains du Prince Florisel de Niquee, lequel ietta les yeux sur Heleine sa dame, le voulant enlacer, mais il lui en auint ainsi qu'à Amadis de Grece: depuis passa par les mains de plusieurs Cheualiers iettant vne grāde lueur pour les vns & nule pour les autres selon la differēce de leur prouësse & vaillance. Sinon quand il echeut à Agesilā, qu'il flamboya de telle sorte que chacun des assistās eut grand doute qu'il acheueroit l'auenture. Lequel se tournāt vers sa dame, lui dist: ma souueraine maistresse ores me sont bien necessaires voz faueurs que iamais ne refusastes à vostre Daraide: Monsieur (respondit la Princesse) comme à Agesilan ie les otroyeray, qui ne se peuuent acorder telles qu'à Daraide, au tēps qu'auec tant chaste & nette Amour vous en auez peu iouir. A l'instant print Agesilā l'heaume duquel saillit aussi grande clarté qu'on eust encore veuë, toutefois il en demeura en pareil estat que les autres precedens. Or voicy venir Filisel de Montespin le prendre en son reng, lequel destournant son regard vers la pucelle Anaxare, qui l'auoit mutuel fiché sur lui, le pose sur sa teste, & soudain s'ouure l'armet miraculeusemēt par le milieu

ou estoit le departement de l'or & de l'azur. Dequoy ie ne vous sçaurois affermer, si la pucelle receut plus de plaisir ou de mal contentement, l'vn de veoir son cheualier auoir emporté ce pris par dessus tous les autres, l'autre pour l'obligation que cest hôneur emportoit de se departir d'elle. Incontinent la Damoiselle monstrant grād ioye s'humilia à genoux pour lui baiser les mains, requerant qu'il lui eust à ottroyer le don, lequel la releuant par la main, lui dist qu'elle demandast ce que mieux lui plairoit, d'autant qu'il estoit prest à l'acomplir. Ce que ie vous requiers (respond elle) c'est que sans autrement seiourner, vous ayez à me suiure, la part que ie vous guideray. Ce que lui acordant, se feit aporter ses armes, desquelles armé de toutes pieces print congé de tous les Empereurs & Rois qui lui enchargerent de ne faire longue demeure en ce voiage : moins n'en feit sa Dame Anaxare lui faisant assez entendre par ses yeux la tristesse qu'elle portoit de son departement. Le Prince Anastarax, & la Princesse Siluie ses pere & mere, lui disant: A Dieu, la larme en l'œil ne lui recommanderent pas moins son brief retour. Ainsi monte Filisel sur son coursier & Cardonie sur son palefroy, suiuans le chemin qu'elle le guidoit. Lesquelz nous laisserons iusques à leur temps pour deduire ce pendant autre point qui plus cōuient maintenant à nostre histoire.

De la grande angoisse que les Princes Agesilan & don Arlanges souffroient pour leurs fiancees: & comme ilz s'entreuirent de nuit, & de ce qui passa entr'eux.

CHAP. VII.

LEs nouuelles de la venuë des Turcz, ne le soin qu'en auoit le Prince Agesilan ne lui pouuoiēt diuertir les angoisses mortelles qu'il souffroit pour sa Diane, voire non moins ardentes & enflambees que du temps qu'il se desguisoit du nom de Daraïde. Sa passion estoit redoublee, à cause que parauant il n'en sçauoit qu'autant que nature pouuoit decouurir : & à present disoit maintesfois à part lui quasi demy mort. O cruelle Duchesse, que ne m'as tu laissé en la gloire dont ie iouïssois sans me la faire quiter à fin que iamais la fin n'en fut acomplie. O que ie t'estois redeuable, si i'eusse peu tousiours auoir la fruition de ceste perfectiō souueraine. Las que ie te dois sçauoir peu de gré du contraire. A chacun coup qu'il tomboit en ces doleances, il s'esuanouïssoit ne la consolation de don Arlanges, ne celle de la Roine Lardenie ne l'en pouuoit destourner, ne la priuauté mesmement ordinaire qu'il auoit auec la Princesse selon l'vsance des fiancez. A laquelle prenant aucunefois les mains il disoit: Ie ne sçay, ma dame, cōme vous me pouuez ainsi tenir ceste rigueur & cruauté, sans auoir autrement pitié de vostre Daraïde, au moins si n'en auez de moy Agesilan. A quoy elle respondit: Monsieur, si telle faueur qui estoit loisible auecques Daraïde m'estoit aussi bien permise auecques Agesilan, i'en serois fort contente. Mais maintenant depuis le tiltre de fiançailles, telles caresses et priuautez me sont defendues par honneur, iusques à la celebration des nopces : & sur ces paroles lui baisoit sa bouche vermeille, lui aiant estendu sa liberté iusqu'à ce point. La belle Roine Garaye qui pres de Diane estoit oyant le propos d'Agesilan & d'elle, combien qu'elle ne fut moins trauaillee de l'amour de dom Arlanges, se tournant vers elle auec vn soubris gracieux, lui dit: Sus ma dame, acceptons le deffy de ces Cheualiers: qu'ilz ne nous tiennent pour si couardes que ne les ozions atendre & puis qu'il m'est permis de declairer le camp, ie l'elis au petit iardin de nostre logis: quāt aux armes i'en laisse l'election à vous autres. Les armes, ma dame (dist lors Agesilan) les offensiues seront les tourmens

que Diane me fait continuellement souffrir pour elle, les defensiues seront mes larmes. Ay pour Dieu m'amie (dist Diane) ie ne veux point accepter ce combat, d'autant que ie suis trop ferue & nauree pour entrer en camp clos, là ou ie me vaincrois moi-mesme: ne vous en chaille (dist la Roine Garaie) il vous conuient ietter vostre gage: & ostant du col de Diane vn collier d'or ou pédoit vn cœur de rubis, le baille à Agesilan, disant: Cheualier receuez en gage de nostre conflit: Auisez si estes assez hardy pour entreprendre vn si grand fait d'armes, Agesilan le print & le meit en son col, lui baisant les mains par forme de remerciement. Lors la Roine soy tournant vers Dom Arlanges, lui dist: Et vous Seigneur cheualier si vous osez accepter le camp, ores receuez mon gage, qui fut vn anneau d'vn diamant de grand pris qu'elle lui meit au doigt, & il lui baisa la main dont elle le presentoit. Ainsi passerent ces Princes & Princesses le surplus de ce iour en grand desir de la nuit ne voiant l'heure qu'elle vint. Laquelle venuë, Agesilan & Don Arlanges se retirerent en leur logis, qu'ilz ne faisoient qu'vn ensemble, & laissant reposer leurs gens, ilz se leuent & ouurét vne poterne qui descendoit à trauers vne gallerie au iardin que la Roine Garaie leur auoit dist: car le logis qu'ilz tenoiét estoit celui ou logeoit Rogel quand il estoit là. Or pour reuenir à nostre propos, Don Arlanges ouurit l'huisset par lequel ilz entrerent au iardin, & de là se rendirét souz vne fenestre à treilliz de fer qui respondoit là du logis de Diane, ou ilz se meirent à attendre: mais gueres n'y furét que dist Arlanges. Ce m'aid Dieu monsieur i'oy qu'on parle la haut & ie voy la lumiere & entens la parole. Parquoy grimpans ces Princes aux treilliz de fer de la fenestre, ilz ouïrent que la Roine Garaye disoit: ma Dame il m'est aduis qu'il est heure que nous allions au camp, car noz aduersaires y seront desia à nous attendre: ie ne voudrois qu'ilz gaignassent aucun point d'honneur sur nous: Ha pour Dieu (respond Diane) m'amie n'y allons point: en bonne foy ilz sont trop hardiz & presomptueux. Et qu'est ce-cy (dist la Roine Lardenie qui là estoit) ie vous voy en mauuais train de bien combatre, quand vous y marchez à regret. Si la tire par le bras à demie force, à laquelle Diane respõd: laschez, laschez la prinse, ma grande amie, car ie suis preste à faire de bon gré ce que vous conseillez: & allons donc. Lors ouurirent les fenestres basses ou elles se presenterent à la lumiere des flambeaux qui en la sale estoient allumez: Si trouuerent les deux Princes és fenestres, qui tous rauiz de leurs beautez à l'ouuerture, pour offre de telle courtoisie, mirent les genoux en terre, ou ilz se tindrent vn grand espace en suspens sans pouuoir delacher vn seul mot: La roine & la Princesse n'estoient guerres en meilleur estat, dont Lardenie commença en soubzriant à adresser sa parole à Agesilan, disant: & comment mon bon Seigneur, en si perilleux conflit la force vous est elle si tost faillie? Ne croiez pas ma dame (respond Agesilan) qu'il y ait des armes defensiues assez fortes pour resister à si cruelles flesches, mesmement de la part de ceux qui n'ont pas pensé à soy defendre pour la gloire qui redõdoit sur eux de telle victoire. Alors leur estant commandé de se releuer, ilz commencerent par grand' amour à leur baiser les blanches & douces mains: Et à leur grande ioye & priuauté honneste passerent celle nuit ensemble qui à la mesure de leur plaisir leur sembla courte: iusques à ce que l'auãtcoureuse du soleil les menaçoit par sa course hastiue, qui les fit retirer en leurs logis. D'ou aians ainsi apprins le chemin ilz le rebattirent quelques autres nuictz si secretement qu'oncques personne ne s'ẽ aperceut. A tant les laisserons en ce deduit, pour mettre en auant le train de la ieunesse du Prince Silues de la Selue (cõme

me de chef principal de la presente histoire) lequel hors de la cour de Constantinople estoit nourry, & instruit en la maniere qui vous sera presentement racontee.

Comme le Damoysel Sylues de la Selue en sa prime ieunesse prenoit son exercice à la chasse.

CHAPITRE VIII.

NOVS vous auons raconté au dixieme liure de ceste histoire, comme l'Empereur Amadis de Grece fust trâsporté par fortune de mer en l'isle deserte auec la Roine de Thebes Finistee, laquelle par certaine occasion estrange hors de son gré & son escient y fust enceinte de lui & acoucha à chef de terme du plus bel enfant du monde, qu'ilz surnommerent Syluesde la Selue, à raison de sa naissance auenuë en vne forest. Aussi comme ilz y furent vn si long temps, que ilz auoient du tout perdu l'esperance de iamais en sortir y pensant bien acheuer leurs iours ensemble. Dont l'Empereur y viuoit ou plustost languissoit miserablement en continuels regrets de sa Niquee: dequoy il composa le lay piteux que luy auez ouy chanter au douzieme liure. La ilz prenoient leur esbat à leur petit mignon, qu'ilz façonnerent de leur main en toute cointise de gestes & contenances, tellement que sa bonne grace enrichissoit merueilleusement sa beauté & la nourriture d'Amadis, son adresse. Lequel lui vsita tousiours depuis le nom de filz en son commun langage (comme vous apparoistra cy apres en ce present liure) iaçoit qu'il supprimast & tint secrete son origine. Mais quicôque le pouuoit voir à nud, s'en deuoit biê asseurer par son seing & marque de l'ardente espee, qu'il portoit totalement semblable à celle de son pere & en pareil endroit de son corps. Or ce nom & surnô de Silues de la Selue t enan (comme vous sentez) de la forest, aussi fust il fort adonné à la chasse en sa premiere ieunesse, auant qu'il eust encor la force sufisante au faitz des armes. En l'vsage d'vnze à douze ans, il commença à prendre grand plaisir à la chasse du lieure selon sa tendre puissance: ou il monstroit desia son gentil esprit contre les ruses de ce petit animal, & son adresse à cheual à deuancer la pluspart des meilleurs picqueurs de sa troupe. Vray est que la ou il se trouuoit, il mandoit tousiours quelques paisans qui auoient le bruit de tendre colletz ou de tirer de l'arbaleste sur les lieures en forme, ne trouuans rien plus desplaisant & diminuant ce deduit, que le long temps qu'on employe souuent à trouuer le giste du lieure: combiê qu'il ait plaisir à essaier les chiens au sentiment du viandi & à voir deffaire la nuit du lieure, & qu'on ne faille gueres à bien adresser au gaignage de la saison. Ceste chasse il aimoit lors non seulement comme la plus douce & la plus aisee pour son aage: ains comme celle qu'il disoit plus plaisante que la venerie des grandes bestes rousses ou noires: d'autant qu'il conduisoit tousiours ses chiens à l'œil sans les perdre de veuë, & y auoit le plaisir de pouuoir iuger les mieux requerans & forcenans: aussi que c'est comme vn certain apprentissage des grandes chasses, tant à esueiller l'esprit du piqueur, qu'à dresser & affiner le nez des chiens à toutes autres bestes, & apprendre toutes ruses & houruatis. Vn iour il en rencontra vn vieil & malicieux, qui apres maintz deffaultz retournant sur soy se sauua à la fin mal mené & lassé sur vn haut creux d'vne vieille muraille: tellement qu'il le trauailla auec tous ses gens iusqu'à bien pres de la nuit & n'y fut descouuert que par lui mesme. Vne autre fois s'en presenta vn, lequel aussi tost qu'il sentit le son de la trompe (que le Damoisel sçauoit fort bien entonner selon les poinctz des occurrences)

le galant se leua du giste, & se forpaisa tellement qu'il met long temps les chiẽs en grande peine, iusques à ce qu'vn vieil piqueur s'en auisa qui le trouua relaissé bien auant en vn estang dedãs des iongs. D'ou ne voulãt deloger pour chose qu'on lui tirast, le gentil Damoisel par colere de vengeance de traua:l qu'il lui auoit dõné & à sa meute de lieures & chiens courans, met pied à terre & se despouillant, l'alla gaigner à nage & faire vuider hors de l'estãg & le liure à la mercy de ses chiẽs decouplez tout à l'entour d'icelui. Dequoy au retour il estoit fort loué des Princes, Seigneurs & dames par le recit des chasseurs. Aussi deuez vous entendre qu'en ce temps là, tous enfans non seulement de Princes mais de sages gentilz hommes, estoient instruitz à la cognoissance des lettres & de nager, pour les inconueniens que souuẽt par voies lointaines & diuers encombriers ilz pourroient encourir: Il est vray que par aucuns preud'hõmes fort duitz à cest exercice il y fut conduit: Mais il y deuint bien tost plus sçauant que ses maistres par subtilité d'esprit & son propre naturel qui y estoit fort enclin: en sorte qu'il y faisoit honte quelques fois aux Princes qui s'y ebatoiẽt auec lui: mesmement vne fois qu'il se leua vn lieure, que les autres qui estoiẽt contre vn vent rude de Nort qui lors souffloit, vne autrefois contre le vent de Su, lesquelz lui seul costoiant, y forhua les chiens & le print à force. Il y auoit aussi fort bonne grace à hupper de la voix, & par le iargon parler aux chiens & leur donner courage, & sonner de la trompe ores le gros ores le gresle en la queste & quand il estoit lãcé. Mais quand il se sentit plus fort, il marcha bien d'autre pied aux grands forestz, y exploitant gaillardement l'effect du nõ qu'il en portoit.

Des bons gouuerneurs qu'eut le Damoisel Sylues de la Selue en son ieune aage, tant pour l'instruction de son esprit, que pour l'exercice de son corps.

CHAP. IX.

L'Empereur Amadis de Grece auoit baillé à Silues son filz vn gouuerneur nommé Leon de Suaue, pour les lettres, instruit en maintes langues & sciences, & vn cheualier nommé Perrot fort prudent, & autant du corps dispos, & adroit en tous honnestes exercices, qui l'acompagnoit tousiours à la chasse, & iamais ne l'abandonnoit en chose ou il y eust quelque apparẽce de danger. Leon lui enseignoit les lettres & artz dignes de l'institution d'vn Prince. A Perot estoit commis le reste de sa conduite hors du palais. Le damoisel les tenoit en bonne affection pour la douceur & humanité dõt ilz le gouuernoiẽt: tellement que l'vn le pdãt de veuë, il estoit entre les mains de l'autre, en tel repos d'esprit à chacun que s'ilz l'eussent tousiours tenu en leur garde ensemble, & ne s'en fust iamais chascũ d'eux ainsi asseuré s'il eust esté es mains d'vn autre. Or combien que l'exploit des armes semble seul digne d'vn Prince, voire d'vn simple gentilhomme, qui en doit faire principale profession: Toutesfois il y doit adiouster quelque bonne connoissance des lettres politiques & historiales, mesmement vn grand Seigneur (afin qu'il ait dequoy paier (comme l'on dit) en compagnie des autres Princes & ce point d'hõneur, sur ceux qui moins en sçauent, & sur les inferieurs, par dessus lesquelz il doit auoir autant d'auantage de sagesse & prudence, qu'il a de puissance & commandement: aussi pour respondre de son chef aux ambassadeurs des potentatz estranges, & auant l'aage de telle sufisance, leur sçauoir bien exprimer la response auisee & arrestee par son conseil. Mais pas ne fault demander si le Cheualier Perot qui cognoissoit le naturel de son Seigneur tãt adonné à la venerie, estoit soigneux & curieux des chiens par dessus le veneur qui en auoit la charge, pour lui en faire venir de bons de toutes partz, comme chiens beaux de Barbarie, endurans les chaleurs

chaleurs comme les fauues de Bretaigne plus viſtes & plus ardans,comme les chiẽs gris communs à toutes beſtes, & qui de plus grand cueur les pourſuiuent iuſques à la mort. Auſſi les chiens noirs des Ardenes, puiſſans de corſage,chaſſans de forlonge, moindres de viſteſſe que les autres precedens: mais bons aux regnardz & ſangliers, beſtes plus lourdes & peſantes. Le Cheualier Perot eſtoit ſoigneux, non ſeulement des bonnes races des chiẽs à faire venir de toutes partz à ſon maiſtre, ains de ce qu'ilz fuſſent bien penſez, bien traictez en leurs maladies de drogues & compoſitions qu'il faiſoit pour icelles. Meſmement les lices qui eſtoient couuertes, pour porter les bons chiens à ce qu'elles fuſſent gouuernees comme il appartenoit, & les chiẽs qui en ſortoiẽt nourriz de tel pain & carnage qu'il leur faloit. A ceſte cauſe il vſurpoit ie ne ſçay quelle ſur intẽdence par deſſus le veneur, de ſituer & accõmoder le chien plus proprement & commodéement que ſomptueuſement,de s'ingerer de leur bon traictement au retour de la chaſſe.Or ſe trouua il mieux pour le plaiſir de ſon ſeigneur en la chaſſe du Cerf,des chiens qu'il auoit premieremẽt dreſſez pour le lieure au cõmencement de ſon deduit de la tendre ieuneſſe(eſtans accouſtumez à tous forhus à toutes ruſes & chemins & campagnes) que de ceux qui propremẽt eſtoiẽt dreſſez pour le cerf: car ceux-là quand on vouloit abandonnoient aiſémẽt le lieure pour le cerf, à cauſe de ſa chair qu'ilz ſentent beaucoup plus friande en la curee & du vent & ſentiment en la queſte,qu'il a plus grand que le lieure. Le veneur cõmandoit treſbien aux piqueurs & valetz des chiens,& faiſoit fort bien le deuoir de ſa charge. Mais le precepteur Leon luy enſeignoit d'abondant les grandes vertuz & proprietez du cerf, les medecines qui ſortoient de ſes membres, ſon naturel & ſubtilité, la longueur de ſa vie: Brief tout ce qui s'en pourroit cõprendre par liures: cõme le veneur tout ce qui s'en cognoiſſoit par l'vſage,comme de l'aage par leurs teſtes ou ramures,du rut & mut des cerfz des complectiõs du pelage:auoit le iugement bon du pié, contrepié,des portees, des fumees, des allures, des abbatures & foulures, & des frayoirs. Il ne failloit à ſoy trouuer le ſoir en la chambre du grãd veneur pour entendre le depart des queſtes,puis le matin alloit ſe mettre en queſte au tailliz auecques ſon limier, ne ſe fondant tant ſur la façon du chien qu'il y oubliaſt ſon œil pour s'aſſeurer ſur l'egail abbatu ou ſur les foulees franchies, ou le iugemẽt de la forme du pié enleuee que le cerf va de bon temps.Or l'aiant trouué & rembuſché il tenoit ſon chien de court, puis iettoit ſes briſees hautes & baſſes,en reuoiant toutes les connoiſſances du pied des portees & foulees. Il alloit en queſte aux gaignages pour choiſir le cerf à veuë il alloit pareillement aut hautes fuſtayes & aux petites couronnes des taillis derobbez, qui ſont par le milieu des forts, n'y oubliant rien de ce qui concernoit ſon office:dont deuint le Damoiſel Silues ſoubs telz maiſtres le plus parfait chaſſeur de tous les Princes de ſon temps.

Comme le Damoyſel Silues de la Selue hantoit les grandes foreſtz en l'aage de quinze ans. Et des eſtranges auẽtures qu'il y rencõtra.

CHAP. X.

AVTANT aima le Damoiſel Silues les bois & les beſtes à chaſſer en l'aage de quinze ans,que depuis il recercha les champs & les Cheualiers à combatre. C'eſtoit vn deduit de voir l'aſſemblee dedans la foreſt, en quelque lieu touffu & vmbrageux pres de quelque ſource de fontaine s'il s'y en rencontroit, là ou le ſommellier deſchargeoit flacons & bouteilles qu'il mettoit refraichir en l'eau, & s'il ne la trouuoit aſſez froide,il y mettoit du Sapeſtre d'auance. Le cuiſi-

nier aussi arriuoit qui sur vne nappe esten duë sur la verdure, mettoit diuerses fournitures de iambons, ceruelatz, langues de bœuf fumees & autres esguillons de vin. Le Damoisel Sylues, Perot & les autres gentilz-hommes ses fauoris qui l'accompagnoient en cest esbat, iettoient tous leurs manteaux sus l'herbe, & se couchoient dessus, mangeans & beuuans, & disans sonnettes plus gayement que dedans les palais és tables roialles: l'vn brocardoit l'autre de quelque tour d'amour ou d'autre ioyeuseté, ou cas d'abus de chasse sans offenser l'honneur de personne, attendant le rapport des veneurs par le grand veneur, presentoient leurs fumees formees, en torche ou en planteau au Damoisel, en racontant ce qu'ilz auoient veu. Lequel choisissoit le cerf estant le plus courable, qui plus lui agreoit à courre comme de dixhuit cors, & en la plur belle meure aduertissant celui qui l'auoit destourné, qu'il vouloit aller à sa brisee. Alors beuuoient & railloient puis mõtoient sur leurs courtaux dont Perot ne failloit d'auoir le meilleur apres celui du damoisel, pour le suiure tousiouts de pres & ne l'abandonner iamais de veuë: combien que l'ardeur du iouuenceau le transportast souuent apres le cerf à piquer à bride abatuë, reuenãt plusieurs fois, au logis ecorché de visage, & derõpu d'habillemẽs dõt il ne faisoit q̃ rire auec les damoiselles qui le gaudissoient de gaster ainsi le riche miroir de leurs beautez. Il prenoit aucunefois plaisir à courre le cerf à force: Autrefois estoit bien aise de le destourner & lui trancher chemin: Hardy estoit à l'assaillir de l'espee aux abbois. Toutesfois bien adroit à soy garder & son cheual de dãger. Or s'en leua vn iour vn qui se pouuoit dire grand vieil cerf qui bondit par dessus les toilles, & se fit poursuiure bien deux iours & deux nuictz, hebergeant le Damoisel auec trois des mieux montez en burons sur des fueilles pour toute couche, & y mangeans des chastaignes & beuuans de l'eau des marez comme les paures gens de forest demy sauuages, neantmoins qui lui sembloiẽt d'aussi bon goust que les vins & viandes delicieuses de son ordinaire: Tousiours suiuant les chiens auecques Perot par la menee ou ilz aloient sans s'escarter ne croiser de peur de lancer le change, & pour releuer les deffaux. Esquelz Perot d'vn costé menaçoit les chiens, le Damoisel au lieu du deffault les appelloit, resiouïssoit & encourageoit. Le troisiesme iour il fust troué par l'enseignement des vilains du païs (qui l'auoient veu passer) en vne petite Islette couuerte de saux au milieu d'vne riuiere là ou il s'estoit retiré las & recru, n'aiant plus de fiance en ses iambes, pour courre, ne d'espoir en ses fortz pour soy cacher, d'ou il estoit forpaisé, Perot qui passa l'eau auec quelques autres l'y trouua couché sur le ventre les piedz dessouz, sans que par sa venuë il bougeast en aucune maniere: tant estoit defailly de force & vigueur. Lors estant deliberé de le ferit de l'espee au trauers des flancz, s'aperceut de l'esclat d'vn large collier d'or qu'il auoit au col, combien que couuert en partie par les deux bordz de la chair qui par succes de tẽps les auoit surmontez. Si le fit prendre sans autre effort & par vne lesse attachee au collier mener au damoisel, auec aduis du collier: deuant lequel comme miraculeusement il s'agenouilla, & si print à manger de sa main. Le collier regardé de pres se trouua graué de lettres Grecques capitales ou maiuscules: c'est à sçauoir deux ΣΣ au cõmencement.

ΑΙΩΝΑΣ ΣΗΣΣΕΙ ΦΗΜΗ ΣΕΟ ΑΝΤ ΕΝΙΑΥΤΩΝ.

Signifiant par l'exposition de Suaue son gouuerneur.

Siecles pour ans viura ta renommee.

Au surplus du tour du collier estoit le

temps

temps marqué auquel, le grand Alexandre lui auoit mis, qui montoit plus de mille cinq cens ans, qui n'est pas la moitié selon quelques philosophes de ce que ilz peuuent viure par cours de nature. Les deux SS. Suaue accommoda sans doute à Silues de la Selue, à qui grandes merueilles estoient promises par maintes propheties. Lequel ne fut moins content & resiouy de la prinse de ce cerf, que l'Empereur son pere eust esté de la conqueste d'vne riche cité : voiant mesmement que il s'appriuoisa à lui si naïuement, le suiuant par les cours & iardins du chasteau comme vn chien domesticque, sans y blesser & offencer personne. Or ne voulut estre moins hardy le Damoisel Silues contre les fiers ours & furieux sangliers que furent iadis le bel adonis & Meleager en tel aage, que le sien (combien que lui en meilleur succez) se presentant à eux l'espieu au poing, entre les dogues & autres chiens dechirez souuent & euentrez par les defences des vieux sangliers. Entendez donc qu'vn iour que les veneurs auoient fait leur rapport à l'assemblee, d'auoir destourné vn porc entier & sans refus, dont ilz faisoient iugement par le pied, les bontis & le souil. Dieu sçait quand d'arriuee on le chargeoit de chiens à la mode acoustumee, comme il se mesloit parmy eux pour presser la beste & lui faire perdre le cueur: tousiours s'y trouuoit des premiers, ne monstrant contenance de plus les redouter que simples brebis. Vous eussiez veu quand il conuenoit leur courre sus à cheual auecques les picqueurs, l'adresse qu'il y auoit à tenir la main haute (pour ne donner sur la hure (tirant les coups d'espee en plongeant. Ces vieux sangliers qu'il assailloit si hardiement tant à pied qu'à cheual ne failloient gueres à descoudre quelques chiens, ou veneurs en tenãs les abbois, son courtaut y receut bien aucunefois quelque atteinte & dentee, ainsi qu'il donnoit à vn port du quart an quelques coups de passades en vne plaine. Surquoy lui remonstra le Cheualier Perot qu'il ne deuoit auoir tiré le coup du costé de son cheual, par ce que la beste se sentant feruë y addresse volontiers sa vengeance : voire qu'à vn besoing, il le deuoit couurir de son manteau : remonstrant ce qu'il receut fort bien de lui pour le regret qu'il eust à ce courtault hardy & de longue haleine & bien duit à sa main. Ses veneurs vne autrefois en destournerent vn ieune, & suïant apres lequel s'obstina tellement, & s'acharna le damoisel (suiui seulement de Perot) comme apres lui monté à l'auantage) que la nuit le surprint dedans la forest à la poursuite. Besoing leur fust de cercher à trauers le bois quelque maison ou buron de forestier pour se mettre à couuert : Et tant quirent qu'ilz aperceurent quelque petite lumiere, ou ilz tirerent de bon courage, y esperans trouuer quelque commodité d'hebergement.

Mais à l'arriuee ilz furent bien estonnez de rencontrer deux ieunes sauuages en vne cauerne tous veluz de pied en cap, tellement qu'on ne leur voyoit de la face que les yeux, au demeurant de belle taille & proportion. Or faisoient du feu en vne petite loge qu'ilz auoient enleuee sur quatre fourches & couuerte de branchage, n'aiant sur leur corps autre couuerture ny habillement que de leur poil tout blond, à l'aborder, on ne tira d'eux aucun langage, sinon vn marmonnement de gosier auecques signes de leur presenter quelque membre de faon de biche qu'ilz rotissoient sur des bastons bien enfumez. Perot fut esbahy qu'ilz ne s'enfuïrent : mais le Damoisel Silue n'en fut aucunement esmerueillé, comme par quelque instinct de soy sentir feé, & que toutes choses luy deuoient quasi obeïssance. Si lui sauterent au col auecques caresses fort plaisantes, sautellans & ricanans d'vne façon bien estrange : Que vous en diray-ie

plus? Silues & Perot se coucherent sur le fueillage auec eux & rongerēt de la grād venaison des Cheualiers errans du Roiaume de Logres, ou, non gueres meilleure, pour appaiser leur faim. Et apres se coucherent au mieux qu'ilz peurent: aiant ataché leurs cheuaux par les licolz aux prochains arbres pour paistre l'herbe. L'endemain chacun d'eux lia vn des sauuages aux licolz, & ainsi les emmenerent auec eux, errans par la forest sans connoistre voye ne sentier: iusqu'à ce que sur le soir ilz sentirent le son d'vne trompe de leurs picqueurs, qui s'estoient mis en leur queste. Mais à l'arriuee au chasteau, la risee fut du Damoisel contre Leon son gouuerneur, à qui il crioit Becus, pour la doctrine qu'il lui auoit racontee de l'opinion d'aucuns: que l'homme auoit la lāgue des Caldeens naturelle & sans maistrise, ainsi qu'il auoit esté esprouué par certain Roy qui auoit fait alaitter deux enfans par deux nourices muettes, lesquelz toutesfois en aage de former paroles auoient dit naturellement Becus qui est le pain en langage Caldaique ou Sarmatique, arguant que nature ne parleroit plustost l'artifice qui est au pain que le bled qui est naturel. Or prenoit le damoisel Silues grand passetemps à ces deux sauuages les voiant boire, manger, iouër ensemble & faire tous autres actes naturellement sans aucun desguisement. Ilz s'entr'aimoiēt vniquemēt & d'eux à chef de temps sortit la race toute semblable. A tant laisserons le Damoisel en son aise cōtentement des deux nouueautez qu'il auoit rencontrees en sa chasse: laquelle il continua iusques à ce qu'il fut mandé à Constantinople, comme l'exercice le plus propre pour aguerrir le corps à toute peine & trauail du fait des armes: auquel il menoit volontiers quand & lui ces deux sauuages qui lui seruoient beaucoup plus que ses lumieres ne tous ses valetz de venerie. Là ou nous le laisserons encore quelque temps pour traitter les auentures estranges qui suruindrent au Prince Rogel de Grece son cousin, auant la guerre de Russie.

Comme les deux Princes Rogel de Grece & Brianges de Bcocie, s'estans embarquez auec les trois filles Royales de Perse, relacherēt par tempeste en vne rade deserte, ou la belle Sydere l'aisnee leur fut enleuee par des Corsaires.

CHAP. XI.

NOVS auons à vous ramenteuoir sommairement ce qui vous a esté amplement deduit au douziesme liure prochain, touchant l'auenture merueilleuse auenuë au Prince Rogel de Grece à la suitte de la damoiselle portant vn espreuier sur le poing: pour le recouurement duquel en vn vol pour pie, il entra dans le chasteau du magicien Gandistin, ou il trouua les trois nieces du Soudan de Perse, qui y auoient esté transportees inuisiblement en la tour mobile enchātee. En laquelle le Roy Torrin leur pere, & Persilee fille du Soudan leur mere abusez par Gandistin, les auoient laissé entrer par maniere de passetemps: duquel chasteau Rogel (apres maintz cheualiers y occis de sa main & l'espouuentable monstre) les auoit deliurees. Mais depuis vaincu de l'amour de l'aisnee Sydere, qui surpassoit de beaucoup Fleurinde & Syndaide ses deux autres sœurs en beauté, en faueur d'elle auoit promis de les accompagner & reconduire en Perse. Or vous dit maintenant la presente Cronique qu'ilz s'embarquerent à certain port d'ou ilz nauiguerēt le Prince Brianges & lui auec elles trois iours par vent propice: mais au quatriesme iour s'esleua la tourmēte qui les trauailla perilleusement dont à la fin ilz relacherent à vne rade deserte (situee selon leur bussole & leur quarte marine) en la ligne mesme du port d'ou ilz estoiēt partiz, combiē que costier de plus de dix lieuës. De mesme vent y auoit esté poussé

vn brigantin de Corsaires, qui estoit lors à l'ancre, à l'abri d'vn cap d'vne Isle nõ si lointaine de là, que bien ne les descouurissent, si les veirent saillir de leur vaisseau (ou ilz laisserent leurs nochers) eux desirans refraichir sur terre, mesmement à l'ocasion des tendres pucelles, pour l'ennuy de la marine la tẽpeste estoit aquoisee, les deux Princes auecques les dames se mettent dedans vn bois qui estoit pres du riuage, ou ilz choisissent vn lieu fort touffu & vmbrageux pres d'vne source: auquel ilz repaissent de ce peu que Fleurinde en vne seruiette auoit porté de la nef, & boiuent de l'eau claire. Puis trauaillez qu'ilz estoient, se tirans vn peu les cheualiers à l'escart des pucelles ne tarderẽt gueres tous de peine & lasseté à s'endormir. Les corsaires qui estoient tousiours au guet, estimãs auoir rencontré la proye en terre ferme, qu'ilz alloient querans sur les ondes, si tost qu'ilz voient la nuict clo se vont douze en leur esquif à la rame descendre vn peu plus bas, en lieu toutesfois mal accessible ou ilz grimperent à quelque peine, & au petit pas allerent surprẽdre les deux cheualiers endormiz profondement comme en leur premier somme. Lesquelz trouuans en tel estat couchez sur l'herbe, leur testes desarmees de leurs heaumes gisantz pres d'eux, sans faire bruit les prennent les premiers, puis leur tirent doucement leurs espees hors des fourreaux, desrobent leurs escuz: de là s'en vont aux deux pucelles Fleurinde & Sindaide, leur tirer ce qu'ilz peurent de chaines d'or, & pierres precieuses: car le capitaine voiant la singuliere beauté de Sidere feit dessein de l'enleuer enchaisnee & baguee pour son butin. Ce qu'il commanda à deux des plus robustes de ses gens (lui demeurãt auecques les neuf autres pour leur faire espaule) qui vrayemẽt l'emporterent ainsi fort endormie plus de vingt pas sans esueiller, voire plus loing l'eussent portee, sans vn faux pas que feit l'vn d'eux sur vn gros caillou qu'il ne voyoit pas en telle haste ioinct l'obscurité de la nuict. Alors s'esueilla la pucelle, & se voiant en telle sorte entre les mains de gens rustaux hideux de visage à elle incogneuz, s'escrie à haute voix: A l'aide, à l'aide. Iupin, Apollon, Teruagant sauuez moy, ie suis perduë. Ces sœurs qui plus prochaines estoient de ce costé, s'esueillerent en sursault les premieres à son cri, qui ne la trouuans point aupres d'elles, s'escrierent pareillement. Adoncques s'esueillerent les deux Princes fort estonnez & plus encore quand ilz entendirent par les deux filles le rapt de leur aisnee: specialement Rogel qui l'auoit si viuement emprainte en son cueur. Il ne fault point demander de quelle sorte il fut esmeu, & voulant desgainer son espee pour aller à la recousse comme il fut esperdu de ne la trouuer point, & autant de son escu & plus encore de son armet: moins aussi ne le fust Brianges de son costé. Toutesfois ainsi mal en point n'aiant en teste que la coiffe d'acier courant apres les brigantz pour recouurer Sidere, mais ilz voient le capitaine en chemin & les neuf autres en armes qui leur defendent le pas pendant que les deux gaignoiẽt leur vaisseau auec leur proye. Si s'auiserent à l'extremité les deux Princes de rompre chascun en diligence vne grosse branche d'arbre, & ainsi embastonnez vont trouuer les Corsaires, lesquelz leur iettent de grosses pierres de loing, puis se mettent en deffense le capitaine & vn autre garniz des deux espees des Princes (qu'ilz iugeoient à bon droit meilleures que les leurs) la lune comme sur la fin de son decours auoit lors peu de lueur, sinon ce qu'y adioustoit la splendeur des armes: dont fut la meslee d'autant plus dangereuse aux deux cheualiers que les pautonniers assailloient de tous costez & les endommagerent en diuers endroitz de leurs corps, à faute de leurs armes tant offensiues que deffensiues. Mais à la longue ilz s'auiserent tous deux de charger de leurs leuiez sur leurs

espees mesmes, si bien qu'ilz leur firent voler des poings : ce fust le pis à les ramasser, qu'ilz ne peurent faire, ainsi enuironnez de toutes partz sans receuoir de pesants coups des huit, tandis que les deux qui faisoient teste mettoient les mains à leurs espees propres. Mais les Princes resaisis de leurs bons brancz d'acier, leur firent bien faire targue, autrement que des rameaux de bois, tellement que Rogel eiarta le capitaine d'vn taillant, qui trebucha sur le sable, & Brianges separa d'vn coup le bras droit de l'espaule de son second : puis se ruant ioìntz tousiours & adossez ensemble à trauers le reste, ilz les mirent bien tost en fuite estans faillis de courage par la perte de leur chef. Si les poursuiuent les Princes roidement iusqu'à leur vaisseau là ou les brigans pensans se sauuer, partie se noya à la foule en mer, & l'autre se sauua auec vn peu d'aide. Les deux gallans de l'esquif se voyans ainsi demeurez seulz, voians la nef des Princes prochaine à les pouuoir poursuiure, ne se mirent en aucun deuoir de se sauuer à la rame, redoubtãs la mort à l'exemple de leurs compagnons. Parquoy s'eslongnans vn peu du riuage seulement escrient les mains iointes à testes nuës : mercy, mercy Cheualiers, & nous vous rendrons la Damoiselle. Ce qui leur fust volontiers acordé par les deux Princes qui se sentoient fort blessez, & craignoient que telz vilains ne feissent quelque outrage à la royalle pucelle. Si font signe aux Corsaires de remolquer, & de mettre Sidere à terre auecques les bagues & ioyaux desrobbez, leur ottroyant la vie & liberté promises. Si est est-ce (dit Briãges) qu'il fault que l'vn de vous deux courre à nostre nef, pour nous amener vn marinier : à quoy l'vn s'offrit qui trouua sur le chemin son capitaine prest à rendre l'ame par la grande effusion de sang du iarret, & son compagnon en pareil estat de l'espaule, dont fust belle depesche, pour les maux & pillages qu'ilz faisoient en celle coste. Ce pendant Rogel se met à reconforter Sidere, qui toute espleuree lui respond que lui mesme auoit plus grand besoing d'estre restoré pour ses plaies par le sang qu'elle en voyoit couler & de celles de Brianges pareillement. Pource s'en vont auec elle retrouuer ses deux sœurs, qui s'en estoient fuyes fort auant dans l'espesseur du bois, estimans que ce fust faict des Princes & de leur sœur semblablement. Pas ilz n'oublierent en repassant de recueillir leurs armes & escuz gisans pres des deux grands pendardz qui acheuoient les hocquetz de la mort desquelz recommanderent à Dieu les ames. Pour abreger, au cry de Sidere ses sœurs reuindrent, puis ensemble desarmerent les deux Princes pres de la fontaine, & leurs playes lauees & essuyees, les banderent de ce qu'elles eurent de linge auec quelques herbes du bois que Fleurin de cognoissoit pour les estancher.

Comme les deux Princes accompagnez des trois Royales pucelles de Perse se meirent en route de la forest pour trouuer lieu à appareiller leurs playes: & cõme ilz y rencontrerent le Fraudeur qui leur ioua vn tour de ses ruses.

CHAP. XII.

LE Corsaire ne tarda gueres à amener non pas vn marinier seul, mais plusieurs des plus fortz qui y vindrent auec le pilote, portans des matteras & autres choses de secours dont ilz se peurent auiser, ayans entendu l'estrange auenture auenuë aux Princes & Dames. Si les aiserent au mieux que possible leur fust : puis faisans deux bieres cheualeresses de branches d'arbres, les porterent à bras en leur nef. D'ou ilz mãderẽt au port à Sirind escuier de Rogel de les venir trouuer là en diligẽce auecques leurs cheuaux & palefrois qu'ilz lui auoient laissez en garde

garde pour leur brief retour. Lequel arriué: ils delibererent de partir de là pour aller chercher guerison à leurs playes qui estoient fort griefues & perilleuses. Si monterent Brianges qui estoit le plus blessé, sur le traquenard de Sirind, luy prenant son cheual, Et le cheualier des pucelles (non que Rogel s'estoit donné sur son destrier) cheuaucha au petit pas entrans au premier sentier qu'ils apperceurent aucunement froyé auecques les belles pucelles montees sur leurs palefrois lesquelles auoient bien leurs beaux visages apalis de frayeur. Ainsi cheuaucherent enuiron deux iours sans prendre leur repas & repos que par la forest au moins mal qu'ils pouuoient ne trouuer bourg ne village ny vne seule personne de qui ils en peussent apprendre aucune addresse iusqu'à ce qu'au troisieme iour ils decouurirent vn cheualier venant à l'encontre d'eux monté sur vn cheual moreau & armé d'vn harnois iaune: lequel à l'approcher ils saluerent courtoisement & il leur rendit leur salut. Beau Sire (luy dit Rogel) nous sauriez vous par courtoisie enseigner au plus pres, quelque lieu ou le cheualier que voyez & moi puissions estre pensez de noz playes? Seigneur (respond le cheualier iaune) pour l'apparence que ie voy de preud'hommie en vous, vrayement ie me consens à vous mener en vn mien chasteau, auquel sera donné bon appareil à voz blessures. Et si ce n'est auecques tel traittement que pourriez bien desirer, au moins sera-ce de tel que i'ay accoustumé d'vser à voz semblables. Grand merci Sire Cheualier (dit Rogel) si Dieu me saune la vie, vous n'y perdrez rien, ie n'en fay pas doute (respond il) moins ne peut on esperer d'honnorables personnes dont vous portez la chere. A cette cause vous veux bien auertir, puis que marchez en ma compagnie, de vous garder des ruses du fraudeur, que ie serois deplaisant qu'il vous feit aucũ ennui. Ie vous en remercie grandement (respondit Rogel) mais depuis le iour qu'il me planta à pied, il m'a laissé pour suffisamment aduerti de me garder de mesprendre. Point, point (replique le Cheualier) ce n'est rien dit : vne personne qu'il a abusé vne fois, ne se peut encore bonnement sauuer de ses mains iusques à la troisiesme. Sur ces propos descouurirent de loing vn chasteau de fort belle architecture : auquel estans arriuez, se presenterent soudaiu six hommes en la basse Cour. Lors dit le Cheualier Iaune : Seigneurs ores mettez pied à terre & pendant que ie donne ordre pour voz cheuaux, vous pouuez entrer dedans. Ils obeirent à son commandement: & les filles descenduës de cheual & le Seigneur Brianges allerent ensemble à la sale dn chasteau, qui mieux sembloit hébergement d'araignees que de gens, dont ils se trouuerent assez ebahis. Mais à l'instant mesme ils sentirent vne grande huee vers la porte de ce chasteau: ou sortant Rogel auec son Sirind pour voir que c'estoit, apperceurent le cheualier sur son cheual & ses hommes sur leurs autres cheuaux & palefrois. Que demandez vous par ce cry (dit le Prince Rogel) au fraudeur, qui estoit le Cheualier iaune. Quoy? (respond) que vous estes mal auisez du fraudeur en la terre de ses ruses: Et pour le vous faire connoistre au certain il emmene de ce pas voz montures. Sire Cheualier (luy dit Rogel) cuidant le gangner par belles paroles, En bonne foy la bourde est gentile, & i'en prens le second aussi en tresbonne part: duquel ie me condamne à payer la folle enchere en quelque bonne monnoye. Mais ie vous prie de grace me vouloir encore pour cette fois faire courtoisie de mon destrier à cause de l'indisposition de mes blessures. O que ie suis aysé (luy replique le fraudeur) que soyez auisé comme Daraïde vostre cousine: & pour entrer en commencement de

payement

payement pour ce mien aduis, ie me saisiray de voz cheuaux,& pour vous en fournir acquit, ie vous prometz de retourner à voz armes. Parquoy vous demeurant ainsi auisé de ma part, ne vous plaignez si ie me suis voulu paier par mes mains. A ce mot tournant bride le fraudeur & ses autres bons complices apres lui, s'en allerent de là au gallop. Grand creuecueur sentit le Prince Rogel de voir ainsi emmener leurs cheuaux qu'à peu qu'il ne forcenoit voire non tant pour soy que pour le regard du seigneur Brianges qu'il voyoit si durement nauré. Si entre dedans,& lui dist: O Sauueur, de quelle sorte nous sommes engaignez. Comment (dist Brianges est-ce donc le Fraudeur des ruses, ce cheualier qu'ici nous a si bien guidez, qui nous vient de desmonter tant mal à propos : en malauenture puisse il entrer qui m'auoit desia trompé moi-mesme vne autre fois. Si nous eussions eu tant soit peu de sens (dist Sidere) nous le deuions recognoistre, veu qu'il nous auertissoit en personne nous garder de lui. Ce ne me poise de soy (dist Rogel) sinon pour le piteux estat ou vous estes, mon bon ami,& pour ces belles filles. Pource suis deliberé estât le moins nauré d'aller apres, essaier si pourray recouurer noz cheuaux & pallefrois. Et ie vous fiance ma foy qu'il n'en eschappera ainsi de mes mains, comme il fit de celles de messeigneurs le Roy Amadis & l'Empereur Amadis quand il eschappa en la bourbe & fange. Sur ces entrefaites ilz ouïrent des cris nouueaux : & sortans tous dehors, veirent que c'estoit le cheualier Iaune, qui leur dist : Seignrs Cheualiers il m'est souuenu vous auoir dit sur le chemin que seriez appareillez de voz plaies en mon chasteau:& par ce que i'ay oublié sur le lieu à vous en declarer la maniere, Ie suis retourné en diligence pour vous dire que n'espargniez les toiles d'araignees dont est abondamment tapissé mon chasteau, qui sont propres à estancher le sang. Surquoi demeurez y à la malheure, & ie m'en vois à la bonne, vous laissant en estat de gens bien auisez, moy qui desloge pour vous auiser. Adonc pique le cheual des esperons, se bourdant & riant à gorge desploiee. Et Rogel au contraire presque se desesperant. Toutefois consideré que la chose ne pouuoit pl' aller autrement, à la requeste du Seigneur Brianges ilz se mirent tous en chemin à la suite du Fraudeur, au grand tourment des deux cheualiers naurez & trauail des tendres pucelles qui n'auoient gueres acoustumé ce mestier de laquais. Et ainsi cheminerent long temps, se rians par fois de la trõperie, par fois s'en courrouçans amerement, iusques à ce qu'ilz veirent venir vers eux sur la route qu'ilz tenoient vne damoiselle sur vne haquenee. Dequoy ilz furent grandement resiouïz pour apprendre des nouuelles du Fraudeur : à la rencontre ilz s'entresaluerent. Ma Damoiselle (dit Rogel) nous sçauriez vous rien dire d'vn cheualier aux armes iaunes qui s'en va ce chemin deuãt nous? A la verité Seigneur (respond elle) vous ne pouuez pas trouuer qui vous en peut rendre meilleur conte que moy, car ie le viens de voir presentement entrer en vn chasteau qui n'est pas fort loing d'icy en ceste forest : Et d'autant que me semblez compagnie honorable, ie vous y guideray volontiers. Dequoy la remerciant se mirent en chemin auecques elle, & à la grande importunité de tous Brianges (qui estoit blessé fut mis sur la croupe du palefroy de la damoiselle.

Comme la Damoyselle qui guidoit les cheualiers deceut le Prince Rogel malement, & luy apres, le Fraudeur: puis partirent pour trouuer remede à leurs plaies.

CHAP. XIII.

ILZ n'eurent gueres marché ceste carriere, que la damoiselle qui les conduisoit laissa le droit chemin destournant à la main

à la main gauche en vne fente assez estroite, laquelle aiant suiuy vn espace de tẽps, ilz descouurirẽt vn chasteau de belle monstre, bien entouré de carneaux auec vne grosse tour au milieu. Voi-là (dist elle) Seigneurs ou i'ay veu entrer le cheualier que demãdez: mais il me sembleroit simplesse d'aller hurter à la porte du chasteau par ce que ie suis certaine que ceux de dedans ne vous l'ouuriront pas. Mais s'il vous plaist d'aller icy pres en vne vieille mine (qui seruoit d'entree secrete au chasteau en temps de guerre) vous y pourrez commodément entrer à sauueté. Mille mercis (dist Rogel à la Damoiselle) ie vo⁹ prie donc de nous y vouloir seruir de guide, & i'espere de bien recognoistre le plaisir que nous y ferez. Elle de ce pas les va conduire en la bouche d'vne cauerne par laquelle ne pouuoit passer qu'vne seule personne de front: par la Sire cheualier pouuez vous bien entrer, dit la Damoiselle puis que i'ay acõmply vostre cõmandement, à Dieu vous commande, par ce que plus ne puis icy seiourner. A luy soiez vous recommandee (dirent ilz) si s'en va & sans qu'aucunement ilz l'apperceussent, elle rentra par vne poterne dedans le chasteau mesme. A peine fut elle partie que le Prince Rogel se fourra dans la cauerne, & Sirind apres lui. Car le Prince Brianges estoit si mal de ses playes qu'il n'y auoit ordre de les suiure: ains demeura assis sur l'herbe auec ces ieunes filles prians Dieu vouloir prẽdre Rogel en sa saincte garde. Lequel entré en la cauerne, & y marcha enuiron vingt pas en telle obscurité qu'il ne sçauoit nullement ou il alloit iusques à ce que sans sçauoir comment il tomba en vn trou punais ou il enfondra iusques à la moitié du corps, lieu si puant & infait, que de son odeur seule il pouuoit donner la mort: Sirind y cheut en vn autre pareillement. Qui vous pourroit suffisamment reciter la douleur q̃ le Prince Rogel souffroit la? peu s'en faloit que de mere angoisse il ne s'occist de ses propres mains, de se voir ainsi deceu malheureusement & abusé. Sirind qui sent son maistre en tel arroy & soi-mesme semblablemẽt se print à lui dire. Car (combien qu'il ne le veid, si l'oyoit il.) Par Dieu, mõsieur, ie ne sçay que dire ne penser de cecy, sinon que ceste bonne damoiselle nous a voulu prendre en guise d'oiseau aux gluaux: d'ou nous ne nous despetrerons pas trop aisément, toutesfois me semble qu'ilz ne sentent pas le musc. Le Prince ne se peut (oiãt le propos de Sirind) contenir de rire en ceste griefue destresse, si dist: En mal an soit le Cheualier, que bien nous deuions contenter de la perte de noz cheuaux sans me veoir icy plongé tout vif en enfer. Sur ces paroles, ilz veirent ouurir vne petite fenestre à gros treillis de fer, à laquelle le cheualier aux armes iaunes passa la teste & les mains desarmees. Et s'asseant en vne selle qui y fut apportee, dit au Prince Rogel: Qu'est cecy Dam cheualier, en tems de paix voulez vous miner mõ chasteau? Ce n'est pas acte digne de Prince tel que vous estes, & de si preux & vaillant Cheualier que vous auez le renom d'encommencer ainsi la guerre sans l'auoir auant denoncee. Sire cheualier (respõd Rogel) laissons là les bourdes & me rendez noz cheuaux. Ce seroit contre raison (dit l'autre) puis que ie les ay conquis de bonne guerre, aussi q̃ nul n'est obligé à fournir d'armes son ennemy, pourtant afin que ne vous plaignez que vous surprenant sur le fait de miner mon chasteau, ie ne vous aye rendu la contremine, receuez ores ce qui va à vous: & à l'instant leuerent la bonde d'vne rauine d'eau la plus orde, sale & puante du monde, qui les alla incontinent baigner iusques à la gorge. Ce fait le Fraudeur se remõstra à la fenestre, disant: Ce n'est pas la raison sire cheualier que vous demeuriez sans chandelle à miner, à tout le moins sans quelque flambart pour dõner cognoissance à voz compagnons du bõ deuoir que vous y auriez fait. Alors on mit vn brasier plein de pier-

re à soufre & de plusieurs autres drogues puantes, dont le perfum ne leur fut gueres moins grief à souffrir que la mort. Ay traistre (dist le Prince Rogel) & de quelle sorte tu me payeras les torts que tu as faitz iusques à present à tant de bõs cheualiers. Ne vous faschez que bien à point, Seigneur cheualier (respond le Fraudeur) Car puis que ie vous tiens prins en ma cage, comme vostre cousine Daraïde ie vous veux apprendre à parler. Lors lui fut apporté vn luth, duquel il commença à sonner & chanter, & ses gẽs à dancer sa chanson en branle rond.

Puis que vous estes en cage
Prins ainsi qu'vn passereau,
Ie vous apprendray ramage
D'vn biboult ou faux oyseau.
Et d'autant que faites mine
En mon chasteau en la paix.
Pour contreminer, rauine
D'eau vous baigne au trou punais.

Or apres leur dance & chant ilz eleuerent de grandes risees, puis vindrent fermer la fenestrelle. Lors le gentil Prince Rogel auec l'aide de Sirind (qui comme desarmé plus legerement sortit de la fondriere) se tira du bourbier & regaigna la bouche de la cauerne retrouuant sa cõpagnie. Laquelle le voiant venir en tel estat ne se peut bonnement tenir de rire: mesmement les ieunes filles qui les gaudirent aucunement, dont Rogel estoit faché à merueilles. Toutesfois voiant que il n'y auoit autre remede, & que le iour failloit, s'en allerent à vne fontaine, ou lui & Sirind se lauerent de leurs ordures. Car c'estoit vn vieil canal par ou l'on vuidoit toutes les immondices du chasteau, pour lequel nettoyer ilz lachoient l'eau par la bonde. En ceste maniere passerent la plus part de la nuit auecques grand ennui & grieue douleur de ses plaies qui estoient toutes souillees & embourbees. Le Prince Brianges souffroit encore plus & estoit comme demi mort de l'aspre mal des coups qu'il auoit sur son corps. Alors Rogel eguillonné de demie rage se leue de dessoubs vne haye dehous ou il s'estoit vn peu couché: & prenant sa lance & son armet en ses mains: tire droit vers le chasteau la ou guignant si quelqu'vn paroistroit, ne sentit personne. Adonc se desarme des cuissotz & auecques les courroyes d'iceux & le ceinturon de son espee souleué par son escuyer à la combreselle, grimpe amont sa lance qu'il auoit dressee contre le mur, tellement que par sa legereté gaigna le hault de la muraille. Puis se va pourmenant par le rempart du chasteau, tant qu'il trouua vn homme à qui il donna du pied: lequel s'eueillant luy dist: Qui es tu? Celui qui vous tollira la vie à tous (respond Rogel.) Parquoy baille moy les clefs & me conduis là ou est le Fraudeur. L'homme qui reconnoist quel cheualier c'estoit, se met à escrier hautement, à raison dequoy Rogel lui dechargea tel coup de son branc d'acier qui le pourfendit par le milieu & le culebuta à terre. Alors se saisit des clefs qu'il veid au clair de la Lune penduës à sa ceinture, & ainsi marche dans le chasteau, ou il n'auança gueres de pas qu'il rencontra dix gros vilains armez en vne gallerie, venãs au cry de leur sentinelle. Sur lesquelz le vaillant Prince se rua comme vn lyon enragé sans aucun sentiment de ses plaies. Entre lesquelz choisissant le cheualier iaune, tira droit à lui, sans que nul l'en peust destourner, & lui donna tel coup sur la teste qu'il le ietta tout estourdy emmy la place. Ce fait se lance à trauers les autres de telle furie que de trois coups il en abbatit autant de mortz par terre, & voulant s'atacher aux autres apperceut le Fraudeur (s'estant releué) qui se sauuoit de vistesse & les autres apres lui. Parquoy auant qu'ilz passassent vne porte de fer ou le Fraudeur estoit entré, & la lui fermassent au nez, les deuança tellement qu'il en depescha sur le champ trois autres.

Alors voiant qu'il n'auoit plus à qui combatre, & qu'il ne voyoit moien de pouuoir entrer là dedans ne forcer la porte qui de fer estoit fort espes, s'auisa de descendre en bas, vne torche allumee en sa main qu'il auisa en vn coing, & s'en alla en l'estable ou il trouua ses destriers & palefrois. Ausquelz mettans les selles & à douze autres cheuaux pareillement, les meilleurs de l'escuirie, darda apres, l'attache en vn grenier plein de foin & depaille, ou le feu se print incontinent qui alla peu à peu gaigner le chasteau. Adonc saillit Rogel dehors & alla retrouuer sa compagnie qui estoit endormie profondement. Si les resueilla, disant: Sus sus debout mes amis, logeons d'icy. Car le Seigneur Fraudeur nous fournit de montures, voire plus qu'il ne nous en fault. Eux esueillez, voiant tant de cheuaux & haquenees en furēt esmerueillez, mesmement de voir ainsi le chasteau en feu. Lors leur conta Rogel de point en point comme la chose auoit passé: il me semble (dist la pucelle Sidere) que n'aurons meshuy faulte de montures, en ayāt tant qu'il semblera que soyons marchans de cheuaux qui les menions à la foire.

Ainsi s'en vont bien resiouïz d'estre remontez tenant leur chemin à la main droite, & à grand plaisir de voir les gens du Fraudeur bien empeschez à estaindre le feu, iusques à ce qu'ilz les perdirent de veuë. A l'heure le iour commençoit à poindre, quand ilz descouurirēt de loing vn beau manoir de fort bonne estoffe de maçonnerie, auquel tirans y furent fort humainement receuz par le Seigneur: qui estoit vn vieil gentil-homme accoustumé d'heberger les cheualiers errans: duquel la fille sçauoit tant de chirurgie qu'elle appliqua telz vnguens & baume à leurs plaies, que combien qu'elles fussent fort grandes & dangereuses, elle en guerit Rogel du tout en douze iours, & Brianges en trente. Pendant la guerison desquelles, le Prince Rogel ne perdoit le tēps à pourchasser remede à vn autre plaie qu'il auoit au cueur de l'amour de la pucelle Sidere: laquelle atermoyoit son esperance iusques à ce qu'ilz fussent arriuez à la cour de son pere. Estans doncques bien gueris, donnerent les douze cheuaux, & autres ioyaux precieux à la fille de l'hoste leur bonne mire, duquel le congé prins, entrerent en vn chemin qui les rendoit au port de mer le plus prochain.

Comme estans les deux Princes partiz du chaleur suruint certaine auenture qui fit departir Brianges de la compagnie & comme il fut prins par vn geant, & du surplus qui luy auint.

CHAP. XIII.

SIX iournees cheuaucherēt ces deux Princes & leurs ieunes filles, le chemin qui tendoit au port de mer que leur hoste leur auoit enseigné, sans auenture trouuer digne de memoire. A la septiesme sur le midy, ilz veirent venir au trauers de la route qu'ilz tenoient vne damoiselle aigrement espleuree. Laquelle s'arrachoit ses blondz cheueux en telle maniere & dechiroit aux ongles sa delicate face, qu'elle leur causa grande compassion & desir ensemble d'en entendre l'occasion: & principalement au Seigneur Brianges, qui pria le Prince Rogel affectueusement de lui quitter ceste auenture comme estant suffisante pour soy, & qui ne pouuoit accroistre la gloire de luy tant grande peust elle estre. Ce que Rogel luy accorda volontiers, & il print son heaume & sa lance auecques cōgé d'eux: à la charge de retourner à sa suite si l'auenture n'estoit pas grande. Et au cas qu'elle fust pour detenir longuement qu'il l'iroit retrouuer en la cour du Soudan de Perse, ou il tendoit. Ce dist brocha son destrier des esperons, suiuant

le train de la damoiselle qui s'estoit desia tãt eslongnee, qu'il mit plus de deux heures auant que la pouuoir ataindre. Or à l'arriuee, la trouuant continuer tousiours son dueil & lamentation, lui dist: Ma Damoiselle s'il vous plaist degorger vostre ennui en mon sein, ie vous iure par l'ordre de cheualerie que i'ay receu de mettre tout mon effort à la poursuite de vostre droit & accomplissement de vostre desir. Helas Seigneur Cheualier (respond elle) mon mal est de telle sorte qu'il ne reçoit point de remede, & en telz maux toute la cure gist au seul oubly. Mais moy chetiue, qui ne puis prendre en moy cest oubly, qui seroit la medecine vnique de la maladie qui m'afflige. Ma damoiselle (dist Brianges) plus vous engregez vostre melancolie, plus vous augmentez mon enuie, à sçauoir la cause d'icelle pour y remedier à mon pouuoir. Sire Cheualier (dist elle) puis qu'ainsi le desirez: vous auez à sçauoir, qu'en vn chasteau situé en ceste forest vn mien cousin me faisant copagnie auecques trois autres Cheualiers ses amis pour aller en vne maison de plaisance qui nous apartient, nous rencontrames vn geant, lequel nonobstant leur resistance les print & moy pareillement. Si nous enleuerent en vne forteresse, ou ie vey de mes propres yeux fouetter mon cousin bourellement & apres le mettre en vne cruelle prison. Lors il me mena en vne chambre ou il me força outrageusement, puis me mit dehors, disant qu'en faueur du soulas qu'il auoit prins auecques moy, il ne me vouloit pas liurer la mort. Arrestez vous icy donc cheualier, car mon angoisse n'est capable de remede. Damoiselle (respond Brianges) conduisez moy seulement à ce chasteau. Et ie vous iure la foy que ie doy à Dieu, que ie vous vengeray de l'outrage du Geant ou i'y perdray la vie. A a Seigneur (dist elle) Dieu vous sçache gré de la bonne œuure que voulez exploiter pour moy. Mais ne entrez pas (de grace) en si folle emprise. Car de cent telz que vous il n'en feroit pas plus de compte que de festuz. Ne vo' chaille (replique Briãges) que les meschãs leur outrecuidance & meschanceté les chastie. Sur ce propos la Damoiselle iettant l'œil sur lui, le iuge à sa care plein de toute bonté & cheualerie, Si se consent à rebrousser auecques lui le chemin qu'elle estoit venuë, lequel ilz teindrent ensemble si longuement que la nuit les y surprint, tellement que force leur fust de coucher en la forest, apres auoir prins telle quelle refection de ce que la damoiselle portoit de prouision. Or s'alla reposer Brianges en vn endroit & elle en vn autre, qui ne se tenoit de lui pour gueres bien consolee. Et y passerent toute la nuit iusques à l'aube du iour qui fust fort belle & clere: laquelle venue, ilz monterent à cheual & poursuiuirent leur chemin iusques à vnze heures du iour, qu'ilz veirẽt le chasteau qui estoit des pl' beaux & des pl' fortz qu'on eut peu voir, car il estoit enuironé de trois fossez, aiãt chascun son pont leuis & sa grosse tour au bout. Au deuant du chasteau y auoit vn perro, auquel pendoit vn cor attaché à vne chaisne de fer, que le Prince Brianges saisit à l'arriuee & entonna brusquement. Gueres ne tarda qu'au son du cor on vint abbaisser le pont leuis, par lequel Brianges sans aucune paour en la premiere cour qui estoit entre les deux fossez: Et incontinent s'ouurit vne porte de la petite tour d'ou issirent dix Cheualiers armez: lesquelz vindrent les lances baissees affronter le Prince Brianges, & lui eux, de telle randon que celui qu'il ataignit, il lui passa vne braise de lance à trauers le corps & l'estendit mort par terre. Lors lui arrachant la sienne qui saine & entiere lui estoit demeuree, en rencontra vn autre qui n'eust plus besoin de mire: mais les autres le chargerent si rudement qu'ilz lui cuiderent faire vuider les arçons: mais il se tint ferme & mettãt la main à l'espee leur dressa vn combat fort furieux, non toutesfois sans receuoir

quelques plaies d'eux en ses membres:dequoy il fut tellement irrité que ſierant à trauers d'eux d'eſtoc & de taille à dextre & ſeneſtre les eſcarmoucha ſi fierement qu'il en coucha en peu d'heure deux nafurez mortellement ſur le quarreau : Dot le reſte eſpouuenté tourna le dos, ſe renfermant dans la tour. A l'inſtant ſonna vn autre cor & le ſecond pont leuis fut abaiſſé lequel Brianges alla paſſer hardiement rencontrant en la place dix vilains garniz de haches & ſallades d'acier, qui lui defendoient le pas. Mais celui qui voyoit ſa mort à l'œil ; s'il n'employoit toutes ſes forces à ce beſoing, leur rua de telz coups d'entree, qu'ilz redoutoient grandement à l'aprocher, fors vn des plus hardis, auquel s'auançant plus que les autres, il en dechargea vn ſi horrible ſur la ſalade, que il lui pourfendit iuſques aux dens : puis s'adreſſant à vn qui lui auoit donné vn coup de ſa hache, il lui trencha d'vn trauers tout le faux du corps, n'y trouuant obſtacle, d'aucunes armures : de ce pas entre dedans ou il eſcrime d'eſtrange maniere ſur les deux premiers, que la fraieur de ce carnage rembarra les ſix autres dans le chaſteau. Adonc ſonne la troiſieſme trompe, & ſe monſtre vn geant de corpulence deſmeſuree couuert de groſſes lames d'acier eſcriant à Brianges: chetif maſtin, attends moy pour receuoir promptement la mort de mes mains, que tu as liuree des tiennes à mes bons & feaux ſoldatz. A l'inſtant fut abbaiſſé le tiers pont. Et le gentil Prince va au deuant du gean, lui diſant : Gean ſi tu voulois quiter les vanitez de tes idoles, te conuertiſſant à la foy du vray Dieu du ciel Ieſus Chriſt, ie ſerois content de ne te pourſuiure de cōbat : à la charge auſſi de deliurer les priſonniers que tu detiens icy, & t'abſtenir dorenauant de tant de maux que tu commetz. O Apollon (eſcrie le gean) que ta Deité doit eſtre vaine quand vne ſi chetiue creature oſe bien gargouiller à ma barbe tel ſot iargon, que ie penſois faire tranſir de mon ſeul regard : Or m'attend chetif beſtion: ce diſant auance ſa marche & leuant ſa groſſe maſſe de fer cuide bien du premier coup finir leur combat, comme certes il euſt fait, ſi Brianges ne ſe fuſt deſtourné d'vn ſault à coſté qui quand & quand lui ietta vn eſtocade de toute ſa puiſſance au flanc (mais elle ne peut tranſpercer la forte cuirace du geant. Lequel voulant redoubler de ſa lourde maſſe ſur le bon cheualier, ainſi qu'il l'auoit haulſee, ſe lancerent par derriere huit gros païſans qui vindrent embraſſer Brianges en telle façon qu'il n'auoit pouuoir de remuer, & l'attachāt ſoudain de groſſes cordes le porterent dans le chaſteau en vne ſale: là ou le gean commanda qu'il fuſt deſpouillé nud & fouetté: ce qu'il y fuſt ſi cruellement que le ſang lui ruiſſeloit de toutes les partz de ſon corps, eliſant ce tourment (qui lui eſtoit renouuellé par chaſcun iour) pour plus cruel que la mort meſme qu'il lui euſt peu liurer à vne fois. Il fit auſſi empoigner la damoiſelle & loger en baſſe foſſe auec les autres priſonniers : Là ou nous les laiſſerons iuſqu'à leur deliurance pour retourner ſur noz briſees au Prince Rogel, & vous compter ce qui lui auint depuis cheminant auec les pucelles de Perſe.

Comme reprenant Rogel le chemin de la mer auecques les pucelles de Perſe, ilz rencontrerent vne auenture en certaines tentes.

CHAP. XV.

Le iour tout entier que le Seigneur Briāges ſe departit de la compagnie, ilz cheminerent ſans auenture trouuer digne d'en eſtre faite mētion, iuſques à l'heure de tierce du iour enſuiuāt qu'ilz entendirent vne piteuſe voix comme de femme, qui angoiſſeuſement ſe plaignoit. Et à l'approcher aperceurent deux Cheualiers faiſans tout leur effort à forcer vne belle Damoiſelle en la battant & rudoiant

doyant outrageusement. Laquelle si tost qu'elle veid le Prince Rogel, s'escria: Las pour Dieu sire Cheualier, ie vous suplie par l'ordre de cheualerie, & par la creature du monde que plus vous aimez de me deliurer des mains de ces mauuais cheualiers. C'est bien vn serment que iamais ie n'enfraindray (dist Rogel) combien que ie ne fusse és liens d'autre obligation. A ce mot s'adresse à eux, disant : Cheualiers par l'ordre que vous auez receu, qui vous oblige à maintenir l'honneur des dames, laschez ceste Damoiselle. Ne vous entremettez plus auant de nostre fait (respondent ilz) ains nous quittez deux de celles que vous menez qui nous semblent plus belles que la nostre. Ce ne feray-ie pas (dist Rogel) s'il ne leur vient de leur bon gré. Sans leur bon vouloir (dist l'vn d'eux) ne le tien les aurons nous à nostre plaisir : Or sus frere tandis que ie chastie ce fol outrecuidé de sa folie, saisi toy d'elles, Lors il dégaine l'espee: Ce que Rogel voiant, lui dist qu'il eust vn peu de patience à receuoir le payement de sa trahison : & le laissant de ce pas, court sus à celui qui alloit prendre le palefroy de la pucelle Sidere, auquel de son espee il abbatit le bras en terre, dont il vouloit empoigner la bride : puis tourne vers l'autre qui lui auoit tiré vn coup par derriere, à qui d'vn reuers il tranche vn iarret. Adôc les laissant en tel estat s'en va vers la Damoiselle, laquelle lui baisa le bord de sa cuirace, & il la fit remontet sur sa haquenee, la priant de lui conter à quelle occasion ilz lui auoient voulu pourchasser son deshonneur. A quoy elle luy respondit : vous auez à sçauoir Cheualier, que ie suis fille d'vn Seigneur d'vn chasteau, non gueres distant d'icy: auquel hantant celui que vous auez occis le dernier, me persuada par ses faintes menees d'estre extremement passionné de ma beauté : tellement qu'il me rengea à grande compassion de son amour, souz la promesse qu'il me faisoit de m'espouser. Sur laquelle il me tira ceste nuit mesme hors de l'hostel de mon pere auecques son frere, d'ou me aiant amenee en ce lieu, me descendit du palefroy, & me dit qu'il me falloit accomplir la volonté de l'vn & de l'autre : En quoy aperceuant sa damnable intention, contraire à sa promesse, ie ne me voulu accorder, dont il m'ont accoutree en tel estat, me deshonorant, si la bonté de Dieu (qui à pitié des innocens affligez) ne m'eust enuoyé ceste part, Seigneur, vostre bon secours à poinct nommé. Sur ces entrefaites veirent venir vers eux six cheualiers, lesquelz sans autre deffy vindrent charger le Prince Rogel (qu'à peine eust il loisir de mettre l'armet en teste) Si rompirent sur lui leurs lances : mais celui qu'il rencontra de la sienne, versa en terre, nauré profondement. La Damoiselle qui recogneut les cheualiers, comme Rogel les alloit recercher l'espee au poing, se meit au deuant & s'escria : Pour Dieu seigneur Cheualier, deportez vous, puis que m'auez desia fait tant de bien de me sauuer des mains de ces deux trahistres qui me vouloient honnir, ne souillez pas ce bien fait par le plus grief outrage, si prochain que me pourriez onques faire, si vous mettiez à mort ce cheualier, qui est mon pere propre. Adonc elle faisant entendre à son pere en peu de paroles le secours qu'elle auoit presentement receu de Rogel, ietta ses armes bas & lui voulut baiser les mains : mais il ne le consentit. Ainsi en grand plaisir s'acheminerent tous ensemble vers le chasteau, là ou ilz furent promptement desarmez & reuestuz de riches manteaux : Brief y fust Rogel aussi bien serui & traitté que s'il eust esté à Constantinople, & les pucelles aussi de sa compagnie fort honorablement. L'endemain partirent pour leur chemin poursuiure lequel ilz continuerent iusques à iour faillant, qu'ilz descouurirent vn chasteau, deuant lequel estoient tenduz trois pauillons de guerre, & contre l'vn d'iceux grand nombre de lances appuyees

puiees & vingt escuz penduz tous d'vne diuise, laquelle portoit, La vaincuë de la vaincuë. Soudain veirent saillir d'vn pauillon vne damoiselle sur vn palefroy, qui vint au deuant de Rogel lui signifier vn mandement : c'est à sçauoir que s'il vouloit par là passer, il lui conuenoit iouster contre les champions de la vaincuë, qui estoit la Roine de Galdap, selon la coustume du pas : sinon lui aller baiser les mains tant lui que les Damoiselles de sa suite : à faute dequoy leur faloit reprendre la voye qu'ilz estoient venuz. Damoiselle (respond Rogel auecques sa courtoisie accoustumee) Vous direz aux Cheualiers, qu'ilz n'ont droit de mettre destourbier sur les chemins passans qui doiuent estre francz & ouuertz : quant à aller baiser les mains à vne si belle Roine, que ce n'estoit pas chose trop auentureuse : toutesfois, ces pucelles (dist il) qui sont plus siennes que miennes, ie cuide qu'elles auront plus agreable à prendre quelque tour de chemin qu'à se soubmettre à vostre loy & condition : auecques mon dire vous pouuez retourner à qui vous a icy enuoyee. La damoiselle rapporte sa response à la Roine & ses cheualiers, qui leur apresta à rire, estimans qu'elle lui procedast de couardie ; & d'auantage, que ilz lui veirent tourner bride arriere. Alors dist vn cheualier (qui, estoit amoureux de la Roine & plein de grand orgueil) Ie m'en vois à belle chasse, faire rendre compte à ce lieure de sa fuite, & ou il va regaigner son giste. Ainsi monte sur son coursier & va apres le Prince Rogel, qui desia estoit eslongné : auquel il escrie : ho, ho dam Cheualier attendez vn peu, & ne pensez ainsi eschapper. Rogel à ceste voix tourne son destrier vers lui, non sans grande colere : lequel lui recharge : sire Arlot, il vous conuient retourner au mandement de la Roine & que vous cheuauchiez au rebours de la selle, tenant en la main la queuë de vostre cheual, vostre armet sur sa teste, trainant la lance, & portant l'escu sur le dos. Or soit donceques nostre compte à ceste condition, dit Rogel. Soit (respond le cheualier). Sur ceste conuenance ilz retournent vers les tentes, la ou en presence de la Roine ilz conferment leur paction : laquelle sans delay ilz vont executer. Le cheualier du pauillon rompit sa lance sur Rogel : lequel l'empoigna de trauers parfaisant sa pointe si rudement qu'il le tire par terre, tellemẽt elourdé qu'il le roulla mal froissé vn espace de tẽs sur le sable. Il n'est pas, dit la damoiselle des tentes si chetif & recreu, cõme il paroissoit, ce cheualier estranger. S'il est bon (respond vn d'entre eux) bon besoing lui fera : lors donnerent ordre à en depescher vn autre, lequel (pour le vous faire court) ne feit gueres de honte au premier. Apres y vint le tiers, puis le quart, puis le quint & tout le reste à la file, dont nul ne tendit aucunement à fouler l'honneur de ses compagnons. Adonc s'en va Rogel vers le premier qu'il auoit desarçonné & lui presentant le fer de la lance à la visiere (qui lui estoit demeuree entiere) lui dist : Sus, sus cheualier acomplissez presentement la condition : sinon vous estes mort. Ce cheualier se releua sus les piedz, voiant les autres venir les espees nuës sur l'estranger, lequel (comme vous auons declaré au commencement de la tierce partie, de cest excellent Prince) estoit de son naturel fort doux & gracieux : mais quand vne fois il estoit irrité, n'estoit pas aisé à appaiser. Pource, reuenant à nostre propos. Rogel se voiant ainsi assailly de toutes partz se va lancer parmy la trouppe comme vn lyon enragé, ou il se deffend & les offense de tel art d'escrime que il en abbat de deux horrions deux à ses piedz. Ce qui espouuenta tellement les autres qu'ilz ne l'osoient plus atacher de si pres. A lors saillit la damoiselle qui auec le mandemẽt estoit premierement venuë au deuant de lui, qui le pria de moderer

ſon ire à ne paſſer outre en la vengeance ſur leurs champions, auſquelz elle feroit acomplir la condition. A ſa requeſte incōtinent Rogel qui treſcourtois eſtoit meſmement enuers les dames, remeit ſon eſpee au fourreau, & les cheualiers ſe retirerent à l'eſcart. A l'inſtant la damoiſelle ſomma le premier de faire le deuoir enuers l'eſtranger, qui à grande vergongne le fit, ſe mettant en guiſe de bon genet: de quoy fut grande la riſee entr'eux. Mais Rogel à la requeſte de la damoiſelle oſta ſon armet, dont apparut à tous ſon extreme beauté. Et ſans plus ſeiourner là, s'en partit gay auecques les pucelles. Si cheuaucherent enſemble pluſieurs iournees (auec quelques autres rencontres moins remarquables tant qu'ilz paruindrent à vn port de mer auquel ilz s'embarquerēt en vn petit vaiſſeau. Ou nous les laiſſerōs voguer vn temps pour retourner ſur noz erres de Filiſel de Monteſpin à racompter ce qui lui auint en la compagnie de la Damoiſelle, qui auec l'armet feé l'auoit tiré hors de Conſtantinople.

Comme Filiſel de Monteſpin auec la Damoiſelle meſſagere arriua au chaſteau de la Magicienne, laquelle le charma & fit iouyr Marfire de ſes amours, & de la trahiſon que braſſa depuis la Damoyſelle contre Marfire ſa maiſtreſſe.

CHAP. XVI.

NOVS vous auons cy deſſus expoſé comme le Prince Filiſel de Monteſpin & la damoiſelle partirent de la cour par le moien de l'armet enchanté? auſquelz ſur leur chemin eſcheurent pluſieurs auentures (dont noſtre cronique ſe paſſe pour brieueté) vous auiſant ſeulement que le gentil cheualier les acheua toutes de telle vaillance & hardieſſe que du bon ſens du Roy Amadis lui pouuoit prouenir. Neantmoins qui ſeroit curieux de les ſçauoir recourre aux hiſtoires des Soudans de Niquee là ou il les trouuera. Ce que nous laiſſerons à part, pour pourſuiure noſtre principale intention, ſinon à vous deduire: que Filiſel eſtans lors en ſa fleur de ieuneſſe, & la damoiſelle ſa guide belle auſſi & de bonne grace, ilz ne peurent bonnement tant ſeiourner enſemble, ſans que ſa beauté ne lui touchaſt au cueur tellement que par les chemins, ilz entrerent en maints deuis de grand plaiſir & priuauté: Entre leſquelz Filiſel s'enquiſt d'elle en quel lieu elle le conduiſoit au combat, contre vn puiſſant cheualier (reſpond.) Pleuſt à Dieu, dit Filiſel, Ma damoiſelle q̃ voſtre gaye beauté ne me nauraſt plus grieuement que le cheualier que i'ay à combatre. Et quelle plaie pouuez vous receuoir de moy (dit elle.) C'eſt vne playe (reſpond Filiſel) à laquelle ſi vous ne remediez bien toſt, ie me ſens en danger de ne la faire pas longue. Pourrions nous veoir ceſte playe, dit la damoiſelle. Ouy (reſpond il) en regardant voſtre belle perſonne. En bonne foy Seigneur Cheualier (dit elle) vous ne rēdez pas grande voſtre affliction, ſi vous la rengez à la meſure de ma beauté: Elle eſt ſi grande (dit il) que verrez bien toſt clerémēt par l'experience de ma mort brieue, ſi voſtre courtoiſie ne m'y appreſte brief ſecours. En telle maniere ils ſe tindrent à leurs amoureux propos vne iournee auec pluſieurs plaiſantes railleries & ſornettes tellement que la Damoiſelle meſme ſurpriſe du beau pourfil de viſage & belle taille du Cheualier, la nuict prochaine ſe liura à ſa volonté. Ainſi continuerent tout leur voyage cette ioyeuſe conuerſation iuſques à ce qu'ilz arriuerent à vne lieuë pres du chaſteau de la Magicienne laquelle ſentant bien leur venuë, enuoya vn ſien eſcuyer au deuant bien viegner Filiſel, lequel le conduit en la chambre qui lui eſtoit preparee en vne tour quarree. En laquelle il ne fuſt pas pluſtoſt entré qu'il perdit à l'heure tout ſentiment

ſentiment, fors qu'il ſe pourmenoit bien par la chambre & mangeoit & beuuoit de ce qui lui eſtoit apporté, ſans toutesfois auoir connoiſſance de l'huys par ou les gens entroient qui le ſeruoient au doigt & à l'œil. Ce fait, la Magicienne mande incontinent à Marſire quelle ſe tranſporte la en diligence. A quoy elle ne faillit pas d'obeïr y venant en petite trouppe. A ſon arriuee, elle ne s'amuſa ne ça ne la en ſale ne chambre du logis, ains monta droit à celle ou Filiſel eſtoit. En laquelle entrant, du vouloir de la ſorciere (choſe autrement à nul poſſible) elle fut rauie de telle aiſe de voir à ſa diſpoſition celuy que tant elle aimoit, qu'elle lui alla incontinent ſaulter au col & l'embraſſer eſtroittement: ſi bien qu'il fuſt eſmeu à lui rendre la pareille & paſſer celle nuict en grande volupté enſemble & pluſieurs autres ſemblablement. Mais fortune qui iamais ne laiſſe les choſes humaines en vn eſtre, voulut exercer ſon office, qui fut en ceſte maniere. Nous auons cy deuant narré comme la Damoiſelle que Marſire auoit enuoiee pour conduire là Filiſel de Monteſpin eſtoit par le chemin entree en telle familiarité auecques lui que de fille il l'auoit rendue femme. A ceſte cauſe eſtoit ſi ardemment eſprinſe de ſon amour que depuis qu'elle veid ſa maiſtreſſe poſſeder du tout ſon deſir & qu'elle en fuſt totalement priuee, elle conceut vne telle ialouſie, vne telle rage d'enuie en ſon courage qu'elle n'auoit plus ne bien ne repos de corps de l'ame vn ſeul moment de iour ne de nuict. Ce qui la meut à faire ce que vous entendrez. En la cité d'Athenes: dont fut natif le grand Philoſophe Platon y auoit vne loy inuiolable, que toute femme mariee qui ſeroit trouuee en forfait d'adultere fuſt ſans remiſſion arſe toute viue. A ceſte occaſion la Damoiſelle qui ne voyoit autre moien s'en alla à Athenes, là ou elle communiqua auecques vn fort beau ieune Cheualier nommé Patronion en grand ſecret qui eſtoit couſin du Duc d'icelle cité. Lequel elle ſçauoit auoir long temps languy au pourchas de Marſire ſans en auoir peu obtenir la moindre faueur du monde. Si l'auertit comme ſa maiſtreſſe eſtoit plongee demeſureement és delices amoureuſes de vn certain Cheualier, ce qu'elle lui iura & aſſermenta ſuffiſamment iuſqu'à lui faire croire: ſans toutesfois lui vouloir oncques declarer qui ne d'ou il eſtoit, dequoy Patronion receut vn tel ſurſault en ſon cueur qu'il en tomba euanouy en la place: & à chef de piece qu'il reuint de paſmoiſon, s'eſcria auecques gros ſouſpirs. A a Cardonie m'amie eſt-ce choſe vraye & certaine que vous dictes? Si, certainement, reſpond elle. Or y dõnez tel ordre que bon vous ſemblera, a l'ocaſion de ſon mary, dont elle s'eſt ſeparee, comme ſçauez, ſans vouloir conuerſer auecques lui: & y procedez diſcretement. Car il fault que ie m'en aille de paour qu'il ne me meſauienne. Mais l'affection que ie vous porte auecques le deſpit du deſdain, dont elle a vſé ſi indignement en voſtre endroit (qui meritez trop plus que celui à qui elle s'eſt ſi vilainement abandonnee) m'a incitee à vous en venir donner l'auertiſſement. Ce diſt, elle s'en part, & Patronion demeure le plus triſte & angoiſſeux homme de la terre, voire tant qu'il en allita bien ſix mois durant, & plus. Mais vn iour conſiderant en ſoy-meſme que plus il alloit en auant plus il effoibliſſoit & tendoit à la mort, ſe print ſeulet à dire: He quelle occaſion y a il que ie m'en aille ainſi mourant par celle qui a tenu ſi peu de compte de ma vie en m'eſtant ſi deſloyale & ingrate? Surquoy il entra en telle furie que ſe faiſant apporter de riches accouſtremens, il ſe leua & ſe veſtiſt auſſi gaillard que ſi malade il n'euſt aucunement eſté. Si s'en va trouuer le Duc ſon couſin en ſon palais, lequel receut grande ioye de ſa bonne conualeſcence: Et Patronion mettant vn genouil en terre lui commença à dire: Mon Seigneur ie con-

nois de long temps la iustice que vous administrez à voz subietz (desquelz ie me rendray toute ma vie des plus obeissaus) soit à recompenser les bons, soit à punir les meschans. Pource vous suplie de vouloir faire assembler vostre conseil afin de leur exposer l'occasion qui m'ameine. Le Duc alors qui bien l'aimoit le leua par la main & le faisant assoir au dessous de lui, manda à l'instant son conseil. Deuant lequel Patronion intenta l'accusation d'adultere contre Marfire. Car comme cy dessus vous a esté recité, elle estoit mariee à vn riche Seigneur gouuerneur d'vne Isle du Duc. Mais depuis l'excessiue fantasie qu'elle auoit mise en Filisel de Montespin, n'auoit oncques esté possible à son mari d'en auoir compagnie ne conuersation quelconque de mariage, combien que de sa part il ne lui defaillist d'amitié, ne de bon traitement. Or pour reuenir à nostre propos : Marfire fust mandee par le Duc, contre laquelle presente Patroniō forma de rechef l'accusation, dont elle fut d'entree fort troublee en son esprit. Mais reprenant cueur ce troublement conuerti en ire, lui respondit. Si à tes peruerses menees, Patronion, Marfire eust voulu consentir, ta langue ne se desployeroit pas maintenant pour degorger telle iniquité & ta trahison ne tendroit à charger mon honneur & innocence. Desistez vous dame (respond Patronion) du babil feminin, icy n'ont lieu les parolles friuoles, en negoce qui se doit determiner par iugement. Sur ce le Duc commande Marfire estre menee en vne tour, puis consultant l'affaire fut ordonné, qu'elle fourniroit de champion pour soustenir en camp clos sa querelle. Lequel gaignant la victoire, elle s'en iroit absoulte à pur & à plain, au contraire, si vaincu estoit, elle seroit arse. Cest arrest fust enuoyé prononcer à Marfire : c'est à sçauoir de presenter dans six iours precisement vn cheualier à combatre pour elle, à faute de quoy, elle passeroit par la rigueur de la loy. Qui vous pourroit suffisamment declarer la douleur que sentit Marfire de ceste sentence, en considerant la mort qui lui estoit proposee d'vn costé, de l'autre, le danger d'icelle auquel elle exposeroit Filisel de Montespin son cher amy en la defence de son droit par combat, & le tiers point qui ne lui estoit gueres moins grief que les deux autres, la necessité de le relacher de la douce prison ou elle le detenoit à son singulier contentement, en lui donnant la clef des champs pour combatre: ce qu'elle s'asseuroit sur sa bonté qu'il ne refuseroit pas. Dequoy elle enuoya auertir la Magicienne, qui ne faillit d'acomplir son mandement, ainsi que si apres vous entendrez.

Comme Filisel de Montespin entra en combat pour Marfire: & apres le congé prins du Duc d'Athenes, de la rencontre qu'il eut des parens de Patronion.

CHAP. XVII.

LA Magicienne tante de la Damoiselle si tost qu'elle eust receu les nouuelles de la condemnation de Marfire & ce qu'elle lui mandoit touchāt Filisel de le deliurer pour le besoing vrgent de sa defence, ne lui laissa qu'vn seul iour de repos auant que l'aller voir en sa chambre enchantee. En laquelle si tost qu'elle fust entree, s'agenouilla deuant Filisel luy demandant les mains à baiser, lequel la leua par icelles : mais elle lui dit qu'elle ne se leueroit point de là iusques à ce qu'il lui eust ottroié vn don. Ce qu'il lui promist promptement. Adonc la Magicienne dit : Le don Seigneur que m'auez ottroyé, est de nous pardonner, c'est assauoir à Marfire de vous auoir mandé à faulses enseignes pour l'amour extreme qu'elle vous porte, & à moy de vous auoir icy enfermé sous clef sans clef, pour

demeurer

demeurer captif en sa prison d'amour. Filisel fut grandement esmerueillé de ces paroles, & lui reuint en memoire son arriuee au chasteau & entree en la chambre, & ce que lui disoit la dame de certaines choses, mesmement de la pucelle Anaxare sa dame: rendant graces à Dieu en son cueur, de l'auoir resueillé de ce sommeil auquel il auoit esté endormy iusques à l'heure: puis d'vn visage gay lui dist: Ce poise moy bonne dame, que Marfire ma maistresse se soit seruie de moy par ceste voye qui n'eusse voulu faillir de me presenter à son seruice, à son plus simple mandement. Mais laissons ce qui est fait, qui ne peut plus estre non fait, & auisons à donner ordre à ce qui s'offre à faire. Si me faites donner mes armes & mon destrier pour l'aller seruir en son affaire & recompenser son affection du hazard de ma vie. Alors se tire la Magicienne hors de la chambre, & lui fait endosser vn harnois fait & trempé de sa main, puis lui baille son escu biẽ doré & diapré, auquel estoit vne M. seule fort enueloppee de las d'amours. Or s'en va le gentil Filisel hors du chasteau monté sur son bon destrier, qui tient la route de la forest pour aller mieux couuert & incogneu à la cité, remerciant le haut Dieu de lui auoir presté faueur à sortir de ceste captiuité ensorcelee par vn moien quoy que perilleux trop plus agreable. A tant va passer la iournee pres d'vne fontaine qu'il trouue dedãs le bois, ne se voulant point monstrer en la ville iusques à ce que Marfire fust mise sur l'eschaufaut. Qui fust le iour ensuiuant, & y fut conduite (estant icelui tout couuert de velours noir) elle vestuë de dueil (qui neantmoins n'estrangeoit ne desguisoit sa grande beauté) accompagnee de belle suite des dames de la cité, comme celle qui y estoit fort aimee & honoree. Ainsi fust elle montee sur l'echaufaut, aupres duquel estoit le camp appareillé & fermé tout à l'entour de grosses chaines de fer, par ordonnance des iuges du camp, qui estoient deux des plus grands Seigneurs de la cour du Duc. A costé aussi de son eschaufaut fut dressé vn tas d'espines pour le supplice de Marfire, au cas que son chãpion ne se presentast dans le iour prefix pour elle, ou qu'il fust vaincu. Ainsi se mettent les iuges en hourt: Et Patronion aussi tost armé richement & acompagné de son parrain, ses confidans & autres parës & amis fut mis dans le camp. Ou il fust quelque espace de temps attendant, vomissant de sa bouche force traits fiers & outrageux, & Marfire d'autre part de bien tristes & pitoyables, ne voiãt point arriuer son champion, lequel elle doubtoit s'en estre allé mal content du tour artificiel qu'on lui auoit ioué, aiant esté aduertie par vne de ses Damoiselles, qu'il auoit esté mis hors du chasteau, Sur ces doleances, voicy venir le cheualier à la M. la lance au poing, & aiant mis l'armet en teste de peur d'estre cogneu il se presenta deuant les iuges, leur disant que il estoit la venu pour maintenir le droit de Marfire leur requerant d'estre mis dãs le camp. Lors demanderent les iuges à Marfire, si elle acceptoit ce cheualier pour defenseur de sa cause: ce qu'elle accorda, recognoissant bien Filisel. A l'heure il fut mis par les iuges dans le camp. Toutes les ceremonies obseruees en tel cas requises & le soleil party entr'eux: Patronion commença à tenir à Filisel ce langage. Confesse Cheualier ce que ie maintiens estre veritable & tu seras exempt de la mort, & ceste malheureuse sera bruslee. Ores verras-tu ce que ie confesse (respõd Filisel) qui à ce mot couche sa lance en l'arrest & broche son destrier contre Patronion venant vers lui. Celle rencontre fust si impetueuse, tant des cheualiers que des cheuaux, que Patronion rompit sa lance sur Filisel si lourdement, qu'il en fut tout estonné, lequel faulsa l'escu à Patronion de la siẽne & lui trãsperça le braçal à iour, tellement que lui & son cheual sur lui, tomberent en vn monceau, dõt il

demeura grandement foulé & acrauanté: Filisel parfaisant gaillardement sa pointe. Lequel retourna vers lui, & le voiant ainsi chargé de son destrier sans qu'il s'en peust tirer de dessoubz descendit vistemẽt du sien. Si s'en va droit à lui, les assistans estimans qu'il alloit pour l'occir, mais son intention estoit toute autre : car il leua le cheual de dessus lui & lui aida à se releuer, puis mettant la main à l'espee, lui dit, Maintenant cognoistras, Patronion, de quelle faulseté tu as suscité ceste accusation : & ce disant lui descharge vn grand coup sur le heaume, si Patronion n'eust paré de l'escu au deuant, duquel il luy tailla vne grande piece. Ainsi fust le combat fort aspre entr'eux (estant Patronion le plus excellent cheualier de toute la cõtree) toutesfois qui se sentoit fort moulu de la cheute & charge de son cheual, & auoit à faire à l'vn des meilleurs cheualiers du monde, descendant de ce sang d'Amadis de Gaule, lequel lui tiroit tãt de coups sans relascher & tant le mal menoit, puis deçà puis delà, que Patronion pensoit pl⁹ à soy defendre qu'à l'offenser. Alors se tira Filisel vn peu arriere, lui disant : Or sus Patronion confesse maintenant que tu as mis en auant vne mensonge si tu veux euiter la mort que tu te vois si prochaine, & sauuer ta vie. Ia Dieu ne plaise (respõd il) que ie iouïsse de tel priuilege auecques si souueraine infamie. Quand & quand se marche pour ramener vn coup sur Filisel, mais il estoit ia tant debilité par l'effusiõ de son sang que l'espee lui tomba de la main, & il fondit lui mesme à terre. Soudain se lance Filisel sur lui & lui oste l'armet, chascun pensant qu'il lui alloit trancher la teste. Parquoy escria le Duc, qu'il s'en deportast, & qu'il le lui octroyoit pour vaincu & Marfire pour libre & absoute. Ce qu'oiant Filisel, remonte incontinent sur son destrier & lui donnant des esperons regaigne à la course la forest pl⁹ prochaine de la cité. Aussi tost qu'il fust parti, Marfire fut descenduë de l'eschaufault auecques son de trompettes & clerons & fort honorable compagnie, mais non sans vn douloureux remordz du departement de son amy. Patronion fut soudain emmené du camp & ses plaies appareillees, lequel nous laisserõs guerir auecques son duc, pour vous acheuer le surplus qui auint à Filisel. Si dist le compte, que huit cheualiers parens de Patronion voiant l'estat du dueil auquel ilz ne pouuoient asseoir autre iugement, que de sa mort ilz s'en allerent secretement armer, puis se remeirent en la foule pour en voir l'issuë. A laquelle ilz choisirent de l'œil quelle part Filisel tira, puis le suiuirent en toute diligence : & quand ilz le virent assez auant en la forest, lui letterent de haultz cris : lui qui bien imaginoit en tel cas que ce pouuoit estre, tourne bride vers eux se couurant de son escu en la faute qui estoit de lance. Ces cheualiers rompirent sur lui tant qu'ilz l'esbranslerent prest à vuider les arçons : mais se renforçant en la remembrance de son hault lignage, tint ferme. Si les va recercher l'espee au poing & eux lui, auec tel chamaillis sur leurs harnois, qu'au retentissemẽt du bois, sembloit qu'il y eust cent cheualiers en conflit, Lequel ilz maintindrent pl⁹ de deux heures ensemble, en tombant puis vn puis deux des Atheniens, tant que les autres craignoient depuis à l'aborder de pres, pour la pesanteur de ses coups. Mais à la fin s'ennuiant trop Filisel de la longueur du combat qui le pourroit mettre hors de haleine, recueille ses forces en soy & entre parmy eux de pied & de teste aussi furieusement que si c'eust esté le cõmencement de l'estour : dequoy les six cheualiers estonnez perdirent le cueur, se sentans chargez comme d'vn champion tout frais, qui les escarmouche si viuemẽt que quatre d'eux ne demeurerent long temps en pieds deuant lui. Parquoy les deux derniers prindrent la fuitte, & se sauuerent par la vistesse de leurs cheuaux. Quoy voiant Filisel, retourne vers ceux qui gi-

ui gisoient estenduz sur l'herbe & s'a-ressant à vn d'eux à lui delacer l'armet, aignant de lui trancher la teste, il s'escria: Helas pour Dieu Signeur ne m'occie: Iure oncques (dist Filisel) de me dire l'occa-on qui vous a meuz à me venir assaillir & de faire ce que ie vous commanderay. Ce qu'il luy promit volontiers, en luy comptant l'entreprinse que dessus, & il lui comanda & à deux autres qui estoient encore en vie de s'aller presenter de sa part à Marfire: lors leur aida à remonter sur leurs cheuaux & il reprint son chemin vers Constantinople ou il fut fort bien receu de tous les Princes & dames & d'Anaxare specialement: comme fust peu apres le vaillant Prince Rogel (pour le besoin extreme qu'on y auoit de telz cheualiers (lequel il nous y conuient pareillement ramener par ses iournees & auentures au plustost que possible sera.

Comme le Prince Rogel vogant auec les pucelles sur la Mer, rencontra deux Brigantins de Corsaires, des mains desquelz il deliura le Soudan de Perse.

CHAPITRE XVIII.



APRES que Rogel de Grece eust vaincu (comme vous a esté n'agueres recité) les cheualiers des tentes de la Roine de Galdap, il arriua le iour ensuiuant à vn port de mer auecques ses damoiselles, auquel trouuant vne nau preste à faire voile, ilz s'y embarquerent ensemble, tenans la route de Perse. Trois iours voguerent par bonace au grand plaisir des pucelles pour le desir extreme que elles auoient de voir leur pere, & de Rogel pour le contentement qu'il esperoit en Perse, suiuant la promesse de Sidere. Mais au quatriesme iour la muable fortune ordonna que la mer se troublast si horriblement que les pilotes bien experts y perdirent tous sens & industrie en ce peril. Ceste fortune ilz coururent deux iours & deux nuitz: au bout desquelz ilz rencontrerent deux Brigantins qu'ilz co-

gneurent aux banderoles estre de Mores. A l'aborder d'iceux le cry s'esleua merueilleux en la nau ou Rogel estoit, des mariniers & autres, crians à Dieu mercy de leurs vies : ce qui le fit en haste prendre ses armes, & soudain saillit sur le tilac du nauire, auquel trouua de ses Mores montans (qui l'auoient enferré de leurs agaffes) estans bien au nombre de trente. Ilz y venoient de grand orgueil n'y aians senty aucune resistence à le ioindre, quand le cheualier des pucelles, qui veid que le besoing y estoit ne fust paresseux à mettre la main à son glaiue trenchant, duquel il les va receuoir auecques vne hardiesse incroyable, abbatant testes, bras, iambes, fierant à tort & à trauers, tant qu'il les arresta vn peu sus cul. Mais la grande foule de leur multitude le contraignit vn peu de demarcher en arriere iusques à s'adosser au chasteau de poupe : la ou il recommença à faire tant d'armes & leur tirer de si estranges coups, que malheureux estoit qui les soustenoit: mesmement vn des plus hardis lui haussant sa hache pour lui donner, qu'il pourfendit d'vn seul coup iusques au pis, à vn autre qui plus l'ahurtoit trencha d'vn reuers tout le faux du corps. Toutesfois s'apperceuant que demeurant là aculé, il auançoit peu la besongne comme vn sanglier eschauffé entre les chiens il se lance non plus ne moins parmy eux ne iettant coup qui ne leur oste la vie ou quelque membre. Dont ia en auoit vne douzaine de iouchez à ses piedz, quand leur Capitaine qui ne s'en estoit encore daigné mouuoir de son vaisseau, cuidant que ses gens se fussent emparez du nauire qu'ilz auoient ioint, sans defense, mais auerti du massacre qu'vn seul Cheualier y auoit fait des siens, si en va furieusement le trouuer, vne fort riche espee au poing auec contenance en luy de toute bonté leur escriant à l'arriuee: Sus sus hors d'icy vile canaille, si me laissez prendre vengeance de ce Cheualier. Alors lui & le Prince commenceut vn fier conflit entre eux, chamaillant dru & menu l'vn sur l'autre, taillant maintes pieces de leurs harnois & dura le combat long temps, pour la prouësse qui en ce capitaine estoit, mais non esgale de beaucoup à celle de Rogel tellement qu'à la fin il perdoit le sang de plus de dix endroitz de son corps, (sans toutesfois mõstrer vn seul point de cœur failly. Adonc va le Prince le recharger de tant de telz coups, qu'il le fait tourner virer à toutes partz, & le reste de ses soldatz reuiennent sur Rogel escrians : Sus, sus, à mort, à mort, diable d'enfer, car autre creature ne peut tant auoir resisté à la vaillance de nostre Seigneur: lors le gentil Prince se voiant en telle extremité de danger, adioute l'autre main à son espee, dont il decharge sur le cabacet du Capitaine vn coup si pesant, que sans la fine trempe de l'acier il l'eust certainement occis : si ne peust il destourner qu'il ne fust detrenché voire iusques au tais dont il cheut en la place sans aucun sentiment. Puis recharge vn trauers sur son plus proche voisin duquel il lui fit voler la teste auec le bras qu'il auoit leué pour le ferir roulant par le nauire. Adonc murmurent ensemble de se mettre seulement en defence pour soy retraire en leur vaisseau. Ce qu'entendu par le Prince, les va poursuiuant si chaudement, les assommant & acrauentãt des corps mortz mesmes gisans de leurs compagnons, qu'ilz voient bien à la fin qu'ilz gaigneront pl' à soy liurer à sa misericorde (qui ne peult defaillir en si preux & vaillant Cheualier) que de plus s'opposer à sa vertu, dõt ilz auoient desia faict si sufisante preuue, Parquoy tous d'vn commun accord mettent bas leurs armes & les genoux en terre, lui requerant mercy de leurs vies : laquelle il leur ottroye. Alors il commande à ses mariniers de s'aller emparer de leurs Brigantins : ce qui fut fait diligemment. A ce point, saillirent les pucelles du bas de la nef toutes tremblantes de frayeur

frayeur, qui furẽt merueilleusement esbahies de l'estrange boucherie qu'elles veirent là, de la main d'vn seul Cheualier. Mais leur ioye fust beaucoup diminuee de voir le harnois du Prince tout teint en sang: principalement à Sidere, pensant que ce fust de l'effusion de ses plaies, dont elle se print à lui dire: Helas mon seigneur, faites vous promptement desarmer, à ce qu'on vous appareille, lequel lui respondit: Ma dame c'est peu de chose des plaies de mon corps au pris de celles que vostre beauté fait souffrir à mon ame: toutesfois soit vostre commandement accomply. Mais auant qu'on le desarmast il fist appeller vn des Corsaires pour sçauoir quelz gens ilz auoient en leurs Brigantins: & à quelle occasion ilz les estoient venu assaillir: qui lui respondit, que le bon cheualier contre qui il auoit si long temps combatu estoit Seigneur des deux vaisseaux filz du Roy de Russie, lequel leue la grande armee contre les Chrestiens. Pendant l'appareil de laquelle à tirer à Constantinople, il auoit armé six vaisseaux seulement pour aller escumer les Chrestiens qu'il pourroit surprendre. Or voulut son auenture qu'il rencontrast le Soudan de Perse venant en vne seule Nau de visiter vne sienne Isle accompagné de douze cheualiers. Lequel nous prismes, par ce que iaçoit qu'il fust de sa loy, il sçauoit que neantmoins qu'il auoit grand' amitié auecques Anaxartes & la Roine Alastraxeree & autres Roys Chrestiens. A tant sçachez Seigneur que ie vous ay narré tout ce qui en est à la verité sans varier d'vn seul point. Qui vous pourroit icy exprimer la ioye que receut la pucelle Sydere & ses sœurs de ces nouuelles, lesquelles comme hors de leur sens, demanderent incontinent d'estre menees ou leur ayeul estoit. Sus guide nous là, dist Rogel au cheualier. Lors entra en vn des Brigantins desquelz leurs mariniers s'estoient desia emparez par force: Le Prince & les filles apres lui. Si va allumer vn flambeau de cire au fougon & les conduisant au fond du Brigantin, ilz y veirent le Soudan auecques ses douze Cheualiers attachez à grosses chaines. Lequel soudain elles recognoissans s'agenouillerent deuant luy pour lui baiser les mains: mais luy qui d'ennui & destresse d'auoir esté ainsi prins & enchainé gisoit la comme transporté de son esprit, voiant ces petites filles à ses piedz qui bien il cogneut, non plus ne moins que s'il fust reueillé d'vn profond somme, iette vn hault cry, disant: O Iupiter! est ce-cy chose vraye ou estce songe? que ie voye cy maintenant deuant moy Sidere & ses sœurs mes tres-cheres nieces: leur iettant les bras au col il les baise & rebaise plusieurs fois, auecques maintes paroles d'extreme amour. Las mes pauures fillettes, vous estes donques prinses aussi bien que moy: dites le moy promptement sans me tenir plus en suspend: declarez moy si celui qui m'a prins est celui mesme qui vous enleua de mon palais? A tout cecy les tant dolentes que ioyeuses filles ne lui respondoiẽt que de larmes & baisers: sinon à la fin Sidere lui disant, vous plaise mon Seigneur faire honneur à ce cheualier lequel les dieux ont fauorisé & exalté en prouësse par dessus tous les humains de son temps: par laquelle il nous a tous restituez en liberté. Alors aprocha Rogel du Soudan lui prenant les mains à baiser, qu'il retira à soy, l'embraçant de grand amour & les filles lui raconterent tout ce qui estoit passé de leur fait, dont le bon pere remercioit hautement ses dieux, en donnant grande louange au Prince Rogel, lequel s'en monstroit tout honteux. Mais sur le bõ champ commanda de declouer les chaines, ce qui fut fait & tout le meilleur qui se trouua és Brigãtins mis en leur nau, en iettãt to' les corps mortz en la mer. Apres il enioint que le cheualier fut pẽsé cõtre qui il auoit si longuemẽt cõbatu lequel depuis le tẽps

n'estoit pas encore reuenu de l'amortissement. Puis aiant donné ordre à tout le surplus qui estoit necessaire, commande donner la teriere aux Brigantins. Finalement fut desarmé par les mains des pucelles, & couché en vn riche lit de ceux que le Roy des sept rochers y auoit fait mettre, puis appareillé de ses plaies par la pucelle Fleurinde de ce que promptement elle peut trouuer en atendant mieux. Or ne vous pourroit on deduire à suffisance la ioye & liesse infinie du bon Soudan, en considerant sa captiuité & sa prompte deliurance, ensemble la perte de ses nieces, & le recouurement: (car il aimoit tendrement les enfans de Persilee sa fille, n'aiāt aucun filz masle.) Ainsi s'en vont singlans à plein voile la droitte route de Perse par bon temps, tellement que dedans quatre iours ilz decouurirent la cité capitale, laquelle estoit en grande tristesse de la perte de son Seigneur.

De la triomphante reception du Soudan par la Soudane sa femme & ses subiectz, & du grand honneur qui y fut fait au Prince Rogel auec amoureuse priuauté de Sidere laquelle fust entrerompue par la lettre apportee de Constantinople.

CHAP. XIX.

SI tost que le Soudan de Perse auecques ses nieces & Rogel de Grece fut arriué à port de salut, vn duc des siēs monta à cheual (qui estoit connu de chacun) à qui par les rues tout le peuple demandoit des nouuelles de leur Seigneur. Car ilz auoient desia entendu, par vn de ses gens eschappé en l'esquif de sa nef cōme il auoit esté prins sur la mer. Mais le Duc leur respondoit qu'ilz se rendissent au palais, & là ilz entendroient toutes nouuelles. Le monde y courroit de toutes parts, tellement qu'il ne pouuoit à peine passer pour aller vers la Soudane: laquelle il trouua en sa chambre tapissee de veloux noir, estans les fenestres closes, sans y receuoir autre lumiere que de cierges allumez, elle mesme vestuë de dueil & desconfortee outre mesure, tant pour la perte de son bon mary, que de ses petites filles. A l'arriuee le Duc mit les genoux en terre deuant celle qui comme en sursault, lui dist: Helas Duc qu'est-il de mon Seigneur? il lui respond, ma dame il est icy question de maints beaux gands des bonnes nouuelles, car elles sont tresbonnes voire doublement bonnes, la Soudanne qui ne se pouuoit douter de la rencontre de ses nieces. A a (dit elle) bien me contente des simples, que mon bon Seigneur soit hors de danger & captiuité. Ma dame (respond le Duc) le Soudan mō maistre est sain & sauf & en pure & plaine liberté: aussi sont voz trois belles nieces, le tout par la main d'vn seul cheualier. Qui vous pourroit raconter la ioye dont la bonne dame fut rauie à ces nouuelles? Elle tend les bras au col du Duc, disant: Mais est-ce verité ce que me dites? Certainement ma dame (respond il.) Lors elle tire vn anneau d'vn riche diamant de son doigt, auecques parolles que c'estoit en signe & tesmoignage du plaisir qu'elle desiroit lui faire. Dequoy le Duc la remerciant humblement, elle sans attendre monture ce fait mener à pied par lui sous le bras le chemin de la marine: là ou trouuant le Soudan desia descendu de la nef, ilz se baisent & embrassent les larmes aux yeux de grande amour, ses petites filles agenouillees les departirent qu'elle alla baiser & accoller l'vne apres l'autre auecques telle liesse que langue d'homme ne sçauroit exprimer. Mais Sydere lui dist: Las ma dame: c'est à ce cheualier que vo⁹ deuez les grandes caresses & accollades, tant pour sa vertu & prouësse dont il surmonte tous les autres du monde, que pour le bien de nostre vie, honneur & liberté qu'auons tous receuz de lui. Adonc tourne la Soudane le chef vers Rogel, lequel

quel aiant mis vn genouil en terre elle le releue, & l'embrassant s'escrie de ioye en contemplant la taille & parfaitte beauté du Prince : ie ne puis croire que ce ne soit icy le belliqueux Dieu Mars, ou quelque autre de noz Dieux qui de sa seule personne ait tāt peu faire. Qui que ie puisse estre ma dame (respond Rogel) ie suis vostre. Alors monterent tous ensemble sur traquenardz & haquenees qui leur furent amenez en diligence. Les trompettes & clairons sonnoiēt, le peuple s'epandoit par les rues de leur passage en telle foule, qu'ilz y passassent en grande difficulté sans les archers de leur garde, qui marchoient deuāt pour fendre la presse. Chascun crioit : Viue le Soudan, Viue le Soudan : & auertiz de Rogel qui le leur auoit restitué, iettoiēt ces voix d'honneur: Bien-vienne le gentil Prince de Grece, bien-vienne le meilleur cheualier du mōde : Tellement que Rogel en estoit tout honteux. A la descente au palais Royal, les hautbois, cornetz & saqueboutes les receurent, qu'ilz trouuerent tapissé & appareillé en toute magnificence. Là ou furent dressees les tables pour le festin tenāt ce iour le Soudan & les trois autres ensuiuans sa cour planiere. Ie ne feray point icy plus long discours du traittement sinon qu'ilz furent assiz seuls en la haute table : c'est à sçauoir le Soudan, sa femme, ses trois nieces, & Rogel vis à vis de Sidere sa dame, ou ilz furēt largement seruis de tous mets & entremets. A l'issuë du banquet, les tables furent leuees & apres cōmencerent les dances, mommeries, & morisques soubs grande melodie d'instrumēs de Musique, mais pas ne faut obmettre que le Prince Rogel, en se refraichissant en vne chābre pour se reuestir de riches & somptueux accoustremens qui lui furent portez, tint propos au Duc, d'auertir le Soudan de māder le Prince de Russie estre amené de la nef en la ville par courtoisie digne de sa grandeur : Ce qui fut incontinent accomply, & lui conduit en vn bon logis ou il fust traitté honorablement aucques bonne garde, Mais peu de temps apres il fust mis hors de prison, dont auindrent par lui de grāds maux (apres la mort du Roy Bulthazar son pere) sur les Chrestiens ainsi que vous sera deduit en la presente chronique. Or pour retourner au festoiemēt de la cour le Prince Rogel mena Sidere au bal & autres grans Seigneurs ses deux sœurs, puis plusieurs barons & cheualiers les autres dames & damoiselles, chacun celle qui plus lui aggreoit. Mais Rogel és pauses & interualles du son des menestriers ne faillit pas à descouurir son ardent desir à sa dame, lui ramēteuant la remise qu'elle lui auoit faite en leur voiage de bon & gracieux traitement quand ilz seroient en Perse. Souuienne vous ma dame, disoit lui serrant le doigt, de vostre promesse, laquelle a soustenu iusques icy mon ame en langueur, qui fust pieça trāsie & passee le pas sans le confort de ceste esperance. A quoy Sidere comme biē apprinse, rendoit douce & amiable response dissimulant toutesfois par froideur, l'ardeur dont elle n'estoit moins que lui embrasee. Sans lui franchir le mot tout net, sans aussi du tout l'escondduire. Mais les iours consecutifz de la feste & resiouissance publique (à laquelle suruint Persilee sa mere) dont elle fut rēforcee, Rogel battit si bien le fer qu'il sentoit chaud & tellement poursuiuit s'amie qu'il la rengea au point de la promesse de l'amoureuse mercy. Sur ces entrefaites voicy arriuer au troisiesme iour en la cour du palais vn cheualier armé de toutes pieces fors le chef & les mains lequel fust mené au Soudan, à qui apres la reuerence accoustumee il presenta ses lettres : desquelles le contenu estoit tel.

Lettre du Roy Anaxartes & de la Roine Alastraxeree.

A vous grand Soudan de Perse. Nous, le Roi Anaxartes & ma souueraine sœur Alastraxeree. Salut.

Vous auez à sçauoir, que le Roy de Russie amy de voz Dieux (desquelz il se vante estre issu) & ennemi de IesuChrist crucifié, sans aucun droit qu'il puisse pretendre à l'Empire Grec, a conspiré & suscité la plus grande part des adorateurs de Mahommet contre nous: lesquelz sans auoir esgard à l'iniustice de son entreprinse, s'assemblent auecques luy à grande puissance. A ceste cause nous vo⁹ prions de nous enuoyer le plusgrand secours que vous sera possible: considerát plus le bõ droit de nostre querelle & defence, à la conseruation duquel vous auez tousiours tenu la main tant enuers les vostres que les estrangers, qu'à la cõuenance estant entre vous & lui de vostre loy: à quoy vertu nous oblige, qui passe toutes les obligations du monde.

Le Soudan aiant leu la lettre, la bailla au Prince Rogel, lequel iettant l'œil sur icelle, se tourna vers lui, disant: S'ilz y viennent, à leur malencontre, y viendrót car leur peu de iustice sera leur grande vergongne. Puis se mit à en deuiser auecques le cheualier de Constantinople, pour sçauoir quelz Princes il y auoit laissez à son partement, quel ordre on auoit commencé à y donner dequoy lui aiant rendu bon compte: fut enuoyé au logis qui lui estoit apresté ou il fut bien traicté par vn Gentil-homme Persan qui en eut la charge. Le Soudan de sa part assembla son conseil pour auiser en diligẽce de la leuee des gens par tous ses païs, & des capitaines qui en auroient la conduite: laquelle vous sera cy apres deduite en son lieu. Mais qui qu'en fut ioyeux ou marry de ceste nouuelle, la pucelle Sidere en fut estrangement troublee en son cœur qui auoit trouué l'inuention d'vn iardin pres de son logis, auquel elle s'attendoit d'auoir dans peu de iours familiere communication auecques Rogel. Toutesfois les moiens en furent rõpuz par la suruenuë de ce courrier, & sa volonté aucunement refroidie, en discourant à part elle, que plus lui causeroit de regret que de cõsolation vn si soudain partement de son amy si elle fust entree auecques lui en plus amoureuse priuauté. Neantmoins l'endemain que Rogel estoit deliberé de partir apres qu'il eust prins congé du Soudan (qui lui promist diligenter le secours des Princes Chrestiens) & qui lui offrit tout ce qu'il luy plairoit de lui & de son roiaume. Il l'alla prendre pareillement de la Soudane, de sa fille Persilee, & de ses nieces: mais le congé de Sidere fut vn peu plus lõg que des autres, auquel elle eut grande peine à dissimuler & couurir son amour extreme que son ayeule & mere ne le cõneussent, & Rogel grand regret de son costé, que si belle occasion lui fust eschappee des mains à l'heure de la bonne prinse. Toutesfois il lui mit secrettement vne escarboucle tresprecieuse au doigt pour gage de son brief retour, auquel il obtint promesse certaine de Sidere de l'accomplissement final de son desir, auecques vn Rubis tesmoignage de l'asseurance, luy faisant de sa part toutes les protestations & sermens qu'vn vray amy en tel cas pourroit faire. Mais la longueur de leur deuis fut aucunement excusé par la familiarité estroite que leur long voyage ensemble leur pouuoit auoir causé. Or ce dur congé prins, Rogel fit la derniere reuerence à la Soudane, qui le pria tresaffectueusement de sa part, de les reuenir bien tost veoir en Perse apres l'issue de ceste guerre, Ce qu'il luy promit fort volontiers, mais à bien autre fin que la bonne Dame n'imaginoit. Si s'en va de la en son logis s'armer de toutes pieces & monter à cheual, & le Cheualier de Gre-

Crece quãd et luy. Mais il fut esbahi que le Soudan le vint accõpagner à suite fort honorable iusques au port,: ou il le pria pareillement de leur donner à sa premiere opportunité vne visitation plus ample: le voyant monter en la nef qu'il luy auoit fait garnir abõdamment de toutes prouisions necessaires à son voyage: sans auoir oublié le Soudan au partir de donner vne chaine d'or au Cheualier de la valeur de cincq cens escus.

Comme le Prince Rogel party de Perse rencontra sur mer la flotte de la Roine Sidonie, auec laquelle il surgit au port de Constantinople, ou ilz furent magnifiquement receuz.

CHAP. XX.



LE Prince Rogel estant ainsi que vous a esté recité parti de Perse y laissant telle odeur de soy que grãs & petites estoiét tous troublez de si soudain departement de celuy à qui ils estoient generalemét tous tant obligez qu'il ne leur sembloit pas auoir eu du loisir à demi pour deploier sur lui, les caresses & honneurs dõt ilz se sentoiét redeuables. Specialement Sidere viuoit en griefue desplaisance de ne lui auoir plustost ottroié sõ amoureuse requeste, se plaignãt en ses regretz de l'honneur, comme de bourreau, comme de meurdrier des miserables amantes, principalement de celles de son estat royal qui s'y estimoient plus obligees pour seruir d'exemple aux autres. Ha (disoit elle à part soy) que ne lui auois-ie tranché le mot à nostre arriuee de trouuer le lieu de commodité, dont tãt il m'importunoit qu'auec l'obligatiõ de ma deliurance, ie pouuois estre trop excusee de le consentir: Las (discouroit elle) la maison du Soudan mon ayeul ne me donnoit tant d'oportunité que pouuoit mieux celle de Persilee ma mere ou i'esperois le tirer pour acheuer du tout par luy ma conduite iusqu'au gy-

ron d'elle. Mais ie deuois plustost sans attendre tant de dangers, tant de regardz & conterolles fust en l'vne fust en l'autre, le recompenser de ses bien-faicts en la commodité du long voiage que nous faisions ensemble. Puis recommẽçoit, ha faux honneur, garde de la chasteté des Dames, il ne fust oncques de plus cruel tiran que toy qui les gesnes, tourmentes & fais mourir à petit feu, O que ie lui en escrirois volõtiers ce que ie n'ay osé lui dire de bouche: la main estãt plus hardie qui ne rougist point que la langue si prochaine de la face honteuse, mais la lettre escrite demeure, en danger d'estre veuë & descouuerte, portant suffisante preuue en soy de la condemnation de nostre honnesteté. Le Prince Rogel (à vray dire) combien qu'il fust plus suget aux passions d'amour que Prince ne grand cheualier de son temps, & qu'il s'embrasast aisément de toutes les beautez qui se presentoient, si est-ce qu'il en sentit vne plus grande & non vulgaire amorse à l'endroit de la belle Sidere, qu'il n'auoit accoustumé pour les autres (excepté sa Leonide) par les rares perfectiõs qu'il auoit connuës en elle auec le moien de la longue conuersation: tellement qu'il y resuoit nuit & iour en sa nauigation, bien deliberé de ne faillir à la premiere occasion qui s'offriroit, de retourner en Perse pour en esclarcir son cueur, comme vous entendrez qu'il fit apres la guerre, lui escriuant ce pendant vne lettre tesmoing de son affection & elle la responsiue de la siẽne reciproque. Mais comme il voguoit si auant enfoncé en telles pensees, il descouurit en mer au quatriesme iour vne flotte qui le mit premierement en doute si c'estoit de la ligue de Russie, qui l'enuelopast si mal à propos en ce petit equipage: mais quãd elle vint si pres en veuë, que ses nochers peurent iuger les banderoles, ilz l'asseurerent qu'elles estoient de Guindaye, dont fust incontinent sa crainte tournee en ioye de rencontrer tant à souhait la Roine Sidonie, & le bon secours qu'elle menoit à Constantinople. Laquelle à le approcher ne receut pas moins d'aise de trouuer ainsi celui qu'elle aimoit & estimoit par raison entre tous les Princes de Grece. Ie ne feray le compte plus lõg de leurs caresses mutuelles, ne des menus accidens de leur voyage marin, pour nous haster de les rendre au port de la cité imperiale, ou leur venuë estoit grãdement desiree, combien que la veuë premiere de leur flotte, y causast quelque trouble, ne sçachant si c'estoient ennemis ou amis. A ceste cause les Princes aduertis se mirent soudain en armes, & toute la ville pareillement. Si monterent à cheual armez de toutes pieces (suiuiz de vne cheualerie pour son nombre la plus braue du monde) le Roy nompareil Amadis de Gaule, les Empereurs Esplandian, Lisuart, Amadis de Grece, l'excellent Prince Florisel de Niquee, le Roy Anaxartes auecques son filz don Arlanges, le Prince Anastarax auec Filisel de Montespin son filz, le gentil Falanges d'Astre auec sa belliqueuse Alastraxeree, l'incomparable Agesilan, & le vaillant Roy Florarlan. Mais s'estans ses tresvaillans Seigneurs mis sur le port en deffense, ilz veirent ietter de la grosse Caraque vn esquif en mer & y descendre quelque Cheualier & deux apres, auec vne dame, desarmez de chef & de mains. Lesquelz à l'aborder furent aussi tost reconneuz de tous estre le Prince Rogel de Grece, le Prince Brianges de Beocie & la belle Roine Sidonie. Dequoy chacun receut merueilleuse ioye, specialement Florisel de Niquee, & Agesilan, lesquelz impatiens d'attendre se mirent en l'eau à cheual au deuant de l'esquif: Auquel ilz entrerent, & leuant la veuë de leurs armetz, firent humble reuerence à la Roine. Lors Sidonie iettant les yeux sur Florisel se print à dire: Ha Florisel, comme en toutes choses vous voulez

tousiours gaigner l'auantage de l'honneur sur moy, iusques au point qui à vo⁹ seul & à celui qu'auez engendré, est ottroyé du ciel de iouïr de mes triomphes en me deliurant par deux fois de la mort certaine. A quoy il respondit : Ie me tiēs bien-heureux : Ma dame & en rens graces à Dieu de ce que moy ou chose miēne puisse estre employee en quelque seruice vostre: Aux occasions duquel ie vo⁹ feray tousiours apparoistre la vraye & sincere amour que ie vo⁹ porte excusant seulement la faute que ie vous y puis auoir commise, par l'obligation de loiauté qui estoit deuë à ma souueraine espouse. Sur ce il lui baise les mains: ce qu'elle cōsentit auec vn soubris gracieux, disant: Ie vous laisseray iouïr de ce priuilege pour le deuoir dont m'estes redeuable en vertu de l'affection que ie vous porte, puis qu'en autre maniere, ne vostre grandeur le requiert, ny à la mienne estoit obligee de telle reuerence. Alors s'en va saisir Agesilan entre ses bras, encliné d'vn genouil deuāt elle & le baise amoureusement en la face. Aussi s'adressa Florisel à Rogel à le bien-vienner de paroles amiables, puis de lui au Prince Brianges & aux deux Ducz qui accōpagnoient la Roine Sidonie, & ainsi deuisans arriuerent au port : là ou elle fut honorablement receuë des Rois & Empereurs, ceux qui ne l'auoient iamais veuë grandement esbahis de sa beauté qui egalloit celle de Niquee, & surpassoit toutes les autres fors que de Fortunie, Leonide & Diane: Lesquelles semblablement la receurent en telle ceremonie de fait & de paroles qu'accoustumee estoit entre telles personnes, sans les dechifrer en plus grande prolixité. Ce fait fust amené à Sidonie vne belle & puissante haquenee blāche richemēt enharnachee, sur laquelle elle monta & le Roy Amadis en saisit les resnes, puis monterent pareillement les autres Cheualiers sur les cheuaux qui leur furent presentez; ainsi s'en allans ensemble vers le palais, là ou à l'arriuee le Roy Amadis descend le premier, reçoit Sidonie entre ses bras : Puis luy & l'Empereur Amadis la prenant des deux costez par les mains montent ensemble le grand escalier du palais, au bout duquel ilz trouuent toutes ces grā des Princesses, c'est à sçauoir la Roine Oriane, l'Emperiere Leonorine, l'Emperiere Onolorie, l'Emperiere Abra, la Princesse Siluie, la Roine Onorie d'Espagne, la Princesse Diane, la Roine Lardenie, qui par son merite estoit mise au rang des Princesses. Plus la Princesse Anaxare & l'outrepasse Fortunie, qui estoit desia en l'aage de huict ans. Plus, la belle Niquee auecques la Princesse Helene. Entre elles passerent telz recueils & caresses que vous pouuez imaginer : mesmement entre Sidonie & Diane, desquelles les beaux visages perdirent vn peu de leurs viue couleur à la mutuelle rencontre : puis la mere en signe de grande amour embrasse sa fille, & la tenant ainsi longuement entre ses bras la baise & rebaise plusieurs fois en sa polie & delicate face. D'elle passe Sidonie à accoller Lardenie tresaffectueusement, & Rogel s'estant pareillement acquitté de ses reuerences enuers toutes les Emperieres & Roines selon leur degré, & specialement à sa chere sœur Diane, s'arreste à sa Leonide deuant laquelle il fut vne espace sans lui pouuoir dire vn seul mot non plus qu'elle à lui, tant ilz estoient troublez & rauis de ioye à ce veoir depuis vne si tresllongue absence l'vn deuant l'autre. La Roine Sidonie à la fin print la petite Fortunie entre ses bras, qui se pendoit à son col auec maintes iolies mignardises & la Roine la baisa tāt en sa petite bouche vermeillette, q̄ ne se pouoit saouler de contempler ceste fleur de beauté parfaite qui deuoit vn iour rauir de admiration tout le monde. Or entrent tous & toutes en la grande sale ou les tables furent dressees pour le soupper qui

fut pour le vous faire court tresmagnifique, auecques dances apres, comedies & autres diuers esbatemens, Pour desquels prendre part nous y conuient presentement conduire le gentil Prince Sylues de la Selue, celui des gestes duquel depend le principal ornement de nostre histoire.

Comme le gentil Prince Sylues de la Selue au mandement de l'Empereur Amadis de Grece partit de Thebes pour venir à Constantinople, chassant par le chemin, en la cõpagnie de la Roine Finistee sa mere.

CHAP. XXI.

LA feste n'estoit entiere & accõplie en la grande cité de Constãtinople en defaut de la Roine de Thebes Finistee & de son gentil & genereux filz Sylues de la Selue. A quoy auisant l'Empereur Amadis de Grece son pere manda à la Roine sa mere par vn gentil-homme de sa maison qu'elle y estoit fort desiree & Sylues pareillement. A ceste cause que elle donnast ordre à lui dresser son train & l'y emmener au plustost qu'il lui seroit possible: que ia temps estoit de le dresser au fait des armes en ensuiuant la trace de ses ancestres, pour estre emploié au seruice de nostre Dieu & redempteur, & en la defence de la Chrestienté. Dequoy la bonne Roine receut vne ioye incroyable de veoir les occasions preparer à l'honneur & gloire de son filz. Si lui fit aprester & mettre en ordre armes & cheuaux & vne garderobe de riches & somptueux accoustremens. Quant à lui il tressaillit d'aise à ceste nouuelle, accollant le gentil-homme qui la porta: auquel il fit à Thebes la meilleure chere dont il se peult auiser, l'arraisonnant sur tout ce qui se faisoit en la cour des Princes. Mais considerant sur son partement que son arroy seroit de peu de grace, à faute de l'ordre de cheualerie qu'il n'auoit pas encore, delibera (soubs le cõgé de la Roine) d'y aller à tout le moins en son equipage de chasse, auecques ses veneurs, piqueurs & sa meute de chiens. Le cheualier Perot (lequel par faueur speciale il appelloit son seruiteur) donna ordre à tous, sans oublier ses deux sauuages, voire ne le vieil cerf. Suaue son gouuerneur ne voulut pas demeurer derriere, preuoiant les affaires ou il alloit entrer esquelz il auroit besoing de son con seil. Ainsi se mettent en chemin la Roine Finistee en sa lictiere de veloux, allãt tousiours deuant auec sa suite droit au logis de la traitte: le Prince Sylues auec vne partie de son train, chassant tousiours de costé & d'autre. Or cheuaucherent ils tant par leurs iournees, qu'ilz arriuerẽt à six lieuës pres de Constantinople: dequoy la Roine estima raisonnable d'aduertir l'Empereur Amadis, & ce par le gentil hõme mesme qu'il auoit enuoié. Par lequel leur venuë entenduë & communiquee à toute la Seigneurie, les ieunes Princes Agesilan, Rogel, Florarlan, & les autres accompagnez de grand nõbre de bons cheualiers monterent à cheual pour aller au deuant de celui qui, auoit desia espandu vne odeur de soy en la cour imperiale de fort grande esperance. Les bienvenuës & caresses furent grãdes à la rencontre d'vne part & d'autre (sans no⁹ y estendre icy plus amplemẽt) Agesilan & Rogel fort bien acompagnerent la Roine aux deux costez de sa litiere, & Florarlan & Filisel de Montespin, Silues entr'eux deux, qui suiuoient per à per Perot & Suaue ses gouuerneurs. Grande liesse fut par la ville à leur arriuee, treshonorable fur la reception qui lui fut faite par le Roy Amadis & les Empereurs en la grande sale du palais. Mais auant qu'il y entrast, les dames se mirent aux fenestres pour le voir en son equipage de chasse auecques sõ cerf & ses deux sauuages qui auoient bien donné du passe-temps par les rues. L'Empereur Amadis les alla attendre au hault de l'escalier de la

de la cour, pour en prendre par droict les premiers baisers & aussi les accollades (car il aimoit certes la Roine Finistee & son filz de grand' amour.) Ce faict il la conduit souz le bras iusques à la sale, Silues le suiuant à costé vn peu derriere: ou ilz furent de nouueau carressez par les hauts Princes & souueraines dames, à qui mieux mieux. Mais le grand plaisir fust de lui & de l'vnique Fortunie, qui le trouua fort beau, & le caressa comme plus approchant de son petit aage que tous les autres. La feste en fust renforcee, apres laquelle les nouuellement venuz furent conduitz par les ieunes Seigneurs courtoisement au logis qui leur fut appareillé. Si les laisserons tous reposer iusques au l'endemain qu'arriua l'estrange auenture, que vous orrez maintenant.

De l'estrange auenture qui arriua de la fontaine Meduse à Constantinople: laquelle troubla toute la cour, & puis fut mise à fin par la Roine Sidonie.

CHAPITRE XXII.

SI les Seigneurs & dames de Constantinople prindrēt plaisir des deux sauuages presentez par le Prince Silues de la Selue en la sale le soir apres les tables leuees du festin plus eurent d'admiration du grand vieil Cerf fatal, contenant si hautes propheties de la gloire future de celui par qui il auoit esté prins, au beau collier d'or graué de lettres grecques (comme cy dessus a esté dechifré) lesquelles furent bien leuës & releuës & considerees. L'endemain au disner les paroles s'en continuoient encores, quand ilz furent bien plus esbahiz d'vne autre estrange auenture qui leur suruint. Car ainsi qu'ilz estoiēt sur l'issuë du banquet entra en la grande sale vne tres-belle damoiselle portant couronne de Roine sur son chef, vestuë d'accoustremēs de dueil: apres laquelle venoient quatre lyons de bronze, portans sur leurs doz vne precieuse fontaine de fin or, sur vn fond de vn bacin d'or. Au mylieu duquel tout plein d'eau cristaline s'eleuoit vne grosse coulonne d'argent de bel ouurage, sur icelle vne autre moindre coulonne de iaspe de laquelle sortoient douze tuyaux d'eau, qui tomboient sur le maistre pilastre: toute l'eau sourdoit du tronc d'vn corps de femme d'albastre, posé sur la cime de la seconde colonne, c'est à sçauoir de ses deux mammelles, d'ou sembloit que deux filletz d'eau saillissent naturellement. En ses mains elle tenoit vne harpe d'albastre mesme, & sur sa teste portoit vne couronne d'or tresprecieuse. Toute l'assistance fut grandement esbahie de ce spectacle, tellement que chacun se teut pour ouïr ce que la pucelle vouldroit dire qui marchoit deuant, laquelle s'agenouillant sur les marches du trosne Imperial, parla en ceste maniere.

Treshautz Princes & tresexcellentes Princesses, voz magestez ont à sçauoir, q̃ ie suis fille du Roy nommé Tarnes de Medie: lequel n'eust de la Roine sa femme autres filz ne filles que moy. Or estoit il en son viuant si expert és artz de Magie que par son sçauoir il paruint iusques à connoistre que ie serois apres son decez deheritee de son Royaume. A ceste cause fit le bel ouurage que voiez deuant voz yeux, me commandant de l'aller incontinent apres son trespas porter par le monde, en queste d'vn cheualier, dame ou damoiselle qui en puisse acheuer l'auenture: Et qu'auant l'espreuue d'icelle, ie demandasse vn don, c'est à sçauoir ma restitution en mon roiaume. Ce disant il finit ensemble sa parole & sa vie: & ne furent vaines ses paroles: car à peine auoit il les yeux clos par la mort qu'vn mien cousin pourchassa à m'occir, pour crainte duquel ie m'en fuy en vne forest, ou ie ne fus pas entree plus d'vne demi-

demi-lieuë, que i'apperceu venir vers moy ceste merueilleuse fontaine, non plus ne moins que cy vous la voyez. Auec laquelle i'ay desia rodé vne partie de la terre habitable sans auoir encores trouué personne qui peust mettre fin à l'aueuture, dont la façon est telle.

Que le cheualier, dame ou damoiselle qui pourra leuer la couronne du chef de la statue tenant la harpe aura l'auenture de la fontaine acheuee : & en ce cas, le cheualier m'ottroyera le don que lui requerray, ou la Dame & Damoiselle fournira cheualier qui pour elle me l'accorde.

Reste maintenant à voz magestez d'auiser s'il leur plaist que l'espreuue en soit faite en vostre cour. Le Roy Amadis (cōme celui auquel appartenoit de prendre la parolle pour tous) lui respondit: la belle nous nous tiendrons biēheureux que nostre cour reçoiue l'honneur de l'acheuement de l'auenture & vous par mesme moyen, l'heur de la fin de voz trauaux. Et de ma part, le don ie vous ottroye. Apres lui tous les autres Princes lui en promirent autant & apres eux toutes les dames. Or donc (dist le Roy Amadis) puis que premier i'ay esté à en ottroier le don, premier aussi ie m'en vois à l'espreuue : Adonc print sa chere Oriane par la main : mais à l'approcher voiāt au bord du bacin d'or vn escriteau en grosses lettres, le voulut lire, dont le cōtenu estoit tel.

Escriteau de la fontaine Meduse.

Au temps que la desheritiee Princesse en la queste de sa demande au parquet des braues lyons indomptez entrera, estans en pierres auecques les fiers onces conuertiz de grande confusion l'aigle excellente engignee luy estant vn don par son engigneur ottroyé, pourra tollir la couronne & la fontaine Meduse restera desengignee.

L'escriteau parleu le Roy Amadis adressa à son Oriane sa parole, disant: Ie m'asseure ma dame si la loyauté d'amour a lieu en ceste auenture qu'en obtiendrez la gloire par dessus toutes les autres dames du monde. A quoy elle respondit: mon bon Seigneur ne croyez pas que ie soys auiourd'hui moins enflambee du feu ardent de vostre beauté que i'estois au tēps de mes premieres amours quand nous passions soubs l'arc des loyaux Amans, ainsi que l'espreuue des tours de noz enfans Agesilan & Diane en donnerent tesmoignage: ainsi s'auance la Roine Oriane pour leuer la couronne hors de la teste de l'image : laquelle se print à sonner de la harpe par telle melodie que la Roine en demeura comme toute rauie & hors de soy : aussi en peu d'espace elle fut conuertie en pierre de marbre, sans toutesfois changer aucunement de traict ne de proportion de ses membres. Dequoy fut fort troublé le Roy Amadis tant que comme sans sentiment il essaya à tollir la couronne à la statue. Mais elle se print à toucher l'instrument comme deuant en pareille douceur d'armonie & il fut tourné en semblable pierre que sa chere Oriane. Grand fut le trouble de cest accident par le palais, tellement qu'il y en eut qui voulurent mettre les mains sur la pucelle, doubtās que ce fust quelque trahison, Mais elle leur certifia qu'il n'y auoit danger quelconque & que si tost que toute la compagnie auroit esté à l'espreuue si l'auenture n'estoit acheuee, la fontaine sortiroit incontinent d'elle mesme hors de la sale & chacun retourneroit sans offense en sa premiere forme. Pour asseurance de quoy elle mesme alla tascher à oster la couronne à l'image, dont elle demeura marbrinee cōme estoient le Roy & la Roine. A son exemple plusieurs Princes & Cheualiers allerent

allerent à l'instant esprouuer l'auenture, voiant qu'il n'y auoit point de peril, qui tous demeuroient conuertiz en marbre, & ne s'y espargnerẽt les Empereurs mesmes Esplandian, Lisuart & Amadis de Grece & à leur queuë tous les autres grands Princes dont la presente histoire fait mention. Or deuez entendre que quand Lisuart, Agesilan & Rogel se presenterent à l'espreuue, iamais il n'y peut auenir: parquoy s'auisant que cela procedoit de leurs espees, lesquelles resistoient (comme vous a esté dit és liures precedens) aux enchantemens: ilz les osterent de leurs costez & les baillans en garde, marcherent à la fontaine dont l'image leur donna l'aubade de musique telle qu'au Roy Amadis & Oriane, & ilz deuindrent marbre comme les autres. A tant vous dy-ie que nul ne fust en toute l'assistence qui n'y feit son pouuoir, iusques à y comprendre les dames, lesquelles apres s'estre entrepriees & l'honneur deferé les vnes aux autres d'y marcher deuant, l'Emperiere Leonorine y alla la premiere, apres elle, Abra, Niquee, Helene, & consequemmẽt toutes les autres Princesses, qui y furent toutes transformees, que plus ne restoit que la Roine Sidonie. Laquelle iettant l'œil sur son Moraïzel, combien que trãsmué en pierre cõme les autres, retenant neantmoins tout son naturel pourfil & lineature, se print à lamenter: Las Florisel de Niquee que mieux eust esté à ma triste fortune que nous eussions esté toy & moy conuertiz en ceste matiere insensible, que d'auoir à soustenir tous les iours les assaultz de la mort par ta beauté. Toutesfois l'amour que ie te porte m'incite presentement à pourchasser ta vie. Car si l'escriteau contient verité, à qui à meilleur titre qu'à moy doit estre ceste auenture permise? veu qu'en amour enuers toy nulle ne me passe, & à me faulser amour nul ne t'esgale. A ce mot marche vers la fontaine, & dist à l'image: Belle Roine donnez moy ceste couronne, à fin que ie puisse iouïr du biẽ ou du mal qui peut resulter de l'auenture. Alors l'image haussant la main à sa teste prend sa couronne & la pose sur celle de la Roine Sidonie. Ce fait elle sonne de sa harpe plus melodieusemẽt que n'auoit encores fait auecques le doux bruit de l'eau saillante, tellement que tous les Princes & Princesses enchantez & transformez reuindrẽt à l'instant en leur premier estat & sentiment, & Sidonie se trouua lors augmentee en toute perfection de beauté par dessus toutes les dames Grecques, sauf seulement sa fille Diane, & la Fortunie sans pair. Adonc tous les Seigneurs & Princesses lui allerent rendre grace de leur restitution & deliurance, dont le Roy Amadis fut le premier, disant: Madame vous deuez estre fort contente, d'auoir seule obtenu la gloire de ceste merueilleuse auenture. Monsieur (respondit) vous auriez raison de le dire, si auec l'hõneur de ceste espreuue m'estoit quand & quand ottroyé ce qui fust à ceste tresexcellente Roine au chasteau de fleurs en la chambre defenduë: mais l'encombre en la loiauté de Florisel ne le pouoit permettre. Ce dist, s'en allerent tous & toutes rasseoir en leurs sieges comme ilz estoient parauant l'espreuue. Adoncques voiant la fontaine se mouuoir auecques vn son plaisant par la sale iusqu'à ce que elle fut venuë au droit milieu d'icelle: la ou elle s'arresta toute quoye, & en sailloit & courroit, alors incessammẽt l'eau cristaline sans que personne peust apperceuoir que deuenoit celle qui tomboit. Mais ceux qui l'allerent reuoir de pres, y veirent vn autre escriteau contenant ces paroles.

Escriteau second de la fontaine Meduse.

Au temps que mes artz paroistront en la cité Gregeoise pour remede de la pucelle desberitee

heritee par la main de celle à qui l'amour a esté ingrat, la fontaine demeura sans onquesmais se mouuoir, iusques à ce que seront conioint les plus excellens en force & beauté du monde. En ce temps l'eau claire & blanche sera conuertie en sang (quand quelqu'vn auec trahison entrera au lieu du seiour de l'image) & le son melodieux & delectable se tournera en triste & piteux.

Leu ce second escriteau de la fontaine Meduse, chascun en fut eprins d'admiration tant pour l'estrangeté de son auenture que pour l'excellence de sa proprieté en ce deuxiesme point, Alors la pucelle de Medie se va encliner de genoux deuant la Roine Sidonie, lui disant : Ma dame vous auez entendu le droit de mõ auenture que vous auez acheuee, reste s'il vous plaist d'acomplir le dõn qui m'a esté ottroyé c'est à sçauoir du champion que me deuez bailler suffisant à me restituer & restablir en mon Roiaume. A quoi Sidonie voulant respondre: Florisel s'auance qui prend la parole, lui disant: Ma dame de la charge qui est tombee sur vous, ie receurois offense qu'elle fust addressee à autre que moy pour vostre decharge. La Roine lui respondit, qu'elle ne pouuoit refuser l'honneur qui lui redondoit de sa parole, de soy reclamer plus obligé à son seruice que nul autre, comme pour satisfaction de la foy qu'il lui auoit fausee. Car puis (dit elle) que ie ne puis autrement iouïr de vous pour amy par le droit de ceste belle Roine (mõstrant Helene) faut que ie sois contente d'en vser pour seruiteur. Ainsi vous donne le congé que me requerez d'entreprendre la querelle de ceste pucelle. Dequoy lui & elle ensemble remercierent Sidonie. Or dist apres Florisel à la pucelle. Ma belle amie, auisez quand voulez que nous partions, me voila prest. Grãd mercy Monsieur (respond) i'accepte vostre offre & promesse pour la confiance que i'ay en vostre vertu: de laquelle ie vous sommeray quand l'opportunité sera venuë: Car ie dois bien auoir encore quelque peu de patience, puis que i'en ay iusques icy tant souffert, en consideration de l'vrgente necessité qui se presente. Ainsi part la pucelle de Constantinople pour y retourner en temps conuenable dont la cour fut grandement resiouïe de ce qu'elle n'auoit emmené Florisel en saison si importante de la guerre qu'ilz attendoient. Mais lui sortant d'vn encombrier, tomba à l'instant en vn autre, tel que vous entendrez presentemẽt.

Comme se dressoit à Constanoinople l'appareil solennel pour les noces, lequel fut rompu par la mort d'Helene.

CHAPITRE XXIII.

Les ieunes Princes fiancez commençoient à demener grãde ioye à Constantinople & leurs dames fiancees sur l'appareil solennel qu'ilz voient dresser pour leurs nopces prochaines, c'est à sçauoir à estre celebrees à la feste Sainct Iaques non distante que de six iours : si fortune la renuerseuse de tous accidens, tresoriere de tous biens & maux eust tenu sa rouë ferme & stable, sans lui donner vn si mauuais tour de sa main, qu'elle fit. Mais comme toutes choses dependent de la pouruoiance diuine, la Princesse Helene lors qu'elle estoit en son plus grand triomphe auecques son Florisel, estant pour la seconde fois enceinte de trois mois, vint à auoir vn flux de sang de matrice si violent & impetueux qu'il ne se trouua sage femme ne medecin qui le peut estancer, comme contre le medecin d'enhaut nulle medecine n'a puissance. On croit bien que ceste auenture de la Fontaine de Meduse en pouuoit bien auoir donné le bond, tant par la ialousie de tant de caresses qu'elle y veit de son espoux auec la Roine Sidonie, que

nie, que de le voir si franchement soy presenter pour elle à l'execution, dont elle estoit chargee, sans auoir egard n'y à sa grossesse n'y à l'vrgent affaire de la Grece voire de toute la Chrestiété. Toutesfois si tost que Florisel fut aduerty de cest inconuenient, il y employa tous les remedes qui lui furent possibles, & voiāt qu'il ne s'en trouuoit aucun qui de rien y seruist, se ietta sur vn lit, faisant les plus tristes & piteuses lamentations qu'on eust oncques ouyes de la bouche d'vn Cheualier, mesmement magnanime cōme lui. Ha Helene m'amie (disoit il) me voulez vous si tost en fleur d'aage abandonner? Emmenez moy doncques quād & vous? Ie ne croy pas Helene que ne soyez bien certaine de l'amour extreme que ie vous porte, or ayez donc quelque pitié & compassion de moy, Les Princes l'allerent prendre ainsi déconfortee & le menerent en la chambre de la malade, ou approché de son lit, il cheut tout estē-du de dessus elle, voire si amorty qu'il y fust en cest estat plus d'vne heure sans pouuoir reuenir de pasmoison. Alors il l'embrasse tout baignant en larmes, luy disant: Las m'amie reprenez courage, ne me laissez icy seul, ou ie ne la feray pas longue apres vous. Car la mort qui tout separe ne doit pas separer le lien indissoluble de nostre chaste & sainte amytié. Considerez que ie suis vostre Florisel de Niquee. A quoy elle en fin de voix foible & tremblante respondit: mon vray & loyal ami, ie ne voulois pas vous faulser si tost cōpagnie: mais force m'est d'obeïr à la volōté de celui qui m'a creée, & puis qu'ainsi est mon cher ami, ne me faites redoubler la mort, en sentant par voz doleances la vostre & la mienne. O Seigneur Dieu si c'eust esté ton seruice, que ie desirois ne laisser si tost ce mōde: mais Seigneur vostre tressainte volonté soit faite non pas la mienne. O mort comme tu viens à ceux qui pas ne te quierent, & fuiz ceux qui te cerchent. O monde immonde & abuseur & trop abusé celui qui en toy se confie. Tu m'auois rendu la plus heureuse de la terre en m'assortisāt de tel mary & confort, si vaillant cheualier, si haut Prince & Seigneur terriē. Tu m'as donné ce dequoy les folz mortelz plus se glorifient, la beauté mondaine. Ie ne te renie ce qui est à toy, ains cōme tel ie te le rends, & il retourne à toy, puis q̃ ie ne l'ay receu que par prest. Et ie suplie nostre sauueur Iesus Christ, ne me vouloir exiger compte rigoureux au dernier iour de mon iugement. Alors disant: In manus &c. sa bouche iointe à celle de Florisel (qui estoit là demi mort) elle rendit l'ame à son Createur. Et Florisel la voiāt trespassee cheut du bord du lit sur le tapis de la chambre esuanouy voire en telle sorte que chascun cuidoit qu'il fust vraiement mort & passé, & pour telles bons Princes le ploroient. Si le firent prendre & Rogel son filz demy trāsi sur vne chaire, & trāsporter de là en vne autre chambre, en sortant eux-mesmes, & y laissant les tendres Princesses que c'estoit grande pitié de voir & ouïr ce qu'elles y disoient & faisoient, ce que chascun peut mieux penser que langue ne sçauroit exprimer. Et d'autre part tous ces grands Princes estoient bien empeschez à l'entour de Florisel, & faisoient sur luy de grieues doleances non plus ne moins que s'il fust du tout passé de ceste vie en l'autre. Auquel estat il demeura pres de six heures d'ou reuenāt à soy comme s'il se fust reueillé d'vn profond somme, demanda tristemēt à ceux qu'il veid à l'entour de soy ou estoit sa dame Helene, que c'estoit, qu'on auoit fait d'elle, & s'il estoit possible qu'elle fust morte lui en vie ne croiant pas que sa fortune le peut consentir, se leua de bout comme personne hors du sens: Mais to⁹ ces Princes le retindrēt en le cōsolant au mieux qu'il leur fut possible. Le corps de la Princesse Helene fut enterré sumptueusement, en telle ceremonie que sa grandeur re-

queroit estant enbaumé & mis en vne quesse d'or, en grande pompe de conuoy de bons Seigneurs auecques tout le clergé, fust porté en la chapelle des Empereurs. Puis retournerent les Princes au palais, la laissant, au lieu de sa perpetuelle demeure: ou ilz retournerēt vraiement accompagnez d'aussi grande tristesse que pouuoit estre, qui estoit semblablement epanduë par toute la cité, dont n'y auoit homme ne femme qui n'en portast grand dueil. Florisel se retira en sa chambre ou il commença de nouueau ses plaintes & regretz, dequoy les dames auerties y vindrent pour le recōforter, & s'assirent tout à l'entour de son lict: en especial la Roine Sidonie qui lui commença à dire: Gentil Prince monstrez icy vostre genereux courage, en tel coup de l'ennemie Fortune que cestuy. Considerez monsieur que c'est que du monde, auquel nous auons receu la vie à telle condition que la deuons laisser quand il plaira à Dieu: Ne soyez monsieur meurdrier de vous-mesmes, ains parez contre ce dur coup, de l'escu de patience. Plusieurs telz propos lui tindrēt ces bonnes dames: mais plus lui faisoient de remonstrances, plus souffroit de douleur en son cœur. Dont à chef de piece leur respōdit au mieux qu'il peut: Mes dames, qui est la force qui peut resister à si roide preuue, ne qui est le bouclier si fort qui ne fust taillé & mis en pieces par vn si mortel coup? que i'ay le cueur ouuert par la moitié sans remede d'estre iamais consolidé & reprins. En telz & maintz autres termes passa quelques iours Florisel, deplorant tousiours sa perte irreparable, & les Princes le consolant à leur pouuoir, qui auoient eux mesmes grand besoing d'estre consolez (tant estoit de tous aimee la gentille Helene) iusques à ce que suruint ce que vous entendrez à ceste heure.

Des nouuelles certaines qu'eurēt les Princes de Grece de la venue de leurs ennemis & de l'estat de defence auquel ilz se mirēt pour les receuoir.

CHAP. XXIIII.

LA destresse estoit telle qui tous les oppressoit en la grande cité de Cōstantinople à l'occasion de ceste mort inesperee de si bonne, belle & ieune Princesse, que non seulement les festes en cesserent & tournois qui desia estoient demy preparez: ains les nopces solemnelles des Princes fiancez: tellement qu'on gasta plus d'vne semaine en pleurs & larmes. Au bout de laquelle vint surgir vne galere Geneuoise au port de Constātinople laquelle apporta nouuelles que le Roy de Russie estoit party de son port auecques si grāde flotte que elle tenoit bien tant en ordonnance des bataillons qu'en suitte de munition & bagage de dix à vnze lieuës de mer. Ausquelles nouuelles ces magnanimes Princes, ne monstrerent aucun signe de peur ny effroy: ains vn tresfort & vertueux courage en donnant bon ordre à toutes choses necessaires, & commandant incōtinent que toute leur gent eust à soy retirer dedans la cité. Qui fut tant de cheualiers & soldatz naturelz que du secours estranger amené par la Roine Sidonie (ou celui de la Roine de Galdap estoit comprins) enuiron le nombre de soixante mille hommes. Lequel fut departy en trois bataillons. L'auantgarde cōduit le Prince Florisel de Niquee auec Rogel de Grece, Agesilā de Colcos & Florarlan. L'arriere-garde mena le Prince Anaxartes auecques le Prince Falanges d'Astre & sa braue Alastraxeree, Florestan de Romme, don Arlanges d'Espaigne & maints autres bons cheualiers de pris. La bataille conduirent le trespreux Roy Amadis de Gaule (auec les cheualereux Empereurs Esplandian, Lisuart & Amadis

Amadis de Grece chacun bataillon de vingt mille hommes tant de ſugetz de l'Empire que d'auenturiers & de bon nombre de cheualiers d'elite, auecques diuerſes bannieres & eſtendartz qu'ilz auoient à ſuiure & à s'y retraire & rallier. Ce fait & ordonné furent pionniers emploiez en diligēce à renforcer les bouleuars & les rempars des murailles: auſſi és plus prochains logis d'icelles furent mis force caques pleins de poix, reſines & poudres & pots de cōpoſition de feuz artificielz & autres choſes ſemblables. Auſſi fournirent ilz leurs naus & galeres de toutes prouiſions neceſſaires, les arrengeant du coſté ou la mer battoit le mur de la ville. Les choſes ainſi diſpoſees & ordonnees, ilz ſe mirent en eſtat d'attendre de pied coy leurs ennemis, quand ilz les voudroient venir aſſaillir.

Comme les Mores s'embarquerent & ſinglerent la route de Conſtantinople, & comme à à leur abordee le port leur fut defendu & la gent qui y mourut d'vne part & d'autre.

CHAP. XXV.



AV coumencement du preſent liure conſecutif à la fin du precedēt vous a eſté deduit comme le grād Roy Bulthazar de Ruſſie auoit depeſché douze nains pour heraults vers les Princes de Grece reueſtuz de cottes d'armes: ſi petites & viles perſonnes comme ſortables (diſoit-il) à ceux à qui il les addreſſoit, leſquelz il eſtimoit encore moindres au parangon de ſa grandeur. Et comme ces nains apporterent à Conſtantinople le ſuperbe Cartel de deffy, contenant en ſomme les plus horribles & cruelles menaces de guerre dont euſt eſté memoire: c'eſt à ſçauoir de mettre toute l'Europe, la Grece preallablement: à feu & à ſang cōme iuſte executeur de l'ire de ſes dieux irritez contre les Chreſtiens par la vapeur du ſang de leurs ſugetz eſpandu par eux, criant vengeance, & la fumee de

leurs Mosquees par eux bruslees montee iusques à leur ciel Empiree.

Pour l'exploit de ce deffy Bulthazar assembla vn ost incroyable tant de Rois, que de Califes, Tamurlans (comme dict vous a esté) & que de Rois, sans autres grands potentatz il y en eut cent soixante qui apposerent leurs seaux à ce cartel. Si n'attendirent apres qu'ilz furent tous assemblez, sinõ le temps fauorable pour deployer les voiles au vent, qui leur vint au bout de vingt iours à soufler du rum qui leur estoit propice à ceste nauigatiõ. Soubs lequel ilz s'embarquerẽt en leurs nauz pleines de richesses infinies, & singlerent à huit mille voiles de diuerses manieres la route de Constantinople.

Or leur dura si biẽ le vent frais en pouppe par bonnace que sans fortune leur flotte arriua à la veuë de la grande cité. Alors Phebus entendoit ses blonds cheueux sur la marine quand les premiers se mirent à attendre les derniers, menant tel bruit & tintamarre de toutes sortes d'instrumens & engins que la mer s'en enfloit & esmouuoit. Leur premier bataillon menoit le Soudan de Bulgarie maieur auecques le Roy de Pilapele qui estoit amiral de l'armee. Pas n'estoit à l'heure saison de prendre soulas aux bõs Princes Grecz, ains en bataille rengee marcherent vers la playe, alors qu'en vne infinité de barques les ennemis s'efforçoient à prendre terre, en tirant tant de dardz que de fleches & autre trait les vns sur les autres qu'ilz en obscurcissoiẽt la lumiere du Soleil, & qu'ilz en combatoient à l'vmbre comme d'vne espoisse nue, dont en tõboit vn nombre incroiable de mortz & de naurez d'vn costé & d'autre. Mais à la longue telle multitude des Mores y arriua, qu'il ne fust possible aux Chrestiens de les soustenir ne de les empescher de descendre en terre vray est que les Princes Grecz (la fleur de chaualerie du monde) seruoient de targue à leur gent en faisant teste aux ennemis, dont ilz en abbatirent si grand nombre à leur descente que ce leur fut comme vne leuee ou rempar sur le riuage. Là vous eussiez veu les horribles coups du preux Agesilan, là l'escrime braue du vaillãt Rogel, qui n'attaignoiẽt payen qu'ilz n'occissent ou laissassent malleru. Quãt à Florisel il se fourroit si auant dedans les ennemis que bien il monstroit que peu il redoubtoit la mort, & bien se faisoit redoubter la part ou il addressoit des mescreans, accroissans au contraire la force & hardiesse aux siens, Falisel & Brianges n'en faisoient gueres mois, donnans bõ exemple à leurs cheualiers de les suiure. Brief eux & les autres princes de nom y firent ce iour telles armes que ce n'estoit point chose croiable pouuoir proceder de corps humains, sinon que du grand Dieu Sabaoth ils eussent du ciel vne nouuelle vertu infuse. Ie ne vous feray autre discours par le menu des actes cheualeureux d'Anaxartes, Florarlan & des autres (pour euiter prolixité) fors que par leur ayde & effort soixante mille hõmes furent suffisans à soustenir & remparer la furie & violence ce cinq cens milles Mores combatans (sans y coprendre les pioniers & gastadours qui estoient sans nõbre) Ce voiant le Roy Bultazar & que ia le midy approchoit commanda que l'autre moitié de son armee qui passoit quatre mile nauz allast descendre en vne rade distante du port lieuë & demie, d'ou l'on les fit marcher au grand pas vers Constantinople, & y arriuerent à l'heure que son auantgarde s'en alloit à vau de route, partie aiant ia fait leur retraitte en leurs vaisseaux, partie soustenans encore aucunement l'estour. Adõc par ceste surprise Bultazar charge les Chrestiẽs à dos, aiãs encore leurs autres ennemis de frõt (qui fut vne chose pitoiable de les voir ainsi assaillis d'vn ost tout frais derriere, tellement qu'ilz furent enueloppez au mylieu des deux: à laquelle charge ne peurent les Grecz si bien faire qu'il n'y en de-

en demeuraſt plus de vingt mille en la place & de ſi horrible boucherie ſans les merueilleuſes prouëſſes de ces inuincibles Princes, n'en fuſt pas rechappé vn ſeul corps de Chreſtien, Car ceux qui auoient regaigné leurs barques, apperceuans ce grand ſecours, auoient reprins cueur & eſtoient deſcenduz en terre. Si fut force aux noſtres à la fin ne pouuans plus ſouſtenir ce nombre de gens infiny, de ſoy retraire touſiours faiſans teſte iuſques à la porte de la ville, là ou ilz reprindrent vn peu d'haleine, au moiē du traįct & autres engins de batterie dont on tira des tours & murailles à foiſon ſur les Mores: Or tant y donnerent & receurent de coups noz vaillans cheualiers qu'il ſembloit proprement qu'ilz fuſſent de fer nō de chair & os, ſans onques mōſtrer vn ſeul point de laſcheté ou couardie. Mais ſur tous le Roy Amadis de Gaule, auquel nul de ſa race ne ſe parangonna (au rapport de Galerſis le Croniqueur) en vertu, force ny hardieſſe, ſe voiant preſſé du Roy de Pilapele, lui tira dru & menu tant de coups qu'il l'eſtourdit tout, mais les Mores lui tuerent ſon cheual ſouz lui. Ce que ſentant & qu'il eſtoit preſt à choir prend ſon eſpee à deux mains, dont il dechargea ſur l'armet de ce Roy vn ſi peſant coup qu'il lui pourfendit la teſte en deux parts. Lors ſe trouuāt à pied des abbatuz vn tel monceau deuāt lui que lui ſeruiſt aſſez de bō rempar. Ce pendant les autres Princes ſe retirerent dedans la cité, ſoubs faueur de leur artillerie, las & trauaillez cōme pouuez eſtimer ou quand ilz furent ralliez enſemble, ilz trouuerēt defaillir leur chef ſouuerain le Roy Amadis de Gaule. Alors firent tous bon ſerment que s'il y eſtoit mort, ſa mort leur ſeroit cher vendue & enuoiant à la recerche, leur fut annoncé du hault des murailles, qu'il y auoit encore dehors vn Cheualier qui ſeul faiſoit teſte aux ennemis: lequel incontinent ilz s'aſſeurerēt deuoir eſtre lui tel effort & magnanimité ne pouuant eſtre en nul autre viuant. Parquoy ſans delay tous ces Princes & les plus illuſtres & renommez cheualiers enuiron cinquante en vn oſt ſans autre gent quelconque retournent à la porte de la ville, laquelle ouuerte s'ē vont d'auſſi fiere marche, que ſi du iour ilz n'euſſent combatu r'entrer en la bataille, leurs eſpeès aux poings deſquelles ilz eſclaircirent ſi bien les rengs, qu'ilz vindrēt iuſqu'au lieu ou le bō roy maintenoit encore l'eſtour, auec la faueur (cōme dit a eſté) des corps mortz d'hōmes & beſtes qui le remparoient aucunemēt contre les ennemis, Toutesfois ſi las & mat qu'il n'auoit plꝰ de vigueur au bras pour brandir l'eſpee, Ce que voiant Ageſilan ſe iette du cheual en terre & le ſaiſiſſant entre ſes bras, le met en ſelle auec l'aide & ſupport des autres Princes qui ce pendant eſcrimoient ſur les paiens d'vne terrible maniere, ſans donner coup qui n'en abatit vn mort en la place. Ainſi s'en vont regaigner la porte (d'ou le traict des fortereſſes rechaſſa les Mores) & ce à l'heure de nuict toute cloſe. Si aſſeirent bonne garde ſur les murs, & aux bouleuars & pleins d'aiſe d'auoir recouuré ce grand Roy leur chef, ſans y auoir perdu aucun des principaux cheualiers (combien que maints milliers d'autres) s'en vont au palais imperial: là ou ils furent deſarmez par les mains de leurs treſexcellentes Princeſſes & Dames, & mis bon appareil à leurs playes par myres & chirurgiens fort experts, ſpecialement à celles du Roi Amadis de Gaule, qui eſtoit beaucoup plus nauré que tous, ayant fait plus d'effort, & ſupporté plus de trauail en ceſte bataille que iamais pourroit eſtre croyable d'vn corps mortel. D'autre coſté, les Ruſſiens ſonnerent la retraitte donnāt ordre à tout ce que beſoing leur eſtoit.

Comme

Comme les Rußiens tindrent conseil de liurer l'assault à la ville: & comme elle fust par eux assaillie & par les Grecz deffenduë.

CHAP. XXVI.

LA nuit ayant couuert la terre de ses tenebres les Mores se retirerent de la bataille, auecques fort grande tristesse de la perte qu'ilz y auoient fait de leurs gens, de plus de dix pour vn mesmement de quelques Rois & grands Seigneurs de leur ost. L'endemain Bulthazar commanda que toutes les nauz, galeres, carraques fussent vuidees de gẽs & dechargees en terre & feit asseoir son camp tout à l'entour de la ville, qui en fut circuie & enuironnee entierement, fors le costé de la marine. C'estoit chose espouuentable à veoir ce camp qui s'estendoit plus de trois lieuës de lez, & de voir le nombre incroyable des trefz, tentes & pauillons qui y estoient. Ilz n'oublierent d'y employer leurs pionniers & gastadours infiniz à le fossoyer, remparer & fortifier de bouleuars, bastions & fossez: ce que toutesfois ceste grande multitude ne peust acheuer en moins de troins bons iours. Durant lesquelz on ne vacqua à autre chose qu'à enseuelir les morts & penser les plaies des naurez. Ce fait le Roy Bulthazar comme chef general de l'armee manda tous les grans seigneurs & capitaines de son camp & eux assis en son pauillon Royal chascun selon son degré, leur fit telle harengue.

Harengue du Roy Bulthazar.

Tresmagnanimes Rois, Soudans, Tamurlans, Califes de Saracinesme, qui estes icy assemblez. Ie croy que n'ignoriez pas les fins & intentiõs de nostre venuë en ceste contree, qui sont deux: c'est à sçauoir la premiere & principale pour exaucer le nom de nostre prophete Mahommet: la seconde pour prendre vengeance des Princes Grecz noz ennemis. Car il n'y a nul icy à mon aduis, qui n'ait receu quelque tort, iniure & outrage de ces mastins Chrestiens ou en sa propre personne ou de ses ayeulz, peres ou autres parens ou amis. Parquoy nous conuient proceder de maniere en ce siege, que les puissions chastier selon leurs demerites & nous bien venger de noz offences: surquoy ie vous requier mes freres, mes feaux compagnons de me declarer franchement & loyaument voz opinions.

Tous les Princes paiens defererent le honneur de la responce au Roy de Carçan, comme le plus ancien de la compagnie: lequel leué sur pieds print ainsi la parole.

Response du Roy de Carçan.

Souuerain Seigneur & vous tresvaillans Princes, si vous eussiez plus fait estat de voz plaisirs & voluptez que la gloire & renommee immortelle, vous seriez tous en voz Roialles maisons à vous donner du bon temps, à vous veautrer en delices, pompes & bobans, Mais le poinct d'honneur ou tout hault & noble cueur aspire, vous à fait quitter ces soulas & aises plus sortables à femmes & effeminez pour marcher par ce sentier de vertu rude, pierreux & espineux, en exposant voz vies aux dãgers & trauaux de la guerre, venans ceste part pour les acquerir. Parquoy treshault & trespuissant Seigneur c'est à toy à nous commander, c'est à toy à nous renger & poser en lieu ou nous puissions nostre iuste desir & vengeance executer. Ce dit le Roy de Carçan se rasseit en sa place.

Le Roy de Russie ouy ce propos, les remercia grandement, disant que de si braues & hardis courages, il ne deuoit pas moins esperer. Au moien dequoy ilz arresterent ensemble, de liurer l'assault à la ville,

la ville, puis (disoyent-ils) qu'ils se sont refermez les pailiards & acaſanez ſans plus nous oſer monſtrer viſage ne ſortir en campaigne. Il les nous faut doncques aller trouuer en leurs nids & à beccades les denicher, puis qu'ils n'oſent plus prẽdre leur volu eſſor.

Ainſi fut le conſeil prins & l'aſſaut cõclu au l'endemain. Parquoy chacun d'eux ſe retira en ſa tente pour dõner bon ordre à tout ce que meſtier ſeroit. Les bons Princes Chreſtiens eſtants auertis par leurs eſpions de ceſte deliberation ne furent pas endormis à y pouruoir au cõtraire à tous les moyens de deffenſe neceſſaires en tel cas. Et donnerent la charge de la porte Aguilene au Prince Rogel & de la porte du puis à Ageſilan, departant à chacun cinq mille que Cheualiers que Soldats à qui ils commãderoyent pour la garde d'icelles, non pour ſoy hazarder à faire ſallie ſur les ennemis, conſideré q̃ la perte d'vn ſeul homme leur eſtoit de plus d'importance que de cent hommes aux autres. Si ſe mit chacun par la cité en bon eſtat de toute deuotiõ enuers Dieu inuoquant ſa diuine faueur à leur protection & ſauuegarde. A la diane les rois Payens ſe leuerent & firent ſonner cors bucines, trõpettes & tabours en ſi grãd nombre par tout leur camp (qui eſtoit de ſi grãde eſtenduë) qu'on n'y euſt pas ouy Dieu tonner. Ces Rois ſortirent de leurs tẽtes armez de riches, fortes & reluiſantes armes pour animer leur gent, & la mettre en arroy. Auquel le premier ordre fut, de faire marcher cinq cent Elephans au plus pres de la muraille, tous portans chaſtelets de bois capables chacun de vingt hommes armez ayant de gros arcs en leurs mains. Mais pas ne trouuerent les murs de la ville de garnis de gens, ne de toute munition dequoy bien leur faire. Car les Grecs y eſtoyent auant l'aube du iour bien entalentez de ſe deffendre, & de vendre cher leurs vies. Or commencerent les Ruſſiens par beau ſoleil vne pluye des fleches ſi drue qu'elle lui offuſquoit ſa clarté, combien que lors fort radieuſe ſelon la ſaiſon.

Toutesfois bien leur eſtoit reſpondu de dedans, tellement que ceux de dehors y auoyent du pire, pour la faueur des murs dont le Grecs faiſoyent pauois au traict: & le plus grand dommage qu'ils y pouuoyent receuoir, venoit des chaſtelets qui eſtoyent aſſis ſur le bord du foſſe. Là ou commencerent diligemment les pioniers & gaſtadours à trauailler (qui eſtoiẽt plus de cent mille) auecques leurs pics, houyaux, paeles à remuer terre, puis ietter facines & autres choſes pour remplir le foſſé: & les Chreſtiens cõtre, pour empeſcher qu'ils ne le rempliſſent. Sur quoy y eut vn fier & dur conflit auquel tant de pionniers tomberent mors qu'à peu qu'ils ne le combloyẽt deſia de leurs corps. Mais quelque reſiſtence que les noſtres y fiſſent, à la longue il fut rempli: car ceſte canaille infinie encouragee par leurs Seigneurs là preſens & aſſiſtãs n'y eſpargnoyent leurs vies: tellemẽt qu'ils firent approcher leurs Elefans auecq leurs chaſtelets à l'egal du mur. La furẽt les vns ſi pres des autres qu'ils y combatoyent aux eſpees: & certainement en ceſte premiere furie des Mores la murail le cuida eſtre forcee, & l'euſt eſté ſans le merueilleux effort des bõs Princes Grecs qui auoyent chaſcun mille Soldats d'elite à leur ſuitte pour donner ſecours en tous les endroits ou ils verroyent eſtre beſoin: principalement de Floriſel de Niquee, au quartier duquel s'adreſſa la plus forte charge, & l'autre en celui d'Ageſilã. Leſquels eſtans denuez de gens par le trait des chaſteaux des Elefans qui les chargeoit viuement, donna commodité à mille Mores de gaigner le mur par eſcallade. Ce que voyans ces deux vaillans Princes, ne demandez pas s'ils employerent toute leur puiſſance à l'encõtre qui fut bien telle, que de tous les mille entrez dedans il n'en rechappa vn ſeul

pour en aller porter nouuelles à leur compagnons de dehors:ains furent tous taillez en pieces par Florisel & Agesilan auec l'aide de leurs bons cheualiers. Toutesfois tant des ennemis y arriuoient tāt par eschelles que par le moiē de ces gros animaux, plusieurs y montans & passans par les huissets des chasteaux, q̄ les morts n'estoient pour rien comptez, aussi ne pouuoient pas tous combatre à vn coup ains les premiers rangs seulement, Mais les preux Empereurs Esplandian & Lisuart de Grece, apperceuans celle part la plus grande presse, y firent porter en diligēce force chaudieres de poix & resine bouillantes qu' ils firēt verser sur les Elefans. Lesquels sentans tels espergets trāsperçans leur cuir quelque dur qu'il fust iusques au profond de leur chair viue, se mirēt à faire tels saults & ruades, qu'ils enuoyerent leurs chasteaux au loing & leurs hommes quand & quand, tuant & fraquassant leurs gēs mesmes autāt qu'ils en rencōtroient, de mere rage de la douleur qui les epoingnoit. Ce que voyant leurs Capitaines cōmanderent à r'enforcer l'escalade en tant de lieux qu'ils cuidoient bien que ceux de la ville ne pourroient pas tous en defendre. Toutesfois s'y mettoient ils en grand deuoir, & estoit le combat aspre & cruel des deux costez, & y en tōboit assez des vns & des autres. Mais ce n'estoit bille pareille, d'autāt que la perte (comme dit est) d'vn des assiegez monte plus qu'au centuple des assiegeans. Au mesme temps que la ville estoit ainsi oppressee par terre, la flotte des Russiens, n'assailloit pas moins la Chrestienne: qui se tenoit tousiours en se defendant soubs l'abri des forteresses assises sur le costé de la Marine, dont on tiroit & lançoit aux autres plusieurs choses de grande nuisance. Neantmoins ne demeurerent pas les nostres és simples termes de defense, ains mirent beaucoup des Nauz Moresques en fond & leur ietterent force grenades & autres pots de feu (de leur inuention) appellez Gregeois: dont plus de cēt de leurs vaisseaux furent brulez & bien y en eust eu d'auātage s'ils ne se fussēt auisez de les estaindre & garentir par le moyē de la terriere. Alors estoit le conflit de terre en sa grande force & vigueur, ou noz Princes faisoient merueilles d'armes: & eussent plus desiré d'estre meslez à leurs ennemis par saillie en camp de bataille que d'estre là enserrez: mais il n'y auoit ordre de l'entreprendre contre ceste armee innombrable. Le Roy Bultazar y voyāt le grād carnage qui s'y continuoit des siens, cōmanda qu'on disposast contre le mur des beliers & autres engins de batterie, pour l'abattre & y faire bresche: aussi d'y faire trainer des machines sur rouës qui estoient couuertes de grandes lames & pieces de fer auecques trente mille hommes garniz de gros pics qui soubs la faueur d'icelles machines allerent picquer au mur si terriblement, que nonobstant tout le iect & autre artifice de defence de ceux de dedans (combien que nō sans grand massacre des autres) Les Mores à la fin enfondrerēt & abbatirent vn grād pan de muraille, Dequoy si les princes Grecs furent effroyez, il ne le conuient demander: mais ils en furēt aucunement resiouis de veoïr que le mur bouleuersa sur les machines de fer mesmes, & icelles sur les Russiens qui s'en estoient voulu seruir tellement que la grande ruine tant de la lourde maçonnerie de pierre de taille que de ses pesantes machines acablerent & acrauanterent plus de six mille Mores dans le fossé. Alors le Roy de Caçan fort irrité de ce grand dommage de leurs gens y accourt auecques trente mille hōmes, ausquels ceux de Constantinople en opposerent dix mille tous frais de reserue. La fut l'estour à venir aux mains plus fier & horrible que pardeuant, ou bien fut besoin aux princes Grecz de deploier tout ce qu'ilz sauoient faire, aussi y tuerent ilz en peu d'heu-

d'heure tous ceux qui estoient entrez, & repoulserent viuement ceux qui s'efforçoient d'y entrer, de sorte que les Mores qui pensoient desia crier ville gaignee, furent bien estonnez de ce veoir la arrestez comme d'vn rempart de cueurs indomptables de Cheualiers trop plus fort que ne leur auoit esté le mur si dur & espois. Or estoit le mur comblé de corps iusques à la creste, quand voycy se presenter ce Roy de Caçan (qui estoit Geät) vne grosse massue de fer en sa main, escriant aux Grecz : ça ça cauaille que ie vous depesche à ce coup sans plus temporiser: car c'est faict de vous, & moy seul vous iray battant iusques entre les bras du crucifix, ou ne faillez tantost à vous aller mettre en franchise, si ne l'estimez d'auenture plus seure aux girons de voz dames. Ce sera maintenant que le feu sera, mis au temple de vostre Sophie en satisfaction de noz Mosquees que vous auez ruinées: ça ça (poursuit) chetiues creatures que ie vous chastie presentement de ceste verge, A tant se rue sur les premiers, qu'il rencontre auecques sa massue, dont nul ne rechappa qu'il en peut attaindre, & en auoit assommé plus de douze quand Agesilan qui l'apperceut se lance au deuant des siens, luy ecriant. Fier pautonnier, tes folles ventances n'estonnent pas ceux qui ont eu plusieurs prinses auecques tels grands diables cõme toy, la vertu faux Geant ne se mesure pas à l'aune. Nostre Dieu dont tu te railles, & gaudis est celuy qui depart les victoires à ceux qui en luy se confient. Il n'est pas temps (respond Caçan) de tant harenguer: ce disant il luy cuide decharger vn coup de sa masse, mais Agesilan qui trop la redoute, gauchit au coup (autremẽt c'estoit fait de luy) & luy rameine de son espee, qu'il tenoit à deux mains vn taillant de toute sa force sur l'armet, nonobstant la bonne trẽpe de l'acier espois, le lui pourfendi ttout net, & la teste ensemble en deux pieces. A sa cheute il fit bien aussi grand bruit qu'auoit faict peu auant la ruine d'vne tourelle de la muraille. Ceste mort autant qu'elle osta de cueur aux Mores qui fondoient en luy leur principale confiance, autant en redoubla aux Chrestiens qui ne le craignoient pas sans cause. Toutesfois ses gens se meirent en quelque effort de la venger, mais Agesilan auecques ses Cheualiers leur fit teste, de mode qu'ilz n'y peurent gueres profiter. Et le bon Dieu qui n'oublie les siens au besoin les preserua de la charge nouuelle des Mores, iusques à ce que le Soleil s'absconsa, & la nuict par son obscur vmbrage les cõtraignit à la retraicte. Le Roy Bultazar demeura de cet assault fort mal content d'y auoir si peu gaigné, & blasmoit fort ses capitaines d'y auoir exploitté laschement. De la sepulture des morts il ne tint compte, disant que c'estoit toute canaille qui ne valoit qu'à estre pasture & nourriture des loups & corbeaux qui estoient plus de cent contre vn, sans obtenir vne si facile victoire. Aussi que Caçan le ieune frere du mort (à qui il en auoit continué la courronne, & qui en promettoit belle & brieue vengeance, luy conseilla de les laisser dedans la ville, & les fossez pour y estre matiere de pestilence, ioint que la puissance d'enseuelir les morts attribueroit aux Grecz (les ayant par leur congé & permission) le tiltre de victorieux. Celle nuit, les Russiens ne se soucierent grandement, d'asseoir à l'entour de leur camp bon corps de garde n'y escoutes, ne sentinelles pour la confiance qu'ilz auoient en leur multitude, aussi grande que les Chrestiens l'auoient en la faueur & grace diuine. Les chefs desquelz auant que se desarmer, allerent dõner ordre à faire la nuit mesme reparer & restablir les ruines, & fortifier les lieux les plus foibles. Ce fait, se retirerẽt au palais où ilz furẽt desarmez par les mãis des bõnes prĩcesses (q̃ tout le iour n'auoient bougé de priere & oraison.) Et apres auoir

auoir esté appareillez de leurs playes, se reposerent en leurs lits : fors Rogel de Grece & Agesilan lesquels prindrent la charge des reparations de la breche que ils firent remettre en estat par grande vigilance, faisans apres porter les corps des Chrestiẽs és cimetieres, & ietter au long ceux des Mores.

Comme les Chrestiens donnerent la nuit vne aspre camisade aux Mores, & de l'horri ble carnage qu'ilz y firent.

CHAP. XXVII.

LE iour ensuiuant de l'assaut de Cõstantinople, les Russiens n'entendirent qu'à faire penser les blessez & aucũs à enterrer ceux qu'ils recouurerẽt de leurs parens ou amis occis : comme aussi ceux de la ville firent de leur costé. Mais ce pendant les Princes s'assemblerent en conseil pour deliberer de ce qu'ils auoyent à faire: auquel fut resolu que la nuit prochaine ceux qui pourroyent porter armes s'armeroient: dont se trouua cinquante mille cheuaux de seruice sans la gent de pied. Et qu'ils feroyent vne sallie par trois portes, Cecy accordé ils preparerent tout ce que besoin leur estoit & en bon silence (tous reuestus sur leurs harnois de chemises blanches pour s'entrecognoistre) les capitaines rengez soubs leurs colonnels, Rogel & Brianges issirent par vne des portes auec dix mille cheuaux, par l'autre Florisel, Agesilan, Falanges auec sa chere Alastraxeree auec quinze mille, par la tierce sortirent Amadis de Grece, Anaxartes & don Arlanges d'Espaigne auec autre quinze mille. La nuit estoit demi sombre & propre à telle entreprise : le premier qui donna l'aubade ou resueil aux Mores fut Amadis de Grece y arriuant sans estre senti. Si donna dedans ceux qui estoyent logez de son costé si furieusement qu'il n'y eut celui de sa trouppe qui n'en tuast sa demie douzaine. Moins n'en fist du sien le braue Anaxartes, bien secondé par don Arlanges de son filz, qui ne le voulut iamais perdre de veüe, que malheureux fut celui, qui attendit leurs coups. Mais Amadis sur tous y faisoit vne droicte boucherie. A chef de piece, leur camp s'emeut & les capitaines firent sonner leurs cors & tabours à la Moresque : Au son desquels furent promptement assemblez & reunis plus de quatre cens mille hommes. Lors aperceuans le petit nombre qui tant les auoit espouuentez, faisoyent leur compte à la prime abordee d'en tailler la plus grand part en pieces & mener le reste de captifs & esclaues. A tant les viennent charger auecques cris & hurlemens, quand Rogel & Brianges qui les voient en la meslee viennent du costé de la porte du Dragon auecques tant de trompettes & tabours qu'il sembloit que ce fut vn bien grãd ost. Si les chargea à dos d'vne fort rude rencontre, & leur porta grand dõmage : sans que nul de ses gens se debandast des trouppes. Filisel de Montespin voyant vn Geant qui auoit occis vn Cheualier voulut adresser à lui : mais le paillard lui donna si pensant coup, qu'il demeura tout estourdi. Et sur ce point y arriue Rogel, qui de son branc d'acier esclarcissoit les rangs, en ayant son harnois tout teint du sang de ses ennemis. Lequel voyant Filisel son cousin en ce danger (qu'il aimoit singulierement) lui dit destournez vous beau cousin, & me laissez cheuir de ceste grosse beste. Lors tire quelque estoquade au Geant qui ne porte point, & s'auissant qu'il n'estoit pas saison de perdre là le tems, se leuant sur ses estriers dechargea tel coup sur le haut de l'espaule senestre à decouuert de toute sa puissance qu'il lui trancha tout ce quartier là iusqu'à l'ouuerture du cueur. De la se fourre auecques les autres ou il fit de grandes merueilles d'armes. Toutesfois sur ses entrefaictes, il

arriuoit de nouueau sur eux vn si gros esquadron, qu'ils y eussent esté enclos, sans le bataillon frais de Florisel qui suruint, accompagné d'Agesilan, Anastarax, Falanges & sa loyalle cōpagne qui chargerent les Russiens en flanc. La fut grād le froissis des lances, grand l'abbatis d'hommes & cheuaux, & n'y eust celuy qui ne renuersast le sien par terre, desquels leur gens de pied qui les suiuoyent faisoyent apres l'execution. La sont abatuës tentes & pauillons, & le feu mis au magasin de leur munition. Ainsi les Mores quoy qu' ilz fussent vn nombre de gens incroyable, toutesfois se voyant ainsi assaillis si chaudement par surprise & enuahis de toutes parts ne sauoyent quel conseil prendre tant ils estoyent troublez & esperdus. Ce que bien apperceuant le Roy Bulthazar, se tirant à l'escart fit sonner ses aguafiles, pour rallier sa gent, autant en firent les Grecs qui bō besoin auoyent de retraite & de repos. Lesquels se retirerent en ordonnance de bataille vers la cité, ou quelque esquadron de Mores plus obstiné les voulant poursuiure, à l'approcher des murs leur commença à pleuuoir autre Manne & pl⁹ aigre, que celle que Dieu enuoia aux Iuifs és deserts, qui les fist bien tost retirer. Vray est que ces Princes de Grece cheualereux en reculant, s'auançoyent aucunes-fois à en accrocher tousiours quelqu'vn des plus hardis fols, comme l'asne que la vieille chasse de son iardin d'vn baston, lequel en s'en allant croque neātmoins vn chou de ça vn chou dela, ainsi rentrerent ils en la ville, faisant bien fermer, verrouiller & barrer les portes apres eux, affermant encores icy le compte, que du traict & iect des tours & murailles il y fut massacré plus de mille des aduersaires. Adonc s'en retournent à leur camp auecques leur courte honte du grand dommage qu'ils auoyent receu de plus de quarante mille soldats, iurans & maugreans par fin despit, de ne deloger iamais delà, qu'ils n'eussent premier fait passer tous les Chrestiens au fil de leurs espees, specialement les parens des geans, dont y en estoit demeuré plus de vingt morts estenduz sur la place. Au contraire alloit des Grecs qui n'auoyent perdu en cest estour nul de leurs cheualiers de marque, mais bien d'autres soldats communs enuiron cinq cens seulement de ceux qui se trouuerent à la saillie. Parquoi apres auoir bonne garde assise és portes & sur la muraille ils s'en allerent vn peu reposer sur l'heure que l'aube commençoit desia à poindre, estans receuz de ces excellentes dames en telle aise & amitié q̄ pouuez estimer. Outre ce qu'ilz se cōsoloyent en esperāce du bon & brief secours qui leur deuoit venir des autres potentats de la Chrestienté, & icelui venu liurer aux payens la bataille. Lesquels de leur costé fort malcontens tindrent le iour ensuiuant leur conseil de ce qui seroit bon de faire: auquel ils furent partis en diuerses opinions. Mais le Geant nouueau Roy de Caçan se leua de bout auecques telle remonstrance.

Harengue de Monleon Roy de Caçan.

Grand Monarque & vous autres hauts & puissant Roys, bien sçauez tous les grands outrages que moy & ceux de mon lignage auons par tant de fois receu de ces faux Chrestiens, sans en auoir iamais peu prendre aucune vengeance. Aussi voyez vous la grande perte que nous y souffrons de noz gens en toutes noz batailles & rencontres. Pource ie serois d'aduis de leur enuoyer demander trefues pour quatre iours. Durant lesquelles i'entens auec Mondragon mon cousin deffier deux cheualiers Gregeois s'il s'en trouue de si hardis qui l'osent accepter.

Ce conseil de Mōleon fut approuué du

du Roy Bultazar & de toute l'assistence. Or estoit il lui & son cousin de hauteur si demesuree qu'ils surpassoyent tous les autres Geans de leur camp d'vne grand coudee, & leur testes surmontoyent les plus hauts pauillõs qui y fussent tenduz: & estoit ce Mondragon surnõmé le laid tant il estoit hideux & difforme, aiant en lieu d'ongles des griffes comme vn lion dont quelque fois il dèchiroit & demẽbroit les hommes tous vifs. Adonc Bultazar mãda ses douze Nains, ces braues heraultz de ceste guerre: entre lesquelz fut choisi le plus beau à fine force d'etre laid lequel fut depesché auecques lettre de creance pour obtenir les trefues soubs les seuretez accoustumees. Le nouueau Roy Monleon lui bailla apres son cartel de deffi. Ainsi mettant vn panonceau de taffetas blanc au bout d'vne verge s'en va le Nain bossu vers la ville dont les portes lui furent incontinant ouuertes. Et disant qu'il vouloit parler aux capitaines, il fut conduit au palais, ou il trouua les Princes Grecs se resiouïssans encore tous du bon exploit de la nuict. Si entre le beau herault reuestu de sa cotte des armes royalles de Russie, lequel sans autre honneur ne reuerence leur dit.

Harangue du Nain.

Le grand Roy de Russie Bultazar que noz Dieux sauuent & gardent Empereur de Constantinople & de Trebisonde, & Roy de tous les Royaumes Chrestiens vous mãde par moi qu'il vous veult prolonger voz vies de quatre iours: pource vous veut dõner autant de iours de trefue si vous les acceptez. Pour certitude dequoi lisez la presente. Si prend l'Empereur Esplandian la lettre qu'il veid estre de creance: dont il lui dit: mon bel ami vous pouuez attendre vn peu tandis qu'on delibera vostre respõce. Ce dit on fit sortir le Nain hors de la sale, ou les Princes sans grande controuerse determinerent d'ottroyer les trefues: lors fut rappellé le Nain pour le lui dire. Ce qu'aiãt entendu: il tire de l'escarcelle vne seconde lettre, disant que c'estoit bien vne autre chose à consulter: dont la teneur estoit telle.

Cartel de Monleon le grand & Mondragon le layd.

Le grand Geant Monleon nouueau Roi de Caçan & Mondragon son cousin a tous les capitaines cheualiers de Constantinople mandons que s'il y a quelqu'vn d'eux si hardi & presumtueux d'oser entrer contre nous en combat singulier tãt sur la querelle de noz dieux que des outrages par eux faictz & commis à nostre lignage, ilz nous trouueront demain pres de la porte à la veuë de leur ville & de nostre camp prest à les receuoir soubs les seuretez de la trefue entre le grand Monarque Bultazar & eux accordee.

Le Roy Amadis ce Cartel entendu, lui respondit: Gentil Herault vous direz à vostre maistre, qu'il ne presume pas que ses parolles puissent estonner ceux qui ont suffisante connoissance de ses œuures: & que s'il y viẽt, il trouuera à qui parler. Atant part le Nain bossu, lequel arriué au camp, fit la respõse des trefues, & du deffi: qui donna l'opportunité à tous de refraischir leurs personnes & dõner ordre au surplus.

Comme passa le combat d'entre le Geant Monleon & Agesilan & le Geant Mondragon & Rogel. auec l'issue d'iceluy.

CHAP. XXVIII.

L'Aurore les tenebres dechassees decouuroit les diuerses couleurs des fleurs par la praerie quand chacun quittoit le repos nocturne. D'vn costé les

les Geans Mores, Monleon Roy de Caçan & Mondragon le laid son cousin furent armez de grosses & forces lames de fin acier, puis montez sur deux ieunes elefans fort isnels & legers s'allerent (en compaignie de leurs plus grãds Princes) planter à la veuë de la cité. Là Monleon print vn grand cor de marbre, qu'il estõna si hautement qu'il fust clairement entendu du palais Imperial. Lors approchant pres d'vne des portes, se print à dire : S'il y a aucun cheualier la dedans qui ose saillir pour combatre contre moy Monleon & Mondragon mon cousin, nous sommes icy au camp pour les attẽdre : mais si nul ne s'y presente, ie iure Mahom le me publier par le monde. Or vienne auant celui qui par traison occit le roi Atan mõ frere, pour en prẽdre sur lui quelque petite vengeance. Ceci entẽdu par les Princes Grecs Rogel de Grece & Agesilan de Colcos aussi cousins furent incontinant armez de bonnes & riches armes (combien que nous sans regret de Diane & de Leonide qui les voioyent aller en vn si grand danger.) L'armet diamãtin de l'Empereur Lisuart fut baillé à Agesilan de Colcos, lequel comme vous auez ouy au septieme liure de ceste histoire) outre son pris & richesse, estoit de grande proprieté & vertu: Et à Rogel fut baillé pareillement vn autre non moindre en bonté, que l'Empereur Esplãdian auoit gaigné en la roche de la damoiselle enchanteresse (comme vous a aussi esté recité au cinquieme liure.) Ainsi armez monterent sur deux adroits & puissans destriers, chacun la grosse lance à vn large fer sur la cuisse, & l'escu de fin acier pendu au col : accõpagnez des autres Princes Grecs. Or ne vous fault deguiser que Rogel & Agesilan ne fussent aucunement emerueillez de la corpulence desmesuree de ces deux Geans, combien que chacũ d'eux en eust bien tué d'autres. Car ils n'en auoyent iamais veu de si grands ne si membruz, mesmement qu'estoit Mondragon, qui surpassoit son cousin de plus dvn pied de hault, contre lequel Rogel s'adressa. Mais à leur arriuee les deux Princes s'en vindrent pas à pas vers les Geans, & Agesilan commença à leur dire.

Si vous desirez (Geans) racheter voz vies à bon marché auec vostre grand auantage, nous vous certifions de vous receuoir en amitié moyennant que vous conuertissiez à la foy du Sauueur du mõde Iesus Christ : au refuz dequoi nous vous protestons de laisser en ceste campagne voz charongnes à la pasture des fieres bestes & des oiseaux de proye.

Tu nous en as bien compté en peu d'heure (respond Monleon) mais dy moy par ta vie si tu es iangleur entre les Chrestiens, ou serlatan, ou leur prescheur, & ie te iure par tous mes dieux que pour la grace de ton plaisant babil ie te voudrois plustost faire plaisir que dommahe. Laisson le plaid (dit Agesilan) car ie te vois faire cognoistre presentement quel iangleur ie suis. Adonc tourne bride, & Rogel pareillement pour aller prendre carriere, surquoi tout leur camp leua la huee cuidans qu'ilz s'en fuissent : dequoi les deux braues Princes irritez d'auantage brochent leurs destriers des esperons, & viennent de randon leurs lances en l'arrest rencontrer les deux Geans, lesquelz n'en font pas moins de leur costé sur leurs Elephans. En quoi nul ne faillit d'atteinte. Car Monleon addressa à Agesilan de telle sorte qu'il lui passa le tronçon de sa lance de l'autre part : mais bien lui auint que ce ne fut qu'entre le haubert & le corps, dont il lui defleura la peau seulement. Et lui de son costé faulsa l'escu à iour à Monleon, & lui laissa pareillement vn grand esclat de sa lance dedans sa cuirace sans l'offencer en la chair. Mais bien si lourde fut leur course ꝗ le cheual d'Agesilã y fut tué & l'elefant de son aduersaire



trebucha auec son maistre, & en trebuchant le froissa bien fort contre l'esclat. D'autre costé Rogel & Mondragon menoyent leur conflit, lesquels vuiderent tous deux les arçons, Rogel estant vn peu blessé au droit flanc : gueres ne seiournerent à terre tous quatre sans se releuer & s'aller ioindre, les Geans auec leurs lourdes masses de fer, les deux Princes auec leurs espees flamboyantes: dont ils commencerent vn tres-rude & aspre combat. Auquel les Geans dechargeoiēt tels coups de leurs masses que s'ils en eussent vne fois attaints noz bons cheualiers ne la bonté de leurs harnois ne l'enchantement de leurs heaumes, ne les eussent oncques peu garentir qu'ils ne les enfondrassent auecques les testes en mille pieces. Pourquoi euiter les gentils Princes alloyent demarchans & sautellans à toutes mains de telle legereté, que si se fussent oiseaux, à qui mieux mieux, iettant neantmoins quelques coups de taille & estoc à leurs ennemis la ou ilz voioient les pouuoir mieux offenser. Ceste adresse & promtitude de noz chāpions lassa merueilleusement les Geans n leur faisant par ce moyen tōber tous leurs coups en vain. Dequoi ilz estoyent si desplaisans que l'escume leur en sortoit des bouches de male rage, d'autant qu'ilz faisoient leur compte au commēcement de finir leur combat du premier coup : mais il auoit ia duré pres de deux heures, sans y apperceuoir auantage plus d'vne part que d'autre. A Mondragō ennuioit fort ceste longueur, lequel adresse à Rogel vn coup pour final, qui faict lors contenance feinte de le vouloir attendre: mais en le regardant descendre il se trouue surprins de ne s'en pouuoir destourner, tellement que force lui est d'y parer de son escu (en gaucheant la teste seulement) qui lui fut eparpillé en menues pieces (demeurant le bras si estourqu'il ne le sentoit aucunemēt) & la masse descend sur le genouil du geant, dont elle lui fracasse les os, tellement qu'il est contraint de l'encliner à terre, & elle lui chet des poings de plus grand douleur : ou il escume comme vn verrat reniant ses Dieux à gueule bée. Alors degaigne vn gros coutelas qui pendoit à sa ceinture à dos d'asne ne tranchant que d'vn costé, d'vne paulme & demie d'epesseur: duquel il se prend à escrimer contre

Rogel

Rogel, iettant vne grosse fumee par la visiere & disant, mes dieux ne me seront pas tant contraires que ie ne prenne ceste petite vengeance, tirant vn coup sus Rogel, en parlãt à qui il fut facile de s'en garder, voire en flechissant de donner à deux mains de son espee sur le heaume du geant de toute sa force, mais l'espee vola en deux pieces, ne lui demeura que la poignee és mains. O quelle destresse pensez vo⁹ qu'en sentirẽt les bõs Princes Chrestiens qui les regardoyent, de veoir leur champion sans espee & plus encores les dames mesmement sa Leonide : mais ils se reconfortoyent de ce que le Geant estoit par terre. Si s'auise Rogel en cette necessité de s'aller saisir de la masse de fer, de laquelle il va festoyer Mondragõ de tant de horions qu'il le rendit tout herné & moulu : si n'estoit ce pas assez qui ne faisoit plus parquoy il se hausse sur ses pieds & decharge de la masse sur le geant tel coup qu'il le renuerse sur le dos tout elourde sans plus remuer bras ne iambes. Alors s'approche & lui delace le heaume, & de son propre coutelas luy trenche la grosse hure. Apres tout las & rõpu s'assied sur le corps mesme de Mõdragon. Si regarde le dur conflit d'entre Agesilan son cousin & le Roy Monleon qui ne gaignoyent encores gueres l'vn sur l'autre. Agesilan se gardant par legereté des coups de son aduersaire quasi comme vn espreuier voletant. Dequoy estoit le geant si fasché que plus ne pouuoit, qu'il n'executoit autrement sa volonté. Si lui rue vn coup de sa masse de fer sur l'armet que sans la grande bonté d'icelui & la lasseté du bras mesme de Monleon (pour tant de coups qu'il en auoit tiré à faulx) sans doubte c'estoit faict de lui. Neantmoins ne fut ce coup si vain qu'il n'enuoyast Agesilan tout estourdi par terre. Helas quelle fut alors langoisse de la Roine Sidonie & plus encore de la belle Diane qui estoyent és creneaux regardãt auec les autres Princesses: Diane cheut plus morte que viue au giron de Niquee & Sidonie en celuy de l'Emperiere Leonorine. Adoncques le Geant s'en va vers le bon Prince, & Rogel qui le veoit en tel point le cuidãt mort le va vanger auec le coutelas de son cousin: mais à l'heure Agesilan se releua & se remembrant de l'estat ou il auoit esté, vient affronter son ennemi, escriant à Rogel : Monsieur mon frere, retirez vous & me laissez acheuer mon cõbat contre ce diable. Dequoi Rogel fust grandement esioui le voyant de bout en vie (qu'il auoit pleuré pour mort soubs son armet à chaudes larmes) car ses deux cousins germains ne s'entraimoyent pas moins que deux propres freres, comme il apparoistra par le discours de toutte ceste histoire. Or pour retourner à nostre propos, desirant Agesilan mettre fin à ce dueil qui lui duroit trop longuement va feindre d'attendre de pied quoy le coup de Monleon : mais en le voyant hausser le bras se lance d'vn sault à luy, & le va ioindre de l'espee dont il lui enfonce plus de la moitié dans ce grand corps : puis, auant que lui donner loisir de l'empoigner entre ses bras saulte en arriere, & d'vn trauers lui tranche le cuissot & la cuisse iusques bien auant en l'os. Qui fut cause au geant de s'agenouiller ne se pouuant soustenir sur celle iambe, luy sortant les bouillons de sang tant de la playe du corps que de l'autre. Alors Agesilan se voyant en meilleur moyen d'en auoir la raison, le charge de tous costez, & le gros mastin recourt à son coutelas, pareil à celui de son cousin: duquel il se defend en blasphemant ses dieux en tel langage. O faulx traistres, & qui est-cecy que deux Chrestiens ayent peu faire ce que cent Cheualiers n'eussent osé entreprendre? Ie renie vostre pouuoir ainçois loy & creance sans pouuoir. Ainsi par longue effusion du sang saillant tant des deux premieres playes, que des autres derniers, il tomba à la fin

mort estendu emmi le champ. Lors ne fut paresseux Agesilan de se jetter sur lui, & arrachãt le Heaume, lui trenche la teste. A ce coup se leuent les criz de ioye de ceux de la cité, aussi ioyeux que ceux du camp estoyent tristes & mornes : Et adiouste ici Galersis le croniqueur que sans aucuns Rois Payens droicturiers & preud hommes en leur loy, le faulx Bultazar comme filz & vray hoir de Breon (qui fut plein de toute iniquité & peruersité) vouloit rompre la trefue, & massacrer traistreusement les deux Princes victorieux. Lesquelz furent aussi tost menez hors du camp par les autres Princes Grecz auec maintes trõpettes, & conuoyez par le peuple en grand triomphe au palais. Ou ilz furent promptement desarmez, Rogel de la main de sa Leonide & Agesilan de celle de sa Diane, puis appareillez de leur naurures par bons chirurgiens, qui n'estoyẽt pas si grieues que les meurtrissures furent couchez chacun en vn lit. Mais Rogel s'auisa de faire garder la poignee de son espee (qui auoit esté rompue) pour y adiouster autre fueil le excellente que l'Emperiere Abra luy donna, qui auoit esté au Soudan son frere.

Comme estans les payens fort desplaisans de la mort des deux Geans, ilz enuoyerent en la cité vn deffy de vingt contre vingt, lequel fut accepté: & qui furent les quarante combatans tant d'vne part que d'autre.

CHAPITRE XXIX.

AVtant de ioye & plaisir que les Princes Grecz auoyent à Constãtinople de la victoire de leurs braues champions, autant de dueil & ennui en portoyent les Rois, & potentatz du camp. Lesquelz à ceste cause s'assemblerent en vne lõgue tente à ce destinee, la ou apres plusieurs differentes opiniõs, dont nulle ne plaisoit à Bultazar, comme tout forcené & mal memoratif d'auoir lui mesme esté vaincu par Florisel, sans soy leuer autrement de sa chaire, leur dit de voix effroyante.

Haults & puissans Seigneurs ne vous esbahissez trop, ne laissez espouuenter voz braues courages, de veoir noz ennemiz estre ainsi echappez par deux fois de noz mains. Car souuent les Dieux immortelz permettent les hommes s'eleuer pour leur plus grande ruine. Et nous sommes tant & telz qu'il n'est possible à eux de plus gueres durer contre nous. La fortune aide aux hardis & les couards recule. Quãt à moy ie vous iure par noz grands Dieux Iupin, Apolon, Teruagant de ne vouloir iamais retourner en Russie, ainçois de demeurer en la Grece ou mort ou dominateur d'icelle. Or à ce que ces Gregeois connoissent le peu de compte que nous faisons d'eux, ie suis d'auis de leur ẽuoier vn defi (tãdis q̃ les trefues durẽt) de 20. de nostres cõtre 20. de leurs, afin de les diminuer tousiour d'autãt, mesmemẽt de leurs chefs principaux qui ne falliront de s'y hazarder, lesquelz estans deconfiz, nous aurons marché du reste comme de paille. En laquelle entreprise (comme i'ai esté autheur de la guerre) aussi veux-ie le premier employer ma personne.

Tous les assistans approuuerent vnanimement ce conseil, sinon pour le regard de la maiesté du Roi Bulthazar, luy remonstrans qu'il n'estoit raisonnable d'ainsi auenturer celui de qui tout dependoit : mais il ne fut en leur puissance de l'en distraire pour quelques raisons qu'ilz peussent alleguer, de sorte que contrains furent de le consentir : dont il depescha vn cartel de ceste teneur.

Cartel du Roy de Russie.

Bultazar Roy de Russie, Empereur de Grece

Grece, de Trebisonde, de Rome, Roy de la Gaule, grand Bretaigne & de Rhodes, brief, monarque vniuersel du monde. A vous Princes Constãtinopolitains. Pour mettre à execution l'obligation dont à mon hault sang suis redeuable, de la vengeance que i'ay à prendre sur voz testes par ma tranchante espee, pour les tors & outrages que moy & les miens auons de vous receu par la permission des Dieux du hault ciel (qui maintenant en sont ennuyez ne les voulant plus souffrir, ains vous en faire payer l'vsure.) Ie vous deffie & denonce vn combat mortel à outrance, de vingt de nous contre vingt de vous autres. Lequel si vous osez accepter, ie vous proteste de toute seureté de la part de moy & des miens, quant à l'election des armes, telles que chacun voudra choisir, le camp de bataille, deuant ceste cité: le iour à vostre discretion.

Le cartel escrit fut baillé au Nain mesme porteur du precedent: lequel auecques seureté s'en alla à la ville, & conduit au grand palais y ietta sa veuë de toutes parts, puis le presenta sans le baiser & sans autre reuerẽce, à l'Empereur Esplandian. L'Empereur brisant le seel la leut si hault que chacun l'entendit, & apres cõmanda au Nain de soy retirer. Lors ilz en tindrent le conseil, auquel le deffi fut accepté & la charge de faire la response, adressee à l'Empereur Amadis de Grece, qui la fist de ceste forme.

Response de l'Empereur Amadis de Grece au Cartel.

Amadis de Grece Prince des deux Empires de Gaule & de la grand Bretaigne, &c. Au nom des Princes Constantinopolitains: A toy Bultazar Roy de Russie simplement.

Nous te faisons response à la clause de ton cartel, contenant que nous t'auons faict tort & outrage à toy & aux tiens, que nous ne t'en auont oncques pourchassé, ains soustenu seulement tes assaux iniustes & iniques contre noz Princes ou Princesses Chrestiẽnes, en te chastiãt sur les termes de nostre deffense de ta temerité, peruersité, & outrecuidance: vices & crimes qui te sont heretaires descendans en toy de droicte ligne de ce faulx Roy Breon ton pere. Quant aux menaces que tu nous fais tant de tes dieux (qui sont vrais diables) que des chefs principaux de ton armee, nous te respondons, que bien sauons qu'ilz sont ennuyez de nous, comme aussi nostre Souuerain Dieu du ciel l'est de toy & des tiens, t'ayant icy amené ce coup, pour y receuoir le dernier guerdon de tous tes demerites. Quant à ta personne & des Seigneurs tes alliez ou vassaux, Florisel mon filz t'y respondra auec son espee laquelle tu doibs bien sauoir à tes despens comme elle trenche, & ses compaignons d'armes aux tiens. Parquoi n'y eschet plus de langage, sinon d'accepter le deffi. Du camp & des armes nous sommes d'accord auecques toy: le iour, puis que tu le remets à nous soit demain au matin: les seuretez nous te promettons de tous les nostres, hors-mis les vingt combatans.

La response du cartel escrite fut baillee au Nain, lequel deslogea incontinẽt pour la rapporter au Roy de Russie son maistre, qui bien cuida forcener des paroles qu'il y trouua à son vitupere: mais que l'endemain il en feroit bon chastiement. Adonc se mit à elire les vingt qui le deuoyent accompagner en ceste bataille, entre tous ceux qui s'y presenterent qui fureut ceux cy.

Le Roy Bultazar de Russie, le Soudan de Bulgarie qui estoit geant, nommé Armont, le Roy de Cord trespuissant cheualier, le Roy de Pilapele aussi Geant nommé Librand & deux siens cousins

de non moindre ſtature, le fort Roy de Mor Moranteon, le Roy de Taldas. Pareillemẽt furent de la retenue deux couſins du Roy de Bulgarie mineur, Geans veluz, voire ſi fortz que ſouuent on leur en auoit veu demembrer entre leurs mains, les ours, lyons, tygres, dont leur contree abonde: auſſi en fut le roi de Paroſit Geant, auecq deux ſiens couſins moult fiers, de meſme taille le Roy de Roſie, les deux Califes de Noy, & de Moſquinter roides cheualiers auec ſept horribles Geans de leurs pais, qui ſembloyent eſtre de hautes tours.

Ces vingt perſonnages ainſi eleuz, ſe meirent à penſer ſe iour de tout l'appareil qui leur eſtoit neceſſaire tant d'armes que de cheuaux & autres choſes, ne penſant iamais veoir aſſez toſt la matinee prochaine pour attacher leurs ennemis. Leſquelz de leur coſté entendoyent ſemblablement à l'elite de leurs vingt champions, qu'ilz remeirent totalemẽt au iugement du Roy Amadis. Lequel apres vne brieue remonſtance, que ceux qu'il n'y comprendroit n'euſſent à en prendre aucun mal-contentement, au moyen qu'il y reſteroit encorez aſſez ou les employer, il nomma doncques les Princes & Cheualiers qui s'enſuiuent.

Le premier nommé fut l'Empereur Eſplandian, apres lui les Empereurs Liſuarr & Amadis de Grece, le Prince Floriſel de Niquee, lequel depuis le deces de ſa chere Helene porta touſiours ſes armes noires en ſigne dedueil. Apres lui, le fort Roy Anaxartes & don Arlanges d'Eſpaigne ſon filz, Falanges d'Aſtre auec ſa chere Alaſtraxeree qui ne l'abandonnoit iamais nomplus, au camp mortel qu'au lict nuptial. Apres eux Anaſtarax Soudan de Niquee, Filiſel de Monteſpin Floreſtan de Rome, Brianges de Beocie: l'excellent Prince Ageſilan nonobſtant que ſes playes ne fuſſent encore totalement reconſolidees, ne voulut pas pour cela eſtre excluz de ce nombre d'honneur, quelque priere que lui en fiſt le roi Amadis & les autres Princes pour l'en demouuoir: duquel fut auſſi Galdes roi de Rhodes, Florarlan de Thrace, Artaxerxes filz du Roi Gradamart, qui fut biẽ l'vn des meilleurs cheualiers de ſon tems Tous leſquelz veillerent vne partie de la nuict en la chapelle imperiale ſe mettans en bon eſtat de vrais Chreſtiens pour commencer par ce moyen d'armer leurs ames de bonnes armes deffenſiues.

Comme paſſa la cruelle & furieuſe bataille des vingt champions paiens cõtre les vingt Chreſtiens: & auſquels demeura la victoire.

CHAP. XXX.

Apres que les bons Princes de Conſtantinople ſe furent ainſi garniz des ſainctes armes deffenſiues enuers Dieu, ilz munirent leurs corps auſſi des autres qui propres y eſtoyent par les mains de leurs belles dames, puis accompagnez des autres Princes & grands Seigneurs (qui portoyent leurs lances, armetz & eſcuz) s'allerent rendre au lieu ordonné pour le camp, à la veuë comme dit eſt, de la cité, & n'y furent oubliez les rois d'armes, heraultz, pourſuiuans en ce noble arroi, ne les tabours trompettes & clairons, qui aduertirent leurs aduerſaires de leur y trouuer. Les Princeſſes & grandes Dames ne faillirẽt pas auſſi à ſe rendre en vne tour du portail pour veoir la bataille & fut donnee la charge de la ſeureté du camp au Duc d'Alafont, comme l'vn des iuges auec deux mille cheuaux: & autãt en eut de leur part vn de leurs grands Signeurs Mores comme iuge. Or eſtans les vingt champions mis dedans le camp (auecques toutes les ceremonies & ſolennitez accouſtumees) y arriuerent les vingt payens auecques grand pompe & fanfare de diuers inſtrumens de leur pais, deſquelz

quelz les dix & ſept eſtoyent tous geans d'incroyable grandeur & les trois autres les plus fortz & puiſſans cheualiers de toute leur armee. Ces Geans n'eſtoyent pas montez ſur des cheuaux, pour leur peſanteur que nul cheual n'eut peu ſupporter, ains ſur autres plus gros animaux qu'ilz auoyent dreſſez & façonnez à la guerre. Les iuges donc les ayant mis dedans le camp (qui eſtoit pour barriere circui de groſſes chaines de fer attachées à quatre poteaux plantez és quatre coings) ilz departirent le ſoleil, & ainſi qu'ilz eſtoyent ia rengez tous de front les vns vis à vis des autres, le roi Amadis lequel (nonobſtāt qu'il ne ſe ſentiſt encores pas du tout affermi des playes de la premiere iournee, en voulut eſtre, y voyant de leur coſté le chef principal de leur oſt Bultazar) ſe print à leur demander s'ilz vouloyēt que les iouſtes ſe feiſſent des vns apres les autres, afin d'eſtre mieux veués & iugees, puis que la meſlee ſe feroit de tous enſemble? Eſtāt ainſi par eux acordé: voici s'auāçer le premier ſur les rengs le gean Baſtron Soudan de Bulgarie, auquel adreſſa le roi Amadis, ayant beaucoup plus d'egard à l'auantage des ſiens, d'y ſouſtenir l'effort de ce grand diable, qu'à l'honneur de s'apparier au roi de Ruſſie, pour en emporter en cas de victoire les deſpouilles que les anciens appellerent opimes. Or s'en viennent donques le geant Baſtron & luy l'vn contre l'autre les lances baiſſees de telle furie & randon qu'elles ne volerent ſeulement en eſc'atz : mais le Roy de Bulgarie de la roideur du choc fut porté par terre nauré mortellement, & au Roi Amadis par la force de l'enorme monture de ſon ennemis, le poitrail, ſangles & crouppiere de ſon cheual furent rompues, dont lui conuient auſſi tomber bien que de bout auecques la ſelle. Ce faict il ſe tira à quartier. Lors deſlogé l'Empereur Eſplandian d'vn coſté & le fort Roi de Lande de l'autre, leſquelz au milieu de leur carriere ſe rencontrerent de droit fil ſi rudement que l'Empereur ſentit ſeulement le fer de l'autre en ſa chair viue, mais il lui fit paroiſtre le tronçō de ſa lance de l'autre part de ſon corps (au grād deſplaiſir des ſpectateurs de leur camp) & ce faict, il ſe tira à part incontinant ſe preſente de leur coſté Ditrand le fort geant (qui eſtoit Roi de Pilapele) contre lequel courut l'Empereur Liſuart, qui au milieu de leur carriere lui addreſſa ſi iuſtement au pis qu'il lui fit faire le ſault en la place, parfaiſant brauement ſa pointe, puis ſe retira. Apres ſe meit ſur les rengs le fort Roi de Morarie contre lequel brocha l'Empereur Amadis de Grece en fierté de lion, tellement qu'à la rencontre il fauſa l'eſcu du payen & ſa lance demeura dedans ſon corps de cuirace, qui eſtoit bon & fort, & l'Empereur paſſa outre en cheualier fort adroit, puis ſe tira à coſté. Voici venir apres vn terrible gean neueu du Roi de Pilapele, auquel s'oppoſa Rogel de Grece, qui l'attaignit de ſa lance droit à la veuë de l'armet, qu'il lui tranſperça à iour, tellement qu'il tomba roide mort en la place & Rogel vuida les arçons pareillement tout elourdé : mais ſans autre bleſſure qui ſe retira. Alors vint vn autre geant ſon couſin biē deliberé d'en faire ſur le champ reparer l'offenſe à celui qui ſe preſenteroit : qui fut le Prince Ageſilan, lequel lui fit bien cōnoiſtre que trop remaint de ce que fol penſe: car il le choqua ſi viuemēt q̄ le fer de ſa lance lui rompit haubert & maille & lui entra plus de deux doigtz (gliſſant ſur l'eſcu) au coſté, dont il bondit ſur le ſable, & moins n'en fit Ageſilan par l'impuiſſance de ſon cheual ne pouuant ſouſtenir ſi grand fais. Le Roi de Taldas lui ſucceda contre le fort Anaxartes, leſquelz rompirent l'vn ſur l'autre & de la roideur de leurs coups s'entre deſarçonnerent. Mais pour le vous faire court : tous les autres coururent ſemblablement, qui tous briſerent

ſerent leurs bois ſans que nul par la rudeſſe des coups demeuraſt en ſelle: toutesfois ſans playe mortelle, ſinõ des trois qui auoyent eſté accouplez au Roy Amadis, Eſplandian & Rogel. Or s'en vont maintenant meſler tous à pied en fiere bataille : car ceux des Chreſtiens à qui les cheuaux eſtoyent demeurez ſains & entiers, ne s'en voulurent ſeruir ſuyuanr la couſtume des cheualiers de la grand Bretaigne & de tous ceux du lignage de Amadis, qui ne combatoyent iamais auecques auantage. Ainſi s'en viennent affronter les vns aux autres de telle furie & aſpreté, qu'à leur chamailliz il ſembloit que ce fut vne iuſte armee, ou quelque millier de boſcherons en vn bois, les eſtincelles ſortoyẽt dru & menu de leurs harnois, des mailles deſquelz & pieces des eſcuz la terre eſtoit ſemee, qui fuſt bien toſt teinte & rougie de leur ſang.

Les payens meſmement leurs Geans dõnoyent horribles coups de leurs maſſes grands coutelas & cimetterres, leſquelz bõ beſoin eſtoit aux gẽtilz Princes Grecs d'euiter ſouuent par dexterité & viſteſſe ſinon brief euſt eſté l'eſtour, s'ilz ne leur euſſent fait perdre en vain la pluſpart de leurs coups. Et ainſi combatirent furieuſement pres de deux heures ſans qu'on peuſt connoiſtre auſquelz la fortune ſeroit plus fauorable : quand l'Empereur Amadis de Grece qui en auoit contre le fort Roi de Morarie lui tire vn eſtoc ſoubs l'aecelle ainſi qu'il haulſoit le bras pour le ferir, auquel la bonté de la cuiracе ne peuſt reſiſter qu'il ne lui miſt trois poulſes de l'eſpee dãs le corps, mais ce roi lui decharge ſa maſſe ſur la creſte de ſon armet, que ſans doute il lui euſt enfoncé en la teſte ſans la debilité que le coup de l'Empereur lui cauſa au bras: toutefois il en chãcela & mit vn genouil en terre. Le cõbat dura encore entr'eux vn eſpace, Amadis aiãt taillé l'eſcu de ſon aduerſaire en tant de pieces, que le reſte lui ſeruoit peu, tellement qu'il le ietta au loing pour prendre ſa maſſe à deux mains. Le gentil Prince depuis la faulte de l'eſcu eut plus de moyẽ de le ferir ſouuent au vif: mais il ne lui en preſtoit gueres, que l'autre ne lui rendiſt ſon change meſmement d'vn coup qu'il lui dõna de la maſſe à deux mains, que nonobſtãt la foibleſſe du bras droit, lui fit encliner le chef preſque à donner du nez en terre. Or à beau ieu beau retour, Amadis luy tirant de rechef vn eſtoc addreſſa de bon heur à l'ouuerture meſme qui lui auoit ia faicte ſoubs l'eſelle, tellement que l'eſpee ne trouuãt nul obſtacle y entra biẽ demie: dont le Payen cheut à la renuerſe tout de ſon long. Dequoi l'Empereur rendant graces à Dieu, iette l'œil ſur l'eſtour, ou il choiſit Galdes le roi de Rhodes, qu'vn Geant d'vn coup de cimetterre eſtendit en la place: & de là marchoit vers le Roi Amadis pour lui donner ſur la teſte. Si y ſaulte l'Empereur legerement au deuant & parant de ſon eſcu au coup (q en fut tout de briſé) il lui fourre l'eſpee en l'aine à l'endroit ou le cuiſſot aboutiſſoit, iuſques aux gardes: dõt le geã tomba ſur lui qui le cuida bien acrauanter. Alors le Roy Amadis de Gaule auoit prou d'affaires auecq vn des plus grands, & puiſſans Geans, parce que pour ſa haulteur il ne le pouuoit attaindre plus hault que le pis, & l'autre auoit l'auantage ſur lui à ramener ſes coups en bas. Si eſt ce que par ſon adreſſe, luy faiſant perdre vne partie de ſon eſcrime en l'air, & le chatouillant ſouuent au vif par la ſienne, il en eut à chef de piece la raiſon, par l'abondance du ſang qui luy ſortit des groſſes veines couppees: Dont alla prõptement au ſecours des plus chargez, leſquelz par ſon aide reduirent bien toſt le nombre de leurs ennemis à huict, tous les autres eſtans morts ou giſans preſts à expirer, ſans qu'il y euſt du coſté des Chreſtiens autres que les cheualiers occiz, combien que tous, non denommez naurez. Dequoy s'apperceuant le

Roy

Roy Bultazar qui estoit accouplé auec la vaillante Alastraxeree, se print tellement à effrayer, que l'espee lui tournoit au poing & n'auoit quasi plus le sens de parer aux coups de la roine: laquelle par ce moyen eut à la fin bon marché de son corps, qui par lasseté & effusion de sang tomba bien tost à ses pieds. Lequel n'estimant autre que mort, le laissa là, & iette l'œil par tout pour choisir son cher Falanges d'Astre qu'elle aperceut sur vn Gean estendu en la place, auquel il decramponoit le cabacet pour lui oster la teste. Le surplus de noz Princes & cheualiers animez du bon exemple de leurs compagnons, se voyans si petit nombre d'ennemis tant durer deuant eux, reprindrent cueur & les allerent charger impetueusement (ia demi decōfits par la perte des leurs) dont n'y eurent pas grand peine à en depescher les païs: cōme ilz firent sans enprēdre vn seul à merci, ensuiuant le vieil dicton, plus de morts moins d'ennemis. Ainsi se rallient tous ces vaillans cōbatans & remettans leurs espees auāt essuiees du sang és fourreaux, apres vn peu d'aleine prinse, s'en vont ensemble aux Iuges demander s'ilz s'estoyent acquittez de leur deuoir. Aquoi le Prince More respondit que trop, ayant suffi la victoire sans telle occision, car il ne cōuiēt enquerir, s'il en auoit le cueur trāsi, cōme tout leur ost entierement duquel on oyoit leuer telle rumeur de criz, & huees douloreuses & plaintes qu'il sembloit que le camp deust fondre. D'autre costé, au retour des Princes Grecz victorieux, ne fault demander quelles voix de ioye retētissoiēt sur les portes & murailles de la ville, ne quelle aise sentoyēt les belles Princesses, qui estoyent és creneaux de veoir ainsi retourner à honneur leurs mariz & amiz d'vne si perilleuse bataille, combien que non du tout sans aucuns foursauts amoureux procedans de la crainte de leurs playes & blessures. Or rentrent les vaillans cheualiers en la cité pleine de liesse, auecques son de plusieurs instrumēs deuant euz: & furent suiuiz du peuple iusques au temple saincte Sophie ou fut sonné le *Te Deum*, hymne de l'action de graces pour la victoire, de là s'en allerent au grand palais dont chacū se departit pour se retirer en son logis, à se refraichir & faire visiter ses playes. Desquelles le grand Dieu preserua les bons champions de sa querelle, si bien qu'il n'y en eut par sa grace aucune mortelle. Mais quand à Rogel, estant Leonide presente à la visitation des siennes, qui lui demandoit comme il se sentoit, il lui respondit : Madame ie ne sens à present (Dieu merci) playe sur moy dangereuse, si à celle qui est de vostre main, vous daigniez aussi vous mesme appliquer la medecine que deuez à mon merite, cōme du scorpion sort la piqueure & le remede ensemble. Aquoi (elle respondit en le desarmant) c'est bien la raison Monsieur que ie sois tenue à la guarison de celle que ie vous puis auoir liuree, & de ceste heure m'y condamne, protestant que nul ne iouira de ce qui le auroit peu causer qu'vn Rogel, moyennant qu'il en differe le appareil à celui du mariage, pour n'en liurer vne pl⁹grieue à mon hōneur par ardeur precipitee. A ceste parolle il lui saisit la main qu'elle auoit sur son espaule comme elle le desarmoit (qu'il baisā, sans que personne en veist rien que le Roy Amadis qui plus pres d'eux estoit. Et de la print fantasie de faire ce que vous entendrez cy apres, lui repliquant seulement: Ma chere amie se n'estoit ceste esperance qui soustient ma vie, comme le Fenix ie me consumerois en mon propre feu. De ces Princes, les vns furēt couchez en leurs litz à cause de leurs playes qui requeroyent le repos, les autres en qui elle estoiēt plus legeres n'en daignerēt aliter: c'est assauoir le Roi Amadis, les Empereurs Esplādian, Lisuart & Amadis de Grece, le Prince Rogel, & la Royne Alastraxeree: demenans

nans telle ioye en leur cueur pour ceste victoire, comme s'ilz neussent plus esté assiegez. En laquelle nous les laisserons pour reuenir aux payens, qui tristes & desolez (comme est aisé à croire) si tost qu'ilz veirent les Princes yssuz hors du camp de la bataille, ilz y vindrent pour emporter les corps de leurs geans & autres grandz Seigneurs pour leur donner sepulture. Mais quand ilz s'adresserẽt au Roi de Russie, & qu'ilz lui eurent osté le heaume si tost qu'il eut prins l'air, il reprint ses espritz & retourna en soi. Toutesfois quand il veid la place ainsi couuerte des cors de ses geãs & cheualiers, le cueur de mere angoisse lui faillit de re chef ioint le defalut du sang qu'il auoit perdu: dont le falut porter en son pauillon & secourit en diligence. Des autres rois le corps furẽt enbaumez & enuoiez en leurs païs, en demeurant le camp en tresgrande tristesse, comme de perte de tel nombre de personages de marque & signalez: cõbien qu'il leur en restast encore tant d'autres que peu en sentoyent de faute. A tant cesserẽt leur dueil, pour n'en augmẽter d'autant la ioye des Chrestiens en la cité.

Du conseil que tindreut les Rois Mores, par lequel ilz iurerent tous le siege & beurent le sang humain en confirmation de l'entreprise.

CHAP. XXXI.

LA tristesse des Payens estoit bien fort grande pour la perte de tant de leurs Geans & bons cheualiers en ceste bataille: mais ilz furent quelque peu reconfortez de la vie du roi Bultazar chef general de l'armee. Si iuroyẽt & protestoyẽt entre eux d'y mourir to9 ou d'emporter la ville: & d'y faire passer tous leurs ennemis au fil de l'espee. Sur ces entrefaittes les nouuelles leur viennent de deux grosses armees qui leur arriuoyent de secours, dont l'vne estoit du Roy de Tartarie auec quarante mille hommes, l'autre du Roy de Cora auecq vingt mille. Mais vo9 auez à sçauoir que les Tartares excedoyent la taille commune des hommes, & estoient fort bons archers, & si auoyent entr'eux cinquante fortz & fiers geans, specialemẽt deux dont l'vn estoit nommé Bracin le grand & l'autre bracaf le hideux. Ces deux rois furent bien receuz par Bultazar, qui cõmençoit à se porter vn peu mieux de sa personne, combien que tousiours affligé en son ame de despit & courroux de la deffaite des siens, & plus encore de la sienne, qu'il eut certainement portee plus patiemment s'il eust bien sceu que c'eust esté de la main de l'excellente Roine Alastraxeree. Or receut il grand plaisir de la venuë de ces cinquante geans mesmement quand ces deux se vanterent à luy, de laisser reposer son ost, d'autant qu'ilz se tenoyent suffisans auecques leurs compagnõs seulz à deffaire & ruiner les Chrestiens. Car à la verité, ilz surmontoyẽt eux deux de haulteur les creneaux des murs de la ville. Or iusques à ce que le dernier iour des trefues fut expiré, on n'entendoit à rien au camp, à cause de l'indisposition du Roy de Russie. Lequel reuenu à quelque degré de conualescence, manda tous les potentatz & colonelz de son ost à soy rendre en la tente du conseil. En laquelle estans assemblez & assiz chascun selon son estat, Bultazar se leua debout, puis rassiz, leur commença à dire:

Harangue du Roy Bulthazar.

Si les Dieux immortelz nobles & vaillans Princes & Barons nous ont donné sens & vie, nous deuonsestimer que c'est à fin de leur sacrifier en ce ou la gloire & renommee soit augmentee nompas diminuee. A quoy nous qu'ilz ont constituez és grandz estatz de principauté sommes plus obligez comme exemplaires



res, que ceux de basse & vile condition: ayant mesmement à maintenir l'hõneur que noz ancestres nous ont desia acquis & comme laissé par succession, pour ne forligner & dementir nostre illustre race. Cecy vous veux-ie ramenteuoir Princes & cheualiers heroiques pour l'occasion qui nous est apprestee à la vengeance de ces mastins Chrestiens, en exigeãt la satisfaction à ceste lignee d'Amadis & reparation de toutes les iniures & offenses qu'ilz ont commises & commettent iournellement cõtre nous & les nostres: sinon, que nous y deuons payer le pris de noz vies à la renommee, en deffault de force & puissance.

Ce dit, le Roy de Russie se teut & le Roy de Tartarie nouuellement arriué, se leuant de son siege print la parole.

Harangue du Roy Tartarie.

Le propos que nous venez de tenir Roy souuerain, est certainement plein de toute bonté & raison : à l'execution, duquel outre la droicture commune de iustice tendant à punition des malfaitteurs, ie me sens particulierement redeuable, d'autant que i'ay perdu en ce chãp mesme deuant ceste cité de Constantinople mon propre pere Roy auant moy de Tartarie, quand le Roy Armat de Perse la vint assieger, comme nous faisons à present. Et y demeurerent pareillement plusieurs autres grans Seigneurs de mõ lignage aussi bien que du vostre. Pour la vengeance desquelz nous sommes icy transportez auecques toutes noz forces & ne faisans moindre armee que celle qu'autresfois le grãd Xerxes amena semblablement en la Grece qui tarissoit les grandes riuieres, & auecques aussi iuste cause de guerre que les Gregeois au contraire eurẽt iadis à assieger en Asie Troie la grande. Quãt à moy, ie iure & fais veu és presences de voz maiestez de mourir icy ainçois que ie ne voye ceste superbe cité mise à sac & tous ses edefices sublimes rasez rez pied rez terre.

Ce dit, il se rasseid en son siege: & tous les autres Rois & Barõs assistens approuuerent vnanimement la conclusion des deux harangues: & pour plus l'authortiser & confermer, le Roi Bultazar fit tirer du sang de quelques cheualiers captifz en bonne quantité qu'il fit verser dedãs de grands hanaps & coupes d'or massif (à l'exemple de Catilina en sa coniuration contre Romme.) Si en beut lui mesme le premier, & fit porter à tous par ordre selon leurs dignitez, remonstrant que c'estoit pour vne commune vnion

& acord indissoluble. Or depuis c'est horrible bruuage les diables les inspirerent & animerent tellement à la ruine & destruction de la Chrestienté, qu'ilz leur y firent sans delay, iour & nuit employer corps & ame tripes & boiaux cõme vous verrez cy apres. Pour à quoy paruenir, ils ordonnerent que tout leur ost fust departi en six bataillons, qui furent chacun de cent mille hommes (sans les pionniers & gastadours, dont on ne tient le compte) tant estoit leur armee accreuë par le renfort furuenu. Ainsi que la ville seroit à ce coup assaillie en six endroits: & que cinq cens Elephãs garniz de leurs chasteletz seroyent aussi disposez au circuit de la muraille, à fin que ce pendant que les pionniers la sapperoyẽt de leurs pics, on ne leur peust rien ietter ne darder d'enhaut au moyen du trait des chastelets. Pareillement que les Elephans ne fussent rẽgez si pres du mur que les pois huilles bouillãtes & autres telles choses iettees par ceux de dedans les peussent endommager comme au premier assaut. Ceci accordé & resolu, ainsi qu'ilz étoiẽt pour sortir de la tente du conseil, voicy arriuer les nouuelles d'vne grãde armee qui venoit en leur faueur : c'est assauoir de la tresbelle Amazone Pẽthasilee, roine des monts sur monts de l'Inde, auecques tous les païs que la grande riuiere Ganges arrouse de ses sept bras & autres royaumes limitrophes. Penthasilee n'auoit encore alors passé l'aage de douze ans, estans douee & acomplie de tous les traits de parfaite beauté, tant qu'elle n'eut sa pareille au monde, sinon la Fortunie sans pair. Auecq elle venoit la roine Calpẽdre sa mere, qui estoit merueilleusement adroicte aux armes : & l'accõpagnoyẽt sept fort belles Roines ses subiettes auecques quarante mille femmes guerrieres toutes en harnois dorez (car leur prouince abõde fort en mine d'or.) Les Rois payens receurent grand plaisir de sa venuë, pour le bon secours que ce leur estoit de ces Amazones bien duittes aux armes & roides au combat, mesmement qu'ilz les sauoyent estre capitales ennemies de la roine Calafie & de Pintiquinestre: desquelles ceste histoire à fait cy deuant mention & fera encores. Or vont les Princes Barons de l'ost montez sur leurs coursiers bien caparaçonnez, au deuant d'elles, les receuant en toute magnificence deuë à leur grandeur puis les conduirent vers le pauillon roial de Bultazar, qu'ils rencontrerent à vn traict d'arc d'icellui, les allant bienuienner & recueillir. Si leur fit promptement assigner leur quartier, ainsi qu'elles desiroyent, loing de tous les esquadrons des hommes, pour y estre dressees leurs tentes : ce pendant qu'il les mena descendre és siennes pour se refraichir : c'est assauoir Calpendre, Penthasilee & les sept belles Roines : Lesquelles descendirent de leurs Licornes, & autres montures estranges, toutesfois propres à la guerre. Bultazar, nonobstant toute sa fureur bellique fut à l'instant raui de la grace & beauté extreme de Penthasilee, & plus encore depuis, de la sagesse & discretion qu'il conneut en son parler, comme fust apres tout le monde de sa force & vaillance quand elle fust paruenuë à vn peu plus grand aage. Car combien que desia lors elle alloit armee (d'armes si riches & precieuses garnies de perles & pierreries qu'on ne les sauoit estimer) si estce qu'elle ne cõbatoit pas encore, ains Calpendre sa mere qui estoit chef general de leur armee, mais quand elle fut en aage plus fort, elle ne redouta cheualier quelconque fors le Prince Sylues sans pair, iusqu'à ce que les deux lumieres de vertu & beauté apparurent au monde. Dequoy nous tairons à present pour parler de l'entreprise des Mores.

Du second horrible & incroyable assault qui fut liuré par les Rusfiens à la ville de Constantinople: & de la bonne resistence de ceux de dedans au moyen des merueilles d'armes de leurs Princes.

CHAP. XXXII.

LE Roy Bultazar apres l'honnorable reception de la belle Roine Pēthasilee, commanda estre faict le cry à son de trompe par le camp, de l'assault à liurer l'endemain à la ville, à la diane. A laquelle le grand paintre sur la venuë du prochain soleil, couloura les nuës matinales du vermillon de son pinceau. Ce que les Payens, s'apprestans à l'heure au combat, iugerēt estre presage de la grand'effusion de sang estre toute preste à arriuer par leurs mains. Leur ost fut departi en six bataillons (comme au parauāt auoit esté deliberé) & auecques le son d'vne infinité d'instrumēs, ilz s'allerent planter sur le bord du fossé de la ville. Lequel depuis le premier assault auoit esté vuidé pendant les tresues. Et lors commencerent les pionniers & gastadours à le vouloir remplir & les cheualiers de dedans à les empescher de ce faire, la commēça le trait à plouuoir des deux costez si dru & menu que les fleches mesmes s'entrebrisoient en l'air: en quoy le plus grand deuoir fut des femmes Indiennes de Penthasilee, qui s'y monstrerent plus promptes à ce mestier que to⁹ autres archers qu'on eut iamais veu. En ceste maniere estoit la ville assaillie en six endroits en tregrieue souffrāce des bōs Princes Grecs, ausquelz il ne tenoit alors de reposer, bien entalentez en tout euenement de faire comparer bien cheremēt la victoire aux Mores aux pris de leur sang. Si se departirent trois à trois d'eux en chacun quartier de la muraille pour y secourir & encourager leurs gēs. Mais le quartier plus pressé d'ennemis fut celui dont auoit le roi Amadis prins la charge, accompagné de Rogel & d'Agesilan, auquel s'estoyent addressees les Amazones. Si est ce que les payens perdirēt leur temps & peine en cest endroit à combler le fossé par la merueilleuse resistence de ces trois Princes. Lesquels ne se contentoyent de tout ce que le lieu leur permettoit d'y faire d'armes, desirāt plus tost estre en la plaine meslez parmi les Mores pour y desployer les bras à commandement. Mais au quartier que gardoit don Arlanges d'Espaigne auecques le Prince Anaxartes & la roine Alastraxeree, il ne fut en leur puissance d'empescher que le fossé ne fust rēpli par les assaillans: au moien de l'arriuee des deux desmesurez geans Bracin le grand & Bracaf le hideux, qui egaloyent de hauteur les tours de la muraille, & de leurs grosses massuës de fer en abatirēt en vn moment les creneaux. O Dieu puissant (s'escria Anaxartes) preserue nous de ces diables d'enfer qui nous courent sus, car hōmes ne peuuent ilz pas estre si essairai-ie de sçauoir s'ilz sont de chair & os: lors donne d'vne hache à toute sa force sur le cabacet de Bracin (qui estoit si espois qu'il ne le peut pourfendre) & le grand mastin auāce le bras pour empoigner Anaxartes lequel Alastraxeree auisant lui tire vn coup qui lui separa trois doigts de la main auec grāde douleur, neātmoīs il lui vouloit donner vn coup de massuë quād la roine redoubla d'vn étoc de son espee en l'œil du geant qu'elle lui creua: dont il sentit vne telle rage de mal qu'il fut contraint de quitter la place: ou son compagnō Bracaf demeura seul, qui toutefois ne laissa de dōner prou affaire aux trois bons Princes. Que le vous ferai-ie long? L'assaut auoit ia duré plus de trois heures qu'on ne cognoissoit encore qui en auoit du meilleur: Mores y mouroyēt à milliers quasi suffisans à cōbler le fossé & y seruir de planche aux assaillans, bien qu'il en demeurast assez sur les rampars, de ceux de la ville: mais quelque quātité

qu'on y deffist des payens, quand on iettoit l'œil sur ceste armee innumerable on n'y voyoid apparence de diminution quelconque. La vertu extreme de ces nobles & vaillans Cheualiers Chrestiens maintint le cōbat cōtre ceste gēt infinie iusques à midy, quand les Elephans vindrent au renfort iouer leur ieu qui porterent de leurs chastelets (estans caualiers à la muraille) grand dommage à ceux de dedans, leur ostant l'abry ou ilz se tapissoyent parauant. Plus, firent approcher les tortues au mur quartier ou les Empereurs Esplandian, Lisuart & Amadis de Grece estoient: soubs la faueur desquelles les pionniers firent en peu d'heure par leur sap vne telle breche qu'vne charette y pouuoit aiséement passer. Ceste breche estoit raisonnable, à laquelle le gros flot des assaillans arriuoit, quand ces trois vertueux Princes sortirent par là mesme, qui bien en elongnerent les conducteurs des tortues, y faisant rempar de leurs courages inuincibles ou la pierre defailloit, par telles armes, que langue ne plume ne sçauroyēt exprimer. Bien vaillamment, aussi s'employerent Anastarax, & Filisel en leur quartier, combien que possible ne leur fut de rembarrer leurs ennemis qu'ilz n'y abbatissent pareillement plus de trēte brasses muraille. Toutefois y tenoyēt ilz tousiours bon : cōme aussi faisoyent Florisel, Brianges, Florestan en leur endroit ou bien peu gaignoyent & auançoyent les assaillās. Mais au lieu que gardoyent Florarlan, Galdes Artaxerxe la ville y fut plus denuee, combien qu'ils y deffendirent à leur pouuoir. La grande merueille fut au quartier du vieil roi Amadis, qui etoit soutenu de deux forts & roides bastōs de sa vieillesse, Rogel & Agesilan deux vrayes foudres de guerre, là s'adressa la grosse troupe des Geans, qui enchasserent les Amazones, leur reprochans qu'elles y combatoyent cōme en tournoy par amourettes. Le roi Amadis les voiant aborder de furie, fut d'auis d'en laisser trois entrer, & pendant que lui & ces deux cheualiers sans pair les chargeoyent, les autres de leur esquadrō se presenterent à la deffence de la breche contre les autres Geans, en quoy ilz firent vraiemēt grād deuoir vn espace de temps, mais l'opinion que prindrent les ennemis qu'il n'y eust plus de resistence derriere, y voyant les trois Geans entrez leur fit reprendre cueur tellement que la bresche sans doute s'en alloit forcee. Ce que sentant ce grand Roi decharge si horrible coup d'vne halebarde sur le cabacet d'vn des geans qu'il le pourfendit iusques à la poitrine. Aucuns historiens attribuent ce coup à Rogel de Grece: mais qui que ce fust, les deux autres Princes à cest exemple pleins de grand ire de deux autres coups mortelz estendirēt les deux autres geans morts à leurs piés : & de ce pas marchent diligemmēt à la breche qui auoit à l'heure bon besoing de leurs secours. Lors donnerent sur les payens nom plus ne moins que vrais lyons enragez, faisant voler testes, bras, iambes, & pieces de harnois en l'air tellement qu'ilz firent reculer les assaillans & reperdre ce qu'ilz auoyent gaigné de terre en leur absence. Là fut le pl⁹ aspre cōflit par l'effort de ces ourds geās qui s'euertuoyent à entrer, & les Princes à les rembarrer : tellement qu'ainsi que la fortune en estoit encore en balance, la Lune compassionnee à tant de morts vint estendre le manteau de son obscurité telle, qu'ilz ne se pouuoyēt plus entreueoir n'y entre connoistre les vns les autres. Mais tant estoyent les courages des payens enflambez du tison de la forcenerie par le sanglant breuuage de la coniuration, que la nuyct noire, & sombre ne les peult detourner ne reuoquer de l'ardeur de l'assault.

Comme

Comme la nuit mesme l'assau't fut continué par les Mores, & à la fin les Chrestiens se retirerent au chasteau, leur ennemis demeurans maistres de la ville.

CHAP. XXXIII.

LEs payens (comme dit est) estoyent tellement acharnez au combat sur les Grecs, que pour l'obscurité de la nuit suruenāt'ilz ne cesserēt leur pour suitte : ains l'enforcerent plus qu'onque mais, estimans que par la multitude de leurs gens, dont on faisoit retraire les esquadrons qui auoyent donné la premiere charge y en renuoyant tousiours d'autres frais, ilz lasseroyent tant ceux de la cité qu'ilz les mettroyent à la fin hors d'aleine, & sans pouuoir plus haulser les bras pour les ferir. Et certainemēt il n'y auoit force humaine qui peut sans relasche soustenir vn si gros effort : tant il y auoit de breches en la muraille. C'estoit horreur de veoir les vns trebucher, les autres crier, & tanr chamailler des deux costez sur l'acier cler & poly que la splēdeur auec les estincelles qu'ilz en faisoyent sortir, leur seruoir de quelque lumiere à cōbatre. Le bruit estoit si grand que nuls ne se pouuoyent plus entr'ouir pour appeller secours, ou dōner quelque ordre ou ils escheoit. Ceque voyant le grand Roi Amadis, tournant les yeulx vers le ciel, desquelz les grosses larmes lui couloyent par la face, se print à exclamer. O Seigneur Dieu par ta bonté & misericrode ayes maintenant pitié de ton peuple, làs Seigneur ne cōsens qu'il perisse ainsi par les mains des ennemis de ta sainte foy, ains qu'il viue & se conuertisse à toi en obseruance de tes commandemens. Ie recognois bien que noz faultes sōn grandes, mais ta merci est pl' grande beaucoup. Ce disant aperceut vn Geant qui alloit donner d'vn reuers de sa masse de fer à Rogel qui combattoit contre vn sien cousin, auquel il separa le bras droit d'auecq le coude, qui cheut quand & la masse sur le rempar. Rogel alors d'vne taille tranche la iambe du tiē qui cheut si lourdement en arriere qu'il enfondra plus d'vne douzaine de ses pl' proches voisins. C'estoit droicte merueille de ce que ces deux Princes y faisoyent & Agesilan semblablement. Mais Galersis quelque peine qu'il y print à les regarder, pour entenir bon compte plus n'en peust tesmoigner des particularitez auenues depuis que la nuit fust toute close sinon que tant firent les mescreans à la longue, qu'il ne fut plus en la puissance des Chrestiens de resister: ains leur falut deguerpir la place : Alors les Mores entrerent par les breches, & autres par les chastelets des Elephans és lieux ou la muraille estoit encor'entiere. Ainsi auant qu'il fut minuit, y auoit plus de cēt mille payens parmi la ville, tuans, massacrās, saccageans tout ce qu'ils pouuoyent rencontrer. O quelle desolation, O quelle piteuse boucherie par les rues. Ce que voyant l'Empereur Esplandian, & qu'il n'y auoit esperance ne ressource prenant auecques lui Rogel, Galdes & Brianges, s'en vont ensemble gaigner le chasteau pour preseruer les vies des bonnes Princesses, qui y estoyent, ne se souciant gueres des leurs propres, estimans que tous les autres Princes & bons cheualiers les y eussent desia perduës, qui ne en euitoyent rien du hazard. Comme ilz approchoyent du chasteau, ilz y veirent bien mille Mores entrer soubs la conduitte du Geant Bracaf le hydeux: sur lesquelz ilz se ruerent comme desesperez eux quatre auecques quelque nōbre de cheualiers qui s'y rallierent, là ou l'Empereur plongea son espee dedans le ventre du Geant, qu'elle trouua desarmé iusques à la croisee, qui estonna beaucoup ses soldats par sa cheute, dont ilz eurent apres meilleure raison des autres si bien qu'ilz les repoulserent hors du chasteau. Voila doncques les deux mon-

ſtres depeſchez, qui menaçoient ſeulz de prendre la ville, car Bracin le grand depuis la perte de ſon œil & des doigts de ſa dextre ne fit oncques beau faict: Si auoyent ilz faict grande nuiſance à l'aſſault, abbatant la muraille, tuant tous ceux qui ſe trouuoyent deuãt eux, & encourageant leur gens par leur exemple. L'Empereur ſe voyant donques maiſtre du chaſteau y laiſſe Brianges & Galdes à la garde auecques tout ce qui ſe trouua là de Chreſtiens : & lui & Rogel ſortent pour aller retrouuer les autres Princes ſi d'auentur'ilz eſtoyent encor'en vie. Tãt allerent par les ruës y tuant touſiours quelqu'vn qu'ilz trouuoyẽt debãdé, qu'ilz arriuent à la grande place ou eſtoient quatorze cheualiers enuirõnez d'vn nõbre infini de Mores, taſchant à les tailler en pieces. Lors Eſplandian & Rogel, auecques l'aide de cent cinquante qui ſe rengerent auecques eux par les ruës, auec leurs eſpees trenchantes fendirent la preſſe, crians Grece Grece, tant qu'ilz ſe ioignirent à eux. Leſquelz ne plus ne moins que ſangliers echaufez, que les allans & gros leuriers ont acculez & mis aux abbois rompent iaques, & dechirent ventres & cuir, ainſi faiſoiẽt ſur les Mores à dextre & ſeneſtre, aualloient teſtes, bras & iambes: brief y faiſoyẽt merueilles d'armes incroyables. Mais biẽ auoiẽt beſoing de ce petit ſecours qu'ilz receurent comme enuoyé de Dieu. Car les vns eſtoyent ſi las qu'ilz ne ſe pouuoyent plus ſouſtenir ſur les pieds & combattoyent à genoulx, les autres eſtoyent adoſſez pour n'eſtre aſſaillis par derriere: bref ilz ſe tenoiẽt deſia tous pour morts n'en attendans qne l'heure. Au ray de la Lune, Eſplandian & Rogel les reconnurent & à leur arriuee Amadis de Grece reprint tel cueur que foudroyant tous ceux qu'il trouua au deuant, ſe fit place du coſté d'ou le ſecours leur eſtoit venu parfaiſant ſa cattiere iuſques au pont du chaſteau, comme s'ilz n'euſſent rencontré aucun obſtacle. Touſiours s'en ralioit aueques eux des egarez par la ville qui defendoyent ſur la queuë : dont il n'en reſta guere qui n'y laiſſaſſẽt les vies gaignans glorieuſement l'eternelle. On ne ſauroit vous racompter dignemẽt les haults ſaicts de Floriſel en celle iournee, lequel ſouuẽt tournoit viſage en chemin pour repoulſer les ennemis : ce qu'il fit vertueuſement quand ilz approcherent du pont du chaſteau, qui leur fut promptement abbaiſſé. Car il demeura tout le dernier à y entrer, y ayant faict ſi bon mõceau de corps morts que difficilemẽt les autres y peurent aborder pour y entrer peſle meſle: ce qui leur eſtoit le plus à craindre. Ceſte deconfiture dura toute la nuit entieremẽt, ſemblable à celle qui eſtoit auenuë iadis à Troye la grande: ſans ceſſer de tuer, piller, forcer filles, fẽmes : iuſques à ce que l'aube du iour cõmençaſt à poindre, le Roy Bultazar fit ſonner la retraicte de peur (diſoit il) que les Princes ne fuſſẽt tuez, leſquelz il vouloit auoir viſs pour en faire punitiõ horrible & exemplaire. Si commanda qu'on logeaſt le plus qu'on pourroit de l'armee en la cité, reſtant le remanant au camp : & à l'occaſion de la victoite ne fit par nonchallance aſſeoir ne guet, ne ſentinelles n'y eſcoutes : comme auſſi des le commencement ilz auoyent tenu auſſi peu de cõpte à raiſon de leur multitude infinie, de fortifier leur camp en aucune maniere ne foſſoyer ne remparer n'y faire aucuns baſtions ne trenchees. Leſquelz nous y laiſſerons dormir les vns, iouer & yurõguer les autres pour reuenir à noz bons Priuces qui s'eſtoyent ſauuez en la forteresſe. Pas n'y oublierent à leuer le pont leuis, & ſerrer & barrer les portes : puis faiſant reueuë de la troupe qui reſtoit peu à peu recueillie la trouuerent de trois mille hommes de fait. Lors donnerent ordre à faire pẽſer les naurez, laiſſant la garde du chaſteau aux autres. Si montent la part ou

eſtoyent

estoyent leurs dames, qu'ils trouuerent autant desplorees selon l'occasion qu'elles en auoyent par la prinse de leur ville comme parauant elles les auoyent tousiours receuz en ioye & liesse tandis que la fortune les fauorisoit. Mais vous deuez entendre que sur ses pleurs & doleãces, on apperceut la Roine de la fontaine Meduse sonner sa harpe par grande melodie, dont ils reprindrent quelque consolation par esperance de brief changement de ceste disgrace en mieux. Aussi que grand reconfort fut à ces Princesses en tel meschef, de reueoir la ensemble tous leurs chefs principaux reduits, leurs maris & fiancez. Or furent ilz desarmez en diligence de leurs armes tant brisees & depecees & teintes de sang, qu'elles faisoient bien cognoistre combien elles estoyent rouillees au croc : leurs playes furẽt bien appareillees de baume de Iudee (dont ilz n'estoiẽt pas degarniz pour le besoing frequent qu'ilz en auoyent) puis endosserent de tresbeaux harnois vermeilz croisez qui furent tirez de l'enchantement, dont la septieme partie de l'histoire a faict mention, quand ilz estoyent au pouuoir d'Vrgande la mescõnuë. Desquelles armes reuestuz, pourueurent au surplus qui leur fut necessaire à leur nouueau dessein.

Comme les Princes Grecs firent vne saillie sur leurs ennemis, & comme d'autre part le chasteau fut forcé & du secours inesperé, qui suruint aux Chrestiens.

CHAP. XXXIIII.

DEeux iours entiers furẽt les prĩces Grecs assiegez & enfermez dedãs le chasteau, sans qu'iceulx durant rien s'emeust d'vne part ne d'autre: d'autant que la deliberation du Roy de Russie estoit de les contraindre à soy rendre par famine. Aussi à la verité ilz n'y auoit pas des viures pour quatre iours encores Or ces braues courages ne pouuoyent durer en leur peau à estre ainsi enserrez sans pouuoir faire bien à leurs ennemis. Parquoy teindrent ensemble conseil de leur iouër quelque trousse, c'est assauoir la nuit prochaine de les aller reueiller chauldement sans les laisser dormir tant à leurs aises és licts des pauures citoyens morts ou captifs. Pource commirent au Prince Artaxerxe auecques quelque petit nombre d'hommes la garde de la forteresse & des Dames nõ sans piteux regrets & gemissemẽs d'elles, de leur veoir tousiours trauailler ainsi leurs personnes tant mattes & moulues sans aucune cesse : remonstrans qu'ilz se deuoyent contenir és termes de defẽse soubs la faueur des pierres, sans aller exposer leurs corps au peril non necessaire. Mais rien n'y seruirent les remonstrances, ne les pleurs memmément de la belle Leonide enuers son Rogel sur l'ardeur de leurs premieres amours, qu'ilz ne fissent celle nuict abbaisser le pont & ne tirassent droit à la grande place. Les mastins infidelles ne s'estoyent donné peine de vuider & nettoyer les ruës des corps dont elles estoiẽt ionchees s'estans addonnez au pillage, gourmandie, rapt & violement des citoyennes, sur lesquelz les bons Cheualiers auoyent horreur de passer. Or y marcherent ilz à pas si secret, qu'ilz les surprindrẽt endormis à l'impourueu, au moyen dequoi tant ilz en meurdrirent, & massacrent d'entree sans resistẽce que le sang en couloit en abondance par les ruisseaux des ruës, vne demie heure apres, l'alarme s'echaufa au son des trompettes & clairõs: mais auant que les Mores fussent r'alliez en ordonnance soubs leurs enseignes ilz auoient fait perte de 20. mille hõmes, auecques l'aide de quelques bourgeois de la cité qui suiuoiẽt ce petit ost à effectuer l'execution mortelle des abbatus. Quelque bataillõ reuni des payens,

payẽs, voici commẽcer vn chapelis horrible, les Prĩces & leur suitte y martelloiẽt comme sur enclume. Ceux de la ville qui latitoiẽt en quelques lieux sousterrains y accoururẽt a la clameur pour acheuer de viure & mourir, auecques leurs bons Seigneurs, toutesfois en bon propos de cher vendre leurs vies. Les Princes ne s'estonnerent trop quand ilz les veirent en ordonnance de bataille (dont ilz n'estoyent pas apprentiz) ains les accosterent bien serré ensemble sans se debander (selon la resolution qu'ilz en auoyent arrestee) & furent tous plantez és premiers rengs. Mais le Roi de Russie voyant les Chrestiens acharnez à la meslee contre les siens, print secretemẽt vn esquadron de trois à quatre mille Mores, considerant qu'il ne pouuoit estre demeuré grande garnison en la forteresse. Si s'en va celle part comme faignant vne forme de retraicte de combat iusques à la porte d'icelle. Ce que voyant Galdes (qui pensoit que ce fust leur trouppe repoulsee par les ennemis, commande aussi tost d'abaisser le pont & ouurir la porte à ceux qui gueres ne se firent prier pour entrer. Or quand il y en eut desia dedans quelque bon nombre, crians : Russie, Russie, tard fut à apperceuoir sa faute & à vouloir fermer la porte entre ceux de dehors & les autres estans ia dedans qui lui en en osterent le moyen. Si gaigne pour dernier refuge par vn escalier derobé, le logiz des Dames, tandis que le Prince Anaxerxes faisoit auecques peu de gens qu'õ lui auoit laisse tout ce qui estoit possible de faire & auiser en vne telle surprinse. Galdes doncques monte en la grande chambre des Dames, qui furent bien esperduës du cueur & de couleur quand elles le veirẽt venir en effray & suiui de tant de gens en armes: aussi s'esleuoit ia le bruit par tout le chasteau. A ceste cause il se fiche à l'entree de l'huis vne halebarde és poings dont il charpente tellement sur les plus hastifs des Russiens, qu'il en eust bien tost abbatu dix à ses pieds. Mais vo icy arriuer en haut deux Geans Capitaines de ces bandes, qui se firent faire place à leurs soldats, dont l'vn du premier coup de son coutelas trancha l'hante de la halebarde & rechargeant fiert sur l'armet de Galdes, qu'il ne fendir pas pour la fine trempe d'icelui, mais fit à Galdes estinceller les yeux & fremier les oreilles, cheant hors de sentiment sur le plancher : Les Geans passent par dessuz qui vont saisir ces belles dames, l'vne dechirant ses vestemens, l'autre s'ecorchãt la face aux mains, l'autre s'arrachant les blonds cheueux du chef. Si les vont toutes enfermer en vne chambrette desolees & demi-mortes, cõme pouuez imaginer, se iettans toutes par terre se recõmandans à la diuine bonté: laquelle aussi n'oublia les siens en ceste extremité, ou toute puissance humaine leur estoit defaillie, par la maniere que ie vous diray. Sachant par leurs artz les sages Alquif & Vrgande la femme le meschef ou estoit reduit l'estat des Princes de Grece, & q̃ le secours des autres Rois & potentatz Chrestiens estoit trop tardif pour y venir assez à temps: tellement que comme leur longue defence indefatigable iusques là, estoit vn vray miracle de Dieu, aussi qu'ilz ne pouuoyent plus fournir à chasser leurs mouches de leur seul euentail. A ceste cause prenant le grand Carracon des Tours ilz s'embarquerent dedans auecques dix mille Cinges de l'isle des Cinges. Car comme vous a esté deduit autresfois en la septieme & la dixieme partie le l'histoire, ils en faisoient tout ce qu'ilz vouloyent. Ainsi vont en vn moment aborder à Constantinople: mais ilz se firent passage par le millieu de la flotte des payens vn peu esloignee de l'abouchement, fendant les ondes cõme vn tourbillon impetueux, si bien qu' ilz mirent à fond plus de vingt grosses nauz de Russie, par des traits de poudre in-

inconnuz lors & inusitez au monde, lõg temps apres par millaine d'ans venuz en cognoissance qu'on appelle adiourd'hui canons d'artillerie. De là aborderent paisiblement au mur de l'enceinte du palais ou la mer battoit : là les deux sages se conuertirent par leurs sorts en deux fiers geans les masses aux poings, & bien six mille de leurs Cinges en pareille figure, la poupe du Carracon egaloit la summité des murs de hauteur ou ilz deschargerent leur gent qui s'en va entour le circuit d'iceux, tuant culebutant, precipitant du haut en bas, tous ceux des Russiens qu'ilz y rencontroyent. Tant võt par tout, montent, descendent & y font si grand carnage & si braue exploit d'armes, que dãs la demie heure, ils ne trouuoient plus aucune personne à qui combattre: sinon les deux Geans qui estoiẽt auecques les Princesses, s'addressans à Niquee & à la Roine Sidonie pour en faire leurs maistresses. Lesquels voyans venir ses deux Geans vers eux leurs harnois estans tous rouges de sang, cuidans qu'ils fussent de leur compagnie leur dirent. Compagnons choisissez en d'autres icy à qui presenter vostre seruice: car ces deux icy sont de nostre retenuë. Ha traistres (respondent les nouueaux venuz) vous y pourriez biẽ estre frustrez de vostre attente: lors leur dechargẽt de leurs masses d'acier sur les testes qu'ilz auoiẽt nuës (se pensans estre là en toute seureté) qu'il leur debrisẽt en pieces: puis sans descouurir les leurs ilz s'agenouillẽt deuant les Empereres & Princesses, disans: Mes dames reueillez voz esprits esgarez & iettez arriere tout effrai: car vo⁹ voila deliurees des mains de voz ennemis, & le chasteau qui estoit perdu, reconquis à l'Empereur Esplandian qui n'a point de plus grands seruiteurs que nous lui sommes. Ha à mon bon ami (dirent Oriane & Leonorine) Dieu vous en rende le loyer : que si vous distes verité, & que le Roi Amadis & ses enfans soyent en vie vous serez si bien recompensé qu'en deurez demeurer content. Autant leur en promettoiẽt les autres Princesses les embrassans par grande ioye, quand ilz se depescherent d'elles sous couleur d'aller donner ordre au chasteau. Si ietterent leur sort par lequel ilz feirent, que promptement tout le circuit des creneaux estoit planté, & peuplé, de luminaires infinis, auecques des voix & cris d'organe de Geans, qui estoyent pour causer plaisir à qui n'eust pas esté trop triste & dolent. Or deuez sauoir que la fontaine Meduse (qui auoit pissé le sang en la sale quand les Russiens entrerent) quand les deux sages y arriuerent elle ietta le laict & la pucelle harpa melodieusement : chose qui authorisa la parolle des Geãs enuers les dames. Mais pour reuenir aux vaillans Princes: apres auoir maintenu l'estour ceste petite poignee de gens l'espace de trois heures cõtre vne si grosse armee, à la fin ilz y perdirent tous leurs Cheualiers & soldats d'experiẽce & de marque, sans perte toutefois d'vn seul des principaux. Quoy voyans firent leur retraicte vers le chasteau. Ce fut alors que les ennemis le tenoyent par emblee, qu'ilz auoyent regangné iusqu'au fossé. Lesquelz se prindrent à leur escrier, Russie, Russie: dequoi les Princes Grecs receurent tel creuecueur qu'ilz en resterent plus morts que vifs toutefois comploterent & resolurẽt en soy tenans tousiours serrez en rouë sans se separer ne desioindre, de vendre leurs vies aux mescreans au pris qu'ilz estimoyent deuoir au soustien de la Foy de leur Dieu & à l'immortelle renommee. Si se deffendirent là encore lõguement au destroit d'vn canton ou peu de gens les pouuoyẽt aborder de front iusqu'à l'heure qu'ilz apperceurent les lumieres & girãdoles au tour des creneaux de la forteresse auec la huee des Geans ia q̃cõmẽçoit le iour à poindre. Les Princes estoyent bien lors plongez en tout desef-

desespoir, quand mesmement ilz les veirent sortir du chasteau ne pouuans penser que ce fussent autres que de leurs ennemis : tellement que pour leur derniere main, ilz alloyent opposer à eux qui estoyent plus de trois mille combatans sous la cōduitte de deux diformes geās. Et en guise de loups affamez se fourrent comme parmi vn troupeau de moutons pour se faire ouuerture à l'encontre des autres, lesquelz à l'approcher escrierent Grece Grece, Cheualiers rentrez en vostre fort qui vous est ouuert, & vous allez refraischir, selō le bon besoin que vo⁹ en auez, & nous laissez cheuir du remanant. A quoy les bons Princes qui vrayement plus n'en pouuoyent, obeirent volontiers: & les Geans noueaux s'allerēt ruer sur les payens, dont ilz firent en peu d'heure vne fort estrange boucherie. Ce fait l'vn des deux geans entōna vn grād cor, au son duquel tout leur bataillon fit retraicte au chasteau ayant fait vn grād meurtre & carnage des mescreans par la ville. Les Princes s'y estoyent auant retirez (cōme dit est) & montez en la grand sale, y auoyent trouué les bonnes Princesses à qui les cueurs tressaillirent de ioye en reuoyant ceux de qui elles s'estoyent tantost veuës ne faire plus d'estat. Mais le bon Dieu regarda les siens de son œil de misericorde, si leur reciterent les dames par le menu de point en point tout ce qui estoit passé dedans le palais en leur absence, dont ilz leuerent tous les mains au ciel, remerciant nostre Seigneur d'auoir si tost appaisé son ire, sans les punir selon leurs dessertes. Mais la premiere chose à quoy l'on pensa ce fut de Galdes qu'on trouua n'estre pas mort, ains seulement hors de sentiment, lequel fut porté sur vn lict, & traitté de tous remedes conuenables : combiē que le roi Amadis le blasma fort de sa legereté trop precipitee par laquelle il auoit tout mis en peril de ruine extreme.

Apres se tira le Roy vers les deux capitaines Geans, disant : mes bons amis (bien vous puis-ie nommer telz à bon droit) pardonnez moy ma discourtoisie en ce que ie desire vous cognoistre par force, & en parlāt oste le heaume à l'vn des Geans, qu'il recogneut estre le sage venerable Alquif, tenant vn liure en sa main & vne bougie de cire. Autāt en fist l'Empereur Esplandian à l'autre Geant, qui estoit Vrgande la mescōnuë. Sur lesquelz se mirent si bien tous ces Princes, & ces Princesses à les remercier de leur bon secours, qu'ilz ne sçauoyent de quel costé se tourner. Or en soit Dieu loué (dit le Roi Amadis) qui tant de sçauoir vous a donné, pour subuenir aux siens à la necessité : car, si vous eussiez encore tāt soit peu tardé, la partie estoit perduë. Les sages alors leur compterent toute la forme de leur venuë, dont ilz furent esbahis & resiouis ensemble. A tāt ilz sceurent que tout estoit en estat de seureté par le chasteau, & ilz se firent desarmer en attendant qu'on eut couuert pour le souper & appareiller leurs playes par les mains des deux sages, qui penserent pareillement le Roi Galdes, & l'asseurerent estre hors de danger : dequoy les autres Seigneurs furent tresaises. Au commencement du repas, des le premier seruice, dit Alquif à l'assistence: Messeigneurs ie vous veux icy seruir pour vne bonne entree de table, d'vn ioyeuse nouuelle qui vous fera repaistre plus gayement, c'est du secours qui vous va arriuer des Rois Chrestiens. La nouuelle est tres-bonne mon grand ami (respond l'Empereur Esplandian) mais tandis que nous sommes pourueuz du vostre, gueres d'autre ne nous doit chaloir. Ainsi ont à passer les destinees du siecle, dit Vrgande la mesconneuë, & l'homme ne peut aller au cōtraire: soit en tout (respond le Roi Amadis beuuant aux deux sages) la volonte de Dieu accomplie, & s'y serue de nous à son plaisir. A tant nous tairons maintenant des Princes de Constātinople pour

parler des bons Rois Chrestiens qui venoyẽt à leur secours pour leuer le siege.

Comme les Rois Chrestiens estrangers arriuerent à la montaigne deffenduë, & de là surgirent à Constantinople en grande allegresse: & de ce qui en auint.

CHAP. XXXV.

IL vous a esté deduit au commencement du present liure cõme les Princes de Grece ayans esté deffiez à toute outrãce de feu & sang par le Roi Bultazar de Russie accompagné de tant de Rois & Califes Payens, ilz auroient aussi de leur part depesché courriers vers tous les Rois & potẽtats de la chrestiẽté pour requerir leur secours contre tel enuahissement des infideles. A quoi les bõs Princes Chrestiens ne faillirent pas à s'acheminer auecques toute leur puissance: mais ilz ne peurent si tost arriuer, que les mescreans ne les preuinssent, & n'y feissent les efforts & dommages que vous auez entendu, & les Grecz la plus braue resistence dont il fust iamais memoire.

Le premier qui y vint fut le Roi Galaor menant quant & soy sa chere Briolaine à grãde flote de naux, portãs leurs gens de guerre bien armez du royaume de Sobradise, lequel fut bien tost receu de l'Admiral Frandal, comme venant aussi à propos, que si Dieu l'eust mandé, lequel estoit en la montaigne deffenduë, ou il les attendoit. Apres lui vint le Roi de Cerdenie auecques sa femme amenãs dix mille cheuaux de leur Isle. Et l'Empereur de Rome Arquisil cent vaisseaux que galeres que fregates bien fournies. Gueres ne tarda apres le secours de Trapesonde que les Empereurs Lisuart & Amadis auoyent mandé qui estoit en grãd nombre. Puis y arriuerent les Rois d'Irlande, de Boeme d'Escoce le bon roi d'Espaigne beau-pere d'Anaxartes, le roi Norandel de Thesifonte, ceux de Sansuegue, de Norgales, de Suece, de Naples le bon vieillard Angriote d'Estrauaus auec son cousin Sarquiles menant la gẽt de Bretaigne, le Roi Agrayes auecques sa femme Olinde venant pour estre és nopces des Princes apres la guerre, le bõ Geãt Balan du val craintif & son cousin Brauart, Fruelus d'Austrice auecques vingt enseignes des habitans de son duché le Roi Brimon d'Arabie, l'Emperiere Axiane acompagnee de Lucentio son mari, & Perion son pere menant Gricelerie sa femme auec dix cornettes & trẽte compagnies de gens de pied, le Prince Birmartes y vint aussi, combien que non sans grieue tristesse de la mort de sa fille Helene. Pas n'y faillit Olorius d'Espagne ne sa chere dame, ne la belle Oriane pareillement, mere de don Arlãges n'y aussi son Ayeul Luciane & sa mere femme de Florarlan suiuiz d'vn bon ost de Dardanie: la roine Arlande y enuoya vne belle armee de son royaume de Trace. Seules y faillirent des Princesses dont ceste histoire fait mention, les roines Calafie & Pintiquinestre auecques leurs deux mariz Perion & Talanque. Tous ces Rois, Ducs & grands Seigneurs, auoyent eu le vent si à propos en leur voyage, qu'ilz estoyent la venuz en moins d'vn mois, bien deliberez de faire payer l'vsure aux Mores du traictement barbare dont ilz auoyent vsé enuers les Chrestiens. Si grand'estoit leur flotte quand elle fust toute assemblee tant de Naux & galeres que de galiotes, fustes, fregates, mahõs, brigantins & barques, qu'elle couuroit plus d'vne grande lieuë de Mer.

Or si tost que les pillotes veirent souffler vn vent propice, ne furent paresseux à faire leuer les ancres: mais alors ilz decouurirent vne grosse armee singlãt vers eux à la queuë, qu'ilz attendirent pour sçauoir qu'elle gent c'estoit, qui à l'approcher escrierent Perse, Perse, dont ilz



firent des deux costez fanfares d'alagresse. Puis apres les caresses & bienvenuës voguerent tous ioints ensemble la route de Cõstantinople n'y iugeãs auoir occasion d'alentissement, ou plus ilz craignoyent venir à tard au secours. Le traict de la montaigne defenduë n'estoit pas grand, parquoi à soleil couchant arriuerent à veuë de la cité, sans qu'vn seul vaisseau des ennemis se presentast à l'ẽcontre. Si sonnerent alors tant de trompettes, clairons, aguafilles, doucines, atabales que ceux de la ville en receurent vne merueilleuse liesse, qui leur respondirent de mesme du hault du donjon de leur palais. Leurs cris estoyent fort grãds les vns crians Romme, Rõme, les autres Trapesonde, Trapesonde, Perse, Babylone, France, Arabie, Espagne & autres, les autres noms dessus deduits. Au contraire les Mores en furent grandement espouuentez, cognoissans le peu de gaing qu'ilz auoyent faict iusques à l'heure contre les Grecs seulz se chassans (comme dist est) leurs mouches de leurs seules mains, voire que par tant de batailles & assauts leur grãde multitude se veoyoid appetissee. Au moyen dequoy à la suruenuë de si fresche & florissante armee, ilz ne perdoyent pas seulement l'esperance de pouuoir venir à chef de leur entreprinse : ains tomboyent en crainte d'estre rudement battus & deconfitz. Sur quoy ilz tindrent conseil & resolurent d'abandonner la ville tant à cause du chasteau qui y commandoit, que de leur gẽt qui s'y tiendroit malunie. Ce qu'ilz executerent hastiuement, & y mettãt le feu en plusieurs endroits, se retirerẽt en leur camp, pouruoyant à regarnir leur flotte de cinquante mille hommes. Le feu cõmençoit à s'espandre, auec grand effroy des Princes sans l'ayde prompte des sages, qui par leurs arts firent tellement eleuer les ondes & pleuuoir du ciel, qu'il fut incontinant estaint.

Comme

Comme la flotte du secours des Rois Chrestiens rompit & deffit celle des Mores: puis comme ilz desembarquerent & firent descente à terre nonobstant la resistence des ennemis lesquelz ilz mirent presque à vau de routte.

CHAPITRE XXXVI.

LE Roy Amadis & les autres Princes de son sang receurent grand recõfort de l'arriuee de ce bon secours des Rois Chrestiens, dont ilz passerent toute la nuit en soulas à regarder les paiens qui sortoyent de la cité, & les Sages qui estaignoyent le feu par leurs sorts, qu'ilz y auoyent mis à leurs delogemẽt. Les Princes Grecs ne veirẽt plutost leurs ennemis hors de la ville, qu'ilz issirẽt de leur palais, pour aller donner ordre & police par tout, principalement à faire vuider les corps, dõt les maisons & rués estoyent ionchees. Ce qui fust fait à l'aide d' vne partie du menu peuple, qui s'ẽ estoit fui par quelques poternes opposites aux breches par ou les ennemis entroyent. En quoi nous ne nous estendrõs d'auantage sur le discours de la pitié & desolation de ce sac de Constantinople, mesmemẽt des petits enfans partie tuez par la cruauté barbaresque partie mangez par ces fiers Geans en guise de gorrez. Quant à eux ilz allerent en personne reuisiter les portes & tours, & y asseoir telle garde qu'ilz en eurẽt le moyẽ que les ennemis de bon heur n'auoyent endommagees, comme les conseruans pour eux mesmes suyuant la conclusion arrestee par le roi Bultazar (telle q̃ ci dessus vous à esté dist) d'y establir le siege de la souueraineté de son Empire. Le pl⁹ grand trauail fut à reparer les bresches, ou ilz furent ententifz à besongner par œuure tumultuaire, c'est assauoir par terraces remplyes de blocage. Le matin des l'aube du iour, ilz eurent vn singulier cõtentemẽt de veoir les deux armees de mer contraires se venir ioindre par merueilleuse furie: qui commença par le traict tombant deçà & delà aussi menu que gresle: Apres lequel le ieu fut à ieter de lances à feu, à grenades, pots sulfureux, finalement aux griffes & agrafes de fer. L'horreur y estoit trop plus grãde qu'en bataille de terre, quand ceux qui craignoyẽt le feu espris és vaisseaux par telles compositions artificielles, estoyent contrains de chercher leur remede en l'eau ou ilz trouuoyent la mort en ce noyant. La Mer changeoit de couleur par la teinture du sang des blessez qui de bon gré ou malgré y tomboient: le cry estoit si horrible qu'il sembloit q̃ tout deust fondre & abismer, quand les naux & galeres s'entr'acrocherent, & qu'on vint aux mains sur les bords d'icelles, puis sur les rembades. Le conte Frandalo qui nonobstant sa barbe chesnuë, auoit tousiours le cueur hault & vigoureux comme bien experimenté en guerre nauale, donnoit ordre à tout qui aussi estoit vaillamment executé par ces gentils Princes & hardis cheualiers, qu'on pouuoit bien estimer le chois de toute l'Europe. Lesquelz y feirent telles apertisses d'armes qu'ilz ne trouuoyent payens qui les peussent soustenir, & auoyent le mot du guet ensemble de n'en prendre aucun à merci. Frandalo estoit de beaucoup pl⁹ subtil ingenieux & Mercurial que Martial & guerrier, qui leur vsa de tant de ruses & contreruses qu'ilz ne sauoyent les moyens de s'en depetrer. Car il mit des mariniers plus de cẽt à nager entre deux eaux sur l'ardeur du conflit (qu'on appelle vrinateurs) garnis de terrieres & vibrequĩs: lesquelz allerent occultemẽt percer les vaisseaux aduersaires, qui apres insensiblement faisoyent eau, & en combattant alloyent à fond. Aussi tant il fit ietter de feu Gregeois dedans les vaisseaux des ennemis, que si les vns estoyent noyez & submergez en mer, les autres ardoyent de vifues flambes. Qui fust vne inuention

trouuee par les Grecs mesmes en ceste guerre (dont elle porte le nom) & aujourdhui fort vsitee. Sur ces entrefaittes Frandalo en sa Galere Imperiale, alla inuestir la reale de l'Admiral de Russie en flanc, laquelle il esfonça de l'esperon de la sienne, toutesfois ne s'en impatronisa facilement d'autant qu'elle portoit la fleur de leur cheualerie, qui d'entree repoulsa les Chrestiens rudement & les eust longuement arrestez sans l'vrinateur qui perça le vaisseau dans eau. Ceste capitaineresse ainsi enfonçee fit brâsler toutes les autres, donnant occasion à la defaite generale tellement que plus ne penserent les payens qu'à leur sauueté, se iettans la plufpart des soldatz en bateaux & esquifs à la merci des ondes, ne redoutans pas tant cest element barbare que le fer & le feu trop plus cruels.

Or voyant les Mores qui estoyent en terre ferme, le mechef & infortune de leur armee de mer estans sans ordre ne côduite s'en vont tous sur le riuage qu'ilz occupoyent bien encore enuiron deux lieuës de long. La flotte Chrestienne victorieuse sur la mer, ne veult temporiser autrement à poursuiure sa victoire sur terre: ou elle tire incontinant pour faire descente. Mais elle y trouue vne infinité d'ennemis qui l'en veult empescher. Toutefois ceste multitude n'estonne ceux qui s'asseurêt auoir dieu de leur costé & qui en auoyent assez veu d'autres. Si s'euertuent Chrestiens à debarquer à terre & payens à les repoulser rudement, mesmemêt de leurs fleches dorees qui voloyent drues des arcz des Amazones: mais à la verité celles que les hommes Persans tiroyent estans decochees de nerfz plus roides entroyent dedans les mal armez iusques aux empênons. Eolus alors lascha de ses prisons caverneuse vne bande de ses vens impetueux qui tourmentoient aucunemêt l'armee Chrestienne, les vaisseaux s'entrechoquans les esperons de quelques galeres labourans: ce qui retarda quelque temps leur descente. Mais ilz se raquoyserent sur la brune, & auant porterêt les Naux du Prince Olorius, du Roi Perion de Birmartes, de Fruelus & du bon Gean Balan, Seigneur de la tour vermeille, en vne rade à pouge non occupee par les mescreans. En laquelle ilz dechargerent leurs soldats sans destourbier n'y empeschement quelconque: puis les arrengeât en bataille allerêt surprendre les Mores & les charger à l'impourueu aux espaules: qui les mit en trouble & confusion, pensans que ce fut encore quelque nouuelle armee suruenuë au secours de Constâtinople. Grâd fust l'abbatiz de payês à l'arriuee, mais peu apres leurs colônelz firent à quelques escadrons tourner visage: ce qui rendit plus foible la resistence des autres contre la flotte, tellement que les plus gaillards se meirent dâs des barques qui peurent approcher rez terre. Là commença le combat aux picques halebardes, espees, trop plus cruel & furieux, que n'auoit esté parauant celui de trait & iet plus lointain. Toutefois par la prouësse & hardiesse d'aucuns capitaines des mores la bataille fut maintenuë longuement sans pouuoir en attribuer l'honneur aux vns plus qu'aux autres. Alors les valeureux Princes qui estoiêt dedans la cité se sentans desia trop seiournez par ce peu de relasche de trauail ne voulurêt pas souffrir la partie estre acheuee sans eux. Parquoy sortant de la cité ce petit esquadron en nombre qui n'auoit pas son pareil au monde en vertu & valeur, s'en va d'autre costé par terre, charger leurs ennemis: crians à l'arriuee Grece, Grece: cry qui plus effraya les Russiens (aiant tant & si souuent senti la pesanteur de leurs bras) que tous les autres crys, Perse, Rôme, Boëme, Irlande & autres de l'ost Chrestien. Or s'adressent la part ou ilz voient le plus grâd effort des payens: c'est à sçauoir, ou leurs Geans

estoyent : ausquelz le bon Geant Balan s'attachoit comme à bille pareille à qui le courage renforça à leur susuenuë, en telle sorte que tant ilz abbatirent de ses gros monstres qu'ilz ne pouuoyent outrepasser sur les monceaux des corps. Ses harnois vermeilz croisez se firẽt biẽ tost cognoistre & leurs glaiues flamboyãs au Soleil comme vray esclair. Ce seroit chose impossible de descrire les merueilles d'armes qui y furent faictes des mains d'enuiron cinquante cheualiers plus grãdes que cinq cẽs autres n'eussent peu exploiter. A l'occasion dequoi toute l'armee de mer eut moyen de prendre terre & de se mesler parmy la payenne: ou fut le grand meurdre & occision des mescreans au centuple des nostres: & eust esté le coup pour eux d'eschec & mat si le soleil ia fort abbaissé, eust presté plus d'opportunité aux Chrestiens. Ainsi contraignent les tenebres ne s'entreuoyans plus les vns des autres au combat, chacũ soy retraire à sa chacune, c'est à sçauoir les Mores en leur cãp, les Princes Grecz en leur cité, apres auoir toutesfois bienveigné les bõs Rois venuz à leur secours qui (sans la commune querelle de la religion) s'entreportoient singuliere amitié. Apres lesquelles caresses, ilz emmenerẽt seulement auec eux les Roines & Princesses cy dessuz nommees qui auoyẽt en ce voyage accompagné leurs mariz: lesquelz manderent par elles, leurs affectueuses recommandations aux bonnes graces des Dames de Constantinople s'excusãs de ne les aller veoir iusques à ce qu'ilz eussent prins la vengeance finale de leurs ennemis qui tant leur auoyent fait de maux & dommages. Si planterẽt ces Rois leur camp entre la cité & celuy des Russiens, ou furent dressez trefs, tẽtes & pauillons en fort grand nõbre de couleurs diuerses. Il n'est point besoin de vous deduire icy plus amplement les baisers & accollees d'entre les Prĩces Grecs & les Princesses nouuellement arriuees. Lesquelles ilz auoyent esté receuoir iusques en la Nef ou toutes estoyent ensemble, & au debarquer les auoient mõtees sur de beaux palefrois amenez de la ville : nomplus, qu'elles bienvenuës leur firent les Emperieres & Dames de Grece que pouuez considerer selon l'honneur qui estoit deu à leur haultesse. Car tems est que nous parlions du gentil damoisel Silues de la Selue, & apres de l'estrange naissance des deux Princes Amadis d'Astre & Sferamond, si tost que nous aurons vuidé le surplus des euenemens de ceste guerre.

Du conseil que tindrent les Mores apres leur retraicte en leur camp, & des cartelz de deffy que le Geant Astroband & ses deux freres enuoyerent aux Princes de Grece.

CHAP. XXXVII.

EN grand dueil & deplaisir les payẽs firent leur retraitte en leur camp. pour la grande perte, qu'ilz auoyẽt faicte tant par mer, que par terre. Car le Roy Bultazar auoit toute la confiance de son refuge en sa flotte: combien qu'il en dissimulast prudemment la douleur qu'il en sentoit au cueur, monstrant tousiours aux siens braue & asseuree contenance. A ceste cause tindrent sur ce leur conseil, auquel apres diuerses & differentes opinions, fust à la fin resolu deliurer bataille assignee aux Chrestiens, & d'enuoyer messager vers eux pour arrester la iournee. Si en fit Bultazar depescher promptemẽt le cartel, qui fut baillé au Nain accoustumé pour le porter au camp des ennemis. Adoncques se leua le Roi de Tartarie nõmé Astroband, demandant congé de leur enuoyer par mesme moyen, vn deffi de sa part. Ce que lui estant accordé, il en fist escrire le Cartel, qu'il bailla au Nain mesme.
Or ne fust point à ce conseil appellee

la Roine Calpendre ne sa fille la belle Penthasilee, d'autant qu'elles auoyent tenu quelque propos de trouuer ceste guerre iniuste, esmeuës d'admiratiõ ensemble & compassion de l'excellẽte vertu des Princes Grecs tãt oppressee & affligee. Or pour reuenir au braue herault il vint au camp des rois Chrestiens, alors qu'ilz s'entrecheroyẽt encore, & fut ouy sa glorieuse Embassade en vn fort riche pauillon qui desia estoit tendu, ou ilz estoyent assis : qui fut de telle substance.

Le Roi de Russie Monarque vniuersel de toute la terre constitué & estably par les Dieux, vous mande par moy, qu'il a receu grand aise du secours nouueau suruenu qui lui appreste moyen de plus grande vengeance à prendre en la bataille prochaine qu'il vous denonce, en la iustification du droit de son entreprinse, alors presenta le cartel de son maistre tel que s'ensuit.

Cartel du Roy Bultazar.

Bultazar Roi de Russie procree de la race sublime des haults Dieux, dominateur vniuersel de tout ce que le Soleil par son cours ordinaire tournoye. A vo9 Constantinopolitains, & autres voz cõplices detenteurs & vsurpateurs iniustes de partie de mes prouinces & seigneuries : Salut, à fin que par icelle i'aye le moyen de ma iuste punition & vengeance tant sur vous icy manans & habitans, que sur les consorts de vostre querelle que i'y trouue tous portez, sans auoir la peine de les aller chastier sur les lieux. Or pour mettre vne derniere fin à nostre entreprinse, & faire cognoistre à laquelle le droit & la iustice enclinent, ie vous denonce bataille mortelle d'ost contre ost dedans quatre iours apres la presente, si vous l'osez accepter, donnant en ce cas plain pouuoir à mõ Nain de la signer & souscrire.

Ce cartel leu par le Roi Amadis, il dit au Nain. Beau Sire vostre Roi est coustumier d'vser de parolles superbes & outrageuses : mais nous lui feront response : encore à vous specialement s'adresse ce cartel (respond le Nain) & luy tendit à la main, qui estoit de ceste teneur.

Cartel du Geant Astroband, &c.

Ie Astroband le Geant, Roi de Tartarie maieur & mineur, & des autres prouinces adiacentes, doué par les Dieux de haute stature & vertu plus qu'humaine : A vous Amadis de Gaule, Roi de la grãd Bretaigne, & à vous Amadis de Grece, Florisel de Niquee : Ie vous fais à sauoir, que l'obligation de parenté dont i'attains en prochain degré à Futio Cornelio, occis malheureusement de ta main, m'a induit à me transporter en Grece, pour venger le iuste sang de lui par toy espandu à la satisfaction de nostre illustre & noble lignage, s'il y a en toy tant de hardiesse & force que tu oses entrer en combat de ta personne à la mienne, & les deux autres de ta race contre deux de la nostre : te donnant seureté de ta vie, de tous autres de nostre camp fors que de moy qui pretends ta mort pour accroistre & augmenter mes louanges par adionction des tiennes, si les miennes peuuent receuoir accroissement. Le iour soit demain au matin, le champ & les armes à ton election, les iuges de ma part serõt la Roine Calpendre & la fleur de beauté Penthasilee sa fille.

La lecture faicte de ce cartel : chacun s'esmerueilla de l'orgueil & outrecuidãce de ces payens : surquoy ayant consulté, la response fut laissee à faire au Roy Amadis, telle que bon lui sembleroit : ce qu'il fit promptement, deliurãt les deux cartelz au Nain, tant le responsif à celui du Roi de Russie que l'autre au Roy de Tartarie. Lesquelz le Nain reporta en leur

leur camp en diligence : ou elles furent leuës en la presence de tous leurs potentats contenans tel language.

Cartel responsif des Princes de Grece, au Roy Bultazar.

Les Souuerains Princes de Grece & les autres Seigneurs & Barons Chrestiés assemblez à Constantinople : A toy Bultazar Roi de Russie seulement : Salut, afin que puisses receuoir le payemét que tes œuures meritent.

Vn cartel nous a esté apporté de ta part, plein de parolles fieres & outrageuses de ton style ordinaire, par lequel tu nous veux faire entendre vne force en toy, plus que ne portent tes propres bras. Aussi nous trouuons estrange que vueilles estaindre le feu tant embrasé de ton ambition & conuoitise, par le sacrifice du sang innocent de tes vassaux & alliez : car raison veult que chacun porte son fardeau aussi semblablement ne doiuent point estre exposez au danger ceux qui n'en tiennent point de coulpe. Toutefois puis qu'ainsi tu le veux, no9 acceptons la bataille, &c.

Trop furét courroussez les Seigneurs Payens, principalement les fiers Geans, par la lecture de la response des Princes Chrestiens (lesquelz Geans y estoyent bien encore au nombre de trois cens) si iurerent tous qu'ilz leur abbatroyét bié tost le caquet. Mais bien furét d'auantage irritez, quand ilz eurent oui l'autre addressee au Roy de Tartarie, dont la teneur fut telle.

Cartel responsif du Roy Amadis de Gaule, &c. Au Roy de Tartarie Astroband, &c.

Amadis de Gaule Roy de la grand Bretaigne, Amadis de Grece Empereur de Trapezonde, & Florisel Prince des deux Royaumes de Gaule & Bretaigne. A toy Astroband Roy de Tartarie. Tu fondes tes menaces à tort sur la mort de Furio Cornelio ton parent qui a esté occis par nous de bonne guerre. Quant aux gloires que tu t'attribues si grandes, nous sommes contens de les croire, pour les adioindre au peu des nostres par la victoire que nous esperons en Dieu d'obtenir sur toy & tes freres tant valereux. Le combat nous acceptons, au iour que tu nous assignes, auecques telles armes, que bon vous semblera, & le camp soit mis entre les deux armees. Pour iuge de nostre part nous nommons la Royne Alastraxeree comme sortable compagnie à voz Roynes.

Apres la lecture de ces deux cartelz, la bataille fut publiee par leur camp à son de trompe au quatrieme iour prochain : & le Roy Astroband & ses deux freres s'apresterent pour le iour ensuiuant (comme firét de leur costé les trois Princes Chrestiens) considerant contre qui ilz auroyent à faire.

Du combat entre Amadis de Gaule Amadis de Grece, Florisel de Niquee d'vne part, contre Astroband le Geant & ses deux freres d'autre : & qu'elle en fut l'issue.

CHAP. XXXVIII.

SVr le poinct de l'aube du iour se leuerent à Constantinople les trois Princes qui auoyent à combatre, & allerent faire leur deuotion, en la chapelle imperiale priant le Seigneur de tenir en sa protection les champions de sa saincte querelle. Puis ayans prins la souppe en vin, furent armez des armes vermeiles à la croix, fors que Florisel qui ne changea les siennes noires de dueil, sinon y adioustant la croix blanche. Lors monterent sur leurs destriers, & marcherent les trompettes deuant eux, puis la cheualereuse Roine Alastraxeree



armee de toutes pieces sur vn braue coursier auecqs mille hõmes d'armes de bonne elite ordonnez pour la garde du camp dont elle estoit iuge de leur costé. Apres marcherent aussi les trois Princes portans l'armet, lance & escu du Roi Amadis : c'est à sçauoir l'Empereur de Romme Arquisil, le Roy Galaor, Florestã puis lui : & deuant l'Empereur Amadis de Grece les Empereurs Esplandian son ayeul, & Lisuart son pere, & le Prince Falanges portans les siennes. Deuant le Prince Florisel de Niquee alloyent pareillement auecques ses armes Rogel de Grece, Agesilan de Colcos, Filisel de Montespin. Ainsi arriuerent au camp des Roys Chrestiens, qui les receurent en toute magnificence & les conduirent au camp clos de chaines ou auoyent esté ia faicts les combats precedens : Si mist Alastraxeree dedans le camp leurs trois braues champions par la porte du leuant qui y attendirent quelqu'espace de leurs aduersaires. Or voicy venir premierement la Royne Calpendre & la belle des belles Penthasilee sa fille, chacune armee & cheuauchant deux puissantes Lycornes caperaçonnees de drap d'or enrichy de perles & pierrerie d'inestimable valeur. Mais la belle Pentasilee ne portoit armet n'espee ny escu d'autant qu'elle n'auoit receu l'ordre de cheualerie, Calpendre sa mere portant en son escu pour deuise deux grands serpens entortillez qu'elle auoit occis de sa main. Elles y vindrent accompagnees comme iuges du camp, de mille de leurs Amazones de choix. Apres marcha le fier Roy de Tartarie Astroband & ses deux freres geans chacun sur vn Elephant (ne se pouuant trouuer autre monture qui peust soustenir leur lourde corpulence) estans ces Elephans dressez au combat, comme les plus dociles animaux de la terre. Et deuant eux autres gros Geans portoyent semblablement leurs lãces (qui n'estoiẽt moins grosses que beaux masts de nauires) & leurs heaumes & escus. Esquels escus ces Geans portoyent vne mesme deuise, qui estoit d'vn cimeterre sanglant auecques lettre alentour, vengeance. Si furent introduits au camp par les deux Roines iuges, de la magnificẽce desquelles les Chrestiens furẽt emerueillez mesmement de l'excellẽte beauté de Pentasilee ainsi que les payens estoyẽt de la maiesté & cõme diuine representation d'Alastraxeree. Laquelle s'estant rẽgee pres de Pentasilee pour communiquer ensemble des incidens à iuger l'arraisonna en

ces termes : belle Princeſſe ie tombe en grande doute de la victoire de noz Princes en ce cõbat plus pour les traits qu'ilz pourroyent receuoir de voſtre ſouueraine beauté q̃ pour les coups de voz geans leurs ennemis. A quoy lui reſpondit Pẽtaſilee, qu'elle meſme nẽ lui en deuoit gueres pour tant magnifier la ſienne. Lors elles ayans comme iuges mi-parti le ſoleil & fait crier que nul ſoubs peine de la hart euſt à fauoriſer les chãpions de fait ne dit, commanderẽt aux trompettes de ſonner, & aux herauts de crier le dicton ſolennel, laiſſez aller les vaillans combatans. Alors ſe meurent les vns cõtre les autres, c'eſt à ſçauoir le Roy Amadis contre Aſtroband, Amadis de Grece contre Aigolant, Floriſel contre Margõ: qui eſtoyent les trois plus puiſſans Geãs de toute leur armee, apres Bracĩ le grãd demeuré de l'aſſault dernier borgne & demi manchot, & Bracaf le hideux. Dõcques le Roy Amadis & les deux autres Princes delogerent tous en vn moment cõtre leurs aduerſaires & eux ſemblablement, qui ne faiſoyent pas roide courſe ſur leurs elephãs, ains le galop ſeulemẽt. Si adreſſa le roy contre Aſtroband & to⁹ deux s'entreportẽrent par terre Amadis eſtant aucunement bleſſé en la poitrine, le Geant percé depart en autre tant que l'on voyoit le trõçon lui reſortir par derriere: mais biẽ lui print, q̃ ce ne fut pas du droit fil, ains en gauchant, dont la playe fut beaucoup moins perilleuſe. Or ſe releuant ſoudain l'vn & l'autre, Aſtroband s'arrachant le tronçon hors du haubert, puis mettant la main à vn grand coutelas, qui lui pendoit en eſcharpe, que trois hommes euſſent fort ahanné à ſouleuer de terre, duquel s'en vient ioindre Amadis faiſant ſon compte de le foudroyer du premier coup. Ce que certainement il euſt faict, ſi ce gẽtil Roy ne l'euſt euité d'vn ſault à quartier (car plus y ſaiſoit meſtier l'addreſſe que la force.) Ainſi cheut le coup à terre, qui donna loiſir à Amadis de lui en tirer vn de toute ſa puiſſance au deſſous du ventre, ſi le geãt n'euſt mis ſon eſcu au deuant, duquel quelque lourd & maſſif qu'il fut, il en abbatit vn quartier. Ce pendãt pas ne dormoyent de leur coſté Amadis de Grece contre Aigoland ne Floriſel contre Margon, leſquelz (pour le vous faire court) en leurs courſes vuiderent tous pareillement les arçons, leur quatre lances volans en eſclats, puis s'en vindrent recercher furieuſement aux glaiues, ou bien fut beſoing aux deux Princes de n'oublier rien de leur eſcrime. Car tout ce que ces deux geans attaignoyẽt de leurs cimeterres, alloit en pieces tellemẽt qu'à noz cheualiers en peu d'heure ne reſterent que les courroyes de leurs eſcuz & leur voyoid on en pluſieurs endroits la chair nuë. La fut exemple euidẽte, que ſubtilité paſſe force: car noz champions n'entendoyent qu'à ſauteler çà & là, faiſans perdre les coups à leurs aduerſaires, & leur en tirãt touſiours quelqu'vn à la derobee. Ce que conſiderant la belle Pẽtaſilee, ſe print à dire en la preſence de la Roine Alaſtraxeree qui eſtoit aſſiſe aupres d'elle au hourt des iuges (au raport de Galerſis.) O dieux ſouuerains de quelle bonté auez voulu douer ce vaillãt roi & tous ceux de ſon lignage? qu'il ſemble qu'ayez mis en eux toutes les gloires de prouëſſe ſans m'en laiſſer pl⁹ aucune que ie puiſſe conquerir. Parquoy ie iure par voſtre deité que ie ne receuray iamais l'ordre de cheualerie d'autre main que de ce grand roi s'il peult echapper de ce combat. A quoy reſpondit Alaſtraxeree. Sans point de faute Madame vous auez biẽ raiſon en la louenge q̃ vous proferez de ceſte illuſtre race: en laq̃lle giſt vrayement toute la bõté du monde. Et eſt leur alliance dequoy ie me tiens plus fiere & cõtẽte que quãd ie m'eſtimois eſtre nee de dieu Mars meme. Or ſus, dit Pẽtaſilee Madame, ie requiers aux dieux qu'ilz me permettẽt de faire mõ premier coup d'eſ-

d'essay de cheualerie auecques vne si belle & si renõmee princesse que vous estes: vouspromettãt que les premieres armes que ie feray, ce sera contre vous, afin que si la fortune m'y estoit fauorable, ie puisse triompher de voz glorieuses victoires : pour gage dequoy, elle lui bailla vn quartier de sa riche cotte d'armes, qu'Alastraxeree print en lui disant. Belle Princesse ie ne refuseray pas la lice comme Cheualier contre celle, de la main de laquelle i'ay bien opinion qu'vn iour tous les cheualiers du monde demeureront vaincuz, donques receuez aussi mõ gage : lors lui bailla semblablement vne des manches de sa cotte d'armes. La Roine Calpendre qui auoit entendu tout ce deuis n'estant pas fort contente que sa fille si ieune & tendre adressast son aprẽtissage d'armes contre si robuste & fameuse dame au fait de guerre, remõstra à Alastraxeree, qu'elle trouuerroit plus raisonnable ceste emprise à departir auec elle. Mais puis que Pentasilee lui auoit ainsi fiancé & ia baillé la main, elle ne le pouuoit destourner A quoy la Roine lui fit response, qu'elle ne s'en donnast autrement peine, d'autant que si elle sortoit viue du combat d'auecques sa fille, elle lui en rẽdroit le cueur net & sõ desir satisfait. Sur ce deuis, elles regardent la bataille de ces six braues champions, qui estoit encore en vn estat sans cognoissance d'auantage des vns sur les autres, à lors que le roi Amadis ennuyé de ceste longueur de conflit, ayant ia duré plus de deux heures: les herbes estãs là tournees de leur verde couleur en rouge par leur sang, la terre y estant labouree des horribles coups de cimetterres ou coutelas des Geans qui y tomboient souuẽt par la dexterité des cheualiers Grecs, qui frustroit leurs attaintes. Toutesfois ne peult le Roi Amadis à la longue tant faire qu'Astrobãd ne lui dechargeast vn coup sur le heaulme, lequel brisa tout ce qu'il rencontra du reste de l'escu dont il para au deuant, puis y descendit de costé tellement que la polissure de lacier le fit glisser sur l'espaule senestre qui en demeura si estourdie que le bõ Roi en perdit le sentiment d'icelle & le glayue entra profondemét en terre (quelque dure qu'elle fust) bien sa moitié ou enuiron. Ce que voyant le Roy Amadis lui tira vne taille sur le poignet, qui luy fit voler la main emmi la place. Astroband qui se veoid ainsi manchot, iettant vn haut cry de douleur, essaye à tirer le coutelas de l'autre main, sur laquelle le roi decharge & en faict autant que de la dextre. Lors auoit il beau ieu, & le vouloit acheuer d'occir, quand Astroband lui requiert mercy de la vie, ce qu'ouy & entendu par les iuges, le Roi Amadis se retira à quartier, & celui de Tartarie fut de leur commandement mené hors du camp & pensé de ses playes. Si se tint quoy Amadis pour regarder ce que les autres faisoyent vous declarant Galersis que les deux Princes Grecs auoyent eu prou affaire contre les deux fors Geans lesquels par leur legereté & prõtitude ilz auoiẽt lassez en faisant perdre leurs coups en vain, chacun aussi desquels ne leur pouuoit estre moins que mortel: dont cõmẽça Aigolãd à dire à Amadis de Grece, cheualier reposõ vn peu, afin de mettre meilleure fin à nostre cõbat. A quoy il lui respondit: Gean, bien suis certain que si tu me tenois reduit en tel estat que ie te tiens tu ne m'vserois pas de courtoisie, neantmoins à ce que ie gangne tous les points d'honneur sur toy, ie te l'accorde. A tant se retirerent vn peu arriere l'vn de l'autre : Et Florisel fit pareille grace à Margon à sa requeste, ne se voulant pas monstrer moins courtois que son cõpagnõ. Adõc voians les deux geãs les deux mains d'Astroband à terre, qu'on auoit emmené vaincu, comme outrez d'ire & de mal talent, reuont vers leurs ennemis de trop plus grãde furie sans cõparaison qu'ilz n'auoyent fait au parauant. Lors vou-

voloyent les pieces des harnois quand & la chair, & biẽ tost eussent fait & parfait ces deux puissans monstres, s'ils eussent à faire à autres que ces deux cheualiers, qui iamais n'auoyent eu crainte ne frayeur de danger quelconque & à qui on n'eust peu parangonner deux autres en prouësse. Si en sentirent ilz maintes meurtrissures sur leurs corps, & y furent saignez de lourdes lancettes, tant qu'Amadis irrité d'vne, & de se veoir si long temps mal mené par vne seule personne à la veuë de la fleur de la cheualerie du monde, il recueil ses forces & charge vn tel coup à Aigoland sur la iãbe que l'armure ne la peut garentir qu'elle ne fust trenchee bien auant en l'os, duquel coup il tomba estendu de son long, ou auecq l'ayde de ses autres playes, il ne demeura gueres sans rendre l'ame à tous les diables, qui en firent vne gorge chaude. Adonc demande Alastraxeree à la belle Princesse qu'il luy sembloit de la bonté de telz Cheualiers, qui luy respondit, qu'elle la tenoit telle, que la beauté de leurs Dames, qu'elle voyoit en la prochaine tour regardans le combat. Florisel auoit honte de demeurer long temps derriere apres les autres, qui se delibera de iouer à quitte & à double, tellement que voyant Margon leuer son cimeterre à deux mains, comme pour congé prendre par vn dernier coup, se lance de vistesse à coste, puis lui fourre son espee d'vn estoc (le pommeau appuyé contre sa poitrine) dedans la sienne voire iusques à la croisee. A tant les iuges Calpẽdre, Penthasilee, & Alastraxeree descendans de leur eschaufault, s'en vont selon la ceremonie des dueilz, mettre hors du camp les trois Princes Grecs comme victorieux. Qui furent apres conduits en pompe solennelle en leur cité, ou les chirurgiens iugerent de leurs plaies, que dans les trois iours, qui restoyent ilz pourroyent entrer en bataille.

Comme sur le grief ennuy que portoyent les payens de la deffaitte de leurs trois Geans en camp clos, la belle Princesse Penthasilee enuoya vne lettre aux Princes Grecs par vne de ses Amazones pour obtenir d'eux vn sauf conduit, & du surplus qui en aduint.

CHAP. XXXIX.

Le combat fini comme vous à esté deduit du Roy Amadis de Gaule & des deux autres Princes contre les trois Geans, soudain Astroband le Roy de Tartarie fut porté en son pauillon, & par bons chirurgiens pensé de ses playes & ses deux cõpagnons enterrez en quelque solennité selon leur estat & la forme militaire auecques grands regrets & douloureux gemissemens de tout le cãp, voyants qu'ilz en auoyent desia perdu tant d'autres de leur capitaines de marque & renom en tous les combats singuliers, & tant de leur peuple en toutes les batailles, assaults & rencontres, que leur multitude qui sembloit au commencement presque infinie se monstroit alors grandement appetissee. Le Roy Bultazar comme celui à qui plus le cas touchoit, en estoit aussi sur tous le plus alteré en son courage, combien que prudemment il le dissimulast pour ne mettre son ost au desespoir. Lors lui reuenoit en memoire le bon conseil que lui auoit donné le vieil Roy de Cacidoine de rompre ou differer ceste entreprise. Lequel il n'auoit voulu croire nõplus que les Troyẽs leur diuine Cassandre, & pour toute recompense par ses iniures & reproches, il lui auoit liuré la mort presente: tellemẽt qu'en son secret, seul quelquefois en son pauillon, il en larmoyoit angoisseusemẽt de compassion ensemble de repentance. Mais en public parmy les siens il monstroit bon maintien & contenãce asseuree leur disant: Et bien mes amis, la fortune à desia par plusieurs-fois fauorisé noz ennemis en quelques rencontres,

c'est à nous maintenant qu'elle doit son bon visage & bonne chere, puis que son naturel est d'estre tousiours inconstante & muable. Il ne nous fault pas cõme les mauuais ioueurs (qui ne sauuent pas attẽdre le tour de sa rouẽ) nous retirer sur nostre perte. Elle aide volontiers aux pl⁹ hardis : Sus sus, reprenons cueur & hardiesse, en cousiderant les vers de nostre Poëte ancien, parlant d'elle.

Fortune la fausse traistresse
L'homme ore chatouille ore blesse:
A sa dextre pleine d'orgueil
Voulut les humains mettre en dueil.
Plus soudainement les surprend,
Que le flot de mer ne s'estend.
D'vn tour de main baisse & sublime,
Que le plus bas monte à la cime
Et au dessous vient le plus hault.
Ne de leurs pleurs rien ne luy chault
Et quand plus ont douleur & ire,
Soudain en ioye les attire.
Son plaisir est qu'en peu d'espace
Le chetif le plus heureux passe.

Voila mes freres & compagnons disoit le Roy de Russie, la complexion de dame Fortune, que nous faisons deesse à bõ droit: d'autãt qu'elle gouerne toutes les choses humaines, & sur tout domine principalement en la guerre. Parquoy souuent m'auez ouy dire quãd quelque Seigneur estrãger m'enqueroit de quelques miens colonels, capitaines ou cheualiers de nom, qui ils estoyent que c'estoit tel qui auoit fort bien fait en vne telle bataille, ou tel qui auoit biẽ defendu & gardé vne telle place, dequoy s'esbahissoit l'estranger de ma parolle, à ne les blasonner generallement preux & vaillans. A quoy ie leur respondois que quand vn cheualier veoid ce qu'il ne veid oncques, souuent fait ce qu'il ne fit oncques. Puis la Fortune se fourre parmy noz actions, & deportement auiourd'huy mere de main marastre.

Reprenons noz esprits (compagnons ce qui est aduenu de malheur en noz derniers combats, est procedé de la folle ou trecuidance d'aucuns de nous qui cuidẽt la vertu estre mesuree à l'aune, & deuoyent estre assez aduertiz par les conflits precedens, de la dexterité de ces emerillons Grecs qui volent quãd les autres marchent. Il n'est (dit-on) si bõ qui ne faille, & leurs deuons sauoir bon gré sinon de ce qu'ilz y ont fait, au moins de ce qu'ilz y ont voulu faire, cõme la bonne volõté en maintes choses est reputee pour le fait. Partie de ces propos tenoit il entre les Rois & Barons en son pauillon: partie il tint en son ost sur la remõstrance de la bataille prochaine s'y faisant eleuer vn hault trosne, duquel il estoit entendu d'vn grand nombre : c'est assauoir de tous les chefs, lieutenãs, maistres de cãp & autres des principaux qui auoyent à conduire & encourager les soldats. Ausquels il dit d'auantage, qu'il ne pouuoit deguiser ne vouloit le deplaisir qu'il sétoit au cueur, de la mort de leurs cheualiers auenuë en quelques combats les iours passez contre les Princes Grecs mais que c'estoit peu de chose & nõ digne à en faire grand compte & moins à s'en estonner. Car à la verité assez auoiẽt fait de preuues de la haute cheualerie qui estoit en eux, sans laquelle aussi il n'i eust pas addressé ses armes d'autant que le los & honneur ne se peut acquerir cõtre les lasches & recreuz, ains seulement ou florit la renommee. Lesquels Princes (comme tous sauent sont en fort petit nombre & desia, sinon morts au moins tant affligez & debilitez du long trauail de ceste guerre & de playes qu'ilz y ont receuës sur leurs corps, qu'il ne sont plus que demis de ce qu'ils ont esté. Mais qu'il à maintenant auisé auec les bons Rois & Seigneurs de l'ost de donner vne plaine bataille à outrance, en laquelle ils se doiuent asseurer d'obtenir indubitablement la victoire, tant par le nõbre dont

encore

encore ils les surmontent de beaucoup que par leur corpulence & force le bras. Là vous serez trente ou quarãte à combatre contre vn, là en estour pressé, leur addresse & legereté n'aura point de lieu. Pource donnez bon ordre tant capitaines que soldats à tout vostre appareil & suiuez courageusement voz enseignes, esperãt ce coup la bõne grace de la fortune variable apres tant de rudesse. Suiuez nous de tel cueur que nous vous conduirons en marchant les premiers pour vo⁹ rompre les rangs,& vous faire pauois de noz personnes: Quoi faisant, vo⁹ pouuez tenir la bataille gaignee.

Ceste harangue de Bultazar à son armee, renforça les plus decouragez, comme ils lui demonstrerent par leurs clameurs & applodissemens militaires. Au sortir de laquelle ils rencontrerent le roi de Tartarie qu'on portoit en vne littiere cheualeresse pour aller embarquer en vn vaisseau de mer à plus de trois mille loing à fin d'estre rẽdu en son païs pour mieux guerir en son air naturel par le cõseil des Physiciẽs & mires. Si lui dirent à Dieu Bultazar & tous leurs Rois honorablement, lequel nous laisserõs aller en sa terre ou il fut receu de sa femme en telle tristesse q̃ pouuez penser. Aussi gueres ne dura sans passer de ceste vie en l'autre, laissant deux filz qui n'estoyent pas Geans, mais tresvaillans & adroits aux armes: ainsi que bien firent cy apres apparoir en l'entreprise de la vengeance de leur pere. Sur ces entrefaittes voici arriuer la Roine Calpendre & la nompareille Pẽtasilee au pauillon du roi Bultazar accompagnees de quelque nombre de leurs Amazones toutes montees sur Lycornes (dont leurs marches son fort peu plees.) Dont le Roy auerti s'y en retourna promptemẽt auecques les autres rois qui estoiẽt lors auecques lui. Si les trouuerent tant richement parees & gaillardes de port & geste que rien plus, dont amour lui refraischit bien & rentama la playe faitte d'vne de ses fleches plombelees en son cueur. Il n'oublia rien de tout l'honneur & racueil qui lui fut possible de leur faire, & apres qui furent tous & toutes assis selon leurs degrez & qualitez la Roine Calpendte leur commença à dire.

Souuerain Roy de Russie & vous autres Rois & grands Seigneurs le secours vo⁹ est notoire que i'ay cy amené en vostre faueur, cõbien que ne vous en soyez encores gueres seruy pour le peu de besoin qui vous en estoit. Maintenãt nous auons à demesler quelque chose auecques les Princes Gregeois que ne pouuons faire commodément ne voulons attenter qu'auec vostre bon congé & vouloir: vous priant à ceste fin qu'il vo⁹ plaise nous ottroyer vn saufcõduit pour seurement auec eux negocier. A tant elle se teut: & le Roy Bultazar se leuant de bout, puis se rasseyant print la parole. Tresnoble & vertueuse Roine: nous confessons à bon droit vous estre tous grandement redeuables du secours que nous auez dõné, tant pour l'exaucemẽt de la maiesté de noz Dieux que pour accroissement de vostre gloire & reputation immortelle : de quoy vous rendõs graces, & le recognoistrons tous perpetuellemẽt, tãt en general qu'en particulier qnand vous voudriez requerir le nostre. Quant au saufconduit, vous l'auez de vostre pouuoir mesme, & en tant que desirez le nostre, il vous est volontiers accordé. Lors fut enioint aux secretaires d'estat de le depescher sur le chãp & leur estant presenté fut signé de tous & seellé de leurs seaux, puis deliuré à la roine Calpendre qui le bailla incontinẽt à vne de ses Amazones fort cointe & iolie & de gentil esprit à manier negoces. Laquelle armee de toutes armes fors du chef & des mains & mõtee sur sa licorne s'en va vers Cõstãtinople, & Bultazar va recõduire la prĩcesse Pẽtasilee en son cãp deuisant

deuisant en chemin de propos gracieux & amoureux auecques elle, qui faisoit souuent l'oreille sourde, autres-fois respondoit des chansons n'ayant pas sa florissante ieunesse son cueur enclin à ce vieillard fanné & fletry. Or s'en va l'Amazone droit au camp des Rois Chrestiens, s'adressant à la tente ou ilz estoiet assemblez : ausquelz apres la reuerence deuë, elle demanda si le grand Roy Amadis de Gaule y estoit, par ce qu'elle auoit parolle à lui porter: A quoy lui fut respondu par Arquisil Empereur de Romme qu'il estoit au lict au palais, pour les playes qu'il auoit receuës d'Astroband au combat. Si l'y firent cõduire par deux cheualiers là ou elle le trouuant enuironné des Princes & Princesses en s'humiliant lui presenta sa lettre, dont la substance estoit telle.

Lettre de la Princesse Penthasilee au Roy Amadis de Gaule.

Penthasilee Princesse de tous les mõs qui circuyent l'Inde ensemble, de toutes les marches que la riuiere de Ganges de ses sept bras arrose. A vous treshault & tres-puissant Prince Amadis Roi de la grand Bretaigne, &c. Salut auec accroissance de toute prosperité & louange si voz nompareilles Cheualeries en peuuent receuoir. Sachez que l'incomparable renommee de voz genereux & magnanimes faits paruenuë iusques à nostre lointaine contree nous à transportee iusques à la vostre, pour en prendre le tesmoignage oculaire, lequel nous en auons desia prins à nostre grãd'admiration & contentement. Or ne pouuant iouir de la gloire de voz gestes illustres, desquels le triomphe n'à esté permis à nul mortel, au moins espere ie iouir d'vn bien que selon vostre grandeur ne me pouuez desnier, qui est de receuoir de vostre tant excellente main l'ordre de cheualerie en assemblee de telle centaine de Rois.

Le Roy Amadis ayant leu ceste lettre en la presence des Princes, y fit appeller les Princesses par passe-tẽps tant les domestiques que les estrangeres leur mandant que c'estoit affaire de Dames, ou elles pouuoyent bien. Lesquelles venuës, il respondit à la damoiselle messagere, que touchant le saufconduit que sa maistresse lui requeroit, il ne sçauoit quelle seureté lui mesme pourroit trouuer en elle, selon le retrait qui pourroit estre de sa beauté à la sienne, toutes-fois que le lẽdemain au matin on verroit de quoy. Qu'il alloit faire depescher sa responce ce pendant qu'elle se tiendroit vn peu dehors. Rogel & Brianges de Beocie qui furent incontinens esprins de la gentille grace de l'Amazone s'offrirent de leur courtoisie accoustumee à la conduire hors la grand sale & l'entretenir pendant que se tiendroit le conseil, & elle estoit toute esmerueillee de la singuliere beauté des dames qu'elle voyoid là principalement comme elle leur dist, de Diane, Daraïde, Leonide, Garaye, & sur toutes de celle de la pucelle Fortunie qui lors attaignoit les douze ans. Pareillement se trouua esbahie de la gentilesse, belle taille & dispositiõ seigneuriale des Princes. Le Roi apres auoir fait la consultation ioyeuse sur la lettre de Penthasilee auecques les Seigneurs & Dames, dist en souriant: Hè comme ce bon Dieu nous adoucit noz miseres & calamitez par ces gracieux entremets d'honneste plaisir nous enuoyant apres tant de durs & furieux Cartelz de champions ennemis, de tant souefues & amiables lettres, de si belles & vertueuses Dames. Lors commanda la response à vn de ses secretaires, laquelle il feit bailler à l'Amazone qfut rappellee & s'agenouillãt deuant le Roi print cõgé de lui & de toute la noble assistence d'vne si gaye façon & air du pays qu'ilz en demeurerẽt tous re-

resiouïs. Les deux ieunes Princes en eurẽt meilleure part que les autres qui lui tindrent bonne compagnie là conuoyãt à cheual par la ville iusques à la porte auecques maints amoureux propos, ausquels elle leur riuoit gentemẽt leur clou Or s'en retournent les deux Princes au palais, entre lesquels dit Galersis le croniqueur que l'amitié n'étoit gueres moĩdre que fraternelle, pour l'assiduité des voyages qu'ils auoyent faits ensemble, mesmement le dernier auquel Rogel l'a uoit deliuré de la chartre cruelle du geã, qui le fit surprendre par des rustres valets de son chasteau en combatans cõtre, lui comme cy dessus vous à esté recité au long. Ce que Galersis à remis nõ obmis à deduire amplement apres l'issuë de ceste guerre qui le hastoit à y toucher pour l'arriuee des Mores, auecques le discours de la grossesse de la roine de Galdap qui y fut aussi trouuee par Rogel & caressee quelque temps:dont les enseignes & marques en apparurent à bon escient qui empescherent la belle Roine de faire le voyage de Grece auecques sa gent qu'elle y enuoya ioindre à celle de la Roine Sidonie. Mais pour retourner à l'Amazone:elle departie de ces deux princes,s'en alla droit au camp des payens au quartier de ses maistresses, separé de to⁹ ceux des hommes (comme vous auez cy dessus entendu) ausquelles ayant rendu la lettre responsiue du Roy Amadis elles se prindrent à l'arraisonner, disans: Et bien Andrisie (car tel estoit son nõ) que te semble de ces Princes Grecs & des Princesses, car bien croyons que tu les ayes veuës. Ie pense mes Dames, respondit, que les Dieux ayent contribué tous leurs dons & graces en eux & elles pour exhiber en ce monde des patrons souuerains de toute perfectiõ humaine. O mes dames, ce n'est rien de tout ce que nous auons iamais veu sur terre à comparaison de l'excellẽce de celle cour, tant y à de beaux & bien aduenans cheualiers, tant de belles (ie dy) tresbelles Dames que ce ne semble pas vne cour ains vn vray Paradis & assemblee de Dieux & deesses. Ha mes Dames ce n'a rien esté à vous de les auoir choisies de loing comme de vostre eschafault és creneaux de leur Tour quand vous estiez ces iours cy iuges du camp,ce sont choses à veoir & contempler de pres pour y asseoir vray iugement. Pentasilee & Calpendre estoyent rauiz d'admiration par ce rapport de leur gentille messagere,esueillee au possible & qui n'auoit le bec gelé. A tant decachetent & ouurent la lettre, baisans l'vne & l'autre le seing de ce precieux nom d'Amadis, par veneration : puis la leut la Princesse qui la langue Grecque sçauoit,& plusieurs autres, dont estoit telle la teneur.

Lettre respõsiue du Roy Amadis à la Princesse Pentasilee.

Amadis de Gaule Roi de la grand Bretaigne,&c. A vous tresillustre,tresvertueuse & tresbelle Dame Pentasilee Princesse d'Inde & de tout l'enclos du grand fleuue Ganges, Salut. La gloire que par vostre lettre vous attribuez à mes faits d'armes si i'y consens aucunement, ce sera à raison de l'honorable main dont elle vient,qui tant ayme & reuere la vertu que pour petite qu'elle soit, elle l'exalte iusques au ciel. Mais telles qu'ẽ peuuent estre mes œuures elles reçoiuent leur iuste estimation d'estre acceptees & tenuës de vous pour agreables. Au sur pl⁹ quand à l'ordre de cheualerie que desirez receuoir demain, ie le tiens à grand heur & honneur en esperance de conioüir des triomphes, qui par voz mains seront conquis. Ce qui sera par moy accomply tresvolontiers au premier iour qu'il vous plaira mais auecques peu de seureté pour nous de vostre beauté souueraine.

La lettre leuë, on commanda aussi

tost de donner ordre à tout l'equipage necessaire en ce cas pour le iour ensuiuãt en tel triomphe que vous entendrez presentement.

De l'ordre de cheualerie qui fut donné à l'exellente Princesse Pentasilee de la main du Roy Amadis de Gaule, au plus sumptueux & magnifique triomphe qui eust iamais esté veu: puis du combat accordé entr'elle contre la Royne Alastraxeree & la Royne Calpendre contre Agesilan.

CHAP. XL.

L'Aurore pourprine faisant peu à peu disparoir les nuës obscures par my la spatiosité de l'air anonçoit la venuë du rayonnant Febus lui marchant presque sur les talons, quand la Royne Calpendre & la nompareille Pentasilee sa fille se leuerent pour s'atourner en la magnificence qu'elles auoyent pourpẽsee & ordonnee, qui vous sera descritte brieuement. Le lieu de sa descente estant assigné en la grande & spatieuse plaine qui estoit entre les deux camps des Mores & des Chrestiens, premier emẽt marcherent vingt mille Amazones toutes mõtees sur leurs Licornes, desquelles les chanfrains estoient garnis de pennaches de diuerses couleurs comme aussi les armets des femmes: desquelles les dix mille premieres estoyent armees à la legere, auec lãces gaies, & leur arc & trousses de fleches la pluspart dorees, montees sur legeres Licornes: les dix autres mille cheuauchoyent des Licornes plus puissantes à bardes biẽ dorees auec les grosses lãces sur la cuisse, fournies de banderolles de taffetas au bout, q̃ pour ce iour estoyẽt toutes mornes non à fer emoulu. Bien vous sauez sans vous en faire pl⁹ long discours, que lón leur brusle en bas aage les mammelles droictes pour ne les empescher à coucher les lances. C'estoit vn grand plaisir de veoir vndoyer par le vent leurs guidons & enseignes de taffetas auecques les figures & deuises ou l'or n'estoit point espargné, deuant lesquelles sonnoyẽt les atabales & anafiles instrumens de leur cõtree. Apres ces vingt mille premieres Amazones venoit le char triomphal tiré par quatre Rhinocerons, animaux d'Etiopie qui combatent les Elefans, longs de dixhuits pieds, & haults d'vnze auecq leurs gros nez rebroucez. Duquel char les rouages, limons & tout l'attelage estoyẽt reuestus de lames d'or, & enrichis de moulures, frises, cornices & autres ouurages delicats. Mais au deuant d'icelui marchoyẽt de ieunes filles Amazones, leurs pages du costé droit toutes vestues de toille d'or, montees sur des plus belles Licornes de toute la troupe, enharnachees de mesme, les vnes portãt les mortions des Roines, grauez d'or brasé, les autres les rõdelles, les autres leurs arcs & trousses. Et du costé gauche autant marchoyẽt de ces pages feminins portãs les manteaux & chappeaux Royaux, & les coffrets ou escrins aux bagues: pour mõstrer le double equipage de ces Roines l'vn conforme à leur sexe dont elles vsoyent en tẽps de paix, l'autre viril conuenable à leur exercice de guerre. Apres ces pages marchoyent, les sept belles Roynes leurs vassales deux à deux, toutes vestuës de draps d'or, leurs Lycornes caperaçõnees de mesme, les vnes portans les gantelets les autres les armets courõnez couuerts de mantelets, les autres les espees de parade en escharpe, les dernieres portans toutes les espees nuës en leurs mains. A leur queuë venoyent leurs Licornes de parade couuertes entierement de caperaçons de velours pers semez d'estoilles d'or trait, trainãs en terre & estoyẽt menees par deux Amazones escuieres d'escuirie à pié. La septiesme ieune Royne portoit vn guidon auquel estoit pourtrait d'vn costé vn corps my party du Dieu Mars & de la deesse Venus, & de

l'autre à vn miroir attaché vn arc turquois auecques deuises à l'entour en leur langage sonnāt HERMAPHRODITIQVE VALEVR.

Les maiestez de la Roine Calpendre & de la Princesse Pentasilee estoyent assises en ce char triomphal, la mere à la dextre, la fille à la senestre. Elles estoyēt armees chacune de riche harnois, celuy de la Royne poly & subtilement graué, surgetté d'or dans la graueure qui causoit diuers lustres, celuy de la Princesse estoffé d'argent & relief. Le saye à Pentasilee estoit de drap d'argent frizé, garny de dessus d'vn large bord de frisons de canetille d'argēt à ses chifres & deuises, le surplus du saye és coupures r'attaché de boutons & guippures de mesme, doublé de toile d'argent : celui de Calpendre estoit tout de mesme façō, mais toute l'estoffe & enrichissure de drap, toile & boutons d'or, comme aussi furent differentes les ferrures & garnitures de leurs espees & ceintures, le chapeau de la Princesse fut de toile d'argēt, celui de la Roine de toile d'or: leurs courōnes pendoiēt au dosier du char vn peu plus haut que leur chefs enrichies de tāt de pierrerie de Rubis, Diamās, Emeraudes & les pennaches d'algrette de leurs chappeaux semez de tāt de perles, auecques vne enseigne en celui de Pētasilee d'vn grand Diamāt d'inestimable valeur que le lustre de sa blanche polie & reluisante face auec le bril estincellant de ces deux beaux clairs ieux, sembloient combatre à l'eclat de l'or, argent & pierrerie. Ceste pōpe estoit si magnifique & sumptueuse, qu'elle sembloit plus vne droitte faerie q̃ chose humaine. Apres le char venoit l'arriere garde contenant autres vingt mille Amazones, c'est-assauoir la moitié armees à la legere, & l'autre de femmes d'armes en tel ordre & equipage l'auāt garde precedēte. Les deux cāps estoient tous ententifs à regarder ce rare & digne spectacle pour le plus beau qu'ilz eussent oncques veu en leurs vies fust-ce és entrees & couronnemens de leurs Empereurs ou Rois. Or quand le char fut arriué iusques à la place assignee, les Princes Chrestiens allerent au deuant montez sur braues coursiers, armez de toutes pieces fors les mains & le chef qu'ils eurent couuert de riches chappeaux empēnachez d'Austruche, reuestus de cottes d'armes de drap d'or ou d'argent ou velours de couleur ricamez precieusement de broderie. L'auantgarde des Amazones s'ouurit à leur donner passage, auecques salutations & reuerēces deues, & leurs phifres & tabours deuant, approcherent le char sur leurs gentils coursiers bondissans & voltigeans à plaisir. Puis ostans leurs chapeaux, leurs baiserent les mains, & le Roy Amadis accōpagnant Pentasilee & l'Empereur Esplandian costoyant Calpendre & les autres ieunes Princes les sept Roines les cōduirēt iusques au lieu preparé, qui estoit comme vn droit palais fait & dressé de trefs, tentes & pauillōs. Estās là arriuez, ilz firent aux Princesses estrāgeres tout le racueil conuenable à leur grandeur: mais bien confessoyent que la magnificence de leur pompe auoit de trop passé celles qu'ils auoyēt autrefois veuës d'autres magnifiques Roines, comme de Calafie & de Pintiquinestre à leur arriuee à Constantinople (descrite en la septiesme partie de ceste histoire) & de la tresillustre roine Zahare & d'Alastraxeree quād elles vindrent au secours du Prince Lucidor des vengeances, dont la dixieme partie a fait mention. Le compte icy ne sera plus long de toute la ceremonie qui fust obseruee en ceste reception, sinon du ioyeux propos qui fut tenu par le Roi Amadis à la belle Pētasilee sur l'occasiō du dieu cupidō d'or massif qu'il cōtēploit en chemin au sōmet du char, ayāt plusieurs Rois & Princes abbatus de ses fleches les vnes d'or barbelees, les autres plōbelees

à ses pieds. Madame (dist le Roy) ie ne sçay si nous vous deuons remercier de l'honneur que nous faites, de vous trãsporter vers nous, ou plustost que nous en plaindre & douloir: dequoy Pentasilee lui enquerant la raison. Par ce (respondit) que ie crains que ce soit vne menee de trahison du Roy Bultazar, lequel cõnoissant de ne no⁹ pouuoir vaincre & subiuguer par force d'armes, nous ourdit ceste trame pour nous dompter par vostre exquise beauté. De laquelle ie ne sçay cõme l'ardeur de la ieunesse de noz Princes ne s'embrasera viuemẽt, quãd ie sens par elles attiser en moy les reliques des petites flammeches que l'aage me peut auoir laissees. Ainsi sembleroit que le Roy de Russie nous brasseroit ceste ruse semblable à celle des antiques grecs en l'inuẽtion de leur cheual de bois, par lequel ils prindrent Troye. A quoy la belle Princesse en soubriant respondit, qu'elle en premier lieu ne desiroit pas la ruine & destructiõ de ceux à qui elle s'adressoit si volontairement.

Quant à sa beauté que si haut il louoit, qu'ilz ne l'auoyent à craindre en la cité ou ils estoyent pratics de trop plus belle qu'elle, selon le raport de sa messagere. A à, dit le Roy alors, vostre discretion & eloquence empenne terriblemẽt les fleches de vostre beauté dont vous representez icy ce dieu Cupidon naurer les Rois & Empereurs : de sorte que no⁹ tomberions encore de fieure en chaud mal, & ne doutons point que ne dressiez tels troffees de noz depouilles. Apres ces plaisans & gracieux deuis, temps fut d'exploiter l'affaire dont estoit question. Parquoy l'Empereur de Romme Arquisil les receut en son pauillon Imperial (sur lequel pendoyent les armes de l'aygle double de sable) ou Penthasilee qui auoit fait sa veille le iour precedent en priere enuers ses dieux à la mode de sa religion) s'enclina humblement deuãt le Roy Amadis. Alaquelle il demanda: Belle Princesse selon la coustume de vostre region vous plait il receuoir l'ordre de cheualerie, ouy (Mõseigneur dit elle) Iurez doncques (dit Amadis) que bien & droictement la maintiendrez sans faire tort n'y iniure à personne, ains soustenant le droit des affligez mesmement des Dames & Damoyselles. Celà vous promets-ie & iure (dist la Princesse.) Et en ceste foy (dist le Roy en lui donnant l'accollee) ie vous fais cheualiere au nõ de Dieu qui tout crea, le suppliant vous pourueoir d'autãt de force & vertu qu'il à desia mis en vous de beauté & bonne grace. Apres qu'il lui eut doncques de l'espee d'armes (qu'elle lui auoit presentee) donné du plat sur l'espaule: Or pouuez desormais (dit il) prendre le reste des armes de qui les aurez plus agreables. A ceste parolle iettant sa veuë sur l'Empereur Amadis de Grece, le requit de lui ceindre l'espee, puis à sa requeste Florisel lui enlaça l'armet. Rogel lui pendit l'escu au col, Filisel lui chaussa les esperons: chacun d'eux s'y emploiant fort volõtiers pour l'extreme perfection qu'ils voyoyent en elle. Ce fait les Princes & Princesses eurent hors les pauillons force belles chaires à s'asseoir: lors sonnerẽt vne infinité d'instrumens gros & gresles qui resiouirent la compagnie, & firẽt pareillemẽt entẽdre à l'armee des Amazones q̃ la ceremonie de l'ordre estoit accõplie. Parquoy se mit leur auant-garde à faire vn tournoy contre l'arriere garde dont les sept Roines estoyent capitaineresses : lequel commẽça aux lances mornes dont innumerables esclats voloyent en l'air, & femmes & licornes par terre, les autres y vserẽt des arcs à fleches sans fer, toutefois y en demeura grand nombre de blessees & mehaignees. Ce qui meut l'Empereur Arquisil de dire à la Roine Calpendre assise pres de luy, que c'estoit vrayement vn exercice trop rude & violent pour ieu, trop peu pour faire à bon escient. Et le plus grand dommage y ad-

y aduint entre les licornes qui s'entrehurtoient dangereusement de leurs cornes, dont elles offençoyent grandement les cheuaux & autres bestes en bataille. Ce tournoy & behour fut fait par les Amazones de fort gente grace, iusques à ce que la Roine Calpendre pour ceste occasion leur fit cesser : & les bataillons s'allerent renger en leur ordre au son de retraitte de leurs anaquils. Adonc la belle Pentasilee se leue & va vers Alastraxeree qui estoit là armee comme les autres Princes en la presence desquels elle luy commença à dire : Madame pour employer chaudement l'ordre que ie vien de receuoir de si excellente main, i'en veuls aussi adresser le coup d'essay en bõ lieu. Dont meilleur ne me semble pouuoir trouuer qu'en vostre endroit, mesmement de dame à dame, suiuant le premier pourparlé que nous en fimes en l'e chaufaut ou nous estions iuges ensemble du premier combat: auecques les gages qu'à ceste fin nous entre-donnames. En vertu desquels ie vous requiers de re chef Madame d'accepter mon deffi, non pour mal ou deplaisir que ie vous pretẽde, ains seulement par honneste ialousie sur la generosité de voz faits & haute renommee que ie desirois m'approprier par la victoire, si mon bon heur me la veut attribuer. Mais quelques gages que nous soyõs lors entreba illez, par ce que ie n'estois pas en estat de pouuoir contracter & conuenir de fait d'armes, maintenant que i'y suis paruenuë, ie vous presente de nouueau mon gage : ce disant lui rend vn de ces gants pourfilez d'or, & parfumez, lequel Alastraxeree print en lui respondant : Ma belle Dame bien suis-ie memoratiue de tout ce que mettez cy en auant. Mais i'eusse volontiers souhaitté que l'eussiez mis en oubli: toutesfois puis qu'ainsi vous plaist, ie ne vous ose pas refuser. Soit donques nostre combat à demain le matin sans plus long delay, en ce propre lieu auecques les seuretez requises d'vne part & d'autre. Ce dist, elle se r'assit en sa chaire, & la Roine Calpendre se leua de la sienne auec ce langage. Il ne me semble pas raisonnable Messeigneurs ne bien seant à moy que voyant ma treschere fille s'exposer au trauail, ie me tienne en ieux & delices. Pource quiconque voudra prendre mon gage, le voila, & elle iette vn gãtelet qu'elle s'estoit fait apporter expres, en la place. Adonc se leue le Prince Agesilan sur les pieds & le va saisir, disant : Plaise à voz hautesses me pardonner ceste presumption d'auoir emprins ce combat sans vostre conge & licence: d'autant que voyant la mere y accompagner sa fille, il me sembloit aussi d'auoir droit par dessus tous, que comme filz ie y tinsse compagnie à la mienne. Chacun le trouua fort bõ: Et ainsi estant accordé la Roine & la Princesse sa fille prindrent congé iusques au lendemain, remonstrãs en leur char triomphal, & retournans en leur cãp en pareil ordre qu'elles estoient venuës, & les Princes estrangers demeurans en leur camp, les Grecs r'entrans de dans leur cité.

Comme passa le combat singulier de Pentasilee contre Alastraxeree, & d'Agesilan contre Calpendre, & de l'issuë d'iceluy en cõfederation & amitié entr'eux.

CHAP. XLI.

LE iour ensuyuant commençoit à poindre fut cler & serain par la volonté de Dieu comme pour fauoriser ce cõbat qui deuoit tourner le mal en bien & au prouffit de la Chrestienté. La Roine Calpendre & Pentasilee ne furent paresseuses à se leuer pour aller faire leurs armes. Lesquelles vindrent au lieu assigné en leur char triomphal en toute telle pompe, que le iour precedent fors de que la grãde suitte de leurs Amazones dont elles n'amenerent que mille

delite, auecques leurs six Roines portãts leurs armets, escus & lances, la septiesme estant esleuë pour iuge du camp auecq mille femmes pour la garde d'icelui. Alastraxeree & Agesilan son fils, pour obseruer les bonnes, & louables coustumes plus que pour crainte qu'ilz eussent du danger (qui ne tomba iamais en leurs cueurs) se mirent en bon estat de Chrestiens s'armant ainsi des armes spirituelles anãt que de celles du corps. Les deux camps vindrent d'vn costé & d'autre au spectacle comme rare & nouueau entre des dames. Et y fut le premier plaisir des Amazones qui firent vne course de six rengs en guise de palisade, & estant d'vn costé vne ouuerture comme vne porte. Apres laquelle la Roine Calpẽdre se vint presenter & la Princesse Pẽtasilee armee de forts & riches harnois, ayant speciale ment la Princesse la creste de son heaume en figure d'vn fier dragon à gueule bee. A l'arriuee, la Roine Alastraxeree, & le Prince Agesilan saluërent leurs belles ennemies gracieusemẽt, comme aussi fit le Roy Amadis qui fut iuge du camp de leur costé, & tous les autres Princes, qui portoyent par honneur les armes de l'vne, & de l'autre. Car ce n'estoit pas vn combat entreprins à outrance, ains plustost vne ioufte & escrime.

Or estans là venuz les quatre champions ils furent mis dans le camp par les iuges, le soleil my-party, puis le silence fust imposé par le cry accoustumé, la trompette sonna & la Royne Calpendre tenant son arc & trois fleches, en entayse incontinant vne contre Agesilan, qui luy perce l'escu & le haubert, mais ne luy entame point la chair. Lors met les autres ius, & empoigne sa lance courant contre luy de toute la force de sa Lycorne : sur lequel elle rompit sa lance, sans toutes-fois le mouuoir de la selle : & luy au rencontrer haulse le bois ne la vonlant ferir. D'autre costé Penthasilee brocha contre Alastraxeree de telle randon qu'elle luy fit perdre vn des estriefs, sa lance volant pareillement en eclats (car la Princesse estoit pour son aage de fort belle taille & roide de nerfs nonobstant la delicatesse de sa charnure) Alastraxeree au ioindre fit alte semblablement de son bois: mais la Licorne de Penthasilee donnant de droit fil contre le chanfrain de son roucin, sa corne luy glissa en l'œil qui lui passa de l'autre part de la teste. Ce que sentant Alastraxeree, se lance à terre de peur d'estre chargee de la cheute du cheual, lequel ne tarda gueres à cheoir apres. Comment Alastraxeree luy dist: Penthasilee) ne m'vsez point de ces gentillesses, car ie ne vous en sçay point de gré, voulant par ce moyen acquerir plus grande gloire sur la mienne. Belle Princesse (luy respond) exploittez en ainsi que l'entendez : mais ie ne me departiray du respect que ie doibs à vostre excellence & beauté. Lors mettent les mains aux espees & la pucelle descend de sa Lycorne, voyant son aduersaire à pied. Mais Calpendre & Agesilan de leur costé s'escrimoyent des leurs à cheual, les deux Amazones deschargeant de grands coups sur leurs en nemis, qui n'y faisoyent que parer de leurs escus & espees. Dequoy Pentasilee malcõtẽte vient ferir de toute sa puissan ce Alastraxeree sur l'armet, disant: maintenant vous sentirez Royne de Colcos dequoi vous seruiront voz honnestetez & courtoisies. Lequel coup fut le plus pesant par sa confession, qu'il luy souuint auoir soustenu depuis celui que lui auoit donné Florisel son cousin en vn combat qu'ils eurent ensemble, tellement qu'il luy en conuint ployer vn genouil en terre. Et elle luy donnoit aux occasions vne fois à autre du plat de son espee, en telle sorte qu'elle ne peult euiter en se maintenant tousiours és simples termes de se deffendre sans offendre, qu' elle n'y receust quelques petites playes. De-

Dequoy commença Pentasilee à la gaudir par la veuë de son sang, disant qu'à la fin par tant d'assaults elle irriteroit sa patience. Si recharge si brusquement que son espee se brise en deux pieces (au grād plaisir des Princes Chrestiens qui en redoutoyent aucunement l'issuë) considerans la gaillardise de l'Amazone & la perseuerance d'Alastraxeree à ne la vouloit offenser. Lors se voyant Pentasilee degarnie de glaiue veult aller saisir son champion au corps, qui estoit par raison d'aage trop plus ferme de reins. A ceste cause se destourne vn peu à quartier, & prenant son espee par la pointe, luy dit: Si vous estes (belle Princesse) si desireuse d'epādre mon sang, tenez ma propre espee pour en faire le sacrifice q. n'est deu à autres mais que les vostres. Aux dieux ne plaise (respōd elle) que gaigniez ainsi double victoire sur moi, la premiere des armes, la secōde de courtoisie, puis qu'ils vous ont voulu ottroyer tel auātage sur moy: or receuëz ce qui me reste de mon espee en signe de l'hōneur que vous emportez: qui n'est pas chose estrange que celle l'obtienne sur moy, qui ne trouua iamais en tout le mōde qui la peust vaincre. Adōc flechit vn genouil lui presentāt celle piece de sa lame, & Alastraxeree son espee, s'ētre deferāt le los du cōbat à qui mieux mieux. L'vne disant qu'on l'auoit espargnee sans y ēployer l'effort, l'autre qu'elle lui auoit premier quitté l'auantage de sa monture ayant mis pied à terre volontairement contre elle qui l'auoit mis par contrainte: la pucelle repliquant que c'estoit mal-heur des cheuaux non à imputer aux personnes. Dōt elles de ce discord entrerēt en accord & amitié cordiale ensemble, qui onque puis ne fut separee, ainsi que par le cours de ceste histoire vous sera manifeste. Orsus allon (dit Pentasilee) departir ces cheualiers à fin que ie deliure ma procreatrice des mains de vostre creature. Allon (respōd Alastraxeree) combien que notoire soit l'auantage que tient vostre mere sur mō fils. Aussi chargeoit Calpendre, Agesilan & poursuiuoit de toute sa force celuy qui n'entendoit qu'à se deffendre d'elle & luy rabbatre ses coups: dont il auoit son escu fort depeché & le sang luy sortoit de quelques endroits de son corps: Calpēdre estant de son costé si lasse que plus ne se pouuoit tenir en pieds. Alors viennent ses deux Princesses sans pair se mettre entre deux, les priant de vouloir cesser leur conflit à leur requeste: lequel il faloit tourner en vraye & parfaitte amitié pour l'auenir. Alors Agesilan se retire arriere, & veult offrir pareillement son espee à la Royne se confessant vaincu, & elle à luy la sienne auecq' semblable protestation dont ils se vindrent à la fin à embrasser par amiable concorde. A tant sont mis hors du cāp par les iuges, le Roi Amadis & les autres Princes chrestiens demonstrans euidemment le plaisir qu'ils auoyent d'vne dure assemblee cōuertie en tant heureuse issuë. Parquoy ils obtindrent de la Roine & de sa fille de soy venir rafrechir en la cité: elles cōmādant à leurs Colōnelles de se retraire en leur camp? en quoy elles n'vserēt d'autre changemēt à l'occasion de ceste nouuelle alliance que de ne s'employer du tout pour vn party ne l'autre. Arriuez à la ville Alastraxeree & Agesilā furēt soudain desarmez & pēsez de leurs blessures qui n'estoiēt pas fort grieues, & de Pētasilee pas ne fault demāder quel racueil lui firent les Dames de Constantinople, à raison de celle parfaitte beauté associee de telle disposition & prouësse en si tendre aage qui n'excedoit pas les douze ans, mais à qui elle pleust, sur tous le beau Damoysel Sylues de la Selue en fust extrememēt rauy: Cupidon prenant son passetēs sur ceste ieune & tēdre couple à decocher sur luy vne de ses amoureuses fleches, dont fut la playe si profonde en sō cueur que nul vnguent humain ne fust suffisant à la guerir: nom-

nomplus que celle qu'il liura tout d'vne tire à la tresbelle Princesse par leurs mutuels regards & deuis, qui luy causa de cruelles passions, comme l'histoire en son progrez vous rendra plein tesmoignage. Ce que nous remettrons à son temps, pour compter ce que les Payens firent en haine de ceste confederation, & amitié qu'ilz veirent contractee entre la Roine & Princesse, & les Chrestiens.

De l'ennuy que receurent les Payens de l'amitié de Calpendre & Pentasilee auecques les Chrestiens: & du deffy qu'en hayne de ce les trois Geans des Isles Cyclades mãderent à la mere & la fille, qui fut accepté par elles auec vn tiers.

CHAPITRE XLII.

IL ne seroit possible d'exprimer le deplaisir que receurent les payens de l'amitié conciliee à leur veu & sceu entre la Roine des Amazones & leurs ennemis. Sur quoy ilz entrerent en consultation, se plaignant grandement d'elle le Roy Bultazar, qui estoit venuë à leurs secours, puis leur auoit faulcé la foy. Dequoy lui sembloit expedient d'en faire brief chastiment pour ne laisser les Chrestiens conjouir long temps de ceste nouuelle alliance. Surquoy se leua le ieune Calife de Noy en se decouurant, puis se rasseid en son siege, disant pour son opinion: Si la fortune (trespuissant Monarque & vous Seigneurs, & vaillans Cheualiers) vse de son droit & ne corrompt du tout son naturel, apres tant de faueurs qu'elle a prestees aux barons de Constantinople, elle tournera quelques fois son bon visage vers nous, nous mõstrant son front cheuelu pour la prendre au poil. Car ie n'estime pas qu'elle les ayt exaltez si haut au sommet de sa rouë sinon pour leur donner d'autant le saut de cheute plus lourde : elle qui chatouille souuent ceux qui s'endorment en son giron, pour apres leur coupper la gorge. Aussi les victoires (Seigneurs) retombẽt souuent à la ruine de ceux qui les ont acquises & au bien & profit de ceux qui en ont senty la perte. Ce que ie ne mets icy en auant pour aucune crainte q̃ i'aye d'eux (chose trop eslognee de mon courage, veu la belle armee que nous auons encore remplie de tant de preux & hardis cõbatans: mais i'espere en noz dieux que dans quatre iours la verité en sera connuë. Vne seule chose vous requiers que m'ottroyez de faire la punition de ces faulses Amazones par vn defi en cãp clos ma persõne auecques mes deux cousins contre Calpendre, Pentasilee & tel cheualier qu'elles voudrõt associer pour vn tiers. Car mon cueur ne peut souffrir telle lascheté comme se deuant noz yeux qu'elles ayent nõ seulement voulu prẽdre l'ordre de cheualerie de la main de noz mortels ennemis, ains osé faire paix & confederation auec eux. Ce dit, il se teut, & le Roy de Russie print la parolle, le remerciant au nom de toute l'assistẽce de son magnanime vouloir, lui accordant le saufconduit & toute autre seureté en ce cas necessaire car bien cognoissoyent la haute cheualerie de ce Calife nouueau de Noy & de ses deux parens demy Geans, qui n'auoyent leurs pareils en prouësse & vaillance en tout le Sarrasinesme. Parquoy il depescha sur le champ vn cheualier auecques son cartel lequel passant par le camp des Rois chrestiens, fut conduit en la cité ou la Roine Calpendre & sa fille estoyent : laquelle trouuant en la grãde sale du palais auecques les Princes & Dames, sans autre reuerence il le lui presenta. Si fut leu tout haut par Pẽtasilee, puis exposé aux Princes Grecs estant de telle substance.

Cartel du Calife de Noy. &c. à la Royne Calpendre, &c.

Valandos grand Calife de Noy na-

gueres cree par la succession de mon Royal frere assasiné malheureusement en la campagne Gregeoise. A toy Calpẽdre iniuste detentrice de la courõne des montaignes d'Inde & des ruisseaux de Ganges.

Le sang fraternel epandu par les traihistres Grecs dont tu t'es nouuellement accointee, iour & nuit me crie vengeance & à ses autres proches parens. Mais la commune cause de la loy de noz Dieux que tu as venduë & ta foi que tu as violee & mentie & ta fille semblablement, nous irritent particulieremẽt contre toy & elle, à vous faire cherement comparer ceste detestable infidelité, de vous ioindre à noz aduersaires & de laisser le secours, duquel à noz dieux estes redeuables. Ce que pas ne fit la vaillãte Pẽtasilee venuë à l'aide des Troyẽs, de laquelle ta fille est indigne de porter le nom, pour ses euuers contraires au renom de celle de qui le los dure & durera par le monde en perpetuelle memoire. Pourtant ie dy que vous deux auez commis acte de trahison & deloyauté : ce que ie maintiendrai auecques mes deux hardis cousins Balart & Baluerd contre vous deux & tel cheualier que voudrez choisir Le camp sera entre les deux osts, le iour, à demain à la diane, auec armes vsitees: la seureté vous porte ce cheualier de nostre part si vous luy en osez deliurer de la vostre.

La Royne Calpendre & Pentasilee furent esmerueilleusement fachees & esmuës par le cartel du Calife, dont elles dirent & iurerent par leurs Dieux au cheualier, que leur intention estoit de ne porter les armes en ceste guerre pour vne part ne l'autre, combien qu'elles eussent assez de regret de ne supporter le bon droit & la iustice. Lors appella vne de ses Amazones à qui elle commanda en sa presence d'aller faire plãter son ost ioignant la cité : & faict sortir de la sale le Cheualier pour luy depescher sa response, mais le gentil Prince Sylue de la Selue qui auoit entendu la teneur du cartel de deffi, estant alors de l'aage de quinze ans, rapportant en toutes choses nayuement, du port, de la face, de contenances iusques à la marque de l'ardente espee à l'Empereur Amadis de Grece son pere, s'enclina de genoux deuant luy le suppliant luy vouloir octroyer vn don lequel de la grand amour qu'il luy portoit, le luy accorda promptement. Le dõ Monseigneur que m'auez octroyé (dit il) est de me donner congé de receuoir l'ordre de cheualerie de la main de ceste belle Princesse Pentasilee, à fin que ie luy puisse seruir de tiers en ce combat. Ay Sylues mon mignon (respond l'Empereur ia mal-content de son octroy) ne cõsiderez vous pas bien que l'aage vous denie ce à quoy le cueur vous enhorte, vous me reduisez és termes de Febus enuers Faëton son fils. Monseigneur, dit le Damoysel, conuient il pas que la figure de si hault Prince demonstre le Karat de sa valeur ? & ainsi l'espere-ie en Dieu. Amadis qui le contemple & veoid si biẽ proportionné de ses membres & de si belle taille, le baisant en la face luy respondit : plaise à Dieu mon fils (car tousiours ainsi le noma, bien qu'il n'en publiast le secret) que voz faits portent tesmoignage de vostre sublime naissance: Ainsi ie prie ceste excellente Princesse vous vouloir honorer de cest ordre d'autant qu'il vous y pourra venir quelque faueur de son extreme beauté. Fort agreable fut à toute la compagnie de veoir armer cheualier celui de qui tant de grãdes choses estoient chantees par les prophetes: fors qu'à la Roine de Thebes Finistee sa mere qui craignoit la tendreté de son aage : mais puis qu'elle veid qu'ainsi plaisoit à l'Empereur son Seigneur elle n'insista au cõtraire, ayant tousiours rengé sa volonté à la sienne. La tresbelle Pentasilee le regardant de bon œil

rougit des louenges qu'on lui attribuoit & d'autant enrichit la viue couleur nuãt sa blance face. Mais bien plus lui enflamba le cueur l'honneste desir qu'adressoit à elle si belle, si beau ieune Prince conforme à son aage. A qui de pareil amour & parolle respondit : Beau Damoisel icy y en à d'autres de qui à plus iuste tiltre vous pourriez receuoir ce que voulez de moy: mais puis que tel est vostre vouloir, ie ne quiers faillir à la iouissance de telle gloire: sur quoy le gentil Prince s'enclinant reueremment lui baisa les mollement grossettes mains par demy force. Ce fait, la response au cartel fut depechee & soudain deliuree au messager: lequel ne tarda de l'aller rẽdre au camp à son maistre, qui la fit lire estant escritte en telles parolles.

Response de Calpendre, &c. Au cartel de Valendos Calife de Noy, &c.

Calpendre & Pentasilee Roines d'Inde la maieur auec tous les haults mons qui l'ombragent & les sept bras du fleuue Ganges qui l'arrosent. A toy Calife de Noy. I'ay veu ton cartel iniurieux & diffamatoire par lequel tu taxes iniquement l'honneur de moy & de ma fille: auquel ie ne respondray autrement sinõ que i'en espere prendre, bonne & brieue vengeance : & telle que ton outrage geantal m'exige & que ie doys à l'estat que ie tiens. Ie ne m'estendray en plus ample langage, remettant à celui que ie m'attends de rescrire de la plume de mõ espee mouillee en ton sang. Le iour soit & le camp comme tu veux. Les seuretez ne defailleront point.

Le Calife Valendos & ses deux cousins furent merueilleusement outrez de colere par la lecture de la response des Amazones, bien entalentez de la leur faire cognoistre l'endemain par effet.

Comme le ieune Prince Sylues de la Selue fut armé Cheualier: & apres entra au cõbat contre Valendos & ses deux cousins Branart & Baluerd, auec Calpendre & Pentasilee, & à quel succez.

CHAP. XLIII.

Le combat doncques ainsi accordé combien que contre l'aduis du Roi Bultazar (comme vous auez peu comprendre par son discours precedent sur la bataille generale) ne trouuant bon de hazarder en peu de gens la reputatiõ de tous & que plus leur falloit confier en la multitude dont ilz surmontoyent leurs ennemis : mais les autres l'y firent condescendre encore pour celle fois, remonstrans que c'estoit contre des femmes qui ne dureroyent deuaut eux non plus que feroit de la paille au feu.

Or apres le partement du messager, la nuit suruenuë le Prince Silues de la Selue alla faire la veille accoustumee en la chappelle Imperiale, ou la Roine Oriane & les Emperieres & Princesses l'accompagnerent par honneur, prians dieu lui vouloir bien-heurer l'ordre ou il aspiroit, à si glorieux euenemens que les propheties d'Alquif & Vrgãde & autres lui promettoyent. Lesquelz estoyent encore en la cité non moins honnorez & reuerez que s'ils eussent esté vrais Princes. A iour poignant se leuerent tous les Seigneurs de Cõstantinople, & la Roine Calpendre & la Princesse Pentasilee des premiers, qui vindrent en la grande sale du palais armees de toutes pieces fors le chef & les mains. Lors se presenta le damoisel Sylues deuãt Pentasilee auecques reuerence qui lui demanda s'il vouloit estre cheualier : à quoy il luy respondit que c'estoit le plus grand de ses desirs. Lors elle luy bailla l'accollee & le baisa en la iouë (pour son honneur) exigeant de luy les sermens accoustumez, puis luy



luy dist: Beau Damoysel vous voila cheualier de ma main, ores vous est loysible de prendre le surplus de telle autre qu'il vous plaira. Vueille la diuine puissance faire paroistre en vous autant de vertu qu'elle y à mis de beauté, qui puisse redonder à mon honneur & à l'augmentation de la maison de Grece. Tout ce ne fist & dit la pucelle sans monstrer par la nouuelle couleur de son beau visage l'emotion que son cueur souffroit de l'amour du Damoysel, lequel luy respondit. Ceci espere-ie Madame, & quoy que ce soit, le tout est voué & dedié à vostre seruicé. Si vous supplie Madame me receuoir pour vostre Cheualier. Ainsi qu'elle vouloit respondre, la suruenuë de la belle Fortunie entrerompit la parolle, laquelle le Roy Amadis enuoyoit pour luy ceindre l'espee. Ce qu'elle vint faire de la bonne grace qui accompagnoit desia toutes ses petites actions, auec l'amour que comme seur elle lui portoit. Adonc les menestriers sonnerẽt à plaisir, non sans ennui de Pentasilee qui n'auoit eu le moyen de satisfaire au dernier propos de Silues à l'occasiõ que tous & toutes le venoyẽt arraisonner. Ce fait les dames monterent sur leurs hacquenees, pour aller aux tours de la ville les plus prochaines du camp pour veoir le combat des creneaux: entre lesquelles la Princesse Amazone mena de resne la pucelle Fortunie son parangon: de qui la beauté fut si souueraine que le nom luy en fut imposé de Basilic du genre humain (cõme par le discours de l'histoire amplemẽt apparoistra.) Ces deux pucelles sembloit propremẽt que nature eust forgee en vn mesme moule, rompu apres pour n'en laisser veoir depareilles au monde. Estans doncques les Princesses conduittes au lieu de spectacle nõ sans plusieurs deuis gracieux par le chemin: les trois cõbatans, Calpendre, Silues, Pentasilee, saillirent hors de la ville accompagnez des Princes & redoutez Cheualiers qui leur portoyent leurs armes, & arriuerent à l'heure que leurs aduersaires venoyẽt & tout l'ost quand & quand pour veoir leur bataille. Les Amazones eurent la garde du camp, incontinant les iuges y mirent le Calife & ses deux cousins dedans, & apres la Roine, sa fille, & Silues de la Selue duquel chacun estoit esbahy, de veoir en lui si grãde beauté auecques telle stature pour son aage. Or leurs armets enlacez, les iuges sortirent & en aussi grand silence du peuple, comme s'il n'y eust eu la personne, la trõpette sonna

Au son de laquelle la Roine decocha vne fleche sur Valendos qui luy perça & le braçal & le bras, puis brocherent l'vn contre l'autre de telle furie que se rencõtrant des corps cheualiers & mõtures, ils cheurẽt ensemble à la rẽuerse: Lors se retirerẽt à quartier pour veoir la iouste de leurs compagnõs. Et sonna de rechef la trompette. Et Pentasilee entaise sa fleche contre Balart qui luy alla entrer biẽ auant en l'espaule: Si couchent leurs lances en l'arrest & se viennent entrecharger si rudement que la princesse mit le fer en la poitrine de Balart le portãt par terre, & sa Licorne ploya sur les iarrets, dont elle sauta à bas legerement, puis se tira à costé, & la trõpette entõne, qui fait deloger Baluerd (le plꝰ puissãt des trois) & Silues de la Selue d'austre costé, sur lequel donna Baluerd droit en l'escu ou il rompit sa lance, & Silues l'attaignit iuste au pis si lourdement qu'il abbatit homme & cheual ensemble, y demeurant dessoubs, la cuisse du Payẽ engagee. Car Silues auoit esté par bons escuyers fort biẽ dressé à la iouste, qui parfournit brauemẽt sa carriere: puis tournant bride vint retrouuer Baluerd malemẽt oppressé sous son cheual qui lui fut cause de descendre du sien & l'en deliurer, luy prestant la main à le souleuer: chose qui tourna au Prince Silues à tresgrãde louẽge de tous les spectateurs, le prenans à bon seigne de haute cheualerie & courtoisie: dont Pentasilee entre les autres demeura fort contente. Laquelle alors s'adressoit pareillement à Ballart son champion & Calpendre à son Calife en aspre & cruel conflit, s'entre hurans de durs assauts les vns aux autres: qui tant durerent que la Roine commençoit à estre aucunement lasse, tant estoit tenue de court par Valẽdos. Or iettoit Silues souuent sa veuë sur elle & sur la ieune Princesse quãd son ennemy luy en laissoit quelque loisir, contre lequel il se maintenoit si hardiment que les assistans en estoient grandement emerueillez veu le personnage à qu'il auoit affaire, estant lẽ plus redouté de tout leur ost. Si luy ramena Silues vn tel coup sur le heaume descendãt sur l'epaule senestre que l'espee y entra pres de deux doigts dõt on veid le sang cler ruisseler le long du braçal, & il en demeura estourdi hors de toute cõnoissãce. Lors tourna l'œil Silues à costé, ou il apperceut le Calife de Noy haussant son cimeterre à deux mains pour depescher la Roine. Là se lãce Silues d'vn saut & iettãt son escu au deuant soustiẽt le coup, qui fut si pesant, qu'il le separe en deux, & luy tombe sur l'armet iusques à luy faire flechir les genoux pres de terre, dequoy Silues irrité luy rue vne iarretade d'vne taille telle qu'il ne se pouuoit bonnemẽt soustenir sur celle iambe, puis redoubla sur le bras qu'il lui engourdit totalemẽt. Adonc auoit Baluerd reprins ses esprits contre lequel il retourna prõptement, mais pendãt leur conflit, Calpẽdre troua Valẽdos si mal traitté par l'aide du ieune Prince, qu il lui fut aisé d'en auoir la raison finale, car le voyant chanceler de ce sanglant iartier, elle luy tira vn estoc si à ferme qu'il trebucha à ses pieds: Et de ce pas elle luy en met vn sur le ventre & luy sonde si bien le dessous du hausse col qu'elle y enfonce son espee qui luy couppe la gorge: Ce fait: elle s'appuie sur son escu pour reprendre haleine: à tant elle veoid Silues faisant merueilles d'armes tãt en offendãt qu'ẽ deffendãt, dõt elle le prisoit moult en son cueur, iugeãt sa fille heureuse de l'amour de tel Cheualier. Laquelle de son costé estoit assez mal menee par Balart demy Geãt, si ieune pucelle, à qui les forces des nerfs n'estoient encore nouees cõme elles furẽt apres par bien peu d'auance d'aage: Toutes-fois bien luy monstroit que la vertu gisoit principalement au gentil cueur, si le gros bufle ne se fust auisé de soustenir vn de ses coups pour l'aller saisir au corps, comme il executoit,

cutoit,

eutoit, quand Silues l'apperceuant laissant son aduersaire luy courut sus, & amour luy redoublant la force du bras, d'vn estoc luy trauerse le flanc iusqu'au cueur. Puis ressaute brandissant son glaiue contre Baluerd, qui s'escrimoit plus rudement qu'il n'auoit fait d'entree. Et tellement auoyent atourné leurs escus qu'à peine leur couuroyent la poignee, dont estoyent leurs hauberts demaillez piteusement & leur chair viue souuent attainte, Baluerd estoit à la verité vn tres vaillant cheualier & qui eust bien tost accablé Silues, si comme plus deliure de sa personne il ne luy eust fait souuēt passer ses coups en vain, tournāt, virant, puis auant, puis arriere, par l'art d'escrime dōt l'Empereur Amadis de Grece luy auoit donné les premiers enseignemens en l'isle deserte, & depuis bons escrimeurs l'auoient rendu maistre parfait. Or y auoit plus de quatre heures que le combat duroit, lequel par la longueur des ceremonies pompeuses auoit esté tard encommencé. Si se print Sylues à colerer en soy-mesme & eschaufer en son harnois, de honte qu'il auoit de faire si maigre chef d'euure d'armes mesmement en la presence de celle de qui seule desormais il tenoit la vie. Et plus consideroit, que s'il ne se hastoit autremēt, la nuit le pourroit frustrer de sa legitime victoire combien qu'autrement les assaillans les deussent vaincre entre deux soleils. Parquoy si iré que merueille resolut de iouër à quitte & à double, & iettant sa veuë sur celle fleur de beauté, reprend nouueau courage & va recharger si dru son ennemi affoibli de quelque perte de son sang que lui haussant le bras pour le ferir, il le preuient par promptitude d'vn roide estoc soubs l'esselle dont il cheut mort estendu en la place. Adonc viennent les iuges qui les mettent hors du cāp en grād honneur d'ou ils furent conuoyez auec trompettes & clairons iusques à la cité. Là ou ils furent couchez pour prendre repos & guarir de leurs playes qui Dieu merci ne furent telles qu'elles les peussent empescher de comparoir en la grande bataille assignee au troizieme iour ensuiuant. A tant les laisserons rafreschir auecques maints propos de ioye & contentement, comme au contraire estoyēt les Payens pleins d'amere tristesse pour la perte continuëlle de leurs principaux cheualiers. Si enleuerēt les corps de ceux cy, qu'ilz brulerent à leur mode selon leur loy, en grongnans tous & murmurans entre leurs dents d'en prendre belle & brieue vēgeance dans le terme si prochain de la bataille, qui vous sera presentement racomptee.

Comme les Payens ordonnerent leurs bataillons de leur costé, & les Chrestiēs du leur pareillement, & saillirent les vns & les autres en campagne.

CHAP. XLIIII.

DVrant les trois iours nul ne fust oysif ne paresseux tant au camp des payens qu'en celui des Chrestiens en la cité mesme, à pourueoir à tout son equipage de guerre tāt de leurs cheuaux q̄ de leurs armes, à fin qu'ē vn si grād & si vrgēt affaire il n'y eust faute de fer ne clou, de boucle ne hardillon, l'vn y fourbisoit habilemēt son harnois l'autre picquoit son courtault oū coursier l'vn forgeoit, l'autre matteloit: tout y estoit emeu en bruit & en cris pour mettre chacū son cas en point. Or pour cōmencer à parler de l'ordōnāce des Mores pour dresser la bataille, le Roy de Russie departit toute son armee en trois bataillōs, c'est à sçauoir cent mille hōmes de pied, & cinquante mille hommes du cheual en chacun. L'auant-garde fut conduitte par le puissant Roy de nouueau de Pilapele accompagné de cinquāte Geans. En la bataille commanda le Roy Bultazar mesme, qui eut vingt Rois & cent Geans d'elite pour sa garde, luy remōstrans les au-

tres seigneurs qu'il n'eust à hazarder sa personne, d'autant que celuy qui estoit d'importãce quasi de tout, & qui valoit plus que cent esquadrons, s'il n'estoit compté que pour vn estoit mal employé en despẽse. L'auant-garde cõduit le Roy d'Armenie qui n'estoit moins prudent q̃ hardy. Mais en chacun bataillon ils ordonnerent trois cens Elefans garnis de chastelets auec archers dedans, qui estoiẽt pour porter grãde nuisance à leurs ennemis. Et sur les aelles ils mirent leurs archers & frondeurs en incroyable nõbre, les Chrestiens d'autre costé disposerent leur ost en semblable maniere en trois bataillons, chacun de cinquãte mille tant hommes d'armes que cheuaux legers, & de vingt mille hommes de pied.

Le premier fut conduit par les Empereurs Lisuart & Amadis dé Grece, accompagnez de Florisel de Niquee, armé tousiours de son noir harnois, de Rogel de Grece, Agesilan, Falanges d'Astre son pere, & la cheualereuse Alastraxeree. Le Prince Sylues de la Selue y estoit colonel des cheuaux legers Chrestiẽs, & Calpendre & Pentasilee de leurs licornes legeres. Car le reste de son armee elle auoit laissee à mener aux sept roines Amazones, pour resister aux Elefans, dont ils auoiẽt esté auertis par leurs espiõs, ayant assemblé tous les chariots qui se peurent recouurer qui furent remplis de fagots secs pour y mettre le feu au besoin, auecques vn bon nombre de gens de pied garnis de partisanes pour dõner aux vẽtres & iarrets de ces animaux. En la bataille commanda le grand Roy Amadis de Gaule auecques l'Empereur Esplandian, Galaor, Florarlan, Quedragan d'Irlande, le Geant Balan, l'Amiral Frandalo fut à la queuë auecques les troupes des marechaux de camp pour rallier les bandes.

Le dernier bataillon conduit l'Empereur de Romme Arquisil suiuy du Prince Florestan son fils, d'Anaxartes, Brianges de Beocie, Galdes de Rhodes, Filisel de Montespin menoit mille cheuaux legers. Tous alloient en bonne deuotion de bien ce coup festoyer les payens. Et ordonnerent d'auantage leur gent de trait, arbalestriers, & archers sur les aélles, à la forme de leurs ennemis. Chacun se mit par la ville & aussi generalemẽt par tout le camp des Rois Chrestiens, en estat de bonne reconnoissance enuers Dieu de ses fautes & offenses, fors les Amazones, en attendant le succez qu'il lui plairoit leur donner l'endemain de la bataille.

Comme les deux armees sortirent aux champs en bataille rengee, & comme leurs chefs les enhorterent par leurs harengues à bien faire.

CHAP. XLV.

AV quatrieme iour prefix à la iournee nommee, á peine le Soleil se monstroit encores qui estoit tout rougeastre (comme par signal de la grande & prochaine effusion de sang) quand les deux osts se rengerent à la grãde plaine en bataille, là ou faisoit bõ veoir ventiller tant de bannieres & estendarts de diuerses couleurs, tant de harnois polis reluire cõtre la splendeur du Soleil, ouyr tant de hannissemens de cheuaux & autres bestes, tant de tabours, fifres, trompettes, & clairõs, qui sembloient à l'heure rendre ie ne sçay quel son autre que l'accoustumé, lequel faisoit bondir le cueur aux vns de peur aux autres de hardiesse. Or auant que les armees vinsent pour entrer à la meslee, les chefs principaux se meirent à bien enhorter leur gẽt, & à les animer grãdemẽt chacun de son costé: dont le Roy Bulrazar, à qui fut dressé vn haut siege, harangua aux siens en ceste maniere.

Harangue du Roy Bultazar à son armee.

Pas n'estes ignorans Seigneurs, Barons mes vassaux & bons amis, de la iuste occasion qui nous a incitez d'abandonner noz maisons, femmes & enfans, & mesmes nostre repos & aise pour nous transporter en region si lointaine à fort grand trauail & au dăger de noz personnes. Car l'entreprinse est meuë pour la grande reuerence & exaltation de noz dieux, tăt de fois offensez par ces chiens mastins Chrestiens, bruleurs, incĕdiaires & demolisseurs de leurs temples, meurdriers de tant de bons Monarques, qui gouuernoient leurs peuples. Ainsi ne deuons nous deffier du succez de la querelle qui este certainemĕt soustenue par leurs deitez outre la puissance & vertu qui gist en noz bras & noz courages. Et si le poinct d'honneur les eguilonne en vous, comme en rend tesmoignage le hazard ordinaire auquel si volŏtairemĕt vous exposez voz vies, ne doutez de l'acquerir ici le plus grand & plus ample qu'onques acquirent voz ancestres d'autant qu'ils n'eurent iamais affaire à plus preux & vaillans Princes & Cheualiers qu'il y en a maintenăt d'assemblez pour leuer nostre siege ny en plus grăd nombre par mer & par terre ny en meilleur equipage de guerre. A fin donques que la longueur du siege ne nous rende matz & harassez nous & noz montures, sans plus nous amuser & abuser à legeres escarmouches, ny à ces combats singuliers iettons le dé, couchons à ce coup de nostre reste, sans tăt marchander & employon courageusement toutes noz forces à ruiner & exterminer cette Chrestiĕté, seule contraire au Sarrasinesme. Car biĕ appert que noz dieux l'ont determiné en leur celeste cŏsistoire, en ayant ici assemblé tous leurs dominateurs, piliers appuis & fondemĕs d'icelle pour y prendre fin par noz mains tous ensemble.

A ces paroles fut ouy par leur ost Bataille, bataille, auec vne demonstrance de courage si ardent que chacun d'eux en conceuoit vne grăde esperance de victoire. En l'ost des Chrestiens le Roy Amadis de Gaule n'en fit pas moins, duquel l'enhortement fut en ce langage au mylieu de son armee.

Harangue du Roy Amadis de Gaule à son armee.

Les anciens Romains (mes freres, enfans & amis) ont acheué en leurs tĕps des gestes fort genereux & memorables non à autre fin que pour acquerir los & renommee immortelle en ce monde, ne se promettant rien en l'autre d'aucune autre immortalité. Ce qui meut Muce Sceuola à sacrifier sa main au brasier ardent, au moyen de quoy il deliura sa ville du siege du Roy Porsena: ce qui meut aussi pareillement Curce leur Cheualier à se lancer dans l'abisme pestilentieux, pour laisser perpetuelle memoire de soy à la posterité. Mais Annibal au contraire les vainquit & battit maintes-fois, sur la iuste querelle qu'il auoit contre eux de l'vsurpation par eux attentee sur son pays de Cartage. Car lors les precipitoit l'auarice trop plus indigne de tout noble cueur que n'est la conuoitise de la gloire. Ce qui nous sert d'exemple presentemĕt touchăt l'entreprise de Bultazar & des siens cŏtre nous, qui n'est autre en ce siege que pour nous priuer de noz estats & s'ĕ emparer, nous tollir les vies, & à noz femmes & enfans par leur cruauté barbare (comme ils auoyent n'agueres commencé à executer, à la surprinse de nostre ville, si la disgrace ne fust auenuë la nuit, qui garătit vne partie du peuple par suitte & latitation soubs la faueur des tenebres. Or nous a-il (comme chacun sçait) desia grandement trauaillé & affligé par

ce mi-

ce miserable & calamiteux siege, maintenant Dieu permet qu'il nous presente vne generale bataille sans plus nous miner & consumer en lõgueur & langueur. Quelques voix m'ont esté rapportees espandues par la ville, d'aucuns qui disoient estre plus seur de se tenir soubs l'enclos des murailles nous estans en plus petit nombre qu'eux auec quelques autres legeres raisons. Mais ils ne sauent pas ce qui est reserué à nostre connoissance que sommes contraints de publier & manifester maintenant, que les munitions de guerre commencent à nous defaillir, & que la region ne sçauroit plus nourrir & alimenter longuement cette multitude infinie amassee icy des deux costez. Pource ont ceux la à changer d'opinion, laquelle toutesfois i'estime estre plus conceuë en eux par egard de ne hazarder temerairement les choses que par autre paour ou timidité combatre. Si considerent ores auecques moy la iustice & equité de nostre cause, qui est la conseruation de l'honneur de nostre Dieu, la protectiõ de toute la Chrestienté brief la defense de noz propres personnes, de noz familles, biens & possessions. Cest en luy que nous fondons nostre confiance, qui a miraculeusement soustenu iusques ici de sa main diuine vne petite poingnee que nous estions (auant ce bon secours) contre ce nombre infiny de payens. C'est luy qui a resisté pour nous contre telles forces des plus puissans Monarques & potentats de toute payennerie liguez & vnis ensemble. Bien il à fait paroistre sur nous sa debonaireté & clemence, quant à la prinse recente de nostre ville il nous à aucunement visitez & chastiez sans nous auoir voulu accabler du tout, pour nous monstrer à ne nous glorifier trop en la force de noz bras. Il se monstre bon pere qui chastie de la verge nompas iuge seuere par punition & supplice. Depuis il nous a enuoyé à point nomme le secours de ces bons Rois & Princes, depuis il a rengé vers nous en nous fortifiant grandement l'illustre Roine Calpendre & la tresbelle & tresuertueuse Princesse Pentasilee sa fille & affoiblissant d'autãt noz aduersaires. Ce qui nous doit fermement asseurer qu'il nous veut à la fin tant assister que de nous donner sur nos ennemis vne victoire absolue.

Ce dit fut ouye vne clameur publique de tout l'ost Marchon, Marchon, à eux, à eux & l'Empereur Amadis de Grece, Florisel, Rogel, Agesilan Sylues de la Selue, s'en vont par chacune cornette & esquadrõ animer & encourager tous les colõnels, capitaines & soldats à soy porter vertueusement & combatre pour la gloire de Dieu, establissement de son regne & conseruation de la patrie. Quoy faict, chacun d'eux se retira en son lieu à son enseigne, se plantans ces valeureux Princes & Cheualiers de grand renom tousiours és premiers rengs. Mais il ne faut pas obmettre, que lors des deux costez entre les deux osts, apparurent deux bataillons sans aucuns blasons enseignes plaines, de vingt mille hommes de cheual d'vn costé fort bien armez, & de vingt cinq mille de pied, de l'autre, que chacune partie desiroit tourner à sa faueur: mais ils se maintenoient sans contenance d'encliner ne ça ne là. Surquoy les trõpettes sonnerent la bataille, comme maintenant vous entendrez.

De la treshorrible & tres cruelle bataille entre les Payens & les Chrestiens: & du secours inesperé qui suruint aux Grecs des Roynes Calafie & Pintiquinestre & du seigneur Galtazar de Tarsis & quelle fut l'issue.

CHAP. XLVI.

AINSI que les trompettes sonnoient & que les deux auantgardes estoiẽt en estat de se ioindre, le grand

le grãd Roy Amadis de Gaule qui estoit entré en la bataille (comme celuy sur qui reposoit le soing principal de toute l'affaire) leuoit les mains iointes vers le ciel, disant Seigneur regarde maintenãt de l'œil de misericorde ton peuple: car il en est tems, c'est ta querelle tu es le dieu des batailles, ce n'est rien de noz forces, si tu ne les augmentes, ils sont hommes comme nous, & si sont beaucoup plus membrus, nerueuz & ossus que nous, & en trop plus grand nombre que ne sommes, l'aduantage euident est de leur costé, si de toy ne vient le nostre, ie sçay bien que ce ne sera la force & efficace de mes remonstrances, qui imprimera l'ardeur de combatre és cueurs de noz hommes si tu ne mets la main à echaufer les refroidis, à encourager les craintifs contre les forces, à eclaircir les aueuglez contre les ruses de nostre ennemi. Or puis que ie voy icy l'affection si grande és miens de l'assaillir cõtre toute raison & puissance humaine. Ie recognois plus qu'õque mais que tu manies de ta main les cueurs & volontez de hommes, les tournant à magnanimité ou pusillanimité comme il te plaist: voyant que tu nous fortifies ainsi interieurement, i'ay à esperer que nous renforceras aussi de quelques forces exterieures que tu peux susciter des os des morts si bõ te semble pour ne perdre toute la semence d'Abrahã & le peuple que tu as eleu pour riẽ, à vn seul coup: Or ainsi soit. Ceux qui assez pres estoyent de lui pour entendre ceste priere, ne pouuoyent contenir la larme de tomber de leurs yeux, ensemble sentoyent vne emotion extraordinaire, & plus-que humaine en leur cueur de combatre. Ce pendant le gentil Prince Silues de la Selue alloit fierement auec sa cheualereuse dame Pẽtasilee & la Roine Calpendre sa mere montez sur leurs braues licornes attacher l'ecarmouche auecques leurs trouppes de cheuaux legers, & les ennemis les receurent hardiement combien que nõ de telle adresse. La bien mõstra le nouueau cheualier quelle esperance vouloit donner de soy a l'aduenir y rompãt plusieurs lances qu'vn escuyer lui portoit, & en abbatãt autant de paiẽs que deuant lui se rencontreient: la belle Princesse y faisoit aussi merueilleux deuoir, à l'enui l'vn de l'autre. Amour leur emmanchoit leurs glaiues d'vne force nouuelle: & Calpendre s'y employoit de sa part fort brusquement, auecques l'elite de ses Amazones renuersans Cheualiers & tuans ou blessans des cornes de leurs bestes la pluspart des cheuaux de leurs ennemis qui auoyent oublié leurs chanfrains au logis. Mais les Mores impatiens de tant voltiger en escarmouche, voulurent dõner la charge entiere. Si marcha le premier bataillon que conduisoit le Roi de Pilapele contre l'auant garde des Chrestiens conduitte par les Empereurs Lisuart & Amadis de Grece, lesquels à la premiere rencontre se firẽt bien cognoistre à leurs ennemis, à leurs armes vermeilles & croix blãches, & Rogel, Agesilan, Falãges & son Alastraxeree qui iamais ne l'abandonnoit qui y firent des actes plus que heroïques, sans s'y faindre nomplus Florisel de Niquee, cõbien que differẽt de parure en ses armes noires, qu'il ne tarda gueres à coulourer de mesme par le sang partie sien, partie de ses ennemis ruisselãt contre. Les Geãs qui estoyent à l'entour des enseignes firent vne rude charge, & meslez parmy les Soldats Grecs y besongnoyent nomplus ne moĩs que des loups affamez parmy vn trouppeau de moutons, fendans, assommans, creuans, mutillans tout ce qui se trouuoit deuant eux. Or marcherent ils fort larges par la plaine spacieuse qui leur en donnoit le moyen pour leur grande multitude & en forme de croissant, affin d'enuelopper le bataillon des Chrestiens par les cornes du leur, qui estoit beaucoup plus petit & estroit. Mais ayant este attiree leur gendarmerie par

l'escarmouche de la caualerie legere, à marcher, ils s'auancerent plustost que leurs archers & frondeurs de pied, tellement, qu'ils ne leur peurent seruir, les trouuãt à leur arriuee desia meslez auecques les Grecs, & au contraire les gẽs de trait chrestiens qui estoyent sur les ælles de l'auantgarde, porterẽt grand nuisance des deux costez sur les cornes de leur croissãt. Le bruit & tintamarre y estoit si horrible à ce choc de deux telles armees que plus fortes & furieuses n'auoyent iamais esté veuës, que la terre en trẽbloit, le ciel retẽtissoit, la poulsiere estoit si espoisse qu'ils s'entreuoioyent à peine, dõt frappoyẽt aucunesfois sur leurs propres compagnons, les cris & huees si grandes qu'ils ne s'entrentendoyent point. Vous eussiez dit q̃ Eolus auoit lasché tous ses vens à soufler ensemble & tempester le mõde. Là veissiez plus de vingt mille cheuaux & autres montures sans cheuaucheurs courir & sauter par la campagne, desquels les maistres autãt qu'il en étoit tõbé, onque puis n'en releuoyent, estant foullez & fracassez des pieds des autres cheuaux, mesmement des trois cens Elefans qui suruindrẽt reuersant tout à leur venuë auec le dõmage que portoyẽt les archers de leurs chatelets, dequels le trait cõme à plob d'enhaut estoit d'vne estrãge force. Contre quoy bien seruit le bon ordre qui auoit esté donné des Amazones, qui vindrẽt dix mille sur leurs licornes les assaillir en flãc, tirãs de leurs arcs à ceux des chastelets, lesquels estans mal armez pour le faix dont ils chargeroyẽt trop les animaux, elles larderent tellement de leurs fleches dorees qu'ils sembloyent vrais herissons. Lors entrerent leurs chariots enflambez parmi, par la voye que leurs gens de pied leur firẽt de leurs partisanes dont ils detrenchoyent ventres & iãbes aux Elefans qui par leur cheute froissoyent & crauantoient leurs chastellains. Mais quand le feu & flambe eust couru à bon escient parmy eux ils rompirent en fuyant & reculant tout le derriere de leur auãtgarde, auenãt ainsi leur routte de ce en quoy ils auoyent fondé leur pl⁹ grãd esperãce. Quoi voiãt le Roy Bultazar ne pensa plus auoir raison de seiourner (car les Amazones faisoyent vne grãde boucherie des abbatus Parquoy il commãde aux siens de marcher au grand pas, & qu'on meist les Elefans de la bataille sur les flãcs soustenuz par leurs gens de trait qui resisteroyent aux Amazones & à leurs chariage. A l'arriuee du Roy de Russie il n'y auoit ordre à l'Empereur Lisuart de pouuoir soustenir la charge de la bataille, si le Roy Amadis n'eust fait diligẽter le pas à la sienne, Mais Filisel de Montespin la deuança auecques ses trouppes de cheuaux legers amusant les ennemis par vne bonne & viue escarmouche. A ceste rencontre ou estoyẽt les deux chefs fut le plus furieux estour qui eut encore esté, Amadis, Balan & Quedragan s'adressans aux plus fiers Geans: & l'Empereur Esplãdian, Galaor, Florarlã, Artaxerxes aux autres. Ici exclame Galersis le Croniqueur q̃ s'il eust eu autant de yeux qu'Argus, n'eust sceu veoir par le menu tous les hauts faits d'armes d'vne part & d'autre: voire si tout le sablon de Lybie se tournoit en papier & toute la mer en encre qu'ils ne suffiroyent à y coucher par escrit particulierement tous les merueilleux coups, tous les estranges traits de prouësse qui furent faits en ceste meslee des deux batailles. Car les Princes & Cheualiers dessusnommez, y firent tant de prudẽce militaire que de leurs mains si vaillãment qu'il seroit impossible de mieux, aussi les Rois & forts Geãs qui accompagnoyent Bultazar y combattoyent si furieusemẽt qu'on ne vied iamais gens aller plus resolument à la guerre. Là veissiez tãt d'eclats de lances voler en l'air, tant d'hommes & cheuaux renuerser à terre, tant separer de testes, bras & iambes du tronc de leurs corps mesmement des payẽs qui

estoient la plusspart mal armez & entre leurs gens de pied plus de picques seches que d'autres, fort peu de Brigandinez ou couuerts de vieils halecrets, auecques leurs targues de bois. Ce qui fit que les Chrestiens quand ils furẽt meslez parmi eux, en eurẽt bõ marché estans tous bien couuers de corcelets, bourguignotes ou morions dont facilement ils les dehachoient en pieces. Aussi sans ce deffaut il leur eust esté impossible d'ẽ auoir là raison pour l'auantage du nombre que les autres auoient sur eux de plus de trente contre vn. Mais les Princes Grecs parmi les cheualiers faisoient telles merueilles qu'on les croiroit à peine, n'estant là nul d'eux qui n'en eust tué ou nauré plus de cinquante de sa main. Que vous dirai de Florisel, Rogel, Agesilan, Falãges, Alastraxerce qui tãt en auoiẽt fait se tenãs tousiours en vn petit esquadrõ ensemble, allans puis ça puis là soulager les plus foulez, secourir les pl⁹ oppressez, qu'ils comploterent de sortir vn peu de la mellee pour prẽdre air & haleine, Dõt biẽ print au Prince SYLVES & à Pentasilee & Calpendre, qu'ils trouuerent par la voye qu'ils se firẽt à trauers des ennemis, enueloppez en vn cercle de trois Geãs qui les pressoiẽt fort & de quelques salades q̃ leur dardoiẽt de loing ne les osant aborder. Car à la verité ces trois gentils chãpions n'attendoient plus que la mort, ne plaignans & regrettans chacun la siẽne seulement, ains beaucoup plus celle des autres, comme la mere de la fille, & au reciproque, SYLVES celle de sa chere dame, & elle seule en gemissant d'eux de la mere & de l'ami plus que la sienne propre. O q̃lle perte c'eust esté de ceste belle couple, si elle fust ruinee en sa fleur auant q̃ produire les precieux fruits des bons actes qui en sortirẽt en plus meure saison: mais Dieu qui les auoit produits pour la merueille de leur siecle inspira aux cueurs de ces Princes de sortir ainsi de l'etour (pour leur enuoyer secours si à point) y laissant les deux Empereurs Liuart & Amadis de Grece auecques Anaxartes pour soustenir lesq̃ls se reposoiẽt par fois au derriere de quelques rengs. Au cry que les Geans faisoient adresserent de bon heur ces braues Cheualiers, qui bien y eclaircirent la foule de leurs brancs d'acier & trouuerẽt ces trois personnes encloses à qui ils ecrierent à leur venuë, Grece Grece: on leur auoit occis leurs cheuaux soubs eux, & auoiẽt combatu à pié si longuement qu'il ne leur restoit plus de force qu'à se defendre & rabbatre les coups des ennemis. La premiere y entra la cheualeureuse Alastraxeree, ecryant sus sus Pentasilee ma douce ennemie, tirez vous arriere to⁹, & reposez à l'abry de la monioye des corps que vous auez abbatus, & nous laissez cõuenir du remanant. Las la bonne Royne & les autres de sa suitte n'auoient gueres moins mestier d'eux reposer : mais leur cueur inuincible ne pouuoit laisser leurs amis en peine. Que le vous feray-ie lõg? Ces gentils Cheualiers comme lions enragez à qui on à volé leurs faons courẽt sus aux Geans, qui leur durerent peu & deliurãs SILVES & les deux dames les menerẽt hors la bataille, ou ils se rafraichirẽt vn peu sur l'herbe auec eux, haussant la veuë de leurs armets, puis les recõmanderẽt à quelque trouppe de leurs arbalestriers qui là estoient (tirans droit cõtre les Mores qu'ils voyoiẽt s'ecarter) auecques inhibition & deffence expresse de ne r'ẽtrer de ce iour en la meslee, à raison du sexe & de la ieunesse, en ayãt desia assez voire trop fait, Si s'en retournẽt diligẽment ces braues princes au secours des autres, ayant reprins des meilleurs cheuaux qu'ils trouuerent en la compagnie au lieu des leurs qu'ils auoient perdus & aussi des lances nouuelles & escus semez par la place leur ayant tout esté brisé & derõpu au cõflit vous eussiez dit à les voir retourner q̃ c'estoient des cheualiers tous frais q̃ venoiẽt à la batailllle,

aussi en monstrerent ils les œuures. Car ou ils trouuerent les bons Empereurs Lisuart & Amadis de Grece enuironnez de Geans & autres cheualiers mescreans qui se defendoyent au mieux que possible leur estoit, toutefois si las & mattez qu'ilz ne pouuoyent quasi plus leuer les bras pour ferir, ne faisans plus que parer aux coups, là voyans la plus grãde presse ils tirent droit faisans targue par ou ilz passoyent comme vne droitte foudre du ciel: ilz escrient à l'arriuer Grece, Grece, Si entrerent dedans & font targue aux deux Empereurs, menãs les paiens à telle raison, qu'ils les tirent hors de la & les mettant au milieu d'eux s'en vont la ou ils decouurẽt la pl⁹ grãd foule des ennemis. Car sans point de faute le ieu estoit mal party estans les payens si grand nõbre que les Chrestiens commençoyent à perdre la place, sans la venuë de l'Amiral Frandalo qui estoit demeuré derriere auecques les trouppes des marechaux de camp pour rallier, cõme il fit & vint prẽdre vn tour pour charger les Russiens en flanc, mais il receut vn coup de fleche au visage des archers des Elefans qui les decouurirent de loing, pour lequel il ne laissa d'entrer parmi les ennemis ou il fit tel deuoir qu'il les repoulsa bien loing. A ceste cause Bultazar mãda soudain au roi d'Armenie qu'il fit haster de marcher sõ arrieregarde. ce qu'il executa prõptemẽt le Roy Amadis auertit l'Empereur de Romme Arquisil de faire le semblable: Sur la rẽcontre des deux derniers bataillons l'Amiral Frandalo ayant percé auec son esquadron iusques au lieu ou le Roy estoit auecques tous les Princes Grecs, tant il les importuna qu'il leur fit faire auecques les siens vne retraitte à la main gauche sans se rompre, d'ou les gentiles Amazones auec la caualerie de Filisel auoyent chassé les Elefans de la bataille. Et fit ceste caualerie legere de Filisel ce iour fort grand occision de tous les Mores qui se debandoyent voltigeant tousiours à l'entour des bataillons, dont il s'emporta fort grand louange. Or pour reuenir à nostre propos : à ceste charge qui fut bien la plus rude de toutes, tel fut l'abatis des lances & tel le chamaillis sur les harnois: tel le hãnissemẽt des cheuaux qu'on ne y eut pas ouy dieu tõner. Tant y martelloyent & charpentoyent les vns & les autres qu'ils sembloyent estre dit Galersis en l'isle de Lemnos au bruit de la forge de Vulcan ou tous ses forgerons cognassent ensemble sur leurs enclumes. Là furẽt tellement employees haches, masses, espees, cimeterres, coutelas, partisanes, halebardes & tãt d'hõmes tuez & massacrez d'vne part & d'autre, que l'effusion de ce nouueau sang ioint à celui qui dormoit là espandu par les deux pcecedentes batailles, lui dõna renfort & cours iusques à la mer proche qui en fut teinte & couloree en grand estẽtuë, & n'y auoit si petite fondriere ou l'õ ne fust au sang iusq'à la ceinture. C'estoit chose estrange de ce que faisoyent du coste des Payens, le Roy Bultazar de Russie, & le Roy de Pilapele fort Geant, qui estoiẽt si puissãs de leurs corps qu'ils ne s'y trouuerent las ne recreuz, combatans, vaillamment de leurs mains, & allãs par les esquadrons, courager les vns, rallier les autres: tellement qu'ils meriterẽt grand hõneur de les auoir maintenuz si longuement à faire teste aux Chrestiens: sans se rõpre ne tourner dos. Aussi auoiẽt pratiqué vrayement les trois points de guerre de leuriers à l'assault, de sangliers à la deffence, & de loups pratiquerent à la retraitte. Or estoit encores la bataille en estat sans pouuoir asseoir iugement certain de la victoire, quand le Prince Silues de la Selue se trouuant trop reposé de la moitié, en iettant l'œil sur l'estour ou l'Empereur Amadis de Grece sõ pere estoit se leua de furie, disant à Pentasilee : Madame ie vous supplie d'auoir encore icy quelque patience de vous refraischir auecques la Royne : car il m'est

venu vn ſourſaut au cueur pour la perſonne qui de plus pres me touche, qu'il fault que promptement ie r'entre en la bataille, quoy entendu par Pentaſilee & Calpendre qui deſia tant l'aimoiēt qu'elles ne le pouuoient elongner ne perdre de veuë, luy reſpondirent,que puis qu'il vouloit retourner reſolument que ce ne ſeroit pas ſans elles qui auſſi en auoient pareille volonté . Si vont reprendre des cheuaux diſperſez par la pleine & des lāces & des eſcus : & Calpendre montee leur dit qu'elle eſt d'auis d'aller eſſayer à rallier quelques troupes de ſes Amazones, puis qu'ils iront à la charge enſemble,d'autāt que l'effort de ſi peu de perſonnes eſtoit vain en telle foule de mille milliers d'hommes. Ce qu'elle fait retrouuāt les plus prochaines qui auoient deffait les Elefans ſans grandes pertes d'elles.Lors les cōduit Calpēdre là ou elle auoit laiſſé Sylues & ſa fille, qui l'attēdoient en bonne deuotion.

Or s'en vont enſemble donner à trauers le bataillon de l'arriere garde ou Sylues de la Selue les guida, & deſia y eſtoyent tous rentrez les Empereurs & Princes Grecs l'vn menant vne cornette en vn endroit, l'autre en vn autre : mais de bon heur en allant rencontrerent vn Cheualier Grec à demy mort (auquel Sylues fit bander ſes playes par vne Amazone) qui eſtoit eſchappé du lieu ou Amadis de Grece eſtoit enclos parmy les gēs de pied Ruſſiēs qui lui auoiēt tué à coups de piques ſon cheual & à tous ceux de ſa compagnie , qui en dit à Sylues (s'enquerant de l'Empereur) ces nouuelles certaines. Là là , allons à la bonne heure.Si broche à l'inſtant tant que le cheual le peut porter & les dames apres auecques leur troupe, qui abbatent à leur arriuee tout ce qu'elles rencontrent d'armeniens, criant Sylues Thebes, Thebes, ça paillards vous y mourrez tous à ce coup, voſtre fin eſt venuë, & tant fit auecques l'aide de ſa ſuitte qu'il trouue l'Empereur Amadis, combatāt à genoux auec dix Cheualiers Grecs tant il eſtoit las & rompu de la lōgueur du combat, qui auoit duré depuis l'aube du iour iuſques apres midy lequel au cry de Thebes ſe releua de bout,connoiſſant que c'eſtoit Sylues ſon fils, louant Dieu d'auoir donné vie à celui qui luy ſauuoit alors la ſienne. Que vous y diray-ie d'auantage , Sylues fiert à dextre & à ſeneſtre de telle ſorte, & Pentaſilee & Calpendre,que non ſeulement ils deliurerent Amadis de Grece de ce peril imminent,mais rompirent ce gros oſt de gēs de pied qui n'eſtoit ſouſtenu d'aucune cauallerie,partāt laiſſé en proye à l'ennemi, qui auſſi tailla tout en pieces ſans en prēdre nul à mercy. Or à l'endroit ou le Roy de Ruſſie eſtoit,ſe rencontra Floriſel de Niquee qui l'apperceuant luy courut ſus,luy reprochant les amours de Diane: mais Bultazar qui le recongnut à ce propos, ſe lance parmi les ſiens cōſiderant qu'il n'eſtoit pas temps à luy de combattre homme à homme,qui auoit à regir & gouuerner toute l'armee. Quoy voyant Floriſel luy eſcrie,ha faux Payen ce n'eſt que ta couſtume de fuir ainſi deuant moy comme tu fis à Guindaye. Il ne ſeroit poſſible de reciter de point en point les hautes prouëſſes de tous ces Princes, meſmement du grand deuoir qu'y fit l'Empereur de Rōme Arquiſil,Angriote d'Eſtrauans,Olori' d'Eſpaigne,& le bō Sarquil.Si eſt-ce que l'eſtour balançoit encore cōme entre deux fers ſans auātage notoire des vns ſur les autres:tant eſtoit grand l'effort de leurs Geans, tāt de troupes freſches & entieres venoient rēforcer celles qui auoient chargé.Adonc les deux oſts q̄ nous auons compté des le cōmencement de la iournee,qui s'eſtoiēt plantez és deux coſtez, entre les auant-gardes ſans qu'on ceuſt qui ils eſtoient ny auſquels ils porteroient faueur Adoncques ces deux oſts voyāt la victoire encore incertaine pour les

les Chrestiẽs, & qu'au fort elle leur pourroit bien estre à la fin trop sanglante & de grande perte, font sonner fifres, tabours & trompettes, & leur enseignes deployees au vent, vont attacher les payens par les deux flancs, crians à l'aborder Sifornie, Californie, Saba, Tarsis, Arabie, car les chefs estoyent le Prince Galtazar fils du Roy Fulurtin de Tarsis, &c. & les excellentes Roines Calafie & Pintiquinestre auecques leurs maris (de qui ceste histoire a fait ample mention) lesquelles auerties du siege de Constantinople auoyent fait leuee de vingt mille de leurs femmes tant des blãches que des noires. Et s'estans embarquees sur mer auoyent rencontré en leur routte la flotte du Roy de Tarsis & s'estoyent ioints ensemble : mais par fortunal de temps auoyent esté portez hors de la voye qu'ils tenoyent. Qui fut cause que leurs secours arriua si tard, combien que fort à point : de quoy aucuns auoyent murmuré, à la venue des autres Roys Chrestiens, disans que ceux n'estoyent pas de la nasselle de Iesus Christ qui n'y entroyent dedans cõme les autres & ne la secouroyent, contre l'orage & tourmẽte dont ils la voyoyent en peril d'estre acablee. Et qu'il n'estoit decẽt ne raisonnable de soy tenir en son plaisir & aise terrestre, tandis qu'il estoit question de l'establissement & protection du regne de Dieu qui leur auoit donné les Royaume & puissances. Ioint qu'ils estoyent mal auisez de ne considerer que la cause leur estoit commune de l'hostilité payenne & le danger pareillement commun ainsi que du feu qu'ils voioyẽt espris à la porte de leur maisõ sans y porter l'eau à l'estaindre: d'autant que si ces potentats Chrestiens estoyẽt subiuguez & vaincuz leurs petites seigneuries ne se roiẽt pas pour vn desiuner de leurs goujars. Mais leur arriuee (dõt la demeure estoit forcee & excusable) purgea leur innocence auec le grãd bien qu'elle porta de la victoire. Car sur leur renfort, les Chrestiens reprindrẽt courage & rechargerent viuemẽt leurs ennemis. Et ayant Amadis auisé que les Geans estoiẽt ceux qui maintenoient l'estour, lesquels estoiẽt ralliez à l'entour des Rois de Russie, de Pilapele & d'Armenie, il fit reunir tous les Princes & cheualiers signalez, mandant à Galtazar de Tarsis d'adresser celle part pour rompre la presse, puis ils y entrerẽt comme lions echaufez & n'y eut celui d'eux qui n'abbatit le sien par terre, vray est qu'vn des Geãs, le Roy de Taldas (car Bultazar & les autres Roys pourvoioyent de successeurs à ceux qui decedoyent au cãp) ce Taldas dechargea vn coup de masse sur l'heaume de Pentasilee à qui il fit encliner le chef sur l'arçõ: ce que voyant Silues lui donna si grand coup de son espee sur le bras mesme qu'il le lui separa de l'epaule, puis redoubla de mi forcené en telle sorte que d'vn reuers il lui trencha le col tout net. Adoncques tira à soy la pucelle encores toute elourdee s'enquerant cõme elle se sentoit, qui lui respondit (voyant le Geant estendu) que fort bien, puis qu'elle estoit biẽ vẽgee de ce gros busle. Florisel alors recherchoit tousiours à l'œil son Bultazar, lequel apperceuant il lui escrie: ore m'attens faux Tyran, pour receuoir le loyer de ta longue tirãnie & cruanté barbare: plus ne m'echappetas. Si le va ioindre Florisel furieusemẽt & Bultazar le reçoit de grãde hardiesse (qui preux & hardy Cheualier estoit) mais à la fin Florisel lui donna le coup de la mort : & apres luy gueres ne durerent les deux autres Roys chefs des deux bataillõs entre les mains d'Amadis de Gaule & de Rogel, Agesilan, Don Arlanges & leurs compagnons & les autres Geans aussi peu, en telle maniere que le reste de l'armee despourueu de chefs, & de conduitte, & n'ayant plus personne à qui porter respect & obeissance, auecques l'ombre de la nuict, qui n'a point de hõte, s'en alla bien tost

à vau de routte, par l'effort des deux osts nouueaux. Cy conclud Galersis que depuis que Dieu crea le ciel & la terre ne fut bataille plus aspre sanglâte & cruelle ne mieux combatuë des deux costez, ou pour la spacieuseté de la campagne chacun combatit qui voulut. A tant fut auisé que les plus trauaillez & blessez se reposassent, tandis que les autres poursuiuroyent la victoire: en laquelle poursuitte nonobstant la suruenuë de la nuit, fut tellement continué iusques à quatre grandes lieues que le meurdre & carnage s'y trouua beaucoup plus grand qu'au camp de la bataille. Ce pendant le Roy Amadis donna charge au Conte Gandelin d'aller auecques quelques troupes garder le camp des Payens: auquel y auoit vn tresor incroyable d'or, d'argent & pierrerie, apportez par tant de Rois: Et aussi, de faire enterrer les morts de peur de l'infection de l'air. Peu apres mõta Amadis à cheual & les autres Princes demeurez auecques lui, pour se trouuer à la chasse, & receuoir à l'œil le contentement de la deffaitte entiere de leurs ennemis, & si bien suiure le train de leurs gens qui toute la nuict ne cessoyent de tuer & massacrer, que sur la pointe du iour ils se trouuerẽt pres de la ville de Corou. Ou ils firent leurs dessein d'aller heberger, pour y prendre quelque repos & appareiller leurs plaies. Et se retrouuãs tous les Princes: sans perte d'vn seul, ils rendirent graces à Dieu de les auoir deliurez du plus grãd peril ou ils s'estoient iamais trouuez.

De l'estrange maniere de la venue des Sages Alquif & Vrgande en la plaine de Coron ou les Princes estoient, qui y furent guaris de leurs playes.

CHAP. XLVII.

L'Ordre donné au camp par le Conte Gandelin & la richesse infinie portee en la cité la reueuë fust faitte de l'armee, ou fust trouué estre morts de Chrestiens enuiron six vingts mille & la plus part du reste blessez, hoyez, naurez. Il auoit donné auis incontinent aux Dames de Constantinople de la victoire, combien qu'elle la sceussent par le venerable vieillart Alquif. Dequoy ne conuient demander la ioye qu'elles demenerent, & les actions de graces qu'elles en allerent rendre publiquement à Dieu au temple saincte Sophie, n'ayant bougé presque tout le iour de la chappelle du palais en continuelles prieres & oraisons. Or les auertirent d'auantage les sages, comme les Princes estoyent pres de la ville de Coron, & que besoing estoit de les aller penser sur le lieu de leurs playes, qui trop empireroyent au transport & mouuement de leurs personnes s'ils venoyent si tost à Constantinople. A ceste cause delibererent les Princesses d'aller à Coron, auecq Alquif, & Vrgande la mescogneuë, & se parerent en diligence de fort sumptueux accoustremens. Si les enueloperent les Sages auec eux en vne nuë en laquelle ils fendoient l'air, a l'heure que les Princes faisoyent les caresses & bien-venuës aux Roines Calafie & Pintiquinestre, & au Prince Galtazar de Tarsis fils du Roy Fulurtin pour le bon secours, & opportun qu'ils leur auoyent amené. Et estoyent sur le point de s'acheminer à Coron, quand ils decouurirent vne armee marchant à lencontre d'eux qui paroissoit de quatre cens milles hommes, dont sembloit que toutes ces vertes campagnes fussent couuertes à perte de veuë: & estoyent les bannieres & estendarts des armes de la grande Tartarie & de quelques autres potentats de Mauritanie. Leur cry, & huee fust si grande qu'elle causa effroy au bataillon, qui s'estoit

s'estoit rallié de la chasse de la desroute montant à vingt mille combatans ou enuiron auecques autant d'Amazones. He Dieu (disoit le Roy Amadis de Gaule) à peine sómes nous sortis d'vn bourbier que nous recheons incontinent en vn autre : toutesfois Seigneur ta volonté sur nous soit accomplie. Adonc rengent leurs gens en bataille, se disposant à la charge comme les autres sembloiēt aussi faire de leur costé. Mais quand ils eurent marché cinquante pas pour les approcher, ils furent tous ebahis qu'ils ne veirent plus rien deuāt eux. Dequoy ils se seignirent par merueille : & à l'instant voyent en l'air vne grosse nuë qui leur lance tant d'eclairs, tant de coups de foudre qu'ils en estoient tous epouuentez leur semblant qu'ils tōboient sur chacū d'eux, toutesfois sās que personne en fust offensé, puis quelque espace de tēps ils voyēt la nuë s'abaisser & s'ouurir à terre, en laquelle ils recōnoissent leurs belles dames & le vieil Alquif auec Vrgande. Qui vous pourroit descrire le plaisir qui leur sourdit à la quëue de cet effroy precedent? Quel contentement ce leur fut de se reuoir sains & saufs ensemble (hormis les playes) apres vn si dur & cruel siege. Entre les princesses de Grece & les belles Roines nouuellement arriuee furent les baisers & les accollades en grand soulas, lesquelles s'emerueillerēt fort des extremes beautez de la pucelle Fortunie & de la forte Pentasilee. Ainsi s'en vont à Coron : ou ils furent assez bien logez & traittez selon le tēps de la guerre. Les Seigneurs naurez furēt desarmez par les mains de celles qu'ils aymoient le mieux : En quoy fut l'ebat de la belle Fortunie, qui s'adresse à Pentasilee en luy disant : Madame ie vous veux oster les armes par lesquelles vous vaincrez tous les cheualiers du monde, puis qu'en celles de damoiselle dont vous les surmontez toutes, nulle ne peut auoir la presumption de vous vaincre par les siennes. Quant aux secondes (respond elle) ma grand amie vous n'auez occasiō de vous plaindre, d'autant que telles sont voz offensiues, qu'elles suffiroient à rompre, & destruire les miennes tant premieres que secondes. En telles railleries de plaisir, les Princes naurez furent mis en leurs lits, ou leurs playes furent appareillees par les deux sages auec si precieux vnguens, qu'elles furent bien tost gueries, combien qu'il y en eust de fort grieues & perilleuses : & tandis qu'ils garderent la chambre, ils passerent le temps en maints ioieux & amoureux deuis. Mais entre les autres la Roine Sidonie souffroit grande peine en son cueur, discourant que si la Fortune la vouloit fauoriser, l'opportunité se presentoit de la pouuoir exalter en son plus grād triomphe.

Des propos qu'eut Rogel de Grece estant au lit à cause de ses playes auec la Princesse Leonide, ou ils conclurent qu'il la demanderoit en mariage : Et de ceux qui passerent entre Florisel & la Roine Sidonie.

CHAP. XLVIII.

LEs Princes estās blessez se tindrent quatorze iours en leurs lits, qui furent dressez tous en vne mesme sale, pour auoir plus de plaisir les vns auecques les autres par le temps qu'ils acheueroient de guarir. Là les sages Alquif & Vrgāde leur dōnerēt maint passetemps de leur art, vne fois mettant soubs le seuil de la porte certains bulletins de parchemin auecques caracteres qui faisoient danser tous ceux & celles qui entroient, iaçoit qu'il n'en eussent point d'enuie : vne autre fois y faisant sourdre vne fontaine qui remplissoit la sale d'eau si haute que les Dames estoient contraintes de leuer leurs cottes beaucoup par dessus le genouil, dont la risee fut fort grande. Vne autre fois (pour donner

ner ebat sortable aux Seigneurs aussi bien qu'aux Dames) faisant descendre les neuf preux des tapisseries, dont la sale estoit tendue auecques leur armes & parure antique: qui causerent vne certaine frayeur és cueurs des Princes plus que ne faisoient les vrais champions en bataille. Au moyen de quoy l'Empereur Esplandian fit signe à Alquif sur Alexandre le grand qui se pourmenoit le troisieme sus son bucefal, de cesser sans plus faire descendre les autres. Mais entre les autres Rogel & Florisel son pere auoient leur plaisir à part, c'est assauoir du feu d'amour qui s'attisoit en eux p la veuë de leurs Dames, Leonide à l'vn Sidonie à l'autre. Car l'affectio qu'il auoit portee à sō Helene ne pouuoit plus diuertir celle de la Roine, cōme chose passee & sans retour contre la presente d'autant que l'absent euanouit, du present on iouit. Ainsi auint qu'vn iour que Sidonie estoit assise aupres de son lit, Florisel voyant que personne ne les pouuoit entendre, luy dit à basse voix aussi tremblant que s'il eust eu vn millier d'hōmes deuāt soy à cōbatre: en se souuenant d'auoir oublyé ceste grande beauté, combien que desia elle luy eust pardōné. Donques il lui dit en iettāt vn gros souspir du fōd du cueur. Si vo⁹ auez onques receu madame quelque seruice de vostre Morayzel qui vous ayt esté agreable serue maintenāt enuers vous, à vous tirer à cōpassion de la mortelle douleur que ie souffre, sinon faites de moy le sacrifice qu'autresfois auiez ordōné. O Agesilan que mieux eust valu que tu eusses par ta force extreme accōply sur moy le don que tu luy auois promis, q̄ par vne feinte l'auoir pratiqué à mon plus grief dōmage. O vie pour plus grāde mort, O mort pour plus grāde vie, O mort retardee pour plus l'accroistre mort plāche (si tu fusses venuë) de meilleure vie. Cecy proferoit Florisel auecques tant de larmes qu'il n'en faisoit pas moins distiller des yeux de Sidonie, qui tournoient à elle en allegeance. Dont elle luy commença à respondre à Morayzel (à mieux dire) Florisel infracteur & violateur des antiques loix de mō Royaume & plus encore de celles de mon honneur, cōme requerez vous misericorde & pitié dōt n'auez pas vsé vous mesme: cōme voulez vous que ie vueille ce q̄ ie ne puis & ne doibs? Car ne la loy de mō hōnesteté ne votre grauité royalle ne peuuēt permettre à Florisel ce que Morayzel refusa à Sidonie: ioint q̄ la memoire de la princesse Helene ne doibt estre en vous si tost estainte, & ie ne doibs octroyer selon ma grandeur telle faueur à moindre tiltre que de mariage: ce que quād bien ie voudrois, ne pourroit estre, les dieux en separans le pouuoir de la volonté. Alors se teut & Florisel demeurāt en pareille passion que parauāt, luy prēd la main qu'il lui baigne toute en larmes, repliquant, qu'elle ne deuoit mettre sus la coulpe de ce que le corps commettoit, à l'ame, qui ne faisoit point de faulte, puis que sans telle erreur il ne pouuoit autrement sauuer la vie à l'excellēt Prince Falanges d'Astre à raison des loix rigoureuses de son Royaume. En quoy deuez auoir egard (disoit) que quand vous eussiez voulu vous cōuertir à nostre loy pour paruenir au lien de vray mariage, ie n'ē auois pas lors la puissance du viuāt d'Helene ma femme. Parquoy ie vous supplie madame d'auoir pitié de vostre Florisel & que ce qu'il ne pouuoit alors accomplir, vous l'acceptez maintenant que le moyē y est sans aucun destourbier & empeschement, de le pouuoir faire. Et en signal de ce, me baillez à baiser voz blanches & delicates mains. A à Florisel (elle respond) que les dieux vous ont doué de grande sagesse aussi bien que de beauté. Mais quant au point de mariage, puis qu'ils ne me l'ont permis au tēps de nostre premiere accointance, ie me tien plus glorieuse & heureuse d'estre vostre maistresse par celle obligatiō dont vous

m'estes redeuable, que d'estre vostre legitime espouse, en tesmoignage dequoy ie vous tends les mains, & les porte iusques à la bouche de celui qui les baisa par grand amour. Ces derniers propos entendit Agesilã q̃ n'estoit pas loing d'eux dont il fut tresaise, auec le complot qu'il en auoit fait, qui sera declairé cy apres en son lieu pour traitter ce pendant les amoureux deuis qui passerent semblablement entre Rogel & la Princesse Leonide tandis qu'il gardoit le lit, luy, l'importunant tousiours tant qu'il estoit possible, à son remede elle s'en defendãt de mesme par bonne dissimulation. Mais vn iour qu'il commençoit desia à se sentir mieux des playes du corps, & plus affligé de celles de l'ame Leonide l'étretenant pres de son lit, il luy print ses douces & mollettes mains, qu'il luy serre entre les siennes: le cueur luy fremissant, la face blesmissant & luy dit, ma tres chere Dame: si ie vous pouuois demonstrer le moins du plus que ie sens, ie me reputerois le plus heureux de tous les viuans: mais helas ie souffre trop pour bien le sçauoir dire, ie meurs à faulte de remede vostre beauté & bonne grace m'attrait, mon malheur me recule, amour me cõbat, vostre froideur y resiste, Las les assauts sont rudes contre moi ou ie ne puis parer que du bouclier de vostre pitié & mercy: de laquelle ie vous supplie d'vser enuers moy m'acceptant pour vostre loyal espoux autremẽt ces derniers traits de ma plainte serõt cõme le dernier doux chant du cigne annonceur de sa mort. Ce propos finit Rogel auecques grosses larmes luy decoullans des yeux, qui n'eurẽt moindre force sur Leonide que l'eau iettee en la fournaise pour augmẽtation du feu. Ce qui contraignit la belle pucelle de luy liurer les clefs de la forteresse de son honneur, en lui respondant à voix basse & trouble vous n'auez pas cause de vous plaindre monseigneur & ami Rogel, car ie ne souffre pas moins que vous ie ne resiste pas moins aux alarmes de mon desir, ie sens autant vostre mal que le mien propre. Et puis que me requerez à tel tiltre d'hõnesteté, ie m'offre à vous presentement pour vostre parfaitte amie & vraie espouse. Dequoi Rogel la remercia tres-affectueusement, en la resolution d'en tenir propos public si tost qu'ils seroient à Constantinople. Lendemain tous les Princes blessez estant gueris, se leuerent & delibererent de partir le iour ensuiuant. Par quoy SYLVES de la Selue auecques Pentasilee sa maistresse sortirent de la ville si couuertement, menant chacun son escuier seulement, que de nul ne furent apperceuz, pour exploiter vne chose qu'ils auoient pourpensee ensemble, qui vous sera tantost racontee. Car ils s'entre aymoient eperduement, sans toutes-fois que la Princesse, luy decouurist son affection en euidence.

De ce qui auint aux Princes cheuauchans vers Constantinople au bois de leur premiere traicte et de la iouste qu'ils eurent apres en la seconde contre deux cheualiers.

CHAPITRE XLIX.

LEs Princes armez & les Dames atournees partirent en grand deduit de la ville de Coron & auoit commandé l'Empereur Esplandian des le soir à son maistre d'hostel pour commencer à festoier les Princes estrangers, de leur aprester le disner en la prochaine forest pres de la fontaine (ou estoit la premiere traitte). Les Dames estoient montees au char triumphal de la Roine Calpendre qui fut couuert d'vn ders de toile d'or qui leur rompit la chaleur, du soleil (car c'estoit à la saison qu'il approchoit de la maison de l'ecreuice celeste sortãt de celle des gemeaux) ainsi arriuẽt la ou la grosse fõtaine bouillõnoit ou ils trouuerent les tables mises à l'õbre des



des arbres : & s'assirent tous & toutes sur les pierres viues à la mode des cheualiers errans, y faisant plus gaye chere la moitié qu'ils n'eussent fait en leurs palais royaux. Et sur la fin du repas en lieu de Morisques Alquif leur dressa du passetemps, de deux fiers lions iubés qu'il fit issir de l'epesseur du bois & adresser celle part, ou arriuez se pridrēt à rouiller leurs gros yeux flāboyans vers la compagnie. Quoy voyant le Roy Amadis : quelque belle auenture (dit il) se dresse icy pour nous. Or qui aura belle amie si le mōstre & s'aille attacher aux liōs: à telle loy, que s'il en presente les hures à sa dame, elle soit obligee à lui donner quelque ioyau precieux. Ceux qui estoyent là du nōbre des amoureux, allerent en haste rechercher leurs cheuaux: mais Rogel à q̄ trop tardoit, s'y en va chaudement (oubliant mesme son armet) le simple chapeau empennaché en teste. Ainsi va trouuer les deux grands lions, desquels l'vn se battāt de sa grosse queuë, herisse sa criniere & rugissant iette les pattes de deuant cōtre Rogel, lequel ayant l'espee nuë au poing les lui trēche toutes nettes & ce lion luy empoigne l'escu aux dens, l'autre lui saute au collet, dequoy il se trouue en grād danger à faute d'armet: mais il lui fourre la pointe soubs le ventre qui luy va fendre le cueur en deux. L'autre retient sur lui à gueule bee (dont lions sont fendus iusques aux oreilles) pour l'engloutir: à qui Rogel (voyant sa dame deuant lui & la fleur de cheualerie dōt le renom estoit semé par tous les climats de l'vniuers) prenant à deux mains son espee & se lançant à costé luy decharge tel horion sur les reins qu'il le pourfend en deux parts. Puis de deux coups trenche les deux testes, qu'il empoigne par les iubes & vn genouil en terre les va presenter à Leonide, disant. Ie vous supplie Madame, me pardonner par vostre debonnaireté si i'ose ainsi publier mon secret pensement, à quoy elle respondit, Monsieur ie vous remercie bien fort du present plus agreable pour la main dōt il vient & suis preste d'accomplir le don, à quoi le Roi nous à condānees, soy tirant à l'instant vn riche carquan de Diamans qu'elle lui met au bras, au grand plaisir & contentement de lui principalement, & de toute l'assistence, & entre tous, du Prince Anastarax & de la Princesse Syline fort contens que leur fille fust colloquee auecques ce Prince qui ne cedoit en prouësse & hardiesse à nul cheualier de son tēps, ioint les grands estats & seigneuries qui lui apertenoyēt si est-ce (au dit de Galersis) que Filisel de Montespin

frere d'elle n'en fut pas des derniers cõtens. Or cet esbat failli, ils monterent à cheual & les dames en leur char couuert, & tant cheminerent qu'ils arriuerent à la riuiere ou il faloit passer le põt qui estoit fort bien basti de marbre blanc & poli, à l'entree duquel ils voient vn beau pauillon tendu, cõtre lequel estoient appuiees force lances mornes sans qu'il y en eust vne seule à fer aigu ny aceré: aussi deux Cheualiers mõtez sur deux braues coursiers armez de toutes pieces, auec petis soleils d'or semez sur leurs harnois. A l'instant les voient parlans à vn escuier, mõté sur vn traquenart alezan, lequel s'en vient de ce pas vers eux & apres humble salut, leur dit. Seigneurs cheualiers mes maistres que voyez là m'enuoyent vous aduertir qu'ils gardent ce pas cõtre tout homme portant armes, pour l'amour de leurs maistresses. Lesquelles ils ne veulent pas maintenir (de paour de fascher les autres dames & damoiselles) estre les plus belles de la terre, mais bien que la beauté de leurs amies surmonte la bonté de tous les cheualiers du monde.

Les conditions de la iouste sur ceste querelle seront, que chacun courra tant de carrieres que l'vn ou l'autre tombe, & que celuy qui sera cheut ne pourra demander combat à l'espee, son cheual demeurãt pour le pris du vainqueur. Mõ ami (respondit le Roi Amadis) les cheualiers sont fort courtois & gracieux, qui si bien exaucent l'honneur des dames, & pour ce vous leur direz donques de nostre part, que nous essayerons à bien deliurer leur veu, afin de n'auoir la peine de cercher plus loing quelque endroit de la riuiere gueable. Surquoy l'escuyer s'é retourna: & incontinant se presenta l'vn des cheualiers sur les rengs, cõtre lequel Galdes saisi de lance courut le premier qui fut porté par terre. Adonc Busend le Nain de Florisel se print à dire en riãt. Au nom de Dieu que ces Cheualiers commencent à enseigner aux nostres à voler & bondir. Lors piqua Brianges la lãce morne baillee qui la rompit à demy pied pres du bout, & le cheualier du pas brisa la sienne en trois pieces. Si coururent vne autre fois l'vn contre l'autre à laquelle Brianges faussa compagnie à son cheual (qui fut emmené par l'escuier en la tente auecques le premier.) Apres marcha auant Filisel de Montespin qui rõpit en ses deux courses aussi gaillardement que le cheualier du pont lequel n'y fut nomplus esbranlé que si c'eust esté vn escueil ou rocher: mais à la tierce Filisel vuida les arçons, & l'autre perdit les estriefs & chancela de telle sorte que s'il ne se fust tenu aux crins de son coursier il luy faisoit compagnie. A la cheute de Filisel, l'escuier vint prendre son destrier, & les princes furent grandement esbahis de la vigueur de celuy, qui auoit peu abbatre vn si gentil cheualier. Mais l'autre cheualier du pas ne voulut souffrir que son compagnon des soleils ioustast plus. Si se mit sur les rengs pour attendre qui viendroit contre luy: dont saillit auant le prince Florestan, mais il laissa son cheual à la premiere carriere en proye à l'escuier du pont. Surquoy disoit la princesse Siluie, ie croi q̃ ces deux cheualiers amasseront assez de cheuaux pour mener à la foire, & son propos luy fut rõpu par la course du braue Artaxerxe qui fut belle & à son hõneur auecq̃s la seconde: mais à la troisiesme il fit le sault à terre, cõme les autres. Que dirai-ie pour ne le faire long, sinõ q̃ Birmartes y fut abbatu, puis Galtazar de Tarsis, puis Anaxartes, Florarlã, Anastarax, brief iusqu'au nõbre de quarãte cheualiers de pris. Toute la cõpagnie estoit fort esbahie de la vertu de ces deux cheualiers aux soleils specialement du second: dont par vne gaye risee en dissimulant dit la Roine Oriane à Calpédre. Ce n'eust pas esté mal fait madame, si nous eussions

amené

amené encor' vn autre chariot pour ces cheualiers que ie voy en danger d'aller à pié, & si sot de mauuaise taille de laquais. A quicōque cela pleust, il depleut à l'Empereur Amadis, pour ce se mit sur les rēgs la lance en l'arrest (qu'à chacun son escuyer alloit prēdre en la tente) & broche son destrier furieusement en intētion de vēger la hōte des assaillans, mais au point de la rencontre le tenāt qui le reconnut fit alte, & l'Empereur aussi leua son bois: & le gentil cheualier aux soleils leua la veue de son heaume, paroissant en tresgrād beauté par la couleur que la iouste luy auoit augmentee, & fut aussi tost cōnuë estre le Prince Sylues de la Selue, cōme le premier iousteur estoit l'outrepasse des belles Pētasilee: dont ils furent tous emerueillez & les recueillirent en grand plaisir & soulas, leur disant Amadis de Grece en riant: A vous est vaillante pucelle & à vous noble iouuenceau de seruir ces gentilshommes de courretiers de cheuaux pour les remonter, autrement les voila du degré de caualerie decheus en celuy de fanterie. A tāt apres telle risee & resiouissance de tous, chacun reprend qui son cheual Turc, qui son genet d'Espaigne, q̄ son double courtaut, & s'en vōt au trot gaigner la ville: puis voyant la nuit se clorre auancerent au galop: louans grandement par le chemin la iolie ētreprise de ceste belle & incomparable paire, mesmemēt la verdeur de si ieune pucelle: & de Sylues discouroit l'Empereur Amadis en sō cueur qu'il ne desauoueroit pas à fils, & les autres Princes se tenoient fort contens d'auoir vn si gentil cheualier en leur lignee, de si petit aage: mais sur tous la ioye de la bonne Royne de Thebes Finistee estoit la plus grande. Si arriuerent à iour failly à Constantinople: ou ils allerēt descendre droit en la grande Eglise & faire sonner le *Te Deum laudamus*, en rendant graces à Dieu de les auoir sauuez & preseruez d'vne telle extremité.

Des fiançailles qui furent faittes la guerre estāt finie, de Florisel de Niquee auec la Roine Sidonie, de Rogel de Grece auec la princesse Leonide & d'autres à Constantinople.

CHAP. L.

VOus auez cy deuant entendu cōme le Soudan de Perse auoit enuoyé vn fort grand secours de Persans au siege de Cōstantinople soubs la cōduite du duc de Soran son lieutenāt: lequel fut chargé de ses recommādatiōs speciales & de la Soudane, Persilee leur fille & de Sidere & ses deux sœurs enuers Rogel de Grece, auecques lettres expresses le sommant amiablement de s'acquitter de la promesse qu'il leur auoit faitte au partir, de retourner les veoir apres l'issuë de la guerre. Car le bon Soudā & ses dames ne pouuoient oublier la grāde obligation dont ils estoient redeuables de leurs propres vies à ce gentil Prince. Et auoiēt luy & la Soudane pourpensé n'en pouuoir faire meilleure satisfactiō que de leur couronne mesme, en luy presentāt Sidere en mariage qui l'heriteroit à faute d'hoir masle. Las le bon seigneur ne sauoit pas le brouet q̄ se brassoit auec autre mariee, de quoi le Duc en auoit veu à descouuert sur le lieu les approches. Si est-ce qu'apres que les Princes de Grece eurent tenu leur cour planiere & traité & festoié plantureusement les Princes estrangers qui estoiēt venuz à leur aide, le premier qui vint prendre congé pour s'en retourner fut le Duc selon le commādemēt expres qu'il auoit de son maistre de ne seiourner apres la guerre q̄ le moins qu'il luy seroit possible. Or y eut en sa compagnie vn gentilhōme Persan de la nourriture de Persilee, & d'autant fort priué de Sydere sa fille, qui auoit apporté à Rogel vn liuret de deuotions en langue Persique, n'ayant autre charge à luy dire de bouche q̄ les tresaffectueuses recommandations en luy presentant le

le liuret qu'elle luy auoit fait accoustrer à sa requeste dorer & garnir les fermans d'argent & emeraudes au nombril de la couuerture. Car il luy auoit donné ce secret pour luy escrire toutes choses sans escripture par vn moyen dont personne ne s'auiseroit à decouurir leur chyfre. Lequel Rogel leut incontinent, ou il connut que la belle princesse souffroit mortelle agonie pour son amour, & le prioit de luy en enuoyer vn en langue Grecque s'il n'en estoit luy mesme le porteur (pour mieux desguiser la matiere) Ce qui le meut à vouloir entreprendre le voyage pour reconforter celle qui par sa grandeur & extreme affection le meritoit, esperant de luy diuertir ceste passion par la remonstrance qu'il luy feroit du lieu nouueau dont il estoit depuis astraint par conseil du Roy Amadis des Empereurs à la Princesse Leonide. Laquelle aussi vous pourrez penser quelle destresse elle sentit en son cueur quand sur le point de leur mariage elle le veid embarquer à la routte de Perse. Les Princes mesmes & dames estoient fort mal contens de son si soudain partement. A quoy le sage Roy Amadis qui congnoissoit & craignoit le naturel du pelerin & auoit senty quelque vent des dames qu'il auoit conduites, pour luy donner vn accroc en iambe, le second iour du festin royal en celle haute assemblee, les tables leuees commença à entamer ce propos: Hauts Princes & seigneurs mes enfans, mes parens & amis i'ay à vous mettre ici en auant, que ie considere que mon neueu Rogel de Grece fils de Florisel de Niquee estant legitime successeur d'Empire, doit estre conioint par mariage en lieu digne de luy, & aussi d'autres princes que ie voy ici assemblez en bonne encontre, pour ainsi tourner la saison calamiteuse qui est passee en toute liesse & heureux contentement. Ce que ie ferois fort volontiers si voz plaisirs en cela s'accordoient au nostre. A quoy chacun prestant consentement, le Roy se leua & prend Rogel par la main, qu'il mene vers la Princesse Leonide disant: Belle princesse ie vous prie d'accepter ce cheualier pour mari à ma requeste, à quoy elle respondit qu'elle ne pouuoit aller au contraire de sa volonté & de celle noble assistence. A ce mot est appellé le patriarche de Constantinople qui les fiance ensemble: Et apres Filisel de Montespin auecques la pucelle Anazare & le prince Artaxerxe auecques la roine Lardenie, qui estoit bien entre les belles dames de la cour. Adonc sonnerent menestriers & la ioye renforça grande par le palais principalement entre les fiancez & leurs fiancees, iouissant des arres qui leur sont permises du principal marché.

Or pour la rendre encores plus cōplette Rogel de Grece & Agesilan s'en allerent au lieu ou estoit la Royne Sidonie assise, à laquelle Agesilan auec treshumble reuerence commença à dire: Madame puis que la fortune m'a tant fauorisé en la premiere requeste que autresfois vous ay faitte, ie vous supplie de ne me vouloir refuser la seconde, à laquelle me renge vne necessité extreme: A quoy elle respondit, qu'ils requissent ce qu'il leur plairoit, & qu'elle leur ottroyoit franchement: de ce pas autant en vont demander au Prince Florisel, qui leur accorda pareillement. Alors dirent tout hault, que leur requeste ne tendoit à autre fin qu'à ce qu'ils fussent mariez ensemble: dequoy toute la cour fut esbahie, mesmement le Roy Bimartes à qui il en pesoit moult, pour la playe trop fresche qui sembloit saigner encore de la mort de sa fille Heleine: toutes-fois il le dissimula au mieux qu'il peut & le passa soubs silence: Et la Roine Sidonie dit à Agesilā: Dieu souuerain que merueilleux sont voz secrets, qu'il vous ayt pleu que Sidonie fust abusee par Moraizel, & que sa teste

par mes propos mains fust rachetee de mort pour mon plus grand dommage, afin que maintenant en si grand honeur nous fussions coioints. Las chetiue, que ie ne sçay bonnement que doiue faire ne quel parti prēdre, mon honneur me crie vengeance, sa royale puissance me la denie, toutes-fois ma parole ne peut estre faulsee : O Agesilan, ou mieux dire Daraïde, puis que tousiours en vous comme Daraïde i'ay trouué tout cōseil & cōfort ie te requiers conseil en foy de Prince, & cōme de Daraïde ie l'espere. A ce mot la Roine Daraïde qui parauāt souloit estre appellee Briolaine, se tourna vers Sidonie lui remonstrant que puis que de Daraïde elle portoit ia le nom qu'elle en deuoit iouir des œuures, & puis que vo' arraisonnez maintenant Daraide, Daraïde vous respond que ce qui est arresté par ces vertueux & sages Princes, est biē arresté, & ie les prie de ne se departir de leur parolle. Puis qu'ainsi va (dit Sidonie) en soit doncques demandé l'auis & opinion au Prince Florisel, d'autant que desia ma parolle me lie & suis disposee à l'effect. Que diray-ie (respond Florisel) sinon qu'en cecy ie reçoy le plus grand bien qui m'eust peu auenir en toute ma vie ? par ce que ie suis prest de l'accomplir. Ce dit fut appellé le Patriarche qui les fiança sur le champ : dont la feste encore renouuellee plus grande, au singulier contentemēt de la roine qui voyoit son affaire ainsi mis à chef à son honneur. A tant fut conclud & arresté que la solennité des nopces seroit celebree à la feste sainct Iean prochaine, qui escherroit dans quinze iours & que lon crieroit à son de trompe cour planiere pour les espousailles de tant de Princes & Princesses. Ainsi passerent ce iour en soulas & en dances, ou les fiancez s'accouplerent ioyeusement, attendans en bonne deuotion le iour assigné de leur gloire : combien que Don Arlanges & Agesilan en iouissent desia à la pluspart des nuycts. Mais le terme estoit bien court pour le voyage de Perse que Rogel auoit entreprins irreuocablement: auquel l'histoire en cest endroit nous appelle.

Comme le Prince Rogel de Grece pendāt le terme des mariages s'embarqua suiuant sa promesse pour tirer en Perse auecques l'armee du Soudan : Et du compte que rendit Brianges de Beocie aux Princes, des auentures de leur dernier voyage, mesmement de celle de la deliurance de la Royne Sidonie & de luy des prisons d'vn Geant.

CHAP. LI.

LE Prince Rogel de Grece estant resolu de faire le voyage de Perse auec le Duc lieutenant du Soudan, quand il le veid prest de s'embarquer en communiqua auecques Florisel son pere & lui au Roi Amadis, remōstrant qu'ainsi l'auoit promis au Soudan lequel aussi auoit enuoyé le secours à ceste charge. D'auātage qu'il en auoit receu lettres expresses qu'il leur exhiba. Et sur ce qu'il lui fut obietté du iour solénel des mariages si prochain, il promit ne seiourner point en Perse que le mois qu'il pourroit pour honnestemēt s'aquitter de sa foy. Autrement ne fut possible au Roy de l'en demouuoir, qui y mit grand peine, ayant senty par quelques propos superficielz vne partie de l'encloueure. Or print congé de lui Rogel & apres des Empereurs, & des dames, sans oublier sa Leonide qui par ses pleurs & plaintes le cuida plus destourner que toutes les raisons & suasiōs des autres : mais sur la promesse de son brief retour il l'appaisa aucunement. Lequel nous laisserōs singler en haute mer quelque temps, pour acheuer les bonnes cheres & magnificences qui se faisoyent à Constantinople . Mais vn iour à l'issuë d'vn festin, le propos estant du

parte-



partement de Rogel, auecques louenge merueilleuse par chacũ de ses hauts faits d'armes, le Prince Brianges, tesmoigna de ceux qu'il lui auoit veu faire en leur dernier voyage : dõt n'y auoit celuy qui n'en fut estrangemẽt esbahi, mesmemẽt de la prouësse dont il auoit vsé à la deliurance de la Roine de Galdap, de la roine Sidonie & de lui mesme du chasteau d'vn Gean. A quoy Sidonie adiousta son tesmoignage. Ce que Galersis auoit differé de traitter (aussi bien que des nouuelles de Perse apportees à Rogel) pour l'vrgent affaire qui l'occupoit de la descente des Russiens en la Grece. Adõc leur compta Brianges par le menu toutes les auentures des Corsaires, du Fraudeur & les autres que vous auez cy dessus entendués, puis tombans sur le Geant qui l'auoit tenu en ses prisons leur en deduit l'auenture en ceste maniere.

Le Prince Rogel apres que ie leu laissé en la compagnie de Sydere niece du Soudan de Perse & de ses deux seurs (lesquelles il auoit deliurees du chasteau de l'enchanteur qui les auoit volees en la cour de leur ayeul par vne inuẽtiõ d'vne tour mobile qui les emporta en l'air visiblemẽt) il les accompagna tousiours depuis iusques à les remener en Perse: là ou suruenant vn courrier de Grece requerant secours contre les Russiens, il s'embarqua soudain auecques lui sans attendre la leuee des gens qu'on lui vouloit bailler à conduire, craignant la longueur de l'embarquement de l'armee, & ne voulant faillir à soy trouuer aux premiers coups. Or à ce retour (de bon heur pour la roine Sidonie & Fusilee de Galdap & moy) il fut ietté par fortunal hors de sa routte en rade costiere, la ou descendu, il eut quelques auẽtures non de grãde importãce, mais de l'vne à l'autre il se trouua pres du chasteau ou i'estois allé quãd ie departi d'auecques lui pour vẽger vne damoiselle que nous auions rencontree soy plaignant amerement d'vn Geant qu'elle disoit lui auoir fait outrage. Contre lequel ainsi que ie combattois en la cour de la troisieme tour, ayãt eu principalement affaire contre les gardes des deux premiere & secõde tours, ie fu surprins par derriere par de gros valets qui me porterẽt en vne basse & obscure fosse. Dieu y amena le gentil Prince Rogel par ses iournees, qui trouua de bonne encon-

encontre la porte du chasteau ouuerte les ponts leuis abbatus, dont il passa de tour en tour iusques à la troisieme: car on ne s'y doubtoit lors de personne, & on faisoit entrer des prouisions & munitions dedans le chasteau. Aussi le Geant ne se deffioit de rien au moyen de cinquante cheualiers qu'il y tenoit par les tours de garnison ordinaire. Estant donc entré Rogel en la basse cour, & de là en la portique ou allee ronde percee au milieu sur pilastres, en se pourmenant il entrouit vne voix d'vne sale cõme de femme disant: Geant fay ce que tu voudras pour me tollir la vie (la sacrifiant à ma gloire & renõmee) car les dieux ne permettront que ie fausse iamais l'amour de mon Moraizel: Ha traistres, disoit vne autre voix aussi de femme, & pensez vo⁹ que Sidonie ne moi quittiõs l'affection que nous portons à Moraizel, & Agesilan. Rogel oyant ces propos, ou ie suis (dit il) hors de mon entendemẽt, ou c'est là Sidonie qui parle. Le surplus Madame (dit Brianges se tournant vers elle) ce seroit mieux à vous qui y estiez presente à le reciter qu'à moi qui ne l'ay aprins que de vostre bouche mesme: mais elle s'en excusa sur lui comme de fait d'armes qui estoit de son gibier pour mieux le sauoir dire qu'elle. Sur ce point (poursuit Brianges) il entre en la sale ou il veoid la Royne assise à terre, & aupres d'elle vne des plus belles dames qu'il eust onques veu en sa vie, & sur le bord de leurs robbes, deux Geans sur leurs genouls. Les belles Dames tordoiẽt leurs mains, s'arrachoiẽt les cheueux & versoient larmes de leurs yeux en abondance. Ha bestes mõstreuses (ecrye Rogel) vous reparerez prõptement l'offense que vous faittes à si haute princesse, & vous tresillustre Royne Sidonie ne vo⁹ esmaiez en riẽ, voici vostre Rogel de Grece. Alors se leue vn des Geans qui va prẽdre sa salade & vn grãd coutelas disant, maintenant verrons nous que tu feras: car bien ie m'asseure que tu és icy entré d'eblee. Sur ce mot le Geãt luy tire vn grand coup que Rogel euite d'vn saut à costé, en luy en tirant vn autre qui gueres ne l'endõmagea à cause de la bõté du harnois. Surquoy va l'autre Geant par derriere auec vne grosse masse de fer pour l'assommer, si Sidonie ne luy eut ecrié de se garder. Parquoy se lãça d'autre costé, ayant les deux Geans de front lesquels luy ruerẽt de horribles coups, qu'il destournoit de vistesse & habileté non toutefois tãt bien peut, il tousiours gauchir, qu'il ne receust quelques horions orbes de la masse de l'vn sur sa chair, & des trenches du coutelas de l'autre. Ie ne le vous feray plus long: messeigneurs disoit Brianges, sinõ qu'il s'adossa à vne paroy, & fendit la teste à l'vn, puis couppa les iarrets à l'autre, & le renuersant d'vn coup de pied lui trencha le col de son espee. Aux cris horribles de la mort que ieterent les Geãs l'alarme fut chaude par le chasteau, dont accoururent Cheualiers & vilains, armez de cabacets & vouges à la haste. Parquoi se presenta Rogel à la porte pour n'estre enuahy de tous costez, demeurans les deux Dames en la sale en piteux regrets & prieres à Dieu (qui tousiours ayde au bon droit) de preseruer le gentil Prince de ce grand peril ou elles le veoyent. Hà (disoit Sidonie) Rogel, image de celui qui tient tousiours mon cueur captif, que ta bonté & appertisse est grande que certainement tu ne peux faillir d'estre issu de ce Moraizel l'outrepreux de tous les Cheualiers du monde. A à Moraizel comme il t'est bien ottroyé du ciel de triomfer sur moi en toutes choses non toy seulement, mais encore ceux qui de toy dependent, La Royne de Galdap de son costé ne faisoit gueres moindres doleances, Rogel la remettant par sa taille & disposition en la souuenance de sa Darayde, de laquelle (la rencontrant vn iour à la chasse combattant contre ses Cheualiers (elle s'enamoura l'estimant homme. Or pour retour-

retourner à nostre propos le combat fut long du Prince contre ces rustres & mastins: mais il se tenoit quelque fois à l'entree de la porte autrefois il se lãçoit parmy eux tant qu'à la longue il en paua la place de tous que morts que naurez, fors du dernier qui lui requit merci de la vie, & il luy ottroya pour lui seruir de guide par le chasteau. Alors s'assied Rogel de lasseté sur le seuil de l'huis, & les deux Roines vindrent à lui, Sidonie lui demãdant s'il auoit aucune playe qui fust grieue: & lui, ostant son armet pour leur faire la reuerence, elle ne se peut tenir de le saisir entre ses bras & le baiser doucemẽt en la face, non sans l'arroser de ses chaudes larmes. Et lui declairant que sa compagne estoit la Roine de Galdap, il la salua de rechef fort humblemẽt & elle en fut plus esmeuë que parauant pour la semblance plus grande à la decouuerte à son Agesilan. Adonc s'assied Rogel entre elles, & commanda au valet du chasteau de lui amener incontinant tous les autres prisonniers de leans. A quoy il obeit & allumant vne torche de cire, alla aux basses fosses, & à l'ouuerture du gros huis de fer, leur escrya, ça ça venez tous pourez captifs, car l'heure de vostre liberté est venuë: à quoy ie respondi pour tous que la mort voirement nous estoit suffisante liberté que tãt nous souhaittions (pensant qu'il nous menast au dernier supplice.) Non non (dit il) vous estes auiourd'huy mis en plaine & entiere deliurance, & par la main d'vn seul Cheualier, qui tout a occis ceans, maistres, cheualiers, valets, qui portoyent armes, fors que moy. De quoy nous voyans bien asseurez par sa parolle, sortons à la file cõme en procession, chantans *Te Deum laudamus.* Alors la Roine Sidonie print la parolle: Certainement les pourez prisonniers estoyent si palles, si maigres & decharnez qu'ils sembloyent plus fantosmes que creatures viues: & ainsi vindrẽt iusques au lieu ou estoit Rogel aupres de nous se prosternãs tous en terre pour lui baiser les pieds. Qui lors leur dit, qu'ils auoyent à en rendre graces à Dieu (de qui lui en estoit venu le moyen) nõ à lui. Et lui & nous deux à plus forte raison nous mismes à pleurer de compassion, qui auions senti nostre part du mesayse. Car vous veissiez alors les vns à qui par la longueur de la prison les habillemens estoyent si pourris qu'ils ne leur couuroyent pas le ventre, les autres eblouis de la lumiere si long temps desacoustumee cheoir comme aueugles en la place. Et estoyẽt bien enuiron cent Cheualiers, cinquante Damoyselles (à nous mettre du compte) & autant d'escuyers. A tant Brianges reprint le propos, disant: C'est à moy maintenant mes Seigueurs & Dames, à vous dire l'aise, que i'y receu outre ma liberté, quand ie reconnu le Prince Rogel, qui m'en estoit la cause: lequel m'appercevant entre les autres se leue sur les pieds si mat & trauaillé qu'il estoit & à bras ouuerts me vient acoller: las est-ce vous Brianges mon grand amy? Dieu ma il fait la grace de vous tirer de ceste miserable captiuité? A quoy ie lui respondy comme demy transporte de ioye, que bien ie m'attendois d'en estre deliuré par ses mains ou par nulles, comme de celui à qui toutes les bonnes auentures du monde sembloyent estre reseruees. Depuis, la Roine Sidonie s'en alla à Guindaye faire la leuee des gens qu'elle a amené à vostre secours, la Roine de Galdap se retira en ses terres dont pareillement elle vous a enuoyé de ses sugets, & Rogel en Perse. Or touche à la Roine (regardant Sidonie) de vous dire qu'elle auoit esté l'occasion de sa prinse. Lors elle compta, comme allant visiter vne sienne ville distante de vingt lieuës de la pour quelque trouble & esclandre dont elle auoit eu auis, estant accompagnee de trentre Cheualiers seulement, elle eut la mal'encõtre de ces deux Geãs

qui

qui deffirent tous ses gens sans qu'il en restast vn seul pour en porter les nouuelles : puis l'vn d'eux la print sur son cheual entre ses bras : & estoyent en propos de les renger à leur orde volonté & forcer quand si à point Rogel suruint à leur deliurance.

De l'amour qui s'embrasa entre le Prince Rogel de Grece & la belle Royne Fusilee de Galdap, & de ce qui en auint.

CHAP. LII.

EN continuãt ce propos dit Galersis que Brianges de Beocie ne voulut passer outre à toucher l'amour dõt Rogel fut esprins de la belle Royne de Galdap, pour l'assistence des Dames qui en eussent eu les oreilles offensees (comme les eut Leonide cueur & tout) à ouir faire mention du long voyage qu'il auoit fait en la compagnie de Sidere & ses seurs (qu'on disoit estre douee de rare beauté) veu celui qu'il entreprenoit encore de nouueau en son pays: tellemẽt qu'elle ne peut estre bien rappaisee iusques à son retour & l'accomplissement parfait de leur mariage. Or dit Galersis: Que, apres auoir Rogel donné ordre à tout par le chasteau, & fait faire bõ traictement de ce qui s'y trouuoit tant aux Roines & aux Prince Brianges, & autres Cheualiers de marque qu'à tous les prisonniers: il s'en trouua vn expert en chirurgie qui lui appareilla ses playes & luy conseilla de garder deux ou trois iours la chambre & le lit pour en estre plutost gueri. Ce qu'il fit fort enuis, ne les estimant dignes de si songneux gouuernement & regime. Mais entre les premiers qui plus se resiouirent à la feste, fut Sirind son escuyer qu'il auoit laissé dehors (quand il entra au chasteau) à la garde de son coursier, qui n'en bougea iusques à ce qu'on l'appella, ayant ouy le bruit & tintamarte qui se faisoit dedans, qui le mettoit en grand esmoy de son bõ maistre. Tãdis qu'il fut au lit, les deux Roines luy tenoyent bonne compagnie, & il fut ardemment espris de la grand beauté de celle de Galdap, qui n'en sentoit gueres moins de son costé pour la sienne. Et n'attendoit que l'opportunité de se trouuer seul auec elle pour luy decouurir le fond de sa pensee : en quoy l'empeschoit Brianges qui ne s'elognoit gueres de lui. Si lui compta lors Rogel par maniere de deuis les grandes approches & batteries qu'il auoit faictes enuers Sidere pres d'aller à la breche liurer l'assault: & comme lors il estoit merueilleusement raui de la bõne grace & cointise de la Roine de Galdap. A quoy Briãges dit: vsez en à vostre mode, ie ne gaignerois rien à vous faire remonstrance d'estre loyal, puis que ie cognois le peu de compte que faictes de loyauté. Laisson ses vertus là à noz vieils peres (respond Rogel) car tant que la verte veine durera, ie ne perdray pas ce plaisir. Pensez vous que quand mon Seigneur le Roy Amadis n'eust esté si loyal, qu'il eut failli pour cela, d'obtenir la Roine Oriane à femme ? Au moins (dit Brianges) n'eust il pas entré en la chãbre defenduë, ne gaigné l'honneur de l'arc des loyaux amans, du chappeau de fleurs, & n'eust tiré Diane hors de l'enchantement. Ne vous en arrestez pas là (respond Rogel) car Galaor son frere, s'il n'a mis à chef tant depreuues de sa preud'hommie, il à aussi acquis de hautes victoires sur force belles dames: Ainsi dit on en cõmun prouerbe (replique Brianges) que chacũ est fol à sa guise, & à se mot il ce retire vers la Roine Sidonie, voiant celle de Galdap venir deuiser auecques lui. Laquelle à son arriuee lui demanda cõme il se sentoit, & il lui respõdit qu'il estoit en estat de ne la faire pas longue : Ia à Dieu ne plaise dit elle, que tel incõuenient aueniẽne au mõde: Et quelle est vostre plaie?

incurable (respond) & au milieu du cueur, dont le remede ne gist qu'en la main d'vne seule dame. La Roine qui entendit le cas en vn mot & à qui s'adressoit la presente, se façõna en la plus gentile contenance qu'elle peut, & en se souriant de fort bonne grace, luy respondit: ne vous tourmentez point tant mon seigneur, car qui vous cause la plaie ou maladie vous y fournira la medecine. Dieu le vueille (dit Rogel) en luy serrant la main. Et à l'heure suruint Sidonie qui les departit, & entama vn autre propos, puis firent couurir pour le soupper en la chambre mesme, à fin de mieux resiouir leur malade. Lequel ordonna l'endemain que par le chasteau fust recherché & amassé tout le butin & pillage & rẽdu à chacun des prisonniers à qui il appartenoit. Puis se fit apporter par Sirind & autres, to⁹ les tresors du Geãt seigneur de la place qui estoient tresgrãds, lesquels d'auãtage il departit entre eux tous. Car tels princes (dont encore dure la memoire illustre) n'estoiẽt adonnez à l'auarice & ne faisoient compte des richesses, sinon à les distribuer liberalement à ceux qui les meritoient & en auoient besoing : non pas comme autres font (dit Galersis) qui pillẽt les biens de leurs pauures sugets pour en emplir leurs cofres. Parquoi se retira chacun en sa cõtree prenant congé du bon prince, & epandirent le los de sa vaillance & de sa largesse par tout ou ils se trouuerent toute leur vie. Comme aussi fit de Rogel, Galersis, & des autres vertueux princes, dont il fait mention en ceste histoire, eternisant leur gloire par sa plume pour les grans bienfaits qu'il receut de la maison de Grece. Or pour reprendre nostre propos touchant la passion d'amour, ou Rogel estoit plongé profondement à l'endroit de la Roine de Galdap (qui Fusilee estoit nommee) vn soir cõme ils souppoient estans vis à vis l'vn de l'autre (non sans quelque attouchement de pieds sous la table) Rogel la contemplant ententiuement, luy vint à ramenteuoir si elle auoit point souuenãce d'vn cheualier qui en auoit combattu pres d'vne tente à reculon sur son cheual en estrange maniere, & elle le remarquant (parce que lors il ne fit cõnoistre son nõ) s'apperceut que c'estoit luy mesme qui auoit fait telle hõte à ses cheualiers (qui vous a esté ci dessus recitee,) de quoy Sidonie rit de bon courage : mais celle de Galdap en changea couleur par la souuenance de sa prinse qui y estoit auenue par les Geans en ce pas qu'elle faisoit garder par vn beau mignon de couchette trenchant de l'amoureux, qui y fit mauuaise garde de sa maistresse. Apres le soupper Brianges entretint la roine de Guindaye & Rogel qui estoit desia en bõne conualescence, sa dame par amour, dõt il departit (s'allant chacun reposer) feru iusques aux ẽtrailles, & elle deux ou trois doigts d'auantage. Or s'estans apres le bon soir donné les dames & Brianges retirez, Rogel se coucha assez mal content de la separation de sa nouuelle amie auec laquelle le contrat estoit bien passé de parole ne restant plus que la prinse de possession: dont il trauailla fort à s'endormir ayant ceste Puce en l'oreille, mais à la fin le sommeil le surprint : & gueres ne l'auoit encores tenu: quand la belle Roine qui cõbattoit d'autre costé en son lit cõtre la plume, ne pouuant prendre aucun repos, se leue sur la minuit deliberee de franchir le sault, Si iette vn riche mãteau de toile d'or fourré d'ermines sur sa chemise bien ouuree de belle soye cramoisie & prenant vne bougie de cire en sa main, s'en va tout doucement toucher à l'huis de la chambre de Rogel. Lequel y sentant heurter se leue en sursault en son manteau de nuit l'espee au poing & son escu au col, & va ouurir sa porte. Qui fut bien esbahy quand il veid la roine ce fut luy & ioyeux ensemble, à q elle dit en fermãt l'huis, Monsieur vous n'auez que

faire d'armes contre celle qui se liure toute vaincuë: & moy madame (dit-il) ie me rens à vous dague & tout. Si pose les armes ius & lui dit en iettant les bras au col: Ma chere amie, comme pourray-ie recognoistre la grace que vous me faites par dessus mon merite, en ce que ne me payez, respond, d'vn dedain, en tenãt moins de compte de moi, par ce que i'ay fait: en quoy si i'ay fait faute en soit la coulpe sur l'amour: Ha ma douce deesse (dit Rogel) en la baisant ne me tenez point ce langage, car vous m'obligez de la vie, & plustost m'oublieray-ie moy-mesme que tel bien-fait que ie reçoy de vous. Lors furent maints baisers dõnez maints baisers renduz de bouches emmiellees au plus grand soulas & contentemẽt qu'ils eussent oncq'eu en leur vie auec tãt de traits de volupté, d'accolees, & mignotises, farcies de petits mots de mesme que forgent les chatouillemẽs sa uoureux, q̃ la nuit leur sembla trop courte & la lumiere du iour trop hastiue & enuieuse. Car Fusilee outre sa beauté auoit vne certaine gayeté naiue qu'elle couuroit de modestie deuant les gens, mais en priué lachant la bride donnoit à l'ami folatremẽt mille attraits de plaisir. Auant le iour elle se retira bellement en sa chambre, & se remit en son lit, ou elle se laissa trouuer assez tard par Sidonie & Brianges y faisãt bõne mine de meilleur ieu. Quelques iours encore furẽt ensemble esquels ils continuerent secretemẽt leurs amours iusques à ce qu'il se cõuint separer & s'en aller chacun à sa chacune, c'est assauoir la Roine Sidonie à Guĩdaie & Fusilee à Galdap: ou elle acoucha à chef de terme d'vn bel enfant qui fut baptisé Argantes, & fit de hautes cheualeries en son tems, lesquelles serõt traitees au quatorzieme liure de l'histoire. Mais pas ne deuons ici oublier qu'il auoit des sa naissance des lettres grauees en sa poitrine qui ne furent leues ni entẽdues de lõg tems, & contenoient telles paroles.

PROPHETIE.

Quand les deux engendrez du Lyon se ioindront auec la tierce engendree, le petit enfant recouurera son pere.

A tant les laisserons pour deduire le second voyage de Rogel en Perse.

Comme Rogel impatient de la longue & tardiue traitte de la flotte du Soudan se mit en vn leger vaisseau auec Sirind son escuyer pour la deuancer en Perse.

CHAP. LIII.

Retournant dõcques sur les brisees de Rogel de Grece, quand il s'embarqua auecques le Duc il n'oublia le liuret de prieres en langue Grecque que la Princesse Sidere lui mandoit, par lequel il lui feroit tenir de ses nouuelles. Mais des le premier iour de leur nauigation estant retiré en la chãbre de pouppe, se mit à gouuerner ses pensees, discourant sur le train de son amour de se veoir ainsi enueloppé de celui de la gẽte Fusilee de Galdap qui estoit demeuree de lui enceinte, maintenant de la trauerse de celui de la belle Sidere de Perse, sans le principal de tous qu'il portoit à sa fiancee Leonide. Las toi (disoit-il) Rogel que ta destinee t'est contraire de demembrer ainsi ton cueur en tant de parts, en aimant ensemble tant de belles dames. Ne serois-tu pas beaucoup plus heureux de souffrir pour vne seule? comme ont fait tes genereux ancestres, qui ont autãt acquis d'honneur par leur loyauté que par leur prouësse. Au moins si tu pouuois oublier par interualle Leonide tandis q̃ Sidere te trauaille. Mais si Sidere m'assaut, Leonide me liure la mort: i'ay tãt continué de temps auecques Sidere par nostre long voyage que ie ne la puis si tost effacer de ma memoire, ioint l'amorce qu'elle me laissa du feu amoureux par sa gratieuse promesse à nostre departemẽt. O amour (exclame ici Galersis) que

tu es d'estrange nature, qui ne permets iamais tes sugets iouir d'vn plaisir ferme & entier (comme ces deux amãs experimenterẽt) dont l'vn bruloit d'ardent desir, l'autre estoit passionnee de soupeçons & ialousies qui l'auoiẽt induite à perdre la honte virginale pour luy escrire. Or considerant Rogel en soy le brief retour qu'il auoit promis au Roy Amadis & specialemẽt à sa fiancee, estoit en grãde perplexité cõme il satisferoit aux vns & aux autres. Parquoy resolut pour euiter la lõgueur de la traitte de l'armee du Soudan, de se mettre en vne fuste legere pour la deuãcer en Perse. Ce qu'il obtint du duc à grande difficulté pour le danger ou il se mettoit plus grand à voguer en ce petit vaisseau. Par lequel il paruint en Perse en moins de quatre iournees que la flotte. Et s'en voyant approcher de la demye, il print le liuret Grec, auquel il marque sa respõse à la lettre de Sydere (par leur mode secrette) q̃ estoit telle, *Trouuez le moyen de parler ensemble ceste nuit sans contrerolle.* (car en telle escriture la brieueté est requise) leq̃l liuret il donna charge à Sirind de porter sur soy quãd il yroit faire la reuerence au Soudan & aux Dames. Si tost qu'il arriua au port, le vaisseau estant visité, il fut reconnu, & le bruit porté iusques au palais, auant qu'il se fust mis en equipage pour descẽdre à terre. Dont la ioye fut si grande par la ville & au palais du Soudã, de luy, de la Soudane & d'vne de ses nieces entre autres, que ce n'est pas chose croiable: & sembloit que le pere, le protecteur cõmun du païs y fust arriué: de telle sorte qu'incontinant il trouua escuiers à sa descente auecques braues coursiers richement caperaçonnez, pour monter dessus luy & son escuier. Ie ne vous feray longues les caresses qu'il receut du Seigneur & des dames, mesmemẽt de Persilee qui s'y trouua d'auẽture, qui l'entretint plus que nul pour le point ou elle esperoit, voire auec asseurance de son alliãce par les propos du Soudan son pere: mais il estoit ia voué (comme auez entendu) à autre sainte, dont ils ne pouuoient encore estre auertis en l'absence du Duc qui bien le sauoit en aiant veu les fiançailles, Le Soudan tint cour planiere à la venuë de Rogel qu'il n'aimoit pas moins que soy mesme tãt pour si grande vertu que pour les biensfaits qu'il auoit receu de luy en soy & les siens: par la cité la liesse en fut telle, q̃ les boutiques furent closes comme à iour de feste: qui dura tant que le prince Rogel y seiourna. Ie ne parleray point du magnifique traittement des festins sinon qu'ils furent fournis de toutes les viandes exquises & vins delicieux qu'õ peut recouurer: seulemẽt vous diray que le bon Soudan non content de l'auoir embrassé à la premiere rencontre par si grand & pure amour, que la larme luy en couloit sur sa barbe grise & ne le pouuoit lascher si la Soudãne ne les eust separez pour en prẽdre sa part toutesfois non assouui, plus de dix fois encore le rembrassa la iournee, luy disant qu'il s'asseurast d'estre le mieux que bienuenu, & qu'il pouuoit faire estat de sa personne, de son empire & de sa couronne cõme de chose vrayement sienne. Or apres le soupper Sirind se tint pres de son maistre auec le liuret qui vint fort à propos à le presenter par Rogel à Sydere en la presence de Persilee, q̃ ne s'elõgnoit point de luy vne seule minute, & le mania & ouurit par plaisir, dõt tressaillit sa fille aisnee de frayeur, craignant ce qui estoit à craindre, qu'elle peust decouurir leur chifre qui y estoit caché: car q̃ n'y seroit stilé ne s'en douteroit iamais & le mary s'ẽ feroit porteur à sa femme. Aussi Persilee le bailla à sa fille, à qui le prince dit q̃ il luy estoit dedié en recõpẽse de celuy qu'elle luy auoit enuoyé en langue Persique. Dequoy bien leur print, d'autant q̃ la mere ne lascha de tout le soir Rogel de ses mains, le menant mesme au bal, ou il s'attẽdoit biẽ de mener sa fille & lui cõpter de ses nouuelles és

pauses

pauses des hauts bois: mais il ne leur fut onques possible de parler l'vn à l'autre que des yeux. Apres les dances, on apporta le vin de cõgé auec les epices, puis Rogel fut conduit par le maistre d'hostel au logis qui luy estoit preparé au palais mesme, qui estoit celuy ou souloit loger le Roi Torrin, quand il y venoit, respondant à celui des Dames par vne galerie q s'alloit rendre à leur iardin: & de bon heur leur mere ce soir coucha auecques la Soudane pour deuiser familierement ensemble de ceste alliance, estimant que le Prince ne les en refuseroit iamais veu le grand estat qu'il heriteroit, & l'honneste amitié qu'elles cõnoissoient biẽ qu'il portoit à Sidere. Mais elle d'autre costé ne s'endormit pas des premieres, sachãt le logis qu'on lui auoit apresté: ains ayãt regardé le chifre au liuret si tost qu'elle fut en sa chambre, incontinãt y marqua le sien & par vne de ses damoiselles le rẽuoia à Sirind pour lui dire qu'elle y auoit trouué des passages Grecs des le cõmencement que ne pouuoit bonnement entendre sans l'exposition qu'elle en pourroit auoir l'endemain de son maistre ou de luy, auquel elle mandoit le bon soir de sa part & de ses seurs. Rogel l'en remercia affectueusement par la damoiselle luy souhaittant la bonne nuit, puis saisit le liuret si tost qu'il la perdit de veuë, & voyãt le mandement qu'il contenoit de l'aller veoir sur la mynuit par la galerie, & qu'il trouueroit l'huis du iardin ouuert, il fut si rauy, qu'il ne pensoit que iamais celle heure deust sonner, tant il receuoit d'ayse de l'offre que Sydere luy faisoit de communication priuee, Laquelle fut contrainte de declarer ce pendant sa venuë à ses seurs qui tant aimoiẽt Rogel que chacune leust volontiers desiré pour elle. Il ne faillit à y venir à l'heure precise, s'estant ietté en l'attendant tout vestu sur son lit. Et à l'arriuee les trouua toutes trois au iardin qui lui sauterent au col de ioye, ne sachant quelle chere luy faire par la grande familiarité qu'elles auoient auecques lui à raison de leur longue conuersation precedente.

Or apres, laisserent les deux seurs Rogel auecques Sydere, qui s'estoit paree à son auantage de cotillon & d'vn riche manteau de satin blanc fourré de martres sebelines, brief le plus mignonnement & gorgiasement qu'il luy fut possible: se retirerent à l'escart soubs des rosiers, & luy prenant Sydere par la main la pourmeine iusques à vne tõnelle couuerte de iossemin: ou ils commencerent entre eux les sauoureux baisers, meslez de regrets de l'absence. Mais quand Rogel se voulut hazarder de passer outre aux acollees, elle se courouça si grieuement contre luy, qu'il eust voulu estre mort, luy remonstrant sur ceste emotion feruente, sa bonne promesse qui l'auoit ramené de si loing pour l'accomplir: elle debattant qu'elle l'entẽdoit sauf le point de son honneur & s'il seroit bien si presumptueux d'attenter telle vilanie à l'endroit d'vne Princesse de si haute maison, & iouer telle trahison à son ayeul son bõ hoste, qui ne se defioit pas de telle entreprise. Parquoi si sa volõté estoit aussi pure & nette que la sienne, à la vouloir prẽdre pour sa vraie & Loialle espouse, elle se sentoit tant vaincuë de sa beauté, tant esprinse de son amour, qu'elle luy en representoit les arres selon sa parolle. Rogel qui ne s'attendoit pas à tel sermon, se trouua terriblement estonné & plus que si Dieu eust tonné, ruminant d'vn costé qu'il ne pouuoit plus satisfaire à la cõdition que Sydere luy proposoit à cause de l'obligation dõt il estoit desia lyé à Leonide, d'autre costé estoit si enflambé d'ardeur de iouir de la belle vierge qu'il tenoit prinse entre ses bras, qu'il en estoit tout pertroublé ne sachant que faire ne dire. Adonc les bras croisez se iette à genoux deuant elle qui soubs le voile de sa dissimulation estoit autant ou plus passionnee que luy, la priant d'estendre sa pitié sur celuy à

qui

qui tel refus rigoureux liureroit la mort certaine, quand & quand degaine son espee & la prenant par la pointe la presente à Sidere, disant demy transi, qu'il luy pleut doncques immoler son amant à sa beauté, qui ne pouuoit aussi bien faillir. d'en mourir d'vne sorte, ou d'autre.
Les grosses perles de larmes sur ces paroles couloyent des beaux yeux de Sidere, à qui amour auoit cousu la bouche (dit Galersis) de son eguille enfilee d'honte: qui leur eust lors manié à tous deux les poux, à l'vn il batoit violemment, à l'autre il ne se sentoit quasi point de destresse. Lors Rogel qui la veoit ainsi muette, lui dit force est Madame que ie vous declaire icy mon impuissance touchant la condition que pretendez imposer à nostre amour: Car ie serois le plus lasche & honny Cheualier du monde si ie n'acceptois l'offre si haute, & si honorable qu'il vous plait me faire de vostre legitime compagnie, digne du plus grãd Prince de la terre: n'estoit que le pouuoir par preuẽtion d'autre m'en est osté. Lors luy racompte en trois mots, l'alliance commencee entre lui & Leonide par promesse faite long temps auoit à son deceu au Prince Anastarax & Siluie ses pere & mere par le Roy Amadis, les Empereurs, & Florisel mesme de Niquee son pere: lesquels l'auoient nagueres bridé par fiançailles auant son embarquement pour la venir trouuer, n'ayant esté en sa puissance de resister à tels Seigneurs de qui il dependoit: mais qu'il lui monstroit bien par sa venuë de qu'elle sorte son affectiõ enuers elle estoit emprainte en sõ cueur de l'auoir l'aissee pour venir à elle, lui iurant & protestant, que ce lien auecques Leonide estoit de honnesteté publique, procedé plus du vouloir de ses parens que du sien, mais qu'à Sidere il portoit vraye, pure, entiere & parfaitte amour. Surquoy dit Galersis, que les Poëtes chantoyent. Iupiter se rit au ciel des pariures des amans. Sidere se trouuoit là en merueilleuse perplexité, se voyant hors de l'esperance qu'elle auoit pretenduë de mariage, dont on lui auoit apporté secrettemẽt quelques parolles qu'en tenoit le Soudan: d'autre part ne pouuoit deguiser l'extreme passion dont elle estoit embrasee, qui lui serra si bien la langue qu'elle fust long temps sans parler & en fin cheut sur vn siege verd toute pasmee à la renuerse. Quoy voyant Rogel se souuint à lors du Poëte Suaue qui disoit:

L'ettincelle d'amour en femme est par nature:
Honte bryde d'honneur par loy & nourriture
Pour ce cil perd son temps, qui l'assaut par priere:
La demy force y vaut pour couurir la maniere
De refus deguisé: de violence on vse.
A ce qu'au sexe fraile elle serue d'excuse.

Puis au contraire il ramenteuoit vn autre Poëte, disant:

Las d'ou viendroit la force & la contrainte,
Du corps, dont l'ame est de langueur attainte,
Et sa vertu par amour abbatue.

Toutesfois en ceste agonie d'amour, la baisant mille fois pour tacher à la faire reuenir de pasmoison, il se sentit si furieusement eprins & transporté que sans plus de discretion il l'embrasse & cueille la prime fleur de sa beauté, &

La rend de pucelle
Femme entiere & belle.

La Princesse qui reuint à soy se cognoissant ainsi defleuree mene le plus piteux deuil qui eust esté iamais veu, pleurant, lamentant, comme desesperee. En quoy Rogel la consoloit à son pouuoir disant, que s'il y auoit faute, elle estoit à imputer à l'amour, qui maistrissoit les plus grands

grands du monde, & de qui les loix n'estoient sugettes à celles de ce faux honneur n'y autres. Au surplus qu'elle auoit acquis vn cheualier obligé à luy rendre toute sa vie treshumble seruice, sans iamais se departir d'vn seul point de son vouloir & commandement. Mais elle nonobstant toutes les remonstrances, perseuerant en ses pleurs & doleāces entremellees de durs soupirs, il tira de rechef son espee, luy presentant d'vne main, ensemble posant le chef en son gyron, & luy dit prenez (madame) la vengeance du crime que ie puis auoir commis en vostre endroit, immolez ma teste si bon vous semble pour victime à vostre honneur. Aussi bien si vous n'appaisez vostre ire contre moy, ma main propre en fera l'office. Voulez vous madame, que ie fusse en tel feu sans echaufer? s'il y à eu de la force, le premier effort vient de vostre beauté. Estre en lieu si priué par vostre grace sans s'emouuoir de tel obiet, il faudroit estre vn marbre froid & insensible: tels mouuemens ne sont en la puissance d'hōme charnel. Alquif mesme n'y feroit rien sur moy à m'y rēdre impotent en tel endroit aueques tous ses sortileges & malefices. La belle Princesse qui considere que ce qui est fait est desormais irreuocable, commence à attremper sa colere en priant Rogel d'auoir egard à l'outrage qu'il luy à fait & que si elle ne peut estre son espouse, au moins il la tienne dorenauant pour s'amie. Ce qu'il luy promet asseurément, faisant bon veu de ne faillir par chacun an à la visiter soubs couleur de quelques autres entreprises. Et pour clorre & seeller ce bon appointement s'entredonnerent maints autres gracieux baisers iusques à ce qu'ils apperceurent les tenebres faillir qui les contraignoient de se retirer chacun en sa chambre, iusques à la nuit ensuiuant qu'ils s'y trouuerent encore & par deux autres semblablement en tel plaisir & soulas que tous amoureux peuuent imaginer par leur experience. Mais à la derniere le congé fut prins auec les angoisseux regrets, qui furent aucunement moderez par l'esperance de leur brieue reueuë. Et le duc arriua auant le partement de Rogel, qui fut bien receu du Soudan pour le deuoir qu'il auoit fait en son voyage par le rapport du Prince, duquel il recita les gestes incroyables en icelle guerre par dessus le surplus des actes memorables du siege que Rogel leur auoit amplemēt racomptez. Enquoy n'oublia le duc à dechifrer le bon festoyement des Princes de Grece qui fut par eux fait à tous les Seigneurs estrangers qui leur auoient mené secours: finalement les ioyeuses fiāçailles de Florisel de Niquee, de Filisel de Montespin, qui auoient couronné l'euure & de Rogel mesme auec la belle princesse Leonide. Auquel mot le Soudan, sa femme, & Persilee leur fille furent grandement troublez en leur dessein. Ce qui leur garda d'entamer le propos à Rogel du mariage pourpensé de Sydere, à leur grand regret. Lequel print congé d'eux, estant bien marris nonobstant leur esperance perdue de son alliance qu'il ne seiournoit auecques eux plus longuemēt: tant sa conuersation estoit gaye, amyable & recreatiue. Et n'est à oublier, que il y fit des ioustes, desquelles le mieux faisant auoit vne riche chesne de toute sorte de pierrerie, du Soudan: laquelle Rogel ayant gaignee par le iugement des Seigneurs & des Dames, il l'alla mettre en presence de tous au col de Sydere, disant à elle appartenir de qui la beauté auoit renforcé en luy si peu qu'il y auoit de valeur, Ce que chacun trouua bon & elle encor meilleur, gardant ce pris pour tesmoignage de leur amour secrette, luy ayant donné au departir vn dyamant de grande estime enchassé en vn anneau de or (duquel elle auoit esperé l'epouser) lequel il receut pour gage d'amour & obligation de son retour. Mais elle eust mieux fait (dit Galersis) d'y faire enchasser vn dyamant faux auecq' le diction

Lamma sabachthani, pour luy seruir de reproche en ses deportemens egarez, *dy amant faux, pourquoy mas tu l'aißee*. Si s'embarque auecque son escuyer & eut vent si propice qu'il vint surgir en peu de iours au port de Constantinople, y arriuant au temps de l'estrange auenture qui sera presentement deduitte.

Comme vint à la cour vne estrange auenture du chastellet de Cupidon pour les loyaux amans, & par qui elle fut eprouuee, par qui mise à fin, & du surplus qui en auint.

CHAP. LIIII.

Les Seigneurs fiancez ne furent paresseux à se leuer matin pour gouuerner leurs fiancees tant ceux qui desia les entretenoient paisiblement que ceux qui ne iouissoient encor' du fruit de leurs trauaux. Car ou il y a amour, la cõuersation ne le diminue pas, ains d'autãt plus s'enflãbe comme le bois qui s'aproche du feu. Or apres le seruice diuin ainsi que tous ses Princes estoient en la sale du palais en grand soulas : mesmement Rogel qui desia estoit arriué de Perse, ils furent tous esbahis de veoir entrer en la sale vn petit chasteau mouuant, sans estre trayné de personne, lequel estoit basty de pierres de grand valeur par le dehors qui se pouuoit veoir, le portail de deuant se tenoit fermé, auquel pendoit vn marteau d'or, & en la frize estoit graué ce dicton.

DICTON.

Cy est la gloire des loyaux amans, & le purgatoire des desloyaux: nul n'entrepreigne d'y entrer, qui ne sente sa conscience nette.

Et plus bas y auoit vn cartoche ecrit en lettres d'or contenant ces mots:

DICTON.

Quand le braue Lyon de Bretaigne auecques l'Once souueraine, heurteront à la porte du chastelet, ils paruiendront à la gloire des amans, & l'aduenture sera achenee.

Chacun fut estonné de tels ecriteaux & plusieurs de la compagnie n'en estoiẽt gueres contens & en maudissoient l'auteur, ceux qui de loyauté n'auoient que leur prouision ou enuiron. Les autres en estoient fort aises, d'auoir occasion par ce moyen de faire cognoistre leur fidelité à leurs dames. Surquoy y eut vn plaisant debat entr'eux iusques au disner. Apres lequel il fut question d'aller esprouuer l'aduẽture. Et le premier qui s'y presenta, fut l'Empereur de Romme Arquisil, leq̃l alla empoigner le marteau de la porte & hurter. Lors fut ouie de dedãs vne melodie de musique qui rauit toute l'assistence & Arquisil plus q̃ tous, puis s'ouurir la porte auecques vn doux bruit, & l'empereur entra qui se trouua en la plus riche sale ou il eust onques mis le pied. Il y veid vn trosne d'or eleué, au feste duquel estoit vn cupidon tel que les anciens l'ont depeint, & derriere à coste du trosne seoient garnis de harpes tous les anciens qui auoiẽt esté du nombre des loyaux amãs, & faisoient la douce musique qu'on y auoit entenduë. Si mõte Arquisil les degrez, & on luy vient poser sur le chef vn chapeau de belles roses quand & quand se sentit poulser hors du chasteau. Dont la cõpagnie fut esbahie de l'en veoir ainsi sortir sa teste ornee de fleurs. On luy demanda assez ce qu'il y auoit veu, mais il leur respondit bien promptement qu'ils l'allassent veoir eux mesmes. Parquoy y marcha apres luy le Roy Birmartes, q̃ cougna du marteau, & la porte luy fut ouuerte, auecques sẽblable armonie, & quãd il fut entré en la sale du cupidon, il iouit de telle gloire qu'il n'en eut iamais voulu issir : puis se mettãt à genoux deuãt ce petit Dieu, on luy mit en la teste vn chapeau de roses beaucoup pl⁹ vermeilles que celles de Arquisil (car chacun y estoit remuneré selon son merite en amour) toutesfois il fut tout estonné qu'il se trouua dehors & la musi-

musique cessa. Apres luy alla eprouuer l'aduenture le Roy Galaor : mais alors que il heurta à la porte, sonna leans la plus triste & mal plaisante musique qu'õ eust iamais ouye, & le chasteau sembla plein de viues flambes comme s'il deust tout brusler: & il se trouua asfis en vn escabeau aussi noir que charbõ, & derriere luy estoit vn rang de sieges, esquels estoient assis plusieurs tant hommes que femmes, qui n'auoient gardé la fermeté à leurs amans. Des testes desquels sortoient les flambes dont le chasteau se voyoit tout enuironné:& y auoit en vne niche haute de leur costé vn Iupiter cõme le Dieu plus inconstant & variable en l'amour que tous les autres. Si forte fut la chaleur dont Galaor se sentit embrasé qu'il s'enfuit hors de la plus viste que le pas, garni d'vn magnifique chappeau à l'entour du front : c'est à sçauoir de chardons & orties grieches noires comme fine poix & bien fleuries, dont il fut assez rit, En bonne foy mon bon seigneur (dit la Roine Briolaine sa femme) i'estois deuëment certioree de vostre loyauté sans en donner ce tesmoignage publique. En malencontre puisse entrer (respond Galaor) qui a fait ce beau chef d'œuure, par lequel tãt de bõs Cheualiers qui sont ici tenus pour preud'hommes seront malement decouuerts. Et il arrache le chapelet noir de sa teste qu'il met en cent pieces par despit, au grand plaisir de tous qui le voioiẽt si faché de l'auẽture qui decouuroit ainsi le pot aux roses. Apres y alla l'Empereur Esplandian, qui fut festoié encore de meilleure musique que les precedens & fut dedans assouui d'vne grande gloire, & enchapelé de soüef fleurantes & fort vermeilles roses: si est-ce qu'il en fut mis dehors comme les autres:& tout semblablement en print à l'Empereur Lisuart Amadis de Grece fut assez prié d'aller tẽter la fortune, mais il s'ẽ excusa (disant) que c'estoit à la ieunesse de soder ce gué, & autãt en dit Florisel de Niquee, s'asseurans bien qu'ils n'ẽ ressortiroient gueres à leur hõneur, ne leurs bagues sauues, ce fut le bon de Rogel qui en fut importuné par les dames, mais il ne luy tenoit d'y aller, sentant son cas trop sale: Mais Leonide sa fiancee l'ẽ pressa tãt, qu'il aima autant y aller à quelque honte que ce fust que de l'econduire (cõme elle disoit) de la premiere requeste qu'elle luy eust encore faitte. Iamais en lieu il n'auoit marché plus enuis, sa conscience le iugeant aussi, si tost qu'il y fut entré les flambes se vont allumer les plus viues & ardentes du monde, qui l'ẽfirent deloger soudain, ses temples reuestues d'vn fringãt chapeau d'epines aussi noires qu'encre. Dont il estoit deplaisant à merueilles, & maugreoit les sorciers & leur sorcelerie à tous les diables. Dequoy le sage Alquif luy fit sur le chãp vne reprimade, disant qu'ils meritoient los nom-pas blasme de manifester ainsi le vice & honnorer la vertu, & que s'il eust esté du nombre des loyaux il eust rẽporté chappeau cõforme, mais y auoit trouué chaussure à son pied: dont il s'en deuoit prendre à luy mesme & à sa faute non-pas en blasmer les arts. Don Arlanges d'Espaigne y fut apres Rogel qui receut la faueur de la melodie fort douce & en rapporta vne belle guirlande. Agesilan le suiuit qui fut encore mieux traitté tant de armonie que de fleurs : dont leurs fiancees se contentoient fort de n'auoir pas mal hazardé en leur endroit l'auance de leurs desirs. Brianges y fut assez mal coiffé de fleurs telles quelles, demy-fannees & esteintes de couleur: mais Filisel de Montespin eut bien pis, qui fut assailly horrriblement des flambes & enguirlandé de rosiers & groseliers poignans blasonnez de sable en champ de poil doré. De quoy Anaxare sa fiancee estoit aussi malcontente que Leonide: Mais les bons gentilhommes les vindrent rappaiser, à dire que cela ne deuoit estre pour rien compté qui leur estoit

echappé & auenu auant leur acointance. Autres Rois & Princes eprouuerent pareillement l'auenture (que nous omettons pour brieueté) excepté le Roi Amadis qui la tenoit desia pour toute acheuee pour luy, & dit qu'à fin d'en auoir le passetemps entier il faloit que les dames y fissent leur essai aussi bien que les hõmes mais par ce qu'il estoit desia tard, cela fut remis au lendemain, & chacun se retira au repos ou la nuit les semonnoit. Le matin les dames vindrent de bonne heure à la grãd sale en deuotion d'esprouuer le chastelet de loyauté, pour faire connoistre à leurs amans leur foy ferme & constante. Mais il y eut encore quelques Seigneurs & Cheualiers de marque qui s'y essayerent, qui n'auoient pas eu le loi sir le iour precedent : Apres lesquels le gentil Prince Sylues de la Selue y alla à grand pas, & ayant tiré premierement vn regard de sa bien aimee Pentasilee.

Brief, il heurte au marteau, la melodie s'y fait excellente à son entree, il y iouit vne espace de la gloire du lieu, puis en sort le chef couronné de passeuelours, roses incarnates, & autres fleurs de couleur de fine pourpre & odeur plus souef que musc ny ambre: en ropportant d'auantage vne certaine grace qui donna grand contentment à tous de sa personne, principalement à la belle Pentasilee. Lui depesché, le ieu commença des Dames & Damoiselles qui asseurerent leurs amis de leur loyalle amitié. En especial l'emperiere Abra, la Roine Sidonie, Niquee, Leonide, Diane & plusieurs autres, q̃ en reuenoiẽt garnies de guirlandes de couleurs viues, donnant grand plaisir à leurs amoureux: fors que la Roine de Thebes Finistee qui l'eut de roses blanches d'autant que son amour n'estoit couuert du manteau de mariage: & semblables aussi les rapporta la tresbelle Fortunie, d'autant qu'elle n'aimoit personne encores. La Roine des Amazones Calpendre receut grand honneur au chasteau mouuant tant de la Musique que du chappeau de de fleurs à cause de l'amour loyal qu'elle portoit au Prince Zair frere de l'emperiere Abra (dont ceste histoire faict grand mention) de qui elle eut, l'excellente Pentasilee. Depuis se leuerent les Princesses, Alastraxeree, Calafie, Pintiquinestre & Pentasilee se prenãs par les mains, & apres s'estre assez entrepriees à qui marcheroit deuant, Alastraxeree y fut la premiere, bien receuë de son & guirlande, & les deux Roynes estrangeres semblablement. Puis la passe belle Pentasilee y alla, iettant sa veuë sur Sylues de la Selue qu'elle aymoit souuerainement, & entra dans le chastelet auec si singuliere armonie que ce sembloit vn paradis terrestre, & en sortit atournee d'vn chapeau de fleurs nompareilles accoustré en forme de couronne: dont Sylues fut tout resioui qui assez cognoissoit à ses contenãces la grande amour qu'elle luy portoit. Apres elle y allerent toutes les autres Dames & Damoiselles qui estoiẽt en la sale imperiale iusques à ce q̃ l'heure vint de couurir pour le disner sur le midi. Auquel ils furent seruis droit & par ordre, comme en continuation de festins, les tables estãs leuees, le Roy Amadis se leua & prenant sa chere Oriane par la main s'en alla au chastellet luy disant que si l'auenture estoit ottroiee à la loyauté elle ne pouuoit estre donnee à autre quelconque à plus iuste titre qu'à luy, comme la chambre defendue, l'arc, d'Apolidon en portoient tesmoignage auec assez d'autres preuues & essais pour plus affiner les Karats de sa loyauté. A quoy respondit Oriane qu'elle estoit certainemẽt assez connuë à elle & a tous que pource elle ne tenoit point en doute pour eux ceste auenture. A tant viennent au chastelet heurter du marteau d'or, lequel s'ouurit en maniere d'vn tabernacle apparoissant la sale auecques le trosne de Cupidon, & au circuit du comble maintes ieunes Nymphes gar-

garnies d'instrumens dont elles sonnerẽt fort melodieusement. Adonc entrerent dedans le Roy Amadis de Gaule & la Royne Oriane, & tous les anciẽs loyaux amans qui la estoyent assis s'agenouillerent pour leur faire hommage, puis dispa rurent totalement: & alors Cupidon se leua à l'encontre d'eux qui les decora de chapeaux de triõphe formez en courõnes closes à l'Imperiale, tissus des plus nayues & plus odorantes fleurs de la terre. Et lors Cupidon disparut & le chastelet mesme & tout le surplus qui estoit dedans. Au lieu duquel fut veu vn petit perron ou estoit vn tableau contenant ceste Prophetie escritte en lettres d'or sur vn fond noir.

TABLEAV DE PROPHETIE.

Arlendos le Magicien a dressé par ses arts ceste fabrique pour manifester l'insigne loyauté des Princes Grecs, les aduertissant d'auantage. Quand le Corbeau noir volera en leuant, de ses serres aigues il empietera les palombes Gregeoises & les transportera en vne fuye, d'ou ny effort ne sauoir humain les pourront tirer, tant que le braue Lyon auecques nombre d'aygneaux brisera les perilleuses portes de leur prison, d'ou il tirera les forts Lyons auec leurs faons masles & femelles noueau nez. Ainsi auiendra infalliblement.

Toute l'assemblee fut espouuentee des menaces de la Prophetie & sur tous, les sages Alquif & Vrgande, voyans mesmement la lettre si fresche de si antique date. Toutesfois remettant tout à la pouruoyance diuine, ils attendoyent en bonne deuotion le iour Sainct Iean à venir, auquel les noces de tous les fiancez deuoyent estre celebrees. Mais ce pendant nous vous dirons les nouuelles que la Royne de Galdap (qui en estoit auertie) manda a Rogel de Grece.

Des lettres que la Royne de Galdap auertie des fiançailles de Rogel de Grece luy enuoya par vn gentil-homme expres, & de la responce qu'il remporta.

CHAP. LV.

La cour estoit assez troublee de la Prophetie combien qu'elle ne fust pas totalement entenduë, quand arriua à Constantinople vn gentil homme venant de la part de la belle Royne de Galdap, qui toutesfois ne s'adressa qu' au Prince Rogel secretement sans s'aller presenter au Palais de peur qu'on s'enquist trop auant de l'occasion de sa venuë. Or auez à sçauoir, que si tost que la Roine Fusilee fut retournee au païs, & qu'elle eut entendu par son Lieutenant general, l'issuë de la guerre, puis le voyage de Rogel en Perse, plus ses fiançailles auec la Princesse Leonide, elle cuida creuer de dueil de se veoir tellement mesprisee au pris de la niece du Soudan. Et apres en auoir assez pleuré & l'amenté pour mieux descharger son cueur delibera de lui en escrire vne lettre ou elle vomiroit tout le fiel de sa ialousie auecques belles iniures & reproches, laquelle luy seroit portee couuertement par quelqu'vn des plus fideles de ses domestiques, dont tel estoit le contenu.

Missiue de Fusilee Royne de Galdap, au Prince Rogel de Grece.

I'ay beaucoup pensé & contrepensé Prince Rogel auant que vous auoir trassé ce petit mot d'escrit si ie le deuois faire ou nom. D'vn costé ie cõsiderois que c'estoit autãt de peine perduë, parce que peu feroit de compte d'vne lettre, qui en faisoit si peu de la personne. D'autre costé, que la perte à tout le moins n'en seroit pas grande, bien pouuant auenturer ce traict de plume, celle qui auoit exposé son honneur (trop plus cher que la vie

vie) en proye d'vn traiſtre & deloyal tel que vous eſtes. Car qui euſt eſté la dame voyant tant de prouëſſe & vertu en vn Cheualier qui ſe fuſt deffiee d'y trouuer aucũ point de trahiſon ne deloyauté? Les loix de l'ordre des cheualiers errans que l'on celebre tant par le monde (deſquels vous vſurpez le nom) qui s'vſitent tant en la grãd Bretaigne, qu'au pays de Grece & de Frãce, leur recommãdent apres Dieu, leur Roy & leur region, ſur tout l'hõneur des dames, à ſouſtenir leurs querelles, à les conduire par mons & vaux au hazard de leurs vies, à ne les offenſer n'y outrager, n'y vſer d'aucune violence, (iaçoit qu'ils les euſſent cõquiſes par armes ſans leur gré & conſentemẽt: & que quiconque feroit autrement il ſeroit degradé de l'ordre. Comme auez vous pratiqué (Rogel) ceſte loy & vſance en mon endroit? Vous m'auez trouué auecques la Roine Sidonie és priſons d'vn Geant, vous nous en auez deliurees, dequoy ie ne deſauoue quelque obligation, cõbien que vous l'ayez fait en faueur de la Roine de Guindaye que vous cognoiſſiez, & qui attouchoit de ſi pres à voſtre propre pere, que l'effect recent des fiançailles demonſtre. Ce n'a pas eſté pour l'amour de moy que vous ne cognoiſſiez pas, que vous y eſtes employé & trauaillé que incidemment. Et moy qui n'eſtant point de cueur ingrat, vous en ſauois autãt de gré que ſi vous euſſiez tout entreprins pour ma deliurance, vous ay tant porté d'amitié que ſur le voile de feintiſe & ſimulation de la voſtre (ſimple femmelette, trop gracieuſe & debõnaire) i'ay paſſé borne. Enquoy ie m'armerois neantmoins de patience comme en choſe faicte qui eſt deſormais irreuocable, ſi c'eſtoit comme d'vn vol d'vn oyſeau par l'air, d'vn poiſſon ou vaiſſeau par l'onde, d'vn ſerpent paſſant par deſſus la pierre, ſans qu'il en reſtaſt trace ne veſtige qui portaſt teſmoignage de voſtre outrage & de mon abus & illuſion. Mais helas les marques en reſtent trop grande, eſtant demeuree enceinte, dont toſt ou tard ſortira le fait en euidence à ma grande honte & confuſion. Celles à qui priuement ie m'en ſuis degorgee, me conſeillent vn brief & leger remede, à faire eſtaindre le fruict de ſi mauuaiſe ſemẽce (ceſt œuf de ſi mauuais corbeau) par certaines herbes & autres remedes. Mais le franc cueur qui m'a rendu tant pitoyable enuers le pere, que ie voyois nauré au lict en partie pour ma cauſe, qui ſe diſoit trop plus oppreſſé au cueur de maladie qui eſtoit incurable ſans le ſecours procedant de ma main, qui ſe faignoit n'attendre plus que l'heure de ſa mort ſi ie n'y appliquois medecine.

Ceſte meſme pitié dont i'ay trop vſé enuers le pere, ie n'epargneray pas à l'endroit du fils innocent & incoupable, nompas pour l'amour de toy (faux Prince abuſeur de Dames qui ne merites nõpl' d'amour que tu en portes: mais pour la part que i'y ay, par laquelle i'eſpere la vengeance de la tienne. Car ie mettray toute peine & ſoin à ſi bien l'eleuer nourrir & faire inſtruire & duire aux armes (ia aſſeuree par ſignes certains eſtre vn maſle) qu'il ſe pourra vn iour reſſẽtir de l'outrage fait à ſa dolente mere, & en faire reparer l'offence à toy ou aux tiẽs. Ie ne me plains pas que tu m'ayes apres telle demonſtrance d'amitié abandõnee, pour les excuſes que tu peux prẽdre ſur la guerre de Grece: mais de ce q̃ tu as reconduit l'armee de Perſe, pluſtoſt que la mienne que ie n'y auois enuoyé qu'à ta faueur, le Soudã y ayant enuoyé la ſienne à la requeſte du Roi Anaxartes & Alaſtraxeree ſa ſœur ſes anciens amis. Ie ne me plains d'auantage que tu y és allé viſiter ſa niece Sidere que tu auois ſi long temps accõpagnee par mer & par terre, par forets & campagnes, dedaignant Fuſilee de qui tu auois deſia receu telles artes de vraye amour. Ie me plains outre cela des fiançailles ia contractees

auec-

auecques Leonide, m'ayant ainsi deshonoree, & chargee d'vn bastard, qui meritois bien autant qu'elle (soit en quelque grace de la personne dont Dieu ne ma moins douee, soit en estats & Seigneuries que ie tiens plus grandes & riches qu'elle) d'auoir eu ta compagnie legitime. Surquoy ie ne sçay si ie puis esperer de toy quelque responce, veu que ne la peux fonder en aucune couleur ny ombre deraison. Ainsi te traitte Dieu selon ta desserte.

Telle fut la missiue de la Royne de Galdap: sur laquelle elle ne mit aucune surscription à Rogel, &c. ne pareillemẽt souscription de son seing ou son nom.

Rogel l'ayant leue en fut aucunement troublé, par la souuenance de son exquise beauté & du gracieux traictemẽt qu'il auoit receu d'elle qu'il ne pouuoit pas du tout mettre en oubly. Pource delibera de lui faire responce pour la contenter aucunement & appaiser la grãd'ire qu'elle auoit conceu cõtre lui. Laquelle il mit entre les mains du porteur aussi celeement qu'il auoit receu de lui la precedẽte. Et l'ayãt fait fort bien traitter & deffrayer en l'hostellerie, luy donna au partir vne chaine d'or de cinq cens escus, le chargeant de ses tres-humbles recommandations à la bonne grace de sa maistresse. Alaquelle en toute diligence il la rendit & elle la trouua de ceste teneur.

Lettre responsiue de Rogel, à la Royne Fusilee.

Madame i'ay esté bien ayse de receuoir de voz nouuelles par ce porteur, pour la bonne disposition en quoy vous estes au double, tant de vostre personne que de celle qui est creée & croist en vous: A laquelle ie vous asseure de me faire vn iour cognoistre tel que ie suis & doibs estre. Mais i'ay esté ensemble fort marry & troublé de la grãde colere en laquelle vous y entrez contre celuy qui n'eut iamais & n'aura autre volonté que de vous seruir & obeir. Car ie ne voy point que vous en ayez aucune iuste occasion sinon de quelque souspeçon tel quel qui volontiers accõpagne tout vray amour, dont ie vous excuse ainçois que vous accuser. Vray est que i'ay esté en Perse à la requeste du Soudan qui me mandoit de vouloir accõpagner sa flotte au retour de paour de quelq̃ enuahie des Mores, qui la pourroit assaillir sur sa route, en hayne du secours qu'il nous auoit donné en ce siege. Si i'ay fait ce voyage volontairement ou non, assez le pouez vous iuger par les fiãçailles recentes faittes aussi de l'auis ou plustost commãdement de tous les Empereurs & Roys estans à Constãtinople, lesquelles m'obligeoient au brief terme des nopces. Aussi mon soudain retour porte tesmoignage du peu de seiour que i'y ay voulu faire, combien que i'en fusse assez requis par le Soudan & la Soudane, qui m'y ont fait aussi honnorable racueil que si i'eusse esté le plus grand monarque du monde. Quant au mariage de Leonide il a esté comme ie vous ay dit) cõtracté entre les rois quasi à mõ desceu, ausquels ne m'a esté loysible desobeir. Au surpl⁹ ne m'arguez point d'ingratitude que i'estime le plus execrable de tous les vices enuers Dieu & les hommes, ne d'oubliance de vostre beauté, car plustost m'oublierois-ie moy mesme. Quant à la legereté & inconstance dont semblez taisiblement me taxer ie me pourrois excuser par l'exemple des plus grands Seigneurs & des meilleurs Cheualiers de la terre, & par l'attrait des beautez qui se presentent à nous en noz questes & auentures, ausquelles les plus vertueux combattans cedent, qui resistent à tous les efforts des hommes. Vous sauez la puissance de l'amour qui a subiugué & dompté les plus grands personnages qui ayent iamais esté & selon les poëtes les dieux

mesmes

mesmes. Parquoy n'exigez pas si rigoureusement en moy ce qui se rencontre si rarement au Roy Amadis ou peu d'autres, qu'il semble que ce loyal amant soit vn fenix vnique, ou quelque monstre qui tienne de la durté & insensibleté moins qu'humaine, comme on parle de ie ne say qu'el Philosophe Xenocrates q̃ la plus belle courtisane d'Athenes par gageure ne sceut onques emouuoir, disant que c'estoit vne statuë de pierre soubs figure d'hôme. Quāt à moi ie me sens vrai hôme & subjet aux passiōs humaines, prīcipalement à celle d'amour, qui prise vne dame pour sa belle taille, trait & lineature, vne autre pour sa bône grace & beau maintien, l'autre pour sa gentilesse & sauoir à sonner, chanter & danser. Mais au lieu qui côtient beaucoup de merite (côme celuy dont est question) là sçay-ie bien arrester mon cueur, qui y demeurera ferme & stable comme vn rocher en mer, quoy qu'il soit battu de vens & ondes. A quoy en vostre endroit Madame vous me mandez auoir vn gage qui vo⁹ en doit à iamais asseurer de ma part: vous promettant qu'à la premiere emprise qui s'offrira ie ne failleray à prendre mon vol vers Galdap à la derobbee, pour vous en passer sur le lieu vn côtract signé & seellé authentiquement, vous priant ce pendant chasser deuil & ennuy & vous resiouir sur ceste confiance que ie vous iure & promets sur l'ordre que i'ay receu de Cheualerie que ie ne fauseray pour la vie, nonobstant voz belles reproches du contraire. Ainsi me recommande affectueusement à vostre bonne grace, ensemble nostre petit fruit de vie que Dieu saune & gard auecques vous. De Constantinople.

Celuy qui est plus vostre que sien. R. G

Ceste lettre consola aucunement la belle Fusilee, principalemēt la promesse de sa brieue venuë laquelle la tenoit en haleine. A tant la laisserons en celle attente, pour descrire la solennité des noces de ces Princes, & Princesses, qui leur tardoit beaucoup à venir depuis leurs fiançailles.

De la magnifique solennité des noces des Princes & Princesses celebrees à Constantinople & de quelles inuētions nouuelles eux & elles vserent en leurs accoustremens, & du surplus.

CHAPITRE LVI.

LE iour sainct Ian fut tant souhaitté pour les fiancez & fiancees pour la consommation des noces, qu'il echeut. Mais des la veille les Princesses s'estudierent bien à essayer les habillemens nuptiaux à fin qu'il n'y eust faulte de rien au iour de leur hault appareil. Le temps estoit clair & serain, les pres depains & emaillez de toutes couleurs de fleurettes, és iardins les arbres chargez de toutes sortes de fruits, brief la saison conuioit toute personne à plaisir & soulas. Les Princes fiancez ne s'oublierent pas aussi à bien faire auiser à leur parure & ceux mesmes qui auoyent à les accompagner. Les aubades furent baillees par les menestriers de l'Empereur d'vne pauenne fort graue en son chant, nouuellement composee par Suaue precepteur de Sylues, en forme de souhait nuptial poëtique: qui fut aussi arrestee pour le bal: de laquelle la lettre estoit.

CHANT NVPTIAL.

O Iuno Royne espouse du haut Dieu
Royne conserue icy d'autre Roy nee,
Et femme à Roy de ce terrestre lieu.
Hymen Hymen ô Hymen Hymenee.

Iuno nociere or assiste en bon heur.
A ce noçail de Nymphe couronnee,



Et à l'epoux Royal preste faueur.
Hymen Hymen, &c.
Iuno Lucine, ayant rompu Venus
Le chaste ceint en doux fruit de lignee
Ta main auance aux enfans non venus:
Hymen Hymen, &c.
Dieu Nuptial maintien en mariage
Chacune Nymphe en blanc voile atournee.
En soueue paix d'amour vray par long aage
Hymen, &c.

Le nombre des fiancez estoit Florisel de Niquee, Rogel de Grece, Agesilan de Colcos, don Arlanges d'Espagne, Florestan de Romme, Filisel de Montespin, Galdes Roy de Rhodes, le Prince Artaxerxes, Florarlan Roy de Trace. Lesquels tous furent vestus de fort riches & sumptueux accoustremens, dont i'en dechifreray quelque partie : Premierement sortit Florisel de sa châbre ayant vn saye de drap d'argẽt, le manteau de drap d'or frize dessus, enrichy de mainte pierrerie, les chausses de velours cramoysi auecques cordons & canetille d'or doubles de toile d'argent, reprinses de boutons d'or de nouuelle façon és decoupures. Apres sortit Rogel vestu d'vn saye de toile d'argent, auecques le manteau de drap d'argent double de satin broché, les chausses de velours pers boufans la toile d'or, non sans beaux compartimens & feuillages entrelacez des chyfres de son nom. Agesilan suyuit, vestu de velours verd decouppé & reprins de rubis & esmeraudes de grand eclat, auecques des bandes larges de croissans d'argẽt, deuises de sa dame. Don Arlanges sortit vestu de soye : de satin cramoysi double de pannes de soye violette, les chausses de mesme auecques la cappe & la toque à l'Espaignole, le tout enrichy de pierrerie de boutons d'or auecques compartimẽs à ses chifres & la toque garnie d'vn petit plumail garni de grosses perles. Filisel de Montespin estoit habillé de satin blanc ricamé d'or auecques force diamans & saphirs és decoupures. Florestan le Prince de Romme fut accoustré à l'Italienne tout de satin cramoysi violet auecques enrichissemens de cordon, & canetille d'argent & force pierrerie de grande valeur. Le Prince Artaxerxes, de velours blanc auecques beaux compartimens & feuillages à ses deuises. Florarlan fut vestu de taffetas incarnat auecques pourfillure d'or au manteau d'argẽt au pourpoint & chausses. Galdes de Rhodes accoustré de damas cramoisi fort couuert de broderie d'or à ses chifres. Peu apres descendirent en la grand sale les Empe-

reurs, Rois & autres Princes parens des fiancez & gueres depuis ne tarderent à y venir les Emperieres, Roines & Princesses auecques les fiancees. Or pour aller espouser au temple de sainte Sofie elles marcherent en telle ordonnance: La premiere fut Diane accoustree d'vne cotte de satin verd (de mesme couleur q̃ son Agesilan) enrichi de broderie d'argent à ses deuises de croissance, le surcot tout chargé de gros diamans, rubis & emeraudes auec le collir de mesme en son col plus blanc que nege) que l'œil ne s'y pouuoit arrester sans s'eblouir, son visage mesme plus resplendissant que la Diane celeste de qui elle portoit le nom: Ces cheueux blonds espars combatans contre la lueur iaune du soleil, qui toutesfois estoient trassez à l'entour du chef d'vne rets de fil d'or qui n'eust peu estre discernee pour la conformité de la couleur sans les grosses perles oriẽtales y semees en tous les neuds. Son manteau Royal estoit de velours verd, aussi semé de petits croissans d'argẽt, duquel la longue queuë trainãt à terre fut portee par le duc de Galdes. Qui telle la voioit estimoit Agesilan heureux en la iouissance de telle Nymphe, & tous ses longs trauaux d'armes biẽ employez en telle conqueste. Elle fut menee soubs le bras au temple par le grãd Roy Amadis de Gaule. Apres elle marcha la Princesse Leonide q̃ gueres ne luy cedoit en beauté, vestue en corset & grand manteau de drap d'argent de la parure mesme de son fiancé, auecques les bãdes à l'entour à petits lyonceaux d'or. Elle auoit vn carquã sur son sein demy decouuert (ou ondoyent les deux pommes d'amours) de pierrerie d'inestimable valeur, dont le surcot pareillement estoit bien garny: & la menerẽt sous les bras, les Empereurs Esplãdian & Lisuart. Apres marcha la Roine Sidonie en tein si frais & beau qu'elle sembloit plustost seur de Diane que mere qui fut paree de mesme estoffe que Florisel, le corset de drap d'argent & le manteau royal de drap d'or, sans autre enrichissement à cause de son veufuage. Et fut menee par l'ẽpereur Amadis de Grece. La Royne Garaye la suiuit accoustree de satin cramoisi comme don Arlanges d'espaigne son fiancé tant en la cotte qu'en son grãd mãteau auec diuers compartimens & feuillages d'or à ses chifres: & fut menee par le roy Galaor. Apres marcha la Roine Daraide, vestue (pour le vo⁹ faire brief) de mesme estoffe & couleur que son fiancé, comme aussi furent la Princesse Lucenie de Dardanie de semblable à Florarlí de Trace, la Princesse Guindaye & la Royne Lardenie à leurs consorts, toutes auecques canetilles & cordons d'or ou d'argent à leurs chifres & deuises en la façon chacun & chacune de la nation dont ils estoient, elles menees par tous les plus grãds Seigneurs de la cour. En telle põpe & magnificence furẽt les princes fiancez & les Princesses conduits en la maistresse Eglise dedãs laquelle ilsfurent solennellement espousez par le patriarche de Cõstãtinople: & apres furent remenez au Palais Imperial en pareil ordre. Là ou ils s'asseirent au festin, auquel durant l'assiette des mets & entre mets sonnerent armonieusement les menestriers de la grand bande, sinon au dessert que sonna la harpe de la fontaine de Meduse d'vne melodie incroyable. Le bal & aussi les dances furent apres le disner q̃ durerẽt iusques à l'heure du soupper: apres lequel y eut de fort belles feintes de monstres marins Tritons & Nereides & les neuf preux apres en leur haut appareil selon les diuerses guises de leurs contrees balerent la pyrrhonique. Mais apres ces feintes & mommeries, Darinel le plaisant de Syluie, & Busend le nain de Florisel voulurẽt donner plaisir à la compagnie tel qui leur sembla que la matiere des nopces meritoit: c'est à sçauoir à chanter de la beauté de l'a-

mour ainsi s'en alla Darinel auec sa cornemuse au lieu ou le Roy Amadis entretenoit la Roine Calpendre & Pentasilee Là ou apres auoir quelque peu sonné, il commença à chanter ce qui s'ensuit qui auoit esté freschement composé par Suaue precepteur de SYLVES de la Selue en faueur de sa maistresse.

CHANSON DE LA BEAVTE.

Quinconque veult les trente beautez veoir,
Pentasilee y sert de vray miroir.
Blāche est sa chair, ses dens, blōds ses cheueux:
Ses sourcils noirs, noire chose & les yeux.
Vermeils la bouche & ioue & ongles sont,
Longs les cheueux & mains & le corps long,
Le ventre court, courte oreille & dentee:
Large le front, l'entre-œil & la croisee:
La chose estroitte & bouche & le corsage:
Leure grossette & la fesse & cuissage:
Les doigts menus, le nez, le poil ainsi:
Le chef petit, le tetin pied aussi.
La dame ayant ces trente points en elle.
Dire se peut la parfaitement belle:
Telle on disoit l'antique Heleine à Troye.
Qui ne le croit Pentasilee il voye.

Ces vers firent rougir Pentasilee de fort bonne grace qui eust bien voulu estre hors de là, par ce que cela donnoit occasion à tous (qui s'y rallierent de toute la sale au son de la musette) de la contempler de pied en cap, en danger si elle n'eust esté trop bien apprinse, de perdre contenance: mais chacun y print grand plaisir, mesmement les fiancez à qui cela faisoit plus desirer l'heure qu'ils peussent faire vne telle anatomie de beauté sur leurs dames Las SYLVES qui ne se tenoit pas des plus loing d'elle, en estoit raui, en estoit transi, mal content de n'estre desia du nombre des autres pour faire veuë sur les lieux de ce que la chanson contenoit; ceux qui s'entendoient en poesie firent grand cas de ces vers tant en l'inuētion qu'ē la disposition de trois poincts tousiours exprimez en vn seul, y causans tresgrande difficulté. Ainsi que ce chant s'acheuoit, au bas de la sale commença Busend le nain, le sien, qu'il recita sur vn cistre en la trouppe des damoiselles & des princesses & des gentilshōmes de la cour, auec si grande risee que les seigneurs & dames, y voulurēt aller prēdre part chacun à l'occasion des nopces s'addōnant volōtiers à toute resiouissance, voire aucunemēt excusable si elle passoit le moins du monde les bornes de la modestie en tels lieux acoustumee. Or allās ouir le Nain, desia estoit fini son chāt, mais nōpas la risee: dont luy fut cōmandé de le recommencer, ce qu'il refusa long temps iusqu'à ce que Florisel son maistre luy enioignit de le faire soubs caution de garentie des bastonnades s'il n'estoit agreabla à tous, & estoit telle la chanson extraitte d'vn vieil Romain.

CHANSON DE L'AMOVR.

Au temps iadis n'auoit à ce qu'on dit
Femme au tetin le rouge boutonnet
Et Priapus qui estoit en credit,
Oreilles eut soubs son petit bonnet
Mais quelque Dieu les luy couppa tout net
Et en forgea la tetine gentille,
Qui fait aller superbe mainte fille
Sentant qu'elle a du masle la despouille,
Et de là vient que chacun coup que fouille
Vn amoureux au sein de son amie
Incontinant ce bon galand fremie
De grand plaisir & s'estend à merueilles
Comme disant, ie r'auray mes oreilles.

De ce chant celles des Dames qui n'en rirent pas à decouuert sous le masque de grauité ne laisserent pas d'en estre chatouillees en la ratte. Le Prince Galtazar de Tarsis auoit en sa suitte vne Negre de Sabee Baladine fort plaisante, la quelle garnie de sonnettes és bras & iambes & sonnant des cymbales, chanta & dança le cantique de l'antique Royne

de sa region en son langage, traduit par Suaue en ceste maniere.

CANTIQVE DE LA ROINE SABA

Filles de la cité saincte,
Ne me blasmez ma couleur,
C'est le soleil qui m'a teinte
De son ardente chaleur.

Encore que ie sois brune.
Grace & beauté ne deffaults:
Ie ne crains de nuit la Lune,
Ne de iour le Soleil chaut.

Long temps ma vigne ay gardee.
Halant mon tein tout l'esté.
Vous auez contregardee.
En chambre vostre beauté.

Guet o guet vueillez moy dire.
Depuis qu'estes amassé.
Celuy que mon cueur desire,
Est il point par cy passé?

Il est de haute taille.
De tein blanc, poil crepelu
Sans que rien de beau luy faille,
Dittes moy si l'auez veu.

Ie souffre au cueur telle angoisse,
Que si bien tost ne le voy,
Faudra que chacun connoisse.
Qu'amour est meurdrier de moy.

RESPONSE DE SALOMON.

Saute mignonne en ma couche,
Et te coule entre les draps:
Sus approche moy ta bouche,
Lye mon corps de tes bras.

ça gorge que ie te baise,
ça leures de vin vermeil:
ça tetin au bout de fraise,
Oeil parcelle du Soleil.

Bouche tu me succes l'ame,
De ta langue la liqueur,
Et de ton aleine vn basme.
Me fait fondre tout le cueur.

Et apres toutes ces manieres de deduit publique, l'heure vint qu'il falut que les nouueaux mariez se retirassēt en leur soulas priué auecques leurs espousees. A cette nuit dit Galersis que furent engendrez des enfans parfaits en vertu & beauté specialement Sferamond & Amadis d'Astre, desquels le quatorzieme liure contient les gestes tresgenereux & memorables.

Du braue Tournoy qui fut fait en la cité l'endemain des nopces: et des anciennes ordonnances d'icelluy en la grand Bretaigne auec les Statutz des cheualiers de la table ronde.

CHAP. LVII.

IL est à croire que la nuict sembla de beaucoup trop courte aux nouueaux mariez, & qu'ils eussent bien voulu auoir le moyen de l'alonger au double comme auoit fait Iupiter celle ou il engendra Hercules. Aussi de racompter entierement tout ce qui passa entr'eux, la chose pourroit estre trop lōgue mesmemēt sur ceste fin qui me conuie à abbreger. Or les mariees estans leuees & atournees, elles vindrent en la grande sale du Palais auecques vne petite contenance de honte nomplus virginale mais deuirginee.

Dieu auant tout prié en la chappelle Imperiale, selon la coustume annuelle du iour sainct Iean Baptiste (auquel à raison du solstice maintes choses merueilleuses & vertueuses se font au ciel & en la terre) furent recitees les loix & ordonnances des Cheualiers errans par le



greffier de l'ordre:chose qui bien seruoit aux Cheualiers noueaux faits & à faire, & pour entendre l'usage du present tournoy : dont les principales sont telles.

Status de l'ordre des Cheualiers errans.

Le premier article estoit que quand vn Cheualier errant auoit faict vn veu ou promesse d'aller en quelque queste, ou aduenture estrange, durant ce temps il ne lui estoit loisible de depouiller les armes sinon aucunefois pour la necessité du repos de la nuit.

Qu'en la poursuitte de leur queste ou auenture, ils n'euiteroyent les perilleux passages ne se destordroyent du droit chemin de peur de rẽcontrer les Cheualiers puissans, ou de peur de trouuer mõstres, bestes sauuages, esprits ou autre destourbier epouuẽtable que le corps d'vn seul homme peust mener à chef.

Que tousiours ilsousteinssent le bon droit des plus foibles, comme veufues, orphelins & Damoiselles en bonne querelle, en s'exposant pour eux (si besoin estoit) en tres-mortelle bataille, si se n'estoit encontre leur honneur propre, ou contre leur Roy.

Qu'ils n'eussent à offenser aucune personne n'y vsurper l'autruy, ainçois à cõbatre contre ceux qui le feroyent.

Qu'ils deuoyent porter foy inuiolable à leurs compagnons, soustenant leur hõneur & proufit entierement non seulemẽt en leur presence mais absence lointaine.

Qu'ils s'entreporteront toute amitié confort, & ayde, & ne combattront l'vn contre l'autre si ce n'estoit par mesconnoissance.

Qu'ils exposeront leurs vies & biens pour le seruice du Roy & du pays.

Que l'auarice & le gaing ne les renge à acte aucũ, ains la seule gloire & vertu.

Qu'ils reuerent Dieu religieusement.

Qu'ils ne prennent gage d'aucun seruice. Et en leurs pays propre ne facent dõmage à personne de leurs plus grands ennemis, ains les gardent de tout dommage au danger de leurs vies mesmes.

Que quand ils auront entreprins à cõduire vne Dame, ils y mourront ou la sauueront de toute offense.

Qu'estans recherchez de combat pareil ils ne le refuseront point sans playe ou autre empeschement raisonnable.

Que touchant vne emprinse, ils la mettront à chef ou y vacqueront an & iour, s'ils n'en sont rappellez pour

le seruice du Roy ou du païs.

Que s'ils font vn veu pour acquerir quelque honneur ils ne s'en retireront point qu'ils ne l'ayent accomply ou l'equiualeur.

Que retournez en cour ils rendront compte veritable de leurs questes & auentures (fussent elles aucunefois à leur honte) au Roy & au greffier de l'ordre, soubs peine de priuation de cheualerie.

Qu'estans prins en vn tournoy prisonniers, outre ce qu'ils rendront au vainqueur armes & cheuaux, ils ne pourront combatre en guerre sans son congé.

Qu'ils ne combattront iamais accompagnez contre vn seul.

Qu'ils ne porterõt point deux espees s'ils ne veulent combattre contre deux ou plusieurs.

Qu'en tournoy ils ne frapperont pas de pointe.

Qu'ils ne feront point de violence à Dames ne damoiselles (combien qu'ils les eussent gaignees par armes) sans leur vouloir & consentement.

Que sur toutes choses ils ne failliront iamais de leur parolle, pour incõuenient qui leur en peust auenir.

La mode & ceremonie des Tournois estoit, que le Roy ou Prince enuoyoit vn Herault accompagné de deux damoiselles portant son escu à son blason au Roy ou Prince contre lequel il vouloit s'esprouuer, auecques vn cartel contenãt sa volonté, qui estoit de desirer faire vn Tournoy auecques lui pour le hault renom de sa prouësse & vertu en tel lieu pour pris & honneur des Cheualiers & plaisir & soulas des Dames. Le lieu s'elisoit en vne bonne ville, qui eust vne riuiere ou vne forest prochaine. Et apres il faisoit pendre l'escu au plus eminent lieu de la grand sale de son palais auecques le cartel y attaché, affin d'estre veu & leu par les Cheualiers de sa prouince: en acceptant le mandement soubs honneste excuse, qu'il l'eust bien peu adresser à plus digne Prince & plus vaillant que lui & auecques telle response renuoyoit le Herault & les Damoiselles honorez de beaux presens. Le iour du camp estoit volontiers assigné dedãs les trois semaines de la presentation du cartel. Mais incontinant on faisoit publier solennellement & cryer le Tournoy à son de trompe tant en la cour de l'appellant qu'en celle de l'acceptant, & l'on mandoit courriers & damoiselles par le pays circonuoisin en queste de Cheualiers desireux de gloire pour soy trouuer au lieu & temps determiné: mesment aux iouuenceaux qui pretendoyent à l'ordre de cheualerie: l'assiete du camp estoit telle que la ville le fermoit d'vn costé, la forest de l'autre, les deux autres parts estoyent closes de barrieres de bois come lice, & dehors estoyent tendus les pauillons des Princes chefs du tournoy. Et estoit loisible les premiers iours d'entrer en la cité, pour s'y pourueoir de cheuaux, armes & autres choses necessaires. Le Prince appellant se presentoit long temps deuant en gaye reception des cheualiers qui arriuoient pour soustenir son party, leur aydant de tout ce que mestier leur estoit. Les Cheualiers de plus haut estat y portoyent telles couleurs & blasons que bon leur sembloit sur leurs armes, sauf quelque petite marque du Prince, pour lequel ils combattoyent, les moindres ne portoyent que celles du Prince. Nulles banieres ne s'y deployoyent que de ceux qui estoyent chefs de bandes, lesquelles le plus souuent estoiẽt departies en trois bataillons, selon leur nombre diuisé en trois parties egales & au dernier on mettoit les meilleurs cheualiers à fin que par leur vertu, fust l'effort mieux soustenu, & la fin du combat vaincuë.

L'acceptant se presentoit seulement trois ou quatre iours auant le temps qui se logeoit tout à l'opposite de la ville, par ce

par ce qu'il ne luy estoit permis d'entrer dans la ceinte des murs iusques apres le Tournoy.

Les eschaufauds des Dames pour regarder estoyent plantez à lendroit ou les deux lices venoyent aboutir, qui estoyēt communement deuant les murs de la ville, ou s'adressoyent les premieres rencontres des combatans: & vis à vis n'y auoit autre closture q̄ de riuiere ou bois.

En chacune lisse y auoit trois grandes portes & spacieuses par ou les cheualiers entroyent au camp six à six pour se renger en bataille soubs leur enseigne.

Chacun Cheualier pouuoit aller visiter les Dames ou amis à son plaisir auāt le iour escheu du Tournoy: mais non les Princes sinon en habit deguisé: ce qui estoit biē permis aussi aux officiers d'armes, aux damoiselles & gioliers des deux costez, iusques à la veille du Tournoy. Car alors estoit inhibé & defendu à to⁹ de ne sortir de leurs places sans le commandement du Prince qu'ils seruoyent.

Le iour de la veille tous les Damoyseaux qui aspiroyent à l'ordre de cheualerie, se rengeoyent tous ensemble, estās le iour de deuant tous vestus d'vne mesme liuree, & disnoyēt pres de la table de leurs Seigneurs selon l'ordre & dignité de chacun: Apres ils alloyent ouyr vespres en la compagnie & conduitte des vieils Cheualiers.

Le Prince alors les admonestoit amiablement comme ils deuoyent garder la foy & loyauté sur toutes choses reuerer l'eglise, soustenir les vefues & orfelins, hanter les guerres, s'exposer auecques les armes pour droit de raison iusques à victoire ou mort, honorer noblesse, aymer les vaillans hommes, estre doux & gracieux aux bons & fiers aux meschās.

Ce fait s'en retournoyent à l'eglise ou ils veilloyent la nuit deuotemēt iusques au matin qu'estoit celebree la messe du sainct esprit.

Apres laquelle s'estans vn peu reposez en leurs logis, ils accōpagnoyent le Prince à la grand messe, marchans deuant lui deux à deux, chacun assis au siége qui lui estoit ordonné par le maistre des ceremonies, incontinant que l'epistre estoit chantee auecques les benedictiōs en tel cas acoustumees, le Prince leur ceignoit les espees, & certains Cheualiers leur chaussoyent les esperons. De la ils s'alloyent rasseoir en leur premiers lieux, & le sacrifice acheué ils reconduisoyent le Prince en son pauillon. Là ou ils disnoyēt en la maniere honorable du iour precedent.

A l'heure de Nonne les cors sonnoyēt pour le Tournoy du soir, & ils comparoissoyent par couples au camp armez, vestus & montez richement: mais à nul d'eux n'estoit permis de porter escu que d'vne couleur ou metail: ne ceindre espee ains seulement auoir vne lance de sapin, à fer court brut non poly ne trenchant: & ainsi chacun de son costé courir & rompre lances iusques au soir que les cors sonnoyent la retraicte: alors ils s'alloyent desarmer, & reuestus sumptueusement retournoyent au souper, ou ils estoyent receuz & caressez par le Prince selon leurs merites. Et celui qui estoit iugé le mieux faisant estoit assis en sa table mesme, y festoyé & loué sans cesse.

L'vsance estoit apres le soupper que les chefs alloyent visiter les Dames par plaisir y menant auecques eux pour faueur le iouuenceau vaincueur, s'y ebatans iusques à l'heure de repos.

A l'aube du iour la messe ouye, & desieunant qui en auoit volonté, à l'heure de prime se monstroyent au camp tous les combattans en armes soubs leur enseigne.

Au Tournoy chacun portoit telle deuise qu'il luy plaisoit moyennant qu'il monstrast quelque petit signal du Prince sous lequel il marchoit, excepté ceux qui suruenoyent & ne vouloyent estre connus.

Les armures eſtoient, heaume, haubert, eſcu, fer aygu mis en tel bois qu'ils vouloient, eſpees trenchantes, & le ſurplus tout ainſi qu'en bataille mortelle, reſerué de ferir d'eſtoc, & de ne batre que du pommeau celuy qui ſeroit deſarmé au combat pour le faire rendre: Ce ſoubs peine de perdre l'honneur du Tournoy.

Les Dames ſe reduiſoient és hourts ou echaufauts, leſquelles venoient ſoubs les grandes Princeſſes, ou couuertement conduittes par leurs propres parens: & n'eſtoit loyſible de les faire deſcouurir par force nomplus qu'aux Cheualiers eſtranges & inconnus, qui vouloient tenir le party qui mieux leur agreoit.

Cecy ordonné de telle ſorte, & le ſigne donné par les cors & buccines, les premiers rangs des Cheualiers entroient au camp, ou ſe faiſoient maints beaux coups, & maints Cheualiers eſtoient abbatus, tant que l'vn des bataillons alloit à deconfiture s'il n'eſtoit releué & ſouſtenu par autre noueau ſuruenãt en pareil nombre & autant en faiſoient les autres ſelon que beſoin leur en auenoit ſe multiplioient, renforçant de bande à bande, & melioroiẽt en puiſſance (eſtans les Cheualiers de pris au dernier eſquadron) tellement que tous meſlez enſemble en bataille, c'eſtoit choſe merueilleuſe à veoir l'effort & la vertu de chacun pour defendre leur hõneur propre & cõquerir l'autruy. Or aucune-fois que l'vn party ſembloit du tout deffait par l'autre, alors y entroient les Cheualiers inconnus treſ-valereux qui aydoient tellement les plus foulez & oppreſſez que ils leur mettoient és mains la victoire, ſi par autres nouuellement arriuãs ils n'eſtoient derechef renuerſez à routte finale: tellement que d'vn coſté & d'autre le plus ſouuent variãt la fortune muable, les vainqueurs ſe voyoient vaincus: Et le cri du peuple ſe iettoit ſur ces Cheualiers eſtrãgers, diſant, celuy à tel blaſon vainc tout.

A la fin le party qui eſtoit totalement rompu & deffait abandonnant le camp s'enfuioit dans la foreſt, ſans plus ſe repreſenter ſinon vn à vn à pied & deſarmé: & les vaincueurs ſans plus mener les mains, en acte de ioye & lyeſſe ſe ralliõiẽt tous ſoubs leur enſeigne.

Souuent aduenoit que les Cheualiers inconnus ſe partoient (combien que victorieux) ſi celément du Tournoy, que nul ſinon par coniecture pouuoit iuger qui ils eſtoient à ceſte cauſe pluſieurs ſe mettoient en queſte pour les retrouuer & reconduire en la cour du Roy pour y eſtre receuz par luy & reconnuz à grand honneur.

Vray eſt que quelquefois, le tournoy finy, au party vaincu eſtoit loiſible de requerir noueau cõbat au l'endemain, ou à autre iour qu'il aduiſoit pour le mieux, moyennant que l'aſſemblee ne fuſt ẽcore departie & retournee en leurs maiſons.

La maniere de donner le pris eſtoit, que, quand le Cheualier meſconnu ſe retrouuoit, qui eſtoit vaincueur ou que ce fuſt vn connu, le Prince vaincueur, entendu les rapports des ſpectateurs à ce experts des officiers d'armes, des Cheualiers anciens, meſmement de ceux qui eſtoient des combattans, ſelon l'aduis de pluſieurs communiqué aux Dames, prenant le vaincueur par la main, luy proferoit telles parolles.

Meßire tel, pour le grand effort que chacũ vous à veu faire auiourd'huy, & à raiſon que par voſtre prouesse & valeur voſtre party principalement à eſté victorieux, par le conſentement de tous les meilleurs auecques le vouloir des Dames, le pris & los vous en eſt adiugé comme à celuy à qui le droit appartient, auquel le Cheualier reſpondoit en ce langage.

Mon treshonoré Seigneur (ou, ſouuerain, s'il eſtoit ſon ſubiet) le plus humblement que faire

faire se peult ie vous rend graces infinies & aux Dames & aux Cheualiers cy presens, de l'honneur qu'il vous à pleu me deferer. Et iaçoit que ie cognoisse ne l'auoir aucunement gaigné, neantmoins pour obeir à voz bons commandemens & des Dames, puis que tel est vostre vouloir, ie le prend & accepte.

Le Cheualier estoit ce soir & tout le iour ensuiuant assis à costé du Prince au plus haut de la table, seruy ne plus ne moins que luy, voire vestu de pareille cotte d'armes & manteau: & de luy mesme & de tous les Cheualiers d'honneur il receuoit de beaux dons.

Le troisiesme iour les Princes se departoyent aucunesfois en grand amour, autres-fois auecques quelque aygreur en leur courage mais bien couuerte: à l'occasion de laquelle se renouuelloyent souuent des tournois: tellement qu'on passoit peu de mois en la grand Bretaigne sans en faire, & les bons Cheualiers estoyent à ceste cause tant prisez & caressez en ce tems là, que plusieurs y estoiẽt plus estimez & honorez que les Princes mesmes. Ce qui fut cause de produire tant de Cheualiers preux & hardix aux armes.

De l'auenture horrible suruenuë au tournoy de Constantinople: & comme les Dames le regardant y furent volees & enleuees par estrange maniere.

CHAP. LVIII.

VOyla les vz & statuts des Cheualiers errans ou compagnons de la table rõde, qui depuis ont esté moderez (comme il appert au present tournoy) quand aux armes de lances & espees. vray est qu'il n'estoit pas deffié à Prince voisin ou estrãger: mais seulemẽt entre ceux d'vne cité & cour mesme pour recreation des nopces.

Les loix & ordonnances de l'ordre des Cheualiers errans ainsi recitees, le disner fut prest: auquel on remarqua que les sages Alquif & Vrgande ne beuuoyent ne mangeoyent: leur esprit profetique leur preiugeant quelque malheur à venir sur eux, duquel toutesfois ils ne pouuoyent destourner les destinees. Si fut leger le disner à cause du Tournoy ou chacun se vouloit trouuer, dont l'appareil estoit dressé en grande magnificence: mesmement les hours & eschaufaux, tant des Empereurs, que des Dames. Car les anciens cheualiers ne voulurent pas empescher la place aux ieunes de qui estoit la feste. Les dames monterent sur leurs palefrois pour y aller: & y trouuerent desia sur les rangs les tenans d'vn costé & les assaillains de l'autre. Les tenans furent Rogel, Agesilan, dõ Arlanges, Florarlan, Brianges, Galdes auecques quelq̃ nombre des ieunes cheualiers de Grece. Des assaillãs fut Silues de la Selue, Florestan Prince de Romme, Lucendus fils du Roy Lucendor de France, & le cheualier Perot aussi Frãçois, gouuerneur du prince Sylues, lequel tousiours le seconda en toutes ses entreprinses d'armes, estãt son lieutenant és compagnies qu'il menoit en guerre. Et d'autant qu'il portoit vne croix d'argent à cinq coquilles de sable en champ d'or, fut depuis surnommé le Cheualier à la croix: duquel ie vous puis dire que apres Sylues, Lucendus & Florestan il fut le mieux faisant en la iouste, de tous les assaillans. En laquelle furent les lances mornes, & les espees non trenchantes. Sylues se presentant bien empennaché sur les rengs auecques la deuise de Pentasilee en son escu à l'entour du miroir & de l'arc. HERMAFRODITIQVE VALEVR. Il y eut des lances rompues vne infinité d'vn costé & d'autre, & y acquirent grand honneur les assaillans de se maintenir si bien contre la fleur de la Cheualerie du monde. Car nul de ses quatre n'y fut abbatu & se porterent aussi vaillamment apres au combat des espees mousses & rabbatues.

Car il n'estoit possible de trouuer Cheualiers en toute la terre qui se peussent mieux paragonner aux Grecs que les François:qui bien aussi l'auoyent monstré en la bataille contre les Armeniens. Aussi est-ce la premiere & plus antique noblesse de la Chrestienté tousiours duite de pere en fils aux armes, & qui à fait trembler de tous temps la gendarmerie de toutes les autres nations tāt prochaines que lointaines : estant (armee, montee & bardee à sa mode ancienne) comme vne place forte imprenable au milieu d'vne armee, & à la charge ne trouuant rien qu'elle n'enfonce. Au moyen dequoy eust depuis Lucendus l'honneur de paruenir à l'amour de la nompareille Fortunie, pour laquelle furent faittes de la en auant des armes incroiables auquel tres-florissant Royaume de Frāce:auquel sont addressees les merueilleuses auentures du liure ensuyuant. Pour reuenir aux Princes tenans, ils furent assez excusez (comme trauaillez d'amours) de n'y auoir pas tant faict d'effort que les braues iouuenceaux amoureux Sylues de la Selue & Lucendus de France, regardans souuent leurs Dames en l'eschaufaut, qui les eschaufoyent & renforçoyent à bien faire. Aussi ces guerriers tant experimentez aux affaires ardus & serieux, ne tenoyent gueres leur honneur foulé de laisser gaigner los à la ieunesse en ces legers actes de passe-temps : lequel certainement s'alloit deferer à ces deux ieunes Princes : quand la Fortune donnant vn tour de la main gauche à sa roué, tourna le hault plaisir, ou estoit ceste cour au fond de deplaisir & tristesse.

Car venans les Princes de Grece d'estre deliurez du cruel siege de payens, & maintenant se resiouissans en nopces, festins, dances, Ioustes & Tournoys: voicy soudain arriuer vn cas le plus piteux, le plus mal-heureux & estrange dōt on eust iamais ouy parler : & souhaitte Galersis que sa plume mal taillee, estāt aussi bien hernee de la longue escriture se puisse icy arrester sans passer plus outre à toucher cest horrible accident, qui fut semence de tant de maux, de morts, de questes & trauaux par le monde. Mais à ce dernier trait (pour acheuer d'obeir à l'excellente & vertueusse Contese qui m'a la traduction commandee) l'encre sera detrempé de mes larmes, coulans de mes yeux le long de la plume. Estans doncques ces valureux Princes & Cheualiers exploictans à qui mieux mieux au Tournoy, & les Seigneurs & Dames en leurs echaufauts ententifs à regarder voicy tout en vn moment le ciel commencer a soy troubler & obscurcir par grosses nuës & espoisses, voicy tonner horriblement les esclairs elancer auecques vn espouuentement de chacun, si grief que nul ne se pouuoit mouuoir n'y aller en auant ou en arriere hors de sa place. Peu à peu l'obscurité rengrege en telle sorte que le clair iour est conuerty en noire & obscure nuit : sans que plus on se peust entrecognoistre l'vn l'autre:sinon que l'on voyoid par les eclairs descendre de l'air vn fort grand chariot de couleur celeste ou bleuē, auquel estoyent vingt & quatre harpyes attellees, iettans crys hydeux de hybous ou chahuans & dedans assis vn vieil Geant & vne vieille Geante : les lymons & rouages estoyent de fer noir & la couuerture d'enhault de mesme metal, en la cime de laquelle estoit vne fortune bien proprement representee selon que par les anciens elle est pourtraitte. Ce chariot fondit de l'air tout en vn coup sur le comble des eschaufauts, d'ou sortirent aussi tost les deux vieuls Geans qui empoignerent l'vn le sage Alquif, l'autre Vrgande la mescogneuë, sans qu'ils se peussent aucunement aider de leurs arts: & à l'instant descendent auecques eux au milieu de la place, ou ils firent vn cercle d'vne verge puis ouurant vn liure & faisant quelques autres ceremonies, s'eleue

leue vn tourbillon de feu montant iuſques aux nuës & au fond d'icelui ſe voiẽt deux noires coulonnes dreſſees, ſur les chapiteaux deſquelles ils poſent les deux ſages auecques deux eſpees trenchantes à chacun au poing, leur diſant.

Icy vous demeurerez tant que le braue Lyon ſailly de la foreſt vous en tire, eſtant ſa viẽ preſque perdue.

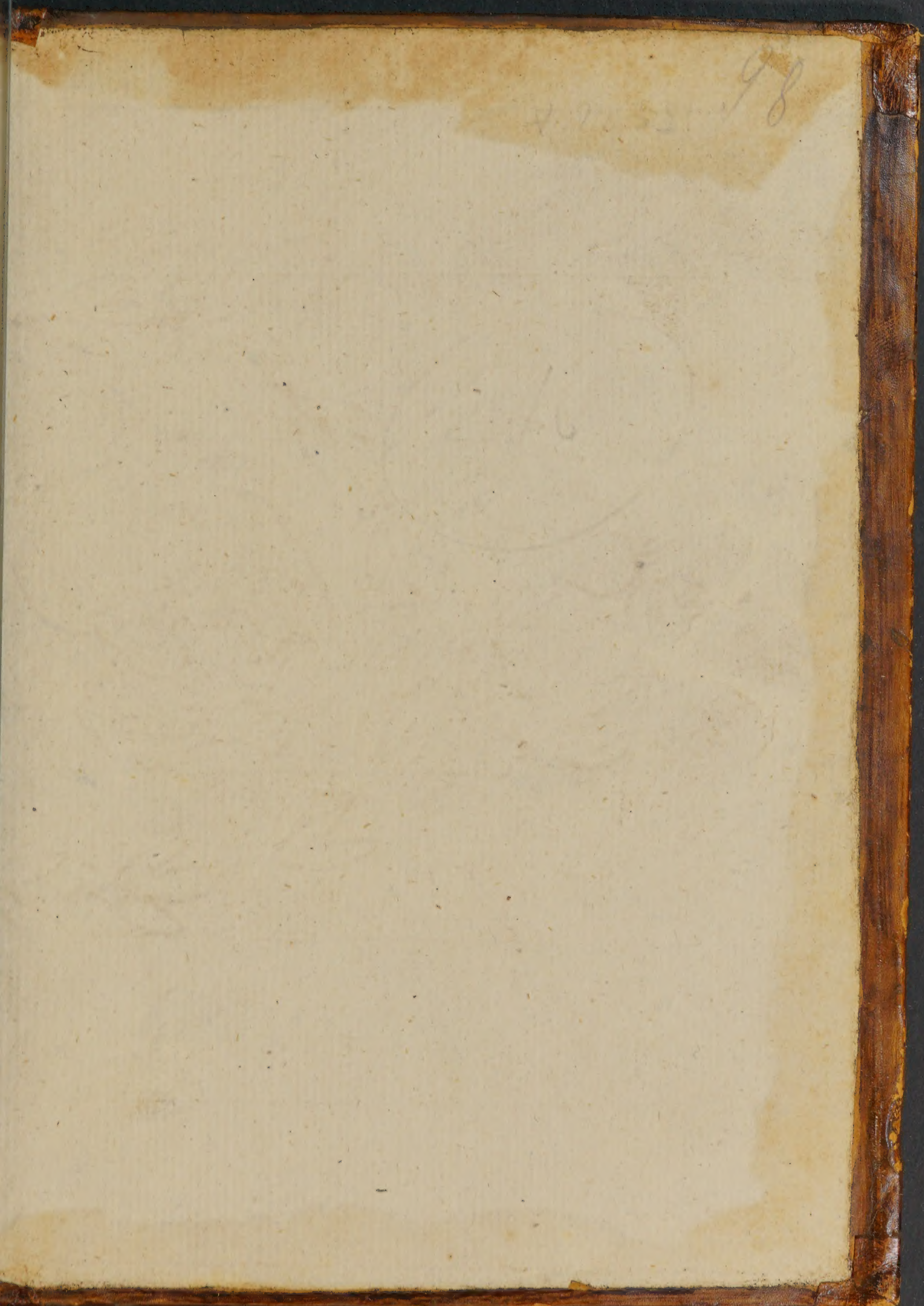
Là delaiſſez ils commencent à eſcrimer l'vn ſur l'autre à grands coups des eſpeès, s'ẽtre-liurans de cruelles playes. Puis furent pres de la baſe des pilaſtres quatre gros maſtins encheſnez, leſquels en ſautant leur mordoyent grieuement pieds & iambes, dont les coulonnes noires furẽt bien toſt rougies de leur ſang. Ce fait s'en vont les deux faux Geans aux echafaults empieter toutes les principales Dames qui y eſtoient, à compter d'Oriane iuſques à la derniere de toutes celles qui ſont mentionnees en l'hiſtoire. Leſquelles ils chargent en leur chariot, ſans que nul des Princes les peuſt ſecourir de fait ne d t. Puis eux meſmes ſe lancent dedans & les harpyes battans l'air des ælles, les portẽt en lieu que deſcrit le liure enſuiuant : dont aduindrent des maux infinis par le mõde. A tant cõuient dit Galerſis abbatre & ployer les voiles & ietter les aucres en ceſte mer tempeſtueuſe, ou nous auons vogué aſſez long voyage.

Fin du treſieſme liure d'Amadis de Gaule.

TABLE DES CHAPITRES DU TREZIEME liure d'Amadis de Gaule.

Fin de la table des chapitres, du trezieme liure d'Amadis de Gaule.




98